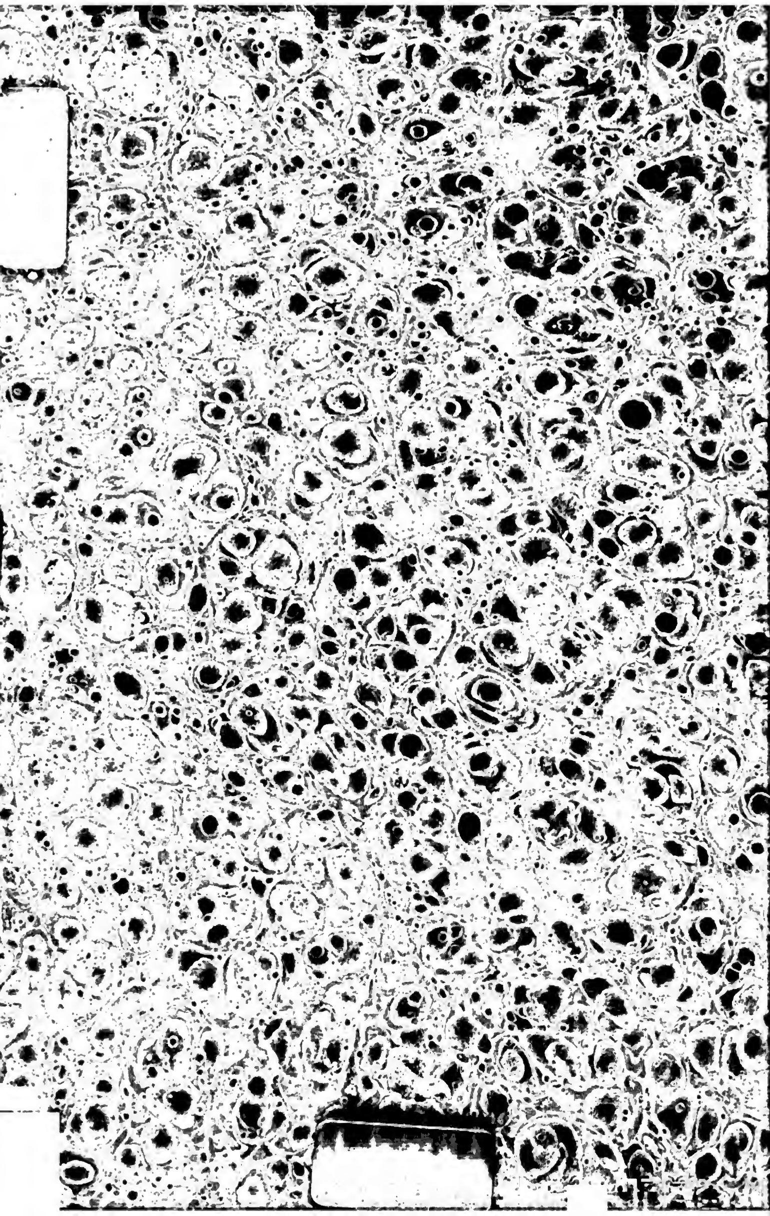
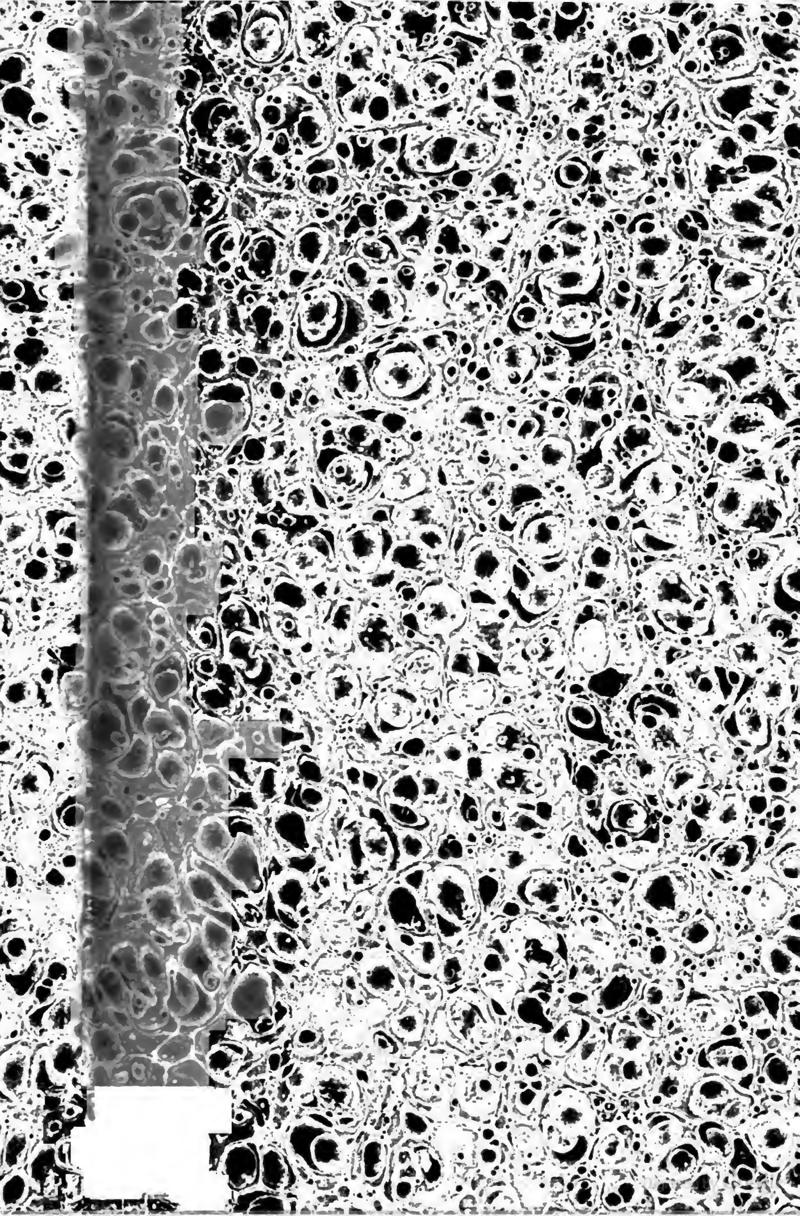






BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS.

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.



TOME VIII

AVEC UN SUPPLÉMENT JUSQU'EN MAI 1850.







PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET Cie, LIBRAIRES, Rue des Grands-Augustins, 9. | GAUME ET Cie, LIBRAIRES, Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

1850.



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.



SOUBEYRAN de SCOPON (Jean), avocat au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1699, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale et de littérature; tels sont : *Caractères de la véritable grandeur*, 1746, *in-12*; *Réflexions sur le bon goût, le bon ton, la conversation*, 1746, in-12; *Considérations sur le génie et sur les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12; *Observations critiques* sur les Remarques de grammaire par l'abbé d'Olivet, 1738. Ce dernier ouvrage n'a pas eu le suffrage du public littéraire. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues et décèlent une grande connaissance du cœur humain.

SOUBISE. *Voy*. ROHAN.

* SOUBRANY (Pierre-Auguste), conventionnel, né à Riom en 1750, d'une famille noble, était officier de dragons à l'époque de la révolution. Entraîné par l'exemple et les conseils de Romme (*voy.* ce nom), son compatriote, il en adopta les principes avec chaleur. Nommé, en 1791, député à l'assemblée législative, il fit ensuite partie de la convention, et ne parut à la tribune que pour voter la mort de Louis XVI, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Envoyé en mission à l'armée de la Moselle, puis à celle des Pyrénées orientales, il se fit aimer des soldats, dont il partageait les fatigues et les dangers, et il contribua beaucoup aux succès qu'obtinrent les armées républicaines sur cette frontière. Peu après son retour à Paris, eut lieu le mouvement insurrectionnel dont une partie de la convention voulut profiter pour recommencer le régime de la terreur. Soubrany, que Romme avait désigné pour commander la force armée, fut décrété d'accusation, lorsque la convention, soutenue par la section de la Butte-des-Moulins, eut repris ses séances. Livré à une commission militaire, il fut condamné à mort le 18 juin 1795, ainsi que Romme, Duroy, Goujon, Duquesnoy et Bourbotte. (*Voyez* Duroy, etc.)

SOUCHAI (Jean-Baptiste), littérateur, chanoine de l'église cathédrale de Rhodez, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collége royal, vit le jour en 1688 à Saint-Amand, près de Vendôme. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit en 1746, dans la 59e année de son âge. On a de lui : une Traduction française de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les erreurs populaires*; une *Edition* des *Œuvres diverses* de Pellisson, en 3 vol. in-12; des *Remarques* sur la traduction de Josèphe par Arnauld d'Andilly, qui se trouve dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12; une *Edition* des *Œuvres* de Boileau, en 1740, 2 vol. in-4; une *Edition* de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé où, *sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, et d'abréger les conversations*, Paris, 1733, 10 vol. in-12; une *Edition* d'Ausone, 1730, in-4, avec des notes abondantes; plusieurs *Dissertations* qui embellissent le recueil des *Mémoires de l'académie des inscriptions*.

SOUCIET (Etienne), jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa société, il devint bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand à Paris. Il y mourut en 1744, à 73 ans, honoré des regrets des savants, dont la plupart aimaient son caractère et admiraient son savoir. Il possédait les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Observations astronomiques* faites à la Chine et aux Indes, Paris, 1715, in-4; *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, etc., Paris, 1715, in-4; *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, etc., 1726-36, 2 vol. in-4. Ces ouvrages différents ont fait honneur à son érudition et à sa sagacité. Une *Edition* de la *Critique de la Bibliothèque ecclésiastique de* M. du Pin, par Richard Simon, avec des *remarques*, 1730, 4 vol. in-8. On y trouve des recherches curieuses et des observations très-justes. — Son frère, Etienne-Augustin Souciet, jésuite comme lui, ne lui survécut que de deux jours, et mourut en 1744, au collége de Louis-le-Grand, où il professait la théologie. On a de lui un *Poème* sur les *comètes*, Caen, 1710, in-8, et un autre sur l'*agriculture*, avec des *notes*, Moulins, 1712, in-8. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), intendant général des bâtiments du roi de France, né à Irancy, près d'Auxerre, en 1714, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire la *Bourse*, l'*Hôpital* et la *Salle de spectacle* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'église de *Sainte-Gene-*



vière à Paris. Il eut un démêlé assez vif avec Patte (*voy.* ce nom, vi, 396), qui accusa de faiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Dans le *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques, politiques*, 1777-83, 30 vol. in-4 (*voy.* Robinet), on a critiqué aussi ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Éternel. Un poète ingénieux, voyant élever ce superbe bâtiment dans un temps où le dépérissement de la religion devenait de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé si longtemps l'exécution d'un si bel ouvrage :

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Urbe et patrona virgine digna domus
Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores :
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis :
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Sa prophétie ne s'accomplit malheureusement que trop, au jour où les dépouilles mortelles de Voltaire, de Rousseau, de Marat, etc., profanèrent par leur présence cet asile de la piété. Soufflot mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever ce grand édifice, rendu maintenant au culte divin (*voy.* J. Rondelet, vii. 313). On doit à Soufflot une *Suite de plans, coupes, profils, élévations géométrales et perspectives de trois temples antiques, tels qu'ils existaient en 1750 dans la Bourgade de Pæstum, mis au jour par les soins de G.-M. Dumont en 1764*; *Œuvres* ou *Recueil de plusieurs parties d'architecture* de M. Soufflot, Paris, 1767, 2 vol. gr. in-fol. avec 250 pl.; *Élévations et coupes de quelques édifices de France et d'Italie, dessinées par feu M. Soufflot, et publiées par M. Dumont*, Paris, 1781, in-fol.

* SOUILLAC (Jean-Georges de), évêque de Lodève, d'une ancienne famille du Quercy, fut d'abord vicaire de l'évêque de Périgueux. Nommé, le 14 juillet 1732, à l'évêché de Lodève, il assista la même année aux états de Languedoc. Il fut un des prélats qui condamnèrent le *livre* du père Pichon *sur la fréquente communion* (*voy.* Pichon, vi, 512). Cependant il n'a point évité les imputations de jansénisme. Les auteurs du *Dictionnaire des livres jansénistes* l'accusent d'en tenir le langage, parce qu'il était attaché au système augustinien, soutenu par plusieurs écoles fameuses, et qui diffère en tout de la doctrine de l'évêque d'Ypres. Ce prélat mourut le 28 février 1750. On lui attribue les *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Lodève*, Paris, 1749, 4 vol. in-12 : ouvrage rédigé dans les mêmes principes.

* SOULAVIE (l'abbé Jean-Louis Giraud), né à l'Argentière dans le Vivarais, en 1751 ou 1752, était, en 1789, curé de Sévent, et vicaire-général du diocèse de Châlons. Quelques ouvrages d'histoire naturelle lui avaient valu le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et de quelques autres sociétés savantes. Ses publications historiques, quoique fort médiocres, eurent encore plus de succès; et l'on doit être surpris que, jouissant d'une réputation assez grande, il n'ait pas joué un rôle plus important dans la révolution. Il en adopta tous les principes, fut un des premiers membres de la société des amis de la constitution, et tout en continuant ses spéculations littéraires, fit de la politique dans les journaux. Il fut le rédacteur de l'adresse des prêtres habitués de St.-Sulpice à l'assemblée nationale, dans laquelle ils expliquaient les motifs de leur serment. Il ne tarda pas à renoncer à l'état ecclésiastique, et se maria. En 1793, nommé résident de la république à Genève, il fut destitué par arrêté du comité de salut public à la fin de la même année; mais l'exécution en fut suspendue sur les représentations de Barrère. Dénoncé après le 9 thermidor comme partisan de Robespierre, il fut ramené en France, incarcéré, et resta dans les prisons jusqu'à l'amnistie de 1796. Après le 18 brumaire, mis sur une liste de déportation par Sieyès et Roger-Ducos, Bonaparte s'opposa à cette mesure et dès lors Soulavie s'occupa uniquement de travaux littéraires. Vers la fin de sa vie, il se réconcilia sincèrement avec l'Eglise; et il mourut dans des sentiments chrétiens, en mars 1813. Ce fut à l'abbé Baruel, qui l'avait autrefois combattu dans ses ouvrages, qu'il adressa la rétractation de ses erreurs. On a de ce fécond écrivain : *Histoire naturelle de la France méridionale*, 1re partie; *Minéraux*, Paris, 1780, 7 vol. in-8, 2e partie; *Histoire physique des plantes distribuées par Climats*, ibid., 1780, 1 vol.; les *Classes naturelles des minéraux*, Pétersbourg, 1785, in-4; *Œuvres du chevalier Hamilton avec des commentaires sur les phénomènes communs aux volcans agissants de l'Italie, et aux volcans éteints de la France*, Paris, 1781, in-8; *Des mœurs et de leur influence sur la prospérité ou la décadence des Empires*, Toulouse, in-8; *l'Histoire, le Cérémonial, et les droits des états généraux*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Mémoires du maréchal de Richelieu*, Londres, (Paris), 1790-93, 7 vol. (*voy.* Plessis-Richelieu, vi, p. 599); *Mémoires de la minorité de Louis XV, par Massillon*, etc., ibid., 1792, in-8; ouvrage apocryphe; *Mémoires du comte de Maurepas* (*voy.* Pontchartrain, vii, 8); *Mémoires de Barthélemy* (1), Paris, 1799, in-8; ouvrage apocryphe que Soulavie vendit à un libraire comme venant de Sinamari; *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, ibid., 1801, 6 vol. in-8; *Histoire de la décadence* de la monarchie française, ibid., 1803, 3 vol. in-8, avec atlas, etc. Comme éditeur, il a publié les *Mémoires* de St.-Simon (*voy.* vii, 408); *ceux* du duc d'Aiguillon; de Duclos *sur la régence*; du duc de Choiseul, etc. Soulavie a laissé plusieurs manuscrits. Il avait recueilli tout ce qui avait été gravé en France et à l'étranger sur l'*Histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'en 1809*. Cette collection, formant 162 vol. in-fol., fut saisie à la mort de l'auteur, et déposée dans les archives du ministère des affaires extérieures.

* SOULAVIE (Jean-Louis), frère du précédent, né en 1757, à l'Argentière, fut élevé au séminaire du Saint-Esprit, y devint ensuite professeur, et plus tard remplit les fonctions de vicaire aux environs de Paris. Il était aumônier de l'hospice d'Etampes (diocèse de Sens), lorsque la révolution éclata. Soit qu'il fût entraîné par l'exemple de son évêque; soit qu'il ne

(1) Il s'agit ici non de l'auteur du *voyage d'Anacharsis*, mais de son neveu, le marquis Barthélemy, déporté au 18 fructidor.

comprit pas au premier moment ce que la constitution civile du clergé avait de contraire aux lois de l'Eglise, il prêta le serment. Mais bientôt averti par la résistance de l'épiscopat français et par les brefs de Pie VI, il se rétracta sans s'embarrasser des suites que pouvait avoir cette démarche. Il échappa à la déportation en restant caché, et à la faveur de divers déguisements, il put porter en secret les secours de son ministère aux fidèles qui le réclamaient. Après la tourmente révolutionnaire, il donna des leçons de mathématiques et de géographie et obtint une place dans les bureaux du ministère de la guerre. Il dressa une carte de France en 85 feuilles, payée 110,000 fr. par le gouvernement de Louis XVIII. Retiré à Villers-Templon, dans le diocèse de Meaux, où il avait une propriété, il y mourut le 8 juillet 1834, léguant sa propriété au séminaire de Meaux.

* SOULÈS (François), littérateur, né à Boulogne vers 1750, a publié plus de 30 vol., sans acquérir plus de réputation et de fortune. Il fut l'ami de Thomas Payne, dont on présume qu'il partageait les folles doctrines. Il fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Il est mort en février 1809. Celui de tous ses ouvrages qui a eu le plus de succès est l'*Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les mémoires les plus authentiques*, Paris, 1787, 4 vol. in-8, avec cartes; elle a été effacée par celle de Botta (*voy.* ce nom). Parmi ses traductions de l'anglais on distingue; *Relation de l'état actuel de la Nouvelle Ecosse,* 1787, in-8; *Procès de Warren Hastings, gouverneur du Bengale*, 1788, in-8; *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France en* 1756, *jusqu'à la conclusion de la paix en* 1783, 1788, 2 vol. in-8; *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde, suivie du tableau des opérations militaires de la partie méridionale de la péninsule*, 1780-1784, par W. Fullarton, 1787, in-8; *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne, comparativement à son état passé*, par Richard Champion, 1788, in-8; les *Droits de l'homme, en réponse à l'attaque de Burke sur la révolution française*, par Thomas Payne (*voy.* ce nom), Paris, 1791, in-8; *Voyage à la mer du Sud*, par G. Bligh, 1792, in-8; *Voyage en France*, 1793, 3 vol. in-8; *Voyage en Italie*, par Arthur Young (*voy.* ce nom).

SOULIER (Pierre), prêtre du diocèse de Viviers où il naquit vers 1640, curé dans le diocèse de Sarlat, au XVIIe siècle, donna au public : l'*Abrégé des édits de Louis XIV contre ceux de la religion prétendue réformée*, 1681, in-12; l'*Histoire des édits de pacification et les moyens que les prétendus réformés ont employés pour les obtenir,* 1682, in-8; l'*Histoire du calvinisme*, 1684, in-4; appuyée de bonnes preuves et de quantité d'actes utiles. Tous ces ouvrages sont intéressants, non-seulement relativement à l'histoire, mais encore à la politique, qui veille à la tranquillité des états. (*Voy.* CALVIN, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.) Nous ignorons le temps de sa mort.

** SOULIÉ (Melchior-Frédéric), poète dramatique et romancier, l'un de chefs de la nouvelle école littéraire, né en 1800 à Foix, faisait en 1815 sa rhétorique à Poitiers, et fut expulsé par son professeur pour avoir mis en vers un de ses devoirs. Il fit ensuite sa philosophie sous les yeux de son père, directeur des contributions; puis amené à Paris pour y suivre le cours de droit, se trouva bientôt à la tête des tapageurs qui jetèrent le désordre dans l'école, et fut conduit à Rennes, où il acheva son droit, comme un *forçat* sous la surveillance de la police. Ses études achevées, il travailla quelque temps dans les bureaux de son père, s'occupant moins de sa besogne que de poésie. Quand il revint à Paris en 1824, il y apportait un volume de vers qui lui valut ses premières amitiés littéraires. Trois ans après, tout en dirigeant une scierie mécanique, il se mit à composer des drames, d'après la méthode expéditive découverte récemment, et tantôt applaudi, tantôt sifflé, aimant mieux ses pièces tombées que celles qui avaient réussi, il parvint à se faire assez rapidement une réputation. Lassé du théâtre, il le quitta pour les journaux, *fit le Mercure, fut du Figaro,* se battit en 1830 et fut décoré. Sur les instances de ses amis qui trouvaient *dans un excès de force dramatique* la cause de ses chutes, il revint au théâtre, où cette fois il obtint d'honorables succès; et se lança dans le roman, genre rajeuni comme tous les autres, où d'après lui-même, son meilleur droit à l'estime, fut celui qu'il intitula : *les deux Cadavres*, titre qui, à une autre époque, aurait fait reculer d'effroi; mais qui, dans la nôtre, lui valut la vogue. La double carrière du drame et du roman ne suffisait pas encore à Soulié; « l'artisan, dit un de ses panégyristes, était devenu manœuvre de lettres, » il employait le peu de temps dont il pouvait disposer à rédiger des articles pour les journaux, grands ou petits, qui ont la prétention de rester littéraires. Ce n'était point dans le but d'accroître sa renommée qui grandissait chaque jour, mais pour avoir un salon, une maison de campagne, et toutes les jouissances de luxe devenues aujourd'hui si nécessaires. Il obtint cette fortune qu'il désirait tant, et il sût en faire un noble usage; mais il l'avait acquise aux dépens de sa santé, et les décorations de la maison qu'il avait achetée à Bièvre n'étaient pas achevées, quand il fut atteint d'une maladie douloureuse, dont ses amis et lui-même ne purent se dissimuler la gravité. Resté honnête homme, malgré les torts plus apparents que réels de sa conduite, il put se dire au lit de mort « qu'il n'avait jamais fait de mal à personne; » puis il ajouta : « Je n'ai jamais écrit contre la religion; si je l'ai fait quelque part, c'est par légèreté. » Quand le moment fut venu, il demanda les secours qu'elle accorde à tous ceux qui souffrent. « Dès ce moment, il ne fut plus que sérénité, qu'affection douce, que tendresse, » c'est ainsi qu'il mourut à Bièvre, le 23 septembre 1847, dans la force de l'âge et de son talent. Il avait, dans une vie si courte, publié un volume de *Vers*, 22 *Drames*, 148 volumes de *Romans*; et il laissait un grand drame historique *le Vieux Paris,* un vaudeville et sans doute encore d'autres compositions plus ou moins ébauchées. Il y avait dans Soulié, disent ceux qui l'ont connu,

un grand poète, et s'il ne le fut pas, c'est pour avoir eu le malheur de vivre à une époque de désordre social, triste résultat de nos révolutions, dont les œuvres littéraires ne sont et ne peuvent être que le reflet. On a recueilli sous le titre de *Notice nécrologique*, les articles des journaux sur Frédéric Soulié, et les discours prononcés à ses obsèques. C'est la source où l'on a puisé pour cet article.

* SOUMAROKOFF (Alexandre PETROWISTCH), poète dramatique, né en 1727 à Moscou, est le créateur du théâtre russe. Fils d'un officier général, il acheva ses études au collége des cadets, et se forma par la lecture des classiques grecs, latins et français, qu'il prit pour modèles. Il s'était déjà fait connaître, comme poète lyrique et didactique, lorsqu'il composa la tragédie de *Koreft* qui fut représentée avec succès devant l'impératrice Elizabeth. Cette pièce dans laquelle on reconnait un poète nourri de la lecture de Racine, fut suivie de plusieurs autres, dont les plus remarquables sont : *Sinaw et Trouwor* (1); *Semire*, que Catherine II regardait comme le chef-d'œuvre de notre poète, *Jaropolk et Dimise*, et enfin *Aristone*. Soumarokoff a aussi donné plusieurs comédies, dont quelques-unes sont imitées de Molière, et des opéras. Il mourut à Moscou en mars 1778, à 51 ans, conseiller-d'état, directeur du théâtre de la cour et membre de plusieurs sociétés savantes. Ses *Tragédies* que nous avons citées ont été traduites en français par Pappadopoulo, Paris, 1801, 2 vol. in-8; précédées d'une courte notice sur l'auteur. Outre son *Théâtre et ses poésies diverses*, on lui doit : *une Chronique abrégée de Moscou*; *la Description de la révolte des Strelizt*; *un Traité de l'éloquence de la chaire en Russie*; des *Dialogues des morts*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 10 vol. in-8. Son *Eloge* a été prononcé à l'académie des belles-lettres de Pétersbourg par Denitriwsky en 1807.

** SOUMET (Alexandre), poète distingué, né en 1786 à Castelnaudary, annonça de bonne heure le goût le plus vif pour les lettres; ses parents le forcèrent de n'étudier que les mathématiques, il soutint par obéissance de sérieux examens, fut admis à l'école polytechnique, mais refusa d'y entrer. Nommé plus tard auditeur au conseil d'état, il ne put pas se dispenser d'accepter ce titre; mais il s'occupa fort peu d'administration, se contentant de remplir ses devoirs et donnant le reste de son temps aux lettres, le bonheur de sa vie. Dès sa première jeunesse il avait cueilli de nombreuses palmes aux jeux floraux. Le poème de l'*Incrédulité*, qu'il fit paraitre en 1810, fut mis par un bon critique (Auger) à côté, sinon au-dessus du poème de la *Religion* de Louis Racine. Un double prix de poésie qu'il remporta le même jour à l'académie française en 1815, accrut encore sa réputation. A cette époque, la place d'auditeur ne le retenant plus à Paris, il retourna dans sa ville natale, où il passa cinq années dans la retraite la plus profonde, se préparant par de sérieuses études à paraitre sur la scène dramatique. Quand il revint à Paris en 1820, il y rapporta deux tragédies, *Clytemnestre* et *Saül*, qui, jouées à quelques jours de distance, furent pour lui le sujet d'un double triomphe. En 1824, il remplaça Aignan (*voy.* ce nom) à l'académie française. L'année suivante, il fit jouer deux nouvelles tragédies, *Cléopatre* et *Jeanne d'Arc*; la première fut assez froidement accueillie; mais la seconde obtint un légitime succès. Il en donna ensuite trois autres : *Elisabeth de France*, une *Fête de Néron* et *Norma;* puis effrayé de voir que la liberté qu'il avait lui aussi réclamée pour les auteurs dramatiques se fût changée en une épouvantable anarchie, il s'éloigna du théâtre pour se livrer à la composition d'un poème épique, et n'y reparut qu'en 1841 pour donner encore trois tragédies : le *Gladiateur*, le *Chêne du roi*, *Jeanne Grey*. Dans l'intervalle il avait composé un grand poème, *la Divine Epopée*, (Paris, 1840, 2 vol. in-8), conception bizarre où, faisant la contre-partie du *Paradis Perdu*, il chante la rédemption de l'enfer. Sa piété sincère aurait dû l'empêcher de traiter ce sujet, mais il fut doublement puni de cet écart, et son poème condamné par les hommes religieux, l'est aussi par les hommes de goût. Il en éprouva un vif chagrin qui contribua beaucoup à développer le germe de la maladie dont il mourut à Paris, le 30 mars 1845, à 59 ans. M. Vitet, son successeur à l'académie française, y a prononcé son éloge. Parmi ses pièces fugitives assez nombreuses, on distingue sa touchante élégie *de la Pauvre Fille*; il a laissé très-avancé un poème de *Jeanne d'Arc*, dont les personnes admises à sa confidence parlent avec éloge.

* SOUQUE (Joseph-François), littérateur, né en 1767, avait à peine terminé ses études lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, s'attacha aux *girondins*, et après leur chute au 31 mai, accompagna Brissot dans sa fuite. Arrêté à Moulins, il fut conduit à Paris, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Sous le Directoire, il fut nommé secrétaire d'ambassade en Hollande; et sous l'empire, secrétaire-général du département du Loiret, et puis du gouvernement de Catalogne. Député du Loiret au corps législatif, il y siégeait encore à la restauration. Dans la session de 1814, il parla pour la liberté de la presse et contre la censure. Pendant les cent-jours il fit partie de la chambre des représentants. Ecarté des affaires au second retour du roi, il s'occupa de littérature, et mourut le 14 septembre 1820, à 53 ans. On a de lui deux comédies, jouées avec succès : *Le chevalier de Canolle*, ou *un Episode de la Fronde*; *Orgueil et Vanité*. Il a laissé en manuscrit : *François II*, comédie.

SOURDIS. *Voy.* ESCOUBLEAU.

* SOURIGUIÈRES-SAINT-MARC (J.-M.), auteur dramatique, né vers 1770, dans les environs de Bordeaux, est moins connu par ses pièces de théâtre que par *Le réveil du peuple*, chant qu'il composa après le 9 thermidor, et qui devint dans les provinces comme à Paris le signal de la réaction contre les agents de la terreur. Il rédigea ensuite, de concert avec Beaulieu, *Le miroir*, journal royaliste, et fut par ce motif au 18 fructidor condamné à la

(1) Cette tragédie a été traduite en français par le prince Alexandre Dolgorosky, et imprimée à Pétersbourg, 1751, in-8, à petit nombre et pour des présents.

déportation. Il se tint caché et ne reparut qu'après le 18 brumaire (1799). Retombé dans son obscurité, il mourut oublié à Paris au mois d'avril 1837. On a de lui des tragédies : *Artémidore*, 1792, mieux accueillie que les autres pièces ; mais qui n'est point restée au répertoire ; *Myrrha*, 1796 ; *Octavie*, 1806 ; *Vitellie*, 1809 ; *Cécile*, ou *La reconnaissance*, comédie en un acte et en vers, 1797. *Second réveil du peuple*, 1814, in-4. Il n'eut pas, à beaucoup près, la même vogue que le premier.

* SOURIS (la baronne de), née en 1749 à Soleure, fut mariée à un ancien officier général, et resta veuve à la fleur de l'âge. Dès lors elle vécut dans la retraite. Les troubles de la Suisse, en 1793, lui firent perdre une partie de sa fortune. Cependant sa maison continua d'être l'asile de tous les proscrits. Après la journée du 18 fructidor les prêtres, obligés de nouveau de sortir de France, arrivèrent en grand nombre dans le canton qu'elle habitait. Elle en logea 200 dans son château, plaça les autres chez des paysans et dans les villes voisines, auprès d'amis respectables. Mais ses seules ressources ne pouvaient pas suffire longtemps à l'entretien de plus de 1,300 ecclésiastiques, dont plusieurs étaient âgés et infirmes. Au moyen d'un comité central de correspondance, elle fit connaître la situation de cette respectable colonie, non-seulement aux riches, aux grands, mais aussi aux princes et aux rois. Elle fit elle-même une quête dans tous les cantons de la Suisse. Des secours lui arrivèrent bientôt de tous les points de l'Europe, même de la Pologne et de la Russie, et pendant 18 mois elle pourvut à l'existence de ses nombreux protégés. La baronne partageait les soins de sa bienfaisance avec une amie digne de son cœur, madame de Besenval. Elle mourut au milieu de ces louables occupations à Soleure, dans un âge peu avancé.

SOUTH (Robert), théologien anglais, prébendaire de Westminster, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Hachney dans le Middlesex en 1633, et mourut en 1716. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglais, qui ont eu assez de cours dans son pays ; des *Harangues* latines et des *Poésies*.

* SOUTHEY (Robert), poète anglais, né en 1774 à Bristol, commença ses études à l'école de Westminster, d'où il fut exclu, pour avoir pris part à une révolte des écoliers contre un de leurs maîtres. Il alla les continuer à l'université d'Oxford, et il annonçait l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais entraîné par la fougue de son caractère, il quitta brusquement le collége, avec le dessein d'aller en Amérique former un établissement. Il y renonça faute des fonds nécessaires, et s'étant mis à travailler pour le théâtre, y fit représenter le drame de *Wat-Tyler* empreint des opinions démocratiques qu'il avait puisées dans les livres des philosophes et dans la fréquentation des *Wighs* les plus exaltés. Peu de temps après, il accompagna en Portugal un de ses oncles nommé chapelain de la factorerie anglaise à Lisbonne ; et pendant cinq ans qu'il y demeura, il acquit une profonde connaissance de la littérature de ce pays. En 1801, il obtint la place de secrétaire du chancelier de l'échiquier d'Irlande, et devint dès lors ardent *Tory*. Choisi en 1813 comme poète lauréat, il put, grâce à cette lucrative sinécure, se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il se retira à Keswick, dans le Cumberland, près de beaux lacs, qui ont fait donner aux poètes de son école le nom de *Lakistes*, et y mourut, le 21 mars 1842, à 69 ans. Depuis quelques années il était tombé en démence. Homme d'esprit et de goût, il a écrit avec un égal succès en vers et en prose. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois ; l'édition la plus complète est celle de Londres, 1837-38, 16 vol. pet. in-8. Parmi ses ouvrages en prose on distingue : la *Vie de l'amiral Nelson*, Londres, 1813, in-8, trad. en franç., 1820, in-8. La *Vie de Wesley* avec l'histoire de l'origine et des progrès du Méthodisme (*voy.* Wesley) ; L'*histoire du Brésil*, Londres, 1810-19, 3 vol. in-4 ; l'*Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, 1823-32, 3 vol. in-4, réimprimée en 1828-32, 6 vol. in-8, et trad. en franç. par Lardier, 1828, in-8, tom. 1, 2.

* SOUTHWELL (Robert), jésuite, né en 1560 à Norfolk, vint de bonne heure à Rome, où il fit profession, et après y avoir été quelque temps préfet du collége anglais, il fut envoyé comme missionnaire à Londres. Il y fut arrêté chez la comtesse d'Arundel, sur le soupçon qu'il était initié au complot tramé contre la reine Elisabeth. Les Tortures ne purent d'abord lui arracher aucun aveu ; mais après une détention de trois années, appliqué pour la 10e fois à la question, il déclara qu'il était jésuite, qu'il était venu en Angleterre pour y prêcher la religion catholique, et qu'il était disposé à donner sa vie pour la défense de cette cause. En conséquence, il fut condamné à mort, et exécuté à Tyburn en 1595. Ses ouvrages en prose et en vers sont assez rares, et l'on a peine à croire qu'il en ait été fait 24 éditions, comme l'avance M. Ellis, dans le prospectus d'une souscription pour la réimpression de ses *Œuvres*. Les plus connus sont : *Les complaintes de saint Pierre avec d'autres poésies*, Londres, 1593, 1596 ; et le *Poème sur les mystères de la vie de Jésus-Christ*.

SOUTHWEL. *Voy.* Sotwel.

SOUVERAIN, écrivain français, était du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, et y mourut vers la fin du XVIIe siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules, intitulé : *le Platonisme dévoilé*, ou *Essai sur le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-8. Le P. Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4, ce qui n'a pas empêché nos philosophes de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répètent imperturbablement les sophismes et les injures des mécréants de toutes les nations et de tous les siècles.

* SOUWAROW ou SOUVOROW (Pierre-Alexis Wasiliowisch), célèbre général russe, né en 1730, à Suskoï dans l'Ukraine, était fils d'un officier qui l'envoya fort jeune à Pétersbourg étudier à l'école des cadets. Il fit à 17 ans sa première campagne et

reçut bientôt le grade de lieutenant. S'étant signalé par sa bravoure et son activité pendant la guerre de Sept-ans, à son retour en Russie (1762) il fut fait colonel puis brigadier des armées. C'est en cette qualité qu'en 1768 il commanda l'assaut de Cracovie. Nommé général-major en 1770, il continua de remporter de grands avantages sur les confédérés polonais. Après les premiers partages de la Pologne, rappelé à Pétersbourg, il eut l'inspection des frontières de la Fionie. En 1773 il eut le commandement d'un corps d'armée contre les Turcs, qu'il battit dans plusieurs rencontres; et nommé, l'année suivante, lieutenant-général, il rejoignit Kamenski, avec lequel il obtint encore sur les Turcs une victoire décisive. En 1782, il soumit les Tatars-Nogays qui s'étaient révoltés. Cette expédition et d'autres services encore lui valurent de Catherine, avec le grade de général en chef et d'éminentes distinctions, le don de son portrait enrichi de dimants. C'est de ce portrait que ce guerrier fit toujours dans la suite sa décoration la plus chère, lorsque, dépouillant la peau de mouton qui formait son vêtement de guerre, il prenait son costume de grande tenue. En 1787, employé de nouveau contre les Turcs, il fut attaqué près de Kinburn, et quoique grièvement blessé, repoussa l'ennemi après deux attaques vigoureuses. Un riche panache de diamants que lui envoya sa souveraine fut la récompense de ce nouvel exploit. Il fut encore blessé au siége d'Okzakow; mais sans être cette fois consolé par la victoire. Dans la campagne suivante (1789), conjointement avec le prince de Cobourg (*voy.* ce nom, II, 675), il battit les Turcs près de Fokschany près du fleuve Rimnick. Ce double succès lui valut de Joseph II le titre de comte, auquel Catherine II ajouta celui de *Rimniskoi*. Appelé par le prince Potemkin, il alla faire ensuite le siége d'Ismaïlow, et le 22 décembre il se rendit maître de cette place à la suite d'un assaut qui coûta la vie à un nombre immense de Turcs. La paix de Jassy ayant terminé cette guerre, il goûta quelque repos jusqu'en 1794, qu'il fut envoyé contre les Polonais qui venaient de se soulever (*voy.* Koscieszko, v, 43). Il obligea bientôt toutes les forces des insurgés de s'enfermer dans Varsovie, et termina cette courte compagne par la prise de cette ville, dernier boulevard de la liberté polonaise. La conquête de la Pologne après cette expédition lui valut le titre de feld maréchal général, et des terres considérables où il pût se reposer de ses fatigues jusqu'à la coalition de 1799. Nommé généralissime d'une armée de 50,000 hommes, envoyée contre les Français en Italie, il obtint d'abord de grands avantages; mais la bataille de Novi, quoique perdue par Joubert (*voy.* ce nom), qui y fut tué, affaiblit tellement les Russes, qu'ils ne purent en profiter. Obligé de se retirer dans les montagnes de la Suisse, Souwarow n'y arriva qu'après la défaite de son lieutenant Korsakoff par Masséna (*voy.* ce nom), et reprit tristement le chemin de Pétersbourg où on lui promettait qu'il serait reçu en triomphateur. Paul Ier ne put lui pardonner des revers qu'il dut en grande partie aux ordres secrets de Vienne. Exilé à Novogorod, mais rappelé bientôt à Pétersbourg, il y mourut en 1800, âgé de 71 ans. Outre plusieurs histoires de ce général, la plus importante est *Vie de Souwarow, tracée par lui-même*, ou *Collection de ses lettres et de ses écrits*, par Serge Glinka, Moscou, 1819, 2 vol. in-8. Mais M. Guillaumanches-Dubocage, son officier d'état-major, dans son *Précis historique sur le feld-maréchal Souwarow*, in-8, fait mieux connaître l'homme. « Souwarow se levait » avant le jour, sortait tout nu, quelle que fût la » saison, et se faisait jeter sur le corps trois ou » quatre seaux d'eau froide. Il dînait à huit heures » du matin; c'était presque son seul repas. Il cou- » vrait son corps fluet et frêle d'une simple veste » de basin et d'une culotte de la même étoffe. La » simplicité extrême de son extérieur avait toutes » les apparences de la grossièreté et de l'avarice. » Ce feld-maréchal n'avait point de cheval à lui : » il montait la première *rossinante* qu'un cosaque » lui présentait. Sa voiture ordinaire était un *kibi-* » *tka* ou charette russe; il préférait aux lits qu'on » lui offrait, quelques bottes de foin proprement » arrangées dans un coin : sa table n'était couverte » que de ragoûts cosaques; il n'avait pour domes- » tique qu'un seul soldat d'ordonnance. Portant l'o- » riginalité de son caractère dans toutes ses actions, » il voulait servir de modèle de subordination à » son armée. C'est dans cette vue qu'il avait ima- » giné de dire à Tickinka, son aide-de-camp, de » lui ordonner de sortir de table, quand il s'aper- » cevrait que, par préoccupation, il continuerait à » manger au-delà de son appétit ordinaire. Alors » il se retournait d'un air en même temps grave » et plaisant, et lui demandait : De quelle part? » — Par ordre du maréchal Souwarow. — Il faut » qu'on lui obéisse, reprenait-il en riant, et il se » levait sur-le-champ. » Souwarow était dévot, et il se piquait même de l'être. Bien souvent il assistait à l'office divin, et chantait avec les popes; mais on ne sait pas qu'il ait exercé aucun acte de bienfaisance envers eux, ni pour les églises qu'il fréquentait. Il ne se mettait pas à table sans réciter le *Benedicite*, et n'en sortait pas sans dire les *Grâces*. Quand il avait des convives, s'ils ne répondaient pas *amen*, il disait en riant : « Ceux qui ne » disent point *amen* n'auront pas d'eau-de-vie. » C'était une liqueur qu'il aimait beaucoup, et dont il faisait usage tous les matins en se levant, et après avoir dit ses prières. Cependant, cette dévotion ne le rendait ni juste ni circonspect envers les ecclésiastiques. Dans sa campagne de Suisse, il fit donner, sur une plainte mal fondée, cinquante coups de bâton au curé du lieu, qui était un homme respectable : peu de moments auparavant, l'ayant aperçu en arrivant à Altorf, il était descendu de cheval pour s'agenouiller devant lui et lui demander sa bénédiction. Il croyait ainsi séparer le général de l'homme religieux, sans manquer aux devoirs de l'un et de l'autre. Le soir, après la retraite, il obligeait tous les officiers à réciter une prière devant les troupes sous leurs ordres. Il portait toujours sur lui une petite image de saint Nicolas, patron de la Russie, et n'allait jamais au combat sans avoir baisé cette image, après avoir fait le signe de la croix. Il affectait un laconisme digne d'un

Spartiate : dans ses premières campagnes, s'étant emparé de la ville de Toutonkai, en Bulgarie, il écrivit à son impératrice : « Gloire à Dieu ! louanges » à Catherine, la ville est prise, et j'y suis. » Après la prise d'Ismaïlow, il adressa à la czarine ce peu de mots : « Madame, l'orgueilleuse Ismaïlow est à » vos pieds. » L'impératrice, dans son voyage en Crimée, lui demanda : « Eh bien, que puis-je faire » pour vous? — Payer mon logement, répondit-il. » Ce logement ne coûtait que trois roubles. La manie de se singulariser ne pouvait certes inspirer une réponse plus modeste et plus laconique. Quoique ses manières fussent brusques, et qu'il vécût plutôt comme un cosaque du Volga, que comme un feld-maréchal, Souwarow avait l'esprit très-orné; il avait fait ses études avec honneur, et il savait l'allemand, le français, l'italien, le turc, le tartare, etc.; il cultiva même la poésie, et il se plaisait à mettre ses ordres en vers; il écrivait souvent ainsi ses rapports à l'impératrice. Comme il ne manquait pas de pénétration ni de politique, les personnes les mieux instruites ne voyaient dans ses goûts singuliers, dans ses manières ignobles, qu'une affectation ou une adresse pour se faire aimer du soldat ou pour ne pas exciter l'envie. La postérité conservera le souvenir de ses exploits; mais aussi la cruauté qu'il fit paraître en plusieurs occasions sera toujours une tache à sa mémoire.

SOUZA (Louis de), dominicain, né en 1604, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont : la *Vie de dom Barthélemy des Martyrs*, qui a été donnée en français par Isaac le Maître, plus connu sous le nom de Sacy, 1664, in-8 ou in-4; *Histoire de saint Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOUZA-BOTELHO (dom José-Maria de), diplomate et littérateur, né en 1758 à Oporto, d'une famille très ancienne, après avoir terminé ses études à l'université de Coïmbre, entra dans la carrière des armes et la quitta en 1791 pour la diplomatie. Nommé plénipotentiaire en Suède, il rétablit les relations commerciales de ce pays avec le Portugal, et passa ensuite avec le même titre à Copenhague. Rappelé à Lisbonne par la mort de son père, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid ; mais il y resta peu de temps, ayant refusé d'accéder au traité de paix rendu en 1796 entre l'Espagne et la France. Il fut alors chargé d'une mission en Angleterre : puis envoyé en France, il ne put réussir à se faire admettre à stipuler les intérêts de son pays au congrès d'Amiens. Depuis trois ans il résidait à Paris comme ministre de Portugal, lorsqu'en 1805, il fut désigné par le cabinet de Lisbonne pour aller remplir le même poste en Russie. N'ayant pu se rendre à cette destination, il renonça dès lors à la politique pour se livrer à la littérature. Il continua d'habiter Paris, et y mourut le 1er juin 1825. Il a fourni la plus grande partie des notes et observations ajoutées à la 2e édition de l'ouvrage de Dumouriez *sur le Portugal*. Hambourg, 1797. L'annotateur a fait tous ses efforts pour venger son gouvernement et ses compatriotes des virulentes satires que tant de voyageurs ont publiées contre les Portugais; mais il aurait dû se borner à réfuter les calomnies et les fausses assertions de ces écrivains, tout en convenant des nombreuses vérités qui dans leurs ouvrages se trouvent mêlées aux erreurs les plus grossières. On lui doit une magnifique édition des *Lusiades* de Camoens, Paris, 1817, in-4, tirée à un petit nombre d'exemplaires dont aucun n'a été mis en vente. En 1819, il en fit paraître une seconde édition, in-8, enrichie de nombreuses variantes puisées dans la seconde édition imprimée sous les yeux de Camoens, en 1572. Enfin il donna, en 1824, une traduction des *Lettres portugaises*, avec le français en regard, s'attachant à prouver, contre l'opinion générale, qu'il n'y en a jamais eu que cinq d'authentiques. (*Voy.* FLAHAUT.)

SOUZI. *Voy.* PELLETIER et PROYART.

* SOYE (Jean-Louis baron), maréchal-de-camp, né à Phalsbourg en 1774, entra au service comme volontaire en 1792, et se distingua dans toutes les campagnes de l'armée du Rhin ou d'Italie. Il obtint tous ses grades sur le champ de bataille ; et entré capitaine dans la garde impériale, passa en 1807 au service du grand duc de Berg, en qualité de major. Murat ayant été élevé sur le trône de Naples, emmena Soye, qui commanda d'abord le régiment corse, et ensuite les grenadiers de la garde napolitaine, et en 1812 fut nommé maréchal de-camp. Lorsque Murat entra dans la coalition contre la France, Soye quitta son service, obtint le commandement d'une brigade de la jeune garde. Après la restauration, lieutenant du roi à Valenciennes, il venait d'être nommé commandant du département de la Creuse, lorsqu'il mourut à Vaucouleurs, en juillet 1832, à 58 ans.

SOZOMÈNE ou SALAMAN (Hermias), surnommé le *Scholastique*, né à Salamine, en Chypre, ou plutôt à Béthelia, près de Gaza, en Palestine, embrassa le christianisme, touché par les miracles de saint Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et exerça la profession de rhéteur. Il avait du goût pour l'histoire ecclésiastique, et son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'était passé depuis l'ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en 9 livres, et renferme les événements arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare, au commencement du 1er livre, « qu'il écrit ce qui s'est » passé de son temps, sur ce qu'il a vu lui-même » ou sur ce qu'il a appris des personnes les mieux » instruites, et qui avaient été témoins oculaires. » L'histoire de Sozomène contient des faits très-remarquables; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style; l'auteur est fort au-dessous de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, et paraît favoriser les erreurs des novatiens. On croit qu'il mourut vers l'an 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomène est celle

qu'on voit dans le recueil des historiens latins, donné par Robert Etienne, en 1544. On la trouve aussi dans le recueil de Valois et dans celui de Christophorson, ou bien avec celle de Socrate, en grec et en latin, Paris, Vitré, 1668. Le président Cousin l'a traduite en français.

SPAENDONCK. *Voy.* VAN-SPAENDONCK.

* SPAGNI (André), jésuite, né à Florence, en 1716, entra à 17 ans dans l'institut et professa dans divers colléges la philosophie et la théologie avec beaucoup de distinction. Il enseigna aussi les mathématiques au collége romain, et rendit beaucoup de services à son confrère le P. Asclepi qui dans le même temps y professait l'astronomie. A la suppression de son ordre, il n'en continua pas ses études avec moins d'ardeur, et mourut à Rome le 16 septembre 1788, laissant la réputation d'un bon religieux et d'un des plus habiles métaphysiciens de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *De bono, malo, et pulchro dissertationes tres,* Rome, 1766 ; 2e édit., augment., 1776, in-4 ; *De miraculis*, 1777, 3e édit., 1785, in-4 ; *De anima brutorum*, ibid., 1775, et avec des addit., 1786 ; *De ideis humanæ mentis eorumque signis*, Rome, 1781, 2 vol. in-4.

SPAGNUOLI (Baptiste), religieux carme, dit le *Mantuan*, et selon l'orthographe française moderne, *Mantouan*, parce qu'il était de Mantoue, né l'an 1444, était bâtard de la famille de Spagnuoli. Il prit l'habit de carme, et se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Il mourut trois ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *Eglogues*, où il y a de la facilité, quelquefois le vrai ton de l'églogue, mais en même temps un mélange de christianisme et de paganisme qui n'honore pas le jugement du poète. Ce reproche cependant ne regarde que ses premières églogues, qui sont le fruit de sa jeunesse, et qu'il a faites étant écolier, avant d'être religieux : aussi sont-elles intitulées : *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'élégie à Sigismond Gonzague intitulée : *Elegia contra amorem et de natura amoris*, *carmen juvenile*. D'ailleurs elles ont été imprimées sans sa participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus, l'an 1490 : *Amici Bononiæ putantes debitum amicitiæ officium se præstare, me nescio, protosollum meum, quod eis ut nauci et peripsema quoddam reliqueram, divulgarunt. Hoc ut rescivi, dolui.* Il faut bien se garder cependant de juger quelques-unes de ses expressions d'après le génie des langues modernes et la corruption des mœurs, qui dénature des expressions autrefois très-innocentes. La plus ample édition de ses ouvrages est celle d'Anvers, 1576, en 4 vol. in-8. Un carme, nommé *Floride Ambrosio*, a publié en latin des *Mémoires* très-curieux sur la vie et les écrits de Spagnuoli, Turin, 1784, in-4.

* SPALLANZANI (Lazare), célèbre naturaliste, naquit le 12 janvier 1729, à Scandiano, dans le duché de Modène. Il fit ses études à Reggio, puis à Bologne, fréquenta les cours de droit, et il allait être reçu docteur, lorsqu'à la demande de Vallisnieri, on le laissa maître de suivre sa vocation. Il se livra alors aux lettres, aux langues savantes, aux mathématiques et aux sciences physiques. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il continua de s'appliquer à l'étude, et fut en 1754 nommé professeur de philosophie et de littérature grecque à l'université de Reggio. En expliquant Homère à ses élèves, il eut l'attention de remarquer bien des erreurs échappées à Salvini dans la traduction de ce poète et communiqua ses observations avant de les publier au comte Algarotti. Ne voulant pas s'éloigner de sa famille il refusa les offres qui lui furent faites par les universités de Coimbre, de Parme, et de Césène ; mais il accepta la chaire de littérature à Modène en 1760, et il la remplissait depuis deux ans avec un succès toujours croissant, quand il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Pavie, avec le titre de directeur du musée. Neuf ans après il commença une série de voyages qui font époque dans l'histoire de la science, et dans laquelle il parcourut en observateur la plus grande partie des cantons Suisses, l'Italie, l'Archipel, la Grèce ; et, après un assez long séjour à Constantinople, s'en revint par la Hongrie. Joseph II l'accueillit avec distinction. Sa rentrée à Pavie, dont il était absent depuis près de deux ans, fut un véritable triomphe. Spallanzani fit encore un nouveau voyage en 1788, mais cette fois ses courses se bornèrent à visiter le Vésuve, l'Etna et les îles Eoliennes. Le but de tous ses pèlerinages scientifiques était de recueillir des objets d'histoire naturelle pour le musée de Pavie, dont il doit être regardé comme le second fondateur. Son nom était connu et respecté partout où l'on cultivait les sciences, et les principales académies de l'Europe s'empressèrent de le compter parmi leurs membres. Lors de l'occupation de l'Italie par les Français, il fut l'objet de tous les égards des généraux ; on lui offrit même la chaire d'histoire naturelle au jardin des plantes de Paris. Il s'excusa sur son grand âge et sur sa mauvaise santé. Déjà souffrant, en effet il mourut le 12 février 1799, âgé de 70 ans. Ses œuvres choisies (*Opere scelte*) font partie de la collection des classiques italiens, Milan, 1825-26, 6 vol. in-8. Ses principaux ouvrages, traduits en français par Senebier, sont : *Opuscules de physique animale et végétale*, 1777, 2 vol. in-8 ; *Expériences sur la digestion de l'homme et des animaux*, 1783, in-8 ; *Expériences sur la génération des animaux et des plantes*, 1785, in-8. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres complètes* de Spallanzani, Paris, 1787, 3 vol. in-8. Plus tard Senebier a traduit ses *Voyages dans les Deux Siciles et dans quelques parties des Apennins*, 1795-97, 5 vol. in-8 (1), et ses *Mémoires sur la respiration*, Paris, 1803, in-8, précédés d'une intéressante *Notice* sur la vie et les écrits de ce savant, dont il avait été l'ami. Le doct. Tourdes (*voy.* ce nom) a traduit ses *Expériences sur la circulation observée dans l'universalité du système vasculaire*, etc., avec des notes et une *Esquisse* de la vie littéraire de l'auteur. Indépendamment de ces deux notices on peut consulter l'*Eloge* de Spallan-

(1) Les *Voyages* de Spallanzani ont été traduits de nouveau par Toscan et Amaury Duval, avec des notes de Faujas de Saint-Fond, Paris, 1800, 6 vol. in-8. Cette trad. est la plus estimée.

zani en italien par Pozzetti, Parme, 1800; en latin par Fabroni, *Vitæ ital.*, t. 19, p. 39; par Alibert, Paris, 1806, in-8.

SPANGENBERG (Auguste-Théophile), né en 1704, à Klettenburg dans le comté de Hohenheim, commença un cours de droit, qu'il ne tarda pas à abandonner pour d'autres travaux plus conformes à ses penchants. Après avoir été reçu docteur en philosophie, il alla passer deux années dans la ville de Herrnhut, récemment bâtie par le comte de Zinzendorf (*voy.* ce nom,) en faveur de ses prosélytes, employa ce temps à s'initier à la nouvelle doctrine, et consacra le reste de sa vie à la propager. Dans un voyage en Amérique où il séjourna environ quatre années, il contribua à l'établissement des moraves dans la Géorgie, revint en Europe où il travailla avec activité au soutien des maisons de sa secte, principalement en Angleterre et en Allemagne, et reçut en 1745 le titre d'évêque général de l'église morave dans les deux mondes. Il entreprit ensuite, dans des vues semblables, de longs et fréquents voyages, passa de nouveau en Amérique, en Angleterre, en Hollande, et mourut le 18 septembre 1792, à Bertholsdorf, dans le voisinage de Herrnhut. Le plus important des écrits de Spangenberg, parce qu'il est le plus propre à faire connaître la doctrine des frères moraves, est celui qui a pour titre : *Idea fidei fratrum*, ou *Doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des frères*, Barby, 1779, in-8. On lui doit aussi : *Vie du comte de Zinzendorf.* Le précis de sa biographie, composé par lui-même à 80 ans, inséré dans le 2e tome des *Archives pour l'histoire de l'Eglise*, par Henke. Ce précis a fourni à J. Risler les documents dont il s'est servi pour écrire sa *Vie de Spangenberg*, Barby, 1794, in-8.

SPANHEIM (Frédéric), né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne et de la France, et s'arrêta à Genève. Il obtint en 1626 une chaire de philosophie, et en 1631 une chaire de théologie, que Benoît Turretin laissait vacante. En 1642, il fut appelé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires historiques de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dhona*, 1639, in-4; *Dubia evangelica*, en 7 part., 1700, 2 tom. in-4; *Exercitationes de gratia universali*, en 3 vol. in-8; la *Vie de l'électrice palatine*, in-4; le *Soldat suédois*, Genève, 1633, in-8; le *Mercure suisse*, 1634, in-8, etc. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte, qui altéraient le jugement de cet écrivain savant et laborieux.

SPANHEIM (Frédéric), second fils du précédent, né à Genève en 1632, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire ecclésiastique* et plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1703, 3 vol. in-fol. Il y règne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés et de haine contre l'Eglise catholique. — Son frère aîné, Ezéchiel SPANHEIM, né à Genève en 1629, fut gouverneur du prince électoral palatin, et voyagea avec lui dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, pour observer les démarches des électeurs catholiques en ces cours. De retour à Heidelberg en 1665, il fut employé par l'électeur palatin en diverses négociations importantes. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur palatin, et le chargea de diverses ambassades. Il mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : *De præstantia et usu numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, 2 vol. in-fol. : ouvrage d'une érudition rare et méthodique; plusieurs *Lettres* et *Dissertations* sur diverses médailles rares et curieuses; la *Traduction* de la *satire des Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam, 1728, in-4; une *Préface* et des *Notes* dans l'édition des *Œuvres* du même empereur, à Leipsig, 1696, in-fol.

SPANNOCCHI (...), gentilhomme de Sienne dans le XVIIe siècle, se distingua par le talent d'écrire en caractères très-déliés. On a de lui l'évangile de saint Jean qu'on dit à la fin de la messe, écrit sans aucune abréviation sur du vélin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien formé, qu'il égalait celui des meilleurs écrivains. Les anciens cultivaient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet. *Voy.* ALUNNO *et* BOVERICK.

SPARTACUS, chef de la seconde révolte des esclaves, esclave lui-même et fameux gladiateur, naquit dans la Thrace vers l'an de Rome 650. Né avec de l'audace et du courage, doué d'une force étonnante, avec l'ascendant que lui donnaient ces qualités, il devint l'effroi de l'Italie, et le vainqueur des Romains. Il était enfermé à Capoue dans un lieu destiné aux exercices de son état, avec d'autres esclaves, lorsque, secondé par Crixus et Œenomaüs, ses compagnons, il força sa prison, gagna la campagne, où il réunit bientôt (l'an 72 avant J.-C.) un grand nombre d'esclaves fugitifs, d'aventuriers et de brigands, à la tête desquels il se retrancha sur le mont Cervisius. De là il fit des incursions dans toute la campagne, et l'espoir du pillage grossissant tous les jours son armée, elle devint si formidable qu'elle éveilla enfin l'attention du sénat. Les préteurs Varinius Glaber et Publius Valerius, marchèrent contre Spartacus, qui les vainquit, pilla leur camp, et fit un grand nombre de prisonniers. Devenu orgueilleux par ses succès, il se fit proclamer général, créa des licteurs qui portaient devant lui les faisceaux des préteurs vaincus, et il déclara la guerre à Rome. Lentulus vint avec une forte armée l'attaquer dans les Apennins; mais Spartacus le défit complétement, et fit encore un butin considérable. Il perdit cependant dans le combat son lieutenant Crixus; et, pour donner une leçon à ses anciens maîtres, il obligea trois cents prisonniers romains à combattre, comme gladiateurs, pour honorer les funérailles de son ami. Il imitait en cela la cruelle coutume des Romains, qui donnaient ces sanglants spectacles après la mort de quelque homme illustre. Il leur apprenait ainsi que, « s'ils » se jouaient, dit Crevier, du sang des hommes, ils

» pouvaient être exposés à leur tour à un semblable traitement. » Cependant, après sa victoire sur les deux préteurs, comme la Campanie, la Lucanie et d'autres provinces avaient été cruellement ravagées par les soldats, il voulut les envoyer chacun dans leur patrie, satisfait, disait-il, de la gloire d'avoir rendu la liberté à tant de malheureux; mais ceux-ci, vainqueurs et accoutumés à la licence et au pillage, ne voulurent plus s'en séparer, et l'élevèrent sur leurs boucliers. Spartacus alors s'abandonna à tous les prestiges de l'ambition, qui se dissipèrent bientôt après. Spartacus obtint encore une autre victoire éclatante sur Cassius, força, près de Modène, le camp de ce consul, et se mit en marche pour aller assiéger Rome. L'épouvante se répandit non-seulement dans cette ville immense, mais dans toute l'Italie. Licinius Crassus vola à sa rencontre avec une armée d'élite, et, plus heureux que ses prédécesseurs, le vainquit et le mit en fuite. Spartacus se retira dans l'Abruzze, afin de passer en Sicile; mais Licinius lui coupa le chemin de la mer. Enveloppé de toutes parts, Spartacus se décida à périr les armes à la main. Tous ses soldats firent le même serment. Avant la bataille, qui eut lieu l'an 70 avant J.-C., il tua son cheval à la tête de son armée : « Si je suis vainqueur, dit-il, je ne manquerai pas de chevaux; si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. » La bataille s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre; Spartacus se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et ne voulant jamais se rendre, il mourut couvert de blessures, sur un monceau d'ennemis qu'il avait tués de sa main. La mort de Spartacus causa une vive joie dans Rome, et on y célébra cet heureux événement par des fêtes et des jeux publics. Bernard Saurin a choisi ce gladiateur pour le héros d'une tragédie qui porte son nom, et sur laquelle Laharpe a fait une critique d'une grande justesse. *Voy.* SAURIN (Bernard). L'ouvrage allemand intitulé : *Spartacus*, ou *la Guerre des gladiateurs*, de Meissner, a été traduit en français, par M. Viollant, Paris, 1803, in-12.

SPARTIEN (Ælius Spartianus), historien latin, avait composé la *Vie de tous les empereurs romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivait; mais il ne nous en reste (dans l'*Historiæ augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8 (1) que les *Vies d'Adrien*, *d'Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, *de Didius Julien*, *de Septime-Sevère*, *de Caracalla et de Géta* son frère; le reste a été perdu. On y trouve des traits remarquables et propres à faire connaître les maîtres de l'ancienne Rome. Les admirateurs et les panégyristes outrés de certains empereurs ont trop décrié Spartien, qui les a fait connaître par des anecdotes peu honorables; dans le fond, Spartien ne peut être proposé comme un modèle en fait d'histoire. (*Voy.* LAMPRIDE).

SPÉ ou SPÉE (Frédéric), né d'une famille noble à Langenfeld, près de Keyserwerth, l'an 1595, se fit jésuite en 1615, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, et exerça les fonctions de ce pénible ministère avec tout le zèle que la religion peut inspirer. C'est particulièrement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermit les catholiques qui étaient chancelants dans la foi, et qu'il ramena à l'unité de l'Eglise ceux que l'hérésie en avait séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui : *Cautio criminalis seu de processibus contra sagas*, Rinthel, 1631, in-8, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, et une autre la même année à Cologne (1). Le P. Spé combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettaient par les juges dans les procédures contres les sorciers et les sorcières. Le savant jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s'imagine voir des sortiléges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible et même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyait alors. Il est à remarquer que le père Spé vivait dans un temps où l'on n'osait point écrire contre la magie; et nous écrivons dans le temps où, sans s'exposer à la risée des beaux esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui, avec beaucoup d'autres, forment l'histoire de l'intelligence humaine, et qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode et de vogue. (*Voy.* BODIN, BROWN, FAUSTUS, DELRIO, DE HAEN, MAFFÉE François-Scipion, MÉAD.) *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne, 1649. Le célèbre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce jésuite, et l'appelle un *excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages et aux savants. Excellentis viri memoria eruditis etiam ac sapientibus in pretio esse debet. Tentamina Theodic.*, partie première.

* SPEED (Jean), géographe et historien, naquit en 1552 à Farrington, dans le comté de Chester, d'une famille pauvre. Il était tailleur à Londres, mais ses inclinations l'entrainaient à l'étude; une de ses pratiques, homme riche et puissant, devint son Mécène; et s'étant rendu à Cambridge, il fut le modèle des autres élèves par sa bonne conduite et ses rapides progrès. Speed obtint plusieurs emplois aussi lucratifs qu'honorables, et mérita les bienfaits de Jacques Ier. Ses ouvrages les plus connus sont : *Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1606, reproduit sous le titre de *Description géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et des îles adjacentes, avec les comtés, les cantons, les villes du royaume d'Angleterre*, Londres, 1606, in-fol. Les descriptions des comtés ne sont que des extraits de l'ouvrage de Cambden (*voy.* ce nom, II, 351). Les cartes sont exactes, et bien exécutées pour le temps; *Histoire de la Grande-Bretagne*, etc., depuis Jules-César jusqu'à Jacques Ier, Londres, 1614, in-fol.; *Nuée de témoins*, ou les *Généalogies de l'Ecri-*

(1) Nous en avons deux traductions françaises, l'une par l'abbé de Marolles, 1667, et l'autre par de Moulines, 1783.

(1) Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Avis aux criminalistes sur les abus qui se glissent dans les procès de sorcellerie* par F. B. de Velledor (Ferdinand Bouvot, de Besançon, ville qui s'est appelée dans le 4e et le 11e siècle *Chrysopolis*, ou ville d'or.)

ture, confirmant la vérité de l'Histoire sainte et de l'humanité de J.-C. Cet auteur avait une grande érudition dans les sciences sacrées, ainsi que dans les profanes. Il mourut à Londres en 1629, âgé de 77 ans.

* SPEET (Jean-Pierre), né dans le XVIIe siècle à Augsbourg de parents catholiques, fit de bonnes études et devint fort habile dans l'hébreu. Il embrassa le luthéranisme; mais il n'y demeura pas plus attaché qu'il ne l'avait été à la religion dans laquelle il était né. Il quitta les protestants d'Augsbourg pour les sociniens, les sociniens pour les memnonites; puis renonçant à toutes les communions chrétiennes, il se fit juif à Amsterdam, et prit le nom de Moïse German. Il paraît qu'il ne fut pas meilleur juif qu'il n'avait été bon chrétien : il est même violemment soupçonné d'avoir fini par être athée. Quelques protestants entreprirent de le ramener au luthéranisme; mais leurs efforts furent inutiles. Il mourut à Amsterdam vers 1701. On a prétendu qu'il avait été empoisonné par les juifs, parce qu'ils ne le croyaient pas sincèrement attaché à leur religion, et qu'il se moquait des fables et des absurdités du Talmud. Ce qui étonnerait, si quelque chose pouvait étonner de la part d'un homme aussi inconséquent, c'est que lui-même, tout savant qu'il était, donna dans des rêveries et des ridiculités non moins extravagantes, en voulant expliquer l'origine du christianisme. Il aida Knorr de Rosenroth dans son édition de la *Cabbata denudata*, et publia en vers alcaïques latins une traduction assez élégante de l'ode intitulée : *Mi Camocha.*

SPELMAN (sir Henri), antiquaire, et chevalier anglais, né en 1562, à Congham près de Lynn-Regis, mort à Londres en 1741, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui : *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares et étrangers, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. *Villare anglicum*, 1659, in-8 : c'est une description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre. Une *Collection des conciles d'Angleterre.* David Wilkins a donné, en 1737, une édition plus ample que la première, qui n'était qu'en 2 vol. in-fol., 1639 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, par les catholiques et les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol.; *Codex legum, veterum statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges anglo-saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol.; ses *Œuvres posthumes* en anglais, lesquelles ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé : *Histoire et fatalité des sacriléges, vérifiée par des faits et des exemples*, etc., ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lactance *De mortibus persecutorum.* L'auteur de cet article (l'abbé Feller) en a publié un abrégé en français, Bruxelles, 1778; Liége, 1789, beaucoup augmenté. (*Voy.* CHARLES VI, emper.)

SPENCE (Joseph), savant littérateur anglais, né en 1698, à Winchester, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford, en 1727, enseigna longtemps les belles-lettres, surtout la poésie, et mourut en 1768. On lui doit : *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poètes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, in-fol. On l'a réimprimé pour la troisième fois en 1774, et on a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé. *Criton, ou dialogue sur la beauté*, 1752, in-8; *Remarques* sur Virgile, 1767, in-4. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut une *Critique* de la traduction de l'Odyssée par Pope.

SPENCER. *Voy.* SPENSER.

SPENCER (Jean) né à Bocton dans le comté de Kent, en 1630, devint maître du collége du Christ, et doyen d'Ely, et mourut en 1695, à 65 ans. On a de lui : un ouvrage sur les *lois des Hébreux*, et les raisons de ces lois; *Discours* en anglais *sur les prodiges et la vanité des songes*; *Traité sur les prophéties vulgaires*, et plusieurs autres écrits imprimés à Cambridge en 1727, 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, et plusieurs observations singulières. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume SPENCER, membre du collége de la Trinité, à Cambridge, dont on a une bonne édition grecque et latine du *Traité* d'Origène contre Celse; et de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, en 1658, in-4.

* SPENCER (Georges-John, vicomte ALTHORP de), célèbre bibliophile anglais, né le 1er septembre 1758, après avoir terminé ses études à Cambridge, et visité les principales cours de l'Europe, fut élu membre de la chambre des communes, et remplaça son père à celle des pairs en 1782. La révolution de France ayant causé un schisme parmi les wighs, il passa sous la bannière de Pitt et devint président de l'amirauté. Peu distingué comme orateur, il montra toujours dans l'expédition des affaires, une intelligence, une intégrité et une pureté de principes peu communes. A la retraite de Pitt, en 1802, il donna sa démission. Le dernier acte public de Spencer fut son acceptation des sceaux du département de l'intérieur en 1806. La bibliothèque qu'il avait formée et qu'il tenait ouverte aux savants, était remarquable par le choix et le prix des ouvrages dont elle se composait; le *Catalogue* de cette précieuse collection forme un curieux morceau de bibliographie (*Voy.* DIBDIN.) Spencer mourut au mois de novembre 1834.

* SPENER (Philippe-Jacques), regardé comme le fondateur de la secte des *Piétistes*, né en 1635, à Ribeauviller, était fils d'un conseiller du comte de Ribeaupierre, en Alsace. Après avoir terminé ses études, il devint en 1654, instituteur de deux princes de Birkenfeld, avec lesquels il passa deux années à Strasbourg; voyagea en Allemagne, en France et en Suisse. A Bâle, il étudia l'hébreu sous le fameux Buxtorf, et à Lyon, il connut le père Ménestrier, qui lui inspira du goût pour le blason. De retour à Strasbourg, en 1663, il y accepta une place secondaire de prédicateur, et il acquit bientôt une si grande réputation par son éloquence, la pureté de ses mœurs et sa piété, que le sénat de Francfort-

sur-le-Mein lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville (1666). Il y séjourna 20 ans; et, convaincu que les froides prédications qui constituaient l'essence du culte protestant, ne peuvent produire beaucoup d'effet sur les masses, il institua chez lui, en 1670, des assemblées particulières dans lesquelles, après des actes de dévotion, il répétait d'une manière simple et très abrégée le contenu de ses sermons, et expliquait quelques versets du nouveau Testament. Afin de mieux éclairer ceux qu'il instruisait, il leur permettait d'exposer leurs doutes, et de demander des éclaircissements. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues de l'auditoire. Les *Colléges de piété* subsistèrent plusieurs années sans aucune plainte. Il s'en forma dans plusieurs villes de l'Allemagne; mais il s'y glissa des abus, et il s'éleva des réclamations de toutes parts. Spener essaya de justifier son institution par un livre intitulé : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, et particulièrement parmi les ecclésiastiques dont les études n'étaient dirigées, disait-il, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité et des sentiments pieux qui édifient les fidèles. Ne se contentant pas de signaler le mal, il proposa les moyens de le guérir, et il continua à exécuter le plan de réforme qu'il avait entrepris. Cependant l'électeur de Saxe, qui l'avait connu dans ses campagnes, voulut l'attirer à son service, et il céda à ses instances, dans l'espoir de produire un plus grand bien dans une cour alors très-corrompue, et dans un pays qui renfermait les deux principales universités protestantes. Sur ce nouveau théâtre, il s'appliqua à gagner les esprits par des écrits, des sermons, et surtout des instructions; mais il fut enveloppé dans deux disputes religieuses qui le brouillèrent avec l'électeur. Alors il accepta (1690) la place d'inspecteur et premier pasteur de l'église Saint-Nicolas à Berlin, et il parvint à faire introduire son système de réforme dans l'université de Halle. Cette ville devint alors le centre du piétisme, et tous les luthériens d'Allemagne se partagèrent en deux partis opposés : les orthodoxes comprenant les universités de Saxe, et les piétistes ou spenériens qui dominaient à Halle. Les docteurs de Wittemberg publièrent un ouvrage dans lequel ils dénoncèrent 264 thèses hérétiques extraites des livres de Spener. Celui-ci se défendit avec beaucoup de talent. Frédéric-Auguste Ier, parvenu en 1694 à l'électorat de Saxe, le pressa de revenir à Dresde prendre ses anciennes fonctions; mais il ne voulut plus quitter Berlin, et il y mourut le 5 février 1705. Quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens. Celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en faisait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Église catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en allemand, oubliés aujourd'hui. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre : *Sylloge genealogico-historica, e numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens, etc.*, Francfort, 1665, in-8; *Theatrum nobilitatis Europeæ*, etc., 1668-78, ib., 4 vol, in-fol.; *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domus Saxonicæ*, 1668. in-4; *Insignium theoria, seu operis heraldici pars specialis*, 1680; *pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol. réimprimés en 1717; *Illustriores Galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, 1689, in-fol. — Son fils, Jacques-Charles SPENER, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Historia Germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4.

SPENSER (Edmond), poëte anglais, né vers 1553 à Londres, mort l'an 1598. La reine Elizabeth en faisait un cas singulier; elle lui fit compter 100 livres sterling pour une pièce de vers que ce poète lui présenta. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux et mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 livres sterling au moment qu'il allait expirer : *Remportez cet argent*, dit Spenser, *je n'aurais pas le temps de le dépenser*. Parmi les ouvrages de Spenser, le plus estimé est sa *Fairy Queen*, c'est-à-dire la *Reine des fées*, en plusieurs chants. Sa versification est douce et son imagination quelquefois brillante. Cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes et des descriptions verbeuses. Il déplaît encore aux gens sages pas ses affectations, et les fades louanges prodiguées à Elizabeth et à ses courtisans, avec une lacheté digne d'un poète famélique.

SPERLING (Otton), né à Hambourg, en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie, pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen, en Norwége, devint médecin du roi de Danemark, en 1638, et physicien de Copenhague, en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrace du comte d'Ulfeld (*voy.* ce nom); mis en prison en 1664, il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles et les antiquités, un *Catalogue des plantes de Danemark*, dans la *Cista medica* de Bartholin, et un *Catalogue des plantes du jardin de Christiern IV*, Copenhague, 1642, in-12.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Sperone) littérateur italien, né à Padoue, en 1500, d'une famille noble, mort en 1588, commença, à 24 ans, à enseigner la philosophie dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation que, lorsqu'il parlait dans le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux quittaient le barreau pour l'entendre. Les principaux ouvrages de Speroni sont : des *Dialogues*, en italien, Venise, 1595, in-8. Il y en a dix sur des sujets de morale. Speroni lisait les vieux auteurs, et y prenait ce qu'ils avaient de bon; ainsi ses larcins étaient plus cachés. Ces dialogues ont été traduits en français par Gruget, 1551, in-8; *La Canace*, tragédie, 1546, in-8; des *Discours*, 1596, in-4; *De la préséance des princes*, en italien, 1598, in-4; des *Lettres*, 1606, in-8.

SPIELMANN (Jacques-Reinhold), chimiste, né le 31 mars 1722 à Strasbourg, fit ses premières études dans cette ville, et alla ensuite les perfectionner dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris. De retour à Strasbourg, il exerça quelque temps l'état de pharmacien, comme successeur de son père, et prit le grade de docteur en médecine. En 1756, Spielmann fut nommé professeur de poésie à l'université de Strasbourg; puis il obtint une chaire de médecine, de chimie et de botanique, et mourut dans sa ville natale en 1783. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages. Les principaux sont: *Institutiones chemiæ prælectionibus academicis accommodatæ*, Strasb., 1763, 1766, in-8, traduit en français par Cadet le Jeune; Paris, 1777, 2 vol. in-8; *Institutiones materiæ medicæ*, etc., Strasbourg, 1774, in-8, traduit en allemand par J.-J. Spielmann, fils de l'auteur et médecin, ibid., 1775; *Pharmacopæa generalis*, ibid., 1784, in-4; des *Dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4. Spielmann était membre ou correspondant de diverses académies et sociétés savantes.

SPIFAME (Jacques-Paul), né à Paris, était originaire de Naples. Après avoir occupé différentes places, telles que celles de conseiller, de président au parlement, de maître des requêtes, de conseiller-d'état, il entra dans l'état ecclésiastique, fut élevé à l'évêché de Nevers, et se trouva aux états tenus à Paris en 1557. Ce prélat, frivole et voluptueux, entretenait alors une femme qui lui persuada de se retirer avec elle à Genève. Spifame, plus subjugé par sa passion que convaincu de la sagesse de la réforme, alla joindre Calvin en 1559, et prit le nom de *Passy*, terre dont Jean Spifame son père était seigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diète de Francfort, pour justifier les protestants qui avaient pris les armes, et s'étaient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'Eglise. De retour à Genève, il fut soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'Eglise catholique. « C'est pourquoi, dit un historien, on lui » suscita une accusation, vraie ou fausse, d'avoir » fait un faux contrat; on lui fit son procès, et il » fut condamné à avoir la tête tranchée : » ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, selon un écrivain protestant, un grand repentir de ses fautes. Ne pourrait-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de scandale la religion catholique? — Son frère, Raoul SPIFAME, avocat au parlement de Paris, se fit interdire de sa profession, à cause de la bizarrerie de son imagination. Il prit le titre de *Dictateur et de garde du sceau dictatoire et impérial.* Il est mort à Melun en 1563. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Dicæarchiæ Henrici regis christianissimi progymnasmata*, 1556, in-8, sans lieu d'impression. Ce volume contient 309 arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables, et quelques-unes utiles et sensées. Aufray a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de son goût, et les a publiées sous le titre de *Vues d'un politique du* XVI*e siècle*, Paris, 1775, in-8. Il ne faut pas le confondre avec Martin SPIFAME, dont les plates poésies parurent en 1583, in-16.

SPIGEL (Adrien), né à Bruxelles, en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il était professeur en anatomie et chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction, que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de Saint-Marc, et lui fit présent d'un collier d'or. Ses *OEuvres* ont été publiées en latin par les soins de Liberalis Crema, son gendre, à Venise, 1627, réimprimée à Amsterdam, 1645, in-fol. On estime surtout le traité : *De humani corporis fabrica.*

SPINA (Alexandre della), religieux du couvent de Sainte-Catherine de Pise, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1313. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui était alors un secret en Italie, n'en était pas un en France, où les lunettes, disent-ils, étaient en usage dès la fin du XII*e* siècle; mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui aurait été en France en usage pendant un siècle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lunettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue; si, au contraire, elle ne s'est pas affaiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses, que les sens captivés et assujettis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclament impérieusement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisaient jusqu'à cent ans, et que dès l'âge de cinquante ans, la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesure des caractères suffit seule pour expliquer cette différence, vu surtout que les presbytes se servent de lunettes, tant pour les petits que pour les grands caractères. (*Voy.* SALVINO.) On trouve une *Notice* sur Spina dans les *Memorie istoriche degl' illustri Pisani*, par le père Canovaï, t. 2, p. 235.

SPINA ou de L'ESPINE (Alphonse), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avait été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium fidei*; ouvrage très-médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-fol. qu'in-4. Il y en a une édition de Nuremberg, en 1494, in-4.

SPINA (Barthélemy, natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de Saint-Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières que l'on devait proposer au concile de Trente. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol.

SPINA (Jean de l'ESPINE, ou), fameux ministre

calviniste, avait été religieux augustin. Il assista au colloque de Poissy, et échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. On a de lui plusieurs livres de morale et de controverse, assez mauvais. Il mourut, en 1594, à Saumur.

* SPINA (Joseph), cardinal, né en 1756, à Sarzane, de parents nobles, étudia la jurisprudence à Rome, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut honoré de la confiance de Pie VI, accompagna ce pontife en Toscane, et reçut de lui le titre d'archevêque de Corinthe. Il le suivit en France dans son exil, lui administra les derniers sacrements, et fut son exécuteur testamentaire. L'un des plénipotentiaires envoyés par Pie VII à Paris pour y traiter du concordat, il signa cet acte avec eux, le 15 juillet 1801. (*Voy.* CONSALVI.) Nommé cardinal en récompense de ses nombreux services, il fut légat du pape à Forli et à Bologne, devint évêque de Palestine, et mourut en 1828, laissant une mémoire respectée.

SPINOLA (Charles), jésuite, était fils unique d'Octave Spinola, comte de Tassocole, grand écuyer et favori de l'empereur Rodolphe II, et petit-fils d'Augustin Spinola, qui se rendit célèbre sous Charles-Quint. Le père Spinola naquit à Gênes en 1564, fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, qui était évêque de cette ville, s'y fit jésuite à la fin de 1584, malgré les oppositions de sa famille, étudia les mathématiques sous le fameux Clavius, et les professa avant même d'avoir achevé ses études de théologie. Il demanda ensuite d'être envoyé au Japon, et l'obtint après bien des instances. Il s'embarqua à Lisbonne au mois d'avril 1596, fut pris par les Anglais, qui le menèrent en Angleterre. Ayant été échangé, il se rendit à Lisbonne, et se rembarqua au mois de mars 1598, et prit terre à Nangasaki en 1602. Il y travailla avec zèle et avec succès jusqu'en 1618, qu'il fut pris et mis en prison à Omura : il y demeura quatre ans avec des incommodités inconcevables, et en sortit en 1622 pour être mené à Nangasaki, où il fut brûlé vif le 10 septembre avec le père Sébastien Kimura, le premier prêtre japonais, et quelques autres religieux de sa compagnie, plusieurs autres des deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, et un grand nombre de laïques. Sa *Vie* a été écrite en italien par le père Fabio Ambrosio Spinola, et dédiée à un seigneur de sa maison, traduite en latin par le père Germain Hugan, et dédiée au célèbre Ambroise Spinola, gouverneur des Pays-Bas. Le père d'Orléans a aussi écrit sa *Vie* en français.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), né en 1571, et mort en 1630, était de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gênes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne : l'aînée s'établit à Gênes. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9,000 Italiens, la plupart vieux soldats et gens de condition. Il n'y fut pas longtemps sans se signaler. Bientôt après, le roi d'Espagne lui donna ordre de lever cinq régiments, pour s'en former une armée avec laquelle il devait exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric, son frère, l'appela ailleurs. Le siége d'Ostende traînait en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; et le monarque, croyant qu'il avait voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avait dit. Qu'arriva-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avait tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion : *Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu, en 1608, une trêve avec les états-généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel, et d'autres places. En 1625 il prit Breda, après un siége sagement conduit, et continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, en 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudents, qui venaient régulièrement de Madrid à Spinola, gênaient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir : *Ils m'ont ravi l'honneur.* Cependant Philippe III avait tant de confiance en ses talents, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siége de Breda, alléguant la difficulté de l'entreprise et l'incertitude du succès, le roi lui écrivit pour toute réponse : *Marquis, prenez Breda. Moi, le roi.* On demandait au prince Maurice quel était le premier capitaine de son siècle? *Spinola est le second*, répondit-il. Strada, Bentivoglia, Grotius et de Thou ont consigné dans leurs ouvrages les principaux traits de la vie de cet illustre capitaine.

* SPINOLA (Nicolas-Gaetan), cardinal de la même maison, né en Espagne le 20 février 1659, entra jeune dans la prélature romaine, en parcourut tous les degrés, et en remplit les principales charges. Il était président de la chambre apostolique en 1695, et clerc de la même chambre en 1696. En 1706 il fut nommé à la nonciature de Florence, et fait archevêque de Thèbes, *in partibus*. Il était auditeur-général de la chambre apostolique en 1715, lorsque Clément XI le créa cardinal, dans sa promotion du 16 décembre. Le 19 le pape lui donna le chapeau. Le 8 juin 1716, il lui assigna le titre presbytéral de Saint-Sixte, qu'il quitta en 1725, pour celui de Saint-Nérée et de Saint-Achillée. Il était, en 1718, préfet de la congrégation de la *Consulte*. Il le fut depuis de celle des *Confins*. Il mourut à Rome, le 11 avril 1735, âgé de 76 ans.

SPINOLA (Georges), cardinal de la même maison que le précédent, né à Gênes, le 5 juin 1667, fut pendant quelque temps commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome. Ayant été désigné, en 1711, pour la nonciature de Barcelonne, il fut nommé archevêque de Césarée, *in partibus infi-*

delium, le 1er juillet de la même année, et sacré en cette qualité le 7 du même mois. Au mois de juillet 1713, il fut désigné nonce à la cour de Vienne, et fit son entrée solennelle en cette ville, le 11 mars 1714. Clément XI le créa cardinal, le 29 novembre 1719. C'était la quatorzième promotion que faisait ce pape. Spinola n'avait point encore quitté Vienne, et le 18 février 1720, il eut l'honneur de recevoir la barrette des mains de l'empereur. De retour à Rome, la même année, il reçut le chapeau, le 19 décembre, dans un consistoire public, et le 16 janvier suivant, le pape lui assigna le titre presbytéral de Sainte-Agnès *hors des murs*. Clément XI étant mort le 19 mars 1721, et Innocent XIII lui ayant succédé, ce nouveau pontife, le lendemain de son exaltation, nomma le cardinal Spinola son ministre et secrétaire d'état. Il exerça cette charge pendant tout le pontificat de ce pape. Le 12 juin 1729, après l'exaltation de Benoit XIII, il fut fait préfet de la congrégation de l'*Immunité*, et le 25 juin 1727, nommé légat à Bologne pour trois ans. Le temps de sa légation étant achevé, il revint fixer son séjour à Rome. Il quitta le titre de Sainte-Agnès pour celui de Sainte-Marie *in Transtevere*, et ce dernier encore pour celui de Sainte-Praxède : il passa de l'ordre des prêtres dans celui des évêques, par la mort du cardinal Barberini, doyen du sacré collége, eut l'évêché de Palestrine, et mourut le 17 janvier 1739, dans sa 72e année. Outre ces cardinaux, la maison de Spinola en a eu plusieurs autres, savoir : — *Jules Spinola*, archevêque de Laodicée, nonce à Vienne, créé par Alexandre VII, dans sa promotion de 1666, cardinal du titre de Saint-Silvestre, puis de Saint-Martin-aux-Monts, évêque de Sutri, de Napi et de Lucques, mort le 11 mars 1701, âgé de 79 ans. — *Jean-Baptiste Spinola*, dit le cardinal de Sainte-Cécile, longtemps gouverneur de Rome, archevêque d'Acerença, puis de Gênes, créé cardinal par Innocent XI dans la promotion de 1681, mort le 4 juin 1704, âgé de 89 ans. — Enfin, un autre *Jean-Baptiste Spinola*, aussi gouverneur de Rome, et camerlingue de la sainte église, créé cardinal du titre de St.-Césarée, puis des Saints-Apôtres, sous le nom de *San-Cesarino*, par Innocent XII dans la promotion de 1695, mort le 19 mars 1719, âgé de 73 ans.

SPINOSA (Baruch, puis Benoit de), chef des panthéistes modernes, né à Amsterdam en 1632, était fils d'un juif portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et se consacra tout à celle de la philosophie. Plus il acquérait de connaissances, et plus il se formait de doutes sur le judaïsme, que ses rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. Il embrassa la religion de Calvin, et fréquenta les églises mennonites ou des arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom Juif de *Baruch* en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abime. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'amusait à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à la Haye. Il était quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude était égayée par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinosa, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il était petit, jaunâtre, avait quelque chose de noir dans la physionomie, et portait sur le visage un caractère de réprobation. Ces traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a érigé le premier l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinosa qui a fait le plus de bruit, est son traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié à Hambourg, en 1670, in-4; où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimés en 1677, in-4. Le *Tractatus theologico-politicus* a été traduit en français, sous trois titres différents, par Saint-Glain (*voy.* Glain). Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux, infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnait dans l'univers qu'une seule substance, à laquelle il donne l'étendue et la pensée pour attributs. Il présente son système sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ces prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs et souvent inintelligibles. Ses raisonnements sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'ancien Testament. Il prétend qu'ils ne devaient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde, qu'il étend jusqu'à Moïse et à Jésus-Christ même; comme si la force de l'imagination pouvait saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la première partie de son *Traité de morale*, il nie, d'après Lucrèce, « que les yeux soient faits pour voir, » les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, » l'estomac pour digérer : » il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinosa avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces

par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'est ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation, de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la religion, et fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophes*. Ce n'était que par degrés que Spinosa était tombé dans le précipice de l'athéisme. Il parait bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes, démontrés selon la manière des géomètres*, Amsterdam, 1667, in-4, en latin. « On prétend, » dit un auteur, qu'il avait des mœurs; mais outre » que ces assertions sont toujours vagues et sans » preuves, et qu'un épicurien conséquent ne doit se » priver de rien, qu'en pourrait-on conclure de » plus que pour les anges dégradés et convertis en » démons, qui ne sont ni des âmes charnelles, ni » des esprits bouchés? L'orgueil conduit aux mêmes » précipices que les vices de la chair. L'égarement » de Spinosa provint d'avoir creusé les matières de » la religion, avec une curiosité profane et toute » la témérité de la présomption, comme aussi d'a- » voir soumis les œuvres de Dieu aux procédés mal » conçus de la géométrie, et les preuves de fait » aux raisonnements d'une vaine dialectique. » Les absurdités du spinosisme ont été solidement réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, entre autres par Cuper, dans ses *Arcana atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4; par dom François Lami, bénédictin; par Jacquelot dans son *Traité de l'existence de Dieu;* par le Vassor, dans son *Traité de la véritable religion*, imprimé à Paris en 1688; et dans les écrits donnés sur cette matière en ces derniers temps. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron (tome 13), qui a profité de la *Vie de Spinosa* par Colérus, insérée dans la *Réfutation de Spinosa* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Langlet, 1731, in-12, et d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8. Les extravagances de Spinosa ont été reproduites en 1770, dans le *Système de la nature*, et victorieusement réfutées en 1771, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du matérialisme*, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de Spinosa ont été publiées par le professeur Paulus, Iéna, 1803, 2 vol. in-8, et par A. Gfrœrer à Stuttgard, 1830, in-8. Elles ont été traduites pour la première fois en français par M. Emile Saisset, Paris, 1843, 2 vol. gr. in-18. Sa *Vie* dont nous avons parlé, écrite en hollandais, par Lucas, médecin, et publiée sous le nom de Colerus, la Haye, 1706, in-8, a été trad. en français, ibid., 1706, in-8, et en allemand, Francfort et Leipsig, 1733, in-8. Une nouvelle histoire de la vie et des ouvrages de Spinosa a été publiée par Armand Saintes, Paris, 1842, in-8.

SPIRIDION (saint), évêque de Trémithonte, dans l'ile de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galère, fut envoyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit et coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile général de Nicée en 325, et vécut jusques après le concile de Sardique en 347. Son zèle et ses miracles lui firent un grand nom. Il était si pénétré de respect pour les saintes Ecritures, qu'il ne voulait pas qu'on en changeât les expressions par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Lèdres, ayant, dans un discours qu'il faisait dans une assemblée des évêques de l'ile de Chypre, substitué le mot *lit* à celui de *grabat*, dans ce passage de saint Marc (chapitre 9) *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement, et lui demanda s'il savait mieux que l'évangéliste de quel terme il convenait de se servir. Sozomène rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité : mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison; il n'y avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison, et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'église, fit cuire le lard, commença le premier à en manger, et invita son hôte à en faire autant. Calvin et Kemnitius ont voulu conclure de là que la pratique du jeûne n'était pas alors d'obligation; mais cette histoire même prouve précisément le contraire.

** SPITALIERI DI DESSOLE (le comte), magistrat distingué, né en 1776, mort en Piémont en décembre 1845, était, par sa mère, petit-fils de M. de Monclar, procureur-général du parlement d'Aix. Poète en trois langues, en latin, en italien et en français, il a traduit en vers italiens, les martyrs de Châteaubriand.

* SPITTLER (Louis-Timothée, baron de), né en 1752 à Stuttgard, fut en 1779 nommé professeur de philosophie à l'université de Goettingue; en 1788 il obtint le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre. Il revint dans son pays en 1797 comme conseiller privé, fut en 1806 nommé ministre d'état par le roi de Wurtemberg, et président de la direction suprême des études du royaume. Il mourut en 1810. On a de lui en allemand : *Abrégé de l'histoire de l'église chrétienne*, 4ᵉ édit., Goettingue, 1806, in-8; *Histoire du Wurtemberg*, 1783, in-8; *Histoire de la principauté de Hanovre*, 1786, 2 vol. in-8; *Esquisse de l'histoire des états de l'Europe*, Berlin, 1793, 2 vol. in-8; *Histoire de la révolution danoise en* 1660, ib., 1796, in-8. On a de Planck (*voy.* ce nom), une *Notice* sur Spittler, 1811, in-8, et de Heeren des *Observations dans le Musée patriotique*, Hambourg, 1812, t. 2.

SPIZEL ou SPIZELIUS (Théophile), écrivain protestant, né à Augsbourg ou dans la Styrie, en 1639, remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de diacre et de pasteur de l'église Saint-Jacques, et en 1690, il obtint la dignité d'*ancien*. Il est mort en 1691. Il a composé plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités, l'un intitulé : *Felix litteratus*, et l'autre *Infelix litteratus*. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent, quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain : vues excellentes, où les savants vrais et prétendus de nos jours trouveraient à profiter. Nous avons encore de lui : une espèce d'essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra bibliothecarum arcana retecta*, imprimé en 1668, in-8; mais cet *Essai* manque de clarté et de méthode, et

ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs; *Sinensium res litteraria*, Leyde, 1660, in-12; *Confutatio relationis Montesinianæ de repertis in America tribubus israeliticis*, Bâle, 1661. *Voy.* Menasseh-Ben-Israel.

SPON (Charles), né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, et mourut à Lyon en 1684, après avoir publié : en vers héroïques, les *Pronostics* d'Hippocrate, sous le titre de *Sybilla medica*, Lyon, 1661, in-4; *Myologie* en vers, dans la Bibliothèque anatomique de Manget; *Pharmacopée de Lyon*, etc.

SPON (Jacob), fils du précédent, né à Lyon en 1647, employa quelques années à voyager, et revint en France, d'où son attachement à la religion prétendue réformée le fit sortir, en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse; mais il mourut en chemin à Vevay, près du lac de Genève. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont: *Recherches curieuses d'antiquités*, Lyon, 1683; in-4, ouvrage savant; *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol; aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles; *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits en* 1675 et 1676, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à la Haye en 1680 et en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités et les commerçants; *Réponse à la critique publiée* par Guillet contre ces *Voyages*, Lyon, 1679, in-12; *Histoire de la ville et de l'état de Genève*, en 2 vol. in-12; réimprimée à Genève en 1700, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12, avec fig. et les *Notes* de Gautier, secrétaire d'état. Cette histoire est pleine de recherches, mais elle n'est pas toujours fidèle. Le style manque de précision, de pureté et d'élégance; *Recherches des antiquités et des curiosités de la ville de Lyon*, 1673, in-8; *Bevanda asiatica, seu de cafe*, Leipsig, 1705, in-4; *Observations sur les fièvres*, 1684, in-12; *Ignotorum atque obscurorum quorumdum deorum aræ*, 1676, in-8, avec des notes; *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec et latin.

SPONDE (Henri de), né à Mauléon de Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un calviniste, secrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans la religion de son père. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Dans sa jeunesse il annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçait la charge de maître des requêtes pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux du Perron et Bellarmin touchèrent son cœur et éclairèrent son esprit. Il abjura, à l'exemple de son frère aîné, le calvinisme en 1694, et accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, et se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé* des *Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol. et la continuation qu'il en a faite depuis 1127, jusqu'à l'an 1622, Paris, 1639, 2 vol. in-fol. (La continuation des Annales de Baronius fut ensuite reprise par Frizon). Quoique cet *Abrégé* ne soit pas parfait, et qu'il y ait presque autant de fautes que dans *Baronius*, il est très-utile pour ceux qui ont les *Annales* de ce cardinal. Il sert à leur rappeler les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien-Testament jusqu'à J.-C.*, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniel. On a aussi de Sponde des *Ordonnances synodales*. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de la Noue, Paris, 1639, 6 vol. in-fol. Son traité *De cœmeteriis sacris*, 1596, augmenté en 1638, in-4; *Les cimetières sacrés*, Bordeaux, 1599, in-8, renferme des recherches curieuses. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*: son *Eloge* se trouve dans Nicéron et dans les *Hommes illustres* de Perrault. — Son frère aîné, Jean de Sponde, abjura aussi le calvinisme, et mourut en 1595. On a de lui : des *Commentaires* sur Homère, 1606, in-fol.; une *Réponse* au *Traité* de Bèze sur les *Marques de l'Eglise*, Bordeaux, 1595, in-8.

SPRANGER (Barthélemy), peintre, naquit à Anvers en 1546. Le désir d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager: il passa en France, d'où il partit peu de temps après pour l'Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome lui mérita la protection du cardinal Farnèse, qui l'employa à son château de Caprarola. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'estime et de générosité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II et Rodolphe II le mirent dans l'opulence, et le comblèrent d'honneurs. Spranger, dans ses productions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature, ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avait une légèreté de main singulière. Sa touche est en même temps hardie et gracieuse, et son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut à Prague l'an 1625. On a vu, depuis 1806 jusqu'en 1815, six tableaux de ce maître au musée de Paris; ils ont été rendus à la cour de Vienne.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, fils d'un ministre de la province de Devonshire, naquit à Tallaton, en 1636. Il devint l'un des premiers membres de la société royale de Londres, chapelain de George, duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, et enfin évêque de Rochester en 1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglais. On estime surtout son *Histoire de la société royale de Londres*, 1667, dont on a une mauvaise traduction française imprimée à Genève en 1669, in-8.

* SPRENGEL (Kurt), botaniste, né en 1766 à Bol-

dekow, près d'Anklam, dans la Prusse, où son père était pasteur, fit sous sa direction de rapides progrès dans les lettres et les sciences. Epris d'un goût très-vif pour la botanique, à 14 ans il en avait déjà composé un *Traité* à l'usage des dames. La théologie et la médecine devinrent ensuite l'objet de sa prédilection; mais il abandonna la théologie, et prit, en 1787, ses grades en médecine à l'université de Halle. Il y fut bientôt pourvu d'une chaire, qu'il remplit avec éclat, trouvant encore le loisir de voir les malades et de publier presque chaque année des ouvrages qui ont imprimé une nouvelle direction aux études scientifiques en Allemagne. La botanique, la médecine, et enfin la philosophie (1808), furent successivement l'objet de son enseignement. Ce savant illustre mourut à Halle le 15 mars 1833. Parmi ses nombreux écrits nous citerons: *Histoire pragmatique de la médecine,* en allem., Halle, 1801, 3e édit. ib. 1821-28, 5 vol. in-8, trad. en franç. par Jourdan, Paris, 1815-20, 9 vol. in-8; *Institutiones rei herbariæ,* Amsterd., 1807, 2 vol. in-8; *Institutiones medicæ*, ibid., 1809-19, 6 tom. en 7 vol. in-8; réimprimés à Milan, 1816-20, 11 vol. in-8. Sprengel a traduit du suédois, le *Voyage au Japon* de Thumberg; du hollandais (avec Forster), la *Description de l'Archipel,* de l'amiral Kingsbergen; du français, la *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, par Barthez; de l'anglais, la *Médecine domestique,* de Buchan, etc.

* SPRETI (Didier), historien, né à Ravenne en 1414, mort vers 1474, est auteur d'un ouvrage intitulé: *De amplitudine, vastatione et instauratione urbis Ravennæ libr. III*, Venise, 1488 ou 1489, in-4, réimpr. à Ravenne, 1793, 2 vol. in-4, fig., avec la *Vie de Spreti*, par Carrari. — Spreti (Camille) a publié: *Compendio storico dell' arte di comporre i Mosaïci, etc.*, Ravenne, 1804, in-4.

*SPURZHEIM (Gaspard), médecin, né à Longvich, près de Trèves, le 31 décembre 1776, étudia la médecine à Vienne en Autriche, où il fut reçu docteur. Elève de Gall (*voy.* ce nom, IV, 22), il se montra partisan enthousiaste de son système et parcourut les diverses parties de l'Europe dans le désir de le propager. De retour à Paris, en 1817, il y prit en 1821 le grade de docteur, et y pratiqua son art avec quelque succès. Il y avait peu de mois qu'il était passé en Amérique et qu'il professait à Boston les doctrines de Gall, lorsqu'il mourut du typhus le 10 novembre 1833. Pendant toute sa vie il avait été associé aux travaux de Gall, et c'est conjointement avec lui qu'il a publié la plupart de ses recherches sur l'anatomie du cerveau. Spurzheim a toutefois apporté quelques modifications au système de ce célèbre médecin. Nous citerons de lui: *Observations sur la folie*, Paris, 1818, in-8; *Observations sur la phrénologie*, ou *la connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux*, avec gravures, Paris, 1818, in-8; *Manuel de phrénologie*, 1832, in-12.

SQUIRE (Samuel), savant anglais, né en 1714, évêque de Saint-David, au pays de Galles, mort en 1766, a publié plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition et du zèle contre l'incrédulité: *L'ancienne histoire des Hébreux vengée; l'Indifférence inexcusable en fait de religion*, 1748, in-12; *Principes de religion*, 1763; *Isis et Osiris*, de Plutarque, en grec et en anglais, Cambridge, 1744, in-8. Le texte grec est fort exact, et la traduction est estimée. *Essai sur la chronologie et la langue des anciens Grecs*; *Examen de la constitution anglaise.*

SSEMA-KOUANG, savant chinois, né vers l'an 1018 de notre ère, était fils d'un ministre de l'empereur Ying tsoung. Il devint lui-même ministre de ce souverain et de trois de ses successeurs, et mourut l'an 1086. On raconte de lui le trait suivant: à peine âgé de 4 ans, il s'amusait avec ses jeunes camarades à voir nager des poissons dans un grand vase de terre. Un de ces enfants y tombe et allait se noyer, lorsqu'il eut l'idée de prendre un caillou, et d'en frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût brisé. L'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Ce trait a été souvent reproduit et célébré par les peintres et les poètes chinois. Jeune encore, il possédait déjà de vastes connaissances, et à 25 ans, créé mandarin d'une grande province, il s'y fit aimer, autant par sa justice que par sa bienfaisance. Il occupa ensuite d'autres charges honorables. Dans un âge avancé il se retira dans une solitude d'où il ne sortait que pour mettre la paix dans les familles, ou répandre des bienfaits, où enfin lorsque l'empereur l'appelait pour écouter ses conseils. Les Chinois le considéraient comme un Confucius, et avaient pour lui un respect sans bornes. C'est dans sa retraite qu'il employa 15 ans à composer une *Histoire de la Chine* qui commence à l'an 403 de l'ère chrétienne. Les Chinois font un grand cas de cet ouvrage, qui est le meilleur qu'ils possèdent en ce genre. On lui attribue divers *Traités* de morale, si nombreux d'ailleurs parmi les Chinois. Voici quelques-unes de ses maximes: *Conseille, et ne commande pas. — Persuade, et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême? la faculté de faire du bien. — Sois juste avant d'être libéral; sois humain avant d'être juste. — L'orgueil peut quelquefois paraître modeste, jamais la vanité. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance de sincérité. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y a point d'étincelles à négliger. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. — La religion est le premier frein de l'homme; la sagesse n'est que le second*, etc., etc. S'il est vrai que ces maximes appartiennent à Ssema-Kouang, elles font sans doute son éloge. On trouvera des détails fort étendus sur cet historien dans l'ouvrage du lettré Ma-Touan-lin: *When-hian-thoun-Khan* (*Recherche approfondie des anciens monuments*), dont la bibliothèque royale de Paris possède deux exemplaires.

STAAL (madame de), connue d'abord sous le nom de mademoiselle *de Launay*, naquit en 1693 à Paris, d'un peintre qui, forcé de s'expatrier, se réfugia

en Angleterre et y mourut. Mademoiselle de Launay reçut sa première éducation dans l'abbaye de Saint-Sauveur, en Normandie, où sa mère s'était retirée. De là elle passa dans un couvent de Rouen, où elle acquit beaucoup d'instruction. A la mort de la supérieure, elle vint à Paris dans un autre couvent. Là, elle fit la connaissance de la duchesse de la Ferté, qui, charmée de son esprit, la conduisit à Versailles. Enveloppée, sous la régence, dans la disgrace de la duchesse du Maine, chez laquelle elle avait été d'abord femme de chambre, et dont elle gagna ensuite la confiance, elle fut renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnaissance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Son caractère était mêlé de bonnes et de mauvaises qualités; mais celles-là l'emportaient. Elle mourut en 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires de sa vie*, Londres (Paris), 1755, 4 vol. in-12, composés par elle-même; les deux derniers contiennent 25 lettres mêlées de prose et de vers, et deux comédies. Ces mémoires n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles sont assez singulières. Quelques critiques prétendent que madame de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardait dans ses *Mémoires*. Les *Mémoires* seuls ont été imprimés à Paris, 1785, 2 vol. in-12. En 1801, on a publié le recueil de ses *Lettres au chevalier de Mesnil, au marquis d'Héricourt et à M. de Silly*, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de madame de Staal ont été recueillies par Renouard, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

STACE (Publius-Papinius-Statius), Napolitain (1), vivait du temps de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poète latin plaisait fort à cet empereur par la facilité qu'il avait de faire des vers sur-le-champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J.-C. Nous avons de Stace deux poèmes héroïques dédiés à ce tyran odieux, qu'il place dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron : c'est la *Thébaïde*, en 12 livres, et l'*Achilléide*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poète a encore fait cinq livres de mélanges (*Sylvarum*); c'est un recueil de petites pièces de vers sur différents sujets. On y trouve (liv. 5, c. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer et à nourrir hors de propos d'accablants souvenirs :

Excidat illa dies ævo : nec postera credant
Secula. Nos certe taceamus, et obruta multa
Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

Vœu qui néanmoins ne doit pas affaiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les poésies de Stace furent fort estimées de son temps à Rome; mais le goût avait perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur, et, à l'égard de ses poèmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'était un homme d'une imagination forte, mais déréglée; cependant, si nous en croyons Huet, Malherbe admirait la *Thébaïde* avec un enthousiasme fougueux, et préférait Stace à Virgile : ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement et de son goût. La première édition de ce poète est celle de Rome, 1475, in-fol. Nous citerons celle qui parut en 1600 par les soins de Lindebrog. Le meilleur et le plus ample *Commentaire* qu'on ait sur lui est de Gaspard Barth, 1671, in-4. L'abbé Cormiliole a donné une traduction française de *Stace*, 1778, 1783, 3 vol. in-12. Les *Œuvres complètes* de Stace, avec la traduction, ont été réimprimées en 1820, 5 vol. in-12. Luce de Lancival a donné une imitation en vers de l'*Achilléide*. (*Voy.* MAROLLES et LUCE de LANCIVAL.)

(1) Dante, dans son poeme du *Purgatoire*, fait naître Stace à Toulouse: mais il s'est trompé. « Il y a eu deux *Stace*, dit M. Porticelli, le poète Statius Papinius de Naples, et Statius Surculus, » ou Ursolus, de Toulouse... Une semblable erreur a été commise » par Placide Lactance qui, à la fin de ses Commentaires sur les » poèmes de la Thébaïde et de l'Achilléide, dit en confondant les » deux Stace : *Si quis autem unde fuerit (Statius) quærat,* » *invenitur fuisse Tholosensis, quæ civitas Galliæ est; ideòque* » *in Galliâ celeberrimè docuit rhetoricam, sed posteà veniens* » *Romam, ad poetriam se transtulit.* » (Notes de M. Porticelli, *Divine comédie*, édit. de Milan, 1804.)

STACKHOUSE (Thomas), théologien anglais, né en 1680, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins et Woolston, empiriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont : *le Sens littéral de l'Ecriture*, 1738, 3 vol. in-8; *Défense de la religion chrétienne*, 1731, in-8; *Histoire nouvelle de la Bible*, 1732, 2 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimée.

* STADLER (l'abbé Maximilien), l'un des maîtres les plus distingués de l'ancienne école musicale allemande, naquit au mois d'avril 1748, dans la petite ville de Moelk, sur le Danube. L'empereur Joseph II le fit sortir du couvent où il était entré, et l'appela à Vienne, où Stadler se fit bientôt remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses œuvres musicales sont en très-grand nombre, et il a publié deux écrits pour la défense du *Requiem* de Mozart, attaqué par Charles-Marie de Weber. Stadler mourut à Vienne le 8 novembre 1833.

STADIUS (Jean), né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, et ensuite professeur de mathématiques et d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimait beaucoup ce savant. On a de lui des *Ephémérides*, Cologne, 1556 et 1570, in-4; *Tabulæ æquabilis et apparentis motus cœlestium corporum*, 1560; *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne, 1600. Stadius était versé dans l'astronomie; mais il parait avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

* STAEL-HOLSTEIN (Eric MAGNUS, baron de), né vers 1753 d'une ancienne famille de Suède, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et devint, en 1783, ministre plénipotentiaire près de la cour de France. S'étant lié avec Necker, il épousa sa fille en 1786. Gustave III, qui avait une antipathie très-prononcée pour les principes de la révolution française, rappela son ministre en 1792, peu de temps avant l'époque fatale où il périt victime d'un assassinat. Mais le duc de Sudermanie ayant pris les rênes du gouvernement, renvoya le baron de Staël à Paris où il arriva deux mois après la mort de Louis XVI, et fut alors le seul représentant d'une monarchie auprès de la république française. Bien-

tôt, effrayé de ce qui se passait autour de lui, il se hâta de retourner en Suède, emportant un projet d'alliance que le régent ne crut pas devoir ratifier. Après la chute de Robespierre, le baron de Staël revint à Paris, où il resta jusqu'en 1799, époque où il fut rappelé par le roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il mourut en mai 1802, à Poligny, en Franche-Comté, se rendant à Coppet, où le mauvais état de sa santé l'obligeait de chercher une retraite.

* STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), née à Paris le 22 avril 1766, fut élevée par sa mère avec une rigueur méthodique que son père s'efforça de tempérer par ses bontés. Le salon de sa mère était fréquenté par les beaux-esprits alors à la mode, et c'est au milieu de leur société qu'elle forma son esprit et qu'elle prit de bonne heure le goût des beaux-arts et de la littérature. A peine âgée de 15 ans, elle fit des extraits de l'*Esprit des lois*, en y joignant ses *Réflexions*; à vingt, elle fut mariée au baron de Staël (*voy.* l'art. suivant). Son nouvel état ne changea rien à ses goûts, et elle continua à cultiver les lettres. Cependant le torrent révolutionnaire entraînait tout autour d'elle. Son père, victime de l'incendie qu'il avait contribué à allumer, échappa par la fuite à la fureur du peuple; mais la position de son mari la ramena bientôt à Paris. Pressentant la catastrophe du 10 août, elle rédigea *un plan d'évasion du roi*, et elle adressa plus tard au gouvernement révolutionnaire *une défense de la reine*. Madame de Staël connut Bonaparte en 1797, et, soit que ses principes politiques ne fussent pas en harmonie avec ceux de ce génie audacieux, ou qu'elle ait eu part à un écrit de son père, dans lequel le premier consul n'était pas ménagé, elle fut exilée d'abord en 1801, et une seconde fois en 1807. L'Allemagne, la Russie et l'Angleterre la virent tour à tour, et reçurent l'hommage qu'elle offrait à tout ce qui souriait à sa brillante imagination. Enfin, à la restauration, elle put revoir ce Paris qu'elle avait quitté avec tant de regrets; elle s'y environna de nouveau de ce que la société offrait de plus brillant, et son salon devint comme un cabinet diplomatique, où l'on discutait sur les affaires d'état. Au 20 mars 1815, elle se rendit à Coppet, et refusa l'invitation qui lui fut faite au nom de Napoléon de revenir à Paris, « où l'on avait besoin » d'elle pour propager les idées constitutionnelles. » Dans le temps, on publia qu'elle avait contribué par ses démarches à la coalition qui renversa l'empire; mais il n'en est rien. En 1816, elle entreprit un second voyage en Italie, et séjourna quelque temps à Pise. A son retour, les maux dont elle se plaignait depuis longtemps prirent un caractère plus grave, et elle mourut à Paris le 14 juillet 1817. Elle a laissé un fils (*voy.* plus bas) et une fille mariée à M. le duc de Broglie. La lecture de son testament fit connaître le deuxième mariage qu'elle avait contracté avec M. de Rocca. Les *Œuvres* de madame de Staël ont été publiées par son fils, Paris, 1820, 17 vol. in-8, précédées d'une *Notice* sur les écrits et le caractère de l'auteur, par madame Necker de Saussure, sa parente. Cette *Notice* est curieuse, non par les détails qu'elle donne sur la vie de madame de Staël, dont elle ne parle guère, mais par le ton d'enthousiasme et les éloges outrés qu'on y trouve depuis le commencement jusqu'à la fin. Les principaux écrits de madame de Staël sont : *Delphine*; *Corinne*, ou *l'Italie*; *De l'influence des passions sur le bonheur des individus*; *De la littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*; *De l'Allemagne*; Savary-Rovigo, alors ministre de la police, fit saisir et mettre au pilon les dix mille exemplaires de la première édition de cet ouvrage, quoiqu'il eût été préalablement approuvé par la censure, et elle reçut de plus l'ordre de sortir de France dans trois jours. *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, ouvrage posthume. Madame de Staël avait reçu de la nature des dons et des qualités rares dans une personne de son sexe; mais, nourrie dans les principes de la réforme, environnée dès son berceau d'esprits faux et brillants, et accoutumée à n'envisager dans les objets soumis à ses études que ce qui plaît à l'imagination ou flatte l'orgueil, elle fut privée de la connaissance de ces principes fermes et stables qui maîtrisent nos inclinations et fixent notre raison; aussi tout s'est-il ressenti en elle de ce premier vice de son éducation. Elle n'a aimé que ce qui était conforme aux goûts qu'on lui avait inspirés; elle ne s'est passionnée que pour les affections de famille; ce qui fait dire à un homme d'esprit que c'était un phénomène curieux que la perpétuelle admiration que tous les membres de la famille Necker professaient les uns pour les autres. On voit, en effet, Necker célébrer avec enthousiasme les vertus de sa femme et les talents de sa fille; madame Necker recueillant, en extase, tout ce qui sort de la bouche de son époux; madame de Staël, toujours à genoux devant leur image, leur rendre presque le culte d'adoration; et ses enfants, dans le monument qu'ils ont élevé à sa mémoire, la préconiser comme la merveille la plus étonnante de la nature. Madame de Staël s'occupa beaucoup de politique; mais si elle a obtenu de brillants succès dans un parti qu'elle anima longtemps, et dont elle dirigea les efforts, elle a été appréciée à sa juste valeur par des écrivains dont l'autorité mérite bien quelque considération. « Je ne crois pas, dit M. de Bonald, qu'il y » eût en Europe un écrivain moins appelé à écrire » sur la politique; et madame de Staël a fait la » même méprise qu'avait faite Necker en gou- » vernant. Necker était un homme d'affaires et » un littérateur, et il se crut un homme d'état. » Madame de Staël s'est tout-à-fait trompée lors- » qu'elle a voulu traiter de la constitution de la so- » ciété; sa doctrine politique est toute en illusions, » sa doctrine religieuse en préventions ou en pré- » jugés, et sa doctrine littéraire en paradoxes. » Bonaparte, qu'elle n'aima jamais, parce qu'il ne voulut jamais s'abaisser à recevoir ses leçons, la blessa vivement dans une conversation où, avec son talent et son esprit ordinaire, elle lui traçait le plan qu'il aurait dû embrasser dans son administration : *Madame*, lui dit-il, *a-t-elle nourri ses enfants?* Cette interruption fut sentie, et, depuis cette époque, elle lui témoigna autant de haine qu'elle avait témoigné d'enthousiasme pour le vainqueur d'Italie. — Les

ouvrages de madame de Staël peuvent être divisés en trois classes : les romans, les œuvres littéraires et les ouvrages politiques. *Delphine* et *Corinne* jouirent d'un succès auquel l'auteur ne fut pas insensible. On dit qu'elle a voulu se peindre elle-même dans ces deux romans. *Delphine*, dit madame Necker de Saussure, *est la réalité de madame de Staël dans sa jeunesse, comme Corinne en est l'idéal.* Si elle a eu cette prétention, on peut juger quelle opinion elle avait d'elle-même. « *Delphine*, dit Chénier, est pré» cisément la première des femmes possibles... On » ne doit comparer aucune femme à *Corinne;* c'est » Delphine encore, mais perfectionnée. L'ensemble » de *Corinne* est imposant; mais l'auteur y exige » une admiration respectueuse, un culte même » pour les deux principaux personnages. » L'ouvrage de madame de Staël sur *l'Allemagne* est, à notre avis, ce qu'elle a laissé de plus judicieux et de mieux pensé; il y a bien quelques paradoxes, de la passion, dans ce qu'elle embrasse comme dans ce qu'elle rejette; mais elle analyse avec le coup d'œil rapide du génie les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, et son style emprunte les couleurs de chaque genre de poésie qu'elle passe en revue; elle développe avec un talent supérieur les principaux systèmes des philosophes allemands, et éclaircit les ténèbres dans lesquels ils semblent s'envelopper. Nous ne ferons pas le même éloge de son traité *de l'Influence des passions*, que nous regardons comme dangereux et peu digne de la plume d'une femme. Madame de Staël n'a pas laissé sur ses liaisons une réputation à l'ombre de toute critique; elle avait des passions, mais elle eût pu ne pas en instruire le public. Parmi les ouvrages politiques de cette femme si spirituelle, celui qui a fait le plus de sensation est sans contredit les *Considérations sur les principaux événements de la révolution française.* Voici le jugement qu'en porte M. de Bonald : « Les sujets des » ouvrages de madame de Staël étaient dans l'habi» tude de son esprit, la nature de son talent et le » genre de ses connaissances. Celui-ci est d'un tout » autre intérêt; mais, quoiqu'il traite de politique » et de la révolution, il n'a pas un autre caractère » que ses aînés. C'est encore un roman sur la poli» tique et la société; c'est encore *Delphine* et *Corinne* » qui font de la politique comme elles faisaient de » l'amour. Deux sentiments dominent dans son ou» vrage : sa tendresse pour son père, son admiration » pour l'Angleterre. Quand Necker est accusé, sa » fille ne cherche pas à le justifier, elle le loue; » quand il est loué, elle n'applaudit pas, elle le » divinise. En Angleterre, tout est parfait : c'est le » paradis de l'Europe et le flambeau du monde... » Cet ouvrage n'ajoute certainement rien à la répu» tation d'esprit dont l'auteur jouit, et il y a, ce me » semble, moins d'éclat de style que dans ses autres » productions; et peut-être, par l'exagération de ses » idées libérales, l'amertume de ses censures, l'in» justice de ses jugements, laisserait-il une idée » moins favorable de la bonté de son caractère. En » général, les écrivains réformés n'ont pas mieux » traité de la politique que de la religion. Leibnitz » reprochait de graves erreurs à Puffendorff; ceux » qui sont venus plus tard ont enchéri sur lui, et » madame de Staël sur tous les autres. C'est à cette » politique que l'Europe doit la souveraineté popu» laire et ses inévitables conséquences. Jurieu, qui » passait même parmi les siens pour un homme » emporté, avait dit : *Le peuple est la seule autorité* » *qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour valider ses* » *actes.* Madame de Staël va plus loin encore, en » appuyant sa politique sur le principe même de la » réforme. *Il n'est aucune question*, dit-elle, *ni* » *morale ni politique, dans laquelle il faille admettre* » *ce qu'on appelle l'autorité; la conscience des hommes* » *est en eux une révélation perpétuelle, et leur raison* » *un fait inaltérable.* Et il suit de là inévitablement » que tous ceux qui ne pensent pas comme madame » de Staël n'ont ni conscience ni raison; et c'est » aussi la conclusion qu'elle en tire. » *Observations sur l'ouvrage de madame de Staël*, par M. de Bonald. (*Voy.* NARBONNE.)

* STAEL (Auguste, baron de), fils des précédents, né vers 1790, s'est fait une réputation honorable par ses travaux, moins brillants qu'utiles. Il coopéra à la fondation de diverses sociétés philanthropiques, concourut au perfectionnement de l'agriculture par ses essais, et mourut à Coppet le 17 novembre 1827, à 37 ans. Outre des éditions des *Œuvres* de sa mère et de son aïeul, il a publié *des lettres sur l'Angleterre*, et divers autres écrits, qui ont été recueillis, Paris, 1829, 3 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur l'auteur par sa sœur, Mad. la duchesse de Broglie. M. Monnard, membre de la société Vaudoise d'utilité publique, avait déjà publié une *notice sur Auguste de Staël.*

* STAFFORD (Antoine), littérateur renommé, né vers 1577 dans le comté de Northampton, d'une illustre famille, mort à Londres en 1641, est auteur des ouvrages suivants : *Niobé dissoute dans le Nil*, ou *le Siècle de Niobé noyé dans ses larmes.* Cet écrit, malgré son titre bizarre, renferme de belles pensées, et le style en est pur et naturel; *Méditations et Résolutions; la Vie et la mort de Diogène; l'Orgueil de l'honneur; la Gloire du sexe*, ou *la Vie de la vierge Marie.* Stafford eut à endurer, au sujet de ce livre, les attaques des puritains, dont il sortit vainqueur; *Le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort, manifesté dans la vie et la mort de Henri lord Stafford*, in-4.

STAFFORD (Guillaume-Howard, comte de), second fils de Thomas duc de Norfolk, né en 1611, avait donné des preuves de sa fidélité à Charles Ier qui le créa lord, vicomte et baron de Stafford, et à Charles II qu'il suivit dans l'exil. Ses vertus le faisaient estimer des protestants autant que des catholiques. Le scélérat Oates l'accusa, en 1678, d'être un chef d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisait entrer tous les catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avait vu remettre une commission signée du père Oliva, général des jésuites; deux autres témoins jurèrent qu'il avait voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable, la fidélité de Stafford, et les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de vingt-quatre voix, ne le déclarassent criminel. Son cou-

rage ne l'abandonna point : vieux et infirme, il demanda en partant pour le supplice, qu'on le couvrit d'un manteau : « Je pourrais, dit-il, trembler de froid ; mais, grâce au ciel, je ne tremblerai pas de peur. » Il désavoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuait à l'Eglise catholique. « Je meurs, ajouta-t-il, dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt, et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur. — Nous vous croyons, milord, s'écria le peuple, touché jusqu'au larmes ; que le ciel vous bénisse, milord ! » Il reçut, en priant, le coup de la mort le 29 décembre 1680, dans la 69e année de son âge. Voltaire, dont le témoignage ne peut nous être suspect en cette matière, blâme avec raison Charles II de n'avoir pas osé lui donner sa grâce. « Faiblesse infâme, dit-il, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'apaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. » Voyez, sur la mort du comte de Stafford, l'excellente *Apologie* des catholiques, par Arnauld.

STAFFORD. *Voy.* STRAFFORD.

* STAGNI (Alexandre), né en 1760 à Montfalcon dans le Frioul, et mort le 10 juillet 1836, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Alcuni saggi concernenti i principali caratteri della storia ecclesiastica*, 1790 ; *Dell' influenza della cattolica religione sul bene del principato e della società*, 1790 ; *Opera teologica politica* (contre le synode de Pistoie), 1795 ; *Le prove filosofiche politiche della religione*, 1832.

STAHL (Georges-Ernest), médecin allemand, naquit à Anspach en Franconie en 1660. Après de brillantes études faites à Iéna, il fut nommé en 1687 médecin de la cour du duc de Saxe Weimar. Lorsque l'université de Halle fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique, concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. Stahl fut appelé à Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il mourut en 1734, âgé de 75 ans. Ce grand médecin a soutenu quelques opinions singulières, et qui, pour être vraies à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'autocratie de l'âme sur le corps, en santé et en maladie, système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps d'admirateurs (*Voy.* SAUVAGES, François). Selon son opinion, un médecin ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'âme sur le corps. On ne peut douter que ces effets ne soient réels et même d'un résultat très-sensible, vu qu'ils s'étendent jusqu'à la physionomie et les accessoires les plus indifférents de la constitution (*voy.* RIVAULT, RICHTER) ; mais il serait téméraire de vouloir, dans tous les cas, les déterminer et les suivre. C'est par son intelligence en chimie que Stahl s'est surtout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui, avant lui, étaient presque ignorés, et dont il répandit la connaissance aussi bien que l'usage : c'étaient ceux du fameux Becher, qu'il commenta, rectifia et étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunckel, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Plusieurs de ses remèdes ont eu et ont encore une grande vogue : telles sont les *pilules balsamiques*, la *poudre antispamodique*, son *essence alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes obligations ; son petit *Traité* latin sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont : *Experimenta et observationes chimicæ et physicæ*, Berlin, 1731, in-8 ; *Dissertationes medicæ*, Halle, 2 vol. in-4. C'est un recueil de thèses sur la médecine ; *Theoria medica vera*, 1737, in-4 ; *Opusculum chimio-physico-medicum*, 1740, in-4 ; *Traité sur le soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1766, in-12 ; *Negotium otiosum*, Halle, 1720, in-4. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'âme sur le corps ; *Fundamenta chimiæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4, en français, par Demachy, Paris, 1757, 6 vol. in-12 ; *Traité sur les sels*, en allemand, et en français par le baron d'Holbach, Paris, 1771 ; *Commentarium in metallurgiam Becheri*, 1723.

STAHREMBERG (Conrard-Balthasar, comte de), chevalier de l'ordre de la Toison-d'or, président du conseil de la régence de l'Autriche inférieure, et gouverneur de Vienne durant le siége qu'en firent les Turcs en 1683, s'acquit une gloire immortelle par la belle défense qu'il fit de cette place durant deux mois, et le temps qu'il donna par-là au roi de Pologne et aux princes d'Allemagne de venir à son secours. Il mourut à Vienne, dans un âge fort avancé, l'an 1687.—Il ne faut pas le confondre avec le comte Guido-Balde de Stahremberg, né en 1657, qui, après s'être signalé en diverses occasions, nommément à la bataille de Zenta, où, sous le prince Eugène, il commandait l'aile droite des Impériaux, remporta en Espagne divers avantages en faveur de l'archiduc Charles, proclamé roi après la mort de Charles II. Il gagna, le 10 août 1710, la célèbre bataille de Saragosse, qui ouvrit pour la seconde fois à Charles le chemin de Madrid. Il fut moins heureux à Villaviciosa, où, quoique resté maître du champ de bataille, il fut obligé de se retirer, par le malheur arrivé au général Stanhope, fait prisonnier à Brihuega avec 5,000 Anglais. L'année suivante, il secourut la forteresse de Cardone, et prit toute l'artillerie des assiégeants. Après la fin de la guerre il vécut tranquillement à Vienne, aussi respecté pour ses vertus que considéré pour ses talents militaires, et mourut dans cette ville le 7 mars 1737.

STALENS (Jean), né en 1595, à Calcar, dans le duché de Clèves, curé de Rées dans le même duché, y montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, et à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui les avaient adoptées. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, et

mourut à Kévelaër le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, dont les principaux sont : *Syntagma controversiarum fidei*, 2 vol.; *Papissa, monstruosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12, ouvrage savant dont Bayle et Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chère aux fanatiques de leur communion (*Voy.* Benoit III.) *Instruction pour connaître l'Eglise, une, sainte et romaine*, 1657, en allemand, etc.

STALPART VAN DER WIEL (Corneille), chirurgien et médecin de la Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, est connu par un ouvrage intitulé : *Observationes rariores medicæ, anatomicæ et chirurgicæ*, Leyde, 1687 et 1727, 2 vol. in-8, avec fig. et traduit en français par Planque, Paris, 1758, 2 vol. in-12. L'auteur l'avait d'abord publié en Hollandais, La Haye, 1682, 1686, in-8.

*STANCARI (François), l'un des premiers promoteurs de l'hérésie en Pologne, né en 1501 à Mantoue, ayant embrassé l'état ecclésiastique, l'abandonna pour se marier. Chassé d'Italie, il essaya de s'établir en Allemagne et d'y former une école; mais on ne le lui permit pas. L'évêque de Cracovie, qui ignorait son changement de religion, lui confia une chaire d'hébreu; Stancari glissa dans ses leçons le venin de l'hérésie : l'évêque en fut averti; et, s'en étant assuré, il le fit mettre en prison. Les sollicitations de quelques seigneurs le firent remettre en liberté. Encouragé par le nombre et le crédit de ses protecteurs, il fonda en 1550 un temple réformé à Pinczovie, où il attira beaucoup de monde et dressa des règles pour les nouvelles églises de Pologne. Ayant été envoyé professer l'hébreu à Koenigsberg, il y eut un vif démêlé avec Osiander (*voy.* ce nom, VI, 311), au sujet de la justification et de la qualité sous laquelle Jésus-Christ est notre médiateur. Osiander prétendait que c'était en qualité de Dieu, et que Jésus-Christ était *notre justice* selon sa nature divine. Stancari, croyant trouver une erreur dans cette doctrine, la combattit avec feu, mais tomba lui-même dans une erreur opposée, en soutenant que Jésus-Christ n'est notre médiateur que selon sa nature humaine. Son opinion fut condamnée dans plusieurs synodes. Il écrivit pour la justifier. On lui répondit, et il résulta de ces différends une lutte qui ne finit qu'avec lui. Il se plaint des persécutions qu'on lui fit éprouver, et compare les synodes qui le condamnèrent aux conciles célébrés contre saint Athanase : *Hoc modo*, dit-il, *Constantius imperator arianus.... novem concilia celebravit contra S. Athanasium quem miris modis afflixerant....... sed tandem veritas vicit.* La comparaison était un peu ambitieuse. On a de lui : une *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546; une *Exposition de l'épître de saint Jacques, avec la conciliation de quelques passages de l'Ecriture*, Bâle, 1547, in-8. Bayle remarque que cette conciliation est tirée mot pour mot des *Commentaires* de Bullinger; *De trinitate et mediatore Domino nostro Jesu Christo, adversus Henricum Bullingerum, Petrum martyrem, Joannem Calvinum, et reliquos Tigurinæ ac Genevensis ecclesiæ ministros, Ecclesiæ Dei perturbatores* : c'est celui de ses ouvrages où l'on peut le mieux étudier sa doctrine. *De Trinitate et unitate Dei, deque incarnatione Domini nostri Jesu Christi contra tritheitas, arianos, eutychianos, macharianos, cerinthianos, ebionitas et photinianos; Opus novum de reformatione tum doctrinæ christianæ, tum veræ intelligentiæ sacramentorum, cum matura consideratione et fundamento Scripturæ sanctæ et concilio SS. PP.*, Bâle, 1547, in-8; *De decem captivitatibus Judæorum; De sanguine Zachariæ*, etc. On trouve l'indication de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gessner, page 207. Stancari mourut à Stobnitz le 11 novembre 1574, âgé de 73 ans. Stanislas Orichovius écrivit contre lui un livre intitulé *Chimæra*, Cologne, 1563, in-8, qui contient, dit Bayle, beaucoup de raisons et beaucoup d'injures. C'était l'usage entre ces premiers réformateurs, tant ils étaient peu d'accord sur les principes de leur réformation.

STANDONCH (Jean), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1443 d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collége de Sainte-Barbe, puis principal du collége de Montaigu. Ce dernier collége reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (*voy.* Jeanne de France), il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collége de Montaigu. Il y établit les clercs nommés *les Frères de la vie commune* ou *de saint Jérôme* (*voy.* Gérard le Grand), qui avaient déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambrai, Valenciennes, Malines et Louvain. Il dressa des règlements pour ces maisons. Du Boulay (*Histoire de l'université de Paris*, tom. 6, pag. 948), et l'abbé Ladvocat prétendent que ces règlements fournirent à saint Ignace, qui demeura quelque temps au collége de Montaigu, le plan de sa compagnie; mais ceux qui ont quelques connaissances des règlements qui ont été en vigueur au collége de Montaigu, de même que dans les maisons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les constitutions des jésuites portent tellement l'empreinte du caractère de saint Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Standonch mourut saintement au collége de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, et avoir converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STANHOPE (Jacques, comte de), d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit en 1673. Il suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son père, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour au commencement du règne du roi Guillaume III. Le séjour de Madrid lui acquit la connaissance de la langue espagnole. Il voyagea en France et en Italie pour apprendre le français et l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, et se distingua au siége de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie

d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes anglaises en Espagne. Le 27 juillet 1710, il remporta près d'Almenara une victoire qui fut attribuée à sa conduite et à sa valeur, et dont il fut remercié publiquement par le roi Charles, archiduc d'Autriche. Le 20 août suivant, il acquit beaucoup de gloire au siége de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Brihuega, où il fit une vigoureuse résistance; mais il fut obligé de céder au nombre, et de se rendre prisonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1712, contre le duc d'Escalone, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi George, étant parvenu au trône, le fit secrétaire d'état et membre du conseil privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il était plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique et grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des sujets, et mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara, en 1708, du Port-Mahon et de l'île Minorque que les Anglais ont possédés jusqu'en 1781.

* STANHOPE (Philippe, comte de), fils du précédent, mort en 1786, fut élevé par le comte de Chesterfield, son oncle. Exempt d'ambition et possesseur d'une grande fortune, il consacra sa vie à la culture des lettres et des sciences. Membre de la chambre des pairs, il n'assistait à ses séances que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun ouvrage; mais il a fait imprimer à ses frais ceux de Robert Simson, et on lui doit la belle édition des *Œuvres d'Archimède*, imprimées à Oxford, en 1792, sous la direction de J. Torelli, de Vérone.

* STANHOPE (Charles, comte de), fils puîné du précédent, né en 1753. Conduit à Genève par son père qui s'y rendait pour consulter les médecins sur la santé de son fils aîné, il y termina ses études, sous la surveillence d'habiles maîtres, fit de grands progrès dans les sciences physiques, et à 18 ans remporta le prix proposé par l'acad. de Stockholm *sur la vibration du pendule*. De retour en Angleterre, il y fit de nombreuses expériences, particulièrement, sur les moyens de garantir les édifices de l'action du feu; et imagina deux nouvelles *machines arithmétiques*, pour faciliter les opérations les plus compliquées de l'addition et de la soustraction (*voy.* NEPER et J.-F. SERVOIS). Il prit aussi une part très-active aux discussions qui suivirent la découverte de Franklin sur l'électricité. Elu membre de la chambre des communes en 1780, il s'y joignit à l'opposition pour demander la fin de la guerre d'Amérique et la réforme parlementaire. A la mort de son père en 1786, il lui succéda dans la pairie. Lorsque la révolution française éclata, il s'en montra le zélé partisan, et en prit la défense contre Burke (*voy.* ce nom, II, 292) dans des *Lettres* qui furent traduites en français. En 1792, il défendait avec chaleur le fameux bill de Fox, sur la liberté de la presse. L'année suivante il s'opposa mais inutilement, à ce que l'Angleterre fit la guerre à la France; il s'abstint pendant près de cinq ans d'assister aux séances du parlement; il y reparut en 1800, pour demander que des négociations fussent immédiatement ouvertes avec la république française. Cette motion fut encore rejetée. Il sollicita plusieurs fois l'abolition de la traite des nègres, et se montra partout et constamment partisan de la paix. Il termina sa carrière parlementaire par la motion de rédiger en un seul code les lois innombrables de l'Angleterre. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 13 septembre 1816. On doit à lord Stanhope plusieurs inventions utiles, entr'autres la presse typographique qui porte son nom et de nouveaux procédés pour brûler la chaux et pour couvrir les maisons; et dès 1792, il avait fait des expériences sur la navigation à la vapeur.

STANISLAS (saint), né en 1030 de parents illustres par leur naissance et par leur piété, fit ses études à Gnesne et à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne qui avait enlevé la femme d'un Polonais, ce prince, aussi cruel que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de Saint-Michel, le 8 mai 1079, où il expira martyr de son zèle. On raconte que, dans un procès que lui suscita ce prince inique, il ressuscita un mort pour déposer en sa faveur; mais les auteurs contemporains ne parlent point de ce miracle. A la chapelle où il fut tué, on a bâti une belle église, qui est sous la direction des Pères Paulins; mais son corps se conserve dans la cathédrale, où on lui a construit un superbe mausolée.

STANISLAS KOSTKA (saint), fils de Jean Kostka, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, né au château de Rostkou, en 1550, se distingua dès l'enfance par une tendre et fervente piété, et entra chez les jésuites après avoir surmonté avec beaucoup de courage et de constance les obstacles que sa famille apportait à sa vocation. Ses progrès dans la vertu en firent un saint dès le noviciat, durant lequel il mourut à Rome en 1568, âgé de 18 ans. Le pape Clément VIII le béatifia en 1604. Le père d'Orléans a écrit sa *Vie*, Paris, 1732, in-12. Son corps repose dans une urne de lapis-lazuli, à Rome, dans l'église de Saint-André, autrefois le noviciat des jésuites, mais l'on admire surtout dans la chapelle qui lui avait servi de chambre, sa belle statue de marbre noir et blanc dont le sculpteur a tiré si ingénieusement parti. La *Vie de saint Stanislas Kostka*, traduite de l'italien de Cépari par Calpin, a été souvent réimprimée; elle fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS Ier (LECKZINSKI ou LESZCZINSKI), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, né à Lemberg, dans la Grande-Pologne, le 20 octobre 1682, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venait de conquérir la Pologne. Il était alors âgé de 22 ans, palatin de Posen, général de la Grande-Pologne, et avait été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Sa physionomie était heureuse, pleine de hardiesse et

de douceur, avec un air de probité et de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui, en 1705, le fit couronner roi de Pologne à Varsovie. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut, en 1706, un traité de paix entre les deux rois d'une part, et le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour chasser entièrement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède, ayant trop poussé son ennemi après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi Auguste reprenait de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts et ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste, en 1733, ce prince se rendit en Pologne dans l'espoir de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son père, soutenu de l'empereur Charles VI, et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avait choisi céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Dantzick fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu dans sa propre patrie, sa tête mise à prix par le général des Moscovites. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au royaume qu'il avait eu deux fois, et conserva le titre de *roi*. Il eut la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il rendit heureux. Stanislas soulagea ses peuples, embellit Nancy et Lunéville par des places publiques et des édifices superbes, fit des établissements utiles, dota de pauvres filles, fonda des colléges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale, se montra en tout l'ami de la religion et de l'humanité. La Lorraine jouissait de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2e liv. des Rois: *Salvavit me Dominus a contradictionibus populi mei.* Sa mort fut un deuil public, et les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disait de lui, qu'*il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*. Dans sa jeunesse il s'était endurci à la fatigue, il avait fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il était d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, et peut-être le seigneur polonais qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avait été dans sa patrie, doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines, et les consolant en père tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étaient modiques; cependant, lorsqu'on voulait apprécier ce qu'il faisait, on le croyait le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des fondations et établissements faits par le roi de Pologne, duc de Lorraine*, Lunéville, 1762, gr. in-fol. Ce prince avait beaucoup d'esprit et de lumières: il protégeait les sciences et les arts. S'il avait été un simple particulier, il se serait distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante sous ce titre: *Œuvres du philosophe bienfaisant*, 1765, 4 vol. in-8. Un attachement sincère et éclairé à la religion, beaucoup de zèle contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du siècle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. On découvre particulièrement combien sa manière de voir était juste et profonde dans une prédiction sur le sort de la Pologne, publiée en langue indigène sous le titre de *La voix libre du citoyen*, et insérée dans les *Œuvres du philosophe bienfaisant*, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement de la Pologne*. « Il est certain, dit Stanislas, que l'édifice de notre » république s'affaisse par son propre poids, et rien » peut-être ne sera comparable un jour à ses mal» heurs. Je ne pense qu'avec crainte à tout ce qui » nous environne. Nous croyons que nos voisins, » par leur propre jalousie, s'intéressent à notre » conservation: vieux préjugé qui nous trompe, » ridicule entêtement, qui autrefois a fait perdre » la liberté aux Hongrois, aux Bohêmes, et qui » nous l'enlèvera sûrement, si, nous appuyant sur » une espérance aussi frivole, nous continuons à » demeurer désarmés. Notre tour viendra sans » doute, où nous serons la proie de quelque fa» meux conquérant. Peut-être même les puissances » voisines s'accorderont-elles à se partager nos » états. Il est vrai qu'elles sont les mêmes que nos » pères ont connues, et qu'ils n'ont jamais appré» hendées; mais ne savons-nous point que tout est » changé dans les nations! Elles ont à présent d'au» tres mœurs, d'autres lois, d'autres usages, d'au» tres systèmes de gouvernement; d'autres façons » de faire la guerre, j'ose même dire, une plus » grande ambition. Cette ambition s'est augmentée » avec les moyens de la satisfaire, etc. » *Voy.* CASIMIR V, et diverses observations dans le *Journ. hist. et litt.* 1er juin 1793, pag. 202. On a imprimé *Œuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, précédées d'une *Notice historique*

par madame de St.-Ouen, 1825, in-8. L'abbé Proyart a publié l'*Histoire* de ce prince, 1784, 2 vol. in-12.

* STANISLAS II ou STANISLAS-AUGUSTE, roi de Pologne, né le 17 janvier 1732, à Wolozyn, dans la Lithuanie, d'une ancienne et noble famille, celle de Poniatowski, était peu riche, mais il avait une éducation soignée, de l'esprit, une belle figure, beaucoup de grâces dans les manières, et un abord très-séduisant. Dans ses voyages il s'arrêta quelque temps à Pétersbourg, y eut beaucoup de succès et fixa partout l'attention de la grande duchesse, depuis impératrice. (*Voy.* CATHERINE II, II, 253), aux yeux de laquelle il ne tarda pas à se représenter comme ambassadeur de Pologne. Ses assiduités auprès de la grande duchesse finirent par donner de l'ombrage au grand duc; mais on attribua son rappel à l'influence du cabinet de Versailles. De retour à Varsovie, lorsqu'Auguste III mourut, il osa se mettre sur les rangs pour lui succéder; et grâce à la protection de Catherine, il fut élu le 7 septembre 1764 et couronné le 25 novembre suivant. Il usa de son pouvoir avec beaucoup de prudence et de modération, et fit tout pour se rendre agréable à la noblesse et au peuple; mais il y avait dans la nation polonaise trop de causes de divisions et de discordes qui paralysèrent tous ses efforts. Quoique la religion catholique fût celle de l'état, les dissidents de l'église grecque, les luthériens et les calvinistes avaient eu les mêmes droits que les catholiques et ils n'en étaient privés que depuis peu de temps. Forcé par les réclamations de ces diverses sectes qu'appuyaient d'ailleurs l'Angleterre, le Danemarck et surtout la Russie, Stanislas reconnut en 1768 le libre exercice de toutes les religions, avec la faculté pour tous de parvenir à tous les emplois. Mais bientôt la noblesse catholique forma une confédération à Bar, en Podolie, pour anéantir ces concessions; et il résulta de cette opposition une guerre intestine des plus cruelles. La confédération de Bar, protégée par la France, et ayant à sa tête Casimir Pulawski, proclama la vacance du trône par un manifeste, et décida que Stanislas serait enlevé ou mis à mort si l'enlèvement ne pouvait s'exécuter. Le 3 septembre 1771, quarante dragons déguisés en paysans s'emparèrent du roi dans la ville même de Varsovie, le blessèrent à la tête, le traînèrent hors des murs, et après avoir erré quelque temps dans l'obscurité de la nuit, frappés de terreurs paniques, l'abandonnèrent les uns après les autres pour chercher leur salut dans la fuite. Kosinski, l'un des chefs de l'entreprise, resté seul auprès du roi, lui dit d'un air touché: « Vous » souffrez beaucoup.... Vous êtes pourtant mon roi. » — Oui, répondit Stanislas, et votre bon roi, qui » ne vous a jamais fait de mal. » Il tombe à ses pieds, et se remet à sa clémence. Stanislas lui pardonne, et tous deux se rendent au moulin de Mariemont, d'où l'on envoya chercher une voiture à Varsovie. Stanislas y était aimé, et il y rentra aux acclamations du peuple qui l'accompagna jusqu'à son palais. Fidèle à sa promesse, il écrivit en faveur de Kosinski aux juges qui l'acquittèrent, et le fit partir pour l'Italie où il vécut longtemps d'une pension du prince. Les insurgés ayant été punis ou dispersés, Catherine pensa à tirer parti des dissentions des Polonais, mais elle eut à satisfaire aussi l'ambition de deux autres puissances. En 1773, eut lieu le premier partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Stanislas jouit assez tranquillement de ce qu'on lui avait laissé. Il introduisit à sa cour le goût des lettres et des arts, et tenta diverses améliorations. Cependant, avec des pertes aussi considérables que celles qu'il avait essuyées, il ne put souvent satisfaire ceux qu'il employait qu'avec des promesses qu'il ne fut jamais en état de tenir. Naturellement bienfaisant, son cœur souffrait de ne pouvoir satisfaire ses inclinations généreuses. Dans une occasion, un étranger qui avait été longtemps attaché à sa cour, vint à son départ prendre congé du monarque: Stanislas tira d'un secrétaire son portrait garni de diamants: « Mon ami, prenez-le, lui dit-il, pour mon souvenir.... Hélas c'est tout ce que je puis vous donner. » Lors du voyage pompeux de Catherine II dans la Tauride, en 1787, Stanislas alla à sa rencontre à Kanion: ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-trois ans. Au premier moment, Catherine parut troublée; le roi conserva toute sa présence d'esprit. Stanislas lui demanda une augmentation des revenus de la couronne; de permettre à ses sujets la libre navigation du Dnieper, et de faire déclarer Joseph Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne. Catherine lui fit espérer qu'elle accéderait à ses demandes, tandis qu'elle ne songeait qu'à détrôner celui à qui elle avait donné une couronne en dépit de toute l'Europe. La Russie et l'Autriche déclarèrent la guerre à la Porte ottomane. Cette diversion donna un élan patriotique à la diète de Varsovie de 1788; mais après la paix d'Iassi, les troupes russes y rentrèrent au mois de mai 1792. Le comte Potoki (*voy.* ce nom, VII, 34), se déclara chef de la confédération de Targowicz, et Stanislas, y accéda; mais tous les efforts des Polonais furent vains. Le faubourg de Praga fut pris d'assaut, et ses défenseurs passés au fil de l'épée. (*Voy* SOUWAROW.) Le second partage de la Pologne eut son effet en 1793 et 1794. Stanislas crut qu'au moins on lui laisserait la dignité suprême; mais le prince Repnin lui remit une lettre de Catherine portant en substance, « que l'effet des ar» rangements pris par elle entraînait la cessation de » l'autorité royale en Pologne, qu'ainsi on lui don» nait à juger s'il n'était pas convenable qu'il ab» diquât formellement. » Stanislas signa l'acte d'abandon d'un trône qu'il n'avait pu ni défendre ni conserver; et relégué à Grodno, y vécut d'une pension que lui firent les puissances co-partageantes. Paul Ier, en 1796, l'appela près de lui, le logea dans son propre palais, et eut pour lui tous les égards dus à son malheur. Ces témoignages de bienveillance le consolèrent en partie de l'injustice de Catherine. Il mourut à Pétersbourg le 12 février 1798, âgé de 66 ans. Stanislas avait de l'instruction et parlait les sept principales langues de l'Europe. Son cœur était juste et bienfaisant; mais comme le dit un écrivain: « Dominé et repoussé par tous les » partis polonais et étrangers, il succomba sans

» exciter d'intérêt, et devint une nouvelle preuve » que, sur le trône, la faiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices. » Il n'avait pas été marié. *Voy.* pour l'hist. de ce règne Rhulières, Ferrand, et les *Mémoires* de Mich. Oginski, Paris, 1826, 4 vol. in-8.

STANLEY (Thomas) naquit à Cumberlow dans le comté d'Hereford, vers 1627, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie et en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : une belle *Edition* d'Eschyle, avec la traduction et des notes, 1663, in-fol. : l'*Histoire de la philosophie*, en anglais, 1655-1662, 3 vol. in-fol., souvent réimprimée. Cette histoire a été traduite en partie en latin par le Clerc, et tout entière par Godefroi Olearius, Leipsig, 1712, in-4. On y désirerait plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, et quelquefois des jugements plus vrais.

STANYHURST (Richard), né à Dublin vers 1545, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelin de l'archiduc Albert, et mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : *De rebus in Hybernia gestis*, Anvers, 1584, in-4 : *Vita sancti Patricii*, 1587, in-8; *Description de l'Irlande*, en anglais; les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduits en vers anglais, Londres, 1583 : *Brevis præmunitio*, etc., Douai, 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Usserius, neveu de Stanyhurst, qui voulait prouver que le pape est réellement l'antechrist. — Son fils Guillaume Stanyhurst, jésuite, né à Bruxelles en 1601, et mort dans cette ville, le 10 janvier 1663, s'est fait un nom par son zèle à ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise, par sa charité à servir les malades, particulièrement les pestiférés, et par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

** STAPFER (Philippe-Albert), littérateur et diplomate, né en 1766 à Berne, après avoir achevé ses études théologiques avec succès, embrassa la carrière du ministère évangélique. Professeur de théologie, puis de philosophie à l'académie de sa ville natale, il remplit cette double chaire avec éclat, et se fit une réputation qui s'étendit au loin. Lors de la révolution de l'Helvétie, il fut nommé ministre des cultes et des sciences, puis ministre plénipotentiaire à Paris, où il se fixa. A la cessation de ses fonctions, il partagea son temps entre la culture des lettres et les soins qu'il devait à sa famille. Vice-président de la société biblique, il fit un voyage en Angleterre dans l'intérêt de cette œuvre, et visita les principales associations du même genre formées récemment en Allemagne et en Hollande. Suard (*voy.* ce nom), qui avait pu apprécier ses qualités, le nomma son exécuteur testamentaire. Il mourut à Paris, le 29 mars 1840, laissant la réputation d'un homme modeste, instruit et laborieux. L'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, il a fourni des articles aux *archives littéraires* et à la *revue encyclopédique*; il a revu la traduction de l'*Histoire de la littérature espagnole* de Bouterweck, et traduit les *OEuvres dramatiques* de Goëthe (*voy.* ce nom), précédées d'une *Notice* biographique et littéraire de cet illustre écrivain. Enfin on lui doit quelques opuscules, entr'autres : *Berne, son histoire et sa description*, Paris, 1835, in-4 de 64 pag. *Notice raisonnée sur les écrits de F.-V. Reinhard*, en tête de la trad. de ses *Lettres*, par Monod (*Voy.* Reinhard, vii, 195).

STAPHYLE (Frédéric), natif d'Osnabruck, fut professeur de langue grecque à Breslau, et de théologie à Koenigsberg. Il se réunit à l'Eglise romaine en 1553, et fut fait conseiller de l'empereur et du duc de Bavière. Il mourut en bon catholique, à Ingolstadt, le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellents, entre autres : *De dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton et imprimé à Anvers, 1565, in-12; *Apologia de germano Scripturæ sacræ intellectu*, etc. L'archevêque de Saltzbourg avait été chargé de lui remettre, de la part du pape, le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, et de le déclarer docteur en théologie et en droit pontifical. (*Voy.* les *Annales de l'université d'Ingolstadt*, tome 1er).

STAPLETON (Thomas), controversiste catholique anglais, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Hentleld en 1535, et fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes que l'on exerçait contre les catholiques dans sa patrie l'obligèrent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'Ecriture sainte à Douai, et fut pourvu d'un canonicat. Dégoûté du monde, il se fit jésuite; mais sa faible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douai, il obtint un canonicat en 1590, et succéda à Michel Baïus dans la chaire d'Ecriture sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilverbeck. Ces emplois et ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VII, qui prenait plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, désira de l'avoir à Rome; mais ses infirmités habituelles et son âge déjà avancé ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 5 octobre 1598. Stapleton, d'un caractère doux et aimable, avait la piété en partage; il possédait très-bien les belles-lettres, était versé dans le grec et l'hébreu, la théologie et l'histoire. Les hérétiques, qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, et le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'Ecriture, dans la lecture des Pères et dans les connaissances historiques, et que du Perron les surpassa tous deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que d'opinion. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-fol.; les plus remarquables sont : ses Ecrits polémiques; les *Vies* de saint Thomas, apôtre, de saint Thomas de Cantorbéry, et de Thomas Morus (1), données sous le titre de *Tres Thomæ*, Douai 1688, in-12. On trouve dans le même volume l'*E-*

(1) La *vie de Th. Morus* a été traduite par M. Alex. Martin, Paris, 1849, in-8, avec une introduction, des commentaires et des notes par M. Audin.

loge funèbre d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes; *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elizabeth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection sa *Vie*, écrite par Henri Holland, Anglais.

* STARCK (Jean-Auguste de), né à Schwerin en 1741, dans la religion luthérienne, fut appelé en 1762 à Pétersbourg pour y remplir une chaire de langues orientales. Il s'en démit au bout de deux ans et vint à Paris pour s'y perfectionner par la fréquentation des savants. Dégoûté de la réforme par la lecture des ouvrages de Luther, si violents et si passionnés, il sentit accroître ses doutes en lisant l'*Histoire des variations* de Bossuet. Il fit connaître ses dispositions à des personnes respectables pour lesquelles il avait des lettres de recommandation; et après les préparations convenables prononça son abjuration dans l'Eglise de St.-Sulpice, le 8 février 1766. Toutes les démarches de ses protecteurs n'ayant pu lui procurer un emploi à Paris, il revint en Allemagne où son abjuration n'étant point connue, il put reprendre l'exercice de la religion protestante, sans s'exposer à se voir reprocher sa défection. Nommé en 1770 professeur en théologie, à Koenigsberg, il était parvenu à la place de lieutenant général, quand il donna sa démission pour venir occuper une humble chaire de philosophie à Mittau. Cependant, en 1781, il accepta le titre de premier prédicateur à la cour de Darmstad. Il y vécut honoré et mourut en mars 1816, à l'âge de 75 ans. Outre quelques ouvrages de littérature, on a de lui en allemand : *Histoire du premier siècle de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779 et 1780, 3 vol.; *Pensées et considérations franches sur le christianisme*, 1780; *Essai d'une histoire sur l'arianisme*, 1783, 2 vol.; *Histoire du baptême des anabaptistes*, Dessau, 1789; *Le triomphe de la philosophie dans le* XVIIIe *siècle*, Francfort, 1803, 2 vol.; *Le Banquet de Théodule*, trad. en franç. par l'abbé de Koenigsberg sous ce titre : *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, Paris, 1818, in-8; ces deux derniers ouvrages attirèrent à Starck beaucoup d'ennemis parmi les partisans de la philosophie moderne, dont il signale les dangers; et parmi les protestants, qu'il montre, en général, livrés à un *indifférentisme* qui ne laisse plus parmi eux que l'écorce de l'ancienne religion protestante, et la réduit au pur déisme. L'*Ami de la religion* contient sur cet ouvrage un article très-intéressant, tome 16, 65.

STAREMBERG. *Voy.* STAHREMBERG.

STAROWOLSKI (Simon), géographe et littérateur polonais du XVIIe siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. Il composa une Description géographique de la Pologne en latin, sous le titre de *Polonia*, Cracovie, 1632, in-fol. Conring, après l'avoir ornée de cartes et d'une bonne préface, l'augmenta et la corrigea, Wolfenbuttel, 1656, in-4; et malgré cela, elle ne passe pas pour trop exacte; Les *Eloges et les vies*, en latin, *de cent écrivains illustres de Pologne*, in-4, recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique.

STATIO ou plutôt ESTAÇO (ACHILLE), Portugais, né à Vidigueira en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui : des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8; Des *Oraisons*; des *Epîtres*; une *Traduction* latine de divers Traités de saint Chrysostome, de saint Grégoire de Nysse et de saint Athanase.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant Jésus-Christ. Ce prince, qui l'avait refusée lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes; et ce fut comme une espèce de triomphe. Il y eut à cette fête 9000 personnes, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfants; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant Jésus-Christ. La femme de Darius s'appelait aussi STATIRA. Elle était enceinte lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasionné une fausse couche, elle mourut quelque temps après, et fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avait traitée avec beaucoup de respect.

STATOR (Pierre), né à Thionville, embrassa le calvinisme, puis le socinianisme à Genève, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; il écrivit ensuite contre la divinité du Saint-Esprit, puis redevint calviniste, parce que ses intérêts le demandaient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible polonaise*, 1563, in-fol., à l'usage des unitaires de Pologne, et a fait quelques écrits polémiques. — Son fils Pierre, appelé *Stoinski*, fut nommé ministre socinien à Rakovie, où il mourut en 1605, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ (Jean), *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appela d'Erfurt, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Salzbourg, où il fut abbé de Saint-Pierre, et où il termina sa vie, en 1527. On a de lui, en allemand : un *Traité de l'amour de Dieu*; un autre *de la foi chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8; un traité de l'*Imitation de la mort de Jésus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore Ier, empereur d'Orient, avait tous les vices de son père, et une figure qui annonçait ces vices : il était hideux. Il fut associé à l'empire, en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares, en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avait donné à Michel Rhangabe, son beau-frère Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyran-

nie de Nicéphore ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STÉEG ou VERSTÉEG (Godefroi), médecin du XVIe siècle, né à Amersford, fut député pendant le siége de cette ville, en 1579, vers le prince d'Orange, de qui il obtint, le 8 mars, des promesses qui furent violées dès le même jour. Il était médecin de l'évêque de Wurtzbourg, en 1594, et le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : un *Traité des eaux minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kinsingen, dans l'évêché de Wurtzbourg; un *Traité de la peste*; *Art médicinal*, Francfort, 1606, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin.

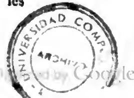
STÉELE (Richard), littérateur, né vers 1675, suivant Nathan Drake, ou en 1671, suivant Chalmers, à Dublin en Irlande, de parents anglais, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, et eut pour condisciple le célèbre Addison, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Il entra, malgré sa famille, comme simple soldat dans les gardes à cheval; mais ayant dédié au lord Cutts son *Héros chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta la carrière des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. En 1701 il donna les *Funérailles* ou *le chagrin à la mode* : c'est la première de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après une deuxième pièce de Steele fut aussi très-bien accueillie; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur se dégoûta du théâtre et se mit à publier le *Babillard* (*The Tatler*). Il eut beaucoup de part aux écrits périodiques d'Addison. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12; traduit en français, 9 vol. in-12, ou 3 in-4; puis *le Mentor*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Steele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Caermarthen, où il mourut en 1729. C'était un philosophe chrétien, qui ne faisait pas cas des talents, s'ils n'étaient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'*Écrits politiques*, la *Bibliothèque des dames*, traduite en français, en 2 vol. in-12; le *Tatler* (*le Babillard*), Londres, 1733, 4 vol. in-12; l'*Anglais*, écrits périodiques; *Histoire ecclésiastique de Rome, pendant les dernières années*, 1715, 4 vol. in-8.

STEENWYCK (Henri van), peintre, né en 1550, à Steenwyck, en Flandre, mourut en 1604. Il avait une parfaite intelligence du clair-obscur, et aimait à représenter des nuits et des lieux dont l'obscurité était interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumière.

* STEFANUCCI (Horace), savant jésuite, né à Anagni, en 1706, entra dans la société à l'âge de 19 ans, et se fit une réputation à Rome où il professa avec le plus grand succès le droit canon pendant vingt-cinq ans au collége germanique. Il mérita l'estime d'illustres personnages, tels que les cardinaux Albani et d'York, dont il fut le confesseur et le théologien. A la suppression de la société, il fut enfermé au château Saint-Ange, où il mourut de chagrin le 3 février 1775, pendant la vacance du siége pontifical. Le collége des cardinaux lui fit faire d'honorables funérailles, dans l'église des carmes de Sainte-Marie *transtibérien*, où il fut inhumé. Outre une traduction italienne de la *Vie de Ste.-Febronie*, par le P. Baltus, Rome, 1752, in-12, on a de lui : *In titulum XLI, libri III, decretalium de celebratione missarum et divinis officiis dissertatio canonica*, Rome, 1755; on y trouve réunis l'ordre, l'érudition, le jugement et une docte et sage critique; *Synodus Tusculana, celebrata anno 1763, cum appendice*, Rome, 2 vol. in-4. C'est le synode de Frascati dont il publia des actes, à la demande du cardinal d'York, évêque de cette ville. (*Voy.* YORK). *De appellationibus ad sedem apostolicam dissertatio*, Rome, 1768. Il a laissé plusieurs *dissertations inédites*, dont celle, *De electione simoniaca*, composée en 1768, par ordre du cardinal d'York, paraît avoir été la cause des persécutions qui marquèrent la fin de sa vie.

STEIBELT (Daniel), compositeur, né à Berlin vers 1760, sut intéresser, dès sa jeunesse par ses brillantes dispositions, le roi Frédéric-Guillaume II, qui le fit instruire par Kirnberger. Au sortir des mains de cet habile maître, il vint à Paris, où après s'être fait connaître par plusieurs morceaux de musique, il composa *Roméo et Juliette*, opéra en 3 actes, représenté en 1793 avec un succès mérité. Un début aussi flatteur devait l'encourager à suivre avec persévérance la carrière dramatique; mais une déplorable monomanie du vol nuisit à ses talents, à sa fortune et à sa réputation. Obligé de quitter Paris, il résida successivement à Londres, puis à Saint-Pétersbourg où il mourut en 1823. On a de lui un grand nombre de *sonates*, *et concerto*, *pot pourris* et *airs variés* pour le piano; tous ces morceaux, pleins de verve et d'imagination, ont obtenu une vogue extraordinaire.

* STEIGUER (Nicolas-Frédéric de), le dernier avoyer de la république de Berne, né en 1729, fut élevé presque unanimement, en 1787, à la première dignité de son pays. Lorsque la révolution française éclata, il lui fut facile de prévoir que le contre-coup s'en ferait sentir en Suisse. Deux partis se formèrent dans l'état de Berne, comme dans tous les autres cantons; l'un (et c'était celui de Steiguer) voulait maintenir la dignité nationale, même par les armes, s'il était nécessaire, contre les prétentions du Directoire exécutif de France. L'autre, regardant les Français comme ses alliés naturels, désirait qu'on temporisât et qu'on descendît à des déférences et à des négociations. Ce dernier parti conquit, en 1795, dans le conseil souverain, un ascendant qui, se trouvant contrarié par l'opinion de l'avoyer, fut le prélude de l'anarchie. Des innovations démocratiques furent introduites dans la constitution; l'occupation du pays de Vaud par l'armée française acheva la révolution, et le conseil souverain de Berne admit dans son sein, en 1798, 54 députés des villes et villages de la partie allemande du canton. Les magistrats avaient perdu leur autorité, le peuple était sans confiance, et dans plusieurs endroits, les paysans demandaient, en s'insurgeant, le maintien de leurs lois anciennes. Le conseil souverain de Berne parut se réveiller à la voix de Steiguer, et donna de pleins pouvoirs au général d'Erlach d'Hindelbank pour attaquer les



Français, lorsque la suspension d'armes serait rompue ou parvenue à son terme. Mais à peine les officiers étaient partis pour rejoindre leurs corps, que les adversaires de Steiguer reprirent un nouvel ascendant dans le conseil ; la décision fut rapportée et l'ancien gouvernement remplacé par un gouvernement provisoire. Steiguer plein de douleur, rejoignit le général d'Erlach, assista à sa défaite, et après avoir cherché sans la trouver, la mort sur le champ de bataille, se retira dans l'Oberland. On ne l'y laissa pas tranquille, et il se rendit bientôt à Vienne, conservant toujours l'espoir de rendre l'indépendance et la liberté à son pays. En 1799, il tenta d'y rentrer à la suite des troupes étrangères. La défaite des Russes à Zurich lui ôta toute espérance, et il alla mourir à Augsbourg, le 3 décembre de la même année, pleuré de ses amis, et emportant l'estime même de ses adversaires.

* STEIN (Georges-Guillaume), médecin, né en 1737 à Cassel, fut professeur de médecine, de chirurgie et d'accouchement au collége *Carolinum* de sa ville natale, puis à l'université de Marburg; et mourut en 1803. Il a composé plusieurs ouvrages sur la partie de son art dont il s'est principalement occupé. Le plus connu est l'*art d'accoucher*, Cassel, 1770, in-8, réimprimé plusieurs fois, et traduit en français par Briot, 1804, 2 part. in-8, fig. Creuzer, un de ses confrères, a publié : *Memoria G. W. Stein*; Marburg, 1803, in-4.

* STEIN (Chrétien-Godefroi-Daniel), professeur, né en 1771, à Leipsig, fit ses études à l'école de Saint-Thomas, puis à l'université de sa ville natale, où il suivit les cours de théologie, de 1788 à 1790. En 1794, il fut appelé au séminaire, et nommé en 1797, instituteur au gymnase des Frères-Gris de Berlin. Il obtint en 1802 le titre de professeur royal, puis eut la chaire de statistique et d'histoire, de géographie et de statique. Plusieurs de ses ouvrages, admis dans les écoles, ont obtenu de nombreuses éditions. Stein a donné lui-même la liste de ses écrits dans *das Gelehrte Berlin*, (*la ville savante de Berlin*), 1825, in-8. Il mourut dans cette ville le 14 juin 1830. Il a fourni de nombreux articles à diverses feuilles scientifiques et littéraires, ainsi qu'à l'encyclopédie des sciences d'Ersch et de Gruber.

STEINBOCK (Magnus), feld-maréchal de Suède, né à Northhalen, en 1664, fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suède. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Narva, et à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles et les dissensions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profitèrent de cette absence pour attaquer la Suède avec des troupes nombreuses et exercées. Steinbock, à la tête de 15,000 soldats très-peu aguerris et rassemblés à la hâte, les battit complétement à Gadebusch, le 12 décembre 1712; mais il flétrit sa victoire en faisant brûler, l'année suivante, la ville d'Altona. Il ne tarda pas à être puni de cette cruauté; car, s'étant enfermé dans Toenningen, il fut forcé, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, le 7 février 1714, avec toute l'armée suédoise qu'il commandait. Il mourut en 1717, à Frédérichshaven. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1765, 4 vol. in-4.

STEINGEL (Charles), bénédictin allemand du XVIIe siècle, s'est fait connaître par une *Histoire de son ordre en Allemagne*, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol., et par quelques ouvrages de piété. Parmi ses derniers, on distingue la *Vie de saint Joseph*, Munich, 1616, in-8. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA (Jean), est connu par les *Vies* des souverains pontifes, qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par Michel Furter, l'an 1507. Il commence à saint Pierre et finit au commencement du règne de Jules II.

STELLA ou plutôt ESTELA (Didace), Espagnol, de l'ordre de Saint-François, se distingua dans la chaire, fut confesseur du cardinal de Granvelle, et enseigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 1580. On a de lui : *De modo concionandi*; un *Commentaire* sur saint Luc, et sur le psaume 136; *De vanitate et contemptu mundi*, *etc*.

STELLA (Jules-César), poète latin du XVIe siècle, né en 1564 à Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poème intitulé *la Colombéide* ou *les Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-4. Ce poème fut admiré de Muret plus pour la latinité et les vers, que pour la distribution et le plan de l'ouvrage. Madame du Bocage en a profité dans sa *Colombiade*.

STELLA (Jacques), né à Lyon en 1596, d'un peintre, qui le laissa orphelin à l'âge de 9 ans, hérita de son goût et de ses talents. A 20 ans, il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Côme de Médicis l'arrêta à Florence, et, charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes occasionnées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de sept ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin, qui l'aida de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres et les figures antiques. On voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandait : l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, et le fit chevalier de Saint-Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands et les petits sujets. Il avait un génie heureux et facile; son goût le portait à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des jeux d'enfants, des pastorales. Son coloris est cru et donne trop dans le rouge. Il mourut à Paris en 1657, à l'âge de 61 ans. — Son neveu Antoine STELLA, né aussi à Lyon, imita beaucoup son oncle. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLA (Fortunat-Antoine), typographe, né à Venise, en 1757, à la chute de cette république transporta son atelier à Milan, où de 1804 à 1820

il publia la *Collection des classiques italiens*, et en outre de bonnes éditions recherchées des amateurs, il mourut presqu'aveugle le 21 mai 1833. Il est auteur des *Considérations d'un vieux libraire-imprimeur, sur le droit sacré de la propriété littéraire, et sur l'injustice des réimpressions*, Milan, 1821, in-8.

STELLART (Prosper), né à Tournay vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province belgique, fit un voyage en France et en Espagne se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et mourut à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avait de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont : *De coronis et tonsuris paganorum, judæorum, christianorum*, etc., Douai, 1625. Il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet. *Rutilii Benzonii Romani dissertationes et commentaria in* Magnificat, etc., Douai, 1625, in-fol.; *Fundamina et regulæ omnium ordinum monasticorum et militarium*, Douai 1626, in-4; *Annales monastici*, Douai, 1627, in-4. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STENGELIUS (George), jésuite d'Augsbourg, docteur et professeur en théologie, recteur du collége, de Dillingen, mort à Ingolstadt l'an 1651, à 66 ans, a publié, d'après un vieux manuscrit, plusieurs ouvrages, entre autres : les *Vies des saints Willibald, Wunibad et Walburg*, honorés à Aichstaedt; *Judex et dux hæreticorum hujus temporis*; des *ouvrages polémiques*, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reibing (*voy.* ce nom). — Il ne faut pas le confondre avec Laurent STENGELIUS, dont on a un *Traité sur les monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages et chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement et de critique.

STÉNON II, administrateur du royaume de Suède, succéda, en 1513, à son père, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'état; mais écoutant ensuite l'ambition, il voulut régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm, capitale du pays. Sténon partit aussitôt, et fit lever le siége. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; quelques temps après, Christiern repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Sténon s'avança pour le combattre; mais un de ses confidents l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure à laquelle il ne survécut que trois jours, l'an 1519. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suède.

STÉNON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1638, d'un père luthérien, qui était orfèvre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, et lui donna une pension. Sténon, qui avait été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la religion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagréments dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de Côme III, dont il avait été chargé. En 1667, il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque *in partibus* de Titopolis en Grèce. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de lui Sténon, auquel le pape donna le titre de vicaire dans tout le nord. Le savant médecin était devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat d'Hanovre, le duché de Mecklenbourg, furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Schwerin en 1687 à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Sténon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci funtes deteguntur*, Leyde, 1662, in-12. On a encore de lui : *Elementorum myologiæ specimen*, Florence, 1667, in-4, fig.; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669, in-12; traduit en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit neveu, tome 4, p. 204.

** STEPHENSON (Georges), ingénieur anglais, né en 1781 à Wyllam, village près de Newcastle, fut obligé, dès son bas-âge, de travailler à l'exploitation des mines de charbon. A 18 ans, il passa de la houillère de Wyllam à celle de Killingworth, où se manifestèrent ses heureuses dispositions pour la mécanique. Elevé bientôt de la condition de simple ouvrier au rang d'ingénieur, tout en remplissant ses nouvelles fonctions, il imagina la lampe de sûreté, qui a rendu fort rares les explosions autrefois si communes dans les mines, et sauvé la vie à une foule d'ouvriers. Il fonda en 1824 à Newcastle un vaste établissement pour la construction des machines à vapeur, et ce fut de son atelier que sortit la première locomotive, dont il était en même temps l'inventeur et le constructeur. Malgré le succès qu'il en obtint, sa réputation ne date pourtant que de 1829, lorsqu'il eut fourni au chemin de fer de Liverpool et de Manchester sa célèbre machine le *Rocket* (c'est-à-dire fusée volante), ainsi nommée à cause de la rapidité de sa marche. Dès lors sa fortune et sa gloire furent assurées, il se vit chargé de la construction des principales lignes de chemins de fer, non-seulement de la Grande-Bretagne, mais du continent. Il vivait, riche et honoré, dans son établissement du comté de Derby, lorsqu'il mourut, le 12 août 1848, à 67 ans.

STERNE (Laurent), curé et prédicateur anglais, né à Clonmel, en Irlande, l'an 1713, eut l'esprit bouffon et frondeur de Rabelais. Il excitait le rire, non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon pour s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu

de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24,000 livres, il mourut très-pauvre à Londres, en 1768. Son goût pour la dépense était extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille que des dettes. Ses ouvrages traduits en français par Fresnais, de Bonnay et Salaville ont été publiés par Bastien, 1803, 6 vol. in-8, et plusieurs fois depuis. On avait déjà donné séparément *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolités, de sentiments romanesques, mous et lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage : et *La vie et les opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron.

STÉSICHORE, poète grec d'Himère, ville de Sicile, né vers l'an 556 avant J.-C. fut, dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta et fixa la manière de la danse au son des instruments ou du chœur sur le théâtre : il s'appelait auparavant *Tisias*. Il se distingua dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élévation du poème épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein et majestueux : *Stesichori graves camenæ*. Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux : l'*Homme et le Cheval*, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, et il réussit. On lui attribue l'invention de l'*épithalame* ou *chant nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragments. Ils ont été recueillis par J.-A. Suchfort, et publiés à Goettingue, en 1771, in-4. Les savants les lisent avec plaisir.

STEUCUS ou STEUCO (Augustin), surnommé EUGUBINUS, parce qu'il était né à Gubbio (Eugubium), dans l'Ombrie, en 1496 : il se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, devint garde de la bibliothèque apostolique, et évêque de Kisamo, en Candie. Il mourut à Venise, en 1549. On a de lui des *Notes* sur le Pentateuque, des *Commentaires* sur 47 psaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Paris 1577, et à Venise, 1591, 3 vol. in-fol.

STÉVART (Pierre), natif de Liége, enseigna la théologie à Ingolstadt, et y fut fait curé; emploi qu'il remplit très-longtemps avec beaucoup de zèle. Il devint ensuite chanoine de l'église de Liége, et grand-vicaire. Foppens, dans la *Bibliotheca belgica*, et les lexicographes, se trompent sur l'année de la mort et sur l'âge de Stévart. Il est prouvé, par le monument sépulcral qui est dans l'église de Sainte-Walburge (couvent de religieuses, et paroisse en même temps, dont il est le fondateur), qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur plusieurs *Epîtres* de saint Paul; une *Apologie des jésuites*, contre Lyserus, Ingolstadt, 1575; une *Edition* de quatre livres de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs, avec des notes, 1608, in-4, et dans la Bibliothèque des Pères; Recueil de dix-sept auteurs tant grecs que latins qui fait le septième tome des *Antiquæ lectiones* de Canisius. Ce recueil avait été publié à Ingolstadt, en 1616, in-4; *Manière de louer Dieu par les psaumes*; *Commentaire* sur la *Vie* de sainte Walburge, 1616, in-4.

STEVIN (Simon), mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui : un *Traité de statique*, Leyde, 1586, in-4, en flamand. A la tête de cet ouvrage, il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande, française, etc., dérivent du flamand, qui est, selon lui, la langue celtique, et dès lors la plus ancienne des langues. Il est certain qu'elle contient des mots qui paraissent avoir passé de là dans les idiomes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, et même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins, avec Goropius, que ç'a été la langue de nos premiers parents. Stevin était un homme très-instruit et d'un bon jugement : sa *Statique* est très-estimée; Des *Problèmes géométriques*, 1585, in-4; *Méthode de fortifier les places*, 1594, in-4; un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, sous le titre : *De portuum investigandorum ratione*, 1599, et un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willeb. Snellius, et imprimés à Amsterdam, 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde, 1605, 2 vol. in-fol. On y trouve plusieurs idées utiles.

* STEWART (Dugald), l'un des chefs de l'école philosophique écossaise, né à Edimbourg en 1753, était le plus jeune fils de Matthieu Stewart, successeur du célèbre Maclaurin dans la chaire de mathématiques à l'université de cette ville. Il fit de grands progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale, qu'il étudia sous Adam Ferguson et Thomas Reid (*voy.* ces noms). A 21 ans, il fut jugé capable de succéder à son père comme professeur de mathématiques. En 1778 il remplaça Ferguson, pendant son voyage en Amérique, et donna dans le même temps deux cours, l'un d'astronomie et l'autre de métaphysique. En 1785 il fut appelé définitivement à remplacer Ferguson à qui sa santé ne permettait pas de continuer ses leçons. Bien que dès l'année 1800 il eût réuni à son cours de morale des leçons d'économie politique, et que souvent il eût suppléé ses collègues dans leurs divers enseignements, il sut cependant trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, qui la plupart ont été traduits en français. Il mourut au milieu de ses utiles occupations le 11 juin 1828. Disciple et continuateur de Reid, Smith et Ferguson, c'est un des philosophes qui ont le plus honoré l'école écossaise, et de tous, sans contredit, celui qui a le mieux mérité de la psychologie. Ses principaux ouvrages sont : *Essais philosophiques*, trad. en franç. par Ch. Huré, 1828, in-8; il y combat le système de Locke (*voy.* ce nom), qui ne conduit cependant pas fatalement, ainsi qu'on l'a dit, au matérialisme; *Philosophie de l'esprit humain*, trad. par Prévost de Genève, 1808-26, 3 vol. in-8, après avoir tenté l'analyse de plusieurs facultés importantes trop négligées par Reid, il établit enfin la nouvelle logique; *Esquisses de philosophie morale*,

trad. par Jouffroy, 1826, in-8; *Histoire abrégée des sciences métaphysique, morale et politique, depuis la renaissance des lettres*, trad. en franç. par Buchon, 1820-23, 3 vol. in-8; *Essais sur Robertson et Reid*, 1796, in-8; *Eloge historique d'Adam Smith*, dont il a donné les *Œuvres* complètes. La philosophie écossaise, introduite en France par Royer-Collard (*voy.* ce nom), jugée maintenant par ses résultats, a été reconnue insuffisante pour expliquer la morale, et, si elle a mis plus de lumière dans la métaphysique, elle l'a dû à sa méthode d'observation et d'analyse qui fait à peu près son seul mérite.

STEYAERT (Martin), célèbre docteur de Louvain, et l'un des plus savants théologiens du XVII[e] siècle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, dans le diocèse de Gand, fut député à Rome, par sa faculté, en 1677, avec François Viane et Chr. Lupus. Il s'acquit l'estime d'Innocent XI et des cardinaux, et fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain, en 1682, il y rendit compte de sa mission dans un discours public. Son amour pour le travail et ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du collége de Baïus, puis du grand collége, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, et conservateur des priviléges de l'université. Il mourut le 17 avril 1701. Ce savant ne possédait pas seulement la théologie, mais il était versé dans les belles-lettres, les langues, l'histoire, etc. Il avait une mémoire prodigieuse. Toute sa bibliothèque consistait en une Bible, la Somme de saint Thomas, les commentaires de Sylvius et de Wiggers, et le Bréviaire romain. Cependant dans ses harangues et ses écrits il répandait tant d'érudition, qu'on aurait dit qu'il avait sous les yeux les monuments de toutes les sciences. Il fut toujours l'ennemi déclaré des novateurs, et montra constamment le plus grand respect et la plus grande soumission pour les décisions du saint Siége. S'il se déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zèle contre ceux qui imposent, comme les pharisiens, des *charges insupportables* aux infidèles, *et évitent de les toucher du bout des doigts*. Il n'épargna pas les Arnauld, les Quesnel, etc., qui tâchèrent en vain de le perdre de réputation. *A quibus*, dit Foppens, *indecoro pulvere sordidis* (*pro more omnium veterum hæreticorum*) *conviciorum, calumniarum, aliorumque hujusmodi atræ bilis sputamentorum plaustris obrutus fuit*. Sa charité pour les pauvres était admirable; il leur distribuait tous les ans les revenus de ses emplois, et par son testament il leur légua le peu qui lui restait. Ses *Œuvres* ont été recueillies Louvain, 1703, 6 vol. in-8. On y distingue: *Annotationes in propositiones damnatas*; *Positiones de pontifice ejusque auctoritate contra obtrectatorem Gallum*; *Polemica varia, orationes, epistolæ*; *Theses sabbatinæ*; *D. Prosperi carmen*. De ingratis *notis illustratum*; *Theologiæ practicæ aphorismi*. Cet ouvrage, qui est le plus considérable de ceux de Steyaert, est écrit d'un style énergique et original, et renferme la substance de toute la théologie pratique. Dans ses ouvrages polémiques, il réfute plusieurs écrits que les jansénistes lui adressèrent; mais ces écrits se multiplièrent tellement, qu'il ne put suffire. *Non mihi*, dit-il, *si linguæ centum sint, oraque centum non si ducentæ manus, sufficiam hodie ad respondendum legioni hominum solita charitate sua undique in me insurgentium : quanto minus sufficiam tantis nunc distentus occupationibus aliis, et in valetudine non admodum firma?* Ces raisons l'empêchèrent de répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*. Il se contenta d'y opposer : *Epistola commissariorum in causa celebri Montensi de sedandis Ecclesiæ belgicæ turbis*, etc., qui se trouve dans la collection de ses *Œuvres*. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome, du 3 mars 1705, qui les condamne.

STICKER (Urbain de), jésuite, né à Dunkerque en 1717, travaillait aux *Acta sanctorum*, et faisait espérer qu'il enrichirait cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 25 octobre 1753.

* STICOTTI (Antoine), fils d'un acteur de la comédie italienne, suivit l'état de son père, cultiva la littérature avec assez de succès, et mourut vers 1777. Outre plusieurs pièces qu'il composa pour son théâtre, on a de lui : *Garrik*, ou *les Acteurs anglais, contenant des observations sur l'art dramatique*, Paris, 1769, in-8; *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral et physique*, Paris, 1770, 5 vol. in-8; *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, publié par Sabathier de Castres; 2[e] édit., Paris, 1777, 2 vol. in-8.

STIFELS (Michel), ministre protestant et mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iéna, à 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique* que par sa fureur de faire le prophète. Il prédit que la fin du monde arriverait en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction.

STIGLIANI (Thomas), poète italien et chevalier de Malte, natif de Matera dans le royaume de Naples, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Les premiers sont très-médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont : des *Lettres*, Rome, 1661, in-12; *Arte del verso italiano*, Rome, 1658, in-8. C'est une poétique qui eut du succès; *Rime*, Venise, 1601, in-16, et 1605, in-12; *Le Nouveau Monde*, poème, Rome, 1628, in-12.

STILICON (Flavius, Stilico ou Stilicho), Vandale, général de l'empereur Théodose le Grand, et ministre tout-puissant sous le faible Honorius, épousa Serène, nièce de Théodose et fille de son frère. Quelque temps après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, et Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, et Stilicon au second. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageait depuis longtemps la Thrace, la Grèce et les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir; mais Stilicon priva l'empire du fruit de la victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec

Alaric, et le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime : il forma le dessein de détrôner Honorius, et de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains, de prendre les armes, et leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, et fut secondé par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrètes que Stilicon avait entretenues avec les barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius, l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher et Serène sa femme furent étranglés quelque temps après. Voltaire a prétendu qu'il était innocent. Stilicon réprima, dit on, l'idolâtrie qui avait relevé la tête sous l'usurpateur Eugène; mais il flotta toute la vie entre deux cultes, le paganisme et le christianisme. Il est certain qu'il fit élever son fils Eucherius dans les maximes du premier. Claudien a fait l'*Eloge* de Stilicon, *De laudibus Stiliconis*. Nous avons une *tragédie* qui porte le nom de ce général, par Thomas Corneille.

STILLINGFLEET (Edouard), théologien anglais, naquit en 1635, à Cranbourn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de Saint-André, et peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcester, et le roi Guillaume III le chargea de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-fol. On estime surtout ses *Origines britannicæ*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avait avancé qu'on ne pouvait prouver l'immortalité de l'âme que par l'Ecriture. On a une traduction française du traité intitulé : *Si un protestant, laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine?* dans lequel il soutient l'affirmative comme les autres docteurs protestants, consultés par Henri IV, par Elizabeth de Wolfenbuttel, etc. Ce théologien mourut à Westminster, en 1699, dans la 64e année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare, vers l'an 306 avant J.-C., s'insinuait si adroitement dans l'esprit de ses élèves, que les jeunes philosophes quittaient leurs maitres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompait la jeunesse : *Qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste!* faisant allusion non-seulement aux paralogismes et aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que saint Paul (*Rom.* 1.) leur reproche à tous en général, et que divers historiens nous apprennent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisait une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Démétrius Poliorcètes, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avait rien perdu dans la prise de la ville? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avait des sentiments fort équivoques sur la divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athènes, où il avait dit que la statue de Minerve n'était pas un dieu : mais il s'excusa, en disant *que ce n'était pas un dieu, mais une déesse* : justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime saint Paul, *tenaient la vérité captive*, et qui ayant assez de lumières pour connaître le vrai Dieu, n'osaient point renier, au moins d'une manière ferme et persévérante, des divinités factices et ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve, contre Voltaire et quelques critiques superficiels, que les païens regardaient les statues comme des divinités; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une manière bien plus simple.

STILTING (Jean), né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des hagiographes d'Anvers, et enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célèbre collection des *Acta sanctorum*. On distingue surtout son *Apologie de saint Jérôme*. Il mourut en 1762.

STIMMER (Tobie), peintre et graveur du XVIe siècle, était de Schaffouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Francfort. On a de lui un grand nombre d'estampes sur bois. Le célèbre Rubens faisait grand cas d'une suite de figures, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOA. *Voy.* QUINZANO.

STOBEE (Jean), auteur grec de la fin du IVe et du commencement du Ve siècle, tire sans doute son nom de Stobi où l'on suppose qu'il était né. On ne sait absolument rien sur sa personne ni sur sa vie. Il avait composé divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliothèque*. Nous n'avons de lui que ses *Collectanea sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, et, parmi les fragments que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poètes et philosophes : mais il en est aussi beaucoup de supposés qui lui ont été faussement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou Recueils sur les matières de physique, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvaient en 1555 en Italie, chez le cardinal *Rodolfo di Vincenza*. Nous recommandons à ceux qui voudront consulter les fragments de Stobée, l'édition des *Eclogæ* de Héeren de Gœttingue, 1792-1801, 4 part. in-8, et le *Florilegium* de Th. Gaisford, avec *Notes* et *supplément*, à l'imprimerie de Clarendon (Oxford), 1822, 4 vol. in-8.

STOCK (saint Simon), général de l'ordre des carmes, était du pays de Kent, en Angleterre, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* et publié de sages règlements pour son ordre. Ses confrères ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge lui donna le scapulaire comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portaient. J. Launoy publia une dissertation, en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement

sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoît XIV (*De canonis.*, tom. 4, part. 2, cap. 9, page 74), et par le P. Cosme de Villiers (*Biblioth. carmel.*, t. 2, p. 753), qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des carmes. Il y en a un entre autres de Pierre Swaynton, compagnon et directeur du saint, et qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum*, Op., t. 7. L'office et la fête du scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le saint Siége comme n'ayant rien d'opposé à la foi des chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge, car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbation; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoît XIV, etc. Quant à la bulle sabbathine, *voy.* JEAN XXII.

STOCK (Christian), né à Camburg en 1672, fut professeur à Iéna en 1717, et mourut en 1733, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont: *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus; Clavis linguæ sanctæ veteris Testamenti*; c'est un dictionnaire hébreu; *Clavis linguæ novi Testamenti*; c'est un bon dictionnaire grec; *Interpres græcus; Litterator græcus; Historia passionis Christi; Lexicon homileticum.*

* STOCKLER (François de BORGIA GARÇAO), baron de Lavilla de Praïa, lieutenant-général, né à Lisbonne en 1759, fut un des premiers élèves de l'académie royale de la marine fondée en 1779; il passa ensuite à l'académie royale de Coïmbre, devint professeur de mathématiques à l'académie de la marine, et remplit cette place avec tant de distinction qu'il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, dont il devint plus tard secrétaire. Quelque temps après, il entra dans l'administration, et occupa des places importantes qui ne lui firent point oublier ses travaux scientifiques et littéraires. Il prit une part active aux opérations de la junte chargée de la rédaction d'un nouveau code militaire. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et notamment de la société royale de Londres et de la société philosophique de Philadelphie. Il mourut le 6 mars 1829, dans les Algarves. Nous citerons de lui: *Traité élémentaire de la méthode des limites; Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs; Eloges historiques; Poésies lyriques*, Londres; *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819; *Traité sur la méthode inverse des limites*, ou *Théorie générale du développement des fonctions logarithmiques*, Lisbonne, 1824; *Eléments du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

STOCKMANS (Pierre), jurisconsulte, né à Anvers en 1608, enseigna successivement le grec et le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit le fit élever à la charge de conseiller à la cour souveraine de Brabant en 1645, et à différents emplois honorables. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, et mourut à Bruxelles, le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent avec raison comme un de leurs meilleurs jurisconsultes, et son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *Œuvres*, qui avaient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles, 1686-1700, 2 part. in-4.

STOFFLER ou STŒFFLER (Jean), en latin *Stofflerinus*, né à Justingen, dans la Souabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubingen, et s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau; mais heureusement on n'en fut pas affligé, et l'astrologue reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. Il réussit en annonçant son genre de mort, et en disant qu'il périrait d'une chute. S'étant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citait en sa faveur, il attira en même temps une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1531. On a de lui divers ouvrages de mathématiques et d'astrologie.

* STOFFLET (Nicolas), général vendéen, né en 1751, fils d'un meunier de Lunéville, servit 15 ans dans le régiment du Lyonnais, y fut caporal de grenadiers, et eut le bonheur de sauver la vie à son colonel, le comte de Colbert-Maulevrier, qui, par reconnaissance, l'emmena dans ses terres en Anjou, et le fit son garde-chasse. Lors du soulèvement de cette province en 1793, les jeunes gens de Maulevrier le choisirent pour leur chef, et sa troupe s'étant grossie, il se joignit à Cathelineau (*voy.* ce nom, II, 449) pour attaquer Chollet et Vihiers. Il mérita par de nouveaux services d'être nommé major-général de l'armée vendéenne (15 juillet). Seul il conserva de l'ascendant sur ses compagnons dans leurs revers; mais à l'attaque du Mans, le 12 décembre, il donna lui-même l'exemple de la fuite. Après la mort de Larochejacquelein, il s'empara du commandement, remporta différents avantages sur les républicains, et, le 11 mars 1794, fit un arrêté qui déclarait soldats du roi tous les habitants de l'Anjou et du Haut-Poitou, depuis 15 à 50 ans, sous peine de mort. Il consentit à joindre ses forces à celles de Charette, et contribua avec lui à faire fusiller Marigny (*voy.* ce nom); mais il ne tarda pas à se séparer mécontent de son nouvel allié; et, dirigé par les conseils du curé Bernier (*voy.* ce nom, I, 582), parvint à donner à l'insurrection de l'Anjou un caractère imposant. Ses actes d'autorité achevèrent de le brouiller avec Charette, et leur division amena la ruine des royalistes. Quand Charette et Sapinaud eurent traité avec les commissaires de la Convention, Stofflet voulut continuer seul la guerre; mais se voyant abandonné de la plupart de ses officiers, il fut obligé de conclure lui-même la paix. Il paraissait disposé à s'y résigner; mais des envoyés des princes le décidèrent à reprendre les armes. Deux fois il se rapprocha de Charette; mais il ne retrouva plus dans les habitants de l'Anjou les mêmes dispositions à le secon-

der. Enfin il fut pris et traduit devant une commission militaire à Angers. Il mourut avec courage le 23 février 1796, à l'âge de 43 ans. Stofflet, dans l'espace de deux ans, s'était trouvé à cent cinquante affaires. Dépourvu des qualités nécessaires à un commandant en chef, il avait toutes celles d'un partisan.

* STOLBERG-STOLBERG (Frédéric-Léopold, comte de), poète et historien, né le 7 novembre 1750, à Bramstedt, dans le Holstein, d'une illustre famille, fut conduit dès son enfance, par son père, en Danemarck, et, après y avoir commencé ses études, alla les terminer dans les universités de Halle et de Gœttingue. A sa sortie des écoles, il entreprit une traduction en vers de l'Iliade, et un voyage en Suisse et dans une partie de l'Italie avec Gœthe et Lavater, lui fournit des inspirations qui influèrent sans doute sur le développement de son talent naturel. De retour à Copenhague, il y fut fixé par le titre de ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, et par un mariage qu'il contracta en 1782. Il accepta, en 1785, un bailliage dans le pays d'Oldenbourg, dont il prit possession après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788, il se remaria en 1790, à Berlin, où il avait été envoyé par le prince régent de Danemarck, avec une commission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage dans une partie de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile, et en publia une relation curieuse en 4 vol. A son retour, la confiance du prince-évêque de Lubeck le mit à la tête du gouvernement de la principauté; mais au milieu des affaires, il sut encore trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites et publia la traduction des plus sublimes dialogues de Platon. Ce fut après avoir lu et comparé les plus habiles controversistes catholiques et protestants qu'il rentra dans le sein de l'Eglise catholique en 1800. Ses amis, Klopstock, Gleim et Jacobi, que cette démarche indisposa d'abord, finirent par lui rendre leur amitié; mais Voss ne la lui pardonna jamais (*voy.* Voss). Sa conversion lui suscita beaucoup de tracasseries. Un prince lui dit : « Je n'aime pas ceux » qui changent de religion. — Ni moi non plus, » répondit le comte; et si nos ancêtres n'en avaient » pas changé il y a trois siècles, je n'aurais pas été » obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. » Il vint habiter Munster, où il travailla à son *Histoire de la religion de Jésus-Christ*, qu'il conduisit jusqu'au 15e volume. Il mourut dans sa terre de Sundermuhlen, au pays d'Osnabruck, en 1819, peu de jours après avoir fait paraître un opuscule sur l'*Amour de Dieu*. L'*Histoire de la religion chrétienne* de Stolberg, continuée par Fréd. de Kerz, Hambourg, 1807-36, 31 vol. in-8, dont un de tables, est un des plus beaux monuments élevés au christianisme; elle a été traduite en italien par ordre de la cour de Rome, et l'on peut conjecturer qu'elle ne tardera pas à l'être en français. (*Voy.* Senfft-Pilsach, vii, 535.)

* STOLL (Maximilien), l'un des médecins les plus célèbres de l'école de Vienne, né en 1742, à Erzingen, en Souabe, fit une partie de ses études au collége des jésuites de Rotweil, et fut admis en 1761 dans cette compagnie, dont il se retira en 1767, pour se livrer exclusivement à la médecine. C'est surtout à Vienne qu'il se forma d'après les leçons de Haën, qu'il remplaça comme professeur en 1776. Il était grand partisan de l'inoculation, et tous les étés il louait, hors de Vienne, un jardin pour l'y pratiquer plus commodément. Il mourut en 1788. Ses principaux ouvrages sont : *Ratio medendi*, 1777-80, 4 vol. in-8; trad. en français par Mahon, Paris, 1809, 2 vol. in-8; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, in-8; trad. par Mahon et Corvisart, 1801, in-8.

STONE (Edmond), mathématicien écossais, naquit vers l'an 1690, d'un jardinier du duc d'Argyle, qui lui apprit son état. Stone cultiva les champs pendant deux années; mais un sentiment naturel l'entraînait à l'étude, et il nourrissait ce penchant par la lecture des livres qu'il pouvait se procurer. Doué d'un esprit pénétrant, d'une excellente mémoire, et avec une application assidue, il surmonta tous les obstacles, et, sans le secours d'aucun maître, il acquit des connaissances étendues dans les langues latine et française et dans les mathématiques. Il avait fait de tels progrès dans cette science, qu'à l'âge de 18 ans il quitta son état de laboureur, et se mit à enseigner dans les maisons particulières l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre. Le duc d'Argyle ignora qu'il possédait dans son jardin un homme d'un mérite rare, jusqu'à ce qu'il surprit Stone dans sa petite maison, s'occupant d'un commentaire sur un ouvrage de Newton. Il s'intéressa à lui, le tira de son obscurité, lui fit obtenir une chaire, et en même temps une pension. Stone mourut en 1768. Il a laissé : un *Dictionnaire de mathématiques*; un *Traité des fluxions*; plusieurs *ouvrages* sur les sciences exactes.

STORCK (Ambroise), théologien allemand, de l'ordre de Saint-Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons et par ses écrits. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves, et se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence; il mourut à Trèves en 1557. On a de lui un *Traité du sacrifice de la messe*, contre Œcolampade, et un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avait écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, 1534, in-fol. Son style est assez poli.

STOSCH (Guillaume), né à Berlin en 1646, mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia rationis et fidei*, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des sociniens et des athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe Stosch. *Voy.* la fin de l'art. Picart (Bernard).

STOW (Jean), de Londres, où il naquit en 1525, mourut en 1605, et est auteur d'un sommaire des Chroniques d'Angleterre, in-fol., estimé, et d'une *Description de Londres*, in-4, en anglais. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connaître ce qu'était Londres il y a deux siècles.

STOZ (Matthieu), né à Mickenhausen, en Souabe, l'an 1614, entra chez les jésuites, et enseigna 30 ans la philosophie et la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal pœnitentiæ*. Il mourut à Munich le 13 janvier 1678.

STRABON, philosophe, historien et premier géographe de l'antiquité, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissait sous Auguste et sous Tibère, vers l'an 14 de J.-C. Du côté de son père, il était d'une famille *semi-romaine*, comme le dit Maltebrun, peut-être obscure, et attachée à la maison de Pompée-le-Grand, dont il avait été condisciple. Sa mère était, selon lui-même, d'une origine illustre, et avait pour ancêtres des satrapes, des pontifes, etc. Sa famille, qui était riche, lui donna une éducation brillante. Il étudia à Nysa, près Tralles, sous Aristodème; à Amisus dans le Pont, sous Tyrannion; à Séleucie de Cilicie, sous Xénarque. Il s'attacha ensuite aux stoïciens. Il voyagea beaucoup, et parcourut entre autres régions l'Asie-Mineure et le Pont, jusqu'aux frontières de l'Arménie, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Egypte jusqu'aux cataractes, la Grèce et l'Italie. Il séjourna longtemps à Rome, où il obtint des renseignements géographiques sur le reste de l'empire. On croit qu'il mourut vers la 12e année du règne de Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés, comme des *Mémoires historiques*, nous ne possédons plus que sa *Géographie*, qui est en 17 livres. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. Nous citerons les éditions des Aldes, Venise, 1516, in-fol.; celle de Siebenkees, continuée par Tzchucke, Leipsig, 1796-1811, 6 vol. in-8, qui est la plus ample et la mieux pourvue de notes. Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur; il avait voyagé en divers pays pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. La *Géographie* de Strabon a été traduite en latin par Phavorinus et Tifernas, qui publièrent leur traduction avant que le texte grec n'eût paru (1), Rome, Sweinheim et Pannarz, sans date, mais 1469 ou 1470. Il existe une autre traduction latine par Xylander, Bâle, 1571. La géographie de Strabon a été traduite en français par Laporte du Theil, Gosselin, Coray et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. in-4. Les premiers qui aient cité la *Géographie* de Strabon sont Marcien d'Héraclée, Athénée et Harpocration. Sa haute réputation n'a commencé qu'au moyen-âge, et elle devint tellement exclusive, qu'on le désignait simplement sous le nom de *Géographe*.

STRABON, Sicilien, avait, dit-on, une si bonne vue, qu'étant au cap de Massara ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvrait les vaisseaux qui partaient du port de Carthage, en Afrique, et en comptait toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire à 43 lieues environ. Valère Maxime l'appelle *Lyncée*; mais ce Lyncée n'avait probablement pas la faculté qu'on lui attribue, et l'on a vu dans tous les temps des charlataneries de ce genre; cependant l'on n'est pas fondé en physique à nier la possibilité d'une vue si étendue; la nature offre des singularités plus ou moins approchantes de celle-ci.

(1) La première édition du texte grec de Strabon, Venise, Alde, 1516, in-fol., est rare, mais très-incorrecte. L'une des meilleures est celle de Coray, Paris, 1815-19, 4 vol. in-8.

* STRACK (Charles), médecin, né à Mayence en 1722, étudia dans cette ville et ensuite à Paris, à Berlin et à Erfurt, où il reçut le doctorat en 1747. De retour dans sa patrie, il y pratiqua son art avec honneur, et, après y avoir professé la chirurgie, la physiologie, la pathologie, et enfin la chimie, fut chargé de l'organisation de la faculté de médecine, reçut en récompense de ses travaux le titre de conseiller de la cour électorale, et mourut le 10 octobre 1806, à 84 ans. Il avait remporté des prix à l'académie de médecine de Paris, qui l'admit au nombre de ses correspondants, et avait vu également ses travaux couronnés dans les académies de Lyon et de Dijon. Outre un assez grand nombre de thèses et de harangues académiques, on a de lui : *Nova theoria pleuritidis vera, et recta ejusdem medendi ratio*, 1786. Il était membre des académies de Madrid, d'Erfurt et de Giessen, etc.

STRADA (Famien), jésuite romain, né en 1572, mort en 1649, professa longtemps les belles-lettres dans sa société, et se fit un nom par ses connaissances, sa manière d'écrire l'histoire, et surtout par son beau latin. Nous avons de lui l'*Histoire de la guerre des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événements depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une traduction française par du Ryer, Paris, 1652, 2 vol. in-8. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une manière brillante et animée; sa latinité est pure, riche, son style clair, nombreux et coulant. (*Voy.* MAFFÉE.) Il a eu, selon Loiseau (*Histoire des guerres de Flandre*, par Bentivoglio, *Avertissement*, page 18), communication de toutes les pièces originales qui pouvaient servir à sa perfection; Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, et déclare que sa seule crainte d'arrêter trop souvent et désagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Plane ut nisi moram lectori injecturus essem, potuissem (quod interdum facio) ad rerum pleraque adjicere litterarum exemplaria, provocare ad autographorum fidem, factorum enarrationem, signatis veluti tabulis testibusque, conficere.* Quelques critiques lui reprochent des digressions trop longues et trop fréquentes, et de s'appesantir quelquefois sur des minuties; mais comme c'est dans ces endroits mêmes que son style s'élève et se brillante particulièrement, le lecteur ne lui en sait pas mauvais gré. Le cardinal Bentivoglio, qui d'ailleurs rend justice à Strada, lui reproche un genre d'omission importante. « Il » ne parle pas assez, dit-il, de ce qui s'est passé » dans le cabinet. Quoique la guerre soit bien vive, » elle ne laisse pas que de donner bien du temps à » des négociations; les entreprises les plus hardies » sont une suite des résolutions qu'on a prises dans » le conseil; ainsi l'historien doit mettre toute son » application à découvrir les secrets mouvements et » le véritable motif des résolutions importantes qu'on » prend, et en instruire, autant que possible, les

» lecteurs. Cette partie de l'historien qui, en apparence, ne paraît pas considérable, est pourtant » en effet la plus importante. Le récit des escarmouches, des combats, des assauts et des batailles » avec le nombre des morts, les incendies et tous » les autres malheurs qui accompagnent la guerre, » et qui font tant de bruit, divertissent sans doute » bien davantage, et sont bien plus du goût des » jeunes gens et du commun des peuples; mais la » connaissance de la cause qui produit tous ces » désordres plaît bien plus aux personnes savantes » et de bon sens, au jugement et à l'approbation » desquelles l'histoire doit être soumise : de sorte » qu'il paraît que Strada aurait pu rendre son ouvrage bien plus parfait qu'il n'est, s'il eût suivi » ces règles. » Sans déroger à la justesse de cette critique (que Strada cependant ne méritait pas à tous égards), on peut observer que, par un défaut contraire, les écrivains de ce siècle se sont souvent perdus dans l'étude des causes, qu'ils ont soumis l'histoire à la spéculation, et asservi les faits à des intrigues de cour ou à des délibérations de cabinet, qu'ils ont supposées souvent sans preuve et même sans vraisemblance. Les événements sont l'objet propre et direct de l'historien; les ressorts et les causes lui appartiennent sans doute aussi; mais il lui est bien difficile de les connaître, et s'il en parle sans en être foncièrement instruit, il risque d'écrire un roman pour une histoire. La qualité de jésuite qu'avait Strada excita la bile de Scioppius contre son *Histoire* Il en fit une critique qu'il intitula *Infamia Famiani Stradæ*, et dans laquelle il y a plus de fiel que de raison. Il est vrai que Strada n'a point dissimulé les ravages que l'hérésie, unie à la révolte, a causés dans les plus belles et les plus catholiques provinces de l'Europe; mais en cela même il a rempli les fonctions d'historien. S'il a montré quelque penchant pour la nation qui s'efforçait de maintenir le trône et l'autel, est-il en cela plus blâmable que les écrivains hollandais, qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnaissables? L'abbé Mably, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, a parlé de cet élégant et intéressant historien d'une manière qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Galluccio a continué cette *Histoire* (*voy.* GALLUCCIO, IV, 28). On doit aussi à Strada : *Eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA de ROSBERG (Jacques), né à Mantoue, se fit un nom dans le XVIe siècle par son habileté à dessiner des médailles anciennes. Il mourut à Prague en 1588. — Son petit-fils Octavien STRADA hérita des talents de son aïeul. Il a publié les *Vies des empereurs*, depuis Jules César jusqu'à Mathias, avec leurs médailles en 1615, in-fol.

STRADAN (Jean), peintre, né à Bruges en 1536, mourut à Florence vers 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et notamment à Florence, et ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talents. Il avait une riche imagination, et beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnait des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessein lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio à Naples; il a composé aussi plusieurs cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portait à peindre des animaux et à représenter des chasses : ce qu'il a fait en ce genre est parfait. Ses dessins sont d'un fini précieux.

* STRADIVARIUS (Antoine), célèbre facteur d'instruments, né à Crémone vers 1670, fut le dernier et le plus habile élève des Amati, les luthiers les plus renommés de leur temps. Il surpassa ses maîtres, et ses instruments, devenus très-rares, sont recherchés des artistes, qui les ont poussés quelquefois à des prix exhorbitants dans les ventes. Les plus parfaits de ses violons sont ceux qu'il a fabriqués de 1700 à 1722. C'est sous lui que se forma le célèbre Joseph Guarnerius, dont on recherche aussi les violons. Stradivarius mourut, à ce qu'on croit, vers 1728.

* STRAFFORD (Thomas WENTWORTH, comte de), la première des victimes illustres de la révolution d'Angleterre, était né à Londres le 13 avril 1593, d'une famille alliée au sang royal. Après avoir achevé ses études au collége Saint-Jean à Cambridge, il visita l'Europe, et pendant ses voyages s'occupa des objets les plus graves. A son retour, créé chevalier, il fut successivement juge-de-paix et garde des archives du comté d'York; puis représentant du même comté au parlement. Ses talents et son éloquence le portèrent, jeune encore, aux postes les plus honorables. A l'avénement au trône du malheureux Charles Ier, il fut écarté du parlement par sa nomination à la place de grand schérif du comté d'York; et peu de temps après il reçut l'ordre de se démettre de sa charge de garde des archives. Un impôt illégal ayant été établi par la cour, son refus de l'acquitter le fit emprisonner puis exiler. Rappelé au parlement en 1628, il proposa dans cette mémorable session et fit sanctionner la pétition des droits; mais dès qu'il s'aperçut que les puritains en voulaient à l'autorité royale, il rompit avec eux et combattit leurs projets en les dévoilant. Charles Ier, après la mort du duc de Buckingham, son ministre et son favori, ayant besoin d'un homme courageux et habile, le remplaça par Wentworth. Il espérait, en choisissant pour ministre un des chefs du parti populaire, se rendre ce parti favorable. Wentworth, qui s'était fortement prononcé contre toutes les entreprises de la couronne, aussitôt que le roi mit en lui sa confiance, se dévoua entièrement à sa cause. Nommé gouverneur de l'Irlande (1632), il encouragea l'agriculture, l'industrie, augmenta les ressources, rendit la marine plus forte qu'elle ne l'était auparavant, sut toujours concilier le bien des sujets avec les intérêts de la couronne, et il acquit ainsi des droits à la reconnaissance publique et à celle de son souverain. Si, dans cette charge importante et difficile, Strafford montra un peu de fierté, il s'y fit remarquer encore davantage par l'énergie de son caractère, la sagesse de son administration et son assiduité au travail. Il répétait souvent à Charles Ier cette sage

maxime : « Si quelquefois la nécessité oblige les » souverains à violer les lois, on doit user de cette » licence avec une extrême réserve ; et, aussitôt » qu'il est possible, on doit faire réparation aux » lois, pour tout ce qu'elles ont pu souffrir de ce » dangereux exemple. » Cependant, tandis que son mérite et le poste qu'il occupait excitait contre lui la malveillance des jaloux, le parti auquel il avait appartenu ne pouvait lui pardonner sa défection. Un des chefs les plus influents du parti populaire, l'audacieux Pym, l'entendant se justifier de son changement : « Non, non, lui répondit-il en » l'interrompant, ne prenez pas cette peine ; vous » nous avez abandonnés ; mais je ne vous quitterai » pas tant que vous aurez la tête sur les épaules » (*till your head be on your shoulders*). » Strafford opposait aux efforts redoublés de ses ennemis la vigueur de son administration, sa fermeté et des mesures nécessaires de rigueur, qui maintenaient quelque reste de pouvoir entre les mains du faible Charles Ier. Mais tous ces moyens n'étaient pas assez efficaces pour empêcher les progrès des communes, qui tiraient parti de toutes les circonstances, et qui, se sentant assez fortes par l'appui de l'opinion publique, se déterminèrent à attaquer ouvertement le ministre. Celui-ci voyant approcher l'orage, voulait donner sa démission ; mais Charles Ier le retint, l'assurant qu'il le défendrait, et que le parlement ne toucherait pas un cheveu de sa tête. Cette promesse aurait dû être sacrée ; cependant la timidité naturelle du roi, encore plus que les circonstances, en empêcha l'effet. Les communes, dans une séance secrète, mirent en accusation le comte de Strafford. L'acte fut envoyé à la chambre des pairs, où Strafford se vit aussitôt arrêté. Les communes, voulant intéresser toute la nation à ce procès, lui donnèrent le plus grand appareil ; il dura quatre mois. On avait recherché dans les trois royaumes des témoins à charge, pour lesquels on éleva un grand amphithéâtre vis-à-vis le siége des juges ; on dressa une tribune pour le roi et la reine, qui assistèrent à toutes les séances ; elles durèrent dix-huit jours. L'accusation, préparée depuis longtemps, fut présentée avec une astucieuse finesse, dans laquelle il était aisé de voir la haine qui la dirigeait. Strafford parla devant ses juges avec le calme du vrai courage et la circonspection que ces moments critiques exigeaient. S'entendant reprocher quelques actes arbitraires que la coutume ou l'intérêt de l'état justifiait, il répondit : « Si vous » examinez les ministres du roi dans les plus menus » détails, et si pour de légères fautes vous les sou- » mettez à des peines rigoureuses, les affaires pu- » bliques seront abandonnées. L'homme sage qui » aura une fortune ou une réputation à perdre ne » voudra pas s'engager en des peines si terribles » pour des choses de si peu de conséquence. » Pendant la durée de ce procès, le roi ne s'aperçut jamais du danger qui l'environnait lui-même en voyant attaquer son ministre, par la seule raison qu'il avait mérité sa confiance et défendu ses intérêts : il ne présageait pas que la perte du comte de Strafford donnant plus d'audace aux factieux, entraînerait la sienne au moment où l'effervescence des esprits était presque arrivée à son comble. Cependant les ennemis de Strafford ne purent le faire condamner, par des voies légales, sur leur accusation. Les communes dressèrent alors un *bill d'attainder*, décret arbitraire et qui signifie arrêt de proscription fondé sur la conviction des crimes attribués à l'accusé. Ce bill trouva néanmoins 59 opposants ; mais les autres membres firent agir les chefs populaires, et on entendit les orateurs des *puritains*, déclamer sur la nécessité de punir les grands coupables. En même temps, pour mieux effrayer le roi, on excita la populace ; et 6,000 hommes armés d'épées, de pioches et de bâtons, vinrent en foule assiéger les salles du parlement. Les pairs qui avaient paru chanceler, et les 59 opposants au bill, furent exposés aux menaces et aux insultes des factieux ; les noms des premiers furent affichés dans les rues avec l'épithète de *straffordiens*, ce qui, en rigueur, voulait dire *royalistes*. Effrayés, ils n'osèrent plus, en grande partie, occuper leur siége pendant la continuation du procès. Quand le bill d'*attainder* fut discuté, il ne s'en trouva dans la chambre que 45, et il n'y en eut que 19 qui osèrent s'y opposer. La majorité fut donc contre Strafford, qu'on condamna à perdre la tête ; mais il fallait encore le consentement du roi. Il sembla balancer ; alors des groupes se dirigèrent vers son palais, et demandèrent à grands cris la mort du malheureux ministre. La reine, épouvantée, pressait Charles Ier de céder ; le monarque résistait encore. Strafford lui écrivit de sa prison pour le prier de lui laisser subir son sort : cette générosité aurait dû éveiller la justice de son souverain, lui rappeler sa promesse, l'engager à défendre celui qui se sacrifiait pour sa cause, et à ne pas donner à la populace ni aux communes déjà si puissantes, un triomphe qui les élevait sur les débris de son autorité ; mais Charles Ier, prince humain et bienfaisant, était faible et sans caractère. Conseillers, juges, prélats, par corruption, par ambition, par terreur, tout se réunit pour lui arracher son assentiment au bill meurtrier. Ces évêques anglicans, qui reprochaient tant à l'église romaine ses distinctions jésuitiques et sa morale perverse, établirent disertement « qu'il » y avait deux consciences ; que la conscience pu- » blique du roi non-seulement l'excusait, mais l'o- » bligeait de faire ce qui était contre la conscience » privée de l'homme ; qu'enfin la question n'était » pas si le roi devait sauver ou non le comte de » Strafford, mais si le roi devait livrer sa famille et » son royaume à une ruine certaine. » Il abandonna donc Strafford, et signa le funeste décret. Ce dernier entendit son arrêt avec un sangfroid et un courage qu'il ne démentit pas dans ses derniers moments. Avant de poser sa tête sur le billot : « Je vais, » dit-il, reposer aussi volontiers ma tête que je » l'eusse fait pour dormir... Je crains que ce soit un » mauvais présage pour la réforme qu'on projette » dans l'état, que de commencer par l'effusion du » sang innocent. » Il fut décapité le 15 mai 1641, à 48 ans. Charles Ier regretta toujours Strafford : se reprocha sa mort jusques sur l'échafaud, et il reconnut alors qu'elle avait été l'avant-coureur de la sienne. La mémoire de ce ministre fut ré-

habilitée sous Charles II, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Les historiens ont parlé différemment de Strafford; mais la plupart lui accordent de grands talents pour gouverner. Madame Macaulay pousse son injustice jusqu'à ne trouver rien à reprocher à son procès ni au bill arbitraire d'*attainder*: les ennemis personnels de Strafford n'auraient pu s'exprimer contre lui avec plus de prévention et d'amertume. Rapin Thoyras parle de lui d'après les mêmes principes. Millot, tout en rendant justice à son mérite, ne le trouve cependant pas exempt de reproches. Hume, d'un autre côté, semble défendre la cause de Strafford avec un zèle qui n'est pas toujours impartial. Parmi tous ces écrivains, le témoignage de Withlocke devient irrécusable, puisqu'il présida la commission chargée de diriger l'accusation contre ce ministre; il dit, entre autres choses: « Jamais homme ne » joua un si beau rôle sur un tel théâtre avec plus » de constance, d'éloquence, de raison, de juge- » ment et de modération, et même avec plus de » grâce dans ses discours et sa contenance, que ce » grand et excellent personnage... Il toucha de *re-* » *mords* et de pitié tous les assistants, à l'exception » d'un petit nombre..... etc. » Dans les circonstances difficiles où se trouvait le comte de Strafford, c'est-à-dire entre un monarque faible et un parti puissant, déjà son ennemi particulier, il était presque inévitable qu'il ne commît quelques légères fautes; mais il se montra le plus solide appui de l'autorité royale au moment où tout la portait à son déclin; il ne démentit jamais, pour la défense de son maître, ni son zèle ni sa fermeté; il sut, tant qu'il fut en place, éloigner l'orage qui finit par tout dévorer; et sa mort entraînant celle de Charles Ier, fut une des principales causes du bouleversement total de l'Angleterre. La *Vie* de lord Strafford a été écrite en anglais par le chevalier Ratcliffe, son ami, et de nos jours, par Mac-Diarmid. *Voy.* les *Quatre Stuarts* de Châteaubriand. Lally-Tolendal a donné: *Essai sur la vie de T. Wenthworth, comte de Strafford*, 2e édit., 1814, in-8, et une tragédie dont Strafford est le héros, imprimée mais non représentée.

* STRAMBI (Vincent-Marie), né en 1745 à Civita-Vecchia, prit de bonne heure l'habit de Saint-Dominique, puis s'attacha au vénérable Paul de la Croix, fondateur des *Passionistes*, dont plus tard il écrivit la *vie*, et qu'il contribua, comme postulateur, à faire béatifier. Nommé en 1801, par Pie VII, évêque de Macerata et de Tolentino, il ne quitta qu'à regret la vie cénobitique. Le nouveau prélat signala son zèle par diverses fondations, notamment d'une maison de filles repenties et d'une école de jeunes filles, où il se plaisait à voir pratiquer les exercices de l'institut des *Passionistes*. Vers l'époque des persécutions que Pie VII eut à essuyer de Napoléon, Strambi fut exilé à Novare, puis à Milan; il ne rentra que beaucoup plus tard au milieu de ses ouailles, et fit enfin agréer sa démission par Léon XII qui lui accorda l'insigne honneur de le loger au palais Quirinal. C'est là qu'expira Strambi, le 2 janvier 1825. Les plus considérables d'entre ses ouvrages, tous écrits en italien, sont; *La vie de Paul de la Croix*, Macerata, 1805, 3 vol.; *Un traité des trésors que nous avons en Jésus-Christ notre Sauveur, et des mystères de sa passion et de sa mort, source de tout bien*; et *des exercices et mouvements pieux vers le sang de Jésus-Christ, avec une manière d'entendre la messe*, 1813. On a deux *Notices sur Strambi*, l'une, en italien, publiée à Milan par le chanoine Rudoni; l'autre, en latin, à Macerata, par M. Ferrucci.

* STRANGE (Robert), célèbre graveur, né en 1725, dans une des îles Orcades, après avoir essayé divers états étudia le dessin sans maître, et se rendit à Edimbourg, où il présenta ses ouvrages au graveur Richard Cooper, qui les approuva, et lui donna des leçons pendant six ans. En 1745, il prit parti pour le prince Edouard, et servit dans ses armées jusqu'à la bataille de Culloden (1746), qui détruisit toutes les espérances de ce prince. Après l'amnistie, il vint à Londres, et en 1748 il passa à Rouen, où il prit des leçons d'anatomie de Lecat, et de dessin de Descamps. S'étant rendu à Paris en 1749, il apprit l'usage de la pointe sèche de Lebas, et parvint à surpasser son maître. Il retourna à Londres en 1750; dix ans après, il voyagea en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre, et en 1765 il se fixa décidément à Londres où il mourut en juillet 1792, à 67 ans. Strange était des académies de peinture de Paris, Florence, Bologne, Parme, etc. Il avait été créé chevalier par George III en 1787. L'Œuvre de cet artiste se compose de 49 pièces, le *Catalogue* en a été publié par M. Ch. le Blanc, Paris, 1828, in-8; nous ne citerons que les plus remarquables: *Charles Ier* et *la reine Henriette*, d'après van Dyck; l'*Apothéose des deux enfants de George Ier*, d'après West; *Cléopâtre*, *Vénus*, *Cupidon endormi*, d'après le Guide; *Bélisaire*, de Salvator-Rosa; *sainte Agnès*, du Dominiquin; *sainte Cécile*, de Carle Maratte; la *Madeleine* et *saint Jérôme*, du Corrége; la *Maîtresse et l'Enfant*, du Parmesan; *Danaé*, *Vénus et Adonis*, du Titien; *Abraham renvoyant Agar*; *Esther devant Assuérus*; la *Mort de Didon*, du Guerchin; l'*Amour en méditation*, de Scidoni; *saint Jean enfant*, de Murillo; *le portrait de Raphaël*, d'après lui-même. Mercier de Saint-Leger a publié une *Notice* sur cet artiste dans le *Magasin encyclop.*, 1795, tome 1er, 220-29.

STRAPAROLA de CARAVAGE (Jean-François), auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Boccace. Cet auteur vivait dans le XVIe siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre: *le Piacevoli notti*, Venise, 1550-54, 2 vol. in-8. Ce recueil contient 13 *nouvelles*, qu'il appelle agréables, et que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau et Larivey perdirent leur temps à les traduire en français. On en a fait plusieurs éditions; mais dans quelques-unes on a retranché les sottises les plus grossières de l'auteur.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J.-C. Son application à la recherche des secrets de la nature le fit surnommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudiait. Ce

philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolémée Philadelphe, qui le combla de bienfaits. Il avait fait des Traités de *la royauté*, de la *justice*, du *bien*, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et qui, sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étaient que des mots sans choses. Diogène Laerce, dans ses *Vies des philosophes*, a donné les titres de ses nombreux ouvrages. Brucker a rassemblé dans son *Histoire de la philosophie* tout ce qu'on sait de Straton, et diverses *Maximes* de ce philosophe extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée.

STRÉBÉE (Jacques-Louis), de Reims, habile dans le grec et dans le latin, mort vers 1550, est connu par une *Version latine*, des *Morales*, des *Économiques* et des *Politiques* d'Aristote, 1556, in-8, aussi élégante que fidèle, et par un traité *De electione, oratione et collocatione verborum*, Lyon, 1541, in-4.

STREIN (Richard), *Strenius*, baron de Schwarzenau en Autriche, conseiller bibliothécaire et surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, et a laissé quelques ouvrages : un traité *De gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-fol., où il a éclairci les antiquités romaines ; des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Cette liberté devait, selon ses vues, conduire à professer le protestantisme, qu'il avait lui-même embrassé. *Commonitorium de Roberti Bellarmini scriptis atque libris*. C'est un nain qui combat un géant ; car la théologie n'était point du tout l'affaire de l'auteur.

STREITHAGEN (André), né à Merzenhauss, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école et de l'orgue du collége des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages ignorés. — Pierre STREITHAGEN, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1595, s'appliqua aux belles-lettres et à la musique, comme son père. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Cranenbourg dans le duché de Clèves, et à Wassenberg. Il était encore vivant en 1670. Nous avons de lui : *Vita sancti Hilarionis*, en vers avec des notes; *Eburo, sive Panegyricus historico-poeticus in civitatem Leodiensem*, Liége, 1632, in-4; *Somnium sive Poema in Ruram* (Roër), rivière du duché de Juliers, dans les *Annales Cliviæ*, et grand nombre de pièces de vers ; *Successio principum Juliæ, Cliviæ, Montium*, etc., Dusseldorf, 1629, in-4. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre Streithagen avec un autre du même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue réformée à Emmerick, puis prédicateur et conseiller de Frédéric V, électeur palatin, et ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant : *Florus christianus, sive Historiarum de rebus christianæ religionis libri IV*, Cologne, 1640, in-8. La haine contre l'Eglise catholique s'y montre à découvert. *Novus homo, sive de Regeneratione tractatus*, etc.

STRIGELIUS (Victorinus), né à Kauffbeuren dans la Souabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, et eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce temps, il ne cessa d'être en butte aux théologiens protestants, qui le firent mettre en prison en 1559, d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie et la logique à Leipsig ; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons. Il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, et y mourut en 1569, à 45 ans. On a de lui des *Notes* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et sur d'autres ouvrages, où il ne fait pas difficulté de s'éloigner des sentiments de ceux de sa communion.

STROBELBERGER (Jean-Etienne), de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, et mourut peu après, l'an 1630. On lui doit : *Galliæ politico-medica descriptio*, Iéna, 1620, in-16, et 1621, in-12. C'est une description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, etc., de la France, mais elle est très-superficielle ; *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une histoire de l'université de Montpellier et des professeurs qui s'y sont distingués. Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI (Titus Vespasien et Hercule), père et fils, deux poëtes latins de Ferrare, ont laissé des *Elégies* et d'autres poésies latines, d'un style pur et agréable. Titus, né en 1422, mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, né en 1471, fut tué par un rival en 1508. Ils avaient l'un et l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8.

STROZZI (Philippe), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, où il naquit en 1488. Il était sénateur et fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis, duc de Florence. (*Voy.* ALEXANDRE.) Après la mort de ce prince, le duc Côme, son successeur (*voy.* ce nom), poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se mit pour lors à la tête de 2000 fantassins, se retira dans un château, qui bientôt fut assiégé et pris. Fait prisonnier, il se donna lui-même la mort en 1538. Requier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, 1764, in-12. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. — Son fils, Laurent STROZZI, fut cardinal et archevêque d'Aix, et mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, Pierre STROZZI, se distingua par les armes. Il contribua, l'an 1536, à faire lever le siége de Turin aux impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo, en Toscane, où fut pris Philippe son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, et y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François Ier et Charles-Quint, il se trouva en 1543 au siége et à la prise de Luxembourg par les Français, fut battu en 1544 par les Impériaux près de Serravalle, sur la frontière de l'état de Gènes, et commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Marignan, et fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas

moins la même année le bâton de maréchal de France, et fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siége de Thionville, à l'âge de 50 ans. — Léon STROZZI, frère de celui-ci, et fils de Philippe, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnaissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane. — Philippe STROZZI, neveu de celui-ci et fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, et eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582, avec une armée navale, au secours de don Antoine, soi-disant roi de Portugal (*voy.* ce nom), il fut entièrement défait le 26 juillet de la même année, par le marquis de Santa-Cruz, grièvement blessé, et jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espèce de roman, où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI (Cyriaco), philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1565, à 61 ans. On a de lui un 9e et un 10e livre, en grec et en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés *de la République*; il a bien pris l'esprit de ces anciens philosophes, et l'imitateur égale quelquefois son modèle. — Laurence STROZZI, sa sœur, née au château de Cappalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591 religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. Sans songer à devenir une savante, elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, surtout la grecque et la latine, et devint habile dans plusieurs sciences. Nous avons d'elle un livre d'*Hymnes* et d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'Eglise célèbre, Parme, 1601, in-8. Cet ouvrage a été traduit en vers français par Simon-Georges Pavillon,

STROZZI (Jules), né à Venise en 1583, se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut l'an 1660, après avoir donné un beau poème sur l'origine de sa ville natale. Il parut sous ce titre : *Venezia edificata*, 1624, in-fol., fig. On a encore de lui : *Il Barbarigo, ovver l'Amico sollevato, poema eroico*, Venise, 1626, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas STROZZI, autre poète italien, né à Florence en 1590, mort en 1654, dont on a les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, et plusieurs pièces fugitives, outre deux tragédies, *David de Trébizonde*, et *Conradin*.

STROZZI (Thomas), jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont : un poème latin *sur la manière de faire le chocolat*; un *Discours sur la liberté, dont les républiques sont si jalouses*; dix *Discours* italiens, pour prouver contre les juifs que J.-C. est le Messie; un grand nombre de *Panégyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric, comte de.) *Voy.* BRANDT (Enevold) (1). L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de Saint-Germain*, page 59, entre dans des détails curieux, mais délicats, sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi : *Voyage au nord de l'Europe*, par Wraxal, *lettre 3e*; et les *Mémoires authentiques et intéressants*, ou *Histoires des comtes Struensée et Brandt*, Bruxelles, 1789, in-8. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténèbres. (*Voy.* le *Journ hist. et litt.*, 15 octobre 1789.)

STRUVE (Georges-Adam), jurisconsulte, né à Magdebourg en 1619, professa le droit à Iéna, et devint le conseil des ducs de Saxe : il mourut le 15 décembre 1692, à 73 ans, peu de temps après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquait aux magistrats ce mot d'un empereur romain : *Oportet stantem mori*. C'était un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort et robuste, et d'une franchise qui lui gagnait tous les cœurs. On a de lui des *Thèses*, des *Dissertations*, et d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma juris civilis*.

STRUVE (Burkhard-Gotthelf), fils du précédent, professeur en droit à Iéna, comme son père, naquit à Weimar en 1671. Il se fit estimer par son érudition, et finit sa carrière en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : *Antiquitatum romanarum syntagma*, 1721, in-4. C'est la première partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la religion, et l'on y trouve des choses intéressantes. *Bibliotheca juris selecta*, 1705, in-8; 1740, 2 vol. in-8, avec des additions de J. Gottl. Buder; *Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum*, 1704, in-8; 1754, 2 vol. in-8; *Syntagma historiæ germanicæ*, 1716, in-4, réimprimé sous ce titre : *Corpus historiæ gentis germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca saxonica*, Halle, 1736, in-8. *Voy.* l'éloge de STRUVE dans la *bibliothèque germanique*, tom. XLIII. Ces ouvrages sont pleins de recherches.

* STRUVE (Henri), chimiste, né en 1751 à Lausanne, où son père professait avec succès la médecine, suivit les cours de médecine et de sciences physiques à l'université de Tubingue. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1784 professeur extraordinaire de chimie; plus tard professeur ordinaire de chimie et de minéralogie, puis inspecteur des mines. Il mourut à Lausanne le 29 novembre 1826. Peu de temps avant sa mort il s'était fait remplacer dans sa chaire par M. Mercanton de Vevey, élève de l'école polytechnique. Son testament contient un grand nombre de legs, tous applicables à des objets scientifiques ou d'utilité publique. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Méthode analytique des fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs*, Lausanne, 1797, in-8; *Recueil de Mémoires sur les salines*, ibid, 1803, in-8;

(1) *Voy.* aussi MATHILDE, reine de Danemarck, v. 556, et SHERIDAN.

Description des salines du ci-devant gouvernement d'Aigle, ibid., 1804, in-8; *Fragments sur la Théorie des sources et sur son application à l'exploitation des sources salées*, ibid., 1804, in-12; *Mémoires sur différents objets relatifs à la géologie, aux mines et salines*, ibid., 1805, in-8; *Abrégé de géologie*, ibid., 1818; 2e édit., 1819, in-12.

STRUYS (Jean), Hollandais, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, etc., s'appelait Jans *Janszoon Strauss*. Il commença à voyager l'an 1617, par Madagascar jusqu'au Japon; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; et enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse, et ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avait faites furent rédigées après sa mort par Glanius. Elles parurent à Amsterdam, en 1681, in-4, et depuis ibid., 1725, et Rouen, 1730, 3 vol. in-12. Elles sont intéressantes : mais il y a bien des choses fausses ou mal vues; en particulier, ce qu'on y dit des hommes à queue de l'île de Formose est démenti par tous les autres voyageurs. Il peut s'y trouver, comme ailleurs, quelques individus qui ont un prolongement exotique de l'épine du dos; mais c'est une anomalie particulière qui n'affecte point l'espèce, et ne fait point une monstruosité nationale. (*Voy.* le Catéchisme philosophique, n° 52).

STRYPE (Jean), prêtre anglican, né à Londres en 1643, fut un célèbre antiquaire : il avait fait ses études à Catherine-Hall dans l'université de Cambridge, où il prit le degré de maître ès-arts. Il fut nommé, en 1669, recteur de la paroisse de Theydon-Boys, dans le comté d'Essex, et permuta la même année ce bénéfice pour celui de vicaire perpétuel de Low-Leyton. Il exerçait en même temps l'office de prédicateur à Hacney. Il était profondément versé dans l'histoire en général, et particulièrement dans la biographie. Un assez grand nombre d'ouvrages furent le fruit de ses laborieuses recherches. Les principaux sont : les *Vies* des archevêques *Cranmer*, *Grindal* et *Whitgift*, du docteur *Helmer*, évêque de Londres, de sir *Thomas Smith*, et de sir *John Cheke*; des *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-fol., outre beaucoup d'autres doctes écrits. Ce savant mourut à Hacney le 11 décembre 1737.

STUART (les), rois d'Écosse et d'Angleterre. *Voy.* JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAY, CHARLES, ÉDOUARD, et ci-dessous.

STUART (Gauthier), comte d'Athol en Écosse, fils de Robert II, roi d'Écosse, fut convaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques Ier, roi de ce pays, et subit un supplice presque aussi cruel et aussi dégoûtant que celui de George Dosa. *Voy.* ce nom.

STUART (Robert), comte de Beaumont le Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *maréchal d'Aubigny*, était second fils de Jean Stuart III, comte de Lénox, de la maison royale d'Écosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. — Il ne faut pas le confondre avec Jean STUART, comte de Boucon, petit-fils de Robert II, roi d'Écosse, qui amena 6000 bons soldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglais à Baugé en 1421, fut défait à Crevant, en 1423, et enfin tué devant Verneuil, en 1424. Il avait reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il n'a laissé que des filles.

* STUART (Jacques-Edouard-François), prince de Galles, connu sous le nom de *chevalier de Saint-Georges*, fils de Jacques II, et de Marie de Modène, naquit le 20 juin 1688. A sa naissance, le parti qui préparait de loin une révolution, répandit les bruits les plus absurdes. Il fallut que Jacques II convoquât un grand conseil, où il fit entendre tous les témoins de l'accouchement de la reine. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'Orange tâchaient d'appuyer la supposition. « Si Jacques II n'avait pas été catholique, dit le P. d'Avrigny, s'il n'avait pas fait baptiser son fils selon le rit romain, personne ne se serait avisé de jeter le moindre doute sur la naissance du prince de Galles. » C'est le titre que porta d'abord ce prince. Conduit en France après la mort de son père, en 1701, il fut reconnu roi de la Grande-Bretagne par le pape, par Louis XIV et plusieurs autres princes de l'Europe. En 1708, ce prince s'embarqua pour l'Ecosse, mais il fut obligé de revenir à Dunkerque. La même année, il fit la campagne de Flandre sous le duc de Bourgogne, et à la bataille de Mons, le 11 septembre 1709, commanda la maison du roi. A la paix, il se retira en Lorraine. Ce ne fut qu'en 1715, qu'une tentative sérieuse eut lieu pour lui rendre la couronne. Le comte de Mar, qui commandait ses partisans en Ecosse, fut vaincu par le duc d'Argyle dans la bataille de Sheriffmoor. La personne du prince lui-même ne put rétablir les affaires. Arrivé en Ecosse le 2 janvier, il fut proclamé roi le 21, par les troupes; mais abandonné bientôt du peu de soldats qui restaient fidèles à sa cause, il fut obligé de se rembarquer le 15 février, et se rendit à Avignon. Après la mort de Louis XIV, il n'eut plus d'appui que du cardinal Alberoni, dont des projets en sa faveur échouèrent en 1719. Ce prince épousa à Rome, la même année, Marie-Clémentine, petite-fille du grand Sobieski, et fixa son séjour dans cette ville, où il mourut le 2 janvier 1766, laissant deux fils, Charles-Edouard, qui tenta une dernière fois de faire proclamer son père roi d'Ecosse, (*voy.* ÉDOUARD, III, 355), et le cardinal d'YORCK. (*Voy.* ce nom.) On trouve une *Notice* très-étendue sur le chevalier de Saint-Georges, dans les *Mémoires* du cardinal Dubois, publiés par Sévelinges. *V.* ce nom.

* STUART (Jacques), antiquaire et architecte, né à Londres en 1713 de parents pauvres qu'il perdit de bonne heure, et se trouva comme l'aîné, chargé de soutenir sa famille. Cette position difficile ne l'empêcha pas de se perfectionner dans les arts du dessin dont il avait appris seul les premiers éléments : l'heureuse persévérance qui faisait le fonds de son caractère lui permit aussi d'apprendre le grec et le latin. Ayant assuré l'existence de sa famille, il fit à pied le voyage de Rome, où il connut l'architecte Revett dont il reçut des leçons et qui devint bientôt son ami. Ils visitèrent ensemble la Grèce en 1750, et s'arrêtèrent trois

ans à Athènes, pour en mesurer et en dessiner les monuments. De retour en Angleterre ils s'occupèrent de publier le résultat de leurs travaux. Le 1er vol. des *Antiquités d'Athènes* parut en 1762 et fixa sur les deux amis l'attention des savants. Stuart fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich, qui lui dut des réparations et des embellissements. Il construisit aussi plusieurs belles maisons à Londres et mourut en 1788. Le second vol. des *Antiquités d'Athènes* parut en 1790, le troisième en 1794, et le quatrième en 1815 avec un texte explicatif et historique de Taylor. Cet ouvrage a été traduit en français par Feuillet, 1808-1815, 4 vol. in-fol.

* STUART (Gilbert), historien, né à Edimbourg en 1742, d'un père qui était professeur d'humanités, fit ses études dans cette ville avec succès. A 20 ans il publia sur la constitution britannique un ouvrage qui établit sa réputation. Encouragé par ce succès, il demanda la chaire de droit, et n'ayant pu l'obtenir vint à Londres, où il travailla plusieurs années au *Monthly Review*. Naturellement envieux et jaloux il attaqua de préférence les écrivains les plus estimables et ceux dont la réputation lui faisaient ombrage. Ne pouvant se livrer dans ce journal à toute son acrimonie, il revint dans sa patrie en 1775, et fonda l'*Edimburgh Magazine*, qui ne put se soutenir. De retour à Londres en 1782, il devint un des collaborateurs du *Political Herald* et de l'*English Review*. Ses travaux excessifs, ses passions et son intempérance ruinèrent sa santé bien promptement, et il revint à Edimbourg où il mourut en 1786, à 44 ans. On a de lui : *Dissertation sur l'antiquité de la constitution britannique*, Edimbourg, 1762; *Tableau des progrès de la société en Europe*, 1762, in-8, traduit en français par Baulard, 1789, in-8; *Observations sur l'histoire du droit public et constitutionnel de l'Ecosse; Histoire de la réformation en Ecosse*, Londres, 1780, in-4, Edimb., 1805, in-8; *Histoire de l'Ecosse depuis la réformation jusqu'à la mort de la reine Marie*, 1782, 2 vol. in-4. Cet ouvrage dans lequel il venge la malheureuse Marie des calomnies de Buchanan (*voy.* ce nom, II, 272), est très-estimé, ainsi que le précédent.

STUCK ou STUCKIUS (Jean-Guillaume), de Zurich, mort en 1607, s'est acquis de la réputation par son *Traité des festins des anciens, et de leurs sacrifices*, Zurich, 1591, in-fol., et joint à d'autres écrits sur le même sujet, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs nations faisaient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observaient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. On a encore de lui des commentaires sur Arrien, et *Carolus Magnus redivivus*, 1598, in-4, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUKELEY (Villiam), né à Holbeck dans le comté de Lincoln, en 1687, mort en 1765, s'appliqua d'abord à la médecine et à la botanique, et fournit à Ray un grand nombre de plantes qui servirent à enrichir son *Catalogue des plantes des environs de Cambridge*. Il s'adonna ensuite à l'étude des antiquités de son pays, et publia : les *Curiosités de la Grande-Bretagne*, en anglais, Londres, 1724, in-fol., avec cent gravures; ouvrages rempli d'observations curieuses sur les expéditions de César dans la Grande-Bretagne, et sur d'autres objets intéressants. On en a donné une nouvelle édition en 1776. *Palæographia sacra*, ou *Antiquités* relatives à l'histoire sacrée, in-4; *Palæographia britannica*. Elle n'est pas achevée.

STUNICA (Jacques-Lopez), docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme et contre les *Notes* de Jacques le Fèvre d'Etaples, et sur les *Epîtres* de saint Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium, dum Compluto Romam proficisceretur*. — Il était parent de Diego Stunica, docteur de Tolède, et religieux augustin, qui vivait dans le même siècle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire* sur Job.

STUPPA ou STOUP (Pierre), natif de Chiavenna, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, et fut établi par le roi commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge de colonel des gardes suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81e année de son âge. Comme il sollicitait un jour, auprès de Louis XIV, les appointements des officiers suisses qui n'avaient point été payés depuis longtemps, Louvois dit au roi : « Sire, si votre majesté avait tout l'argent » qu'elle et ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, » on pourrait paver d'argent une chaussée de Paris » à Bâle. — Cela peut être, répliqua Stuppa; mais » aussi, si votre majesté avait tout le sang que les » Suisses ont répandu pour le service de la France, » on pourrait faire un fleuve de sang de Paris à » Bâle. » Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses. — Un autre Stuppa, compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'église de Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwell. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerke, en 1692. Il est l'auteur du livre intitulé : la *Religion des Hollandais*, 1673, in-12, que Jean Braun, professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable religion des Hollandais*, 1675, in-12.

STURM (Jean), célèbre humaniste, né à Sleida ou Schleiden, dans l'Eiffel, en 1507, après avoir fait ses premières études à Liége, se rendit à Louvain, où Rutger Rescius, professeur de langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529; il y donna, sur les auteurs grecs et latins et sur la logique, des leçons publiques qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537. Il y occupa la chaire que les magistrats lui avaient offerte, et y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui, par ses soins, obtint en 1566, de l'empereur Maximilien II, le titre

d'*académie*. Les ministres luthériens l'accusèrent d'avoir abandonné le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui : *Linguæ latinæ resolvendæ ratio*, in-8; d'excellentes *Notes* sur la rhétorique d'Aristote, sur Hermogène, sur Cicéron, etc., et d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans les *Eloges des savants*, par Teissier ; dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 29, et dans les trois programmes écrits par Oberlin, et publiés en 1804 et 1805. Ses opuscules ont été réunis sous le titre de : *De institutione scholastica opuscula omnia*, Iéna, 1730, in-8.

STURM (Jean), né à Malines en 1559, médecin et professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambray, obtint une chaire de médecine et une prébende de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amusa longtemps à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets; mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poète. On a de lui plusieurs traités; les principaux sont : *De institutione principum; De nobilitate litterata*, qui ont été réunis sous le titre de : *Institutio litterata*, Thorn, 1586, in-4. Il y a dans ce recueil deux morceaux qui ne sont pas de Sturm : *De rosa hierichontina*, Louvain, 1607, in-8 : ouvrage peu commun. C'est une dissertation sur la plante appelée vulgairement *Rose de Jéricho Theoremata physices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

STURM (Jean-Christophe), *Sturmius*, restaurateur des sciences physiques en Allemagne, né à Hilpostein, en 1635, était fils du maître de la garde-robe de l'électeur palatin; mais les guerres l'ayant ruiné, son fils se vit contraint de pourvoir à son existence. Il fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altdorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : *Collegium experimentale sive curiosum*, Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4, fig. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermomètres, télescopes, microscopes, etc. On y voit aussi un projet de machine aérostatique, conçue d'après la théorie du P. de Lana. *Physica eclectica sive hypothetica*, Nuremberg, 1697-1722, 2 vol. in-4. Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes. *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg, 1685, in-12; *Prælectiones contra astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipsig, 1722, 2 vol. in-4; *Mathesis enucleata*, in-8; *Mathesis juvenilis*, 1701, 2 vol. in-8.

STURM (Léonard-Christophe), et non Sturmi, comme d'autres l'appellent mal à propos, excellait dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire. Il naquit à Altdorf en 1669, et mourut en 1719. On a de lui : *Introduction à l'architecture civile de* Nic. Goldmann, 1714, in-fol.; *Idée et Abrégé de l'architecture civile et militaire*, 1718-20, 16 part. in-fol.; contenant autant de traités sur les différents avis d'architecture. *Voy.* pour plus de détails; *Mémoire sur la vie et les ouvrages de* Sturm, dans la *Bibl. germanique*, XXVII, 62-85.

* STURM (Christophe-Chrétien), prédicateur allemand, né à Augsbourg en 1740, et mort en 1786, premier pasteur de la paroisse de Saint-Pierre à Naumbourg, est principalement connu par ses *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le règne de la nature et de la Providence*, pour tous les jours de l'année. Cet ouvrage a été traduit en français par la reine de Prusse (*voy.* Brunswick Elis.-Christ, II, 265), La Haye, 1777, 3 vol. in-8; et cette traduction retouchée en faveur des familles catholiques a été réimprimée un grand nombre de fois. Cousin-Despréaux a refondu l'ouvrage de Sturm dans ses *Leçons de la nature*, 1801, 4 vol. in-12. (*Voy.* Cousin-Despréaux, III, 75.) Le but des deux écrivains, en cherchant à instruire la jeunesse sur ce qui lui est le plus essentiel de savoir, a été de nous faire admirer la puissance et la bonté de Dieu dans ses œuvres; de venger sa providence blasphémée ou méconnue par ceux mêmes qui jouissent de ses dons les plus précieux; de nous pénétrer envers lui de respect, de reconnaissance et d'amour; enfin de nous rendre plus heureux et plus sages, en nous apprenant à entrer dans ses vues, et à bien user des présents qu'il nous fait.

SUANEFELD (Herman), peintre et graveur, flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'il avait pour le travail lui faisait souvent chercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Ermite*; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son séjour dans cette contrée. Il était excellent paysagiste, et touchait admirablement les arbres; son coloris est d'une grande fraîcheur.

* SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), littérateur, né à Besançon le 15 janvier 1734, était fils d'un appariteur de l'université, où il fit ses premières études. Destiné à la profession d'avocat, il faisait son cours de droit lorsqu'il fut témoin d'un duel qu'un de ses camarades eut avec un officier de la garnison qui fut tué. Ayant refusé de faire connaître le coupable, il fut arrêté et envoyé aux îles Ste.-Marguerite, où il resta 18 mois n'ayant d'autre livre que le *Dictionnaire* de Bayle (*voy.* ce nom). Il recouvra sa liberté et se rendit à Paris, où il rechercha la société des gens de lettres; mais ce ne fut qu'avec peine que pendant les premières années il put vivre de ses travaux. Il commença par coopérer à un journal anglais qui s'imprimait à Paris; puis au *Journal étranger*, avec l'abbé Arnaud, son premier et le meilleur de ses amis, et enfin à la *Gazette littéraire*. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il connut Robertson, qui, lui envoyant les feuilles de son *Histoire de Charles-Quint*, à mesure qu'on les imprimait, lui permit d'en faire paraître la traduction en même temps que l'original. Le succès de cette histoire ne fut pas moins grand à Paris qu'à Londres. Quelque temps après deux places étant venues à vaquer à l'académie française, le traducteur de Robertson en obtint une (1), mais le roi annula cette élection par la raison que Suard avait fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*. Son admission ne fut différée que de deux ans; en 1774 il remplaça l'abbé de La Ville à l'académie; et son discours de réception, qui fut très-goûté, est un des meilleurs morceaux sortis de sa plume. Homme

(1) L'autre fut décernée à l'abbé Delille (*voy.* ce nom).

d'esprit et d'un goût délicat, mais peu laborieux, il n'entreprit aucun ouvrage de longue haleine, se contentant de publier de temps en temps des articles dans les journaux, et de donner des éditions précédées de *Notices* intéressantes, entr'autres des *maximes* de Lachochefoucauld et La Bruyère. Dans la fameuse querelle des *Gluckistes* et des *Piccinistes,* il prit parti pour Gluck, et sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard,* publia au journal de Paris des lettres qui sont des modèdes d'une critique ingénieuse et spirituelle. Nommé censeur des théâtres il se concilia l'affection des auteurs par la bienveillance avec laquelle il exerçait cette charge; mais ayant refusé son approbation au *mariage de Figaro* et plus tard de *Charles XI,* il fut attaqué par Beaumarchais et Chénier. Amis de Malouet (*voy.* ce nom, v, 444), il partagea les principes politiques de sa conduite pendant la révolution. Condamné, comme journaliste, au 18 fructidor à la déportation, il alla chercher un azile en Allemagne et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Il concourut à la réorganisation de l'académie française dont il fut nommé secrétaire perpétuel, et après la restauration, réclama les droits et les privilèges de cette compagnie dans un rapport au ministère Vaublanc (*voy.* ce nom), que l'esprit de parti n'a cessé de présenter comme une dénonciation de ses collègues. Suard mourut à Paris le 20 juillet 1807 à 84 ans. Roger (*voy.* ce nom), son successeur à l'académie, y fit son éloge et se chargea de rédiger la *Notice* de la *Biographie universelle* (1). Indépendamment de la *Traduction* de Robertson, de Cook, etc., on a de lui une foule d'opuscules dont il a rassemblé les plus remarquables, dans les *Variétés littéraires,* 1768, 4 vol. in-12, 1804, 4 vol. in-8; cette 2e édition diffère beaucoup de la première; et dans les *Mélanges de littérature,* 1803-05, 5 vol. in-8. Garat a publié sous le titre de *Mémoires sur la vie de Suard*, 1820, 2 vol. in-8, une histoire apologétique de la philosophie du XVIIIe siècle, écrite d'un style déclamatoire. Mécontente avec raison de cet ouvrage, sa veuve a publié : *Essais de mémoires sur Suard*, 1820, in-12, qui fait beaucoup mieux connaître ce littérateur estimable. Conformément aux intentions de Suard, sa veuve a légué à l'académie de Besançon une rente perpétuelle de 1,500 francs, destinée à un jeune homme annonçant des dispositions, afin de lui donner les moyens d'achever à Paris son éducation littéraire ou scientifique.

SUARES (François), jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Alcala, à Salamanque et à Rome. On l'appela à Coïmbre en Portugal, et il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : *Je ne pensais pas,* dit-il, *qu'il fût si doux de mourir.* Suarès avait une mémoire prodigieuse; il savait si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citait un passage, dans le même instant il se trouvait en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croirait-on ? à peine ce savant homme put-il être admis dans la société. Il fut d'abord refusé; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les frères. Enfin on le reçut, et l'on était encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux jésuite dit : « Attendons, » il me semble que ce jeune homme conçoit aisé- » ment et pense quelquefois fort bien. » Nous avons de lui 23 vol. in-fol., imprimés à Lyon, à Mayence, et pour la dernière fois à Venise, 1748, presque tous sur la théologie et la morale. Ils sont écrits avec ordre et avec netteté; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matière qu'il traitait : sa méthode était d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment. La manière dont il combat les erreurs est pleine de cette logique forte et serrée qui assure la victoire au raisonnement, et qui aujourd'hui est si négligée. Grotius disait qu'il était si profond philosophe et théologien, qu'à peine était-il possible de trouver son égal. Benoît XIV, dans son ouvrage *De synodo diœcesana*, l'appelle *doctor eximius*, et en lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumières de la théologie*. Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénélon, citant ce théologien, dit : *Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne.* On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles : que le savant jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes, et la majesté de la religion chrétienne : mais c'était le vice du temps, et les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siècle. Du reste sa théologie renferme de grandes lumières; mais il serait à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, et qu'il fallût moins les chercher. (*Voy.* saint ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, MOLINA, PETAU, saint THOMAS). Son *Traité des lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre.* Il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le saint Siége contre le schisme des Anglais, il dérogeait en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le P. Noël, jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Genève, 1732, 2 vol. in-fol. L'abréviateur a orné son ouvrage de deux Traités, l'un *De matrimonio,* l'autre *De justitia et jure*. Le P. Deschamps a écrit la *Vie de Suarès;* elle a été imprimée à Perpignan en 1671, in-4.

SUARES (Joseph-Marie), savant antiquaire, était fils d'un auditeur de la rote d'Avignon, où il naquit vers l'an 1585; il devint prévôt de la cathédrale de cette ville, et se rendit ensuite à Rome, où le cardinal Barberin le nomma son bibliothécaire, et lui fit obtenir le titre de *Camérier* du pape Urbain VIII. En 1633, il fut promu à l'évêché de Vaison. S'en étant démis, il se retira à Rome, chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisait par son savoir et par les agréments de sa conversation. On a de lui : une traduction latine des *Opuscules*

(1) M. de Châteaubriand (*Discours* de réception à l'académie française) a dit : Suard « se distingue par un esprit fin, délical et sage, par une urbanité si rare aujourd'hui, et surtout par la constance la plus honorable dans ses opinions modérées. »

de saint Nil, à Rome, en grec et en latin, avec des notes, 1673, in-fol.; une *Description* latine *de la ville d'Avignon et du comtat Venaissin*, in-4, etc. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIUS (Lambert), habile graveur de Liége, florissait dans le XVIe siècle. On le croit communément élève de Lombart; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un recueil de quarante-huit estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les *Douze apôtres*, les *Sibylles*, *Jésus-Christ au tombeau*, *saint Pierre et saint Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple* : elles sont d'un beau fini, mais un peu sèches.

* SUBLEYRAS (Pierre), peintre et graveur, né à Uzès en 1699, vint jeune à Paris, et reçut les premières leçons de peinture d'Antoine Rivalz. Ayant obtenu le grand prix en 1726, il alla se perfectionner à Rome où il acquit une brillante réputation dans le genre du portrait. Les princes, les cardinaux, et le pape Benoît XIV lui-même, voulurent avoir les secours de sa main. Il fit en outre divers *tableaux*, parmi lesquels on cite *saint Basile* célébrant les saints mystères, et recevant les dons de l'empereur Valens, protecteur des hérétiques, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes. Ce tableau destiné pour la basilique de Saint-Pierre, fut mis en mosaïque du vivant de l'auteur. Subleyras fut un des premiers qui commencèrent à corriger le *coloris*, jusqu'alors négligé dans l'école française. On remarque aussi dans ses ouvrages, de la sagesse dans la composition, de la grâce et de l'expression dans les figures. Il mourut à Rome, le 28 mai 1749, à 50 ans. Le musée a de lui plusieurs tableaux parmi lesquels nous remarquons lè *serpent d'airain*, *Jésus-Christ à table chez Simon le Pharisien*, et une esquisse de *Théodose recevant la bénédiction de saint Ambroise*.

SUBLIGNY, avocat au parlement de Paris, au XVIIe siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, et donna des leçons de versification à la comtesse de La Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'Opéra. Ses ouvrages sont : une *Traduction* des fameuses Lettres portugaises, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux qu'il arrangea : elles respirent l'amour le plus ardent et le plus sot; la *Folle querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine; quelques *Ecrits* en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste après en avoir été le Zoïle; la *Fausse Clélie*, in-12, roman frivole et insipide, et autres ouvrages qui sont tous oubliés.

* SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né le 3 mars 1772 à Lyon, entra en 1792, volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville; il passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, et au bout de 4 mois fut fait chef du 4e bataillon de ce département. C'est vers ce temps qu'il fut chargé d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin, et d'en décimer les habitants. Il servit ensuite à l'armée d'Italie, et se distingua dans plusieurs occasions, notamment au combat de Loano, où il enleva trois drapeaux aux Autrichiens. En 1798, nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, il fut envoyé à l'armée d'Helvétie, montra dans cette campagne beaucoup d'habileté, et fut désigné par le général en chef pour aller à Paris, offrir au directoire 23 drapeaux enlevés à l'ennemi. Chef d'état-major de Joubert à l'armée d'Italie, il continua de remplir les mêmes fonctions près de Championnet, jusqu'à ce qu'il fût adjoint comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef. C'est en cette qualité qu'il tint en échec, avec 8,000 hommes, le général Mélas, qui commandait 40,000 Autrichiens; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit Masséna, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gênes. Plus tard, il eut le commandement du centre de l'Italie, parvint à dégager le général Dupont, et fit avec lui, à Pozzolo, 4,000 prisonniers autrichiens. Pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, il fut employé à l'inspection des troupes dans le midi et dans l'ouest, et vint prendre un commandement au rassemblement de Boulogne. Il fut ensuite chargé de conduire les travaux du port de Vimereux, et de là envoyé gouverneur du château de Laeken, près de Bruxelles. En 1805, il se signala par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz, et l'année suivante, il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna. Il passe en Espagne en 1808, et mis à la tête du 5e corps, prend part au siége de Saragosse, et commande en chef dans l'Aragon. Son armée était dans le plus grand délabrement, il la releva en peu de temps par des succès habilement ménagés. Après la brillante victoire de Margalef, il s'empara de Lérida, dont la prise fut suivie de celle de Tarragone et de l'occupation du Mont-Serrat, où il enleva sous le feu d'une escadre anglaise la plus redoutable position. Ces brillants faits d'armes furent récompensés par le bâton de maréchal. Bientôt il marche vers Sagonte, dont il se rend maître, après avoir battu sous ses murs le général Blake. Il se porte ensuite sur Valence, qu'il force à capituler, et il en prend possession le 10 janvier 1812. C'est alors qu'il reçut le titre de duc d'Albuféra, avec le domaine qui en formait l'apanage et qui avait été le théâtre de ses derniers triomphes. Ce qui fait le plus d'honneur à Suchet, c'est d'avoir cherché à diminuer les malheurs de la guerre par de sages mesures qui lui concilièrent l'estime et même l'affection des Espagnols. Lorsque les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule, Suchet dut aussi se retirer; mais, dans sa retraite vers les Pyrénées, il ne perdit point l'attitude du vainqueur. Ferdinand VII, rentrant en Espagne, à son passage à Perpignan, lui témoigna *sa reconnaissance pour la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples.* A la restauration, il reçut le titre de commandeur de St.-Louis et le commandement de la 10e division militaire. Dans les cent-jours, il commanda l'armée des Alpes, et remporta quelques avantages sur les Piémontais et les

Autrichiens; mais forcé de se replier sur Lyon, il conclut une convention honorable qui, en sauvant sa ville natale, conserva une nombreuse artillerie à la France. Réintégré dans la dignité de pair par l'ordonnance du 5 mars 1819; il fut plus tard nommé par le roi pour assister aux couches de madame la duchesse de Berri. Il mourut à Marseille le 5 janvier 1826, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Ses *Mémoires sur ses campagnes en Espagne de* 1808 *à* 1814, Paris, 1829, 2 vol. in-8, avec atlas, sont fort estimés des militaires. Ils ont été trad. en espagnol et réimprimés en 1834.

SUDAN (Jean-Nicolas), archiviste de la ville de Lyon, où il était né en 1761, et où il mourut en 1827, chanoine honoraire et secrétaire-général de l'archevêché, avait été attaché dès l'âge de 16 ans aux archives de sa ville natale. Forcé d'émigrer au jour de la terreur, il passa en Suisse, qui était la patrie de son père, et il revint bientôt exercer le saint ministère en France, ce qu'il fit avec un grand zèle et non sans danger jusqu'au rétablissement du culte. Les recherches historiques et archéologiques occupèrent presque exclusivement le reste de ses jours. Outre des matériaux considérables qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre, il a laissé : *Recherches sur le retour de la ville de Lyon à la monarchie sous Henri IV, contenant 3 lettres inédites de ce prince*, Lyon, 1814, in-8; et *Notice sur quelques manuscrits de la bibliothèque du roi, concernant l'histoire de Lyon et de la province*, tome V, p. 145-154, des *archives du département du Rhône*. Le même recueil contient une *Nécrologie* sur l'abbé Sudan.

* SUE (Pierre), chirurgien, né à Paris le 28 décembre 1739, succéda en 1762 à son père, dans la charge de chirurgien de la ville de Paris, et fut reçu l'année suivante maître en chirurgie. Nommé, en 1767, professeur et démonstrateur à l'école pratique, il devint ensuite membre de l'académie de chirurgie qui lui confia différentes fonctions. En 1790, il obtint la chaire de thérapeutique, vacante par la mort d'Hévin; mais il perdit bientôt cette place par sa suppression. Lors de la formation de l'école de santé, il en fut nommé bibliothécaire et y professa quelque temps la bibliographie médicale puis la médecine légale. Il mourut le 8 avril 1816 à Paris, justement regretté de ses confrères. Outre une traduction des *Institutions de pathologie* de Gaubius (*voy.* ce nom), qui dans le temps eut beaucoup de succès, et fut adoptée dans les écoles, ses principaux ouvrages sont : *Essai historique, littéraire et critique sur les accouchements*, Paris, 1779, 2 vol. in-8; *Dictionnaire portatif de chirurgie*, Paris, 1771; 2e éd., 1779, in-8 (*voy.* Vandermende); *Eléments de chirurgie*, lat. franç. 1774, in-8; *Anecdotes historiques et littéraires sur la médecine*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; *Nomenclature des thèses soutenues au collége de chirurgie, depuis* 1749, in-4, 1787; *Histoire du galvanisme et analyse des différents ouvrages publiés sur cette découverte*, Paris, 1802, 4 vol. in-8; *Observations, remarques et réflexions sur quelques maladies des os*, Paris, 1803, in-8; plusieurs *Eloges historiques de P. Lassus*, Paris, 1808, in-8. Il rend une pleine justice aux talents de ce célèbre chirurgien, avec lequel il avait été en rivalité et qui souvent avait eu des torts à son égard. Sue a fourni quelques articles aux deux premiers vol des *Mémoires* de la société médicale d'émulation.

* SUÈRE-DUPLAN (Jean-Maurice), né vers le milieu du XVIIIe siècle à Rieux, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et partagea son temps entre les devoirs du ministère et la culture des lettres. Affligé de voir les langues anciennes négligées, il conçut le projet d'en raminer le goût, en faisant imprimer, à ses frais, de nouvelles éditions d'ouvrages grecs, dont il distribuait gratuitement les exemplaires. En 1786, il donna le *Psautier*, en grec, suivi des principales hymnes de l'église, et des prières de la messe, dans la même langue. Il annonce, dans la préface, son intention d'employer ses épargnes à publier des éditions correctes des meilleurs ouvrages grecs et latins. Il invite les personnes zélées pour l'instruction de la jeunesse, à lui adresser leurs ouvrages, qu'il s'engage à faire imprimer, et témoigne le désir de voir quelque habile helléniste entreprendre une traduction grecque des *Hymnes* de Santeul. L'université de Paris s'empressa de féliciter Suère-Duplan sur un projet dont l'exécution devait être fort utile aux bonnes études. Il publia, en 1787, un recueil de discours (*Conciones sive orationes ex græcis historicis excerptæ*), Paris, in-12; en 1788, une édition grecque de *Sophocle*, ib., 2 vol. in-12; et en 1789, *les racines de la langue latine*, (mises en vers français), précédées d'un discours de saint Chrysostome, grec et français, sur l'éducation, in-12. Ce pieux et savant ecclésiastique, échappé comme par miracle aux orages de la révolution, est mort oublié dans le courant de 1806. Indépendamment des ouvrages cités, on a de lui : un *Essai d'office en français*, avec une préface enrichie de citations des Pères, favorables à cette innovation.

SUÉNON, fils d'Agon. *Voy.* Aagegen.

SUÉTONE (Caius-Suetonius-Paulinus), gouverneur de Numidie l'an 40 de J.-C., vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avait fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda vingt ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J.-C., et lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUÉTONE (C. Suetonius-Tranquillus), naquit au premier siècle de l'ère chrétienne, et mourut au second. Le surnom de *Tranquillus* lui venait de son père, à qui on avait donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. Suetonius Lenis, père de l'historien, était chevalier romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien qui en fit son secrétaire; mais il perdit les bonnes grâces de ce prince pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrace, vécut dans la retraite, et se consola avec les Muses de la perte des faveurs de la cour. Pline le

Jeune, qui était lié avec lui, dit que c'était un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Suétone avait composé : un *Dialogue des hommes illustres de Rome*; plusieurs ouvrages sur la *grammaire*; une *Histoire des rois de Rome*, divisée en trois livres; un livre sur les *Jeux grecs*, etc. Ces ouvrages sont perdus; nous n'avons de lui que la *Vie des douze premiers empereurs de Rome*, et quelques fragments de son *Catalogue des illustres grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des temps; il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté et d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il a fait l'histoire l'avaient été dans leur vie. Il appelle les chrétiens une secte adonnée aux sortiléges et aux maléfices (*genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ*), ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs et les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue les suivantes : Rome, 1470, in-fol., c'est la première; Venise, 1516, in-8; Paris, 1644, in-12; celle de Casaubon, avec de savantes notes, Strasbourg, 1647, Bâle, 1675, (*voy.* Ch. PATIN), et celle de Boxhorn, aussi avec des notes, Amsterdam, 1686, in-12; Paris, 1684, in-4, *ad usum Delphini*; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4; Leipsick, 1804, 2 vol. in-8. Nous en avons une traduction en français, in-4, par Dutheil, qui est plate, mais assez fidèle. Laharpe en publia une nouvelle en 1770, 2 vol. in-8, qui fut vivement critiquée dans l'*année littéraire*; elle a reparu corrigée dans la collection de ses *Œuvres*. Delisle de Sales, sous le nom d'Ophellot de la Pause, fit paraître la sienne, en 1771, avec des mélanges philosophiques et des notes, 4 tom. in-8. C'est sans contredit la plus mauvaise, et l'inexactitude ne peut guère être poussée plus loin. Maurice Lévesque et Delaroche firent paraître en 1807 une *traduction* du même auteur : la première à deux volumes, et la seconde à un seul.

SUEUR (Nicolas le), en latin *Sudorius*, conseiller et ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55e année, s'est fait un nom parmi les savants par sa profonde connaissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante *traduction* de Pindare en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8, réimprimée dans l'édition de Pindare donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR (Eustache le), peintre, né à Paris en 1617, mort chez les chartreux de la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talents. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité et les grâces majestueuses qui sont le principal caractère de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien constatées. Il peignait avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise et une fraîcheur singulières. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avait cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talents éminents. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connait la *Vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, dont il orna le petit cloître des chartreux, et dont quelques-uns ont été gâtés par des envieux. En 1776, les chartreux les cédèrent au roi contre des copies avec lesquelles on les remplaça. On distingue parmi les tableaux de ce grand maître, la *Prédication de saint Paul à Ephèse*, le *Martyre de saint Gervais et de saint Protais*, etc. L'œuvre de le Sueur a été gravé et publié par Landon, Paris, 1811, et comprend cent dix pièces. Le Sueur a fait lui-même son *portrait*, qui a été gravé par Van-Schuppen en 1696, et depuis par Cochin pour sa réception à l'académie. Son buste, sculpté par Rolland, est dans la galerie du Louvre.

SUEUR (Jean le), ministre de l'église prétendue réformée au XVIIe siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : un *Traité de la divinité de l'Ecriture sainte*; une *Histoire de l'Eglise et de l'empire*, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-4, et 8 vol. in-8. Cette histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les catholiques, quoiqu'il y ait moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des protestants.

SUFFREN (Jean), né à Salon, ville de Provence, en 1565, se fit jésuite, et se rendit célèbre par ses talents pour la chaire et pour la conduite des âmes, par son zèle et par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis et de Louis XIII; mais, au bout de six ans, sa grande franchise, dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine mère, et mourut à Flessingue en 1641, en passant, avec cette princesse de Londres à Cologne, où elle allait chercher un asile. Il est auteur d'une *Année chrétienne*, qu'il fit à la prière de saint François de Sales, 4 vol. in-4. Il l'abrégea dans la suite sous le titre d'*Avis et exercices spirituels*. Le P. Frison en a fait un autre abrégé, Nancy, 1728, 2 vol. in-12.

* SUFFREN SAINT-TROPEZ (Pierre-André, bailli de), célèbre marin, naquit le 13 juillet 1726, au château de Saint-Cannat en Provence. Entré dans la marine royale en 1743, il fit ses premières armes contre les Anglais, se distingua dans plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1748. La paix, signée la même année, sembla devoir le condamner au repos; mais il en profita pour se rendre à Malte, et admis au nombre des chevaliers, employa les années qui suivirent jusqu'en 1754, à faire les caravannes exigées par les règlements de l'ordre. La guerre s'étant rallumée en 1756 entre la France et l'Angleterre, il fut porté comme lieutenant de vaisseau de l'escadre destinée à protéger le siége de Mahon (*voy.* PLESSIS-RICHELIEU, VI, 599). En 1760, employé dans les mers de l'Inde, il fut fait prisonnier une seconde fois par les Anglais; mais sa captivité ne fut pas de longue durée. En 1764, il ob-



tint le commandement d'un chebec, fut fait capitaine de frégate en 1767, puis de vaisseau en 1778 et se signala dans la guerre d'Amérique sous les ordres de l'amiral d'Estaing (*voy.* ce nom, III, 421). A son retour, en 1781, investi du commandement d'une escadre destinée à protéger le cap de Bonne-Espérance, il rencontra dans la traversée l'escadre anglaise, l'attaqua, la détruisit et remplit ainsi sa mission avant d'être arrivé dans les parages où il devait agir. Nommé en 1782 commandant de l'escadre française dans l'Inde, par ses talents et son activité, et par une succession de victoires, il assura la prépondérance des Français dans cette contrée et la prospérité de leurs établissements. La paix conclue il rentra à Toulon en mars 1784. Moins de trois ans lui avaient suffi pour acquérir une renommée dont la France sera toujours fière. Il fut reçu partout sur son passage, avec enthousiasme. Les états de Provence firent frapper une médaille en son honneur, portant cette inscription : Le cap protégé; Trinquemalé pris; Goudelour délivré; l'Inde défendue; Six combats glorieux. — Les états de Provence ont decerné cette médaille MDCCLXXXIV. Il reçut, à Versailles, l'accueil le plus bienveillant; Louis XVI l'honora de plusieurs entretiens particuliers, et créa pour lui une quatrième place de vice-amiral. Ce célèbre marin mourut à Paris le 8 décembre 1788, à 62 ans. Trublet, ancien capitaine de vaisseau, a donné : *Histoire de la campagne de Suffren dans les mers de l'Inde*, Rennes, 1802, in-8, et M. Hennequin : *Essai historique sur la vie et les campagnes du bailli de Suffren*, Paris, 1824, in-8, orné d'un portrait.

SUGER, abbé célèbre, né en 1087 (1), fut placé dès l'âge de 10 ans dans l'abbaye de Saint-Denys, où Louis, fils de France (depuis Louis-le-Gros), était élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appela Suger, qui fut son conseil et son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avait l'intendance de la justice, et la rendait en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre et les négociations étrangères étaient encore de son département; son esprit actif et laborieux suffisait à tout. Touché des exhortations de saint Bernard, qui prêchait une réforme dans le clergé, l'abbé Suger réforma son ministère, en 1127, et donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans l'abbaye, et l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger était dans le dessein de se renfermer entièrement dans son cloître; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très-fort la croisade, s'était opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenaient au bien de l'état. L'avis de saint Bernard prévalut. Les soins du ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut dans l'abbaye de Saint-Denys, en 1152, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis et de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis-le-Gros*, et quelques autres ouvrages dans les recueils de Du Chesne et de D. Martenne. Un auteur, dont l'imagination ardente et égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes et injurieuses, a fait de saint Bernard et de Suger un parallèle romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentait pour les croisades; supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zèle des seigneurs français refroidi, conçut la résolution de soudoyer une armée à ses propres dépens, et de la conduire lui-même en Palestine. Il avait déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsqu'une fièvre lente, jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité (*Voy.* Godefroi, Louis VII, Louis IX, Pierre l'Ermite). Son administration a fait longtemps les regrets de la France et l'admiration des nations étrangères; peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse, de modération et de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, 1732, 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780, contre ce grand et pieux ministre, un *libelle* affreux, que les gens instruits dans l'histoire ont voué au mépris et à l'horreur. L'*Eloge* de Suger, par Gara, a été couronné à l'académie française, en 1778. (*Voy.* Espagnac, III, 415, et Saint-Martin, VI.).

SUGNY (Pier.-Fr.-J. Servan de). *Voy.* Servan.

* SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre historien, né en 1728, à Copenhague, dans le désir d'être agréable à son père accepta la place d'assesseur au tribunal de la cour; mais il se démit de cet emploi pour se livrer entièrement aux recherches historiques. Dès ce moment il se tint éloigné de toutes fonctions, quoiqu'il eût été successivement nommé gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan et historiographe royal. Cependant il prit part à la conspiration des courtisans qui renversa le ministère de Struensée et de Brandt (*voy.* ces noms); mais ce fut dans l'espérance dont on le flatta que le pouvoir arbitraire serait aboli. Au reste, il retourna bientôt à ses paisibles travaux. Il entreprit en 1751, avec G. Schiœning, un voyage en Norwége, où il recueillit de précieux matériaux, pour les ouvrages qu'il méditait. Il revint en 1765 à Copenhague, dont il ne s'éloigna plus, et publia dès lors les divers écrits qui lui assurent une double réputation; il mourut le 7 septembre 1798. Ses principaux ouvrages, tous écrits en Danois, sont : *Introduction générale à l'histoire; ou Essai sur l'origine des peuples*, 1769, in-4; *Essai sur l'origine des peuples du Nord*, 1770, in-4; *Odin*, ou *la Mythologie et le culte du nord païen*, 1771, in-4; *Histoire de l'émigration des peuples du Nord*, 1772-1773, 2 vol. in-4; *Histoire critique de Danemarck pendant les siècles païens*, 1774-1781, 4 vol. in-4, avec atlas; *Histoire de Danemarck*, 1782-1828, 14 vol. in-4, ouvrage continué par MM. Kall et

(1) Les auteurs ne s'accordent ni sur l'année ni sur le lieu de sa naissance, à Saint-Denys, à Tours en Beauce, à Saint-Omer, etc.

Nyerup; *Mélanges sur l'histoire de Danemarck*, 1781-84, 3 vol. in-4; *Nouveaux mélanges*, 1792-95, 4 vol. in-4. On lui doit aussi des *Romans historiques*, dont quelques-uns traduits en français par M. Coiffier, font partie de sa *Collection des Romans du Nord*. La plupart de ses opuscule épars dans les journaux et les recueils scientifiques ont été réunis, 1788-1799, 16 vol. in-8, dont le dernier contient un *Essai sur sa vie et ses ouvrages* par M. Ramus Nyerup, bibliothéraire de l'université de Copenhague.

SUICER (Jean-Gaspard), né à Zurich, en 1620, y fut professeur public en hébreux et en grec, et y mourut en 1684. On a de lui un *Lexicon* ou *Trésor ecclésiastique* des Pères grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, 2 vol. in-fol. — Henri SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, né à Zurich en 1644, mort en 1705, se fit connaître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnène, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique et géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savants et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qu'il avait précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de fragments d'écrivains anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous. La première édition, en grec seulement, est de Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN (Constantin), jésuite de Bois-le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta sanctorum*, collection à laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY (Maurice de), natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir et sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux et de Hermières. C'est lui qui jeta les fondements de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtiments qui se voient en France. Ce prélat magnifique et libéral mourut en 1196. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zèle cet article de notre foi, et ordonna que l'on graverait sur son tombeau ces mots de l'office des morts : *Credo quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum*. Les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, d'ailleurs peu importants, ont été recueillis par Daunou, dans l'*Histoire littéraire de la France*, pag. 149-158, tome 15.

SULLY (Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de), naquit à Rosny le 13 décembre 1560. Son père le plaça à l'âge de 10 ans au service du roi de Navarre : il en avait douze, et il étudiait à Paris, lors de la journée de la Saint-Barthélemy. Son gouverneur et son valet étant sortis pour apprendre le motif de ce tumulte, on ne les vit plus revenir. Le jeune Sully se revêtit de sa robe d'écolier, mit sous son bras un livre d'heures, qui lui servit de passeport parmi les meurtriers, et se rendit au collége de Bourgogne. Il suivit Henri IV à la guerre, et s'y signala par diverses actions de bravoure, particulièrement à la bataille d'Arques et à celle d'Ivry, à la prise de Dreux, de Laon, etc. Aux talents de la guerre il joignait ceux de la politique et de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départements. Après diverses négociations, il fut envoyé en 1603 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, et fixa dans le parti de Henri IV le successeur d'Elizabeth. De retour, il fut fait gouverneur du Poitou, grand-maître des ports et hâvres de France; la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché-pairie, l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la faiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil, Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment, morbleu, dit le » roi en colère, vous êtes donc fou! Oui, sire, ré» pondit Béthune, je suis fou; mais je voudrais » l'être si fort, que je le fusse tout seul en France. » Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On sait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme. Sully lui-même ne désavoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux; il reprocha même au roi, qui n'aimait pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil, et d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignait vivement des infidélités que lui faisait son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il fallait la renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne sera plus surpris de la haine que Condé et la reine vouèrent à ce ministre. (*Voy.* l'*Histoire* du président de Grammont, livr. 1er, pag. 23.) Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, et demanda son avis sur quelques objets; mais dans le fond il s'en défiait, et ce n'était pas sans raison. « Dès le jour de la mort de Henri IV, dit le » P. Griffet (*Histoire de Louis XIII*, tom. 1, pag. 47), » il avait commencé à se rendre odieux et suspect » à la cour, par ses résistances opiniâtres à venir au » Louvre, malgré les invitations et les ordres pres» sants de la reine mère. Mais, si on en croit Bas» sompierre, il fit encore, le même jour, une faute » beaucoup plus considérable, et qui ne fut pas » oubliée. Dès qu'il sut le roi mort, il écrivit au duc » de Rohan, son gendre, qui était alors à l'armée » de Champagne, de marcher droit à Paris avec six » mille Suisses qu'il commandait en qualité de co» lonel-général. Il est vrai que le duc de Rohan ne » parut point aux portes de Paris avec ses Suisses; » mais il s'était déjà avancé d'une journée, lorsque » le duc de Sully le contremanda. » Ce ministre

mettait dans les affaires la plus grande activité. Quand il entra au conseil des finances, la rapacité des financiers avait réduit le roi à manquer du plus strict nécessaire. La première mesure de Sully « fut » de parcourir les provinces pour examiner la com- » ptabilité des receveurs, et faire rentrer les deniers. » Partout les officiers des finances lui suscitèrent » des difficultés qui n'empêchèrent pas de prompts » résultats. Menant à sa suite soixante-dix charrettes » remplies d'argent, il revint auprès du roi qui » était à Rouen. Cet argent provenait en partie de » dépenses irrégulières rejetées des comptes. » En 1634, on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, le 22 décembre 1631, dans son château de Villebon, au pays chartrain. Il s'était occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula ses *Œconomies*. Ils sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits; mais on y voit régner une naïveté de style qui ne déplait qu'à ceux qui ne peuvent lire d'autres ouvrages français que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, et en 1778, 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, et surtout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully était protestant, et l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puérils et populaires contre les catholiques, en même temps qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions il ne les ménage pas. Ses lumières politiques et guerrières étaient étendues et plus sûres que celles qu'il avait en fait de religion et de morale. « Cet homme, dit l'abbé » de l'Ecluse (Préf., pag. 31), dont les raisonnements » sur presque tout autre objet sont ordinairement » solides et concluants, se montre si mauvais théolo- » gien, que ce seul contraste suffirait pour le réfuter. » Quels aveux d'ailleurs ne lui arrache pas la force » de la vérité? Que ne dit-il point contre quelques- » unes des folles décisions des synodes protestants, » contre les brigues et les projets criminels des » chefs de ce parti, contre l'esprit de révolte et de » désobéissance de tout ce corps! Il y a quelque » chose de si singulier à voir le duc de Sully tour » à tour calviniste et ennemi des calvinistes, que » j'ai cru devoir conserver tout ce qu'il dit au sujet » de la religion, de crainte que tout ce que j'aurais » supprimé à cet égard ne fût jugé, par la raison » même de cette suppression, d'une tout autre im- » portance qu'il n'est; mais aussi j'ai jugé devoir » encore moins épargner ici les corrections que par- » tout ailleurs. » L'abbé Baudeau avait annoncé une édition du texte original des *Mémoires* de Sully, 1777, 12 vol. in-8, avec d'abondantes notes; mais cette édition n'a pas été achevée. On a publié l'*Esprit de Sully*, 1766, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célèbre a été accueilli avec ardeur dans ces derniers siècles où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, et celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant; on a fermé les yeux sur ses fautes et ses défauts, pour ne s'occuper que du succès de son administration; on a même fait un crime à un écrivain éloquent d'avoir rappelé l'anecdote du prince de Condé, dont nous avons parlé, et on ne lui eût point pardonné d'avoir rappelé celle de la reine. « Quand un homme passe pour être » juste (lui a dit un censeur), il faut respecter jus- » qu'à ses défauts, c'est-à-dire jeter un voile dessus, » pour qu'ils ne puissent pas répandre une ombre » sur ses vertus. » Si cette maxime est vraie, si la nature et les droits de l'histoire ne s'opposent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un temps où l'on n'est guère disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes, fausses ou vraies, qui peuvent ravaler les pontifes et les rois que tous les siècles avaient mis au rang des grands hommes. On peut même dire que c'est là l'esprit et le but de presque tous les historiens modernes. Voudrait-on isoler la maxime et en borner l'observation à la vie des hommes pour lesquels la nature des temps et des goûts forme des prédilections, des affections dominantes et impérieuses que la voix publique défend de contredire? Et n'est-ce pas, au contraire, dans de telles circonstances que le génie de l'histoire doit secouer son flambeau pour en renforcer les feux, et jeter des rayons sur des traits qui, échappés aux yeux de la postérité, manqueraient à la parfaite ressemblance des hommes célèbres dont elle contemple les images?

SULLY (Henri), célèbre artiste anglais, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le méridien de l'église de Saint-Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, et le duc d'Aremberg, lui firent chacun une pension de 1500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé : *Description d'une horloge*, in-4; *Règle artificielle du temps*, 1717, in-8, réimprimée en 1737, avec des additions, par Jules Le Roy; *Méthode pour régler les montres et les pendules*, 1728, in-8. Lepaute a décrit les ouvrages d'horlogerie de Sully, et recueilli des détails sur la *Vie* de cet artiste. (*Voy.* MONTESQUIEU, à la fin de l'art.).

SULPICE-SÉVÈRE, historien ecclésiastique, naquit vers 363, dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa famille tenait un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau, et y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais sa femme étant morte peu de temps après, il résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu et de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à saint Phébade, évêque d'Agen et ensuite à saint Martin de Tours, suivit ses conseils et fut son plus fidèle disciple. On ne connait point l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut au commencement du v[e] siècle, vers 410, suivant le P. Prato, en 429, selon d'autres. Sulpice-Sévère avait de grands biens auprès de Toulouse, et s'en servit

pour mettre les pauvres en état de travailler ; car, étant grand ami du travail, il ne voulait pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluait ni la politesse, ni la gaieté, comme on peut le voir par le commencement de sa *Lettre* à Bassula, sa belle-mère, et par celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier, dont toute la science se bornait à assaisonner fort mal quelques légumes. Saint Paulin de Nole, saint Paulin de Périgueux, Venance Fortunat, font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévère. Il s'était engagé dans les ordres sacrés; mais il ne paraît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévère se laissa surprendre par les pélagiens dans sa vieillesse, et qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de 5 ans ; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avait toutes les apparences d'une fable (*voy.* aussi l'*Apologie* de Sulpice-Sévère par Bollandus, au 29 janvier). Plusieurs savants, fondés sur l'autorité de saint Jérôme, l'ont accusé de millénarisme ; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallius*, et que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes ; mais c'est précisément parce qu'il contenait de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jérusalem, et sur le rétablissement des cérémonies légales par l'antechrist (*voy.* une Dissertation dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tome 18, Venise, 1748, et la 5e *Dissertation* de Prato, dans son édition de Sulpice, t. 1). Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée et ecclésiastique, qui est intitulée : *Historia sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J.-C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égale pour la pureté et pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentiments particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie ; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la suite, écrite avec assez d'élégance ; mais, comme il était protestant, il est très-favorable à la secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévère, est la *Vie de S. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* et plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la vie de saint Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, et d'en avoir rapporté qui n'étaient pas assez constatés ; mais il en est plusieurs dont il avait été témoin oculaire ; il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux et éclairés, la critique de certains savants dégénère souvent en une fausse délicatesse, qui considère moins les preuves et l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement, qui n'est pas toujours d'accord avec leur manière d'apprécier les vues et les merveilles de la providence. Ce qui donnerait plutôt quelque défiance du récit de Sulpice-Sévère, c'est l'envie trop marquée d'élever saint Martin au-dessus de tout ce qui jouissait alors de la réputation de sainteté et du don des miracles, ce qui paraît surtout dans ses Dialogues, et en termes exprès, Dialogue 1, numéros 16, 17, 18. On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devait aux clercs, aux prêtres, et même aux évêques, dont il parle fort lestement, et auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, et autres articles qui certainement n'étaient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manquement de bonne foi, qui lui aurait fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de saint Martin sur les saints de son temps, et l'on ne doit pas croire qu'il règle son récit sur l'idée de cette prééminence, quoique ces sortes de parallèles soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, et si judicieusement condamnés par l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, livre 3, chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévère rapporte de cet illustre évêque, il est certain que saint Martin était regardé comme un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu, et le sage et vertueux historien défend très-bien sa sincérité et son éloignement de toute exagération dans son 3e Dialogue, n° 5. L'édition la meilleure et la plus complète de ses écrits est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol., et 1754, 2 vol. in-4, par le P. de Prato (*voy.* ce nom vi.) Cette édit. est accompagnée de variantes, de notes, de dissertations savantes et de la *Vie* du saint. Hack et Elzévir en ont donné aussi de très-belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protestantisme a entrepris de réformer, existait au temps de Sulpice-Sévère et longtemps avant lui. — Il y a eu encore saint SULPICE-SÉVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591 ; et saint SULPICE le débonnaire, ou le pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un et l'autre se signalèrent par leurs vertus et leurs lumières. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Pères. Baronius et d'autres éditeurs du *Martyrologe romain* confondent Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère, évêque de Bourges : cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe*, qu'il a donnée en 1749 ; il y démontre que le saint Siége n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un temps immémorial dans l'église de Tours.

SULPITIA, dame romaine, femme de Calanus, florissait vers l'an 90 de J.-C. Nous avons d'elle un *Poeme* latin *contre Domitien*, *De edicto Domitiani*, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion, sous un prince tel que Domitien, ne prouvait pas grand'chose contre ce genre d'hommes; mais le bon Vespasien et d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre

et la tranquillité dans l'état. Elle avait aussi composé un *Poëme sur l'amour conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial n'est point flatté. Son *Poëme* contre Domitien se trouve avec le Pétrone d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers français, dans le *Parnasse des dames*. L'abbé de Marolles l'avait traduit aussi en vers français à la suite de ses épithalames de Catulle, 1661, in-8 : Ch. Monard l'a donné encore en français avec le texte en regard et des notes, 1816, in-8.

SULPITIUS (Gallus), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains qui donnèrent des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J.-C., et prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précédait le jour déterminé pour la bataille que l'on devait livrer à Persée, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler, avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriverait la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant J.-C. — Servius SULPITIUS-RUFUS, excellent jurisconsulte du temps de Cicéron, homme recommandable par sa vertu et par ses autres qualités, et consul comme le précédent, était de la même famille. On a de lui une très-belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie. Elle se trouve dans le recueil des Epîtres de Cicéron.

SUPERVILLE (Daniel de), ministre de l'église wallonne de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia ensuite à Genève, passa en Hollande l'an 1685, et mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui : *les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8 ; des *Sermons*, 4 vol. in-8, dont la 7e édition est de 1726 ; *les Vérités et les Devoirs de la religion*, en forme de catéchisme, 1706 ; *Traité du vrai communiant*, 1718, etc. Ces différents ouvrages sont estimés des protestants.

SURBECK (Eugène-Pierre de) naquit à Paris en 1678. Il fut capitaine-commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des gardes, et servit la France avec autant de valeur que de zèle. Son savoir le fit recevoir honoraire étranger de l'académie des inscriptions. Il mourut à Bagneux près Paris, en 1741, à 63 ans. On a de lui en manuscrit une *Histoire métallique des empereurs depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA (1), général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 53 avant J.-C., était inférieur au roi pour la noblesse et les richesses ; mais il le surpassait en valeur, en capacité et en expérience. C'était lui qui avait mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée romaine, commandée par Crassus ; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général romain, pour la conclusion d'un traité de paix, et le fit lâchement assassiner : quelques-uns disent qu'on voulait le prendre vivant, et qu'on ne le tua que parce qu'il se défendit : circonstance qui ne rend pas cette trahison moins odieuse. Suréna ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, disant qu'il amenait Crassus. Il avait forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général romain, et fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Suréna ne jouit pas longtemps du plaisir de sa victoire, car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. Suréna a fourni au grand Corneille le sujet de sa dernière tragédie, 1674.

SURENHUSIUS (Guillaume), auteur allemand du XVIIe siècle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des commentaires des rabbins Maimonides et Bartenora, d'une version latine et de savantes notes de l'éditeur. Elle fut imprimée en Hollande, 1698-1703, 6 tom. en 3 vol. in-fol. (*Voy.* HILLET, JUDA-HAKKADOSCH.)

* SURET (Antoine), supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né en 1692 au village de Cabrières, près de Nîmes, mort à Avignon en 1764, s'efforça constamment de préserver son ordre de l'effervescence des passions qu'excitaient alors, dans l'église et même dans l'état, les dissentiments relatifs aux opinions religieuses. Outre quelques écrits de circonstance, on cite de lui : *Conférences de Mende*, etc., en 10 vol. ; *Conférences sur la morale et le décalogue*, pour servir de suite aux *Conférences de Paris* du P. Semelier, sur le mariage, l'usure et la restitution.

* SURIAN (Jean-Baptiste), prédicateur célèbre, né en 1670 à Saint-Chamas, en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Deux Avents et deux Carêmes qu'il prêcha devant le roi firent sa réputation et lui valurent, en 1728, l'évêché de Vence. Il prononça en 1733, à N.-D. de Paris, l'*Oraison funèbre* de Victor-Amédée, roi de Sardaigne ; et la même année remplaça M. de Coislin, évêque de Metz, à l'académie française. Il mourut dans son diocèse en 1754, laissant la réputation d'un prélat pieux et charitable. D'Alembert son successeur à l'académie en fait le portrait suivant dans son *Discours de réception* : « M. l'évêque de Vence ne fut » redevable qu'à lui-même de la réputation et des » honneurs dont il a joui. Il ignora la souplesse du » manége, la bassesse de l'intrigue, et tous ces » moyens méprisables qui mènent aux dignités par » l'avilissement. Il fut éloquent et vertueux, et ces » deux qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos » suffrages. » Puis, après avoir parlé du style propre au discours religieux, il ajoute : « Telle » fut l'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui

(1) Ce nom, suivant Crevier, est celui d'une dignité, et il marquait la seconde personne de l'empire, et comme le vizir du roi des Parthes (*Hist. romaine*, liv. XLI). Ainsi, le nom du vainqueur de Crassus ne nous serait pas connu.

» l'objet de vos regrets ; elle fut touchante et sans » art, comme la religion et la vérité. Il semblait » l'avoir formée sur le modèle de ses discours nobles » et simples par lesquels un de vos plus illustres » confrères (1) inspirait au cœur noble et sensible » de notre monarque encore enfant les vertus dont » nous goûtons aujourd'hui les fruits, etc. » Quelques-uns de ses sermons, entr'autres celui sur le *petit nombre des élus*, regardé comme le meilleur, ont été publiés dans le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours du Carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12. Son *Petit Carême*, prêché en 1719, a été imprimé en 1778.

SURIN (Jean-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600, a été célèbre dans le XVIIe siècle par ses vertus, son zèle, ses talents pour la direction des âmes, et la grande confiance dont il jouissait de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance et par leur piété. Il mourut en 1665. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon, en 2 vol. in-12, et un abrégé à Nancy en 1738 sous le titre de *Dialogue spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes*, 1704, 3 vol. in-12. Des *Lettres inédites* du P. Surin ont été publ. en 1845, in-12, par M. l'abbé Pouzoz, précédées d'une notice sur l'auteur par M. Sarion.

SURIREY DE SAINT-REMY (Pierre), né vers 1650, dans la paroisse d'Acqueville en Normandie ; commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, s'est distingué par ses travaux et par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences et à perfectionner les arts qui avaient rapport à sa profession, et reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui : *Recueil des Mémoires d'artillerie*, Paris, 1745, 3 vol. in-4, fig., où il a rassemblé, avec beaucoup de choix et d'ordre, ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA ou plutôt ZURITA (Jérôme), de Saragosse, secrétaire de l'inquisition, mort en 1580, à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui : l'*Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le catholique*, en 7 vol. in-fol.; des *Notes* sur l'*Itinéraire d'Antonin*, sur *César* et sur *Claudien*.

SURIUS (Laurent), écrivain ascétique, né à Lubeck, en 1522, étudia à Cologne avec le P. Canisius, et se fit religieux dans la chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisait un cas particulier, et écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagements que ses infirmités et son application continuelle pouvaient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : un *Recueil des conciles*, Cologne, 1567, 4 vol. in-fol.; les *Vies des saints*, il avait publié successivement 6 vol. in-fol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1575 ; mais plusieurs savants lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publiait le second volume lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander, religieux du même monastère, continua le travail de Surius. On en a donné une édition complète à Cologne, 1617, 6 vol. in-fol.. Surius a profité de la collection de Louis Lippomani. La liberté qu'il s'est donnée de polir et de changer le style des originaux, et d'en retrancher ce qu'il ne jugeait point nécessaire, a décrédité ce qu'il avait compilé de meilleur. Une histoire de son temps sous le nom de *Mémoires*, qui commence en 1514 ; elle a été continuée successivement par Isselt, par Brachel jusqu'en 1651, par Thulden jusqu'en 1660, et par Henri Brewer, jusqu'en 1673. On en a une traduction française, 1573, in-8. C'est une suite de la Chronique de Nauclérus (*voy.* ce nom). Il semble que Surius ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a étrangement défiguré l'histoire de son temps. Spondanus en parle en ces termes (*ad ann.* 1556) : *Quæ Sleidanus quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissime fecit, Laur. Surius censuris suis in semitam rectam reduxit.* Une excellente traduction en latin du *Traité* de la présence véritable de Jésus-Christ après la consécration, de Gropper, sous ce titre : *De veritate corporis et sanguinis Christi in Eucharistia*, Cologne, 1560, in-4. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Taulère, de Rusbrock, de Mich. Helding, et donné plusieurs ouvrages de controverse.

(1) Massillon dans son *Petit Carême*.

SURLET. *Voy.* CHOKIER.

* SURVILLE (Marguerite-Eléonore-Clotilde de VALLON-CHALYS, dame de), née vers 1405 à Vallon, château sur la rive gauche de l'Ardèche, reçut de sa mère le goût de la littérature, et à l'âge de 11 ans traduisit en vers une ode de Pétrarque. Son mariage avec Bérenger de Surville, en 1421, ne ralentit pas son application à l'étude. Après sept ans de la plus tendre union, elle eut le malheur de perdre son mari, et se consacra dès lors entièrement à l'éducation de son fils unique. Elle était âgée de plus de 90 ans quand elle mourut. On croit que ce fut à Vessaux et qu'on l'y inhuma dans le tombeau qui renfermait les cendres de tous les objets de son affection, auxquels elle avait survécu. Ses *Poésies*, publiées par Vanderbourg, 1802, in-8, ne sont pas sans mérite. Elles ont été réimprimées en 1825, in-8, in-12, in-32, et vu par les soins de P. de Roujoux et Ch. Nodier, Paris, 1817, in-8, fig. Les principales qualités que l'on trouve dans les poésies de Clotilde sont une naïveté exquise, de la vérité et de la force dans les sentiments, de la finesse et de l'élévation dans les idées, et une grande fraîcheur de coloris dans les descriptions. On a contesté à ces poésies le mérite de l'authenticité. L'opinion qui regarde le recueil publié sous le nom de Clotilde, comme une production moderne habillée à l'antique, est extrêmement probable ; quoi qu'il en soit, ces poésies, où l'on trouve des morceaux charmants, offriront toujours une lecture intéressante. On peut consulter sur la question de l'authenticité de ce recueil un article de Raynouard, dans le *Journal des savants* de juillet 1824.

* SURVILLE (Joseph-Etienne, marquis de), né dans le Vivarais vers 1760, fit les campagnes de Corse et d'Amérique, émigra en 1791, et servit dans les armées des princes. Rentré en France en

1798, avec une mission du roi Louis XVIII, il fut traduit devant une commission militaire au Puy, et marcha à la mort avec beaucoup de courage. Il avait confié à sa femme le manuscrit des *Poésies* de Clotilde de Surville (*voy.* l'art. précéd.)

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Ecriture par son amour pour la chasteté. Elle demeurait à Babylone avec son mari, qui était le plus riche et le plus considérable de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle; et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle était seule au bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusait de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et soutinrent l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menait au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple l'an 607 avant J.-C. au même supplice auquel ils avaient injustement fait condamner Susanne. En comparant cette héroïne à Lucrèce, dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, et méconnaissent la véritable vertu, qui embrasse l'ignominie et la mort plutôt que de le commettre. (*Voy.* LUCRÈCE.)

SUSON (le B. Henri), écrivain ascétique, né probablement à Constance, vers l'an 1300, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1366. Surius a écrit sa *Vie*. On a de lui : *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur*; divers *Sermons*; *Horloge de la sagesse*, traduite en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avait été traduit en français, dès 1389, par un religieux franciscain, natif de Neuchâteau en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée, en 1493, in-fol., après avoir été retouchée pour le style par les chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie. Ses *Œuvres* ont été publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1555, 1615, in-8.

SUTCLIFFE (Matthieu), *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du XVIIe siècle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme et l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la prétendue *conformité du papisme et du turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : *De vera Christi Ecclesia*, Londres, 1600, in-4; *De purgatorio*, Hanau, 1603, in-8; *De missa papistica*, Londres, 1603, in-4, etc. : tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT (Bernard), né à Hamm en Westphalie, vers la fin du XVIe siècle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwick et à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon lui fit naître des doutes sur sa religion; celle des saints Pères, et surtout des controversistes orthodoxes, le détermina à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam, 1663. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Hubert, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avaient déterminé à abjurer le calvinisme.

* SUVÉE (Joseph-Benoit), peintre, né à Bruges en 1743, vint achever son éducation à Paris, sous Bachelier, et, quoique étranger, obtint le grand prix en 1771. Reçu à l'académie en 1780, il devint professeur, et fut nommé en 1792 directeur de l'école de France à Rome. Plus tard incarcéré pendant les orages de la révolution, il ne put se rendre à son poste qu'en 1801. L'école était parfaitement établie à la Villa Médicis, et il allait jouir du fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut en 1807. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite une *Descente du Saint-Esprit*, et une *Adoration des rois*, qui se font admirer dans une église d'Ypres.

SUYDERHOEF (Jonas), graveur hollandais, mort vers la fin du XVIIe siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plus belles estampes, et la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*.

SUZE. *Voy.* HENRI de SUZE.

SUZE (Henriette de COLIGNI, connue sous le nom de *comtesse de la*), était fille du maréchal de Coligni. Elle naquit en 1618, et fut mariée très-jeune à Thomas Hamilton, comte de Hadington, seigneur écossais. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze, qui, pour la soustraire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivait son mari, et se fit catholique, *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandait, et comme le comte ne voulait pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la comtesse avait perdu 50,000 » écus dans cette affaire, parce que, si elle avait » encore attendu quelque temps, au lieu de donner 25,000 écus à son mari, elle les aurait reçus » de lui pour s'en débarrasser. » Madame de la Suze, remplie d'enthousiasme pour la littérature, négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger. Sa maison, second *Hôtel de Rambouillet*, était le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avait les faiblesses de son sexe et les agréments

d'un bel-esprit. « Parée de toutes les qualités (dit » un auteur un peu sévère), que n'eut pas la *femme* » *forte* dont parlent les livres saints, elle n'eut au- » cune des qualités attribuées à celle-ci, n'étant ni » bonne épouse, ni solide amie, ni sage adminis- » tratrice de son bien, ni prudente ordonnatrice de » sa maison : reste à savoir si quelques rimes, plus » ou moins heureuses, peuvent entrer en concur- » rence avec tout cela. » (*Voy.* DACIER, LA FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN). Ses *Œuvres* parurent en 1684, 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pellisson et de quelques autres, en 1695 et 1725, 5 vol. in-12. On connait ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on attribue à de Fieubet ou au P. Bouhours :

Quæ dea sublimi vehitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias Juno : si scripta, Minerva;
Si species oculos, Mater Amoris erit.

Un poète contemporain les a traduits de cette manière :

Quelle déesse ainsi vers nous descend des cieux?
Est-ce Vénus, Pallas, ou la reine des dieux?
Toutes trois, en vérité :
C'est Junon par sa naissance,
Minerve par sa science,
Et Vénus par sa beauté.

SVEDENBORG (Emanuel), né à Stockholm, en 1688, fut nommé en 1716, à la charge d'assesseur au collége métallique de cette ville, par Charles XII. Il fut anobli par la reine Ulrique-Eléonore en 1719, se rendit fameux par ses voyages, ses livres et ses extravagances. Il disait que Dieu lui avait apparu personnellement en 1745, pour le rendre capable de converser avec les anges, se mêlait d'annoncer les choses futures ou cachées, se vantait d'être en correspondance avec les âmes des morts, d'aller souvent en enfer, et d'être *membre de la Société des Anges*. Il mourut à Londres en 1772, à 84 ans, après avoir laissé plusieurs ouvrages dont, grâce à la bizarrerie des goûts du siècle et à l'ardeur factice de nos enthousiastes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages sont : un traité des *merveilles du ciel et de l'enfer*, trad. par D. Pernety (*voy.* ce nom); un traité de la *nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste*; un traité *de l'amour conjugal*; un autre *de la liaison entre le spirituel et le matériel*, ou *du commerce établi entre l'âme et le corps*. Celui-ci a été traduit par Parraud, à Paris : on en a publié à la Haye une édition augmentée d'un Discours préliminaire et de plusieurs pièces sur la vie et les écrits de Svedenborg. On a encore de lui le *Règne minéral*, Leipsig, 3 vol. in-fol., compilation informe qui n'est d'aucun usage. On ne peut cependant refuser à Svedenborg quelques connaissances isolées et incohérentes dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la métaphysique et la théologie; mais il n'y a genre de folie ni d'hérésie qui ne se trouve dans ses ouvrages. Il s'y décide pour l'hérésie d'Eutychès. Toutes les platitudes accumulées contre les catholiques et les plus grossières calomnies y sont constamment répétées. Les livres saints y sont expliqués d'une manière arbitraire, ridicule et souvent indécente. On y trouve cependant çà et là des vérités énoncées avec la plus subjugante énergie, telles que la suivante : « L'homme est naturellement enclin à la croyance » et à l'adoration de Dieu dans son âme; influence » qu'il lui faut étouffer pour passer à l'athéisme. » Svedenborg devint le chef d'une espèce de secte, assez répandue à Londres, connue aussi à Paris sous le nom de *Martinistes*. Elles s'accrut et trouva des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si on en croit l'auteur du *Voile levé* et de la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, Svedenborg n'était pas un visionnaire de bonne foi, mais un socinien ou déiste hypocrite qui employait le langage des enthousiastes pour substituer au christianisme une prétendue religion naturelle. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1786, page 89. — 1er octobre 1792, pag. 182.) Il a paru, en 1820, à Copenhague, une *Vie* de l'assesseur Svedenborg, qui eut beaucoup de débit. Elle est enrichie de plusieurs fragments de ses écrits et d'une analyse de son système; on y voit que Svedenborg avait eu quelques idées de la cranologie, professée plus tard par le docteur Gall. (*Voy.* ce nom).

SWAAN (Joseph), savant hollandais, recteur des écoles latines et professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'école de médecine de Hoorn, membre de plusieurs sociétés savantes, s'est fait connaître par un grand nombre de *Dissertations scientifiques*, d'*Analyses d'ouvrages* et de *Notices littéraires*, répandues dans différents recueils périodiques de la Hollande, et par un *Essai* de réfutation de l'ouvrage de M. Costa qui a pour titre : *Contre l'esprit du siècle*. Swaan était un des principaux rédacteurs du *Journal de la société de médecine de Hoorn*. On lui doit encore des traductions hollandaises, faites en société avec le docteur Jorritsma, du *Mémoire* du ch. de Kirchkhoff *sur l'ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, et de la *Dissertation* du même auteur *sur l'air atmosphérique et sur son influence sur l'économie animale*. Il devait aussi publier une traduction hollandaise du *Recueil de fables* du baron de Stassart, qui était presque achevée au moment de sa mort en 1826, à 52 ans.

* SWAGERS (François), peintre, né à Utrecht en 1756, se forma sous différents maîtres de l'école hollandaise et flamande; il exposa pour la première fois à Paris, en 1795, plusieurs *Vues de Hollande* qui établirent sur-le-champ sa réputation. Swagers excellait surtout dans les *Marines*; un grand nombre de celles qu'il a faites peuvent être comparées aux van den Velde. Ses paysages ont la touche et la finesse de Bruander. Il est mort à Paris en juillet 1836, à 80 ans.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermomètre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours, il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la rejoindre dans le Holstein, et, à son retour à Amsterdam, il brûla

tous ses écrits, vécut dans la retraite et mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont : *Traité de la respiration et de l'usage des poumons*, en latin, Leyde, 1738, in-4; un autre *De fabrica uteri muliebris*, 1679, in-4; une *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-4, en flamand; ibidem, 1685, in-4; en français, Leyde, 1733, in-4; en latin, par Henri-Chrétien Henninius. Jérôme-David Gaubius en a donné aussi une édition en latin; la meilleure est celle de Leyde, 1737, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Biblia naturæ*, etc. (*Voy.* MOUFET). Cet ouvrage est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avait observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, et, jusqu'aux viscères des abeilles, tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur, qui a travaillé sur le même sujet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célèbre Boerhaave, à la tête de la *Biblia naturæ*. C'était un homme de probité, un observateur appliqué, un philosophe modeste. « La » microscopie (dit un auteur), qui a fait naître des » idées creuses dans plus d'un cerveau, qui, selon la » remarque du fameux Leclerc, a servi quelquefois » à dénaturer la physique et à suggérer, comme il » est arrivé à Leuwenhoeck, des systèmes roma- » nesques, et qui peut-être a fait de Spinosa un » athée (1), n'a eu sur Swammerdam aucun de ces » fâcheux effets : ses observations ont toutes un » air de tranquillité et de sagesse, dont le résultat » n'a rien qui égare. »

SWEDIAUR. *Voy.* SCHWEDIAUR.

SWEERT (François), né à Anvers en 1567, et mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savants de son temps. Il était versé dans l'histoire belgique, dans les antiquités romaines et la littérature, et donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *Deorum dearumque capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4, et dans les antiquités grecques de Gronovius, t. 7. Ces têtes sont au nombre de cinquante-neuf. Sweert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités, avec les passages des anciens qui en ont parlé; *Belgii totius descriptio*, 1603; *Selectæ orbis christiani deliciæ*, Cologne, 1608, ou 1625, in-12. C'est un recueil d'épitaphes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même sujet; *Monumenta sepulcralia ducatus Brabantiæ*, Anvers, 1613, in-12; *Rerum belgicarum annales*, 1620, in-fol.; *Athenæ belgicæ*, Anvers, 1628, in-fol.; *Epitaphia joco-seria*, Cologne, 1623, in-12.

SWEERT (Emanuel), né à Sévenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avait de plus rare en ce genre, et composa un recueil qu'il intitula : *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol.; réimprimés en 1647. Ce recueil, plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et français, de ce qu'elles représentent. (*Voy.* MÉRIAN, Marie-Sibylle.)

(1) Il est certain que cet esprit faux et noir s'occupait beaucoup de microscopie. Il ne doutait pas que les petits êtres qu'elle lui faisait découvrir ne fussent le produit d'une matière toute-puissante. On prétend même qu'ils furent d'abord son argument favori. Il y avait cependant 16 siècles que saint Paul y avait répondu. *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus*. Heb. 4. Vues diverses sur cet objet. *Catéch. philos.*, t. 1, n. 76, 77.

SWEET (Robert), savant botaniste et agronome, né en 1783 à Cockington, dans le Devonshire, mort le 20 janvier 1835. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Hortus suburbanus Londinensis*, 1818, in-8; *Geraniaceæ*, 1820-1826, 5 vol.; *The british flower garden*, 1822-1826; *The botanical cultivator*, qui a obtenu cinq éditions; la dernière est de 1831; *Cistineæ*, 1825-1830; *Hortus britannicus*, 1826-1827; 2e édition, 1830; *Flora australasica*, 1827-1828; *The british warblers*, 1826, de Candolle lui a dédié un genre de la famile des légumineuses.

SWIETEN. *Voy.* VAN-SWIETEN.

SWIFT (Jonathan), surnommé par Voltaire *le Rabelais de l'Angleterre*, naquit à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, en 1667, d'une bonne famille. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice, puis le quitta, et, après la mort de son protecteur, sir William Temple, il se trouva sans aucune ressource, et vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume III, mais sans rien obtenir. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois et les courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs bénéfices, et entre autres le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui valut près de 30,000 livres de rente. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affaiblit, un noir chagrin s'empara de son âme, et il tomba dans le délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable, jusqu'à la fin de l'année 1745. Il mit à profit quelques instants de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce. Swift était un homme capricieux et inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissait que de projets vastes, mais chimériques, et il échouait dans presque tous ses desseins. Sa fierté était extrême, et son humeur indomptable. Il recherchait l'amitié et le commerce des grands, et il se plaisait à converser avec le petit peuple. Sa maison était une espèce d'académie de femmes qui l'écoutaient et jasaient avec lui depuis le matin jusqu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers et en prose, recueillis à Londres, 1762, 9 vol. in-8. L'ouvrage le plus long qu'il ait fait en vers est un poëme intitulé : *Cadenus et Vanessa*. C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille hollandaise. Ses ouvrages en prose les plus connus sont : *les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput*, etc., en 2 vol. in-12. Ce livre, original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue et des contes puérils, des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies fines et des plaisanteries grossières, une morale sensée et des gravelures révoltantes. L'abbé Desfontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu

corrigé. Le *Conte du Tonneau*, traduit en français par Van-Effen; c'est une satire, où sous le nom de *Pierre* qui désigne le Pape, de *Martin* qui représente Luther, et de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme et au calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puérils, indécents et odieux; *Le Grand mystère, ou l'Art de méditer sur la garde-robe, avec des pensées hardies sur les études, la grammaire, la rhétorique et la poétique*, la Haye, 1729, in-8; *Productions d'esprit, contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux*, Paris, 1736, 2 vol. in-12, avec des notes; *la Guerre des livres* : cet ouvrage dut sa naissance à une dispute qui s'éleva, vers la fin du XVII[e] siècle, entre Wooton et le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur et son ami. Tous les ouvrages précédents ont été traduits en français. Ceux que nous avons en anglais consistent en différents écrits de morale et de politique. Thom. Shéridan a écrit la *Vie* de Swift, Dublin, 1785, in-8. On a encore un *Essai historique sur le docteur Swift* par Craufurd, 1808, in-4; et Walter-Scott lui a consacré une *Notice* dans sa *Biographie des romanciers célèbres*.

SWINDEN ou SWINDN (Jérémie), théologien anglais, est connu par un *Traité* en anglais, *sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé*; il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, et débite sur ce sujet des choses singulières, solidement réfutées par le P. Patuzzi, dans sa dissertation *De sede inferni*, quoique le savant dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par l'Eglise de celles qui ne le sont pas. (*Voy.* le *Catéchisme philosophique*, tom. 3, n. 475.) Drexelius avant lui, et plusieurs autres, s'étaient livrés à des conjectures sur le même sujet. (*Voy.* DREXELIUS.) Le livre de Swinden a été traduit en français par Bion, et imprimé en Hollande en 1728. Le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 1, p. 359, parle d'une *Histoire du diable*, de Swinden, traduite par le même Bion, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. Peut-être est-ce le même ouvrage sous un titre différent. Les autres productions de Swinden ne sont point connues. Il mourut vers 1740 (1).

* SY (Alexandre-César-Annibal-Firmin, baron de STONE, marquis de), embrassa la profession des armes et obtint une compagnie dans le régiment de dauphin cavalerie. Emigré à l'époque de la révolution, il se lia très-intimement à Londres avec Delille, dont il soulageait la vue affaiblie, en l'aidant à revoir ses ouvrages. A la restauration, il revint en France, fut fait maréchal de camp, et mourut à Corbeille le 12 décembre 1821. On a de lui : *Melanges de poésies*, Londres, 1792, in-12; imprimés par l'auteur lui-même à 60 exemplaires; *La chute de Rufin*, poëme traduit en vers de Claudien, avec des notes, 1814, in-8, et à la suite de l'*Art poétique d'Horace, traduit en vers*, 1816, in-8.

(1) Date donnée par Watkins et le *Dizionario storico di Bassano*. Le *Dict. universel* (Prudhomme), dit que Swinden mourut en 1720.

Les deux vers suivants de la traduction de l'*Art poétique* sont de Delille :

Et que l'intrigue enfin où votre esprit se joue,
S'offre digne d'un dieu, lorsqu'un dieu la dénoue.

Epithalame d'Honorius et de Marie, poëme traduit de Claudien, en vers français, Paris, 1816, in-8.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin anglais, naquit en 1624 à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset, d'une famille noble. Il s'était rendu à Oxford pour y terminer ses études; mais la guerre civile ayant éclaté dans la même année 1642, il ne voulut pas prendre les armes en faveur de Charles I[er], comme l'avaient fait les autres étudiants : il passa à Londres, où le célèbre docteur Coxe le détermina à se livrer à l'étude de la médecine. La garnison d'Oxford, qui tenait pour le roi, s'étant rendue au parlement, Sydenham retourna à l'université, y prit le degré de bachelier, en 1648, et reçut ensuite celui de docteur à Cambridge. De retour à Londres, il s'y fixa et y exerça son art pendant vingt-huit ans. Il s'écarta de la méthode systématique des médecins de son temps. Il n'osait pas deviner la nature, mais il la suivait en l'étudiant, devint un des observateurs les plus exacts, et put ainsi se méprendre rarement dans ses traitements, qui furent presque toujours heureux. Il faisait un grand usage des rafraîchissants dans le traitement de la petite-vérole, et du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes; mais il se distingua surtout par son *laudanum*, qui fut bientôt adopté par tous les autres médecins. Cependant, malgré le succès de ses cures, et la réputation qu'il s'était acquise, il avait peu d'estime pour la science médicale, au moins pour celle qu'on professait de son temps; et un jeune médecin lui ayant demandé quel livre il devait choisir pour se former à la pratique : « Lisez *Don Quichotte*, lui répondit-il, c'est » un fort bon livre, je le lis actuellement. » La simplicité des remèdes dont il faisait usage fit dire à Ratcliffe, fameux médecin qui florissait à cette même époque, que quand Sydenham mourrait, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier. On a de Sydenham une *Praxis medica*, Leipsig, 1695, 2 vol. in-8, et différents autres ouvrages, tous fort estimés, et qui ont été recueillis et imprimés sous le titre d'*Opera medica*, Genève, 1716, 2 vol. in-4; on y remarque surtout son excellent *Traité de la goutte*, qu'on consulte encore de nos jours. L'auteur, attaqué de cette maladie, eut tout lieu d'en observer les progrès, et de mettre en pratique les remèdes qui peuvent calmer les douleurs de ce mal cruel. Les meilleures éditions des *Opera universa* de Sydenham sont celles de Londres, 1734, in-8; Genève, 1737, 2 vol. in-4; Leyde, 1754, in-8; elles ont été traduites en français par A.-F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8; Avignon, 1799, 2 vol. in-8; Montpellier, augmentées par J.-B.-T. Baumes, ib., 1816, 2 vol. in-8, 1817, 2 vol. in-8; avec une *Notice sur la vie et les écrits de Sydenham*, par Prunelle. Il mourut à Londres en 1689, à l'âge de 65 ans.

* SYKES (Arthur-Aghleg), théologien anglican, né à Londres en 1684, avait du savoir, et jouit dans son temps de quelque célébrité par ses écrits et ses

liaisons avec les personnages les plus remarquables du clergé d'Angleterre, tels que l'évêque de Steadly, et Samuel Clarke dont il partageait les opinions. On sait que tous deux en avaient de fort libres sur nos principaux mystères, et que Clarke, dans son livre de la *Doctrine de l'Ecriture sur la sainte Trinité*, ne dissimulait pas son penchant pour l'arianisme. (*Voy.* CLARKE, II, 638.) Sykes prit part à toutes les controverses religieuses agitées de son temps en Angleterre. Il persista dans son adhésion à la doctrine de l'église anglicane, à l'exemple de ses deux amis, qui, tout en sapant les fondements de cette croyance, ne se tenaient point pour obligés de cesser d'exercer le ministère et de renoncer à leurs bénéfices. Sykes écrivit aussi contre les catholiques. Il mourut à Londres le 23 novembre 1756. Nous citerons de lui : *Essai sur la vérité de la religion chrétienne dans lequel on démontre comment elle est réellement fondée sur l'Ancien Testament*, 1725, in-8 ; *Connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8, trad. en fr., 1742, in-12; *Sur la nécessité d'améliorer les lois concernant les papistes et de les soumettre à une révision*, 1746, in-8.

SYLBURG (Frédéric), né en 1536, à Wetter, près de Marbourg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1596, s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins que Wechel et Commelin mettaient au jour. On loue la correction des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la langue grecque de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies grecques*, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement. On estime surtout sa *Grammaire grecque*, et son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA ou SULLA (Lucius-Cornelius), né vers l'an 137 avant J.-C., d'une maison illustre, s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premières armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marses, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence : il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla fit éclater dès lors la jalousie de Marius; il est certain du moins qu'ils se séparèrent, et que Sylla servait dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collègue à Marius dans son 1e consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, et mettant lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture, et l'obtint. Strabon, père de Pompée, prétendait que Sylla avait acheté cette dignité, et le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci menaçait d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui répliqua-t-il en riant ; *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée*. Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avait fait périr, par des assassinats ou par des empoisonnements, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avait mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Sylla se signala une deuxième fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenait l'assemblée générale de la nation, et termina par ce beau fait d'armes la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J.-C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius dévoré par l'envie et par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors sur Rome à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius, qui était l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce l'an 86 avant J.-C., reprit Athènes, lui rendit sa première liberté, et remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisait ainsi triompher la république dans la Grèce, on rasait sa maison à Rome, on confisquait ses biens et on le déclarait ennemi de la patrie. Cependant il poursuivait ses conquêtes, traversait l'Hellespont, et forçait Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Muréna le commandement dans l'Asie, et reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avaient été proscrits, et, à leur exemple, Cnéius Pompéius, connu depuis sous le nom de *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions dans la Marche d'Ancône. Sylla l'aima, et fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ses secours, ses ennemis lui étaient supérieurs en forces; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur le champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement; il y entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avaient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, et peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'*Heureux*, Felix : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velléius, *s'il eut cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre*. Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices et de cruautés. Il fit massacrer, dans le cirque de Rome, 6 ou 7,000 prisonniers de guerre, auxquels il avait promis la vie. Le sénat était alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnait sur le cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendi-

rent les cris d'une si grande multitude de mourants, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point » votre attention, pères conscrits, c'est un petit » nombre de rebelles qu'on châtie par mon ordre. » Tous les jours on affichait les noms de ceux qu'il avait dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplis de meurtres et de carnage. On récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frère, il se chargea du supplice de Marc Marius Gratianus, préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et enfin il lui trancha la tête. Pour récompense il eut le commandement des soldats gaulois, qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4,700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription; et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque, pour être condamné à la mort, il suffisait d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avait jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah! malheureux! c'est ma terre d'Albe qui me proscrit;* et à quelque pas de là il fut assassiné. Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après il renouvela la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, et se dépouilla de la dictature. Un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendait de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnaient : « Voilà » un jeune homme qui empêchera qu'un autre qui » se trouvera dans une place semblable à la mienne » ne songe à la quitter. » Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzoles, où il s'abandonna librement et entièrement à une vie voluptueuse et sensuelle. Sa table annonçait la débauche et la dissolution; et, presque sexagénaire qu'il était, il ne rougit pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison était remplie de comédiennes et de joueuses d'instruments, avec lesquelles il entretenait un commerce honteux. Il passait les jours et les nuits à boire, à manger et à rire avec des gens qui n'avaient d'autre mérite que celui d'être emportés, violents et sans aucune retenue. Les excès auxquels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causèrent bientôt une maladie qu'il se dissimulait et qu'il aggravait par son intempérance. Il se forma, dans ses entrailles, un abcès d'où s'exhalait une puanteur horrible. Il naissait de ses chairs une si grande quantité de vermine, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes qui semblaient être autant de bourreaux qui vengeaient la mort d'un nombre presque infini d'hommes, tant citoyens qu'étrangers, qu'il avait fait périr de la manière la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J.-C., à 70 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. Il fut, dit Cicéron, un maître consommé dans trois vices, la débauche, l'avidité et la cruauté. Ni l'indigence dans sa jeunesse, ni le déclin de l'âge, ne purent mettre de frein à ses dérèglements. Sylla ajoutait foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivait dans ses mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venait d'être averti en songe qu'il allait rejoindre incessamment son épouse Métalla. La chose n'était pas difficile à prévoir dans l'état où il était; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colère, qui fit crever son abcès, dont la matière lui sortit par la bouche et l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote. De Jouy a donné une *Tragédie* de Sylla représentée au Théâtre Français en 1823.

SYLVA (Béatrix de), d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure et son caractère ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue; on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres avantageuses qu'elle refusa, pour se retirer chez les religieuses de Saint-Dominique de Tolède. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, et termina saintement sa vie quelque temps après, pleurée des pauvres, dont elle était la mère, et de ses filles, dont elle était le modèle.

SYLVEIRA (Jean de), carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 95 ans; il y en avait 80 qu'il était entré en religion. On a de lui des *Opuscules* et des *Commentaires* sur les Evangiles, Venise, 1751, 10 vol., et sur l'Apocalypse, un vol., qui ne sont proprement que des compilations. — Il ne faut pas le confondre avec Gonzalve Sylveira, né aussi à Lisbonne, d'une famille illustre (peut-être de la même), qui entra chez les jésuites, et se consacra aux missions étrangères. Ses travaux eurent le plus grand succès en Ethiopie, dans la Cafrerie et autres régions de l'Afrique, particulièrement dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême, et aurait bientôt, par son exemple, amené tous ses sujets à la foi chrétienne, si des mahométans, en lui persuadant que Sylveira était un enchanteur, ne l'avaient engagé, l'an 1571, à donner la mort à celui dont il avait reçu le plus grand bienfait. Il s'en repentit ensuite, et fit étrangler les imposteurs.

SYLVIUS ou DU BOIS (François), professeur d'éloquence et principal du collége de Tournay à Paris, était du village de Lévilly, près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zèle à bannir des colléges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, et la littérature de son siècle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnasmatum in artem oratoriam Francisci Sylvii Ambiani, viri eruditione recta et judicio acuto insignis, centuriæ tres*, ou plutôt c'est le titre que Alexandre Scot, surnommé l'*Ecossais*, donna à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un vol,

in-8. — Son frère, Jacques SYLVIUS, célèbre médecin, mourut en 1555, à 75 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans l'anatomie. On a de lui divers ouvrages imprimés sous le titre d'*Opera medica*, Cologne, 1630. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en français par Caille, Lyon, 1574.

SYLVIUS ou DU BOIS (François), né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine et doyen de Saint-Amé, à Douai, professa pendant plus de 30 ans la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, et d'autres savants ouvrages, Anvers, 1698, 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du P. Norbert Delbecque, dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 5ᵉ vol. renferme divers *Opuscules*, et le 6ᵉ comprend des *Commentaires* sur les 4 premiers livres de l'ancien Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les opuscules de Sylvius contre le jansénisme naissant. La douceur de son caractère a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du saint Siége. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douai pour entraîner cette université dans la faction de Jansénius, et ayant dit qu'il s'agissait précisément de défendre la doctrine de saint Augustin : « C'est pour la défense de l'Augustin de » Hollande, répliqua Sylvius, que vous avez levé » l'étendard; et nous, c'est en faveur du grand Au» gustin d'Afrique, parce que c'est la doctrine des » souverains pontifes, pour laquelle nous sommes » prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. » On a son *Eloge* funèbre, sous le titre de *la Sagesse ensevelie*, Douai, 1649, in-8. Estius et Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douai.

SYLVIUS (Lambert), ou VAN DEN BOSH ou DU BOIS, écrivain hollandais, né vers l'an 1610, à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le désir d'être utile; ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : *Théâtre des hommes illustres*, etc., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4; *Histoire de notre temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam; c'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé dans les ouvrages de Sylvius bien des fautes qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. *La Vie des héros qui se sont distingués sur la mer*, in-4, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, *pièces de vers*, etc.

SYLVIUS (François DE LE BOE), né à Hanau, dans la Wétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte ou plutôt publiée par Guillaume Harvée, faisait alors beaucoup de bruit; Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation, par ses leçons et ses expériences, la chimie, qui avait été négligée jusqu'alors, et mourut à la Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amsterdam, 1679, in-4, et Venise, 1708, in-fol.

* SYMMAQUE, le quatrième des interprètes de l'ancien Testament, en langue grecque, né à Samarie, dans le IIᵉ siècle, vivait sous l'empire de Sévère. Après avoir embrassé l'erreur des ébionites (*voy.* EBION), il entreprit une nouvelle version de l'ancien Testament pour l'opposer à celle dont les Samaritains faisaient usage dans leurs assemblées. La version de Symmaque occupait la quatrième colonne dans les *Hexaples* d'Origène. Il n'en reste plus que des *fragments* qui ont été recueillis par le P. de Montfaucon (*voy.* ce nom, VI, 83) Saint Epiphane l'accuse d'avoir eu trop d'ambition; il le met néanmoins au nombre des sages de sa nation.

SYMMAQUE (Quintus-Aurelius-Avianus), préfet de Rome, né dans cette ville vers le milieu du IVᵉ siècle, était fils de Lucius-Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Il fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, et enfin préfet de Rome en 384. Il se déshonora pas la passion qu'il fit paraître pour le rétablissement du paganisme et de l'autel de la Victoire, renversé par Constantin, rétabli par Julien, maintenu par Valentinien Iᵉʳ, et détruit de nouveau par Gratien. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose-le-Grand. Etant rentré en grâce avec ce prince, il fut fait consul de Rome en 391. On ignore l'époque de sa mort. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rites païens, et une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais diffuse et peu logique. Il avait fait d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, tels que le *Panégyrique de Maxime et de Théodose*, et des *Harangues* dont l'abbé Maï a recueilli quelques fragments publiés à Milan, 1815, in-8. Sa *Requête* pour le maintien de la religion païenne a été réimprimée en 1687, à Dusseldorf, avec la *Réfutation* de saint Ambroise et les *Lettres* de ce Père *ad Principes*, in-12. M. Morin (Eug.) a publié pour sa thèse de concours au doctorat : *Etudes sur la vie et sur les écrits de Symmaque*, Paris, 1847, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE, sénateur et préfet de Rome, beau-père de Boëce, qui fut mis à mort l'an 525, par Théodoric, roi des Goths. (*Voy.* BOECE et THÉODORIC.)

SYMMAQUE (Célius), pape, natif de Sardaigne, monta, le 22 novembre 498, sur la chaire de saint Pierre, après Anastase II. Le patrice Festus fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyait disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui, quoique arien, ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avait été faite la première, et qui avait eu le plus de suffrages; en conséquence, Symmaque fut confirmé et reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes.

Théodoric fit assembler à Rome en 501 un concile à ce sujet; mais les évêques représentèrent fortement à ce prince : « Que le pape lui-même devait assembler le concile, que le saint Siége avait ce droit, » et par sa primauté tirée de saint Pierre, et par » l'autorité des conciles, et qu'il n'y avait point » d'exemple qu'il eût été soumis au jugement de » ses inférieurs. » Théodoric leur montra, par les lettres de Symmaque, que ce pontife avait consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les évêques en furent alarmés et chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome, au nom de tous, pour se plaindre de ce que les évêques avaient pris sur eux de juger le pape. « Il n'est pas aisé, dit-il, de comprendre » comment un supérieur, à plus forte raison le chef » de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs. » Il loue cependant les Pères d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint pape fit son apologie, où il parlait avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la Collection des conciles, t. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'était un homme austère, d'un grand zèle et d'une vertu sans tache. Nous avons de lui onze *Epîtres* dans le Recueil de D. Constant, et divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, aux dimanches et aux fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*. *Voy.* l'*Apologie* de ce pape par Ennodius dans l'édition de ses *Œuvres*, par le P. Sirmond, et la *Dissertation* publiée par Eusèbe Amor, Bologne, 1758. Symmaque eut pour successeur Hormisdas.

SYNCELLE (George le), était syncelle auprès de Taraise, patriarche de Constantinople, vers l'an 792; c'est-à-dire qu'il occupait l'office de cet ecclésiastique qu'on plaçait auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il était moine, et il remplissait les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronologie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., que le P. Goar a publiée en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connaissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNÉSIUS, philosophe platonicien. On ignore le temps où il vivait. Il nous reste de lui trois *Traités de philosophie naturelle*, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4, et un *De somniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe platonicien, Venise, 1497, in-fol.

SYNÉSIUS, évêque, fut disciple de la fameuse Hypatie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva, dix ans après, sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Synésius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paraissait contraire à la vie philosophique qu'il avait menée, et il ne séparait point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la religion chrétienne. Synésius, devenu évêque, eut le zèle et la charité d'un apôtre. Il célébra un concile et soulagea les indigents. Nous avons de lui CLV *Epîtres*, des *Homélies*, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du P. Petau, 1633, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

* SYNGE (Edouard), archevêque de Tuam, en Irlande, né en 1659, était fils de l'évêque de Cork. Il fit ses études, partie à Oxford, au collége de Christ-Church, partie à Dublin. Il était très-instruit. Pourvu successivement de divers emplois, il les remplit d'une manière qui fit honneur à sa capacité, et le fit juger digne d'en occuper de plus éminents. En 1714, il fut nommé à l'évêché de Raphoë, dans l'Ulster, au comté de Dunnagall, et, transféré deux ans après à l'archevêché de Tuam, il y mourut le 24 juillet 1741, à 82 ans. On a de lui des *Sermons*; des *Traités*; des *Mandements*, qui ont été réunis en 4 vol. in-12. La *Biographie britannique* parle avec éloge de ces divers ouvrages.—Il ne faut pas le confondre avec un écrivain du même nom, dont on a la *Religion d'un honnête homme qui n'est pas théologien de profession*, Amsterdam, 1699, in-12, ouvrage d'un déiste.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avait été promise à Masinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu et fait prisonnier près de Cirtha, avec son épouse, l'an 203 avant J.-C. Les Romains donnèrent à Masinissa une partie des états de son ennemi.

SYRIEN, Syrianus, sophiste d'Alexandrie, vers l'an 470, avait composé *quatre livres* sur la république de Platon; *sept livres* sur la république d'Athènes; des *Commentaires* sur Homère. Tous ces ouvrages sont perdus; si on s'en rapporte aux titres, ils peuvent avoir contenu des choses intéressantes.

SYRUS. *Voy.* PUBLIUS.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Issus, fut bien traitée par Alexandre-le-Grand. Quinte-Curce rapporte qu'elle fut si pénétrée de reconnaissance, qu'ayant supporté la mort de Darius, son fils, elle ne put survivre au conquérant macédonien, et mourut de douleur après lui.

SZAZEKI-TOMKA (Jean), né à Folkus-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie, d'une famille noble, se distingua dans les sciences à Iéna, et fut fait recteur du collége des protestants à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui : *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-fol., avec des notes; *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8; *Conspectus introductionis in notitiam regni Hungariæ geographicam, historicam, politicam, et chronologicam*, Presbourg, 1759.

SZEGEDI (François-Léonard), né à Tirnau, d'un père protestant, fut élevé par sa mère dans la religion catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres à Tirnau, de la philosophie à Vienne, et de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siége épiscopal de Transylvanie et sur celui de Vatzen, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, et enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places, il montra autant de zèle que de lumières. La Hongrie a plusieurs monuments de sa munificence et de sa religion. Il a laissé un *Poëme* latin sur la *Vie* de sainte Marguerite de Hongrie, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI (Jean-Baptiste), né l'an 1699, d'une noble et ancienne famille, dans le comté d'Eisenstadt, en Hongrie, se fit jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs colléges, remplit avec beaucoup de zèle les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, et mourut à Tirnau le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs et ses talents l'ont fait regretter. Il était surtout versé dans le droit de sa patrie; ses moments de loisirs étaient consacrés à ce genre d'étude, et lui ont fait publier : *Tripartitum juris hungarici tyrocinium*, Tirnau, 1734, in-12, *Synopses titulorum juris hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustratæ*, 1734, in-8; *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, cum notis*, Coloswar, 1743, in-8; *Werbœtzius illustratus, cum notis*, Tirnau, 1753, in-8.

SZENTIVANY (Martin), jésuite hongrois, né en 1633, dans le village de Szentivany, dont son père était seigneur, se distingua autant par ses vertus et son zèle pour la religion, que par l'étendue de ses connaissances. Il expliqua pendant plusieurs années la langue hébraïque à Vienne et à Tirnau, enseigna ensuite, avec une égale réputation, la philosophie et la théologie dans la première de ces villes, et mourut à Tirnau le 29 mars 1705. On a de lui : *Miscellanea curiosa*, 3 vol. in-4, recueil très-intéressant, plein de recherches sur la physique et autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'opuscules, où la religion est exposée et défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure et coulante, son style simple et facile sans être négligé.

T

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), théologien, né à Limoges en 1744, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice en 1724, et en sortit pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir enseigné les humanités à Nantes, il fut chargé de professer la théologie à Arles puis à Lyon. Supérieur du collége de Pézenas en 1783, il l'était de celui de la Rochelle, lorsque M. de Crussol, évêque de cette ville, ayant publié un mandement contre l'ordonnance royale de 1787, qui rendait l'état civil aux protestants, Tabaraud la défendit dans deux *lettres* qu'il fit imprimer. Au commencement de la révolution il était supérieur à Limoges. Il se prononça contre les nouveaux décrets, dans deux *Lettres* à l'évêque constitutionnel Gayvernon (*voy.* IV, 57), et dans des *Observations* sur une Lettre pastorale du même. Dénoncé par le club de Limoges, il se réfugia d'abord à Lyon, puis à Paris, et après les massacres de septembre se retira en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, il concourut à la rédaction de divers journaux, entr'autres le *Times*, l'*Oracle* et l'*Anti-Jacobin-Review*, et traduisit l'ouvrage de Bowles; *Réflexions soumises à la considération des Puissances combinées.* Rentré en France, Fouché, son ancien confrère, lui fit proposer un évêché qu'il refusa. Cette dignité lui aurait d'autant moins convenu, qu'il n'exerçait point les fonctions du ministère. Nommé, en 1811, censeur de la librairie, il profita de sa position pour entraver la publication des livres contraires à ses idées jansénistes. Censeur honoraire en 1814, il obtint une pension de retraite. Ses *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, 1816, furent réfutés par M. Boyer de Saint-Sulpice, et condamnés par l'évêque de Limoges, dont la décision fut confirmée par le souverain Pontife. Blessé par la censure du prélat il fit paraître pour sa défense plusieurs *Lettres*, pleines d'expressions peu respectueuses pour le prélat et même pour le saint Siége. Peu après il réchauffa la dispute par son écrit : *Du droit de la puissance temporelle sur le mariage*, ou *Réfutation du décret de mgr. l'évêque de Limoges*, Paris, 1818, in-8, et en 1825 il donna une édition augmentée du livre des *Principes...* Le sens des paroles du concile de Trente, qui attribue les causes matrimoniales aux juges ecclésiastiques, ayant été clairement défini par plusieurs brefs des souverains pontifes, cette question était dès lors sans objet, l'Eglise seule pouvant opposer des empêchements dirimants au mariage. Tabaraud, quoique avancé en âge, et depuis 1814 affligé d'une cataracte, ne laissait pas que de travailler encore, dictant à un secrétaire. Il recouvra la vue dans les derniers temps de sa vie, et mourut à Limoges le 9 janvier 1832. Son testament olographe, du 5 janvier de l'année précédente, contient la déclaration suivante : « Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait » naître dans le sein de l'Eglise catholique, apos» tolique et romaine; de m'avoir inspiré la bonne » croyance de toutes les vérités qu'elle enseigne, » et préservé de toutes les erreurs qu'elle con» damne. J'espère de sa divine miséricorde qu'il » me conservera dans ces sentiments, jusqu'à ce » qu'il lui plaise de m'appeler à lui. Si dans les

» ouvrages que j'ai publiés, il se trouvait quelque » chose qui ne fût pas conforme à ces dispositions, » je le soumets au jugement de ladite Eglise, et je » demande pardon à Dieu de tout ce qui, dans » mes ouvrages, aurait offensé les personnes, etc. » Ses principaux ouvrages sont : *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8. L'auteur a pour but de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux ; *De l'importance d'une religion de l'Etat*, 1803, in-18 ; 2ᵉ édit. augmentée, 1814, in-8. L'auteur examine principalement le discours de Portalis, lors de la présentation du concordat ; *De la philosophie de la Henriade*, 1805, 2ᵉ édit., 1824, in-8. On trouve d'excellentes choses dans cet opuscule ; *Histoire critique du philosophisme anglais*, Paris, 1816, 2 vol. in-8. Tabaraud y donne une idée de la vie, de la doctrine et des ouvrages des principaux déistes anglais. Il n'est pas seulement historien ; il discute, il approfondit et réfute les divers systèmes avec beaucoup de clarté et de méthode. L'auteur arrive ensuite à l'introduction du philosophisme en France ; là se trouvent quelques pages où ses préventions, sur certains objets, ne se font que trop apercevoir. Du reste, cet ouvrage est un des meilleurs de Tabaraud. Il se proposait de donner l'*Histoire du philosophisme Français* ; et l'on doit regretter qu'il ne l'ait pas fait ; *De la réunion des communions chrétiennes*, 1808, in-8. C'est une histoire raisonnée des projets et des tentatives formées en différents temps, pour la réunion des diverses communions chrétiennes. Le récit est entremêlé de discussions qui ne sont pas la partie la moins intéressante du travail. Tabaraud y montre beaucoup de modération et de connaissances. *Des interdits arbitraires de la célébration de la messe*, 1809, Paris, 1820, in-8, avec l'*Appel comme d'abus* ; *Questions sur l'habit clérical*, contre une ordonnance de M. l'évêque de Limoges. Deux *Lettres à M. de Bausset, pour servir de supplément à son histoire de Fénélon*. La première, relative à l'affaire du quiétisme, est remplie de chicanes et de minuties ; dans la seconde il plaide pour les jansénistes, et blâme tout ce que l'on a fait contre eux. Les papes, les évêques, le clergé, les jésuites, tous se sont trompés en poursuivant une secte chimérique. *Essai historique et critique sur l'institution des évêques*, 1811, in-8. Dans cet écrit publié à l'époque où Pie VII était prisonnier à Savone, l'auteur essaye de prouver que, lorsque le pape refuse des bulles à une grande église, elle a le droit de revenir à l'ancienne discipline, et de faire instituer les évêques par les métropolitains. *Du Pape et des Jésuites*, Paris, 1814, in-8, réimprimé plusieurs fois. C'est un écrit dicté par la partialité la plus déclarée. *Du divorce de Napoléon avec Joséphine*, Paris, 1815, in-8. Il y a trop peu de faits dans cet écrit, l'auteur soutient la validité du premier mariage et la nullité du second, conséquemment aux idées qu'il avait développées sur cette matière, dans son livre des *Principes*, etc. *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8, pleine de recherches, mais en même temps de préventions et de partialité. *Observations d'un ancien canoniste, sur la convention du 11 juin*, 1817, in-8 ; écrit d'un janséniste chagrin, qui blâme tout, et tout le monde. *Défense de la déclaration du clergé par Bossuet*, 1820, in-8, où l'on relève encore une aberration importante de M. de Bausset ; *Examen de l'opinion de M. le cardinal de la Luzerne, sur la publication du concordat*, 1821, in-8 ; *De l'inamovibilité des pasteurs du second ordre*, 1821, in-8. L'auteur plaide en faveur de tous les prêtres frappés d'interdit. *Des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, par un vétéran du sacerdoce*, 1823, in-8, contre la nouvelle édition du bréviaire de Paris ; *Réflexions sur l'engagement exigé des professeurs de théologie, d'enseigner la doctrine contenue dans la déclaration de* 1682, 1824, in-8. Ces *Réflexions* sont principalement dirigées contre M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, qui refusait au gouvernement le droit de s'immiscer dans l'enseignement des séminaires ; *Examen de deux propositions de lois qui doivent être faites aux chambres sur la célébration du mariage, et sur la tenue des registres de l'état civil*, 1825, in-8 ; *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire du 30 juillet, contre les journaux de l'opposition*, 1825, in-8. Il lui reproche de s'endormir sur les progrès de l'ultramontanisme, sur les jésuites, etc. *Histoire critique de l'assemblée de* 1682, 1826, in-8. Elle est vide de faits. *Essai historique et critique sur l'état des jésuites en France*, 1828, in-8. Il parut en même temps que l'ordonnance du 16 juin. *Vie du P. le Jeune, dit le père Aveugle, prêtre de l'Oratoire*, 1830, in-8. Cette vie d'un homme célèbre, par ses prédications et ses missions, offre quelques faits que l'on trouverait difficilement ailleurs (*voy.* JEUNE (le), IV, 582). Enfin Tabaraud a donné dans la *Biographie Universelle*, un grand nombre d'articles dans lesquels l'esprit de l'auteur perce toujours.

** TABERD (Jean-Louis), missionnaire, né en 1795 à Saint-Etienne, fit ses études au séminaire de Lyon, et fut ordonné prêtre en 1818. L'année suivante il vint à Paris aux missions étrangères. Envoyé par ses supérieurs à la Cochinchine, il y débarqua au mois de mai 1821. On lui confia successivement l'administration de deux districts, et quoiqu'il n'eût encore qu'une connaissance imparfaite de la langue, il ne laissa pas que d'obtenir d'heureux résultats. Nommé supérieur de la mission en 1825, il se trouva bientôt en but à la persécution et fut conduit dans les prisons de la ville-royale (Hué) où il subit une longue détention. Quand il en sortit en 1828, il apprit qu'il avait été désigné par le Saint-Siége, vicaire apostolique de la Cochinchine sous le titre d'évêque d'Isauropolis ; mais ce ne fut qu'en 1830 qu'il put recevoir la consécration à Siam, où il s'était réfugié. Quatre ans après, il s'établit dans l'île de Pinang avec un certain nombre de jeunes indigènes qu'il instruisait dans la religion et dans les lettres. Chargé par intérim du vicariat apostolique du Bengale, il mourut subitement à Calcutta, le 31 juillet 1840. On doit à ce pieux et zélé missionnaire la publication du *Dictionnaire latin-cochinchinois et cochinchinois-latin* (Sérampore), 1838, 2 vol. in-4. Cet ouvrage composé par

l'évêque d'Adran, Pigneau (*voy.* ce nom, VI, 535), a été revu et terminé par Taberd, qui se rendit à Sérampore pour en surveiller l'impression. Ce service n'a pas été moins apprécié par les savants que par les missionnaires envoyés dans la partie de l'Inde, où la langue anamitique est en usage.

TABERNA ou TAVERNE (Jean-Baptiste), né à Lille, en 1622, se fit jésuite en 1640, et enseigna longtemps la philosophie et la théologie avec distinction. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtrière, l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, et fut victime de sa charité. On a de lui : *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis et éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité : cependant l'évêque d'Arras, Guy de Sèves de Rochechouart, en a censuré quelques propositions, le 5 mai 1703; mais les autres évêques n'ont pas paru faire attention à cette censure. *Voy.* Sèves.

TABOUET (Julien), né dans le Maine, procureur-général du sénat de Chambéry, mort en 1562, a publié : *Sabaudiæ principum genealogia, versibus et latiali dialecto digesta*, traduite en français, en prose et en vers, par Pierre Tredehan; une *Histoire de France*, dans le même goût, imprimée, avec l'ouvrage précédent, en 1560, in-4. Sa vie n'a point été exempte de reproche. Il fut mis, en 1556, au pilori, et banni comme faux accusateur.

* TABOURIER (Pierre-Nicolas), prêtre, né à Chartres en 1753, prêta le serment en 1791, et fut nommé curé constitutionnel de Saint-Martin dans sa ville natale. Il assista aux conciles de 1797 et de 1801, convoqués par les *réunis*, écrivit plusieurs ouvrages dans l'intérêt de son parti et mourut à Chartres curé de Saint-Pierre, le 28 novembre 1806. On a de lui : *Défense de la constitution civile du clergé, avec des réflexions sur l'excommunication dont nous sommes menacés*, 1791, in-8; *Discours pour tranquilliser les consciences sur les affaires du temps relatives à la religion*, in-8; *Adresse sur la divinité de la religion chrétienne*, etc., 1795, in-12

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère, était numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains, et ayant déserté il assembla une bande de vagabonds et de brigands, et causa beaucoup de désordres. Il fut battu par Furius-Camillus, l'an 17 de Jésus-Christ. Vaincu, mais non découragé, Tacfarinas continua pendant huit années de harceler les Romains. Il parvint à former une puissante armée avec laquelle il assiégea Thubascum. Dolabella accourut pour lui faire lever le siége. Il défit Tacfarinas, qui périt les armes à la main, et avec lui périt l'espoir de rendre ce pays indépendant.

TACHARD (Gui ou Guidon), missionnaire, suivit, en 1685, M. de Chaumont dans son ambassade à Siam, revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde pour y continuer ses travaux apostoliques, et mourut vers 1694. On a de lui : *Voyage de Siam en 1685, avec des observations astronomiques*, Paris, 1686, in-4; *Second voyage de Siam, avec des remarques historiques, physiques, géographiques et astronomiques*, Paris, 1689, in-4. Ces voyages, curieux et estimés, ont été réimprimés à Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12. Le chevalier Forbin prétend, dans ses Mémoires, que le P. Tachard est d'une crédulité excessive, et qu'il a exagéré la puissance et les richesses du roi de Siam. Plusieurs *Lettres* dans le *Recueil des lettres édifiantes*. Il publia, outre ces deux voyages, un *Dictionnaire français et latin*, Paris, 1689, in-4, et un autre *latin-français*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celui-ci est celle de Paris, 1727, in-4.

TACHON (dom Christophe), bénédictin de Saint-Sever, au diocèse d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *De la sainteté et des devoirs d'un prédicateur évangélique, avec l'Art de bien prêcher et une courte Méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHOS ou TACHUS, roi d'Egypte du temps d'Artaxerxès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeaient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes commandé par Agésilas, qui le trahit d'une manière indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, Athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de Nectanébus, avec lequel il se signala. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume, et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Du reste, cette histoire, propre à prouver la mauvaise foi des Grecs et la vérité du proverbe *græca fides*, est douteuse dans plusieurs de ses détails, comme tout ce qui regarde l'Egypte à cette époque.

TACITE (Caius-Cornélius-Tacitus), historien latin, né au premier siècle de l'ère chrétienne, était chevalier romain. Vespasien le prit en affection, et commença à l'élever aux dignités : Tite et Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul, l'an 77, à la place de Virginius Rufus, sous Nerva, et épousa la fille du fameux Agricola. Il plaida plusieurs fois à Rome, et fit admirer son éloquence. Pline le Jeune et lui étaient étroitement liés; ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages. Corneille Tacite mourut, à ce qu'on croit, octogénaire l'an 134 au 135. Nous avons de lui : un Traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, et le tableau qu'il en fait est une bonne satire de Rome, devenue le siége de la mollesse et de la corruption. Ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoique embelli, est ressemblant dans plusieurs points. La *Vie de son beau-pere Agricola*. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions. *Histoire des empereurs;* mais, de vingt-huit ans que cette histoire contenait (depuis l'an 69 jusqu'en 96), il ne nous reste que l'année 96 et une partie de 70; ses *Annales :* elles renfermaient l'histoire de quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier et du dernier, à peu près

entière. Caligula est perdu, et nous n'avons que la fin de Claude. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité; les événements touchants, d'une manière pathétique; et la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possède à un haut degré la véritable éloquence, le talent de dire simplement les grandes choses. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine; mais c'est qu'il la connaissait bien. On lui reproche encore d'avoir le style trop concis, comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'était pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits, en récompense, sont d'autant plus vifs et plus frappants. D'ailleurs l'obscurité qu'on lui trouve vient, en grande partie, de la décadence de la langue latine, et de l'ignorance de nos prétendus savants; les bons latinistes le lisent d'une manière aisée et coulante. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses préventions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répète les calomnies des idolâtres contre les chrétiens et les juifs, dont il reconnaît d'ailleurs l'innocence relativement aux accusations de Néron, et qu'il plaint d'avoir été l'objet des cruautés de ce monstre. Les éditions de Tacite sont très-nombreuses. La première est de Venise, Vendelin de Spire, vers 1470, in-fol. Elle est fort recherchée des amateurs, quoique fort incomplète; l'édit. de Rome, 1515, in-fol. contient les cinq premiers livres des *Annales*. L'une des meilleures est celle que l'on doit au savant P. Brottier (*voy.* ce nom, II, 281), Paris, 1771, 4 vol. in-4; c'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement et de goût, qu'on ne s'aperçoit ni de la perte ni de la réparation. La nouvelle édition, 1776, 7 vol. in-12, est enrichie de plusieurs dissertations qui ne sont pas dans la précédente, des *Maximes politiques* de Tacite disposées par ordre de matières, du *Règne de Trajan*, etc. On estime aussi l'édition d'Edimbourg, 1796, 4 vol. in-4, et celle de Londres, 1812, 5 vol. in-8, qui réunit les avantages de celles de Paris et d'Edimbourg, et à laquelle on a ajouté un choix de notes tirées des commentateurs de Tacite, etc. Les traductions françaises de Perrot d'Ablancourt, et de Guérin, chacune en 3 vol. in-12, sont peu estimées. Celle qu'a faite Amelot de la Houssaye, n'est recommandable que par les connaissances politiques qu'il a étalées dans ses longues notes; elle est en 6 vol., auxquels on a ajouté une suite en 4 vol. L'abbé de la Bletterie a traduit les *Mœurs des Germains, la Vie d'Agricola*, et les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12: le P. Dotteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante et fidèle, et passait pour la meilleure avant celle de Dureau de la Malle, qu'on préfère à toute celles qui l'ont précédée. Enfin Burnouf, Paris, 1827 et ann. suiv., 6 vol. in-8, Panckoucke, et plus récemment Ch. Louandre, 1847, ont aussi traduit Tacite.

TACITE (M. Claudius), empereur romain, fut élu par le sénat, à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ 7 mois. Il se disait de la famille du précédent, et prit un soin extrême de conserver les écrits qu'il avait publiés; mais ces soins n'ont pu les sauver. Tacite se donna tout entier à l'administration de la justice et à la régénération des mœurs. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution furent condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes asiatiques; et il était déjà à Tarse, en Cilicie, quand ses soldats lui ôtèrent la vie, après un règne de six mois. Les Romains étaient trop corrompus pour s'accommoder d'un tel maître. Florien, son frère utérin, lui succéda.

TACQUET (André), jésuite d'Anvers, né en 1641, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, et donna un bon *Traité d'Astronomie*. Ses ouvrages imprimés, Anvers, 1669 et 1707, in-fol., ont été recherchés, et méritent encore de l'être.

TAFFI (André), peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres grecs, que le sénat de Venise avait mandés. Il s'appliqua surtout à la mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ces artistes grecs. Taffi travailla de concert avec lui dans l'église de Saint-Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible.

TAFFIN (Pierre), jésuite, né à Saint-Omer, mort à Lille, le 8 mai 1650, âgé de 52 ans, était bien instruit des usages des Romains, comme il paraît par le traité qu'il a publié sous ce titre: *De veterum Romanorum anno sæculari*, Tournai, 1641, in-4, traité inséré dans le 8e tome des *Antiquités romaines* de Grævius.

TAFFIN de la ROUARIE. *Voy.* ROUARIE.

TAGEREAU (Vincent), avocat au parlement de Paris, au XVIIe siècle, était Angevin. On a de lui: un Traité contre le congrès, imprimé à Paris, 1611, in-8, sous ce titre: *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*. L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, et empêche plutôt de connaître la vérité, qu'il ne sert à la faire découvrir. Cet usage abominable fut aboli, en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat-général; *Le Vrai Praticien français*, Paris, 1633, in-8.

TAGLIACOZZI (Gaspard), professeur en médecine et en chirurgie dans l'université de Bologne, sa patrie, né en 1546, mourut dans cette ville, en 1599, à 53 ans. Il s'est rendu très-fameux par un livre où il enseigne la manière de réparer les défauts des narines, des oreilles et des lèvres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matière, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, et que lui-même ne l'avait point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacozzi rapporte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son Traité, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, et accompagné de figures, parut à Francfort, en 1598, in-8, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, in-fol., sous ce titre: *De curtorum chirurgia per incisionem*. Un nommé *Verduin* a renouvelé

l'idée de Tagliacozzi dans son livre *De nova artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1696, in-8.

TAIKO-SAMA, fameux empereur du Japon, commença, en 1596, contre les chrétiens, la terrible persécution qui dura, avec quelques intervalles, jusqu'en 1650, époque de la mort du 2e Xogunsama (*voy.* ce nom). Il conquit la presqu'île de Corée par ses généraux; mais ayant voulu conquérir la Chine, il ne réussit point dans ce projet, et perdit la Corée. Il conserva toujours l'esprit de son extraction, laquelle était fort basse : il était ombrageux, cruel, d'une luxure crapuleuse et dégoûtante, et finit par se faire adorer comme un dieu. Il mourut en 1597.

* TAILHIÉ (Jacques), prêtre appelant, né à Villeneuve d'Agen, est auteur de compilations auxquelles l'esprit de parti a donné quelque temps de la vogue, mais qui sont aujourd'hui complétement oubliés. En voici la liste : *Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin*, 1741, 4 vol. in-12; 1782, 5 vol. in-12; *Abrégé de l'Histoire romaine*, 1755, 4 vol. in-12; 1784 et 1813, 5 vol. in-12. Ces deux ouvrages, souvent réimprimés, sont rédigés dans un mauvais esprit et avec peu de talent; *Histoire de Louis XII*, Milan (Paris), 1755, 3 vol. in-12, sans nom d'auteur; 1784, 3 vol. in-12, avec le nom de l'auteur; *Abrégé chronologique de l'histoire des jésuites*, 1759, 2 part. in-12, etc.; *Remarques succinctes et pacifiques sur les écrits pour et contre la loi du silence*, 1760, in-12; *Portrait des jésuites*, 1762, in-12; *Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, mis à l'index le 19 juillet 1768, et qui n'est qu'une espèce de recueil de tout ce qu'ont dit les philosophes sur le même sujet, ne fait point honneur aux principes de l'auteur; *Traité de la nature du gouvernement de l'église*, 1778, 3 vol. in-12.

TAILLANDIER (Charles-Louis), né à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de Saint-Maur. Placé dans la maison des Blancs-Manteaux, il en épousa les sentiments hétérodoxes, et fit publiquement l'éloge d'un de ses confrères qui s'était dévoué à la secte de Saint-Médard, ce qui le rendit plus que suspect à tous les catholiques. Cependant la congrégation s'étant chargée de l'histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morice. Celui-ci donna d'abord 3 vol. in-fol. de *Pièces pour servir à l'Histoire de Bretagne*, imprimés à Paris en 1742, 1744, 1746; et le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du *Dictionnaire bas-breton*, dont il fit la préface. Il trouva moyen d'obtenir de riches bénéfices, par la protection de M. de Bonneguise, évêque d'Arras, et il parut dans le monde avec un air qui n'était pas celui de son état. Il mourut près de Lille en 1786. (*Voy.* D. Rivet, vii).

* TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre, né en 1746, à Blaye, près de Bordeaux, était fils d'un riche négociant, qui le destinait au barreau ou à l'état ecclésiastique. Mais passionné pour les arts, il écrivait sur les murs de la maison de son père en grosses lettres : « Je serai peintre ou je mourrai : » j'en jure par Raphaël! » Son père lui permit enfin d'aller étudier à Paris, où il arriva, en 1764, avec son ami Lacour (*voy.* ce nom, v, 65). En peu de temps il devint un des meilleurs élèves de Vien. En 1773, il se rendit en Italie, et demeura quatre ans à Rome, uniquement occupé de se perfectionner par l'étude des modèles. De retour à Paris, il se fit agréer à l'académie de peinture sur un tableau représentant la *Naissance de Louis XIII*, et deux ans après, il y fut admis sur la présentation de son *Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*. Ses autres ouvrages sont : *Virgile lisant Enéide à Auguste*; une *Scène* de *Rodogune*; *Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant la fureur des soldats qui venaient pour l'assassiner*; *Timoléon visité par des étrangers à Syracuse*; *Héro et Léandre*; *Andromaque versant des larmes sur le tombeau d'Hector*; *la mort de Socrate*, etc., etc. La littérature et la poésie étaient l'objet de ses délassements; on a de lui un poème sur le *Danger des règles dans les arts*, 1785, in-4; mais sa meilleure production est une *Elégie sur la nuit*. On cite avec éloge ses *Observations sur quelques grands peintres*, 1807, in-8. Taillasson est mort à Paris le 11 novembre 1809, dans sa 64e année.

TAILLEPIED (Noël), religieux de Saint-François, né à Pontoise vers 1540, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui : une *Traduction* française des *Vies* de Luther, de Carlostadt (André Bodestein) et de P. Martyr, écrites en latin par Jérôme Bolsec, in-8; un *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12; un *Recueil* sur les *Antiquités de la ville de Rouen*, 1587, in-8 : c'est son meilleur ouvrage; l'*Histoire des druides*, Paris, 1585, in-8; livre savant, rare et recherché.

* TAINVILLE (Antoine-Quentin Fouquier-), accusateur public près du tribunal révolutionnaire, né en 1747 au village d'Hérouelle, en Artois, était fils d'un cultivateur assez riche. Ayant fait quelques études à Saint-Quentin, il vint à Paris, où il acheta une charge de procureur au Châtelet; mais ne pouvant suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices, fut obligé de la revendre. Employé plus tard dans les bureaux de la police, il fut en 1793, nommé directeur du jury au tribunal révolutionnaire, puis accusateur public auprès de cet atroce tribunal. On y avait jusqu'alors observé quelques formes de justice; mais dès qu'il fut en fonctions, on ne s'y présenta plus que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès où ce monstre fit paraître toute la férocité de son âme, fut celui de la reine. (*Voy.* Marie-Antoinette.) Vint ensuite le procès des *Girondins*, plusieurs réfutèrent victorieusement toutes ses attaques. Ce magistrat-bourreau et ses dignes valets, saisis d'épouvante sur leurs siéges, se montrèrent incertains pour la première fois et consultèrent la Convention sur ce qu'ils avaient à faire : Fouquier reçut l'ordre de juger les accusés *révolutionnairement*, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. C'est de ce jour que date l'établissement du terrible *gouvernement révolutionnaire*, qui inonda la France de sang. La chute de Robespierre ne suspendit point le cours de ses crimes; mais lorsque Barrère eut demandé à la tribune la continuation de la terreur et

désigné Fouquier-Tainville pour accusateur public, le député Fréron s'écria : « Je demande que Fouquier aille cuver dans les enfers tout le sang dont » il s'est enivré. » (*Voy.* Fréron.) Ce monstre qui avait épouvanté l'Europe, fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1795 avec douze des juges ses complices. On a de lui quelques vers médiocres imprimés dans les journaux du temps; mais ce qu'il y a de remarquable c'est qu'il en fit en 1781 à la louange de Louis XVI qui ont été reproduits dans les notes du poëme de la *Pitié*.

* TAISAND (Pierre), avocat, né en 1644 à Dijon, obtint la charge de trésorier de France dans la généralité de Bourgogne, et mourut à Dijon le 12 mars 1715. Il était très-savant dans les lois. On a de lui : *Histoire du droit romain*, Paris, 1678, in-12; *Coutume générale de Bourgogne* avec un *Commentaire*, 1698, in-fol.; *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, publiées par Cl. Taisand, son fils, et dont la meilleure édition est celle de 1737, in-4.

TAISNIER (Jean), né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint; mais cet emploi gênant son goût pour le travail et les talents agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passait pour un habile chiromancien. On a de lui : *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* et son *Astrologie judiciaire*; *De natura et effectibus magnetis*, Cologne, 1562, in-4.

* TALBERT (François-Xavier), littérateur estimable, né en 1725 à Besançon, était fils d'un conseiller au parlement. Il embrassa l'état ecclésiastique, et s'étant fait connaître par son talent pour la chaire, il prêcha à Lunéville, à Versailles et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et partagea, en 1777, la station de Saint-Sulpice avec son compatriote, le P. Elisée. Il prononça deux fois le *panégyrique de St. Louis*, devant l'académie française. Il concourut dans diverses académies et remporta des prix à Dijon, Amiens, Bordeaux, Rouen, Villefranche, etc. Moins heureux à Paris, il n'y obtint qu'un *accessit* pour son *Eloge de l'Hôpital*, qui fut couronné l'année suivante à Toulouse. En 1791, il accompagna la princesse de Nassau dans ses terres en Pologne, et mourut à Lemberg en Gallicie, le 4 juin 1803. Ses ouvrages couronnés sont : *Discours sur la cause de l'inégalité parmi les hommes*, 1754. Il avait pour concurrent J.-J. Rousseau, dont on connaît les paradoxes, qu'il n'aurait jamais cru lui-même qu'on prendrait au sérieux; *les Avantages de l'adversité*, poëme, 1769, in-8; *Eloge de Michel de Montaigne*, 1775, in-8; suivi de notes intéressantes et qui prouvent que l'auteur avait fait une étude profonde des origines de la langue française; *Eloge de Bossuet*, 1773, in-8; *Ode sur l'industrie*, 1770, in-8, réimprimée dans l'*encyclopédie poétique*; *Eloge du cardinal d'Amboise*, 1777, in-8; *Eloge de Philippe d'Orléans*, 1777, in-8; *Eloge de Michel de l'Hôpital*, 1777, in-8; *de Boileaux*, 1778, in-8. Talbert, membre de l'académie de Besançon depuis son origine (1752), y fit agréger, en 1757, le savant et laborieux Schœpflin. *Voy.* Légier. Philippon de la Madelaine, son ami, lui a consacré une courte mais touchante notice dans le *Dictionnaire des poëtes français*.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury et de Waterford, surnommé l'*Achille anglais*, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, naquit vers 1373, à Blechmore, dans le Shropshire, sous le règne de Richard II. Talbot donna les premières marques de sa valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette île. Il se signala ensuite en France, où il était passé en 1417, avec l'armée anglaise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandait au siége d'Orléans, avec les comtes de Suffolk et d'Escalles; mais Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle*, les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fût fait prisonnier à la bataille de Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa mission avec beaucoup d'intelligence. La Guyenne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglais; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siége aux Français, il fut tué dans une bataille, avec un de ses fils, le 7 ou 20 juillet 1453.

TALBOT (Pierre), né en Irlande, en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zèle pour la religion catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestants dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, en 1680 On a de lui : *De natura fidei et hæresis*, 1657, in-8; *Politicorum catechismus*, 1658, in-4; *Tractatus de religione et regimine*, 1670, in-4; *Histoire des iconoclastes*, Paris, 1674, in-4, et d'autres ouvrages.

TALBOT (Richard), duc de Tyrconel, frère du précédent, se trouva, dès l'âge de 15 ans, à une bataille où il resta trois jours parmi les morts. Après la mort de Cromwell, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, et se préparait à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son oraison funèbre, prononcée à Paris par l'abbé Anselme, donne une grande idée de sa valeur et de son zèle pour la religion catholique.

TALLART (Camille d'Hostun, duc de), maréchal de France, naquit le 14 février 1652, d'une ancienne et illustre maison de Provence. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Il fut envoyé, l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II, roi d'Espagne; traité qui resta sans effet. La guerre s'étant rallumée, il

commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, et mit le siége devant Landau. Les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au-devant d'eux, et les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. En 1704, il fut envoyé avec une armée de 40,000 hommes pour s'opposer à Marlborough, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à Hochstett. Le général anglais et le prince Eugène eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal de Tallard, courant pour rallier quelques escadrons, la faiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes françaises : il fut fait prisonnier et mené au général anglais, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitait sur l'inconstance de la fortune, dit à Marlborough avec une impatience très-déplacée : « Tout » cela n'empêche pas que votre grandeur n'ait » battu les plus braves troupes du monde. — J'es» père, répliqua milord, que votre grandeur ex» ceptera celles qui les ont battues. » Le maréchal de Tallard fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, et en faisant rappeler Marlborough. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire-d'état ; place qu'il ne conserva pas longtemps, étant mort en 1728, à 76 ans.

TALLEMANT (François), abbé de Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, naquit à la Rochelle en 1620, et mourut sous-doyen de l'académie française, en 1693, à 73 ans. Il possédait des langues mortes et vivantes ; mais il écrivait avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui : une *Traduction française* des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, 1663-65, 8 vol. in-12. L'abbé Tallemant, ce traducteur du français d'Amyot (suivant l'expression de Boileau), n'offre dans cette version ni fidélité ni élégance : elle fut cependant imprimée sept fois du vivant de l'auteur. Une *Traduction* de l'*Histoire* de *Venise*, du procurateur Nani, 1682, 4 vol. in-12, qui vaut mieux que la précédente.

TALLEMANT (Paul), parent du précédent, né à Paris en 1652, devint membre de l'académie française, et secrétaire de celle des inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions et des bénéfices ; il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*. (*Voy.* BOZE et TOURREIL.) On a encore de lui des *Harangues* et des *Discours*, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais où il y a de bonnes choses, et un *Voyage de l'île d'Amour*, 1663, in-12, qui n'est pas fait pour attiser cette passion. Il mourut en 1712. Aux richesses dont il avait embelli son esprit, il joignait le trésor plus précieux de la vertu.

* TALLEYRAND semble avoir été dans l'origine un nom de terre que prirent, vers le XIIe siècle, plusieurs comtes-souverains du Périgord. Par la suite il devint le titre distinctif d'une branche cadette de cette maison, sans cesser néanmoins d'être porté par quelques seigneurs de la branche aînée qui s'éteignit dans la personne d'Archambaud VI, mort, en 1425, sans postérité. La branche cadette n'est point éteinte, et ses membres, dont quelques-uns ont acquis une grande illustration, furent connus sous les noms de sires puis de comtes de Grignot, enfin le prince de Chalais (*voy.* ce nom), et de Talleyrand. Hélie TALLEYRAND DE PÉRIGORD, cardinal, né en 1301 et mort en 1364, au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre Ier, roi de Cypre, et prêchée par Urbain V, cultiva et protégea les lettres, fut ami de Pétrarque, et exerça toujours une grande influence dans le sacré collége. Ce fut la faction dont il était le chef qui fit nommer Charles de Luxembourg empereur en 1346, à la place de Louis V, excommunié par Clément VI. Ce fut encore lui qui alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean, mais il ne put obtenir d'Edouard III qu'une trève de deux ans. — TAILLEYRAND-PERIGORD (Alexandre-Angélique de), cardinal né en 1736, coadjuteur, en 1766, de M. de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, lui succéda sur ce siége en 1777. Dévoué aux intérêts de son diocèse, sa charité inépuisable s'occupa de soulager les malheureux, d'ouvrir un asyle aux vieux prêtres, d'entretenir les hospices, de veiller sur son séminaire ; et dans le même temps sa vigilance s'étendait sur les manufactures, encourageait l'industrie, amenait d'Espagne un troupeau de mérinos, et remplaçait le chaume par la tuile sur les maisons des paysans. Il assista aux assemblées du clergé de 1780 et 1788, fit partie de la seconde assemblée des *notables*, et fut nommé député aux états-généraux. Il lutta vainement contre les innovations, signa les principales protestations du côté droit et publia en son nom plusieurs écrits, pour défendre les droits de son siége (1). Il n'attendit pas la fin de la session pour se retirer à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya son adhésion aux dernières mais inutiles protestations du côté droit. A l'approche des armées françaises, il se rendit en Allemagne, et demeura plusieurs années à Brunswick. Lorsque en 1801 Pie VII demanda aux évêques de France la démission de leurs siéges, l'archevêque de Reims, et les prélats qui se trouvaient dans cette partie de l'Allemagne, signèrent la *Réponse* dilatoire du 12 décembre, et la lettre du 26 mars 1802, dans laquelle il expriment, ainsi que dans les *Réclamations* du 6 avril 1803, les raisons qu'ils avaient de différer de donner leurs démissions. La santé de M. le cardinal de Montmorency l'ayant obligé de quitter la cour de Louis XVIII, le roi appela l'archevêque de Reims à Mittau et l'admit dans son conseil. Le prélat suivit le roi en Angleterre, et fut nommé grand aumônier, à la mort du cardinal de Montmorency, en 1808. En 1814, il fut inscrit le premier sur la liste des pairs du royaume, et chargé de présenter des sujets

(1) Entr'autres *Lettres aux électeurs* de la Marne. *Réponse* au curé de Sedan, *nommé évêque des Ardennes*. *Réponse*, au curé de Versailles, nommé évêque de la Marne ; *Mandement*, du 8 avril, relatif à l'élection de Philibert, et enfin, un autre, du 2 mai, au sujet de l'élection de Diot.

pour les évêchés. Il donna sa démission du siége de Reims, et signa la lettre de soumission adressée au Pape le 8 novembre 1816, qui facilita les arrangements. Il fut créé cardinal le 28 juillet 1817, et institué le 1er octobre pour le siége de Paris. Mais l'opposition d'une partie de la Chambre des députés au nouveau concordat, empêcha son installation avant l'automne de 1819 (1). Malgré son âge et ses infirmités, il ne cessa de s'occuper de son diocèse. Il nomma pour son coadjuteur M. de Quélen. Il rétablit les *retraites* pastorales, fit rédiger un nouveau bréviaire, donna plus d'extension à l'œuvre des petits séminaires, etc. Il mourut le 20 octobre 1821 âgé de 85 ans. M. Frayssinous prononça son *Oraison funèbre* à Notre-Dame, le 29 novembre, et lors de la translation du cœur, un prêtre de la mission en prononça une autre le 8 janvier 1822, dans l'église métropolitaine, et le lendemain dans celle de Saint-Roch. M. de Quélen, son successeur, dans le *Mandement* pour sa prise de possessions en fit un digne *éloge*. Le cardinal de Bausset a publié une *Notice historique* sur ce prélat, 1821, in-8.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Maurice de), diplomate célèbre, neveu du précédent, né à Paris en 1754, était appelé par sa naissance au service militaire; mais un accident l'avait rendu boiteux. Il entra dans l'état ecclésiastique. Doué d'un esprit vif et facile, qui se révélait par une conversation pleine de charmes, il obtint dans le monde de brillants et rapides succès. Le goût de la littérature, une disposition aux considérations générales qu'avaient développée des études théologiques suivies avec succès; l'habitude de s'occuper d'administration, de finances et d'économie politique, en firent bientôt un homme apte aux affaires. Il fut nommé, en 1788, évêque d'Autun, à la sollicitation de son père qui était très-estimé de Louis XVI. Député de son ordre aux états-généraux, il y prit place à l'assemblée Constituante, parmi les hommes les plus influents, et s'y fit particulièrement remarquer par ses vues sur l'instruction publique, et sur les grandes questions de finances. Rapporteur du comité de constitution, il fit décréter que les biens du clergé seraient déclarés nationaux et en provoqua la vente. Après avoir prêté le serment exigé des ecclésiastiques, il sacra les nouveaux évêques, et concourut ainsi à l'établissement de l'église constitutionnelle; mais tolérant, c'est-à-dire indifférent par principes et par caractère, il prit à diverses reprises la défense des ecclésiastiques non-assermentés. Au mois de février 1790, l'assemblée ayant résolu de faire connaitre à la France l'esprit dont elle était animée et le but qu'elle se proposait, la rédaction de cette adresse fut confiée à Talleyrand qui fut nommé président quelques jours après. Ce fut lui qui, le 14 juillet, jour de la fête de la fédération, célébra la messe au champ de mars sur l'autel de la patrie, et bénit les drapeaux des gardes nationales et des troupes. Après la mort de Mirabeau, il lut à l'assemblée le discours de ce grand orateur sur les successions. Dans les derniers jours de l'assemblée, il devint administrateur du département de Paris, et après la session se rendit à Londres en même temps que Chauvelin, dans le but d'assurer la paix extérieure. N'ayant pu y réussir, il revint en France, mais le règne de la terreur l'obligea bientôt à retourner en Angleterre, d'où il passa en Amérique avec quelques amis qui partageaient ses opinions, et au nombre desquels était le duc de Liancourt (*voy.* LA ROCHEFOUCAULD, VII, 285). Rappelé en 1796, sur la proposition de Chénier, il fut peu après nommé ministre des relations extérieures. Présageant, à des signes non équivoques, la chute prochaine du gouvernement directorial, il se rapprocha de Bonaparte. Ce général ayant présenté, le 10 décembre 1797, le traité de Campo-Formio au Directoire, l'adroit ministre, chargé de lui répondre, fit entrer dans son discours cette phrase flatteusement prophétique : « Loin de redouter ce qu'on voudrait » appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra » peut-être un jour le solliciter pour l'arracher aux » douceurs de sa studieuse retraite; la France en» tière sera libre, peut-être lui ne le sera jamais. » Bonaparte, entouré du prestige de la victoire, reçut Talleyrand dans son intimité, et lui fit confidence de ses vastes projets sur l'Orient, dont l'expédition d'Egypte n'était que le prélude. Lorsqu'il revint en France, Talleyrand, qui pressentait dans l'heureux guerrier l'homme destiné à faire cesser l'anarchie, favorisa de tous ses efforts la révolution du 18 brumaire. Devenu maître des affaires, Napoléon l'associa à ses conseils, en le nommant ministre des affaires étrangères. Quoique disposé à ne pas toujours applaudir aux projets ambitieux de Bonaparte, il engagea pourtant lui-même le premier consul à ne laisser à ses deux collègues, Cambacérès et Lebrun, aucune influence, quant aux parties décisives du gouvernement, mais à reléguer l'un dans la direction de la justice et l'autre dans celle des finances. Malgré cet assentiment donné aux desseins secrets du premier consul, Talleyrand ne fut jamais son admirateur enthousiaste. Bien des choses en lui choquaient sa raison, son goût, ses principes. En secondant son élévation, il n'avait pas voulu donner à la France un maître absolu. Comme tous les hommes que n'aveuglaient pas alors des théories creuses et chimériques, il sentait que le besoin du moment n'était pas tant la liberté que l'ordre; mais dès cette époque, son vœu paraît avoir été l'établissement d'une monarchie avec deux chambres. Il put penser un instant que Bonaparte accueillerait cette idée, et il concourut de tous ses efforts à donner à son gouvernement naissant une puissance qui lui permît de la réaliser. Le consul, de son côté, satisfait d'une adhésion à laquelle la position sociale de son ministre et l'influence qu'il exerçait donnaient un grand prix, lui témoignait une confiance illimitée et le consultait dans toute circonstance difficile. L'intimité de ces relations journalières a donné lieu à une grave accusation souvent répétée contre Talleyrand, celle d'avoir participé à la mort du duc d'Enghein (1). Il est certain que cette affaire ren-

(1) *Précis sur les affaires ecclésiastiques de France*, dans l'*Ami de la religion et du roi*, tomes 20, 21 et 22.

(1) Châteaubriand, dans ses *Mémoires*, IV, conclut, de l'examen de toutes les pièces, qu'il y a pris une très-forte part.

trait dans les attributions du ministre des relations extérieures, et que celui-ci ne pouvait manquer d'y intervenir, à moins de donner sa démission, seul parti qui eût convenu à une conscience courageuse. Il est d'ailleurs avéré qu'il connaissait le projet formé de faire enlever le prince, puisque le 11 mars, trois jours avant l'arrestation, il en écrivit en ces termes au baron d'Edelshei, ministre d'état à Carlsruhe : « Le premier consul n'a pu voir sans la plus » profonde douleur qu'un prince auquel il lui avait » plu de faire éprouver les effets les plus signalés » de son amitié avec la France, pût donner asile à » ses ennemis les plus cruels, et laissât ourdir » tranquillement des conspirations aussi évidentes. » En cette occasion si extraordinaire, il a cru devoir donner à deux petits détachements l'ordre » de se rendre à Ettenheim, pour y saisir les instigateurs d'un crime qui, par sa nature, met hors » du droit des gens ceux qui manifestement y ont » pris part. » Ce fut vers ce temps que Talleyrand, qui avait renoncé aux habitudes ecclésiastiques, fut relevé de ses vœux par un bref de Pie VII. Rendu à la vie séculière et se croyant libre, il épousa Mme Grandt, mais sans fêtes et sans bruit, de manière à ne point braver l'opinion. On assure que ce ne fut qu'après de longues difficultés que Mme de Talleyrand fut admise à la cour des Tuileries. Le ministre jouissait de la confiance de Bonaparte; mais trop peu disposé à n'être qu'un instrument docile, il devait être écarté tôt ou tard. Des différends éclatèrent entre lui et Fouché, à l'occasion du traité secret conclu avec Paul Ier. Fouché ayant prouvé au consul que cet acte était connu à Londres, Talleyrand faillit être arrêté ; mais Bonaparte sut bientôt que cette divulgation était due à l'infidélité d'un secrétaire. En 1806, Talleyrand fut nommé grand chambellan, et reçut, quelques jours après, comme fief, la principauté de Bénévent. Conservant, au milieu de ses honneurs, la perspicacité de son esprit et l'indépendance de son opinion, il jugeait avec calme les fautes et les dangers, et lorsqu'un prodigieux enchaînement de victoires eut achevé d'aveugler Bonaparte, il ne vit dans la poursuite de la monarchie universelle, qui était devenue le rêve du nouvel empereur, qu'un jeu de hasard terrible pour la France. Quelques-uns assurent que l'opinion défavorable qu'il exprima sur l'invasion de l'Espagne, mécontenta l'empereur, et Talleyrand lui-même a pris soin plus tard de confirmer ce bruit. Mais il est probable qu'il approuva d'abord cette entreprise, et qu'il ne changea d'opinion que lorsque les revers des armées françaises dans la Péninsule l'eurent désabusé. D'autres ont attribué au jugement sévère qu'il porta sur le traité de Tilsitt, le refroidissement de Bonaparte à son égard. Quoi qu'il en soit, Talleyrand tomba, en 1808, dans une espèce de disgrace, en restant toutefois grand dignitaire de l'empire et prince souverain de Bénévent. Il consacra les loisirs de sa retraite à écrire des mémoires, et sut réunir autour de lui les hommes les plus spirituels de l'époque. En 1814, Talleyrand fit proclamer par le sénat la déchéance de Bonaparte. Il fut appelé au conseil des souverains alliés, et pensa que rien ne pouvait déguiser et amoindrir nos revers autant que le retour de l'ancienne dynastie. De la sorte, l'Europe paraissait avoir pris les armes pour le prince de la légitimité et non pour une conquête ; tout rentrait dans le calme qu'il eut été difficile de rétablir autrement. Faisant de cette idée la base de toutes les négociations, Talleyrand, en agissant surtout auprès de MM. de Nesselrode et de Metternich, la fit adopter, malgré tous les obstacles, par les souverains alliés. Secondé par le baron Louis, M. de Vitrolles et l'abbé de Pradt, il présenta Louis XVIII comme le prince qui pouvait seul satisfaire les besoins de l'époque, et demanda que ce monarque fût expressément invité à faire des concessions à l'esprit du siècle. Jamais il n'avait obtenu plus de prépondérance. L'empereur Alexandre voulut descendre dans son hôtel. Ce fut le triomphe de l'adroit diplomate que d'agrandir ainsi sa position et son influence dans des circonstances si critiques, au milieu de tant d'opinions, de partis et d'intérêts divers. Sur sa proposition, le sénat dont il était président, arrêta l'établissement d'un gouvernement provisoire, chargé de préparer un projet de constitution, qui pût convenir à la France dans la situation où elle était placée. Ce gouvernement fut composé de MM. de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et de Montesquiou, et le lendemain parut une proclamation signée du prince de Bénévent qui annonçait que le règne de Bonaparte était fini. Lorsque le comte d'Artois fit son entrée dans la capitale, Talleyrand alla le recevoir. Après l'arrivée de Louis XVIII, le prince de Bénévent fut nommé ministre des affaires étrangères le 12 mai, et pair de France le 4 juin. Il fut envoyé plus tard en qualité de ministre plénipotentiaire, au congrès de Vienne. Son expérience des grandes affaires, ses manières calmes et polies, sa parole spirituelle et réservée, l'y placèrent au premier rang parmi tous les représentants de la diplomatie européenne. Le retour de Napoléon ne permit pas d'exécuter les transactions arrêtées à ce congrès. Irrité de la déclaration des puissances qui avait été provoquée par Talleyrand, l'empereur l'excepta nominativement de l'amnistie qu'il proclamait, et le prince de Bénévent alla rejoindre le roi à Gand. Il rentra en France avec Louis XVIII, et devint, le 8 juillet, ministre des affaires étrangères, et président du conseil. Il se hâta d'en appeler à l'opinion publique par une élection générale, et obtint de Louis XVIII l'hérédité de la pairie qui était repoussée par les royalistes purs, et pour laquelle le monarque avait d'abord montré de la répugnance. L'esprit qui domina dans la chambre de 1815, le força de quitter le pouvoir, et pendant toute la restauration il n'eut plus de portefeuille. Ménagé plutôt que favorisé par Louis XVIII et Charles X, il demeura étranger à leurs conseils sans l'être aux affaires publiques. Quoiqu'il fût placé en dehors de tous les partis parlementaires, son opinion sur les hautes questions politiques qui s'agitaient alors, était une véritable autorité. On tenait son approbation pour un puissant auxiliaire. On s'inquiétait de son blâme. Un discours de lui était presque un événement. Mais ce qui faisait alors son importance, c'était bien moins

la part qu'il prenait au mouvement politique que la haute position où il était arrivé. Replacé parmi cette aristocratie de l'ancienne France que la restauration avait imparfaitement reconstituée, régnant par son esprit sur la société dont il était entouré, recherché des plus illustres étrangers, Talleyrand fut en quelque sorte le dernier des grands seigneurs français. Ecarté depuis longtemps de la confiance de la branche régnante, il ne fut point consulté sur les mesures qui précipitèrent la chute du trône de Charles X. Devenu roi des Français, Louis-Philippe se hâta d'appeler dans ses conseils le prince de Talleyrand à qui il avait eu plusieurs fois occasion de témoigner de la confiance. Celui-ci s'empressa de mettre son influence et ses talents diplomatiques au service du nouveau souverain. Jugeant toute la portée de la révolution de juillet, il comprit que la conservation de la paix au dehors était nécessaire pour maintenir la paix intérieure, et que les dispositions de l'Europe, ne permettant pas de chercher un appui dans les grandes puissances continentales, la seule alliance qui fût alors possible, était celle de l'Angleterre. Talleyrand se rendit à Londres, résolu de tenter tous les efforts pour l'accomplir. Des difficultés imprévues contrarièrent ses desseins. La révolution belge, les troubles de l'Italie, et la violence des factieux, sans cesse soulevés, semblaient éloigner du gouvernement nouveau la confiance qu'il réclamait par son ambassadeur. Talleyrand eut le mérite de voir que tout le monde craignait également la guerre et souhaitait d'être rassuré. Après quatre ans d'efforts et de persévérance, il réussit dans sa négociation. Lorsque son œuvre lui parut complète et la paix assurée, il voulut que ce succès qu'il jugeait glorieux pour lui, mît fin à sa carrière diplomatique, et il se démit de l'ambassade d'Angleterre. La vieillesse n'avait point affaibli son esprit; jamais sa conversation n'avait eu plus de grâce et d'attrait. Dégagé de l'influence des haines politiques et des préjugés de partis, il assistait aux événements contemporains comme un spectateur impartial et éclairé. La confiance de Louis-Philippe l'avait suivi dans sa retraite, et il était souvent consulté sur les questions les plus importantes et les situations les plus difficiles. Cependant celui qui avait toujours voulu se rendre un compte certain des situations politiques, ne pouvait échapper à la nécessité de songer à lui-même. Affaibli par une maladie dont les progrès lents, mais sensibles, inquiétaient ses amis, il résolut de faire ses adieux au public qui s'était tant occupé de lui. Il se rendit à l'institut, et dans un discours remarquable par les vues morales, il prononça l'éloge du comte Reinhart. Dès ce moment, les réflexions religieuses l'occupèrent plus activement. Il se plaisait à parler des matières ecclésiastiques, et à rappeler des impressions d'enfance et des souvenirs de séminaire. Il songeait aussi à une rétractation publique de ses erreurs, et il annonça qu'*il avait quelque chose à faire, et qu'il le ferait.* C'est vers le même temps qu'il rédigea un codicile, où il déclarait qu'il voulait mourir dans *le sein de l'église catholique, apostolique et romaine.* Lorsqu'il fut atteint d'un mal subit qui ne laissa plus d'espoir de le conserver, il exécuta avec calme la résolution qu'il avait prise depuis longtemps. Le matin de sa mort, il signa deux actes qu'il avait rédigés quinze jours auparavant, et qui renfermaient une déclaration de ses sentiments. On les lui lut à haute voix et devant huit témoins, au nombre desquels étaient MM. le duc de Noailles, Royer-Colard, le baron de Barante et l'abbé Dupanloup. Il apposa ensuite à l'un et à l'autre sa signature, après quoi il se confessa et reçut l'extrême-onction. Mgr. l'archevêque de Quelen vint deux fois savoir de ses nouvelles; le prince avait conservé toute sa connaissance, et s'unissait aux prières de l'Eglise. Il est mort le 17 mai 1838. Par son testament, il a institué pour légataire universel Mme la duchesse de Dino, sa nièce, et il a fait plusieurs legs en particuliers à M. le duc de Valençay, son petit neveu. A la suite du testament qui est olographe, se trouve une déclaration écrite aussi de sa main, et dans laquelle il expose les principes politiques qui ont dirigé sa conduite sous les divers gouvernements depuis 1789. On assure que d'après sa volonté expresse, il en a été donné lecture à sa famille en même temps que du testament. Cette déclaration, qui est datée de 1836, contient la défense formelle, faite par le prince à ses héritiers, de publier ses mémoires, qui sont, dit-on, déposés en Angleterre, avant que 30 ans ne se soient écoulés depuis le jour de sa mort. Il leur ordonne de désavouer tout ce qui, avant cette époque, serait publié sous son nom. M. le baron de Barante a prononcé son éloge devant la chambre des pairs, dans la séance du 8 juin. Talleyrand était décoré des principaux ordres de l'Europe, et avait été fait grand-croix de la légion d'honneur, dès la création de cet ordre, en 1805. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres et de celle des sciences morales et politiques. Peu d'hommes ont été, durant leur vie, mêlés à autant d'événements, exposés à autant d'accusations, et plus diversement jugés, sinon pour son caractère du moins pour son talent. Séparé du clergé français dès 1789, il rompt trois ans plus tard avec les révolutionnaires; émigré sans faire cause commune avec l'émigration, il concourt à fonder le trône de Bonaparte qui lui retire bientôt sa confiance et le déclare traître à l'état pendant les cent-jours; la restauration, à laquelle il coopère de tous ses efforts, ne l'élève un instant que pour l'éloigner des affaires et le maintenir dans un état voisin de la disgrace; et après la révolution de juillet, les journaux du mouvement n'ont point assez d'injure pour flétrir ce qu'ils appellent sa versatilité et sa félonie. Ces attaques si diverses qui ne purent le faire sortir un instant de son calme habituel, et auxquelles il n'opposa que le silence, attestent assez l'importance que tous les partis attachaient à ses déterminations et la grande place qu'il occupait dans le monde politique. On a porté des jugements divers sur la moralité de sa vie, sur ses intentions secrètes, ses opinions intimes et jusque sur les sentiments qui présidèrent à ses derniers actes; mais ce que tous se sont accordés à reconnaître, c'est l'immense capacité dont il était doué, la supériorité de son intelligence, sa rare habileté,

sa connaissance profonde des hommes et des choses; enfin cette réunion de qualités précieuses qui en faisaient le premier diplomate de l'Europe. Malgré les graves imputations dont il a été l'objet, il est à remarquer que la plupart de ceux qui l'ont beaucoup connu, ont professé pour lui de l'estime, et qu'il a été chéri comme ministre dans les bureaux de son département. Un écrivain qui a été mêlé lui-même au mouvement de la politique, en a fait le portrait suivant : « Homme d'un courage d'esprit rare, et » d'un sang-froid que rien ne pouvait troubler, » il finissait toujours par prendre sur les autres de » cet empire qu'il avait sur lui-même. Il était im» possible d'exercer plus d'action sur les hommes » dans une réunion de diplomates. C'est qu'à beau» coup de supériorité d'esprit, à des ressources in» finies, il joignait un charme irrésistible. La » grâce de sa parole était pour lui une force de » plus. Pour donner une idée de l'effet que pouvait » produire ce langage qu'on ne parlera plus après » lui, on peut dire que le style de sa conversation » était la prose de Voltaire. Il se laissait souvent aller » à une nonchalance naturelle, et alors il parlait » peu; mais quand il secouait cette paresse d'esprit » il enchantait; le ton habituel de sa causerie était » une légèreté enjouée. Il effleurait toutes choses. » Dès qu'il s'agissait d'affaires, cette légèreté ap» parente faisait place à une force et à une pro» fondeur extraordinaire. Une chose qui caractérise » assez bien la société parisienne, se trouve dans » la vie de M. de Talleyrand : c'est sa constante » liaison avec Mme de Montmorency-Laval, mère du » duc de Montmorency; malgré la grande divergence » de leurs sentiments politiques, il ne lui est pas » arrivé de passer un jour sans la voir. » Le principal écrit de Talleyrand est un *Mémoire sur les relations commerciales des Etats-Unis vers* 1797. Il en avait lu un autre la même année, au cercle constitutionnel dont il était un des fondateurs, *sur l'utilité d'établir des colonies françaises sur les côtes de l'Afrique*.

* TALLIEN (Jean-Lambert), l'un des personnages les plus fameux de la révolution, né à Paris en 1769, était fils d'un portier du marquis de Bercy, qui se chargea de lui faire faire ses études. Il fut clerc de procureur, puis employé dans des bureaux de commerce et de finances. A l'époque de la révolution, il devint secrétaire du député Broustaret, puis prote dans l'imprimerie du *Moniteur*. Vers la fin de 1791, il rédigea sous le titre de l'*Ami du citoyen*, un journal rempli de violentes déclamations. Fréquentant le club des jacobins, il y parlait souvent et acquit ainsi de l'influence sur la multitude. Après l'arrestation du roi à Varennes, il rédigea une pétition, signée *le Peuple*, pour demander que toutes les communes de France fussent appelées à statuer sur le sort de Louis XVI. Après la journée du 20 juin 1792, l'administration départementale suspendit Pétion et Manuel, l'un maire et l'autre procureur de la commune; le 8 juillet Tallien parut à l'assemblée Législative, à la tête d'une députation pour demander leur réintégration. Dans la nuit du 9 au 10 août, il fut nommé secrétaire-greffier de la commune de Paris. On l'a souvent accusé de complicité dans les massacres des prisons; il parut, le 3 septembre, à la barre de l'assemblée, pour annoncer ces attentats, ajoutant que... « l'opposition de la commune avait été vaine, » et qu'on n'avait pu arrêter *la juste vengeance du* » *peuple*. » On dit néanmoins, que dans ces funestes journées, il sauva la vie à plusieurs personnes. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il demanda que l'assemblée prêtât le serment de ne pas se séparer, avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement *fondé sur les bases de la liberté et de l'égalité*. Dans les débats qu'amena le procès de Louis XVI, il se signala par son exagération et par son emportement. Il voulut interdire à ce malheureux prince le droit de se choisir des conseils: il vota contre l'ajournement du procès, pour la *mort*, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Le jour même de l'exécution, nommé membre du comité de sûreté générale, il combattit, le 6 février, le décret d'accusation contre Marat, en disant, avec une ironie amère : « Ce sont les hommes de l'*Appel au* » *peuple*, qui veulent assassiner *l'ami du peuple*. » Sa fureur sanguinaire augmentait de jour en jour. Au 31 mai, il proposa de mettre hors la loi les girondins qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation porté contre eux. Il dénonça, le 21 août, un prétendu complot pour sauver Custine (*voy.* ce nom), et peu de jours après, défendit Rossignol, un des bourreaux de la Vendée, disant : « Eh! que » m'importent à moi quelques pillages particu» liers.....! » Au commencement de 1794, envoyé en mission à Bordeaux, il s'y montra d'abord l'exécuteur docile des lois cruelles de l'époque; mais il ne tarda pas à s'opérer dans sa conduite un changement auquel sans doute ne contribua pas peu la belle Mme de Fontenay, qu'il épousa depuis (*voy.* Chimay, la princesse de). Il destitua comme tyranniques la commission militaire et le comité révolutionnaire de Bordeaux. Ces mesures le rendirent suspect, et rappelé à Paris, il se vit en butte aux reproches de ses anciens amis, qui l'accusèrent de *modérantisme*. Pour se tirer d'embarras, il déclama contre les nobles et se fit le défenseur du fameux Jourdan, dit *Coupe-tête*. Par ces moyens il rétablit son crédit et fut même élu président de la Convention; mais quoiqu'il fît tout ce qui dépendait de lui pour plaire à Robespierre, il ne put y parvenir. Un jour (le 25 mars 1794), ayant, dans un discours aux jacobins, dit que les aristocrates et les modérés levaient la tête, et demandé que tous les ennemis de la révolution fussent privés de leurs biens *distribués sans délai aux patriotes*; Robespierre s'opposa à l'impression de ce discours et Tallien s'humilia. Le 12 juin suivant, Robespierre l'accusa d'avoir insulté les patriotes, en les appelant espions des comités. Son nom fut rayé de la liste des jacobins, et sa perte paraissait certaine. L'imminence du péril redoubla son audace. Robespierre avait déjà dressé la liste fatale pour se débarrasser de ses ennemis. Ceux-ci en furent informés, et se préparèrent à la résistance. Le 9 thermidor, Saint-Just étant à la tribune, Tallien l'interrompit brusquement, et accusant Robespierre, déroula tous ses projets aux yeux de l'assemblée qui répondit à cette

vive attaque, par les cris ! — Oui, oui, à bas le tyran ! Tallien interpelle alors Billaud-Varennes, et reprenant la parole, s'écrie : « Si la Convention n'a » pas le courage de le décréter à l'instant d'accu- » sation, je me suis armé d'un poignard pour per- » cer le sein du nouveau Cromwell. » Aussitôt le décret de *hors la loi* est prononcé. Dès le lendemain Tallien, élu membre du comité de salut public, continua la lutte contre les jacobins. Il provoqua la juste punition de Carrier, de Fouquier-Tainville et de Joseph Lebon; il combattit le *maximum*, demanda la mise en liberté de Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de Louis XVI, réclama l'inviolabilité des lettres, proposa la suppression des tribunaux révolutionnaires, s'opposa à l'abolition de la peine de mort, mesure dont le but était d'assurer l'impunité des grands coupables. Mais les journaux libres alors, et presque tous rédigés dans le sens des royalistes, ne lui tenaient aucun compte des services réels qu'il rendait. Au 1er prairial (26 mai 1795), lors de l'insurrection dans laquelle fut assassiné Ferand (*voy.* ce nom), il fit preuve de courage, et sa conduite dans cette journée lui rendit un peu de faveur. Il rentra au comité de salut public dont il avait été obligé de s'éloigner, et fut envoyé commissaire à l'armée de l'Ouest que commandait le général Hoche. Il fut témoin de l'affaire de Quiberon presqu'en arrivant; et après la défaite des royalistes, sembla vouloir s'éloigner du théâtre des massacres qui devaient en être la suite. D'après une capitulation qu'on a vainement niée, les chefs de l'expédition (*voy.* Sombreuil.) devaient seuls être livrés aux commissions militaires ; et Tallien, qui avait montré quelque intérêt aux malheureux assiégés, prononça, le jour anniversaire du 9 thermidor, un discours qui ne laissa plus aucun doute sur le sort qui leur était réservé. Tous, même les enfants et les domestiques, furent impitoyablement massacrés. Au 13 vendémiaire, il fut un de ceux qui combattirent les royalistes avec le plus d'acharnement ; et après leur défaite il fit nommer une commission de cinq membres dont il fit partie, chargée de prendre des mesures de salut public. Elu par le sort au conseil des cinq-cents, il y fut accusé d'avoir des relations avec les Bourbons, et quoique sa conduite démentit cette accusation, il fut obligé de la justifier. Attaqué successivement par plusieurs de ses nouveaux collègues et notamment par Dumolard, il fit un aveu de ses fautes, les rejetant sur sa jeunesse et en témoignant un sincère repentir. Après le 18 fructidor (*voy.* Augereau), qui lui rendit quelqu'influence, il usa de la victoire de son parti avec modération, et fit des démarches en faveur de plusieurs proscrits. Sorti du conseil, il rejoignit Bonaparte en Egypte, où il eut le titre de membre de l'institut, et devint rédacteur de la *Décade égyptienne*, puis directeur des domaines nationaux. Menou le renvoya en France; mais fait prisonnier dans la traversée par les Anglais, et conduit à Londres, il y fut accueilli par l'opposition. Quelques années après, il obtint la place de consul à Alicante ; mais étant tombé malade, il revint en France, et y conserva son traitement. En 1815, il signa l'*Acte additionnel* (*voy.* Bonaparte). Cependant il ne subit pas la peine du bannissement. Atteint d'une maladie grave, il était dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'il mourut le 16 novembre 1820, à 51 ans.

* TALMA (François-Joseph), célèbre tragédien, né à Paris, le 15 janvier 1763, passa ses premières années en Angleterre, où son père exerçait la profession de chirurgien dentiste, et fut renvoyé en France à l'âge de 9 ans, pour y commencer ses études. Dès cette époque, il montra pour la scène de rares dispositions qui se développèrent, lorsque, de retour à Londres, réuni à plusieurs de ses compatriotes, il joua dans les salons particuliers quelques petites comédies françaises, qui attirèrent tout ce qu'il y avait de plus distingué dans West-End. On le pressa de débuter au théâtre de Drury-Lane et peu s'en fallut qu'il n'y consentit. Il revint en France, et pendant 18 mois il y pratiqua l'état de son père. Dans le même temps il exerçait ses talents au théâtre de Doyen où il recueillait des applaudissements mérités. En 1786, s'étant décidé à embrasser la carrière théâtrale, il entra à l'école de déclamation, récemment fondée, et il y reçut les conseils de Molé, Dugazon et Fleury. Le 21 novembre 1787, il débuta par le rôle de *Séide*, dans *Mahomet* ; et malgré le succès qu'il obtint, fut laissé dans l'emploi des confidents. Une sérieuse étude de l'histoire occupa ses loisirs, et c'est ainsi qu'il se préparait à devenir un des meilleurs acteurs de la scène française. Elle lui doit, entre autres choses, d'y avoir introduit les costumes grecs, romains, et ceux des autres nations dont les personnages paraissaient dans les différentes pièces. Cette réforme avait été vainement tentée par Lekain, mademoiselle Clairon et mademoiselle Saint-Huberti. Le 1er rôle qu'il créa, fut celui de *Charles IX* dans la tragédie de Chénier, puis celui de *J.-J. Rousseau* dans *le Journaliste des Ombres*, petite pièce de circonstance où, selon Grimm, il porta au plus haut point la vérité d'imitation. Les rôles dans lesquels Talma a eu le plus de succès, sont ceux de *Manlius* ; de Néron, dans *Britannicus*; d'Oreste, dans *Andromaque;* de Hamlet, de Mahomet, etc., etc. Mais le rôle de Joad dans *Athalie* rehaussa encore sa réputation. Le terrible Néron, le furieux Oreste sut s'élever tout-à-coup à la sublimité, à l'austère majesté, au ton imposant du pontife des Juifs. Son talent se signala surtout dans le *Sylla* de de Jouy, le *Régulus* d'Arnault, dans l'*Oreste* de Soumet, le *Leonidas* de Pichat, et dans le *Charles* de Delaville. Il n'obtint pas moins d'applaudissements dans l'*Ecole des Vieillards* de Delavigne (1826), où il jouait le principal rôle ; et quoique depuis près de 20 ans il ne jouât plus la comédie, il y parut excellent comédien. Il était marié et séparé de sa femme, dont il avait eu deux enfants. Ces enfants se préparaient à la première communion, lorsque Talma se plaignit, sans doute avec peu de fondement, que le curé de sa paroisse les avait mal accueillis. Alors, et sans autre examen, il fit instruire ses enfants dans la religion protestante, et lui-même aimait à répéter qu'il professerait désormais cette religion. Lorsque Talma fut attaqué de la grave maladie dont il mourut, l'archevêque de Paris, inspiré par une véritable

charité chrétienne, vint lui faire deux visites; mais il ne put parvenir à être introduit auprès du malade, qui, dit-on, se montra très-sensible à cet honneur; ce qui a fait croire que, de son aveu, il aurait reçu avec reconnaissance le vénérable prélat. Deux lettres qu'un neveu de Talma a publiées, en cherchant à *modifier* ce fait, prouvent seulement qu'il veillait constamment auprès de son oncle, et qu'il ne tenait qu'à lui d'y introduire l'archevêque, d'autant plus qu'il pouvait aisément deviner le but de cette pieuse visite. Talma croyant toujours, jusqu'aux derniers instants, recouvrer la santé, mourut le 19 octobre 1826, à 63 ans. Il fut transporté de sa maison au cimetière du père La Chaise (où on lui a élevé un monument). Ses funérailles furent magnifiques, et le cortége fut nombreux; plusieurs ont cru que l'esprit de parti y entrait pour quelque chose. Talma gagna dans son état des sommes immenses; mais il les dépensait presque toutes en jardins anglais, en maisons de campagne, qu'il faisait bâtir, détruire ensuite, et rebâtir encore. Quant à son talent comme tragédien, il a été sans doute le plus grand acteur de son époque, et aucun n'a su, comme lui, peindre dans la physionomie, dans le son de la voix, dans les gestes, la fougue des passions et leurs délires. Talma est auteur de *Réflexions sur Lekain, et sur l'art théâtral*, 1825, in-8, réimprimé dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*.

* TALMONT (Antoine-Philippe de la TRÉMOILLE, prince de), général des armées royales dans la Vendée et la Bretagne, émigra au commencement de la révolution; revint en France, en 1795, et prit part à la conjuration de la Rouarie; mais, ayant été découvert, il fut emprisonné à Angers. Il s'évada au bout de quelques mois et alla rejoindre les Vendéens. Le prince de Talmont, reçu avec enthousiasme, fut nommé membre du conseil militaire, et commandant de l'artillerie. Il proposa de faire traverser la Loire à une partie de l'armée royale; ce passage s'étant effectué avec succès, il fut nommé à Vardes général de la cavalerie. A la bataille de Laval, il montra la bravoure qui l'avait distingué dans toutes les occasions. Après ce combat, il se porta vers Granville, y échoua, et après une marche pénible et incertaine, ramena l'armée au Mans, où il rencontra les républicains. L'action s'engagea, dura vingt-quatre heures, et le prince de Talmont fut complétement battu. D'abord on le crut mort; mais, déguisé en paysan, il put échapper aux poursuites de l'ennemi, et se retira à Laval. Sa demeure fut découverte et il y fut arrêté avec un de ses domestiques, le seul qui l'accompagnait, et Bouzon, ex-procureur-général syndic du département du Calvados. On ne le connaissait pas; mais ayant été transféré à Fougères, et conduit devant le général Beaufort, qui demeurait à l'auberge, une jeune fille s'écria en l'apercevant : « C'est » le prince de Talmont! » Il avait sauvé la vie à cette fille qui le perdit innocemment et par un sentiment de reconnaissance. « Oui, dit-il à Beaufort, » je suis prince de Talmont; soixante-huit combats » contre les républicains m'ont familiarisé avec la » mort. Je suis prince, seigneur de Laval et de Vitré, disait-il encore; je devais servir mon roi, » et je ferai voir, en sachant mourir, que j'étais » digne de défendre le trône. » Il demanda par grâce le trépas le plus prompt; mais, comme on espérait en tirer des aveux, on le conduisit à Rennes, où on le retint deux mois dans un cachot. De là il fut conduit à Vitré, et ensuite à Laval; il y fut exécuté, avec son intendant Anjubault, en avril 1794. Il mourut avec le plus grand courage. On plaça sa tête et celle de son intendant sur des piques, et on les exposa au-dessus de la porte du château. L'illustre maison de la Trémoille, l'une des premières de France, finit dans la personne de ce malheureux prince. Une part d'admiration est due à un de ses domestiques, nommé Matelein, qu'on voulut sauver, mais qui préféra mourir, sur le même échafaud que son maître.

TALON (Omer), avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe, était né vers 1595, et mourut en 1653; il fut regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis. En mourant, il répéta par trois fois à son fils qui se présentait devant son lit pour lui demander sa bénédiction : *Mon fils, Dieu te fasse homme de bien!* On a de lui des *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étaient présentées au parlement, pendant les troubles de la Fronde; ils commencent à l'an 1630, et finissent en juin 1653, continués par son fils, jusqu'à cette époque. « Tout » annonce, dit l'abbé Sabatier, en parlant de ces » mémoires; tout annonce le grand magistrat, le » jurisconsulte éclairé, le bon citoyen. Son élo» quence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse et » de dignité. » Laharpe ne parle pas avec moins d'éloge de ce grand homme. « C'était, dit-il, un » excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur » même pour ce temps où l'éloquence n'était pas » encore épurée. » Ses Plaidoyers et Discours les plus importants, réunis avec ceux de son fils, ont été réimprimés sous le titre d'*Œuvres d'Omer et de Denis Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in-8.

TALON (Denys), fils du précédent, né à Paris en 1628, lui succéda dans la charge d'avocat-général, et se signala par les mêmes talents. Il mourut en 1698, président à mortier. Nous avons de lui quelques pièces, imprimées avec les *Mémoires* de son père, qu'elles ne déparent point. C'est lui qui, dans un réquisitoire du 23 janvier 1687, a caractérisé le jansénisme par des traits dont la vérité s'est toujours accrue jusqu'à la révolution de France, opérée un siècle après. « C'est, dit-il, une faction dan» gereuse qui n'a rien oublié, pendant 30 ans, pour » diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclé» siastiques et séculières qui ne lui étaient pas fa» vorables. » Le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais de Roland le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685. C'est un de ses ouvrages par lesquels on a préparé la ruine de l'Eglise et de l'état, en dénaturant les principes et l'objet des pouvoirs. Mais quoiqu'on ne puisse accuser Talon de cette production informe, il est vrai néanmoins que, plus d'une fois, il a dérogé aux vraies notions, et fait un abus blâmable de ce qu'on

appelle *libertés de l'Eglise gallicane* : « Hochet favori du pouvoir séculier, dit un auteur, dont il se sert d'autant plus sûrement contre l'Eglise, qu'il y trouve tout ce qu'il veut. C'est un trésor dont il a seul la clef. » Les évêques de l'assemblée de 1615 en portèrent à peu près le même jugement, dans leurs remontrances au roi. « Au lieu de maintenir les justes libertés de l'Eglise gallicane, vos juges les ont tellement embrouillées, que ce qui devait servir de protection se convertit en oppression. » (*Voy.* du Puy, Pierre.) Talon ne s'est pas non plus assez défendu de ce moyen dont on peut si facilement abuser et qu'on nomme *Appel comme d'abus*. (*Voy.* Ripert.)

TAMBURINI (Thomas) naquit à Caltanissette, en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur et consulteur du saint Office, et mourut à Palerme, en 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la *théologie morale*, ont été recueillis, Lyon, 1659, et Venise, 1755, in-fol. Il y explique le *Décalogue* et les sacrements. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles; mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures.—Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange Tamburini, général des jésuites, mort en 1730.

* TAMBURINI (l'abbé Pierre), né en 1737 à Brescia, y étudia la philosophie et la théologie, et jeune encore, y fut chargé de professer les mêmes sciences dans le séminaire. Il resta douze ans dans cet établissement, fut appelé à Rome sur sa réputation et obtint la place de directeur des études au collége d'Irlande. Six ans après, l'impératrice Marie-Thérèse le nomma professeur de théologie à Pavie. (*Voy.* Ricci.) Il fut fait en 1797 professeur de droit naturel et de philosophie morale, et chargé d'organiser le lycée de Brescia dont il prit la direction. Il mourut à Paris le 14 mars 1827. Il a laissé de nombreux ouvrages sur les matières de son enseignement. Les opinions de Tamburini se rapprochaient des doctrines gallicanes.

TAMERLAN, appelé par les siens *Timur-Lenc* ou *Timur le Boiteux*, *Timour-Beig* ou *Emir-Timour*, et par les Chinois *Tiei-mou-eul*, empereur des Tartares, naquit en 1335 dans la ville de Kesch, territoire de l'ancienne Hircanie, et selon quelques-uns, de la Sogdiane. On assure qu'il vint au monde les mains fermées et pleines de sang. Son père, Targaï, était kan ou prince de la tribu de Berlas, et possédait, comme fief, la province de Kesch. Son courage éclata de bonne heure. Après avoir subjugué toute l'ancienne Perse, il prit Bagdad, passa aux Indes, les soumit, et se saisit de Delhi qui en était la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie, et prend Damas. Il revole à Bagdad, qui voulait secouer le joug; il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de 80,000 habitants; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées, et se rebâtissaient de même; elles n'étaient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur grec, qui ne trouvait aucun secours chez les chrétiens, s'adressa au héros tartare. Cinq princes mahométans, que Bajazet avait dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploraient dans le même temps son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne voulut combattre Bajazet qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siége de Constantinople, et de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colère et avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, et répandu encore bien du sang, il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville ayant refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il fit mourir avec une cruauté raffinée. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep, qu'il traita de la même manière, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchait de Bajazet : les deux guerriers se rencontrèrent en 1402, dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie. On livre la bataille, qui dure trois jours, et Bajazet vaincu est fait prisonnier. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'aurait traité si la fortune lui avait été favorable? *Je vous aurais enfermé*, lui répondit-il, *dans une cage de fer*; et aussitôt il le condamna à la même peine. Les *Annales* turques rapportent ce fait comme avéré; Achmed Arabchah, auteur arabe, en parle dans plusieurs endroits de son *Histoire de Tamerlan*. On ajoute que ce prince se faisait verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue; et c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antithèses, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la lettre qu'il écrivit à Soliman, fils de Bajazet : « Je veux oublier que j'ai été l'ennemi de Bajazet; je servirai de père à ses enfants, pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. Mes conquêtes me suffisent, et de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne me tentent point. » Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvait n'être qu'un artifice; d'ailleurs, la colère de Tamerlan satisfaite lui laissait sans doute quelque instant où l'humanité pouvait se faire écouter. Les Turcs disent que Tamerlan, n'étant pas content de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, et lui dit : « Reçois l'héritage de ton père; une âme royale sait conquérir les royaumes et les rendre. » Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. La prétendue magnanimité de Tamerlan n'était pas sans doute de la modération. On le voit, bientôt après, piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate; et retourna dans Samarkand, qu'il regardait comme la capitale de ses vastes états,

Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, et l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur grec, Manuel-Paléologue, y envoya ses ambassadeurs; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il avait résolu d'aller faire la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut l'an 1404, en sa 71e année, à Otrar, dans le Turquestan, après avoir régné 36 ans. Les Orientaux le comparent à Alexandre. S'il eut son courage, il eut aussi quelques-unes de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Il ne paraît pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent que le conquérant macédonien. Un poète persan étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux : *Je vous estime trente aspres*, dit-il au grand kan. — *La serviette dont je m'essuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, repartit Homédi; et Tamerlan ne s'en offensa pas. Il fit même un présent considérable au railleur. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Outre l'*Histoire de Tamerlan* (*voy.* Gorius Jacques), nous en avons une autre composée en persan, et traduite par Petis de la Croix, 1722, 4 vol. in-12. L. Langlès a publié les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*; mais il nous semble que ce dernier ouvrage est totalement supposé. *Voy.* le *Journ. hist. et littér.*, 15 novembre 1787, p. 417. On a conservé une *lettre* de Tamerlan écrite en persan et adressée à Charles VI, roi de France, Sylvestre de Sacy a lu, le 6 juillet 1812, à l'institut un *Mémoire* intéressant à ce sujet.

TANAQUIL, appelée aussi *Cécilie*, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'était réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe, sa patrie. Les deux époux dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné, la 38e année de son règne, Tanaquil fit tomber la couronne sur Servius-Tullius, son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avait été celui de son époux.

TANCHELIN, TANCHELME ou TANDÈME, fanatique du XIIe siècle, né à Anvers, renouvela la secte infâme des adamites, sous le règne de Henri V, et prêcha publiquement, dans les Pays-Bas et dans la Hollande, contre les sacrements, les prêtres, les évêques, le pape et la dîme. Cet imposteur avait tellement fasciné les esprits, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyaient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Il paraissait en public, escorté de 3,000 hommes armés qui le suivaient partout. Il marchait avec la magnificence d'un roi, et il se servait de son fanatisme pour subvenir à ses dépenses. Cet enthousiaste d'une espèce singulière, eut plus d'un trait de ressemblance avec le fameux Jean de Leyden, dont il eut la folie, l'orgueil, l'impudence, la luxure, le cynisme, la crapule et l'impiété. Il fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs villes de la Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert, qui le confondit plusieurs fois. « Rien ne prouve mieux, dit un historien, à » quels étranges excès une tolérance illimitée con- » duirait les peuples, toujours dupes des impos- » teurs les plus grossiers, que les prodigieux suc- » cès de Tanchelin et de Jean de Leyden. D'hommes » jadis chrétiens et vertueux, elle ferait des ani- » maux féroces et immondes. » Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant partout ses erreurs; à son retour, il fut arrêté et mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison : mais il ne tarda pas à subir la peine que méritait ses crimes; il fut assassiné, en 1125, dans un tumulte qu'il avait lui-même excité.

TANCRÈDE de HAUTEVILLE, seigneur normand vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entre autres Guiscard et Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendants régnèrent dans la suite.

TANCRÈDE, comte de Lecce, fils naturel de Roger, duc de Pouille, et petit-fils du roi Roger II, fut déclaré roi de Naples et de Sicile, en 1190, après la mort de Guillaume le Bon, mort sans enfants, et régna jusqu'en 1195, année de sa mort. Il avait fait couronner, en 1193, Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé *le Cruel*, qui avait des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince pour envahir ses états en 1194, et après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrède et trancher la tête au cadavre. (*Voy.* Henri VI.) Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré 124 ans, dont 34 depuis Roger. Il avait pris le titre de roi.

TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au XIIIe siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANNEGUI du CHATEL. *V.* Chatel.

TANNER (Adam), jésuite, né à Inspruck en 1572, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin, le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui : une *Relation* de la dispute de Ratisbonne, en 1601, à laquelle il s'était trouvé, Munich, 1602, in-fol.; une *Théologie scolastique*, 4 vol. in-fol.; un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.; *Apologia pro societate Jesu*, Vienne, 1618, in-4.

TANNER (Mathias), né à Pilsen, en Bohême, l'an 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui : *Cruentum Christi sacrificium*

incruento missæ sacrificio explicatum, Prague, 1669; *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin, et ensuite en bohémien; *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi; elle est écrite avec pureté et élégance. *Historia societatis Jesu, sive vitæ et gesta præclara Patrum societatis*, etc., Prague, 1694, in-fol., fig., écrite avec la même élégance.

TANNER (Thomas), savant anglais, né à Luwington en 1674, posséda successivement plusieurs bénéfices, et fut enfin élevé sur le siége de Saint-Asaph, au pays de Galles. Il mourut en 1735 après avoir été marié à une riche héritière. On a de lui: *Abrégé de l'histoire des monastères en Angleterre*, en anglais, Oxford, 1695, in-fol. Jean Tanner en a donné une édition considérablement augmentée, en 1744. *Bibliotheca britannico-hibernica*, publiée par David Wilkins, Londres, 1748, in-fol. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, est plein de recherches et de notes critiques.

TANNEVOT (Alexandre), ancien premier commis des finances, naquit à Versailles, en 1692, et mourut à Paris, en 1773. Ses ouvrages, recueillis en 1766, 3 vol. in-12, consistent en deux tragédies non représentées. L'une est intitulée *Séthos*; l'autre *Adam et Eve*: il y a des tirades bien versifiées. On trouve encore dans son recueil des Fables, des Epîtres, des Chansons, etc. Son mérite principal est la pureté et la douceur du style, qui dégénère quelquefois en faiblesse, et l'attachement aux bons principes de la morale et du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il fallait pour payer ses dettes et pour récompenser ses domestiques. Plus il avait eu de facilité d'obtenir des grâces, plus il s'était tenu en garde contre la cupidité basse et injuste qui porte à les demander. C'était un homme sincèrement religieux, et un véritable philosophe chrétien. La plus ingénieuse de ses petites poésies est une espèce de poëme lyrique, auquel le poëte a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses écrits ne pouvait qu'être révolté des systèmes de nos philosophes, qui choquent si directement la religion, la morale et la raison. Dès qu'ils commencèrent à paraître, Tannevot, en bon citoyen, prévit tout le mal qu'ils allaient faire dans le monde, et fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse et aussi piquante que le fond est judicieux et habilement développé. A la tête de ce poëme est un avertissement où l'auteur s'exprime ainsi: « Une fausse » philosophie, née de l'indépendance et de la pré» somption, lève aujourd'hui un front audacieux, » s'arme de mille traits empoisonnés, qu'elle ose » lancer contre la religion; elle la poursuit avec » une fureur qui n'a point d'exemple. C'est tantôt par » des attaques à découvert, tantôt par de sombres » marches d'autant plus dangereuses qu'elles sont » moins aperçues. On ne peut se dissimuler les ra» pides progrès qu'elle fait journellement. Nous » touchons presque au temps d'une corruption gé» nérale, suite funeste de l'extinction des vertus et » de ces mœurs si pures dont la religion est une » source intarissable, et qui ont fait la gloire de » nos ancêtres. Ce qui touche jusqu'aux larmes, ce » sont les périls auxquels notre jeunesse est exposée. » Que deviendra l'espoir de la nation, lorsque ses » enfants, livrés de bonne heure à l'incrédulité et » à la licence, abjureront, du moins dans leur cœur, » la foi et les vertus de leurs pères, et qu'ils n'auront » désormais pour la servir d'autre motif et d'autre » aiguillon qu'un intérêt bassement personnel, aussi » éloigné du citoyen que du héros, etc. » Prédiction semblable à celles que d'autres hommes vertueux et éclairés ont faites sur la France. (*Voy.* ELISÉE, NEUVILLE.)

TANSILLO (Louis), né vers 1510, à Venosa, d'une ancienne famille de Nole, s'attacha à la maison de Tolède, et servit sous les ordres de don Garcia, fils de don Pèdre, vice-roi de Naples. Il devint à la fois brave guerrier et excellent poète. Il suivit Charles-Quint à la conquête de Tunis; et ce prince l'appelait son *Achille* et son *Homère*. Plus tard il se livra exclusivement à la poésie. Ayant fait un ouvrage où les mœurs et la décence étaient blessées, sous le titre de *il Vendemmiatore (le Vendangeur)*, Naples, 1534, et Venise, 1549, in-4, son livre fut mis à l'*Index*. C'est pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il composa *le Lagrime di san Pietro* ou *les Larmes de saint Pierre*. Ce poëme a été traduit en français par Malherbe, et en espagnol par Jean Gedendo et par Damien Alvarès. Nous avons encore de Tansillo des *comédies*, des *sonnets*, des *chansons*, des *stances*, il *Podere* (la Ferme), la *Balia* (la Nourrice), poésies très-estimées, etc. On a réuni ses *Poésies* diverses à Bologne, 1711, in-12. Tansillo était juge à Gaëte en 1569; on croit qu'il y mourut (1).

TANTALE, fils de Jupiter et d'une nymphe appelée *Plota*, était roi de Phrygie, et selon quelques-uns de Corinthe. Il enleva Ganimède pour se venger de Tros, qui ne l'avait point appelé à la première solennité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les dieux, qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pélops (*voy. ce nom*), et Jupiter condamna ce barbare à une faim et une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna et l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac dans les enfers, dont l'eau se retirait lorsqu'il en voulait boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressait dès qu'il en voulait manger. Image symbolique des méchants, qui, au sein de l'abondance, ne jouissent de rien.

TANUCCI (Bernard, marquis de), ministre de Charles III et de Ferdinand IV, rois de Naples, né en 1698, à Stia, dans la Toscane, d'une famille pauvre et obscure, fit ses études à Pise, où il devint professeur de droit. Lors des guerres de l'Espagne avec l'Autriche, qui suivirent celles pour la succession d'Espagne, la Toscane fut donnée provisoirement en apanage à l'infant don Carlos, second fils de Philippe V; c'est à cette occasion que Tanucci

(1) Tafuri a prouvé que ce poëte mourut le 1er décembre 1568, dans le royaume de Naples. (*Voy. Scrittori Napoletani*, t. 3, p. 297.)



fut présenté à ce prince, qui le retint auprès de sa personne. A cette époque, un soldat ayant commis un assassinat, se réfugia dans une église, et en fut retiré pour subir sa punition. La cour de Rome réclama contre cette violation de l'immunité ecclésiastique. Tanucci publia contre cette réclamation un opuscule que le gouvernement toscan soutint, et jeta ainsi les germes des longues discussions qui eurent lieu entre le saint Siége et la cour de Naples. Lorsque l'infant don Carlos fut parvenu à ce trône, il emmena avec lui Tanucci, le nomma conseiller-d'état, surintendant-général des postes, et enfin ministre d'état. Il gouvernait despotiquement le royaume de Naples, où, pour mieux dire, il régnait sous le nom du roi. Don Carlos appelé sur le trône d'Espagne, par la mort de Ferdinand VI, son frère mit Tanucci à la tête de la régence qu'il établit pendant la minorité de son fils Ferdinand IV. (*Voy.* ce nom, ainsi que MARIE-CAROLINE, reine de Naples, et ACTON.) Sa puissance n'eut alors plus de bornes. Pour mieux se l'assurer, il négligea l'éducation du prince que son souverain et son bienfaiteur lui avait confié. Il lui donna pour gouverneur le prince de Saint-Nicandre, homme d'une incapacité complète; et quand le roi eut atteint sa majorité, il l'entoura de piéges et de plaisirs, afin de l'éloigner des affaires; malheureusement il y réussit. Levant tout-à-fait le masque, il déclara une guerre acharnée à la cour de Rome. Il restreignit les anciens droits des nonces, et, bravant l'autorité pontificale, il diminua les évêchés, supprima soixante-dix-huit monastères, nomma de son chef à l'archevêché de Naples, et força, pour ainsi dire, Pie VI à donner l'institution canonique à l'évêque de Cosenza; concession à laquelle ce pontife fut entraîné pour éviter le schisme dans l'Eglise. Il prépara enfin et provoqua la suppression de la *Haquenée,* hommage établi en faveur des papes, par Charles d'Anjou, lorsqu'il fut investi de ce royaume par Clément IV, en 1267. Cette cérémonie cessa entièrement, quelques années après, sous les ministères du marquis de Santo-Marco et d'Acton, dignes successeurs de Tanucci. Après avoir gouverné les Deux-Siciles pendant cinquante ans, malgré le mécontentement des peuples et la haine des seigneurs, Tanucci mourut à Naples, le 29 avril 1783, à 85 ans. Ce fut sous son ministère que l'on commença les fouilles de *Pompéia* et d'*Herculanum*. Les philosophes ont beaucoup vanté ce ministre, et cela n'est pas étonnant : il bouleversa les choses établies, et se montra ennemi implacable des papes et de l'Eglise. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il parût un grand homme à leurs yeux. Duclos, qui l'avait connu dans son voyage en Italie, dit de Tanucci : « Je doute fort qu'il ait les talents du mi» nistère. Il pourrait bien n'être qu'un légiste, et » l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé et » occupé leur esprit que du positif des lois, sont de » tous les hommes les moins propres au gouver» nement. »

* TAPPAN (David), ministre anglican, né en 1752, était fils du révérend Benjamin Tappan, de Manchester-Massachusset. Il fit ses études à Cambridge, et ayant obtenu ses grades en 1771, fut en 1774 ordonné ministre de la troisième église de Newbury où il exerça 18 ans les fonctions pastorales. Nommé en 1792 à une chaire de théologie au collége d'Harward, ses discours pleins d'onction et de raison, et plus que tout cela, son exemple, triomphèrent des obstacles qu'il rencontra, l'ordre se rétablit, et le goût de l'étude se ranima parmi les élèves, livrés auparavant à la dissipation et à la débauche. Cet estimable professeur mourut en 1803. Ses ouvrages consistent principalement en *Sermons, Discours,* et *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on distingue celle de *Washington*. On lui doit en outre : deux *Lettres amicales à Philatètes; Adresse aux étudiants d'Andover; Discours sur les antiquités juives*, 1807, in-8, œuvre posthume.

TAPPER (Ruard), d'Enckhuysen en Hollande, mort à Bruxelles, le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'université, doyen de l'église de Saint-Pierre, et inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il se distingua au concile de Trente, l'an 1551. On a de lui : *Explicatio, seu Vindiciæ articulorum Lovaniensium adversùs Lutheri errores*, ouvrage écrit avec érudition et clarté. Guillaume Lindanus a publié : *Tapperi Orationes theologicæ, una cum aureo ejusdem corollario, de veris calamitatum Belgii causis atque remediis, ad Carolum V et Ferdinandum I*, Cologne, 1544, in-8.

TARAISE (saint), fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople, en 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assemblerait un concile général contre les iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le 2[e] concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes images. Il résista avec une liberté apostolique au divorce que l'empereur voulait faire, et dit à celui qui sollicitait son approbation : « Je ne sais comment l'empereur pourra » supporter l'infamie dont ce divorce scandaleux » va le couvrir à la face de l'univers. Je ne sais » non plus comment il pourra punir les adultères » et les autres débauchés, après avoir donné un » tel exemple. Allez lui dire de ma part que je » souffrirai plutôt la mort et tous les supplices » imaginables, que de consentir à son dessein. » Il était la bonne odeur de son Eglise et la lumière de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui dans la Collection des conciles, une *Epître* adressée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace, son disciple, qui fut depuis évêque de Nicée.

* TARAVAL, peintre distingué, se fit connaître, dès sa jeunesse, par des ouvrages qui lui méritèrent l'approbation des connaisseurs. Un de ses meilleurs tableaux est un *Sacrifice de Noé*, qui fut exposé au salon de 1783. Taraval mourut deux ans après. Il était professeur de l'académie de peinture, et inspecteur des Gobelins.

* TARAVAL (Jean-Gustave), peintre, naquit à Paris en 1765. Il étudia sous Hugues Taraval, son

oncle, peintre du roi. Il eut un talent très-précoce, mais il était extrêmement paresseux; et on peut dire qu'il ne dut qu'à la nature les progrès qu'il fit dans son art. La première fois qu'il dessina d'après nature, il remporta le prix. A 15 ans, il fut admis à la composition, et bientôt après à la *figure peinte*; ce sont les diverses épreuves du concours. Enfin, à 17 ans, il remporta le prix par son excellent tableau représentant le *Retour de l'Enfant prodigue*, peint d'après le style des grands maîtres. Il se rendit à Rome pour se perfectionner; mais, deux ans après son arrivée, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui lui ôta toutes ses facultés. Le directeur de l'académie, qui avait pour lui une amitié toute particulière, l'envoya à Naples pour se rétablir; mais son mal empira, et il y mourut vers 1785. Sa mort fut une perte pour les arts.

* TARBÉ (Charles), né à Sens en 1756, étant allé s'établir à Rouen, y devint membre de la chambre de commerce. Il fut élu, en 1790, officier municipal, et, l'année suivante, député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative où il se montra défenseur zélé de la constitution monarchique. En novembre et décembre 1791, il combattit Brissot, et parla plusieurs fois sur les troubles de Saint-Domingue. Il s'opposa, le 30 janvier 1792, à la loi sur les passeports. Nommé secrétaire en avril, il vota pour faire accorder au roi six millions pour dépenses secrètes. Il combattit, peu de jours après, le plan de Pétion, pour la formation d'un corps composé d'anciennes gardes-françaises et des *vainqueurs* de la Bastille. Le 29 mai, il se déclara contre le licenciement de la garde de Louis XVI, et combattit, le 4 juin, les dénonciations de Chabot contre le *comité autrichien*. A l'occasion du soufflet que reçut Grange-Neuve de son collègue Jouneau, il demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât le projet, et graduât la peine suivant le nombre de soufflets que recevaient un député. Ce sarcasme causa un grand tumulte, et Tarbé fut envoyé pour huit jours à l'abbaye. En mars 1797, nommé au conseil des cinq-cents par le département de l'Yonne, il reparut dans cette assemblée avec son courage accoutumé; il s'éleva, le 30 mai, contre Sontonax, qu'il accusa d'être le bourreau des blancs, qualifia d'*infâmes* les lois rendues sur les colonies depuis cinq ans, et finit parimeul per Marec, ancien rapporteur du comité de marine, qui fut défendu par Thibaudeau; cependant il obtint qu'on rapportât le décret qui autorisait le Directoire à envoyer des agents à Saint-Domingue et ailleurs. Au 18 fructidor (4 septembre 1797), compris sur la liste de déportation, il en fut rayé, renonça aux fonctions publiques, et mourut à Cadix en 1804, à 48 ans. — TARBÉ (Louis-Hardouin) fut nommé ministre des finances en 1791, et dans ces circonstances difficiles fit tout ce que l'on pouvait attendre de ses lumières et de sa sévère probité. Il quitta le portefeuille au mois de mars 1792, emportant l'estime du roi qui lui écrivit une lettre confidentielle pour l'engager à désigner son successeur. Après la journée du 10 août, il fut décrété d'accusation, découvert et jeté dans les prisons de la terreur d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Dès lors livré entièrement aux lettres, il refusa toutes les places qui lui furent offertes, même celle de conseiller d'état, et mourut en 1809, laissant la réputation d'un ministre intègre et éclairé.

** TARBÉ DE VAUXCLAIRS (Jean-Bernard), directeur-général des ponts-et-chaussées, neveu des précédents, né en 1767, à Sens, reçut dès 1784 une commission de sous-ingénieur des états de Bretagne; mais après un court séjour dans cette province, il rentra à l'école. Envoyé deux après à Cherbourg, à la fin de la même année, il partit pour la Russie; sa mission ne lui procura d'autre avantage que de visiter une partie de l'Europe et d'être présenté à l'impératrice Catherine II. Placé définitivement à Sedan, il fut en 1790 désigné pour être l'un des administrateurs du département des Ardennes; mais il aima mieux servir comme ingénieur dans son pays natal, et vint à Saint-Florentin (Yonne), où il passa six années entières. La modération de ses principes lui valut en 1799 une dénonciation qui lui fut avantageuse, car du poste obscur de Saint-Florentin il fut envoyé à Reims, et après le 18 brumaire, il entra dans le génie maritime. Nommé sous-ingénieur du port de Dieppe en 1800, il fut deux ans plus tard ingénieur de Brest, et en 1807 inspecteur divisionnaire. Membre de la commission des travaux de défenses d'Anvers et de l'Escaut, au mois d'avril 1810, il accompagna Napoléon dans son voyage de Belgique et de Hollande. L'année suivante, les départements anséatiques furent réunis à son inspection, qui comprenait déjà tout le littoral depuis la Somme jusqu'à Flessingue, et il fut chargé d'organiser le service des ponts-et-chaussées à Hambourg, à Brême et à Lubeck. En avril 1812, il obtint le grade d'inspecteur général des travaux maritimes. Rentré en 1815 dans le service de l'intérieur, il fut aussitôt placé au conseil des ponts-et-chaussées, dont il fut le vice-président pendant seize années. Il remplaça Prony (*voy.* ce nom, VII, 72) à la direction générale, fut, peu de temps après, nommé membre de la chambre des pairs, et s'y rendit très-utile par ses connaissances spéciales et sa longue habitude des affaires. Il mourut à Paris en chrétien, le 19 septembre 1842, à 76 ans. On a de lui : *Dictionnaire des travaux publics, civils, militaires et maritimes, considérés dans leurs rapports avec la législation, l'administration et la jurisprudence*, Paris, 1835, in-4. M. le marquis de Barthélemy prononça son *Eloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 8 juillet 1843.

* TARCAGNOTA (Jean), historien, né vers la fin du XVe siècle à Gaëte, d'une famille alliée aux Paléologues, voyagea dans la Grèce et les îles de l'Archipel; demeura successivement à Corfou, à Raguse et à Venise, et mourut à Ancône, en 1566. Il a laissé : une *Traduction* de Galien et de quelques morceaux de Plutarque; une *Description historique de la ville de Naples*, avec une *Histoire abrégée de ses rois*, Naples, 1566, in-8; *Histoire universelle*, Venise, 1762, 4 vol. in-4, 7e édit., 5 vol. en y comprenant un Supplément par Dionigi, qui a aussi donné un abrégé de l'ouvrage en 2 vol. in-4.

* TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur, né à Paris en 1764, un des meilleurs élèves d'Audran, fut reçu à l'académie, en 1713, sur la présentation *du portrait du duc d'Antin* d'après Rigaud. Il grava les *petites batailles d'Alexandre* ainsi que *celle de Porus*, qui n'est cependant pas dans la collection des grandes batailles exécutées par Audran. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont une *Madeleine*, d'après Bertin; le *plafond de la galerie du Palais-Royal*; les *Tombeaux des hommes illustres d'Angleterre*; le *Sacre de Louis XV*, etc. Cet artiste estimé mourut en 1749.

TARDIEU (Jacques-Nicolas), fils du précédent, excellait dans le genre des portraits, dont il a laissé un grand nombre. Parmi ses autres ouvrages, on cite l'*Apparition de J.-C. à la Vierge*, d'après le Guide, *les Misères de la guerre et un Déjeûner flamand* de Teniers. Son cousin, Pierre-François TARDIEU, a laissé plusieurs gravures estimées, comme le *Jugement de Pâris*, d'après Rubens; *Persée et Andromède*, etc.

TARDIEU (Antoine-François), dit *de l'Estrapade*, né à Paris en 1757, travailla, à Malines, à la gravure de la *Carte* de Ferraris. Ses principaux ouvrages sont : les *Cartes marines de l'Atlas du commerce*; huit plans in-fol. des *principales villes de l'Europe*, et qui font partie de l'*Atlas de Mentelle*; plusieurs plans du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de Choiseul Gouffier; *les palatinats de Cracovie, Plok, Lublin et Sandomir*, gravés par Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne, ouvrages très-estimés des connaisseurs; l'*Atlas* in-fol. du *Voyage du jeune Anacharsis*, publié par Didot, jeune; une *Carte du Hartz*, dans un ouvrage de minéralogie de Héron de Villefosse; l'*Atlas du Voyage aux Terres australes*, de Péron; l'*Atlas de l'Histoire des guerres des Français en Italie*, d'après Lapie; une grande *Carte de la Russie en Europe*, en six feuilles. Les ouvrages de Tardieu se faisaient remarquer par son exactitude dans la topographie, la pureté du trait et le fini de l'ensemble. Il est mort le 4 janvier 1822, à 65 ans.

** TARDIEU (Pierre-Alexandre), graveur, né en 1756 à Paris, avait fait de rapides progrès sous les yeux de son oncle, Jacques-Nicolas TARDIEU (*voy* plus haut), lorsqu'il entra dans l'atelier de J.-J. Wille, dont le burin ferme, hardi et brillant, était alors en grand renom. Des portraits en pied et en buste d'*Henri IV*, de *Montesquieu*, de *la reine Marie-Antoinette*, etc., commencèrent sa réputation qu'il accrut encore, à force de soins consciencieux, par ses belles planches de *Psyché abandonné*, de *Judith et Holopherne*, de *Saint-Michel combattant le démon*, et autres. Tardieu eut le bonheur de traverser la révolution sans y prendre part. Trop modeste pour rechercher les honneurs, il fut pourtant récompensé de ses travaux, non-seulement par des médailles d'or, mais encore par un logement au musée et par son admission à l'institut, à la place de Bervic, l'un de ses condisciples. Il fut en outre nommé, en 1825, chevalier de la Légion d'honneur, et mourut à Paris, le 3 août 1844, à 88 ans. On compte au nombre de ses élèves le baron Desnoyers, qui a dignement continué son école. Le burin de Tardieu n'était pas aussi brillant que celui de son professeur Wille; mais il était plus correct, plus souple, plus délicat, et plus propre à traduire sur le cuivre les diverses nuances d'un tableau. M. Raoul-Rochette a lu à l'institut (séance du 3 mai 1847), une *notice historique sur la vie et les œuvres* de cet artiste.

TARDIF (Guillaume), originaire du Puy en Velay, professeur en belles-lettres et en éloquence au collége de Navarre et lecteur de Charles VIII, vécut jusqu'à la fin du XVe siècle. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un traité de la chasse, sous ce titre : *l'Art de faulconnerie et déduyt des chiens de chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean de Francières.

TARENTE (Louis, prince de). *Voy.* LOUIS *et* JEANNE.

* TARGE (Jean-Baptiste), professeur de mathématiques et historien, né à Paris vers 1720, se consacra entièrement au travail, et vécut presque toujours dans la retraite. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont une partie est traduite de l'anglais. Les principaux sont : *Histoire d'Angleterre*, de Smolett, 19 vol. in-12, avec une continuation (*voy.* SMOLETT); *Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, Paris, 1772, 6 vol. in-12; *Histoire générale d'Italie, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à nos jours*, ibid., 1774, 4 vol. in-12. Parmi les traductions on remarque : *Histoire de la guerre de l'Inde depuis* 1745, par Orme, 1765, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique des découvertes faites par les Européens*, de Barrow, 1766, 12 vol. in-12. Le style de cet auteur est pur, mais froid et diffus; ses récits et ses portraits sont présentés avec exactitude, quoiqu'ils manquent parfois de chaleur. Malgré ces défauts, on lit toujours ses ouvrages avec intérêt. Il mourut à Orléans en 1788.

* TARGET (Guy-Jean-Baptiste), député aux états-généraux, etc., naquit à Paris en 1733. Il était avocat au parlement, et fut ensuite nommé au conseil souverain de Bouillon. Target fut aussi un des 40 de l'académie française. Lors de la scandaleuse affaire du collier, il écrivit un *Mémoire* pour le cardinal de Rohan. Il s'était fait par ses *plaidoiries* et par ses *consultations* une grande renommée. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fit paraître plusieurs *brochures* en faveur de la double représentation du tiers-état. Cet ordre le nomma député de la prévôté de Paris aux états-généraux. Dans les premières séances, il obtint quelques succès; mais il fut bientôt éclipsé par d'autres orateurs plus éloquents. Sa morgue et son influence éphémère aux états-généraux le rendirent l'objet des plaisanteries des royalistes. Lorsqu'il devint un des rédacteurs de la constitution, on appela l'acte qu'on attendait, les *Couches de Target*, expression qui le couvrit de ridicule. Target parut peu à la tribune, et n'y monta que pour présenter des rapports au nom de son comité. Il fut un des premiers, le 17 juin 1789, à provoquer et à appuyer la prestation de serment du jeu de paume. Dans la discussion sur la sanction royale, il vota pour le *veto* suspensif. Il fut un des plus zélés défenseurs de la déclaration des droits de l'homme; lorsqu'après le 14 juillet, plusieurs députés voulurent une am

nistie pour tous les faits contre-révolutionnaires, Target demanda que Bezenval fût traduit au Châtelet, et sa proposition fut adoptée. Le 21 octobre, il fit décréter la loi martiale, pour réprimer les attroupements. Elu secrétaire le 26, il fit ordonner la suppression des parlements, et le 22 décembre, il s'opposa à ce qu'on rédigeât une loi sur la liberté de la presse. Le 16 janvier 1790, il fut élu président et fit régler le cérémonial de la fameuse fédération du 14 juillet. Du reste, découragé par les sarcasmes dont il était l'objet, il garda un silence presque absolu, qu'il n'interrompit que pour donner lecture du procès-verbal de la clôture de la session. Les écrivains contemporains ne s'accordent pas sur les motifs qui déterminèrent Louis XVI à le demander pour défenseur; mais Target déclina cet honneur, dans une lettre où, après s'être avoué peu capable d'une tâche aussi importante, il ajoute: « Il ne s'agit » pas ici de système de gouvernement, mais de la » justice à rendre à un homme; cet homme était » roi, il ne l'est plus, on l'accuse. J'avais toujours » pensé que la liberté durable du peuple dans le » gouvernement monarchique tenait beaucoup à » l'inviolabilité du chef; il fallait, j'en étais per» suadé, que, pour que tous les citoyens fussent » égaux et libres sous la loi, il y eût un bras de » fer qui montrât la loi, et des agents responsables » qui la fissent exécuter. Je n'insiste plus sur cette » idée depuis que l'assemblée nationale a décrété » que Louis serait jugé par elle-même; mais à la » place d'un jugement, il ne faut pas un acte de » politique. Quelques-uns osent dire qu'il est im» portant que Louis disparaisse; je ne le dis pas, » moi, je crois tout le contraire. Louis est celui sur » qui la royauté s'est évanouie comme un songe. Il » n'y aura plus de rois en France; cela me paraît » démontré: mais si, par impossible, cette idée » pouvait naître un jour, il serait important que » Louis fût là, et que, par son existence, il épou» vantât les ambitieux de sa race. Mais sortons de » la politique, car il s'agit de jugement. On oppose » des faits à Louis; j'ai dit, et je répéterai, que je » n'ai point d'avis sur les faits et que c'est l'affaire » de ceux qui sont aujourd'hui ses défenseurs de les » discuter; mais voici ce que je dis. On ne peut pas » l'accuser de faits antérieurs au 14 septembre 1791, » jour de l'acceptation de la constitution; car, dès » que vous lui ôtez l'inviolabilité de roi, vous lui » devez l'amnistie de citoyen. Je ne fais aucune » réponse à cela. Quant aux faits postérieurs, les » défenseurs y répondront par le rapprochement des » circonstances et des pièces; mais il me suffira de » dire deux choses: l'une que vous prétendez punir » sans fruit le prétendu crime de Louis, ou préserver » la société de crimes semblables. Je ne connais pas » la justice qui venge, mais bien la justice qui » prévient les crimes. La vengeance n'est rien qu'un » jour d'agitation sans effet; le châtiment qui pré» vient les crimes est au contraire le salut de la » chose publique. Considérez Louis élevé comme » tous les rois, environné d'adulateurs pendant » 38 années; supposez que, même après la cons» titution acceptée, entouré de gens qu'on appelait » ses serviteurs, et qui ne savaient ce que c'est que » d'être citoyen; supposez, dis-je, que Louis se fût » laissé aller à de vaines espérances qui lui pré» sentaient le rêve de son ancienne autorité; con» damnez ses abominables conseillers, mais ménagez » celui qui fut leur dupe, car je vous ai prouvé ci» dessus que l'intérêt public est de le conserver; et » heureusement il est juste, en même temps, d'é» pargner la dupe et de punir les coupables. Des cou» pables, il y en aura toujours; des rois, il n'y en » aura plus: cela seul décide ce que la Convention » doit faire. Le dernier des crimes possibles ne sera » jamais puni par une loi raisonnable. J'ajouterai » encore, dès que la Convention nationale veut faire » fonction de juge, ce que je n'examine pas, qu'elle » soit juge; mais on ne peut pas être en même temps » juge d'un individu et administrateur souverain. Le » mélange de ces deux qualités conduit le juge à » prendre et à exercer toute la puissance d'un admi» nistrateur indépendant, et rien n'est pire que cette » réunion de pouvoirs. Si la Convention n'est pas » juge, elle ne peut pas juger; si elle l'est, il y a » une règle, non pas seulement positive et arbitraire, » mais naturelle, mais éternelle, qui défend au » juge de prononcer sur une affaire dans laquelle, » avant le jugement, il a déclaré son avis. Je prie » la Convention nationale d'examiner, dans une » profonde impartialité, s'il n'y a pas quelques-uns » de ses membres qui se trouvent dans ce cas-là. » J'insiste sur la nécessité d'écarter les fonctions » d'administrateur, j'y insiste d'autant plus que, » selon moi, il n'y a pas d'administrateur intelligent » qui ne reconnût très-utile la conservation du seul » personnage, qui, ayant la prétention d'être roi, » ne pourra jamais y revenir. Je ne dirai rien de » l'opinion d'un membre qui voulait qu'on le con» damnât parce qu'il était roi. Sans doute la ré» publique étant consacrée par la volonté générale, » quand ce serait un erreur des peuples de vouloir » un roi, je ne concevrai jamais qu'on ait le droit de » punir les rois des erreurs du peuple. Ajoutons » que c'est un sophisme de dire que le mouvement » du 10 août a été consacré par la volonté générale, » et est devenu depuis une insurrection de la France » entière qui décide la question contre Louis XVI. » L'insurrection a décidé, quoi? l'abolition de la » royauté. Mais un peuple peut vouloir qu'il n'y ait » plus de roi, sans qu'on puisse en conclure que le » roi qui était alors fût coupable, voilà ce que l'in» surrection n'a nullement décidé. Telle est, indé» pendamment de la discussion des faits, le plan » qui me paraît le plus convenable. Je ne me sens » pas en état de le remplir des développements qu'il » exige, et d'y porter la chaleur de la vie; ce fut » un devoir à moi de le déclarer et de m'abstenir. » Cette lettre ne produisit aucun effet. Le jugement de Louis XVI parut faire revenir Target de ses opinions exaltées; secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont le savetier Chalandon était président, il rendit d'importants services. Il adhéra à la révolution du 18 brumaire, et en 1798 fit partie du tribunal de cassation, où il resta six ans. Agé et infirme, il se retira des affaires publiques, et mourut près de Morlière le 7 septembre 1807. Son successeur à l'académie française fut le cardinal Maury qui ne lui

pardonnant pas d'avoir refusé l'honneur de défendre le roi, se dispensa de faire son éloge. (*Voy.* Maury). On a de lui : *Lettre d'un homme à un autre homme, sur l'extinction de l'ancien parlement et la création du nouveau*, Paris, 1771, in-12. Cette petite brochure, de 16 pages seulement, eut le plus grand succès. Mirabeau écrivait à Chamfort : « Je ne sais si vous » connaissez la *Lettre d'un homme à un homme*, le » meilleur des écrits polémiques qui parurent au » temps de Maupeou ; cela est de lui (Target). » Il avait déjà publié huit autres lettres en une seule fois. *Réflexions sur la destitution de l'universalité des Officiers du parlement de Paris, par voie de suppression*. Paris, 1779, in-12 de 33 pag. *Observations sur le commerce des grains*, en décembre 1769, Paris, 1776, in-12 ; on cite encore plusieurs *Mémoires* sur différentes causes célèbres, comme dans celles d'*Alliot* et de *la Rosière de Salency* ; *Esprit des cahiers présentés aux états-généraux*, 1789, 3 part. in-8. Target avait des connaissances variées ; et, quoiqu'il ne manquât pas d'éloquence, il brilla plus dans le barreau qu'à la tribune. Ses opinions furent d'abord exagérées, et il montra un grand désir de jouer un rôle important dans les troubles politiques. Son cœur n'était pas méchant ; mais son esprit, égaré par l'ambition, l'entraîna souvent hors des voies qu'il aurait dû suivre.

* TARGNY (Louis de), docteur de Sorbonne, et abbé de Saint-Lô, né à Noyon, avait de l'érudition et des connaissances fort étendues dans les matières ecclésiastiques. Son savoir lui valut une place à la bibliothèque du roi. Le cardinal de Rohan se servait de lui, soit pour des recherches, soit pour la composition de mémoires sur divers sujets ; il en rédigea plusieurs par ordre de ce prélat sur l'*édition des Conciles* du P. Hardouin. Il fut, avec Tournely, un des douze députés nommés en 1729 par la faculté de théologie de Paris, pour chercher les moyens de ramener à l'obéissance ou à l'unité des sentiments ceux des membres de cette compagnie qui s'opposaient encore au décret du saint Siége, touchant la bulle *Unigenitus*. Il rédigea même contre les opposants deux écrits, savoir, l'un intitulé *Mémoire de l'état présent des réfugiés en Hollande, au sujet de la religion* ; et l'autre, *Mémoire sur les projets des jansénistes*, 19 janvier 1729. Le docteur Petit-Pied répondit par une *Lettre à un de ses amis*, qui lui avait demandé quelques éclaircissements sur ces deux écrits. L'abbé de Targny mourut le 8 mai 1737.

TARIN (Pierre), médecin, né à Courtenai, mort en 1761, est connu par des *Eléments de physiologie, ou Traité de la structure, des usages et des différentes parties du corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8. On a encore de lui : *Adversaria anatomica*, 1750, in-4, avec fig. Il n'y parle que du cerveau et du cervelet ; *Dictionnaire anatomique*, 1753, in-4. Il est suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé : *Methodus studii medici*. *Ostéographie*, Paris, 1753, in-4, avec fig. : ce n'est qu'une compilation ; *Anthropotomie, ou l'Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12 : Portal en parle avec éloge ; *Desmographie, ou Traité des ligamens du corps humain*, 1752, in-8 : c'est une traduction du latin de Weilbrecht, professeur en médecine à Pétersbourg ; *Observations de médecine et de chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différents auteurs ; *Myographie, ou Description des muscles*, 1753, in-4, avec des figures copiées d'Albinus, mais mal rendues ; les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie*, et le *Discours* qui est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine.

TARISSE (dom Jean-Grégoire), né en 1575 à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de Saint-Maur, qu'il gouverna depuis 1630 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux supérieurs* de sa congrégation, 1632, in-12. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avait connu le fort et le faible de son ordre. Il l'éclaira par ses lumières, et l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zèle pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des constitutions de sa congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARPA (Spurius Metius), critique à Rome du temps de Jules-César et d'Auguste, avait son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinait les pièces des poètes avec quatres autres critiques. C'est de lui que parle Horace dans son *Art poétique* :

Prius in Metii descendat judicis aures.

TARPÉIA, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente, par sa construction et son emplacement, du Capitole, qui ne fut bâti que sous Tarquin le Superbe (*voy.* son article), livra cette place à Tatius, roi des Sabins, « à condition que les soldats lui donneraient » ce qu'ils portaient à leur bras gauche, » désignant par là leurs bracelets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier, qu'il avait au bras gauche ; ses soldats, ayant imité son exemple, Tarpéia fut accablée sous le poids des boucliers, l'an 746 avant Jésus-Christ. Elle fut enterrée sur ce mont, qui, de son nom, fut appelé *Mont Tarpéien*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étaient coupables de trahison. On les précipitait du haut de la roche Tarpéienne, qui aujourd'hui, par différentes causes sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord, semble avoir perdu beaucoup de son élévation, quoiqu'elle ait encore un côté très-escarpé. (*Voy.* Roche Tarpéienne dans le *Dict. géogr.*)

TARQUIN l'*Ancien*, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus Martius, l'an 615 avant Jésus-Christ. Il était originaire de la Grèce, né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avait conduit à Rome. Il se fit tellement remarquer sous le règne d'Ancus Marcus qu'on le jugea digne de devenir son successeur. Après avoir fait divers établissements, il se distingua contre les Latins et les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire au bord de l'Anio. Plusieurs autres avantages lui procurèrent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire

magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Pline, qui vivait 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermait dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornements des chevaliers et des enfants des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus Martius, l'an 577 avant Jésus-Christ, à 80 ans, après en avoir régné 38. (*Voy.* TANAQUIL.)

TARQUIN *le Superbe*, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-père, l'an 533 avant J.-C. Il s'empara du trône par violence et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Manilius, le plus considérable d'entre eux, et renouvela les traités faits avec ces peuples. Il signala son règne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin l'Ancien avait jeté les fondements. Il était situé sur un mont ou colline, et fut appelé *Capitole*, nom sur l'origine duquel on n'est point d'accord. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public et la patience du peuple, il se flatta que la guerre ferait cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il était occupé au siége d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que son fils Sextus fit à Lucrèce souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J.-C., et Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient secouru. Il serait mort errant et vagabond, si Aristodème, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avait régné 24.

TARQUIN-COLLATIN. *Voy.* COLLATINUS.

* TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né à Auch en 1755, remplit diverses fonctions publiques pendant la révolution, et devint après le 18 brumaire membre du tribunat; il concourut à la rédaction du code civil, et fut l'un des collaborateurs des *Annales du Notariat*, 1805 à 1809, 9 vol. in-8. Nommé conseiller à la cour des comptes, il mourut à Paris, le 27 février 1821. On a de lui dans le *Répertoire universel et raisonné de Jurisprudence* de Merlin (IVe édit.), les articles *Hypothèques, Expropriation forcée, Inscription hypothécaire, Saisie immobilière, Ordre des créanciers, Radiation des hypothèques, Tiers détenteurs, Transcription au bureau des hypothèques*, et *Privilége de créance*; et il a publié séparément un *Manuel des justices de paix*, Paris, 1806, in-8.

TARTAGLIA (Nicolas), mathématicien de Brescia, dans l'état de Venise, mort fort vieux en 1557, passait avec raison pour un des plus grands géomètres de son temps. Nous avons de lui une *Version italienne* d'Euclide, avec des *Commentaires*, Venise, 1543, in-fol.; un *Traité des nombres et des mesures*, et d'autres ouvrages imprimés en 1606, 3 vol. in-4. Il s'est fait un nom par l'invention de la méthode de résoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets : sujet qu'il examine dans sa *Nova scientia*, imprimée à Venise en 1537; et dans ses *Quesiti ed inventione diverse*, Venise, 1546.

TARTAGNI (Alexandre), jurisconsulte, surnommé *Imola*, parce qu'il était natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, avec tant de réputation, qu'on le nomma le *Monarque du droit* et le *Père des jurisconsultes*. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines* et sur le *Sexte*, et d'autres ouvrages dont il y a eu plusieurs editions. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1477, à 53 ans, et fut enterré dans l'église des dominicains, où l'on voit son tombeau de marbre. Sa *Vie*, par Nicolas-Antoine Gravatius, est à la tête de ses ouvrages.

TARTERON (Jacques), jésuite de Paris, mort dans cette ville en 1720, à 75 ans, professa avec distinction au collége de Louis le Grand. Il est auteur : d'une *Traduction* française des *Œuvres* d'Horace, Amsterdam, 1710, 3 vol. in-12 : d'une *Traduction* des *Satires* de Perse et de Juvénal, Paris, 1752, in-12. Le P. Tarteron a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que Juvénal et surtout Horace aient souillé leurs ouvrages; il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il travaillait : mais l'on peut bien dire qu'aucun genre de lecteurs ne perd quelque chose à ces sortes de suppressions; la vertu et le génie ne peuvent qu'y gagner.

TARTINI (Joseph), l'un des plus grands musiciens de son siècle, naquit en 1692, à Pirano dans l'Istrie. Après différentes aventures, qui prouvaient une jeunesse bouillante, il se livra à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnants. En 1721, il fut admis à la tête de la musique de Saint-Antoine, à Padoue. Son nom était très-célèbre en Europe, lorsqu'il mourut en 1770. On a de lui : des *Sonates*, publiées en 1734 et 1745, et accueillies par tous les maîtres de l'art; un *Traité de musique*, imprimé en 1754, dans lequel il y a un système qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la basse fondamentale en fait à Rameau.

* TARUFFI (Joseph-Antoine), littérateur, né à Bologne en 1722, étudia chez les jésuites avec beaucoup de succès, et ces religieux l'avaient décidé à entrer dans leur société; mais son père s'opposa à sa vocation, et il se vit contraint de suivre les cours de droit. Après avoir été reçu docteur en 1739, il alla à Rome, devint un des plus habiles jurisconsultes de cette ville, et cultiva en même temps la poésie latine, et l'italienne, et surtout le

style épistolaire. Il obtint la protection du cardinal Visconti, nonce en Pologne, qui le choisit pour secrétaire, et le fit ensuite nommer auditeur et chancelier de la nonciature. Le cardinal passa, dans sa même qualité de nonce, à Vienne, et ayant été obligé de revenir à Rome, après la mort de Clément XIV, il laissa en sa place Taruffi, qu'il rappela auprès de lui quelque temps après. Taruffi, depuis lors, ne s'occupa que de l'étude et de la correction de ses ouvrages. Les principaux sont : *Poésies latines*, Rome, 1771; *Poésies italiennes*; *Lettres latines et italiennes*; *Eloge de Métastase*, Rome, 1785; *Lettres et poésies posthumes*. On trouve dans ses ouvrages l'élégance et la pureté de style unie à une noble simplicité. Il mourut à Rome le 20 avril 1785, à 64 ans.

TASCHER DE LA PAGERIE. (*Voy.* JOSEPHINE, impératrice).

* TASCHEREAU DE FARGES (Paul-Auguste-Jacques), homme de lettres, né vers 1750 dans le midi de la France, avait fait la guerre de l'indépendance en Amérique. Il adopta les principes de la révolution avec enthousiasme, et se lia avec Robespierre qui lui fit confier plusieurs missions, entre autres celle de remplacer l'ambassadeur Bourgoing à Madrid. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, Taschereau rentra dans sa patrie et devint membre d'un comité révolutionnaire qui fut dissous au 9 thermidor. Accusé d'avoir été l'ami de Fouquier-Tainville, et d'avoir fait emprisonner un grand nombre de citoyens, il fut arrêté, puis relâché, faute de preuves. En 1796, il figura dans l'insurrection du camp de *Grenelle*, puis dans l'affaire de Babeuf, et enfin en 1799, il faisait partie de la société du Manége. Cette même année, il fut arrêté, comme auteur d'un écrit où l'on préconisait Robespierre, et conduit au Temple, d'où il sortit après les événements du 30 prairial. Taschereau se vit plus tard l'objet de la défiance du gouvernement impérial, qui l'exila de Paris, en 1807, et le mit sous la surveillance de la haute police. Après avoir passé dans l'oubli tout le temps de la restauration, il mourut à Paris, le 19 avril 1832. On a de lui : *Epître à Maximilien Robespierre, aux enfers*, 1795, in-8; *Le gouvernement napoléonien*, ode à la vérité, Paris, 1812, in-8; *De la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes*, Paris, 1815, in-8; *Ode à la clémence politique et réciproque*, 1815, in-8.

TASSE (le), *Bernardo Tasso*, né en 1493, à Bergame, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques : le plus connu et le plus recherché est l'*Amadis*, poème, dont la première édition, Venise, 1560, in-4, est très-estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, Venise, 1574, in-8. L'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, 3 vol. in-8. On y a joint sa *Vie*, par Seghezzi. Bernardo Tasso mourut le 4 septembre 1569, à Ostiglia, dont le duc de Mantoue, qui le prit en amitié, lui avait confié le gouvernement. On a encore de lui : *Il Floridante*, qu'il commença en 1563 : c'est un épisode de l'*Amadis*, qu'il en détacha pour former un nouveau poème; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

TASSE (le), *Torquato Tasso*, le plus grand poète de l'Italie, fils du précédent, né à Sorrente, ville du royaume de Naples, en 1544, composa des vers, n'étant encore âgé que de 7 ans. Il fut envoyé à Padoue pour y étudier le droit, et reçut ses degrés en philosophie et en théologie. Mais entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque temps attaché au duc de Ferrare, il vint en France, à l'âge de 27 ans, à la suite du cardinal d'Est. De retour en Italie, il devint amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe à divers mécontentements qu'il essuya dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant 20 années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelait ses ennemis, plaint, mais négligé par ceux qu'il croyait être ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison pour avoir tué une personne en duel. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrente, trouver une sœur qu'il y avait. Il en espérait quelques secours; mais elle était morte, et il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encore emprisonné. Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses critiques éclipsa pour un temps sa réputation : il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin, après 20 années, son mérite surmonta tout. Il fut appelé à Rome par Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu, à un mille de Rome, par les deux cardinaux Aldobrandini, neveux du pape, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape. « Je » désire, lui dit le pontife, que vous honoriez la » couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous » ceux qui l'ont portée. » Les deux cardinaux qui aimaient et admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. Il devait se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 25 avril 1595, à 51 ans, dans le couvent de Saint-Onufre, où il avait demandé à être transféré. Ses principaux ouvrages sont : la *Jérusalem délivrée* ou *Godefroi*, dont la première édition complète parut à Ferrare, 1581, in-4. Mirabaud et le Brun nous en ont donné de bonnes traductions; le premier en 1724, 2 vol. in-12. (*Voy.* MIRABAUD); et le second en 1774, 2 vol. in-12 et in-8, plusieurs fois réimprimé. Panckoucke et Framery l'ont aussi traduit, 1785, 5 vol. in-8. Parmi les traductions en vers nous nous contenterons de mentionner celle de

Baour-Lormian, Paris, 1795, 2 vol. in-8; 1797, 2 vol. in-4; 1819, 4 vol. in-8, avec une *Notice* par Buchon. La *Jérusalem* offre autant d'intérêt que de grandeur; ce poème est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières et les ombres. Son style est partout clair et élégant; et lorsque son sujet demande de l'élévation, la langue italienne prend un nouveau caractère dans ses vers, et se revêt de majesté et de force. L'on y voit à regret quelques idées disparates et gigantesques, le mélange d'idées chrétiennes et païennes, des jeux de mots et des concetti puérils. La *Jérusalem conquise*, 1593, in-4; *Renaud*, 1562, in-4, poème en douze chants, plein de faux brillants, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur de la Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. *Aminte*, pastorale dont le style serait classique si elle n'était pleine d'expressions et de peintures licencieuses. Pequet l'a traduite en prose française en 1734. *Les sept Journées de la création du monde*, 1607, in-8; *la Tragédie de Torismond*, 1587, in-8, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées à Florence, 1724, 6 vol. in-fol., avec les écrits faits pour et contre sa *Jérusalem délivrée*. La contestation qui s'était élevée sur la fin du xvie siècle et au commencement du xviie, entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste, touchant leur présence sur le Parnasse italien, semble être entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Crusca, le Tasse est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poètes de sa langue; mais il ne faut pas, comme Balzac, essayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre son *clinquant*, suivant l'expression un peu dure de Boileau, avec *l'or* de ce dernier. La *Vie* de ce poète a été écrite en italien par le marquis Manso. Nous en avons une en français par de Charnes, Paris, 1690, in-12.

TASSIN (Françoise), fondatrice des religieuses du tiers-ordre de Saint-François, naquit à Saint-Omer, en 1584. Ses parents ayant confié son éducation aux bénédictines de Bourbourg, elle y manifesta de bonne heure son goût pour la retraite, et le dessein qu'elle avait formé d'entrer chez les sœurs clarisses, pour s'y dévouer entièrement au service du Seigneur; mais sa famille s'y étant opposée, elle s'engagea dans l'état de mariage, fut bonne épouse, bonne mère. Etant devenue veuve à l'âge de 33 ans, elle résolut de former, pour les femmes, un établissement, calqué sur la règle de Saint-François. Comme elle jouissait d'une grande réputation de prudence et de sagesse, l'évêque de Saint-Omer et les magistrats n'eurent pas de peine à lui accorder les pouvoirs nécessaires à l'exécution de son projet. Sa maison fut bientôt divisée en cellules, et la fondatrice, ainsi que deux de ses sœurs, qui vivaient auparavant dans le béguinage d'Aire, et sa fille aînée, qui bientôt fut suivie de la cadette, ne tardèrent pas de remplir les premières de ces cellules. Telle est l'origine du tiers-ordre de Saint-François, qui obtint, en 1630, l'approbation du saint Siége, et avait déjà pris une consistance parfaite dans différentes provinces de l'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 29 décembre 1642.

TASSIN (René-Prosper), né à Lonlay, en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, en 1697, entra dans la congrégation de Saint-Maur, en 1718, et mourut à Paris, le 10 septembre 1777. On a de lui: *Nouveau traité de diplomatique*, (avec D. Toustain, *voy.* ce nom), Paris, 1750-65, 6 vol. in-4, planch. *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4. On y trouve la vie et les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits, avec une forte teinte de jansénisme répandue dans toute l'Histoire. *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4; *Défense des titres et des droits de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1734, in-4; *Notice des manuscrits de la bibliothèque de l'Eglise de Rouen*, 1747, in-12; *Lettre* au cardinal Quirini, en latin, 1740, in-4.

TASSONI (Alexandre), né à Modène, en 1565, était d'une famille distinguée, mais pauvre; resté orphelin dès l'enfance, il eut à lutter contre l'adversité jusqu'à ce que, s'étant rendu à Rome, il y trouva un puissant protecteur. Il suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Ascagne Colonne, en qualité de premier secrétaire; mais ses traits satiriques contre les Espagnols lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son temps entre la culture des fleurs de son jardin et des fruits du Parnasse. François Ier, duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Tassoni brillait dans cette cour lorsqu'il mourut en 1635, à 71 ans. Ce poète avait un caractère enjoué et un esprit aimable; mais il était trop porté à la satire. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont: un *Poème* héroï-comique sur la guerre entre les Modénois et les Bolonois, au sujet d'un sceau qui avait été pris, et qu'il intitula: *La Secchia rapita*. Ce poème, trad. en franç. par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12, et par Cedlos, 1759, 3 vol. in-12, a été imité en vers par Creuzé de Lessert (*voy.* ce nom). Ce poème est un mélange de comique, d'héroïque et de satirique, écrit dans un excellent style, très-intéressant, même instructif, mais où la décence n'est pas toujours respectée. Des *Observations* sur Pétrarque, dont quelques-unes sont curieuses; une *Histoire ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, et ordinairement assez mal à propos; son *Testament*, plein de turlupinades, déplacées surtout dans un tel ouvrage. Muratori a écrit sa vie.

* TASSONI (Alexandre), né en 1749 à Collalto, dans la Sabine, descendait d'une branche de l'illustre famille de ce nom, anciennement établie à Fermo et à Ferrare. Il fit ses études à l'université de la *Sapienza*, à Rome, et y prit les degrés de docteur en droit. En 1799, il fit partie de deux commissions établies dans cette ville, après le départ de l'armée française. Ses services lui valurent la place d'auditeur de *Rota* (1802), auprès de la légation de Ferrare. Dès-lors il entra dans les ordres, et se voua entièrement à l'église. Un ouvrage qu'il avait publié pour la défense de la religion catholique at-

tira sur lui les regards de Pie VII, qui en 1815 le nomma auditeur du palais. Tassoni allait être revêtu de la pourpre, lorsqu'il mourut à Rome, le 31 mai 1818. On a de lui : *Dissertatio de collegiis*, Rome, 1792, in-4. *La religione dimostrata et difesa*, ib., 1800-05, 3 vol. in-8; trad. en franç. par L.-Aug. Robinot, Valence, 1838, in-8. Cet ouvrage fonda la réputation de l'auteur. Une traduction italienne des *Psaumes*, restée inédite. Biondi a écrit sa *Vie*, Pise, 1822, in-8.

TASTE (Louis-Bernard de La), célèbre bénédictin, né à Bordeaux en 1692, de parents obscurs, fut élevé dans le monastère des bénédictins de Sainte-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit et des vertus, et on le revêtit de l'habit de Saint-Benoît. Devenu prieur des Blanc-Manteaux, à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués à Pâris. Ceux de ses confrères qui s'étaient laissé engager dans la défense de ces scènes scandaleuses, lui firent une guerre très-vive; mais le roi, informé de son mérite, le nomma, en 1738, à l'évêché de Bethléem. Dix ans après, il devint visiteur-général des carmélites, et s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiser, que des gens de parti étaient malheureusement parvenus à leur inspirer. Ce prélat mourut à Saint-Denis en 1754, à 62 ans. Ses ouvrages sont : *Lettres théologiques* contre les convulsions et les miracles attribués à Pâris, 1733-40, 2 vol. in-4. Cet ouvrage contient 21 *Lettres*: la 19e fut, dit-on, supprimée par arrêt du parlement, et censurée par la Sorbonne, parce que l'auteur attribuait aux démons le pouvoir de faire des miracles bienfaisants et des guérisons miraculeuses. On y trouve des faits curieux et des observations péremptoires contre les farces du cimetière de Saint-Médard. Ces *Lettres* ne tardèrent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui, dans leurs écrits, appelèrent honnêtement l'auteur, « bête de l'Apocalypse, blasphémateur, » mauvaise bête de l'île de Crète, moine impudent, » bouffi d'orgueil, écrivain forcené, auteur abomi- » nable d'impostures atroces et d'ouvrages mons- » trueux : » voilà le sel délicat qu'on a répandu sur l'ouvrage d'un religieux et d'un évêque respectable, qui, aux yeux même de la secte, n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuse de ses saints. (*Voy.* Paris, Montgeron.) Des *Lettres* aux carmélites de Saint-Jacques, à Paris; une *Réfutation* des *Lettres pacifiques*.

TATIEN, disciple de saint Justin, après avoir utilement servi l'Eglise, se laissa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enseigna diverses erreurs, et devint chef de la secte des encratites ou continents, qui condamnaient l'usage du vin, défendaient le mariage, adoptaient la distinction des deux dieux de Marcion, et prétendaient que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence. Ses talents, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à sa doctrine beaucoup de réputation. De Mésopotamie, elle se répandit dans la Cilicie, dans l'Asie-Mineure, à Antioche, et même en Occident. Tatien était auteur d'une *Harmonie des quatre évangélistes*, dont la lecture était dangereuse, parce qu'il en avait supprimé les passages contraires à sa doctrine. Il avait composé d'autres ouvrages, mais il ne nous reste que son *Discours contre les gentils*, en faveur des chrétiens; car la *Concorde*, qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le *Discours* se trouve à la fin des *Œuvres* de saint Justin, Oxford, 1700, et Paris, 1742, in-fol. Ce *Discours* a été fait avant sa chute, puisqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il semble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, et le style en est élégant, mais diffus et sans nerf. Il y montre que les philosophes, surtout les Grecs, avaient emprunté leur science des livres de Moïse, qu'ils avaient tiré beaucoup de lumières des Hébreux, et qu'ils en avaient fait un mauvais usage. (*Voy.* Ophionée.)

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus pour venger l'enlèvement des Sabines, et s'empara de la citadelle de Rome par ruse (*voy.* Tarpeia). Dans un combat où Romulus était près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattants, qui étaient leurs pères ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant J.-C., à condition qu'il partagerait le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, mécontent de ce partage, fit tuer Tatius six ans après.

TATIUS (Achille), d'Alexandrie, renonça au paganisme, et devint chrétien et évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomènes d'Aratus*, traduits par le P. Petau, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont Saumaise a donné une édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1540, in-12, que Baudouin a platement traduit en français, 1635, in-8, et qui l'a été mieux par du Perron de Castera, 1733, in-12. Dans le fond, cet ouvrage ne méritait pas l'honneur d'une traduction; il y règne une morale licencieuse, et, quant au mérite littéraire, c'est une production très-médiocre.

TATTENBACH (Jean-Erasme), comte de Rheistan, gouverneur de la Styrie, entra dans la conspiration du comte François Nadasti (*voy.* ce nom), et fut décapité le 1er décembre 1671.

TAUBMANN (Frédéric), poète latin et philologue, né en 1565, à Wonseich, dans la Franconie, mort en 1613, professa la poésie et les belles-lettres à Wittemberg avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savants, et l'enjouement de son esprit par les princes. On a de lui des *Commentaires* sur Plaute, 1621, in-4, et sur Virgile, 1618, in-4, qui sont estimés; des *Poésies*, 1622, in-8; des *Saillies*, sous le titre de *Taubmanniana*, Leipsig, 1713, in-12.

TAULER ou TAULÈRE (Jean), dominicain allemand, né vers 1294, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, surtout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie en 1361. On a de lui un recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4; des *Institutions*, Cologne, 1587, avec des notes de Surius, 1623, in-4; une *Vie de Jésus-Christ*, 1548, in-8. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version française des *Institutions*, Paris, 1668, in-12. On lui attribue un grand

nombre d'autres ouvrages, mais ils paraissent être supposés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette version, Cologne, 1548, in-fol.; Paris, 1623, et Anvers, 1685, in-4. Louis Blosius et Bossuet, quoique un peu prévenus contre les mystiques, estimaient les ouvrages de ce pieux religieux. C'était un homme très-versé dans la direction des consciences, et les voies secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des âmes privilégiées. Il est impossible de rappeler aux règles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matière. La morale a ses mystères, comme le dogme; ses profondeurs, comme tout ce qui tient à la divinité; ses exceptions et ses contradictions apparentes, comme toutes les sciences, même la géométrie; vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. (*Voy.* la réflexion de Gerson à l'article RUSBROCH, et la fin de l'article ARMELLE.)

* TAULES (Jean, connu sous le nom de chevalier de), écrivain français, né en 1725, entra en 1754 dans les gendarmes du roi. Emmené à Genève en 1766 par de Beauteville, comme secrétaire de légation, il noua dans cette ville une correspondance avec Voltaire, à qui il avait adressé, dès l'année 1752, une lettre sur *le siècle de Louis XIV*. Cette correspondance continua par l'examen des doutes qui s'élevaient dès-lors sur le *testament politique du cardinal de Richelieu*. Il fut nommé, vers 1775, consul-général en Syrie, rentra en France quelques années après, et mourut en 1800. On a de lui : *Anecdotes sur le roi de Prusse*, imprimées sous le nom de Thomas dans les *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-12 et in-8; *L'homme au masque de fer, mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux*, suivi de la correspondance avec Voltaire, jusqu'alors inédite, Paris, 1821, in-8. D'après cet ouvrage, l'homme au masque de fer serait Arwediks, patriarche des Arméniens schismatiques, enlevé par les jésuites; mais il est certain que ce personnage, détenu en effet quelque temps dans les prisons de France, fut bientôt relâché et mourut libre trois ou quatre ans après sa rentrée dans le sein de la véritable Eglise. L'extrait mortuaire de ce patriarche se trouve même dans les archives du ministère des affaires étrangères, à Paris.

* TAUNAY (Nicolas-Antoine), de l'ancienne académie de peinture, membre et doyen de la classe des beaux-arts de l'institut, mort à Paris le 20 mars 1830, dans un âge avancé, est du petit nombre d'artistes qui ont apposé à leurs ouvrages un cachet qu'on reconnaîtra toujours. Ce n'est point par la bizarrerie qu'il a été original, car dans ses tableaux rien ne s'écarte des lois de la nature; tout rappelle les traits caractéristiques empreints d'un génie créateur et d'un esprit enjoué ou mélancolique pris dans les impressions qu'il éprouvait. C'est ainsi que l'on retrouve dans son dernier ouvrage les préoccupations d'un esprit frappé d'avoir vu tomber successivement autour de lui les artistes amis de sa jeunesse. Il offre dans ce tableau la *statue* colossale de *saint Charles Borromée*, s'isolant au sommet d'un promontoire du lac Majeur, et la tête couverte d'un voile de nuages. Passionné pour les beautés si variées de la nature, Taunay a su les traduire toutes dans ses tableaux. Personne mieux que lui n'a réussi à mettre l'ordre dans le désordre d'une fête publique, d'une marche d'armée; tout y est à sa place, inoccupé ou agissant d'une manière conforme aux mœurs, aux usages et aux différences d'état. Rien de trivial, de bas, d'affecté. La France, la Suisse, l'Italie et le Brésil fournirent successivement à ce peintre célèbre des modèles, partout il a saisi le caractère propre des lieux agrestes qu'il a parcourus. On connaît encore de lui : le *Passage de la Guadarama par l'armée française*; une *Messe à une chapelle de Saint-Roch*, dans une campagne d'Italie; *Henri IV et le paysan*; une *Scène de carnaval*; un *Intérieur d'hôpital militaire*; la *Bergère des Alpes*; le *Cimabué et Giotto*, etc. La galerie du Luxembourg possède plusieurs de ses tableaux.

TAUVRI (Daniel), né en 1669, d'un médecin de Laval, donna à 21 ans son *Anatomie raisonnée*, qui se ressent de l'âge de l'auteur, et qui n'a fait quelque sensation que par les hypothèses extravagantes qu'elle contient. Il publia presque en même temps : *Traité des médicaments*, 1690, 1699, 1711, in-12. Accusé à l'académie des sciences en 1699, il s'engagea contre Méri dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération et de la nourriture du fœtus*, 1700, in-12. Cette dispute abrégea ses jours. L'application que demandaient les réponses qu'il préparait à son adversaire, le jeta dans une phthisie, dont il mourut en 1701, à 32 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle pratique des maladies aiguës, et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*, 1698, in-8, 1706, 1720, in-12. C'était un homme d'un esprit vif, mais singulier et systématique.

TAVANNES (Gaspard de SAULX de), né en 1589 à Dijon, fut appelé *Tavannes*, du nom de Jean de Tavannes, son oncle maternel, qui avait rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, et fait prisonnier, avec François I[er], à la journée de Pavie. Il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. On dit qu'une fois, en présence de la cour, qui était alors à Fontainebleau, il sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en était distant de 33 pieds. Tavannes fut envoyé à La Rochelle, qui s'était révoltée en 1542, à l'occasion de la gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, et se distingua au combat de Renti, en 1554 Il se trouva, en 1558, au siége et à la prise de Calais et de Thionville. Pendant les règnes orageux de François II et de Charles IX, Tavannes apaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, montra, en toute occasion, beaucoup de zèle contre les sectaires, et décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il dirigea ensuite les opérations du siége de

la Rochelle, qui s'était encore révoltée. Le siége trainant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, et mourut en chemin, dans son château de Suilly, le 29 juin 1573, gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant.—Son fils Guillaume, né en 1553, mort en 1633, lieutenant de roi en Bourgogne, a donné des *Mémoires*, in-fol., sous son nom, et d'autres sous le nom de son père. Il raconte, dans les uns, ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la ligue; et dans les autres, beaucoup plus amples, ce que son père a fait de mémorable.—Jacques de Saulx de TAVANNES, petit-fils de Gaspard, né en 1620, fut constamment attaché au prince de Condé, et combattit pour lui. Il mourut en 1683. On a imprimé ses *Mémoires sur la guerre civile*, depuis 1650 jusqu'en 1653, Paris, 1691, in-12.

* TAVELLI (Jean), religieux de l'ordre des jésuates (1), évêque de Ferrare, florissait au XVe siècle. Il assista, en 1438, au concile général de Ferrare, pour la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine. Il traduisit la *Bible* du latin en italien. On a en outre de lui: une *Traduction* en italien des 35 livres des Morales de saint Grégoire le Grand, sur Job, 1420; une *Traduction*, dans la même langue, des sermons de saint Bernard, pour toutes les fêtes de l'année, Venise, 1529, in-fol., et 1558, in-8; la *Traduction* de plusieurs livres de spiritualité pour Polyxène, sœur du pape Eugène IV, et mère de Paul II; une *Apologie* de l'institut des jésuates, et la *Vie* du bienheureux *Jean Colombini*, fondateur de cet ordre; *Trattato della perfezione della vita spirituale*, 1580. Le P. Paulin-Marie di San Lorenzo, carme déchaussé, a écrit et publié à Mantoue, en 1523, la *Vie* de ce saint évêque, et a donné un *Catalogue* de ses ouvrages. Il mourut en 1446. Après sa mort, une médaille en bronze fut frappée en son honneur.

* TAVELLI (Joseph), théologien italien, né à Brescia, en 1764, après avoir fait ses premières études avec un succès rare, s'appliqua à la philosophie, et soutint des thèses avec éclat. En 1779, il alla à Pavie, et y suivit, sous d'habiles professeurs, des cours de physique, d'histoire naturelle et de mathématiques. Il s'y perfectionna dans la langue grecque, étudia à fond la théologie et l'histoire ecclésiastique, lut les Pères, et ne négligea aucune des sources de l'érudition sacrée. Il prit l'habit ecclésiastique en 1771; mais il mourut à Pavie, le 24 octobre 1784, à 20 ans. On a de lui: *Apologia del breve del sommo pontifice Pio VI a M. Martini, ovvero Dottrina della chiesa sul leggere la sacra scrittura in volgare*, 1784, in 8; *Saggio della dottrina de patri greci, intorno alla predestinazione ed alla grazia*, Pavie, 1782, in-8. Il avait dédié cet écrit à Ricci, évêque de Pistoie. On y voit que le jeune auteur s'était un peu laissé séduire par l'esprit qui régnait alors dans l'université de Pavie. On trouve dans son ouvrage des maximes et des principes en opposition avec les décisions du saint Siége, et qui heureusement aujourd'hui sont bannis de cette école. L'abbé Jean-Baptiste Bodella a mis au jour les *Memorie intorno alla vita ed agli scritti e costumi di G. Tavelli*, Brescia, 1784.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), célèbre voyageur du XVIIe siècle, naquit à Paris en 1605, où son père, qui était d'Anvers, était venu s'établir, et faisait trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avait déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisait un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta, en 1688, la baronnie d'Aubonne, proche le lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux, qui dirigeait dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscou, et à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante, en 1689, à 84 ans. On a de lui la relation de ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1677-79, 3 vol. in-4, réimprimés sept ou huit fois, et traduits en anglais, en allemand et en hollandais. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense. On ne peut sans doute pas toujours se tenir à ses récits; mais quel est le voyageur qui ne se trompe ou ne trompe jamais? Ses voyages sont surtout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Quoique protestant, il est pour l'ordinaire équitable envers les catholiques; il y a même des endroits où il parle comme s'il était de leur communion: c'est ainsi qu'il dit de saint François-Xavier, qu'*on peut l'appeler à juste titre le saint Paul, et le vénérable Apôtre des Indes.* Comme il n'avait point de style, Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers de ses Voyages, et le célèbre La Chapelle, secrétaire du président de Lamoignon, pour le 3e; et, avec tous ces secours, ils ne sont pas bien écrits.

TAVORA (François d'Assise, marquis de), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice, et exécuté le 13 janvier 1759, avec dona Eléonore de Tavora, sa femme, ses deux fils et plusieurs autres seigneurs, sous prétexte d'une conspiration, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal. (*Voy.* ce nom, et AVEIRO, I, 367.) Par une sentence de la reine, du 7 avril 1781, les personnes de tout rang et de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées parfaitement innocentes; et par un autre décret du 16 août, le ministre fut jugé coupable de toutes les injustices exercées envers les victimes de sa haine et de sa vengeance. *Voy.* les *Anecdotes du marquis de Pombal*, 1783, in 8, et les *Mémoires de M. de P.*, 1783, 4 vol. in-12; l'édition de Lyon est imparfaite, et n'embrasse pas toutes les scènes de cette longue tragédie: l'auteur

(1) Cet ordre, fondé en 1363, avait été supprimé en 1668, par Clément IX.

ayant fini son ouvrage avant la mort du marquis de Pombal, a laissé un vide essentiel à remplir; l'édition de Bruxelles, plus complète, rédigée dans un temps où divers événements avaient renforcé le jour de la vérité, serait préférable, s'il y avait moins d'incohérence, si l'ensemble en était plus serré et mieux affermi.

* TAWANQUATUCK, premier Sachem ou magistrat, converti au christianisme, vivait à Martha'st Vineard en 1642, époque à laquelle les Anglais vinrent s'établir dans cette île. Ce fut Mayhew qui entreprit sa conversion, et qui eut le bonheur de réussir. Ses compatriotes, ne le voyant qu'avec indignation changer de croyance, résolurent de se défaire de lui : bientôt l'un d'eux lui décocha pendant son sommeil une flèche qui le blessa grièvement. Tawanquatuck se pansa avec des herbes que les Indiens connaissaient parfaitement comme les plus propres à cicatriser les blessures, et quand Mayhew vint le lendemain le visiter, il le trouva à genoux devant sa cabane, remerciant le Dieu des chrétiens de sa délivrance. On découvrit l'assassin; mais Tawanquatuck lui pardonna. Il continua à être magistrat de son peuple, dont il fut aimé malgré son changement de religion, et mourut en 1668.

TAYLOR (Jérémie), savant évêque anglican, fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles Ier, dont il était chapelain, et auquel il demeura toujours fidèle. A l'avénement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Downe et Connor en Irlande, place qu'il remplit avec édification. On a de lui un livre intitulé : *Ductor dubitantium : Or the Rule of conscience in all her general measures*, Londres, 1660, in-fol.; une *Histoire des antiquités de l'université d'Oxford*, et d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Il mourut en 1667. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas Taylor, ministre à Londres, connu par différents ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus revelatus*, etc., Leyde, 1668, in-12. Il y prouve que Jésus-Christ est manifesté dans les principaux types de l'ancien Testament. — Ni avec François Taylor ou Taylour, ministre presbytérien d'Angleterre, qui a attaqué mal à propos la préface de la Bible grecque du P. Morin, par une Dissertation imprimée à Leyde, 1656, et qui a publié quelques autres écrits de ce genre. — Ni avec Jean Taylor, théologien anglais non conformiste, mort en 1761, auteur d'une *Concordance hébraïque et anglaise*, 1754, 2 vol. in-fol., à l'usage de sa secte.

* TAZZI BIANCANI (Jacques), antiquaire, né en 1729, appartenait à une famille de Toscane qui vint s'établir à Bologne, en 1665. Tazzi étudia chez les jésuites, et fit de grands progrès dans les langues grecque, hébraïque et latine. Le sénat de Bologne lui confia divers emplois honorables, notamment celui de garde du cabinet des antiques de l'institut de cette ville. Il fut nommé, en 1779, lecteur des antiques. Un grand nombre d'académies s'étaient fait gloire de se l'associer, et il était en correspondance avec la plupart des savants de son temps. Il mourut à Bologne, le 7 novembre 1789, à 60 ans. *Guido* Zanetti, son gendre, a frappé une médaille en son honneur. On a de lui : *De diis fulginatium epistola*, Fulgini, 1761, in-4; *De antiquitatis studio, oratio*, Bologne, 1781; *De quibusdam animalium exuviis lapide factis*; *Iter per montana quædam agri Bononiensis loca* : ces deux derniers opuscules ont été imprimés dans les Mémoires de l'institut de Bologne; *Trattato delle patere antiche*, avec de très-belles gravures. La matière y est traitée à fond. *Recueil d'inscriptions bolonaises*, au nombre de mille.

* TCHÉRÉPANOF (Nicéphore), professeur d'histoire, de statistique et de géographie à l'université de Moscou, où il mourut, le 25 août 1823, était né à Viatka en 1762, et avait été chargé de diverses missions scientifiques. On ne connaît de lui que des traductions russes d'ouvrages allemands et français, et entre autres de la *Description des peuples du monde les plus célèbres par leur origine, leur langue, etc.*, Moscou, 1798, in-8; d'un *Atlas de géographie ancienne*; de l'*Histoire universelle, ancienne et moderne*, de Schroeckh; de l'*Histoire universelle*, à l'usage de l'institut de Sainte-Catherine, Moscou, 1811, in-8.

* TSCHERNISCHEFF, fameux imposteur russe, était d'une naissance obscure : ne sachant mieux faire, il servit dans le régiment d'Orloff. Plusieurs de ses camarades et de ses officiers manifestèrent leur étonnement sur sa ressemblance avec le czar Pierre III, dont Tchernischeff avait à peu près l'âge; il avait de l'audace, ne manquait ni d'esprit ni d'une certaine éloquence; il imagina de tenter un grand coup. Ayant déserté, et s'étant enfoncé dans le cœur de la Russie, il fit répandre le bruit qu'il était le czar, époux de Catherine, dont elle avait faussement annoncé la mort. Quelques gens crédules et des mécontents prêtèrent foi à ces bruits. On fêta Tchernischeff, on lui donna de l'argent, et les popes, irrités de ce que Catherine ne favorisait ni la religion ni ses ministres, prirent soin d'instruire Tchernischeff sur le rôle qu'il devait jouer. Ils lui formèrent un grand nombre de partisans, lui firent une espèce de cour, et le promenèrent dans plusieurs villes, où il reçut les hommages des habitants. Le nombre de ses partisans s'accrut tellement que le cabinet de Saint-Pétersbourg en fut alarmé, et prit les mesures convenables pour arrêter les progrès de l'insurrection. Elle était si avancée que Tchernischeff allait être publiquement couronné empereur des Russies, lorsqu'un colonel, à la tête de quelques soldats déguisés, parvint à surprendre l'imposteur dans sa propre demeure. Il lui fit sur-le-champ trancher la tête; et par sa mort tous les insurgés rentrèrent dans le devoir.

TEDESCHI (Nicolas). *Voy.* Tudeschi.

* TEDESCHI (dom Nicolas-Marie), bénédictin, que quelques-uns prétendent appartenir à la même famille que le célèbre canoniste, né à Catane, entra dans l'ordre de Malte, qu'il quitta en 1686, pour embrasser la règle de Saint-Benoît. Il prit le bonnet de docteur et professa ensuite la philosophie. Appelé à Rome, il y occupa une chaire de théologie au collége de Saint-Anselme, et fut ensuite prieur du monastère de Saint-Paul. En 1710, Clément XI le nomma évêque de Lipari. Il se rendit

dans son diocèse; mais le pape, qui connaissait son talent, le rappela à Rome, pour l'employer dans les congrégations. Il le fit secrétaire de celle des rites et de celle de l'examen des évêques; il le nomma, en outre, consulteur de l'inquisition, et lui destinait la pourpre romaine; mais la mort l'empêcha de lui accorder cet honneur. Innocent XIII le nomma au siége d'Apamée, et c'est en cette qualité qu'il assista au concile de Latran, sous Benoît XIII. On ignore l'époque précise de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1730. On a de lui : *Scholæ divi Anselmi doctrina ad logicam, physicam, ethicam, theologiam scholasticam et dogmaticam accommodata*, Rome, 1705, in-4; *Sacræ theologiæ synopsis, in qua universa theologia tam scholastica quam dogmatica, ad Scripturæ auctoritatem, pontificum sanctiones, decreta conciliorum, præcipue vero divi Anselmi collimata proponitur*, Rome, 1708, in-4; *Défense de la vérité et de la liberté de l'Eglise*, Rome, 1710, in-4; *Défense de la monarchie de Sicile, depuis Urbain II jusqu'à Clément XI*, ouvrages d'abord écrits en latin, et mis ensuite en italien, d'après le désir de Clément XI, Rome, 1715, in-fol.

* TEDESCHI (Jean), jésuite, né à Modène vers 1648, fut, pendant plusieurs années, professeur de belles-lettres à Carpi, où il se fit remarquer par son savoir : il sortit de son école plusieurs élèves qui, par la suite, devinrent des hommes célèbres. On a de lui des *Discours sacrés*, des *Cantates morales* et d'autres *Poésies* publiées dans divers recueils. Il mourut le 7 septembre 1727. L'académie *degli apparenti*, qui lui devait en grande partie son rétablissement, voulut faire les frais de ses obsèques.

** TEGNER (Esaias), poëte suédois, né en 1782, cultiva avec un égal succès les lettres et la théologie. Nommé en 1812 professeur de littérature grecque à l'université de Lund, il devint en 1824 évêque de Wexio, et mourut le 2 novembre 1846, à 64 ans. Parmi ses ouvrages on remarque *le Sage*, poëme didactique, *le chant de guerre de la Landwehr de Scanie*, *Axel*, *la Saga de Frithiof*, 1855, in-8, et de charmantes idylles. Ses poésies se distinguent par la vivacité du sentiment et par la profusion des images; plusieurs ont été traduites en francais, par Mlle Puget et par M. Desprez.

TEISSIER (Antoine), né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des recherches; mais le style n'est pas pur, et l'impartialité n'en fait pas le caractère; les principaux sont : *Les éloges des hommes savants*, tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions; la dernière est de Leyde, 1715, 4 vol. in-12. Ce livre n'est presque plus d'aucun usage. *Catalogus auctorum qui librorum catalogos, indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitas aut orationes funebres scriptis consignarunt*, Genève, 1686, in-4. L'auteur y ajouta plus tard un *Auctuarium*, 1705. C'est un supplément à la bibliothèque des bibliothèques du P. Labbe. *Des devoirs de l'homme et du citoyen*, trad. du lat. de Puffendorff, 1690, in-12; *Instructions de l'empereur Charles-Quint à Philippe II, et de Philippe II au Prince Philippe son fils; avec la Méthode tenue pour l'éducation des enfants de France*, 1699; *Instructions morales et politiques*, 1700, in-12; *Abrégé de l'Histoire des quatre monarchies du monde, de Sleidan*, 1700, in-12; *Lettres de Calvin*, trad. en franç., 1702, in-8; *Abrégé de la vie de divers princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier, dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir et resserrer sa prose traînante et incorrecte, et se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

TÉKÉLI (Eméric, comte de), chef des mécontents de Hongrie, naquit en 1658, d'une famille illustre de ce pays. Son père, Etienne Tékéli, avait été mêlé dans la funeste affaire des contes de Nadasti, de Serin, de Frangipani et de Trattembach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Spark, à la tête des troupes de l'empereur, l'assiégea dans ses forteresses; il capitula, après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. Eméric Tékéli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transylvanie avec quelques autres chefs des mécontents de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontents, qui le reconnurent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, et s'efforça d'apaiser ces troubles; mais comme elle ne voulut point satisfaire à toutes les demandes de Tékéli, les mécontents recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portaient cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo et patria pugnat*. Sa conduite répondait peu à cette épigraphe. Il avait exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et avait donné, dans plus d'une occasion, des preuves d'une cruauté atroce; le fanatisme calvinien agitait sa tête autant que l'ambition et l'esprit d'indépendance : son armée fut renforcée par les Turcs et les Transylvains. Il se lia avec le pacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux, par ordre de Mahomet IV, qui se croyait en droit de disposer de cet état. Tékéli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa, au commencement d'août 1682, la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, et fille du comte de Serin. Il se joignit aux Turcs armés contre l'empire, et répandit la terreur partout. Après avoir tenté, dans une diète tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avait mis le siége devant Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tékéli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tékéli part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus

en plus la protection du grand seigneur, qui le nomma prince de Transylvanie après la mort de Michel Abaffi, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnaître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général Heusler, qui défendait cette province pour la cour de Vienne. Après la paix de Carlowitz, en 1699, le comte Tékéli se retira à Constantinople, où il professa la religion catholique, et vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, époque à laquelle il mourut dans une maison de campagne que lui avait donnée le grand-seigneur, près de Nicomédie, ayant, avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme et plus chrétienne. — Il ne faut pas confondre le comte Tékéli, ministre de la Transylvanie, avec Michel Tékéli, qui succéda à Paul Wesselini dans le commandement des mécontents de Hongrie; mais qui, s'étant ensuite adroitement tiré d'affaire, y fut remplacé par le comte de Tékéli : ce qui les a fait souvent confondre, à cause de la ressemblance des noms.

TÉLÉMAQUE, fils unique d'Ulysse et de Pénélope, n'était encore qu'au berceau lorsque son père partit pour le siége de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor, son gouverneur, pour chercher son père, qu'il retrouva enfin. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à Fénélon le sujet de son bel ouvrage intitulé, *Télémaque.*

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos, dans le Péloponèse, se signala, l'an 557 avant J.-C., en défendant sa patrie avec les autres femmes d'Argos; ce qui engagea les Spartiates, qui ne voyaient pa de gloire à vaincre, à lever le siége. On trouve des fragments de poésies sous son nom dans les *Carmina novem fœminarum*, Anvers, 1668, in-8, et dans les *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, 1734, in-4; mais on doute avec raison qu'elle en soit l'auteur.

TÉLESPHORE (saint), né dans la Grèce, monta sur le trône de saint Pierre, après le pape Sixte Ier, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 138.

TELL (Guillaume), est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses, en 1307. Il naquit à Burghau, canton d'Uri. Gessler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, tyrannisait la Suisse. Il fit, entre autres choses, élever sur une place publique, un chapeau, sans doute le chapeau ducal de la maison d'Autriche, devant lequel tous les Suisses devaient se prosterner. Tell ne put cacher son indignation à cette marque de servitude. Gessler, furieux, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : *Je l'avais prise exprès*, répondit-il, *afin de t'en percer si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils.* On dit qu'ayant été mis aux fers, il s'évada et tua le gouverneur à coups de flèches. Il faut avouer que l'anecdote de la pomme qu'on avait déjà contée d'un soldat goth nommé *Tocho*, est bien suspecte. Haller fils a publié une *Dissertation* pour prouver la fausseté de l'histoire de Tell; Zurlauben et Baltasar en ont défendu l'authenticité. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit, pour l'ordinaire, rapportée avec des circonstances qui prêtent beaucoup à la critique. (*Voy.* Egill et Tocho.) Les auteurs du *Dictionnaire de la Suisse*, édition de 1788, t. 3, p. 103, après avoir parlé des prétentions que les habitants du canton de Schwitz formèrent contre un monastère placé dans leur voisinage, et un jugement prononcé contre eux par les ducs d'Autriche, conviennent qu'ils pillèrent le couvent et emmenèrent captifs les religieux, et que Frédéric d'Autriche envoya son frère Léopold pour venger cette invasion sacrilége, ce qui donna lieu à la bataille de Morgarten, regardée comme le fondement de la liberté helvétique. On sait d'aillleurs que Louis de Bavière fomentait dans tous les sens les mouvements des Suisses pour affaiblir la puissance d'une maison rivale. (*Voy.* Melchtal). L'histoire de Guillaume Tell a été le sujet de plusieurs ouvrages littéraires, entre autres, d'un *Roman* de Florian, d'une *Tragédie* de Lemierre et d'une de Schiller.

TELLEZ (Emmanuel-Gonzalez), professeur de droit à Salamanque, florissait au milieu du XVIIe siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, dont l'édition la plus estimée est de 1693, 4 vol. in-fol.

TELLIER (Michel le), fils d'un conseiller en la cour des aides, naquit à Paris, en 1603. Après avoir rempli divers emplois, il fut nommé secrétaire d'état par Louis XIII, et continua à servir utilement l'état, après la mort de ce prince. Ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, le Tellier fut chargé des soins du ministère, que la situation des affaires rendait très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'état jusqu'en 1666, époque à laquelle il la remit entièrement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avait la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de garde des sceaux. Il avait pour lors 74 ans, et en remerciant Louis XIV, il lui dit : *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau.* Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le règne de Louis XIV contre les entreprises des protestants; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, et s'écria en signant l'édit révocatif : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum* (*voy.* Louis XIV). Il ne prévoyait pas qu'un siècle après, non-seulement le nouvel édit serait annulé, mais que l'indifférence pour tous les cultes, excepté la haine formelle de la seule religion catholique, dominerait dans une assemblée

populaire, devenue maîtresse de la France, et qu'un ministre calviniste, Rabaut-de-Saint-Etienne, présiderait cette assemblée. Du reste, en ôtant aux calvinistes l'exercice public de leur religion, il ne fit que suivre leur exemple, et pratiquer leur intolérance. « Nous défions, dit un écrivain moderne, » les déclamateurs du jour, de citer un seul pays, » une seule ville où les calvinistes, devenus les » maîtres, aient souffert l'exercice de la religion » catholique. En Suisse, en Hollande, en Suède, en » Angleterre, ils l'ont proscrite, souvent contre la » foi des traités. L'ont-ils jamais permise en France, » dans leurs villes de sûreté? Une maxime chérie » de nos adversaires est qu'il ne faut pas tolérer les » intolérants : or, jamais religion ne fut plus into- » lérante que le calvinisme; vingt auteurs, même » protestants, ont été forcés d'en convenir. Dès l'o- » rigine, en France et ailleurs, les catholiques ont » eu à choisir, ou d'exterminer les huguenots, ou » d'être eux-mêmes exterminés. » Michel le Tellier mourut peu de jours après la signature de l'édit de révocation, en 1685, à 82 ans. Bossuet prononça son oraison funèbre. On y lit ce passage bien digne de la méditation des sages : « Peut-être que prêt à » mourir, on compte pour quelque chose cette vie » de réputation, ou cette imagination de revivre » dans sa famille, qu'on croira laisser solidement » établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, » mais combien courtes et combien fragiles sont » encore ces secondes vies, que notre faiblesse nous » fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'hor- » reur de la mort? *Dormez votre sommeil, riches de* » *la terre*, et demeurez dans votre poussière. Ah! » si quelques générations, que dis-je? si quelques » années après votre mort, vous reveniez, hommes » oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez » de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas » votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre » prévoyance trompée dans vos amis, dans vos » créatures, et plus encore dans vos héritiers et » dans vos enfants. Est-ce là le fruit *du travail dont* » *vous vous êtes consumés sous le soleil?* » Si on lit cette pièce, pleine d'éloquence et de bonne morale, ce chancelier paraît un juste et un grand homme. Si on consulte les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre, c'est un lâche et dangereux courtisan, un calomniateur adroit; mais le suffrage de cet abbé est très-suspect à l'égard des hommes qui avaient un peu trop de zèle et de religion à son gré; on sent bien qu'un ministre qui a coopéré à la proscription des sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe anti-chrétien. *Voy.* la réflexion du P. Bourdaloue sur les éloges et les injures des gens de parti, art. ARNAULD Antoine, et VINCENT de PAUL.

TELLIER (François-Michel le), marquis de Louvois, fils du précédent, naquit à Paris en 1641. Il fut reçu en survivance de la charge du ministère de la guerre en 1666. Son activité, son application et sa vigilance lui méritèrent la confiance du roi et lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs, dont il se servit pour former des établissements utiles, faire fleurir le commerce et les arts. Ses grands talents éclatèrent surtout dans les affaires de la guerre. La discipline rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. Il avait si bien banni la mollesse des armées françaises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dans laquelle il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins, établis pas ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions, entretenues et conservées avec le dernier soin. La force de son génie et le succès de ses plus hardies entreprises lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitait ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avait très-mal reçu, il rentra dans son appartement, et expira, à ce que l'on a dit, de douleur et de chagrin, le 16 juillet 1691, à 50 ans. « Le » public, » dit un historien qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle, « pré- » tendit qu'il avait été empoisonné; mais ces bruits, » qu'on sème pendant deux jours, n'existent plus » au troisième, et la postérité ne les apprend que » par le soin qu'on a pris de les détruire. » Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain, avaient indisposé tout le monde contre lui. On a souvent cité ce passage d'une lettre de madame de Sévigné, au sujet de la mort subite de ce ministre : « Il n'est donc » plus, ce ministre puissant et superbe dont le *moi* » occupait tant d'espace, était le centre de tant de » choses! Que d'intérêts à démêler, d'intrigues à » suivre, de négociations à terminer........! O mon » Dieu! encore quelque temps! je voudrais humi- » lier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange; » encore un moment...! Non, vous n'aurez pas ce » moment, pas un seul moment, il faut partir. » On lui a reproché surtout les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat. On ne peut douter qu'il n'eût conçu le barbare projet de faire un désert de toute la frontière de l'Allemagne, puisque ces horreurs s'exercèrent précisément dans cette contrée, et qu'en Italie, dans les Pays-Bas, en Espagne, les Français s'acquirent au contraire la réputation de guerriers très-humains. (*Voy.* TURENNE.) Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talents ont été plus utiles à la France que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des ministres qui le remplacèrent, cet esprit de détail, qui ne nuit point à la grandeur des vues; cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts; cette fermeté à maintenir la discipline militaire; ce profond secret, qui dérobait le but des opérations à ceux même qui les exécutaient; ces instructions savantes qui dirigeaient un général, et qui ne gênaient que Turenne; cette connaissance des hommes, qui savait les approfondir et les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament politique*, 1695, in-12, et dans le *Recueil des Testaments politiques*, 4 vol. in-12. C'est Courtilz qui est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le

marquis de Louvois. Après sa mort, il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé *Le marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable, qui vaut encore moins que le Testament de Courtilz. On peut consulter, sur la vie de Louvois, les *Mémoires* ou *Essai pour servir à l'histoire de sa vie*, Amsterdam, 1740, in-12. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venaient en partie de sa femme, Anne de Souvré, marquise de Courtanvaux, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfants, entre autres, François-Michel le Tellier, marquis de Courtanvaux, mort en 1721, et père de Louis César, marquis de Courtanvaux. Celui-ci prit le nom et les armes de la maison d'Estrées. *Voy.* ESTRÉES.

TELLIER (Charles-Maurice le), archevêque de Reims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc., né à Turin en 1642, était frère du précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences et pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différends assez vifs avec les réguliers de son diocèse; et, en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur, et quelquefois de l'inconsidération. Son caractère était dur et inflexible, et ses résolutions s'en ressentaient. Il mourut subitement à Paris en 1710, à 68 ans. Il défendit qu'on ouvrit son corps, et qu'on lui fit aucune oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris sa belle bibliothèque, composée de cinquante mille volumes.

TELLIER (Michel le), jésuite, né près de Vire, en Basse-Normandie, en 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. Il était provincial de la province de Paris, lorsque le P. de la Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'était un homme ardent, inflexible, et surtout décidé à contribuer, autant qu'il dépendait de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeaient l'église de France. On lui attribue la première idée du stratagème de Douai, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'était pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humeur dogmatisante du P. Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, et engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné, et qu'il serait difficile d'ajouter aux atrocités qu'ils en ont racontées. Presque tous les faiseurs de mémoires historiques les ont copiées, et n'ont répété que ce qu'ils avaient appris dans Saint-Simon, Dorsanne et Villefore, quoiqu'on trouve dans leurs récits des anachronismes et des faussetés évidentes. Son zèle fut cependant plus actif qu'efficace; la charrue que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal, ne ruina pas le parti, qui continua d'agiter l'Eglise et l'état. Ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matière de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent; son existence couverte enfin de l'idée de *fantôme*, sous laquelle il a toujours voulu être envisagé; les progrès étonnants, et pour ainsi dire subits, qu'il a faits dans des pays où son nom était à peine connu, etc., ont produit et préparent encore des événements dont la plupart des spectateurs, et même des acteurs, ne soupçonnent pas le principe. *Nous écrivions cela en* 1784. (*Voy.* FILLEAU, JANSENIUS, MARANDÉ, MONTGERON, PARIS, RICHER, ROCHE Jacques, VERGER.) Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut en 1719, à 76 ans. Ce jésuite était très-instruit, il était membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages: une *Edition* de Quinte-Curce, à l'usage du Dauphin, 1678, in-4; *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre fut attaqué par Arnauld, et censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avait eu pour des adversaires respectables, et des sorties trop violentes qu'il s'était cru permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés. *Observations sur la nouvelle défense de la version française du nouveau Testament*, imprimées à Mons et à Rouen, 1684, in-8, solides et savantes. Le fameux Arnauld y était attaqué personnellement d'une manière qui lui devait être bien sensible; cependant, lui qui répondait à tout, n'y répliqua point; son silence parut étrange, et les raisons qu'il en donna ensuite dans le 3e tome de la *Morale pratique*, satisfirent peu de gens, au rapport de Bayle. Plusieurs écrits polémiques.

TEMPESTA (Antonio), peintre et graveur de Florence, né en 1555, est mort en 1630. Strada, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd; mais ses compositions prouvent la beauté et la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de batailles et de chasses.

TEMPLE (le chevalier Guillaume), né à Londres en 1628, et petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwell, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier Temple retourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande, et la Suède. Ces trois puissances étaient pour lors amies de la France; cependant il parvint à les réunir contre elle. Il avait formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardait cette confédération comme le salut de l'Europe, effrayé des entreprises de Louis XIV, passa en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageait pas son zèle, et qu'elle était même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et Charles II se ligua

avec la France pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et y mourut en 1698, à 70 ans. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son *cœur serait déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'enterrerait sous le cadran solaire de son jardin.* Cet homme célèbre, avec de grands talents, du zèle, une rare habileté, avait de grands défauts. Il était vain et violent, et quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendait son humeur fort inégale. Nous avons de lui : des *Mémoires* depuis 1672, jusqu'en 1692, La Haye, 1692, in-12. Ils sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. *Observations sur les Provinces-Unies des Pays-Bas*, 1692, in-8, assez intéressantes, mais pleines de pensées fausses et répréhensibles sur la religion; *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une mauvaise ébauche d'une histoire générale. Des *Lettres*, qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades, trad. en franç. 1700, 3 vol. in-12; des *Mélanges*, 2 vol. in-8, dans lesquels on trouve quelques bons morceaux, et un plus grand nombre de mauvais. Les ouvrages de Temple ont été réimprimés, en 1814, 4 vol. in-8, et précédés d'une vie de ce diplomate.

TENA (Louis de), de Cadix, docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui : *Commentaria et disputationes in epistolam D. Pauli ad Hebræos*, réimprimés à Londres, 1661, in fol. Il excelle particulièrement dans les prolégomènes et les tableaux généraux des livres qu'il explique. *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.; ces ouvrages sont savants, mais écrits d'un style négligé.

TENCIN (Pierre Guérin de), né à Grenoble en 1680 d'une famille de magistrature, devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens, accompagna en 1721 le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; et après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France près du saint Siége. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez : concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les catholiques, et tant de malédictions par les jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1748, ministre d'état deux ans après. On croyait qu'il avait été appelé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par sa charité pastorale, en répandant dans le sein des indigents d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 79 ans. On a de lui des *Mandements* et des *Instructions pastorales.*

TENCIN (Claudine-Alexandrine Guérin de), femme célèbre par son esprit philosophique et les déréglements de ses mœurs, sœur du précédent, naquit à Grenoble en 1681. Destinée à l'état religieux, elle entra dans le monastère de l'ordre de Saint-Dominique, de Mont-Fleury, près de Grenoble; mais dégoûtée du cloître, elle parvint à être nommée chanoinesse du chapitre de Neuville, près de Lyon. Elle quitta encore Neuville et vint à Paris, où douée d'un esprit peu commun et d'une figure agréable, elle se lia avec tous les beaux-esprits de son temps, et s'attacha surtout au cardinal Dubois, qui ne négligea pas la fortune de la nouvelle Aspasie. Elle prit part à la folie épidémique du système de Law, et cette folie lui fut avantageuse. Pour paraître plus convenablement dans le monde, elle sollicita de Rome un bref qui confirmât sa sortie du couvent, et elle l'obtint par la médiation de Fontenelle; mais comme le bref avait été rendu sur un faux exposé, il ne fut point exécutoire. Mme de Tencin n'en resta pas moins à Paris; sa maison était fréquentée par les premiers littérateurs de la capitale, et c'est dans cette espèce d'académie qu'on prononçait le jugement de tous les nouveaux ouvrages qui paraissaient. Ce jugement était d'autant plus important pour un auteur, que madame de Tencin, par ses liaisons avec le ministre Dubois, était, en quelque sorte, la dispensatrice des grâces. Cet ascendant ne fut pas d'une bien longue durée, et le public appela parfois de ses avis. Cependant on craignait de l'avoir pour ennemie, et on était sûr qu'au moins par vanité elle aurait rendu service. Insinuante, flatteuse, la douceur même de ses manières avait quelque chose d'emprunté; c'est pourquoi cette douceur fut appelée par plusieurs hommes de talent de la fausseté et de la perfidie. On vantait l'affabilité de son caractère devant l'abbé Trublet : « Oui, dit-il, si elle avait intérêt de vous » empoisonner, elle choisirait le poison le plus » doux. » Duclos, qui avait été un de ses intimes, parle de son caractère avec bien plus d'égards; mais il n'a pas le même ménagement quand il dévoile les torts de sa conduite. Un de ses amis pour lequel elle a montré plus d'empressement est le célèbre Montesquieu. Quand il fit paraître son ouvrage de l'*Esprit des lois*, craignant qu'un livre aussi sérieux n'obtînt qu'un succès tardif ou éphémère, dans un temps où l'on ne s'occupait guère que de frivolités, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires dont elle fit des présents, et donna ainsi la première impulsion à la gloire de l'auteur. Tout en s'occupant de littérature, madame de Tencin aimait beaucoup à s'immiscer dans la politique, et, douée de presque tous les genres d'esprit, celui qu'elle appréciait le plus était l'esprit des affaires. « Elle aimait mieux parler d'in» trigues que de littérature, » dit un écrivain qui l'avait assez connue, « et préférait faire entrer un » de ses amis dans le ministère, que dans l'aca» démie. » Quelques aventures plus malheureuses vinrent troubler son repos. De la Fresnaye, conseiller au grand-conseil, soit par jalousie, soit pour avoir été rebuté par Mme de Tencin, se suicida ou fut tué dans son appartement. Poursuivie comme ayant trempé dans ce meurtre, elle fut conduite au Châtelet et ensuite à la Bastille; mais elle se fit décharger de l'accusation, et on lui rendit sa li-

berté. Mme de Tencin rentra triomphante au millieu de ses admirateurs, qu'elle appelait *ses Bêtes*, et qu'elle sut se conserver jusqu'à une extrême vieillesse : elle leur donnait tous les ans pour étrennes une culotte de velours. Un écrivain périodique assure qu'il n'y avait pas eu moins de 4000 culottes de cette étoffe ainsi usées au service scientifique de cette grande amie des talents. *De semblables dons*, dit l'éditeur de ses Œuvres, *étaient aussi peu décents de la part d'une femme, que vils pour ceux qui daignaient les prendre.* Son caractère, ses principes, ses manières ne se démentirent jamais ; elle fut toujours la même jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris en 1749, à 68 ans. Elle a laissé les ouvrages suivants : le *Siége de Calais*, in-12. Ce roman est assez bien écrit, et on y remarque, en général, le ton de la bonne compagnie ; mais le plan est mal conçu, les épisodes, les personnages, les aventures y sont multipliés, et il pèche surtout par la conduite et l'invraisemblance des événements. Outre ces défauts, on peut en blâmer d'autres non moins remarquables, comme des idées trop libres ou licencieuses, que l'auteur cherche en vain à cacher sous des expressions fines et délicates. Cependant cet ouvrage eut beaucoup de succès. *Mémoires du comte de Comminges*, in-12. On y trouve de l'intérêt, un style assez rapide ; mais c'est le roman le plus propre à enflammer l'imagination et le cœur de la jeunesse, en lui fournissant les dangereux exemples des passions les plus violentes. C'est un livre du genre sombre, sans vraisemblance, sans but utile et raisonnable, comme presque toutes les productions de cette espèce. L'imprudence, le désespoir, sont les grands agens de cette fable, où il entre plus d'un épisode répréhensible, et des contradictions saillantes. Il a servi de sujet à d'Arnaud pour sa tragédie du même nom. Pont-de-Vesle, neveu de madame de Tencin, a eu part à cet ouvrage et au précédent. *Les Malheurs de l'amour*, 2 vol. in-12 ; livres non moins dangereux que le *Siége de Calais*. On prétend que c'est à peu près l'histoire galante de l'auteur ; et en ce cas, sa réputation aurait plus gagné à n'être pas rendue publique. *Anecdotes d'Édouard II*, 1776, in-12 ; ouvrage posthume. Les *Œuvres* de madame de Tencin ont été imprimées avec une *Notice* sur sa vie, à Paris, 1786, 7 vol. in-12. Le recueil de ses *Lettres* a été publié en 1804, et se trouve aussi dans la *Collection des lettres de plusieurs femmes illustres*.

TENDE (Gaspard de), petit-fils de Claude de Savoie, comte de Tende et gouverneur de Provence, servit avec distinction en France, dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connaissances des affaires. On a de lui : un *Traité de la traduction*, sous le nom de l'*Estang*, Paris, 1660, in-8. *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans.

TENIERS (David), dit le *Vieux*, peintre, né à Anvers en 1582, mort à Bruxelles en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le désir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand et dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maîtres, flamand et italien ; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des buveurs, des chimistes et des paysans, qu'il rendait avec beaucoup de vérité.

TENIERS (David), dit le *Jeune*, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, était fils du précédent et son élève ; mais il surpassa son père par son goût et par ses talents. Teniers le Jeune jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs et de la fortune dus à son mérite et à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, et le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suède lui offrit aussi son portrait. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scènes réjouissantes. Ses ciels sont très-bien rendus, et d'une couleur gaie et lumineuse. Il peignait les arbres avec une grande légèreté, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature ; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime particulièrement ses petits tableaux ; il y en a qu'on appelle des *Après-Soupers*, parce que ce peintre les commençait et les finissait le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la manière des meilleurs maîtres ; ce qui l'a fait surnommer le *singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris et dans le rougeâtre ; on lui reproche aussi d'avoir fait des figures trop courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé plusieurs morceaux. Le musée royal de Paris possède de ce maître quatorze tableaux, parmi lesquels on remarque : les *Œuvres de miséricorde*, l'*Enfant prodigue*, une *Tentation de saint Antoine*, la *Chasse au héron*, un *Joueur de cornemuse*, et la *Noce du village*.

TENISON (Thomas), né en 1636 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, fut fait évêque de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry, sacra le roi Georges Ier, et mourut peu après, en 1715. On a de lui : *Traité de l'idolâtrie*, 1678, in-4 ; *Examen de la croyance de Hobbes* ; Plusieurs ouvrages contre l'Eglise catholique, entre autres, *Pyrrhonisme de l'Eglise romaine*. Il reproche à cette Eglise ce qui convient parfaitement à sa secte, comme à toutes les autres, puisque n'ayant point de règle de foi, elles doivent nécessairement conduire au pyrrhonisme. *Voy.* SERVET.

TENTZEL (André), fameux médecin allemand du XVIIe siècle, publia un Traité curieux, dans lequel il décrit fort au long, non-seulement la vertu des momies et leurs propriétés, mais aussi la manière de les composer et de s'en servir dans les maladies. Les momies que les droguistes vendaient autrefois venaient du Levant. C'étaient des cadavres embaumés avec des aromates résineux, et le bitume de judée, et séchés au four. On employait des parties de ces momies pour déterger et résister à la gangrène. Toute la vertu qu'on a pu leur supposer ne venait que des aromates dont elles étaient empreintes, et point du tout de la chair humaine, comme quelques ignorants l'ont prétendu.

TENTZEL (Guillaume-Ernest), né à Arnstadt en Thuringe, en 1659, mourut en 1707, à 49 ans. C'était un homme entièrement livré à l'étude et à la littérature, et qui se consolait avec les Muses des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût assez pauvre, il parut toujours content de son sort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Saxonica numismatica*, en latin et en allemand, 1705, 4 vol. in-4; *Supplementum historiæ gothenæ*, 1701 et 1716, 3 vol. in-4. Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être précis et de ne choisir que l'utile; *Exercitationes selectæ*, Leipsig et Francfort, 1692, in-4.

TERAMO (Jacques de). *V.* PALLADINO.

* TERCIER (Jean-Pierre), habile diplomate, né en 1704, à Paris, était fils d'un Suisse du canton de Fribourg. Il étudia le droit, et apprit les langues anciennes et modernes. Il accompagna, en qualité de secrétaire, le marquis de Monti dans son ambassade de Pologne. Après la mort du roi Frédéric-Auguste, la France voulut remettre Stanislas sur le trône, et Tercier contribua beaucoup à l'accomplissement de ces vues. Le monarque traversa toute l'Allemagne sans être reconnu, et fut reçu par le peuple polonais avec des acclamations de joie : mais, attaqué par les forces réunies de la Russie et de l'Allemagne, Stanislas se vit contraint de quitter définitivement son royaume. Tercier lui procura les moyens de s'échapper, mais ce fidèle serviteur tomba au pouvoir du général Munich, qui le jeta en prison. Après avoir été traîné de cachot en cachot pendant 18 mois, il revint en France, au moment où Louis XV venait de céder la Lorraine à Stanislas, dont il épousait la fille. Il fut d'abord employé sans titre dans les affaires du ministère, accompagna le comte de Saint-Séverin aux conférences d'Aix-la-Chapelle, et fut chargé de dresser les articles préliminaires de la paix; enfin il fut fait premier commis des affaires étrangères et nommé censeur royal. L'approbation qu'il donna en cette qualité au livre de l'*Esprit* lui attira une sorte de disgrace qu'il supporta sans murmure. Sa retraite de la cour cependant ne le fit point oublier : le duc de Choiseul le chargea de rédiger une suite de *Mémoires historiques sur les négociations* pour l'instruction du Dauphin. Cet ouvrage se trouve en manuscrit dans le dépôt des affaires étrangères. Il mourut à Paris, le 21 janvier 1767. Il savait le latin, l'arabe, le turc, l'allemand, le polonais, l'italien, l'espagnol, le français et l'anglais. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des belles-lettres dont il était membre depuis 1747.

** TERCY (François-Anne), poète élégant et facile, né en 1775 à Lons-le-Saunier, était le beau-frère de Ch. Nodier (*voy.* ce nom). Nommé en 1812 secrétaire général de l'intendance des provinces Illyriennes, il remplit deux ans après à Craimbourg les fonctions de Sous-Préfet, et se signala contre les Autrichiens à la défense du pont de cette ville. Pendant les cent-jours, il passa à la sous-préfecture de Neuchâteau (Vosges), et perdit sa place à la seconde restauration. Paralysé depuis quinze ans, il mourut au Mans, le 1er octobre 1841. On lui doit plusieurs pièces de poésies auxquelles les circonstances avaient donné de l'intérêt : *Epithalame de Napoléon et de Marie-Louise*, Paris, 1810, in-4; *la Naissance du roi de Rome, idylle*, 1811, gr. in-4; *la Mort de Louis XVI*, 1816, in-8; *la Mort et l'apothéose de Marie-Antoinette*, 1817, in-8; *la mort de Louis XVII*, 1818, in-4; *le Cyclope, idylle*, 1820, in-4; *la princesse Marie*, vision, 1839, in-8; *le Baptême du comte de Paris*, 1841, in-8. Il a laissé des manuscrits, parmi lesquels se trouve un *Dictionnaire de la prononciation de tous les mots français*, dont la publication serait utile aux étrangers qui apprennent notre langue, etc. Il possédait en philologie des connaissances étendues qu'il devait à des études longues et sérieuses. Sa veuve, madame Tercy (Fanny MESSAGEOT), retirée à Quintynie, dans le Jura, est auteur de *romans* et de *nouvelles* irréprochables de style et de moralité.

TÉRENCE (Publius-Térentius-Affer), né à Carthage, vers l'an 192 ou 193 avant J.-C., fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius-Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait sa liberté. Nous avons six *Comédies* de Térence. Son style est d'une simplicité si noble, d'une élégance et d'une pureté si parfaites, qu'on attribua ses ouvrages aux grands de Rome qui parlaient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain et à Lélius, dont il était l'ami particulier; aussi Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la manière des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane et de Plaute; mais le langage en est très-passionné, et la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 159 avant J.-C. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suétone, et, selon quelques-uns, par Ælius Donat. Ses six *Comédies* sont : l'*Andrienne* (166 ans avant J.-C.); l'*Hécyre* ou la *Belle-Mère* (165); l'*Heautontimorumenos* ou *l'homme qui se punit lui-même* (163); le *Thorman* (161); l'*Eunuque* (161); les *Adelphes* (160). Elles ont été plusieurs fois imprimées. En 1779 on comptait déjà 395 éditions de Térence, qui semblaient dignes d'être remarquées, et dont le catalogue se trouve dans celle de Deux-Ponts, 1779, 2 vol. in-8. Madame Dacier a donné, en 1717, une édition latine, avec sa Traduction française et des notes, en 3 vol. in-8. L'abbé le Monnier en a publié une nouvelle, 1770, 3 vol. in-8, et 3 vol. in-12, qui a été réimprimée en 1820. Anger en a donné une édition qu'il a fait précéder d'un *Essai sur la Comédie latine et en particulier sur Térence*, 1825, 6 vol. in-18. En 1806, il a paru une traduction de Térence, en vers français de M.-H.-G. Duchesne qui a eu peu de succès.

TERENTIUS (Jean-Gerhard), professeur de langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarden vers 1600, mort fort pauvre en 1677, a publié : *Meditationes philologico-hebrææ*, Franeker, 1654, in-12; *Liber Jobi, chaldaice, latine et græce cum notis*, 1662, in-4; *Gymnasium chaldaicum*, 1664, in-12; *Epitome grammaticæ hebrææ Joannis Buxtorf*, 1665, in-12. Térentius donnait aussi dans les fausses vues du massorétisme.

* TÉRISSE (François-Christophe), né à Nantes, en 1704, mort à Rouen en 1780, chanoine et vicaire général, a publié : *Mémoire sur l'origine de l'abbaye de Saint-Victor, au pays de Caux*, 1743, in-4; *Justification de ce mémoire*, 1743, in-8; *Quatre mémoires sur la question : Si un religieux de l'ordre de Citeaux est apte à posséder un bénéfice de l'ordre de Saint-Benoit*, 1753, 1754 et 1755, in-4; *Mémoire pour les doyens, chanoines et chapitre de l'église de Rouen, contre les curés de la même ville*, 1760, in-4; *Défense des droits de l'église de Rouen*, 1764, in-4; *Mémoire historique sur les marbres employés à la décoration de l'entrée au chœur de l'église de Rouen*, 1777, in-4; *Lettres sur la présence de Notre-Seigneur J.-C. dans l'eucharistie.*

* TERNAUX (Guillaume-Louis), célèbre industriel français, naquit à Sedan en 1763. Chargé à l'âge de quatorze ans de diriger seul la maison de son père, il fit preuve d'une capacité qui se rencontre rarement chez des hommes d'un âge mûr. Il jura fidélité à la constitution de 1791, mais évita tous les excès de la révolution. Accusé en 1793 d'avoir contribué à faire arrêter à Sedan le commissaire de la Convention, il fut mis hors la loi par le tribunal révolutionnaire, et contraint de prendre la fuite pour se soustraire à l'échafaud. Rentré en France, il se prononça contre le consulat à vie, et plus tard contre l'empire. Pendant les cents-jours, il suivit les Bourbons dans leur exil et revint avec eux. Appelé à la chambre des députés en 1818 et en 1827, il figura dans les rangs de l'opposition modérée; en 1821 le roi Louis XVIII lui avait offert le titre de baron. Ternaux mourut à Sedan le 1er avril 1833. Ses principaux titres à la reconnaissance publique en ce qui concerne les progrès de l'industrie, sont les perfectionnements admirables introduits par lui dans la fabrication des étoffes de laine, et surtout des châles dit *cachemires*, à l'occasion desquels il conçut et réalisa le projet de naturaliser en France la race des chèvres du Thibet dont le poil est employé chez les Orientaux à confectionner ces tissus. On lui doit encore l'invention de plusieurs machines très-utiles à l'industrie manufacturière, et l'établissement, à l'instar de l'Italie et de l'Espagne, des *silos* ou souterrains, destinés à conserver les grains avec une économie considérable dans les frais. Peu remarquable comme improvisateur, il ne produisit de l'effet à la tribune que par ses discours écrits dont la plupart ont été imprimés. On cite de lui deux brochures : *Le vœu d'un patriote sur les assignats*, 1790, in-8; *Mémoire sur l'approvisionnement de la capitale*, destiné à prévenir le retour des malheurs qu'avait occasionnés la disette de 1816 et 1817.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon sa patrie, parut avec éclat dans la chaire; il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignait à une belle déclamation une figure agréable. Son dernier carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement dont il mourut en 1723. On a de lui des *Sermons*, 1726 et 1736, 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, et autant de force que de naturel. Il plait, parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux brillant, ni ces tours recherchés, si fréquents dans nos orateurs modernes, et plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON (Jean), frère du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la maison de l'institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de nouveau et en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des sciences en 1707 et en 1721 une chaire au Collége royal, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Il avait remplacé, en 1732, à l'académie française, le comte de Morville. Ses ouvrages sont : *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, 1715, 2 vol. in-12, pleines de paradoxes et d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport; *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, 1754, 2 vol. in-12; ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien; on y voit dans plusieurs endroits combien l'auteur était ennemi de la fausse sagesse qui s'élève contre la religion, la grande institutrice et consolatrice des hommes; et de l'esprit de parti qui égara un de ses frères. *Séthos*, roman, 1731, 3 vol. in-12, plein d'un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines, et de discours quelquefois sublimes; une *Traduction* de Diodore de Sicile, 1737-44, ou 1777, 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes et de fragments. Cette version est aussi fidèle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étaient crédules : dans ce cas, il aurait mieux réussi dans ses vues en traduisant Hérodote ou Ctésias. Une de ses maximes était : *Qu'y a-t-il de plus crédule? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule? l'ignorance.*

TERRASSON (Gaspard), frère des précédents, naquit à Lyon en 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avait joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années, et brilla surtout pendant un carême dans l'église métropolitaine; mais son opposition aux décrets de l'Eglise l'obligea de

quitter en même temps la congrégation de l'Oratoire et la prédication. Cependant il parait qu'il accepta la bulle en 1744. Il mourut à Paris en 1752. On a de lui : des *Sermons*, 1749, 4 vol. in-12. Ce recueil contient 29 discours pour le carême, des sermons détachés, trois panégyriques, et l'oraison funèbre du grand Dauphin. On lui a longtemps attribué un livre anonyme intitulé : *Lettre sur la justice chrétienne*, qui fut censuré par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des anti-constitutionnaires sur la privation des sacrements; il y fait des sorties très-vives contre l'état présent de l'Eglise, et la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON (Matthieu), né à Lyon en 1669, de la même famille que les précédents, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Profondément versé dans l'étude du droit écrit, il devint, en quelque sorte, l'oracle du Lyonnais, et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant cinq ans au travail du *Journal des savants;* il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur royal, et mourut à Paris en 1734, à 65 ans. On a publié un Recueil de ses discours, plaidoyers, mémoires et consultations. — Son fils unique, Antoine TERRASSON, né à Paris en 1705, avocat au parlement, composa, par ordre du chancelier d'Aguesseau, qui reconnaissait en lui beaucoup de talents : l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol.; ouvrage plein de recherches, écrit d'un style clair et élégant. L'auteur fut successivement conseiller au conseil de Dombes, avocat du clergé, professeur au collége royal, et enfin chancelier de Dombes. Il mourut en 1782. On a encore de lui : *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, etc., 1768, in-12.

TERRAY (l'abbé Joseph-Marie), contrôleur-général des finances et ministre d'état sous Louis XV et Louis XVI, naquit à Boën, dans le Forez, en 1715. Son père avait été, disent quelques-uns, fermier-général, et, selon d'autres, était simple tabellion. Un oncle, premier médecin de la mère du duc d'Orléans, le fit entrer au collége de Juilly où il termina ses études; il prit ensuite le sous-diaconat, et acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Une brillante carrière s'ouvrit bientôt devant lui. Héritier des biens considérables de son oncle, il avait, en outre, les talents requis pour un homme d'état; et quoique son extérieur et son peu d'éloquence ne prévinssent pas en sa faveur, l'amabilité de ses manières et la clarté qui régnait dans ses discours suppléaient à ces avantages. Ce fut en séparant sa cause de celle de sa compagnie, lors de la démission générale des parlementaires en 1755, qu'il s'acquit la protection de Mme de Pompadour avec laquelle il travailla à l'expulsion des jésuites. Nommé rapporteur du roi dans cette affaire, il devint ensuite et successivement chef du conseil de Condé, contrôleur-général des finances (1769), ministre d'état, secrétaire-commandeur des ordres du roi (1770), et trois ans après, directeur-général des bâtiments. Les trésors du royaume étaient épuisés sans qu'on diminuât les énormes dépenses. Dans cette position difficile, le ministre, pour éviter un plus grand mal, publia l'édit qui suspendit les *rescriptions*, et quoique, par l'habileté de l'abbé Terray, cet édit n'occasionnât aucune banqueroute, il excita des murmures, et le ministre ne fut pas épargné. On l'accusait de ne pas se refuser aux caprices des favorites et des courtisans, de se montrer insensible aux plaintes du public; et parfois ses réponses pouvaient donner lieu à cette accusation. L'archevêque de Narbonne, Dillon, lui reprochant qu'une de ses opérations ressemblait à celle de prendre l'argent dans les poches, il répondit avec colère : — « Eh! où voulez-vous que je le » prenne? » Une autre fois, on lui disait : « Une » telle opération est juste... » — « Eh! qui vous » dit qu'elle est injuste? » répliqua-t-il sans s'émouvoir. Cependant, dans une occasion, il déclara à Louis XV qu'on ne pouvait augmenter l'impôt; et que, pour prévenir le retour des désordres qu'il avait réparés, il fallait, par des réformes, par des économies et la suppression des abus, maintenir au même niveau la recette et la dépense. Il est vrai aussi que ses comptes de 1770, 1772 et 1774 sont des modèles d'ordre, de précision : ils ont été imprimés dans la *Collection* des comptes rendus depuis 1758 jusqu'en 1787. Lorsque Louis XVI monta sur le trône, ce fut l'abbé Terray qui rédigea l'édit de la révocation du droit *de joyeux avénement*, que ce monarque accordait à ses sujets. Le nouveau règne n'ayant fait qu'augmenter le nombre des ennemis de l'abbé Terray, il demanda sa retraite et quitta le ministère. Il mourut à Paris, le 18 février 1778, à 63 ans. L'abbé Terray avait paru dur dans son administration des finances; mais il y mit de l'ordre, autant que la chose était possible. Quoiqu'il eût trouvé le trésor entièrement tari, il y laissait, lorsqu'il fut renvoyé, 54 millions, et il avait infiniment rapproché la recette des dépenses. Il est à présumer qu'avec le goût d'économie qu'annonçait Louis XVI, il serait parvenu à rétablir les finances s'il était demeuré plus longtemps au ministère. On peut consulter les *Mémoires de l'abbé Terray*, par Coquereau, avocat, Londres, 1776, in-8.

* TERREROS Y PANDO (Etienne), savant jésuite, né en 1707 à Val Trucios en Biscaye, professa la rhétorique et les éléments des sciences exactes au collége des nobles à Madrid, puis fut pourvu de la chaire de mathématiques au collége impérial, qu'il remplit de 1755 à 1767, avec autant de zèle que de succès. Dans les loisirs que lui laissait cet emploi, le P. Terreros s'occupait d'enrichir la littérature espagnole par la traduction d'ouvrages utiles (1), et préparait un dictionnaire. Castillan, augmenté de tous les mots devenus nécessaires d'après les progrès des arts et les divers perfectionnements de l'industrie. Au milieu de ses travaux, frappé par le décret d'expulsion rendu contre sa compagnie, il vint chercher un asile en Italie, et s'établit à Forli, où il mourut le 3 juillet 1782, à 75 ans. On a de lui : *Diccionario castel-*

(1) Le *Spectacle de la nature*, et l'*Histoire du ciel*, de Pluche.

lano, Madrid, 1783-93, 4 vol. in-fol.; *Paleografia espanola*, 1758, in-4, avec pl., dont la dernière offre les caractères des manuscrits arabes ou hébreux, écrits en espagnol; *Regles a cerca dela lengua toscana o italiena*, etc., Forli, vers 1772, in-8.

TERTRE (Jean-Baptiste du), né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, en 1635, il se fit dominicain. Son zèle pour la conversion des âmes le fit envoyer en mission dans les îles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. 1667-71, 4 vol. in-12, ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur et d'agrément. Le premier volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises; le 2e, l'histoire naturelle; le 3e et le 4e, l'établissement et le gouvernement des Indes occidentales depuis la paix de Breda.

TERTRE (François-Joachim Duport du), né à Saint-Malo, en 1715, entra chez les jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Fréron et de la Porte, et se fit connaître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 3 vol. in-12, qui se peut lire avec plaisir sans interruption, et a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidèle, simple, claire et assez rapide; le style un peu froid, mais en général pur et de bon goût; les portraits d'après nature, et non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite manière philosophique aujourd'hui en usage, et si peu convenable à l'histoire, préfèrent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre : *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, 10 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. Les deux derniers volumes de la *Bibliothèque amusante*. On y désirerait plus de choix; ils ne sont pas dignes du premier. L'*Almanach des beaux-arts*, connu depuis sous le nom de *la France littéraire*, dont il a paru successivement plusieurs volumes depuis 1752. Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12; et a eu beaucoup de part à l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, en 5 vol. in-12, donné par Désormeaux; ce qui est cause que cet ouvrage est plus sage que tout ce que cet écrivain a publié depuis. Du Tertre mourut en 1759, à 44 ans. — Il faut le distinguer de Rodolphe du Tertre, aussi jésuite, né à Alençon, en 1677, mort vers 1762, auteur d'une *Réfutation du Systeme métaphysique du P. Malebranche*, 1715, 3 vol. in-12; et des *Entretiens sur les vérités de la religion*, 1743, 3 vol. in-12.

* TERTRE (Marguerite-Louis-François Duport du), ministre de Louis XVI, et fils du précédent, né à Paris en 1754, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et fut reçu avocat en 1777. Il parcourut la carrière du barreau avec une grande réputation de justice et de probité. Il fut électeur en 1789, et, au moment de l'organisation de la première municipalité, devint lieutenant de maire et ensuite procureur de la commune. Il adopta les principes politiques des novateurs, mais en se montrant toujours modéré. Lorsque Lafayette acquit quelque influence à la cour, il désigna du Tertre à Louis XVI, qui, sur les rapports favorables de ce général, le nomma, en 1790, ministre de la justice. On venait d'établir la constitution, et du Tertre se proposait de la suivre exactement; mais ses efforts furent vains, les factieux qui dominaient ne voulant que le désordre et l'anarchie, il se vit l'objet de plusieurs dénonciations. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il apporta à l'assemblée les sceaux de l'état; on lui enjoignit de les reprendre, et il eut la faiblesse de sceller l'ordre d'arrêter le roi. Sa déférence aux volontés de l'assemblée ne lui servit pas, car il fut dénoncé comme *royaliste*; mais il parvint à se justifier. Le 10 août 1792, il se trouvait au château des Tuileries, et parut plaindre sincèrement la situation de son auguste maître. Enveloppé dans la proscription qui eut lieu par suite de cette journée, il fut envoyé à la haute cour d'Orléans; mais il échappa aux massacres de Versailles où périrent les malheureux prisonniers qu'on emmenait de la première de ces villes. Les jacobins, qui depuis longtemps lui avaient préparé l'échafaud, l'accusèrent d'avoir gêné la liberté de la presse. Il apporta en vain des preuves assez fortes pour faire évanouir cette inculpation frivole; il l'appuya même du témoignage de Marat, alors l'idole de la populace, et qui avait une grande influence sur la Convention : du Tertre fut condamné à mort. Quand on lui lut son arrêt, il s'écria : « Les révolutions tuent les » hommes, la postérité les juge! » Il subit son supplice avec courage, le 29 novembre 1793, à 39 ans. On a de lui : *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire*, 1790, in-8. *Moyens d'exécution pour les jurés au criminel et au civil, rédigés en articles*, 1790, in-8, et on le regarde comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la révolution*, par deux amis de la liberté, 1793-1802, 20 vol. in-8.

TERTULLIEN (Quintus-Septimius-Florens-Tertullianus), prêtre de Carthage, était fils d'un centenier dans la milice, sous le proconsul d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du paganisme, il se fit chrétien, et défendit la foi de J.-C. avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son *Apologie pour les chrétiens*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Tertullien avait un génie vif, ardent et fécond. Quoiqu'il parle peu avantageusement de ses études, ses livres prouvent assez qu'il avait étudié toutes sortes de sciences. On voit qu'il avait beaucoup lu saint Justin et saint Irénée. Il rendit son nom célèbre dans toutes les églises par ses ouvrages. Il confondit les hérétiques de son siècle; il en ramena plusieurs à la foi; il encouragea, par ses exhortations, les chrétiens à souffrir le martyre. Tertullien avait une sévérité naturelle, qui le por-

tait toujours à ce qu'il y avait de plus rigoureux. « Il semblait, dit un auteur, que l'Evangile ne fût » pas encore assez sévère pour lui. Ce génie si vi» goureux et si ferme se laissa cependant séduire » par les rêveries du fanatique Montan, et, ce qui » est plus déplorable, il ne rougit pas de devenir » le disciple de deux aventurières, *Priscilla* et *Ma» ximilla*, qui se prétendaient inspirées et se mê» laient de prophétiser ; destinée assez ordinaire » aux hommes dont les vertus semblent tenir quel» que chose de la fougue des passions, et qui, » même en faisant le bien, paraissent plutôt s'a» bandonner à l'impétuosité de leur caractère natu» rel, que remplir un devoir. De quelque côté que » se tournent des hommes de cette espèce, ils vont » plus loin que les autres. » Cet homme, à la fois si illustre et si dangereux, mourut sous le règne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. On croit qu'à la fin il se sépara des sectaires; mais on ne voit nulle part qu'il ait condamné leurs erreurs. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant sa chute, et ceux qu'il a donnés depuis. Les écrits du premier genre sont : les livres de la *prière*, du *baptême*; son *Apologétique* pour la religion chrétienne. C'est son chef-d'œuvre, et peut-être le plus parfait et le plus précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne. *Exhortation à la patience*; *Exhortation au martyre*; deux *Livres à sa femme;* celui du *témoignage de l'âme*; *Traités des spectacles et de l'Idolâtrie*. L'auteur démontre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie, de corruption et de luxure. Il parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste demandant à l'esprit des ténèbres comment il avait osé attaquer une femme chrétienne : *C'est*, répondit celui-ci, *que je l'ai trouvée dans ma maison.* L'excellent livre des *Prescriptions contre les hérétiques*; deux *Livres contre les gentils*; un *contre les Juifs*; un *contre Hermogène*, où il prouve, contre cet hérésiarque, que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien ; vérité que les philosophes même les plus célèbres (Platon, Thalès, Philolaüs, Jamblicus, Proclus et surtout Hiéroclès) ont reconnue comme les docteurs chrétiens, quoique d'une manière moins ferme et moins conséquente : un *Livre contre les Valentiniens*, où il s'attache à les ridiculiser plutôt qu'à les réfuter; *De la pénitence*; c'est un des traités les plus achevés de Tertullien; *Scorpiace*, écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des gnostiques, qu'il appelle des scorpions. Ceux du second genre sont : les cinq *Livres contre Marcion*; les *Traités de l'âme, de la chair de J.-C.; Résurrection de la chair*; le livre de la *Couronne*; l'*Apologie du manteau philosophique*, c'est-à-dire de l'habit et du costume des philosophes, que plusieurs n'avaient pas cru devoir abandonner en se faisant chrétiens ; le *Livre à Scapula*; les *Ecrits contre Praxéas*; les *Livres de la pudicité, de la fuite dans la persécution, des Jeûnes, contre les psychiques, de la Monogamie*, et *de l'Exhortation à la chasteté*. Les Pères latins, qui ont vécu après Tertullien, ont déploré son malheur, et ont admiré son esprit et aimé ses ouvrages. Saint Cyprien les lisait assidument, et lorsqu'il demandait cet auteur, il avait coutume de dire : *Donnez-moi le maître*. Vincent de Lérins assure « qu'il a été parmi les Latins ce qu'a été Ori» gène parmi les Grecs, c'est-à-dire le premier » homme de son siècle. » Quoique la force de son imagination, qu'il avait aussi riche que belle, lui ait quelquefois fait associer à d'excellentes raisons des arguments plus oratoires que convaincants, le caractère de ses écrits en général est la solidité. « Ils renferment, dit encore l'auteur que nous ve» nons de citer, autant de sentences que de paroles, » et ces paroles sont autant de victoires. » La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoigne, dans son Apologétique, c. 39, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle *une anticipation du jugement à venir*. Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes, quand il veut soutenir ses erreurs; il porte l'enthousiasme presque au ridicule; comme lorsque, d'après l'autorité des rêveries de Priscille et de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure et la couleur d'une âme humaine. Ayant depuis abandonné les Montanistes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de *Tertullianistes*. Ils eurent une église à Carthage, jusqu'au temps de saint Augustin, qu'ils renoncèrent à leurs erreurs. Vassoult a donné, en 1714 et 1715, une traduction de l'*Apologétique*, pour les chrétiens, avec des notes; l'abbé de Gourcy en a donné une autre en 1780, avec celle des *Prescriptions*. Manessier a aussi mis en français les livres du *Manteau*, de la *Patience* et de l'*Exhortation au martyre*. Jacques Pamèle a donné une bonne édition de Tertullien, Anvers, 1579, et Paris, 1635, in-fol. Elle a fait oublier celle que Rigault avait donnée l'année précédente, avec des notes pleines d'erreurs très-graves. L'édition de Jacques Pamèle a été réimprimée en 1641, 1664 et 1675. Pour avoir Tertullien complet, il faut y ajouter un volume de notes et de commentaires imprimés à Paris en 1635. La meilleure édition de Tertullien est celle de Venise, 1746, in-fol. On trouve les ouvrages de Tertullien dans la *Bibliothèque des Saints Pères*, Paris, 1827. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les *Vies* de Tertullien et d'Origène, sous le nom du sieur de *La Motte :* c'est un ouvrage estimé.

* TERZI (François), célèbre peintre, né à Bergame vers 1540, étudia son art à Florence et à Rome, où il se fit connaître avantageusement, et acquit beaucoup de réputation. Il passa ensuite en Allemagne; et, après avoir visité plusieurs villes où il exécuta différents tableaux, il s'arrêta à Vienne. L'empereur Maximilien II le chargea d'un ouvrage dont il s'acquitta si bien, que ce monarque le nomma son premier peintre, et lui accorda ensuite un privilége de noblesse pour lui et ses descendants, faveur très-rare en Allemagne. Presque tous les souverains de ce pays employèrent les talents de Terzi, et il enrichit de ses tableaux l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, la Carinthie, la Carniole, etc. Il revint en Italie en 1589, demeura quelques années à Florence, et y composa divers tableaux :

l'un des meilleurs, dédié à saint Laurent, se voit dans l'église de ce nom. Sur la fin de ses jours, Terzi se retira à Rome, où il mourut dans un âge très-avancé.

TESAURO (Emmanuel), philosophe et historien, né à Turin en 1591, mort en 1677, mérita par ses talents la confiance de ses maîtres; et ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire du Piémont*, et ensuite celle de la capitale de cet état. La première parut à Bologne en 1643, in-4; et celle de Turin, en 1679, 2 vol. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages, lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une Histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit et en forma un *Abrégé* pour les temps seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Cet abrégé fut imprimé à Turin, 1664, in-fol., avec des notes de Valério Castiglione.

TESCHENMACHER (Garnier), né dans le duché de Berg à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen et à Clèves, et mourut à Wesel en 1638. Le principal de ses ouvrages est *Annales des duchés de Clèves, Juliers, Berg et pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1638, in-fol. Chaque partie de ces *Annales* est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire : Juste-Christophe Ditmar (*voy.* ce nom) en a donné une édition, Francfort et Leipsig, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il était au moyen âge, de diplômes et de notes savantes, qui valent quelquefois des dissertations; telle est celle qui regarde l'origine et la succession des ducs de Limbourg, page 430. Jean-Thomas Brosius attaqua les Annales de Teschenmacher dans un livre qui porte le même titre. Teschenmacher a encore laissé quelques ouvrages de théologie, conformes aux préjugés de la religion qu'il suivait.

TESSÉ (René de Froulai, comte de), né en 1651, dans le Maine, d'une famille ancienne, servit de bonne heure et avec distinction. Ayant fait lever le blocus de Pignerol en 1693, il commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, et devint maréchal lui-même en 1703. Il se rendit, l'année d'après, en Espagne, où il échoua devant Gibraltar et devant Barcelonne. La levée de ce dernier siége fut très-avantageuse aux ennemis; il laissa dans son camp des provisions immenses, prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général anglais, le comte de Peterborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontais du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1725, il entra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année, à 74 ans, avec la réputation d'un négociateur ingénieux et d'un homme de bien. Les sentiments de piété qui animèrent ses derniers jours prouvent que le tumulte des armes et des affaires n'avait point affaibli sa religion. Il laissa plusieurs enfants. On a publié : *Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé*, 1806, 2 vol. in-8. (*Voy.* Cosnac.)

TESSIER (Henri-Alexandre), né en 1740, fit dans un séminaire des études auxquelles il dut le titre d'abbé, qu'il porta longtemps dans le monde; cependant il ne fut jamais dans les ordres. Passionné dès sa jeunesse pour les travaux de l'agriculture théorique, il travailla constamment à la perfectionner en France, et fit sur la gestation des animaux de longues et sérieuses recherches qui eurent pour résultat une amélioration sensible des animaux domestiques. Membre de l'ancienne académie des sciences lorsque la révolution éclata, il fut nommé à cette époque médecin en chef de l'hôpital militaire de Fécamp. Depuis, il fut chargé du cours d'agriculture et de commerce aux écoles centrales, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, membre du conseil des arts et du commerce de la Seine, et inspecteur général des bergeries-modèles de France. Tessier mourut à Paris, en 1837, à 97 ans. Outre de nombreux articles dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, de la société royale de médecine et de la société d'agriculture de Paris, dans l'*Encyclopédie* méthodique, le *Dictionnaire des sciences naturelles*, le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier (*voy.* ce nom), et le *Théâtre d'agriculture* d'Ollivier de Serres, on a de lui : *Annales de l'agriculture française* (de 1797 à 1833); *Traité des maladies des grains*, 1783, in-8, fig.; *Observations sur plusieurs maladies des bestiaux*, 1782, in-8; *Expériences faites sur la maladie du froment, appelée* carie, 1786, in-12; *Instruction sur la culture de la betterave*, 1811, in-8. La plupart de ses écrits furent répandus dans les provinces par les ordres du gouvernement, furent traduits en diverses langues et acquirent à l'auteur une grande réputation.

* TESTEFORT (Jean), Dominicain, né à Lyon vers 1595, et profès d'un couvent de cette ville, vint faire ses études de théologie à Paris, dans la maison de son ordre de la rue Saint-Jacques, agrégée à l'université. Il était bachelier en licence en 1626. Soutenant la thèse nommée *majeure ordinaire*, sous la présidence d'Isaac Habert, docteur de Sorbonne, et depuis évêque de Vabres, il y défendit une proposition où le recteur de l'université crut apercevoir quelque chose de favorable aux prétentions ultramontaines, sur le pouvoir des princes (1). On venait de condamner le livre du P. Santarel à être brûlé. (*Voy.* Santarel.) Quoiqu'il n'appartînt pas à la faculté de théologie, le recteur crut de son devoir de s'élever contre la thèse du dominicain : en conséquence, il la déféra dans une assemblée des trois autres facultés, et y fit rendre un décret par lequel le frère Testefort était condamné à l'improuver, et à venir rétracter sa proposition, sous peine d'interdit perpétuel. Le clergé de France, alors réuni en assemblée générale, trouva que ce n'était point à des grammairiens, à des médecins, ni même à des jurisconsultes qu'appartenait la censure d'une proposition de théologie. Sur ses instances, il intervint une déclaration du roi, du 13 décembre 1626, qui annula le décret, défendant au

(1) Voici cette proposition : *Merito dixeris sacram Scripturam eam esse quæ partim bibliis sacris, partim epistolis decretalibus summorum pontificum quatenus explicant sacram Scripturam, partim sacris conciliis continetur.*

recteur et à tous autres d'en poursuivre l'exécution. Le parlement voulut prendre part à cette querelle; mais le roi lui imposa silence. Le P. Testefort continua sa licence pendant l'année 1627 jusqu'au mois de novembre, où, se voyant l'objet de nouvelles poursuites, il prit le parti de se retirer dans son couvent de Lyon. Le chapitre général de son ordre, tenu à Rome en 1629, le dédommagea du doctorat qu'il n'avait pu obtenir, en lui conférant, avec le titre de *maître en théologie*, la faculté d'enseigner. Il professa publiquement la philosophie et la théologie à Lyon jusqu'en 1644, époque à laquelle il mourut, à 49 ans. On a de lui : *les Roses du chapelet envoyées du paradis pour être jointes à nos fleurs du lys, marque du bonheur de notre France et de celui des fidèles*, Paris, 1621, in-8; *Philosophiæ thomisticæ versibus concinnatæ, pars prima complectens dialecticam, logicam et physicam elaboratas*, imprimée aux frais de ses disciples, Lyon, 1634, in-16. Il se proposait de traiter de la métaphysique et de la morale sous la même forme. On ignore s'il a réalisé ce projet. *Le Chemin de la perfection*, ou *le Miroir des mœurs célestes et divines;* traduction d'un opuscule de saint Thomas d'Aquin, avec quantité d'additions. L'ouvrage était prêt pour la presse, l'auteur avait obtenu le privilége; mais on ne sait point si l'ouvrage a été imprimé.

TESTELIN (Louis), peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Le tableau de la *résurrection de Tabithe par saint Paul*, que l'on voit dans l'église de Notre-Dame, fait admirer la fraîcheur et le moelleux de son coloris, les grâces et la noblesse de sa composition, l'expression et la hardiesse de sa touche. Personne n'avait plus que ce maître approfondi les principes de la peinture. L'illustre Lebrun le consultait souvent; l'estime et l'amitié qui régnaient entre eux font l'éloge de leurs talents et de leur caractère. — Henri Testelin, son frère cadet, né en 1616, mort en 1695, se distingua dans la même profession. On a de lui : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture*. Paris, 1699, in-fol., fig.; ouvrage qui reçut des applaudissements.

TESTU (Jacques), aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'académie française en 1665, poète français, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances chrétiennes*, 1703, in-12. Il a fait aussi diverses autres *Poésies chrétiennes*, dont le style est assez faible. L'abbé Testu s'était d'abord consacré à la chaire; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avait ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec Rancé, le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimaient pas; sa morale leur paraissait incommode; ils l'appelaient, *Testu, Tais toi.*

TÉTHYS ou THÉTIS, fille du ciel et de la terre, et femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes, appelées *Océanitides* ou *Océanies*, du nom de leur père. C'est d'elles que parle Virgile, en flattant César de pouvoir devenir son gendre dès qu'il le voudra, avec la possession des mers.

Teque sibi generum Tethis emat omnibus undis.

TETRICUS (P. Pivesus ou Pevusius), président d'Aquitaine, d'une famille consulaire, prit la pourpre impériale à Bordeaux en 268, et fut reconnu empereur des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. La ville d'Autun n'ayant pas tardé à se révolter, il la soumit après un siége mémorable. Tetricus se maintint pendant le règne de Claude II, et une partie de celui d'Aurélien; mais les alarmes continuelles où le tenait l'humeur inquiète et insolente des soldats, l'engagèrent à écrire à ce dernier qu'il lui céderait les provinces dans lesquelles il régnait, s'il venait à s'en rendre maître. Aurélien s'avança donc avec une armée jusqu'à Châlons-sur-Marne. Tetricus, après avoir fait mine de lui résister, se rendit, et ses soldats furent obligés de se soumettre. Quoique Aurélien l'eût fait servir d'ornement à son triomphe, à son retour à Rome il le combla de faveurs, et l'appelait souvent son collègue, et quelquefois empereur. Tetricus vécut sagement dans la tranquillité d'une vie privée. Son règne avait été d'environ 5 ans. On voit dans la province de Luxembourg les vestiges d'un camp fameux qui porte son nom. *Voy.* Titelsberg dans le Dict géogr., 1795.

TETZEL (Jean), religieux dominicain, inquisiteur de la foi, né vers 1470, à Pirna sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avaient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commission au P. Tetzel, qui s'associa à cet emploi les religieux de son ordre. Ils exagéraient, dit-on, la vertu des indulgences, en persuadant au peuple ignorant « qu'on était assuré » d'aller au ciel, aussitôt qu'on aurait payé l'ar- » gent nécessaire pour les gagner. » Il se peut qu'on exagère aussi dans les reproches qu'on leur fait; mais on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu des abus, tels qu'il s'en glisse dans les meilleures choses. Jean Staupitz, vicaire-général des augustins, fâché de ce que la publication des indulgences n'avait pas été confiée à son ordre, chargea ses religieux de prêcher contre le dominicain Luther choisit cette occasion pour mettre au grand jour les erreurs de Jean Huss, dont il était infecté. Il soutint des thèses auxquelles Tetzel opposa d'autres thèses. Il fit ensuite des réponses aux reproches et aux objections de Luther. Charles Miltitz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel qu'*il était en partie la cause des désastres de l'Allemagne*, ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'était, à quelques considérations près, un homme sage, savant et estimable. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendait que le moment d'éclater et de former sa secte, le reproche du nonce n'était pas tout-à-fait exact. Tetzel avait été plutôt l'occasion que la cause des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avait espéré de gagner Luther en maltraitant son premier adversaire; mais il connaissait peu le génie des sectaires, et ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, roi de

Salamine, et frère d'Ajax, accompagna ce héros au siége de Troie. A son retour il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse était la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine. — Il ne faut pas le confondre avec Teucer, fils de Scamandre, Crétois. Il régna dans la Troade, avec Dardanus son gendre, vers l'an 528 avant J.-C. Il donna le nom d'*Ida* à la montagne près de laquelle Troie dans la suite fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appelée *Teucrie*, et les peuples de la contrée *Teucriens*.

TEVIUS (Jacques), professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coïmbre en 1547, était natif de Prague. C'est sous son rectorat que les jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette dernière ville. Il était poète, orateur et historien. Ses Discours latins, ses Poésies, et son *Histoire* aussi en latin, *de la conquête de Dieu par les Portugais en* 1535, Paris, 1762, in-12, prouvent qu'il avait lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA (Joseph), dominicain portugais, né en 1543, était prieur du convent de Santaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri, qui lui succéda, étant mort peu de temps après, Texeira suivit le parti de don Antoine, que la populace avait proclamé roi, vint l'an 1581 avec lui en France, et mourut en 1604. On a de lui : *De Portugalliæ ortu*, Paris, 1582, in-4, assez rare; un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12; *Aventures de don Sébastien*, in-8; et d'autres ouvrages plus romanesques qu'historiques.

* TEXIER (Claude), jésuite, né en Poitou en 1610, entra en 1628 dans la société. Après avoir enseigné pendant 5 ans les humanités et la rhétorique, et prononcé les quatre vœux, il se voua à la direction des consciences et à la prédication. Il fut en même temps recteur des colléges de Limoges, de Poitiers, de la maison professe de Bordeaux, et enfin provincial d'Aquitaine. Il prêcha le carême de 1661 devant Louis XIV. On a de lui : *L'impie malheureux*, ou *les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'avent*, Paris, 1675 et 1678, in-8. Il y en a une traduction latine imprimée en Allemagne, 1695, in-4. *Sermons pour tous les jours du carême*, Paris, 1675, 2 vol. in-8; *Octaves du Saint-Sacrement et de la Croix*, Paris, 1676, in-8; *Sermons sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et sur les autres mystères de notre religion*, Paris, 1677, 2 vol. in-8; *Panégyrique des saints*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; *Sermons pour les dimanches*, Paris, 1678, 2 vol. in-8; *Conduite spirituelle pour la retraite*, Paris, 1678, in-12. Le P. Texier avait la méthode, suivant les prédicateurs de son temps, de prouver la première partie de son discours par l'autorité de l'Ecriture; la seconde, par les sentiments des Pères; la troisième, par des raisonnements. Ses sermons sont bons à consulter, mais ils ne peuvent servir de modèle. Il mourut dans la maison professe de Bordeaux, le 24 avril 1687, à 77 ans.

TEXTOR (Benoit), médecin de Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la peste*, Lyon, 1551, in-8. On a encore de lui : *De cancro*, Lyon, 1550; et *Stirpium differentiæ*, Strasbourg, 1552, in-8.

TEXTOR (Ravisius). *Voy.* Tixier.

* TEYSSEYRRE (l'abbé Antoine-Jérôme-Paul-Emile), né à Grenoble, en 1785, d'une famille considérée, après avoir fait ses études, fut mis par ses parents à l'école polytechnique, où il se fit remarquer par son application et sa conduite. Il passa de là à l'école des Ponts-et-Chaussées, d'où il sortit avec le brevet d'ingénieur et l'emploi de répétiteur à l'école polytechnique. Sa vocation le portant au service des autels, il quitta la carrière à laquelle on le destinait, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et y fit de rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques. Ayant reçu les ordres en 1811, il s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, et fut chargé de catéchiser les enfants. Il eut une grande part à la rédaction d'un *Catéchisme de persévérance*. S'apercevant que le nombre des prêtres n'était pas en proportion des besoins, il entreprit, en 1814, de fonder une communauté où l'on pût recevoir gratuitement les jeunes enfants de 11 à 12 ans, qui annonceraient des dispositions pour l'état ecclésiastique; mais il fut interrompu dans ses pieux travaux par une maladie aiguë qui, en six jours, enleva à l'Eglise un de ses plus zélés ministres. Il mourut le 25 août 1818, à 33 ans.

* TEZAY (Nicolas-Marie-Félix Bodard de), ancien consul de France, né à Bayeux (Calvados), en 1757, fut envoyé de bonne heure au collége des jésuites, établi à Caen, et y fit des progrès rapides. Son père, avocat distingué de cette ville, l'avait destiné au barreau; mais le jeune Bodard préféra la poésie. Son début fut une ode sur l'*Electricité*, qui remporta le prix au Palinod de Caen. Bientôt il se rendit à Paris, où il obtint des succès en donnant, sur divers théâtres, le *Rival par amitié*, *Arlequin roi dans la lune*, le *duc de Monmouth*, *Pauline et Valmont* (cette dernière pièce fut jouée au théâtre italien, en 1787), le *Siècle des Ballons*, satire, et quelques jolies poésies fugitives, qu'il fit insérer dans les journaux du temps. En 1792, Tezay était chef de division à la caisse de l'extraordinaire. Sous le régime de la terreur, il fut dénoncé comme *modéré*, et emprisonné; la chute de Robespierre put seule lui rendre la liberté. Un peu plus tard, lorsque Laumont fut nommé consul-général à Smyrne, Bodard l'y suivit comme vice-consul. Chargé par lui d'aller à Constantinople demander réparation des insultes que notre commerce éprouvait de la part des nationaux, il s'acquitta avec succès de cette mission auprès du divan. En s'en retournant, il visita l'ancienne Grèce, et de là se rend t à Naples, en qualité de commissaire civil. Mais le sort des armes réduisit à peu de mois la durée de son administration. En 1799, lorsque le gouvernement français eut pris une nouvelle forme, Bodard fut envoyé à Gênes avec le titre de consul-général et de chargé d'affaires. Il y porta cet esprit de justice, de loyauté et de désintéressement qui l'avait toujours dirigé, et, pendant le siége à jamais mémorable où les Génois eurent tant à souffrir des hor-

reurs de la guerre, Bodard, sans trahir l'intérêt de sa patrie, sut rendre son nom cher aux malheureux habitants, en leur prodiguant les secours de l'humanité. Cette mission cessa avec l'existence politique de Gênes. Bodard, se sentant alors affaibli, moins par l'âge que par les fatigues qu'il avait éprouvées, rentra dans la vie privée. Il mourut à Paris le 13 janvier 1823. On a encore de lui : *Le Ballon*, ou la *Physicomanie*. comédie; les *Trois Damis*, comédie; les *Saturnales modernes*, ou la *Soirée du carnaval*, comédie; l'*Etiquette; Spinette et Marine*, opéra.

THABAUD BOIS-LA-REINE (Guillaume), baron de Surins, né en 1755, était, avant la révolution, prévôt de la connétablie à Châteauroux, et fut successivement administrateur du district de cette ville, membre du directoire du département de l'Indre, et enfin député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, de la manière suivante : « Je » vote pour la peine de mort, parce que je suis in- » timement convaincu des crimes de Louis : mais » je me réserve de motiver mon opinion pour dé- » terminer le moment de l'exécution du jugement. » Nonobstant cette explication, il vota contre le sursis, comme il avait auparavant voté contre l'appel au peuple. Devenu membre du conseil des Cinq-cents, il en sortit au mois de mai 1797, et fut nommé l'un des administrateurs de la loterie nationale. Réélu au conseil des Anciens, en 1798, il en fut secrétaire, le 22 novembre, et après le 18 brumaire, il rentra à l'administration de la loterie dont il fit partie jusqu'en 1814. Il y fut nommé de nouveau pendant les cent-jours et siégea à la chambre des représentants, comme député du département de l'Indre. Obligé de quitter la France, en 1816, il se réfugia dans les Pays-Bas. Rentré dans sa patrie après les événements de 1830, il mourut à Châteauroux en 1836.

THADÉE. *Voy.* JUDE.

** THAER (Abrecht-Daniel), agronome, né en 1752 à Celle en Hanovre, mort le 26 octobre 1828, publia un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'agriculture, et fonda des instituts agricoles dans plusieurs villes d'Allemagne. En 1816, il forma une société pour l'amélioration des laines, et provoqua, en 1823, une réunion d'agronomes qui publia le *vocabulaire* de la science de la laine. Il est un des premiers qui se soient livrés à la culture de la pomme de terre, si répandue aujourd'hui. Son principal ouvrage : *Principes raisonnés d'agriculture*, a été traduit en français, par E.-V.-B. Crud., 1811-16, 4 vol. in-4. avec figures, sec. édit., Paris, 1828-30, 4 vol. in-8 et atlas.

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thaïs se fit tellement aimer de Ptolémée, roi d'Egypte, que ce prince l'épousa. — Il y eut une autre courtisane de ce nom en Egypte, que saint Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde, et qui fit de ses égarements une longue et sincère pénitence. On dit que, pendant plusieurs années, elle ne fit d'autre prière que celle-ci : *Qui plasmasti me, miserere mei!* Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi!

THALÈS, le premier des sept sages de la Grèce, où il établit la première école de philosophie, naquit en 639 ou 640 avant J.-C., en Phénicie, et non à Milet, où il ne se rendit que dans un âge avancé. Pour profiter des lumières de ce qu'on regardait comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens. Il s'arrêta longtemps en Egypte, où il étudia sous les prêtres de Memphis : Amasis, alors roi d'Egypte, lui donna, dit-on, des marques publiques de son estime. Mais comme tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux, l'on ne peut en parler avec assurance. Thalès retourna à Milet, où il devint un docteur fameux. Des *sept Sages*, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appelée *secte ionique*. On lui attribue plusieurs sentences; les principales sont : « Il ne faut rien dire à personne dont il puisse » se servir pour nous nuire; et vivre avec ses amis » comme pouvant être nos ennemis. — Ce qu'il y » a de plus ancien c'est *Dieu*, car il est incréé; de » plus beau, le *monde*, parce qu'il est l'ouvrage de » Dieu; de plus grand, l'*espace*; de plus prompt. » l'*esprit*; de plus fort, la *nécessité*; de plus sage, » le *temps*; de plus constant, l'*espérance*; de meilleur, » la *vertu*, sans laquelle il n'y a rien de bon. — La » chose la plus difficile du monde est *de se connaître* » *soi-même*; la plus facile, *de conseiller autrui*; et la » plus douce, l'*accomplissement de ses désirs*. » Il avait établi, d'après Homère, que l'eau était le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avaient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuaient au Nil la production de tous les êtres. Van Helmon et Maillet ont ressuscité cette imagination, d'autant plus creuse et plus fausse que l'eau est une substance indestructible et incorruptible, qui ne se change en rien et reste toujours elle-même. (*Voy.* l'*Examen des époques de la nature*, n° 97). Thalès mourut l'an 548 avant J.-C. Il avait composé divers Traités qui ne nous sont pas parvenus. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il était occupé à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : « Hé! comment connaîtrez- » vous ce qui est dans le ciel, si vous ne voyez pas » ce qui est à vos pieds? » Paroles que Cicéron applique avec beaucoup de vérité à tous les philosophes qui s'épuisent en spéculations sur l'état du ciel, et ne connaissent pas la nature de ce qu'ils touchent des pieds et des mains,

THALLUS a écrit des *Histoires syriennes*, dont les anciens ont parlé avec éloge; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par les passages que saint Justin martyr, Tertullien, Minutius-Félix, Eusèbe, etc., en ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de J.-C. (*Voy.* PHLEGON.)

THAMAR, Chananéenne, épousa, vers l'an du monde 2330, Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux, Onan (*voy.* ce nom). Juda, craignant le même sort pour Sela, son troisième fils, différait toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux frères, quoiqu'il

l'eut promis. Ce refus chagrina Thamar : elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, et eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendait; mais ayant représenté à Juda les bracelets qu'elle en avait obtenu pour gage de son amour, ce patriarche, étonné et repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharès et Zara. Elle est nommée avec ses deux enfants dans la généalogie du Sauveur, ainsi que trois autres femmes qui n'étaient pas sans reproche; ce qui prouve, d'un côté, la sincérité des évangélistes, et de l'autre, les vues miséricordieuses et pleines d'instruction du Sauveur des hommes, qui, se réduisant à la condition des pécheurs pour le salut de tous, ne refusa pas d'en descendre. C'est l'observation de saint Jérome : *Notandum in genealogia Salvatoris nullam sanctarum assumi mulierum, sed eas quas Scriptura reprehendit : ut qui propter peccatores venerat, de peccatoribus nascens, omnium peccata deleret ; unde et in consequentibus Ruth Moabitis ponitur, et Bethsabee, uxor Uriæ.*

THAMAR, fille de David et de Maacha. Amnon, son frère, conçut une violente passion pour elle; et, désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, et Amnon profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant Jésus-Christ. Absalon fit tuer Amnon pendant un grand festin, pour venger l'affront fait à sa sœur. (*II Reg.* 13.)

THARACA, roi d'Ethiopie et d'Egypte, vint au secours d'Ezéchias et de la ville de Jérusalem, assiégée par Sennachérib, comme l'on voit au 4e liv. des Rois, chapitre 19. Ce secours néanmoins devint inutile par celui que le Seigneur apporta aux assiégés, d'une manière prompte et miraculeuse. C'est tout ce qu'on sait de Tharaca : ce que l'*Histoire* profane en raconte n'est qu'un tissu de fables. Strabon l'appelle *Théracon.*

THARÉ, fils de Nachor, et père d'Abraham, de Nachor et d'Aram, demeurait à Ur, en Chaldée; et il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Aran, ville de Mésopotamie; il mourut âgé de 205 ans. Les chronologistes qui ont trouvé de la difficulté à concilier l'année de la naissance d'Abraham (*Gen.* 11. 26) avec l'âge qu'il avait lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son pays (*Gen.* 12. 4), n'ont pas distingué les deux missions, clairement exprimées dans les Actes des Apôtres (7. 4); *voy.* le *Rationarium temporum* du P. Petau, *pars.* 2. *lib.* 2, *cap.* 2. Cependant quelques auteurs pensent qu'Abraham est né la 130e année de Tharé, et que, lorsque l'Ecriture sainte dit que Tharé engendra ses trois fils à 70 ans (*Gen.* 11. 26), elle marque précisément l'époque où il commença d'avoir des enfants, et qu'Abraham n'est nommé le premier qu'à raison de sa dignité de patriarche et de son importance dans l'histoire sainte; de même que Sem est nommé le premier des trois fils de Noé (*Gen.* 5. 31), quoiqu'il soit certain d'ailleurs que l'aîné est Japhet. L'Ecriture dit que Tharé adorait des dieux étrangers, lorsqu'il habitait dans la Chaldée (*Josué* 24, 2); mais, par les instances et l'exemple de son fils Abraham, il renonça à ses superstitions pour adorer le vrai Dieu. Il est apparent que la religion de Tharé était le sabéisme ou l'adoration des étoiles; culte très-répandu dans cette partie de l'Asie. Maimonide en parle fort amplement, et prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine, mais qu'il la combattit par des raisons aussi simples que péremptoires. Le livre de la Sagesse parle aussi de cette ancienne erreur, et regarde ses partisans comme plus excusables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes. (*Sap.* 13.) Les compilateurs de la nouvelle *Histoire universelle* altérant à leur ordinaire l'histoire sainte, ont confondu Tharé avec Laban, et ont atribué à celui-là les idoles de celui-ci. (*Voy.* le *journ. hist. et litt.*, 15 février 1781, pag. 260).

THARGELIE, fameuse Milésienne, contemporaine de Xerxès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à la fois et sophiste, elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amants et des admirateurs, unissant une philosophie factice à un libertinage réel, de beaux mots à des actions odieuses; elle termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain.

** THARIN (Claude-Marie-Paul), né à Besançon en 1787, montra dès sa jeunesse une piété sincère, et se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Après avoir fait une partie de ses études théologiques dans sa ville natale, il alla les terminer au séminaire de Saint-Sulpice, où il se distingua par la ferveur de sa dévotion et par ses talents. Les Sulpiciens se l'attachèrent, et pendant plusieurs années, avant et après sa prêtrise, il professa la théologie dans leurs maisons de Paris et d'Issy. Envoyé à Bayeux, peu de temps après la Restauration, en qualité de supérieur du séminaire diocésain, il s'y livra à un travail forcé qui altéra notablement sa santé. Pour la rétablir il revint à Besançon, où il fut nommé vicaire général, et où il demeura jusqu'en 1824, époque de son élévation au siége épiscopal de Strasbourg, où il succéda à Mgr. de Croï (*voy.* ce nom). Dans ce nouveau poste il signala son zèle pour la religion dans plusieurs *mandements* d'une dialectique et d'une éloquence très-remarquables. Appelé par le roi, en 1826, à la charge de précepteur du duc de Bordeaux, il donna sa démission de l'évêché de Strasbourg, dont l'administration lui parut incompatible avec ses nouveaux devoirs. Cette nomination fut attaquée vivement par les journaux de l'opposition, qui crièrent à l'invasion de l'ultramontanisme. Afin de leur imposer silence, Mgr. Tharin adhéra, en s'expliquant, à la déclaration par laquelle plus de cinquante archevêques et évêques crurent devoir témoigner publiquement de leur attachement aux quatre articles de 1682. Vers les derniers temps de la Restauration, quelques dissentiments étant survenus, dit-on, entre lui et le gouverneur du prince, il quitta la cour, partit pour Nice, et ne revint en France, en 1830, que pour être témoin de la chute du trône. Il vécut dès lors retiré des affaires, soit en Italie,

soit dans le midi de la France, et enfin à Paris dans l'intimité de Mgr. de Janson, evèque de Nancy (*voy.* ce nom), son ancien ami, et mourut le 14 juin 1843, dans des sentiments dignes d'un évèque. On a de lui, outre un ouvrage *sur l'éloquence de la Chaire*, *Nouvelles considérations philosophiques et critiques sur la société des Jésuites, sur les causes et les suites de sa destruction.* Versailles, 1818, in-8; *Du gouvernement représentatif*, Paris, 1834, deux. édit. 1835, in-8; *Méditations religieuses et politiques d'un exilé*, 1835, in-18; *Les gémissements et les espérances de la religion catholique en France, ou de l'état présent et de l'avenir de l'église de France*, 1838, in-8, ouvrage qui a eu du retentissement. Il a en outre traduit de l'Italien, *Les derniers Jours du condamné Félix Robal*, Lille, 1838, 2 vol. in-18.

THAULÈRE. (*Voy.* Taulère.)

** THÉAULON de LAMBERT (Marie-Emmanuel-Guillaume-Marguerite), auteur dramatique, né en 1787 à Aigues-Mortes, fit ses études au Lycée de Montpellier, et entra ensuite chez un avocat de Nimes, pour étudier le droit; mais son goût pour la littérature l'ayant emporté, il vint à Paris en 1808, avec des lettres de recommandation pour l'archi-chancelier Cambacérès, qui le fit nommer inspecteur des douanes. Théaulon n'accepta pas cette place, et débuta bientôt au théâtre. En 1810, il partit pour l'Allemagne, en qualité d'inspecteur des hôpitaux militaires, et remplit plus tard les mêmes fonctions en Italie. Dévoué au principe de la légitimité, il suivit Louis XVIII à Gand, et publia dans cette ville le 1er no du *nain Rose*. Rentré en France avec le roi, il fonda, en 1820, un journal: *la Foudre*, puis fit paraître peu de temps après *l'Apollon*. L'année suivante, ayant donné aux trois principaux théâtres de Paris et presque le même jour, trois pièces à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, le gouvernement récompensa son zèle par la croix de chevalier de la légion d'honneur. Théaulon mourut à Paris, le 17 novembre 1841, à 54 ans. Indépendamment de quelques opuscules en vers, il a composé seul ou avec d'autres auteurs plus de 250 pièces de divers genres, parmi lesquels nous citerons seulement: *l'Artiste ambitieux*, *l'Indiscret*, et son dernier ouvrage *l'Ingénue de Paris*.

THÈCLE (sainte), vierge, et selon la plus commune opinion, martyre, fut un des beaux ornements du siècle des apôtres. Nous n'avons point d'*Actes* authentiques de cette sainte, comme l'a prouvé le P. Stilting (*Acta sanctorum*, tom. 6, sept., p. 547). Saint Jérôme rapporte, d'après Tertullien, qu'un prêtre nommé *Jean* fut déposé pour avoir fabriqué de faux *Actes* de saint Paul et de sainte Thècle, et le pape Gélase condamna un livre qui portait ce nom. Basile de Séleucie a publié une vie de cette sainte dans le ve siècle; mais Tillemont prouve qu'il a puisé ses matériaux dans des sources peu sûres. Métaphraste a aussi donné une *Vie* de cette sainte; mais tout ce qu'il en rapporte est bien éloigné d'être authentique. Quoiqu'il en soit, les Pères des premiers siècles en ont fait une mention très honorable, et l'on ne doit pas refuser de croire en général les miracles qu'ils en rapportent. Les principales circonstances de la vie de cette sainte ont été recueillies des écrits des saints Pères, par Tillemont, tome 2, pag. 60. On connait les beaux vers de saint Grégoire de Nazianze, traduits ainsi en latin:

> Quis Theclam necis eripuit flammæque periclo?
> Quis validos ungues vinxit rabiemque ferarum?
> Virginitas. O res omni mirabilis ævo!
> Virginitas fulvos potuit sopire leones:
> Dente nec impuro generosos Virginis artus
> Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.

—Il ne faut pas la confondre avec sainte Thècle, qui souffrit le martyre avec Timothée et Agape, à Gaza en Palestine, l'an 304.

THEGANUS, chorévêque de Trèves (1) sous Louis le Débonnaire, écrivit l'*Histoire* de ce prince, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le corps des auteurs de l'*Histoire de France*. On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

THEGLATH-PHALASAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant Jésus-Christ. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, envoya tout l'or et tout l'argent qui se trouva dans le trésor du temple, à Theglath-Phalasar, pour l'engager à venir à son secours. Le monarque assyrien marcha aussitôt contre Razin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, et l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglath-Phalasar prit aussi la plupart des villes de Galilée, et emmena en captivité les tribus de Nephtali, de Gad, de Ruben, et la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, l'an 728 avant Jésus-Christ, après un règne de vingt ans. Salmanasar son fils lui succéda. (*IV. Reg.* 16.)

THÉIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théias se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançaient pour lui ôter la vie. Enfin comme il voulait changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline et le renversa mort. C'est ainsi que périt Théias à la fin de l'année 553.

THEIL (Franç.-Jean-Gabr. de la Porte du). *Voy.* Porte.

** THÉIS (Alexandre-Etienne-Guillaume, baron de), né en 1765 à Nantes, était frère de Constance de Théis, princesse de Salm (*voy.* ce nom). Maire de Laon en 1808, quatre ans après, il fut conseiller

(1) On a beaucoup disputé sur la signification de *chorévêque*, et la place que tenaient dans l'Eglise ceux qui étaient revêtus de ce titre. Il paraît certain que c'était ce que nous appelons aujourd'hui *évêque suffragant*; non pas suffragant ou dépendant d'un métropolitain, et ayant lui-même son diocèse propre, mais suffragant, lieutenant ou coopérateur d'un autre évêque, dont il remplissait les fonctions, surtout dans les campagnes et endroits éloignés de la ville épiscopale. Quelques-uns confondent les chorévêques avec les évêques régionnaires; mais il paraît que ceux-ci n'étaient attachés à aucun diocèse, ni dépendants d'aucun évêque principal; que c'étaient des missionnaires et ouvriers évangéliques, ayant le caractère épiscopal, et la juridiction selon l'exigence des lieux et des circonstances.

de préfecture de l'Aisne, puis secrétaire-général. Il perdit cette place en 1815, par suite d'une mesure générale; mais il la recouvra en 1820, et l'occupa pendant dix ans. Appelé en 1830 à la préfecture de la Corrèze, il passa peu temps après à celle de la Haute-Vienne, et mourut le 22 décembre 1842, à 77 ans. On a de lui: *Glossaire de botanique, ou étymologie de tous les noms de classes, genres et espèces en usage dans cette science*, Paris, 1810, in-8; *Mémoire d'un espagnol*, 1818, 2 vol. in-12, 2e édit., 1825, 3 vol. in-12; *Mémoires d'un Français*, 1825, 3 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont deux romans; *Voyage de Polyclète, ou lettres romaines*, Paris, 1821, 3 vol. in-8, 4e édit., 1828, 3 vol. in-12. C'est pour l'Italie, ce qu'est pour la Grèce l'ouvrage de l'abbé Barthélemy (*voy.* ce nom). Quoique bien écrit et plein de recherches, le *Voyage de Polyclète* est cependant, pour le style et l'érudition, inférieur au *Voyage d'Anacharsis*; mais il lui est supérieur par le côté politique et moral. *Politique des Nations*, 1828; 2e édit., 1829, 2 vol. in-8. Ce livre est à la fois agréable et instructif, quelques exemplaires de la 2e édition portent le titre d'*Histoire universelle de tous les peuples du monde*, etc., et la date de 1830; *Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles primaires*, Paris, 1834, in-12.

* THELWALL (John), littérateur et publiciste, né à Londres en 1766, étudia successivement la peinture et la médecine. Partisan des principes de la révolution française, et membre de plusieurs sociétés établies depuis longtemps à Londres, il devint un des orateurs les plus populaires. Poursuivi et accusé de haute trahison, il dut à l'éloquence d'Erskine, son défenseur, une sentence d'acquittement qui ne servit qu'à redoubler son audace. Les leçons sur les matières politiques ayant été prohibées, Thelwall, pour étudier la loi, fit des cours publics sur certains points de l'histoire romaine qui prêtaient des allusions favorables à ses vues; mais il fut obligé de quitter la capitale. Ne sachant comment gagner sa vie, il entreprit, dans le voisinage de Hay, au comté de Bresnock, quelques spéculations d'agriculture auxquelles son inexpérience le força de renoncer. De retour à Londres, il se mit à donner des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une aisance honorable. Cependant on le vit reparaître en 1818, dans quelques réunions, et il acheta à cette époque la propriété d'un journal, le *Champion*, qui ne put se maintenir. Renonçant dès lors à la politique, il concentra toutes ses vues sur des objets plus utiles; mettant à profit ses études anatomiques et son expérience oratoire, il étudia avec soin les causes des défauts d'articulation, ainsi que des vices de prononciation, et inventa, dit-on, des moyens, aussi simples qu'ingénieux, pour faire disparaître ces imperfections. Il mourut à Bath, en 1834, à 68 ans. Thelwall était un homme d'un talent réel, et plusieurs ouvrages de littérature et de politique en font foi. On cite comme ses productions les plus remarquables dans ces deux genres: *Orlando et Almeyda*, conte; *La fille adoptive*, roman en 4 vol.; *Poésies diverses*, 1790, 2 vol. in-8; *Essai de définition de la vitalité animale, où plusieurs opinions de Jean Hunter sont examinées et discutées*; *Le péripatéticien, ou Esquisses du cœur, de la nature et de la société*, 3 vol. in-8; *Le droit constitutionnel qu'ont les Anglais à des parlements annuels et au suffrage universel*, 1795; *Les droits de la nature*, 1796, in-8; *Réflexions calmes sur la lettre écrite par Burke à un noble lord*; *La démocratie justifiée*; *Réplique courtoise à l'orateur Burke*; *Le trident d'Albion*, 1805; *Monodie sur la mort de C.-J. Fox*; *Le vestibule de l'éloquence*; *Lettre à M. Cline sur les facultés imparfaites*; *Exemples de chythmes*; *Résultats de l'expérience sur les conformations défectueuses du fond de la bouche, etc.*

THÉMINES (Ponce de LAUZIÈRE, marquis de), chevalier des ordres du roi, maréchal de France, était fils de Jean de Thémines, seigneur de Lauzières, d'une famille noble et ancienne. Il servit avec distinction sous Henri III et sous Henri IV, auquel il fut toujours fort attaché, et se signala en 1592, au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France, en 1616, au siége de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux protestants et échoua devant Castres et le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, et mourut l'année d'après, à 74 ans. Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646.

* THÉMINES (Alexandre-Franç.-Amédée-Anne-Louis-Joseph de LAUZIÈRE de), évêque de Blois, né à Montpellier en 1742, était aumônier de Louis XVI qui l'éleva à la dignité épiscopale, à l'âge de trente-quatre ans. Après avoir refusé le serment, il émigra et se retira successivement en Savoie, en Espagne et en Angleterre. En 1802, il signa la protestation des évêques réfugiés contre le concordat, et refusa sa démission que le souverain pontife lui avait demandée par un bref. Un livre publié à Londres à cette époque sur le *gouvernement de fait* lui fut attribué non sans quelque raison. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est que toutes les tentatives des évêques orthodoxes pour le ramener à d'autres sentiments demeurèrent infructueuses. Il refusa également de rentrer en France en 1814, et mourut à Bruxelles le 3 novembre 1829. On a de Thémines: *Projet de lettre commune de l'Eglise gallicane aux fidèles dispersés*. Après un avertissement de quatre pages on trouve cette lettre sous le titre suivant: *Lettre apostolique des évêques de l'Eglise gallicane*. L'évêque de Blois ayant demandé aux autres évêques de France qui étaient alors à Londres la permission de publier sous leur nom cette lettre apostolique, ils ne voulurent pas y consentir. Alors l'évêque la fit imprimer sous ce double titre, dont l'un est contraire à l'autre: *Projet de lettre commune*, etc.; *Lettre apostolique*, etc. Le livre en faveur du *gouvernement de fait*, dont il a été question plus haut, consiste en cinq lettres adressées à Bonaparte, à Talleyrand, au pape, au président du concile de 1811, enfin au clergé et aux fidèles de Blois. Dans la lettre à Bonaparte, l'abbé de Thémines proteste contre le concordat de 1801, et revendique ses droits d'administrateur de la métropole de Blois.

THÉMIS, fille du Ciel et de la Terre, et mère



d'Astrée. (*Voy.* ce nom.) C'est tantôt la mère, tantôt la fille, que les mythologistes regardent comme la déesse de la Justice.

THEMISTIUS, fameux philosophe, était originaire de Paphlagonie. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *beau parleur*. Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur de cette ville, et quatre ans après, il lui érigea une statue. Themistius se rendit à Rome en 376; mais comme cette ville n'était plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fît. Théodose le Grand le fit préfet de Constantinople, l'an 384. Il était païen, mais sans fanatisme, et fut lié avec saint Grégoire de Nazianze. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des Notes sur la *Philosophie de Platon et d'Aristote*, et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avait fait sur Aristote parut à Venise, 1570 et 1587, in-fol.; et Stobée cite un passage de son livre sur l'*immortalité de l'âme*. Il nous reste encore de lui 33 *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il ose remontrer, dans un de ses Discours à l'empereur Valens, prince qui, étant arien, persécutait les orthodoxes, qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité des sentiments parmi les chrétiens, puisqu'elle n'était rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnaient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les païens. Il y a un raisonnement plus simple : c'était de se tenir, suivant l'expression d'un autre païen (Ammien-Marcellin), à la doctrine de la *grande Eglise*. Dans ses autres Discours, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son temps, que les autres déclamateurs; il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*, l'une par le P. Petau, et l'autre par le P. Hardouin : celle-ci parut en grec et en latin au Louvre, en 1684, in-fol. Le célèbre abbé Mai, conservateur de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, a publié, en 1816, une édition *de Themistii Plauti et Isæi opera*, un seul volume. Dans la même année il donna au public un *Discours* inédit du même auteur.

THÉMISTOCLE, célèbre général athénien, né dans le bourg de Phréas, l'an 535 avant Jésus-Christ, eut pour père Néocle, citoyen obscur; sa mère était étrangère. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Il parvint à faire oublier cette tache par des talents précoces et son application à l'étude. Ces qualités lui obtinrent des emplois importants dans sa république, et il fut nommé général, lorsque Xerxès marcha contre Athènes. On arrêta que les Lacédémoniens iraient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur; et que les Athéniens conduiraient la flotte au détroit d'Artémise, au-dessus de l'Eubée. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xerxès avait franchi le passage des Thermopyles, et se répandait dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle se réconcilia avec Aristide, qui fut rappelé avec tous les exilés, et s'étant mis à la tête de l'armée navale, il gagna la bataille de Salamine, qui coûta aux Grecs 40 vaisseaux, et les Perses en perdirent 200. Mais soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnaient ses victoires, il fut banni par la loi de l'ostracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées; entre autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, et qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie ni déplaire à Artaxerxès, s'empoisonna, dit-on, l'an 470 avant Jésus-Christ, à 65 ans; Thucydide le fait mourir d'une maladie naturelle. Thémistocle était courageux et entreprenant, et en même temps vain, colère et envieux. Cornélius-Népos convient que c'était un homme vicieux; mais il ajoute que ses vertus ont compensé ses vices : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Manière de parler si usitée, mais qui n'en est pas moins fausse et absurde, contraire à la nature et à la pureté de la vertu, qui ne peut exister, comme l'observe Horace, que lorsque le vice a cessé d'être, ou lorsqu'on le combat avec courage (1). Le repos semblait l'inquiéter, et l'ambition qui l'agitait donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. Il parut des *Lettres* en latin, à Francfort, en 1629, et à Leipsig, en 1710, sous le nom de Thémistocle; mais il est certain qu'elles ne sont pas du général athénien.

THÉOCRITE, de Syracuse ou de l'île de Cos, florissait sous Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant J.-C. On dit que ce poète eut l'imprudence d'écrire des satires contre Hiéron, tyran de Syracuse, et qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui ont servi de modèle à Virgile dans ses *Eglogues*. Il a employé le dialecte dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce

(1) Virtus est vitium fugere, et sapientis prima
Stultitiâ caruisse.

—On dit souvent que tel homme *a de grands vices et de grandes vertus*; mais dans le fait cela n'est pas exact. Les vertus se tiennent, et ne vont pas les unes sans les autres, et par conséquent ne vont pas avec les vices. Quiconque possède une vertu par principe et d'une manière réfléchie, possède toutes les autres, et au moins dans le désir, dans les efforts et la recherche des moyens de les acquérir. Il peut tomber dans des fautes : mais il les reconnaît, et s'étudie à ne pas les répéter. L'homme vicieux peut faire des actions vertueuses quant à leur objet, mais non pas quant à la source et aux principes dont elles dérivent; il les fait ces actions, par intérêt, par goût, par quelque disposition organique, ou par l'expulsion des circonstances, mais non par amour vrai, pur, constant et raisonné de la vertu. Enfin, puisque la vertu est l'effet de la force, elle ne peut exister avec les dispositions du vice, qui est la lâcheté. *Il n'y a pas de vertu sans force*, dit le philosophe de Genève, *et le chemin du vice est la lâcheté*. Longtemps avant lui un autre philosophe avait dit :

Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via. Hor.

poète passent, avec raison, pour une des plus belles images de la nature : l'honneur que Virgile lui a fait de l'imiter, est un grand préjugé en sa faveur; Virgile, qui vivait dans un siècle plus délicat et plus poli, l'a surpassé; mais il reste au poète grec l'honneur de l'avoir devancé dans cette carrière, et de lui en avoir frayé le chemin. Fontenelle a jugé trop sévèrement les *Eglogues* de Théocrite, et il ne faut pas en être surpris, puisqu'il n'épargne pas celles de Virgile. Les *Idylles* de Théocrite sont au nombre de trente. Longepierre en a traduit quinze en français (*voy.* son article). La première, parmi les nombreuses éditions de ce *poète* de Syracuse, est de Venise, Alde, 1495, in-fol. On distingue celles d'Oxford, 1699, in-8, et 1770, 2 vol. in-4, en grec et en latin; de Londres, 1729, in-8, avec des *Notes;* de Glascow, 1746, pet. in-4 en grec; de Parme, Bodoni, 1792, in-8, tirée à 200 exemplaires; de Leipsig, 1810, in-fol.; et de Paris, 1800, 2 vol. in-8; elle a été trad. en franç. par Chabanon, 1775, in-8; Gail, 1792, in-8 et in-12, et Geoffroy, 1800, in-8, et en vers par Servan de Sugny (*voy.* ce nom), et Firmin Didot. On a aussi de Théocrite 23 *Epigrammes* ou *Inscriptions*, et 3 fragments dont l'un semble être la suite de sa 29e idylle.

THÉODAS et THEUDAS : ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Styrie sous l'empereur Auguste; et l'autre par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude. Il est parlé du premier au chapitre 5e des Actes des Apôtres.

THÉODAT, roi des Goths en Italie, était fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte ayant perdu son fils Athalaric, mit sur le trône son neveu Théodat, en 534, et l'épousa peu de temps après. Théodat fut ingrat : il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère, et, après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. Théodat obligea le pape Agapet à se rendre à Constantinople pour calmer l'empereur; mais Vitigès, son ami et son général, se révolta contre lui, fut proclamé roi, et le fit mourir en 536. C'est ainsi que la Providence se servit d'un ingrat pour en punir un autre.

THÉODEBERT Ier, roi de Metz, succéda à son père Thierry l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert, en 537, contre Clotaire son oncle; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut, en 538, Vitigès, roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. L'année suivante, Justinien regagna Théodebert en lui faisant les mêmes avantages que Vitigès, et ce traité fut pour les Francs un nouveau titre de propriété dans les Gaules. *Depuis ce temps*, dit Procope, *les Français furent absolument maîtres de Marseille, colonie des Phocéens, et en possession de cette mer;* ce qui prouve qu'il y avait déjà alors une marine. Théodebert mourut en 548, lorsqu'ayant levé une puissante armée, il allait attaquer, jusque dans Constantinople, Justinien, avec lequel il s'était brouillé. Le premier exploit connu depuis l'établissement des rois de France en-deçà du Rhin, est l'expédition de ce prince contre Cochiliac, roi des Danois, qui perdit son armée de terre, tandis que sa flotte, qui arriva en même temps, fut mise en déroute par la flotte française. La valeur de Théodebert, sa libéralité, sa prudence et sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. On voit une monnaie d'or de ce prince, où son image est gravée d'un côté, avec le titre de *Dominus noster,* qui n'appartenait qu'aux empereurs; de l'autre on y voit une Victoire avec les armes de l'empire. Il fit battre cette monnaie pour rabaisser l'orgueil de Justinien, qui avait pris le titre de vainqueur des Français. Sa mort arriva à la chasse, par la chute d'une grosse branche d'arbre qu'un buffle lui fit tomber sur la tête, et qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père Childebert, dont il partagea les états avec son frère Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaut, son aïeule; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avait joint ses forces à celles de son frère, défit successivement Clotaire et les Gascons. Brunehaut, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul et de Tolbiac, et le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit couper les cheveux et le fit mourir peu après, l'an 612.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autharis ou Autharite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume, et mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant; mais elle lui procura encore un plus grand bien, et à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme pour les faire catholiques. Quelque temps après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois-Chapitres, engagèrent cette reine dans leur schisme. Saint Grégoire-le-Grand ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, et craignant que celle qui avait tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion ne les portât à la division par son exemple, ménagea adroitement l'esprit de cette princesse pour éluder un coup si fâcheux, et il fit en sorte qu'elle reprit sa première union avec l'Eglise. Saint Grégoire lui adressa ses Dialogues. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'en 626, avec son fils Adawalde. Arioade les en chassa.

THÉODEMIR, roi arien des Suèves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Remismond, ou à Théodomont, en 558. Il abjura l'arianisme après avoir vu que son fils Artamire ou Miron avait recouvré la

santé, par l'intercession de saint Martin. Ce prince protégea les catholiques, et fit tenir un concile à Lugo en 562, et un à Brachara ou Brague l'an 563, pour confirmer la foi catholique, et mourut vers l'an 570, après un règne de 12 ans. (*Voy.* saint MARTIN de Dume.)

* THÉODON (Jean-Baptiste), sculpteur français, étudia d'abord à Paris, et alla se perfectionner à Rome, d'où Louis XIV le rappela pour l'employer à l'embellissement de Versailles. C'est de lui que sont *l'Atlas métamorphosé en rocher*, et la *Phaéluse changée en peuplier*, statues colossales que l'on voyait à Richelieu, d'où elles ont été transportées à Paris. Son groupe de *Lucrèce et Collatin* fut terminé par Le Pautre (*voy.* ce nom). Théodon mourut à Paris en 1713.

THÉODORA, femme de l'empereur Justinien Ier, était fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère immola sa vertu pour de l'argent, et la jeune Théodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps; mais il s'en dégoûta bientôt, et la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendait à un sénateur de se marier avec une femme débauchée, et l'épousa. Cette femme, attachée au parti des eutychiens, fut le fléau du genre humain, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle demeura stérile, selon la prédiction de saint Sabas, et mourut vers l'an 565. (*Voy.* VIGILE, pape.)

THÉODORA, née à Ebissa en 810, en Paphlagonie, d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Théodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété et ses vertus. Devenue veuve, en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, et gouverna pendant 13 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images, et mit fin par là à l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'Isaurien avait introduite 120 ans auparavant, et qui n'avait cessé depuis de déchirer le sein de l'Eglise. Elle renouvela ensuite le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, en 844, et lui rendit sa sœur qui, devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration, elle fit observer les lois et respecter son autorité; mais comme elle gênait les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans un monastère, où elle acheva saintement ses jours vers 867. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes considérables qu'elle avait économisées sans vexer ses sujets.

THÉODORA, dame romaine, moins célèbre par sa beauté que par sa lubricité et par ses crimes, était si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupait le château Saint-Ange, et avait sur l'élection des Papes une influence funeste (*Voy.* MAROSIA). Scandale affligeant, mais passager, qui ne déroge point à l'honneur de la chaire pontificale, et n'offre qu'un léger nuage dans une longue succession de lumières et de vertus. (*Voy.* ALEXANDRE VI, JEAN XII, VIGILE.)

THÉODORA, troisième fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frère Romain Argyre, qu'elle avait voulu faire descendre du trône, pour y placer Prusien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de Michel Calafate, en 1042. Alors on la proclama impératrice avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince, en 1054, Théodora gouverna avec gloire; elle se fit craindre des ennemis de l'empire, qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts et diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après qu'elle eut régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THÉODORE, évêque de Mopsueste, né vers l'an 350, à Antioche, embrassa la vie monastique, mais il rentra dans le monde pour se marier. Saint Chrysostome, qui l'aimait tendrement, lui adressa deux *Exhortations* pour le ramener à son devoir, et il eut la consolation d'y réussir. (Ces *exhortations* se trouvent dans le premier volume de ses *Œuvres*, édition des bénédictins.) Théodore, élevé sur le siége de Mopsueste, ville de Cilicie, en 392, ne tarda pas à donner dans l'erreur. Il mourut l'an 428. On peut le regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en Jésus-Christ. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avait dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les sociniens; « qu'il faut déférer tout au tribunal de » la raison, et n'admettre que ce qu'elle approuve. » Principe qui détruit par la base l'édifice de la foi, et a produit toutes les sectes qui ont désolé l'Eglise. Théodore avait écrit contre saint Jérôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Eclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siége, se réfugia chez lui, et augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha longtemps sa doctrine, mais lorsque le nestorianisme éclata, elle était déjà répandue dans bien des esprits. Les nestoriens se servirent, en 531, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de ces hérétiques pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5e concile général, tenu en 553, la personne et les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés; mais on jugea plus favorablement d'Ibas et de Théodoret, dont les personnes furent épargnées, quoique quelques-uns de leurs écrits ne paraissent pas exempts des erreurs que Théodore avait défendues. (*Voy.* IBAS, VIGILE et PELAGE, papes.) Ses principaux ouvrages sont: un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la *Chaîne* du P. Corder (*voy.* LOUIS,

duc d'Orléans); un *Commentaire*, en manuscrit, sur les 12 *Petits Prophètes*. Ce commentaire prouve que l'auteur était un déiste. Plusieurs fragments dans la *Bibliothèque* de Photius. On trouve sa confession de foi dans les Dissertations du P. Garnier sur Marius Mercator.

THÉODORE, *le Lecteur*, ainsi appelé parce qu'il était lecteur de la grande église de Constantinople, avait composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la vingtième année du règne de Constantin le Grand jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage était divisé en 2 livres. Il l'avait tiré des Histoires de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il est en manuscrit dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. Théodore avait encore composé une autre *Histoire ecclésiastique*, depuis la fin du règne de Théodose le Jeune, jusqu'au commencement de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore dans Suidas, Théophane et Jean Damascène (*voy.* COUSIN).

THÉODORE, élevé sur le siége de Pharan vers 626, fut le premier auteur du monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, l'an 649, et cette sentence fut confirmée par le 6e concile général, l'an 680.

THÉODORE de CANTORBÉRY (saint), moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 668, fut envoyé par le pape Vitalien, en Angleterre, pour remplir le siége épiscopal de l'église de Cantorbéry. Il fut le premier archevêque de cette église qui exerça la primatie sur toute l'église britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, et dans les conciles d'Angleterre par Wilkins, les lettres du pape Vitalien, qui lui confèrent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitenciel* et de ses autres ouvrages a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris, 1677, 2 vol. in-8, avec de savantes notes. Dom Luc d'Achéry a publié (t. 9, Spicilége) 120 articles de ce Pénitentiel. On le trouve aussi dans le tom. 6e des Conciles du P. Labbe. L'édition qu'en a donnée Jacques Petit renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés d'autres Pénitentiels d'Occident, et dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Décrétales des Grecs modernes, qui doivent avoir peu de poids, et qui sont contradictoires aux canons des conciles qu'il a tenus en Angleterre. Théodore mourut en 690, à 88 ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

THÉODORE-STUDITE (saint) fut ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de Stude, fondé par Studius, consul romain, dans un des faubourgs de Constantinople. Il vit le jour en 759, et embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avait répudié l'impératrice Marie pour épouser Théodore, et le refus qu'il fit sous Léon l'Arménien, Michel le Bègue et les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à Léon l'Arménien, qui le pressait d'embrasser ses erreurs : « Vous êtes chargé de l'état et de l'armée, » prenez-en soin, et laissez les affaires de l'Eglise » aux pasteurs et aux théologiens. » C'était malheureusement la manie des empereurs grecs du moyen âge, de se mêler toujours des affaires de l'Eglise pour les brouiller, et en faire le jouet de leur caprice : exemple trop imité par quelques princes du XVIIIe siècle. « Rien de plus funeste à » un état, et rien en même temps de plus absurde, » dit le comte d'Albon, que d'enlever les droits à » tous pour en composer les droits d'un seul. » A la mort de Léon, Théodore obtint sa liberté après 9 ans d'exil. Cet abbé plein de zèle finit sa carrière le 11 novembre 826, à 67 ans, dans l'île de Chalcide, petite île de la Propontide, vis-à-vis de Constantinople. Il nous reste de lui : deux *Testaments*; le second a été traduit par le P. Sirmond et se trouve parmi ses *Œuvres*, les *Stéliteutiques*, contre les iconoclastes; deux livres de *Lettres*; 122 *Epigrammes* en vers iambes; un *Discours sur l'adoration de la croix*, publié par Gretser; les grandes et petites *Catéchèses*; ce sont des instructions qu'il faisait à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images, mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livinéius a publié une version de la plus grande partie des ouvrages de saint Théodore, Anvers, 1602; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce saint; son style est clair, concis et élégant. Ceux qui désirent connaître la discipline et les mœurs de l'église grecque dans les VIIIe et IXe siècles liront ces ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de saint Théodore, par un anonyme, a été publiée avec une partie de ses *Œuvres*, Paris, 1698; Venise, 1728; mais l'éditeur l'attribue mal à propos à Michel, moine.

THÉODORE Ier, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étaient monothélites, et mourut saintement le 13 mai 649. Sa douceur, sa charité et ses vertus laissèrent des regrets très-vifs. C'est le premier pape qu'on ait appelé *souverain pontife*, et le dernier que les évêques aient appelé *frère*. L'éclat du premier siége et l'impression de l'autorité pontificale devenant plus nécessaires à mesure qu'on s'éloignait des premiers siècles de l'Eglise, où le dogme et la discipline, plus près de leur source, se maintenaient, pour ainsi dire, par eux-mêmes; d'un autre côté, l'Europe commençant à se partager en divers états, demandait un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Du reste, le nom n'ajouta rien à son autorité réelle, qu'avant lui les papes avaient exercée avec la même étendue et la même vigueur. (*Voy.* INNOCENT, GRÉGOIRE, LÉON, etc.)

THÉODORE II, pape après Romain, en 898, mourut 20 jours après son élection. Il fit reporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, qui avait été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

THOODORE. *Voy.* BALSAMON, BUY, GAZA, LASCARIS.

THÉODORE, roi de Corse. (*Voy.* Neuhoff.)

THÉODORET (saint), prêtre d'Antioche, se signala par son zèle et son courage, confondit les blasphèmes du comte Julien, et fut cruellement mis à mort par ordre de ce tyran, oncle de Julien l'Apostat, l'an 362.

THÉODORET, né à Antioche vers 387, fut élevé dans la connaissance des langues. Il se retira, étant encore fort jeune, dans un monastère voisin d'Apamée, où il fut formé à la vertu, élevé au sacerdoce, puis, malgré lui, à l'évêché de Cyr dans la Palestine, vers l'an 423. Il fit paraître dans sa maison, à sa table, dans ses habits et dans ses meubles, beaucoup de modestie; mais il était magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs, sans perdre de vue le soulagement des pauvres et la splendeur des églises. Il travailla avec tant de zèle et de succès dans son diocèse, composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étaient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zèle ne se borna point à son église; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pècheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps, par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les douze anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat et en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avait eu de la favoriser était bien excusable : séduit par l'extérieur mortifié des nestoriens, il s'aveuglait sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Ephèse et saint Cyrille enseignaient l'unité de nature en J.-C.; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les eutychiens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse. Sa vertu triompha en 451, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumières et sa sagesse brillèrent également. Il fut rétabli sur son siége, et termina saintement sa carrière quelques années après; il la finit comme il l'avait commencée, dans la paix et dans la communion de l'Eglise, vers l'an 458. Ses écrits en très-grand nombre sont : une *Histoire ecclésiastique*, qui renferme des choses importantes, et qu'on ne trouve pas ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où Eusèbe a fini la sienne, c'est-à-dire, à l'an 324 de J.-C., et finit à l'an 429. Les savants y remarquent des fautes de chronologie. Un *Commentaire*, par demandes et par réponses, sur les huit premiers livres de la Bible; un *Commentaire* sur tous les psaumes; l'*Explication du Cantique des cantiques*; des *Commentaires* sur Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur les 12 petits prophètes et sur les Epîtres de saint Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du tabernacle, ramassaient les poils, les laines et les liens que les autres avaient donnés, les filaient et les unissaient ensemble. Cinq livres des *Fables des hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies. Il s'élève fortement, dans le 4e livre, contre Nestorius dont il avait pris le parti avec chaleur; *Dix Sermons sur la Providence*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette matière; *Douze Discours sur la guérison des fausses opinions des païens*. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des païens, sur l'impiété de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils décréditaient leur doctrine. *Histoire religieuse* ou *Philothée*. C'est la vie de 30 solitaires qui vivaient de son temps; 147 *Lettres* recueillies dans l'édition du P. Sirmond; *Eranistes* ou Polymorphe. Ce sont trois dialogues contre les eutychiens. Des fragments du *Pentalogue*, dans lequel il ne garda pas les règles de la modération envers saint Cyrille. On trouve dans ses écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style, de la suite et de la force dans les raisonnements. Le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle du P. Sirmond, en grec et en latin, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels le P. Garnier jésuite en a ajouté, en 1684, un 5e qui contient divers autres traités aussi de Théodoret; mais le P. Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tom. 15, p. 253, le P. Alexandre, le P. Graveson, etc. Le 5e concile général, en condamnant ses ouvrages contre saint Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes saint Léon et saint Grégoire. (*Voy.* Ibas *et* Vigile.)

THÉODORIC Ier, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aétius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du désir de venger son père, aurait détruit l'armée des Huns, si Aétius ne l'en eût empêché. (*Voy.* Attila.)

THÉODORIC Ier, roi des Ostrogoths en Italie, fils naturel de Théodomir, 2me roi de cette nation, fut donné en otage, l'an 461, par Walamir, frère et prédécesseur de Théodomir, à l'empereur Léon Ier. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilique. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, et avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase, et avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore, un Boèce, un Ennode, etc. Et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les

autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, sa fille, reçut une très-bonne éducation. Quoique ce prince fût arien, il protégea les catholiques. Il ne voulait pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, et fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avait embrassé l'arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : « Si tu n'as » pas gardé la foi à Dieu, comment pourras-tu me » la garder, à moi qui ne suis qu'un homme? » Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent et Symmaque se disputèrent le trône pontifical : on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravenne. Il ajouta 150 lois nouvelles aux anciennes. Il régla l'asile des lieux saints, et la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut, pendant 33 ans, le père des Italiens et des Goths; bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisait avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvait garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea et cultiva les lettres. Les états qu'il s'était formés étaient très-vastes. Sa domination s'étendait sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités, le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque sénateur, et Boëce, gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Le saint pape Jean fut jeté dans un cachot à Ravenne, où il mourut. Théodoric, devenu tyran dans toute la rigueur du terme, ne survécut pas longtemps à ces cruautés. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque qui le menaçait; et, se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, et rendit l'âme le 31 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. Bélisaire, ayant chassé les Goths d'Italie, fit abattre toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui était à Ravenne; il y subsiste encore aujourd'hui, et fait, par sa beauté, l'admiration des voyageurs. M. le marquis du Roure a publié l'*Histoire de Théodoric*, Paris, 1846, 2 vol. in-8.

THÉODORIC. *Voy.* THIERRI, roi de Bourgogne et d'Austrasie.

THÉODOSE-LE-GRAND (Flavius-Théodosius-Magnus), empereur, était né en 346, à Cauca, ville de la Galice, en Espagne. Son père était le fameux comte Théodose, qui avait fait de si grands exploits sous Valentinien Ier, et qui fut décapité à Carthage en 373, par ordre de Valens, prince crédule et barbare, auquel un magicien avait dit que le nom de son successeur commençait par *Théod*. Ce grand homme avait illustré le nom de *Théodose*. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père; mais Gratien, connaissant son mérite, l'appela à la cour et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace et toutes les provinces que Valentinien avait possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, et, ayant formé un corps de troupes, tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfants, avec 4,000 chariots qui servaient pour les conduire. Les barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths, qui ravageaient les provinces voisines, lui envoyèrent faire des propositions de paix, et acceptèrent toutes les conditions qu'on leur imposa. L'année d'après (380), Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le christianisme, il proscrivit l'arianisme, et voulut qu'on adorât, dans tout son empire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendait aux juges de connaître d'aucune action criminelle durant les quarante jours du carême, ce temps étant consacré chez les chrétiens à des sentiments et des œuvres peu assortis à la sévérité des lois pénales et à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnait des peines contre les femmes qui contractaient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui était de dix mois, non-seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour reprimer les crimes que produit souvent le désir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit était susceptible de grâce. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts!* Il couronna tous ces règlements salutaires par des édits sévères contre les délateurs convaincus de mensonge. « Quand » on compare, dit un jurisconsulte, les lois de Solon, de Lycurgue, de tous les législateurs si vantés » de la Grèce avec celles de Théodose, on croit entendre des enfants bégayer quelques sottises, en » attendant qu'un homme fait vienne leur apprendre » à parler et à dire des choses raisonnables. » Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce temps-là auprès de Théodose, qui le traita en roi, et lui fit après sa mort des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marche contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait et les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura longtemps. L'an 385 fut remarquable par une conjuration formée contre Théodose. Il défendit de citer en

justice ceux qui, sans en être complices, en avaient été instruits et ne l'avaient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, et leur envoya leur grâce lorsqu'on les conduisait au supplice. Il furent redevables de la vie à sainte Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, avait fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mît ce cocher en liberté, et, sur le refus du gouverneur, on prit les armes et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Bothéric vint en personne pour apaiser ce tumulte, mais il fut lui-même massacré. Théodose, persuadé qu'un peuple qui se révoltait en faveur d'un crime infâme et contre nature était foncièrement corrompu, fit passer sept mille habitants au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de saint Ambroise comment cet illustre prélat lui fit expier cette faute, et avec quelle docilité Théodose se soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa : exemple bien propre à confondre les princes qui, n'ayant ni sa puissance ni ses précieuses qualités, s'élèvent avec la morgue du pouvoir armé contre les leçons saintes des pasteurs. Cependant Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur, pressait le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie, et, l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui voulait lui pardonner; mais les soldats, le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfants. L'année suivante (389), il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolâtrie. De retour à Constantinople, il défit une troupe de barbares qui pillaient la Macédoine et la Thrace. Arbogaste, Gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avait enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettrait l'idolâtrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, et, après avoir été battu, défit l'usurpateur le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugène eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui même. On faisait de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, et y mourut le 17 janvier 395. Il était âgé de 49 ans, et en avait régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violents efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvements, mais la réflexion le ramenait à la douceur. On connait cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 393, au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque. « Si quelqu'un, dit-il, s'échappe jusqu'à » diffamer notre nom, notre gouvernement et notre » conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à » la peine ordinaire portée par les lois, ou que nos » officiers lui fassent souffrir aucun traitement ri» goureux. Car, si c'est par légèreté qu'il ait mal » parlé de nous, il faut le mépriser; si c'est par » une aveugle folie, il est digne de compassion; et » si c'est par malice, il faut lui pardonner. » Aurélius Victor, en le comparant à Trajan, l'idole et la merveille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts; qu'il était comme lui, grand et bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux et vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable et populaire, plein de bonté pour tout le monde, et accueillant particulièrement les savants, pourvu qu'ils ne fussent point satiriques; enfin, d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable, et d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuit le même auteur, spécialement l'amour du vin et des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des festins, par une loi formelle, les personnes immodestes ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telles que la vaine gloire et l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y était, que quand il s'y trouvait forcé; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, et tous ces génies audacieux, auxquels il se faisait gloire de ne pas ressembler. Tel Théodose avait été à l'égard de ses amis, dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. « Sa règle était d'en agir avec ses sujets comme il » avait autrefois souhaité d'être traité lui-même par » l'empereur. » Il n'avait rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appelait une heure perdue celle où il n'avait pu faire du bien, et ce n'était pas dans sa bouche le langage de l'ostentation et de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitants de Constantinople y attirèrent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son règne si l'on ne ferait point une seconde enceinte, quoique, dix ans auparavant, les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa deux fils : Arcadius et Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident. Nous avons son *Histoire* très-bien écrite par Fléchier, Paris, 1681 et 1749, in-8. *Voy.* aussi son *Panégyrique* par saint Paulin, et son *Oraison funèbre* par saint Ambroise. Le siècle des grands princes est presque toujours celui des grands hommes : on cite, sous le règne de Théodose, saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Epiphane; et parmi les écrivains profanes, on compte Ausone, Claudien, Pappus, Prudence, Symmaque, Rufus-Festus Avienus, The-

mistius, Végèce, Aurélius Victor, Macrobe, etc.

THÉODOSE II, *le Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à Arcadius son père, le 1er mai 408. Sainte Pulchérie, sa sœur, gouverna sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie. (*Voy.* EUDOXIE, Ælia.) Théodose, placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux événements de son règne. Les Perses armèrent contre lui en 421 : il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées, qui se cherchaient l'une l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siége de Nisibe, brûlèrent leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite en Afrique, contre Genseric, roi des Vandales, une armée qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler pour l'opposer aux Huns, qui ravageaient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa faiblesse allait jusqu'à signer ce qu'on lui présentait, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulchérie, sa sœur, l'avait corrigé de plusieurs défauts; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour, elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il » abandonnait l'impératrice sa femme pour être » esclave. » Il le signa sans le lire, et lorsque Pulchérie lui eut fait connaître ce que c'était, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avait d'abord favorisé les nestoriens et les eutychiens; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon, 1665, 6 tom. in-fol.; c'est un recueil des lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avaient faites. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien.

THÉODOSE III fut mis, malgré lui, sur le trône d'Orient, l'an 716. Il était receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople; mais, n'ayant ni assez de fermeté ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien, vers le mois de mars 717, et se retira dans un monastère d'Ephèse. Il y mourut saintement. Son caractère modéré et la noblesse de ses sentiments le rendaient un particulier estimable; et, quoiqu'il n'eût pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eût été à souhaiter qu'il eût régné plutôt que le fanatique et cruel Léon.

THÉODOTE, *le Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le P. Combefis nous a données sur un manuscrit dans la Bibliothèque des Pères. Ces églogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de Valentin. Théodote prétend y prouver les différents points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le P. Combefis, et se trouve aussi dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

THÉODOTE de Byzance, surnommé *le Corroyeur*, du nom de sa profession, fut, pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, arrêté avec beaucoup de chrétiens qui confessèrent J.-C., et remportèrent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu; les fidèles lui firent tous les reproches que méritait son crime; et, pour s'excuser, il voulut prouver que J.-C. n'était qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, et Théodote fut excommunié par le pape Victor. Il trouva cependant des disciples, qu'on nomma *théodotiens*. Ils prétendaient que la doctrine de leur maître avait été enseignée par les apôtres jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avait corrompu la doctrine de l'Eglise, en faisant un dogme de la divinité de J.-C. On voit, par cette vaine et absurde prétention, que toutes les hérésies se ressemblent; que les anciens sectaires, comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'Eglise universelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre THÉODOTE, changeur de profession, dont parle Tertullien. Ce Théodote disait aussi que J.-C. était un pur homme, inférieur à Melchisédech; parce qu'il est dit de lui; *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech;* que Melchisédech était une vertu céleste, supérieure à J.-C., parce qu'il n'avait ni père, ni mère, ni généalogie. Ses disciples furent nommés *Melchisédéciens*. *Voy.* MELCHISÉDECH.

THÉODOTION, natif d'Ephèse, troisième traducteur de l'*ancien Testament* en grec, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduirait l'ancien Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le règne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragments de cette version. Elle était plus hardie que celle des Septante et que celle d'Aquila, qui avaient été faites auparavant; et l'auteur s'était permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULPHE (saint) souffrit la mort à Césarée en Palestine en 309, sous Maximien Galère. — Il ne faut pas le confondre avec saint THÉODULPHE, abbé de Lobes, puis évêque, dont le corps repose dans la collégiale de Binch; — ni avec saint THÉODULPHE, abbé d'un monastère de Reims; — ni avec saint THÉODULPHE, prêtre, mort sous le règne de Clovis, et dont le corps repose dans l'église des dominicains à Trèves.

THÉODULPHE, originaire de la Gaule cisalpine, fut estimé de Charlemagne, à cause de son savoir et de son esprit. Ce prince lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 793, et le choisit pour signer son testament en 811. Louis le Débonnaire lui témoigna la même considération que son père avait pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Ber-

nard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est là qu'il composa l'hymne, *Gloria, laus et honor,* dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison dans le temps que l'empereur passait, ce prince fut si charmé de cette prière, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulphe en profita pour écrire différents ouvrages. On a de lui des poésies, un *Traité du baptême*, un autre du *St.-Esprit,* deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monuments de la discipline de son temps. Ce savant prélat mourut vers 821. Le P. Sirmond, jésuite, a publié une bonne édition de ses *Œuvres,* 1646, in-8.

THÉOGNIS, poète grec, natif de Mégare, en Sicile ou en Achaïe, florissait 544 ans avant J.-C. Nous n'avons de lui que des fragments, Leipsig, 1576, in-8; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Boissonnade a fait entrer ses *Sentences élégiaques* dans sa *Collection des poètes grecs* : beaucoup d'éditions de Théognis sont accompagnées de versions latines. Il a été trad. en franç. par Nic. Pavillon, Paris, 1578, in-8, et par Lévesque dans sa *Collection des moralistes anciens.*

THÉOGNOSTE D'ALEXANDRIE est cité avec éloge par saint Athanase et par Tite de Bostres; mais il paraît avoir été inconnu à Eusèbe et à saint Jérôme. L'on ne sait pas précisément en quel temps il vivait, quoiqu'il soit certain qu'il a écrit après Origène et avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotyposes* ou *Instructions* subsistait encore du temps de Photius.

THÉON, sophiste grec, est assez avantageusement connu par un *Traité de rhétorique*, écrit avec goût et avec élégance : il y a de fort bons préceptes. Les meilleures éditions de ce livre en grec et en latin, sont celles d'Upsal, 1670, et de Leyde, 1726, in-8.

THÉON D'ALEXANDRIE, philosophe et mathématicien du temps de Théodose le Grand, fut père de la fameuse Hypatie. Il composa divers ouvrages de mathématiques, Paris, 1644, in-4. Samuel Simson a relevé plusieurs de ses bévues dans ses Notes critiques et géométriques sur les Eléments d'Euclide.

THÉOPHANE (saint GEORGE), d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, et vécut en continence avec sa femme. Ils embrassèrent ensuite l'état monastique, et se firent un nom respectable par leurs vertus. Théophane s'étant trouvé, en 787, au 7e concile général, reçut des Pères de cette assemblée les honneurs les plus distingués. Il y parle avec autant de force que de dignité sur le culte des images. L'empereur Léon l'Arménien n'ayant pu l'engager dans ses erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, et l'exila dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre, en 1655, in-fol. en grec et en latin, avec les notes des PP. Goar et Combefis. On y trouve des choses utiles, mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule et trop peu critique. — Il y a eu deux autres THÉOPHANE, l'un appelé *Cerameus*, c'est-à-dire *le Potier,* évêque de Tauromine en Sicile, dans le XIe siècle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec et en latin à Paris, 1644; et l'autre évêque grec en Russie, mort en 1720, qui prêcha avec succès, et a laissé quelques *écrits.*

THÉOPHANE ou THÉOPHANON, fille d'un cabaretier, parvint, par ses intrigues et son adresse, à se faire donner la couronne impériale. Romain le Jeune, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince, en 963, Théophane fut déclarée régente de l'empire; et malgré ce titre, elle donna sa main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne, son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimiscès, en décembre 969. Le meurtrier, ayant été reconnu empereur, exila Théophane dans l'île de Protée, où il la laissa languir pendant le cours de son règne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappelée à Constantinople par ses fils Basile et Constantin, qui lui donnèrent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort.

THÉOPHILACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme et les erreurs des Grecs, comme il paraît par son Commentaire sur le chapitre 3e de saint Jean, où il blâme les Latins de ce qu'ils disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ses *ouvrages* ont été publiés en grec et en latin, Venise, 1754-63, 4 vol. in-fol., par les soins du P. Bernard de Rubeis, savant dominicain (*voy.* ce nom, VII, p. 359), et de Boniface Fientri. Les principaux sont : des *Commentaires* sur les Evangiles et sur les Actes des Apôtres, en grec, Rome, 1542, in-fol. 2e édition belle et rare, en grec et en latin, Paris, 1631, in-fol.; sur les Epîtres de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1636, in-fol. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits des écrits de saint Jean Chrysostome. Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliothèque des Pères; *Institutio regia*, au Louvre, 1651, in-4, réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, etc. Ce prélat mourut après l'an 1071 : quelques-uns l'ont fait vivre dans le IXe siècle; mais il paraît qu'ils l'ont confondu avec THÉOPHILACTE, que saint Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares, vers l'an 870, et qui travailla avec beaucoup d'ardeur à établir la foi de J.-C. dans son diocèse, où il y avait encore un grand nombre de païens.

THÉOPHILE est celui à qui saint Luc adresse les *Actes des Apôtres*, comme on le voit par les premières paroles de cet écrit, précieux à tous égards : *Primum quidem sermonem feci de omnibus, ô Theophile! quæ cœpit Jesus facere et docere.* Il parle au même dès le commencement de son Evangile : *Visum est et mihi, assecuto omnia à principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile.* Quelques auteurs ont cru que ce n'était point un nom propre, mais que saint Luc s'adresse à tout

homme de bien qui aime Dieu sincèrement; car *Théophile* signifie *qui aime Dieu*. Mais il y a bien de l'apparence que c'est un nom particulier, sans qu'on puisse rien dire de précis de celui qu'il désigne.

THÉOPHILE (saint), sixième évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siége, l'an 168 de J.-C. Il écrivit contre Marcion et contre Hermogène, et gouverna sagement son église jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui 3 *Livres* en grec, adressés à Autolycus, contre les calomniateurs de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouva, pour la première fois, le mot de *Trinité*, quoique la croyance de ce mystère soit aussi ancienne que l'Eglise. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les *Œuvres* de saint Justin, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie; et il s'appuie sur d'excellentes raisons et d'imposantes autorités. Les personnages les plus célèbres de l'antiquité y sont cités en faveur de la croyance des chrétiens. Fell en a donné une bonne édition, Oxford, 1684, in-4; il y a rassemblé les témoignages des saints Pères en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donnée Jean Christophe Wolf, Hambourg, 1724, in-8. Petau et Scultet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'arianisme; mais ils ont été solidement refutés par Bullus, *Defensio fidei Nicænæ*, par le P. Nourry et par dom Maran.

THÉOPHILE, célèbre patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux. Il pacifia les différends survenus entre Evagre et Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais un zèle inconsidéré contre les *origénistes* l'anima contre saint Jean Chrysostome, croyant que ce saint les favorisait. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer, et faisant attention à la longue pénitence de saint Arsène, il s'écria : « Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir toujours » eu cette heure devant les yeux! » Il nous reste de lui trois *Lettres pastorales*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la *Bibliothèque des Peres*.

THÉOPHILE PROTO-SPATHARIUS (c'est-à-dire chef des porte-lances), vivait, selon Fabricius, au commencement du VIIe siècle, et selon Haller, au XIIe. On a de lui : *De la structure du corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1555, in-8. On les trouve en grec et en latin, à la fin du douzième volume de la Bibliothèque grecque de Fabricius. Des *Commentaires* sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, et un *Traité des urines*, etc., publiés par François Morel, 1608, in-fol.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône le 3 octobre 829, après son père, Michel le Bègue, qui l'avait déjà associé à l'empire, et lui avait inspiré son horreur pour les saintes images : il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoraient; mais on vit bientôt que l'effusion du sang n'avait point intéressé le ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière le toucha si vivement, qu'il en mourut en 842. Quelques historiens, en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince : mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les catholiques l'accusèrent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejetait non-seulement le culte des images, mais encore la divinité de J. C., l'existence des démons, et la résurrection des corps; cependant il est certain que sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimait pas si ouvertement que sur le premier. Gennade dit qu'il reconnut ses erreurs et ses crimes, et en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort, il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catholique, qui portait au cou une image du Sauveur, se saisit de l'image, et l'appliqua sur ses lèvres. La vertueuse Theodora, son épouse, lui fit ensuite baiser une image de J.-C., et une de la sainte Vierge; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, et confirma son récit par serment, sur quoi les Pères déclarèrent qu'ils croyaient que Dieu avait fait miséricorde à Théophile. Michel, son fils, lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. (*Voy.* THÉOPHOBE *et* THÉODORA.)

THÉOPHILE, prêtre, vivait dans le XIe siècle, et a laissé une petite notice sur les arts, intitulée : *Diversarum artium schedula*, dont Lessing, Koch et d'autres modernes ont tiré de fausses conséquences. (*Voy.* BRUGES (Jean de), et le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1791, page 329.)

THÉOPHILE, dont le vrai nom est VIAUD, poète français, naquit en 1590, non à Cléra mais au village de Boussère-sainte-Radegonde, dans l'Agénois, d'un avocat, et, selon d'autres, d'un cabaretier. Sa conduite et ses écrits lui attirèrent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse satirique*, recueil sali par la lubricité la plus dégoûtante, et par l'impiété la plus effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lèse-majesté divine, et condamné à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement; il fut arrêté au Castelet, en Picardie, et amené à Paris. Son affaire fut examinée de nouveau, et sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner au bannissement. Il était lié avec une nombreuse société de faux beaux esprits, qui étaient imbus plus ou moins d'athéisme; car dès lors l'impiété s'était introduite en France (*voy.* SAINT-PAVIN), et, par ses progrès successifs, a finalement amené la fatale révolution. Ce poète mourut à Paris en 1626, à 36 ans. On a de lui un recueil de poésies, qui consistent en trois *Tragédies* très-médiocres, des *Elé-*



gies, *Odes*, *Sonnets*, etc. ; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, en vers et en prose ; ses *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1642, in-8, etc. Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités et de négligence ; mais on y remarque de la facilité et de l'imagination. Sa vanité allait jusqu'à l'extravagance ; et on aurait peine à croire qu'un homme pût arriver à cet excès de démence, si on ne savait de quel orgueil sont susceptibles les petits-maîtres doués d'une certaine dose d'athéisme. On en jugera par cette très-orgueilleuse épigramme qu'il fit au sujet de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui avait désiré le voir, mais qui avait sagement changé d'avis en apprenant que c'était un esprit faux et dangereux :

Si Jacques, le roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible :
C'est que ravi de mon écrit,
Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible.

THÉOPHOBE, général des armées de Théophile, empereur d'Orient, était né à Constantinople d'un ambassadeur persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Son courage et sa bonté lui gagnaient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses, qui étaient à la solde de l'empire, le proclamèrent deux fois empereur ; mais Théophobe refusa, dit-on, le diadème. Théophile craignant qu'il ne l'acceptât enfin, le fit mourir en 842. On ajoute qu'étant lui-même à la mort, il se fit apporter la tête du général ; mais s'il est vrai, ce que Gennade a écrit, que Théophile est mort en pénitent, cette anecdote est sans vraisemblance.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né l'an 371 de J.-C. à Erèsos, une des principales villes maritimes de l'île de Lesbos, était fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua particulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui était *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie *Celui qui parle bien ;* et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela *Théophraste*, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Aristote, obligé de sortir d'Athènes, où il craignait le sort de Socrate, abandonna son école, l'an 322 avant J.-C., à Théophraste, lui confia ses écrits à condition de les tenir secrets : et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Il mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature « de ce qu'elle avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue, tandis qu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte. » La longue vie des corneilles et des cerfs fût-elle aussi bien constatée que celle des chênes et des cèdres, cette plainte serait encore bien peu philosophique. Entre ses maximes, on distingue celle-ci : « L'on doit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à l'homme qui parle sans jugement.—La plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. » Il dit un jour à un particulier qui se taisait à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais si tu ne l'es pas, tu sais beaucoup en sachant te taire. » La plupart des écrits de Théophraste sont perdus ; ceux qui nous restent sont : une *Histoire des pierres*, dont Hill a donné une édition, Londres, 1746, in-fol., en grec et en anglais, avec de savantes notes ; un *Traité des plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1644, in-fol. Un traité du *Feu*, un des *Sueurs*, de la *Lassitude*, etc. Tous ces ouvrages, qui ont rapport à la médecine, ont été publiés à Leyde, 1613, in-fol. Ses *Caractères*, ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, et que la Bruyère a traduits en français. Isaac Casaubon a fait de savants *Commentaires* sur ce traité, Cambridge, 1712, in-8, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. On cite parmi les traductions du livre des *Caractères*, publiées à Paris, celle de P. C. Lévesque, 1782 ; celle de Belin de Ballu, 1790 ; celle du docteur Coray, de Smyrne, 1799.

THÉOPHYLACTE, écrivain grec, surnommé *Simocatta*, naquit vers l'an 570, et florissait sous les empereurs Maurice, Phocas et Héraclius. Il était un des plus savants de son siècle, et remplit des places honorables dans l'administration de l'empire. Il composa plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire de l'empereur Maurice* ; elle comprend depuis l'an 582 jusqu'en 602, et est un ouvrage très-estimé. On en a fait plusieurs éditions, et on l'inséra dans la *Byzantine*, Paris, 1647, in-fol. ; *De risu et vociferatione in festis sanctorum ;* un *Dialogue* en grec, sur différents problèmes physiques et leurs solutions : *Lettres*, au nombre de 85, dont 29 roulent sur des sujets moraux, 28 traitent des travaux de la campagne, et 28 des intrigues des courtisanes. Ces lettres ont été imprimées plusieurs fois, et se trouvent dans un *Recueil* de lettres imprimé à Genève en 1606, sous le nom de Cujas, quoique ce jurisconsulte n'y ait pris aucune part. D'après l'opinion la plus générale, Théophylacte mourut en 640.

THÉOPOMPE, orateur et historien de l'île de Chio, vivait vers l'an 358 avant J.-C, sous le règne de Philippe de Macédoine. Il eut Socrate pour maître, et remporta le prix qu'Artémise avait proposé pour celui qui ferait le plus bel éloge funèbre de Mausole son époux. Tous ses ouvrages se sont perdus. On regrette ses Histoires ; elles étaient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoiqu'il eût du penchant à la satire. Josèphe rapporte, d'après un discours de Démétrius de Phalère à Ptolémée-Philadelphe, que Théopompe ayant voulu insérer dans un de ses ouvrages historiques quelques endroits des Livres saints, eut l'esprit troublé pendant trente jours ; et que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui était arrivé que parce qu'il avait voulu faire un usage profane de ces vieux et respectables monuments, il apaisa la colère de Dieu, et fut guéri de sa maladie. (*Histoire des Juifs*, liv. 12, chap. 2).

THÉRAIZE (Michel), docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Etienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la messe publique solennelle*. On y trouve une explication littérale et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques, et l'on voit qu'elles servent autant à l'instruction des assistants, qu'à la décence et à la pompe du culte chrétien. (*Voy.* Vert.)

THÉRÈSE (sainte), née à Avila, dans la Vieille-Castille, en 1515, était la cadette de trois filles d'Alphonse-Sanchez de Cépède, et de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la *Vie des Saints*, qu'Alphonse faisait tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour Jésus-Christ. Elle s'échappe un jour, avec un de ses frères, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens, ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiraient souvent pour prier. Thérèse continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation, et l'amour d'elle-même et du plaisir aurait bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'augustines d'Avila. Elle aperçut le précipice auquel la grâce de Dieu venait de l'arracher, et, pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila même, et y prit l'habit le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent n'était point à l'abri de quelques irrégularités et de quelques dissipations trop mondaines : Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de contradictions, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila, en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassèrent la réforme. C'est l'origine des carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérèse, que cette sainte vierge laissa trente monastères réformés, quatorze d'hommes et seize de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, et les 20 autres dans la réforme, elle mourut à Albe, en retournant de Burgos, où elle venait de fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à 67 ans. Son institut fut porté, de son vivant, jusqu'au Mexique, dans les Indes-Occidentales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans et 6 mois depuis sa canonisation. Tendre et affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connait sa sentence favorite dans ses souffrances, qui étaient comme l'aliment de son amour pour Dieu : *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir!* Un orateur lui applique avec beaucoup de justesse ces paroles de l'Ecclésiastique : « Elle a passé comme une flamme et comme l'en» cens qui se consume dans le feu. » (*Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne.*) On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages écrits en espagnol, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentiments, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont : un volume de *Lettres*, publiées avec des notes de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma ; sa *Vie*, composée par elle-même ; sa *Manière de visiter les monastères des religieux ; Méditations après la communion ;* le *Chemin de la perfection ; Histoire de ses fondations ; Avis à ses religieuses ; Méditations sur le* Pater ; le *Château de l'âme* ; c'est un traité particulier sur l'oraison et sur les communications célestes de l'Esprit saint, qu'elle fit par ordre de Velasquez, depuis évêque d'Osma, enfin archevêque de Compostelle, alors son confesseur ; *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnauld d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en français, 1670, in-4. Cette traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. L'abbé Chanut en a publié une meilleure, 1691. Villefore a donné une *Vie* de sainte Thérèse, 2 vol. in-12, souvent réimprimée. La Monnoye a mis en vers français l'*Action de grâces* que faisait, dit-on, cette sainte après la communion, sous le titre de *Glose de sainte Thérèse*. Glose est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée parce qu'elle est comme une explication des vers appelés *texte*, qu'on mettait à la tête de la pièce. La traduction est bien faite, et l'original fait autant d'honneur à l'esprit qu'à la tendre piété de Thérèse; mais il n'y a guère d'apparence que cette grande sainte exprimât, après la communion, son amour envers Dieu d'une manière si recherchée, et surtout en rimes composées par elle-même. Dom la Taste a donné une édition d'une partie des *Lettres* de sainte Thérèse, avec une préface estimée, 1748, in-4. Chappe de Ligny, avocat, en publia en 1753 un autre volume in-4 ; la traduction publiée par la Taste est de mademoiselle de Meaupeou, appelée en religion la mère Thérèse de Saint-Joseph. Ces deux traducteurs ont fidèlement rendu ces *Lettres* en français. On a sa vie par Ribera. Les *Vies* les plus récentes de sainte Thérèse sont celle qu'on a publiée à Montpellier, sans nom d'auteur, 1827, in-12, et une autre, aussi anonyme, à Lille, 1827, in-18. Mgr. Lambruschini a fait paraître en 1827 des *Méditations sur les vertus de sainte Thérèse, précédées d'un abrégé de sa vie*. trad. de l'ital. par un catholique anglais, in-18. *Voy.* l'*Ami de la religion*, tom. 54, pag. 193. Enfin l'on a l'*Esprit de sainte Thérèse, recueilli de ses Œuvres et de ses Lettres*, par Emery, Lyon, 1775, Paris, 1820, in-8.

THERMES (Paule (1) de la Barthe, seigneur de),

(1) Et non *Paul*, comme l'écrivent plusieurs historiens. C'est

né en 1482 à Couserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carrière. Un duel l'obligea de sortir de France, en 1528. Une nouvelle disgrace l'en éloigna encore pour quelque temps. Au moment où il allait revenir en France, il fut pris par des corsaires, et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François Ier, Henri II et François II, et fut fait prisonnier à la bataille de Cérisoles, en 1544, au gain de laquelle il contribua beaucoup; on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces et du château de Ravel lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Deux ans après, il fit une descente en Ecosse, ce qui avança la conclusion de la paix. On l'envoya à Rome, en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pu réconcilier Jules III avec Farnèse, duc de Parme, que la France protégeait, il commanda les troupes françaises en Italie, jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France et qu'il prit Dunkerque; mais il fut entièrement défait à Gravelines, où il fut blessé et fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis, l'an 1559, il continua de servir l'état, et mourut à Paris, en 1562, à 80 ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'était un proverbe reçu, même chez ses ennemis, de dire : *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes!*

* THÉROIGNE-DE-MERICOURT, femme célèbre dans la révolution, par le scandale de ses opinions démagogiques et de sa conduite licencieuse, naquit dans le pays de Luxembourg, vers 1760. Elle vint jeune à Paris, et, au commencement de la révolution, se lia avec plusieurs chefs populaires, qui tirèrent parti de son audace et de son éloquence naturelle. Théroigne se trouva dans la plupart des émeutes, contribua beaucoup à corrompre le régiment de Flandre, en répandant de l'argent et en conduisant dans les rangs d'autres femmes sans pudeur, dont elle avait la direction. En 1790, elle fut envoyée avec Bouvet-Carère dans le pays de Liége, afin d'y soulever le peuple; mais, arrêtée en janvier 1791 par les Autrichiens, elle fut conduite à Vienne, où on l'enferma dans une forteresse. Léopold II désira la voir, et l'entretint pendant une heure; trompé par son repentir, il lui fit rendre la liberté à condition de ne plus reparaître dans ses états. Elle revint à Paris en janvier 1792, et parut d'abord avoir changé d'opinion. Plusieurs femmes d'une conduite assez équivoque avaient aussi, à l'imitation des hommes, leurs clubs jacobiniques. C'est dans les tribunes de ces clubs, et sur la terrasse des Tuileries, qu'on entendit Théroigne haranguer la multitude pour l'amener aux principes de la constitution et au *modérantisme* : mais les jacobins voulurent en profiter à leur tour. Il ne leur fut pas difficile de la gagner. Théroigne oublia bientôt ses sentiments de modération, et dès lors sa démagogie n'eut plus de bornes. Une pique à la main, à la tête d'une troupe de femmes, elle parcourait les rues, et excitait le peuple à la révolte. Dans la funeste journée du 10 août 1792, elle se trouva parmi les factieux, et fit massacrer, dans la cour des Feuillans, Suleau et cinq autres personnes. Elle était en correspondance avec les principaux chefs des jacobins, et notamment avec Robespierre et Saint-Just. Cependant l'effervescence continuelle de son sang, causée par l'exaltation de ses idées, et par les différentes crises où elle se trouvait, la fit tomber en démence. On la conduisit dans une maison de folles au faubourg Saint-Martin, et de là à la Salpêtrière, où elle mourut en 1817.

le P. Daniel, qui, après avoir vu des lettres signées du maréchal de Thermes, a corrigé pour la première fois cette erreur.

THERPANDRE, poète et musicien grec de l'île de Lesbos, florissait vers l'an 650 avant Jésus-Christ. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux *carniens*, institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avait augmentée d'une corde; mais les éphores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confisquèrent son instrument, persuadés que tout raffinement de luxe et de mollesse devait être banni d'un état bien réglé, et que, de degré en degré, on en vient enfin à la frivolité et même à la corruption générale de la nation. (*Voy.* TIMOTHÉE.)

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, osa dire des injures à Achille, et fut tué par ce héros, d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase, pour désigner un homme fort laid.

THÉSÉE, que la fable met au nombre des demi-dieux, était fils d'Egée, roi d'Athènes et d'Æthra, fille de Pithée, et ami courageux de Pirithoüs. Il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine prisonnière, l'épousa ensuite, et en eut un fils nommé Hippolyte. Il battit Oréon, roi de Thèbes, tua les brigands et plusieurs monstres, comme le minotaure, et trouva l'issue du labyrinthe, par le secours d'Ariane, fille de Minos, roi de Crète. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, telles qu'Hélène, Phèdre, Ariane, sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite, s'avisa d'aller en enfer avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine; mais Pluton l'enchaîna, et il ne fut délivré que par Hercule. Cependant Virgile nous le représente comme habitant de l'enfer, et condamné *éternellement* à expier ses rapts, sa luxure et ses violences :

...... Sedet æternumque sedebit,
Infelix Theseus.

THESPIS, le créateur de la tragédie, vers l'an 536 avant J.-C., était né à Icarie, petit bourg de l'Attique. Ayant vu, dans les fêtes de Bacchus, un des chanteurs monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur, il conçut l'idée d'introduire un acteur qui récitait quelques discours entre deux chants du chœur. Cette nou-

veauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très-grossier et très-imparfait dans son origine. Thespis barbouillait de lie de vin le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. C'est au moins ce qu'Horace nous en apprend dans son *Art poétique* :

Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

Solon eut la curiosité de voir jouer l'*Alceste* de Thespis, et, après la représentation, il lui reprocha de mentir si publiquement. — « Mais ce n'est qu'un jeu, dit Thespis ; » — « Oui, reprit le législateur, » mais si nous approuvons un tel jeu, nous le » retrouverons bientôt dans nos contrats. » Il bannit d'Athènes Thespis, qui parcourut les villes voisines avec son char et ses acteurs. Il inventa bientôt le masque, qui d'abord ne fut que de toile. On connaît les titres de quelques-unes des pièces de Thespis, comme *Alceste*; le *Combat de Pélias* ou *Phorbas; les Prêtres*; les *jeunes Grecs* et *Penthée*. *Voy.* le *Voyage du jeune Anacharsis*, par Barthélemy.

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie, d'un cardeur de laine, se vantait d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine, et traitait d'ignorants tous les médecins qui l'avaient devancé, sans épargner même Hippocrate. Il écrivit, contre les *Aphorismes* de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Galien et par les anciens. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la voie Apienne, et sur lequel il avait fait graver ce titre : *Vainqueur des médecins*. La trempe de son esprit avait beaucoup d'analogie avec celle de Paracelse.

THEUTATES. *Voy.* THOT.

* THÉVENARD (Antoine-Jean-Marie), vice-amiral, né à Saint-Malo, en 1735, d'une famille noble, entra dans la marine marchande à l'âge de 14 ans, et navigua sur le vaisseau le *Neptune*, que commandait son père pour la compagnie des Indes. En 1754, il commanda, en qualité de lieutenant, une patache armée en croisière pour la côte nord de Terre-Neuve, dans le but de détruire les établissements des Esquimaux, mission qu'il exécuta ponctuellement. Il avait été nommé capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, en 1767. Les services signalés qu'il rendit, et la réputation dont il jouissait parmi tous les marins français, éveillèrent l'attention du gouvernement, qui voulut acquérir un sujet aussi distingué, et il entra, en 1769, dans le corps royal, avec le grade de capitaine de port. Le roi le nomma capitaine de frégate en 1770, et capitaine de vaisseau en 1775, en même temps qu'il lui accorda la croix de Saint-Louis. Thévenard se distingua dans la guerre d'Amérique. Brigadier des armées navales en 1782, deux ans après, chef d'escadre, et vice-amiral, en 1792, la bravoure et le zèle avec lesquels il remplit ces divers emplois lui méritèrent l'honneur d'être appelé en 1791 par Louis XVI au ministère de la marine ; mais il se retira cette même année, et commanda ensuite et successivement la marine de presque tous les ports de la France. En 1801, il fut nommé préfet maritime à Lorient, obtint en 1804 le cordon de la légion d'honneur, et entra en 1810 au sénat. A la restauration, créé pair de France, il mourut le 9 février 1815, âgé de 82 ans, laissant des *Mémoires relatifs à la marine*, 1800, 4 vol. in-8.

* THÉVENEAU (Charles-Simon), mathématicien et poète, né à Paris en 1759, fit ses études au collége Mazarin, et dès l'âge de 15 ans professa les mathématiques à l'école de la marine royale à Brest. Théveneau faisait, avec une facilité étonnante, et les calculs et les vers. Il possédait les langues anciennes, et connaissait parfaitement les classiques latins et grecs; mais son insouciance et son peu de sobriété le réduisant souvent à un état voisin de la misère, il se soumettait alors à corriger les ouvrages de quelques auteurs, et relisait des épreuves pour les imprimeurs. En corrigeant les épreuves d'une édition des *Œuvres* de Bezout, il reconnut et rectifia des erreurs de ce mathématicien. Sa mémoire était prodigieuse : on l'a vu parcourir des ouvrages nouveaux, et, après une simple lecture de passages qui lui plaisaient, les réciter en entier. On se rappelle ces deux vers latins sur Bonaparte qu'il envoya aux journalistes, avec invitation et même défi à tous les poètes de les traduire en deux vers français :

Te petit ense scelus, mare fluctu, Tartara flammis
Arma, ratem, currum ter regit ipse Deus.

Après de nombreux et inutiles essais, qui furent insérés dans les journaux, l'auteur seul en donna la traduction en deux vers, en français, en anglais et en grec. Théveneau avait fait connaître ses talents pour la poésie par la plupart des pièces ci-après indiquées, lorsque Morin, alors fermier des jeux, lui proposa de composer un poëme sur Charlemagne, en lui assignant mille écus par an pendant tout le temps qu'il emploierait à cette composition. Le mathématicien poète se mit à l'ouvrage, fit en prose le plan de ce poëme, qu'on lit avec intérêt. Il en avait achevé, en vers, le premier chant et une partie du second, lorsque son Mécène mourut. Cet événement le replongea dans le besoin. On prétend que le gouvernement lui accorda une pension de 600 livres. Théveneau mourut à Paris, le 4 juillet 1821, à 62 ans. On a de lui : *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8 ; *Plan du poëme de Charlemagne, suivi du premier chant en vers et d'un Choix de poésies diverses*, 1840, in-8; *Ode sur la dernière campagne*, 1806, in-8; *l'Illusion, poëme*, précédé du *Règne de la terreur*, du *Voyage du roi à Varennes*, d'*Hercule au Mont-Œta* ; suivi de la *Construction des hôpitaux*, de *la Mort de Brunswick, et d'autres poésies*, Paris, 1816, 1818, in-8, fig. Il a eu une grande part aux ouvrages suivants : *Leçons élémentaires de mathématiques, par de la Caille, augmentées par Marie, édit. revue par Théveneau*, 1798, in-8; *Éléments d'algèbre, par Clairaut, édit. avec des notes et addit.*, suivis d'un *Traité d'arithmétique*, par Théveneau, 1801, 2 vol. in-8; *Cours d'arithmétique à l'usage des gardes du pavillon de la marine*, etc., avec *des tables de logarithmes*, par Théveneau, etc., édit., prem. part. 1802; *Cours de mathématiques pures, par la Caille, augmenté par Marie, et éclairci par Théveneau*, Paris, 1807, in-8,

fig. On trouve, du même Théveneau, plusieurs *poésies latines* et *françaises* inédites, dans le *Journal anecdotique* et *Feuille d'affiches de la ville de Castelnaudary*, 1822, in-8, et on a inséré une *Notice*, sur sa vie, dans le même recueil, au t. 2, p. 125. Théveneau a revu et corrigé la traduction du *Théâtre tragique d'Alexandre Soumarocow, traduit du russe par Papadopoulo*. On lui attribue aussi différents *poëmes* et autres *poésies* qui n'ont point paru sous son nom.

* THÈVENIN (François), chirurgien oculiste, né à Paris vers 1590, acquit beaucoup de réputation dans son art, et devint chirurgien ordinaire de Louis XIII. Il mourut en 1656, laissant en manuscrit trois ouvrages, publiés par Guillaume Pailhon, son neveu, sous ce titre : *Œuvres de Thévenin contenant un traité des opérations de chirurgie, un traité des tumeurs, un dictionnaire grec pour la médecine*, Paris, 1658, in-4. Ce dernier ouvrage surtout est bien fait et très-utile.

* THÈVENIN (Nicolas), né en 1748 à la Mouille, devint théologal et directeur du séminaire de Saint-Claude, et mourut dans cette ville, le 2 juillet 1834, à 86 ans. Il avait été exilé pour la foi en 1792. On a de lui plusieurs écrits imprimés, qu'il publia au commencement de la révolution, pour prévenir les fidèles contre les erreurs de la constitution civile du clergé. Les principaux sont un *Catéchisme dogmatique sur la Religion et l'Eglise*, et *Discours d'un prêtre catholique du Mont-Jura*, etc. Thévenin avait publié, avant 1789, un petit écrit fort curieux, intitulé : *Catéchisme curial*.

THÉVENOT (Melchisédech), né à Paris, vers 1620, avec une passion extrême pour les voyages, quitta dès sa jeunesse sa patrie pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des costumes des différents peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thévenot était de ramasser de toutes parts les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquaient à ce riche trésor. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X; il fut chargé de négocier avec la république de Gènes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fièvre double-tierce qu'il rendit continue par une diète opiniâtre, l'emporta en 1692, à 72 ans. On a de lui : des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-fol., dans lesquels il a inséré la *Description d'un niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres niveaux dont on s'était servi auparavant; l'*Art de nager*, 1696, in-12. C'est lui qui le premier proposa les alvéoles des ruches, comme étant de la même grandeur dans tous les pays du monde, pour un étalon invariable de mesure (*voy. le Journal historique et littéraire*, 1er janvier 1776, p. 25) : idée qui n'a point été suivie, soit que la supposition ne soit point rigoureusement vraie, soit que la petitesse de l'objet ait paru donner lieu à des inexactitudes; soit enfin que la variété des mesures, poids, monnaies et autres objets de cette nature, tienne, comme celle des langues, à la nature de l'homme et aux dispositions de la Providence. (*Voy.* LEIBNITZ.) — Il ne faut pas le confondre avec Jean de THÉVENOT, né à Paris en 1635, mort en 1667, auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12, fig., et qui apporta, dit-on, le café en France, ce que quelques-uns ont faussement attribué à Melchisédech Thévenot. Il y a une ancienne édition du *Voyage en Asie*, en 3 vol. in-4.

THÈVET (André), d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il obtint du pape la permission de quitter le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, et lui procura les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi. On a de lui : Une *Cosmographie universelle*, illustrée de diverses figures des choses les plus remarquables vues par l'auteur, 1571, ou 1575, 2 vol. in-fol.; une *Histoire des hommes illustres*, Paris, 1584, 2 vol. in-fol., et 1621, 8 vol. in-12; compilation maussade, pleine d'inepties et de mensonges; *Singularités de la France antarctique*, Paris, 1556, in-4, fig.; livre peu commun. Plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, et entasse beaucoup de choses sans choix et sans goût. Sa *Cosmographie* est pleine de fautes, dont quelques-unes font suspecter sa bonne foi. « Deux ans après son retour de l'Amé- » rique, dit la Martinière, voulant flatter Henri II il » dressa une carte où il mit une ville nommée » *Ville-Henri*. Cependant Léri, qui ne partit du » Brésil qu'un an et demi après Thévet, assure » qu'il n'y a jamais eu aucune forme de bâtiment, » encore moins ni village ni ville dans l'endroit où » Thévet place cette ville imaginaire. » Cet écrivain, peu judicieux et d'un naturel inquiet, mourut en 1590, à 88 ans.

THIARD (Pontus de) naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon, en 1521. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour à tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui : des *Poésies françaises*, Paris, 1573, in-4; des *Homélies*; *Discours philosophiques*, in-4, et divers autres ouvrages en latin. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des *sonnets* en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui; ils ont cependant le mérite de la délicatesse d'expressions et d'idées dans un siècle où la poésie, qui vit d'images, s'en permettait souvent de malhonnêtes. Ce prélat mourut en 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la vigueur de son corps et la force de son esprit.

THIARD de BISSY (Henri de), de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur des ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. Ce cardinal mourut en 1737, à 81 ans, avec une grande

réputation de savoir et de piété. Les éloges et les regrets des catholiques honorèrent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de saint Jérôme, que la haine et les calomnies des sectaires. Son *Traité théologique sur la constitution* Unigenitus, 1722, 2 vol. in-4, passe pour un des plus estimés et des plus complets sur cette matière. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage soit du P. Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avait pas besoin, et que son adoption n'est qu'une approbation réfléchie. Le cardinal rend lui-même compte, dans la préface, des mesures qu'il a prises pour constater le mérite du manuscrit qui lui avait été présenté. Ses *Instructions pastorales*, 3 vol. in-4, montrent un zèle vif pour l'unité de la foi et la soumission aux décrets de l'Eglise.

THIARINI (Alexandre), dit l'*Expressif*, né en 1577, mort en 1668, à 91 ans, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Sa manière est grande, son coloris est ferme et vigoureux; il a rendu heureusement les différentes passions.

THIBAUT (saint), prêtre, né à Provins d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu et de la mortification. Il mourut l'an 1066, auprès de Vicence en Italie, où il était allé se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

THIBAUT VI, comte de Champagne, de Brie, et roi de Navarre, né posthume en 1201, mort à Pampelune en 1253, était fils de Thibaut V et de Blanche, fille de Sanche le Sage, roi de Navarre. Il monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche le Fort, son oncle maternel, en 1234. Thibaut servit Louis VIII, son souverain, dans la guerre contre les albigeois; mais après quarante jours il se retira : c'était le terme voulu par les engagements, comme grand vassal. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimait beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguaient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. Lévesque de la Ravalière a publié avec des observations les *Chansons* du comte de Champagne, faites en l'honneur de Blanche de Castille, mère de saint Louis, 1742, 2 vol. in-12.

* THIBAUT (François-Timothée), jurisconsulte et poëte, né à Nancy en 1700, exerça la profession d'avocat, et devint procureur-général de la chambre des comptes de sa ville natale. Il cultiva la poésie, mais sans beaucoup de succès, devint membre de l'académie de Nancy, et mourut dans cette ville en 1777. Il a laissé : *Tableau de l'avocat*, Nancy, 1737, in-12; *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, ibid., 1763, in-fol.; *Recueil d'épigrammes*; *Ode sur l'eucharistie*; *Discours académiques*; *La femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers. On prétend que Desforges a puisé dans cette pièce l'idée de la sienne qui porte le même titre, et qui est aussi en 5 actes et en vers.

* THIBAUT (Anne-Alexandre-Marie), était, avant la révolution, curé de Souppes, près de Nemours, et fut député du clergé aux états-généraux de 1789. Zélé partisan des innovations, il vota constamment avec la majorité de l'assemblée nationale, fut nommé évêque constitutionnel du Cantal, et sacré à Paris, le 3 avril. Après la session, il se retira dans ce département, et fut élu député à la Convention nationale, en septembre 1792. Dans le procès de Louis XVI, Thibaut vota pour l'appel au peuple et le sursis, se réunit au parti de la Gironde, et s'étant vu l'objet des attaques de Carrier, Couthon et Robespierre, n'osa plus paraître à la tribune. Il dénonça cependant, en juin 1793, la tyrannie du comité central révolutionnaire, sollicita la fixation du traitement des évêques, et en décembre suivant, parla pour la mise en liberté des comédiens du Théâtre-Français. Il se démit de l'épiscopat en même temps que Gobel (*voy.* ce nom), et n'y voulut plus rentrer, même lorsque ses confrères tentèrent de rétablir l'église constitutionnelle. Après la chute du parti de la Montagne, il sollicita vivement la réintégration de Laréveillère-Lepaux dans la Convention, prononça un discours plein de force contre Carrier, et fit un grand nombre de rapports et de projets sur les finances, les biens nationaux, etc. Ce fut lui qui, au 1er avril 1795, fit autoriser Pichegru à prendre toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires pour le salut de la Convention, menacée par les terroristes. Elu secrétaire il manifesta les mêmes opinions en prairial (20 mai 1795), à la suite de la seconde insurrection; mais le 9 août, il demanda que l'on cessât enfin l'épuration de la Convention. Thibaut, nommé en 1796 au conseil des Cinq-cents, sortit du corps Législatif, par le sort, en mai 1797, devint régisseur des octrois à Paris, et fut encore député, en 1799, au conseil des Cinq-cents, par le département de Loir-et-Cher. Après la révolution du 18 brumaire il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et fut nommé membre du tribunat. Il y combattit, en 1801, l'établissement des bourses de commerce, s'éleva contre la défaveur qu'on s'efforçait de jeter sur ceux qui trafiquaient des effets publics, et ne vit point dans cette branche d'industrie un agiotage répréhensible. Thibaut se plaignit à cette occasion du trop grand crédit que prenait le système des cautionnements, et s'exprima ainsi : « Jadis on » vendait la noblesse, les charges, et jusqu'au droit » d'être les valets de la cour; si ce système repre- » nait, bientôt les riches, qui sont partout inso- » lents et souvent ignorants, posséderaient seuls les » places honorables et lucratives, etc. » Lorsqu'on lut au tribunat le traité de paix avec la Russie, où l'on remarquait cette expression : *les sujets des deux puissances*, Thibaut réclama contre cette formule, en faisant observer que les Français n'étaient sujets de personne. L'opposition qu'il manifesta contre divers projets de Bonaparte, le fit comprendre dans la première élimination du tribunat en 1802. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, où il mourut en 1812.

THIBOUST (Claude-Charles), né à Paris, en 1701, fut imprimeur du roi et de l'université. Dégoûté du monde, il entra au noviciat des chartreux; et s'il ne fit pas profession dans la règle de saint Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut

l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose française des vers latins qu'on lisait dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la *Vie* de saint Bruno, peinte par le Sueur, dans 21 tableaux, qui font l'admiration des artistes et des connaisseurs. Thiboust fit deux éditions de son ouvrage. La seconde est en 1755, in-4, sans gravures. Cet imprimeur travaillait à une traduction d'Horace, lorsqu'il mourut à Bercy, le 27 mai 1757, à 51 ans. On a encore de lui la traduction du poëme *de l'excellence de l'imprimerie*, poëme qu'avait composé son père : il fit paraître cette traduction en 1754, avec le latin à côté.

* THIBOUVILLE (Henri-Lambert D'ERBIGNY, marquis de), suivit la carrière des armes avec honneur, et fut mestre-de-camp du régiment des dragons, de la reine. L'étude des belles-lettres l'occupa presque toute sa vie ; ce qui, joint à son caractère incapable d'intrigue, nuisit à son avancement. Il mourut à Paris en 1784, et a laissé : *l'Ecole de l'amitié*, Paris, 1757, 2 vol. in-12 ; *Danger des passions*, ou *Anecdotes sérieuses et égyptiennes*, ibid., 1758, 2 vol. in-12 ; *Réponse d'Abailard à Héloïse*, 1758, in-12 ; *Ramire*, trag. en 3 act., 1759, in-12 ; *Télamire*, trag. en 5 act., 1759. Ces deux pièces sont fort médiocres ; on y trouve cependant quelques scènes intéressantes et parfois d'assez beaux vers. Deux *comédies proverbes*, en 3 actes chacune et en vers.

* THIÉBAUD (Dom Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, et profès de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, où il avait prononcé ses vœux, le 11 juillet 1700, était un religieux instruit et laborieux. Il avait fait d'immenses recherches sur tout ce qui concerne l'ordre de Saint-Benoît. Le résultat de ce travail fut un ouvrage important, intitulé : *Bibliothèque générale et particulière des auteurs de tous les ordres et congrégations dans lesquels on pratique la règle de Saint-Benoît*, etc. 7 vol. in-4, restés manuscrits, et conservés jusqu'à la révolution dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent. L'auteur employa 20 ans à composer cette collection. Quelques-uns l'ont mal à propos confondue avec la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, de dom *Jean-François*, religieux de la même congrégation. (*Voy.* FRANÇOIS, dom Jean, et le *Dict. des anonymes*, n.° 502.) Thiébaut mourut à Besançon, le 5 février 1766.

* THIÉBAULT (Dieudonné, littérateur, né à La Roche, près de Remiremont, en 1733, fit ses études avec succès, et voyagea dans plusieurs parties de l'Europe. Il demeura près de vingt ans à Berlin, et à son retour en France, fut nommé proviseur du lycée de Versailles. Il connaissait à fond les langues allemande et italienne, et faisait d'assez jolis vers dans cette dernière langue. L'académie des Arcades de Rome le reçut dans son sein. Il mourut à Paris le 5 décembre 1807, à 74 ans. On a de lui, outre plusieurs *articles* dans le *Dictionnaire de l'élocution française* ; *les Adieux du duc de Bourgogne et de l'abbé de Fénélon, son précepteur*, ou *Dialogue sur les gouvernements*, 1772, Paris, 1788, in-12. L'auteur y examine les différentes formes de gouvernement, croit que la France a besoin de plusieurs réformes, et voudrait qu'elle les dût à son roi, afin d'éviter les résultats d'une grande secousse politique. *Traité du style*, 1801, 2 vol. in-8 ; *Nouveau plan d'éducation publique*, Rouen, 1766 ; sur *la librairie et la liberté de la presse*, Paris, 1789, 2 vol. in-12 ; sur *l'enseignement des écoles centrales*, ibid., 1797 ; *Traité de l'esprit public*, Strasbourg, 1797. « Vous êtes, lui écrivait le prince Henri de » Prusse, après avoir lu ce Traité, comme Archi- » mède, qui, au milieu des désastres de sa patrie, » n'était occupé que des moyens de la sauver. » *Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, ses amis, et son gouvernement*, ou *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1804, 5 vol. in-8. C'est un recueil très-curieux d'anecdotes sur les personnages les plus remarquables de la cour de Berlin, et qui contient des réflexions intéressantes sur des matières de politique, d'histoire et de littérature. On pourrait cependant reprocher à l'auteur quelques détails trop longs.

THIÉBAULT, curé de la paroisse de Sainte-Croix de Metz, et professeur de théologie, avait été supérieur du séminaire de cette ville. Il fut député aux états généraux de 1789, siégea dans l'assemblée Constituante, et vota avec le côté droit. Lorsque cette assemblée eut terminé ses séances, il émigra avec la majeure partie du clergé qui demeura fidèle à son devoir. Il mourut à Elsenfeld sur le Mein, en 1791. On a de lui : *Homélies sur les Evangiles*, Metz, 1761, 4 vol. in-8, *Homélies sur les Epîtres*, 1766, 4 vol. in-8 ; *Doctrine chrétienne en forme de prônes*, 1772, 6 vol. in-12.

** THIÉBAULT, (Paul-Ch.-Franç.-Adr.-H.-Dieudonné, baron), lieutenant-général, né en 1769 à Berlin, vers la fin de 1784 vint avec son père (*voy.* l'art. précédent) à Paris, où il fit son cours de droit. En 1792, il s'enrôla dans le 1er bataillon de grenadiers de la Butte-des-Moulins, et accompagna l'année suivante les volontaires qui allaient rejoindre l'armée. Lieutenant au bout de quelques mois, il fut attaché au général Dumouriez, et bientôt sa capacité et sa valeur le mirent en rapport avec le jeune duc de Chartres qui commandait le centre de l'armée. Accusé d'entretenir avec ce dernier des relations suivies, il fut jeté dans les cachots du comité de sûreté générale, et y resta quelque temps. Aussitôt qu'il sortit de prison, il s'empressa de retourner à la frontière, et servit avec distinction successivement en Allemagne, en Italie, en Prusse et en Portugal. Partout il se fit remarquer par son intelligence et son courage, et en 1808 obtint le grade de lieutenant-général. Alliant aux connaissances militaires le goût des arts et des lettres, il fit relever et réparer le tombeau du Cid pendant son séjour à Burgos, et rétablit l'université de Salamanque, qui lui en témoigna sa reconnaissance en lui conférant le grade de docteur. Vers la fin de 1815, il quitta le commandement, et resta en non-activité jusqu'en 1818, où il fut nommé l'un des huit lieutenants-généraux de l'état-major. Dès ce moment il ne cessa de s'occuper activement de son service, et de se livrer dans ses loisirs à son goût

pour l'étude. Il venait de terminer un ouvrage curieux sur les *femmes qui ont eu dans les lettres de la célébrité*, lorsqu'il mourut à Paris, le 14 octobre 1846, à 77 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et grand officier de la Légion d'honneur. Indépendamment d'une active coopération aux *annales des faits et des sciences militaires* (1818), à l'*Encyclopédie moderne* et au *Spectateur militaire*, il a publié plusieurs travaux importants parmi lesquels on citera : *Manuel des adjudants-généraux et des adjoints employés dans les états-Majors divisionnaires*, 1799, in-8 ; *Journal des opérations du siége et du blocus de Gênes*, 1800, in-8 ; *Vues sur la réorganisation des quartiers généraux et des états-majors*, 1810, in-8, ouvrage dans lequel il provoqua une grande partie de l'organisation que le corps d'état-major a reçue depuis. *Rapport général et historique sur l'université de Salamanque*, trad. en Espagnol, Salamanque, 1811, in-8 ; *Relation de l'expédition de Portugal, en 1807 et 1808*, Paris, 1818, in-8 ; *Influence d'une noblesse héréditaire et du droit de primogéniture sur la civilisation et la liberté*, etc., ib., 1825, in-8. On lui attribue *la Lettre d'un officier français à lord Wellington sur ses six dernières campagnes*.

THIEFFENTALER (Joseph), Jésuite, né à Bolzano, dans le Tyrol, fut destiné aux missions, s'embarqua, en 1743, pour l'Inde, et ne revint point en Europe. Il vivait encore en 1786, et se trouvait alors à Agra. On a de lui : *Géographie de l'Indoustan* ; une *Histoire naturelle de l'Inde* ; un ouvrage *sur la religion des Brames* ; *Trois cartes du cours du Gange et du Gagra*. De tous ces écrits, on n'a que ceux qui concernent la géographie. Ils furent publiés en français par Jean Bernou II, sous le titre de *Description historique et Géographique de l'Inde*, Berlin, 1786, 3 tom. en 3 vol. in-4, fig. ; avec des notes et des remarques par Anquetil du Perron et le major Rennel.

THIERRI Ier, roi de France, 3e fils de Clovis II, et et frère de Clotaire III et de Childebert II, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, par les soins d'Ebroin, maire du palais, en 670. Mais peu de temps après, il fut rasé par ordre de Childéric, roi d'Austrasie, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denys. Après la mort de son adversaire, en 673, il reprit le sceptre, et se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pépin, maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre et le vainquit à Testri en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme *Thierry III*, mourut en 691 à 39 ans. Il fut père de Clovis III et de Childebert III, rois de France.

THIERRI II ou IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avait été nourri dans ce monastère, était fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône, par Charles Martel, en 720. Il n'eut de roi que le titre, et son ministre en exerça toute l'autorité. Thierri mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort, il y eut un interrègne de 5 ans, jusqu'en 742.

THIERRI Ier ou THÉODORIC, roi d'Austrasie, fils de Clovis Ier, roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths, pendant la vie de Clovis son père. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua Clochilaïc, roi de ces barbares. Il se ligua en 528 avec son frère Clotaire I, roi de Soissons, contre Hermenfroi, qu'ils dépouillèrent de ses états et qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avaient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebert, son frère, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierri courut à sa défense, et obtint la paix les armes à la main. Il mourut en 534, après un règne de 23 ans, à 51 ans. Thierri était brave à la tête des armées, et sage dans le conseil ; mais il était dévoré par l'ambition, et se servait de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna aux Boïens, peuple de Bavière, des lois qu'il avait fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II *ou* THÉODORIC *le Jeune*, roi de Bourgogne et d'Austrasie, 2e fils de Childebert, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frère, les premières années de sa vie sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert ayant ôté à Brunehaut le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans avec Thierri, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, l'assurant qu'il n'était point de Childebert, et qu'elle l'avait supposé à la place de son fils aîné qui était mort. Thierri suivit ce conseil (*voy.* THÉODEBERT), et mourut peu après à Metz, l'an 613, lorsqu'il se préparait à faire la guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques chroniqueurs, touchant Thierri, plusieurs faits qui sont très-incertains, du moins quant aux principales circonstances : il est certain qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoi qu'il soit impossible de faire de cette princesse une apologie complète.

THIERRI de NIEM, natif de Paderbon en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, et mourut peu de temps après, vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : une *Histoire du schisme des Papes*, Nuremberg, 1592, in-fol. Cet ouvrage, divisé en 3 livres, s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V. Un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Francfort, 1620, in-4 ; le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape ; une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur ; un *Livre touchant les privilèges et les droits des empereurs aux investitures des évêques*, dans *Schardii syntagma de imperiali jurisdictione*. Thierri, homme austère et chagrin, fait un portrait hyperbolique de la cour de Rome et du clergé de son temps ; il écrit d'un style dur et barbare ; et ne sera guère lu par ceux qui ont plus de goût et de jugement que lui.

THIERS (Jean-Baptiste), théologien, né à Chartres en 1636, après avoir professé les humanités dans

l'université de Paris, fut curé de Champrond au diocèse de Chartres, où il eut avec l'archidiacre des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres, pour des raisons qui n'étaient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocèse, et il permuta sa cure avec celle de Vibraye au diocèse du Mans, où il mourut en 1703, à 67 ans. Cet écrivain avait une mémoire prodigieuse et une érudition très-variée; mais son caractère était bilieux, satirique et inquiet. Il avait beaucoup de goût pour le genre polémique, et se plaisait à étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des superstitions*, 1679, in-12. 5e édit., Paris, 1741, 4 vol, in-12 ; ouvrage d'une grande érudition, quelquefois peu exact et assez prolixe. L'auteur aurait pu se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeait. En général, une longue et inutile énumération d'abus est toujours dangereuse pour des esprits faibles ou peu justes, qui ne distinguent pas la substance d'avec la rouille qui la ronge. Sa critique est souvent âpre et outrée, et condamne des choses qui pourraient être envisagées sous un jour plus favorable. Il y a même des endroits qui donnent à penser sur le compte de l'auteur, par l'affectation avec laquelle il accumule les sophismes et les sarcasmes des hérétiques, pour leur opposer ensuite les réponses les plus faibles. C'est ainsi qu'en parlant (tome 2, page 288) de la procession de la Fête-Dieu, il répète les horreurs que les sectaires ont dites contre cette prétendue idolâtrie, et se contente de répondre que la procession date de 300 ans, et que le concile de Trente l'a approuvée : comme si la présence réelle, et l'adoration qui en est une suite nécessaire, dépendaient de cette procession. *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 1673, in-12, et 1679 2 vol. in-12. L'auteur paraît condamner l'usage et la pratique actuelle de l'Eglise, et vouloir tout ramener aux anciens temps ; sans considérer que les erreurs de Calvin, et d'autres ennemis de la présence réelle, ont raisonnablement porté l'Eglise à donner plus de pompe et de solennité ainsi que des occasions plus fréquentes à l'adoration de ce divin mystère. *L'Avocat des pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-12 ; *Dissertations sur les porches des églises*, Orléans, 1679, in-12 ; *Traité de la clôture des religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles et des statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques même l'entrée des maisons des filles : en général le goût de l'exagération et du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches. *Exercitatio adversus Joannem de Launoy*, 1662, in-8. *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus*, 1669, 1671, in-12. En 1643, il avait déjà paru, sur le même objet, un traité rare et curieux, par Ange-Bénigne Sanrey (*voy.* ce nom). *De festorum dierum imminutione liber*, 1668, in-12. L'auteur se déclare pour la diminution des fêtes. *Dissertation sur l'inscription du grand portail du couvent des Cordeliers de Reims, Deo homini, et B. Francisco, utrique crucifixo*, 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singulière et très-condamnable, est judicieuse et pleine de bonne théologie. *Traité des jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12 ; *Dissertations sur les principaux autels des églises, les jubés et la clôture du chœur des églises*, Paris, 1688, in-12; *Histoire des perruques*, Paris, 1690, Avignon, 1779, in-12 ; *Apologie de l'abbé de la Trappe*, de Rancé, *contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe*, Grenoble, 1694, in-12 ; *Traité de l'absolution de l'hérésie*, 1695, in-12 ; *Dissertation sur la sainte larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12; *De la plus solide, de la plus nécessaire et de la plus négligée des dévotions*, 1702, 2 vol. in-12 ; des *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny*, 1704, 2 vol. in-12; *Critique de l'histoire des Flagellans*, de l'abbé Boileau, 1703, in-12 ; elle eut peu de succès : c'est une réfutation faible et ennuyeuse, quoique fondée en raison pour le fond des choses, et dirigée contre un ouvrage qui prêtait à des critiques solides ; un *Traité des cloches*, 1721, in-12 ; *Factum contre le chapitre de Chartres*, 1679, in-12 ; *La Sauce-Robert*, ou *Avis salutaire à messire Jean-Robert, grand archid.*, 1676, 1677, 2 part. in-8. *La Sauce-Robert, justifiée, à M. de Riantz, procureur du roi au Châtelet, ou Pièces employées pour la justification de la Sauce-Robert*, 1679, in-8. Ces trois brochures prouvent le goût de l'auteur pour la satire, et ce genre d'inconséquence qui caractérise presque toujours les hommes dominés par l'esprit de censure et de réforme. La collection complète des *Œuvres* de Jean-Baptiste Thiers forme 38 vol. in-8, ou in-12. Elle est maintenant peu estimée, quoique rare.

* THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), chirurgien et professeur d'anatomie, né à Rouen en 1752, étudia sous Lecat et vint à Paris, où il obtint l'emploi de prévôt de l'école-pratique, dans laquelle il avait remporté plusieurs prix, en 1784. Il était membre du collége et de l'académie royale de chirurgie. Il conserva sa chaire lors de l'établissement des écoles de santé. Ses cours étaient très-suivis, et avaient pour objet la description des drogues usuelles de médecine et celles des instruments de chirurgie. Thillaye était chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine, et mourut, le 5 mars 1822, à 70 ans. On a de lui : *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, 3e édit., 1815, in-8 ; trad. en allemand, par J.-G.-F. Gruber, Leipsig, 1798, in-8. C'est l'ouvrage le plus complet, et le plus utile en ce genre. *Eléments d'électricité et de galvanisme, par George Singer, trad. de l'angl., et augmentés de notes*, Paris, 1816, in-8.

THIOUT (Antoine), habile horloger, né à Jonvelle, bailliage de Vesoul, vers 1694, vint s'établir à Paris, où il mourut, le 10 juin 1767. Il fut le rival de Julien le Roy, pour les connaissances théoriques, et pour l'art de les mettre en pratique. On a de lui un savant *Traité de l'horlogerie mécanique et pratique*, 1741, 2 vol. in-4, fig.

* THIRION (Didier), né en Lorraine vers 1750,

était professeur de rhétorique à Metz à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes avec chaleur, et fut nommé, en 1792, député de la Moselle à la Convention nationale. Il y montra contre Louis XVI un acharnement qui tenait du délire; il vota sa mort sans appel et sans sursis, en demandant que cette peine fût abolie, « parce que, » disait-il, personne ne peut être aussi criminel » que le tyran. » Lié avec les jacobins, et notamment avec Marat, il le défendit le 26 février 1793, provoqua ensuite la loi du *maximum*, comme un moyen de mettre un frein à l'avarice des accapareurs. Il se déclara en faveur de Robespierre et contre les girondins, et, tant que le premier domina à la commune et à la Convention, fut un de ses plus zélés défenseurs. On l'entendit ensuite faire l'éloge de Rossignol, mis en arrestation par Biron. Dans les clubs des jacobins, qu'il fréquentait assidûment, il attaqua toutes les factions ennemies ou émules de Robespierre. Quand il vit la montagne poursuivie par l'indignation de tous les partis, il changea de langage, s'éloigna des jacobins, parla contre eux et contre les sociétés populaires. Il ne tarda cependant pas à revenir à ses premières opinions; et, dès le 29 décembre 1794, il se plaignit de la marche rétrograde que prenait la Convention. Il parait qu'il eut part à l'insurrection du 1er prairial ; dans cette journée, il occupait le fauteuil comme secrétaire. Mis en arrestation, il recouvra sa liberté lors de l'amnistie, et obtint la place de commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux de Bruges. Thirion rentra ensuite dans l'instruction publique, devint professeur de belles-lettres à Douai, et mourut en 1814.

* THIRIOT ou THIÉRIOT, né en 1696 à Paris, est connu principalement par l'amitié que Voltaire eut pour lui. Placé chez un procureur nommé Alain, il y eut Voltaire pour camarade (1714), et c'est de cette époque que date leur liaison, qui dura plus de cinquante années. Les deux clercs préféraient la littérature à la chicane, qu'ils abandonnèrent tout-à-fait, et se rendirent réciproquement des services. Thiriot, paresseux de son naturel, fréquentait les cafés et les sociétés, et y récitait les poésies légères de Voltaire, qui souvent n'en gardait point copie et qui même les oubliait quelquefois : aussi surnommait-on Thiriot *la mémoire de Voltaire*. Tout le monde le reconnut dans le personnage de *Prônevers* du *Temple de mémoire* par Lesage, pièce jouée, en 1725, au théâtre de la Foire. Voltaire proposa, en 1724, son ami pour secrétaire au duc de Richelieu, nommé ambassadeur à Vienne. Mais Thiriot refusa, sous prétexte de continuer des soins à une édition de Chaulieu. Il fut aussi l'éditeur de quelques productions de l'auteur de la Henriade, entre autres les poèmes sur la *Loi naturelle* et sur le *Désastre de Lisbonne*. Celui-ci lui abandonna le profit de la publication des *Lettres philosophiques*, le fit nommer correspondant littéraire du prince royal, depuis le grand Frédéric, et lui céda la moitié de ses droits d'auteur pour *le Droit du seigneur*. Il l'aida souvent de sa bourse et fit même pour lui des vers. Cependant Thiriot, lors des querelles entre Voltaire et Desfontaines, à l'occasion de la *Voltairomanie*, en 1738 et 1739, eut une conduite équivoque. On peut, à ce sujet, voir les écrits publiés en 1826, dans le 2e tome des *Mémoires sur Voltaire* par Wagnière. Thiriot mourut en 1772, sans laisser d'ouvrages. Après sa mort, ses papiers passèrent entre les mains de Mlle Taschin ; parmi ces papiers, il y avait beaucoup de petits ouvrages de Voltaire, et c'est de là que viennent la plupart des morceaux composant le volume intitulé : *Pièces inédites de Voltaire*, 1820, in-8.

* THIROUX (dom Jean-Evangéliste), bénédictin, né à Autun en 1665, d'une famille très-considérée, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1680, et fit profession le 29 avril 1681, dans l'abbaye de la Trinité de Vendôme. Après ses cours, il professa la philosophie et la théologie dans quelques monastères, et fut ensuite prieur de Nogent-sous-Coucy, et de Saint-Nicaise de Meulan. Pendant qu'il professait à Reims, dom Thierri de Viaixnes, de la congrégation de Saint-Vannes, exerçait cet emploi à Hautvilliers. Le même genre d'occupation, le même goût pour l'étude, et la conformité des sentiments sur des points agités alors, contribuèrent à lier ces deux professeurs. Ce fut pour dom Thiroux la cause de beaucoup de désagréments et d'une longue détention. Le 25 octobre 1703, dom Thiroux fut arrêté à Meulan par ordre du roi et conduit à la Bastille. Quelques jours auparavant, dom Thierri de Viaixnes avait été arrêté et mené à Vincennes. On avait saisi les papiers de dom Thiroux, et surtout les cahiers de philosophie et de théologie qu'il avait dictés à ses écoliers, et on sut que des théologiens jésuites les examinaient à Mont-Louis, maison de campagne du P. de la Chaise. Les supérieurs de la congrégation firent les démarches convenables pour délivrer dom Thiroux, ou savoir au moins la cause de sa captivité; mais ils ne purent rien en apprendre. Pour charmer l'ennui de sa prison, dom Thiroux s'était avisé de faire chaque jour deux leçons de philosophie ou de théologie, comme s'il avait eu des auditeurs. Ayant ensuite obtenu des livres et de quoi écrire, il composa un *Abrégé* de théologie, et apprit l'hébreu et l'anglais de deux ecclésiastiques avec lesquels il avait eu permission de communiquer. Ce religieux demeura à la Bastille jusqu'au 15 février 1710, époque où il fut amené à Saint-Germain-des-Prés; mais, quelque temps après, un ordre du roi le relégua à l'abbaye de Bonneval, avec défense d'en sortir, et interdiction de tout office sans une permission préalable du gouvernement. On sut alors que quelques écrits sur les affaires du temps, une visite que Thiroux et de Viaixnes avaient faite au P. Quesnel, en Hollande, une correspondance avec ce père de la part des deux religieux, avaient été la juste cause de leur disgrace (*voy.* VIAIXNES). Louis XIV étant mort, Thiroux fut rappelé à Saint-Germain-des-Prés; puis à l'abbaye de Saint-Denis. Il y resta jusqu'en 1727; passa de là à Corbigny, à Molesme, et enfin à Saint-Germain d'Auxerre, où il mourut, le 14 septembre 1731. On a de lui : *Theologia pauperum sacerdotum*, ouvrage composé pour les ecclésiastiques de la campagne. Il est resté inédit, et pouvait former trois ou quatre

volumes. C'est l'*Abrégé* qu'il composa étant à la Bastille. *Oraison funèbre de monseigneur le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV*, prononcée dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, 1701 ; une *part* dans les travaux du nouveau *Gallia christiana*. Il coopéra aux trois premiers volumes avec dom Félix Hodin et dom Joseph Duclou ; il dressa des *Mémoires* pour des métropoles entières, et on croit que le 4e tome est son ouvrage.

THIROUX D'ARCONVILLE. *Voy.* ARCONVILLE.

* THIULEN (Laurent-Ignace), né en 1746 à Gothenbourg, vint à Lisbonne, puis à Cadix où se trouvaient les jésuites du Mexique qu'on allait déposer en Italie, et s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui devait les y transporter. Les jésuites ayant été débarqués en Corse, il partagea d'abord leur prison ; mais le commandant français d'Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gênes et delà à Ferrare, où il abjura le luthéranisme. Résolu d'entrer dans la société, il fit ses premiers vœux à Bologne, et fut envoyé au collége de Modène. En 1773, lors de la suppression de l'ordre, il revint à Bologne, où, après avoir reçu les ordres, il enseigna la rhétorique dans les écoles Pies. A l'époque de la révolution française, il rédigea la *Gazette de Bologne*, et fut encouragé par Pie VI. Banni de cette ville dans les premières années de la république Cisalpine, il se retira chez le chargé d'affaires de Suède à Rome, et ne retourna qu'en 1799 à Bologne, où il mourut en 1832, à 86 ans. Indépendamment de quelques traductions, on a de lui : *Vocabulaire pour entendre la langue révolutionnaire*, Venise, 1790, 2 vol. in-8 ; *Rébellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8 ; *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique*, 3 vol. in-8 ; *Histoire universelle, sacrée et profane, avec une continuation* d'Hardion et de Linguet, 1804-1806, 11 vol. in-8 ; *Dialogue des morts*, 1816, in-12.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israël, l'an 1232 avant J.-C., et le gouverna pendant 28 ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

THOMAS (saint), apôtre, surnommé *Didyme*, qui veut dire *Jumeau*, était de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la 2e année de la prédication de J.-C. Le Sauveur, après sa résurrection, s'étant fait voir à ses disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croirait point que » J.-C. fût ressuscité, à moins qu'il ne mît sa main » dans l'ouverture de son côté, et ses doigts dans » les trous des clous. » Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandait ; ce qui a fait dire à un Père « que l'incrédulité de » Thomas avait été plus utile à l'Eglise, en con- » statant la réalité de la résurrection de J.-C., que » la foi prompte et facile des autres apôtres. » Après l'Ascension, les apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas en porta la lumière dans les pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il souffrit le martyre dans la ville de Calamone dans l'Arabie, d'où son corps fut transporté à Edesse, où il a été honoré pendant les premiers siècles de l'Eglise. D'autres prétendent que ce fut à Méliapour, dans le royaume de Carnate, que ce saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui était dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui ; mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives pour mériter le suffrage d'une critique exacte. *Voy.* la réflexion qui se trouve à la fin de l'article de saint JACQUES le Majeur.

THOMAS, faux empereur, né, vers 780, d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat, à celui de commandant des troupes de l'empire, sous Léon l'Arménien. Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des Césars. Léon ayant été assassiné l'an 820, il prit les armes, sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandait, et par l'armée navale qu'il avait eu l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice Irène, et se fit couronner à Antioche par le patriarche Job. De là il vint mettre le siége devant Constantinople ; mais ayant été battu à diverses reprises par mer et par terre, il se sauva à Andrinople, où les habitants le livrèrent à Michel le Bègue, successeur de Léon, qui le fit mourir après lui avoir fait souffrir des tourments horribles, l'an 822.

THOMAS de CANTORBÉRY (saint), dont le nom de famille était *Becket*, vit le jour à Londres en 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie, et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée ; mais un danger qu'il courut à la chasse le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconé de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des résistances de sa part, sur le siége de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas longtemps en paix avec son souverain, comme il le lui avait prédit. Les Anglais prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre ; et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement ; mais la véritable origine fut son zèle pour les priviléges de son église. Ce zèle, qui paraissait trop ardent au roi et à ses ministres, lui fit bien des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupait la charge de chancelier, dont il venait de se démettre ; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, qu'il savait n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, et que ses adversaires mêmes ne croyaient pas. Condamné à la prison, il se retira à l'abbaye de Pontigni, et ensuite auprès de Louis le Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivait : « Je vous dois, à la vérité, » révérence comme à mon roi ; mais je vous dois » châtiment comme à mon fils spirituel. » Henri II adopta des vues de conciliation ; et, après quelques difficultés, la paix se fit entre le roi et le prélat.

Saint Thomas revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas à être rallumée, les courtisans ramenant toujours le roi à ses anciens errements, et l'irritant contre l'inflexible prélat. Henri II était alors en Normandie dans son château de Bures, près de Caen. Fatigué de ces rapports, et personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un accès de colère : « Est-il possible qu'aucun de » ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge » d'un prêtre! » Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 9 décembre 1170, en la 63e année de son âge, et la 9e de son épiscopat. Sa piété tendre, son zèle, ses vertus épiscopales, le firent mettre au nombre des saints par Alexandre III. Depuis que l'Angleterre est tombée dans le désordre du schisme et de l'hérésie, on a vu le fanatique Burnet déchirer la mémoire de ce saint prélat, jusqu'à lui préférer l'infâme Crammer. Bossuet l'a justifié dans un parallèle qui rend aussi sensibles les vertus et la sainteté de l'un, que les crimes et la scélératesse de l'autre, et finit par ce passage remarquable : « Il combattit jusqu'au sang » pour les moindres droits de l'Eglise; et en soutenant ses prérogatives, tant celles que J.-C. lui » avait acquises, que celles que les rois pieux lui » avait données, il défendit jusqu'aux dehors de » cette sainte cité. » On a de lui : divers *Traités*, pleins d'érudition et de bonne théologie, quoique tout n'y soit pas exact; des *Epîtres* publiées par Christianus Lupus, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4. Elles sont curieuses, et ne peuvent que donner une idée avantageuse de l'esprit et du cœur de l'illustre prélat. Un cantique à la Vierge, qui commence par *Gaude flore virginali*. Du Fossé a écrit sa *Vie* en français, in-8 (1); Christianus Lupus et Stapleton l'ont écrite en latin. La *Relation de sa mort*, par un témoin oculaire, Jean de Salisbury (*voy.* Sarisberi, vii, 450.), se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Grégoire VI fit réunir quatre *vies* diverses de saint Thomas, sous le titre de *Quadrilogus*. Nous ne pouvons mieux finir cet article que par la réflexion suivante : « De quelque manière, dit un sage théo- » logien, que les saints se soient conduits, ils ne » peuvent éviter d'être condamnés au tribunal des » incrédules. Lorsque, dans les premiers siècles, » ils se sont laissé traîner au supplice sans résis- » tance, c'était des imbéciles, des fanatiques abu- » sés par des fables et des prestiges. Dans les siècles » suivants, lorsqu'ils ont défendu des droits fondés » sur une longue possession, et sur la jurispru- » dence universelle, ce sont des insolents ambitieux, » qui ont troublé le repos des nations. Ceux qui ont » souffert en silence la dépravation des cours et le » libertinage des rois, étaient des âmes viles et » corrompues, qui n'ont pas eu le courage de dire » la vérité, et de tenir parti pour la justice. Se sont- » ils élevé contre le brigandage qui a régné si long- » temps dans toutes les contrées de l'Europe, voilà » des séditieux et des rebelles. Ceux qui ont quitté » le monde pour s'éloigner de la corruption, étaient » des enthousiastes mélancoliques, des fainéants » inutiles à la société. Si d'autres, en considération » de leurs talents et de leurs vertus, ont été placés » à la tête des affaires, c'est l'ambition et l'hypocri- » sie qui les y a conduits. Dans le temps que l'E- » glise était pauvre, on fait un crime à ses ministres » d'avoir vécu d'aumônes; lorsqu'on lui a confié des » richesses pour les mettre à couvert de la rapacité » des grands, on lui reproche d'avoir tout envahi. » Que faudrait-il pour satisfaire des censeurs aussi » capricieux? Les engraisser aux dépens de l'Eglise » des pauvres, des établissements de charité; alors » peut-être ils nous permettraient de croire en » Dieu. »

(1) La *Biographie universelle* en cite une autre par du Cambout de Pontchasteau, sous le nom de Beaulieu, 1679, in-4; et à l'article *du Fossé*, on dit que ce fut cet auteur qui se cacha sous ce nom

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illustra ce pays par ses mœurs et sa science, et mourut l'an 1268. On a de lui : *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*, publié par Mathias Belius, dans sa collection des historiens de Hongrie, tom. 3. Jean Lucius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas, pour publier *Dalmatia illustrata*, quoiqu'ils la critiquent souvent avec aigreur : exemple d'ingratitude fidèlement imité par presque tous les écrivains modernes.

THOMAS de CATIMPRÉ ou de CATINPRÉ, né en 1201 à Lewes ou Lervis, près de Bruxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambrai; puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1232. Il est connu : par un traité des devoirs des supérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier, *Bonum universale de apibus*, ouvrage historique et ascétique. L'auteur y montre de l'érudition; il y a une quantité de faits curieux et édifiants, mais dont plusieurs échapperaient avec peine à une critique sévère; *Vie de sainte Lutgarde*. La meilleure édition est celle de Douai, 1627; elle est accompagnée de notes et de la *Vie* de l'auteur, par Georges Colvenerius, docteur en théologie de Douai. Le P. Vincent Willart, dominicain, a donné une traduction de cet ouvrage, Bruxelles, 1650, in-4; *Vie de sainte Christine*, fille célèbre dans le xiiie siècle. (*Voy.* Christine de Bruzo et Christine l'*Admirable* dans le même article.) Cette *Vie* se trouve, ainsi que celle de sainte Lutgarde, dans *Surius* et les *Acta sanctorum* du mois de juin, etc. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque suffragant de Cambrai. Ce savant religieux mourut en 1280, et selon les rédacteurs de la *Bibliothèque de la France*, en 1293.

THOMAS D'AQUIN (saint) naquit en 1227 d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie, au royaume de Naples. Landulphe, son père, l'avait envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Cassin, et de là à Naples, où il étudia la grammaire et la philosophie. Thomas commençait à y faire paraître ses talents, quand il entra chez les frères-prêcheurs au convent de Saint-Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parents s'opposèrent à sa vocation; pour l'arracher à leur persécution, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il était en chemin, et qu'il se reposait auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de

leur père, où il fut captif pendant plus d'un an. On y employa tout pour le rendre au monde. Enfin, quand on vit qu'il était inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, et le conduisit peu à près à Cologne, pour faire ses études sous Albert le Grand, qui y enseignait avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune dominicain le rendait fort taciturne; ses compagnons le croyant stupide, l'appelaient le *Bœuf muet;* mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit: « Que les mugissements de ce bœuf retentiraient » un jour dans tout l'univers. » L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple l'y suivit, et enseigna en même temps la philosophie, l'Ecriture sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers et les réguliers dans l'université retardèrent son doctorat. Il retourna en Italie, et se rendit à Anagni, auprès du pape. Albert le Grand y était déjà depuis un an avec saint Bonaventure. Ils y travaillèrent tous les trois à défendre leur ordre contre Guillaume de Saint-Amour, et à faire condamner son livre des *Périls des derniers temps.* Saint Thomas revint à Paris en 1253, y fut reçu docteur en 1257, et s'y distingua par ses leçons et ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. Saint Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife romain, l'appela souvent à sa cour. Thomas y portait une extrême humilité et un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnaient. Un jour qu'il avait la tête remplie des objections des nouveaux manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cet objet; après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut: *Voilà qui est décisif contre les manichéens.* Le prieur des frères-prêcheurs, qui l'accompagnait, le fit souvenir du lieu où il était, et Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais saint Louis en fut édifié, et voulut qu'un de ses secrétaires écrivit l'argument qui se trouva être très-solide. Thomas fut dans une grande considération auprès des pontifes romains. Le pape Grégoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. Thomas s'étant fixé à Naples, où il avait été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence, l'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui envoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, l'emporta et obtint que Thomas vint enseigner dans sa ville capitale, dont il avait refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le saint docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvait point dans le voisinage de couvent de frères-prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'ordre de Citeaux, dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il mourut, le 7 mars 1274, à 48 ans: vie bien courte, en comparaison de la multitude et de l'excellence de ses écrits. Jean VII le mit au nombre des saints, en 1313. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus solide, le plus judicieux et le plus net. Les titres d'*Ange de l'école*, de *Docteur angélique* et d'*Aigle des théologiens*, qu'on lui donna, ne durent pas paraître outrés à ses contemporains. « Ses ouvrages, dit un critique judicieux, annon» cent un génie vaste et profond, un jugement ex» quis, une clarté admirable et une précision uni» que. Soit qu'il établisse les vérités de la foi, soit » qu'il réponde aux difficultés, on voit rarement » qu'il puisse ajouter à ce qu'il a dit: ce qui, joint » au temps où il fournissait sa carrière, dans un » champ à peine défriché, le fait considérer avec » raison comme un esprit d'un ordre presque sur» humain, et suscité extraordinairement pour » éclairer l'école. » Il avait une si grande facilité, qu'il dictait sur différentes matières, à trois écrivains, et quelquefois à quatre en même temps. Tous ses *ouvrages* ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres, à Rome, en 1570, 18 tom. en 17 vol. in-fol.; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du saint, et on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. Cette édition est la plus estimée; cependant les suivantes ont encore leur mérite, Venise, 1595, 18 vol. in-fol.; Anvers, 1612, 19 vol. in-fol.; Paris, 1636-41, 23 vol. in-fol. (*Voy.* Nicolai, vi. 216.) Les éditions les plus récentes sont celles de Venise, 1745-60, 28 vol. in-4, que l'on doit au P. Bern.-Marie de Rubeis (*voy.* ce nom, vii, 359.), et qui a été reproduite de 1765 à 1788, dans la même ville. On a imprimé sous le nom de saint Thomas, *Secreta alchymiæ magnalia,* Cologne, 1579, in-4: ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. On lui attribue aussi des *Commentaires* sur la Genèse et sur les Livres des Machabées, que saint Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord, et qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes exacts dans les raisonnements, clair dans l'expression, il pourrait être le meilleur modèle des théologiens, si son style était plus mâle et plus pur, et surtout s'il eut dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches et de dissertations qui paraissent ou inutiles ou étrangères et s'il eût tourné exclusivement vers les matières essentielles de la religion, les ressources de son érudition et de son génie. Il faut convenir cependant qu'on s'élève aujourd'hui trop contre les questions purement scholastiques, et que des discussions peu importantes par leur objet direct peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant, pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Ecriture sainte, les Conciles et les Pères; en les exerçant dans les règles d'une bonne logique; en leur apprenant à dévoiler un sophisme, et à saisir avec certitude la justesse

d'une conséquence. Depuis que les contestations scolastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique et de la théologie même dogmatique est négligée, l'art de raisonner s'affaiblit d'une manière visible, les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de paralogisme et de contradictions; avec le mérite du style et quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des méditations innocentes, et de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scolastiques existaient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernements, de la société civile et ecclésiastique étaient à l'abri de la contradiction; on ne disputait pas sur ces grands objets, on ne les contestait pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissait des spéculations où le bonheur des hommes et les vérités éternelles n'étaient pas compromis: aujourd'hui elle porte partout des regards téméraires et destructeurs; *semblable*, comme dit Bayle, *à ces poudres corrosives qui, après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongent la chair vive, carient les os, et percent jusqu'aux moelles.* Quand la baleine, dans sa fureur ou dans la véhémence de ses ébats, menace de submerger quelque navire que la tempête emmène dans ses eaux, on amuse ce monstre des mers en lui jetant un tonneau vide: occupé de cette marotte, devenue pour lui un objet important, il laisse passer les navigateurs, et un spectacle innocent remplace l'aspect d'une mort inévitable. « Voilà, dit un homme d'esprit, une image réalisée parmi nous: le tonneau rempli d'air est notre vieille philosophie; et, si l'on veut, une bonne partie de la vieille théologie; le monstre menaçant, est l'inquiète raison; le navire, le dépôt précieux des vérités salutaires. » (*Voy.* ANSELME, DUNS, HANGEST, SUARES.) Les *Opuscules* de saint Thomas, sur des questions de morale, montrent la justesse de son sens et sa prudence chrétienne. On le reconnait encore dans ses *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Epitres de saint Paul aux Romains, aux Hébreux, et sur la 1re aux Corinthiens; et dans sa *Chaîne dorée* sur les Evangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres Epitres de saint Paul, sur Isaïe, Jérémie, saint Matthieu, saint Jean, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office* du *Saint-Sacrement* est un des plus beaux du bréviaire romain. Les cantiques *Sacris solemniis*, *Verbum supernum*, *Pange, lingua*, et surtout le *Lauda*, *Sion*, unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie; le choix des mots est si propre, les expressions si heureuses, la cadence si sonore et si naturelle, qu'on les considère avec raison comme le fruit d'un génie rare, et de plus, comme le fruit d'un homme choisi par la Providence pour célébrer avec dignité le plus auguste des mystères chrétiens. Santeuil disait qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il avait fait de vers pour une seule strophe du *Verbum supernum*, savoir la suivante:

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

Voy. la *Vie* de ce saint par le P. Tournon, Paris, 1737, in-4.

THOMAS (Hubert), natif de Liége, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller intime de Louis, électeur palatin, puis secrétaire de Frédéric II, son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François Ier, de Henri VIII, et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages, entre autres: *De l'origine des Tongrois et des Eburons*, Strasbourg, 1541, Anvers, 1630, et dans la Collection des écrivains d'Allemagne de Schardius; *Annales*, ou *la Vie de Frédéric II, électeur Palatin*, Francfort, 1624, in-4; une *Description des édifices* de ce prince; des *Antiquités d'Heidelberg*, etc. Ces ouvrages sont bien écrits en latin, le style de l'auteur est assez pur, élégant et du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûre; il adopte des traditions populaires sans examen. Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un temps où cette ville n'existait pas encore.

THOMAS de VILLENEUVE (le B. *Garcias*, connu sous le nom de), était né en 1488, à Fuenllana, diocèse de Léon, d'une famille originaire de Villeneuve-des-Infants, petit bourg dont il reçut le nom lors de sa profession religieuse. Il fut élevé à Alcala, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque, mais il aima mieux entrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie et ses vertus lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur Charles-Quint et Isabelle son épouse voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna, et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales; mais il brilla surtout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant de mourir, tout ce qu'il avait, jusqu'au lit même sur lequel il était couché; car il le donna au geôlier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qui lui restait à vivre. Il mourut en 1555, à 67 ans. On a de lui des *Sermons*, et un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, Alcala, 1581, et Augsbourg, 1757, in-fol. *Voy.* sa *Vie*, par le P. Cl. Maimbourg du même ordre, Paris, 1666, in-12.

THOMAS de JÉSUS, *ou* DIDACE SANCHE d'AVILA, né à Baeça dans l'Andalousie, vers 1568, embrassa l'ordre des carmes-déchaussés, à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les carmes doivent l'établissement de leurs maisons nommées *Ermitages*. Il voulut établir une congrégation dans son ordre, uniquement destinée à la propagation de la foi chez les

infidèles; mais il n'eut pas la satisfaction de réussir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit plusieurs couvents, et l'*Ermitage* de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté, à Rome, le 26 mars 1626. Nous avons de lui : *Stimulus missionum*, Rome, 1610, in-8; *Thesaurus sapientiæ divinæ, in gentium omnium salute procuranda*, etc., 1684, in-4. C'est un abrégé de controverse contre les païens, les juifs, les mahométans, etc.; et une histoire des opinions et des rits des églises du Levant, séparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII et Benoît XIV faisaient grand cas de cet ouvrage savant et utile : plusieurs écrivains en ont profité. Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur. *Expositio in omnes fere regulas ordinum religiosorum*, Anvers, 1617, in-fol.; plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses *OEuvres* sous le titre de : *Opera omnia, homini religioso et apostolico utilissima*, Cologne, 1684, 5 vol. in-fol.

THOMAS (Artus), sieur d'Embry, est connu par des *Epigrammes* sur les tableaux de Philostrate, que Blaise de Vigenère a placées dans sa traduction de cet auteur et de Callistrate, in-fol.; par des *Commentaires* sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane par Philostrate, insérés dans la version du même Vigenère, 2 vol. in-4; par une suite de la traduction de l'*Histoire* de Chalcondyle, in-fol. (*Voy.* VIGENÈRE.)

THOMAS du FOSSÉ (Pierre), né à Rouen en 1634, d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où le Maistre de Sacy prit soin de lui former l'esprit et le style. Pompone, ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades : son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut en 1698, à 64 ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'Eglise, et son attachement à un parti qui l'a si longtemps troublée et qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont : la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, in-4 et in-12; celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8; *Vies des saints*, 2 vol. in-4. Il avait dessein d'en donner la suite; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications* de la Bible de Sacy. Il est encore auteur des petites *Notes* de cette même Bible, des *Mémoires sur sa vie*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté et de noblesse que de préventions. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis (*voy.* ce nom).

THOMAS d'AQUIN de SAINT-JOSEPH, carme, dit, avant son entrée en religion, Christophe *Pasturel*, né à Montferrand, près de Clermont, se distingua par sa science dans l'histoire sacrée et profane, et par la régularité de sa vie. Il fut élevé aux premières charges de son ordre, et mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui : *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab authore incerto, sed qui Caroli Calvi ætate vixit, cum notis hist.*, Paris, 1644, in-4; *Vie de saint Calmin, duc d'Aquitaine*, Tulles, 1646, in-8. Jacques le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même *Vie* écrite en latin par Bernard Guidon, évêque de Loudun; *Vie de Marie-Anne de Saint-Barthélemy*, carmélite; *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris, 1633; plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son ordre, et beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS de CHARMES, capucin, né à Charmes en Lorraine, en 1703, mort à Nancy, le 3 janvier 1765, est auteur d'une *Théologie*, Nancy, 1777, 3 vol. in-12; elle est claire, méthodique, et une des plus orthodoxes qui aient paru dans ces derniers temps. Entre les sentiments controversés parmi les catholiques, l'auteur embrasse pour l'ordinaire le plus solidement établi et le plus éloigné des extrêmes. Il a donné un *Compendium* de cette même *Théologie*, réimprimé à Liége, 1791, in-12. (*Voy.* PELLINI.)

THOMAS (Antoine-Léonard), membre de l'académie française, était né, en 1732, à Clermont, et mourut, le 17 septembre 1785, dans le château d'Oullins, où l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, son ami, l'avait fait transporter dès le commencement de sa maladie. Thomas avait débuté dans les lettres par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle.* Il fallait avoir du courage pour oser attaquer Voltaire, qui jouissait alors de tout l'éclat de sa réputation. Le jeune écrivain y combat avec force cette *philosophie orgueilleuse*, comme il s'exprime, *qui voudrait élever la religion naturelle sur les débris de l'auguste religion de nos pères.* En 1756, il n'était pas plus disposé à encenser ce chef de secte, dont il comparait le génie *à un volcan qui ne jette plus que de faibles étincelles*, *obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent*; et qu'il appelle un *écrivain nourri des maximes anglaises, abandonné à une liberté effrénée de penser et de dire les choses les plus dangereuses.* Ce qui donne le plus de célébrité à Thomas, ce sont ses *Eloges*, dont plusieurs ont été couronnés par l'académie. On y trouve beaucoup d'esprit, une imagination riche et féconde, des tableaux énergiques, des analyses justes, des jugements profonds; mais en même temps un vain clinquant, une parure recherchée, un emploi trop fréquent de métaphores, et particulièrement une espèce de jargon scientifique, composé de termes d'arts, de géométrie, de métaphysique, etc., qui jettent de l'obscurité dans le discours, et lui donnent un air de pédanterie; défaut qui est devenu, pour les esprits faux et faibles, un objet d'imitation, qui a fait une multitude de mauvais singes, et a infiniment contribué à la dégénération de l'éloquence française. « Ce nouveau genre, dont Thomas est » inventeur, dit un critique, est devenu le genre » dominant. Il a achevé de corrompre le peu de » goût qui restait encore. C'est un *penseur* profond, » mais peu naturel : toujours monté sur des échasses, » il fatigue par un style toujours ampoulé, toujours » outré, par une morgue et une monotonie conti- » nuelles, par son affectation à ne tirer ses méta- » phores que des arts et des sciences les moins à la » portée du lecteur. » Toutes les fois qu'on apportait à Voltaire quelque ouvrage de Thomas, il ne manquait jamais de dire : *Ah! voilà du* GALITHOMAS! Ce goût de Thomas pour l'obscurité et l'ex-

traordinaire porte quelquefois sur les choses mêmes, et produit des assertions répréhensibles. C'est ainsi que dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, on lit qu'*il est presque égal pour le bonheur, de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre*; que *l'âme est heureuse par ses efforts; et* que, *pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même*. Tout cela est d'un faux visible. L'âme n'est pas heureuse par ses efforts, mais par l'objet et le motif de ses efforts. Il importe infiniment à l'âme contre qui son activité soit exercée. (*Voy.* NECKER Mme.) L'*Eloge de Marc-Aurèle*, moins sujet aux défauts de style qui défigurent ses autres discours, pèche davantage par le fond. Thomas était entré à l'académie, et semblait avoir oublié ses anciens principes pour favoriser ceux de ses confrères. L'*Essai sur les éloges*, que les gens de goût considèrent comme son meilleur ouvrage, est rempli de bonnes observations et de justes critiques; il est écrit d'un style moins maniéré et moins raide que la plupart de ses autres productions, quoiqu'on y trouve encore assez souvent des *masses*, des *chaînes*, des *chocs*, etc. On a encore de lui plusieurs pièces de vers, entre autres une *Ode sur le temps*, où l'on trouve de très-belles strophes, et une *Epître au peuple*, semée de très-bons vers. Il avait entrepris un grand poème sur Pierre le Grand, intitulé *la Pétréide*, dont il avait lu quelques chants dans des séances de l'académie française; mais il abandonna ensuite ce travail, la dureté des noms russes lui ayant fait pressentir qu'elle pouvait seule être la cause du non succès de son ouvrage. Indisposé depuis longtemps, il coulait une vie indolente, presque toujours dans la solitude, et quelquefois au sein d'une société choisie, au milieu de laquelle il gardait le silence. Son état empirant, l'archevêque de Lyon voulut l'avertir lui-même du danger qui le menaçait; il l'exhorta à chercher sa consolation et son appui dans les sacrements de l'Eglise. Thomas s'y disposa avec une résignation parfaite, et il les reçut dans des sentiments de foi et de piété qui édifièrent tous les témoins de sa maladie et de sa mort. En 1791, Deleyre publia un *Essai sur la vie de Thomas*: c'est un panégyrique fait par un ami, et un ami tout enthousiasmé de la démocratie. Cependant l'auteur n'est pas toujours d'accord avec Thomas; il trouve qu'il a trop vanté la fumée de la gloire : « Je n'ai » jamais senti, dit-il, que la gloire eût été ni dût » être le premier mobile des plus belles actions. Ce » qui a été exécuté de plus extraordinaire sur la » terre est l'ouvrage de la religion ou du patrio- » tisme. » Il n'est pas plus d'accord avec Thomas sur le tableau qu'offre l'*Essai sur le caractère et les mœurs des femmes*, de la condition de ce sexe, soit en Asie, soit en Europe. Il lui semble que leurs maux y sont exagérés. Il observe que « les exclu- » sions qu'elles éprouvent ne sont injurieuses qu'à » leurs prétentions, et que leur dépendance tient » à leur faiblesse naturelle. Séparées des hommes » elles ne pourraient leur résister en corps de so- » ciété : mêlées ou même unies à l'autre sexe par » le mariage, elles ne doivent pas lui résister. Il » faut qu'elles dominent ou soient dominées. Mais » laquelle de ces deux situations a le plus d'incon- » vénients? » Rien de plus sensé que ces critiques. Les *Œuvres* de Thomas, Paris, 1819, forment 2 vol. in-8, avec une bonne *Notice* de Ch. Villenave, ibid., 1825, 6 vol. in-8, avec une *Notice* par St.-Surin.

THOMAS. *Voy.* ANDRADA, KEMPIS, NETTER, VIO.

* THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre distingué, né à Paris en 1791, et mort dans cette ville, le 15 janvier 1834. Son goût pour la peinture se révéla dès ses plus jeunes années, et il obtint au concours de 1816 le premier grand prix. Elève de l'école de Rome pendant trois ans, ce fut à la suite de son séjour dans cette ville, qu'il composa son recueil des mœurs et coutumes de l'Italie, auquel il donna le nom *D'un an à Rome, et dans ses environs* (Paris, 1823, in-fol., planch.); travail précieux où un texte, à la fois original et plein d'intérêt, ajoute encore au mérite et à l'exactitude du dessin. Parmi les autres compositions de Thomas, on cite plusieurs tableaux qui lui assignent un rang incontestable parmi les peintres modernes; ce sont : *Le Christ chassant les vendeurs du temple; Achille de Harlay résistant aux menaces de Bussy le Clerc; La journée des barricades*; la procession de *saint Janvier à Naples*; un *Ermite cherchant un abri contre un orage*. Il a laissé inachevé un tableau des *trois Parques*, considéré comme l'une de ses meilleures productions.

THOMAS (le prince) de *Savoie*. *Voy.* SAVOIE.

THOMASINI. *Voy.* TOMASINI.

THOMASIUS (Michel), qu'on nomme aussi *Tanaquetius*, né à Majorque, secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida; il joignait à la science du droit la connaissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que *Disputes ecclésiastiques*, Rome, 1585, in-4; *Commentarius de ratione conciliorum celebrandorum*. Il vivait encore en 1560.

THOMASIUS ou THOMASEN (Jacques), d'une bonne famille de Leipsig, où il naquit en 1622, fut élevé avec soin, et y enseigna les belles-lettres et la philosophie. C'était un homme doux, tranquille, et incapable de troubler son repos et celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : les *Origines de l'histoire philosophique et ecclésiastique*, 1665, in-4; plusieurs *Dissertations*, Hall, 1788 et ann. suiv., 11 vol. in-8, dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont tous en latin, et renferment beaucoup de recherches.

THOMASIUS (Christian), fils du précédent, né à Leipsig en 1655, prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un journal allemand qu'il commença à publier en 1688, et dans lequel il semait plusieurs traits satiriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'hérésie, et même du crime de lèze-majesté. Thomasius avait réfuté un traité de son dénonciateur, où celui-ci prétendait qu'il n'y avait que la religion luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'état; ce fut le principe de

ses querelles avec Mazius. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après, il fit soutenir des thèses (Anvers, 1713, in-4), dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette assertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont : une *Introduction à la philosophie de la cour*, Halle, 1702, in-8; l'*Histoire de la sagesse et de la folie*, 1693, 3 vol. in-8; les *fondements du droit naturel et des gens*, 1718, in-4; *Histoire des disputes entre le sacerdoce et l'empire jusqu'au* XVIe *siècle*, 1722, in-8; on conçoit aisément de quelle façon un protestant a traité cette matière.

THOMASSIN (Louis), né à Aix en Provence en 1619, d'une famille ancienne et distinguée dans l'Eglise et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa 14e année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Pères, les Conciles, faisaient la base générale de ses conclusions. Appelé à Paris en 1654, il y commença dans le séminaire de Saint-Magloire des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avait suivie à Saumur, et les continua jusqu'en 1668. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. Péréfixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles*, dont il n'y a eu que le premier vol. qui ait paru, 1667, in-4; et ses *Mémoires sur la grâce*, en 1668, 3 vol. in-8. Il abandonne la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination, pour suivre celle des Pères grecs, qui s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paraissait plus douce et plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4, augmentés de deux Mémoires, sous les auspices de M. de Harlay, successeur de Péréfixe. Il publia aussi ses *Dogmes théologiques*, en 1680, 3 vol. in-fol.; l'*ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, 1678 et 1679, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du P. Thomassin, fut réimprimé en 1725. C'est dans cette source que van Espen a puisé presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus ecclesiasticum*. Les novateurs ont quelquefois entrepris d'abuser de cet ouvrage, pour tout rappeler à l'ancienne discipline, et censurer les usages et l'état actuel de l'Eglise : Thomassin a prévenu cet abus, et sapé l'absurde prétention par une observation simple et péremptoire : *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus, pro eorum summo principatu, eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo; sed pro locorum, temporumque et rerum opportunitate, pro ecclesiæ sive utilitate, sive necessitate; hæc certissima norma est conciliandæ antiquæ ecclesiarum disciplinæ, cum nova.* (Voy. FLEURY, MORIN, ZOSIME, etc.) Ce traité a été abrégé par d'Héricourt. Il a donné ensuite divers Traités sur les sujets particuliers de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne : de l'*office divin*, 1686, in-8; de la *vérité et du mensonge*, 1691, in-8; de l'*aumône*, 1695, in-8; du *négoce* et de l'*usure*, 1697, in-8. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi-bien que le *Traité dogmatique et historique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Eglise*, 1703, 3 vol. in-4. Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brilla le savoir du P. Thomassin; il possédait les belles-lettres et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvait faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie*, 1685, in-8; les *Historiens profanes*, 1693, 2 vol. in-8; *les Lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Ecritures*, 1681-82, 3 part. in-8; ouvrage où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités et d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque désir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de sa Sainteté; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devait pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au saint Père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les 3 vol. in-fol. de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plutôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'était appliqué à l'hébreu pendant 50 années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il fallait par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie religion, aussi-bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea à composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues, par rapport à l'Ecriture sainte*, Paris, 1690, 1693, 2 vol. in-8. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel hébraïque*, 1697, in-fol., (par les soins du P. Bordes, de l'Oratoire, et de Barat, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres), qui ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le P. Thomassin mourut, le 24 décembre 1695, à 76 ans. Ce savant avait la modestie d'un homme qui unit de grandes connaissances à de grandes vertus et à un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit était sage et son caractère modéré. Il parut pendant quelque temps épouser les intérêts de la secte janséniennne, mais il ne tarda pas à en revenir et à s'attacher inviolablement à la mère de toutes les églises. « Etant » encore jeune, dit l'abbé Bérault, et n'ayant étudié » saint Augustin que dans les compilations infidèles » du parti, il avait donné dans les nouvelles opi» nions. Mais s'il put commettre une légèreté, par» donnable à son âge, il n'eut point l'orgueil et » l'opiniâtreté qui convertit l'erreur en hérésie for» melle. Non moins recommandable par sa candeur » et sa piété que par son savoir, dès qu'il eut re» connu, par la lecture des *Œuvres* mêmes de saint » Augustin, combien Jansénius imposait à ce saint

» docteur, ainsi qu'à l'Eglise qui en avait confirmé » la doctrine sur la grâce, nul respect humain ne » put l'empêcher d'en faire une confession pour le » moins aussi éclatante que l'avaient été les pré- » ventions de sa jeunesse. Il alla trouver chacun de » ceux qu'il craignait d'avoir engagés dans ses pre- » mières opinions, et leur protesta qu'il en était » parfaitement revenu, comme d'autant d'erreurs » essentiellement contraires à la foi. Les ouvrages » qu'il nous a transmis attesteront à jamais et la » réalité et la sincérité de sa déclaration. » Sa charité était si grande, qu'il donnait aux pauvres la moitié de la pension de mille livres que lui faisait le clergé. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition; mais il la puise moins dans les sources, que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son style est un peu pesant; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une manière agréable, et en général il est trop diffus. Il possédait mieux le latin que le français. L'abbé Lenglet l'a jugé trop sévèrement lorsqu'il a dit que le *P. Thomassin était un homme de passages, et non de raisonnement : qui copiait par lui-même, et réfléchissait par autrui*. Le P. Bordes a écrit sa *Vie* en latin à la tête du *Glossaire hébraïque*.

THOMASSIN (Philippe), graveur célèbre, apprit à Troyes en Champagne, lieu de sa naissance, les premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite en Italie, où, après s'être perfectionné sous les grands maîtres qui illustrèrent la fin du XVIe siècle, il se fixa à la gravure, s'établit à Rome et s'y maria. Il donna, un *Recueil de portraits des souverains* les plus distingués, et *des plus grands capitaines des* XVe *et* XVIe *siècles*, 1600, in-4. Ces portraits, au nombre de cent, gravés d'après les originaux, sont accompagnés d'un sommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes et des capitaines qu'ils représentent. Thomassin s'exerça principalement sur des sujets de dévotion, d'après Raphaël, Salviati, Baroche et autres peintres célèbres. Il fit un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on compte le premier des Cochins, et Dorigny, ses compatriotes; mais aucun ne lui fit autant d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de lui à manier le burin. Thomassin mourut à Rome, à 70 ans.

THOMASSIN (Simon), petit-neveu du précédent, né à Paris en 1688, entra chez le célèbre Picart, dit *le Romain*, où il acheva de se perfectionner. Ce grand artiste s'était retiré en Hollande, en 1710, son élève le suivit et y demeura jusqu'en 1715, qu'il revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale, en 1728. Sa manière de graver était belle et savante. Il entrait parfaitement dans l'esprit du peintre dont il voulait rendre le caractère, et il avait l'art d'en faire connaître avec finesse la touche et le goût des contours. On cite, entre autres productions de son burin : le *Magnificat* d'après Jouvenet; le *Coriolan*, d'après la Fosse; les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronèse. Il mourut le 1er janvier 1741, à 53 ans.

* THOMASSIN (Jean-François), chirurgien, né en 1750 à Rochefort, près Dole, après avoir terminé ses études médicales, fut attaché comme chirurgien au régiment d'Artois (cavalerie). Lors des guerres de la révolution il fut nommé chirurgien en chef à l'armée du Rhin, puis à l'armée de côtes de l'Océan. Plus tard, devenu médecin de l'hôpital militaire de Besançon, il ouvrit dans cette ville des cours d'anatomie et de chirurgie qui furent très-fréquentés. Connu depuis longtemps dans la littérature médicale, il avait remporté en 1777 un prix à l'académie de Dijon, par une *Dissertation sur la pustule maligne*, d'autres mémoires lui avaient mérité jusqu'à quatre médailles d'or de l'ancienne académie de médecine, qui avait fini par se l'associer. Il mourut à Besançon, le 25 mars 1828, correspondant de l'institut, officier de la légion-d'honneur, etc. Outre un assez grand nombre d'articles dans les journaux de médecine, et une bonne édition des *Observations iatro-chirurgiques*, de Covillard, 1791, in-8, fig., on lui doit : *Observations sur quelques points de la structure de l'œil, relatives à l'extraction d'une cataracte membraneuse*, Francfort, 1785, in-8; *Dissertation sur l'extration des corps étrangers des plaies, et spécialement de celles faites par les armes à feu*, Strasbourg, 1788, in-8, fig.; *Description abrégée des muscles, avec deux nouvelles nomenclatures, rédigée en faveur des élèves*, Besançon, 1799, in-8.

* THOMPSON (Edouard), poète, né à Hull dans le comté d'York, fit ses études sous le célèbre docteur Coxe, et passa dans sa jeunesse aux Indes orientales, où il entra dans la marine. En 1777, il était lieutenant sur un vaisseau de guerre. Il se retira peu de temps après avec une pension, vint à Londres, et, pendant plusieurs années, ne s'occupa que de littérature. Comme il désirait reprendre son premier état, un de ses amis lui procura la place de capitaine du vaisseau l'*Hyène*, avec lequel il prit un bâtiment français de la compagnie des Indes. Il s'embarqua ensuite, avec le même grade, sur *le Grampus*, et mourut sur les côtes d'Afrique, en 1786. On a de lui plusieurs poèmes licencieux, comme *la Mérétriciade, la Courtisane, la Cour de Cupidon*, où les images obscènes effacent tout le mérite de la versification. On pourrait en dire autant de son autre poème, le *Jubilé à Stratford-sur-Avon*. Il avait entrepris un grand ouvrage d'*Observations maritimes recueillies depuis l'année* 1753 *jusqu'à* 1765; mais ce travail n'a jamais paru. On cite parmi ses autres productions : *la belle Quakeresse*, coméd. imitée d'une pièce de Shadwell, jouée en 1773; *le Soldat*, poème, 1764; *Lettres d'un marin*, 1765, 2 vol. in-12, etc. Il donna en outre une édition des *Œuvres* de Paul Whitehead, et une autre des *Œuvres* d'André Marvell, 1777, 3 vol. in-4.

THOMSON, et non THOMPSON (Jacques), célèbre poète anglais, né en 1700, à Ednam, en Ecosse, où son père était ministre, publia en 1726 son poème sur l'*Hiver* qui le fit connaître des littérateurs, et rechercher des personnes du plus haut rang. Lord Talbot, chancelier du royaume, voulut lui confier son fils. Il lui servit de guide dans ses voyages. Le poète parcourut, avec son élève, la plupart des cours et des villes principales de l'Europe. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie,

le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des productions de son génie. Il mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçait la gaieté, et sa conversation l'inspirait. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, 1762, 2 vol. in-4. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. On y trouve : *les quatre Saisons*; poème aussi philosophique que pittoresque, trad. en franç. par Deleuze, 1759, in-8, et par Mme Bontemps, avec de très-belles estampes, 1801, in-8. C'est le tableau de la nature dans les différents temps de l'année; il est plein d'images riantes, quelquefois grandes et fortes, et de bonnes moralités; la dernière partie, qui est l'hiver, finit par des vues consolantes sur l'immortalité. *Le Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale; le poème de *la Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans, et qu'il mettait au-dessus de ses autres productions; des *Tragédies*, qui furent représentées avec beaucoup de succès, quoiqu'elles pèchent par le plan et souvent par la versification; des *Odes*, au-dessous de celles de Rousseau, mais où l'on trouve néanmoins le génie de la lyre. Son *Hymne au Créateur* a été trad. en franç. par l'abbé Yart. *Panégyrique de Newton*, en vers.

* THORE (Jean), médecin et botaniste, né en 1762, à Mont-Saur, dans l'Allemagne, se destinait à l'état ecclésiastique; mais il y renonça après avoir terminé ses classes à Auch. S'étant rendu à Bordeaux, il y fit ses cours de médecine et de botanique, fut employé ensuite dans les hôpitaux des armées des Pyrénées occidentales, et dans ceux qu'on établit à Dax, où il fixa sa résidence. A la suppression de cet établissement en 1815, il resta sans emploi, et mourut le 27 avril 1823, à 60 ans. Il a laissé : *Mémoire sur la constitutoin physique des environs de Dax*, imprimé dans le *Recueil* de Capelle et Villey, t. 3, p. 41; et dans le *Recueil* de la Société de médecine de Paris; *Essai d'une Chloris du département des Landes*, Dax, 1803, in-8. On y trouve la description de plusieurs végétaux qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches des botanistes. *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, 1810, in-8 : cet ouvrage renferme des détails statistiques, des observations sur l'histoire naturelle, des additions à la *Chloris*, etc. Plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Bulletin polymathique du muséum de Bordeaux*. On a encore de lui une *Description d'un engin de pêche, ou machine propre à prendre toute espèce de poisson*, in-8, fig.

THORENTIER (Jacques), né en 1626, docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avait eu le titre de grand-pénitencier de Paris, sous M. de Harlay; mais il n'en avait jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement, et il opéra de grands fruits dans la capitale et en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur, mais inutilement, à ramener le P. Quesnel à la soumission due aux décisions de l'Eglise. On a de lui : Les *Consolations contre les frayeurs de la mort*, 1695, in-12; une *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, 1726, in-8; l'*Usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes*, etc., Paris, 1673, in-12, sous le nom de *du Tertre*; ouvrage assez bien raisonné; des *Sermons*, in-8, plus solides que brillants.

THORIUS (Raphaël), médecin, mort de la peste à Londres, en 1629. On a de lui un poème estimé *sur le tabac*, Utrecht, 1644, in-12, et une lettre *De causa morbi et mortis Isaaci Casauboni*.

THORNILL (Jacques), peintre, né en 1676, à Weymouth, dans la province de Dorset, mort le 4 mai 1734, à 58 ans, entra chez un peintre médiocre, où le désir de se perfectionner, et son goût, le rendirent en peu de temps habile dans son art. La reine Anne l'employa dans plusieurs grands ouvrages de peinture, lui donna le titre de son premier peintre, et le créa chevalier. Devenu membre du parlement, il ne cessa d'exercer la peinture. Il peignait également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage et l'architecture.

THOT, THEUT, THEUTATÈS, dieu des anciens Gaulois, le même, si l'on en croit César, que Mercure; mais il paraît que ce Mercure n'est pas celui des Romains : *Mercure* signifie, en celtique, *roi*, *seigneur*. Le *Thot* ou *Theut*, nom d'où dérive Θεὸς et *Deus*, et *Mercure* qui donne Κύριος, ont fait croire à des savants que les Grecs et les Romains avaient pris bien des idées et des mots des anciens Celtes. (*Voy.* le journal historique et litt. 1er mai 1793, page 22.) Quelques mythologistes donnent un fils nommé *Thot* à Mercure Trismégiste. Le *Thot* ou *Theut* des Gaulois était honoré par des sacrifices humains : les Druides lui immolaient une multitude de victimes au fond des forêts. César eut bien de la peine à détruire ces horreurs après la conquête de la Gaule; le christianisme les abolit plus efficacement.

** THORWALDSEN (Barthélemy), sculpteur, né en 1769, était fils d'un pauvre marin de Copenhague qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Doué d'un talent précoce, il obtint le grand prix de dessin, fut envoyé à Rome, et après de longs séjours dans cette ville revint en Danemarck, où il mourut en 1844. Il se distinguait par la pureté du style et la fidèle représentation des caractères, des temps et des lieux. Il avait fondé à Copenhague un musée, auquel il légua l'immense fortune que lui avait méritée son talent. Il était l'un des associés étrangers de l'institut de France. Indépendamment d'une foule de *bas-reliefs*, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, on a de lui : une statue colossale de *Jason*, qui fit une grande sensation, *Mars*, les *Trois Grâces*, les *Muses*, *Apollon*, *Mercure*, *Adonis*, les *Douze Apôtres* (à Notre-Dame de Copenhague), qui rendirent sa réputation universelle; le *Tombeau de Pie VII*, à Rome. La statue équestre de *Poniatowsky* à Varsovie, le monument de *Gutenberg*, à Mayence, etc.

THOU (Nicolas de), de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé

de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps par son savoir et par sa piété. Il prêcha avec zèle et avec fruit, et mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : *Manière d'administrer les saints sacrements de l'église*, etc., Paris, 1580, in-4. *Brief recueil et explication de la messe et du divin service y faict*, Paris, 1598, in-4, d'autres ouvrages peu connus.

THOU (Jacques-Auguste de), 3e fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1553, et voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avait destiné à l'état ecclésiastique, et Nicolas de Thou, son oncle (*voy.* l'art. précéd.), lui avait donné un canonicat dans son Eglise; mais après la mort d'un de ses frères il se maria, posséda divers emplois dans la robe, et devint président à mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris, et se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie et en Picardie, et ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince. Il se rendit aussitôt auprès de Henri IV, qui l'employa à plusieurs négociations, et lui donna, en 1591, la charge de grand-maître de la bibliothèque du roi, après la mort de Jacques Amyot. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires épineuses. Commis avec le cardinal du Perron pour trouver les moyens de réformer l'université de Paris, et pour travailler à la construction du collége royal, qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zèle. Il mourut à Paris, le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'était nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avait puisé dans ses lectures et dans ses voyages la connaissance raisonnée des mœurs, des coutumes et de la géographie de tous les pays différents. Nous avons de lui une *Histoire universelle*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607) en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il ne peint ni comme Tacite, ni comme Salluste; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son *Histoire* un dictionnaire, sous le titre de *Clavis historiæ Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en français. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, et une certaine disposition à adoucir les fautes des huguenots, et à faire valoir les vertus et les talents de cette secte, firent soupçonner qu'il avait des sentiments peu orthodoxes; et l'on ne doit pas s'étonner que son *Histoire* ait été condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1609 (*voy.* PUY Christ. du), et de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne (Paquot) le caractérise en ces termes : *Audax nimium; hostis jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; protestantium exscriptor, laudator, amicus; sedi apostolicæ et synodo Tridentinæ totique rei catholicæ parum æquus.* Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren, quoique, dans d'autres endroits, il soit plus judicieux et plus équitable que la plupart des auteurs français qui ont parlé de l'histoire de ces provinces. Il écrivait souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyaient. C'est pour cela, en partie, que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, le Clerc, Larrey, ont donné de si grands éloges à son *Histoire*, qu'ils proposent pour modèle d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité, parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement, cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit *l'Histoire* après lui : et c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la religion, qui enfin est parvenue en France (1793) à une profession ouverte de l'athéisme. Le P. Ant. Possevin a fait sur cette *Histoire* de savantes Notes critiques, qui, longtemps conservées en manuscrits dans la bibliothèque des jésuites à Bologne, ont été imprimées par le P. Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, Venise, 1762, in-4. La meilleure édition de l'*Histoire* de de Thou, est celle de Londres, 1733, 7 vol. in-fol. On y trouve la continuation depuis 1607 jusqu'en 1612, en 5 livres, par Rigault. C'est sur cette édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savants, en a donné une Traduction française, Londres, Paris, 1734, 16 vol. in-4, et Hollande, 11 vol. in-4 (*voy.* PREVOT, VII, 160). Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'historien, composés par lui-même. Rémond de Saint-Albine a publié un *Abrégé* de son *Histoire universelle*, 1759, 10 vol. in-12. Les *Mémoires* avaient déjà paru en français, à Rotterdam, 1731, in-4, avec une traduction de la préface qui est au devant de sa grande *Histoire*. Cette version est un peu retouchée dans ce qui est en prose, et on y a ajouté ses *Poésies latines*, rapportées en français dans ses *Mémoires*. Ses vers latins sont pleins d'élégance et de génie. Il a fait un poème sur la Fauconnerie, *De re accipitraria*, 1584, in-4; des poésies diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4; des *Poésies chrétiennes*, Paris, 1599, in-8, etc. Durand a écrit sa *Vie*, in-8.

THOU (François-Auguste de), fils aîné du précédent, né à Paris en 1607, fut nommé grand maître de la bibliothèque du roi, et se fit aimer des savants par sa douceur et par son érudition. Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avait confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa mort. Il eut la tête tranchée à Lyon en 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssait pour n'avoir



pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avait été charmé de se venger sur lui de ce que le président de Thou, son père, avait dit dans son Histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant, à l'année 1560, de la conjuration d'Amboise : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgo dictus Monachus, quod eam vitam professus fuisset, dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* Mais un tel motif de vengeance est si absurde, qu'on ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eût-il la férocité des cannibales. Pierre du Puy a tâché de justifier son ami ; mais, malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légale et juste, selon la législation criminelle de toutes les nations, et en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le père du malheureux de Thou, qui rapporte dans son Histoire plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyait pas que son fils en servirait aussi. Les Mémoires de Chouppes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuve.

* THOUIN (André), professeur de culture au jardin du roi, né en 1747 à Paris, fut encouragé, dès ses premiers pas dans la carrière, par Buffon et Bernard de Jussieu. Appelé en 1764 à la place de jardinier en chef, que son père avait remplie pendant près de 20 ans, il tripla l'étendue du jardin de l'école de botanique, augmenta ses richesses en végétaux exotiques, agrandit les serres, et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe. Ces travaux lui méritèrent l'estime de Linné, de Malesherbes, et lui ouvrirent les portes de la société d'agriculture de Paris et de l'académie des sciences. Élu membre du conseil-général du département de Paris en 1790, il rendit de grands services aux campagnes. Professeur d'économie rurale à l'école normale, il fut envoyé en Hollande en 1794, dans la péninsule italique en 1796, et fut récompensé de ses recherches dans ces deux contrées par une couronne de chêne et une médaille d'or. Membre de l'institut à sa formation, il reçut un des premiers la croix de la légion-d'honneur, obtint en 1806 la création d'une école d'agriculture-pratique, et devint, sur la fin de sa vie, l'arbitre des propriétaires et des sociétés savantes. Il mourut le 27 octobre 1823, à 76 ans. On a de lui : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner*, 1805, in-4. *Monographie des greffes*, Paris, 1821, in-4. Une foule d'autres *Mémoires* et *Instructions*, disséminés dans plusieurs recueils. Son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux* a été publié par son neveu Oscar Leclerc, Paris, 1827, 3 vol. in-8, et atlas in-4 de 65 pl., précédé de l'éloge de l'auteur par Cuvier, et d'une *Notice* par l'éditeur.

* THOURET (Jacques-Guillaume), constituant, né en 1746 à Pont-l'Evêque, fit ses études à Caen, et se consacra au barreau. Les lois romaines furent l'objet de ses premiers travaux, et il donna ensuite toute son application à celles de Normandie. Cette étude était d'autant plus utile, que le nombre des coutumes surpassait alors en France celui de ses provinces. Thouret n'avait que 19 ans, lorsqu'il plaida avec succès sa première cause au bailliage de Pont-l'Evêque. Le jeune avocat s'établit à Rouen en 1770, et fut bientôt le principal ornement de ce barreau. En 1787, il fut élu procureur-général-syndic du tiers-état près de l'assemblée provinciale de Rouen. L'ouvrage qu'il composa sur l'administration fixa l'attention du ministère. Nommé député aux états-généraux de 1789, il s'y fit bientôt remarquer. Il combattit avec chaleur l'empressement du tiers-état à adopter la dénomination d'assemblée nationale : cette opposition donna le change au parti contraire, qui chercha à l'attirer dans ses intérêts en le portant à la présidence ; mais Thouret refusa cet honneur. Il se réunit à Mirabeau, dans la discussion du *veto*, et soutint qu'il ne fallait apporter aucune restriction à l'exercice de la sanction royale. Nommé membre du comité de constitution, il présenta le plan d'une nouvelle division territoriale de la France (*voy.* SIEYES), et d'un nouveau système administratif. Cette loi éprouva une opposition de la part de Mirabeau; Thouret la défendit; et après six jours de lutte entre ces deux rivaux, l'assemblée adopta le plan du comité. Ce fut Thouret qu'on chargea particulièrement de l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Il prononça, à cette occasion, neuf discours pleins de vues profondes et d'une grande justesse de raisonnement. Les principaux résultats de ces discours furent l'établissement des juges de paix, et celui du jury en matière criminelle. L'établissement du jury fut vivement combattu par Tronchet; mais l'avis de Thouret prévalut, quoiqu'il ait éprouvé dans la suite différentes modifications. Il parla, avec son éloquence ordinaire, dans presque toutes les grandes discussions. On admira son rapport sur la régence, et le discours où il combattit la proposition de déclarer les députés non rééligibles. La constitution une fois établie avec l'assentiment du roi, il pensait, non sans raison, qu'elle ne pouvait exister qu'autant que les fondateurs en seraient les gardiens : les événements ont prouvé la sagesse de cette observation. Il fut encore chargé de réunir les différentes parties de l'acte constitutionnel, dont la révision termina les travaux de l'assemblée. Elle rendit aux talents de Thouret l'hommage le plus flatteur, en lui déférant pour la quatrième fois le titre de président. Il fit dans cette qualité la clôture des séances, après avoir reçu du roi le serment d'être fidèle à la constitution. Nommé président de la cour de cassation, il remplit cette place avec honneur. Cependant, tout en se montrant partisan de la constitution, il avait donné des preuves non équivoques de sa modération, et ne pouvait ainsi échapper à la haine des jacobins. En 1793, il fut arrêté et conduit aux prisons du Luxembourg, comme suspect. C'est pendant sa captivité qu'il fit, pour l'instruction de son fils, un *Extrait des ouvrages des abbés Dubos et Mably*, qui a été imprimé sous le titre d'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, 1800, in-18; et un autre *Extrait sur l'histoire de France*, qui a été imprimé depuis. Le

prétexte absurde d'une conspiration tendant à forcer les prisons et à égorger les membres de la Convention, conduisit à l'échafaud plusieurs victimes innocentes : Thouret fut de ce nombre; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit, et fit tomber toutes les preuves supposées de l'accusation; mais sa mort était décidée d'avance; il fut condamné et exécuté en avril 1794, à 47 ans, le même jour que d'Epréménil, Malesherbes et le Chapelier. On a de lui des *Mémoires*, remarquables par l'érudition et l'esprit d'analyse. On a reproché à Thouret de s'être laissé quelquefois dominer par la peur, qui l'a entraîné à commettre quelques bassesses. On le vit, par exemple, faire l'éloge de Robespierre aux détenus de la prison du Luxembourg.

*THOURET (Michel-Augustin), frère du précédent, médecin, né à Pont-l'Evêque, en 1748, étudia à Paris, où il reçut le grade de docteur. Il était profond dans son art, qu'il a enrichi d'utiles ouvrages. Il fonda avec de la Rochefoucauld-Liancourt, la société et le comité central de vaccine, remplit les emplois les plus honorables, et fut successivement docteur-régent, administrateur des hôpitaux, du Mont-de-Piété, directeur de l'Ecole de médecine de Paris, et conseiller ordinaire de l'université (en 1802). Membre de la légion-d'honneur et de plusieurs académies, il mourut à Paris, le 9 juin 1810, à 62 ans. On a de lui un grand nombre de *Mémoires* ou *Dissertations*, dont les plus importants sont : *Réflexion sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne, particulièrement à l'égard de l'enfant nouveau-né*, ou *Mémoire sur un nouvel avantage attribué à cette conformation*, dans les *Mémoires* de la société royale de médecine, 1779, tome III. *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, dans le même vol. et publiées à part en 1780; *Rapport sur plusieurs questions proposées à la société royale de médecine par le ministre de la marine relativement à la nourriture des gens de mer*, 1784, avec de la Porte, dans les *Mémoires* de la société de médecine, tome VII; *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12; *Extrait de la correspondance de la société royale de médecine, relativement au magnétisme animal*, imprimé en 1785 par ordre du roi : *Mémoire sur le tic douloureux de la face*, 1785; *Recherches sur les différents degrés de compression dont la tête du fœtus est susceptible*, etc., 1787; *Rapport sur les exhumations du cimetière et de l'église des Saints-Innocents* 1789. L'un des commissaires désignés par le gouvernement pour conduire ces fouilles, il s'en acquitta à la satisfaction générale. *Mémoire sur la substance du cerveau et sur la propriété qu'il paraît avoir de se conserver longtemps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre*, 1790; *Discours prononcé à la séance de l'Ecole de médecine, pour l'ouverture des cours de l'an* 8 (1800), *et la distribution des prix de l'école pratique*, etc.

*THOURET, fils du précédent, fut élu en juillet 1831, par l'arrondissement de Pont-l'Evêque (Calvados), à la chambre des députés, où il faisait partie de l'opposition. Il en donna notamment une preuve en signant la protestation du 6 janvier 1832, contre la qualification de *sujets* appliquée aux Français, et mourut au mois de juillet de la même année. Thouret s'occupait depuis quinze années à recueillir les matériaux d'une Encyclopédie, disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait donné pour chaque mot de la langue française tous les renseignements bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage qui se compose de 30 vol. in-4, a été donné, après la mort de Thouret, à la bibliothèque de la ville de Paris.

THOYNARD (Nicolas), né à Orléans, en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connaissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savants le consultèrent comme leur oracle, et il satisfaisait à leur question avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumières pour son ouvrage des *Epoques syro-macédoniennes*. Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs que par l'étendue de ses connaissances. Il mourut à Paris, en 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des quatre évangélistes*, Paris, 1707, in-fol. en grec et en latin, avec de savantes *Notes* sur la chronologie et sur l'histoire. (*Voy.* CLERC, Jean le.) Il fit encore imprimer des *notes* sur la version du nouveau Testament de Richard-Simon, un écrit sur la version du nouveau Testament du P. Bouhours, et sur celle de Mons. Thoynard était laïque.

THRASIMOND *ou* TRASAMOND, roi des Vandales, en Afrique, était arien, et un des plus ardents persécuteurs des catholiques. Il se déchaîna surtout contre les ecclésiastiques; et, pour attirer les fidèles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496 et mourut en 523.

THRASYLE, célèbre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibère qui avait été exilé dans cette île : il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivait dans le moment lui apportait d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste et de Livie, qui le rappelaient à Rome. C'était une espèce d'horoscopiste, qui quelquefois devinait juste. Il vivait encore l'an 37 de J.-C.

THUCYDIDE, célèbre historien grec, fils d'Olorus, naquit à Athènes l'an 475 avant J.-C. Il comptait parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 47 ans, il fut chargé de conduire et d'établir à Thurinus une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponèse s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvements et de grands troubles. Thucydide avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace; mais ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il composa son *Histoire de la guerre du Poléponèse*, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Il ne la conduisit

que jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Démosthènes faisait un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talents pour l'histoire, en entendant lire à Athènes, pendant la fête des Panathénées, l'histoire d'Hérodote, dont il était contemporain. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote, plus doux, plus clair et plus abondant; Thucydide, plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. « Quand on va » d'Hérodote à Thucydide, dit un critique, il semble » qu'on quitte un parterre émaillé de fleurs ou un » bocage délicieux, pour entrer dans un champ » bien labouré, où partout l'agréable est sacrifié à » l'utile. Hérodote vivait au milieu du luxe et des » voluptés de la molle Ionie, dans une région fa- » vorisée du ciel; Thucydide habitait l'âpre territoire » de l'Attique, au milieu d'un peuple simple, » laborieux, économe; il était militaire, et ses » mauvais succès n'avaient pas égayé son caractère » naturellement sérieux et sombre : son style est » dur, austère, souvent obscur; dans quelques » endroits il était à peine intelligible pour Cicéron » lui-même, à qui la langue grecque était aussi » familière que la sienne. Qu'on juge de ce qu'il » doit être pour nous. » Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui adoptait les mémoires qu'on lui fournissait sans les examiner, et des contes absurdes qui ne méritaient pas même d'examen. Mais les faits rapportés par Thucydide sont d'un faible intérêt; le sujet qu'il a traité est triste et mesquin; c'est un tissu de petites opérations militaires; on a continuellement sous les yeux le spectacle des petites peuplades de la Grèce, qui font le dégât sur les terres les unes des autres, qui se pillent et s'égorgent comme des hordes sauvages, avec une férocité aveugle, pour de très-petits intérêts; et dans toutes ces querelles meurtrières, il n'y pas un exploit vraiment grand et mémorable. Elles ne peuvent être importantes pour un philosophe, que parce qu'elles ont amené la décadence et la servitude de la Grèce : les harangues, qui sont très-longues et très-fréquentes, forment la partie de cet ouvrage la plus curieuse et la plus intéressante aujourd'hui, parce qu'elle renferme toute la politique de ce temps-là. Thucydide mourut à Athènes, où il avait été rappelé, l'an 411 avant J.-C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1731, in-fol., en grec et en latin; celle d'Oxford, 1696, in-fol., de Glascow, 1759, 8 vol. in-8, de Londres, 1829, 4 vol. in-8; d'Oxford, 1821, 4 vol. in-8, et de Leipsig, 1821-40, 11 vol. in-8. D'Ablancourt en a donné une traduction en français, peu estimée, en 3 vol. in-12. La trad. de Ch. Levesque, 1795, 4 vol. in-8, ou in-4, et en 1840, in-18, est bien supérieure à celle de d'Ablancourt, et quelques critiques la regardent encore comme la meilleure que nous ayons. Il y en a cependant deux autres plus récentes : l'une de Gail, 1807, 10 vol. in-4, et l'autre d'Ambr.-Firm. Didot, avec le texte grec, Paris, 1833, 4 vol. in-8.

THUILERIES (Claude de MOULINET, abbé des), né en 1667, à Séez dans la Normandie, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités. A l'étude des mathématiques il joignit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque temps après il renonça à ces divers genres de connaissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris, en 1728. Outre quantité de *Mémoires* sur différents sujets, et une *Histoire du diocèse de Séez* en manuscrit, on a de lui : *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12, à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'histoire de Normandie. (*Voy.* LOBINEAU.) *Examen de la charge de connétable de la Normandie; Dissertation* dans le *Mercure de France* et dans le *Journal de Trévoux*; les *Articles* du diocèse de Séez, dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, etc.

THUILLIER (Réné), minime français, mérita, par ses talents et sa probité, d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum et sororum ordinis minimorum provinciæ Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4, écrit d'un style pur et même élégant, assez exact pour les dates; mais il y montre quelquefois un peu trop de crédulité. Il a aussi composé quelques autres ouvrages de droit canonique régulier, tels que *de Potestate correctoris* (c'est le titre qu'on donne au supérieur des minimes), et autres qui n'ont point franchi les limites du cloître, et dont l'énumération intéresserait fort peu les beaux esprits et les gens du monde.

THUILLIER (dom Vincent), né à Coucy, au diocèse de Laon, en 1685, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1703, et s'y distingua de bonne heure par ses talents. Après avoir professé longtemps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupait cet emploi lorsqu'il mourut en 1736. Dom Thuillier écrivait assez bien en latin et en français; il possédait les langues et l'histoire. A une imagination vive il joignait une vaste littérature. Ses principaux ouvrages sont : une *édition* des *Œuvres posthumes* de Mabillon et de Ruinart, 3 vol. in-4; *Histoire* de Polybe, traduite du grec en français, avec un *Commentaire sur l'art militaire*, par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4. Elle est aussi élégante que fidèle. *Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin*, donnée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4. On lui a reproché des inexactitudes. *Lettre d'un ancien professeur de théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la constitution* Unigenitus; *Seconde lettre contre l'appel interjeté de la bulle* Unigenitus; 3e édit. augm., Paris, 1729, in-8. Dom Thuillier, d'abord opposé à cette bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs écrits en faveur de la soumission à l'Eglise, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquait ont même voulu que sa mort ait été marquée par des signes funestes. Le fanatique auteur du *Dictionnaire critique* dit, « que se sentant » subitement pressé de quelque besoin, il se mit

» sur le siége, et expira avec un grand mouvement » d'entrailles. » On a dit la même chose d'Arius; mais l'un avait ravagé l'Eglise, et l'autre avait tâché de ramener les errants dans son sein.

* THUILLIER (Jean-Louis), botaniste, né à Paris, en 1769, de parents pauvres et obscurs, était jardinier. Sa perspicacité naturelle, réunie à des observations assidues, le mit à même de connaître toutes les plantes de France. Il vendait des *Herbiers* qui n'étaient pas sans utilité pour la science. Depuis plusieurs années, une blessure qu'il s'était faite à la jambe l'ayant forcé d'interrompre ses excursions, il était tombé dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'il mourut, le 18 décembre 1822, à 53 ans. On a de lui : *Flore des environs de Paris*, 1790, in-4, 3e *édit.*, 1799, in-8. On croit que Richard, de l'institut, a participé à cet ouvrage.

THULDEN (Christian-Adolphe), né à Volksmarck, en Westphalie, enseigna la théologie à Cologne, et fut chanoine de Sainte-Marie. On a de lui une *Histoire de son temps*, 1652-1659, en latin, Cologne, 1659, in-8; *Historia universalis ab anno* 1618 *ad annum* 1671, ibid., 2 vol. in-12; *Historia ab anno* 1652, *in præsens usquè in tempus, quâ decem Germaniæ in S. R. imperio circuli, octoviri electores aliique principes cum singulorum religionibus amænissime describuntur,* Cologne, 1656, 2 vol. in-8; *Tractatus historico-politici ab anno* 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12, et 5 vol. in-8. Il ne faut pas le confondre avec Théodore et Diodore Van-Tulden.

THUMNE (Théodore), professeur luthérien de théologie à Tubingen, s'est fait connaître par quelques ouvrages. Le plus recherché est le *Traité* historique et théologique *des Fêtes des juifs*, *des chrétiens et des païens*, in-4. Cet écrivain mourut en 1730.

* THUNBERG (Charles-Pierre), botaniste suédois, élève de Linnée, vint en France en 1770, séjourna quelque temps à Paris, et se lia avec les savants les plus distingués. De retour dans sa patrie, Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, le fit envoyer au Japon, pour en examiner les productions, dont la plupart étaient inconnues. Il partit en 1771 pour le cap de Bonne-Espérance, où il demeura trois ans, et se perfectionna dans la langue hollandaise; de là il se rendit au Japon, où les Européens ne peuvent stationner que dans un petit port, dans l'île de Dézima, non loin de la ville de Nangazaki. Il gagna la confiance des interprètes japonais et du gouverneur; il les traita dans leurs maladies, et il lui fut permis de faire quelques excursions dans les montagnes voisines, sur lesquelles il recueillit un grand nombre de plantes rares. En 1776, il se rendit à Ceylan, et y fit l'acquisition de plantes nouvelles. Thunberg revint en Europe en 1778, obtint la chaire de botanique à l'université d'Upsal, et mourut vers 1798. Il a laissé : *Flora japonica*, Leipsig, 1784, in-8, avec 39 pl. Il y décrit près de 300 espèces nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de vingt genres nouveaux. *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, trad. en franç. par Langlès, et revu par Lamarck, Paris, 1796, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8; *Novæ insectorum species*, Upsal, 1782-91, in-4, fig.; *Dissertatio sistens insecta suæcica*, ibid., 1784-94, in-4, fig.

THUROCZ. *Voy.* Turoczi.

* THUROT (Jean-François), helléniste, né en 1768, à Issoudun, fit d'excellentes études et s'abandonna ensuite à son goût pour les langues anciennes et les sciences. Ses talents le firent remarquer (*voy.* Saint-Martin) (Jean-Ant.), et il obtint, en 1811, la chaire de professeur adjoint de philosophie, à l'académie de Paris, puis en 1824, fut nommé professeur de langue et de philosophie grecque au collége royal de France, et admis à l'académie des inscriptions. Thurot mourut le 17 juillet 1832, à 64 ans. On a de lui : *Hermes*, ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle,* trad. de l'angl. de J. Harris, Paris, 1796, in-8; *La vie de Laurent de Médicis*, trad. de l'angl. de W. de Roscoë, Paris, 1800, 2 vol. in-8; l'*Apologie de Socrate*, d'après Platon et Xénophon, avec la trad. et un commentaire franç., Paris, 1806, in-8; *Phéniciennes*, trag. d'Euripide, avec les scolies grecques et un commentaire franç., Paris, 1813, in-8; *la Morale et la politique d'Aristote,* avec des remarques, Paris, 1823-24, 2 vol. in-8; la traduction du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cébès*, et celle de la *Harangue de l'orateur Lycurgue contre Léocrate*, que Coray a réunies aux éditions grecques qu'il a données de ces auteurs en 1826; *Œuvres posthumes* contenant ses leçons de grammaire et de logique et une vie de Reid, 1837, in-8. (*Voy.* Locke.)

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère d'Atrée, fut incestueux avec sa belle-sœur Etrope, femme d'Atrée, qui, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui était né de ce crime, et en servit le sang à boire à Thyeste. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horizon, pour ne point éclairer une action aussi détestable. Cette histoire, ou fable, a été la matière de plus d'un drame, notamment de la tragédie d'Atrée, par Crébillon; cependant l'action principale n'est pas représentable.

THYRÉE (Hermann), jésuite allemand, né en 1532 à Nuys, dans l'archevêché de Cologne, vint faire ses études à Rome dans le collége Germanique, et conçut le désir d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il y fut admis, par saint Ignace lui-même; le 16 mai 1556. Deux ans après, il partit pour Ingolstadt, où il enseigna la théologie pendant quelques années, après quoi, appelé à divers emplois, il fut successivement recteur du collége de Trèves, de celui de Mayence, et enfin provincial de la province Rhénane. Frappé d'apoplexie à Mayence, il y mourut presque sexagénaire, le 26 octobre 1591. A une rare capacité il réunissait une grande simplicité de mœurs et toutes les vertus d'un religieux exemplaire. Il est auteur de divers ouvrages, tant latins qu'allemands. Les principaux sont : un traité *De confessione augustana*, Dillingen, 1567, in-4 et in-fol.; *Sex millia dubiorum et duo millia irregularitatum quibus Lutherani prædicantes implicati tenerentur*. Ce dernier ouvrage est resté inédit.

THYRÉE (Pierre), frère puîné du précédent, jésuite comme lui, et né en 1546, dans la même

ville, se distingua en qualité de professeur et de prédicateur. Il remplit avec autant de succès que de zèle ces deux emplois pendant 27 ans consécutifs à Trèves, Mayence et Wurtzbourg. Il mourut dans cette dernière ville, le 3 décembre 1601, à 55 ans. Ses nombreuses occupations, et son assiduité au confessionnal, ne l'avaient pas empêché de composer beaucoup d'ouvrages. Alegambe en compte vingt-deux, parmi lesquels nous citerons comme les principaux : *Loca infesta, hoc est, de infestis ob molestantes dæmoniorum et defunctorum hominum spiritus locis, liber unus. Accessit libellus de terriculamentis nocturnis quæ hominum mortem solent portendere*, Cologne, 1598, in-4; Lyon, 1599, in-8; *De obsessis à spiritibus dæmoniorum hominibus liber unus*, deux éditions; *De apparitionibus spirituum, ubi de apparitionibus Dei et Christi, angelorum, dæmonum et animarum humanarum agitur*, etc., Cologne, 1600-05, 2 vol. in-4. Dom Calmet y a puisé pour composer ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons, des esprits*, etc. (*voy.* CALMET); Lenglet Dufresnoy en a aussi profité. *Disputationes theologicæ variæ de apparitionibus spirituum*, 1582; *De festo corporis Christi et Deo in sacramento Eucharistiæ adorando*, Mayence, 1585; *De potestate ecclesiastica*, ibid., 1586; *De sanctorum invocatione*, Wurtzbourg, 1596; *Apodixis præsumptæ necessitatis utriusque speciei in sacramentali communione*, ibid., 1597, et plusieurs autres traités.

THYSIUS (Antoine), né vers 1603, à Harderwyck (1), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville : il mourut en 1665. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et donna de bonnes éditions, dites des *Variorum* : de *Velleius-Paterculus*, Leyde, 1668 ou 1677, in-8; de *Salluste*, Leyde, 1665, in-8; de *Valère-Maxime*, Leyde, in-8; *Senecæ tragœdiæ*, 1659, in-8; *L. Cœli Lactantii opera*, 1652, in-8; *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4. *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645, in-16; *Exercitationes miscellaneæ*, 1639, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets d'Ecriture sainte et de mythologie. *Guilielmi Postelli de Republica seu magistratibus Atheniensium*, Leyde, 1645, in-16. Thysius y a ajouté deux pièces : la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin; la seconde est un recueil de différentes lois attiques recueillies de divers passages des anciens, et mises en parallèle avec les lois romaines qui ont le même objet. Ces deux pièces ont reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, tome 5. Une *Edition de l'Histoire d'Angleterre*, de Polydore Virgile; d'*Aulu-Gelle*, Leyde, 1661, 2 vol. in-8. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius. Frédéric et Jacques Gronovius en donnèrent une nouvelle édition, 1706, in-4, dans laquelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés dans celle de Thysius.

TIBALDEI (Antoine), natif de Ferrare, poète italien et latin, mort en 1537, à 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais Bembo et Sadolet ses rivaux l'ayant éclipsé, il se livra à des muses étrangères, et obtint les suffrages du public. Ses *Poésies* latines parurent à Modène, 1500, in-4; les italiennes avaient été imprimées, ibid., 1498, in-4.

(1) Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, page 332, édit. 1625.

TIBALDI. *V.* PELLEGRINI.

TIBÈRE (Claudius-Nero), empereur romain, naquit à Rome le 16 novembre de l'an 34 avant J.-C., et descendait en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son père était Tibère-Néron, et sa mère la fameuse Livie, qu'Auguste épousa lorsqu'elle était enceinte de Drusus. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania pour épouser Julie, sa fille, veuve d'Agrippa; mais ce lien fut très-faible. Tibère avait des talents pour la guerre; Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçaient de se révolter, et qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avait nommé son successeur à l'empire, Tibère prit en main les rênes de l'état; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de Jésus-Christ. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avait fait des legs au peuple, que Tibère ne se pressait point d'acquitter. Un particulier voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du lit du mort et lui dit : « Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs-Elysées, de dire à Auguste que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits. » Tibère, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur, en lui adressant ces paroles : *Va lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés.* Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avait rendu aucun devoir pendant qu'il était en exil à Rhodes, sous le règne d'Auguste. Tibère l'invita de venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus son fils, Néron. Ses parents, ses amis, ses favoris, furent les victimes de sa jalouse méfiance. (*Voy.* SÉJAN.) Tibère eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où chaque famille lui reprochait la mort de son chef, où chaque ordre pleurait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, l'an 27, et s'y livra aux plus infâmes débauches. Il avait une troupe de jeunes garçons qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer, tandis que d'infâmes domestiques étaient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfants jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie si infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ra-

vages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La 23e année de son règne, il nomma pour son successeur à l'empire Caïus Caligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait capables de faire oublier les siens. Il avait coutume de dire « qu'il élevait en la personne de ce jeune prince » un serpent pour le peuple romain, et un phaéton » pour le reste du monde. » Assertion dont l'événement ne vérifia que la première partie. Ce prince détestable mourut à Misène, dans la Campanie, le 16 mars, l'an 37 de Jésus-Christ, à 71 ans, après en avoir régné 23. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibère avait du génie; Suétone dit qu'il parlait bien le grec et le latin, et qu'il avait fait des vers lyriques sur la mort de Lucius César, petit-fils d'Auguste. L'on a toujours remarqué que les princes, dont le cœur était dépravé et l'esprit égaré, devenaient plus dangereux et plus cruels par la culture des lettres. Cependant, avant que la satiété et le caprice du pouvoir l'eussent tout-à-fait gâté, il souffrait la contradiction, et on cite de lui plus d'un trait de modération et de justice. Mais quel est le tyran qui n'ait laissé échapper quelque trait louable? (*V.* Andronic.) Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets : comme si la Providence avait voulu appesantir particulièrement et exclusivement sur les Romains, devenus un peuple abominable, le poids d'un despotisme atroce et sanguinaire. (*Voy.* Caligula.) Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent qu'il fallait les surcharger d'impositions : *Qu'un bon maître devait tondre et non pas écorcher son troupeau.* C'est à ce prince que Pilate écrivit tout ce qui s'était passé à l'égard de Jésus-Christ. Tibère, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux ; mais le sénat le refusa, et Dieu ne permit pas que son Fils fût confondu avec les fantômes dont les hommes s'étaient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion, et menaça de mort, au rapport de saint Chrysostome (*Hom.* 27, *in II. Cor.*), ceux qui accuseraient les sectateurs de Jésus-Christ. Nouvelle preuve de ce que dit milord Jenyns dans son judicieux et profond *Examen du christianisme*, « que les hommes débauchés et grossièrement cor» rompus sont moins éloignés du royaume de Dieu » que les philosophes superbes et ergoteurs. » (*Voy.* Marc-Aurèle.) Tibère avait écrit sur sa vie des *Mémoires* fort abrégés, pleins d'hypocrisie comme ses discours. C'était la lecture favorite de Domitien. On connait la tragédie de *Tibère*, par Marie-Joseph Chénier.

TIBÈRE-ABSIMARE. (*Voy.* Absimare, i, 26.)

TIBÈRE-CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit dans la Thrace, où il fut d'abord maître d'écriture. S'étant fait soldat, il se distingua par son esprit et par sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Justin le Jeune, dont il était capitaine des gardes, le choisit pour son collègue, et le créa César en 574. Il donna par ses qualités extérieures de l'éclat au trône et aux ornements impériaux. Sa taille était majestueuse, et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire, par la mort de Justin en 578, il défit, par ses généraux, Hormisdas, fils de Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit et le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit, et pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples versèrent sur son tombeau sont des trophées plus glorieux à sa mémoire que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBÈRE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il était de la famille des empereurs, pour pouvoir monter sur le trône. Il avait déjà séduit quelques peuples de la Toscane, qui l'avaient proclamé Auguste, lorsque l'exarque de Ravenne assiégea ce fourbe dans un château où il s'était retiré, et lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, où il mourut en 1730, se signala avec Brisacier, supérieur du même établissement, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les jésuites et quelques autres missionnaires. On a de lui : une *Retraite spirituelle*, 2 vol. in-12; une *Retraite pour les ecclésiastiques*, 2 vol. in-12 ; *Retraite et méditation à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires.

TIBULLE (Albius-Tibullus) naquit à Rome l'an 43 avant J.-C. Horace, Ovide, Macer, furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Corcyre; mais il quitta bientôt le métier des armes, et retourna à Rome pour y vivre dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 av. J.-C. (1). Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui voulait être encensé. Son premier ouvrage fut l'éloge de son généreux protecteur Messala : il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour première inclination une affranchie ; Horace devint son rival : ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ces deux hommes célèbres. Tibulle a composé quatre livres d'*Elégies*, aussi estimées par l'élégance et la pureté du style, que condamnables par les peintures et les expressions

(1) L'épigramme suivante, composée par Domitius Marsus, contemporain de ces deux poètes, prouve en effet que Tibulle survécut peu de temps à l'auteur de l'Enéide :

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit ad Elysios,
Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

voluptueuses. On y trouve cependant des hommages non suspects rendus à la vertu, même à celle que le poète a moins respectée, la pureté du cœur ; comme l'on voit dans ces vers de la première *élégie* du second livre, où il exprime l'incompatibilité des fonctions saintes avec les plaisirs sensuels :

Vos quoque abesse procul jubeo : discedite ab aris
Queis tulit hesterna gaudia nocte Venus.
Casta placent Superis : pura cum mente venite,
Et puris manibus sumite fontis aquam.

Passage qui suffirait pour justifier par l'aveu des païens le célibat ecclésiastique (1). Ovide, son ami, a fait sur sa mort une belle *Elégie*. Les *Œuvres* de *Tibulle* se trouvent ordinairement réunies avec celles des autres poètes licencieux. Parmi ses quatre livres d'élégies, les savants s'accordent assez généralement à révoquer en doute l'authenticité du dernier. L'abbé de Marolles a traduit Tibulle, 1618 ; mais sa version est très-faible. L'abbé de Lonchamps en a donné une meilleure, 1777, in-8. Il en parut une autre par de Pezai, 1771, 2 vol. in-8 et in-12, avec Catulle et Gallus. Guys en a publié une en 1783, dans le 7e vol. de son *Voyage littéraire de la Grèce* ; mais il a sagement supprimé ce qui ne pouvait être offert à des regards chastes, et déguisé avec art ce qui tenait d'une manière trop révoltante aux désordres du siècle où ce poète écrivait. Nous avons encore d'autres traductions françaises de Tibulle : du marquis de Pastoret, 1783, de Mirabeau et de Lachabeaussière, 1796. Enfin, plusieurs auteurs en ont donné des traductions en vers : Mollevaut, 1806, 1821, in-18 ; Carondelet-Potelles, 1807, in-8, et Baderon-St.-Geniez, 1814, in-8.

TICHO-BRAHÉ, TYGE ou TYCHO-BRAHÉ, fils d'Othon Brahé, seigneur de Knud-Sturp en Danemarck, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit le 13 décembre 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il serait. A 14 ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avaient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine, et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipsig pour y étudier en droit ; mais il employa, à l'insu de ses maîtres, une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemarck, il se maria à une paysanne de Knud-Sturp. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemarck le réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'île de Hween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienborg, c'est-à-dire palais d'Uranie, et la tour merveilleuse de Stelleborg ; il y passa plus de 20 ans à faire des observations et à fabriquer les instruments qui lui étaient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diamètre, le plus grand et le plus beau qui fût alors. Christiern IV, roi de Danemarck, et Jacques VI, roi d'Ecosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système qui porte son nom, où les cieux cristallins, les épicycles, et autres inconvénients de celui de Ptolémée, sont retranchés. Les trois planètes supérieures ont le soleil pour centre ; et, s'écartant de leur orbite pour le suivre, en quelque sorte, par une espèce d'attraction, dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Ce système est rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce que celui de Copernic paraît plus simple et d'une ordonnance plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément (*voy.* COPERNIC) ; il faut même convenir que la grande objection que faisait Ticho contre le mouvement de la terre ; savoir, l'exotique et révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbe annuel de la terre, subsiste toujours ; de manière que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du système de Ticho, est tout au moins compensée par l'absurdité de leur masse dans celui de Copernic. Autrefois les coperniciens convenaient franchement de cette vérité. Ticho cite particulièrement l'aveu du célèbre Rothmann (Lett. Astron., tom. 1, page 192) : *Memini inter alia mihi dixisse, si Copernicæa hypothesis in rei veritate constaret, necessarium fore ; ut pleræque affixæ stellæ totum annuum orbem, seu sphæram solis sua vera quantitate superarent, antequam tam inexhausta distantia, qualem illis necessario Copernici attribuit ratiocinatio, visibilem iis concederet qualitatem.* Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diamètre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe ; l'erreur étant reconnue, ils se sont jetés sur le diamètre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accommodaient pas avec leurs arrangements, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10″, Hortensius à 8″, Galilée à 5″. Képler, après s'être déclaré pour 4′, à l'égard de Sirius, et pour 3′, quant aux autres étoiles de la première grandeur, s'est ravisé, et s'est tenu, pendant quelque temps, à 6″, enfin à zéro. Cassini opine fortement pour 5″ ; de Lalande reconnaît seulement une fraction de seconde (*Abr. d'Astr.*, n. 768) ; il assure que c'est *la découverte des lunettes* qui a réduit le diamètre des étoiles à une si petite mesure (n. 404), et avertit cependant (n. 769) que dans les lunettes il y a 5 à 6″...... A quoi s'en tenir, après tout cela ? Cependant, en aquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diamètre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. M. de Lalande, en disant que le diamètre des étoiles n'a pas une seconde (*Astron.* n. 2228, *Abr. Astron.*, n. 768), n'ose pas dire qu'il se réduit à zéro, parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins $^1/_4$″. Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (*Astron.*, n. 2221) ; et en même temps il assure que quand

(1) Virgile place les prêtres chastes et continents parmi les héros reçus pour leurs vertus dans les Champs-Elysées :

Quique sacerdotes casti, dum vita manebat.

ÆNEID, VI, 656.

même la parallaxe serait égale au diamètre, l'étoile serait plus grande que le rayon de l'orbe annuel (n. 2229). Voilà une adhésion bien claire et peu suspecte à la déclaration de Rothmann. Quelques-uns ont cru éviter cette difficulté en faisant faire au soleil et à tout le système solaire autant de chemin, en sens contraire, que la terre en fait dans sa course annuelle. Mais un tel moyen d'éviter la parallaxe est bien peu assorti à la simplicité et à l'uniformité tant vantées du système de Copernic; il passe en complication et en échafaudage toute la surcharge reprochée à la pénible hypothèse de Ptolémée...... Quoi qu'il en soit des divers systèmes qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage : « Quel astronome, en portant » ses regards sur l'immensité des cieux, peut y voir » et y observer ce triple mouvement, qui y pro- » digue peut-être la puissance aux dépens de l'é- » conomie, s'il existe réellement dans le soleil et » dans les étoiles; qui y assortit si merveilleuse- » ment et la puissance et la sagesse, s'il n'existe en » réalité que dans le globe terrestre, sans y décou- » vrir et sans y sentir l'existence d'un Dieu, l'exis- » tence d'une puissance et d'une intelligence infi- » nie, par qui ait été formé, et par qui soit perpé- » tué un aussi inconcevable enchaînement de phé- » nomènes, un aussi admirable ordre de choses? » Ticho s'est surtout immortalisé par son zèle pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des astres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvements dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il a fait encore quelques découvertes sur les comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste; il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables. Les ennemis que son caractère un peu satirique lui avait faits l'ayant desservi auprès de Christiern, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais, sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à 55 ans. Sa taille était médiocre; mais sa figure était agréable. Il avait perdu le nez dans une querelle; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matière mélangée d'or, d'argent et de cire, si artistement appliquée, qu'à peine s'en apercevait-on : secret qui paraît s'être perdu avec lui, puisque des personnes très-intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avait le caractère bienfaisant, et guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnait du goût pour la poésie; il faisait des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Attaché opiniâtrément à ses sentiments, il souffrait avec peine la contradiction. Il avait de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque tous les astronomes célèbres, et une certaine faiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger et des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lièvre lui paraissait un mauvais présage; il consultait comme un oracle un fou qu'il nourrissait, etc. (*Voy.* WOLFF Christian.) Ses principaux ouvrages sont : *Astronomiæ instauratæ mechanica*, 1598, in-fol.; *De Mundi ætherei recentioribus phænomenis Progymnasmata* (lib. II.), Uranienborg, 1587 et 89, 2 vol. in-4; *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4. Jessenius a donné sa *Vie*, Hambourg, 1601, in-4, et Gassendi, la Haye, 1654, in-4. — Sophie BRAHÉ, sa sœur, excellait dans la poésie, et on a d'elle une *Epître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose le Grand, avait beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des règles pour expliquer l'Ecriture sainte*; saint Augustin en a fait l'abrégé dans son livre 3e de la *Doctrine chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur saint Paul*, que l'on avait attribué à saint Ambroise. *Voy.* Hist. litt. de France, tom. 12, Avertissement, page 7.

* TIEDEMANN (Dietrich ou Thierri), professeur allemand, né en 1745 à Bremer-Vœrde, dans le duché de Brême, se consacra d'abord à la lecture de l'histoire et des livres mystiques; crut ensuite pouvoir occuper avec honneur la chaire sacrée, et étudia en conséquence la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence. Il n'y réussit pas mieux, et à 21 ans, il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles lettres et la philosophie. Cette dernière science devint le principal objet de son application, et il en étudia les différents systèmes et leur histoire. Il parut pencher pour le matérialisme, embrassa les idées de Teten, et s'occupa de psychologie et de philosophie morale. Très-dogmatique dans le commencement, il se rapprocha ensuite du scepticisme, et dans sa vieillesse suivit cette douce philosophie dont la morale est la base, et qui nourrit en même temps l'esprit et le cœur. Il avait été nommé professeur de philosophie à l'université de Marbourg, où il mourut en 1803, à 58 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; nous citerons les suivants : *Quæ fuerit artium magicarum origo; quomodò illæ ab Asiæ populis ad Græcos atque Romanos, et ab his ad cæteras gentes sunt propagatæ, quibusque rationibus adducti fuerint ii, qui ad nostra usque tempora easdem vel defenderint vel oppugnarint*, Marbourg, 1787, in-4; *Dialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Deux-Ponts, 1786, in-8. Cet ouvrage fut composé pour l'édition de Platon, imprimée à Deux-Ponts; *Recherches sur l'origine des langues*, Riga, 1772, in-8, livre excellent, qui prouve combien l'auteur était versé dans les langues anciennes et modernes; *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipsig, 1776, 3 vol. in-8; *Recherches sur l'homme*, ibid., 1778, 3 vol. in-8; *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-1797, 6 vol. in-8;

Manuel de Psychologie, publié avec la *Biographie* de l'auteur, Leipsig, 1804, in-8; une *traduction* du *Voyage de Denon dans la Haute et Basse-Egypte*, enrichie de notes importantes, etc.

TIEFFENTHALER. *Voy.* Thieffentaler.

* TIERNEY (George), né à Gibraltar en 1761, après avoir étudié la jurisprudence, entra dans la carrière parlementaire. Nommé député, en 1796, par le bourg de Sottwark, il s'assit sur les bancs de l'opposition, et se prononça en faveur de la révolution française. Il était très-versé dans les questions financières et dans les affaires de l'Inde. En 1798, à la suite d'une vive discussion avec Pitt, il se battit en duel avec ce ministre. Tierney combattit avec force, en 1799, le système de coalition de l'Angleterre avec les puissances hostiles à la France, et fit une motion pour la paix. En 1800, au sujet de l'expédition de Hollande, il avait reproché aux ministres de ne faire la guerre à la nation française que pour le rétablissement de la maison de Bourbon qui, disait-il, avait toujours été l'ennemie de l'Angleterre. En 1802, un changement de ministère lui procura des emplois lucratifs qui firent fléchir un peu son esprit d'opposition. Sous Pitt, sous Fox et sous lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande, puis chef du corps de contrôle pour les affaires de l'Inde. Ses anciens mandataires de Sottwark lui préférèrent un autre candidat; mais il fut nommé au parlement par un bourg qui dépendait du gouvernement. Il se rapprocha encore de l'opposition en 1807, blâma la traite des nègres, l'attaque de Copenhague, l'expédition anglaise en Espagne, en 1809, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, la conduite des ministres au sujet de la guerre des Etats-Unis, etc., malgré son grand talent, par suite de la versatilité de sa conduite et de l'indécision de son caractère, il était tombé dans un discrédit complet, lorsqu'il mourut en 1830, à 69 ans. Voici comment il a été jugé par un homme de mérite : « Moins brillant que » Fox, il était plus fécond en arguments : comme » Burk ou Windham, il ne plongeait pas dans les » profondeurs du savoir, ou dans les raffinements » de la métaphysique; il n'avait pas les promptes » reparties de Shéridan; mais ses saillies plus apres » et plus véhémentes saisissaient plus fortement » l'auditoire. Peu versé dans la pratique des af- » faires, il lui arrivait souvent de se laisser reporter » sur un terrain qu'il ne connaissait pas à fond, » comme en matière de finance ou d'économie : » c'était là que Pitt reprenait tous ses avantages, » et le battait à outrance. » (*Revue encyclopédique*, 1830, tome 2, page 265.) Tierney a publié : *Lettre à Henri Dundas, sur la situation de la Compagnie des Indes-Orientales*, 1791, in-8, anonyme. C'est une critique que Georges Adanson essaya de réfuter. Une seconde *Lettre sur l'état des affaires de la Compagnie des Indes* : deux *Lettres* sur une pétition de Colchester, 1791, in-4; *Situation réelle de la Compagnie des Indes-Orientales, relativement à ses droits et à ses priviléges*, 1797, in-8.

TIFFERNAS (Grégoire), né vers 1415, à Citta di Castello, l'ancien *Tiphernum*, dans l'état de l'église, se rendit très-habile dans la connaissance du grec, et professa cette langue avec succès à Paris et à Venise. Il mourut dans cette dernière ville, vers 1466, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : des *Poésies latines*, à la suite d'Ausone, etc., Venise, 1472, in-fol., et séparément, in-4. On trouve quelques-unes des pièces de Tiffernas dans les *Deliciæ Pœtarum italorum*. Joly est le premier qui ait donné des détails satisfaisants sur cet écrivain, dans ses *Remarques sur le Dict.* de Bayle.

TIGRANE, ou DIKRAN, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désolaient leur pays, s'étaient donné à lui l'an 85 avant J.-C. Il soutint la guerre contre les Romains, en faveur de Mithridate, son gendre; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus et par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi Tigrane, se révolta contre lui; et ayant été vaincu, se réfugia chez Phraates, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-père, porta de nouveau les armes contre son père; mais, craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le père suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène; mais ce prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passait pour un prince courageux, mais cruel.

TIL (Salomon van), né en 1644, à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, se lia avec Coccéius, qui le remplit de sa doctrine. Til fut ministre en différents endroits, professeur en histoire et en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il y mourut en 1713. Parmi ses ouvrages, on citera : sa *Méthode d'étudier*, et celle *de prêcher*, en latin, Amsterdam, 1730, in-8. C'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions et de subdivisions. *La poésie et la musique des anciens, particulièrement des Hébreux*, en flamand, Amsterdam, 1725, in-4; ouvrage plein de recherches; *Explication littérale et morale des Psaumes de David*, en flamand, Utrecht, 1724, 3 vol. in-4; *Démonstration évidente de la divinité de la loi de Moïse*, en flamand, Dordrecht, 1741, 2 vol. in-4. Dans le premier, il combat les incrédules par la voie de l'autorité; dans le second, il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés. *Commentaire sur Moïse, Habacuc et Malachie*, en latin, Leyde, 1719, in-4. Il y a plusieurs dissertations dans ce commentaire, entre autres sur le temps de la naissance de J.-C., sur la situation du paradis terrestre. *Introductio in sacram Scripturam*, Utrecht, 1720, 2 vol. in-4. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Ecriture sainte, selon les idées des coccéiens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les Prophètes, les Actes des apôtres et les Epitres de saint Paul. *Commentarius litteralis de tabernaculo Mosis, et Zoologia sacra*,

seu de quadrupedibus sacræ Scripturæ, Amsterdam, 1714, in-4, etc. Ce commentaire est superficiel, et le catalogue des animaux n'est pas complet. *Compendium theologiæ*, Leyde, 1704, in-4, peu estimé, même des réformés.

* TILESIO (Antoine), en latin *Telesius*, né en 1482 à Cosenza, dans le royaume de Naples, où il mourut en 1533, à 51 ans, professa les belles-lettres à Milan et a Rome, et fut très-lié avec Paul Jove et Jérôme Vida. On a de lui : des *Poésies* latines, des *Notes* sur Horace, et d'autres ouvrages qui ont été recueillis par Daniele, Naples, 1762, 1808, in-4.

TILESIO (Bernardin), philosophe, neveu du précédent, né en 1509 à Cosenza, mort dans cette ville en 1588, à 79 ans, fut l'un des premiers savants qui secouèrent le joug d'Aristote. Paul IV, instruit de son mérite, voulut lui donner l'évêché de Cosenza, mais il le refusa, préférant le repos des lettres aux sollicitudes pastorales. On a de lui : *De natura rerum juxta propria principia*, Rome, 1565, in-4, et 1588, in-fol.; *Varii libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4. Ces Traités contiennent de bonnes vues, mais en même temps des opinions fausses et quelquefois ridicules. L'auteur fait des efforts pour remettre en crédit quelques anciennes chimères.

TILINGIUS (Mathias), savant médecin, né à Jevern en Westphalie, fut professeur en médecine à Rinthelu en 1669, médecin de la cour de Hesse, membre de l'académie des curieux en 1674, et mourut en 1685, après avoir publié divers ouvrages. Les principaux sont : *Curiosa rhabarbari disquisitio*, 1679, in-4; *Lilii albi descriptio*, 1683, in-8; *De laudano opiate*, 1671, in-8; *Opiologia nova*, 1697, in-4; *De febribus*, 1676, in-8; *Cinnabaris mineralis*, 1681; des ouvrages sur l'anatomie, où il répète ce que d'autres avaient dit avant lui.

TILLADET (Jean-Marie de la Marque de), né au château de Tilladet, en Armagnac, en 1650, porta d'abord les armes, puis entra chez les Pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles, en 1715, à 65 ans, membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui un *Recueil de dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matières de religion et de philosophie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire.

TILLEMONT. *Voy.* Nain (vi, 167).

TILLET (Jean du), évêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis du Tillet son frère, chanoine d'Angoulême, qui l'avait abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de la religion chrétienne*; une *Réponse aux ministres*, 1566, in-8; un *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8; un *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16; un *Traité sur le Symbole des apôtres*, 1566, in-8; une *Chronique* latine *des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en* 1547; elle a été mise en français, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savants ouvrages que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique, mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des rois de France*, 1618, in 4; *les Exemples des actions de quelques pontifes, comparées avec celles des princes payens*, en latin, 1610, in-8. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

TILLET (Jean du), frère du précédent et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui était depuis longtemps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François du Tillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. On a de Jean du Tillet, mort le 1er octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : un *Traité pour la majorité du roi de France* (François II) *contre le* légitime conseil *malicieusement inventé par les rebelles*, Paris, 1560, in-4; *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les albigeois*, 1590, in-12 : ouvrage rare et recherché; un *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le second tome de Godefroi; *l'Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4; *Recueil des rois de France*; ouvrage fort exact, et fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style.

TILLET. *Voy.* Titon du Tillet.

TILLI (Jean Tzerclaes, comte de), d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors de l'Allemagne. Il avait auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Breda, et avait pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata surtout contre Christian de Brunswick, administrateur d'Halberstadt, qu'il défit à Starlo. Il fallut que Tilli dans cette bataille envoyât des trompettes partout, pour faire cesser le carnage. Les historiens protestants, d'accord avec les catholiques, rendent hommage à l'humanité que Tilli fit paraître en cette occasion. Plus de quatre mille hommes restèrent sur la place. « Quant aux prisonniers, dit le *Mercure de* » *France* (tom. 9, page 657), qui furent de quatre » à cinq mille, ce fut une chose pitoyable de les » voir mener par les Croates comme des troupeaux » de bétail par la Westphalie, jusqu'aux portes de » Munster, où Arthus écrit que, *ibi ipsis cibo, potu* » *et vestimentis, per summam commiserationem pro-* » *spectum fuit, tametsi paulo ante hostes fuissent.* » Plusieurs ecclésiastiques, entre autres les pères » jésuites et les pères capucins, et aussi des gens » laïques, en firent même sauver nombre d'en.re

» les griffes des Croates, auxquels ils donnèrent ou » firent donner de quoi se retirer dans leur pays. » Cette victoire fut d'autant plus glorieuse au comte de Tilli, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presque autant de blessés. Il donna quelque temps après un second combat, qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantités de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemarck, à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, né avec les talents de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna l'année d'après le commandement général des armées de l'empire, à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois en 1631, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats. Il s'y commit de grands excès qui, en irritant le Dieu des armées, parurent être le terme où s'arrêtèrent les succès de cet habile général. Ayant pris ensuite Leipsig, il y fut défait par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin il fut blessé mortellement, en défendant le passage du Lech, et mourut à Ingolstadt, le 30 avril 1632, emportant les regrets du pape, de l'empereur, de tous les bons catholiques et l'estime de toute l'Europe. Il fit de riches présents à l'église de Notre-Dame d'Oettingen, et laissa un legs de 68,000 richsdales aux vieux régiments qui avaient servi sous lui, qui l'aimaient comme leur père, et auxquels sa mémoire fut toujours chère. Quand on lui parlait de mariage, il disait : *N'ai-je donc pas assez d'enfants*. Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, et prouva, par un nouvel exemple, que la valeur et le courage s'illustrent et se renforcent par leur union avec la piété et les vertus chrétiennes. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Claude TILLI, de la même famille, qui servit les états-généraux avec beaucoup de distinction, devint, quoiqu'il fût zélé catholique, général en chef des troupes hollandaises, et gouverneur de Maëstricht, où il mourut en 1723, après avoir fait diverses fondations pieuses et utiles, monuments de sa religion et de son zèle pour le bien public. On voit encore dans cette ville un bel hôtel qui porte son nom, dans lequel Feller a rédigé en grande partie ce Dictionnaire :

Illo me tempore dulce tenebat
Trajectum, studiis florentem ignobilis oti.

TILLOTSON (Jean), prédicateur anglican, né dans le comté d'York en 1630, fut d'abord presbytérien ; mais le livre du docteur Chillingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, et ramena plusieurs non-conformistes au parti des épiscopaux, le plus rapproché de l'ancienne Eglise, qui a si longtemps fleuri en Angleterre. Après s'être occupé de la lecture des Pères, particulièrement de saint Basile et de saint Chrysostome, il composa un grand nombre de sermons, où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence et à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchants ; et cette objection il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulke Lord-Brood, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une telle citation est-elle digne de la majesté d'un temple? *Les passions*, ajoute-t-il, *sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres.... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de jurements et d'imprécations horribles qui suffiraient pour perdre une nation, quand elle ne serait coupable que de ce crime ; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphématoires, ils sortent aussi de la bouche des maîtres*. Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi : *On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande*. C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole dans le siècle des Dryden, des Addison, des Waller, des Milton, et en présence de ce même Charles II, qui avait entendu dès son enfance les plus illustres orateurs français. « O Louis XIV (s'écrie un homme » qui avait beaucoup lu ces sermons), qu'aurais-tu » donc pensé, si les ministres des autels t'avaient » parlé ce langage au milieu de la cour? Quelle » eût été ta surprise, si ton oreille, accoutumée » aux accens majestueux de Bossuet, au ton noble » et véhément de Bourdaloue, à l'insinuante mé» lodie de Massillon, eût été frappée de cette élo» cution grossière et barbare? » Plusieurs écrivains anglais jetant alors des fondements de l'athéisme, Tillotson s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et publia, en 1665, son *Traité de la règle de la foi*. Quelques critiques voyant qu'il n'avançait que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyait rien que ce qui était à la portée de la raison; mais ils ne faisaient pas attention que la raison est l'arme la plus sûre et la plus convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'Eglise, séparé du grand corps des fidèles, professant une foi arbitraire, et décidant des dogmes d'après ses lumières personnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une manière ferme et conséquente. (*Voy.* SEAVET.) Tillotson fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, clerc du cabinet du roi, et, en 1691, archevêque de Cantorbéry. Il mourut à Lambeth, en 1694, à 65 ans. On a de lui, outre le *Traité de la règle de la foi*, dont nous venons de parler : un vol. in-fol. de *Sermons*, publiés pendant sa vie; ils

ont été loués outre mesure par Dryden, Burnet et Addison. Barbeyrac et Beausobre les ont traduits d'anglais en français, en 7 vol. in-8. Comme le principal mérite de Tillotson est dans le style, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mère disparaît, et surtout avec un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version française, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbéry y reste toujours à une distance infinie des grands modèles. Tillotson est plus théologien que moraliste : il n'a guère traité que des sujets de controverse; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. « Je ne trouve point, dit le » cardinal Maury dans son *Essai sur l'éloquence* » *de la chaire*, de mouvements oratoires dans ses » discours, point de grandes idées, point de traits » sublimes : ordinairement il fait une division de » chaque paragraphe, et il y a trente ou quarante » subdivisions dans chacun de ses sermons; ses » détails sont arides, subtils, et souvent ils man- » quent de noblesse. Enfin, Tillotson est tellement » étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait pres- » que jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc » là l'orateur que l'on ose opposer à nos orateurs » français? » Des *Sermons* posthumes en 11 vol. in-8. Il y en a un intitulé : *Excellente étrenne contre le papisme*; François Martin, Irlandais, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hæreses hodiernas, seu Tillotsonianæ concionis refutatio*, Louvain, 1714, in-8. On voit, par le seul titre de ce sermon, la bizarrerie et les emportements de l'orateur anglais. « Tillotson, dit » l'auteur que nous avons déjà cité, n'écrit pas avec » plus de modération que de noblesse; à chaque » page de ses discours on aperçoit le fanatisme » d'un protestant qui veut plaire à la populace. A » la fin de son sermon sur l'*Amour du prochain*, il » fait une espèce de récapitulation pour appliquer » la morale de son sujet à l'Eglise romaine. Qui » ne croirait qu'une matière si touchante va lui » inspirer un sentiment tendre et même généreux? » Voici portant ce qu'il conclut, après avoir » prouvé longuement la nécessité d'aimer tous les » hommes : *Toutes les fois qui nous parlons de la* » *charité et de l'obligation de s'aimer les uns les au-* » *tres, nous ne saurions nous empêcher de penser à* » *l'Eglise romaine; mais elle doit se présenter à notre* » *esprit particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient* » *de nous découvrir tout fraîchement, et d'une ma-* » *nière authentique, les sentiments où elle est à notre* » *égard, par le complot charitable qu'elle tramait* » *contre nous* (prétendue conspiration de 1678); » *complot qui est tel qu'il doit faire bourdonner les* » *oreilles de tous ceux qui l'entendront raconter, dé-* » *crier éternellement le papisme, et le faire regarder* » *avec horreur et exécration jusqu'à la fin du monde.* » Quel style! quels sentiments! quelle bonne foi! » quelle logique! »

* TILLY (Alexandre, comte de), né en 1754, en Normandie, fut admis à quinze ans dans les pages de la reine, et en sortit pour entrer sous-lieutenant dans le régiment des dragons de Noailles; mais il donna de bonne heure sa démission. Adversaire de la révolution, il écrivit dans les pamphlets périodiques du temps, tels que les *Actes des Apôtres*, la *Feuille du jour*, etc. En 1792, il prit la défense de Louis XVI, et lui adressa une lettre remarquable qui, publiée à Paris, fut réimprimée à Berlin en 1794. Forcé de quitter la France après le 10 août, il se retira en Angleterre, où il séjourna quatre ans. Il passa ensuite aux Etats-Unis d'Amérique, revint en Europe en 1799, parcourut successivement diverses contrées d'Allemagne, et devint chambellan du roi de Prusse. Rentré en France en 1814, il en sortit en 1815, et mourut à Bruxelles le 23 décembre 1816. On a de lui : *Œuvres mêlées*, 1785, Berlin, 1803, in-8; six *Romances* mises en musique par Garat, 1792, in-8; *De la Révolution française en* 1794, Londres, 1794, in-8, ouvrage réimprimé, ainsi que la lettre à Louis XVI, dans les *Œuvres mêlées*. Mais la principale production de Tilly, ce sont ses *Mémoires*, Paris, 1823, 3 vol. in-8, qui offrent beaucoup d'intérêt.

* TILLY (le comte de), lieutenant-général français, né vers 1760, embrassa très-jeune la carrière des armes, et adopta les principes de la révolution, mais avec modération. Colonel de cavalerie en 1792 et aide-de-camp de Dumouriez, il fut nommé commandant de Gertruydenberg, et fit une belle défense, terminée par une capitulation honorable. Envoyé bientôt après avec le titre de général en chef à l'armée des Côtes-de-Cherbourg, il remporta quelques victoires sur les Vendéens. Général de division, en 1794, à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse, gouverneur de Bruxelles en 1796, on le retrouve, sous l'empire, dans les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. En 1813, rentré en France, il fut nommé inspecteur-général de cavalerie, et adhéra, le 8 avril 1814, à la déchéance de Napoléon. Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis et la décoration de grand-officier de la Légion-d'honneur. Quelques mois après, il fut nommé, par le département du Calvados, membre de la chambre des députés. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se rangea sous ses drapeaux, et lui adressa un discours de félicitation. Mis à la retraite en 1816, il vécut ignoré, et mourut à Paris en 1822, à 62 ans.

TIMANTHE, peintre de Sicyone, et, selon d'autres, de l'île de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivait sous le règne de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Ce peintre avait le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau du *sacrifice d'Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art. Ce tableau existait à Rome au temps d'Auguste. Après avoir épuisé les ressources de l'art pour donner à chaque personnage le caractère propre à sa situation, Timanthe sentit que son pinceau était insuffisant pour exprimer la douleur paternelle, et il peignit Agamemnon le visage caché dans la draperie. Le Poussin a imité cette idée dans son tableau de *Germanicus*. Cicéron et Quintilien ont rappelé l'exemple de Timanthe aux orateurs, pour leur apprendre qu'en certaines occasions une noble réticence vaut

mieux que les paroles les plus énergiques. Les autres tableaux de Timanthe, le *Cyclope*, *Palamède*, *Ajax*, etc., ajoutèrent à sa réputation. Une *Vie* de Timanthe a été publiée par Cocquard, dans le *Mercure de France*, dans le second volume de l'année 1740. (*Voy.* Apelle, Protogène.) Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis.

TIMÉE de LOCRES vit le jour à Locres, en Italie, et étudia sous Pythagore (1). On ne sait pas précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il mourut avant Socrate. Il nous reste sous son nom un petit *Traité de la nature du monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les *Œuvres* de Platon, auquel ce *Traité* donna l'idée de son *Timée*. Le marquis d'Argens l'a traduit en français avec de longues *notes*, dont plusieurs sont inutiles et d'autres très-défectueuses, 1763, in-12. Le Batteux l'a traduit avec un succès plus complet. On y trouve des choses bien remarquables, qui ne peuvent être que le fruit de la tradition primitive et récente de l'école de Pythagore, ou de la lecture des Livres saints, tel que le passage suivant sur le péché originel : « Nous apportons le vice de notre » nature, de nos ancêtres; ce qui fait que nous ne » pouvons jamais nous défaire de ces mauvaises » inclinations qui nous font tomber dans le défaut » primitif de nos premiers parents. » On avait encore du philosophe locrien l'*Histoire de la vie de Pythagore* dont parle Suidas, et qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine, 285 ans avant J.-C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire particulière de la guerre de Pyrrhus*. Diodore loue son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avait encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

* TIMÉE-LE-SOPHISTE, grammairien, vivait du IIe au IVe siècle; il est auteur d'un *Dictionnaire* spécial de locutions platoniques qui ne s'est retrouvé que dans un manuscrit du Xe siècle, renfermant d'autres glossaires. On en a deux excellentes éditions dues au savant David Ruhnken, Leyde, 1754 et 1789, in-8. Ce n'est peut-être qu'un recueil alphabétique des gloses marginales éparses dans les manuscrits de Platon, ou l'abrégé des *Dictionnaires platoniques* d'Harpocration et de Boëthus, perdus aujourd'hui.

TIMOCRÉON, poète comique, Rhodien, né vers l'an 476 avant J.-C., est connu par sa gourmandise et par ses vers mordants contre Simonide et Thémistocle. On a de ce satirique seulement quelques fragments dans le *Corps des poètes grecs*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. On lui a fait cette épitaphe :

Multa bibens, et multa vorans, male denique dicens
Multis, hic jacet Timocreon rhodius.

(1) Timée de Locres, dit la *Biographie universelle*, ne fut pas sans doute un des disciples immédiats de Pythagore, comme on l'a cru longtemps; mais né dans la Grande-Grèce, chez les Locriens Epizéphyriens, il a pu recueillir avec fidélité les traditions encore récentes de cette école mystérieuse qui donna aux peuples d'austères leçons, de grands exemples, et même de sages lois.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, voyant que son frère Timophane usurpait le pouvoir souverain, lui ôta la vie, aidé par son autre frère Satyrus. Les Syracusains, tyrannisés par Denys-le-Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent, vers l'an 343 avant J.-C., aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon avec dix vaisseaux seulement, et mille soldats au plus. Ce général marcha hardiment au secours de Syracuse, et délivra la ville de la puissance de Denys. Il passa le reste de sa vie à Syracuse, avec sa femme et ses enfants, sans aucune envie de dominer. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument sur la place de Syracuse, qui fut appelée *place Timoléonte*. (*Voy.* le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. 9 et 63). Timoléon a fourni le sujet de deux *tragédies* : l'une a été composée par Laharpe, et l'autre par Chénier. Alfiéri a choisi le même sujet pour une de ses plus belles tragédies.

TIMON, *le Misanthrope*, c'est-à-dire *qui hait les hommes*, fameux Athénien, vers l'an 420 avant J.-C., fuyait la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il ne laissa pas d'avoir un ami, qui se nommait *Apémante*, auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Celui-ci soupant un jour chez Timon, le jour de la fête des ombres, et s'étant écrié : *Cher Timon, que ce repas me paraît doux!* — *A moi aussi*, lui repartit-il, *si tu n'y étais pas*. Le même Apémante lui demanda un jour pourquoi il aimait si tendrement Alcibiade : *C'est*, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens*.

TIMON (Samuel), né en 1675, à Thurna, dans le comté de Treuschin, en Hongrie, se fit jésuite. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. On a de lui : *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4; Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1718; Cassovie, 1752, et Tirnau, 1770, in-4; *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-fol. C'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1733, in-8; *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, in-4. *Addition* aux deux ouvrages précédents, 1735, in-8; *Description de la Theiss et du Vag*, rivières de Hongrie, 1735; *Purpura Pannonica*, Tirnau, 1715, et avec des additions, Cassovie, 1745. C'est une histoire des cardinaux hongrois. *Annales regni Hungariæ*; c'est une continuation de l'*Histoire de Hongrie*, par Isthuanfi, jusqu'à l'an 16[illegible]2. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kary et Etienne Kaprinai, ont profité de cet ouvrage, qui est resté manuscrit.

TIMOPHANES. *Voy.* Timoléon.

TIMOTHÉE, capitaine athénien, fils de Conon, célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Il s'empara de Corcyre, et remporta sur les Lacédémoniens une bataille navale l'an 376

avant J.-C. Il prit ensuite Torone et Potidée, délivra Cyzique, et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talents. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général était aussi prudent que courageux. Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues depuis qu'il commandait les armées, Timothée lui répondit : « Et moi j'ai toujours rougi de ce qu'un » trait était venu tomber assez près de moi, comme » m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne » convenait au chef d'une si grande armée. »

TIMOTHÉE, poète musicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique ; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare ; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre, ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé, et qui est conçu en ces termes : *Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique ; que rebutant la lyre à sept cordes, et y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse ; que par la pluralité des cordes, et l'innovation des airs, au lieu d une musique simple et soutenue, il en a fardé une énervée et bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquants, loin d'être harmonieux ; qu'invité aux jeux de Cérès d'Eleusis, il a affecté des ornements de poésie qui la déparent, et qu'il a joué les couches de Sémélé d'une manière scandaleuse pour les jeunes gens : on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, et que les éphores blâmassent Timothée, et l'obligeassent à retrancher de sa lyre à onze cordes celles qui sont de trop, n'y en laissant que sept, afin que chacun, témoin de la sévère police dans la ville, se garde d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs, et que la célébrité des jeux ne soit point troublée.* Un philosophe français a fait sur ce décret la réflexion suivante : « Nous sommes bien » éloignés aujourd'hui d'attribuer à la musique » cette influence sur les mœurs. La musique de » Lulli, simple, naturelle, conforme au caractère » et à la poésie de notre langue ; cette musique qui » fit les délices des Français dans le siècle de leur » gloire, a fait place à une musique plus difficile, » plus compliquée et plus savante, sans que les » magistrats se soient opposés aux innovations de » Rameau ; ce grand homme s'est vu éclipsé à son » tour par les bouffons d'Italie ; Gluck enfin a triomphé de Rameau, des bouffons et de la musique » italienne ; le gouvernement n'a vu dans tous ces » changements que les divers degrés par lesquels » un art arrive à sa perfection. Cependant, qui sait » si la musique brillante et efféminée des Italiens, » accueillie en France avec un enthousiasme si vif, » n'a pas beaucoup contribué à introduire dans la » nation ce luxe, cette mollesse, cet esprit de frivolité, qui la déshonore depuis si longtemps ? » J.-J. Rousseau pensait à peu près de même, lors» qu'il disait que nous n'avions point de musique, » et que si nous en avions jamais une, *ce serait » tant pis pour nous.* » Platon n'aurait pas contredit cette observation, lui qui ne croyait pas qu'on pût changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le genre chromatique, et qui changea l'ancienne manière de chanter simple et unie, en une nouvelle manière fort composée. Il florissait vers 340 avant J.-C.

TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Epiphanes, livra plusieurs combats à Judas Machabée, et fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille, où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué. — Il y en avait un autre de même nom, aussi général des troupes d'Antiochus, qui, ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée et par Jonathas son frère, qui défirent entièrement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenait captifs : ils le laissèrent aller.

TIMOTHÉE (saint), disciple de saint Paul, était de Lystre, ville de Lycaonie ; son père était païen, et sa mère juive. L'apôtre étant venu à Lystre, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'apôtre des gentils revint de Rome en 64, il laissa Timothée à Ephèse pour avoir soin de cette église, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'apôtre, peu de temps après, étant arrivé à Rome, en se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la deuxième Epître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellents préceptes pour les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où saint Paul l'appelait, et fut témoin du martyre de ce grand apôtre. Il revint ensuite à Ephèse, dont il continua de gouverner l'église en qualité d'évêque, sous l'autorité de saint Jean, qui avait la direction de toutes les églises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il voulait s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, Ier du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître* canonique : Balsamon nous l'a conservé. On lui attribue aussi quelques *Vies* de saints.

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le VIe siècle, nous a laissé un bon *Traité sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi*, et *sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis.* Cotelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca.*

TIMOUR. *Voy.* TAMERLAN.

TINDAL (Matthieu), né en 1656, en Angleterre, fut envoyé à l'âge de 17 ans, au collége de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindal publia, en faveur du gouvernement, un grand nombre d'ouvrages qui lui procurèrent une pension de 200 livres sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, le 16 août 1733. C'était une âme lâche et vénale, qui prenait toujours le parti du plus fort : tour à tour catholique et protestant, partisan de Jacques lorsqu'il régnait, et son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. La *Biographie britannique* dit qu'il était mal famé pour ses mœurs. On a de lui un livre impie, intitulé : *Le christianisme aussi ancien que le monde,* ou l'*Evangile, seconde publication de la religion de nature,* 1730, in-4 et in-8. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage mal raisonné et mal écrit. Pope, dans sa *Dunciade*, l'a traité suivant ses mérites.

* TINEVELLI (Antoine), élève de Denina, naquit à Turin en 1761, fut professeur de belles-lettres à Mont-Caller, et se fit un renom par ses ouvrages. Il embrassa les principes de la révolution française, et fomenta plusieurs émeutes dans la capitale. Contraint de fuir, il se tint caché pendant quelque temps, reparut à Turin, et se mit de nouveau à la tête des mécontents. Il fut arrêté à la suite d'une insurrection, et fusillé en 1797. On a de lui : des *Dissertations* ; des *Poésies* qui ne manquent ni de grâce ni de chaleur; *Biographie piémontaise*, 6 vol. in-8.

* TINGRY (Pierre-François), professeur de chimie et d'histoire naturelle, né à Soissons en 1743, se rendit à Genève, en 1773. Il fut très-lié avec plusieurs savants, notamment avec Saussure et Sénebier, son élève. Il mourut le 13 février 1831. On a de lui : *Analyse des eaux de Marclaz*, 1774, in-8; *Construction d'un fourneau propre à préserver les doreurs en petites pièces des vapeurs mercurielles*; Mémoires de la Société des arts, tome 1 ; trois *Mémoires* sur une espèce de schistes qu'on trouve près de Sallanche, et qui fournissent le sel amer. L'académie de Turin lui donna une médaille d'or pour ces mémoires; *Observations sur la variété des spaths*; dans les Mémoires des Curieux de la nature et dans le Journal de physique; *Analyse des eaux minérales de Drise près Carouge*, 1785, in-8; *Traité sur l'art de faire et d'appliquer les vernis*, Genève, 1803, 2 vol. in-8: plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des sciences de Turin*, dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal physique*. Il remporta la moitié du prix proposé par la Société royale de médecine sur cette question : *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques de la famille des crucifères*, 15 février 1793. On trouve une *Notice* sur Tingry, dans la *Bibliothèque universelle,* tome 16 (sciences et arts), p. 173, et tom. 17, p. 326.

TINMOUTH (Jean de), moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait en 1370. Il a écrit les *Vies* de cent cinquante-sept saints, bretons, anglais, écossais, et a intitulé son ouvrage *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cottonienne.

* TINSEAU (Jean-Antoine), pieux et savant prélat, né à Besançon le 20 avril 1697, obtint, jeune encore, la confiance de l'archevêque Antoine-Pierre II de Grammont, qui se reposa sur lui de l'administration de son diocèse. Appelé en 1745 à l'évêché de Belley, il y fit refleurir l'ancienne discipline, et tint chaque année des assemblées synodales, dont il publia les décisions, Lyon, 1749, in-12. Il fut transféré, en 1751, sur le siége de Nevers, où il mourut en 1782, laissant la réputation d'un pasteur plein de zèle et de charité.

* TINSEAU D'AMONDANS (Charles-Marie-Thérèse-Léon), de la même famille, maréchal-de-camp du génie, né à Besançon en 1749, n'était encore que lieutenant, quand il fut reçu en 1773, correspondant de l'académie des sciences. Il prit une part active aux délibérations de la chambre de la noblesse franc-comtoise, en 1788, et fut chargé d'aller avec trois autres députés, porter à Versailles un mémoire contenant des représentations énergiques contre les dangers du système suivi par le ministère. Il émigra en 1791, rejoignit l'armée du prince de Condé à Worms, publia une protestation contre toute espèce de réforme, et fit la campagne de 1792. Il se trouvait à Toulon lors de la reprise de cette ville par l'armée républicaine, et, de retour en Angleterre, eut la mission de parcourir la Haute-Italie et la Suisse, puis rejoignit l'armée de Condé. En 1795, le roi de Prusse ayant reconnu la république par le traité de Bâle, Tinseau proposa, dans un écrit rendu public, de déclarer déchus de leurs droits les princes qui traiteraient à l'avenir avec la France. Quelque temps avant le 18 fructidor, il se rendit à Besançon pour y organiser une insurrection royaliste; mais ayant été découvert, il fut obligé de s'enfuir en Suisse. Rentré sous la bannière de Condé, il fit les campagnes de 1796 et 1797, reçut la croix de Saint-Louis et le grade de major, puis celui de lieutenant-colonel du génie. Après le licenciement de l'armée, il se retira en Angleterre, rendit d'importants services au cabinet de Saint-James, qui sut l'en récompenser. Il reparut en Italie comme chef d'état-major de Souvarow, retourna en Angleterre, où le comte d'Artois le nomma son aide-de-camp. Il se trouvait en Portugal quand les Français y entrèrent, et ne cessa de fournir des plans et de donner des conseils à toutes les coalitions qui se succédèrent jusqu'en 1813. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1816, et mourut à Montpellier, le 21 mars 1822. Parmi ses nombreux écrits nous citerons les suivants : *Essai sur les deux déclarations du roi*, du 23 juin 1789, Worms et Coblentz, 1791, in-8; *Mémoire sur l'état de l'armée de Condée* (en Allemagne), 1796, in-8; *Précis historique du siége de Toulon*, Londres, 1794, in-8; *Apologie des émigrés Français*, Londres, 1804, in-8; *Essai sur les relations politiques de la Russie et de la France*, Londres, 1805, in-8; *Statistique de la France*, Londres, 1830, in-8; *Examen de l'état politique et militaire où la paix continentale mettra l'Europe, par rapport à la France*, Londres, 1803, in-8.

* **TINTENIAC** (le chevalier de), né d'une famille distinguée de Bretagne, servit avant la révolution dans la marine royale, et se jeta dès 1791 dans la conjuration de La Rouarie, dont il devint l'aide-de-camp. Ce chef étant mort, il passa en Angleterre en janvier 1793, et obtint la confiance du gouvernement britannique, qui le chargea la même année auprès des chefs vendéens d'une mission dont il s'acquitta avec zèle et intelligence. L'année suivante il fut renvoyé auprès de Charrette pour lui offrir des secours, et il devint chef d'une division de chouans. Il commanda les insurgés du Morbihan lors de la descente de Quiberon, et fut chargé d'opérer une diversion vers les côtes du nord. Tout passage lui étant intercepté, il se fit jour l'épée à la main avec une colonne de deux mille chouans, et remporta plusieurs avantages sur les républicains. S'étant abandonné imprudemment à leur poursuite, il fut tué par un grenadier dans l'allée du château de Coëtlogon, au mois de juillet 1795.

* **TINTHOIN** (Pierre-François), né à Paris en 1751, fut successivement prêtre de la congrégation de l'oratoire, docteur de Sorbonne, et professeur d'Ecriture sainte. En 1789, il obtint un canonicat à Saint-Omer; mais il fut obligé de quitter la France en 1792, se rendit en Angleterre, puis en Ecosse, où il resta jusqu'au concordat. De retour à Paris en 1802, il desservit la cure des Blancs-Manteaux, et en 1806, le cardinal de Belloy le fit chanoine et grand-pénitencier de son église. Il mourut le 13 mai 1826. On a de lui : *Nouvelle Instruction en forme de conférence et de catéchisme sur l'état actuel du clergé de France*, etc., Paris, 1791, in-8, dont il se fit en peu de temps six éditions; *Exhortations à tous les prêtres et fidèles de l'Eglise catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois*, Paris, 1792, in-8, faisant suite au précédent écrit; *Choix et indication de pieuses lectures à conseiller dans le tribunal de la pénitence*, Paris, in-18, ouvrage divisé en 6 chapitres, et utile pour les confesseurs et pénitents. Dans le dernier, l'auteur indique les livres qui peuvent convenir de préférence aux ecclésiastiques, aux religieuses, aux personnes du monde qui tendent à la perfection, aux jeunes gens, aux incrédules, aux protestants, aux pécheurs, aux personnes affligées ou scrupuleuses; et il a joint à sa liste quelques réflexions très-brièves. L'*Ami de la religion* lui a consacré une intéressante *Notice*, tom. 42, pag. 312.

TINTORET (Jacques Robusti, dit le), célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé le Tintoret, parce que son père était teinturier. Il se proposa, dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris : ce plan lui fit une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a pour l'ordinaire réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, et même extravagantes. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui qu'*il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer*. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. Ridolfi a écrit sa *Vie*. On voit au musée de Paris six tableaux de ce peintre : deux sont de simples *esquisses*; les autres consistent en trois portraits, dont l'un de l'auteur peint par lui-même; et *Suzanne au bain*. — Son fils Dominique Tintoret, mort à Venise en 1637, âgé de 75 ans, réussissait dans le portrait, ainsi que sa fille Marie Tintoret, née en 1560, et morte en 1590.

* **TIPALDI** (Jean-André), Grec de nation, naquit dans l'île de Chio et revint à Rome, où il se fit jésuite. Chargé de professer au collége Romain l'Ecriture sainte, il remplit pendant plusieurs années cet emploi avec beaucoup de zèle, et mourut septuagénaire, vers 1760. Il composa un ouvrage où il essayait de faire comprendre à ses compatriotes schismatiques la nécessité de se rapprocher de l'Eglise romaine : ce livre a pour titre : *La Guida alla vera chiesa di Giesu-Christo, proposta principalmente ai seguaci di Fozio, come utile per ricondurre alla medesima ogni traviato, e di profitto ad ogni vero fedele*, Rome, 1757, 3 vol. : ouvrage estimé et fort loué par l'auteur de la *Storia letteraria d'Italia*, qui en donne un bon extrait dans ses 5e et 6e vol. et qui en parle d'une manière également avantageuse dans ses *Annali litterari d'Italia*, t. 2, p. 369.

TIPHAIGNE de la ROCHE (Charles-François), médecin de la faculté de Caen, et de l'académie de Rouen, né en 1729 à Montebourg, mourut en 1774. Il connaissait bien son art, et aux lumières du médecin il joignait les agréments d'un littérateur ingénieux et enjoué. Il passa une partie de sa vie à Paris, où il publia divers écrits. Les principaux sont : l'*Amour dévoilé*, ou *le Système des Sympathistes*, 1751, in-12; *Amilée*, ou *la Graine d'hommes*, 1754, in-12; critique ingénieuse des ridicules des artistes, des savants, principalement des physiciens, des naturalistes, et de tous les faiseurs de systèmes; *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12; *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8; on y voit partout le bon citoyen et le physicien éclairé; *Giphanthie*, 1760, 2 vol. in-8. Ce roman, tout à la fois moral, critique et satirique, a été traduit en anglais. Il a donné aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Furetière.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Ses vertus et sa capacité le rendirent digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des colléges de Reims, de Metz, de la Flèche, de Pont-à-Mousson, et provincial de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savants : *Avertissement aux hérétiques de Metz*; *Declaratio et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum Patrum et doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona*, etc., Pont-à-Mousson, 1634, in-4; un *Traité de Ordine, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in-4. Quoique jésuite, il soutenait le sentiment des thomistes sur la grâce, et il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie. Il mourut à Sens en 1641, avec la réputation d'un homme plein de piété et de douceur.

* TIPPO-SAIB, ou mieux TIPPOU-SAHEB, ou TIPPOU-SULTHAN-BEHADOUR, dernier nabab de Maissour ou Mysore (suivant l'orthographe anglaise), était fils d'Hyder-Ali, et naquit en 1749; il porta d'abord le nom de Feth-Aly-Khan, puis reçut celui de Tippou-Saheb. Après la mort de son père en 1782, il monta sur le trône et soutint contre les Anglais la guerre qu'ils avaient commencée sous le règne précédent. Ceux-ci s'emparèrent, au commencement de 1783, d'Onor, de Condapour, de Mangalor, de Bednor et d'Anampour. Mais le prince indien à la tête de vingt-cinq mille hommes, parmi lesquels était un corps de mille français, remporta ensuite plusieurs succès. La guerre se termina en 1784 par la paix de Mangalor, et malgré toute la puissance du grand Mogol, Tippo maintint l'indépendance de ses états. Dans la guerre d'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglais, et remporta sur eux d'importantes victoires. Il envoya en 1788 à Louis XVI des ambassadeurs pour lui demander des secours, mais on se borna à leur donner des fêtes; et la paix avec l'Angleterre ayant été conclue, on ne leur accorda aucun secours réel. Au commencement de la révolution, plusieurs Français passèrent dans la capitale de Tippo-Saïb, se réunirent à ceux de leurs compatriotes que le sort de la guerre avait amenés dans ces pays, et tous ensemble formèrent un club dont l'objet était de *jacobiniser* les Indes, et d'y détruire tous les souverains, à l'exception cependant du *citoyen-prince Tippou-le-Victorieux, l'allié, l'ami de la république française sa cousine germaine* : c'étaient les titres grotesques dont le despote indien avait été revêtu par le club de Seringapatam. Mais ni ce club ni les principes de ces patriotes réformateurs n'étaient une digue assez puissante pour arrêter les Anglais qui, de jour en jour, gagnaient du terrain. Privé de tous secours, Tippo ne compta plus que des pertes, et le 9 juin 1790 il fut entièrement défait à la bataille de Travancore. Il y combattit avec sa valeur accoutumée, eut deux éléphans tués sous lui, y perdit ses bijoux, son palanquin et son turban. Pendant le reste de cette année, il livra plusieurs combats sans succès; et le 21 mars 1791, se trouvant occupé par un corps d'Anglais, il vit prendre la ville de Bangalore, sans pouvoir la secourir. En 1792, Cornwallis remporta une autre victoire décisive, qui força Tippo-Saïb à demander la paix. Elle ne lui fut momentanément accordée qu'au moyen de grands sacrifices. Il dut payer aux Anglais trois millions de livres sterling, leur livrer plusieurs places fortes, et deux de ses plus jeunes fils en otage. Mais la compagnie anglaise redoutant toujours un ennemi qui pourrait tôt ou tard se venger de ses défaites, fit rallumer la guerre en 1799. Tippo-Saïb réunit à la hâte toutes les troupes qui lui restaient; ses efforts devinrent inutiles, et le royaume de Mysore fut conquis en peu de mois. L'empereur se renferma dans la place de Seringapatam qui fut bientôt attaquée; ses défenseurs opposèrent la plus vigoureuse résistance Tippo leur donna l'exemple de la plus grande intrépidité. Les Anglais, que commandait le général Harris, pénétrèrent alors dans la ville, et trouvèrent son cadavre sous un monceau de morts (4 mai 1799). Plus soldat que général, il avait la bravoure de son père, mais il n'avait pas ses talents. Ce souverain aimait les lettres et les arts. Il avait recueilli une bibliothèque précieuse, contenant différents ouvrages en langue sanscrite, dont l'origine remonte au xe siècle; des traductions du Koran dans toutes les langues de l'Orient; une histoire des victoires des Tartares-Mogols, lors de l'invasion de l'Inde par Tamerlan, en 1397; des mémoires historiques sur l'Indoustan, à l'époque de la domination des Mogols, sous le sultan Babel en 1525. Les Anglais ont confié cette bibliothèque aux soins de l'académie de Calcutta. Elle peut servir à répandre de grandes lumières sur l'histoire de l'Orient. On a publié à Londres, en 1811, un *Choix de lettres* de Tippo-Saïb, et Michaud (*voy.* ce nom) a publié l'*Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes de Hyder-Ali et de Tippo-Saïb*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. On trouve d'amples détails sur ce personnage dans les ouvrages suivants : *Relation de la guerre avec Tippo-Sulthan, depuis le commencement des hostilités dans les lignes de Travancore, en décembre* 1789, *jusqu'à la paix de Seringapatam*, en février 1792, par Roderick Mackensie, Calcutta, 1793, 2 vol. in-8; *Histoire des opérations de l'armée commandée par le général George Garris, et du siége de Seringapatam*, par Alex. Beatson, Londres, 1800, gr. in-4, fig. De Jouy a fait sur Tippo-Saïb une *Tragédie*, représentée en 1812, et imprimée la même année; elle est précédée d'une *Notice* et du *portrait* de ce prince.

* TIRABOSCHI (Jérôme), né à Bergame le 28 décembre 1731, entra dans l'ordre des jésuites, professa la rhétorique à Milan avec distinction et devint préfet de la bibliothèque de Modène en 1770. Ayant établi dans son *Histoire de la littérature italienne* que Martial et les autres écrivains d'origine espagnole sont les auteurs de la décadence de la littérature latine, plusieurs de ses confrères, entr'autres les PP. Lampillas et Serrano (*voy.* ces noms) s'efforcèrent de réfuter cette opinion. Il mourut à Modène le 3 juin 1794. Il avait été décoré du titre de chevalier et de conseiller, et la ville l'avait fait inscrire dans le catalogue de ses nobles. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur l'ancien ordre des Humiliés*, Milan, 1766, 3 vol. in-4. (*Voy.* PURICELLI J.-P.); *Histoire de la littérature italienne ancienne et moderne*, Modène, 1771-82, 13 vol. in-4, 1787-93, 9 tom. en 16 vol. gr. in-4. Cet ouvrage qui a placé son auteur au rang des critiques et des littérateurs les plus distingués, a été réimprimé à Venise, 1795, 8 tom. en 16 vol. in-8, et à Florence et à Pise, 1805-1813, ou 20 part. in-8. On a en un abrégé par A. Landi, Berlin, 1784, 5 vol. in-8, *Bibliothèque des écrivains de Modène*, 1781, 6 vol. in-4; *Mémoires historiques sur Modène*, 1793-94, 5 vol. in-4.

TIRAQUEAU (André), lieutenant-civil de Fontenay-le-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux puis au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau des chicanes qui s'y étaient introduites, et administra la justice avec une intégrité peu commune. François Ier et Henri II se servirent de

lui dans plusieurs affaires très-importantes. Il mourut dans un âge fort avancé, en 1558. On a de lui : un Traité des *Prérogatives de la noblesse*, 1543, in-fol.; un autre *du Retrait lignager*; des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde, 1673, 2 vol. in-fol.; un *Traité des lois du mariage*, 1515, in-4; et plusieurs autres ouvrages qui ont été recueillis, 1574, 5 vol. in-fol.

TIRÉSIAS, fameux devin, dont la mythologie raconte à son ordinaire des choses absurdes, jusqu'à en faire l'arbitre de Jupiter et de Junon, dans une dispute qu'ils eurent sur les avantages de l'homme et de la femme. Il fut successivement homme, femme, et derechef homme. On le regardait comme l'inventeur des auspices, et on l'honora comme un dieu à Orchomène, où son oracle avait beaucoup de célébrité.

TIRIN (Jacques), jésuite, né à Anvers en 1580, professeur d'Ecriture sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, et directeur de la maison en Hollande, mort le 14 juillet 1636, à 56 ans, est très-connu par un *Commentaire* sur toute la Bible, en 2 vol. in-fol., imprimé nombre de fois Il est plus étendu que celui de Ménochius, et, quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Pères et les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index controversiarum*, ouvrage méthodique et solide; et au commencement une bonne *Carte* de la Terre-Sainte, une *Chronologie* distribuée d'une manière fort commode, des *Prolégomènes* sur les anciens poids et monnaies des Hébreux, des Grecs et des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Espagnols, des Français, etc.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses bonnes qualités. Il nous reste plusieurs lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettait la santé de Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageait peu la dépense pour lui, et avec quel zèle il le recommandait à ses amis. Tiron inventa chez les Latins la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appelaient *notæ*, par le moyen desquels on écrivait aussi vite qu'on parlait. Ceux qui écrivaient de cette manière s'appelaient *notarii*, d'où nous est venu le nom de *notaires*. Tiron avait aussi composé la *Vie* de Cicéron, dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connaître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des inscriptions, nous a donné d'anciens monuments écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum*, Paris, 1747, in-fol. *Voy.* RAMSAY (Charles).

* TISCHBEIN (Jean-Henri), peintre, né en 1722 à Hayna, dans le pays de Hesse, devint le fondateur d'une nouvelle école qui s'est répandue jusqu'en Italie. Placé chez un mauvais peintre en tapisserie, un tapis qu'il exposa à la foire de Francfort lui fit obtenir la protection du comte de Stadion qui lui donna les moyens de se rendre en France, où il étudia 3 ans sous Vanloo. Il visita l'Italie et devint à son retour peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, puis directeur de l'académie de peinture et d'architecture fondée en 1776, enfin professeur au collége *Carolin*. Tischbein dégoûta ses nombreux élèves de la manière obscure de Rembrandt, et les engagea à étudier la nature et ce mélange heureux de couleurs qui caractérise les artistes de l'école vénitienne. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis un coloris trop vif à ses tableaux. Il s'est exercé particulièrement sur des sujets mythologiques; il a traité cependant quelques sujets de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne de l'Allemagne; mais soit qu'il peignît un sujet de la fable ou de l'histoire, il exprimait avec force ce qui tient aux affections de l'âme. Il connaissait aussi très-bien l'art de ménager la lumière avec les ombres. Il mourut à Cassel le 22 août 1787.

* TISCHBEIN (Jean-Henri-Conrad), neveu du précédent, né à Hayna en 1742, étudia à Cassel sous les yeux de son oncle, et s'appliqua particulièrement au paysage et à la peinture d'histoire naturelle; il a gravé à l'eau forte et sur bois. Il est mort à Cassel le 22 décembre 1808. Il a publié : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau forte, avec 84 feuilles de gravures tirées selon cette méthode*, en allemand, Cassel, 1790, in-fol.

* TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), frère du précédent, né en 1751, fut élevé comme lui à l'école de son oncle, et devint un des premiers peintres d'histoire de son temps. Il a travaillé à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, à Rome, à Naples. En 1790 il fut nommé directeur de l'académie de peinture de cette dernière ville. Il y resta jusqu'en 1799, époque où les malheurs de la guerre l'obligèrent de retourner dans sa patrie. Il a publié : *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 vol. in-fol. Il devait y avoir un 5e vol. qui n'a pas paru. Cette grande collection a été copiée en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de travail grec, trouvés dans des tombeaux, au royaume des Deux-Siciles, principalement dans les environs de Naples, en 1789 et 1790, tirés du cabinet de Ch. Hamilton, avec des observations sur chacun des vases, publié d'après H. Guil. Tischbein*, Paris, 1803-1806, 4 vol. contenant 240 gravures; *Têtes de différents animaux dessinées d'apres nature*, Naples, 1796, in-fol., recueil très-estimé; *Gravures de tableaux grecs*, en allemand, Weimar, 1797, in-fol.; *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliquées par Heyne*, en allemand, Gœttingue, 1801 à 1804, en 6 cah., publiés en France sous ce titre : *Figures d'Homère dessinées d'après l'antique, par H. Guil. Tischbein, etc.*, Metz, tom. 1, contenant l'Iliade en 6 feuil., tom. 2, 1802, contenant l'Odyssée en 12 feuil.; *Restes des livres de la Sibylle, rassemblés devant les portes de Cumes*, en 17 planches. — Il y a encore de la même famille Jean-Frédéric-Auguste TISCHBEIN, frère des précédents, né à Maëstricht en 1750, mort à Heidelberg

en 1812; il réussissait très-bien dans le portrait et fut nommé peintre de la cour de Waldeck, avec le titre de conseiller, et ensuite professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipsig. Ses portraits sont très-recherchés. — Jean-Antoine TISCHBEIN, frère de Jean-Henri, né en 1720 à Hayna, mort en 1784 à Hambourg, où il avait établi une école de dessin, a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8.

TISIUS (Antoine). *Voy.* THYSIUS.

TISSAPHERNE, *Tissaphernes*, un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxerxès Mnémon, commandait dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frère d'Artaxerxès, lui livra la bataille de Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; son maître lui confia le gouvernement de tous les pays dont Cyrus était auparavant gouverneur et lui donna sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrace d'Artaxerxès, excité contre lui par sa mère Parisatis, et fut tué par ordre de ce prince, à Colosse, en Phrygie.

* TISSARD (François), professeur de l'université de Paris, l'un des premiers qui firent, dans cette ville, des essais d'impressions hébraïques, contribua à répandre l'étude de cette langue. Il était né à Amboise et florissait à la fin du xve siècle. Il avait fait ses premières études à Paris, jusqu'à la philosophie inclusivement. Il alla étudier le droit à Orléans, et passa de là en Italie, dont il visita les différentes universités. Il prit des leçons des meilleurs maîtres, reçut le bonnet de docteur en droit dans l'université de Bologne, et revint ensuite à Paris. L'étude du grec languissait dans l'université, et le haut prix des livres en cette langue, les rendait rares, parce qu'il fallait les faire venir d'Italie. Tissard en fit imprimer qui coûtaient beaucoup moins, et, dans un discours adressé aux étudiants, il les exhorta à une étude qui pouvait leur être si utile. Son mérite le fit distinguer par François Ier, qui n'était encore que duc d'Angoulême. Tissard fit par la suite pour l'hébreu ce qu'il avait fait pour le grec. Il mourut en 1508. On a de lui une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1508, in-4, dans laquelle, outre *l'alphabet* et *les principes*, on trouvait en hébreu *l'Oraison dominicale*, *le Trisagion* et *la généalogie de Jésus-Christ*.

* TISSARD (Pierre), prêtre, né à Paris en 1666, entra à l'oratoire de cette ville, le 15 octobre 1681. Il enseigna longtemps les humanités dans les colléges de la congrégation, et fut ensuite chargé d'y professer la théologie. Il mourut à Paris le 3 mai 1740. Il s'était appliqué à la *poésie*, et faisait des vers français et latins avec facilité. On a de lui : *Vindicta infelix, seu irritum Anglorum in Maclopolim concilium*, poème, 1693. Il est adressé au P. Coquery, visiteur de la congrégation; *Musæ siculæ*, adressées au même pendant sa visite, et dans le temps des tremblements de terre en Sicile; *Prosopopée*, à l'occasion du refus que fit la Savoie de la paix que lui offrait Louis XIV; *Traduction* en vers latins des *vers français* de Malherbe, à Louis XIII allant assiéger la Rochelle; poème français *sur la bataille de la Marsaille*; d'autres *Opuscules* et divers écrits *anonymes* sur les questions alors agitées dans l'Eglise. Le P. Tissard eut part à la *traduction* en vers latins des Fables de la Fontaine, donnée par le P. Vinot, son confrère. (*Voy.* VINOT.)

* TISSERAN (Jean), cordelier de Paris, se distingua sur la fin du xve siècle, par ses prédications. Ayant converti un grand nombre de filles et de femmes d'une vie déréglée, il fonda pour elles, en 1494, une maison de refuge, sous l'invocation de Sainte-Madeleine. Plus de deux cents filles pénitentes s'y retirèrent; et comme les revenus de la maison devenaient insuffisants, on permit à quelques-unes d'aller faire des quêtes, à l'exemple des ordres mendiants. Simon, évêque de Paris, leur fit des statuts et les mit sous la règle de saint Augustin. Le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de Louis XII, leur ayant donné son palais situé près de Saint-Eustache, on les obligea de garder la clôture, et en 1572 elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire. (*Histoire ecclésiastique de Fleury*, tome 24, livre 117, chap. 129.) Lorsque le pape Sixte IV, en 1481, permit aux franciscains de rendre un culte aux cinq frères mineurs martyrisés à Maroc en 1220, le P. Tisseran composa l'*office* de cette fête. Wading, historien de cet ordre, ne donne pas la date de sa mort.

* TISSOT (Jean-Maurice), mathématicien, né à Pontarlier, dans le xvie siècle, embrassa la profession des armes, et, après avoir servi en Italie, sous le duc de Longueville, fut attaché, en qualité d'ingénieur, à l'armée du roi d'Espagne en Flandre. Nommé conseiller à la chambre des comptes à Dole, il fut en outre chargé de l'inspection des arsenaux du comté de Bourgogne. En 1636, lors de l'invasion de cette province par les Français, il accompagna le conseiller Petrey, qui était chargé de la défense du bailliage d'Aval, et qui fit l'éloge des connaissances de Tissot dans l'art des fortifications. Tissot était second président de la chambre des comptes, lorsqu'il mourut vers 1650. Il avait épousé la sœur de Pierre Vernier (*voy.* VERNIER), auquel l'astronomie est redevable de l'instrument qui porte son nom. De concert avec son beau-père Claude Vernier, Tissot dressa la *Carte du comté de Bourgogne*, 1642, en quatre feuilles. Cette carte a été plusieurs fois reproduite avec des corrections, notamment en 1675, après la réunion définitive de cette province à la France. On a encore de lui : *Mars adversaire, traitant des attaques et assiégements*, in-4; *Comitatus Burgundiæ chorographica synomilia*, in-fol. Cet ouvrage est divisé en cinq parties : la première traite de l'histoire naturelle, la deuxième des souverains du comté de Bourgogne; la troisième contient le pouillé des bénéfices; la quatrième l'état des foires; la cinquième enfin la description de la province. Un critique a fait l'éloge du style de ce livre, dont malheureusement de nombreux anachronismes déparent la partie historique. *Voy.* la *Bibliothèque de la France*, tom. 4, page 236, n° 2216.

* TISSOT (Simon-André), médecin, né en 1728,

à Grancy dans le pays de Vaud, se distingua dans la théorie et la pratique de son art; il a laissé des ouvrages très-estimés. Son nom et ses écrits sont connus de toute l'Europe; ils ont été en grande partie traduits dans presque toutes les langues. Tissot était membre de l'académie médico-physique de Bâle, de la société royale de Londres, de celle de Berne, etc., etc.; il est mort à Lausanne le 13 juin 1797, à 70 ans. Outre une bonne édition du *Traité* de Morgagni, sur *le siége des maladies* (*voy.* MORGAGNI), on lui doit un assez grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *Avis au peuple sur sa santé*, in-12; *Avis aux gens de lettres sur leur santé*, 1769, in-12; *Traité de l'inoculation*, 1750; *Traité des nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12, Paris, 1809, 8 vol. in-8. Ils ont été réunis par les soins de son parent dont l'article suit, qui les a fait précéder d'une notice sur l'auteur et y a joint des notes de Hallé.

* TISSOT (Alexandre-Pascal), littérateur, parent du précédent, né à Mornas (Vaucluse), en 1782, termina ses études à Paris, et devint chef de bureau au ministère des cultes. Il était très-versé dans les littératures ancienne et moderne, dans la jurisprudence et les langues savantes. Il est mort à Paris, le 27 mai 1823, à 41 ans. Il était membre de la société académique des sciences de Paris, de l'Athénée de Vaucluse, etc. Il a laissé : *Notes historiques et critiques sur quelques magistratures*, Paris, 1805, in-8; *Code et Nouvelles de Justinien; Nouvelles de l'empereur Léon*; *Fragments de Caïus, d'Ulpien et de Paul; traduction revue par D. Godefroi*, Metz et Paris, 1807-1810, 4 vol. in-4. Cet ouvrage fait partie d'une collection intitulée : *Corps de droit civil romain, en latin et en français*. Les trois premiers volumes du *Code* de Tissot avaient paru en 1806, sous un autre titre que celui de 1807. (Avec Daubenton) le *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, ou *Collection des fragments qui nous restent du droit romain, antérieur à Justinien*, Metz, 1811, in-4. Ce volume est relié avec les *Institutes* de la collection précédente. *Manuel du négociant*, Paris, 1808, in-4; *Cours complet de politique*, ou *Exposition des opinions des anciens sur les matières de gouvernement et d'administration publique*, Paris, 1820, in-8, tome Ier. Cet ouvrage intéressant n'a pas été continué. Il a laissé inédits : *Mémoire contre le duel; Discours sur le danger de condamner les hommes pour toute autre chose que leurs actions*; *Traité complet de l'amitié*, etc.; *Philosophie de l'amitié*; *Traité de la noblesse; Traité des éducations*; *Histoire des bibliothèques chez les divers peuples de l'antiquité*; *Testament politique du grand Frédéric*, etc., etc.

* TISSOT (Clément-Joseph), parents des précédents, né en 1750, à Ornans, fut reçu docteur en médecine à Besançon, en 1776. Tronchin en fit son disciple et son secrétaire, et le désigna, en 1787, comme médecin-adjoint de la maison d'Orléans. En 1788 il fut appelé, en qualité de chirurgien en chef, au camp de Saint-Omer, et peu de mois après le roi le nomma inspecteur divisionnaire des hôpitaux de l'Alsace et de la Franche-Comté. Tissot resta pendant près de 20 ans dans les hôpitaux militaires ou auprès de différents corps d'armée; mais ayant été plusieurs fois dénoncé pendant la terreur, il fut arrêté et suspendu de ses fonctions. Il porta en 1806 des secours aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui étaient attaqués d'une dyssenterie épidémique désastreuse. Pour prix de son zèle, l'archiduc Charles lui écrivit une lettre flatteuse, lui envoya une tabatière avec un médaillon entouré de diamans, et le diplôme de membre honoraire de l'académie de médecine et de chirurgie de Vienne. Il obtint ensuite sa retraite, et vint à Paris, où il reprit l'exercice de sa profession. Le duc d'Orléans (Louis-Philippe), lui conféra à son retour le titre de son médecin consultant. Tissot fut aussi agrégé à la société de médecine pratique de Paris, et il en était vice-président lorsqu'il mourut le 30 juin 1826. On a de lui : *Gymnastique médicale*, Paris, 1781, in-12; *du Régime diététique dans les maladies*; des *Effets du sommeil et de la veille*; de *l'Influence des passions de l'âme dans les maladies*. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits en allemand. *Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires*; *Recherches topographiques*, insérées en décembre 1824 dans le 15e vol. des *Mémoires de médecine militaire*.

TITE (saint), Grec et gentil, fut converti par saint Paul, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Cet apôtre le mena avec lui au concile de Jérusalem, et il ne voulut point qu'il se fît circoncire, pour marquer que la circoncision n'était point nécessaire : quoique dans la suite il fit circoncire Timothée, en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auraient regardé, sans cette précaution, comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageaient cette église; et Tite alla ensuite le joindre en Macédoine, pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après, il porta aux Corinthiens la 2e Lettre que saint Paul leur adressait; et vers l'an 65 de J.-C., l'apôtre l'ayant établi évêque de l'île de Crète, lui écrivit l'année suivante de Macédoine une lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Tite mourut dans l'île de Crète, fort âgé.

TITE, auteur ecclésiastique du IVe siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La *Bibliothèque des Pères* nous offre de cet auteur un *Traité contre les manichéens*. Le style en est assez net pour une matière assez embarrassée d'elle-même, et les raisonnements en sont solides aussi-bien que substils; mais tout n'y est pas exact. On lui reproche trop d'estime pour Origène, dont il paraît même avoir adopté l'erreur touchant l'éternité des peines. On lui attribue encore un *Commentaire sur saint Luc*, et d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Julien l'apostat menaça de le rendre responsable d'une espèce d'émeute qu'il y avait eu à Bostre, mais Tite confondit ce reproche, et répondit à l'empereur que si le peuple ne se révoltait ouvertement contre lui, c'était à lui et autres ecclésiastiques qu'il en était redevable. Sur quoi Julien écrivit à ceux de Bostre, que leur évêque était leur délateur, et qu'il les exhortait à le chasser, puisqu'il les supposait disposés à la révolte. Les



Bostriens se moquèrent de cette puérilité, « qui, dit » Tillemont, pourrait passer pour incroyable dans » un prince qui se piquait de raison, si nous n'a- » vions encore la lettre entière qu'il écrivit à ceux » de Bostre. Cette lettre est datée d'Antioche, le 1er » jour d'août, l'an 362. » Tite survécut à la persécution de Julien, et mourut sous Valens.

TITE-LIVE (Titus-Livius), né à Padoue, l'an de Rome 695, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, à 76 ans, la IVe année du règne de Tibère, l'an de Rome 770, et le même jour qu'Ovide. Son *Histoire romaine*, qui commence à la fondation de Rome, qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. Cet ouvrage renfermait cent quarante livres, il ne nous en reste que trente-cinq (dont deux ont été publiés la première fois en 1518, par Ulric de Hutten, encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la quatrième partie de son histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, et il a réussi autant que la chose était possible. Il règne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et dans les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force, selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. « On reproche » cependant, dit l'abbé des Fontaines, quelques » défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de s'être » laissé éblouir de la grandeur de Rome, » maîtresse de l'univers. Parle-t-il de cette ville » encore naissante, il la fait la capitale d'un grand » empire, bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandis- » sement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois » dans de petites contradictions; et, ce qui est moins » pardonnable, il omet souvent des faits célèbres et » importants. » On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son histoire. Mais Pignorius croit que cette *patavinité*, dont on a tant parlé, regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live comme Padouan, employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *Sibe* et *Quase* pour *Sibi* et *Quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style qui déplaisait à Rome, et qui faisait connaître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tantôt une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe; ce ne sont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait. Des esprits superficiels et faux qui ont osé comparer ces fables avec des faits avérés, n'ont sans doute pas réfléchi sur la considération que méritent des contes populaires, et celle qu'on doit à des autorités respectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, rapportant des événements qui, dans leurs causes, leur but et leurs divines circonstances, déterminent la croyance de tout esprit raisonnable. Du reste, dans sa crédulité même, Tite-Live montrait plus de sagesse que nos écrivains modernes dans leur incrédulité : il respectait sa religion. « Toute fausse qu'elle était, dit Rigoley de » Juvigny, il savait qu'elle n'en était pas moins un » frein salutaire. S'il eût eu le bonheur de naître » de nos jours et que son berceau eût été éclairé de » la lumière de l'Evangile, avec l'excellent esprit et » le bon jugement dont il était doué, il n'aurait pas » imité ces prétendus historiens, ces écrivains au- » dacieux qui, déchaînés également contre le trône » et l'autel, cherchent à renverser l'un et l'autre; » et, brisant du même coup le sceptre et l'encensoir, » veulent vivre indépendants du ciel et de la terre. » Il n'aurait point, à leur exemple, employé le » mensonge, les sarcasmes les plus amers, et les » plaisanteries les plus grossières contre une religion » dont tout annonce, tout démontre, et tout prouve » la divinité... Loin d'envisager cette religion du » côté de la politique, et d'en imposer par des pro- » diges mensongers, il l'aurait appuyée d'une foule » de faits plus clairs que le jour, et se serait attaché » à la faire regarder et respecter comme le plus » ferme soutien des trônes, et comme la force et » le salut des empires et des peuples qui les » composent. » L'édition de Tite-Live, Venise, 1470, est fort rare. Les meilleures sont les suivantes : Elzévir, 1634, 3 vol. in-12, et 1665, 3 vol. in-8; *Ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4, de Crévier, 1735, 6 vol. in-4; de Drakenborch, 1738-46, 7 vol. in-4; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol. in-8; enfin, de Lemaire, 13 vol. in-8, dans sa *Collection des auteurs latins*. Guerin en a donné une traduction (*voy.* son article), que celle de Dureau de la Malle en 15 vol. in-8, a fait oublier bientôt. Enfin MM. Liez, Dubois et Verger l'ont trad. dans la Bibl. lat. franç. de Panckoucke, Paris, 1830-33, 17 vol. in-8.

TITELMAN (François), né à Hasselt, ville de la principauté de Liége, vers 1498, se fit récollet à Louvain; ayant ensuite entendu parler de la réforme des capucins, il embrassa ce genre de vie à Rome en 1535, et mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1537. Il était versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre; on cite ses *Commentaires* sur toutes les Epîtres des apôtres, Anvers, 1540, in-8... sur les Psaumes, Anvers, 1573, in-fol.;... sur Job;... sur les cantiques;... sur saint Matthieu et saint Jean; ses *Dissertations* contre Erasme, etc. Richard Simon, qui n'était pas prodigue de louanges, en donne à Titelman.

* TITEUX, sculpteur français, étudia à Paris, et alla ensuite à Rome, où il demeura quelques années. De retour en France, il fit exécuter les sculptures de la salle de spectacle de Bordeaux, de celle des Variétés de Paris, du Palais-Royal, du Raincy, de l'église de St.-Eloi à Dunkerque; et c'est d'après ces modèles qu'ont été faites les sculptures de la nouvelle église de Sainte-Geneviève. Il mourut à Fresnoi, près de Sedan, le 9 février 1809.

TITI (Robert), né en 1551, à San-Sepolcro en

Toscane, enseigna les belles-lettres à Padoue et à Pise. Il nous reste de lui des *Poésies* estimées de leur temps, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Ghérardi, 1571, in-8. Des *Notes* assez bonnes sur quelques classiques; *dix Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE (Flavia Titiana), femme de l'empereur Pertinax, et fille du sénateur Flavius Sulpicianus, passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachements criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très-déréglé lui-même, selon quelques auteurs, ou subjugué par une lâche complaisance, n'osa pas s'y opposer. Titiane ne jouit pas longtemps du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens, en mars 193, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, quatre-vingt-sept jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN (Tiziano Vecelli, ou le), le plus grand peintre de l'école vénitienne, né à Piève de Cadore en 1477, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de dix ans chez Gentil Bellini, qui, mécontent du peu d'empressement que ce jeune élève mettait à l'imiter, osa lui dire qu'il ne serait jamais qu'un barbouilleur. La réputation du Giorgione excita dans le Titien une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa manière. Le Giorgione s'apercevant des progrès rapides de son disciple, et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de temps après sans rival par la mort du Giorgione. Il était désiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importants, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avait pour le portrait, le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains. Charles-Quint, ce protecteur éclairé des vrais talents, le combla de biens et d'honneurs. Si son caractère doux et obligeant, son humeur gaie et enjouée, le faisaient aimer et rechercher, son mérite le rendait respectable. Il conserva une santé robuste jusqu'à 99 ans, et mourut en 1576. Ce grand peintre traitait également tous les genres; il rendait la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevait sous sa main l'impression convenable à son caractère. Les reproches qu'on lui fait sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir manqué souvent l'expression des passions de l'âme, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages. Le musée du Louvre possède plusieurs tableaux de cet artiste.

TITIUS (Gérard), théologien luthérien, né à Quedlimbourg, en 1620, fut disciple de George Calixte, et devint professeur en hébreu et en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui : un *Traité des conciles*, Helmstadt, 1656, in-4; un autre *De l'insuffisance de la religion purement naturelle et de la nécessité de la révélation*, 1667, in-4.

TITON DU TILLET (Evrard), né à Paris, en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études dans cette ville au collége des jésuites. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres, et le conserva jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de quinze ans, il suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Ryswick; alors il acheta une charge de maître-d'hôtel de la Dauphine, mère de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égale l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour, il fut commissaire-provincial des guerres; il exerça cette charge avec une rare générosité. Son attachement pour Louis XIV, et son admiration pour les hommes de génie, lui inspirèrent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze à la gloire de ce roi, et des poètes et musiciens qui avaient illustré son règne. Ce beau monument qui fut achevé en 1718, est placé aujourd'hui dans la bibliothèque du roi. Du Tillet donna, en 1727, la description de ce monument, avec l'extrait de la vie et le catalogue des ouvrages des poètes qu'il y avait placés, in-12. Il le fit réimprimer en 1732, in-fol., et le dédia au roi. Depuis cette époque, il donnait des Suppléments, tous les dix ans, des hommes morts pendant ces intervalles : ces suppléments viennent jusqu'en 1760. Il mourut le 26 décembre 1762, à 85 ans. Cet illustre citoyen était d'une société et d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisait un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivaient les lettres, et de secourir, sans faste et sans ostentation, ceux d'entre eux qui étaient dans le besoin. On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux savants*, in-12, où l'on trouve des recherches, mais dont le style est négligé et monotone.

* TITSINGH (Isaac), voyageur, né à Amsterdam vers 1740, passa de bonne heure aux Indes-Orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et par son zèle et son assiduité parvint à l'emploi de conseiller. En 1778, envoyé au Japon comme chef du commerce, il resta longtemps dans la petite île de Desima, et alla plusieurs fois à Yedo saluer l'empereur séculier du Japon. En 1784 il quitta ce pays, rapportant une foule d'objets curieux et d'observations importantes. Peu de temps après son retour, nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, il fut ensuite envoyé en Chine, où il sut se faire aimer de ce peuple cérémonieux et défiant. Après un séjour de 33 ans en Asie, il revint dans sa patrie, où il se disposait à publier en hollandais et en français le résultat de ses recherches, lorsqu'il mourut en 1812. On a publié, d'après ses manuscrits : *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles, etc.*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, avec 76 pl.; *Mémoires et anecdotes de la dynastie régnante des Djogouns, souverains du Japon*, Paris, 1820, in-8, fig., publ. par Abel Rémusat, avec des notes et éclaircissements. *Description de la terre de Iesso*, trad. du Japonais dans les *Annales des voyages*, tom. 24, p. 145. Dans le même volume p. 114-226, on trouve une notice détaillée sur la collection de livres, manuscrits, dessins,

cartes et mémoires du Japon, formée par Titsingh. La bibliothèque du roi lui est redevable de l'*Encyclopédie japonaise*, collection rare et importante.

TITUS SABINUS VESPASIANUS (Flavius), né le 30 décembre de l'an de Rome 794 (40 de J.-C.), était fils de Vespasien son prédécesseur, et de Flavia Domitilla. Il servit sous son père, et obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jérusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassait hors des murs, et qui ne pouvaient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la manière dont on les écrasa. Etant entré dans Jérusalem il dit, selon le témoignage de Josèphe : « C'est sous la conduite » de Dieu que nous avons fait la guerre : c'est Dieu » qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre » lesquelles ni les forces humaines ni les machines » ne pouvaient rien. » Il était si pénétré de ce sentiment, que, dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritait pas cet honneur. « Ce n'est point moi, disait-il, » qui ai vaincu. Je n'ai fait que prêter mes mains à » la vengeance divine. » Il avait donné des ordres exprès pour la conservation du temple; mais il était écrit dans les décrets de Dieu qu'il serait détruit de fond en comble. Un soldat y ayant jeté un tison du haut de la tour qu'on appelait *Antonia*, tous les efforts de l'armée ne purent arrêter l'incendie. Devenu empereur, Tite donna un édit très-rigoureux contre les délateurs, et condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves et relégués dans des îles désertes : sévérité qui a été louée par quelques auteurs, mais qui dans sa généralité n'était pas sans inconvénient, et pouvait compromettre la sécurité publique et particulière des citoyens. Le parti le plus prudent comme le plus juste eût été, comme dit un historien, *d'écouter les délateurs d'une oreille, et de l'autre les accusés*. Il donna de somptueux spectacles, entre autres, un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultait toujours avant de lui donner une fête : attention peu assortie à la dignité d'un empereur; mais il cédait au besoin qu'il en avait. S'étant souvenu un jour qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu!* paroles qui ont épuisé la louange et la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute, mais il paraît qu'il était inutile de l'afficher; d'ailleurs si personne ne s'était présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avait aucun sujet de repentir; la disposition de faire le bien doit suffire à l'homme vertueux. « Ce trait, dit un » homme d'esprit, s'il est vrai, donne lieu de croire » que ce prince avait plus de petitesse dans l'esprit » que de générosité dans le cœur. » Les lois criminelles furent négligées, et les malfaiteurs se multiplièrent par l'encouragement de l'impunité. Tite disait qu'il *aimerait mieux périr lui-même que causer la perte d'un homme*, disposition estimable dans un particulier, mais qui, dans un empereur, peut produire une administration faible, imprudente et injuste. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frère Domitien, dont il connaissait la scélératesse, et qui avait conspiré contre lui. Sous le règne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince bienfaisant; il vendit les ornements de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas longtemps de ses largesses. Tite, se sentant malade, se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente, et expira le 13 septembre de l'an 81 de J.-C., à 41 ans, après un règne de 2 ans 2 mois et 20 jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. S'il est vrai, comme l'assurait l'empereur Adrien, que Tite ait empoisonné son père Vespasien, pour lui succéder plus promptement, le crime de Domitien est une punition trop bien assortie à ce parricide. L'idée attachée au nom de Tite dans l'opinion du vulgaire, est supérieure à tous les éloges. Cependant quand on pense qu'il n'a pas régné 3 ans, et que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencements, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. De là ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me dépite toujours quand je vois cet empereur » de deux ans, connu seulement par un emphatique phrase de bienfaisance, élevé au-dessus de » Néron, qui pendant cinq ans fut tout autrement » sage que lui. » Ses partisans mêmes ont condamné ses débauches infâmes; mais elles étaient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia (dit Crévier) Marcia, sans que nous » sachions la cause de ce divorce, qui pourrait » bien n'être autre que ses amours avec Bérénice. » (*Voy.* ce nom). Il faut convenir cependant que par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillèrent et désolèrent Rome, Tite devait paraître un bon prince et contraster avec eux d'une manière avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TITYUS, géant énorme, fils de Jupiter et d'Elara, naquit dans un antre où sa mère s'était cachée pour se dérober à la colère de Junon, et passa pour fils de la Terre. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, ou, selon d'autres, il fut foudroyé pour avoir voulu faire violence à Latone leur mère. Il était attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongeait sans relâche ses entrailles renaissantes : ce géant couvrait neuf arpents de terre de son corps étendu. Rien de plus expressif

que la description que fait Virgile (*Énéide*, 1, 6.) de cet étrange supplice, symbole du remords et des angoisses qui déchirent les âmes criminelles :

> . . . . . . Rostroque immanis vultur obunco
> Immortale jecur tondens. Fœcundaque pœnis
> Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
> Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

TIXIER (Jean), en latin *Ravisius Textor*, de Saint-Saulge dans le Nivernais, et seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au collége de Navarre à Paris, fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : des *Lettres*, 1560, in-8; des *Dialogues*; des *Epigrammes*; *Officina vel potius naturæ historia*, *in quâ copiosè dispositum est per locos quicquid habent auctores in diversis disciplinis plurimi*, *quòd et ad rerum*, *historiarum et verborum cognitionem ullo modo facere potest*, Paris, 1522; Lyon, 1541, in-4; Bâle et Genève, édition donnée par Lycosthènes et revue par Grasser, 1626, in-8; une édition de *Opera diversorum scriptorum de claris mulieribus*, Paris, 1521, in-fol. Ces différents ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siècle.

* TOALDO (Joseph), savant italien, né en 1719, à Saint-Laurent di Pianezze, fit ses études avec succès au séminaire de Padoue, et en les terminant reçut le doctorat en théologie. Peu de temps après, il obtint la chaire de mathématiques. Il présida à la réimpression des *Œuvres* de Galilée, auxquelles il ajouta une préface, des notes, et les augmenta de *fragments* inédits. Il essuya beaucoup de difficultés de la part de trois magistrats pour imprimer les *Dialogues* sur le système du monde, et pour y insérer quelques apostilles écrites de la main de Galilée. Il enseigna avec succès la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, et introduisit dans son école le calcul infinitésimal. Il fut ensuite nommé, en 1762, professeur de géographie, de météorologie, d'astronomie, et fit établir un observatoire commencé en 1767, et terminé au bout de sept ans. Il introduisit aussi dans l'état vénitien l'usage des paratonnerres, dont le premier qu'on y ait vu fut élevé par lui à Padoue. Dans le voyage qu'il fit en Italie, il fut partout reçu avec les distinctions que ses talents méritaient. Toaldo entreprit, en 1773, un *Journal astro-météorologique*, qu'il continua jusqu'à sa mort qui eut lieu le 11 décembre 1798. Outre un grand nombre de *Dissertations* publiées, soit dans son journal, soit dans les journaux étrangers, on a de lui : *Notice sur la vie de l'abbé Conti*; *Abrégé de trigonométrie plane et sphérique, théorique et pratique, avec les tables de Déparcieux*, 1767; *Essai météorologique*, trad. en français par Jos. Daquin (*voy.* ce nom). On considère cet ouvrage comme le plus savant qui ait été écrit sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons; *Discours sur les hyvers extraordinaires*; *Chronique* sur le même sujet; *Novæ tabulæ baromitri æstusque maris*, Padoue, 1771, in-4; *Mémoires sur l'application de la météorologie à l'agriculture*, couronné par l'académie de Montpellier en 1774, et traduit dans plusieurs langues; *Mémoires sur les thermomètres et baromètres*, insérés dans le Journal d'agriculture de Venise, en 1776; *Parallèle des saisons avec les principaux produits de la campagne*; *Traité de gnomonique*, Venise, 1789, in-4; *De methodo longitudinum*, *ex observato transitu lunæ per meridianum*, *Schediasmata astronomica*, 1791, en trois livres, qui concernent, les deux premiers, les éclipses de soleil, et le troisième le passage de Mercure devant le soleil; il a donné une *Traduction italienne* des Tables et de l'Astronomie des dames, de Lalande. Toaldo fut nommé membre de l'académie des sciences de Padoue, lors de l'institution de cette société en 1784. Il était également associé de plusieurs académies savantes de l'Europe.

TOBIE, de la tribu de Nephthali, demeurait à Cadès, capitale de ce pays, et avait épousé Anne, de la même tribu, dont il eut un fils qui portait son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grâce auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il allait les visiter, et leur distribuait chaque jour ce qu'il pouvait avoir. Un jour, à Ragès, ville des Mèdes, Gabélus son parent ayant besoin de dix talents, Tobie qui avait reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; cependant Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba, d'un nid d'hirondelle, sur les yeux, de la fiente chaude qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabélus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël qui avait pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de sept maris que le démon avait étranglés, pour n'avoir envisagé l'union conjugale que comme un moyen de luxure. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange des ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J.-C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobie ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le livre qui porte leur nom a été composé sur leurs mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que saint Jérôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque; et c'est sa traduction que l'Eglise a adoptée, comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec et en syriaque, faites sur la latine; et quelques autres où les faits sont plus détaillés; ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avait écrit son histoire et l'abrégé

de son histoire. Les juifs ne reconnaissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect comme contenant une histoire vénérable, et pleine de sentiments touchants et d'excellentes maximes. La constance du juste, sa confiance couronnée, la tendresse paternelle, la piété filiale, la sainteté de l'union conjugale, une attentive et toute-puissante providence : tout cela concourt à former l'édifiante histoire de Tobie; c'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

* TOBIESEN-DUBY (Pierre-Ancher), numismate, né en 1721 à Housseau, canton de Soleure, entra jeune au service de France dans un régiment Suisse et eut la cuisse emportée à la bataille de Fontenoy. Admis à l'hôtel des Invalides, il se livra tout entier à l'étude des langues du Nord, et mérita par ses connaissances le titre d'interprète à la Bibliothèque du roi. Il mourut à Paris, le 19 octobre 1782. On lui doit : *Recueil général des pieces obsidionales et de nécessité, gravées d'après l'ordre chronologique des événements*, Paris, 1786, gr. in-4, avec 31 pl., publié par le savant numismate d'Ennery; *Traité des monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*, Paris, 1790, 2 vol. gr. in-4, fig. Cet utile ouvrage est incomplet, et il serait à souhaiter qu'il trouvât un continuateur.

TOCHO, soldat goth, très-adroit à tirer de l'arc, dont on raconte la même aventure qu'on a mise depuis sur le compte de Tell. C'est Saxo Grammaticus qui raconte ce fait. (*Voy.* TELL.)

* TOCHON D'ANNECY (Joseph-François), numismate, né en 1772, au château de Metz, près d'Annecy, se livra dès sa jeunesse à l'étude des antiquités. Il employa une grande partie de sa fortune à l'acquisition d'objets de ce genre, dont il avait formé un beau cabinet que plus tard il consentit à vendre au gouvernement. Député du Mont-Blanc à la chambre de 1815, il y montra beaucoup de modération. L'année suivante il succéda à Ginguené à l'académie des inscriptions. Il préparait un grand travail qu'il se proposait de publier, lorsqu'il mourut, le 20 août 1820, à 48 ans, des suites d'une paralysie. Il a laissé : *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII, Evergètes ou Sidètes, roi de Syrie, sur deux médailles antiques de ce prince, et sur un passage du livre des Machabées*, 1815, in-4, avec 3 pl.; *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4, fig.; *Dissertation sur l'inscription grecque d'un vase trouvé à Tarente*, et *sur les pierres antiques qui servaient de cachet aux médecins oculistes*, 1816, in-4, avec pl. coloriées; *Mémoire sur les médailles de Marinus frappées à Philippopolis*, 1817, in-4, avec pl.; *Recherches sur les Médailles des nomes ou préfectures d'Egypte*, 1822, in-4, précédées d'une *Notice* sur sa vie et ses travaux, par l'orientaliste St.-Martin, son successeur à l'institut. Tochon a fourni des articles à la *Biographie universelle*.

* TOCQUE (Louis), peintre, né à Paris, en 1696, excella dans le genre du portrait. Il étudia son art sous Nattier, dont il épousa la fille, et acquit beaucoup de réputation. En 1760, il fut appelé à Pétersbourg, pour y faire le portrait de Catherine II, qui le récompensa largement. On en cite de lui un grand nombre presque tous remarquables par la beauté des têtes et des draperies, la fraîcheur du coloris. Son dessin n'est pas toujours correct. Il mourut à Paris, en 1772.

* TODE (Henri-Julien), naturaliste, né en 1733 à Zollenspieker dans le duché de Holstein, remplit différentes fonctions comme ministre protestant, et mourut en 1797 à Schwerin, où il était surintendant. On a lui : *Cantiques chrétiens*, Hambourg et Lunebourg, 1771, in-8; *Fungi Mecklenburgenses selecti*, Lunebourg, 1790 et 91, 2 vol. in-4, avec 17 pl.; et des *Dissertations* dans les *Mémoires* de la société d'histoire naturelle de Berlin.

* TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemarck, né en 1736 à Zollenstocker, près de Hambourg, devint professeur de médecine à l'université de Copenhague, où il forma d'excellents élèves, et contribua à la fondation de la société médicale de cette ville et à celle d'autres établissements d'utilité publique. Tode mourut le 16 mars 1805. On trouve son nom, comme rédacteur ou collaborateur, à la tête de 127 productions littéraires dont 70 en danois, 33 en allemand, 22 en latin et 2 en français. Soixante-dix sont relatives à la médecine; les autres appartiennent à la philosophie ou à la littérature. Cinq sont des journaux et six des dissertations polémiques. Ses principeaux ouvrages sont : *Bibliothèque médico-chirurgicale*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8; *Conversations sur la médecine*, 1785-89, 4 vol. in-8; *Annales médicales*, 1787-92, 15 num. in-8; *Journal de médecine*, 1793-1804, 5 vol. in-8; *Instruction sur la matière médicale*, 1797, 2 vol. in-8; *Science médicale en général*, 1798, 2 vol. in-8; *Réflexions impartiales sur la typographie en Danemarck; Œuvres en prose*, 1793, 8 vol. in-8; *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, 1793, in-8. *Voy.* sur J.-Cl. Tode le tom. 2, pag. 496, du *Dictionnaire des grands hommes du Danemarck*, par Worm, et les num. 46-47, année 1806, du *Tableau moderne de Copenhague*.

* TODEL (Hugues), historien anglais, né à Cumberland, en 1660, étudia à l'université de Cambridge, où il reçut le grade de docteur en droit, y occupa plusieurs emplois honorables dans sa patrie, et mourut en 1712. On a de lui : *Vie de Phocion*, très-élégamment écrite, et qui a eu plusieurs éditions; *Description de la Suède*. C'est la plus exacte que l'on connaisse; l'auteur avait voyagé plusieurs années dans ce pays, et, comme sage observateur, il n'oublie rien de ce qui peut rendre son ouvrage utile et intéressant; les monuments, les productions, recherches et les différentes branches d'industrie et de commerce, y sont décrits avec autant de clarté que de précision; *Histoire du diocèse de Carlisle*. Il a laissé quelques manuscrits concernant le pays de Galles et autres provinces de l'Angleterre.

* TODERINI (Jean-Baptiste), né en 1728 à Venise, mort dans la même ville en 1799, entra chez les jésuites et professa la philosophie à Vérone et à Forli. Après la suppression de son ordre il s'attacha au baïle Garzoni, et le suivit en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Il a publié plusieurs ouvrages; le plus connu est : *Della Letteratura tur-*

chesca, Venise, 1787, 3 vol. in-8, trad. en franç., par Cournand, Paris, 1789, 3 vol. in-8, et en allemand par Hansleutner, Konigsberg, 1790, in-8.

** TOEPFFER (Rodolphe), écrivain genevois, né en 1799, était fils d'un peintre habile. Il devait suivre la même carrière que son père, mais une maladie d'yeux le força d'y renoncer. Dès lors il se consacra aux lettres et à l'éducation. Après avoir dirigé avec succès un pensionnat, il fut nommé en 1832 professeur de belles-lettres à l'académie de Genève, et mourut dans cette ville, au mois de juin 1846. On lui doit plusieurs productions charmantes réunies sous le titre de *Nouvelles Genevoises*, un roman de *Rosa et Gertrude*, les *Voyages en zig-zag*, où il se montre aussi habile à peindre qu'à raconter, en décrivant les excursions qu'il faisait dans les Alpes avec ses élèves. Il est auteur de spirituels *Albums*, et de *Réflexions sur le beau*, qui n'ont paru qu'en 1847. M. de Sainte-Beuve a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages* de Toepffer; elle a été placée en tête d'écrits de cet auteur publiés par Dubochet en 1841 et 1847.

TOICT (Nicolas du), né en 1611 à Lille, se fit jésuite en 1630, et après avoir professé quelque temps les humanités dans la Flandre, obtint la permission de se consacrer aux missions étrangères. Il s'embaqua pour le Paraguay, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des missions dans le Paraguay, l'Uraguay*, etc., en latin, Liége, 1673, in-fol.

TOINARD. *Voy.* Thoynard.

TOIRAS (Jean du Caylar de Saint-Bonnet, marquis de), né à Saint Jean-de-Gardonnenque, en 1585, était d'une ancienne maison du Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa volière. Elevé au poste de maréchal de camp, il se trouva à la prise de l'île de Rhé, dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, et défendit, en 1630, Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol. Ses frères ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrace par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il était digne. Victor-Amédée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué en 1636, devant la forteresse de Fontanette, dans le Milanais. Michel Baudier a écrit sa *Vie*, Paris, 1644, in-fol., et in-12.

TOLAND (Jean), né en 1670, à Redcastle, près de Londonderry, en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études à l'université de Glascow, puis dans celle d'Edimbourg où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, et y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes et les nouveautés le tira de l'obscurité où il avait croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même, paraissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritait. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène, qui, ne connaissant pas ses travers, lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses et par ses débauches. Il mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épitaphe très-flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidèle de son caractère. Il était vain, bizarre, singulier; rejetant un sentiment précisément parce qu'un auteur célèbre l'avait soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenait avec l'effronterie et la grossièreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : *la Religion chrétienne sans mystères*, publiée en anglais, Londres, en 1696, in-8. Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante, ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations et les châtiments qu'elle essuyait; *La Vie de Milton, et sa Défense* sous le titre d'*Amyntor*, Londres, 1698-99, 2 part. in-8; ouvrage aussi pernicieux que le précédent; *Le Nazaréen*, ou *le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, etc 1718, in-8, fruit de l'impiété la plus grossière, ainsi que les suivants : *Pantheisticon, seu Formula celebrandæ sodalitatis socraticæ*, in-8; *Cosmopoli*, Londres, 1720; *Adeisidemon, sive Titus Livius a superstitione vindicatus; annexæ sunt Origines judaicæ*, la Haye, 1709, in-8. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'état que les superstitieux; paradoxe cent fois réfuté. (*Voy.* le *Catéch. philos.*, liv. 1, chap. 3.) Il prétend que Moïse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connaître le désordre de sa tête; cette assertion fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritait, par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, et par Elie Benoît. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglais. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagants, et renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivait d'une manière confuse, embrouillée et fatigante : aussi, en voulant nuire à la religion, il ne fit de mal qu'à lui-même, et fut méprisé comme philosophe et comme écrivain; *L'Angleterre libre*, 1701, in-8; Divers *écrits contre les Français*, 1726, 2 vol. in-8, et quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la religion.

TOLEDE. *Voy.* Albe (le duc d').

TOLEDE (D. Pèdre de), diplomate, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, naquit à Madrid vers l'an 1560, fut élevé à la cour de Philippe III, et commença sa carrière diplomatique dans les dernières années du règne de ce monarque. Il fut employé comme ambassadeur auprès des souverains

d'Allemagne, de Suède, d'Angleterre, et succéda en France au duc d'Ossun, fameux par sa justice sévère et par des saillies piquantes. Henri le Grand avait pour lui la même bienveillance qu'il avait montrée pour son prédécesseur. Don Pèdre, tout en veillant sur les intérêts de son maître, se plaisait à féliciter la France de posséder un si bon roi. Un jour Henri IV s'entretenant avec l'ambassadeur espagnol, lui dit : « Si je vis encore quelques an» nées, j'irai reprendre la partie du royaume de » Navarre qui m'appartient de juste droit. — Sire, » répondit don Pèdre, Philippe III a hérité de ce » royaume; la justice avec laquelle il le possède » l'aidera à le défendre si on vient l'attaquer. — » Bien, bien, reprit le roi, votre raison est fort » bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune; » mais alors nous verrons qui entreprendra de la » défendre contre moi. » Don Pèdre fit alors une profonde révérence, et se dirigea avec précipitation vers la porte. « Où allez-vous si vite? s'écria le » roi. — Je m'en vais, répondit l'ambassadeur, at» tendre V. M. à Pampelune, pour la défendre. » Don Pèdre était extrêmement religieux; mais il portait ce sentiment, d'ailleurs très-louable, jusqu'à l'affectation. Comme Henri IV avait beaucoup de penchant pour le beau sexe, il avait coutume de dire que l'esprit malin présidait à sa cour. Aussi, quand il venait à l'audience, il avait toujours son chapelet à la main, et souvent il le récitait, chez lui et ailleurs, à haute voix devant tout le monde. A son retour en Espagne, il fut nommé conseiller de Castille, et son souverain lui confia d'autres missions importantes, dont il s'acquitta avec honneur. La hauteur de ses manières avait irrité plusieurs courtisans favoris de Philippe III; et, ne voulant céder à aucune voie de raccommodement, il se retira dans un de ses châteaux, où il mourut en 1640.

TOLET (François), né à Cordoue, l'an 1532, eut pour professeur, dans l'université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelait un *prodige d'esprit*. Il entra dans la société des jésuites, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape Pie V, qui le nomma son prédicateur. Le jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propres ouvrages. Grégoire IV, Innocent IX, et Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui confièrent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne, pour les affaires de l'Eglise qu'il termina heureusement. Les jésuites n'avaient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet, quoique Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le saint Siége. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, à 64 ans, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savants ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires* sur saint Jean, Lyon, 1614, in-fol.; sur les 12 premiers chapitres de saint Luc, Rome, 1600, in-fol.; sur l'Epître de saint Paul aux Romains, Rome, 1602, in-4. Une *Somme des cas de conscience*, ou l'*Instruction des prêtres*, Paris, 1619, in-4, traduit en français. Saint François de Sales recommandait beaucoup l'usage de ce livre; l'auteur y soutient cependant quelques sentiments qui ne seraient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit « qu'il faudrait attendre » plusieurs siècles avant qu'il parût un homme du » mérite du cardinal Tolet, personnage au-dessus » de tous les éloges qu'on lui a donnés. »

TOLLIUS (Jacques), né vers 1630 à Inga, dans le territoire d'Utrecht, était docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager. Il parcourut l'Allemagne, la Hongrie, où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons pour avoir de quoi subsister; mais on lui ôta cette ressource, et on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mourut en 1696. On a de lui : *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4. Recueil curieux, qui avait été précédé, quatre ans auparavant, d'un autre, intitulé : *Tollii insignia itinerarii italici*, Utrecht, 1696, in-4. *Fortuita sacra*, Amsterdam, 1687, in-8; une *Edition* de Longin, 1694, in-4, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il publia d'autres ouvrages, comme des *Fables égyptiennes et grecques*. Tollius avait plus d'érudition que de jugement. — Son frère, Corneille Tollius, philologue, né vers 1620, à Utrecht, fut secrétaire de Ger.-Jean Vossius. Nommé professeur extraordinaire à l'académie d'Harderwyck, il obtint, en 1648, la chaire d'éloquence et de langue grecques, et prononça, l'année suivante, l'éloge funèbre de Vossius, son bienfaiteur. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : un Traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsig, en 1707, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*; une *Edition* de Palephate, et quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédents, des choses curieuses et recherchées. — Alexandre Tollius, un de ses frères, mort en 1675, est connu par son *Edition* d'Appien, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8, qui fait partie de la collection *Variorum*.

* TOLLIUS (Hermann), né à Bréda en 1742, s'établit à Leyde, où il fut reçu docteur et où il étudia les belles-lettres sous Hemsterhuis et Ruhnkenius. Nommé, en 1767, professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à l'académie de Harderwych, il entra en fonction en prononçant un discours qui a pour titre : *Oratio qua demonstratur etiamnum superesse in græcis litteris ex quo graviores disciplinæ decus et præsidium capere possint*. Il vint à Paris en 1777, et fit la connaissance de l'helléniste d'Anse de Villoison, éditeur du *Lexicon Homericum* d'Apollonius, auquel Tollius avait déjà beaucoup travaillé. Il publia ce *Lexicon* à Leyde, 1788, in-8, et le dédia à ses deux disciples, les princes d'Orange. Le professeur Burmann étant mort en 1778, Tollius le remplaça dans la chaire d'histoire et de

langue grecque à l'athénée d'Amsterdam. Il y prononça un discours *de Gerhardo Johanne Vossio perfecto grammatico*. Il donna un cours d'histoire nationale en langue hollandaise, et devint, en 1785, instituteur-précepteur des trois princes d'Orange, fils de Guillaume V, stathouder héréditaire des Provinces-Unies. Il fut remplacé dans sa chaire par Wyttenbach (*voy.* ce nom). Tollius accompagna l'aîné de ses élèves dans un voyage en Allemagne, où il fit visiter à ce prince les possessions que la maison de Nassau avait dans ce pays. En 1794 il fut nommé commissaire civil près l'armée anglaise. Forcé de quitter sa patrie, lors de la révolution de 1795, il se réfugia à Osnabruck, puis à Brunswick, où le duc, ami du stathouder, lui fit un accueil distingué. Ce prince le chargea de diverses missions à Hambourg, Londres, Berlin, Hanovre, et à Rastadt, où il se trouvait au moment du congrès de 1797. Il partit pour la Pologne en 1800, pour y administrer les biens que le prince Guillaume d'Orange avait achetés du prince Jablonowsky : il y resta neuf ans. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, l'ayant rappelé pour lui donner la chaire de statistique et de droit public à l'université de Leyde, Tollius ouvrit ses leçons par un discours *De fine statistices quæ vocatur hodiernæ*. Quelque temps après, il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. A la chute de Bonaparte, les princes légitimes étant rentrés dans leurs différents états, le prince d'Orange, ancien élève de Tollius, devint roi sous le nom de Guillaume Ier. Ce monarque le choisit pour assister à l'assemblée des notables convoquée à Amsterdam le 28 mars 1814, afin d'y voter sur *la loi fondamentale* du nouveau royaume des Pays-Bas. L'année suivante, Tollius fut décoré de l'ordre du lion-belgique, et devint membre de la *Société littéraire* hollandaise : il mourut à Leyde, le 29 avril 1822, à 80 ans. On a de lui un ouvrage en hollandais, intitulé : *Documents politiques sur les affaires de la république des Provinces-Unies*, 1814-16, 3 vol. in-8.

* TOLOMEI. *Voy.* Ptolomei.

* TOLOMEI (Nicolas), jésuite issu de la même famille que Ptolomei (J.-B.) (*voy.* ce nom, VII, 87), né à Sienne en 1699, entra chez les jésuites en 1725. Il se livra particulièrement à la prédication, et s'y fit un nom par ses talents et son zèle, que rehaussait encore l'éclat de ses vertus. Rome et Florence furent les principaux théâtres de ses travaux apostoliques. Il mourut peu de temps après la suppression de son ordre en 1774. On a de lui : *La Vocazione di Luigi Gonzaga, della campagnia di Giesu*. Cet ouvrage, devenu classique, obtint plus de trente éditions, et fut traduit en différentes langues.

* TOMA, sectaire russe, qui vivait sous le règne de Pierre Ier, voulut faire revivre en lui l'ancienne secte de ces fanatiques désignés sous le nom d'*Iconoclastes*, ou briseurs d'images. Armé d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du saint. Arrêté, et mis en prison, on chercha à le convertir; mais il devint sourd à toutes les remontrances. Il fut condamné à avoir la main brûlée, et à mourir ensuite dans le feu. Jusqu'au dernier moment, il ne voulut pas rétracter son erreur, et montra ce mépris insultant pour la mort, qui est plutôt le délire d'une imagination fortement exaltée, que le calme du véritable courage.

TOMASINI (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1597, mourut en 1654, à 57 ans, à Citta-Nuova, en Istrie. Les lettres firent presque son occupation journalière. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son temps, et surtout à celui de Marini, pour rappeler celui de Pétrarque. Il recueillit et publia tout ce qu'il trouva sur cet auteur célèbre sous ce titre : *Petrarcha redivivus*, 1650, in-4, fig. Il présenta son travail à Urbain VIII. Ce pontife l'agréa, et, regardant Tomasini comme son parent, le récompensa par l'évêché de Citta-Nuova. Nous avons encore de lui une bonne *Edition* des Epitres de Cassandre Fidèle avec sa Vie; *Illustrium virorum elogia iconibus ornata*, 1630 et 1644, 2 vol. in-4; les *Annales des chanoines de saint George in Alga*, congrégation de prêtres séculiers, et dont il avait été membre ; ce livre est en latin; *Agri Patavini inscriptiones*, 1696, in-4; *Gymnasum Patavinum*, 1654, in-4.

TOMBEUR (Nicolas le), religieux augustin, né à Tirlemont en 1657, licencié en théologie et définiteur de sa province, mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui : *Praxis administrandi sacramenta pœnitentiæ et eucharistiæ*, Anvers, 1710, augmenté, 1712; ouvrage méthodique et savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide; *Provincia belgica ord. FF. eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol., peu exact et superficiel.

TOMKUS (Jean-Mernawchier), né à Sebenico, dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, mourut à Rome en 1639, et s'est fait un nom par les ouvrages suivants : *Vita sancti Petri Berislai*, 1620, in-8; *Regiæ sanctitatis Illyricanæ fœconditas*, Rome, 1630, in-4; *Unica gentis Aureliæ, Valeriæ, Salonitanæ, Dalmatinæ nobilitas*, ibid., 1628, in-4. L'auteur y a recueilli des détails très-intéressants sur l'état de la religion chrétienne en Dalmatie pendant les premiers siècles de l'Eglise.

* TOMMASI (Joseph-Marie), cardinal, né à Alicate, en Sicile, en 1649, eut pour père Jules Tommasi, duc de Palma. Il renonça de bonne heure à tous les avantages de sa naissance, et entra à Palerme dans l'ordre des théatins. Quoiqu'il fût d'une santé faible, il menait une vie austère, jeûnait régulièrement, couchait sur la dure, et se refusait les récréations les plus innocentes. Pendant son séjour à Rome, il s'était lié avec le cardinal Bona, qui fut sur le point d'être pape, François Barberini, et d'autres hommes célèbres. Clément XI, qui connaissait ses talents, le fit consulteur de la congrégation des rites, et, malgré sa répugnance, le créa cardinal en 1712. Tommasi ne changea rien à sa manière de vivre : seulement il augmenta ses aumônes. Sa maison devint l'asile des pauvres, et, dans l'espace de six mois, il distribua 4,000 écus romains. Il aida les catholiques suisses dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les protestants. Suivant l'antique discipline, les cardinaux prêchaient les dimanches dans les églises de leur titre ; il se

conforma à cet ancien usage, et se faisait gloire d'instruire les pauvres et les enfants. Il mourut le 1er janvier 1713, à 63 ans, léguant tout ce qu'il possédait au collége de la Propagande. Il a publié un grand nombre d'ouvrages : *Institutiones theologiæ antiquorum Patrum*, Rome, 1709, 1710 et 1712, 3 vol. in-8. On trouve dans le premier les *Prescriptions de Tertullien*, *le Commonitorium de Vincent de Lérins*, *les deux Discours de saint Grégoire de Nazianze*; dans le deuxième, *les trois livres de saint Cyprien à Quirinus*, *les Ascétiques de saint Basile*, *ses Discours sur les jugements de Dieu et sur la vraie foi et la morale*; le troisième contient *l'Anchora de saint Epiphane*, c'est-à-dire un traité destiné à confirmer les esprits dans leur croyance; une *récapitulation* de ce traité et une profession de foi du même Père; *Codices Sacramentorum nongentis annis vetustiores*, Rome, 1680, in-4, dédié à la reine Christine; *Psalterium juxta duplicem editionem gallicanam et romanam, cum canticis, hymnario et orationali*, Rome, 1683, in-4; *Psalterium cum canticis, versibus prisco more distinctum, argumentis et orationibus vetustis, novaque litterali explicatione brevissima dilucidatum*, Rome, 1697, in-4; *Responsorialia et antiphonaria romanæ Ecclesiæ, a sancto Gregorio Magno disposita, cum appendice monumentorum veterum et scholiis*, Rome, 1686, in-4; *Sacrorum bibliorum tituli, sive capitula ante mille annos in occidente usitata*, Rome, 1688, in-4; *Antiqui libri missarum romanæ Ecclesiæ, id est antiphonarius sancti Gregorii papæ*, etc., Rome, 1696, in-4; *Officium dominicæ passionis in feria VI parasceve majoris hebdomadæ secundum ritum græcorum, nunc primum latino sermone editum*, 1695, in-8; divers *opuscules ascétiques* en latin et en italien. Lorsqu'il mourut, il était occupé de l'édition du *Sacramentaire de saint Grégoire*, qu'il voulait donner dans toute sa pureté. Ses *Œuvres* ont été réunies par le P. Vezzosi, théatin, Rome, 1747, 11 vol. in-4. On a trois *Vies* de ce savant cardinal : l'une de Fontanini, insérée par parties dans le *Giornale de' letterati d' Italia*, depuis le tome 18 jusqu'au 26; l'autre de Borromée, évêque de Capo-d'Istria, parmi celles des *Arcadi illustri*; la troisième, du comte di San-Raffaele, Turin, 1780, avec celles des *Pii letterati*. La congrégation des rites lui avait décerné le titre de *vénérable* en 1714; Pie VII le béatifia en 1803. Le cardinal Tommasi n'est pas le seul illustre et pieux personnage qu'ait produit sa famille : on a écrit la *Vie* du duc de Palma, son père, celle du vénérable Charles Tommasi, son oncle, et enfin celle de Marie-Crucifixe, sa sœur, religieuse bénédictine, morte en odeur de sainteté, et qui, dit-on, lui prédit le cardinalat.

** TOMMASINI (Giacomo), médecin, ardent propagateur de la doctrine des *contre-stimulants*, né à Parme en 1768, joua, en dehors de la science médicale, un rôle actif dans l'administration et les affaires de son pays. D'abord membre du conseil de santé publique et inspecteur des prisons, il fut, lorsque Parme appartint à la France, un des douze représentants de cette capitale, et en dernier lieu secrétaire-général de préfecture au département du Taro. Plusieurs fois député par ses concitoyens pour traiter avec Napoléon des matières fort délicates, il se tira de ces missions avec honneur, et allait être appelé à faire partie du corps législatif français, lorsque la chute de l'empire le rendit définitivement à la science. En 1816, appelé à professer dans l'université de Bologne, il resta quatorze ans dans cette ville, et devint l'un des oracles de la médecine en Italie. Marie-Louise, sa souveraine, le nomma son médecin honoraire, et réunit sur sa tête tous les emplois qu'offrait la science dans les duchés. Ayant donné ses soins à la princesse Caroline de Galles, il fut appelé à déposer devant la cour des pairs lors de son procès. Il reçut de grands honneurs en Angleterre, et particulièrement à la faculté d'Oxford. Sa carrière a été des plus glorieuses; plusieurs corps scientifiques de l'Europe l'avaient appelé dans leur sein, ou lui avaient décerné des médailles. Il mourut à Parme le 26 novembre 1846, à 78 ans. Ses funérailles furent magnifiques; plus de trois cents familles s'y étaient fait représenter, ainsi que la cour. Tommasini a considérablement écrit, et la plupart de ses ouvrages ont été traduits dans les principales langues de l'Europe; nous citerons seulement les deux suivants, qui sont la base de sa réputation : *Lezioni critiche di fisiologia e patologia*, Parme, 1802, 3 vol. gr. in-8; *Dissertazione ed altri scritti relativi alla nuova dottrina medica italiana*, Bologne, 1821-26, 5 vol. in-8. Quelques mois avant sa mort, il publiait, sur les *fièvres intermittentes*, un volume qui a fait grande sensation en Italie.

* TOMMEI (Pierre), jurisconsulte, né à Ravenne vers 1430, étudia dans l'université de Bologne, y reçut le bonnet de docteur, et occupa la chaire de droit pendant plusieurs années. De là il passa à Pavie, où il professa avec un égal succès, ainsi qu'à Pise, Pistoie et Florence. Poursuivi par l'envie, il se vit contraint de s'exiler. Retiré à Gripswal, puis à Wittenberg, et enfin à Cologne, il y enseignait avec son talent accoutumé, lorsque ses ennemis le chassèrent encore de ces universités. Pour se mettre à l'abri de leurs persécutions, il se rendit en Saxe, prit l'habit religieux, et mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1512. Il a laissé : *Phœnix, seu introductio brevis ad memoriam artificialem*, Venise, 1491, in-8; *Alphabetum aureum utriusque juris*, Rouen, 1508; Lyon, 1517. — Un autre TOMMEI (Thomas), de la famille du précédent, exerça la médecine avec succès, mourut en 1586, et a laissé une bonne *Histoire de Ravenne*, Pesaro, 1574; Ravenne, 1580, 4 part. in-8.

* TONDU, dit LEBRUN (Pierre-Henri-Marie), né à Noyon en 1754, entra dans l'état ecclésiastique, et fut connu dans le monde sous le nom de *l'abbé Tondu*, qu'il changea pour celui de *Lebrun*. Ennuyé de porter la soutane, il s'engagea dans un régiment d'infanterie, déserta, se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, dans le pays de Liége, prit quelque part aux troubles de ce pays, et le quitta pour venir dans la petite ville d'Hervé, rédiger le *Journal général de l'Europe*. Appelé à Paris, en 1790, par les chefs les plus influents de la révolution, Dumouriez, alors ministre des affaires étrangères, le plaça dans ses bureaux; il parut plusieurs fois à la barre de l'assemblée législative, et, après la catastrophe du

10 août, obtint le portefeuille du ministère dont il était commis. Il fit alors plusieurs rapports à l'assemblée, entre autres sur les ouvertures de paix faites par le duc de Brunswick, sur le refus de la Porte ottomane de recevoir Sémonville comme ambassadeur, sur les dispositions hostiles de l'Angleterre, etc.; enfin il fut l'organe ou le directeur des plus importantes affaires de la diplomatie de cette époque. Ses discours étaient modérés, et il parait certain qu'il avait formé, de concert avec Dumouriez, un plan pour sauver Louis XVI. Enveloppé plus tard dans la proscription du parti de la Gironde, il fut condamné à mort en 1793. Madame Roland dit de lui, « qu'il passait pour un esprit sage, » parce qu'il n'avait d'élans d'aucune espèce; et » pour un habile homme, parce qu'il était un assez » bon commis; mais qu'il n'avait ni activité, ni es- » prit, ni caractère. »

* TONE (Théobald-Wolf), né à Dublin en 1763, abandonna le barreau pour se livrer à la politique, et quoique professant la religion anglicane, embrassa la cause des catholiques d'Irlande avec beaucoup de zèle. Il publia en leur faveur deux brochures qui le firent admettre dans la société des Wighs de Bedford, et nommer secrétaire du comité central de l'opposition. Il fonda ensuite l'association des *Irlandais unis*. Poursuivi par le gouvernement anglais, il se rendit en Amérique en 1795; puis en France, où il se concerta avec le général Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel, et servit comme adjudant-général dans les armées françaises, notamment dans l'expédition du général Hardy en 1798. Fait prisonnier par les Anglais, il fut conduit dans les prisons de Dublin. Livré à une commission, il se défendit avec courage; mais condamné à être pendu, il se tua dans sa prison, au mois de novembre 1798, à 35 ans. Il a laissé : *Revue de l'administration anglaise en Irlande; Réflexions sur la guerre d'Espagne*, en 1790, ou *jusqu'à quel point l'Irlande est-elle impliquée dans les guerres d'Angleterre? Arguments en faveur des catholiques, par un protestant*; divers *Pamphlets* écrits pour encourager les Irlandais contre l'Angleterre. — Son fils a obtenu, en 1810, une mention honorable au concours proposé par l'institut sur cette question : *Etat civil et politique de l'Italie sous la domination des Goths*.

* TONI (le P. Michel-Ange), né à Rome en 1750, étudia aux *Ecoles Pies*, et entra chez les clercs réguliers, ministres des infirmes, fondés par sainte Camille de Lelli. Devenu prêtre, il se livra à l'enseignement, à la prédication, à la direction des consciences, et fut ensuite maître des novices. En 1786, le cardinal Buoncompagni, ministre d'état, le chargea de la rédaction du *Journal ecclésiastique*. Il eut pour collaborateur Barberis, prêtre de la doctrine chrétienne, homme très-instruit, né à Turin en 1751, et mort en 1803. Le P. Toni mérita par la rédaction de son journal, l'approbation de Pie VI. Lors de l'occupation de Rome par les Français, en 1798, toutes les personnes appartenant à l'Eglise, qui n'étaient pas nées dans Rome, ayant été obligées de se retirer, le P. Toni remplaça le P. Joseph dell' Uva, napolitain, dans la charge de supérieur-général de la congrégation *des Infirmes*. Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, le P. Toni fut élu procureur-général, et ensuite supérieur de la congrégation. Quand Pie VII (*voy.* ce nom), fut enlevé de Rome (en 1809), le P. Toni se trouva compris dans l'exil auquel on condamna les chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, il fut relégué en Champagne, puis à Toulon, et enfin en Corse. Il trouva à Bastia plusieurs autres pieux ecclésiastiques italiens, que le gouverneur de la ville somma de prêter un serment qu'on leur présenta. Le P. Toni s'y refusa au nom de tous, et ils furent enfermés dans la citadelle de Bastia. Comme ils montraient toujours la même résistance et le même attachement à leurs devoirs, le P. Toni et beaucoup d'autres furent embarqués en 1813 pour l'île de Capraja, où ils eurent pour prison un endroit de la forteresse incommode et malsain. La chute de Napoléon leur ayant rendu la liberté, le P. Toni retourna à Rome; il fut réinstallé comme supérieur-général de sa congrégation, et nommé par Pie VII examinateur des évêques, consulteur de la *Propagande* et de l'*Index*, sans que ces diverses fonctions l'empêchassent de donner ses soins aux malades. Le P. Toni mourut à Rome le 6 décembre 1821, à 62 ans. On lui fit à Toulon un service dans l'église de Notre-Dame. Sa *Vie*, en latin et en italien, a été écrite par Dominique-Antoine Mansella.

TONSTALL (Cuthbert), docteur d'Oxford, naquit à Tacford dans le Hertfordshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII, l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services, qu'il lui donna l'évêché de Londres, en 1522, et celui de Durham, en 1530. Tonstall approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un livre en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1559, à 84 ans. On a de lui : un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in fol.; un autre de la *réalité du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie*, Paris, 1554, in-4; un *Abrégé* de la morale d'Aristote, Paris, 1554, in-8; *Contra impios blasphematores Dei prædestinationis*, Anvers, 1555, in-4.

* TONTI, banquier italien, vint se fixer en France, et imagina les emprunts en rentes viagères, appelés de son nom *Tontines*. La différence de ce moyen d'emprunt avec les autres consiste en ce que les extinctions tournent au profit des prêteurs survivants. Le ministère français établit, pour la première fois, une tontine en 1653. On eut encore recours à ce funeste expédient en 1689, 1696 et 1709.

* TONTI (Hyacinthe), religieux augustin, florissait à la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e]. Il se fit un nom dans son ordre par son talent pour la prédication. Il a laissé : des *Sermons pour l'avent et pour le carême*, Padoue et Milan, 1716, in-4; *I dogmi della chiesa romana difesi contra le impugnazioni di Giacomo Picennino, autore*

dell' Apologia de' pretesi riformati, Padone, 1713, in-4; *Augustiniana de rerum creatione sententia*, Padone, 1714, in-4; *Second carême et avent*, Padone, 1730, in-4. Tous ces ouvrages, écrits selon le goût du temps, ne sont pas sans quelque mérite.

* TOOKE (Jean Horne), philologue, né à Londres en 1736, termina ses études à l'école de Westminster, puis entra dans les ordres et obtint presque aussitôt la chapellenie de Brentfort. Au retour d'un voyage qu'il fit à Paris, il se démit de sa chapellenie et quitta même l'état ecclésiastique. Il se livra d'abord, mais sans succès, à l'agriculture, suivit ensuite la carrière du barreau, et lorsqu'il eut terminé son stage, on refusa de l'admettre dans l'ordre des avocats, sous prétexte qu'il était ecclésiastique. Horne Tooke se mit à écrire dans les journaux en faveur de la réforme parlementaire. Ayant rendu un service important à un riche propriétaire, celui-ci l'institua son héritier, en lui prescrivant d'ajouter le nom de Tooke à celui de Horne. En 1801, il parvint à se faire nommer au parlement par le bourg d'*Old-Sarum*, et pendant le peu de temps qu'il y siégea, il défendit avec ardeur les principes démocratiques. Après la session il rentra dans la vie privée, et se borna à conseiller les plus ardents ennemis de la cour et les plus chauds partisans de la réforme. Il mourut à Wimbledon en 1812, et fut appelé dans son parti le *dernier des Romains*. Il a publié un assez grand nombre de *brochures* et de *pamphlets*, et un ouvrage important sur *l'Origine des langues*, 2 vol. in-4.

* TOOKE (William), ecclésiastique et historien, naquit en 1744, à Islington, où il fit ses premières études. Se trouvant sans fortune, il se plaça chez un imprimeur, qu'il quitta bientôt. Il prit les ordres en 1770, et fut nommé, en 1774, chapelain de la factorerie anglaise à Saint-Pétersbourg, où il fixa sa résidence jusqu'en 1792. Devenu membre de l'académie impériale de cette ville, il recueillit pour ses ouvrages de précieux matériaux dans les bibliothèques publiques et particulières de Pétersbourg; il se lia avec des hommes distingués par leur savoir, qui avaient parcouru la Russie par ordre de Catherine II; aussi ses ouvrages historiques sur cette vaste contrée peuvent être considérés comme authentiques. Revenu à Londres après la mort de la czarine, il devint chapelain de sir William Domville, et fut admis dans la *Société royale* de Londres. Tooke possédait les langues allemande, russe et française; mais tous ses ouvrages sont écrits en anglais. Il mourut au mois de novembre 1820, à 76 ans. On a de lui : *Traduction des ouvrages de Falconet et de Diderot sur la sculpture*, 1777, in-4; *la Russie* ou *Histoire complète de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8; *Vie de Catherine II*, 1797, 3 vol. in-8; ouvrage trad. en franç. avec le suiv., Paris, 1804, 6 vol. in-8; *Coup d'œil sur l'empire de Russie pendant le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, 1799, 3 vol. in-8; *Histoire de Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avènement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8; *Tableau de Pétersbourg*, trad. de l'allem. de Storck, 1800, in-8; *Sermons de Zollikofer* (trad. de l'allem.), *sur la dignité de l'homme*, 1803, 2 vol. in-8; *sur les maux qui sont dans le monde*, 1805, in-8; *sur l'Education*, 1806, 2 vol. in-8; *sur les Erreurs et les vices dominants*, 1812, 2 vol. in-8, etc.; *Exercices de dévotion et prières*, trad. de l'allemand de Zollikofer, 1814, in-8. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique, Tooke avait publié *Les Amours d'Othniel et d'Achsah*, 2 vol. in-12. Il a été un des rédacteurs du journal *Gentleman's Magazine*, et éditeur du *General biographical Dictionary*, Londres, 1760, 15 vol. in-8, qu'Alex. Chalmer a portés à 32.

* TOPFER (Henri-Auguste), philosophe et mathématicien, né à Leipsig, en 1758, professa les mathématiques et la physique, d'abord à Leipsig, puis à l'école nationale de Grunma. Retiré de l'enseignement en 1828, il mourut à Dresde, le 26 octobre 1833. La plupart des grands géomètres allemands, tels que Rothe, de Prasse, Eschenback, Burckhardt, etc., furent ses élèves et ses amis. Il a laissé divers ouvrages parmi lesquels on remarque : *Le combinateur analytique*, *ou théorie des dimensions*, Leipsig, 1793, in-8. Des cartes générales sur l'*Encyclopédie des sciences et des beaux-arts*, *l'antropologie et la morale*.

* TOPHAM (Edouard), littérateur, né dans le nord de l'Angleterre, en 1751, fit ses études à Eton et à Cambridge, et embrassa la carrière des armes. Il entra dans les gardes à cheval du roi, où il obtint le grade de major; il se retira ensuite dans ses terres, et mourut à Doncaster, le 26 avril 1820, à 69 ans. Outre quelques petites pièces de théâtre et plusieurs opuscules, il a laissé en anglais : *Lettres écrites d'Edimbourg*, contenant des observations sur la nation écossaise, 1776, in-8; *Vie de feu J. Elwes*, 1790, in-8; ouvrage qui a eu plus de 12 édit.; *Essai sur une pierre remarquable* tombée du ciel dans le Yorkshire, 1790, in-8, etc.

* TOPINO (don Vincente), mathématicien et astronome, né dans l'Andalousie en 1731, entra au service de la marine, et y devint brigadier. Il était un des plus profonds mathématiciens de son siècle, et mérita la bienveillance de Charles III. Ce monarque, qui a fait revivre en Espagne les sciences et les arts presque entièrement oubliés par suite de la guerre désastreuse de la succession, s'occupa aussi à créer une nouvelle marine. Afin d'avoir des sujets capables de faire réussir cette utile entreprise, il établit dans plusieurs parties de son royaume des écoles gratuites de navigation. Une des meilleures était celle de Cadix, dont Topino fut nommé directeur, et qui était consacrée à l'enseignement des gardes-marines royales. Le roi le chargea, en 1783, de travailler à l'atlas hydrographique et à la description des côtes d'Espagne. Topino, avec d'autres savants, parcourut les côtes de la péninsule, et celles de la Méditerranée, et à son retour publia ses travaux. Il améliora l'observatoire de Cadix, où il s'est occupé pendant seize ans à faire des observations astronomiques. Le gouvernement français envoya les astronomes de marine, Pingré, Fleurieu, Borda et Verdun visiter cet établissement, dont ils firent de gands éloges. Topino mourut à Cadix en 1806, membre de l'académie d'histoire de Madrid, et de celle des sciences

de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes présentées au roi par Valdès, ministre de la marine, et levées par Topino*, Madrid, etc., 1797, gr. in-4, avec une *Introduction* très-instructive sur l'histoire de la géométrie et les grands progrès faits par les modernes ; *Traité de géometrie élémentaire rectiligne, enrichi d'un traité du sinus et de la tangente*, remarquable par sa précision et sa clarté ; *Routier des côtes d'Espagne sur l'Océan Atlantique et des îles Açores.*

* TOPINO-LE-BRUN (François-Jean-Baptiste), peintre, né en 1769, à Marseille, où il apprit les premiers éléments de son art, vint à Paris, fut élève de David, et interrompit ses études pour se livrer à la politique. Nommé juré sous le règne de la *terreur*, il conserva cette place quelques mois après le 5 thermidor. Compris dans la conjuration de Babeuf, il fut acquitté, et suivit Bassal, en Suisse, où il se mêla à toutes les intrigues politiques. De retour à Paris en 1797, il s'occupa un peu de peinture ; et exécuta le tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, estimé par les connaisseurs, et couronné au salon. Ayant pris part de nouveau à la politique, il se fit remarquer parmi les jacobins du Manége, et s'étant trouvé impliqué dans la conspiration contre le 1er consul, il fut condamné à mort et exécuté en janvier 1801.

TOPP (Antoine), né à Aix-la-Chapelle en 1741, jésuite, et après l'extinction de la société, curé de Saint-Gandulphe à Trèves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs bons ouvrages français, et l'a fait avec succès ; entre autres : l'*Avertissement du clergé de France* de 1775 ; *Motifs de ma foi*, par de Vouglans, etc. On a encore de lui : un *Sermon* sur les mauvais livres ; et on en a fait plusieurs éditions ; deux *Discours sur le jubilé* ; plusieurs *Pièces de vers latins et allemands*, où l'on remarque de l'aisance, et une grande pureté de langage. Il mourut à Trèves le 12 avril 1783.

* TOPPI (Nicolas), né à Chieti vers l'an 1603, étudia les lois, et fut gradué dans le droit civil et canon. Il occupa successivement ces deux chaires avec beaucoup de distinction, et devint archiviste du royaume de Naples. Il se consacra alors à faire des recherches sur les anciens tribunaux et sur les hommes qui les avaient illustrés. Il s'occupa aussi de ce qui était relatif aux bénéfices ecclésiastiques du royaume et des savants de ce pays. Il mourut à Naples en 1681. Le fruit de ces utiles recherches furent les ouvrages suivants : *De origine omnium tribunalium*, etc., *deque eorum viris illustribus*, Naples, 1655, 1666, 3 vol. in-4 ; un *Sommaire des bénéfices royaux* ; *Bibliothèque napolitaine*, 1678, in-fol., etc. Ce livre fut revu, corrigé et augmenté, six ans après, par François Nicodème.

* TORCY (François de), prêtre doctrinaire, fut recteur du collége de Saint-Omer, et devint évêque constitutionnel de la Marne, et plus tard curé de Vitry. Il embrassa les principes de la révolution, et prêta serment à la constitution civile du clergé. En 1795, il adhéra à la lettre encyclique des évêques onstitutionnels *réunis*, et fut un des ecclésiastiques qui assistèrent à leurs conciles de 1797 et de 1801. Il servit la même cause, et publia divers écrits : *Eclaircissements sur la constitution du clergé de France*, 1790, in-8 ; *L'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme*, 1792, in-8 ; *Vrais principes sur le mariage*, 1793, in-8 ; *Accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise*. Il mourut en 1806, dans un âge peu avancé.

TORELLI (Antoinette), marquise de Rossi, était fille de Guy, dit le *Grand*, premier comte de Guastalla, et de la fameuse Orsina Visconti, tante de François-Marie, duc de Milan. Elle épousa Pierre-Marie Rossi, marquis de Sansecondo, homme d'un grand mérite, qui fut cinq fois général pour le duc de Milan, et prit Plaisance, Caravaggio et Parme. Antoinette Torelli avait un grand caractère ; pendant l'absence de son mari, cette ville s'étant révoltée contre François Sforce, duc de Milan, elle sortit secrètement de Parme, sut rassembler des troupes sous Torchiana, se mit à leur tête, s'empara de la ville et la restitua au duc. Le marquis de Sansecondo en était gouverneur, et y commandait presqu'en souverain. (*Voy.* les *Donne illustri* de Betussi, et *de Claris Selectisque mulieribus*, par Philippe de Bergame.) Antoinette eut neuf enfants, entre autres Donnella, épouse de Gibert Sanvitale, qui bâtit le château de Sala, maison de plaisance des ducs de Parme depuis 1612. Donnella se trouva, en l'absence de Gibert, assiégée dans ce château par Roland Rossi, son propre père, et par Amurath Torelli, son cousin, alors général des Vénitiens, soutint courageusement un assaut, se défendit longtemps sur la brèche, et obligea les assiégeants à se retirer avec précipitation. Elle réconcilia peu après son mari avec son père ; celui-ci était gentilhomme de Padoue, et par conséquent sujet de la république de Venise, dont il suivait les armées.

* TORELLI (Barbe), des comtes de Guastalla et de Paolo Secchi d'Aragone (fille du célèbre général de ce nom), épousa en 1488 Hercule Bentivoglio, noble bolonais, dont les aïeux avaient été maîtres de Bologne. Barbe Torelli avait reçu l'éducation la plus soignée, à laquelle avait présidé sa mère, femme d'un esprit peu commun. Son mari, qui était aussi patrice de Ferrare, la conduisit dans cette ville, où sa maison devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués. Barbe avait beaucoup d'instruction, excellait dans la poésie, et sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du pape Léon X, protecteur des lettres et des savants. Elle épousa en secondes noces, en 1508, Hercule Strozzi, noble ferrarais, de préférence à d'autres seigneurs épris autant de son mérite que de sa beauté ; mais elle resta veuve au bout de treize jours : un rival jaloux fit assassiner Hercule, qui reçut vingt-deux coups de poignard. L'infortunée Barbe, navrée de douleur, se retira à Parme, puis à Bologne, où elle se consacra à des exercices de piété, et mourut en 1533. On trouve plusieurs de ses *Poésies* dans les *Rime scelte de poeti ferraresi*, par Bergalli, Ferrare, 1713. On parle avec éloge de cette dame auteur, dans l'*Istoria Ferrar. Gimnasii*, de Borsetti ; dans l'*Histoire de la littérature italienne* de Tiraboschi ;

dans les *Cahiers* de lecture du savant Girtanner de Gottingue; dans un des *Mercures* de Wieland, etc.

* TORELLI ou TORELLI-CASTIGLIONE (Hippolyte), des comtes de Guastalla, fille de Guy, dit le *protonotaire*, naquit vers 1499. Son esprit égalait sa beauté, et ses mœurs furent dignes et de l'une et de l'autre. Elle épousa, en 1516, Baldassar Castiglione de Mantoue, chevalier de la Jarretière, un des littérateurs les plus distingués de son siècle, auteur du *Gortigiano*. Cet homme célèbre était l'ami de Raphaël et du duc d'Urbin, et mérita l'estime de Charles-Quint, et surtout de Léon X. Hippolyte n'obtint pas moins de célébrité que son mari, par ses talents pour la poésie, et ses diverses connaissances. Le cardinal Bembo fut un de ses admirateurs. Elle écrivait avec la même élégance en italien et en latin. Elle mourut en 1520, à 21 ans; elle laissa trois enfants de son mariage. Ses *Poésies* italiennes ont été insérées dans plusieurs Recueils; et on cite, parmi les *latines*, une *Elégie* qu'elle adressa à son mari, alors ambassadeur auprès de Léon X, où elle se plaint de sa longue absence, et qui fut imprimée plusieurs fois à Bâle depuis 1558. On la trouve aussi dans l'ouvrage intitulé...... *In Carminibus poet. illustr. italorum*, par Matthieu Toscanus, Paris, 1576, in-16; et dans les *Deliciæ poet. italorum*, t. 1, page 726. J.-George Eccius, professeur à l'université de Leipsig, qui donna une dissertation sur Hippolyte, en fait beaucoup d'éloge, et dit que cette *Elégie* a la teinte de celles d'Ovide. Le cardinal Bembo fit une inscription en vers latins en l'honneur de cette dame, et on la voit encore sur son tombeau dans l'Eglise de *Notre-Dame des Grâces*, hors les murs de Mantoue. Baldassar Castiglione ne voulut point se remarier, suivit en Espagne Charles V, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut évêque d'Avila.

* TORELLI (Louise), comtesse de Guastalla, et fondatrice de plusieurs ordres religieux, née en 1500, était fille unique du comte Achille Torelli. Louise se maria en 1516 à Louis Stanghi, et, en 1522, elle recueillit les allodiaux de la succession de son père; par la protection du duc de Milan, elle hérita aussi du comté de Guastalla, quoique ce fief appartînt aux descendants masculins de Guy. Etant devenue veuve, et la guerre l'ayant obligée de se réfugier à Vérone, Louise se remaria à Antoine Martinenghi, d'une puissante famille de Brescia, qui la traita cruellement et la menaça même de la mort. Sa première femme avait péri de ses mains. Un frère de Louise, pour la délivrer de ce monstre, l'appela en duel et le tua. Peu de temps après, des discussions s'élevèrent entre Louise et les Torelli, comtes de Montechiarugolo, sur le comté de Guastalla; l'affaire fut portée devant le pape Clément VII et l'empereur Charles V. Ferrand de Gonzague, alors vice-roi de Sicile, s'offrit comme médiateur, proposant aux parties de vendre leurs droits à un tiers qui rendrait directement hommage à l'empereur. Ferrand s'y prit avec une telle adresse, que, protégé par Charles-Quint, il obtint, en 1583, au moyen d'une modique somme, l'adjudication du comté de Guastalla en sa faveur. Louise y accéda d'autant plus facilement, qu'ayant commencé des fondations religieuses, elle avait besoin d'argent pour les soutenir. Ce fut un dominicain, Baptiste de Crema, saint personnage, qui lui en donna la première idée. La comtesse Torelli fonda, en 1532, une congrégation de femmes à Milan, qu'elle nomma les *angéliques*. Le pape Paul, par son bref de 1534, l'avait autorisée à mettre sa congrégation sous la règle de saint Augustin; mais, par un autre bref de 1536, ce pontife soumit les angéliques à la direction des clercs réguliers de saint Paul (dits barnabites). Louise augmenta son établissement en août 1536, de vingt-quatre maisons, et le 17 octobre de la même année, les dames de la congrégation y furent réunies. L'église, qui est une des plus belles de Milan, ne fut achevée que plusieurs années après. Cette congrégation devait être dirigée d'après les statuts de saint Charles Borromée, archevêque de Milan. La comtesse Torelli mit son monastère sous l'invocation de saint Paul *le converti*, et prit le voile avec le nom de *Paule-Marie*. Après avoir contribué à la fondation de plusieurs autres monastères, elle se rendit à Ferrare et y établit le couvent des *converties di Terra-Nova*, passa à Crémone, et avec Valérie d'Aleriis y fonda les religieuses de *Sainte-Marthe*. Elle se réunit ensuite à Antoinette *de Nerri*, et alla à Venise, où elle prêcha des missions. L'impression que ses pieux discours faisaient sur les esprits fut telle, qu'un grand nombre de personnes des deux sexes quittaient leurs familles et se retiraient dans des couvents. Le gouvernement vénitien enjoignit alors à Louise de quitter la ville; elle se rendit à Vicence, et aida de ses largesses le monastère des *nouvelles converties*. A son retour à Milan, elle trouva que les *angéliques* avaient, sans sa permission, demandé la clôture, que le pape Paul III leur accorda. Elle quitta leur couvent, et fonda un autre monastère près de la porte *Tosa*, appelé *le collége de la Guastalla*; mais les dames de cette nouvelle congrégation prièrent saint Charles Borromée de leur obtenir, auprès du saint Siége, la permission de se cloîtrer. L'intention de la comtesse Torelli, en fondant ces monastères, était d'en rendre les religieuses utiles à la société; devant se consacrer principalement aux soins des malades et à l'éducation de jeunes orphelines, en faveur desquelles elle avait fondé dix-huit places dans le second de ces monastères. Cette femme recommandable mourut en odeur de sainteté, le 28 octobre 1569, à 69 ans. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Fidèle des PP. jésuites. Après sa mort, les religieuses de son collége se firent cloîtrer. On l'appela ensuite le collége des *Vierges espagnoles*, par la grande quantité des dames de cette nation qui vinrent à Milan faire leurs vœux dans ce monastère. Lors des violentes suppressions de Joseph II, empereur d'Allemagne, les *angéliques* furent réunies par son ordre aux sœurs du monastère des *guastallines*.

* TORELLI (Alda), ou TORELLI-LUNATI, des comtes de Guastalla, fille de Louis Torelli, quatrième fils de Guy Galeotto, surnommé *Alda Lunata*, née vers l'an 1530, fut élevée par Angiolo Nugarola, femme de beaucoup d'esprit, qui lui inspira le goût des

sciences et de la poésie, et reçut aussi des leçons d'Isotta Nogarola, sœur d'Angiola, célèbre par ses talents. Alda, ainsi que Lucie de Feretti, et Lucrèce Gonzague de Gazzolo, furent des femmes marquantes du XIVe siècle, et également célébrées par tous les auteurs leurs contemporains. Les poëtes Benaschi et Beluzzi chantèrent Alda dans leurs compositions. Alda méritait ces éloges par la douceur de son caractère, comme par sa sagesse et une instruction peu commune. Ses *Poésies* se trouvent dans les *Rime di cinquanta poetesse, raccolte dal Dominichi nel* 1559; dans le *Recueil* d'Antoine-François Ranierie, imprimé en 1574, dans celui de Bergalli. Elle écrivait d'un style pur; ses vers sont pleins de grâce et d'harmonie, et la placent à côté des meilleurs poëtes italiens. Alda s'était mariée à l'âge de 18 ans à J. Lunati, gentilhomme de Pavie, dont elle eut plusieurs enfants; une de ses principales vertus était la bienfaisance, et elle était considérée comme la mère des malheureux. Ayant survécu à son mari, Alda se retira du monde, et se consacra uniquement à des exercices de piété.

* TORELLI (Lélio), en latin *Taurellus*, des anciens comtes de Guastalla, né à Fano, où la famille s'était établie depuis 1300, étudia la jurisprudence à Pérouse, où il se lia avec l'Arétin; mais cette amitié ne fut pas de longue durée, les principes de Torelli ne pouvant s'accommoder de ceux de ce satirique licencieux. Bachelier à 22 ans, il suivit la carrière de la magistrature. Scanderbeg de Comnène, prince de Macédoine, s'était fait catholique, et le saint Siége lui avait laissé en nantissement la ville de Fano, qu'il tyrannisait. Torelli entreprit de délivrer sa patrie, et s'étant mis à la tête de la jeunesse, parvint à en chasser Scanderbeg. Il fut ensuite à Rome, se justifia sur sa conduite, et, peu de temps après, fut élu un des cinq auditeurs de la rote de Florence. Lélio fut nommé en 1543 podestat de cette ville; le grand-duc Côme Ier s'éleva à la place de grand chancelier de son palais, et son premier secrétaire d'état en 1546. Il mourut le 27 mars 1576, à 87 ans. Il était à la fois profond jurisconsulte, bon poëte et excellent orateur, et fut consul de l'académie de Florence en 1557. Il conserva ses facultés intellectuelles, et, à l'âge de 85 ans, il dictait encore des vers en italien et en latin. Le grand-duc fit faire ses funérailles aux dépens de l'état. Philippe Sasselti prononça son oraison funèbre; on frappa une médaille en son honneur, et son portrait fut placé dans la chambre du grand-duc au vieux palais. Ses ouvrages sont : Des énarrations, comme, *ad gallum et legem*; *ad Catonem et Paulum*; *de militiis ex casu*, adressées à son fils. Elles furent insérées dans l'ouvrage de l'évêque de Lérida, intitulé *Antonii Augustini, jurisconsulti hispani emendationum et opinionum, libri* 6, Basilée, 1544, Lyon, 1574, in-fol. Il donna une nouvelle *édition* des Pandectes de Justinien, sur l'original trouvé à Amalfi, transporté à Pise, et puis à Florence, et qui fut publié sous le titre de *Digestorum seu Pandectarum libri quinquaginta, ex florentinis Pandectis repræsentati*, Florence, 1555, 3 vol. in-fol. François, fils de Lélio, qui fut également président de l'académie, dédia cet ouvrage au grand-duc Côme. *Éloge* en latin, prononcé pour le duc Alexandre de Médicis; *Éloge* en italien, pour le comte Ugo, fondateur de l'abbaye de Florence; des *Poésies* italiennes qu'on trouve dans les *Festi consolari dell' academia di Firenza :* des *Poésies* latines insérées dans les *Carmina illust. poetarum italorum :* les *Réglements* pour l'académie de Florence, et les statuts pour l'ordre de Saint-Etienne. Lélio Torelli fut agrégé à la noblesse florentine, devint sénateur, et on le regarda, avec justice, comme un des hommes les plus marquants de son époque. Tous les littérateurs contemporains ont fait dans leurs écrits les plus grand éloges de ses talents comme de ses vertus. De ce nombre sont Pierre Gherardi, de Borgo San Sepolcro; Paul Jove, Claude Tolomei, don Vincent Borghini, Gabrielli, Pierre Maffei, le cardinal Bembo, Antonio Anselmi; les historiens Warchi, Segni, etc. Torelli épousa Lia Marcolini, d'une famille distinguée de Florence, et il en eut douze enfants, dont neuf moururent de son vivant.

* TORELLI (Vittorio), d'un branche de la même famille, établie à Sarzane dans le Génois, né en 1565, fit d'excellentes études. Il apprit la philosophie, les mathématiques, les langues, et cultiva plus particulièrement l'histoire naturelle. Il entra, dès sa première jeunesse, au service d'Espagne; mais son amour pour les voyages lui fit entreprendre, en 1599, celui de l'Amérique; il en parcourut presque toute la partie septentrionale, et demeura quelques mois à Nicaragua dans le Mexique. Il passa ensuite aux îles Philippines, à Manille, où il acheta des terres, et revint en Espagne, où il prit du service dans la marine royale. Philippe III lui confia le commandement d'une frégate, avec laquelle il battit les corsaires anglais, hollandais et chinois qui infestaient la mer du Sud, et s'enrichit de leurs dépouilles. En récompense de ses services, il fut nommé commandant des forces navales des Philippines; mais au milieu des honneurs et des richesses, il renonça au monde, entra dans le couvent des religieux déchaussés de Manille. Il partagea auparavant tous ses biens entre les pauvres et l'hôpital de Manille, dont il devint grand infirmier. Torelli mena dans le cloître une vie exemplaire, et mourut en 1628. Il a laissé une *Relation de ses voyages*, qui offre de l'intérêt, et où il parle avec beaucoup de détail de plusieurs plantes rares de l'Amérique septentrionale et des îles Philippines. Il l'avait adressée à son neveu, l'abbé Aurèle-Augustin Torelli; mais on ignore si elle a été imprimée.

* TORELLI (Jacques), de la même famille, et proche parent du chancelier Lélio, né à Fano, en 1608, était fils d'Antoine, commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, et petit-fils d'Alexandre, capitaine d'armes dans les guerres de Flandre, dont Strada fait beaucoup d'éloges dans son Histoire des guerres de ce pays. Jacques s'appliqua aux mathématiques, et cultiva en même temps la poésie, la peinture, l'architecture et surtout la mécanique. Ses productions dans ces différents genres de talents lui acquirent une grande renommée; mais ses mœurs peu réglées lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Un seigneur, dont il avait séduit la femme,

chercha à le faire assassiner; et une nuit, tandis qu'il se rendait à sa maison, il fut attaqué par six hommes masqués. Jacques se défendit contre eux avec beaucoup de courage, et n'eut que trois doigts coupés : cet accident ne l'empêcha pas de manier le crayon et le pinceau. Il aimait passionnément l'architecture et la mécanique théâtrale, et présida à plusieurs fêtes que Farnèse donna dans le grand théâtre de Parme. Ce duc l'ayant recommandé à Anne d'Autriche, régente de France, il fut reçu à son service, et vint à Paris en 1645. Il fut le premier qui produisit par les machines une véritable illusion. Celles qu'il fit exécuter, entre autres, pour l'Andromède ed Corneille, lui firent donner le surnom de *sorcier*. Il donna aussi au Petit-Bourbon des fêtes théâtrales, dont il fit imprimer la description, ainsi que celle de ses machines, et la dédia à la reine Anne d'Autriche. Il se maria à Paris avec une demoiselle Suez, d'une famille noble, et la conduisit en Italie; il la perdit peu d'années après sans en avoir eu d'enfants. Il construisit à Fano, et à ses propres frais, un magnifique théâtre qu'il appela *de la Fortune*, en mémoire d'un temple du même nom que les Romains avaient élevé dans ce lieu. Ce théâtre, qu'il donna à la ville, est tout en pierres de taille, et fait encore l'admiration des étrangers. Il a servi de modèle pour construire celui de Vicence, et autres d'Italie. Jacques Torelli fut le premier inventeur des machines par lesquelles on change en un instant toutes les décorations : elles furent d'abord exécutées sur le théâtre de Saint-Jean de Venise, ensuite adoptées par ceux de toute l'Europe. Louis XIV le fit inviter de revenir en France pour bâtir un théâtre à Versailles et voulait même le faire surintendant de ses bâtiments; mais lorsque Torelli se disposait à faire ce voyage, il mourut en février 1678, à 70 ans. Cet artiste célèbre n'employa pas toujours ses talents à des ouvrages profanes. Dans une maladie dangereuse, il avait fait un vœu à la Vierge : quand il fut guéri, il exécuta un modèle portatif représentant la *translation de Notre-Dame de Lorette*, qui était un chef-d'œuvre dans ce genre, et qui se conservait dans sa famille. Il fonda dans sa ville natale, en l'honneur de cette image, une magnifique procession annuelle, qui s'est faite jusque vers la fin du XVIII[e] siècle. Torelli peignit lui-même son catafalque, et ordonna qu'on s'en servit dans son anniversaire, et qu'on chantât à la fin du service des *motets* dont il avait composé les paroles et la musique. Il a peint plusieurs *tableaux* dont la plupart étaient des images de la Vierge, et qu'on voyait dans quelques églises de Fano. Ses *Poésies*, consistant en *Odes*, *Sonnets*, etc., ont été insérées dans plusieurs recueils poétiques italiens.

* TORELLI (Thomas-Louis-Silvio), de la même famille que le précédent, d'une branche établie à Forli, né dans cette ville en 1673, était fils du marquis Sébastien Torelli, comte de Castelfalcino, chambellan du duc de Mantoue. Profondément versé dans la théologie, les canons et l'histoire, il embrassa l'état ecclésiastique, et remplit plusieurs charges honorables avec distinction. Il fut d'abord abréviateur et auditeur du pape Benoit XIV; devint ensuite nonce de Portugal, gouverneur d'Assise, et enfin évêque de Forli. Il mourut dans cette ville le 24 avril 1760, à 87 ans, également regretté de ses diocésains, des savants et des pauvres. La faveur dont il jouissait auprès de la cour de Rome le mit à portée d'être utile à sa famille. Il avait fait son frère aîné évêque de Camérino, et maria son frère Antoine à la marquise Luciana Paolucci, nièce du cardinal Camille Paolucci. De ce mariage sortirent Sébastien Torelli, commandeur, puis bailli de l'ordre de Saint-Etienne de Toscane, mort en 1742; et le marquis Silvio, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, mort en 1802. Ni l'un ni l'autre n'ayant laissé de postérité, c'est en eux que s'éteignit la branche de Thomas-Louis-Silvio Torelli. Ce savant prélat a laissé : Une fort bonne édition des *Dissertations latines de M. A. Paolucci*, Venise, 1710, in fol., et insérées dans le tome 2, pag. 589, de l'*Italia sacra*; *Armamentarii historico-legalis ordinum equestrium et militarium, in codices tripertiti*, etc...., *opera et studio Thomæ-Aloysii-Silvii Torellii ex comitibus Castri Fulcini nobilis patricii et episcopi Forolivii, ac solio pontifico assistentis*, Forli, par Antonio Barbeani, 3 vol. C'est une histoire exacte des ordres de chevalerie.

* TORELLI (Louis), né à Bologne en 1609, à la suite de chagrins domestiques entra au couvent de Saint-Jacques où il fit profession. Après avoir achevé son cours de théologie, il fut chargé d'enseigner cette science, et se livra ensuite à la prédication, où il acquit beaucoup de célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie. Son mérite, sa piété, sa régularité, le firent appeler aux principaux emplois de son ordre. Au milieu des soins qu'exigeaient ces différentes occupations, il trouvait encore le temps de composer de savants et utiles écrits. Il mourut à Bologne, le 14 janvier 1683, à 74 ans. On a de lui : *Secoli Agostiniani, ovvero storia generale del sacro ordine eremitano di San-Agostino, divisa in tredici secoli*, 1659-86, 8 vol. in-fol. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus utile qu'on ait écrit sur cet ordre; on lui reproche cependant un peu de diffusion; *Ristretto delle vite degli uomini e delle donne illustri in santità, ed altri famosi soggetti per rara et singolati bontà insigni*, etc., *diviso in sei centurie*, Bologne, 1647, in-4, etc. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le P. Borsanini, jésuite vénitien, a été insérée dans le tome 8 des *Secoli agostiniani*.

* TORELLI (Joseph), mathématicien et littérateur, né à Vérone en 1721, savait la philosophie, les lois, les belles-lettres, le grec, l'hébreu; mais la science dans laquelle il excella, ce furent les mathématiques. Parmi les personnes distinguées qui l'honoraient du nom d'ami, le marquis Canossa était celui avec lequel il était lié de l'union la plus intime. Ce dernier étant mort, la douleur que Torelli en ressentit fut si grande, qu'elle le conduisit au tombeau en peu de jours, le 18 août 1781, à 60 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons les principaux : *De Nihilo geometrico libri II*, Vérone, 1758, in-8. Le 1[er] livre traite de la nature des infiniment petits, et le second est consacré à en démontrer l'application; *Geometrica*,

Vérone, 1769, in-8. C'est une suite de l'ouvrage précédent, où il prouve l'utilité de la théorie qu'il y a établie; *Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione*, Vérone, 1774, in-8; *Elementorum prospectivæ libri II, opus posthumum recensente Bertolino*, Vérone, 1788, in-4; *Archimedis quæ supersunt omnia ex recensione Josephi Torelli Veronensis*, avec les Commentaires d'Eutocius d'Ascalon, et les variantes trouvées dans la bibliothèque des Médicis, Oxford, 1792, in-fol. Lord Stanhope engagea cette université à entreprendre cette superbe édition, qui fut faite sur le manuscrit de Torelli; le même ouvrage a été trad. en franç. par Peyrard, Paris, 1808, in-4. On a encore de Torelli; une *Traduction* en vers italiens des deux premiers livres de l'Enéide, Vérone, 1749, in-8; *il Pseudolo*, coméd. trad. de Plaute, en vers italiens, avec plusieurs idylles de Théocrite et de Moschus; *Les noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle; *Lettres sur le Dante*. L'auteur défend le Dante contre une critique amère de Voltaire, où cet écrivain ne ménage aucunement le créateur de la poésie italienne. Le style de Torelli est pur, élégant, et sa versification est brillante et harmonieuse.

* TORELLO (le bienheureux), ermite de l'ordre de Vallombreuse, et patron de la ville de Forli, né en 1202 à Poppi, ancien château sur l'Arno, en Toscane, était issu d'une illustre famille. La première jeunesse de Torello se passa dans la dissipation, mais ayant pris la résolution d'expier par la pénitence les fautes d'une conduite coupable, il se retira dans la solitude de Vallombreuse, où, livré entièrement à la contemplation des choses saintes, et à de rigoureuses austérités, il répara, pendant de longues années, les scandales de sa jeunesse. Il mourut le 16 mars 1281, à 80 ans. La voix publique le proclama *bienheureux*, et on eut recours à son intercession. Benoît XIV confirma cette béatification, et permit à la ville de Forli, où Torello est honoré de temps immémorial, d'en célébrer la fête et d'en faire l'office. Plusieurs auteurs ont écrit sur la vie de ce bienheureux. On a à ce sujet : *Trattato apologetico in cui si dimostra San Torello da Poppi, eremita, essere stato dell' ordin. di Vallombrosa. Opera di D. Felice da Poppi Vallombrosano*, Lucques, 1751; *Succinto ragguaglio della vita e morte del B. Torello da Poppi, eremita, scritto dal P. D. Bonifacio Maria Maccioni, dell' ordine di Vallombrosa*, Forli, 1743; *De vita B. Torelli Puppiensis Vallis-Ombrosæ, commentarius, auctore Bellogrado e soc. Jes.*, Padoue, 1745.

** TORENO (Jose, comte de), né en 1786 à Oviédo, dans les Asturies, d'une des plus nobles et des plus riches familles du pays, commença ses études dans la Castille, et les acheva à Madrid. Il était dans cette dernière ville, lorsque les Français s'en emparèrent le 2 mai 1808. Plein d'ardeur patriotique, il courut aussitôt faire arborer le drapeau de l'insurrection dans sa ville natale, et fut envoyé en Angleterre par la junte pour demander des secours. Il réussit dans sa mission, et peu après son retour fut élu député aux Cortès, où il obtint de siéger, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis (1811). Il joua un rôle tristement important dans cette assemblée, par les mesures révolutionnaires qu'il proposa et qu'il fit adopter. Peu de temps après le retour de Ferdinand VII, il fut obligé de quitter l'Espagne, et ne put y rentrer qu'en 1820. Il siégea de nouveau aux Cortès, où il parut apporter moins d'exaltation, et plus de connaissance des affaires. Proscrit une seconde fois en 1823, il vint résider à Paris, et consacra ses loisirs à écrire l'*Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, ouvrage capital qui révéla en lui un grand écrivain, en même temps qu'il mit dans tout leur jour ses sentiments de libéralisme. Ayant profité de l'amnistie en 1833 pour revoir son pays, il se prononça, après la mort du roi, en faveur de la reine Isabelle, et fut nommé, l'année suivante, ministre des finances. Appelé ensuite à la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères, il reconnut la dette étrangère, supprima les jésuites, et limita le pouvoir des municipalités; mais il fit de vains efforts pour concilier l'ordre et la liberté. Se voyant débordé par le parti exalté, il quitta le pouvoir en 1835, et vint passer ses dernières années à Paris, où il mourut en 1843. Son *Histoire du soulèvement d'Espagne* a été traduite en français, par L. Viardot, 1835-38, 5 vol. in-8.

TORFÉE (Thormode) ou TORFASON, né en 1640, à Engoe, petite île sur la côte méridionale d'Islande, mort en 1719, à 79 ans, avait fait ses études à Copenhague, et passé la plus grande partie de sa vie en Norwége. C'était un homme fort intègre, laborieux, et très-versé dans les antiquités du Nord; ce qui le fit nommer historiographe du roi de Danemarck pour la Norwége. On a de lui : *Series dynastarum et regum Daniæ*, Copenhague, 1702, in-4. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité et de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'Histoire de Danemarck, par Saxo le grammairien, ne méritent presque aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois et les époques des principaux événements. *Dissertatio historica de tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707, in-4; *Historia rerum norwegicarum*, Copenhague, 1711, 4 vol. in-fol.; ouvrage savant, plein de grandes recherches, et assez exact; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencements de cette histoire des événements peu croyables; il a pris pour guides les anciennes chroniques islandaises, qui étaient peu sûres; *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio*, 1706, in-4, ouvrage estimé; *Orcades, sive Rerum Orcadensium historiæ, lib.* 3, Copenhague, 1687, in-fol. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Snæbiorn TORFEE, de la même famille, de qui on a *Annales omnium Præsulum Islandiæ*, Copenhague, 1656, in-4.

* TORNAMIRA (D. Pierre-Antoine), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Alcamo, en Sicile, en 1618, embrassa la vie religieuse, et choisit pour l'exécution de ce pieux dessein l'abbaye de Saint-Martin, près de Palerme, où il prononça ses vœux le 17 décembre 1641. Il fut successivement cellerier, maître des novices, et prieur de son monastère. Jacques de Palafox, archevêque, le nomma censeur et examinateur synodal, et, dans une affaire importante, le clergé le députa vers le sénat. Il ai-

mait les livres et les connaissait. Il enrichit considérablement la bibliothèque de l'abbaye. Curieux de manuscrits et d'antiquités, habile dans l'art de déchiffrer les anciennes inscriptions, il s'y appliqua avec tant d'assiduité qu'il en perdit la vue. Il mourut le 4 août 1681. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages imprimés et inédits, dont les principaux sont : *Istoria de progressi delle monache oblate del P. S. Benedetto*, Palerme, 1664, in-4; *Il Ceremoniale benedettino*, Palerme, 1771, in-4; *Origine e progressi della congregazione Cassinese, detta dell' Osservanza e dell' Unita, di Santa Giustina di Padova*, Palerme, 1675, in-4; *Gli Scrittori Mariani dell' ordine benedettino*, 1679, in-4; *Istoria dell' origine e progressi dell' ordine benedettino nella Sicilia*; *Cronica del gregoriano monastero in S. Martino delle Scale di Palermo*. On peut ajouter à cela l'*Arbre de la royale et impériale généalogie de sainte Rosalie*, 1652, in-fol., et deux éditions in-4. Sainte Rosalie est la patronne de la ville de Parme, où sa fête se célèbre avec une somptueuse solennité, etc., etc.

* TORNÉ (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel, né à Tarbes en 1727, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et professa la philosophie à Toulon. Il se livra ensuite au ministère de la chaire, et y obtint des succès qui lui valurent la place d'aumônier de Stanislas, le titre d'associé à l'académie de Nancy, un canonicat de la cathédrale d'Orléans, et le prieuré de Saint-Paul-de-Bagnères, etc. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé évêque du département du Cher, et métropolitain du Centre en 1791. Député à l'assemblée législative, il montra d'abord de la modération, et parla même en faveur des prêtres non assermentés; mais, jeté bientôt dans les rangs des jacobins, soit par la peur, soit par l'effet d'une exaltation progressive, il provoqua la suppression du costume ecclésiastique, vota pour la destruction des congrégations religieuses, et fit supprimer les préfets apostoliques des colonies. En 1793, il vint à la Convention abjurer publiquement son caractère de prêtre et d'évêque, et déclarer qu'il avait été un *fourbe* et un *imposteur*. Le 12 août précédent, il avait béni dans sa cathédrale le mariage d'un de ses prêtres avec une religieuse, et avait prononcé à ce sujet le discours le plus scandaleux. Lui-même ne tarda point à se marier. Le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de vices et d'actes d'impiété. Objet du mépris de tout ce qu'il y avait de personnes honnêtes, il se retira dens sa patrie, où il mourut le 12 janvier 1797, à 70 ans. Il avait publié : *Leçons élémentaires de calcul et de géométrie*, 1757, in-8; *Sermons* prêchés devant le roi, 1765, 3 vol. in-12. Voici le jugement que porte l'abbé Sabbatier de Castres, de cette production : « On dit que ses sermons ont eu du succès dans le débit; en ce cas, » il est facheux pour leur auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un style tantôt maniéré, tantôt » lâche, et toujours froid, l'orateur y semble méconnaître le ton convenable aux différents sujets » qu'il traite. (*Siècles littér.*, tom. 4, pag. 145.) » *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4; *Esprit des cahiers présentés aux Etats-généraux de l'an* 1789, 1790, 3 vol. in-8, faussement attribué à Target dans la *Bibliotheca historica* de Meusel.

TORNIEL (Augustin), né en 1543, à Barengo, dans le Novarèse, fut d'abord docteur en médecine, et abandonna cette profession pour se faire religieux barnabite en 1570. Il fut trois fois général de son ordre, refusa les évêchés de Mantoue et de Casal, et mourut le 16 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales sacri et profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C., Anvers, 1620, 2 vol. in-fol. C'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon commentaire des livres historiques de l'ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel.

* TOROMBERT (Charles-Louis-Honoré), avocat, né à Lyon en 1787, où il est mort le 8 mai 1829, s'est fait une grande réputation comme jurisconsulte. Il a laissé : *Exposition des principes et classification des sciences dans l'ordre des études ou de la synthèse*, Paris, 1821, in-8; *Discours sur la dignité de l'homme*, ibid., 1823, in-8; *Principes du droit politique mis en opposition avec le Contrat social de J.-J. Rousseau*, Paris, 1825, in-8; *Eloge historique de Vouty de la Tour, ancien premier président de la cour royale de Lyon*, Lyon, 1826, in-8. Torombert était partisan des doctrines libérales : il fut un des rédacteurs du journal *le Précurseur*, et a travaillé à un *Essai sur les gouvernements représentatifs*.

TORQUEMADA (Jean de), religieux dominicain, plus connu sous le nom de *Turrecremata*, né en 1388, à Valladolid, d'une famille illustre, remplit divers emplois importants dans son ordre, devint maître du sacré palais, et se signala par son zèle contre les hérétiques. Les modernes, qui ont dit qu'il a porté ce zèle jusqu'à la cruauté, n'auraient pas avancé ces calomnies s'ils avaient consulté des auteurs sûrs et instruits, tels que Ferreras (*Hist. d'Esp.*, liv. 12), et Mariana (*Hist. Hisp.*, liv. 29). « Il avait été, dit Fléchier (*Hist. de Ximenès*), confesseur d'Isabelle dès son enfance, et lui avait fait » promettre que si Dieu l'élevait un jour sur le » trône, elle ferait sa principale affaire du châtiment et de la destruction des hérétiques, lui re» montrant que la pureté et la simplicité de la foi » catholique était le fondement et la base d'un règne » chrétien, et que le moyen de maintenir la paix » dans la monarchie, c'était d'y établir la religion » et la justice. » La suite fit voir combien il avait dit vrai. (*Voy.* ISABELLE, LIMBORCH, Nicolas EYMERICK, etc.) Il reçut, en 1439, le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1468, à 81 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique. On a de lui des *Commentaires* sur le décret de Gratien, Venise, 1578, 3 tom. in-fol.; un *Traité de l'Eglise et de l'autorité du pape*, Venise, 1562, in-fol.; *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-fol.; *De corpore Christi contra Bohemos*; *Expositio in regulam S. Benedicti*, Cologne, 1575, in-fol., avec le Commentaire de Smaragdus, etc.

TORRE (Alphonse della), né à Pampelune vers

1460, passa dans son siècle pour un prodige de savoir. Il était docteur en droit civil et en droit canon, possédait les langues anciennes, la philosophie, les mathématiques, etc. Sa réputation détermina le prince Jean Ier, roi de Navarre, qui lui confia l'éducation du prince Charles son fils, et son héritier à la couronne. Torre remplit avec honneur cette tâche difficile, et écrivit pour son auguste élève un ouvrage intitulé *la Vision agréable*, qui est un excellent Traité de politique et de morale. L'auteur, pour s'accommoder au jeune âge du prince qu'il avait sous sa direction, lui présente ses leçons d'une manière agréable, et propre à être gravées profondément dans l'esprit. Il a recours à l'emblème d'un songe où plusieurs grands hommes de l'histoire ancienne et moderne, raisonnant entre eux, offrent des préceptes de politique et de morale. Les vertus y sont personnifiées, et il discute sur le bonheur qui est la récompense de ceux qui suivent leurs inspirations, et sur les remords qui affligent le méchant. Les devoirs d'un prince y sont fortement et sagement tracés; en un mot, ce livre a le mérite d'instruire et d'intéresser. Il fut écrit vers l'an 1440, imprimé à Tolosa en 1489, et à Séville en 1538, in-fol. Quelque temps après, il fut traduit en italien par Dominique Delphini, de Venise, qui se vanta d'en être l'auteur. La marche de cet ouvrage est à peu près celle qu'a adoptée le marquis de Villena dans son *Conte de Lucanor*, et celle qu'a suivie dans ses *Tombes des Scipions*, le comte Verri. Alphonse della Torre est mort dans sa patrie en 1478.

* TORRE (Joachim della), dominicain, d'une illustre maison de Venise, fut deux fois provincial de son ordre, et, en cette qualité, assista au chapitre général en 1465, et à celui de Venise en 1487; dans ce dernier, il fut promu à la dignité de général. Il gouverna son ordre pendant treize ans avec beaucoup de sagesse, en visita les différentes provinces, et y maintint la discipline religieuse. Il tint trois chapitres généraux; l'un au Mans en 1491, et deux autres à Ferrare en 1494 et 1498. On n'aurait que des éloges à faire de lui, s'il n'eût pas contribué, avec l'évêque Romulino, à la condamnation et à la dégradation du fameux *Savonarole*, son confrère. (*Voy.* SAVONAROLE.) Le P. della Torre mourut à Rome, le 1er août 1500, à 84 ans; il avait enseigné dans les monastères de son ordre et dans l'université de Padoue. Il savait cinq langues. Il fit, pour la bibliothèque de son monastère, l'acquisition d'un grand nombre de manuscrits grecs. On lui attribue un traité *De Transcendentibus*, et cinq livres sur la *Physique*, telle qu'on l'enseignait de son temps.

TORRE (Philippe della), né à Cividal de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monuments de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Imperiali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI : ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avait pour la littérature dans une petite ville ne put diminuer son zèle pour l'étude. La Torre avait les connaissances d'un érudit profond et les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717. On a de lui : *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4, livre très-savant; *Taurobolium antiquum, Lugduni, anno* 1704 *repertum, cum explicatione*. Il se trouve dans la Bibliothèque choisie, tom. 17e et dans le *Trésor des antiquités* de Sallengre. *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4.

* TORRE (dom Pierre-Louis della), bénédictin, né à Gênes en 1689, entra dans la congrégation du Mont Cassin le 26 juin 1705. L'année suivante il prononça ses vœux dans l'abbaye de Notre-Dame de Florence. Il y étudia sous les célèbres dom Ange-Marc Guerini, et dom Verginio Valsecchi. Il professa ensuite la théologie dans les monastères de la congrégation, à Césène, à Parme et à Mantoue, après quoi il alla occuper une chaire de droit canon à Rome, dans le monastère de Saint-Anselme. En 1725, il assista au concile de Latran, assemblé par Benoît XIII. En 1728, dom della Torre fut nommé prieur du monastère de Saint-Paul à Rome. Enfin, son savoir et ses vertus l'élevèrent, en 1751, à la dignité de président général de la congrégation. Le monastère de Florence lui est redevable d'une grande quantité de bons livres, dont il enrichit la bibliothèque conventuelle. Il mourut dans cette ville le 10 avril 1754. On a de lui : *Vita di san Colombano*. Modène, 1711, réimprimée en 1728, avec des augmentations d'une autre main; à la tête est une préface où le P. della Torre a rangé dans l'ordre chronologique les circonstances de la vie du saint abbé de Luxeuil, qu'il soumet à une critique judicieuse.

* TORRE (François della), jésuite, de Modène, mort en 1758, à 95 ans, a traduit du français en italien l'*Histoire des révolutions d'Europe, qui eurent lieu pour cause d'hérésie*, Venise, 1710, 2 vol. in-4, sans nom d'auteur.

* TORRE (Jean-Marie della), physicien, né à Rome en 1713, étudia au collége Clémentin, et entra ensuite dans la congrégation des pères Somasques. Ses talents dans la philosophie et les mathématiques lui firent obtenir une chaire au séminaire archiépiscopal de Naples, et il se fit remarquer de Charles III, qui le nomma en 1754 son bibliothécaire, surintendant de l'imprimerie royale, et conservateur de son musée. On doit au P. della Torre d'excellents microscopes pour observer les phénomènes de la nature. Il fit venir du *Flint-Glass* d'Angleterre, polit lui-même des verres d'optique, et au moyen de quelques boules de cristal, dont il se proclama l'inventeur, obtint des agrandissements beaucoup plus considérables qu'avec les instruments ordinaires. Cette importante découverte fut injustement attribuée au hollandais Leeuwenhoeck. Le P. della Torre a perfectionné également plusieurs autres instruments de physique. Il fit aussi des recherches sur le sang, le chyle, le fiel, les muscles, le cerveau, et hasarda des systèmes; mais il se livra plus particulièrement à l'examen des phénomènes volcaniques, et eut le courage de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités. Il était membre des principales académies d'Italie et correspon-

dant de celles de Paris, de Londres, de Berlin, etc. Il mourut le 7 mars 1782. On a de lui : *Science de la nature générale et particulière*, Naples, 1749; Venise, 1750, 2 vol. in-4; *Elementa physicæ*, Naples, 1767, 8 vol. in-8. C'est l'ouvrage qui a le mieux établi la réputation de l'auteur. *Histoire et phénomènes du Vésuve*, Naples, 1755, in-4; *Observations microscopiques*, ibid., 1776, in-4, fig., etc. Le P. della Torre se distingua par ses connaissances, par ses vertus et les qualités de son cœur.

TORRENTINUS (Herman), né à Zwol dans l'Over-Issel, fut, vers le milieu du xve siècle, professeur de rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale, où il mourut vers l'an 1520. On a de lui : *Des Scolies sur les évangiles des dimanches et fêtes*, 1599, in-8; un *Commentaire sur les Géorgiques* de Virgile, Anvers, 1502, in-4; *Elucidarius carminum et historiarum vel vocabularius poeticus, continens historias, provincias, urbes, insulas, fluvios et montes illustres*, etc., Haguenau, 1510, in-4, souvent réimprimé : cet opuscule est le premier essai que l'on connaisse d'un dictionnaire historique, contenant aussi la mythologie et la géographie ancienne. Augmenté successivement par Robert Estienne, Charles Estienne et Frédéric Morel, il a été traduit ou plutôt imité dans plusieurs langues, notamment en français, par de Juigné Broissinière et Paul Boyer, dont les *Dictionnaires* ont servi de base à celui de Moréri. Les *Hymnes et les proses de l'office de l'Eglise expliquées*, Anvers, 1550, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en bon latin.

TORRENTIUS (Liévin), né à Gand en 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes grâces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talents. De retour dans les Pays-Bas, George d'Autriche, évêque de Liége, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liége, archidiacre et vicaire-général de l'évêque Gérard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zèle à réparer les maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines; mais il mourut à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les bulles. Il laissa aux jésuites, par son testament, sa bibliothèque et de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pièces de poésie, qui ont été recueillies sous le titre de *Poemata sacra*, Anvers, 1595, in-12, titre qui ne répond pas à ce que le livre contient ; car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les poésies de Torrentius ont beaucoup de mérite; ses odes cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur Suétone, Anvers, 1578 et 1592, in-4, sur Horace, ib., 1602, in-4, tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS (Jean), peintre, né à Amsterdam, en 1589, peignait ordinairement en petit, et mettait dans ses ouvrages beaucoup de force et de vérité. Il aurait pu vivre par son mérite dans un état aisé et avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet, il faisait des peintures si dissolues, qu'elles furent brûlées par la main du bourreau, en 1640. Il devint aussi auteur d'une hérésie, qui le fit arrêter, et mourir la même année dans les tourments de la question.

TORRICELLI (Evangelista), né à Faënza (1) en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appela auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques, et cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche, fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe, et inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire; on attendait de nouvelles merveilles, lorsqu'il mourut en 1747, à 39 ans. Outre son *Traité du mouvement*, on a de lui : *Leçons académiques*, en italien, 1715, in-4; *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4. On lui doit, selon toute apparence, la découverte de la pesanteur de l'air, qu'on a vainement tâché d'attribuer à Descartes, et plus vainement encore à Pascal et à Rey (*voy.* ces noms). Un philosophe a prétendu enlever aux modernes l'honneur de cette découverte. « On sait aujourd'hui, dit-il, que ce que » les anciens appelaient *horreur du vide* est l'effet » de la gravité de l'air. Mais qu'est-ce que la gra» vité en général, sinon l'effort que font tous » les corps pour refluer vers le centre commun. » Et qu'est-ce qui maintient l'ensemble de l'uni» vers, sinon la gravité? La gravité assure donc » la conservation de la nature, et si la nature a » une espèce d'horreur de sa destruction, elle a » horreur du vide, qui serait un effet nécessaire » de la cessation de la gravité. Du reste, il est vrai » que les anciens ont paru attribuer *immédiatement* » à l'horreur du vide ce qui est l'effet immédiat de » la pesanteur de l'air. C'est une erreur qu'il est » difficile de justifier; mais elle n'est pas bien » grande, comme l'on voit, et ne contredit pas les » intentions de la nature. »

TORRIGIANI, sculpteur florentin, mourut vers 1552, dans les prisons de l'inquisition, pour avoir mutilé ignominieusement une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, qu'un seigneur espagnol ne lui avait pas payé à son gré. Ce sculpteur, qui d'ailleurs avait du talent, était, comme nous l'apprend Vasari, un homme extraordinairement vain, violent et emporté; il est à croire que la dégradation de cette statue a été accompagnée de circonstances odieuses et de quelques blasphèmes proférés dans

(1) Bonaventuri fait naître Torricelli à Modigliana, château de la Romagne; mais Lastri combat cette opinion, et rapporte quelques documents pour prouver que ce géomètre était né a Piancaldoli, dans le diocèse d'Imola. Ce qu'il y a de bien assuré, c'est qu'il prit toujours le titre de citoyen de Faënza, où un de ses oncles le fit étudier chez les jésuites.

cet accès de fureur. Cumberland, dans ses Anecdotes des peintres célèbres d'Espagne, et don Palamino Velasco, dans son *Histoire* des peintres, sculpteurs et architectes espagnols, n'ont pas jugé convenable de faire cette observation que l'équité et la vérité historique semblent demander.

* TORRIJOS, général, né en 1791 à Madrid, sortit, couvert de décorations et de blessures, de cette guerre célèbre où l'Espagne défendit son indépendance contre l'ambition de Bonaparte. Torrijos était brigadier-général en 1813. Ferdinand VII l'ayant désigné pour commander en second l'expédition que dirigeait Morillo contre la Colombie, Torrijos refusa cette mission, à cause de sa répugnance à aller combattre les patriotes d'un autre hémisphère. Plus tard il prit part au soulèvement de la garnison de Murcie. Mis en prison, il n'en sortit que lors de l'insurrection de Riégo et fut employé de 1820 à 1823. Ayant été fait prisonnier, il fut amené en France, d'où il se rendit en Angleterre, et s'y livra à des occupations littéraires. A cette époque, il traduisit en espagnol les *Mémoires* de Gourgaud et de Montholon. Le gouvernement anglais lui avait fait une pension, qu'il lui retira, sur l'avis que Torrijos entretenait des relations avec son pays. En 1830, quelque temps avant la révolution de juillet, il essaya de pénétrer en Espagne par le midi, tandis que plusieurs compatriotes, exilés comme lui, feraient la même tentative par le nord. Leurs efforts ayant échoué, il fut fusillé à Malaga, le 20 décembre 1831, à 43 ans.

TORTEBAT. *Voy.* ROGER DE PILES.

* TORTI (François), médecin, né à Modène en 1658, après avoir étudié les belles-lettres et la philosophie, suivit pendant trois ans les cours de droit; mais il préféra la médecine, où il acquit une réputation méritée. Invité en 1717 par le roi Victor-Amédée et par l'université de Padoue, à accepter une chaire avec des émoluments considérables, il refusa ces avantages pour consacrer ses talents à sa patrie. Il y jouissait d'une considération générale, et son souverain, le duc de Modène, l'admit à son service, et lui fit une riche pension. Il mourut le 15 février 1741, à 93 ans. On a de lui : *Dissertatio epistolaris circa mercurii motiones in barometro*, Modène, 1673, in-8; *Synopsis libri, cui titulus therapeutice specialis*, ibid., 1709, in-8; *Specialis therapeutice ad febres quasdam perniciosas, inopinato ac repentè lethales, una verò chinachina peculiari methodo sanabiles*, ibid., 1712, in-8; *Ad criticam dissertationem de abusu chinæchinæ responsiones*, ibid., 1715, in-4. Muratori a écrit la *Vie* de ce savant.

TORY (Geoffroi), libraire et graveur, né vers 1480 à Bourges, mort en 1550, avait d'abord été professeur de philosophie au collége de Bourgogne, à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie. Il donna sur la proportion des lettres, et sous le titre de *Champ Fleury*, Paris, 1529, in-4, réimprimé sous le titre : de l'*Art et la science de la vraie proportion des lettres antiques, etc.* 1549, in-8, un livre qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction des* Hiéroglyphes d'Horus-Apollo, in-8, et d'un ouvrage intitulé : *Ædiloquium, seu Digesta circa Ædes adscribenda*, in-8.

* TOSCA (Thomas-Vincent), docteur en théologie et supérieur de la congrégation de Saint-Philippe de Néri, né à Valence en Espagne, était un habile mathématicien et un théologien profond. Il prenait parmi ses titres celui d'examinateur synodal de l'archevêché de Valence, et fut plusieurs fois vice-recteur de l'université de cette ville. Il mourut, le 17 avril 1723, à 71 ans. On a de lui : un *Cours de philosophie* en latin, 1721, 5 vol. in-8. Il lui donne le titre d'*abrégé*. La *Vie de la vénérable mère de Joseph-Marie de Santa Inez, religieuse déchaussée du couvent de la Conception de la Vierge*, etc., 1715, en espagnol; un *Abrégé de théologie*, qu'il avait fort avancé, mais qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il avait donné en 1734 une *Iconographie*, selon les lois de l'optique, qui eut le suffrage des savants; on a aussi plusieurs *lettres* de lui parmi celles de *Gregorio Mayans*, Valence, 1705, in-4.

* TOSCAN (Georges), l'un des conservateurs du jardin du roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris, le 12 décembre 1826, a publié : *Histoire du lion du muséum et de son chien*, 1795, in-8; avec Amaury Duval, *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, trad. de l'ital. de Spallanzani, 1796-1800, 6 vol. in-8, avec des notes de Faujas de Saint-Fond; *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au jardin des plantes*, in-8; l'*Ami de la nature* ou choix *d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, 1790, in-8. Il a été aussi un des rédacteurs de la *Décade philosophique*. Enfin Barbier lui attribue de la *musique* et *de Nepté, aux mânes de l'abbé Arnaud*, 1790, in-8.

* TOSCANELLA (Horace), littérateur du XVIe siècle, ainsi appelé du nom de sa patrie, bourg dans le diocèse de Viterbe, enseigna les humanités à Bologne, à Pavie et à Venise, et fut un de ces infatigables folliculaires qui fourmillaient alors en Italie, et qui avaient imaginé, pour se donner quelque réputation, de s'entre-louer les uns les autres. Malgré ses nombreux ouvrages, Toscanella vécut dans un état voisin de l'indigence. Il mourut à Venise vers 1580, dans une âge avancé. On a de lui : une bonne *Traduction* des Œuvres de Quintilien, Venise, 1566, in-4; *Dictionnaire latin et italien* (oublié aujourd'hui), Venise, 1568; *Observations sur les ouvrages de Virgile*, ibid., 1568; *Recueil des beautés de Roland le Furieux* de l'Arioste, ibid., 1574; *Cinq Discours*, qui roulent sur différents sujets littéraires, ibid., 1775; plusieurs *Poésies* imprimées à différentes époques, etc., etc.

* TOSCANELLI (Paul del Pozzo), ou Paul le physicien, géographe et astronome, né à Florence en 1397, fut nommé, dès l'an 1428, l'un des conservateurs de la bibliothèque que Nicolas Niccoli avait donnée à sa ville natale. Rempli de la lecture des voyages de Marco Polo, il adopta ses rêves sur le prolongement excessif de l'Asie vers l'orient, écrivit même à ce sujet au roi de Portugal Alphonse V, qui le consultait, et lui proposa une nouvelle route pour arriver aux Indes. Mais il raisonnait sur cette donnée fausse que l'Asie-Orientale n'est éloignée de l'Europe-Occidentale que de 120°, quoi qu'il y ait

réellement entre ces deux terres 230°; et d'ailleurs il ne tenait aucun compte de la barrière insurmontable opposée aux navigateurs par l'Amérique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Il communiqua le même plan à Colomb par une lettre en 1474, lui fit partager son erreur, et ne contribua, comme on voit, qu'indirectement à la découverte du nouveau continent. Il a rendu toutefois des services incontestables à l'astronomie en établissant un gnomon, en 1468, sur le dôme de Florence, et en faisant usage de cette méridienne pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et surtout pour corriger les *Tables alphonsines*, employées jadis par les astronomes à représenter les mouvements solaires et la quantité de l'année tropique. Il mourut à Florence, le 15 mai 1482. *Voy.* Ximénès, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*, 1757, in-4, pag. 73.

TOSCHEL (Anne), abbesse du monastère des bénédictines à Riga, s'est signalée dans le temps que la secte de Luther et de Calvin portait la désolation dans les monastères. Bucelin, dans ses *Annales bénédictines*, fait un grand éloge de cette abbesse, et rapporte des preuves étonnantes de sa fermeté et du courage avec lequel elle défendit ses religieuses contre des hérétiques licencieux et corrompus. Elle mourut en 1582, à 130 ans, terme où elle parvint par sa sobriété, la pureté de ses mœurs, le calme et les charmes de la vertu. *Voy.* HASECH.

TOSELLI (Bernard), capucin, né à Bologne, en 1669, fut élevé dans le collége *Pannolini*, d'où il entra à 16 ans dans un convent de capucins à Césène. Il quitta alors son nom de *Florian* pour celui de *Bernard*. Il fut chargé de professer dans divers couvents de son institut, et parvint aux dignités de son ordre. Le P. Toselli mourut à Bologne, le 19 février 1768. On a de lui : *Manuale confessariorum ordinis capucinorum*, Venise, 1737, in-16. Il en fut fait, en 1745, une autre édition avec des augmentations. *Institutio theologica juxta omnia fidei dogmata*, etc., Venise, 1746, 4 vol. in-4; *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum S. Francisci retexta*, Venise, 1747, in-fol. (*voy.* DENIS DE GÊNES); *Lettera al Maresciallo Keith sopra il vano timor della morte* (de Frédéric II) *rifutata, etc.*, Bologne, 1766, in-8. Ses frères, célèbres graveurs, honorèrent sa mémoire d'une médaille.

TOSTAT (Alphonse), célèbre docteur de Salamanque, né en 1400 à Madrigalejo, devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'Église et de l'état, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454, à 54 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur la *Chronique d'Eusèbe*, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.; de longs *Commentaires* sur l'Octateuque, les Livres des Rois, et les Paralipomènes, et sur l'Evangile de saint Matthieu; *Traités* de la *très-sainte Trinité*, de *l'Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, etc. Tous ses ouvrages furent imprimés, Venise, 1596, 13 vol. in-fol.; Cologne, 1612, 17 vol. in-fol.; ils sont écrits avec ordre et avec clarté, et décèlent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges, et appelle l'auteur une *merveille du monde*. On estime surtout les diverses réponses qu'il oppose aux Juifs, et la manière dont il détruit les rêveries des rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, et que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connaissances. On lui fit cette épitaphe :

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

TOTILA, dit aussi *Baduella*, roi des Goths, en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie, et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries comme on devait s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avait épuisé les forces des assiégés, et qu'il était à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes, pour les empêcher de sortir; et, après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudraient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et traita avec beaucoup moins de douceur que Naples : il la livra au pillage. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, converts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boèce, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres durant le siége, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome, qu'il ne pouvait garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais dès que ce général eut été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, et y entra par stratagème, en 549. Justinien envoya contre lui Narsès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engage, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après onze ans de règne. Ce prince avait du courage, de la hardiesse et de l'activité, et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvait en avoir un Goth et un conquérant. Il respectait les vertus chrétiennes et les hommes qui les pratiquaient. Instruit des œuvres et des lumières de saint Benoit, il lui envoya un jour son écuyer revêtu des ornements royaux; mais le saint ne prit pas le change, et dit à l'écuyer dès qu'il l'aperçut : « Quittez, mon » fils, quittez cet habit, car il ne vous convient pas. » Totila témoigna la plus grande considération au saint fondateur, qui lui prédit plusieurs choses, et entre autres, le temps de sa mort.

TOTT (François, baron de), naquit en 1733 à Chamigny, près de la Ferté-sous-Jouarre, d'un gentilhomme hongrois qui passa en France, en 1720, avec le maréchal de Berchiny, et fut chargé de plusieurs négociations en Turquie, notamment en 1738, 1739 et 1740. Le jeune baron de Tott, qui avait le rang de capitaine dans le régiment de Berchiny, lorsqu'il perdit son père qu'il avait accompagné à Constantinople, fut employé dans l'ambassade par le chevalier de Vergennes, et vint en France par congé en 1763. Ayant développé au duc de Choiseul ses vues sur un traité de commerce

avec le kan des Tartares, et sur les moyens d'ouvrir à notre pavillon l'entrée de la mer Noire, il obtint de ce ministre le consulat de Crimée en 1766, et en prit possession l'année suivante. Il ne tarda pas à donner des preuves de son habileté par l'influence qu'il obtint sur le kan, et par les ressorts qu'il fit jouer pour amener entre la Russie et la Turquie une rupture que le duc de Choiseul désirait. Il paraît aussi qu'il contribua à faire déposer le kan Makhsoud-Guéraï, en qui il ne trouvait pas toute la condescendance qu'il désirait, et à faire rétablir Crym Guéraï; mais ce prince mourut en 1769, et son neveu Dewlet-Guéraï qui lui succéda, fit défendre au baron de Tott de reparaître en Crimée, sous prétexte qu'un infidèle ne pouvait demeurer dans son armée. De retour à Constantinople, il se fit connaître avantageusement du grand-seigneur, par une *Carte du théâtre de la guerre* et par une *Carte de Russie*. Les vues qu'il développa pour la réforme des pontons et de l'artillerie turque, engagèrent la Porte à le charger de cette opération; elle lui confia aussi le soin de défendre les Dardanelles contre la flotte russe, commandée par Orloff (1770), et il réussit dans ces deux entreprises; Tott indiqua aussi les moyens de mettre à couvert les frontières ottomanes du côté d'Orzakow et de la Crimée; enfin, il fit plusieurs réformes utiles dans l'artillerie, établit des fonderies de canons, forma les canonniers turcs au jet des bombes, et fit construire en 1773, 1774 et 1775, plusieurs châteaux à l'embouchure de la mer Noire. Il donna encore des dessins pour la construction des vaisseaux, et mérita à diverses reprises des marques de reconnaissance de la Porte. Cependant Tott éprouva, dans les constructions entreprises, des dégoûts et des désagréments qui tiennent au caractère de ce peuple, qui garde une aversion invincible pour les arts de l'Europe et pour tout perfectionnement et amélioration; ayant demandé à être employé ailleurs, il obtint la permission de revenir en France. Peu de temps après son retour en 1776, il fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les échelles du Levant, en Egypte et en Barbarie; après s'être acquitté de ces fonctions pendant 17 mois, il revint à Paris, fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781, puis nommé commandant de Douai vers 1787. Obligé de fuir en 1790, parce que ses opinions ne s'accordaient pas avec celles de la garnison, il se retira en Suisse, puis à Vienne et de là en Hongrie, et mourut à Tatzmansdorf en 1793. De Tott a publié: *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol. in-8, dont il donna une 2e édit. l'ann. suiv., 2 vol. in-4, et qui furent traduits en allemand, en anglais, en danois, en suédois et en hollandais. Ces mémoires eurent du succès, parce qu'ils sont les premiers qui aient commencé à faire connaître en France la politique et l'histoire de l'empire ottoman; mais les relations plus modernes (celles de Savary, de Sonnini, d'Olivier, de Chenier, etc.), les ont fait oublier.

TOUCHE-TRÉVILLE (la). *Voy.* TRÉVILLE.

TOUCHE (Claude GUIMOND de la). *Voy.* GUIMOND.

TOULAN (François-Adrien), né à Toulouse en 1761, vint s'établir à Paris en 1787, comme marchand de musique. Il se jeta avec ardeur dans le parti de la révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les augustes prisonniers du Temple, il s'en montra d'abord un des plus exagérés; mais, touché des vertus de Louis XVI, il travailla avec Cléry à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Ce fut lui qui conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses. Il s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise; les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier firent différer d'un jour à l'autre l'exécution du projet, et finirent par la faire manquer. Il devint impossible de sauver toute la famille royale. Toulan voulait du moins sauver la reine, dont la vie était particulièrement menacée; mais cette princesse ne voulut pas se séparer de ses enfants. (*Voy.* JARJAYES, IV, 540.) Toulan, devenu suspect par ses conférences avec l'auguste prisonnière, fut arrêté; il parvint cependant à s'évader, et se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il resta caché pendant six mois dans la barraque d'un écrivain. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour cette ville, on soupçonna que son mari devait y être. Il fut découvert, arrêté par ordre du comité de sûreté générale, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 30 juin 1794. *Voy.* pour plus de détails *le précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple*, in-8; les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, in-8, 3e édit.

* TOULLIER (Charles-Bonav.-M.), jurisconsulte, né à Rennes vers 1760, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la jurisprudence, et fut nommé, avant la révolution, agrégé à la faculté de droit de sa ville natale. Il vécut dans la retraite pendant les troubles politiques. Nommé professeur lors du rétablissement de l'école de Rennes en 1803, il en devint bientôt doyen. Accusé, en 1816, d'avoir professé des principes hostiles à la dynastie des Bourbons, il perdit le décanat qui fut confié à M. de Corbière, un de ses collègues. Péniblement affecté de cette disgrace, Toullier chercha à s'en dédommager en donnant de nouveaux soins à son grand ouvrage sur le code civil. Les premiers volumes manquent en général de développement et sont inférieurs aux autres. Les traités des successions, des donations et des obligations sont remarquables par l'abondance et la profondeur, autant que par la justesse et la solidité des jugements. Le traité du contrat de mariage qui vient ensuite, n'est pas tout-à-fait à la même hauteur. Toullier n'a pas exécuté entièrement son projet; il n'a expliqué que la moitié du code civil; mais sa vaste érudition, la variété de ses connaissances et l'étendue de son esprit lui assignent incontestablement la première place entre ceux qui ont écrit sur l'ensemble de notre nouveau droit civil. Inférieur sous certains rapports à Proudhon et à Pothier, il les surpasse l'un et l'autre par l'élévation des vues et la profondeur de ses considérations. Son style, quoique souvent diffus, ne manque ni de facilité, ni d'une certaine élégance. Toullier mourut à Rennes, le 19 septembre 1835. On a de lui: *Consultation sur la va-*

lidité des mariages contractés par les émigrés français avant leur retour et le rétablissement dans leurs droits civils, Paris, 1817, in-8; *Le droit civil français*, Paris, 1811-31, 14 vol. in-8, 5e édit., avec une table alphabétique, par Jouault, et une continuation par J.-B. Duvergier, ib., 1837, 16 vol. in-8.

* TOULONGEON (François-Emmanuel, vicomte de), membre de l'institut, né en 1748, à Champlitte, en Franche-Comté, embrassa très-jeune l'état militaire et profita des loisirs que lui laissait sa position pour perfectionner ses études et cultiver les arts qu'il aimait avec passion. A la création des chasseurs à cheval, il fut nommé colonel du régiment de Franche-Comté. En 1788, il s'unit à la minorité de la noblesse de sa province pour supplier le roi d'établir l'égale répartition des impôts, et de supprimer les autres abus signalés par les cahiers. Député aux états-généraux par le bailliage d'Aval, il fut des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers-état. En 1790, il proposa d'offrir en même temps à la sanction du roi la déclaration des droits, les articles constitutionnels, et le décret qui lui accordait des subsides. Il invoqua, le 12 avril, l'ordre du jour sur la proposition tendant à déclarer la religion catholique dominante. Lié avec Necker, il défendit les opérations de ce ministre; et quand celui-ci fut arrêté à Arcis-sur-Aube, il contribua à lui faire rendre la liberté. Il réclama contre l'insertion de son nom sur la liste du club monarchique, et continua à parler sur différentes matières jusqu'à la clôture de la session. Il sut échapper aux persécutions sous le régime de la *terreur*. En 1797 il fut nommé membre de l'institut, et en 1802 il entra au corps législatif, où il fut réélu en 1809. Il mourut à Paris le 23 décembre 1812, à 64 ans. On a de lui une *Traduction* des Commentaires de César, 1813, réimprimée en 1825, 2 vol. in-12; une *Histoire de la révolution française*, Paris, 1801-1810, 8 vol. in-8 ou 4 vol. in-4, avec cartes et plans, estimée pour son impartialité.

* TOUQUET, né en 1780, ancien colonel sous l'empire et libraire sous la restauration, dut un moment de célébrité à diverses éditions économiques entreprises par esprit de parti, et au succès desquelles il sacrifia la presque totalité de sa fortune. C'est à lui qu'appartient, entre autres, l'idée d'avoir réuni les productions les plus immorales et les plus irréligieuses de Voltaire, en 12 ou 13 vol. in-12, extrêmement compacts. Admirateur fanatique de ce philosophe, Touquet avait vu dans la propagation illimitée de ses œuvres, dans la corruption des mœurs du peuple, et dans la subversion des principes religieux qu'elle devait nécessairement produire, un moyen sûr de saper par ses bases le nouveau gouvernement auquel il avait voué une haine implacable; le succès ne justifia que trop son attente. Il dut toutefois, ainsi que nous l'avons dit, l'acheter aux dépens de sa fortune. Forcé, vers 1830, de suspendre ses affaires, il se retira d'abord à Blankenberg, près Ostende (Belgique), rentra plus tard en France, et mourut à Passy le 25 janvier 1836.

TOUR (Georges de la), professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, est connu par deux ouvrages recherchés : une histoire des Plantes sous ce titre : *Driadum, Hamadriadum, Chloridisque Triumphus*, Padoue, 1685, in-fol.; *Catalogus plantarum horti Patavini*, 1662, in-12.

TOUR D'AUVERGNE (la). *Voy.* LATOUR D'AUVERGNE.

TOUR D'AUVERGNE (Henri de la), duc de Bouillon et prince de Sedan, né en 1555, servit d'abord Charles IX au siége de la Rochelle en 1573, embrassa ensuite la religion prétendue réformée, fit soulever, en faveur des protestants, plusieurs places de Périgord, en 1575, et s'attacha au parti du duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Touraine. Fait prisonnier par les Espagnols près de Cambrai, en 1581, il ne recouvra sa liberté que trois ans après. Henri IV le laissa en Guyenne en 1585, pour s'opposer aux forces des catholiques, et se servit de lui l'année suivante à la bataille de Coutras, et au siége de Paris en 1590. Il fut fait maréchal de France en 1592, et continua à servir. Il se brouilla ensuite avec Henri IV, et vécut dans une espèce de retraite jusqu'à sa mort, en 1623. On a de lui des *Mémoires contenant ce qui s'est passé de son temps, depuis le commencement du règne de Charles IX, jusqu'au siége de Monségur en Auvergne*, Paris, 1666, in-12. Ces Mémoires commencent en 1560, et finissent en 1586. On y trouve beaucoup de particularités curieuses des règnes de Charles IX et de Henri IV. Marsollier a écrit l'*Histoire du duc de Bouillon*, Paris, 1718, 3 vol. in-12. C'est plutôt l'histoire du temps.

TOUR D'AUVERGNE (Frédéric de la), duc de Bouillon, frère aîné du vicomte de Turenne, porta d'abord les armes avec distinction pour le prince d'Orange contre les Espagnols, puis s'attacha au service de la France en 1635. Ce royaume était alors rempli de mécontents : le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Casal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mère. Il devint l'âme de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps et fit la paix avec le roi, qui, en échange de Sedan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de BOUILLON (*voy.* ce nom).

TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René de la), né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournay et grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1755. Son action était noble et affectueuse; elle aurait eu plus de dignité peut-être, s'il y était entré moins de jeu; mais c'était le ton de l'auteur. Il avait com-

mencé à publier ses *Panégyriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à 44 ans. Ses *Sermons* sont en 4 vol., et ses *Panégyriques* en deux. Son style ne manque ni d'élégance ni de brillant ; mais ces qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithèse. Ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses, mais elles ne sont pas toujours justes.

* TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (Jean-Frédéric de la), né à Grenoble en 1727, embrassa la carrière des armes, et s'y distingua par ses talents et sa valeur. Il était lieutenant-général lorsque la noblesse de Saintes le nomma, en 1789, député aux Etats-généraux. Il passa avec la minorité de son ordre à la chambre du tiers, parla avec éloquence sur différents sujets, et fut, dans cette même année, appelé au ministère de la guerre. En faisant part, le 4 août, à l'assemblée de sa nomination, il protesta de son attachement à ses décrets ; quelques jours après, il présenta un plan pour l'organisation de l'armée. L'enlèvement de Muscard, sous-officier au régiment de Vivarais, accusé d'insubordination, causa beaucoup de discussions dans l'assemblée ; le ministre fut dénoncé comme un des principaux auteurs de cet enlèvement ; mais le côté gauche prit sa défense, en le déclarant ami de la révolution. Cependant l'insubordination des troupes allait toujours croissant, les chefs et le ministre lui-même ne pouvaient ni prévenir ni arrêter l'esprit d'insurrection qui éclatait dans plusieurs régiments. Le comte de la Tour-du-Pin s'en plaignit à l'assemblée, mais sans aucun succès. Il annonça, le 29 août, les mouvements des Autrichiens vers les Pays-Bas. Compris dans l'accusation portée contre les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation. Il donna sa démission, et fut remplacé le 16 novembre par Duportail. S'étant rendu suspect aux jacobins, il fut arrêté le 6 mai 1793, et ne recouvra sa liberté que pour être de nouveau mis en prison le 31 août. Il fut appelé en témoignage dans le procès de la reine, et il eut le noble courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses accusateurs et ses juges, tout le respect et les égards qu'il devait à son rang et à ses malheurs : ce fut son arrêt de mort. Peu de mois après, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 28 avril 1794, à 66 ans.

TOURETTE (la). *Voy.* TOURRETTE.

* TOURLET (René), médecin et savant helléniste, né à Amboise en 1757, acheva ses humanités au collége de Pont-le-Voy, tenu par les religieux de la congrégation de Saint-Maur, y apprit les mathématiques, le grec et les langues vivantes, et de là fut à Orléans pour étudier la philosophie et le droit. Il suivit à Paris les cours de physique de Brisson et de l'abbé Nollet, et fit à Montpellier son éducation médicale. Fixé à Paris dès l'année 1799, il se livra à son goût pour les travaux scientifiques et littéraires, et devint l'un des fondateurs de différentes sociétés académiques. Il fut, dès l'année suivante, l'un des collaborateurs du *Moniteur universel*, et mourut en 1836. On remarque dans les nombreux articles, soit de mathématiques, de médecine et de physiologie, soit d'histoire et de littérature ancienne et moderne, qui figurent sous son nom, un style parfaitement clair et pur, une critique raisonnée et judicieuse, mais par dessus tout, la plus stricte impartialité. Tourlet a laissé une traduction française de la *Guerre de Troie*, poème de Quintus de Smyrne, Paris, 1800, 2 vol. in-8 ; des *Œuvres complètes de Pindare*, avec le texte grec en regard et des notes, ibid., 1818, 2 vol. in-8. Cette traduction, dans laquelle on trouve toute la grâce que peut comporter une prose poétique en notre langue, a été mise au rang des ouvrages classiques. Des *Œuvres de l'empereur Julien*, précédées de sa vie, Paris, 1821, 3 vol. in-8. Ce travail rend désormais inutile celui de l'abbé de la Bletterie, qui ne contient que quelques *Lettres* et *Opuscules* de cet empereur. Tourlet a fourni en outre divers articles aux *Annales littéraires*, au *Magasin encyclopédique* et à d'autres journaux.

TOURNEFORT (Joseph PITTON de), né à Aix, en Provence, en 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique ; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté et parcourut, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna dans l'anatomie et la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidents pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles, qui l'environnaient de toutes parts, s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque. Un jour, une méchante cabane où il couchait tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il retourna à Montpellier à la fin de 1681, et de là alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, des Alpes et des Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin royal des Plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva partout des amis et des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place, et, pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4,000 livres des états-généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate : l'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya, l'an 1700, en Grèce, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il voulait aller en Afrique ; mais la peste, qui était en Egypte, le fit revenir de

Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avaient beaucoup altéré sa santé, et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il en mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savants, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étaient deux présents considérables. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*, imprimés au Louvre, 1694, 3 vol. in-8, avec 451 fig. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à 22 classes, subdivisées en 142 sections, par le moyen desquelles on descend à 700 genres, qui comprennent sous eux 8846 espèces de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes, que Linnée a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes : la plupart sont pour celle de Linnée, qui a certainement de grands avantages, mais en même temps aussi des inconvénients, qui jusqu'ici l'ont empêchée de jouir d'un suffrage général, et qui ont conservé à Tournefort d'illustres partisans. « Parmi les » méthodes (dit Buffon) qui portent sur la fructifi- » cation, celle de Tournefort est la plus remarquable, » la plus ingénieuse et la plus complète. En homme » d'esprit, il a fait ses distributions et ses exceptions » avec une science et une adresse infinies. Linnée a » forcé la nature au point de confondre les objets » les plus différents ; il a mis ensemble le mûrier et » l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la » carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pim- » prenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres » défauts essentiels. Comme les caractères des genres » sont pris de parties presque infiniment petites, il » faut aller le microscope à la main pour reconnaître » un arbre ou une plante ; la grandeur, la figure, » le port extérieur, les feuilles, toutes les parties » apparentes ne servent plus à rien ; il n'y a que les » étamines, et si on ne peut pas voir les étamines, » on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre » que vous apercevez n'est peut-être qu'une pim- » prenelle : il faut compter ses feuilles pour savoir » ce que c'est ; mais, malheureusement encore pour » le système, il y a des plantes qui n'ont point d'é- » tamines, il y a des plantes dont le nombre des » étamines varie ; et voilà la méthode en défaut » malgré la loupe et le microscope. » Ces observations, cependant, ne sont pas décisives, si l'on en croit un naturaliste qui raisonne quelquefois très-juste. « J'ai songé, dit-il, que le petit épagneul était » du même genre que le grand danois ; qu'il y avait » bien des genres moins différents pour la grandeur » et la figure que ces deux modifications du même » genre, et productions de la même race ; que le » petit épagneul n'avait *ni la grandeur, ni la figure,* » *ni le port extérieur, ni les poils* du grand danois. » Et j'ai dit : Si dans la marche invariable de la » nature, où le système et l'arbitraire n'ont rien à » dire, les classifications souffrent de tels rappro- » chements, peut-on les trouver révoltants dans » une disposition purement technique et proposée » comme telle ? Ce qu'ajoute Buffon, qu'*il y a des* » *plantes qui n'ont point d'étamines, et d'autres dont* » *les étamines varient*, est d'une considération plus » grave. Mais la *fructification* n'a-t-elle pas aussi ses » anomalies ? » Tournefort a donné de ses *Eléments* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4 ; l'édition en français est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine. *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il a faites sur les plantes dans son voyage d'Orient ; *Relation d'un voyage au Levant, fait par ordre du roi*, imprimée au Louvre, 1717, 2 vol. in-4, et réimprimée à Lyon, 3 vol. in-8 ; *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre en 1698, in-12 ; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12 ; *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY (Honoré), docteur et professeur de Sorbonne, né à Antibes en 1658 de parents obscurs, gardait des cochons comme Sixte-Quint, lorsque ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles, qui avait une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talents lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, devint professeur de théologie à Douai en 1688. Quelque temps après, il eut un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Il montra un grand zèle contre les partisans de Jansénius, et se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'Eglise. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contre eux que pour faire sa fortune, et a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les temps l'esprit des sectes : on ne peut qu'être grand homme en se déclarant pour elles. Mais il faut se résoudre à tous les genres de calomnies, si on a le courage de les fronder. Une attaque d'apoplexie le priva de la vue et le conduisit au tombeau en 1729, à 71 ans. Ce théologien avait de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui un *Cours de théologie* en latin, 16 vol in-8, auquel on ajoute *continuatio prælectionum theologicarum*, H. Tournely, auct. collect., 17 vol. in-8. Cette théologie, une des plus méthodiques et des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise, 16 vol. in-4. On s'y est donné la liberté de faire, surtout au traité *de Ecclesia*, des retranchements qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. On en a trois abrégés : le 1er est de Montaigne, docteur de Sorbonne ; le 2e, moins étendu, est de Robbe, et le 3e, qui est le meilleur, a paru depuis 1744 ; on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de Saint-Lazare.

TOURNEMINE (René-Joseph de), jésuite, né en

1661, à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla longtemps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savants de cette capitale le regardaient comme leur oracle. Tout était de son ressort : Ecriture sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive, il joignait une érudition peu commune et variée. Il était d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers. Ce jésuite mourut à Paris en 1739, à 78 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*. Il a illustré cet ouvrage, non-seulement par des dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce journal est tombé avec les jésuites, et rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a faits pour le ressusciter; l'abbé Aubert et Castilhon qui l'ont tenté, n'ont pas mieux réussi que les autres. Une excellente *édition* de Menochius, 1719, 2 vol. in-fol, enrichie de *Dissertations* savantes (*voy.* MENOCHIUS); une *édition* de l'Histoire des Juifs de Prideaux, 6 vol. in-12; un *Traité*, manuscrit, contre le P. Hardouin, dont il fut un des plus ardents adversaires. Il avait enfermé sous clef la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, et ne voulut jamais consentir à sa publication; il en lisait de temps à autre quelques morceaux avec des amis choisis, et appesantissait sa critique sur les mêmes endroits qui la firent ensuite condamner. C'est lui qui, en proposant de changer la ponctuation de la célèbre prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus donec veniat qui mittendus est* (Gen. 49), a beaucoup simplifié l'explication de ce passage; on sait d'ailleurs que les ponctuations de la Bible sont assez récentes, et qu'anciennement elle était écrite *quasi unum verbum*. Un des ouvrages les plus remarquables du P. Tournemine est sa *Lettre sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité*, octobre 1735. C'est une réponse à Voltaire, qui l'avait prié de l'aider à résoudre ses doutes.

TOURNET (Jean), avocat au parlement de Paris, dans la dernière moitié du XVIe siècle, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : la *Réduction du code d'Henri III*, 1622, in-fol.; un *Recueil d'arrêts sur les matières bénéficiales*, 1631, 2 vol. in-fol.; des *Notes* sur la coutume de Paris; une *Notice des diocèses en* 1625, qui avait déjà paru avec sa *Police ecclésiastique*; il a traduit en français les Œuvres de Chopin, et sa *Traduction*, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations, 1662, 3 vol. in-fol.; on a aussi quelques vers de lui.

TOURNEUR (Pierre le), né en 1736, à Valognes, dans la Basse-Normandie, est connu par un grand nombre de bonnes traductions. Il a toujours vécu dans le silence et dans la retraite, n'étant d'aucune académie, aimant l'étude par goût et par le désir d'être utile. « Il a eu, dit l'auteur des *Trois » siècles*, un mérite bien rare parmi les traducteurs, » celui de surpasser son original. Les *Nuits d'Young*, » telles qu'il les a données dans notre langue, sont » préférées à l'ouvrage anglais. Peu de livres ont eu » autant de succès que celui-ci, et peu en ont été » plus dignes. Le Tourneur a eu le talent d'embellir, par une touche aussi vigoureuse que sublime, les pensées du poète lugubre et énergique » qu'il a traduit. » Sa traduction de Shakespeare, et particulièrement le discours qui la précède, lui a mérité de la part de Voltaire les noms de *maraud*, de *faquin*, de *monstre*, d'*impudent*, d'*imbécile*, et a irrité l'amour-propre du prétendu philosophe, par cela seul qu'on y louait un autre que lui, au point qu'il se sentit *capable de faire un mauvais coup* (*voy.* sa lettre au comte d'Argental, 15 novembre 1776, page 415). On a encore de lui un *Eloge du maréchal du Muy* (*voy.* ce nom), des *Traductions* de Clarisse, d'Ossian (*voy.* ce nom et David de SAINT-GEORGES), du Voyage au Cap de Bonne-Espérance, par André Sparmann, et de l'excellent ouvrage de Jenyns sur l'évidence du christianisme. C'est dommage que, par une délicatesse mal entendue, ou pour ne pas avoir saisi tous les raisonnements de l'auteur anglais, il ait mutilé et défiguré, d'une manière à le rendre méconnaissable, cet ouvrage digne de la méditation des vrais philosophes. Il finissait la traduction de la *Vie de Frédéric, baron de Trenck*, 3 vol. in-12, lorsqu'il mourut à Paris en 1788, à 52 ans. Il est certain qu'il eût pu choisir un objet plus digne de ses veilles, et, ce qui paraîtra étonnant, c'est que le Tourneur a conservé plusieurs traits monstrueux que le B. de B..., premier traducteur de cette *Vie*, avait supprimés. On prétend que par-là il a voulu empêcher qu'on ne se méprît sur le vrai caractère de ce fameux prisonnier. Dans tout autre temps, cette observation justifierait le Tourneur; mais nous sommes malheureusement arrivés à une époque où les exemples de scélératesse sont des encouragements, et où l'on doit craindre qu'au lieu de blâmer Trenck, nos jeunes étourdis ne soient tentés de l'applaudir. De Sancy a fait à ce célèbre traducteur l'épitaphe suivante :

Ci-gît l'éloquent le Tourneur,
D'Young imitateur fidèle;
Si digne d'être un bon modèle;
Et par l'esprit et par le cœur;
Sans éclat, sans *fauteuil*, il termine sa vie,
Tandis que tel ou tel brille à l'académie.

TOURNEUX (Nicolas le), naquit à Rouen en 1640 de parents obscurs. L'inclination qu'il fit paraître dès son enfance pour la vertu et pour l'étude, engagea du Fossé, maître des comptes, de l'envoyer à Paris au collége des jésuites. Il passa de là au collége des Grassiens, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de Saint-Etienne des Tonneliers, à Rouen, il se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle, et une pension du roi de 300 écus; mais son attachement à MM. de Port-Royal lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'Eglise lui aurait épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fère dans le diocèse de Soissons. Il mourut à Paris en 1686. Ses ouvrages sont : *Traité de la Providence sur le*

miracle des sept pains; *Principes et règles de la vie chrétienne, avec des avis salutaires et très-importants pour un pécheur converti à Dieu*; *Instructions et Exercices de piété durant la sainte messe*; *la Vie de J.-C.*, froide et d'un faible effet. « J'ai lu, dit un » illustre prélat, à l'âge de seize ans, la *Vie de J.-C.* » par le P. de Montreuil, 3 vol. in-12. Cette lecture » me procura alors un plaisir dont rien n'a effacé » le souvenir. J'ai eu plusieurs fois entre les mains » une *Vie de J.-C.* par le Tourneux. Ce volume est » petit, mais je l'ai trouvé si long, que ni moi ni » les jeunes personnes à qui je le conseillais, n'en » avons pu lire la moitié. Cependant J.-C. est bien » aimable. » (*Voy.* Barral, Kempis, Pascal.) *L'Année chrétienne*, 1685 et suiv., 13 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, et par plusieurs évêques; il méritait cette flétrissure parce que le rédacteur se sert souvent de la traduction de Mons, et qu'il y a inséré la version du Missel par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660, et par Alexandre VII en 1661. (*Voy.* Ruth d'Ans.) *Traductions* du Bréviaire romain en français, 4 vol. in-8; *Explication littérale et morale sur l'Epître de saint Paul aux Romains*; *Office de la Vierge*, en latin et en français; *L'Office de la Semaine-Sainte* en latin et en français avec une préface, des remarques et des réflexions; le *Catéchisme de la pénitence*, etc. Sa traduction française du Bréviaire fut censurée par de Harlay, archevêque de Paris, en 1688; ce qui suffit pour qu'Arnauld en fit l'apologie. On attribue encore à le Tourneux un *Abrégé des principaux Traités de théologie*, in-4. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solennelles de l'Eglise, auquel le Tourneux était résolu de tout sacrifier. On y trouve même d'autres erreurs, plus ou moins clairement énoncées. La manière dont il parle de la prière de J.-C. dans le jardin, a répandu des doutes sur ses sentiments à l'égard de la divinité du Sauveur des hommes.

TOURNIÈRES (Robert), peintre, né à Caen en 1676, alla jeune à Paris, et se mit sous la conduite de Bon de Boullongne pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des portraits historiés, ou des sujets de caprice, dans le goût de Schalken et de Gérard Dow. Tournières se retira dans sa patrie en 1750, et y mourut deux ans après d'une manière très-édifiante.

TOURNON (François de), né en 1489, d'une famille illustre, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, et s'y signala par sa capacité dans les affaires, et par son zèle pour la religion catholique. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François Ier et successivement archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges et de Lyon. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par son amour pour les sciences. Il fonda à Paris le collége de Tournon, qu'il donna depuis aux jésuites. Ce prélat mourut en 1562 à 73 ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Beze, qui se permettait de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'eucharistie. Le P. Charles Fleury, jésuite, a publié la *Vie de Tournon*, Paris, 1728, in-8.

TOURNON (Charles-Thomas Maillard de), issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription, *Adorez le Ciel*; et de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres et à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des jésuites, lui fit un accueil favorable, et eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avait défendu de placer dans les églises; mais cette faveur ne fut que passagère. Il encourut la disgrace de l'empereur, irrité de ce qu'un étranger prétendait mieux connaître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de réglement à la conduite que devait garder les missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois; et ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de temps après il fut conduit par ordre de l'empereur à Macao, et l'évêque de Conon son vicaire apostolique, fut banni. (*Voy.* Maigrot et Lucini.) Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison, en 1710. C'était un homme d'un zèle ardent: il avait des intentions pures; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, et on ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagement avec les jésuites, dont le crédit était au-dessus du sien, et qui avaient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zèle plus éclairé que le sien eût craint de détruire. On prétend qu'il disait que *quand l'esprit infernal serait venu à la Chine, il n'y aurait pas fait plus de mal qu'eux*. C'était dire que l'idolâtrie, tous les vices et toutes les erreurs de cette nation, et ce n'est pas dire peu de chose, valaient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence de son zèle, on ne peut cependant blâmer le règlement qui défendit, disciplinairement et sans rien décider sur la nature de la chose, les cérémonies chinoises. Clément XI approuva ce règlement. « Rome, dit un historien impartial, avait » parfaitement connu que sa propre autorité pouvait » bien porter une défense absolue, mais non pas » prononcer absolument et doctrinalement sur le » fond même des points contestés. La question » roulait, non pas sur des faits dogmatiques, ou » sur le sens des écrits d'un théologien dont ses » juges naturels entendissent la langue; mais sur » un point d'histoire, ou plutot de conjecture, sur » l'esprit dans lequel des peuples éloignés de quatre » à cinq mille lieues pratiquaient leurs cérémonies, » et sur quelques mots dont le sens était inconnu » à ceux qui avaient à prononcer; on ne pouvait » tirer ces lumières que du fond de l'Asie, par le

» moyen des missionnaires qui avaient blanchi dans » ces contrées ; et ces missionnaires, partagés de sentiments autant que d'inclination et d'intérêts, » demandaient eux-mêmes des lumières et les décisions de Rome. C'est pourquoi le saint Siége » apostolique, autant gouverné par l'esprit de sagesse » que par l'esprit de vérité, s'est borné à régler le » point de police, comme étant maître de la dis» cipline, sans toucher au fond de la question, où » il ne pouvait pénétrer (1). Au reste, la suppression » des cérémonies, quoiqu'elle pût nuire au progrès » de l'Evangile, fut ordonnée par les plus fortes » raisons. Le moindre sujet de douter si elles étaient » idolâtriques, l'animosité que le partage de sen» timent augmentait de jour en jour parmi les » missionnaires, les qualifications de fauteurs de » l'idolâtrie et d'adulateurs des rois idolâtres, les » infidèles témoins de divisions scandaleuses, et le » christianisme livré à leur dérision : c'était là sans » contredit ce qui ne pouvait qu'entraîner de mau» vaises suites ; et pour y mettre fin, il n'y avait » point de considérations sur lesquelles on ne dût » passer. » *Voy.* MONIGLIA.

* TOURNON (comte de), né en 1778, comptait parmi ses ancêtres le cardinal archevêque de Lyon, François de Tournon, également célèbre par sa dextérité dans les négociations et par la protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux lettres. Auditeur au conseil d'état en 1806, il fixa sur lui dès cette époque l'attention de Napoléon qui ne tarda pas à lui confier des fonctions importantes. Nommé intendant des margraviats d'Anspach et de Bareuth, il chercha à adoucir autant qu'il était en lui la rigueur des mesures qui lui étaient prescrites, et pendant un laps de trois années parvint à rendre aux vaincus leur position supportable. Enlevé en 1809 par un parti de cavalerie ennemie, il fut conduit dans la forteresse de Mongatz, et rendu à la liberté lors de l'armistice qui suivit la victoire de Wagram. Appelé dans le cours de la même année à la préfecture de Rome, il s'occupa d'y organiser une police convenable et d'améliorer l'administration des établissements de bienfaisance. Ami éclairé des arts, il fit restaurer les monuments, continua avec activité les fouilles, et porta ses vues sur l'assainissement, non moins que sur l'embellissement de cette capitale ainsi que des localités environnantes. Il consigna le résultat de ses investigations à ce sujet dans un ouvrage intéressant, publié en 1832 sous le titre d'*Etudes statistiques sur Rome, et la partie occidentale des Etats romains*. Sous la restauration il fut nommé préfet de Bordeaux en 1815, maître des requêtes en 1818, préfet de Lyon et conseiller d'état en 1821. Deux ans plus tard il fut appelé à la chambre des pairs, dont il se proposait d'écrire l'histoire, lorsqu'il mourut en 1834.

TOURON (Antoine), né à Graulhet, diocèse de Castres, en 1688, se fit dominicain, et se distingua dans son ordre par ses vertus et par ses ouvrages. Il mourut à Paris, le 2 septembre 1775. On a de lui : *Vie de saint Thomas d'Aquin*, 1737, in-4 ; *Vie de saint Dominique*, 1739, in-4 ; *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1743 et suiv., 6 vol. in-4, trad. en ital., Rome, in-8 ; *de la Providence*, 1752, in-12, ouvrage solide et profond, digne de servir de pendant à ceux de Salvien et de Lessius sur le même sujet. On y trouve une manière et une marche d'idées analogues à celles de Bossuet dans sa *Politique de l'Ecriture sainte ; la main de Dieu sur les incrédules*, 1756, 3 vol. in-12 ; *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle*, 1758, in-12 ; *la Vie et l'Esprit de saint Charles Borromée*, 1761, 3 vol. in-12, ou in-4 ; l'*Amérique chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce religieux, d'excellents principes, du zèle et des vues parfaitement sages ; les agréments du style y sont un peu trop négligés, mais le ton en est affectueux et plein d'onction.

TOURREIL (Jacques de), né à Toulouse, en 1656, fit paraître dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla la plus propre à le perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il s'y rendit, et remporta le prix de l'académie française, en 1681 et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'avait déjà reçu dans son sein. Lorsque l'académie présenta au roi son *Dictionnaire*, Tourreil était à la tête de ce corps ; il fit à cette occasion 28 compliments différents, qui eurent tous des grâces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction* française de plusieurs harangues de Démosthènes. Il est fâcheux qu'en voulant donner à cet orateur les ornements de l'art, il ait quelquefois étouffé les grâces simples et naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brillait principalement par son génie. On doit cependant rendre justice aux deux *Préfaces* qu'il a mises à la tête de sa traduction. L'état de la Grèce du temps de Démosthènes y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil était droit et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il empêcha la récep-

(1) Les jésuites apportaient, pour maintenir les cérémonies chinoises, des raisons fondées sur l'interprétation des habitants du pays : les dominicains, de leur côté, plus inflexibles, ne voulaient pas même de mélange apparent. Le serpent d'airain fut brisé par un roi de Juda, parce qu'on lui offrait de l'encens. La circoncision, tolérée pendant un temps par les apôtres, fut enfin proscrite, parce qu'un grand nombre de néophytes s'obstinaient à attribuer à ce rit un moyen quelconque de justification. Donc si les Israélites du temps d'Ezéchias eussent confessé qu'ils n'entendaient point du tout adorer le serpent de Moïse, comme leurs pères avaient fait du veau d'or dans le désert, il est au moins douteux que le pieux roi eût détruit ce monument ; donc, si les premiers néophytes eussent protesté ne voir dans la circoncision qu'un simple commémoratif d'une loi à laquelle ils devaient d'avoir été conduits par une pente toute faite à la foi exclusive de Jésus-Christ, il n'est pas certain que les apôtres eussent même fait mention d'une pratique que la foule des nations qui entrait dans le sanctuaire de la nouvelle loi eût fait disparaître sans effort et sans convulsion. Delà, nous pourrions conclure que les dominicains n'ont eu raison dans ce point de discipline, que du moment où ils ont eu pour eux la décision du saint Siége. Il serait difficile de prouver que les jésuites aient jamais eu tort dans le fond. Aujourd'hui que nos missionnaires sont parvenus, à force d'étude, à pénétrer le vrai sens de ces cérémonies, et à rectifier ce qu'elles présentèrent encore de défectueux, la question sur ces rites n'en est plus une, comme il n'en existe plus depuis un siècle entre les protestants et nous, au sujet du culte que nous rendons aux images des saints dans nos églises.

tion de l'abbé de Chaulieu à l'académie française. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avait accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans. L'abbé Massieu a publié ses *Œuvres*, 1721, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12.

* TOURRETTE (Marc-Antoine-Louis CLARET de la), naturaliste, né en 1729 à Lyon, y remplit, pendant 20 ans, une charge de magistrature, qu'il quitta pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle. Dès 1763, il s'était formé une collection très-considérable d'insectes et une suite très-nombreuse d'échantillons des mines du Lyonnais, du Dauphiné et de l'Auvergne. Il y joignit un herbier très-riche, et en 1766, et établit, au-dessus de la petite ville de l'Arbresle, dans un vaste parc, une pépinière où il recueillit tous les arbres et arbustes étrangers qui purent s'y acclimater. Il avait de plus à Lyon un jardin qui réunissait plus de trois mille espèces de plantes rares. Il employa plusieurs années à voyager en Italie et en Sicile, puis à la Grande-Chartreuse. Il entretenait une correspondance suivie avec Linnée, Haller, Adanson, Jussieu et les plus célèbres naturalistes de son temps. Il mourut à Lyon, en 1793, à 64 ans. Outre les *Eloges* de ses confrères à l'académie de Lyon, nous citerons de ce naturaliste : *Démonstrations élémentaires de botanique*, 1766, 2 vol. in-8; ouvrage fait de concert avec Rozier, son ami, que l'on a supposé quelquefois, mais à tort, en être l'unique auteur. (*Voy.* ROZIER.) Ce livre, destiné principalement aux élèves de l'école vétérinaire, a eu plusieurs éditions; *Voyage au Mont-Pila*, 1770, in-8; la première partie est consacrée à une description des montagnes; et la seconde à la botanique. L'on y trouve beaucoup de plantes rares; *Chloris Lugdunensis*, 1785, in-8, petit ouvrage dont les botanistes font cas; *Conjectures sur l'origine des bélemnites*, insérées dans le Dictionnaire des fossiles de Bertrand; *Mémoires sur les monstres végétaux*, inséré dans le Journal économique du mois de juillet 1761; *Mémoire sur l'helmenthocorton* ou mousse de Corse, inséré dans le Journal de physique. Bruyset a lu à l'académie de Lyon une *Notice* sur Tourrette.

* TOURTELLE (Etienne), médecin, né en 1756 à Besançon, où il mourut en 1801, montra d'abord pour l'étude une ardeur infatigable; mais un malheureux amour vint l'en distraire et il se renferma dans un cloître. Le calme de cette retraite lui rendit, avec la paix intérieure, le goût du travail, et ce fut alors qu'il traça le plan de son Histoire philosophique de la médecine. Il alla étudier pendant 4 ans à Montpellier et à Paris, et revint dans sa ville natale exercer son art. Il s'occupa aussi de la solution de quelques questions d'économie rurale, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de la faculté de Besançon : il fut ensuite attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin, et devint en 1794, professeur à l'école spéciale de Strasbourg, et enfin médecin en chef de l'hôpital militaire de Besançon. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Eléments d'hygiène*, ou *De l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Paris, 1786, 2 vol. in-8, trad. en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8; *Eléments de médecine*, Strasbourg, 1799, 3 vol. in-8; 2e édit., 1805, 3 vol. in-8; *Histoire philosophique de la médecine*, 1804, 2 vol. in-8; *Elémens de matière médicale*, 1802, in-8; *Œuvres posthumes*, publiées par Bigot, 1803, in-8.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de COTENTIN de), né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à 4 ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, et donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite 36 galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Décoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous Duquesne, et mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger : opération qui ne s'était encore faite que de nuit. Le roi le fit vice-amiral et général de l'armée navale en 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglais et les Hollandais jusqu'alors maîtres de l'Océan. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la journée de la Hogue; et cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine française, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le règne de Louis XVI, mais pour très-peu de temps. Tourville reçut le bâton de maréchal en 1701; mais il ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort à Paris le 28 mai de la même année, à 59 ans. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

TOUSSAIN (Jacques), *Tussanus*, savant helléniste, né vers 1490 à Troyes en Champagne, eut pour maître le célèbre Guillaume Budé, qu'il égala pour l'érudition. En 1532, il obtint une chaire de langue grecque au collége royal de France et eut pour élèves Fréd. Morel, Turnèbe, Henri Estienne, etc. Il mourut en 1547. Il a laissé un *Lexicon grec-latin*, Paris, 1552, in-fol. Il parut à Genève un autre *Lexique grec et latin*, de Budé, Toussain, Gesner, etc., intitulé *Lexicon septem Auctorum*, 1562, in-fol. On lui doit aussi la publication des *Lettres de Budé* avec *notes*, Paris, 1526, Bâle, 1528, in-4; une *édition* des *Epigrammes de Jean Lascaris*, 1527, in-8, etc. Turnèbe a fait son *Eloge*. On peut consulter le *Mémoire sur le Collége Royal* par l'abbé Goujet.

TOUSSAIN (Daniel), théologien protestant, né à Montbéliard le 15 juillet 1541, étudia à Bâle et à Tubingen, vint ensuite en France, enseigna l'hébreu à Orléans, s'y maria, et y exerça le ministère évangélique. Il courut de grands dangers à la journée de la Saint-Barthélemy. Obligé de se sauver, il se retira à Heidelberg, où il devint prédicateur

de l'électeur Frédéric III. A la mort de ce prince il alla à Neustadt, et y exerça les mêmes fonctions près de Jean-Casimir : il y occupa en outre une chaire de théologie. On le rappela à Heidelberg, pour travailler à la réforme des églises. Devenu âgé et infirme, il offrit au sénat académique la démission de ses places. On voulut qu'il les gardât, et on lui permit de n'en remplir les fonctions qu'autant que sa santé n'en souffrirait pas; il mourut le 10 janvier 1602. On distingue parmi ses ouvrages : *Instruction nécessaire sur la véritable manière d'éprouver les esprits*, Neustadt, 1579, in-8; *Pastor evangelicus, seu de legitima evangelicorum vocatione, officio et præsidio*, Heidelberg, 1590, in-8; Amberg, 1604, in-4; des *Thèses* et des *Ouvrages* de controverse.

* TOUSSAIN (Paul), fils du précédent, né en 1572, pendant les massacres de la Saint-Barthélemy (1), après avoir terminé ses humanités à Heidelberg, alla faire sa philosophie à Altorf et sa théologie à Bâle, où il fut reçu docteur en 1599. En 1618, il assista au synode de Dordrecht. La guerre qui s'éleva dans le Palatinat l'obligea d'en sortir. Il se retira à Hanau, où il mourut pasteur en 1629. On a de lui : *Vitæ et obitus Danielis Tossani compendiose explicata narratio, præcipuos ipsius in Gallia Germaniaque emensos labores complectens*, Heidelberg, 1603, in-4; *Phraseologia Terentiana, ex comediis P. Terentii confecta*, Oppenheim, 1613, in-8; *Dictionum hebraicarum quæ in libro psalmorum continentur, syllabus geminus, in usus eorum qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Bâle, 1615, in-8; une édit. de la *Bible*, trad. en allemand par Luther, avec des notes, Heidelberg, 1617, in-fol. Les notes ont été souvent réimprimées; on juge bien qu'elles sont dans le sens des principes du luthéranisme. *Enchiridion locorum theologicorum*, Bâle, 1662, in-8; des *Ouvrages* de controverse.

TOUSSAINT de SAINT-LUC (le P.), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, mort en 1694, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogie. On a de lui : *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 3 part. en 2 vol. in-8, une pour le clergé, deux pour la noblesse : ouvrage curieux et peu commun; l'*Histoire de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12; *Mémoires* sur le même, 1681, in-8; *Histoire de Coman Mériadec, souverain de Bretagne*, 1664, in-12; *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le bon laquais*, 1675, in-12.

TOUSSAINT (François-Vincent), né à Paris vers 1715, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre; mais son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique et en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même et se rétracta dans les *Eclaircissements sur le livre des Mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement condamnable, et que, sous prétexte d'enseigner les *mœurs*, l'auteur débite des maximes absurdes, et renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes, il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'auteur le nom de *capucin de la secte*. Ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, il y travaillait aux nouvelles publiques, lorsqu'il obtint en 1764 la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la *Traduction* des Fables de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans; tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guère plus intéressant que le Petit Poucet, les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des deux premiers vol. Il a eu part au *Dictionnaire de médecine*, 6 vol. in-fol. Il travaillait à un *Dictionn. de la langue française*, lorsqu'il mourut à Berlin, en 1772, à 57 ans.

* TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre mulâtre, né en 1743 à Saint-Domingue, de parents esclaves, mérita par sa bonne conduite l'attachement de son maître, qui lui fit apprendre la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Lors de la révolte des nègres, en 1791, Toussaint reconnaissant sauva son maître de la fureur des insurgés, en le faisant embarquer secrètement pour les Etats-Unis avec sa famille et une partie de sa fortune. Après que la liberté des hommes de couleur fut proclamée en France, il entra au service de la république, et son intelligence, son courage, et surtout son attachement pour la révolution, lui procurèrent un avancement très-rapide. Il commanda en 1796, sous Rochambeau, une division, et parut d'abord vouloir rétablir l'ordre dans sa patrie. Peu à peu il se trouva à la tête d'un parti puissant; son pouvoir augmentait en proportion des victoires qu'il remportait sur les Anglais qu'il défit à plusieurs reprises, en avril 1797, dans l'ouest de Saint-Domingue. Le Directoire lui fit présent d'un sabre et d'une paire de pistolets. L'année suivante, ayant obtenu de nouveaux avantages sur l'ennemi, il refusa, sans trop manifester ses véritables intentions, de reconnaître les commissaires du gouvernement français. Les circonstances forcèrent le Directoire à dissimuler; et Toussaint, afin d'ôter tout soupçon, envoya ses deux enfants à Paris, priant le Directoire de les faire élever dans la religion chrétienne, et « *s'ils » sont bons chrétiens*, disait-il, ils seront bons sol» dats, et ils aimeront leur patrie. » Pendant ce temps le général Rigaud commandait dans le sud; de nouvelles dissensions s'étant élevées en 1799, entre ce général et Toussaint, la guerre civile s'alluma avec plus de force. Malgré les efforts de Rigaud, son rival l'emporta, et devint maître de la colonie. Il publia aussitôt après une amnistie dont

(1) Moréri dit à Orléans. Le *Dictionnaire universel* (Prudhomme) à Montargis



il exclut quelques partisans du général. Des troubles s'étant manifestés dans la partie du nord, il y rétablit l'ordre et désarma les noirs insurgés. Toussaint-Louverture se rendit au Cap, amenant avec lui 40 prisonniers. Il livra à la mort 13 des principaux chefs de la révolte, parmi lesquels se trouvait le général Moïse, son neveu. Il envoya les autres en prison jusqu'au moment où ils seraient jugés. Il eut l'adresse d'intéresser les blancs à sa cause, en accusant les vaincus de mille odieux projets contre leur caste. Après le 18 brumaire Toussaint crut ne devoir pas rompre avec la France; il écrivit trois lettres à Bonaparte. Dans la première (14 fév. 1800), il lui annonçait l'entière pacification de la colonie, et demandait « que l'on approuvât les pro- » motions qu'il avait faites en faveur des militaires » qui y avaient contribué. » Dans la deuxième, il rend compte des motifs de sa conduite envers Romme, agent du gouvernement. Dans la troisième, il le prévenait « que l'assemblée centrale » de Saint-Domingue s'était donné une constitution, » et que, cédant aux vœux des habitants, il allait » la mettre en vigueur provisoirement, jusqu'à ce » qu'elle eût été approuvée par la métropole. » En octobre de la même année, il envoya un agent à la Jamaïque, avec des instructions secrètes, et sous le prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais, ne voulant avoir aucune communication avec lui, fit partir son agent. Il rendit compte au public de sa conduite militaire et politique, par une proclamation du 26 novembre, dans laquelle il parlait du besoin d'avoir une morale, une religion. Il fit paraître, presque à la même époque, des lois qui, sous le titre modeste de *Reglements*, contenaient des peines très-sévères, « pour réprimer, disait-il, la révolte des étrangers » et des gens sans aveu; et déclarer que la reli- » gion catholique était la religion de l'état. » Mais tous ces règlements n'avaient d'autre but que d'effrayer ses ennemis et de captiver la bienveillance des blancs. Cependant ces mesures arbitraires ne plaisaient pas au premier consul, qui écrivit à Toussaint-Louverture une lettre où il l'assurait de son estime, et où il lui disait : « Si le pavillon » français flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous » et à vos braves noirs qu'on le doit. Appelé par » vos talents et la force des circonstances au pre- » mier commandement, vous avez détruit la guerre » civile, remis en honneur la religion et le culte » de Dieu de qui tout émane... La constitution que » vous avez faite renferme beaucoup de bonnes » choses, et en contient qui sont contraires à la » dignité du peuple français... Je vous assure la » liberté des noirs, etc. » Il finissait en lui ordonnant formellement de reconnaître la mission du général Leclerc, et déclarait qu'il le rendait responsable de la résistance qu'on opposerait à son armée. Toussaint-Louverture, comptant sur le dévouement de ses troupes, et surtout sur l'influence du climat, résolut d'opposer une vive résistance aux ordres de Bonaparte. Lorsqu'il eut appris (1801) que la flotte française s'approchait du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret « que son » intention était qu'ils n'entrassent point dans la » ville, et qu'il leur résisterait, eussent-ils 100 vais- » seaux et 100,000 hommes. » Les deux généraux lui répondirent, « que si les clefs ne leur étaient » pas remises à 8 heures du soir, ils sauraient for- » cer Toussaint à l'obéissance. » Le lendemain Leclerc commença l'attaque avec la plus grande vigueur, et effectua le débarquement de son armée. Les noirs l'ayant appris, s'armèrent chacun d'une torche, et tout en fuyant mirent le feu à la ville et à plusieurs habitations voisines. Toussaint mis hors la loi, fut défait aux Gonaïves, et se retrancha dans la ravine de Couleuvres, avec 3,000 soldats; mais Rochambeau l'attaqua, et lui tua 800 hommes. Alors il s'enfonça dans les bois avec 500 noirs; et, après en avoir rassemblé 800 autres, opéra sa jonction avec Christophe. Il conçut le projet de mettre en insurrection le département du Nord, et attaqua le général Desfourneaux, qui le battit complètement. Il marcha alors sur Dondon, puis sur la Marmelade et le Cap; mais il fut repoussé partout; c'est en vain qu'il avait fait révolter les cultivateurs. Abandonné par une partie des noirs, parmi lesquels se trouvait un grand nombre de jacobins ses ennemis secrets, il essuya encore une autre défaite, et se vit obligé de se soumettre au général Leclerc, qui l'autorisa à résider dans son habitation de Sancey, près de Gonaïves, avec la défense d'en sortir sans sa permission. Un an après, Toussaint-Louverture fut arrêté et déporté en France: on répandit le bruit qu'il avait fomenté une nouvelle révolte. Il arriva à Paris le 7 août, et fut d'abord enfermé au Temple, ensuite au fort de Joux, près de Pontarlier (Doubs), où il mourut, le 27 avril 1803. Il y a une *Vie de Toussaint-Louverture* par Dubroca, et une autre par Cousin d'Avalon, Paris, 1803, in-12.

TOUSTAIN (don Charles-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né au Repas, diocèse de Séez, en 1700, mort à Saint-Denis, le 1er juillet 1754, a laissé un assez grand nombre d'ouvrage, soit imprimés, soit manuscrits, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire* de sa congrégation. Le plus important est le *Nouveau traité de diplomatique*, Paris, 1750-65, 6 vol. in-4. Il fut aidé dans ce travail par son confrère D. Tassin (*voy.* ce nom). Parmi les autres, on distingue : *La vérité persécutée par l'erreur*, ou recueil de *divers ouvrages des saints Pères sur les grandes persécutions des VIII premiers siècles de l'église*, etc., La Haye, 1733, 2 vol. in-12; *De l'autorité des miracles dans l'église*, in-4.

* TOUSTAIN (Gaspard-François de), chevalier seigneur de Richebourg, né à Aubevoye, près Gaillon, au diocèse d'Evreux, en 1716, embrassa l'état militaire, fut successivement garde-du-corps, mousquetaire, lieutenant des maréchaux. Il avait fait plusieurs guerres et fut blessé à la bataille de Dettingen, en 1743. Emprisonné sous le règne de la terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor, et mourut le 3 avril 1799. Il avait remporté, en 1766, le prix à l'académie de Rouen, par une *Dissertation sur l'origine de l'échiquier de Normandie* : deux ans après, il offrit à la même compagnie comme suite de la *Dissertation*, une *Estampe*

allégorique de l'échiquier de Normandie devenu sédentaire; la *Dissertation* et l'*Estampe* sont restés en manuscrits, ainsi que d'autres opuscules du même auteur : *Mémoire sur la pucelle d'Orléans* ; *Dissertations sur les grands sénéchaux de Normandie*; *Recherches généalogiques et historiques sur la noblesse de Normandie* : l'auteur remonte jusqu'à la plus haute antiquité, offre un détail exact de tous les titres appartenants aux familles, dont il fait connaître la véritable souche, et les actions qui les ont illustrées, n'oubliant pas les familles qui passèrent en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant. — Son fils Charles-Gaspard TOUSTAIN de RICHEBOURG, né en 1746, mort en avril 1797, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on estime un *Essai sur l'histoire de Normandie*, Paris, 1766, 2ᵉ édit., 1789, 2 vol. in-12.

TOUTTÉE (D. Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1677, à Riom en Auvergne, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable dans sa compagnie par sa piété et son application. Il donna des preuves de son savoir et de son érudition par une *édition* en grec et en latin des *Œuvres* de saint Cyrille de Jérusalem, Paris, 1720, in-fol., où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

* TOWERS (Joseph), historien, né à Londres, en 1737 après avoir fait de bonnes études, travailla chez un imprimeur, et s'établit ensuite libraire; mais il quitta son état pour entrer dans la secte des presbytériens, et devint pasteur d'une congrégation à Highgate. Quatre ans après, en 1778, il fut envoyé avec le docteur Price, à la conférence de Newington Green. Reçu docteur en 1779, à l'université d'Edimbourg, il se consacra entièrement aux lettres, et publia des ouvrages historiques, où l'on remarque de l'exactitude, et un style élégant et correct. Il mourut le 20 mai 1799, à 62 ans. On a de lui : *Biographie britannique*, 1766, 7 vol. in-8; *Observations sur l'Histoire d'Angleterre de Hume; Histoire de la vie et du règne de Frédéric II, roi de Prusse*, 1788, 2 vol. in-8. Il a donné en outre : des *Sermons*; une *Défense de Locke*; des *Dissertations* et des *Traités* politiques, etc.

* TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1737, mort à Londres le 3 janvier 1805, fit un long séjour à Rome, et visita la Grande-Grèce et la Sicile, examina partout les monuments de la sculpture antique, et parvint à se former une collection nombreuse de morceaux d'un travail exquis ou curieux. Townley a beaucoup écrit, mais n'a presque rien livré à l'impression. On ne cite de lui qu'une *Dissertation* sur un casque (*The Ribchester helmet*), dans les *Vetusta monumenta* de la société des antiquaires.

TOZZETTI (Jean TARGIONI), né à Florence en 1712, s'appliqua à la médecine dans l'université de Pise, où il remporta la couronne doctorale en 1734, et succéda à Pierre-Antoine Micheli, habile botaniste, dans la garde du jardin de la société botanique de Florence. Il fit l'acquisition du cabinet, de la bibliothèque et des manuscrits de Micheli, à condition de revoir ces derniers pour les livrer à l'impression; mais il n'en publia qu'un essai avec le catalogue des plantes du jardin dont il avait la direction, et qu'il abandonna en 1746, pour s'occuper de la publication de divers ouvrages, dont quelques-uns sont écrits en latin et la plupart en italien. Il mourut à Florence, en 1783. On a de lui : *Theses sur l'excellence et l'utilité des plantes en médecine*, Pise, 1730, in-fol.; *Lettre sur une espece très-nombreuse de papillons vus à Florence sur la fin de juillet*, 1741, in-4; *Lettres des hommes illustres des Pays-Bas, à Antoine Magliabecchi et autres*, Florence, 1746, 2 vol. in-8. Il y a joint les *Lettres des hommes illustres d'Allemagne et de Venise*, 3 vol. in-8; *Relation de quelques Voyages faits en diverses parties de la Toscane*, Florence, 1751, 6 vol. in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages presque tous relatifs à son art.

TOZZI (Luc), né à Frignano, près d'Aversa dans le royaume de Naples, en 1638, se rendit habile dans la médecine, et mourut en 1717. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses : il aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers ouvrages, Venise, 1721, 5 vol. in-4.

TRABEAS (Quintus), poète comique de l'ancienne Rome, florissait du temps d'Attilius Régulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

* TRACY (le P. Bernard DESTUTT de), pieux théatin et écrivain ascétique, né en 1720 de parents nobles au château de Paray-le-Fresi, près de Moulins en Bourbonnais, entra dès l'âge de 16 ans chez les théatins. De toutes les charges de la communauté, il ne voulut accepter que celle de maître des novices, parce qu'elle se conciliait avec son assiduité à tous les exercices, et avec son goût particulier pour la vie spirituelle. Il mourut à Paris le 14 août 1786, à 66 ans. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Conférences* ou *Exhortations à l'usage des maisons religieuses*, Paris, 1765 et 1785, in-12; *Conférences* ou *Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, 1768, in-12; *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, 1770, 2 vol. in-12; *Vie de saint Gaëtan de Thienne, fondateur des théatins*, suivie de Notices *sur les BB. Marinon, Saint-André, Avelin, Paul Burali d'Arezzo, cardinal de la même congrégation*, ibid., 1774, in-12; *Nouvelle retraite à l'usage des communautés religieuses*, 1783, in-12; *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux*, 1785, in-12. On y trouve la *Notice* des saints de l'ordre, de ses supérieurs généraux, et des chartreux qui ont été élevés à l'épiscopat; un *Catalogue* des chartreuses, et une *Notice* des observances anciennes et modernes de l'institut. Ce livre en outre offre une dissertation sur l'apparition du chanoine de Paris, dont on faisait les funérailles dans l'église de Notre-Dame, en présence de saint Bruno. *Panégyrique de la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal*, prononcé à Moulins, lors de la béatification de cette dame.

* TRACY (Antoine-Louis-Claude DESTUTT de), né dans le Bourbonnais, en 1754, d'une famille noble, après avoir terminé ses études, embrassa la carrière des armes, et servit quelque temps dans

la cavalerie. Il était colonel du régiment de Penthièvre en 1789. Député par la noblesse de sa province aux états-généraux, il s'y montra favorable à toutes les réformes. Après la session de l'assemblée constituante il se retira dans un domaine qu'il possédait à Auteuil, et il y vivait au milieu de sa famille, occupé d'études philosophiques, lorsqu'il fut arrêté comme suspect et jeté dans les prisons de la terreur, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Libre, il retourna dans sa retraite étudier les graves questions dont l'examen avait adouci les ennuis de sa prison, et y passa plusieurs années entouré d'amis qui partageaient ses goûts. Dès la création de l'institut, il en fut nommé correspondant. Membre du comité d'instruction publique en 1799, il fut, après le 18 brumaire, appelé au sénat, où il sut conserver l'indépendance d'un honorable caractère. En 1808, il remplaça à l'académie française Cabanis, son ami. Créé pair de France par Louis XVIII, il ne fut ni employé, ni inquiété pendant les cent-jours. Rentré à la chambre des pairs, il y vota constamment avec la majorité, et mourut à Paris, le 9 mars 1836. Plusieurs *Discours* furent prononcés sur sa tombe. Indépendamment de plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'institut, classe des sciences morales et politiques, on a de lui : *Observations sur le système actuel d'instruction publique*, 1801, in-12; *Eléments d'idéologie*, 1801, in-8, réimpr. en 1804. Cette première partie fut suivie de quatre autres : la *grammaire*, 1803, la *logique*, 1805, le *Traité de la volonté et de ses effets*, 1815. Ce dernier ouvrage formant les 4e et 5e part. de l'*Idéologie*, est un traité d'économie politique. Une seconde édition a paru en 1826, augmentée du premier chapitre de la *morale* et des principes *logiques* que l'auteur avait publiés séparément. Les *Eléments d'idéologie* ont été traduits en italien, et l'on en a publié dans la même langue une réfutation sous le titre de : *Matérialisme du comte Destutt de Tracy*, analysé et réfuté, Ferrare, 1835, in-8; *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1828, in-8, dans lequel on trouve des vues profondes. Destutt de Tracy, comme philosophe, appartient à l'école sensualiste et matérialiste dont Condillac est le chef en France, et qui depuis quelque temps a trouvé, pour l'honneur du pays, de nombreux adversaires.

* TRADESCANT (sir Jean), voyageur hollandais, parcourut plusieurs pays de l'Europe, visita avec soin la Turquie, la Grèce, l'Egypte et la Barbarie, et fit le premier une collection de curiosités d'histoire naturelle, qui fut continuée par son fils et sur laquelle celui-ci a imprimé une notice intitulée *Museum Tradescantianum* ou *Recueil de raretés conservées à South Lambeth près de Londres*, Londres, 1656, in-8. Il s'établit en Angleterre au commencement du règne de Jacques II, et mourut vers 1652. On voit encore le tombeau des Tradescant dans le cimetière de Lambeth où il avait établi un jardin. Il avait reçu en 1629 le brevet de jardinier du Roi.

* TRAETTA (Thomas), compositeur, né à Bitonto, dans le royaume de Naples, en 1727, débuta à 23 ans par *Farnace* qui eut un grand succès sur les théâtres de Naples. L'*Ezio* qu'il donna à Rome ne fut pas moins bien accueilli. Après avoir figuré sur les principaux théâtres de l'Italie, il prit un engagement pour le théâtre impérial de Vienne, pour lequel il composa *Armide* et *Iphigénie* qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. En 1775 il obtint la place de maître au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise; enfin, il se rendit à l'invitation de l'impératrice Catherine II qui le retint 7 ans à Saint-Pétersbourg; il alla ensuite à Londres où la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de rester longtemps; il mourut à Venise, le 6 avril 1779. Il excellait surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. On cite encore parmi ses principaux ouvrages : *Ippolito ed Aricia*; l'*Isola disabitata*; l'*Olimpiade* et la *Didone*; *Germonda* et la *Disfatta di Dario*.

TRAJAN (Marcus-Ulpius-Trajanus-Crinitus), empereur romain, naquit à Italica près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J.-C. Son père avait eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avait mis au nombre des sénateurs, et admis à la dignité de consul. Le fils fut adopté par Nerva. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que Trajan était à Cologne, ce dernier fut reconnu par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il allait au devant de ceux qui le venaient saluer, et les embrassait, au lieu que ses prédécesseurs ne se levaient pas de leur siége. Lorsqu'il sortait, il ne voulait pas qu'on allât devant lui, pour faire retirer le monde. Il n'était point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes, l'an 102, contre les Daces, qui furent vaincus après une bataille longtemps disputée. Elle fut si meurtrière, que dans l'armée romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi Décébale se tua de désespoir, l'an 105 de J.-C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabène, l'Assyrie, et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par la victoire qu'Alexandre y avait autrefois remportée sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avaient point de troupes à lui opposer : Trajan entra l'an 112 dans leur pays sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Chosroès à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J.-C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeait Atra, située près du Tigre; les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siége, quoiqu'il eût déjà fait brèche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même temps les juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dé-

vorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de deux cent mille : les juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de juifs sur ces côtes, et on y égorgeait même ceux que la tempête y jetait. Trajan, usé par les fatigues et la débauche, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis *Trajanopolis*, vers le commencement d'août de l'an 117 de J.-C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la Colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrents. Rome avait extrêmement souffert par les incendies : il fallait rebâtir les édifices détruits; mais, afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourrait donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Trajan, bon guerrier, habile dans la politique et le gouvernement de l'état, n'était pas également estimable comme particulier : avec d'excellentes qualités, il avait de grands vices. Il aima le vin, et les après-dînées on le trouvait hors d'état de faire rien de raisonnable; il aima encore plus les femmes, et s'abandonnait même à des débauches monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile. « Car telle est, dit un philo» sophe, la marche de la luxure : semblable à » l'avarice, plus elle a, plus elle veut avoir. Ras» sasiée et dégoûtée d'objets naturels, elle cherche » des jouissances monstrueuses et absurdes. » Son amour infâme pour le pantomime Pylade l'engagea, suivant Dion, à rétablir un spectacle dont il avait lui-même reconnu les abominations par une proscription sévère. Le roi Abgare ne put le fléchir qu'en lui abandonnant son fils Arbandès. On prétend que c'est ce goût pour le désordre et les jouissances sensuelles qui lui rendit les chrétiens odieux, leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire; mais, sur les représentations de Pline le Jeune, il adoucit son édit par une inconséquence qui ne laissa pas de sauver un grand nombre de chrétiens. (*Voy.* PLINE le *Jeune*.) C'est sous son règne que périt, dévoré par les lions, le célèbre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques de la primitive Eglise, et l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'empereur prononça lui-même son arrêt de mort, après lui avoir parlé d'une manière très-peu assortie à la majesté du trône, et au caractère d'humanité dont il avait fait parade en d'autres occasions. « On ne conçoit pas, » dit un critique moderne, comment Montesquieu » a pu nommer Trajan *l'homme le plus propre à » honorer la nature humaine et à représenter la » divine*; il faut que l'engouement et l'enthou» siasme aveugle soient un défaut bien inhérent à » notre siècle, puisque des philosophes du mérite » de Montesquieu n'ont pu s'en défendre. On peut » rire du dominicain Ciaconius, qui rêve que les » prières de saint Grégoire le Grand obtiennent » pour cet empereur persécuteur des chrétiens *une » éternelle possession des cieux*; mais on est étonné » d'entendre le grave Montesquieu s'exprimer avec » aussi peu de justesse. Trajan eut sans doute des » vertus, mais il eut en même temps des vices » honteux qui déshonorent *la nature humaine* et » représentent fort mal la *nature divine*. » Malgré cela, on ne doit pas être surpris des éloges qu'on a faits de Trajan, si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs; et tout est perdu, hors quelques fragments informes de Dion, les minces abrégés d'Eutrope et d'Aurélius Victor. « Il semble, dit Crévier, que la Providence ait eu » dessein d'ensevelir les actions de Trajan à pro» portion du désir immodéré qu'il avait de faire du » bruit dans le monde. » (*Voy.* THÉODOSE le Grand.)

TRANSTAMARE (Henri, comte de), fils naturel d'Alphonse XI, roi de Castille, et d'Eléonore de Gusman, sa maîtresse, enleva, avec le secours de du Guesclin, le trône et la vie à Pierre le Cruel (*voy.* ce nom), et mourut en 1379, après un règne de 10 ans.

TRASYBULE ou THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les 30 tyrans, et rétablit dans sa patrie le nom de liberté, quoique dans le fond il y régnât à son tour d'une manière assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple, que personne ne pourrait être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les trente et les décemvirs. Par ce décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république, auparavant divisées, et mérita la couronne d'olivier qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace; il prit plusieurs villes dans l'île de Métélin, et défit en bataille rangée Thérimaque, capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant J.-C. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens, qui favorisaient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE, frère et successeur d'Hiéron, roi de Syracuse, qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté, et vécut en simple particulier à Locres.

* TRAUN (Othon-Ferdinand, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1677, d'une des plus anciennes familles de la Bavière, se distingua d'une manière si brillante pendant la guerre de la succession d'Espagne, qu'il obtint à 27 ans le rang de colonel et de général-adjudant. Il servit ensuite en Lombardie, en Sicile, fut nommé général-major en 1723, gouverneur de Messine en 1727, puis commandant général des troupes de l'Autriche en Sicile; mais, n'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il passa le détroit, se jeta dans Capoue et soutint un siége de deux mois. Il reçut en 1735 le grade de général d'artillerie, et l'année suivante le gouvernement de Milan, qu'il défendit avec succès contre des forces supé-

rieures. Il fut cependant disgracié, et, après avoir remis son commandement au général Lobkowitz, il alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne, où ses avis furent extrêmement utiles. Frédéric II lui attribua les succès de cette campagne. Selon lui, c'était le premier des généraux autrichiens. Traun reçu à Vienne en 1746, de la manière la plus flatteuse, fut nommé gouverneur de la Transylvanie, et mourut à Hermanstadt, le 18 février 1748.

* TRAVASA (Cajétan-Marie), religieux, né à Bassano, en 1698, entra dans la congrégation des clercs réguliers théatins à 19 ans. Après avoir fait sa philosophie à Florence, il professa à Venise pendant plusieurs années, et y mourut, le 5 janvier 1774. On a de lui : *Panegirico sacro, detto nella basilica ducale di Venezia l'anno* 1727, in-8 ; *Storia critica della vita di Ario*, Venise, 1746, in-8 ; *Storia critica delle vite degli eresiarchi*, Venise, 1752-62, 5 vol in-8 ; *Ragionamenti sacri*, Venise, 1758, in-8 ; *Preparazione alla morte per ogni persona del chiostro*, ibid., 1762, in-8 ; *Istruzioni e regole per tacere e per parlare in materia di religione*, ibid., 1764, in-8 ; *Quaresimale*, ibid., 1766, in-4 ; *Panegirici e ragionamenti sacri*, ibid., 1767, in-4 ; *Inni sacri del breviario romano minutamente spiegati*, ibid., 3 vol. in-8. Il a été l'éditeur des deux ouvrages suivants : *Nuova raccolta di varie e scelte orazioni*, 1754-64, 6 vol. in-4 ; *Decadi di panegirici de' Chierici regolari*, 3 vol. in-8.

TRAVERS (Nicolas), prêtre, né à Nantes en 1686, mort le 15 octobre 1750, publia en 1734 : *Consultation sur la juridiction et sur l'approbation nécessaires pour confesser, etc.*, où il renverse la juridiction épiscopale, et soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne en 1735, et par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défense*, en 1736, pleine des mêmes erreurs ; mais c'est surtout dans *Les Pouvoirs légitimes du premier et second ordre dans l'administration des sacrements*, etc., 1744, in-4, qu'il développe ses principes, et qu'il se livre à des emportements incroyables contre les papes, les évêques et tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise, les accable d'injures atroces, révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (pag. 175), et ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux contre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudocanonistes modernes n'ont pas rougi de copier, et où ils ont pris les traits qu'ils ont lancés contre l'autorité qui les accablait. Le cardinal de Bissy et Languet, évêque de Soissons, l'ont amplement réfuté : il fut condamné par l'assemblée du clergé de France, en 1745.

TRAVERSARI. *Voy.* Ambroise *le Camaldule.*

* TRAVOT (le baron Jean-Pierre), lieutenant-général, né en 1767 à Poligny (Jura), entra comme simple soldat dans un régiment d'infanterie, et parvint en peu de temps au grade d'adjudant-général. Après avoir fait avec distinction les premières campagnes de la révolution, il passa dans la Vendée sous les ordres du général Hoche. Chargé de poursuivre Charette, il le fit prisonnier à la Chabottière, en 1796, et contribua beaucoup à la pacification des départements de l'Ouest. Nommé général de brigade, il continua de commander contre les chouans. Général de division en 1805, il fut envoyé à Nantes, et servit ensuite sous le général Junot, lors de la conquête du Portugal. Après la convention de Cintra, il rejoignit l'armée d'Espagne, avec laquelle il rentra en France. Il commandait une division à la bataille de Toulouse, et se signala par son sang-froid. Au retour de Napoléon en 1815, chargé des départements de l'Ouest, il livra plusieurs combats aux Vendéens, qui avaient repris les armes, sous les ordres de Larochejaquelein, et parvint encore une fois à rétablir le calme dans ce malheureux pays. Napoléon l'appela à la chambre des pairs, mais il n'y siégea point. Rendu à la vie privée par suite de la seconde restauration, il fut traduit, en 1816, devant un conseil de guerre, et condamné à mort. Cette peine ayant été commuée, il fut conduit au château de Ham ; le duc d'Angoulême fit cesser sa captivité au bout de deux ans. Il fut rendu à sa famille ; mais les émotions violentes qu'il avait éprouvées avaient altéré sa raison, dont il ne recouvra plus l'usage. Placé à Montmartre dans une maison de santé, il y mourut en 1836. Sa douceur et son humeur conciliante lui avaient acquis la reconnaissance des habitants de la Vendée. Une statue en bronze lui a été élevée, aux frais du département, sur la principale place de la ville de Fontenay.

TREBATIUS TESTA (Caius), savant jurisconsulte, fut exilé par Jules-César pour avoir pris le parti de Pompée ; mais Cicéron, son ami, obtint son rappel. César connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandait presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. Auguste n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte, et par son conseil il introduisit l'usage des codicilles. Horace lui adressa deux de ses Satires. Ce savant homme avait composé plusieurs ouvrages sur le droit. Il est cité en divers endroits du *Digeste.*

TREBELLIEN (Caius-Annius), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnait alors, envoya contre lui Causisolée avec une armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trébellien hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus Trebellien, qui, ayant été accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

TREBELLIUS-POLLION, historien latin, florissait vers l'an 298 de J.-C. Il avait composé la *Vie des Empereurs* ; mais le commencement est perdu, et il ne nous en est resté que la fin du règne de Valérien, avec la *Vie* des deux Galliens et des 30 tyrans, c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragments dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores.* On reproche à cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des

faits peu intéressants, et d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importants.

* TREGOLD (Thomas), ingénieur, né vers 1780 au village de Brandon, près Durham, mort à Londres en 1833, travailla pendant dix ans dans le bureau d'un architecte. Malgré ses travaux, il devint un bon mathématicien et posséda des connaissances étendues en chimie et géologie. Son mérite principal est d'avoir su faire des applications utiles et ingenieuses de ces sciences, et c'est à ces heureux essais que l'on est redevable de son *Traité de la charpente*; de celui sur *la résistance du fer*; de ses *principes sur la maçonnerie*; de son ouvrage sur la *construction des voûtes en fer et des machines locomotives;* de son excellent *Traité sur l'art de chauffer et d'aérer les bâtiments*; ainsi que de son *Essai sur les machines à vapeur*, publié en 1827.

* TREILHARD (Jean-Baptiste), directeur de la république française, etc., né à Brives-la-Gaillarde, en 1742, exerçait la profession d'avocat à Paris. Quelques causes dont il fut chargé et notamment ses *factum* pour la maison de Montesquiou, commencèrent sa réputation. En 1789, il fut élu député aux états-généraux; et, quoiqu'il ne fût pas un des orateurs les plus brillants de cette assemblée, il y exerça cependant une grande influence. Le 2 septembre il parla en faveur du *veto* suspensif, avec une telle éloquence, qu'il éveilla l'attention des *patriotes*. Ceux-ci firent tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, et y réussirent. Il fut du comité des pensions, qui publia le *Livre rouge*. Le 1er avril 1791, il occupa le fauteuil de président, et le 3 septembre, fut un des soixante députés qui présentèrent au roi l'acte constitutionnel. Rapporteur du comité ecclésiastique, il fit adopter tous les décrets sur le clergé et sur la constitution civile, provoqua et obtint la suppression des ordres religieux, et fit ensuite mettre leurs biens à la disposition de la nation. Après la session il présida le tribunal criminel, et fut en 1792 nommé député de Seine-et-Oise à la Convention, où il vota *la mort* de Louis XVI. Il devint membre du comité de salut public, et fut envoyé en mission dans le département de la Gironde, d'où il fut rappelé après le 9 thermidor. Après avoir remplacé Barrère dans les fonctions de rapporteur du comité de salut public, il passa en 1795 au conseil des cinq-cents, et le présida vers la fin de décembre. Le 21 janvier 1796, il prononça le discours d'anniversaire du supplice de Louis XVI. Peu de temps après, il invoqua la peine de mort contre ceux qui demandaient le rétablissement de la royauté ou de la constitution de 1793. Etant sorti de ce conseil, il fut chargé, le 20 mai 1797, de se rendre à Lille, pour y suivre les conférences de paix entamées avec l'Angleterre. Il passa ensuite, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Rastadt. Appelé en 1798 à la place de directeur, il en fut exclu l'année suivante avec Merlin et Laréveillère-Lépeaux. Après le 18 brumaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel à la cour de Paris, et en septembre 1802, il devint membre du conseil d'état. En 1804, il obtint le titre de grand officier de la légion-d'honneur. Dans le conseil d'état, il travailla beaucoup à la rédaction des lois sur l'ordre judiciaire et administratif. Le 30 mars 1809, il fut nommé ministre d'état; mais il ne jouit pas longtemps de cette faveur, et mourut le 1er décembre 1810. On a de lui : des *mémoires* imprimés dans des affaires importantes, entre autres, dans celles de Montesquiou et de l'hôtel de Soissons pour l'archevêque de Paris, 1779, in-4; des *discours* et des *rapports* à l'assemblée constituante, etc., imprimés dans le *Moniteur* et dans le *Journal des Débats*. Il a rédigé plusieurs articles dans le *Répertoire universel de jurisprudence*.

TREMBLAY. *Voy.* Joseph le Clerc du Tremblay.

TREMELLIUS (Emanuel), né vers 1510 à Ferrare, de parents juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque. D'après les insinuations du cardinal Polus et de Marc-Antoine Flaminius, il embrassa en secret la religion catholique, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connaître par une *Version* latine du nouveau Testament syriaque, et par une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius ou du Jon, qui, après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, le publia in-fol. avec des changements qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Tremellius est lourd, plat, affecté, et sa version sent le judaïsme.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Louis de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit en 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, féconde en grands hommes. Il fit ses premières armes sous Georges de la Trimoille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que, dès l'âge de 27 ans, il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses états à Louis, duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trimoille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 24 juillet 1488. Il y fit prisonniers le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinan et de Saint-Malo fut la suite de cette glorieuse journée. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avait été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan, et la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Louis XII, à son avénement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guyenne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, l'an

1509. Trimoille fut malheureux au combat de Navare, donné contre les Suisses le 6 juin 1513, où il fut battu et blessé (*voy.* Trivulce, Jean-Jacques). Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, où il perdit son fils, défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises, et s'étant rendu en Provence, fit lever le siége de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur Charles-Quint, y avait mis l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, à 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Louis III de la), premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, naquit vers l'an 1520. Il était de la même famille que le précédent. Son père, François de la Trimoille, qui servit sous les drapeaux de François Ier, avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval, et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Trimoille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ses descendants ont fait valoir ce droit aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, où ils demandèrent le titre d'altesse, qui leur a été accordé dans les pays étrangers. Louis de la Trimoille suivit les traces de ses ancêtres, se distingua dans les armes sous Henri II, Charles IX et Henri III, et rendit d'importants services à l'état. Nommé par ce dernier prince lieutenant-général du Poitou, il enleva plusieurs villes aux rebelles, alla ensuite mettre le siége devant Melles, et mourut le jour même de la reddition de cette place, le 25 mars 1577. En récompense de ses services, Charles IX avait érigé Thouars en duché l'an 1563, et Henri IV l'érigea en pairie en faveur de Claude de la Trimoille son fils, qui mourut en 1604, à 38 ans.

TRÉMOILLE (Charles-Godefroy-Auguste de la), né en 1765, fit ses études au Plessis, et fut destiné à l'état ecclésiastique. On croit qu'il était appelé à succéder au cardinal de Rohan dans le siége de Strasbourg. Né avec de rares talents, doué d'une grande facilité d'élocution, il eût occupé sans doute une place distinguée dans sa licence, mais la révolution vint l'obliger à quitter le séminaire. En 1793, il parvint à faire échapper son frère, le prince de Talmont (*voy.* ce nom), des prisons d'Angers. Arrêté lui-même pendant la terreur, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 15 juin 1794. Ce jeune prince était déjà sous-diacre, et n'avait alors que vingt-neuf ans.

* TRÉMOILLE (Ch.-Bretagne-Marie-Joseph, duc de la), prince de Tarente, né en 1764 à Paris, reçut une éducation des plus distinguées. Colonel à 23 ans, il rejoignit en 1790 les princes français à Coblentz, et concourut avec son oncle, le prince Maurice de Salm, à lever et organiser un corps de hussards à la tête duquel il fit la campagne de 1792. Il abandonna l'année suivante le commandement de ce corps à son frère, et passa au service de la cour de Naples, avec le titre de colonel d'état-major aide-de-camp du roi. Il fit en cette qualité plusieurs campagnes dans la Lombardie, et se signala particulièrement à l'affaire du Pont de Lodi, où il protégea la retraite de l'armée autrichienne assez efficacement pour mériter les éloges des généraux. Après l'invasion du royaume de Naples par les Français en 1798, il donna sa démission et se joignit au comte de Frotté pour opérer un débarquement sur les côtes du Poitou, et prendre part comme volontaire à la dernière tentative des Vendéens en faveur des Bourbons. Rentré en France en 1814, il fut fait par le roi lieutenant-général et créé membre de la chambre des pairs. Lors des événements de 1830, il habitait son château près de Rambouillet; il s'empressa de venir offrir ses services à Charles X, ce prince lui ayant dit que le devoir des pairs était de se rendre à leur poste, il regagna Paris, où il arriva que tout était décidé. La crainte de l'anarchie l'engagea à se rallier au nouveau gouvernement, et il continua de siéger à la chambre des pairs. Le duc de la Trémoille mourut en novembre 1838, à 75 ans.

* TRÉMOILLE (Louis, prince de la), frère du précédent, né en 1767, termina très-jeune de fort bonnes études au collége du Plessis, et visita ensuite l'Angleterre et les principales cours d'Allemagne. De retour en France, il entra dans le régiment de colonel-général; et, lors de l'émigration, il suivit le prince de Condé qui le nomma son aide-de-camp. Chargé de missions importantes en diverses cours de l'Europe et en France, il fut arrêté et mis en prison; mais il eut le bonheur d'échapper aux dangers qu'il avait bravés pour remplir son devoir. A la restauration, il ne sollicita pour lui-même ni grâces ni faveurs, et ne se servit de son crédit que pour être utile à ses anciens compagnons d'infortune. Il cessa de faire partie de la chambre des pairs en 1830, et mourut aux eaux d'Aix-la-Chapelle en 1837. L'abbé de Feletz lui a consacré une touchante notice dans ses *Jugements historiques*, 1840, in-8.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Antoine-Philippe de la). *Voy.* Talmont.

** TRÉMOLIÈRES (Pierre-François), né en 1774 à Paris, fit une partie de ses études à Besançon. Compris dans les réquisitions en 1792, il devint aide-de-camp du général Ferrand; mais il renonça bientôt au métier des armes, et fit avec un grand succès son cours de droit à l'école centrale (*voy.* Proudhon, vii, 76-77). Avocat plus solide que brillant, il fut nommé en 1811 juge au tribunal de Besançon, ce qui ne l'empêcha pas de consacrer comme auparavant ses loisirs à l'étude et surtout à la poésie, pour laquelle il avait un goût prononcé. Il cultivait aussi, mais d'une manière très-secondaire, la musique et la peinture. Après avoir été couronné par plusieurs sociétés savantes, il fut admis en 1814 à l'académie de Besançon, dont il ne cessa dès lors d'être un des membres les plus laborieux. Appelé en 1818 à la présidence du tribunal, il remplit ses nouvelles fonctions avec autant de zèle que d'aptitude. Il mourut à Besançon, le 15 juillet 1847, à 73 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui : *Mémoires d'un vieux rossignol*, poème,

Besançon, 1803, in-18; diverses *Poésies* dans les recueils de l'académie de 1814 à 1845. Ces pièces se distinguent par un mélange de finesse et de bonhomie, d'élégance et de simplicité; presque toutes ont été tirées à part; nous citerons : *La France secourant les incendiés de Salins*, épître (1827); *L'art poétique réformé*, 1834, in-12; *Le retour à la ville, ou Besançon, en* 1838, in-8; *Les gens mariés*, 1843, in-8; *La mort d'Annibal*, trag. en 3 act., 1844, in-8.

TRENCHARD (Jean), d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, et mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique, mais qui entendait très-peu la religion, sur laquelle il avait plus d'une idée fausse, et dont il s'était fait, comme tous les libertins, un système de caprice et d'imagination. Ses principaux ouvrages sont : *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise*; une petite *Hist. des Armées subsistantes en Angleterre*; une suite de *Lettres* sous le nom de *Caton*, conjointement avec Thomas Gordon, son ami. Tous ces écrits sont en anglais.

* TRENCK (Frédéric, baron de), né en 1724 à Kœnisberg, montra dans sa première jeunesse un caractère pétulant et audacieux. Admis en 1742 comme cadet dans les gardes de Frédéric II, il sut se concilier la bienveillance de ce monarque, qui l'éleva bientôt au grade d'officier, l'admit dans sa confiance et lui donna le titre de son aide-de-camp. Comblé des faveurs de son souverain, il prenait part à tous ses plaisirs. Jeune, bien fait, d'une taille imposante, avec un esprit cultivé et des manières nobles, il s'attirait tous les regards de la cour. La guerre se déclara bientôt entre l'Autriche et la Prusse : le jeune Trenck se couvrit de gloire sous les yeux même de Frédéric, qui le décora de la croix du mérite. Mais la faveur dont il jouissait auprès du monarque lui avait fait beaucoup d'envieux, qui l'accusèrent d'entretenir une correspondance avec son cousin, qui servait dans l'armée autrichienne en qualité de chef des pandours. Il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Après cinq mois de captivité, il essaya de s'évader; mais le complot fut découvert, et on le chargea de chaînes. Le baron, qui avait une force extraordinaire, parvint à les briser, et, trompant la surveillance des gardes, il était arrivé près du fossé, lorsqu'une sentinelle le découvrit et donna l'alarme. Renfermé de nouveau, il languit encore plusieurs mois dans sa prison; mais enfin un de ses amis parvint, en exposant sa vie, à le faire évader. Il se réfugia à Vienne, où il fut admis et fêté chez les plus grands seigneurs, qui lui obtinrent de l'impératrice une compagnie de cavalerie. Avant d'entrer en activité, il fit un voyage à Pétersbourg, où il fut fort bien accueilli. A son retour à Vienne, ayant appris la mort de sa mère, il eut l'imprudence d'aller à Dantzick pour régler avec ses frères et ses sœurs le partage de sa succession. Frédéric informé de son arrivée donna l'ordre aussitôt de l'arrêter. Trenck apprenant le danger qui le menaçait, s'occupait des moyens de s'y soustraire, lorsqu'il fut traîné dans les prisons de Dantzig, d'où il fut transféré à Magdebourg, et enfermé dans un cachot. Ses amis de Vienne intercédèrent pour lui; mais malgré les vives sollicitations de Marie-Thérèse, Frédéric le retint prisonnier plusieurs années. « C'est, disait-il, » un homme dangereux; tant que je vivrai, il ne » verra pas le jour. » Cependant il parut oublier tout-à-coup son inimitié, ou peut-être il acquit des preuves de son innocence; car, le 24 décembre 1774, il ordonna que le baron de Trenck fût mis sur-le-champ en liberté. Il ne parut pas à la cour, et passa presque tout son temps au sein de sa famille. En 1790 il vint à Paris, fut recherché par les jacobins, comme une victime du despotisme. Un certain rapprochement de circonstances le lia particulièrement avec Latude (*voy.* ce nom). Lors de l'entrée des Prussiens en France, il proposa un plan de campagne, et offrit même de se mettre à la tête d'un régiment composé des Prussiens mécontents. Cette proposition eut un résultat contraire à ses désirs. On le soupçonna de n'être venu à Paris que comme espion du roi de Prusse : ce soupçon, dénué de preuves, fut suffisant pour le faire enfermer à Saint-Lazare. C'est en vain qu'il réclama l'appui de ceux qui, parmi les jacobins, lui avaient fait le plus de protestations; impliqué avec d'autres captifs, dans le complot supposé des prisons, il fut condamné à mort et exécuté le 7 thermidor, an 2 (25 juillet 1794), à 68 ans. Les *Mémoires* de sa vie, publiés en allemand, en 1788, et traduits dans presque toutes les langues, ont fourni le sujet d'un roman italien qui porte le même titre, et qui est plein d'invraisemblances. *Voy.* TOURNEUR. *

* TRENCK (Maurice-Flavius, baron de), de la même famille que le précédent, né à Dresde, fit comme officier du génie, et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Il quitta ensuite le service de l'Autriche, et après avoir voyagé quelque temps se fixa à Neuwied sur le Rhin, où il fonda sous le titre de *Dialogues des morts* un journal politique, qui obtint un succès tel qu'il s'en fit plusieurs contrefaçons et qu'il fut trad. en latin. Trenck mourut à Francfort le 21 septembre 1810.

* TRENEUIL (Joseph), poète élégiaque, né à Cahors en 1763, après avoir terminé ses humanités avec succès, vint faire son droit à Toulouse; mais trois couronnes qu'il obtint aux jeux floraux déterminèrent sa vocation pour la poésie. S'étant chargé de l'éducation d'un fils de M. de Castellane, il partagea le sort de cette famille. Il entra en 179?, dans un corps de Français, au service de l'Espagne; après la paix des Pyrénées en 1795, et revint dans sa patrie vers 1802. En 1806 un décret impérial ayant ordonné l'érection de *trois autels expiatoires*, en réparation du sacrilége commis envers les cendres des rois de France, il publia les *Tombeaux de Saint-Denys*, poème qui obtint plusieurs éditions, et lui valut une couronne décennale. Murat, dont il avait été le condisciple, lui fit donner une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, à la restauration. Il est mort dans de pieux sentiments, le 7 mars 1818, à 55 ans. On a de lui : les *Tombeaux de l'Abbaye royale de Saint-Denys*, poème élégiaque;

Paris, 1806, 6e édit., 1814, in-8; *La princesse Amélie*, ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle*, élégie, 1808, in-8; l'*Orpheline du Temple*, élégie, 1814, dans laquelle il rappelle, de la manière la plus touchante, les malheurs de Madame. Le *Martyre de Louis XVI* et *la Captivité de Pie VI*, 1815. Toutes ces pièces ont été recueillies à Paris, 1817, 1824, in-8, précédées d'un excellent *Discours sur la poésie élégiaque*. L'auteur en trouve les premiers modèles dans les livres saints, et essaie de rétablir le cantique sur la mort de Josias, avec les propres paroles de l'Ecriture. Il parle ensuite du *Cantique* d'Ezéchiel; Job, les Psaumes et les Rois, lui offrent des pensées élégiaques. Il passe de là à l'*élégie* chez les Grecs et chez les Romains, examine tour à tour ses progrès et sa décadence chez les peuples modernes jusqu'à nos jours. Ses vers sont harmonieux, d'un style élégant, et inspirent des sentiments à la fois pieux et tendres.

* TRENTO (François), né en 1710 à Udine, d'une famille illustre, reçut une éducation soignée, et termina ses études au séminaire de Padoue. De rapides progrès dans les lettres sacrées et profanes furent le fruit et la récompense de son application. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat de la métropolitaine d'Udine et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Sa vie entière fut employée à faire du bien. Il semblait avoir pris pour règle de sa conduite saint François de Sales, et se diriger dans toutes ses actions d'après ce parfait modèle du ministère évangélique. Il mourut dans sa patrie, le 15 février 1786. Parmi ses ouvrages : *Compendio della vita di Giesu-Cristo*, 1745 et 1786; *Discorso in cui si additano le regole a parrochi per bon istruire il popolo della parola di Dio*, dans le *Raccolta delle cure pastorali*, de J. Jér. Gradenigo (*voy.* ce nom, IV, 180); *Discorso fatto in occasione che veste l'abito religioso, nel monasterio di S. Chiara, una sua nipote*. Ce discours est joint à l'*Eloge* de ce monastère par Fr. Florio, prévôt de l'église métropolitaine d'Udine, 1787. Il a laissé inédits, des *Dissertations académiques*, des *Lettres instructives*, etc.

* TRENTO (Jérôme), jésuite, célèbre prédicateur, né à Padoue en 1715, d'une famille noble, après avoir enseigné dans différents colléges suivant l'usage de l'institut, se livra entièrement à la prédication, et pendant 38 ans remplit, avec un rare succès, les principales chaires d'Italie. Au pouvoir de la parole il joignait celui de l'exemple, plus persuasif et plus efficace encore. Il venait de prêcher le carême dans l'église Saint-Léon à Venise, lorsqu'il mourut le 19 avril 1784. On a de lui : *Prediche quaresimali*, Venise, 1785, in-4; *Panegirici e discorsi morali*, 1786, in-4. Ses *Sermons* se distinguent surtout par la netteté de l'exposition, l'enchaînement des preuves et la force de raisonnement. Ils ont été réimprimés en 1816, et les *Panegirici*, en 1818, in-4.

** TRENTO (Jules), littérateur, né en 1732 à Parenzo dans l'Istrie, fut élevé au séminaire de Padoue, et de retour dans sa ville natale, y fut pourvu d'une chaire de rhétorique qu'il remplit avec succès. Son *Traité de la comédie*, et les *Discours* qu'il prononça dans différentes occasions solennelles établirent solidement sa réputation parmi ses compatriotes; mais ses traductions de la *Sarcotie* de Masenius et surtout des *Histoires* de Salluste, que les critiques italiens mettent à côté de celle d'Alfieri, lui firent encore plus d'honneur. Il mourut en 1813. On lui fit de magnifiques obsèques, et son *Eloge* fut prononcé dans une cérémonie publique.

TRESSAN. *Voy.* VERGNE.

** TRESSEOL (Roubaud de), frère cadet de l'auteur des *Synonymes* (*voy.* VII, 335), né en 1740, quitta le barreau pour la littérature, et vint à Paris, où dès 1773 il se fit avantageusement connaître par un *Eloge* du maréchal de Muy (*voy.* ce nom, VI, 159). Il concourut à la rédaction du *Mercure* et des *Petites-affiches*, dirigées alors par l'abbé Aubert et Querlon. Quelques-uns de ses articles ont été recueillis dans l'*Esprit des journaux*. Dans le même temps il publia différents opuscules, dont une *lettre* au gouverneur de l'école militaire, *Sur l'éducation des jeunes officiers*, (1777, in-12), fut remarquée et méritait de l'être. On lui doit l'édition des *Œuvres* de Desmahis (*voy.* ce nom), précédées d'un *Eloge historique*, dans lequel il exalte un peu trop le mérite de ce poète aimable. Il a fait, à l'exemple de son frère, quelques *Synonymes*, entr'autres *Candeur* et *franchise*, choix qui ne peut que donner une bonne opinion de son caractère. Tresseol mourut à Paris en 1788.

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, né en 1651 à Noyon en Bourgogne, entra, en 1668, dans la congrégation de la doctrine chrétienne qu'il quitta en 1673. Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son église. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé était flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, et, de plus, très-opposé aux décisions de l'Eglise, cherchant en toutes les manières à propager le parti de Jansénius, l'obligea de sortir de son diocèse, après qu'il y eut demeuré 22 ans. Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1730. On a de lui : *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12; *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, 1676, in-12; ouvrage qu'il composa à 24 ans. Il y a de la force et de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre a produit de bons effets, et qu'il est propre à corriger des abus devenus très-communs dans l'administration des sacrements, à maintenir ou à rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne (*voy.* CONCINA, HABERT (Louis); mais il est vrai aussi qu'il y a des inexactitudes, dont quelques-unes pourraient faire soupçonner de la mauvaise foi, et des assertions qui, prises à la lettre, porteraient le découragement dans des âmes faibles et timides. Le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12; la *Vie de du Hamel, curé de St.-Méry*, in-12. Il en fait un saint du parti. Amyot, collègue de du Hamel dans cette même paroisse, en donne une idée bien différente, dans une lettre au P. Anna, confesseur de Louis XIV.

** TRÉVERN (Jean-François-Marie LEPAPE de),

né en 1754 à Morlaix dans la Basse-Bretagne, entra en 1775 au séminaire de Saint-Magloire à Paris, où, après avoir fait sa théologie, il fut pendant trois ans maître de conférences. Au sortir du séminaire, il suivit les cours de la Sorbonne, et fut reçu, en 1784, docteur en théologie. La même année ordonné prêtre, il ne tarda pas d'être nommé vicaire-général de l'abbé de la Luzerne, évêque de Langres. Il prit dès-lors une part active aux travaux de cet infatigable apologiste de la religion. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut obligé de s'expatrier et se réfugia en Angleterre. Ses talents le firent bientôt distinguer, et il fut admis dans la meilleure société de Londres. Ce fut alors qu'il conçut le plan d'un ouvrage qu'il a publié depuis sous le titre de *discussion amicale*, destiné à dissiper les préjugés des protestants contre la religion catholique. Il en amassa presque tous les matériaux, lorsqu'il passa en Autriche pour y suivre l'éducation du prince Paul Estherhazy. Cette nouvelle charge ne l'empêcha pas de continuer son travail, et bientôt il put le faire imprimer. C'est incontestablement un de nos meilleurs ouvrages de controverse. Le style en est pur et simple, et les différentes doctrines y sont discutées avec autant de profondeur que de sagacité. Il a puissamment contribué au mouvement religieux qui s'opère aujourd'hui en Angleterre. Rentré en France en 1814, l'abbé de Trévern se retira de nouveau en Autriche pendant les cent-jours, et ne revint dans sa patrie qu'en 1818. En passant à Strasbourg, il y donna, avec un grand succès, des conférences sur les preuves de la religion. Elles furent imprimées plus tard sous le titre de *Discours sur l'incrédulité et sur la certitude de la révélation chrétienne*. Nommé évêque d'Aire en 1823, il fut transféré sur le siége de Strasbourg en 1827. L'année suivante, Charles X, qui avait pour lui une vénération toute particulière, le décora du titre de conseiller d'état. L'instruction cléricale fut un des principaux objets de sa sollicitude pastorale. L'abbé de Trévern se montra toujours le défenseur des saines doctrines; il joignait à de vastes connaissances, une foi vive et un zele ardent qui en ont fait un de nos évêques les plus distingués. Sur la fin de sa vie, il obtint pour coadjuteur d'abord l'abbé Affre (*voy.* ce nom au supplém.) qui fut transféré sur le siége de Paris, et ensuite Mgr. Rœss qui lui succéda. Il mourut à Marlenheim, où il résidait, le 27 août 1842, à 88 ans.

* TRÉVILLE (Louis-René-Madeleine Levassor de Latouche), vice-amiral, né à Rochefort en 1745, d'une famille distinguée, fut fait garde de la marine dès l'âge de treize ans. Embarqué sur le vaisseau le *Dragon*, qui faisait partie de la Flotte aux ordres du maréchal de Conflans, il prit part au combat de Belle-Isle, et il venait d'être nommé enseigne de vaisseau, en 1768, lorsqu'il se trouva compris dans une réforme et admis à la retraite. Il entra alors dans les mousquetaires, et devint aide-de-camp du général Dennery, nommé gouverneur de la Martinique, qui lui fit obtenir un brevet de capitaine de cavalerie. Mais son inclination le portait toujours vers la marine, et, en 1772, il y fut réintégré comme capitaine de brûlot. Il obtint le commandement du *Rossignol*, avec le grade de lieutenant de vaisseau, lorsque la guerre se ralluma en 1778, et il fut chargé de croiser dans le golfe de Gascogne. Au mois de juin 1780, il soutint sur la frégate l'*Hermione* un combat de deux heures et demie contre la frégate anglaise l'*Isis* en présence de deux autres frégates de la même nation. Le roi le récompensa, en le nommant chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. A son retour à Brest, il fut chargé d'une mission pour les Etats-Unis, et plusieurs officiers français, au nombre desquels était Lafayette, s'embarquèrent sur l'*Hermione*. Tréville reçut la direction des travaux à faire pour élever des batteries à Rhode-Island, et au mois de juillet 1781, l'*Hermione*, de concert avec l'*Astrée*, que commandait l'infortuné La Pérouse, soutint sur les côtes d'Acadie, contre quatre frégates et deux corvettes anglaises, un combat de plusieurs heures. Cette affaire se termina par la prise de la frégate commandante ennemie et de l'une des corvettes. En 1782, Tréville reçut le commandement des frégates l'*Aigle* et la *Gloire*, et fut chargé de porter aux Etats-Unis trois millions en or. Elles rencontrèrent, à l'entrée de la Chesapeak, le vaisseau anglais de soixante-quatorze, l'*Hector*, qui fut forcé de s'éloigner, tout désemparé, et l'on apprit qu'il avait coulé bas quelques jours après. Tréville, après avoir accompli sa mission, était occupé à réparer ses avaries, quand le commodore Elphinston vint, avec toute son escadre, le surprendre au mouillage. Quoique l'*Aigle* fût seul en état d'appareiller, Tréville ne balança point à accepter le combat; mais la maladresse du pilote le fit échouer sur un banc, et dans cette position, il répondit du mieux qu'il put au feu de l'escadre anglaise. Fait prisonnier, il fut conduit en Angleterre, où il resta jusqu'à la paix (1783). Nommé à cette époque directeur du port de Rochefort, il fut aussi chargé de dresser une carte de l'île d'Oléron, qu'on trouve dans le premier volume de l'*Hydrographie française*. Appelé ensuite à Paris par le ministre de la marine, il concourut à la rédaction de l'ordonnance de 1786, et l'année suivante le duc d'Orléans le nomma chancelier de sa maison. Elu, deux ans après, par la noblesse de Montargis, député aux états-généraux, il fut un des premiers à se réunir aux communes, et fit ensuite partie de l'assemblée constituante. Lorsque la guerre fut déclarée en 1792, nommé contre-amiral, il parut devant Naples, à la tête d'une division, et menaça cette ville d'un bombardement, s'il n'obtenait réparation d'une insulte faite à la nation française, dans la personne de Sémonville, son ambassadeur à Constantinople. Après avoir obtenu satisfaction, il se réunit à l'escadre commandée par Truguet, et prit part aux opérations dirigées contre Oneille, Nice et Cagliari. En 1793, destitué comme noble, il fut enfermé à la Force, d'où le 9 thermidor le fit sortir. Rétabli, en 1799, sur les cadres de la marine, il alla prendre le commandement d'une division à Brest, et il commandait les bâtiments de la flotille réunis à Boulogne, lorsque Nelson vint les attaquer au mois d'août 1801, mais sans succès. Il appareilla à Rochefort, en décembre, avec six vais-

seaux, six frégates, et deux corvettes, portant trois mille hommes destinés à agir contre Saint-Domingue. Son escadre entra de vive force dans la rade du Port-au-Prince; il soumit les forts, débarqua ses troupes, et parvint, par ses belles manœuvres, à préserver cette ville de l'incendie. Le grade de vice-amiral fut sa récompense, et il reçut ordre, en 1804, d'aller prendre le commandement de l'armée navale à Toulon. A peine y fut-il arrivé, que les symptômes d'une maladie qui avait déjà précipité son retour de Saint-Domingue, se déclarèrent avec plus de force. Pressé par ses officiers de se faire transporter à terre, il s'y refusa, disant : « Un amiral est » trop heureux, lorsqu'il peut mourir sous le pa- » villon de son vaisseau. » Il succomba, en effet, sous le pavillon du *Bucentaure*, après dix jours de maladie, le 19 août 1804.

* TRIAL (Jean-Claude), compositeur, né dans le comtat Venaissin en 1734, venu à Paris, et s'y étant fait connaître, obtint la direction de l'Opéra. Sa conduite sage et la bonté de son cœur lui méritèrent l'estime publique. Il mourut en 1771. Le prince de Conti, en apprenant sa mort, dit : « Je » viens de perdre un ami ! » On lui doit la musique de *Sylvie*, *Théonis*, *la Chercheuse d'esprit*, *Esope à Cythère*, *Flore*, plusieurs *Cantates*, etc.

* TRIAL (Antoine), comédien, fils du précédent, n'hérita point de ses sentiments. Il jouait les paysans, les niais, les valets poltrons, etc., et s'était fait une réputation dans cet emploi auquel son nom est resté. Trial fut, pendant la terreur, membre d'un comité révolutionnaire. Après le 9 thermidor, quand il reparut sur le théâtre, le public l'obligea de faire à genoux des excuses de sa conduite. Il en fut si vivement affecté, qu'il tomba malade, et mourut trois jours après, en janvier 1795. Il a composé la musique de quelques opéras comiques.

TRIBBECHOVIUS (Adam), natif de Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Les principaux sont : *De doctoribus scholasticis, deque corrupta per eos divinarum humanarumque rerum scientia*; fruit de l'enthousiasme de secte et d'une haine aveugle. On l'a réimprimé en 1719. *Historia naturalismi*, Iéna, 1700, in-4; une critique des *Annales* de Baronius; *De veritate creationis mundi; De angelis; De Mose, Ægyptiorum Osiride*, etc.

TRIBONIEN, jurisconsulte grec, était de Side en Pamphylie. Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui dans ce qu'on appelle en France le pays de droit écrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien au dehors, il était païen dans le fond du cœur, et il reste quelques traces de ces sentiments dans le *Digeste*, qu'il entreprit par ordre de Justinien vers l'an 531.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le VIe siècle, du temps de Chosroès Ier, roi de Perse, était de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Chosroès ne voulut accorder aucune trêve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Chosroès voulut l'enrichir par des présents considérables; Tribunus, suivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refusa et ne demanda à son libérateur pour toute récompense de ses services, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée : on renvoya les soldats de Justinien, de quelque nation qu'ils fussent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET (Pierre-Joseph), écrivain ecclésiastique, né à Dôle en 1696, étudia d'abord à Besançon, puis à Nozeroy, d'où on fut obligé de le renvoyer à sa famille, à cause de sa dissipation et de sa mauvaise conduite. Touché enfin par la grâce, il retourna en pénitent auprès des cordeliers de Nozeroy, se livra à la prière et aux études théologiques, prit ses degrés à Besançon et fut ordonné prêtre; il entra dans la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet (1721), où il remplit les fonctions de professeur et de directeur. Devenu infirme de bonne heure, il se retira, en 1744, à Villejuif, où il mourut en 1761. On a de lui : l'*Abrégé du traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales*, 1756, Liége, 1802, in-12; *Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise*, 1758-1762, 9 vol. in-8, 1787, 8 vol. in-8; *Précis historique de la vie de Jésus-Christ*, 1760 et 1777, in-12; *Abrégé de la perfection chrétienne*, tiré des *Œuvres* de Rodriguez, 1762, 2 vol. in-12, réimprimé dans le même format en 1829; le *Livre du chrétien*, 1762, in-12 et in-18; *Les motifs de crédibilité rapprochés dans une courte exposition, prouvés par le témoignage des juifs et des payens*, 2 vol. in-12; *L'année spirituelle, contenant une conduite et des exercices pour chaque jour de l'année*, 1760, 3 vol. in-12, réimprimée en 1830; l'*Ami de la religion* en a rendu un compte très-avantageux, tom. 62, pag. 225. Goujet a publié un *Abrégé de la vie de Tricalet*, 1762, in-12. *Voy.* aussi les *Mém. de Trévoux*, le *Journal chrétien*, l'*Année littéraire*.

TRICAUD (Anthelme), historien, né à Belley en 1671, fit ses études avec éclat, embrassa l'état ecclésiastique, et devint prieur de Belmont, puis chanoine du chapitre d'Ainay de Lyon, et mourut à Paris en 1739. Outre différents *opuscules* insérés dans la Biblioth. française de Sauzet, il a laissé : *Histoire des Dauphins et du Dauphiné*, Paris, 1713, in-12; *Histoire du siége de Barcelonne*, Lyon, 1714, in-12; *Campagnes du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12; *Relation de la mort du pape* (*Innocent XIII*) *et du conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII*, Nancy, 1724, in-12. Cet ouvrage, qui ne fait pas honneur aux principes de l'auteur, lui attira justement la censure de la cour de Rome, qu'il insulte en altérant les faits par des réflexions injurieuses.

TRICOT (Laurent), grammairien, maître de pension, mort à Paris en 1778, est auteur des deux ouvrages suivants, qui ont eu plusieurs éditions :

Nouvelle méthode à l'usage des colléges de l'université de Paris, 1754, in-12; *Rudiment de la langue latine*, in-12; quelques *Pièces* dans *l'Almanach des Muses*.

' TRIEST (Pierre-Joseph), prêtre, né à Bruxelles en 1760, exerça d'abord le ministère à Malines, puis à Assche près Bruxelles, et de nouveau à Malines, en 1791, comme vicaire. A cette époque, on put apprécier son zèle et son dévouement dans une épidémie qui ravagea un des hôpitaux de la ville. L'invasion de la Belgique par les Français ayant livré ce pays aux rigueurs du régime du Directoire, un grand nombre de prêtres furent inquiétés, et la persécution devint générale, surtout après le 18 fructidor. Triest, obligé de se cacher, ne cessa pourtant d'exercer, même au péril de sa vie, les fonctions de son ministère toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Après le concordat, nommé desservant de l'église de Saint-Martin, à Renaix, il commença à fonder une école pour les enfants pauvres. Devenu en 1803, curé de Lovendeghem, près de Gand, il y posa les bases de son établissement des *Sœurs de la charité*, institution différente de celle qui est connue en France sous le même nom, mais dirigée par le même esprit et se consacrant aux mêmes œuvres. Triest quitta bientôt sa cure pour se consacrer exclusivement à sa nouvelle congrégation, qui reçut une première approbation par un décret du 25 juin 1806. Ce n'était point assez pour ce vertueux ecclésiastique d'avoir fondé une si belle œuvre; il en institua une autre pour former le pendant et le complément de celle-là. Ce fut l'établissement des *Frères de la charité* consacrés à l'instruction des pauvres et au soin des malades, des orphelins, des sourds-muets, et des aliénés. Plusieurs années après, cet homme infatigable dans son zèle, fonda les *Sœurs de l'enfance de Jésus*, pour soigner les enfants trouvés et les enfants malades au-dessous de dix ans, embrassant ainsi dans sa prévoyante sollicitude les besoins de toutes les conditions et de tous les âges. En 1816, Triest se rendit à Rome pour y faire reconnaître son institut des *Sœurs de la charité*. Un bref du 9 septembre lui assura cette faveur. Le roi de Hollande lui conféra l'ordre du lion belge, et le roi Léopold, en visitant la maison des *Sœurs de la charité*, lui remit la croix de l'ordre de Léopold. Triest songeait encore à former une maison de retraite pour les prêtres, mais la mort l'empêcha de réaliser ce salutaire projet. Ce fut le 24 juin 1836, qu'il termina une vie pleine de mérites, ayant eu la consolation de voir prospérer d'une manière extraordinaire les divers établissements dont la religion et l'humanité lui sont redevables.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à 3 lieues de Valognes, né à Querqueville près de Cherbourg en Basse-Normandie, en 1694, mourut à sa cure, le 12 février 1764, à 70 ans. L'étude fut sa passion; mais ce fut surtout à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement sa paroisse, et fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : la *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg*, mort en odeur de sainteté, in-8; l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, 4 vol. in-4. Cet ouvrage finit au XIIe siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au XIVe. Ces écrits manquent de grâce du côté du style; mais ils sont remplis d'une judicieuse critique et de recherches profondes.

TRIGAUT (Nicolas), jésuite, né à Douai en 1577, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé 44 compagnons de différentes nations (*voy.* Jacq. RHO), il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : la *Vie du P. Barzis*, Anvers, 1610, in-8; *De christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Riccii commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4; Cologne, 1617, in-8. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisait qu'avec des caractères gravés sur des planches et non des caractères mobiles; *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, in-4, avec des additions du P. Rader et des figures de Sadler : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon; un *Dictionnaire chinois*, 3 vol. imprimés à la Chine, etc.

TRIGLAND (Jacques), né à Harlem en 1652, se rendit habile dans les langues orientales et dans la connaissance de l'Ecriture sainte, qu'il professa à Leyde, où il mourut en 1705, à 53 ans. On a de lui divers ouvrages, qui peuvent intéresser la curiosité des érudits, entre autres des *Dissertations sur la secte des caraïtes*. *Voy.* SCALIGER (Joseph).

' TRIMMER (mistriss Sara), anglaise, morte en 1815, consacra une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse. C'est par ses conseils que l'on a ouvert, le dimanche, en faveur des jeunes filles sans fortune, des écoles gratuites, où on leur enseigne un état utile et les principes de la morale et de la religion. Elle a publié plusieurs ouvrages estimés : *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, trad. en franç.; *Abrégé de l'histoire sainte*; *Abrégé du nouveau Testament*; *Catéchisme des saintes Ecritures*, 2 vol.; l'*Histoire sainte tirée des saintes Ecritures avec des annotations et des réflexions; Histoires fabuleuses destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, trad. en franç. sur la 2e édit. par David de St.-Georges, Genève, 1789, 2 vol. in-12; l'*Economie de la charité*, 1787, in-12; *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de Paris*, 2 vol.; *Histoire ancienne; Histoire romaine.* Elle avait entrepris sous le titre de *Guide de l'éducation*, un ouvrage périodique dont il a paru 28 numéros formant 5 vol. On a publié en 1816 des *Mémoires sur la vie et les écrits de mistriss Trimmer*, avec des lettres, des méditations et des prières nouvelles, choisies dans son *Journal*, Londres, 2 vol. in-8.

TRISSINO (Giovan-Giorgio), poète italien, appelé en France Trissin ou le Trissin, né en 1478, à Vicence, étudia de bonne heure les principes de la littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité, et consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence, 1589, in-4, qui n'est point commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité fut un poème épique en 27 chants; le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage et bien dessiné; on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. Le Trissino était un homme d'un savoir très-étendu, et habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il est le premier poète moderne de l'Europe qui ait fait un poème épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi sciolti*. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4. (*Voy.* MERMET Cl., v, 619). Elle avait été jouée en 1514 sur un théâtre que l'on bâtit exprès. Trissino mourut en 1550, à 72 ans. L'édition de toutes ses *Œuvres*, y compris la comédie des *Simillimi* ou les Menechmes, a été donnée par le marquis de Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. in-fol. Castelli de Vicence a écrit sa *Vie*.

TRISTAN L'ERMITE (Louis), prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prévôt de l'hôtel sous Louis XI, fut le ministre de la plupart des exécutions précipitées que ce prince faisait faire souvent sur le moindre soupçon. La manière cruelle et impitoyable avec laquelle il s'acquittait de cet emploi odieux, le rendit l'horreur de tous les gens de bien. Il laissa une grande fortune ainsi que la principauté de Mortaigne-sur-Gironde, qui passa dans la maison de Matignon, et ensuite en celle de Plessis-Richelieu.

TRISTAN L'ERMITE (François), né au château de Souliers ou Solier dans la Marche, en 1601, comptait parmi ses ancêtres le célèbre Pierre l'Ermite, auteur de la 1re croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde du corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou, où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grâce, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, et si l'on en croit Boileau, *il passait l'été sans linge et l'hiver sans manteau*. Ce poète mourut en 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événements, dont il a fait connaître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8; roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, oubliées aujourd'hui, excepté la tragédie de *Mariamne*, jouée en 1637; elle eut un succès prodigieux, resta cent ans au théâtre, et sembla même balancer le *Cid* du grand Corneille qui, suivant Fontenelle, en louait le cinquième acte. Ses *Poésies* ont été recueillies en 3 vol. in-4. — Son frère, Jean-Baptiste Tristan l'Ermite, a publié : l'*Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, 1669, in-fol.; la *Toscane française*, 1661, in-4; les *Corses français*, 1662, in-12; *Naples française*, 1663, in-4, etc. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Armand et du Puy d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire historique sur les Vies des empereurs*, 1644, 3 vol. in-fol. Angeloni et le P. Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage; et Tristan leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a point eu d'éducation.

TRITHÈME (Jean), né dans le village de Trittenheim (d'où il a son nom), à deux lieues de Trèves, en 1462, se fit religieux bénédictin, et devint abbé de Spanheim, dans le diocèse de Mayence, l'an 1483. Il abdiqua dans la suite cette dignité, mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle; il fut fait abbé de Saint-Jacques à Würtzbourg en 1506, et mourut le 13 décembre 1516. Il eut un grand zèle pour la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Son érudition était vaste et variée, et a produit un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont : un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4. Il contient la vie et la liste des *Œuvres* de 870 auteurs que Trithème ne juge pas toujours avec goût. Un autre *des hommes illustres d'Allemagne*, et un 3e de ceux de l'*ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4, trad. en franç., 1625, in-4; *Six livres de polygraphie*, 1601, in-fol., trad. en franç. (*voy.* COLLANGE); un *Traité de stéganographie*, c'est-à-dire des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4, Nuremberg, 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswich, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni enodatio Steganographiæ J. Trithemii*, 1624, in-fol. Des *Chroniques*, entre autres, du monastère de Spanheim, dans *Trithemii opera historica*, 1601, 2 part. in-fol.; ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de Saint-Benoît*; des *Gémissements sur la décadence de cet ordre*, et des *Traités sur les différents devoirs de la vie religieuse*. *Annales Hirsaugienses*, 2 vol. in-fol., ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importants de l'histoire de France et de celle d'Allemagne; *de Successione ducum Bavariæ et comitum Palatinorum*; des *Lettres*. On lui a attribué encore un Traité, intitulé : *Veterum Sophorum sigilla et imagines magicæ*, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'était mêlé de magie; mais on a prouvé que cet ouvrage n'est pas de lui.

* TRIVELLATO (Marc-Antoine, né vers 1687, à Monselice, dans le Padouan, professa la théologie au séminaire de Padoue avec distinction. Profond théologien, il possédait en outre des connaissances variées et étendues. Il avait surtout cultivé avec soin les lettres latines, et il en parlait la langue avec pureté et facilité. Sa conversation était instructive et mêlée de mots heureux, qui y répandaient beaucoup d'agrément. Il mourut à Padoue, le 7 décembre 1773,

à 86 ans. Il a publié : *Dissertationes theologicæ*, Padoue, 1739 ; *Opuscula theologica*, Padoue, 1740 ; *Dissertatio de Eucharistiæ sacramento et sacrificio*, Padoue, 1742 ; *Dissertationes de sacramentis, et præsertim de baptismate et confirmatione*, Padoue, 1743 ; *Enchiridion de Verbi incarnatione*, Padoue, 1750.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, où il naquit vers l'an 1447, fit ses premières armes sous François Sforza, duc de Milan, qui l'envoya, à peine âgé de 18 ans, avec son fils Galéas-Marie, servir en France le roi Louis XI. Dans la suite il montra tant de passion pour les Guelphes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince partit pour la conquête de Naples. Ce fut lui qui livra Capoue l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. Il fut ensuite lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna ce monarque à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gênes, le 19 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après il fut cause que les Français furent battus devant Novare, pendant que Louis de la Trimouille, homme d'une grande réputation, faisait le siége de cette place. Il répara cette faute sous François Ier, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se signala ensuite à la journée de Marignan. Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtres, aujourd'hui Arpajon, en 1518, des suites de quelques tracasseries de cour. Accusé auprès de François Ier, par Lautrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, il passa les Alpes en hiver, et âgé de plus de 70 ans, pour se justifier. Lorsqu'il se présenta devant François Ier, ce prince détourna la tête, et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part, *qu'il n'était plus temps*. « Le » dédain que le roi m'a témoigné, ajouta-t-il, et » mon esprit, ont déjà fait leur opération ; je suis » mort. » Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimait bien son caractère : *Hic quiescit, qui nunquam quievit.* Louis XII, voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait à Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès, « Trois choses sont absolument nécessaires, lui ré» pondit le maréchal : premièrement, de l'argent ; » secondement, de l'argent ; troisièmement, de l'ar» gent. » Ce guerrier s'était fait naturaliser Suisse ; il était sur le point de se faire recevoir aussi noble Vénitien : Voilà, di-t-on, les causes du refroidissement de François Ier à son égard. C'était le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation. On a la *Vie* de J.-J. Trivulce dit le grand, par Ch. Rosmini, Milan, 1815, 2 vol. gr. in-4. (*Voy.* ROSMINI, VII, 325).

TRIVULCE (Théodore), parent du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne en 1512. François Ier le pourvut du gouvernement de Gênes, dont il défendit le château contre les habitants, en 1528. Obligé de se rendre faute de vivres, il alla mourir en 1531, à Lyon, dont il était gouverneur.

TRIVULCE (Antoine), cardinal, frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la prière du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses frères. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, tous distingués par leurs lumières, leurs vertus et les emplois importants qu'ils ont remplis.

TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE (Jean-Arnold), littérateur, né à Paris en 1718, occupa d'abord plusieurs emplois administratifs. La révolution l'ayant atteint dans un âge assez avancé, il put se soustraire à ses vicissitudes orageuses, et vécut ignoré dans un des faubourgs de la capitale, où il ne voyait qu'un petit nombre d'amis. Il termina sa paisible carrière vers l'an 1792. Trochereau a beaucoup traduit de l'anglais. Ses traductions les plus connues sont : *Choix de différents morceaux de poésie*, Paris, 1746, in-12. Les morceaux de Spencer, de Dryden et de Pope sont assez bien rendus, et le traducteur y a conservé en grande partie les beautés de l'original. Son style est rapide, clair, mais parfois un peu incorrect. *La Spectatrice* ; c'est son ouvrage le mieux écrit, et il fut bien reçu du public. On y rencontre des passages très-instructifs et très-intéressants. *Histoire pratique du thé, avec des observations sur ses qualités et les effets qui résultent de son usage*, de Coakley-Lettsom, 1775, in-12.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaisons, est compté parmi les bons historiens latins. Il avait mis au jour, en 44 livres, une histoire qui comprenait tout ce qui s'était passé de plus important dans l'univers jusqu'à Auguste. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres ni le titre d'*Histoire philippique*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le style était digne des meilleurs écrivains. Le père de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau.

TROILE, fils de Priam et d'Hécube. Le destin avait résolu que Troie ne serait jamais prise tant qu'il vivrait. Il fut assez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua. Rien de plus tristement pittoresque que le tableau que fait Virgile de sa fuite, après une blessure mortelle, et de son char emporté par les chevaux effrayés :

Parte alia fugiens amissis Troilus armis,
Infelix puer atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen : huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.

TROMBELLI (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier de Saint-Sauveur, à Bologne, né en 1697, près de Nonantola, parvint aux premières charges de son ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié : les *Fables* de Phèdre, en vers italiens, Venise, 1735, in-8; les *Cent Fables* de Faërne (*voy.* ce nom), en vers italiens, avec quelques poésies latines, Venise, 1736, in-8; *De cultu sanctorum dissertationes decem*, Bologne, 1751 et suiv., 6 vol., in-4; *Apologie des quatre premières dissertations* précédentes en latin, 1751, in-4. Kiesling, professeur de Leipsig, les avait attaquées. *Vie et culte de saint Joseph*, 1767, in-8; il y règne peu de critique, de même que dans les *Vies de saint Joachim et de sainte Anne*, 1768, in-8; *de la sainte Vierge*, 1761, 6 vol. in-8. On estime cependant les dissertations qui accompagnent ce dernier ouvrage, et qui renferment de très-bonnes remarques. L'*Art de connaître le siècle des manuscrits latins et italiens*, en italien, Bologne, 1756 et 1778, in-4, fig.; plusieurs *Dissertations* sur les sacrements et la liturgie, pleines de savoir et de bonne théologie, Bologne, 1772 et suiv., 13 vol. in-4.

* TROMBULL (Jonathas), né à Lebanow en 1710, étudia le droit et la théologie, et fut gradué dans ces deux facultés au collége d'Harvard en 1727. Après avoir rempli plusieurs emplois importants, il fut nommé au gouvernement de Connecticut en 1769, et se rendit digne, par sa sage administration, d'être réélu à cette place jusqu'en 1783. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, il rendit d'importants services à son pays, mais il ne se décida à suivre l'impulsion de ses concitoyens que lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de voie à aucun arrangement avec la mère-patrie. Il était étroitement lié avec Washington, avec lequel il entretint une correspondance suivie. Il fut aussi l'ami du président Stiles, et des personnages les plus marquants de cette révolution. La guerre étant terminée, il quitta les affaires publiques et se retira dans une campagne, où il partagea son temps entre l'étude et la pratique de sa religion. Il était généreux, et on cite de lui plusieurs traits de bienfaisance. Il mourut en 1785, à 75 ans. On trouve dans les *Collections historiques* une lettre de lui sur la guerre de l'indépendance, très-intéressante en ce qu'elle établit plusieurs faits ou douteux ou jusqu'alors ignorés.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque* de l'ancien Testament, de la version des Septante, Amsterdam et Utrecht, 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaqua la *Concordance grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier, d'Oxford, a vigoureusement défendu Kircher. Cependant les deux Concordances ont leurs partisans. Trommius s'est attaché, de même que Conrad Kircher, à l'édition de Francfort de 1597; ils auraient mieux fait de suivre l'édition du Vatican, que tous les savants préfèrent. Gagnier est du même sentiment. Cet inconvénient n'est pas réparé par le parallèle des deux éditions, fait par Lambert de Bos, inséré dans l'édition de Trommius. On a encore du même une autre *Concordance* en flamand, qu'il continua après J. Martinus de Dantzig.

TROMP (Martin Happertz), amiral hollandais, né en 1597, à la Brille, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1653. Les états-généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennellement dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république, ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux; mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *grand-père des matelots*, et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de *bourgeois*. — Son fils, Corneille Tromp, né à Rotterdam en 1629, devint lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691, à 62 ans. Sa *Vie* a été donnée au public, La Haye, 1694, in-12, et, quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRON (saint), *Trudo*, pieux et zélé ecclésiastique du VIIe siècle, un des apôtres du Brabant et du pays de Liége, convertit un grand nombre d'idolâtres; car il en restait encore beaucoup dans cette contrée, et fonda le monastère qui porte son nom, et autour duquel il se forma successivement une ville. Il fonda encore un autre monastère à Bruges en Flandre, et mourut en 693. Quelques auteurs prétendent qu'il embrassa la vie monastique; mais cette opinion ne paraît pas fondée, quoiqu'on puisse le regarder comme un disciple de saint Remacle, par la confiance qu'il eut dans les lumières et les leçons de ce saint.

TRONCHAY (Michel), né à Mayenne en 1667, d'une ancienne famille, fit ses humanités dans le collége de cette ville, et sa philosophie au Mans, chez les Pères de l'Oratoire. Il vint ensuite à Paris, où il recommença sa philosophie au collége du Plessis, et suivit pendant deux ans les cours de Sorbonne. Ce fut alors que de Tillemont, à qui un jeune ecclésiastique était nécessaire pour l'aider dans ses travaux, se l'attacha. Tronchay n'avait que 22 ans; il en passa huit avec cet illustre savant qui, à sa mort, lui laissa une pension, et le chargea de publier la continuation de ses *Mémoires*. Tronchay s'acquitta de cette tâche avec fidélité. Ce ne fut qu'en 1716 qu'il reçut le diaconat et la prêtrise des mains de Colbert, évêque de Montpellier. Peu de temps après, ayant été nommé à un canonicat de l'église collégiale de Saint-Michel-lès-Laval, il alla le desservir. Des divisions régnaient dans ce chapitre : elles fatiguèrent Tronchay, accoutumé à une vie solitaire et paisible; il accepta une place d'aumônier

chez madame la princesse de Conti, seconde douairière. Le nouveau genre de vie auquel cet emploi l'assujettissait lui convint moins encore. Il retourna à Laval, résigna son canonicat, et se retira au château de Nonant, dans le diocèse de Lisieux. Il y mourut le 30 septembre 1733, à 66 ans. On conçoit qu'à cause de sa première éducation et de son séjour chez de Tillemont, qu'il appelait son *maître*, Tronchay dut partager les sentiments de cet homme célèbre au sujet des questions qui s'agitaient alors. Il avait eu occasion de voir le P. Quesnel à Paris, s'était lié avec lui, et, depuis ce temps, il existait entre eux une correspondance habituelle qui ne cessa qu'à la mort de ce Père, et qui ne pouvait que confirmer Tronchay dans des opinions jansénistes. On a de lui la continuation des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc. De Tillemont en avait donné 6 vol. in-4; Tronchay y en ajouta 10, ce qui porte l'ouvrage à 16 vol. *Idée de la vie et de l'esprit de Lenain de Tillemont*, Nancy, 1706, in-12 (*voy.* Nain (le), vi, 167). Le 6e vol. de l'*Histoire des empereurs;* Tronchay l'avait mis en état de paraître, mais il ne fut imprimé qu'en 1738. *Histoire abrégée de l'abbaye de Port-Royal*, Paris, 1710, in-12; une *Lettre* à Colbert, évêque de Montpellier, 1725. Il a, dit-on, mis en ordre les *Mémoires de Nicolas Fontaine* (*voy.* ce nom).

* TRONCHET (François-Denys), jurisconsulte, né à Paris en 1726, étudia les lois, et devint avocat au parlement; mais il y parut fort peu de temps, les débats éclatants du barreau lui convenant moins que les travaux paisibles de la consultation. Lors de l'installation du parlement Maupeou, il ferma son cabinet, et après le retour des anciennes cours souveraines, fit tous ses efforts pour rétablir l'harmonie parmi ses confrères. Il était bâtonnier de l'ordre des avocats, lorsque le tiers-état de Paris le nomma député aux états-généraux. Il travailla beaucoup dans les comités, et entra dans celui de constitution le 15 septembre 1789. Après les funestes journées des 5 et 6 octobre, où la populace de Paris alla insulter le roi et la reine à Versailles, il déclara que les districts de Paris n'avaient ni désiré ni demandé la translation du roi dans cette ville; cette translation eut cependant lieu par les manœuvres des malveillants. Il s'éleva, en mars 1790, contre l'invasion du comtat Venaissin, et proposa dans cette occasion des moyens sages qui furent rejetés. Tronchet prononça ensuite plusieurs discours éloquents sur les lois judiciaires (*voy.* Thouret). Le 30 janvier 1791, il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. En mars il occupa le fauteuil de président, et en juin il fut un des trois commissaires chargés de recevoir la déclaration du roi et de la reine, à leur retour du malheureux voyage à Varennes. Il s'occupa ensuite de la révision de plusieurs articles de la constitution. Quand les ennemis du trône eurent résolu de mettre Louis XVI en jugement, ce prince choisit Tronchet pour un de ses défenseurs. Le zèle, le talent qu'il avait mis au service d'un client si auguste, le rendirent suspect, et, en septembre 1793, le comité des recherches ordonna son arrestation. Tronchet parvint à se soustraire à toutes les perquisitions. Député de Seine-et-Oise au conseil des anciens, il le présida en novembre de la même année. Toujours modéré et juste, il parla, en mai 1796, en faveur des pères et mères des émigrés. Après le 18 brumaire, il fut un des membres de la commission créée pour préparer le Code civil. En avril 1800, il entra au tribunal de cassation, et fut désigné, dans cette même année, pour être membre du sénat. Ce respectable magistrat mourut le 10 mars 1806, à 80 ans. On a de lui manuscrit, des traductions en vers de différents morceaux de Milton, Thomson, Prior, Pope, l'Arioste, le Tasse, etc.; celle de l'Introduction de l'histoire de Charles-Quint, et d'une partie de l'*Histoire d'Angleterre*, par Hume; *Tableau de l'Histoire du Mahométisme*, etc.; *La Mort de Caton d'Utique*, tragédie, etc.

TRONCHIN (Théodore), naquit à Genève, en 1709, d'une famille noble, originaire d'Arles, recommandable par son ancienneté et par les emplois qu'elle occupa dans la république. Il voyagea en Angleterre. Tandis qu'il s'arrêtait à Cambridge, un des ouvrages de Boerhaave lui tombe entre les mains: il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce à la fortune que Bolingbrocke lui préparait, et vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Tronchin séjourna quelques années près de son maître, et, lorsqu'il se préparait à retourner en Angleterre, il fut retenu par Boerhaave et placé dans son voisinage à Amsterdam. De ce moment, le médecin hollandais renvoya tous les habitants de cette capitale à son élève. *C'est un autre moi-même*, leur disait-il; *vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant*. Tronchin se maria en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna dans sa patrie, où il fut professeur de médecine, s'acquit beaucoup de réputation, et mourut à Paris en 1781. Tronchin suivait la nature; il l'aidait dans la route qu'elle prend toujours, et ne la contraignait jamais d'en prendre une autre. *Il n'y a qu'une médecine*, disait-il souvent; *c'est la médecine observatrice et expectante*. (*Voy.* Condamine.) Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du christianisme, et ennemi des délires philosophiques. Etant allé voir Voltaire dans sa dernière maladie, il fut frappé de la triste situation où il vit cet homme fameux, et dit que *ce spectacle serait utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la religion*. C'est lui encore qui dit à l'évêque de Viviers: *Pour voir toutes les furies d'Oreste, il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire*. Ces anecdotes, rendues publiques quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredites par quelques disciples de Voltaire; le célèbre médecin ne les a jamais désavouées. On a de lui: *Dissertatio medica de nympha*, 1736, in-4; *De colica pictorum*, Genève, 1757, in-4; ouvrage dont Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen*. On doit encore à Tronchin une *Edition* des Œuvres de Guill. Baillou (*voy.* ce nom,

1, 397), avec une préface, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

TRONSON (Louis), né en 1622, à Paris, d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, place qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, et où il mourut en 1700, à 78 ans. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir étendu et d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. Le premier, qui a pour titre : *Examens particuliers* (1), fut imprimé à Lyon, 1790, in-12. C'est un recueil de méditations sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de bien remplir. Le second, intitulé *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avait d'abord paru que 3 vol. in-12; mais on a imprimé l'ouvrage entier, Paris, 1724, in-4. On a encore de lui : *La Vie de la sœur Marie du Saint-Sacrement*. Paris, 1690, in-8. (*Voy.* Marie de l'Incarnation.) Tronson avait laissé plusieurs ouvrages en manuscrit qui se conservaient dans sa congrégation. Quelques-uns ont été récemment publiés; savoir : le *Traité de l'obéissance*, 1822, in-12, ouvrage qui répond parfaitement à la réputation de sagesse et de goût qu'avait Tronson; le *Manuel du séminariste* ou *Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions*, avec quelques autres opuscules, 1823, 2 vol. in-12, où l'on reconnait non-seulement le zèle et la piété de l'auteur, mais sa sagesse, la solidité de son esprit et sa parfaite expérience dans la connaissance et dans la conduite des hommes; *Retraite ecclésiastique, suivie de méditations sur l'humilité*, 1823, in-12, ouvrage où l'on retrouve l'onction, l'abondance et les autres qualités remarquées dans ses autres écrits.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), avocat au parlement, né à Reims en 1750, suivit les cours de droit à Paris. Il se fit une réputation méritée par son savoir et son éloquence, et montra beaucoup de modération au milieu de nos orages politiques. Sous le règne de la *terreur*, il eut plusieurs fois à défendre les victimes traduites devant le tribunal révolutionnaire. Il parla avec la même vigueur pour les malheureux Nantais poursuivis par Carrier; mais ce fut dans le procès de Marie-Antoinette qu'il développa toutes les ressources de son éloquence. L'intérêt qu'il montra en faveur de son illustre cliente lui attira la haine des *jacobins*, qui le firent mettre en arrestation. Il subit un long interrogatoire, par lequel il put prouver qu'il n'avait rien appris de secret sur Marie-Antoinette. Sommé de rendre les effets qu'il avait reçus de la reine, il déposa au comité de sûreté générale des cheveux, et autres souvenirs destinés à des personnes qui lui étaient chères. En 1795, député de Seine-et-Oise au conseil des Anciens, il défendit et sauva plusieurs membres du comité révolutionnaire de Nantes, coaccusés de Carrier, et qui n'avaient pas partagé ses crimes. Il parla avec énergie, le 19 mars 1796, en faveur de parents d'émigrés, et vota le rejet de la résolution qui exigeait des électeurs le serment de haine à la royauté. Nommé secrétaire, il plaida la cause des fugitifs de Toulon, et réclama inutilement en leur faveur la clémence de l'assemblée. Tronson était un des chefs du parti appelé des *temporiseurs*, dont il était le principal soutien. A l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fit le fameux rapport concernant la marche des troupes appelées vers Paris; mais ce rapport ne produisit pas l'effet qu'en attendait son parti, qui abandonna Tronson, malgré ses longs et utiles services. Compris bientôt après dans la proscription de Pichegru, il fut déporté à Cayenne, dont le climat insalubre était appelé par les républicains la *guillotine sèche*. Il y mourut, le 22 juin 1798, à 48 ans.

TROPHIME (saint), né à Ephèse, ayant été converti à la foi par saint Paul, s'attacha à lui et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'apôtre à Rome, en son premier voyage; et saint Paul dit, dans son épître à Timothée, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint, et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui parait fabuleux.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, rendait des oracles dans un antre affreux. Ceux qui voulaient le consulter devaient se purifier. Après bien des cérémonies, ils entraient dans la caverne, et s'y étant endormis, ils voyaient ou entendaient en songe ce qu'ils demandaient. Cet antre était près de la ville de Levadia et le lac de Thèbes, autrefois le lac de Copaïs. — Il ne faut pas confondre ce *Trophonius* avec un autre de ce nom, frère d'Agamède. *Voy.* ce nom.

* TROUSSET (M.-E. Berard), né en Dauphiné en 1770, mort en 1807, à 37 ans, médecin en chef de l'hôpital de Grenoble, est auteur de plusieurs découvertes intéressantes, comme celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps humain par les pores de la peau. Ce fluide avait été assimilé par le comte de Milly à l'air fixe, tandis qu'Ingenhousz l'avait cru un air phlogistique ou gaz azote : Fourcroy avait combattu la première de ces opinions; mais il avait laissé la question indécise : elle fut résolue par Trousset, qui analysa quelques bulles de cet air, et trouva le gaz azote sans aucun mélange d'acide carbonique. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus connu jusqu'à présent est son *Histoire de la fièvre* qui a régné à Grenoble en 1799, 1800, 1801, in-8.

TROY (François de), peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les principes de son art sous son père. Il s'appliqua surtout au portrait, et fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du directeur, et enfin directeur. Ce maître donnait beaucoup d'expression et de noblesse à ses figures. Son dessin était correct; il était grand coloriste, et finissait extrêmement ses ouvrages. — Son fils, Jean-Fran-

(1) Cet ouvrage a beaucoup gagné à la nouvelle édition qui en a été donnée par Emery, supérieur général des sulpiciens.

çois de Troy, mort à Rome en 1752, à 76 ans, fut directeur de l'académie de peinture de Paris, et depuis directeur de celle que les Français ont à Rome. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave et piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles et heureusement exprimées.

* TROYA D'ASSIGNY (Louis), prêtre appelant du diocèse de Grenoble, né en 1696, est connu par son attachement aux principes de Port-Royal. Il mourut en octobre 1762, à 76 ans. On a de lui : *Dénonciation faite à tous les évêques de France*, 1727, in-4; *Discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien l'Apostat*, 1735, in-12; *La vraie doctrine de l'Eglise*, 1751, 2 vol. in-12; *Fin du chrétien*, ou *Traité dogmatique moral sur le petit nombre des élus*, 1751, 3 vol. in-12; *Traité dogmatique et moral de l'espérance chrétienne*, Avignon (Paris), 1753 et 1755, 2 vol. in-12; *Saint Augustin, contre l'incrédulité, avec le plan de la Religion*, Paris (Lottin), 1754, 2 vol. in-12; *Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'Eglise*, 1755, in-12.

TRUAUMONT (la), né à Rouen, d'un auditeur des comptes, était un jeune homme perdu de dettes et de débauches. Il fut, en 1674, l'instigateur d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'aurait eu aucun effet, si elle n'avait été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avait été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnait d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frère; il voulait se venger en se mettant à la tête d'un parti. Le but des conjurés était de livrer au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Hâvre, et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Les coupables furent tous exécutés, à l'exception de la Truaumont, qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'église de Nantes, archidiacre et chanoine de Saint-Malo sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et fit le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il retourna à Paris. Retiré dès 1767 à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos, il y mourut en 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces, lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation était instructive; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de littérature et de morale*, 1736, in-12, réimpr. plusieurs fois en 4 vol. in-12, et trad. en diverses langues. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, la sagacité et la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité et l'amour du bien; *Panégyriques des saints*, languissamment écrits, précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et bien rendues. Dans la seconde édition, de 1761, en 2 volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avaient été faites pour le *Journal des savants*, et pour le *Journal chrétien*, auxquels il a travaillé quelque temps. La manière dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage lui attira (surtout dans la pièce intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très-mordantes de la part de ce poète, qui lui avait écrit auparavant des lettres très-flatteuses; *Mémoires pour servir à l'Histoire de messieurs de la Motte et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux et quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle n'est qu'un panégyrique. (*Voy.* l'art. du P. Neuville.)

TRUCHET (Jean), né à Lyon, en 1657, d'un marchand, entra dans l'ordre des carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie; mais il s'y livra tout entier à la mécanique. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent, et il n'y eut que le P. Truchet qui pût les raccommoder. Colbert, charmé de ses talents et de son adresse, lui donna 600 liv. de pension. Il n'avait alors que 19 ans. Le P. *Sébastien* (c'était son nom de religion) s'appliqua dès lors à la géométrie et à l'hydraulique. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importants, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre le Grand, et de plusieurs autres princes, et enrichit les manufactures de plusieurs découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses tableaux mouvants ont été un des ornements de Marly. Le premier, que le roi appela *son petit Opéra*, changeait 3 fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avaient aussi la propriété des résonnants ou sonores. Le deuxième tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentait un paysage, où tout était animé. Le roi nomma le P. Sébastien un des honoraires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs mémoires de sa composition dans le recueil de cette société. Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enlevèrent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au dehors, le P. Sébastien fut un très-bon religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours, dans la dernière rigueur, l'extérieur convenable à son état.

TRUCHSÈS (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant, et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de la religion conclue à Augsbourg, que Truchsès était déchu de l'épiscopat, et qu'il fallait procéder à une nouvelle élection. Le jour même que les états se séparèrent, Truchsès épousa publique-

ment à Rosenthal celle à laquelle il avait été marié clandestinement. Grégoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année on élut à sa place le prince Ernest de Bavière, qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. *C'est cette malheureuse apostasie qui obligea le pape d'envoyer un nonce à Cologne*, dit l'électeur Maximilien d'Autriche, dans un mandement du 4 février 1787; dans lequel cependant, par une espèce d'inconséquence, il s'éleva contre cette même nonciature. Truchsès se retira avec sa prétendue femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Les protestants et Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre; mais Bayle est d'un autre avis, et a démontré que du Plessis Mornay, le sage de la Henriade, avait conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. *Voy. Réponse aux questions d'un provincial*, tom. 2, pag. 211-229.

* TRUDAINE de MONTIGNY (Jean-Charles-Philibert), né en 1733 à Clermont, fit preuve, dans le cours de sa vie, de connaissances presque universelles. Il fut adjoint en 1757 à son père, devenu intendant-général des finances, et le remplaça dans cette charge importante en 1769. L'abbé Morellet a porté de lui ce jugement impartial : « Voulant un peu plus qu'il ne pouvait, il n'en » était pas moins un homme estimable et bon, » éclairé, juste et ami du bien. » Ses connaissances dans diverses sciences lui valurent une place de membre honoraire de l'académie des sciences. Il refusa la place de contrôleur-général, et vit celle d'intendant des finances supprimée. L'éducation de ses deux fils, des recherches physiques et chimiques semblaient devoir longtemps encore occuper ses moments; mais il mourut, le 5 août 1777. Condorcet, dans son *Eloge*, dit qu'aux vertus du magistrat et du citoyen, Trudaine joignait les agréments de l'homme du monde, et que la facilité de son caractère ne l'entraîna jamais à donner son consentement à une chose injuste. On vante aussi son désintéressement; dont le fait suivant est un témoignage. Appelé à succéder à son père dans le conseil des finances et dans celui du commerce, il pria Louis XV de lui permettre de ne pas recevoir les appointements de sa place : « On me demande » si rarement de pareilles grâces, dit le roi, que, » pour la singularité du fait, je ne veux pas vous » refuser. » Le tribut qu'il paya, comme académicien, à la mémoire de son père, Daniel-Charles Trudaine, est le seul morceau de lui qu'on connaisse imprimé. (Voy. l'*Histoire de l'académie des sciences*, 1766.) Il était auteur d'une comédie : *Le Jaloux puni*, dont Collé parle avec éloge dans son *Journal*, année 1764.—Ses deux fils, favorables aux réformes que promettait 1789, périrent sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Le plus jeune, connu sous le nom de Trudaine de la Sablière, avait été conseiller au parlement de Paris. C'est lui qui esquissa, sur un des murs de sa prison, un arbre faible encore, avec cette devise : *Fructus matura tulissem*.

* TRUFFER (Jean), né en 1746 à Hardinvest, département de la Manche, fit d'excellentes études à Paris au collége d'Harcourt, entra dès l'âge de 19 ans dans l'enseignement, et resta étranger à la révolution. Admis dans les écoles centrales par le Directoire, il fut, sous l'empire, professeur au lycée Charlemagne, et mourut à Paris, le 31 janvier 1828. On lui doit une *Traduction* estimée des plus célèbres *Harangues de Cicéron contre Verrès*.

* TRUGUET (Laurent-Jean-François), amiral, né en 1752 à Toulon, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine comme élève, et fut bientôt admis dans la compagnie des gardes de pavillon. Il avait déjà fait huit campagnes soit comme garde, soit comme enseigne de vaisseau, lorsqu'éclata la guerre d'Amérique, dans laquelle il servit avec beaucoup de distinction. Attaché à l'état-major du comte d'Estaing, il l'accompagna dans ses différentes expéditions, et eut le bonheur de lui sauver la vie après le malheureux assaut de Savannah. Cette action lui valut la croix de St.-Louis, qui ne s'accordait à de jeunes officiers que pour des faits éclatants. De retour en Europe, il suivit dans son voyage en Grèce M. de Choiseul, qui demanda l'autorisation de l'emmener dans son ambassade en Turquie. Truguet obtint le commandement d'une corvette qui devait rester aux ordres de l'ambassadeur, et fut en outre chargé de l'instruction des officiers de la marine turque, pour lesquels il composa un traité pratique de la manœuvre des vaisseaux et des *Eléments de tactique navale*, qui furent traduits en langue ottomane et imprimés à Constantinople. Pendant son séjour dans le Levant, il leva des cartes exactes de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, et d'après les instructions secrètes du gouvernement, entra, dans l'intérêt du commerce français, en négociation avec les beys d'Egypte, ainsi qu'avec les principaux chefs arabes du désert. A son retour en France en 1787, il reçut du roi des témoignages de satisfaction pour la manière dont il s'était acquitté de ses différentes missions, et fut envoyé en 1791 en Angleterre pour étudier les ressorts de la puissance navale britannique. Nommé capitaine de vaisseau en 1792, la même année il fut élevé au grade de contre-amiral. La chute du trône ayant fait ajourner l'exécution du vaste plan qui lui avait été confié, son escadre fut destinée à seconder les opérations de l'armée employée à la conquête du Piémont, et il reçut ensuite l'ordre d'aller attaquer la Sardaigne; mais il échoua dans cette entreprise, et ramena son escadre à Toulon. Dénoncé alors, il fut mis en arrestation, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé ministre de la marine par le directoire, il se hâta de la réorganiser, en rappelant les anciens officiers qui avaient été destitués et incarcérés, assura le service des ports malgré des obstacles sans nombre, et s'occupa de mettre nos colonies d'Amérique en état de repousser les attaques des Anglais. Il avait conçu le projet d'opérer une descente en Angleterre ainsi qu'en Irlande. L'expédition d'Irlande échoua; celle d'Angleterre ne fut pas même tentée. Truguet, remplacé dans le ministère de la marine, fut nommé

ambassadeur à Madrid ; mais au moment où, d'accord avec les ministres espagnols, il s'occupait de prévenir, par d'utiles modifications dans le gouvernement, une révolution, aussi facile alors à diriger qu'à prévoir, il fut rappelé de Madrid, et pour prix de ses services exilé en Hollande. Après le 18 brumaire, nommé conseiller-d'état, il fut peu de temps après chargé du commandement de diverses flottes que les circonstances ne lui permirent pas de mettre en mer. Il commandait l'armée navale de Brest lors de l'avénement de Napoléon à l'empire; cette armée ayant montré de la répugnance pour cet acte, le nouvel empereur en rendit Truquet responsable, et, après l'avoir destitué de son commandement ainsi que du conseil-d'état, le raya de la liste de la légion-d'honneur. Après cinq ans de disgrace, Truguet fut nommé préfet maritime à Rochefort, puis directeur de la marine de Hollande lorsque cet état fut réuni à la France. Les événements de 1814 le ramenèrent à Paris. En 1815, il fut chargé par le roi de prendre les mesures nécessaires pour s'opposer à l'occupation de Brest par les étrangers. Nommé pair en 1819, il ne cessa de prendre part aux discussions relatives à la marine, qui lui est redevable d'un grand nombre des améliorations. Il mourut à Paris, le 27 décembre 1839, à 87 ans. L'amiral Roussin a prononcé son *Eloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 3 juin 1840.

TRUXILLO (Thomas de), prédicateur, né à Zurita dans l'Estramadure, se fit religieux de la Merci. Ayant eu quelques démêlés avec ses confrères, dans le temps qu'il était supérieur de la maison de son ordre à Madrid, il passa dans celui des dominicains à Barcelonne. Il vivait encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques, dont on voit le catalogue dans la Bibliothèque des PP. Echard et Quetif.

TRYPHON ou DIODOTE, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balas, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balas, il alla en Arabie chercher Antiochus, fils de ce prince, et le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Démétrius, son compétiteur, qui fut vaincu et mis en fuite. Mais le perfide Tryphon, qui méditait de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus; et craignant que Jonathas Machabée ne mît obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein, et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présents, et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe, et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnait aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposait. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, et les gens qui l'accompagnaient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée, et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas, avec cent talents d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étaient que les préludes d'un plus grand, qui devaient lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus, dont il prit la place, et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés; mais il ne garda pas longtemps le royaume que ses crimes lui avaient acquis. Antiochus-Sidètes, successeur légitime du trône, entra dans son héritage, et toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, où le nouveau roi le poursuivit, et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir longtemps contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthoriade, et de là il gagna Apamée sa patrie, où il croyait trouver un asile; mais y ayant été pris, il fut mis à mort.

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfreid Walther de), habile mathématicien, naquit à Kieslingswald, seigneurie de son père, dans la Lusace, en 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi, en 1672, dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois, en 1682, et proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques, si connues sous le nom de *Caustiques de Tschirnhausen*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique et de dioptrique, et signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface, et où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs). Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta au duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on voulait l'élever. Les lettres étaient son seul plaisir. Il cherchait des gens qui eussent des talents, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts : il les tirait des ténèbres, et était en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Ce savant estimable mourut le 11 octobre 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui : *Medicina corporis*, Amsterdam, 1686, in-4 : ouvrage à peine connu aujourd'hui, quoique plein de vues utiles et sagement écrit; *Medicina mentis, seu tentamen genuinæ logicæ, in quâ disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, ibid., 1687, in-4.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), ministre de l'évêque-prince de Liége à Paris, et mort dans cette capitale le 7 mars 1784, est



connu par des poésies agréables, quelques odes, et des ouvrages de botanique. Il a fait l'extrait, traduit de l'anglais, d'un Traité concernant *les Arbres résineux conifères*, qu'il a augmenté de notes, d'observations, d'expériences particulières, Metz, 1768, in-8. On trouve de lui, dans le quatrième volume du Supplément de l'*Encyclopédie*, un Mémoire imprimé séparément sur la transplantation, la naturalisation et le perfectionnement des végétaux. Ces deux ouvrages lui font honneur par la solidité des idées et la clarté du style. Nous connaissons encore de Tschudi quelques poésies. Un de ses ancêtres est auteur d'une *Chronique helvétique*, qui renferme des pièces intéressantes pour cette histoire.

TUBALCAIN ou TUBAL-CAIN, fils de Lamech le Bigame et de Sella (2975 avant J.-C.), fut l'inventeur de l'art de battre et de forger le fer, et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourrait croire que le Vulcain des païens a été calqué sur ce patriarche, comme la plupart des personnages de la fable le sont sur les hommes célèbres dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte.

TUBERON (Louis), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie, au XVIe siècle, est connu par des *Commentaires* ou recueils des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie, et les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante divisée en 11 livres, commence à l'an 1490, et finit à l'an 1522. Elle est écrite en latin d'un style net et roulant. On l'a imprimée à Francfort en 1603; mais les noms propres des Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le 2e vol. des *Scriptores rerum hungaricarum*. Plusieurs critiques croient que le nom de *Tuberon* est supposé, et que l'auteur de ces Commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement le vrai.

* TUBI (Jean-Baptiste), dit le *Romain*, sculpteur renommé du règne de Louis XIV, né à Rome en 1630, mort à Paris en 1700, à 70 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui font honneur à son talent. Les principaux sont : *le Poëme lyrique*, dans le jardin de Versailles; *la Fontaine de Flore*, dans le même jardin, où l'on voit encore de lui *Galatée*, *l'Amour*, et un *vase* en marbre où sont sculptées *les Conquêtes de Louis XIV en Flandre*. Il a en outre exécuté la *statue* de la mère de Le Brun, sur le tombeau de ce fameux peintre : celle de *la Religion*, sur celui de Colbert; l'*Immortalité*, sur le tombeau de La Chambre, médecin du roi; le magnifique *mausolée* de Turenne, aujourd'hui aux Invalides (1), et exécuté d'après les dessins de Le Brun, etc.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'*Enéide*, avec Varius, par ordre d'Auguste.

* TUCKER (Abraham), écrivain, né à Londres en 1705, mort en 1774, se consacra entièrement aux sciences. Parmi ses différents ouvrages, on a remarqué ses *Recherches de la lumière de la nature*, 7 vol. in-8, dont les trois premiers seulement furent publiés, du vivant de l'auteur, en 1768, sous le nom supposé d'Edouard Search. Cet ouvrage suffit pour établir la réputation de Tucker. Il y parle sur toutes les matières relatives à la physique et à la métaphysique, avec autant d'érudition que de clarté.

* TUCKER (Josias), publiciste anglais, né en 1711, après avoir étudié à l'université d'Oxford, prit les ordres, et devint pasteur d'une église de Bristol, puis doyen de Glocester. Il était savant théologien, et a écrit des ouvrages estimés sur cette science. Ses autres productions roulent sur le commerce et sur la politique. Pendant la guerre de l'indépendance, il soutint, dans plusieurs de ses brochures, qu'il fallait que l'Angleterre accédât aux demandes des Américains, ou qu'elle reconnût leur indépendance, sans entreprendre une longue querelle dont les suites seraient malheureuses. Il mourut en 1799, à 88 ans. Le plus remarquable des ouvrages de Tucker est intitulé : *Traité du gouvernement civil*, 1781 : il s'y montre opposé aux opinions de Locke.

TUDESCHI. *Voy.* TEDESCHI.

TULLIA, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Aruns, fils aîné de Tarquin l'Ancien. Peu contente de cette alliance, elle chercha à plaire à Tarquin le Superbe, qui avait épousé sa sœur. Ils complotent de se défaire, l'une de son mari, et l'autre de sa femme; et, après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes et leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant J.-C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par-dessus le corps tout ensanglanté de son père. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIA, fille de Cicéron, naquit l'an 77 avant J.-C. Elle fut mariée trois fois : d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père; puis elle épousa Furius Crassipès, et enfin Publius-Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux; et les troubles que Dolabella, dont les affaires étaient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullia. Elle mourut l'an 44 avant J.-C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les méchants disaient qu'il y avait en plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille. Ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que la seconde femme de Cicéron se réjouit de la mort de Tullia, et que de dépit il la répudia, comme il avait répudié Térentia, mère de Tullia, parce qu'elle n'avait pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullia que Cicéron composa un traité *de Consolatione*, que nous n'avons plus, et que Sulpicius lui écrivit la belle lettre qui commence, *Posteaquam mihi renunciatum est*. On a prétendu que, sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avait, dit-on, un corps de femme, qui au premier souffle d'air fut

(1) Excepté les figures de la Sagesse et de la Valeur qui sont de Marsy.

réduit en poussière, et une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé près de quinze cents ans; mais c'est un conte ridicule. Voyez-en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé *De Lucernis sepulcralibus.*

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numa Pompilius, l'an 671 avant J.-C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portaient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour l'autorité royale. Les habitants d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, et en transporta les richesses et les habitants dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, et dont il triompha. Il périt l'an 640 avant J.-C., sans que les historiens soient bien d'accord sur la cause et le genre de sa mort. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse rapportent qu'il fut frappé de la foudre. Ce dernier raconte toutefois que plusieurs auteurs attribuaient la mort de ce prince à l'ambition de son successeur, Ancus-Martius, opinion que cet historien déclare ne point partager.

* TURBILLY (Louis-François-Henri de MENON, marquis de), né en Bretagne en 1717, entra dans le service, et s'y distingua comme lieutenant-colonel de cavalerie. Il se retira dans ses terres, où il fit des défrichements qui donnèrent lieu à plusieurs observations utiles pour l'agriculture, et imagina de distribuer des prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans le canton. C'est le premier encouragement de ce genre donné en France. C'est encore à lui qu'on doit l'idée de l'établissement des sociétés d'agriculture et les premières tentatives faites pour détruire la mendicité. Malheureusement son imagination trop vive le jeta dans des entreprises difficiles, qui, jointes aux procès et aux dilapidations dont il fut victime, le ruinèrent. Il mourut en 1776, à 59 ans. On a de lui : *Pratique des Défrichements*, 1760, in-12; *Mémoire sur les Défrichements*, 1760, in-12. On y trouve la description d'une sonde ou tarière, dont il recommande l'usage, et qui pénètre dans la terre à une très-grande profondeur. Les états de Bretagne avaient fait présent d'une de ces sondes à chaque bureau d'agriculture de la province. On en trouve aussi la description dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, tom. 1, pag. 427.

* TURCHI (Adéodat), religieux capucin, était né en 1724. Son mérite le fit choisir pour précepteur de l'infant don Louis, fils du duc Ferdinand. Il fut récompensé de ses soins par sa nomination à l'évêché de Parme. Il se fit sacrer à Rome le 21 septembre 1788, ainsi qu'ont coutume de le faire les évêques d'Italie. De retour dans son diocèse, il le gouverna avec zèle et sagesse, et y donna l'exemple de toutes les vertus ecclésiastiques et épiscopales, et mourut en 1803. On a le recueil des *Instructions* qu'il faisait assidûment à son troupeau, et qu'il a publiées sous le titre d'*Homélies*, 4 vol. in-12. Toutes sont pleines d'onction et respirent la piété. On en cite entre autres, avec beaucoup d'éloges, une qu'il composa pour la fête du B. Barthélemy de Bragance, dominicain et évêque de Vicence, mort en 1270, et béatifié par Pie VI en 1794. Il a laissé aussi des *Oraisons funèbres.*

TURCK (Henri), né à Goch, dans le duché de Clèves, en 1607, se fit jésuite en 1625, enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, et consacra tous ses moments de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne : elle était rédigée et prête à être mise sous presse, lorsqu'il mourut le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite est en 6 vol. in-fol. On la conserve à Trèves : le 3e vol., écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim et Paderborn, des duchés de Juliers, Clèves, etc. Il y a de grands détails sur les différents peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, etc.; elle est écrite en forme d'annales jusqu'à l'an 1660. Jean-Georges Eccard dit que le P. Turck a écrit une histoire particulière de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe; cette histoire est du P. Martin Ubers, jésuite.

* TURCO (Thomas), général de l'ordre des dominicains, naquit à Crémone d'une honnête famille, vers le commencement du XVIIe siècle. Chargé d'abord d'enseigner les lettres et la théologie, il était en 1638 professeur de métaphysique à Padoue, où, sur sa réputation, le sénat de Venise l'avait appelé, et lui avait assigné des honoraires de deux cents florins. La procure générale de son ordre ayant vaqué vers ce temps, Urbain VIII souhaita qu'il y fût nommé : il se rendit à Rome en 1643 pour en remplir les fonctions. Dès l'année suivante, dans un chapitre assemblé à Rome par ordre du pape, il fut, d'un commun accord, élu général de l'ordre. Jaloux d'y maintenir la discipline et d'y encourager les études, il commença dans cette intention la visite de ses provinces, en 1645, et parcourut la France, la Belgique et l'Espagne. Philippe IV, frappé de son mérite, le fit grand d'Espagne, et voulut que cette dignité passât à ses successeurs. Il ne revint à Rome qu'en 1648. Le P. Turco fit construire, dans le couvent de Sainte-Marie de la Minerve, une salle magnifique pour la congrégation du saint Office, qui y tenait ses séances, et qui jusque-là n'avait pu y occuper qu'un local étroit et peu digne d'elle. Cet illustre religieux mourut dans ce couvent, vers 1651, à 50 ans (date du *Dizionario storico di Bassano*; Moréri dit le 3 décembre 1747). Il a laissé les ouvrages suivants : *Prælectiones theologicæ ab ipso, dum Bononiæ legeret, dictatæ* : il y est fidèle à la doctrine de saint Thomas sur le libre arbitre, sur la promotion physique et sur la grâce; *Lima Molinæ* ; il y combat le système de ce jésuite. Il ne paraît pas que ces deux ouvrages aient été imprimés; deux *Traités sur la conception de la sainte Vierge* : ils ont été publiés à Rome; un autre Traité *De gratia et libero arbitrio*, contre les luthériens et les calvinistes; *Directorium officii sanctæ inquisitionis*; *Ordinationes pro conventu et studio generali Sancti Dominici, civitatis Bononiæ*, Bologne, 1643; *Ordinationes pro recto regimine studiorum in gymnasio parisiensi, San Jacobæo editæ*, Paris, 1664;

Epistolæ encyclicæ ad universum ordinem; le recueil en est conservé à Rome dans les archives de l'ordre. Il a fait réimprimer à grands frais les *ouvrages* de quelques-uns des plus illustres dominicains, tels que le pape Innocent V, Albert le Grand, le cardinal Ugo, etc.

* TURELL (Ebenezer), prédicateur, né dans le Massachussets en 1701, fut gradué en 1711 au collége d'Harvard, ordonné en 1724, et nommé ministre de Medford en 1728. Il suivit la doctrine de Calvin et fut, dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, l'un de ceux qui travaillèrent le plus ardemment à répandre la haine des Anglais. Après avoir exercé son ministère près de cinquante années, il mourut en 1778, à 77 ans. On a de lui la *Vie et le caractère du docteur Colman*, 1749, in-8.

TURENNE (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de), maréchal-général des camps et armées du roi de France, colonel-général de la cavalerie légère, était second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan le 16 septembre 1611. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siècle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il se distingua en 1634, au siége de la Motte, ville de Lorraine. Chargé en 1637 de réduire Solre-le-Château, dans le comté de Hainaut, il l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2,000 hommes à se rendre à discrétion. C'est là qu'il fit rendre à son mari une femme qu'on lui présentait comme un des fruits de sa conquête (*voy.* Scipion). Après la prise de Brisach en 1638, il fut envoyé en Italie en 1639. Il fit lever le siége de Casal, et servit beaucoup à celui de Turin, que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, et en Italie en 1643. Il avait été fait maréchal-de-camp à 25 ans, et il obtint le bâton de maréchal de France à 32, en 1644, après avoir servi 17 ans sous différents généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquait de chevaux et d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec 7,000 hommes, et défit le frère du général Merci. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal, en 1645; mais la bataille de Nordlingen, gagnée trois mois après par le duc d'Enghien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états; l'année suivante, il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de 140 lieues, et obligea le duc de Bavière à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre: il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zumartshausen, et le chassa de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais, las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Rethel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Il poursuivit ce prince jusqu'au faubourg Saint-Antoine, où il l'attaqua, et il allait le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle de Montpensier n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. L'année 1654, il fit lever le siége d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, Saint-Ghislain et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante, il fit une retraite honorable au siége de Valenciennes, et se rendit ensuite maître de la Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwell, protecteur de l'Angleterre. Les Espagnols furent défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, et, en 1659, de la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de Turenne, par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage dans l'art militaire. Il l'avait honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès: il prit plusieurs places en Flandre, et ces avantages procurèrent la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du calvinisme, par conviction et nullement par intérêt, comme les calvinistes l'ont débité; car on n'avait jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avait cependant longtemps qu'il était inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs lettres qu'il écrivit à sa femme. « Il commençait depuis long-» temps, dit le président Hénault, à entrevoir la » vérité; mais il tenait encore à l'erreur par les » préjugés de l'éducation, et par l'attachement qu'il » portait à madame de Turenne, sa femme, fille du » duc de la Force, et calviniste de bonne foi. Sa » mort, arrivée en 1666, et les instructions de Mgr. » de Meaux, achevèrent de décider Turenne; ce fut » pour lui que ce prélat composa son livre de l'*Ex-» position de la doctrine de l'Eglise catholique*, ou-» vrage raisonnable et solide, que les protestants » laissèrent sans réplique. » Louis XIV ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. En 1672, on prit, en 22 jours, 40 villes sur les Hollandais. L'année suivante, il poursuivit l'électeur de Brandebourg, qui était venu au secours des Hollandais, et favorisa en 1674 la conquête de la Franche-Comté, en empêchant les Suisses, par le bruit de son nom, de donner passage aux Autrichiens. Les conquêtes de Louis XIV et ses desseins trop vastes ayant obligé les princes de l'Empire de se liguer contre son ambition conquérante, Turenne, qui était en Alsace, passa le Rhin à la tête de 10,000 hommes, fit trente lieues en quatre jours, attaqua à Sintzhein, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par Caprara. Ce combat fut peu décisif, et si, comme M. de Beauveau l'assure, les

Allemands n'avaient pas une pièce de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis, et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourrait en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat, en 1688, qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (Paris, 1782, in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'Avrigny, qui a cru pouvoir les justifier (*voy.* la réfutation de ces deux paradoxes dans le *Journ. histor. et littér.*, 15 mars 1783, page 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avait reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complétement exécuté en 1688), il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut » convenir, dit Voltaire, que ceux qui ont plus » d'humanité que d'estime pour les exploits de » guerre, gémissent de cette campagne, célèbre par » les malheurs des peuples autant que par les ex» péditions de Turenne. Il mit à feu et à sang un » pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs » opulents. L'électeur palatin vit, du haut de son » château de Manheim, deux villes et vingt-cinq vil» lages enflammés. Ce prince, désespéré, défia Tu» renne à un combat singulier, par une lettre pleine » de reproches. Turenne ayant envoyé la lettre au » roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne ré» pondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par » un compliment vague, et qui ne signifiait rien. » C'était assez le style et l'usage de Turenne, de » s'exprimer toujours avec modération et ambi» guité. » Les Allemands, ayant reçu des renforts considérables après le combat de Sintzheim, passèrent le Rhin et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'était retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre, par les Vosges, dans la province qu'il feignait d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turckeim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin le 6 janvier 1675. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui : Montecuculli. Les deux généraux étaient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, à 64 ans. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire. Il fut enterré à Saint-Denis; mais, en 1793, son tombeau fut détruit avec ceux des rois : il a été depuis replacé aux Invalides. Turenne n'avait pas toujours eu des succès à la guerre : il avait été battu à Mariendal, à Rethel, à Cambrai; il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais ayant toujours réparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés parfaitement inutiles, auxquelles il n'eût dû se prêter pour aucun motif, il conserva la réputation d'un homme de bien. Ses vertus et ses talents, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques traits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il était né généreux. Voyant plusieurs régiments forts délabrés, et s'étant secrètement assuré que le désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venait du roi. Il ménageait la vie des soldats avec la plus grande attention, et blâmait hautement les généraux qui les sacrifiaient sans nécessité dans des batailles que les circonstances ne rendent pas indispensables, disant qu'il fallait trente ans pour faire un soldat; il pouvait ajouter que l'idée seule que la religion et la raison nous donnent de l'homme suffit pour le faire envisager comme une *chose sacrée*, selon l'expression de Sénèque, et pour détester l'ambition atroce qui expose ses jours et répand son sang sans nécessité. Selon lui, une armée qui passait 50,000 hommes était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. Nous avons son *Histoire* par Ramsay, Paris, 1735, 2 vol. in-4; Liége, 1774, 4 vol. in-12. Le comte de Grimoard a publié une *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne*, 1782, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à Turenne par l'électeur palatin, le 27 juillet 1674, cartel dont on a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade*. « Mais la *honte*, dit Voltaire, » était dans l'incendie, lorsqu'on n'était pas en » guerre ouverte avec le Palatinat, et ce n'était » point une *bravade* dans un prince justement ir» rité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces » cruels excès. » Mascaron et Fléchier prononcèrent l'*Oraison funèbre* de Turenne, et ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs. Il existe à Saltzbach, sur la place où Turenne fut tué, un monument élevé en 1781 par le cardinal de Rohan, et rétabli en 1801 par le général Moreau.

TURGOT (Michel-Etienne), né à Paris en 1690 d'une famille considérée, devint président au parlement, et passa ensuite à la place de prévôt des marchands qu'il occupa avec distinction pendant 11 ans. On se souviendra longtemps en France des soins qu'il prit pour procurer l'abondance dans Paris pendant plusieurs années de disette, des embellissements dont il décora cette capitale, et des travaux qu'il entreprit pour pratiquer ces égoûts

immenses qui embrassent tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine, et la débarrassent des immondices nuisibles à la santé de ses habitants. Ce digne magistrat trouva sa récompense dans les distinctions honorables du gouvernement : il fut élevé au grade de conseiller d'état, puis fait président du grand conseil en 1741, et mourut en 1751, laissant des regrets universels.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), fils du précédent, baron de l'Aulne, ministre de Louis XVI, naquit à Paris en 1727. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, au Plessis, et enfin au séminaire de Saint-Sulpice. Jusqu'alors il avait paru attaché à l'état qu'il avait embrassé et avait fait des progrès dans les études théologiques. On a trouvé, dit-on, dans ses papiers des fragments d'un *Traité sur l'existence de Dieu*, qu'il avait composé en 1748, et des *Dissertations* sur des questions de théologie. Cependant dès cette même année, il avait écrit à Buffon une lettre sur son système, où il relevait plusieurs erreurs relatives à la théorie de la terre; et croyant que le *Discours de Bossuet sur l'histoire universelle* n'était pas assez riche de vues, de raison, de véritables connaissances, il en composa un autre, où il ne dit pas un mot de Dieu, c'était ainsi qu'il corrigeait peut-être l'ouvrage de Bossuet, où, selon lui, on parlait trop de la Providence et de la religion. Il est probable que depuis cette époque Turgot était déjà dégoûté de l'habit qu'il portait. Il fut néanmoins élu prieur de Sorbonne en 1749, et à son installation, en 1750, il prononça deux discours latins, l'un *sur les avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain*, qui est très-beau, et l'autre *sur les progrès de l'esprit humain*, prononcé cinq mois plus tard, et où il n'est guère parlé de religion. Il paraît certain que de ce moment Turgot s'était livré à un autre genre d'étude, et que le philosophisme commençait déjà à gagner son cœur. Il quitta en effet l'état ecclésiastique au commencement de 1751, *ne pouvant*, lui fait dire un auteur, *se décider à porter un masque toute sa vie*. Il se lia avec d'Alembert et les encyclopédistes, et fournit à leur ouvrage différents articles, entre autres *existence*, *fondation*. Dans ce dernier il regarde les fondations religieuses comme une vanité puérile, et dit : « Puissent les considérations » suivantes concourir avec l'esprit philosophique » du siècle à dégoûter des fondations nouvelles, » et à détruire un reste de respect superstitieux. » C'est vers l'époque des grandes disputes sur les refus de sacrements que Turgot fut reçu maître des requêtes, au parlement de Paris (28 mars 1753). Il fit paraître alors ses deux écrits, *Lettres sur la tolérance* et *le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, qu'il composa, dit-on, avec l'abbé de Brienne. Ces deux ouvrages ont pour but d'établir qu'aucune religion n'a le droit d'être protégée par l'état, et que le prince ne l'a pas non plus de faire des lois sur la religion. On trouve dans le *Conciliateur* des passages tels que celui-ci : « Je ne conçois » pas, dit il, comment on ne veut pas comprendre » que le roi ne peut enjoindre aux évêques de donner les sacrements aux jansénistes qu'en s'arrogeant le droit de décider qu'ils n'en sont pas » indignes, et en décidant en même temps qu'on » ne peut jouir de l'état de citoyen sans les avoir » reçus; deux choses qui excèdent manifestement » sur l'autorité......... Le refus ne regarde pas » l'autorité humaine..... Le roi ne peut en connaître, encore moins de ce qui l'occasionne. On a » demandé si le roi au moins ne pourrait pas défendre le refus de sépulture.... L'inhumation du » corps, le plus ou moins de pompe (je ne parle » plus de pompe sacrée), voilà ce qui regarde le » magistrat. Les prêtres, les cérémonies, le lieu » saint où doivent reposer les os des morts, voilà » le patrimoine de l'Eglise. Il faut donc la laisser » maîtresse d'en disposer. Elle ne peut accorder la » sépulture qu'à ceux qu'elle regarde comme ses » enfants. Vouloir la forcer de le faire, c'est l'obliger à traiter comme un des siens celui qu'elle a » toujours proscrit, c'est envier au véritable fidèle » un droit que lui seul peut avoir sur les prières » des ministres de sa religion. » Cet aveu de la part de Turgot en faveur des droits de l'Eglise étonne d'autant plus, qu'un passage de sa première Lettre sur la tolérance est dirigé contre la religion catholique. Turgot désirant connaître personnellement Voltaire, d'Alembert écrivit à ce dernier une lettre très-flatteuse, où il disait au philosophe de Ferney : « Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous » préviens : c'est celle de Turgot, maître des requêtes, *plein de philosophie*, de lumières et de » connaissances, et fort de mes amis, qui veut vous » aller voir en bonne fortune; je dis bonne fortune, car, *propter metum Judæorum*, il ne faut pas » qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. » Turgot fit le voyage de Ferney dans ce même mois de décembre, et reçut de Voltaire le bon accueil que méritait une telle recommandation. Peu de temps après il accompagna dans ses voyages de Gournay, intendant du commerce, et s'appliqua à l'économie politique, en suivant les principes de Quesnay, chef des économistes. En 1761, il fut nommé intendant de Limoges, et on convient que son administration ne fut pas inutile à cette province. Pendant la disette qui y régna, il exerça plusieurs actes de bienfaisance, et se donna beaucoup de peine pour procurer les denrées de première nécessité. Il fit rectifier une erreur de calcul par laquelle le Limousin souffrait depuis longtemps une surcharge énorme dans ses impositions; il ouvrit de nouvelles routes, établit des ateliers de charité, et tâcha de diminuer la charge des corvées. Appelé au ministère de la marine en 1774, il fut élu contrôleur général des finances un mois après. Turgot y apporta beaucoup de plans et peu de vues saines, des moyens insuffisants pour les affaires, une imagination exaltée, et une philanthropie de système. « Ce ministre » philosophe, dit un historien, crut que toutes les » fois que le roi donnait un édit, l'intérêt des peuples exigeait qu'il les mît dans sa confidence pour » tout ce qui avait rapport à l'administration et à » la législation, et que, pour rendre le royaume » florissant, il fallait fonder les bases de la félicité » publique sur une liberté indéfinie. Il ne parlait » pas de l'égalité, mais il plaçait des signaux pour

» y conduire, etc. » L'élévation de Turgot parut aux philosophes un triomphe signalé, et en effet il se montra un ami très-actif des réformes. En général il détruisait presque toujours un bien certain pour courir après un mieux qu'il n'atteignait pas : et dans cette confusion de projets, il frayait une large carrière au désordre. « Turgot et moi, écri- » vait de Malesherbes, étions de fort honnêtes » gens, très-instruits, passionnés pour le bien : » qui n'aurait pensé qu'on ne pouvait pas mieux » faire que de nous choisir ? Cependant nous avons » mal administré; ne connaissant les hommes que » par les livres, manquant d'habileté pour les af- » faires, nous avons laissé diriger le roi par Maure- » pas, qui ajouta toute sa faiblesse à celle de son » élève ; et, *sans le vouloir ni le prévoir, nous avons* » *contribué à la révolution.* » Cependant les innovations qui étaient le résultat du nouveau système de Turgot, ne semblèrent pas à tout le monde avoir un but innocent ; on ne se contenta pas de le ridiculiser ; mais un homme d'esprit fit voir dans une chanson dont l'événement a fait une prophétie, tout le fruit qu'on en pouvait attendre (1). On inventa des tabatières qu'on appela *turgotines* ou *platitudes*, et on employa enfin tous les moyens pour décréditer ses opérations, dans lesquelles il montra, pour le moins, une précipitation imprudente. Quelques-unes pouvaient avoir leur utilité, comme la liberté de la circulation des grains, l'affranchissement du pays de Gex de toute imposition indirecte, le libre transport des vins, la Garonne et le port de Marseille ouverts à ce commerce, etc.; mais ces innovations, et surtout celle qui, d'après son projet, devait commuer les droits féodaux, donnèrent à la nation le désir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. A ces innovations il faut encore ajouter d'autres projets bien plus dangereux, et qui, s'il ne les effectua pas, furent cependant connus, et ne servirent qu'à augmenter le désir de tout bouleverser. Il présenta à Louis XVI un *Mémoire sur la tolérance*, et fit tous ses efforts pour faire changer les formules de serment que le roi prêtait à son sacre. On trouve dans le tom. 7 de ses *Œuvres* un *Mémoire sur les municipalités*, par lequel il tendait à établir en France une nouvelle constitution, et plusieurs municipalités, grandes et petites. Il y propose, en outre, un conseil d'instruction. « L'in- » struction religieuse, dit-il, est particulièrement » bornée aux choses du ciel, *et elle ne suffit pas* » *pour la morale.* Il faudrait une autre instruction » morale et sociale. Avec ce secours, la nation ne » serait plus reconnaissable en dix ans : ce serait » un peuple neuf; tout le monde serait instruit et » vertueux. » Turgot fut renvoyé du ministère en mai 1776, après avoir jeté dans la France entière les premières semences de la révolution. Il mourut le 29 mars 1781, à 54 ans. Turgot cultiva les lettres; il savait presque toutes les langues. Il a traduit de l'hébreu la plus grande partie du *Cantique des cantiques*; du grec, le commencement de l'*Iliade*; du latin, beaucoup de fragments de *Cicéron*, de *César*, d'*Ovide*, de *Sénèque*, les sept premiers chapitres des *Annales de Tacite*, plusieurs *odes d'Horace* en vers français, d'*Addison*, de *Johnson*, de *Shakespeare* de *Pope*, un volume presque entier de l'*Histoire des Stuarts*, de David Hume, etc.; de l'allemand, la plus grande partie du premier chant de la *Messiade* de Klopstock, des *morceaux* choisis de la *Mort d'Abel* de Gessner, et le premier livre de ses *Idylles.* Ses autres écrits sont : *Discours sur l'Histoire universelle*; plusieurs *articles* pour l'Encyclopédie ; *Lettres sur la tolérance*. 1753; *Le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, 1754; un commencement d'*Histoire du jansénisme et du molinisme*; *Les XXXVII vérités opposées aux XXXVII impiétés de Bélisaire* (de Marmontel), *par un bachelier ubiquiste.* Cette facétie est longue, peu ingénieuse et nullement concluante; l'auteur y feint de croire que l'inverse de toutes les propositions censurées est vraie : se fondant sur ce sophisme, il fait tenir à la Sorbonne un langage fort ridicule, et qu'il croit très-amusant pour ses lecteurs. Une *Lettre* au marquis de Condorcet, sur le livre de *l'Esprit*, qu'il appelle « un livre de philosophie sans » logique, de littérature sans goût, et de morale » sans honnêteté, et il en désigne l'auteur comme » un déclamateur inconséquent, une tête exaltée, » un homme mu par la vanité et l'esprit de parti ; » qui répand à grands flots le mépris et le ridicule » sur tous les sentiments honnêtes et sur toutes les » vertus privées. » *Mémoire en faveur du prêt à intérêt*, d'où Rulié et Gouttes a tiré le sujet de sa théorie de l'intérêt de l'argent; une *Traduction* du 4e livre de l'Enéide, et des églogues de Virgile, en vers métriques scandés sur la mesure de l'hexamètre, essai où il ne réussit pas mieux que Bonsard. Il ne fit tirer que douze exemplaires de cette traduction, qui, avec les autres du même auteur, a été insérée par François de Neufchâteau dans le 1er vol. de son *Conservateur*, etc. Dupont de Nemours a donné une édition des *Œuvres complètes de Turgot*, Paris, 1808, 9 vol. in-8; le 1er vol. qui a paru le dernier, contient les *Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de ce ministre*, par Condorcet, son intime ami et son admirateur. La mort de Turgot fut exactement conforme aux principes qu'il avait professés : il ne fit aucun acte de religion : ses amis, qui ne le quittèrent pas dans ses

(1) Nous citerons de cette chanson les quatre couplets suivants, qui feront aisément deviner le reste.

Vivent les bons esprits
  Encyclopédistes,
Du bonheur français épris
  Grands économistes,
Par leurs soins au temps d'Adam
Nous serons en moins d'un an, etc.
Du même pas marcheront
  Noblesse et roture ;
Les Français retourneront
  Au droit de nature.
On verra tous les états
  Entre eux se confondre ;
Les pauvres sur leurs grabats
  Ne plus se morfondre :
Des biens on fera des lots,
Qui rendront les gens égaux, etc.
A qui devrons-nous le plus ?
  C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
  Ne voudra plus l'être.
Ah! qu'il faut aimer le bien,
Pour de roi n'être plus rien, etc.

derniers moments, veillèrent à ce qu'on ne laissât approcher de lui aucun prêtre. C'est une précaution qu'ils avaient les uns pour les autres, afin d'empêcher un retour à la vérité, qui aurait, selon eux, déshonoré le philosophisme, et produit un grand scandale parmi les sectateurs.

* TURGY (Louis-François de), né à Paris en 1763, faisait partie de la maison de Louis XVI avant la révolution. Après la journée du 10 août, ayant appris que le roi devait être enfermé au Temple, il s'y introduisit, et eut le bonheur d'y rester pour continuer ses services près de ses maîtres. Placé auprès des princesses, il leur témoigna le plus fidèle dévouement, et leur donnait communication de ce qui pouvait les intéresser sur les affaires du jour. Les princesses lui confièrent plusieurs de leurs billets, dont quelques-uns étaient adressés à lui-même. Il avait conservé sur cette époque divers documents authentiques, dont une partie fut détruite par son beau-père, après le 18 fructidor, et l'autre fut remise par Turgy à Madame, duchesse d'Angoulême : Cléry, dans son *Journal de la tour du Temple*, et Hue dans les *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, ont rendu un témoignage éclatant aux bons procédés de Turgy envers la famille de ce monarque. A la restauration, Louis XVIII lui accorda des lettres de noblesse, et Madame la duchesse d'Angoulême le prit à son service en qualité de premier valet-de-chambre et d'huissier de son cabinet; il mourut à Paris le 4 juin 1823, à 69 ans. Il a laissé des *Fragments historiques sur la captivité de la famille royale à la Tour du Temple, recueillis pendant son service du* 13 *août* 1792 *au* 13 *octobre* 1793. Ils ont été publiés par Eckard (*voy.* ce nom), à la suite des *Mémoires historiques sur Louis XVII*. Qu'on nous permette d'en transcrire ici quelques passages qui donneront une idée du degré d'intérêt qu'ils peuvent offrir. « Le » 10 août, dit-il, il me fut impossible de pénétrer » jusqu'aux Tuileries; les deux jours suivants, je ne » puis également entrer aux Feuillants... Ayant appris que Louis XVI allait être transféré au Temple, » je courus chez Ménard de Chorezy, commissaire-» général de la maison du roi, pour obtenir la faveur » d'y continuer mon service. Il me promit que, » dans quelque endroit que l'on plaçât la famille » royale, et ne fallût-il qu'un garçon de service, il » n'en nommerait pas d'autre que moi, parce qu'il » savait bien que ce serait une chose agréable à la » reine... Je dis à mes camarades Chrétien et Marchand : Allons nous présenter au Temple, peut-» être qu'en montrant un peu de hardiesse, on » nous laissera entrer. Ils me suivirent : nous arrivâmes à la grande porte, comme un des officiers du poste venait de laisser passer une personne, munie d'une carte, et que je reconnus » pour être du service du roi. Je priai l'officier de » me permettre de parler à cette personne, et je » lui dis que j'étais aussi du service, ainsi que mes » camarades. Il hésita d'abord, puis il me répondit : *Prenez mon bras, que vos camarades prennent* » *le vôtre, et je vais vous introduire*; ce qu'il fit. » On nous conduisit à la bouche, où je ne trouvai aucune provision. Je fus obligé de sortir jusqu'à trois fois pour me procurer le nécessaire. » Nous servîmes le souper du roi...... Deux jours » après notre arrivée, les commissaires de la commune voulurent savoir qui nous avait fait entrer » au Temple. Je leur répondis que les comités de » l'assemblée, sur les renseignements qu'ils avaient » fait prendre dans nos sections, nous avaient autorisés à venir reprendre notre service : ils se » retirèrent. Le lendemain Chabot, député, Santerre, commandant-général, et Billaud-Varennes, » alors substitut du procureur-général de la commune, vinrent pour reconnaître et prendre un » état nominatif de toutes les personnes restées auprès de la famille royale. Ils nous demandèrent » si nous avions appartenu au roi : je leur répondis affirmativement. *Qui donc a pu vous faire admettre ici?* s'écria Chabot. Je lui répondis que » c'était Pétion et Manuel, qui, d'après les informations prises dans nos sections, nous en avaient » accordé la permission. *En ce cas*, dit Chabot, » *c'est que vous êtes de bons citoyens; restez à votre* » *poste et la nation aura plus de soin de vous que* » *n'a fait le tyran.* Dès que le roi fut entré au » Temple, on prescrivit les précautions les plus minutieuses... Cependant il m'arriva souvent, dans » un passage, dans un tournant d'escalier, de substituer au bouchon de papier d'une carafe, tel » autre sur lequel on avait écrit des avis, des nouvelles, soit avec du jus de citron, soit avec un » extrait de noix de galle. Quelquefois je roulais » un billet autour d'une petite balle de plomb; je » recouvrais le tout d'un autre papier fort, et je le » jetais dans la carafe au lait d'amande : un signe » convenu indiquait ce que j'avais fait. Lorsque le » papier des bouchons se trouvait sans écriture, il » servait à la reine et à madame Elisabeth pour » me donner des ordres ou des avis à transmettre » au dehors. On a pu voir dans l'ouvrage de Hue » (page 342 et suiv. de la 3e édit. de Paris), et dans » le Journal de Cléry (page 79, de l'édit. de Londres, 1798, in-8), quelques-uns des moyens que » nous employions pour communiquer entre nous; » mais ces moyens devant être variés, ils exigeaient beaucoup de précautions, et donnaient » lieu à des retards dans la transmission des avis » jusqu'à la famille royale. Pour obvier à tous ces » inconvénients, la reine et madame Elisabeth » imaginèrent de correspondre directement avec » moi par signaux.... La correspondance par écrit » développait ce que je n'avais fait qu'indiquer par » les signaux; car, malgré la surveillance de huit » à dix personnes, il ne s'est presque point passé » de jour, pendant les trois mois que je me suis » maintenu au Temple, sans que la famille royale » n'ait eu quelque billet de moi, soit par les stratagèmes déjà expliqués, soit en donnant aux » princesses des objets de mon service, ou quand » je les recevais de leurs mains, soit aussi dans un » peloton de fil ou de coton, que je coulais dans » un coin d'armoire, sous la table de marbre, dans » les bouches du poêle, ou même dans le panier » aux ordures. Un signe de la main ou des yeux » indiquait ou j'avais réussi à déposer le peloton; » en sorte que le roi et les princesses étaient pres-

» que toujours informés des événements. La facilité que j'avais de sortir deux ou trois fois par semaine pour les approvisionnements, me mettait à même de prendre les renseignements que le roi et la reine désiraient, et de leur rapporter les notes et les avis dont on me chargeait pour LL. MM. Je me trouvais également aux fréquents rendez-vous que Hue me donnait tantôt dans les quartiers les plus isolés de Paris, tantôt hors de la ville, et où il me remettait des écrits pour le roi, ou des réponses à ses ordres..... Madame la marquise, puis duchesse de Sérent, était le point principal de la correspondance de la reine et de madame Elisabeth. Je passai dans sa maison pour son agent d'affaires, et l'on avait ordre de me laisser entrer à toute heure de jour et de nuit... On me visitait rarement à l'entrée ou à la sortie du Temple, parce que j'avais soin de procurer aux commissaires et aux gardiens tout ce qu'ils me demandaient, lorsqu'ils se présentaient à la bouche, où ils devenaient plus traitables. Mais aussitôt que j'approchais de la tour ou d'une pièce occupée par quelqu'un de la famille royale, toutes mes démarches étaient observées; on me défendait de parler à qui que ce fût, si ce n'était pour mon service, et à haute voix. J'étais même alors, à cause de mes relations à l'extérieur, l'objet d'une surveillance plus particulière : aussi la famille royale, pour ne point éveiller les soupçons à mon égard, prenait-elle des précautions, au point qu'un jour le roi m'ayant donné son couteau, dont le manche était cassé, pour le faire raccommoder, S. M. s'apercevant qu'elle ne l'avait pas montré aux officiers municipaux, me le redemanda à l'instant, l'ouvrit, et le leur présenta en disant : ***Regardez, messieurs, il n'y a rien dedans.*** Puis, le roi me rendit ce couteau, en me recommandant de ne point y faire mettre un autre manche; *car*, ajouta-t-il, ***j'y tiens beaucoup tel qu'il est, parce qu'il m'a été donné par mon père.*** J'avais surtout la mission de m'informer des personnes dont la famille royale avait éprouvé le zèle et la fidélité... Un jour la reine m'ayant dit : ***Turgy, j'ai cassé mon peigne, je vous prie de m'en acheter un autre***; le poète D. C., municipal, s'écria : ***Achetez-en un de corne, le buis serait trop bon pour elle.*** La reine, comme si elle n'eût point entendu cette indignité, continua de me donner des ordres. Je remplaçai le peigne, qui était d'écaille, par un semblable. En le voyant, cette princesse me dit : ***Vous avez donc outrepassé les ordres de D. C., car, il prétend que le buis est trop bon pour moi, lui qui sans les bienfaits du roi...*** S. M. s'arrêta. Je me permis de reprendre : ***Madame, il y avait bien des personnes qui avaient l'air de faire leur cour à la famille royale, mais ce n'était qu'à cause du trésor.*** La reine daigna me dire : ***Vous avez raison, Turgy.*** Le 2 décembre, la municipalité du 10 août fut remplacée par celle dite *provisoire*. On doubla le nombre des commissaires-surveillants auprès du roi et de la famille royale. L'on connut bientôt à quels hommes nous allions avoir affaire par le trait suivant. La reine ayant été malade pendant la journée du lendemain, et n'ayant pris aucun aliment, me fit dire de lui apporter un bouillon pour souper. Au moment où je le lui présentais, cette princesse apprenant que la femme Tijon se trouvait indisposée, ordonna qu'on lui portât ce bouillon : je priai alors un des municipaux de me conduire à la bouche, pour aller y prendre un autre bouillon ; aucun d'eux ne voulut m'y accompagner, et S. M. fut obligée de s'en passer... Ce fut Parisot qui me donna le décret portant que le roi serait conduit à la barre de la Convention, pour répondre aux questions qui seraient faites. Je le plaçai sur le lit de Cléry, et sa M. le lut de suite... Cléry a dit de quelle manière nous avions établi une correspondance entre le roi et les princesses, dès le moment que toute communication fut interdite entre eux. Tandis qu'il était témoin des malheurs et du courage sublime de Louis XVI, je l'étais des craintes, des lueurs d'espérance et des angoisses de la reine, de monseigneur le dauphin et des princesses. L'exécrable 21 janvier arriva........ Cléry resta encore plus d'un mois à la tour, mais sans pouvoir communiquer avec nous. Lorsque je le revis, après sa sortie, il me remit, et je reçus avec un sentiment inexprimable de douleur et de respect, ce billet que le roi, dans sa bonté infinie, lui avait laissé pour moi. » Voici le contenu de ce billet : 21 *janvier* 1793, ***sept heures trois quarts du matin. Je vous charge de dire à Turgy combien j'ai été content de son fidèle attachement pour moi, et du zèle avec lequel il a rempli son service; je lui donne ma bénédiction, et le prie de continuer ses soins, avec le même attachement, à ma famille, à qui je le recommande.*** En parlant du plaisir que trouvaient les princesses à parler de ceux qui leur avaient donné des témoignages d'affection et de fidélité, Turgy ajoute : « Cette princesse (la reine) répéta plusieurs fois devant Louis XVII et Madame royale que ce jour-là (le 5 octobre je lui avais sauvé la vie, en lui ouvrant la porte secrète de ses petits appartements (à Versailles), donnant dans la pièce dite l'*œil de bœuf*, par où elle se réfugia chez le roi, et en fermant cette porte sur les assassins qui la poursuivaient. Dans le courant de juin la femme Tijon donna des signes de dérangement d'esprit ; elle était toujours triste, et poussait des soupirs comme une personne qui éprouve des remords. Quel qu'en fût le motif, elle se vit contrainte par son mari, homme brutal, de faire une dénonciation contre la reine et contre madame Elisabeth : elle les accusa d'entretenir tous les jours une correspondance avec moi. Pour prouver le fait, elle descendit au conseil un flambeau qu'elle avait pris dans la chambre de madame Elisabeth, et fit remarquer aux municipaux une goutte de cire à cacheter qui était tombée sur la bobèche. En effet, le matin, cette princesse m'avait remis un billet cacheté pour l'abbé Edgeworth de Firmont, et je m'étais empressé de le porter chez madame de Serent... En remontant de la chambre du conseil, la femme Tijon entre dans l'appartement des princesses : elle aperçoit la reine; sa

» tête se trouble, elle se précipite aux pieds de » la princesse; en s'écriant devant les municipaux, » et sans faire attention à leur présence : *Madame,* » *je demande pardon à Votre Majesté; je suis une* » *malheureuse, je suis la cause de votre mort et de* » *celle de madame Elisabeth.* Les princesses la re- » levèrent avec bonté et tâchèrent de la calmer. Un » moment après j'entrai avec mes deux camarades, » Chrétien et Marchand, portant le diner à la fa- » mille royale, et accompagné des quatre commis- » saires-surveillants. La femme Tijon se jeta à ge- » noux devant moi, en me disant : *Turgy, je vous* » *demande pardon, je suis une malheureuse. je suis* » *la cause de la mort de la reine et de la vôtre.* Ma- » dame Elisabeth la relevant aussitôt, me dit : » *Turgy, pardonnez-lui.* J'eus l'honneur de ré- » pondre à S. A. Royale, *que la femme Tijon ne* » *m'avait point offensé; qu'en supposant qu'elle l'eût* » *fait, je lui pardonnais de bon cœur.* Ce jour-là » fut assurément un de ceux où je redoutai le plus » d'être mis en arrestation; non pour moi, j'étais » résigné. »

TURINI (André), médecin des papes Clément VII et Paul III, et des rois Louis XII et François Ier, était né dans le territoire de Pise, et vivait encore vers le milieu du XVIe siècle. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique et par ses ouvrages, publiés à Rome, 1544, in-fol.

TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'église de Namur, ensuite prévôt de la même église, et vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liége, 1631, in-4, en français; Bruxelles, 1668, in-4, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, et surtout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes; et c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences et l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

* TURLOT (François-Claude), né à Dijon en 1745, embrassa l'état ecclésiastique. Dans sa jeunesse il avait été chargé de l'éducation de l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où cet élève mourut en 1787. A la suite de cette éducation si malheureusement terminée, l'abbé Turlot fut nommé aumônier de madame Victoire, bientôt après vicaire-général du diocèse de Nancy, et pourvu d'un bénéfice. La révolution lui enleva tous ses biens; il soutint cette perte avec fermeté, se consola par l'étude, la composition d'ouvrages utiles, et l'accomplissement de ses devoirs. En 1816, il fut attaché à la bibliothèque du roi, et mourut le 21 décembre 1824. Il a publié, mais sans y mettre son nom : *Etudes sur la théorie de l'avenir* ou *Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature*, etc., Paris, 1810, 2 vol. in-8; *De l'Instruction*, Paris, 1816 et 1819, in-12, où il a indiqué un choix des meilleurs livres et des meilleures éditions; *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du XIIe siècle, comparé sous tous les rapports avec le siècle actuel*, 1822, in-8.

TURNÈBE (Adrien), né en 1512 aux Andelys, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, surtout pour les ouvrages grecs. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des langues et du droit, lui fit des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il professa. Il mourut dans cette dernière ville, en 1565, à 53 ans. Henri Etienne en a fait un grand éloge; mais on croit que Turnèbe ne le mérita que pour avoir embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnèbe, assure qu'il mourut catholique; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les protestants; Martin Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu ce que Turnèbe pensait sur sa religion; que cependant il haïssait fort les jésuites, comme il le prouve par un de ses poèmes, où il dit :

> Quæ nova surrepit secta, et mentitur Jesum,
> Dulce latrociniis prætendens nomen opertis,
> Tartareis emissa vadis?

Ses principaux *Ouvrages* ont été imprimés à Strasbourg, 1606, 3 vol. in-fol. On y trouve : des *Notes* sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon; ses *écrits* contre Ramus; ses *Traductions* d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc.; ses *Poésies latines et grecques;* des *Traités* particuliers. On a encore de lui un recueil intitulé *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a voulu retenir de ses lectures.

* TURNER (Guillaume), théologien et naturaliste, né en 1500 à Morpeth, dans le comté de Northumberland, étudia à Cambridge sous Pembrokedall, et embrassa les principes de la réformation. Il apprit la théologie, parcourut toute l'Angleterre pour répandre sa nouvelle doctrine; et ses prédications lui firent beaucoup de prosélytes. Pour arrêter son prosélytisme, l'évêque Gardier le fit mettre en prison, où il demeura quelque temps. Quand il eut recouvré sa liberté, il passa en Italie, s'arrêta à Ferrare, où il prit le bonnet de docteur en médecine. Quand Edouard III monta sur le trône, Turner revint en Angleterre, et fut nommé doyen de Wells; mais à l'avénement de Marie, il fut exilé, et ne retourna dans son pays qu'après la mort de cette princesse. La reine Elizabeth ayant succédé à Marie lui rendit tous ses bénéfices; il ne s'occupa alors que de ses ouvrages, et mourut en 1568. On a de lui : *Avium præcipuarum quarum apud Aristotelem et Plinium mentio est, brevis et succincta historia*, Cologne, 1554, in-8. Il est le premier qui ait publié en anglais un herbier, *New herbal*; la 1re partie parut à Londres en 1551, la 2e à Cologne en 1552, et il y en ajouta une 3me, lorsqu'il en publia une édition plus complète, à Cologne, en 1568. L'auteur y montre une connaissance très-variée des plantes qu'il s'était procurées dans ses voyages.

TURNER (Robert), né en Anglelerre, quitta son pays pour la foi catholique, trouva un asile auprès de Guillaume, duc de Bavière, et enseigna avec réputation à Ingolstadt. Le duc l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais il perdit ensuite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de

Breslau, et mourut à Gratz en 1599. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres ouvrages.

* TURNER (Daniel), médecin anglais du XVIIIe siècle, a laissé différents ouvrages estimés, dont quelques-uns ont été traduits en français, comme : *Traité des maladies de la peau*, Londres, 4e édit., 1731, in-8; trad. en franç. par Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 vol. in-12; *Relation des eaux de Pyrmont et de Spa*, 1734, in-12.

* TURNER (Samuel), né dans le comté de Glocester vers 1749, mort à Londres en 1802, est connu par son ambassade, dont il a publié les détails sous ce titre : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4, fig., trad. en franç. par Castera, Paris, 1802, 2 vol. in-8 avec atlas.

** TURNER (Sharon), historien, né en 1768 à Londres, fut placé à quinze ans chez un procureur. C'est là que se développa son goût pour les livres et les études littéraires, et tous ses moments de loisir furent remplis par la lecture et la composition. Il succéda à son patron, et continua ses affaires; mais bientôt il commença de rassembler les matériaux des importants ouvrages qu'il a publiés sur l'histoire d'Angleterre, et qui l'ont placé au premier rang des historiens de son époque. Ecrivain aussi laborieux qu'intelligent, ce fut aux sources anglo-saxonnes qu'il puisa pendant plus de quarante années. La fatigue ayant sensiblement altéré sa santé, il fut obligé, en 1829, de s'éloigner de Londres, et habita la plus grande partie du temps à Winchmore-Hill, où, malgré ses souffrances, il continua ses études favorites, jusqu'en 1843. Il était l'un des rédacteurs du *Quaterly-Review*. Membre de la société royale de littérature, il adressa à cette savante assemblée quelques *lettres* sur les affinités des langues, d'où il tire la conclusion qu'elles prouvent la vérité de la confusion des langues à Babel, et de la dispersion des hommes. Turner mourut en chrétien à Londres, le 18 février 1847, à 79 ans. Indépendamment d'un volume d'essais poétiques intitulé *Méditations sacrées*; *Préludes sur la grandeur de la Bretagne et autres sujets*; et *Richard III*, poëme, on a de lui en anglais : *Histoire des Anglo-Saxons*, Londres, 1799-1805, 4 vol. in-8, 2e édit. 1807, 2 vol. in-4, et 7e édit., 1839, 3 vol. in-8. *Histoire d'Angleterre au moyen-âge, avec une continuation jusqu'à la mort d'Elisabeth*, ib., 1814-29, 5 vol. in-4, 3e édit., 1830-35, 9 vol. in-8. Les parties de cette histoire, où il parle de Jeanne-d'Arc, des guerres des roses et de la littérature anglaise du moyen-âge, peuvent être regardées comme une peinture remarquable de l'esprit du temps et des personnages qui y ont joué des rôles importants. *Histoire sacrée du monde*, Londres, 1836-39, 3 vol. in-8 : dans cet ouvrage le but de l'auteur était de démontrer d'une manière plus précise et plus complète, et d'accord avec la révélation, le grand principe de tous les ouvrages historiques, cette action continuelle de la providence, et cette direction supérieure de toutes choses de ce monde par le Tout-Puissant, principe qu'il avait toujours reconnu avec bonheur.

** TURNUS, poète latin, qui florissait au 1er siècle de l'ère chrétienne, naquit, comme Lucilius, dans la petite ville d'Arunca. Il était d'une famille d'affranchis, et eut l'art de parvenir aux honneurs et de se rendre puissant à la cour de Titus et à celle de Domitien. Il se fit un nom par ses satires dont il ne nous reste que deux vers défigurés, qui nous ont été conservés par le scholiaste de Juvénal. Il est aujourd'hui avéré qu'il n'est pas l'auteur d'un fragment de trente vers inséré dans l'Anthologie latine de Burmann et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff et de Lemaire. Ce pastiche a été composé par l'académicien Gué de Balzac, qui le donna, comme étant de Turnus, dans le ch. 4 du 3e de ses *Entretiens*, d'où il a passé avec des additions et des corrections, dans le recueil de ses Poésies latines, édité par Ménage en 1650. Cette supercherie littéraire a été signalée au monde savant par un membre de la société littéraire de Lyon, Pierre Rostain, dans un opuscule ayant pour titre *Matanasiennes* (Lyon, 1837, in-8). On trouvera plus de détails sur Turnus dans les *Nouveaux mélanges* de Breghot du Lut, p. 78, et dans une Note de cet académicien, insérée p. 184 de l'*Itinéraire* de Rutilius, traduit par Collombet, Paris et Lyon, 1842, in-8.

TUROCZI ou THUROCZ (Jean), Hongrois, né vers 1420, a laissé : une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464. Il a inséré dans cette histoire la *chronique* de Jean Kikollo, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne (*Catalaunia* et *Catalonum*). Il fait dériver le mot *Hispania* de *hispan*, qui, en hongrois, signifie capitaine, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savait rien encore des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482; à Venise, 1488, et dans les *Scriptores rerum hungaricarum* de Schwandtnerus.

TUROCZI ou THUROCZ (Ladislas), de la même famille que le précédent, né vers la fin du XVIIe siècle, se fit jésuite, et se distingua par sa vertu et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du royaume de Hongrie et de ses dépendances*, sous ce titre : *Hungaria cum suis regionibus*, Tirnau, 1729, in-fol.; avec des additions par Etienne Katona, Tirnau, 1772, in-4. On trouve dans cette histoire, très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, îles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc.; des faits très-intéressants omis par plusieurs historiens; des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telle que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui, dans le château de Schenta, situé près du Vaag à 7 lieues de Tirnau, immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissait le teint; et qui, parvenue



à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une description très-pittoresque des souterrains de Schenta où ces horreurs s'exécutèrent. Lorsqu'en 1767 on songeait à faire à Tirnau une nouvelle édition de la *Hungaria*, quelques jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire, que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes; elle doit dévoiler les grands forfaits, comme elle présente les grandes vertus; montrer jusqu'où peut s'élever une belle âme, et quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Quis nescit*, dit Cicéron, *primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat?* Lib. 2 *de Oratore. Voy.* LAVAL (Gilles de).

TURPIN, TULPIN ou TILPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Reims, au plus tard vers l'an 760, et reçut du pape Adrien I[er] le *pallium* en 774, avec le titre de primat. Il mit, en 786, des bénédictins dans l'église de Saint-Remy, abbaye célèbre, au lieu des chanoines qui y étaient, et mourut vers l'an 800 après avoir gouverné son église plus de 40 ans. On lui attribue le livre intitulé : *Historia et Vita Caroli Magni et Rolandi*; mais cette histoire ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du XVI[e] siècle, qui a pris le nom de *Jean Turpin*. C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-fol.; et il y en a une version Française, Lyon, 1583, in-8.

TURPIN (François-Henri), né à Caen en 1709, mourut à Paris en 1799. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite; mais travaillant moins pour la gloire que pour des libraires, il soignait peu ses écrits. On a de lui : *Vie de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1767, 2 vol. in-12, un de ses meilleurs ouvrages; *Vie du maréchal de Choiseul*, 1768, in-12, estimée; *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1769, in-12; *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, Paris, 1771, 2 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par un arrêt du conseil. *Histoire universelle contenant l'histoire de l'Egypte et des peuples de Chanaan*, 1770-78, 5 vol. in-12; *Histoire de Mahomet*, Paris, nouv. édit., 1780, 3 vol. in-12; *Histoire de l'Alcoran où l'on découvre le systeme politique du faux prophète et les sources où il a puisé sa législation*, 1775, 2 vol. in-12; *La France illustre*; *Plutarque français*, ou *Vies des hommes illustres de la France*, 1775 et suiv.; 4 vol. in-4, ou 7 vol. in-12; une suite à l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, de 1688 à 1747, Paris, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage bien inférieur à celui du P. d'Orléans qu'il a entrepris de continuer, mais qu'il a écrit dans des principes tout opposés à ceux de cet estimable écrivain; une suite aux *Vies des hommes illustres de la France*, par d'Auvigny (*voy.* ce nom).

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot), célèbre tacticien, membre des académies de Berlin, de Nancy et de Marseille, né vers 1715 à Hérouville dans la Beauce, obtint, en 1780, le grade de lieutenant-général, et l'année suivante fut nommé gouverneur du fort de Scarpe à Douai. Il émigra et mourut en Allemagne, on ne sait précisément à quelle époque. Turpin de Crissé a donné : *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, 1759, in-12; *Essais sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. in-4, ornés de 25 pl.; *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli*, 1769, 2 vol. in-4, et 1770, 3 vol. in-8, qui ont été accueillis avec distinction par plusieurs princes de l'Europe; *Commentaires sur les institutions militaires de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. in-4, avec 20 pl.; *Commentaires de César*, en lat. et en franç., avec les notes historiq., critiq. et militaires, 1785, et 1787, 3 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont estimés.

** TURPIN (Pierre-Jean-Fr.), botaniste et dessinateur, né en 1775 à Vire, se fit soldat à l'époque de la révolution, et fut en 1796 conduit avec son bataillon à Saint-Domingue, où il étudia l'histoire naturelle de cette île. Ses progrès dans la connaissance des végétaux et de leur application en médecine lui firent promptement une grande réputation parmi les colons. Le général Leclerc, lors de son expédition à Saint-Domingue, en 1802, le nomma pharmacien en chef de son armée. Il ne quitta point la colonie avec notre armée, et, profitant de l'ascendant que ses talents et ses services lui avaient donné sur les chefs des nègres, il visita l'île dans toutes ses parties pour en composer l'herbier. De retour en France où sa réputation l'avait précédé, il ne tarda pas à prendre part à la publication de plusieurs ouvrages importants, tels que la *Flore médicale* et la *Flore parisienne*. En 1833, il fut nommé membre de l'académie des sciences, à laquelle il avait précédemment communiqué un foule de mémoires et d'observations très-remarquables. Il continua de prendre une part active aux travaux de cette compagnie, et mourut à Paris, le 2 mai 1840, à 65 ans. On peut consulter, pour des details sur les travaux de Turpin, son article dans la *France littéraire* de Quérard.

TURQUET (Louis), historien, né à Lyon vers 1630, a laissé : une *Histoire du royaume de Naples*; *Institution d'une femme chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité*. Il a traduit l'ouvrage d'Agrippa, *de Vanitate scientiarum* : l'auteur s'y est permis des changements qui n'ajoutent certainement pas à la beauté de l'ouvrage.

* TURREAU DE LINIÈRES (Louis), né à Orbec en Normandie, vers 1760, fils d'un huissier, exerçait les fonctions de receveur des domaines. Très-jeune encore, il s'enfuit emportant une partie de la caisse, et lorsqu'il eut dissipé son argent s'enrôla dans un régiment d'où une de ses tantes le retira, en achetant son congé. Il fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, qui l'élut en septembre 1791, suppléant à la législative, où il ne prit point séance, et, en 1792, député à la Convention. Il y appuya toujours les mesures les plus arbitraires, et provoqua la mise en jugement de Louis XVI, dont il vota *la mort* sans appel et sans sursis. Ennemi déclaré de la Gironde, il se prononça contre Stengel, général sous les ordres de Dumouriez, et l'accusa de complicité avec celui-ci. Le 31 mai 1793, il dé-

nonça Lanjuinais, comme ayant organisé la contre-révolution à Rennes. Envoyé à l'armée de la Vendée, il suivit, de concert avec le général Turreau de Garambouville, son parent (*voy.* l'art. suiv.), le système de dévastation qui désola ce malheureux pays. Il y commit des cruautés et des vexations inouïes, et il en fit, selon ses propres expressions, *une grande illumination*. De retour à la Convention, riche des dépouilles des victimes de la Vendée, il fut nommé secrétaire, et resta lié avec les jacobins, jusqu'après le 9 thermidor, époque de la chute de Robespierre. Il modéra tout-à-coup ses opinions et se déclara contre ces mêmes *terroristes*, dont il avait été l'ami; et il osa dire à Lebon, qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : « Peins-toi toi-même, scélérat. » Presque en même temps il fit mettre en arrestation Fouquier-Tainville. Par ce retour hypocrite, il put se soustraire aux accusations qui pesaient sur les complices de Robespierre; il fut ensuite envoyé à l'armée d'Italie. Turreau, devenu riche, ne pensa plus qu'à conserver sa fortune, et resta fidèle à son nouveau système de modération. Cependant ses ennemis cherchaient en son absence à rappeler ses cruautés et ses dilapidations; il écrivit alors à la Convention pour s'excuser d'avoir été, en Bretagne, le complice du général Turreau. Il trouva des défenseurs, et ne fut plus inquiété; il ne passa cependant pas au conseil, et à la fin de la session, il devint commissaire du Directoire, pour faire rejoindre les conscrits et les réquisitionnaires du département de la Seine. Il conserva quelque temps cette place, tomba ensuite dans l'oubli, et mourut vers 1797.

* TURREAU DE GARAMBOUVILLE (le baron Louis-Marie), lieutenant-général, né à Evreux en 1756, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata; il en embrassa la cause et obtint un avancement rapide. Il fut d'abord employé à l'armée de la Moselle sous Beurnonville; ensuite il passa dans la Vendée, et, après la défaite des républicains à Coron, il alla prendre le commandement des Pyrénées-Orientales. Après quelques succès peu décisifs, il n'éprouva que des revers, et le comité de salut public le renvoya dans la Vendée où la guerre civile paraissait s'éteindre; mais Turreau, la voyant renaître avec une nouvelle force, partagea son armée en 12 colonnes, auxquelles il donna l'ordre de dévaster le territoire vendéen dans tous les sens. Ce système d'extermination n'ayant fait qu'exaspérer la population, il prit le parti de renfermer son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. Ce plan fut adopté, mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, dénoncé pour ses cruautés dans l'Ouest, il se défendit avec beaucoup d'énergie, ce qui fit présumer qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Après une longue détention, le Directoire le fit acquitter, et Bonaparte l'employa en 1800 à l'armée de réserve. Il commanda ensuite dans le Valais, et fut chargé de diriger les travaux du Simplon. Après avoir été nommé baron et grand-officier de la légion-d'honneur en 1804, il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, aux Etats-Unis, où il obtint rarement ce qu'il demandait. Il revint en 1811, fut employé en Allemagne, et commandait à Marienbourg lors de l'invasion de la grande armée. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis; néanmoins il servit encore sous Bonaparte et le gouvernement provisoire : il se retira avec l'armée derrière la Loire, et mourut en 1816 dans sa terre de Conches, département de l'Eure. On a de lui : des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, 3ᵉ édit., Paris, 1824, in-8, et qui ont été traduits en plusieurs langues; *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, 1815, in-8.

TURRECREMATA. *Voy.* TORQUEMADA.

TURREL (Pierre), auteur du XVIᵉ siècle, se fit une si grande réputation, que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais lui-même, dans un de ses ouvrages, décide la question en faveur d'Autun. Son principal savoir semblait consister en astronomie, et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est *Fatales précisions par les astres et dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelée* Bourgoigne, *pour l'an* 1529, *etc.* Le second a pour titre : *Le période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes.* Ce petit livre lui attira des disgraces, et il paraît que l'auteur s'y attendait, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1531 : d'abord il avait été composé en latin; mais on n'a jamais eu que la traduction française, faite par l'auteur même. Turret fut cité en justice à Dijon, où il enseignait avec beaucoup de célébrité, et accusé d'irréligion; mais Pierre Du Châtel, qui avait été son disciple, prit sa défense, et le fit renvoyer absous.

TURRETTINI (Bénédict) était d'une illustre et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé l'hérésie calvinienne, se retira à Genève. Bénédict y naquit en 1588, et devint, à l'âge de 33 ans, pasteur et professeur en théologie. On a de lui une *Défense des Versions de Genève*, contre le P. Cotton, in-fol.; et d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut en 1631.

TURRETTINI (François), fils du précédent, né en 1623, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connaissances, et où il se lia avec divers savants. A son retour, il devint professeur de théologie, à Genève, en 1653, et fut député l'an 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Il mourut en 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : *Institutiones Theologiæ Elenchticæ*, Genève, 1679-85, 3 vol. in-4; *Theses de satisfactione J.-C.*, 1667, in-4; *De secessione ab Ecclesia romana*, 2 vol.; des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont le plus solide est le bastion qu'il fit construire.

TURRETTINI (Jean-Alphonse), fils du précédent, né à Genève en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise, et ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique,

Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre et en France, pour converser avec les savants, et avait eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : des *Harangues* et des *Dissertations*, 1737, 3 vol. in-4; plusieurs *Ecrits sur la vérité de la religion judaïque et de la religion chrétienne*, diffus, mais solides, trad. en partie du lat. en franç., par Vernet, 5 part. in-8; des *Sermons;* un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dont la 2e édit. est de 1736, in-8 : ouvrage savant et méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'Eglise catholique. On lui a attribué aussi le *Catéchisme*, ou *Instruction chrétienne*, que d'autres assurent être de J.-Fréd. Osterwald (*voy.* ce nom). Turrettini mourut en 1737. Il gémissait sur les funestes querelles qui ont divisé et qui divisent encore les protestants entre eux; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnait pas de tribunal infaillible, où l'esprit privé est le seul interprète des saintes Ecritures, etc. (*Voy.* MÉLANCHTHON, LENTULUS (Scipion), SERVET, etc.

TURRIEN (Jean), *Janellus Turrianus*, excellent machiniste du XVe siècle, était natif de Crémone. Les ouvrages qu'il inventa et exécuta avec une facilité égale, le firent considérer comme l'archimède de son temps. Charles-Quint en faisait beaucoup de cas. Ce grand prince voulut l'avoir auprès de lui dans sa retraite de Saint-Just, et s'amusait dans certains moments à construire sous sa direction diverses machines ingénieuses, entre autres des oiseaux qui s'envolaient de la table au jardin et qui en revenaient; ce qui étonna un jour tellement un religieux de Saint-Just, qui dinait avec lui, qu'il fallut le mettre au fait de la chose pour l'empêcher de soupçonner de la magie. C'est Turrien qui, entre autres ouvrages surprenants, éleva les eaux du Tage sur la montagne de Tolède. C'est lui encore qui observa cette comète qui, en 1558, fut si brillante en Espagne, et qui ne fut pas vue ailleurs : ce qui rend très-incertaine l'élévation qu'on attribue communément à ces astres, et achève de répandre des doutes sur leurs cours périodiques. (*Voy.* HALLEY, HEVELKE.)

TURRIEN (François), *Turrianus*, dont le vrai nom est *Torres*, né à Herrera, dans le diocèse de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente, en 1562. Il se fit jésuite en 1566, à plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin, et a donné des *Traités sur les vœux monastiques, sur le célibat, sur l'eucharistie, sur les mariages clandestins*, etc. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales montrent que sa critique n'était point assez éclairée. Il devait se borner à soutenir qu'elles ne contenaient rien d'opposé à la discipline reçue dans l'Eglise lors de leur publication, et que leurs altérations ne portaient sur rien d'essentiel. (*Voy.* ISIDORE.) — Il ne faut pas le confondre avec Come TURRIEN, *Cosmus Turrianus*, compagnon de saint François-Xavier, qui entra avec lui au Japon, travailla avec beaucoup de succès à la propagation de la foi, et mourut à Xequi, dans l'île d'Amacusa, qui fait partie de celle de Ximo, le 20 octobre 1570.

TURSELIN (Horace), jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant 20 ans les belles-lettres. Il aurait continué encore plus longtemps l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du collége de Florence, et enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont : *De vita Francisci Xaverii*, Rome, 1596, in-4, en six livres; *Historia Lauretana*, in-8; écrite comme le précédent, avec beaucoup d'élégance; et quant à l'histoire, qui en est l'objet, *voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 sept. 1788, pag. 85, et *Dict. géog.*, art. LORETTE, NAZARETH. Le style de Turselin, moins riche et moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant et également pur. Un Traité des *Particules de la langue latine*; un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, in-8, continué par le P. Philippe Briet, jusqu'en 1665. On lit cet abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la manière de voir et de présenter les événements; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie et de discernement dans les faits. On en a une traduction française, Paris, 1757, 4 vol. in-12, par l'abbé Lagneau. Le 4e vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des *Notes* abondantes et instructives.

* TUSSER (Thomas), agronome, surnommé le *Varron anglais*, né en 1515, à Raven-Hall, au comté d'Essex, d'une illustre famille, passa sa jeunesse à la cour, et se retira ensuite dans une de ses terres, où il ne s'occupa que d'agriculture, sur laquelle il écrivit un ouvrage assez long, qui est une description de tous les procédés d'agriculture de ce temps, et où l'on trouve plusieurs observations intéressantes. Il est intitulé : *Cinq cents articles d'économie rustique*, 1586, in-4; nouv. édit., 1812, avec une *Vie* de l'auteur, par le docteur W. Mavor. Tusser mourut à Londres en 1580.

TUTILON, célèbre littérateur du IXe siècle, dit *le Bienheureux*, naquit d'une famille distinguée qui le destinait à une brillante carrière; mais il préféra la tranquillité du cloitre à toutes les grandeurs humaines, et entra dans l'abbaye de Saint-Gall. Il partagea sa vie entre les devoirs de son état, l'étude des lettres et des arts, et cultiva avec un égal succès la poésie, l'éloquence, la musique, la sculpture et la peinture. Il exécuta plusieurs ouvrages à Metz et à Saint-Alban de Mayence; l'empereur Charles-le-Gros voulut le connaître, et lui accorda son estime et sa protection. Mais le pieux et laborieux moine vécut presque toujours dans la retraite, et la pureté de ses mœurs lui mérita, après sa mort, arrivée le 28 mars 898, le titre de *Bienheureux*, que le souverain pontife lui accorda. Ses compositions poétiques roulent sur des sujets de piété, et il reste de lui trois *Elégies* qui renferment quelques beaux vers.

* TWISS (Richard), littérateur et voyageur, né à Rotterdam en 1747, visita l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande, la Belgique, la France, la Suisse, l'Al-

lemagne, l'Italie, la Bohême, le Portugal, l'Espagne, et finit par l'Irlande, dont il ménagea peu les habitants dans une relation qu'il donna de son voyage. Il mourut à Condon-Town en 1821, à 74 ans, membre de la société royale. On trouve dans l'*Annual biography and obituary,* 1822, pag. 446 et suiv., des détails curieux sur son entrevue avec Voltaire, à Ferney. On a de lui en anglais : *Voyage en Espagne et en Portugal*, 1775, in-4; *Voyage en Irlande*, 1776, in-8; *Une tournée à Paris*, 1792, in-8; *Anecdotes du jeu des échecs*, 1792, in-8; *Mélanges*, 1805, in-8.

TYCHO. *Voy.* Ticho.

* TYCHSEN (Olaus-Gerhard), orientaliste, né en 1734, à Tondern, dans la province de Sleswig, sut profiter dès sa jeunesse de toutes les occasions qu'il trouva d'apprendre des langues. On le vit étudier avec succès les antiquités grecques et latines, l'anglais, l'arabe, l'éthiopien, l'hindoustani et le tamoul; mais ce furent sans contredit l'hébreu rabbinique et le patois juif allemand qui l'occupèrent toujours de préférence. La facilité avec laquelle il parvint à parler et à écrire l'un et l'autre langage, attira sur lui les regards du docteur J.-H. Callenberg, qui l'employa, mais sans succès, dans une mission dont le but était de convertir les juifs du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemarck et de la Saxe. Tychsen, appelé à Butzow par le duc Frédéric de Mecklembourg, qui venait d'y fonder une université, n'y eut d'abord que le titre d'agrégé, mais, en 1763, il fut nommé professeur ordinaire des langues orientales. Lorsque l'université de Butzow fut réunie à celle de Rostock, il y continua ses fonctions. Il obtint successivement les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, fut nommé membre de la société royale d'Upsal et de l'académie des inscriptions de Stockholm, honoraire de l'académie royale de Padoue, de la société royale des sciences de Copenhague, de celles de Berlin, de Munich, et enfin de l'université de Casan. Toutes ces distinctions flattèrent beaucoup sa vanité, qui, d'ailleurs, fut quelquefois assez grande pour lui faire rechercher un triomphe d'un moment dans des opinions paradoxales dont il ne pouvait méconnaître la fausseté; toutefois, il a rendu d'importants services à la littérature orientale dans deux de ses branches : l'interprétation de plusieurs inscriptions arabes écrites en caractères coufiques, et des monnaies musulmanes. Il mourut à Rostock le 30 décembre 1815, à 81 ans. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables, quoique devant être lus avec une grande défiance, en ce qui concerne l'esprit de secte et de système : *Tentamen de variis codicum hebraicorum veteris Testamenti manuscriptorum generibus*, Rostock, 1772, in-8; *La fausseté des monnaies juives avec légendes en caractères hébreux ou samaritains, démontrée* (en allemand), Rostock, 1779, in-8; *Des moyens de connaître l'époque des manuscrits hébreux bibliques* (en allemand), Rostock, 1786, in-8.

TYMÆUS (Jacques), auteur du XVe siècle, naquit à Amersfoot, d'où il reçut le nom de Jacques d'Amersfoot. Il prit les ordres et fut préfet du collége de Saint-Laurent. Il était très-profond dans la théologie, occupa la chaire de cette faculté dans l'université de Cologne, et fut pasteur dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il cultiva avec un égal succès les sciences physiques, et il a laissé, parmi d'autres ouvrages, deux commentaires sur les traités d'Aristote, savoir : *De generatione et corruptione; De meteoris*, Cologne, 1497.

* TYNDAL ou TINDAL (William), fameux partisan de Luther, naquit dans la principauté de Galles, vers l'an 1500. Aveugle admirateur de cet hérésiarque, il en propagea la doctrine par ses prédications, et, afin de mieux la répandre, entreprit la traduction anglaise du *Nouveau Testament*; mais craignant d'être troublé, il passa en Allemagne, et finit son travail en 1527. Il y ajouta la traduction de l'*Ancien Testament*, et plaça un *Discours* à la tête de chaque livre. Il alla en Saxe pour y connaître Luther, qui le reçut comme un utile coadjuteur, accorda plusieurs conférences à Tyndal, qui finit par se fixer à Anvers. Il fit, en divers temps, des voyages en différentes parties de l'Allemagne, et secrètement en Angleterre, cherchant à répandre partout le luthéranisme. Il essuya un naufrage sur les côtes de Hollande, et y perdit ses livres et ses papiers. Pendant ce temps, sa traduction de la *Bible*, qui faisait beaucoup de bruit, parut si dangereuse que le clergé anglais présenta une requête au roi pour la faire supprimer. Le monarque fit publier une proclamation par laquelle il défendait l'achat et la lecture de la Bible de Tyndal; malgré cette défense, un grand nombre d'exemplaires y étaient introduits furtivement, tandis qu'il entretenait une correspondance suivie avec les néophytes de la nouvelle secte. Dénoncé aux magistrats au nom du gouvernement anglais, il fut arrêté, conduit au château de Filford, près d'Anvers, mis en jugement et condamné à être étranglé et brûlé, ce qui fut exécuté en 1536.

TYPHON ou TYPHÉE géant, était fils du Tartare et de la Terre. Apollon le tua à coups de flèches, et, selon d'autres, Jupiter le foudroya et le précipita sous le Mons-Gibel ou Etna. C'était aux efforts terribles mais impuissants de Typhon, pour s'affranchir de cette masse énorme, que les anciens attribuaient les éruptions de flammes et de cendres calcinées qui en sortaient.

TYPOTIUS (Jacques), né en 1540, d'une bonne famille, suivant quelques-uns, à Bruges, et selon d'autres à Diest, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, fit mettre Typotius en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui : *Historia Gothorum*, in-8; *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8; *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-fol.; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadeler. Typotius

ne publia que les deux premiers volumes; le 3e a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs harangues et d'autres ouvrages trop diffus, et dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appelait d'abord *Théophraste*; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé de ses états. Muréna l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse : elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, lui accorda son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de 30,000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote, qu'il eut occasion de copier après que Sylla eut apporté à Rome la bibliothèque d'Apellicon; mais comme le manuscrit de Tyrannion fut abandonné à des copistes négligents, on peut douter que nous ayons les ouvrages d'Aristote tels qu'ils sont sortis de la plume de ce philosophe, ou plutôt tels qu'ils sortirent des mains d'Apellicon (*voy.* ce nom). Tyrannion mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord *Dioclès*, et qui, ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avait apprivoisé ayant été tué par Ascagne, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins. Rien de plus intéressant que le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du 7e livre de l'Enéide; on admire surtout ces vers :

> Ille manum patiens mensæque assuetus herili,
> Errabat sylvis; rursumque ad limina nota
> Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.

TYRTÉE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, se fit une grande réputation dans la seconde guerre de Messène. Il excellait à célébrer la valeur guerrière. Le peu qui nous reste de ses poésies dans le *Recueil des poètes grecs* de Plantin, Anvers, 1568, in-8, fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs :

> Tyrthæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit. HORAT. *Art poet.*

Poinsinet de Sivry a donné la traduction en vers des fragments de Tyrtée.

* TYRWHITT (Thomas), humaniste renommé, né à Londres en 1730, étudia à l'université d'Oxford, et mérita par ses talents d'être nommé, très-jeune encore, sous-secrétaire au département de la guerre. En 1761, il devint secrétaire en chef de la chambre des communes; mais, six ans après, il se démit de cet emploi pour se livrer entièrement à l'étude. Il occupa en 1784 la place de garde du musée britannique, et mourut en 1786, à 56 ans; il était un excellent critique. On a de lui : le *Messie* de Pope, et le *Shilling* de Philips, trad. en vers latins; *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakespeare; de Babrio fabularum Æsopicarum scriptore dissertatio*, Londres, 1776, in-8. Cet ouvrage a pour objet de prouver que plusieurs fables attribuées à Esope sont d'un ancien auteur appelé Babrius. Des *Poèmes* attribués à Rowley et autres, écrits dans le XVe siècle, avec un glossaire, réimpr. deux fois en 1778; une *Edition* des Contes de Canterbury, par Chaucer, 4 vol. in-8; le 5e parut en 1778; une *Edition* grecque et latine du Poème sur les pierres, attribué à Orphée, Londres, 1781, in-8; plusieurs *Dissertations* savantes sur divers sujets littéraires, etc.

* TYSON (James), poète, né à Londres en 1799, rédigeait dès l'âge de 15 ans des articles politiques dans le *Morning-Chronicle*, et publia en 1815 un écrit *sur l'économie* politique, sous le titre de *Coup d'œil abrégé sur les causes de la décadence du commerce des nations*. Il voyagea en France (1816), dans la Suisse et les Pays-Bas, et écrivit de Paris à un de ses amis de Londres des lettres datées de 1819, pleines de sages réflexions. Deux tragédies qu'il avait composées, *Léoni* et *Ruffino*, furent refusées aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, parce qu'il ne voulut point les soumettre à de légères corrections sur quelques passages concernant la politique. Tyson donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il mourut à Londres le 12 juillet 1820, à 21 ans. Ses écrits ont été recueillis par un de ses amis et publiés sous le titre de *Lettres, poèmes et mélanges de James Tyson*, précédés d'une *Notice* sur sa vie, Londres, 1822, in-12.

* TYTLER (Jacques), Ecossais, né en 1745, quitta sa patrie en 1796, et alla s'établir à Salem, dans le Massachussets. Il était sans fortune, et vivait du produit de ses ouvrages, dans une petite métairie à peu de distance de la ville. Dans une nuit obscure, en retournant dans sa maison, il tomba dans un canal et s'y noya en 1804. Il avait des connaissances étendues, et fournit à l'*Encyclopédie britannique* de nombreux articles sur les diverses branches de l'histoire naturelle. Il a laissé une *Réponse à l'âge de raison* de Payne, et un *Traité de la peste et de la fièvre jaune*.

TZETZÈS (Jean), poète grec, était né vers 1120, à Constantinople. On assure qu'il savait par cœur toute l'Ecriture sainte. Il dit lui-même que « Dieu » n'avait pas créé un homme qui eût été doué d'une » mémoire plus excellente que la sienne : » paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme et de vanité poétique. On a de lui : des *Allégories sur Homère*, Paris, 1616, in-8, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène; *Histoires mêlées*, en vers libres, appelées aussi *Chiliades*, parce qu'elles sont divisées en 13 chiliades ou milliaines de vers, Bâle, 1546, in-fol. C'est dans les 2e et 13e qu'on trouve une description du miroir d'Archimède, conforme à la théorie de Kircher et de Buffon, et à ce qu'Anthémius en écrit dans son *Traité des machines*. Des *Epigrammes* et d'autres *Poésies* en grec, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; des ouvrages de grammaire et de critique, et des *Scolies* sur Hésiode; des

Commentaires sur le poème de Lycophron, appelé l'*Alexandre* ou la *Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'histoire et la fable. Isaac Tzetzès, son frère, auquel il avait donné cet ouvrage, le publia sous son propre nom. Porter a inséré ces *Commentaires* dans la belle édition qu'il a donnée de Lycophron, à Oxford, 1697, in fol.

U

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence, vers 1524, descendait d'une famille à laquelle on donnait pour origine un sicambre (1). Il étudia dans l'université de Pise, et occupa ensuite plusieurs places importantes dans sa patrie. Quelques désagréments qu'il y éprouva la lui firent quitter, et il entreprit plusieurs voyages. Ayant passé en Angleterre, il s'y fit des protecteurs utiles, qui le présentèrent à Édouard VI. Ce monarque sut apprécier ses talents, le prit à son service, et lui accorda une riche pension. Il mourut à Londres à la fin du XVIe siècle. On a de lui : *La vie de Charlemagne*, Londres, 1581, in-4; où l'on trouve quelques erreurs dans les faits et les dates. *Description du royaume d'Ecosse et des îles qui l'environnent*, Anvers, 1588, in-fol. *Le vite delle donne illustri del regno d'Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4.

* UBERTI (Boniface, ou Fazio degli), petit-fils de Farinata des Uberti, qui fut chef de la faction gibeline à Florence, au milieu du XIIIe siècle, fut enveloppé dès sa naissance dans les malheurs que les fameuses querelles de cette époque firent peser sur sa famille. Ebloui de la gloire du Dante, il donna une description poétique de la terre à peu près comme le chantre de Béatrix avait rendu compte de son triple et mystérieux voyage ; mais il ne put qu'effleurer son sujet, et laissa seulement un aperçu sur l'Italie, la Grèce et l'Asie. C'est là ce qui compose son poème du *Dittamondo* (les Diets du monde), mauvaise copie d'un grand modèle. Ce poème, divisé en 6 livres, est parsemé de citations tirées de Pline, de Tite-Live, de l'Ecriture sainte, de Paul Orose, d'Eutrope, de Justin, etc.; les premières éditions fourmillent de fautes; celle donnée avec les corrections de Perticari (Milan, 1826, in-12), quoique moins incorrecte, n'offre pas encore un texte suffisamment pur. Monti pense que le « *Dittamondo*, devenu célèbre par les suffrages des » académiciens de la Crusca, n'est qu'une pitoyable » rapsodie de noms, de faits et de contes ridicules, » présentés sans grâce et sans art, bien au-dessous de sa réputation comme poème, et ne rachetant point ses défauts du style par l'importance de ses renseignements historiques et géographiques. » Uberti passa ses dernières années dans la misère et mourut à Vérone, peu après l'année 1367. Allacci recueillit quelques-unes de ses poésies, et d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1595, in-12 ; et dans un Recueil de poésies toscanes, publié par Ph. Giunta, à Florence, 1527, in-8. *Voy.* les *Vite d'illustri fiorentini* de Villani, et la *Storia della letteratura italiana*, de Tiraboschi.

UBERTIN D'ILIA, connu sous le nom d'Ubertin de Casal, religieux de l'ordre des frères mineurs, né dans le XIIIe siècle, fut chaud partisan de Pierre-Jean d'Olive, dont il soutint les écrits devant Clément V (*voy.* Olive). Il devint un des chefs des *frères spirituels*, par opposition au reste de l'ordre, connu sous le nom de *frères de la communauté*. Ceux-ci avaient adouci la règle : il en était résulté dans l'ordre de Saint-François un schisme que les papes cherchaient à éteindre. Clément V nomma des commissaires à cet effet. Ubertin leur présenta un mémoire de trente-cinq chefs de transgression de la part des frères de la *communauté*; savoir, vingt-cinq contre la règle et dix contre la bulle de Nicolas III. Clément, après avoir accordé aux frères *spirituels* une bulle provisionnelle, par laquelle il défendait aux frères de la *communauté* de les inquiéter, fit rédiger au concile de Vienne une constitution dans laquelle il rappelait à l'esprit de saint François ceux des frères qui s'en étaient écartés, et ordonnait aux *spirituels* de rentrer sous l'obéissance des supérieurs. Ubertin se jeta aux genoux du pape, et le supplia de permettre à lui et aux siens de vivre séparés, prévoyant, disait-il, les persécutions qu'ils auraient à essuyer de la part des autres frères; mais le pape lui refusa sa demande. Cependant le schisme ne fut point éteint ni sous Clément V, ni sous Jean XXII, son successeur. On voit même qu'en 1325 Jean XXII avait commencé à faire le procès à Ubertin, contre lequel on produisait divers chefs d'accusation. Ubertin crut ne pas devoir en attendre l'issue. Il quitta Rome secrètement, et se retira près de Louis de Bavière, qui était en dispute avec le pape. Las de la vie agitée qu'il menait, Ubertin ne vit d'autre moyen de recouvrer sa tranquillité que de passer dans un autre ordre. Il demanda la permission d'entrer dans celui de Saint-Benoit. Soit qu'il ne l'ait point obtenue ou qu'il eût changé de résolution, il parait qu'il se fit chartreux, et Pétréius, historien de cet ordre, le met au nombre des écrivains qui lui ont appartenu. Il avait des qualités estimables : c'était un religieux exact, attaché à sa règle, et d'une manière très-austère. Il était savant et il ne lui avait manqué que d'être sage avec sobriété : *si tantum sobriè saperet*, dit le P. Wading. On ne connait pas l'époque de sa mort. On a d'Ubertin de Casal : *Arbor vitæ crucifixi*, Venise,

(1) *Voy.* J.-B. Ubaldini, *Istoria della casa degli Ubaldini*, Florence, 1588, in-4.

1485, in-fol. : il existe manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. *De septem statibus Ecclesiæ juxta septem visiones Apocalypseos*; *Tractatus de altissimâ paupertate Christi et apostolorum ejus* : la bibliothèque impériale de Vienne en possède un exemplaire manuscrit; *Epistolas varias*; *Sermones multos* : Gerson, sans toutefois le nommer dans son livre *De caute legendis quorumdam libris*, reproche à Ubertin de s'être écarté de la sainte doctrine dans son explication du cantique de Siméon, *Nunc dimittis.* — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ubertin, dit de *Tipherne*, qui vivait au XVIe siècle et fut un des premiers qui quitta l'observance commune de Saint-François pour embrasser la réforme appelée des *capucins.* Il avait trouvé moyen de faire construire dans sa patrie un couvent habité d'abord par des mineurs observantins. Ce couvent passa en 1538 à la réforme, et fit partie de la nouvelle congrégation.

* UBILLA Y MEDINA (don Antonio de), historiographe, né en Castille, vers 1660, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Succession des Belges*, ou *Droit du roi Philippe V à la couronne d'Espagne*; *Journal des voyages de ce monarque de Versailles à Madrid*, *à Naples*, *à Milan*, etc., Madrid, 1704, in-fol., fig. Ubilla combat l'opinion des écrivains allemands qui prétendaient que la couronne d'Espagne appartenait à Charles III d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles VI), du chef de sa mère Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et fille aînée de Philippe III. Cet ouvrage lui valut l'emploi d'historiographe de Philippe V, qu'il suivit dans presque tous ses voyages.

* UCELLO (Paolo), peintre, né à Florence en 1389, est le premier qui ait bien entendu les règles de la perspective. Il était ami de Manetti, avec lequel il avait fait ses premières études. On voit de ses peintures dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, où il y a encore quelques traits de *l'Histoire d'Adam et de Noé*, et dans la *Galerie* de Florence. Ucello mourut en 1471. Un des plaisirs de ce peintre était d'avoir chez lui une quantité d'oiseaux qu'il s'occupait à dessiner. C'est de là que lui vint le surnom d'Ucello sous lequel il est connu.

UDINE (Jean d'). *Voy.* Jean.

* UDINE (Hercule), poète, né à Mantoue, eut beaucoup de vogue dans son temps, à cause de sa belle traduction de l'*Enéide* de Virgile, en octaves, Venise, 1577, in-4. Cette traduction, fort estimée pour la pureté du langage et l'élégance des vers, est cependant inférieure pour l'exactitude à celle d'Annibal Caro. Herrule Udine mourut en 1662. On a de lui un fort joli poème intitulé, *Psyché*, Venise, 1599, in-12.

* UGGERI (l'abbé Ange), antiquaire distingué, né en 1754, à Gerra dans la Lombardie, s'appliqua à l'étude des arts et de l'antiquité sans négliger les devoirs du sacerdoce, et s'acquit bientôt la réputation d'un très-habile architecte par les différents édifices dont il embellit plusieurs villes d'Italie. Passionné pour l'antiquité, il s'établit à Rome, où il devait trouver tant d'occasions d'exercer son érudition et son incroyable sagacité. Ses travaux lui ouvrirent les principales académies et lui méritèrent l'amitié des hommes les plus distingués, entr'autres Canova, d'Agincourt, et les Visconti. Léon XII le choisit en 1825 pour secrétaire de la commission chargée de la restauration de l'église de Saint-Paul. Uggeri mourut à Rome, le 11 octobre 1837, à 83 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Journée pittoresque des édifices de Rome ancienne* (franç.-ital.), Rome, 1800 et ann. suiv., 7 vol. in-4 oblong., avec des figures.

UGHELLI (Ferdinand), savant religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Florence en 1595, de parents considérés, fit profession, dans un monastère de cette ville, de la congrégation de Lombardie et de Toscane. Ses supérieurs lui trouvant d'heureuses dispositions l'envoyèrent à Rome faire ses cours de philosophie et de théologie. Il y eut pour maîtres deux célèbres jésuites, les PP. François Piccolomini et Jean de Lugo, dont le premier devint général de son ordre, et l'autre, cardinal. C'est sous eux que dom Ughelli prit pour les antiquités et l'histoire ecclésiastique un goût dont par la suite les lettres recueillirent le fruit. Ses cours achevés, il passa dans divers monastères de la congrégation, où il occupa d'honorables emplois. Le cardinal Charles de Médicis le prit pour son théologien, et le pape le nomma consulteur de l'*Index*. Devenu procureur-général de sa congrégation, il en fut, peu après, élu président, et tint en cette qualité divers chapitres. On lui offrit des évêchés qu'il refusa constamment; mais il accepta l'abbaye de Trois-Fontaines, située dans Rome, et une place de prélat domestique, dont Alexandre VII le pourvut. Enfin Clément IX, successeur d'Alexandre, lui fit une pension en encouragement et en récompense de ses nobles travaux. Ce savant homme mourut à Rome, le 19 mai 1670, à 75 ans. Dom de Visch, auteur d'une Bibliothèque de l'ordre de Cîteaux, l'appelle « l'ornement de l'Italie, la gloire de son ordre, et » un astre brillant de l'Eglise. » On a de lui : *Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ et insularum adjacentium, rebusque ab eis præclare gestis*, Rome, 1644-48, 9 vol. in-fol., ouvrage important où se trouve exécuté pour l'Italie ce qu'exécutèrent pour la France les savants bénédictins de Saint-Maur dans leur édition du *Gallia christiana*. Il s'en fit de 1717 à 1733 une 2e édit., en 10 vol. in-fol., par les soins du savant abbé Coleti (*voy.* ce nom, II, 689), qui y fit d'utiles augmentations, et y joignit la *Sicilia sacra* de Rocco Pirro (*voy.* ce nom, VI, 576), avec une table générale des matières. Dom Jules-Ambroise Lucenti, religieux du même ordre, en a fait un abrégé, Rome, 1704, in-fol.; *Cardinalium elogia qui ex sacro ordine Cisterciensi floruere*, Florence, 1624, in-fol.; *Columnensis familiæ cardinalium imagines ad vivum expressæ et æri incisæ, summatimque elogia*, Rome, 1650, in-4; *Difesa della nobilita napolitana contra il libro di Francesco Elio Marchesi, tradotta del latino di Carlo Borelli*, Rome, 1655, in-8; *Albero et istoria della famiglia de conti di Marsciano*, Rome, 1653, in-fol.; *Genealogia de Capisucchi*, Rome, 1653, in-fol. On peut ajouter à cela des *additions* et des *observations* du P. Ughelli aux *Vies* des papes de Ciaconius, Rome, 1630, in-fol.; des *notes* sur le Martyrologe des Grecs; un

Traité des écrivains de l'ordre de Cîteaux; douze livres des *Vies des saints* du même ordre, et un *Traité des faveurs accordées à cet ordre par l'intercession de la mère de Dieu.*

UGOLIN de la GHERARDESCA (le comte), seigneur pisan, né en 1260, était demeuré chef de sa famille, après le départ des comtes Gérard et Galvano, qui suivirent dans son expédition de Naples, le prince Conradin, de la maison de Souabe. Appelé à diriger le parti des gibelins, et à se mettre à la tête de la république de Pise, le comte Ugolin voulut régner sur ses concitoyens et fonder une principauté nouvelle, à l'exemple des della Scala de Vérone et des Visconti de Milan. Mais le gouvernement pisan déjoua d'abord ses intrigues; mis en prison, il s'en échappa, et, secondé par une armée de Florentins et de Lucquois, il contraignit ses compatriotes de le rappeler. Ayant réussi quelque temps après à se faire nommer capitaine-général de la république, il affermit son autorité et se défit de ses ennemis, soit en les exilant, soit en les faisant périr. Ses excès le rendirent le fléau de sa patrie. Il se brouilla avec l'archevêque, Roger de Ubaldini, prélat ambitieux qui conspira sa perte, et fit prendre les armes au peuple le 1er juillet 1288. Le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger fit enfermer ces cinq personnages dans une tour près de la ville, en referma sur eux les portes dont il jeta les clefs dans l'Arno, et les y laissa mourir de faim. Les vers du Dante (*Enfer*, ch. 33), le pinceau, le ciseau et le burin d'un grand nombre d'artistes italiens, ont appelé le plus vif intérêt sur l'infortune d'Ugolin. Le tableau de son effrayant supplice a fait verser des larmes, tandis que ses crimes sont universellement oubliés.

UGOLINI (Barthélemi), savant canoniste, né en Toscane vers 1540, demeura longtemps à Rome, et fut protégé par plusieurs cardinaux. Il publia différents ouvrages latins qui eurent beaucoup de succès, et surtout celui qui a pour titre : *Traité sur les sacrements*, Rimini, 1587, in-fol. Il présenta cet ouvrage au pape Sixte V, qui récompensa largement l'auteur, et lui confia, dit-on, plusieurs places importantes que Ugolini remplit avec distinction. Il mourut à Rome dans un âge très-avancé, et montra, pendant toute sa vie, un grand attachement à la religion.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du XVIe siècle. On a de lui : un *Traité de la dignité patriarcale*, en forme de dialogue, Brescia, 1507, in-fol.; un Traité des Conciles, sous le titre de *Synodia Ugonia de Conciliis*, ibid., 1532, in-fol., fort rare, approuvé, dit-on, par un bref de Paul III, quoique plusieurs savants y aient trouvé des objets de critique; on prétend même que l'ouvrage, examiné ensuite avec plus d'attention, fut supprimé à Rome.

* UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles Pies, né en 1743 à St-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut le 13 janvier 1794. On lui doit quelques ouvrages historiques estimés, en allemand et en latin : *Histoire universelle en abrégé*, Vienne, 1778, in-8; *Histoire de la guerre de la succession de Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8; *Connaissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle,* Vienne, 1780, in-8; *Vie de Marie-Thérèse*, Prague, 1782, in-8; *Prælectiones diplomaticæ et numismaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1785, 2 vol. in-8, etc.

* UILKENS (Jacques-Albert), naturaliste, né en 1772, à Wierum, village voisin de Groningue, mort le 30 mai 1825, mérita la protection du roi des Pays-Bas, qui créa pour lui, en 1815, une chaire d'économie rurale, à l'académie de Groningue. Uilkens a composé : *Discours sur les perfections du Créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8; *Manuel d'économie rurale*, 1819. Cet écrivain s'occupa de chercher les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle.

ULACQ (Adrien), mathématicien de Gand, a donné : une *Trigonométrie* latine, Gouda, 1633, in-fol.; *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol., trad. en franç., et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS. *Voy.* LADISLAS et WLADISLAS.

ULFELD ou plutôt ULEFELD (Cornifix ou Corfito, comte d'), était le dixième fils d'un grand chancelier de Danemarck, d'une des premières maisons du royaume. Christiern IV le fit grand maître de sa maison et vice-roi de Norwége, et lui fit épouser sa fille naturelle; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagréments. Le comte sortit secrètement de Danemarck, et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très-bien, et l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrace des Suédois, et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague, avant de s'être justifié des accusations portées contre lui. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'île de Bornholm; mais peu de temps après il leur permit de voyager. A peine étaient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avait tramée contre son prince. Il avait, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire, en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu, avec trois de ses fils et une fille; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville le fit reconnaître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendait le Rhin dans un bateau, lorsque ayant été saisi du froid, il en mourut en 1664, à 60 ans, et fut enterré au pied d'un arbre.

* ULIN (Jean-Jacques), helléniste, né à Zurich en 1570, était très-savant dans la langue grecque, qu'il

professa avec succès dans sa patrie. Il mourut à Zurich en 1639. Il a beaucoup écrit sur des matières, soit sacrées, soit profanes, et on cite de lui les ouvrages suivants : *Oratio complectens historiam protomartyrum Tigurinorum*, Ragusi, 1628, in-4; *De religione antiqua SS. Felicis et Regulis*, ibid., 1628, in-4. — Un autre Jean-Jacques ULIN, né également à Zurich, et mort en 1731, a laissé *Miscellanea vetera, nova, theologica, historica*, en latin et en allemand, Zurich, 1722-24, 3 vol. in-4.

* ULLERSTON (Richard), professeur à l'université d'Oxford, et docteur en théologie, florissait à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe. Il est connu par un traité *De ecclesiæ reformatione*, qu'il composa en 1408, à la sollicitation du card. Robert, évêque de Salisbury. Les principaux articles que l'auteur y traite sont : *De l'élection du pape; de la simonie; de l'abus que l'on fait des biens de l'Eglise; des dispenses; des réserves; de la pluralité des bénéfices; des appels; des privilèges; de la vie et des mœurs des bénéficiers; de la manière dont doivent se célébrer les saints offices.* La cour de Rome est traitée sans aucun égard dans ce livre resté manuscrit, et conservé dans la bibliothèque de l'université de Cambridge. Il a pour titre *Demandes de Richard pour la défense de l'Eglise militante.* Dans le même manuscrit se trouve un *Traité des devoirs militaires*, du même auteur, composé à la prière de Charles de Courtenai, et dédié à Henri, prince de Galles.

* ULLOA (Jean), jésuite espagnol, florissait au commencement du XVIIIe siècle; il se distingua dans son ordre par sa piété et ses vastes connaissances en théologie. Il enseigna cette science à Rome, dans l'université grégorienne, avec une telle réputation, que son nom y est resté en honneur, et que l'on y cite ses leçons comme des modèles de clarté, de précision et de profondeur. On a de lui : *De principio et fine mundi*, *Theologia scholastica*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-fol.

ULLOA (don Antonio de), né à Séville en 1716, entra fort jeune dans l'école des élèves de la marine, et y apprit la physique, les mathématiques et l'astronomie : il obtint un avancement rapide. En 1735, il accompagna, avec don Georges-Juan, les académiciens français (Bouguer, La Condamine et Godin), envoyés par leur gouvernement au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Lorsqu'il retournait en Espagne, il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le conduisirent à Londres, où il se lia avec plusieurs savants. Le célèbre Folkes, président de l'académie royale, devint son ami intime, lui fit rendre la liberté et tous ses papiers, qui étaient le résultat de ses observations pendant ses voyages. Ulloa avait des connaissances très-étendues sur toutes les sciences naturelles, sur les arts, sur les différentes branches d'industrie, et il rendit sous tous ces rapports d'importants services à son pays. Ce fut lui qui, en 1762, fut envoyé pour prendre possession de la Louisiane et y organiser une nouvelle administration. S'il ne réussit pas dans cette entreprise que l'attachement des colons pour les Français rendait difficile, du moins il recueillit les matériaux d'un ouvrage qu'il publia en 1772 à Madrid. Il fit connaître le platine, ses propriétés, et jetait de nouvelles expériences sur l'électricité. Il établit à Madrid le premier laboratoire de métallurgie, et augmenta d'objets précieux le cabinet d'histoire naturelle. Ulloa s'occupa en même temps du perfectionnement des cartes géographiques de l'Espagne. On creusa, d'après ses plans, dans la Vieille-Castille, un canal de navigation et d'arrosement. Il perfectionna aussi l'art de la gravure, et facilita les procédés dans la fonte des caractères pour l'imprimerie. C'est d'après ses insinuations que la cour d'Espagne envoya des jeunes gens pensionnés dans les pays étrangers, s'instruire dans les arts libéraux et mécaniques. C'est aussi à son infatigable assiduité qu'on doit le mélange des laines appelées *churlas*, semblables à celles de Cantorbéry, avec celles dites *mérinos*, mélange dont il résulte des draps de la première qualité. Il établit pour le compte du roi une fabrique à Ségovie, et une autre à Guadalaxara, d'où sortirent des draps nullement inférieurs, et par la bonté des couleurs et par la finesse, à ceux de France et d'Angleterre. Charles III envoya à George III, roi d'Angleterre, la coupe d'un habit complet d'une telle finesse, que le tout mis dans la poche ne formait à peu près que le volume d'un mouchoir ordinaire. Mais les entraves qu'on mit au commerce empêchèrent que ces draps ne se répandissent chez l'étranger; ils sont presque uniquement connus en Espagne et dans les deux Amériques. Ulloa mérita par ses travaux l'amour de ses compatriotes et l'estime de son souverain, qui le combla d'honneurs et de bienfaits. Il mourut dans l'île de Léon, le 5 juillet 1795. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage à l'Amérique méridionale*, Madrid, 1748, 4 part. en 2 tom. in-4, trad. en franc. par Mauvillon, Paris, 1752, 2 vol. in-4; *Noticias americanas*, ou *Entretiens physiques, historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, Madrid, 1772, in-4; *La Marine*, ou *Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, ib., 1774, 2 vol. in-4; *L'éclipse de soleil* (en 1778), *avec l'anneau réfractaire de ses rayons; la lumière de cet astre vue au travers du disque de la lune, ou flambeau solaire dans son disque*, ibid., 1779, in-4. L'auteur assure avoir vu pendant plus d'une minute, durant l'éclipse, et fait voir à plusieurs personnes un point brillant sur la lune, et il le regardait comme un véritable trou au travers de cette planète. Lalande dit à ce sujet dans sa *Bibliogr. astron.*, p. 575 : « Suivant mon calcul, ce » trou serait à quinze lieues de distance de sa sur» face, et il aurait cent neuf lieues de longueur; » mais on ne peut le regarder que comme un vol» can. »

* ULLOA (don Martin de), savant critique, neveu du précédent, né à Séville en 1730, étudia les lois à Salamanque, et y reçut le bonnet de docteur. Il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat à Madrid, où le ministre Florida-Blanca sut apprécier ses talents, l'aida dans sa carrière, et le fit nommer à la place importante de président de l'audience royale de Séville. Malgré les occupations de cette charge, don Martin put se livrer à

d'autres études et composer des ouvrages qui établirent avec justice sa réputation comme littérateur. Le style d'Ulloa est mâle, éloquent et concis. Il était membre de l'académie royale d'histoire, et de celle de la langue; directeur de la société patriotique, et de l'académie des belles-lettres de Séville. Il mourut à Cordoue en 1800, à 70 ans. On a de lui: *Mémoire sur le génie et l'origine de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 part. in-4, ouvrage très-estimé, et qui prouve la vaste érudition de l'auteur; *Dissertation sur la patrie des Goths*, ibid., 1781, in-8; *Dissertation sur la série des rois et sur les premiers habitants de l'Espagne*, ibid., 1789, in-8. Cette savante dissertation répand beaucoup de lumières sur l'histoire espagnole, et rectifie différentes erreurs où sont tombés plusieurs écrivains; *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, ibid., 1789, 2 tom. in-4; *Dissertation sur les duels*; *Histoire des académies de Madrid*, ibid., 1789, 4 vol. in-4. C'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur.

ULPHILAS ou WULFILAS était, vers le milieu du IVe siècle, évêque des Goths qui habitaient la Dacie et la Thrace. Ses ancêtres, issus de la Cappadoce, avaient été, d'après le témoignage de Philostorge, emmenés captifs par les Goths, lorsqu'en 266 ces barbares se jetèrent sur l'Asie Mineure. Leurs captifs répandirent la religion chrétienne, et conservèrent une certaine influence parmi les maîtres qu'ils avaient instruits. Ulphilas, un des descendants de ces captifs, choisi évêque, assista au concile que les ariens convoquèrent en 360 à Constantinople. En 377, il vint de nouveau dans cette ville, chargé par les Goths de demander à Valens une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Il réussit parfaitement dans sa mission; et avec le consentement de ce prince, les Goths s'établirent sur la rive droite du Danube. Des discussions s'étant élevées entre eux et les généraux romains, Ulphilas fut de nouveau député vers Valens, qui rejeta ses demandes avec hauteur. On en vint aux mains (le 6 août 378), et Valens périt après un combat sanglant. Il paraît que Ulphilas mourut la même année. Ce prélat est devenu célèbre dans l'Église et dans les lettres, par la traduction qu'il fit des saintes Écritures en langue germanique. Il suit mot à mot le texte que l'on appelle *byzantin moderne*; sa traduction est d'autant plus précieuse pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, qu'elle présente le plus ancien document écrit que nous ayons dans les langues du Nord. La traduction d'Ulphilas ne nous est point arrivée en entier. Ce qui en reste nous est parvenu en deux manuscrits, dont l'un est le *Codex Argenteus*, et l'autre le *Codex Carolinus*; le premier a paru, avec le texte gothique et la version anglo-saxonne, Dordrecht, 1665; Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4, avec le texte gothique et la version suédoise, irlandaise, et la Vulgate en regard, Stockholm, 1671, in-4; avec le texte grec et la version latine, Veissenfels, 1805, in-4. Dans le *Codex Argenteus*, qui ne comprend que l'*Évangile*, les évangélistes sont placés dans l'ordre suivant: saint Matthieu, saint Jean, saint Luc et saint Marc. Le *Codex Carolinus*, qui ne comprend que quelques chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains, a paru avec le texte gothique et avec la traduction interlinéaire, latine et allemande, Brunswick, 1762, Upsal, 1763, Londres, 1772, et Leyde, 1781, in-4. On trouve, dans l'édition de Veissenfels, tous les détails sur ce monument si précieux pour les lettres et pour la religion.

ULPIEN (Domitius-Ulpianus), célèbre jurisconsulte, fut tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre-Sévère. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui était la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il put sous un empereur qui lui était favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de Fragments recueillis par Anien, et qui se trouvent dans quelques éditions du Droit civil.

** ULPIEN d'Antioche en Syrie, rhéteur grec, florissait, selon l'opinion la plus commune, sous Constantin le Grand. Il avait composé des déclamations et quelques autres ouvrages. On lui attribue un *Commentaire* sur vingt huit *Discours* de Démosthène, imprimé pour la première fois par Alde l'Ancien en 1503, et plusieurs fois réimprimé, notamment à la suite du Démosthène de Bâle, 1572, in-fol., avec la version latine de Jérôme Wolf. Toutefois un savant anglais, John Chapman (1), a fait remarquer dans ce Commentaire des notes et des manières de parler dont on ne se servait pas avant le VIIe siècle; ce qui ne permettrait pas d'en regarder Ulpien comme l'auteur; mais, comme l'a fait observer Schoell (*Hist. de la litt. grecq.*, VI, 140), on a répondu que les mots qui ont offusqué le critique anglais peuvent très-bien provenir d'interpollations. Tous les ouvrages des anciens, ajoute Schoell, ont plus ou moins éprouvé cette espèce de falsification, mais ce sont surtout les Commentaires et les Scholies qui y ont été exposés; chaque possesseur qui les consultait, se croyait en droit d'y ajouter ses propres idées. Il est plus difficile, dit encore Schoell, d'appliquer les anachronismes que Chapman a relevés dans le Commentaire d'Ulpien. Stiévenart, le dernier et le plus fidèle traducteur de Démosthène, a jugé peut-être trop sévèrement l'exégèse d'Ulpien qu'il regarde comme une assez pauvre ressource. Suivant lui, ce n'est souvent qu'un bavard ignorant et brouillon (*Œuvres de Démosthène*, pag. 11). Il est généralement reconnu qu'on trouve dans le Commentaire d'Ulpien nombre de petits faits, d'anecdotes et de remarques grammaticales dont les critiques ont souvent fait leur profit. Voy. les *Maîtres d'éloquence*, par Gibert, p. 55, de l'édition de 1725, in-4; la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. 2, p. 828 de l'édit. de 1791, et Belin de Ballu, *Hist. de l'éloquence*, tom. 1, pag. 455.

ULRIC ou UDALRIC (saint), évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973,

(1) La dissertation de Chapman se trouve dans l'édition publiée par Richard Mounteney, de quelques discours de Démosthène, Londres, 1731, in-8.

à 83 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des saints au concile de Latran, tenu en 993; c'est le premier exemple de canonisation faite solennellement par les papes. Les abus qui s'étaient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, obligèrent enfin le grand pontife des chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes. (*Voy.* ALEXANDRE III.) L'abbé Bérault, dans son *Histoire de l'Eglise*, tom. 9, pag. 509, attribue à saint Udalric une *Lettre* en faveur du célibat des clercs, et la cite avec éloge, tom. 10, p. 541, quoiqu'elle combatte la loi du célibat. Les critiques démontrent que cette lettre est supposée; *Voy.* ZACCARIA, *Præfat. ad Hist. polemicam de sancto cœlibatu.*

ULRIC ou UDALRIC, moine de Cluny, né à Ratisbonne vers l'an 1018, mort au monastère de la Celle en 1093, fut l'une des plus grandes lumières de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilége* de dom d'Achery, un Recueil des *Anciennes coutumes de Cluny*, lequel peut servir à faire connaître quelques usages de son siècle : il fut en grande estime dans plusieurs monastères, comme un ouvrage propre à y nourrir la régularité et la piété.

ULRIC de JUNGINGEN, grand-maître de l'ordre teutonique, se distingua par son courage, et fut tué dans la fameuse bataille de Tannenberg, gagnée par Jagellon en 1410. Les écrivains polonais l'accusent d'ambition et d'entêtement: mais le baron de Wal, dans l'*Histoire de l'ordre Teutonique*, tome 3e, le justifie de ce reproche.

* ULRIQUE-ELÉONORE, reine de Suède, et mère de Charles XII, né à Copenhague en 1656, était fille de Frédéric III, roi de Danemarck. Son mariage avec Charles XI facilita, en 1679, le rétablissement de la paix entre la Suède et le Danemarck. Ce monarque, violent et avare, ne témoigna jamais une grande tendresse à Ulrique-Eléonore (*voy.* CHARLES XI, II, 348); mais cette princesse se conduisit toujours avec beaucoup de prudence, et se fit aimer de la nation en tempérant par ses bienfaits les mesures rigoureuses que prenait quelquefois son mari. Elle se distingua aussi par ses connaissances et son goût pour les lettres. Elle mourut en 1693.

ULRIQUE-ELÉONORE, fille de la précédente, née en 1688, gouverna la Suède pendant l'absence de Charles XII, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce prince, elle fut proclamée reine, l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda, l'année d'après, la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel; mais elle régna avec lui. Les états assemblés à Stockholm engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir monarchique fut alors aboli, les états prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celles des états et du sénat. Ulrique-Eléonore mourut le 6 décembre 1741. Avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, successeur de Christian.

* ULSTAD (Philippe), médecin, né à Nuremberg vers l'an 1485, acquit beaucoup de réputation dans son art, qu'il professa à Fribourg avec succès et pendant plusieurs années. Il mourut dans la première moitié du XVIe siècle et a laissé : *De epidemia tractatus*, Basileæ, 1526, in-8; *Cœlum philosophorum, seu de secretis naturæ liber*, etc., Argentorati, 1528, in-fol., Paris, 1544, in-8.

ULTAN (saint), vulgairement saint Outain, mourut le 1er mai 686, après avoir gouverné pendant plusieurs années le monastère de Fosse et celui du Mont-St.-Quentin. (*Voy.* l'article FOILLAN) (saint.)

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des étoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par Thomas Hyde, à Oxford, 1665, in-4, avec des notes pleines d'érudition. (*Voy.* FLAMSTEED.) On lui attribue encore un ouvrage sur la chronologie, intitulé : *Epochæ celebriores Chataïorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum et Charasmiorum.* Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcand environ 40 ans.

ULYSSE, roi de l'île d'Itaque, fils de Laerte et d'Anticlée, contrefit l'insensé pour ne point aller au siége de Troie. Mais Palamède découvrit cette ruse, en mettant Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'Ulysse conduisait; celui-ci, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour des bijoux, parmi lesquels il y avait des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Ulysse enleva le Palladium avec Diomède, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage et ses discours à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, se laissa séduire par Circé, eut beaucoup d'autres aventures plus ou moins fâcheuses ou scandaleuses; heureusement la plupart assez extraordinaires pour n'être pas crues, quoiqu'elles fassent la matière de l'*Odyssée* d'Homère. Il finit par être tué par Télégone qu'il avait eu de Circé.

* UNION (don Louis-Firmin de CARVAJAL Y VARGAS, comte de la), général, né à Lima, en 1752, entra à 12 ans dans le régiment des gardes espagnoles, et eut un rapide avancement. Il fit partie de l'armée Franco-Espagnole qui forma le blocus de Gibraltar en 1779, puis de celle qui conquit Minorque en 1781. Il revint ensuite devant Gibraltar et s'y distingua par sa valeur. Il venait d'être nommé maréchal-de-camp en 1791, lorsqu'il fut envoyé sur la côte d'Afrique avec l'armée destinée à soutenir Oran. On dut à sa présence d'esprit et à sa valeur la conservation de la tour *del Nacimiento* que les Maures assiégeaient avec des forces considérables. Lors de la guerre avec la république

française, il servit sous Ricardos, et eut une grande part à ses premiers succès. Il se distingua plus particulièrement à la bataille de Tronillas (22 septembre), à celle de Céret (26 novembre), et donna en toute occasion des marques d'intelligence et de bravoure. Lors de la disgrace de Ricardos (*voy.* ce nom, VII, 227), il lui succéda dans le commandement en chef de l'armée du Roussillon, et fut en même temps nommé capitaine général de la Catalogne (1794). Mais celui qui avait brillé au second rang, parvenu au premier, ne compta plus que des revers. Il tenta une attaque pour délivrer le fort de Bellegarde, et fut vigoureusement repoussé. Depuis ce moment il perdit la confiance de son armée, qui lui obéissait à regret. Une bataille générale se préparait pour couvrir le fort de Figuières. Le comte de la Union comptait beaucoup sur ses retranchements, et plus particulièrement sur une batterie très-forte et très-élevée, qui, à son avis, devait écraser les républicains. Les Français, d'abord repoussés, reviennent à la charge, et la batterie est prise à la baïonnette. Il faut rendre justice à la valeur héroïque du comte de la Union : il était partout, nul péril ne l'effrayait; mais il chercha en vain à rallier son armée. Enfin, blessé dans la poitrine d'un éclat de grenade, il tomba mort. Les Espagnols alors se replièrent en toute hâte vers Gironne, et cette victoire valut peu de jours après aux républicains le fort de Figuières, que le commandant leur livra sans permettre même qu'on fît la moindre défense. Le général français chercha le corps du comte de la Union, lui fit couper les cheveux, et les distribua parmi ses officiers, comme un témoignage d'estime rendu à la valeur de son adversaire. Il en remit le corps aux Espagnols, d'après les sollicitations du duc de San-Carlos, père du comte de la Union, et aïeul du duc de San-Carlos, qui accompagna Ferdinand VII dans sa captivité à Valençay, et qui est mort en 1828.

UNROCH Ier (Henri ou Erich), duc de Frioul, se distingua par sa bravoure et par sa fidélité envers Charlemagne. Les Huns remuaient encore, et semblaient menacer de nouveau l'empire et l'Eglise. Le monarque français envoya contre eux, en 795, Unroch, qui passa en Pannonie, et défit les Huns dans une bataille où périrent deux de leurs plus habiles généraux. De succès en succès, il marcha sur leur capitale, s'en empara ainsi que des trésors immenses qu'Attila avait amassés dans les nombreuses provinces qu'il avait conquises. Il fit remettre tous ces trésors à Charlemagne, qui fit présent d'une partie au pape Adrien Ier, et distribua l'autre parmi ses soldats. Les Huns se relevant toujours de leurs pertes furent encore attaqués et vaincus deux fois par Unroch, qui ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils se soumettraient à l'empereur, et recevraient le baptême. Un de leurs chefs, nommé Theudon, devenu chrétien, vivait depuis longtemps à la cour de Charlemagne, et n'avait point pris part à ces dernières guerres. Mais quand il vit sa nation entièrement soumise, et privée de ses plus braves généraux, il quitta brusquement la cour, alla chez ses compatriotes, les souleva de nouveau, et se mit à leur tête. Unroch marcha contre lui, en 799, le vainquit complétement, et le fit prisonnier; mais, percé par un dard, il mourut au milieu de ce triomphe. Le rebelle Theudon eut la tête tranchée par ordre de l'empereur.

* UNZER (Mathias), médecin renommé, né à Hall en Saxe, étudia dans différentes universités d'Allemagne et d'Italie, et finit ses cours à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur. Il exerça avec succès la médecine en Suisse et dans son pays natal. Il mourut en 1624. On a de lui : *De nephritide, seu renum calculo*, Hall, 1614, in-4; *De lue pestifera libri tres*, ibid., 1615, in-4; *Tractatus medico-chimici, septem libri*, etc., ibid., 1634, in-4; *De sulfure tractatus medico-chimicus*, ibid., 1620, in-4.

* UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur allemand, né en 1727 à Halle, dans le duché de Magdebourg, exerça la médecine avec succès dans sa ville natale, à Hambourg, et à Altona, où il mourut le 2 avril 1799. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont : *Nouvelle doctrine sur les mouvements de notre âme et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8, qui trouva beaucoup de contradicteurs; *Pensées sur le sommeil et sur les songes*, même date, in-8; *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, 1750, in-8; le *Médecin* ou *Journal de médecine*, Hambourg, 1759 à 1764, 1769, in-8; *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8; *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8; *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants*, Leipsig, 1771, in-8; *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, Leipsig, 1773, in-8. Il a été l'un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg, 1752-53, 4 vol. in-8, et du *Patriote médecin économique*, 1756 à 1758, 3 vol. in-4. — Son épouse, Jeanne-Charlotte UNZER, morte en 1782, a publié des *Poésies* et des *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, Halle, 1754 et 1767, in-8.

UPTON (Nicolas), Anglais, se trouva au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précepteur, ou grand-chantre de Salisbury. Edouard Bissœus a publié un traité de ce chanoine, *De studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol.

URANIE, l'une des neuf Muses, préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe sous la couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instruments de mathématiques. Sous le nom d'Uranie, c'est-à-dire *Céleste*, on adorait Vénus, comme la déesse des plaisirs purs et innocents de l'esprit; et on l'appelait par opposition *Vénus terrestre*, quand elle était l'objet d'un culte infâme et grossier : symboles mythologiques de l'esprit et de la chair, qui luttent l'un contre l'autre par des désirs infiniment disparates; par un effort sublime qui franchit le séjour de la mortalité pour s'ouvrir les régions éternelles; et par des affections grossières, propriétés de l'être purement animal, et qui ne supposent rien au-delà de l'état des brutes.

URANIUS (Henri) ou von den HIMMEL, prêtre, né à Rées dans le duché de Clèves, vers la fin du xve siècle, fut recteur du collége d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant cinquante-cinq ans, et mourut en 1579. Uranius possédait le latin, le grec et l'hébreu : à ces connaissances il joignait une grande piété et un attachement inviolable à la foi de ses pères. On a de lui : *Grammaticæ hebrææ Compendium*, Cologne, 1559, in-12; *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570, in 12 : ouvrage relatif au précédent; *De re nummaria, mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4; *Commendatio linguæ græcæ*, Cologne, 1571; *Grammatica latina*, etc.

URBAIN (saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN Ier (saint), pape après Calixte Ier, le 22 octobre 223, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ sous l'empire d'Alexandre Sévère, le 25 mai de l'an 230. Il avait rempli son ministère en homme apostolique.

URBAIN II, appelé auparavant *Otton* ou *Oddon*, religieux de Cluny, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de Jésus-Christ : ce qui montre que l'usage était encore de communier sous les deux espèces; mais on ajouta à ce décret : *S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement* : preuve incontestable que ce n'était qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des chrétiens d'Occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les musulmans laissaient, à la vérité, aux chrétiens leurs sujets le libre exercice de la religion; ils permettaient les pèlerinages, faisaient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la *Maison-Sainte*, et qu'ils ont en vénération; mais leur haine pour les chrétiens éclatait en mille manières : ils les accablaient de tributs, leur interdisaient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeaient de se distinguer en portant un habit qui passait pour méprisable parmi eux; enfin ils leur défendaient de construire de nouvelles églises, et les tenaient dans une contrainte qui pouvait être regardée comme une persécution perpétuelle. Ces barbares menaçaient, d'ailleurs, d'envahir les autres provinces de la chrétienté et l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ces considérations excitèrent le zèle d'Urbain II. (*Voy.* saint BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, etc.) Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui cinquante-neuf *Lettres*, dans les *Conciles* de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa *Vie* en latin : elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les *Œuvres posthumes* de dom Mabillon. Pascal II lui succéda.

URBAIN III, appelé auparavant *Ulbert Privelli* ou *Cricelli*, né dans le Milanais, fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome, et mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure, tant sa sollicitude pastorale était vive. Grégoire VIII lui succéda.

URBAIN IV (Jacques PANTALÉON), dit *de Court-Palais*, natif de Troyes en Champagne, d'un savetier, s'éleva par son mérite et devint successivement archidiacre de l'église de Liége, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avait envoyé des Sarrasins sur les terres de l'Eglise. Ces barbares furent vaincus par les croisés, et le pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. En 1263, il institua la fête du Saint-Sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, 1264. Il fit composer l'office de cette fête par saint Thomas d'Aquin; c'est la même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la cérémonie fut interrompue pendant plus de 40 ans. Elle avait été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liége, à l'occasion des révélations qu'une sainte religieuse hospitalière, nommée *Julienne*, avait eues sur cet objet. (*Voy.* l'*Histoire de la Fête de Dieu*, par le P. Bertholet, et celle du P. Fisen.) On a d'Urbain IV une *Paraphrase* du *Miserere* dans la Bibliothèque des Peres, et 61 *Lettres* dans le *Trésor des anecdotes* du P. Martenne, qui peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là.

URBAIN V (Guillaume de GRIMOALD), fils du baron du Roure et d'Emphelise de Sebran, sœur de saint Elzéar, né à Grisac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan, se fit bénédictin et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI, en 1362, il obtint la papauté. Le saint Siége était alors à Avignon; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304, que Benoît XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avait résidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon, dans le dessein cependant de retourner ensuite dans la capitale du monde chrétien. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achèverait pas. Il partit néanmoins, et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut transporté peu après dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille; les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau le firent honorer comme un saint par plusieurs églises : on célèbre sa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avait bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de

chanoines, signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le dérèglement des ecclésiastiques, la simonie et la pluralité des bénéfices; il fit exposer à la vénération publique les chefs de saint Pierre et de saint Paul dans l'église de Latran (*voy.* sur cela un ouvrage de Joseph-Marie Soresinus, bénéficier de l'église de Latran); il entretint toujours mille écoliers dans diverses universités, et il les fournissait des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collége pour douze étudiants en médecine. On a de lui quelques lettres peu importantes. Grégoire XI lui succéda.

URBAIN VI (Barthélemi PRIGNANO), natif de Naples, et archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 19 avril 1378. Quinze des cardinaux qui, cinq mois auparavant, avaient élu Urbain et l'avaient reconnu pour pape sans la moindre opposition pendant trois mois, irrités, à ce que l'on dit, de la trop grande sévérité de ce pontife, élurent, le 21 septembre de la même année, Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*. (*Voy.* GENEVE.) Cette double élection fut l'origine d'un schisme, aussi long que fâcheux, qui déchira l'Eglise. Urbain fut reconnu dans la plus grande partie de l'empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France et contre le pape Clément VII, son compétiteur, et, pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre; mais cette expédition eut peu de succès. Urbain fit arrêter six de ses cardinaux qui avaient conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot était réel. Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question. Il n'excepta qu'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Il mourut en 1389, après avoir fait trois institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à trente-trois ans, se fondant sur l'opinion que Jésus-Christ a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La deuxième institution fut la fête de la Visitation de la sainte Vierge. Enfin, il statua qu'à la fête du Saint-Sacrement on pourrait célébrer la messe nonobstant l'interdit, et que ceux qui accompagneraient le saint Viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneraient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la *Vie* de Grégoire XI et l'histoire de l'élection qui a suivi, insérées dans les *Vies des papes d'Avignon*, par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius et Odoric Rainaldi, continuateurs des *Annales ecclésiastiques*, ont rassemblé un grand nombre de documents qui prouvent le contraire. Le P. Papebroch, dans le *Propylæum*, rapporte l'histoire fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très-favorable à Urbain VI. Boniface IX fut son successeur.

URBAIN VII, Romain, appelé auparavant *Jean-Baptiste Castagna*, et cardinal sous le titre de Saint-Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Sa piété et sa science faisaient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut douze jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers moments. *Le Seigneur* dit-il avant d'expirer, *me dégage des liens qui auraient pu m'être funestes.* Grégoire XIV lui succéda.

URBAIN VIII, de Florence (Maffeo BARBERINI), monta sur le trône pontifical après Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbain au saint Siége, approuva l'ordre de la Visitation, et supprima, comme contraire aux saines doctrines et aux bonnes mœurs, l'ordre des jésuitesses, qui s'était répandu en Italie et dans les Pays-Bas. Il donna en 1642 une bulle qui renouvelle celle de Pie V contre Baïus, et les autres qui défendent de traiter des matières de la grâce. La même bulle d'Urbain déclare que l'*Augustin* de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Sa modération et sa prudence se firent particulièrement remarquer dans l'affaire de Galilée, dont il se borna à réprimer l'humeur dogmatisante, sans s'occuper aucunement de son opinion comme hypothèse astronomique. Galilée lui-même se loue des bons procédés de ce pape, qui suivait en cela la conduite de Paul V (*voy.* ce nom et GALILÉE). Urbain entendait si bien le grec, qu'on l'appelait l'*Abeille attique*, et il réussissait dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Eglise. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-fol., sous ce titre: *Maffei Barberini poemata.* Les plus considérables de ces pièces sont des *Paraphrases* sur quelques Psaumes et sur quelques cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament; des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs saints; des *Epigrammes* sur divers hommes illustres. Ces différents ouvrages ont de la noblesse, mais ils manquent de chaleur et d'imagination. On a encore de lui des *Poésies italiennes*, Rome, 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'*éminentissime* aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maître de Malte.

URBAIN de BELLUNO (Urbanus-Valérianus ou BOLZANUS), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une *Grammaire grecque* en latin qui mérite quelque estime, Paris, 1543, in-4. Il a donné aussi une collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise, 1496, in-fol.

URCÉUS (Antoine), surnommé *Codrus*, né en 1446, à Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli, avec des appointements considérables. De là il passa à Bologne, où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse, et quoiqu'il fit l'esprit fort, il ajoutait foi aux présages les plus ridicules; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égarements, et mourut à Bologne, dans de grands sentiments de piété, en 1500, à 54 ans. On mit sur son tombeau pour toute épitaphe: *Codrus eram.* Sa santé avait été toujours très-faible. Avec un extérieur doux, il

avait l'humeur bilieuse et sévère. Il était avare de louanges, et prodiguait les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui des *Harangues*, des *Sylves*, des *Satires*, des *Epigrammes* et des *Eglogues* en latin, dont il y a plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcéus était cependant un homme d'esprit, plein de gaieté et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : *Les affaires vont bien*, répondit Urcéus, *Jupiter se recommande à Codrus ;* depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout de l'édition de Bologne, 1502, in-fol. Bayle, qui n'avait pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urcéus Codrus*.

URÉE ou plutôt VRÉE ou WREE (Olivier), en latin, *Uredius*, se fit jésuite, et rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille et de la veuve. On a de lui : *La généalogie des comtes de Flandre*, en latin, Bruges, 1642 et 1644, 2 vol. in-fol.; les *Sceaux des comtes de Flandre*, 1639, in-fol. L'un et l'autre ont été maussadement traduits en français, et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-fol. Une *Histoire de Flandre*, en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. *Voy.* la *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet, tome 14, page 262.

URFÉ (Honoré d'), comte de Château-Neuf, marquis de Valroméry, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625, s'est rendu célèbre par son *Astrée*, 4 vol. in-8, augmentée d'un 5ᵉ par Baro, son secrétaire. Cette ingénieuse pastorale a été la folie de l'Europe, dit Carlencas, pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine; il n'est point fait à plaisir, et tous les faits, couverts d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. Cet ouvrage n'était point terminé quand il mourut : son secrétaire, Baro, l'acheva sur ses manuscrits. La meilleure édition est celle de l'abbé Souchai, Paris, 1733, 10 vol. in-12. On a encore de d'Urfé : un poëme intitulé *la Sirène*, 1611, in-8; un autre poëme sous le titre de *la Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée; une pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanire*, in-8; des *Epîtres morales*, 1620, in-12. — Son frère, Anne d'Urfé, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. On a de lui des sonnets, des hymnes et d'autres poésies, 1608, in-4, d'un mérite médiocre.

URIE HÉTÉEN (*feu du Seigneur*), mari de Bethsabée, qui commit un adultère avec David. Ce prince, après son crime, renvoya Urie au siége de Rabba, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté (2ᵉ livre des Rois, ch. 11), et devint pour David, ainsi que l'adultère qui l'avait précédé, la matière d'une longue et sincère pénitence.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande sacrificature des Juifs, vivait sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Theglath-Phalasar, et ayant vu dans cette ville un autel profane, dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire sur ce modèle un autel pour le temple. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministère. (Livre 4ᵉ des Rois, ch. 16.)

URIE, fils de Séméï, prophétisait au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisait contre Jérusalem et tout le pays de Juda, les mêmes choses que ce prophète. Le roi Joakim et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir : Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple (Jérémie, Ch. 26).

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem en 1566, perfectionna ses talents en Italie. S'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, il eut à essuyer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes presque désertes, et lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques ermites, habitants de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité, et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnaissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur chapelle. Ce maître avait un rare talent pour représenter des marines et des combats sur mer. L'Angleterre et la Hollande l'occupèrent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avaient remportées. On a exécuté même des tapisseries d'après ses ouvrages. On ignore l'année de sa mort.

* URQUIJO (Mariano-Luis de), ministre d'état espagnol, né dans la vieille Castille en 1768, fut élevé en Angleterre. A son retour en Espagne, il entra dans la carrière diplomatique. Ayant publié une traduction de la mort de *César*, de Voltaire, précédée d'un *Discours* préliminaire sur l'origine et la situation présente du théâtre espagnol et sa réformation indispensable; cette production, où l'on trouvait beaucoup d'idées nouvelles, lui attira quelques désagréments de la part du saint office, qui usa toutefois de ménagement et se borna à le déclarer *légèrement suspect* de partager les erreurs des philosophes modernes, et à lui imposer quelque pénitence spirituelle. Urquijo fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, et travailla successivement sous les ministères de Florida Blanca, d'Aranda, du prince de la Paix, et de Saavedra. Quand ce dernier donna sa démission, Godoy le proposa pour ministre (1798). Le prince de la Paix croyait trouver dans Urquijo un instrument docile à ses volontés; mais l'expérience lui prouva le contraire. Les premiers actes de son autorité furent de déclarer la guerre à l'inquisition et à tout le clergé de l'Espagne. Il voulait supprimer ce tribunal et ravir au clergé la plus grande partie de ses biens : il trouva des deux côtés la juste résistance à laquelle il devait s'attendre. Il ne se découragea cependant

pas, et aux représentations que le nonce lui fit à plusieurs reprises, il répondit avec hauteur. Disgracié à la fin de 1800, il fut conduit à Pampelune et jeté dans une prison, où il demeura jusqu'à l'avénement de Ferdinand VII au trône, en 1808. Redevenu libre, il mit tout en œuvre pour détourner son souverain du funeste voyage de Bayonne. L'on voit, par sa correspondance, qu'il prévoyait dès lors les malheurs de son pays, et qu'il indiquait le moyen de les prévenir. Après l'abdication des princes espagnols, il accepta, sous le nouveau roi, la place de ministre d'état. Fidèle au roi Joseph dans ses revers, il vint se fixer en 1814 à Paris, où il mourut, le 16 mai 1817, à 49 ans, quelque temps après avoir reçu de son ancien maître, Charles IV, l'assurance d'une affection que rien n'avait pu éteindre.

URSATUS. *Voy.* ORSATO.

URSICIN ou URSIN, antipape. *Voy.* DAMASE (saint), pape, III, 133.

** URSIN (saint), premier évêque de Bourges, fut formé par les soins d'un des ouvriers évangéliques, envoyés de Rome dans les Gaules vers le milieu du IIIe siècle. Venu à Bourges, il y gagna quelques âmes à Jésus-Christ : ce fut lui sans doute qui obtint de Léocade, premier sénateur des Gaules, la maison qu'il possédait à Bourges, sur le terrain de laquelle fût bâtie l'église de St.-Étienne, qui, dès le temps de Grégoire de Tours, était renommée pour sa beauté. A sa mort, il fut inhumé sans distinction aucune, dans le lieu affecté aux sépultures. Mais saint Germain, évêque de Paris, et l'abbé de Saint-Symphorien, furent avertis en songe de placer le corps du saint Apôtre dans un lieu plus décent. Ce corps, retrouvé sans aucune marque de corruption, fut transféré dans l'église qui fut depuis appelée de Saint-Ursin. En 1239, il fut placé dans une chasse d'argent que les calvinistes enlevèrent en 1562, mais sans toucher aux reliques. La mémoire de saint Ursain est honorée dans le Berry, le 9 novembre et le 29 décembre. C'est à cette dernière date que Baillet l'a placé dans ses *Vies des saints*. On a une nouvelle vie de ce saint prélat par M. Oudoul. (*Voy.* SOLANGE, Ste.).

URSINS (Jean JOUVENEL ou JUVÉNAL des), savant magistrat, né en 1388, exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, et il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, et archevêque de Reims en 1449. Il mourut en 1473, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, de 1380 à 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour le parti des Bourguignons; il ne ménage point celui-ci, et il encense les autres. Son histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi l'a publiée, Paris, 1614, in-4; mais Denys, son fils, en a donné une nouv. édit., 1653, in-fol., avec des augmentations. — Son frère aîné, Guillaume Jouvenel des URSINS, né en 1400, mort le 23 juin 1472, fut chancelier de France, disgracié, puis rétabli par Louis XI. Cette famille n'a rien de commun avec l'illustre maison des *Ursins* en Italie.

URSINS (Anne-Marie de la TRÉMOILLE, princesse des), épousa en secondes noces Flavio des Ursins, duc de Bracciano; c'était une femme de beaucoup d'esprit et d'ambition; elle joua un rôle à Rome, et ne contribua pas peu à la disgrace du cardinal de Bouillon. Le cardinal Porto-Carrero, le principal auteur du testament de Charles II, en faveur de la France, la fit nommer *camerera mayor* de Louise-Marie de Savoie, première femme de Philippe V, roi d'Espagne. Le titre de *camerera mayor* répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gouvernait, fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue, et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidait à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenaient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noces Elizabeth Farnèse, fille et héritière du duc de Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins, accourue au devant d'elle; procédé inexcusable à l'égard d'une personne à laquelle elle devait son mariage, si cette démarche n'avait été arrêtée, à ce qu'on croit communément, et commandée à la princesse par Louis XIV, de concert avec son petit-fils. La princesse des Ursins mourut à Rome en 1722. Pour plus de détails, *voy.* les *Mémoires de Saint-Simon*, les *Mémoires de Duclos* et les *Lettres inédites de mad. de Maintenon et de mad. la princesse des Ursins*, 1826, 4 vol. in-8 : on a publié aussi les *lettres de Madame des Ursins au maréchal de Villeroy*. Alexandre Duval a fait représenter en 1825, sous le titre de la *Princesse des Ursins*, une pièce où l'auteur s'écarte beaucoup de l'histoire.

URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslau en 1534, fut ami de Mélanchton. Ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Augsbourg, il se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583, à 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, Heidelberg, 1611, 3 tom. in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les calvinistes d'Allemagne et de Hollande ; il y enseigne formellement que les catholiques peuvent se sauver dans leur religion ; on sait que les docteurs luthériens d'Helmstadt décidèrent la même chose dans la fameuse consultation du 28 avril 1707.

URSINUS (Jean-Henri), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, était un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes de Zoroastre*, *Hermete*, *Sanchoniatone*, Nuremberg, 1661, in-8; *Sylvæ Theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12; *De ecclesiarum germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8; *Arboretum biblicum in quo arbores et fructus passim in sacris litteris occurrentes, notis exponuntur et illustrantur*, Nuremberg, 1663, in-8, et 1685, 2 vol. in-12; *Parallela Evangelii*; des *Commentaires* sur Joel, Amos, Jonas, l'Ecclésiaste; *Sacra analecta*; *Jeremiæ virga vigilans*.

URSINUS (George-Henri), fils du précédent, philologue et littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui : *Diatribe de Taprobana, Cerne et Ogyride veterum*; *Disputatio de locustis*; *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus*; *De primo et proprio aoristorum usu*; des *Notes* critiques sur les Eglogues de Virgile, sur la Troade de Sénèque le Tragique; *Grammatica græca*; *Dionysii terræ orbis descriptio cum notis*; *De creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du règne de Julien l'Apostat, en 325. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avait expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnait ce prince, avait donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudrait; et par-là il lui avait facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique; on le regarda comme un monstre d'ingratitude. L'empereur se défendit en protestant qu'Ursule avait été exécuté à son insu, et qu'on l'avait immolé au ressentiment des soldats, irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avait traités au siége d'Amide. Ammien avoue que l'apologie était frivole.

URSULE (sainte), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnaient, vers l'an 384, selon la plus commune opinion. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de sainte Ursule étaient au nombre de onze mille, et les appellent les *onze mille vierges*; ce sentiment est le plus suivi par les auteurs des Légendes; mais le Martyrologe romain porte simplement *sainte Ursule et ses compagnes*, sans en déterminer le nombre. Usuard, qui vivait au IXe siècle, dit seulement qu'elles étaient en grand nombre; Wandelberg, moine de Pruym, vers l'an 820, dit *plusieurs mille*. En fossoyant dans un lieu nommé *Ager Ursulanus*, où l'on croit que ces vierges ont souffert, on a trouvé vers l'an 1250, près de 500 corps, qu'on a distribués comme des reliques de ces saintes; d'autres prétendent qu'elles n'étaient que onze en tout, et soutiennent que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V. (*XI Martyres Virgines*) qu'on a mal interprété; ou du mot *Undecimilla* que l'on croit avoir été l'une des compagnes de sainte Ursule. L'auteur des notes sur la traduction française du *Martyrologe romain* dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve : il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de sainte Ursule est marquée ainsi : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum*. La Chronique de Saint-Tron (*voy.* dom d'Achery, *Spicileg.* tom. 7, pag. 475), fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles, près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les Barbares. Surius a donné une *Vie de sainte Ursule*, qui est une pure fiction. Le P. Crombach a publié un gros vol. in-fol., intitulé : *Ursula vindicata*, Cologne, 1647, ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la p. 713, on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges, et celui de leurs pères et mères. Page 523, on trouve la généalogie de sainte Ursule. C'est sainte Ursule elle-même qui, longtemps après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté enchanteresse, p. 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois, dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte, rapporté dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. « Cependant (dit un critique qui a d'ailleurs » sévèrement jugé ces narrations légendaires), il faut » convenir que dans les temps de barbarie et d'i» gnorance, l'idée générale du prix de la virginité, » de la constance chrétienne, de la puissance di» vine couronnant la vertu, quoique nourrie par » des histoires apocryphes, ne pouvait avoir que de » bons et d'édifiants effets. » Il y a dans l'Eglise un ordre de religieuses qui prennent le nom de sainte Ursule. La bienheureuse Angèle de Bresse établit cet institut en Italie, l'an 1537. (*Voy.* ANGELE-MERICI et BUS.

URSUS (Nicolas-Raymarus), mathématicien danois, né à Henstedt, dans le Dithmarsen, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença qu'à 18 ans à apprendre à lire; mais ses progrès furent rapides, et il devint, presque sans maître, et pour ainsi dire par la seule vue du ciel, dont, par sa condition, il avait été constant et attentif spectateur, un des plus savants astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. (*Voy.* ANICH.) Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques écrits mathématiques. Il avait eu une vive dispute avec Ticho-Brahé, qui l'accusa de lui avoir dérobé son système.

USSERIUS (Jacques), en anglais *Usher*, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'université de sa ville natale, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armagh. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée et profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615 il dressa dans une assemblée d'Irlande les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différents de ceux de l'église anglicane; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande Eglise des chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armagh en 1626. Ussérius passa en Angleterre en 1640; et ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions, pendant lequel il ne continua pas moins à mettre au jour plusieurs ouvrages qui ont fait

honneur à son érudition et à sa critique. Les principaux sont : son *Histoire chronologique*, ou *Annales de l'Ancien et du nouveau Testament*, Genève, 1722, 2 vol. in-fol., dans lesquels il concilie l'Histoire sacrée et profane, et raconte les principaux événements de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux ; ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paraître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisaient aller à quatorze cents ; *L'Antiquité des églises britanniques*, Londres, 1687, in-fol., qu'il fait remonter jusqu'au temps de la mission des apôtres; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention sont fort suspects; l'*Histoire de Gotescalc*, Dublin, 1631, in-4 ; une *Edition* des Epitres de saint Ignace et de saint Polycarpe, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644, et Londres, 1647, 2 tom. in-4. Ce recueil est aussi rare qu'estimé ; Un *Traité de l'édition des Septante*, Londres, 1655, in-4, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point; *Gravissimæ quæstionis de christianarum ecclesiarum successione et statu, historica explicatio*, Londres, 1613, in-4. Le but de cet ouvrage est de montrer que le pape est l'antechrist ; que cet antechrist est né au commencement du septième siècle; qu'il est parvenu à l'âge viril dans le onzième siècle, etc. Richard Stanyhurst, oncle d'Usserius, fit ses efforts pour guérir son neveu de cette folie, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunitio* ; mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Usserius fut inviolablement attaché au roi Charles Ier; il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa fidélité fut respectée par Cromwell qui le fit venir à sa cour, et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avait faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal ; mais il ne lui tint pas parole. Usserius mourut en 1655, à 75 ans. Sa *Vie*, par Richard Parr, se trouve à la tête de ses *Lettres*, Londres, 1686, in-fol.

USSIEUX (Louis d'). *Voy.* Dussieux.

* USTARIZ (don Hilaire), né dans la Navarre, mort à la fin du dix-huitième siècle, se distingua par ses vastes connaissances en économie politique. On lui doit : *Théorie du commerce et de la marine*, in-4, qui a eu plusieurs éditions et a été traduit en diverses langues. Ustariz était membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, et occupa dans sa patrie des emplois honorables qui lui permirent cependant d'entreprendre divers voyages, où il put faire d'utiles observations pour l'ouvrage qu'il destinait au public. — Un autre Ustariz (Gabriel), né vers 1772 à Caracas, suivit la carrière des armes, prit part à la révolution de ce pays, en 1810, et fut tué par les troupes royalistes, en 1814.

USUARD, bénédictin du IXe siècle, disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe* qu'il dédia à Charles le Chauve. Cet ouvrage est fort célèbre, mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1568, in-8, et du P. Sollier, jésuite, Anvers, 1714, in-fol., qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage ; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que, dans les autres, ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritaient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe*, Paris, 1718, in-4, par dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUN-CASSAN, ou plutôt OUZOUN-HAÇAN BEYG, dit OZUM-ASEMBEC, de la famille des Assambléens, était fils d'Alibeig, et devint roi de Perse. On assure qu'il descendait de Tamerlan, et qu'il sortait de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il était gouverneur de l'Arménie lorsqu'il leva l'étendard de la révolte, en 1467, contre le roi de Perse Djihan-Chah. Après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils Haçan Ali, il monta sur le trône, et, uni avec les chrétiens, il fit la guerre aux Turcs; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-là Ce prince mourut en 1478, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel.

* UVA (Benoit dell'), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Capoue, vers 1530, prononça ses vœux le 1er février 1565. Il illustra sa congrégation par ses vertus, par un beau talent en poésie, et a joui d'une grande considération, due plus encore à son mérite personnel qu'à sa naissance. Il mourut sous le pontificat de Grégoire XIII, dans un âge peu avancé. Son recueil poétique a été imprimé plusieurs fois, entre autres sous ce titre : *Le Vergini prudenti, con tutte le altre rime*, etc., Venise, 1737, in-12. On y trouve des morceaux qui méritaient d'attirer sur l'auteur l'attention des biographes.

UXELLES (Nicolas de BLÉ, marquis d'), porta d'abord le petit collet ; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes, et se signala surtout dans Mayence, dont il soutint le siége pendant cinquante-six jours. Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidenberg et à Utrecht, et mourut en 1730. Il avait obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, et avait été, en 1718, du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne furent pas tous suivis. C'était un homme froid, taciturne, mais plein de sens.

UYTTENHOVE (Charles), né à Gand en 1536, fut élevé avec soin par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elizabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut en 1600. On a de lui des poésies latines et d'autres ouvrages; les principaux sont : *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina*; *Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8; *Epistolarum Centuria*, Cologne, 1597, in-8 ; *Mythologia Æsopica*, *metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-12.

* UZZANO (Nicolas d'), né vers 1350, au château d'Uzzano, à présent détruit, sur le territoire de Florence, vint très-jeune dans cette ville, où ses talents précoces lui firent aussitôt obtenir des places importantes. Il se montra un des plus ardents défenseurs de la république, et, pendant les trois fois qu'il fut élevé au poste éminent de gonfalonier de la justice, il sut contenir l'ambition des divers patriciens qui aspiraient au pouvoir suprême. Craint de ses voisins, estimé des puissances étrangères, respecté des grands et aimé du peuple, il consacra sa vie entière au bien de son pays. Il était d'une rare pénétration, avait une éloquence peu commune, et ses discours pleins de feu et de logique accablaient ses ennemis, et imposaient silence aux factieux. Il mourut en 1432, dans un âge très-avancé; les autorités de Florence lui firent élever un magnifique tombeau dans l'église de Santa-Croce, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes de ce pays.

* UZZIEL (Jonathan), rabbin célèbre par l'étendue de son savoir, florissait dans le XVIe siècle, et a laissé une *Paraphrase* chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie, et des douze petits prophètes. Il était également très-versé dans les sciences exactes.

V

* VACA DE GUZMAN (Joseph-Marie), poète, né dans le royaume de Grenade en 1745, mort vers l'an 1805, fut avocat et recteur perpétuel du collége de Saint-Jacques à Alcala de Hénarès. On a de lui : deux *Poëmes* couronnés en 1778 et 79 par l'académie royale de Madrid, l'un sur la *Destruction des vaisseaux de Cortez*, trad. en franç. par Mollien; l'autre sur la *Reddition de Grenade*; trois *Eglogues* et quatre *Lettres* contre les détracteurs de ses poésies.

* VACCA-BERLINGHIERI (François), médecin, né en 1732, à Ponsacco près de Pise, fut professeur de chirurgie dans cette ville, et refusa la place de médecin du roi de Pologne, pour rester auprès de son père octogénaire. Il mourut le 6 octobre 1812, après avoir publié plusieurs ouvrages qui l'ont placé au rang des premiers médecins de l'Italie. Les principaux sont : *Considerazioni intorno alle mallatie putride*, Lucques, 1781, in-8; *Saggio intorno alle principali e piu frequenti mallatie del corpo umano*, 2e édit., 1799, in-8; *Lettere fisico-mediche*, 1790, in-4; *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanita e la robustezza*, Pise, 1792, in-4, 2e édit., Venise, 1801, in-8; *Codice elementare di medicina pratica*, Pise, 1794, 2 vol. in-8; *Filosofia della medecina*, Lucques, 1801, in-8. — Son fils, mort en 1826 à Pise, où il était professeur de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens de son temps.

* VACCARO (Laurent), architecte, sculpteur et peintre, né à Naples en 1655, dirigea la construction de plusieurs édifices, et peignit fort bien le portrait; mais c'est comme sculpteur qu'il se distingua le plus. On admirait encore de lui, dans la chapelle du Trésor, les statues de *saint Joseph*, de *saint Jean-Baptiste*, et surtout celle de *Philippe II*, en bronze, qui fut abattue et brisée par le peuple, en 1707. Son fils, Dominique-Antoine, apprit les mêmes arts que son père, travailla à l'embellissement de Naples, et bâtit un théâtre estimé par les connaisseurs.

VACE (Robert). *Voy.* WACE.

* VACHER (J.), chirurgien, né à Moulins vers 1690, exerça son art avec succès, et mourut en 1760. Il était correspondant et associé des académies royales des sciences et de chirurgie de Paris, et membre de celle de Besançon. On a de lui : des *Observations de chirurgie*, 1737, in-12; une *Dissertation sur le cancer*, etc., Besançon, 1740, in-12; une *Histoire de frère Jacques*, lithotomiste de Franche-Comté, *ibid.*, 1756, in-12.

VACHET (Jean-Antoine le), prêtre, instituteur des *sœurs de l'Union chrétienne*, et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, né en 1603 à Romans, en Dauphiné, après avoir distribué son bien aux pauvres, se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut, en 1681, à 78 ans. L'abbé Richard donna sa *Vie* en 1692, in-12. Nous avons de lui : l'*Exemplaire des enfants de Dieu*; la *Voie de J.-C.*; l'*Artisan chrétien, ou la vie du bon Henri, maître cordonnier, instituteur et supérieur des frères cordonniers et tailleurs*, Paris, 1670, in-12 (*voy.* BUCHE); *Règlements pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec onction, et ne peuvent que produire les meilleurs effets.

* VACQUERIE (Jean de la), premier président du parlement de Paris dans le XVe siècle, refusa, lorsque Louis XI voulut, en 1476, s'emparer d'Arras, qui appartenait à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, de livrer la place. Louis XI la conquit par la force, mais sut apprécier la fermeté de la Vacquerie; il le fit venir à Paris, et lui donna en 1481 la première charge au parlement. La Vacquerie se distingua par sa probité et par sa fermeté à remplir les devoirs de sa charge. Plusieurs édits du roi avaient incommodé le peuple et excité ses plaintes : la Vacquerie, au lieu d'enregistrer ces édits, vint se présenter à Louis XI à la tête du parlement, et lui dit : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et » souffrir tout ce qu'il vous plaira, plutôt que d'of» fenser nos consciences. » Ce dévouement généreux plut au roi, et il révoqua ses édits. Ce res-

pectable magistrat fit encore des protestations énergiques sur la régence, et mourut en 1497. « Il était beaucoup plus recommandable par sa » pauvreté, dit le chancelier de l'Hôpital, que » Rolin, chancelier du duc de Bourgogne, par ses » richesses. » C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme de bien.

VADDÈRE (Jean-Baptiste de), né à Bruxelles vers 1640, devint chanoine d'Anderlecht, et mourut le 3 février 1691, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplômes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*, etc., Bruxelles, 1672, in-4. Paquot en a donné une nouv. édit., Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au style, et enrichie de remarques historiques et critiques. On conserve dans plusieurs bibliothèques des Pays-Bas grand nombre d'ouvrages manuscrits de Vaddère; il ne s'empressait pas de les faire imprimer : sa plus chère maxime était *Ama nesciri*.

VADÉ (Jean-Joseph), poète burlesque, né en 1720 à Ham en Picardie, est le créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme *le genre poissard*, genre qui a pour objet les actions et les propos de la basse classe du peuple. On a de lui des *opéras comiques*, des *vaudevilles*, *parodies* et *pastorales*, des poésies, des *contes* en vers et en prose, des *fables*, des *épîtres*, des *couplets*, des *pots-pourris*, etc., où les bons esprits, et surtout les âmes honnêtes, ont peu de chose à recueillir. Ses *Œuvres* ont été réunies, Paris, 1758, 4 vol. in-8, et 1785, 6 vol. in-12. La conduite de l'auteur répondait parfaitement aux sujets qu'il célébrait : les femmes, le jeu, la table, partageaient sa vie. Il eut le bonheur de reconnaître ses égarements, et de mourir dans des sentiments très-chrétiens, le 4 juillet 1757, à 37 ans.

VADIAN (Joachim WATT), dit *Vadianus*, né à Saint-Gall, en Suisse, l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excellaient dans la poésie. Il mourut en 1551, à 67 ans, après avoir exercé les premières charges de sa patrie. On a de lui : des *Commentaires* sur Pomponius Mela, 1577, in-fol.; un *Traité de poétique*, 1518, in-4, et d'autres ouvrages en latin.

* VADIER (Marc-Guillaume-Alexis), conseiller au présidial de Pamiers, embrassa la cause de la révolution, et nommé député du tiers-état du comté de Foix aux états généraux, n'y prit la parole que pour attaquer la royauté, sans ménager même la personne du monarque qu'il appela un *brigand couronné*, et dont il demanda la déchéance. Cependant effrayé il protesta deux jours après de sa haine pour le système républicain, et jura d'exposer sa vie pour défendre les décrets constitutionnels. Élu, en 1792, député à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se montra un des partisans les plus ardents de la révolution du 31 mai 1793, et fit poursuivre avec activité les administrations accusées de fédéralisme. Ce fut lui aussi qui, dans le mois de juillet, dirigea l'expédition de Neuilly, dont 114 habitants furent conduits à l'échafaud. Élu président de la convention, il y prononça, le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, un des discours les plus insensés que l'on ait entendus à cette époque de délire. Il était entré au comité de sûreté générale, et il écrivit plusieurs lettres à Fouquier-Tainville pour lui recommander une fournée d'habitants de Pamiers qui furent en effet envoyés à l'échafaud. Il devint aussi président de la société des jacobins, et pendant l'époque de la plus grande terreur, il monta souvent à la tribune, et y parla quelquefois de manière à faire douter si sa raison n'était point aliénée. Dans un rapport qu'il fit sur la prétendue conspiration de D. Gerle avec une espèce de folle, nommée Catherine Theoz, il conclut en termes assez clairs à l'extermination de tous les ecclésiastiques. Robespierre réduisit cette conspiration à sa juste valeur; et Vadier, irrité de cet échec, se promit d'en tirer vengeance. Il montra le même acharnement à poursuivre Robespierre lorsqu'il fut accusé; mais cette démarche ne put faire oublier la part qu'il avait eue à tous ses crimes; un mois après il fut dénoncé par Lecointre de Versailles, comme un des chefs des terroristes. Il résista à cette attaque et parut à la tribune, un pistolet à la main, comme prêt à se tuer, si la convention ne proclamait pas son innocence et ne rendait pas justice à *ses 60 ans de vertu*. Il se rapprocha alors davantage des jacobins, et essaya de faire corps avec eux pour résister au torrent de la réaction; mais il fut compris dans le décret d'accusation porté contre Barrère, Billaud et autres, et enfin condamné à la déportation. Il parvint à s'échapper, et fut arrêté de nouveau en 1796 comme complice de Babeuf, puis acquitté. Le gouvernement consulaire le mit en surveillance à la fin de 1799; mais il le réintégra ensuite dans ses droits de citoyen. Il reparut sur la scène politique, en 1815, à la tête de la fédération de l'Arriége. Compris dans la loi contre les régicides, il quitta la France en 1816, et mourut à Bruxelles à la fin de 1828.

VAGHI (Charles), né à Parme, entra dans la congrégation des carmes de Mantoue en 1660, y enseigna la philosophie et la théologie, fut fait définiteur de sa congrégation en 1705, et finit ses jours en 1729. On a de lui : *Commentaria fratrum et sororum ordinis B. M. V. de Monte Carmelo congregationis Mantuanæ*, Parme, 1725, in-fol. C'est l'histoire de cette congrégation et des personnes des deux sexes qui l'ont illustrée. Elle est pleine de recherches et fondée sur des monuments souvent authentiques.

VAHL (Martin), naturaliste, né en 1749 à Bergen en Norwége, étudia la médecine à Copenhague, d'où il passa à Upsal : il apprit dans cette dernière ville l'histoire naturelle, et plus particulièrement la botanique sous Linnée. Cet homme célèbre l'ayant pris en amitié, lui donna un logement dans sa maison, et en fit un de ses plus illustres élèves. Le roi de Danemarck lui donna la place de lecteur royal au jardin de botanique, et ensuite le titre



de professeur. Vahl voyagea, par ordre de la cour, en Laponie, en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, en Espagne, en Barbarie, etc., et fit de précieuses découvertes dans la botanique. Dans cet intervalle, il avait publié différents écrits qui ne furent pas d'abord assez estimés; et il vécut dans l'oubli pendant plusieurs années. Enfin, son mérite ayant été reconnu, il obtint la place de professeur de botanique à l'université de Copenhague, où il mourut le 24 décembre 1804, au moment qu'il s'occupait de la continuation de la *Flore danoise*. Il a laissé : *Symbolæ botanicæ, sive plantarum, tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskael, quam aliarum recenter detectarum descriptiones*, 1790 à 1794, 3 part. in-fol. avec 75 pl.; *Eclogæ americanæ, seu descriptiones plantarum præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*, Hafniæ, 1796 à 1807, in-fol. avec 30 pl.; *Icones illustrationi plantarum americanarum in eclogis descriptarum inservientes*, Hafniæ, 1798, in-fol. avec 30 pl.; *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Hafniæ, 1805-07, 2 vol. in-8.

VAILLANT de GUELLIS (Germanus-Valens-Guellius, Pimpontius), abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meung-sur-Loire en 1587, mérita par son goût pour les belles-lettres la protection de François Ier. On a de lui : un *Commentaire* sur Virgile, Anvers, 1575, in-fol., et un *Poëme* latin qu'il composa à 70 ans, et qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum gallorum*.

VAILLANT (Jean-Foy), numismate, né à Beauvais en 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Il se livra tout entier à la recherche des monuments de l'antiquité, se forma, en peu de temps, un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le désir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille, pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de retourner en France, pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui; et, après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qui lui avait été confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Egypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des inscriptions et belles-lettres, il fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il mourut en 1706, à 74 ans. Ses ouvrages sont : l'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de l'empire romain, 1694, 2 vol. in-4. Cette Histoire a été réimprimée à Rome sous ce titre : *Numismata imperatorum*, etc., 1743, 3 vol. in-4, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le P. François Baldini; *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1681, in-4; *Historia Ptolemæorum, Ægypti regum, ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Nummi antiqui familiarum romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.; *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; *Achæmenidarum imperium, sive regum Ponti, Bosphori, Thraciæ et Bithyniæ. Historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4; *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol.; *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-fol.; une seconde *Edition* du cabinet de Seguin, 1684, in-4; plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. L'auteur était non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome en 1665, fit son cours de médecine à Paris, et composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1702 on l'admit dans l'académie royale des inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles et quelques autres objets. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dérangée, et mourut en 1708, à 43 ans.

VAILLANT (Sébastien), né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connaissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien, et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talents de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des sciences se l'associa en 1716, et il mourut le 22 mai 1722. Les principaux de ses ouvrages sont : d'excellentes *Remarques* sur les institutions de botanique de Tournefort : un *Discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*; un *Livre des plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol., sous le titre de *Botanicum parisiense*, ou *Dénombrement, par ordre alphabétique, des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec 300 fig. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très-estimé. Un petit *Botanicum*, Leyde, 1743, in-12.

* VAILLANT (François le), célèbre voyageur, naquit en 1753, à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, où son père, riche négociant, originaire de Metz, exerçait les fonctions de consul. Amené en Hollande, en 1763, il suivit sa famille en France, passa deux ans en Allemagne, sept en Lorraine et dans les Vosges. La chasse faisait son principal amusement. Il étudiait les mœurs des oiseaux, et s'exer-

çait dans l'art d'empailler ceux qu'il avait abattus. Il vint à Paris, en 1777, et après avoir examiné les cabinets d'histoire naturelle, il éprouva un désir irrésistible d'aller observer, dans leur pays natal, les êtres dont il avait considéré les dépouilles. L'Afrique, encore moins connue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, fut celle des parties du monde où il jugea qu'il pouvait acquérir le plus de notions nouvelles, et rectifier les idées anciennes sur l'objet qui l'intéressait. La France et l'Angleterre étaient en guerre; il s'embarqua à bord du Texel, le 19 décembre 1780, arriva au cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781, et passa sur un des vaisseaux de la Compagnie qui se retirèrent dans la baie de Saldanha. Tandis qu'il chassait dans les environs, cette flotte fut attaquée par une escadre anglaise. Le bâtiment qui portait tous ses effets sauta en l'air : « N'ayant, dit-il, pour toute ressource, que mon » fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince » habit que je portais; quel parti me restait-il à » prendre? qu'allais-je devenir! » Heureusement le colon Slaber lui donna l'hospitalité; Boers, fiscal de la colonie, prit à lui le plus vif intérêt, et devint son bienfaiteur. Après avoir passé près de trois mois au Cap ou dans les environs, le Vaillant en partit pour voyager dans l'est. Il s'éloigna peu de la côte, pénétra dans la Cafrerie, au-delà du vingt-huitième degré de longitude, à l'est de Paris, et bien près du vingt neuvième degré de latitude sud. Les hostilités déclarées entre les colons et les Cafres l'empêchèrent d'aller plus avant dans le pays de ces derniers, quoiqu'il eût été bien accueilli par ceux qu'il avait rencontrés. Il revint par une route plus septentrionale, traversa les monts Sneeuwe, le Cambedou, et revint au Cap, après seize mois d'absence. Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les cantons peu éloignés du Cap, et enfin reprit son projet de traverser toute l'Afrique. Le 15 juin 1783, il se remit en route et se dirigea vers le nord. Ce second voyage fut beaucoup plus pénible que le premier : la plupart de ses attelages de bœufs périrent par suite de l'excessive aridité des pays qu'il traversait; il fut obligé de laisser une partie de son train sur la rive gauche ou méridionale de la rivière d'Orange; puis, avec un petit nombre de Hottentots dévoués qui le suivaient depuis le commencement, il s'aventura dans des régions inconnues, prenant successivement des guides dans les hordes sauvages chez lesquelles il passait, et dont, par ses manières pleines de franchise, il réussissait à gagner la bienveillance. Mais plus il avançait, plus il acquérait la conviction que son dessein primitif était inexécutable. Enfin, il arriva chez les Houswanas ou Boschismans, dont le nom répandait la terreur chez leurs voisins, qu'ils pillaient sans cesse. Il sut aussi se concilier l'amitié de ces hommes sauvages. Leur caractère hardi lui fit penser que par leurs secours il pourrait effectuer le plan qu'il méditait depuis longtemps; mais il fallut renoncer à cette illusion. Après avoir fait plusieurs chasses avec les Houswanas, jusqu'au nord du tropique du capricorne, et à l'ouest du quatorzième méridien oriental, le Vaillant partit pour rejoindre son camp. Il reprit la route du Cap, faillit mourir d'une esquinancie, dont un Namaquois le guérit; et enfin, échappé à des périls sans nombre, il revint au Cap. Il s'embarqua le 14 juillet 1784 pour l'Europe, débarqua à Flessingue, et en janvier 1785 rentra dans Paris. Son unique occupation fut alors de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les journaux de ses voyages, ainsi que les observations particulières qu'il avait recueillies sur les oiseaux. Quelque paisible et simple que fût son existence, il ne put échapper aux calamités de la révolution; emprisonné en 1793, comme suspect, il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Une petite propriété qu'il possédait à la Noue, près de Sézanne, fut, dans ses dernières années, son séjour le plus habituel. Lorsque la composition de ses ouvrages ne l'occupait pas, son goût inné pour la chasse le portait sans cesse à courir les champs. Il vécut ainsi près de trente ans, et mourut le 22 novembre 1824, dans cette retraite, qu'il quittait fort rarement pour venir soigner à Paris la publication de ses divers ouvrages, qui sont : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1790, in-4, ou 2 vol. in-8, fig.; *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, pendant les années* 1783, 84 et 85, Paris, 1796, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8, fig. et cartes. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris, an XI (1803), 3 vol. in-4; 5 vol. in-8, fig. et cartes. Peu de relations se lisent avec plus de plaisir. Le Vaillant ne s'appesantit pas sur des détails de route, qui n'auraient pu qu'être fort ennuyeux, puisqu'il n'a parcouru que des déserts; mais il sait joindre à ses récits une foule de particularités qui intéressent. Il ne tarit pas dans ses expressions de gratitude pour tous les hommes, sans distinction de couleur, qui lui ont rendu service, entre autres, pour le Hottentot Klaas. Des voyageurs qui ont visité les mêmes contrées après lui, entre autres Barrow et Lichtenstein, ont mis en doute quelques-uns de ses récits. Le premier l'a même accusé d'avoir inventé des noms de peuplades qui n'existaient pas; mais ne s'est-il pas écoulé un temps suffisant, de 1782 à 1797, pour que la horde des Gonaquois, à laquelle appartenait cette Narina que le Vaillant a rendue si célèbre, ait pu être dispersée? Combien n'a-t-on pas d'exemples d'événements semblables? Le missionnaire Campbell, qui a voyagé deux fois dans l'Afrique australe, raconte qu'il vit, près des monts Kamis, une femme qui se souvenait parfaitement du séjour de le Vaillant dans sa maison. Ce voyageur, ajoute Campbell, mêle trop de romanesque dans ses récits; mais c'est lui qui a décrit avec le plus d'exactitude les mœurs et les usages des Hottentots. Le Vaillant a le premier fait connaître en France la giraffe, dont on ne possédait que des descriptions imparfaites. Il a rapporté d'Afrique celle que l'on voit empaillée au cabinet du roi. On lui doit la découverte d'un grand nombre de mammifères, d'insectes et surtout d'oiseaux nouveaux. Le premier il a signalé, chez les Houswanas, l'existence de cette difformité au bas des reins, dont on a vu récemment un exemple à Paris, dans une Africaine. Les voyages de le Vaillant ont été

traduits dans la plupart des langues de l'Europe. On a encore de lui : *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1796-1812, 6 vol. in-fol. ou in-4, fig. Le Vaillant a laissé deux volumes en manuscrit, servant à compléter l'ouvrage. *Histoire naturelle des perroquets*, ibid., 1801-1805, 2 vol. in-fol. ou in-4, fig.; *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, ibid., 1801-1806, in-fol. et in-4; *Histoire naturelle des cotingas et des todiers*, ibid., 1804, in-fol. et in-4; *Histoire naturelle des calaos*, ibid., 1804, in-fol. et in-4. Le Vaillant avait vu, dans leur pays natal, presque tous les oiseaux qu'il a décrits. Les figures qui accompagnent ses ouvrages sont de la plus grande vérité ; elles furent dessinées sous ses yeux, par Barraband. Ses observations sur les mœurs des animaux sont extrêmement curieuses et toujours intéressantes.

VAIR (Guillaume du), fils de Jean du Vair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris le 7 mars 1556. Son père, avocat distingué et depuis procureur-général à la cour des aides, ne lui laissa d'autre fortune qu'une prébende qui l'obligea d'embrasser l'état ecclésiastique. Nommé conseiller clerc au parlement, il devint ensuite maître des requêtes, puis premier président au parlement de Provence. Elu évêque de Marseille (1603), il résigna son évêché à la demande de ses collègues et des habitants d'Aix, qui le prièrent avec larmes de ne point les abandonner. Ce fut malgré lui et après des refus réitérés que du Vair accepta le poste difficile et dangereux de garde des sceaux en 1616. Ainsi qu'il l'avait prévu il ne le conserva pas longtemps ; il aima mieux le quitter que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusait de sa faveur. Sacré évêque de Lisieux en 1618, dans le même temps que le roi lui rendait les sceaux, il finit sa carrière à Tonneins, en Agénois, où il était à la suite du roi durant le siége de Clérac, en 1621, à 65 ans. Du Vair était d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. La manière dont il parle de lui-même dans le testament olographe qu'il fit à Villeneuve-le-Roi le 10 juin 1620, décèle un homme modeste, sage, et profondément chrétien, saisissant avec autant de justesse que d'admiration et de gratitude les vues secrètes et bienfaisantes de la Providence. « Né que » j'étais avec une santé fort infirme, avec un corps » et un esprit peu laborieux, une mémoire grandement imbécile, ayant pour toute grâce de nature une sagacité à la vérité si grande, que je ne » sache jamais, depuis que j'ai été en âge d'homme, » être arrivé rien d'important ni à l'état, ni au public, ni à mon particulier, que je ne l'aie prévu. » Outre cela, mes père et mère fort infortunés, ne » m'ayant laissé pour tout bien qu'un office de » conseiller d'église, et une prébende de Meaux, » chargé de la décrépitude de mondit père, et du » soin de sa maison grandement désolée, au temps » que l'on croyait que l'état s'en allât tomber en » ruine : Dieu néanmoins m'a si miraculeusement » assisté et favorisé, que je me vois élevé aux plus » grands honneurs du royaume, avec des biens » abondamment et quasi plus que je n'ai désiré, et » la réputation et la bienveillance commune, telle » que je l'ai pu désirer : en quoi je reconnais que » sa divine bonté a voulu choisir mon infirmité » pour faire paraître sa puissance et bénéficence. » Les ouvrages de du Vair ont été imprimés, Paris, 1641, in-fol. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins empreintes que les autres productions de son temps du mauvais goût qui régnait alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes. On reconnaît partout le magistrat, le chrétien et l'honnête homme. On ne lira pas sans intérêt l'*Essai sur la vie et les ouvrages de G. du Vair*, par M. Sapey, Paris, 1847, in-8.

* VAIRA (Antoine), évêque d'Adria, né à Venise vers 1650, passait pour très-savant dans le droit canon ; il en fut premier professeur à l'université de Padoue. Son savoir et ses services furent récompensés par l'évêché de Parenzo en Istrie. Il fut ensuite transféré à celui d'Adria dans le Padouan. Il mourut à Rovigo, en 1732, à 82 ans. Il a laissé une dissertation historique sous ce titre : *De Prærogativa œcumenicæ nomenclationis et potestatis romani pontificis, a Constantinopolitanis præsulibus usurpata*, Padoue, 1704, in-fol.

* VAIRO ou VAIR (dom Léonard), bénédictin du monastère de Sainte-Sophie de Bénévent, docteur en théologie, florissait au XVIe siècle, et fut évêque de Pouzzole. Il est l'auteur d'un ouvrage savant et curieux, intitulé : *De fascino libri tres, in quibus omnes fascini species et causæ describuntur, et ex philosophorum sententiis scite et eleganter explicantur ; nec non contra præstigia, imposturæ, illusionesque dœmonum, cautiones et amuletæ præscribuntur, ac denique nugæ quæ de iisdem narrari solent dilucide confutantur*, Paris, 1583, in-4. On a du même auteur cinq *Sermons* prononcés dans la chapelle du pape, et réimprimés en 1579, in-4. Il était docteur en théologie, et grand prédicateur.

VAISSETTE (dom Joseph), né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays Albigeois. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris, en 1713, par ses supérieurs, qui le chargèrent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1730, in-fol. « Peu d'histoires » générales, dit l'abbé des Fontaines, sont mieux » écrites en notre langue : l'érudition y est profonde » et agréable. » On a ajouté à la fin des notes très-savantes sur différents points de l'histoire de Languedoc ; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Dom Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les 4 autres vol. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés, en 1756, regretté par tout le monde. Ses autres ouvrages sont : un *Abrégé* de son Histoire de Languedoc, 1740, 6 vol. in-12. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province ; mais les Languedociens le trouvent trop sec, et le regardent comme une table des matières. Le grand ouvrage de dom Vaissette a été réimprimé en 10 vol.

in-8, par du Meyer, avec des addit. qui lui mériterent, en 1841, des éloges de l'acad. des inscriptions. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4, et 12 vol. in-12. Quoiqu'il y ait bien des fautes, comme dans toutes les géographies, les hommes instruits ne laissent pas de la consulter. L'auteur a puisé, autant qu'il a pu, dans des sources pures. C'est ainsi que pour parler pertinemment des célèbres missions du Paraguay, il a consulté don Antonio Ulloa, ancien commandant du Pérou, d'après les rapports duquel il a tracé l'intéressant tableau que l'on voit de ces missions dans le dernier tome de sa *Géographie*, tableau qui, en fixant les regrets des gens de bien, des vrais philosophes, dévouera à l'exécration publique ceux qui ont coopéré à la destruction d'un tel établissement. *Voy. Guaranis*, *Paraguay*, *Villa-Ricca*, dans le *Dict. géogr.*

* VALARESSO (Fantin), archevêque de Candie, né à Venise, en 1392, d'une famille patricienne, embrassa l'état ecclésiastique, et fut, en 1412, nommé par Jean XXIII à l'évêché de Parenzo, lorsqu'il avait à peine 20 ans. Jean ayant été déposé, en 1415, au concile de Constance, la nomination de Valaresso fut regardée comme nulle; mais le pape Martin V le nomma de nouveau au même évêché en 1417. En 1426, il fut transféré au siége archiépiscopal de Candie. Il assista en cette qualité et avec le titre de légat au concile de Florence, où il avait ordre de travailler à la réunion des Grecs. On ignore où et quand il mourut; mais il vivait encore en 1422. On a de lui un traité *De conciliorum auctoritate et de communione Latinorum et Græcorum*, qu'il composa cette année, et que l'on conservait dans la bibliothèque du couvent de Saint-Jean et de saint Paul de l'ordre de Saint-Dominique à Venise. Le P. Ughelli, dans son *Italia sacra*, dit que Fantin Valaresso était *latinæ ac græcæ linguæ eruditissimus ac multiplici doctrina vir clarissimus*. Il parle avec éloge de son traité et des lettres de cet archevêque, conservées dans la bibliothèque barberine, avec celles de son neveu l'archevêque Maffei Valaresso.

* VALARESSO (Zacharie), né à Venise, vers 1700, d'une famille patricienne, sans doute la même que celle du précédent, fut un des meilleurs poètes de son temps. L'abbé *Lazzarini* avait donné une tragédie intitulée: *Ulisse il giovane* (Ulysse le jeune). Valaresso, pour faire sentir le ridicule de cette composition insipide, publia, sous le nom emprunté de *Catuffio Panchiano*, une sorte de parodie de cet ouvrage, intitulée : *Il Rutzvanscad il Giovane*, *arcisopratragichissima tragedia*, 1724. Cette pièce eut le plus grand succès. Elle fut réimprimée à Venise, 1791, et dans un vol. du *Parnasso italiano* (tom. 50, page 209). Valaresso mourut le 23 mars 1769.

VALART (Joseph), prêtre, né au hameau de Fortel près de Hesdin dans le diocèse d'Amiens en 1698, et mort le 2 février 1781, s'est fait un nom parmi les grammairiens latins. Il entra en lice avec plusieurs littérateurs distingués, sur différentes questions relatives à cet ancien, riche, énergique et magnifique idiome, et donna à connaître qu'il le possédait à fond. Le P. Desbillons ayant publié ses *Fables*, Valart fit des remarques critiques, dont quelques-unes se trouvèrent justes; le savant et modeste fabuliste en profita. On a de lui un *Rudiment*, une *Prosodie*, les *Paraboles de l'Evangile* mises en un latin à portée des commençants, avec la traduction interlinéaire, une *Géographie*, *une Grammaire française*, une *Traduction* de Cornelius Nepos. Mais ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est une édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui arma contre lui les savants, indignés de voir ce livre défiguré de mille manières, sous prétexte de le mettre en bon latin, ou de faire disparaître les germanismes, qui réfutaient la prétention des gersénistes, dont Valart s'était fait le champion; de manière que, selon l'expression d'un critique ingénieux et sensible, il avait fait de ce livre inestimable un *nouveau Déiphobe* :

> Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
> Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
> Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
> Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares...
> Quis tam crudeles optavit sumere pœnas?
> Cui tantum de te licuit? ÆNEID. VI 491

En 1674, il a donné une seconde édition de cet ouvrage si étrangement défiguré; et en 1766, une traduction française. Dans cette traduction, l'auteur a rendu comme il a pu les mots latins qui détruisaient le *Gersenisme*; mais voyant que cela n'allait pas, il a pris le parti de les retrancher dans le texte latin, comme on le voit dans l'édition donnée en 1773, où le mot *exterius* (liv. 1, ch. 1, n. 3) est omis, quoique dans la traduction de 1776 il soit rendu par les mots *par cœur*. Tout cela a paru répandre quelque nuage sur la franchise et la bonne foi de Valart; mais il est raisonnable de ne pas juger trop sévèrement un homme qui, profondément engagé dans une mauvaise cause, n'a pas exactement la force d'âme nécessaire pour donner un désaveu formel, et rejeter les petits moyens qui semblent pouvoir l'en dispenser. (*Voy.* KEMPIS, NAUDE, GERSEN, AMORT, QUATRE-MAIRE, ROSWEIDE, et le *Journ. hist. et litt.*, 15 mai 1788, pag. 104.)

* VALAZÉ (Charles-Eléonore DU FRICHE de), conventionnel, né en 1751 à Alençon, suivit d'abord la carrière des armes et ensuite le barreau. En 1789, il embrassa le parti populaire, et devint, en 1792, maire d'Essay, petite ville près d'Alençon. Nommé à la convention, il se déchaîna contre les prêtres, les nobles et la cour, et fit le rapport des crimes imputés à Louis XVI, dont il vota la mort. Il était lié d'une amitié intime avec Vergniaud, et seconda tous ses projets : Marat le qualifiait de *chef des hommes d'état*. Il s'éleva contre la commune de Paris, et se montra l'ennemi constant des jacobins; aussi le 31 mai il fut entraîné dans la chute des *girondins*, après les avoir défendus avec courage jusqu'au dernier moment. Il ne voulut pas s'évader, et le 2 juin décrété d'accusation, déclaré en état d'arrestation et condamné à mort le 30 octobre 1793, il se poignarda dès qu'il eut entendu son jugement. Son corps fut conduit au pied de l'échafaud, où périrent plusieurs de ses collègues. On a de lui : *Lois pénales dans l'ordre naturel des devoirs, des vices et des crimes*,

1784, in-8, réimpr. en 1802 par les soins de Du Friche de Fontaines. On y trouve des choses utiles, mais ternies par un philanthropisme excessif, qui lui fit oublier que la sûreté publique exige la punition du crime. Le *Rêve*, conte qu'on trouve dans la Bibliothèque des romans, Paris, 1785; *A mon fils*, ibid., 1785, in-8; *Rapports et discours prononcés à la Convention*, in-8; *Défense des accusés au 31 mai*, 1793, in-8. L'auteur rédigea cet écrit dans les fers; mais ayant appris qu'on ne permettait aux accusés aucun moyen de défense, il le cacha dans sa prison, où un de ses collègues l'ayant trouvé le publia dans la suite. Tous les ouvrages ci-dessus mentionnés sont en général (sa *Défense* exceptée) calqués sur ses principes de philosophisme qui le jetèrent dans la révolution et causèrent sa fin tragique. Valazé a laissé manuscrits une suite aux *Lois pénales*, un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs dans l'atmosphère*, et une *Explication des tuyaux capillaires*, etc. Louis Dubois fit paraître en 1802 une *notice* sur Valazé. Le fils de Valazé, mort à Nice en 1838, lieutenant-général de génie, a laissé la réputation d'un militaire non moins distingué par ses talents que par sa bravoure, dont il avait donné des preuves dans les guerres de l'empire et à la conquête de l'Algérie.

VALCARCEL (don Joseph-Antonio), agronome, naquit à Valence en 1724. Une partie de l'Espagne, notamment le royaume de Valence et la Catalogne, avaient vu prospérer l'agriculture sous le célèbre Alphonse de Herrera, mort vers 1560; mais les différentes guerres, surtout celle de la succession, avaient replongé ces beaux pays dans la misère. Valcarcel s'occupa du soin de relever l'agriculture dans sa patrie, et, après avoir voyagé en différentes parties de l'Europe, et s'être nourri de la lecture des livres classiques sur la matière qu'il voulait traiter, il publia différents ouvrages tels que : *Instructions sur la culture du riz*, une des plus riches productions du sol de Valence; *Instructions sur la culture du lin*, etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut son *Agriculture générale*, Valence, 1765 à 1786, 7 vol. in-4, qui a eu un grand nombre d'éditions. Valcarcel était membre de plusieurs académies et de presque toutes les sociétés dites des *Amis du pays*, établies en Espagne. Il mourut en 1793, à 69 ans Il était très-pieux, et mena toujours une vie pure.

* VALCARCEL-PIO (don Antoine), comte de Lumiarès, antiquaire, naquit à Alicante, en 1738, de la princesse Pio de Savoie, veuve du comte de Fuen-Salida, grand d'Espagne, et du marquis de Valcarcel, gentilhomme de la princesse, qui devint son époux. Ce mariage fit exiler la princesse Pio de la cour, et elle fut reléguée à Alicante. Enfermé lui-même par son père dans le château d'Alicante à cause de sa conduite déréglée, c'est là qu'il fit la connaissance du célèbre Velasquez, marquis de Valdeflores, alors prisonnier d'état, qui lui inspira du goût pour les antiquités. Sous la direction de ce savant, Valcarcel-Pio apprit les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, etc. Après quatre ans de prison, il parcourut l'Espagne pour en examiner les anciens monuments, et fit divers voyages en France et en Italie. Il apprit la peinture, l'architecture, la musique, les langues française, anglaise et italienne, qu'il parlait parfaitement. Dans le dernier voyage qu'il fit à la cour après la mort de son père, il vint pour solliciter les titres de prince et de grand d'Espagne, du chef de sa mère, sœur héritière du prince Pio. Mais un esprit caustique et des mœurs peu réglées rendirent ses démarches inutiles, et ces titres ne furent accordés qu'à l'aîné de ses deux fils. Valcarcel-Pio mourut à Valence, en février 1801. On a de lui : *Recueil de médailles inconnues des peuples anciens de l'Espagne, avec leur explication*, Valence, 1773. Cet écrit précieux fournit à l'auteur l'idée de former son cabinet de médailles, qu'il porta au nombre de 1500; *Dissertation sur les monuments appelés* Barros Saguntinos, *avec les inscriptions de Sagunte* (à présent Morviedro), ibid., 1779, in-8; *Description de Lucentum, ville ancienne appelée* Alicante, *avec l'explication des inscriptions, statues, médailles, etc., trouvées dans ses ruines*, ib., 1780; *Inscription de Carthago-Nova, ville ancienne, appelée aujourd'hui* Carthagène, ib., 1782; *Explication des inscriptions et des statues anciennes d'Almazarron, ville du royaume de Murcie*, Valence, 1776, 1783; *Observations sur la situation de la colonie Illici*, ibid., 1784.

* VALCARENGHI (Paul), médecin de Crémone, naquit vers 1720, professa successivement son art à l'université de Pavie et à l'école palatine de Milan, et écrivit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De aneurysmate aortæ observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741; *Dissertatio medica epistolaris de virgine cremonensi quæ per plures annos maleficiata fuit*, ibid., 1746. Il s'agit dans cette dissertation d'une jeune fille qui vomissait, à des temps indéterminés, des pierres, des aiguilles, des morceaux de fer et de verre. Valcarenghi s'efforce d'expliquer ce phénomène, qu'André Fromond et le prêtre Cadonici attribuaient à l'œuvre du démon; *In Ebenbitar tractatum de malis limoniis commentaria*, ibid., 1758. Cet ouvrage est partagé en douze chapitres, où il parle des limons en général, de leurs différences, de leurs propriétés, etc. Valcarenghi était membre de plusieurs académies, et agrégé aux colléges de médecine de Milan, de Crémone, de Ferrare, de Bologne, etc. Il mourut en 1780.

VALCKE (Pierre-François), curé de Rumbecke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, est mort le 23 janvier 1787, à 79 ans, après avoir donné, dans le cours d'une longue vie, le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, et multiplié non-seulement parmi ses ouailles, mais encore partout où il a pu avoir accès, les fruits d'un zèle actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons* distingués par une éloquence simple, touchante et pleine d'onction, ont été imprimés sous les auspices de Brenart, évêque de Bruges; ses *Exhortations* annuelles aux curés, lors de la distribution des saintes huiles, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la *Traduction* en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

VALCKENAER (Louis-Gaspard), helléniste, né

en 1715 à Leeuwarden, en Frise, fut un des plus illustres disciples de Hemsterhuis, auquel il succéda à l'université de Leyde, après avoir été quelque temps professeur à celle de Franeker. Peu de philologues modernes ont jeté sur la littérature grecque d'aussi grandes lumières. Sa vie toute entière fut consacrée aux plus graves études sur les anciens écrivains de la Grèce. Il mourut en 1785, laissant les ouvrages suivants : *Ammonius de adfinium vocabulorum differentia*, Leyde, 1734, in-4; *Euripidis Phœnissæ*, Franeker, 1755, in-4; *Euripidis Hippolytus*, Leyde, 1768, in-4; *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus, opera Fulvii Ursini*, nouvelle édition, avec des notes, Leeuwarden, 1747, in-8; *Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias*, Leyde, 1767, in-4; *Theocriti decem Idyllia*, Leyde, 1773, in-8; *Theocritus, Bion et Moschus*, ibid., 1779, in-8; *Tib. Hemsterhusi et L.-G. Valckenarii Orationes* : il y en a trois de Valckenaer, savoir : *De rerum belgicarum in annum* 1718; *De Philippi Amyntæ indole, virtutibus, rebus, gestis, causis externis fracta Græcorum libertatis; De critica emendatrice in libris sacris novi Testamenti a litteratoribus, quos vocant, non adhibenda*. On trouve en outre dans le même volume de savantes *observations* de Valckenaer sur deux discours de saint Jean Chrysostome, et des *notes* sur divers passages du nouveau Testament (1); *De Ritibus in jurando a Veteribus Hebræis maxime ac Græcis observatis*, Franeker, 1735, in-4; *Specimina academica*, ibid., 1736, in-4. Ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *Opuscula philologica, critica, oratoria nunc primum conjuncta*, etc., Leyde, 1809, 2 vol. in-8. J.-A.-H. Tittman a publié à Leipsig : *Dav. Ruhnkenii, L. G. Valckenarii et aliorum epistolæ*, 1802, 2 vol. in-8, et il a paru à Flessingue, 1832, in-8 : *Epistolæ mutuæ duum virorum classicorum, Dav. Ruhnken et L. Casp. Valckenar, nunc primum ex autographis*.

* VALCKENAER (Jean), fils du précédent, né en Hollande vers 1760, devint professeur de jurisprudence à l'académie de Franeker, et à l'époque des troubles de 1786 et de 1787, il se rangea du côté des ennemis de la maison d'Orange, et remplaça le professeur Tydeman, partisan du stathouder, dans la chaire de droit à l'université d'Utrecht. Mais il ne posséda pas longtemps cette place; le stathouderat ayant été rétabli, il quitta son pays et vint s'établir à Paris en 1793. Valckenaër y figura parmi les Hollandais qui demandaient à la Convention l'entrée des armées françaises en Hollande, afin d'en expulser la maison d'Orange; deux ans après ses vœux furent remplis. Il fit alors paraître un journal intitulé : *l'Avocat de la liberté batave*, et obtint en même temps une chaire de droit public. Bientôt après il fut choisi pour fiscal dans le procès de Spiégel, prisonnier d'état, accusé d'avoir dilapidé le trésor. Valckenaer prouva dans son rapport que le prisonnier était innocent, et qu'en tout cas il n'avait agi que d'après les ordres de ses supérieurs. Il conclut cependant à ce que, faute de preuves plus réelles, Spiégel fût encore détenu administrativement. (*Voy. Histoire de la Révolution de* 1795, par Bogg, pag. 431 et suiv.) Il était déjà sénateur académique, en 1796; il fut envoyé en Espagne en qualité d'ambassadeur; il quitta ce pays trois ans après pour y retourner encore comme envoyé extraordinaire. Il revint d'Espagne en 1801, rentra au Sénat, prit part à la construction des écluses de Catwick, et passa en Prusse pour traiter de l'emprunt fait en Hollande en faveur de l'Autriche, et hypothéqué sur la Silésie, qu'on avait cédée à la Prusse. Mais cette négociation n'obtint pas de succès. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, voulant éviter, en 1810, l'invasion de ce royaume par les armées françaises, envoya Valckenaer auprès de son frère Napoléon, qui ne voulut rien écouter, pour ne pas s'écarter de son *système continental* Lorsque enfin la Hollande fut incorporée à l'empire français, Valckenaer s'éloigna des affaires : il vivait tantôt à la campagne, tantôt à Amsterdam ou à Harlem, où il mourut en 1821, à 61 ans. Il passait pour être un habile diplomate, avait la décoration de l'aigle-rouge de Prusse, et était membre de l'institut des Pays-Bas. Outre les ouvrages déjà cités on a de Valckenaer : *De peculio quasi-castrensi veteribus jurisconsultis incognito, ejusque vera origine*, Leyde, 1780; *De duplici legum quarumdam in Pandectis interpretatione*, Leyde, 1781; (avec Bavius Woorda) *Avis juridique dans la cause du stathouder Guillaume V*, ibid., 1796. — Isaac VALKENAER, oncle de Louis-Gaspard, fut successivement recteur de l'école de Leenwarden et de la Haye, et a publié *Ciceronis epistolæ selectæ*, Leeuwarden, 1716, in-8.

* VALDEN (Thomas de). *Voy.* NETTER, VI. 202.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom, fit traduire la Bible pour l'usage des pauvres, et commença à dogmatiser à Lyon, vers 1180. Ses disciples furent appelés *vaudois*, du nom du pays de leur maître; ou *gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance; ou *sabatés*, à cause de leur chaussure singulière. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il était un peu lettré, il leur expliquait le nouveau Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contre eux et contre leur autorité, en leur égalant les laïques. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Languedoc, en Catalogne, etc., et s'étant mêlés avec les *arnaldistes* et les *albigeois*, adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de protestants, et Voltaire dans son *Histoire générale*, ont voulu confondre les albigeois et les vaudois; mais Bossuet (*Hist. des Variations*, liv. 9e) et Limborch protestant (*Hist. de l'Inquisition*), ont donné des preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les albigeois et les vaudois. Les *vaudois*, détruits dans le reste de l'Europe, se sont maintenus dans les trois

(1) Ces *notes* de Valckenaer ont été recueillies et publiées séparément par Ever Wassenberg, sous ce titre : *Selectæ e scholiis L. C. Valckenarii in libros quosdam novi testamenti, etc.*, Amsterdam, 1815-17, 2 vol. in-8.

vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis; ils y forment une population de 20,000 âmes, et y possèdent treize églises. Le roi de Sardaigne leur a accordé, par une ordonnance du 10 janvier 1824, la permission de bâtir un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et un chirurgien de leur croyance. *Voy.* sur leur secte l'*Histoire des Variations*, et le *Dictionnaire des Hérésies* de l'abbé Pluquet. (*Voy.* Léger Jean.)

** VALÉE (Silvain-Charles, comte), maréchal de France, né en 1773 à Brienne, fut nommé à huit ans élève du roi à l'école militaire de cette ville, d'où il passa à celle de Châlons. Sous-lieutenant en 1792, il se fit remarquer dans toutes les guerres de la république et de l'empire, devint général de brigade en 1809, dirigea l'artillerie aux siéges de Lérida, de Tortose, de Méquinensa, de Sagonte, et après la prise de Tarragone, fut élevé au grade de général de division. Créé comte de l'empire en 1814, il fut chargé, pendant les cent-jours, de l'armement de Paris. En 1818, appelé par le ministre de la guerre à faire partie de la commission de défense du royaume, il fit adopter un système général d'armement pour les places fortes, et pour l'immense littoral qui forme à l'ouest et au sud la frontière de la France. Quatre ans après, premier inspecteur du service central de l'artillerie, il entreprit de réaliser toutes les réformes, tous les perfectionnements dont une longue expérience lui avait démontré la nécessité. Les services qu'il rendit furent très-importants, et pour l'en récompenser, le roi l'éleva en janvier 1830 à la dignité de pair de France. Après la révolution de juillet, la place d'inspecteur-général d'artillerie ayant été supprimée, il rentra dans la vie privée et se retira dans le Loiret, où il se livra à son goût pour l'agriculture. Mais bientôt le nouveau gouvernement le nomma conseiller d'état, puis directeur des poudres et salpêtres ; cette administration lui dut de nombreuses améliorations. Rappelé en 1834 à la chambre des pairs, il fut en 1837 chargé de commander l'artillerie au 2e siége de Constantine, prit, après la mort du général Danrémont (*voy.* ce nom, III, 146), la direction du siége, et emporta rapidement la ville. Nommé presque aussitôt maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie, il étendit dans ce pays la domination française, fit occuper Stora, Milah, Sétif, Koleah, Blidah, et dirigea, en 1839 avec le duc d'Orléans (*voy.* ce nom, VI, 302), l'expédition des *Portes-de-Fer*, qui eut un plein succès. La guerre s'étant rallumée avec Abd-el-Kader, il fut remplacé à la fin de 1840 par le général Bugeaud (*voy.* ce nom au *Supplém.*). De retour en France, il continua de remplir ses devoirs, non-seulement à la chambre des pairs, mais partout où le gouvernement eut besoin de son expérience. Il mourut à Paris, le 17 août 1846, à 73 ans. M. le comte Molé prononça son *Eloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 5 août 1847.

VALENÇAY. *Voy.* Estampes.

* VALENCE (Cyrus-Marcus-Alexandre de Timbrune-Timbrone, comte de), né à Agen en 1757, d'une ancienne famille, entra au service dans l'artillerie en 1774, passa ensuite capitaine dans un régiment de cavalerie, devint aide-de-camp du maréchal Devaux, et reçut le grade de colonel en 1781. Vers ce même temps, premier écuyer du duc d'Orléans, il fut nommé en 1790 maréchal de camp. Employé à l'armée de Luckner, puis à celle de Dumouriez, il commanda la réserve à l'affaire de Valmy, fit preuve de courage et de dévouement dans cette journée, fut chargé de suivre les Prussiens dans leur retraite, et s'empara de Charleroi et de Namur. En 1793, il eut le commandement du corps qui devait faire face au prince de Cobourg, et fut blessé à la bataille de Nerwinde. Ayant quitté l'armée avec Dumouriez, il fut mis hors la loi par la convention, et se retira successivement en Angleterre, en Hollande, dans les environs de Hambourg, enfin dans le Holstein, où il vécut obscurément jusqu'en 1801. Rentré en France, il fut nommé sénateur en 1805, employé à l'armée d'Espagne en 1808, puis en Allemagne et en Russie, où il commandait une division de cavalerie. En décembre 1813, envoyé comme commissaire extraordinaire, à Besançon, pour organiser la défense de cette frontière, il fit des efforts inutiles pour empêcher l'invasion des alliés. Revenu à Paris, il adhéra, le 1er avril, à la déchéance de Bonaparte, et la signa comme secrétaire du sénat. En 1815, il fit partie de la nouvelle chambre des pairs, et après la défaite de Waterloo, il fut un des commissaires nommés par le gouvernement provisoire pour traiter d'une armistice. Au retour du roi, il cessa de faire partie de la chambre des pairs ; mais il y rentra en 1819, se rangea dans le parti de l'opposition sans se montrer d'une manière trop hostile, et mourut le 5 février 1822, à 65 ans. Le comte de Valence fut inhumé au cimetière du Père-la-Chaise : le général Dulauloy prononça un *discours* sur sa tombe, et Lacépède fit son *Eloge funèbre* à la chambre des pairs le 23 mars. Outre ses *Discours* à la chambre des pairs, on a de lui : *Essai sur les finances de la république française, et sur les moyens d'anéantir les assignats*, Hambourg, 1796, in-8.

VALENS (Valerius) était proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Marcien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison. Mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

VALENS (Flavius), empereur, était fils puîné de Gratien surnommé *le Cordier* (*voy.* Gratien). Il naquit près de Cibales en Pannonie, vers 328, et fut associé à l'empire en 364, par son frère Valentinien Ier qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Les deux empereurs signalèrent le commencement de leur règne par plusieurs lois en faveur du christianisme ; mais Valens ne tarda pas à se laisser surprendre par les ariens et à se déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre ; mais il reprit courage, défit son ennemi dans une campagne de Phrygie en 366, et lui fit couper la

tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Il obtint facilement ce serment d'un empereur qui avait déjà persécuté les orthodoxes; sa haine contre eux fut renforcée par Albia Dominica, sa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Mais l'orgueil du tyran ne tint pas contre la fermeté de saint Basile. Il fut obligé de respecter ce grand homme, et effrayé par un prodige, il fit déchirer le décret d'exil donné contre lui. On sait la réponse que le saint évêque fit au préfet Modeste (*voy.* BASILE). Il ne se montra pas autrement envers l'empereur. « Valens, dit saint Grégoire de Nazianze, ne » pouvant se résoudre à accepter véritablement la » communion de saint Basile, par la honte de chan- » ger de parti, ne laissa pas de l'accepter extérieu- » rement en venant dans l'église. Il y entra donc le » jour de l'Epiphanie, environné de tous ses gardes, » et se mêla, pour la forme, au peuple catholique. » Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit » ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le » sanctuaire, les ministres sacrés, plus semblables » à des anges qu'à des hommes, saint Basile devant » l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit » uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'ex- » traordinaire, ceux qui l'environnaient, remplis » de crainte et de respect; quand Valens, dis-je, » vit tout cela, la tête lui tourna et sa vue s'ob- » scurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord; mais » quand il fallut apporter à la sainte table son of- » frande, qu'il avait faite de sa main, voyant que » personne ne la recevait, suivant la coutume, » parce qu'on ne savait si saint Basile voudrait l'ac- » cepter, il chancela de telle sorte, que si un des » ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour » le soutenir, il serait tombé honteusement. » Sa cruelle impiété se soutint mieux ailleurs. Il alla à Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse et ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes, surtout les moines. Il fit la guerre aux Goths, parce qu'ils avaient donné du secours à Procope. Cette guerre eut le plus heureux succès. Les Barbares, effrayés des victoires de Valens, forcèrent Athalaric leur roi à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370; mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. Ses succès lui ayant inspiré de l'orgueil, et augmenté sa cruauté et sa confiance dans la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes Barbares auxquels il avait fait la loi. La guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople en 378, et il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avait à prendre; et les soldats, qui s'étaient rangés autour de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Incapable de juger du mérite, il n'élevait aux grands emplois que ceux qui applaudissaient à ses faiblesses. Il fit mourir tous ceux dont le nom commençait par *Theod.*, parce qu'un magicien lui avait dit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi : et le comte Théodose, père de Théodose le Grand, se trouva malheureusement de ce nombre. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardents persécuteurs de l'Eglise.

VALENS, évêque de Murse, et URSACE, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarèrent ouvertement contre saint Athanase, et furent déposés et excommuniés au concile de Sardique en 347. Ils s'efforcèrent ensuite de répandre les erreurs de leur maître en Occident : mais voyant que l'empereur Constant I[er] protégeait saint Athanase, et regardant le parti des ariens comme ruiné, ils abjurèrent l'arianisme par politique au concile de Milan. Le concile les adressa au saint Siége, et lui en réserva le jugement; Ursace et Valens signèrent une rétractation en 349, et écrivirent ensuite à saint Athanase d'une manière très-honorable à ce saint défenseur de la foi, mais ils ne tardèrent pas à retourner à leurs erreurs, se trouvèrent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, et à l'assemblée de Nice en 359, et jouèrent partout les rôles de fourbes par leurs expressions captieuses. Ils furent les principaux auteurs de la surprise faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua beaucoup à mettre en crédit les ariens auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de ses ordres pour persécuter les catholiques; commission dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS (Pierre), dont le vrai nom est *Sterck*, né à Groningue vers 1570 (et non en 1661, comme l'ont dit Nicéron et Goujet), s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talents lui méritèrent une place de professeur au collége royal. Il mourut en 1641. On a imprimé ses *Harangues*, qui le font regarder avec raison comme un des hommes les plus éloquents de son temps, et ses *Poésies* latines, in-8 et in-4, qui offrent des vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poète.

* VALENTI GONZAGA (Silvius), savant cardinal, né à Mantoue, en 1690, fit ses premières études sous les jésuites au collége de Parme. Il passa de là à Rome, et obtint d'abord les nonciatures de Flandre et d'Espagne. La dignité de cardinal, à laquelle Clément XII l'éleva, le 19 décembre 1738, fut une juste récompense de ses services. Benoit XIV le fit secrétaire d'état, et ensuite camerlingue de la sainte Eglise. Le cardinal Valenti sut ménager les divers intérêts des princes dans leurs relations avec le saint Siége, et eut le rare bonheur de n'en mécontenter aucun. Il réprima plusieurs abus qui s'étaient glissés dans l'administration, soutint les droits de l'E-

glise et les prérogatives de sa cour; protégea et encouragea les lettres; il fonda des chaires de chimie et de physique, qu'il attacha au collége de la Sapience. Il fit travailler à la carte topographique de l'état de l'Eglise, et chargea de ce travail le célèbre P. Boscovich. Il rouvrit l'académie de dessin, fit revivre les anciennes fabriques et manufactures et en établit de nouvelles, il favorisa le commerce, augmenta le revenu de l'état, sans établir de nouveaux impôts, et améliora toutes les branches de l'administration. Il aimait à s'entourer de savants; il les recevait à toute heure, et s'entretenait familièrement avec eux. La matière de ces entretiens était toujours quelque point de science ou quelque objet d'utilité publique. Ce cardinal mourut à Viterbe le 28 août 1756. Son *Eloge* par l'abbé Tudeschi a été imprimé en 1766.

VALENTIA (Grégorio), jésuite, né en 1551 à Medina del Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, à Dillingen et à Rome. Il assista aux congrégations *de Auxiliis*, disputa vivement contre Lémos, et mourut près de Naples, dans un château de Tibère Caraffa, le 25 avril 1603, à 52 ans. On a de lui des *Commentaires sur la Somme* de Saint-Thomas, 1591, 4 vol. in-fol., et plusieurs traités théologiques et polémiques. Ces ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol.

VALENTIN, hérésiarque du IIe siècle, était Egyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais, indigné de ce qu'on lui avait refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, et enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Aniset, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avait imaginé une généalogie d'*Æons*, dont il composait la divinité qu'il appelait πλήρωμα ou *plénitude*, au dessous de laquelle était le fabricateur de ce monde, et les anges, auxquels il en attribuait le gouvernement. Ces Æons étaient mâles et femelles, et il les partageait en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étaient fort nombreuses, surtout dans les Gaules du temps de saint Irénée, qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques.

VALENTIN, Romain, pape, après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le 40e jour après son élection.

VALENTIN (Basile), c'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du XVIe siècle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erfurt, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en allemand, ont été imprimés à Hambourg, en 1677, 1717 et 1740, in-8. La plupart sont traduits en latin et en français. Parmi les latins, le plus connu est, *Currus triumphalis antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12. On cite parmi les français : l'*Azoth des philosophes*, avec les 12 *Clefs de philosophie*, Paris, 1660, in-8, et la figure de ces 12 clefs; *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux*, et de leurs *vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4; *Testament de Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8.

VALENTIN (Moïse), peintre, né en 1600, à Coulommiers, en Brie, se livra de bonne heure à l'étude de son art, et y fit de rapides progrès. S'étant rendu en Italie, il s'y lia d'amitié avec le Poussin, et trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation qu'il peignit, pour l'église de Saint-Pierre à Rome, *le martyre des saints Processe et Martinien*, morceau très-estimé. Le musée du Louvre possède onze tableaux de cet habile peintre dont les productions ont été gravées pour la plupart.

VALENTIN (Michel Bernard), professeur en médecine à Giessen, où il naquit en 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut en 1726. On a de lui : *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-fol., 16 pl.; 1725, in-fol., 23 pl.; *Amphitheatrum zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., fig. Cet ouvrage avait paru en allemand à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol.; il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de Valentin, en vers, qu'il avait composée lui-même; *Medicina nova antiqua*, Francfort, 1713, in-4; c'est un cours de médecine: *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 2 vol. in-4; *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol., avec fig.; *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol.; *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4.

* VALENTIN (Louis-Antoine), de l'ancienne académie de chirurgie, né à Saint-Jean d'Angély en 1736, fit de fort belles cures, et devint membre honoraire de l'académie de médecine. Il mourut à Paris le 27 août 1823, à 87 ans, et a laissé : *Question chirurgico-légale, relative à l'affaire de la demoiselle Famin, etc.*, Berlin, 1768, in-8; *Eloge de le Cat*, Paris, 1769, in-8; *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à Louis*, 1772, in-12.

* VALENTIN (Louis), chirurgien, né en 1758, à Soulanges, près de Vitry-le-Français, entra à 16 ans comme élève de l'école de chirurgie du régiment du roi-infanterie, où il obtint le titre de professeur. Le régiment ayant été licencié en 1790, Valentin se rendit à Saint-Domingue. En 1793, l'incendie du Cap lui fit courir de grands périls; il parvint cependant à s'embarquer et aborda, dans un dénûment absolu, en Amérique. Le consul de France lui confia la direction des hôpitaux de la Virginie. De retour en France en 1799, il se fixa d'abord à Nancy, puis à Marseille, qu'il abandonna de nouveau pour Nancy. Il voyagea ensuite en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Suisse, recueillant un grand nombre d'observations qu'il consigna dans de nombreux ouvrages. Décoré des ordres de la légion d'honneur et de Saint-Michel, il mourut à Plombières le 11 février 1829. On a de lui : *Dissertatio medica de optima methodo variolas inoculandi et inoculatas tractandi*, Nancy, 1786, in-4; *Traité historique et pratique de l'inoculation*, Paris, 1800, in-8; *Résultats de l'inoculation de la vaccine dans les départements de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin*, Nancy, 1802, in-8; *Traité sur la fièvre jaune d'Amérique*, Paris, 1803, in-8. L'auteur con-

sidère cette maladie comme épidémique et non comme contagieuse. *Coup d'œil sur la culture de quelques végétaux exotiques dans les départements de la France*, etc., Marseille, 1806, in-8; *Coup d'œil sur les différents modes de traiter le Tétanos en Amérique*, Paris, 1811, in-8; *Notice sur l'opossum et sur quelques animaux à bourse*, Marseille, 1811, in-8; *Mémoires sur les fluxions de poitrine*, Nancy, 1815, in-8; *Voyage en Italie, fait en l'année 1820*, 2e édit., Paris (Nancy), 1826, in-8, la 1re édition était de 1822; *Notice historique sur le docteur Jenner, auteur de la découverte de la vaccine, suivie de notes explicatives*, 1823, et 2e édit., Nancy, 1824, in-8.

* VALENTINE, fille de Jean Galéas, duc de Milan, naquit dans cette ville vers 1370. Elle épousa Louis de France, duc d'Orléans, et était aussi aimable que spirituelle. Elle vécut longtemps à la cour de Charles VI, et gouvernait despotiquement ce monarque, ce qui fit répandre le bruit qu'elle l'avait ensorcelé. On commença à murmurer contre Valentine, qui, craignant de se voir exposée aux insultes de la populace, quitta aussitôt la cour. Peu de temps après, son époux fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne, et c'est en vain qu'elle demanda justice contre le meurtrier. Elle mourut le 5 décembre 1408. Avant d'expirer, elle fit approcher ses enfants, parmi lesquels se trouvait Jean, fils naturel du duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom de comte de Dunois. Elle le regarda avec attendrissement, et comme présageant ce qu'il devait être un jour, elle dit que « il lui avait été dérobé, et qu'aucun de ses » enfants n'était si bien *taillé* pour venger la mort » de son père, comme celui-là. » C'est du chef de cette princesse que le duc d'Orléans, depuis Louis XII, roi de France, prétendit au duché de Milan, qui donna lieu à tant de guerres, coûta tant de pertes à la France, et qui tomba enfin au pouvoir de l'heureux Charles-Quint.

VALENTINI (D. Eusèbe), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Modène, se sentant appelé à la vie religieuse, embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Saint-Jean, à Parme, le 11 novembre 1515. Il avait cultivé les lettres avec fruit, et excellait dans la poésie latine. Pendant un séjour qu'il fit à Ferrare, il contracta amitié avec le savant Célio Calcagnini et l'Arioste. Il mourut à Parme en 1539, dans un âge peu avancé. On a de lui, sur des sujets pieux, tels que la *Naissance*, *la Passion*, *la Résurrection* du Sauveur; sur *la sainte Vierge*, sur *saint Jean*, etc., divers poëmes qui ont été imprimés à la suite des *Poésies* de D. Prosper Martinengo, moine du Mont-Cassin. Un poëme sur le *massacre des Innocents*, de D. Valentini, se trouve dans l'édition du poëme de Sannazar, *De partu Virginis*. Il est parlé d'Eusèbe Valentini d'une manière très-favorable dans les lettres d'Isidore Clari, depuis évêque de Foligno et de Cortese, qui devint cardinal, et qui était bénédictin de la même congrégation que Valentini. — VALENTINI (Philippe), né à Modène, cultiva aussi la poésie. Il était lié étroitement avec Louis de Castelvetro, savant célèbre, qui s'était fait des ennemis par ses critiques, et qui d'ailleurs était accusé d'avoir adopté les nouvelles doctrines, et même, dit-on, d'avoir traduit en italien un livre de Mélanchton. Valentini fut soupçonné de partager les mêmes sentiments, et se vit à cause de cela exposé à diverses disgraces. Il avait été pendant quelque temps attaché au cardinal Contarini; mais craignant d'être enveloppé dans les poursuites faites contre son ami par le saint Office, il prit la fuite, et l'on ignore où il a terminé ses jours; il parait qu'il vivait encore en 1567. Outre un *Sonnet* qui a été imprimé, il a laissé quelques *Poésies* inédites qui se conservaient à Modène. Il est question de ce Valentini dans la *Vie de Castel-Vetro*, composée et publiée par Muratori. (*Voy.* CASTEL-VETRO.)

VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé *le Cordier*, de Cibales, en Pannonie, s'éleva par sa valeur et son mérite sur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il associa Valens, son frère, à l'empire, lui donna l'Orient, et garda pour lui l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étaient avancés jusque sur les bords du Rhin, et bâtit un grand nombre de forts en différents endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu et à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse partout de traces de sa fureur. Il repasse le Danube et va se reposer à Bregetion, ou Bregentie, petit château de la Pannonie. Là, les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien, croyant qu'on les lui avait envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après, le 17 novembre 375. Il était alors âgé de 55 ans, et en avait régné 12 moins quelques mois. Valentinien montra dans sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur. Il fit toujours paraître un grand zèle pour la religion catholique, et l'avait confessée généreusement sous Julien, au péril de sa fortune et de sa vie. Mais Justine, sa seconde femme, qui était arienne, réussissait souvent à éluder ses bonnes intentions, et fit autant de tort à sa réputation que son caractère vif et emporté. *Ad animum illius immitem ac superbum*, dit Sulpice-Sévère, *uxor accesserat ariana*, etc. Mais le même historien rapporte de lui des traits de sagesse et de bonté qui font voir que dans le fond ce n'était pas un mauvais prince. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, *Sévéra* et *Justine*. Socrate, qui vivait un siècle après Valentinien, a inventé ce conte, destitué de tout fondement, comme l'a prouvé Baronius (*ad annum* 370, *n.* 125). Il laissa de Sévéra, sa première femme, Gratien, qui lui succéda, et de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur par les légions de l'Illyrie, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frère, en 383, et fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit

Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avait données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglements ordinaires à la jeunesse : aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvait donner occasion à ces faux bruits. On trouvait qu'il se plaisait trop aux jeux du cirque; pour s'en corriger il retrancha ceux mêmes qui se donnaient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmaient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étaient destinées à cet usage. Ce ne furent pas les seules actions qui firent éclater sa vertu. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves; et sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons, *qui ne tourmentent*, disait-il, *que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; et comme les officiers voulaient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nou- » velles charges à ceux qui ont bien de la peine à » payer les anciennes? » Il faisait jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsque Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avait confié le commandement de ses armées, se révolta et le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, le samedi 15 mai 392, âgé seulement de 20 ans, après un règne de neuf. Il n'était encore que catéchumène, et n'avait pas reçu le baptême: mais saint Ambroise, dans le bel éloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le désir qu'il en eût dans ses derniers moments, la vivacité de sa foi et de sa charité, ne lui aient obtenu les effets de ce sacrement. Théodose le Grand lui succéda et vengea sa mort.

VALENTINIEN III (Fluvius-Placidus-Valentinianus), empereur d'Occident, fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose le Grand, naquit à Rome en 419, et fut honoré du titre de César à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean qui s'était emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra, en 428, aux Vandales, qui y fondèrent un état très-puissant. Le général Aétius conserva, par sa valeur, les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns, furent battus en diverses rencontres, et forcés à demander la paix; il n'y eut que les Suèves de la Galice, qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aétius avait laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avait alors 36 ans, et il fut le dernier de la race de Théodose. Valentinien était un prince stupide, qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions, et ses passions l'emportaient toujours de crime en crime.

* VALERA (Diégo), historiographe, né en 1412 à Cuença en Castille, entra comme page auprès de Jean II, et voyagea pendant plusieurs années en France, en Italie et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il servit utilement le roi, ainsi que son successeur Henri IV (proclamé en 1454), et remplit plusieurs ambassades auprès des rois de France, d'Angleterre, et de Hongrie. La ville de Cuença le nomma député aux cortès tenues à Tordesillas en 1458. Il y déploya un grand courage en s'opposant aux desseins du roi, qui voulait punir les grands rebelles. Valera prévoyait que les mesures rigoureuses ne feraient qu'augmenter les troubles de l'Espagne, déjà trop agitée par des guerres civiles. Cependant il tenait, dans son cœur, pour l'infante dona Isabelle, sœur de Henri IV; et quand cette princesse et Ferdinand le Catholique montèrent sur le trône, en 1474, ces monarques s'empressèrent de récompenser les services que Valera avait rendus à sa patrie. Ils le nommèrent leur historiographe, ensuite leur conseiller, et lui conférèrent enfin la charge de grand-majordome du palais. Il mourut en 1490, à 78 ans, et a laissé : une bonne *Chronique de l'Espagne*, Saragosse, 1494; Salamanque, 1499; Ségovie, 1534, 1567, in-fol.; *Traité de la Providence*, Séville, 1494, in-fol.; et autres ouvrages que le temps a fait oublier. Valera était un des meilleurs latinistes d'Espagne.

VALÈRE-MAXIME (Valerius-Maximus), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. Il sortait de la famille des Valère et de celle des Fabien. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit Sexte-Pompée à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil* des actions et des paroles les plus remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Cet ouvrage a pour titre : *De dictis factisque memorabilibus*. Son travail est en 9 livres : il le dédia à Tibère. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son discernement est souvent en défaut; son goût pour les choses étranges et extraordinaires l'empêche de les apprécier avec la justesse que l'histoire exige. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8, *cum notis variorum*; et 1726, in-4. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4, à l'usage du Dauphin. Hase en a donné une nouvelle en 1822, in-8; elle fait partie de la *Collection des classiques latins* de Lemaire. Nous en avons une traduction française, par René Binet, 1796, 2 vol. in-8, et une autre de Peuchot et Allais, Paris, 1822, 2 vol. in-12, et enfin de Frémion, 1827-28, 3 vol. in-8, dans la *Bibliothèque des classiq. franç.* de Panckoucke. Il existe en français un *Abrégé* de Valère-Maxime, par Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, Paris, 1497, in-fol. La Place est auteur du Valère-Maxime français.

VALÈRE (saint), second évêque de Trèves. Saint Jérôme en fait mention dans son *Martyrologe*. Dans le XI[e] siècle son corps, qui avait été jusque-là déposé dans l'église de Saint-Mathias à Trèves, auprès

de celui de saint Eucher ou Euchaire, son prédécesseur, fut transféré à Goslar, à la réquisition de l'empereur Henri III, et du consentement de l'archevêque Everard. Les monuments qui contiennent les particularités de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous.

VALÈRE (Cyprien de), né en Espagne, en 1531, passa toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la Version de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1702, in-fol. (*Voy.* REYNA.)

VALÈRE (Luc), enseigna à la fin du XVIe siècle la géométrie dans le collége de Rome avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'*Archimède* de son temps par le célèbre Galilée. On le connaît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De centro gravitatis solidorum*, 1604, in-4, et un autre *De quadratura parabolæ per simplex falsum*.

VALERIA (Galeria), impératrice des Romains, était fille de Dioclétien et de Prisca. L'an 292, elle épousa Galère-Maximilien, adopté par Dioclétien, qui le nomma César. Elle illustra le trône par ses vertus, et par l'amour qu'elle eut pour ses sujets, au bonheur desquels elle se consacra entièrement. On croit assez généralement que Valeria, à l'exemple de Prisca, sa mère, avait embrassé le christianisme, et qu'elles n'assistaient aux sacrifices des faux dieux que pour ne pas déplaire à Dioclétien et à Galère, qui auraient en outre pu découvrir leur secret. Se voyant sans postérité, elle adopta Candidien, fils naturel de son époux. Après la mort de celui-ci, elle se retira avec sa mère à la cour de Maximin Daza, neveu de Dioclétien, qui lui fit d'abord le plus parfait accueil, mais qui se conduisit ensuite mal à son égard. Il la relégua avec Prisca dans les déserts de la Syrie. Elles y souffrirent mille tourments. Dioclétien, dit-on, mourut de douleur en apprenant l'action barbare de Maximin; cependant il ne fit rien pour s'en venger. Après la mort de ce dernier, en août 313, elles se flattaient de voir changer leur sort; mais Licinius, élevé à l'empire par Galère, et sur lequel elles fondaient leurs espérances, devint leur plus cruel persécuteur. Ce tyran, dans la crainte que Candidien ne devînt un obstacle à son ambition, le fit mettre à mort; et redoutant que Valeria ne fît renaître un jour ses prétentions à l'empire, il donna l'ordre de l'arrêter avec Prisca. Ces femmes infortunées, nées au milieu des grandeurs, se virent contraintes de se cacher sous des haillons, et d'errer d'asile en asile. Elles furent enfin découvertes à Thessalonique par les satellites de Licinius, vers la fin de 314; au commencement de l'année suivante, ce tyran leur fit trancher la tête en présence du peuple assemblé, et leurs corps furent jetés dans la mer. Voltaire prétend que les chrétiens furent les auteurs des meurtres de Candidien, de Valeria et de Prisca; mais on ne voit d'autre preuve à l'appui de cette assertion, que l'empressement connu de l'auteur à décrier les chrétiens et le christianisme. On a des médailles très-rares de Valeria en or et en argent; mais on en trouve assez fréquemment de moyen bronze.

VALERIANUS (J.-P.) *Voy.* PIERIUS, VI, 337.

VALÉRIEN (Publius-Licinius-Valerianus), empereur romain, proclamé l'an 253 de J.-C., associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna 7 ans. Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt: il fallut qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval. Il mourut en captivité l'an 263, à 71 ans, après en avoir régné sept. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, et jeter du sel dans sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains. — Il ne faut pas confondre Valérien le Vieux avec Valérien le Jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (Publius-Licinius-Gallienus), fils de l'empereur Valérien le Vieux et son successeur.

VALÉRIEN, évêque de Cémèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez en 439, et à celui d'Arles en 455. Il nous reste de lui 20 *Homélies*, avec une *Epître* adressée aux moines, Paris, 1612, in-8. Il avait autant de savoir que de piété.

VALÉRIO, ou plutôt VALLERIO (Augustin), né à Venise en 1531, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut professeur de morale dans sa patrie en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique et fut nommé évêque de Vérone en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connaissances le lièrent d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine, en 1583. Valério mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont: la *Rhétorique du prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de saint Charles Borromée. Cet ouvrage solide et instructif renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin. L'abbé Dinouart en a donné une traduction en français, Paris, 1750, in-12; *De recta philosophandi ratione*; *De acolythorum disciplina*; *De optima espiscopi et cardinalis forma*; *Vita Bernardi Navagerii, cardinalis*; c'était son oncle; *De cautione adhibenda in edendis libris*, 1719, in-4. On trouve dans ce der-

nier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valério, tant imprimés que manuscrits.

VALÉRIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *Valerio de' Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui ont le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. L'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, et il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimait, l'occupa longtemps; entre autres ouvrages, il grava pour ce pape un beau coffre de cristal de roche, dont le pontife fit présent à François I[er].

VALÉRIUS PUBLICOLA (Publius), fut un des fondateurs de la république romaine. Il triompha avec Brutus, de Tarquin et des Toscans, l'an 507 avant J.-C. Il fut quatre fois consul, et mourut si pauvre, qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

VALÉRIUS-PUBLICOLA-POTITUS, fut un des décemvirs qui tyrannisèrent Rome; cependant Valérius ne vexa point le peuple comme ses collègues: aussi, il parvint à le calmer quand celui-ci se souleva contre eux. Après l'extinction du décemvirat, il fut nommé consul l'an 449 avant J. C. Il remporta une victoire sur les Volsques et les Eques, et exigea en récompense les honneurs du triomphe; mais le sénat les lui refusa. Il les fit demander par le tribun Icilius, qui les obtint. Valérius-Publicola est le premier qui, malgré le sénat, ait obtenu ces honneurs; il les partagea avec son collègue M. Horatius.

VALÉRIUS-SORANUS, poète latin du temps de Jules-César, vers l'an 50 avant J. C., fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme: car cette funeste erreur était frappée chez les païens du glaive de la loi, comme l'on voit par l'histoire de Socrate et de beaucoup d'autres. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent prouver qu'il ne connaissait pas d'autre dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinosa, en un mot.

Jupiter omnipotens, regum rex ipse, Deusque,
Progenitor genitrixque Deûm, Deus unus et omnis.

VALÉRIUS-FLACCUS (Caïus-Val.-Fl.-Sétinus-Balbus), célèbre poète latin, né à Sessa ou à Padoue, florissait sous les règnes de Vespasien et de Titus. Il fut l'ami de Pline, de Juvénal, de Quintilien, de Martial, qui ne semble pas faire l'éloge des talents poétiques de Valérius-Flaccus, en l'exhortant à renoncer aux vers pour se consacrer au barreau (Epig. 1, 27). Son poème héroïque sur le voyage des Argonautes, divisé en huit livres, et dédié à l'empereur Vespasien, a eu plusieurs éditions, savoir; Bologne, 1474, in-fol.; Utrecht, 1702, in-12; Leyde, 1724, in-4; Altenburg, 1781, in-8, édition de Harles, avec les notes de Burmann. On annexe ce volume à la collection des *Variorum*. Il y a aussi une autre édition estimée, de J.-A. Wagner, Gottingue, 1805, 2 vol. in-8. Le premier contient le texte et la table, et le second le commentaire. Cet ouvrage est écrit d'un style froid; l'auteur y viole parfois les règles de l'art, et l'on peut s'étonner que, malgré ces défauts, il ait triomphé du temps. Une mort prématurée empêcha l'auteur d'achever son poème.

VALÉRIUS (Cornélius), né en 1512, à Oudaweler (et non à Utrecht, comme le prétendent Gaspard Burmann et les continuateurs de Moreri), professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain, où il mourut en 1578, à 66 ans. Il forma d'excellents disciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4; une *Grammaire*, in-4; une *Philosophie*, in-fol., écrites avec clarté et méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

** VALERY (Antoine-Claude), né en 1789, fut dès sa jeunesse employé dans les bureaux du conseil d'état; mais ses goûts littéraires s'accommodaient peu de cette position. Il avait déjà d'illustres amitiés, M. de Châteaubriand l'accueillait avec bienveillance et encourageait ses premiers pas dans la carrière des lettres. Bientôt il fut nommé bibliothécaire du château de Saint-Cloud (1815), et sept ans après (1822), il devint conservateur de la bibliothèque du Louvre et inspecteur des bibliothèques des autres châteaux royaux, fonctions qu'il échangea en 1830 contre celle de bibliothécaire du roi au palais de Versailles et de Trianon. Ses premières publications n'avaient point fait présager ce qu'il devait être; mais une excursion en Italie lui révéla sa véritable vocation littéraire; il se sentit appelé, après tant d'autres, à peindre ce charmant pays. Pour en parler convenablement, il voulut le connaître par lui-même, et en faire une étude approfondie. Dans ce dessein, il la visita six fois, et s'y créa de nombreuses liaisons. Aussi son ouvrage jouit-il d'une réputation méritée. Il mourut à Paris le 16 janvier 1847, dans des sentiments religieux. Indépendamment d'une édition des *Œuvres* de Xavier de Maistre (*voy.* ce nom), auxquelles il joignit une *Préface* et diverses *Considérations philosophiques*, on a de lui: *Etudes morales, politiques et littéraires*, ou *Recherche de la vérité par les faits*, Paris, 1823, 2[e] édit., 1824, in-8. Ces études sont l'ouvrage d'un homme de bonne foi, d'un littérateur instruit et d'un écrivain ingénieux. *Sainte Périne, souvenirs contemporains*, ibid., 1826, in-12. Cette nouvelle ne manque pas de charme; l'auteur a su répandre un intérêt doux et calme dans cette peinture, œuvre d'un pinceau fin et délicat. *Voyages historiques et littéraires en Italie pendant les années* 1826, 1827 *et* 1828, ou l'*Indicateur italien*, ibid., 1831-33, 3 vol. in-8; 2[e] édit., 1838, 3 vol. in-8, avec une carte. Cette seconde édition, enrichie de tout ce que l'auteur avait appris dans de nouvelles visites en Italie, a été traduite en plusieurs langues. *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, ibid., 1837-38, 2 vol. in-8; l'*Italie confortable*, 1841, in-12, publié simultanément en français et en anglais; *Curiosités et anecdotes italiennes*, Paris, 1842, in-8; *La science de la vie*, ou *Principe de conduite religieuse, morale et politique*, extraits et traduits d'auteurs italiens, 1842, in-8; *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, 1846, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est composé de lettres écrites pendant les deux derniers siècles, de France en Italie et d'Italie en

France, par les plus illustres bénédictins du temps. Valery a laissé inédit un *Voyage en Sicile* qui devait compléter ses travaux sur l'Italie, et un *Lafontaine des enfants*, choix plein de discernement et de goût, fait dans les *Fables* du spirituel fabuliste, avec une *Préface* judicieuse et des *Notes* qui donnent à ce recueil une certaine nouveauté et une utilité réelle. Il était destiné à l'éducation des deux filles de l'auteur.

VALESIO ou VALLÈS (François), surnommé *Covarruvias*, lieu de sa naissance dans la Vieille-Castille, fut d'abord professeur de médecine à Alcala de Hénarès. Il devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne, et obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin de lait tiède, afin d'être soulagé de la goutte : remède simple qui eut un heureux succès. On a de lui un traité *De methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8, qui passe pour excellent ; *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4. Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. *De sacra philosophia, sive de iis quæ scripta sunt physice in libris sacris*, Francfort, 1680, in-8 ; des *Commentaires* sur Hippocrate et Galien, in-fol., etc.

VALETTE (Bernard de Nogaret, seigneur de la), amiral de France, etc., né en 1553, était frère du duc d'Epernon (*voy.* l'article suivant), dont il ne partagea ni la fierté, ni l'ambition, ni les vices qui le rendirent célèbre, et s'illustra par les services qu'il rendit à sa patrie en suivant les traces de son père, Jean de la Valette, lieutenant-général de Guyenne. Bernard de la Valette vécut sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, et, dans les temps orageux qui signalèrent le règne de ces deux derniers monarques, il leur resta constamment attaché. Il avait embrassé la carrière des armes, se distingua dans la guerre de Piémont, et obtint en 1583 le gouvernement du Dauphiné. Au passage de l'Isère, aidé par le général Ornano, il défit 400 arquebusiers français et 300 Suisses. Il fut nommé, en 1576, gouverneur de Provence, et soumit, l'année suivante, Valensoles et Digne, deux villes qui s'étaient soustraites à l'obéissance du roi. Blessé au siége de Valensoles, qu'il prit d'assaut, il montra néanmoins sa modération en défendant le pillage, après avoir pardonné à tous les habitants. Il alla ensuite à la rencontre du duc de Savoie qui était entré en Provence, lui fit lever le siége de Barcelonnette, le battit près d'Epernon en 1591, puis à Vinon, et l'obligea à repasser les Alpes dans une entière déroute. Ces succès furent interrompus par une mort précoce : il fut tué d'un coup d'arquebuse au siége de Roquebrune, près de Fréjus, le 11 février 1592 ; il n'avait que 39 ans, et ne laissa pas de postérité. De Thou dit, en parlant de ce général : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus.* Plusieurs historiens ne font cependant pas de lui les mêmes éloges. Sa *Vie* a été écrite par Mauroy, son secrétaire ; on la trouve dans les *Additions au mémoire historique et critique de la vie de Roger de Bellegarde*, Paris, 1767, in-12. Quels que fussent le talent militaire et les bonnes qualités de Bernard de la Valette, le portrait que Mauroy fait de lui est un peu flatté.

VALETTE (Jean-Louis de Nogaret de la), duc d'Epernon, naquit en 1554, d'une maison dont l'origine n'était pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire ; mais l'abbé le Gendre dit qu'il descendait d'un capitoul de Toulouse. Il commença à porter les armes au siége de la Rochelle, en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon aux prises de la Charité, d'Issoire et de Brouage. Henri III, dont il fut le favori, accumula sur sa tête une multitude de dignités. Après la mort de ce prince il se déclara contre, puis pour Henri IV, qui l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Epernon soumit bientôt toutes les villes de sa province ; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, qu'on attenta à sa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean d'Angély, de Lunel et de Montpellier. Pendant les querelles qui arrivèrent à la cour après la mort funeste de Henri IV, il favorisa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avait fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle était reléguée, et la mena dans ses terres près d'Angoulême, comme un souverain qui donnerait du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le duc d'Epernon fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdi, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. (*Voy.* Escoubleau Henri.) Il eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut en 1642, à 88 ans. Il était gouverneur de la Guienne, et retirait de cette province plus d'un million de revenu. Tout chez lui était splendeur et faste. Sa vanité était sans bornes ainsi que son ambition ; mais ses talents étaient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étaient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte.

VALETTE (Louis de Nogaret de la), fils du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes ; mais ses parents le destinèrent à l'église, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois ; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar contre la confédération catholique, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1639, à 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'église romaine, mourir les armes à la main, et cela pour faire triompher le luthéranisme en Allemagne. En vain le pape Urbain VIII l'avait menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittait ce métier de sang ; il fut insensible à tout. Ses vices dominants étaient la

fierté, la cupidité, la prodigalité, la lubricité. Jacques Talon, son secrétaire, a écrit des *Mémoires* sur la vie de ce cardinal, Paris, 1772, 2 vol. in-12, sur le manuscrit original trouvé au château de Beaupuy, en Guyenne.

VALETTE (Bernard, duc de la), gouverneur de la Guyenne, naquit à Angoulême en 1592. Pour apaiser une affaire fâcheuse que son père, Jean-Louis, duc d'Epernon, avait eue avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, il épousa la fille du baron de Pont-Château, parente du cardinal de Richelieu. Il succéda à son Père dans le gouvernement de la Guyenne, et s'y fit détester comme lui par sa rapacité et sa hauteur. Il avait toujours un grand nombre de favoris et de favorites qu'il enrichissait aux dépens de la province. Il rendit néanmoins quelques services à l'état, en dissipant dans la Guyenne la faction dite des *Croquants*, et en chassant les Espagnols de cette Province. Cependant son caractère hautain et indépendant ne pouvait que déplaire au cardinal de Richelieu, qui avait d'ailleurs à se plaindre de lui. La Valette ayant levé le siége de Fontarabie, en 1639, contre l'avis du cardinal, celui-ci l'en rendit responsable, et le somma de venir rendre compte de sa conduite. La Valette, craignant les résultats de sa désobéissance, se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires, et le roi, aux insinuations de son ministre, assista lui-même au jugement. Le président de Bellièvre eut le courage de lui dire : « Votre majesté pourrait-elle soutenir » la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne » sortirait de sa présence que pour monter à l'é- » chafaud ? Cela est incompatible avec la majesté » royale : le prince doit porter partout les grâces » avec lui : tous ceux qui paraissent en sa présence » doivent se retirer joyeux. » Ces réflexions n'eurent aucun pouvoir sur Louis XIII, qui fut présent au jugement par suite duquel Lavalette fut condamné à mort, et, en son absence, exécuté en effigie à Paris, à Bordeaux et à Bayonne. Après la mort de ce monarque, la Valette appela de cette sentence; elle fut jugée injuste, et cassée au commencement du règne de Louis XIV. La Valette, rentré en France, y mourut en 1661. On trouve à la bibliothèque du roi, parmi les manuscrits de Fontanieu, le *Procès criminel fait au duc de la Valette les années* 1638 *et* 1639, in-fol.; une *relation* de ce procès a été imprimée dans le 2e vol. des *Mémoires de Montrésor.*

VALETTE-PARISOT (Jean de la), d'une illustre maison de Provence, grand-maître de Malte, après Claude de la Sangle, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de 50 vaisseaux. Soliman, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes, qui en formèrent le siége au mois de mai 1565. La Valette leur résista pendant quatre mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré pendant le siége 70,000 coups de canon sur Malte; aussi fut-elle entièrement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *Cité Valette.* Il y eut tous les jours 8000 ouvriers employés, jusqu'en 1568 qu'il mourut avec autant de piété qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie. Pie V avait voulu l'honorer de la pourpre; mais il l'avait refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes.

VALGRAVE (dom François), bénédictin de la congrégation des missions d'Angleterre, embrassa la règle de Saint-Benoît, en 1608, au monastère de Dieulouart, près de Pont-à-Mousson. Il fut prieur claustral de Sainte-Foi, de Longueville en Normandie, puis prieur titulaire de Saint-Pancrace de Lewes en Angleterre. Il posséda aussi le prieuré de Celle-en-Brie. Il prit part à la contestation élevée entre l'ordre de Saint-Benoît et les chanoines réguliers, au sujet du véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et soutint que c'était Jean Gersen, abbé bénédictin, et non Thomas à Kempis, qui avait composé cet admirable livre. (*Voy* GERSEN.) Il publia à ce sujet deux dissertations; la première sous ce titre : *Animadversiones apologeticæ ad titulum et textum quatuor librorum de Imitatione Christi*, Paris; la 2e intitulée : *Argumentum chronologicum contra Compensem, quo Thomam a Kempis non fuisse nec esse potuisse auctorem librorum de Imitatione Christi, contra Joannem Frontonem, canonicum regularem, demonstratur*, 1759; *Apologie de l'auteur des Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît.* Cette apologie a été insérée dans le 2e tome de la traduction des Chroniques de l'ordre, composées en espagnol par dom d'Yepez, et mise en français par dom Matthieu Olivier.

VALGUARNERA (Mariano), gentilhomme de Palerme, où il naquit en 1564, était également instruit dans les langues savantes et modernes. Le pape Urbain VIII l'appela auprès de lui et l'honora de son estime. Après avoir demeuré quelques années à Rome, il céda aux invitations réitérées de Philippe IV, roi d'Espagne, se rendit à la cour de ce monarque, qui lui accorda une riche pension, et le consulta dans plusieurs affaires. Valguarnera était en correspondance avec les principaux savants de l'Europe : vers la fin de ses jours, il revint dans sa patrie et y mourut dans un âge très-avancé en 1634. Parmi ses divers ouvrages tous écrits en italien, on cite son excellent *Discours sur l'origine et l'ancienneté de Palerme, et des premiers habitants de la Sicile et de l'Italie*, Palerme, 1614, in-4 : ce livre est rempli d'érudition.

VALGULIO (Charles), natif de Brescia en Italie, publia en 1507, in-4, dans cette ville une traduction latine qu'il avait faite du *Traité de la musique* de Plutarque. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des philosophes*, recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimées à Paris en 1514.

* VALIGNANI (Alexandre), missionnaire, né en 1537, à Chieti, fit ses études à Padoue, prit ensuite les ordres, et devint abbé de Saint-Etienne de Casal; en 1559 il fut fait chanoine, puis abbé de Saint-Antoine en 1561. S'étant rendu à Rome, il entra chez les jésuites, et fut bientôt après nommé visiteur-général du Japon. Pendant trente ans son zèle ne se démentit jamais, et opéra un grand nombre de conversions. Envoyé aux Indes orientales en 1573, il mourut à Macao le 20 janvier 1606; il a

laissé une *Lettre* latine, adressée au président de sa compagnie au sujet de cinq missionnaires qui reçurent le martyre dans les Indes. — Frédéric VALIGNANI, de la même famille que le précédent, cultiva la littérature avec succès. Il mourut vers la fin du XVe siècle. On a de lui : *Réflexions impartiales sur les Lettres juives*; *Centurie de sonnets historiques*, Naples, 1729.

VALIN (René-Josué), né à la Rochelle en 1695, mort en 1765, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui : un *Commentaire* sur la coutume de la Rochelle, 1768, 3 vol. in-4; l'*Ordonnance de la marine de* 1681, la Rochelle, 1760, 2 vol. in-4; *Traité des prises*, 1763, 2 vol. in-8.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri du TROUSSET de), né en 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie, fut secrétaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, et reçu à l'académie française en 1699. Il fit ses études chez les jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa, et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il était secrétaire général de ses commandements, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince livra, à la hauteur de Malaga, aux flottes anglaise et hollandaise, un combat dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Valincour fut toujours à ses côtés, et y reçut une blessure. Louis XIV l'avait nommé son historien à la place de Racine, son ami. Il travailla avec Boileau, qui lui adressa sa seconde épître, à l'Histoire de ce prince, qui fut souvent commencée et jamais finie; l'incendie qui consuma la maison de Valincour à Saint-Cloud en 1725, fit périr les fragments de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien et d'un philosophe. « Je n'aurais guère profité » des livres, disait-il, si je ne savais pas les perdre. » Cet homme illustre mourut à Paris en 1730, à 77 ans, regretté des gens de bien. La candeur, la probité, formaient son caractère; et quoiqu'il eût été à la cour, il ne savait ni feindre ni flatter. On a de lui : *Lettre à madame la marquise de.... sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir; *La vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12 : elle est écrite avec assez d'impartialité; des *Observations critiques* sur l'Œdipe de Sophocle, in-4. Valincour, malgré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avait du goût et du talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques Odes d'Horace, des Stances et plusieurs Contes, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALISNIERI (Antoine), né en 1661, dans le château de Trésilico, près de Reggio, fut reçu docteur en médecine à Bologne. La république de Venise l'appela pour remplir une chaire de professeur en médecine dans l'université de Padoue. Cet illustre savant mourut en 1730, à 69 ans, regretté des écrivains avec lesquels il était en commerce. Son fils a recueilli ses ouvrages, Venise, 1733, 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Opere fisicomediche*; ce sont des traités sur la physique, la médecine et l'histoire naturelle, en italien. Les principaux sont : *De l'origine de plusieurs insectes*; *Histoire du caméléon d'Afrique et de plusieurs animaux d'Italie*; *Histoire de la génération de l'homme.* Il y attaque plusieurs opinions relatives à cette matière, sape les fondements de l'hypothèse de Leuwenhoeck, et combat également l'ovarisme (*voy.* GRAAF Regnier); *Des corps marins que l'on trouve sur les montagnes*; *de leur origine*; *de l'état du monde avant le déluge*, *pendant le déluge et après le déluge*; *Des avantages et des inconvéniens des bains et des boissons chaudes ou froides*; *De l'origine des fontaines.* Il a beaucoup contribué à détruire plusieurs erreurs populaires, contraires à la bonne physique. Il est le premier qui ait découvert les parties sexuelles des anguilles, auxquelles le vulgaire donnait des origines exotiques et absurdes, comme Micheli a découvert la semence des champignons : de manière que l'on doit à ces deux physiciens la destruction de ce qui restait encore d'illusions et de préjugés sur les générations animales, et la certitude de l'existence générale des germes, que Diderot regardait avec raison comme le tombeau de l'athéisme.

VALLA (Laurent), savant philologue, né à Rome en 1406, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine et à chasser la barbarie gothique. Il étudia le grec sous Jean Aurispa; mais c'est comme latiniste qu'il se distingua. Il alla jeune à Rome, où on lui refusa l'emploi de secrétaire apostolique à cause de sa jeunesse. Il se rendit à Pavie, où il occupa une chaire d'éloquence, puis retourna à Rome. Son séjour dans cette ville lui valut le droit de citoyen; mais son humeur caustique l'obligea de quitter cette ville. Il se retira à la cour d'Alphonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut, à l'âge de 58 ans, apprendre de lui le latin. Valla ne fut pas plus retenu à Naples, qu'il ne l'avait été à Rome; il s'avisa de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le franc arbitre, sur les vœux de continence, et sur plusieurs autres points importants; ce qui lui attira un châtiment exemplaire, et le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla ne pouvant après cette humiliation demeurer à Naples, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, et lui obtinrent la faculté d'enseigner. Il ne tarda pas d'y avoir de vifs démêlés avec le fameux Pogge. Ces savants se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère orgueilleux, inquiet, satirique; ils avaient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini et du Pin ont cherché à justifier Valla; ses ouvrages déposent contre lui. Il y mourut en 1457, à 51 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. On a de lui : six livres des *Elégances de la langue latine* : ouvrage estimé, Venise, 1471, in-fol.; Paris, 1575, in-4, et Cambridge, in-8. On

l'accusa de l'avoir volé (*voy.* Saturnius Lazaronens); *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio; De libero arbitrio; De voluptate et vero bono libri III*, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne; l'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4, écrite d'une manière trop oratoire; des *Traductions* de Thucydide, d'Hérodote, et de l'Iliade d'Homère. Ces traductions sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendait pas aussi bien le grec que le latin; Des *Notes* sur le nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses Versions; des *Fables*, traduites en français et imprimées sans date en lettres gothiques, in-fol.; des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4, sans date; un Traité *du faux et du vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Epicure. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1540, in-fol.; Tiraboschi a donné sur Valla une bonne *Notice* que Ginguené a reproduite dans son *Hist. litt. d'Italie*, tome 3.

VALLA (George), né à Plaisance dans le xve siècle, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Son livre *De exspectandis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-fol., est curieux et peu commun. Il a fait une *Version* en latin de Nemesius, imprimée en 1535; Nicaise Ellebodius dit que Valla, ne sachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des *traductions* de plusieurs ouvrages grecs.

* VALLA (Joseph), prêtre de l'Hôpital, petite ville du Forez, après avoir fait ses études chez les oratoriens de Montbrison, entra dans leur congrégation. Il y enseigna à son tour, y occupa divers emplois, et s'y fit remarquer comme opposant à la bulle *Unigenitus*, de Fitz-James, évêque de Soissons, dans le diocèse duquel cette opposition n'excluait point des places, lui confia les fonctions de supérieur de son séminaire. Après la mort de ce prélat, le P. Valla revint à Lyon, où il fut accueilli par de Montazet (*voy.* ce nom), qui lui donna une place de professeur, et se servit de lui pour la rédaction de plusieurs ouvrages à l'usage de son diocèse. Retiré à Dijon, il y mourut le 26 février 1790. Il avait des mœurs exemplaires, et on ne peut lui contester du savoir. Il eût été à souhaiter que ses sentiments et ses écrits fussent plus conformes à la doctrine de l'Eglise. On a de lui : *Institutiones philosophicæ, auctoritate DD. archiepiscopi Lugdunensis, ad usum scholarum suæ diœcesis editæ*, Lyon, 1782, 3 vol. in-12. Elle a été réimprimée avec des changements et des corrections, Lyon, 1808, et avec des notes de M. l'abbé Doney (aujourd'hui évêque de Montauban), Besançon, 1827, 3 vol. in-12. Un *Cours de théologie*, dite *de Lyon*, composée par ordre du même archevêque, contre laquelle il y a un décret de la congrégation de l'*index* du 17 septembre 1692. Il avait eu part avec le P. Guibaud et quelques autres oratoriens, au *Dictionnaire historique et critique* publié par l'abbé Barral (*voy.* ce nom, i, 443).

VALLADIER (André), né près de Montbrison en Forez, passa 23 ans chez les jésuites, et fut ensuite abbé de Saint-Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4. On a de lui 5 vol. in-8 de *Sermons*, et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard*, abbé d'Orval, in-4. Valladier mourut en 1638, à 68 ans.

* VALLAM (Antoine), médecin, né en 1740 à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur, acquit une grande réputation à Madrid, où il est mort en 1809. On a de lui, un *Dictionnaire de médecine*, en espagnol, Madrid, 1805-07, 7 vol. in-8, très-estimé. Il a laissé de nombreux manuscrits relatifs à la médecine clinique.

* VALLARSI (Dominique), antiquaire, né à Vérone en 1702, illustra son pays par ses doctes écrits et par sa profonde érudition. Les études sacrées, et les langues grecque et hébraïque l'occupèrent principalement. Benoît XIV lui donna un bénéfice dans le diocèse de Vicence, et le nomma réviseur au saint Office pour les langues orientales. Il mourut le 14 août 1771. Son travail le plus estimé est une *édition* de saint Jérôme, qu'il donna sous ce titre : *S. Hieronymi opera omnia post monachorum e congreg. S. Mauri recensionem, quibusdam ineditis monumentis aliisque lucubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata*, Vérone, 1734, 12 vol. in-fol.; Venise, 1766, 24 vol. in-4; *Tyranni Rufini Aquileiensis opera cum notis et observationibus*, Vérone, 1745, in-fol. Il n'en parut que le premier vol. *S. Hilarii episcopi opera*, Vérone, 1730, 2 vol. in-fol. Le nom de Vallarsi ne s'y trouve point, mais on tient de l'éditeur qu'il y contribua. Cet ouvrage fut réimprimé à Venise en 1749. *La realta e lettura delle sacre antiche iscrizioni sulla cassa di piombo continente le reliquie de SS. Fermo e Rustico*, Vérone, 1753, in-4. L'ingénieuse explication que Vallarsi donna de ses inscriptions lui fit beaucoup d'honneur. Il y prouve que les reliques contenues dans ce cercueil sont bien celles de ces deux saints. La ville de Vérone lui décerna pour cet ouvrage une récompense de cent onces d'argent. *Insigniora ecclesiæ veronensis monumenta, quibus aut anecdota, aut non bene satis adhuc perspecta historiæ loca, proferuntur aut illustrantur; præsertim episcoporum ejus perpetua series describitur.* L'abbé Vallarsi avait entrepris cet ouvrage, qu'il n'eut point le temps d'achever. Il avait aussi tout disposé pour une édition complète des *Œuvres* de Panvinio (*voy.* ce nom), mais, ayant appris qu'on en faisait une à Milan, il abandonna ce dessein. On a de lui encore des *Observations* sur la *Verona illustrata* et sur le *Museo veronese*, et diverses autres *dissertations* savantes. L'éloge de Vallarsi par le comte Zacharie Betti, se trouve au tom. 9 des *Elogi italiani*, Venise, 1782.

* VALLE (Claude de la), littérateur, né en Savoie vers 1540, jouit d'une grande réputation par ses connaissances dans l'histoire. On a de lui : *Théâtre d'honneur de plusieurs princes, chanceliers, hommes illustres, jurisconsultes, faux dieux avec leurs portraits*, Paris, 1618, in-fol. Cet ouvrage, que les bibliomanes appellent *chronologie collée*, eut beaucoup de vogue; mais il est tombé dans l'oubli depuis que Odieuvre a publié sa collection, etc.

VALLE (Pierre della), gentilhomme romain, né en 1586, cultiva les lettres et la poésie, et fut membre de l'académie des *Umoristes*; il prit du service dans sa patrie contre les Vénitiens; cette guerre terminée, il s'embarqua, en 1611, sur un vaisseau espagnol, et combattit les Barbaresques. De retour à Rome, un amour légitime, mais mal payé, lui fit venir le désir de parcourir l'Orient. Il se trouvait alors à Naples, et après avoir entendu la messe, il reçut du célébrant l'habit de pèlerin, et ajouta toujours à son nom celui d'*il pellegrino* (le pèlerin). S'étant embarqué à Venise, il voyagea pendant 12 ans (depuis 1614 jusqu'en 1626), en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de 54 lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain son ami. Ces lettres sont d'un style vif, aisé et naturel, qui plait, et qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'apprêt d'une relation qui aurait été rédigée sur des mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressants et aussi variés. Ils sont surtout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit, et rempli de connaissances) avait fait un séjour de plus de quatre ans. Il n'hésite point à rapporter des faits qui semblent démontrer l'existence des sortiléges et de la magie. Les théologiens, les magistrats et les philosophes de son temps y croyaient également. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une fille jeune et vertueuse, nommée *Maani-Gioerida*, née à Mardin en Mésopotamie, de parents chrétiens, et d'une famille distinguée. Il la perdit à Mina, sur le golfe persique, après cinq ans de mariage. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps, dans le dessein de le transporter à Rome, et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre aurait pu lui causer, il le transporta partout avec lui pendant quatre ans que durèrent encore ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposaient ses ancêtres. Les obsèques de Maani furent magnifiques et d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même son éloge funèbre, que l'on trouve dans la *Relation de ses voyages*. Il mourut en 1652, à 66 ans. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome, 1662, 4 vol. in-4. Le P. Carneau, célestin, en a donné une traduction française, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4, peu estimée; elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

VALLÉE (Geoffroi), fameux déiste d'Orléans, né au commencement du XVIe siècle, fut brûlé en place de Grève à Paris pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets seulement, sous ce titre : *La Béatitude des chrétiens* ou *le Fléau de la foi*. Il y débite un déisme commode, qui apprend à connaître un Dieu sans le craindre, et sans appréhender des peines après la mort. Geoffroi Vallée était grand-oncle du fameux des Barreaux : on dirait que l'incrédulité était héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT (Pierre de), prêtre, et laborieux écrivain, se nommait *Le Lorrain*, et prit le nom d'abbé de *Vallemont*. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, et y mourut en 1721. Il avait été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, et c'est pour lui qu'il fit ses *Eléments de l'histoire*. L'abbé de Vallemont était un homme inquiet, qui se fit plusieurs affaires, et qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours : *La Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire* : ouvrage réfuté par le P. le Brun, et condamné à Rome le 26 octobre 1701. Il y paraît trop favorable à l'usage de cette baguette, qui a eu des défenseurs célèbres, tels que Majoli, Peucer, Fludd, etc., mais que Roberti, Stengelius, Fabri, Kircher, Aldrovandus, Schott, Menestrier, Alexandre, etc., ont regardée avec plus de raison comme illusoire et superstitieuse. (*Voy.* AYMAR.) Les *Eléments de l'histoire*, 1758, 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude. Les parents et les instituteurs attachés aux bons principes préfèrent infiniment cet ouvrage aux *Eléments* de l'abbé Millot (*voy.* ce nom, VI, 17), fruit de la philosophie du siècle, propre à pervertir le premier âge, et à lui faire prendre pour de l'histoire des faits calomnieux, assaisonnés de quelques maximes fausses ou pédantesques; *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation des plantes*, réimprimées en 1755, 2 vol. in-12; *Dissertations théologiques et historiques touchant le secret des saints mystères*, ou *l'Apologie de la rubrique des missels, qui ordonne de dire secrètement le canon de la messe*, 2 vol. in-12.

VALLENSIS (André de VAULX ou), jurisconsulte, né à Andenne, entre Hui et Namur, en 1569, fut professeur de droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui : une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de 1759, in-4. Cet ouvrage est estimé; il est court, sans être obscur; Un *Traité des Bénéfices*, Malines, 1646, in-4.

VALLES (François). *Voy.* VALESIO.

* VALLET (Paul-Joseph), lieutenant-général de police à Grenoble, mort dans cette ville en 1790, fut un homme studieux et recommandable par ses vertus domestiques. Il cultiva les lettres avec assez de succès, et débuta par quelques *ouvrages polémiques* applaudis dans le temps. On a en outre de lui : *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. Ce livre est bien écrit, et renferme des vues sages et utiles; *l'Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12.

* VALLIER (François-Charles), comte du Saussay, né à Paris en 1703, fut d'abord président au parlement de Paris, puis embrassa l'état militaire, s'y distingua, obtint la croix de Saint-Louis, et devint colonel d'infanterie. Le comte du Saussay partagea presque tout son temps entre les armes et les lettres, et cultiva la poésie non sans quelque succès.

Il mourut à Paris en 1778, membre des académies d'Amiens et de Nancy. Il a laissé : *l'Amour de la patrie*, poëme, 1754, in-8; *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont*, 1745, in-4; *le Citoyen*, poëme en trois chants, 1759, in-8; *Odes sur les eaux de Baréges et de Bagnères*, avec un *Essai sur la guerre*, et une *Lettre* en prose, 1762, in-8; *Epître aux grands et aux riches*, 1764, in-8. Cette épître concourut pour le prix de l'académie française; *Eglé*, comédie en un acte et en vers, avec un prologue, jouée à Fontainebleau, 1765; *Epître à la nation française sur l'établissement des Invalides, de l'Ecole militaire*, etc.; *Eloge de Chevert*, etc. On trouve dans ces compositions des négligences et des incorrections, mais aussi une verve souvent soutenue par de belles images, des pensées neuves, et plusieurs vers heureux.

VALLIÈRE (Gilles de la Baume le Blanc, de la), né au château de la Vallière en Touraine, en 1616, fut d'abord chanoine de Saint-Martin de Tours, et élevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut en 1709, à 93 ans, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un traité intitulé, *la Lumière du chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 vol. in-12.

* VALLIÈRE (François de la Baume le Blanc de la), chevalier de Malte, se signala dans plusieurs siéges et combats, surtout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il était lieutenant-général des armées du roi de France. On a de lui : un Traité intitulé, *Pratiques et maximes de la guerre*; *le Général d'armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il était aussi profond dans la théorie de l'art militaire qu'habile dans la pratique.

VALLIÈRE (Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la), était de la même maison que les précédents. Née en 1644, elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Quoique vertueuse, elle avait le cœur extrêmement tendre et sensible. Devenue la maîtresse de Louis XIV, elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal; mais elle espérait toujours faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remerciment d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah! madame, vous serez sauvée; car » il n'est pas possible que Dieu laisse périr une » personne qui donne si libéralement pour l'amour » de lui. » L'inconstance du roi servit à la ramener à la religion. En 1675, elle se fit carmélite à Paris, et persévéra jusqu'à sa mort. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue : tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*, depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort. On avait voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce serait à moi, répondit-elle, une » horrible présomption, de me croire propre à aider » le prochain. Quand on s'est perdu soi-même, on » n'est ni digne ni capable de servir les autres. » Lorsque le comte de Vermandois, son fils, mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avait pas trop de » larmes pour soi, et que c'était sur elle-même » qu'elle devait pleurer. » Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : « Il faut que je pleure la » naissance de ce fils encore plus que sa mort. » Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avait épousé mademoiselle de Blois, sa fille. Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies est admirable, et serait incroyable si l'on ne savait ce que peut la grâce. Un érysipèle violent, qui s'était jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure de cette espèce d'excès : « Je ne savais pas ce que c'était; je n'y avais pas » regardé. » On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction, et *Sentiments d'une âme pénitente*, Lyon, 1712, in-12. Il s'en est fait plusieurs éditions. On sait que le tableau de la *Madeleine pénitente*, l'un des chefs-d'œuvre de le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincèrement la pécheresse dans ses austérités, comme elle avait fait dans ses faiblesses. Sa *Vie* par un anonyme, peu après sa mort, sans date ni indication de lieu, est un ouvrage très-médiocre. On en doit une autre à l'abbé de Queux, 1767, in-12, qui a mis en tête ses *Lettres au maréchal de Bellefonds*, et y a joint le sermon qui a été prononcé, à la prise d'habit, par l'abbé Fromentières. Quatremère de Roissy a publié une *Hist. de madame de la Vallière, duchesse et carmélite*, 1823, in-12. La vie de madame de la Vallière a fourni à madame de Genlis le sujet d'un roman historique.

* VALLIÈRE (Louis-César de la Baume le Blanc, duc de la), petit-neveu de la précédente et le dernier mâle de sa famille, né à Paris en 1708, aima et protégea les lettres, et mourut le 16 novembre 1780. Sa bibliothèque était une des plus riches de Paris : le *catalogue* est partagé en deux parties. Debure aîné publia la première, en 1783, 3 vol. in-8, qui contient les livres rares : elle renferme 5668 articles, dont le produit a été de 454,677 l. 8 s. (en 1754). La seconde partie, publiée par Nyon l'aîné, en 6 vol. in-8, renferme 26, 537 articles, qui furent achetés par le marquis de Paulmy; il les réunit à sa bibliothèque, déjà considérable. Le duc de la Vallière a publié : *Bibliothèque du théâtre français, depuis son origine*, Dresde (Paris), 1768, 3 vol. in-8. C'est un extrait de toutes les pièces composées pour ce théâtre, depuis les *Mystères* jusqu'à Pierre Corneille, suivi d'une liste chronologique des pièces composées depuis Corneille jusqu'en 1768. L'ouvrage est terminé par un catalogue et une analyse de plusieurs comédies nouvelles. L'analyse des anciennes pièces n'est pas exempte de reproches. Outre que l'auteur n'y montre pas assez de réserve, on y trouve peu de critique.

* VALLIÈRE (Jean-Florent de), lieutenant-général des armées du roi, membre de l'académie

des sciences, n'appartient pas à la famille des précédents. Il naquit à Paris le 7 septembre 1667, et mourut en 1759, regardé comme le meilleur officier de l'artillerie. Il s'était trouvé à plus de 60 siéges et de 10 batailles. Commandant en chef l'artillerie au siége du Quesnoy, en 1713, avec 38 pièces de canon, il en démonta 84 à l'ennemi en 24 heures. Dans la société il était le plus simple et le plus doux des hommes; mais il était ferme dans l'occasion. Le maréchal de Bellisle ayant envie de séparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet, si le roi lui en parlait, et lui offrit le cordon rouge et la grand'croix. Vallière lui répondit « que cette désunion lui paraissant con- » traire au service du roi, il ne saurait dissimuler » à ce prince sa façon de penser. »—Son fils Joseph-Florent de VALLIÈRE marcha dignement sur ses traces. Au siége de Berg-op-Zoom, il ruina les batteries ennemies, et il assura la victoire à Hastembeck. Il mourut en 1776, directeur-général de l'artillerie et associé-libre de l'académie des sciences.

* VALLOT (Antoine), médecin, né à Reims ou, suivant d'autres, à Montpellier en 1594, mort à Paris en 1671, devint médecin d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. Il fut un des premiers qui introduisirent en France, contre l'opinion de ses confrères, l'usage de l'émétique, du quinquina et du laudanum. Ce fut avec le premier de ces médicaments surtout qu'il guérit Louis XIV d'une maladie grave dont il avait été attaqué à Calais en 1658. Il n'eut pas le même bonheur avec Henriette d'Angleterre, fille de Henri le Grand. Cette princesse s'était réfugiée en France pour se soustraire aux fureurs des partis formés contre Charles Ier, son époux. Vallot l'ayant soignée, on attribua sa mort à l'effet des remèdes que ce médecin lui avait administrés. C'était un excellent botaniste, et il eut la direction du Jardin des plantes; place qu'il remplit avec honneur. On donna sous son nom, *Hortus regius*, Paris, 1665, in-fol.; mais ce livre appartient à trois médecins attachés à son administration. Sa réputation et surtout la nouvelle méthode qu'il avait adoptée dans ses cures, lui firent un grand nombre d'ennemis. Gui-Patin, dans le recueil de ses Lettres, rapporte les vers suivants, à l'occasion de la mort d'Henriette d'Angleterre :

Le croiriez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure
Que son père et que son mari?
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwell, médecin :
Henri d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot.

* VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, qui n'est connu que par son poème intitulé le *Ramayana*; ce poème ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres ont été publiés avec une traduction anglaise littérale par Carey et Marshman, à Serampore, de 1806 à 1810, 3 vol. in-4. Fr. de Schlegel a donné en vers allemands les deux premières sect. du premier liv. Chézy a traduit en français deux *épisodes*, qui font regretter que ce savant n'ait pas donné suite à cette publication. Bopp, jeune professeur de Berlin, en a traduit aussi un épisode en 1816. On trouve des extraits en français de plusieurs de ces traductions, dans le tome premier des *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, Paris, 1825, p. 199. Le sujet de ce poème est la victoire de Rama sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. Plusieurs épisodes intéressants viennent s'y rattacher. Le caractère de ce poème, comme toute poésie épique chez les Indous, est profondément moral et religieux.

* VALMIRE (SISSOUS de), avocat du roi au bailliage de Troyes, né vers 1740, et mort en 1819, n'est connu que pour un livre de métaphysique qui faillit le faire mettre à la Bastille. Ce livre est intitulé : *Dieu et l'homme*, Amsterd., 1771, in-12 ; il ne faut pas le confondre avec celui de Voltaire qui a pour titre : *Dieu et les hommes, œuvre théologique, mais raisonnable*, brûlé par arrêt du parlement en 1769, et condamné à Rome l'année suivante. Un *Examen raisonné* du livre de Sissous a été publié par Louis Gallot, prêtre (mort à Troyes en 1777, à 56 ans).

* VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste, né en 1731, à Rouen, commença ses études chez les jésuites, et fit de rapides progrès dans la langue grecque. Son père le destinait au barreau; mais les inclinations du jeune Valmont le portaient à l'étude de la nature. Il apprit l'anatomie sous Lecat. Etant venu à Paris, en 1750, il s'appliqua pendant plusieurs années à l'étude des sciences naturelles, et en profita si bien, que le gouvernement lui donna un brevet de naturaliste-voyageur. Il visita les principaux cabinets de l'Europe, examina les ateliers métalliques, et les gisements des mines. Il passa dans la Laponie et l'Islande, fit une exacte description des volcans de ce dernier pays, et rassembla dans l'un et dans l'autre de précieux matériaux, avec lesquels il revint à Paris. Il y fut accueilli par les savants et les gens studieux, et le 16 juillet 1756 ouvrit, sur les différentes branches d'histoire naturelle, un cours qu'il fit jusqu'en 1788. Un grand nombre de sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Il eut de pressantes invitations des cours de Russie et de Portugal; mais il refusa toutes leurs offres, ne pouvant se résoudre à quitter son pays. En 1795 il fut appelé à l'institut, et peu après nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Après une vie laborieuse, Valmont mourut à Paris, le 24 août 1807. Il a laissé : *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, Paris, 1758, in-12; *Extrait nomenclateur du système complet de minéralogie*, ibid., 1759, in-12; *Nouvelle exposition du règne animal*, 1761-1762, 2e édit., 1774, 2 vol. in-8; *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, 5e édit., Lyon, 1800, 15 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et le premier qui ait été fait en ce genre. P. Mérant lut à l'Athénée en 1808, une *Notice historique* sur ce naturaliste.

VALOIS (Henri de), né à Paris en 1603, d'une



famille noble originaire de Normandie, fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. Après avoir fréquenté sept ans le palais à Paris, il reprit l'étude des belles-lettres, et travailla assidûment sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affaiblit si fort la vue, qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyait presque point de l'autre. Dans cet état, il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelait assez fidèlement les passages des livres qu'il avait lus. En 1533, le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderait ses collections et ses remarques, et le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'historiographe du roi, avec une pension considérable, et mourut en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Edition* de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine et de savantes notes ;... *de l'Histoire* de Socrate et de Sozomène, en grec et en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains ;... *de l'Histoire* de Théodoret et de celle d'Evagre le Scolastique, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes ; une nouvelle *Edition* d'Ammien-Marcellin, avec d'excellentes remarques ; *Emendationum libri V*, Amsterdam, 1740, in-4. La saine critique, le savoir éclairé, brillent dans ces ouvrages ; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avait sur les savants qui l'avaient précédé ; il les traite parfois d'une manière trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ces sortes de choses toute la facilité et tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS (Adrien de), frère puîné du précédent, né en 1607, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentiments de piété en 1692, à 80 ans, laissant un fils, qui a publié le *Valesiana*. Adrien n'était pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avait pas la même beauté d'esprit ; mais il était laborieux, écrivait purement en latin, et était bon critique. On a de lui : une *Histoire de France*, 1658, 3 vol. in-fol. L'exactitude et l'érudition caractérisent cet ouvrage : mais il ne va que jusqu'à la déposition de Childéric. *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-fol. ; livre très-utile pour connaître la France sous les deux premières races (*voy.* Perreciot), une édition de deux anciens poëmes, le 1er est le *Panégyrique de Berenger*, roi d'Italie ; et le second une espèce de satire, composée par Adelberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans ; une seconde et nouvelle édition d'Ammien-Marcellin ; *Disceptatio de basilicis*, où il traite de la signification du nom *basilica* donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launois ; mais Valois le défendit par une réplique victorieuse, publiée en 1660. Plusieurs autres écrits excellents en leur genre.

VALOIS (Louis le), jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, Paris, 1738, 3 vol. in-12, et un petit livre contre les sentiments de Descartes. Ses ouvrages ascétiques sont pleins de lumière et d'onction.

VALOIS (Yves), né à Bordeaux en 1694, mort vers 1765, se fit jésuite, et fut professeur d'hydrographie à la Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses lumières. On a de lui : *la Science et la pratique du pilotage*, 1735, in-4 ; *Conjectures physiques sur le sel marin*, 1752, in-8 ; *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion*, 1747, in-12 ; *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4 ; *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion*, 1751, 4 vol. in-12 ; *Observations curieuses sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires*, 1756, in-12 ; *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*, 1756, in-12 ; *Lectures de piété à l'usage des maisons religieuses*, 1764, in-12 ; *Avis sur l'incrédulité moderne* ; *Recueil de dissertations littéraires*, 1766, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés ; on découvre partout l'auteur honnête homme, qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement le vrai, et le dit avec franchise.

* VALORI (François-Florent, comte de), né à Toul, en 1763, d'une ancienne famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes, servait dans les gardes-du-corps, lorsque cette troupe essaya de défendre le palais de Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et fut licencié peu de temps après. Il fut choisi pour accompagner Louis XVI à Varennes. Prisonnier à l'abbaye, il n'en sortit qu'après l'acceptation de la nouvelle constitution. Chargé par la reine d'une mission auprès de la princesse de Lamballe à Bruxelles, et, forcé par les événements de rester hors de France, il fit plusieurs campagnes au service de la Prusse, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Il suivit à Gand Louis XVIII, qui venait de le nommer officier dans une compagnie de ses gardes, en obtint au retour le grade de maréchal-de-camp et la charge de grand prévôt du département du Doubs. Il mourut à Toul, le 17 juillet 1822, à 59 ans. Il avait publié un *Précis du voyage à Varennes*, Paris, 1816, in-8.

VALSALVA (Antoine-Marie), médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, à 57 ans, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui un ouvrage devenu classique en Italie : *De aure humana tractatus, in quo integra ejusdem auris fabrica, multis novis inventis et iconibus suis illustrata, describitur omniumque ejus partium usus indagatur*, etc., Bologne, 1704 ; Venise, 1740, in-4. Morgagni, à qui on doit cette dernière édition, y a joint une vie de l'auteur, et trois dissertations inédites de ce grand anatomiste.

VALSECCHI (Virginius), bénédictin, né à Brescia en 1681, fit ses premières études dans sa patrie, et

entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin de Florence. Il y professa avec beaucoup de succès la philosophie, les sciences sacrées et le droit canon, et fut nommé, par le grand duc Côme III, aux chaires d'Ecriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Dans un âge avancé, le P. Valsecchi se retira à son monastère; il y devint abbé, et mourut le 3 août 1737. Parmi ses ouvrages, on cite les suivants : *De M. Aurelii Antonini Elagabali tribunitia potestate dissertatio*, etc., Florence, 1711; *De initio imperii Severi Alexandri Augusti dissertatio*, ibid., 1715; *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, ibid., 1727, etc.

* VALSECCHI (Antonin), dominicain, né à Vérone en 1708, entra à 18 ans dans la congrégation de *Salomoni*. Après y avoir perfectionné ses études, il y fut chargé d'enseigner la philosophie. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, il démontra la pesanteur de l'air, d'où résultait la ruine entière du système suranné de l'horreur du vide. Il obtint un si grand succès dans la prédication que bientôt il passa pour un des meilleurs prédicateurs de l'Italie; l'université de Padoue le choisit, en 1738, pour professeur de théologie, et il mourut le 16 mars 1791, à 83 ans. On a de lui : *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' empieta*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4. Il y établit les fondements de la religion naturelle, et les appuie de preuves convaincantes. Il réfute ensuite les sophismes par lesquels on les attaque; il passe de là aux fondements de la religion révélée, et combat les déistes. *La religione vincitrice relativa ai libri dei fondamenti*, Padoue, 1776, 2 vol. Il continue d'y traiter le même sujet que dans l'ouvrage précédent; il y examine quelques ouvrages modernes, et bat en ruines l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*, attribué à Fréret, et généralement reconnu aujourd'hui pour être de Burigny; *La verita della religione catolica romana*, Padoue, 1787. Ces ouvrages du P. Valsecchi reçurent l'accueil le plus favorable. On les a réimprimés plusieurs fois, et on les a traduits dans presque toutes les langues de l'Europe; *Riflessioni sopra la lettera responsiva intorno la Queresima appellante*, Venise, 1740; *Orazione funebre in morte di Apostolo Zeno*, Venise, 1750. Valsecchi avait été intimement lié avec ce savant, et crut devoir payer ce tribut à sa mémoire. (*Voy.* Zeno); *Oratio ad theologiam*, Padoue, 1758; *Prediche quaresimali*, 1792. Ces sermons ne furent imprimés qu'après la mort de l'auteur; *Panegirici e Discorsi*, Bassano, 1792, également posthumes. Il se trouve un bel éloge de cet illustre religieux dans *le Novelle letterarie di Firenze*, nº 51, 23 décembre 1791.

VALTRINI (Jean-Antonio), né à Rome en 1556, entra chez les jésuites en 1574, et mourut à Lorette, le 31 août 1601. On a de lui : *De re militari veterum Romanorum lib. VII*, Cologne, 1797, in-8. Cet ouvrage est très-utile pour l'intelligence des parallèles militaires de François Patrice.

* VALVASONE (Erasme de), poète, né en 1523 dans le Frioul, mort en 1593, est auteur des ouvrages suivants : *La Chasse*, poème écrit en stances de 8 vers, de onze syllabes (*ottave*), divisé en cinq livres ou chants, et dont le Tasse parle avec éloge : *la Thébaïde*, de Stace, traduite en vers italiens; *les Larmes de la Madeleine*, poème; *le Combat des bons anges contre les rebelles*, autre poème en *octaves*; l'*Electre* de Sophocle en vers libres non rimés (*versi sciolti*); les quatre premiers chants du poème : *il Lancellotti*; des *Sonnets*, des *Odes*, des *Elégies*, etc.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connaître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire imprimé sous ce titre : *Ignis purgatorius post hanc vitam, ex græcis et latinis patribus assertus*, Padoue, 1581, in-4, livre savant, devenu très-rare et recherché des curieux.

VAMBA. *Voy.* Bamba, i, 415.

* VANALESTI (Saverius), jésuite, né à Naples en 1678, après s'être livré à l'enseignement, s'appliqua à la prédication où il déploya beaucoup de talent. Son éloquence était touchante, et ses sermons, débités avec onction, produisaient sur l'esprit de ses auditeurs une impression vive. Il mourut à Naples le 1er mars 1741, à 63 ans. On a de lui : *Prediche quaresimali*, Venise, 1742. A la tête de l'édition se voit son portrait, au bas duquel on lit : *Concionatorum nostri ævi nulli secundus, clarus apud homines ab editis libris, clarus ad superos ex abditis virtutibus. Panegirici sacri*, Venise, 1746; *Discorsi per le novene*, ibid.; *Discorsi morali distributi per tutti i venerdi di un biennio et per le feste principali tra l'anno, detti nell' esercizio della buona morte*, Naples, 1782, 3 vol. in-4; Dans la préface de son *Carême*, on touve quelques détails sur la vie de ce pieux jésuite.

* VAN-BAALE (Henri), littérateur hollandais, né en 1782, mort le 12 février 1822, fit de très-bonnes études à l'université de Leyde, et se signala surtout comme poète. Outre plusieurs compositions poétiques, on lui doit deux tragédies, représentées avec un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam : elles ont pour titre, l'une : *De Saracene*, mars, 1809, et l'autre *Alexander*, 1816. Van-Baale était membre de la société littéraire connue sous le nom de *Diversa Seduna*, établie à Dordrecht.

VAN-CEULEN (Ludolphe), mathématicien flamand, au commencement du xviie siècle, a donné au public : *Fundamenta geometriæ*, traduits du hollandais en latin par Snellius, et imprimés en 1615, in-4, *de Circulo et adscriptis*, 1619, in-4. Il y fait de savants et laborieux efforts pour déterminer le rapport du diamètre et de la circonférence du cercle. Son travail est exprimé par les chiffres qu'on a gravés sur sa tombe, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre à Leyde. C'est un de ceux qui ont le plus approché de la solution d'un problème dont l'objet reste toujours entre les *incommensurables*. Mais la géométrie est peu intéressée à ce qu'on en trouve une détermination exacte, celle que l'on a étant suffisante pour les opérations quelconques, qui, par une fraction trop menue, deviendraient pénibles et embarrassées. Aussi l'académie des sciences de Paris a-t-elle déclaré qu'elle ne recevrait plus d'écrit touchant cette matière, et l'on remarque que les esprits solides ne s'en occupent plus. (*Voy.* Metius.)

* VAN-COUVER (George), navigateur, né vers 1750 à Londres, entra de bonne heure au service de mer, dans lequel il fit des progrès rapides. Il accompagna le capitaine Cook dans ses second et troisième voyages autour du monde. En 1780, il servit dans l'escadre des Antilles, sous l'amiral Rodney, et devint, en 1784, capitaine du vaisseau l'*Europa*, qu'il conduisit à la Jamaïque. Peu après il fut chargé de parcourir les côtes de l'Amérique, pour y déterminer les positions avec plus de précision qu'on avait fait précédemment, et il releva, dans les années 1790 à 1795, plus de 120 lieues de la côte nord-ouest de l'Amérique, avec un détail et une exactitude inconnus jusqu'alors. Il mourut à Pétersham en 1798. Son voyage a été imprimé à Londres la même année en 3 vol. in-4 et atlas in-fol., de 23 pl. Il a été traduit en français par Morellet et Demeunier, sous le titre de *Voyage de découverte à l'Océan pacifique du nord et autour du monde*, exécuté de 1790 à 1795, Paris, 1800, 3 vol. gr. in-4, avec 18 fig. et atlas gr. in-fol. de 16 cartes. Une autre traduction abrégée a été donnée par Henri, ibid., 1800, 3 vol. in-8.

VAN-DALE (Antoine), né en 1638 à Harlem, où il mourut le 28 novembre 1708, fit paraître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues. Ses parents lui firent quitter cette étude pour le commerce; mais en 1668 s'étant fait recevoir docteur, il fut nommé médecin de l'hôpital de sa ville natale. On a de lui : *des Dissertations sur les oracles des païens*, en mauvais latin, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1700, in-4. Fontenelle en a donné un abrégé en français, dans son Traité des oracles. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agréments qui manquent à Van-Dale; mais le P. Baltus a ruiné les prétentions de tous les deux (*voy.* ce nom). Un *Traité de l'origine et des progrès de l'idolâtrie*, 1696, in-4; *De vera et falsa prophetia, et de divinationibus idololatricis*; *Dissertations sur des sujets importants*, 1702, et 1743, in-4; *Dissertatio super Aristea de 70 interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4. Van-Dale aimait les opinions paradoxales, et se faisait un mérite de combattre les persuasions générales, quelque fondées qu'elles pussent être.

VANDEN-BOSCH (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, mort à Anvers en 1736, se distingua dans la société des bollandistes, et travailla avec un succès marqué à la célèbre collection des *Acta sanctorum*. Sa dissertation *sur les patriarches d'Antioche*, qui se trouve dans le IVe tom. de juillet, décèle une érudition rare, et a mérité le suffrage de tous les critiques instruits.

* VAN-DEN STERRE (Jean-Chrysostome), abbé de Saint-Michel d'Anvers, né à Bois-le-Duc, en 1591, fit ses études à Anvers, au collége des jésuites, et embrassa la vie canonique, selon l'institut de Prémontré. Il fit sa théologie à Louvain, fut ordonné Prêtre, et occupa dans son monastère divers emplois : en 1629, il en était prieur, et à 38 ans en devint abbé. Gosset, abbé de Prémontré, le nomma son vicaire-général pour la province de Brabant. La vacance du siége abbatial s'étant, à cause de l'élection illégale du cardinal de Richelieu, prolongée pendant plusieurs années après la mort de l'abbé Gosset, Urbain VIII continua à l'abbé Van den Sterre, pour tout le temps de la vacance, avec le titre de vicaire apostolique, les pouvoirs qu'il avait reçus de son supérieur-général. Il mourut dans son abbaye le 28 juillet 1652. On a de lui : *Panegyricus in inaugurationem Matthæi Irselii sui prædecessoris*, Anvers, 1614; divers *Panégyriques* de saints en latin; *Vita sancti Norberti, præmonstratentium patriarchæ, iconibus et elogiis illustrata*, Anvers, 1622, in-4, augmentée d'un 4e livre où il est traité de la translation des reliques du Saint dans la ville de Prague. Cette *Vie* fut réimprimée en 1656, par les soins de Polycarpe de Hertogha, chanoine régulier et professeur en théologie de l'abbaye de Saint-Michel, avec des *notes*, et insérée dans le 6e tome des *Actes des saints* par les bollandistes pour le mois de juin. La même *Vie* en flamand, même année et même format; *Natales sanctorum ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1625, in-4; *Lilium inter spinas, sive vita B. Josephi, canonici steenfeldensis ord. præmonstratensis; ex archetypo steenfeldensi fideliter expressa, et notationibus illustrata, cum aliquot opusculis piis ejusdem Sancti*, ibid., typis Plantinianis, 1627, in-8; *Rosa in hieme, sive vita venerabilis Wilhelmi Rothensis, canonici ord. Præm., auctore Marino Merzpriore dicti Rothensis cœnobii cum auctario*, ibid.; *Hagiologium præmonstratense sive Fasti sanctorum hujus ordinis; Chronicon Præmonstratense ecclesiæ Sancti Michaelis Antuerpiensis.* Antoine Sanderus l'a inséré dans son ouvrage intitulé : *Flandria illustrata.* (*Voy.* SANDERUS.)

VAN-DEN-VELDE (Adrien), peintre, né à Amsterdam, en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissait dans le paysage; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux. — Il ne faut pas le confondre avec Isaïe VAN-DEN-VELDE, qui se distingua dans le XVIIe siècle par ses batailles, peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Il vivait à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE, surnommé *le Vieux*, frère d'Isaïe, mort à Londres en 1693, qui excellait à représenter des vues et des combats de mer. — Ni avec Guillaume VAN-DEN-VELDE *le Jeune*, né à Amsterdam en 1693, mort à Londres en 1707, fils de celui-ci, qui surpassa son père par le goût et l'art avec lequel il représentait des marines. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, lui accordèrent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui la tranquillité, le transparent, les reflets et le limpide de l'onde, ainsi que ses fureurs. Son talent allait jusqu'à faire sentir la légereté de l'air, et les moindres vapeurs.

VANDER AA. *Voy.* AA.

VANDER BEKEN. *Voy.* TORRENTIUS.

* VANDERBOURG (Martin-Marie-Charles BOUDENS de), littérateur, né en 1765 à Saintes, acheva ses études à l'école militaire, entra dans la marine et fit en 1782 une campagne dans l'Inde; il était en 1789 lieutenant de vaisseau. Forcé d'émigrer en 1795, il s'établit en Allemagne, où il occupa ses loisirs forcés par une étude approfondie de la

langue et de la littérature des Allemands. Ses talents lui méritèrent l'estime du comte de Stolberg, qui lui procura un emploi dans les îles danoises Sous-le-Vent; il demeura en Amérique jusqu'en 1800, et revint en France en 1802. Divers ouvrages en prose et en vers l'avaient fait connaître d'une manière avantageuse, lorsqu'il remplaça en 1814 L.-S. Mercier à l'institut. Il continua de se livrer entièrement à la culture des lettres, et mourut à Paris, le 16 novembre 1827. Outre la part qu'il eut à la rédaction du *Publiciste*, des *Archives littéraires*, du *Mercure étranger* et du *Journal des savants*, on lui doit la publication des *Poésies* de Clotilde de Surville, des traductions de l'allemand, telles que le *Voldemar*, de F.-H. Jacobi, 1796, 2 vol. in-12; le *Voyage en Italie*, de Meyer, 1802, in-8; du *Laocoon* ou *des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, par Lessing, 1802, in-8; *Cratès et Hipparque*, roman de Wiéland, 1818, 2 vol. in-18; mais le plus beau titre de Vanderbourg est sa traduction en vers français des *Odes d'Horace*, 1812-13, 2 vol. in-8. Il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud. Daunou a prononcé son éloge à l'institut, le 2 août 1839 (*Moniteur* du 28 octobre).

VANDER-DOES. *Voy.* DOUSA.

VANDER-DOES (Jacob), peintre, né à Amsterdam en 1623, mort à La Haye en 1673, excellait dans le paysage et à représenter des animaux. Ses dessins, d'un effet très-piquant, sont fort recherchés.

VANDER-HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1613, a peint avec un égal succès, le portrait, de petits sujets d'histoire, des paysages. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux.

VANDER-HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum en 1637, mourut à Amsterdam en 1712. Son talent était de peindre des ruines, des vues, des maisons de plaisance, des temples, des paysages, des lointains, etc. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective, et le précieux fini de ses ouvrages.

VANDER-HULST (Pierre), peintre, né à Dordrecht en Hollande, l'an 1632, a peint, avec beaucoup d'art et de goût, des fleurs et des paysages. Sa touche est d'une vérité séduisante; il avait coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares, et de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL (Adrien), peintre et graveur, né au château de Ryswick, proche La Haye, en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des marines et des paysages, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût.

VANDER-LINDEN (Jean-Antoine), né à Enckuysen en 1609, professeur en médecine à Franeker, en 1639, à Leyde en 1651, mort en 1664, a publié quelques ouvrages qui montrent plus d'application aux belles-lettres qu'à la pratique de son art; les principaux sont : *De scriptis medicis libri II*, Amsterdam, 1662, in-8, avec des additions et des corrections de Mercklein, sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686, in-4 : cette édition a passé tout entière dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de Manget; *Selecta medica*, Leyde, Elzévir, 1656, in-4; une *édition* des *Œuvres* de Spigelius, Amsterdam, 1645, 3 vol. in-fol.; de Celse, Leyde, 1665; d'Hippocrate, 1665, 2 vol. in-8.

VANDER-MEER (Jean), peintre, né à Harlem en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excellait à peindre des paysages et des vues de mer, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. — Son frère, né à Harlem en 1650, avait un talent supérieur pour peindre des animaux, surtout des moutons, dont il a représenté la laine avec une grande vérité; ses figures, ses ciels, ses arbres, sont peints d'une excellente manière.

VANDER-MERSCH (Jean-André), né à Menin en 1734, servit dans les armées autrichiennes, et parvint au grade de colonel. Devenu chef de l'armée belge en 1789, il gagna, le 27 octobre, la bataille de Turnhout. Ayant voulu livrer, en 1790, son armée aux Autrichiens, d'accord avec les Vonckistes (*voy.* VONCK), il fut mis en prison, et n'en sortit qu'à la rentrée des Autrichiens aux Pays-Bas, en décembre 1790. Il mourut près de Menin au commencement de 1792.

VANDER-MEULEN (Antoine-François), peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avait un talent particulier pour peindre les chevaux; son paysage est d'une fraîcheur et son feuiller d'une légèreté admirables. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des siéges, des combats, des marches ou des campements d'armée. Le Mécène de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivait Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et dessinait sur les lieux les villes assiégées et leurs environs. Le Brun estimait beaucoup cet artiste : il chercha toujours les occasions de l'obliger, et lui donna sa nièce en mariage. — Son frère, Pierre VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa en 1670 en Angleterre avec sa femme.

VANDER-MONDE (Charles-Augustin), né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde de Landrecies, mourut à Paris le 28 mai 1762, après s'être fait une réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il fut censeur royal, membre de l'institut de Bologne. Nous avons de lui : un Recueil d'*Observations de médecine et de chirurgie*, ouvrage périodique, 1755, in-12. Ce fut le commencement du Journal de médecine. *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12; *Dictionnaire portatif de santé*, 1761, 2 vol. in-12 : on y joint le *Dictionnaire portatif de chirurgie* de Sue (*voy.* ce nom). Il y en a eu plusieurs éditions, quoiqu'il soit bien loin de l'exactitude nécessaire à un ouvrage de cette nature. A de bonnes observations l'auteur mêlait souvent des vues hasardées et romanesques.

VANDER-MUELEN (Guillaume), jurisconsulte allemand du XVII[e] siècle, fut si charmé du Traité de Grotius sur le *Droit de la guerre et de la paix*, qu'il le commenta amplement. Ses commentaires, quoique d'une érudition diffuse et parasite, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée

de ce Traité à Utrecht et à Amsterdam, 1676 et 1704, 3 vol. in-fol.

VANDER-NEER (Eglon), peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorff en 1703, rendait la nature avec une précision étonnante. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste. Il fut le maître de Vander-Veerf. — Son père, Arnould Vander-Neer, est célèbre parmi les paysagistes, surtout par les tableaux où il a représenté un clair de lune.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune, qui était d'ailleurs considérable. Ses tableaux et ses dessins sont fort rares : son dessin est formé sur celui des peintres italiens.

* VANDER-VYNCKT (Luc-Joseph), né à Gand en 1691, prit ses degrés en droit à l'université de Louvain, voyagea en France, en Italie et en Allemagne, et à son retour fut pourvu d'une place au conseil en Flandre en 1729. Il consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à l'étude de l'histoire de sa patrie, et mourut à Bruxelles, le 28 janvier 1779. On a de lui : une *Histoire des troubles des Pays-Bas*, Bruxelles, 1765, in-4. Elle fut composée en français d'après les archives du pays, par ordre de l'impératrice reine, pour l'instruction des archiducs : elle commence au mariage de Philippe le Bel en 1495, et finit à la paix de Westphalie. Le gouvernement autrichien défendit qu'on en tirât plus de cinq exemplaires (1). Vander-Vynckt lui-même n'eut que son manuscrit. Il a été réimprimé en 1821 par les soins de Méan, avec des corrections de style et des pièces justificatives. Schloëzer, professeur de l'université de Gottingue, en a donné une traduction allemande, Gottingue, 1774; réimp. à Zurich, 1793, 3 vol. in-12, fig. Des *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs des Pays-Bas*, depuis 1470 jusqu'à 1765; *Recherches historiques et chronologiques sur le conseil provincial de Flandre*, contenant sa première institution, ses progrès et changements, 2 vol. in-fol., avec les armoiries peintes des présidents et conseillers; *Recherches historiques et chronologiques sur le grand conseil de Malines*, 2 vol. in-fol., avec armoiries; *Recherches historiques et chronologiques sur les magistrats des deux bancs de la ville de Gand*, 2 vol. in-4, qui pourraient servir de supplément au livre de la noblesse de Flandre, de l'Epinay. Ces quatre ouvrages auraient été d'un intérêt majeur, si les bouleversements de l'Europe n'avaient introduit dans les Pays-Bas une toute nouvelle administration; cependant, comme ils sont liés à l'histoire de ces provinces, ils renferment des matériaux bien précieux. *Mémoire d'un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne, fait en 1724 et 1725*. Quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, ils contiennent des descriptions curieuses des lieux, des mœurs et des familles les plus célèbres de ces trois contrées, avec des détails qui jettent un grand jour sur l'histoire de ce temps. Des *Dissertations* intéressantes sur le Vésuve, sur les iles Borromées, sur la tour de Pise, sur le grand-duché de Toscane, faites sur les lieux, 4 cah. in-fol.; une *Notice chronologique* des papes depuis Célestin II, en 1143, le premier qui, selon l'auteur, prit ses armoiries propres au lieu des clefs de saint Pierre, jusqu'à Benoît XIV, avec leurs armoiries peintes, in-4; *Dissertation* sur les abbayes et bénéfices en commende dans les Pays-Bas. Tous ces ouvrages montrent l'observateur judicieux et le magistrat animé de l'amour de sa patrie et de sa profession; ils sont conservés en manuscrit par les descendants de l'auteur. — Son fils, Emmanuel Marie-Jean, ancien échevin du Haut-Maer, mort octogénaire en 1818, porta la même ardeur au travail, publia des *Recherches* estimées sur le pays soumis à son administration (in-fol.), et fit divers *suppléments* aux ouvrages de son père.

(1) Un de ces exemplaires, acheté le 4 février 1804, à Bruxelles, pour onze louis, est actuellement à la Bibliothèque royale. On y a joint une note historique sur l'impression de cet ouvrage. Il a mérité à son auteur l'offre de la croix de l'ordre royal de Saint-Etienne de Hongrie, qu'il a jugé à propos de refuser.

VAN-DER-WELDE. *Voy.* Velde.

* VAN-DE-VELDE (Jean-François), théologien belge, et l'un des membres les plus distingués de l'université de Louvain, né à Beveren en 1743, reçut en 1769 les ordres sacrés à Anvers. En 1772, il devint licencié en théologie et bibliothécaire de l'université; en 1775, il prit le bonnet de docteur et fut successivement président du collége de Savoie, du petit collége du Saint-Esprit, du collége hollandais et du grand collége du Saint-Esprit. Il obtint une prébende dans la collégiale de Saint-Pierre, et devint professeur royal. Dans ces différentes places, Van-de-Velde montra autant de talent que de zèle ; mais la fermeté de ses principes à l'époque des innovations de Joseph II l'exposa aux persécutions. Il fut plusieurs fois suspendu ou destitué de ses fonctions, et obligé de se réfugier sur une terre étrangère : mais toujours il revenait dans sa patrie lorsqu'elle jouissait d'un moment de calme; enfin il y rentra en 1802, sans toutefois pouvoir reprendre ses fonctions à Louvain dont l'université avait été détruite. Il se livra alors à des travaux littéraires, qu'il interrompit pour accompagner de Broglie, évêque de Gand, qui l'amena au concile de Paris. En 1811 il fut enveloppé dans la disgrace de ce prélat. Comme lui il fut arrêté et renfermé à Vienne, puis envoyé en exil à Rhétel, où il resta jusqu'au mois d'avril 1814. La chute de Bonaparte lui permit encore de retourner dans sa patrie. Il s'y occupa de recherches sur les monuments de l'église des Pays-Bas, et mourut à Beveren le 9 janvier 1823. Il a publié *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8, collection savante qui offre beaucoup de choses très-curieuses sur la révolution française et sur ses résultats par rapport à la religion en Belgique. Il a laissé en outre un grand nombre de *Memoires*, de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur différents sujets, les uns publiés, les autres manuscrits.

VANDRILLE (saint), *Vandregesilus*, naquit à Verdun, du duc de Valchise et de la princesse d'Ode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde et se maria :

mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita et choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastère de Fontenelle porte aujourd'hui le nom de son fondateur.

VAN-DYCK (Antoine), peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mère, qui peignait le paysage, s'amusait à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre Rubens, qui l'employait à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisait la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *roi du portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il épousa la fille d'un milord; il avait des équipages magnifiques, sa table était servie somptueusement; il avait à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail; la précipitation avec laquelle il peignait alors se fait apercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnait plus de temps et plus de soin. Van-Dyck alla en France et n'y séjourna pas longtemps. Il passa en Angleterre, où Charles Ier le retint par ses bienfaits. Un travail fort actif et trop continuel lui causa des incommodités, qui l'enlevèrent aux beaux-arts en 1641. On reconnait dans les compositions de Van-Dyck les principes de Rubens; cependant il n'était ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme; mais son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de son maître; il a donné plus de fraicheur à ses carnations, et plus d'élégance à son dessin.

VANE (sire Henri, chevalier), né à Londres en 1612, eut pour père sire Henri Vane, secrétaire d'état de Charles Ier. Il reçut une éducation soignée; mais il avait un caractère turbulent et ennemi de tout repos. Sans trop en savoir le motif, il prit en aversion son gouvernement et la liturgie de l'église anglicane, et publia contre l'un et l'autre des pamphlets qui l'obligèrent à quitter sa patrie. En 1635 il passa à la Nouvelle Angleterre, où il se fit d'abord connaitre avantageusement; et, lorsqu'on procéda à l'élection des magistrats, il fut élu gouverneur de Massachusset d'une voix unanime. Ce poste honorable et délicat n'était pas fait pour un caractère comme celui de sir Vane. Il voulut introduire des innovations, et s'aliéna l'esprit du peuple. De retour en Angleterre, il parut avoir un peu corrigé l'exagération de ses idées, fit un mariage avantageux, et fut adjoint à sir William Russel dans l'emploi de trésorier de la marine. Il semblait raccommodé avec le gouvernement, lorsqu'une circonstance vint réveiller sa première aversion. Lord Strafford, ministre de Charles Ier, ayant été investi du titre de baron de Baby en 1639, titre qui avait été promis au père de sire Vane, celui-ci résolut de s'en venger; Vane fils, qui avait été déclaré chevalier en 1640, se rangea du parti des ennemis de la cour, et coopéra puissamment à la ruine du comte de Strafford. La guerre civile ne fit qu'augmenter l'ardeur de sire Henri, qui seconda, par tous ses moyens, les efforts du parlement contre l'autorité royale. Il fut un des députés chargés d'aller soulever l'Ecosse; et quoiqu'il se fût opposé d'abord à la ligue presbytérienne (*the covenant*), il en devint un des partisans les plus zélés. Il avait par malheur toutes les qualités pour figurer au milieu des factions. Comme il ne devait pas sa place de trésorier de la marine à la faveur du parlement, il en offrit sa démission, et proposa même que les émoluments qui lui étaient dus serviraient aux dépenses de la guerre. Après avoir assisté comme commissaire au traité d'Uxbridge, il fut envoyé dans l'île de Wight, pour retarder le retour de Charles Ier à Londres jusqu'à ce que l'armée y eût été rassemblée. Cependant depuis cette époque il sentit quelques remords, ne voulut jouer aucun rôle dans le procès du roi, se tint à l'écart tout le temps qu'il dura, et parut même le désapprouver. La république ayant été établie après la mort de ce monarque, il fut appelé au conseil d'état; mais il se montra toujours opposé aux desseins ambitieux de Cromwell, dont il ne voulut jamais reconnaitre l'autorité. Celui-ci, au moment où il venait d'être proclamé protecteur en 1655, fit arrêter et enfermer Vane dans le château de Carisbrooke. Lors de la restauration en 1661, on crut que la déclaration de Breda accordait l'amnistie à tous les rebelles, excepté ceux qui avaient eu part au procès du roi, et que dans ce cas le chevalier Vane était du nombre des amnistiés. Une réponse équivoque des deux chambres, à une adresse qu'on leur avait présentée en sa faveur, contribua à affermir cette opinion. Sir Henri vivait donc dans une entière sécurité; mais la part qu'il avait eue à la mort du comte de Strafford, le rôle qu'il avait joué dans la révolution, son animosité contre l'autorité royale, le rendirent justement suspect à la cour, auprès de laquelle Monck ne le servait nullement. Il fut mis en jugement le 4 juin 1662, condamné à mort, et décapité à la Tour dix jours après. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue quelques ouvrages ascétiques. Vane avait formé dans le puritanisme une secte particulière, dont les adeptes s'appelaient *Seekers* (chercheurs) ou *Vanists*, et dont la doctrine se rapprochait de celle de la préexistence et des idées d'Origène qui admettait que tous, diables et pécheurs, seront généralement sauvés.

VAN-EFFEN (Just), né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avait confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et il s'en était acquitté avec succès. Cet auteur avait de la facilité, assez d'imagination; mais il écrivait trop vite, et employait quelquefois des termes recherchés et bas. On a de lui la *Traduction* des aventures de Robinson Crusoé, par Daniel Foé, fameux roman anglais, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes et des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole et souvent pernicieux. C'est en vain que

Grivel s'est efforcé de ravaler Robinson pour exalter son *Ile inconnue*, Paris, 1783, 4 vol. Il y a, à la vérité, dans ce dernier ouvrage, des vues saines et utiles; mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglais. On ne s'avisera jamais de prendre l'*Ile inconnue* pour une histoire véritable, comme on a pris longtemps Robinson Crusoé; les événements n'y naissent que des différentes vues de l'auteur, qui paraissent à découvert; il y a d'ailleurs une légère teinte de philosophisme : la religion naturelle, qu'il prétend y établir, est une chimère. On trouve dès la préface un ton de morgue et d'injures contre les Espagnols, l'inquisition, les missionnaires, etc., qui n'honore pas le génie et ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses. La *Traduction* du Mentor moderne, en 2 vol. in-12; celle du Conte du Tonneau, du docteur Swift, en 2 vol. in-12; le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8, ouvrage fait sur le modèle du Spectateur anglais, mais écrit avec moins de profondeur et de justesse; la *Bagatelle*, ou *Discours ironiques*, 3 vol. in-8. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse : elle est d'ailleurs monotone. *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle; on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

VANEL, conseiller du roi de France en sa chambre des comptes, de Montpellier, est connu par un *Abrégé nouveau de l'histoire des Turcs*, Paris, 1697, 4 vol. in-12, ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidèles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées ou qu'avaient consultées les auteurs qu'il a compilés; *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-24; *Abrégé nouveau de l'histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12, ouvrages superficiels qui ne sont point estimés, et ne méritent point de l'être.

* VAN-ERKEL (Jean-Chrétien), prêtre, originaire d'Utrecht, né vers 1654, fit ses études à Louvain, et y fut reçu licencié en droit. Il suivit, au collége du pape Adrien, dans la même université, les cours de théologie de Gommare Huygens, président de ce collége. Huygens était intimement lié avec Arnauld et le P. Quesnel; il avait pris la défense de ce dernier. (*Voy.* Huygens.) On ne s'étonnera pas que Van-Erkel ait été imbu des mêmes principes, et qu'il en ait fait la règle de sa conduite ecclésiastique; aussi fut-il un des plus zélés défenseurs de l'église d'Utrecht. Il eut aussi occasion de fréquenter Van-Espen. Après ses études achevées, Van-Erkel retourna en Hollande et alla aider, en qualité de *secondaire* ou vicaire, Nicolas Van-Erkel, son oncle, pasteur de Delft. Cet oncle étant mort, il lui succéda dans le pastorat de Delft. Il devint par la suite chanoine, et enfin doyen du chapitre métropolitain d'Utrecht, après la mort de Van-Heussen, auquel il succéda. Van-Erkel mourut le 4 avril 1734, à 80 ans. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, la plupart pour la défense de l'église de Hollande. Il y fait tous ses efforts pour la disculper de l'imputation du schisme, et pour en soutenir les droits contre les décisions du saint Siége. Les principaux de ses ouvrages sont : *Assertio juris Ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ romano-catholicæ, adversus quosdam, qui eam ad instar ecclesiarum per infidelium persecutiones destructarum jure pristino penitus excidisse existimant*, Delphis, 1703, in-4; *Jesuitarum aliorumque romanæ ecclesiæ adulantium de summi pontificis auctoritate commenta, regnis regibusque infesta*, etc., Amsterdam, 1704, in-4; *Protestatio cleri romano-catholici præcipuarum in Hollandia australi civitatum asserta contra scriptum consolatorium pro romanis catholicis per fœderatas provincias dispersis*, 23 mai 1710, in-4, contre le P. Désirant. Van-Erkel, en 1712 et 1713, publia deux autres écrits en faveur de cette protestation, sous le titre de *Protestatio asserta. Admonitio ad probos omnes cordatosque catholicos, super sententia excommunicatoria sub nomine reverendiss. atque illustriss. D. J. B. Bussii, pontificii apud Colonienses nuntii, adversus Joan. Christ. Erkelium edita*, Delphis, 1711, in-4; *Observationes prodromæ in librum qui sub nomine amplis. D. Cornelii Pauli Hoyinck van Papendrecht in lucem prodiit*, Ecclesiæ Trajectinæ historia *inscribitur*, in-4; *Defensio Ecclesiæ Trajectinæ ejusque status ac jurium, ex episcoporum diplomatibus ac litteris, necnon antiquis chartis, monumentis*, etc., *potissimum desumpta, qua ostenditur Ecclesiam illam ad nudæ missionis conditionem non esse redactam, neque redigendam contra fictiones a D. Cornelio Paulo Hoyinck van Papendrecht*, etc., Amsterdam, 1728, in-4. Ce différend entre Van-Erkel et Van-Papendrecht donna lieu à divers écrits de part et d'autre.

VAN-ESPEN. *Voy.* Espen.

VAN-EVERDINGEN (Albert), peintre et graveur, né à Alcmaër en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Ses tableaux ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût, et une touche libre et aisée les rendent précieux. Ils ne sont guère connus qu'en Hollande. — Ses frères César et Jean Van-Everdingen se firent aussi connaître avantageusement dans la peinture.

VAN-HUYSUM (Jean), peintre, né à Amsterdam, en 1682, mourut dans la même ville, en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'était d'abord adonné au paysage avec beaucoup de succès, et dans ce genre on peut le comparer aux grands maîtres qui s'y sont distingués; mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable.

VANIÈRE (Jacques), jésuite, né à Causses, diocèse de Béziers, l'an 1664, de parents qui faisaient leurs délices des occupations de la campagne, hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le P. Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, et l'élève lui-même priait son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutait. Enfin, son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des muses. Les jésuites le reçurent et le destinèrent à professer les humanités.

Son talent s'annonça à la France par deux poèmes, l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il inséra ensuite dans son grand poème. Santeuil, ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau venu » les avait tous dérangés sur le Parnasse. » Ce qui mit le comble à la gloire du P. Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poème en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le P. Vanière fait des amusements champêtres. On est également enchanté de la richesse et de la vivacité de son imagination, de l'éclat et de l'harmonie de sa poésie, du choix et de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des récits hors d'œuvre, des images mal choisies, etc. La meilleure édition du *Prædium rusticum* est celle de Bordelet, Paris, 1756, in-12; Barbon en a aussi donné de jolies, in-12. Nous avons encore du P. Vanière un *Recueil de vers latins*, in-12 : on y trouve des églogues, des épîtres, des épigrammes, des hymnes, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poëtique* latin, in-4, très-estimé, et il en avait entrepris un français et latin, qui devait avoir 6 vol. in-fol. Le P. Vanière mourut à Toulouse, en 1739, et plusieurs poëtes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritait leurs éloges autant que ses talents. Berland de Rennes a publié, en 1756, une traduction du *Prædium rusticum*, sous le titre d'*Economie rurale*, 2 vol. in-12.

VANINA D'ORNANO. *Voy.* SANPIETRO.

VANINI (Lucilio), né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averroès, Cardan et Pomponace. Après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avait point de Dieu. De retour à Naples, il y forma selon le P. Marsenne, dans son *Commentaire* sur la Genèse, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec 12 compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paraît douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée toutes les folies pussent trouver accès; ce qu'il y a de certain, c'est que le président Gramond, qui était à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoi qu'il en soit, l'athée italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande, d'où il alla à Genève, et de là à Lyon. Le poison de ses erreurs pensa lui mériter la prison; il n'évita ce châtiment que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la religion catholique. Relâché, après une détention de 49 jours, il repassa la mer et alla à Gênes, où il se montra toujours esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs, semées adroitement dans cette production, allaient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant rentra ensuite en France, où il se fit moine dans la Guyenne, on ne sait en quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis naturæ arcanis* : il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance et son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfants. Vanini profita de la confiance qu'on avait en lui, pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatisante ayant été prouvée, il fut livré aux flammes, en 1619, à 34 ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vanini : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, Lyon, 1615, in-8; *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, in-8; un *Traité d'astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vanini sur son athéisme. On prétend qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyait à l'existence d'un Dieu; et que s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant : « Je n'ai besoin » que de ce fétu pour me prouver l'existence d'un » Être créateur; » et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, et mourut comme il avait vécu. « Je le vis dans le tombereau (ajoute » cet historien), lorsqu'on le menait au supplice, » se moquant du cordelier qu'on lui avait donné » pour l'exhorter à la repentance, et insultant à » notre Sauveur par ces paroles impies : *Il sua de » crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide.* » Ce scélérat n'avait pas raison de dire qu'il mou» rait sans frayeur; je le vis fort abattu et faisant » très-mauvais usage de la philosophie dont il fai» sait profession. » Quoi qu'il en soit de ses derniers sentiments, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamie et d'impiétés. Cependant son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure, et ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse : ses erreurs y sont énoncées d'une manière obscure et entortillée; on y trouve même une définition de Dieu très-imposante et très-étendue. Si on n'avait point d'autres ouvrages de lui, on pourrait douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses Dialogues, *De admirandis*, etc., in-8, qu'on arrêta dès leur naissance; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins et les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces Dialogues. Le 59e, sur le mariage, est écrit avec une licence effrénée, de même que le 48e. Il sied bien après cela à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs

de cet athée : comme si l'on ne savait pas que l'irréligion donne le libre essor à toutes les passions, et surtout à la luxure, conformément à ces paroles de saint Paul : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis.* « La compagne la plus naturelle de l'impiété, dit » un auteur ascétique, c'est la luxure : la première » rassure sur le châtiment de la seconde, et celle-» ci aveugle sur les extravagances de la première.» Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur, et qu'il vécut longtemps avec elle dans un commerce incestueux. On pourrait apprécier le déréglement de ses mœurs en lisant ses *Dialogues*, et en se rappelant quelle était sa maxime :

Perduto e tutto il tempo
Che in amar non in spende.

« Tout le temps que l'on n'emploie pas *à aimer* est » comme perdu. » Un extrait des *Œuvres philosophiques* de Vanini a été publié en franç., Paris, 1842, in-18. Durand a donné sa *Vie*, Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son inutile *Apologie* en latin, ibid., 1712, in-8. Malgré l'athéisme de Vanini, de Spinosa, et de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagances, on a beaucoup disputé si un athée était un être possible. On peut consulter là-dessus le *Catéch. philosoph.*, liv. 1, chap. 1.

VAN-KEULEN (Jean), hollandais, s'est fait connaître dans le monde littéraire par le fameux *Flambeau de la mer*, auquel Jean Van-Loon a eu quelque part; traduit en français par François Sylvestre, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. Il a donné depuis une espèce de supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la mer*, ou *le Monde aquatique*, 1696, in-fol., 160 cartes. Ce recueil est recherché et peu commun.

VANLOO (Adrien), vicaire de Saint-Jacques à Gand sa patrie, mort le 14 octobre 1727, à 68 ans, a publié en flamand : les *Vies des saints des Pays-Bas*, Gand, 1705, 2 vol. in-4; une *Traduction* du Catéchisme de Montpellier, et quelques autres ouvrages.

VANLOO (Jean-Baptiste), peintre d'une famille noble, était originaire de Hollande. Son grand-père (Jacques) et son père (Louis), nés à Amsterdam, furent aussi peintres célèbres ; ce dernier vint s'établir à Aix, en Provence. Jean-Baptiste y naquit en 1684, et mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent; mais Vanloo aima mieux se fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa aussi son pinceau. Cet illustre artiste réussissait très-bien à peindre l'histoire; mais il est surtout recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un style noble et élevé, et un coloris onctueux. Il travaillait avec une facilité et une assiduité prodigieuses. L'ouvrage qui mit le sceau à sa réputation fut le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, dans lequel *Henri III reçoit le comte de Gonzalès*. On a plusieurs morceaux gravés d'après lui. Louis-Michel et Charles-Amédée-Philippe Vanloo, sont ses fils et ses élèves; celui-là, premier peintre du roi d'Espagne, et celui-ci du roi de Prusse, ont fait revivre avec distinction les talents de leur père et de leur maître.

VANLOO (Charles-André), frère et élève du précédent, devint peintre de Louis XV, professeur de l'académie de peinture, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Il était chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides à Paris, et il en avait déjà fait les esquisses lorsque la mort l'enleva en 1765, à 61 ans. Sa *Vie* fut imprimée à Paris, in-8, peu de temps après sa mort. On voit au musée de Paris deux beaux tableaux de ce peintre : le *Saint-Esprit qui préside à l'union de la Vierge et de saint Joseph; Enée portant son père Anchise au milieu de l'incendie.*

VAN-LOON (Gérard), né à Delft en 1683, mort en 1759, a donné dans sa langue une *Histoire numismatique des Pays-Bas*, la Haye, 1723, in-fol., qui a été traduite en français à la Haye, 1732, 5 vol. in-fol., avec fig.; elle est plus complète que celle de Bizot, dont elle est une continuation et un supplément. Nous avons encore quelques autres productions du même auteur. — Jean VAN-LOON, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, est l'un des auteurs du *Flambeau de la mer.* (*Voy.* VAN-KEULEN.)

* VANNETTI (Joseph-Valérien) naquit en 1719 à Roveredo, où il fit revivre l'amour pour les études. Il institua à cet effet une académie, et fit de sa propre maison un lycée, où il recevait tous ceux qui voulaient s'instruire sous la direction d'habiles maîtres. Il occupa plusieurs emplois honorables, et cultiva avec succès plusieurs genres de littérature; il réussissait surtout dans les compositions badines. Il a laissé en italien : *Poésies burlesques*, suivies de la *traduction* en vers d'un petit poème sur l'origine de l'éclair et de la foudre, par Triller, Roveredo, 1750; une *Dissertation* sur la barbe, avec quelques poésies, 1759; *Leçons sur le dialecte de Roveredo*, 1762. Il mourut vers 1780. C'est à lui que le P. Serrano a adressé les *Lettres* dans lesquelles il réfute ce que Tiraboschi dit de l'influence des Espagnols sur la décadence du goût chez les Romains (*voy.* SERRANO).

* VANNETTI (Clémentin), fils du précédent, né à Roveredo en 1754, à l'âge de douze ans avait déjà fait ses humanités, et à treize publié divers opuscules en latin et en italien, qui firent admirer en lui un talent aussi précoce que distingué. Il se consacra à l'étude des anciens classiques, sans négliger les mathématiques, l'histoire sainte, et même les beaux-arts; il connaissait la sculpture, l'architecture, et fut comme peintre un excellent paysagiste. Vannetti était lié avec les principaux savants de son époque, et devint membre de plusieurs académies. Il mourut le 13 mars 1795, à 41 ans. On compte plus de quarante ouvrages estimés, sortis de la plume de ce littérateur, parmi lesquels on cite : *Commentarius de vita Alexandri Georgii, accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, 1779; d'autres *Commentaires* sur Plaute et Térence; *Epi-*

stola di Q. Orazio et di P. Virgilio Marone all' imperatore Giuseppe III, Roveredo, 1781; *Introduzione ad una farsa intitolata* Pullone volante, ibid., 1785; *Epistola sopra la villa di Q. Orazio Flacco*, ibid., 1790; *Osservazioni intorno ad Orazio*, ibid., 1792, 3 vol. in-12, etc. Vannetti écrivait avec pureté et élégance, en italien comme en latin.

VANNIUS (Valentin), né dans la Souabe, vers 1530, mourut à la fin du même siècle. Il était luthérien, pasteur de Cronstadt, et pour se rendre recommandable dans son parti, il composa quelques traités contre l'Eglise romaine. Le plus connu est son *Judicium de missa*, Tubingen, 1557, in-8. Il s'efforce d'y prouver, contre tous les témoignages de l'antiquité et la croyance des chrétiens de tous les siècles, la nouveauté prétendue de cet auguste sacrifice. Il donna dans les mêmes vues : *Missæ historia integra*, 1563, in-4.

VANNIUS ou VANNI (François), peintre, né à Sienne en 1565, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la manière de Frédéric Baroche. Il inventait facilement, et mettait beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étaient ceux qui lui plaisaient le plus, et dans lesquels il réussissait davantage. Le cardinal Baronius faisait un cas particulier de ce peintre, et ce fut par les mains de ce cardinal que le pape Clément VIII lui donna l'ordre du Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII, et qui le combla de biens. Le musée du Louvre possède trois tableaux de cet artiste; il a laissé quelques eaux-fortes très-estimées.

VANNUCHI. *Voy.* Sarto, peintre.

VAN-OBSTAL (Gérard), sculpteur, né à Anvers en 1597, mourut à Paris en 1663, recteur à l'académie royale de peinture et sculpture. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne qui lui opposait la prescription pour ne point lui payer son ouvrage; mais Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étaient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstat avait un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travaillait admirablement bien l'ivoire. On cite comme son plus remarquable ouvrage la statue de Louis XIV, qui était placée sur la porte Saint-Antoine.

VAN-OORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'histoire, le portrait et le paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il était grand coloriste, et donnait à ses figures de beaux caractères et une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-OOST (Jacques). *Voy.* Oost.

VAN-ORLAY (Bernard), peintre, né à Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries, et c'était lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeaient du soin des tapisseries qui s'exécutaient sur des dessins de Raphaël et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avait quelque tableau de prix à faire, il couchait des feuilles d'or sur l'impression de la toile, et peignait dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches, et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre et graveur, né à Lubek en 1710, mort à Amsterdam en 1685, est appelé le *bon Ostade*, pour le distinguer de son frère. Ses tableaux représentent ordinairement des intérieurs de cabarets, de tavernes, d'hôtelleries, d'habitations rustiques et d'écuries. Cet artiste avait une parfaite intelligence du clair obscur : sa touche est légère et très-spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante; cependant son dessin est lourd, et ses figures sont un peu courtes. Son frère et son élève, Isaac Van-Ostade, travailla dans le même genre que son maître; mais ses tableaux sont bien inférieurs et de moindre prix.

* VAN-PRAET (Joseph-Basile-Bernard), conservateur de la bibliothèque royale, né en 1754 à Bruges, d'une famille honorable de libraires et d'imprimeurs, montra dès l'enfance une vocation si prononcée pour la bibliographie, que le premier livre qu'il acheta de ses économies d'écolier, fut le catalogue de la bibliothèque de Gaignat, vendue en 1769. Dix ans après, il vint à Paris, et publia dans l'*Esprit* des journaux plusieurs articles d'histoire littéraire. Il eut part à la rédaction du *Catalogue* du duc de Lavallière, et fut attaché en 1784, à la bibliothèque du roi, avec 1,200 fr. d'appointements. Dès lors il vécut au milieu des livres, s'occupant de les classer, de les décrire, et d'en faire des extraits, et de cette manière acquit une érudition qu'il mit au service de tous les savants, français ou étrangers. La révolution lui laissa son modeste emploi. Nommé garde en 1792, il fut, trois ans plus tard, appelé aux fonctions de conservateur. La bibliothèque royale accrue de 150,000 vol., par la suppression des maisons religieuses, s'enrichit encore des dépouilles des puissances étrangères. Ces richesses, étudiées et compulsées par Van-Praet, servirent souvent à compléter et à améliorer nos propres exemplaires, et ne furent pas ainsi entièrement perdues pour la France, lorsque les événements de 1814 la forcèrent à restitution. Par des acquisitions pleines d'intelligence et de suite, Van-Praet parvint à créer deux collections à peine commencées avant lui, celle des incunables, et celle des livres imprimés sur vélin. Pour compléter son ouvrage, il dressa et fit imprimer à ses frais un *Catalogue raisonné des livres imprimés sur vélin*, un des plus beaux monuments de la science bibliographique. Ce grand travail lui ouvrit en 1830 les portes de l'académie des inscriptions. A l'âge où l'on sent d'ordinaire le besoin du repos, il reprit les premiers travaux de sa jeunesse et les perfectionna. Déjà en 1829, il avait publié une *Notice sur Colard-Mancion*; en 1831 il fit imprimer des *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse*, et le *Catalogue* des livres de la bibliothèque de Charles V, roi de France. Van-Praet mourut peu de temps après cette publication, au mois de février 1837. Il était du petit nombre de ces hommes de dévoûment, de plus en plus rares, qui portent dans la vie l'ardent amour des intérêts publics, et cette abnégation

d'eux-mêmes qu'on trouvait autrefois dans les communautés. Toutes ses pensées, toutes ses affections étaient concentrées sur un objet unique, la bibliographie et la bibliothèque royale. Deux jours avant sa mort, il léguait à cet établissement la plupart des beaux livres qu'il ne lui avait pas encore donnés, et dont on s'empressait de lui faire hommage de toutes les parties de l'Europe; quant aux autres, il a voulu qu'ils fussent envoyés à la collection publique de Bruges, sa ville natale.

VAN-ROOST (Guillaume), chanoine et pléban de l'église métropolitaine de Malines, a cru se signaler au commencement du XVIIIe siècle par son opposition aux décisions de l'Eglise, et s'est attiré par-là beaucoup de désagréments. On a de lui : *Points spirituels de morale*, Anvers, 1702, 2 vol.; *La bonne Règle de l'exercice volontaire*, ou *le Dévot solitaire*, Anvers, 1714; *Psaumes de David, avec de courtes réflexions sur le sens historique, spirituel et moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728, et l'auteur, convaincu d'un libertinage et d'une conduite indigne de son état, devait être renfermé en vertu d'une sentence du même archevêque, le 20 août 1728; mais il s'enfuit en Hollande, et y mourut en 1746.

* VAN-SPAENDONCK (Gérard), peintre de fleurs, né en 1752 à Tilbourg, en Hollande, vint à Paris, où son talent l'ayant fait remarquer, il devint professeur d'*iconographie* au Jardin des Plantes, et membre de l'ancienne académie de peinture. Ses tableaux ont figuré avec beaucoup de succès aux expositions du Louvre, et fut admis en 1795 à l'institut. Van-Spaendonck a formé de bons élèves, et a publié in-fol., une belle *Collection* de fleurs dessinées d'après nature. Il mourut le 11 août 1822, à 70 ans. Quatremère de Quincy et Cuvier, ont prononcé son *Eloge* funèbre.

VAN-SWIETEN (Gérard), né à Leyde en 1700, de parents catholiques, fut un élève distingué de Boerhaave. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent un asile et mille livres sterling de pension; mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine, Marie-Thérèse, l'appela en 1745, parce qu'il voulait exercer publiquement la religion de ses pères. Il y professa la médecine jusqu'en 1755, avec un succès peu commun. Les étrangers couraient en foule à ses leçons, et l'exactitude avec laquelle il examinait les preuves des aspirants n'en faisait qu'augmenter le nombre. Il pratiquait en même temps qu'il enseignait. L'impératrice l'avait nommé son premier médecin, son bibliothécaire, directeur des facultés de médecine des pays héréditaires, etc. Cet habile homme mourut à Schœnbrun, le 18 juin 1772. Le P. Ignace Wurz a fait son *Eloge*. Il y avait quelques articles délicats à traiter, dont l'orateur s'est habilement tiré. On a reproché à Van-Swieten d'avoir préparé, peut-être sans le vouloir, les atteintes portées à la religion, quelques années après son décès, par des réformes absurdes et sacriléges; mais il serait peu juste d'admettre ce reproche contre un homme qui n'est plus à même de s'en justifier. L'on ne peut nier néanmoins qu'il n'eût montré de la prédilection pour les hommes de la petite église, parfois aussi pour des philosophes, et que la grande confiance qu'avait en lui Marie-Thérèse peut avoir eu, à plus d'un égard, de mauvais effets. On a de lui : *Commentaria in Hermanni Boerhaavii Aphorismis de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 1741-72, 5 vol. in-4. Différentes parties de cet ouvrage ont été trad. en franç.; les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des enfants*, 1769, in-12; le *Traité de la pleurésie*, in-12; les *Aphorismes de chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. On avait aussi commencé une traduction des *Aphorismes de médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la médecine des armées*, in-12.

* VAN-SWINDEN (Jean-Henri), né à La Haye en 1746, devint, à l'époque de la formation de la république batave, membre du Directoire exécutif, et reçut, en 1798, avec Æneæ, la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savants français sur l'établissement du nouveau système métrique. Après son retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures. C'est à lui qu'on attribue le rapport que l'institut des Pays-Bas fit après 1814, au nouveau gouvernement de ce royaume. Il a contribué à l'organisation de l'école de marine. Il mourut le 9 mars 1823. Correspondant de l'institut de France depuis 1805, il appartenait aux principales sociétés savantes de l'Europe. Outre plusieurs *Mémoires* sur différents sujets de physique et de mathématiques, dans le Recueil de l'institut royal des Pays-Bas, on a de lui : *Pensées sur divers sujets de philosophie*, en latin, 1767, 4 part. in-4; *Essai d'une nouvelle théorie du phénomène magnétique*, aussi en latin, Leyde, 1772, in-4; *Recueil de différents mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 1784, 3 vol. in-8; *Observations météorologiques* pour l'ann. 1779-80, in-8; avec P. Nieuwland, *Traité sur la détermination de la longitude en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, 1787, in-8, en hollandais, souvent réimprimé; un *Traité des poids et mesures parfaits*, 1802, 2 vol. in-8.

VAN-TULDEN (Théodore), peintre et graveur, élève de Rubens, né à Bois-le-Duc, en 1620, a peint l'histoire avec succès; mais son goût le portait à représenter des foires, des marchés, des fêtes de village, etc. Il donnait dans ses sujets divertissants beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été entièrement retouchés depuis.—Il ne faut pas le confondre avec Diodore VAN-TULDEN, docteur en droit dans l'université de Louvain, né également à Bois-le-Duc, mort le 19 novembre 1645, et dont on a quelques ouvrages.

VAN-UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers en 1595, mort en 1662, est au rang des plus célèbres paysagistes. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables

et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter : on croit voir les arbres agités par le vent. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau.

VAN-UTERHOVE (Jacques-Maurice-Charles, baron), astronome, né à Utrecht en 1773, mort en 1836, entra dans l'université. Ce fut là que se développa son goût pour les sciences exactes et pour l'astronomie en particulier. En 1796 il s'occupa des étoiles changeantes, de la comparaison des différentes étoiles pour déterminer leur classement, et deux ans après, calcula les positions de trente-cinq étoiles principales. Il a publié : *Remarques sur l'opinion de Bode*, relativement au déplacement des pôles; *Réfutation de l'hypothèse de Flaugergues*, sur l'identité des comètes de 1781 et 1801; plusieurs mémoires sur *la division du cercle en parties égales*, sur *l'invariabilité des forces centrifuges*, *etc*.

VAN-VIANE (François), né à Bruxelles en 1619, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape Adrien VI. L'université le députa à Rome avec le P. Lupus, Augustin, et Steyaert (*voy.* ce nom), pour y poursuivre plusieurs propositions de morale relâchée. A peine fut-il de retour, qu'on l'accusa à la cour de Madrid d'enseigner lui-même des propositions contraires à l'état et à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en sa faveur, en 1680 et 1681, par son nonce, et le coup qu'on voulait lui porter fut détourné. Il mourut en 1693. Ses ouvrages sont : *Tractatus triplex*, *de ordine Amoris*, Louvain, 1685, in-8; un traité *De gratia Christi*, qui n'a point été imprimé, mais dont on peut juger par l'éloge qu'Arnaud a fait de l'auteur. — Son frère Matthieu Van-Viane, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1663, à 40 ans, eut la confiance de Jacques Boonen, archevêque de Malines, favorable aux opinions de Jansénius. On ne connait de lui qu'un écrit intitulé : *Juris naturalis ignorantiæ Notitia*. Cet ouvrage a été traduit en français par Nicole, qui y a mis une préface et des notes.

* VARANO (Constance), d'une ancienne famille de la Marche-d'Ancône, née en 1428, à un âge encore tendre, possédait la langue latine, et était initiée dans plusieurs sciences. Les guerres civiles avaient ôté à sa famille la seigneurie de Camérino, qui la faisait vivre dans un état presque au-dessous d'une médiocre aisance. Son talent et son éloquence changèrent bientôt son sort. Blanche-Marie Visconti, épouse du comte Sforce, ayant passé par le marquisat d'Ancône, Constance lui fut présentée, et, dans un discours latin, lui demanda la restitution du domaine de ses ancêtres. Blanche s'intéressa en sa faveur, mais elle n'eut pas assez de pouvoir pour lui faire obtenir cette restitution. La jeune Varano ne se découragea pas, et peu de temps après elle adressa une harangue latine à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour le même objet : elle eut le bonheur de voir son père réinstallé dans ses anciens droits. Constance eut un rare talent pour la poésie latine. Elle épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et mourut vers l'an 1460. Ses *Poésies* ont été imprimées dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, t. VII, 300.

VARCHI (Benoît), poète et historien, né à Florence en 1502, mort le 18 décembre 1565, a composé des poésies latines et italiennes ; mais le plus connu de ses ouvrages est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps*, *principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-fol. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence, et, quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, son protecteur, il ne ménagea pas cette maison. Ses poésies, appelées *Capitoli*, furent imprimées avec celles de Berni, du Dolce, et supprimées à cause de leur obscénité; ce qui n'a pas empêché quelques libertins de les reproduire. Ses *Discours* (*Orazioni*) furent recueillis et publiés par Silv. Ruzzi (*voy.* ce nom), abbé des Camaldules, son disciple, qui lui fit élever dans l'église de son ordre à Florence, un tombeau orné de son buste en marbre, et décoré d'une épitaphe honorable, rapportée par Negri dans son *Istor. degli scrittori Fiorentini*, IV, 96. (*Voy.* Léon Salviati.)

VARENIUS (Jean), né en 1462 à Malines, acquit une profonde connaissance des langues grecque et latine, et mourut à Lire le 11 octobre 1536. Il nous a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le XVI[e] siècle.

VARENIUS (Auguste), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorfs, comme celui de tous les protestants qui a porté le plus loin, et l'on peut dire trop loin, le système des accents hébraïques. (*Voy.* Cappel.) On a de lui un *Commentaire* sur Isaïe, réimprimé à Leipsig, 1708, in-4, et d'autres ouvrages.

VARENIUS (Bernard), Hollandais, et habile médecin, de qui l'on a une *Description du Japon et du royaume de Siam*, en latin, Cambridge, 1673, in-8, est plus connu par sa géographie, qui a pour titre : *Geographia universalis, in qua affectiones generales telluris explicantur*, Cambridge, 1672, in-8. Son livre renferme beaucoup d'idées systématiques, dont la plupart ne se soutiennent pas à l'examen, quoique Newton le jugeât digne d'être transporté dans sa langue, et de l'orner de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction anglaise qu'a été faite, par de Puisieux, celle que nous avons en français, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

VARET (Alexandre), né à Paris en 1631, après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, voyagea en Italie. De retour en France, il fut choisi par de Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. (*Voy.* Fr. Paris.) Après la mort de ce prélat, il fut destitué de son emploi, et se retira dans la solitude de Port-Royal-des-

Champs, où il mourut en 1676, à 45 ans. On a de lui : *Traité de la première éducation des enfants*, in-12 ; *Défense de la relation de la paix de Clément IX*, 2 vol.; *Lettres spirituelles*, 3 vol.; *Défense de la discipline de Sens, sur la pénitence publique*, in-8, condamnée à Rome en 1679 ; préface de la *Théologie morale des jésuites*, Mons, 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur *Morale pratique*.— Il ne faut pas le confondre avec François Varet, auteur d'une *Traduction française* du catéchisme du concile de Trente.

VARGAS (Alphonse), religieux augustin, natif de Tolède, et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajoz, et enfin archevêque de Séville, où il mourut l'an 1366. On a de lui des *Commentaires* sur le premier livre du Maître des sentences, qu'il avait dictés à Paris, en 1345, Venise, 1490, in-fol.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol dans le XVI[e] siècle, posséda plusieurs charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta au nom de l'empereur contre la translation du concile de Trente en cette ville, appuya fortement le retour du concile à Trente, et y assista, deux ans après, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur; il y jouit de la confiance du pape qui l'employa dans bien des affaires relatives au concile de Trente : ce qui seul suffit pour réfuter les calomnies de le Vassor. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cislos, près de Tolède, et y mourut vers 1560. On a de lui : un Traité en latin, *De la juridiction du pape et des évêques*, in-4; des *Lettres* et des *Mémoires concernant le concile de Trente*. Le Vassor les a donnés en français, en 1700, in-8, en les défigurant d'une manière révoltante, et prêtant à cet illustre Espagnol toute la haine que lui-même, depuis son apostasie, portait au concile de Trente, et à tout ce qui appartient à l'église catholique. Grégoire Trautwein, dans son ouvrage, *Vindiciarum adversus Justini Febronii librum singularem liber singularis*, qu'il a donné sous le nom de *Georgius de Vigilibus*, montre non-seulement l'invraisemblance, mais l'impossibilité que Vargas ait dit du concile de Trente, et de ses plus illustres prélats, les sottises et faussetés manifestes que le prétendu traducteur lui fait dire. Avant Trautwein les journalistes de Trévoux avaient déjà démasqué la fausseté de ces Lettres; et Schram, qui, en 1704, c'est-à-dire quatre ans après la traduction, a publié à Brunswick les prétendues lettres originales, n'a affaibli aucune de leurs observations. Quelques critiques prétendent que ces Lettres ne sont pas seulement altérées, mais entièrement fabriquées. Le génie de le Vassor, et son caractère faux et méchant, son fanatisme outré, qui le rendait odieux même aux protestants, et le fit chasser de la maison de milord Portland, viennent à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, l'évidence de cette altération ou supposition n'a pas empêché Febronius et d'autres détracteurs du saint Siége d'alléguer ces Lettres comme des pièces authentiques.

VARGAS (Louis de), peintre, né à Séville en 1502, mort en 1568, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais Antoine Florès et Pierre Campana lui étaient si supérieurs en mérite, qu'ils l'obligèrent de retourner en Italie, pour faire de nouvelles études pendant sept autres années. Au bout de ce temps, Vargas n'eut plus de concurrents à craindre; il força à son tour Perez de Alezio, peintre célèbre, d'éviter le parallèle avec lui. Cet artiste n'excellait pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Il joignait aux plus heureux talents les vertus les plus austères du christianisme : il s'enfermait souvent dans un cercueil et exerçait sur lui des austérités qu'on aurait admirées dans les anachorètes.

* VARICOURT (Pierre Rouph de), garde-du-corps de Louis XVI, né dans le pays de Gex d'une famille noble, dans la journée du 5 octobre 1789, se trouvait en sentinelle à la porte de l'appartement de la reine. Les séditieux, qui inondaient le château, demandaient à grands cris la mort de cette infortunée princesse; Varicour n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier : *Sauvez la reine !* Les factieux se jetèrent sur lui, et le massacrèrent. Au même instant un de ses camarades, Miomandre, prit tranquillement le mousquet, et se mit à sa place, en défendant l'entrée : il fut criblé de coups. La populace furieuse coupa la tête de Varicourt, la mit sur une pique, la porta en triomphe auprès de la voiture de Louis XVI, qu'on y amenait avec sa famille, et prenait plaisir à présenter ce hideux spectacle aux yeux de la reine.

* VARICOURT (Pierre-Marin Rouph de), frère du précédent, évêque d'Orléans, né à Gex en 1755, embrassa l'état ecclésiastique, et fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. De retour dans sa province, il fut nommé chanoine d'Annecy et curé de Gex. Député par le clergé de son bailliage aux états-généraux, il s'y distingua par la conduite la plus honorable, et signa toutes les protestations et déclarations en faveur de la religion et de la monarchie. Ayant refusé de prêter le serment, il sortit de France; mais il y revint bientôt, et se fixa dans un canton voisin de la frontière, pour échapper à la persécution dirigée contre les prêtres fidèles à leurs devoirs. Il vécut ignoré jusqu'en 1801 ; alors il fut rétabli dans sa cure. Nommé en 1817 à l'évêché d'Orléans, il fut sacré le 12 décembre 1819. S'étant rendu à son siége épiscopal, il visita plusieurs fois son diocèse, et soulagea constamment les malheureux, donnant par sa pieuse conduite l'exemple de toutes les vertus. Ce prélat mourut le 2 décembre 1823, à 68 ans.

VARIGNON (Pierre), prêtre, naquit à Caen, paroisse de Saint-Ouen, en 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques; ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences de Paris, et professeur de mathématiques au collége Mazarin. Il avait sur sa grande réputation, été ad-

mis à l'académie de Berlin en 1711. Il mourut en 1722. Son caractère était aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvait le demander. « Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, personne qui eût plus » de conscience, je veux dire, qui fût plus appliqué » à satisfaire exactement au sentiment intérieur » de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir » satisfait aux apparences. » La philosophie n'avait pas affaibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Genève, 1730, in-8, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver « qu'un être matériel, quel- » que petit qu'il soit, peut contenir un corps humain, » et d'autres possibilités propres à défendre ce mystère contre les objections tirées de la physique ou de la métaphysique. Lignac, Malebranche et d'autres savants ont présenté, sur le même sujet, des vues extraordinaires pour des physiciens mécaniques et matériels, mais qui n'ont rien d'étonnant pour des hommes profondément instruits. L'on peut même dire qu'aucun objet de croyance religieuse ne trouve dans la nature des emblèmes plus expressifs. (*Voy.* le *Journ. histor. et litt.*, 1er août 1793, p. 494.—*Catéch. phil.*, n° 441 et suiv.). On a encore de lui un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4; *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol. in-4; *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12; *Eléments de mathématiques*, 1731, in-4; plusieurs autres *Ecrits* dans les *Mémoires de l'académie des sciences*.

VARILLAS (Antoine), né à Guéret, dans la Haute-Marche, en 1624, se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 1200 liv., dont Colbert depuis le fit priver. De Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le collége que les barnabites avaient à Guéret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. Son *Histoire de France* comprend une suite de 176 ans, depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, et renferme de plus la minorité de saint Louis, Paris, 1683, et ann. suiv., 14 vol. in-4. Son *Histoire des hérésies*, Paris, 1686-1690, est en 6 vol. in-4, et 1687-1690, 12 vol. in-12. L'on y trouve l'histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion, depuis l'an 1374 jusqu'en 1590. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva beaucoup de fautes. Ménage ayant rencontré l'auteur lui dit : « Vous avez donné une *Histoire* » *des hérésies* pleine d'hérésies. » Cela n'empêche pas que ce ne soit essentiellement un bon ouvrage; on y reconnaît le savant aussi bien que l'écrivain religieux et foncièrement catholique. On a encore de lui : la *Pratique de l'éducation des princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croy*, 1684, in-12; la *Politique de Ferdinand le Catholique*, 1688, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a une suite en manuscrit, la *Politique de la maison d'Autriche*, 1658, in-12; les *Anecdotes de Florence*, La Haye, 1685, in-12; Varillas avait tant lu dans sa jeunesse, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remède; mais il l'avait si faible, qu'il ne pouvait lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissait, il fermait ses livres, et s'abandonnait à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il était difficile qu'elle ne le trompât pas souvent; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre de fautes qu'il a faites. Noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des documents qui n'ont jamais existé. Mais il est à croire que sa mémoire se trompait dans les titres. Il rapporte des anecdotes qu'on a jugées fausses, parce qu'on ne les trouvait écrites nulle part : reste à savoir s'il ne les tenait pas de bonne source. Son zèle pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives et trop vraies dont il a peint les sectaires, l'ont rendu extêmement odieux aux philosophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ses *Histoires*, et de rejeter comme des contes plusieurs faits très-avérés.

VARIN. *Voy.* WARIN.

VARIUS, poète latin, contemporain de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, et aux bontés de l'empereur Auguste; il composa des *Tragédies* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

VARLET (Dominique-Marie), né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, et travailla pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. Dès lors, il commença à lever le masque et à montrer son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il eut ordre de la Propagande d'aller chez le nonce de Paris; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, et donna à Amsterdam la confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avaient donnés les soi-disant chapitres de Harlem et d'Utrecht. Varlet alla ensuite en Perse; mais l'évêque d'Ispahan eut ordre du pape de le suspendre de tout exercice de son ministère. Après cette flétrissure, il retourna en Hollande, mit le sceau à sa révolte, méprisa les censures qu'il avait encourues, appela au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, et sacra archevêque d'Utrecht Corneille Steenhoven le 15 octobre 1724, dans la maison du sieur Brigode à Amsterdam : ordination qui fut déclarée *illicite et exécrable*, et l'élection nulle, par le pape Benoît XIII, le 21 février 1725. Ce fut encore lui qui imposa les mains aux trois successeurs de Steenhoven, qui furent également excommuniés par le saint Siége. Cette conduite irrita tout le monde : vainement il tâcha de se justifier par deux *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros vol. in-4. Languet, évêque de Soissons, en fit voir l'illusion. Il mourut à Rhynwick, près d'Utrecht, en 1742, regardé comme un rebelle et un schismatique par les catholiques, et comme un Chrysostome par les jansénistes.

VARLET (Jacques), chanoine de Saint-Amé de

Douai, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* sous le nom d'*un Ecclésiastique de Flandre*, adressées à Languet, évêque de Soissons, pleines de l'esprit de secte et de parti, et réfutées par le même évêque.

VAROLI (Constant), né à Bologne en 1543, mourut à Rome en 1575, médecin de Grégoire XIII, et professeur d'anatomie. On a de lui : *Lettre sur les nerfs optiques*, etc., Padoue, 1573, in-8, ouvrage fort estimé. *Sur la dissolution du corps humain*, 1591, in-8.

VARRON (Caius-Terentius), consul romain, aussi courageux qu'imprudent, perdit par sa faute la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J.-C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de grâces, *de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.*

VARRON (Marcus-Terentius), né l'an 116 avant J.-C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire, mais il trouva un asile chez Calenus (*voy.* ce nom). Sa vie fut de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. On le regarde comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avait composé plus de 500 volumes sur différentes matières. Saint Augustin fut un des admirateurs du savoir de Varron ; mais il est faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce Romain son admirable traité *De Civitate Dei* (*voy.* saint AUGUSTIN). Varron était lié avec Cicéron, auquel il dédia son *Traité de la langue latine*. Il en composa un autre, la vie rustique, *De Re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-fol., rare ; et de Rome, 1557, in-8, avec les *notes* d'Antoine Augustin. Le traité *De Re rustica* parut à Venise, 1472, in-fol., et avec les autres auteurs rustiques, dont l'édition la plus estimée est de Leipsig, 1735, 2 vol. in-4. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8, qui fait le second volume de l'*Economie rurale*, 6 vol. in-8.

VARRON le Gaulois (Terentius), poète latin sous Jules-César, né à Atace sur la rivière d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un poëme *De bello sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum.*

VARUS (Quintilius), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie. Il présida l'assemblée qu'Hérode convoqua pour juger son fils Antipater qu'il accusait d'avoir voulu le tuer. Varus lui conseilla de le tenir en prison jusqu'à la décision d'Auguste. Il empêcha Sabinus, gouverneur de Judée, de s'emparer des trésors d'Hérode, et apaisa par sa sagesse une sédition que la méchanceté de ce gouverneur avait excitée. Envoyé dans la Germanie, son administration indolente fit naître à Arminius, chef des Chérusques, l'idée d'exterminer les troupes romaines ; il les attaqua inopinément, les défit, et Varus, honteux, se tua l'an 9 de J.-C. — Il est différent d'un autre Quintilius Varus, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frère d'Annibal, l'an 205 avant J.-C.

VASARI (George), peintre, né en 1512, à Arezzo en Toscane, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avait aucun goût décidé ; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarto et de Michel-Ange, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin ; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendait surtout les ornements, et il avait du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa longtemps, et lui procura une fortune honnête. On a de lui les *Vies des meilleurs peintres*, *sculpteurs et architectes italiens*, Florence, 1568, et Rome, 1759, 3 vol. in-4 ; elles sont écrites en italien, avec assez de politesse, mais l'auteur n'est pas exact. Comme il écrivait dans un temps où plusieurs peintres dont il parle étaient encore vivants, il a plus pensé à les louer qu'à faire connaître leur véritable mérite. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, et a corrigé plusieurs inexactitudes. Les dessins des portraits qui sont à la tête de ces *Vies* sont, selon quelques-uns, de Calcar, et selon d'autres, de Vasari lui-même et de ses disciples. Le musée du Louvre possède deux de ses tableaux : l'*Annonciation* et *la Passion de J.-C.* Le *Traité de peinture* publié à Florence en 1619, in-4, est de George Vasari, neveu du précédent, quoique plus d'un biographe l'ait attribué à l'oncle. (*Voy.* SANSOVINO Jacq.)

VASCONCELLOS (Michel de), fils du chancelier P. Barbosa, né à Lisbonne vers l'an 1600, passa jeune en Espagne, où ses talents diplomatiques lui captivèrent la bienveillance du comte-duc d'Olivarès, qui l'envoya, en qualité de secrétaire-d'état, près la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, tante de Philippe IV. Le Portugal était sous la domination espagnole depuis l'an 1580, époque où le duc d'Albe le conquit en trois semaines pour Philippe II. Cependant les Portugais souffraient depuis longtemps avec impatience le joug de leurs vainqueurs, et malgré toute la politique de la cour de Madrid, ils n'attendaient que le moment propice pour se mettre en état de révolte. L'occasion s'en présenta, et on peut dire que Vasconcellos ne fit que l'accélérer. Esclave soumis du duc d'Olivarès, il n'exécutait pas seulement ses moindres ordres, mais souvent il les dépassait. Il était le tyran du peuple, qu'il accablait de vexations et d'impôts. Le premier décembre 1640, une multitude armée, conduite par des personnes de haut rang, s'empara du palais. Ceux-ci notifièrent respectueusement à la vice-reine que dès ce moment son autorité avait cessé. D'autres conjurés entrèrent dans la chambre de Vasconcellos, et le trouvèrent caché dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, et tout couvert de papiers. Après l'avoir percé de plusieurs coups d'épée, ils le jetèrent par la fenêtre, en criant : « Le tyran » est mort ! vive la liberté et don Juan IV, roi de

» Portugal ! » C'est ainsi que l'Espagne, après une possession de soixante ans, perdit ce riche royaume, autant par la tyrannie de Vasconcellos, que par la fausse politique du duc d'Olivarès, et le caractère faible et insouciant de Philippe IV. Vasconcellos eut des enfants qui obtinrent ensuite des places, et leurs descendants furent comptés parmi les premiers seigneurs du Portugal.

VASCONCELLOS (Antoine), jésuite portugais, a publié : *Anacephaleosis; id est summa capita actorum regum Lusitaniæ, et regni lusitani descriptio : accesserunt epigrammata in singulos reges; et illorum effigies; item Philippi II lusitanica expeditio*, Anvers, 1641, in-4; *Relatio persecutionis Japonicæ, annorum* 1588 *et* 1589.

VASCONCELLOS (Simon), jésuite portugais, né en 1599, se rendit dès sa jeunesse dans le Brésil, où il passa le reste de sa vie, et mourut en 1670. On a de lui : *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil*, Lisbonne, 1663, in-fol., en portugais. *Vie de Jean Almeyda*; *Vie de Joseph Anchieta*.

VASCOSAN (Michel de), imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert Etienne, qui avait épousé l'autre. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des premiers maîtres de son art. Les curieux recherchent particulièrement les *Vies des hommes illustres* et les *Œuvres morales* de Plutarque, trad. du grec par Amyot, que cet imprimeur donna en 1567, 13 vol. in-8.

* VASI (Joseph), peintre et graveur, né en Sicile en 1710, vint à Rome, où il prit des leçons des plus habiles maîtres, et parvint à se faire un nom, par la beauté de ses poses, et par la pureté de son dessin. Il mourut en 1782. Il a laissé sur la ville de Rome plusieurs ouvrages parfaitement gravés et bien écrits, qui ont pour titre : *Beautés de Rome au dedans et au dehors tant anciennes que modernes, avec tous les édifices, jardins et fontaines les plus remarquables*, 1761, 10 vol. in-fol.; *Trésor saisi, ou les basiliques, églises, cimetières et autres édifices religieux de Rome*, 1778, 2 vol. in-fol.; *Itinéraire de Rome, pour l'architecture, sculpture et peinture*, 1777.

VASQUEZ (Gabriel), jésuite, né en 1551 à Belmonte del Tajo, bourg de la Nouvelle-Castille, enseigna la théologie à Rome et à Alcala avec réputation, et y termina sa carrière, en 1604. Ses contemporains l'ont appelé l'*Augustin de l'Espagne*; et Benoît XVI, dans son Traité *de Synodo diœcesana*, le nomme *la Lumière de la théologie*. Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étaient la doctrine commune des théologiens de ce temps-là, et des questions inutiles qu'il était alors d'usage de traiter. (*Voy.* saint THOMAS, SUARÈS, etc.)

VASSÉ (Antoine-François de), sculpteur du roi, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture, né en 1683 à Toulon, mort à Paris, en 1736, à 53 ans, a décoré plusieurs églises par ses ouvrages, dont on peut voir le détail dans le *Mercure de France*, 1736.

VASSÉE (Jean), *Vasseus*, de Bruges, enseigna les belles-lettres à Prague, à Evora, et à Salamanque, où il mourut en 1561. Partout il forma ses élèves à la vertu et à la piété autant qu'aux sciences humaines. On a de lui *Chronica Hispaniæ*, Salamanque, 1552, in-fol., et Cologne, 1577, in-8. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. André Schott.

VASSELIN (George-Victor), né à Paris en 1767, cultiva la littérature avec assez de succès, et embrassa les principes révolutionnaires, mais avec modération. Le 10 juin 1792, il prononça à la barre de l'assemblée Législative un discours dans lequel, après avoir attaqué le ministre Servan, il défendit avec énergie la prérogative royale, ce qui mit en tumulte toute l'assemblée. Un des membres l'accusa de coopérer à la rédaction du *Journal de Paris*, et d'être un des secrétaires de Duport-Dutertre; mais Vasselin fit évanouir cette accusation. Il put échapper au régime de la *terreur*, en vivant dans la retraite. En 1796 il fit paraître un livre qui fit beaucoup de bruit, et qui a pour titre : *Respect à la propriété*, ou *le Seul point de ralliement des représentants aux représentés, et des gouvernés aux gouvernants*, in-8. C'est un ouvrage écrit avec force et hardiesse, dans lequel l'auteur cherche à prouver le droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays quand il est menacé de grands désordres. Il parle en même temps en faveur des propriétés desquelles l'absence ne peut pas légalement exclure les premiers possesseurs. Il ne paraît pas que Vasselin s'immisça pendant le reste de ses jours dans les affaires politiques : il mourut en 1802. Il a laissé en outre : *Mémorial révolutionnaire de la Convention*, ou *Histoire des révolutions de France, depuis le* 20 *septembre* 1792 *jusqu'au* 26 *octobre* 1795, Paris, 1797, 4 vol. in-12; ouvrage qui a eu du succès, et qui est devenu rare; *Cours de droit civil*, 7 cah. in-8. Ce dernier a été publié par Guynemer.

VASSOR (Michel le), né en 1648 à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses opinions lui ayant attiré des désagréments mérités, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, et obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avait été méprisé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différends de religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers et d'anecdotes très-suspectes, Amsterd., 1710-11, 20 vol. in-12, réimpr., 1756, 7 vol. in-4. L'auteur était chez Milord Portland, lorsqu'il en composa le 1er volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paraître cet ouvrage, qui est plutôt une satire violente contre les vivants et les morts, qu'une histoire, et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, et publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, et Basnage rompit entièrement avec lui. Ainsi, pour le plaisir de mentir et d'outrager, il perdit sa

fortune, ses protecteurs et ses amis. Bayle disait qu'*il aurait mieux fait de rester où il était* : voulant dire que son apostasie n'honorait pas la réforme. C'était un homme d'un esprit léger et vain, d'un caractère violent et fougueux, capable de tout lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa haine, et ne mettant point dans ses passions cette apparence d'honneur et de réserve que la méchanceté même et la corruption cherchent à se ménager. On a encore de lui une prétendue traduction en français, avec des remarques, des *Lettres* et des *Mémoires* de François Vargas, de Pierre Malvenda, touchant le concile de Trente, in-8; ouvrage entrepris pour calomnier cette grande assemblée de l'Eglise chrétienne, et en même temps les hommes illustres auxquels il attribue ce qu'ils n'ont jamais dit (*voy.* Vargas). Les productions qu'il avait enfantées étant catholique, sont un *Traité de la véritable religion*, in-4; et des *Paraphrases* sur saint Matthieu, sur saint Jean, et sur les Epîtres de saint Paul.

* VASSOULT (Jean-Baptiste), né à Bagnolet, près de Paris, vers 1667, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint aumônier de madame la Dauphine. Il mourut à Versailles, le 24 janvier 1745, à 78 ans. Il est connu par quelques ouvrages, notamment par une *traduction* de l'*Apologétique de Tertullien*, in-4 et in-12, estimée par sa fidélité et son exactitude (*voy.* Gourcy), et par les *Psaumes de David en forme de prières*, in-12.

VATABLE ou VATEBLE (François), professeur de langue hébraïque, était natif non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée *Gamache*. François Ier le fit, en 1530 ou 1531, professeur d'hébreu au collége royal qu'il venait d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Bellozane. Robert Etienne ayant recueilli les *Notes* qu'il avait faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima dans son édition de la Bible de Léon de Juda, 1545, 2 vol. in-8; mais ces notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur, qui avait embrassé le calvinisme, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. L'inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentait l'hérésie, et permit qu'ainsi corrigées on les publiât en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valait pas mieux que les erreurs qui avaient dénaturé les notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 vol. in-fol. (*Voy.* Henri Nicolas). Ce savant mourut à Paris en 1547.

VATER (Abraham), né en 1684, devint par son mérite professeur de botanique et de médecine à Wittemberg, sa patrie. Il avait voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre Ruysch lui apprit surtout l'art de ces belles injections, qui était son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des curieux de la nature, et de la société royale de Londres et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue : de l'*Utilité de l'anatomie*, contre ceux qui prétendent que l'art de guérir n'a, en général, pas fait des progrès proportionnels à l'importance qu'on attache à l'anatomie : ce qui ne paraît être que trop vrai (*voy.* Hérophile); *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4; *Description du cabinet de Ruysch et des principaux cabinets d'histoire naturelle de l'Allemagne*. On a donné la description du sien sous ce titre : *Vateri Musæum, Anatomicum proprium*, in-4.

** VATOUT (Jean), né en 1792 à Ville-Franche, après avoir fait de bonnes études dans les colléges de Paris, devint secrétaire particulier du baron Boissy-d'Anglas, préfet de la Charente, et suivit cet habile administrateur à Angoulême, où il resta jusqu'en 1814. Sous-préfet à Blaye, pendant les cent jours, puis à Libourne, il crut devoir donner sa démission à la chute de l'empire. Devenu en 1816 secrétaire de M. Decazes, alors ministre de la police générale, il fut nommé deux ans après sous-préfet de Semur. Révoqué de ses fonctions en 1820, il s'adonna dès lors à l'étude des lettres qui n'avaient été pour lui qu'un délassement dans l'exercice de ses fonctions publiques. En 1822, le duc d'Orléans l'attacha à sa personne, en lui confiant la place de bibliothécaire du palais royal. Dès ce moment il renonça à la carrière de publiciste, et se livra entièrement à son goût pour les beaux-arts. Elu député de la Côte-d'Or en 1831, il parla souvent à la chambre; ses discours sur la peine de mort, sur le panthéon, et d'autres encore lui concilièrent l'estime de ses collègues. Ses travaux législatifs ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses travaux littéraires. Il venait d'être nommé membre de l'académie française, lorsqu'éclata la révolution du 24 février. Il suivit Louis-Philippe dans l'exil, et mourut en Angleterre, au mois de novembre 1848, à 56 ans. Indépendamment de diverses brochures politiques, qui tenaient tout leur intérêt des circonstances, on a de lui : *Les aventures de la fille d'un roi*, Paris, 1820-21, in-8, allégorie qui, sous le voile léger d'une spirituelle plaisanterie, cachait de hautes vérités politiques. *Les gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, 1821, in-8; *De l'assemblée constituante*, 1822, in-8; *Catalogue historique et descriptif des tableaux et des portraits de la collection du duc d'Orléans*, Paris, 1823-30, 8 vol. in-8. Ces notices ont été rédigées sous la direction particulière du prince, et elles renferment même plusieurs morceaux de sa composition; *Galerie lithographiée des tableaux du duc d'Orléans*, ib., 1825-29, 2 vol. gr. in-fol.; *L'idée fixe*, ib., 1830, 2 vol. in-8, roman assez ingénieux; *Histoire du palais royal*, ib., 1830, in-8; *Histoire lithographiée du palais royal*, ib., 1833-34, in-fol; *La conspiration de Cellamare*, épisode de la régence, ib., 1832, 2 vol. in-8; *Le château d'Eu*, notices historiques, ib., 1837, 3 vol. in-8; *Souvenirs historiques des résidences royales de France*, Paris, 1839-45, 6 vol. in-8.

VATTEL (Emmerich de), né en 1714, dans la

principauté de Neufchâtel, est auteur de quelques traités de physique et de jurisprudence. Son principal ouvrage est *le Droit des gens* ou *les Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite des nations et des souverains*, 1758, 2 vol. in-4, et 3 vol. in-12; ouvrage superficiel et déclamateur qui réunit le fanatisme de secte aux erreurs du déisme; la religion y est traitée comme une affaire de politique et même de caprice. On y examine sérieusement ce que le souverain doit faire *quand la nation se dégoûte de sa religion et en désire une autre*. Fier des applaudissements des philosophes, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à dénaturer la législation et les notions nationales, à faire goûter sa jurisprudence antichrétienne, son déisme et son fanatisme. Mais les conditions qu'il exigea pour rendre aux Belges un si grand service le firent renvoyer *manibus vacuis*, surtout après que l'impératrice Marie-Thérèse eut témoigné que cet avocat aventurier lui déplaisait. Vattel devint conseiller privé de l'électeur de Saxe, et mourut à Neufchâtel en 1767, à 53 ans. L'abbé Caussin, membre de l'académie de Bruxelles, dans une dissertation imprimée en 1768, a réfuté quelques erreurs de Vattel, mais il en eût trouvé bien d'autres, s'il avait voulu donner l'essor à son zèle et s'il avait été moins prévenu pour un auteur qu'on ne peut considérer que comme un mauvais singe de Grotius et de Pufendorf, comme un publiciste paradoxal et dangereux.

VATTEVILLE. *Voy.* MONTCHRESTIEN.

VAUBAN. *Voy.* les articles PRESTRE.

* VAUBERT (Luc), jésuite, né à Noyon en 1644, entra dans la société le 21 septembre 1662. Après avoir fait son noviciat à Paris, il fut employé à l'enseignement, et professa successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fit les quatre vœux le 2 février 1678, et s'appliqua à la prédication. Il exerçait en même temps divers emplois. Il fut recteur et ensuite préfet des pensionnaires à Paris au collége de Louis-le-Grand, où il mourut le 5 avril 1716. Il avait cultivé la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont des livres de *spiritualité*. On a lui : *Exercices de piété pour les associés à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, Paris, 1699, 1711, in-12; *Traité de la communion*, ou *Conduite pour communier saintement*, Paris, 1704, in-12; *la Dévotion à Notre-Seigneur J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1706, 2 vol. in-12, souvent réimprimés; *Serenissimo duci Enguinensium post captum Limborgum et liberatum obsidione Hagenoani, carmen*, Paris, 1673, in-4. Il paraît que c'est la seule pièce imprimée qu'on ait du P. Vaubert.

** VAUBLANC (Vincent-Marie VIENNOT, comte de), né en 1756 à Montargis, entra au service en sortant de l'école militaire, et fut choisi en 1789 pour secrétaire de la noblesse du bailliage de Melun. Député de Seine et Marne, en 1791, à l'assemblée législative, il devint bientôt un des membres les plus marquants du parti royaliste. Proscrit sous la terreur, il sut se soustraire aux poursuites de ses ennemis, et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Lors du mouvement qui éclata contre la convention, il présidait la section Poissonnière. Condamné à mort à la suite du 13 vendémiaire, il sut tromper la vigilance de la police, et fut élu plus tard député au conseil des cinq-cents. Il ne put faire valider son élection qu'à la fin de 1796. On le regardait comme l'âme des conciliabules du parti de Clichy, c'est pourquoi son nom se trouva l'un des premiers sur la liste de proscription du 18 fructidor. Condamné à la déportation, il passa en Suisse, puis en Allemagne, d'où il ne revint qu'après le 18 brumaire. A peine de retour, il fut appelé par le sénat à siéger au corps législatif, où après quelques hésitations, il montra un zèle excessif pour servir l'ambition de Bonaparte. Candidat au sénat conservateur en 1804, il fut appelé un an plus tard à la préfecture de la Moselle, puis créé comte de l'empire et commandant de la légion-d'honneur. S'étant montré, en 1815, hostile au retour de Napoléon, il fut obligé de fuir, partit pour Luxembourg, et de là se rendit à Gand où il composa plusieurs *Mémoires* sur l'état de la France, en prenant part à la rédaction du *Moniteur* royaliste. Rentré avec S. M., il fut nommé conseiller d'état, et préfet des Bouches du-Rhône. Deux mois après, chargé du portefeuille de l'intérieur, il signa l'ordonnance de dissolution portée contre l'institut, quitta le ministère en 1816, et devint ministre d'état et membre du conseil privé. Député du Calvados en 1820, il siégea jusqu'en 1827 à la chambre où il ne se fit remarquer que par le constant appui qu'il donna à toutes les mesures présentées par le gouvernement. Membre du conseil supérieur du commerce, il engagea, à cette époque, une polémique assez vive avec M. de Saint-Cricq, sur des questions d'économie politique, et à l'occasion de la loi des douanes. Il cessa, dès 1830, de prendre part aux affaires publiques, et ne s'occupa plus que de ses travaux littéraires. Il était membre libre de l'académie des beaux-arts. Il mourut en 1845, à 89 ans. On lui doit de nombreux ouvrages, parmi lesquels on citera : *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, etc., Paris, 1808, in-8; *Tables synchroniques de l'histoire de France*, etc, ib., 1818, in-8; *Mémoires sur la révolution de France, etc.*, ib., 1832, 4 vol. in-8; *Essai sur l'instruction et l'éducation d'un prince au XIXe siècle*, etc., ib., 1833, in-8; *Fastes mémorables de la France*, ib., 1838, in-8; *Souvenirs*, ib., 1839, 2 vol. in-8. De Vaublanc a aussi cultivé la poésie, mais avec peu de succès; il a publié un poëme épique en XII chants : *Le dernier des Césars, ou la chute de l'empire romain d'Orient*, Paris, 1836, in-8, et des *Tragédies*, ib., 1839, in-8. Ce dernier volume renferme cinq pièces : *Soliman II; Attila, Aristomène, les Héraclides et la mort de Nicias.*

* VAUBOIS (le comte de), pair de France, né en 1749 à Château-Vilain en Champagne, d'une famille noble, entra jeune au service dans l'artillerie, et se trouvait capitaine en 1789. Attaché en 1793 à l'armée des Alpes, il fut employé au siége de Lyon, où il emporta, le 23 septembre, les redoutes qui défendaient les Broteaux. L'année suivante, il se signala contre les Piémontais, et ne cessa de donner des preuves de valeur dans les diverses campagnes d'Italie, notamment dans celle de 1796, où

il remporta plusieurs avantages sur les Autrichiens. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Egypte, il concourut à la prise de Malte, dont Bonaparte lui donna le commandement, qu'il conserva jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut contraint de capituler, après avoir perdu la moitié de sa garnison et rejeté huit sommations. Pendant qu'il défendait Malte avec un courage héroïque, il avait été nommé sénateur par le 1er consul, qui plus tard le fit grand-officier de la légion-d'honneur et lui donna la sénatorerie de Poitiers avec le titre de comte. En 1814 il vota la déchéance de Napoléon, et fut nommé par le roi membre de la chambre des pairs. N'ayant point été employé pendant les *cent-jours*, il reprit, au second retour du roi, sa place à la chambre, où il vota constamment avec l'opposition constitutionnelle. Modéré par principes et par caractère, il ne prit aucune part à tous les événements de la restauration, continua après 1830 de siéger à la chambre, et mourut, le 18 juillet 1839, à 90 ans.

VAUCANSON (Jacques de), né à Grenoble en 1709, s'est fait un nom distingué parmi les mécaniciens du XVIIIe siècle, et fut associé à l'académie royale des sciences de Paris. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ses automates : mais des travaux plus utiles et plus précieux à l'état sont les machines de son invention, en Languedoc et ailleurs, pour dévider la soie. Il mourut à Paris, le 21 novembre 1782, à 73 ans.

** VAUDOYER (Antoine-Laurent-Thomas), né en 1756 à Paris, fut envoyé, en 1786, à l'académie française de Rome, en qualité d'architecte pensionnaire du roi. A son retour, nommé architecte du gouvernement, il fut chargé au collége de France de la reconstruction de l'observatoire, et des amphithéâtres de chimie, d'anatomie et de physique, qu'il sut rendre plus commodes et plus utiles. Beaucoup d'autres travaux exécutés sous sa direction contribuèrent à mettre en relief son talent. Il était chevalier de la légion-d'honneur, membre de l'académie des beaux-arts depuis 1823, et devint plus tard secrétaire-archiviste de la section d'architecture. Il mourut à Paris, le 27 mai 1846, à 90 ans. Indépendamment de quelques *Discours* prononcés aux funérailles de ses collègues Rondelet, Poyet et Thibault (*voy.* ces noms), on a de lui : *Idées d'un citoyen français sur le lieu destiné à la sépulture des hommes illustres de France*, 1791, in-12; *Restauration des piliers du Panthéon français*, 1798, in-4. — Avec Ballard (*voy.* ce nom) *Grand prix d'architecture et autres productions*, Paris, 1802 et ann. suiv., 4 vol. in-fol. de 120 pl. chacun. *Description du théâtre de Marcellus à Rome*, 1812, in-4; c'est une étude faite à Rome avec un soin minutieux.

VAUGE (Gilles), prêtre de l'Oratoire, né vers 1617 à Beric, diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin, son successeur, ont fait un cas particulier de ses talents. Le P. Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut en 1739, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : le *Catéchisme de Grenoble*; le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12; un *Traité de l'espérance chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage, profond et solide, plein d'onction et de lumière, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777. Quelques écrits sur les affaires du temps, où l'on s'aperçoit qu'il a été avec les gens du parti.

** VAUGEOIS (J.-F. Gabriel), archéologue, né en 1752 à Laigle, accueillit la révolution avec enthousiasme, mais il en reconnut bientôt les abus et suivit le parti des hommes sages. D'abord juge puis conseiller en 1811, à la cour d'appel de Liége, il rentra dans la vie privée en 1814 et consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie, de la physique, de la chimie et de la minéralogie. Dans l'intérêt de ses recherches il parcourut presque toute la France, et fit même plusieurs voyages en Suisse. Après 1830, il fut nommé inspecteur divisionnaire des monuments historiques du département de l'Orne. Il était membre de la société des antiquaires de France et de celle de Normandie, etc. Il mourut à Laigle, le 1er août 1839, à 87 ans, laissant d'importants travaux, particulièrement sur les édifices d'architecture antique et sur les monuments druidiques. Indépendamment de nombreuses *Notices* dans les *Mémoires* de l'académie celtique et dans ceux de la société des antiquaires, on a de lui : *Histoire des antiquités de la ville de Laigle et de ses environs*, Laigle, 1845, in-8.

VAUGELAS. *Voy.* FAVRE.

VAUGIMOIS (Claude FYOT de), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, mort en 1759, était d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'était un homme d'un caractère doux et d'une piété solide.

VAUGONDI (Robert de). *Voy.* ROBERT.

* VAUGUYON (Antoine-Paul-Jacq. de QUELEN, duc de la), né à Tonneins en 1706, mort à Versailles en 1772, fit les campagnes de 1733, 1734 et 1735 en qualité de colonel d'infanterie, et se distingua aux siéges de Kehl et de Philipsbourg, à l'attaque des lignes d'Eslingen et au combat de Clauzen. Promu en 1743 au grade de brigadier, il servit aux siéges de Menin, Ypres, Tournoi, Oudenarde, Anvers et Maëstricht. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenay (1745), par la présence d'esprit qu'il eut de ne point arrêter le feu de la batterie, quand les boulets vinrent à lui manquer, et de faire tirer à poudre sur la redoutable colonne anglaise. Elevé au grade de maréchal-de-camp pour cette action, il se distingua encore à Rocoux et à Laufeld, fut créé lieutenant-général en 1748, chevalier commandeur des ordres du roi en 1753, et justifia ces récompenses par de nouveaux services. Mais c'est surtout comme gouverneur des quatre petits-fils de Louis XV qu'il mérite une place dans l'histoire. L'aîné, le duc de Bourgogne, mourut à l'âge de 10 ans, en 1761. Les trois autres devaient régner successivement sous le nom de Louis XVI, de

Louis XVIII et de Charles X. Le duc de la Vauguyon était un homme pieux et éclairé. — * VAUGUYON (le duc de la), lieutenant-général, fils du précédent, né en 1746, fut envoyé à 30 ans comme ambassadeur près les états-généraux, réussit, dans l'intérêt du commerce français, à y balancer l'influence de la diplomatie anglaise, et, à son retour, rapporta au roi les vœux des Hollandais pour une alliance offensive et défensive. Créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1784, et nommé à l'ambassade d'Espagne, il entra très-avant dans la confiance du comte de Florida Blanca, ministre dirigeant du cabinet de Madrid, concerta avec lui les moyens de resserrer les liens qui unissaient les deux royaumes, et mérita ainsi la décoration de l'ordre de la toizon d'or que lui conféra Charles III (1788). Rappelé l'année suivante pour prendre le portefeuille des affaires étrangères, il ne le garda que quelques jours et retourna à son ambassade d'Espagne. Il y fut remplacé par Bourgoing le 1er juin 1790, à l'occasion des différends qui s'étaient élevés entre les cabinets de Madrid et de Saint-James, et qu'on attribuait à ses négociations. Mais il ne quitta point cette résidence, et publia un exposé de sa conduite politique ainsi que sa correspondance avec le ministre Montmorin. Ce *Mémoire*, lu à l'assemblée constituante (2 août 1790), dissipa les injustes soupçons qu'on avait accrédités contre lui. Appelé par Louis XVIII à Vérone en qualité de ministre à la fin de 1795, il suivit plus tard à Blockenbourg ce prince qu'il servit fidèlement. Cependant, moins de 18 mois après, il encourut sa disgrace, et fut remplacé par le comte de Saint-Priest (*voy.* le Moniteur de févr. 1797). Revenu en Espagne, il y resta jusqu'en 1805, époque à laquelle il rentra en France. La restauration le tira d'une retraite absolue. Nommé membre de la chambre des pairs, il y vota constamment avec l'opposition, et mourut en 1828. Le duc de Choiseul prononça son *Eloge* dans la séance du 10 avril.

VAUMORIÈRE (Pierre d'Ortigue de), gentilhomme d'Apt en Provence, né vers 1610, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : l'*Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon; un recueil, assez mal choisi, en 4 vol. in-12; des *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer;* un recueil de *Lettres* avec la *Manière de les écrire*, 2 vol. in-12; un grand nombre de *Romans* verbeux et sans vraisemblance.

VAUQUELIN. *Voy.* Fresnaye (la).

VAUQUELIN DES IVETAUX. *Voy.* Ivetaux.

* VAUQUELIN (Louis-Nicolas), chimiste distingué, né en 1763, à Saint-André-d'Héberiot (Calvados), mort le 14 novembre 1830, entra à 14 ans au service d'un pharmacien de Rouen. Ce fut là qu'il prit le goût de la science à laquelle il dut plus tard son illustration. Il se rendit à Paris, vers 1779; son application excessive à l'étude lui causa une maladie qui le fit mettre à l'Hôtel-Dieu. Entré de nouveau chez un pharmacien, Fourcroy le prit en affection, et voulut se l'associer. Vauquelin put bientôt avoir une pharmacie à son propre compte, et ne tarda pas à se faire connaître par ses travaux. Il devint successivement inspecteur des mines, essayeur des matières d'or et d'argent, membre de l'ancienne académie des sciences, puis de l'institut, professeur au muséum d'histoire naturelle et à l'école royale de pharmacie, professeur de la faculté de médecine et du collége de France, membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Les auteurs qui traitent de la chimie, citent à chaque instant son nom, et en effet par ses observations et ses judicieuses recherches il a jeté beaucoup de jour sur cette science. Le département du Calvados lui avait donné, dans ses dernières années, un honorable témoignage de confiance, en le choisissant pour son député. Vauquelin eut recours avant d'expirer aux sacrements et aux autres consolations de la religion. Dans sa chaire de professeur, il éprouvait quelque difficulté à s'exprimer; mais il était simple, méthodique, et possédait le talent de l'analyse. Ce savant n'a publié *ex professo* que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8; mais il a laissé des *Mémoires* insérés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans les *Annales du muséum*, dans le *Journal de Physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans les *Recueils de l'académie des sciences*. Les plus remarquables sont : *sur la nature de l'alun* (Annales de chimie,) 1797; sur la *Nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie*, ibid., 1798; *Notice sur la terre du Brésil*. Cette terre était inconnue avant Vauquelin; *Des Mémoires sur l'urine*, en société avec Fourcroy, ib., 1799; *sur l'eau de l'amnios des femmes et des vaches*, ib., 1800; *sur le verre d'antimoine*, ib.; *Observations sur l'identité des acides pyro-muqueux, pyro-tartareux, pyro-ligneux et sur la nécessité de ne plus les regarder comme des acides particuliers*, en société avec Fourcroy, ibid.: *sur les pierres dites tombées du ciel*, ibid., 1803; sur *le platine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1804; *sur la présence d'un nouveau sel phosphorique terreux, dans les os des animaux*, etc., en société avec Fourcroy, ib., 1805; *Examen chimique pour servir à l'histoire de la laite des poissons*, en société avec Fourcroy, ibid., 1807; *Analyse de la matière cérébrale de l'homme, et de quelques animaux*, ib., 1812; *Expérience sur le Daphné alpina*, ibid.; *Analyse de l'urine de l'autruche, et expérience sur les excréments de quelques autres familles d'oiseaux*, en société avec Fourcroy; (*Annales du muséum d'histoire naturelle*), Paris, 1811. Vauquelin fut, en 1788, un des fondateurs de la société philomatique.

* VAUTRIN (Hubert), ancien jésuite, né à Saint-Nicolas en 1742, mort à Nancy en 1832, était chanoine de la cathédrale de cette ville; il est auteur de *l'Observateur en Pologne*, 1817, in-8; du *Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-12; et de quelques *Mémoires de physique*.

VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de), né à Aix en 1715, d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, et fut capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague, pendant trente lieues

de glaces, lui causa des maladies cruelles qui lui firent perdre la vue, et causèrent sa mort en 1747, à 32 ans. Nous avons de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, Paris, 1746, in-12. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales et quelquefois peu religieuses ; ce qui lui a mérité de la part de Voltaire d'être nommé un *prodige de vraie philosophie et de vraie éloquence* (*voy. Eloge funèbre* des officiers morts dans la guerre de 1741). Pour s'assurer plus certainement les éloges du grand philosophe, Vauvenargues a retranché dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage, ce passage remarquable : « Newton, Pascal, Bossuet, » Racine, Fénélon, c'est-à-dire les hommes de la » terre les plus éclairés, dans le plus philosophe » de tous les siècles, et dans la force de leur esprit » et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ ; et le » grand Condé en mourant répétait ces nobles pa» roles : Oui, nous verrons Dieu comme il est : » *Sicuti est, facie ad faciem.* » *Voy.* le *Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire*, chap. 17. Nous avons plusieurs éditions de Vauvenargues : une par de Fortia, 1797, 2 vol. in-12 ; une autre de Suard, 1806, 2 vol. in-8, dans laquelle il y a des altérations, et où l'auteur s'efforce de prouver que Vauvenargues était incrédule. Les philosophes le réclament comme un des leurs, et en effet il y a dans quelques passages de ses écrits une teinte philosophique (*voy.* son article dans Laharpe) ; mais d'autres morceaux démentent cette imputation, notamment sa belle *Méditation sur la foi*, terminée par une *Prière à Dieu*. Les ouvrages de Vauvenargues ont été beaucoup trop vantés par les écrivains philosophes. Son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'offre que des fragments de différents genres, qui étaient des matériaux d'un grand ouvrage que les maladies continuelles de l'auteur, suivies d'une mort prématurée, ne lui permirent pas d'achever. Sa meilleure production est le *Recueil de ses maximes*, où l'on ne trouve ni le piquant ni le pittoresque de La Bruyère, ni le fini de la diction de Duclos : mais il a plus d'imagination dans le style que ce dernier, et il parle à l'âme plus que tous les deux.

* VAUVILLIERS (Jean-François), helléniste, né à Paris en 1737, fut nommé, en 1766, adjoint à l'abbé Vatry, alors titulaire de la chaire de grec au Collége royal. En 1769 il lui succéda, et devint membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Vauvilliers se faisait remarquer par ses principes religieux, à une époque où ils commençaient à devenir rares parmi ceux qui cultivaient les sciences. Il n'était au reste occupé que de sa chaire et d'objets scientifiques, et il est vraisemblable qu'il ne se serait jamais occupé d'autre chose, si la révolution ne fût point survenue. En 1789, il fut nommé député suppléant aux états-généraux, et plus tard, lorsqu'on forma la mairie de Paris, lieutenant de maire. En cette qualité il présidait le bureau des subsistances, chargé de l'approvisionnement de la capitale. Il remplit cette mission difficile avec la plus scrupuleuse probité. Plusieurs fois il fut exposé sur les ports et dans les places publiques à la haine et aux insultes de la populace. Partout où il y avait quelque émeute, il s'y présentait avec calme, et s'il pouvait faire entendre sa voix éloquente, il était sûr de persuader. Cependant, lors de la découverte du fameux *livre rouge*, il s'y trouva porté pour une somme de 3,000 fr. C'était alors un crime. Las d'un emploi qui ne présentait que des dangers, il donna en 1791 sa démission. En 1797, compromis dans la conspiration de Brottier et Lavilleheurnois, il fut traduit au tribunal criminel de Seine-et-Oise, et fut acquitté. La même année, le département de Seine-et-Oise l'élut membre du conseil des cinq-cents, et se trouva du nombre de ceux que l'on condamna à la déportation. Il fut assez heureux pour se soustraire à l'exécution du décret. S'étant rendu en Suisse, il y reçut une lettre de l'empereur de Russie, Paul Ier, qui lui offrit un établissement dans ses états. En passant à Berlin pour se rendre à Pétersbourg, il fut accueilli par les Français qui y étaient alors, avec les égards et les sentiments d'estime dus à son mérite personnel, et à la conduite qu'il avait tenue. Paul Ier le reçut avec distinction, et lui fit une pension de 4,000 roubles. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Pétersbourg en 1801. On a de lui les ouvrages suivants : *Lettres aux auteurs du Journal des Savants, sur Horace*, 1767, in-12 ; *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte*, ou *Lettres sur la législation de Lycurgue, en réponse aux doutes proposés par Mably*, 1769, in-12 ; *Essai sur Pindare, contenant une traduction de ce poète, avec une analyse raisonnée, et des notes historiques, politiques et grammaticales*, le tout précédé d'un discours sur Pindare, et sur la vraie manière de traduire, 1772, 1779, in-12 ; *Ludovici XV, laudatio funebris*, 1774, in-4, trad. en franç. ; *Sophoclis tragœdiæ septem græce, cum interpretatione latina et scholiis veteribus ac novis ; edit. curavit Capperonnier ; notas, præfationem et indicem adjecit J.-F. Vauvilliers*, 1781, 2 vol. in-4 ; *Idylle sur la naissance du Dauphin*, 1781 ; *Abrégé de l'Histoire universelle*, en figures, avec des explications qui s'y rapportent, 1787, et ann. suiv., gr. in-8 ; *Vies pour les recueils de portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations*, par Dutlos, 1787, in-fol. ; *Extraits des différents auteurs grecs, à l'usage de l'école militaire*, avec la trad. franç. et les explications grammaticales des mots, 1788, 6 vol. in-12 ; *Le témoignage de la raison et de la foi sur la constitution civile du clergé*, Paris, 1792, in-8 ; *Doctrine des théologiens*, ou 2e *part. du Témoignage*, 1792, in-8 ; *Questions sur les serments ou promesses politiques en général, et en particulier sur le vœu de haine éternelle à la royauté*, Bâle, 1794, in-8. On pourrait ajouter à cela son *Mémoire sur les assemblées représentatives*. Cet écrit présentait une réunion d'idées générales sur la formation, la composition et les attributions des assemblées représentatives. Il paraît que l'auteur pensait que le meilleur mode de gouvernement représentatif serait de concentrer les pouvoirs dans une seule assemblée perpétuelle.

* VAUX (Noël de Jourda, comte de), maréchal de France, naquit en 1705 au château de Vaux,

diocèse du Puy. Entré, en 1724, lieutenant au régiment d'Auvergne, il servit aux siéges de Pizzighetone et du château de Milan. Capitaine en 1734, il se trouva à l'attaque du château de Colorno, et fut blessé aux batailles de Parme et de Guastalla. En 1738, il passa en Corse, et commanda l'année suivante à Corté, avec un détachement de deux cents hommes de son régiment. Attaqué au couvent de Gersamani par deux mille Corses, il fut blessé de deux coups de feu; mais il réussit à garder le poste. Le régiment d'Auvergne ayant été envoyé en Bohème en 1743, le comte de Vaux se distingua à la défense de Prague. Les preuves de courage et de talent qu'il y donna lui valurent le commandement du régiment d'Angoumois. Employé en 1744 et 1745, dans l'état-major de l'armée, il se trouva aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, au combat de Rietzvaux, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoy, et se signala aux siéges de Tournay et d'Andermonde, qu'il couvrit avec 1,500 hommes. Le roi lui donna le commandement d'Oudenarde en récompense de ses services. Lorsque le maréchal de Saxe entreprit le siége de Bruxelles, le comte de Vaux, à la tête de cinq mille hommes, chargé du passage du canal de Vilvorde, fit deux cents prisonniers dans les redoutes, établit un pont sur le canal, et, lors de l'investissement de la place, fut détaché à l'un de ses faubourgs à deux cents pas des fossés qu'il couvrit de redoutes. Après la prise de la ville, le maréchal de Saxe le chargea d'en porter la nouvelle au roi, qui le nomma brigadier, et il servit en cette qualité aux siéges d'Anvers, de Namur, et à la bataille de Rocoux. On lui confia, en 1747, l'investissement du Saz de Gand : il fit avec 6,000 hommes toutes les dispositions pour commencer ce siége, s'empara d'un fort et fit deux cents prisonniers. Un éclat de bombe l'atteignit au siége de Berg-op-Zoom. Détaché au village de Vouet, avec les volontaires de Bretagne et la brigade de Montboissiers, il y fut attaqué par dix mille hommes, et les força à la retraite; ce qui le fit nommer au commandement en second de la Franche-Comté. Envoyé en Corse pour s'y mettre à la tête des troupes, il fut fait lieutenant-général et employé à l'armée du maréchal de Broglie en 1760. Il assista à la bataille de Corbach, fut chargé de la défense de Friedberg, et commanda une colonne qui attaqua les redoutes de Cassel, et en chassa les ennemis. Au mois d'août suivant, il eut ordre d'attaquer l'arrière-garde d'un corps de dix mille hommes, et la mit en déroute. A la fin de cette campagne, le commandement de Goettingue lui fut confié : investi dans cette place par l'armée du prince Ferdinand de Prusse, il fondit à différentes reprises sur les troupes qui s'étaient portées dans les villages voisins, tailla en pièces une partie, fit l'autre prisonnière, et obligea enfin le prince Ferdinand de lever ce siége, après lui avoir enlevé plus de trois mille hommes en différentes sorties. En 1761, il eut un cheval blessé sous lui à Filingshausen, et ses habits furent criblés. L'armée eut à peine passé le Weser, qu'il fut détaché avec six mille hommes pour repousser l'ennemi au-delà de l'Ems; et lorsqu'on résolut d'assiéger Wolfenbuttel, il fut chargé de reconnaître la place. Au commencement de 1762, il servit au corps de réserve du comte de Lusace; mais ce corps ayant rejoint le gros de l'armée, le comte de Vaux retourna à Goettingue. Bientôt après il fit éclater de nouveau sa valeur au combat de Johannisberg, et à celui qu'il livra avec le marquis de Poyanne aux troupes légères des ennemis. Employé en 1763, dans la province des Trois-Evêchés, il fut nommé commandant en second de cette province, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1764. Envoyé en Corse en 1769, dans l'espace de deux mois il acheva de soumettre cette île. (*Voy.* Paoli.) Employé successivement dans la généralité de Paris, dans les divisions de Provence et d'Alsace, et au camp de Vossieux en 1779 et 1780, il commanda l'armée des côtes de Bretagne et de Normandie, et passa au commandement du comté de Bourgogne. Enfin les preuves de talent et de courage qu'il avait données pendant près de soixante ans, dans dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France, que Louis XVI lui conféra le 14 juin 1783. Envoyé en Dauphiné pour y apaiser les premiers ferments de la révolution, il mourut à Grenoble le 14 septembre 1788. Son corps fut déposé dans l'église de l'Etournac, pour être ensuite transféré au château de Vaux; mais en l'exhumant, les Vandales révolutionnaires empêchèrent que ses cendres fussent confiées au mausolée que devait exécuter son compatriote Julien, l'un de nos meilleurs sculpteurs. Près Villejuif, banlieue de Paris, est un obélisque, où est déposé le cœur du maréchal de Vaux : on y lit entr'autres inscriptions :

Ci gît le cœur d'un vrai héros :
Dans la paix et sous nos drapeaux,
Il consacra toute sa vie,
A bien servir son Dieu, son prince et sa patrie.

Observateur zélé de la discipline, sévère, mais juste et humain, désintéressé, ennemi de ce faste qui corrompt une armée autant qu'il l'embarrasse, le maréchal de Vaux donna toute sa vie l'exemple des vertus militaires, et surtout d'une scrupuleuse probité. Après avoir commandé l'expédition destinée pour l'Angleterre, il demeurait encore en 1781 à la tête des troupes assemblées en Bretagne; à la fin du premier mois de service, le trésorier de l'armée lui apporta la même somme qu'il lui avait comptée l'année précédente pour le mois correspondant : « Il ne m'en faut que la moitié, dit le » comte de Vaux; n'ayant plus les mêmes dépenses » à faire, je n'ai plus besoin du même traitement : » et il écrivit sur-le-champ dans ce sens au ministre de la guerre : celui-ci répondit qu'il avait mis sa lettre sous les yeux du roi, et que Sa Majesté voulait qu'il reçût la somme entière comme témoignage de la satisfaction qu'elle avait de ses services. « Je ne puis accepter, écrivit le comte, cette » marque de bonté du roi, et ce sera le seul ordre » de Sa Majesté auquel durant tout le cours de ma » vie je me serai cru dispensé d'obéir. » Le maréchal de Vaux n'avait que deux filles, les marquises de Vauborel et de Fongières; il ne reste de sa maison que deux branches cadettes, les Jourda de

Vaux du Rhuillier et les Jourda de Vaux de Foletier.

* VAUXCELLES (Simon-Jérôme BOURLET de), né en 1734 à Versailles, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit une grande réputation comme prédicateur du roi. L'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes, qu'il prononça, lui valut un abbaye et la place de bibliothécaire à l'arsenal. Il voyagea en Italie, et en rapporta des connaissances très-étendues sur les arts. Doué d'un esprit cultivé, il était en relation avec tous les hommes distingués de son siècle, et surtout avec Delille, Thomas, Laharpe et Fontanes. Le *Mémorial*, journal qu'il rédigea avec les deux derniers, le fit comprendre dans la proscription du 18 fructidor; mais il eut le bonheur de s'y soustraire, et mourut le 17 mars 1802. On a de lui : *Eloge de d'Aguesseau*, 1760, in-8 ; *Panégyrique de saint Louis*, 1761, in-8; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; un *Discours aux enfants du duc d'Orléans sur la mort de leur aïeul*, 1786, in-8 ; le *Discours préliminaire* de la nouv. édit. des *Lettres de mad. de Sévigné*; des *Dissertations littéraires*, insérées dans les journaux, qui font l'éloge de son goût.

VAUX-CERNAY (Pierre de), religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay, près de Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, a donné, en 1615, une bonne édition de cet ouvrage, qui peut être utile pour les événements du XIIIe siècle, et pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

VAUXELLE. *Voy.* HONORÉ de Sainte-Marie.

* VAVASSEUR (le P. François), jésuite, né en 1605 à Paray, dans le Charolais, embrassa la règle de saint Ignace, enseigna les humanités et la rhétorique dans différents colléges, et fut ensuite chargé d'expliquer l'Ecriture sainte à Bourges. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris pour remplacer au collége de Clermont le P. Petau (*voy.* ce nom, VI, 451), et il s'acquitta de ses nouvelles fonctions de manière à diminuer les regrets qu'avait laissés son prédécesseur. Il possédait le grec et l'hébreu ; mais il s'était attaché surtout à l'étude de la langue latine, qu'il écrivait et qu'il parlait avec une rare élégance. Il cultiva également avec succès la poésie. Le P. Vavasseur mourut à Paris, le 16 décembre 1681, à 76 ans. Le P. Lucas, son confrère, a publié le recueil de ses poésies en 1683. On y trouve : le poème héroïque de *Job*; plusieurs *Poésies* saintes ; le *Theurgicon*, ou les *Miracles de J.-C.*; un livre d'*Elégies*; un autre de *Pièces épiques*; quatre livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Les bons critiques lui reprochent une exactitude trop scrupuleuse, et qui est plus d'un grammairien que d'un poète. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-fol. Ils renferment : un *Commentaire* sur Job et sur Osée ; *De forma Christi*, Paris, 1649, in-8. Il y réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avait soutenu dans des notes sur Tertullien, et dans une dissertation à la fin de son édition de saint Cyprien, que J.-C. était difforme. Il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au Sauveur ces paroles du psaume 44 : *Speciosus forma præ filiis hominum*. Un Traité *De ludicra dictione*, ou du style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force; un Traité *de l'Epigramme*, qui offre quelques bonnes réflexions; une *Critique* de la Poétique du P. Rapin, critique pleine d'humeur, et qui prouve qu'il n'écrivait pas aussi bien en français qu'en latin.

VAVASSEUR (le). *Voy.* LEVAVASSEUR et MASSEVILLE.

VAYER. *Voy.* MOTTHE (la).

VAYRAC (l'abbé Jean de), né en Auvergne, passa en Espagne, où il demeura vingt ans, et revint à Paris en 1710. Il est auteur d'une bonne *traduction* des Mémoires du cardinal Bentivoglio, et d'une description de l'*Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'autre Français qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Bérault, dans son *Histoire ecclésiastique*, ouvrage, à quelques inconséquences près, très-estimable, ait mieux aimé copier le socinien Limborch que le judicieux et équitable de Vayrac (*voy.* LIMBORCH). Parmi les divers ouvrages de cet auteur, on cite encore son *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1719, 4 vol. in-12, ou 5 vol. in-8.

VECCHIETTI (Jérôme), savant florentin du XVIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, et en prit les degrés; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo et de sacrorum temporum ratione, lib.* 8. Cet ouvrage, rare et plein de recherches savantes, fut imprimé à Augsbourg en 1621, in-fol. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut en prison à l'âge de quatre-vingts ans, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avait avancé dans son ouvrage, que *Jésus-Christ ne fit pas la pâque la dernière année de sa vie, et qu'à la dernière cène il ne se servit point de pain azyme* : opinion qui, vu le sens et l'explication de l'auteur, ne méritait peut-être pas un traitement si rigoureux.

* VECCHIETTI (Jean-Baptiste), prêtre et orientaliste, frère du précédent, né à Cosenza en 1552, étudia avec succès les langues orientales, et surtout l'arabe et le persan. Il fut attaché à la cour de Rome, qui le chargea d'entreprendre en Perse et en Egypte, des voyages qui le rendirent célèbre; il parcourut ces pays pendant plusieurs années, et mourut en 1619. On a de lui une *Relation de la Perse*, qui n'a pas été imprimée, et dont le manuscrit existe à Venise dans la bibliothèque de Nanni; la *Vie* de Vecchietti, par son frère Jérôme, a été publiée par Marelli, à la fin du *Catalogue des manuscrits italiens de Nanni*.

VECCUS (Jean), *Chartophylax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartes de Sainte-Sophie à Constantinople, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise

grecque et de l'Eglise romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence et son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentait le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siége patriarcal en 1275. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer à l'empereur la démission de son patriarcat et à se retirer dans un monastère; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogie sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, et le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avait composé plusieurs *Ecrits* pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine. *Voy.* le *Recueil* d'Allatius sur la procession du Saint-Esprit, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4.

VEDELIUS (Nicolas), né à Hegenhausen, dans le Palatinat, en 1596, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker, et mourut le 26 septembre 1642. On a de lui un Traité contre les arméniens, intitulé : *De arcanis arminianismi*, 1632 et 1634, 4 part. in-4. Il prétend que les Arminiens veulent introduire un athéisme raffiné : attribution gratuite qui sent l'esprit de parti; le gomarisme ferait plutôt des athées que l'arminianisme. Plusieurs ouvrages de controverse, presque tous contre Baronius et Bellarmin; ceux même de son parti en ont été si peu contents, qu'ils se sont appliqués à le combattre.

VEEN (Otto van). *Voy.* Venius.

VEENHUSEN (Jean), littérateur hollandais, vivait sur la fin du XVIIe siècle. Il professa les belles-lettres avec succès, et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons sont celles de Stace et de Pline le Jeune, dites *Variorum*. Le Stace fut imprimé à Leyde, 1661, et le Pline, ibid., 1669, in-8.

VÉENINX (Jean-Baptiste), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avait une facilité étonnante : son pinceau suivait en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoires, portraits, paysages, marines, fleurs, animaux.

VEGA (André), théologien scolastique, né à Ségovie, fut cordelier, et mourut en 1570, après avoir assisté avec éclat au concile de Trente. On a de lui : les traités *de Justificatione*; *de Gratia*; *de Fide, operibus et meritis*, Alcala, 1564, in-fol.; un *Commentaire* sur les Psaumes.

VEGA (Lopez de), poète, appelé aussi *Felix Lope de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble. Ses talents lui méritèrent des places et des distinctions. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, etc. Après la mort de sa seconde femme, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut la prêtrise, et fut fait aumônier de l'ordre de Malte. Il mourut en 1635, à 73 ans. Ce poète se fit rechercher par la douceur de ses mœurs et par l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées composent vingt-cinq volumes, dont chacun renferme douze pièces de théâtre. L'on assure même que ce poète avait fait jusqu'à dix-huit cents pièces en vers. On comprend qu'une si grande facilité ne s'allie pas constamment avec le jugement et le goût. Ses pièces dramatiques ont plusieurs défauts; mais on y trouve un style brillant et classique, de l'invention, et elles ont été fort utiles à plusieurs poètes français. On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme la *Voga del Parnasso*; diverses *Nouvelles*, le *Laure del Apollo*; *Nise couronnée* ou *Inès de Castro*; *Jerusalem conquistada*, poème héroïque; *Mamarraquiz*, poème burlesque; d'autres poèmes et un grand nombre de poésies lyriques. Des écrivains médiocres s'élevèrent contre lui; mais Cervantes le proclama un *prodige de la nature*.

VEGA. (*Voy.* Garcias et Carrillo-Lasso de la).

VÉGÈCE (Flavius-Vegetius-Renatus), auteur qui vivait dans le IVe siècle, du temps de l'empereur Valentinien II, à qui il dédia ses *Institutions militaires*, ouvrage où il traite d'une manière fort méthodique et fort exacte de ce qui concernait la milice romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Sa version a paru, Paris, 1743, in-12, avec une Préface et des remarques, et a été réimpr., Amsterd., 1744, in-8. Végèce a donné aussi un *Art vétérinaire*, dans les *Rei rusticæ scriptores*, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4, qui a été traduit par Saboureux de la Bonneterie, Paris, 1775, in-8, et qui forme le tome 6e de l'Economie rurale. On a imprimé ses *Institutions militaires* avec les autres écrivains sur l'art militaire, *cum notis Variorum*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8, et, séparément, Paris, 1762, in-12.

VEIENTO. (*Voy.* Fabricius-Veiento.)

VEIL (Charles-Marie de), fils d'un juif de Metz, fut converti par Bossuet. Il entra dans l'ordre des augustins, et ensuite chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, et professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de Saint-Ambroise de Melun, apostasia bientôt après, abjura la religion catholique pour se marier avec la fille d'un anabaptiste, et mourut vers 1699, après avoir publié des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte. Il est un des premiers qui se soit élevé contre *l'Histoire critique du vieux Testament*, par Richard Simon, dans une lettre imprimée et adressée à Boyle.

* VEITH (Laurent-François-Xavier), jésuite et théologien, né à Augsbourg en 1725, prononça ses derniers vœux à Dillingen en 1760; fut reçu docteur en théologie, et après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, occupa une chaire d'Ecriture sainte et de controverse à Ingolstadt. Lors de la suppression de la société en 1773, il devint professeur de théologie au lycée catholique d'Augsbourg, consacra ses talents et son érudition à la défense des doctrines catholiques, et mourut le 9 octobre 1796. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *De primatu et infallibilitate romani pontificis*, Malines, 1781, 1824,

in-8; *Edm. Richerii systema de ecclesiastica et politica potestate singulari dissertatione confutatum*, Malines, 1785, 1825, in-8, avec un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro. Cet ouvrage fut loué par Zillinger, et Pie VI adressa à l'auteur un bref de satisfaction; *De gemina delectatione cœlesti ac terrena relative victrice*, 1785, in-8; *des avis et des regles pour ceux qui veulent étudier l'Ecriture; Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg, de 1789 à 1795, réimpr. à Malines, 1824, 5 vol. in-12, avec une *Notice* sur l'auteur. Cet ouvrage lui valut un second bref de satisfaction du pape. Veith y passe en revue toutes les objections que les incrédules modernes ont faites ou répétées contre les livres saints, et y donne les solutions des saints Pères, des apologistes anciens et nouveaux, français, allemands, italiens, etc.

* VELASCO (Grégoire-Hernandez de), poète, né à Tolède vers 1540, étudia à l'université d'Alcala de Hénarès, où il apprit la théologie; mais il se consacra aux belles-lettres. Il ne reste de lui que des traductions en vers que les critiques de sa nation placent au premier rang : *El parto de la Virgen*, Tolède, 1554, Madrid, 1569, in-8. En plusieurs endroits Velasco s'éloigne du texte du poème de Sannazar, sans qu'on lui sache mauvais gré de tout ce qu'il ajoute de son propre fonds. La 1re et la 4e églogues de Virgile, insérées ainsi que l'ouvrage précédent, dans le *Parnasso espanol* de Sedano, tom. I et V; et l'*Enéide*, Alcala, 1585, in-8, réimp. plusieurs fois.

VELASCO (Palomino de). *Voy.* PALOMINO.

VELASQUEZ (Jean-Antoine), jésuite, né à Madrid en 1585, mort en 1669, après avoir été plusieurs fois recteur, fut fait provincial. Philippe IV l'appela à sa cour, et le fit conseiller de la conception immaculée. On a de lui : un *Commentaire* latin sur l'Epître aux Philippiens, 2 vol. in-fol., aussi diffus que savant; divers *Ecrits* en faveur de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

VELASQUEZ (Jacques-Rodriguez de SYLVA y), peintre, né à Séville en 1599, se rendit à Madrid : il y devint chef d'école espagnole, et ses talents furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Un génie hardi, un coloris vigoureux, une touche énergique font de lui un artiste célèbre. Philippe IV l'aimait, et se plaisait à le voir peindre. Il ajouta en 1658, aux honneurs dont il l'avait comblé, la dignité de chevalier de Saint-Jacques, et lui fit faire à sa mort, arrivée le 7 août 1660, de magnifiques funérailles.

* VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), marquis de Valdeflores, littérateur et antiquaire, né à Malaga en 1722, étudia d'abord la jurisprudence, la philosophie d'Aristote et la théologie ecclésiastique, et fut ensuite chargé de la direction d'un voyage ordonné en 1752, par Ferdinand VI pour recueillir tous les anciens monuments de l'Espagne. Il se livra dès lors avec plus d'ardeur aux études qu'il préférait, et qui lui valurent le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Mais des écrits séditieux publiés à l'occasion de la fameuse émeute de 1766 et qu'on lui attribua, le firent mettre en prison. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1772, et mourut peu de mois après dans sa maison de campagne, près de Malaga, à 50 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Essais sur les alphabets des caractères inconnus, gravés sur quelques médailles et monuments de l'Espagne*, Madrid, 1752, in-4; *Origine de la poésie castillane*, 1754, in-4; excellent ouvrage qui a eu plusieurs éditions; *Annales de la nation espagnole, depuis son origine jusqu'à l'invasion des Romains*, Malaga, 1759, in-4; *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, Malaga, 1759, in-4; *Notice sur le voyage d'Espagne, fait par ordre du roi, et d'une nouvelle histoire générale de la nation, depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1516*, Madrid, 1765, in-4; *Collection de divers écrits sur l'art de la galanterie*, avec des notes de plusieurs auteurs, par Liberio Veranio, recueillies par don Louis de Valdeflores. Ce livre est une satire violente contre les mœurs du temps, et notamment contre le gouvernement espagnol. Il contient en outre des images assez libres, et fut sans doute cause en partie des désagréments qu'on fit éprouver à l'auteur. Ses autres ouvrages, imprimés plusieurs fois, sont : *Histoire naturelle de l'Espagne; Géographie de l'Espagne; Essai d'une Histoire universelle; Histoire de la ville de Malaga; Théorie sur les médailles d'Espagne; Description des royaumes de Tunis et de Maroc; Œuvres poétiques*, très-estimées, et qui placent l'auteur au rang des bons poètes espagnols, etc.

VELD (Jacques), religieux augustin de Bruges en Flandre, docteur de Louvain en 1571, successivement prieur et provincial dans son ordre, mort à Saint-Omer dans le monastère de Saint-Bertin, en 1583, où il s'était retiré lorsque le magistrat de Bruges, qui avait épousé les intérêts des hérétiques, l'eut exilé en 1578. Ce religieux a composé : *Tabulæ in Evangelia et epistolas quadragesimales*, Louvain; des *Paraphrases* sur les Evangiles, sur les Epitres du Carême, et sur la Passion; *Commentaria in Danielem prophetam*, 1576, in-8. Ce commentaire n'est bon que pour les prédicateurs.

* VELDE (Charles-François-Vander), né à Breslau en 1779, remplit en Silésie différentes fonctions de magistrature, et se distingua dans les lettres. Il donna d'abord de *petites pièces* dans les journaux, ensuite il travailla pour les théâtres; mais n'obtenant que peu de succès, il se livra tout entier à la composition de ses romans qui lui ont mérité le nom de *Walter Scott allemand*. Quoiqu'il soit loin de l'égaler, on peut dire cependant qu'il lui est quelquefois égal, par des tableaux de mœurs fort exacts et fort touchants. Une mort prématurée l'a enlevé aux lettres en 1824. Depuis 1817 il travaillait au *Journal du soir*, et cette feuille lui dut la vogue qu'elle eut dès ce moment. Ses *Œuvres* publiées à Dresde, 14 vol. 2e édit., 18 vol. in-8, ont été trad. en franç. par Loève Weimars, Paris, 1826-28, 16 vol. in-12.

VELEZ. *Voy.* GUEVARA.

VELLEIUS-PATERCULUS, historien latin, né vers l'an 735 de Rome, d'une famille équestre, fut tribun des soldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguste, sous lequel il avait servi. Il fit des

campagnes dans différents pays, suivit Tibère dans toutes ses expéditions, et fut son lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident*. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la sixième année de Tibère. Cet auteur est inimitable dans ses portraits; il peint d'un seul trait. Il a écrit avec une finesse et un agrément qu'il est difficile d'égaler, mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibère et Séjan. Il ne voyait en eux que les bienfaiteurs de Paterculus, tandis que le reste du genre humain y voyait des monstres. Rhenanus a publié cet auteur en 1520, et depuis ce temps il y en a eu grand nombre d'éditions; entre autres celles de Barbou, 1746, in-12; de la *Collection des classiques latins* de Lemaire, 1822, in-8. Doujat le traduisit en français, avec des suppléments qui n'ont pas satisfait les gens de goût. On préfère à sa version celle de l'abbé Paul, Avignon, 1784, in-8, et Paris, 1790, in-12. On en a une autre de Desprès, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke.

VELLY (Paul-François), né en 1709, et selon d'autres en 1711, à Crugny, près de Reims, entra dans la société des jésuites, et en étant sorti onze ans après, se livra tout entier aux recherches historiques. Son *Histoire de France* lui assigne un rang parmi les historiens. Il en a publié les six premiers volumes; le septième, qu'il avait achevé, et le huitième auquel il avait presque mis la dernière main, ont été publiés par Villaret. Son style, sans être d'une force et d'une élégance à se faire remarquer, est aisé, simple, naturel et assez correct. Il respire un air de candeur et de vérité qui plaît dans le genre historique; mais il ne faut pas s'y tromper: l'auteur a ses préjugés et ses prédilections auxquels il n'hésite pas de sacrifier les faits plus connus. Le clergé, suivant la remarque de Palissot, n'est pas toujours traité dans ce livre avec impartialité. Villaret a continué cet ouvrage jusqu'au 17e vol. (*Voy.* VILLARET); il a eu pour successeur Garnier, condamné à être remplacé par le prolixe et fastidieux Fantin-Desodoards (*voy.* ce nom). L'impartialité n'est le caractère d'aucun de ces auteurs. L'*Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, 1778-89, 17 vol. in-4, en y joignant la table par Rondoneau et l'*Avant-Clovis* par Laureau (*voy.* ce nom), l'éd. in-12, est de 35 vol. L'abbé Velly mourut le 4 septembre 1759. Il s'était annoncé dans la littérature par une traduction française de la Satire du docteur Swift, intitulée *John Bull*, ou *le Procès sans fin*; elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

* VELTHEIM (Auguste-Ferdinand, comte de), minéralogiste, né en 1741, mort à Brunswick le 2 octobre 1801, dans le duché de Magdebourg, remplit, pendant plusieurs années, la place de surintendant des mines de l'électorat de Hanovre. Il publia sur la *minéralogie* différents ouvrages qui établirent sa réputation. L'université de Hanovre lui conféra le grade de docteur, et le roi de Prusse lui accorda le titre de comte. Il se démit de sa place de surintendant, et se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de son étude favorite. Il y fit des observations intéressantes, soit sur *les vases murrhins des anciens*, soit sur les *onyx*, sur la *statue de Memnon en Egypte*, etc.; et les publia sous la forme de petites *dissertations*. On a encore de lui plusieurs *Mémoires* intéressants sur l'art de fabriquer les glaces, une *Nouvelle explication du vase de Barberini*, etc.

VELTHUSEN (Lambert), *Velthusius*, né à Utrecht en 1622, défendit avec ardeur les opinions de Descartes. Il fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur excessive avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques le fit déposséder en 1674. Il vécut depuis dans la retraite et mourut en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis, Rotterdam, 1680, 2 vol. in-4. On y trouve : *Tractatus moralis de naturali pudore et dignitate hominis, in quo agitur de incestu, voto castitatis*, etc., où il y a de bonnes choses mêlées d'assertions fausses; *De usu rationis in theologia*; une *Apologie* du Traité *de Cive* de Hobbes, qui ne fit pas revenir les gens sensés de l'idée qu'ils s'étaient faite de cet impie, et qui nuisit beaucoup à la réputation de l'apologiste; *De articulis fidei fundamentalibus et cultu naturali*; ouvrage plein de paradoxes.

VENANCE (saint), né à Camerino, ville de la Marche d'Ancône, était encore fort jeune lorsqu'il fut mis à mort pour la foi vers 250, durant la persécution de Dèce; ses reliques se gardent précieusement à Camerino. Les hymnes qu'on récite dans son office sont bien faites et pleines de poésie.

VENANCE-FORTUNAT (Venantius-Honorius-Clementianus-Fortunatus), né près de Trévise, en Italie, fit ses études à Ravenne, et alla ensuite s'établir à Tours. Ses talents et ses vertus le lièrent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La pieuse reine Radegonde l'invita à venir à Poitiers, et le prit à son service; il donna les préceptes de politique à Sigebert, qui en faisait beaucoup de cas. Il fut ordonné prêtre à Poitiers en 565, et élevé, selon la plus commune opinion, sur le siége de cette ville, après la démission de Platon. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, et l'on célèbre sa fête à Poitiers le 14 décembre. On a de lui : une *Vie de saint Martin*, en vers, composée d'après la Vie du même saint par Sulpice-Sévère. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce poëme pour remercier saint Martin de ce qu'il avait été guéri d'un mal d'yeux par son intercession; des *Poésies* divisées en 11 livres, publiées avec la *Vie* de saint Martin, par le P. Brower, jésuite, Mayence, 1630, in-4; une *Explication de l'Oraison dominicale*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, dans la Bibliothèque des Pères et dans les *Orthodoxographa*, avec l'*Explication du Symbole des Apôtres*, du même auteur; *Explication du Symbole de saint Athanase*, que Muratori a donnée dans les *Anecdota latina*; les *Vies* de saint Germain de Paris, de saint Aubin d'Angers, de saint Paterne d'Avranches, de saint Amand de Rhodez, de saint Remi de Reims et de sainte Radegonde. De toute ces *Vies*, il n'y a que la dernière qui soit estimée; dans les autres, il

montre fort peu de critique ; l'hymne *Vexilla regis prodeunt*, etc. Du Pin lui attribue aussi *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis* (1), et il se trouve dans quelques éditions de ses ouvrages avec le *Vexilla regis* : mais dom Ceillier, dont le sentiment est bien plus probable, le donne à Claudien Mamert. (*Voy.* CLAUDIEN.) La poésie de Fortunat est assez harmonieuse pour le siècle où il vivait, mais sa prose est trop négligée. L'édition des *Œuvres* de Fortunat, Mayence, 1617, in-4, reproduite dans la grande Bibliothèque des Pères, a longtemps été la meilleure ; mais elle a été de beaucoup surpassée par celle que l'on doit au savant card. Luchi, Rome, 1786-87, 2 vol. in-4. — Il ne faut pas confondre, comme Cave a fait, Venance-Fortunat avec saint FORTUNAT, évêque en Lombardie, qui, chassé probablement de son siége par les barbares, se retira près de Chelles, fut fort estimé de saint Germain, évêque de Paris, et mourut en 569. On a de lui la *Vie* de saint Marcel de Paris.

VENANCE (le P.) *Voy.* DOUGADOS.

VENCE (Henri-François de), né en 1676 à Pareid en Voivre, dans le Barrois, prêtre docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nancy, conseiller d'état de Léopold, duc de Lorraine, et précepteur de ses enfants, se fit un nom par l'édition qu'il donna des *Commentaires* du P. de Carrières, Nancy, 1738-1743, 22 vol. in-12. L'abbé de Vence y ajouta 6 vol. d'*Analyses et Dissertations sur l'ancien Testament*, et 2 vol. d'une *Analyse* ou *Explication des Psaumes*. Dom Calmet estimait beaucoup ces Dissertations. Elles sont savantes, solides et écrites avec netteté. L'auteur avait bien médité les livres saints, et ses lumières s'étendaient à plusieurs sciences. Il mourut à Nancy, le 1er novembre 1749. Les éditions de la *Bible*, publiées par Rondet, renferment quelques-unes de ces *Dissertations*. L'édition d'Avignon, 1767-73, 17 vol. in-4, est connue, pour la même raison, sous le nom de *Bible de Vence*. C'est sous le même titre qu'elle a été réimprimée avec des notes de Drack, Rabbin converti, Paris, 1827 et ann. suiv., 26 vol. in-8.

* VENCE (François de VILLENEUVE de), oratorien, mort à Vendôme, le 26 février 1741, dans un âge avancé, est connu par ses traductions de deux ouvrages de saint Augustin : les *Six livres contre Julien, défenseur de l'hérésie pélagienne*, Paris, 1736, 2 vol. in-12 ; les *deux livres de la grâce de J.-C., et du péché originel*, Paris, 1738, in-12.

VENDOME (César, duc de), fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594, au château de Coucy en Picardie, mort à Paris, le 22 octobre 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne de Henri IV, ce prince le lui donna.

VENDOME (Louis-Joseph, duc de), fils de Louis, duc de Vendôme, puis cardinal, et de Laure Mancini, né en 1654, après avoir passé par tous les grades, comme un officier de fortune, parvint au généralat, et fut envoyé en Catalogne, où il prit Barcelonne, en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie à la place de Villeroy, qui n'avait essuyé que des échecs. Vendôme donna la bataille à Luzara, pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Versailles; il s'avança ensuite dans le Trentin, et y prit quelques places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Aoste, de Verceil, d'Yvrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il eut quelques avantages sur le prince Eugène à Cassano, en 1705 (les Autrichiens n'en conviennent pas), et sur le comte de Reventlau à Calcinato, en 1706. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires de Flandre où il avait été envoyé après la défaite de Ramillies, et où il fut lui-même défait à Oudenarde, en 1708, il passa en Espagne, où il fut plus heureux. Il ramena Philippe V à Madrid, fit prisonnier Stanhope avec 5,000 Anglais, et donna le 10 décembre 1710, la bataille de Villaviciosa, dont tout l'avantage lui resta, malgré que le comte de Stahremberg, au rapport de Berwick, conservât le champ de bataille ; ce général, affaibli par la prise de Stanhope, ayant dû se retirer et abandonner un grand nombre de postes importants, Vendôme continuait à pousser les ennemis, lorsqu'il mourut, en 1712, à Tignaros, d'une indigestion, à 58 ans, et fut enterré au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infans et infantes d'Espagne. Général habile et souvent heureux, il ne méditait point ses desseins avec assez de profondeur, négligeait trop les détails, et laissait périr la discipline militaire. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé. Ce désordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison et sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Le duc de Vendôme avait épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé, dont il n'eut point d'enfants, et qui mourut en 1718. Le chevalier de Bellerive a donné l'*Histoire de ses campagnes*, Paris, 1714, in-12. Le duc de Saint-Simon a trop maltraité ce général dans ses *Mémoires* ; il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il en parle avec humeur. On ne peut disconvenir néanmoins que son indolence et son opiniâtreté ne lui aient fait faire de grandes fautes. On peut s'en rapporter à ce qu'écrivait, à la fin de la campagne de 1708, le dauphin duc de Bourgogne, prince dont on ne peut suspecter la véracité et l'exacte justice. « Peut-être que Vendôme demandera à » se retirer, ainsi qu'il m'en est revenu quelque » chose. Je ne dirai pas là-dessus mon avis au roi : » ce sera à lui de juger ce qu'il aura à répondre. » Il est certain que ce serait une occasion de reti- » rer du service un homme qui peut y être plus » préjudiciable qu'utile, par son entêtement, ainsi » que par ses autres défauts, qui ne sont que trop » connus. » *Vie du Dauphin*, tom. 2, pag. 161.

VENDOME (Philippe de), grand-prieur de France et frère du précédent, né à Paris en 1655, se si-

(1) Depuis la correction de cette hymne, on lit *Lauream certaminis*, pour éviter un pléonasme. Mais par *prælium*, le poète entendait *le choc, l'effort, l'ardeur* du combat.

gnala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et se distingua en diverses occasions. Elevé au poste de lieutenant-général en 1693, il eut, en 1695, le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme, son frère, qui passait en Catalogne. Dans la guerre de la succession, il fut envoyé en Italie, où il prit quelques places sur les Impériaux; mais il fut disgracié après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, et où il ne s'était point trouvé, par un défaut de conduite. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24,000 livres. De retour en France, il apprit que les Turcs menaçaient Malte, en 1715; il vola au secours de cette ville, et fut nommé généralissime des troupes de la religion; mais le siége de cette île n'ayant pas eu lieu, il retourna en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand prieuré en 1719, conserva le titre de *prieur de Vendôme*, et mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans.

VENDOME (Matthieu). *Voy.* MATTHIEU.

VENEL (Gabriel-François), né à Pézenas en 1723, se distingua dans la profession de médecin, et emporta au concours, en 1758, une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753, il avait été nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Il travailla plusieurs années à l'analyse de ces eaux avec Bayen, artiste célèbre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations; il mourut à Montpellier, le 29 octobre 1775. On a de lui : *Analyse chimique des eaux de Passy*, Paris, 1757, in-12; *Instructions sur l'usage de la houille*, Avignon, 1775, in-8, fig. Les états de la province de Languedoc l'avaient chargé d'examiner les propriétés et les usages de la houille : ce livre contient le résultat de ces opérations; il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant; *Analyse des eaux de Seltz*, dans les mémoires de l'académie des sciences; *Aquarum Galliæ mineralium analysis*, manuscrit en 2 vol. in-4 : c'est le fruit de ses recherches et de ses courses; *Précis de matière médicale*, publié par Carrère; avec des augmentations, Paris, 1786 et 1800, 2 vol. in-8.

VENERONI (Jean), né à Verdun, dans le XVIIe siècle, s'appelait *Vigneron*; mais comme il avait étudié l'italien, et qu'il voulait en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin, et *italianisa* son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont : une *Grammaire pour apprendre l'italien*, Paris et Lyon, in-12 et in-8. On en a fait plusieurs éditions en différents formats; elle est claire, mais un peu prolixe; *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1768, in-4. Il a été effacé par celui d'Alberti; *Fables choisies*, avec la traduction italienne. On en a une édition avec une version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4; *Lettres de Loredano*, traduites en français, ainsi que les *Lettres du cardinal Bentivoglio*. Son style est plus facile que pur. *Voy.* VERGANI.

VENETO (Paul), religieux de l'ordre des ermites de saint Augustin, passait pour le *prince* des théologiens de son temps. Il enseignait à Padoue dans le couvent de son ordre, et y mourut à la fleur de l'âge, le 15 juin 1429. On a de lui : *Contra Judæos liber unus; Sermones de tempore; Sermones de sanctis; Sermones quadragesimales; De Conceptione B. M. Virginis; De Incarnatione Verbi Dei; De excellentia Verbi Dei; Super sententias libri IV; Ad libros physicorum libri VIII; Super libros de generatione et corruptione libri II; Super libros de anima libri III; Summæ philosophiæ naturalis libri VI; De conceptione mundi qui astronomiæ janua nuncupari potest, liber I; De circulis componentibus mundum; De compositione mundi; Super libros Porphyrii liber I; Super prædicamenta liber I; Super libros posteriorum libri II; Logica parva; Logica magna; De quadratura circuli; Super consequentiis Strodi*. Il a fait un abrégé des *Expositions de Jean de Ripa* sur le premier livre des Sentences. Quoi qu'il en soit du mérite de tous ses écrits, aujourd'hui oubliés, ils montrent au moins dans le P. Vineto un écrivain très-laborieux, et rempli, pour son temps, d'une grande variété de connaissances. — Il ne faut point le confondre avec Paul VENETO, servite, qui vivait dans le même siècle, et dont on a les ouvrages suivants : *De notitia Dei; De condendo christiano testamento; De ordine et progressu sui ordinis; Explicatio Dantis Aligerii, poetæ florentini*. — Les biographes font mention de deux autres VENETO. Le premier, André VENETO, était aussi servite; il vivait dans le XIVe siècle, et fut professeur à Bologne. Parmi divers ouvrages dont il est auteur on cite : un *Commentaire* sur la Genèse; un *Commentaire* sur Aristote, *de rebus naturalibus; Liber variarum orationum; Campus florum*. L'autre VENETO (Jean), était chartreux, et vivait au XVe siècle. Ses écrits sont : *Nosce teipsum; De patientia et humilitate liber I; Speculum morientium, libri III; Corona sensuum, liber I; Sermones varii, Epistolæ variæ*.

VENETTE (Nicolas), professeur d'anatomie et de chirurgie, né en 1633 à la Rochelle, où il mourut en 1698, à 65 ans, après avoir voyagé en Italie et en Portugal, se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages : *Traité du scorbut*, la Rochelle, 1671, in-12; *Traité des pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. Il y a de bonnes observations; mais la théorie de l'auteur sur la formation des pierres est absurde; *Tableau de l'amour conjugal*, 1688, in-12, fig.; rempli de tableaux et d'histoires obscènes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'était caché sous le nom de Nic. *Salonici*. Un écrivain moderne l'a pillé pour faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux.

VENIERO (Dominique), noble vénitien, né vers 1517, mort le 16 février 1582, se distingua parmi les poètes italiens de son temps. Ses *Poésies* ont été d'abord imprimées dans les *Recueils* de Dolce et de Ruscelli, et depuis à Bergame en 1750, in-8, avec celles de Louis et Maffée Veniero, ses neveux. Domi-

nique était frère de Jérôme, François et Louis, connus, ainsi que lui, par divers ouvrages en prose et en vers. Louis déshonora sa plume par un poëme d'une licence effrénée, en trois chants, intitulé *La Putana errante*, à la suite duquel en est un autre, non moins obscène, en un seul chant, qui a pour titre, la *Zaffetta* ou le *Trentuno*, Venise, 1531, in-8. Ces deux productions infâmes ont été mal à propos attribuées à l'Arétin par quelques biographes, et calomnieusement à Maffée Veniero, archevèque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant, qui le fit imprimer à Lucerne en 1651 : imputation aisée à détruire, car ce prélat n'était pas encore né en 1531, lorsque son père mit ces deux poëmes au jour. Louis Veniero mourut en 1550.

* VENINI (l'abbé François), né à Milan en 1737, se livra à l'étude des mathématiques, de la philosophie, et des belles-lettres, et occupa diverses chaires à l'université de Parme. Etranger aux affaires politiques, il vécut ignoré, et mourut, le 5 avril 1820, à 83 ans. Il a publié sur les sciences qu'il professait différents écrits qui ont eu plusieurs éditions : un des plus estimés est celui qui a pour titre : *De principiis*, etc., ou *Des principes de l'harmonie musicale et poétique, et de leur application à la théorie et à la pratique de la versification italienne*, Paris, 1798, in-8.

* VENINO (Ignace), jésuite, surnommé *le Massillon* de l'Italie, né à Côme en 1711, entra dans la compagnie de Jésus en 1728, et y enseigna, suivant l'usage, toutes les classes. Ses supérieurs le destinèrent à la chaire, et il justifia les espérances qu'on avait conçues de ses talents. Il créa pour ainsi dire une époque nouvelle dans l'éloquence italienne. On admirait dans ses sermons l'ordre, la beauté du plan, la profondeur, la belle diction. Son style était plein, élégant, harmonieux. Il savait ennoblir les pensées les plus communes; et quoique son débit ne fût pas heureux, son discours était si attachant, que son auditoire était toujours composé des personnes du goût le plus délicat; les villes les plus considérables de l'Italie voulurent l'entendre. A la suppression de son ordre, le P. Venino, qui était alors recteur du collége de Milan, continua de demeurer dans cette ville. Il y mourut dans de grands sentiments de piété, le 25 août 1778, à 67 ans. Il n'avait rien publié de son vivant. L'abbé Antoine-Louis Carli, autrefois son confrère, recueillit les écrits qu'il avait laissés, et c'est à ses soins qu'on doit : *Panegirici*, Milan, 1782. Il y en eut la même année à Venise une seconde édition; *Le Prediche quaresimali*, Milan, 1780; Venise, 1783, in-8.

VENIUS (Otto), peintre de Leyde, naquit en 1556. Ses parents l'envoyèrent à Liége à l'âge de 15 ans, pour l'éloigner des troubles occasionnés dans sa patrie par les sectaires; il alla ensuite à Rome avec des lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, et consulta l'antique et les tableaux des excellents peintres modernes, pendant sept ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. De retour dans les Pays-Bas, il fut fait maréchal-de-camp par Alexandre de Parme. L'empereur, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne, occupèrent tour-à-tour son pinceau. Vénius s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appelé par l'archiduc Albert à Bruxelles, et nommé intendant de la monnaie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service : mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Vénius avait une grande intelligence du clair obscur; il mettait beaucoup de correction dans son dessin, et jetait bien ses draperies; ses figures ont une belle expression, il est gracieux dans ses airs de tête; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile et abondante, réglée par un jugement sain et éclairé. Venius mourut à Bruxelles, le 6 mai 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi bien que son pinceau par divers écrits, qu'il a enrichis de figures et de portraits dessinés par lui-même. Ces ouvrages sont : *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4, avec 36 figures gravées par Tempesta; *Historia Hispanica Septem infantium Laræ, cum iconibus*. Lara est le nom d'une famille d'Espagne des plus illustres. *Conclusiones physicæ et theologicæ, notis et figuris dispositæ*, Leyde; *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4, réimprimés à Bruxelles en 1683, avec des notes en latin, italien, français et flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*instructions et devoirs d'un jeune prince*, et dédié à Louis XIV, encore jeune, par Tancrède de Comberville. Ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. *Amorum emblemata*, 1608, in-4; *Vita S. Thom. Aquinatis, 32 iconibus illustrata*; *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4; *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4. Rubens fut son élève. — Gilbert et Pierre VENIUS, ses frères, s'appliquèrent l'un à la gravure, l'autre à la peinture, et s'y distinguèrent.

* VENTENAT (Etienne-Pierre), professeur de botanique, né à Limoges en 1757, mourut à Paris le 13 août 1808. On lui doit : *Principes de botanique*, 1797, in-8, avec 13 pl.; *Tableau du règne végétal, suivant la méthode de Jussieu*, 1799, 4 vol. in-8, fig.; *Jardin de la Malmaison*, Paris, 1803, 2 vol. gr. in-fol., fig. imprimées en couleur; le *Botaniste voyageur aux environs de Paris*, 1803-1812, in-12, avec cartes; plusieurs *Mémoires* dans les *Annales du museum* et dans la collection des Mémoires de l'institut (*Voy.* CELS).

VENTIDIUS-BASSUS, romain de basse naissance, fut d'abord muletier. Il brilla tellement sous Jules-César et sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 38 avant J.-C. Sa mort fut un deuil pour Rome, et ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA (Marianus), carme, de Naples, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science, et devint prieur général le 29 mai 1762. On a de lui : *Historia chronologica priorum generalium ordinis B. Mariæ de Monte Carmelo*, Naples, 1773,

in-4, fig. L'auteur y donne un abrégé de la vie de chaque général de son ordre, depuis saint Berthold, fondateur de l'ordre, vers 1145, et un précis des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y règne beaucoup d'érudition, le style est net et coulant. L'auteur mourut peu après la publication de cet ouvrage.

VENTURA (Antoine-Prado), religieux trinitaire, né en 1701 à Cordoue, en Andalousie, entra dans le couvent des mathurins de sa ville natale, et y fit profession. Chargé d'enseigner la philosophie, il s'en acquitta à la satisfaction de ses supérieurs, qui l'envoyèrent à Séville prendre des grades dans l'université : il y reçut le bonnet de docteur. Quelques années après, il fut nommé professeur de théologie dans cette université. Ventura possédait la géographie, l'histoire et le droit canon. Il prêchait aussi avec succès; il faisait même des vers avec facilité. Il mourut à Cordoue en 1753. On a de lui : un *Poëme de saint Raphaël*, in-4; *Sermons des saints*, 2 vol. in-4; *la Vie du martyr Fr. Marc Criado*, in-8; *Oraison funèbre du cardinal Cisneros*; *Diverses consultations*, in-fol. Il a, dit-on, beaucoup contribué au perfectionnement de la langue espagnole. — VENTURA (Guillaume), né à Asti vers 1250, écrivit, ou plutôt continua l'*Histoire* de cette ville. Elle avait été commencée par Ogerius Alferius qui l'avait poussée jusqu'en 1294; celle de Ventura commence en 1260 et va jusqu'en 1325. Ventura avait porté les armes, et avait été fait prisonnier en 1273. Son ouvrage a pour titre *Mémorial*, etc. Louis-Antoine Muratori l'a inséré avec des *notes* au tome 2 de son *Recueil des écrivains de l'Histoire d'Italie*, Milan, 1727, in-fol. — VENTURA (Secundinus), parent du précédent, citoyen et notaire d'Asti, reprit le travail de Guillaume, et y ajouta; il conduisit l'*Histoire d'Asti* de 1419 à 1457. Cette continuation se trouve dans Muratori.

* VENTURE (Mardochée), juif, florissait au commencement du XVIIe siècle, et était un des hommes les plus instruits de sa nation. On a de lui les ouvrages suivants : *Prières journalières à l'usage des juifs portugais ou espagnols*, 1772, 3 vol. in-12; *le Cantique des cantiques de Salomon*, avec la paraphrase chaldaïque et le *Traité d'Aboth* ou des *Pères de la doctrine*, trad. de l'hébreu, du chaldaïque et du rabbinique, avec des notes pour en faciliter l'intelligence, 1774, in-12.

* VENTURI (Jean-Baptiste), né en 1746, à Bibiano, dans le duché de Reggio, devint membre du corps législatif de Milan, et fut chargé des fonctions d'ingénieur de Modène. Nommé professeur de physique à l'université de Pavie, il occupa aussi une chaire de mathématiques, dont les cours attirèrent constamment de nombreux auditeurs. Il allait publier un *Traité d'optique*, en 2 vol. in-4, lorsqu'il mourut à Milan, le 10 septembre 1822, à 76 ans. Il était membre de l'institut de Bologne, de plusieurs autres académies savantes, et avait de profondes connaissances dans les sciences exactes, ainsi que dans les littératures ancienne et moderne. On a de lui, outre différents ouvrages sur la *géodésie*, l'*hydraulique*, l'*art des fortifications*, plusieurs *biographies d'hommes célèbres*, beaucoup de *dissertations* sur les *monuments anciens* et les *arts*, et un *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci*, avec *des fragments tirés de ses manuscrits*, Paris, 1798, in-4, fig. très-curieux.

VÉNUS, déesse de l'amour, des grâces et de la beauté, était, selon la fable, fille de Dioné et de Jupiter; ou, selon d'autres, elle naquit de l'écume de la mer. Il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches que les poètes racontent de cette infâme déesse, et que le paganisme a mises parmi les rites sacrés.

* VENUSTI (Nicolas-Marcel, marquis de), chevalier de Saint-Étienne, né à Cortone en 1700, étudia successivement à Bologne, Sienne et Pise. Il apprit dans cette dernière ville la jurisprudence, la physique et la métaphysique. Il passa à Naples, où il fut nommé surintendant de la bibliothèque et du musée royal, et inspecteur des découvertes faites à Herculanum, Pompéia, etc. De retour à Cortone, il y fonda plusieurs établissements utiles aux lettres, et entre autres la célèbre académie toscane, qui a compté parmi ses membres les hommes les plus distingués de l'Italie, et mourut en 1755. On a de lui : une *Lettre latine sur l'ancienneté de Cortone; Descriptions des découvertes faites à Herculanum*, Rome, 1748, etc.

VENUTI (Ridolfino), antiquaire, né en 1703 à Cortone, après avoir terminé ses cours, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome perfectionner ses connaissances par l'examen des monuments et par le commerce des artistes et des savants. Nommé par le pape Benoît XIV, président de la commission des monuments antiques, et garde du cabinet du Vatican, il allait être élevé à de nouveaux honneurs, lorsqu'il mourut en 1763. On a de lui : *Collectanea antiquitatum romanarum*, Rome, 1736, in-fol.; *Antiqua numismata maximi moduli*, *ex museo Alex. cardinalis Albani*, *in vaticanam bibliothecam translata*, Rome, 1739-44, 2 vol. in-fol.; *Accurate succincta descrizione topografica delle antichita di Roma*, Rome, 1763, 2e édit. augm., 1803, 2 vol. in-4, fig.; *Accurata descrizione topografica ed istorica di Roma moderna, opera postuma*, Rome, 1766, 2 vol. in-4, fig.; *Numismata imperatorum præstantiora a Martino V ad Benedictum XIV*, 1774, in-4; *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Matheorum adservantur collecta à Venutio*, 1779, 3 vol. in-fol. fig.

VENUTI (l'abbé Philippe), né à Cortone en 1709, cultiva les lettres avec succès. Les chanoines de Saint-Jean-de-Latran l'envoyèrent à Paris pour administrer les revenus de l'abbaye de Clérac en Guyenne, que Henri IV avait donnés à ce chapitre. Ses manières affables et polies, et son esprit cultivé, lui firent beaucoup d'amis, parmi lesquels il complait le célèbre président de Montesquieu. Ce dernier, très-satisfait de la traduction italienne que l'abbé Venuti avait faite du *poëme de la Religion* de Racine, employa le crédit de l'abbé de Saint-Cyr auprès de Boyer, évêque de Mirepoix, afin d'obtenir de lui quelque bénéfice pour son protégé. On exposa à ce prélat le service que l'abbé Venuti avait rendu à l'Église par la traduction du poëme de Racine. Rien ne put toucher l'évêque, qui répondit

en dernier lieu « qu'il faisait plus de cas de ceux » qui administraient la religion que de ceux qui la » prouvaient. » L'abbé Venuti retourna à Rome en 1750, obtint la prévôté de Libourne et mourut à Cortone en 1769. Il a traduit en vers italiens : le *Télémaque*, 2 vol. in-4; le poème de *la Religion* de Racine, ouvrage dont nous avons parlé; la tragédie de *Didon*, de Lefranc de Pompignan.

* VÉRAC (Charles-Olivier de SAINT-GEORGES, marquis de), lieutenant-général, né dans le Poitou en 1743, était à 10 ans titulaire de la charge de lieutenant-général de cette province. Admis en 1757 dans les mousquetaires, quatre ans après il fit sa première campagne comme aide-de-camp du duc d'Havré son beau-père. Blessé du coup de canon qui tua ce général, il ne tarda pas à être nommé colonel; mais peu après il entra dans la diplomatie (1772), devint ministre plénipotentiaire près du landgrave de Hesse-Cassel, passa ensuite avec la même qualité à la cour de Danemarck, et en 1779 fut envoyé auprès de Catherine II pour négocier la neutralité de la Russie dans la guerre de la France contre l'Angleterre. Cinq ans après il alla comme ambassadeur d'abord en Hollande, puis en Suisse, et envoya sa démission en 1791. Il ne rentra en France qu'en 1801. Réduit sous l'empire au traitement de maréchal-de-camp, il fut nommé lieutenant-général; à la restauration mis à la retraite en 1816, il mourut en 1828. Fiévée lui a consacré une *Notice nécrologique* dans le *Journal des Débats* du 22 novembre.

VERARDO (Charles), né à Césène dans la Romagne, en 1440, mort en 1500, fut camérier et secrétaire des brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VII et Alexandre III. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *Historia de urbe Granata, singulari virtute, felicibusque auspiciis Ferdinandi et Elisabeth regis et reginæ expugnata*, Rome, 1493, in-4. C'est une histoire écrite en forme de drame.

VERBIEST (Ferdinand), jésuite, né vers 1630 à Bruges, fit de grands progrès dans les mathématiques, et se consacra à la conversion des Chinois. Il travaillait avec succès dans la province de Chensi, lorsqu'il fut appelé à la cour en 1660, et servit beaucoup la religion chrétienne par le crédit qu'il eut auprès de l'empereur. Mais après la mort de ce prince, la jalousie des mathématiciens et des bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil dont il annonça le moment précis, et sur laquelle les astronomes chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération; mais il ne recouvra sa liberté que quelque temps après. La présidence du tribunal des mathématiques qui, après la mort du P. Schall, avait été confiée à un Chinois, fut si mal remplie, que l'empereur mécontent la donna en 1669 au P. Verbiest. Cette place fut depuis toujours conférée à un jésuite, jusqu'au P. Hallestein, mort en 1774; car la science de Chinois est si bornée, même dans les matières dont ils font une parade particulière, qu'il ne se trouve personne en état de faire un bon calendrier. Il mourut à Pékin, le 28 janvier 1688. On cite de ce jésuite un *Calcul des éclipses du soleil et de la lune pour deux mille ans*, formant 32 vol. de cartes, avec des explications; *Relation* de deux voyages en Tartarie, et différents ouvrages astronomiques.

VERCINGETORIX, général des Gaulois, fut d'abord proclamé roi des Averniens, et ensuite chef de la ligue formée contre César dans les Gaules. S'étant enfermé dans Alize, aujourd'hui Sainte-Reine, avec 80,000 hommes, il fut fait prisonnier par César, qui, au rapport de Dion, le fit mourir après l'avoir fait servir à son triomphe. Le silence que César garde sur la destinée de cet illustre prisonnier, prouve assez qu'elle n'a rien d'honorable pour son vainqueur.

VERDIER (Antoine du), seigneur de Vauprivas, né en 1544 à Montbrison en Forez, mort en 1600, à 56 ans, fut historiographe de France, et gentilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliothèque des auteurs français*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la première fois à Lyon en 1585. Rigoley de Juvigny en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la bibliothèque de la Croix-du-Maine, Paris, 1772 et 1773, 6 vol. in-4. Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original, et rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connaître l'ancienne littérature française.— Claude du VERDIER, fils d'Antoine, avocat au parlement de Paris, chercha à se procurer du pain par sa plume. Il publia plusieurs *ouvrages* mal accueillis, et traîna une vie longue et obscure, après avoir dissipé les grands biens que son père lui avait laissés. Il mourut en 1649, à 80 ans : il était savant, mais mauvais critique.

VERDIER (César), chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme à Paris, était né à Morières, près d'Avignon, en 1685. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et il forma de bons disciples. Cet homme estimable vécut dans le célibat, et fut toujours animé par une piété sincère et sans affectation. Plein de probité, il cherchait à ne déplaire à personne; mais cette probité même a dû le convaincre que cela n'était pas toujours possible. Il prononça volontiers ce mot qui était sa devise : *Ami de tout le monde*; mais cette amitié générale, qui est presque un être de raison, l'empêchait de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. Il mourut à Paris en 1759, après avoir publié un *Abrégé d'anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et avec les notes de Sabatier, 1775, 2 vol. in-8. L'auteur a beaucoup profité de l'*Exposition anatomique* de Winslow. On a encore de lui des *Notes* sur l'Abrégé de l'art des accouchements (dans les Mémoires de l'académie de chirurgie), des *Recherches sur les hernies de la vessie*; des *Observations sur une plaie au ventre*, et sur *une autre à la gorge*.

* VERDIER (Susanne ALLUT, dame), née à Montpellier, en 1745, morte à Uzès le 27 février 1813, montra, dès l'âge de 10 ans, du goût pour la poésie. Mais elle ne fit confidence des fruits de sa verve enfantine, que deux ans plus tard, lorsqu'elle exprima dans une petite *Elégie* les sentiments d'horreur que lui faisait éprouver l'attentat de Damiens

(*voy.* ce nom) sur Louis XV. Son père la conduisit à Paris, où elle fortifia son talent par l'étude, et se rendit familières les langues anciennes et modernes. Son mariage avec un riche négociant d'Uzès la fixa dans cette ville, et ses enfants dont elle fut la première institutrice, recueillirent les fruits de l'éducation soignée qu'elle avait reçue. Ses compositions se font remarquer surtout par l'harmonie, la grâce et une profonde sensibilité. Tous ces caractères se retrouvent dans l'idylle de *la Fontaine de Vaucluse,* mise par Laharpe au nombre des beaux morceaux de la poésie française, et qui lui a fait dire :

Et Verdier dans l'Idylle a vaincu Deshoulières.

La mort de son mari enlevé dans la force de l'âge, celle d'une fille chérie, un frère montant à l'échafaud, les calamités de la France, durant la révolution et d'autres événements moins douloureux inspirèrent tour-à-tour sa lyre. On trouve plusieurs de ses pièces dans l'*Almanach des Muses* des années 1775-77, 85, 86, 87. La *Notice des travaux de l'académie du Gard* pour 1807 et 1810, renferme de longs fragments des *Géorgiques languedociennes,* poème en quatre chants, le plus étendu et le dernier de ses ouvrages. Couronnée trois fois aux Jeux floraux, à la restauration de cette académie elle fut nommée *maître.* Elle appartenait aussi à celles des Arcades de Rome et du Gard, et à l'Athénée de Vaucluse. Madame Viot disait d'elle, en parlant à madame Dufresnoy : « Nous sommes une foule de » musettes; madame Verdier seule est une muse. » La publication du Recueil de ses œuvres ne ferait sans doute qu'affermir la réputation dont elle jouit dans la littérature française.

VERDUC (Laurent), chirurgien juré de Saint-Côme à Paris, mort en 1695, était de Toulouse. C'était un homme plein de candeur et de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, et il sortit de son école beaucoup de disciples habiles. Ce fut en leur faveur que Verduc publia son excellent traité intitulé : *La manière de guérir, par le moyen des bandages, les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain,* Paris, 1689. Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie et à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandais, et imprimé à Amsterdam, en 1691, in-8.

VERDUC (Jean-Baptiste), fils du précédent, docteur en médecine, est connu : par des *Opérations de chirurgie, avec une Pathologie,* 1739, 3 vol. in-8. Ce livre a été traduit en allemand, et imprimé à Leipsig, 1712, in-4. La pathologie est pleine d'hypothèses sur lesquelles il n'y a pas toujours grand fond à faire. On a encore de lui : *Nouvelle ostéologie,* Paris, 1693, assez bonne. — Son frère, Laurent Verduc, mort en 1703, a donné : *Le maître en chirurgie,* 1704, in-12.

VERDURE (Nicolas-Joseph de la), né en 1634, à Aire, mort à Douai en 1717, à 83 ans, était docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie, et doyen de l'église de Saint-Amé. C'était un homme d'un savoir profond, et d'un désintéressement encore plus rare. Fénélon l'honorait de son amitié. On a de lui un *Traité de la pénitence,* en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN (Jean-Pierre), membre de l'académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célèbres peintres dans le genre des batailles. Ses talents l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, et employa ses talents à transmettre à la postérité la gloire de ses exploits. Il se fixa ensuite à Avignon.

VERELIUS (Olaüs), historien suédois, né en 1618, et mort le 1er janvier 1682, a publié : *Runographia scandica antiqua* : l'auteur qui avait parcouru toute la Suède pour y découvrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire de ces contrées; *Historia Gothrici et Rolfi, Westrogothiæ regum,* en langue gothique, avec une traduction suédoise et des notes en latin, Upsal, 1664, in-4. Ce célèbre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ses notes tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du nord. *Historia Hervoræ,* en langue gothique, avec une version latine et de longues notes, etc., Upsal, 1672, in-fol.; *Supplément* à l'Histoire précédente, Upsal, 1674, in-fol., etc.

** VEREMOND (dom), l'un des derniers moines de l'antique abbaye d'Affligem, en Brabant, né en 1771, fut curé d'Overboulaere et d'Audeghem. Animé du zèle de la science et de la religion, il fit pour relever en Belgique l'ordre célèbre des bénédictins, des efforts inouis, qu'il eut le bonheur de voir couronnés d'un entier succès. Son abbaye ayant été rétablie, il en fut nommé le supérieur, et il remplissait cette importante charge avec toute l'intelligence dont il était doué, lorsqu'il mourut à Termonde, le 25 août 1846, à 75 ans.

* VERGANI, né en Italie, mort vers 1815, vint se fixer à Paris, et y enseigna la langue italienne avec succès. On lui doit une *Grammaire italienne de Veneroni simplifiée et réduite à 20 leçons,* in-12, qui a eu le plus grand succès; une *Grammaire anglaise,* simplifiée sur le même plan que la précédente, Paris, 1814 et 1831, in-12; des *Morceaux choisis de prose italienne, de Goldoni,* etc.

* VERGÈCE (Ange), florissait dans le XVIe siècle. Il était Crétois d'origine, et écrivait si bien le grec, que François Ier le fit venir en France, et le chargea de copier plusieurs livres, et de lui écrire par ordre alphabétique un catalogue de 266 mss. qui existaient dans sa bibliothèque (1544). Ce même monarque voulant faire graver des poinçons grecs pour son imprimerie, confia à Vergèce le soin d'en tracer les modèles, et de les fournir à Garamond, qui les a exactement copiés. Ces poinçons, longtemps perdus, furent trouvés par de Guignes, dans l'imprimerie royale, où l'on s'en sert encore aujourd'hui. Après la mort de François Ier (en 1547), Vergèce resta attaché au service de Henri II, qui l'employa pour écrire le *Cynegeticon,* ou poème de la chasse, par Oppien, dont il fit présent à Diane de Poitiers. On trouve ce beau manuscrit à la bibliothèque royale (no 2637). Sa fille enrichissait de peinture ses manuscrits, et celles du poème de la *Chasse* passent pour être de sa main.

VERGEN (Jean). *Voy.* NAUCLERUS.

VERGENNES. *Voy.* GRAVIER.

VERGER de HAURANNE (Jean du), né à Bayonne en 1581, après avoir fait ses études en France et à Louvain, fut pourvu, en 1620, de l'abbaye de St.-Cyran, et assista la même année à la fameuse conférence de Bourgfontaine, qui avait été précédée d'une autre à Bordeaux (*voy.* FILLEAU, VILLIERS). Après la mort de Jansénius, son ami, il redoubla d'efforts pour établir la nouvelle secte. Paris lui parut le théâtre le plus convenable pour dogmatiser. Il y fit usage de tous les moyens pour y faire des prosélytes, et prétendit même avoir des révélations. *Oui, je le confesse*, dit-il un jour à saint Vincent de Paul, *Dieu m'a donné et me donne de grandes lumières. Il m'a fait connaître qu'il n'y a plus d'Eglise.* Et comme, à ce propos, le saint témoigna la plus étrange surprise : *Non*, répliqua l'illuminé, *il n'y a plus d'Eglise. Dieu m'a fait connaître que, depuis cinq ou six cents ans, il n'y avait plus d'Eglise. Avant cela, l'Eglise était comme un grand fleuve qui avait ses eaux claires; mais à présent ce qui nous semble l'Eglise, n'est plus que de la bourbe. Le lit de cette belle rivière est encore le même, mais ce ne sont plus les mêmes eaux.* « Eh » quoi! monsieur, lui dit le saint homme, voulez-» vous plutôt croire vos sentiments particuliers que » la parole de Notre-Seigneur, qui a dit qu'il édi-» fierait son Eglise, et que les portes de l'enfer ne » prévaudraient pas contre elle? » *Il est vrai*, répondit l'abbé, *que J.-C. a édifié son Eglise sur la pierre; mais il y a temps d'édifier et temps de détruire. Elle était son épouse; mais c'est une adultère et une prostituée : c'est pourquoi il l'a répudiée, et il veut qu'on lui en substitue une autre qui lui sera fidèle.* L'artificieux prédicant n'en était pas venu tout d'un coup à cette horrible confidence. Dans plusieurs entrevues, il avait travaillé à y préparer son pieux ami. Un jour qu'il l'avait trouvé, ayant l'Ecriture sainte entre les mains, il s'étendit sur les lumières spéciales que Dieu lui donnait pour l'intelligence des Livres saints; et il alla jusqu'à dire *qu'ils étaient plus lumineux dans son esprit, qu'ils ne l'étaient en eux-mêmes.* Si ce galimatias n'exprime pas le dogme calvinien du sens particulier, il couvre quelque chose de plus dangereux et de plus superbe. Dans une autre occasion, où ils discouraient ensemble sur quelque article de la doctrine de Calvin, l'abbé prit le parti de l'hérésiarque, et en soutint formellement quelques erreurs. Ce saint lui représenta que cette doctrine était condamnée par l'Eglise. *Calvin*, repartit l'abbé, *n'avait pas si mauvaise cause; mais il l'a mal défendue : il a mal parlé, mais il pensait bien.* Une autre fois il dit, en parlant du concile de Trente : *Ne me parlez point de ce concile, c'était un concile du pape et des scolastiques, où il n'y avait que brigue et cabale.* Il n'en fallait pas davantage pour rompre tout lien d'amitié entre le saint et le novateur. Mais si celui-ci désespéra de s'attacher cet homme vertueux et orthodoxe, il ne réussit que trop bien ailleurs. Son air simple et mortifié, ses paroles douces et insinuantes, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïcs, des femmes de la ville et de la cour, des religieuses adoptèrent ses idées. La cour, informée de ce commencement de secte, regarda l'abbé de Saint-Cyran comme un homme dangereux, et le cardinal de Richelieu le fit renfermer en 1638. Après la mort de ce ministre, il sortit de prison; mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté, étant mort à Paris en 1643, à 62 ans. On a de lui : *La somme des fautes et faussetés capitales contenues en la somme théologique du P. François Garasse.* Il devait y avoir 4 vol., mais il n'en a paru que les deux premiers, et l'abrégé du quatrième, 1626, 3 vol. in-4; des *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4 ou in-8; réimpr. à Lyon, 1679, 3 vol. in-12. On y ajouta un 4e vol. qui renferme plusieurs petits *Traités* de Saint-Cyran, imprimés séparément : savoir, la *Théologie familière*, ou *Briève explication des principaux mystères de la foi*; les *Pensées chrétiennes sur la pauvreté.* Wallon de Beaupuis a extrait de ces *Lettres* les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnaud d'Andilly a augmenté ce recueil, et l'a publié, in-8 et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de Saint-Cyran*; *Apologie pour de la Roche-Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, imprimée en 1615, in-8; un petit traité publié en 1609, sous le titre de *Question royale*, où l'on examine en *quelle extrémité le sujet pourrait être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne*, 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, notamment le dernier. Les jésuites l'annoncèrent partout comme un apôtre du suicide, et il l'enseigne effectivement, mais de la manière la plus douce, et *sans beaucoup de douleur*, comme *par rétention d'haleine, ou par l'ouverture des veines.* Il pose d'abord le cas imaginaire où le roi, emporté sur la mer par un ouragan, et jeté sur quelque plage déserte, se verrait au moment de mourir de faim. Dans cette supposition, ou ce rêve de fièvre chaude, le grave moraliste prononce qu'un sujet qui accompagnerait le prince, serait obligé de devenir son propre assassin, ou plutôt son boucher, afin de fournir de sa chair la table de son souverain et d'en être mangé. Du devoir des sujets il passe à celui des esclaves, et décide formellement que ceux-ci, par *l'ordonnance de cette raison qui tient la place de la raison de Dieu, peuvent se trouver obligés d'éteindre leur vie par le poison, afin de la conserver à leur maître. L'homme*, ajoute-t-il en preuve, *est-il moins maître de sa liberté que de sa vie? Dieu lui a-t-il moins donné l'une que l'autre? mais ne lui a-t-il pas donné l'une pour l'autre, puisqu'il ne l'a pu faire vivre qu'afin qu'il vécût librement?* Il va jusqu'à trouver contre la raison, que la vie demeure à cet esclave, tandis qu'on le prive de la liberté, qui est la fin de sa vie. Il veut encore que les enfants se puissent tuer pour leur père, et le père pour ses enfants. *Je crois*, dit-il, *que sous les empereurs Tibère et Néron, les pères étaient obligés de se tuer pour leur famille et pour leurs enfants.* Tout le reste est d'une extravagance égale. Dans la manière dont il parle de la raison et des anciens philosophes, on reconnaît un pur déiste, mais déiste très-fanatique.

Ecrivain faible et diffus, en latin comme en français, sans agrément, sans correction et sans clarté, il avait quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le bon sens et le goût, le jetait dans le galimatias. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres*. La plupart de ceux qui le louent tant aujourd'hui ne voudraient pas être condamnés à le lire. Sa plus grande gloire aux yeux des gens du parti, est d'avoir fait du monastère de Port-Royal une de ses conquêtes, et d'avoir eu les Arnauld, les Nicole et les Pascal pour disciples. Un auteur estimé en a fait le portrait suivant : « Avec un esprit des plus communs, ou » plutôt fort éloigné du sens commun, et appro- » chant du délire, il avait au degré suprême le » génie de l'intrigue et de la séduction. Qu'on en » juge par le point auquel il réussit à fasciner le » docteur Antoine Arnauld, et tant d'autres. Telle » fut la raison pour laquelle le cardinal de Riche- » lieu le mit hors d'état de brouiller, en le faisant » continer dans une prison, où il demeura jusqu'à » la mort de ce ministre. Son principal ouvrage est » un gros in-fol. intitulé *Petrus Aurelius*, avec l'abbé » de Barcos, son neveu (*voy.* SMITH, Richard), et » qu'on réduirait au plus petit livre, si l'on en re- » tranchait toutes les sottises qu'il dit aux jésuites. Il » eut assez de manége pour le faire imprimer aux » dépens du clergé de France, mais trop peu pour » empêcher la cour de le supprimer. Sa *Question* » *royale*, apologie formelle du suicide, et de l'ho- » micide en bien des cas, mérite à peine attention » sous ce point de vue, tant il y a su rassembler » de principes encore plus répréhensibles, de ma- » ximes et de dogmes païens, d'impertinences et » d'extravagances en tout genre. Son *Apologie pour* » *le chapelet du Saint-Sacrement*, sa *Théologie fa-* » *milière*, et plusieurs de ses Lettres, qui sont en » très-grand nombre, portent également la marque » d'une suffisance inepte et ridicule, sans compter » le fond corrompu des choses. Mais le ridicule y » est si frappant, qu'il en peut tout seul faire l'an- » tidote. Si les puissances ecclésiastiques, en mé- » prisant la plupart de ces absurdes productions, » en ont condamné quelques-unes, ce fut moins » pour prévenir les simples mêmes contre ce dog- » matiseur absurde, que pour les tenir en garde » contre l'admiration feinte de ses artificieux pané- » gyristes. » *Voy.* FILLEAU, JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, ROCHE.

* VERGERA (Jean), savant espagnol, très-versé dans la langue hébraïque, naquit vers 1470. Le cardinal Ximenès l'employa à la composition de la *Polyglotte* qui porte son nom, tâche dont Vergera s'acquitta avec honneur. Il rectifia dans plusieurs livres beaucoup d'endroits du texte entièrement inintelligibles dans la Vulgate. Il s'occupa plusieurs années de ce travail, dont il fut généreusement récompensé. L'impression de la *Polyglotte*, entreprise à Alcala de Hénarès, fut commencée en 1514 et terminée en 1517 en quatre langues, et 6 vol. in-fol.

VERGERIO (Pierre-Paul), philosophe, jurisconsulte et orateur, né en 1349 à Capo-d'Istria, sur le golfe de Venise, assista au concile de Constance. Les qualités de son cœur et de son esprit le firent aimer et estimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut en 1429, à 80 ans. Muratori a publié, dans sa Collection des écrivains de l'histoire d'Italie, tom. 16, l'*Histoire des princes de la maison de Carrari*, écrite par Vergerio, avec plusieurs Discours et Lettres du même savant. Il a composé d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont encore manuscrits. On a donné des éloges à son traité *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis*, 1493, in-4; et il les mérite à quelques égards.

VERGERIO (Pierre-Paul), fameux apostat, naquit à Capo-d'Istria vers la fin du XVe siècle. Il était parent du précédent, et fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, qu'il abdiqua pour embrasser le protestantisme. Il finit ses jours à Tubingen en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les protestants mêmes méprisent. Les principaux sont : *Ordo eligendi pontificis*, 1556, in-4; *Quomodo concilium christianum debeat esse liberum*, 1557 et 1557, in-8; *Operum adversus papatum tomus I*, 1565, in-4 : fatigué de dire des injures, il ne continua pas cet ouvrage; *De natura sacramentorum*, 1559, in-4; plusieurs écrits en italien, où règne le fanatisme de secte. (*Voy.* MUZIO, NEGRO, VI, 189.) — J.-B. VERGERIO, son frère, évêque de Pola dans l'Istrie, apostasia comme lui.

VERGIER (Jacques), né à Lyon en 1655, vint fort jeune à Paris, et porta d'abord l'habit ecclésiastique; mais cet état étant peu conforme à son inclination, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert), secrétaire-d'état de la marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; mais une voluptueuse nonchalance l'empêcha de monter à de plus hauts emplois. Il menait une vie libre, molle et inutile, lorsqu'il fut assassiné à Paris, dans la rue du Bout-du-Monde, le 23 août 1720, à 63 ans. Il a fait des odes, des sonnets, des madrigaux, des épithalames, des épigrammes, des fables, des épîtres, des cantates, des parodies. La meilleure édition de ces différentes pièces est celle de 1750, 2 vol. in-12. « Vergier, dit Voltaire, est, à l'égard de La Fon- » taine, ce que Campistron est à Racine, imitateur » faible, mais naturel. » On a encore de lui *Zéila*, ou *l'Africaine*, en vers; et une historiette en prose et en vers, intitulée : *Don Juan et Isabelle*, nouvelle portugaise.

VERGNE (Pierre de Tressan de la), né en 1618 d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue réformée, qu'il abjura à l'âge de vingt ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Aleth. La part qu'il prit au livre intitulé : *Théologie morale des jésuites* (condamné à être brûlé par le parlement de Bordeaux, et réfuté par les PP. Caussin et le Moine), le fit exiler; mais peu de temps après le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas longtemps. Il se noya le 5 avril 1684,

de Térargues, en voulant traverser le Gardon. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 1670, 2 vol. in-12, sous le nom du sieur de *Saint-Germain*. L'auteur en avait préparé une troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, qui a paru à Paris en 1711, 2 vol. in-8.

VERGNE (Louis-Elizabeth de la), comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, né au Mans en 1705, s'est fait un nom dans la littérature. Ses *Œuvres diverses*, imprimées à Paris en 1776, in-8, contiennent plusieurs morceaux d'une imagination brillante, et d'une finesse de goût qui devient tous les jours plus rare. On y voit avec plaisir que, malgré ses liaisons avec des écrivains irréligieux, et l'enthousiasme presque plaisant qui le transporte pour Voltaire, le comte de Tressan est non-seulement resté fidèle aux vrais principes, mais qu'il les a défendus avec zèle. « Lorsque *l'Homme machine* de la Mettrie parut » (dit-il dans l'avertissement qui est à la tête des » vers qui combattent cette monstruosité), un de » mes parents m'écrivit une lettre en vers dans » laquelle il faisait l'apologie de cet ouvrage; je » me crus obligé de la réfuter, et de professer pu- » bliquement les principes dont je ne me suis » jamais écarté, et auxquels la vraie philosophie » ramènera toujours. » Il est vrai que le discours qu'il prononça à l'académie française le jour de sa réception, le 25 janvier 1781, n'a pas paru tout-à-fait conforme à cette déclaration; mais dans un temps et des circonstances où l'esprit louangeur offusque quelquefois le jugement et affaiblit la sincérité, il ne faut pas prendre les expressions à la lettre; et l'on peut regarder son discours prononcé en 1761 à l'académie de Nancy, comme une protestation anticipée contre ce qu'il lui arriverait de dire à l'académie française. On a encore de lui un Extrait de l'*Amadis des Gaules*, qui réduit les 21 ou 22 vol. de ce roman à 2 in-12. Il a donné des *Extraits des romans de chevalerie*, 4 vol. in-12. Sa *Traduction* de l'*Arioste* est plutôt une imitation où l'on ne retrouve ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Trois semaines avant sa mort il avait publié un *Eloge de Fontenelle*, pour remplir les vues de l'académie, qui avait proposé ce sujet pour prix. Il mourut à Paris, le 1er novembre 1783, dans des sentiments très-chrétiens, désavouant et condamnant quelques idées philosophiques dont il ne s'était pas assez défendu. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1787-1788, 12 vol. in-8. Son *Essai sur le fluide électrique*, ouvrage posthume, Paris, 1786, 2 vol. in-8, est augmenté de beaucoup de choses qui ne sont point de l'auteur. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet 1788, page 411.)

* VERGNE (la), abbé de Tressan, fils du précédent, né dans le Boulonnais en 1749, cultiva plus particulièrement les lettres profanes, et hérita du goût de son père pour les romans de chevalerie, genre dans lequel il se fit un renom. Lors des premiers troubles de la France, il fut contraint d'émigrer, parcourut l'Allemagne, demeura quelque temps en Russie, et fut partout bien accueilli. Ayant passé en Angleterre, il publia comme une œuvre posthume de son père : le roman de *Robert-le-brave*, qui eut beaucoup de succès, et qu'il dédia à Paul Ier. Rentré en France après le 18 brumaire, il partagea son temps entre l'étude et le soin d'un troupeau de mérinos, et mourut en 1809, à 60 ans. Outre le roman déjà cité, on lui doit : *la Mythologie comparée avec l'histoire*, Londres, 1776, in-8, Paris, 1826, 2 vol. in-12, et la *Traduction* des sermons de Hugues Blair, Paris, 1807, 5 vol. in-8.

VERGNE. *Voy.* Fayette.

* VERGNIAUX (Pierre-Victorin), l'un des chefs du parti girondin, né en 1759, à Limoges, était fils d'un avocat distingué de cette ville, et y suivit quelque temps le barreau. Il se rendit ensuite à Bordeaux, où il continua d'exercer la même profession. A l'époque de la révolution, il devint administrateur du département de la Gironde et en 1791 fut député à l'assemblée Législative. Dès les premières séances, il se déclara contre le roi et la monarchie; la hardiesse avec laquelle il énonçait ses opinions le fit regarder par le parti de la *Gironde* comme un de ses principaux chefs, et il fut porté aussitôt à la présidence. Il prit une part assez active à la journée du 20 juin 1792; provoqua la guerre contre l'Autriche, et obtint plusieurs décrets contre les émigrés. Prévoyant cependant qu'il ne pourrait atteindre le monarque s'il ne renversait ses défenseurs, il prononça un discours, où, après s'être permis de violentes diatribes contre tous ceux qui tenaient à la cour, il se déchaîna contre les ministres et les généraux, proposa et obtint contre eux les mesures les plus injustes et les plus rigoureuses. La funeste journée du 10 août donna lieu à Vergniaux de présenter le projet de décret qui prononçait la suspension de Louis XVI, et la formation d'une Convention nationale. C'est de cette époque que date la lutte terrible entre les *girondins* et les *jacobins* : ceux-ci commencèrent à craindre la grande influence des premiers, qui voulaient établir en France une république fédérative. Les sourdes manœuvres des jacobins, et leurs opinions démagogiques, firent prendre à leurs adversaires des sentiments plus modérés. Vergniaux, en conséquence, s'opposa, les 25 et 26 août, à la déportation des prêtres. Il s'éleva avec la même chaleur contre Jean Debry, qui proposait la formation d'un corps de *tyrannicides*. Craignant ensuite pour le sort des prisonniers d'Orléans, il fit décréter, le 4 septembre, qu'on enverrait une députation au devant d'eux pour contenir le peuple dans le respect dû à la loi. Mais les jacobins rendirent inutile cette mesure, et les malheureux prisonniers furent tous massacrés. Député de la Gironde à la Convention, Vergniaux y dénonça la commune de Paris, l'accusant des crimes commis dans cette ville. Dans une discussion très-vive, il traita assez mal Robespierre, dénonça ensuite les écrits incendiaires de Marat, et demanda que ce dernier fût poursuivi. Les girondins avaient fait tous leurs efforts pour renverser la monarchie, mais ils n'en voulaient pas aux jours du monarque; le 31 décembre,

Vergniaux proposa de renvoyer au peuple le jugement de Louis XVI : c'était l'opinion de presque tous ses collègues; opinion qui irrita encore davantage les jacobins, et qui dans les premiers jours de janvier 1793, occasionna de violents débats entre eux et les girondins : mais cette fois les jacobins furent terrassés par le courage et l'éloquence de leurs ennemis. Cependant les premiers mirent en œuvre toute leur scélératesse pour intimider les girondins, et tous ceux qui cherchaient à sauver Louis XVI. Le jour du jugement du roi, Vergniaux occupait le fauteuil. Après avoir demandé le renvoi du jugement au peuple, effrayé des vociférations des tribunes, il vota *pour la mort*. La fureur des jacobins contre les girondins ne faisait qu'augmenter de jour en jour; elle fut à son comble, lorsque Vergniaux s'opposa à l'établissement du tribunal révolutionnaire, et qu'il dit à cette occasion : « Pourquoi présenter sans cesse la liberté » et l'égalité sous la forme de deux tigres qui se » dévorent, tandis qu'on devrait les offrir comme » deux frères qui s'embrassent? Si l'on repousse » la liberté, c'est qu'on ne l'aperçoit que sous un » voile ensanglanté. Quand, pour la première fois, » les peuples se prosternèrent devant le soleil, et » qu'ils l'appelèrent le père de la nature, croyez- » vous qu'il s'enveloppa des nuages qui portent » la tempête? non sans doute, brillant de gloire » il s'avançait alors dans l'immensité de l'espace, » et répandait partout la fécondité et la lumière. » Robespierre l'accusa alors d'être ennemi de la république, et prononça une diatribe virulente, à laquelle Vergniaux répondit par un discours improvisé, qui fut regardé comme un modèle en ce genre : il dit à cette occasion ces mots, qui devinrent une prophétie : « La république, comme » Saturne, dévorera ses enfants. » Le 18, il repoussa encore les attaques des jacobins, et concilia l'assemblée en faveur de son parti : ce fut son dernier triomphe. Ses ennemis mirent en jeu tous leurs satellites et les sections de Paris, qui vinrent, le 31 mai 1793, demander à grands cris la proscription des girondins. Tandis que Valazé, Guadet et Rabant se défendirent avec la plus grande énergie, Vergniaux, pour la première fois, ne sut pas déployer ses moyens. Il désespérait de son salut, et écoutait presque avec indifférence les discours éloquents et pleins de feu par lesquels ses collègues bravaient encore toute la fureur des *montagnards*. L'arrestation des députés de la Gironde fut décrétée : Vergniaux ne sut ou ne put s'évader de Paris; il fut arrêté, mis en accusation, traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort « comme convaincu d'être auteur » ou complice d'une conspiration contre l'unité et » l'indivisibilité de la république, la sûreté et la » liberté du peuple français. » Il fut renfermé à la Conciergerie, où il eut pour compagnons d'infortune Fonfrède, Gensonné, Ducos et Valazé; et ils passèrent la nuit qui précéda leur jugement à chanter, à plaisanter et à raisonner sur le sort de la France. Vergniaux, animé d'un *stoïcisme républicain*, tira de sa poche un poison qu'il gardait depuis longtemps, et le jeta en disant ces mots : « Puisqu'il n'y en a pas pour le partager avec mes collègues, je ne les abandonnerai pas; je partagerai leur sort. » Il parla ensuite avec son éloquence ordinaire sur les gouvernements. Il fut exécuté le 31 octobre 1793, le lendemain de son jugement, et mourut avec le courage d'un homme exalté, et non avec la résignation d'un chrétien. Vergniaux se distingua par ses talents bien plus que par son caractère, et quoiqu'il n'improvisât pas avec la même facilité que plusieurs de ses collègues, il avait une vive énergie, une grande flexibilité d'organe, et ses discours, souvent plus remplis d'images que de raisonnements, et tombant parfois dans l'emphase, ne produisaient pas moins d'effet sur l'assemblée; il émouvait toujours, s'il ne parvenait pas à convaincre. Quant à son caractère, tout le monde s'est accordé à le peindre comme un homme paresseux, indolent, et qui avait le plus grand mépris pour l'espèce humaine. On n'a pas réuni ses *Discours*; les principaux se trouvent dans le *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale*, 1re série, Paris, 1815-1825, 24 vol. in-8. Vergniaux avait des talents pour les vers : on lit, dans le *Mercure* de septembre 1782, une *Epître aux astronomes*, qui est assez bien tournée. L'*Eloge* de Vergniaux, par Gédéon Genty de Laborderie, a été couronné le 24 mai 1809 par la société académique de Limoges.

VERGY (Gabrielle de). *Voy.* Faiel.

VERHEYEN (Philippe), fils d'un laboureur du village de Verbrouck, au pays de Waës, vit le jour en 1648. Après avoir reçu à Louvain le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de professeur, et mourut en 1710, à 62 ans, après avoir rempli, durant le cours de sa vie, tous les devoirs du chrétien, de l'honnête homme et du médecin. On a de lui un excellent traité : *De corporis humani anatomia*, Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4, et Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fut traduit en allemand; Morgagni et Heister l'ont critiqué avec trop de rigueur; Haller a été plus équitable à son égard. Un traité *De febribus* et d'autres productions.

* VERHULST (Philippe-Louis), théologien, né à Gand, adopta les principes du parti janséniste. Mis à la tête d'un collége fondé dans la ville de Diest, en Brabant, il perdit bientôt cette place et retourna à Louvain, où il écrivit contre les jésuites. En 1729, Verhulst se retira, avec plusieurs docteurs de Louvain du parti janséniste, au séminaire d'Amersfort, dans la province d'Utrecht. Il y fit des leçons de théologie pendant plus de 20 ans, continuant de publier des écrits dans le même sens. Il mourut au séminaire d'Amersfort en 1753. Nous citerons de lui : *Imposturæ et errores jesuitarum lovaniensium contra IV theses PP. Marin et Leonardi Grinsven*, 1711, in-4; *Grinsvenius male defensus ab erroribus et impostura*, 1712, in-4; *la Vérité qui se plaint du relâchement des jésuites*, 1713, en flamand; *De auctoritate romani pontificis, dissertatio tripartita*, 1719; *Les fondements solides de la foi catholique, touchant le saint Sacrement de l'autel*, 1739-1741, 3 part., en 6 vol. in-12, en flamand, sous le nom

déguisé de Zeelander; *Traité sur le titre d'évêque universel*, 1752, en flamand; *Præfatio ante acta quædam ecclesiæ ultrajectensis*, 1737. Il eut la part principale à ces actes, publiés par Van-der-Croon, etc.

VÉRINE (Ælia-Verina), sœur de Basilisque et épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais après sa mort, elle se livra à l'ambition et à l'amour. Ayant fait élire, en 474, son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui pour mettre à sa place Patrice, son amant. Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire; mais Basilisque, frère de Vérine, qui fut élu, fit donner la mort à Patrice. Alors cette princesse intrigante se vengea en faisant exiler Basilisque et replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais Vérine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de l'Isaurie. C'est là qu'elle mourut en 484, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VÉRINO (Hugolin), poète latin, né à Florence en 1442, mort en 1505, a composé différents ouvrages qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poète : *les Expéditions de Charlemagne*, *la Prise de Grenade*, une *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita. Les trois livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De illustratione Florentiæ*, Paris, 1583, in-4, sont, parmi ses ouvrages, ce qu'il y a de plus estimé. — Son fils, Michel Vérino, né dans l'une des iles Baléares, à Minorque, et mort l'an 1487, âgé d'environ 19 ans, s'est rendu célèbre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les sentences des philosophes grecs et latins, ainsi que les sentences de Salomon. Bern. Michelotti composa sur lui le distique suivant, où il lui fait dire en s'adressant à son père :

Ne fle : vivo; fruor tandem, pater optime, veris
Deliciis : cœlo, posteritate, Deo.

Sa versification est facile et élégante. Ses *Distiques*, Florence, 1487, in-8, ont été réimprimés et traduits en vers français et en prose.

VERJUS (Antoine), jésuite, frère du comte de Crécy, naquit à Paris en 1632. Ce zélé missionnaire, mort en 1706, est auteur d'une *Histoire de saint François de Borgia*, in-4, estimée, quoiqu'un peu diffuse; d'une *Traduction* du Catéchisme du P. Canisius, Paris, 1688, in-12, et d'une *Vie de le Nobletz, missionnaire en Bretagne*. Le P. Verjus avait un autre frère, mort évêque de Grasse.

* VERKOLIE (Jean), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1650, d'un serrurier, aurait peut-être suivi la profession de son père sans un accident qui servit à développer son goût pour les beaux-arts. Une légère blessure, causée par la piqûre d'une aiguille au tendon d'Achille, faillit lui faire perdre la vie, et le retint au lit pendant trois ans. Pour charmer son ennui dans une si longue maladie, il s'amusa d'abord à copier des estampes, et apprit ensuite, sans maître, le dessin. Quand il fut guéri, il étudia la gravure et la peinture sous d'habiles professeurs, et fut bientôt placé au rang des premiers artistes de sa nation. Il acquit surtout une grande réputation pour ses ouvrages en *manière noire*. Verkolie a peint en outre un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite *Vénus et Adonis*, un *Trompette*, une *Pénitente* à genoux, éclairée par une lampe, etc. Il mourut à Delft en 1693.

* VERKOLIE (Nicolas), fils du précédent, né à Delft en 1673, mort en 1746, étudia sous son père, et le surpassa dans la gravure. Ses principaux ouvrages sont : *Diane et Endymion*, *Bacchus et Ariane*, tous deux d'après Netscher; une *sainte Famille*; il a encore laissé un grand nombre de *portraits*. Son dessin était correct, et son burin des plus polis.

VERLÉNIUS (Jérôme), né à Bois-le-Duc, au commencement du XVIe siècle, enseigna la théologie à Utrecht, et y gouverna une paroisse; ensuite il eut un canonicat dans la cathédrale de Harlem, fut fait vicaire-général, et y mourut vers l'an 1586. Nous avons de lui une *Version* latine d'Epictète avec des scolies, Bois-le-Duc, 1543, et Anvers, 1550, in-12; un *Commentaire* sur les Psaumes de David, Louvain, 1558; une édition des *Epîtres* de saint Ignace, avec une version en latin et des notes, Anvers, 1566. Ussérius et Cotelier en ont profité pour donner la leur.

VERMANDER (Charles), peintre et poète, né à Meulebeck, en Flandre, en 1548, mort le 11 septembre 1606, à Amsterdam, a fait diverses peintures grotesques et des paysages, tant en détrempe qu'à l'huile. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un *Traité de peinture*, qui est un poème, auquel on a joint du même auteur : *Explication des métamorphoses d'Ovide; des Figures de l'antiquité; les Vies des plus célèbres peintres de l'antiquité; des Peintres modernes*, Amsterdam, 1618, in-4. Il a encore donné des *traductions* de quelques poètes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. — Un de ces fils, nommé aussi *Charles*, a hérité de l'habileté de son père dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Copenhague.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), arrière-petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fut un prince distingué par son courage. Il fit Charles-le-Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne, où il finit ses jours. Herbert mourut en 943. — Son fils, Raoul de Vermandois, sénéchal de France, eut la régence du royaume pendant le voyage d'outremer de Louis VII, en 1147, et mourut en 1152. Il avait été excommunié en 1142 pour avoir répudié Aliénor de Champagne, sa première femme, dont il avait eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs, sous le nom de Félix de Valois. De son mariage avec Alix de Guyenne naquirent des filles et un fils mort sans postérité.

VERMANDOIS (Louis de Bourbon, comte de). *Voy.* Masque de Fer et Vallière.

VERMEULEN. *Voy.* Molanus.

VERMEYEN (Jean-Cornélis), peintre, né dans un village près de Harlem, mort à Bruxelles en 1559, à 59 ans, avait, dit-on, une barbe si longue qu'elle traînait à terre, lors même qu'il était debout, ce qui l'a fait surnommer *Charles-le-Barbu*. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait, le prit à sa suite dans plusieurs voyages, entre autres lors de son expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en plu-

sieurs tableaux, depuis exécutés en tapisseries, qu'on voit encore en Portugal.

VERMIGLI (Pierre Martyr ou), né à Florence en 1500, entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ses sermons et son savoir lui firent un nom en Italie; mais la lecture de Zuingle et de Bucer le jeta dans l'hérésie. Comme il dogmatisait dans des maisons particulières à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques et y pervertit plusieurs personnes, avec lesquelles il prit la résolution de passer chez les hérétiques. Il emmena avec lui Bernardin Ochin, général des capucins, et se rendit à Zurich, puis à Bâle, et ensuite à Strasbourg, où il épousa une jeune religieuse. Décrié par ses erreurs et ses mœurs, il se retira en Angleterre avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'université d'Oxford; mais la reine Marie ayant succédé à Edouard en 1553, le chassa de ses états avec les autres hérétiques. Pierre se rendit à Augsbourg, puis à Zurich, où il mourut en 1562, aussi détesté par les calvinistes que par les catholiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 3 vol. in-fol. Il en composa la plus grande partie pour soutenir ses erreurs. Il nous reste encore de cet apostat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques ouvrages de Ferdinand de Pulgar, 1670, in-fol.

VERMOLANUS. *Voy.* Gravius (Henri).

VERNAGE (Etienne-François), né à Paris en 1652, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs, où il travailla pendant plus de quarante ans, et se distingua par son zèle et sa piété. Il contribua à l'établissement des filles repenties, dites du Sauveur, et le dirigea pendant quelques années. Sa vie entière avait été consacrée aux bonnes œuvres. On a de ce prêtre éclairé : *Nouvelles réflexions, ou Sentences et maximes morales et pratiques*, etc. Il y en a eu plusieurs éditions; la 2e est de Paris, 1691; et la 3e de 1694, in-12; *Pensées chrétiennes, tirées des SS. Pères, pour tous les jours du mois*, Paris, 1717, in-12; *Traité de la charité selon saint Paul*, Paris, 1711, et 1712, in-12, avec un *Traité de la loi nouvelle*, par l'abbé Pacory.

* VERNES (Jacob), pasteur de Genève, né dans cette ville en 1728, était du parti des patriotes. Ce parti ayant eu le dessous en 1782, Vernes fut enveloppé dans sa disgrace; mais il fut rappelé en 1789, et mourut le 22 octobre 1791. On a de lui : *Choix littéraire*, de 1755 à 1760, 24 vol. in-8; journal qui n'est point sans mérite, quoique peu connu; *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau; Dialogues sur le christianisme du même; Réponse à quelques lettres du même*; ces trois écrits parurent en 1763; *Confidence philosophique*, 1771, in-8, Genève, 1776, 2 vol. in-8; sorte de roman dont le but est de réfuter les principes des incrédules; *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes*. Il n'y est question ni de la Trinité ni du péché originel, sous prétexte de n'y faire entrer aucun des points contestés et d'écarter les disputes. S'il en est ainsi, comme il n'est presque aucun point du christianisme qui n'ait été contesté par quelque hérétique, tout ce qui constitue le christianisme doit en être retranché, et le *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes* ne contiendra plus rien de chrétien. Il paraît que le Catéchisme de Vernes avait originairement été composé pour l'instruction des jeunes gens qui se préparaient à participer à la cène. Il fut publié en 1774, in-8 : c'était celui d'Osterwald, avec des changements. Il y en eut une autre édition en 1476, à laquelle Vernes mit son nom; et une troisième, en 1778, plus ample que les autres, avec un *Catéchisme abrégé* à l'usage des enfants. Il y a dans les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale, de littérature*, par de Boulogne, 1807, tom. 2, un article où ce catéchisme et son auteur sont justement appréciés. Des *Sermons* dont son fils, François Vernes, a été l'éditeur; il y a inséré l'*Eloge* de son père. Examen de cette question : *Convient-il de diminuer le nombre des sermons qui se font à Genève*, 1775, in-8. Vernes a travaillé, avec Roustan, à l'*Histoire de Genève*. Ce travail n'a point paru. Il a composé un *Traité sur l'éloquence de la chaire*, resté inédit.

VERNES DE LUZE, littérateur genevois, né en 1765, mort en 1855, fils du prédicateur protestant dont le nom figure dans les lettres de Voltaire et de Rousseau, a laissé diverses productions légères accueillies avec succès et dont quelques-unes ont été traduites en plusieurs langues. Les principales sont : *Le Voyageur sentimental à Iverdun; — en France; — aux glaciers des Alpes*. Ce dernier ouvrage contient une brillante description des Alpes, et une *Ode* vraiment digne d'un pareil sujet; *Mathilde au Mont-Carmel, Almed*, ou *le Sage dans l'adversité*, romans; *L'Homme religieux et moral; L'Homme politique et social*.

VERNET (Jacob), ministre protestant, né à Genève en 1698, mort en 1789, cultiva les lettres avec ardeur, et voyagea pour étendre ses connaissances. Il visita l'Italie, la France et l'Angleterre, et fut élu à son retour l'un des pasteurs de l'église de Genève. En 1739 il fut nommé à une chaire de belles-lettres, et en 1755 à une de théologie. Pendant quelque temps il eut avec Rousseau une liaison assez intime, et son nom se trouve dans les lettres de ce philosophe; mais ils finirent par se brouiller. Il est aussi nommé dans la correspondance de Voltaire. On trouve la liste de ses écrits dans le *Mémoire de sa vie et ses ouvrages*, par Salodin, 1790, in-8; les plus curieux sont : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1730-88, 10 vol. in-8; *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale*, Paris, 1745 et 1755, in-12; *Lettres sur la coutume moderne d'employer le vous au lieu du tu, et sur la question : Doit-on employer le tutoiement dans les versions de la bible*, La Haye, 1752, in-12; *Instruction chrétienne*, Neufchâtel, 1752, 4 vol. in-8; Genève, 1756, 1771 et 1807, 5 vol. in-12.

* VERNET (Claude-Joseph), peintre, né à Avignon en 1714, se rendit à Rome, s'y perfectionna, et voyagea dans toute l'Italie pour en examiner les plus beaux sites. Il s'exposait aux plus grands dangers pour contempler la nature. Il s'attacha sur-

tout à saisir les différents effets de lumière et de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère et les accidents des nuages produisent pendant le jour et la nuit. De retour en France après 22 ans d'absence, il y peignit tous les ports de mer; ce qui forme une des plus belles suites de tableaux qui existent. Le calme et la tempête, les diverses agitations de la mer, les reflets de la lumière sur une onde tranquille, y sont peints avec une chaleur et une vérité frappante. La fraicheur de ses teintes et l'art avec lequel il exprime les différentes heures du jour font l'admiration des connaisseurs. Ses ouvrages sont répandus dans toute l'Europe : on voit à Pétersbourg, dans le palais Michaïlow, un grand nombre de *paysages* peints par Vernet. Madame du Barry acheta, en 1772, deux de ses tableaux 50,000 livres, les plaça à Lucienne, et ils sont maintenant au musée royal. Ses ouvrages faisaient chaque année un des plus beaux ornements du Louvre. La reine étant allée un jour voir l'exposition, dit à Vernet : « Je vois bien que c'est toujours vous qui » faites la pluie et le beau temps. » On montrait un jour à un habitant de la campagne un tableau de ce peintre, représentant le lever du soleil, et un paysage éclairé par cet astre à son coucher : le paysan dit, sans surprise et par un pur instinct : « Eh! c'est ce que nous voyons tous les jours dans » nos campagnes. » Vernet était si passionné pour son art, que, dans un voyage qu'il entreprit par mer (en retournant de Livourne en France), il se fit attacher, dit-on, pendant une violente tempête, au mât du vaisseau, pour contempler le ciel fulminant, les flots qui mugissaient, les cordages et les mâts brisés, et l'équipage effrayé et dans le dernier désordre. « Quel sublime spectacle! s'é» cria-t-il; laissez-moi peindre promptement, et » avant que je meure, ces effets superbes. » Il y a peu de peintres qui aient joui d'une aussi grande réputation que Vernet, et qui aient produit de si nombreux ouvrages : on a dit de lui avec justice que son génie n'avait eu ni enfance ni vieillesse. Il mourut à Paris en 1789, à 77 ans. Il était membre de l'académie de Saint-Luc à Rome, depuis 1743, de l'académie de peinture de Paris, etc.

* VERNET (Antoine-Charles-Horace, connu sous le nom de Carle), peintre, né à Bordeaux en 1758, fut élève de son père, dont l'article précède. En 1775 il remporta le second grand prix et le premier en 1782, et se rendit à Rome en qualité d'élève-pensionnaire. De retour à Paris en 1788, il fut admis à l'école royale de peinture sur la présentation de son tableau représentant le *Triomphe de Paul-Emile*, vaste composition du plus bel effet. Doué de l'organisation la plus heureuse, et d'une prodigieuse facilité de travail, il traitait avec une égale supériorité divers genres, le paysage et les animaux. Un goût prononcé pour l'équitation l'avait familiarisé avec l'étude des chevaux, et lui avait fourni les connaissances indispensables que peut seule donner une longue pratique. Ses diverses productions en ce genre ont obtenu un brillant succès; mais celles qui lui ont fait la plus grande réputation sont : le dessin de *la revue dans la cour des Tuileries, par Bonaparte, premier consul*; Les *batailles de Rivoli*, *Marengo*, *Tolosa*, *Wagram; L'entrée dans Milan; Le matin de la bataille d'Austerlitz*, où Napoléon environné de ses maréchaux leur donne ses dernières instructions. Ses plus beaux portraits sont : celui de *Napoléon*, et celui *du duc de Berry*, représenté à cheval en costume de colonel-général des dragons. Outre ces travaux on a de lui des collections d'*études* en tout genre qui ont été gravées, et d'autres que lui-même a lithographiées. Carle Vernet mourut à Paris le 27 novembre 1836. Son fils Horace s'est fait un grand renom dans la peinture.

VERNEY (Guichard-Joseph du), membre de l'académie des sciences et professeur d'anatomie au Jardin royal, naquit à Feurs en Forez, l'an 1648, d'un médecin. Il alla de bonne heure à Paris, fut produit à la cour, où il donna des leçons d'anatomie au grand Dauphin, et mourut en 1730, à 82 ans. On a de lui : un excellent *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, Leyde, 1731, in-12; en allemand, Berlin, 1732; en latin, Nuremberg, 1684, in-4. Les planches de la première édition sont bien exécutées; *Traité des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; *Œuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4. Ces deux ouvrages posthumes ont été publiés par Sénac. Grand nombre de *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie. C'était un homme très-vif, mais très-bon. Il était passionné pour son art. Sa religion allait jusqu'à la piété la plus fervente, et il se reprochait d'être trop occupé de sa profession, de crainte de ne l'être pas assez de l'auteur de la nature.

* VERNIER (Pierre), inventeur de l'instrument astronomique qui porte son nom, né, vers 1580, à Ornans, en Franche-Comté, fut initié de bonne heure dans les sciences exactes, par Claude Vernier, son père, homme très-instruit. Le jeune Vernier s'étant fait connaître par ses talents, fut employé tant en Flandre qu'en Bourgogne, à diverses commissions qu'il remplit avec honneur, et devint capitaine-commandant du château d'Ornans, conseiller du roi d'Espagne et directeur général des monnaies au comté de Bourgogne. En 1636, il fut chargé de mettre la ville de Gray en état de défense. Etant tombé malade peu de temps après, il fut remplacé dans cette commission, par Tissot, son beau-frère. Vernier mourut à Ornans le 14 septembre 1637, laissant un écrit intitulé : la *Construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques; comme aussi la Construction de la table des sinus, de minute en minute successivement par une seule maxime; de plus un abrégé desdites tables, en une petite demi-page avec son usage; et finalement la méthode de trouver les angles d'un triangle, par la connaissance des côtés, et les côtés par les angles, sans l'aide d'aucune table*, Bruxelles, 1631, in-8, avec une fig. Delambre, dans son *Histoire de l'astronomie moderne*, donne une analyse détaillée de cet ouvrage, devenu très-rare. L'instrument dont il y est question se compose d'un quart de cercle, divisé en 90 degrés égaux, placé sur un secteur mobile, partagé en trente parties égales et enfermé dans deux lignes de foi, qui servent à vérifier la justesse de la machine, et l'exactitude des opérations. Cet instrument ingénieux avait reçu

de quelques astronomes le nom de Nonius (*voy.* ce nom, VI, 245). Mais les réclamations de Lalande en ont fait restituer la gloire au véritable inventeur. « Les améliorations faites à cet instrument, dit » Delambre, sont une conséquence toute naturelle » des inventions plus modernes. Elles se réduisent » à l'addition du microscope, et à la substitution » d'une lunette avec deux alidades. Ainsi il doit, » en toute justice, porter à jamais le nom de Ver- » nier. » On lui attribue encore un *Traité de l'artillerie* qui devait rester manuscrit. Mais on n'en connait point de copie.

VERNIER (Claude). *Voy.* TISSOT.

* VERNIER (Théodore), pair de France, né en 1731 à Lons-le-Saunier, suivit d'abord la carrière du barreau dans sa ville natale. Nommé membre de l'assemblée constituante, il en devint président en 1791; il y demanda des réformes sages, surtout dans les finances, fit aussi partie de la Convention, et eut le courage de déclarer dans le procès de Louis XVI, qu'il n'était pas son juge; il vota comme législateur, pour le bannissement et pour l'appel au peuple. Ennemi déclaré des jacobins, il fut décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la proscription des girondins (31 mai 1793). Il se réfugia dans le Jura, puis se retira dans le canton de Zurich dont les habitants lui offrirent des lettres de bourgeoisie. Rappelé à la Convention en 1794, il en devint président, et il occupait le fauteuil dans les fameuses journées de prairial (mai 1795), où il sut braver les menaces d'une populace furieuse qui demandait le retour de la *terreur*. La fatigue, en l'obligeant de céder le fauteuil à Boissy-d'Anglas, peu d'instants avant l'envahissement de la salle par les assassins de Férand (*voy.* ce nom), le priva d'une gloire dont il était digne et que l'histoire, si elle était juste, devrait lui faire partager. Vernier fut aussi président du conseil des Anciens, et c'est en cette qualité qu'en 1796 il prononça son serment de haine à la royauté. Après le 18 brumaire, il fit partie du sénat et des conseils privés de Bonaparte. Louis XVIII le nomma en 1814 membre de la chambre des pairs, et il fut maintenu dans cette dignité sous la seconde restauration. Vernier mourut à Paris en 1818. Nous citerons de lui : *Eléments de finances*, Paris, 1791, in-8; *Caractères des passions au physique et au moral*, ibid., 1796, in-8, 1807, 2 vol. in-8; *Sur l'éducation*, ibid., 1802, in-8; *Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne*, ibid., 1810, 2 vol. in-8.

** VERNIER (Jean-Baptiste-Thadée), théologien, naquit à Ouvans, département du Doubs, en 1760. Il eut pour parents d'honnêtes cultivateurs, honorés dans leur pays et recommandables par leurs vertus. Le jeune Vernier donna de bonne heure des marques de sa vocation à l'état ecclésiastique. Il fit à Besançon ses études supérieures avec une distinction incontestée. Il obtint dans son cours de théologie des succès non moins brillants, et se fit remarquer au séminaire par la ferveur de sa piété. Il entra chez les missionnaires diocésains, dits de Beaupré, avant d'être prêtre. Ses premières prédications firent concevoir de lui de grandes espérances. Il se fût distingué par son talent oratoire, parmi ses confrères, si la révolution ne l'eût arrêté au début même de sa carrière. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il fut forcé d'émigrer. Il se retira en Suisse, d'où il revint en France, après la mort de Robespierre, pour porter aux fidèles les secours de la religion. Nommé à la succursale d'Ouvans, son pays natal, à l'époque du concordat, outre l'administration de sa paroisse, il donna, jusqu'au rétablissement du séminaire, des leçons de théologie aux jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, et allait, dans ses moments libres, prêcher des retraites dans les autres paroisses avec quelques prêtres qui se joignaient à lui pour ce genre de bonne œuvre. Il fut appelé en 1815 au séminaire de Besançon pour y donner des conférences sur le dogme et sur la morale. En 1817, il se réunit à la congrégation des missionnaires, rétablie l'année précédente, et en fut comme l'âme et le principal soutien. En 1821, ses confrères, à l'unanimité des voix, le nommèrent supérieur, titre qu'il a conservé jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mai 1833. On a de lui une édition des *Méditations sur l'évangile pour toute l'année, par le P. Médaille, augmentée par des anciens missionnaires de Besançon*, Besançon, 1818, 2 vol. in-18. Les méditations ajoutées sont de Vernier; elles forment à peu près la moitié de l'ouvrage, et ne le cèdent point, pour le mérite, à celles de l'auteur principal. On lui doit encore *Theologia practica*, Vesontione, 1828, 2 vol. in-8. C'est un compendium très-abrégé de toute la théologie morale. L'auteur n'entre pas dans la discussion des principes ni des questions qui s'y rattachent; il les résume et les expose avec méthode et beaucoup de lucidité. La plupart des cas difficiles et embarrassants dans la pratique y sont présentés et résolus. On pourrait reprocher à l'auteur, dans ce livre, un style parfois trop concis, et quelque tendance à embrasser les opinions sévères. Mais dans son ensemble, la lecture de cet ouvrage ne peut être qu'éminemment utile au clergé; l'auteur y avait travaillé 10 ans. On lui doit enfin *Méditations sur les vérités de la vie chrét. et ecclésiast. de Beuvelet*, Besançon, 1832, 2e édition *enrichie de méditations nouvelles* par l'abbé Busson, etc., Paris, 1836, 2 vol. in-8. L'auteur a pris ses sujets de méditations dans Beuvelet, mais les a présentés d'une manière nouvelle et dans un autre style que celui du pieux prêtre du séminaire de saint Nicolas du Chardonnet. Il a considérablement abrégé l'ouvrage de celui-ci, et son livre peut le remplacer avantageusement dans les séminaires et les presbytères. Vernier fut un modèle de toutes les vertus chrétiennes et ecclésiastiques, et il est un des trois prêtres qui, après la révolution, ont le plus contribué au rétablissement de la religion dans l'église de Besançon. *Voy.* BARDENET et BREUILLOT.

* VERNINAC DE SAINT-MAUR (Raimond), né en 1762, à Gourdon, dans le Quercy, vint très-jeune à Paris, où il suivit le barreau et fournit quelques poésies à l'*Almanach des Muses*. A l'époque de la révolution, il fut un des commissaires envoyés par Louis XVI, à Avignon, afin d'apaiser les troubles qui déchiraient le comtat Venaissin. Verninac et



ses deux collègues, Lescène des Maisons et l'abbé Mulot, parvinrent d'abord à rétablir la paix parmi les diverses communes; mais elle fut bientôt détruite par les sourdes menées de Duprat, Rovère Mainvielle, et d'autres factieux. De retour à Paris, les trois commissaires se présentèrent à la barre de l'assemblée constituante, le 10 septembre, pour rendre compte de leur mission. Verninac se montra dans son *rapport* plus favorable que les deux autres aux factieux du Comtat; mais tous les trois furent vigoureusement attaqués par l'abbé Maury, qui demanda de les faire traduire devant la haute-cour d'Orléans; cette motion fut écartée par la majorité de l'assemblée, qui protégeait les factieux. En vertu de cette protection spéciale, Verninac fut nommé chargé d'affaires de France auprès de la cour de Suède, et il arriva à Stockholm le 16 mai 1792, deux jours après l'assassinat de Gustave III. Verninac passait en Suède pour être un *jacobin enragé*, et il avait à combattre deux habiles agents de l'émigration, d'Escars et de Bombelles. Rappelé à Paris après la mort de Louis XVI, il fut envoyé, en février 1795, à Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire; on le reçut avec pompe : après le discours d'usage, le visir, dans sa réponse, donna à Verninac le titre de *citoyen*, mot qu'il prononça en français, comme n'ayant pas d'équivalent dans la langue turque. Verninac communiqua au visir le traité de paix conclu par la France avec la Prusse, fit reconnaître la république française, et obtint qu'un ambassadeur de la Porte Ottomane résiderait à Paris. Verninac est le premier étranger qui ait fait imprimer et distribuer à Constantinople une *Gazette*, écrite en sa langue. Cependant le principal but de sa mission était de porter le grand-seigneur à faire cause commune avec la France. Ce but manqua par l'influence de l'Angleterre et de la Russie; influence qui ne put être balancée par celle de la Suède et de la Prusse, alors amies du gouvernement français. Verninac demanda son rappel, et fut remplacé par Aubert Dubayet. Le 9 juin 1797, il se présenta au Directoire, et lui offrit un étendard ottoman et un diplôme de Sélim III, qu'il avait reçu de la part de ce prince. Peu de temps après, il épousa la fille de Charles de Lacroix, alors ministre des relations extérieures. Bonaparte, étant devenu premier consul, nomma Verninac à la préfecture du Rhône. En 1801, il se rendit, avec une mission, dans le Valais, qu'il érigea en république sous la protection de la France. Il obtint, en 1805, les droits et les titres de citoyen du Valais. Ardent républicain, il se montra contraire au système impérial, ce qui lui fit éprouver une disgrace. En 1816 et en 1820 il fit dans le département du Lot, des tentatives infructueuses pour être élu membre de la chambre des députés. Il mourut, à Mansle, près d'Angoulême, en 1822, à 60 ans. On a de lui : *Recueil de poésies*, 1787, in-18; *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre, extraites des commentaires de Blackstone, sur les lois anglaises*, 1790, in-8; *Description physique et politique du département du Rhône*, Paris, 1802, in-8.

VERNULÆUS (Nicolas), né à Robelmont, dans le duché de Luxembourg, en 1585, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur en l'université de cette dernière ville, et fut décoré du titre de conseiller et d'historiographe de l'empereur Ferdinand III. Vernulæus se fit généralement estimer par les qualités du cœur et de l'esprit. Il était assez bon poète, et l'on voit, par ses ouvrages, qui sont en grand nombre, qu'il entendait l'histoire, l'antiquité, la philosophie morale et la politique. Les principaux sont : une *Histoire de l'université de Louvain*, en latin, laquelle fut ensuite augmentée par Langendonch, Louvain, 1667, in-4. C'est un tableau plutôt qu'une histoire. On préfère les *Fastes* de Valère André. *Historia Austriaca*, 1651, in-12; *Tragœdiæ*, 1656, 2 vol. in-12. Il en a fait plusieurs, également estimées pour le style et la pureté de langage, et qui ne sont point renfermées dans ce recueil. *Institutiones politicæ, morales, œconomicæ*, 3 vol. in-fol., imprimées séparément. Un *Recueil de harangues*, dont on a donné plusieurs éditions. Ces harangues sont estimées; le style en est harmonieux, coulant, vif, et judicieusement varié, les images agréables et les sujets assez bien choisis. *De Arte dicendi*, Louvain, 1629, in-12. Il a laissé des ouvrages manuscrits qui concernent les Romains.

VÉRON (François), missionnaire de Paris, entra chez les jésuites, et en sortit quelques temps après. Il se consacra aux missions, et fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs, et d'un grand nombre de calvinistes. Il eut avec le célèbre Bochard, le plus savant des ministres protestants, une conférence à Caen, où les huguenots eux-mêmes admirèrent sa modestie autant que son savoir. Il mourut saintement en 1649, curé de Charenton. On a de lui une excellente *Méthode de controverse*, et surtout une *Règle de la foi catholique*, et d'autres ouvrages, dont la plupart ont été réimprimés en 2 vol. in-fol. Véron s'était d'abord annoncé par un livre intitulé singulièrement, *Le bâillon des jansénistes*, et qui ne lui attira pas les éloges du parti. Son zèle pour l'orthodoxie est vif, mais prudent et éclairé. Le but principal de sa *Règle de foi* est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes et les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire, et d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes a produit dans la science des chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1779, in-8. — Un abbé Veron, jésuite, directeur des religieuses de Sainte-Aure, à Paris, homme plein de zèle et de lumières, fut une des victimes immolées le 3 septembre 1792, au séminaire de Saint-Firmin.

VÉRONÈSE (Paul). *Voy.* Caliari.

* VÉRONÈSE, cardinal, né à Venise en 1684, vint faire ses études à Rome, puis à Padoue, et prit dans cette dernière ville le bonnet de docteur : pourvu, en 1708, d'un canonicat de la cathédrale de Padoue, il devint grand-vicaire sous le cardinal Rezzonico, qui fut pape sous le nom de Clément XIII. Après avoir refusé les évêchés de Trévise et de Famagouste, il se vit obligé d'accepter celui de Padoue. Il fut créé l'année suivante cardinal, et mourut le 1er février 1767, à 83 ans, regretté de

ses diocésains, et de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé plusieurs *Lettres et instructions pastorales* qui ont été jugées dignes d'être publiées. On n'a de lui qu'un écrit intitulé : *De necessaria fidelium communione cum apostolica sede*, 1783, in-4, imprimé par les soins de Nanni, évêque de Brescia.

VÉRONIQUE (sainte), née dans un village près de Milan, se distingua par toutes les vertus chrétiennes, devint un modèle de la vie religieuse, et mourut à Milan en 1497. Son nom se trouve au 13 janvier dans le Martyrologe romain, que Benoît XIV a publié en 1749. — On a donné le nom de *Véronique* à une représentation de la face de Notre-Seigneur imprimée sur un linge que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de J.-C. après sa mort ; d'autres prétendent que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur, couvert de sang et de sueur, lorsqu'il montait au Calvaire. Quoi qu'il en soit, ce linge est appelé *Veronica*, qui signifie vraie image, étant composé de *vera* et d'εικονικα, mot que l'on trouve dans quelques anciens pour εικων. Le sentiment de ceux qui prétendent que Véronique est le nom de la pieuse femme qu'ils disent avoir essuyé la face du Sauveur, ne paraît appuyé que sur certains tableaux où est représentée une femme tenant la *Véronique* dans ses mains. La fête de la Véronique n'a été instituée dans quelques églises que pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. *Voy.* Papebroch (*Act. Sanct. maii*, tome 7, p. 536), et les notes de Chastelain sur le Martyrologe romain, pag. 201.

VERRATI (Jean-Marie), carme, natif de Ferrare, mort le 20 juillet 1562, selon son épitaphe que l'on voit à Ferrare, a composé un *Commentaire* très-long sur les évangiles, et une *Théologie*. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 1571, 6 vol.

VERREPÆUS, humaniste, né en 1525, dans la mairie de Bois-le-Duc, passa toute sa vie à enseigner les belles-lettres, et mourut chanoine de Bois-le-Duc, le 10 novembre 1598, à 75 ans. Il a donné un grand nombre d'ouvrages classiques et quelques livres de piété.

VERRÈS (Caius-Licinius), naquit vers l'an 119 de J.-C. Il se fit épicurien, et se montra grand amateur de tableaux et de statues. Après avoir exercé la charge de préteur à Rome et en Sicile avec autant de violence que d'injustice, il fut accusé de concussion. Cicéron fit contre lui les six belles harangues que nous avons. Verrès, malgré la confiance qu'il avait en son argent et dans la protection d'Hortensius, trouva que le parti le plus sûr pour lui était de s'exiler lui-même, sans attendre le jugement que l'on devait prononcer. Ses mœurs étaient aussi déréglées que son âme était cupide. Il fit condamner à mort, à Lampsaque, le père et le frère d'une jeune personne qui s'étaient opposés par la force à ses vues criminelles sur la personne de leur fille et sœur.

* VERRI (le comte Alexandre), né en 1741 à Milan, suivit d'abord avec éclat la carrière du barreau. N'ayant pas tardé à s'apercevoir des vices de la législation civile et criminelle de son pays, et voulant remonter aux véritables sources du droit public chez les différentes nations, il se livra à l'étude de Grotius, de Pufendorf, de Montesquieu et d'autres publicistes célèbres. Il vivait dans la société de Carli, de Frisi, de Beccaria avec lesquels il publia une feuille périodique, sous le titre de *Café*, qui eut du succès. Vers 1766, il vint à Paris, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il composa deux *Tragédies* dont le succès fut équivoque. Il mourut dans cette ville le 23 septembre 1816, avec des sentiments chrétiens que n'avaient point altérés ses principes d'indépendance. Il ne prit aucune part aux troubles de l'Italie, et échappa toujours aux séductions de Bonaparte. On a de lui : *Biblioteca scelta di opere Italiane antiche e moderne*, contenant un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, Milan, 1818, in-12 ; *Essais sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*, dont on prépare une traduction française ; *Panthée* et *la Conjuration de Milan*, tragédies imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques* ; l'*Iliade d'Homère*, abrégé, avec des notes ; *Analyse et commentaire de la Cyropédie de Xénophon* ; *Commentaire, analyses et critiques des principaux orateurs grecs* ; *les Nuits romaines au tombeau des Scipions*, qui ont obtenu, en Italie et en France, plus de 10 éditions en différents formats. Elles ont été traduites en allemand, en anglais, et en français par Lestrade, 3e édit., Paris, 1826, 2 vol. in-8 ; La *Vie d'Erostrate*, traduite aussi par Lestrade. Il a coopéré au *Traité des délits et des peines*, publié par Beccaria. Ambr. Levati a publié l'*Eloge funèbre* d'Alexandre Verri.—Son frère Pierre Verri, littérateur et homme d'état, né à Milan en 1728, entra d'abord au service de l'Autriche, et se trouva à la bataille de Soran en Saxe. Il renonça bientôt à la carrière militaire, et devint successivement vice-président de la chambre des comptes, conseiller-d'état et conservateur de la société patriotique fondée à Milan pour encourager l'agriculture, les arts et les manufactures ; mais par suite d'une nouvelle organisation du duché de Milan, il perdit tous ces emplois. Lors de l'entrée des Français à Milan en 1796, il fut appelé à faire partie de la municipalité, et mourut en 1797. On a de lui : *Meditazioni sull' economia politica*, Milan, 1771 ; Turin, 1801 ; *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente il commercio de grani* ; Milan, 1796, in-8 ; *Scritti inediti del comte Pietro Verri*, Londres (Lugano), 1825, in-8, etc.

VERRIUS-FLACCUS. *Voy.* Festus.

VERROCHIO (André), célèbre artiste, mort en 1488, à 56 ans, réunissait en lui plus d'une sorte de talents. Il était très-habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il saisissait fort bien la ressemblance des choses, et il mit en vogue l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes et vivantes, pour en faire les portraits. Le pinceau de Verrochio était dur, et il entendait très-mal le coloris, mais possédait parfaitement la partie du dessin.

VERSCHURING (Henri), peintre, né à Gorcum en 1627, passa à Rome pour y faire une étude sérieuse de son art. Son goût le portait à peindre des ani-

maux, des chasses et des batailles. Il réussissait dans le paysage, et savait l'orner de belles fabriques. Henri suivit l'armée des Etats, en 1672, y fit une étude de tous ses divers campements, de ce qui se passe dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats, et il tira de ces connaissances les sujets ordinaires de ses tableaux. Son génie était vif et facile; il mettait un grand feu dans ses compositions, et variait à l'infini les objets. Verschuren mourut en 1690, près de Dordrecht.

* VERSÉ (Noel-Aubert de), né au Mans dans le XVII[e] siècle, se rendit célèbre par ses variations en matière de religion. Il avait été élevé dans la communion catholique; il la quitta pour embrasser le calvinisme, et fut pendant quelque temps ministre évangélique. Par la suite il abandonna le calvinisme pour se faire socinien, se lia avec Christophe Sandius le fils, fameux antitrinitaire, et professa les mêmes principes. Il rentra enfin dans le sein de l'Eglise catholique, et y mourut en 1714. Il s'était fait recevoir docteur en médecine, et avait pris des lettres de bourgeoisie à Amsterdam. Il eut de vives querelles avec le ministre Jurieu. On a de lui beaucoup d'écrits, les uns anonymes, les autres sous un nom supposé. Nous citerons: *Avocat des protestants*, ou *Traité du schisme, dans lequel on justifie la séparation des protestants, contre Nicole, Brueys et Ferrand*, par le S. A. D. V., Amsterdam, 1687, in-12. Nicole y est maltraité, et Jurieu, avec lequel il n'était point encore brouillé, y est loué; *L'Impie convaincu*, ou *Dissertation contre Spinosa, où l'on réfute les fondements de son athéisme*, Amsterdam, 1684, in-8. Ce n'est pas seulement Spinosa que l'auteur attaque, c'est peut-être plus particulièrement encore Descartes et le père Malebranche, dont il inculpe les écrits, qu'il voudrait faire croire entachés de spinosisme; *Le Protestant pacifique*, ou *Traité de la paix de l'Eglise*, contre Jurieu, sous le nom supposé de *Léon de la Guitonière*, Amsterdam, 1684, in-12. Le but de l'auteur est d'y prouver que, dans les principes des réformés, la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondements du salut, et que non-seulement ils doivent tolérer les catholiques, mais encore les chrétiens de toutes les communions, sociniens, anabaptistes, quakers, etc. *Le tombeau du socinianisme*, Francfort, 1687, in-12. Quoique l'auteur ne fût point encore redevenu catholique, il paraît qu'il avait déjà cessé d'être socinien; *Traité de la liberté de conscience*, ou *de l'autorité du souverain sur la religion des peuples*, par L. D. L. G. (Léon de la Guitonière), Cologne, 1687, in-16; *le Nouveau visionnaire de Rotterdam*, ou *Examen des parallèles mystiques de Jurieu*, sous le nom de *Théognoste de Bérée*, Amsterdam, 1687, in-12, et réimprimé avec le *Tombeau du socinianisme*, Amsterdam, et non Francfort, comme le porte le titre; *La véritable clef de l'Apocalypse*, ouvrage où, en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici, l'on indique le véritable, et où l'on découvre en partie l'illusion des prédictions de M. J. L. F. P. D. R. (M. Jurieu, le faux prophète de Rotterdam), Cologne, 1690, in-12. C'est l'abrégé d'un ouvrage plus considérable que de Versé publia depuis, sans nom d'auteur, sous le titre suivant: *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean*, ou *Histoire de l'Eglise chrétienne sous la quatrième monarchie*, Paris, 1703, 2 vol. in-12; l'*Anti-socinien*, ou *Nouvelle apologie de la foi catholique contre les sociniens*. De Versé était rentré dans le sein de l'Eglise catholique vers 1690; le clergé lui fit une pension. Ce fut par l'ordre de ce corps, et sans doute pour donner une preuve de la sincérité de son retour à la foi, qu'il composa l'*Anti-socinien*. Outre les ouvrages cités ci-dessus, il eut part aux *Nouvelles solides et choisies*, sorte de gazette qui paraissait à Amsterdam en 1684. On lui a attribué le *Mémoire sur l'inspiration des livres sacrés*, inséré dans les *Sentiments des théologiens de Hollande* contre Richard Simon. Il a traduit du français en latin l'*Histoire critique de l'ancien Testament* de cet auteur. Cette traduction a été imprimée à Paris, 1681, in-4. Il a donné une *version française* du premier volume des journaux de Leipsig. Quelques-uns ont prétendu qu'il était l'auteur du *Platonisme dévoilé*, ou *Essai touchant le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-12; mais ce livre est de Souverain, ministre calviniste. (*Voy. Dict. des Anonymes*, tom. 2, pag. 198.)

VERSLYPE (Jean-Baptiste), né à Ypres, licencié en théologie, curé à Courtray, puis chanoine de Bruges, mort en 1735, à l'âge de 80 ans, était d'un esprit agréable; il a prêché avec beaucoup de réputation. Ses *Sermons* ont été imprimés deux fois en plusieurs vol. in-8.

VERSOSA (Jean), né à Saragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, et accompagna Diégo Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissaient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince était en possession. Il mourut dans cette ville en 1574, à 46 ans. Il avait du goût et du talent pour la poésie latine. On a de lui des vers héroïques et des vers lyriques. Ses *Epîtres* ont été estimées.

VERSTEGAN (Richard), né à Anvers, florissait sur la fin du XVI[e] siècle. On a de lui: *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose et de très-beaux vers latins. On y voit de quelle manière des nations, qui ne cessent de déclamer contre l'inquisition et la sévère justice d'un duc d'Albe, ont traité les catholiques, et combien la cruauté des Hurons et des Algonquins envers leurs prisonniers le cède à celle que les sectaires ont exercée envers les partisans, et surtout envers les ministres de la loi antique. *Antiquitates belgicæ*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutient que saint Willibrord n'a pas seulement prêché la foi chez les Frisons, mais qu'il est aussi l'apôtre de la Flandre et du Brabant. *Antiquitates britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglais tirent leur origine des Belges.

VERT (D. Claude de), religieux de l'ordre de Cluny, naquit à Paris en 1645. Après son cours d'études qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies de l'Eglise se font à Rome, il résolut dès lors d'en chercher l'origine, et c'est aux

réflexions qu'il fit dès ce temps-là qu'on doit son travail sur cette matière. De retour en France, il acquit l'estime et la confiance des premiers supérieurs de son ordre, par une piété exemplaire, jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, et parut avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluny, et nommé, avec D. Paul Rabusson, sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre. (*Voy.* RABUSSON.) Cet ouvrage parut en 1686, et, malgré les critiques de Thiers, il a été une source abondante où les auteurs des bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de D. Vert lui méritèrent, en 1694, le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, et l'année d'après, on le nomma au prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville. Ce savant avait publié en 1689 la *Traduction* de la règle de Saint-Benoit, faite par Rancé, abbé et réformateur de la Trappe, et il y joignit une préface et des notes courtes, mais savantes. En 1690, il publia sa *Lettre* à Jurien, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avait montré pour elles. L'ouvrage par lequel il est le plus connu est son *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8. Le 1er vol. parut en 1697, et le 2e en 1698; mais les 3e et 4e n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ses explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paraissent tirées de trop loin et prennent les traits de son imagination. Le cardinal Bona, le P. le Brun, Gavantus, Merati, Théraize avaient déjà traité cette matière, et montré que les cérémonies expriment toutes quelques vérités ou quelques leçons. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720, avec des corrections. Il mourut en 1708, à 63 ans.

VERTH (Jean de), général allemand, se distingua dans la guerre de 30 ans que la maison d'Autriche soutint en faveur de la religion catholique contre les Suédois, les Français et les protestants d'Allemagne. Il eut divers succès, et il allait pénétrer dans l'intérieur de la France, lorsqu'il fut fait prisonnier en 1638. Il était d'une activité égale à son courage: la nullité où le réduisait sa prison lui donna la mort. Lorsqu'on dit à Ambroise Spinola que Jean de Verth était mort de n'avoir plus rien à faire: *Il y a bien assez*, répondit ce grand capitaine, *pour tuer un général.*

VERTOT (René-Aubert de), né au château de Benetot, en Normandie, l'an 1655, d'une bonne famille, entra chez les capucins malgré l'opposition de ses parents; mais par une inconstance naturelle dont il donna plus d'une preuve, il quitta cet ordre et passa, en 1677, chez les chanoines réguliers de Prémontré. Il n'y fut pas plus content, et succomba à l'envie de respirer l'air de Paris: il y prit l'habit ecclésiastique. On appela ces différents changements *les révolutions de l'abbé de Vertot.* Il fut associé en 1705 à l'académie des belles-lettres, et fut ensuite secrétaire des commandements de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, secrétaire des langues chez le duc d'Orléans, qui lui donna un logement au Palais-Royal. Le grand-maître de Malte le nomma, en 1715, historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses priviléges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santenay. On assure qu'il avait été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais certaines indiscrétions qui lui étaient échappées, et les doutes qu'on répandit sur ses principes, le privèrent de cet honneur. Il mourut âgé de près de 80 ans, en 1735. Son imagination était brillante dans sa conversation comme dans ses écrits; mais son jugement ne répondait pas toujours à cet avantage. Il aimait à plaire, et cette envie donnait je ne sais quelle mobilité à ses idées et à ses maximes. Ses principaux ouvrages sont: l'*Histoire des révolutions de Portugal*, Paris, in-12, bien écrite, mais composée sur des mémoires infidèles: c'est dans la réalité un roman d'histoire; l'*Histoire des révolutions de Suède*, où l'on voit les changements arrivés dans ce royaume au sujet de la religion et du gouvernement, en 2 vol. in-12. Il ne tient pas la balance égale; ceux qui ont raison dans le fait, ont souvent tort dans cette histoire. Olof Celsius en a donné une Continuation en suédois, qui a été traduite par Genet, Paris, 1777, 2 vol. in-12; l'*Histoire des révolutions romaines*, en 3 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux: la matière était trop ancienne pour que l'auteur fût dans le cas d'épouser quelque préjugé à la mode. L'*Histoire de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4 et en 7 vol. in-12, et depuis en 5 vol. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, et on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. Cependant les deux auteurs des *Fastes* de l'ordre de Malte (Paris, 1789, in-fol.) ont vainement tâché de remplacer ou d'effacer son ouvrage; leur superficiel et licencieux philosophisme n'est propre qu'à porter le désordre et la corruption dans les annales de cet ordre illustre. L'abbé de Vertot peut avoir mal réussi, mais ils ont fait plus mal encore, et leur dessein même n'est pas à l'abri du soupçon. *Traité de la mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes et d'erreurs; *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12; plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. L'abbé de Vertot possède l'art d'attacher le lecteur, et d'intéresser en faveur de ses personnages; mais comme la connaissance qu'il avait des hommes et des affaires était fort bornée, ses portraits sont peu réfléchis et souvent subordonnés à ses préventions. Les hommes qu'il devrait respecter le plus sont ceux dont il ternit quelquefois la mémoire.

* VERTUE (George), antiquaire, né à Londres en 1684, fut d'abord mis en apprentissage chez un graveur en armoiries; il s'appliqua ensuite au dessin, et, après un travail assidu, parvint à copier avec exactitude, mais sans élégance et sans goût. Dégoûté de ce nouvel état, il s'adonna à l'étude des antiquités, dans laquelle il réussit. On doit à ses savantes recherches plusieurs morceaux précieux d'antiquités, qu'il tira de l'oubli; les notes qu'on a trouvées dans son portefeuille prouvent qu'il s'était occupé de ces recherches depuis 1713 jusqu'en 1757, époque de sa mort. Les pièces qu'il avait re-

cueillies formaient 40 volumes de différents formats. Horace Walpoole a rédigé, d'après ses manuscrits : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre, avec des notes sur d'autres arts, recueillies par George Vertue*, 1762, 5 vol. in-4 ; 4e édit., 1786, 4 vol. in-8.

VERTUS (Jean de), secrétaire-d'état sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le *Songe du Vergier*, 1419, in-fol. Quelques-uns pensent qu'il est de Louvières, et d'autres de Maizières ; il se ressent de l'animosité qui régnait en 1734, entre Charles V et le siége de Rome. Les protestants en ont fait l'éloge, quoique ce ne soit qu'une pitoyable rapsodie, sans jugement et sans goût.

VERUS (Lucius-Ceionius-Commodus), empereur romain, était fils d'Ælius et de Domitia Lucilla. Il n'avait que 7 ans lorsque Adrien, qui avait adopté son père nommé aussi *Lucius Verus*, fit adopter le fils par Antonin. Après la mort de ce dernier, Marc-Aurèle ayant été proclamé empereur exclusivement, prit de son gré pour collègue Lucius Verus, dont il ne pouvait ignorer les mauvaises qualités, et lui donna sa fille Lucile en mariage. Verus ayant été envoyé en Orient contre les Parthes, ne prit aucune part aux opérations de la guerre, et fut uniquement occupé de ses plaisirs ; les Parthes furent cependant défaits par ses généraux, l'an 165 de J.-C., et il entra triomphant à Rome avec Marc-Aurèle. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino, à 39 ans. Verus était très-dissolu dans ses mœurs et dans ses discours ; il affectait un air grave et sévère, portait une barbe très-longue, tandis qu'il se livrait aux plus infâmes voluptés ; il voulait paraître philosophe, et était toujours environné de gens qui se paraient de ce nom : ce qui prouve que l'accommodante philosophie se fait à toutes sortes de systèmes, et donne sa sanction à plus d'une sorte de morale. Il était d'ailleurs gouverné par ses affranchis, qui étaient très-vicieux et très-méchants. Marc-Aurèle resta par-là seul dans l'exercice de la puissance impériale ; son collègue oisif et voluptueux ne gardait de l'autorité que ce qu'il lui en fallait pour satisfaire ses penchants. Après la mort de ce monstre, Marc-Aurèle en fit un dieu.

VERVILLE. *Voy.* BEROALDE.

VERWEY (Jean), connu aussi sous le nom de *Phorbæus*, né en 1648, fut recteur du collége de Gouda, puis de l'école latine à la Haye, et professeur en langue grecque. Il mourut en 1648. Nous avons de lui : *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670, in-8, c'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius ; *Nova via docendi græca*, Gouda, 1684, et Amsterdam, 1710, in-8. Il y a réuni tout ce qu'il y avait de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne ; il est malgré cela court et méthodique.

VESALE (André), célèbre médecin, naquit en 1514 à Bruxelles. Il était originaire de Wesel, dans le duché de Clèves. Il fit une étude particulière de l'anatomie, et l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Palerme. L'empereur Charles-Quint et Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de leur médecin. Le premier surtout eut en lui une confiance particulière. Vesale eut le courage de lui dire, quelques années avant sa mort, qu'il ne devait pas se flatter d'une longue vie ; et « cet avertissement » que Charles prit très-bien, lui fit avancer, dit » Strada, le projet d'abdication et de retraite qu'il » avait confié longtemps avant à saint François de » Borgia, et dont il est fait une mention expresse » dans son testament fait à Augsbourg dix ans avant » sa mort. » Anecdotes qui suffisent pour apprécier les fables répandues sur l'abdication de ce monarque. Vesale ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, et qui était encore vivant, les parents indignés de l'imprudente méprise de Vesale, lui intentèrent un procès criminel, et peut-être aurait-il été condamné comme assassin, si le roi d'Espagne, pour les apaiser, ne l'eût obligé de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Vesale passa en Chypre et de là à Jérusalem. Le sénat de Venise le rappela pour remplir la place de Fallope, professeur à Padoue ; mais à son retour, son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère en 1564, à 48 ans. On a de lui un Cours d'anatomie en latin, sous le titre de *Corporis humani Fabrica*, avec de belles planches, dont les dessins sont, selon quelques-uns, du Titien, et selon d'autres, de Calcar, Bâle, 1543, Anvers, 1572, in-fol., et Leyde, 1825, 2 vol. in-fol. Cette dernière édition, augmentée et corrigée, est due à Boerhaave.

VESPASIEN (Titus-Flavius), dixième empereur romain, naquit dans une petite maison de campagne près de Rieti, l'an 9e de J.-C., d'une famille de gens de guerre. Sa valeur et sa prudence, et surtout le crédit de Narcisse, affranchi de Claude, lui procurèrent le consulat. Il suivit Néron dans son voyage en Grèce ; mais il encourut la disgrace de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitait des vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, et lui donna une armée pour les remettre à leur devoir. Il fit la guerre dans la Palestine avec succès, défit les rebelles en diverses rencontres, prit Ascalon, Jotapate, Joppé, Gamala, et diverses autres places. Il se prépara à mettre le siége devant Jérusalem, mais il ne prit point cette ville ; la gloire en était réservée à Titus, son fils, qui s'en rendit maître quelque temps après. Vitellius étant mort, Vespasien fut salué empereur à Alexandrie par son armée, l'an 69 de J.-C. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès et les insolences désolaient les villes et les provinces. Il eut soin surtout de remédier à la mollesse, écueil de la discipline militaire. Un jeune officier, qu'il avait honoré d'un emploi considérable, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail que l'essence.* La réforme s'étendit sur tous les ordres de l'état : il abrégea les procédures, et par d'excellentes lois rendit inutiles les artifices de la chicane. Après avoir travaillé lui-même à ce code, il embellit Rome et les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues, et les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes, fit de grands chemins, et pourvut à la sûreté des provinces frontières. Il n'é-

tait point ambitieux de ces grands titres, dont plusieurs de ses prédécesseurs étaient si jaloux. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, roi des rois, à Vespasien*, il réprima cet orgueil en répondant simplement : *Flave Vespasien à Arsace, roi des rois.* Le repos public fut troublé par les philosophes dont l'insolence était extrême et les principes dangereux. Helvidius Priscus se distingua surtout en déclamations contre la monarchie ; et joignant les faits aux paroles, il causa une émeute pour se faire un parti, « comme si le but de la » philosophie, dit Tillemont, était de troubler les » états, de soulever le peuple et de décrier ceux » qui les gouvernent. » Les stoïciens qui étaient alors dans Rome, et Démétrius le Cynique, à l'imitation d'Helvidius, soulevèrent tellement le peuple, que Vespasien les chassa tous, excepté Musonius Rufus. D'autres empereurs, entre autres Domitien, l'an 94, Adrien, vers 124, furent obligés de renouveler cette proscription. « Ces princes, dit Suétone, » en chassant les philosophes, ne faisaient que se » conformer à d'anciennes lois portées contre eux. » Effectivement dès l'an 160 avant l'ère vulgaire, ils avaient été bannis de Rome par un décret du sénat ; et le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville : « parce » qu'on les regardait, disent les historiens, comme » des discoureurs dangereux, qui, en raisonnant » sur la vertu, en renversaient les fondements, et » comme capables, par leurs vains sophismes, d'al- » térer la simplicité des mœurs anciennes, et de » répandre parmi la jeunesse des opinions funestes » à la patrie. » Ce fut sur les mêmes principes et par les mêmes raisons, que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes. *Voy.* Locke, Lucien, Zénon, etc. Vespasien avait pour les savants utiles autant d'égards qu'il avait pris de haine contre les philosophes. Il donnait des pensions ou accordait des gratifications à ceux qui faisaient des découvertes, ou qui perfectionnaient les arts mécaniques, qui étaient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une manière de faire transporter à peu de frais dans le Capitole des colonnes d'une pesanteur prodigieuse, Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : *Il faut*, dit-il, *que les pauvres vivent.* L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avaient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les îles de Rhodes et de Samos, la ville de Byzance, et d'autres aussi considérables furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenait de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avait marqué beaucoup d'avidité pour l'argent ; il n'en témoigna pas moins pour le trône. Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que, par une délibération publique, on avait destiné un million de sesterces (125,000 liv.) à lui ériger une statue colossale : *Placez-la ici sans perdre de temps*, leur dit-il, en présentant sa main formée en creux ; *voici la base toute prête* (1). Il achetait souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Une partie de ses extorsions fut attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avait l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état ; elle vendait les charges et les commissions à ceux qui les sollicitaient, les absolutions aux accusés, innocents ou coupables, et les réponses même de l'empereur. Sa passion pour les femmes donna lieu à plus d'une infamie de ce genre. On imputait aussi à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seraient enrichis. On lui reproche encore de s'être trop livré aux flatteurs, et de s'être bassement prêté aux manœuvres de quelques courtisans qui entreprirent de lui faire opérer des guérisons miraculeuses pour constater sa prétendue divinité ; artifice grossier dont les gens sensés ont eu pitié, et dont les écrivains judicieux ont trop sérieusement démontré l'imposture. On ne peut aussi excuser sa conduite cruelle envers les enfants de l'épouse de Sabinus (*voy.* ce nom). Comparé néanmoins à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome, il peut être considéré comme un prince doux et modéré. « L'orgueil philosophique, dit l'auteur du » *Muséum de Florence*, ne lui pardonnera pas la sé- » vérité avec laquelle il bannit ou punit même » corporellement quelques stoïques effrontés, qui » sous le nom de philosophes qu'ils souillaient, » frondaient le pouvoir du prince ; mais cet exemple » est une preuve qu'il est permis quelquefois d'être » intolérant. » La dernière maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement ; et il répondit aux représentations qu'on lui faisait sur cela : *Imperatorem decet stantem mori.* Il mourut âgé de 70 ans, l'an 79 de Jésus-Christ.

VESPUCE. *Voy.* Améric.

VESTA : la plupart des auteurs donnent ce nom à Cybèle, parce qu'elle était aussi la déesse du feu. Il n'appartenait qu'à des vierges de célébrer ses mystères, et leur unique soin était de ne jamais laisser éteindre le feu de ses temples. Quand elles le laissaient éteindre, ou quand elles manquaient à leur vœu de virginité, elles étaient condamnées à être enterrées toutes vives. On les appelait *Vestales.* Martial Stace, et bien d'autres auteurs, en réduisant à rien la chasteté de ces vierges, leur rendent pleinement justice. Lutétius, esclave d'un chevalier romain, déclara que son maître, ainsi que bien d'autres, avait longtemps abusé de trois Vestales. Domitien en avait fait punir trois autres pour le même crime. Antonin Caracalla en fit mourir quatre. Lucius Cassius, préteur romain, en fit enterrer toutes vives trois qui s'étaient livrées aux plus grands désordres, et qui, voulant envelopper dans leur crime un nombre considérable de citoyens honnêtes, mirent le trouble dans Rome. Minutius

(1) Vespasien avait mis des impôts jusque sur les urines. Titus s'étant un jour hasardé à lui en faire des reproches, l'empereur se contenta de tirer de sa bourse une pièce de monnaie provenant de ce tribut, et de la mettre sous le nez de son fils, en lui demandant si elle sentait mauvais.

Félix, en parlant de ces vierges destinées au culte de Vesta, disait que si le plus grand nombre échappait au supplice, ce n'était pas qu'elles fussent plus chastes que les autres; mais que plus heureuses dans leurs crimes, elles avaient eu l'art de les cacher. Mais quelle que fût la continence des Vestales, la loi qu'on leur en fit, la considération qu'elle leur attirait, les fonctions réputées saintes qu'on y attachait, font assez voir que le paganisme, tout corrompu qu'il était, connaissait le prix de la chasteté, et ses effets précieux sur le cœur et l'esprit de l'homme. (*Voy.* TIBULLE.)

* VESTRIS (Gaetano-Apoline-Balthazar VESTRI, dit) célèbre danseur, né à Florence en 1729, vint de bonne heure à Paris, où il reçut des leçons de Dupré, débuta à l'opéra en 1748, fut reçu l'année suivante, et devint, en 1753, membre de l'académie de danse. Il fut le premier qui mit à exécution l'idée conçue par Noverre de créer la danse en action. Son mérite particulier, c'était la grâce, l'élégance et la délicatesse. Sa réputation était devenue telle, que dans un voyage qu'il fit à Londres, la chambre des communes, pour le voir danser, ajourna la séance où Burke devait proposer son bill économique. Vestris était, dit-on, fort ignorant et ne savait ni lire ni écrire. Sa vanité égalait au moins son talent; mais il y joignait tant d'originalité, tant de naturel, qu'elle n'a pas peu contribué à sa célébrité. Rien ne le caractérise mieux que ce mot bien connu : *Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, monsieur de Voltaire et moi.* Malgré les ridicules que lui donnait son excessive vanité, cet artiste fut un homme recommandable pour sa probité, son obligeance, et son attachement pour sa famille. Il mourut à Paris, le 23 septembre 1808. Comme compositeur de ballets, Vestris n'a laissé que des souvenirs faibles et peu nombreux. Il avait plus d'exécution que d'invention, et l'on ne connait de lui que deux ballets-pantomimes : *Endymion*, 1773, et *Le Nid d'oiseaux*, 1786.

VÉTRANION, général de l'armée romaine sous Constance, né dans la haute Mœsie, avait vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le père des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1er mai 350. Magnence s'était révolté dans le même temps; Constance marcha contre l'un et l'autre; et ayant eu une entrevue avec Vétranion dans la Dacie, il le traita d'abord en souverain, et le détermina ensuite à quitter le trône. Vétranion obtint de grands biens, pour qu'il pût mener une vie convenable au titre qu'il avait porté. Il se retira à Pruse en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Il avait régné environ six mois. On remarquait en lui cette simplicité et cette grandeur d'âme qui sont si fort au-dessus des splendeurs humaines; mais il était si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETTORI. *Voy.* VICTORIUS.

* VEZOU (Louis-Claude de), né vers 1719, fut à la fois ingénieur, historiographe et généalogiste du roi, et se distingua dans ces trois professions. Il était membre de l'académie de Rouen, et mourut le 18 mai 1782. Il a écrit plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Tableau généalogique des trois races des rois de France*, 1772; *Tableau généalogique de la maison de Bourbon.*

* VIAIXNES (dom Thierry FANIER ou FAGNIER de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Châlon-sur-Marne en 1659, se fit estimer dans son ordre par ses mœurs irréprochables, ses prédications et son zèle pour l'enseignement; mais l'ardeur avec laquelle il soutint les opinions du Jansénisme le conduisit deux fois aux prisons de Vincennes, lui attira d'autres persécutions encore, et finit par le faire bannir du royaume. Obligé de chercher un asile successivement dans le Hainaut, à Bruxelles, chez les Bénédictins de Wlierbeeck, près Louvain, et enfin en Hollande, où il mourut à Rynswick, près d'Utrecht, en 1735, après une vie passée dans une continuelle agitation. On a de lui : *L'impiété reconnue*, contre une thèse soutenue à Caen : écrit imprimé à l'insu et sans le consentement de l'auteur, Cologne, 1693; *Problème ecclésiastique proposé à l'abbé Boileau de l'Archevêché : A qui l'on doit croire de Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons*, en 1695 (approuvant les *Réflexions morales* du P. Quesnel), ou de *Louis-Antoine de Noailles*, archevêque de Paris en 1696 (condamnant l'*Exposition de la foi* par l'abbé Barcos), 1698, in-12; dilemme satirique, qui fit beaucoup de bruit, qu'on attribua d'abord aux jésuites, tant il était fait avec art; mais qu'on découvrit enfin être l'ouvrage de dom de Viaixnes. *Voy.* NOAILLES, Louis-Ant. de, VI, 232) : *Acta omnia congregationum et disputationum quæ coram Clemente VIII et Paulo V, sunt celebrata in controversia de Auxiliis*, Louvain, 1792, in-fol.; *Edmundi Richerii Libellus de ecclesiastica et politica potestate cum demonstratione*, Cologne, 1702, 2 vol. in-4. Il faut ajouter à cela un grand nombre d'écrits contre la bulle et contre les jésuites. On dit qu'il écrivit en faveur du prêt du commerce. *Voy.* THIROUX (dom).

* VIAL (Jean-Baptiste-Charles), né à Lyon en 1771, après avoir terminé ses études, travailla pendant quelque temps dans l'étude d'un notaire de Paris. De retour dans sa ville natale, au commencement de la révolution, il fit contre les jacobins des couplets qui jouirent d'un succès populaire et que l'on chantait même dans les rues. Lors du siége de Lyon, il prit une part honorable à l'héroïque défense de cette ville; mais obligé de se cacher dans les environs, il ne réussit qu'avec peine à se soustraire aux échafauds. Il revint plus tard à Paris, et se livra à la littérature dramatique où il s'était déjà essayé par une comédie intitulée : *le Divorce*, et mourut en 1837. On a de lui : *Clémentine, ou la Belle-mère; Le Premier Venu; Aline, reine de Golconde; Les Deux Jaloux; Le Mari et l'Amant; Lord Davenant; Les deux Mousquetaires; Le Mariage à l'anglaise; Les Rencontres; Le Mort fiancé; Danilowa, etc. Le Dessert, contes en vers et poésies diverses*, Paris, 1833, in-18.

VIALART. *Voy.* CHARLES de SAINT-PAUL, II, 364.

* VIALART de HERSE (Félix), évêque de Châlons-sur-Marne, né à Paris en 1603, était fils d'un conseiller au parlement. Sa mère, Charlotte de Ligny,

l'une des femmes les plus vertueuses de son temps, était connue et estimée de saint François de Sales, qui fréquentait sa maison. Le jeune Félix fit ses études au collége de Navarre, et se sentit de bonne heure du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa sans qu'aucune vue humaine entrât dans son dessein. Après avoir fait ses cours de théologie, il s'agrégea à la société royale de Navarre, et fut reçu docteur de cette maison. Son mérite et sa piété lui firent faire un chemin rapide dans l'Eglise. A peine était-il prêtre, qu'il fut nommé à l'abbaye de Pebrac, dans le diocèse de Saint-Flour. En 1640, coadjuteur de Châlons, l'évêque étant mort, il se trouva titulaire même avant d'avoir reçu les bulles de la coadjutorerie. Il fut sacré en 1642, et se proposa saint Charles Borromée pour modèle. Il établit un séminaire, lui assigna des revenus; et pour mieux surveiller cet établissement, il alla y demeurer lui-même, et y passa les vingt dernières années de sa vie. Il y avait dans le diocèse des protestants : une grande mission fut entreprise en 1666 et 1667, pour tâcher de les gagner à la foi, et ce ne fut pas sans fruit. Ceux qui ne revinrent point ne purent du moins refuser aux vertus de l'évêque le tribut d'estime qui lui était dû. Par ses soins et sa libéralité, d'utiles établissements se multiplièrent dans le diocèse. Il fonda un collége à Vitry et un couvent des Ursulines à Châlons. L'estime que Louis XIV portait à ce prélat engagea ce monarque, qui se connaissait si bien en mérite, à choisir l'évêque de Châlons pour un des principaux médiateurs dans l'affaire du Formulaire. Il travailla à la paix de Clément IX, et si elle n'eut pas une meilleure issue, ce ne fut pas de sa part faute de soins ni de zèle. Ce pieux évêque mourut saintement le 10 juin 1680, après quarante ans d'épiscopat. On a de lui : un *Rituel* ou *Manuel de l'Eglise de Châlons*, en latin, Paris, 1649; *Ordonnance, mandements et lettres pastorales pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et la réformation des mœurs dans son diocèse*, Châlons, 1660 et 1662, in-12; *Emploi de la journée pour les curés, durant leurs assemblées au séminaire de Châlons*; *l'Ecole chrétienne*. C'est un catéchisme composé par Vialart lui-même, non-seulement utile aux fidèles, mais encore à ceux qui sont chargés de leur instruction. Il condamna, en 1655, l'*Apologie des casuistes*. On sait qu'il approuva et adopta pour son diocèse les *Réflexions morales* du P. Quesnel, et que la première édition parut à Paris en 1671, avec un mandement de ce prélat; mais ce n'étaient alors que de courtes réflexions sur l'Evangile, qui n'avaient rien que d'édifiant. Le livre se grossit par la suite au point qu'en 1693 il parut en 4 vol. in-4, et toujours avec l'approbation de Vialart, quoique l'ouvrage ainsi augmenté n'eût presque plus rien de commun avec le livret que ce vertueux évêque avait approuvé plus de 20 ans auparavant. Ainsi on n'a à cet égard rien à reprocher à sa mémoire.

VIALART-SAINT-MORYS. *Voy.* SAINT-MORYS.

VIANE ou VIAN. *Voy.* VAN-VIANE.

VIARD ou WIART, chartreux à Lugny, mort au commencement du XIIIe siècle, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres. Un grand nombre de disciples, auxquels il imposa une règle très-austère, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Les habitants du voisinage donnèrent à ce monastère le nom de *Val-des-Choux* : devenu chef d'ordre, réuni dans la suite à l'abbaye de Sept-Fonts, maison réformée comme la Trappe, il reprit depuis son ancien et véritable nom de *Val-Saint-Lieu*. Mais tout ce qui tient à la piété et au spectacle des vertus chrétiennes a été détruit durant la révolution.

VIARD (Nicolas-André), né vers 1755, mort vers 1790, exerça avec honneur la profession d'instituteur, et a laissé : *Vrais principes de lecture et d'orthographe*, augmentés par Luneau de Bois-Germain, Paris, 1785, 3 part. in-8; *Epoques les plus intéressantes de l'histoire de France*, Paris, 1769, 1771, 1775, in-12, avec un tableau chronologique.

VIAS (Balthasar de), poëte, né à Marseille en 1587, mort en 1667, montra dès son enfance une inclination particulière pour les muses latines, qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627, il fut fait consul de la nation française à Alger, emploi qu'occupait son père, et qu'il remplit honorablement. Le roi le récompensa de son zèle par les places de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Ses ouvrages sont : *Henricæa*, Aix, 1606, in-4; des Vers élégiaques; *Sylvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4; un *Poëme sur le pape Urbain VIII*, 1628, in-4; *Charitum libri III*, Paris, 1660, in-4. Il y a dans ces différentes pièces de l'esprit, du goût, de la facilité; son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, et l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudrait.

* VIATORE (le P.), savant capucin, né à Coccaglio, dans le Bressan, en 1706, se distingua dans son ordre par ses vertus et sa science. Opposé à la bulle *Unigenitus*, et attaché dès lors à un parti, il se vit en butte à tous ceux qui tenaient pour la soumission, et trouva parmi eux des adversaires redoutables. Le P. Viatore mourut à Cologne, en 1793, dans le couvent de Saint-Jérôme de son ordre, maison qu'il affectionnait, et dont il avait beaucoup contribué à augmenter la bibliothèque. On a de lui : *Tentamina theologico-scholastica, quibus accedunt tomi duo itali ad Febronium*, Bergame, 1774, 4 vol. in-8; *Synopsis tentaminum theologicorum in moralibus*, Venise, 1791, 2 vol. in-4; *Lo spirito filosofico di san Prospero d'Aquitania ne' suoi epigrammi*, Brescia, 1760, in-4; *Ricerca sistematica sul testo e sulla mente di san Prospero d'Aquitania nel suo poema degli Ingrati*, Brescia, 1756 et 1762, 2 vol. in-4; *la Storia de auxiliis del P. Giacinto Serry, tradotta e compendiata*, Brescia, 1741, in-4; *Zoppicamenti del canonico Luigi Mozzi sulla lettura d'un libro intitolato : Il falso discepolo dei santi Agostino e Tommaso*, Brescia, 1780. Le P. Viatore, dans cet ouvrage, avait pris pour guide un livre imprimé à Lugano, en 1759, ayant pour titre : *Lettera enciclica del sommo pontefice Benedetto XIV, diretta all' assemblea generale del clero gallicano, illustrata e difesa contro l'autore dei dubj e quesiti proposti a' cardinali e teologi della sacra congregazione di Propaganda*. L'écrit du P. Viatore parut contenir des choses injurieuses contre trois

papes et un concile, ce qui donna lieu au P. Zaccaria de publier, sous le nom supposé de *Pistofilo romano*, un ouvrage qu'il intitula : *Difesa di tre sommi pontefici, Benedetto XIII, Benedetto XIV, e Clemente XIII, e del concilio romano, tenuto nel* 1725, *diretta al P. F. Viatore di Coccaglio, perche si ravvega*, Ravenne (Venise), 1782. (*Voy.* ZACCARIA); *La bolla* Unigenitus, *non-annunziata mai dalla S. Sede regola difede; riposta di F. Viatore a Pistofilo romano in riposta alla difesa dei tre sommi Pontefici*, etc., Brescia, 1782. On a encore du P. Viatore quelques autres opuscules.

VIBIUS PANSA (Caius), consul romain, ami de Cicéron et de César, fut tué avec son collègue Hirtius à la bataille de Modène, qu'ils gagnèrent avec Octave contre Antoine (*voy.* HIRTIUS).

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire géographique*, où il parlait des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Boccace a depuis travaillé sur le même sujet; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de Vibius avec Pomponius Méla; et séparément, 1575, in-12, édit. donnée par Josias Simler, et enfin à Rotterdam, 1711, in-8. (*Voy.* OBERLIN.)

* VIC (Denys de), mécanicien allemand, florissait dans le XIVe siècle. Charles V l'ayant fait venir à Paris, il plaça sur la tour du palais une grosse horloge à sonnerie, la première qu'on ait vue en France. Gerbert n'avait fait que commencer à décrire les horloges à la roue. De Vic mourut vers 1369.

* VIC (Dominique de), célèbre par son courage et par son attachement à Henri IV, était seigneur d'Ermenonville, et descendait d'une ancienne famille de Guienne. Successivement nommé gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France, il se fit remarquer par sa bienfaisance et la simplicité de ses manières. Dans les guerres de la Ligue (en 1586), il reçut une blessure à la jambe droite, et, ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir de vives douleurs, se retira dans ses terres. Il y vivait depuis trois ans lorsque l'assassinat de Henri III, l'embarras où se trouvait Henri IV, et le besoin pressant que ce prince avait de ses fidèles serviteurs, le tirèrent de sa retraite. De Vic ne consulta alors que son cœur, se fit couper la jambe, et après avoir vendu une grande partie de son bien, alla trouver Henri IV, lui rendit des services signalés à la bataille d'Yvry, et dans plusieurs autres occasions importantes. Il vécut toujours attaché à ce bon roi; après le meurtre de ce prince un jour qu'il passait par la rue de la Ferronnerie, en regardant l'endroit où l'assassinat avait été commis, il fut saisi d'une si grande douleur, qu'il tomba évanoui, et expira le 15 août 1610. Il n'a pas laissé de postérité. — Il eut un frère, Méry de Vic, qui devint garde des sceaux, et mourut en 1622.

VIC (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1670 à Sorèze, diocèse de Lavaur, professa la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever, en Gascogne. Ses supérieurs, instruits de sa capacité, l'envoyèrent à Rome, en 1701, pour y servir de compagnon au procureur-général de sa congrégation. Ses connaissances, sa politesse, la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs lui concilièrent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne et de plusieurs cardinaux. On le rappela en France, en 1715, et il fut choisi avec dom Vaissette (*voy.* ce nom) pour travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le 1er vol. de ce savant ouvrage était imprimé, lorsqu'il mourut à Paris, en 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur-général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine de la Vie de dom Mabillon, par Ruinart : cette version fut imprimée à Padoue, en 1714.

VICAIRE (Philippe), doyen et ancien professeur de théologie dans l'université de Caen, sa patrie, curé de Saint-Pierre de la même ville, naquit en 1689, et mourut le 7 avril 1775. Il parut dans l'université lorsque les querelles du jansénisme y étaient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque; ce qui le mit en bute aux gens du parti, qui ne l'épargnèrent point. Il ne fit pas moins paraître de zèle pour la réunion des protestants à l'Eglise catholique, et gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui : *Discours sur la naissance de monseigneur le Dauphin*, Caen, 1729, in-4; *Oraison funèbre du cardinal de Fleury*, 1743, in-4; *Demandes d'un protestant faites à M. le curé de ***, avec les réponses*, 1766, in-12; *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique, adressées aux protestants*, etc., Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICECOMÈS ou VISCONTI (Joseph), né à Milan, vers la fin du XVIe siècle, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler avec d'autres savants dans la fameuse bibliothèque ambrosienne, fondée à Milan par ce prélat. Sa tâche particulière fut d'écrire sur les rites ecclésiastiques. Il la remplit avec érudition, par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 vol. in-4, sous ce titre : *Observationes ecclesiasticæ, de baptismo, de confirmatione et de missa*. Le dernier volume qui parut en 1626, contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. Les anciens rites usités pendant le sacrifice, et ceux qui leur servent de préparation, y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres ouvrages moins considérables.

VICENTE (Gilles), fameux dramatiste du seizième siècle, qu'on regarde comme le Plaute de Portugal, eut la facilité du poète latin. Ses ouvrages dramatiques virent le jour à Lisbonne en 1562, in-fol., par les soins de ses enfants, héritiers des talents poétiques de leur père. Vicente écrivait facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel était fade pour tout ce qui n'était pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasme apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

* VICENTINO (Nicolas), vivait dans le XVIe siècle, prit les ordres et se consacra par goût à l'étude de la musique, dans laquelle il devint un excellent théoricien. Il fut l'inventeur d'un instrument appelé *archicymbale*, ou, à ce que l'on croit, clavecin à doubles cordes, qui outre les sons particuliers à cet instrument, imitait ceux de la harpe ou du psal-

terion. Ce procédé est généralement adopté de nos jours dans les *forte-piano*. Il a laissé en outre un ouvrage intitulé : *La musique antique réduite à une pratique moderne*.

* VICINI (Jean-Baptiste), helléniste et poète, né à Finale en 1709, eut des connaissances très-étendues. Il cultiva avec succès la poésie italienne, et devint premier poète de François-Marie d'Est, duc de Modène. Vicini fut ensuite nommé historiographe de la ville de Cornaro et mourut à Modène le 22 mars 1782, à 73 ans. Il a laissé des *traductions* de Bion, Moschus, Théocrite et autres poètes grecs; un poème des *Quatre saisons*, des *Hymnes* sacrées et profanes, des *Sonnets*, *Epîtres*, *Stances*, *Eglogues*, imprimés séparément, *et enfin* recueillis dans un volume. On trouve dans ces compositions beaucoup de facilité, d'imagination, de belles images; mais le style n'en est pas toujours correct, défaut qui empêcha l'auteur d'obtenir un rang distingué parmi les bons poètes de son siècle.

* VICO (Jean-Baptiste), philologue, né en 1668 à Naples, où il mourut en 1744, professa dans cette ville pendant 40 ans la rhétorique, et fut toute sa vie dans un état de dépendance et d'extrême médiocrité, quoiqu'il se soit fait un nom distingué comme juriste, philosophe, historien et critique. Dans les derniers temps de sa vie, il avait obtenu le titre d'historiographe du roi de Naples. Tous les principes de la science que l'on appelle maintenant la *philosophie de l'histoire*, se trouvent dans ses écrits. Aussi son nom a-t-il été remis en honneur dans ces derniers temps. L'ouvrage principal de Vico a pour titre : *Cinque libri de' principi d'una scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni*, Naples, 1725, 1730, 1744, 1801, 1811, 1816. Il en a été fait une trad. allem. par W.-E. Weber, Leipsig, 1822, et une franç. par Michelet sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire, précédés d'un discours sur le systeme et la vie de l'auteur*, Paris, 1827, in-8. Ch.-Ant. de Rosa, marquis de Villa-Rosa, a recueilli à Naples, 1818, 4 vol. in-8, les divers *Opuscules* de Vico, qui avaient été d'abord imprimés isolément, et Ant. Giordano a publié les *Morceaux inédits* du même philologue. Vico avait écrit un *Mémoire* sur sa vie, qui se trouve au tome 1er de ses Opuscules.

* VICOMTERIE DE SAINT-SAMSON (Louis de la), littérateur obscur, né en 1732, embrassa les principes de la révolution avec enthousiasme. Député à la Convention il y vota la mort du roi. Il entra dans le comité de sûreté générale, dont il fut exclu après le 9 thermidor, pour s'être tenu à l'écart pendant cette journée, afin de ne pas se compromettre, quel que fût le parti qui triomphât. Peu de temps après il présenta, sur la *morale calculée*, un rapport où il affichait ouvertement le matérialisme. Après la session, il ne put obtenir qu'une médiocre place de commis à la régie du timbre. Il mourut en 1809, à 77 ans. On a de lui : *La liberté*, ode avec des notes, 1789, in-8; *Du peuple et des rois*, 1798, in-8; réimprimé en 1848, in-32; *Des droits du peuple sur l'assemblée nationale*, 1791, in-8; *Les crimes des rois de France*, 1791, in-8. C'est un assemblage indigeste d'absurdités et de mensonges qui prouvent et l'ignorance et la mauvaise foi de l'auteur; *La république sans impôts*, 1792, in-8; *Réflexions sur le proces de Louis XVI*, etc.

* VICQ-D'AZYR (Félix), médecin, né à Valogne en 1748, vint à Paris à dix-sept ans, y fit ses cours avec un grand succès, et se fit avantageusement connaitre par ses écrits sur l'anatomie et la physiologie. En 1722, nommé recteur-régent de la faculté, il ouvrit, aux écoles de médecine, un cours d'anatomie humaine et comparée, que des contrariétés, suscitées par l'envie, l'obligèrent d'interrompre. L'académie des sciences l'appela bientôt dans son sein. Le ministre Turgot demanda, en 1775, à cette académie, un médecin, un physicien et un chimiste, que le gouvernement voulait envoyer en Guyenne, pour combattre l'épizootie : Vicq-d'Azyr, réunissant ces trois qualités, fut choisi seul pour remplir cette triple mission, et il s'en acquitta avec honneur. Un des fondateurs de la société royale de médecine, et son secrétaire perpétuel, les *Eloges* qu'il y prononça augmentèrent tellement sa réputation, qu'en 1788 l'académie française l'élut à la place de Buffon. La révolution la lui enleva; mais ce qui l'affecta le plus péniblement, ce furent les horreurs commises à cette époque. La mort de Bailly et de Lavoisier acheva de l'accabler. On dit que Robespierre l'obligea d'assister à la fête de l'Etre suprême : il y fut saisi d'une fièvre violente. Dans son délire, il ne voyait que des victimes, des échafauds, ne parlait que du tribunal révolutionnaire et des amis qu'il avait perdus. Il succomba à sa maladie le 20 juin 1794, à l'âge de quarante-six ans. Outre les *Eloges* ci-dessus indiqués, on a de lui : plusieurs *Mémoires* sur l'anatomie des oiseaux et des poissons, comparée à celle de l'homme : des *Observations anatomiques sur trois singes*, et sur différents points d'anatomie comparée. Il y veut prouver « que l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le pouce avec l'index, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie des prodiges de tous les arts. » *Description des nerfs de la deuxième et troisième paire*; *Mémoire sur la voix*; *Quatre mémoires sur la structure du cerveau, du cervelet et de la moelle alongée*; *Observation sur la clavicule et les os claviculaires*. Moreau (de la Sarthe) a recueilli et publié les *Œuvres de Vicq-d'Azyr*, 1805, 6 vol. in-8, avec atlas.

VICTOIRE DE FRANCE (mad.) *Voy.* ADÉLAIDE, I, 50.

VICTOR (saint), d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 303, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de J.-C. Les célèbres abbayes de Saint-Victor, à Marseille et à Paris, ont été fondées sous son invocation.

VICTOR Ier (saint), Africain, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Eleuthère, le 1er juin 193. Il y eut de son temps un grand différend dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devait toujours la célébrer le dimanche après le 14e jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques ni schismatiques ceux qui observaient une pratique contraire, jusqu'à ce que



la question eût été décidée par le concile de Nicée (*voy.* Irénée) : mais la décision du pape n'en prouve pas moins quelle était alors son autorité dans l'Eglise. « Le pape Victor, dit un des plus illus- » tres évêques de France, voulant réunir toutes les » églises sur le jour de la solennité de Pâques, » ordonne qu'elle sera célébrée partout le dimanche » après le quatorzième de la lune de mars; et no- » nobstant la réclamation des évêques d'Asie pour » retenir l'usage contraire, qu'ils prétendaient avoir » reçu de l'apôtre saint Jean, il charge Théophile, » évêque de Césarée, en Palestine, d'assembler un » concile, et d'y publier son décret. Il menace » même d'excommunier ceux qui désobéiront, et » S. Irénée, qui désapprouve comme trop sévère » une menace qui n'eut point en effet d'exécution, » ne lui reproche pourtant pas d'avoir outrepassé » les bornes de son autorité (1). » Les montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape; et, pour cet effet, ils lui envoyèrent des présents accompagnés de déclarations catholiques en apparence : trompé par l'extérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il leur avait adressé des lettres de communion; mais Praxéas, qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eut pas plus tôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présents et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contra Praxeam*), qui était lui-même montaniste. Il ne nomma point le pape. Cave et quelques autres écrivains pensent que ce pape était Eleuthère ; mais d'autres critiques, entre lesquels Tillemont et Ceillier, soutiennent que c'est Victor Ier. Le pape Victor scella de sang la foi de J.-C. sous l'empire de Sévère, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres*, et saint Jérôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, appelé auparavant *Gebehard*, évêque d'Aichstaedt en Allemagne, devint pape après Léon IX, le 13 avril 1055. Hildebrand, sous-diacre de l'Eglise romaine, avait été envoyé (au rapport de Léon d'Ostie, *lib.* 2, *cap.* 90) par le clergé de cette Eglise, pour demander à l'empereur Henri III qu'il consentît que l'évêque d'Aischstaedt, son conseiller et son parent, fût élevé sur le siége de Rome : l'empereur eut de la peine à consentir qu'il fût éloigné de sa cour, parce qu'il l'affectionnait beaucoup ; mais l'envoyé vint à bout de vaincre sa résistance et celle de l'évêque, qu'il emmena avec lui à Rome, où Gebehard fut reconnu d'un consentement unanime. Martin de Pologne dit que c'est par la faveur de l'empereur qu'il obtint la tiare ; mais on sait qu'on ne peut guère se fier à cet auteur. Ce pape illustra le trône pontifical par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence ; envoya Hildebrand en France, en qualité de légat, et tint un concile à Rome, l'an 1057. Son zèle pour la discipline lui attira la haine de quelques mauvais ecclésiastiques. Un sous-diacre attenta à sa vie, et mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Il mourut en Toscane, et vraisemblablement à Florence, en 1057.

VICTOR III, appelé auparavant *Didier*, était cardinal et abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de saint Pierre, le 14 mai 1086. Il assembla, au mois d'août de l'année suivante, un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénévent : il y prononça la déposition de l'antipape Guibert, qui voulait toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile ; il se fit transporter au Mont-Cassin, où il mourut au milieu de ses frères, le 16 septembre 1087. Quelques auteurs, entre autres saint Antonin, Stella, Caranza, disent qu'il mourut d'un poison qui lui fut donné par des ministres de l'empereur Henri IV. Mais cette assertion, dit le père de Longueval, est dénuée de preuves. Grégoire VII l'avait désigné pour son successeur. Victor ressemblait à ce pontife par ses vertus. Il s'était principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Epîtres*, des *Dialogues*, et un *Traité des miracles de saint Benoît*. Urbain II lui succéda. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Victor, l'an 1138, après la mort d'Anaclet, et qui presque aussitôt quitta le siége qu'il avait usurpé. (*Voy.* Innocent II.)

VICTOR de Vite ou d'Utique était évêque de Vite, dans la Byzacène en Afrique. Le roi Hunéric, prince arien, alluma une persécution contre les catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, les détails de cette persécution dans son histoire *de Persecutione Wandalica*, et mourut vers l'an 490. Son ouvrage (donné au public par le P. Chifflet, Dijon, 1665, in-4, Paris, 1694, in-4, *voy.* ce nom), par dom Ruinart, peut servir non-seulement pour l'histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. Beatus Rhenanus en donna la première édition à Bale en 1555. Elle est écrite d'un style simple, mais correct, et attache singulièrement le lecteur ; Arnauld d'Andilly l'a traduite en français. On y trouve des preuves précieuses de la doctrine catholique sur la confession et autres articles attaqués par des sectaires modernes, ainsi que beaucoup de faits édifiants et curieux. Victor raconte que Hunéric avait fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques, qui parlèrent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute, dit le » saint évêque, qu'il aille à Constantinople, et il » y trouvera, entre autres, un sous-diacre, nommé » *Réparat*, qui parle nettement, sans aucune peine, » et qui, par cette raison, est singulièrement ho- » noré dans le palais de l'empereur Zénon, et prin- » cipalement de l'impératrice. » Il n'y a pas de fait mieux prouvé dans l'histoire. Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. On lit dans le 3e livre une très-belle prière, *Pro afflicta provincia*, excellemment propre

(1) Quelques savants prétendent que la lettre de saint Irénée au pape, ainsi que celle qui porte le nom de Polycrate, sont supposées ou considérablement altérées. On peut voir sur ce sujet une *Dissertation* pleine de recherches et d'observations solides, par le P. Marcellin Molkenbuhr, récollet, Munster, 1793, in-4.

à des temps de souffrance et de persécution : elle a été souvent imprimée, nommément en 1789, dans le 14e des *Réclamations belgiques*, p. 303. Victor est honoré comme confesseur le 23 août.

VICTOR de CAPOUE, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine et par ses vertus. Il composa un *Cycle pascal* vers l'an 545, et une *Préface* sur l'Harmonie des quatre évangélistes par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Le vénérable Bède nous a conservé quelques fragments de son *Cycle pascal*.

VICTOR de TUNONES, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois-Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit le fit exiler en 555. Il fut ensuite renfermé dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui contient les événements considérables arrivés dans l'Eglise et dans l'état. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières, n'y président pas toujours; mais elle peut servir pour les ve et vie siècles de l'Eglise. Cette Chronique finit à l'an 565. Jean de Biclaire, évêque de Gironne en Catalogne, né à Scalabi (aujourd'hui Santarem en Portugal), a continué cette chronique jusqu'en 594. On la trouve dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger, et en partie dans Henri Canisius. Plusieurs lui attribuent un *Traité de la pénitence*, qui se trouve ordinairement avec les ouvrages de saint Ambroise.

VICTOR, qu'on appelle aussi *Victorin* ou *Victorius* (Marianus), célèbre mathématicien du ve siècle, était né dans l'Aquitaine. Il fut l'inventeur du Cycle pascal, appelé de son nom *Période victorienne*, qu'il composa d'après les calculs d'Hippolyte, d'Eusèbe, de Théophile et de saint Prosper. Les astronomes faisaient usage de ce comput avant la réforme du calendrier grégorien. On lui doit aussi *Canon paschalis*, Anvers, 1634, in-fol. Les travaux de cet auteur sont beaucoup cités en chronologie.

VICTOR (Ambroise). *Voy.* MARTIN (André.)

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, naquit en 1665, et succéda à son père Charles-Emmanuel en 1672. Son mariage avec la fille puînée de Monsieur, frère de Louis XIV, lui assura les armes de la France contre les vaudois qui troublaient ses états, comme toutes les sectes qui, ayant une fois secoué le joug de l'Eglise, ne souffre plus celui de l'autorité civile. Il les chassa entièrement des vallées de Luzerne et d'Angrone. Quelque temps après, il se brouilla avec Louis XIV. Catinat le battit en 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. Victor se jeta sur le Dauphiné deux ans après, et se rendit maître de Gap et d'Embrun; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore dans la plaine de Marseille en 1693. Obligé de faire la paix en 1696, il se déclara encore contre la France dans la guerre de 1701, et il lui en coûta la Savoie et Nice. Le duc de la Feuillade l'assiégeait dans sa capitale, lorsque le prince Eugène vint dégager cette place le 7 septembre 1706. Victor, étant rentré dans ses états, alla mettre le siége devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée, après avoir régné cinquante-cinq ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, et s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône, à la sollicitation de la comtesse de Saint-Sébastien qu'il avait épousée. Son fils le lui aurait remis, si lui seul l'avait redemandé, et si la conjecture des temps l'eût permis; mais c'était une femme ambitieuse qui voulait régner, et le conseil d'état fut forcé d'en prévenir les suites funestes, en faisant arrêter à Montcalier celui qui avait été son souverain. Ce prince mourut à Montcalier, le 31 octobre 1732, à 67 ans. C'était un habile politique et un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat; entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays : actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes et comme prince et comme général.

* VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, naquit à Turin le 26 juin 1726. En 1745, il fit sa première campagne à côté de son père, et parut avec avantage aux batailles de Coni et de Basignana. Il se maria en 1748 à l'infante fille de Philippe V, princesse avec laquelle il vécut dans une union parfaite, et parvint au trône, le 20 février 1773 : il s'occupa de grandes innovations dans l'organisation de ses troupes, que vingt années de paix avaient laissées bien en arrière des autres nations de l'Europe. Voulant profiter de cet état de calme que rien ne semblait devoir interrompre, il éleva la forteresse de Saint-Victor de Tortone sur les fondements jetés par Charles-Quint, et acheva la citadelle d'Alexandrie. Il érigea une académie royale des sciences, et fonda celle de sculpture et de peinture, et fit bâtir l'observatoire de Turin. Par ses soins, les rues de cette capitale furent éclairées, et des sépultures publiques furent placées hors de son enceinte, sous le nom de *cénotaphes*. Victor-Amédée fit aussi réparer et creuser le port de Nice, relever l'ancien palais ducal de Chambéry, embellir les bains d'Aix, et élever à grands frais des digues pour retenir dans leurs lits l'Arve et le Rhône; enfin, il abolit les péages dans toute la Savoie qui fixait particulièrement son attention, et où il entreprit un voyage en 1775, avec la reine et ses enfants, à l'occasion du mariage du prince de Piémont. Il y reçut les bénédictions du peuple, et en fut vivement ému. En Piémont, les cœurs lui étaient moins dévoués; on blâmait ouvertement les dépenses considérables qu'il avait faites, soit à Nice, soit dans la Savoie : on disait qu'il ne restait rien de l'épargne laissée par son père. On voyait aussi avec peine son alliance étroite avec la France, qui avait failli tant de fois perdre sa maison; toutefois le crédit du gouvernement sarde était resté intact, et jamais l'agriculture et le commerce n'avaient déployé autant d'activité en Piémont, à Nice et en Savoie. A peine la révolution francaise eut-elle éclaté, que les frères de Louis XVI et un grand nombre de gentilshommes

français vinrent se réfugier à la cour de Turin. Victor-Amédée, qui avait refusé de recevoir l'ambassadeur de France, craignant pour ses provinces limitrophes, envoya des troupes dans le comté de Nice et dans la Savoie; mais elles étaient trop faibles pour résister à une attaque, et leur retraite fut précipitée et même honteuse; en moins d'un mois, ce prince perdit le quart de ses états, qui formèrent deux nouveaux départements de la France. Voulant sauver à tout prix ce qui lui restait, il s'adressa à l'Autriche pour avoir des hommes, et à l'Angleterre pour des subsides; et, par son activité, il eut bientôt une armée qui semblait lui offrir quelque sécurité. Plein d'ardeur malgré les glaces de l'âge, il lui manquait le talent militaire et l'énergie politique de ses ancêtres. Les généraux autrichiens qui dirigeaient la guerre en Piémont étaient les maîtres de son pays; il les vit céder la victoire, de même qu'en Flandre et sur le Rhin, aux armées de la nouvelle république; enfin, se rendant à des conseils pusillanimes, après plus de trois ans de guerre, il envoya proposer une suspension d'armes, qu'il ne put obtenir qu'en mettant sa couronne à la merci de la France révolutionnaire, et en livrant plusieurs de ses places fortes pour garantie de ses intentions. Un armistice fut conclu, et à dater de cette époque, Victor-Amédée se vit environné de troupes françaises dans sa capitale, et en butte à toutes les rigueurs et à toutes les violences du Directoire. Ce gouvernement lui imposa des lois plus dures que jamais prince de sa maison n'en avait subi de la part des rois de France. Ce malheureux monarque en fut navré de tristesse, et ses peuples partagèrent sa douleur. Il ne survécut que six mois à cette funeste capitulation, et ses derniers jours furent encore troublés par des réformes affligeantes et par de cruels embarras de finances. Il mourut à Montcalier, le 15 octobre 1796. — CHARLES-EMMANUEL, son fils, lui succéda.

* VICTOR-EMMANUEL, roi de Sardaigne, né le 24 juillet 1759, était le second fils de Victor-Amédée III et de Marie-Ferdinande, infante d'Espagne : il porta d'abord le titre de duc d'Aoste. Ses augustes parents confièrent son éducation au chevalier d'Andezeno et à l'abbé Saint-Marcel d'Anneci, ecclésiastique pieux et éclairé, que Biord, évêque de Genève, avait proposé au roi. Le prince profita de leurs leçons, et devint digne de son illustre famille. Le 25 avril 1785, il épousa Marie-Thérèse d'Autriche, de la branche de Modène. Lors de la révolution il fut nommé général en chef des troupes chargées de repousser les républicains français; mais son courage et ses talents ne pouvant lutter avec avantage contre des forces supérieures, il se retira en Sardaigne (1798) avec le roi Charles-Emmanuel son frère. Deux ans après, à l'époque des victoires de Souwarow, il reparut en Italie, et était à Verceil, lorsque la bataille de Marengo, gagnée par Bonaparte, le força de retourner en Sardaigne. Charles-Emmanuel ayant abdiqué la couronne en 1802, le duc d'Aoste lui succéda : les premiers actes de son gouvernement eurent pour objet de faire refleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce dans une île où ces branches importantes avaient été négligées depuis longtemps. Privé de la plus grande partie de ses états héréditaires, il jouissait dans son petit royaume d'une tranquillité que n'avaient pas alors les autres souverains de l'Europe. Naturellement humain et très-attaché à la religion, il accueillit en Sardaigne les prélats et les ecclésiastiques romains que la persécution y avait amenés. A la chute de Bonaparte, en 1814, le roi de Sardaigne revint dans la capitale du Piémont, et fut accueilli partout avec des acclamations de joie. Murat, alors roi de Naples, ayant envahi les états du saint Siége, Pie VII se réfugia à la cour de Victor-Emmanuel qui le reçut avec les honneurs dus à sa haute dignité. Ce monarque alla ensuite voir le pontife à Gênes, le suivit à Savone, et lui témoigna toutes sortes d'égards et de respects. Ces deux augustes personnages eurent de fréquents entretiens, attirés l'un vers l'autre par une amitié et une estime réciproques. Un jour que sa Sainteté traversait à pied une rue de la ville, Victor-Emmanuel l'ayant rencontrée, se jeta à genoux, et rendit ainsi publiquement hommage au chef suprême de l'Eglise. Lorsque Pie VII s'en retourna à Rome, ce pontife, touché de la piété du roi de Sardaigne, passa par Turin, et y fut accueilli avec les mêmes distinctions que la première fois. Replacé sur son trône, Victor-Emmanuel consacra ses soins à la prospérité de la religion. Il demanda au pape le rétablissement de plusieurs évêchés et la création de nouveaux siéges. Il abolit les lois défavorables à l'Eglise, et leur en substitua d'autres conçues dans un esprit plus sage; il pourvut à la dotation des évêques, à la formation des séminaires, et à l'observation de la discipline; rétablit plusieurs ordres religieux, entres autres celui des jésuites, et il donnait l'exemple de la fidélité aux pratiques de la religion. Cependant l'esprit révolutionnaire, qui venait de changer en Espagne l'ancien gouvernement, en y rétablissant les *Cortès*, agitait aussi les peuples du Piémont, qui voulaient adopter la constitution espagnole. Victor-Emmanuel fit tout ce qui était en son pouvoir pour résister à ce mouvement; mais, ne pouvant y parvenir, il abdiqua la couronne en faveur de son frère. On chercha en vain à le faire changer de résolution; il quitta son palais, en disant : « Qu'il partait avec la douleur de » n'avoir pu faire le bonheur d'un peuple qui lui » était si cher. » Après l'entrée de l'armée autrichienne dans le Piémont, et lorsque la tranquillité fut rétablie, son frère le sollicita de reprendre les rênes du gouvernement; Victor-Emmanuel s'y refusa de nouveau, et vécut loin des affaires du monde, livré entièrement à des exercices de piété. C'est dans ces sentiments qu'il fut surpris par sa dernière maladie, où il fit éclater son courage et sa résignation. L'archevêque de Turin l'ayant visité lui témoignait le désir de pouvoir partager ses souffrances pour le soulager : « Je ne voudrais point de » ce partage, » lui répondit le prince mourant. Il expira à Montcalier, le 10 janvier 1824, à 65 ans. Son *Oraison* funèbre fut prononcée à Chambéry, le 19 février, par l'abbé Rey. Victor-Emmanuel se montra pendant son règne, bon, sage, ami de la justice et de la religion.

VICTOR. *Voy.* BELLUNE.

VICTORIA COLONNA, fille de Fabrice Colonne, seigneur romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (*voy.* ce nom), se distingua dans plus d'un genre de science, et excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII et les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils voulaient soustraire à la domination de Charles-Quint : mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice et le danger de cette offre, et le retint dans les bornes de la modération et de la prudence. Cette sage et savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, et se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, et quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau poème latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

VICTORIN (*Marcus-Piauvonius-Victorinus*), fils de la célèbre Victorine, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talents politiques et militaires. Il fut associé à l'empire en 266 par Posthume, tyran des Gaules. Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, époque à laquelle un greffier nommé *Atticius*, dont il avait violé la femme, le fit poignarder à Cologne. — VICTORIN le Jeune, son fils, qu'il avait déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après.

VICTORIN (saint), évêque de Pettau dans la Haute-Pannonie (aujourd'hui la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien, vers l'an 303. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture sainte; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin, *de Fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Lambeth, *Bibliot. lat.*, tom. 1, p. 148. Ce livre fait regretter ceux qui ne nous sont point parvenus. Quoique écrit d'un style simple, il est intéressant et plein d'érudition. On a publié sous son nom un *Commentaire* sur l'Apocalypse; mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont saint Jérôme fait mention, ou si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

VICTORINE ou VICTOIRE (*Aurelia-Victorina*), impératrice dans les Gaules, mère du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance, qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des armées*, et la proclamèrent *Auguste.* Elle les conduisait elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence : Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, et ensuite au sénateur Tetricus, qu'elle fit élire à Bordeaux en 268, choix qui ne donne pas une mauvaise idée de son discernement. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince.

VICTORINUS (Marius), ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores latini*, Paris, 1599, et Strasbourg, 1756, in-4.

VICTORIUS ou de VICTORIIS (Léonelle), né à Faënza, fut professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers 1530. On a de lui : un *Traité des maladies des enfants*, Venise, 1557, in-8; une *Pratique de la médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4, et Lyon, 1546, in-8. On n'y trouve que la doctrine des Arabes.

VICTORIUS ou de VICTORIIS (Benoît), neveu du précédent, médecin de Faënza, né vers 1481, posséda la connaissance théorique de son art, excella dans la pratique, et fut professeur de médecine à Bologne. Il vivait encore en 1551. Ses ouvrages sont : *Médecine empirique*, in-8; *la Grande pratique*, Venise, 1562, 2 vol. in-fol.; *des Conseils de médecine* sur différentes maladies, in-4 et in-8; *De morbo gallico liber*, 1551, in-8.

VICTORIUS (Pierre), florentin, dont le nom italien est *Vettori*, naquit en 1499. Il était très-habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par Côme de Médicis pour être professeur en morale et en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entre autres le cardinal Farnèse et le duc d'Urbin, qui le comblèrent de bienfaits. Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades; et Jules III le fit chevalier, et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 86 ans. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avait un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : des *Notes* critiques et des *Préfaces* sur Cicéron, et sur ce qui nous reste de Caton, de Varron et de Columelle; trente-huit livres de *diverses Leçons,* Florence, 1582, in-fol.; ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures; des *Commentaires* sur la Politique, la Rhétorique et la Philosophie d'Aristote, 3 vol. in-fol.; un *Traité de la culture des oliviers*, qu'on trouve avec l'ouvrage de Davanzati sur la vigne, Florence, 1734, in-4. Il est écrit en toscan. Un recueil d'*Epîtres* et de *Harangues latines;* une *Traduction* et des *Commentaires* en latin sur le Traité de l'élocution de Démétrius de Phalère.

VICTORIUS ou VETTORI (François), antiquaire, naquit vers l'an 1710, à Rome, d'une illustre famille. Ses profondes connaissances dans les antiquités l'appelèrent à la place de directeur perpétuel du musée du Vatican. Il était membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie. Vettori mourut en 1778, et a laissé : *De vetustate et forma monogrammatis nominis Jesu*, Rome, 1747, in-4; *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus*, ibid., 1749, in-4; *Dissertatio philologica de museo*, etc., ibid., 1751, in-4.

VIDA (Marc-Jérôme), né à Crémone en 1490, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connaître à

Léon X, ce pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le pape lui avait demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro en 1532. Vida se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale, et où il instruisit son peuple autant par son éloquence que par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut en 1566, à 76 ans. Parmi les morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : l'*Art poétique*, qui parut à Rome en 1527, in-4, et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1723. Batteux a joint sa *Poétique* à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8 et in-12. Une imagination riante, un style léger et facile, rendent le poëme de Vida très-agréable : on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poëte, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'élocution poétique est rendu avec autant de force que d'élégance. Un *Poëme sur les vers à soie*, imprimé à Lyon en 1537, et à Bâle la même année. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésie, trad. en prose par Crignon et Levée, et en vers par M. Bonafous, Paris, 1840, in-8. Un *Poëme sur les Echecs* (*scacchi ludus*) qui tient le second rang parmi ses poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527; *Hymni de rebus divinis*, imprimées à Louvain, en 1552, in-4; *Christiados libri VI*, Crémone, 1535, in-4. Ce poëme a été fort applaudi, mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes : il est plein d'idées fortes, vastes et sublimes. « Vida, dit » un critique, est un des poëtes modernes qui ont le » plus approché de la versification de Virgile. Admi» rateur enthousiaste de ce prince des poëtes, il le » sait par cœur, il ne pense qu'avec ses expressions, » il imite toutes ses formes; on croit souvent lire » Virgile même. Mais il délaie ses pensées, son » abondance est diffuse à l'excès, et ses imitations » trop fréquentes donnent à ses vers un air de cen» ton. Cependant Vida est poëte et grand poëte. Il est » un grand mécanicien de vers; et plus d'une fois il » a, dans ses beaux moments, réuni le génie heu» reux de Virgile à la brillante fécondité d'Ovide. » Ses écrits en prose sont : des *Dialogues sur la dignité de la république*, Crémone, 1556, in-8; *Discours contre les habitants de Pavie*, Paris, 1562, in-8, rare; des *Constitutions synodales*; des *Lettres*, et quelques autres écrits, moins intéressants que ses vers. L'édition de ses Poésies, Crémone, 1550, 2 vol. in-8, est complète ; ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725, et 1733, 3 vol. in-8.

VIDAL (Pierre), troubadour du XIIIe siècle, fils d'un pelletier de Toulouse, acquit un grand renom par ses poésies. L'abbé Millot lui a consacré un article intéressant dans son *Histoire littéraire des troubadours* (tom. 2, pag. 266-389). Cet écrivain le peint comme un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie, de manière qu'on pourrait l'appeler, dit un biographe, le *don Quichotte des troubadours*. On peut trouver des rapports frappants entre le caractère de Pierre Vidal et celui de Poinsinet le Mystifié, dans l'ouvrage intitulé : *Fabliaux*, par le Grand d'Aussy, tom. 1er, préface, p. 14. Raynouard a publié neuf pièces de Vidal dans son *Choix des pièces des Troubadours*, tom. 3, p. 318-26, tom. 4, p. 23, 105, 110, 118-121, et 186. Vidal mourut en 1229.—Dans l'Histoire de l'abbé Millot, on trouve aussi un article sur Raimond VIDAL, autre troubadour, probablement fils du précédent. (*Voy.* tom. 3, pag. 277-308.)

VIDAL (Arnaud), troubadour qui florissait dans le XIVe siècle, fut, dit-on, le premier qui remporta (en 1324) le prix de la *gaie science* à Toulouse; ce prix était la violette d'or. On l'a confondu avec Pierre Vidal, lorsqu'on a dit qu'un chevalier lui fit fendre, ou selon d'autres lui perça la langue, pour avoir médit d'une dame. C'est ce dernier qui composa le poëme *De la maneira de retircer la lengua*, dont on trouve des fragments dans l'ouvrage de Raynouard, cité plus haut.

VIDEL (Louis), secrétaire du duc de Lesdiguières, ensuite du duc de Créqui, et enfin du maréchal de l'Hôpital, servit ces seigneurs avec un si grand désintéressement, qu'après s'être retiré à Grenoble, il fut obligé, pour subsister, d'y enseigner les langues latine, française et italienne. Il mourut en 1675, à 77 ans. Il a laissé : l'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1638, in-fol.; l'*Histoire du chevalier Bayard*, 1651, in-4; *la Méchante*, roman qui signifie peu de chose, 1624, in-8.

* VIDUS-VIDIUS (Guido-Guidi, plus connu sous le nom latinisé de), médecin, né à Florence vers 1500, exerça pendant plusieurs années son art dans sa patrie et acquit une grande réputation. Il avait des connaissances très-étendues dans l'anatomie, la botanique, et dans toutes les parties de la médecine. François Ier l'appela à sa cour, le nomma son médecin, à la place de Guillaume Copp de Bâle, mort en 1532, et créa pour lui une chaire de médecine. Après la mort de ce prince (en 1447), Côme Ier, grand duc de Toscane, rappela Vidius à Florence, et le chargea de donner, dans l'université de Pise, des leçons publiques de médecine. Il mourut dans cette ville, en 1567, et ses restes furent rapportés à Florence. Ses ouvrages furent recueillis par son neveu Vidus-Vidius, et réunis (1614), 3 vol. in-fol. L'évêque d'Asti, François Panigarole, lui fit deux épitaphes; le prussien Knobelsdorf, dans sa *Description de Paris*, l'appelle un *Podalire* et un *Apollon*, et dit emphatiquement « qu'il forçait les Par» ques à filer, et l'avare Achéron à relâcher sa » proie. »

VIEILLEVILLE (François de SCEPEAUX, seigneur de), d'une ancienne maison d'Anjou, né en 1509, fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de Saint-André, qui le fit connaître et le produisit à la cour. Il se trouva à divers siéges et combats, et fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'était pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et

en Suisse. Il mourut dans son château de Duretal en Anjou, le 30 novembre 1571. Les *Mémoires* de sa vie, composés par Vincent Carloix son secrétaire, qui étaient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en 5 vol. in-8, par les soins du P. Griffet, jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps.

* VIEL (Etienne-Bernard-Alexandre), oratorien, naquit à la Nouvelle-Orléans, en 1736, d'un chirurgien habile, correspondant de l'académie des sciences de Paris. Envoyé en France au collége de Juilly, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il devint grand préfet des études. A la suppression, en 1791, il retourna à la Louisiane, s'établit aux Atacapas, où il exerça son ministère. Il revint en France en 1812, et se joignit à ses anciens confrères qui avaient repris la direction. Il est mort au collége de Juilly. Le P. Viel avait un talent rare pour les vers latins, et a laissé : *Henriados liber octavius*, in-8, sans date et anonyme : le texte français est en regard des vers latins, à la tête on trouve *Epistola ad amicum* (E. Salverte); *Telemachiados libros XXIV a gallico sermone in latinum carmen*, Paris, 1808, ou 1814, in-12; *Miscellanea latinogallica,* Paris, 1816, in-12. On y trouve le *Télémaque,* une trad. en vers latins du *Voyage à la grande Chartreuse du P. Mendar*, imprimée en 1782, avec l'original; une excellente traduction française de deux épîtres et de l'*Art poétique* d'Horace; une *Notice* sur le P. Viel dans la *Bibliographie de la France*, 1822, p. 64, et dans l'*Apis romana,* numéro 3, janvier 1822 (en français), p. 122-129.

* VIELMI (Jérôme), dominicain et évêque de Citta-Nuova, naquit à Venise vers 1509. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1538 à Padoue pour y faire sa théologie, et il s'y distingua tellement, qu'au sortir de son cours il fut chargé d'en donner des leçons. Il occupa successivement diverses chaires, soit à Padoue, soit à Venise, et toujours avec de nouveaux succès. Pie IV chargea le P. Vielmi d'interpréter l'Ecriture sainte au collége de la Sapience. Il le nomma évêque d'Argos, *in partibus infidelium*, et l'envoya au concile de Trente en cette qualité. Vielmi s'y fit remarquer par son érudition et son zèle pour la défense de la foi. De retour du concile, il fut nommé vicaire-général et suffragant de l'évêque de Padoue. Le 13 août 1560, le pape le nomma évêque de Citta-Nuova, dans l'état de Venise. Vielmi se rendit dans son diocèse qu'il gouverna sagement. Il mourut à Venise le 7 mars 1572, à 63 ans, après 12 ans d'épiscopat. Il est auteur des ouvrages suivants : *Oratio apologetica contra despectatores theologiæ, præsertim scholasticæ, habita Patavii cum interpretandi publicum munus auspicaretur anno* 1544, Padoue, 1564; Venise, 1575, in-4; *De optimo episcopi munere, Oratio Patavii habita III, idus nov.* 1565. Vielmi, quoiqu'il fût alors évêque, avait été invité par le sénat de Venise à reprendre à Padoue ses leçons sur l'Ecriture sainte, et s'y était prêté complaisamment. Dans ce discours, il prouve que l'état de professeur public n'a rien qui blesse la dignité épiscopale. Ce discours fut imprimé avec l'ouvrage suivant. *De sex diebus conditi orbis liber*, Venise, 1575, in-4. Ce traité consiste en trente leçons sur le premier chapitre de la Genèse; elles faisaient partie du cours d'Ecriture sainte dicté par Vielmi à Padoue. *De D. Thomæ Aquinatis doctrina et scriptis] libri II*, Padoue, 1464, Venise, 1575, in-4; d'autres *ouvrages* qui n'ont pas été livrés à l'impression.

* VIEN (Joseph-Marie), restaurateur de la peinture en France, né à Montpellier, en 1716, était né peintre. Ne se sentant aucune vocation pour tout autre état, il quitta l'étude du procureur chez lequel ses parents l'avaient placé, et entra chez Giral, peintre des états du Languedoc, où il resta quatre ans. Il se rendit à Paris en 1741, et entra dans l'école de Natoire. Dès la première année il remporta le second prix de dessin d'après nature, l'année suivante il obtint le premier prix, et la 3e année le grand prix de peinture. En 1744, il alla à Rome et y demeura cinq ans. Indépendamment de plusieurs morceaux d'étude, il exécuta neuf *tableaux* d'église, dont trois à chevalet, et son *Ermite endormi*, qui se trouve maintenant au Louvre. Ce dernier ouvrage, qu'on admire avec justice, a ramené l'école française au naturel et à la simplicité. Vien revint à Paris en 1750, et s'occupa du beau tableau de l'*Embarquement de sainte Marthe*, qui lui mérita d'être agrégé à l'académie royale de peinture. Il y fut admis peu de temps après, pour son tableau de *Dédale et Icare*. Nommé premier peintre du roi, il obtint le cordon de St.-Michel et devint (1771) directeur de l'académie de France à Rome. Il arriva dans cette capitale des beaux-arts en 1775, 25 ans après en être sorti comme pensionnaire. De retour à Paris, il exécuta de nouveaux ouvrages qui augmentèrent sa réputation. La révolution lui enleva ses places ; mais sous le gouvernement consulaire et sous l'empire, il fut au faîte des honneurs. Il devint membre de l'institut, sénateur et comte. Parmi ses autres tableaux, on remarque le *Centenier*, la *Piscine miraculeuse,* où il rappelle la manière du Guide et du Guerchin; *Vénus sur les eaux*, etc. Le tableau qu'il fit pour l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, et qu'on a surnommé la *Bannière*, passe pour être son chef-d'œuvre. On croit y retrouver le pinceau du Guide et du Dominiquin. Le tableau de *Mars et Vénus* ferma, pour ainsi dire, la belle époque de son talent. Depuis lors il adopta le goût de Caylus, enthousiaste de l'antiquité, et peignit de petits tableaux, qu'on prétendait être dans le genre grec, et qui plaisaient au premier abord par la grâce et l'amabilité du sujet. Son pinceau, qui avait été si brillant et si vigoureux, devint doux et précieux. Il parut cependant reprendre sa première force dans son tableau de la *Prédication de saint Denys*, qu'il exécuta, en concurrence avec Doyen, pour l'église de Saint-Roch. Vien fit des élèves, parmi lesquels on distingue David, Vincent, Lemonnier, etc. Il mourut à Paris, le 27 mars 1809. Ducis consacra une épître à Vien. Nous en citerons ces vers :

De l'école française heureux restaurateur,
Qui, du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons a su joindre l'exemple;
Toi, qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple

Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talents;
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage;
Vien, c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.

* VIEN (Marie-Thérèse Reboul), femme du précédent, fut élève de son mari : elle avait beaucoup de talent pour peindre les papillons et les oiseaux. Ses ouvrages étaient très-recherchés, surtout en Russie, où ils ornent le cabinet impérial. Elle fut reçue à l'académie de peinture en 1757, et mourut en 1805, à 77 ans.

VIENNE (Jean de), en latin *de Viana*, né à Bayeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Téronane, enfin archevêque de Reims en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siége par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy en 1346, et accompagna fidèlement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils, le 28 août 1350, et la reine Jeanne de Bologne, son épouse, le 21 septembre suivant, et mourut en 1351.

VIENNE (Jean de), seigneur de Roulans, Clairvaux, etc., amiral de France et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une des plus anciennes maisons de Bourgogne, naquit vers 1322. Il fit très-jeune encore la guerre de Flandre, et fut, après la malheureuse bataille de Crécy, nommé gouverneur de Calais qui fut assiégé par Edouard III, en 1347. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité et au bout d'un an, qu'il rendit cette place. Les rois Charles V et Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1377, prit et brûla Rye, saccagea l'île de Wight et plusieurs villes avec dix lieues de pays, et y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1380 avec soixante vaisseaux qui, joints à ceux des Ecossais, entrèrent dans la mer d'Irlande, et brûlèrent la ville de Penreth. Sa mauvaise conduite arrêta ses succès. Amoureux jusqu'à la folie d'une parente du roi d'Ecosse, il fit des présents et donna une fête à sa maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru grand risque s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt les armes à la main, en 1396, avec deux mille gentilshommes.

VIENNE (dom Charles (1) Jean-Baptiste d'Agneaux de). *Voy.* Agneaux.

* VIENNE (François-Geneviève-Charlemagne-Camille, comte de), officier distingué, dernier descendant de Jean de Vienne (*voy.* l'art. précéd.), naquit en 1798. Il se vit privé de fortune par suite de l'émigration de ses parents, et ne dut son avancement qu'à lui-même. De Vienne entra fort jeune aux pages de Bonaparte, fit plusieurs campagnes, et obtint la croix d'honneur sur le champ de bataille de Dresde. Nommé, en 1814, lieutenant de la vénerie du roi, il en devint commandant, et mourut à Fontainebleau le 10 novembre 1828, après avoir reçu les consolations de la religion.

* VIENNET (Jacques-Joseph), né en Languedoc en 1734, d'une famille originaire d'Italie, entra en 1774 dans le régiment de Languedoc-dragons, et fit, comme sous-lieutenant, la guerre de Sept ans. Ce corps ayant été licencié à la paix, il vécut dans la retraite jusqu'à la révolution; alors il fut nommé officier municipal à Béziers, puis député à l'assemblée Législative et à la Convention nationale par le département de l'Hérault. Dans le procès du roi, il s'exprima ainsi, dans la question sur l'incompétence : « Je crois avoir prouvé que Louis n'a cessé » d'être roi qu'à l'époque où vous avez aboli la » royauté. Je crois encore qu'il ne peut être jugé » comme homme... J'ai toujours pensé qu'une as» semblée de législateurs ne pouvait s'ériger en tri» bunal judiciaire, que le même corps ne pouvait à » la fois exercer la justice et faire des lois; que cette » cumulation de pouvoirs serait une monstruosité. » Viennet vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la réclusion et pour le sursis. Tant qu'il fut membre des diverses législatures, il s'occupa sans relâche d'obtenir la radiation des émigrés qu'on lui recommandait, d'arracher des victimes aux tribunaux révolutionnaires, et de faire lever le séquestre mis sur les biens des proscrits. Enfin, il ne cessa de lutter contre le parti le plus exalté et le plus sanguinaire. Un jour dans la dispute, il renversa Marat de la tribune, et fut dénoncé le lendemain, dans le journal de ce démagogue, comme un *ennemi de la nation et un royaliste*. Il contribua particulièrement à préserver son département de la terrible commission d'Orange, que Voulland voulait y introduire pour juger 400 suspects renfermés dans les prisons de l'Hérault. En sa qualité d'ancien officier de cavalerie, Viennet fut chargé de la remonte des troupes, et il fit preuve, dans cet emploi délicat, de la plus austère probité. En 1798 il rentra dans ses foyers plus pauvre qu'il n'en était sorti, et mourut, dans sa paisible retraite, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, le 12 août 1824. — Son frère, Esprit Viennet, qui a été pendant 40 ans curé de la paroisse de Saint-Méry, à Paris, prêta le serment à la constitution civile du clergé; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, en disant qu'il n'occuperait jamais un siége dont le titulaire était vivant. Il mourut en 1796, après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église.

VIETE (François), maître des requêtes de la reine Marguerite, né à Fontenai-le-Comte en 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit, dans l'algèbre, des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues, et donna, par d'autres inventions, une nouvelle forme à l'algèbre. On lui doit encore la géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Viète ayant reconnu que dans le calendrier grégorien il y

(1) Le *Dictionnaire universel* et les *Siècles littéraires* le nomment Claude. La *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît* l'appellent Charles. Cette leçon a paru préférable, comme venant d'un écrivain de l'ordre.

avait plusieurs fautes qui avaient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau, qu'il mit au jour en 1600; ce calendrier, qui fourmille d'erreurs, est tombé dans un oubli profond. Viète mourut en 1603. Il a donné le *Traité de géométrie* d'Apollonius de Perge, avec des Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4. Ses ouvrages furent réunis en 1646, in-fol., par François Schooten.

VIEUSSENS (Raymond), né en 1641 dans un village du Rouergue, mort en 1775 à Montpellier, devint médecin du roi et membre de l'académie des sciences en 1688; il était déjà de la société royale de Londres en 1685. On a de lui : *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, 1761, in-fol.; et Toulouse, 1775, in-4. La partie anatomique de cet ouvrage est estimée; mais la physiologie, qui comprend la moitié du volume, ne l'est guère, et ne mérite pas de l'être. *De mixtis principiis et de natura fermentationis*, Lyon, 1686, in-4 : ouvrage aujourd'hui oublié; *Dissertation sur l'extraction du sel acide du sang*, 1688, in-12; *Novum vasorum corporis humani systema*, Amsterdam, 1705, in-12; *Traités du cœur, de l'oreille*, et *des liqueurs*, chacun in-4; *Expériences sur les viscères*, Paris, 1755, in-12; *Traités des maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son Traité des vaisseaux du corps humain, 1774, 4 vol. in-4. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'était dépouillé de l'esprit de système qui l'avait longtemps dominé.

* VIEUVILLE (Mathurin-Jules-Anne Micault de la), né à Lamballe en 1755, entra dans les gardes du corps du comte d'Artois, et fut mis en prison pendant la révolution. Rendu à la liberté, il fonda en 1804, à Montmartre, l'*Asile de la providence*, pour les vieillards des deux sexes, administra lui-même cette maison, et ne fut réincorporé dans les gardes du corps qu'en 1815. La Vieuville prit encore part à l'*Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis*, et mourut chrétiennement à Paris, le 24 décembre 1829.

VIÉVILLE. *Voy.* Cerf.

VIEYRA (Sébastien), né en 1570 à Castro d'Ayre en Portugal, entra chez les jésuites, passa aux Indes en 1602, et au Japon en 1614, avec un grand nombre de missionnaires. Il alla ensuite aux Philippines, et à Rome pour instruire le pape de l'état déplorable de l'église du Japon. Urbain VIII lui fit un accueil très-distingué, lui donna des brefs pour plusieurs provinces du Japon, dont les pasteurs lui avaient écrit, et l'exhorta à combattre jusqu'à la mort les ennemis de la foi dans ce champ nouvellement défriché. Après bien des difficultés et des peines, il rentra au Japon, déguisé en matelot chinois, avec la qualité de provincial de sa compagnie et d'administrateur de l'évêché du Japon. Malgré toutes ces précautions pour n'être pas reconnu, il le fut d'abord, et mis en prison à Nangasacki, et de là transporté à Omura. L'empereur le voulut voir, et on le mena à Iedo. Il y fit un écrit pour prouver la religion catholique, dont le prince fut si frappé, que le bruit courut qu'il allait embrasser la religion chrétienne; mais ce tyran voluptueux et sanguinaire (*voy.* Xogunsama II) n'en était pas digne. Un de ses oncles, qui le gouvernait absolument, l'engagea à signer l'arrêt de mort contre le P. Vieyra et les autres missionnaires qui avaient été arrêtés avec lui. Condamné au supplice de la fosse, le P. Vieyra, trouvé encore sain et sauf après cinq jours, fut brûlé vif le 6 juin 1634.

VIEYRA (Antoine), né à Lisbonne en 1608 d'une famille illustre, ayant été mené par ses parents au Brésil, fut si frappé des travaux des jésuites pour la propagation de la foi dans cette contrée, qu'il entra dans leur société en 1623. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec une réputation extraordinaire. Philippe IV, qui lui connaissait encore d'autres talents, l'employa dans les ambassades de Hollande et d'Angleterre. Appelé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses talents pour la chaire; mais la société des barbares du Brésil lui fut plus chère que les applaudissements qu'il recevait dans la capitale du monde chrétien. Il demanda de retourner chez eux, et y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vastes contrées en instruisant et en convertissant une multitude incroyable de sauvages. Ses forces étant épuisées, et ayant perdu la vue, il se retira à la Baie de tous les Saints, où, avec le secours d'un de ses confrères, il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avait commencé depuis longtemps, intitulé : *Clavis prophetarum*. Il mourut le 18 juillet 1697, à 89 ans. Le chapitre cathédral assista à son enterrement, et son corps fut porté par le gouverneur du Brésil, son fils, l'évêque de Saint-Thomas et deux autres grands seigneurs. Ses *Sermons* ont été imprimés à Lisbonne, 1673-1693, 12 vol. in-fol. C'est ce qu'il y a de mieux écrit en portugais. Ils ont été traduits en espagnol, Madrid, 21 vol. in-fol. Son *Clavis prophetarum* a paru à Rome en 1723, in-4.

VIGAND (Jean), né à Mansfeld en 1523, fut disciple de Luther et de Mélanchthon, ministre à Mansfeld, et ensuite surintendant des églises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg*. (*Voy.* Judex.) Ce théologien mourut en 1587. Il était savant; mais il n'avait ni l'art de comparer les faits, ni celui de peser les témoignages.

* VIGÉE (Louis-Jean-Baptiste-Etienne), littérateur, né en 1755, à Paris, se consacra à la poésie et eut quelques succès au théâtre. Il avait déjà donné plusieurs comédies et d'autres ouvrages lorsqu'il devint secrétaire du cabinet de Madame. Emprisonné sous le règne de la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Plus tard il célébra souvent et avec enthousiasme Bonaparte, et ne lui retira son tribut d'encens ni sous le consulat ni sous l'empire. Il fit après La Harpe, mais non avec le même succès, un cours de littérature à l'Athénée. Nommé en 1814 lecteur du roi, il voua sa muse au culte de la nouvelle dynastie. Il brigua l'honneur d'être admis à l'académie française, et, piqué de l'inutilité de ses démarches, il s'en vengea par cette épigramme :

Ci gît, qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

François de Neufchâteau lui répondit ainsi :

Vigée écrit qu'il est un sot,
Pense-t-il qu'on le contredise?
Non : l'épitaphe est si précise,
Que tout Paris le prend au mot.

Quoique plusieurs de ses compositions ne manquent pas de mérite, surtout ses poésies fugitives, on y remarque presque toujours une prétention au bel esprit. Vigée mourut en chrétien le 7 août 1820, à 67 ans. Il a laissé : *Œuvres diverses, contenant Ninon de Lenclos, comédie en un acte et en vers, suivie de Poésies fugitives*, 1797, in-8 ; *Ma journée*, poème, 1798, in-8 ; *Mes conventions, épître suivie de vers et de prose*, 1800, in-12 ; *Epître à J. J. Ducis sur les avantages de la médiocrité*, 1810, in-8 ; *la Tendresse filiale*, poème, Paris, 1812, in-16, fig.; *Poésies*, Paris, 1813, in-8 ; *Procès et mort de Louis XVI*, 1814, in-8 ; *Le pour et le contre, dialogue religieux, moral, politique et littéraire*, Paris, in-8 ; *Epître à Robert Lefevre* (peintre célèbre), 1820, in-8. Ses pièces de théâtre ont pour titre : *Les aveux difficiles*, en un acte et en vers, 1783; *l'Entrevue*, en un acte et en vers, 1783; *La Belle-Mère* ou *les Dangers d'un second mariage*, en cinq actes et en vers, 1788, in-8; *La femme Coquette; la Matinée d'une jolie femme*, en un acte et en prose, 1775, in-8; *la Princesse de Babylone*, opéra en trois actes; *La Vivacité à l'épreuve*. Quelques-unes de ses comédies ont été publiées sous le titre de *Théâtre de Vigée*, in-8. Cet auteur succéda à Sautreau de Marsy dans la rédaction de l'*Almanach des Muses*, qu'il a continué jusqu'en 1820, et où l'on trouve un grand nombre de ses vers. Il fut aussi un des rédacteurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*, des *Veillées des Muses*, recueil de poésies; du *Courrier des Spectacles*, etc. Il écrivait avec facilité, et l'on trouve dans ses poésies des passages charmants, pleins de verve et remplis d'images aussi belles qu'originales.

VIGENERE (Blaise de), secrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1523 à Saint-Pourçain en Bourbonnais, mort à Paris en 1596, à 73 ans, est un traducteur aussi maussade que fidèle. Ses versions sont méprisées aujourd'hui; cependant on fait quelque cas des notes qui les accompagnent : les autres traducteurs en ont profité; mais ils se sont bien gardés de faire connaître l'obligation qu'ils lui avaient. Les ouvrages de Vigenère sont : des *Traductions* des *Commentaires de César*, et de l'*Histoire de Tite-Live;* un *Traité des Chiffres*, 1586, in 4 ; un autre *des Comètes*, in-8 ; un troisième, *du Feu et du Sel*, in-4 ; une *Traduction* d'Onosander, 1605, in-4, recherchée et devenue rare; une *Traduction* de l'Histoire de Chalcondyle avec des remarques intéressantes, et une continuation de cette histoire par Arthus Thomas, Paris, 1632, 2 vol. in-fol. avec fig. Cette édition est justement estimée. On y trouve des réflexions sages et profondes sur la destinée des empires, la providence et la justice de Dieu; réflexions dignes d'avoir place dans la *Politique de l'Ecriture sainte* par Bossuet. On voit, à la fin du 2e tome, des *Tableaux prophétiques* qui ne méritent pas le même éloge, et où un esprit solide ne trouve pas où se reposer. Il est plus remarquable que, dans la planche qui forme le frontispice, Vienne, Venise, Malte soient désignées comme le *nec ultra* des Turcs ; ce qui, en 1632, où ils étaient au comble de la puissance, n'était guère apparent, et ce que l'événement néanmoins a bien vérifié, et vérifie tous les jours mieux. Cinquante ans après, ils furent sur le point de prendre Vienne et d'envahir toute l'Allemagne; mais le *nec ultra* demeura vrai.

VIGIER (François), jésuite, né en 1590, à Rouen, enseigna la rhétorique à Paris, où il mourut en 1647, à 57 ans. Il s'était fait une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui : une excellente *Traduction* latine de la *Préparation et de la Démonstration évangélique* d'Eusèbe, avec des notes, Paris, 1628, 2 vol. in-fol.; un Traité *de Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12, et Leyde, 1766, in-8. Cet auteur était habile dans cette dernière langue.

VIGIER (Jean), avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble de l'Angoumois, mourut fort âgé vers 1648. Il a laissé un *Commentaire* estimé sur les Coutumes d'Angoumois, Aunis, et sur le gouvernement de la Rochelle, augmenté par Jacques et François VIGIER, ses fils et petit-fils, Paris, 1720, in-fol.

VIGILANCE (*Vigilantius*), Gaulois et natif de Calaguri, petit bourg près de Comminges, devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelonne dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à saint Jérôme. Ce Père de l'Eglise était alors en Palestine, où Vigilance avait dessein d'aller pour visiter les Saints-Lieux. Le pieux et illustre solitaire ayant appris qu'il répandait des erreurs dangereuses, qu'il s'élevait contre les honneurs rendus aux martyrs, qu'il rejetait le célibat et calomniait la virginité, etc., écrivit contre lui avec une force étonnante; c'est un des morceaux les plus véhéments des ouvrages de ce Père. Vigilance affectait le bel esprit : c'était un homme qui aiguisait un trait, et qui ne raisonnait pas. Il préférait un bon mot à une bonne raison, et il attaqua tous les objets dans lesquels il trouvait matière quelconque à de mauvaises plaisanteries. Sa vie se ressentait de ses erreurs : il ne philosophait, dit saint Jérôme, qu'entre les pots et les verres et les mets friands, et ses livres sont en quelque sorte le fruit de sa crapule. Un hérésiarque des derniers siècles lui ressemblait particulièrement en ce point, ainsi qu'à Jovinien (*voy.* ce nom), et l'on peut appliquer à la plupart des sectaires dogmatisants cet épiphonème du saint docteur : *Tales habet adversarios Ecclesia, hi duces contra martyrum sanguinem dimicant, hujusmodi oratores contra apostolos pertonant!*

VIGILE (saint) fut élevé sur le siége de Trente en 385. Il écrivit à saint Ambroise, son métropolitain, pour lui demander des règles de conduite, et ce grand prélat le satisfit. Vigile chargea Sisinnius, Martyrius et Alexandre de travailler à la conversion des idolâtres de son diocèse; ils ne tardèrent pas à mériter la couronne du martyre, et le vertueux évêque adressa la *Relation* de leur mort à saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, et à saint Chrysostome. On la trouve dans les *Acta*

sincera martyrum de dom Ruinart, page 684; et dans les *Acta sanctorum*. Il envisageait leur gloire avec une sainte envie, et eut le bonheur de recevoir la même couronne vers l'an 400.

VIGILE de TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Bysacène en Afrique, au VIe siècle, prit le nom des Pères les plus illustres, et réfuta sous ce masque les hérétiques de son temps, soit pour cacher son nom, qu'il n'est pas toujours prudent de révéler aux gens de secte, soit pour marquer par-là l'opposition des doctrines hérétiques avec celle des Pères. Ce pieux artifice produisit depuis une grande confusion dans les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques, et l'on eut beaucoup de peine à reconnaître ceux qui étaient véritablement de Vigile. Les cinq livres contre Eutychès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople, et comme il y jouissait d'une liberté entière, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Le P. Quesnel le fait auteur du *Symbole* qui porte le nom de *saint Athanase*, et ce n'est pas sans fondement. Ses ouvrages, et ceux qu'on lui attribue, furent imprimés à Dijon, 1665, in-4.

VIGILE, pape, et romain de nation, n'était encore que diacre lorsqu'il accompagna le pape Agapet à Constantinople. Théodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siége de saint Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les actes du concile de Constantinople de l'an 536, contre Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie, qui avaient été déposés à cause de leur attachement à l'eutychianisme. Vigile promit tout, et fut élu pape en 537, du vivant même de Silvère, qui fut envoyé en exil. Cette élection, évidemment nulle, fut ratifiée après la mort du véritable chef de l'Eglise arrivée en 538. (*Voy.* SILVÈRE.) Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des acéphales, par une lettre particulière adressée à Théodose d'Alexandrie; mais en public il professa toujours hautement la foi catholique; il écrivit même à l'impératrice, au rapport d'Anastase, dans des termes très-énergiques : « J'ai ci-devant mal parlé » et d'une manière insensée. Maintenant je ne con- » sens nullement à ce que vous avez exigé de moi; » je ne rappellerai pas un homme hérétique et » anathématisé. » Il alla à Constantinople, en 547, et y montra la même fermeté. Ayant publié une sentence de condamnation contre Théodora et les acéphales, il essuya les ressentiments de l'impératrice, et fut, selon Anastase, traîné dans les rues de Constantinople par le moyen d'une corde qu'on lui avait mise au cou, et enfermé dans un cachot. La mort d'Anthime mit fin à cette scène cruelle, qui ne tarda pas à être renouvelée à l'occasion de la condamnation des Trois-Chapitres. L'empereur Justinien les avait condamnés par un édit publié en 543. Il voulut forcer le pape à en faire autant : mais il refusa, dans la crainte d'encourager les eutychiens, et de paraître accuser d'hérésie des personnes dont l'orthodoxie personnelle, malgré quelques défauts de leurs écrits, avait paru avoir été reconnue au concile de Chalcédoine. (*Voy.* IBAS, PELAGE.) Pour terminer cette affaire, il convint cependant avec l'empereur de convoquer un concile à Constantinople, et qu'en attendant on ne prononcerait pas sur cette question; mais au préjudice de cette surséance, on en vint à une telle extrémité, que Vigile, pour mettre sa vie en sûreté, fut obligé de se réfugier dans une église. Le préteur y entra avec des soldats armés, et voulut en arracher le pape qui avait embrassé les piliers qui soutenaient l'autel; mais le peuple contraignit le préteur de se retirer. C'est pendant ces violences que le pontife s'écria : *Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre.* Le concile se tint en 553, et condamna les Trois-Chapitres. Le pape, qui ne voulut pas être présent au concile, parce qu'il n'était presque composé que de prélats orientaux, promit de donner son avis en particulier. Il dressa un grand décret qu'on nomme *Constitutum*, par lequel il condamna les Trois-Chapitres, en épargnant les personnes. Il confirma ensuite les décisions du concile, et dit qu'il n'avait pas honte de rétracter ce qu'il avait pu dire en faveur des Trois-Chapitres, et qu'ayant mieux examiné l'affaire, il les trouvait condamnables. Il donna encore une constitution dont le résultat est le même, qui a été publiée avec une savante Dissertation par Marca. Plusieurs églises d'Occident se scandalisèrent de cette décision. Aurélien, archevêque d'Arles, s'en plaignit fortement au pape, qui lui répondit : « Soyez assuré que nous n'avons rien » fait qui puisse être contraire aux constitutions de » nos prédécesseurs, à la foi des quatre conciles, » savoir, de Nicée, de Constantinople, du premier » d'Ephèse, et de celui de Chalcédoine; ou qui » puisse intéresser l'honneur des personnes qui ont » souscrit cette foi, de Célestin, de Sixte, de Léon » en particulier; qu'au contraire nous rejetons » tous ceux qui n'adhèrent pas à la foi de ces » quatre conciles. Que votre fraternité, en qualité » de vicaire du saint Siége, avertisse tous les évê- » ques qu'ils ne doivent point se laisser surprendre » par les écrits supposés qu'on répand, ou par les » faux bruits qu'on débite. » Il y eut néanmoins une espèce de scission de quelques églises avec le pape; mais Pélage et Grégoire le Grand la firent cesser. « C'est à tort, dit un critique, que les enne- » mis de l'Eglise se sont récriés contre cette espèce » de variation ou d'incertitude dans l'affaire des » Trois-Chapitres. Vigile refusa de regarder comme » hérétiques des hommes dont la foi lui paraissait » pure, quoique leurs écrits prêtassent à la cen- » sure. Pélage approuva la condamnation de leurs » écrits dans des circonstances où leurs personnes » semblaient n'être plus compromises, et où les » eutychiens ne paraissaient plus pouvoir tirer » avantage de cette condamnation. Dans l'attaque » des erreurs dominantes, il arrive très-naturelle- » ment que les personnes les mieux intentionnées » semblent donner dans une extrémité contraire, » et s'écarter de ce milieu si étroitement circon- » scrit, où se tient la vérité. Or rien n'est plus » raisonnable que de ne pas confondre les défen- » seurs peut-être trop ardents de l'orthodoxie avec » les partisans d'une erreur reconnue. Et c'est sur » ce point de vue qu'il faut envisager la conduite

» quelquefois inégale, quelquefois même opposée, » mais toujours conséquente, que les pontifes et » les conciles ont tenue à l'égard des doctrines et » des docteurs. » A son retour en Italie, Vigile mourut de la pierre à Syracuse en Sicile, en 555, quelques-uns disent de poison. On croit qu'il expia les crimes qu'il avait commis pour monter sur la chaire de saint Pierre, par tout ce qu'il souffrit depuis; mais le trouble qui est la suite naturelle d'une telle démarche sembla l'agiter tout le temps de son pontificat, et lui imprima un caractère d'irrésolution peu digne du premier pasteur des chrétiens. Il est vrai cependant que quelques écrivains l'ont trop sévèrement jugé; mais les moindres fautes ou défauts dans les hommes placés sur un siége constamment illustré par de grandes qualités, se font remarquer d'une manière plus saillante que dans tout autre place, quelque éminente qu'elle soit. Or, c'est bien là le cas du siége de Rome. « Il n'y a pas eu d'empire, dit un auteur moderne, » ni de gouvernement quelconque, depuis le commencement du monde, qui ait eu, à beaucoup » près, tant de chefs illustrés par la science, la » justice, la sagesse, la piété, que l'Eglise romaine. » Dom Coustant, dans sa savante *Dissertation* qui » précède les *Lettres des papes*, prouve que l'on » honore d'un culte public tous les papes qui ont » siégé jusqu'au commencement du VIe siècle, à » l'exception de Libère; encore celui-ci se releva-» t-il de sa chute avec tant de courage, que saint » Ambroise ne parle de lui qu'avec admiration. » Et dans ces derniers temps, où tout s'est ressenti » de la décadence des vertus, le siége de Rome n'a » eu, si on en excepte un ou deux, que des pon-» tifes irréprochables, la plupart distingués par » tout ce qui peut faire personnellement respecter » le chef de l'Eglise. » On a de Vigile dix-huit *Epîtres*, Paris, 1642, in-8. Pélage lui succéda. *Voy.* la savante *Dissertation* du P. Papebroch dans le *Propylæum*; Bellarmin, *De Romanis Pontificibus, libro III, cap.* 2, etc.

VIGLIUS, célèbre jurisconsulte du XVIe siècle, né à Zuichem, seigneurie des Pays-Bas, qui appartenait à sa famille, enseigna le droit à Bourges, où le savant Alciat lui céda sa chaire; ensuite à Padoue, où il publia ses *Notes sur le titre des Testaments.* Retournant aux Pays-Bas, il fit imprimer à Bâle les *Institutes grecques de Théophile*, qu'il avait tirées de la bibliothèque du cardinal de Bessarion. Charles-Quint le nomma président du conseil de Malines, et ensuite du conseil privé. Pendant le temps des troubles, il se conduisit avec autant de prudence que de zèle pour la chose publique. Après la perte de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et en remplit les devoirs avec beaucoup d'exactitude. En 1569, il fut nommé chanoine de Gand, et presque en même temps gouverneur de Hollande et de Gueldre. Il mourut à Bruxelles en 1577, à 70 ans, et fut enterré dans l'église cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe :

Qui curas regum regnorum pondera obivit,
Pervigil hoc dormit Viglius in tumulo.
Parce pius, lector, manes turbare, quietem
Hæc post tot vigiles vindicat umbra dies.
Ac vigili Vigil exemplo vigil esse memento :
Nil etenim vita est, sit nisi vita vigil.

* VIGNALI (Paul), né en Corse, fut choisi pour aller porter à Napoléon, à Sainte-Hélène, les secours de la religion. Il accompagna l'abbé Buonavita; mais celui-ci étant d'une mauvaise santé, ne put pas rester dans cette île. Après la mort de Bonaparte, Vignali, qui avait été porté dans son testament pour une somme de 100,000 fr., revint en Europe et se retira à Corté, où il fut assassiné le 13 juin 1836.

* VIGNE (ANDRÉ de la), guerrier et auteur français, né à la Rochelle, acquit sous ces deux rapports beaucoup de réputation sous le règne de Charles VIII, et devint secrétaire d'Anne de Bretagne, épouse de ce prince. Il fit jouer en 1496, le 9 mai, à Seurre, la *Vie de saint Martin par personnages*; cette pièce est inédite; mais on en trouve l'analyse dans les *Etudes sur les Mystères*, par O. Le Roy (pag. 284 et suiv.); il a laissé deux autres drames qui ont été publiés par M. Fr. Michel, dans son recueil intitulé : *Poésies des* XVe *et* XVIe *siècles*, Paris, 1832, gr. in-8. Parmi ses autres productions, on cite : *le Vergier d'honneur, de l'entreprise et voyage de Naples; auquel est compris comment le roy Charles, huitième de ce nom, à banyère déployée, passa et repassa, de journée en journée, depuis Lyon jusqu'à Naples, et de Naples jusqu'à Lyon. Ensemble plusieurs autres choses*, Paris, s. d., in-fol., gothique, prem. édit., rare et recherchée. Théod. Godefroy en a inséré le *Journal du voyage de Naples*, par extraits, dans le *Recueil* des écrivains de l'histoire de Charles VIII, Paris, 1617, in-4, et 1684, in-fol. *Voy.* la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet, tom. 10, p. 585 et suiv.

VIGNE (Anne de la), de l'académie des Ricovrati de Padoue, née à Paris en 1634, d'un médecin de Vernon-sur-Seine, fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût et ses talents pour la poésie, et mourut à Paris en 1684, à 50 ans. On remarque dans ses vers de la grâce et des tournures agréables; mais ils manquent un peu d'imagination. Ses principales pièces sont : une *Ode* intitulée *Monseigneur le Dauphin au roi*; une autre *Ode à mademoiselle de Scudéry*, son amie; une *Réponse à mademoiselle Descartes*, nièce du célèbre philosophe; quelques autres petites pièces de vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8, qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames*, par de Sauvigny.

** VIGNE (Jean-Baptiste), médecin, né en 1771, à Rouen, se signala d'abord dans sa ville natale par des cours qui furent très-suivis. Nommé en 1814 médecin en chef de l'hospice général, il déploya un généreux dévouement dans plusieurs épidémies, et se fit remarquer pour sa charité aussi bien que pour son habileté. Il publia sur divers points de la science des ouvrages estimés. Il était membre de l'académie de Rouen et correspondant de l'académie de médecine de Paris, lorsqu'il mourut le 12 octobre 1842, à 71 ans. On citera de lui : *De la médecine légale*, 1806, in-8; *Mémoire sur le danger des inhumations précipitées, et sur les signes de la mort*, 1837, 2e édit., 1839, in-8. Vigné écrivait aussi en vers d'une façon élégante et vive.

VIGNES (Pierre des), s'éleva de la naissance la plus basse à la charge de chancelier de l'empereur

Frédéric II. On ignore qui était son père ; la mère mendiait son pain pour elle et pour son fils. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais, et ne tarda pas à s'avancer. Son élévation fut rapide ; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de Frédéric. Il servit avec ardeur ce prince dans les différends qu'il eut avec les papes Grégoire IX et Innocent IV, et fut député, en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que Frédéric n'y fût condamné. Il jouit longtemps d'une faveur distinguée, mais il ne paraît pas qu'il y ait répondu par beaucoup de reconnaissance. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Il eut les yeux crevés, et fut enfermé dans une étroite prison, où il se donna la mort en 1249. Quelques auteurs prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace. On a de lui : *Epistolæ*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1740, 2 vol. in-8 ; un traité *De potestate imperiali* ; un autre *De consolatione*, etc. ; *Querimonia Frederici II*, prohibé par l'*Index* du concile de Trente. On a attribué à Frédéric II et à Pierre des Vignes le livre *De tribus impostoribus* (1). Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Grégoire IX que nous avons citée (article de Frédéric II) ; mais le pape ne dit pas que Frédéric a fait un livre sur cette matière, mais seulement qu'il a avancé le blasphème qui fait de Jésus-Christ un imposteur. (*Voy.* l'*Hist. ecclés.* de Noël Alexandre, *Dissert.* 5, *Sæc.* 13 et 14.) Si ce livre a existé, il paraît qu'il s'est perdu ; du moins a-t-il échappé aux recherches des savants modernes. Celui qu'on voit dans quelques bibliothèques sous ce titre est, selon toute apparence, fort postérieur au siècle de Frédéric II, et peut-être plus récent même que ne le porte la date d'impression. (*Voy.* MONNOYE.)

VIGNIER (Nicolas), né en 1530, à Troyes, mort à Paris en 1596, fut protestant à la cour de plusieurs princes d'Allemagne, et devint catholique en France, où il fut fait médecin de Henri III et historiographe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, qu'on ne lit plus, mais que les savants consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens Français*, Troyes, 1582, in-4. Le laborieux compilateur André du Chesne traduisit ce livre en latin pour le mettre à la tête de sa collection des anciens historiens français. On a encore de lui : *Chronique de Bourgogne*, in-4 ; *Sommaire de l'histoire des Français*, in-fol. ; *De la noblesse et ancienneté de la troisième maison de France*, in-8 ; *De l'ancien état de la petite Bretagne*, in-4 (*voy.* ARGENTRÉ, Bertrand) ; *Préséance entre la France et l'Espagne*, in-8 ; *Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*, in-4, estimés ; *Bibliothèque historiale*, en 4 vol. in-fol. ; *Recueil de l'histoire de l'Eglise*, in-fol., peu estimé. — Son fils, Nicolas VIGNIER, fut ministre à Blois au commencement du XVIIe siècle, et rentra, après l'an 1631, dans l'Eglise catholique, comme avait fait son père avant de mourir. Il a fait plusieurs écrits de controverse entièrement oubliés.

VIGNIER (Jérôme), fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le calvinisme, et devint bailli de Beaugency. Ayant abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons, où il édifia autant par sa piété qu'il étonna par la variété de ses lumières. Il excella surtout dans la connaissance des langues, des médailles, des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris, en 1661. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches ; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont : la *Généalogie des seigneurs d'Alsace*, 1649, in-fol. ; un *Supplément* aux *Œuvres* de saint Augustin, dont il trouva à Clairvaux des manuscrits qui n'avaient point été imprimés ; une *Concordance* française des Evangiles ; l'*Origine des rois de Bourgogne* ; la *Généalogie des comtes de Champagne* ; *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol. On lui est encore redevable de 2 vol. de l'*Histoire ecclésiastique gallicane*, de plusieurs pièces de poésie, de quelques Paraphrases des *Psaumes* en latin, d'une *Oraison funèbre*, etc.

VIGNOLE (Jacques BAROZZIO, surnommé), savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignole, au duché de modène. Il était fils d'un gentilhomme modénois que les discordes civiles avaient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture ; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination vers l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité, puis en France sous le règne de François Ier, où il donna des plans pour plusieurs édifices. Le cardinal Farnèse le choisit pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. Il mourut dans cette ville, en 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des souverains pontifes. Il a composé un *Traité des cinq ordres d'architecture,* qui a été traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol., et 1738, 2 vol. in-4 ; et un autre dans sa langue sur la *Perspective pratique*, commenté par Ignaz Dante.

VIGNOLES (Etienne de), connu sous le nom de *la Hire*, fameux capitaine du XVe siècle. Il était issu de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui, étant chassés de leurs domaines par les Anglais, allèrent s'établir en Languedoc. Etienne servit dans toutes les guerres qui eurent lieu sous Charles VII, et rivalisa de valeur avec les plus célèbres capitaines français de cette époque. Il fit lever le siége de Montargis au duc de Bedfort, accompagna ensuite la pucelle Jeanne d'Arc au siége d'Orléans ; partagea les lauriers de cette héroïne, et contribua à rétablir Charles VII sur le trône. La Hire mourut à Montauban en 1447.

VIGNOLES (Alphonse de), fils d'un maréchal-de-camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du calvinisme. Après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se réfugia dans Brandebourg, et devint successivement ministre de Schwedt, de Hall et de Brandebourg. Il se rendit à Berlin, en 1703, et devint directeur de l'académie des sciences, en 1727. Il mourut à Berlin, en 1744, à 95 ans. Vignoles

(1) Ce livre a été aussi attribué à Postel et à beaucoup d'autres.

s'était annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in-4. On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des Tablettes de l'abbé Lenglet du Fresnoy. On a de Vignoles nombre d'écrits et de dissertations dans la *Bibliothèque germanique*, dans les *Mémoires de la Société royale de Berlin*, dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, par Masson, etc.

VIGNORI (François-Pierre, comte de), lieutenant général des armées françaises sous Louis XIV, décela la barbarie de son caractère lors de la dévastation du palatinat et des pays voisins. Il s'attachait surtout à brûler les monastères et les églises. Il reçut à Trèves, en 1675, la punition de ses excès. Après avoir mis le feu en plusieurs endroits, il sortit de la ville pour incendier aussi l'abbaye de Sainte-Marie-des-Martyrs; mais son cheval le jeta en bas du pont, et l'écrasa en tombant sur lui. On marqua sa mort par ce chronographe tiré du psaume 32: fALLaX eqVVs aD saLVteM.

VIGOR (Simon) fit ses études à Paris, et fut recteur de l'université, en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, et accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des Peres par son savoir. Nommé curé de Saint-Paul à Paris, il prêcha avec tant de zèle contre les calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne, en 1570. Il continua de se signaler et comme controversiste et comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés, en 1584, 4 vol. in-4. C'est lui et Claude de Saintes qui eurent, en 1566, une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine et Sureau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8. Pierre Pithou fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassonne, en 1575.

VIGOR (Simon), neveu du précédent, mourut en 1624, à 68 ans, conseiller au grand conseil. On lui attribue une histoire peu commune, imprimée sous ce titre: *Historia earum quæ acta sunt inter Philippum pulchrum, regem christianissimum, et Bonifacium VIII*, 1613, in-4. Il n'y tient pas la balance égale, et aggrave les torts du pontife pour alléger ceux du roi. Cet ouvrage a été traduit en franç. et publié par P. Du Puy (*voy.* ce nom, VII, 97). Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur dans les ouvrages suivants: *Apologia de monarchia*, etc., contre André Duval; *de l'Etat et gouvernement de l'Eglise;* prolixe et indigeste compilation qu'on a réduite en 1683, in-4. « Cet ouvrage, dit un critique, est plein de cette érudition qu'on trouve à peu de frais dans la plupart des livres des protestants contre le souverain pontife et l'Eglise. L'auteur a surtout fait un ouvrage familier des *Institutions* de Calvin. C'est dans de pareils sources qu'il a puisé ses connaissances en matières ecclésiastiques. Il ne dit rien méthodiquement, rien de précis, il tranche et taille avec assurance dans certaines matières où les vrais théologiens se croient obligés d'user de beaucoup de circonspection: à la façon des novateurs, il prête aisément à ses adversaires ce qu'ils ne disent pas, et paraît, dans certains endroits, contredire ce qu'il a avancé dans d'autres. » Si on en croit l'auteur du *Projet de Bourgfontaine*, il fut un des assesseurs de cette fameuse conférence, et son lot fut d'attaquer la hiérarchie (*voy.* FILLEAU). Il faut convenir que si effectivement cette tâche lui est échue, il ne s'en est que trop bien acquitté; car le personnage désigné dans la relation de Filleau, par les lettres initiales S. V., et chargé d'abattre la puissance de l'Eglise, quel qu'il puisse être, n'eût pu certainement aller à ce but d'une manière plus directe que Simon Vigor, dans ses volumineux écrits, qui ne respirent que le désordre et l'anarchie du gouvernement ecclésiastique, et répandent l'incertitude sur les principes les mieux établis de la hiérarchie.

VIGOR (mistriss), née dans le comté d'York, en 1699, était fille d'un riche ecclésiastique appelé Godwin, et se maria en troisièmes noces à Vigor. Mistriss Vigor voyagea beaucoup en Russie, et publia le résultat de ses observations dans un ouvrage intitulé *lettres de Russie*, 1775, in-8. Elles avaient été composées de 1730 à 1739. On y trouve des détails très-curieux sur les mœurs et l'histoire de cet empire; mais elles sont inférieures pour le style à celles de milady Montagu. Après la mort de Mistriss Vigor, arrivée à Windsor en 1783, on publia onze nouvelles lettres d'elle qui n'ont pas moins d'intérêt que les premières, et dont le style est plus soigné.

* VIGUIER (Pierre-François), orientaliste, né à Besançon en 1745, fit ses études au séminaire de cette ville, où il professa la rhétorique. Entré dans la congrégation de Saint-Lazare, il enseigna la théologie au collége de Sens, et en 1772, obtint d'aller à Alger assister les esclaves chrétiens. Rappelé d'Alger, il partit, en qualité de préfet apostolique, pour Constantinople, où il séjourna seize années. Pendant ce temps il acquit des connaissances précieuses sur l'état de la religion en Orient, et travailla à faciliter l'étude des langues de l'Asie. Cependant la révolution avait éclaté en France. Contraint de revenir dans sa patrie, il vécut dans la retraite, occupé de recherches savantes, dont la religion était le principal objet. La congrégation de Saint-Lazare se reforma; mais Viguier obtint de rester dans sa pieuse retraite; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports immédiats avec les membres de sa congrégation, d'assister à leurs assemblées, et de suivre constamment les usages et la discipline de son ordre. Il mourut à Paris, le 17 février 1821, à 75 ans, dans les sentiments de la piété la plus sincère. On a de lui: *Eléments de langue turque*, Constantinople, 1770, in-4; *De la distinction primitive des psaumes, en monologues et dialogues*, ou *Exposition de ces divins cantiques, tels qu'ils étaient exécutés par les lévites dans le temple de Jérusalem; nouvelle traduction accompagnée de notes*, Paris, 1806 et 1807, 2 vol. in-12, réimpr. sous ce titre: *Exposition du sens primitif des psaumes*, Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8; *La véritable prophétie du vénérable Holzanzer*, etc., *avec l'application*, Paris, 1815, in-12; *Prophétie du pape Innocent IV, etc.*, *avec l'explication*, 1816, in-12; *Le vrai sens du*

Psaume LXVII, Exsurgat Deus, *conservé totalement dans le texte latin de la Vulgate, traduit par Viguier, mais nullement conservé dans les nombreux passages où ce cantique, traduit de l'hébreu moderne par Genoude, n'est point d'accord avec la traduction précédente,* Paris, 1819, in-8. L'abbé Viguier a donné en outre des éditions du *sacrifice perpétuel* du P. Gourdan (*voy.* ce nom), du *Discours de Bullet sur la vérité de la religion chrétienne*, de l'*Abrégé de la vie de saint Joseph de Copertino, thaumaturge.*

* VILARIS (Marc-Hilaire), chimiste, né à Bordeaux en 1720, reçut les leçons de Rouelle à Paris, fut ensuite employé pendant quelque temps dans les hôpitaux de l'armée de Hanôvre, et, de retour dans sa ville natale, s'y fit recevoir apothicaire en 1748, et mourut le 26 mai 1792. On lui doit la découverte du *kaolin*, qui détermina l'établissement de la manufacture de porcelaine de Limoges. Ce fut encore lui qui imagina le procédé de préparer les viandes pour les voyages de long cours, en employant le procédé de la dessication; mais des difficultés sans nombre s'opposèrent à l'exécution de tous ses projets, et lui firent passer les dernières années de sa vie dans le découragement. Le résultat de ses travaux se trouve dans les *Recueils* de l'académie de Bordeaux, et il y a sur lui une *Notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, tom. 3, p. 54-61.

* VILATE (Joachim), né en 1768, à Ahun, département de la Creuse, prit les ordres, et eut une conduite irréprochable dans les places de professeur qu'il remplit à Guéret et à Limoges. Etant venu à Paris, jeune et sans expérience, il y fit de dangereuses connaissances, et se laissa entraîner par le torrent démagogique. Sous le règne de la *terreur*, il prit le surnom de *Sempronius Gracchus*, et devint un des jurés du tribunal révolutionnaire. A la chute de Robespierre, son protecteur, il crut échapper à sa juste punition en dévoilant plusieurs crimes projetés par le tyran. Arrêté avec Fouquier-Tainville et autres, il fut condamné à mort le 7 mai 1795, à 27 ans. Il a laissé : *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, 1795, in-8, réimpr. dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de la révolution* (*voy.* Laclos); *Continuation des causes secrètes,* 1795; *Mystères de la mère de Dieu* (Cath. Théos.) *dévoilés*, etc. On trouve dans ses écrits des détails curieux relativement aux événements et à l'époque qui en forment le sujet.

* VILLA-GEMELLO, médecin, né en 1759, à Lodi, en Lombardie, fit ses études à l'université de Pavie, fut reçu docteur en médecine à l'âge de 20 ans, suivit la clinique des hôpitaux de Bologne, de Florence, de Pise, de Naples, et revint s'établir dans sa patrie. Il entretint des relations épistolaires avec les savants Brugnatelli et Monteggio sur la doctrine brownienne qui commençait à se répandre en Lombardie. Il mourut le 5 décembre 1834, laissant plusieurs ouvrages intéressants pour la science. On cite comme les plus remarquables : *Dissertations sur les eaux minérales de Recoaro; sur la Pellagre; sur la petite vérole d'un fétus; sur l'abus du nitre; sur l'hydrophobie; sur la guérison du tétanos par l'opium*, etc.

VILLALPAND (Jean-Baptiste), jésuite de Cordoue, habile dans l'intelligence de l'Ecriture sainte, mourut à Rome en 1608, à 56 ans, après avoir composé avec le P. Jérôme Prado (*voy.* ce nom) un *Commentaire* savant sur Ezéchiel, Rome, 1596, 3 tom. in-fol. La description de la ville et du temple de Jérusalem est ce qu'il y a de plus estimé dans cet ouvrage.

VILLALPANDE (Gaspard), théologien de Ségovie, et docteur dans l'université d'Alcala, parut avec éclat au concile de Trente, et opposa aux hérésies de son siècle divers ouvrages de controverse.

VILLALPANDE (François Torre-Blanca), est auteur d'un livre rare et curieux intitulé : *Epitome delictorum, seu libri IV de invocatione dæmonum occulta et aperta,* Séville, 1618, in-fol. Cette édition originale est munie de quatre approbations, entre autres de celle de l'inquisition. (*Voy.* Delrio.)

VILLALPANDE (Jean de), chef d'une secte d'*illuminés*, en Espagne, dans le XVIe siècle, était originaire de l'île de Ténériffe. Il vint s'établir en Andalousie. Né avec une tête ardente, il donna dans les erreurs les plus étranges en matière de religion. La principale était « que l'oraison pouvait mettre » les hommes dans un état si parfait, qu'ils n'avaient » plus besoin de sacrements ni de bonnes œuvres, » et qu'ils pouvaient même se livrer aux plaisirs » les plus infâmes sans pécher. » Il ne pensa plus qu'à propager sa doctrine, et il fut aidé en cela par une religieuse carmélite, nommée Catherine de Jésus. Il forma bientôt de nombreux adeptes, qui commencèrent à paraître dans le diocèse de Séville, et se répandirent dans plusieurs provinces de la Péninsule. On ignore le sort de Villalpande et de sa compagne; mais plusieurs de ses disciples furent poursuivis par l'inquisition; ceux qui se rétractèrent furent pardonnés, les autres punis de mort à Cordoue.

VILLANDON. *Voy.* Heritier.

VILLANI (Jean, Matthieu et Philippe), auteurs florentins du XIVe siècle. Les deux premiers étaient frères, et le dernier était fils de Matthieu. Une même profession, celle du commerce, et un même goût d'étude, celui de l'histoire, les occupèrent tous trois et les rendirent célèbres, surtout les deux frères. Nous avons de Jean une *Chronique* en italien, en 12 livres, depuis la tour de Babel jusqu'en 1348. Remigio de Florence y a joint des notes marginales et des remarques savantes. Matthieu la poussa jusqu'en 1364. Cette continuation est aussi divisée en 12 livres, que Philippe augmenta et corrigea. Le tout fut imprimé par les Juntes, à Venise, en 1559, 1562, 1581, 3 vol. in-4. Il est difficile de trouver le corps d'histoire de cette édition, et il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan, 1738, 2 vol. in-fol. Il mérite d'être consulté, surtout pour les événements des XIIe et XIVe siècles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre; mais les auteurs n'ont pas écrit avec impartialité, témoin le portrait abominable de Clément VI, fait par Matthieu, quoique tous les historiens du temps en fassent les plus grands éloges. Matthieu Villani était une créature de Louis de Bavière, qui a eu de grands démêlés avec les papes de son temps. Jean n'est pas plus croyable; le P. Berthier, dans un *Discours* mis à la tête du

13e tome de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, a mis au jour plusieurs de ses erreurs, et montre que cet écrivain n'est pas exempt de prévention et de haine.

* VILLANI (Nicolas), critique, florissait dans le XVIIe siècle, à Rome, où il était né. Il avait beaucoup de talent pour la poésie latine, et a laissé une *Satire* qui commence par *Dii vestram fidem*; une autre *Satire*, *Nos canimus surdis*, qui lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. On a encore de lui : *De laudibus Gregorii XV carmen*, Viterbe, 1621, in-4; *Ragionamento*, ou *Discours de l'académicien Aldeano sur la poésie des Grecs, des Latins et des Toscans, avec quelques poésies*, Venise, 1634, in-4. Il avait entrepris un poëme épique, *Fiorenza difesa*, qu'il n'acheva pas. Villani mourut en 1641.

VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1308, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de Villaret, son frère et son prédécesseur, avait formé de s'emparer de l'île de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à bout, l'an 1310, chassa les Sarrasins, et se rendit encore maître de plusieurs îles de l'Archipel. Le convent de l'ordre fut transféré à Rhodes, et les hospitaliers furent depuis appelés *Rhodiens* ou *chevaliers de Rhodes*. Les Turcs ayant assiégé cette île en 1315, le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avait rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers, indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent de se démettre, l'an 1319, entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. Il se retira auprès de sa sœur, dame de Teiran, en Languedoc, où il mourut en 1329.

VILLARET (Claude), né à Paris vers 1715, de parents honnêtes, se jeta dans une troupe de comédiens, et ne quitta la vie licencieuse et vagabonde des mimes qu'en 1756, à Liége. Il retourna à Paris, où il avait arrangé les affaires qui l'avaient obligé de s'en éloigner, et fut nommé premier commis de la chambre des comptes. En travaillant à mettre de l'ordre dans cet intéressant dépôt, qui avait été la proie des flammes en 1738, il eut occasion de connaître plusieurs sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Une maladie de l'urètre, dont il était affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Sa continuation de l'*Histoire de France*, écrite d'un style recherché et diffus, commence au 8e vol. par le règne de Philippe VI, et finit à la page 348 du 17e. Garnier a succédé à Villaret, et, en continuant son ouvrage, a pris les deux défauts de son style, auxquels il en joint d'autres : il ne cherche pas à disposer les faits d'une manière à leur donner de l'intérêt : sa partialité pour les huguenots et les boute-feux de la guerre civile, et les divers jugements qu'il porte sur les hommes célèbres, n'auront pas l'approbation des lecteurs sages. — On a encore de Villaret des *Considérations sur l'art du théâtre*, 1758, in-8 : ouvrage où il y a peu de réflexions neuves; et l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8.

* VILLARET de JOYEUSE (Louis-Thomas), vice-amiral français, né à Auch en 1750 d'une famille ancienne de la Gascogne, entra dans les gendarmes de la maison du roi. Un duel dans lequel il tua son adversaire, l'obligea de quitter ce corps. Il se rendit à l'Ile-de-France, dont de Ternay, son parent, était gouverneur. Celui-ci ayant découvert dans Villaret des talents peu ordinaires, lui confia plusieurs missions importantes auprès d'Hyder-Ali, et d'autres nababs indiens. L'habileté avec laquelle il remplit ces missions, lui captiva la bienveillance du bailli de Suffren, qui lui donna le commandement d'une corvette, *la Naïade*. Cet amiral le chargea en outre de prévenir de Peinier, qui avait été envoyé pour nettoyer la rade de Madras, que l'escadre anglaise, beaucoup plus forte que lui, avait paru sous Ceylan. Le bailli, en lui confiant cette commisson délicate, lui dit : « Je vous ai choisi parce que j'ai besoin » d'un homme de tête; faites tout ce que vous » pourrez pour remplir votre mission; je vous » donne carte blanche. Vous serez chassé en allant » et en revenant, sans doute vous serez pris; mais » vous vous battrez bien, c'est ce que je veux. » Villaret put en effet prévenir de Peinier; mais, ainsi que l'avait prédit le bailli de Suffren, il fut chassé, en revenant, par *le Sceptre*, vaisseau de guerre de 64 canons. Villaret dit alors à son équipage, qui n'était que de 120 hommes : « Ce n'est » qu'un bâtiment armé par la compagnie des Indes : » des braves comme nous se laisseront-ils prendre » par des marchands? Non, sans doute; vive le » roi! » Tout l'équipage répéta ce cri et se disposa au combat, qui dura près de huit heures et fut des plus sanglants. Malgré la grande disparité des forces, Villaret ne se rendit qu'avec huit pieds d'eau dans la cale, et coulant bas. Le capitaine du vaisseau ennemi, admirant ce courage, refusa l'épée de Villaret, et l'amiral anglais auquel on le présenta lui rendit la liberté. Depuis ce moment, celui-ci fut regardé comme un des plus braves officiers de la marine française. Le bailli de Suffren le fit chevalier de Saint-Louis, lieutenant de vaisseau, et commandant de la frégate *le Coventry*, avec laquelle il termina la campagne. Au départ de Suffren, en 1783, il reçut l'ordre d'aller à Batavia pour traiter avec la compagnie hollandaise d'affaires assez importantes. Il négocia si bien avec le gouverneur hollandais, qu'il obtint tout ce qu'il demandait. Il fut de retour en France en 1785. Pendant la révolution il continua de servir dans la marine : en 1791 il commandait à Lorient la frégate *la Prudente*, avec laquelle il se rendit à Saint-Domingue, où il fut témoin des troubles de cette colonie. A son retour en France, il trouva le trône anéanti, au moment où il était presque impossible d'émigrer. Ses opinions, contraires à celles du jour, étaient connues depuis longtemps; néanmoins sa réputation le porta bientôt au commandement des armées navales de l'Océan, et il se couvrit de nouveaux lauriers. A la suite de la malheureuse affaire du 13 prairial an 2 (avril 1794), Villaret-Joyeuse allait être mis en jugement. Le représentant Jean-Bon-Saint-André lui

sauva la vie, et le maintint dans son poste : « Je » sais, dit-il, que Villaret est un aristocrate; mais » c'est un brave qui servira bien. » L'amiral s'opposa tant qu'il put à la sortie d'hiver qui eut lieu l'an 3 (1795); mais il ne fut pas écouté, et le mauvais temps fit périr un grand nombre de vaisseaux et beaucoup de marins. Il montra le plus grand courage en juin 1795, dans un combat sous l'ile de Groix, où il lutta contre des forces infiniment supérieures à celles qu'il commandait. Il se prononça ensuite contre l'expédition d'Irlande, et après en avoir inutilement prévu tous les malheurs, il donna sa démission, que le Directoire accepta. Jusqu'alors il avait montré de grands talents et comme négociateur et comme marin : il en montra encore comme orateur au conseil des Cinq-cents, où l'appela, en 1797, le département du Morbihan; il se déclara avec la plus grande énergie contre les *terroristes*. Condamné à la déportation le 18 fructidor, il parvint à se réfugier en 1799 à l'ile d'Oléron, d'où les consuls le rappelèrent. En 1801, chargé de la flotte expéditionnaire contre Saint-Domingue, il réunit toutes les forces navales de France, d'Espagne et de Hollande. L'année suivante, il obtint le titre de capitaine-général des iles de la Martinique et de Sainte-Lucie, qu'il gouverna avec sagesse. Les Anglais vinrent l'attaquer en 1809; Villaret-Joyeuse, après avoir essuyé dans le fort de Bourbon le plus terrible bombardement, fut contraint de rendre la Martinique. Sa conduite fut cependant blâmée dans un rapport fait par un conseil d'enquêtes : il demanda vainement, et à plusieurs reprises, d'être jugé. Enfin Napoléon lui fit écrire en 1811 par le ministre de la marine, qui n'était certainement pas l'ami de Villaret, « qu'après avoir examiné » lui-même sa conduite, il le nommait au gouver» nement général de Venise, et au commande» ment de la 4e division militaire. » Les Vénitiens, qui n'aiment pas un gouvernement étranger, eurent néanmoins pour Villaret un respect et un attachement véritables, et regrettèrent sa mort arrivée en 1812.

VILLARS (André de BRANCAS de), d'une famille originaire de Naples, mais établie en France vers le milieu du XIVe siècle. S'étant laissé engager dans la Ligue, il soutint le siége de Rouen contre Henri IV, en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission. Il fut battu et tué à la bataille de Dourlens, gagnée par les Espagnols en 1595.

VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'Or, gouverneur de Provence, etc., naquit à Moulins en Bourbonnais, en 1653, d'une famille illustre. Il fit ses premières armes sous Condé et sous Turenne, se distingua au passage du Rhin, aux siéges d'Orsoy, de Doesbourg et de Zutphen. Il attira tellement l'attention de Louis XIV, que ce prince dit, en le voyant charger l'ennemi : « On ne peut tirer » un coup de fusil quelque part, que ce petit » garçon ne sorte de terre pour s'y trouver. » Il eut le titre de maréchal-de-camp en 1690. Après la paix de Riswick, il alla à Vienne, en qualité d'envoyé extraordinaire; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie d'où il passa en Allemagne, et remporta à Friedlingen, le 14 octobre 1702, un avantage sur le prince de Bade, quoique pour la même action on fit des illuminations à Vienne. L'année d'après, il repoussa le comte de Stirum à Hochstet, de concert avec l'électeur de Bavière. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où depuis 2 ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avaient pris les armes et commettaient des violences extrêmes (*voy.* RAVANEL). Le maréchal de Villars réduisit ces malheureux, partie par la force, partie par la prudence, et sortit de cette province au commencement de 1705. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étaient sur la Moselle, et remporta un avantage en 1707 à Stolhoffen, dont il força les lignes. Il traversa ensuite les gorges des montagnes, et tira de l'empire plus de 18 millions de contributions. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ses exploits; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. Rappelé en Flandre, il fut battu à Malplaquet, et blessé assez dangereusement pour se faire administrer le viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret : « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a » pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle » le voie mourir en chrétien. » Sa blessure fut, dit-on, la principale cause de la perte de cette bataille. Il fut plus heureux en 1712. Il tomba inopinément, le 24 juillet, sur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut, le força, et s'empara des magasins, que le prince Eugène, accouru de Landrecies, s'efforça vainement de reprendre. Villars fut redevable de ce succès au plan proposé par le Febvre d'Orval (comme l'on peut voir par une pièce authentique, insérée dans le *Journ. histor. et littér.*, 1er juin 1785, pag. 200); il en profita pour prendre rapidement le fort de Scarpe, Douai, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritaient ses travaux jusqu'en 1733, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré maréchal-général des camps et armées du roi. Ce titre n'avait point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui parait en avoir été honoré le premier. Le 11 novembre de cette année, il arriva au camp de Pizzighettone, et se rendit maître de cette place par capitulation, après 12 jours de tranchée ouverte. L'affaiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne. Comme il s'en retournait en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin, où il mourut le 17 juin 1734, à 82 ans. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il dit : « La France vient de faire une grande perte, qu'elle » ne réparera pas de longtemps. » Le maréchal de Villars était un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Ses vertus

morales et militaires prenaient un nouvel éclat par leur union avec celles de la religion, à laquelle il fut toujours sincèrement attaché. On lui reproche de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur (1). Il parlait de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, et je vous » laisse au milieu des miens. » Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'état, appelé le *Système* (*voy.* Law) : « Pour moi, je n'ai jamais » rien gagné que sur les ennemis de l'état. » Ses discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur : aussi, avec de la probité et de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire des amis. On a imprimé en Hollande les *Mémoires du maréchal de Villars*, en 3 vol. in-12. Le 1er est absolument de lui, les deux autres sont d'une autre main. (*Voy.* Margon.) En 1784, Anquetil, chanoine régulier, a donné une *Vie* du marquis de Villars avec son *Journal* en 4 vol. in-12. Le célèbre général paraît dans ces ouvrages quelquefois différent de ce qu'il a été; on lui fait dire des choses auxquelles il n'a pas songé, et qui n'étaient pas dans sa manière de penser. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, traite fort mal le maréchal de Villars, et fait de ses défauts, de sa vanité surtout, une espèce de caricature qui marque de la passion et de l'humeur, quoiqu'on ne puisse absolument dire que sa censure soit destituée de fondement.

VILLARS (l'abbé de Montfaucon de), né en 1635, d'une famille noble de Languedoc, était parent du célèbre bénédictin de Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, et se fit connaître par ses *Entretiens sur le comte de Gabalis, sur les sciences*, 1670, 2 vol. in-12. L'auteur y dévoile trop agréablement les mystères de la cabale des frères de la Rose-Croix. (*Voy.* Fludd et Maier Michel.) Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. Il fut assassiné en 1673, sur le chemin de Paris à Lyon. On a encore de lui un *Traité de la délicatesse*, in-12, en faveur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène du P. Bouhours, contre Barbier d'Aucour, qui avait fait une critique de cet ouvrage, et un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans faiblesse*, qui n'est pas grand'chose. Il publia en outre des *Réflexions sur la vie de la Trappe*; une *Lettre contre Arnauld*, et *Critique sur les Pensées de Pascal*.

VILLE (Antoine de), né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, se distingua dans le génie et dans les fortifications. On a de lui un *Livre de fortifications*, in-12; le *Siége de Corbie*, en latin, Paris, 1637, in-fol.; le *Siége d'Hesdin*, 1639, in-fol., etc. Ces ouvrages étaient fort estimés avant les découvertes du maréchal de Vauban.

(1) Ce reproche perd de sa valeur, quand on se rappelle ce mot du maréchal : « Je n'ai jamais eu plaisir plus vif que celui de remporter un prix au collége et de gagner une bataille. »

VILLE (Jérôme-François, marquis de), Piémontais, servit sous le duc de Savoie, et se signala par son courage et ses lumières. Il avait le grade de lieutenant-général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie, en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappelât en 1678. Il quitta l'île le 22 avril, au grand regret des soldats et des officiers, qui comptaient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires sur le siége de Candie*, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siége fameux.

VILLE (Arnold de). *Voy.* Rannequin.

* VILLE (Jean-Ignace de la), diplomate, né vers 1690, embrassa d'abord la règle de saint Ignace, et se fit remarquer dans l'enseignement; mais il rentra bientôt dans le monde, sans cesser d'être l'ami de ses anciens confrères. Précepteur des enfants du marquis de Fénélon, il accompagna ce seigneur dans son ambassade de Hollande, devint ensuite son secrétaire, et en 1744 lui succéda dans la place de ministre plénipotentiaire près des Etats-Généraux. Chargé, dans différentes occasions, d'importantes et délicates négociations, il les conduisit avec sagacité, et obtint, en récompense de ses services, les abbayes de Lessay et de Saint-Quentin-lès-Beauvais, et la place de premier commis des affaires étrangères. Lorsque les attaques contre les jésuites devinrent plus menaçantes, il employa inutilement son crédit à les protéger. On créa pour l'abbé de la Ville la charge de directeur des affaires étrangères, qui le plaçait immédiatement après le ministre. Il fut nommé presque en même temps évêque de Triconnèse, *in partibus*. Ces honneurs ne devancèrent que de peu de mois sa mort arrivée le 15 avril 1774. Il avait été reçu à l'académie française en 1746, et eut pour successeur Suard. L'abbé de la Ville eut la principale part à la rédaction des *Mémoires touchant la possession et les droits respectifs des couronnes de France et d'Angleterre en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4, 1756, 8 vol. in-12. Il a traduit de l'anglais : *Etat présent des possessions de S. M. britannique en Allemagne*, Paris, 1760, in-12.

* VILLEBRUNE (Jean-Baptiste Lefebvre de), médecin, né à Senlis vers 1732, devint en 1793 conservateur de la bibliothèque nationale, et renonça à la médecine pour apprendre presque tous les idiomes connus de l'Europe et de l'Asie. Nommé professeur de littérature grecque au collége de France, il perdit cette place en 1797, ainsi que celle d'interprète qu'il occupait au ministère des relations extérieures. Persécuté par le Directoire pour avoir proclamé, dans une lettre imprimée, la nécessité d'avoir en France un chef unique, il se retira à Angoulême où il eut, jusqu'à la clôture de l'école centrale, la chaire d'histoire naturelle, puis celles d'humanités et de mathématiques. Il y mourut en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les fièvres*, trad. de l'angl. du doct. Grant, 1775, in-12; *Traité de l'expérience dans l'art de guérir*, trad. de l'allem. de

Zimmermann, 1774, 3 vol. in-12; *Traité de la dyssenterie*, trad. du même, 1775, in-12; 1807, in-8; *Traité des maladies des enfants*, trad. du suédois, 1778, in-8; *La seconde guerre punique*, poème trad. du latin de Silius-Italicus, 1781, 3 vol. in-8; *Traité sur les ulcères des jambes*, par Underwood, trad. de l'angl., 1784, in 12; *Traité des maladies des enfants*, du même auteur, 1786, in-8; une *traduction* des *Aphorismes* et des *Prénotions coaques d'Hippocrate*, 1786, in-8; *Œuvres d'Athénée, banquet des savants*, trad. tant sur les textes imprimés, que sur plusieurs manuscrits, 1789-91, 5 vol. in-4; *Manuel d'Epictète* et *Tableau de Cébès*, en grec, avec une trad. franç., 1795, 2 vol. in-8.

* VILLEDIEU (J.-G.), curé dans le diocèse de Mende, mort en janvier 1824, a laissé : *Sermons sur les fins dernieres*, Avignon, 1816, in-12. (*Voy.* l'*Ami de la religion*, tome 16, n° 411.)

VILLEDIEU (Mme de). *Voy.* JARDINS (des).

VILLEFORE (Joseph-François BOURGOIN de), d'une famille noble de Paris, vit le jour en 1652, passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de Saint-Sulpice, et fut admis en 1706 dans l'académie des inscriptions. Il s'en retira en 1708, et alla se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, et d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont : La *Vie de saint Bernard*, in-4; elle est écrite avec une simplicité noble; les *Vies des saints Pères des déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnaud d'Andilly dans le même genre; La *Vie de sainte Thérèse* avec des *Lettres choisies* de la même sainte, in-4, et en 2 vol. in-12; *Anecdotes* ou *Mémoires secrets sur la constitution* Unigenitus, 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits hasardés et satiriques, donne de fâcheuses impressions sur le caractère de l'auteur, et décèle ses liaisons avec le parti janséniен. (*Voy.* LAFITAU.) La *Vie d'Anne-Genevieve de Bourbon, duchesse de Longueville*. C'était une des zélées du parti. Les traductions de Villefore sont celles de plusieurs ouvrages de saint Augustin, de saint Bernard et de Cicéron. Ces différentes versions ont presque toujours le mérite de la fidélité et de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction, et des périphrases languissantes.

VILLEFROY (Guillaume de), prêtre docteur en théologie, né en 1690, mourut professeur d'hébreu au collége royal à Paris, en 1777. Il avait été secrétaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'était un homme d'étude et laborieux. On a de lui : *Lettres de l'abbé de *** à ses élèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, et d'autres écrits, solidement réfutés par l'abbé Ladvocat et le P. Houbigant. Sa méthode d'expliquer l'Ecriture peut être considérée comme une espèce d'Harduinisme qui tend à transformer l'histoire sainte en roman, et à faire de la parole de Dieu un système grammatical. Les capucins, dépositaires de ses écrits et exécuteurs de son plan, ont donné un *Commentaire* sur Job (*voy.* ce nom), et d'autres ouvrages où l'on voit une érudition plus singulière qu'utile, plus recherchée qu'assortie à la simplicité sublime des livres saints.

VILLEGAGNON (Nicolas DURAND de), chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise contre Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation* française, 1553, in-8 et en latin, in-4. Ayant conçu le dessein romanesque de se former une souveraineté au Brésil, et d'en faire une retraite pour les calvinistes, dont il avait embrassé les erreurs, il eut d'abord beaucoup de colons; mais n'ayant pu les unir par les liens d'une même croyance; rebuté par les divisions qui résultent nécessairement du refus de reconnaître l'autorité de l'Eglise, il sentit les torts de sa désertion, revint en France, et professa constamment dans la suite la religion de ses pères. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avait fait bâtir pour protéger sa colonie, et le Brésil fut perdu pour les Français. Villegagnon mourut en 1571, laissant plusieurs écrits contre les protestants.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, et cultiva les lettres. On a de lui : l'*Histoire de la prise de Constantinople par les Français en 1204*, dont la meilleure édition est celle de du Cange, 1657, in-fol. (On l'a réimprimée dans le 18e vol. du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, 1822, in-fol.). Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances.

VILLEHEURNOIS. *Voy.* LAVILLEHEURNOIS.

VILLEMERT (Pierre). *Voy.* BOUDIER.

* VILLEMOT (Philippe), astronome, né à Châlons-sur-Saône en 1651, devint curé de la Guillotière de Lyon. Sa vie n'offre rien d'intéressant, et il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Explication du mouvement des planètes*, 1787, in-12, qui établit sa réputation. Cependant il fut attaqué par Malezieu; mais le médecin Bayle le défendit avec succès. Camille Falconnet traduisit ce livre en latin. Villemot était si passionné pour les mathématiques, qu'à la lecture d'un morceau éloquent de prose ou de poésie, son expression ordinaire était : « Cela est beau comme une équation. » Il mourut le 11 octobre 1713.

VILLENA (Henri d'ARAGON, marquis de), grand-maître de l'ordre de Calatrava, naquit en 1384. Il descendait du côté paternel de Ferdinand dit le *Juste*, roi d'Aragon, et du côté de sa mère, des rois de Castille. Au milieu des troubles de la Castille, sous le règne de Jean II, on vit des hommes illustres qui, tout en menaçant d'ébranler le trône de leur roi, se montraient passionnés pour les sciences et la poésie. Le marquis de Villena fut de ce nombre; il était très-versé dans la politique, la philosophie, les mathématiques, et surtout dans la poésie castillane. Il ressuscita le goût des lettres dans sa patrie, et protégea ceux qui les cultivaient. Il établit en Aragon une académie de troubadours.

à l'instar de celle de Toulouse (1423), et fonda aussi en Castille une académie semblable, sous le nom de *Consistorio de la gaya ciencia*. Il mourut en 1434. Il a laissé : *Gaya ciencia*, ou *Histoire des troubadours valenciens et catalans*. Cet ouvrage contient aussi une *Poétique* castillane; *Les travaux d'Hercule*, poëme, Burgos, 1422; *Commentaires sur l'Enéide*. On lui attribue encore une *Traduction* du Dante, et un *Recueil* de poésies éparses dans les *Cancioneros* espagnoles.

VILLENA. *Voy*. PACHECO.

** VILLENAVE (Matthieu-Guillaume-Thérèse), né en 1762 à Saint-Félix de Caraman (Haute-Garonne), débuta dans la littérature en envoyant en 1786 au concours de l'académie française, une *Ode* sur le dévouement héroïque du duc de Brunswick. Trois ans plus tard il fonda le *Rodeur français*. Etabli à Nantes au commencement de la révolution, il se compromit et fut arrêté par les ordres de Carrier, le 9 septembre 1793. Envoyé à Paris devant le tribunal révolutionnaire, avec 132 Nantais, il fut acquitté. La persécution dont il avait été l'objet lui fournit l'occasion de publier plusieurs pamphlets. Il eut le courage de défendre Charette devant le conseil de guerre qui condamna ce général. *Voy*. CHARETTE, II, 522. Lorsque le calme fut rétabli, il fonda et rédigea plusieurs journaux dans un excellent esprit. Sous le consulat et l'empire, il ne s'occupa que de travaux littéraires et historiques; mais sous la restauration, il devint successivement rédacteur en chef de la *Quotidienne*, fondateur du *Mémorial religieux, politique et littéraire*, et en 1820, du *Courrier-Français*. Deux ans après il abandonna de nouveau la politique, et en 1824 fut appelé à faire à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France, qu'il continua jusqu'en 1831. Secrétaire-général de l'académie celtique, de la société des antiquaires de France et de la société philotechnique, et président de la 2e classe de l'institut historique (langues et littératures), il mourut à Paris, le 17 mars 1846, à 84 ans. Il était l'un des principaux rédacteurs de la *Biographie universelle*. Il a donné des éditions des *Œuvres* de Bourdaloue, de Duclos, de Thomas, de Marmontel et de Barthélemi, avec des notices estimées, et des *Mémoires* de Noailles, avec des notes, dans la collection des *Mémoires pour servir à l'histoire de France*. Indépendamment de divers écrits de circonstance, et d'un assez grand nombre d'*Eloges* et de *Biographies*, on a de lui une traduction en prose des *Métamorphoses* (*voy*. OVIDE), avec des notes, Paris, 1807-22, 4 vol. in-4 et in-8, avec fig. Une *Vie d'Ovide*, 1809, in-8, fig., dans laquelle il paraît enfin avoir résolu le problème qui, depuis tant de siècles, avait fait émettre dix ou douze systèmes sur la véritable cause de l'exil de ce poëte. Son opinion a été adoptée par les savants nationaux et étrangers. Une traduction en prose, avec des notes, de l'*Enéide de Virgile*, dans la *Biblioth. latine franç.*, publiée par Panckoucke. Villenave possédait une belle bibliothèque, et une riche collection d'autographes. Le catalogue en a été imprimé en 1848.

VILLENEUVE (Huon de), célèbre troubadour du XIIe siècle, florissait, dit-on, sous le règne de Philippe-Auguste. Il fut auteur de plusieurs romans en vers, ou poëmes, comme *Renaud de Montauban*, *Guyot de Nanteuil*, *Aie d'Avignon*, les *quatre fils Aymon*, etc., qui eurent une grande vogue dans le temps. Dans le poëme de Renaud, l'auteur fait mention des croisés les plus fameux, et notamment des comtes de Rames, de Galerany, de Saïte, de Geoffroy de Nogaret, tous barons d'outremer, qui se signalèrent lors de la prise de Jérusalem par Saladin en 1200. Villeneuve mourut peu de temps après. On trouve dans ses poésies plus de gravité et de force que dans celles des autres troubadours de son époque. Le président Fauchet, la Croix-du-Maine, dans la *Bibliothèque française*, Duverdier Van-Privas, et Millot, dans son *Histoire des troubadours*, parlent de Villeneuve avec éloge.

VILLENEUVE (Hélion de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII, qui le connaissait également courageux et habile. Son élection se fit à Avignon en 1319; mais il ne se rendit à Rhodes que vers l'an 1332, et y vécut en prince qui sait gouverner. Ses bienfaits lui attirèrent un grand nombre de chevaliers; cette île devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galères, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les infidèles. Différents abus s'étaient glissés dans l'ordre, et le pape Clément VI en avait été instruit. Villeneuve fit de sages règlements pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter de draps qui coûtassent plus de 2 florins l'aune et demie. On leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les règlements faits par le grand-maître furent confirmés. L'ordre perdit bientôt Villeneuve; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, par son » économie, et qui pendant son magistère acquitta » toutes les dettes de la religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et surtout lorsqu'il réduisit l'île de Lango révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeler *Manlius*, parce qu'il dépouilla, dit-on, de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avait combattu et terrassé un monstre qui infestait Rhodes. (*Voy*. GOZON.) Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'île : une église où il fonda deux chapelles magistrales, et un château qui porta son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de chartreuses, dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur Rosoline, de Villeneuve, fut prieure, et mourut en odeur de sainteté.

* VILLENEUVE (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre), vice-amiral, né en 1763, à Valensoles en Provence, entra dès l'âge de quinze ans au service comme garde de marine, et après en avoir parcouru les grades inférieurs, fut nommé en 1793 capitaine de vaisseau. En 1796, retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, il ne put rejoindre avec la division qu'il commandait la flotte destinée à soutenir l'invasion de l'Irlande. La même année il reçut le grade de contre-amiral. Il commandait l'arrière garde à la journée d'Aboukir, et

parvint, après cette affaire désastreuse, à rentrer à Malte avec deux vaisseaux et deux frégates. Nommé vice-amiral en 1804, il appareilla le 18 janvier 1805 à Toulon, avec onze vaisseaux de ligne, sept frégates et deux bricks, portant un corps de troupes commandé par le général Lauriston. Le mauvais temps l'obligea de rentrer dans le port qu'il ne put quitter que le 30 mars, et il arriva, le 9 avril, devant Cadix. L'amiral espagnol Gravina se joignit à lui avec quelques vaisseaux, et cinq autres bâtiments de la même nation l'attendaient dans la rade du Fort-Royal à la Martinique. L'amiral Nelson, persuadé que la flotte combinée était destinée pour l'Egypte, courut vers cette contrée, revint à Naples et ne put sortir de la Méditerranée qu'environ un mois après les Français. Maîtres de la mer des Antilles, et renforcés encore de deux vaisseaux et d'une frégate venus de Rochefort, ceux-ci enlevèrent le fort Diamant, regardé comme inexpugnable, et s'emparèrent d'un convoi anglais de quatorze voiles. L'escadre commandée par Nelson arriva enfin à la Barbade, et Villeneuve aurait pu lui livrer le combat; mais son objet principal avait été de l'éloigner des mers de l'Europe: son but atteint, il fit voile vers la Galice, après avoir enlevé à un corsaire une riche capture espagnole. Les vents contraires le retinrent vingt-deux jours entre les Açores et le continent, et il rencontra, à cinquante lieues au large, une escadre aux ordres de sir Robert Calder, qui se composait de quinze vaisseaux, deux frégates, un côtre et un lougre. Des deux parts on se forma en ordre de bataille, et la canonnade s'engagea sur toute la ligne. Elle fut toute à l'avantage des Français; mais la brume était si épaisse qu'il n'en résulta rien de décisif, et deux bâtiments espagnols désemparés tombèrent même en dérive dans la ligne ennemie. A la nuit, le feu cessa entièrement, et les deux armées restèrent en présence. Le lendemain au jour, les Anglais, qui s'étaient éloignés, furent aperçus sous le vent, et Villeneuve qui les suivit, ne put engager un nouveau combat. La conduite de Villeneuve fut blâmée dans une de ces notes du *Moniteur* qui étaient ordinairement dictées par l'empereur, et Robert Calder fut traduit devant une cour martiale, et la sentence fit entendre, que si la flotte française n'avait pas été détruite, il fallait bien que l'amiral anglais, sans que pour cela on pût l'arguer de trahison ou de lâcheté, n'eût pas fait tout ce qui était en son pouvoir. Villeneuve, qui s'était rendu au Ferrol, n'ayant pu gagner Brest à cause du mauvais temps, se dirigea sur Cadix. Il crut un moment que l'amiral Rosily, arrivé à Madrid, devait venir le remplacer, et il semblait même le désirer. Cependant Nelson, qui venait de paraître devant Cadix avec des forces supérieures, ayant détaché de sa flotte cinq vaisseaux, Villeneuve crut que le moment était venu de venger la défaite d'Aboukir. « S'il est vrai, écrivait-il » au ministre de la marine Decrès, qu'il ne faille » pour réussir que de l'audace et du caractère, je » ne laisserai rien à désirer à ma première sortie. » Il mit dehors dans les journées des 20 et 21 octobre 1805. Alors s'engagea ce combat si fameux sous le nom de *Trafalgar*, dont on connaît l'issue (*voy.* NELSON, VI, 192). L'armée combinée se trouva mal formée en ligne, et l'amiral anglais profita habilement de cette faute, qu'il faut attribuer à l'inexpérience des officiers placés sous les ordres de Villeneuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'amiral, en sortant de Cadix, avait distribué à chaque commandant des instructions d'une sagesse remarquable, et qu'il déploya dans le feu un admirable sang-froid. Il vit son vaisseau, le *Bucentaure*, désemparé de ses trois mâts, fit de vains efforts, faute d'embarcations, pour transporter son pavillon sur un autre bâtiment, et se laissa alors amariner. Conduit en Angleterre, il ne fut rendu à la liberté qu'au mois d'avril 1806. Débarqué à Morlaix, il prit aussitôt la route de Paris; mais arrivé à Rennes, il crut devoir écrire au ministre de la marine, pour pressentir les dispositions de Napoléon à son égard. Quelques jours après il se donna la mort, soit qu'il eût reçu une réponse défavorable, soit qu'il fût tourmenté par le souvenir d'un désastre qu'il ne méritait point d'éprouver. Sur sa table était une lettre à sa femme, dans laquelle il lui annonçait son dessein. Avant de se porter le coup mortel, il avait écrit à l'empereur une lettre rédigée avec toute l'énergie dont est capable un homme qui n'a plus rien à redouter de la puissance humaine.

* VILLENEUVE-BARGEMONT (Christophe comte de), né en 1771 à Bargemond en Provence, d'une ancienne famille, après avoir été élevé à l'école militaire de Tournon, entra en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Roussillon, d'où il passa en 1792 dans la garde de Louis XVI. La garde royale ayant été supprimée, il quitta la France, où il ne revint qu'en 1801. Nommé à cette époque inspecteur des poids et mesures, il fut fait en 1805 sous-préfet de Nérac, et en 1806, préfet de Lot-et-Garonne. En 1814, il fut l'un des premiers préfets qui se rendirent à Bordeaux auprès du duc d'Angoulême. Destitué pendant les *cents-jours*, il reprit ses fonctions en 1815 et passa la même année à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Dans cette place il se montra bon administrateur, et mourut à Marseille, le 12 octobre 1829, vivement regretté des habitants de cette ville, qui lui est redevable de plusieurs grands établissements, tels qu'un nouveau lazaret, et un second port plus avancé dans la mer. Ami des lettres, Villeneuve sut trouver, au milieu de la préoccupation des affaires, le temps de composer plusieurs ouvrages remarquables dont voici les principaux : *Notice historique sur la ville de Nérac*, Agen, 1807, in-8; *Voyage dans la vallée de Barcelonnette, départ. des Basses-Alpes*, 1816, in-8; *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, Marseille, 1821-29, 4 vol. in-4, avec atlas.

VILLER (Michel), prêtre du diocèse de Lausanne, mort le 30 mars 1757, à plus de 80 ans, est connu par des *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, 1732-1742, 7 vol. in-12. L'auteur impute plusieurs calomnies à des religieux qu'il faisait profession de ne pas aimer, comme l'a prouvé le P. de Goville dans deux lettres insérées dans le tome 21 de la nouvelle édition, des *Lettres édifiantes*. Viller, attaché au parti jansénien

s'y élève avec force contre l'autorité qui l'accable.

VILLEROI. *Voy.* AUBESPINE et NEUFVILLE.

VILLERS (Jean-Baptiste), né à Clavie, diocèse de Liége, en 1669, de parents honnêtes et d'une grande piété, étudia avec beaucoup de succès les humanités à Liége, et la philosophie à Louvain. Il se dévoua entièrement à la sanctification du prochain, et surtout des pauvres, dès l'âge de 17 ans, où il reçut la tonsure cléricale. Les Pays-Bas étant devenus le théâtre de la guerre, il se retira à la campagne pour travailler au salut des soldats. Ayant appris que l'armée française était en marche pour aller assiéger Liége en 1691, il la devança, et entra dans la ville, où sa charité lui fit braver tous les dangers, pour porter partout des secours spirituels et temporels; ce qu'il fit avec une ardeur incroyable, durant le plus affreux bombardement qu'une ville puisse essuyer. En 1710, pendant le siége de Douai, où il était président du séminaire provincial des évêques, il faillit mourir d'une maladie contagieuse qu'il gagna, victime de son zèle envers les malades et les blessés. En même temps qu'il donnait à ses séminaristes des leçons sur les vertus ecclésiastiques, son exemple leur en apprenait la pratique. Aucun état n'échappait à sa sollicitude. Il faisait imprimer en faveur des gens de la campagne, des livres d'instruction et de piété, qu'il faisait distribuer avec d'autres secours assortis à toutes sortes de besoins. Il mourut en 1746, après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il possédait. Sa *Vie* a été imprimée à Liége en 1774. Quoique le style en soit simple et peut-être trop négligé, elle est propre à entretenir dans les ministres du Seigneur cet esprit paisible et modeste qui, comme dit l'Apôtre, n'ayant aucune prétention sur les biens de ce monde, cache aux yeux des hommes des richesses immenses qu'il assemble devant Dieu. *Qui absconditus est cordis homo, in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples.* I. Pet. 3. Elle fut réimprimée à Lille en 1785.

* VILLERS (Charles-François-Dominique), littérateur, né en 1767, à Boulay en Lorraine, fit son éducation chez les bénédictins de Metz, entra à l'école d'artillerie en 1781 et devint officier dans un régiment de cette arme. Nommé à l'époque de la révolution aide-de-camp de Puységur, il quitta le service de la république en 1792 et passa à l'armée de Condé. De là, il se rendit à Berlin, à Augsbourg et enfin à Goettingue, où il entra en relation avec les rationalistes les plus célèbres de l'Allemagne. Il s'attacha au système de Kant, et le défendit contre les plus justes critiques. Reçu docteur ès-lettres dans l'université de Goettingue, il y obtint une charge de littérature, épousa une protestante, et abjura, dit-on, lui-même la religion catholique. Après avoir été mêlé à tous les événements politiques du pays, il mourut le 26 février 1815. On a de lui un *Mémoire* sur la question proposée en 1803 par la classe d'histoire et de littérature de l'institut, l'an XI (1803) : *Quelle influence la réformation de Luther a-t-elle exercée sur la situation politique des états de l'Europe, et sur les progrès des lumières?* Villers le traita tout-à-fait à l'avantage de la réformation. Selon lui, c'est à Luther, c'est à la commotion que donna aux esprits la guerre qu'il fit au catholicisme, qu'est dû tout le bien qui s'est fait depuis. Villers ne tient aucun compte des guerres sanglantes qui ont résulté de cette scission, de tous les maux qu'elle a causés; ou, s'il en fait mention, il ne les regarde que comme une crise, pénible peut-être, mais heureuse, à laquelle est due la régénération du corps social. Il trouva la classe d'*histoire et de littérature* disposée à favoriser son système, et le prix lui fut adjugé, non sans quelque scandale (2 avril 1804.) Cet écrit fit grande fortune, non-seulement parmi les protestants, mais encore dans le parti philosophique, et eut plusieurs éditions. On a de lui : *Le Magnétiseur amoureux*, Genève (Besançon), 1787, in-12; *De la liberté, son tableau et sa définition; ce qu'elle est dans la société, moyen de la conserver*, Metz, 1791, in-8; *Lettres westphaliennes*, Berlin, 1797, in-8; *Lettre sur l'abus des grammaires dans l'étude du français*, Goëttingen, 1797, in-8; *Relation abrégée du voyage de Lapeyrouse, pour faire suite à l'abrégé de l'Histoire générale des voyages de Laharpe*, Leipsig, 1799, in-8; *Philosophie de Kant*, ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, Metz, 1801, in-8. A la tête se trouve une *Notice biographique* sur Kant. L'auteur promettait une 2e partie où il devait développer la théorie de la morale et celle des beaux-arts; elle n'a point paru. *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, in-8; c'est l'ouvrage que l'institut a couronné. Plusieurs écrivains se sont occupés d'en faire la *réfutation*. On en trouvera un *examen* avec de bonnes *observations* dans les *Annales littéraires et morales*, tom. 2, p. 141.

* VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), littérateur, né en 1759 à Ligny, dans le Barrois, entra, à 18 ans, dans le régiment de Normandie, infanterie. En 1789, il était capitaine; mais il fut contraint de quitter son régiment par suite de l'insubordination des soldats de son corps. La révolution lui ayant enlevé toute sa fortune, il se trouva sans emploi, et se consacra entièrement à la littérature. Villeterque était membre correspondant de l'institut. Il mourut à Chaillot, le 8 avril 1811. Indépendamment d'une active coopération au *Journal des arts*, et au *Journal de Paris* où ses articles étaient remplis d'érudition et de savoir, on a de lui : *Zeua*, rêve sentimental, qu'il écrivit à dix-huit ans; *Veillées philosophiques*, ou *Essais sur la morale expérimentale et la Physique systématique*, 1795, 2 vol. in-8; *La Fatalité*, conte philosophique; deux comédies : *le Mari jaloux et rival de lui-même; Lucinde*, ou *le Conseil dangereux*; *Quelques doutes sur la théorie des marées par les glaces polaires*, ou *Lettre à B.-H., de Saint-Pierre*, Paris, 1793, in-8; ce dernier y répondit. Une *Traduction* de l'anglais des *Lettres athéniennes*, ou *Correspondance d'un agent du roi de Perse à Athènes pendant la guerre du Péloponèse*; une nouvelle *édition* de la traduction de Juvénal, par Dusaulx, avec un éloge historique de ce savant.

VILLETHIERRI (Girard de). *Voy.* GIRARD, IV, 125.

* VILLETTE (Charles, marquis de), né en 1736

à Paris, fit d'assez bonnes études, et montra quelque talent pour les vers, qui lui méritèrent les éloges de Ferney. Voltaire lui fit épouser Mlle de Varicourt, d'une famille noble du pays de Gex; mais son nouvel état ne corrigea pas la dépravation de ses mœurs. Ce philosophe, étant venu à Paris en 1778, mourut dans la maison de Villette, qui, après l'avoir fait embaumer, enferma son cœur dans un vase de marbre, sur lequel il fit mettre cette inscription un peu fastueuse :

Son esprit est partout, et son cœur est ici.

Villette embrassa avec ardeur le parti de la révolution et se jeta d'abord dans la faction orléaniste (1). En 1792, le département de l'Oise le nomma député à la Convention nationale où il ne se fit remarquer ni comme orateur ni comme publiciste. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la détention de ce monarque, et son bannissement à la paix. Il s'attacha aux *girondins*, mais si faiblement, qu'il n'eut à souffrir aucune persécution de la part de leurs adversaires. Il mourut le 9 juillet 1793. On a de lui : des *Poésies*; *Eloges de Charles V dit le Sage; de Henri IV*; et *Lettres choisies sur les principaux événements de la révolution*, 1792, in-8. Ses *Œuvres* ont été réimprimées plusieurs fois. L'édition de 1788, in-8, est la plus complète et la plus belle. Celle de 1786 est recherchée des curieux, parce qu'elle est imprimée sur du papier végétal, fabriqué par Leorier-Delisle (*voy.* ce nom, v, 224).

VILLIERS de L'ISLE-ADAM (Jean de), chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1435; mais peu de temps après il rentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise, et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparait à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges, dans une sédition populaire, en 1437, honoré des regrets de son roi.

VILLIERS de L'ISLE-ADAM (Philippe de), élu en 1521 grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était de la même maison que le précédent. Il commandait dans l'île de Rhodes, lorsque cette île fut assiégée par 200,000 Turcs, en 1522. Les efforts de cette multitude, conduite par le visir, ayant été inutiles, Soliman vint lui-même la commander, et pressa le siége avec tant de vivacité, que le grand-maître, trahi d'ailleurs par d'Amaral, chancelier de l'ordre, fut obligé de se rendre le 20 décembre de la même année, après s'être défendu pendant six mois avec un courage héroïque. Le vainqueur, plein d'estime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester à son service : mais l'Isle-Adam préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après qu'il eut erré pendant huit ans avec ses chevaliers, sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna, en 1530, Malte, le Goze et Tripoli de Barbarie; et le grand-maître de l'Isle-Adam en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*. L'Isle-Adam mourut en 1534, à 70 ans, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *Hic jacet victrix fortunæ virtus.* — Son petit neveu, Charles, mort en 1535, donna toutes ses terres à son cousin le connétable Anne de Montmorency, en 1527, du consentement de son frère puîné Claude, qui avait cependant plusieurs enfants.

(1) Villette, d'une réputation *calomniée*, écrivit avec Monsieur, frère du Roi, dans le *Journal de Paris*. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre tombe*. *Voy. la Presse*, 16 novembre 1848.

VILLIERS (Pierre de), né à Cognac, sur la Charente, en 1648, entra chez les jésuites en 1666. Après s'y être distingué dans les colléges et dans la chaire, il en sortit en 1689 pour entrer dans l'ordre non réformé de Cluny. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris en 1728, à 80 ans. Cet écrivain, appelé par Boileau *Matamore de Cluny*, parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse, était d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un *Recueil de poésies*, recueillies par Colombat, 1728, in-12. On y trouve : *l'Art de prêcher*, poëme qui renferme les principales règles de l'éloquence; *de l'Amitié*; *de l'Education des rois dans leur enfance*. Ces trois poëmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes et de sages instructions; mais le style est simple, dénué d'harmonie et d'images. Deux livres d'*Epîtres*; *Pièces diverses*, etc. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs beaux sermons, et par différents ouvrages en prose. Les principaux sont : *Pensées et réflexions sur les égarements des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1732, 3 vol. in-12; *Nouvelles réflexions sur les défauts d'autrui, et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, 4 vol. in-12; *Vérités satiriques*, en 50 dialogues in-12; *Entretiens sur les contes des fées et sur quelques ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces. Ces différents ouvrages respirent une bonne morale, et sa diction, pure et saine, est bien préférable à l'emphase pédantesque des moralistes d'aujourd'hui.

VILLIERS (Côme de SAINT-ETIENNE de), né à Saint-Denis, près de Paris, en 1683, entra chez les carmes de la province de Tours, fut définiteur, et mourut en 1758. On a de lui : *Bibliotheca carmelitana*, Orléans, 1752, 2 vol. in-fol., très-supérieure, malgré les imperfections inséparables d'un semblable travail, à celle que le P. Marc-Ant. de Cazanate (*voy.* ce nom) avait donnée dans le siècle précédent. Dans la *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine* qui est à la tête de son ouvrage, Villiers fait remonter la vie monastique au temps d'Elie, et prétend prouver de siècle en siècle que l'ordre des carmes tire son origine de ce saint prophète. Les dissertations qui sont répandues dans tout l'ouvrage ont la plupart pour objet la réfutation des sentiments du P. Papebroch, qui n'étaient pas fa-

vorables à ces prétentions. Du reste, l'ouvrage est bien écrit et plein de recherches. On y trouve des choses curieuses et importantes, entre autres une conférence que les chefs du jansénisme eurent vers 1620, à Bordeaux, dans les mêmes vues qui les assemblèrent l'année suivante à Bourgfontaine; mais où de Bérulle et de Cospéan, qui n'opinèrent pas dans leur sens, empêchèrent le plein développement de leur système. Cette relation, qui ne peut être suspecte (1), serait une nouvelle preuve du projet de Bourgfontaine, si aujourd'hui il pouvait rester le moindre doute sur une conspiration exécutée dans toute son étendue aux yeux du monde entier.

* VILLIERS (Jacques-François de), médecin, né en 1727, à Saint-Maixent, en Poitou, prit le bonnet de docteur dans la faculté de Pont-à-Mousson, puis dans celle de Paris. Il devint médecin des armées du roi et de l'école royale vétérinaire, et mourut en 1793 ou 1794. Outre plusieurs *Articles de chimie* pour les vol. 5, 6 et 7 de l'*Encyclopédie*, des *Traductions* des *Aphorismes de chirurgie* de Boerhaave, des *Instituts de chimie*, par Cadet, et un *Catalogue* des pièces des contestations des médecins et des chirurgiens de Paris, on lui doit : *Eléments de docimastique*, ou l'*Art des essais de Cramer*, trad. du latin, Paris, 1755, 4 vol. in-12; *Supplément au mémoire de Vétillart sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-8; *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*, in-8; *Manuel secret et analyse des remedes de Sutton pour l'inoculation de la petite vérole*, Paris, 1774, in-8.

* VILLIERS (Marc-Albert de), né vers 1730, à Paris, mort le 30 juin 1778, se fit recevoir au parlement, et, renonçant au barreau, embrassa l'état ecclésiastique. Dès lors il partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. On a de lui : *Apologie du célibat des prêtres*, Paris, 1761, in-12, contre le livre de Desforges, chanoine d'Etampes, intitulé : *Avantages du mariage, et combien il est nécessaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne*, Bruxelles, 1758, in-12; *Instruction de saint Louis, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres*, 1766, in-12; *Explication littérale sur le Catéchisme du diocèse de Paris*, 1768, in-12; *Vie de Louis IX, dauphin de France*, 1769, in-12; *Principes sur la fidélité due aux rois, extraits de Bossuet*, 1771, in-12; *Dignité de la nature humaine, considérée en vrai philosophe et chrétien*, 1778, in-12. — VILLIERS (D. Placide de), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Vesoul, fit profession à Luxeuil le 5 août 1655. Versé dans la diplomatique, il devint archiviste de ce monastère, et mourut le 11 mars 1689. On lui doit une *Histoire latine de l'abbaye de Luxeuil*, tirée des anciens monuments de cette abbaye : *Eductum e tenebris Luxovium, seu Chronicon luxoviense a vetustis illius monumentis, tanquam ex pulvere excerptum anno Domini* 1684, in-fol. Cet ouvrage est demeuré inédit.

* VILLOISON (Jean-Baptiste d'ANSSE de), helléniste, né à Corbeil en 1750, avait, à l'âge de 19 ans, lu tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs, dont il avait en même temps noté et éclairci les passages obscurs avec une rare sagacité. Quelques mois lui suffirent ensuite pour se mettre à même de lire sans aucun secours l'arabe, le syriaque, l'hébreu. En 1772, il entra à l'académie des inscriptions, au moyen d'une dispense d'âge, et devint correspondant des principales académies de l'Europe. D'Ansse de Villoison voyagea en Allemagne, en Hollande et en Italie, dans le but de faire des recherches philologiques, et se mit en rapport avec les savants de ces divers pays. Il accompagna, en 1785, Choiseul-Gouffier à Constantinople, s'embarqua peu après pour Smyrne, visita les îles de l'Archipel, et pénétra dans les solitudes du mont Athos. De retour à Paris, il fut dérangé par la révolution dans l'accomplissement de divers projets littéraires qu'il avait formés. Lorsqu'il vit renaître l'ordre, il fut nommé professeur de grec au collége de France; mais il ne prit pas possession de la chaire qu'on avait créée pour lui, et mourut le 26 avril 1805. Il a publié : *Apollonii lexicon gr. Iliadis et Odysseæ cum notis, prolegomenis*, etc., Paris, 1773, 2 vol. in-4; *Anecdota græca e regia Parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4; *Epistolæ vinarienses in quibus multa græcorum scriptorum loca emendantur*

(1) Par une erreur de copiste, il y a une omission importante en ce que l'avis de Cospéan ne s'y trouve pas, et qu'on lui attribue celui de Jansénius, comme on l'a démontré dans le *Journ. hist. et littér.*, 1er janvier 1794, page 31. — Du reste, la même relation se trouve dans *Jacobi de Monbron Disquisitio historico-theologica, an jansenismus sit merum phantasma* : parte 1, cap. 11, pag. 179. Elle est consignée dans deux déclarations tout-à-fait respectables, conçues en ces termes : « Nos F. Marcus a Nativitate Virginis, provincialis carmelitarum provinciæ Turonensis, hoc scripto declaramus, quod anno 1652 et 1654. D. de Razilli, vir nobilis Turonensis, testatus nobis sit interfuisse se circa annum 1620 colloquio, cuidam virorum in ecclesia spectabilium, inter quos erant dominus du Verger, cui nomen deinde fuit abbati Sancto Cyrano, et dominus Jansenius, dein Yprensium in Flandria Episcopus. Proponebat in eo colloquio D. du Verger ut ne fideles Regularium templa adirent tam frequenter, optimum factu fore si ecclesiastici, qui administrandis sacramentis dabant operam, praxi uterentur ei opposita, quæ in temporis usurpabatur a regularibus, pœnitentiæ vero sacramentum difficile redderent, eucharistiæ autem ut usus rarior esset efficerent. Jansenio consultum non videbatur in religiosos omnes simul insurgere; sed initium, aiebat, sumendum esse a jesuitis; neque enim difficile futurum demonstrare perversam esse eorum de gratia doctrinam, et sopitas de ea re sub Clemente VIII concertationes restituere. In eum finem librum se conscripturum addicebat quo jesuitarum doctrinam impeteret quem suscipio est eum esse qui deinde prodiit in publicum hoc insignitus titulo *Augustinus*, etc. Priorem agebam in conventu nostro Turonensi cum dominus de Razilli priusquam obiret, sui etiamnum apprime compos ac conscius quæ de illo colloquio ante commemoraverat, iterato testatus est esse vera. Sed et hæc eadem narrat patri Nicolao a Visitatione prædecessori meo eodem in munere prioris, subjeceratque edixisse se viris istis non placuisse sibi ea concilia aut colloquia; quippe in quibus nihil agebatur aliud, quam ut passioni suæ atque utilitati inservirent. In quorum fidem has propria manu scriptas signavi, et signari curavi per assistentem nostrum, atque insuper sigillo officii nostri munivi. Actum Turonibus 29 julii 1687. Fr. Marcus a nativitate Virginis, provincialis carmelitarum in provincia Turonensi. — Fr. Josephus a Jesu Maria, assistens R. P. provincialis. — Nos Fr. Nicolaus a Visitatione religiosus ordinis B. Mariæ Montis Carmeli declaramus audivisse nos ex ipso D. de Razilli tum cum prioris munere fungebamur Turonibus ann. 1649, 1650, ea quæ pater noster provincialis R. P. Marcus a Nativitate Virginis, refert de colloquio, cui interfuere D. Sanctus-Cyranus, D. Jansenius, et alii quod alii in quo consilia contulerunt, quæ deinde executioni mandata sunt, ut vulgo compertum est. In quorum fidem, hasce manu mea signavi, atque apponi curavi conventus nostri sigillum. Actum Turonibus 29 julii 1689. » Fr. Nicolaus à Visitatione.

ope librorum ducalis bibliothecæ, Zurich, 1783, in-4; trois *Lettres à Akerblad sur l'inscription grecque de Rosette*, Paris, 1803, in-8; *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici canticorum*, etc., 1784, in-8; *Homeri Ilias, ad veteris codicis veneti fidem recensita, scholia in eam antiquissima, ex eodem codice, nunc primum eruta*, Venise, 1788, in-fol.; plusieurs *Dissertations* et *Lettres* sur différents points de critique et d'antiquité dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre; dans le *Journal des savants*; dans le *Magasin encyclopédique*, etc.; plusieurs *pièces de vers* grecs et latins, impr. séparément, etc. *Voy.* pour plus de détails deux *Notices* sur Villoison, l'une par Boissonade dans le *Mercure*, xx, 400, et dans le *Magasin encyclopédique*, 1805, III, 380-94; l'autre par Chardon de la Rochette dans ses *Mélanges de critique*, III, 1-61.

VILLON (François), plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols, sa gaîté ne l'abandonna point; il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il serait difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie simple, naïve et badine. « C'est le premier, suivant Despréaux, qui débrouilla, » dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux » romanciers; » mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François Ier chargea Marot de donner une édition correcte de ses *poésies*. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier en 1723, in-8. On en a donné une autre dans le même format, à la Haye, en 1742. Enfin M. l'abbé Prompsault en a donné une, revue et corrigée, Paris, 1832, in-8, avec des notes et des observations grammaticales qui la rendent très-supérieure à toutes les précédentes.

VILLOTTE (Jacques), né à Bar-le-Duc, en 1656, se fit jésuite, et fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie, pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe, en 1709, gouverna plusieurs colléges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas, près de Nancy, le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome. Une *Explication de la foi catholique*, 1711, in-12; l'*Arménie chrétienne*, ou *Catalogue des patriarches et rois arméniens, depuis J.-C. jusqu'à l'an 1712*; Rome, 1714, in-fol.; *Abrégé de la doctrine chrétienne*, Rome, 1713, in-12; *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4; *Dictionnaire latin-arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1714, in-fol. Le même auteur a donné en français : *Voyage en Turquie, Arménie, Arabie et Barbarie*, Paris, 1714, in-fol.

* VIMECARTE (François), naquit à Milan au XVIe siècle, d'une famille noble. François Ier le fit venir à Paris, où il fut professeur royal de philosophie. Il exerça le même emploi à Turin, aux instances d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il fit d'excellents élèves et mourut en 1570. Ses ouvrages sont : *Commentarius super Aristotelem de anima; In eumdem de meteoris; In libros de generatione et corruptione; De concordia Platonis et Aristotelis; De principiis rerum naturalium; De beneficiis commentarius. Voy.* l'*Histoire du collége de France*, par Goujet, édit., in-12, II, 187-99.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille, en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connaître par des poésies latines; *Sacrarum Heroïdum Epistolæ*, Tournay, 1640, in-12, fig.; *De cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la sainte Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cet anagramme : *Joannes Vincartius* : NASONI ARTE VICINUS; *Vita sancti Joannes Chrysostomi*, Tournai, 1639; *Vitæ sanctorum Joannis Eleemosynarii, Climaci, et Damasceni*, 1650.

VINCELLE (Grivaud de la). *Voy.* GRIVAUD.

VINCENS (dom Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation réformée de Cluny, naquit à Arles au XVIIe siècle. Son nom de baptême était *Sébastien* : il le changea en celui de *Jean-Baptiste*, quand il se fit religieux. Il était versé dans la théologie et dans le droit civil et canonique. Il enseigna pendant plusieurs années ces diverses sciences dans sa congrégation. Il prêchait avec succès, et fut appelé pour des *stations* dans plusieurs églises cathédrales. Il occupa aussi successivement les principaux emplois de son institut, et en fut même élu supérieur-général. L'étude qu'il avait faite du droit, et son habileté dans le maniement des affaires, le rendirent extrêmement utile dans les contestations que son ordre eut à soutenir contre le cardinal de Bouillon, abbé commendataire du monastère, chef d'ordre de Cluny. Dans ses dernières années, dom Vincens se retira au monastère de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, dont il avait été prieur claustral; il y mourut en 1738 ou 1739. Il a publié divers ouvrages, dont voici les principaux : *Duplex oratio in generalibus cluniacensium comitiis an. 1685 et 1693, habita, præsidente eminentissimo cardinale Bullonio, magno Franciæ eleemosynario abbate, capite et superiore generali totius ordinis cluniacensis; Duplex oratio in particularibus strictioris observantiæ cluniacensis comitiis habita ann. 1718 et 1720; Missæ in festis S. Odillonis, S. Brancisci Salesii, S. Thomæ Aquinatis, S. Benedicti, S. Mariæ Ægyptiacæ, S. Francisci de Paula, S. Monicæ viduæ, translationis S. Martini, necnon S. Benedicti, assumptionis B. Mariæ, S. Theresiæ et S. Francisci Xaverii; Prosæ sive sequentiæ in honorem, S. Odillonis, S. Maurii, S. Scholasticæ, S. Benedicti, S. Hugonis, S. Mayoli, SS. Petri et Pauli, S. Martini, B. Mariæ Virginis in cœlos assumptæ, SS. Placidi et sociorum martyrum et S. Odonis abbatis; Ludovico Aube de Roquemartine, Grassensium episcopo, carmen; Miscellanea*; divers *Mémoires* pour le maintien des supérieurs de l'une et l'autre ob-

servances de l'ordre de Cluny, dans la juridiction sur les religieux desdites observances, contre les prétentions du cardinal de Bouillon; *Lettre* à un ami, sur une thèse dédiée au cardinal Delfino, et soutenue à Avignon, sans président, par une demoiselle âgée de 14 ans, sur les quatre parties de la philosophie de Scot; des *Sermons*; des *Panégyriques*; des *Opuscules théologiques*, demeurés manuscrits.

* VINCENS-SAINT-LAURENS (Jacques), né à Nimes en 1758, entra dans la carrière des armes et fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Barrois-infanterie; mais il quitta bientôt le service et s'adonna à la vie agricole. Ayant embrassé le parti de la révolution, il ne trempa dans aucun de ses crimes. Il exposa même sa vie, en 1790, pour sauver des victimes. En 1792, nommé capitaine de l'un des bataillons du Gard, il devint peu de temps après commissaire-ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie, sous les ordres de Montesquiou. Enveloppé dans la proscription de ce général, il fut traduit devant le tribunal criminel de Lyon, où il fut acquitté; mais il ne voulut reprendre aucune fonction, et se retira dans sa famille. Ayant pris part, après le 31 mai 1793, à l'insurrection qui éclata dans le midi contre la Convention, il fut mis hors la loi, et contraint de se réfugier en Suisse, où il n'arriva qu'à travers des périls sans nombre; enfin il rentra dans sa patrie après la chute de Robespierre, et se livra tout entier à la culture des lettres; néanmoins il fut encore persécuté sous le Directoire et sous l'empire; il vint habiter Paris en 1815, et y mourut le 6 mai 1825. Il était membre de la société royale d'agriculture de la Seine, associé-correspondant de l'académie des inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard*, imprimé avec la *Topographie de la ville de Nimes*, composée par son frère Jean-César VINCENS, né en 1755, et mort en 1801; la traduction du second volume du *Manuel historique du système politique des états de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes*, par de Heeren; la traduction de plusieurs pièces de théâtre de Kotzebue, insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, plusieurs morceaux dans les *Mémoires de l'académie du Gard*; une excellente instruction sur le Vers-à-soie, dans le *Nouveau cours d'agriculture*, et un grand nombre de *Notices* imprimées séparément, ou dans la *Biographie universelle* de Michaud. M. Sylvestre, secrétaire de la société d'agriculture, a fait imprimer en 1826 une *Notice biographique* sur Vincens-Saint-Laurens.

VINCENT de LÉRINS (saint), célèbre religieux du monastère de ce nom, était natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa, en 435, son *Commonitorium adversus hæreticos*, ou Avertissement, etc., dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius, que l'on venait de condamner. Sa règle est de s'en tenir à ce qui a été enseigné dans tous les lieux et dans tous les temps; règle qui tient à celle des *Prescriptions*, établie par Tertullien et saint Irénée. Ce Traité, plein d'excellentes choses et de principes rendus avec netteté, était divisé en deux parties, dont la seconde traitait du concile d'Ephèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'abrégé qu'il en avait fait, et qu'il a mis à la fin de son *Commonitorium*. Cet illustre solitaire mourut vers 448. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec *Salvien*, 1684, in-8. Cette édition, enrichie de notes, a reparu, augmentée, à Rome, 1731, in-4. Nous avons une traduction française du *Commonitorium*. Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de saint Augustin sur la grâce, auxquelles saint Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre Vincent, qui vivait au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe romain, au 24 mai. *Voy.* aussi la *Vie* et l'*Apologie* de saint Vincent, par le P. Papebroch, dans les *Acta sanctorum*; D. Ceillier, le cardinal Orsi, et le cardinal Gotti, dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean le Clerc.

VINCENT de BEAUVAIS, dominicain, ainsi appelé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi saint Louis et des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur, et lui donna l'inspection sur les études des princes ses enfants. Vincent ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit: l'ouvrage qui a pour titre *Speculum majus*. Il a été imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, 10 vol. gr. in-fol., et en dernier lieu à Douai, en 1624, par les dominicains de cette ville. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru le plus utile à l'auteur. Cette collection est assez mal choisie et mal digérée; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des choses curieuses et utiles, qu'on ne trouverait pas ailleurs sans beaucoup de peines et de recherches. Elle est divisée en 4 parties. La première est intitulée: *Speculum naturale*, la 2e *Speculum doctrinale*, la 3e *Speculum morale*; mais celle-ci n'est pas de Vincent; elle est tirée de la *Somme* de saint Thomas, *Secunda Secundæ*, comme l'a prouvé, par un ouvrage particulier, le P. Echard; et la 4e *Speculum historiale*. L'abrégé de cet ouvrage est attribué à Doring (*voy.* ce nom). Une *Lettre* à saint Louis sur la mort de son fils aîné; un *Traité de l'éducation des princes*, et d'autres Traités en latin. Ce religieux mourut en 1264.

VINCENT FERRIER (saint), religieux de l'ordre de saint Dominique, né à Valence en Espagne, en 1357, fut reçu docteur de Lérida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, firent éclater son zèle. Il l'exerça surtout pendant le schisme qui déchirait l'Eglise. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII. (*Voy.* BENOIT antipape.) Mais rebuté par

l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Église, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obédience, et se déclara fortement pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419, à 62 ans, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence, 1491, in-fol. On trouve dans ce recueil : *Traité de la vie spirituelle, ou de l'homme intérieur ; Traité de la fin du monde, de la ruine de la vie spirituelle, de la dignité ecclésiastique, et de la foi catholique*, ouvrage qui, dans son seul titre, présente le tableau des temps actuels; *Des deux avènements de l'antechrist, Explication de l'oraison dominicale.* On lui a attribué des *Sermons*, pleins de faux miracles et qui ne sont pas de ce saint. Du Pin et Labbe ont prouvé qu'ils n'étaient pas de lui. Ranzano, évêque de Lucera, a écrit sa *Vie*, lors de sa canonisation en 1455, publiée avec des notes de Papebroch.

VINCENT de PAUL (saint), né à Ranquines, petit hameau de la paroisse de Pouy au diocèse d'Acqs, en 1576, de parents obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur troupeau ; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui engagèrent ses parents à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenait à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différents, dont il convertit le dernier, qui était renégat et Savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parlait du jeune prêtre français l'ayant fait connaître à Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulne. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle, son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galères. Madame de Gondy, mère de ses illustres élèves, était un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iraient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il était, obtint par son seul mérite la place d'aumônier-général des galères en 1719. Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça fut longtemps célèbre à Marseille, où il était déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfants dans la plus extrême misère, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avait portés. Saint François de Sales, qui *ne connaissait pas dans l'église un plus digne prêtre que lui*, le chargea, en 1620, de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de Madame de Gondy, il se retira au collége des Bons-Enfants, dont il était principal, et d'où il ne sortait que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avait associés à ce travail. Il leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1632. En 1633, les chanoines réguliers de Saint-Victor cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et a fait donner aux prêtres de la mission le nom de *lazaristes*. Les fondations pieuses et utiles qu'il fit ou qu'il augmenta ; les secours de tous les genres qu'il envoya dans les temps malheureux jusques dans des provinces éloignées; tout ce qu'il a fait enfin pour le soulagement et le salut du prochain, en font un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Avant l'établissement pour les enfants trouvés, on vendait ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri 20 sous pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui en avaient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir 12 de ces enfants ; bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfants, et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes, et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfants-Trouvés fut fondé et doté. (*Voy.* Gras Louise le.) Il assista Louis XIII dans ses derniers moments, et le disposa à mourir dans les plus parfaits sentiments de piété. La régente, Anne d'Autriche, lui donna sa confiance, et le nomma membre du conseil de conscience. Pendant dix années qu'il fut à la tête de ce conseil, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étaient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius, et l'horreur qu'il témoigna des propos de Saint-Cyran (*voy.* Verger), l'ont fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné (car qui peut avoir du génie au jugement des sectaires, sans être leur partisan?) ; les plus fanatiques du parti allèrent jusqu'à publier contre lui un libelle atroce (*l'Avocat du diable*, 3 vol. in-12), où il était traité d'*infâme délateur* et d'*exécrable boutefeu ;* mais les gens de bien n'en crurent que davantage à sa vertu, à la pureté et aux lumières de son zèle. « Parmi les esprits factieux, dit un orateur célèbre, être leur adhérent, » c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le » souverain décrit. Si vous êtes dévoués à leur parti, » ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la capacité, de la probité, votre dévouement vous » tiendra lieu de tout le reste. Caractère particu- » lier de l'hérésie, dont le propre a toujours été » d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qu'elle » croit l'attaquer et la combattre. » (Bourd., *serm. sur l'aveuglé-né.*) Saint Vincent de Paul travailla

efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi-bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Accablé d'années, de travaux, de mortifications, il finit sa carrière à Saint-Lazare le 27 septembre 1660, à près de 85 ans. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux, le 13 août 1729; et Clément XII au nombre des saints, le 19 juin 1737. La translation de ses reliques dans la nouvelle église des Lazaristes de la rue de Sèvres fut faite en 1829 par Mgr. de Quélen, avec une pompe et une magnificence, qui excita les clameurs de la presse irréligieuse. « Dès lors, dit un éloquent écrivain, on » put prévoir qu'une terre d'où s'exhalaient ces » dérisions et ces calomnies contre un saint qui » fut l'ami de tous les malheureux, était menacée » de quelque grande catastrophe : Au temps de » Diderot et de d'Alembert, on eût mieux apprécié » cette cérémonie non moins nationale que reli- » gieuse. » Saint Vincent de Paul a laissé quelques écrits : *Regulæ seu Constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des sœurs de la charité*, Paris, 1826, in-4; *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la mission et une infinité d'autres personnes*, manuscrite; *Lettre au pape Alexandre VII, pour solliciter la canonisation de saint François de Sales, prince-évêque de Genève.* Ceux qui voudront connaître plus particulierement saint Vincent de Paul peuvent lire la *Vie* que Collet en a donnée en 2 vol. in-4, et dans l'*Abrégé* in-12. On ne peut que l'admirer en lisant cet ouvrage; et, quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est point flatté. Celle qu'Abelly, évêque de Rhodez, a donnée, est aussi très-intéressante et moins prolixe que celle de Collet. On y trouve des anecdotes aussi curieuses qu'authentiques, sur les apôtres de la secte janséнienne. L'abbé Maury a fait un *panégyrique* de ce saint, plein de feu et d'éloquence, que l'on a cru longtemps perdu, mais qui a été imprimé dans les *OEuvres choisies* de ce grand orateur. Celui de Mgr. de Boulogne, evêque de Troyes, en 1822, n'est pas moins remarquable. La *Vie* de saint Vincent de Paul, par Capefigue, a remporté le premier prix de fondation royale à la société catholique des bons livres pour 1826. Sa congrégation ne s'est pas illustrée, comme d'autres, dans la littérature; ce n'était pas le but de son fondateur, qui savait combien la piété est préférable à la science; mais elle sert utilement l'Eglise dans les séminaires et dans les missions. Une des grandes preuves du bien qu'elle faisait, est la haine que les impies lui portent; elle fut un des premiers objets de dévastation et son général une des premières victimes de la révolution. *Voy. l'Ami de la religion*, tom. 62, tom. 93, tom. 65, et pour les détails relatifs à la Translation de ses reliques, tom. 53, p. 260, 311, 341, etc.

* VINCENT (François-André), peintre, naquit à Paris en 1746. Son père, qui était genevois et bon peintre en miniature, lui apprit les premiers éléments du dessin, et le plaça dans l'atelier de Vien, considéré à juste titre comme le restaurateur de la peinture en France. Il devint l'émule de David, son condisciple; et leur maître ne savait à qui des deux donner la préférence. Le tableau de *Germanicus haranguant ses troupes* lui mérita le premier prix en 1768. Cet ouvrage produisit un tel enthousiasme, que l'auteur fut porté en triomphe par ses camarades. A l'instar des plus célèbres artistes, il alla se perfectionner à Rome, et y étudia les grands maîtres, surtout Michel-Ange dont il était un admirateur passionné. De retour à Paris, il fut agrégé en 1777, à l'académie de peinture, et y fut reçu comme professeur le 17 avril 1782. Il conserva ses bons principes pendant la révolution, fut plusieurs fois dénoncé sous le régime de la terreur; mais ses amis parvinrent à le sauver de l'échafaud, dont on l'avait menacé. Lors de la création de l'institut, il fut nommé membre de ce corps; Bonaparte lui conféra ensuite la croix de la légion-d'honneur. Au retour des Bourbons, il avait été compris dans la réorganisation de l'académie des beaux-arts; mais il ne put jouir de ce nouvel honneur, et mourut en décembre 1816. Cet artiste a laissé un grand nombre d'ouvrages : les principaux sont : *Borée enlevant Orythie; la Piscine miraculeuse; le Président Molé s'opposant à une sédition populaire; Zeuxis choisissant un modèle parmi les filles de Crotone*; *Arrie et Petus; Henri IV et Sully*; *la clémence d'Auguste*, etc. Vincent était en outre bon écrivain, et a, dit-on, fourni de bons articles au *Nouveau dictionnaire des beaux-arts.*

* VINCENT (Adélaïde Labile, connue d'abord sous le nom de Mme), et ensuite sous celui de *Madame Guyard*, née à Paris en 1749, morte en 1801, étudia la miniature sous Elie Vincent, père du peintre dont l'article précède, et devint l'épouse de son maître. Elle reçut des leçons de pastel de la Tour. Ses ouvrages dans ce dernier genre la firent recevoir à l'académie de peinture en 1783. Les plus connus sont un tableau de trois figures, grandes comme nature, représentant *une femme occupée à peindre et deux jeunes personnes la regardant*, qui fut exposée au Louvre; les *portraits* en grand de mesdames de France, et de l'infante d'Espagne, duchesse de Parme, exposés au salon de 1787 et 1789, qui lui méritèrent le titre de peintre de Monsieur (Louis XVIII). Mme Vincent avait entrepris un grand tableau dont le sujet était *la réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare par le grand-maître de cet ordre*, il était presque fini lorsqu'éclata la révolution; les vandales de cette époque anéantirent son tableau. La *terreur* passée, elle reprit ses travaux, et en 1799 exposa encore au salon un *tableau de famille.* Son dernier ouvrage fut le *portrait du fils d'Elie Vincent.* Plusieurs de ses productions se trouvent au musée de Paris.

* VINCENT (François-Nicolas), révolutionnaire, né à Paris en 1767, fils d'un concierge d'une prison, était, en 1789, clerc de procureur. En octobre 1792, il fut nommé chef des bureaux de la guerre sous le ministre Pache; Beurnonville le renvoya l'année suivante; Bouchotte, qui succéda à ce général, lui accorda le poste important de secrétaire-général. Vincent devint alors un des chefs les plus marquants des *cordeliers.* Ambitieux et avide, il se

forma une cour, vendit des places, fit nommer son ami Ronsin général de l'armée révolutionnaire, et l'envoya contre les Vendéens (*Voy.* RONSIN). La folie de Vincent était telle, qu'un jour dans une séance des *cordeliers*, il assura « qu'il n'y avait » qu'un moyen de sauver la France; c'était d'é» gorger un tiers de ses habitants, » parmi lesquels il comptait en premier lieu les nobles et les prêtres. Ses dilapidations, et les déroutes continuelles des armées républicaines, commandées par l'inepte et cruel Ronsin, excitèrent plusieurs murmures. Il fut arrêté sur la dénonciation de Philippeaux, le 17 décembre 1793; mais l'ascendant de ses amis lui fit rendre la liberté, le 2 février 1794. Pendant ce temps, il s'était formé au sein des *cordeliers* mêmes une seconde faction, celle des *athées* ou *hébertistes*, qui avait, de concert avec les *montagnards*, terrassé les *girondins*. Cette faction des hébertistes, devenue assez puissante, voulut dominer seule, et finit par succomber sous les efforts réunis des jacobins et des cordeliers, dont elle s'était séparée. Vincent qui s'était attaché à cette faction, fut entraîné dans sa chute. Il fut arrêté avec Hébert, Chaumette et autres, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794.

* VINCENT (William), savant, né à Londres en 1739, passa la plus grande partie de sa vie dans les fonctions pénibles de l'enseignement. Il devint un des chapelains ordinaires du roi, fut nommé ensuite recteur des Allablows à Londres, et fut placé en 1788 à la tête de son école. Il obtint, en 1801, une prébende dans l'église de Westminster, et en 1805 la cure d'Islip. Il mourut en 1815. Son principal ouvrage a pour titre : *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*. Il a été trad. en franç. par Billecocq, 1800, in-4, ou 3 vol. in-8.

VINCENT (Nicolas-Charles, baron de), lieutenant-général et ambassadeur autrichien, né en Lorraine vers 1775, dut au feld-maréchal Wurmser, dont il était premier aide-de-camp, la faveur dont il jouit constamment auprès de l'empereur François II. L'un des signataires du traité de Campo-Formio, il rendit depuis cette époque plusieurs services importants à son gouvernement. Quelques temps avant l'érection du royaume des Pays-Bas, choisi par les puissances alliées, pour gouverneur général de la Belgique et du pays de Liége, il devint la même année ambassadeur près de Louis XVIII, et l'accompagna à Gand en 1815. Il fut nommé depuis chambellan de l'empereur d'Autriche et colonel d'un régiment de chevau-légers. C'est lui qui fit imprimer à ses frais, en 1823, avec sir Charles Stuart, un recueil sur la prise de Constantinople pour faire suite à l'histoire bysantine. Il mourut à Nanci en 1834.

VINCI (Léonard de), peintre, vit le jour de parents nobles, dans le château de Vinci, près de Florence, en 1452. Le coloris de ce peintre est faible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissait tellement ce qu'il faisait que souvent son ouvrage en devenait sec; mais il excellait à donner à chaque chose le caractère qui lui convenait. Un des meilleurs ouvrages de Léonard est la représentation de la *Cène de N.-S.*, qu'il peignit dans le réfectoire des dominicains à Milan. Il fit un autre tableau sur le même sujet pour Henri VIII; mais l'apostasie de ce prince en fit changer la destination : on le voit aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Tongerloo, en Brabant. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par ordre du sénat, à orner la grande salle du conseil de Florence, et ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Quelques disputes de rivalité l'engagèrent à se rendre en France, mais étant déjà vieux et infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers 1519 à Fontainebleau, entre les bras du roi qui l'était venu visiter dans sa dernière maladie. Il avait fait une étude particulière des mouvements produits par les passions. Son *Traité de la peinture*, en italien, Paris, 1651, in-fol., est estimé. C'est là qu'il parle des ombres colorées, que Buffon a cru avoir aperçues le premier. (*Voy. Observations sur les ombres colorées*, Paris, 1782.) Nous avons une trad. franç. de ce traité, donné par Fréard de Chambray, Paris, 1651, in-fol., et 1716, in-12. La meilleure est celle qui a été donnée par Gault de Saint-Germain, avec des notes et observations, Paris, 1803, in-8, avec 44 pl. Nous avons encore de lui : *Recueil de têtes de caractère et de charges dessinées par Léonard de Vinci, et gravées par le comte de Caylus*, Paris, 1730 ou 1767, gr. in-4; *Dessins de Léonard de Vinci, gravés par J. Gerli, avec une explication en italien et en français*, Milan, 1784, in-fol.; *Collection de têtes du célèbre tableau de* la Cène *de Léonard de Vinci, dessinée par Dutertre, précédée d'un abrégé de la vie de ce grand peintre, par Gault de Saint-Germain*, Paris, 1808, gr. in-fol., avec 14 pl.

* VINDING (Erasme), savant, né en 1615, à Vinding en Sélande, et mort à Copenhague, en 1684, se rendit célèbre par sa profonde connaissance dans la langue grecque. Il a laissé un excellent ouvrage intitulé : *Historia Græcorum in quâ Antiquæ Græciæ populorum origines, migrationes, coloniarum deductiones, et res præcipuæ gestæ exponuntur*, dans le 11e vol. des *Antiquités grecques* de Gronovius. Vinding parle avec beaucoup de détail de tous les peuples de l'ancienne Grèce, de leurs émigrations, de leurs colonies et de leurs histoires, de la fondation des villes et royaumes de ce même pays, de leurs changements, de leur ruine, et de la chronologie des divers princes qui y ont régné. On doit aussi à Vinding plusieurs *éditions*, et entre autres celle de la paraphrase du sophiste grec Eutechnius, sur un poème d'Oppien, qui s'est perdu, et dont le titre est la *Chasse aux oiseaux*. Cette paraphrase a été imprimée sur le manuscrit, revu par Holsten, à Copenhague, 1702, in-8. Il renferme une excellente préface sur les termes de chasse usités par les Grecs.

VINET (Elie) naquit en 1509, près de Barbezieux, dans un village appelé les Planches, mais qui prit le nom des Vinets, lorsque sa famille s'y fut établie. André Govéa, principal du collége de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit

cette place avec un succès distingué. C'était un homme grave, infatigable au travail, et aimant tellement l'étude, que dans sa dernière maladie il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisait. Ses talents pour l'éducation de la jeunesse égalaient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : *l'Antiquité de Bordeaux et de Bourg*, 1574, in-4; celle *de Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. *La manière de faire des solaires ou cadrans*, Poitiers, 1564, in-4; l'*Arpenterie*, 1577, in-4; des *Traductions françaises* de la Sphère de Proclus, et de la Vie de Charlemagne, écrite par Eginard; de bonnes *éditions* de Théognis, de Sidoine Apollinaire, du livre de Suétone sur les grammairiens et les rhéteurs, de Perse, d'Eutrope, d'Ausone, de Florus, etc., avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

** VINET (Alexandre-Rodolphe), théologien protestant, né en 1797 au village de Crassier, publia dès 1815 quelques pièces de poésie. Nommé professeur de littérature française à l'université de Bâle, il composa dans cette ville ses *modèles gradués de littérature*, et un ouvrage en faveur de la liberté des cultes, qui l'obligea de soutenir en 1829 une vive polémique. Appelé en 1838 à professer la théologie à l'academie de Lausanne, il y remplit aussi la chaire de littérature; mais quelques années après il cessa d'être employé. Vinet mourut à Monreux, le 4 mai 1847. Outre de nombreux articles dans les *Journaux*, on lui doit une foule d'écrits de circonstance, et une traduction française et allemande de la *danse et des morts* de Mérian.

VINGBOONS (Philippe), architecte hollandais du XVII[e] siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses ouvrages ont été imprimés à la Haye, 1736, in-fol.

VINNIUS (Arnold), professeur de droit à Leyde, né en Hollande en 1588, mourut en 1657. On a de lui : *In quatuor libros Institutionum imperalium*, *Commentarius academicus et forensis*, etc., 1665, in-4. Un autre *Commentaire* sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8, qui fait suite aux auteurs *cum notis variorum*; et plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide et impartial.

VINOT (Modeste), prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique, d'Hervaux, archevêque de Tours, le nomma chanoine de Saint-Gratien. Il mourut à Tours en 1731, à 59 ans. On a de lui : une *Traduction*, en beaux vers latins, des fables choisies de la Fontaine, conjointement avec le P. Tissard; et d'autres *Poésies latines*, imprimées à Troyes, en 2 vol. in-12, et réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. Quelques *écrits* où l'on remarque son attachement au jansénisme. Il faut qu'il ait joui d'une assez mauvaise réputation, puisqu'on lui a attribué le *Philotanus* de l'abbé Grécourt (*voy.* ce nom).

* VINSON (l'abbé Pierre), né à Angoulême en 1762, embrassa l'état ecclésiastique, et devint vicaire de Sainte-Opportune, à Poitiers. Ayant refusé de prêter le serment en 1791, il fut mis en prison, prit la fuite, passa quelques années en Espagne, et se rendit ensuite à Londres où il forma un établissement d'éducation qui réunit un grand nombre d'élèves. Il avait fait construire à leur usage une machine ingénieuse au moyen de laquelle il démontrait le mouvement des astres. Louis XVIII la visita deux fois, et lui en témoigna sa satisfaction en 1808. M. Blanchard ayant publié, contre le Concordat de 1801, un ouvrage qui fut condamné par le vicaire apostolique de Londres, Vinson en prit la défense, et publia différents écrits à cette occasion. Après la restauration, il vint à Paris réclamer de M. de Blacas l'exécution de quelques promesses qu'il prétendait lui avoir été faites par le gouvernement royal. Le retour de Bonaparte, au 20 mars 1815, le fit repasser à Londres, d'où il revint à Paris, à la seconde rentrée du roi. Sa brochure intitulée : *Le Concordat expliqué au Roi*, in-8, le fit traduire devant le tribunal de police correctionnelle. La procédure eut lieu à huis clos, par respect pour le caractère de l'auteur qui fut condamné par jugement du 3 septembre 1816, à trois mois de prison, 50 francs d'amende, deux ans de surveillance, et 800 francs de cautionnement. Il avait fait paraître pendant le procès un *Mémoire justificatif*, que la police fit saisir; la Cour royale à laquelle il appela de ce jugement le confirma. Pour s'y soustraire, l'abbé Vinson retourna à Londres. Quand il crut cette affaire oubliée, il revint à Paris; mais il y vécut ignoré, et succomba à une longue maladie, le 17 septembre 1820, à 58 ans. Outre quelques poésies de circonstance, on a de lui : *Réflexions critiques*, ou *Lettre à de Calonne, auteur du Tableau de l'Europe*, avec cette épigraphe : *Tu vero repulisti et despexisti, distulisti Christum tuum*, Londres, 1776; *Etrennes royales, historiques, politiques et littéraires*, ibid., 1798; *La Foi couronnée*, ou *le Nécessaire des pasteurs catholiques, morts pour la cause de J.-C. pendant la révolution de France, poème en cinq chants, avec des notes historiques*, ibid., 1799, in-12; (avec de Châteaugiron), *le Mercure de France*, ou *Recueil historique, politique, et littéraire*, ibid., 1800-1801. Cet ouvrage cessa de paraître au bout de quinze mois; *Adresse aux deux chambres en faveur du culte catholique et au clergé de France*, ou *Pensez-y : sans religion, point de gouvernement*, ibid., 1815, in-8 (*voy.* PARADIS); *Lettres et pensées d'Atticus*, ou *solution de cette question :* Quel est le meilleur et le plus solide des gouvernements? *ouvrage politique et religieux, par un membre du parlement britannique*, 4[e] édit., 1815, in-12; ces lettres avaient déjà paru dans le *Mercure*; *Le Concordat expliqué au roi, suivant la doctrine de l'Eglise et les réclamations canoniques des évêques légitimes de France*, suivi

du précis historique de l'enlèvement de N. T. S. P. le pape Pie VII, de ses souffrances, de son courage, et des principaux événements de sa captivité, Paris, 1816, in-8; *Mémoire justificatif*, ibid., 1816, in-8; *Appel au tribunal de l'opinion publique*, 1816, in-8; *Lettres au propriétaire-rédacteur du soi-disant Ami de la religion et du roi*, ibid., 1818. C'est une réponse amère aux sages critiques de ce journal (*voyez* l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 5, pag. 1er et 81).

VINTIMILLE (Charles-Gaspard-Guillaume de), d'une des plus anciennes familles de France, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. Il gouverna son diocèse avec zèle et avec douceur. Il fut le premier à rire des satires que les partisans du diacre Pâris publièrent contre lui. Exempt des passions qui empoisonnent le cœur, il conserva une santé ferme jusqu'à 94 ans, et mourut en 1746.

* VINTIMILLE (François-Marie-Fortuné de), issu d'une illustre famille établie en Provence, et originaire d'Italie, entra dans l'état ecclésiastique, et devint aumônier du roi, grand-vicaire de Soissons, abbé de l'Ile-Dieu, et enfin évêque de Carcassonne en 1788. Il remit alors son abbaye. A la fin de 1790 il adhéra à l'*Exposition des principes sur la constitution civile du clergé*, par les évêques députés à l'assemblée nationale, et préféra sortir de France, plutôt que de prêter le serment. Il se retira d'abord en Italie, passa ensuite à Rome, puis se rendit en Allemagne, séjourna quelque temps en Bavière et en Autriche, et se fixa en Angleterre. Il adhéra aussi à la lettre écrite au pape le 26 mars 1802, par le cardinal de Montmorency et par cinq autres évêques, et signa en 1803 les *réclamations* adressées au souverain pontife par 36 évêques français qui n'avaient pas voulu donner la démission de leur siége, lors du concordat; mais loin de vouloir porter le trouble dans les consciences de ses diocésains, il déclara autoriser le nouvel évêque à exercer ses fonctions. Persévérant jusqu'à la fin dans ce plan de conduite, il refusa de signer la lettre écrite au pape en 1816, mais ne fit aucun acte d'opposition. Après la restauration il vint à Paris, où il mena une vie très-retirée, recevant du roi, comme tous les anciens évêques, une pension de 12 mille francs, et mourut le 6 août 1818.

VIO (Thomas de), cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaëte, dans le royaume de Naples, en 1469. L'ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit et par son savoir, devint docteur et professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importants au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit, l'année suivante, son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther; mais son zèle et son éloquence ne purent pas ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaëte, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome, où il mourut en 1534, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il était chargé, il s'était fait un devoir de ne passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, Lyon, 1639, 5 vol. in-fol. Ouvrage très-savant, mais où l'on trouve des opinions singulières. La liberté qu'il s'est donnée de déroger dans beaucoup d'endroits à la lettre de l'histoire sainte, pour recourir à des explications allégoriques, a servi d'exemple et de prétexte à des gens qui n'avaient ni son savoir, ni la droiture de ses intentions, et qui par-là ne se sont pas contenus dans les mêmes bornes. Il écrivait d'ailleurs avant le concile de Trente, et le décret si formel contre les interprétations arbitraires de ce livre divin. *De auctoritate papæ et concilii, sive Ecclesia comparata*, traité qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là. Jacques Alain en fit la critique par ordre de la faculté de théologie de Paris. Des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, qu'on trouve dans les éditions de cette Somme de 1541 et 1612. Ils furent imprimés à Rome en 1570, mais avec des retranchements; on y a joint ses *Traités sur diverses matières*.

* VIOMÉNIL (Charles-Joseph-Hyacinthe du Houx, marquis de), maréchal de France, né en 1735 à Ruppe en Lorraine, fit ses premières armes en 1747, sous les yeux de son père, et se trouva à la bataille de Laufelt et au siége de Berg-op-Zoom. Ayant terminé son éducation à Lunéville dans l'école des cadets, qui avait été formée par Stanislas, il combattit dans la guerre de sept-ans sous les ordres du général Chevert, en qualité de son aide-de-camp, et à l'âge de vingt-six ans obtint, par plusieurs actions d'éclat, la croix de Saint-Louis. Devenu en 1761 colonel des volontaires du Dauphiné, il suivit le maréchal de Vaux dans les campagnes de la Corse, et reçut le grade de maréchal-de-camp. Il servit, en cette qualité, sous les ordres du comte de Rochambeau en Amérique, et se signala surtout à la prise d'York et de Glocester. De retour en Europe, Vioménil obtint d'abord une pension de 3,000 francs, puis fut nommé en 1787 au commandement de la Martinique et des îles du Vent; il rétablit l'ordre dans ces colonies, et revint en France en 1790. S'étant rendu à l'armée de Condé dont il commanda souvent l'avant-garde, il se distingua surtout en 1793, au combat de Bodenthal et aux lignes de Weissembourg. Il seconda puissamment le duc d'Enghien dans plusieurs affaires, et forma un régiment de son nom. Aussi, lorsqu'un jour, sous la restauration, il était à Chantilly, et qu'il offrait au prince de Condé son bras pour se promener, celui-ci lui dit : « Ce n'est » pas la première fois que vous me soutenez. » Après le licenciement de l'armée de Condé, Vioménil servit en Russie comme lieutenant-général. Le successeur de la czarine, mécontent de l'attachement qu'il manifestait pour le dernier roi de Pologne, l'en punit en lui ordonnant d'aller prendre le commandement de la ligne de Pétro-Pawlowsk, en Sibérie. Après sept mois de séjour dans cette triste contrée, il reçut de l'empereur Paul Ier avec le grade de général de cavalerie, le commande-



ment d'une armée de plus de 40,000 hommes, et fut envoyé dans les iles de Jersey et de Guernesey à la tête d'un corps destiné à seconder les efforts des royalistes de la Vendée. La mort du prince de Waldeck laissant vacant le commandement en chef des troupes du Portugal, Vioménil en fut chargé, et conserva jusqu'à sa mort le titre de maréchal-général dans ce pays. Il demeura aussi longtemps qu'il crut être utile à la maison de Bragance, et se rendit ensuite en Angleterre. Il y resta jusqu'à la rentrée des Bourbons en France, et fut ensuite nommé pair. Lors du retour de Bonaparte de l'ile d'Elbe, il organisa les volontaires royaux à Vincennes, accompagna le roi à Gand, et revint à Paris avec lui. Nommé au commandement de la 11e division militaire, puis au gouvernement de la 13e, il reçut pour prix de ses services le bâton de maréchal, avec le diplôme de chevalier des ordres du roi. Le marquis Vioménil mourut à Paris au mois de mars 1827.

VION (le P.) dominicain. *Voy.* SALÉON.

VIONNET (George), jésuite, né à Lyon en 1712, mort en 1754, à Lyon, d'un caractère aimable, était un bon littérateur, et un poète faible. Nous avons de lui une tragédie de *Xerxès*, en 5 actes et en vers, 1749, et quelques poésies latines sur différents sujets.

* VIOT (Marie-Anne-Henriette PAYAN de l'ETANG, baronne de), née à Dresde en 1746, de parents peu riches, fut aussi connue sous les noms d'*Antremont* et de *Bourdic*. Amenée en France fort jeune, elle y reçut une excellente éducation. A 13 ans, elle épousa le marquis d'Antremont, qui la laissa veuve trois ans après. Elle continua ses études et apprit l'allemand, l'anglais, le latin et l'italien; elle cultivait aussi les arts, et était une fort bonne musicienne. Cependant c'était à la poésie qu'elle consacrait plus volontiers ses loisirs. Elle épousa en secondes noces le baron de Bourdic, major de la ville de Nîmes, et fut reçue à l'académie de cette ville en 1782, honneur que lui méritèrent son *Ode au silence*, et son *Eloge de Montaigne*, qui était son auteur favori. S'étant mariée en troisièmes noces avec Viot, administrateur des domaines, elle vint s'établir à Paris, où sa maison fut fréquentée par les beaux esprits de la ville. Mme Viot avait la taille élégante, mais la figure peu jolie, ce qui lui faisait dire en plaisantant : « L'architecte a manqué la façade. » On cite d'elle plusieurs réparties ingénieuses, et des pensées philosophiques, et on rappelle entre autres celle-ci : *Ce n'est pas l'homme qui sort de la vie qu'il faut plaindre*; *il ne pleure qu'en y arrivant*. Mme Viot ne survécut pas longtemps à son amie madame du Bocage, et mourut le 7 août 1802, à 56 ans. Elle a laissé, outre son *Eloge de Montaigne*, et l'*Ode au silence*, des poésies légères, parmi lesquelles on remarque l'*Eté*; *la Romance de la fauvette*; *l'Epître à M. de la Tremblaye, sur son voyage en Grèce*, *la Forêt de Brama*, opéra reçu, mais non représenté, etc. Ses vers ont de la facilité, de la grâce, et prouvent beaucoup d'esprit.

* VIOTTI (Jean-Baptiste), violoniste, né à Fontaneto, près de Turin, en 1755, reçut de son compatriote Pugnani, les premières leçons de son art; mais il apprit l'harmonie d'un professeur fort ordinaire. Cependant, à 14 ans, il avait composé un concerto dont la partition est régulière, et qui se fait déjà remarquer par le style. Il quitta sa patrie à 22 ans, pour parcourir avec Pugnani presque toutes les cours du nord, et partout ils reçurent l'accueil que méritait leur talent. Pagnani retourna à Turin, et Viotti vint à Paris, où il débuta avec éclat au *Concert spirituel* en 1782; en moins de dix années, ses ouvrages se répandirent dans toute l'Europe. Il se rendit à Londres en 1792, où il obtint également les plus grands succès, fit encore plusieurs voyages à Paris en 1802, 1814 et 1818, et mourut en Angleterre en 1824. On a de lui un grand nombre d'ouvrages gravés pour le violon, des concerto, symphonies, duo, sérénades, trio, quatuors, etc. Il a donné aussi des divertissements, concerto et sonates pour le piano. On a sur Viotti une excellente *Notice* par Baillot.

VIPERANO (Jean-Antoine), littérateur, né à Messine vers 1540, mort en 1610, prit l'habit ecclésiastique, et après avoir passé par diverses fonctions fut appelé, en 1588, à l'évêché de Giovenazzo. On a de lui : *De bello melitensi historia*, Pérouse, 1567, in-4. *De scribendâ historia liber*, Anvers, 1569, in-8. *De rege et regno liber*, 1569, in-8. *De summo bono libr. V*, Naples, 1575, in-8. *De poetica libr. III*, Anvers, 1579, in-8. *De diviná providentiâ lib. III*, 1588, in-8. *De virtute libr. IV*, 1592, in-4; *Poemata*, 1593, in-8. *Les œuvres* de Viperano ont été recueillies, Naples, 3 vol. in-fol.

VIRET (Pierre), ministre calviniste, né à Orbe en Suisse, l'an 1511, s'unit avec Farel pour aller prêcher à Genève les erreurs de Calvin. Les Genevois les ayant écoutés avec avidité, chassèrent les catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne et dans plusieurs villes. Il mourut en 1571, à 60 ans. Le fanatisme lui avait donné une espèce d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin et en français : *Opuscula*, 1553, in-fol.; *Disputations sur l'état des trépassés*, 1552, in-8; *La Physique papale*, 1552, in-8, à laquelle les crocheteurs du parti calviniste ont fort applaudi, ainsi qu'à sa *Nécromancie papale*, Genève, 1553, in-8.

** VIREY (Jules-Joseph), médecin, né en 1776 à Hortes (Haute-Marne), après avoir fait ses études à Langres, fut nommé pharmacien militaire en 1795, et appelé plus tard par Parmentier (*voy.* ce nom), à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il y remporta les prix, et y devint pharmacien en chef en 1812; mais bientôt il donna sa démission, et obtint deux ans après le titre de docteur en médecine à la faculté de Paris. Il professa un cours d'histoire naturelle à l'athénée. En 1823, nommé membre titulaire de l'académie de médecine, il fut appelé par la section de pharmacie aux fonctions de secrétaire. En 1825, l'académie des sciences le désigna pour la chaire d'histoire naturelle des médicaments à l'école de pharmacie; mais elle ne lui fut point donnée. Elu député en 1832 par le département de la Haute-Marne, il siégea seulement quelques années à la chambre. Membre du conseil supérieur de santé,

il faisait partie de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères. Il était officier de la légion-d'honneur, lorsqu'il mourut à Paris, le 10 mars 1846, à 71 ans. Médecin philosophe, il combattit les doctrines matérialistes. Son style est brillant et facile, mais souvent diffus. Il est du petit nombre des savants qui ont su rendre la science à la fois intelligible et aimable. Il fut l'un des principaux rédacteurs du *Bulletin* et du *Journal de pharmacie*, et il a coopéré à la grande édition des *œuvres* de Buffon, par Sonnini, etc. Indépendamment d'une foule de *mémoires* dans les recueils scientifiques, et de nombreux articles dans les *Dictionnaires d'histoire naturelle* et *des sciences médicales*, on a de lui : *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, 1801, nouv. édit., 1824, 3 vol. in-8, fig ; *l'art de perfectionner l'homme, ou de la médecine spirituelle et morale*, 1808, 2 vol. in-8; *Traité de pharmacie théorique et pratique*, 1811, 4e édit. 1837, 2 vol. in-8; *Histoire naturelle des médicaments*, 1820, in-8; *Histroire des mœurs et de l'instinct des animaux, etc.*, 1821, 2 vol. in-8 ; *De la puissance vitale considérée dans ses fonctions physiologiques, chez l'homme et tous les êtres organisés*, 1822, in-8; *De la femme sous ses rapports physiologique, moral et littér.*, 1823, in-18, 2e édit. 1824, in-8; *Hygiène philosophique, ou la santé dans le régime physique, moral et politique de la civilisation moderne*, Paris, 1828, 2 part. in-8; *Philosophie de l'histoire naturelle, ou phénomènes de l'organisation des végétaux*, Paris, 1835, in-8.

VIRGILE (Publius-Virgilius-Maro), surnommé *le Prince des poëtes latins*, naquit à Andès, village près de Mantoue, l'an 70 avant J.-C., d'un potier de terre. Sa muse s'était d'abord exercée dans le genre pastoral. Ce poète rétabli par Auguste dans son patrimoine, d'où il avait été chassé par la distribution faite aux soldats vétérans, des terres du Mantouan et du Crémonais, composa sa première Eglogue pour remercier son bienfaiteur. Il finit ses *Bucoliques* au bout de 3 ans, ouvrage distingué par les grâces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent, que Fontenelle a critiqué avec plus de suffisance que de raison. On peut dire que le censeur n'a point eu une juste idée de l'églogue : « Son *Discours sur l'églogue*, dit un sage littérateur, n'est qu'une » apologie de ses propres églogues ; il ne veut point » qu'il y soit question de brebis et de chèvres ; selon » lui on ne doit y parler que d'amour, et encore d'une » espèce d'amour beaucoup plus commune dans » les romans que dans la nature ; c'est à cela que » se réduisent ses sophismes. » Peu de temps après, Virgile entreprit les *Georgiques*, poème le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. Il y a des descriptions et des épisodes d'une beauté inimitable, et de grandes connaissances physiques, agronomiques et astronomiques. On voit, malgré quelques erreurs, que ces sciences étaient beaucoup plus avancées que les modernes ne paraissent le croire. Ces différents ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. Sa gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étaient Bavius et Mævius. Il ne paraît pas qu'il en tira d'autre vengeance que ce vers de la 3e églogue :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi :

Virgile avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique :

Nocte pluit tota : redeunt spectacula mane :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle ; personne ne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fait honneur du distique, et en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du distique ce vers :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores :

et le commencement du suivant,

Sic vos non vobis,

répété quatre fois. L'empereur demanda qu'on en achevât le sens : mais personne ne put le faire que celui qui avait enfanté le distique. Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire, surtout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Il employa onze ans à la composition de cet ouvrage ; mais voyant approcher sa fin, sans avoir pu y faire les changements qu'il méditait, il ordonna qu'on le jetât au feu ; ordre rigoureux, qui heureusement ne fut point exécuté. Il mourut à Brindes en Calabre, le 25 septembre de l'an 19 av. J.-C., à 51 ans, en revenant de Grèce avec Auguste. Son corps fut porté près de Naples ; et on mit sur son tombeau ces vers qu'il avait faits en mourant :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini Pascua, Rura, Duces.

Auguste se délassait quelquefois par la lecture de *l'Enéide*. On sait l'impression que fit sur l'empereur et sur Octavie l'éloge du jeune Marcellus, placé avec tant d'art dans le 6e livre. Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris* ; et voulant marquer sa reconnaissance et son admiration au poète, elle lui fit compter dix grands sesterces pour chaque vers ; ce qui montait à la somme de 32,500 fr. Si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poètes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits-là même est-il décent et réservé dans ses expressions. Et quant au dernier article, il paraît que c'était une folie passagère que lui-même se reproche comme telle :

O Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit !

C'est sans doute cet éloignement habituel des passions énervantes et dégradantes qui lui a conservé ce noble enthousiasme qui semble franchir quelquefois le séjour de la mortalité, pour prodiguer des idées sublimes et ravissantes, pour unir des connaissances très-variées à l'élégance et à la douceur de style, à la force et à la justesse des expressions, à la beauté et à la magnificence des images ; et rassembler tout cela dans un plan infiniment ingénieux, clair et méthodique, où l'ordre ne nuit point au génie, et où le génie ne produit point de désordre, où les idées les plus vastes n'ont

rien de monstrueux et de gigantesque, et où les plus petites ne sont pas sans dignité et sans grâces. Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, qu'il l'ait imité dans le plan de son poème, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, il est cependant bien difficile de ne pas le placer au-dessus du poète grec; et il n'y a guère que quelques hellénistes qui croient relever leur science grammaticale, en exaltant par-dessus tout un ouvrage écrit dans une langue dont ils se piquent d'entendre seuls les finesses, et de saisir les beautés (*voy.* Homère). Ce qui doit sans balancer faire donner la palme à Virgile, c'est la variété de ses talents, l'étendue et la souplesse de son génie qui l'a fait exceller dans deux autres genres de poésie, dans lesquels le poète grec n'a rien produit. La santé de Virgile avait toujours été faible et chancelante; il était sujet aux maux d'estomac et de tête, et aux crachements de sang: aussi mourut-il au milieu de sa carrière. Il ordonna par son testament, qu'on laissât son poème tel qu'il était, au cas qu'on le sauvât des flammes, et l'on eut cette attention: de là vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'*Enéide* (*voy.* Didon). L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. On a fait des ouvrages de ce poète un grand nombre de belles éditions, dont le detail nous conduirait trop loin. On trouvera les plus amples renseignements bibliographiques sur Virgile dans la *notice* de Heyne, revue par Barbier, et dans la nouvelle édition de Virgile, publiée dans la Collection de Lemaire. Le même *Commentaire* a été réimprimé par les soins de Amar dans sa Collection des *Classiques latins*, 1824, 5 vol. in-8 et in-12. Nous citerons aussi le travail de Larue sur ce poète, celui de Tissot qui a pour titre: *Etudes sur Virgile*; et celui de Genisset, intitulé: *Examen oratoire des Bucoliques de Virgile*, Paris, 1802, in-8. On en a fait plusieurs traductions françaises en prose, entre lesquelles on distingue celle de l'abbé Desfontaines; celle dite des quatre professeurs, de Binet, de Mollevaut, de Morin, et surtout celle de Villenave et Charpentier, dans la bibliothèque latine-franç. de Panckoucke, Paris, 1833, 4 vol. in-8. L'abbé Delille, Gaston, Mollevaux, ont donné des traductions en vers de l'Enéide. Lefranc de Pompignan et l'abbé Delille ont traduit les Géorgiques; Didot, de Langeac, Willodon, Millevoye, Tissot, Gindre de Mancy, etc., les Bucoliques. La meilleure traduction de l'*Enéide* en vers, est celle qui a été donnée en italien, par Annibal Caro.

VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pepin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour Odilon duc de Bavière: Virgile fut élevé à la prêtrise et se fixa à Saltzbourg. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, le déféra au pape Zacharie, comme enseignant des erreurs, entre autres, « qu'il » y avait un autre monde, d'autres hommes sous » la terre, un autre soleil, une autre lune. » *Quod alius mundus et alii homines sub terra sint seu alius sol et luna.* (Bibliothèque des Pères, dans les lettres de saint Boniface, et lettre 10 du tome 6e des conciles.) Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait à enseigner de semblables erreurs, et ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu ridiculement de là, que Zacharie condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des antipodes; car il ne s'agissait en aucune manière d'antipodes dans l'imputation de saint Boniface, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ, et c'est ce qui pouvait être condamné. (*Voy.* le cardinal Baronius sous l'an 784, no 12, et les *Mémoires* de Trévoux, janvier 1708, page 136; — *Recherches sur l'origine des découvertes*, etc., par Dutens, tom. 1, pag. 204; la savante Dissertation du P. Patuzzi: *De sede inferni*, cap. 12, et l'article Léger-Charles Decker dans ce Dictionnaire.) Il est vrai que quelques auteurs, entre autres Bède (*lib. 4, de Princ. philos.*), ont soutenu que la terre n'était pas sphérique; mais cette erreur philosophique qui n'influait en rien sur la foi, n'a pas été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au xve siècle, comme l'a prétendu Montfaucon, dans la préface de son édition de Côme l'Egyptien. Jean Philoponon, philosophe du xviie siècle, dans son Traité de la *Création du Monde* (liv. 3, chap. 13), a démontré que saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase, et la plupart des saints Pères croyaient que la terre était sphérique. Il est même fait mention des antipodes dans saint Hilaire (*in Ps.* 2, *n.* 23), dans Origène (*lib.* 2, *de Princip., c.* 3). Quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que Virgile se justifia à Rome, puisque, selon l'opinion la plus accréditée, il fut élevé peu de temps après sur le siége de Saltzbourg. Le P. Pagi soutient que ce fut en 746; mais il est plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Virgile planta la foi dans la Carinthie, établit Modeste premier évêque de ce pays, mourut saintement en 784, et fut solennellement canonisé en 1233, par le pape Grégoire IX. Marc Hansizius (*Germania sacra*, tom. 2, *Augustæ Vindelicorum*, 1729, pag. 84) prouve, contre le P. Pagi, que le prêtre Virgile dont il s'agit dans la lettre de saint Boniface, n'est pas différent de celui qui devint archevêque de Saltzbourg.

VIRGILE. *Voy.* Polydore.

VIRGINIE, jeune fille romaine dont Appius-Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle serait remise à Marcus-Claudius, avec lequel il s'entendait, jusqu'à ce que Virginius son père fût de retour de l'armée. Ce vieillard ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, vint à la hâte à Rome, et demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher: « Ma chère Virginie, lui dit-il, » voilà enfin tout ce qui me reste pour te conserver » l'honneur et la liberté! » Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante: action atroce, mais qui prouve le prix de la pudeur

et de la continence, même chez les païens. Il s'échappe de la multitude, et vole dans le camp avec 400 hommes qui l'avaient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes, et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du Mont-Aventin. Tout le peuple, soulevé contre Appius, le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir qui était à Rome, et qui avait toléré le jugement tyrannique de son collègue, se donna la mort; et Marcus-Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs, l'an 449 avant J.-C. *Virginie* a fourni le sujet d'une tragédie à Mairet (1628), à Leclerc (1645), à Campistron (1683), à La Beaumelle, à Chabanon (1769), à Laharpe (1786), à Leblanc de Guillet (1786), et à Guiraud (1827). Alfiéri, Lessing et Knowles ont traité le même sujet. La mort de Virginie est le sujet d'un excellent tableau, qui fut le morceau de réception de Doyen à l'académie.

* VIRIATHE, général des Lusitaniens en Espagne, vivait vers l'an de Rome 600. Il n'était que simple soldat lorsque ses compatriotes, dans leur révolte contre les Romains, le proclamèrent leur chef. Il battit successivement Vetilius, le préteur Plautius, et Claudius Unimanus, qu'il fit prisonniers. Le consul Quintus Fabius Maximus, père du jeune Scipion, vint se mesurer avec Viriathe; mais il mourut sans avoir obtenu sur lui aucun avantage; son successeur Servilianus, défait à son tour, fut contraint d'entamer des négociations avec le général lusitanien, qui, par la ratification du traité, fut reconnu l'ami et l'allié du peuple romain. On croit que les limites des nouveaux domaines de Viriathe comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, qui devait être la capitale de son royaume, était située près des rives de l'Arsas, aujourd'hui Guadiana. La république romaine, honteuse du traité qu'elle venait de conclure, eut la perfidie de le rompre par le plus indigne attentat. Quintus-Servilius Cépion, gouverneur de l'autre partie de l'Espagne, désespérant de vaincre Viriathe, le fit assassiner l'an 140 avant J.-C. Viriathe ne permettait pas qu'aucun soldat gardât l'entrée de sa tente, afin que chacun d'eux eût auprès de lui un libre accès. Cette noble sécurité causa sa perte. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettait à table, des traîtres lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Cet homme, que les Romains appelaient *brigand*, avait toutes les qualités d'un grand homme et d'un grand guerrier : sobre, chaste, juste, bienfaisant, il était également adoré et de ses troupes et de ses peuples.

* VIRIEU (F.-H., comte de), d'une famille illustre du Dauphiné, était colonel du régiment de Limousin au moment de la révolution. Nommé député aux états-généraux par la noblesse du Dauphiné, il demeura d'abord fidèle au vœu de ses mandataires, qui prescrivaient le vote par tête à tous les députés de cette province. Il se réunit ensuite au tiers-état, se rangea tantôt du côté des patriotes, tantôt de celui des royalistes, et finit par être rejeté des deux partis. Le 13 juillet 1789, au moment où la cour appelait des troupes près de Paris, il proposa de renouveler le *serment du Jeu de Paume*. Il s'opposa le 28 à l'établissement du comité des recherches; et dans la séance de la nuit du 4 août, lors de la question relative à l'abandon des priviléges, il s'écria « qu'il apportait aussi son moineau » sur l'autel de la patrie, et qu'il proposait la des- » truction des colombiers. » Il prononça le 20 un discours en faveur d'une *déclaration* des *droits de l'homme*, pour qu'elle fût placée à la tête de la constitution. Le 7, il parla en faveur des chambres et du *veto absolu* à accorder au roi, et soutint toujours avec force cette dernière opinion. Le 27 avril 1790, il fut nommé président, prêta le serment civique, et envoya le lendemain sa démission. Le 17 mai, il présenta un projet sur les monnaies de cuivre; le 31, il s'éleva contre les calomnies que des pétitionnaires payés et quelques membres de l'assemblée dirigeaient contre les officiers. Enfin, après avoir signé les protestations des 12 et 15 septembre 1791, il sembla disparaître de la scène politique. Se trouvant à Lyon lors des troubles de cette ville, Virieu s'unit aux habitants révoltés contre la Convention nationale. Il s'associa au plan de défense de Précy, sans toutefois se montrer ouvertement. Ce général, serré de près et n'espérant plus d'être secouru, se décida à se frayer un passage à travers les assiégeants, et confia au comte de Virieu le commandement de l'arrière-garde de sa petite armée; mais celui-ci n'ayant avec lui que 300 hommes, fut attaqué par des forces considérables, et périt les armes à la main, après avoir opposé sans succès la plus vive résistance.

VIRINGUS ou VAN-VIERINGEN (Jean WAUTIER), né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, et obtint ensuite la première chaire de médecine, qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. En 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut la prêtrise en 1595, et devint ensuite chanoine d'Arras. Sa piété, son zèle pour les anciens usages de l'Eglise, et ses talents, lui méritèrent la confiance et l'estime des archiducs Albert et Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui : un *Abrégé du théâtre anatomique* de Vesal, en flamand, Bruges, 1569, in-4; *De jejunio et abstinentia medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4, avec cette double épigraphe : *Qui abstinens est, adjiciet vitam*, Eccli.; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippoc.

VISCH (Charles de), de l'ordre de Cîteaux, né vers 1596 à Bulscamp, près de Furnes, enseigna la théologie dans le monastère des Dunes à Bruges, fut élu prieur en 1646, et y mourut le 11 avril 1666. On a de ce religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches : *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, Douai, 1649; Cologne, 1656, in-4; assez estimée, quoique écrite d'un style plat et incorrect; *Vitæ BB. Eberardi de Commeda, et Richardi de Frisia*, Bruges, 1655, in-12. Ces deux saints étaient de l'ordre de Cîteaux; le premier est mort l'an 1191, le second, l'an 1266; *Histoire de plusieurs monastères* de son ordre, Cologne,

1640, in-fol.; une *édition* des *Œuvres* d'Alain de Lille (*voy.* ce nom, I, 89).

VISCLÈDE (Antoine-Louis CHALAMONT de la), né à Tarascon en 1692, d'une famille noble, mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction, pendant plusieurs années, la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avait très-peu dans le caractère; et on trouve peu d'hommes de lettres qui aient eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation était intéressante, son commerce sûr et utile à ceux qui en jouissaient. De Belzunce, ce saint et zélé évêque de Marseille, se plaisait dans sa compagnie, et se divertissait beaucoup par les *impromptu* dans lesquels de la Visclède excellait. Pour mettre son talent à l'épreuve, on lui proposait les sujets les plus arides, et qui prêtaient le moins à l'imagination. Un jour on le somma de faire sur-le-champ, en l'honneur d'un père récollet qui se trouvait présent, un poème épique sur le *tibi*, petite pièce d'ivoire qui sert à attacher le manteau de ces religieux. Il fit aussitôt ce début :

Je chante ce saint gueux, dont l'orgueil séraphique,
Dédaignant du crochet l'usage tyrannique,
Et cherchant dans l'ivoire un ornement nouveau,
D'un *tibi* triomphant décora son manteau.

Le père récollet, homme de bon jugement, fut le premier à rire de la saillie, et dit : *Voilà un poème qui détruit par le fondement notre ordre, bâti sur l'humilité! — Oh non*, reprit le poète, *je le prends seulement par la gorge*. La Visclède est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. Ses ouvrages sont : des *Discours académiques*, répandus dans les différents recueils des sociétés littéraires de France. Ils sont bien pensés et bien écrits; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. Des *Odes* morales dignes d'un poète philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'âme*, les *Passions*, les *Contradictions de l'homme*. Diverses pièces de poésie manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *Œuvres diverses*, 1727, 2 vol. in-12.

VISCONTI (Matthieu), deuxième du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfants mâles, en 1355, ses deux frères partagèrent sa succession. Bernabo régnait dans Milan, tandis que Galéas régnait à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils Jean-Galéas, qui lui succéda. Ce Galéas forma le projet de s'emparer de la succession de son oncle, et réussit à l'emprisonner avec ses deux fils. Dès lors il étendit sa domination sur tout le milanais. L'an 1395, il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de *Vertus*, qu'il avait porté jusque-là, du chef d'Isabelle de France, sa première femme, de laquelle il eut une fille unique (Valentine), mariée à Louis, duc d'Orléans. Il termina sa carrière en 1402, laissant de sa seconde femme, JEAN-MARIE et PHILIPPE-MARIE. Le premier gouverna Milan comme Néron régnait à Rome. Il faisait dévorer par des chiens les malheureux qui lui avaient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en 1412. Philippe-Marie, qui régnait à Pavie, devenu souverain de tout le Milanais, laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille (Blanche-Marie), qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan, malgré le duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanais, qui fut pendant longtemps le tombeau des Français.

* VISCONTI (Ennius-Quirinus), antiquaire, né à Rome en 1751, fut de bonne heure un prodige de savoir, et justifia dans sa maturité les espérances qu'il avait fait concevoir. *Des programmes* imprimés (*Experiment. domesticæ institut.*, etc., Rome, 1762, in-4, et *Specimen alterum domestic. institut.*, ibid., 1764, in-4), ont consacré le souvenir des examens publics que son père, qui s'était chargé seul de son éducation, lui fit subir à 10 ans et à 12. A dix ans il possédait à fond l'histoire sacrée et profane, la numismatique, la chronologie, la géographie et la géométrie; à douze ans il pouvait répondre aux questions les plus difficiles sur la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Il traduisit aussi les poètes grecs en vers. Il fit imprimer, à treize ans, sa traduction en vers italiens de l'*Hécube d'Euripide*, qui fut suivie de celle des *Olympiques de Pindare*. Le jeune Visconti avait été nommé en 1771 par le pape Pie VI son camérier d'honneur et bibliothécaire du Vatican. Sa répugnance à entrer dans les ordres lui fit retirer ces titres; mais le prince Sigismond Chigi le fit alors son bibliothécaire, et afin qu'il pût continuer ses études profondes dans la science des antiquités et de la numismatique, il lui adjoignit un sous-bibliothécaire, et voulut même qu'il prît un secrétaire. Cependant dès l'année 1779 Visconti était devenu le collaborateur de son père pour la description du musée Pio-Clémentin. Cinq ans plus tard il demeura chargé seul de cet immense travail dont le premier vol. avait paru en 1782, sans que le frontispice annonçât l'importante coopération du jeune Ennius. Le 2e vol. que celui-ci publia en 1784 eut encore un éclatant succès : alors Pie VI lui rendit ses pensions avec le titre de conservateur du musée du Capitole. Visconti publia en outre une foule d'autres écrits qui contribuèrent aussi à sa gloire et à l'avancement de la science archéologique. Lors de l'invasion de Rome par les Français (1797), nommé ministre de l'intérieur, il remplit ces fonctions pendant deux mois, devint ensuite l'un des cinq membres du gouvernement consulaire (1798), et fut rendu, par une réélection des consuls, à ses occupations scientifiques. Lorsque les Napolitains entrèrent à Rome en novembre 1798, il fut obligé de s'enfuir. Il n'y rentra au bout de vingt-six jours que pour être réduit à s'en éloigner une seconde fois. Il vint en France, et fut nommé l'un des administrateurs du musée des antiques et des tableaux qu'on commençait à établir au Louvre. Il eut en outre le titre de professeur d'archéologie, et fut membre de la 4e classe de l'institut. Au mois d'août 1804, il fut reçu dans la classe d'histoire et de littérature ancienne (aujourd'hui académie des inscriptions et belles-lettres). Lorsque les Français eurent enlevé à l'Italie ses plus beaux monuments, il donna sur ces objets

précieux des *Notices* courtes et précises dans le *Musée français*. Ce fut un bel hommage que les Anglais rendirent à l'immense savoir de Visconti que de l'appeler, en 1817, pour faire l'estimation des sculptures du Parthénon transportées d'Athènes par lord Elgin. Visconti mourut le 7 février 1818. On lui doit : *Il museo pio Clementino, ed il Museo Chiaramonti*, Rome, 1782, 1808, 8 vol. in-fol. : ouvrage bien exécuté et peu commun en France. Ces deux ouvrages ont été traduits en franç. par Sergent Marceau, Milan, 1818-22, 8 vol. gr. in-8, ou in-4; *Osservazioni su due musaici antichi istoriati*, Parme, 1788, gr. in-8; *Le pitture di un antico vaso fittile trovato nella Grecia*, Rome, 1794, gr. in-fol., fig.; *Monumenti Gabini della villa Pinciana, descritti*, Rome, 1797, gr. in-8, fig.; *Inscrizioni greche triopee, ora Borghesiane, con versioni ed osservaz.*, Rome, 1794, in-fol., fig.; *Iconographie grecque*, Paris, 1808, 3 vol. gr. in-fol. : ouvrage magnifiquement exécuté, réimprimé en 1811, 3 vol. in-4, avec des pl. in-fol.; *Iconographie romaine : Hommes illustres*, Paris, 1817-24-26 et 33, 4 vol. gr. in-fol., fig., réimpr. en 4 vol. in-4, avec un atlas in-fol., les trois derniers volumes sont en grande partie l'ouvrage du Ch. A. Monges, continuateur beaucoup moins savant que l'illustre antiquaire romain. *Œuvres diverses, italiennes et françaises, recueillies et publiés par J. Labus*, Milan, 1827-31, 4 vol. in-8, fig. *Voy.* les différents *Eloges* qui ont été faits en l'honneur de Visconti dans presque toutes les académies de l'Europe, et le *Moniteur* des 11 et 18 février 1818, où sont les discours prononcés sur sa tombe par Eméric-David et Quatremère de Quincy, les *Annales encyclopédiques* de Millin, 1818, tom. 2, etc.

VISDELOU (Claude), né en Bretagne en 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des jésuites. Sa vertu et ses connaissances littéraires, mathématiques et théologiques, le firent choisir en 1685, par Louis XIV, pour aller à la Chine, avec cinq autres jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères chinois. Pendant plus de vingt ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal de Tournon, légat du saint Siége, le déclara en 1708 vicaire apostolique, administrateur de plusieurs provinces, et le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célèbre cardinal, partagea ses disgraces, et crut devoir s'unir avec lui contre les cérémonies chinoises. Cette conduite déplut à quelques personnes, qui obtinrent de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondichéry, où le cardinal de Tournon l'avait placé : Visdelou ne crut pas devoir obéir à cet ordre ; et le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Cet homme apostolique mourut à Pondichéry en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui mériteraient d'être imprimés. Les principaux sont : une *Histoire de la Chine* en latin; *la Vie de Confucius;* les *Eloges des sept philosophes chinois* ; une *Traduction* latine du Rituel chinois; un ouvrage sur les cérémonies et sur les sacrifices des Chinois ; une *Chronologie chinoise ;* une *Histoire* abrégée *du Japon*.

VISÉ (Jean DONNEAU de), poète, né à Paris en 1640, mort en 1710, commença en 1672, et continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure galant*, que la Bruyère mettait *au-dessous de rien*. Il composa aussi des *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, depuis 1638 jusqu'en 1688, 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son Mercure.

* VISMES (Louis-Joseph de), prêtre de la doctrine chrétienne, né vers 1705, à Montmédy, petite ville du duché de Luxembourg, mort le 7 octobre 1753, est connu par les ouvrages suivants, relatifs au culte et à la liturgie : *Propre de Saint-Germain-l'Auxerrois; de Saint-Landry; de Saint-Jean-en-Greve; de saint Josie; Propre des religieuses de la Madeleine de Trainel; Office de saint Charles*, 1638, in-12; *Office de Jésus-Christ enseignant*, 1740, in-12.

* VITA (Jean de), évêque de Rieti, était né à Bénévent en 1708. Dès ses plus jeunes ans, on lui donna des maîtres qui l'initièrent aux premiers éléments des lettres, tandis qu'en même temps on formait son cœur à la piété. Il alla continuer ses études à Naples, et les terminer à Rome, où ses succès lui valurent d'honorables distinctions. Revenu dans sa patrie, il s'y occupa de l'étude des lois, surtout de celles qui étaient particulières à la ville de Bénévent. C'est alors que, songeant à prendre un état, il se décida à entrer dans l'Eglise, et qu'il reçut les ordres. Un savoir peu commun, une conduite parfaitement exemplaire, engagèrent son archevêque à le mettre à la tête du séminaire; emploi qu'il remplit avec zèle et fruit. Ce même prélat le tira de cette place pour l'attacher à sa personne en qualité d'auditeur, et l'associer au gouvernement du diocèse, avec le titre de pro-vicaire; il lui donna en même temps un canonicat de sa cathédrale. Enfin, Clément XIII, informé de son mérite, le nomma évêque de Riéti le 26 novembre 1764, et voulut le sacrer lui-même. Vita se livra tout entier à ses nouveaux devoirs. Ses revenus épiscopaux se partagèrent entre les pauvres, son séminaire et des établissements pieux. Son ameublement était réduit au nécessaire, et sa table était simple et frugale, sans que toutefois la dignité épiscopale en fût compromise. Ce docte et illustre prélat, après avoir gouverné pendant dix ans son église, et y avoir fait éclater toutes les vertus pastorales, mourut le 31 mars 1774, à 66 ans. On a de lui : *Discorsi detti nel seminario di Benevento*, Naples, 1758; *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum*, Rome, 1754-64, 2 vol. in-fol., fig.; *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum*, Rome, 1757, in-4; *De sancti Januarii martyris et episcopi Beneventani, patria, repetitæ vindiciæ*, Rome, 1761 ; *De vero corpore sancti Bartholomæi apostoli, ex Asia Liparam, ex Lipara Beneventum, translato*, inséré dans le tome 9 de la *Raccolta Calogerana*; *Omilie e discorsi spirituali*, Naples, 1757, 2 vol. On peut ajouter à cela divers *opuscules* et des *soliloques* composés à l'occasion d'une retraite que l'évêque de Rieti avait coutume d'aller faire à Greccio, lieu de son diocèse sanctifié par la présence de saint François d'Assise.

VITAKER ou **WHITAKER** (Guillaume), professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, et mourut à Cambridge en 1595, à 47 ans. Son principal ouvrage est contre Bellarmin et Stapleton. On y remarque de l'érudition, beaucoup d'animosité contre les catholiques, et un grand nombre de paralogismes, dont aucun degré de savoir ne peut préserver les gens de secte, qui plaident pour une croyance arbitraire, après avoir abjuré celle de l'Eglise universelle. Ses *Œuvres* furent réimprimées à Genève, 1610, 2 vol. in-fol.

VITAL (saint), né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du XIe siècle par sa piété et le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avait dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel ordre de religieux, nommé, à ce qu'on croit, de la *Sainte-Trinité*. Cet ordre se donna depuis à saint Bernard (*voy.* SERLON); et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Citeaux, où il se trouvait avant la révolution. Vital mourut en odeur de sainteté en 1119.

VITAL. *Voy.* ORDERIC.

VITALIEN, Scythe de nation, et petit-fils du célèbre général Aspar, eut le rang de maître de la milice, sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetait le concile de Chalcédoine, et persécutait ceux qui l'admettaient. Vitalien prit le parti des orthodoxes, et s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie et de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageait tout sur son passage. Anastase, dépourvu de secours et détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeler les évêques exilés, et de ne plus inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, et vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous Justin; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, le fit lâchement assassiner, après lui avoir prodigué toutes sortes de caresses. On croit que Justin, qu'on avait prévenu contre lui, consentit à ce meurtre, exécuté en juillet 520. Vitalien était alors consul, et se trouvait dans le 7e mois de son consulat.

VITALIEN, de Segnia en campanie, pape après saint Eugène Ier, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zèle à procurer le bien de l'Eglise, et mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife, aussi savant que pieux. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises (*voy.* ALDRIC). Dieudonné II succéda à Vitalien.

* **VITELLESCHI** (Multius), sixième général des jésuites, né à Rome d'une illustre famille en 1563, entra dans la société le 15 août 1583, et s'y distingua par sa piété et son savoir. Il enseigna la philosophie et la théologie à Rome, fut recteur du collége de Naples, et provincial de la province romaine; il devint ensuite assistant du R. P. général, et enfin fut lui-même élu général l'an 1615. Il était si bon prédicateur, que le savant Vittorelli le comparait aux Cyprien, aux Chrysostome, aux Bernard : *Alterum quasi Cyprianum, aut Bernardum, aut Chrysostomum, te audire præstantissimæ societati jure præpositum existimabis.* Il gouverna la société pendant trente ans avec beaucoup de prudence. Urbain VIII, à cause de la pureté de ses mœurs et de l'innocence de sa vie, ne le nommait que *l'ange*. Il mourut le 9 février 1645, à 82 ans. On a de lui : *Epistolas quatuor parœneticas ad societatem Jesu; Ad superiores societatis*, 1617; *Ad provinciales et Patres congregationum provincialium societatis Jesu*, 1619, in-8; une *Passion* prononcée en présence de Grégoire XIV, en 1596.

* **VITELLESCHI** (Jules), jésuite italien, de la même famille que le précédent, et fameux prédicateur, était né vers l'an 1686. Il embrassa très-jeune l'institut de saint Ignace, et parcourut avec succès la carrière ordinaire de l'enseignement. Il se dévoua ensuite à la prédication, et il exerça pendant 40 ans cet utile et pénible ministère dans les villes les plus populeuses de l'Italie. On se souvient encore, dans plus d'une ville, de l'effet prodigieux que faisaient ses sermons. Ce n'est pas qu'ils fussent fleuris, que son éloquence fût ambitieuse : au contraire, son discours était simple, sans recherche, populaire; mais il allait au cœur; il convenait également à tous, au savant comme à l'ignorant. Il semblait être le fruit d'une inspiration surnaturelle, plutôt qu'une composition étudiée, et son triomphe sur les esprits, même les plus obstinés, était certain. Si l'on avait peine à croire à des effets si extraordinaires, le grand nombre de conversions qu'opérèrent les sermons du P. Vitelleschi lèveraient tous les doutes. Le célèbre Muratori fut si émerveillé de la puissance de cette éloquence simple, qu'il en prit occasion d'écrire son traité *de pregi eloquenza popolare*, publié à Venise, en 1750, après sa mort. Les discours du P. Vitelleschi n'avaient, dit-on, qu'un défaut, c'était la longueur; mais ceux qui l'ont entendu assurent qu'on ne s'en apercevait pas, et qu'on regrettait de les voir finir. Le P. Vitelleschi ne se bornait point à prêcher. Quand il était à Rome, il faisait des leçons d'Ecriture sainte dans le collége de Jésus, et elles étaient fort suivies. L'âge ne refroidit pas son zèle et n'ôta rien à son talent, même quand ses forces furent épuisées. Invité, en 1759, à prêcher le carême à Orti, dans le diocèse de Civita-Castellana, à l'âge de 73 ans, il crut ne devoir point s'y refuser. Un mal subit le surprit en chaire et termina ainsi ses jours et sa carrière apostolique. On a de lui : *Panegirico sull' annello della B. Vergine*, conservé à Pérouse; Quelques *Discours* insérés dans la *Raccolta di razioni dei PP. della compania di Giesu.*

VITELLI (Ciapino), marquis de Cortone, dans le XVIe siècle, servit avec distinction dans les guerres des Pays-Bas, et fut maréchal-de-camp de l'armée du duc d'Albe. Il s'était déjà fait connaître en combattant pour Côme, grand-duc de Toscane; et c'est ce qui engagea Philippe II à le demander et à l'attacher à son service. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats et de siéges, il mourut

sous Requens, successeur du duc d'Albe, dans le gouvernement des Pays-Bas. Prodigieusement gros, il s'était tellement amaigri par l'usage du vinaigre, qu'il s'enveloppait de sa peau comme d'un gilet.

VITELLIO, mathématicien et physicien polonais du XIIIe siècle. Il fut le premier qui fit connaître à l'Europe la science de l'optique, d'après un opticien arabe nommé *Al-Hazen*. Parmi ses productions, qui ne furent publiées que bien plus tard après sa mort, nous citerons les suivantes : *Vitellionis perspectivæ libri decem*, Nuremberg, 1535, in-fol.; *Vitellionis mathematici doctissimi de optica, id est, de natura, ratione et projectione radiorum, visus, luminum, colorum atque formarum, quam vulgo perspectivam vocant, libri decem*, Nuremberg, 1551; *Opticæ thesaurus Al-Hazeni Arabis, libri septem, nunc primum editi. Ejusdem liber de crepusculis et nubium ascensionibus. Ejusdem Vitellionis Thuringo-Poloni, libri decem, à Fr. Risnero*, Bâle, 1572; *sur la physiologie, sur l'ordre des êtres, sur les conclusions élémentaires, sur la science des mouvements célestes.* — Il y a d'autres hommes distingués du même nom, comme VITELLIO (Stanislas), évêque de Posnanie, un des poètes les plus distingués de son temps. On croit qu'il est le premier qui écrivit des satires, car l'histoire de la littérature polonaise ne fait pas mention que quelqu'un ait écrit avant lui en ce genre de poésie. Stanislas Ciolek mourut en 1438. — VITELLIUS (Erasme), né à Cracovie dans le XVe siècle, d'une famille obscure. Protégé pour ses talents par le grand-duc de Lithuanie, Alexandre, il obtint, en 1491, à Cracovie, le grade de docteur ès lettres, puis fut créé chanoine et enfin évêque de Plotyk. Il fut envoyé en 1518, par Sigismond Ier, roi de Pologne, à la cour de Rome, à l'effet de concilier les différends qui s'élevaient entre Sigismond et Maximilien, archiduc d'Autriche, et pour prévenir la mésintelligence des Turcs contre la chrétienté. N'ayant pas réussi dans ses démarches, il ne put obtenir la barrette de cardinal, et mourut à Rome en 1522. — VITELLIUS (Jacques). On connaît de lui les ouvrages suivants : *Epinicion Uladislai IV; Lacrymæ in funere Gregorii Bradouyxi*, Cracoviæ, 1617; *Hermes Trismegistus; Æternis manibus Jacob Janidlovii*, Cracoviæ, 1600.

VITELLIUS (Aulus), né l'an 15e de Jésus-Christ, fut proclamé empereur romain à Cologne, presqu'en même temps qu'Othon, l'an 69. C'était un monstre de cruauté. Lorsqu'il fut arrivé à Bédriac, où l'on venait de livrer bataille, il voulut s'y arrêter uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les âmes sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par ceux qui l'accompagnaient; il leur dit, quand ils s'en plaignirent, que *l'odeur d'un ennemi mort était toujours agréable* : et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats, et s'enivra avec eux. Il ne croyait être souverain que pour manger. Il faisait quatre ou cinq repas par jour, et, afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir quand il voulait. Vitellius, à force de boire et de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvait à satisfaire ses honteuses passions pouvait le faire souvenir qu'il était empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blasus, pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait longtemps, s'il lui survivait. Cette femme infortunée le connaissait sans doute capable d'une action dénaturée; car, lorsqu'elle apprit qu'il était proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais, dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petits coups, l'an 69 de Jésus-Christ, après un règne de près d'un an. Son corps fut traîné avec un croc, et jeté dans le Tibre. — Vitellius était fils de Lucius VITELLIUS, qui avait été trois fois consul, et qui était parvenu à la fortune par ses bassesses. Vitellius le père fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un dieu. Il prodigua les mêmes hommages à Claude, et obtint, comme une grâce particulière de l'infâme Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avait soin de porter sous sa robe un des souliers de cette princesse, qu'il baisait souvent. A sa mort le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui était d'une piété inaltérable à l'égard de son prince*. Telle était la lâcheté exécrable d'un peuple qui fait l'admiration de nos philosophes.

VITELLIUS ou TELLE (Regnier), né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du collége de sa ville natale, et mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : une *Traduction* en latin de la Description de la Germanie inférieure, de Louis Guichardin, avec des additions, Amsterdam, 1625, in-fol., et 1635, 2 vol. in-12, avec fig. Cette version vaut mieux que l'original. Le style en est pur et coulant, et les additions curieuses et importantes. Un *abrégé* du *Britannia* de Cambden, Amsterdam, 1617, in-8, bien fait. Sa *Traduction* en flamand du livre de la Trinité de Michel Servet prouve qu'il avait peu de religion.

* VITERIC ou BETTERIC, 20e roi des Visigoths, était ambitieux et cruel; il assassina Liuva, et se plaça sur le trône d'Espagne. Cet usurpateur n'était pas même du sang royal, et, pour faire oublier ce défaut, il voulut se rendre cher à la nation par quelque exploit éclatant. Il déclara la guerre aux empereurs d'Orient pour les déposséder de ce qu'ils conservaient en Espagne. Il essuya plusieurs défaites; mais il vainquit enfin leur armée, près de Signença. Sa fille Euremberge vint en France pour épouser Thierry, roi de Bourgogne; mais avant la consommation du mariage, Brunehaut l'obligea

de retourner dans son pays. Viteric fut assassiné l'an 610.

* VITET (Louis), médecin, né à Lyon en 1736, adopta les principes révolutionnaires, et fut nommé en 1789 maire de sa ville natale. Deux ans après, il devint président du département de Saône-et-Loire. En 1792, nommé député à la Convention, il vota pour la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. S'étant retiré chez lui en 1793, il fut accusé d'avoir pris part aux troubles qui éclatèrent à Lyon, et décrété d'accusation. Il put cependant se soustraire aux poursuites de ses ennemis pendant le règne de la *terreur*, et après cette époque il reparut sur la scène politique. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il y dénonça, les 28 et 30 juillet 1796, le parti de la réaction qui avait fait répandre tant de sang à Lyon. Vitet sortit du conseil le 20 mai 1798; mais son département l'y réélut aussitôt après. Il fit plusieurs rapports sur les écoles de médecine, et après le 18 brumaire il se consacra aux sciences et aux arts. En août 1807, il présida l'académie de Lyon; de retour à Paris, il y mourut en 1809. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine très-estimés, comme : *Médecine vétérinaire*, 1771, 3 vol. in-8; *Pharmacopée*, Lyon, 1778, in-4; *Médecine expectante*, 1803, in-8; *Traité sur les sangsues*, 1809, in-8, etc.

* VITEZ DE CSOKONAI (Michel), poète, né à Debreczin, en 1773, mourut le 28 janvier 1805. Doué d'un talent distingué pour la poésie, il sut embellir sa langue maternelle naturellement dure. On a de lui des *Poésies* légères pleines de grâce et d'harmonie, un poëme intitulé l'*Arpiade*, auquel il a travaillé plusieurs années, et dont le sujet était la fondation du royaume de Hongrie par les peuples qui l'habitent aujourd'hui. Enfin il a encore laissé une épopée comique, en 4 chants, intitulée : *Dorothée* ou le *Triomphe des dames pendant le temps de carnaval*, Grosswaradin et Waitzen, 1804, in-8.

VITIGÈS. *Voy.* Bélisaire.

VITIKIND. *Voy.* Witikind.

VITIZA ou WITIZA, roi des Visigoths en Espagne, né vers 670, était fils d'Egica, avec lequel il régna cinq ans (696-701). Après la mort de ce monarque, il prit seul les rênes du gouvernement. Vitiza était un homme féroce : il n'avait aucun égard pour ses peuples, aucun respect pour la religion. Son avarice égalait sa cruauté, et il semblait réunir en lui tous les défauts et les turpitudes de Néron et d'Héliogabale. Sa tyrannie excita de violents murmures : craignant une rébellion ouverte de la part de ses sujets, il en fit, par surprise, désarmer une partie; mais ce moyen, attendu le mécontentement général, ne lui paraissant pas assez efficace pour leur ôter toute défense, il fit abattre les murailles de plusieurs villes qu'il remplit de ses satellites. L'Espagne crut respirer à sa mort, arrivée en 710. Cependant Rodrigue, cousin de Vitiza, et qui usurpa le trône sur les deux fils de ce dernier, ne la rendit pas plus heureuse. Sa mollesse et ses vices attirèrent dans la Péninsule, par la trahison du comte Julien, dont il avait déshonoré la fille, les Sarrasins, qui anéantirent le règne des Visigoths en Espagne. Don Pélage, parent de Rodrigue, ne régna que dans les Asturies.

* VITRAC (Jean-Baptiste), né à Limoges en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur, puis principal du collége de cette ville. Lorsque la révolution éclata, il en prévit bientôt les funestes conséquences. Choisi pour être un des notables de la commune, il fut nommé secrétaire de la chambre du clergé, dont il rédigea les cahiers. Porté comme député, il crut devoir refuser, prévoyant que ses principes ne pourraient s'accorder avec des mesures dont l'*abolition du catholicisme était l'objet principal*. Peu après il fut proscrit et se réfugia en Espagne, où il se livra à la prédication. Le rétablissement du catholicisme lui permit, au bout d'un an, de rentrer dans sa patrie; il se montra aussitôt avec honneur dans le double ministère qui avait été l'objet constant de ses travaux. Le provisorat du lycée de Limoges lui fut offert, mais il préféra la cure de la paroisse St.-Michel. Son église devint alors sa maison habituelle; il s'occupa de réparer les désordres que le vandalisme avait causés dans la maison du Seigneur, et mourut en 1805. On lui doit : *Traité élémentaire du style épistolaire, de la narration, etc.*, 1781, in-8; *Eloge de Dorat, des Muret, de Baluze, de Grégoire XI*, 1775-79, 4 br., in-8; *Eloge de l'institut des filles de Notre-Dame*, 1788, in-8; *Oraisons funèbres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de madame Elizabeth, de Louis XVII, suivie de Robespierre aux enfers*, 1814, in-8. Il a laissé en manuscrit une *Histoire littéraire des grands hommes du Limousin*, ouvrage considérable, dont grand nombre d'articles ont été imprimés dans le journal de Limoges; un *Eloge de sainte Thérèse* et beaucoup de *Sermons*.

VITRÉ (Antoine), imprimeur de Paris, s'est fait un nom distingué dans l'art typographique. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de le Jay, l'un des chefs-d'œuvre de l'imprimerie. Ses autres éditions soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'était acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il ternit sa gloire par le caprice qu'il eut de faire fondre en sa présence les beaux caractères des langues orientales qui avaient servi à l'impression de la Bible de le Jay, pour ôter le moyen d'imprimer à Paris, après sa mort, des livres en ces langues. Elle arriva en 1674; il était alors imprimeur du clergé.

VITRINGA (Campége), né en 1659 à Leuwarde dans la Frise, fut successivement professeur en langues orientales, en théologie et en histoire sacrée, dans sa patrie, où il mourut en 1722. On a de lui : un *Commentaire sur Isaïe*, 1714-20, 2 vol. in-fol.; *Apocalypseos anachrisis*, 1705, Amsterdam, 1719, Leuwarde, 1721, in-4; *Typus theologiæ practicæ*, 1716; Brême, 1717, in-8; *De synagogâ vetere libri III*, 1696, in-4; *Archisynagogus*, 1685, in-4; *Observationes sacræ*, 1683, 1708 et 1711, in-4; *Hypotyposis historiæ et chronologiæ sacræ*, 1708; Iéna, 1722, in-8. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart, et tous se ressentent des préjugés de secte; le meilleur est son *Commentaire* sur Isaïe, qui cependant n'est pas exempt de ces défauts. — Campége Vitringa, son

fils, né à Franeker en 1693, mort en 1723, à 30 ans, professeur en théologie, se fit aussi connaître avantageusement par un *Abrégé de la théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4.

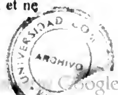
VITRUVE (Marcus-Vitruvius Pollio), né à Formies, aujourd'hui le Môle de Gaëte, fut architecte de l'empereur Auguste. Ce n'est que par ses écrits qu'il nous est connu; ainsi l'on ne sait rien de particulier sur sa vie. L'ouvrage que nous avons de lui sur l'architecture, et qu'il dédia à Auguste, est le seul traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur. La meilleure édition de ce livre est celle de Jean Laet, Amsterdam, 1649, in-fol. Il y en a une version italienne avec les *Commentaires* du marquis Galiani, Naples, 1758, 2ᵉ edit. 1790, in-fol., fig. Cette dernière édition est plus complète. Nous en avons une bonne Traduction française par Perrault, Paris, 1678 et 1684, in-fol. L'*architecture de Vitruve* a été aussi traduite en français avec des remarques, par de Bioul, Bruxelles, 1816, in-4, fig.; et par M. Ch. L. Maufras dans la *Bibl. lat. franç.*, 2ᵉ série, 1847. Elle a été encore traduite en espagnol, Madrid, 1787, in-fol., et en anglais, Londres, 1792, 2 part. gr. in-fol., fig., nouvelle traduction, par Wilkins, précédée d'un aperçu historique de l'origine et des progrès de l'architecture chez les Grecs, et ornée de gravures, Londres, 1813 à 1816, 2 vol. gr. in-4 et gr. in-fol.

VITTEMENT (Jean), né à Dormans en Champagne, en 1655, s'illustra par son esprit et ses vertus. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais à Paris, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son professeur dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre d'état, qui sut distinguer son mérite. Ayant complimenté Louis XIV, en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit : *Jamais harangue ni orateur ne m'ont tant fait de plaisir.....* Louis XIV ne se borna pas à des éloges; il le nomma, à la fin de la même année 1697, sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui, et lui offrit l'archevêché de Burgos et une pension de 8000 ducats pour le fixer à sa cour; mais Vittement refusa l'un et l'autre avec la fermeté d'un philosophe chrétien, et repassa en France. Nommé par le duc d'Orléans sous-précepteur de Louis XV, il ne voulut accepter ni abbayes ni bénéfices, moins encore une place à l'académie française. Ce prêtre désintéressé avait fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il aurait de quoi subsister. La cour était pour lui un exil : il la quitta en 1722, et mourut dans sa patrie en 1731, à 76 ans. Coffin a honoré son tombeau d'une épitaphe, où il célèbre dignement les qualités de son âme. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont : des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien Testament; des *Entretiens* sur diverses questions théologiques; un *Traité sur la grâce*; des *Opuscules* sur les affaires de l'Eglise et sur la constitution *Unigenitus*, où l'auteur fait voir que cette bulle est une loi dogmatique : une *Réfutation du système impie de Spinosa*, et quelques écrits philosophiques.

* VITTORELLI (André), né à Bassano vers 1580, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, fut envoyé à l'université de Padoue. Il y prit le bonnet de docteur en théologie, fut pendant quelque temps employé à l'évêché en qualité d'examinateur synodal, et revint ensuite à Rome, où son mérite le fit bientôt connaître. Il avait des connaissances très-étendues dans l'histoire ecclésiastique et dans la théologie morale, et était souvent consulté. Tiraboschi le regardait comme un des hommes les plus érudits de son temps. Urbain VIII avait pour lui une estime particulière. En 1647, il fut nommé chanoine pénitencier de l'église cathédrale de Padoue; mais il refusa ce bénéfice par amour pour l'étude et son indépendance. Il a beaucoup écrit en latin et en italien. On a de lui sur l'histoire des papes et des cardinaux de Ciaconius, des *notes* et des *corrections* antérieures à celles d'Oldoini. Il continua cette histoire depuis Léon XI jusqu'à Urbain VIII, et en publia l'édition en 1630. Il est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, dont les principaux sont : *La Storia de giubilei pontificj*, Rome, 1625, in-8; *De angelorum custodia libr. II*, Padoue, 1605, in-4; *Della custodia degli angeli : breve trattato per persone spirituali*, Venise, 1616, in-8; *De sancto extremæ unctionis sacramento*, Padoue, 1609; *In aphorismo confessariorum Emm. Sà annotationes*, Brescia, 1609; *In instructiones sacerdotum card. Toleti annotationes*, Venise, 1604; *Gloriose memorie della beatissima Vergine madre di Dio*, Rome, 1626; *In librum de officio curati Joannis-Baptistæ Possevini Notæ*, Venise, 1612 et 1618; *In libellum de sacramento ordinis Martini Furnarii Notæ*, Venise, 1612, et Rome, 1625; *Orazione funerale in lode del cardinale Flaminio Piati*, Rome, 1613; *Carmina*, outre divers ouvrages restés manuscrits. Jean-Baptiste Verci a donné la *Vie* de Vittorelli et une *Notice* de ses ouvrages dans les *Scrittori bassanesi*, tom. 1, p. 57.

VITTORI (Grégoire), jésuite, né en 1714, à Cori, ville très-ancienne d'Italie, dans la campagne de Rome, entra dans la société de Jésus en 1730. Chargé de professer la logique dans le collége Romain, il ne contribua pas peu à en bannir les anciennes arguties, les questions inutiles, et à y accréditer les nouvelles méthodes. De cet emploi, il passa à une chaire de morale, puis de théologie polémique. Il conserva cette dernière pendant 15 ans, et fit des hérésies, notamment de celles qui s'étaient élevées dans les derniers temps, l'objet principal de ses leçons. A la suppression de son institut, il se retira dans le pensionnat de Jésus, et y mourut le 24 janvier 1795, à 81 ans. On lui doit : *Institutiones philosophicæ, carminibus illustratæ*, Rome, 1767; ces institutions sont divisées en 12 livres; les vers latins qui s'y rencontrent ne seraient pas désavoués par les poëtes qui ont le mieux écrit en cette langue dans les temps modernes.

VITTORIA (Alexandre), né à Trente en 1525, apprit la sculpture et l'architecture à l'école de Sansovino. Il excella surtout dans la sculpture, et ne



le cédait de son temps qu'à Michel-Ange Buonaroti. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Brescia; d'autres villes d'Italie en possèdent aussi plusieurs. Il mourut en 1608, à 83 ans. Ses ouvrages d'architecture n'ont qu'un mérite médiocre.

VIVA (Dominique), né dans la province d'Otrante en 1648, entra dans la société des jésuites, à Naples, en 1663. Après avoir professé la théologie dans cette ville pendant 20 ans, et présidé aux études pendant 5 ans, il gouverna le collége de Naples, et ensuite toute la province. C'était un homme exemplaire, laborieux, d'une érudition et d'une prudence qui lui ont acquis l'estime d'un grand nombre de prélats. Benoît XIV en parle dans ses ouvrages comme d'un habile théologien. Il a fait divers écrits : un pour justifier la condamnation des cent et une propositions de Quesnel; un autre pour prouver, par les conciles et par les assemblées du clergé de France, que quand le pape a parlé, et que l'Eglise dispersée accède à son jugement, il n'est pas permis d'appeler au futur concile (*voy.* Pie II et Julien d'Eclane); un troisième pour déterminer en quel sens sont proscrites les propositions condamnées par Alexandre VII, Alexandre VIII et Innocent XI.

VIVALDI (Jean-Louis), dominicain, natif de Mondovi, en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arba, une des îles Adriatiques, en 1519. On a de lui un traité estimé : *De veritate contritionis*, ou *Veræ contritionis Præcepta*, in-8; sept autres petits traités recueillis et imprimés sous le titre de *Opus regale*, Lyon, 1508, in-4. Ce pieux et savant prélat mourut dans son diocèse, qu'il avait édifié et éclairé.

VIVANT (François), docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre de l'église de Paris, sa patrie, et chancelier de l'université, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal, et à l'établissement des prêtres de saint François de Sales à Paris, où il mourut en 1739, à 77 ans, après avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation de piété et de savoir. On a de lui : *Traité contre la pluralité des bénéfices*, en latin, 1710, in-12; un *Traité contre la validité des ordinations anglicanes*; il eut aussi part au Bréviaire et au Missel du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes* et de quelques *Hymnes*.

VIVENS (François, chevalier de), né à Clairac en 1697, cultiva avec succès la physique et l'histoire naturelle. Il était en correspondance avec plusieurs savants de la capitale et des pays étrangers, et fut membre de différentes académies. Il mourut le 20 avril 1780. On a de lui : *Mémoire sur le vol des oiseaux*; *Observations sur divers moyens de soutenir l'agriculture en Guyenne*, 1744, 1763, 2 vol. in-12; *Nouvelle théorie du mouvement*, Londres, 1749, in-8; *Essai sur les principes de la physique*, Bordeaux, 1745, in-12.

VIVES (Jean-Louis), né à Valence, en Espagne, en 1492, enseigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudissement général. De là il passa en Angleterre, où il fut chargé d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faisait tant de cas du savant espagnol, qu'il allait exprès à Oxford, avec la reine son épouse, pour entendre ses leçons; mais, malgré son estime, il le retint en prison pendant six semaines (et non pas six mois, comme le disent du Pin et Nicéron), parce qu'il avait osé désapprouver, de vive voix et par écrit, son divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré sa liberté, passa à Bruges, où il s'était marié, en 1524, avec Marguerite Valdnara, et y mourut bon catholique en 1540, à 48 ans. On a de lui des *Commentaires* sur les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, dont les docteurs de Louvain censurèrent avec raison quelques endroits, ainsi que l'inquisition de Rome. Mettant un trop haut prix aux vertus païennes, Vivès plaçait dans le ciel Caton, Numa, Camille, etc.; mais il est à croire que ce n'était qu'une erreur passagère, fruit de l'enthousiasme du moment. (*Voy.* Collius, Zénon.) Un *Traité* judicieux et savant *sur la décadence des arts et des sciences*; un *Traité de la religion*; plusieurs autres ouvrages recueillis à Bâle, 1555, 2 vol. in-fol., et Valence, 1782-90, 8 vol. in-fol. Cette édition, publiée par les soins de Gregor. Majans, est précédée d'une *Vie* très-détaillée de Vivès, avec son portrait. Budé, Erasme et Vivès passaient pour les plus savants hommes de leur siècle, et étaient comme les triumvirs de la république des lettres; mais Vivès était inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée.

VIVIANI (Vincent), né à Florence en 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt avec Galilée, et se livra à l'étude de la géométrie. Ferdinand II, grand-duc de Florence, le chargea de diverses négociations, ce qui ne l'empêcha pas de suivre son goût pour les mathématiques. Il mourut en 1703, à 81 ans. « Il avait, dit » Fontenelle, cette innocence et cette simplicité de » mœurs que l'on conserve ordinairement quand » on a moins de commerce avec les hommes qu'avec » les livres; et il n'avait point cette rudesse et une » certaine fierté sauvage que donne assez souvent » le commerce des livres sans celui des hommes. » Ses ouvrages sont : un traité intitulé *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol., plein de recherches sur les coniques; il prétend deviner ce qu'Aristée avait écrit sur la géométrie, et ressusciter en quelque sorte cet ouvrage perdu. *De maximis et minimis geometrica divinatio, in quintum conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, 1659, in-fol.; *Enodatio Problematum universis geometris propositorum a Claudio Commiers*, 1677, in-4.

* VIVIANI (Quirico), littérateur et poète, né à Padoue en 1785, mort le 2 novembre 1835, a laissé, outre une traduction de *Vitruve* et des *Bucoliques de Virgile*, 1824, in-8, un poème intitulé *Canti militari*, Brescia, 1808, in-4; *Dell' indole delle instituzioni scientifiche del secolo IX*, Venezia, 1819, in-8; *Opere varie*, Venezia, 1821, 3 vol. in-8.

* VIVIEN (Joseph), peintre, né à Lyon en 1657, vint jeune à Paris, et eut pour maître Lebrun. Ce

célèbre artiste connut bientôt le genre de talent de son élève, et lui conseilla de se consacrer au portrait. Vivien suivit cet avis, et il excella dans la peinture au pastel. Non content de rendre fidèlement les traits extérieurs, il représentait en quelque sorte le caractère des personnes qu'il peignait. Il savait si bien les embellir de figures allégoriques, que plusieurs de ces portraits avaient presque autant de mérite que des tableaux historiques. Vivien eut différentes fois l'honneur de peindre les membres de la famille royale, et Louis XV lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Bavière et de Cologne l'appelèrent successivement à leurs cours, et le nommèrent leur premier peintre. Il mourut à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1735, à 78 ans.

VIVIERS (Emmanuel de), capucin dans la province de Toulouse, membre de l'académie des sciences de cette ville, et correspondant de celle de Paris, fut également utile à la religion et aux sciences. La gnomonique et l'optique furent ses occupations favorites. Il a donné sur l'une et l'autre de ces parties de la physique quelques ouvrages intéressants et curieux. Il mourut en 1738.

VIVONNE. *Voy.* ROCHECHOUART.

VLADERACCUS (Christophe), grammairien du XVI[e] siècle, né à Geffen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant quarante ans à Bois-le-Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 13 juillet 1601. On a de lui : *Polyonima Ciceroniana*, Rouen, 1625 : c'est un recueil de phrases tirées de Cicéron; *Flores Plauti cum scholiis*. — Jean et Pierre, ses fils et héritiers de ses talents, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir et à leur piété. Pierre, d'abord professeur de langues à Bois-le-Duc, puis curé d'un village près de cette ville, mourut en 1616.

VLADISLAS. *Voy.* WLADISLAS.

VLEUGHELS (on prononce VEUGLES) (Nicolas), peintre flamand, s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Véronèse. Ses talents, son esprit et son érudition, qui le mettaient en commerce avec les savants et les artistes, le firent nommer, par le roi de France, directeur de l'académie royale de Saint-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville en 1737, à 68 ans.

VLIERDEN (Lambert de), né à Herstalle, près de Liége, en 1564, suivit pendant quelque temps le parti des armes; mais, dégoûté de cette profession, comme il le témoigne lui-même dans ses poésies, il s'appliqua au droit, et se dévoua au barreau pendant près de cinquante ans, sans négliger la poésie pour laquelle il avait des talents, et mourut vers 1640. On a de lui : *Eloge d'Ernest et Ferdinand de Bavière, évêques de Liége*, en vers latins, Liége, 1613, in-8; *De XXXII Tribubus opificum civitatis Leodiensis*, 1628, in-8; *Fasti magistrales civitatis Leodiensis*; *Edicta nummorum omnium quorum usus in civitate Leodiensi, et vicinis provinciis ab anno* 1477 *ad annum* 1623, Liége, 1623, in-4; plusieurs *poëmes*. Ses vers sont clairs et harmonieux, et sa prose est nerveuse.

VOECHT (Gilles), chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, dans l'abbaye d'Everheur (*Averbodium*) en Campine, disciple de Wendelin, et comme lui très-appliqué à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays, mourut le 13 juin 1653, après avoir exercé la charge de proviseur pendant quarante-cinq ans. Il a laissé plusieurs ouvrages que l'on conserve en manuscrit dans l'abbaye d'Everheur. *Historia episcopatuum totius mundi*; *Commentarium de jure abbatum*; *De comitatu Lossensi in Tungria et Taxandria*. L'abbé Ghesquière a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta sanctorum Belgii*, 1, p. 299.

VOET (Gisbert), né à Heusde en 1593, exerça le ministère dans sa patrie, qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1630, avec quelques-uns de son parti, il donna aux catholiques un défi qui fut accepté par Jansénius, depuis évêque d'Ypres; mais Voët, craignant sans doute d'entrer en lice avec un homme si savant, prit le parti de la retraite. Jansénius publia à cette occasion *Alexipharmacum pro civibus Sylvæducensibus*, Louvain, 1630, pour prévenir les citoyens de Bois-le-Duc contre les rodomontades de leurs ministres. Voët s'avisa de faire des *Notes* sur l'ouvrage de Jansénius qui y opposa *Spongia Notarum quibus Alexipharmacum aspersit Gisb. Voetius*, Louvain, 1631, in-8 : ouvrage qui couvrit de honte Voët, et qui fit beaucoup d'honneur à Jansénius. En 1634, Voët fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales, et mourut dans cette ville en 1680. C'était l'ennemi déclaré de la philosophie de Descartes, qu'il accusa d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les assertions de Voët et condamnèrent deux lettres apologétiques de Descartes. Il eut aussi de grands démêlés avec Jean Coccéius (*voy.* ce nom), et fut chef de parti. Ses sectateurs furent appelés *voëtiens*, et ont toujours été les plus grands adversaires des coccéiens. Ses ouvrages sont : *Exercitia et bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652; *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 vol. in-4; *Diatriba de cœlo beatorum*, etc., et quelques autres écrits. — Son fils, Paul VOET, né à Heusde en 1619, professeur en droit à Utrecht, en 1654, mort en 1667, s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *De duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où, parmi quelques assertions vraies, il y en a un grand nombre de fausses; *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, 1658, in-12; *De jure militari*, 1666, in-8; *Commentarius in Institutiones imperiales*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4; *De mobilium et immobilium natura*, Utrecht, 1666, in-8. — Jean VOET, son fils, professeur en droit à Leyde, et ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé un *Commentaire sur les Pandectes*, La Haye, 1698-1704, 2 vol. in-fol. Il y a peu de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale.

VOETS (Melchior), jurisconsulte allemand du XVII[e] siècle, conseiller de l'électeur palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié : *Historia juris civilis Juliacensium et Monsensium*, Cologne, 1667, et Dusseldorf, 1694 et 1729,

in-fol.; *Tractatus ad Observationes feudales*, Dusseldorf, 1720, in-fol., et plusieurs livres de droit en allemand.

* VOGLER (George-Joseph, l'abbé), né en 1749 à Wurtzbourg, destiné à la profession ecclésiastique, étudia au séminaire de Bamberg, et entra plus tard dans les ordres. Ayant montré dès sa première jeunesse les plus heureuses dispositions pour l'art musical, il dut à la protection de l'électeur palatin Charles-Théodore, les moyens d'aller perfectionner son talent en Italie, sous les célèbres maîtres Martini et Valotti qui le comptèrent bientôt au nombre de leurs meilleurs élèves. De retour à Manheim en 1775, il obtint d'abord la direction de la chapelle palatine, parcourut de 1780 à 1786 les divers royaumes de l'Europe, accepta en 1810 la place de professeur de musique à l'université de Prague, et obtint plus tard celle de maître de chapelle de la cour de Darmstadt, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 25 septembre 1814. On a de lui un grand nombre de compositions qui se distinguent, en général, par des mélodies à la fois simples, expressives et pleines de noblesse, ainsi que par une harmonie riche et savante. On distingue dans ce nombre : trois *messes* à quatre voix avec accompagnement d'orgue; une *messe de requiem* à grand orchestre; plusieurs *symphonies* et un *concerto pour deux pianos*. Ses ouvrages théoriques sont : *Méthode d'orgue*, Manheim, 1776; *Manuel d'harmonie*, Prague, 1802; *Système de plain-chant*, ibid., 1804; *Traité d'acoustique*, Leipsig, 1806; *De la construction des fugues*, Offenbach, 1811; *Science des tons et art de les combiner*, Manheim, 1812. Vogler inventa aussi vers 1790 un nouvel orgue, auquel il donna le nom d'*orchestrion*, et dont les jeux imitent de la manière la plus frappante les sons des divers instruments à vent et à cordes qui entrent dans la composition d'un orchestre complet; l'orchestrion est aujourd'hui fort répandu en Angleterre et en Allemagne. Ce savant théoricien a formé d'excellents élèves parmi lesquels il suffira de citer Charles-Marie de Weber, le baron de Poissel et le célèbre compositeur dramatique Meyer Beer, dont les œuvres ont acquis en France une renommée si populaire.

VOGLER (Valentin-Henri), professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville en 1622, et y mourut en 1677, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : une *Notice des bons écrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt, 1691 et 1700, in-4, avec des remarques et des additions qui peuvent le rendre utile. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4; *Diæticorum commentarius*, 1667, in-4; *De naturali in bonarum doctrinarum studia propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, dissertationes quinque*, 1672, in-4; *Physiologiæ historiæ passionis Jesu Christi*, 1673, in-4; *De valetudine hominis cognoscenda liber*, 1674, in-4; *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis sacris fit mentio commentarius*, 1682, in-4.

VOIGT (Godefroi), théologien luthérien, né en 1644 à Dolitsch dans la Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, et mourut en 1682. On a de lui un *Traité sur les autels des anciens chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8, et plusieurs autres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avait rien laissé échapper de ce qu'il avait trouvé dans les anciens auteurs sur les matières qu'il traite.

VOISENON (Claude-Henri Fusée de), abbé du Jar, membre de l'académie française, né en 1708, mort dans un château voisin de son abbaye, en 1775, était ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. La littérature ne fut pour lui qu'un amusement. Il donna au public divers romans, en 4 vol. in-12, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé l'*Histoire de la Félicité*. Le cadre est peu de chose; mais l'auteur conte joliment, et il mêle à son récit de petites réflexions morales finement exprimées, quoiqu'elles ne soient pas toujours d'une exactitude à l'épreuve d'une critique solide. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Sa comédie des *Mariages assortis*, publiée en 1744, et celle de la *Coquette fixée*, en 1746, sont presque les seules dont on parle encore. Il se distingua aussi par un grand nombre de poésies fugitives, productions faciles d'un homme d'esprit, dont la muse légère oubliait souvent l'état et les devoirs; mais il y en a qui ne méritent pas ce reproche, telles que le poëme lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique, en 1758, et applaudi. Quoique tout entier au monde, il n'était pas sans religion. Il disait son bréviaire exactement, et en marquait les renvois avec des couplets de chanson. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre père de Neuville : « Mon père, » lui dit-il en le voyant près de son lit, je ne veux » point aller en enfer; c'est un logement trop in» commode. — Vous avez raison, mon cher abbé; » mais si vous persistez à faire vos opéra-comiques, » cela pourrait bien vous arriver. Ce n'est pas le » tout encore d'aller en enfer. Ah ! mon cher ami, » vous y seriez hué. » Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1782, 5 vol. in-8; il y en a 4 de trop; un petit volume aurait pu contenir facilement ce qui méritait d'être donné au public.

VOISIN (Catherine Des Hayes, veuve Monvoisin, connue sous le nom de la), émule de la Brinvilliers, s'exerça dans la science des poisons, et en faisait le même usage perfide. Elle se vantait de plus de posséder l'art de deviner, et disait qu'elle avait commerce avec les esprits. Il y avait chez elle un concours fort grand, tant d'hommes que de femmes de tous les rangs; elle promettait de découvrir les secrets, de pénétrer l'avenir, de faire trouver ce qu'on avait perdu et les trésors cachés. Elle faisait commerce avec des philtres ou des breuvages pour se faire aimer des personnes d'un autre sexe. Elle avait, disait-elle, des secrets pour se rendre invulnérable et pour gagner au jeu. Une sentence du parlement la condamna à être brûlée, ce qui fut exécuté le 2 février 1680. « Plusieurs personnes, dit » le président Hénault, furent embarrassées dans » cette affaire. Madame de Bouillon parut devant

» ses juges; madame la comtesse de Soissons se » sauva en Flandre, et le maréchal de Luxembourg » fut mis à la Bastille. » Ce qui confirma le peuple dans l'opinion qu'elle s'était donnée au démon, c'est la manière dont elle est morte, et qui fit impression sur ceux même qui ne croyaient pas aisément à ces communications infernales. La relation détaillée qu'on en lit dans les *Lettres* de madame de Sévigné est réellement remarquable. Le maréchal de Villeroi disait des seigneurs et des dames qui se rendaient chez la Voisin, *qu'ils croyaient au diable et qu'ils ne croyaient pas en Dieu*. Proposition souvent vérifiée dans ce siècle. (*Voy.* Faustus.)

VOISIN (Joseph de), né à Bordeaux vers 1610, d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, et devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti, et mourut en 1685. On a de lui: une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4, en latin; un *Traité* latin *de la loi divine*, in-8; *Traité* latin *du Jubilé selon les Juifs*, in-8; de savantes Notes sur le *Pugio fidei* de Raymond Martin, 1651; une *Défense* du Traité du prince de Conti contre la comédie, traité que l'abbé d'Aubignac avait attaqué, 1672, in-4; une *Traduction française* du Missel romain, 1660, 4 vol. in-12. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé la même année sous peine d'excommunication, et par Alexandre VII, en 1661. Ce pape, en proscrivant cet ouvrage, parle généralement de la publication de ces sortes de livres en langue vulgaire comme d'une entreprise insensée, contraire aux lois ainsi qu'à l'usage de l'Eglise, et uniquement propre à occasionner la profanation des sacrés mystères. La Sorbonne ne fut pas plus favorable au Missel français; et le roi, par un arrêt du conseil, en ordonna la suppression et en arrêta le débit.

VOISIN (Daniel-François), chancelier de France, mourut en 1718, à 62 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et intelligent. Un jour, ayant appris qu'un scélérat avait eu assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, il alla trouver Louis XIV dans son cabinet: *Sire*, lui dit-il, *votre majesté ne peut pas accorder des lettres de grâce dans un cas pareil. — Je les ai promises*, dit le roi, *allez me chercher les sceaux. — Mais, sire, — Faites ce que je veux.* Le chancelier apporte les sceaux, le roi scelle les lettres de grâce, et rend les sceaux au chancelier: *Ils sont pollués*, dit celui-ci, en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus.* Le roi s'écrie: *Quel homme!* et jette les lettres de grâce au feu. *Je reprends les sceaux*, dit alors le chancelier, *le feu purifie tout*. Le duc de Saint-Simon parle dans ses *Mémoires* avec beaucoup de mépris de ce vertueux chancelier, et lui reproche sa *pleine et parfaite roture*. Il faut être bien entiché de sa noblesse pour dépriser un grand homme privé de ces vains titres qui n'ajoutent rien au mérite et qui ne sont rien sans lui.

VOIT, jésuite de la province du Haut-Rhin, a donné une *Théologie morale*, en 2 vol. in-8, estimée par l'ordre, la clarté et la sagesse des résolutions. Il était aussi recommandable par ses vertus que par sa science, fut recteur du noviciat à Mayence, et un des hommes qui honorèrent la société à l'époque de sa chute. Il vivait encore en 1775.

VOITURE (Vincent), né à Amiens en 1598, reçu à l'académie française en 1634, dut le jour à un marchand de vin. Les agréments de son esprit et de son caractère lui donnèrent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla par ses saillies. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introducteur des ambassadeurs et de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique, pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols, que tout le monde crut être de Lopez de Véga, tant la diction était élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome, dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France il fut maître d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui auraient dû le mettre dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des aliments à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Ce poète mourut en 1648, à 50 ans. Le commerce des grands l'avait rendu fort vain, et en lui donnant les agréments d'un homme de cour, lui en avait communiqué tous les vices. Il aimait à railler; mais il n'aimait pas les réponses qu'on opposait quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit » Voiture: vous êtes grand, je suis petit; vous êtes » brave, je suis poltron; vous voulez me tuer, hé » bien! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. Voiture était fort lié avec Balzac, et comme lui il composait ses lettres avec des peines incroyables, mettant jusqu'à 15 jours à la composition d'une seule. Ces longs et pénibles efforts, dans un genre surtout qui, par sa nature, semble exclure toute contrainte, ne peuvent donner qu'une idée fort équivoque de ce qu'on nomme *gens d'esprit*, et démontrent combien on se trompe quand on croit que le langage qu'ils mettent sur le papier est celui de leur âme (*voy.* J.-J. Rousseau). On a recueilli les ouvrages de Voiture à Paris, 1729, 2 vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractère délicat et d'un goût très-fin; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées, en déparent la plupart. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses poésies françaises, italiennes et espagnoles. Sarrasin, dans sa Pompe funèbre de Voiture, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. M. A. Ubicini Martelli prépare une édition des œuvres de Voiture qu'il fera précéder d'une curieuse et intéressante notice, imprimée dans le *Moniteur*, 9 et 11 décembre 1845. *Voy.* Benserade.

VOLATERRAN (Raphael Maffée, dit le), ainsi

nommé de la ville de Volterre en Toscane, où il vit le jour en 1450, se fit un nom par ses propres ouvrages, et par les versions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on distingue ses *Commentaria urbana*, Lyon, 1599, in-fol., très-estimés. Parmi celles du second genre, on cite ses *traductions* latines de l'Economique de Xénophon, de l'Histoire de la guerre des Perses et de celle des Vandales par Procope de Césarée; de 10 *Oraisons* de saint Basile, etc. Maffée mourut dans sa ville natale, à 71 ans.

VOLDER (Burcher de), né à Amsterdam en 1645, professeur de philosophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, fut un des premiers qui introduisirent la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il attaqua dans des thèses la critique de cette philosophie, qu'en avait faite le savant Huet. Ce mathématicien mourut en 1709. On a de lui plusieurs harangues, et différentes dissertations in-8, en latin, sur des sujets philosophiques. Son latin est dur et incorrect, son style froid, sans mouvement et sans image.

* VOLFIUS (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Dijon en 1734, demeura quelque temps chez les jésuites. Après la suppression de l'ordre, il remplit, au collége de sa ville natale, la chaire de rhétorique. Ayant embrassé les principes des novateurs, sa popularité, jointe au crédit de son frère, député à l'assemblée constituante, le fit élire évêque de la Côte-d'Or. Sacré à Paris le 13 mars 1791, il adhéra aux lettres *encycliques* de ses collègues, et envoya des députés à leurs conciles; mais d'ailleurs il ne se montra pas bien empressé à soutenir la cause du schisme. Ainsi que tous ses collègues, Volfius donna sa démission lors du *concordat*, et le nouvel évêque, M. Raymond, le nomma chanoine de Dijon. Depuis il vécut dans la retraite, uniquement occupé de littérature, et de l'éducation de quelques jeunes gens auxquels il servit de père. En 1816, engagé à donner une juste satisfaction à l'Eglise, il signa, le 26 février, une déclaration rendue publique, où il reconnaît « avoir fait » une très-grande faute d'accepter un évêché qui » n'était pas vacant, et d'avoir commis des faiblesses » pendant le règne de la terreur. » Déférant ensuite aux représentations de quelques amis, il fit une *rétractation* plus humble et plus précise, qui fut lue dans la cathédrale de Dijon. Enfin il s'adressa au saint Siége, et obtint l'absolution des *censures*. « Cette démarche de sa part (dit l'*Ami de la Reli-* » *gion*, tom. 31, p. 23) était d'autant plus méri- » toire, que le siége de Dijon était alors occupé » par un ancien constitutionnel. » Il mourut le 8 février 1822. On cite, parmi d'autres ouvrages de Volfius : *Rhétorique française à l'usage des colléges*, in-18 et in-12, plusieurs fois réimpr., et qui a servi de modèle à la rhétorique de M. Leclerc; une *Géographie*, in-12; des *Discours religieux* prononcés dans différentes cérémonies.

VOLKIR ou VOLZIR de SERONVILLE (Nicolas), secrétaire d'Antoine, duc de Lorraine, au XVIe siècle, s'est fait connaître par divers ouvrages assez rares. *Chronique des rois d'Austrasie*, en vers, 1530, in-4; *Traité de la Désacration de Jean Castellan, hérétique*, 1534, in-4; *Histoire de la victoire du duc Antoine contre les luthériens*, Paris, 1526, in-fol. Il avait été témoin oculaire de ce qu'il raconte. *Enchiridion musices*. On a une curieuse *Notice* sur cet écrivain, par M. Aug. Digot, Nancy, 1849, in-8.

* VOLNAIS (Mlle), actrice célèbre, née à Paris en 1787, fille unique d'un Américain fort riche, n'en fut pas moins, dès l'âge de 14 ans, réduite à se créer des moyens d'existence, se livrant jour et nuit à l'étude de deux arts bien différents : à la peinture par obéissance, à la déclamation par penchant. Présentée par Dazincourt, son maître, à Joseph Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, elle dut à la protection de ce dernier un ordre de début au Théâtre-Français, où elle parut pour la première fois le 4 mai 1802, dans le rôle de *Junie* de Britannicus. Ses débuts durèrent six mois, et une foule prodigieuse se portait à chaque représentation. Admise comme sociétaire, Mlle Volnais aborda les rôles d'*Iphigénie*, de *Chimène*, *Monime*, *Rodogune*, *Gabrielle de Vergy*, *Pulchérie*, etc., et créa plusieurs rôles de haute comédie. L'habitude de la bonne compagnie avait donné à toutes ses manières ce qu'il faut au théâtre pour réussir dans les rôles de femme de qualité. Après une carrière dramatique de 21 ans, elle se retira à Versailles, où elle mourut en 1837.

* VOLNEY (Constantin-François CHASSEBEUF), était fils d'un notaire de Craon, où il naquit en 1757. Après avoir achevé ses humanités au collége de cette ville, il vint à Angers suivre les cours de philosophie et de médecine. Solitaire, taciturne, il ne prit jamais aucune part aux amusements de ses condisciples, et ne se lia intimement avec aucun d'eux. Déjà imbu des mauvaises doctrines du temps, il donna peu d'attention aux leçons de philosophie, s'appliqua davantage à l'étude de la médecine, mais il suivit avec ardeur les cours des langues orientales, c'est-à-dire de l'arabe et de l'hébreu. Ayant achevé son cours de médecine, il se rendit à Paris, où il continua de se livrer à l'étude de cette science et à celle des langues orientales. Son plus grand désir était de visiter l'Orient. Une succession qu'il recueillit lui fournit les moyens de passer en Syrie. En y débarquant, il comprit qu'avant de parcourir le pays, il fallait en étudier la langue, les mœurs et les usages, se mettre en mesure de converser avec les habitants de toutes les classes, et se ployer à la manière de vivre des hommes qu'il voulait fréquenter. Dans cette vue, il sollicita et obtint la permission d'être reçu à titre de pensionnaire dans un monastère du Mont-Liban. Ce fut alors qu'il prit le nom de Volney, qui n'est autre que celui de Chassebeuf traduit en arabe. Ses entretiens avec les religieux, la lecture du petit nombre de livres qui se trouvaient dans leur bibliothèque, ses conversations au dehors, contribuèrent beaucoup à perfectionner sa nouvelle éducation. Tout le monde connaît les précieux avantages qu'il retira de ces utiles préliminaires; on leur doit le *Voyage en Egypte et en Syrie* (*voy.* SAVARY, VII, 463). Cet ouvrage acquit à son auteur une grande réputation, et les traductions qui en furent faites dans les principales langues de l'Europe, le répandirent avec

rapidité dans toutes les classes de la société. De retour en France, après une absence de trois années, Volney fut nommé directeur-général du commerce et de l'agriculture en Corse; mais la révolution l'empêcha d'occuper cette place. Député du tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou aux états-généraux, il s'y rangea du côté gauche. Il fut un des premiers qui, le 18 juillet, demandèrent l'établissement des milices qui prirent le nom de gardes nationales. Le 14 août, il soutint que l'organisation de la constitution devait être précédée de celle des assemblées municipales et provinciales. Il proposa, le 20 et le 21 du même mois, un *préambule* pour la déclaration *des droits de l'homme*, et des amendements à l'article sur les *droits des citoyens*. Les esprits s'étant aigris à proportion des obstacles qu'ils se forgeaient eux-mêmes, Volney proposa de faire nommer, séance tenante, une autre assemblée pour mieux consulter les opinions et les intérêts de la nation. Cette motion, d'abord adoptée, reproduite plusieurs fois dans l'assemblée constituante, et combattue par Volney lui-même contre Cazalès, fut définitivement rejetée le 17 février 1790. Ce fut Volney qui, le premier, aborda, le 29 septembre, la question de la vente des biens du clergé; le 12 octobre, il appuya Mirabeau proposant de décréter que les propriétés ecclésiastiques appartenaient à la nation. Devenu un des plus actifs novateurs, il fit insérer dans le *Moniteur* des réflexions assez décousues, afin de prouver que plus la propriété est divisée, et plus un état est puissant. Volney fut élu secrétaire. Le 28 mars, il fit décréter que « la nation française s'interdisait, dès ce mo» ment, d'entreprendre aucune guerre tendant à » accroître son territoire. » On sait comment la république tint cette promesse. La politique n'empêchait pas Volney de se livrer aux études littéraires; mais il les tourna au profit de l'impiété. En septembre 1791, il fit présent à l'assemblée constituante de son livre intitulé *les Ruines*, digne de l'époque où il fut publié. Poussé par un principe de patriotisme qui pourra paraître un peu singulier, il renvoya peu de temps après, à l'impératrice Catherine II, la médaille d'or qu'il en avait reçue pour son *Voyage en Egypte*. Il écrivit à ce sujet une lettre à Grimm, qui commence ainsi : « La protection déclarée que l'impératrice accorde » à des Français révoltés (les *émigrés*), les secours » pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma » patrie, ne me permettent plus de garder en mes » mains le monument de générosité qu'elle y a dé» posé, etc. » On fit à Volney une réponse satirique sous le nom de *Petreskoï*. Dans un voyage en Corse, il acheta le domaine de la *Confina*, près d'Ajaccio, où il connut Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie. Quelques différends s'étant élevés entre lui et le général Paoli, il revint en France, où il fit paraître son *Précis de l'état actuel de la Corse*. Il osa se prononcer contre les événements du 31 mai, fut emprisonné sous la terreur comme *royaliste*, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé en novembre 1794 professeur d'histoire à l'école normale, au lieu d'éclairer ses élèves par une sage critique, il prit à tâche de renverser les anciens monuments historiques dont les faits ont été constatés par les siècles; les écrivains les plus dignes de foi, il les appelait *raconteurs du temps passé*; et, enfin, il mit dans ses *cours* cette confusion d'idées mal conçues qu'on retrouve dans ses écrits. A cette époque, Bonaparte se trouvant à Paris sans emploi, fit une visite à Volney, qui l'invita à déjeuner, et lui procura en cette occasion la connaissance de Laréveillère-Lepaux. Celui-ci le présenta à Barras, qui, la veille du 13 vendémiaire, le réintégra dans son grade et l'employa dans cette journée. Cependant, malgré le zèle de Volney pour les principes du jour, on le tenait éloigné des fonctions publiques, ce qui le dégoûta un peu de ses confrères et le fit partir, en 1795, pour les Etats-Unis d'Amérique. Là, il eut des démêlés assez sérieux avec le président Adams. On le soupçonnait d'être un agent du directoire pour faire tomber la Louisiane entre les mains des Français, quoique Volney fût alors brouillé avec ce gouvernement. Il eut en même temps à souffrir les attaques du docteur Priestley, dont il avait critiqué les écrits. Le docteur le traitait d'*ignorant* et de *hottentot*, prouvait qu'on devait croire à la divinité des Ecritures, tout en niant celle de Jésus-Christ, et Volney prétendait qu'on ne devait croire ni à l'une ni à l'autre. Il revint en France en 1798, et fut nommé membre de l'institut, qui avait été créé pendant son absence. Ennemi du directoire, qui l'avait négligé, il seconda de tous ses moyens sa chute au 18 brumaire. Bonaparte, qui s'était fait premier consul, se souvint de son ami, le comprit dans la première organisation du sénat, et le fit même entrer dans son conseil intime. Mais, voulant en quelque sorte dominer l'homme le moins propre à se laisser dominer, Volney se prononça d'abord contre le *concordat* qu'il regardait comme un moyen de rétablir la religion en France. Enfin son ton tranchant, son arrogance et sa passion de tout critiquer, indisposèrent fortement contre lui Bonaparte, qui le disgracia. Après la dissolution du sénat, il entra dans la chambre des pairs, où il vota constamment avec l'*opposition*; il portait le titre de comte, qui était en contradiction avec ses maximes républicaines. Cet écrivain, qui n'avait d'abord qu'un revenu de onze cents francs, parvint à acquérir une fortune brillante. Il se sentait malade depuis plusieurs années : pour rétablir sa santé, il crut devoir se mettre au régime le plus austère; il se laissait dépérir faute de nourriture, et délabra ainsi son estomac, qui ne pouvait plus garder aucun aliment. Il mourut le 25 avril 1820, à 63 ans. Il paraît que dans ses derniers moments il refusa les secours consolants de la religion, et qu'il finit, ainsi que l'assurent ses partisans, *en vrai philosophe*. On a déposé son corps au Père-la-Chaise. On a de lui : *Voyage en Egypte et en Syrie*, de 1783-84-85, Paris, 1787, 4 vol. in-8; Paris, 1788, 2 v. in-8, trad. en allem. par Paulas; Iéna, 1788 et 1800, 3 vol. in-8 en angl. et en holland., par J.-D. Pasteur, Leyde, 1788, *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788, in-8, trad., en allem. et en holland., mais critiqué par Peyssonel (*voy.* ce nom, VI, 467). Cet ouvrage a été inséré par l'auteur, dans son *Voyage en Syrie*; *Chronologie des douze siècles antérieurs*

au passage de Xerxès en Grèce; *Les Ruines*, ou *Méditations sur les révolutions des empires*, Genève, 1791, in-8. L'auteur y sape les fondements de tous les cultes, et notamment celui de la religion catholique : il ne ménage pas non plus les rois, qu'il apostrophe ainsi : « O scélérats, monarques ou » ministres, qui vous jouez de la vie et des biens » des peuples! Eh quoi! il ne s'élèvera pas sur la » terre des hommes qui vengent les peuples et punissent les tyrans! Un petit nombre de brigands » dévore la multitude, et la multitude se laisse » dévorer! O peuples avilis, connaissez vos droits; » toute autorité est de vous, toute puissance est la » vôtre... » On a vu depuis quels étaient les résultats désastreux de l'émission de pareilles doctrines. *La loi naturelle*, ou *Catéchisme du citoyen français*, Paris, 1793, in-16, réimprimé plusieurs fois. Cet écrit, publié sous le règne de la *terreur*, ne servit qu'à multiplier les désordres. Volney y enseigne que « la morale n'a d'autres bases que l'organisa- » tion de l'homme et de l'univers, etc.; que toutes » les vertus reviennent à l'objet physique de la » conservation de l'homme; que les deux génies » gardiens des actions de l'homme sont *la douleur* » *et le plaisir*... Il ne faut point voler, dit-il, parce » que l'on pourrait être volé à son tour, et le » meurtre est défendu, parce qu'il donne le droit de » tuer le meurtrier. » Ainsi ce n'est pas le mal, mais la peine qui fait le crime, et on peut le commettre si on sait bien prendre ses précautions : c'est avec cette doctrine que Volney voulait pervertir la société. Pour mieux y réussir, il dispensa aussi de toute religion; et, selon ses principes, « la » foi et l'espérance sont des idées sans réalité, des » vertus de dupes..... La charité est une exagéra- » tion.... La prière est une dépravation de la mo- » rale, etc. » On a vu que ces belles leçons n'empêchèrent pas que Volney ne devint *suspect*, et ne fût retenu en prison, pendant dix mois, par les athées ses confrères, et les jacobins ses disciples : triste épreuve qui ne servit pas à le corriger; *Précis de l'état actuel de la Corse*, qui parut dans le *Moniteur*, (n^os^ du 20 et du 31 mars 1793); *Simplification des langues orientales*, ou *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque, avec des caractères européens*, Paris, 1795, in-8: *Lettre au docteur Priestley* (en anglais), imprimée en 1796, aux Etats-Unis; *Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole Normale, en l'an 3*, Paris, 1799, in-8. —Jondot a publié contre ces *leçons* des *Observations critiques*, etc. (Paris, 1799, in-8), auxquelles Volney ne répondit pas. Dans son ouvrage, il présente l'histoire tout entière « comme un amas de faus- » setés et d'erreurs... comme un tableau fantastique » de faits évanouis, dressé par des hommes pleins » de partialité et de préjugés... C'est, dit-il, une » des causes des maux qui ont désolé les nations... » Selon lui, « le roman est préférable à l'histoire..., la » meilleure serait l'histoire physique de l'homme..., » il faudrait refaire l'histoire..... » et c'est à Volney qu'on aurait dû laisser ce soin; *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, Paris, 1803, 2 vol. in-8. On trouve à la fin un vocabulaire de la langue des *Miamis*; *Rapport fait à l'Académie celtique, sur l'ouvrage russe intitulé* : Vocabulaire comparé des langues de toute la terre, 1805, in-4; *Supplément à l'Hérodote de Larcher*, Paris, 1808, in-8; *Chronologie d'Hérodote, conforme à son texte, en réfutation des hypothèses de ses traducteurs et commentateurs*, Paris, 1809, in-8. Dans ces deux ouvrages qui n'en font qu'un, Volney traite fort mal Larcher (*voy.* ce nom), beaucoup plus savant que lui, et, en lui supposant des méprises, il en commet lui-même de graves et de réelles (*voy.* MIOT); *L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, Paris, 1808, in-8, avec tableau; *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, Paris, 1819, in-8; 1820, in-12. C'est un pamphlet contre le caractère auguste des monarques; *Discours sur l'étude philosophique des langues*, etc., etc., Paris, 1819, in-8; *Hébreu simplifié, contenant un premier essai de la grammaire, et un plan du dictionnaire écrit sans lettres hébraïques*, etc., etc., Paris, 1820, in-8. Volney a donné des articles au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique*, à la *Revue encylopédique*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées, Paris, 1826, 8 vol. in-8, fig. Tous les écrits de Volney, excepté son *Voyage en Egypte*, sont fort ennuyeux, et pèchent par le style, qui est lourd et incorrect, par des idées mal digérées et sans suite, par une puérile affectation de profondeur, et un ton pédantesque. J.-F. Bodin, dans ses *Recherches sur Angers et le Bas-Anjou*, tome 2, p. 401, a consacré à Volney une longue *notice*. On a en outre publié sa *Vie*, avec des considérations sur ses écrits, Paris, 1821, in-8.

* VOLPATO (Jean), graveur, né à Bassano en 1733, exerça le métier de brodeur jusqu'à l'âge de 21 ans; ayant quitté l'aiguille pour le burin, il grava, sans autre maître que son génie, plusieurs sujets qui le firent connaître, et lui fournirent les moyens de perfectionner son talent. Il passa à Venise, où il fut bien reçu par Bartolozzi, qui l'aida de ses conseils. Plusieurs gravures qu'il publia d'après Piazetta, Maiotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc., augmentèrent sa réputation et le mirent à l'égal de Bartolozzi lui-même. S'étant établi à Rome, il y publia de nouveaux ouvrages, qui furent généralement bien reçus. Pendant longtemps, et avant que Morghen (qui fut lui-même son élève) eût fait connaître tout son génie, il fut le premier graveur de cette capitale. Volpato est un des artistes qui ont gravé les peintures de Raphaël, l'un des plus beaux ornements des galeries du Vatican (*voy.* SANNAZAR). Il serait trop long de citer les différents ouvrages de Volpato; ils sont estimés, et répandus dans toute l'Europe. Il perfectionna les estampes peintes à l'*aquarelle*, et a donné de fort jolis dessins en miniature, qui, au moyen des couleurs, donnent une idée plus exacte des originaux. Il mourut à Rome, le 21 août 1802, à 69 ans.

* VOLPI (Jean-Antoine), philologue et littérateur, né à Padoue en 1686, fit ses premières études chez les jésuites, et apprit ensuite le grec, la philosophie et le droit. Il cultiva la poésie latine avec succès, et ses ouvrages l'ayant fait connaître, il fut nommé, en 1727, professeur de philosophie à l'u-

niversité de Padoue. Après la mort de l'abbé Lazzarini, en 1735, il obtint la chaire d'éloquence grecque et latine, qu'il occupa 26 ans. En 1717 il avait formé, avec son frère Gaétan (*voy.* l'art. suiv.), un grand établissement d'imprimerie et de librairie, auquel ils assurèrent une longue prospérité par la réunion de leurs travaux comme éditeurs : cette maison est devenue célèbre sous le nom de *Libreria Cominiana* ou *Volpi Cominiana*, du nom de l'habile imprimeur avec lequel les frères Volpi s'associèrent. Jean-Antoine s'occupa principalement des ouvrages de littérature ancienne et moderne. Ses productions les plus remarquables sont : *Catulli, Tibulli, Propertii carmina recensita*, Padoue, 1710; *Discours académiques*, ibid., 1725; *De utilitate poetices liber*, ibid., 1743; *Carmina et opuscula*, ibid., 1725, in-4; *Opuscula philosophica*, ibid., 1744 : *Œuvres diverses latines et italiennes*, 1735. Il mourut le 25 octobre 1766, à 80 ans. Il était agrégé à plusieurs sociétés littéraires de l'Italie, et avait célébré dans ses dernières années la poésie, qui faisait ses délices, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'épigramme suivante :

Ussit me puerum doctarum forma sororum,
 Idem ego, fata jubent, uror amore senex.
Sic poterunt juvenes ad nostrum dicere bustum,
 Quam tibi vita fuit, tam tibi longus amor.

* VOLPI (dom Gaétan), savant ecclésiastique, né à Padoue en 1689, s'appliqua avec ardeur, dès sa première jeunesse, à la littérature, et y fit de grands progrès. Il concourut avec son frère, à l'établissement d'une imprimerie d'où sortirent de précieuses éditions. Gaétan s'occupa principalement des ouvrages ecclésiastiques. Il avait rassemblé un grand nombre de *Vies des saints* et autres ouvrages religieux, soit pour les faire servir à son instruction, soit aussi pour en donner des éditions correctes. Presque toute sa vie se passa dans cette utile occupation. Ses dernières années ne furent point heureuses. Des scrupules de conscience vinrent le troubler, et lui ôtèrent tout repos. Ni la raison ni les remontrances de ses amis ne purent calmer son esprit malade, et, le 18 février 1761, il mourut au milieu de ses agitations. Dès 1725, il avait fait réparer à ses frais un caveau de sépulture dans l'église paroissiale de Sainte-Lucie, et fait graver sur la pierre qui le fermait cette inscription : *Rectoribus cœterisque hujus parochiæ sacerdotibus commune sepulcrum, a Cajetano Vulpio, presbytero, ornatiore hac forma restitutum ann. D. MDCCXXV, ut et ipse post obitum huc inferretur.* Outre les ouvrages qu'il donna de concert avec son frère Jean-Antoine, et enrichit de *notes*, on a de lui personnellement : *Due celebri raggionamenti del ven. Giovanni d'Avisa ai sacerdoti, intorno all' altezza ed eccellenza della loro dignita, con aggiunte e dedica, e col titulo : A tutti i sacerdoti di Gesu Christo, santita di costumi e perpetua felicita*, Padoue, 1727; *La Vita della ven serva di Dio suor Caterina Vannini, monoca convertita, compilata dal ven. cardinale Federico Borromeo, ora corretta e con varie note illustrata*, Padoue, 1756; *Trattato della tribolazione, di bonsignore Cacciaguerra nobile Sienese*, etc., *corretto ed illustrato*, etc., Padoue, 1724; *Trattato della SS. communione, di bonsignore Cacciaguerra, corretto ed illustrato*, Padoue, 1734; *Pie e divote meditazioni dello stesso Cacciguerra, con note e con compendio della vita dell autore : si aggiunge in fine la celebre meditazione di S. Luigi di Gonzagga, intorno ai SS. angeli*, Padoue, 1740; *Dialogo spirituale di bonsignore Cacciaguerra con Felice vergine di Barberano, sua penitente*, etc., Padoue, 1740; *Sermoni famigliari di S. Carlo Borromeo, fatti alle monache dette Angeliche*, etc., *con illustrazioni*, Padoue, 1720. Volpi avait trouvé ces sermons manuscrits dans le magasin d'un libraire. *Il conforto degli afflitti, del P. Gasparo Loarte*, etc., Padoue, 1739; *Apologia per la Vita di S. Filippo di Neri*, etc., Padoue, 1740; *la Istituzione d'ogni statolo devole delle donne christiane, del cardinale Agostino Valiero, corretta, accressiuta, e in varie guise illustrata*, Padoue, 1744; *la Divina Commedia di Dante*, Padoue, 1727, 3 vol., avec un catalogue chronologique de beaucoup d'*éditions* de ce poème et des *notes* de Volpi; *la Libreria di Volpi et la stamperia Cominiana illustrate, con utili e curiose annotazioni*, Padoue, 1756, in-4. C'est un catalogue de toutes les éditions sorties des presses cominiennes depuis 1717; *la Vita di S. Caterina di Siena*, Padoue, 1756; *la Vita di S. Caterina di Genova*, Padoue, 1743, etc. *Voy.* Scopoli.

* VOLPI (Joseph-Roch), savant jésuite, frère puiné du précédent, né à Padoue en 1692, fut placé pour apprendre les premiers éléments des lettres, dans un collége dirigé par des prêtres séculiers. Il passa de là chez les jésuites, où il acheva ses humanités et s'appliqua à la littérature. Il prit du goût pour l'institut de ses maîtres, et s'y engagea à Rome en 1707. Ses supérieurs l'employèrent à l'enseignement à Frascati, à Sienne et à Livourne; ils le nommèrent ensuite préfet des études au collége grec de Saint-Athanase, *in urbe*, poste qu'il garda toute sa vie. Ce fut dans l'exercice de cet emploi qu'il conçut le projet d'un ouvrage dans lequel il aurait établi la supériorité des *rites latins* sur ceux de l'église grecque; mais d'autres occupations l'en détournèrent. Le cardinal Corradini avait demandé au P. Tamburini, alors général des jésuites, un sujet qui pût achever son bel et grand ouvrage du *Latium profanum et sacrum*. Le P. Volpi parut propre à cette entreprise. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et n'épargna, pour réussir, ni peines, ni fatigues, ni voyages. Le P. Volpi était en même temps réviseur des livres, consulteur de l'*Index*, et examinateur des évêques. Il faisait plus encore : il prêchait, confessait, faisait des missions, et allait assister les malades. Il trouva la mort dans l'exercice de ces fonctions charitables le 26 septembre 1746, à 54 ans. On a de lui : *Vetus Latium profanum et sacrum*, depuis le tome 3 jusqu'au 11 inclusivement, Padoue, Rome, 1726-45, in-4. Les deux premiers vol. sont l'ouvrage du cardinal Corradini. *Tabula Antiatina e ruinis veteris Antii nuper effossa, interpretatione et notis illustrata*, Rome, 1726; *Lettera in cui si espongono cento antiche iscrizione di nuovo scoperte, correzione con note*, dans la *Raccolta calogerana*, tome 19; *Commentario*

della villa di Manlio Vopisco in Tivoli, gia celebrata in versi da Publio Stazio Papirio, dans le tome 26; *Breve notizia delle opera intitolata* : Vetus Latinum profanum et sacrum, *incominciata gia da monsig. Corradini, che fù poi cardinale, e continuata dal P. Volpi*, tome 15e du recueil; *Epistolæ Tiburtinæ carminibus conscriptæ et in tres libros distributæ, cum auctoris animadversionibus*, Brescia, 1745, in-4, imprimées par les soins du cardinal Quirini. La poésie en est agréable, et la latinité pure. *De Vita et moribus S. Ignatii Loyolæ libri tres, auctore Joan. Petr. Maffeio; accedit de D. Ignatii gloria liber singularis,* Padoue, 1717. Ce livre *de D. Ignatii gloria* est du P. Volpi. On y trouve la description de la riche et magnifique chapelle de Jésus, où reposent les reliques du saint; *Theses contra Judæos de LXX hebdomadibus*, Rome, 1720, in-4. Elles furent soutenues par Volpi, et il eut occasion d'y faire preuve de sa profonde connaissance des saintes Ecritures, et de sa capacité dans les langues orientales. *Vitæ sanctorum octo, a Benedicto XIII fastis sacris adscriptorum*; *Compendio delle stesse Vite*, Rome, 1726, *e con aggiunte*, ibid., 1727; *Vita di S. Margarita di Cortona*, Rome, 1728; ibid., avec des augmentations, 1736; *Vita di San Sinforosa e de' suoi SS. figliogli, compagni e martiri, cittadini e protettori di Tivoli*, Rome, 1730, in-4; *e con aggiunte*, ibid., 1744; *Vita di S. Magne arcivescovo e martire, protettore e padrone della citta d'Agnani*, Rome, 1732; *L'Ottimo stato, opera postuma de P. Benedetto Rogacci*, etc., Venise, 1725. Le P. Volpi était de la société des *Arcadiens*, sous le nom de *Bianore Craneo.*

VOLPILIERE (de la), docteur en théologie, était de la petite ville d'Allanches, dans la Haute-Auvergne. Ayant des talents pour la chaire, il se consacra à la prédication, et mourut au commencement du XVIIIe siècle. On a de lui : des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8; des *Discours synodaux*, 1704, 2 vol. in-12; une *Théologie morale*, 7 vol. in-12, où il traite des cas de conscience; *La vie réglée dans le monde.* — Le P. de la VOLPILIÈRE, jésuite, son frère ou son parent, a aussi publié quelques livres de piété.

* VOLTA (Alexandre), physicien, né en 1745, à Côme, d'une famille noble, cultiva dans sa jeunesse la philosophie et la poésie. Mais porté par son goût vers les sciences physiques et la chimie, il appliqua son attention aux recherches expérimentales dans lesquelles il obtint tant de succès. Dès l'âge de dix-huit ans, il était en correspondance avec l'abbé Nollet au sujet de l'électricité, et il adressa, en 1769, au P. Beccaria une dissertation : *De vi attractivâ ignis electrici.* Il publia, en 1771, un nouveau mémoire, et obtint, en 1774, la chaire de physique au collége de Côme, d'où il passa, en 1779, à l'université de Pavie, pour occuper la même chaire qu'il conserva jusqu'en 1804. Les expériences qu'il fit en 1775, sur la propriété isolante qu'acquièrent les bois imprégnés d'huile, le conduisirent à la construction de l'*électrophore*, ou porteur de l'électricité, parce que cet appareil est en effet comme un dépôt permanent et inépuisable d'où l'on peut tirer à chaque instant l'électricité dont on a besoin pour une foule d'expériences. Volta fit aussi de nombreuses expériences sur l'hydrogène, qui le conduisirent à l'invention du *pistolet électrique*, de la *lampe à air inflammable*, de *l'eudiomètre électrique*, inventions ingénieuses et qui ne pouvaient être imaginées que par un expérimentateur exercé, quoiqu'elles ne soient que des explications mécaniques fort simples de principes déjà bien connus. En 1777, il fit un voyage en Suisse et en Savoie avec son compatriote Giovio, et reçut un accueil bienveillant de Haller et de Voltaire. En 1782, il visita avec Scarpa l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et il reçut dans ces pays de nombreuses marques d'estime des savants. Nous nous hâtons de mentionner la grande découverte du développement de l'électricité par le contact mutuel des corps, principe dont l'application a été si heureuse et si extraordinaire qu'elle est encore, s'il est possible, dit Biot, une plus grande découverte que le principe dont elle dérivait. Son appareil, connu sous le nom *de pile électrique* ou *voltaïque*, ou de *colonne électrique* ou mieux encore sous celui d'*appareil électromoteur* (parce qu'en effet son pouvoir consiste à exciter un courant électrique continu à travers les corps conducteurs que l'on interpose entre ses pôles), est devenu le plus puissant moyen de décomposition et de composition qu'ait jamais possédé la chimie. C'est à lui que nous devons les belles découvertes de sir Humphry Davy sur les bases métalliques de la soude, de la potasse, si connues maintenant sous les noms de *sodium, potassium*, etc. Volta rectifia les idées de Galvani (*voy.* GALVANI) sur l'origine du principe qui fait contracter les muscles des grenouilles privées de la tête et soumises à l'action des arcs métalliques. Galvani le faisait résider dans les nerfs; Volta le montra comme provenant de l'électricité développée par le contact de deux métaux hétérogènes, et il prouva qu'un semblable effet avait lieu dans le contact de tous les corps hétérogènes avec des degrés d'intensité très-différents selon leur nature. Ayant ainsi saisi ce grand fait du développement de l'électricité par le simple contact, il en fit l'application en construisant sa pile métallique, formée de disques de cuivre et de zinc, et de morceaux de drap interposés et humectés d'une solution de sel dans l'eau. Il adressa à la société royale de Londres, en 1792, un an après la publication de l'ouvrage de Galvani sur l'électricité animale, son premier *Mémoire* sur le développement de l'électricité dans le contact des corps; et en 1800, il en envoya à la même société un second, renfermant la découverte de l'appareil électromoteur. Ce corps savant, qui lui avait déjà décerné, en 1794, la médaille d'or de Copley, pour la découverte du condensateur, l'admit ensuite dans son sein et lui donna les témoignages les plus flatteurs d'estime et de reconnaissance, pour les services rendus à la science. La découverte de la pile voltaïque ne fut connue en France qu'en 1801. Bonaparte engagea Volta à venir à Paris, où il répéta ses expériences en présence d'une nombreuse commission de l'institut. Il fut accueilli avec enthousiasme, et sur la proposition du premier consul il lui fit présent d'une médaille d'or; Bonaparte y ajouta une gratification

de six mille francs, le combla de distinctions, le fit nommer député de l'université de Pavie à la consulte de Lyon, le créa membre du collége des Dotti, sénateur et enfin comte. Plus tard cependant l'intérêt que Bonaparte prenait aux progrès des sciences parut se refroidir. En 1802 l'institut nomma Volta un de ses huit associés étrangers. Avec des pensions considérables, ce savant physicien obtint les titres de membre de la légion-d'honneur, et de la couronne-de-fer, et fut un des premiers membres de l'institut d'Italie. L'affaiblissement de sa santé le força de quitter sa chaire en 1804, et, en 1815, il fut nommé par l'empereur François Ier directeur de la faculté de philosophie à l'université de Pavie. Volta mourut le 6 mars 1826, à 81 ans. Il s'était montré constamment religieux, et sa modestie ne souffrit rien de ses succès. Attaché à sa patrie, il avait rejeté les offres brillantes qui lui furent faites pour l'attirer à Saint-Pétersbourg. Le chevalier Antinori a donné la collection de ses œuvres, Florence, 1816, 5 vol. in-8, où ses Mémoires sont rangés selon leurs dates. Le professeur Catenazzi a écrit son Eloge.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET de), né à Chatenay, village près de Sceaux, le 20 février 1694, ne reçut le baptême, à cause de sa faible santé, que le 22 novembre suivant, dans l'église de Saint-André-des-Arcs. Il eut pour père François Arouet, ancien notaire, qui était alors receveur alternatif et triennal des épices et vacations de la chambre des comptes. Sa mère, d'une famille du Poitou, s'appelait Marguerite d'Aumart. Le jeune Arouet, qui reçut par la suite le nom de *Voltaire*, dépendant du patrimoine maternel, fut élevé chez les jésuites; il y eut pour maîtres les PP. Porey et le Jay. Ce dernier (c'est Condorcet qui le raconte dans sa *Vie* de Voltaire), *frappé de la hardiesse des idées et des opinions du jeune écolier, lui prédit qu'il serait en France le coryphée du déisme, prophétie que l'événement a justifiée*, ajoute l'historien. Au sortir du collége, il retourna dans le sein de sa famille, et y retrouva l'abbé de Châteauneuf, ancien ami de la maison et son parrain. Celui-ci était lié avec la fameuse Ninon de Lenclos, chez laquelle il présenta le jeune Voltaire, qui faisait déjà connaître son inclination pour la poésie. Il récita devant Ninon quelques épigrammes piquantes, avec lesquelles il tourmentait son frère, attaché au jansénisme, et il déclama avec beaucoup de feu la *Moïsade* de Rousseau. Ninon, femme bel-esprit, goûta celui de Voltaire, et lui légua par son testament 2,000 livres, pour qu'il se formât une petite bibliothèque. L'abbé de Châteauneuf se chargea ensuite de l'introduire dans le grand monde; et c'est à lui qu'il dut la connaissance du duc de Sully, du marquis de la Fare, des abbés de Chaulieu, Servien et Courtin, du prince de Conti, du grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars et du chevalier de Bouillon. Voltaire puisa dans leur société ce goût délicat qui distinguait le siècle de Louis XIV; mais il y exerça aussi son goût, déjà prononcé, pour le sarcasme et la satire, au moment où le ton de gravité que Mme de Maintenon avait introduit à la cour blessait quelques hommes frivoles, et faisait l'objet des plaisanteries de quelques esprits frondeurs. Quand le père Arouet eut appris la vie que menait son fils, et qu'il ne s'occupait que de vers, il pria le marquis de Châteauneuf de l'emmener avec lui, en qualité de page, en Hollande, où il allait comme ambassadeur. Mme du Noyer, connue par ses *Lettres galantes*, vivait alors avec ses deux filles à la Haye, où elle s'était réfugiée pour se séparer de son mari, plutôt que par zèle pour la religion protestante. Ses intrigues et quelques écrits l'avaient déjà rendue fameuse dans cette ville, lorsque Voltaire fit sa connaissance, et s'attacha sérieusement à une de ses filles. La mère fit du bruit, et s'en plaignit à l'ambassadeur, qui renvoya Voltaire à Paris. Mme du Noyer fit imprimer cette aventure avec les *lettres* du jeune Arouet à sa fille; elle arriva ainsi à son but, qui était de bien vendre son livre. De retour dans la capitale, Voltaire employa, dit-on, des gens de marque et même des ecclésiastiques respectables pour enlever Mme du Noyer à une mère qui menait une conduite blâmable, et il eut même recours au prétexte de la religion; mais tous ses efforts furent inutiles : Mme du Noyer fut mariée dans la suite au baron de Winterfeld. Pendant ce temps, le père Arouet, mécontent de son fils, qui ne s'occupait point de prendre un état, le renvoya de la maison paternelle. Un ami du jeune homme, de Caumartin, obtint de l'emmener dans sa terre de Saint-Ange : là vivait un autre Caumartin, alors fort âgé, admirateur de Henri IV et de Sully. Il communiqua cette admiration au jeune Arouet, auquel il raconta les anecdotes les plus secrètes de la cour de Louis XIV. Voltaire n'était encore connu que par des *pièces fugitives*, des *Epîtres*, et une *Ode* qui n'avait pu obtenir le prix de l'académie française. De retour de St.-Ange, il s'occupa d'ouvrages plus importants, et commença le poème de *la Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*. Ce monarque venait de mourir, et aux panégyriques qu'on lui avait prodigués pendant sa vie, succédèrent d'injustes critiques et d'odieux pamphlets. Voltaire fut accusé d'être l'auteur d'une de ces satires, qui finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut mis à la Bastille, où il fit une pièce de vers fort gaie sur sa détention, ébaucha le poème de *la Ligue*, et corrigea son *Œdipe*. Le duc d'Orléans, alors régent du royaume, lui fit rendre la liberté, et lui accorda une gratification, en lui disant : « Soyez sage à l'avenir, et j'aurai soin de votre fortune. — Je remercie Votre Altesse royale, lui répondit Voltaire, de vouloir continuer à se charger de ma nourriture; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » Sa tragédie d'*Œdipe*, d'abord refusée, parce qu'il n'y avait pas d'intrigue d'amour, fut jouée, en 1718, et eut du succès. Les ennemis des prêtres y applaudirent surtout deux vers devenus fameux, et que Grimm, dans sa Correspondance, blâme sous le seul rapport du goût. Arouet le père, entraîné par ses amis, vint à une représentation de la nouvelle tragédie, fut attendri jusqu'aux larmes, embrassa son fils au milieu

des félicitations des dames de la cour et ne le pressa plus de se faire avocat. Celui-ci dut la connaissance de la maréchale de Villars à une étourderie que son âge pouvait à peine excuser. A une représentation d'*Œdipe*, il parut sur le théâtre, tenant la queue du grand-prêtre. La maréchale demanda qui était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce : ayant appris que c'était l'auteur lui-même, elle désira le connaître, et l'admit dans sa société. Le maréchal de Villars lui avait déjà montré de la bienveillance en lui disant un jour : « La nation vous a » bien de l'obligation de ce que vous lui consacrez » ainsi vos veilles. — Elle m'en aurait bien davan- » tage, monseigneur, répondit le poète, si je sa- » vais écrire comme vous savez parler et agir. » Epris d'une passion violente pour la maréchale, et forcé de renoncer à un fol espoir, il revint à ses études, et continua *la Henriade*. Obligé de s'absenter de Paris en 1724, il accompagna en Hollande madame de Rupelmonde, et vit à Bruxelles le fameux J.-B. Rousseau. Il le consulta sur son poème de la *Ligue*, et lui lut l'*Epître à Uranie*, premier monument de sa liberté de penser; Rousseau lui récita le *Jugement de Platon*, allégorie satirique, et une ode à la *Postérité*. Voltaire, après la lecture de cette Ode, eut l'impolitesse de dire à l'auteur « qu'elle n'irait pas à son adresse. » Les deux poètes se séparèrent ennemis irréconciliables. Sa tragédie d'*Artémire*, qui fut sifflée, parut vers cette époque; il la reproduisit, en 1724, dans une pièce intitulée : *Mariamne empoisonnée par Hérode*. Voltaire, naturellement porté à la satire, eut quelques différends avec des hommes distingués par leur nom; il blessa entre autres le chevalier de Rohan, par ce propos : « Je ne traîne pas un grand » nom; mais je puis honorer celui que je porte. » On dit que les gens du chevalier le maltraitèrent à la porte de l'hôtel de Sully où il dînait, et que l'offensé chercha inutilement son adversaire, pour vider leur querelle par les armes. Mais un grief d'une autre nature pesait sur le poète irrité : il avait adressé des vers à la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon. Ce prince était borgne, et l'auteur disait :

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sut tromper tous les yeux;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre,
Pourquoi ne nous pas rendre heureux.

Au moment où le cardinal de Rohan se plaignait au duc des procédés de Voltaire envers le chevalier, on mit sous les yeux de ce prince les vers ci-dessus. Le satirique fut mis à la Bastille pour la seconde fois, et après six mois de captivité, on lui intima de sortir du royaume. Il passa en Angleterre, où il se fortifia de plus en plus dans cette liberté de penser, qui finit par le rendre, ainsi que l'avait prévu le P. le Jay, son maître, le coryphée des impies. L'Angleterre était alors peuplée de *freethinkers* (*libres penseurs*). Il revit à Londres lord Bolyngbroke, et fréquenta la société de Collins, Tindall, Woolston, Morgan, Chubb, et autres écrivains anglais qui travaillaient, comme de concert, à saper les fondements du christianisme. On peut croire que les écrits et la conversation de ces incrédules influèrent beaucoup sur les opinions d'un jeune homme qui n'avait déjà que trop de penchant pour une extrême liberté de penser. Ce fut à Londres qu'il composa ses tragédies de *Brutus* et de la *Mort de César*, l'*Essai sur la poésie épique*, écrit d'abord en anglais, et mis ensuite en tête de *la Henriade* qu'il fit imprimer dans cette ville. Le roi George Ier et la princesse de Galles s'intéressèrent à la réussite de cet ouvrage, qui procura de grands bénéfices à l'auteur. Quoique le triomphe de la religion catholique dût être le sujet de ce poème, l'auteur y affecte de donner l'avantage aux protestants; confond toujours le fanatisme avec la religion, et fait de fréquentes sorties contre les prêtres, les moines et les papes : d'assez beaux vers en l'honneur du christianisme ne sauraient racheter tous ces écarts. Nous ne parlerons pas de ce qu'il fait dire à saint Louis contre le dogme de l'éternité des peines, et nous ne citerons que ces deux vers pour faire juger en général du véritable esprit de cet ouvrage :

Hélas! un Dieu si bon qui de l'homme est le maître
En eût été servi s'il avait voulu l'être.

où l'auteur paraît reprocher à ce Dieu *si bon* de n'avoir pas fait ce qu'il fallait pour que l'homme le *servît*. Ce n'est pas sans raison qu'un des panégyristes de Voltaire a regardé la publication de *la Henriade comme l'heureuse époque de la liberté de penser, et le service le plus important rendu à la philosophie*; il dit même que la France *était dévote et bêtement fanatique*. (*Vie de Voltaire*, par Duvernet, Londres, 1787.) De retour en France, en 1728, sa fortune s'augmenta par la vente de ses ouvrages, et par d'heureux placements de fonds. Il mit l'argent qu'il avait apporté d'Angleterre à une loterie établie par Desforts, contrôleur des finances, et Pâris Duverney lui obtint un intérêt dans les vivres de l'armée, dont il retira plus de 800 mille livres. Ces diverses spéculations lui formèrent des capitaux considérables, et il jouissait sur la fin de sa vie de plus de 130,000 liv. de rentes. Parmi ces calculs d'intérêt il ne négligeait pas les lettres, et en 1730 il donna son *Brutus*, qui n'eut qu'un médiocre succès. L'auteur s'en consola aisément, quand il apprit qu'un vaisseau, chargé pour son compte, appelé également *Brutus*, et qu'il croyait naufragé, était arrivé à Marseille. On assure que Fontenelle engagea Voltaire à renoncer au genre dramatique, ainsi que le grand Corneille l'avait conseillé à Racine, après avoir entendu la lecture de son *Alexandre*, pièce qui n'annonçait pas encore le talent de cet immortel poète. Voltaire ne déférant pas au conseil de l'académicien, donna en 1732 *Zaïre*, pièce d'un genre tout nouveau. Le succès couronna les espérances de l'auteur; mais sa vanité fut ensuite cruellement mortifiée par le mauvais accueil qu'on fit à son *Adélaïde du Guesclin*; on sait qu'un plaisant, à ce mot de Vendôme : *Es-tu content, Coucy?* répondit *Couci-couci*...; et que cette plaisanterie décida du sort de la pièce. Cependant, Voltaire l'ayant reproduite sous le titre du *duc de Foix*, elle fut mieux reçue du public. Il avait fait paraître vers cette même époque (1730) l'*Apothéose de mademoiselle Lecouvreur*, comédienne, où, après l'avoir presque divinisée, il s'élève contre le clergé, qui

lui avait refusé la sépulture. Son *Mondain*, imprimé en 1736, n'est qu'une apologie du luxe, *qui lui attira*, dit Condorcet, *les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables*. Dans *le Temple du goût*, il juge des écrivains du siècle passé, et même ses contemporains d'une manière plus séduisante et plus ingénieuse qu'équitable et impartiale : cet ouvrage essuya des critiques fondées. De plus justes et de plus rigoureuses s'élevèrent lors de la publication de ses *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*. Ses lettres sont au nombre de vingt-cinq, et l'auteur y effleure la théologie, la métaphysique, l'histoire, la littérature, les sciences, les mœurs, avec un style léger, rempli d'épigrammes et de plaisanteries, contre nos prêtres et nos usages religieux, et d'éloges sur les quakers, sectaires enthousiastes et parfois hypocrites. L'ouvrage fut condamné par le parlement, et une lettre de cachet envoya l'auteur en exil; mais il se déroba à la sentence. Il avait déjà composé plusieurs chants de son poëme de *la Pucelle* : ses amis en récitaient des fragments, et exposèrent ainsi l'auteur à de nouvelles craintes. Contraint de s'absenter encore, et voyant que, malgré tous ses talents, ses productions irréligieuses avaient éveillé sur lui la surveillance des amis de l'ordre, il prit le parti de placer ses fonds chez l'étranger, et alla passer quelque temps au siége de Philisbourg, où commandait le maréchal de Berwick; il eut la prudence de ne s'y exposer à aucun danger; on prétend même qu'il refusa de visiter la tranchée. Il se retira ensuite à Cirey, près de Vassi en Champagne, où la marquise du Châtelet avait une terre. Il étudiait avec cette dame les systèmes de Leibnitz et les principes de Newton, et travailla à ses *Eléments de la philosophie de Newton*; mais, après plusieurs années d'études, il suivit le conseil de Clairaut, et renonça à devenir physicien. Il reprit ses travaux favoris, et composa l'*Histoire de Charles XII*, acheva ses *Discours sur l'homme*, rassembla les matériaux pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne*. Cet ouvrage, commencé en 1740, fut imprimé en 1756, et semble un manifeste contre le christianisme et les chrétiens. Il composait à peu près en même temps *Zulime, Alzire* et *Mahomet* : cette dernière tragédie fut jouée à Lille en 1741. Voltaire était depuis longtemps en correspondance avec Frédéric II, roi de Prusse. Pendant la première représentation de *Mahomet*, il reçut un billet de ce monarque philosophe qui lui annonçait la victoire de Molwitz. Sa vanité lui suggérant l'idée de rendre public l'honneur qu'il recevait, il interrompit la pièce pour lire tout haut ce billet aux spectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ceux qui l'écoutaient, *que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne*. Elle réussit en effet; mais elle ne fut jouée à Paris que l'année suivante; la première représentation en fut donnée le 9 août 1742, et elle fut interrompue, après la troisième, par ordre supérieur. En 1751, le comte d'Argenson, ami de Voltaire et secrétaire d'état, fit reparaître *Mahomet*, malgré Bernier, lieutenant de police, après que d'Alembert en eut, pour la forme, retranché quelques vers. *Zulime*, jouée dans la suite, n'eut point de succès, et n'en méritait pas. Nous avons parlé des relations de Voltaire avec Frédéric II. Ces relations existaient du vivant même de son père Frédéric-Guillaume. Le prince royal choisit pour son mentor et son guide le philosophe français; il lui conserva la même affection lorsqu'il monta sur le trône; mais un des premiers actes de son autorité fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel*. Voltaire alla voir à Wesel le jeune monarque, qui chercha alors inutilement à le retenir auprès de sa personne. Il revint donc à Paris, et donna *Mérope*, une de ses meilleures tragédies. Ce succès lui aurait ouvert les portes de l'académie, où il y avait une place vacante par la mort du cardinal de Fleury; mais ses opinions philosophiques l'en écartèrent pendant plusieurs années. Ce fut inutilement que le fameux duc de Richelieu s'intéressa en sa faveur auprès de la marquise de Châteauroux, alors favorite de Louis XV, et dominée par le duc. Cependant cette nouvelle connaissance valut à Voltaire d'être employé dans une importante mission. La France, en guerre contre la reine de Hongrie, désirait l'alliance du roi de Prusse. Voltaire fut envoyé secrètement à Berlin, et contribua à ce que Frédéric II déclarât de nouveau la guerre à Marie-Thérèse : cette diversion força cette princesse à retirer ses troupes de l'Alsace. A son retour, et en passant par la Haye, il sut pénétrer les dispositions des Hollandais, qui paraissaient encore incertaines. Ces services, la protection du duc de Richelieu, et surtout celle du marquis d'Argenson et de madame d'Etiole, depuis marquise de Pompadour, lui procurèrent les faveurs de la cour. Chargé de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin, il composa *la Princesse de Navarre*, qui lui fit obtenir la charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe de France. Il marqua sa reconnaissance pour Louis XV par les vers suivants :

Mon Henri-Quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi :
J'eus beaucoup d'ennemis, avec très-peu de gloire.
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Cependant son ambition n'était pas encore satisfaite : le fauteuil académique tourmentait ses désirs. N'ignorant pas l'obstacle qui s'opposait à sa réception, il eut recours à l'artifice; et, pour gagner la faveur du père de la Tour, il lui écrivit une lettre du 7 février 1746, remplie de protestations sur son respect pour la religion, et son attachement aux jésuites : il y disait entre autres choses : *Si jamais on a imprimé sous mon nom une ligne qui puisse scandaliser seulement un sacristain de paroisse, je suis prêt à la déchirer. Je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société*. Ces fausses protestations eurent leur effet (1), et il fut enfin

(1) Il prit plus d'une fois ce ton d'ironie, et en parlant de son conte de *Zadig*, il écrivit en 1748 au comte d'Argental : « Je » serais très-fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut » décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose » accuser de soutenir des dogmes téméraires contre notre sainte » religion; quelle apparence! » Cependant l'année suivante il publia un pamphlet, *la Voix du sage et du peuple*, où il s'élève contre le clergé à l'occasion des immunités.

reçu à l'académie en 1746; il avait alors cinquante-deux ans. Aimant à se singulariser, non-seulement il ne fit pas les éloges d'usage de son fondateur, le cardinal de Richelieu, mais il ne le rappela pas même honorablement. Il retourna à Cirey, près de la marquise du Châtelet, avec laquelle il passa bientôt après à la cour du roi Stanislas. La mort de la marquise hâta le retour de Voltaire à Paris, où sa gloire littéraire éprouva des contradictions. On lui préférait, peut-être injustement, Crébillon, qui venait de faire jouer *Catilina*. Il crut se venger en écrivant sur trois sujets que son rival avait traités; et il composa à Sceaux, chez la duchesse du Maine, les trois tragédies de *Sémiramis*, d'*Oreste* et de *Rome sauvée*. Ce fut la duchesse, dit-on, qui l'engagea à écrire *Rome sauvée*. Cependant, l'accusation d'irréligion que ses écrits lui avaient méritée commençait à éloigner de lui quelques-uns de ses protecteurs. Outre cela, sa vanité démesurée irritait contre lui les gens de lettres, tandis que son caractère irascible et satirique lui faisait d'une autre part de puissants ennemis. Louis XV avait conçu pour lui une espèce d'aversion qu'il ne dissimulait pas, et même la marquise de Pompadour lui retira son amitié. Il crut alors qu'il ne pouvait mieux être que dans une cour composée de philosophes, et il accepta enfin les propositions du roi de Prusse. Il alla joindre à Berlin Maupertuis, d'Argens, la Mettrie et Toussaint, arriva à Potsdam en juin 1750, et reçut le plus favorable accueil de Frédéric. Les premiers mois s'écoulèrent à la satisfaction réciproque du maître et du disciple; nul nuage ne troublait leur bonne intelligence. Voltaire passait quelques heures auprès du roi, soit pour corriger ses ouvrages, soit pour lui apprendre à écrire avec goût et pureté. Il assistait souvent aux soupers que donnait Frédéric à ses favoris; soupers où se trouvaient d'autres beaux-esprits de la trempe de Voltaire, qui, par leur conversation, flattaient les principes du monarque philosophe. *Jamais*, dit le premier dans ses Mémoires, *on ne parla dans aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris*; et il écrivait à madame du Deffant *qu'il soupait tous les jours avec deux ou trois impies*. Enfin ce fut dans un des soupers de Frédéric (selon le rapport de Collini) que Voltaire conçut le projet du *Dictionnaire philosophique*, qui fut exécuté quelque temps après. Il avait tout le reste du jour pour se *consacrer* à l'étude : il corrigeait plusieurs de ses ouvrages, finissait le *Siècle de Louis XIV*, et travaillait au poëme de *la Loi naturelle*. Frédéric lui témoignait toujours la même bienveillance, et l'avait créé chambellan. Fêté de toute la famille royale, le poète jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, leur apprenait à déclamer les vers français, et leur en adressait d'autres qu'il composait en leur éloge. Enfin ce n'est pas sans raison qu'il appelait le séjour de ce roi le palais d'Alcine. Mais cet enchantement fut bientôt dissipé. On raconte qu'un jour que le général Manstein le pressait de revoir ses Mémoires, il lui répondit : « Le roi m'a envoyé son linge à » blanchir, il faut que le vôtre attende. » Et dans une autre occasion, en montrant à quelqu'un plusieurs cahiers de vers composés par Frédéric : « Cet » homme-là, dit-il, c'est César et l'abbé Cottin. » Le roi n'ignorait pas ces propos imprudents, et dit un jour à la Mettrie, en parlant de son chambellan : « J'en ai encore besoin pour revoir mes » ouvrages : on suce l'orange, et l'on jette l'é» corce. » Voltaire, qui se croyait tout permis vis-à-vis même des souverains, fut très-piqué de cette confidence, et forma dès lors le projet de s'évader. En même temps vinrent ses discussions avec Maupertuis, président de l'académie de Berlin; ce mathématicien célèbre était lui-même en dispute sur un point de science avec le professeur Kœnig. Voltaire, jadis l'ami du premier, devint jaloux des distinctions dont l'honorait le roi de Prusse; et, malgré l'ordre de celui-ci de ne pas se mêler des querelles qui existaient entre Kœnig et Maupertuis, il écrivit contre ce dernier une satire qui fut suivie d'une autre plus sanglante encore, intitulée *Akakia*, où il n'épargne ni les ouvrages ni la personne de son adversaire. On s'étonna avec raison que celui qu'il avait comblé d'éloges en 1738, ne fût plus en 1752 qu'un raisonneur extravagant, un philosophe insensé. Frédéric II, justement indigné, fit brûler la diatribe d'*Akakia* par le bourreau. Voltaire, qui était malade à Berlin, lui renvoya alors sa croix, sa clef, et le brevet de sa pension, et demanda au roi la permission de partir : Frédéric, pour toute réponse, lui fit remettre du quinquina. Voltaire ajouta qu'il avait besoin des eaux de Plombières; on lui fit répondre que celles de Silésie valaient encore mieux. Cependant il alla à Potsdam, vit Frédéric, et leur bonne intelligence parut se rétablir. Voltaire obtint d'aller à Plombières, mais persista dans son dessein de quitter à jamais la Prusse. Il passa à Leipsig, et de là chez la duchesse de Saxe-Gotha, amie des philosophes, et pour laquelle il commença ses *Annales de l'empire*. Chemin faisant, il reçut un cartel de Maupertuis, et s'entendit déchirer dans les libelles de la Baumelle. La lenteur de son voyage, son séjour à Gotha, et des sommes considérables placées dans le duché de Wurtemberg, sur sa tête et celle de sa nièce madame Denis, firent connaître au roi de Prusse que Voltaire n'avait plus envie de revenir à sa cour. Ce soupçon, quelques propos indiscrets, et un recueil de ses œuvres poétiques, que Voltaire avait emporté avec lui, irritèrent le monarque; et dans sa colère, il donna ordre à un agent nommé Freitag, qu'il entretenait à Francfort, d'arrêter Voltaire, et de ne pas le relâcher qu'il n'eût rendu ses décorations, son brevet de pension, et le recueil de poésies. Freitag exécuta ponctuellement les ordres de son maître; et après une détention de trois semaines, Voltaire obtint sa liberté. Il se rendit à Colmar, voulut d'abord s'établir en Alsace, et écrivit ensuite à Paris pour savoir si, en y retournant, il pourrait obtenir un bon accueil à la cour : la réponse ne fut pas satisfaisante, et il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. Il passa à Lyon, où il vit jouer plusieurs de ses pièces; et enfin il se rendit à Genève pour con-

sulter Tronchin. Il habita ensuite, et alternativement, Tourney, Ferney (*voy.* RACLE), et les Délices, aux portes de Genève, et fixa sa demeure dans ce pays. Il recevait dans sa retraite les personnages distingués qui étaient entraînés par le désir de connaître cet homme extraordinaire. Il y accueillait aussi les nouveaux prosélytes que lui recommandait d'Alembert. Il cultivait toujours avec assiduité la littérature, et l'*Orphelin de la Chine* fut le premier fruit de sa retraite; ouvrage où, comme dans la plupart des autres qui sont sortis de sa plume, on retrouve parmi les richesses de la poésie, l'art funeste d'insinuer l'impiété. Indépendamment des deux vers déjà cités de l'*Œdipe*, il avait prôné dans *Zaïre* (cependant pièce toute chrétienne) l'indifférence en matière de religion : Zaïre dit à la première scène :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Dans l'*Orphelin de la Chine*, voici comme s'exprime Idamé :

Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

Mais rien ne peut égaler le scandale que produisit la publication de *la Pucelle d'Orléans*. Ce poëme, qui contient les traits les plus licencieux et les détails les plus révoltants, excita l'indignation des personnes les moins scrupuleuses. Les gens corrompus lurent cet ouvrage avec avidité; mais ceux qui conservaient une certaine pudeur le regardèrent comme indigne d'un philosophe, et comme une « tache pour les œuvres et la vie de l'auteur. » On pourrait faire le même reproche à son roman de *l'Optimisme* et à une grande partie de ses *Contes*, où règnent à la fois la licence et l'irréligion. Dans *la Loi naturelle*, autre poëme qu'il publia peu de temps après, il s'élève contre le *fanatisme* : on sait assez ce que Voltaire entendait par ce mot. Le poëme du *Désastre de Lisbonne*, où il prend plaisir à calomnier la Providence, et à désespérer la nature humaine, lui attira les reproches de Jean-Jacques Rousseau lui-même. A *Candide* ou l'*Optimisme* succéda une traduction libre, ou plutôt une *parodie* de l'Ecclésiaste, et d'une partie du *Cantique des cantiques*. Ces deux écrits furent brûlés par la main du bourreau. La première édition de ses *Œuvres*, faite sous ses yeux, parut en 1757; il y joignit son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui excita l'enthousiasme de ses admirateurs, et qui n'est pas sans mérite sous le rapport littéraire, mais dans lequel il s'attache principalement à saper la religion par sa base, avilit l'Eglise et maltraite constamment ses ministres. Sa haine contre la religion semblait en lui augmenter avec l'âge, et rien ne pouvait l'assouvir. C'est vers ce temps à peu près qu'il se réconcilia avec le roi de Prusse, avec lequel il correspondit jusqu'à sa mort. Pendant ce temps, il fournit quelques articles à l'*Encyclopédie*, et en 1760 il donna au théâtre *Tancrède*, qui obtint un succès marqué. Ayant recueilli à Ferney une petite nièce du grand Corneille, il pourvut à son établissement en publiant, par souscription, une édition des *Œuvres* de cet immortel tragique : le roi de Prusse et autres princes furent au nombre des souscripteurs. Il accompagna l'ouvrage de notes, où, s'il loue parfois les beautés du père de la tragédie française, il paraît quelquefois relever ses défauts avec une sévérité minutieuse, qui tient de la jalousie. On sait la part qu'il prit au procès de Calas, dont la famille était venue se réfugier à Genève : Calas accusé d'avoir pendu son fils, fut enfin déclaré innocent, et sa mémoire réhabilitée. Il protégea Sirven dans son procès avec les jésuites, et les paysans de Franche-Comté contre le chapitre de Saint-Claude dont ils étaient serfs. Ses succès littéraires, qu'il méritait sans doute à plusieurs titres, furent souvent troublés par des critiques, qui lui donnaient beaucoup d'humeur. Les *Lettres de quelques Juifs portugais*, etc., de l'abbé Guénée, excitèrent puissamment sa colère : l'auteur y démasquait sa mauvaise foi dans la traduction de plusieurs textes, et relevait d'autres erreurs non moins remarquables. « Cet abbé-là, dit-il, est malin » comme un singe; il paraît vous carasser, et il » vous mord jusqu'au sang. » Mais les censeurs les plus incommodes pour son amour-propre étaient le journaliste Fréron, et le Journal de Trévoux, rédigé par des jésuites. Il lui occasionnait des accès de colère difficiles à exprimer, et peu convenables, ce semble, à un *philosophe*. Il était mal vu à Genève, où ses principes avaient indisposé contre lui les autorités. Ces mêmes principes renouvelés continuellement dans tous les ouvrages qu'il publiait, excitaient contre lui des plaintes réitérées. Il crut ou voulut faire croire qu'il se formait sur sa tête un grand orage, et qu'il était urgent de le conjurer : il avait un peu de fièvre, il appela un confesseur, fit une communion solennelle, et une protestation publique de son respect pour l'Eglise; mais les gens sensés surent à quoi s'en tenir sur cet appareil hyppocrite, et sa démarche fut blâmée de ses amis mêmes. Ce n'était pas la première fois que Voltaire avait eu recours au ministère ecclésiastique. En novembre 1723, se trouvant malade chez le président de Maisons, il se confessa au curé de ce village. Il en écrivit lui-même au baron de Breteuil, en janvier 1724, et il est remarquable qu'il ne fait pas de mauvaise plaisanterie sur cette démarche. Dans les différends qui eurent lieu à Genève entre le peuple et les magistrats, Voltaire se déclara pour le premier, c'est-à-dire contre les lois établies, et il publia un *Poëme* où il tourne en ridicule tous les partis. Son caractère inquiet et son activité surprenante pour son âge le portaient à se mêler d'une foule d'affaires; il protégeait la femme de Montbailli (exécuté comme parricide), accusée de complicité; elle fut déclarée innocente au conseil d'Artois. Il entretenait une correspondance immense avec le roi de Pologne, Frédéric-le-Grand, Catherine II; avec d'Alembert, Thiriot, d'Argental et autres. Il s'occupait sans cesse de nouveaux ouvrages, parmi lesquels il ne faut pas oublier les pamphlets qu'il fit pleuvoir sur le marquis de Pompignan. Ce seigneur, à sa réception à l'académie, en 1760, avait prononcé un discours où il avait choisi pour sujet, que *le philosophe vertueux et chrétien mérite seul le nom de philosophe*. Tous les partisans de la philosophie naissante se déchal-

nèrent contre lui; Voltaire, en particulier, se chargea de la vengeance; chaque courrier de Genève apportait quelque nouvelle facétie, sous les titres de les *Quand*, les *Si*, les *Pour*, *les Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah!* On fit en même temps imprimer contre le marquis de Pompignan la *Prière du déiste*; le marquis céda à l'orage et se retira dans sa province. Voltaire infatigable au travail donna successivement une foule d'écrits sérieux ou bouffons, où la religion était attaquée ou tournée en ridicule. Il se cachait pour les produire sous des noms empruntés, et il en plaisantait dans ses lettres. L'avénement de Turgot au ministère fut un triomphe pour les philosophes; Voltaire fut un des premiers à le célébrer avec enthousiasme. Il avait cru (disent ses panégyristes) que l'*intolérance*, la *superstition*, les *préjugés absurdes*, disparaîtraient devant un ministre philosophe. Mais les édits de 1776, qui augmentèrent son admiration pour Turgot, furent le signal de la chute de ce dernier. Voltaire, indigné, lui adressa en dédommagement, une épître intitulée : *A l'homme*. Les sentiments qu'il y faisait paraître auraient pu à jamais lui interdire son entrée dans Paris, qu'il désirait revoir depuis plusieurs années. Il y vint cependant en février 1778. A peine on sut qu'il était dans la capitale, que l'enthousiasme de ses admirateurs n'eut plus de bornes. Ses talents littéraires étaient sans doute dignes des hommages de ses compatriotes; mais ils avaient été ternis par un esprit mordant et satirique, et par des principes d'une incrédulité déterminée; et les hommes sages ne pouvaient oublier l'abus qu'il avait fait trop souvent de son esprit, de ses connaissances et de son ascendant sur son siècle. Des centaines de personnes passaient des heures entières devant ses fenêtres pour le voir un instant. Sa voiture, forcée d'aller au pas, était entourée d'une foule nombreuse, qui bénissait son nom et célébrait ses ouvrages : les plus grands seigneurs briguèrent l'honneur de lui rendre une visite. L'académie française le reçut avec une distinction signalée, et moins comme un égal que comme le prince des lettres. Tous ces honneurs pouvaient paraître une insulte faite au gouvernement et à la religion, qu'il avait si cruellement persécutée. Enivré de l'encens qu'il recevait, on assure qu'il s'écria : « Mon entrée dans » Paris a été plus triomphante que celle de Jésus » dans Jérusalem. » Cependant ce fut au Théâtre-Français que sa vanité jouit du plus beau triomphe. On y jouait son *Irène*; c'était le principal motif qui l'amena à Paris. Il assista à la troisième représentation de cette tragédie, une de ses plus faibles compositions : si l'arrivée de l'auteur dans la capitale avait décidé du succès de la pièce, sa présence ne fit que l'augmenter. Il remarqua avec un plaisir inexprimable que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait les vérités religieuses et morales, qu'il appelait des préjugés. Après avoir couvert d'applaudissements et l'ouvrage et l'auteur, les spectateurs accompagnèrent celui-ci jusque dans ses appartements, en criant : « Vive Voltaire! vive » *la Henriade!* vive *Mahomet!* vive *la Pucelle....!* » Ce dernier cri prouve assez quelle espèce d'admirateurs l'entouraient. On ne se borna pas là : les plus fanatiques se précipitaient à ses pieds, baisaient ses mains, ses vêtements, et, au milieu de ces transports, il répétait : « On veut me faire » mourir de plaisir. » Le fameux Franklin se trouvait alors à Paris; et partageant, dit-on, l'enthousiasme d'une partie des Français, présenta à Voltaire son petit-fils, et le pria de lui donner sa bénédiction : Voltaire remplit cette cérémonie ridicule, en prononçant ces mots : « *God and liberty* » (Dieu et la liberté); voilà la seule bénédiction » qui convienne au petit-fils de Franklin. » On ne saurait comprendre quelle importance attachait le philosophe américain à la bénédiction du philosophe français. Ce dernier, enhardi par l'admiration dont il était l'objet, donna la dernière main à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et y porta de nouveaux coups au christianisme. Il s'occupait en même temps du projet de réfuter plusieurs faits contenus dans l'ouvrage du duc de Saint-Simon; et ayant déterminé l'académie française à refondre son dictionnaire, il travaillait aussi à en rédiger le plan. Ces fatigues, au-dessus de son âge, lui causèrent un crachement de sang; cela ne l'empêcha pas de se faire recevoir, le 7 avril, maçon, à la loge des *Neuf-Sœurs*; mais, pour ne pas abandonner son travail, et donner à son corps un peu d'énergie, il résolut de prendre de l'opium : il se trompa sur la dose, et les suites lui furent funestes. Il ne sortait que par moments de la profonde léthargie où il était plongé : c'est dans ces intervalles qu'il écrivit une lettre à Lally-Tolendal, pour le féliciter de ce qu'on avait réhabilité la mémoire de son père, qui était mort sur l'échafaud (*voy.* LALLY). Sentant sa fin approcher, il signa et remit à l'abbé Gauthier une profession de foi par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. Pendant quelques jours il parut se trouver mieux. Sa profession de foi paraissant fort suspecte de la part d'un homme qui en avait déjà fait de semblables, et qui avait affecté de se jouer de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, le curé de Saint-Sulpice retourna chez lui; mais, dit Grimm, Voltaire eut beaucoup de peine à le reconnaître; et le curé l'ayant conjuré de confesser la divinité de Jésus-Christ, il le repoussa en lui disant : *Laissez-moi mourir tranquille*. Ce philosophe rendit le dernier soupir le 30 mai 1778, à 84 ans. (*Voy.* TRONCHIN.) Le curé de Saint-Sulpice lui refusa la sépulture; on réclama chez les cordeliers le service qui s'y faisait ordinairement pour les académiciens; mais on fut refusé encore. L'abbé Mignot (*voy.* ce nom), neveu du défunt, y conduisit le corps de son oncle, et l'enterra dans le caveau de l'abbaye, la défense étant arrivée trop tard. Tous les littérateurs philosophes prirent le deuil. Les poètes célébrèrent Voltaire, et les académiciens prononcèrent son éloge : les plus remarquables furent ceux du roi de Prusse et de Laharpe; mais celui-ci est plus modéré que l'autre. En 1779, Frédéric fit célébrer, dans l'église catholique de Berlin, un service pour son ami et son maître. Ses restes transportés, en 1791, à l'hôtel de Villette, quai des Théatins, qui reçut dès lors le nom de *quai de Voltaire*, furent transférés le 12 juillet

au Panthéon. Nous avons plusieurs *Vies* de Voltaire : celle du marquis de Luchet, 1781, 6 vol. in-8, est écrite avec un ton d'emphase ennuyeux ; celle de Condorcet, 1787, et de Duvernet, 1786 et 1797, 1 vol. in-8, respirent la haine de la religion ; M. Lepan en a donné une en 1719, rédigée dans un esprit différent, mais qui laisse beaucoup à désirer. Celle de Mazure, 1821, in-8, mieux écrite ; l'auteur a trop fait de concessions au parti philosophique. Enfin, Paillet de Warcy a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire*, 1824, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et intéressant, et qui renferme un grand nombre de faits et de documents. Les philosophes qui secondèrent avec le plus de force l'antipathie religieuse de Voltaire, furent Thiriot, d'Argental, d'Alembert, Damilaville, d'Argens, Helvétius, de Bordes, Marmontel, Saurin, etc. Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur les diverses opinions qu'on a formées sur Voltaire, et sur sa correspondance. On ne peut mettre en doute que ses doctrines pernicieuses n'aient accéléré la révolution. Ses admirateurs eux-mêmes l'ont avoué. Voici comme ils s'exprimaient dans le *Mercure de France* du 7 août 1790 (1), en rendant compte de sa vie par Condorcet : » L'historien s'est appliqué surtout à représenter sa » toute-puissante influence sur son siècle, et bien » loin qu'à cet égard on ne puisse lui reprocher » aucune exagération, peut-être n'a-t-il pas assez » approfondi la matière ; peut-être, quoique son » pinceau ne manque pas de force, eût-il pu rendre » les touches plus vives et plus marquées. Il me » semble du moins qu'il était possible de développer » davantage les obligations éternelles que le genre » humain doit avoir à Voltaire. Les circonstances » actuelles en fournissent une belle occasion. Il n'a » point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce » nous voyons. Les observateurs éclairés, ceux qui » sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux qui » savent réfléchir, *que le premier auteur de cette* » *grande revolution* qui étonne l'Europe, et répand » de tous côtés l'espérance chez les peuples, et l'in- » quiétude dans les cours, c'est sans contredit » Voltaire. C'est lui le premier qui a fait tomber la » première et la plus formidable barrière du des- » potisme, *le pouvoir religieux et sacerdotal*. S'il n'eût » pas brisé le joug des prêtres, jamais on n'eût » brisé celui des tyrans... L'esprit humain ne s'ar- » rête pas plus dans son indépendance que dans sa » servitude, et c'est Voltaire qui l'a affranchi en » l'accoutumant à juger sous tous les rapports ceux » qui l'asservissaient. C'est lui qui a rendu la raison » populaire ; *et si le peuple n'eût pas appris à penser,* » *jamais il ne se serait servi de sa force.* C'est la » pensée des sages qui prépare les révolutions po- » litiques ; mais c'est toujours le bras du peuple qui » les exécute.... Il a tant répété au peuple : Savez- » vous quel est votre plus grand malheur ? c'est » d'être sot et poltron ; il l'a tant redit de mille » manières, qu'enfin il n'a plus été ni l'un ni l'autre. » On n'a qu'à parcourir son *Brutus* et sa *Mort de César*, on le voit, au milieu d'une versification séduisante, déployer cette exaltation de l'esprit républicain, ces idées exagérées de liberté qui depuis ont dérangé tant de têtes et autorisé tant de forfaits. Il mit plus d'ardeur encore à répandre ses principes antichrétiens. « Chaque trait de sa conversation, dit M. » de Lacretelle, indiquait un désir impérieux de » braver et d'insulter les croyances religieuses. » Palissot, de son côté, s'exprime en ces termes : « La » plus grande faute dans laquelle Voltaire ait eu le » malheur de tomber, fut d'accepter le titre de » *chef de parti*, et ce fut d'Alembert qui l'y précipita. » Sa correspondance en est une preuve convaincante, » et l'on remarquera que l'époque où Voltaire » perdit le plus de ses qualités morales fut pré- » cisément celle où il donna toute sa confiance au » *tartufe* de la philosophie. » Grimm, admirateur de Voltaire, ne le traite pas néanmoins avec plus de ménagement. Il se moque de son excessive fécondité, et, ce qui est à peine croyable sous la plume d'un philosophe, il l'appelle *un sublime enfant, un sublime pantalon.* Il ne le croit pas né avec les talents nécessaires pour écrire l'histoire, et il offre en exemple les *Annales de l'empire,* « qui » n'ont, dit-il, ni goût, ni esprit, ni coloris, ni » connaissance des faits. » l'*Histoire du czar Pierre,* l'*Essai sur l'histoire générale*, qui ont aussi les mêmes défauts. Il n'approuve pas non plus les deux fameux vers de l'Œdipe, qu'il regarde comme « l'é- » poque et la source de cette impiété qui s'est » établie si ridiculement sur nos théâtres. Notre » maître a eu tort en cela, et ce n'est pas dans ses » torts qu'il faut l'imiter. » Et il dit ailleurs : « Vol- » taire est absorbé par son beau zèle contre l'in- » fâme. » On sait qu'il désignait par ce titre la religion. Et, en effet, jamais haine n'a été portée à un plus haut fanatisme. Quelques passages de sa *Correspondance* feront mieux connaître, sous ce rapport, l'esprit de l'auteur et de ses ouvrages. Il reprochait souvent à d'Alembert et aux autres philosophes leur tiédeur à extirper *les préjugés*. « Ah ! » frère, écrivait-il au marquis d'Argens, si vous » vouliez écraser l'erreur ! Frère, vous êtes bien » tiède ! » Il s'exprimait ainsi en écrivant à d'Alembert, le 19 janvier 1757 : « Faites un corps, » ameutez-vous, et vous serez les maîtres. » Et le 14 mai suivant ; « Vous avez des articles (dans l'*En-* » *cyclopédie*) de théologie et de métaphysique qui me » font bien de la peine ; mais vous rachetez ces » petites orthodoxies par tant de beautés et de choses » utiles, qu'en général ce livre sera un service rendu » au genre humain. » Il écrivait la même année : « Je prie l'honnête homme qui fera *matière* (pour » l'*Encyclopédie*), de bien prouver que ce je ne » sais quoi qu'on appelle matière peut aussi bien » penser que le je ne sais quoi qu'on appelle esprit. » Le 6 décembre, il écrivait au même ami : « Il ne » faut que cinq ou six philosophes pour renverser » le colosse. » Et le 25 mai suivant : « Si vous étiez » tous unis, vous donneriez des lois. Tous les Ca- » couacs devraient composer une meute. » En 1760, sa correspondance devint encore plus amère et plus provocante, et il excitait sans relâche ses amis à terrasser ce qu'il appelait la superstition. Le 20 juin : « Ah ! pauvres frères, les premiers fidèles se con- » duisaient mieux que vous. Patience, Dieu nous » aidera, si nous sommes patients et gais. » Le 20

(1) Ce journal a été rédigé par Marmontel, Laharpe et Chamfort.

avril 1761 : « Que les philosophes véritables fassent » une confrérie comme les franc-maçons; qu'ils » s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient » fidèles à la confrérie, et alors je me fais brûler » pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux » que l'académie d'Athènes et toutes celles de Paris. » Mais chacun ne songe qu'à soi, et oublie le » premier des devoirs, qui est d'anéantir l'inf..... » Confondez l'inf..., le plus que vous pourrez. » Le 28 septembre 1763 : « J'ai toujours peur que vous » ne soyez pas assez zélés. Vous enfouissez vos » talents, vous vous contentez de mépriser un monstre » qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait- » il de l'écraser en quatre pages, en ayant la mo- » destie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre » main? Lancez la flèche sans montrer la main. » Faites-moi quelque jour ce plaisir. Consolez ma » vieillesse. » Le 2 octobre 1764, il marquait à son ami : « J'ai vu avec horreur ce que vous dites » de Bayle (art. *Dict.*) : *Heureux s'il avait pu res- » pecter la religion et les mœurs !* Vous devez faire » pénitence toute votre vie de ces deux lignes : » qu'elles soient mouillées de vos larmes. » Il montre la même véhémence dans ses lettres à ses autres amis. Le 18 juillet 1760, il écrivait à Thiriot : » J'avoue qu'on ne peut pas attaquer l'inf... tous » les huit jours avec des écrits raisonnés, mais on » peut aller *per domos* semer le bon grain. » A Damilaville, en mai 1761 : « Courez tous sur l'inf... » habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la pro- » pagation de la foi, de la vérité, le progrès de la » philosophie et l'avilissement de l'inf... » A Saurin, en octobre 1761 : « Il faut que les frères réunis » écrasent les coquins. J'en viens toujours là : *de- » lenda Carthago.* » A Damilaville, le 4 février 1762 : « Engagez tous mes frères à poursuivre l'inf... de » vive voix ou par écrit, sans lui donner un moment » de relâche. » Au même, le 25 juillet 1766 : « Je » ne doute pas un moment que, si vous vouliez » vous établir à Clèves, avec *Platon* (Diderot), et » quelques amis, on ne vous fît des conditions très- » avantageuses. On y établirait une imprimerie qui » produirait beaucoup. On y établirait une autre » manufacture plus importante, ce serait celle de » la vérité.... Soyez sûr qu'il se ferait alors une » grande révolution dans les esprits, et qu'il suf- » firait de deux ou trois ans pour faire une époque » éternelle. » Au comte d'Argental, le 16 février 1762 : « Faites tant que vous pourrez les plus sages » efforts contre l'inf... » A Helvétius, le 1er mai 1763 : « Dieu vous demandera compte de vos talents. » Vous pouvez plus que personne écraser l'erreur. » A Marmontel, le 21 mai 1764 : « J'exhorte tous mes » frères à combattre avec force et prudence pour la » bonne cause, etc. » Il adopta plus particulièrement l'épithète d'*infâme* (qui prouve la fureur du véritable fanatisme) depuis 1760 jusqu'en 1766. Il demandait à Thiriot et à d'Alembert des renseignements précis, des anecdotes contre les adversaires de la philosophie, comme sur Gauchat, Chaumeiz, Moreau, Hayez, Trublet, etc. Il appelait ses ennemis *bêtes puantes*, *faquins*, *cuistres*, *polissons*. Il écrivait à Helvétius, le 11 mai 1761 : « Est-ce que la pro- » position honnête et modeste d'étrangler le dernier » jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne » pourrait amener les choses à quelque récon- » ciliation? » Au comte d'Argenson, 26 janvier 1762 : » Les jésuites et les jansénistes continuent à se dé- » chirer à belles dents; il faut tirer sur eux à balles » pendant qu'ils se mordent. » — « Il faut écraser les » jésuites, écrivait-il également à Damilaville, et » les jansénistes pendant qu'ils se mordent. » Et à Chabanon : « Il ne serait pas mal qu'on envoyât » chaque jésuite au fond de la mer, avec un jan- » séniste au cou, etc. » Il conserva sa haine *philosophique* jusqu'à ses derniers moments : haine que sembla consacrer en quelque sorte la réception triomphale qu'il obtint à Paris, et l'indifférence du gouvernement pour un enthousiasme exalté qui insultait et le gouvernement lui-même et la religion. La première édition de ses *Œuvres* complètes fut faite sous ses yeux. Beaumarchais en entreprit une autre en 1785, dont le marquis de Condorcet redigea les *avertissements* et les *notes*, qui sont en général d'une violence peu commune : on établit des presses à Kehl, aux portes de Strasbourg, et l'édition parut en 1788-89, 70 vol. in-8, tirés sur cinq papiers différents, avec des gravures. Un arrêt du conseil d'état du roi supprima cette édition; mais les exemplaires ne s'en répandirent pas moins dans toute la France. Palissot en a donné une, 1792-1802, 55 vol. in-8, avec des observations et des préfaces bien écrites, et dont il a retranché, moins qu'il ne l'aurait dû sans doute, bien des morceaux peu dignes de ce grand écrivain ; mais ce qui semblait devoir assurer le succès de cette entreprise, est précisément ce qui l'a empêché, dans ce siècle où les lecteurs tiennent moins au choix qu'à la quantité. Nous ne devons point parler ici des éditions plus récentes des *Œuvres de Voltaire.* Des mandements ont été lancés contre ces dangereuses publications, mais l'esprit d'impiété a prévalu : le nombre des exemplaires en circulation est prodigieux, sans comprendre les éditions des *Œuvres* séparées, tant de fois réimprimées. Nous terminerons en mettant sous les yeux de nos lecteurs le jugement suivant sur Voltaire. « Qu'on admire (dit un auteur judicieux) les » grâces de son style, le piquant de ses livres » d'histoire, le brillant de ses poésies, le naturel » et le piquant de ses lettres, nous y souscrivons » volontiers. Qu'on donnât une collection de celles » de ces *Œuvres* que peut avouer la religion, ou » du moins qui ne lui sont pas contraires, à la bonne » heure ; qu'on supprimât dans quelques autres, » qui pouvaient être utiles, des passages qui ac- » cusaient manifestement la prévention ou la haine, » on y aurait applaudi. Combien d'ouvrages de » Voltaire gagneraient, en effet, à ces retran- » chements, et combien il eût été à désirer qu'une » main amie de la religion, et soigneuse en même » temps de la gloire de l'auteur, eût effacé des traits » qui ne sont pas moins contraires à l'une qu'à » l'autre. La *Henriade* n'aurait-elle pas plus de » mérite aux yeux des hommes impartiaux, sans » quelques vers qui respirent une indifférence phi- » losophique pour toutes les religions? Le *Siècle de » Louis XIV* ne satisferait-il pas davantage les » hommes graves, sans ce ton de légèreté peu séant

» dans un historien? Les pièces de théâtre ne réuniraient-elles pas plus de suffrages, sans cette affectation d'y semer partout des maximes philosophiques? Les poésies légères n'auraient-elles pas une gaieté plus innocente, s'y elle ne s'exerçait que sur des matières où il est libre à chacun de rire et de plaisanter? Tous ces ouvrages ne gagneraient-ils pas à des retranchements également avoués par la morale et par le goût? et une édition de Voltaire, faite d'après ces principes, ne serait-elle pas le plus beau titre de sa gloire? Mais que l'on reproduise des ouvrages tant de fois proscrits ou dignes de l'être...; qu'on permette d'insulter à la religion, à la morale et au gouvernement, dans des pamphlets licencieux ou satiriques; qu'on accroisse ainsi le mal au lieu d'y apporter remède, c'est ce que la prudence et l'intérêt de la société devraient, ce semble, empêcher. »

VOLTERRE (Daniel Ricciarelli, dit de), peintre et sculpteur, né en 1509 à Volterra, ville de la Toscane, mourut à Rome en 1566. Il fut destiné par ses parents à la peinture. Balthazar Peruzzi et Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Ce peintre fut très-employé à Rome, et pour la peinture et pour la sculpture. Il a dessiné dans la manière de Michel-Ange. On a gravé sa *descente de croix*, peinte à la Trinité-du-Mont; c'est son chef-d'œuvre, et un des plus beaux tableaux qui soient à Rome.

VOLUSIEN (Caïus-Vibius-Volusianus), associé à l'empire par son père Gallus, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté à l'article de Vibius Trébonianus Gallus. *Voy.* ce dernier mot.

VONCK (François), né vers 1735, avocat au conseil souverain de Brabant, se distingua dans la révolution qui agita les Pays-Bas en 1789. N'ayant pas été employé selon ses désirs, il forma un parti pour renverser la constitution, et donner aux Autrichiens le moyen de rentrer dans le pays à la fin de 1790. Il mourut à Lille en 1792. C'est de lui que vient le nom de *vonckiste*, secte tantôt démocratique, tantôt royaliste, qui n'avait d'autre vue bien prononcée que de troubler l'ordre établi.

VONDEL (Just Van den), poète, né à Cologne en 1587, de parents anabaptistes, quitta cette secte pour entrer dans celle des arminiens, qu'il abandonna ensuite; il mourut dans le sein de l'Eglise catholique en 1679, à 92 ans. Il dressa à Amsterdam une boutique de bas; mais il en laissa le soin à sa femme, pour ne s'occuper presque que de la poésie. Vondel n'eut pour maître que son génie. Il avait déjà enfanté plusieurs pièces en vers, non-seulement sans suivre aucune règle, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification et de la rime. Instruit, à l'âge de 30 ans, de l'avantage que l'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains français. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie, et une imagination si noble et si poétique, qu'il fut surnommé le *Virgile hollandais;* mais il ne se soutient pas, et après s'être élevé avec tout l'essor du génie, il tombe dans l'enflure et la bassesse. Ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam, 1682, et Rotterdam, 1700, 9 vol. in-4. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont: le *Héros de Dieu;* le *Parc des animaux; Destruction de Jérusalem*, tragédie; la *Prise d'Amsterdam par Florent V, comte de Hollande;* la *Magnificence de Salomon; Palamède* ou *l'Innocence opprimée.* C'est la mort de Barneveldt, sous le nom de *Palamède* faussement accusé par Ulysse; il était encore arminien, lorsqu'il fit cette pièce, qui irrita le prince Maurice. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 livres. Des *Satires* contre les ministres de la religion prétendue réformée; un beau poème en faveur de l'Eglise catholique, intitulé: *les Mystères de l'autel.* C'est lui qui, voyant la statue d'Erasme faite du bronze d'un Christ, fit deux vers hollandais dont le sens est: *C'est dommage que Jésus-Christ n'ait point été bourgeois de Rotterdam.* Gérard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS (Flavius), historien, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin et de Numérien, etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8, avec les remarques *variorum.* On y trouve, outre les faits, des réflexions judicieuses, telle que celle-ci sur les fausses démarches que les mauvais conseillers font faire aux rois, et que des princes de nos jours ont si chèrement payées: *Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium capiunt ad decipiendum imperatorem; dicunt quid probandum sit; Imperator qui domi est, vera non novit; cogitur hoc tantum scire quod illi loquuntur; facit judices quos fieri non oportet; amovet a republica quos debeat conservare. Quid multa? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur imperator.*

VORSTIUS (Ælius-Everhard), né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupait une chaire de professeur de médecine, a laissé divers ouvrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle, qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont: un commentaire *De Annulorum origine*, dans un Recueil de Gorlæus sur cette matière, 1599, in-4; un *Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens et des peuples voisins*, en latin; *des Poissons de la Hollande;* des Remarques latines sur le livre *De re medica* de Celse. Les nos 2, 3 et 4 n'ont pas été imprimés, parce que la mort l'a empêché d'y mettre la dernière main. — Son fils, Adolphe Vorstius, né à Delft, professeur en médecine à Leyde en 1636, où il mourut en 1663, à 66 ans, a donné un *Catalogue des plantes* du jardin botanique de Leyde, 1636, in-4.

VORSTIUS (Conrad Von-Dem), né à Cologne en 1569, d'un teinturier, succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employèrent le crédit de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et demandèrent son

exclusion de la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, et relégué à Gouda, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619. Le synode de Dordrecht s'érigeant en juge de la foi, en rejetant lui-même les jugements de l'Eglise universelle, le déclara indigne de professer la théologie; et cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asile dans les états du duc de Holstein, en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les catholiques que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés sont *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gouda, 1613, in-4; et le traité *de Deo*, Steinfurt, 1610, in-4, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau, comme il méritait de l'être, puisqu'il attaquait la simplicité de l'Etre divin, son immutabilité et son éternité; mais ce n'était qu'un biais pris par Vorstius pour établir le socinianisme, en déduisant du dogme de la Trinité et de l'Incarnation des objections contre la nature de Dieu. Sa conduite, et plus encore ses écrits, prouvent qu'il penchait vers cette hérésie : et si ses adversaires n'avaient fait valoir que cette raison, on n'aurait pas pu les accuser d'injustice; quoiqu'à bien prendre les choses, le socinianisme, dans les principes des protestants, soit aussi raisonnable que le calvinisme et le luthéranisme. « Comme tous les » réformés (dit Pluquet), Arminius et ses disciples » ne reconnaissaient point d'autorité infaillible, qui » fût dépositaire des vérités révélées, et qui fixât » la croyance des chrétiens; ils regardaient l'Ecri- » ture comme la seule règle de la foi, et chaque » particulier comme le juge du sens de l'Ecriture. » Ils interprétèrent donc ce que l'Ecriture dit sur » la grâce et sur la prédestination, conformément » aux principes d'équité et de bienfaisance qu'ils » portaient dans leur cœur et dans leur caractère; » ils ne se fixèrent pas dans la doctrine de l'Eglise » romaine, sur la prédestination et sur la grâce; » ils ne reconnurent point de choix, point de pré- » destination, passèrent insensiblement aux erreurs » des pélagiens et des semi-pélagiens. Comme les » arminiens croyaient que chaque particulier était » juge naturel du sens de l'Ecriture, par une suite » de leur caractère et de leurs principes d'équité, » ils ne se crurent point en droit de forcer les au- » tres à parler et à penser comme eux; ils crurent » qu'ils devaient vivre en paix avec ceux qui n'in- » terprétaient point l'Ecriture comme eux : de là » vient cette tolérance générale des arminiens pour » toutes les sectes chrétiennes, et cette liberté qu'ils » accordaient à tout le monde, d'honorer Dieu de » la manière dont ils croyaient que l'Ecriture le » prescrivait. » (*Voy.* LENTULUS Scipion, SERVET.)

VORSTIUS (Guillaume-Henri), fils du précédent, ministre des arminiens à Warmond, dans la Hollande, a publié plusieurs ouvrages : *Traduction* de la première partie de la *Chronique* de David Ganz, avec des extraits de la seconde, Leyde, 1644, in-4. Richard Simon dit qu'elle est peu fidèle. Celle des *Capitules* du rabbin Eliézer, avec l'ouvrage du précédent; celle des *Fondements de la Loi* de Maimonide, et du *Fondement de la Foi* d'Abrabanel, Amsterdam, 1638, in-4. L'ouvrage de Maimonide est en hébreu et en latin; celui d'Abrabanel ne se trouve ici qu'en latin. Les *notes* qui accompagnent cette traduction sont étendues; mais elles ne sont pas toujours justes; *Disceptatio de Verbo*, in-4; *Bilibra veritatis et rationis*. Ces deux ouvrages montrent qu'il penchait vers le socinianisme.

VORSTIUS (Jean), né en 1623 dans le Dithmarsen, embrassa le calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui : une *Philologie sacrée*, Leyde, 1658, Francfort, 1705, in-4, où il traite des hébraïsmes du nouveau Testament; une Dissertation *De Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4; un Recueil intitulé *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Rotterdam, 1693, 8 vol. in-8. On trouve dans cette collection les ouvrages suivants : *De adagiis novi Testamenti*; *De voce* Sesach, *Jerem.* 25; des *Dissertations* latines sur les 70 semaines de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la Prophétie de Jacob, etc. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition sacrée et profane.

VOS (Martin de), peintre, né en 1519, à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'est au soin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célèbres maîtres, et à la liaison qu'il fit à Venise avec Tintoret, que Vos doit la haute réputation où il est parvenu. Il a réussi également à peindre l'histoire, le paysage et le portrait. Il avait un génie abondant : son coloris est frais, sa touche facile; mais son dessin est froid, quoique correct et assez gracieux.

* VOSS (Jean-Henri), poète et critique, né en 1751 à Sommersdorf, près de Wahren, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues, et débuta, en 1770, par quelques essais dans l'*Almanach des Muses* de Gottingue, dont il prit la direction en 1775, et qui fut transporté à Hambourg, sous le nom d'*Anthologie* (*Blumenlese*). Il en augmenta le succès, en y insérant, pendant plusieurs années, un certain nombre de pièces de sa composition. Il publia aussi, dans le *Deutsches museum*, plusieurs morceaux de critique, qui le firent connaître comme philologue. En 1778, il fut nommé recteur du collége d'Otterndorf, dans le Hanovre, d'où il passa à Eutin (duché d'Oldenbourg), avec les mêmes fonctions. Le grand-duc de Bade l'attira à l'université d'Heidelberg, depuis peu rétablie, pour contribuer, par sa présence et ses avis, à lui rendre son ancien éclat. Il mourut le 29 mars 1826. Ses disputes avec Heyne, son ancien maître, firent beaucoup de bruit; et rien ne peut excuser l'emportement auquel il se laissa aller contre le comte Frédéric de Stolberg, son ami, lorsque celui-ci embrassa la religion catholique (*voy.* STOLBERG). Ses principaux ouvrages sont : des traductions, en allemand, des *Œuvres complètes d'Homère*, 1793, 2ᵉ édit., 1821; de *Virgile*, 1799; d'*Horace*, 1805, 2ᵉ édit., 1820; d'*Hésiode*, 1806; de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, 1808; de *Tibulle* et de *Lygdamus*, avec des éclair-

cissements, 1810; d'*Aristophane*, 1821; d'*Aratus*, avec le texte, et un commentaire, 1824, et des morceaux choisis des *Métamorphoses d'Ovide* et d'une partie du *Théâtre de Shakespeare*; *Louise*, poëme en trois chants, 1795, dans le style naïf, gracieux et noble de l'Odyssée; des *Idylles*, publiées de 1774 à 1800, au nombre de dix-huit qui méritent d'être considérées comme des modèles, et dont le recueil a été souvent réimprimé; des *Poésies diverses*, dernière édition, 1825, 4 vol. in-8; *Lettres mythologiques*, Kœnigsberg, 1794, 2 vol. in-8, qui, à part la violence de ses critiques, sont un de ses meilleurs ouvrages. Il y a une nouvelle édition, donnée après sa mort et enrichie de *Dissertations*, qui composent le 3ᵉ vol. Elles ont été traduites en anglais. D'excellentes *Dissertations* sur la géographie ancienne dans le *Muséum* et la *Gazette d'Iéna*; un *Examen* de l'édition de l'Iliade, publiée par Heyne, dans la *Gazette d'Iéna* (mai 1803), et qui fit beaucoup de sensation; des *Lettres critiques sur Goetz* et *Ramler*, Manheim, 1809, in-8.

VOSSIUS (Gérard), né en 1540 à Lootz dans le pays de Liége, mort en 1609, fut prévôt dans la collégiale de Tongres, protonotaire apostolique, docteur en théologie. Il se rendit habile dans le grec et le latin, et demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques, et fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monuments des Pères grecs, entre autres les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge, avec sa *Vie* et des scholies, Mayence, 1604, in-4; et saint Ephrem, avec des notes, Rome, 1589, 3 vol. in-fol. On a encore de lui la *Vie* et les *Lettres* en grec et en latin, de Grégoire IX, avec des notes, Rome, 1587. Elle se trouve aussi dans les *Conciles* de Labbe.

VOSSIUS (Gérard-Jean), né en 1577, dans le voisinage d'Heidelberg, se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Nommé directeur du collége de Dordrecht, il remplit cette place avec applaudissement pendant vingt ans. On lui confia la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde, en 1618; mais, sectateur d'Arminius, il fut suspendu de ses fonctions pendant plusieurs années, par le prétendu synode de Dordrecht. Appelé en 1633 à Amsterdam, pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis, et mourut en 1649, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : *De origine idololatriæ*; *De Historicis græcis....*; *De Historicis latinis*; *De Poetis græcis, de latinis*; *Dei scientiis mathematicis*; *Dissertationes de tribus symbolis apostolico, athanasiano et constantinopolitano*; *Historia pelagiana*; *Institutiones rhetoricæ, grammaticæ, poeticæ*; *Theses theologicæ et historicæ*; *Etymologicon linguæ latinæ De vitiis sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, de 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie, et sur les historiens latins et grecs. Mais il faut se défier de lui dans les matières qui ont quelque rapport à la religion. On voit dans ses écrits cette inconstance fatale qui poursuit tous les savants qui écrivent sur les dogmes chrétiens, en rejetant l'autorité de l'Eglise.

VOSSIUS (Denys), fils du précédent, mort en 1633 à 22 ans, a fait des *Notes* sur le livre de l'idolâtrie du rabbin Moïse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière; et une bonne *Traduction* en latin de l'Histoire de la guerre des Pays-Bas, par Reidanus. — Son frère, François Vossius, mort en 1645, a publié à Amsterdam, en 1640, in-fol., un poëme sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp. — Un autre frère, Gérard Vossius, mort en 1640, a donné une édition de Velléius Paterculus, avec des notes, Leyde, 1639, in-16. — Un quatrième frère, Matthieu Vossius, mort en 1646, a donné une *Chronique de Hollande et de Zélande*, depuis 859 jusqu'à l'an 1452, en latin, Middelbourg, 1664, et Amsterdam, 1680, in-4, augmentée par Antoine Borremans.

VOSSIUS (Isaac), frère des précédents, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre en 1670, où il devint chanoine de Windsor. Il mourut en 1689, à 71 ans, après s'être fait un grand nom par sa vaste érudition. Il avait une mémoire prodigieuse, mais il manquait de jugement. Son penchant était extrême pour le merveilleux. Rempli de doutes sur les objets de la révélation, il ajoutait foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Charles II, roi d'Angleterre, disait de lui : « Ce théologien est un » homme bien étonnant! il croit à tout, excepté » à la Bible. » On a de lui : des *Notes* sur les géographes Scylax, et Pomponius Mela, et sur Catulle. Vossius aimait les ouvrages qui portaient l'empreinte de la licence et de la débauche. Ses *Commentaires* sur Catulle, publiés en 1684, in-4, ne sont pas exempts de ce défaut. Il n'eut pas honte d'y faire entrer une partie du traité *De Prostibulis veterum* de Béverland, avec lequel il était très-lié. Des *Observations sur l'origine du Nil et des autres fleuves*, des écrits contre Richard Simon; *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1673, in-8; plusieurs Dissertations philosophiques et philologiques; *De motu marium et ventorum*, la Haye, 1663, in-4; *De antiqua urbis Romæ magnitudine*, dans le tom. 4 du *Trésor d'Antiquités romaines* de Grévius; *De triremium et liburnicarum constructione*, dans la *Collection* de Grévius, tom. 12; *De septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologia*, Londres, 1663, in-4. C'était un zélé défenseur de la *Chronologie des septante*, et il se proposait de donner une nouvelle édition de la version de ces célèbres interprètes; mais la mort l'en empêcha. *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, la Haye, année 1661, in-4; *Dissertatio de vera ætate mundi*, la Haye, 1659, in-4. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. Georges Hornius et Christian Schotanus réfutèrent son système, qui a reparu depuis dans les ouvrages de Buffon, de Bailly, de Boulanger et d'autres écrivains modernes (*voy.* l'*Examen* des époques de la nature, Maestricht, 1792); *De lucis natura et proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4; *De sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessere oraculis*, Leyde, 1680, in-12; *Sancti Ignatii epistolæ, item sancti Barnabæ apost. Epistola, græce*

et latine, *cum notis*, Amsterdam, 1646; *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4. Tous ces ouvrages de Vossius, depuis le 9e énoncé, ont été mis à l'*Index* par un décret du 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome, fut invité par la congrégation de l'*Index* à donner son avis sur les ouvrages de Vossius : ce *Votum* que l'on trouve dans ses œuvres posthumes, tom. 2, pag. 59, tendait à le décharger; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il résulte de l'*Index* de Benoît XIV, Rome, 1770, page 282, quoique de Boze, Ruinart, le Thuilier, Clémencet, Gouget, Drouet, etc., aient avancé le contraire.

VOSTERMAN (Lucas), graveur hollandais, mort à Anvers, au milieu du XVIIe siècle. Ses estampes sont très-recherchées, et lui assignent un rang parmi les premiers artistes. Il a beaucoup contribué à faire connaître le mérite de Rubens, et à multiplier ses belles compositions. — Il ne faut pas le confondre avec Lucas VOSTERMAN, surnommé *le Jeune*. C'était son fils; mais il lui fut bien inférieur.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, mort le 5 juin 1641, n'avait que 14 ans lorsqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'était retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna Harlay, Baron de Sancy, ambassadeur à Constantinople. Ce peintre vit une fois le grand-seigneur Achmet Ier, et cela lui suffit pour le peindre très-ressemblant. Vouet passa en Italie, où il demeura plusieurs années, et devint peintre de l'académie de Saint-Luc à Rome. Il s'était fait une manière expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a laissés. Accablé de travail, il se contentait souvent de ne faire que les dessins, sur lesquels ses élèves travaillaient, et qu'il retouchait ensuite; c'est pourquoi on voit plusieurs de ses tableaux peu estimés. On remarque dans quelques-uns de ses ouvrages un pinceau frais et moelleux; mais la trop grande activité avec laquelle il travaillait l'a fait, pour l'ordinaire, tomber dans le gris. Il peut être regardé comme fondateur de l'école française jusqu'à David (*voy.* ce nom), qui l'a régénérée. Le musée de Paris conserve quelques *tableaux* de Vouet.

VOUGLANS. *Voy.* MUYART de VOUGLANS.

* VOULLAND (Henri), né à Uzès en 1750, fit ses études avec assez de succès; mais il annonça de bonne heure un caractère impétueux. Entré chez les pères de l'Oratoire de Lyon, il afficha la rigidité du jansénisme. Bientôt las d'un genre de vie qui ne s'accordait point avec ses inclinations, il quitta le cloître, et suivait le barreau à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes avec un enthousiasme qui le fit nommer, en 1789, par la sénéchaussée de Nimes et de Beaucaire, député du tiers aux états-généraux. Dans l'assemblée Constituante il fut regardé « comme le mannequin des agitateurs. » Ceux-ci le placèrent dans le comité des recherches, et le mirent en avant toutes les fois qu'ils voulaient faire dénoncer quelqu'un sans se compromettre eux-mêmes. C'est ainsi qu'il accusa le baron Marguerite d'être l'auteur des troubles de Nîmes, défendit constamment le club de cette ville, et peignit Carpentras « comme un foyer de contre-révolution. » Il provoqua ensuite la réunion du Comtat à la France, et se déchaîna dans toutes les occasions contre la cour, les nobles et les prêtres. En mars 1791, et pendant la première assemblée Législative, il occupa une place au tribunal de cassation. Nommé en 1792, par le département du Gard, député à la Convention nationale, il y vota *la mort* de Louis XVI, et devint, en 1793, secrétaire, puis président de l'assemblée. Depuis cette époque il surpassa en exagération Rabaud Saint-Étienne. Voulland s'attacha enfin à Robespierre, devint un de ses plus vils satellites, et fit partie du fameux comité de sûreté générale. Cependant le jour même où Robespierre fut attaqué dans la Convention, il fut un des premiers à provoquer contre lui le décret de mise hors la loi. Il en avait fait de même pour son protecteur Rabaud. Cette démarche n'empêcha pas Lecointre de Versailles de le dénoncer, le 28 août 1794, comme complice du tyran. Voulland se justifia, et réussit peu après à faire acquitter le général Voulland, son oncle, qu'on accusait d'être le moteur principal des troubles de Marseille, où il avait commandé. Poursuivi de nouveau avec ses collègues du comité de sûreté générale, il fut enfin décrété d'arrestation le 9 prairial (17 mai 1795) : mais il fut amnistié dans la suite. Voulland étant sans fortune et sans ressources, reçut, pendant 2 ans, un asile dans la maison du libraire Maret. Son effervescence républicaine sembla se calmer; il sentit des remords, et son repentir le ramena à des sentiments religieux, dans lesquels on dit qu'il mourut en 1802. Il avait vécu plusieurs mois dans la plus profonde misère.

VOYER de PAULMY (René de), seigneur d'Argenson, était fils de Pierre de Voyer, seigneur d'Argenson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il naquit en 1596, devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent souvent changer de poste, et on lui confia les plus difficiles. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, surtout avec la maison de Savoie, alors divisée. Enfin, il songeait à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avait fait; et, comme il était veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y serait pas plus d'un an, et que, quand il en sortirait, son fils, que l'on faisait dès lors conseiller d'état, lui succéderait. A peine était-il arrivé à Venise en 1651, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente, dont il mourut. On a de lui un *Traité de la sagesse chrétienne*, et une traduction manuscrite de l'*Imitation de J.-C.*

VOYER de PAULMY (René de), fils du précédent, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, fut conseiller au parlement de Rouen, puis maître des requêtes, conseiller d'état ordinaire. Il succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur, qu'il rem-

plit jusqu'en 1653, et mourut en 1700, à 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda, et à ses descendants, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de saint Marc pour cimier.

VOYER de PAULMY (Marc-René de), marquis d'Argenson, vicomte de Monzé, etc., était fils du précédent, et vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa marraine, le fit chevalier de St.-Marc, et lui donna le nom de cet évangéliste. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant-général de police de Paris. Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin au commencement de 1718 il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et en 1720 ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se soulagea dans la retraite du poids de la grandeur. Il mourut l'année suivante, membre de l'académie française et de celle des sciences. — Son fils, Marc-Pierre VOYER de PAULMY, né à Paris en 1696, eut le département de la guerre, et la surintendance des postes. Disgracié en 1757, il se retira à sa terre des Ormes, où il mourut en 1762. — Son frère, RENÉ-LOUIS, ministre des affaires étrangères, était mort en 1756, laissant un fils, Marc-Antoine-René, né à Valenciennes le 6 novembre 1722, qui devint ministre d'état, se distingua par son goût pour les belles-lettres, et mourut le 13 août 1787, après avoir publié les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* et la *Bibliothèque des romans*.

VRIEMOET (Emon.-Luce), protestant, né à Embden dans la Frise, en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales et des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1760. Ses principales productions sont : un recueil d'*Observations philosophiques et théologiques*, en latin, Leuwarden, 1740, in-4; *Arabismus exhibens grammaticam arabicam. Accessêre monumenta arabica, etc.*, Franeker, 1733, in-4; *Tirocinium hebraismi*, Franeker, 1742, in-12; *Athenarum frisiacarum libri II*, Leuwarden, 1758, in-4. C'est l'histoire de l'université de Franeker. Un grand nombre de *Dissertations sur les antiquités judaïques*, et autres sujets.

* VRILLIÈRE (Louis PHELYPEAUX, comte de SAINT-FLORENTIN, et duc de la), né à Paris en 1705, était petit-fils de Louis Phelypeaux de la Vrillière, secrétaire d'état pendant 62 ans auprès de Louis XIII et de Louis XIV, et fils de Balthasar Phelypeaux ou de Châteauneuf, aussi secrétaire d'état de Louis XV, sous le duc d'Orléans. Louis Phelypeaux obtint, par le crédit de son père, la place de secrétaire d'état de Louis XV, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans. Il n'avait que des talents assez médiocres, et ne signait que d'après les ordres du ministre dominant. On ne peut néanmoins lui refuser l'honneur d'avoir contribué aux progrès des sciences et des arts; plusieurs littérateurs lui durent leur fortune. Il donna aussi des soins particuliers au collége royal et au Jardin du roi. Louis XV conserva toujours pour lui une véritable amitié; en 1751 il le décora du titre de ministre, et de celui de duc en 1770. La Vrillière ayant eu une main emportée à la chasse, ce monarque lui écrivit une lettre très-affectueuse, et quand il eut l'occasion de le revoir : « Tu n'as perdu qu'une main, lui dit » Sa Majesté, et tu en trouveras toujours deux en » moi pour ton service. » Vers les derniers jours de Louis XV, les courtisans tramaient la disgrace du duc de la Vrillière; mais ce prince le rassura, en lui disant : « Il ne faut pas que vous me quit- » tiez; vous avez trop besoin de moi, et moi de » vous. » Sa fortune dura tant que vécut son protecteur; mais presque aussitôt que Louis XVI fut monté sur le trône, il fut obligé de donner sa démission, après avoir occupé le ministère pendant 48 années. Il mourut, le 27 février 1777, à 72 ans.

** VUARIN (l'abbé), né en 1769, fut, pendant la révolution, chargé d'importantes et périlleuses missions, et les remplit avec courage et habileté. Nommé plus tard curé de Genève, il montra dans ce poste difficile qu'il a occupé trente-cinq ans, le zèle le plus ardent pour la cause de l'Eglise. Il établit dans sa paroisse des écoles, des maisons de sœurs pour les malades, un hospice pour les orphelins, un vaste hôpital cantonnal. Homme d'une piété tendre et de mœurs austères, il s'est surtout distingué par ses *lettres* contre les protestants du canton de Genève et par les triomphes qu'il a remportés sur eux. Il mourut le 6 septembre 1843, à 74 ans. On a de lui : *Mémoires sur les piéges de l'hérésie*, Genève, 1833, in-8; *Catéchisme raisonné sur la sainteté et la dignité du mariage*, Lyon, 1838, 1839, in-18.

VULCAIN ou MULCIBER, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon. Comme il était extrêmement laid et mal fait, aussitôt qu'il fut né, Jupiter lui donna un coup de pied et le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boiteux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser Vénus, qui ne lui fut guère fidèle. Vulcain fut le forgeron des dieux : il fournissait des foudres à Jupiter, des armes à Mars, et tenait ses forges dans les îles de Lipari, de Lemnos et au fond du mont Etna.

VULCANIUS (Bonaventure SMET ou), né à Bruges en 1538, et mort en 1614 à Leyde, où il était professeur de grec, se laissa entraîner par les erreurs du calvinisme, et employa quelquefois sa plume contre l'Eglise catholique. Ses principaux ouvrages sont : une *Version* médiocre de Callimaque, de Moschus et de Bion, in-12; une bonne *édition* d'Arrien, qui a été ensuite corrigée et augmentée par Nicolas Blanchard; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*; une *édition* d'Agathias le Scolastique, sur la règne et la vie de Justinien, avec un bon commentaire : elle a été imprimée au Louvre, en 1660, in-fol.; une *collection* d'anciens grammairiens latins avec des notes, Bâle, 1577, in-fol.

VULPIUS. *Voy.* VOLPI.

VULSON (Marc de), sieur de la Colombière, de la religion prétendue réformée, et gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son

galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grâce, qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis ce temps, on menace dans cette ville les femmes coquettes de la vulsonade. Ses ouvrages sont : *La science héroïque*, *traitant de la noblesse, de l'origine des armes*, etc., Paris, 1644, in-fol. et 1669; *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*, Paris, 1689, in-fol.; *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, ou *Miroir historique de la noblesse*, etc., Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux et utile pour connaître le cérémonial de l'ancienne chevalerie.

W

• WACE (Robert), poète anglo-normand, vivait dans le XIIe siècle, et naquit à l'île de Jersey. Il est appelé indistinctement dans les copies de ses ouvrages et dans les anciens livres qui font mention de lui *Wacce*, *Waicce*, *Wace*, *Gasse*, *Gaice*, *Guace*, *Guaze*, *Guasco*, *Gazoe*, *Wistace*, *Huistace*, *Huace*, etc. Il fut chanoine de Bayeux, et *clerc lisant* de la chapelle de Henri Ier et de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre (mort en 1189) et de Henri au *Court Mantel*. Il a laissé un *roman* écrit en vers français, qui est utile pour connaître les usages, la signification de plusieurs termes, et certains faits historiques de son temps. Ce livre est intitulé : *De Rou* (*Rollon*) *et des ducs de Normandie*. Il en existe plusieurs manuscrits, l'un sous ce titre à la Bibliothèque royale de Paris; et l'autre dans celle du roi de la Grande-Bretagne, et qui est intitulé : *Roman des rois d'Angleterre*; cette différence de titre n'a rien de réel, puisqu'on sait que ces rois d'Angleterre étaient ducs de Normandie depuis Guillaume le Conquérant, qui fut appelé au trône d'Angleterre, en 1066, par le testament d'Edouard III. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois avec des *notes* par Pluquet, Paris, 1827, 2 vol. in-8. Il en avait paru une sorte de *version française*, composée au XIIIe siècle, Rouen, 1487, in-fol., sous le nom de *Chroniques de Normandie*; et depuis plusieurs passages du même poème ont été publiés plus ou moins littéralement par divers auteurs, La Roque, Dumoulin, Ducange, Augnis, De la Rue, Depping, etc. On attribue encore à Robert Wace le *Brut d'Angleterre* ou *Artus de Bretagne*, en rimes françaises, dont il existe plusieurs manuscrits et que l'on a publié deux fois, Paris, 1543 et 1584, in-4, avec plusieurs autres romans. On a de très-bonnes *Notices* sur la vie et les ouvrages de ce poète par Bréquigny (*Notice des manuscrits de la Bibliothèque royale*, tom 5); par Brial (*Histoire littéraire de la France*, tom. 13); et par Pluquet à la tête de ses Extraits du roman de Rou.

WADDING (Pierre), né à Waterford en Irlande, en 1580, se fit jésuite à Tournay en 1600. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain, pendant 16 ans, et fut chancelier des universités de Prague et de Gratz en Styrie. Il vécut longtemps en Bohême, et en d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur, et partout son savoir et sa piété lui attirèrent une vénération singulière. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin, entre autres *Tractatus adversus hæreticos*, et *Carmina varia*.

WADDING (Luc de), récollet irlandais, né en 1588 à Waterford, mort à Rome le 18 novembre 1657, à 69 ans, dans le couvent de Saint-Isidore, bâti par ses soins, est auteur : des *Annales de l'ordre de Saint-François*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731 et ann. suiv., 17 vol. in-fol.; de la *Bibliothèque des écrivains* qui ont été cordeliers, 1650, in-fol., parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de Saint-François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. Il avait plus de piété que de critique. Le P. Castel, récollet, a donné un assez bon abrégé des *Annales* en 4 vol. Le P. François Harold, cordelier, avait déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en 2 vol. in-fol. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque de Wadding*. Il a paru une nouv. édition de cet ouvrage, Rome, 1806, 2 vol. in-fol., avec les corrections et un supplément du P. J.-H. Sbarales. Le P. Wadding avait été un des consulteurs nommés dans la cause de Jansénius, et s'était laissé prévenir pour sa doctrine; mais sitôt que le vicaire de Jésus-Christ eut prononcé, il ne balança point à revenir sur ses pas; et peu content de renoncer en secret à son propre sens, il s'efforça, par une rétractation publique, d'effacer les impressions que son premier écart pouvait avoir laissées. « Le pape, dit-il, vient » de publier une bulle où chacune des cinq propositions est frappée de différentes censures. Si, avant » cette décision, quelqu'un en a jugé autrement, sur » quelque raison, ou quelque autorité de docteurs » que ce puisse être, il est obligé présentement de » captiver son esprit sous le joug de la foi, suivant » l'avis de l'Apôtre. Je déclare donc que c'est ce que » je fais de tout mon cœur, condamnant et anathématisant toutes les propositions susdites, dans » tous et chacun des sens où Sa Sainteté a voulu » les condamner. »

WAGENAAR (Jean), né en 1709 à Amsterdam, mort le 1er mars 1773, s'est fait connaître avantageusement par une *Histoire des Provinces-Unies*, écrite en flamand, avec beaucoup d'élégance et d'intérêt. Son impartialité, qui mérite des éloges, en mériterait davantage encore, sans les préjugés contre les catholiques, sans une prévention trop marquée contre le gouvernement d'Espagne, et sur-

tout sans la confiance avec laquelle l'auteur cite Van Méteren et d'autres écrivains passionnés, inexacts et féconds en contes calomnieux contre tout ce qui leur paraît opposé au parti qu'ils ont entrepris de défendre. Cette histoire, Amsterdam, 1749-1759, 21 vol. in-8, est ornée de très-belles estampes, dont plusieurs dans le goût de Callot. On en a donné un prétendu précis en flamand, Amsterdam, 1785, 6 vol. in-12, assez mal rédigé, et peu digne de l'ouvrage abrégé.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), né à Nuremberg en 1633, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes, et voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne, et partout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna, en diverses occasions, des marques de son estime, et lui fit trois présents considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorf et bibliothécaire de l'université de cette ville, et mourut en 1705, à 72 ans. On a sa *Vie*, Nuremberg, 1719, in-4. Outre sa *Géographie* et une *Histoire universelle*, il a donné : un traité plein de recherches : *De urbe Noriberga*, in-4; *Pera librorum juvenilium*, in-12; c'est un cours d'étude pour les enfants; *Tela ignea Satanæ*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-4. C'est un recueil des ouvrages des Juifs contre le christianisme, avec la réfutation; il est curieux et utile. *Voy.* LYPMAN.

WAGHENARE (Pierre de), religieux de l'ordre de Prémontré, né à Nieuport vers 1599, s'appliqua aux belles-lettres et à l'histoire de son ordre, et mourut sous-prieur du monastère de Furnes, le 29 août 1662. On a de lui : *Sancti Thomæ cantuariensis et Henrici II, Anglorum regis, monomachia de libertate Ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8. C'est une relation sagement écrite du différend de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry; *Sanctus Norbertus in se et suis vario carmine celebratus*, Douai, 1650 : ce sont des odes, des épigrammes, etc., sur les saints de son ordre; *Sanctus Norbertus in se et suis voce soluta celebratus*, Douai, 1651, in-12; ce sont les Vies des Saints et des Auteurs de son ordre en prose. Son style n'est ni aisé, ni élevé, et il manque de critique.

WAGNER (Jean-Jacques), médecin suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, et membre de l'académie des Curieux de la nature, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ses écrits.

** WAGNER (Louis), né en 1771 à Zontzell, dans le district d'Ellwangen, fut ordonné prêtre en 1794. Nommé chapelain à Wurtzbourg, il y exerça pendant deux ans le saint ministère, puis fut chargé d'une chaire de professeur au lycée d'Ellwangen. Après avoir rempli diverses autres fonctions, il fit partie en 1816 du conseil du vicaire-général, et fut choisi pour diriger le séminaire de Schonberg en qualité de recteur. Transféré à Rottenbourg, il devint chanoine de la cathédrale, et mourut dans cette ville, le 2 juin 1837. Aussi distingué par sa science et son aptitude aux affaires que par son éminente piété, il a laissé, outre un grand nombre de *Sermons*, quelques *opuscules* assez remarquables, entre autres : *Jugement d'un théologien allemand sur les nouveaux phénomènes du monde politique*, 1804; *Nouveau système d'éducation à Dilligen, suivi d'une revue du programme de Weber, sur l'état actuel de l'église catholique allemande*, en 1805.

* WAILLY (Charles de), né à Paris en 1729, étudia l'architecture sous Blondel et Lejay, et fréquenta l'école de Servondoni. En 1752, il fit comme pensionnaire le voyage de Rome, partageant volontairement ses trois années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix. Il fut reçu à l'académie d'architecture en 1767, et de celle de peinture en 1771 comme dessinateur. Ce fut le seul architecte qui jouit de cet honneur. Le roi le nomma, peu de temps après, contrôleur de ses bâtiments. Parmi les ouvrages qui ont fondé sa réputation, nous citerons : l'*Hôtel d'Argenson*, à Paris; le *Château des Ormes*, en Touraine; le *Palais Spinola*, à Gènes. Le second théâtre-français, ou *Odeon*, qu'il éleva en société avec Peyre. Vailly s'attachait particulièrement à la décoration des édifices; il a créé pour la distribution et l'ornement des intérieurs des plans aussi riches qu'élégants. Plusieurs souverains étrangers l'appelèrent à leur cour; et Catherine II lui fit les offres les plus séduisantes pour le fixer à Saint-Pétersbourg. En 1795, le gouvernement, après avoir nommé de Wailly administrateur du Musée central des arts, l'envoya en Flandre pour recueillir les productions des grands maîtres; et c'est à lui que nous devons les chefs-d'œuvre de Rubens, de Paul Potter, de Wouvermans, de Rembrandt, de Gérard Dow, etc., qui ornent le musée royal. Il fournit les plans les plus vastes pour l'embellissement de la capitale, et on lui accorda, en récompense, un logement au Louvre. Peu d'artistes ont joui de plus de considération que de Wailly. Il fut reçu membre de l'institut lors de l'installation de ce corps et mourut le 2 novembre 1798, à 69 ans. Joseph Lavallée a donné une *Notice histor. sur Wailly*, Paris, 1798, in-8. Andrieux a fait son *Eloge* à l'institut (*voy.* les *Mémoires*, littérature et beaux-arts, tom. 3.).

* WAILLY (Noël-François de), grammairien et frère du précédent, naquit en 1724, à Amiens, où il fit d'excellentes études sous l'abbé Valart, et vint se perfectionner à Paris. Il s'attacha particulièrement à la langue française, dont il expliqua les règles dans une *grammaire* claire et facile. Il donna des leçons particulières de cette langue, et forma de très-bons élèves. Livré à ses études, il ne prit presque aucune part à la révolution; fut élu membre de l'institut, et mourut à Paris, le 7 avril 1801, à 77 ans. Il a laissé : *Grammaire française*, etc., Paris, 1754, in-12; cette grammaire, qui a eu un grand nombre d'éditions, est une des meilleures que l'on connaisse; *Nouveau Vocabulaire français* avec Bosquillon et Drevet, Paris, 1801, 13e édit., 1826, in-8; *Principes de langue latine*, ibid., 1757, in-12, réimprimés plusieurs fois; une *Traduction des Commentaires de César et des Oraisons choisies de Cicéron*, traduction aussi élégante qu'exacte : elle fut bien accueillie par le public.

* WAILLY (Etienne-Augustin de), fils du précédent, né à Paris en 1770, fit ses études au collége du Plessis, et à celui de Sainte-Barbe. Placé dans une étude de notaire, la réquisition l'en fit sortir; devenu *suspect*, sous la terreur, il fut mis en prison, où il resta neuf mois. Il se livra ensuite à l'étude de sa langue et des mathématiques; mais les événements politiques l'empêchèrent d'abord de choisir un état. Il fut successivement élève de l'école polytechnique, libraire, chef des études du prytanée de Paris, censeur du lycée impérial (Louis-le-Grand), et proviseur du lycée Napoléon (Henri IV), devint membre de la légion-d'honneur et officier de l'université, et mourut en 1821, à 51 ans. Naudet a prononcé un *Discours* sur sa tombe, et Laya, de l'académie française, a publié une *Notice* intéressante sur ce grammairien; on la trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie française*, tom. 5, pag. 319-323. Outre plusieurs éditions de la *grammaire* et du *Vocabulaire français*, de son père, on lui doit : un *Nouveau Dictionnaire des reines* (avec Drevet), Paris, 1812, in-8; la traduction en vers français de l'ode *Napoleone al Danubio*, du colonel Grobert, Paris, 1805, in-8; des *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, avec des notes, 1805 et 1818, in-12; une trad. en vers des deux premiers livres des *Odes* d'Horace, 1817, et 1818, avec le 3e livr. in-18.

WAKE (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né en 1657, et mort à Lambeth en 1737, est connu en Angleterre par des *Sermons*, et par des écrits de controverse contre Bossuet; et en France, par ses liaisons avec du Pin (*voy.* ce nom).

* WAKEFIELD (Gilbert), né à Nottingham, en 1756, embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda point à obtenir des bénéfices. Nommé à la cure de Stockport puis à celle de Liverpool, il renonça en 1779 au ministère pour prendre la direction d'une académie de dissidents établie à Warrington. Après l'avoir dirigée pendant plusieurs années, il entra au collége d'Hackney, d'où il sortit au bout d'un an. Alors éclatait la révolution française. Wakefield se passionna pour elle et écrivit contre le gouvernement et contre le culte public. Dans une lettre adressée à un évêque (celui de Landaff), il outre-passa toute mesure. Le procureur-général en dénonça l'auteur, et l'auteur, condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester, mourut en 1801. On a de lui : *Traduction de la Ire Epître aux Thessaloniciens*; *Traduction de l'évangile de S. Matthieu*; *Recherches des opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles, sur la personne de Jésus-Christ*, 4 vol. in-8; *Sylva critica*, ouvrage imprimé par l'université de Cambridge; un recueil de *Poésies latines* avec des *notes* sur Homère; une *Traduction* du nouveau Testament, 2 vol. in-8; *Tragœdiarum græcarum delectus*, 2 vol. in-12; une *édition* de Lucrèce, 3 vol. in-4.

WALÆUS (Antoine), né à Gand en 1573, mort en 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des contre-remontrants, et obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de controverse. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la traduction flamande de la *Bible*, entreprise par ordre des Etats, suivant les vues du synode de Dordrecht, 1618 (session 13), et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le nouveau Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

WALÆUS (Jean), fils aîné du précédent, se distingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg, en 1604, et fut professeur à Leyde, où il mourut en 1649. Walæus fit des découvertes utiles sur la digestion, la distribution du chyle, le mouvement de la veine-cave, du cœur et du sang. Il soutint vivement la circulation contre ceux qui la combattaient par entêtement pour les anciennes opinions. On a de lui : *Epistolæ de motu chyli et sanguinis*, Leyde, 1641; *Institutiones compendiosæ medicinæ*; *Methodus medendi brevissima*.

WALAFRIDE STRABON, bénédictin, né en 806, fut élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline de Raban-Maur. Il devint ensuite doyen de Saint-Gall, puis abbé de Richenou, dans le diocèse de Constance. Sa piété exemplaire et son savoir profond lui concilièrent l'estime générale. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : *De officiis divinis, seu De exordiis et incrementis rerum ecclesiasticarum*; on le trouve dans la Bibliothèque des Pères et autres recueils; *Poemata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimé séparément en 1604, in-4; *Glossa ordinaria in sacram scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol.; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connaître l'ancienne discipline de l'Eglise. Il mourut vert 849. On l'appelait *Strabo* ou *Strabus*, parce qu'il était louche.

WALDEMAR (Marguerite de). *Voy.* Marguerite.

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), né en 1652, lieutenant général au service d'Angleterre, en 1714, et quelque temps après colonel des dragons en Hollande, mort à Liége le 22 juillet 1734, avait de grandes dispositions pour la poésie; mais il manquait d'un ami ou d'un maître rigide, pour régler les écarts d'une imagination féconde et presque toujours gigantesque. On trouve cependant dans ses ouvrages de très-beaux vers; mais il ne se soutient pas, et la seule de ses poésies qu'on puisse lire entièrement est une satire contre sa femme; encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies*. L'éditeur de ce recueil l'a élaguée de quantité de vers qui la déparaient. Ses ouvrages ont été imprimés à Liége, 1731, 5 vol. in-8, édition très-fautive. A ces 5 vol. il faut en ajouter 2 autres in-8, imprimés quelque temps auparavant, qui contiennent les poëmes des *Titans* et des *Gémeaux*. On a encore de lui un recueil de satires, qu'il fit imprimer séparément à Cologne sous ce titre bizarre : *Catholicon de la Basse-Germanie*. De Villenfagne, chanoine, a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la Vie de l'auteur, Liége, 1779, in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH ou VALEMBOURG (les frères Adrien et Pierre de) naquirent à

Rotterdam de parents catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Cologne, en 1647, et suffragant en 1661, après avoir été sacré évêque d'Andrinople. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frère Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre, et suffragant de cette ville, sous le titre d'*évêque de Mysie*. Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut le 14 septembre 1569, en allant prendre les bains pour sa santé près de Mayence, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, après avoir mis en ordre le 1er vol. de leur important ouvrage, qui parut à Cologne, en 2 vol. in-fol. : le premier en 1669, intitulé : *Tractatus generales de controversiis fidei* : le second en 1671, intitulé : *Tractatus speciales de controversiis fidei*. C'est une collection de leurs ouvrages qui avaient paru d'abord séparément. Pierre se disposait à donner au public 5 autres traités importants, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux frères, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandais qu'on jugerait capables de faire des études solides. « Les » deux volumes de leurs controverses sont dignes, » dit Arnauld, d'être entre les mains de tous ceux » qui étudient la théologie. » On en a un excellent abrégé, fait par eux-mêmes, Cologne, 1682 et 1768, in-12.

WALINGFORD (Richard), abbé de Saint-Alban en Angleterre, florissait l'an 1326. On le croit l'inventeur des horloges à roues : d'autres attribuent cette invention à Pacificus, archidiacre de Vérone, vers l'an 840; mais ils ne prouvent pas qu'il ait existé des horloges avant celles de Walingford.

* WALKER (Adam), physicien, né en 1731, dans le comté de Westmoreland, fut d'abord maître d'écriture et de calcul dans une école gratuite, puis donna des leçons publiques d'astronomie dans plusieurs villes. Attiré à Londres par le docteur Priestley, il y ouvrit des cours qui furent très-fréquentés. Il professa ensuite la philosophie, la physique, etc., dans les colléges d'Eton, de Westminster, de Winchester, et autres grandes écoles, et mourut à Richmond le 11 février 1821. On lui doit plusieurs inventions utiles parmi lesquelles on cite des voitures mues par le vent et la vapeur, les phares à rotation de l'île de Scilly, un bateau à curer les rivières, et un instrument qui marque à la fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, la sécheresse et l'humidité de l'air. Il a publié en anglais : *Analyse des cours de physique expérimentale*, in-8; *Explication physique des causes et des effets de l'insalubrité de l'air dans les villes, et des moyens d'y remédier*, in-8; *Sur les causes qui font fumer les cheminées*, in-8; *Idées suggérées par une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, 1791, in-8; *Remarques faites aux lacs de Westmoreland et de Cumberland dans l'été de 1791, avec un Essai sur le gouvernement, la religion, les arts et l'agriculture de la France*, 1792, in-8; *Système de physique familière*, 1799, in-4; *Traité de la géographie et de l'usage des divers globes*, in-12. Il a aussi inséré quelques pièces de vers et de prose dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young.

* WALLACE (Guillaume), célèbre guerrier écossais, né en 1726 dans le comté de Renfrew, conçut le projet de délivrer son pays. Il rassembla, en 1278, tous les mécontents et les fugitifs, en forma une petite armée, avec laquelle il battit 40,000 Anglais. Les Ecossais cependant ternirent leur victoire par un trait de barbarie. Le général Warren ayant péri dans l'action, ils l'écorchèrent, et firent de sa peau des selles et des ceintures. Wallace, regardé comme le sauveur de la nation, fut nommé régent ou *gardien* du royaume pendant la captivité de Jean Baliol. Profitant de l'absence d'Edouard Ier, qui était en Irlande, Wallace pénétra en Angleterre, porta le fer et le feu jusqu'au voisinage de Durham, revint couvert de gloire et chargé de dépouilles. Edouard Ier alors s'empressa de marcher contre les Ecossais avec une puissante armée, et les défit complétement. Wallace se retira avec les débris de son armée derrière les marais du Nord, où l'on ne pouvait pas l'attaquer. Célébré quand il fut vainqueur, il n'essuya, lorsqu'il fut vaincu, que des traits d'ingratitude de la part des autres seigneurs écossais. Wallace, indigné, se démit volontairement de la régence, et vécut comme simple particulier. Cependant les Ecossais se tenaient toujours en armes. Edouard, croyant que Wallace était l'instigateur de leurs projets hostiles, le fit poursuivre par des traîtres qui parvinrent à s'en saisir. Accusé comme coupable de haute trahison, on lui trancha la tête à Tower-Hill, le 23 août 1305, et les quatre quartiers de son corps furent envoyés et exposés dans les quatre principales villes de l'Angleterre. Henri le menestrel a chanté en vers les exploits de Wallace; son ouvrage a eu un grand nombre d'éditions dont la meilleure est celle de Perth, 1790, 3 vol. in-12. Plusieurs autres poètes ont consacré leurs chants à Wallace, qui a été aussi le héros d'un roman historique de Miss Jane Porter, traduit en français par le chevalier du Buc, sous le titre des *Chefs Ecossais*, 2e édit., Paris, 1820, 5 vol. in-12.

WALLENSTEIN. *Voy.* WALSTEIN.

WALLER (Edmond) naquit en 1605 d'une famille de Buckinghamshire, qui lui laissa 60,000 livr. de rentes. Les talents que la nature lui avait donnés pour la poésie l'ayant fait connaître à la cour, Charles Ier lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, et entra, en 1643, dans le projet de réduire la ville et la tour de Londres en son pouvoir; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une grosse amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où il demeura plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur, comme il flatta ensuite Charles II et Jacques II. Il mourut en 1687. Valler avait fait un *éloge* funèbre de Cromwell, qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Charles II,

qu'il avait loué dans une pièce faite exprès, lui reprocha qu'il avait mieux fait pour Cromwell. Waller répondit : « Sire, nous autres poètes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les » vérités. » Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour et le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie, qui fut très-longue, un poème *Sur l'amour divin*, en 6 ch., et quelques autres poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchait l'athéisme. « Milord, lui » dit-il un jour, je suis beaucoup plus âgé que vous, » et je crois avoir entendu plus d'arguments en » faveur de l'athéisme que vous; mais j'ai vécu assez » longtemps pour reconnaître qu'ils ne signifiaient » rien, et j'espère qu'il en arrivera autant à votre » grandeur. » Ses *Poésies* ont été recueillies en 1730, in-12.

WALLER (Valérius), savant suédois, a fait un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle. Ses observations sont pour l'ordinaire très-sages et propres à réfuter les creuses hypothèses des physiciens modernes. Il vivait encore en 1784, mais il était déjà entré dans sa quatre-vingtième année.

* WALLEY (Pierre), théologien et littérateur, né au canton de Northampton, se distingua par son savoir dans les sciences sacrées et profanes. Il fut un écrivain très-laborieux, et, outre plusieurs *Sermons*, il a laissé les ouvrages suivants : *Défense de l'évidence et de l'authenticité des Evangiles*, in-8; *Recherches pour l'étude de Shakespeare*, in-8 ; une *Pièce* en vers qui se trouve en tête des Méditations d'Hervey ; une *édition des Œuvres* de Ben-Johnson, avec des notes.

WALLIS (Jean), né en 1616 à Ashford, dans la province de Kent, fut d'abord ministre de l'église de Saint-Martin, puis d'une autre église de Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura, en 1649, la chaire de professeur en géométrie à Oxford, et huit ans après la charge de garde des archives. Il détermina le centre d'oscillation, et donna les premières inductions algébriques qui ont été depuis perfectionnées par Newton. Il détermina la vitesse que reçoivent les corps par le choc, donna une méthode d'approximation ; et passant à des connaissances encore plus intéressantes pour l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds et muets; art qu'un religieux d'Espagne avait déjà pratiqué avec succès, et qui depuis Wallis a été plus connu. (*Voy.* Epée.) Cet illustre mathématicien mourut à Oxford, en 1703, à 87 ans. Il jouit, pendant sa longue vie, d'une santé vigoureuse et d'un esprit ferme que rien ne troublait. Ses ouvrages ont été recueillis à Oxford, 1693-99, 3 vol. in-fol. Les principaux sont : *Arithmetica*; *De sectionibus conicis*; *Arithmetica infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. Plusieurs *Traités* de théologie, les plus faibles de ses écrits ; des *éditions* d'Archimède, de l'Harmonie de Ptolémée, du Traité de la distance du soleil et de la lune, par Aristarque de Samos ; des Commentaires de Porphyre, etc.; une *Grammaire* anglaise ; divers écrits contre Hobbes, lesquels font honneur à son jugement et à ses principes.

WALLIUS (Jacques), jésuite flamand, né à Courtray en 1599, mort vers 1680, se distingua par ses poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style pur et élégant, des pensées nobles et bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages in-12. Il a composé des *Pièces héroïques*, des *Paraphrases* en vers hexamètres sur Horace, des *Elégies*, des *Odes*, etc.

WALMESLEY (Charles), prélat anglais, né vers 1722 dans le comté de Lancastre, vint faire ses études à Paris. Se destinant à l'état ecclésiastique, il suivit les cours de théologie, fit sa licence et reçut le bonnet de docteur. Ses connaissances ne se bornaient point à la théologie ; il s'était aussi appliqué aux sciences naturelles, et il fut assez habile en mathématiques et en astronomie pour que la société de Londres et celle de Berlin le missent au nombre de leurs membres. Les *Mémoires* publiés par lui en 1745, 1746 et 1747, prouvent qu'il méritait cette distinction. La culture des sciences ne l'empêchait point de se livrer au ministère, et dans plusieurs occasions il avait fait preuve de zèle et de talent. En 1756, il fut fait évêque de Rama *in partibus infidelium*, adjoint en qualité de coadjuteur à York, vicaire apostolique de l'ouest, et ensuite pro-vicaire. Il avait été signataire de la déclaration de 1789, au sujet du serment à prêter par les catholiques anglais. Cependant cet écrit n'ayant pas été généralement approuvé, Walmesley rétracta sa signature, et plusieurs ecclésiastiques l'imitèrent. Il était aussi un de ceux qui improuvaient les actes du comité catholique anglais, composé principalement de laïques qui croyaient n'avoir pas besoin de consulter les évêques, quoiqu'ils n'eussent pas les connaissances nécessaires peur donner à leurs décisions toute la précision et l'exactitude nécessaire que demande l'orthodoxie. Il eut part aux deux *Lettres encycliques*, du 21 octobre 1789, et du 19 janvier 1791, qui condamnaient le serment, tel que le comité catholique en avait rédigé la formule. Le parlement eut égard à cette réclamation des évêques. On se contenta du serment déjà adopté en Irlande, et Walmesley eut la consolation, le 28 juin 1791, d'annoncer aux fidèles de son district qu'ils pouvaient le prêter. Il mourut le 25 novembre 1797. On a de Walmesley, sous le nom supposé de *Pastorini* : *Histoire générale de l'église chrétienne tirée de l'Apocalypse de saint Jean*. Elle fut traduite par un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (dom Vilson), Rouen et Paris, 1777, 3 vol. in-12 ; *Exposition de la vision d'Ezéchiel dans le premier chapitre de ses prophéties*, sous le même nom supposé ; depuis traduite en allemand, par l'abbé Goldaghen, en 1785. Elle le fut aussi en italien et en latin.

WALPOLE (Robert), connu sous le nom de *comte d'Oxford*, pair de la Grande-Bretagne, né en 1676 à Houghton dans le comté de Norfolk, fut ministre principal d'Angleterre sous les rois George Ier et George II. Il jouit de la confiance de ce dernier monarque jusqu'en 1741. Son éloignement pour la guerre que la France venait de faire renaître en Allemagne, occasionna sa retraite. On prétendit que par son humeur pacifique il avait laissé souvent l'avantage au cardinal de Fleury dans les négo-

ciations, tandis qu'on faisait en France des reproches tout semblables au cardinal : il est constant que l'amour de la paix était à peu près égal dans les deux ministres. Le roi, qui était content de sa conduite, le fit pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de *comte d'Oxford*, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement ; mais le roi le mit à l'abri de l'orage en prorogeant le parlement. Il mourut en 1745, à 69 ans. On a de lui : *Réponse du souverain à l'adresse du comte de Glocester* (les vhigs avaient donné le nom de *souverain* à Charles, duc de Sommerset); *Réponse à la représentation de la chambre des lords sur l'état de la marine en* 1709; *Les dettes de la nation établies et considérées*, 1710; *Explication sur les* 35 *millions*, 1710; *Lettre d'un ministre étranger en Angleterre, à Pettecum*, 1710; *Quatre lettres à un ami en Ecosse sur l'enquête relative à Sacheverel*; *Histoire succincte du parlement* (pendant une session sous le règne de la reine Anne); *Examen du projet de la mer du sud*; *Rapport du comité secret*, 9 juin 1715 (relatif à la mise en accusation du ministère); *Pamphlet contre le bill de la pairie*: *Pensées d'un membre de la chambre basse* (relativement au projet de resteindre et de limiter le pouvoir de la couronne pour une création future de pairs), 1719; *Lettre particulière du général Churchill* (Marlborough) *après la retraite de lord Oxford*. On a publié en anglais *Mémoire sur la vie et l'administration de Robert Walpole, comte d'Oxford*, Londres, 1798, in-4, par Coxe : mais ce n'est qu'un panégyrique.

WALPOLE (Horace), comte d'Oxford, fils du précédent, né en 1717 suivant Walter-Scott, ou en 1718, suivant Chalmers, annonça de bonne heure de l'esprit et du talent. En 1738, il fut nommé inspecteur des exportations et des importations; l'année suivante il quitta cette place pour celle d'huissier de l'échiquier. Peu de temps après, s'étant lié avec le poète Gray, il voyagea avec lui en Italie; mais une querelle rompit leur bonne intelligence. De retour en Angleterre, Walpole fut élu en 1741 au parlement, où il ne prononça qu'un discours en 1742, et ce fut pour la défense de son père, disgracié et accusé de malversations. Il se retira en 1761, et se borna à donner son opinion sur les affaires politiques. S'étant rendu à sa terre de Strawberry-Hill, au comté de Middlesex, il se consacra exclusivement à la littérature. Il y établit une imprimerie, qui a fourni de fort jolies éditions, soit de ses ouvrages, soit de ceux d'autres écrivains, et mourut en 1797. On a de lui : des *Poésies fugitives*, 1758, in-4; *Catalogue d'auteurs nobles et célèbres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, 2 vol. in-8, 1816, 5 vol. gr. in-8 (*voy.* Th. PARK); *Doutes historiques concernant Richard III, roi d'Angleterre*, 1768, in-4, trad. en franç. sous le nom de Louis XVI, Paris, 1800, in-8; *Essai sur les jardins modernes*, trad. en franç. par le duc de Nivernois, 1785, in-4. Il a publié d'après les manuscrits de George Vertue : *Anecdotes sur la peinture et les peintres en Angleterre*, 1762, 5 vol. in-4 (*voy.* VERTUE). On a publié une belle édition des *Œuvres d'Horace Walpole*, Londres, 1798, 5 vol. gr. in-4, auxquels on peut joindre les *Lettres d'Horace Walpole à George Montagu*, de 1736 à 1770, Londres, 1818, trad. en franç. par Ch. Malo, Paris, in-8.

WALPOT (Henri de), issu d'une maison illustre du Rhin, qui subsiste encore en plusieurs branches, fut le premier grand-maître de l'ordre teutonique, vers 1190. Il se signala par plusieurs actions de bravoure contre les infidèles en Palestine. Walpot, ayant gouverné son ordre avec beaucoup de sagesse pendant dix ans, mourut le 24 octobre 1200, à Sant-Jean-d'Acre, où il fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir.

WALSH (Guillaume), poète, né en 1663 à Abberley, dans le comté de Worcester, mort en 1709, apprit à Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air facile et négligé, qui donne à sa poésie une grâce et une douceur singulière. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel, dans ses notes sur le poème de l'*Essai sur la critique*, par Pope. Nous avons deux *Odes* de Walsh, trad. en franç. par l'abbé Yart, dans son *Idée de la poésie anglaise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12.

WALSINGHAM (Jean), théologien, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des Carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un Traité en latin *de la Puissance ecclésiastique*, contre Occam. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

WALSINGHAM (Thomas), bénédictin anglais du monastère de Saint-Alban, vers 1440, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, et d'autres ouvrages historiques, dans lesquels on voit qu'il avait recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le *Recueil des historiens anglais* de Savill, et séparément, Londres, 1574, in-fol.

WALSINGHAM (François), né en 1536, d'une ancienne famille d'Angleterre, fut envoyé deux fois en France, en qualité d'ambassadeur, par la reine Elisabeth, et s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire d'état. Walsingham servit beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangères. Il entretint jusqu'à 53 agens et 18 espions : il en fut toujours servi exactement et avec fidélité. Sa haine contre les catholiques passait les bornes d'un fanatisme ordinaire; il cimenta par leur sang le schisme et l'hérésie en Angleterre, et eut beaucoup de part à la guerre que les Hollandais leur firent aux Pays-Bas. Son caractère souple et intrigant ne put empêcher sa chute : il fut disgracié et obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut, en 1590, il était réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliothèque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funérailles. Le principal de ses ouvrages a été traduit sous le titre de *Mémoires et Instructions pour les ambassadeurs*, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-12. Le traducteur, Bouleisteis de la Contie, en fait un grand éloge; mais d'autres en ont jugé moins favorablement. On a traduit aussi ses *Maximes politiques* ou *le Secret des cours*, Lyon, 1695, in-12.

WALSTEIN ou mieux WALDSTEIN, (Albert-Venceslas-Eusèbe de), plus connu sous le nom de WALLENSTEIN, baron bohémien, duc de Friedland, naquit en 1583, en Bohême, d'une ancienne mai-

son ; son aversion pour l'étude le fit placer, en qualité de page, chez le margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion catholique, et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit du goût pour l'étude, et il s'y appliqua surtout à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel d'un régiment de milices. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30000 hommes, à condition qu'il la commanderait. Le nouveau général subjugua le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le margrave de Bade-Dourlach, conquit l'archevêché de Brême et le Holstein, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et ne laissa au roi de Danemarck que Gluckstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc de Mecklenbourg, qui s'était révolté. Sa fidélité étant devenue douteuse, on lui retira le commandement de son armée, et on le donna à l'illustre Tilly, déjà occupé à combattre Gustave-Adolphe, roi de Suède, que les protestants avaient appelé au secours de leur secte. Tilly ayant été battu à Leipsig, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela Walstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède; il le battit et en fut battu; il enleva aux Saxons, ses alliés, presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, et Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Ce général, déjà suspect depuis longtemps, s'occupa du projet de se rendre indépendant, et de devenir roi de Bohême (1). Il négocia à la fois, avec les princes protestants, avec la Suède et la France, et essaya de s'attacher divers officiers de nom, entre autres, le baron de Beck (*voy.* ce nom), Manassès de Pas, marquis de Feuquières, lieutenant-général au service de France, pendant le temps qu'il était à Dresde (*voy. Négociations du sieur Feuquières en Allemagne*, en 1633 et 1634), et Axel Oxenstiern, ministre d'état de Gustave-Adolphe, qui refusèrent de traiter avec lui. L'empereur Ferdinand II, prince extrêmement religieux, refusa longtemps d'ajouter foi aux rapports qui lui venaient de toutes parts; mais il fut pleinement convaincu des desseins de Walstein, dès que le commandement de l'armée eut été donné à Galas. Valstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter, à Pilsen, le serment de fidélité par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1634, et se retira à Egra. Ce serment consistait à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune : cette démarche mettait les desseins de Walstein au grand jour; mais il n'était pas aisé de les prévenir. Gordon, Ecossais, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'état, conspira contre lui avec Butler, Irlandais, à qui Walstein avait donné un régiment de dragons, et Lascy, qui était capitaine de ses gardes. Ces trois étrangers, après avoir reçu, dit-on, les ordres de la cour, tuèrent d'abord quatre officiers, qui étaient les principaux amis du duc, et à l'instant ils montent à l'appartement de Walstein, dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise; et comme la hauteur de l'étage où il était ne lui avait pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane, le 15 février 1634. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général, qui lui avait rendu de grands services, mais qui, joignant l'ambition et la révolte à la valeur, était devenu plus redoutable que ses ennemis du dehors. Les Bohémiens ne se remuèrent pas, parce qu'on sut les contenir par une armée; mais les Silésiens, déjà gagnés par Walstein, se révoltèrent et s'unirent aux Suédois. Sarrasin a donné l'*Histoire de la conspiration de Walstein.* Outre deux ouvrages apologétiques, consacrés à ce personnage sous ces titres : *Istoria della vita d'Alberto Walstein*, par Gualdo Priorato, traduit en latin et en allemand; et la *Biographie de Wallenstein*, en allemand, publiée par un général prussien en 1797, on peut consulter l'*Histoire des Allemands* de Schmidt et l'*Histoire de la guerre de trente ans* par Schiller. Ce dernier a fait de sa catastrophe le sujet d'une *Trilogie* imitée en partie par Benjamin-Constant et Liadières : la tragédie de Liadières a été représentée à Paris dans le mois d'octobre 1828.

* WALTER-SCOTT (sir), poète et romancier anglais, naquit à Edimbourg en 1771. Sa famille était une des plus anciennes de l'Ecosse, et ses ancêtres s'étaient fait connaître par leur attachement à la cause des Stuarts, à l'époque des guerres civiles. Son père était un des *Writers of the signet, écrivains du sceau*, dont les fonctions répondent à celles de notaire en France. Sa mère, remarquable par un esprit cultivé, était fille de David Rutherford, avocat distingué qui lui laissa une fortune considérable. Walter-Scott passa ses premières années au manoir de Smailholm, chez son aïeul maternel, et ne montra point cette précocité brillante qui signale quelquefois l'enfance des grands hommes. Libre de suivre dans ses études ses goûts particuliers, à quinze ans les ballades de son pays lui étaient familières. Il se plaisait à rechercher les anciennes traditions des montagnards et à raconter à ses camarades les légendes qu'il avait pu découvrir. Il aimait aussi à lire les poésies naïves de Burns, qui avait puisé ses inspirations dans les paysages de l'Ecosse. Cependant son père, qui le destinait au barreau, lui fit sentir combien il lui importait de se créer, en entrant dans cette carrière, une position indépendante.

(1) C'est une histoire reçue que cette conspiration, dit un autre biographe qui ne prend point là-dessus un parti décidé. On doit se souvenir que Walstein, forcé comme il est ici, de se retirer en Bohême, fit exécuter, à Prague ou à Egra, une bonne partie de son état-major, par lequel il s'était cru trahi à la bataille de Lutzen. Il n'en aurait pas fallu davantage pour armer contre lui la noblesse de Vienne, dont il avait presque décimé les enfants, et le perdre auprès de Ferdinand, prince très-religieux, il est vrai, mais aussi très-défiant, et avec lequel il était difficile, même à ses amis, de savoir sur quel pied on était.

Cédant à ses instances, le jeune Walter-Scott se fit recevoir avocat à Edimbourg en 1792. Mais au lieu de se livrer entièrement à sa profession, il s'appliqua aux langues étrangères, et composa des vers. La crainte d'encourir le blâme de sa famille l'empêcha de publier sous son nom une traduction des ballades de *Burger* et de *Goëtz de Berlichingen* de Goethe, par laquelle il essaya son talent. En 1798 il épousa miss Carpenter, qui lui a donné quatre enfants, deux fils et deux filles. Valter-Scott, doué d'une grande douceur de caractère, apporta dans cette union toutes les vertus qui peuvent assurer le bonheur domestique. Après la mort de son père il renonça au barreau, et obtint la place de schériff du comte Selkirk, par le crédit du duc de Buccleugh, allié à sa famille. Rassuré désormais sur son avenir, il reprit avec joie ses travaux littéraires; il envoya de nombreux articles aux *Revues d'Edimbourg* et de *Londres*, et fit imprimer un volume de chants populaires sous le titre de *Minstrelsy of the Scottish Border*. En 1806, Walter-Scott adressa au ministre Pitt un exemplaire de son *Lai du dernier ménestrel*, avec la demande de la place de *Clerc de session en Ecosse*, qui venait d'être vacante. Quoique Pitt eût donné sa démission et rendu les sceaux de l'état peu d'heures auparavant, il signa la nomination du poète, et comme on lui faisait observer que le précédent pourrait être dangereux : *Il n'y a point de précédent dangereux*, répondit-il, *en faveur du talent*. Walter-Scott habitait Edimbourg pendant la session des tribunaux, et le reste de l'année, il allait puiser ses poétiques inspirations sur les bords de la Tweed. Le *Lai du dernier ménestrel*, qu'il avait publié en 1805, eut un tel succès qu'il s'en vendit en peu d'années plus de trente mille exemplaires. Il fit paraître successivement *Marmion*, *La Dame du Lac*, *Rokeby*, *Le lord des îles*, *Harold*, etc., ouvrages qui le placèrent au premier rang parmi les écrivains de la Grande-Bretagne. Mais la palme de la poésie était réservée à un jeune homme qui préludait à la même époque, et qui déjà déployait dans ses essais ce génie sombre et aventureux, si profondément empreint dans les ouvrages qui ont assuré sa réputation : ce poète était lord Byron. Walter-Scott sentit qu'il ne pouvait lutter contre un si redoutable adversaire, et il n'hésita pas à choisir une nouvelle route; il créa le roman historique. Disons toutefois que ses poésies, bien qu'inférieures à celles de l'auteur de Child-Harold, pour l'énergie des sentiments et la profondeur des idées, se distinguent par un charme qui leur est propre. On y trouve de la facilité, du naturel, une grande richesse descriptive, une variété piquante et une séduisante harmonie. On y remarque aussi une peinture vive, frappante, animée des temps féodaux, et on est charmé des tableaux neufs et brillants que présentent ces mœurs guerrières, cette grandeur farouche, et ces contrastes habituellement présentés. Pour augmenter l'effet et l'illusion de ses chants, Walter-Scott imagina de les composer dans le rythme même de l'ancienne ballade. Toutefois son génie devait se révéler avec plus d'avantages dans un genre qui n'exige pas l'élévation de pensées et la perfection de style qu'on aime à rencontrer dans un poème. Ses romans historiques excitèrent l'attention générale. L'intérêt des sujets, le caractère dramatique du récit, la peinture des mœurs, la vérité du dialogue et jusqu'à la fidélité scrupuleuse de l'auteur dans la description des paysages de l'Ecosse, devaient assurer le succès de ces compositions, qui répondaient d'ailleurs au goût des études historiques universellement répandu de nos jours. La publication de *Waverley*, qui parut en 1814, fit connaître toute la portée du talent de Valter-Scott. Cet ouvrage où se montrait une touche originale excita un vif intérêt, et une curiosité générale à laquelle l'anonyme gardé par l'auteur ajoutait encore. On l'attribua successivement aux écrivains les plus distingués de l'Angleterre. Une méprise si flatteuse pour l'auteur était propre à l'encourager. Doué d'une fécondité prodigieuse, Walter-Scott fit paraître à de courts intervalles *les Puritains d'Ecosse*, *le Nain mystérieux*, *Rob-Roy*, *la Prison d'Edimbourg*, *l'Officier de Fortune*, *Ivanhoé*, *l'Abbé*, *l'Antiquaire*, etc. Tous ces usages révèlent une connaissance approfondie des ouvrages, des mœurs et des chroniques de la vieille Ecosse. La couleur locale y est admirablement observée; et ces compositions sont de véritables chefs-d'œuvre où l'on trouve tantôt la verve et la richesse majestueuse de l'épopée, comme dans Ivanhoé, tantôt l'intérêt et le pathétique du drame, comme dans *la Prison d'Edimbourg*. La réputation de Walter-Scott s'étendit rapidement, ses ouvrages furent traduits dans plusieurs langues, et bientôt sa gloire fut consacrée par le suffrage universel de l'Europe lettrée. Pourtant la critique remarqua dans ses ouvrages une abondance de détails qui ressemble quelquefois à de la prolixité. On lui reprocha des défectuosités dans ses plans, et la reproduction des mêmes caractères, que l'on se fatigua de voir reparaître si fréquemment, à quelques nuances près. La ressemblance entre la prophétesse *Norna* du *Pirate*, *l'Elspeth* de *l'Antiquaire*, *Madeleine Græmes*, dans *l'Abbé*, et la pauvre folle *Madge Wildfire*, dans la *Prison d'Edimbourg*, était trop frappante pour n'être pas signalée. On remarqua aussi dans les plus faibles ouvrages de Walter-Scott l'abus du comique et celui du merveilleux; ce double défaut se trouve à un haut degré dans les *Eaux de Saint-Ronan*. En général les derniers romans de Walter-Scott ne répondirent pas à ses premiers chefs-d'œuvre. On y sent la fatigue du génie qui a épuisé les veines les plus riches de la mine qu'il exploite. Dans les dernières années de sa vie il quitta, pour l'histoire, le genre auquel il devait son immense renommée; mais ses essais dans cette nouvelle carrière prouvèrent que la sévère exactitude de l'historien ne convenait pas au caractère de son talent. Les *Lettres de Paul à sa famille* sont écrites avec partialité; et l'*histoire de Napoléon*, dont il vint, en 1827, recueillir en France les matériaux, prouva, lorsqu'elle parut, que l'auteur était demeuré bien au-dessous de la tâche qu'il avait entreprise. Cet ouvrage est une espèce de *Roman* dont les personnages seuls sont historiques, et où l'exposition des faits est défigurée par de nombreuses inexactitudes. Dans son *Essai sur l'histoire d'Ecosse*, Walter-Scott

a lutté contre Robertson; mais il n'a pu le faire oublier. Nous devons aussi à l'auteur de *Waverley*, une *Histoire générale de l'art dramatique*, suivie d'un essai littéraire sur Molière, où l'on trouve une exposition claire et précise, mais un peu superficielle, des diverses époques de notre scène. Le préjugé national, si fort chez les Anglais, ne l'a pas empêché de rendre justice à Molière, qu'il place à la tête des comiques de tous les pays. Disciple de Froissart et admirateur de Montaigne, il montra constamment une vive prédilection pour la littérature française, et il répétait souvent que *Gil-Blas* était le premier des romans. Cette justice qu'il rendait à nos écrivains fut amplement compensée par le succès que ses ouvrages obtinrent en France. Le libraire Gosselin, et ses associés, ont vendu, dit-on, plus de 1,400,000 vol. des traductions de ses ouvrages. Peu de livres ont été plus populaires. Le voile de l'anonyme dont il s'était couvert dans la publication de ses ouvrages, fut levé par suite des fausses spéculations de son libraire Constable, qui le compromit pour près de deux millions. Les syndics de la faillite trouvèrent chez ce dernier les manuscrits des romans de Walter-Scott écrits de la même main que ses poëmes dont tout le monde connaissait l'auteur, et dès lors le secret fut trahi. Ces manuscrits furent vendus aux enchères. Walter-Scott supporta courageusement la perte de sa fortune. Il s'engagea à payer en dix ans la somme réclamée par ses créanciers, avec les intérêts, et il tint parole. On a calculé que depuis 1804, jusqu'à la fin de sa vie, il avait touché six millions pour prix de ses ouvrages. Il est vrai que ses ouvrages comprenaient 15 volumes de poésies, et 98 volumes de prose. Dans toutes les circonstances de sa vie, Walter-Scott reçut des témoignages éclatants de l'estime et de l'admiration qu'il avait inspirées. Georges IV lui conféra le nom de baronnet, et il fut nommé, en 1828, lord-recteur de l'université de Glasgow, place importante qu'il refusa. Quoiqu'il appartînt par ses opinions au parti tory, il sut mettre tant de mesure dans sa conduite qu'il ne perdit pas un seul ami. Il vécut dans l'intimité de Woodsworth, Southey, Coleridge, Jeffrey, Campbell, et il est peut-être le seul homme de son époque dont Byron ait vanté sans réserve le caractère. Bien que protestant et attaché à cette religion, il a su rendre justice au catholicisme, et il en a fait plus d'une fois l'éloge, notamment dans l'*Abbé*. Il faut cependant ajouter que, cédant parfois au préjugé protestant, il a dirigé contre les papes quelques attaques injustes qui trahissent l'esprit de secte. Au commencement de l'année 1832, la santé de Walter-Scott commença à s'affaiblir. Il alla en Italie chercher l'influence salutaire d'un climat plus doux. L'accueil qu'il reçut à Naples, à Rome, à Florence, fut pour lui un véritable triomphe. Une attaque d'apoplexie l'obligea de hâter son retour à Londres d'où il partit bientôt pour aller revoir l'Ecosse. Il espérait que l'air du pays et la vue des lieux auxquels se rattachaient pour lui tant d'émotions poétiques et de doux souvenirs, ranimeraient ses forces. Arrivé à Edimbourg le 16 juillet, il se fit transporter dans son château d'Abbotsford, d'où il pouvait entendre ses délicieuses ballades qui avaient charmé sa jeunesse. Mais ses forces s'affaiblirent de plus en plus, et après une agonie longue, mais paisible, il expira le 21 septembre 1832, à 61 ans. Veuf depuis plusieurs années, il laissa quatre enfants. Sa fille aînée a épousé M. Lockhart, directeur du *Quaterly-Review*, et auteur d'un grand nombre d'écrits estimés. Walter-Scott était doué d'une organisation forte; la largeur athlétique de sa poitrine et de ses épaules indiquait une vigueur peu commune; son front était élevé mais étroit, et sa physionomie exprimait la finesse et la douceur. Un accident qu'il éprouva à l'âge de deux ans l'avait rendu boiteux; cette infirmité lui était commune avec lord Byron. Les mœurs de l'auteur de Waverley étaient patriarchales. Lorsque des étrangers venaient le visiter dans son château d'Abbotsford, il leur faisait un accueil noble et digne, qui marquait moins d'empressement que de bonté. Il paraissait froid au premier abord; mais bientôt sa conversation s'animait peu à peu, et il mettait une complaisance inépuisable à faire connaître à ses hôtes toutes les richesses de ses collections, livres, armures et antiques de toute espèce; enfin il fut aussi chéri pour son caractère et ses qualités sociales, qu'admiré pour son génie et ses œuvres. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Goetz de Berlichingen*, 1799; les *Ménestrels des rivages écossais*, 1802; *Sir Tristrem*, 1804; *le Lai du dernier ménestrel*, 1805; *Recueil de ballades et de poésies lyriques*, 1806; *Marmion ou la bataille de Flodden-Field*, 1808; *Edition des œuvres complètes de Dryden*, 1808; *Eclaircissements et notes sur le poëme du dernier ménestrel*, 1808; *la Dame du Lac*, 1810; *la Vision de don Rodrigue*, 1811; *Mathilde de Rokeby*, 1812; *le Lord des îles*, 1813; *Waverley*, 1814; *L'Antiquaire*, 1814; *Edition des œuvres de Swift*, 1814; *Lettres de Paul à ses parents*, 1815; *le Champ de bataille de Waterloo*, 1815; *Gui Mannering*, 1815; *les Puritains d'Ecosse*, 1816; *le Nain*, 1816; *la Prison d'Edimbourg*, 1818; *la Fiancée de Lammermoor*, 1819; *la Légende de Montrose*, 1819; *Rob-Roy*, 1819; *Iwanhoë*, 1820; *le Monastère*, 1820; *l'Abbé*, 1820; *le Château de Kenilworth*; *le Pirate*, 1822; *les Aventures de Nigel*, 1822; *Halidon-Hill, esquisse dramatique*, 1822; *Quentin Durward*, 1823; *Péveril du Pic*, 1823; *les Eaux de saint Ronan*, 1824; *Redgauntlet*, 1824; *le Talisman*; *le Connétable de Chester*, 1825; *Woodstock, ou le Cavalier*, 1826; *le Miroir de ma tante Marguerite*; *la Chambre tapissée*, 1826; *Harold-l'indomptable*, 1826; *les Noces de Triermain*, 1826; *Chants populaires des frontières méridionales de l'Ecosse*, 1826; *Essais historiques*, 1826; *Vie de John Dryden*, 1826; *Biographie des Romanciers*, 1826; *Histoire de Napoléon*, 1827, 10 vol. in-8; *Mémoires sur la vie de plusieurs personnages*, 1827; *Sermons*, 1828; *Histoire générale de l'art dramatique*, 1828; *la Veuve des montagnards*; *les deux Bouviers*; *la Fille du chirurgien*, 1828; *la Jolie fille de Perth*, 1828; *Histoire de l'Ecosse depuis l'invasion des Romains jusqu'à l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre*; *Histoire de l'Ecosse, depuis l'union des couronnes sous Jacques VI jusqu'à la réunion des royaumes sous la reine Anne*, 1829;

Histoire de France, 1829; *Charles le Téméraire*, 1829; *la Démonologie*, 1831; *Robert de Paris*, 1832; *le Château périlleux*, 1832; *le Château de Pontefract* a été faussement attribué à Walter-Scott. Il a laissé en outre une volumineuse correspondance. Il existe plusieurs traductions françaises des romans de Walter-Scott; la meilleure et la plus répandue est celle qu'a donnée Defaucompret, Paris, 1830-32, 32 vol. in-8, fig. Cette édition est précédée de mémoires critiques et littéraires sur Walter-Scott, par Améd. Pichot.

WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1593, fut professeur à Helmstadt, et prédicateur de la duchesse, douairière de Brunswick-Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appela à sa cour, pour remplir la place de surintendant-général et de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages: *Harmonia biblica, sive brevis et plana conciliatio locorum veteris et novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*, Nuremberg, 1637, 7ᵉ édit., 1654, in-4; *Officina biblica*, 1636, 1668, in-4. Il y traite de l'Ecriture sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe. *Mosaica postilla; Postilla prophetica; — Hiero-Psaltica; — Evangelica; De immortalitate animæ, et de prætensa Ethnicorum salute quoad infantes et adultos*, 1657, in-4; *Miscellanea theologica; Commentarius in Epistolam ad Hebræos; Exercitationes biblicæ*, 1638, in-4. Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les livres saints sont expliquées dans ces ouvrages, où le savoir n'est pas toujours bien ménagé, et où l'auteur, ainsi que dans ses autres écrits, ne s'est pas garanti des préjugés de sa communion.

WALTHER (Augustin-Frédéric), anatomiste, né en 1688 à Wittemberg, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsig, en 1723, et mourut le 31 octobre 1746. On a de lui: *De lingua humana*, Leipsig, 1724, in-4. Il y donne une description fort ample et très-exacte des grandes salivaires; *De articulis, ligamentis et musculis*, 1728, in-4; *Supplementum*, 1731, in-4; *Description* de son jardin botanique, 1735, in-8, fig., grand nombre de *Dissertations académiques* intéressantes; mais le style en est obscur et embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis Walther, de qui on a *Thesaurus medico-chirurgicarum observationum*, Leipsig, 1715, in-8. Haller en fait peu de cas.

WALTHER (Christophe-Théodose), né à Soldin, dans la Nouvelle-Marche en 1699, fut envoyé par les Danois, en qualité de missionnaire, à Tranquebar, vers 1724, et en revint en 1740. On a de lui: *Doctrina temporum Indica*, dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Pétersbourg, 1738, in-8. Il fit imprimer à Tranquebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Sa santé était très-dérangée lorsqu'il quitta ce pays. Il mourut peu de temps après à Dresde, en 1741.

WALTON (Briand), évêque de Chester, né en 1600 à Cleveland, dans le Yorkshire, mort en 1661, s'est rendu célèbre par l'édition de la Bible en plusieurs langues, connue sous le nom de *Polyglotte d'Angleterre*, Londres, 1657 et ann. suiv., 6 vol. in-fol. Quoique plusieurs savants y aient travaillé avec lui, les Anglais ne laissent pas de lui attribuer cet ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, et qui étaient déjà dans la grande Bible de Le Jay (*voy.* ce nom), il y a au commencement des dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolégomènes* de Walton. Pearson l'a beaucoup aidé dans ce travail. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une *Traduction* libre et abrégée, in-8; elle fourmille de fautes. On joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Quoique les auteurs de cette *Polyglotte* montrent beaucoup de critique, de jugement, de science et de modération, on leur reproche cependant avec raison d'avoir donné trop d'autorité à certaines versions de l'Ecriture, et trop peu à d'autres. « Il n'y a point d'unité dans le travail, parce que trop de mains y ont été employées, » dit Constant de la Molette; qui attribue les fautes de cet ouvrage à la célérité avec laquelle on l'a rédigé et publié.

WAMBA. *Voy.* Bamba.

WAMESIUS (Jean), né à Liége, en 1524, enseigna le droit avec réputation à Louvain, où il avait reçu le bonnet de docteur en 1553. Il mourut en 1590, à 66 ans. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil d'état; mais ce savant préféra à tout le repos de la vie privée et les douceurs du cabinet. On a de lui: *Recitationes ad tit. de Apellationibus*, et ses *Responsorum sive Conciliorum Juris centuriæ sex*, Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.; ouvrage excellent, qui a longtemps été classique en Belgique. On lui doit de plus: *Concilia de jure Pontificio ordine titulorum in decretalibus digesta*, Louvain, 1643, 2 tom. in-fol. Juste-Lipse lui a consacré un bel éloge en vers.

* WANDALIN (Jean), évêque de Seelande, né à Wibourg, en Jutland, en 1624, était à quatorze ans très-avancé dans la connaissance des langues hébraïque, chaldéenne, syriaque et arabe. Il continua ses études à l'université de Copenhague, et, en 1648, partit pour visiter les universités d'Allemagne et de Flandre. De retour dans sa patrie, en 1652, il se livra au ministère de la parole, et fut nommé prédicateur en titre. Trois ans après, il fut pourvu d'une chaire de théologie, et en 1658 de l'évêché de Seelande. Il mourut, le 1ᵉʳ mai 1675, à 52 ans. On a de lui: *Dissertatio physica de ventis*, Copenhague, 1745, in-4; *Exercitationes duæ metaphysicæ; De necessario et contingente, de divisione entis*, Copenhague, 1776, in-4; *Explicationes quatuor oraculorum veteris et novi Testamenti*, Copenhague, 1648, in-4; *De feria passionis et triduo mortis Domini et Servatoris nostri Jesu Christi, nec non aliis quibusdam ad historiam et chronologiam sacram pertinentibus, diatribe historico theologica, novis ac paradoxis opinionibus Wilhelmi Longii, libro de annis Christi, contentis, opposita*, Leipsig, 1651, in-4. L'ouvrage de Langius avait paru à Leyde en 1649, in-4; *In historiam sacram et profanam antediluvianam exercitationes quinque*, Copenhague,

1632 et 1738, in-4; *De etymologia vocis* Jobal, *quæ anno Jubilæo momen dedit*, Copenhague, 1632, in-4; *Scriba edoctus ad regnum cœlorum, sive Sententiæ Christi, Matth.* 13. 23; *Explicatio*, Copenhague, 1663, in-4; *Jus regii ἀνυπευθύνου et solutissimi*, en cinq livres, depuis 1663 jusqu'en 1672, in-4; *Expositio capitis* 7 *Danielis pro doctoratu*, Copenhague, 1657, in-4; *Memoria gloriosa Frederici III, oratione funebri.... consecrata*, Copenhague, 1670, in-4; *Lectiones sacræ in psalm.* 143, Copenhague, 1673, etc.

* WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), né en 1731, à Rupt-en-Voivre, diocèse de Verdun, embrassa la carrière ecclésiastique, se livra à l'enseignement, fut professeur de littérature et principal du collége à Verdun, et devint, en 1780, précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre. Il obtint ensuite une place de sous-directeur de l'école militaire de Paris et fut nommé en 1790 curé de Planrupt, diocèse de Châlons-sur-Marne. Ayant adopté les principes de la révolution, il prêta le serment, fut élu évêque de la Haute-Marne, en 1791, et député à la Convention en 1792. Il ne partagea pas les excès de cette époque. Lors du procès de Louis XVI, et sur la question : *Louis est-il coupable?* il répondit en ces termes. « J'ai cru ne venir à la » Convention que comme législateur, et la douceur » de mes mœurs ne m'aurait pas permis de me » porter comme juge, ni directement, ni indirec- » tement, en matière criminelle. » Il refusa de voter l'appel au peuple, et se déclara pour le *sursis* et le *bannissement*. De la Convention, il passa au conseil des anciens, obtint ensuite une pension et fut nommé curé de Montbard. Il mourut, le 20 décembre 1819, à Belleville, près de Verdun. Outre un assez grand nombre de livres d'éducation, tels que : *Cours de latinité*, etc., 4 vol. in-12; *Plan d'éducation publique*, Paris, 1777, in-12; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12. L'auteur y prétendait « donner une méthode facile pour appren- » dre en peu de temps à un jeune seigneur, sans » peine et sans livres, non-seulement à lire et à » écrire, mais encore le latin et les sciences. » *Cours complet d'éducation*, 7 vol. in-12; des *Abrégés* de grammaire, d'histoire naturelle, d'histoire générale, d'histoire de France, etc.; *Entretiens d'une mère sur les devoirs de l'homme*, 1803, in-12; l'*Ami des mœurs*, 1803, 3 vol. in-12; le *Mentor des demoiselles*, 1808, in-18, etc. On cite encore de lui plusieurs écrits de controverse, de morale, tombés aujourd'hui dans l'oubli. L'*Ami de la religion* dit que Wandelaincourt avait plus de facilité que de talent.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prum, vivait du temps de l'empereur Lothaire. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain, 1568, in-8, offre plus de faits que de poésie. Ce Martyrologe a été faussement attribué au vénérable Bède, et se trouve parmi ses *Œuvres*, dans une ancienne édition.

WANGNERECK, jésuite, né à Munich en 1593, professeur en théologie à Dillingen, et chancelier de cette université, mort le 11 novembre 1664, est auteur de divers ouvrages de métaphysique, de controverse et de piété. En ce dernier genre il a donné une édition des *Confessions de saint Augustin*, Cologne, 1647, qu'il a enrichie de notes qui passent pour un chef-d'œuvre en ce genre. On estime aussi : *Tractatus de traduce et creatione animæ rationalis; Vindiciæ politicæ adversus pseudo-politicos.*

WANSLEB (Jean-Michel), né à Sommerda, près d'Erfort en Thuringe, en 1635, de parents luthériens, fut disciple de Job Ludolf, et devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Ethiopie, pour examiner les dogmes de ces pays-là. Wansleb les ayant trouvés conformes à ceux de l'Eglise romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie, et se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliothèque du roi 334 manuscrits arabes, turcs et persans. Il fut rappelé en 1676, à cause de sa vie scandaleuse. De retour à Paris, il reprit l'habit des dominicains dans le couvent de Saint-Jacques de cette ville, d'où ayant été chassé, il se vit réduit à être vicaire de la paroisse de Bouron, près Fontainebleau, où il mourut en 1679. On a de lui : une *Histoire de l'église d'Alexandrie*, Paris, 1667, in-12; deux *Relations de l'état de l'Egypte*, l'une en italien, Paris, 1671, in-12, l'autre en français, Paris 1677, in-12. Tous ces ouvrages contentent également la curiosité du lecteur ordinaire et celle du savant.

WARBURTON (Guillaume), savant prélat anglais, né à Newark, sur le Trent, en 1698, fut fait évêque de Glocester en 1760, et mourut dans cette ville le 7 juin 1779. On a de lui une *édition* des *Œuvres* de Shakespeare, avec des corrections et des notes critiques et judicieuses; la *Légation divine de Moïse démontrée*, 4 vol., ouvrage qui lui fit une grande célébrité. Il y a de très-bonnes choses, et d'autres qui ont paru hasardées ou peu clairement exprimées. Voltaire prétendit y trouver de quoi confirmer la plupart des erreurs qu'il débitait sur l'histoire sacrée, et prodigua les éloges les plus flatteurs à l'évêque de Glocester; mais ce prélat, dans une nouvelle édition, montra qu'il avait été insensible à cet encens, et, en se corrigeant ou s'expliquant en plusieurs endroits, fit voir que le détracteur des livres saints l'avait infidèlement cité et très-souvent calomnié. Il n'en fallait pas davantage pour échauffer la bile du philosophe de Ferney, qui donna alors à Warburton plus d'injures qu'il ne lui avait donné de louanges. *Dissertation sur l'union de la religion, de la morale et de la politique*, trad. en français par Silhouette, 1742, 2 vol. in-12 (*voy.* SILHOUETTE et MARC-AURÈLE); *Dissertation sur les tremblements de terre et les éruptions de feu*, traduit en franç. par l'abbé Mazéas, 1754, 2 vol. in-12; *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, trad. par de Malpeines, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Il existe plusieurs éditions des *Œuvres* de ce prélat; nous signalerons celles de Londres, 1788, 7 vol. in-4, et 1811, 12 vol. in-8, dues aux soins de son ami le docteur Hurd, évêque de Worcester. On a imprimé depuis ses *Lettres au docteur Richard Hurd*, 1808, in-4.

WARD (Seth), habile mathématicien, né à Bun-

tingford, dans le Hertfordshire, en 1617, successivement professeur d'astronomie, évêque d'Excester et de Salisbury, est auteur de quelques *écrits* contre Hobbes, Oxford, 1656, in-8; d'un *Traité des comètes;* d'une *Trigonométrie*, Oxford, 1654, in-fol.; de *Sermons* en anglais, 1670, in-4. Il mourut à Londres en 1689, dans sa 67e année. Sa méthode d'approximation et quelques autres aperçus furent applaudis des astronomes.

WARÉ (Jacques), protestant, auditeur-général, membre du conseil privé d'Irlande, né en 1594, à Dublin, mort le 1er décembre 1666, à 72 ans, a laissé un *Traité des écrivains d'Irlande*, en latin, imprimé à Dublin en 1639, in-4, compilation qu'il a tirée en grande partie de la Description de l'Irlande, de Richard Stanyhurst. L'auteur ne distribua pas toujours ses éloges avec discernement. Les *Annales d'Irlande,* sous les règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI et de Marie, 1658, in-8, en latin; l'*Histoire des évêques d'Irlande*, 1665, in-fol., etc.; une *édition* des *Œuvres* de saint Patrice, Londres, 1658, in-8.

* WARGNER (Joseph), graveur allemand, né en 1705, alla de bonne heure en Italie pour se perfectionner dans son art, et s'établit à Venise. Indépendamment de plusieurs gravures, d'après Antoine Balestra, Sébastien Ricci, etc., il a donné une *sainte Famille*, d'après Paul Véronèse; *Rébecca recevant l'anneau d'Eliézer*, d'après le même; la *Mort d'Abel*, et la *Madeleine chez le pharisien*, d'après Benoit Luti; *saint Jean dans le désert*, d'après Carle Vanloo, etc. Il mourut dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

WARHAM (Guillaume), né vers 1460, dans le comté de Hamp, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer, par le roi Henri VII, en ambassade vers Philippe, duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbéry. Il mourut en 1532, de douleur de voir les progrès que l'hérésie faisait dans sa patrie.

WARIN (Jean), sculpteur et graveur, né à Liége en 1604, entra comme page au service du comte de Rochefort, prince du Saint-Empire. Il fit dès sa jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile; il s'exerça aussi à la gravure et à la sculpture. Plusieurs machines très-ingénieuses, qu'il inventa pour monnayer les médailles qu'il avait gravées, lui firent une grande réputation. Louis XIII lui donna la charge de garde des monnaies de France. Ce fut en ce temps-là que Warin fit le sceau de l'académie française, où il a représenté le cardinal de Richelieu d'une manière si frappante, que cet ouvrage passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnaies, lors de la conversion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent que Louis XIII fit faire dans tout le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur-général pour les monnaies. La monnaie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV est aussi de cet habile artiste; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées, et à quelques ouvrages de sculpture; parmi ceux-ci, on admire les bustes de Louis XIV et du cardinal de Richelieu. Cet artiste mourut à Paris en 1672.

WARINOT (Louis), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, de l'étroite observance, et de la province de Lorraine, s'est rendu recommandable par ses recherches sur ce qui concernait l'histoire de son ordre, et notamment sur ce qui avait rapport à saint Norbert, son fondateur. Il a laissé manuscrit un livre intitulé: *Vita sanctissimi patris nostri Norberti ex variis auctoribus et veteribus manuscriptis collecta.*

* WARMOLTZ (Adalbert), né en Saxe en 1807, obtint le premier rang à l'école de Freyberg. Envoyé par le gouvernement prussien en Angleterre, puis en Italie, à Naples, il voulut descendre dans le cratère du Vésuve, où il se brûla si cruellement les pieds qu'il fut obligé de rester un an dans l'inaction. Après sa guérison, il partit pour le Mexique, d'où il revint pour explorer le nord de l'Europe et une partie de l'Asie; il était en Perse lorsqu'il fut rappelé dans son pays. Nommé ingénieur à Aix-la-Chapelle, il obtint de son gouvernement l'autorisation de visiter la France, où il prit de l'emploi. Chargé avec d'autres ingénieurs de diriger l'exploitation des mines qui existent depuis Allemont jusqu'à l'Argentière, et, voulant explorer un filon sur l'escarpement d'un rocher fort élevé, il s'engagea dans une espèce de couloir à pic, et parvint à une hauteur de quatre cents pieds; c'est de là qu'il tomba dans un précipice, et mourut le 4 août 1836. Warmoltz avait un immense savoir. Il possédait parfaitement la géologie, la minéralogie et d'autres branches de l'histoire naturelle; il était en outre habile mécanicien et parlait toutes les langues de l'Europe.

* WARNANT (Jean de), en latin *Joannes de Varnanta*, 23e abbé du Mont-Saint-Corneille, ordre de Prémontré, situé originairement près de Liége, et établi dans cette ville, sous le nom de *Beaurepaire de reditu,* florissait au XIVe siècle. C'était, disent les mémoires du temps, un homme de mérite, non moins recommandable par sa piété que par sa science et son habileté dans le maniement des affaires. Il fut élevé à la dignité abbatiale vers l'an 1387. Une bulle de Boniface IX, de 1389, lui accorda l'usage de l'anneau pontifical. Il assista, par procureur, au concile de Pise, et mourut le 6 mai 1848. On a de lui: *Historia episcoporum Leodiensium usque ad annum* 1340. Il l'avait composée n'étant encore que simple religieux. On voit dans le *Spiritus litterarius Norbertinus* du prélat Georges Lienhart, abbé de Roggembourg, le même ouvrage attribué à un religieux de l'abbaye de Beaurepaire, mort aussi en 1418, et nommé Jean Wamant. C'est évidemment le même personnage que Jean de Warnant, dont le nom aura été corrompu. Le même ouvrage fait mention de Warnant sous le nom de *Waranto* ou de *Varantinus.*

WARNER. *Voy.* IRNERIUS.

* WARNER (Ferdinand), théologien anglican et prédicateur célèbre, né en 1703, mort en 1768, fut recteur de la paroisse de Saint-Michel *Queen hithe* (quai de la reine), à Londres, et de celle de Barnes,

dans le comté de Surrey. On a de lui une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, Londres, 1756-57, 2 vol. in-fol.; *Mémoires de la vie de Thomas Morus*, 1758, in-8; un *Traité sur la goutte*, 1768, in-8. — WARNER (Jean), fils du précédent, né en 1736, mort le 22 janvier 1800, fut envoyé à Lisbonne pour y apprendre le commerce. Mais un penchant bien prononcé le portait vers la littérature. Il revint à Londres, d'où il partit pour Cambridge avec le dessein d'y suivre les exercices de l'université. Il y prit le degré de docteur en 1773. Il se livrait en même temps à la prédication, pour laquelle il avait un talent remarquable. Il avait été nommé à différents bénéfices. Lord Cower étant venu en qualité d'ambassadeur à Paris, au commencement de la révolution, Warner le suivit comme chapelain, et fut témoin des déplorables événements qui, dès son commencement, signalèrent cette période. On a de lui : *Metron ariston*, qui, dans le temps, fit une grande sensation dans le monde savant.

* WAROQUIER DECOMBLES (Louis-Charles de), né en 1757, à Saint-Afrique, d'une famille noble, servit d'abord comme lieutenant dans les grenadiers royaux de la Picardie, et devint major de la garde nationale parisienne. Ses principes faisant ombrage aux jacobins, il fut arrêté pendant la terreur, renfermé aux Carmes, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 23 juillet 1794, comme complice de la prétendue conspiration ourdie dans la prison où il était détenu. Il a publié plusieurs ouvrages sur le blason et la science héraldique, et des mémoires sur l'origine de quelques maisons de France. *Généalogie de la maison de Waroquier*, 1781, in-4; *Etat de la noblesse*, 1782, 5 vol. in-12; *Armorial général de plusieurs maisons de France et étrangères*, 1782, 3 vol. in-12; *l'Etat de la France*, ou *les Vrais marquis, comtes, vicomtes et barons*, 1783-85, in-12; *État de la France, contenant le clergé, la noblesse et le tiers-état, recueilli de devises héraldiques en* 1783, in-12, réimpr. sous ce titre : *Etat général de France*, 1789 et 91, in-12; *Traité sur les devises héraldiques*, etc., 1784-1785, 2 vol. in-12; *Tableau généalogique, chronologique et géographique de la noblesse*, etc., Paris, 1786-89, 9 vol. in-12, fig.; *Dictionnaire militaire de la France*, etc., 1784-90, in-8; *le Parfait jeu d'armoirie*; *Fragment général des maisons de Philippe de Billy, de Villeneuve et d'Albignac*, 1783 et 1784, in-12; ces généalogies ont été imprimées séparément.

* WARREN (sir John BORLASE), amiral anglais, dont un des ancêtres maternels (les Borlase de Cornouailles) est auteur de plusieurs savants écrits sur l'histoire de cette province, naquit en 1754. Son penchant pour la marine se manifesta de bonne heure; lors de la guerre qui survint entre l'Angleterre et ses colonies américaines, il servit comme lieutenant à bord du *Nompareil* (the Nonsuch), et il parvint bientôt au grade de capitaine. Remplacé ensuite par lord Cochrane, il quitta le service et épousa la fille du général Clavering, dont il eut plusieurs enfants. Il avait obtenu, en 1777, le titre de baronnet. A l'époque de la révolution française, il reçut le commandement d'une escadre qui troubla le commerce de la France, sur les côtes de laquelle elle croisa, et qui fit des prises importantes. L'ordre du Bain lui fut conféré pour récompense de ses services en 1794. En 1795, il effectua un débarquement dans la baie de Quiberon, ayant son pavillon sur la *Pomone*, et concourut à la prise du fort Penthièvre. Il fit ensuite d'inutiles efforts pour protéger la retraite des royalistes. Warren, ayant porté son pavillon sur le *Canada*, alla renforcer la flotte de Brest, sous lord Bridport; détaché avec une forte escadre vers la côte d'Irlande, il réussit, après une chasse de deux jours, à capturer le vaisseau français le *Hoche*, commandé par Bompard, ainsi que trois frégates ayant à bord des troupes de débarquement. La chambre des communes vota des remerciments à Warren, qui empêcha sans doute par-là la guerre civile d'éclater en Irlande. Après la conclusion de la paix en 1815, il fut appelé au conseil privé, puis envoyé à Saint-Pétersbourg, comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il avait siégé dans quatre parlements différents, en 1774, en 1780, en 1796, et 1802, et mourut le 27 février 1822. Il avait publié, sans y mettre son nom, un *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne*, 1791, in-8.

WARTHON ou plutôt WHARTON (Henri), né en 1664 à Worstead, dans le comté de Norfolk, mort en 1694, fut curé de Minster, et employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition de plusieurs ouvrages pleins de recherches. Les principaux sont : *Anglia sacra*, Londres, 1691, 2 vol. in-fol. C'est une histoire des archevêques d'Angleterre jusqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pousser ce bon ouvrage plus loin. *Historia de episcopis et decanis Londinensibus et assavensibus ad annum* 1540, ibid., 1695, in-4; deux traités anglais : un pour défendre le *mariage des prêtres*, ibid., 1688, in-4, et l'autre la *pluralité des bénéfices*, ibid., 1692, in-8. Il plaidait sa propre cause, car il en avait plusieurs. *Vie* de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, 1695, in-fol. Malgré les préjugés du schisme anglican, Warthon est souvent équitable et défend la vérité avec courage; il repousse les calomnies contre les religieux et plusieurs hommes illustres devenus odieux par leur zèle pour la foi. Il a excellemment redressé les erreurs de Burnet dans son *Specimen*, où il y a un catalogue remarquable.

* WARTON (Thomas), savant critique et poète anglais, né en 1728, mort le 21 mai 1790, fut, encore jeune, nommé professeur de poésie, et après la mort de Whithead, en 1785, honoré du titre de *poète laureat*. Il était membre de plusieurs académies de l'Europe, et de la société des antiquaires de Londres. Ses mœurs furent toujours pures. On a de lui : des *Poésies*, dans le genre descriptif, 1777, in-8; *Observations* sur le drame intitulé : *The fairy Queen* (la belle-Reine), de Spencer, 1752; 1762, 2 vol. in-8. Il a donné des *éditions* de l'Anthologie grecque, de Céphale, 1766, 2 vol. in-12; de Théocrite, 1770, 2 vol. in-8. Mais ce qui lui fit un grand honneur, c'est le *Plan de l'Histoire de la poésie anglaise*, esquissé par Pope, étendu par Gray, mais perfectionné par Warton, 1774, 1781, 3 vol. in-4.

On admire tout dans cet ouvrage, la force du style, la saine critique, la justesse et la profondeur des observations.

WARWICK. *Voy.* Edouard et Beauchamp.

WASA. *Voy.* Gustave.

WASER (Gaspard), antiquaire, né en 1565, à Zurich, et mort en 1625, à 60 ans, fut successivement professeur en langue hébraïque et en théologie, se fit connaître de son temps par quelques ouvrages presque oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé : *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum, et Syriorum, quorum sancta biblia et rabbinorum scripta meminerunt*, 1605, in-4.

* WASHINGTON (George), général américain, naquit à Bridge-Creeck, dans le comté de Westmoreland en Virginie, en 1732, d'un riche propriétaire de ce pays. Il commença à se faire connaître dans la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada. A peine entré dans la carrière des armes, il fut envoyé, à la tête d'une petite armée, aux frontières de la Virginie que les Français ravageaient. Il conduisit sa troupe où se réunissent l'Alléghany et le Monongabela, et donna des preuves d'intelligence et de courage. Mais, ne pouvant tenir contre des forces supérieures, il fut contraint de se retirer. Peu de temps après, le général Braddock, dont il était aide-de-camp, s'étant jeté, malgré l'avis de Washington, dans une embuscade où il fut tué, celui-ci développa une grande habileté, en effectuant une retraite qui lui fit rejoindre le colonel Dunbar, commandant d'un autre corps d'armée. A la paix il obtint le grade de major, et se retira dans sa terre de Mont-Vernon, qu'il cultivait lui-même. Il mena une vie heureuse et paisible jusqu'à ce que la guerre éclatât entre l'Angleterre et ses colonies. Il embrassa le parti de ces dernières, et se mit en correspondance avec Francklin et les autres chefs indépendants. Il commença par réunir autour de lui tous les colons mécontents, et fut nommé au commandement en chef des armées américaines. Nous ne rappellerons pas tous les avantages qu'il remporta contre les Anglais; on sait que, secondé par les Français (*voy.* Lafayette, v, 79), il fut le fondateur de l'indépendance des Etats-Unis. « Commencer la guerre sans argent, sans munitions, » sans magasins (dit un écrivain); faire adopter à » des comités, qui ne sentaient pas tout l'avantage » d'un système uniforme de défense, des plans » sages et bien conçus; réunir dans ses mains assez » d'autorité sans effaroucher l'esprit indépendant du » congrès : voilà ce qu'entreprit Washington; et la » victoire fut presque toujours fidèle à ses drapeaux. » Il est à regretter que dans tous ces éloges, quelque justes qu'ils soient, on ne puisse pas séparer le grand général du chef de revolte. Quand l'indépendance des Américains fut proclamée, Washington, appelé à la présidence du congrès, conserva toute son influence, et une autorité presque égale à celle d'un chef suprême. Il contribua à l'établissement d'une constitution propre à affermir la puissance qu'il avait fondée. Il n'a pas toujours été exempt de reproches dans son administration, et on l'accusa d'y avoir fait quelquefois de fausses démarches. Lors de la révolution française, il montra beaucoup d'énergie, pour empêcher qu'on n'en propageât les maximes dans les États-Unis. En 1793, plusieurs attroupements menacèrent d'anéantir ce qu'il avait fait; on fit paraître contre lui mille pamphlets, dont quelques-uns le nommaient despote et tyran; malgré ses ennemis, il sut maintenir la paix. En mars 1797, il se démit de sa place. Avant son départ de Philadelphie, il laissa des fonds pour établir une université dans la ville neuve, élevée sur les rives du Potowmack. S'étant retiré dans sa terre, il y mourut le 14 décembre 1799. Francklin faisait tant de cas de lui, qu'on trouve dans son testament ces paroles : « Je lègue au général Washington le » bâton de pommier sauvage dont je me sers pour » me promener : si ce bâton était un sceptre, il » lui conviendrait tout de même. » Cette dernière expression est remarquable dans la bouche d'un républicain. Le gouvernement français d'alors fit prononcer l'*Eloge* public de Washington par Fontanes.

WASSE. *Voy.* Wouters.

WASSEBOURG (Richard), né à Saint-Mihiel, dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun, dans le XVIe siècle, passa la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France, et à parcourir le royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, 1549, in-fol.; Anvers, 1786, in-8. Il y soutient, de même que François de Rosières, que la maison de Lorraine descend directement des princes carlovingiens; mais les titres dont il prétendit étayer son système furent démontrés faux ou altérés.

WASSENAER (Jacques de), amiral hollandais, après s'être distingué dans plusieurs actions sur mer, se voyant sur le point d'être pris par les Anglais, mit lui-même le feu à son vaisseau, en 1665. On voit dans la grande église de La Haye le mausolée que les états-généraux ont fait élever à sa mémoire.

WASSENAER (Nicolas de), né dans le XVIe siècle, à Heusde, en Hollande, exerça la profession de médecin à Amsterdam, et mourut vers 1632. On a de lui : *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624, in-4; *Histoire des choses mémorables arrivées entre les Turcs et les princes chrétiens, en Hongrie*, (en flamand), Amsterdam, 1629, in-fol.; *Siége de la ville de Harlem*, poème grec, Leyde, 1605, in-4; *Relation historique des événements* qui se sont passés en Europe de 1621 à 1632 (en flamand), Amsterdam, 5 vol. in-4 : c'est une espèce de gazette.

WASSENBERG (Evrard), né en 1610, à Emmerick, dans le duché de Clèves, est auteur d'une histoire élégante et judicieuse, intitulée : *Florus germanicus, sive de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II et III et eorum hostes, etc., liber singularis*; continuée jusqu'en 1639, Francfort, 1640, in-16, souvent réimprimé. On y voit tout ce que l'Allemagne a souffert des hérétiques, et ce qu'en doivent craindre les états qui leur donnent accès. On a encore de lui : *De rebus gestis Uladislaï IV, Poloniæ regis*, 1641 ou 1643, in-4; *Embrica seu civitatis Embricæ descriptio libr. III*

comprehensa, Clèves, 1667, in-fol., très-rare.

WAST (saint), en latin *Vedastus*, né vers la fin du Ve siècle, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocèse de Toul et fut élevé au sacerdoce. Clovis, passant par cette ville, après la bataille de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et l'accompagna jusqu'à Reims, où saint Remi acheva de l'instruire et le baptisa. Saint Wast fut ordonné évêque d'Arras par saint Remi, en 499, et mourut saintement, le 6 février 540, pleuré de ses ouailles, qu'il avait gouvernées avec autant de zèle que de sagesse.

WASTEELS (Pierre), né à Alost, entra dans l'ordre des carmes, fut fait docteur en théologie à Douai, en 1633, plusieurs fois prieur, provincial, etc. Il établit dans sa province l'étroite observance de la province de Tours, et mourut à Alost, en 1658. On a de lui : *Apologeticum pro Joannis Hierosolymitani monachismo in Carmelo, et pro libro ejusdem : De institutione monachorum in lege veteri exortorum*, etc., Bruxelles, 1641, in-4. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De institutione*, etc., a été fait par Philippe Ribotus, carme espagnol, mort l'an 1391; *Joannis Nepotis Silvani, Hierosolymorum patriarchæ 44 opera, auctori suo vindicata*, Bruxelles, 1643, 2 vol. in-fol. Le P. Renaud, le P. Labbe, du Pin, Tillemont et Hélyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN (Charles), né à Marimont dans le Hainaut, en 1695, entra chez les jésuites, et se distingua par la culture des belles-lettres, dans lesquelles il exerça, durant vingt ans, les jeunes religieux de la société, par son érudition, les connaissances des langues, surtout du grec et de l'hébreu, et plus encore par sa modestie, sa tranquillité et sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, à 88 ans, après avoir publié : *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, in-4. Il en a paru une nouvelle édition, avec des additions et des corrections importantes, Bruxelles, 1788, in-8.

WATELET (Claude-Henri), né en 1718, à Paris, receveur des finances d'Orléans, l'un des quarante de l'académie française, est particulièrement connu par son *Essai sur les jardins*, qui a eu un succès mérité. Il est écrit avec goût et méthode, et présente des vues où l'agréable et l'utile sont ingénieusement réunis. L'*Art de peindre* est une autre production utile, et qui ne peut que faire honneur à la plume de Watelet. Outre ces deux ouvrages, il a composé, pour la première Encyclopédie, des articles relatifs à la peinture, au dessin et à la gravure. Ch. Levesque les a publiés avec des additions, sous le titre de *Dictionnaire des arts*, Paris, 1792, 5 vol. in-8, précédés de l'éloge de Watelet, par Vicq-d'Azyr. L'on remarque, à cette occasion, que si tous les coopérateurs de cet ample dictionnaire avaient été aussi instruits, aussi méthodiques, et aussi précis que lui, le public n'aurait pas à se plaindre de leurs innombrables bévues. Watelet mourut à Paris, le 13 janvier 1786.

WATERLAND (Daniel), chanoine de Saint-Paul à Londres, archidiacre du comté de Middlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses écrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe. Il mourut en 1742. On a de lui : une *Défense de l'Ecriture contre le christianisme* de Tyndal; l'*Importance du dogme de la Trinité défendue*; ouvrage savant, profond, et d'une grande théologie; *Dissertation sur les articles fondamentaux de la religion chrétienne*. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages théologiques et moraux. Son style est assez vigoureux, et sa logique pressante. Mildert (*voy.* ce nom) a publié le recueil de ses *Œuvres* avec un examen de sa vie et de ses écrits, Londres, 1823, 12 vol. in-8.

WATRELOS ou WATERLO (Lambert), né en 1107 en Artois, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin à l'abbaye de Saint-Aubert à Cambrai, est auteur de la *Chronique* de son abbaye. Il mourut vers 1172, où finit sa chronique, qui n'est pas complète. Cet ouvrage est assez mal digéré, mais exact : ce qui fait regretter la perte d'une partie, qui commençait à l'an 1149. Il a aussi donné une nomenclature des évêques de Cambrai, depuis Liébert, jusqu'à l'époque où il écrivait.

* WATRIN (Henriette, Hélène et Agathe), nées à Etain, près de Verdun, étaient filles d'un officier supérieur. Désirant voir leur patrie délivrée des tyrans révolutionnaires, elles accueillirent, dans cette espérance, l'entrée du roi de Prusse à Verdun et lui offrirent des fleurs à son passage. Elles avaient en outre prêté de l'argent à des émigrés, qui n'auraient pu, sans ce secours, échapper aux poursuites de Robespierre. Traduites pour ces deux crimes devant le tribunal révolutionnaire, elles furent condamnées à mort en 1793. L'abbé Delille, dans le poème de la *Pitié*, et M. Victor Hugo, dans ses *Odes* et *Ballades*, ont célébré en vers touchants la mort de ces héroïnes.

* WATRIN (Pierre-Joseph), général, né à Beauvais, en 1772, entra comme simple soldat dans la légion belge, et arriva en peu de temps aux premiers grades. En 1794, il servit comme adjudant-général de l'armée des côtes de l'Océan. Nommé général de brigade, il fut envoyé, en 1795, contre les Vendéens, passa, en 1797, à l'armée de Sambre-et-Meuse. En 1799, employé, en qualité de général de division, à l'armée d'Italie, il se distingua à Castellamare, lors de la descente des Anglais dans cette place, et ensuite à Gênes, où il se trouva renfermé avec le général Masséna. Il commandait, en 1800, une division de l'avant-garde, au passage du mont Saint-Bernard, et entra un des premiers dans la citadelle d'Ivrée, prise d'assaut. Il se fit remarquer aux batailles de Montebello et de Marengo, et après cette dernière bataille, reçut un sabre d'honneur. Il fit preuve de zèle et de talent à Saint-Domingue, où il remplaça Rochambeau, dans le commandement du Port-au-Prince, et mourut au Fort-Louis, le 22 novembre 1803.

* WATRINELLE ou WOITRINELLE (dom Placide), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, fit profession de la règle de Saint-Benoit, à l'abbaye de Beaulieu, en Argonne, le 26 juin 1722. Il avait fait une profonde étude de l'Ecriture sainte; et

dans l'intention de réfuter ceux qui prétendent trouver des contradictions dans les livres saints, il en avait extrait tous les passages qui paraissent avoir entre eux quelque opposition. De ce long et pénible travail, il était résulté plus de quinze cents contradictions prétendues, composées chacune de deux passages au moins, et quelquefois de quatre, cinq ou six. Dom Watrinelle ne s'en était pas tenu à recueillir ces nombreux passages, il entreprit de lire les interprètes les plus accrédités de l'Ecriture sainte, les meilleurs commentateurs, et surtout les auteurs qui, avant lui, avaient écrit sur ces contradictions. Il discuta tous ces textes, qu'il avait traduits en français, les confronta, se fit à lui-même toutes les objections qu'aurait pu faire l'incrédule le plus obstiné, donna à chacune des solutions satisfaisantes, soit d'après les meilleures interprétations, soit d'après les raisons que pouvait suggérer un examen approfondi et impartial des difficultés. Il parvint ainsi à démontrer péremptoirement, pour tout lecteur non préoccupé, que tout, dans les saints livres, est dans un rapport parfait, et qu'on n'y rencontre rien d'où l'on puisse raisonnablement induire que l'esprit de Dieu s'y trouve contraire à lui-même. L'ouvrage de dom Watrinelle a pour titre : *Accord littéral de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre les passages de l'Ecriture sainte*.

WATSON (Robert), professeur de rhétorique et de philosophie à Saint-Andrews en Ecosse, né en 1724, mort en 1780, est connu : par l'*Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, trad. en franç., Amsterd., 1778, 4 vol. in-12. Le fanatisme de secte, et les petites vues philosophiques du siècle ont occupé l'auteur tout autrement que la vérité de l'histoire, et c'est sans doute ce qui, dans ces temps d'une subversion générale des idées humaines, a procuré à cet ouvrage une sorte de vogue (*voy.* PHILIPPE II); *Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*, en anglais, Londres, 1783, in-4, trad. en franç., par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8. L'éditeur dit avoir mis la dernière main à cet ouvrage, que l'auteur avait laissé inachevé; il a tous les défauts du précédent.

* WATSON (Richard), né en 1737, à Heversham dans le Westmoreland, fut envoyé au collége de la Trinité de Cambridge, où il se distingua par sa bonne conduite. Après avoir pris tous ses degrés, il obtint la direction d'un collége, et eut au nombre de ses élèves le duc de Rutland qui contribua plus tard à son élévation. En 1764, on le chargea de professer la chimie à l'université de Cambridge, où cette science était presque inconnue. Quelques années après, il fut fait professeur de théologie. Il obtint successivement plusieurs cures, et fut élevé en 1782 au siége épiscopal de Landaff en Irlande. Devenu membre du parlement, il soutint le traité commercial avec la France, ainsi que les droits du prince de Galles pour la régence. Lorsque la révolution française éclata, il s'opposa à ce que l'Angleterre intervînt dans les affaires de ce royaume, et ce ne fut que longtemps après qu'il approuva la guerre. Sur la fin de ses jours il se livra à l'agriculture, et ses travaux en ce genre lui valurent la médaille d'or de la société des arts. Il mourut le 5 juillet 1816. On a de lui : une *Apologie du christianisme*, adressée à Gibbon; des *Essais chimiques*; un *Traité de théologie*, à l'usage des étudiants de Cambridge; *Apologie de la Bible*, ou *Réfutation du Siècle de la Raison* de Thomas Payne (*voy.* ce nom). On a une trad. de cet ouvrage par Servios (*voy.* ce nom, VII, 552); mais elle est restée inédite; plusieurs brochures politiques parmi lesquelles on distingue son *Adresse au peuple anglais*, dans laquelle il démontre la nécessité de continuer la guerre et de faire de nouveaux sacrifices. Il a laissé manuscrite une *Histoire* de son temps.

* WATT (James), habile ingénieur et mécanicien, né en 1736 à Greenock en Ecosse, fut envoyé à 18 ans à Londres pour y apprendre l'art de fabriquer les instruments de mathématiques; il y fit en un an de grands progrès dans les différentes branches de la mécanique. De retour en Ecosse en 1757, il fut nommé fabricant d'instruments de mathématiques de l'université de Glascow. Il coopéra aussi aux travaux des ports et canaux de l'Ecosse dont quelques-uns furent exécutés d'après ses plans, notamment le canal Calédonien qui traverse l'Ecosse de l'est à l'ouest. En 1763, il fut chargé de réparer un modèle de la machine à vapeur de Neuwcommen, pour servir aux expériences dans les colléges de Glascow. La difficulté qu'il éprouva à fournir de la vapeur à la machine lui suggéra l'idée d'un condenseur séparé, et, par une autre suite d'expériences fort curieuses, il parvint à établir avec exactitude la quantité de calorique consommé dans l'évaporation. Il inventa ensuite une seconde modification à cette machine, et il eut la gloire d'utiliser le premier la machine à vapeur qui est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées civilisées. On contesta d'abord à Watt ses inventions; mais la cour du ban du roi, considérant que le perfectionnement de la machine à vapeur valait plus que la découverte, le fit triompher de ses adversaires, et le déclara véritable inventeur. Il fut encore chargé du plan d'un canal de jonction entre le Forth et la Clyde, et peu après de diriger les travaux de celui de Monclaud à Glascow. Vers 1775, il était établi en Angleterre; il y perfectionna beaucoup les moulins, et montra autant de génie dans ses inventions que de persévérance et de sagacité dans leurs diverses applications. Les améliorations qu'il a fait subir dans ce pays à toutes les machines à vapeur ou à roues, et la grande économie qui résultait de ses procédés, ont donné à la population et aux manufactures une impulsion sans exemple dans les annales du pays. Malgré ses nombreuses occupations, les progrès des connaissances chimiques fixèrent encore son attention, et il y contribua lui-même par la découverte de quelques propriétés remarquables du gaz. C'est lui qui introduisit en Angleterre, en 1786, le nouveau procédé du blanchiment par l'acide muriatique découvert par Berthollet de Paris. La faiblesse de sa santé l'engagea à se retirer des affaires en 1800. Il mourut dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, le 25 août 1819. Il était membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, et cor-

respondant de l'institut de France. On a un grand nombre de *Notices* sur sa vie et ses inventions.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes, en 1684, mort au village de Nogent, près Paris, en 1721, a suivi le goût des bambochades; il rendait la nature avec une vérité frappante. Ses caractères de tête ont une grâce merveilleuse; ses expressions sont piquantes, son pinceau coulant, et sa touche légère et spirituelle. Il mettait beaucoup d'agrément dans ses compositions; ses figures sont admirables pour la légèreté et pour la beauté des attitudes; son coloris est tendre, et il a parfaitement touché le paysage. M. Arth. Dineau a publié une *Notice* sur Watteau, 1834, in-8.

WATTS (Guillaume), littérateur et historien anglais, vivait dans le XVII[e] siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire* de Matthieu Pâris, Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Il a ajouté à cet ouvrage une continuation, dont la fidélité est moindre que celle de son auteur, des *Variantes* pleines de recherches, et un *Glossaire* important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Pâris.

WATTS (Isaac), né en 1674, mort en 1748, docteur en théologie, pasteur ordinaire dans l'église presbytérienne de Berystreet à Londres, est principalement connu par un ouvrage intitulé : *La culture de l'esprit*, traduit en français (par Dan. de Superville), 1762, in-12. Ce livre, qui peut servir à faciliter l'acquisition des connaissances utiles, n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. On a publié le Recueil de ses ouvrages en 6 vol. in-4. On y trouve des traités de morale, de grammaire, de géographie, d'astronomie, de logique et de métaphysique. Il avait du talent pour la poésie, qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une *Imitation* des *psaumes* de David, des *cantiques* et des *hymnes* dont l'usage a été introduit dans l'office public de plusieurs églises presbytériennes.

WAUWERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, mort en 1668, excella dans les paysages. Il les ornait ordinairement de chasses, de haltes, de campements d'armées, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvait placer des chevaux, qu'il dessinait dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin et spirituel des figures, par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs. — Pierre et Jean WAUWERMANS, ses frères, ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

* WAWRZECKI (le comte Thomas), d'une famille distinguée de Pologne, se fit remarquer par ses talents, et fut un des membres de la diète de 1788, chargée de travailler à une meilleure forme de gouvernement. En 1794, il se déclara en faveur de l'insurrection que les Polonais tentèrent pour chasser les Russes qui s'étaient emparés d'une partie de leur pays; quoiqu'il eût passé sa vie jusqu'alors dans les emplois civils, il voulut servir dans les armées nationales, et pénétra en Courlande avec un corps de troupes qui lui avait été confié. Kosciuszko ayant été fait prisonnier à la bataille de Macie-Jowice, il fut nommé général en chef, et se transporta de la Lithuanie, où il combattit avec succès, dans la capitale de son pays, à la défense de laquelle il travailla avec beaucoup de zèle et d'activité. Le faubourg de Praga ayant été emporté par Souvarow, et la ville ne pouvant plus opposer de résistance, il se retira avec le corps de troupes qui refusa à son exemple de se rendre aux Russes, et dirigea sa marche vers le palatinat de Sandomir, où la division de Giedroye agissait encore contre les Prussiens; mais manquant de vivres et de munitions, ses soldats l'obligèrent de se rendre. Conduit prisonnier à Varsovie, il refusa de prêter serment de fidélité à la Russie, et fut transféré dans les prisons de Saint-Pétersbourg, où il resta détenu jusqu'à l'avénement de Paul I[er]. Il reprit les armes en 1812 pour soutenir la cause des Français. Néanmoins l'empereur Alexandre le nomma sénateur à la fin de 1815, et lui confia peu de temps après le ministère de la justice du royaume de Pologne. Le comte Wawrzecki mourut en Lithuanie le 5 août 1816.

* WEBER (Henri), littérateur anglais, mort à York en 1818, a publié : *la bataille de Floddenfield*, 1809; *Romances en vers des* XIII[e], XIV[e] *et* XV[e] *siècles*, avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8; *Contes et romances populaires*, 1812, 4 vol. in-8; *Contes orientaux*, précédés d'une dissertation, 1812; avec Jamieson, *Explications d'antiquités septentrionales* d'après les plus anciens romans teutoniques et scandinaves, Edimbourg, 1814, in-4. Il a aussi donné des éditions des *Œuvres dramatiques de John Ford*, avec une introduction et des notes explicatives, 1811, 2 vol. in-8, et des *Œuvres de Beaumont, et Fletcher*, avec une introduction et des notes, 1812, 14 vol. in-8.

* WEBER (Charles-Marie), habile compositeur, né en 1786, à Eutin, dans le duché de Holstein, manifesta dès son enfance le goût le plus vif pour la musique et la peinture, qu'il étudia sous d'habiles maîtres, et fit paraître à l'âge de douze ans son premier ouvrage, 6 *fugues à 8 parties* (1798). Il se rendit ensuite à Munich pour y prendre des leçons de Valesi et Kalcher, et il composa, sous les yeux de ses maîtres, divers ouvrages. Ce fut vers ce temps que Weber disputa à Sennefelder, de Munich, l'honneur de l'invention de la lithographie, et afin d'exécuter un plan qu'il avait conçu, il alla, avec son père, s'établir à Freyberg en Saxe, où il pouvait plus facilement trouver des matériaux. Mais ennuyé de ce travail mécanique, il abandonna bientôt les crayons et les pierres pour reprendre la lyre. En 1800 il donna son opéra de *Weinsberg*, qui obtint un grand succès sur plusieurs théâtres : il n'avait alors que 14 ans. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Allemagne, il se rendit à Vienne où il profita des conseils du célèbre abbé Vogler. Sur la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé à la direction du théâtre de Breslau; mais il s'en dégoûta bientôt et accepta la proposition qui lui fut faite par le prince Eugène de Wurtemberg de venir s'établir à Stuttgard, où

il composa divers morceaux de musique instrumentale, et une *cantate* qui obtint un grand succès. En 1813 il fut nommé directeur de l'opéra de Prague, où il exécuta plusieurs réformes, et au mois de décembre 1816 il accepta l'invitation du roi de Saxe de se rendre à Dresde pour y créer un opéra allemand; enfin il alla à Paris, puis à Londres où il fit représenter son opéra d'*Obéron*, qui a été beaucoup vanté par les papiers anglais. Il paraît que l'air de Londres ne lui était pas favorable : il fut attaqué d'une maladie de langueur, et mourut le 5 juin 1826. Les *opéras* qu'il estimait au-dessus des autres sont le *Freyschutz*, qui est connu en France sous le nom de *Robin des bois*, et qui eut un succès prodigieux; et l'*Euryante*, où l'on trouve plusieurs morceaux du 1er ordre. Weber avait beaucoup d'instruction, et écrivait très-purement sa langue. Il a publié des *poésies* dans différents recueils, et a laissé manuscrit un *Journal*, qu'il appelait la *Vie des artistes*, dont on a publié quelques fragments. — Berger-Anselme WEBER, organiste du roi de Prusse, né en 1766 à Manheim, mort en 1821, fit paraître de 1784 à 1810 plusieurs *Œuvres de musique* théâtrale et des morceaux de piano.

WEDEL (George-Wolfgang), né à Goltzen dans la Lusace, en 1645, mort en 1721, à 76 ans, devint professeur en médecine à Iéna en 1673, puis conseiller et premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin et celle des Curieux de la nature se l'associèrent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont : *Physiologia medica*, 1704, in-4; *Physiologia reformata*, 1688, in-4; *De sale volatili plantarum*, in-12; *Theoremata medica*, in-12; *Exercitationum medico-philologicarum decades XX*, 1686 à 1720, in-4. C'est un recueil de thèses. *Theoria saporum medica*, in-4; *De morbis infantium*, in-8; *Opiologia*, 1681, in-4; *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4; *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4; *De medicamentorum compositione extemporanea*, 1693, in-4.

WEIDEN ou WIED. *Voy.* HERMAN.

WEIGEL (Christophe), habile graveur de Nuremberg, a donné une Bible iconographique, intitulée *Historiæ celebriores veteris ac novi Testamenti iconibus repræsentatæ, et ad excitandas bonas meditationes, selectis epigrammatibus exornatæ*, Nuremberg, 1712, in-fol.; cette Bible est d'une exécution simple, noble, pittoresque et profondément touchante. L'auteur a eu raison de dire, *ad excitandas bonas meditationes*; elle ne peut avoir que cet effet-là. Il serait à souhaiter que les parents et instituteurs chrétiens en eussent tous un exemplaire, pour l'instruction des enfants, et qu'ils accompagnassent la leçon organique des estampes d'une explication convenable. L'effet cependant serait plus prompt et plus sûr, si, au lieu de vers, souvent gênés et pénibles, on avait mis pour épigraphe de chaque estampe le simple texte de l'Écriture. Il y a dans cette Bible plusieurs dessins de Gaspard Luycken, qui sont d'une grande beauté; et quelques-uns de Jean Luycken, dont on a aussi une Bible iconographique, mais moins estimée que celle de Weigel, parce que les objets y sont plus accumulés et compliqués, et qu'on doit y chercher l'objet principal, que Weigel a su si bien isoler, rapprocher, agrandir et rendre avec un intérêt inimitable, lors même qu'il adopte les dessins de Luycken (*voy.* LUYCKEN).

WEIMAR (Bernard de), duc de Saxe, le dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, descendait de l'ancienne branche électorale, dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la fameuse bataille de Nordlingue; mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par Louis XIII, il y gagna des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de la Bourgogne, et se rendit maître de Jonvelle, dans la Franche-Comté. L'an 1638, il y eut deux batailles près de Rhinsfeld, dans la Forêt-Noire. Dans la première, Weimar fut battu par Jean de Werth; mais dans la seconde il battit son vainqueur, et le fit prisonnier. Il prit ensuite Brisach, secondé par Turenne, s'empara de l'Alsace, et eût remporté de plus grands avantages sans la mort qui le surprit à Neubourg en 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, et déclara ses frères indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuraient dans l'alliance et au service de la France. Elève de Gustave-Adolphe, il était aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Il gagna la bataille de Lutzen, malgré la mort de Gustave, en faisant courir le bruit que le roi était fait prisonnier; ce qui enflamma le courage des Suédois, par l'espérance de le délivrer. (*Voy.* GUÉBRIANT Jean-Baptiste.)

* WEISHAUPT (Adam), fondateur de l'ordre des *Illuminés*, né en 1748, à Ingolstadt, fut placé d'abord au séminaire des jésuites de cette ville, passa ensuite à l'université, où il continua ses études avec un très-grand succès, prit le grade de docteur, et obtint, en 1772, la chaire de droit-canon. Préoccupé, depuis quelques années, d'un projet d'association universelle dont la franc-maçonnerie lui paraissait offrir un modèle parfait, il songea dès lors à réaliser ses vues. Encouragé par la sympathie qu'il trouvait dans ses auditeurs, il créa, en 1776, une société secrète qui prit d'abord le nom d'*Ordre des perfectibilistes*, et ensuite celui d'*Ordre des illuminés*. Voici en quels termes il définit le but de cette société et l'esprit qui devait animer ses membres : « Réunir, en vue d'un intérêt » élevé et par un lien durable, des hommes ins- » truits de toutes les parties du globe, de toutes » les classes et de toutes les religions, malgré la » diversité de leurs opinions et de leurs passions; » leur faire aimer cet intérêt et ce lien au point » que, réunis ou séparés, ils agissent tous comme » un seul individu; qu'en dépit de leurs différentes » positions sociales, ils se traitent réciproquement » comme égaux, et qu'ils fassent spontanément et » par conviction, ce qu'on n'a pu faire effectuer » par aucune contrainte publique depuis que le » monde et les hommes existent. » Weishaupt mo-

dela en grande partie l'organisation de sa société sur celle des jésuites ses anciens maitres, mais de sorte que tout ce qui, dans cette dernière, produisait, dit-il, des effets pernicieux, en produirait de salutaires dans l'autre. Les statuts imposaient aux membres une obéissance aveugle envers leurs supérieurs et exigeaient même, dans certains cas, une confession orale. Ils leur prescrivaient aussi d'employer tous leurs efforts pour attirer dans la société des hommes puissants et pour obtenir de l'influence sur les affaires publiques. Cette ambition ne tarda pas à perdre l'institution, et ce fut alors que Weishaupt, pour en sauver les débris, conçut le projet de les réunir à la franc-maçonnerie. Quelques négociations eurent lieu à ce sujet; mais au moment où la fusion allait s'opérer, de vives dissensions éclatèrent parmi les *illuminés*, et en 1784, l'électeur de Bavière supprima toutes les sociétés secrètes dans ses états. Plusieurs *illuminés* furent traduits devant les tribunaux et condamnés à une détention plus ou moins longue. Weishaupt, obligé de quitter son professorat d'Ingolstadt, se retira à Gotha où il reçut du duc régnant le titre de conseiller aulique, et passa le reste de sa vie uniquement occupé de travaux scientifiques. Il mourut le 11 décembre 1822, à 74 ans. On a de lui : *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*, Ingolstadt, 1775, 2 vol.; *Doutes sur les idées de temps et d'espace de Kant*, Nuremberg, 1786; *Histoire complète des persécutions faites aux illuminés en Bavière*, ibid., 1786; *Description pittoresque de l'ordre des illuminés, avec leurs statuts*, Leipsig, 1788; *Histoire des progrès de l'humanité*, Nuremberg, 1789, 2 vol. in-8; *De la vérité et de la perfectibilité morale*, Ratisbonne, 1793-1797, 3 vol. in-8; *Sur l'esprit allégorique dans l'antiquité*, ibid., 1794; *Pythagore*, ou l'*Art secret de gouverner le monde*, Francfort, 1795; *Sur le matérialisme et l'idéalisme*, Nuremberg, 1798; *La lanterne de Diogène*, Ratisbonne, 1804; *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes*, Gotha, 1809 et 1811, 2 vol. in-8, etc.

* WEISS (dom Matthieu), bénédictin allemand d'un mérite distingué, avait fait profession à l'abbaye d'Andech, en Bavière, le 7 novembre 1607. Né avec d'heureuses dispositions pour l'étude, doué de mœurs douces et honnêtes, il illustra l'ordre de Saint-Benoit par ses vertus personnelles et par son profond savoir. Il avait étudié à fond la philosophie, la théologie et l'histoire ecclésiastique. L'université de Saltzbourg l'élut pour son recteur, et suivant son épitaphe, il posséda cette dignité pendant 19 ans. Il avait auparavant professé dans cette université avec succès. Il mourut à Saltzbourg, le 7 novembre 1638. On a de lui : une *Logique*, 1622; un *Traité des substances célestes* et un de l'*Ame*, 1622; un *Traité du ciel*, un *de la Génération*, et un *de la Nature*, 1624; un *de l'Incarnation*, 1626; des *Commentaires sur quelques livres d'Aristote*, 1627; *Lycæum benedictinum*, 1630. C'est une histoire des plus fameux professeurs de l'ordre de Saint-Benoit; un *Recueil des questions les plus difficiles de la physique*, 1632; un *Traité de l'eucharistie*, 1637, etc. Chacun de ces ouvrages forme un vol. in-4. — WEISS (dom Thomas), aussi bénédictin, de l'abbaye de Neresheim, congrégation du Saint-Esprit, au diocèse d'Augsbourg, se rendit célèbre par ses connaissances variées. A une vaste érudition il avait joint la culture des belles-lettres, et les possédait à un haut degré. Il passait pour savant mathématicien et pour bon orateur. En 1626, l'université de Saltzbourg le choisit pour professer la rhétorique, et en 1639 elle le nomma à la chaire de mathématiques. Il mourut le 27 août 1651 à Lilienfeld, maison de l'ordre de Citeaux. Les ouvrages qu'on a de lui sont : la *Description de la dédicace de l'église métropolitaine de Saltzbourg*, en latin, 1628; l'*Histoire de Notre-Dame de Cellefort*, 1737; la *Traduction* de l'espagnol en latin du cérémonial de la congrégation de Valladolid, 1640; *Chroniques de l'ordre de Saint-Benoit*, 1652-1655, 2 vol. in-fol., c'est la traduction des Chroniques de dom Yepez. (*Voy.* YEPEZ). — WEISS (dom Uldéric), bénédictin de l'abbaye d'Ursinen, en Souabe, florissait au XVIIIe siècle. Il avait fait de la philosophie, et surtout de la métaphysique, l'objet principal de ses études; il est connu par les ouvrages suivants : *De emendatione intellectus humani*, 1747, in-4; *Lettre apologétique au cardinal Quirini*.

* WEISSE (Christian-Félix), littérateur allemand, né en 1726, s'exerça dans presque tous les genres de poésie lyrique et dramatique. Il occupait un emploi de receveur-électoral au cercle de Haute-Saxe, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver les lettres. Il mourut à Leipsig le 15 décembre 1804. Il a donné des *opéras-comiques*, des *comédies*, des *tragédies*; et, dans ce dernier genre, ses compatriotes l'ont souvent comparé à Racine. Ses *Odes anacréontiques*, les *Chants des amazones*, sa *traduction de Tyrtée*, lui ont fait beaucoup d'honneur. Il a été longtemps le principal rédacteur d'un journal allemand très-accrédité, qui a pour titre *Bibliothèque des belles-lettres*, et fut l'auteur d'une feuille hebdomadaire intitulée l'*Ami des enfants*, qui obtint un succès mérité; elle a été imprimée plusieurs fois, mais il en existe beaucoup de contrefaçons. Cette feuille a paru depuis 1776 jusqu'en 1782, et l'auteur la remplaça par un ouvrage périodique semblable : *Correspondance de la famille de l'ami des enfants*. Weisse eut un grand nombre d'imitateurs, et en Allemagne, et dans les autres pays de l'Europe. En France, l'*Ami des enfants* de Berquin se compose en grande partie de traductions et imitations de l'ouvrage allemand. On peut dire la même chose des autres écrits dans le même genre publiés par Campe, Jauffret, etc.

* WEISSEMBACH (Joseph-Antoine), né à Bremgarten vers le milieu du XVIIIe siècle, entra dans la compagnie de Jésus, et professa la théologie au collége de Lucerne. En 1780, il fut nommé chanoine du chapitre de Zurzach, bourg considérable de l'Argovie. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *Eloquentia Patrum*, Augsbourg, 9 vol. in-8; *Présages du paganisme*, en allemand, Bâle, 2 vol. in-12; *Caractère du siècle actuel*, aussi en allemand, Bâle, in-8.

WEISSENBORN (Isaïe-Frédéric), théologien luthérien, né à Schmalkald en 1673, fut professeur

en théologie et surintendant à Iéna, où il mourut en 1750. On a de lui : *Musæum philosophiæ*, in-4 ; *Paradoxorum logicorum decades*, in-4 ; *Character veræ religionis in doctrina de fide in Christum justificante*, où il s'efforce en vain d'expliquer d'une manière raisonnable ce que les luthériens enseignent de la justification par la foi seule ; des *Sermons* en allemand.

** WEISSENTHURM (madame Jeanne Franul de), célèbre à la fois comme actrice et comme auteur, née en 1773, à Coblentz (Prusse), fit, à l'âge de 14 ans, ses débuts sur le théâtre de Munich. Deux ans plus tard, elle donna à Bade, près Vienne, une représentation devant la famille impériale d'Autriche, et l'empereur Joseph II, frappé de son talent, la fit sur-le-champ engager au théâtre de la cour. Elle est restée attachée à cette scène pendant cinquante ans, et, lors de sa retraite, l'empereur Ferdinand Ier lui décerna la grande médaille en or pour le mérite civil, distinction qui n'avait encore été accordée à aucune femme. Elle mourut à Vienne le 18 mai 1847, à 74 ans, après avoir obtenu un succès immense sur tous les théâtres d'Allemagne, tant dans la tragédie que dans la comédie. Madame de Weissenthurm est auteur de pièces de théâtre dans tous les genres. Ses *Œuvres dramatiques*, Vienne, 1810, 6 vol. in-8, contiennent 21 pièces, parmi lesquelles plusieurs sont traduites du français. Beaucoup d'entre elles, notamment *la Forêt d'Hermanstadt*, ont aussi réussi sur les scènes étrangères. *La Dernière ressource*, comédie en 4 actes et en prose, a été imitée en français par H. Jouffroy, 1838, in-8.

* WELD (le cardinal Thomas), né à Londres en 1773, d'une famille ancienne et honorable, fut élevé dans la maison de son père par Charles Plowden, jésuite, célèbre dans ce temps-là par son zèle et ses écrits pour la cause catholique. Le jeune Weld céda aux jésuites son château de Stonyhurtt pour y établir un collége, se montra généreux pour les prêtres français déportés en Angleterre, et accueillit quelques communautés religieuses exilées du continent. En 1815, ayant perdu sa femme dont il n'avait eu qu'une fille, il songea alors à entrer dans l'état ecclésiastique. Il vint à Paris en 1819, et se retira chez l'abbé Carron, son ami. C'est là qu'il se prépara aux ordres par une vie passée dans le recueillement et la piété. Mgr l'archevêque de Paris l'ordonna prêtre le 13 avril 1821. Weld retourna dans son pays, et, pour se consacrer entièrement aux fonctions de son nouvel état, il abandonna ses biens à son frère puîné, ne se réservant qu'une rente annuelle. Il s'attacha à la chapelle de Chelsea, et y exerça le ministère quelques années, sous la direction d'un estimable ecclésiastique français, l'abbé Voyaux de Franould. Il donnait en même temps des soins à quelques établissements de charité à Londres. En 1826, Macdonnel, évêque de Kinston, dans le Haut-Canada, le demanda pour coadjuteur. Le saint Siége se rendit à ses désirs, et Weld fut sacré évêque d'Amycle le 6 août 1826. Ses amis le détournaient de se rendre à cette mission lointaine. Le prélat, cédant à leurs instances, resta en Angleterre, occupé des intérêts de la colonie, sans cesser de se rendre utile aux catholiques de Londres. Retiré à Hamensmith, il y dirigeait un couvent de religieuses, lorsque la santé chancelante de sa fille ayant engagé les médecins à lui conseiller l'air de l'Italie, le prélat se décida à l'accompagner, dans le désir de visiter en même temps les tombeaux des apôtres. Mais peu après son arrivée à Rome, Pie VIII le déclara cardinal le 15 mars 1830, après avoir fait son éloge dans une allocution publique. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les catholiques anglais. Le cardinal était leur principal protecteur à Rome, qui fut depuis sa résidence habituelle ; il accueillait tous ses compatriotes dans cette ville, et s'intéressait à tout ce qui pouvait favoriser la religion dans son pays. Des conférences eurent lieu dans son palais pour la défense du catholicisme. Il encourageait beaucoup de bonnes œuvres, et on le trouvait toujours prêt pour répandre des largesses dans le sein des malheureux. Atteint d'une douloureuse maladie en 1836, il voulut dès le commencement recevoir les sacrements de l'Eglise, bénit ses petits-enfants, et expira dans de vifs sentiments de religion le 10 avril de cette année. Son gendre, lord Clifford, fit célébrer le 22, avec pompe, un service dans l'église de Sainte-Marie in Aquiro, où Mgr. Wiseman, recteur du collége anglais, prononça un discours touchant qui a été depuis imprimé et traduit de l'anglais en italien par Jacques Mazio. Les élèves de la pieuse maison des orphelins en firent célébrer le 29 un autre, où Alessandrini, curé de la paroisse, prononça l'éloge du défunt.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort en 1784, s'est distingué par sa charité, son zèle, ses lumières, son désintéressement, par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. C'est particulièrement par ses soins que s'est opérée dans sa ville épiscopale, une des plus grandes des Pays-Bas, la suppression de la mendicité ; que l'instruction, marchant à côté des secours donnés à l'indigence, a fait revivre parmi les pauvres la science et la pratique de l'Evangile, tandis que l'agissante charité effaçait les traces de l'abandon et de la misère. Les exhortations qu'il a faites aux élèves de Sainte-Pulchérie, à Louvain, étant président de ce collége, sont pleines de cet esprit ecclésiastique qui doit distinguer les ministres du Seigneur ; rien de plus propre à former les jeunes clercs aux vertus de leur état ; une éloquence douce, simple, insinuante, nourrie de l'Ecriture et de la doctrine des Pères, éclaire l'esprit sans le fatiguer, et captive le cœur sans les efforts et l'appareil de l'art oratoire. Elles ont été imprimées sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8.

WELLER (Jérôme), théologien protestant, né à Freyberg, en Misnie, l'an 1499, fut très-attaché à Luther, qui le garda huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572, à 73 ans. On a de lui : *Commentaria in libros Samuelis et Regum* ; *Consilium de studio theologiæ recte instituendo* ; *Commentaria in Epistolas ad Ephesios*, et d'autres ouvrages imprimés à Leipsig, en 2 vol. in-fol.

WELLER (Jacques), théologien, naquit à Neukirch, dans le Voitgland, en 1602, et mourut en 1664. Après avoir professé pendant quelques années la théologie et les langues orientales à Wittemberg, il fut appelé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum*, et une bonne *Grammaire grecque*.

WELSER (Marc), né à Augsbourg en 1558, de parents nobles, mourut en 1614. Il fut élevé à Rome sous le célèbre Muret, qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour en sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur et de sénateur d'Augsbourg. Welser se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savants, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : *Rerum Augusto-Vindelicarum lib. VIII*, Venise, 1594, in-fol., ouvrage plein de recherches, et écrit avec assez de goût. *Rerum Boiarum libri V*, Augsbourg, 1602, in-4 ; *Vita sanctarum martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ et Eutropiæ, passarum Augustæ-Vindelicarum ; Vita sancti Udalrici episcopi ; Eugippii Historia*, où l'on trouve la vie de saint Séverin; *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio*, etc. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar (*voy.* CUEVA). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol. On sait que c'est lui qui a parlé le premier des taches du soleil, observées par le P. Scheiner (*voy.* SCHEINER), découverte que Galilée contesta sans raison à ce jésuite. Welser était zélé catholique, et non point hérétique, comme l'assure du Pin.

WEMMERS (Jacques), né à Anvers en 1598, se fit carme de l'ancienne observance, passa en Italie, où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne, ce qui fit que la Propagande lui confia l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1645, il fut nommé évêque du Grand-Caire, et vicaire apostolique en Ethiopie. Il se mit aussitôt en route pour passer en Egypte ; mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui : *Lexicon æthiopicum*, Rome, 1638, in-4, ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, et du savant maronite Abraham Ecchellensis.

WENCESLAS (saint), duc de Bohême, fils de Wratislas et de Drahomire, fut élevé dans la vertu et les sciences par sainte Ludmille, son aïeule. Il perdit son père dans son bas âge ; alors Drahomire, monstre de cruauté, fit éclater sa fureur contre les chrétiens. Ludmille, sensible à ces maux, engagea Wenceslas à prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Pour prévenir tout sujet de division, on donna à son frère Boleslas un territoire considérable, la Bohême, lequel est encore appelé *Boleslavie* de son nom. Drahomire, furieuse de cet arrangement, fit assassiner la pieuse Ludmille. Wenceslas, sur le trône, ne songea qu'à faire fleurir la justice et la religion dans ses états, et à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus ; mais il ne put adoucir la férocité de sa mère et de son frère : celui-ci le perça de sa lance le 28 septembre 936, dans une église où il s'était retiré, après s'être sauvé d'un festin auquel les deux assassins l'avaient attiré. L'empereur Othon Ier leur fit la guerre pour venger la mort de ce bon prince, et les obligea à réparer les maux qu'ils avaient faits à l'Eglise.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince en 1378. Son père avait réglé, par la bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce règlement en faveur de ce fils, qui fut monstre de cruautés et de débauches. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême, et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans une étroite prison l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avait fait jeter dans la Moldaw saint Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse (*voy.* NÉPOMUCENE). On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, et qu'il faisait exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisaient. Ces raisons forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva 4 mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale, le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'était une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de se faire reconnaître roi de Bohême : il ne la manqua point; mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frère dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappe encore de sa prison, et, de retour à Prague, il se fait des partisans, condamne au dernier supplice ceux qui l'avaient mis en prison, et anoblit le pêcheur qui lui avait donné le moyen de se sauver. Cependant, pour fournir à sa crapule et à ses débauches, il aliéna le reste des domaines de l'empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, comme *négligent, inutile, dissipateur* et *indigne*. Démarche remarquable, que nous ne voyons pas avoir été désaprouvée par les jurisconsultes ni par les théologiens du temps, et qui semble prouver que dans certain cas la déposition d'un prince peut être légitime. Il est vrai que Wenceslas n'était qu'empereur électif, ce qui suffit pour expliquer sa déposition. Wenceslas ne contesta pas la légalité de sa déposition ; quand on la lui annonça, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne qu'*il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin*. Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et mourut roi de Bohême, en 1419, à 58 ans. Il ne laissa point d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme avait été Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hollande ; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Bavière. Si on en croyait M. Pfeffel, dans *son Abrégé de l'Histoire d'Allemagne*, Wenceslas serait presque un prince vertueux, tant le traitement atroce fait à

un prêtre catholique a prévenu ce protestant en faveur de ce tyran? C'est d'ailleurs la manie du siècle et l'effet de la subversion générale arrivée dans les notions humaines, de réhabiliter la mémoire des monstres, et de déchirer celle des grands hommes. *Voy.* ANDRONIC Ier, LOUIS XIV, PHILIPPE II, etc.

WENDELIN (saint), né en Ecosse d'une illustre famille, quitta sa patrie et tous les avantages du siècle pour servir Dieu dans une condition obscure. Il embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Tholey, que Dagobert venait de fonder, et dont il mourut abbé. Il fut enterré dans un endroit qui devint depuis célèbre par quantité de miracles qui s'y opérèrent. C'est aujourd'hui une petite ville du duché de Luxembourg.

WENDELIN (Godefroi), né en 1580, à Herck, petite ville du comté de Looz, dans la principauté de Liége, voyagea en Italie et en France, professa la philosophie à Digne, et eut pour disciple le célèbre Gassendi, fut ensuite curé à Herck, et mourut à Tournay, où il était chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins. Il fut peut-être le plus habile astronome de son temps. Ericius Puteanus en fait le plus grand éloge dans son livre des Olympiades. On a de lui : *Loxia, sive de obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1626, in-4; *Eloge de la Toison d'or*, poème, 1628 : *Les mouvements du soleil*, avec des tables instructives; *Nouvelle Théorie des planètes*; *Histoire des éclipses de lune arrivées de son temps*; *De Diluvio libri VII*. Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. Une *Edition* des Lois saliques imprimée à Anvers, 1649, in-fol. Cette édition est enrichie de savantes notes et d'un glossaire très-utile pour l'intelligence de ces lois. Jacques Chifflet en a orné son Recueil politico-historique.

** WENDT (Jean), docteur en médecine, né en 1777, était professeur à l'université de Breslau, où il mourut, le 18 avril 1845, à 68 ans. Chevalier de la légion-d'honneur et membre correspondant de l'académie de médecine de Paris, il a publié plus de quarante grands ouvrages de médecine pratique; on distingue entre autres : ses traités *des inflamations latentes*, et *des maladies des enfants*, qui ont été traduits dans toutes les langues.

WEPFER (Jean-Jacques), né à Schaffouse en 1620, médecin du duc de Wurtemberg, du marquis de Dourlach et de l'électeur palatin, mourut en 1695. On a de lui : *Historia apoplecticorum*, Amsterdam, 1710, in-8; *Cicutæ aquaticæ historia*, Bâle, 1715, in-4; *Observationes*, Schaffhouse, 1727, in-4, etc. Sa *Vie* est à la tête de ce dernier livre, qui est estimé, ainsi que les précédents.

WERDIN (Jean-Philippe). *Voy.* PAULIN de Saint-Barthélemi.

WEREMBERT, ou WERIMBERT, savant moine, florissait vers la fin du IXe siècle. Il avait embrassé la règle de Saint-Benoit dans un monastère d'Allemagne, sans qu'on sache précisément dans lequel il prononça ses vœux. Il était né, selon quelques auteurs modernes, à Coire, pays des Grisons; son père se nommait Adalbert, et avait servi sous Charlemagne dans les guerres contre les Huns et les Saxons. On croit que c'est de cet Adalbert, témoin oculaire, qu'un des historiens de Charlemagne a appris les faits d'armes et exploits militaires qui ont eu lieu dans ces guerres. Werembert reçut son éducation dans l'école de Fulde, et y eut pour maître le célèbre Raban-Maur. Peut-être est-ce dans cette abbaye qu'il se consacra à Dieu. Il y eut pour condisciple Otfride de Wessembourg, à qui on attribue la gloire d'avoir le premier travaillé à polir la langue des Germains (le tudesque). Ces deux compagnons d'étude firent de grands progrès sous leur docte maître, et se lièrent d'une amitié étroite. Tous deux furent élevés au sacerdoce. Werembert, au sortir de Fulde, alla habiter l'abbaye de Saint-Gall, où il enseigna les lettres sacrées et profanes. Non-seulement il savait le latin, mais encore le grec. Il s'était aussi appliqué aux beaux-arts, notamment à la poésie et à la musique, que, dans ces temps reculés, on cultivait beaucoup dans les monastères. Ses écrits prouvent qu'en même temps il était très-versé dans la théologie et dans l'histoire. Le moine *anonyme* de Saint-Gall, l'un des historiens de Charlemagne, avait été son disciple, et s'en faisait gloire. Dans le premier livre de son histoire, il fait l'éloge de Werembert, et loue son savoir et sa piété. Werembert mourut le 23 ou le 24 mai 884. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, savoir : un *Traité de musique; De arte metrorum libri II*, un *Commentaire sur le livre de Tobie*; un autre *sur les Proverbes de Salomon*; un troisième *sur les lamentations de Jérémie*. Trithème assure avoir vu et lu tous ces ouvrages. Il en attribue d'autres à Weremberg sans assurer, comme il le fait des premiers, qu'il les a eu en main; ce sont : un recueil de *Sermons*; des *Lettres sur des sujets de littérature*; des *Epigrammes* et des *Poésies* de toutes mesures; des *Hymnes*, et des *Séquences* ou *Proses* en l'honneur de Jésus-Christ et des saints. D'autres écrivains lui attribuent : un *Commentaire sur la guerre*, une *Histoire de l'abbaye de Saint-Gall, depuis son origine jusqu'à son temps, etc.*

WERENFELS (Samuel), né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Sa réputation lui procura la correspondance des plus illustres savants de l'Europe, et attira à Bâle une multitude d'étudiants, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zèle. Il mourut à Bâle, en 1740. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4. La plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne, en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie. Son livre le plus connu est celui *De Sogomachiis eruditorum*, 1702, in-8. Le recueil de ses ouvrages renferme diverses poésies, qui montrent que l'auteur n'était pas aussi bon poète qu'habile philosophe. On a encore de lui un volume in-8 de *Sermons*. — Son père Pierre WERENFELS, et son aïeul Jean-Jacques WERENFELS, ont donné quelques ouvrages.

WERFF (Adrien van der), peintre, né à Rotterdam, en 1657, mourut dans cette ville, en 1727. Son dessin est assez correct, sa touche ferme et précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief, mais ses carnations approchent de l'ivoire, et ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au grand fini. Ses principaux

ouvrages sont à Dusseldorf, dans la riche collection de l'électeur palatin. On y admire ses quinze tableaux touchant les mystères de notre religion.

* WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), l'un des plus grands auteurs dramatiques de l'Allemagne, né à Kœnigsberg en 1768, eut une jeunesse fort dissipée. Il fut employé en 1796 par le gouvernement prussien dans l'administration de Varsovie, et s'affilia à une loge de francs-maçons, dont il devint l'orateur. En 1805, il passa dans les bureaux du ministère à Berlin, et se livra à la composition dramatique, où il obtint de grands succès. Werner se rendit ensuite en Suisse, puis à Paris et de là à Rome, où il abjura le protestantisme; enfin, résolu de se consacrer au service des autels, il se rendit à Vienne, et y vécut trois ans dans l'ermitage de Pausillippe, où l'esprit de pénitence et les austérités de la vie ascétique le préparèrent à l'ordination, qui lui fut conférée peu après. Il obtint beaucoup de vogue dans ses prédications, et mourut le 17 janvier 1823. Madame de Staël, qui avait reçu Werner chez elle à Coppet, a porté sur lui un jugement flatteur dans son ouvrage intitulé : *De l'Allemagne*. Ses meilleures tragédies sont : *la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *le Vingt quatre février*. Les deux premières ont été traduites en français et insérées dans le *Théâtre étranger*, publié chez Ladvocat. On a encore de lui des *Poésies sacrées*, ses *Confessions*, plusieurs *Sermons* et quelques brochures, dans lesquelles il réfute ses premières opinions.

* WERRO (Sébastien), docteur en théologie, né à Fribourg, dans le XVIe siècle, fut curé de cette ville et grand-vicaire du diocèse de Lausanne. Il mourut en 1614. On lui doit les ouvrages suivants : un *Traité de physique*, Bâle, 1579, in-8; *Quæstiones de Verbo Dei*, en allemand, 1587, in-4; *Chronique de l'Eglise et des monarchies*, Fribourg, 1599, in-4.

WESEL ou VAN HALDREN ou ARNOLDUS VESALLIENSIS (Arnold), né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, et fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : *Macrobius, auctario locupletatus et annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12; *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis latine redditæ*, Bâle, 1531, in-fol.; et plusieurs ouvrages de controverse.

WESEMBEC (Matthieu), né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans, honneur que personne n'avait eu à cet âge, mais qui lui inspira une vanité funeste. Ayant abjuré la foi catholique, il enseigna la jurisprudence à Iéna et à Wittenberg, où il mourut en 1586 à 55 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime son *Commentaire sur les Pandectes*, Amsterdam, en latin, 1665, réimprimé à Cologne, 1675, 2 vol. in-fol., avec des observations de Henri Hahnius, et de Reinhard Bachovius, qui a ôté de ce Commentaire ce qui pouvait déplaire aux catholiques.

* WESLEY (Jean), théologien anglican, et l'un des fondateurs du *méthodisme* en Angleterre, naquit à Epworth, au comté de Lincoln, en 1703. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et y fut élu, en 1726, agrégé de Lincoln's, collége où il résida jusqu'en 1735. Des livres de spiritualité, et particulièrement quelques ouvrages de Guillaume Law, firent prendre une tournure singulière à son esprit. Livré à la mysticité, il conçut, avec quelques-uns de ses compagnons, et entre autres avec Whitefield, Hervey, etc., le plan d'une secte nouvelle, à la doctrine de laquelle on donna, par raillerie, le nom de *méthodisme*. Ce nom vient de ce que ces sectaires affectaient de faire toutes leurs actions systématiquement, et de ne perdre aucun moment de la journée. On y faisait profession de ne point se séparer de l'église établie, et d'en conserver les règles et la liturgie. C'est ce que fit Wesley, qui jamais ne voulut entendre à une rupture. On y recevait l'ordination selon le rit anglican. Il n'a point laissé de confession de foi écrite; mais les points sur lesquels on insiste le plus chez ses sectateurs, sont le salut pour la foi seule, la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu. Le but des chefs était de former des congrégations vouées à une vie plus sainte et à un degré de perfection supérieure à celui auquel on se bornait dans les autres églises chrétiennes. Ils poursuivaient l'exécution de ce projet avec un zèle qui n'était pas toujours exempt d'enthousiasme. Le caractère propre de cette secte naissante était le *prosélytisme*. Wesley, dès 1736, s'embarqua pour la Géorgie, dans le dessein d'y aller convertir les Indiens. Charles Wesley, son frère puîné, l'accompagna dans cette mission; mais il ne demeura qu'une année en Géorgie, et revint en Angleterre, où il exerça le ministère près des méthodistes. Jean n'y retourna qu'en 1738. Il trouva l'église méthodiste déjà florissante : elle s'était étendue par les soins de Whitefield. Cependant, en 1741, Wesley et lui se brouillèrent; la secte à peine née se divisa, et chacun des deux devint chef d'une branche de *méthodisme*. Whitefield professait le calvinisme pur, tandis que Wesley s'était attaché aux principes d'Arminius, et avait adopté ses sentiments sur la liberté humaine. (*Voy.* WHITEFIELD.) Tous deux cependant travaillaient avec ardeur à la propagation de la secte. Wesley voyageait dans les différentes contrées d'Angleterre, et établissait des congrégations partout où il passait. C'était particulièrement aux dernières classes de la société qu'il s'adressait. Il sut se faire écouter des ouvriers occupés aux mines et dans les forêts. C'était dans les mêmes classes qu'il choisissait les catéchistes. Il ne lui en coûtait pas beaucoup pour les former. Comme il avait pour principe que le succès de la prédication dérive bien moins du talent et de la science du prédicateur, que de l'influence d'une illumination venue d'en-haut et de lumières surnaturelles, il n'était pas besoin d'études. Cette secte s'accrut avec une prodigieuse rapidité : dès 1767, le méthodisme comptait 25,000 sectateurs; en 1815, il en avait plus de 400,000, tant dans la Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis. Wesley fut témoin des premiers progrès de cet accroissement, n'étant mort que le 2 mars 1791, à 88 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarque : 8 vol. de *Ser-*

mons; un *Appel aux hommes raisonnables et religieux*; un *Traité du péché originel*; un *Examen de la sagesse et de la bonté de Dieu dans les ouvrages de la création*, 5 vol.; un *Extrait de l'ouvrage de Dutens sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; *Médecine primitive*, ou *Recueil de remèdes simples, faciles, et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*. C'est le seul des ouvrages des Wesley qui soit connu en France; il a été trad. en franç. par Bruyset, Lyon, 1772, in-12. Les *Œuvres* de Wesley ont été recueillies en 32 vol. Robert Southey a publié sa *Vie suivie de l'histoire de Metridisen*, Londres, 1820, 2 vol. in-8. Charles manifesta, dès son jeune âge, un goût très-prononcé pour le dessin, sans avoir vu ni tableaux ni gravure.

WESSELUS (Jean), né à Groningue, vers 1419, étudia d'abord à Zwoll, et ensuite à Cologne et à Paris. Dans cette dernière ville, il trouva les disputes de la philosophie très-échauffées entre les réalistes, les formalistes et les nominaux. Comme il fallait opter entre eux, il se déclara pour ces derniers. Il se présenta à Heidelberg pour y enseigner la théologie; mais on le refusa, parce qu'il n'était que laïque, et qu'il ne voulait point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avait connu lorsqu'il était général des cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses, dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus alla à Rome, et se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. De retour dans sa patrie, il y mourut en 1489. Ce savant eut des opinions particulières, qui approchaient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses manuscrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques traités qui parurent à Leipsig en 1522, et à Groningue en 1614, in-4, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*. Ce n'est en effet qu'un ramas fait sans choix et sans résultat. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de Wesalia ou Wesel ou Wasel, de Clèves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enseigna plusieurs erreurs qui approchent aussi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna dix-huit propositions de ses ouvrages, l'an 1479, et obligea l'auteur, dans une assemblée de plusieurs évêques et docteurs, à faire une rétractation solennelle. Le continuateur de Fleury, partout léger et inexact, les a confondus, sans doute à raison des dates qui les rapprochaient.

* WEST (Benjamin), peintre, né en 1738, à Springfield, dans le comté de Chester, en Pensylvanie. Un de ses parents l'emmena à Philadelphie, d'où il s'embarqua pour l'Europe. Arrivé à Rome en 1760, il fut présenté au cardinal Albani, Mécène des artistes, et se lia bientôt avec Mengs et d'autres peintres renommés. Pendant les trois années de séjour qu'il fit en Italie, West acquit la correction et la pureté de dessin qui le distinguèrent plus tard, et composa plusieurs tableaux remarquables. Arrivé à Londres en 1762, il succéda à Reynolds, dans le poste de président de l'Académie de peinture. En 1802, il vint à Paris, y fut reçu avec distinction et visita les galeries du Louvre où l'on avait réuni les principaux chefs-d'œuvre de l'Italie. De retour à Londres, il y éprouva des désagréments. Il mourut en 1820, fut enterré dans la cathédrale de St.-Paul à côté de Reynolds et de Wren. Il était associé de l'institut de France, et membre de plusieurs académies ou sociétés, tant nationales qu'étrangères. On distingue parmi ses tableaux : la *mort de Socrate*, un *saint Ignace*, le *Jugement de Suzanne*, un *saint Jérôme*; les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*; *Agrippine débarquant avec les cendres de Germanicus*; le *départ de Régulus pour Carthage*, excellent tableau; *Hamilcar faisant jurer à son fils Annibal une haine éternelle aux Romains*; la *Mort de Wolf* (le vainqueur de Tippo-Saïb); *Cyrus délivrant la famille du roi d'Arménie*; *Ségeste et sa fille amenés devant Germanicus*; la *Mort de Bayard*; la *Mort d'Epaminondas*; *Jésus-Christ guérissant les malades*. *Jésus-Christ présenté au peuple par Pilate* : tableau de la plus grande dimension connue. On a de West un recueil de *Discours* prononcés à l'académie royale de Londres, 1793, in-4, et deux *Lettres* sur les avantages que la sculpture offre à la peinture. John Gall a publié, en anglais, *la Vie et les études de Benjamin West*, 2ᵉ édit., 1811, in-8.

* WEST (Samuel), ministre évangélique à Boston, né à Martha's Vineard en 1738, prit ses degrés au collége de Harvard, et fut ordonné ministre de Needham en 1764, où il resta 24 ans. Appelé en 1788 à Boston en qualité de pasteur, il y mourut en 1808. On lui doit un grand nombre de *Sermons* qui lui attirèrent une sorte de célébrité, et un *Eloge funèbre* de Washington. — Il ne faut pas le confondre avec Samuel West, autre ministre évangélique américain, qui fut membre de la convention réunie pour la constitution du Massachussets et des Etats-Unis, et mourut à Tiverton, dans la province de Rhodelsland, en 1807. Il a laissé divers *Sermons*, un petit *Traité* sur le baptême des enfants, et un *Essai* sur la liberté et la nécessité, ouvrage où il reproduit plusieurs des arguments du président Edwards.

* WESTERMANN (François-Joseph), général, né en 1764, à Molsheim, en Alsace, passa en Allemagne, s'engagea dans un régiment prussien, et déserta. Il vint à Paris, où il se fit remarquer par ses mœurs dépravées et par son ardeur pour les principes de la révolution. S'étant rendu à Haguenau, il mit en insurrection cette ville et se fit nommer à la place de greffier. Chassé bientôt de cet endroit, il revint à Paris, où il se lia avec Danton. Le 10 août 1792, il força le premier le château des Tuileries, à la tête des bataillons brestois. Dumouriez lui confia, en 1793, une légion dans l'avant-garde de son armée du Nord. Quand ce général quitta la Belgique, Westermann se retira sur Anvers et se battit, seul avec sa légion, contre un corps de 10,000 hommes. A son retour, le comité de salut public le fit arrêter comme ayant des intelligences avec l'ennemi, et *pour s'être livré au brigandage*; il ne put se justifier que sur le premier point. Cependant il fut envoyé dans la Vendée avec le titre de général de brigade. Quelques succès qu'il obtint d'abord vers Parthenay et Châtillon enflèrent son caractère naturellement présomptueux; mais comme ses talents étaient loin de répondre à sa jactance, il fut

défait dans cette dernière ville le 5 juillet 1793. Destitué par la convention et mandé à la barre, il fut renvoyé devant un tribunal militaire qui l'acquitta. De retour dans la Vendée, il mit le comble à sa fureur : il incendia les villes de Thouars, de Bressuire, de Tiffauges, et les châteaux de Lescure et de la Rochejacquelein. Il écrivait à la convention : « Dans un circuit de trois lieues, nous avons brûlé » les villages, les hameaux, les fermes, les mou» lins, traînant après nous les enfants, les femmes » et les bestiaux ; l'opiniâtreté *de ces brigands* nous » a forcés d'être sans pitié. » Après ces cruelles exécutions, on le vit souvent avoir à sa suite des magistrats et des prêtres qu'il forçait à prêcher l'obéissance à la république ; ceux qui s'y refusaient essuyaient les plus cruels traitements. Quand la victoire n'était pas assez prompte, il se dépouillait de son habit, prenait la bride de son cheval entre ses dents, et, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, il se précipitait avec toute sa cavalerie au milieu des bataillons ennemis, où, après avoir déchargé ses armes, il sabrait tous ceux qui s'offraient à son passage avec l'acharnement d'un bourreau : ce qui lui fit donner le surnom de *Boucher de la Vendée*. Il revenait souvent seul d'une mêlée sanglante où tous avaient succombé. Destitué une seconde fois le 4 janvier 1794, il parut encore à la barre, et il fut décrété que *Westermann avait rempli ses devoirs*. C'était au moment de la lutte terrible de Robespierre et de Danton : Westermann était resté attaché au parti de ce dernier, qui succomba devant les efforts de son adversaire ; il fut lui-même arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 5 avril de la même année : il avait 30 ans.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), né à Bâle en 1647, succéda à son père dans la chaire de professeur en grec, puis dans celle de théologie, et mourut dans sa patrie en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et une *édition* du dialogue d'Origène contre les marcionites, qu'il publia en 1673, avec l'Exhortation au martyre, qu'il accompagna de notes.

WETSTEIN (Jean-Jacques), de la même famille que le précédent, né à Bâle en 1693, parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, recherchant et examinant partout les manuscrits du nouveau Testament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'église de Saint-Léonard, et publia, en 1730, les *Prolégomènes du nouveau Testament* qu'il préparait. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Bâle comme un socinien, comme un novateur ; et il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique, et contraint de passer en Hollande. Les remontrants lui firent un accueil distingué, et le nommèrent à la chaire de philosophie de Leclerc, à condition néanmoins qu'il se justifierait. Il passa à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui, et retourna à Amsterdam prendre possession de sa chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1754, à 61 ans. Son *édition* du nouveau Testament grec, avec les variantes et des remarques critiques, a paru en 1751 et 1752, 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux Epîtres de saint Clément, Romain, qui n'avaient pas encore paru, et dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque, avec la version latine de l'éditeur, et ont été traduites en français par de Prémagny, de l'académie de Rouen, 1763, in-8 ; mais jusqu'ici les savants ne paraissent pas les reconnaître ; car il ne faut pas les confondre avec les deux Epîtres dont nous avons parlé à l'article Clément.

WETZEL ou WEZEL (Jean-Charles), littérateur, né en 1747 à Sonderhausen, voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne, avec un jeune gentilhomme silésien dont il avait entrepris l'éducation ; et après avoir séjourné plusieurs années à Vienne, où il jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II, il retourna dans sa patrie, tomba dans une profonde mélancolie, et vécut dans la solitude, évitant les regards des hommes et ne sortant presque jamais de jour. La nuit il errait dans les bois et dans les campagnes, puis rentrait pour prendre une tasse de mauvais café, avec des pommes de terre bouillies à l'eau. Sa raison l'abandonna tellement qu'il repoussait les soins de sa mère, en lui disant qu'il ne concevait pas qu'elle eût pu mettre au monde un enfant tel que lui. On l'envoya à Altona, en 1800, pour y recevoir des secours qui lui furent inutiles. Il mourut peu de temps après. Il a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages ; les plus remarquables sont : *Vie de Tobie Knaut le Sage*, Leipsig, 1774-75, 4 vol. in-8, production singulière où il s'est proposé de démontrer que dans tous les états les hommes sont égaux : elle eut un grand succès en Allemagne, et a été traduite en hollandais ; *Belphegor, la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, 1776, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mû par l'envie et l'ambition. *Contes satiriques*, 1777, 2 vol. in-8 ; *Comédies*, 1778 à 1787, 4 vol. in-8 ; *Robinson Crusoé*, 1779 et 1780, 2 vol. in-8, qui excita entre l'auteur et Campe une discussion très-vive. Il a été traduit en russe en 1781. *Hermann et Ulrique*, Leipsig, 1780, 4 vol. in-8, réimpr. à Thubingue, et trad. en français, Paris, 1792, in-12 ; *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, 1781, in-8 ; *Essai sur la connaissance de l'homme*, 1784-85, 2 vol. in-8. Cet ouvrage n'est pas achevé. *Verge du dieu Wetzel pour châtier la race des hommes*, ou *Œuvres de la folie de Wetzel, dieu-homme*, 1804, 4 vol. in-8.

WHARTON. *Voy.* Varton.

WHISTON (Guillaume), né à Norton, dans le comté de Leicester, en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie et la théologie. Les progrès qu'il y fit ne tardèrent pas à lui acquérir une grande réputation, surtout lorsqu'il eut publié, en 1696, sa *Nouvelle théorie de la terre*, quoique remplie de paradoxes et d'opinions insoutenables. Newton, dont il avait adopté les systèmes, conçut tant d'estime pour lui, qu'il le choisit pour son substitut, et qu'il le recommanda ensuite pour son successeur au professorat des mathématiques à Cambridge. Whiston se démit d'un bénéfice qu'il avait possédé pendant deux ans, et ne s'occupa plus

que des sciences. Il publia en 1701 ses *Lettres astronomiques* qui, trois ans après, furent suivies de ses *Leçons physico-mathématiques*. Mais ses spéculations astronomiques ne servirent pas à lui donner un esprit solide et conséquent ; l'aspect continuel du ciel étoilé, livre instructif pour les âmes qui savent y lire, devint pour lui une espèce d'écueil où sa raison parut faire naufrage. Non-seulement il le fit servir à des opinions frivoles en physique, mais, se jetant ensuite dans la théologie, il s'égara d'une manière encore plus étrange. On ne tarda pas à s'en apercevoir lorsqu'il fit paraître en 1702, un vol. in-4, sur la *chronologie* et sur l'*harmonie des 4 Evangiles*. On lui fit l'honneur, en 1707, de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'*accomplissement des prophéties*, et son livre fut imprimé la même année in-8 ; mais n'ayant point dans sa religion des principes fixes de croyance, en voulant instruire les autres il tomba lui-même dans des erreurs capitales. En 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il se mit à étudier les anciens Pères, et crut y découvrir que l'arianisme avait été la doctrine des premiers siècles de l'Eglise; et comme son imagination s'enflammait fortement, il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr; peut-être que son attachement pour Newton, qui professait la même erreur, eut quelque part à ce zèle mal entendu. Son enthousiasme se répandit bientôt au dehors. Il écrivit aux archevêques de Cantorbéry et d'York qu'il croyait devoir s'écarter de l'église anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. Son entêtement et la fureur qu'il avait de vouloir faire des prosélytes le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'université, et poursuivre à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés, et l'on voulait le punir d'une manière exemplaire; mais quelques amis puissants firent en sorte qu'après cinq ans de procédure on laissât tomber cette affaire. Whiston ne discontinua pas de soutenir l'arianisme de vive voix et par écrit. Ce n'était pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'était pas plus orthodoxe sur l'*éternité des peines* et sur le *baptême des petits enfants*. Il embrassa aussi l'opinion des millénaires, et s'avisa même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, et du règne de mille ans, au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736 ; et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs, et prétendit que la grande révolution devait se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même en 1749 de sa vie et de ses écrits : ouvrage qui se ressent de la vieillesse de l'auteur, et de la faiblesse de jugement qu'il eut toute sa vie. Il s'était associé à Ditton pour donner un moyen de connaître les longitudes sur mer ; mais ce moyen les rendit ridicules l'un et l'autre. Ditton, plus sage que lui, profita de ce malheur pour se tourner vers d'autres objets, où il eut de grands succès. Whiston mourut dans la pauvreté, en 1753. Il s'était joint cinq ans auparavant aux anabaptistes, et s'il avait vécu plus longtemps, il les eût sans doute également quittés pour quelque autre secte. Tel est le sort naturel de l'esprit humain : dès qu'il s'écarte des moyens que Dieu a déterminés pour fixer sa croyance, il ne peut s'arrêter à rien. (*Voy.* SERVET, LENTULUS, MELANCHTHON.

* WHITAKER (John), écrivain, né à Manchester, vers 1735, fit ses études à Oxford, où il fut depuis agrégé à un collége, et devint, en 1773, un des prédicateurs de la chapelle de Berkeley, à Londres. Son éloquence le fit remarquer dans ce poste. En 1778, il fut élu à la riche cure de Ruan-Lanyhorne, près Tregony en Cornwal, et il y mourut le 8 octobre 1808. Il avait été lié momentanément avec le docteur Johnson et avec Gibbon ; mais le caractère de ces personnages mit bientôt fin à ces liaisons. On a de Whitaker : *Histoire de la ville de Manchester*, 1771, 2 vol. in-4, 1773, 2 vol. in-8, avec des corrections ; *Véritable histoire des Bretons*, 1772, in-8; qui contient une réfutation complète de l'*Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, par Macpherson ; *Sermons* sur les quatre fins, 1783, in-8; *Défense de Marie, reine d'Ecosse*, 1787-1790, in-8 ; ce livre est un recueil de précieux matériaux pour l'histoire. *Origine de l'arianisme*, 1791 ; *Passage d'Annibal à travers les Alpes, constaté*, 1794, 2 vol. in-4; cet ouvrage a donné lieu à divers écrits, notamment à un *Examen critique*, qui a été réimprimé à Londres en 1823. *Supplément aux antiquités de Cornwal par Polwhele*, etc. Le même auteur a laissé des poëmes imprimés, et a fourni des articles à quelques journaux de son pays, tels que le Critique anglais et la Revue anti-jacobine.

WHITAKER. *Voy.* VITAKER.

WHITBY (Daniel), né à Rushden, dans le Northampton, en 1638, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Son esprit, plein d'idées singulières, le jeta dans une haine furieuse contre l'Eglise catholique. Il se déclara avec la même chaleur contre les sociniens, mais son zèle contre eux se démentit; il comprit que l'autorité de l'Eglise une fois rejetée, une secte avait autant de droit que l'autre d'ajuster l'Ecriture à ses dogmes ; et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'arianisme. Il le soutint avec obstination jusqu'à sa mort, arrivée en 1726, à 88 ans. On a de lui : un *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de J.-C. en particulier*, 1671, in-8 ; *Discours sur la vérité et la certitude de la religion chrétienne*, Londres, 1691, in-4 ; *Paraphrase et commentaire sur le nouveau Testament*, 1710, 2 vol. in-fol.; ces ouvrages sont en anglais ; *Examen variantium lectionum Joannis Millii in novum Testamentum*, Londres, 1710, in-fol.; *De sanctarum Scripturarum interpretatione secundum Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8. Il est vraisemblable que l'auteur se proposait de tourner les Pères en ridicule ; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus faible. Tous les hérétiques trouvant leur condamnation dans la doctrine des

Pères qui forment la grande chaine de la tradition, il est naturel qu'ils s'efforcent de décrier ces témoins importuns. (*Voy.* Barbeyrac *et* Daillé.) *Sermons où l'on prouve qu'on ne doit rien admettre comme article de foi qui répugne aux principes communs de la raison*, in-8; discours dont les raisonnements ont été copiés par plusieurs incrédules modernes; *Dernières pensées de Whitby, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le nouveau Testament, avec cinq discours.* Cet auteur impie s'y rétracte de tout ce qu'il avait dit de sensé dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystère de la sainte Trinité. *De imputatione divina peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8; il y combat le péché originel; un grand nombre de *Traités* et de *Sermons* contre les dogmes de l'Eglise catholique, où il fait paraître toute la fureur d'un sectaire fanatique.

WHITE (Richard), né à Basingstoke, dans le Hampshire, vers 1540, enseigna le droit avec réputation à Douai pendant plus de trente ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, et fut chanoine de Saint-Pierre à Douai, où il mourut en 1602. L'empereur l'honora du titre de *comte palatin*. Il était versé non-seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité et dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de lui : *Ælia Lælia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne, 1568, in-8. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. *Historiarum Britannicæ insulæ ad annum* 800 *lib. IX*, Arras, 1602, in-8. Il y règne peu de critique.

WHITE (Thomas). *Voy.* Anglus.

* WHITEFIELD (George), théologien anglican, et l'un des fondateurs du *méthodisme* en Angleterre et dans l'Amérique, naquit en 1714, à Bell-Inn, dans le comté de Glocester. Il fit ses études dans l'université d'Oxford, entra dans les ordres et embrassa la doctrine du *méthodisme*, qu'il fit connaître avec Wesley. Il prêchait dans les campagnes et jusque dans les rues; il affectionnait les prisons, les hospices et les endroits où beaucoup de pauvres se trouvaient réunis. Il les évangélisait et leur portait des consolations. Dans un sermon qu'il prêcha dans l'église de Glocester, en 1736, il produisit un tel effet qu'on vint dire à l'évêque que quinze personnes, de celles qui l'écoutaient, étaient tombées en démence. Wesley l'ayant engagé à passer en Amérique, il débarqua, en mai 1738, à Savanah, où il fit de nombreux prosélytes. Il était à Oxford en 1739, et, la même année, il fut ordonné prêtre par l'évêque Benson. En novembre, il retourna en Amérique, et établit, près de Savanah, un hospice pour recevoir des orphelins. De retour en Angleterre en 1741, il repartit presque aussitôt pour l'Amérique. Dans six voyages qu'il fit en quelques années à la Nouvelle-Angleterre, ou dans des contrées voisines, il accrut prodigieusement sa secte. Malgré sa vie ambulante, il était chapelain de la comtesse douairière d'Huntingdon, qui professait et protégeait le *méthodisme*. Bientôt cette secte se divisa en deux branches. Whitefield, calviniste rigide, demeura chef de ceux qui suivaient ses principes, tandis que Wesley, à la tête de l'autre branche, professait ceux des arminiens. Whitefield, en 1769, entreprit un septième voyage en Amérique. Il mourut à Newbury, près de Boston, le 30 septembre 1769, selon les *Mémoires pour servir à l'état ecclésiastique du* XVIIIe *siècle*, tome 4, p. 332 : d'autres biographes, notamment Watkins, disent en 1770. Il est auteur de *Sermons*, de *Lettres*, de *Traités de controverse*, recueillis en 6 vol. in-8, et l'on a une *Histoire de sa vie*, 1772, in-8.

* WHITEHEAD (Guillaume), poète, né à Cambridge en 1715, de parents pauvres, obtint une place gratuite au collége de Winchester, et montra d'abord les plus heureuses dispositions. Dans la suite, il sut gagner la bienveillance de plusieurs hommes d'un grand mérite, qui restèrent constamment ses amis, et il publia des *Poésies* qui établirent sa réputation. Deux *tragédies* et une *comédie* qu'il donna au théâtre de Londres en 1750, 1754 et 1762, eurent un grand succès. Un voyage qu'il fit en Italie servit à développer ses talents; et, en son absence, il fut créé chevalier de l'ordre *du Bain*. D'autres honneurs l'attendaient en Angleterre, où, deux ans après, il fut déclaré *poète lauréat*, et succéda dans ce titre au fameux Colley-Cibber. Il mourut à Londres le 14 avril 1785. Il avait recueilli ses pièces de théâtre et ses *Poésies* en 1774, 2 vol. in-8. Les pièces qu'il a composées depuis ont été réunies en un 3e vol. par son ami W. Mason en 1788, avec des mémoires sur l'auteur. Un de ses contes, *le Chien*, a été mis en vers français par Hennet, et cette traduction est imprimée avec le texte en regard, dans le 3e vol. de la *Poétique anglaise*.

* WHITEHURST (Jean), mécanicien, né en 1713, à Congleton, dans le Chester, était fils d'un horloger de cette ville. Après avoir été chargé de la construction de plusieurs horloges pour des édifices publics, il établit à Derby une manufacture d'instruments de physique, dont plusieurs étaient de son invention. En 1775, il fut chargé de la confection des étalons et des trébuchets à l'hôtel des monnaies de Londres, devint membre de la société royale en 1779, et mourut le 18 février 1788. On a de lui : *Recherches sur l'état originaire et la formation de la terre*, 1778, 1786, 1792, in-8; *Essai pour obtenir des mesures égales de longueur, de capacité et de poids, par la mesure du temps*, Londres, 1787, in-8; *Traité des cheminées, des ventilateurs, et des serres chaudes dans les jardins*, ouvrages publiés par le docteur Willian, Londres, 1794, in-8; quelques *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

WHITGIFT (Jean), né à Grimsby dans le comté de Lincoln, en 1530, n'avait osé découvrir sa haine contre la religion catholique pendant le règne de la reine Marie; mais Elizabeth étant montée sur le trône, il se montra protestant fanatique. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses. Son enthousiasme lui mérita l'archevêché de Cantorbéry, en 1583. Ce prélat, ennemi ardent des puritains et des catholiques, mourut le 29 février 1605, après avoir poussé le fanatisme jusqu'à l'emportement. On a de lui : une longue *Lettre* à Bèze; plu-

sieurs autres *écrits*, dans lesquels il traite le pape d'*Antechrist*, et l'Eglise romaine de *prostituée*. Avec ces deux mots on opérait alors de grandes choses sur les fanatiques du parti protestant.

WIBERT (saint), né en Angleterre, vivait au VIIe siècle. Il était passé en Allemagne avec saint Boniface, lorsque Grégoire II envoya ce saint convertir les infidèles du Nord. Wibert fut premier abbé d'Ordorf, et le devint ensuite de Fritzlar. Il mourut en 741, et fut enterré dans le monastère de Fritzlar. En 780, son corps fut porté à Stillefield; saint Lul, évêque de Mayence, fit la cérémonie de cette translation. Saint Wibert est le principal patron de la ville et du monastère de Colleda, appartenant à l'ordre de Citeaux. Sa fête se célèbre le 13 août, et sa *Vie* a été écrite par saint Loup, abbé de Ferrières, et imprimée avec les remarques du père Sollier.

WIBOLD, célèbre abbé de Stavelo, au XIIe siècle, fit sa profession dans le monastère de Wansors, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelo, où les sciences étaient en vigueur, et s'y distingua tellement qu'il fut unanimement élu abbé de ce monastère, l'an 1130, quoiqu'il ne fût âgé que de 33 ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque temps à Stavelo. Ce prince, partant de l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et de soutenir Innocent II contre l'anti-pape Anaclet, voulut que Wibold l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce temps, pour les monastères de Stavelo et de Malmédi, un diplôme de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, et qu'il est muni d'un sceau d'or. Ce diplôme, qui confirme tous les priviléges de ces monastères, se conserve dans les archives de Stavelo. Après le départ de l'empereur, Roger ayant contraint Wibold de renoncer à sa nouvelle dignité, il retourna à Stavelo, et s'appliqua à faire fleurir la discipline monastique et les sciences. Il fit rétablir le château de Logne, construire une ville auprès, qui aujourd'hui est réduite en village, et a laissé sur tout cela un monument, qui est inséré dans la collection de D. Martenne. Elu abbé du monastère de Corbie, en Saxe, il refusa longtemps cette dignité, et il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour la lui faire accepter. Son zèle et son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastère, il retourna à Stavelo. Quelque temps après, l'empereur l'envoya, en qualité d'ambassadeur, auprès de l'empereur des Grecs, Manuel Comnène; à son retour, il mourut à Butelie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelo, où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs sous lesquels il vécut, comme on le voit par les diplômes qu'ils lui adressèrent, et par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils demandaient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad, avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains. Les papes l'honorèrent aussi d'une estime toute particulière. On conserve à Stavelo un volume de *Lettres* de Wibold : elles servent beaucoup à éclaircir l'histoire de ce temps-là, et ont été publiées par D. Martenne.

WICELIUS (George), né à Fulde en 1501, se fit religieux; mais à l'âge de trente ans il quitta la vie monastique pour embrasser les erreurs de Luther. Rentré dans la communion de l'Eglise romaine, il fut pourvu d'une cure, et devint conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les catholiques et les protestants. Wicelius mourut à Mayence en 1573. On a de lui : *Via Regia*, Helmstadt, 1650, in-12, publié par Hermann Conring; *Methodus concordiæ*, Leipsig, 1537, in-12; un très-grand nombre d'autres livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin, et imprimés plusieurs fois. — George WICELIUS, son fils, a donné aussi quelques ouvrages au public, tels que l'*Histoire de saint Boniface*, en vers latins, Cologne, 1553, in-4.

* WICHMANN (Burchard de), historien, né à Riga en 1786, mort en 1823, était depuis 1813 directeur des écoles du gouvernement de Courlande. Il a publié plusieurs ouvrages écrits en allemand. Les principaux sont : *Tableau de la monarchie russe*, Leipsig, 1813, in-8; *Charte sur l'élection de Michel Romanow*, Leipsig, 1820, traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1813. C'est un des documents les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie. *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'histoire ancienne de Russie*, Berlin, 1820, in-8; *Musée national de la Russie*, Riga, 1820; *Aperçu chronologique de l'histoire russe, depuis la naissance de Pierre le Grand jusqu'à nos jours*, 1821-23, 2 vol. in-8, ouvrage très-utile quoique incomplet; il est cependant écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur.

WICKAM (Guillaume), naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1324. Edouard III le prit à son service, et l'honora de l'intendance des bâtiments, et de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque temps après, il devint premier secrétaire d'etat, et s'étant fait ecclésiastique, il fut nommé évêque de Winchester en 1367; on lui donna ensuite la place de grand chancelier, puis celle de président du conseil. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, et son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, son fils, le disgracia en 1371; mais, instruit de l'injustice commise à son égard, il le rétablit dans ses dignités. Après la mort de ce prince, le duc de Lancastre fit revivre les accusations contre le prélat; mais il se justifia tellement qu'il fut rappelé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse, et à l'abri des troubles qui agitaient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux colléges qu'il avait fondés, l'un à Oxford, et l'autre à Winchester. Une cathédrale, presque aussi superbe que fut depuis celle de Saint-Paul de Londres, fut élevée à grands frais. Il fonda



des retraites pour les pauvres et pour les orphelins; enfin il ne s'occupait que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'état en plein parlement, l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix, en 1404, une carrière trop longtemps agitée. Il montra un zèle ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville, en 1690, in-4, la *Vie* de ce digne évêque.

WICKMANS (Augustin), abbé de Tongerloo, célèbre monastère de l'ordre de Prémontré, dans la Campine brabançonne, né à Anvers, mort à Tongerloo, en 1661, fut en grande réputation de piété et de savoir. Sa carrière littéraire s'ouvrit par un ouvrage hagiographique, intitulé: *Rosa candida, id est, martyrium ven. Petri Calmpthautani, canonici Norbertini*, massacré par les prétendus réformés, Anvers, 1625, in-8. Ses autres ouvrages sont: *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4; *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*, Anvers, 1626, in-4; *Dissertatio historica de origine et progressu Cœnobii Postulani ordinis Præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4; *Sabbatismus marianus*, Anvers, 1628, in-8; *Brabantia mariana, lib. III*, Anvers, 1632, réimprimé avec figures à Naples, en 1734, in-4. Sanderus appelle cet ouvrage, *Opus omnigena doctrina refertum*, et Fopens, *Liber certe pro historia belgica utilissimus*. On conserve en l'abbaye de Tongerloo son ouvrage manuscrit, intitulé: *Syntagma pastorale de obligatione pastorum*, et un autre également manuscrit sur la *Vie* de sainte Dymphne, patronne de la Campine. Ce fut sous Wichmans, que Willebrord Bosschaerts, chanoine régulier de Tongerloo, publia à Malines, en 1650, son ouvrage *De primis veteris Frisiæ apostolis*, rempli d'érudition et de recherches, dont Erycius Puteanus a fait un juste éloge. Depuis ce temps le goût pour les études hagiographiques, qui s'accorde si bien avec l'étude de la saine théologie, et avec la régularité religieuse, ne s'est point affaibli dans ce monastère: et c'est ce qui porta Godefroy Hermans, dernier abbé, à saisir l'occasion que la Providence fit naître en 1789, d'acquérir le fonds et les deux bibliothèques des hagiographes et des historiographes, ci-devant établis à Anvers; et par ses soins, leurs ouvrages, deux fois interrompus par des coups d'autorité, dans ce prétendu siècle de lumière et d'humanité, ont été repris dans l'abbaye de Tongerloo, à la grande satisfaction des savants de tout état, et de la capitale du monde chrétien. (*Voy.* Bollandus.)

WICLEF ou de Wicliffe (Jean), naquit à Wiclif, dans la province d'York, en 1324. Il étudia au collége de la reine à Oxford, et parvint par ses inclinations à la place de *gardien* ou principal du collége, qu'on avait ôté à des religieux pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avait prise. Wiclef en appela au pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaina dès lors contre le siége de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le spirituel, et contre le clergé. Quoiqu'il fût curé de Lutterworth, dans le diocèse de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. L'archevêque de Cantorbéry le cita à un concile qu'il tint à Londres, en 1377. L'hérésiarque y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui avait alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit et fut renvoyé absous. « Car telle est, dit un historien, la marche des » sectaires : d'abord ils paraissent respecter l'auto» rité spirituelle, et semblent n'attendre que ses » décisions pour régler leurs opinions ou leur con» duite; mais dès qu'elle les a condamnés, comme » ils s'y attendent bien, ils ont recours à la puis» sance temporelle. » Grégoire IX, averti de la protection que Wiclef avait trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut, et y évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence, comme si un sectaire, épris de la fureur de dogmatiser, pouvait observer une telle loi. Wiclef prêcha et écrivit. Ses livres, quoique grossiers et obscurs, se répandirent, par la seule curiosité qu'inspirait le sujet de la dispute et la hardiesse de l'auteur. C'était dans ce temps-là qu'Urbain VI et Clément VII se disputaient le siége de Rome. Wiclef profita de ce temps de trouble pour répandre ses erreurs. Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbéry, assembla à Londres, en 1382, un concile, qui condamna 24 propositions de l'hérésiarque, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées, et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin » demeure au sacrement de l'autel après la consé» cration; et les accidents n'y demeurent point sans » substance. J.-C. n'est point dans ce sacrement » vraiment et réellement.... Si un évêque ou un » prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne con» sacre, ni ne baptise point... La confession exté» rieure est inutile à un homme suffisamment con» trit.... On ne trouve point dans l'Evangile que » Jésus-Christ ait ordonné la messe.... Dieu doit » obéir au diable... Si le pape est un imposteur et » un méchant, et par conséquent membre du diable, » il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, si ce n'est » peut-être qu'il l'ait reçu de l'empereur. Après » Urbain VI, on ne doit point reconnaître de pape, » mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses » propres lois...... Il est contraire à l'Ecriture sainte » que les ecclésiastiques aient des biens temporels. » Wiclef mourut en 1384, à Lutterwort (Cave met sa mort le dernier jour de l'an 1387), laissant un grand nombre d'écrits, tant en latin qu'en anglais. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en 4 livr., 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en Allemagne, 1753, in-4. Dans cet ouvrage, il fait parler trois personnages: la vérité, le mensonge et la prudence. C'est comme un corps de théologie, qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu.

Le roi Richard ordonna que les écrits de Wiclef seraient jetés au feu, et Henri V extermina les restes des wicleffittes, que l'on nommait aussi *Lollards*; mais un gentilhomme de Bohême, qui étudiait à Oxford, ayant trouvé moyen de faire entrer les livres de cet hérésiarque dans son pays, ils y engendrèrent une nouvelle secte. Jean Huss adopta une partie de ses erreurs, et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. De là naquirent encore différentes sectes d'anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise; une secte réveillant toujours le courage de l'autre, et renforçant la ligue générale des erreurs contre la vérité. Le projet favori de Wiclef et de ses enthousiastes était de vouloir établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita, en 1379 et en 1380, un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne, qui, suivant les lois d'Angleterre, étaient obligés de cultiver les terres de leurs maitres. Ils prirent les armes au nombre de plus de 10,000 hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout : *Liberté! Liberté!* Les erreurs de Wiclef furent condamnées au concile de Constance. Sa *Vie* a été publiée à Nuremberg, 1546, Oxford, 1612, in-8.

WICQUEFORT (Abraham de), né à Amsterdam vers 1508, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg, qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Il y essuya divers désagréments occasionnés par son esprit intrigant et inquiet, fut mis à la Bastille, puis relâché. De retour dans sa patrie, et accusé de trahir l'état, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru en 1719 que le 1er vol. in-fol. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une satire contre la maison d'Orange. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'il trouva moyen de se sauver et de se réfugier à la cour du duc de Zeil, qu'il quitta en 1651 pour retourner en Hollande. On a encore de lui : l'*Ambassadeur et ses fonctions*. Ce traité, la Haye, 1724, 2 vol. in-4, qui dans le temps eut un assez grand succès quoique mal écrit, n'est plus guère consulté; *Traduction française* du Voyage de Moscovie et de Perse, écrit en allemand par Adam Olearius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, 2 vol. in-fol.; *Traduction française* de la relation allemande du Voyage de Jean-Albert de Mandeslo, aux Indes orientales. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le 2e vol. Celle du Voyage de Perse et des Indes orientales, par Thomas Herbert, Paris, 1663, in-4. Enfin celle de l'ambassade de dom Garcias de Silva-Figueroa en Perse, Paris, 1667, in-4.

WIDMANSTADT. *Voy.* ALBERTI (Jean).

* WIDMER (Samuel), mécanicien et manufacturier, né en 1767, à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie, était neveu d'Oberkampf, qui commençait à diriger une petite manufacture d'indienne à Jouy, et qui l'appela auprès de lui : Oberkampf prit soin de son éducation, et après l'avoir initié dans les secrets de son art, l'envoya à Paris étudier la physique dans le cabinet du professeur Charles, et la chimie dans le laboratoire de Berthollet. Revenu auprès de son oncle, celui-ci lui confia la direction de sa fabrique, et il y fit plusieurs améliorations. On lui doit, entre autres inventions, celle d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et une autre pour la gravure des planches. Il appliqua le système de la vapeur au chauffage de l'eau nécessaire pour la teinture, et peu après découvrit une espèce de couleur, *le vert solide d'une seule application*, que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis longtemps, et qui est une des plus précieuses découvertes de la chimie appliquée aux manufactures. Sur la fin de ses jours, il inventa une machine pour le blanchiment des toiles, et c'est à lui que l'on doit l'heureuse importation de la machine à ouvrer le coton. L'excès de travail altéra ses facultés morales, et le porta à se donner la mort en 1821. Louis XVIII lui avait donné une médaille d'or et la décoration de la légion d'honneur. On trouve sur lui une *Notice* assez étendue dans le tom. 6 de l'*Annuaire de Mahul*.

* WIEGLEB (Jean-Chrétien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne, naquit à Langensalza en 1732, d'un avocat qui lui fit faire toutes ses études grammaticales et littéraires; mais entraîné par son goût pour la chimie, il s'y livra spécialement. Wiegleb mourut le 10 janvier 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel de chimie générale, appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 3e édit., 1796, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; *Essais chimiques sur les sels alkalins*, 2e édit., 1787, in-8; *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, 1790-91, 2 vol. in-8.

WIEKI (Jacques), jésuite polonais, né en 1540, se distingua par son érudition et par son zèle à combattre, dans ses discours et ses écrits, les différentes sectes qui infestaient ce royaume et la Transylvanie. Il mourut en odeur de sainteté à Cracovie, en 1597, à 57 ans. On a de lui en latin : *De sanctæ missæ sacrificio*; *De purgatorio*; *De divinitate Christi et Spiritûs sancti*, contre Fauste Socin. Il a donné en polonais des *Ecrits* sur les Evangiles. Une *Version* de la Bible dans la même langue.

*WIELAND (Christophe-Martin), un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire littéraire de l'Allemagne, naquit le 5 septembre 1733, à Holzheim, près de Biberach, en Souabe. Il était fils d'un ecclésiastique très-instruit qui, après l'avoir initié aux premières connaissances, le plaça dans l'école de sa ville natale. Dès l'âge de onze ans, Wiéland éprouva un penchant irrésistible pour la poésie, et sa première conception fut celle d'un poème épique sur la destruction de Jérusalem, qu'il commença, mais dont il ne reste point de traces. A quatorze ans, il fut envoyé à l'école de Klosterbergen; la philosophie, les mathématiques, la philologie, le dessin, et surtout la théologie, furent les objets de ses études. Mais la lecture de Bayle, de Voltaire, de Wolf, du marquis d'Argens lui firent abandonner cette dernière science, et il composa une dissertation philosophique dans laquelle il essayait de démontrer que le monde avait

pu se former seul des lois intimes du mouvement, sans l'intervention de la divinité dont il admettait toutefois l'existence comme âme du monde. Cette dissertation lui causa plusieurs désagréments de la part de ses maîtres. Il en vint, comme il l'avoue lui-même, à douter de l'existence de Dieu, et il ajoute que *Ce doute lui coûta beaucoup de larmes et lui causa de longues insomnies*. L'amour dont il s'éprit, à 17 ans, pour une de ses cousines, Sophie de Guttermann, lui inspira des sentiments religieux, assez vagues d'ailleurs, qui se soutinrent plusieurs années, et il déclara que sans Dieu il ne pouvait y avoir de vertus. C'est à la suite d'un sermon prononcé par son père, sermon auquel il assistait, qu'il conçut le plan d'un poème intitulé : *La nature des choses*, ou *le monde le plus parfait*, en six chants, qu'il commença en 1751, et qui lui valut le titre de *Lucrèce allemand*. L'auteur le retoucha lors des éditions qui en furent faites en 1770 et 1797. A cette production en succédèrent plusieurs autres, dans lesquelles on discernait, avec les progrès du goût, les indices d'une philosophie *socratico-horatienne*, qui fut plus tard le caractère le plus saillant de la manière de Wiéland. En 1752 parurent ses *Contes*, qui annoncent le passage de l'auteur des régions contemplatives dans le monde physique. Après s'être rendu, en 1750, à l'université de Tubingen, pour étudier la jurisprudence, qu'il abandonna, il se rendit en 1752, à Zurich, chez Bodmer, qui lui donna des avis. Wiéland fit paraître vers cette époque les *Lettres de morts à leurs amis encore vivants* (1753); l'*Epreuve d'Abraham*, poëme en trois chants; les *Quatorze sympathies* (1754); la *Vision de Mirza*, poème, etc., puis il dirigea l'éducation de jeunes gens de Zurich. Ayant attaqué dans un de ses ouvrages (les *Psaumes* qui furent d'abord intitulés : *Sentiments d'un chrétien*), Uz, un des auteurs en réputation, celui-ci lui lança quelques traits piquants et vigoureux; c'est la seule querelle littéraire que Wiéland ait fait naître. Il voulut ensuite se réconcilier avec Uz qui s'y refusa. Dans les *Considérations platoniques sur l'homme* on trouve un mélange de platonisme et de christianisme. Les cinq premiers chants du poème de *Cyrus*, dont la première idée fut prise dans la *Cyropédie* de Xénophon, parurent en 1757, et en 1758 Wiéland donna sa première pièce dramatique, *Jeanne Gray*. Le poète alla exercer encore les fonctions d'instituteur à Berne, et enseigna la philosophie à quelques jeunes gens. Il entra en correspondance avec Zimmermann et passait agréablement son temps à Berne, lorsqu'il fut appelé à Biberach, comme membre du conseil. A son arrivée dans cette ville, il eut le chagrin d'apprendre que Sophie de Guttermann était mariée. Il chercha une distraction dans l'étude et fit paraître, de 1762 à 1766, une traduction de Shakespeare, en 8 vol. Le comte de Stadion mit à sa disposition une bibliothèque, et la lecture des sceptiques anglais et français fit renaître ses doutes, auxquels succéda un déisme assez vague. Le conte de *Nadine*, imité de Prior; les *Contes comiques*, où l'on trouve des traces de mauvais goût; les *Aventures de Sylvio de Rosalva*, ou le *Triomphe de la nature sur l'exaltation*, imitation de Don Quichotte appliquée à la féerie, parurent encore successivement. Le poème intitulé *Biribinker* causa du scandale en Suisse par des détails trop libres. Son mariage avec une des filles de Hillenbrandt, négociant d'Hambourg (1765), fut heureux. Il donna en 1766 et 1767, *Agathon*, ouvrage où il a voulu montrer jusqu'à quel point un homme, sans autres moyens que ceux qu'il a reçus de la nature, peut acquérir de la sagesse et des vertus, et combien est puissante l'influence des circonstances extérieures sur le caractère des individus. Lessing disait de cet écrit : « C'est pour l'homme qui pense, » le premier et unique roman dans le genre clas» sique, et l'une des premières productions de mon » siècle. » *Musarion*, qui fut publié en 1768, est un petit poëme en trois chants, dont la versification est heureuse, et dans lequel l'auteur se moque de la morale des stoïciens et des pythagoriciens. Il fit une grande impression sur Goethe, et mérita d'être nommé *la philosophie des Grâces*. L'électeur de Mayence pourvut Wiéland, en 1769, de la chaire de philosophie à Erfurt, avec 3,000 francs de traitement, sans exiger qu'il en remplît les fonctions, et en 1770, il fit paraît les *Grâces*, poème en six chants en vers et en prose, où l'on remarque l'emploi très-heureux de mètres différents, qui donne au style une légèrete et une grâce toute particulière. Le poème du *Nouvel Amadis*, en dix-huit chants, parut en 1771, ouvrage que l'auteur refondit à l'âge de soixante ans. Il y déploya toute la variété et la flexibilité de son talent, et le partagea en strophes de dix vers et à rimes croisées. Wiéland attaqua dans son *Histoire des trois Calenders* la conduite des prêtres. Pour atténuer un peu l'effet de cet écrit, il publia dans le *Mercure Allemand*, qu'il commença à rédiger en 1773, d'abord seul, et qu'il continua avec Bottiger, jusqu'en 1803, les *Entretiens avec le curé de* ****, où il mit en scène un ecclésiastique respectable, devant lequel il cherchait à s'excuser des efforts qu'il avait faits pour affaiblir les sentiments religieux. Dès l'année 1772, il dirigeait l'éducation des deux fils de la duchesse douairière de Saxe-Weimar, et sa position à Weimar fut des plus agréables. Goethe, peu content de quelques critiques insérées dans le *Mercure* dont nous avons parlé, fit paraître une satire intitulée : *les Dieux, les Héros et Wiéland*, qui produisit une grande sensation. Wiéland, qui démêla dès lors le génie de Goethe, annonça lui-même la pièce de son adversaire, en en faisant l'eloge, et des relations amicales s'établirent entre ces deux hommes illustres. Le poème d'*Oberon* parut d'abord dans le *Mercure* en quatorze chants, que l'auteur réduisit à douze en 1780. Le fond en est tiré du *Fabliau* d'Huon de Bordeaux, et il offre de véritables modèles dans le genre burlesque, satirique, descriptif, gracieux et pathétique. C'est la production la mieux versifiée de Wiéland, qui traduisit aussi les Satires et les Epîtres d'Horace, ainsi que les œuvres de Lucien, dans lequel il puisa l'idée de *Pérégrin Prothée*, un de ses écrits les plus remarquables. L'*Agathodamon*, qui sert de pendant à ce dernier ouvrage, renferme l'explication naturelle des prétendues merveilles opérées par Apollonius de Thyanes.

Dans les *Dialogues dans l'Elysée*, 1780, et les *Nouveaux dialogues des Dieux*, 1781, l'auteur emploie l'arme du ridicule et ose attaquer plusieurs points de la doctrine chrétienne; l'on remarque que depuis 1788, Wiéland cessa d'avoir pour les dogmes du christianisme le respect qu'il avait professé jusqu'alors. Une édition de ses *Œuvres*, des frais de laquelle Goschen de Leipsig se chargea, fut assez productive pour permettre à Wiéland d'acheter, à deux lieues de Weimar, la terre d'Osmanstaedt, où il résida de 1798 à 1803, et où il composa son *Musée attique*, qui renferme des traductions de quelques grands écrivains grecs avec des commentaires. Il y écrivit aussi son livre intitulé : *Aristippe chez quelques-uns de ses contemporains.* Ayant perdu sa femme en 1801, il vendit sa terre et revint en 1803 à Weimar, où Goethe, Herder et Schiller se trouvèrent réunis. La bataille d'Iéna affecta vivement Wiéland. Napoléon lui témoigna toutefois beaucoup de bienveillance, et le décora de l'ordre de la légion-d'honneur. L'empereur Alexandre le nomma chevalier de l'ordre de Sainte-Anne, et l'institut de France l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers. A l'âge de 73 ans, il commença à traduire les *Lettres* de Cicéron; le premier volume de sa traduction parut en 1808 et le cinquième en 1812. Mais il n'eut pas le temps d'achever cet excellent travail, et mourut, le 20 janvier 1813. Ses restes furent transportés à Osmanstaedt. Outre les ouvrages que nous avons cités, il en a laissé beaucoup d'autres dont la nomenclature serait ici trop longue, et parmi lesquels nous ne citerons que : *Euthanasia*, publié en 1805, et qui indisposa contre lui beaucoup de psychologistes. L'auteur y soutient que la croyance à l'immortalité de l'âme est non-seulement dépourvue de preuves et inutile à la morale; mais il ajoute qu'elle lui est nuisible, et que l'homme en société ne doit faire le bien que pour le bien même, sans y être poussé par aucune idée de récompense ou de punition. Cette doctrine fait assez voir que les écrits de Wiéland, dangereux pour le cœur, ne sont pas moins capables de pervertir l'esprit. Ils ont été traduits dans les diverses langues européennes. Ladoucette, Laveaux, Coiffier, Frenais, Dorat, etc., en ont donné plusieurs en français. Ils ont été réunis par Goschen, à Leipsig, en 51 vol. in-8, à la tête desquels l'on trouve la *Vie de Wiéland* par Gruber.

WIER (Jean), dit *Piscinarius*, né en 1515, à Grave sur la Meuse, dans le Brabant hollandais, fit divers voyages, et visita une partie de l'Afrique et de l'Asie. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Clèves, place qu'il exerça pendant 30 ans. Il mourut en 1588, à Teklembourg. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam, 1660, in-4. On y trouve son traité *De præstigiis et incantationibus*, trad. en franç. par Jacq. Crevin, Paris, 1577, in-8. Il y prétend que ceux qu'on accusait de sortilége, étaient ordinairement des personnes à qui la mélancolie avait troublé le cerveau; il convient cependant que la malice des hommes a quelquefois employé les moyens les plus superstitieux et les plus criminels pour parvenir à ses fins; il y a plus, ce disciple de Henri Corneille Agrippa a été accusé, comme son maître, de tenir bureau de magie; ce qui prouve que la qualité dominante de son esprit n'était pas d'être bien conséquent, et qu'il rejetait d'un côté ce qu'il semblait approuver et pratiquer de l'autre; travers qui lui était commun avec bien d'autres se disant également esprits forts. (*Voy.* FAUSTUS, PHILIPPE de FRANCE, VOISIN, etc.)

* WIFFEN (J.-H.), anglais poète, mort le 3 mai 1836, à la fleur de l'âge, fut longtemps bibliothécaire du duc de Bedfort. Parmi ses ouvrages on cite ses *mémoires sur la maison de Russell*; sa *traduction du Tasse;* celle de la *vie de Garcilaso de la Vega*, etc.

WIGGERS (Jean), docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collége du Lys à Louvain. Il fut appelé à Liége pour présider au séminaire de cette ville, et pour y enseigner la théologie. Il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collége d'Arras, puis second président du séminaire au collége de Liége, fondé à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1607, et professeur royal de cette science en 1611. Wiggers fit fleurir la science et la vertu, et finit, par une mort sainte, une vie laborieuse, en 1639, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins sur la Somme de saint Thomas, 4 vol. in-fol., écrits d'une manière solide et méthodique, mais d'un style trop négligé. L'auteur ne suit pas servilement saint Thomas; il soutient même quelques sentiments qui sont opposés à ceux de ce saint docteur. Il y a plusieurs questions où en homme prudent il ne décide point, réserve que les théologiens et toutes les espèces de savants devraient plus souvent imiter.

WIGNEROD (Marie-Madeleine-Thérèse de), duchesse d'Aiguillon, morte en 1704, est le dernier rejeton de la famille de Wignerod, qui a produit plusieurs hommes illustres, en particulier François de Wignerod, général des galères de France en 1635. Par sa mort, le duché d'Aiguillon a passé à la famille des ducs de Richelieu.

WILDENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1584, mort en 1644, est un des plus fameux paysagistes. Rubens employait souvent son pinceau. Ses paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux et les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté *les 12 mois de l'année* d'une manière ingénieuse et élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes.

* WILKES (Jean), né à Londres en 1727, termina ses études à l'université de Leyde, et ne revint en Angleterre qu'après avoir visité une partie de l'Allemagne. Nommé grand shérif du comté de Buckingham (1754), puis à la chambre des communes en 1757 par le Bourg d'Aylesbury, qui le réélut en 1761, il se trouva forcé, par le dérangement de sa fortune, de postuler près du ministère différents emplois qu'il ne put obtenir. Dès lors il se montra l'adversaire du gouvernement et de l'autorité royale et acquit quelque importance par la publication d'*Observations sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne*. Bientôt parut dans le *North Briton*,

journal qu'il avait créé en opposition avec le *Briton*, feuille ministérielle, une censure plus que hardie du discours de la couronne. Cet article le fit enfermer à la Tour de Londres, et traduire devant la cour des *Plaids communs*, qui l'acquitta. Poursuivi pour de nouvelles publications, il passa en France, et de là en Italie, et ne revint en Angleterre qu'après la chute du ministère. Réélu plusieurs fois à la chambre des communes, il en fut exclu par des bills d'incapacité. En 1772, nommé l'un des shérifs pour Londres et Middlesex, et deux ans après, élevé à la dignité de lord maire, il en remplit si bien les fonctions, qu'il put enfin être réélu au parlement sans opposition. En 1779, ayant obtenu la place lucrative de chambellan de la ville de Londres, Wilkes ne s'occupa plus de querelles de parti, et cessa de travailler à ses publications. Il mourut le 6 décembre 1777. On a réuni ses *Lettres* et *Discours*, Londres, 1769, 3 vol. in-12. Il a publié en outre une *Introduction à l'histoire d'Angleterre*, qui est loin de valoir l'ouvrage de Hume.

** WILKIE (David), célèbre peintre anglais, né en 1785 à Culte, dans le comté de Fife, était l'un des quatre fils du ministre de la paroisse. Son père, lui trouvant des dispositions pour le dessin, l'envoya à Edimbourg, dans l'école de John Graham, maître habile et dévoué à ses élèves, sous la direction duquel Wilkie fit de rapides progrès. Arrivé en 1804 à Londres, il y vécut quelque temps inconnu; mais ses *Politiques de village*, exposés en 1806, commencèrent sa réputation. Son *Joueur de violon aveugle*, qu'il exposa l'année suivante, est un de ses chefs-d'œuvre, et fait maintenant partie de la galerie nationale. Agrégé de l'académie royale en 1809, il y fut admis en 1811, sur la présentation de ses *Petits garçons cherchant des rats*. Dès cette époque jusqu'en 1825, il ne laissa passer aucune année sans exposer quelques nouveaux chefs-d'œuvre qui lui étaient commandés par de riches amateurs, et payés chèrement. En 1826, il se rendit à Rome et passa trois ans à visiter l'Italie et l'Espagne, où il composa dans la manière de Velasquez, son peintre favori, quatre tableaux qui furent envoyés en Angleterre, et achetés par Georges IV. Nommé premier peintre du roi en 1834, il fut créé chevalier en 1836, et mourut le 1er juin 1841, sur le vaisseau l'*Oriental*, dans la rade de Gibraltar. Les productions de ce maître, le plus renommé, le plus populaire de la Grande-Bretagne, sont très-nombreuses. Un article inséré dans le *Moniteur* du 22 juillet contient l'indication de ses tableaux les plus remarquables.

WILKINS (Jean), évêque anglican, était né en 1614 à Fawsley, près de Daventry, dans le comté de Northampton. Il fit ses études à Oxford, au collége de la Madeleine, où il avait obtenu une bourse à l'âge de 13 ans. Il y prit le degré de maître-ès-arts en 1634, et ensuite fut reçu docteur. Ayant adhéré aux actes du long parlement, il fut nommé président du collége de Wadham en 1648. Quelque temps après, il obtint une chaire de théologie. Comme il avait épousé la sœur d'Olivier Cromwell, Richard, fils d'Olivier, fit pourvoir Wilkins, devenu son oncle, de la principalité du collége de la Trinité à Cambridge; mais à la restauration, il en fut dépouillé. Il avait du talent pour la prédication, et était aussi fort habile dans les sciences physiques et mathématiques. La société royale l'admit dans son sein. Peu de temps après, il obtint le doyenné de Rippon. Enfin la protection du duc de Buckingham lui valut l'évêché de Chester, et la qualité de beau-frère de Cromwell ne parut point à Charles II un motif pour exclure un homme de mérite d'une place à laquelle son savoir et ses talents lui donnaient droit. Il mourut le 19 novembre 1672. Wilkins a laissé : un ouvrage intitulé : *Ecclesiastes*, ou *Discours sur la prédication*; un *Discours sur la Providence*, où il fait voir la sagesse de ses voies dans sa conduite la plus sévère; un *Discours sur le don de la prière*. Ces deux discours, traduits en français, ont été imprimés, le premier à Amsterdam en 1690, et le second à Quevilly en 1695. Deux *Livres sur les devoirs et les principes de la religion naturelle*; des *Sermons*; la *Lune habitable*, Londres, 1638, avec un discours où il cherche à prouver la possibilité d'établir un commerce entre nous et la lune; *Essai sur le projet d'un langage philosophique et universel*, avec un *Dictionnaire* en conformité. Leibnitz avait eu la même idée, et depuis, d'autres essais ont été faits dans ce genre. — WILKINS (David), chanoine de Cantorbéry, et archidiacre de Suffolk, né en 1683, mort vers 1745, se fit un nom dans la littérature par son érudition et l'étendue de ses connaissances dans les antiquités sacrées et profanes. On a de lui : les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-fol.; *Pentateuchus copticus*, Londres, 1731, in-4; *Lois anglo-saxonnes*, Londres, 1721, in-fol., collections estimées, mais dont le fond appartient à Henri Spelman (*voy.* ce nom); *Novum testamentum copticum*, Oxford, 1716, in-4; les *Joannis Seldeni opera omnia tam edita quam inedita, ex recensione Davidis Wilkins*, Londres, 1726, 3 vol. in-fol. (*voy.* SELDEN); *Thom-Tanneri bibliotheca*, etc., Londres, 1742, in-fol.

* WILKINS (Charles), orientaliste, né à Herfort, dans le Sommerset, vers 1750, envoyé en 1770 au Bengale, comme employé civil de la compagnie des Indes, eut le courage d'y commencer et le mérite de continuer l'étude du *sanskrit*, alors complétement ignoré par les Européens. Sa traduction du *Baghvad-Gita*, ou *Dialogues de Krisna et d'Ardjoun*, Londres, 1785, commença à fixer sur lui l'attention du monde savant. Cet ouvrage contient un précis de la religion et de la morale des Indous, basée sur l'immortalité et la transmutation des âmes. On y voit la ressemblance du système théologique de Brahma avec celui de Zoroastre, sur le culte du feu et du soleil. Il a été trad. en franç. par Parraud, Paris, 1787, in-8. Après cette publication, Wilkins s'occupa à tailler et à graver de ses propres mains le premier assortiment de types persans et bengalis dont aient fait usage les presses du Bengale, et qui servent encore pour imprimer les lois et règlements traduits en Persan. De retour en Angleterre, il publia sa traduction du *Hitopadesa* (ou *Instructions amicales*) de *Wischnou-Sarma*, Bath, 1786, gr. in-8. Ce livre qu'on dit sinon le

plus ancien, du moins le plus considérable recueil d'apologues qui existe, fut écrit il y a environ onze cents ans. Traduit en plus de vingt langues, il a été souvent altéré et mutilé; ce n'est que dans la traduction littérale de Wilkins qu'on peut prendre une juste idée de l'original. Ce savant mourut à Londres, le 13 mai 1836, à 86 ans, membre associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres de France. On lui doit encore : *Grammaire de la langue sanskrite*, Londres, 1808, in-4 ; *Racines de la langue sanskrite*, ibid., 1815, in-4. Une nouvelle édition du *Dictionnaire persan-arabe-anglais* et *anglais-arabe-persan* de Richardson, avec de nombreuses additions et améliorations, Londres, 1806-1812, 2 vol. in-4.

** WILLAUMEZ (J.-B.-Philibert), pair de France et vice-amiral, né en 1761 à Belle-Ile-en-Mer, reçut une éducation analogue à la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat ; les mathématiques, l'hydrographie, la théorie des constructions navales, l'astronomie dans tout ce qu'elle a d'applicable à la navigation, tels furent les objets de ses études, et plus d'une fois ses progrès dans ces diverses branches de la science nautique étonnèrent ses maîtres et ses rivaux. Fils d'un chef de garde-côtes, il commença par servir comme mousse sur un des vaisseaux de l'état; mais son intelligence, son zèle et l'utilité de ses services lui firent franchir rapidement les grades subalternes, et six ans s'étaient à peine écoulés qu'il était employé en qualité de premier pilote sur la frégate *l'Amazone*. Après diverses navigations à l'ile de France, à la Havane, aux Antilles, etc., il fut remarqué de ses supérieurs, et le roi lui fit remettre, à titre de récompense et d'encouragement, un très-beau cercle de réflexion. Ce don était accompagné d'une lettre du ministre de la marine, pleine d'éloges. Envoyé avec d'Entrecasteaux (*voy.* ce nom) à la recherche de La Peyrouse, il reçut en mer le brevet de lieutenant et la croix de Saint-Louis; il avait à peine trente ans. Willaumez eut part à toutes les expéditions importantes de la république et de l'empire. En 1803, à Saint-Domingue, il se signala en battant avec la frégate la *Poursuivante* un vaisseau de ligne anglais, l'*Hercule*. A son retour il fut nommé contre-amiral, commanda une escadre de l'armée navale de Brest, et en 1806 et 1807, exécuta des courses hardies contre les Anglais ; il réussit, malgré de fâcheux contre-temps, à leur faire éprouver de fortes pertes. Mis en disponibilité à la chute de Bonaparte, il ne reprit du service qu'après 1830, époque où il fut fait vice-amiral. Elevé à la dignité de pair en 1837, il fit valoir, l'année suivante, ses droits à la retraite, et se retira dans une campagne à Suresne près Neuilly, où il mourut, le 16 mai 1845, à 84 ans. On a de lui un excellent *Dictionnaire de marine*, Paris, 1828, 2e édit., 1831, in-8, qui est devenu classique. Willaumez passait pour le meilleur marin praticien de son temps. M. le président Boyer prononça son *éloge* à la chambre des pairs, dans la séance du 26 juin 1846.

* WILLEMET (Remi), naturaliste, né à Norroi près Pont-à-Mousson, en 1735, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, et devint directeur du jardin des plantes et du muséum de Nancy. Il mourut dans cette ville le 21 juin 1807. On a de lui : *Phytographie économique de la Lorraine*, Nancy, 1770, in-8, réimprimée sous le titre de *Phytographie encyclopédique*, ou *Flore économique*, ib., 1805, Paris, 1808, 2 vol. in-8 ; *Lichenographie économique*, ou *Histoire des lichens utiles dans les arts et la médecine*, Lyon, 1787, in-8; *Monographie pour servir à l'histoire naturelle et botanique de la famille des plantes étoilées*, Strasbourg, 1791, in-8; *Matière médicale indigène*, 1793, in-8; *Ornithologie abrégée de la France*, beaucoup d'*articles* dans les journaux de médecine, de physique, d'histoire naturelle et d'agriculture, et dans les mémoires de l'académie de Dijon.—Son fils (Pierre-Remi), né à Nancy en 1762, se fit recevoir docteur en médecine en 1783, partit pour l'Inde avec les ambassadeurs de Tipoo-Saïb, et mourut à Séringapatam en 1790. On lui doit des *Dissertations* latines sur la physiologie du corps humain, sur les plantes, sur l'usage du froid en médecine, et plusieurs pièces dans les journaux. Millin (*voy.* ce nom), son ami, a publié avec une préface intéressante *Herbarium mauritianum*, Leipsig, 1796, in-8. Il était l'un des fondateurs de la société linnéenne de Paris.

** WILLEMIN (Nicolas-Xavier), né en 1763 à Nancy, fut emmené fort jeune à Paris, où il apprit à graver. Plus tard, il joignit à la pratique des procédés manuels l'étude approfondie du dessin, et suivit pendant quelques années les leçons de Taillasson et de Lagrénée, membre de l'ancienne académie de peinture. C'est dans cette école qu'il puisa un goût passionné pour les monuments grecs et romains, qu'il appliqua et développa plus tard dans ses ouvrages, et dans une foule de travaux de détail. Il serait difficile de préciser le nombre exact des cahiers d'ornements, gravés tantôt à l'eau-forte, tantôt à l'aqua-tinte et à deux couleurs, à l'imitation des poteries étrusques, qu'il produisit et dont une série assez importante a paru sous le titre de *Meubles et ustensiles des Grecs et des Romains*. Mais ces travaux n'étaient que le prélude d'autres ouvrages; bientôt il fit paraitre un *Choix de costumes civiles et militaires, de meubles, etc., des peuples de l'antiquité*, 1798, 2 vol. in-fol., travail dessiné avec une rare fidélité, qui devint, dès son apparition, le manuel des peintres, des sculpteurs et des ornemanistes, le texte en fut rédigé par l'abbé de Tersan. A cette publication en succéda une autre : *Parallèle des plus anciennes peintures et sculptures antiques*, etc., dont il ne put faire paraitre que les premières livraisons. Ce fut en 1806 qu'il commença son *Recueil des monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts depuis le* VIe *siècle, jusqu'au commencement du* XVIIe, et il y consacra la moitié de sa vie sans avoir pu le terminer. Il n'a été entièrement publié qu'en 1839, 2 vol. in-fol., par les soins de M. André Pottier, qui en a fait le texte. Depuis 1830, la santé de Willemin s'affaiblit de jour en jour, et ses facultés intellectuelles semblaient être dérangées, lorsqu'il mourut, le 25 janvier 1833, à 70 ans. Membre de

la société des antiquaires de France, il avait reçu, en 1823, du Jury d'exposition une médaille d'or. Indépendamment des ouvrages spéciaux qui viennent d'être énumérés, on a encore de cet habile artiste un grand nombre de gravures qu'il a exécutées pour diverses publications. C'est ainsi, par exemple, qu'il coopéra aux opérations chalcographiques de la grande *Description de l'Egypte*, et qu'il exécuta d'après les vases grecs et les antiquités de la Malmaison, une collection de planches qui n'a pas été publiée. Il a fourni quelques gravures aux *Antiquités de Vésone* de Wlgrin de Taillefer, et grava tous les sujets insérés dans la description que Engelhart a publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg, intitulé : *Hortus deliciarum*, et attribué à Herrade de Landsperg.

** WILLEMS (Jean-François), né en 1793 à Bouchaute près d'Anvers, devint receveur de l'enregistrement des actes civils de Gand, et passa la plus grande partie de sa vie à étudier la littérature de son pays. Tous ses efforts et toutes ses publications tendirent à faire occuper à la langue flamande le rang qui lui est dû. Atteint encore jeune d'une indisposition grave, il ne put pas entreprendre tous les travaux qu'il avait projetés. Il mourut à Gand, le 25 juin 1846, à 53 ans. Il était membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres, de l'institut des Pays-Bas et de plusieurs sociétés savantes. On ne connaît de lui en français que deux ouvrages : *De la langue belgique; Lettre à Sylvain van de Weyr*, Bruxelles, 1729, in-12; *De la population de quelques villes de la Belgique au moyen-âge*, in-8. Ses autres publications sont en flamand : *Histoire de la littérature flamande; Topographie et antiquités de la ville d'Anvers*; *Marie de Brabant*, poème; *Proverbes flamands; Le roman du Renard*, en vers; *Chronique en vers de Jean van Heeln*, sur la bataille de Woeringen, publiée par la commission d'histoire, avec des notes et une préface de Willems; le *Belgisch museum*, recueil périodique; le *Recueil* non achevé des *Vieilles chansons flamandes*. Un écrit sur l'étymologie des noms des villes et communes de la Flandre orientale, et plusieurs *Poésies* et *Comédies* flamandes, etc.

WILLEMUR (Louis de Penen, comte de), lieutenant-général, né dans les Hautes-Pyrénées, en 1761, entra dès l'âge de 17 ans au service d'Espagne, dans un régiment wallon alors en garnison à Oran. Après une campagne en Afrique, il obtint son congé, et passa, en 1779, en France, où il servit dans différents corps jusqu'en 1791, qu'il rejoignit les princes à Coblentz. Admis dans l'armée de Condé, avec le grade de lieutenant-colonel de dragons, il fit les campagnes de 1792, 93 et 94, et entra ensuite au service de l'empereur d'Autriche, qui le nomma en 1805 son chambellan. Lors de la paix que ce monarque conclut avec la France en 1809, il demanda et obtint de l'empereur un congé d'un an pour aller en Espagne. Nommé colonel à son arrivée dans l'île de Léon en 1810, il fut adjoint à l'état-major de l'armée qui opérait dans l'Estramadure, sous le général de la Romana. Dans l'affaire de Husaga (18 décembre) il résista, avec 550 chevaux, à une division ennemie forte de plus de quatre mille hommes. Promu, le 1er février 1811, au grade de brigadier-général de cavalerie des armées espagnoles, il assista le 16 mai à la sanglante bataille d'Albuera. La valeur qu'il déploya dans cette occasion, lui valut le grade de maréchal-de-camp. En 1813, il contribua au gain de la bataille de Vittoria. Ferdinand VII, après son rétablissement sur le trône, le nomma lieutenant-général, et plus tard gentilhomme honoraire de sa chambre. Louis XVIII, en 1820, l'éleva à la dignité de commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En reconnaissance des services qu'il avait rendus à la nation espagnole, les cortès générales lui accordèrent, en 1821, des lettres de naturalisation. Lorsque l'insurrection de l'île de Léon eut amené une révolution en Espagne, il fut dénoncé comme auteur d'une conspiration royaliste, et n'échappa qu'avec peine à la vengeance des constitutionnels. Le duc d'Angoulême, à son arrivée à Madrid, lui confia un commandement. Vers la fin de 1823, il fut nommé gouverneur militaire et politique de Barcelonne, et second commandant de la principauté de Catalogne, poste qu'il conserva jusqu'en janvier 1833. Il passa en Navarre l'année suivante, et reçut la présidence de la junte de cette province. Peu de mois après, Charles V lui envoya de Portugal le brevet de capitaine-général de l'Aragon. Ce prince, à son arrivée dans les provinces basques, lui confia le portefeuille de la guerre, honneur périlleux que le comte de Willemur n'hésita point à accepter. En novembre 1833, il offrit à don Carlos d'aller organiser la Catalogne; mais ce projet ne put être mis à exécution. Nommé, en 1836, grand-croix de l'ordre royal de Charles III, il reçut de plus le titre et les prérogatives de conseiller d'état. Il quitta le quartier royal vers la fin du mois de juin et se rendit à Estella, pour y attendre le moment d'aller remplir en Aragon une mission importante; mais les contrariétés qu'il y éprouva lui causèrent un vif chagrin qui altéra sa santé déjà affaiblie par l'âge. Atteint d'une maladie douloureuse, il mourut le 24 août. Le comte de Willemur était chevalier des ordres d'Alcantara, de Saint-Ferdinand, de Saint-Emenegilde, et de Saint-Georges.

* WILLIAMS (David), écrivain anglais, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1738, et embrassa, presque malgré lui, la carrière ecclésiastique; aussi sa conduite ne fut rien moins que conforme à son état. Appelé en France par le ministre Roland, pour venir coopérer à la constitution qui devait faire le bonheur du peuple français, il vécut quelque temps dans la société des girondins; mais lorsqu'il vit les excès commis au nom de la liberté, il désespéra de la voir établie, et se hâta de regagner son pays, où il mourut le 29 juin 1816. On a de lui : *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, 1774, 2 vol. in-8; *Traité sur l'éducation*, 1774, in-12; *Le philosophe*, 1775, in-8; *Leçons sur les principes et les devoirs universels de la religion et de la morale*, 1779, 2 vol. in-4; *Lettres sur la liberté politique*, 1782, in-8; *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8; *Leçons sur les principes politiques*, 1789, in-8; *Histoire du comté de Monmouth*, 1796, in-4, avec des pl. Thom.

Morris a donné un *Précis de la vie et des ouvrages de Williams*, 1792, in-8.

* WILLIAMS (miss Helena-Maria), née à Londres en 1759, s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres. A 18 ans, elle publia un poème intitulé : *le Pérou*, qui lui valut les suffrages des gens de lettres les plus distingués de ce temps. Son imagination lui montrant la révolution française comme le prélude de grandes améliorations sociales, elle vint s'établir à Paris en 1790. S'étant liée avec Péthion, Vergniaud et plusieurs autres chefs des girondins, elle faillit être enveloppée dans leur proscription. Elle fut même arrêtée et détenue au Luxembourg; mais elle parvint à s'échapper, et se retira en Suisse, où elle recueillit des observations qui parurent sous le titre de *Voyage en Suisse, avec des considérations sur le gouvernement helvétique*, trad. en franç. par J.-B. Say, 1798, 2 vol. in-8. Après la tourmente révolutionnaire, elle revint à Paris, où elle mourut le 15 décembre 1827. Elle a publié : *Lettres écrites de France sur la première fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12; *Lettres écrites de France sur l'époque de la terreur*, 1795, 4 vol. in-12; *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république française et de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801, in-8; *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, avec des observations*, 1804, 3 vol. in-8. Beuchot, dans son *Journal de la librairie* du 13 juin 1818, dit que cet ouvrage est apocryphe; *Relation des évènements qui se sont passés du premier mars au 20 novembre* 1815, 1816, in-8; *Souvenirs de la révolution française*, trad. de l'angl. par Coquerel, son neveu, Paris, 2e édit., 1828, in-8. On a encore d'elle des *Poésies anglaises*, dont quelques-unes ont été traduites par Esmenard.

WILLIBROD (saint), né en 658 dans le Northumberland, embrassa fort jeune la vie monastique dans l'abbaye de Rippon, signala son zèle dans l'Écosse et l'Irlande, et passa de là chez les Frisons, dont il fut l'apôtre. Il devint premier évêque d'Utrecht, et opéra de grandes conversions chez les Bataves et les Belges. Après de longs travaux, il se retira dans l'abbaye d'Epternach, dans le duché de Luxembourg, qu'il avait fondé des biens que sainte Irmine, fille de Dagobert, lui avait offerts, et où son corps est conservé avec beaucoup de respect. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa *Vie* en prose et en vers, et rapporte plusieurs miracles dont il plut à Dieu d'illustrer son tombeau.

WILLIS (Thomas), médecin, né en 1622 à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. Charles II étant monté sur le trône en 1660, lui procura la place de professeur de philosophie naturelle, fondée par Guillaume Sedley. Il quitta Oxford en 1666, et alla exercer son art dans la capitale, où il donna la santé et excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres en 1675, à 54 ans. On a de lui : un Traité anglais, intitulé : *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste, et de toute autre maladie contagieuse*; ouvrage posthume, composé en 1666 et imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses *Œuvres* en latin, Amsterdam, 1682, 2 vol. in-4. On distingue : *Cerebri anatome et nervorum descriptio et usus*; les médecins en font grand cas; *Pharmaceutice rationalis; De fermentatione, de febribus; De anima brutorum*, etc. Les ouvrages de ce médecin seraient plus estimés s'il n'y montrait pas un goût décidé pour les systèmes, aussi préjudiciables dans la médecine, que pour l'ordinaire inutiles dans les autres sciences (*voy.* ELOY).

* WILLOT (Amédée), né en 1757, à Saint-Germain-en-Laye, suivit la carrière des armes, devint officier dans la légion de Maillebois, et se distingua dans la campagne de Corse (1769). Ayant adopté les principes de la révolution, il figura parmi les modérés. En 1793, général de brigade à l'armée des Pyrénées-Orientales, il fut suspendu de ses fonctions. Remis en activité, après le 9 thermidor, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous le général Moncey, il se fit remarquer à l'attaque du camp de Louis XIV et au passage de la Newa; le 28 juin 1795, il défit les Espagnols à Mondragon. Il eut les mêmes succès devant Pampelune (le 6 juillet), et dans les sanglantes journées de 14 et 15, qui firent tomber Bilbao et la Biscaye au pouvoir des républicains. Nommé, après la paix avec l'Espagne (1795), général de division, il fut envoyé dans la Vendée, où il commanda sous Hoche, avec lequel il eut quelques différends au sujet de l'arrestation de Charette. Willot avait traité avec ce chef, et il écrivait à Hoche : « Si votre intention, si celle du » gouvernement n'ont point été de traiter avec les » rebelles, je ne vous pardonnerai jamais de m'a- » voir jeté dans une démarche pour me faire man- » quer à ma parole. Jusqu'alors, je n'avais fait que » combattre; c'est par vos ordres que j'ai accepté » leur soumission; et c'est vous qui les faites ar- » rêter...! » En 1796, il eut le commandement de la division militaire de Marseille, où il comprima *les terroristes*, qui l'accusèrent auprès du conseil des cinq-cents. Il avait été nommé en 1797 député du département des Bouches-du-Rhône à cette assemblée. Willot fut conservé dans son poste, et dissipa, en janvier 1798, un attroupement de jacobins qui mettaient le désordre dans la ville. Dans un *Rapport* qu'il adressa au Directoire sur les troubles du Midi, il s'exprimait en ces termes : « Les » royalistes qui assassinent les républicains, les » émigrés débarqués sur nos côtes, *ne sont que des* » *fantômes grossiers*, avec lesquels on veut alar- » mer le gouvernement, pour donner une fausse » direction à sa vigilance; les seuls ennemis qu'il » ait à combattre, est un amas d'anarchistes, de » brigands et de scélérats de toute espèce qui in- » festent ces contrées.... » Il se prononça contre le Directoire, et devint un des chefs du parti clichien, et lorsqu'on prépara un coup d'état contre le corps législatif, il le dévoila le 13 thermidor, signala les mouvements des troupes vers la capitale, l'approche de l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Hoche, etc., etc. Il proposa plusieurs sages mesures, mais ses avis restèrent sans succès. Membre de la commission des inspecteurs, lorsque

le 18 fructidor arriva (*voy.* Hoche), il fut arrêté avec Pichegru et différents membres du parti clichien. Enfermés d'abord dans la tour du Temple, ils furent conduits à Rochefort, puis transportés à Cayenne. Etant parvenu à s'échapper, le 3 juin 1798, avec Pichegru. Barthélemy et quelques autres compagnons d'infortune, Willot se réfugia dans la Guiane hollandaise, et de là en Angleterre. Quand le Directoire eut appris l'évasion de Willot, il inscrivit son nom sur la liste des émigrés. Sous le gouvernement consulaire, il fut du nombre des déportés auxquels on ne permit point la rentrée en France. Depuis cette époque, il chercha à fomenter dans le Midi des mouvements royalistes, et suivit les troupes autrichiennes en Piémont. Après la bataille de Marengo, il s'embarqua à Gênes, avec un corps d'émigrés français et suisses qui étaient à la solde de l'Angleterre. Il se rendit à Londres, où il appuya de tous ses moyens la cause des Bourbons. Mais l'établissement du gouvernement impérial lui ayant fait perdre toute espérance, il passa aux Etats-Unis, et ne revint en France qu'en 1814. Nommé en 1815 gouverneur de la Corse, il administra avec autant de sagesse que de modération, et se fit généralement aimer des habitants. Il était commandeur des ordres de Saint-Louis, de la légion-d'honneur, et chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare de Sardaigne. Retiré dans sa maison de Choigny, près de Sarteny, Seine-et-Oise, il mourut, le 17 décembre 1823, à 66 ans, après avoir reçu les secours de la religion. A. Boulet a prononcé sur sa tombe un *Discours* qui a été imprimé, Paris, 1824, in-4.

WILLUGHBY (François), physicien, né en 1635, mort, le 3 juillet 1676, à 37 ans, s'est fait connaître par deux bons ouvrages d'histoire naturelle. Le premier est intitulé : *Ornithologiæ libri III*, Londres, 1676, 1686; trad. en anglais, 1678, in-fol.; *De Historia piscium libri IV*, Oxford, 1686 et 1743 in-fol. Ces deux Traités, qui sont ornés de figures bien exécutées, ont été publiés par Ray, qui les revit, et qui y corrigea quelques fautes échappées à l'auteur. Les figures avaient été dessinées par l'auteur pendant ses voyages en Europe.

WILMOT. *Voy.* Rochester.

* WILMSEN (Frédéric-Philippe), le *Berquin de l'Allemagne*, né à Magdebourg en 1770, se livra de bonne heure à l'enseignement. Il rendit pendant 34 ans les plus grands services à l'instruction de la jeunesse, et mourut le 4 mai 1831 à Berlin, où il était premier prédicateur de l'église paroissiale. Il s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Celui qui a obtenu le plus de succès est son *Ami des enfants* qui a eu un très-grand nombre d'éditions.

** WILSON (Florent), en latin *Volusenus*, en français *Volusan*, naquit en 1500, à Elgin dans le comté de Murray. Il fit ses études à Abderdeen, et quand il les eut achevées, on lui donna la tutelle du neveu du cardinal Wolsey, qu'il conduisit à Paris, ensuite à Bâle, où ils suivirent les cours d'Erasme. Après la mort de Volsey, en 1530, Wilson entra au service de Jean du Bellay. Grâce à la protection de cet illustre prélat, le docteur Ecossais se fit ouvrir les portes de l'Université, et professa la philosophie d'abord à Paris, puis à Lyon où il se trouvait en 1538, comme on le voit par les vers que lui adressa Gilbert Ducher, p. 50 de ses *Epigrammata*. Wilson, pendant son séjour à Lyon, publia plusieurs ouvrages latins en prose et en vers; le plus remarquable est un traité philosophique *De tranquillitate animi*, imprimé à Lyon (et non à Leyde) en 1543, in-8, réimprimé dans le même format à Edimbourg en 1707 et à Londres en 1751 (1). Digne appréciateur du mérite et des talents de Wilson, le cardinal Sadolet lui donna la direction du collége de Carpentras (2). En 1551, Wilson vint à Lyon pour y prononcer la harangue de la Saint-Thomas, à la prière du consulat qui lui fit présent de vingt livres tournois, « sans tirer pour » la suite à conséquence pour ce qu'il ne s'était » trouvé en la ville avocat ni autre homme de let» tres qui se soit voulu charger de faire ladite orai» son. » Après un nouveau séjour à Carpentras, Wilson se proposait de retourner en Ecosse, mais arrivé à Vienne en Dauphiné, il tomba malade et y mourut. Son compatriote, George Buchanan qui parcourut la France, vers 1565, lui fit cette épitaphe (*Epigrammata*, 11, 12).

Hic Musis, Volusene, jocis, carissime, ripam
Ad Rhodani, terra quam procul a patria!
Hoc meruit Virtus tua, tellus quæ foret altris
Virtutum, ut cineres conderet illa tuas.

WILSON (Thomas), né en 1663 à Burton, dans le comté de Chester, en Angleterre, sut gagner l'estime de Guillaume, comte de Derby, qui le fit chapelain de sa maison, lui confia l'éducation de son fils, et le récompensa ensuite de ses services par l'évêché de l'île de Man (île que ce comte possédait alors, et qui fut vendue depuis au roi d'Angleterre). Wilson prit possession de son évêché en 1697. Il prodigua aux habitants de cette île tous les secours temporels que sa fortune comportait, et composa plusieurs ouvrages pour leur instruction dans leur langue, ce qui leur manquait absolument. Il mourut généralement regretté le 7 mars 1755. Il exigea qu'on ne mît qu'une inscription fort modeste sur sa tombe, et on y a ajouté depuis : *Que cette île dise le reste*. Cruttwel a donné les *Œuvres complètes* de ce prélat, à Londres, 1781, 2 vol. in-4. Ce sont des *instructions chrétiennes*, des *ouvrages de piété*, des *sermons*, et un *Abrégé de l'histoire de l'île de Man*; l'éditeur a mis en tête un abrégé de la *Vie* de Wilson.

* WILSON (Henri), navigateur anglais, commandait l'*Antilope*, bâtiment de la compagnie des Indes, lorsqu'il reçut à Macao, en juin 1783, l'ordre de repartir pour l'Angleterre. Il mit à la voile le 21 juillet suivant; mais, ayant touché sur des brisans, dans la mer du Sud, son vaisseau fut fracassé. Par son courage, son sang-froid et sa prudence, il parvint à sauver son équipage, et aborda sur une petite île, où le roi du pays (les îles Pelew) lui fournit les moyens de construire un nouveau bâtiment pour retourner dans sa patrie. Il est mort à Colgton, en 1810, après avoir servi encore longtemps,

(1). Les vers latins de Wilson ont été reproduits dans les *Deliciæ poetar. Scotorum*.

(2). Voy. les lettres de Sadolet, VI, 17, et XVI, 13.

avec autant de zèle que de succès, la compagnie des Indes. La relation du naufrage de l'*Antilope* a été écrite par Kéate, et traduite en français sous le titre de *Relation des îles Pelew, composée sur les journaux et les communications du capitaine H. Wilson et de plusieurs de ses officiers*, Paris, 1780, in-4, ou 2 vol. in-8, avec cartes et planches. — Il y a un autre navigateur anglais du même nom, Jacques Wilson, qui partit de l'Angleterre en 1796 avec le navire le *Duff*, pour porter des missionnaires dans les diverses îles du grand Océan. Il visita successivement Otaïti, quelques îles voisines, l'Archipel des Amis, les Marquises, et découvrit un groupe de quatorze îles qu'il nomma *Duff Groop*. Il revint en Angleterre en 1798, et mourut quelques années après. La *Relation de son voyage* a été écrite par un membre de la société des missions de la Grande-Bretagne, et publiée à Londres en 1799, in-4. Elle a été traduite en allemand. On en trouve un extrait dans le tome 3 de l'*Abrégé des voyages modernes*, par Eyriès.

WILTHEIM (Alexandre), né dans le Luxembourg, en 1604, se fit jésuite, professa la rhétorique avec distinction pendant six ans, et fut recteur du collége de Luxembourg, où il vivait encore en 1674. On a de lui : *Vita venerabilis Yolandæ priorissæ ad Mariæ-Vallem*, etc., Anvers, 1674, in-8; d'après un manuscrit de Herman de Luxembourg, dominicain du XIIIe siècle; *Catalogue des abbés du monastère de Munster à Luxembourg*, Trèves, 1664, in-fol.; *Diptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud commentarius, ubi etiam de Bithuricensi et Compediensi aliisque antiquitatis monumentis*, Liége, 1659, in-fol., fig.; *Appendix ad Diptychon Leodiense*, 1660, in-fol.; *Gubernatores Luxemburgenses*, 1655, in-fol.; *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1623, in-4; avec des additions par Julien Floncel, Trèves, 1655. Ces actes, du XIIe siècle, sont fabuleux et peu dignes de l'attention des savants; *De phiala riliquiarum S. Agathæ, virg. et mart. dissertatio*, Trèves, 1656, in-4, avec fig. Il y est parlé des *Lenticulæ, Ampullæ et Lagunculæ* des Romains. Plusieurs manuscrits, entre autres : *Luciliburgensia romana*, avec fig. (*Voy.* Mansfeld (Pierre-Ernest). C'est une description du Luxembourg au temps des Romains : l'auteur s'étend beaucoup sur les anciens monuments, médailles, etc. Le P. Bertholet en a beaucoup profité pour son Histoire du Luxembourg. On voit à la tête une carte géographique de cette province et des environs, au temps des Romains, par Whiltheim ; cette carte est très-estimée.

WILTZ (Pierre), né à Arlon, en 1671, se fit jésuite en 1690, et exerça pendant trente ans les fonctions pénibles de missionnaire dans le duché de Luxembourg. On vit en lui revivre le zèle qui anima les Xavier et les Régis. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses sueurs. Il mourut le 8 avril 1749, après avoir publié : *Catéchisme à l'usage des soldats*, en allemand; *Instruction pour recevoir avec fruit les sacrements de pénitence et d'eucharistie*, en allemand, Trèves, 1708; en français, Luxembourg, 1752, in-12; *Aurifodina spiritualis*, 1710, in-12; *Vie de saint François Régis*, en allemand; *Petit Catéchisme*; *Histoire de la chapelle de Notre-Dame de Luxembourg*, et plusieurs livres ascétiques, solides, instructifs et pleins d'onction.

* WIMPFEN-BORNEBOURG (François-Louis, baron de), né à Deux-Ponts en 1732, fit dans un régiment français les campagnes de la guerre de *Sept-ans*, et devint successivement colonel, maréchal-de-camp et lieutenant-général. En 1792, il commanda une division à l'armée du Rhin. Destitué et incarcéré comme noble, il recouvra la liberté après le 9 thermidor, et mourut à Paris en 1800. Il a publié : *Refonte de l'économie de l'armée française*, ou *Extrait et développement d'un plan militaire*, 1787, in-8; *Loisirs*, ou *Idées sur l'empire d'Allemagne*, 1798, in-8; *Instruction à tout jeune homme destiné au métier des armes*, 1798, in-8.

* WIMPFEN (Félix de), frère du précédent, général, né en 1745, entra de bonne heure enseigne, dans le régiment français de Deux-Ponts. Il obtint successivement tous les grades jusqu'à celui de colonel, et se retira à la paix dans ses terres de Normandie. En 1789 député de la noblesse de Caen aux états-généraux, il se réunit au tiers-état. En 1792 il défendit Thionville contre les Prussiens commandés par le prince de Hohenlohe. Celui-ci lui ayant fait offrir un million s'il voulait ouvrir les portes de la forteresse : « Je l'accepterai, répondit » Wimpfen, si on veut passer acte de cette dona- » tion devant notaire. » Wimpfen refusa le ministère de la guerre, et prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. S'étant prononcé pour le parti de la gironde, il se chargea du commandement des troupes que ce parti avait réunies dans le département du Calvados. La mauvaise issue de cette tentative faillit lui devenir funeste : sa tête fut mise à prix par la Convention, et il se vit abandonné de ses troupes. Il parvint toutefois à se soustraire aux recherches de ses ennemis, et, après le 18 brumaire, il fut nommé inspecteur général des haras, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1814. Il avait publié le *Manuel de Xépholius*, 1788, in-8, tiré seulement à cent exemplaires. On croit qu'il a laissé des *Mémoires* pour l'histoire de la révolution. D'autres personnes du même nom et de la même famille se sont distingués dans les armées en France, en Espagne et en Autriche. L'un d'eux, Alexandre-Stanislas, baron de Wimpfen, est auteur d'un *Voyage à Saint-Domingue pendant les années* 1788-90-97, 2 vol. in-8, traduit en allemand et en anglais.

WIMPHELING (Jacques), né à Schlestadt en 1450, prêcha à Spire, en 1494, avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les livres saints et à instruire de jeunes clercs. Les augustins, fâchés de ce qu'il avait dit que saint Augustin n'avait jamais été moine ou frère mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et le pape Jules II assoupit ce différend : il parait même que depuis on lui donna gain de cause; car il existe un décret de la congrégation des rites, du 19 décembre 1637, qui ordonne la suppression et l'enlèvement des tableaux et images où le saint docteur serait représenté avec l'habit des augustins (*voy.* Sixte IV). Wimpheling fut fort affligé des

troubles que l'hérésie de Luther causa, et le chagrin qu'il en conçut abrégea ses jours. Il mourut à Schlestadt en 1528, à 78 ans. On a de lui : *Catalogus episcoporum argentinensium*, 1551, in-4; des *Poésies latines*, 1492-94, in-4; un *Traité sur l'éducation de la jeunesse*, Strasbourg, 1500, in-4; *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4; *Rhetorica*, 1515, in-4; un *Traité* sur les hymnes, in-4; un excellent Traité *De integritate* ou de la Pureté, 1505, in-4, et un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WIMPINA ou WYMPNA (Conrad), né en 1460, à Bucheim, obtint un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avait fondée à Francfort-sur-l'Oder, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque l'hérésiarque Luther eut publié ses erreurs, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui : différents traités théologiques, dont les plus connus sont ceux *De sectis, erroribus ac schismatibus,* Francfort, 1528, 3 tomes in-fol., et *De divinatione*, Cologne, 1531, in-fol.; diverses *Harangues*; des *Poésies*; des *Epîtres*.

WINCHELSEA (Anne, comtesse de), dame d'honneur de la duchesse d'York, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le Parnasse anglais, où elle peut occuper une place au second rang. On estime surtout son *Poème sur la Rate*, qu'on trouve dans le *Recueil* de ses poésies, publié à Londres en 1713.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), né à Steindall, dans la vieille Marche de Brandebourg, en 1717, appartenait à une famille pauvre, et dut sa première éducation à la bienfaisance du recteur de sa ville natale. Après avoir fait ses cours académiques à Berlin, il revint dans son lieu natal, où il fut nommé chef des choristes du collége. Il se chargea ensuite de quelques éducations particulières, et se rendit à Hall où il fut nommé professeur et co-recteur à l'université. Pendant sept ans il fut professeur au collége de Sechausen près de Salswedel, et passa de là en Saxe, où il fut bibliothécaire du comte de Dunau à Nothenitz, près de Dresde. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, et devint président de l'académie des antiquités de cette ville, membre de la société royale et des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de Saint-Luc à Rome, de l'académie étrusque de Cortone. Il revenait de Vienne, où l'empereur et l'impératrice-reine l'avait accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768, à Trieste, par un scélérat nommé Archangéli, qui se disait connaisseur, et auquel il avait montré imprudemment diverses médailles d'or et d'argent. Il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels, et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Nous avons de lui : l'*Histoire de l'art chez les anciens*, Dresde, 1764, 2 vol. in-4, trad. en français par Sellius et Robinet, 1766, 2 vol. in-8; puis par Huber, Leipsig, 1782, et par Jansen, Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4; en italien par le P. Fumagalli, Milan, 1779, 2 vol. in-4, et une en anglais. La dernière traduction française, infiniment préférable à la première, a été faite d'après l'édition très-augmentée, Vienne, 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce manuscrit est teint de son sang : il était occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. Heyne, Bracci, Falconet, en ont critiqué plusieurs endroits. *Eclaircissements des points difficiles de la mythologie*, en italien, in-fol., avec un grand nombre de fig.; *Allégories pour les artistes*, Dresde, 1766, in-4, ouvrage purement didactique; *Remarques sur l'architecture des anciens*, traduites aussi en français par Jansen, Paris, 1783, in-8; *Recueil de lettres sur les découvertes faites à Herculanum, à Pompéia, à Stabia, etc.*, traduit par Jansen, Paris, 1784, in-8. L'auteur, qui était d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes : porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étaient des qualités qu'il connaissait peu. S'il est hardi dans ses jugements la plume à la main, il l'était bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Il était d'ailleurs franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. On a publié ses *Lettres familières*, Paris, 1782, 2 vol. in-8. On voit à la tête son *Eloge*, par Heyne. On trouve dans l'ouvrage de madame de Staël, sur l'Allemagne, un morceau sur le talent et le mérite de Winckelmann. Goethe a donné *Winckelmann et son siècle*, Tubingue, 1805, in-8, et Ch. Morgenstern a écrit un savant *Discours* sur l'illustre antiquaire, Leipsig, 1804, in-4. (*Voy.* RAFFEI).

* WINCKELRIED (Arnold de), surnommé le *Décius des Suisses*, naquit dans le canton d'Underwald. Après la mort de Guillaume Tell (en 1355), les guerres continuaient toujours entre les Suisses et leurs anciens maîtres, les ducs d'Autriche : le duc Léopold étant venu à son tour envahir la Suisse, tous les habitants se mirent sous les armes. Une bataille allait décider du sort de ce pays; elle eut lieu près de Sempach. Les Suisses se trouvaient pressés de toutes parts; Winckelried était un de leurs capitaines. Voyant l'imminent danger qui menaçait les siens, ce brave chevalier se précipite dans les rangs autrichiens, saisit une brassée de leurs lances, suspend leurs coups, et par un trépas héroïque il ouvre ainsi un passage aux siens et le chemin à la victoire du 9 juillet 1386.

* WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, né en 1771 à Strasbourg, où il fit ses études, et commença à se livrer à son goût pour les découvertes anciennes. Il était capitaine dans un bataillon de volontaires du Bas-Rhin, lorsqu'il fut fait prisonnier, avec sa troupe, au fort Vauban, et conduit en Hongrie. Pendant sa captivité, il apprit la langue de ce pays ainsi que le grec moderne, et fit d'intéressantes observations sur les contrées qu'il parcourut. Ayant recouvré la liberté, il vint ensuite se fixer à Paris, fut nommé conservateur du cabinet des antiques, médailles et pierres gravées de la

bibliothèque royale, et mourut le 26 février 1807. On a de lui : *Voyage à la Chine par J.-C. Huttner*, trad. de l'allem., avec une carte de la Chine, Paris, 1799, in-18; *Voyage en Suède*, trad. de l'allem. de Lenz; des *Dissertations* sur les Grecs modernes, sur l'invention de la flûte, sur le groupe de Laocoon, et un grand nombre de *Notices biographiques* dans le *Magasin encyclopédique*.

* WINDHAM (William), ministre d'état, né à Londres en 1750, fut envoyé à Oxford pour y faire ses études. A peine sorti du collége, il voyagea sur le continent. De retour dans sa patrie, il se prononça contre la guerre d'Amérique, et devint un whig déterminé. On le vit s'attacher à Fox et suivre ses opinions. Admis au parlement en 1782, il saisit toutes les occasions de censurer la conduite de Pitt, et de le rendre odieux à la nation. Il s'éleva contre les loteries et contre la traite des noirs. La révolution française lui fit changer sa conduite politique, il déserta les bancs de l'opposition avec Burke. En 1792 il repoussa les efforts de Grey pour opérer une réforme parlementaire, et en 1793 il s'éleva contre la proposition de Fox relativement à la guerre. Ayant manifesté les mêmes sentiments lorsque le roi ouvrit la session de 1794, il entra presque aussitôt au ministère, comme membre privé du conseil d'état. Il montra en plusieurs occasions un vif intérêt en faveur des Bourbons, et chercha à donner à la guerre un caractère fixe et positif, en demandant qu'on se prononçât sur cet objet par une déclaration non équivoque. Lorsque l'on discuta le bill relatif à une milice supplémentaire, il demanda si l'on pouvait se croire en sûreté avec une république telle que celle qui existait en France, et il ajouta que son opinion avait toujours été qu'il n'y aurait aucune tranquillité pour l'Europe, tant qu'elle renfermerait une telle puissance dans son sein. Il demanda encore que l'on mît à profit les dispositions d'une partie de la nation française au rétablissement de la royauté qu'il regardait comme la chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne. Le 27 juin 1800, il parla pour qu'on tolérât en Angleterre les débris de l'église gallicane, reprochant à ses adversaires de plus redouter quatre ou cinq mille prêtres français que les progrès des républicains qui menaçaient de conquérir à l'athéisme le monde entier. En 1801, après s'être élevé de nouveau contre les propositions de paix avec la France, il quitta le ministère avec Pitt et ses autres collègues, pour siéger dans le parlement sur les bancs de la nouvelle opposition. Il ne laissa échapper aucune occasion de donner l'alarme sur les projets ambitieux de Bonaparte, et se montrant le plus violent instigateur d'une ligue européenne contre la France, il eut une grande part à la rupture du traité d'Amiens. Provocateur de la dissolution du ministère Addington, Windham n'en fut pas moins exclu de la nouvelle administration, lorsque Pitt reprit les rênes du gouvernement en 1804; mais à la mort de Pitt en 1806, il reprit le portefeuille de la guerre, qu'il quitta bientôt après. Redevenu membre du parlement, il continua d'y voter avec l'opposition, et mourut le 4 juin 1810. Les Anglais placent Windham au rang de leurs hommes d'état les plus distingués et de leurs orateurs les plus éloquents. Ses *Discours* (*speeches in parliament*) ont été recueillis en 1812, 3 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie.

* WINKEL, artiste hollandais, connu par son rare talent pour la mécanique, surtout dans la partie de cette science qui s'applique à la musique, est mort à Amsterdam le 28 septembre 1826. On lui doit le *Componium* ou *Improvisateur musical*, qui a obtenu le suffrage des connaisseurs, surtout à Paris, et plusieurs autres ouvrages de musique-mécanique, qui font honneur à son talent. Sa modestie extrême permit souvent à d'autres de s'approprier ses inventions.

WINOC (saint), *Vinocius*, *Winocus*, sorti d'une famille bretonne passée dans les Gaules pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons, était vraisemblablement fils du roi Howel III, et frère des rois Salomon et Judoc ou Josse. Désirant se consacrer entièrement aux pratiques de piété, il s'associa trois jeunes gentilshommes, avec lesquels il fit plusieurs pèlerinages, et visita le monastère de Sithiu, connu depuis sous le nom de Saint-Bertin : frappés de la ferveur des religieux, ils y prirent l'habit. Quelque temps après, saint Bertin, abbé de Sithiu, envoya les quatre moines bretons former un établissement sur la terre de Wormhout, que Hérémar, gentilhomme flamand, leur avait donnée. Winox fut mis à la tête de la communauté, fit construire une église, des cellules et un hôpital où il ne cessa de servir les pauvres jusqu'à sa mort, arrivée le 6 novembre 717. Baudoin le Chauve, comte de Flandre, ayant fait fortifier le château de Berg en 920, y fonda, quelque temps après, un monastère de bénédictins, auquel les biens de celui de Wormhout, dévasté par les Danois, furent réunis, et dans lequel les reliques de saint Winox furent transportées, d'où lui est venu, ainsi qu'à la ville, le nom de Berg-Saint-Winox.

WINSEMIUS (Pierre), historien et poète, né à Leuvarde vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suède et la France. De retour dans sa patrie, il fut fait historiographe des états de Frise, et choisi en 1636 pour être professeur d'histoire et d'éloquence à Franeker. Il y mourut le 31 octobre 1644. On a de lui : *Chronique* ou *Histoire de la Frise, depuis l'an du monde 3658 jusqu'à l'an 1622 de l'ère vulgaire*, en flamand, Franeker, 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. *Vita illustrissimi Mauritii, principis Auriaci*, Franeker, 1625, in-4; *Rerum sub Philippo II per Frisiam gestarum, ab anno* 1553 *ad annum* 1581, *libri VII*, Leuwarde, 1646, in-fol. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus Scriverius et Nicolas Blanchard ont donnés à cette histoire, elle est mal écrite; l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux et peu usités, et de phrases embrouillées et presque énigmatiques. On s'aperçoit sans peine qu'il dissimule adroitement ce qui pouvait faire honneur aux Espagnols, et ce qu'il y avait de blâmable dans leurs sujets rebelles. Malgré l'impartialité qu'il affecte, il ne laisse pas de maltraiter les catholiques et leur religion. Win-

semius a encore donné plusieurs *Dissertations*, des *Harangues*, des *Eloges* funèbres, et quantité de pièces de poésie. — Ménélas WINSEMIUS son frère, né à Leuwarde vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui : *Compendium anatomiæ*, Franeker, 1626, in-4.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), médecin danois, et petit neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle. Il reçut le jour en 1669, à Odensée, dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre du Verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow avait le malheur d'être protestant, et il dut sa conversion à Bossuet, qui, en lui administrant le sacrement de confirmation, lui donna son nom. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, professeur d'anatomie au jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque royale, et membre de l'académie des sciences. Winslow mourut en 1760, à 71 ans, avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes et d'un des plus habiles anatomistes de la France. Ses ouvrages sont : un Cours d'anatomie, sous ce titre : *Exposition anatomique du corps humain*, in-4, et 4 vol. in-12 : livre élémentaire qui est très-recherché, et qui a été traduit en latin, en allemand, en anglais et en italien. La meilleure édition en français est celle de Paris, 1767. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, que Bruhier a augmentée au point d'en faire un volume, Paris, 1742, in-12. Il y a beaucoup à rabattre de la crainte que ces auteurs voudraient nous inspirer d'être enterrés vivants. Ces cas sont rares, et il arrive plus souvent que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet parce qu'on l'a abandonné. Du reste, on doit certainement apporter des précautions dans une matière aussi importante ; mais il ne faut point outrer. On peut voir diverses réflexions sur cette matière, dans le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1791, p. 491. Une *Lettre* sur le Traité des maladies des os de Petit ; des *Remarques* sur le Mémoire de N. Ferrein, touchant le mouvement de la mâchoire inférieure, Paris, 1755, in-12 ; plusieurs savants écrits dans les *Mémoires de l'académie des sciences*.

WINTER (George-Simon), écuyer allemand du XVIIe siècle, fit une étude profonde de son art, en donna des leçons à divers seigneurs et princes d'Allemagne, et en publia deux Traités estimés et peu communs en France. Le premier parut à Nuremberg en 1672, in-fol., en latin, en allemand et en français, sous ce titre : *Tractatio nova de re equaria*. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, 2 vol. in-fol. en latin, traite de l'art de monter à cheval, il est intitulé : *Eques peritus, et Hippiator expertus*.

WION (Arnold), bénédictin, né à Douai en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Oudenbourg, près de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion, il se retira en Italie, et fut reçu dans l'abbaye de Saint-Benoît de Mantoue, de la congrégation du Mont-Cassin, qu'on appelle aussi dans cette contrée, de Sainte-Justine de Padoue. Il mourut au commencement du XVIIe siècle. Il a donné : une *Histoire de son ordre*, en latin, Venise, 1595, 2 vol. in-4. Il y veut prouver que la maison d'Autriche descend de la famille *ancienne* de laquelle était saint Benoît. On y voit (tom. 1, pag. 307) la fameuse prophétie attribuée à saint Malachie, évêque d'Irlande, rejetée aujourd'hui de tous les savants ; en général, il y règne peu de critique. *Vita sancti Gerardi, martyris et Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, Venise, 1597, in-4 ; ces notes sont estimées ; *Martyrologe des saints de Saint-Benoît*. Dom Nicolas-Hugues Menard en a donné une bonne édition en 1629, in-8.

WISCHER (Corneille), dessinateur et graveur hollandais du XVIIe siècle, a laissé des *sujets* et des *portraits*, d'après des peintres flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit et de vérité. Son burin est en même temps savant, pur et gracieux. Les estampes qu'il a inventées lui-même font honneur à son goût et à son génie. — Jean WISCHER son frère, ainsi que Lambert et Nicolas WISCHER de la même famille, sans avoir des talents éminents, font admirer leur goût et leur mérite dans les estampes qu'ils ont gravées d'après Berghem et Wauvermans.

WISSOWATZI (André), né en 1608 à Philippowie, dans la Lithuanie, mort en 1678, était petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin. Il hérita des erreurs de son grand-père, et les répandit en Hollande, en France et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des sociniens, et soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin, contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit en 1658 les unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliothèque des Frères polonais*, qu'il mit au jour peu de temps après en 9 vol. in-fol. (*Voy.* SOCIN). On a encore de lui un traité intitulé : *Religio rationalis, seu de Rationis judicio, in controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, Tractatus*, 1685, in-16 ; et plusieurs autres ouvrages pleins de sophismes et d'erreurs capitales, qu'il fit pour ses prosélytes.

* WIT (Jacques), peintre, né à Amsterdam en 1695, eut beaucoup de talent pour le portrait et l'histoire ; mais il excella surtout dans le bas-relief. Ses tableaux en ce genre, qu'on voit dans la salle du conseil à l'hôtel de ville d'Amsterdam, sont d'une illusion parfaite. Il mourut dans sa patrie en 1754.

WITASSE (Charles), né à Chauny, dans le diocèse de Noyon, en 1660, remplissait une chaire de théologie à Paris, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret lui attira une lettre de cachet qui l'exilait à Noyon ; mais, pour n'y pas obéir, il prit la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, continua à s'élever contre la constitution dans les assemblées de Sorbonne, et mourut d'apoplexie en 1716. Ses principaux ouvrages sont : Plusieurs *Lettres sur la Pâque* ; l'*Examen* de l'édition des conciles du père Hardouin. Il fit cet examen à la sollicitation du parlement de Paris. Une partie des traités qu'il avait dictés en Sorbonne ; savoir ceux de la Péni-

tence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des Attributs de Dieu, de la Trinité et de l'Incarnation. Ces deux derniers sont particulièrement estimés par la manière solide, savante et parfaitement orthodoxe, dont l'auteur réfute les erreurs contraires à ces mystères. Il n'y épargne pas les docteurs catholiques qui se sont laissés aller à des spéculations inutiles, ou qui, par une critique âpre et vétilleuse, ont taxé d'erreur des hommes illustres dont la foi était pure, mais qui parlaient dans un temps où le langage propre à exprimer ces dogmes sublimes n'était pas encore déterminé. (*Voy.* Bull, Cordemoy, Petau.) Le traité de la Confirmation, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais d'un père de l'Oratoire. Chacun de ces traités en 2 vol. in-12, excepté celui des Attributs, qui est en 3. Ils ont été imprimés à Venise et à Paris, après que le censeur royal en eut retranché plusieurs chapitres. On a donné à Louvain, en 1776, une nouvelle édition de ces *Traités*, avec des notes; pour en faire une théologie complète, on y a joint plusieurs écrits de différents auteurs. Toutes les citations des saints Pères, des conciles, etc., ont été collationnées sur les bonnes éditions. On voit que l'auteur s'était nourri de l'Ecriture sainte, des saints Pères, des conciles, et qu'il était versé dans l'histoire de l'Eglise. Son style convenait parfaitement au genre didactique, pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse. Il ne lui manquait qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, et surtout un peu plus de docilité et de soumission aux décisions de l'Eglise.

WITERIC. *Voy.* Viteric.

WITEZ. *Voy.* Vitez.

WITIKIND (en saxon *Enfant blanc*), prince saxon, né vers la fin du XVIIIe siècle, animait sans cesse ses compatriotes à se soulever contre Charlemagne, et faisait des incursions continuelles sur les terres de son empire. Vaincu plusieurs fois, il attendait toujours le moment favorable pour enfreindre la paix et renouveler ses ravages. Las de vaincre et voulant épargner le sang de ses peuples, Charlemagne envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Attigny, en Champagne. Ce conquérant le reçut avec une douceur digne d'un héros chrétien, le gratifia du duché d'Angrie, et l'engagea à se faire instruire dans la religion chrétienne : Witikind en fit profession l'an 807, et regarda comme heureuses des défaites qui furent l'occasion d'un si grand avantage. On rapporte qu'il fut particulièrement éclairé par un prodige que Dieu fit en sa faveur, en déchirant pour un moment le voile qui couvre le mystère de nos autels. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on peut croire ou nier sans conséquence, il est certain que Gaillard l'a combattu par des raisons insuffisantes et vaines dans une prétendue *Histoire de Charlemagne*; ouvrage mal digéré, confus et d'un plan bizarre, rempli d'inexactitudes et de petites vues de la philosophie du jour. Il y a même des paralogismes et des raisonnements assez plaisants. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1783, pag. 250.) Witikind fut tué vers 810 par Gérold, duc de Souabe. « Sa postérité, dit Pasquier, » commença de s'établir en France, et fut destinée » pour la fin et la clôture de celle de Charlemagne » (*voy.* ce nom). On l'appelle quelquefois Witikind *le Grand*, pour le distinguer de Witikind son fils, qui prit au baptême le nom de *Robert*, fut père de Robert le Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la troisième race des rois de France.

WITIKIND, WITTIKIND, WITTICKIND, WITUKIND ou WITEKIND, bénédictin de l'abbaye de Corbie, sur le Weser, florissait au Xe siècle. Il avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'*Histoire des Saxons*, en 3 livres, et la *Vie d'Othon Ier*, écrite d'une manière véridique et intéressante. L'abbé Schmidt, dans son Histoire des Allemands, a fait de vains efforts pour l'assortir aux vues d'une critique dure et injuste. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius le Vieux; avec des notes et des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Francfort, 1621, in-fol., et dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-fol. Witikind fit fleurir la piété et les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 973.

WITSIUS (Herman), docteur protestant, né à Enchuysen, dans la Nord-Hollande, en 1636, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Hierosolymitana; Ægyptiaca et Decaphylon, cum diatriba de legione fulminatrice christianorum.* Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, in-4, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avaient prétendu Spencer et Marsham. Il prouve ensuite la vérité de ce que les historiens rapportent de la légion fulminante (*voy.* Marc-Aurèle). *Miscellaneorum sacrorum libri II*, Leyde, 1695, in-4; *Maletemata Leydensia*, 1703, in-4; *Exercitationes academicæ*, Utrecht, 1694. Ces trois ouvrages ne renferment que des dissertations sur différents sujets de l'Ecriture sainte. Tous les ouvrages de Witsius ont été imprimés à Bale, 1739, 2 vol. in-4.

WITT (Jean de), fils de Jacob de Witt, bourgmestre de Dordrecht, naquit en 1625, d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande, emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles. La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. Cependant les malheurs de la patrie faisaient désirer un grand stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisait de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Witt s'opposait de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Cette manière de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut

attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressait la Hollande, on accusa Corneille de Witt, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à la Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme il sortait de prison pour satisfaire au bannissement, accompagné de l'ex-pensionnaire, une populace effrénée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avait gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avait servi de son épée. Jean de Witt s'était signalé autant par ses talents que par sa modération. Il n'avait qu'un laquais et une servante. Il allait à pied à la Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom était compté avec les noms des plus puissants rois. On a de lui des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12; des *Mémoires*, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressants, et méritent d'être lus. Sa *Vie* a été publiée à Utrecht, 1709, 2 vol. in-12.

WITTE (Gilles de), né en 1648, à Gand, mort en 1721, se distingua par son attachement aux opinions de Jansénius. La plupart de ses écrits ne respirent que l'emportement le plus violent. Tels sont : *Panegyris janseniana; Denunciatio solemnis Bullæ* Vineam Domini Sabaoth *facta universæ Ecclesiæ*. Il regardait cette bulle comme un ouvrage de ténèbres, digne que l'antechrist y mît le comble en l'adoptant. On a de lui, outre plusieurs autres écrits de ce genre, une *Version* du nouveau Testament en flamand, qui essuya des critiques méritées. Il remplaçait souvent son nom, qui veut dire *blanc*, par celui de *Candidus* et d'*Albanus*. Le nombre de ses diatribes se monte à 140; un écrivain aussi fanatique que lui a donné : *Idée de la vie et des écrits de Witte*, Rome (Amsterdam), 1756, in-8.

WITTICHIUS (Christophe), né à Brieg, dans la Basse-Silésie, en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appelé à Duisbourg, pour y enseigner la théologie. De là il passa à Nimègue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en 1671, et y finit sa carrière en 1687. Ses ouvrages sont : *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4; *Anti-Spinosa; De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4; *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4; ouvrage entrepris pour concilier les principes de Descartes avec la théologie.

WITTMANN (Guillaume), savant ecclésiastique, né en 1767 à Pleystein dans le Palatinat, mort, le 22 juillet 1836, à 69 ans, a laissé, outre de nombreux articles dans les journaux de Wurtzbourg, l'*Athanase* et l'*Ami universel de la Religion et de l'Eglise: Observations sur l'abolition des cloîtres*, 1801; *De la force obligatoire de l'Eglise*, 1814; *Sur la liberté de croire et de penser*, 1818; *Examen des idées du docteur Graser pour améliorer les études scholastiques*, 1824; *De l'impunité légale de la dissolution*, 1822; *Traduction des principes catholiques sur les mariages mixtes*, 1831.

* WITTOLA (Marc-Antoine), prévôt mitré de Bianko, en Hongrie, né en 1736, à Kosel, en Silésie, fut ordonné prêtre et nommé curé de Schefferling, dans l'Autriche supérieure. Il embrassa avec chaleur les opinions théologiques qui s'enseignaient alors, et fit tout ce qui dépendait de lui pour les propager. C'est dans cette intention qu'il traduisit de l'italien et du français en allemand tous les livres où elles étaient favorisées, et notamment les écrits des *appelants*. Il était lié avec les principaux d'entre eux, et se signala par sa haine contre les jésuites. Son zèle l'avait rendu cher à l'abbé de Stock (*voy.* ce nom), qui le recommanda à l'impératrice Marie-Thérèse comme un homme très-propre à lui succéder. L'impératrice ne déféra point à ce vœu; mais elle le nomma à la cure de Prospsdorf. Cette place lui procurant la facilité de livrer à la circulation des livres de son parti, il en profita pour autoriser la réimpression des *Annales des jésuites*, de Gazaignes (*voy.* ce nom). Cette autorisation le fit destituer, et on empêcha le débit de cet ouvrage, qui n'eut un libre cours que sous le règne de Joseph II. Wittola mourut à Vienne le 25 novembre 1797. On a de lui plusieurs *traductions* de l'italien et du français en allemand; ce sont celles des *Actes du concile de Pistoie*, et des pièces qui y sont relatives; des *Discours* de Fleury sur l'*Histoire ecclésiastique;* du *Catéchisme de Bossuet*; du *Directeur spirituel de Treuvé;* de l'*Abrégé de l'ancien et du nouveau Testament de Mésenguy*; de l'*Instruction pastorale de Rastignac, archevêque de Tours*; de la *Religion chrétienne méditée du P. Jard*, etc.; trois *Ecrits* en faveur de la tolérance; un ouvrage périodique, sous le titre de *Gazette ecclésiastique;* elle commença à paraître à Vienne en 1784. L'auteur prit pour modèle les *Nouvelles ecclésiastiques*, imprimées en France. C'est le même esprit, ce sont les mêmes principes; le titre changea en 1790; la *Gazette* continua de paraître jusqu'en 1793, sous celui de *Mémoires des choses les plus récentes concernant l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise.*

WLADISLAS. *Voy.* Jagellon et Ladislas.

* WLADISLAS VII, roi de Pologne, né en 1595, succéda, en 1632, à son père Sigismond III, après un court interrègne, causé par les prétentions qu'avait élevées Gustave-Adolphe, roi de Suède. Sur sa réputation de valeur, on lui avait offert, dans sa jeunesse, le trône des czars, à la place de Vassili V, qui en tomba en 1610. On lui imposait pour conditions d'embrasser la religion grecque, et de tenir à une certaine distance de Moscou les troupes polonaises qu'il emmènerait avec lui. Son père empêcha l'accomplissement de cette offre brillante. Le jeune Wladislas, qui s'était avancé avec une armée victorieuse jusque sous les murs de Moscou, conclut du moins une paix avantageuse à la Pologne, à laquelle les Russes cédèrent les duchés de Smolensk et de Czernikoff (1619). L'année suivante, il marcha avec des forces peu considérables contre les nombreuses légions des Turcs et des Tartares, qu'il contraignit de faire une paix assez favorable (1621). Après que les cérémonies de son sacre eurent été achevées, en 1633, il fit lever le siége de Smolensk, et força

le czar Michel Féodor à demander la paix qui fut signée en 1634, et qui lui permit d'aller défendre ses états, menacés au nord par la Suède, et au midi par les Turcs et les Tartares. Après avoir épousé, en 1635, Cécile-Rende, archiduchesse d'Autriche, il se maria en secondes noces, en 1644, avec Louise-Marie de Gonzague-Nevers. Il voulut alors se joindre aux Vénitiens contre les Turcs, et se jeter dans les hasards d'une nouvelle guerre, mais il en fut empêché par la diète de 1646. Ce prince mourut en 1648. Il était instruit et très-actif, quoique aimant le plaisir. C'est lui qui établit en Pologne l'usage de la poste. Mais on lui reproche d'avoir mal économisé les revenus de l'état, et de n'avoir pas assez fait pour la liberté religieuse des catholiques, malgré les engagements qu'il avait pris, au commencement de son règne, avec le prince Christophe Radzivil.

WLADIMIR ou WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le christianisme en 989; et c'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siècle précédent elle y avait pénétré par les soins de saint Ignace, patriarche de Constantinople. Mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wladimir, amena avec elle en Russie Reinbern, évêque de Colberg, qui doit être regardé après Dieu comme la première cause de la conversion de ces peuples. Ce saint missionnaire, qui n'avait pas moins de science que de vertu, après s'être concilié la vénération des païens par sa vie mortifiée, ses veilles et ses oraisons continuelles, leur fit brûler leurs temples, et abolit les superstitions auxquelles ils étaient le plus attachés : de sorte que c'est encore à un missionnaire de l'Eglise romaine, que les Russes, comme toutes les nations de l'Europe, doivent les lumières du christianisme. Les mœurs de Wladimir ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés, et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes; mais il en fit une pénitence exemplaire, et ne cessa dès lors de racheter ses péchés par d'abondantes aumônes, jusqu'à ce qu'il mourût dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la ville de Kiow; on lui dressa dans l'église de Saint-Clément un tombeau fort élevé, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation.

* WOISARD (Jean-Louis), né à Metz en 1798, mort en 1828, avait été reçu à l'école polytechnique, et fut du nombre des élèves dont la suppression de cet établissement, en 1816, vint interrompre les progrès. Continuant de se livrer à l'étude des sciences, il devint professeur de mathématiques au collége de Metz et répétiteur de sciences appliquées de l'école d'artillerie. Outre des rapports sur divers ouvrages, il a lu à la société académique de Metz des *Recherches* sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du premier ordre, insérées dans les *Mémoires* de cette société, où l'on trouve une *Notice* sur Woisard, par Bergerey.

WOLBERUS, abbé du monastère de Saint-Pantaléon, à Cologne, l'an 1147, mourut en 1197, après avoir composé des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques, publiés à Cologne l'an 1630, in-4, par Henri Grave, bénédictin du même monastère.

WOLDIKE (Marc), né l'an 1699 à Sommerstedt, village du diocèse de Schleswick en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731, à Copenhague, où il mourut en 1750. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages et des *Traductions* latines; des *Traités* de Moïse Maimonide, touchant les viandes défendues, avec des notes; de plusieurs *chapitres* du Talmud de Jérusalem, et du Talmud de Babylone; *De unctione fidelium*; *Apologia pro cultu Dei publico in novo Testamento*; quelques livres de controverse.

WOLFART (Pierre), né en 1675, devint professeur de physique et d'anatomie en 1703, à Hanau, sa patrie, premier médecin du prince de Hesse-Cassel, membre de l'académie des curieux de la nature, et mourut en 1726, après s'être acquis une grande réputation par ses ouvrages, dont les principaux sont : *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1701, in-4; *Amœnitates Hassiæ inferioris subterraneæ*, Cassel, 1711, in-4; *Physica curiosa experimentalis*, 1712, in-4, avec fig.; *De Thermis Embsensibus*, 1715, in-4; *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, 1719, in-fol., en allemand et en latin; plusieurs ouvrages en allemand, et un grand nombre de Dissertations sur la physique, et quelques-unes sur la médecine.

WOLF (Chrétien). *Voy.* LUPUS.

WOLFF (Jérôme), d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paraître, dès son enfance, une inclination singulière pour l'étude; mais son père craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle, et s'en alla à Tubingen, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque et latine. Il les enseigna quelques années, et devint ensuite bibliothécaire et principal du collége d'Augsbourg, où il mourut de la pierre en 1580, à 64 ans. On a de lui : des *Traductions latines* de Démosthènes, d'Isocrate, et de quelques autres auteurs; un Traité *De vero et licito Apologiæ usu*; un autre *De expedita utriusque Linguæ discendæ ratione*; *Lectiones memorabiles*, 1600, 2 vol. in-fol.

WOLFF (Christian de), *Wolfius*, né à Breslau en 1679 d'un brasseur, devint homme de lettres. Son père remarquant en lui des dispositions heureuses, les cultiva avec soin, et lui donna d'habiles maîtres. Après avoir achevé son cours dans l'université d'Iéna, il alla enseigner à Leipsig en 1703, et s'y annonça par une *Dissertation sur la manière d'enseigner la philosophie*. Sa méthode était en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Il devint en 1707 professeur de mathématiques à Hall. Une Harangue qu'il prononça en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparait les principes de Confucius avec ceux des chrétiens, et où il montrait assez qu'il ne comprenait ni les uns ni les autres, excita le zèle des théo-

logiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de ce philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable et tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour. Le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine était fausse et dangereuse. Enfin, après de vives altercations, la cour le condamna, le 15 novembre 1723, à sortir de Hall et des états, dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. Wolff se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marbourg, avec le titre de conseil aulique du landgrave de Hesse et une pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, et c'est dans ce séjour qu'il a publié la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi de Prusse étant mort le 31 mai 1740, Charles-Frédéric, son fils, le rappela à Hall, en 1741, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire. Il jouissait paisiblement de tous ces honneurs, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui l'emporta, le 9 avril 1754, dans sa 76e année. Il mourut avec la résignation d'un chrétien ; car, malgré quelques assertions hasardées, il fut toujours attaché à la religion. Il vivait sobrement, mangeait peu, et ne buvait point de vin. Le roi de Suède, qui en faisait beaucoup de cas, le pressant souvent de lui demander des grâces, il répondait toujours : *Je n'ai besoin de rien*; bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassement, et presque toujours inutilement, la cour aux laquais ou à la maîtresse d'un grand, pour avoir une petite pension, arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont : un *Cours de mathématiques*, en latin, d'abord en 2 vol. in-4, puis en 5 in-4, Genève, 1732 et 1741. Ce cours de mathématiques est en quelque sorte complet et assez méthodique. Un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (D. Pernety) l'a abrégé en 1747, 3 vol. in-8, et c'est un service qu'on devrait rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de la moitié. « Il a noyé, dit » un écrivain illustre, le système de Leibnitz dans » un fatras de volumes, et dans un déluge de pa- » roles, d'arguments, de corollaires et de citations. » Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4, que l'auteur divise en théorique et en pratique. On trouve dans la première : la logique, qu'il a intitulée : *Philosophia rationalis, sive Logica*, in-4. On en a un abrégé in-8, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'entendement humain*, traduit par Deschamps. La *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1735, in-4; *Cosmologia empirica*, in-4; *Psychologia rationalis*, in-4; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4; la *Physique* dont les parties sont : *la physique expérimentale et la physique dogmatique*... Sa *Philosophie pratique* comprend *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4; *Philosophia moralis, sive ethica*, en 5 vol. in-4. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou prolixes. *Jus naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4; *Jus Gentium*, in-4. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédents, sous ce titre : *Institutiones Juris naturæ Gentium*, in-8. Nous en avons un autre abrégé en français par Formey, sous ce titre : *Principes du droit de la nature et des gens*, 1758, 3 vol. in-12. *Horæ successivæ Marburgenses*, en 9 parties. Ce sont des dissertations sur diverses matières de philosophie, de droit naturel et de théologie. Un grand nombre d'écrits dans les *Acta eruditorum* de Leipsig; un *Dictionnaire de mathématiques*, in-8, en allem.; *Specimen physicæ ad theologiam naturalem applicatæ*, in-8; une foule d'autres écrits, dont il serait trop long de donner la liste; car Wolff enfantait les gros vol. comme les auteurs français d'alors produisaient les romans et les almanachs. Le jugement de Wolff et la solidité de son esprit n'égalaient pas à beaucoup près l'étendue de ses connaissances et sa facilité à écrire. Il est aisé de s'en apercevoir dans divers endroits de ses ouvrages, parmi lesquels les gens délicats seront un peu surpris de trouver un Traité *De officio et praxi exonerandi ventrem*. La plupart de ses idées politiques et son plan pour ne faire de l'Europe qu'un seul état, ne présente rien de raisonnable. Il portait si loin le système de la pluralité des mondes, qu'il était disposé à reconnaître des créatures vivantes dans le soleil. Sa conduite se ressentait quelquefois de la trempe de son esprit : comme lorsqu'il veillait des nuits entières, attendant le retour de l'âme d'une de ses cousines, dont il regrettait la mort, et qu'il voulait entretenir. Ces écarts fréquents dans des hommes qui se sont particulièrement consacrés à la géométrie, ont fait croire que cette science, embrassée avec zèle et une assiduité excessive, préjudiciait non-seulement aux qualités brillantes, mais encore aux qualités solides de l'esprit humain, et que l'étude trop opiniâtre des points, des lignes et des nombres affaiblissait en quelque sorte la notion des choses mêmes, de leur essence, de leurs rapports divers, de leurs propriétés physiques et morales. C'est ce qui a fait dire proverbialement que, *lorsque l'esprit d'un géomètre sort d'un angle, c'est presque toujours un angle obtus*; bon mot que Pascal et Scaliger ont trouvé juste; il faut convenir cependant qu'il y a des exceptions, mais les exceptions supposent la vérité des observations générales (*voy.* LEIBNITZ, MAUPERTUIS, TICHO, KEPLER, etc.). On a prétendu trouver dans quelques-unes de ses idées des symptômes de matérialisme, nommément dans ce qu'il dit de la création simultanée des âmes, unies à des corps infiniment petits; mais, outre qu'en cela même il s'exprime d'une manière très-opposée à cette erreur grossière, il y a telle manière de présenter ce système, qui est aussi celui de Leibnitz, qu'il peut se concilier avec les saines notions (*voy.* le *Catéchisme philosophique*, n° 166). Le style de Wolff est barbare en latin; les expres-

sions sont ou louches ou mal choisies, les phrases mal construites, les mêmes termes souvent répétés.

WOLFF (James), général anglais, après s'être distingué dans plusieurs occasions, commandait les troupes de sa nation à la bataille de Québec en 1759, lorsqu'il fut tué à la fleur de son âge, sur le champ de bataille. Il vécut encore assez pour avoir la satisfaction d'apprendre l'heureux succès de ce combat. Le roi lui fit ériger un magnifique mausolée dans l'abbaye de Westminster. Ce qui n'a pas peu contribué à rendre son nom célèbre, c'est la magnifique estampe qui le représente mourant, environné d'un grand nombre de personnes peintes d'après nature. Cette estampe est gravée par Woollett, d'après le tableau de West, et a été publiée en 1776.

* WOLFF (Frédéric-Auguste), professeur de l'université de Halle, né à Haynrode, dans le Holstein, en 1757, reçut de son père, professeur à Nordhausen, une éducation soignée qu'il perfectionna à l'université de Gœttingue (1777). Tout en recevant des leçons, il en donnait lui-même de grec et d'anglais. En 1779, il obtint une place de régent au collége d'Ilefeld, et fut peu de temps après recteur de l'école latine d'Osterode. Nommé en 1783 professeur à l'université de Halle, il y resta pendant 22 ans, s'occupant de ses cours et de ses publications. Contraint de quitter cette ville en 1806, lors de la guerre de Prusse, il se réfugia à Berlin où il reçut le titre de conseiller d'état après la paix de Tilsitt. Il eut, en 1808, une grande part à la fondation d'une nouvelle université à Berlin, où il reprit son rang de professeur, et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Le mauvais état de sa santé l'engagea d'entreprendre un voyage dans le midi de la France, et il mourut à Marseille le 8 août 1824. On a de lui : une édition grecque du *Banquet de Platon*, avec des notes allemandes, remarquables par le style et une excellente critique; une édition de la *Théogonie* d'Hésiode, avec des *Commentaires*, 1783, in-8; des éditions des *Œuvres d'Homere*, Halle, 1784-85, 2 vol. in-8, Leipsig, et 1804-1807, 3 vol. in-8; une *Histoire de la littérature romaine*, en allemand, *avec des notes biographiques et littéraires des auteurs latins, servant de guide pour des cours académiques*, 1787, in-8; *Demosthenis oratio adversus Leptinem cum scholiis veteribus, et commentatio perpetua*, 1789, in-8; une *Histoire d'Hérodien* en grec, texte corrigé, 1792; une édition de *Suétone*, avec des notes, 1802, 4 vol. in-8; *Museum antiquitatis studiorum*, Berlin, 1808, recueil archéologique, publié de concert avec Buttmann; *Analectes littéraires* en allemand, Berlin, 1816, 4 vol. in-8, et plusieurs autres éditions de parties séparées de *Muret, Lucien, Aristophane, Platon, Cicéron, etc.* Wolff a encore travaillé à plusieurs *Recueils périodiques et littéraires* en allemand. On trouve sur lui une notice assez étendue dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826.

WOLFGANG (saint), *Wofgangus*, évêque de Ratisbonne, fut précepteur de l'empereur saint Henri, et fit germer dans le cœur de ce prince les vertus qui en firent un des plus grands monarques qui aient régné dans le monde. Wolfgang, né en Souabe, embrassa la vie monastique, et s'y signala par une ferveur qui le prépara excellemment aux travaux de l'épiscopat. Il fut le père des pauvres, l'instructeur des ignorants, le bon et zélé pasteur de toutes ses ouailles, et mourut à Pupping en Autriche, dans un voyage entrepris par charité, le 31 octobre 994. Son corps fut rapporté à Ratisbonne, et enterré dans l'église de Saint-Emméran. Le pape Léon IX le mit au nombre des saints, en 1052.

WOLFHART. *Voy.* LYCOSTHENES.

WOLLASTON (Guillaume), prêtre anglican, né à Coton-Clanford, dans le Staffordshire, en 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit, en 1688, dans une situation opulente. Son principal ouvrage est une *Ebauche de la religion naturelle*, qui a été traduite en français, et imprimée à la Haye en 1726, in-4. Le traducteur a tâché de débrouiller le chaos de l'original; mais il fait souvent dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. Wollaston avait jeté au feu presque tous ses autres écrits avant sa mort, arrivée en 1724 dans sa 65e année. Il eut bien fait de ne pas excepter celui dont nous parlons. Quelques lexicographes l'ont mal à propos confondu avec Woolston.

* WOLLASTON (Francis), astronome et théologien, né en 1731, mourut le 31 octobre 1815, dans sa cure de Chisslehurst, au comté de Kent. Il était membre de la société royale de Londres. Il appuya fortement par ses écrits la réclamation d'une réforme dans la liturgie. On a de lui : *Adresse au clergé d'Angleterre et à tous les chrétiens*, 1772, in-8; des *Observations astronomiques*, insérées dans les Transactions philosophiques de Londres, années 1773, 75 et 84 (voy. la *Bibliographie astronomique* de Lalande). *Fasciculus astronomicus*, contenant des observations sur la région septentrionale circumpolaire, 1800, in-4. *Tableau des cieux* en dix planches, 1811, in-fol. — WOLLASTON (le docteur), physicien, mort à Londres le 22 décembre 1828, était membre de la société royale de cette ville. Il s'est fait connaître par l'invention de plusieurs instruments ingénieux. On remarque surtout le *goniomètre* qui porte son nom, et un autre instrument connu de tous les dessinateurs sous le nom de *Camera lucida* (chambre claire). On a de lui plusieurs *Mémoires* sur différents sujets de physique. La pile qui porte son nom possède une force de propagation plus grande que les autres et produit des effets surprenants. On peut consulter, pour connaître quelques-uns de ses travaux, les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal des mines*, etc.

WOLSEY (Thomas), cardinal et ministre anglais, né à Ipswich en 1471, enseigna la grammaire dans l'université d'Oxford. Ses talents lui procurèrent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil, et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'York et grand chancelier du royaume. Le pape

Léon X l'honora de la pourpre en 1515, et du titre de légat *à latere* dans tout le royaume. François Ier et Charles-Quint le comblèrent de caresses et de présents. Il espéra même, dit-on, d'obtenir par la protection du dernier le trône pontifical. Le saint Siége vaqua deux fois; l'empereur fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussitôt le lien qu'il avait formé entre ce prince et son maître, et il réunit contre lui les forces de l'Angleterre et de la France. On prétend même que pour se venger complétement de ce prince, il inspira à Henri le dessein de répudier Catherine d'Aragon, sa tante; mais il est plus apparent que Wolsey ne fit qu'y donner les mains, et qu'il entra lâchement dans les vues du roi. Il ne tarda pas à s'en repentir. Anne de Boulen, épouse de Henri VIII après Catherine, fut la première à aigrir le roi contre Wolsey, dont elle redoutait peut-être le retour à la conscience et à la justice. Le monarque irrité confisqua tous ses biens, le dépouilla de ses charges, et le relégua dans son archevêché d'York. Il se vit tout-à-coup méprisé des grands et haï du peuple. Fitz-Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talents et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus, il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz-Williams, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnaissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à Wolsey, le fit venir, et lui demanda d'un air et d'un ton irrité par quel motif il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? « Sire, répondit Williams, ce n'est point le criminel d'état que j'ai » reçu chez moi, c'est mon protecteur, celui qui » m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune » dont je jouis; j'aurais été le plus ingrat des hommes si je l'avais abandonné. » Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz-Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé. Cependant Wolsey n'ayant que cet ami dans sa disgrace, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres et de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lèse-majesté. Ce crime n'était autre chose que le refus de reconnaître Henri pour chef de l'Eglise. On le conduisit à la Tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, et mourut à Leicester en 1531, à 60 ans. Il dit, un peu avant d'expirer, ces paroles remarquables : « Hélas! si j'avais servi le roi du ciel avec » la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître » sur la terre, il ne m'abandonnerait pas ainsi dans » ma vieillesse. » Un auteur, vraiment philosophe, en rapportant ces paroles, ajoute celles-ci : « Vérité sublime, quoique tardive, puisses-tu parler » avec la même force à ceux qui ont besoin de l'entendre! » On a débité sur ce fameux cardinal bien des faussetés, que l'abbé de Longuerue a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses Remarques sur la vie de ce prélat infortuné; on les trouve dans le tome VII des *Mémoires* de littérature du P. Desmolets. Wolsey était d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup de courage et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands pour s'avancer, et de la connaissance qu'il avait de leur politique pour les contenir. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey : c'est qu'ayant ce qu'on appelait alors le mal de Naples, il avait eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Il fallait que la haine fût bien acharnée contre lui, pour le charger d'un crime de cette nature. Spelman, dans son *Histoire des sacriléges*, attribue une partie de ses malheurs à la suppression de 40 petits monastères pour l'érection de deux colléges. « Cinq hommes, » dit-il, qu'il employa à cette œuvre, périrent misérablement. Le premier fut assassiné par le second, lequel fut pendu. Le troisième se noya dans » un puits; le quatrième, de riche qu'il était, se vit » réduit à la dernière mendicité, et le cinquième » (c'était le docteur Allen, promu ensuite à un » évêché en Irlande), fut cruellement mutilé. Le » châtiment de Wolsey ne fut pas moins remarquable. » On trouve un petit recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome 3e de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne et Durand. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce temps-là. La *Vie du cardinal Wolsey,* écrite par George Cavendish, a été imprimée pour la 2e fois avec des *Notes* et des *Eclaircissements* de S.-W. Singer, Londres, 1827, in-8. Le docteur Fiddes a publié une autre *Vie de Wolsey*, en 1724, in-fol. Galt a fait paraître aussi la *Vie et l'administration du cardinal Wolsey,* Londres, 1812, in-4; 1817, in-8.

WOLZOGEN (Louis de), né à Amersford en 1632, de parents nobles, originaires d'Autriche, mais infectés des erreurs de Socin, se rendit en France, parcourut la Suisse et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'église wallonne à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht, à Amsterdam, et mourut dans cette dernière ville en 1690, où il occupait la chaire de professeur en histoire profane et sacrée. Ses principaux ouvrages sont : *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8. Il a emprunté beaucoup de choses d'Erasme et du P. Louis de Crésoles; mais il n'a pas eu la générosité de les citer. *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim scripturæ dictionibus adhibita*, Harderwick, 1689, in-4; une *Traduction* française du Dictionnaire hébreu de Leigh. Cet ouvrage parut à Amsterdam, 1730, in-4. Ce n'est qu'une compilation mise en assez mauvais français, où il y a du bon et beaucoup d'inutile. *De scripturarum interprete contra exercitatorem paradoxum*, 1668, in-12. C'est de cet auteur le seul ouvrage de quelque importance. Il y attaque *De philosophia scripturæ interprete* de Spinosa. Il fut attaqué à son tour, et par un si grand nombre d'écrits, qu'on dit qu'il y en a eu en plus de vingt langues. Un de ses adversaires les plus animés fut Jean Labadie. Wolzogen y propose trois interprètes de l'Ecriture sainte : *le Saint-Esprit, la raison et l'usage de la langue*. Ce dernier interprète n'est que pour les savants, et par con-

séquent insuffisant; le premier, malgré tous les détours de l'auteur, revient au fanatisme tout pur des protestants, c'est-à-dire à l'*inspiration*, à l'*esprit particulier* et au *goût intérieur*; le second n'est pas plus sûr : on sait que la raison, abandonnée à elle-même, est une girouette. Les catholiques, en reconnaissant une autorité vivante dans l'Eglise, évitent seuls toutes les difficultés sur ce point. On a publié des *Lettres* sur la vie et la mort de Wolzogen, Amsterdam, 1692, in-8, où on lui donne des éloges bien peu mérités. — Il ne faut pas le confondre avec Louis Wolzogen, son parent, et socinien comme lui, né en Autriche vers 1594. Il en fut banni comme protestant, se retira en Pologne, se déclara socinien, et mourut près de Breslau vers 1658. Ses ouvrages forment 2 vol. de la *Bibliothèque des Frères polonais* (*voy.* Socin).

WOOD (Antoine de), antiquaire anglais, naquit à Oxford en 1632, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il avait fait paraître beaucoup de penchant pour la religion catholique; mais il mourut anglican en 1695, à 63 ans. On a de lui : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, ouvrage plein de recherches profondes, écrit d'abord en anglais, et que l'université fit traduire et imprimer en latin, 1674, et 1675, 2 vol. in-fol.; *Athenæ Oxonienses*, 2 vol. in-fol. Wood y parle de toutes les personnes illustres qui sont sorties de l'université d'Oxford, depuis l'an 1500 jusqu'en 1690. Les bibliographes y ont beaucoup puisé. (*Voy.* Rawlinson, Thomas.)

* WOODHOUSE (Jacques), chimiste, né en 1770, dans l'Amérique septentrionale, mort en 1809, fit de brillantes études à l'université de Philadelphie. Il entreprit ensuite divers voyages dans le but d'étendre ses connaissances, et fut nommé, en 1792, professeur à la même université. Outre une thèse inaugurale sur l'*Analyse des végétaux astringents*, on a de lui le *Manuel du jeune chirurgien*, *avec le Laboratoire portatif*, 1797, in-8, ouvrage estimé; *Réponse aux objections du docteur Priestley, sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau*, insérée dans le 4e vol. des *Transactions de la société philosophique américaine*. Woodhouse a aussi donné une traduction anglaise de la *Chimie* de Chaptal, avec des notes, 1807, 2 vol. in-8.

WOODWARD (Jean), né en 1665, dans le comté de Derby en Angleterre, après une étude approfondie de la médecine, se rendit à Londres, où il devint, en 1692, professeur dans le collége de Gresham, à la place du docteur Stillingflet. Reçu membre de la société royale de Londres en 1693, il mourut, le 25 avril 1722, dans le sein de la religion romaine. Ses principaux ouvrages sont : un *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Londres, 1695, in-8. Cet ouvrage a été traduit en français par Noguès, sous le titre de *Géographie physique*, ou *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1735, in-4; en latin, par Jean-Jacques Scheuchzer, sous le titre de *Specimen geographicæ physicæ, qua agitur de terra*, Zurich, 1704, in-8; autre version en latin, Rotterdam, 1714, in-8; en allemand, Erfurt, 1745. Il y a d'excellentes observations, et en même temps quelques idées singulières et hasardées, mais en tout sens préférables à celles qu'on a essayé d'établir dans des hypothèses plus modernes. Quoi qu'en dise Buffon, le déluge et ses effets y sont péremptoirement démontrés. Camerarius ayant critiqué cet ouvrage, Woodward lui fit une *Réponse* dont le P. Nicéron a donné une traduction française. L'*Etat de la médecine et des malades*, en anglais, 1718, in-8; en latin, Zurich, 1720 : c'est une satire contre les médecins de son temps; *Traité sur les fossiles et méthode de les classer*, Londres, 1728, in-8; *Catalogue des fossiles d'Angleterre*, 1729, 2 vol. in-8, en anglais. Ces deux ouvrages sont posthumes. Woodward a fondé une chaire de physique à Cambridge et a laissé à cette université son cabinet de fossiles d'Angleterre.

WOOLSTON (Thomas), né en 1669 à Northampton, étudia dans l'université de Cambridge, et passa ensuite au collége de Sidney, où il prit des degrés en théologie, et d'où il se fit exclure par ses impiétés. De Cambridge il se rendit à Londres, où il était connu par six *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage aussi futile que pernicieux (*voy.* Sherlock Thom.). Comme il continuait d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du banc du roi le condamna, en 1729, à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses Discours, à subir une année de prison, et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Le coupable n'ayant pas eu de quoi satisfaire à cette sentence, demeura en prison. Il mourut à Londres, le 21 janvier 1731. Woolston attaqua la religion autant par corruption de cœur que par égarement d'esprit. On trouve dans le tour de ses pensées et de ses expressions un air de malignité et de vaine joie, qui décèle une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il avait meublé sa mémoire, sans ordre, ni choix, ni ensemble. Les principaux sont : *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*; réimprimée à Londres, 1730, in-8; *Défense des Discours de Woolston sur les miracles de J.-C., contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730, in-8. Cette apologie d'une très-mauvaise cause ne fit illusion à personne. Les libertins ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés; mais les gens de bien l'ont en en horreur. Ses impiétés ont été victorieusement réfutées dans les divers ouvrages de l'abbé Bergier et des autres apologistes de la religion chrétienne.

WORMIUS (Olaus), médecin, né à Aarhus en Jutland, l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Angleterre. De retour à Copenhague il obtint la chaire de langue grecque, ensuite celle de physique, enfin une de médecine en 1629, après Gaspard Bartholin. Il se rendit habile dans cette science, sans néanmoins négliger les matières d'érudition, devint médecin du roi Christiern IV, et mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire du Danemarck, et d'autres



écrits. Les principaux sont : *Antiquitates danicæ*, *Litteratura runica*, *Fasti danici*, etc., Copenhague, 1651, in-fol. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie, mais seulement la manière de mesurer le temps, pratiquée par les anciens Danois; *Danica litteratura antiquissima, vulgo gothica dicta*, Copenhague, 1651, in-fol. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois; *Monumentorum danicorum libri sex*, Rostock, 1643, in-fol.; *Duplex series antiqua regum Daniæ, et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, Copenhague, 1643, in-fol. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il règne peu de critique; *Lexicon runicum et appendix ad monumenta danica*, Rostock, 1650, in-fol.: *De cornu aureo danico*, 1641, in-fol., en danois, traduit en latin par Pierre Herman, Copenhague, 1644, in-4; plusieurs ouvrages de médecine; *Musæum wormianum*, Leyde, 1655, in-fol. : ouvrage posthume qui contient un catalogue de son riche cabinet d'histoire naturelle. — Son petit fils, Olaus WORMIUS, professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, mourut en 1708, à 41 ans. On a de lui : *De glossopetris*; *De viribus medicamentorum specificis*, et d'autres ouvrages de physique et de littérature. — Christian WORMIUS, son autre petit-fils, docteur et professeur en théologie, puis évêque de Sélande et de Copenhague, mourut en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De corruptis antiquitatum hebraicarum vestigiis, apud Tacitum et Martialem*; *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos hominis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici*; *Historia sabellianismi*, in-8, etc. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

* WORSLEY (sir Richard), historien et antiquaire, né dans l'île de Wight en 1751, mort en 1805, était fils d'un riche propriétaire. Il occupa successivement les places de contrôleur de la maison du roi d'Angleterre et de gouverneur de l'île de Wight. Il fut aussi représentant de Newport. Dès sa jeunesse, il avait presque acheté de presque toutes les contrées de l'Europe des marbres, des statues, des antiquités, dont il avait fait une vaste collection. La description en a été publiée sous le titre de *Musæum Worsleianum*, 1794-1803, 2 vol. in-fol. Il est auteur d'une *Histoire de l'île de Wight*, 1781, in-4.

WORTH (Guillaume), auteur anglais, savant dans l'antiquité ecclésiastique et dans les langues, florissait au commencement du XVIIIe siècle, et était archidiacre de Vorcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entre autres une bonne édition des *Œuvres* de saint Justin, et du *Discours contre les gentils* de Tatien, Oxford, 1700, avec des notes et des dissertations.

WORTLEY (Marie MONTAGUE.) *Voy.* MONTAGUE.

WOTTON (Edouard), médecin d'Oxford, né en 1492, mort à Londres, en 1555, à 63 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé : *De la différence des animaux*. Ce livre, rempli d'érudition, écrit en latin, et imprimé à Paris, 1552, in-fol., acquit à Wotton une grande réputation parmi les savants. L'auteur y ramasse et y concilie avec art les passages des anciens sur la matière qu'il traite. Possevin, dans sa Bibliothèque, en parle avec éloge. Wotton avait commencé le *Theatrum insectorum*, que Moufet a donné à Londres, 1634, in-fol., avec fig.

WOTTON (Guillaume), philologue et critique, né à Wrentham, dans le comté de Suffolk en 1666, mort en 1726, à Buxted, est connu par les ouvrages suivants : *Lois civiles et ecclésiastiques du pays de Galles*, en anglais, avec des notes et un glossaire, Londres, 1730, 2 vol. in-fol.; *Histoire romaine, depuis la mort d'Antonin le Pieux, jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère*, Londres, 1703, in-8, en anglais. Les antiquaires en font cas, parce que l'auteur y fixe l'époque des événements considérables par l'autorité des médailles; *Mélanges sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens*, en latin, 1718, 2 vol. in-8; *Reflections upon ancient and modern learning*, Londres, 1694, in-8. C'est un des ouvrages les plus intéressants qui aient été publiés dans la fameuse querelle au sujet de la prééminence des anciens et des modernes (*voy.* Charles PERRAULT). Wotton tient un juste milieu entre les détracteurs et les fanatiques admirateurs de l'antiquité. La troisième édition (1705, in-8), est augmentée d'une *Réponse* aux objections du chevalier Temple, et des remarques sur le conte du Tonneau, du docteur Swift (*voy.* SWIFT); *Linguarum veterum septentrionalium thesauri conspectus brevis*, Londres, 1708, in-8, ouvrage rare et recherché (*voy.* HICKES).

* WOUTERS (Cornélie), connue aussi sous le nom de *Wasse*, née à Bruxelles en 1739, se maria de bonne heure au baron de Vasse, et parcourut avec lui une partie de l'Europe, non par une vaine curiosité, mais dans le but de perfectionner son éducation, et d'acquérir des connaissances dont son esprit semblait éprouver le besoin. Elle avait un esprit juste et observateur. Retirée en France pendant la révolution, elle se vit réduite à la plus cruelle détresse, et mourut le 3 avril 1802, à 63 ans. On a d'elle : *L'art de corriger et de rendre les hommes constants*, Paris, 1783, in-12, 1789, in-8. Critique ingénieuse de l'*Art de rendre les femmes fidèles*, qui avait paru récemment et qui était fort en vogue; le *Plutarque anglais*, Paris, 1785, 12 vol. in-8, traduction de l'ouvrage de Th. Mortimer, reproduite en 1800, sous le titre de *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, et augmentée de quelques articles; *Œuvres choisies des meilleurs auteurs dramatiques anglais*, pour faire suite au théâtre de Shakespeare, 1784-1787, 11 vol. in-8; *Les imprudences de la jeunesse*, trad. de l'angl., 1788, 4 vol. in-12; *Le Mariage platonique*, imité de l'anglais, etc.

WOUWERMANS. *Voy.* WAUWERMANS.

WOWER ou de WOWEREN (Jean), protestant, né à Hambourg en 1574, mort à Gottorp en 1612, à 38 ans, se fit un nom dans les sciences, mais en même temps beaucoup d'ennemis par sa colère et ses jactances : il poussa la vanité à son comble, et, pour en laisser une preuve, il légua 60 écus à celui qui ferait son éloge funèbre. Si à ces vices on joint l'ivrognerie, on n'en aura point d'idée fort avantageuse. On a de lui : Un recueil intitulé : *Po-*

lymathia, 1603, in-4; des notes sur Julius Firmicus, Apulée, Sidoine-Apollinaire et Minutius Félix; une édition de Pétrone; des *Lettres*, Hambourg, 1609, in-8, où l'on trouve des jugements littéraires, dictés souvent par son humeur caustique. Scaliger le traite de plagiaire (*voy.* LINDENBRUCK, Henri).

WOWER ou van WOWEREN (Jean), de la même famille que le précédent), né à Anvers en 1576, fut lié d'une étroite amitié avec Juste-Lipse, qui lui laissa par son testament tous ses manuscrits. Après avoir parcouru l'Europe, il fut fait conseiller de la ville d'Anvers, membre du conseil des finances et du conseil de la guerre. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier et lui donna un collier d'or. Il mourut en 1635, et fut beaucoup regretté pour ses qualités civiles et chrétiennes. Malgré le travail qu'exigeaient ses divers emplois, dont il s'acquitta avec exactitude, il sut trouver le loisir de publier : *Eucharisticon*, 1606, in-4; *Vita B. Simonis, sacerdotis Valentini*, 1614, in-8; la première édition de Julius Firmicus : *De erroribus profanarum religionum*, avec des notes, 1603, in-4. Il est encore éditeur : de Lettres de Juste-Lipse, etc.; de Sénèque et de Tacite, avec des commentaires et des notes.

WRANGEL (Charles-Gustave), maréchal-général et connétable de Suède, né en 1613, mort en 1676, se signala sur mer et sur terre. Il brûla une partie de la flotte danoise en 1644, défit, près d'Augsbourg, les impériaux et les Bavarois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandais au passage du Sund en 1658. C'était un homme de tête et de main.

WREN (Christophe), architecte, né à East-Knoyle, dans le Viltshire, en 1632, fit ses études à Oxford, et se distingua tellement dans les mathématiques, qu'il devint professeur en astronomie au collége de Gresham à Londres, en 1657, et au collége de Savilien Oxford, en 1660. Son talent pour l'architecture lui mérita, en 1668, la place d'architecte du roi. Il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Le *théâtre* d'Oxford, le *palais* de Hamptoncourt, le *collége* de Chelsea, l'*hôpital* de Greenwich, l'*église* de Saint-Etienne de Londres, et celle de Saint-Paul, sont les ouvrages qui lui ont le plus fait honneur; le dernier surtout, qui est le plus vaste et le plus bel édifice de l'Angleterre : c'est en vain cependant qu'on a voulu le comparer à St.-Pierre de Rome, auquel il est très-inférieur et pour la grandeur et pour l'architecture; mais il faut convenir que, si tout était d'ailleurs égal, la nudité des temples protestants donnerait un grand avantage à celui de Rome, aussi magnifique dans ses décorations intérieures, qu'imposant par l'énormité et la hardiesse de son vase (*voy.* JULES II). En 1680, il fut élu président de la société royale, et il y a plusieurs pièces de lui dans les *Mémoires* de cette compagnie. Cet habile homme n'a jamais rien fait imprimer; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres, et bien reçus du public éclairé. Il mourut en 1723, à 91 ans, honoré du titre de chevalier, qu'il avait obtenu en 1674. Les Anglais, voulant récompenser d'une manière distinguée le mérite de cet homme célèbre, lui accordèrent le privilége exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumé dans l'église Saint-Paul. — Son fils Christophe WREN, mort en 1747, à 72 ans, a publié, en 1718, *Numismatum antiquorum Sylloge*, in-4.

* WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, né en 1724 en Alsace, fit ses premières armes au service de la France. Son père ayant, vers 1750, pris la résolution de s'établir en Autriche, il l'y suivit et fut accueilli par la cour de Vienne. Employé dans la guerre de sept ans contre les Prussiens, il se signala dans diverses affaires importantes, et fut nommé colonel, puis général-major. Appelé au commandement de la Galicie en 1787, il reçut peu de temps après le grade de général d'artillerie. En 1793, il eut ordre de rassembler un corps d'armée dans le Brisgaw, couvrit le siége de Mayence entrepris par les Prussiens, enleva les lignes de Weissembourg, et fit capituler le fort Louis; mais battu à Frischweiler, il fut forcé de se retirer précipitamment, et ne put rallier ses troupes que sur la rive droite du Rhin. Desservi par des ennemis secrets, il crut devoir se rendre à Vienne pour se justifier, et fut bien accueilli par l'empereur, qui lui confia, en 1795, le commandement de l'armée du Haut-Rhin. L'année suivante il fut envoyé en Italie pour réparer les défaites de Beaulieu et secourir Mantoue; mais il échoua contre le génie de Bonaparte et la valeur de ses troupes. Battu à Castiglione, à Montechiaro, à Lonato, repoussé de Vérone, il alla se renfermer avec les débris de son armée dans la place de Mantoue. Après s'y être maintenu jusqu'au 2 février 1797, il obtint de Bonaparte la capitulation la plus honorable. De retour à Vienne, il fut nommé commandant-général en Hongrie, et mourut dans ce poste en 1797, laissant la réputation d'un général expérimenté, ferme dans le commandement, mais presque toujours malheureux.

WURS (Ignace), né à Vienne en 1731, entra chez les jésuites en 1749, enseigna longtemps au collége Thérésien à Vienne, et mourut à 53 ans, à Pirawart, dont il avait accepté la cure, après la suppression de sa société. On a de lui une traduction allemande de Sermons de Bossuet, de la Rue et de Ciceri, et plusieurs ouvrages estimés, entre autres des *Sermons et Oraisons funèbres*, dans lesquels il a déployé avec succès une éloquence mâle et onctueuse, dont il avait lui-même tracé les règles dans un bon *Traité de l'Eloquence sacrée*.

* WURTISIUS (Christian), connu aussi sous le nom d'*Allasiderus*, naquit à Bâle en 1544, et se livra à l'étude de l'histoire, de la théologie et des mathématiques. Professeur de cette dernière science en 1565, il obtint en 1585 la chaire de théologie, fut élu, l'année suivante, secrétaire d'état, et mourut en 1588, à 44 ans. Il a laissé : *Chronique de Bâle*, en allemand, in-fol.; *Abrégé de l'Histoire de Bâle*; *Scriptores historiæ Germaniæ*, depuis l'empereur Henri IV jusqu'en 1400, in-fol.; *Quæstiones in Purpachii theorias planetarum*, in-8, etc.

* WURTZ (George-Christophe), médecin, né à

Strasbourg en 1756, après avoir fait ses études et publié quelques écrits, voyagea en Allemagne et en France, pour faire des observations relatives à son art. Ayant déjà acquis de la réputation, il devint membre de l'académie des *Scrutateurs de la nature* à Berlin. Venu à Paris, il fut nommé secrétaire-général du musée et membre correspondant de la Société royale de médecine. De retour dans sa patrie, il essayá d'y faire établir un hôpital de médecine clinique, sur le modèle de celui de Paris. Comme bien d'autres médecins, il se laissa séduire par le charlatanisme de Mesmer (*voy.* ce nom), et se fit initier aux prétendus secrets de son magnétisme animal. Il exerça à Strasbourg, pendant quelques années, les fonctions de second accoucheur de la ville, vint ensuite se fixer à Paris, et mourut à Versailles, le 9 septembre 1823. Le *Discours* que l'abbé Boissard a prononcé sur sa tombe, a été publié sous le titre de : *Quelques Notes biographiques sur le docteur Wurtz*, Paris, 1823, in-8. Ses ouvrages de médecine, écrits les uns en allemand, les autres en latin ou en français, sont : *Conamen Mappæ generalis medicamentorum simplicium, secundum affinitates virium naturalium, cum tabula ænea*, Argentorati, 1778, in-4 (en allemand); *Voyage d'un médecin étranger de Prague à Carlsbad*, Leipsig, 1779, in-8; *Prospectus d'un nouveau cours théorique et pratique du magnétisme animal*, Strasbourg, 1787, in-8; *Observations sur les maladies qui proviennent d'une âcreté ou d'une dégénérescence du sang ou de la lymphe*, in-8; *Teinture confortative nerveuse*, br. de 14 pag. Cette composition a la propriété, selon l'auteur, de fortifier les nerfs, et de combattre les maladies de langueur et d'affaissement; elle est de l'invention de Wurtz; *Mémoire sur une institution pieuse* (une école chrétienne), Paris, 1811, in-8; *Mémoire sur le moyen de réparer les torts faits au commerce de France, par l'insurrection de Saint-Domingue*, Paris, 1820, in-8; *Second mémoire relatif aux anciens colons de Saint-Domingue*, Paris, 1822, in-8. Dans ces deux écrits, l'auteur a envisagé l'esclavage des noirs d'une manière opposée à celle des adversaires de ce même esclavage. Le docteur Wurtz, peu de temps avant sa mort, lut à la *Société* d'agriculture de Seine-et-Oise, dont il était membre, un excellent *Mémoire pour la conservation des grains*.

* WURTZ (Paul, baron de), général allemand du XVIIe siècle, est celui dont Boileau a dit dans sa quatrième épître :

> Ah! grand roi, quel héros, quel Hector que ce Wurtz!
> Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
> Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!

Il appartenait à une famille d'obscure extraction et naquit à Husum dans le duché de Sleswig. Engagé de bonne heure dans la milice, il servit d'abord parmi les troupes impériales, puis dans l'armée suédoise et se distingua sous les yeux de Gustave-Adolphe, qui l'éleva aux premiers grades. Ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut la défense de Stettin, où il sut se maintenir si habilement contre les forces de l'électeur de Brandebourg, qu'il le contraignit d'en lever le siége. Créé baron, Wurtz aurait sans doute obtenu le titre de feld-maréchal sans la mort de son protecteur Gustave. Mais se voyant négligé après la perte de cet illustre ami, il se retira à Hambourg, puis reçut du roi de Danemarck, avec le rang de général-feld-maréchal, le gouvernement du Holstein. Il résilia plus tard ces deux charges pour prendre du service dans l'armée des Provinces-Unies, qui mirent à sa disposition toutes leurs forces de terre, en lui conservant son grade; il fut un de ceux qui se déclarèrent avec le plus d'énergie contre les prétentions du jeune Guillaume III, auquel cependant fut confiée ensuite la plus haute autorité militaire avec le titre de capitaine et amiral-général. Louis XIV étant entré en Hollande, Wurtz ne put empêcher ce prince de franchir le Rhin à Tolhuys, et de prendre les villes les plus fortes. D'un autre côté se voyant humilié ou traversé par le Stathouder, il revint en 1674, à Hambourg, d'où il envoya sa démission aux États. Le baron de Wurtz mourut deux ans après, le 24 mai 1676.

WYCHERLEY (Guillaume), poète, né vers 1640 à Clive, dans le Shropshire, mort le 1er janvier 1715, passa quelques années en France dans sa première jeunesse. Il y embrassa la religion catholique: mais dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint protestant; et dans la suite il quitta derechef l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Charles II et Jacques II eurent des bontés pour lui; mais ni les libéralités de ces monarques, ni son mariage avec la comtesse de Drogheda, ne purent suffire à ses dépenses et à sa vie libertine, dont ses écrits ne se ressentent que trop. On a de lui quatre pièces de théâtre et quelques poésies, Londres, 1728 et 1731, in-12. Ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie; on n'y remarque pas ce tour vif, original et ingénieux, qui caractérise les vrais poètes.

WYELIUS (Alard), licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliothèque des Pères*, Cologne, 1618, 14 vol. in-fol. C'est la collection de Marguerin de la Bigne (*voy.* ce nom), augmentée de plus de cent auteurs, arrangée selon l'ordre chronologique.

WYMPNA. *Voy.* WIMPINA.

WYNANTZ (Godwin, comte de), membre du conseil souverain de Brabant, et ensuite conseiller privé de l'empereur Charles VI, né à Bruxelles, en 1661, mort à Vienne en 1732, à 71 ans, a laissé une collection utile et très-estimée, qu'il a accompagnée de notes et d'observations très-judicieuses, sous ce titre : *Supremæ curiæ Brabantiæ Decisiones recentiores*, Bruxelles, 1744, in-fol., et 2 vol. in-8.

* WYTTENBACH (Daniel), savant philologue, né à Berne en 1746, suivit à Marbourg son père, appelé à y remplir une chaire de théologie, passa de là à Goëttingue, où il reçut les leçons de Heyne, qui le mit en correspondance avec Ruhnken et Valkenaër (*voy.* ces noms). Ces savants l'attirèrent à Leyde, en 1770, et lui firent obtenir, l'année suivante, la chaire de littérature et de philosophie, au collége des *remontrans*, à Amsterdam. Peu de temps après, ayant conçu le projet de donner une nou-

velle *édition de Plutarque*, il collationna les manuscrits des bibliothèques de la Hollande, et vint, en 1775, à Paris, pour compulser ceux de la bibliothèque du roi. Deux ans après, il obtint la chaire de philosophie à *l'illustre Athénée* d'Amsterdam. Le savant Stolpius avait légué un prix sur la question de savoir, *Si la raison suffit pour démontrer l'unité de Dieu.* Wyttenbach concourut, et son discours fut couronné : il y concluait « que des raisonnements » qui, pris chacun à part, ne seraient pas pro- » bables, suffisent dans leur ensemble pour con- » vaincre l'esprit humain qu'il n'y a qu'un Dieu. » Il remporta, en 1782, un autre prix, pour avoir traité cette question : *Depuis Thalès et Pythagore, quelle a été l'opinion des anciens philosophes sur la vie et l'état des âmes après la mort?* Wyttenbach soutint « que les anciens philosophes ont cru que » les âmes survivent, mais qu'ils ne s'accordaient » ni sur les circonstances, ni sur la durée de cette » vie future. » En 1785 on lui offrit deux chaires, l'une à Amsterdam, dont se démettait Tollius, et l'autre à Leyde, vacante par la mort de Valhenaër, et qui valait par an 3000 florins. Il préféra la première, demeura à Amsterdam pendant les troubles révolutionnaires de 1794 et 1795, et en 1798 remplaça son ami Ruhnken à Leyde dans la chaire de philosophie et d'histoire. Il fut en même temps nommé bibliothécaire, avec un traitement de 3000 florins. Peu de temps après arriva l'explosion d'un navire chargé de poudre qui renversa plusieurs édifices et entre autres la salle où Wittenbach donnait ses cours. Sa maison ayant été très-endommagée, il fut contraint de s'établir à la campagne, d'où il venait à Leyde continuer ses leçons. Il fut nommé membre de l'institut de Hollande à sa création en 1808. Quatre ans après, à la réorganisation de l'université de Leyde, réduit à l'enseignement de la littérature grecque et latine, il obtint cependant de donner des leçons particulières d'éloquence et d'histoire, et conserva sa place de bibliothécaire. Déjà décoré de l'ordre de la Réunion, il reçut en 1814 le titre d'associé étranger de l'institut de France, et mourut le 17 janvier 1820. Son corps fut inhumé dans le jardin de sa maison de campagne, voisine de celle que Descartes et Boerhaave avaient habitée. L. L. Mahne a publié *Vita Danielis Wittenbachii*, Gand, 1823, in-8, et le *Journal des savants* de 1825, p. 524-525, contient un article sur ce savant, par Daunou. Wyttenbach a laissé : une *Lettre à David Ruhnken sur quelques passages des Œuvres de Julien, avec des notes sur Eunape et Aristenete*, Gœttingue, 1770; *De conjunctione philosophiæ cum elegantioribus litteris*, Amsterdam, 1771, in-8; *De vi et efficacia historiæ ad virtutis studium*, 1786; *Bibliothèque critique*, 1777 à 1808, 5 vol. in-8; *Vie de Ruhnken*, 1799, in-8; Leipsig, 1801, in-8; une *édition de Plutarque*, Oxford, 1795 à 1821, 5 tom. en 8 vol. gr. in-4, ou 12 vol. in-8. Les cinq premiers contiennent ce qui se trouve dans celle de A. Estienne, et de plus, des observations. Au sixième, publié en 1819, commencent les notes de Wyttenbach; les autres volumes n'ont point encore paru. *Philomathia*, ou *Recueil de notes* sur le Phédon de Platon, et sur le livre de Bake, concernant Posidonius de Rhodes, Amsterdam, 1818. La mort de l'auteur interrompit ce travail. *Choix des meilleurs morceaux des historiens grecs à l'usage des étudiants*, et accompagné de notes, Amsterdam, 1808; *Opuscula varii argumenti*, Leyde, 1821, 2 vol. in-8. On y trouve plusieurs de ses *dissertations* déjà indiquées.

X

XACA ou XACCA, philosophe indien, vivait quelques années après Confucius. Il est regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama*, *Mio*, *Foren*, *Qui*, *Quia*; mais il n'y a pas un seul interprète qui ait pu encore deviner ce galimatias philosophique. Ce peuple, auquel Xaca apprit la métempsycose et la théologie idolâtrique des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de bonzes, dans laquelle Xaca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie, dit que sa mère étant grosse de lui, crut en songe qu'elle mettait au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable est le motif de sa passion extraordinaire qu'ont les rois de Siam, de Tonquin et de la Chine pour les éléphans de ce genre. Les brachmanes disent que ce philosophe a souffert trente mille fois la métempsycose, et que son âme a passé en autant d'animaux de différentes espèces. Ses disciples recueillirent le corps de sa doctrine et en formèrent le livre sacré appelé *Fohi-Kio*.

XACCA (Erasme), sicilien, né en 1645, dans la petite ville d'Arca, a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'était appliqué à la littérature, à la philosophie et à la médecine : tels sont : *Histoire de l'incendie du mont Etna*, en 1669, en italien, Naples, 1671, in-8. Un poème latin sur les *Fievres; Brevis expositio in Psalmos et in Canticum canticorum*; une traduction en vers latins hexamètres de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Ces trois ouvrages étaient terminés en 1708; mais il est probable qu'ils sont restés manuscrits. *Voy.* la *Bibliolheca sicula*.

* XANTHUS, de Lydie, un des plus anciens historiens de la Grèce, né, suivant quelques auteurs, 503 ans avant J.-C. Frédéric Kreutzer, dans les *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, etc. Heidelberg, 1806, in-8, avait composé un ouvrage

en IV livres intitulé les *Lydiaques*, ou *Histoire de Lydie*, depuis les temps héroïques jusqu'à l'époque où il écrivait : on n'en connaît que quelques fragments qui ont été recueillis et commentés par l'abbé Barthélemy, dans son *Anacharsis;* il parle avec éloge de cet historien, et cite aussi un poète qui portait le même nom.

XANTIPPE, fils d'Ariphron, général athénien, rendit d'importants services à la Grèce. De concert avec Léotychides, roi de Sparte, il défit la flotte des Perses à Mycale, ville de la Carie, dans l'Asie mineure, et marcha ensuite en Thessalie contre les Alevades. Il obtint d'autres triomphes, et du temps de Pausanias on voyait dans la citadelle d'Athènes une statue de Xantippe avec celle de Périclès. — C'est lui qui fut cause de la condamnation de Miltiade.

XANTIPPE, général lacédémonien, était un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé, l'an 255 avant J.-C., par ceux de son pays, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius Régulus, avaient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Régulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnaissance. Mais par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'était embarqué, de le précipiter dans la mer. Cette trahison acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaise foi avait déjà passé en proverbe.

XANTIPPE, femme de Socrate, était d'un caractère emporté. Ce philosophe, avant de la prendre pour sa compagne, n'ignorait pas, dit-on, sa mauvaise humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avait épousée : « Parce qu'elle exerce ma » patience, répondit Socrate, et qu'en la souffrant » je puis supporter tout ce qui peut m'arriver de » la part des autres. » Mauvaise réponse et digne de l'inconséquence d'un sage de parade. Le vrai sage attend les événements fâcheux et ne les cherche pas; il s'affermit contre les malheurs par la raison, et non pas par une sottise, telle que celle d'épouser une méchante femme.

* XAUPI (Joseph), né à Perpignan en 1688, embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat dans sa ville natale. Etant venu se fixer à Paris, il fut l'un des rédacteurs des *Nouvelles à la main*, qui donnèrent naissance aux *Mémoires* de Bachaumont, et mourut le 7 décembre 1778, à 90 ans. On a de lui : *Mémoires pour le droit de joyeux avènement dans la province de Roussillon, pays réuni à la couronne*; *Dissertation sur l'édifice de l'église de Saint-André de Bordeaux*, 1781, in-8; *Dissertation sur le prétendu épiscopat de Gabriel de Grammont, élu évêque de Bordeaux, par le chapitre en 1529*, 1751, in-4; une *Consultation avec le docteur Billette, en faveur des curés de Cahors, contre le chapitre de l'église cathédrale de cette ville* (*voy.* RIBALLIER); *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelonne, connus sous le nom de citoyens nobles*, 1763, in-12.

XAVIER (saint François). *Voy.* FRANÇOIS-XAVIER, III, 621.

XAVIER (Jérôme), jésuite espagnol, parent de saint François-Xavier, et héritier de son zèle pour la conversion des Indiens, exerça les fonctions de missionnaire dans le Mogol pendant 25 ans, et mourut à Goa le 17 juin 1617. Il a publié : *Vie de Jésus-Christ*; *Vie de saint Pierre*. Elles sont en langue persane, et ont été traduites en latin par Louis de Dieu. L'ouvrage du P. Xavier aurait été plus estimé, s'il n'avait pas puisé dans des sources apocryphes pour grossir ces histoires. On a encore de ce missionnaire des *Lettres* touchant la mission dans le royaume du Mogol, insérées à la fin de la traduction de l'Histoire de saint Pierre, Leyde, 1639, in-4.

* XÉNOCLÈS, fils de Carcinus, poète tragique grec, vivait du temps de Philippe de Macédoine; on ne connaît plus que les titres de ses ouvrages. C'étaient *Œdipe*, *Lycaon*, les *Bacchantes* et *Athamas* : ces pièces remportèrent le prix de la *Tétralogie* sur Euripide dans la 91e olympiade.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine vers l'an 406 avant J.-C. Il se mit de bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui donna son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile, et comme Denys le Tyran menaçait un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperait la tête* : — *Personne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant que d'avoir la mienne*. Ce philosophe succéda dans l'académie d'Athènes à Speusippe, successeur de Platon, l'an 339 avant J.-C. Il exigeait de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant de venir à son école, et renvoya un jeune homme qui ne les savait point, en disant qu'il *n'avait pas la clef de la philosophie*. Ce qui ne pouvait cependant être vrai qu'à l'égard d'une partie de la physique. On prétend que ses leçons arrêtèrent les débauches de Polémon; mais on peut assurer que les froids adages de la philosophie n'ont jamais opéré de conversion foncière et constante dans ce genre, quoiqu'il soit vrai que Polémon afficha depuis une grande austérité de mœurs. Xénocrate mourut vers 314 avant J.-C., à l'âge d'environ 88 ans. Il avait composé, à la prière d'Alexandre, quelques livres qui ont été détruits par le temps. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la mort*, avec Jamblique, Venise, 1497. Ce philosophe ne reconnaissait point d'autre divinité que le ciel et les sept planètes. Cicéron (liv. 1, de la Nature des dieux), réfute très-bien cette doctrine absurde et ridicule. Il était grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Grâces. Phryné, courtisane fameuse, ayant parié de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquait d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle n'avait point perdu, parce qu'elle » avait parié de faire succomber un homme, et » non pas une statue. » Xénocrate, dit-on, se dé-

dommageait de cette abstinence sur des objets moins bruyants; mais le public ne paya pas moins à son refus le tribut d'admiration que sa vanité en attendait (*voy.* ZÉNON, COLLIUS, etc.). Une *dissertation sur Xénocrate* a été publiée par Denys Van Den Wynpersse, Leyde, 1822, in-8.

XÉNOCRATE, médecin, vivait dans le Ier siècle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien qu'il était d'Aphrodisias, en Sicile, et qu'ayant écrit sur les médicaments, il n'avait rempli ses ouvrages que de remèdes la plupart impraticables. Xénocrate avait encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses pour faire haïr, pour envoyer des songes, etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais; il avait trouvé une thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom de Xénocrate, et qui traite *de la nourriture des animaux aquatiques*. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, 1559, in-8, avec les notes de Conrad Gessner.

XÉNOPHANE, philosophe grec, natif de Colophon, disciple d'Archélaüs, était contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Il fit plusieurs poëmes sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. La liberté avec laquelle il s'éxprimait sur la divinité, l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Zancle (aujourd'hui Messine), et à Catane. Il y fonda la secte éléatique qui produisit plusieurs hommes fameux. Il ne pouvait pardonner à Homère et à Hésiode d'avoir parlé des dieux, et ne cessait de les tourner en ridicule, ce qui eût été bon, si épurant leurs idées, il les avait ramenés à la notion primitive de l'Etre suprême. Quoiqu'il fit tout son possible pour fixer sur lui les yeux et les bienfaits des grands, il fut toujours pauvre et se plaignait lâchement de sa pauvreté. Il dit un jour à Hiéron, roi de Syracuse, qu'*il n'avait pas le moyen d'entretenir deux serviteurs*, comme s'il en fallait tant à un philosophe; ce prince lui répondit : « Tu devrais donc attaquer moins souvent » Homère, qui, tout mort qu'il est, fait vivre plus » de dix mille hommes. » Les fragments de ses *Vers* furent imprimés l'an 1573 par Henri Etienne.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athènes, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Cyrus le Jeune dans une expédition contre son frère Artaxerxès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour lors en Asie. Il combattit à côté de ce prince à la bataille de Coronée, et s'y distingua par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les travaux paisibles de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J.-C. Xénophon avait un fils nommé *Gryllus*, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J.-C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel (1) à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifiait, il ôta la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête. Mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, il remit aussitôt sa couronne sur sa tête, en disant : « Je savais bien » que mon fils était mortel, et sa mort mérite des » marques de joie plutôt que de deuil. » Ses principaux ouvrages sont : la *Cyropédie*. C'est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité, il est digne d'un homme qui était à la fois bon écrivain et homme d'état; et les préceptes qu'il mêle à sa narration peuvent être fort utiles. « Xé» nophon, dit l'auteur de la *Décadence des lettres* » *et des mœurs*, ne fit usage de la philosophie, que » pour inspirer la crainte des dieux, et pour faire » briller davantage l'honneur et la vertu que son » pinceau religieux et pur sait encore embellir de » nouveaux charmes. On voit que c'est là son seul » but. Il n'écrit point l'histoire pour s'ériger en » réformateur; il n'affecte point d'y donner des le» çons aux rois, ni des préceptes au genre hu» main; c'est plus par les choses que par le coloris » de son style qu'il attache : en un mot, fidèle et » sévère observateur des devoirs imposés à tout his» torien, il ne cherche pas à flatter la malignité » des lecteurs ignorants et superficiels, par un » cynisme révoltant; mais à contenter et à nourrir » les bons esprits, qui préfèrent au clinquant du » mensonge le solide éclat de la vérité. » Dacier a donné une traduction française de la *Cyropédie*, 1777, 2 vol. in-12. L'*Histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune* contre son frère Artaxerxès, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. Larcher a traduit cet ouvrage, Paris, 1778, 2 vol. in-12. L'*Histoire grecque*, en 7 livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a aussi été traduite en français par d'Ablancourt. Plusieurs petits traités sur divers objets, recueillis dans l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1625, in-fol.; l'*Eloge d'Agésilas*; l'*Apologie de Socrate*; un dialogue intitulé : *Hiéron* ou *le Tyran*, entre Hiéron et Simonide; un petit *Traité des revenus ou des produits de l'Attique*; un autre de l'*Art de monter et de dresser les chevaux*; et de la *Manière de les nourrir*; trad. par P. L. Courier sous ce titre : *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation*, Paris, 1813, in-8; un petit *Traité de la chasse*. Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, Gail dans le tome 7 de son édition de Xénophon, ont donné la liste des édit. et traductions des *Œuvres* de cet historien. On a la *Vie et extrait historique et raisonné des ouvrages de Xénophon*, par de Fortia, 1795, in-8. Scipion l'Africain et Lucullus lisaient sans cesse les écrits de Xénophon; et ce fut dans son Histoire de la *Retraite des dix mille*, que ce dernier apprit le moyen de vaincre Mithridate. Comme César, il fut grand capitaine et grand historien; tous deux se sont exprimés avec

(1) Ce fait n'est pas constant. Trois villes, Mantinée, Lacédémone et Athènes se sont disputé ce triste honneur.

autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation.

XÉNOPHON, écrivain d'Ephèse, vivait, selon quelques-uns, au IVe siècle, en même temps qu'Héliodore, et s'amusait comme lui à écrire des historiettes galantes, ainsi que l'on voit par ses *Ephésiaques*, roman grec qui contient les amours d'Abrocôme et d'Anthia. Ce roman a été imprimé en latin, Londres, 1726, in-4 (*voy.* Coccui), et comme les obscénités se propagent, Jourdan en a donné une traduction française en 1748, in-12.

XENORIUS, c'est le nom d'un philosophe japonais, fils d'un des rois du pays, fondateur d'une secte qui existe encore. Elle admet pour principe l'immortalité de l'âme, des peines pour les méchants, et des récompenses pour les bons. Il est à regretter sans doute que les lumières du christianisme ne soient pas encore parvenues à éclairer une secte fondée sur de pareils principes.

XERCES, ou plutôt XERXÈS Ier, 5e roi de Perse, et second fils de Darius Hystaspes, succéda à ce prince l'an 485 avant J.-C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, né d'Amcasysse, fille d'un seigneur persan, nommé Gobrias, parce que celui-ci avait vu le jour dans le temps que Darius n'était qu'un homme privé, au lieu que Xerxès fut mis au monde par Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius était roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avait faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère Achemène pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1,000 voiles. Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, et fit percer l'isthme du mont Athos. Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, avec 300 Lacédémoniens seulement, lui en disputa longtemps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xerxès la fameuse bataille navale de Salamine, et cette perte fut suivie de divers naufrages des Perses. Xerxès, contraint de se retirer dans ses états, laissa dans la Grèce Mardonius son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avait essuyées dans ces différentes expéditions, il s'abandonna à l'inertie du luxe et de la mollesse. Artaban, Hyrcanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant J.-C. Xerxès n'avait que l'extérieur et l'appareil de la puissance; il manquait de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissants. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardait comme le souverain de la nature. Il prétendait maîtriser et punir les éléments; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes; suivant la marche ordinaire de la Providence, qui, pour confondre l'orgueil des hommes, détruit les grandes choses par les petites. Quoique égaré par la vanité, le faste et la manie des conquêtes, il avait du sentiment, et son esprit s'ouvrait quelquefois à des réflexions salutaires. Un jour qu'il regardait d'un lieu élevé l'armée immense qu'il avait à ses ordres, il ne put retenir ses larmes. Comme on lui demanda la cause d'une tristesse produite par un aspect qui aurait dû faire naître la satisfaction et l'espérance, il avoua qu'il s'occupait de la mort, qui dans peu d'années aurait moissonné cette multitude innombrable, de manière à n'en pas laisser un seul individu. Saint Jérôme, en étendant cette réflexion sur le monde entier, sur les événements divers qui l'agitent, le détruisent et le réforment, en fait un tableau vaste et magnifique, plein d'une philosophie sombre et sublime (*Epist. ad Heliod. Epitaph. Nepotiani*). Artaxerxès Longuemain lui succéda.

XERCES II. *Voy.* Sogdien.

XIMENÈS (D. Roderic), Navarrois, archevêque de Tolède, se rendit en 1247 à Lyon, pour défendre, devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits et les priviléges de son église, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendait à la primatie sur les églises d'Espagne, parce que son église croit conserver le corps de saint Jacques, apôtre des Espagnes; mais elle fut adjugée à l'archevêque de Tolède. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le Recueil des Historiens de ce royaume, avec des remarques du père André Schott. Elle manque d'exactitude et de critique.

XIMENES de CISNEROS (François), né à Torrelaguna, dans la vieille Castille, en 1437, d'un simple commis aux décimes, et selon Fléchier à Villaivar, dans le diocèse de Tolède, d'Alphonse de Cisneros Ximenès, procureur de la juridiction de Torrelaguna, fit ses études à Alcala et à Salamanque; de là il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une bulle pour le premier bénéfice qui vaquerait. L'archevêque de Tolède le lui refusa; mais Ximenès s'étant mis en possession du bénéfice, le prélat eut recours à la voie de fait, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre, qui y était détenu, et qui sans doute voyait quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme, lui prédit qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Siguença, et le cardinal Gonzalez de Mendoza, qui en était évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque temps après chez les cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talents lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée *Castanel*, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avait choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolède, en 1495. Ximenès ne l'accepta qu'après un ordre exprès du pape, en 1498. Sa vie ne fut plus, dès ce moment, qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigents; il les écoutait avec bonté, lisait leurs requêtes, et les soulageait avec une charité généreuse. Il visita les églises, les colléges, les hôpitaux et employa ses revenus à les réparer

et à les orner. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauche, cassa les juges qui remplissaient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connaissait l'intégrité et le désintéressement. Il tint un synode à Alcala, et un autre à Talavera, où il fit des règlements très-sages pour le clergé régulier et séculier. Ferdinand et Isabelle lui confièrent le soin de réformer les ordres religieux, qui s'éloignaient de l'esprit de leur institut. Les cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur : leur général vint à Rome, pour changer à l'égard de Ximenès l'esprit de la reine. Malgré ces traverses, Ximenès acheva la réforme. Après la mort d'Isabelle, en 1504, le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux nommé *alcavole*. Son zèle ne fut pas indifférent sur le sort des mahométans, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne ; il en baptisa près de 3000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'Alcoran. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine, en 1507, sous le titre de *cardinal d'Espagne*. Pour rassurer l'état contre les invasions des barbares qui l'avaient si longtemps désolé, il voulait étendre la domination d'Espagne chez les Maures : il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, conquête qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolède et les emplois qu'il avait à la cour produisaient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens, leva une armée, nomma général Pierre Navarre, un des plus habiles capitaines de l'Europe, et voulut être présent pour surveiller et encourager une entreprise qui devait procurer tant d'avantages à l'Eglise et à l'état. La flotte composée de 80 vaisseaux sortit de Carthagène le 16 mai, et débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siége étant arrivé, le cardinal monta à cheval, revêtu de ses ornements pontificaux et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avaient suivi. Il y eut un combat. Ximenès, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné, tant que dura la bataille. Le succès de cette journée fut complet. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncèrent la cavalerie des infidèles, et en firent un horrible carnage. Après cela ils prirent la ville d'assaut ; conquête importante et glorieuse, qui, dans ce siècle de faiblesse et d'inconséquence, fut abandonnée aux infidèles sans aucune raison apparente, au milieu de la paix (*voy.* ORAN dans le Dict. géographique). A son retour d'Afrique, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à 4 lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ceux qui ont blâmé Ximenès d'avoir conduit cette expédition, n'ont pas réfléchi qu'il ne prit pas les armes ; qu'il s'y comporta toujours en évêque, n'y portant que le secours de ses lumières et de ses prières : saint Jean Capistran, saint François Xavier conduisirent également d'heureuses expéditions contre les infidèles, et furent l'âme et le conseil de l'armée chrétienne. Le cardinal, à la vigilance duquel rien n'échappait, prévoyant une stérilité extraordinaire, fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcala et à Torrelaguna, et les fit remplir de blé à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que, pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède et dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré l'espèce de jalousie qu'il avait contre son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516 ; et l'archiduc Charles, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, confirma cette nomination. Ximenès pressa la guerre de Navarre ; on prétend qu'il ordonna à Villalva, général espagnol, de faire ce que firent depuis les Français dans le Palatinat, de mettre le feu dans ce royaume, en cas de malheur, et d'en faire un vaste désert ; mais ce rapport est très-suspect, et il est sûr que l'ordre, s'il a été donné, n'a point été exécuté. Les grands d'Espagne, accoutumés à tout oser à raison de leurs richesses, de leurs titres et de leur crédit, traversèrent continuellement ses vues ; mais sa fermeté les contint dans le devoir. Il sut, par des dispositions admirables, rendre l'état tranquille au dedans et redoutable au dehors. En donnant des armes aux bourgeois, les faisant exercer, à des temps réglés, dans l'art militaire, il avait à ses ordres une excellente armée de 30,000 hommes, composée de braves gens, ayant des mœurs, pleins de courage, animés par le vrai patriotisme et les grands motifs qui font des guerriers chrétiens. C'est ainsi que sans faire violence à personne, sans enlever à la charrue un seul laboureur, sans donner aucun mécontentement, et tout au contraire à la grande satisfaction du peuple, il créa tout-à-coup une force militaire, supérieure à toutes celles qui existaient alors en Europe. Exemple dont n'ont pas songé à profiter les monarques qui, dans les XVIIe et XVIIIe siècles, ont converti la meilleure partie de la population de leurs états en des masses d'armées énormes, qui se consument dans la corruption morale et physique ; qui, n'ayant d'autre aiguillon que la solde des esclaves, deviennent les instruments du caprice et de la violence, ne sont rien à la patrie comme elle n'est rien pour eux, et désolent le pays dont la défense leur est abandonnée. (*Voy.* FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, LOUIS XV, MARIE-THÉRÈSE). Les mécontents débutèrent en Flandre, où était Charles-Quint, par se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtient. Il ne s'en servit que pour le bien public, pour la paix et la sécurité du royaume. En élevant d'un côté l'édifice d'une grande et sage politique, il détruisait tout aussi utilement de l'autre, en abolissant les opérations d'une libéralité dissipatrice et mal entendue. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avait été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, et fit des établissements utiles. Tandis qu'il travaillait pour la gloire de sa patrie, il fut, dit-on, empoisonné en mangeant un pâté de truites ; mais le fait est plus qu'incertain, et ce qu'on a dit des prétendus auteurs

l'est encore davantage. A 80 ans on peut mourir sans poison. Ximenès mourut à cet âge, en 1517, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, il le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie que tous les rois qui avaient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de vingt millions pour les besoins de l'état et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma, dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse (Saint-Cyr). Ximenès fonda l'université d'Alcala, et fit imprimer dans cette ville la *Bible Polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres (*voy.* JAY *et* WALTHON). Elle fut commencée pour l'impression en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-fol. et en quatre langues. Elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les Juifs le lisent; la Version grecque des Septante; la Version latine de saint Jérôme, que nous appelons *Vulgate;* et la Paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur les cinq livres de Moïse seulement. On y travailla pendant plus de douze ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; Ximenès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu quatre cents écus, et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Il fit encore imprimer le *Missel* et le *Bréviaire* mozarabe, dirigé par Ortiz (*voy.* ce nom); et, pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolède, y fonda des chanoines et des clercs, qui célébraient journellement l'office en cette langue. Au même temps que Ximenès écrasait l'orgueil des grands, il savait fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui voulaient qu'on cherchât les auteurs de quelques discours qui avaient été tenus contre lui : « Que lorsqu'on était élevé en dignité, et qu'on » n'avait rien à se reprocher, on devait laisser aux » inférieurs la misérable consolation de venger » leurs chagrins par des paroles. » Quand il avait abattu et forcé ses ennemis à lui demander grâce, il les recevait avec une générosité héroïque, et adoucissait tant qu'il pouvait les désagréments de l'humiliation où ils étaient réduits. « Sa sévérité, » dit Fléchier, était accompagnée d'une probité » constante, égale, incorruptible; d'un amour » tendre pour le peuple, et de cette qualité si rare, » et pourtant si nécessaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Ecriture appelle *la faim et la soif de* » *la justice* » (*voy.* la fin de l'article LE GENDRE). Son zele pour la foi était aussi vif que ferme, constant et éclairé. Ceux qui lui ont fait un crime de s'être opposé à la réforme de l'inquisition, n'ont sans doute pas comparé les rigueurs de ce tribunal avec les massacres qui, durant deux siècles, ont désolé tous les pays où il n'était point établi (*voy.* ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, etc.). Gomez de Castro et Antoine Sanderus ont écrit en latin la *Vie* de ce cardinal; Eugène de Roblez, Maré de Lisbonne et Antoine d'Uza en espagnol; Barthélemi Cimarelli et Jérôme Garimberti, en italien. Marsollier et Fléchier l'ont donnée en français; l'une et l'autre sont bien écrites, intéressantes, et prouvent combien la politique inspirée par la religion est supérieure aux artifices et aux petitesses de la politique humaine. La dernière est écrite d'une manière plus conséquente, plus ferme et plus digne du grand homme dont elle présente le tableau.

XIMENÈS (Pierre), jésuite, né à Tolède, fit ses études à Rome, et y reçut l'ordre de prêtrise. Envoyé par ses supérieurs à Vienne en Autriche, en 1582, il fut chargé d'y enseigner la théologie scolastique et d'y prêcher en italien. Quelques années après, il partit pour Gratz, où l'on venait d'établir une université : il en fut nommé chancelier, et y professa l'Ecriture sainte. Il fut successivement recteur des colléges de Clagenfurth, d'Olmutz, de Prague et de Gratz. Il était habile controversiste, et soutint, dans ces différents endroits, l'intégrité du dogme catholique contre les attaques des hérétiques. A beaucoup de science, il joignait une piété exemplaire. Il mourut à Millestadt dans de grands sentiments de piété, le 29 novembre 1633, à 81 ans, dont il avait passé 59 dans la société. On a de lui : *Oraison funèbre de l'archiduc Charles d'Autriche*, en latin; *Disputatio habita cum Baltazare Fischero, lutherano, in academia Græcensi, anno* 1592; *Compendium seu Breviarium absolutissimum omnium meditationum de præcipuis fidei nostræ mysteriis, vitæ et passionis D. N. Jesu Christi et B. Mariæ, etc., e sex tomis Meditationum P. Ludovici de Ponte, collectum*, Cologne, 1623 et 1729, in-8. Un jésuite en a fait une traduction italienne. — XIMENÈS, (Pierre), qu'il ne faut point confondre avec le précédent, était professeur en théologie à l'université de Salamanque au XVe siècle. Devenu doyen de l'église de Tolède, il fut nommé évêque de Badajoz. Il vivait sous le règne du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, qui lui firent quitter son siége épiscopal de Badajoz pour celui de Coria. Il est auteur de divers ouvrages, parmi lesquels on en cite un qui a pour titre : *Confutatorium errorum contra claves Ecclesiæ*, etc.— XIMENES (Christophe), jésuite du diocèse de Salamanque, et missionnaire zélé, passa aux Philippines, et y demeura 33 ans, constamment occupé de la conversion des peuples de ces îles, dont il était parvenu à posséder parfaitement la langue. Il y mourut en 1629, à 57 ans. On a de lui divers *Traités sur les mystères de notre foi*, en 7 vol., dans la langue du pays. Il traduisit dans la même langue la Doctrine chrétienne de Robert Bellarmin.

XIMENES (Joseph-Albert), Espagnol, né en 1719, d'une famille noble, se fit carme en 1734, enseigna dans son ordre la théologie, et fut fait docteur en 1760. Il ne se distingua pas moins par ses talents pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différents emplois distingués dans son ordre, il en fut nommé prieur-général en 1798, et mourut dans l'exercice de cette

charge l'an 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol. Dans l'un, il a recueilli les bulles et anciens monuments omis dans les volumes précédents; dans l'autre, il a inséré les brefs, bulles, etc., depuis 1718 jusqu'en 1768.

* XIMENÈS (Léonard), jésuite et célèbre mathématicien, né en 1716 à Trapani, en Sicile, avait à peine fini son noviciat qu'il enseigna les belles-lettres dans les colléges de Florence et de Sienne. Après avoir étudié la théologie à Rome, il fut appelé à Florence par le marquis Riccardi, pour montrer les mathématiques à son fils. Le comte de Richecourt, gouverneur de la Toscane, le fit nommer professeur de géographie au collége de Florence, et géographe de l'empereur. Ximenès obtint en même temps la place de mathématicien du grand-duc. Souvent consulté par différents souverains, et par les savants eux-mêmes, après l'extinction de son ordre, il demeura à Florence, où il jouissait d'une grande réputation, ainsi que dans toute l'Italie. Membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, il mourut le 3 mai 1786. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Eléments de géométrie*, Venise, 1751, in-8; *Dissertatio de maris æstu*, Florence, 1755, in-4; *Théorie et pratique de la résistance des solides*, Pise, 1782, 2 vol. in-4; *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici*, etc., Florence, 1781-86, 2 vol. in-4; divers *Mémoires et dissertations* dans les journaux scientifiques. L'éloge du P. Ximenès a été écrit en italien par l'abbé L. Brenna et par Palcani (*voy.* le *Supplém. Bibl. soc. Jesu*, par le P. Caballero, 284-86).

* XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis de), littérateur, né à Paris en 1726, d'une ancienne maison aragonaise, suivit d'abord, comme ses ancêtres, la carrière militaire, fut aide-de-camp du maréchal de Saxe, se distingua à Fontenoi, parvint au grade de mestre-de-camp, quitta le service en 1746, et devint un poète médiocre. Outre quelques pièces fugitives insérées dans divers recueils, il composa des tragédies : *Epicharis, don Carlos*, et *Amalazonte*, imprimées en 1772, in-8, avec tous les essais poétiques de sa jeunesse. Il se montra partisan de la révolution, et fut, pendant la terreur, mis en réquisition par le comité de salut public, *pour être employé à composer des pièces patriotiques*. Napoléon, qu'il encensa dans de petits vers, lui fit une pension; de pareils hommages lui valurent du roi, en 1816, la croix de Saint-Louis. Il mourut, le 1er juin 1817, doyen des poètes français.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople, mort en 1078, avait succédé dans cette dignité à Lichude en 1066. Il était d'une illustre famille de Trébizonde, et avait mené d'abord la vie érémitique dans une des solitudes du mont Olympe. Outre une *homélie* imprimée (grec et latin) par le P. Gretzer, dans le tom. 2 de son recueil *de Cruce*, on a de Xiphilin : *Decreta duo de sponsalibus*, dans le *Jus græco-roman.* de Leunclavius, tom. 3; *Decretum de nuptiis prohibitis*, ib., tom. 4; trois *Constitutions* sur des matières ecclésiastiques. La bibliothèque du Vatican possède de lui un recueil manuscrit d'*Homélies* pour tous les dimanches de l'année. C'est à son neveu Jean XIPHILIN que l'on doit un *Abrégé de l'Histoire* de Dion Cassius, en grec, Paris, 1592, in-fol., trad. en franç. par le présid. Cousin. Cet abrégé commence au 34e livre, et au temps de Pompée. Il est assez bien fait; mais le style manque de pureté et d'élégance.

XISITHRUS ou XISUTHRUS, dont Bérose a fait un roi de Chaldée. Ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devait inonder toute la terre, il construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand il sortit de ce vaisseau, il disparut et fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, défigurée par les mythologistes, comme presque tous les événements des livres saints.

XISTE, pape. *Voy.* SIXTE.

XOGUNSAMA Ier, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617, sur le jeune prince Fidejory, fils de Taïcosama, et assujettit tous les rois particuliers, qui depuis ce temps ne sont plus que les plus soumis courtisans de l'empereur, qui les change et les dégrade comme il juge à propos. La persécution contre les chrétiens devint plus vive encore qu'elle n'avait été; il en périt une infinité dans tous les genres de tourments que la barbarie peut imaginer. Tous les historiens, même protestants, ont rendu justice au courage et à la persévérance de ces illustres martyrs, qui, par la vivacité de leur foi, la sainteté de leurs mœurs et leur héroïque fermeté, retracèrent le spectacle des premiers siècles de l'Eglise, et réfutèrent, par une preuve de fait éclatante, les raisonneurs qui ont essayé de faire du christianisme une affaire de climat, d'éducation ou de préjugés. Ce tyran las, comme Dioclétien, de répandre le sang des chrétiens, abdiqua comme lui, en 1622, et mourut en 1631.

XOGUNSAMA II succéda en 1622 à son père qui, malgré son abdication, conserva presque toute l'autorité jusqu'à sa mort, arrivée en 1631 (d'où vient que quelques auteurs parlent de trois empereurs de ce nom). Celui-ci changea en 1631 son nom en Toxogunsama (*To* au commencement du nom est une marque de prééminence). Il ne respecta ni la vie ni les possessions de ses sujets, ni le droit des gens; il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs portugais, et ne traita guère mieux les Hollandais qui voulaient s'emparer du commerce des autres nations. Ils furent confinés dans la petite île de Désima, avec défense, sous peine de la vie, d'entrer dans le royaume. L'église du Japon, que les fureurs de son père et de Toïcosama n'avaient pu détruire, fut noyée dans le sang d'une multitude innombrable de martyrs. C'est lui qui a inventé cet effroyable supplice de la fosse, où l'on souffre toutes les douleurs imaginables, et dans lequel néanmoins on ne meurt que d'épuisement. Il mourut sans enfants vers l'an 1650, n'ayant jamais voulu se marier, parce qu'il ne croyait pas qu'il y eût une femme au monde qui fût digne d'être son épouse; mais, en récompense, il s'était abandonné aux débauches les plus monstrueuses et les plus absurdes. Dès la première année de son règne il fut frappé de lèpre, et resta dans cet état hideux

jusqu'à sa mort. Aucun missionnaire ne survécut à son règne, et la cérémonie du *Jesumi*, qui consiste à fouler la croix aux pieds, et qui a lieu tous les ans dans les endroits où l'on soupçonne qu'il y a encore des chrétiens, ne donne pas lieu de croire qu'il y en ait beaucoup aujourd'hui, vu surtout l'impossibilité où sont les hommes zélés d'entrer dans ces pays pour les encourager et les instruire (*voy.* Sidotti). Cependant saint François-Xavier, qui connaissait à fond cette nation, et qui en cela avait peut-être quelque lumière prophétique, assurait qu'il y aurait toujours des chrétiens au Japon. « Cette terre, dit l'abbé Bérault, cultivée avec tant » de soin, si féconde en vertus éminentes, arrosée » de la sueur de tant d'apôtres et du sang de tant » de martyrs, serait-elle frappée d'un anathème » éternel ? Le sang des martyrs, qui dans toutes » les autres églises, a été le germe le plus fécond » du christianisme, n'aurait-il servi au Japon qu'à » le ruiner sans ressources ? Cette chrétienté si » brillante dès sa naissance, ayant donné à la Jé- » rusalem céleste, en moins de cent ans, plus de » citoyens que la plupart des autres églises durant » une longue suite de siècles ; présumerons-nous » que le nombre des élus, compté pour elle comme » pour chacune des autres, fût rempli dès-lors ? » A Dieu ne plaise que nous mettions des bornes » à ses miséricordes, ou que nous entreprenions de » sonder les voies de sa justice ! O profondeur des » conseils et des jugements du Très-Haut (*O altitudo » divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei*), nous écrie- » rons-nous, en voyant que la nation la plus pro- » pre en apparence au royaume de Dieu, est re- » tombée dans les ténèbres, plus difficiles à dissiper » que jamais. » Sans vouloir pénétrer dans les secrets de l'Eternel, on peut croire que Dieu, irrité de ce que, malgré de si grands exemples de courage et de vertu, et les immenses travaux de tant de saints missionnaires, le gros de la nation persistait dans son idolâtrie, sa cruauté, sa brutale luxure, et toutes les abominations, a voulu la punir en retirant les grâces dont elle ne profitait pas, et tourner en châtiment la soustraction de cette même lumière, dont la présence l'irritait. « Si cela n'est » pas arrivé chez les Romains, dit un historien, » c'est que leur empire était un composé de toutes » les nations, comprenant tout le monde connu, » et qu'il était dans les desseins et promesses de » Dieu d'établir et de propager la religion chré- » tienne. » Un philosophe de ce siècle a avancé que puisque les empereurs du Japon ont détruit l'église chrétienne dans leurs îles, les empereurs romains l'auraient détruite dans l'univers s'ils l'avaient efficacement voulu. Il n'était pas nécessaire de chercher un exemple si éloigné pour faire un mauvais raisonnement. L'Eglise a été successivement détruite dans bien des royaumes de l'Europe, d'Asie et d'Afrique, sans que ceux qui croient qu'elle est l'ouvrage de Dieu, et qui se fient aux divines promesses, aient imaginé qu'elle peut être anéantie.

* XYLANDER (Guillaume Holtzmann, nom qu'il changea en celui de), né en 1532, à Augsbourg, de parents fort pauvres, dut son éducation à la générosité d'un noble de cette ville. Cependant il fut toujours obligé de travailler pour vivre, ainsi qu'il le dit lui-même dans ce distique :

> Te, mala paupertas, pulchrisque gravissima cœptis
> Conatu indignor non pepulisse meo.

Il fit ses études à Tubingue et à Bâle, et fut bientôt appelé à occuper une chaire de langue grecque à Heidelberg, vacante par la mort de Mycillus ; mais il ne put la conserver longtemps, car étant tombé malade par un excès de travail, il mourut à Heidelberg en 1576, à 44 ans. On a de lui des *Traductions* en latin de Dion Cassius, de Marc-Aurèle, de Plutarque. Il a aussi traduit en allemand le nouveau Testament, Polybe, les 6 premiers livres de l'*Enéide*. Le premier président de Thou dit que les ouvrages de Xylander sont inexacts ; Huet, dans son traité *De claris interpr.*, tom. 2, pag. 71, lui rend plus de justice.

Y

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône l'an 2357 avant J.-C., et eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur fondateur, et quelques-uns de leurs lettrés conviennent que tout ce qui, dans l'histoire de Chine, précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire, car il n'y a de certain dans l'histoire que ce qui nous est transmis par des écrits et des monuments. Or les écrits et les monuments chinois ne remontent tout au plus qu'à l'an 800, ou même qu'à l'an 434 avant J.-C. (*Voy.* Confucius, Fohi, du Halde, Mailla). Il paraît du reste qu'avant ce prince, la Chine, ou du moins plusieurs de ses contrées n'étaient pas habitables, à raison des eaux qui étaient restées longtemps dans les vallées, après le déluge. Mong-Tsée, philosophe fameux à la Chine, et qui tient le premier rang après Confucius, dit que *sous Yao, l'empire n'était pas encore formé, que les eaux du déluge, stagnantes de tous côtés, couvraient la surface des terres*, etc. Il décrit ensuite les soins que prit Yao pour faciliter l'écoulement des eaux, puis il ajoute : *Après ces grands ouvrages, toute la Chine put être cultivée et nourrir ses habitants.* Voilà le déluge de Moïse bien clairement énoncé, et la fondation de l'empire chinois postérieure à ce grand événement. Que penser après cela de l'incroyable audace avec laquelle nos philosophes, sans preuves et sans autorités, nous assurent que l'empire chinois, formé longtemps avant le déluge de Moïse, a, depuis l'é-

poque de sa naissance, subsisté toujours sans interruption ?

* YART (Antoine), né à Rouen en 1710, mort en 1791, était curé du Saussay dans le Vexin, et avait exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. Il fut un des fondateurs de l'académie de Rouen (1744). On a de lui : *Idée de la poésie anglaise*, 1749 à 1756, 8 vol. in-12 ; c'est un recueil de *traductions* en prose de différents poèmes anglais, précédés de *discours littéraires*, sur chaque auteur, et accompagnés de *notes*. Il composa aussi plusieurs opuscules dont on trouvera la liste dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, tom. 5. Quelques bibliographes le croient auteur des *Mémoires ecclésiastiques et politiques, concernant la translation des fêtes aux dimanches en faveur de la population*, Philadelphie (Rouen), 1765, in-12.

YEPES (le P. DIÉGO de). *Voy.* DIÉGO, III, 257.

* YEPEZ (dom Antoine d'), bénédictin espagnol, florissait à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Appelé au gouvernement de différents monastères en qualité d'abbé, il y montra une grande expérience des affaires. Dom Mabillon rend témoignage de son érudition. Il dut à son mérite d'être appelé à la dignité de général de sa congrégation, et mourut en 1621. On a de lui : Des *Chroniques de l'ordre de saint Benoît*, qui vont jusqu'au XIIe siècle, 1609-15, 7 vol. in-fol.; ces chroniques, écrites en espagnol, furent traduites en latin par dom Thomas Weiss, bénédictin allemand, Cologne, 1653 et 1665, 2 vol. in-fol., (*Voy.* WEISS dom Thomas). Dom Matthieu Olivier, de la congrégation de Valladolid, et dom François Valdgrave, bénédictin anglais, en entreprirent aussi une traduction qu'ils n'achevèrent pas, mais qui parut par les soins de dom Martin Rhételois, supérieur de la congrégation de Vannes ; dom Gabriel Bucelin en a donné un abrégé. *Relation d'un voyage littéraire* ; un *Catalogue de ceux qui ont écrit en faveur de l'immaculée conception*.

* YEREGUI (Joseph de), ecclésiastique, né à Vergara, province de la Guipuscoa, en 1734, fit de bonnes études et vint à Paris apprendre la physique et les mathématiques ; mais en même temps il se lia avec les philosophes, et de retour en Espagne il ne cacha pas ses nouvelles opinions. Cependant, pour obéir à sa famille, il entra dans le sacerdoce. Après avoir été instituteur de plusieurs enfants nobles, le gouvernement le chargea de composer un catéchisme qui pût être proposé à toute l'Espagne. Yeregui, pour s'en occuper, se retira à Cadahalso près de Madrid. En 1785, il revint dans la capitale, où il se proposa de procurer à l'église espagnole les *libertés* dont jouit l'église gallicane : il manifesta ses doctrines avec si peu de circonspection, que le saint Office l'appela devant son tribunal en 1792, et produisit cent et un griefs contre lui. Yeregui avait un puissant protecteur dans le prince de la Paix, et non-seulement il fut renvoyé absous, mais il obtint aussitôt l'emploi de conseiller de ce même tribunal qui venait de l'accuser. Sur ces entrefaites, parut contre l'inquisition la *Lettre* de l'abbé Grégoire. Plusieurs membres de ce tribunal, comme Riesco, Blanco, et Villanueva, caché sous le nom d'Astengo, y répondirent. Yeregui, pour agir à l'inverse de ses confrères, prit la plume, écrivit une *Apologie* de l'ouvrage de Grégoire, et l'envoya en France pour être publiée. Obligé de quitter la péninsule, il se retira à Bagnères, et y fit imprimer son *Idea* ou *Essai d'un cathéchisme national*, 1803, in-8, qui n'établira sa réputation, ni comme écrivain, ni comme sage ecclésiastique. Il mourut dans cette ville en 1805, à 71 ans.

* YORK (Henri-Benoît-Marie-Clément, cardinal duc d'), né à Rome en 1725, de Jacques Stuart, connu sous le nom de Jacques III, et plus encore sous celui de *Prétendant*, était le dernier rejeton de l'illustre et infortunée famille des Stuart, retirée à Rome, où le pape avait généreusement pourvu à ses besoins. Après la bataille de Culloden, perdue le 27 avril 1746 par son frère aîné, qui s'était porté en Ecosse pour recouvrer le patrimoine de ses ancêtres, et qui ne parvint qu'avec peine à s'embarquer pour la France, il résolut d'exécuter le projet qu'il avait conçu depuis longtemps d'embrasser l'état ecclésiastique. Après qu'il en eut obtenu la permission du roi son père, Benoît XIV lui donna la tonsure cléricale et le créa cardinal en 1747. Il lui conféra ensuite les ordres sacrés, le fit archiprêtre de la basilique de Saint-Pierre, et préfet de la fabrique de cette église. Clément XIII, après la mort de Benoît XIV, le sacra évêque de Corinthe, et lui donna peu après l'évêché de Frascati, où, quoique ses charges lui donnassent le droit de résider à Rome, il passait la plus grande partie de l'année en remplissant, avec l'exactitude la plus exemplaire, tous les devoirs d'un bon pasteur. En 1763, il convoqua un synode dont les actes sont imprimés sous ce titre : *Constitutiones synodales ecclesiæ Tusculanæ*, etc., Rome, 1764, in-4, où sont traitées avec clarté et méthode toutes les matières qui furent l'objet du synode, savoir : la foi, la discipline et l'administration des sacrements. Un second volume intitulé : *Appendix ad Tusculanam synodum à celsitudine regia eminentissimâ Henrici, Tusculani episcopi*, etc., 1764, in-4, renfermant des lettres pastorales du cardinal, des règlements de discipline, des instructions de piété, des constitutions et des brefs de différents papes (*voy.* STEFANUCCI, VIII, 29). Le cardinal d'York possédait, outre les revenus de ses dignités dans l'état romain, les riches abbayes d'Anchin et de Saint-Amand, que le roi de France lui avait conférées, la première en 1751, la seconde en 1755 ; et une pension considérable de la cour d'Espagne, que la révolution lui enleva ; néanmoins il vendit tous ses bijoux de famille pour venir au secours du pape Pie VI, imposé par l'armée française à des contributions énormes. La guerre l'obligea de se retirer à Venise dans l'hiver de 1798, et il y arriva dénué de tout. Le roi d'Angleterre, informé de sa position, lui fit offrir avec toute la délicatesse possible, par son ministre plénipotentiaire, une pension de 4,000 livres sterling, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1801, il retourna à Rome, et mourut à Frascati le 13 juillet 1807, extrêmement regretté des habitants. Il se trouvait alors doyen du sacré collége, vice-chancelier de l'église romaine, et était devenu évêque d'Ostie et de Velletri. Son

corps fut transporté à Rome, et déposé avec beaucoup de pompe dans le caveau où reposaient les restes de Jacques III, son père. Le prince régent lui fit élever un monument en 1816.

YOUNG (Edouard), poète, naquit en 1681, à Upham, près de Winchester, où son père était recteur. Après avoir étudié en droit, science pour laquelle il avait très-peu de goût, il se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wellwyn, dans le Herfordshire. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée. Elle avait deux enfants qui moururent, ainsi que leur mère, vers 1741. Un fils unique consola Young de ces pertes; mais il ne le retira pas de cette profonde tristesse que lui avait causée la mort de sa fille aînée au moment qu'elle allait se marier. Ce sont les accès de cette tristesse qui nous ont valu son beau poème des *Nuits*, traduit en français avec tant de force et d'élégance par le Tourneur, Paris, 1769 et 1788, 2 vol. in-8 et in-12, et dont on a quelques imitations en beaux vers français par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On ne saurait trop admirer le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées, et surtout la force irrésistible de raison avec laquelle il établit la grande et consolante vérité de l'immortalité de l'âme, et tire du fond des tombeaux cette lumière pure et vive qui rend à l'homme consterné l'espérance et la vie. Vainement l'abbé Rémi et Clément ont exercé une froide critique sur cet ouvrage justement admiré. Il faut convenir cependant que le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent quelquefois les beautés que ce génie sublime a répandues dans ses *Nuits*. On a mis à la tête de la traduction de le Tourneur un *Avis* portant « qu'Young pousse trop » loin les conséquences de l'immortalité de l'âme; » et que quand l'âme serait mortelle, il y aurait » encore des devoirs à remplir. » Mais le donneur d'*avis* se trompe très-fort. Le dogme de l'immortalité tient intimement à celui de l'existence de Dieu, c'est-à-dire du grand législateur, sans lequel il n'y a ni loi ni devoir. (*Voy.* ÉPICURE.) On a de lui d'autres productions poétiques : trois drames, *Busiris*, la *Vengeance*, et les *Frères* (Démétrius et Persée); un traité sur la *composition originale*, des poésies morales, etc., Dublin, 1764, dont le Tourneur nous a donné également la traduction (Paris, 1770, 2 vol. in-8 et in-12) sous le titre d'*Œuvres diverses du docteur Young*, qui font la suite de ses *Nuits*; des *Satires*, dont Bertin a donné une traduction libre, Paris, 1787, 2 vol. in-12. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytérale de Wellwyn, avec la réputation d'un homme de génie, mais dénué de cette fermeté de principes qui fait les âmes fortes et conséquentes. Dans ses poèmes funèbres, il ne paraît occupé que de l'éternité; dans sa vie, on voit un homme qui flatte continuellement les grands par les éloges les moins mesurés. Ses haines, comme ses prédilections, étaient sans motif fixe et sans consistance. On sait avec quelle lâcheté il encensa Voltaire, et c'est le même homme qu'il régala un jour de l'épigramme la plus sanglante. Fâché de l'entendre rabaisser le talent de Milton, et plaisanter sur le *diable*, la *mort* et le *péché*, mis en action dans le *Paradis perdu*, Young lui adressa sur-le-champ deux vers anglais dont le sens est : *Tu es si spirituel, si maigre et si laid, qu'on trouve réunis en toi le diable, la mort et le péché.* Voltaire, déconcerté de cette vigoureuse apostrophe, n'eut pas la force de balbutier un mot de réplique.

* YOUNG (Arthur), agronome, né en 1741, à Bradfield-Hall, domaine situé dans le Devonshire, que sa famille possédait depuis environ deux siècles, entreprit d'abord de faire valoir cette propriété, qu'il prit à ferme de sa famille; mais des expériences coûteuses le ruinèrent et l'obligèrent de résilier le bail. Il essaya de faire valoir plusieurs autres fermes, où il obtint peu de succès; enfin la mort de sa mère l'ayant mis en possession du domaine de Bradfield-Hall, qui lui donnait une honnête aisance, il exécuta pendant les années 1777, 1778 et 1779, le projet qu'il avait conçu depuis longtemps de voyager, pour examiner l'état de l'agriculture en Angleterre et en Irlande. A son retour, il publia le résultat de ses voyages, et le succès en fut si grand, qu'il mit l'étude de l'économie rurale à la mode. Pour l'encourager de plus en plus, il commença en 1784 les *Annales d'agriculture*, ouvrage périodique qui paraissait chaque mois. L'auteur y discute les différentes méthodes employées dans l'agriculture, éclaire la pratique par la théorie, expose les observations des cultivateurs instruits, et traite tous les objets qui ont un rapport immédiat avec la prospérité publique. En 1787 et 1789, il vint en France, et publia peu de temps après son *Voyage* en cette contrée, où l'on trouve d'utiles et d'importants détails sur l'état de l'agriculture. Young approuva d'abord les principes de la révolution française; mais il écrivit ensuite contre elle. Le plus connu de ses ouvrages en ce genre a pour titre : *l'Exemple de la France est un avertissement pour la Grande-Bretagne.* Il y soutient que, s'il y a une justice privée, il n'y a point de justice publique en politique; il nie le droit et la nécessité d'une réforme parlementaire qu'il avait sollicitée autrefois, et conseille au gouvernement de s'y opposer par une force armée permanente. Il mourut le 20 février 1820, laissant plusieurs ouvrages qui attestent la profondeur de ses connaissances et l'étendue de son érudition. Il a contribué à établir en Angleterre un grand nombre de sociétés qui s'occupent de perfectionner les races des bestiaux. Ses ennemis conviennent même que les progrès que l'agriculture a faits dans ces derniers temps en Angleterre sont l'ouvrage de son enthousiasme et de son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *Cours d'agriculture expérimentale, contenant 2,000 expériences*, Londres, 1770, 2 vol. in-4; *le Guide du fermier*, Londres, 1770, 2 vol. in-8; *Lettres d'un fermier au peuple anglais*, 1771, 2 vol. in-8; *Voyage de six mois dans le nord de l'Angleterre*, 1770, 4 vol. in-8; *Voyage de six mois dans l'est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8; *Voyage de six semaines dans le sud et à l'ouest de l'Angleterre, et dans le pays de Galles*, 1772, in-8; *Arithmétique*

politique, ou *Observations sur l'état actuel de la Grande-Bretagne et sur ses principes politiques à l'égard de l'agriculture*, 1774, in-4, trad. en français par de Fréville, la Haye, 1775, 2 vol. in-8, ou sous le titre de *Recueil d'ouvrages sur l'économie politique et rurale*, Paris, 1780; *Voyage en Irlande*, ou *Tableau de l'agriculture, des manufactures et du commerce de cette île*, 1782, 2 vol. in-8, trad. en franç. par Millon, Paris, 1800, 2 vol. in-8; *Annales d'agriculture*, Londres, 1784-1800, 32 vol. in-8; *Voyage en France pendant les années* 1787, 1788 et 1789, Londres, 1792, gr. in-4, et Dublin, 1793, 2 vol. in-8; trad. en franç. par Soulès, avec des notes par Casaux, 2e édit., Paris, 1794, 3 vol. in-8; *Voyage en Italie*, 1794, in-4, trad. en franç. par Soulès, Paris, 1796, in-8. Une grande partie des ouvrages d'Arthur Young ont été trad. en franç. par Lamarre, Benoist et Billecoq, sous le titre de *Cultivateur anglais*, ou *Œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique*, Paris, 1800, 18 vol. in-8, fig. Ce recueil a eu peu de succès, quoique tous les ouvrages qu'il renferme soient fort estimés en Angleterre.

* YPSILANTI (Alexandre), prince grec, entré de bonne heure au service de la Russie, parvint au grade d'officier général. En 1814 quelques-uns des Grecs les plus éclairés ayant formé une société dans le but de régénérer leur pays, Ypsilanti en fut déclaré le chef. Ayant établi le foyer de l'insurrection en Bessarabie, d'où il envoyait des émissaires dans les différents cantons de la Grèce, il commença par le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie, en appelant en même temps les provinces grecques à l'indépendance; mais après quelques marches et contre-marches sa troupe fut taillée en pièces, et il se retira presque seul sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Après une détention de deux ans dans cette place, et de quatre ans et demi à Theresienstadt en Bohême, il recouvra sa liberté, et mourut à Vienne le 31 janvier 1828, à 35 ans.

* YPSILANTI (le prince Démétrius), frère du précédent, commandait en 1821 un corps de volontaires grecs, avec lequel il prit part aux premiers événements qui signalèrent cette guerre. Il resta ensuite dans une sorte d'oubli pendant quelques années, et reparut au printemps de 1825, à la tête de plusieurs milliers d'hommes. Dans le mois de juillet suivant, il s'empara de l'importante place de Tripolitza, occupée par 2000 Turcs qu'il fit passer par représailles au fil de l'épée, s'empara de la ville de Livadie le 17 novembre 1827, et de celle de Salone, l'ancienne *Thessalonique*, le 28 novembre de la même année. Les services que rendit à son pays le prince Ypsilanti, lui méritèrent l'honneur de faire partie du gouvernement provisoire de la Grèce. Il était encore dans la force de l'âge, lorsqu'il mourut à Nauplie, le 16 août 1832.

YRIARTE (don Juan de), né dans l'île de Ténériffe en 1702, alla faire ses études à Paris et à Rouen. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne et moderne, il se retira à Madrid, y fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie royale de la langue espagnole, et interprète de la première secrétairerie d'état, et mourut le 23 août 1771. Ses principaux ouvrages sont : une *Paléographie grecque*, in-4; Des *Œuvres diverses*, en espagnol, Madrid, 1774, 2 vol. in-4. On y trouve des Poésies latines qui ne sont pas la partie principale de ce recueil, ni la plus distinguée. Le *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale*, in-fol., tom. 1er; *le catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial*, 2 vol. in-fol.

* YRIARTE (don Thomas de), littérateur, neveu du précédent, né vers 1750, dans l'île de Ténériffe, étudia à Madrid et à Salamanque, et se consacra à la poésie et à la musique. Son mérite lui valut le poste de grand archiviste du conseil suprême; il mourut vers 1791. On a de lui : *la Musique*, Madrid, 1779, gr. in-8, fig., poëme où il y a d'excellents morceaux, mais où l'auteur a souvent sacrifié la poésie à l'art qu'il décrit, et qu'il connaissait profondément; *Fables littéraires*, 1782, in-4, elles sont au nombre de soixante-sept, et chacune est composée dans un mètre différent. Plusieurs d'entre elles ont été traduites en français et autres langues, cet ouvrage a établi sa réputation. *El Senorito mimado*, ou *le Jeune homme gâté*, comédie qui eut un succès prodigieux; *Dialogues littéraires*; des *Poésies latines*; *l'Orphelin de la Chine*, tragédie trad. du franç. de Voltaire; *le Philosophe marié*, comédie de Destouches, traduite en vers espagnols. Les ouvrages d'Yriarte ont été réunis, Madrid, 1787, 6 vol. in-8.

* YSABEAU (Alexandre-Clément), né vers 1750, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se trouvait préfet du collége de Tours, lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes, et devint grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de cette ville; ensuite il renonça à la prêtrise, se maria, et fut nommé, en 1792, député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. Envoyé avec Tallien en mission à Bordeaux, il mit la *terreur à l'ordre du jour*. Plus tard accusé de modérantisme, il sut conserver son crédit, et devint membre du comité de sûreté générale. Réélu au conseil des anciens, il se prononça en faveur de la majorité du Directoire, et fut nommé, à sa sortie, substitut du commissaire près l'administration des postes à Bruxelles. En 1814, il occupait à Paris, dans la même administration, un modeste emploi; il en fut renvoyé, et mourut pauvre et ignoré en 1823.

YSLA. *Voy.* Isla.

YU, monarque de la Chine, qu'on pourrait appeler le père de son peuple, commença à régner vers 2217 avant Jésus-Christ. Juste, affable, généreux, son palais était sans cesse ouvert pour ses sujets. Afin de se rendre plus accessible, et n'être pas trompé par ses courtisans, il fit suspendre à la porte de son appartement un tambourin, une trompette, et trois tablettes de métaux différents. Chacun, selon la nature de son affaire, frappait sur l'un de ces instruments, et l'empereur lui accordait aussitôt audience. Ce moyen, quoique un peu singulier, remplissait le but de Yu. Il fut un des souverains de la Chine qui protégea le

plus l'agriculture, et composa lui-même un excellent *Traité* sur cet art. Il mourut dans une extrême vieillesse.

YVAN (Antoine), né à Rians, petite ville de Provence, en 1576, après avoir fait ses études avec beaucoup de peine, à cause de sa pauvreté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut Marie-Madeleine de la Trinité. Il fonda avec elle, en 1637, l'ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde, dont il fut le premier directeur et le premier confesseur. Cet homme apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'Evangile les austérités d'un anachorète. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs par ses sermons, et surtout par ses exemples. Sa modestie était telle, qu'il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice. Ce saint homme mourut à Paris, en 1653. On a de lui : des *Lettres;* un livre de piété, intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne;* quelques autres ouvrages, qui donnent une faible idée de ses talents littéraires. Gilles Gondon a donné sa *Vie*, Paris, 1662, in-4 : le P. Léon, carme, en a publié une autre en 1654. Il en a paru une plus nouvelle et mieux écrite, par l'abbé de Montès, Paris, 1787, in-12.

YVES-HÉLORI (saint), né à Ker-Martin, près de Tréguier, en 1253, étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit canon, et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux et savant religieux, et devint, peu de temps après, official du diocèse de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son official, et le chargea de la cure de Tresdrets, puis de celle de Lohannec. Saint Yves s'y montra un pasteur zélé et un bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1303, à 50 ans, et fut canonisé par Clément VI, en 1347. Les avocats, les procureurs et autres gens de loi, ont pris saint Yves pour patron : « Mais, dit un » historien, la manière de penser de ce saint était » bien différente de celle de nos jurisconsultes mo» dernes. Son but était d'éclaircir les causes ob» scures, de faire triompher la raison et l'équité; » les moyens en étaient simples et assortis à l'es» prit des temps. Tout cela est tellement changé » en sens contraire, que dès le XVe siècle l'illustre » Mathias Corvin fut obligé de chasser tous les avo» cats de la Hongrie, pour y conserver les notions » et les droits de la justice. » (*Voy.* FRANÇOIS Ier.)

YVES de PARIS, né dans cette ville en 1593, y fut d'abord avocat. Bientôt dégoûté des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble et pénible carrière, il mourut en 1678, à 85 ans. Le P. Yves avait plus de zèle que de lumières. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, et quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps : *Heureux succès de la piété, le triomphe de la vie religieuse.* Cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. On lui attribue : *Astrologiæ novæ Methodus*, sous le nom d'*Allæus*, Arabe chrétien, Rennes, 1654, in-fol.; *Fatum Universi*, sous le même nom et la même date; enfin une Dissertation sur le livre *du Destin*, 1655, in-fol. Tous ces écrits sont pleins d'idées bizarres et quelquefois extravagantes.

YVETAUX (des). *Voy* IVETAUX.

YVON (l'abbé), docteur de Sorbonne, né vers 1720, dans la Normandie, travailla à l'*Encyclopédie*, et fut soupçonné d'avoir eu part aux thèses de l'abbé de Brienne et de l'abbé de Prades. Le bruit que fit cette dernière l'engagea à faire un voyage en Hollande. Il ne revint à Paris qu'en 1762, et il fixa son séjour aux Eudistes. Il parut avoir abjuré ses erreurs; il écrivit quelques ouvrages en faveur de la religion, qui lui valurent une pension de M. de Beaumont, archevêque de Paris. Elle lui fut ensuite supprimée, parce qu'on trouva qu'il ménageait encore les philosophes; mais l'évêque de Coutance, qui le connaissait et le savait dans le besoin, l'appela dans son diocèse, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut vers 1790. On a de lui : les articles DIEU, AME et ATHÉE qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, et qui excitèrent contre lui les murmures des théologiens. « Pour peu qu'on » lise ces articles avec réflexion, dit l'abbé Saba» tier, il est évident qu'ils tendent à favoriser le » matérialisme, et qu'ils combattent l'existence de » Dieu. L'auteur, par une ruse assez commune aux » philosophes, s'est plu à rassembler les objections » les plus fortes, et à accumuler une infinité de » sophismes contre l'immortalité de l'âme et en » faveur de l'athéisme. Il les expose avec une com» plaisance marquée; et après les avoir présentés » sous un jour aussi faux que séduisant, il se con» tente de les condamner froidement et en très» peu de mots. » La *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, 1754, in-8; *Quinze lettres à J.-J. Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris*, Amsterdam, 1760, in-8; *Accord de la philosophie avec la religion*, 1766, in-12, 1782, in-8, et 1785, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont extrêmement faibles et peu propres à diminuer le nombre des incrédules. On voit que l'auteur veut ménager les philosophes qu'il redoute. En plusieurs endroits il vante leurs connaissances physiques et morales, leurs talents, leurs découvertes, et lorsqu'il les réfute, c'est toujours avec une nonchalance qui dépite et indigne les lecteurs les moins zélés pour la cause dont il a entrepris la défense.

Z

ZABARELLA ou ZABARELLIS (François), plus connu sous le nom de *cardinal de Florence*, né en 1339, étudia à Bologne le droit canonique, qu'il professa à Padoue, sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa Zabarella au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Jean XXII l'appela à sa cour, lui donna l'archevêché de Florence, l'honora de la pourpre, et l'envoya en 1413 vers l'empereur Sigismond, qui demandait la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendrait à Constance. Le cardinal de Florence signala son zèle et ses lumières dans cette assemblée, et mourut le 26 septembre 1417, à 78 ans, un mois et demi avant l'élection de Martin V. L'empereur et tout le concile assistèrent à ses funérailles, et le Pogge prononça son oraison funèbre. On a de Zabarella : des *Commentaires sur les Décrétales et sur les Clémentines*, 6 vol. in-fol.; des *Conseils* en un vol ; des *Harangues* et des *Lettres* en un vol. in-fol.; un traité *De horis canonicis ; De Felicitate libri III ; Variæ legum repetitiones ; Opuscula de artibus liberalibus ; De natura rerum diversarum ; Commentarii in naturalem et moralem philosophiam ; Historiæ sui temporis ; Acta in conciliis Pisano et Constantiensi ;* des *notes* sur l'ancien et le nouveau Testament; un *Traité du schisme*, 1565, in-fol. Les protestants ont souvent fait imprimer ce Traité du schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome; et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*index*. Il attribue tous les maux de l'Église de son temps à la cessation des conciles, et ce dernier désordre aux papes; deux assertions qu'il n'est point aisé de bien prouver. — Son neveu, Barthélemy ZABARELLA, professa le droit canon à Padoue, fut ensuite archevêque de Florence sous le pape Eugène IV. Il mourut en 1445, à 46 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété.

ZABARELLA (Jacques), de la même famille que le précédent, vit le jour à Padoue en 1533, y enseigna la philosophie d'Aristote, et y mourut en 1589, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, qu'on range dans l'ordre suivant : *Logica*, 1597, in-fol. ; *de Anima*, 1606, in-fol. ; *Physica*, 1601, in-fol.; *De Rebus naturalibus*, 1594, in-4. Zabarella soutient dans ces Commentaires, mais plus particulièrement dans un petit traité *De inventione æterni motoris*, qui fait partie de ses *Œuvres*, Francfort, 1618, in-4, que, par les principes d'Aristote, on ne peut pas donner de preuves de l'immortalité de l'âme (*voy.* POMPONACE *et* OREGIUS). Son esprit était capable de débrouiller les plus grandes difficultés, et de comprendre les questions les plus obscures; mais il donnait souvent dans le faux, et on ne peut excuser sa passion pour l'astrologie et sa manie de tirer les horoscopes.

ZABATHAI-SEVI ou SABATAI-SEVI, né à Smyrne, en 1626, du courrier juif de la factorerie anglaise, forma le dessein de se faire passer pour le Messie. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les rabbins ; de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza, il trouva un Juif nommé *Nathan*, homme de quelque considération, qui en imposa au peuple, et fit reconnaître Zabathai vrai Messie et roi des Hébreux. On prétend qu'il fit alors dresser deux trônes, un pour lui et l'autre pour son épouse favorite; qu'il prit le nom de roi des rois, et qu'il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman. Le grand-visir Achmet-Cuprogli, craignant que cette folie n'eût des suites, le fit arrêter en 1666 et mettre en prison aux Dardanelles. Le grand-seigneur voulut le voir, et après l'avoir interrogé, il lui dit « qu'il allait le faire attacher tout nu à un » poteau pour servir de but à ses plus habiles ar- » chers; et que si son corps était impénétrable à » leurs flèches, il reconnaîtrait sa qualité de Messie » et embrasserait le judaïsme. » Zabathai n'osant s'exposer à une pareille épreuve, avoua son imposture, et se fit mahométan. Son changement de religion lui procura des honneurs et une pension ; mais le sultan ayant appris qu'il ne laissait pas de faire, quoique musulman, des fêtes avec les Juifs, le fit conduire au château de Dulcigno, sur les côtes d'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, à 50 ans. L'auteur du fameux *Dictionnaire philosophique* dit que Zabathai est le dernier faux Messie qui ait paru. Il aurait dû dire que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit ; car on vit un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaîne d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un Messie attendu par les Juifs, en même temps qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774 (*voy.* ANDREI, BARCOCHEBAS).

* ZABIRA (George), savant grec, né à Sialista en Macédoine, fut élevé à Thessalonique, d'où il passa en Hongrie en 1764 pour se livrer au commerce. Ses affaires cependant ne lui firent pas négliger l'étude, et il apprit le latin et les langues vivantes de l'Europe. Il établit à Colotscka une école pour les Grecs de sa communion, et en employait les produits à augmenter sa bibliothèque, riche de manuscrits précieux. Il mourut à Szabadszallas, dans la petite Cumanie, le 19 septembre 1804. Il fit

imprimer en 1793 l'ouvrage de Cantemir sur les Cantacuzènes, et a laissé des manuscrits importants, parmi lesquels on remarque un *Théâtre hellénique*, qui contient le catalogue et la biographie des écrivains grecs depuis la prise de Constantinople.

ZABULON, 6e fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J.-C. Jacob donnant, au lit de la mort, sa dernière bénédiction à ses enfants, dit à Zabulon, qu'*il habiterait sur le bord de la mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon*. La tribu de Zabulon eut en effet son partage dans le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'occident.

ZACAGNI (Laurent-Alexandre), critique et littérateur italien, mort à Rome le 17 janvier 1712, à 55 ans, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siècle, lui laissaient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réussir, les apprit, et ayant fait connaître son érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliothèque vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs monuments ecclésiastiques, dont il publia le recueil sous ce titre : *Collectanea monumentorum veterum ecclesiæ græcæ et latinæ*, Rome, 1698, in-4.

* ZACCARIA (François-Antoine), né à Venise en 1714, mort en 1795, entra jeune dans la compagnie de Jésus, que ses talents honorèrent. Il habita successsivement Modène, Pistoie et Turin. Dans la première de ces villes, il fut jugé digne de succéder à Muratori, en qualité de bibliothécaire du duc. Lorsque l'institut qu'il avait embrassé fut attaqué, il composa divers écrits où il en prit la défense. Après sa suppression, il continua ses doctes occupations sous l'habit d'ecclésiastique séculier. Pie VI, qui connaissait son mérite, l'appela à Rome, et le nomma professeur au collége de la Sapience. On a de lui, outre un grand nombre de manuscrits, cent-six ouvrages imprimés, parmi lesquels il suffira de citer comme les plus connus et les plus importants : *Storia letter. d'Italia*, Modène, 1751-57, 14 vol. in-8, et deux de supplément aux tom. IV et V. *Osservazioni sopra vari punti d'istoria letter., etc.*, Venise, 1756, 2 vol. in-8; *Difesa della storia litteraria d'Italia, etc.*, Modène, 1754, in-8; *Anecdotorum medii ævi collectio, etc.*, Turin, 1755, in-fol; *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762-64, 3 vol. in-8; *Theologia moralis P. Tamburini*, Venise, 1755, 3 vol. in-fol, avec des notes et une réfutation de Concina et de Dinelli; un projet d'édition des *Œuvres* de saint Isidore de Séville, 5 vol. in-fol.; une *Apologie de la théologie de Busembaum*, qui fut condamnée; *Anti-Febronius*, en italen, 1768, 2 vol. in-4, contre le livre de Hontheim (*voy.* ce nom). *Anti-Febronius vindicatus, seu de suprema potestate romani pontificis adversus Febronium, ejusque vindicem Theodorum à Palude* (1), Césène, 1771, 4 vol. in-8, et Francfort, 1772, 2 vol. in-8. *Difesa di tre sommi pontefici, Benedetto XIII, Benedetto XIV e Clemente XIII, e del concilio romano tenuto nel* 1725, *diretta al P. F. Viatore di Coccaglio, perche si ravvegga*, Ravenne (Venise), 1782, sous le nom supposé de *Pistafilo romano*. Le P. Viatore, savant capucin, mais opposé à la bulle *Unigenitus*, avait, dans un ouvrage où il était question de cette bulle, laissé échapper quelques expressions injurieuses, pour les trois papes et le concile de 1725. Dans son ouvrage, le P. Zaccaria prend leur défense, et rappelle le P. Viatore au respect dont il n'aurait pas dû s'écarter (*voy.* VIATORE). Zaccaria aida le P. Mansi dans la *Collection des conciles*, donna un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre*, et coopéra avec Pugnani et Marquetti au *Journal ecclésiastique de Rome*, en opposition aux Nouvelles ecclésiastiques de Vienne, aux Annales ecclésiastiques de Florence, et au Journal littéraire de Milan, dans lesquels se trouvaient favorisées les innovations qu'on faisait alors. Peu d'hommes ont été plus féconds et plus laborieux que Zaccaria; peu ont montré plus d'attachement au saint Siége, et plus de zèle à en défendre les prérogatives. — ZACCARIA, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, profès de l'abbaye de Saint-Martin de Laon, était né à Goldsborough en Angleterre, et florissait en 1157. Aussi distingué par sa piété que par son savoir, il mérita d'être élevé à l'épiscopat. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Monotessaron, seu Commentarius in concordiam evangelicam Ammonii Alexandrini, libros quatuor complexus*, Cologne, 1535, in-fol. Il a été inséré dans la Bibliothèque des Pères, XIX, 732.

ZACCHIAS (Paul), médecin du pape Innocent X, mort à Rome, sa patrie, en 1659, à 75 ans, cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture et toutes les sciences. La variété de ses connaissances ne nuisit point à son application à la médecine. On a de lui un livre intitulé : *Quæstiones medico-legales*, dont il y eut plusieurs éditions, Lyon, 1726, Venise, 1737, Nuremberg, 1726, in-fol.; avec des additions insérées entre des crochets, qui rendent la lecture de cet ouvrage difficile. Trop diffus, il offre beaucoup d'érudition, de jugement et de solidité, et il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience. Un Traité en italien, intitulé : *La vie quadragésimale*, Rome, 1673, in-8. Ce livre roule sur les dispenses de l'abstinence du carême. *Trois livres*, en italien, *sur les maladies hypocondriaques*, etc., Venise, 1665, in-4.

* ZACH (François, baron de), né en 1754 à Presbourg, mourut à Paris, le 3 septembre 1832, à 78 ans. Les progrès qu'il fit dans l'astronomie déterminèrent le duc de Saxe-Gotha à ériger en sa faveur l'observatoire de Séeberg, et l'institut de France l'admit en 1805 au nombre de ses membres correspondants. Le baron de Zach a publié des *Mémoires relatifs à l'astronomie* et des *Ephémérides astronomiques et géographiques*, ouvrages remplis d'observations importantes.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père l'an 775 avant J.-C., après une anarchie de onze ans, mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, et prit sa place.

(1) L'ouvrage de ce Théodore de Palude, ou plutôt de l'écrivain caché sous ce nom, est resté inconnu.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, et de Josabeth, fille de Joram, roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre pontife avait pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété et sa fermeté avait contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilége; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres dans le parvis du temple : *In atrio domus Domini*, comme il est dit au IIe liv. des Paralip., chap. 25 ; ce qui a fait croire que c'est de lui qu'il est parlé au 23e ch. de saint Matthieu : *Usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare*; mais ce Zacharie était, comme il est dit ici, fils de Barachias, et non de Joïada (*voy. l'article suivant*). — Il ne faut pas le confondre avec Zacharie, prophète de Juda, qui fut le guide d'Osias ou Azarias. Pendant la vie de ce prophète, qui mourut quatre ou cinq ans avant ce prince, Osias ne s'écarta point de ses sages conseils.

ZACHARIE, l'un des douze petits prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, et ce fut la douzième année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant J.-C. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie, ainsi que celui de sa mort; mais il est assez vraisemblable que c'est lui dont J.-C. parle au chap. 23 de saint Matthieu, non-seulement parce qu'il est fils de Barachias, mais parce qu'il est le dernier des prophètes tués par les Juifs, et que c'est sous ce rapport que le Sauveur paraît avoir voulu le désigner; et il n'importe de dire « qu'il n'a pu être tué *entre l'autel et le temple*, » parce qu'alors le temple était ruiné ; » car il y avait six ans qu'on avait commencé à le rebâtir. Quelques-uns pensent que par ces mots, *inter templum et altare*, J.-C. a voulu spécifier plus particulièrement le lieu de sa mort, pour le distinguer de Zacharie, fils de Joïada, qui avait été tué aussi dans le parvis. La prophétie de Zacharie est divisée en 14 chapitres; et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophète : *Exulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce, Rex tuus veniet tibi, justus et salvator : ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ*. Quoique plusieurs de ses prophéties soient relatives à l'état des Juifs et aux circonstances du temps où il écrivait, on y trouve, comme dans les autres prophètes, ces grands traits qui forment en quelque sorte le tableau général et permanent des événements de ce monde. « L'inépuisable fé» condité et richesse de l'Ecriture, dit un philo» sophe théologue, se fait particulièrement sentir » dans les livres des prophètes. Dans les passages » mêmes qui semblent être exclusivement relatifs » au temps d'alors, on trouve si précisément la dis» position des hommes présents, leurs châtiments » ou leurs récompenses, les mouvements et le sort » des empires modernes, le jeu et le déjouement » de la politique mondaine, qu'on a quelquefois » de la peine à croire que ce sont des choses écri» tes depuis trois mille ans, et qu'on ne peut s'em» pêcher de s'en assurer par la vérification du texte; » tant il est vrai que la divine sagesse a répandu » dans ce précieux dépôt de la révélation une lu» mière universelle et indéfinissable, assortie à tous » les événements, à toutes les situations des peu» ples et des individus. » (*Voy.* Jérémie.)

ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, était époux de sainte Elizabeth, cousine de la sainte Vierge. Ils n'avaient point eu d'enfants, quoique déjà avancés en âge; mais un jour que Zacharie faisait ses fonctions au temple, un ange lui apparut et lui annonça qu'il aurait un fils. Comme il faisait difficulté de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, il allait devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisait de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opérait en lui pour chanter le cantique, *Benedictus Dominus Deus Israël*, un des plus beaux de l'Ecriture sainte, tableau touchant des miséricordes divines, de la fidélité de ses promesses, et de la puissante délivrance de ses fidèles serviteurs. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort sont tirées de sources peu pures. Quelques interprètes prétendent que c'est de lui que parle le Sauveur au ch. 23 de saint Matthieu (*voy.* les deux articles précédents); mais comme dans l'Evangile il n'est pas fait mention de la mort du dernier Zacharie, ni du nom de son père, il est impossible de rien décider là-dessus : cependant la plupart des Pères et interprètes grecs penchent vers ce sentiment, parce que le Sauveur semble parler d'un fait récent, ou du moins d'un prophète tué dans les derniers temps; mais on peut satisfaire aussi à cette observation par ce que nous avons dit de Zacharie, l'avant-dernier des douze prophètes, et le dernier peut-être que les Juifs ont massacré.

ZACHARIE (saint), grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Grégoire III, en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens voulaient mener en Afrique, pour les vendre aux infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le clergé et le peuple romain était si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitaient alors l'Italie. Il fit un voyage vers Luitprand, roi des Lombards, et un autre vers Rachis, un de ses successeurs; son éloquence et son courage obtinrent de ces princes tout ce qu'il voulut. Ce pontife mourut le 14 mars 652 et fut pleuré comme un père. Sa clémence était telle qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avaient le plus persécuté avant son pontificat. Nous avons de lui : des *Epîtres*, quelques *Décrets*, *Traduction* du latin en grec des Dialogues de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles. (*Voy.* Childebert III, Virgile de Saltzbourg.)

ZACHARIE de LISIEUX, capucin, né en 1582, mort en 1661, à 79 ans, est auteur de quelques *traités*, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étaient familiers. Trois entre autres de ses productions sont fort connues : *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois : *Gyges Gallus*. Dans l'un et l'autre, le P. Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4, avec un autre écrit de lui intitulé : *Somnia Sapientis*. Ils sont estimés pour les vues sages et la bonne latinité de l'auteur. On a encore de lui : *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries; il le publia sous le nom de *Louis Fontaines*.

ZACHÉE, prince des publicains, demeurait à Jéricho; il offrit à J.-C. de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple à ceux à qui il avait fait tort. C'est à quoi les lois romaines condamnaient les publicains convaincus de concussion. Le Sauveur, qui vit dans cette résolution la sincérité de sa conversion et la droiture de son cœur, le traita avec bonté, et en parla comme d'un homme destiné à participer au bienfait de la rédemption. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée; on ne sait s'il était juif ou gentil avant sa conversion.

ZACUTUS dit *Lusitanus*, parce qu'il était de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia en médecine, et fut reçu docteur dans l'université de Siguença. En 1625, le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les Juifs de Portugal, Zacutus, qui avait cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam, où il se fit circoncire. Il mourut en 1642, à 67 ans. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine, Lyon, 1649, 2 vol. in-fol. Le 1er vol. contient six livres *De medicorum principum historia*. On y trouve du savoir et plusieurs observations curieuses dont les médecins peuvent profiter; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complète : on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressants, imprimés à Amsterdam en 1641 et 1642. Il était arrière-petit-fils d'Abraham Zacuth, né à Salamanque, qui se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire et dans l'astronomie, et qui est auteur du livre *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260, ou 1500 de l'ère vulgaire.

ZAHN (Jean), né à Carlstadt, dans la Franconie, en 1641, mort le 27 juin 1707, prévôt du couvent de Niederzell, ordre de Prémontré, s'est fait un nom par son ouvrage intitulé : *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium Sciendorum*, etc., Nuremberg, 1696, 3 vol. in-fol.; *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Quelque versé qu'il fût dans la géométrie et la physique, il rejetait plusieurs opinions dominantes, même le système de Copernic.

* ZAIONCZEK (Joseph, prince de), général, né à Kamienieck en 1752, fit ses premières campagnes sous Koscinszko, battit souvent les Russes, et, quand sa patrie fut entièrement soumise, prit du service en France. Envoyé comme général de brigade à l'armée d'Italie en 1797, il suivit l'année d'après Bonaparte en Egypte, y fut nommé général de division, et se distingua à la bataille d'Héliopolis. De retour en France, il continua d'être employé activement, et commanda en 1805, au camp de Boulogne, une division avec laquelle il fit la guerre en Allemagne. Il coopéra ensuite à l'organisation de plusieurs légions polonaises, et fut mis à la tête d'une des trois légions qui composèrent l'armée du grand-duché de Varsovie. Lors de la désastreuse campagne de 1812, il fut blessé, subit l'amputation d'une jambe, et resta prisonnier à Wilna. Quand l'empereur Alexandre donna un gouvernement à la Pologne, il nomma Zaionczek ministre de la justice et de l'intérieur, puis, en 1815, vice-roi avec le titre de prince. Il reçut un gage de l'estime qu'avait pour lui Alexandre, lorsqu'à l'ouverture de la diète de 1818, ce monarque dit, en s'adressant aux députés du royaume : « Un des plus dignes vétérans, » le général Zaionczek, me représente parmi vous; » blanchi sous vos drapeaux, associé constamment » à vos succès et à vos revers, il n'a cessé de donner des preuves de son dévouement à la patrie : » l'expérience a complétement justifié mon choix... » Zaionczek mourut à Varsovie le 28 juillet 1826.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivait l'an 500 avant J.-C. Il s'est fait un nom par ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Une de ses lois condamnait à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après, son fils étant convaincu de ce crime, et le peuple voulant lui faire grâce, Zaleucus s'y opposa. Mais, à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. Il crut qu'il était si important de conserver les lois une fois établies, qu'il ordonna que « quiconque voudrait y changer quelque » chose, serait obligé, en proposant sa nouvelle loi, » d'avoir la corde au cou, afin d'être étranglé sur- » le-champ, au cas qu'elle valût moins que l'autre. » Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites. Les Turiens, ancien peuple de la Grande-Bretagne, l'ont également établie parmi eux. Et chez les Perses, quand quelqu'un proposait un projet au roi, il se tenait sur un petit lingot d'or qui lui servait de récompense, si son projet était trouvé bon; sinon, il était fouetté publiquement. Il serait à souhaiter que dans un temps où les esprits oisifs et tracassiers ébranlent la législation de tous les peuples par des réformes et des innovations qui n'annoncent que confusion et désordre, de si vieilles et si sages ordonnances fussent remises dans toute leur vigueur. On sait que les Lacédémoniens étendaient l'horreur de ces changements jusque sur les règles de musique. (*Voy.* THERPANDRE, TIMOTHÉE.)

ZALUSKI (André-Chrysostome), né en 1655, en Pologne, parcourut les Pays-Bas, la France et l'Italie; à son retour, il obtint un canonicat à Cracovie, puis l'évêché de Plocsko. Zaluski fut envoyé comme ambassadeur en Portugal et en Espagne. Après avoir

été employé dans plusieurs affaires aussi épineuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Warmie et grand-chancelier de Pologne en 1711, à 56 ans. Ce prélat est principalement célèbre par ses *Lettres latines*, 1709-11, 6 vol. in-fol., dans lesquelles on trouve une infinité de faits très-intéressants sur l'histoire de Pologne et même sur celle de l'Europe.

* ZAMAGNA (Bernard), helléniste, né en 1735, à Raguse, entra à l'âge de 16 ans chez les Pères de la compagnie, devint très-savant dans la langue grecque, et professa la rhétorique et la philosophie à Sienne, et la littérature grecque à Milan. Après la suppression de son ordre, il se retira dans sa patrie, d'où il fut député par le sénat auprès du pape Pie VI. Il mourut à Milan le 2 avril 1820, à 85 ans. Il a laissé : *le Navire aérien*; *l'Echo*. Ces deux poèmes sont en vers latins. *Odyssea latinis versibus expressa*, Sienne, 1777, in-fol. et in-8; on joint souvent à cette traduction celle de l'*Iliade* de Raymond Cunichio; *Hesiodi opera, græce,* Parme, 1785, gr. in-4; *Theocriti, Moschi et Bionis Idyllia, latinis versibus reddita*, Sienne, 1788, in-8; Parme, 1792, 2 vol. gr. in-8.

* ZAMBECCARI (François), né à Venise, d'une famille de Bologne, dans le XVe siècle, voyagea en Grèce, y demeura 5 ans, et, à son retour, expliqua les auteurs grecs et latins à Capo d'Istria, puis à l'académie de Pérouse. Pendant son séjour en Grèce, il recueillit un grand nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits. Parmi ces derniers se trouvaient les *Lettres* de Libanius (*voy.* ce nom); il en traduisit 432, qui furent publiées par Jean Saumerfelt, Cracovie, 1504, in-4. Elles ont été recueillies par J.-Chr. Wolf dans son édition des *Lettres de Libanius*, Amsterdam, 1738, in-fol. Des *Opuscules* poétiques de Zambeccari, le suivant est le seul qui soit cité par les bibliographes : *De Phylochrysi et Chrysæ amoribus carmen,* Bologne, 1497; Paris, 1498, in-4. Ces deux éditions sont rares.

ZAMBRI, fils de Salu et chef de la tribu de Siméon, étant entré à la vue de tout le monde dans une tente où était une femme madianite, nommée *Cozbi,* y fut suivi par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandait la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvait à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume l'an 928 avant J.-C. Dieu, qui l'avait choisi pour être l'instrument de sa vengeance, se servit de son ministère pour exterminer tout ce qui restait de la famille de ce roi. Zambri ne jouit pas longtemps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Amri, et vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

* ZAMORA (Jean-Marie), en latin *Zamorus*, savant capucin, né en 1579, à Udine, capitale du Frioul, embrassa la règle de Saint-François à 18 ans. Les succès qu'il obtint dans la prédication engagèrent ses supérieurs à l'envoyer avec le titre de *commissaire-général* en Bohême, pour combattre les hérésies qui s'étaient nouvellement introduites dans ces provinces. Après avoir honorablement rempli sa mission, il revint dans sa patrie, se retira dans un couvent et mourut à Vérone le 30 août 1649, à 70 ans. Wadding (*voy.* ce nom), fait mention, dans sa *Bibliothèque*, du P. Zamora comme un homme avec lequel il était lié intimement, et lui attribue les ouvrages suivants : *De eminentissima Deiparæ et Virginis perfectione libri tres*, Venise, 1729, in-fol.; traité estimé et utile aux prédicateurs; *Commentaria theologica de Deo trino et uno,* Venise, 1626, in-fol. L'auteur y concilie les sentiments de saint Bonaventure, de saint Thomas et de Scot. — ZAMORA (Laurent de), religieux de l'ordre de Cîteaux, de la congrégation du Mont-Sion, était né dans le diocèse de Tolède, vers le milieu du XVIe siècle. On a de lui : *Commentaire sur le Cantique des cantiques;* des *Sermons* sous le titre de *Monarchia mystica,* 7 vol. in-4.

* ZAMORA (Bernard), religieux de l'ordre du Carmel, né vers 1720, à Zamora, dans le royaume de Léon, fut nommé à une chaire de grec à l'université de Salamanque, et mourut dans cette ville, en novembre 1785. On a de lui une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8; des *Dialogues des morts* sur le modèle de ceux de Lucien; une *traduction* de l'Histoire des séminaires, de l'italien de Jean Giovanni, Salamanque, 1778, in-8.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), grand-chancelier de Pologne, naquit en 1541 à Skokow, dans le Palatinat de Culm, dont son père était castellan. Elevé avec soin, il fut envoyé à Paris et ensuite à Padoue, où il parut avec tant de distinction, qu'il fut nommé recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du *Sénat romain* et du *Sénateur parfait.* De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou, en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées; Zamoyski remplit ces emplois en grand capitaine et en habile ministre. Il réprima l'arrogance d'Iwan Basilowitz, czar de Moscovie, délivra la Podolie, la Volhynie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déférer la couronne à Zamoyski; mais il la refusa, et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *défenseur de la patrie, de protecteur des sciences,* et plus encore *de la religion*, dont il fut le plus ferme appui, en s'opposant de toutes les manières aux nouvelles sectes qui infestaient sa patrie. Il établit plusieurs colléges, y attira par des pensions les plus savants hommes de l'Europe, et fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir et qui porte son nom.

* ZAMPIERI (le comte Camille), poète, né en



1701 à Imola, d'une noble et illustre famille, fit ses études à Bologne, s'établit dans cette ville, en devint gonfalonier, et y mourut le 11 janvier 1784, membre de la plupart des sociétés savantes d'Italie. Fabroni, dans ses *Vitæ Italorum*, etc., XII, 355, donne des détails sur la vie et les ouvrages de Zampieri. On a de lui : *Poesie lat. ed ital.*, Plaisance, 1755, in-8; *Tobbia, ovvero della educazione*, etc., Cagliari, 1778, in-4; *Poesie liriche italiane*, 1784, in-4.

ZANCHIUS ou ZANCHUS (Basile), de Bergame, prit l'habit de chanoine régulier. Ses connaissances dans les humanités, la philosophie et la théologie, lui méritèrent la place de garde dans la bibliothèque du Vatican. Après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome dans de grands sentiments de piété, l'an 1560. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : des poésies latines, qui, sans être d'un mérite distingué, offrent de bons vers, quelques pensées heureuses, et une latinité assez pure. On les trouve dans *Deliciæ poetarum italorum*; un *Dictionnaire poétique*, en latin; des *Questions* latines sur les livres des Rois et des Paralipomènes, Rome, 1553, in-4.

ZANCHIUS (Jérôme), né en 1516 à Alzano, en Italie, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, et s'y distingua. Mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confrères. Zanchius fut du nombre : il se retira à Strasbourg en 1553, et y enseigna l'Ecriture sainte et la philosophie d'Aristote. Les protestants l'accusèrent d'erreur, et l'obligèrent de quitter Strasbourg en 1563. Il exerça le ministère à Chiavenne, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur et professeur en théologie. Il mourut en cette ville, le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Paul, Neustadt, 1595, in-fol.; et un ouvrage contre les anti-trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de Frédéric III, électeur palatin. Zanchius est auteur d'un grand nombre d'autres livres qui prouvent beaucoup d'érudition. On les a recueillis à Genève, 1613, 8 tom. in-fol. Il n'y parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, prêt à y rentrer lorsqu'elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), médecin, né à Modène en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie, pour s'instruire de son art. Il se fixa à Venise, et l'y exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses moments de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, surtout à la botanique, et forma en ce genre une riche collection, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Catalogus plantarum terrestrium, marinarum*, etc., Venise, 1711. On a encore de lui : *Promptuarium remediorum chimicorum*, 1701, in-8; *De Myriophillo pelagico: Lithographia duorum montium Veronensium, vulgo* Monte di Boricolo *et* di Zoppica, 1721; *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8; *Opuscula botanica*, Venise, 1730, in-4; *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1731, in-fol., en italien, avec figures, qui ne sont pas assez exactes. Cette histoire laisse encore beaucoup à désirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son père lui avait tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son père, Venise, 1736, in-4.

ZANNONI (Jacques), né à Montecchio, au duché de Reggio, fut un des plus habiles botanistes italiens. Ses talents lui procurèrent l'emploi de directeur du jardin de Bologne. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs sous des noms différents, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682, à 67 ans. Le fruit principal de ses recherches est : *Rariorum stirpium historia*, Bologne, 1742; Rome, 1745, in-fol., fig. C'est Cajetan Monti qui a procuré cette traduction avec beaucoup d'augmentations. L'original avait paru en italien à Bologne en 1675, in-fol.

ZANNONI (Bernardin), jésuite, né à Reggio dans le Modénois, vers 1550, mort à Gênes, le 29 mars 1620, à 70 ans, se dévoua tout entier à la prédication, à l'instruction des fidèles et à la direction des consciences. Il était directeur de la mère Marie-Victoire Strata Fornari, et c'est à son instigation que cette pieuse dame fonda l'institut des Annonciades célestes ou Filles-bleues, approuvé ensuite par Paul V. C'est lui aussi qui rédigea les *règles* de cette congrégation, imprimées à Gênes en 1644; il eut la satisfaction de la voir s'étendre en France, en Lorraine, en Allemagne et en Savoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ascétiques, dont une partie a paru sous le nom de *Jérôme Semino*. Les principaux sont : *Sanctissima Vita e passione di N. S. Gesu Christo e della sua madre Vergine della Maria*, Gènes, 1610; *Libro della Vita beatissima Maria Vergine e d'altre eroiche sue virtu e titoli*, ibid., 1615; des Traités de l'eucharistie et de la communion; *Le Rosaire de la sainte Vierge avec des méditations*; une *Vie de J.-C. et de la sainte Vierge*, en vers; des *Cantiques spirituels*; les *Constitutions des religieuses annonciades*; des *Instructions à l'usage de ces filles pour les faire avancer dans la voie de la perfection*.

ZANNONI (Pierre-Antoine), jésuite, né à Reggio en 1723, mort le 28 juin 1786, était de la famille du précédent, et a composé sur les salines de Cervia un joli poème en vers latins; il a pour titre : *De Salinis Cerviensibus carminum libri tres, quos amplissimo viro Joanni Baptistæ Donato episcopo Serviensi dic.*, etc., Césène, 1786. Ce poème est accompagné d'une *version* en vers italiens où il ne règne pas moins de goût et d'élégance. On doit cette version au seigneur *Adeodato Reffi di Cervia*.

ZANNONI ou ZANONI (Antoine), agronome, né à Udine dans le Frioul en 1696, mort le 4 décembre 1770, s'occupa d'agriculture, introduisit dans son pays la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, propagea la culture de la vigne et

l'améliora, ainsi que plusieurs autres parties de l'agriculture. Il était membre de diverses académies, et a laissé : *Lettres sur l'influence de l'agriculture, des arts et du commerce, sur le bonheur des états*, Venise, 1763, 8 vol. in-8; *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4; *Histoire de la médecine vétérinaire*, ib., 1770, in-8; *De la formation et de l'usage de la tourbe*, 1767, in-4; *De la culture et de l'usage des patates*, 1767, in-8; *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*, 1771, in-8, précédé de l'éloge de l'auteur.

* ZANNONI (Jean-Baptiste), archéologue, né à Florence en 1774, donna quelque temps des leçons publiques d'hébreu, et fut en 1768 attaché au clergé de la paroisse Sainte-Félicité. Il prêchait avec succès à la ville et à la campagne, et ne cessa ce ministère que lorsqu'il eut été nommé conservateur de la galerie de Florence, à l'agrandissement de laquelle il travailla avec zèle. Il était secrétaire de l'académie de la Crusca, lorsqu'il mourut le 12 août 1832. On a de lui : cent trente-deux ouvrages sur l'archéologie, la philologie, la littérature, les arts et diverses matières d'érudition.

* ZANNOTI ou ZANOTTI (Hercule), savant ecclésiastique, né à Paris en 1684, embrassa l'état ecclésiastique, devint chantre de la cathédrale de Bologne, et mourut dans cette ville le 15 septembre 1763. Il est auteur des ouvrages suivants : *Storia di san Brunone*, etc., Bologne, 1741, in-4; *Storia dei santi Procolo Soldato, cavaliere bolognese e protettore della sua patria, et Procolo Siro, vescovo di Terni, ambedue martiri con note*, Bologne, 1742, in-4; *Vita del B. Nicolo Albergati, monaco del sacro ordine Cartusiano, vescovo di Bologna e cardinale*, ibid., 1757. C'est de lui qu'est le 14e chant du *Bertoldo* en vers toscans, imprimé à Bologne en 1757. Ses autres poésies se trouvent dans les recueils du temps. Il a laissé aussi divers ouvrages manuscrits dont le comte Fantuzzi a donné la liste dans ses *Notizie de gli Scrittori bolognesi*. — Son frère Jean-Pierre Zanotti, né à Paris en 1674, mort en 1765, était un peintre distingué; il fut secrétaire de l'académie Clémentine et se livra aussi à la poésie avec succès.

* ZANNOTTI (François-Marie), mathématicien, orateur et poète, frère des précédents, né à Bologne en 1692, fut nommé, en 1718, professeur de philosophie et de mathématiques dans cette ville; il y expliqua les systèmes de Descartes; mais la réputation de Newton le rendit ensuite un des plus zélés sectateurs du philosophe anglais. Bibliothécaire de l'institut de Bologne en 1731, et président en 1766, il mourut le 25 décembre 1777. On a de lui : *Poesie volgari e latine*, Florence, 1734, in-8, nouv. édit., Bologne, 1757, 2 vol. in-8; *Della forza de' corpi che chiamano viva*, libr. III, 1752, in-4. C'est un de ses meilleurs ouvrages. *Dell' arte poetica, ragionamenti cinque*, 1768, in-8; *Filosofia morale*, 1774, in-8.

* ZANNOTTI (Eustache), neveu du précédent, et fils de Jean-Pierre, né à Bologne en 1709, fut également célèbre comme mathématicien, comme astronome et comme littérateur. A vingt ans il fut suppléant d'Eustache Manfredi, dans la chaire d'astronomie; après la mort de son oncle, dont il avait été l'élève, il devint président de l'institut de Bologne, où il occupa avec distinction différentes chaires. Son nom se répandit dans toute l'Europe; membre des académies de Londres, de Berlin, de Cassel, etc., il mourut le 15 mai 1782, à 73 ans. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue les suivants : un excellent *Traité de géométrie*; un autre *Traité de perspective*, 1776, in-4; des *Ephémérides célestes*; des *Observations sur les éclipses et comètes*, etc., etc.

ZAPOL ou ZAPOLSKI (Jean), vaivode de Transylvanie, fut élu roi de Hongrie l'an 1526, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, que d'autres Hongrois proclamèrent roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, et mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux contendants firent entre eux, l'an 1536, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avaient acquis. Il eut pour principal ministre le fameux Martinusius auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils Jean-Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Ce prince avait en partage de grands talents pour la guerre, qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer; mais il n'en possédait pas tant pour le bon gouvernement d'un état. Il s'était distingué par la défaite de Mosa; mais on l'accusa d'être venu trop tard pour joindre avec ses Transylvains le jeune Louis à Mohacz, dans l'espérance que la perte de la bataille et du roi lui ouvrirait le chemin du trône.

ZARA, roi d'Ethiopie, et probablement aussi de l'Egypte, est connu par la guerre qu'il fit à Asa, roi de Juda, 741 ans avant J.-C. Son armée était composée d'un million d'hommes et de trois mille chariots de guerre (on sait que dans ces temps-là toutes les nations marchaient en corps); ce qui n'empêcha point Asa, quoique avec des forces infiniment moindres, de le défaire entièrement, parce que le Seigneur, comme dit l'Ecriture, commandait pour lui (II. Paral. 14).

ZARATE (Augustin de), Espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas dans le département de la monnaie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des mémoires pour l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers en 1555, in-8. Cette Histoire a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam et à Paris, 1700, 2 vol. in-12. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur, son ouvrage est utile et infiniment préférable à celui de l'imbécile Garcilaso, et d'autres romanciers de ce genre.

ZARLINO (Joseph), né en 1519 à Chioggia, dans l'état de Venise, s'est rendu célèbre par l'étude de la musurgie ou de la musique. Au jugement du P. Mersenne et d'Albert Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art; mais ce jugement est exagéré. Ses *Œuvres* ont été

imprimées, Venise, 1589 et 1602, 4 vol. in-fol. Il mourut le 14 février 1599.

ZAZIUS (Ulric), né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de temps il fut jugé capable d'en donner des leçons en public. Il mourut en 1539 à Fribourg, où il professait; il était âgé de 74 ans. On a de lui : *Epitome in usus Feudales*; *Intellectus legum singulares*, et d'autres ouvrages recueillis à Francfort, 1590, 6 tom. in-fol. Jean-Antoine Rieggerus, jurisconsulte de Fribourg, a publié un recueil de *Lettres* de Zazius avec sa *Vie*, Ulm, 1774, 2 vol. in-8. — Jean-Ulric Zazius, son fils, mort en 1565, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il a laissé quelques ouvrages.

* ZÉA (D. Francesco-Antonio), né en 1770 à Médelin, dans la nouvelle Grenade (Amérique méridionale), fit ses études à Santa-Fé de Bogota. Il occupa dès l'âge de 16 ans une chaire d'histoire naturelle au collége de cette ville; mais ayant osé manifester le vœu qu'il formait de voir sa patrie délivrée de la domination Espagnole, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid (1797), et fut enfermé dans un des forts de Cadix, d'où il ne sortit qu'après deux ans. Envoyé en France avec une mission scientifique et un traitement de 6,000 francs, il resta trois ans à Paris. De retour en Espagne, il sollicita vainement la permission de retourner en Amérique; mais il fut nommé directeur en chef du cabinet botanique de Madrid, avec le titre de professeur des sciences naturelles (1804). Il resta dans cette position jusqu'à l'époque de la révolution d'Aranjuez. Elu membre de la junte réunie en 1808 à Bayonne, il fut chargé de la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et obtint ensuite la préfecture de Malaga qu'il conserva jusque vers la fin de 1812. Il se rendit alors en Angleterre, d'où il s'embarqua en 1814 pour l'Amérique. Le général Bolivar le nomma intendant-général de son armée. Après avoir été appelé, en 1817, à la présidence du congrès d'Angostura, il eut ensuite le département des finances dans le gouvernement constitué par cette assemblée, puis, à l'organisation de la république de Colombie, devint vice-président. Envoyé en Europe en 1820 avec des pouvoirs illimités pour y établir des rapports commerciaux et politiques avec le Nouveau-Monde, il fut bien accueilli à Londres par les partisans de l'indépendance. Reçu avec peu de faveur en Espagne, il vint, en 1821, à Paris, où il demanda la reconnaissance de la république de Colombie sur les principes établis dans le rapport fait au congrès des Etats-Unis. Le ministère français, sans répondre à cette note, envoya quelques agents en Amérique pour prendre connaissance de l'état des choses. Pendant ce temps, Zéa contractait avec des banquiers de Londres un emprunt de 2,000,000 liv. sterling au prix de 80 pour 100, et déjà les actions avaient haussé de valeur, lorsque le bruit se répandit qu'il n'avait aucun pouvoir pour contracter cet emprunt. Au milieu des discussions très-vives qui eurent lieu à cette occasion, Zéa mourut aux eaux de Bath, dans le mois de novembre 1822. Le gouvernement de Colombie reconnut plus tard l'emprunt que Zéa n'avait contracté que d'après les pouvoirs que Bolivar lui avait donnés. Zéa possédait très-bien la littérature ancienne et moderne, était versé dans les sciences naturelles, et parlait et écrivait le français avec autant de facilité que l'espagnol. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque quelques *Mémoires* en espagnol *sur le Kina de la nouvelle Grenade*, et une *Description de la chute du Tequenmada*. Il avait rédigé pendant plusieurs années, le *Mercure d'Espagne* et le *Mercure d'Agriculture* du même pays.

* ZECCHI (Lelio), né à Bidiccioli, dans le Brescian, florissait vers 1590. Il devint chanoine et pénitencier de Brescia. On a de lui les ouvrages suivants : *De beneficiis et pensionibus ecclesiasticis*, Vérone, 1601 et 1602, in-8; *politica, sive de principe*, 1600, in-8; *De republicâ ecclesiasticâ*, 1599, in-4, 1601, in-8; *De indulgentiis et jubileo anni sancti tractatus in quo de origine, præstantiâ, utilitate et ratione illa assequendi agitur, etc.*, Cologne, 1601, in-8. On ne dit point en quelle année Zecchi mourut. Ghilini fait mention de lui dans son *Teatro d'uomini letterati*, II, 173.

ZÉGÉDIN ou SZÉGÉDIN (Etienne kis de), né en 1505 à Szégédin, ville de la basse Hongrie, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, et y essuya les désagréments que son fanatisme méritait. Il fut enfin fait prisonnier par les Turcs, qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté en 1563, il alla finir ses jours à Kevin, le 2 mars 1572, à 67 ans. On a de lui : *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8 : ouvrage rempli de fanatisme et de contes absurdes; *Tabulæ Analyticæ in Prophetas, Psalmos et novum Testamentum*, etc., 1592, in-fol.; *Assertio de Trinitate*, 1575, in-8.

ZEGERS (Tacite-Nicolas), récollet, natif de Bruxelles, habile dans la théologie et dans les langues savantes, fut longtemps lecteur de l'Ecriture sainte à Louvain, où il mourut le 25 août 1559. Nous avons de lui : des *Notes* et des *Scholies* sur les endroits les plus difficiles du nouveau Testament, Cologne, 1555, in-12; ouvrage estimé, et qu'on a inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, de même que le suivant : *Epanorthotes sive castigationes novi Testamenti*, Cologne, 1555, in-12. Ces corrections sont faites sur d'anciens exemplaires dont il rapporte et discute les diverses leçons. *Concordance du nouveau Testament*, Anvers, 1566, in-8; *Novum J.-C. Testamentum juxta veterem Ecclesiæ editionem*, Louvain, 1559, 2 vol. in 16; édition faite avec beaucoup de soin sur de vieux manuscrits; elle est accompagnée de notes très-courtes, mais judicieuses. Elle s'accorde presque toujours avec celle de Clément VIII; ce qui prouve que Zegers a bien rencontré dans le choix qu'il a fait de diverses leçons.

ZEGERS. *Voy.* Seghers.

ZEILLER (Martin), né en 1589, près de Murau dans la Styrie, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, et mourut à Ulm en 1661, à 72 ans. Il composa un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne; ils sont tous en latin, et les principales difficultés y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Mérian, 31 vol in-fol. On a encore de lui quelques livres d'histoire,

de chronologie, etc., où il a copié Vossius et d'autres auteurs dont il n'a pas corrigé les fautes.

ZELTNER (Gustave-George), ministre luthérien, né en 1672 à Hilpolstein, petite ville du Haut-Palatinat, fit ses premières études à Nuremberg, et alla les continuer à Iéna où il fut reçu bachelier. Il alla ensuite à Kiel, à Hambourg et dans d'autres villes d'Allemagne, toujours dans le dessein de perfectionner ses études. Rappelé dans sa patrie, il fut chargé de l'inspection des jeunes gens que l'état entretenait à l'université d'Altorf. Dans la suite, on l'adjoignit au collége des ministres de Nuremberg, et en cette qualité il eut à gouverner deux églises. En 1706, le sénat le renvoya à Altorf pour y professer la théologie et les langues orientales. Il exerça pendant vingt-quatre ans cet emploi, auquel il réunissait celui de premier pasteur (*antistes*). Ses forces ne pouvant plus suffire à ce double travail, Zeltner se retira dans un village à peu de distance de Nuremberg; et, pour être encore utile, il ne dédaigna pas de devenir le pasteur de cet humble lieu, après avoir occupé les premiers postes hiérarchiques dans sa communion. Il mourut dans sa petite paroisse le 2 juillet 1738. On a de lui : des *Remarques* sur la traduction allemande que Luther avait faite de la Bible; *Vies des théologiens d'Altorf*, 1722, in-4; la sienne y est comprise; *Historia cryptó socinismi*, ou *Histoire du socinianisme caché*, Leipsig, 1729, 2ᵉ tom. in-4. Il paraît que cette secte avait eu autrefois des partisans secrets dans le Palatinat. On trouve dans l'ouvrage toutes les lettres du socinien Martin Ruar (*voy.* ce nom). Sept *Dissertations* sur les femmes des Hébreux qui se sont distinguées dans les sciences, 1708, in-4; *Dissertatio de novis bibliorum versionibus germanicis non temere vulgandis*, Altorf, 1707, in-4; *De corruptelis et medelis theologiæ ac metaphysicæ, Dissertatio gemina quarum priori, de consanguinitate theologiæ ac metaphysicæ, posteriori de genuina et spuriis theologiam docendi methodis; accessere schediasma de scriptoribus desideriorum; epitaphium item metaphysicæ, et idæa theologiæ fœderalis brevi tabella adumbrata*, Nuremberg, 1707, in-4.

ZELTNER (Jean-Conrad), frère du précédent, était né en 1687 à Nuremberg. A la mort de son père, il n'avait que treize ans : son frère l'envoya en 1706 à l'université d'Altorf, où il soutint avec succès trois *thèses*, dont l'une concernant les femmes savantes de la nation juive. En 1711, il alla à Wittemberg, puis en Saxe et dans les villes de l'Allemagne les plus renommées, pour la culture des lettres. Il revint à Altorf en 1715; on l'y nomma vicaire de cette ville et pasteur d'Altenthan. Il mourut le 10 avril 1720, à 33 ans. Le plus remarquable de ses ouvrages a pour titre : *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, Nuremberg, 1720, in-12; Frédéric Roth-Scholtz, Silésien, y a joint la *Vie* de l'auteur.

ZENO (Charles), né à Venise vers 1334, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions : on récompensa ses services par le gouvernement du Milanais. Propre à la guerre de mer comme à celle de terre, il eut plusieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens et remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé d'avoir violé les lois de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension, ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison; mais son innocence et les murmures des principaux citoyens lui firent rendre la liberté deux ans après. Zéno continua de servir sa patrie avec le même zèle. Il sacrifia souvent sa fortune pour payer les soldats et les ramener à leur devoir. Il aurait été élevé à la place de doge, si l'on avait pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entièrement à l'étude et à l'exercice des vertus chrétiennes, et mourut le 8 mars 1418, à 84 ans. Léonard Giustiniani, orateur de la république, prononça son *Eloge* funèbre, qui a été imprimé à Venise en 1731.

ZENO (Apostolo), né en 1668, descendait d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis longtemps dans l'île de Candie. Il fonda à Venise l'académie *degli Animosi* en 1686, et le *Giornale de Letterati* en 1710. Il en publia 30 vol., qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il était aussi célèbre par ses poésies dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, y reçut d'abord le titre de poète, et ensuite celui d'historiographe de la cour impériale. Zéno passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pièces. Ce n'étaient pas toujours des tragédies profanes; il publiait de temps en temps des drames ou dialogues sur des sujets sacrés, connus sous le nom d'*Azioni sacre*, ou d'*Oratorio*. Il retourna à Venise en 1729, et fut remplacé à la cour de l'empereur par Métastase; mais il continua de jouir de ses pensions. Il y passa ses douze dernières années, et y mourut en 1750, léguant ses livres et ses manuscrits à la riche bibliothèque du couvent des dominicains, qui reçut alors le nom de *Zeniana*. On a donné, en 1758, une *Traduction française* des *Œuvres* dramatiques de ce poète, en 2 vol. in-12. Ces deux volumes ne contiennent que huit pièces. Zéno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en italien, Venise, 1744, 10 vol. in-8. On a encore de Zéno plusieurs écrits sur les antiquités; des *Dissertations* sur Vossius, 3 vol. in-8; des *Lettres*, Venise, 1752, 3 vol. in-12; 2ᵉ édit., augmentée et revue par le savant abbé Morelli, 1785, 6 vol. in-8; des *Dissertations* sur les historiens italiens, 1752, 2 vol. in-4; des *Annotations* sur la Bibliothèque d'éloquence italienne de Fontanini, Venise, 1753, 2 vol. in-4. Son mérite particulier, comme poète, est l'invention, la force et le sentiment; mais il manque de douceur, d'élégance et de grâce. Fr. Négri a publié la *Vie de Zéno*, Venise, 1816, in-8.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, femme d'Odénat, se disait issue d'un des Ptolémée et de Cléopâtre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le nom d'*Auguste*, que son mari avait reçu des empereurs, et régna avec autorité et avec gloire, du vivant de Gallien et de Claude II, son successeur. Elle avait eu grande part aux succès brillants

par lesquels Odénat avait humilié l'orgueil de Sapor. Gallien voulut la combattre par son général, Héraclien, qui fut lui-même battu. Sous Claude, elle fit plus : elle profita du repos où il la laissait pour envahir l'Egypte. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, surtout sa chasteté et son goût pour les sciences et pour les beaux-arts ; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût de grands vices, surtout la passion pour le vin, le faste et la cruauté. On assure même qu'elle eut part au meurtre de son mari (*voy.* HERODIEN, fils aîné d'Odenat). Le philosophe Longin fut son maître. L'empereur Aurélien ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'était rendue avec la plus grande partie de ses forces. Les deux armées se rencontrèrent : on combattit avec fureur de part et d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille ; mais la cavalerie des Palmyriens s'étant trop avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'infanterie palmyrienne, l'enfonça et remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, s'alla renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'y assiégea, et elle se défendit avec le courage d'un homme et la fureur d'une femme. Aurélien, commençant à se lasser des fatigues du siége, écrivit à Zénobie pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec fierté : « C'est par la valeur et non par » une lettre, qu'on contraint un ennemi à se rendre. » Vous avez été battu par des voleurs; que ne de- » vez-vous pas craindre de citoyens qui se défen- » dent? Souvenez-vous que Cléopâtre aima mieux » mourir que d'être vaincue. » Aurélien irrité pressa vivement le siége, et Zénobie, craignant de tomber entre ses mains, sortit secrètement de la ville en 273. Aurélien la fit poursuivre, et on l'atteignit comme elle allait passer l'Euphrate. Les soldats demandèrent sa mort, mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Il lui donna ensuite une terre magnifique auprès de Rome, où elle passa le reste de ses jours. Quelques auteurs, entre autre saint Athanase, ont cru qu'elle avait embrassé la religion des Juifs (*voy.* PAUL DE SAMOSATE). Le P. Jouve a publié en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de cette héroïne.

ZÉNODORE, fameux sculpteur grec, florissait dans le Ier siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Claude et de Néron. Pendant que Vibius était président de l'Aquitaine, Zénodore, se trouvant dans l'Auvergne, imita parfaitement deux vases du sculpteur Calamis; mais il établit encore mieux sa réputation en exécutant dans cette même province une statue colossale de Mercure, qui, selon Pline, surpassait en grandeur tous les colosses de l'antiquité. Néron l'ayant fait venir à Rome, il fit la statue de cet empereur, laquelle avait cent-dix pieds de haut. Vespasien en fit ensuite enlever la tête et mettre à sa place celle du soleil ou d'Apollon, environnée de sept rayons : on la voyait dans le quatrième quartier de Rome. Martial dit de ce colosse :

Hic ubi sidereus propius videt astra colossus.

ZÉNON D'ÉLÉE, autrement *Vélie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J.-C., fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentait quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures; et comme il vit qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux inju- » res, je le serais aussi aux louanges; » regardant comme un vice ce qui, dans des âmes grandes et fortes, n'est que l'effet d'une vertu pure et d'une connaissance profondément sentie des illusions humaines. Il entreprit de se rendre maître du gouvernement, et de se défaire du tyran Néarque ; cette conspiration fut découverte. Zénon souffrit les tourments les plus rigoureux avec fermeté, ou, si l'on veut, avec une espèce de fureur. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourments, à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le pour et le contre, et à tromper par des sophismes captieux. On peut douter qu'il ait soutenu *qu'il n'y a rien dans l'univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent ; quoiqu'il faille convenir, avec Cicéron, qu'il n'y a pas de genre de folie qui n'ait passé par la tête de ces prétendus sages. On appelle, de son nom, *points zenoniques*, les particules de la matière dans leur dernier résultat possible, où Zénon les regardait comme mathématiques et sans étendue, tandis que d'autres regardaient ces points comme physiques et étendus, et que plusieurs physiciens, rejetant les deux opinions, admettaient la matière indivisible à l'infini.

ZÉNON, fondateur de la secte des stoïciens : nom qui fut donné à cette secte, de celui d'un portique où ce philosophe se plaisait à discourir. Il vit le jour à Citium, dans l'île de Chypre, et fut jeté à Athènes par un naufrage. Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et dix autres sous Stylpon, Xénocrate et Polémon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Zénon ayant fait une chute, se fit mourir lui-même, vers l'an 264 avant J.-C. Grand nombre de ses disciples ont suivi cet exemple de se donner la mort. Zénon soutenait cependant « qu'avec la vertu on » pouvait être heureux au milieu des tourments » les plus affreux, et malgré les disgraces de la for- » tune : » maxime qui contraste étrangement avec le suicide. Ce philosophe avait coutume de dire que « si un sage ne devait pas aimer, comme quelques- » uns le soutiennent, il n'y aurait rien de plus mi- » sérable que les personnes belles et vertueuses, » puisqu'elles ne seraient aimées que des sots. » C'est ainsi qu'il ménageait un moyen d'apologie aux petites aventures qui ne paraissaient pas bien philosophiques. On sait d'ailleurs que ce héros de la vertu approuvait les dégoûtantes maximes du cynisme. « Les stoïciens, dit le père Sénault dans son » Traité *des Passions*, après avoir élevé notre na- » ture à un si haut point de grandeur, sont obli- » gés de nous réduire à la condition des bêtes, et » de mettre en je ne sais quelle stupidité le bon- » heur et le repos de leur sage. Ce sentiment n'est

» pas éloigné de ces esprits orgueilleux, qui, s'étant » voulu asseoir sur le trône de Dieu, demandèrent » à J.-C. la permission de se retirer dans le ventre » des pourceaux, et qui, n'ayant pu régner avec les » personnes divines, se contentèrent de vivre avec des » bêtes infâmes. Ainsi nos superbes stoïciens, après » avoir élevé leur sage jusqu'au ciel, et lui avoir » donné des titres que les mauvais anges ne pré- » tendirent jamais dans leur rébellion, le ravalent » à la condition des bêtes, et, ne le pouvant faire » insensible, ils tâchent de le rendre stupide. Ils » accusent la raison d'être la cause de nos désor- » dres; ils se plaignent des avantages que la nature » nous a faits, et voudraient perdre la mémoire et » la prudence, pour ne prévoir jamais les maux à » venir, et ne songer jamais aux maux passés. Cette » folie est la peine de leur vanité: la justice divine » a permis que l'esprit, qui avait été leur idole, » devînt leur tourment, et qu'ils publiassent par- » tout que, ne pouvant vivre comme des dieux, » ils se résolurent à vivre comme des bêtes: mais, » sans imiter leur désespoir, il ne faut qu'implo- » rer l'aide du ciel, et, reconnaissant la faiblesse » de la raison, chercher une autre lumière pour » nous conduire, et emprunter de nouvelles forces » pour vaincre nos passions; c'est ce que nous avons » appris de la religion chrétienne. » Zénon comparait ceux qui parlent bien et qui vivent mal, *à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle, mais composée de faux métal* : comparaison trop justement applicable à tous ces vieux précepteurs de la vertu. Il faisait consister le souverain bien *à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison* : maxime vague qui n'apprend rien pour la pratique, et que les hommes les plus scélérats n'ont point de peine à ajouter à leur système. C'est ce qui a fait dire à un poëte français :

Si vous voulez que je m'explique
Sur la sagesse de Zenon,
Et sur les sages du portique,
Qui furent d'un si grand renom :
L'insensibilité stoïque
Est une vertu chimérique
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la société publique,
Il faut des vertus de pratique,
Et non des êtres de raison.

Il ne reconnaissait qu'*un Dieu, qui n'était autre chose que l'âme du monde*, qu'il considérait comme *son corps*, et les deux ensemble comme un *animal parfait*. C'est ce tout, ou le monde, qui était le dieu des stoïciens. Il admettait en toutes choses une destinée inévitable. Son valet voulant profiter de cette dernière opinion, et s'écriant, tandis qu'il le battait pour un larcin : *J'étais destiné à dérober.* — *Oui*, répondit Zénon, *et à être battu.* On trouve en lui, comme dans tous les philosophes profanes dont nous avons déjà parlé dans ce Dictionnaire, un mélange bizarre et plus odieux que le vice déclaré, c'est celui de la sagesse et de la folie, de la morale et de la licence; cette vanité et cette ostentation qui rendraient la vertu même méprisable, si elle pouvait se trouver sous le simulacre qui l'affiche; cette ambition dévorante qui éclatait dans les uns par des violences, et que la faiblesse cachait dans les autres sous les haillons et la crasse; cette austérité des mœurs dans les leçons et dans le fait des infamies qui outrageaient la nature : à quoi l'on doit ajouter l'oubli et le mépris du vrai Dieu, que ces sages ne pouvaient méconnaître et qu'ils abandonnèrent pour adorer les pierres et les brutes, pour professer le scepticisme et l'athéisme. Enfin l'on peut dire de tous ces hommes bruyants, de ces héros que l'antique philosophie ou politique nous donne pour des objets d'admiration, ce que le plus beau génie de Rome nous dit des illustres scélérats.

Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemma bibat et serrano dormiat ostro;
Condit opes alius defossoque incubat auro.
2. Georg.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos,
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.
7. Æneid.

(*Voy.* Collius, Lucien, Rousseau Jean-Jacques, Platon, Socrate, Solon, Vespasien, etc.).

ZÉNON, dit *l'Isaurien*, empereur, épousa, en 458, Ariadne, fille de Léon Ier, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que Zénon, désirant régner seul, avait employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que Vérine, sa belle-mère, et Basilisque, frère de Vérine, travaillèrent à le détrôner. Zénon fut chassé en 475 par Basilisque, qui, s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avait supplanté. Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécuteur des catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*hénotique*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine orthodoxe sur l'incarnation; mais on n'y faisait aucune mention du concile de Chalcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit, et maltraita tous ceux qui se montraient attachés à ce concile, lequel était la dernière règle de la foi catholique. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui dépassaient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut nommé *chrysargyrum*, qui s'étendait sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge et de toute condition. Il en mit un autre sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des hommes intéressés et injustes, qui cherchaient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés et vendaient la faveur de leurs jugements à celui qui la payait le plus cher. Zénon mourut en 491, à 65 ans, après en avoir régné dix-sept et trois mois. Les auteurs ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les uns disent qu'il mourut d'une dissenterie, le récit des autres est plus tra-

gique et moins vraisemblable ; ils disent que la nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente qu'on le crut mort ; qu'Ariadne, sa femme, le fit porter promptement et sans pompe à la sépulture des empereurs, où le tombeau ayant été ouvert après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince était mort dans un accès de rage. Anastase Ier lui succéda.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Basilisque, était, dit-on, d'une beauté éclatante, mais c'était où se réduisait tout son mérite. Elle favorisa l'eutychianisme, et aux erreurs elle joignit les vices. Ses liaisons avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle était implacable dans ses haines, et elle persécuta les catholiques avec fureur. Comme elle avait été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs (*voy.* BASILISQUE).

ZEPHIRIN (saint), pape après Victor Ier, le 8 août 202, gouverna saintement l'Eglise, et mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Epîtres* qu'on lui attribue ont été fabriquées longtemps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'antechrist était proche. Tertullien, tombé dans l'hérésie des montanistes, n'a pas craint de dire que ce saint pontife avait approuvé leur doctrine ; mais on sait que c'est une ruse des hérétiques de vouloir appuyer leurs erreurs du suffrage de quelque pontife romain. Noël Alexandre a solidement réfuté Tertullien sur ce point, dans son Histoire ecclésiastique, *Sæc.* 3, *Dissert.* 1. Saint Calixte Ier succéda à Zéphirin.

ZEPPER (Philippe) est auteur d'un ouvrage plein de profondes recherches, intitulé : *Les Lois de Moïse comparées avec les romaines*, Hall, 1630, in-8. Ce savant était contemporain de Guillaume Zepper, qui donna *Legum mosaicarum explicatio*, ouvrage réimprimé en 1604, in-8.

* ZEROLA (Thomas), évêque de Minori (1), ville et siége suffragant d'Amalfi, au royaume de Naples, dans la principauté citérieure, naquit à Bénévent en 1448. C'était un prélat savant et attaché à ses devoirs. Il a publié les ouvrages suivants : *Praxis sacramenti pœnitentiæ*, Venise, Rome, 1597, 1522, in-8 ; *Sancti jubilæi et indulgentiæ, necnon commentarii super bullam indictionis ejusdem sancti anni tractatus*, Venise, 1600, in-8 ; *Praxis episcopalis*, 1597, in-4. *Voy.* Lor. Giustiniani, *Scritt. legali de regno di Napoli*, III, 290.

ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J.-C., était natif d'Héraclée ; mais comme il y avait plusieurs villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savants conjecturent qu'il était d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendait plus ses » tableaux, parce que, disait-il, aucun prix n'é- » tait capable de les payer. » Une telle vanité irrita Apollodore, qui attaqua vivement Zeuxis dans une satire ; mais cela ne le corrigea pas. Les anciens ont beaucoup vanté le tableau d'une Hélène que ce peintre fit pour les Agrigentins. Zeuxis ayant représenté des raisins dans une corbeille, les oiseaux venaient becqueter les grappes peintes ; ce qui ne prouve cependant pas une merveilleuse ressemblance, comme on l'a vu dans plus d'une occasion. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portait un panier aussi rempli de raisin ; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis ne put s'empêcher d'avouer qu'il fallait que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartait point les oiseaux. Ce peintre n'était pas sans compétiteurs : Parrhasius l'appela un jour en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avait trompé les oiseaux : mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria : *Tirez donc ce rideau*, et ce rideau était le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut : anecdote qui prouve que ce peintre n'avait pas la tête saine. Carlo Dati a donné sa *Vie*, avec celles de quelques autres peintres grecs, Florence, 1667, in-4.

* ZEVECOT ou ZEVECOTIUS (Jacques), jurisconsulte et poëte, né à Gand en 1604, suivit d'abord le barreau, et entra ensuite dans la règle de saint Augustin ; mais il quitta bientôt le cloître, et même, dit-on, le catholicisme, voyagea en Italie, et, à son retour en Flandre, se maria et obtint une chaire d'histoire et d'éloquence à Harderwick, où il mourut le 17 mars 1646, à 42 ans. Ses *Poésies* latines contiennent trois livres d'*Elégies*, dont plusieurs roulent sur des sujets de piété ; elles ont eu différentes éditions : *Maria Græca* et *Rosimunda*, tragédies ; des *Sylves* ; des *Epigrammes*. On lui attribue encore les ouvrages suivants : *Esther*, tragi-comédie ; *Le Siége de Leyde*, tragédie en vers flamands ; des *Emblèmes*, dans la même langue ; *Observata politica ad C. Suetonii Julium Cæsarem*, Amsterdam, 1630, in-24. C'est un recueil de calomnies contre Philippe IV, roi d'Espagne, et contre la maison d'Autriche ; *Observationes maxime politicæ in L. Florum*, 1633, in-12, qui est une satire comme l'ouvrage précédent. *Voy.* Paquot, *hist. littér. des Pays-Bas*.

ZHINGA. *Voy.* ZINGHA.

* ZIANI (Sébastien), doge de Venise en 1172, succéda à Vital Micheli. C'est pendant son règne que fut conclue, en 1177, la trêve de Venise, entre l'empereur-Frédéric-Barberousse et la ligue lombarde. Cette même année il établit la cérémonie, sublime ou ridicule, du mariage de la mer avec la république (*voy.* l'*Art de vérifier les dates*, chronologie des doges de Venise). Il mourut en 1179, et eut pour successeur Orio Mastropetro.

* ZIEGELBAUER (Magnoald), bénédictin, né en 1696, dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, reçut les ordres sacrés dans le monastère de Zwiefalt, où il enseigna la philosophie et la théologie. Il passa delà au couvent de Reichenau dans l'évêché de Constance, y occupa paisiblement la chaire de théologie, puis se rendit à Vienne, au nom de son

(1) On lit dans le *Dict. univ.* (Prudhomme), au lieu d'évêque de Minori, évêque des *mineurs* ; ce qui n'est pas aisé à entendre. L'auteur de l'article paraît avoir ignoré que Minori fût une ville.

ordre, pour en soutenir les intérêts. Appelé comme professeur de morale, au couvent de Gottwich, il quitta cette paisible retraite pour aller en Bohême, où les états de Prague, ayant décidé l'érection d'une académie, désiraient voir un homme aussi habile présider à l'organisation du corps enseignant. Mais la guerre pour la succession impériale ayant suspendu ces opérations, il revint à Vienne, et après avoir rédigé, sous le nom de Bibliothèque bohémienne, le catalogue de tous les écrivains qui traitent des affaires de la Bohême, mourut à Olmutz, le 14 juin 1750. On compte parmi ses ouvrages : *Opus parthenicum de cultu immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ*, Vienne, 1737, in-fol.; *Historia didactica de sanctæ crucis cultu et veneratione in ordine S. Benedicti*, 1745, in-4; *Historia rei litter. ordinis S. Benedicti*, 1754, 4 vol. in-fol. publ. par son confrère Oliv. Legipont; *Centifolium camaldulense, sive notitia scriptor. camaldulensium*, Venise, 1750, in-fol.

* ZIEGENBALG (Barthélemy), missionnaire luthérien, né à Pulsnitz dans la Haute-Lusace en 1683, après avoir fait de bonnes études, reçut les ordres sacrés à Copenhague, et partit en 1705 pour les Indes-Orientales. Il relâcha quelque temps au cap de Bonne-Espérance, et l'année suivante débarqua à Tranquebar sur la côte de Coromandel. Il trouva de grands obstacles à l'accomplissement de ses desseins; mais il triompha de toutes les difficultés, et vit prospérer son entreprise. Afin de répandre avec plus de succès et plus au loin ses idées, il eut la pensée de composer ou de traduire en langue damoule plusieurs ouvrages. Il repassa en Europe en 1715, reçut du roi de Danemarck l'accueil le plus flatteur, et repartit pour Tranquebar avec le titre d'inspecteur de la mission danoise. A peine arrivé, il organisa une imprimerie portugaise et malabare, et publia divers ouvrages dans ces deux langues. En 1718, il entreprit un voyage dans l'intérieur de l'Inde, et mourut le 25 février 1719. On a de lui : *Novum testamentum damulicum in typis propriis expressum*, Tranquebar, 1714, in-4; 1722, in-8; *Grammatica damulica*, Halle, 1716, in-4; *Explication de la doctrine chrétienne*, en damoul, Tranquebar, 1712, in-8; *Biblia damulica*, 1725, in-4. Parmi ses manuscrits, on distingue une description très-volumineuse de l'idolâtrie dans les Indes, et son *Lexicon malabaricum*. Ziegenbalg fut un des collaborateurs les plus actifs de la traduction du Nouveau Testament en langue damoule, imprimée après sa mort. On peut consulter sur ce missionnaire l'*Histoire de la mission danoise*, par J.-L. Nienkamp, Genève, 1745, 3 vol. in-8; l'*Histoire du christianisme dans les Indes*, par Lacroze, et le *Dictionnaire* de Chaufepié.

ZIEGLER (Jacques), mathématicien et théologien, né vers 1480, à Landaw, dans la Basse-Bavière, mort en 1549, enseigna longtemps à Vienne en Autriche, et se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau. On a de lui plusieurs ouvrages : des *Notes* sur quelques passages choisis de l'Écriture sainte, Bâle, 1548, in-fol.; *Description de la Terre Sainte*, Strasbourg, 1636, in-fol.; elle est assez exacte; *De constructione solidæ sphæræ*, in-4, ouvrage estimé; il a fait sur le second livre de Pline un *Commentaire* qui n'est point à mépriser.

* ZIÉGLER (Jean-Erhard ou Reinard), jésuite, né à Œdikoven dans le diocèse de Spire en 1569, professa la philosophie et les mathématiques au collége de Mayence, et mourut le 24 juillet 1636. L'empereur Ferdinand II, et le pape Urbain IV, l'honoraient de leur estime, et lui en donnèrent des témoignages. On a de lui : une *Edition* des *Œuvres de mathématiques* du P. Clavius, Mayence, 1612, 5 vol. in-fol. (*voy.* CLAVIUS); un livre intitulé *Provisional Vidimus*, en allemand, contre un sermon de Matthieu Hoë, prédicateur de l'électeur de Saxe, prêché dans une réunion de protestants en 1631. Le P. Ziégler y relève différentes erreurs et des calomnies contre l'empereur et les catholiques. Un Traité qui a pour titre, *Récépissé*, en réponse à la réplique de ce prédicateur; deux *Oraisons funèbres*, aussi en allemand, l'une de Jean Suicard, électeur et archevêque de Mayence, l'autre de George-Frédéric, aussi archevêque de cette ville et électeur. Elles furent prononcées aux obsèques de ces illustres personnages. — ZIEGLER (Bernard), théologien luthérien, né dans la Misnie en 1496, mort le 1er janvier 1552, professa la théologie à Leipsig. On a de lui un *Traité de la Messe*, et d'autres ouvrages de théologie et de controverse de peu d'intérêt aujourd'hui. Luther et Mélanchthon l'estimaient et le regardaient comme un des appuis de la réformation.

ZIEGLER (Gaspard), né à Leipsig en 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des appellations et du consistoire, et y mourut en 1690. On a de lui : *De milite episcopo*; *De diaconis et de diaconissis*, Wittemberg, 1678, in-4; *De clero renitente*; *De Episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4; des *Notes* critiques sur le Traité de Grotius, du droit de la guerre et de la paix, et d'autres ouvrages savants. Cet auteur avait été employé par la cour de Saxe dans des affaires importantes.

ZIETHEN (Jean-Joachim de), né en 1699, à Wustrow, près de Ruppin, de parents pauvres, commença à porter les armes dès l'âge de 15 ans. Sa valeur et ses talents l'élevèrent successivement au grade de général de cavalerie. Il combattit toujours dans l'armée du roi de Prusse, Frédéric II, et eut une grande part à toutes les victoires qui ont illustré le règne de ce prince. Il se distingua surtout à la bataille de Leuthen, donnée le 4 décembre 1757, et contribua beaucoup à cette grande victoire. Il ne fut pas si heureux en 1758; chargé, pendant le siége d'Olmutz, d'escorter 3,000 chariots destinés à approvisionner l'armée des assiégeants, il fut attaqué par Laudon, qui détruisit une partie de ce convoi, et obligea Ziethen à faire sauter en l'air le reste : événement qui contraignit les Prussiens à lever le siége. Il se signala encore à la bataille de Liegnitz en 1759, de même qu'à celle de Torgau en 1760, où il déploya toute la prudence d'un habile capitaine. Il mourut à Berlin en 1786, à 87 ans.

ZIMMERMANN (Matthias), né en 1625, à Eperies, en Hongrie, ministre à Meissin et surintendant, mourut le 29 novembre 1689, après avoir donné plusieurs ouvrages au public : *Amœnitates historiæ*

ecclesiasticæ, avec fig., Meissin, 1684, in-4. Il y a des choses curieuses; une Dissertation sur ces paroles de Tertullien : *Fiunt*, *non nascuntur christiani*, où ce Père fait remarquer que la foi chrétienne était l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance; *Florilegium philologico-historicum*, Meissin, 1687, in-4, avec fig. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts et sciences, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long.

* ZIMMERMANN (Jean-George), philosophe et médecin, né à Brugg, petite ville de Suisse, en 1728, fut reçu docteur en médecine à l'université de Goettingue en 1751. Il voyagea ensuite en Hollande, séjourna quelque temps à Paris, et revint d'abord à Berne, puis dans sa ville natale, d'où ses écrits ne tardèrent pas à porter sa renommée dans toute l'Europe. Nommé successivement médecin de Georges III, roi d'Angleterre, puis de Frédéric II, roi de Prusse, il reçut de Catherine II, de Russie, de riches présents, et entretint une correspondance suivie avec cette impératrice. Ennemi déclaré de la révolution française, qu'il avait prévue et qu'il regardait comme l'œuvre des illuminés, il l'attaqua dans plusieurs écrits aujourd'hui peu connus, et mourut à Hanovre le 7 octobre 1795. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la solitude*, Zurich, 1756, in-8, souvent réimpr., et trad. en franç. par Mercier, Paris, 1790, in-12, et par A.-J.-L. Jourdan, 1825, in-8; *Sur l'orgueil national*, Zurich, 1758, in-8; trad. en franç., Paris, 1769, in-12; *De l'expérience en médecine*, Zurich, 1763-74; trad. en franç. par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1774, 3 vol. in-12; Avignon, 1800, 3 vol. in-12; Montpellier, 1818, in-8; *De la dyssenterie*, Zurich, 1767; trad. en franç., 1775, in-12; *Vie de Haller*, Zurich, 1758, in-8; *Correspondance de l'impératrice de Russie avec Zimmermann*, imprimée en 1804. La *Vie* de ce médecin a été écrite par Tissot.

ZINGARELLI (Nicolo), né à Naples en 1752, avait à peine 7 ans quand son père mourut; ses parents le firent entrer au conservatoire de Loretto, où il eut Frénaroli pour maître de composition; Cimarosa, Giordanello étaient ses compagnons d'étude. En sortant de cette école, il se mit sous la direction de l'abbé Speranza pour arriver à connaître tous les secrets de la théorie musicale. En 1781, il écrivit *Montézuma* pour le théâtre de Naples; cet opéra, remarquable sous le rapport du travail d'harmonie, était peu mélodieux; Haydn le trouva fort à son goût, mais les Napolitains ne l'applaudirent point. Zingarelli abandonna dès lors le style recherché, et la mélodie qu'il fit entendre dans *Alzinda*, composé à Milan quatre ans après, lui valut son premier succès dramatique. Un grand nombre d'opéras suivirent ces premiers essais; les plus généralement applaudis furent : *Pirro*; *Artaserse*; *Romeo è Giulieta*; *il conte di Saldagna*; *Inez de Castro*; plus deux *oratorios*; *la Distruzione di Gierusalemme*; *il Triunfo di Davide*. Après une courte apparition en France, où il n'ajouta aucun titre nouveau à sa gloire, Zingarelli fut nommé en 1806 maître de chapelle du Vatican, pour succéder à Guglielmi qui venait de mourir. Depuis cette époque, il cessa de composer pour le théâtre; mais il écrivit encore une infinité de *messes*, de *vêpres* et de *motets*. Nommé ensuite directeur du conservatoire de Naples, il y mourut au mois de mai 1837, à 85 ans.

ZINGHA ou XINGA, reine d'Angola, était sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le XVIIe siècle. Après divers accidents et aventures, devenue souveraine, elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, et surtout le culte abominable des Giagas, et de retourner au christianisme, qu'elle avait autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loendo, informé de son changement, lui envoya un capucin nommé le P. *Antoine de Gaïette*. Ce missionnaire reçut son abjuration, et la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagas, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle mourut dans de grands sentiments de piété le 17 décembre 1664, à 82 ans, laissant sa nation à demi-policée, et inconsolable de sa perte. Castilhon a ourdi un ennuyeux roman sur cette reine; le *Dictionnaire* de Moréri contient aussi un long article composé sur des relations fabuleuses.

* ZINI (Pierre-François), ecclésiastique, né vers 1520, à Vérone, après avoir enseigné la philosophie à Padoue, obtint l'archiprêtrise de Lonato, et un canonicat du chapitre de Saint-Etienne de sa ville natale. Il occupait cette dignité lorsque Alde Manuce le jeune lui dédia son livre intitulé : *Eleganze toscane*. Il vivait encore en 1575. On lui doit des traductions de plusieurs ouvrages des Pères grecs, entre autres de *saint Grégoire de Nysse*, de *saint Grégoire de Nazianze*, du *Commentaire de Théodoret sur le Cantique des cantiques*, de *saint Ephrem*, de *saint Jean Damascène*; *Tabulæ græcarum institutionum*; *Constitutiones editæ a Joanne Matthæo Giberto*, *in unum redactæ*, Venise, 1565, in-4; *Exempla tria insigna naturæ*, *legis et gratiæ seu Philonis judæi vita Josephi patriarchæ*, *ejusdem libri tres vitæ Mosis ex interpretatione Zini*, Venise, 1574, in-8. Le P. le Quien, dominicain, qualifie Zini de *vir utriusque linguæ latinæ et græcæ callentissimus* (*voy.* la *Verona illustrata* de Maffei, part. 2, page 323).

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né en 1700, d'une famille originaire d'Autriche, fils de Georges-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, mourut en 1760; il s'est rendu fameux dans ce siècle par la fondation de la secte des *Hernuters* ou *Hernhuters*, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et, à la fin de 1732, il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable qu'on nomma *Hernuth* ou *Hernhuth* (*garde* ou *gardien du Seigneur*). La rapidité avec laquelle cette secte s'est répandue en Bohême, et surtout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des *adamites*. (*Voy.* PICARD, Jean.) Coyer, Busching, et d'autres observateurs superficiels, surtout Hegner, Hernhuter lui-même, ont fait de grands éloges de cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond en ont porté un

jugement bien opposé. On a fait voir par l'extrait des *Sermons* mêmes du comte de Zinzendorf, qu'il exigeait de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, et voulait qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation, comme seul autorisé à en fixer le sens. Parmi ses dogmes, on trouvait ceux-ci : « Que l'on doit un respect religieux à » Christ, à l'exclusion du Père; que Christ peut » changer la vertu en vice, et le vice en vertu; que » toutes les idées et toutes les actions qui sont gé- » néralement considérées comme sensuelles et im- » pures, changent de nature parmi les frères, et » deviennent des symboles mystiques et spirituels. » En 1775, il a paru un ouvrage anglais intitulé : *Détail historique sur la constitution présente de la société des frères évangéliques*. L'auteur est un hernhuter qui tâche de justifier sa secte, mais il ne réussit pas. *La vérité perce à travers ses artifices*, dit le journaliste anglais qui rend compte de cet ouvrage. Crevenna, si connu par sa riche bibliothèque, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam, 1775-1776, 6 vol. in-4, fait mention d'un manuscrit intitulé : *Fides Hernhutorum et Religio ex variis contra eos editis scriptis compendiose descripta*, et ajoute : « Ce manuscrit est très-curieux, et si ce » que l'auteur anonyme rapporte de la croyance et » de la religion des hernhuters est vrai, il faut con- » venir que c'est la plus détestable secte qui ait » jamais pu exister, et qu'elle est remplie des plus » horribles abominations, qui surpassent même » toute créance (1). » (*Catalogue raisonné*, etc., 1er vol., p. 124.) Le comte de Dohna a succédé au comte de Zinzendorf, dans la primatie de la secte. On a la *Vie* de ce fameux fondateur écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros.

ZISKA (Jean), gentilhomme bohémien, fut élevé à la cour de Bohême, du temps de Wenceslas. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, et perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeler *Ziska*, c'est-à-dire borgne. Les hussites le mirent à leur tête pour venger la mort de Jean Huss. Il assembla une armée de paysans, et il les exerça si bien, qu'en peu de temps il eut des troupes aussi bien disciplinées qu'animées par le plus fougueux fanatisme. Wenceslas étant mort en 1414, Ziska s'opposa à l'empereur Sigismond, à qui appartenait le royaume de Bohême, fit bâtir une ville dans un lieu avantageux sur la rivière de Lusinits, à 20 lieues de Prague, et la nomma *Thabor*, d'où les hussites furent nommés *Thaborites*. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de flèche, et ne laissa pas néanmoins de faire la guerre. Il se donna un grand combat devant Aussig, sur l'Elbe, que Ziska assiégeait, où 9,000 catholiques demeurèrent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il y mit tout à feu et à sang, ruina les monastères, brûla les campagnes et commit des cruautés inouïes. Son armée grossissait tous les jours. Pour éprouver la valeur de ses troupes, il les mena à la petite ville de Rziézan, qui avait une forteresse; il emporta l'une et l'autre, et condamna aux flammes sept prêtres. De là il se rendit à Prachatitz, la somma de se rendre et de chasser tous les catholiques. Les habitants rejetèrent ces conditions avec mépris; Ziska fit donner l'assaut, prit la ville, et la réduisit en cendres. Sigismond, alarmé de ses progrès, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême avec les conditions les plus honorables et les plus lucratives, s'il voulait ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations : Ziska en fut attaqué, en 1424, et fut enterré à Czaslau : *Monstre détestable, cruel et terrible*, dit Enéas Sylvius, *que le bras de Dieu frappa, celui des hommes ne l'ayant pas pu faire*. « En même temps, ajoute un auteur » moderne, on doit reconnaître dans Ziska, comme » dans Attila et les autres tyrans ravageurs, *la co-* » *lère du ciel, et le fléau de Dieu*. L'ignorance et la » superstition avaient altéré le culte, réduit pres- » que tout entier à des pratiques extérieures; les » mœurs des peuples, aussi bien que celles du » clergé, étaient conformes à cet état des choses. » La Bohême, où la religion extérieure brillait de » tout son éclat, était particulièrement atteinte de » ce mal; et Dieu, qui veut être servi *en esprit et* » *en vérité*, ne tarda pas de faire éclater sa colère, » et d'annoncer par des avis terribles qu'un demi- » culte lui est plus odieux qu'une infidélité com- » plète. » On raconte que Ziska donna en mourant l'ordre de faire un tambour de sa peau, assurant que le bruit de ce tambour ferait fuir les catholiques; mais ce récit a l'air d'une fable. Théobalde témoigne qu'on lisait encore sur son tombeau, au temps où il écrivait, une épitaphe où ce fanatique sanguinaire est comparé à Appius Claudius et à Camille.

ZIZIM ou ZEM, suivant la prononciation turque, fils de Mahomet II, empereur des Turcs et frère de Bajazet II, est l'un des princes ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignait que l'amitié de ces deux frères ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entre eux. Il donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie mineure; et à Bajazet celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étaient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut l'an 1481. Après sa mort, Bajazet qui était l'aîné, devait naturellement lui succéder, et fut en effet déclaré empereur le premier. Mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenait, parce qu'il était né depuis que son père avait pris le sceptre, au lieu que Bajazet était venu au monde dans le temps que Mahomet n'était encore qu'un homme privé. Il s'empara de Pruse, ancienne demeure des empereurs ottomans, et se fit un parti

(1) On peut assurer que les hernhuters modernes ne ressemblent en rien au portrait qu'on nous en donne ici. L'auteur de cette note, qui a vécu quelque temps parmi eux, n'y a vu à la vérité que des gens abandonnés, comme tous les hérétiques, à leur sens privé; mais il se plaît à leur rendre ce témoignage, que la foi en Jésus-Christ Dieu et Sauveur, dont il n'est plus question dans tout le nord de l'Allemagne, se retrouve entière chez les hernhuters, et paraît s'être réfugiée dans leur sein. Ils se sont beaucoup améliorés depuis leur première institution. (*Voy.* dans le tome 10e, article PICARD, la note qui concerne ces hernhuters ou frères moraves.)

considérable. Mais ayant été défait par Acomat, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, et de là en Lycie. Ne trouvant aucun asile assuré, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes, où il fut reçu magnifiquement au mois de juillet 1482 (*voy.* AUBUSSON, Pierre). Il en partit le 1er septembre suivant pour venir en France. Il y fut gardé dans la commanderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou et de la Marche, et y demeura jusqu'en l'an 1489, époque où il fut livré aux députés du pape Innocent VIII, et conduit à Rome. Alexandre VI le livra en 1495 à Charles VIII, et il mourut peu de temps après. On dit que ce pape avait eu soin de le faire empoisonner, de peur que la France n'en tirât quelque avantage; on ajoute qu'Alexandre avait reçu de Bajazet une grande somme d'argent pour faire périr ce prince; mais quoique ce pontife fût capable de forfaits, c'est sans fondement qu'on lui attribue celui-ci; quelques auteurs accusent les Vénitiens de ce crime, mais sans raisons plausibles; et d'ailleurs le prince étant au pouvoir de Charles, le soupçon du poison, s'il avait lieu, devait naturellement tomber sur lui, vu surtout qu'il ne le rejetait sur personne. Zizim avait l'esprit vif, l'âme noble et généreuse, de la passion pour les lettres aussi-bien que pour les armes. « On a prétendu sur de faibles » preuves, dit l'abbé Bérault, qu'il mourut chré- » tien. Malgré son affection pour les nations chré- » tiennes, et particulièrement pour les chevaliers » de Rhodes, il avait toujours paru fort attaché à » la loi de Mahomet. » Il laissa un fils nommé Amurat, qui embrassa le christianisme, et se retira à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'était caché, dans l'espérance de se sauver, dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert et mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussitôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfants mâles. Deux filles qu'il avait furent conduites au sérail de Constantinople.

ZIZIME fut élu l'an 824 par la noblesse romaine pour succéder au pape Pascal Ier, tandis que le clergé et le peuple nommaient Eugène II; ce qui aurait causé un schisme, si l'empereur Lothaire n'était venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugène, et obligea Zizime à se retirer.

ZOÉ CARBONOPSINE, 4e femme de l'empereur Léon VI, avait une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, et la connaissance des affaires. Elle accoucha, en 905, de Constantin Porphyrogénète. Ce prince étant devenu empereur, en 912, Zoé, chargée de la tutelle de son fils et de l'administration de l'état, choisit des ministres et des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, et força les Bulgares par des victoires à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans; elle fut exilée de la cour par son fils, et mourut dans sa retraite. — Il ne faut pas la confondre avec ZOÉ, seconde femme du même empereur Léon VI, qui fut couronnée impératrice pendant que Théophane, la légitime épouse de Léon, était encore en vie. Elle était fille du général Stylien, et mourut après 21 mois de mariage, en 893.

ZOÉ, fille de Constantin VIII, née en 978, fut ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-père, en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien, qu'elle avait épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère Jean; et Zoé adopta Michel, dit *Calafates*, neveu de son mari. Ce fils adoptif eut l'ingratitude de l'exiler (*voy.* MICHEL CALAFATES); mais en 1042, elle fut tirée de sa retraite pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea ensuite sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de la cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après en 1050, souillée de crimes et en horreur à tout l'empire.

* ZOÉGA (George), archéologue, né en 1755, à Dahler, ville du comté de Schackenbourg, diocèse de Ripen, en Jutland, acheva ses études à Goettingue. Après avoir visité les principales universités de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, il vint se fixer un moment près de son père, pasteur de Mægeltondern, près de Tondern. En 1778, il accepta une place de précepteur à Kierteminde, petite ville sur la côte orientale de l'île de Fuhnen. Il la quitta bientôt pour accompagner, en qualité de gouverneur, un jeune gentilhomme, qui devait parcourir l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. Avant d'entreprendre ce voyage, il fit un séjour d'une année à l'université de Gœttingue, où il revit Heyne, qui avait été son maître. Zoéga partit en 1780, et revint après avoir traversé la Hesse, le Palatinat, la Souabe, la Bavière, le Tyrol, la Carinthie, quelques parties de l'Italie, et séjourné à Rome. La mort du père de son compagnon de voyage l'ayant rendu à son indépendance, il retourna auprès de Heyne, dont il devint l'ami, et qui le fortifia dans son amour pour l'archéologie. Le ministre danois Guldberg, après l'avoir chargé de la classification et de la publication du médailler de Copenhague, lui fit entreprendre, aux frais du roi, un voyage numismatique. Zoéga partit en 1782, consacra plusieurs mois à explorer le riche musée de Vienne, et se lia dans cette ville avec Garampi, nonce du pape, sous les auspices duquel il fut introduit, à son arrivée à Rome, en 1783, dans le palais de Borgia, depuis cardinal, et alors secrétaire de la Propagande. Ce fut à Rome que Zoéga épousa une jeune italienne, dont il n'obtint la main qu'en embrassant le catholicisme, circonstance qu'il crut devoir tenir secrète, pour ne pas encourir la défaveur du gouvernement danois et les reproches de son père. En 1784, ayant appris la chute du ministre Guldberg, son protecteur, il se décida à avouer au nouveau ministère son abjuration; loin d'éprouver une disgrace comme il le craignait, il fut maintenu dans sa position, qui s'améliora même par sa nomination à la place d'interprète de la Propagande pour les langues modernes. Malgré le mauvais état de sa

santé, et les embarras domestiques auxquels il se vit soumis, il publia, en 1787, ses *Numi Ægyptii*, ouvrage qui fut bien accueilli, et qui avait nécessité des études laborieuses. Il avait entrepris, longtemps avant cette publication, d'autres travaux importants. Pie VI, qui avait résolu de reprendre, après une longue interruption, l'œuvre de ses prédécesseurs, en faisant relever ceux des obélisques qui gisaient encore sur le sol romain, le chargea d'interpréter les figures et les hiéroglyphes de ces monolithes. S'il ne put débrouiller ce chaos avec un succès qui était réservé à un des savants de notre âge (*voy.* CHAMPOLLION), reconnaissons du moins que l'archéologue danois entra dans une route beaucoup plus sûre que celle qu'avaient suivie ses prédécesseurs, et qu'il constata un fait, généralement méconnu jusqu'à lui : c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude, dès le temps de la conquête de l'Egypte par Cambyse, durèrent autant que la nation égyptienne elle-même, et ne cessèrent d'être en usage qu'après l'entière destruction du paganisme. Au lieu de s'aventurer dans les détails d'une interprétation impossible, Zoéga se borna à rédiger une immense compilation critique sur l'origine, le but et l'histoire des monuments appelés *obélisques*, et de ceux qui s'en rapprochent par un point quelconque : c'était poser la base de toutes les recherches qu'on devait faire après lui, relativement à l'archéologie égyptienne. L'ouvrage parut en 1800, sous ce titre : *De usu et origine obeliscorum*. Le livre porte néanmoins la date de 1797, par la volonté de l'auteur, qui voulut dédier à la mémoire de Pie VI une publication ordonnée par ce pontife, et que les événements de la guerre avaient fait retarder jusqu'au règne de son successeur. Zoéga s'était consolé par l'étude des maux de l'invasion ; il eut néanmoins un moment d'enthousiasme, en croyant voir ressusciter la vieille république romaine sous les auspices de la domination française. Lors de la création de l'institut national romain, il fut attaché à la section d'histoire et d'antiquités. Dès les premiers temps de la guerre, il avait été chargé des fonctions d'agent consulaire du Danemarck, sans en avoir le titre ; mais en 1800, il voulut revoir son pays natal. Appelé, en 1802, par le roi de Danemarck, pour occuper une chaire de professeur à l'université de Kiel, avec d'assez grands avantages, il éprouva combien il lui en coûterait de quitter Rome. Il demanda délai sur délai, et obtint enfin, en 1804, que les mêmes avantages qui lui avaient été promis à Kiel lui seraient assurés dans cette ville, et qu'il aurait, outre le titre de professeur, celui d'agent de sa majesté danoise, sans en remplir les fonctions. Zoéga se livra avec une nouvelle application à l'étude, et donna son *Catalogus codicum Copticorum musæi Borgiani*, et ses *Bassirilievi antichi di Roma*. Il eut à soutenir, à l'occasion du premier de ces deux ouvrages, un procès avec les héritiers de Borgia et avec la Propagande, procès qui se prolongea jusqu'après sa mort, et qui fut jugé en faveur de ses enfants. Le second écrit, auquel travaillèrent Piranesi, comme collaborateur, et le graveur Piroli, ne fut point achevé. Le 1er vol., gr. in-4, fut publié par livraisons, et se trouva complet au mois de mai 1808. Mais Zoéga étant mort le 10 février 1809, le second ne fut point complété, et les dernières planches furent livrées sans les explications. On a recueilli, en 1817, ses *Dissertations* détachées, avec divers Fragments archéologiques, mythologiques, historiques ; elles ont été traduites en allemand, et accompagnées d'observations par Welcker, in-8, orné de cinq pl. Ses manuscrits, transportés à Copenhague en 1811, ont été déposés à la grande bibliothèque royale. On en trouve une Notice détaillée à la fin du tome 2e du recueil allemand, qu'a publié l'écrivain que nous venons de citer, sous le titre de *Vie de Zoéga*, 2 vol. in-8. Zoéga était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie et du Nord, et de celles de Gœttingue, de Berlin et de Munich.

* ZOÉS, en latin *Zoesius* (Gérard), jésuite, né à Amersfort, en 1579, entra chez les jésuites, à Tournay, en 1598, et mourut à Malines, le 21 septembre 1628. Il a publié en flamand : la *Manière de bien faire une confession générale*, et le *Traité de la présence de Dieu*, du P. Fr. Arias ; le *Combat spirituel* du bénédictin dom Jean Castaniza ; la *Voie de la vie éternelle*, d'Antoine Sucquet, Anvers, 1620, in-8 ; *Court récit de la vie de François de Villaréal et de Jean Ximenès*, tiré de la vie du P. Balth. Alvarez ; la *Vie du P. Thomas Sanchez* ; la *Vie de Marguerite Middelton* ; un *Traité du culte envers la sainte Vierge*, d'après P. Ant. Spinellus ; *Pieux exercices d'une âme dévote*, Anvers, 1621, in-8 ; *Méditations sur la vie et la passion de N.-S. J.-C.*, d'après Vinc. Bruno, ibid., 1621, in-12 ; *Relation de la mort de quelques religieux et autres chrétiens dans une émeute excitée contre les Espagnols dans les Indes occidentales*, Malines, 1622 ; *Abrégé de la vie de saint Ignace*, ibid., 1623 ; *Lettres des Indes occidentales*, *écrites par les PP. jésuites*, *partis de Flandre en* 1615, Malines, 1622 ; *Histoire de la vie et de la mort de la princesse Marguerite d'Autriche*, *reine d'Espagne*, *femme de Philippe III*, par le P. Guzman, Malines, 1623, in-8 ; le *Paradis des voluptés célestes révélées à sainte Gertrude*, du P. de Balinghem, Louvain, 1625 et 1629 ; le *Cœur dévoué à Dieu*, du P. Et. Luzuich ; *Lettres du Japon*, datées de l'année 1624, Malines, 1628, etc.

ZOÏLE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques des ouvrages d'Isocrate et des vers d'Homère, dont il se faisait appeler le *Fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses censures de l'*Iliade*, vers l'an 270 avant J.-C. Il les présenta à Ptolémée, qui lui répondit à peu près comme Hiéron avait fait au philosophe Xénophanes, que « puisque Homère, qui était mort depuis mille ans, nourrissait plusieurs milliers de personnes, Zoïle, qui se vantait d'avoir plus d'esprit qu'Homère, devait bien avoir l'industrie de se nourrir lui-même. » La mort de ce satirique est racontée diversement. Les uns disent que Ptolémée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, et d'autres qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Il est certain que sa critique d'*Homère* ne méritait pas un tel châtiment ; et si quelque chose pouvait prévenir en faveur de Zoïle,

ce serait l'espèce de rage avec laquelle on poursuivit l'auteur d'une simple critique littéraire, essentiellement indifférente et innocente, quand même il aurait eu tous les torts possibles. Le nom de Zoïle est resté aux mauvais critiques, et a été souvent donné aux bons, dans ce siècle ignorant, futile, inconséquent, où les soi-disant gens de lettres s'élèvent avec une fureur inconnue aux vrais talents contre les observations les plus modérées, les plus équitables et les plus nécessaires.

* ZOLA (Joseph), théologien, naquit en 1739 à Concesio, près de Brescia, état de Venise. Dès l'âge de 23 ans, on le nomma professeur de morale au séminaire de Brescia. Il n'aimait point les jésuites, et par suite combattait à outrance ce qu'il appelait l'*ultramontanisme*, ou pour nous servir de son expression, l'*hildebrandisme*, par allusion à Grégoire VII. Il avait pour collègue et ami Pierre Tamburini, qui partageait les mêmes sentiments : tous deux mettaient beaucoup d'ardeur à les propager. Ce dernier ayant publié une dissertation sur la grâce, où le jansénisme se montrait à découvert, le cardinal Molino, évêque de Brescia, qui en eut connaissance, les priva tous deux de leurs chaires. Ils se retirèrent à Rome, où, par la protection du cardinal Marefoschi, Zola eut une chaire de morale au collége de Fuccioli et Tamburini fut placé au séminaire des Irlandais. Zola garda ce poste jusqu'en 1774. A cette époque, on s'occupait, dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, de prétendues réformes ecclésiastiques. Zola et Tamburini furent appelés à Pavie pour concourir à mettre cette doctrine en vogue : Zola eut la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université. Sur ces entrefaites, l'empereur Joseph II ayant fait transférer de Rome à Pavie le collége germanique hongrois, Zola en fut nommé recteur. Cependant sa plume ne demeurait pas oisive, et de nombreux ouvrages livrés à la presse servaient, pour la plupart, la cause qu'il avait été appelé à défendre. Mais à la mort de Joseph II, le système changea. L'archevêque de Milan et les évêques de Lombardie, privés de toute inspection sur les écoles de théologie, réclamèrent leurs droits près de Léopold, qui rétablit l'ancien ordre de choses, et sur la plainte des prélats supprima, le 9 avril 1791, le séminaire général de Pavie. Il paraît néanmoins que Zola et Tamburini conservèrent leurs chaires jusqu'en 1794, époque où ils en furent privés sur la demande de Pie VI. Zola se retira dans sa patrie, dont il avait, dit-on, le projet d'écrire l'*histoire*, pour laquelle il avait déjà rassemblé beaucoup de matériaux. La révolution qui éclata en Italie ne lui laissa point le temps d'exécuter son entreprise. Zola se déclara pour les principes nouveaux et fut rappelé à Pavie, où on le chargea de faire des leçons publiques de l'histoire des lois et de la diplomatie. On le nomma en même temps bibliothécaire de l'université. La cour de Vienne étant rentrée en 1799 dans ses états d'Italie, supprima l'université de Pavie, et Zola et ses collègues, qui avaient embrassé chaudement la révolution, furent renvoyés. C'était le temps des vicissitudes. Un autre gouvernement, sous le nom de *république italienne,* s'étant organisé, Zola, en 1802, fut nommé membre du collége électoral *de' dotti.* En 1806, il s'était rendu à Concesio sa patrie, pour y passer ses vacances; il y mourut le 5 novembre. On a de lui : un traité *des lieux théologiques*, et un autre *Traité de la fin dernière*, 1775; une nouvelle édition du Traité de Bull, évêque de Saint-David, intitulé : *Defensio fidei nicenæ* (*voy.* BULL); une édition d'un opuscule de Cadonici intitulé : *Explication de ce passage de saint Augustin : L'Eglise de Jésus-Christ sera en servitude sous les princes séculiers* (*voy.* CADONICI); *Prolégomènes des commentaires historiques du christianisme*, 1778; Les Commentaires mêmes, sous ce titre : *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-8. A la suite est un *mantissa* ou supplément, où sont indiqués les sources de l'histoire, le caractère particulier de ceux qui l'ont écrite; et les règles principales d'une saine critique. Un petit Traité *de vitanda in historia calamitatum Ecclesiæ dissimulatione*, 1774, in-12. L'auteur veut qu'en écrivant l'histoire on ne dissimule point les maux qui ont affligé l'Eglise; la connaissance de ces maux, dit-il, ne tournant pas moins que celle de ses prospérités au profit et à la gloire de la religion. *De l'autorité de saint Augustin dans les matières concernant la prédestination et la grâce*, 1788, sans nom d'auteur. Cette dissertation fut mise à l'*index*, le 5 février 1790. Ses *Leçons théologiques*, au collége de Brescia, aussi mises à l'*index*, par décret du 10 juillet 1797, 2 vol.; *Prælectiones* sur l'ouvrage de saint Augustin, *de catechizandis rudibus*. Ces *prélections* ou prolégomènes ne sont guère qu'un abrégé du traité d'André Serrao, *de præclaris catechistis*, ouvrage de parti (*voy.* SERRAO). Une *Histoire du pélagianisme*; une *Histoire critique des erreurs concernant la Trinité*; *De rebus christianis ante Constantinum*, 3 vol. Après la mort de Zola, Tamburini a publié 2 vol. italiens des *Œuvres posthumes* de son ami, qu'il a fait précéder de sa *Vie*. Si on ne peut parler de Zola avantageusement quant à ses opinions, à ses principes, et peut-être à sa conduite à l'égard de l'autorité spirituelle, à laquelle il devait, par état, être soumis, on ne peut du moins s'empêcher de reconnaître en lui un écrivain laborieux et un ecclésiastique qui ne manquait ni de talent ni d'érudition.

ZONARE (Jean), historien grec, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Lassé des traverses du monde, il se fit moine dans l'ordre de Saint-Basile, et mourut avant le milieu du XII[e] siècle. On a de lui des *Annales* qui vont jusqu'à la mort de Comnène en 1118. Cette histoire a été continuée par Nicétas Choniate jusqu'en 1205. C'est une compilation indigeste, telle qu'on pouvait l'attendre d'un Grec aussi crédule qu'ignorant. Il est insupportable lorsqu'il ne copie pas Dion; cependant il peut être utile pour l'histoire de son temps. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 1686 et 1687, 2 vol. in-fol. Le président Cousin en a traduit en français ce qui regarde l'histoire romaine. On a encore de Zonare des *Commentaires* sur les Canons des apôtres et des conciles, Paris, 1618, in-fol., et quelques traités peu estimés.

ZONCA (Victor), habile mathématicien d'Italie,

né vers 1580, se livra particulièrement à la mécanique et à l'architecture, et y réussit. Il avait un talent particulier pour inventer de nouvelles machines. Il publia ses inventions sous ce titre : *Nuovo teatro di machine ed edificii*, Padoue, 1625, in-fol.

ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 520 avant J.-C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que « c'était son prince qui l'avait si cruellement mal» traité. » Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius après un siége de vingt mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il disait souvent qu'*il aimerait mieux avoir Zopyre non mutilé que vingt Babylones*. Cependant le stratagème qu'il avait imaginé et dont il eut le courage d'être la victime, a quelque chose d'ignoble, de contraire à la bonne foi, et je ne sais quoi de lâche, qui ne semble pas mériter l'admiration qu'on lui a prodiguée.

ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, que les uns font plus ancien qu'Abraham, et que d'autres reculent jusqu'à Darius, qui succéda à Cambyse. Huet prétend qu'il n'est point différent de Moïse; Grégoire de Tours croit qu'il est le même que Cham, et observe que Zoroastre signifie *Etoile vivante;* l'abbé Banier conjecture que c'est Mesraïm ; et Justin, dans son abrégé de Trogue-Pompée, le fait roi des Bactriens; enfin d'autres le disent disciple d'Elie ou d'Elisée. Les sectateurs de Zoroastre subsistent encore en Asie, et principalement dans la Perse et dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le grand prophète que Dieu leur avait envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, rapporté en France par Anquetil Duperron, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié sous le nom de *Zend-Avesta*, 1771, 3 vol. in-4. L'original a été déposé à la bibliothèque royale. Si on en croit Meiners, dans un *Mémoire* lu à l'académie de Gœttingue le 18 septembre 1779, cet original, rédigé à l'instance d'Anquetil par deux prêtres persans, ne mérite aucune confiance (*voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1780, p. 371); mais quel qu'il soit, il ne contient rien de favorable à sa prétendue antiquité, et renferme des caractères manifestes d'indien nouveau, de judaïsme et de christianisme. S'il est effectivement de Zoroastre, comme Anquetil le prétend, il y a bien à rabattre de l'idée qu'on veut nous donner de ce philosophe. Voltaire, quoique grand admirateur de ces vieilles marottes, qu'on appelle à l'aide de ce siècle, avoue que c'est *un fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. L'auteur*, ajoute-t-il, *est un fou dangereux. Nostradamus, et le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène.* **Le nom de *gaure* ou de *guèbre*, que portent** les soi-disant disciples de Zoroastre, est odieux en Perse; il signifie en arabe *infidèle*, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé *Gaurabard*, ou la *ville des gaures*, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les gaures sont ignorants, pauvres, simples, patients, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très-zélés pour leurs rites. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent qu'un seul Dieu : ce qui pourrait faire croire que ce ne sont que des juifs ou des chrétiens dégénérés, dont la croyance est altérée par le mélange des opinions et les rites des anciens Perses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant les symboles les plus frappants de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques*; Louis Tiletanus les publia à Paris en 1564, avec les Commentaires de Piéton Gemistus. Ils ont été imprimés plusieurs fois depuis.

ZOROBABEL, fils de Salathiel, de la famille des rois de Juda, gagna l'estime de Cyrus, qui lui remit les vases sacrés du temple. Ce vertueux israélite les renvoya à Jérusalem, et fut le chef des Juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondements du temple, l'an 535 avant J.-C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La 2e année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisaient de son culte, et leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel et tout le peuple reprirent avec une ardeur admirable ce travail interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidait à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J.-C. La dédicace s'en fit solennellement la même année.

ZOSIME, chimiste du IIIe siècle, né à Panopolis en Egypte. Parmi les divers manuscrits grecs qu'il a laissés, on cite ceux *sur la composition des cieux; sur la vertu des interprétations; sur l'art sacré et divin; sur les instruments et les fourneaux*. Zosime jouit d'une grande réputation dans la science qu'il professait.

ZOSIME, pieux solitaire qui porta la sainte eucharistie à Marie Egyptienne (*voy.* ce nom). On ne connaît de sa vie que ce qui en est rapporté dans celle de cette illustre pénitente.

ZOSIME, comte et avocat du fisc sous l'empereur Théodose le Jeune, vers l'an 410, composa une *Histoire des empereurs*, en 6 livres, depuis Auguste jusqu'au Ve siècle, dont il ne nous reste que les 5 premiers livres et le commencement du 6e. La plus belle édition est celle d'Oxford, 1679, in-8. Cellarius en a donné une bonne en 1696, en grec et en latin, et le président Cousin l'a traduite en français. Zosime, zélé païen, peint avec des con-

leurs fort noires l'empereur Constantin. Il ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les chrétiens.

ZOSIME (saint), Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Innocent Ier, le 9 mars 417. Célestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, et contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les pélagiens de Rome. Zosime décida le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces viennoise et narbonnaise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Il eut quelques contestations avec les évêques d'Afrique au sujet d'Apiarius, dont il avait reçu l'appel, non que ces prélats contestassent le droit d'appel au saint Siége, mais parce qu'ils réclamaient des règlements de leur province faits pour prévenir l'abus que faisaient les clercs et les simples prêtres, en interjetant ces appels trop légèrement et dans des causes très-bien jugées. C'est vainement que des écrivains superficiels ou ennemis du saint Siége ont cité ces règlements contre le droit d'appel en lui-même. « Un pouvoir aussi ancien dans l'Église quant à son » essence, dit un théologien célèbre, quoiqu'il n'ait » pas toujours eu la même activité ou la même » étendue dans son exercice, quoique ceux dans les » mains desquels il existait, n'en aient pas toujours » fait le même usage, ne peut être appelé un pou- » voir d'usurpation, lorsque les circonstances, les » besoins de l'Eglise et sa discipline exigent que » l'exercice de ce même pouvoir devienne plus fré- » quent et plus habituel. » (*Voy.* FLEURY, MORIN, TOMASSIN). Du reste, les règlements que réclamaient les évêques d'Afrique ne regardaient, comme nous venons de dire, que les clercs et les prêtres, car les évêques appelaient librement à Rome, comme le dit formellement saint Augustin, si bien instruit des usages de l'église d'Afrique (Lettre 43). (*Voy.* APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I). Ce pontife, également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui 16 *Epitres*, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ romanorum pontificum*, de dom Coustant, in-fol.

ZRINI ou SERINI (Nicolas, comte de), d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistait plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours après la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — Pierre SERINI, un de ses descendants, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, et fut décapité dans la ville de Neustadt en Autriche, le 30 avril 1671 (*voy.* NADASTI, François).

ZUCCHARO (Thaddée), peintre, né à Sant-Angelo in Vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célèbre Raphaël firent de Thaddée un excellent artiste. Le cardinal Farnèse, qui l'occupa longtemps, lui faisait une pension considérable. Ce peintre en usa mal, et la fit servir à des débauches qui avancèrent sa mort. Il avait des idées nobles, et son pinceau était assez moelleux. — Son frère et son élève, Frédéric Zuccharo, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, avait beaucoup de facilité pour inventer; il était bon coloriste, et aurait été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coiffé ses têtes d'une façon singulière; ses figures sont roides; elles ont les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées. Il a fait quelques écrits sur la peinture.

* ZUCCHERI (André, jésuite italien, mort à Padoue vers 1740, se distingua comme profond théologien, et a laissé un grand nombre d'ouvrages, fort estimés, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Decisiones patavinæ de venerabili eucharistiæ sacramento*, Padoue, 1709, in-4; *Decisiones patavinæ de sacramento pœnitentiæ*, ibid.; *De obligatione patrum familiâs*, ib. C'est aux conseils du P. Zuccheri et à sa direction, qu'est dû le grand ouvrage de la *Storia e ragione d'ogni poesia* du *Quadrio*, qui a fait tant d'honneur à l'Italie et à la littérature italienne. Le Quadrio avait été jésuite (*voy.* QUADRIO).

ZUINGLE (Ulric), né à Wildehausen en Suisse, dans le comté de Tockenbourg en 1484, apprit les langues à Berne, et continua ses études à Rome, à Vienne et à Bâle. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506, et ensuite dans un gros bourg nommé, Einsiedeln, autrement Notre-Dame-des-Ermites. C'était un lieu de dévotion fameux, où les pèlerins venaient en foule, se confessaient, et semblaient renforcer leurs sentiments de religion. Zuingle crut voir des abus là où un philosophe moderne n'a vu que des objets d'édification et de consolation. Tandis qu'il s'occupait de cet objet, Léon X faisait publier en Allemagne des indulgences par les dominicains, et en Suisse par un cordelier milanais. Zuingle, fâché que ce moine lui eût été préféré, attaqua non-seulement les indulgences, mais l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres et l'abstinence des viandes. Zuingle s'éleva contre ces pratiques avec l'impétuosité de son naturel. Bien convaincu que l'Eglise n'adopterait pas ses opinions, il s'adressa aux magistrats de Zurich, dont plusieurs avaient du goût pour les nouvelles erreurs. Il se tint en conséquence une assemblée en 1523. On alla aux voix, la pluralité fut pour l'hérésiarque. Peu de temps après on brisa les images, on renversa les autels, on abolit la messe et toutes les cérémonies de l'Eglise romaine. Zuingle épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Erasme, est le dénouement de toutes ces farces de réformation. Il était fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'eucharistie avec les paroles de J.-C., qui dit expressément : *Ceci est mon corps*. Il eut un songe, dans lequel il croyait disputer avec le secrétaire de

Zurich, qui le pressait vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paraître tout-à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que » ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : *l'A-* » *gneau est la Pâque*, pour dire qu'il en est le signe?» Cette réponse du fantôme fut un triomphe, et Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'eucharistie. C'est ainsi que les sectaires, après avoir rejeté la doctrine de l'Eglise catholique, se règlent sur des rêves, sur des visions fanatiques, ou même, comme Luther, sur des conférences avec le diable. Pour s'opposer au désordre naissant, les évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne sollicitèrent une assemblée de la nation à Bade; Jean Œcolampade s'y trouva pour Zuingle, qui refusa de s'y rendre, et la doctrine de cet hérésiarque y fut condamnée. Malgré cette condamnation, il ne laissa pas de faire des prosélytes. Cependant plusieurs cantons restèrent constamment attachés à l'ancienne religion, ce qui mit les sectaires en fureur. Les cantons de Zurich, où il était curé, depuis 1518, de Shaffhouse, de Berne et de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques; ils se liguèrent, et firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger a suivre leur parti. On arma de part et d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé; il n'était pas brave, et il fallait qu'en qualité de premier pasteur de Zurich, il allât à l'armée. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il ne doutait pas qu'il n'y pérît. Une comète qui parut alors le confirma dans la persuasion qu'il serait tué. Il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçait sa mort et de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de Zuingle, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de vingt mille hommes. Les catholiques remportèrent une pleine victoire. La plus grande partie de l'armée des zuingliens périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. Zuingle fut du nombre des morts : ce fut le 11 octobre 1531; il avait environ 47 ans. Les catholiques brûlèrent son corps. Indépendamment de ses erreurs, les troubles qu'il causa dans sa patrie ne peuvent que rendre son nom odieux. « Les mains qui déchiraient le catho- » licisme, dit le comte d'Albon, ébranlaient en » même temps l'état, et malgré les traités de paix, » le germe des divisions n'est pas étouffé. L'union » des treize cantons n'est plus ce qu'elle a été au- » trefois; ils ne tiennent plus les uns aux autres » que par les liens de la politique. » Zuingle n'était ni savant, ni grand théologien, ni vrai philosophe, ni bon littérateur : il exposait avec assez d'ordre ses pensées; mais il pensait peu profondément, si on en juge par ses ouvrages recueillis à Zurich, 1581, 4 vol. in-fol. Zuingle adressa, quelque temps avant sa mort, une *Confession de foi* à François I[er], dans laquelle il plaçait entre les élus Hercule, Thésée, etc., ce qui prouve le désordre qui régnait dans la tête du prétendu réformateur. De l'hérésie au paganisme, et même à l'athéisme, le passage n'est ni lent ni difficile (*voy.* SERVET, LENTULUS, etc). Un auteur connu a fait de Zuingle le portrait suivant. « Jeune étourdi, passé tout à » coup du métier des armes à l'état ecclésiastique, » où il ne tarda point à s'ennuyer du célibat; il » n'eut point de meilleur motif que cette instabi- » lité libertine, pour lever l'étendard de l'impiété » sacramentaire, et point d'autre droit à l'ensei- » gnement, qu'une présomption fondée sur le don » d'éloquence ou de verbiage, dont il avait été » abondamment pourvu par la nature. Ignorant si » bouché, qu'il unissait le luthéranisme avec le » pélagianisme; restaurateur si extravagant de la » pureté de l'Evangile, qu'il plaçait dans le ciel, à » côté de J.-C, Numa, père de l'idolâtrie romaine, » Scipion, disciple d'Epicure, Caton suicide, avec » une foule de pareils adorateurs et imitateurs de » leurs vicieuses divinités. »

ZUINSKI. *Voy.* DEMETIUS GRISKA.

* ZUMALACARRÉGUY (Thomas), général en chef de l'armée espagnole, né en 1789 à Ormaistéguy, petit village du Guipuscoa, se destina de bonne heure à la carrière des armes, et servit dans la garde royale, où son instruction et sa capacité ne tardèrent pas à le faire remarquer. Elevé au grade de commandant, il renonça volontairement à ces avantages après la mort de Ferdinand VII. Convaincu que don Carlos, frère de ce monarque, avait seul des droits au trône d'Espagne, il alla offrir ses services à ce prince. Lorsque celui-ci eut été obligé de quitter l'Espagne, Zumalacarréguy se rendit dans le Guipuscoa, où il réunit quelques paysans mal armés, avec lesquels il entreprit de lutter contre les forces de la régente Christine. Ne pouvant se mesurer en plaine à égalité de chances, avec des troupes de lignes, il fit une guerre de ruses et de surprises, profitant avec une sagacité admirable des fautes commises par ses adversaires, tombant sur eux à l'improviste, et les écrasant dans des défilés où il apparaissait subitement, après une marche audacieuse, à travers les crêtes les plus escarpées. A force de battre ainsi l'ennemi en détail, de lui enlever des armes, des munitions, des postes fortifiés, il vint à bout d'armer, d'organiser sa troupe et de créer une armée tellement redoutable, que les généraux de la reine furent obligés de lui abandonner tout le pays, à l'exception de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. Plus libre de ses mouvements, Zumalacarréguy vint, dans les derniers jours de mai 1835, mettre le siége devant Villa-Franca, dont la garnison se rendit après plusieurs jours de bombardement. Encouragé par ce succès, il résolut d'entreprendre une opération plus importante, et se porta avec le gros de ses forces sur Bilbao. Il assiégeait déjà cette place depuis trois jours lorsque, le 16 juin, il reçut à la jambe droite un coup de feu qui le força de renoncer au commandement, et dont il mourut le 25 à Ormaistéguy. La mort de ce général, dans un moment où il avait pris partout l'offensive et tenait la campagne sans obstacle, fut pour les carlistes un événement malheureux. Découragés par cette perte, ils continuèrent mollement le siége de Bilbao, qu'ils furent bientôt obligés de lever. Zumalacarréguy était doué des plus brillantes qualités : actif, patient, modeste, affable, il était devenu l'idole de ses soldats qui le

désignaient famillèrement sous le nom de l'*oncle Thomas*.

ZUMBO (Gaetan-Jules), sculpteur, né à Syracuse en 1656, demeura longtemps à Rome, et passa de là à Florence, où le grand duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il y exécuta un ouvrage fameux, appelé la *Corruzione*, admirable pour la vérité, l'intelligence et les connaissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La 1re représente un homme mourant; la 2e un corps mort; la 3e un corps qui commence à se corrompre; la 4e un corps qui est corrompu; la 5e un cadavre plein de pourriture et mangé des vers : ouvrages aussi propres à diriger les gens de l'art qu'à produire dans l'esprit de l'homme des idées sombres et salutaires. On conserve cet ouvrage dans le célèbre cabinet de Médicis, à Florence. Il fit aussi quelque séjour à Gênes, et y fit admirer ses talents. Il mourut à Paris, 1701.

ZURITA. *Voy.* SURITA.

* ZURLA (le cardinal Placide), né en 1769, à Legagno, dans l'état de Venise, embrassa fort jeune la règle des Camaldules dans le couvent de Saint-Michel-de-Murano, et partagea ses loisirs entre ses devoirs et l'étude des sciences historiques. Ses talents l'ayant fait connaître avantageusement, il devint abbé de sa congrégation, et dans un voyage qu'il fit à Rome en 1821, le pape Pie VII le nomma préfet des études au collége de la Propagande. Ce pontife le décora de la pourpre en 1823, et Léon XII le nomma son vicaire à Rome. Pie VIII lui confia la préfecture de la congrégation des études, et bientôt il joignit à cette place celle de supérieur-général de l'ordre des camaldules. Il avait entrepris un voyage en Sicile pour étudier les restes d'antiquités si communs dans cette île, lorsqu'il mourut à Palerme, le 29 octobre 1834. Indépendamment d'un *Enchiridion théologique* et quelques *Dissertations archéologiques*, entre autres sur le groupe de la Piété et sur les différents sujets religieux exécutés par Canova, on a du cardinal Zurla : *Il mappamondo di Fra-Mauro descritto ed illustrato*, Venise, 1818, in-fol.; *di Marco-Paulo e degli alti Viaggiatri Veneziani più illustri dissertazione*, etc., 1818, 2 vol. in-4, ouvrages curieux et pleins de recherches qui suffisent pour assurer à l'auteur une réputation durable.

ZURLAUBEN (Oswald de), de l'ancienne maison de la Tour-Châtillon en Valais, mort à Zug en 1549, à 72 ans, fut capitaine de 300 Suisses au service des papes Jules II, Léon X, et de Maximilien Sforce; il se signala aux batailles de Novare, de Ravenne, de Bellinzone, etc. Il passa en cette qualité dans les armées de François Ier, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug, en 1531, à la bataille de Cappel, où Zuingle fut tué, et contribua beaucoup à fixer la victoire dans cette mémorable journée. — Son fils, Antoine de ZURLAUBEN, capitaine en France, au service de Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il fut de la célèbre retraite de Meaux, et se trouva aux batailles de Saint-Denys, de Jarnac et de Moncontour. Il termina sa carrière à Zug, en 1586, à 84 ans, après avoir rempli les premières charges de son canton.

ZURLAUBEN (Conrad de), cousin issu de germain du précédent, mort à Zug en 1629, à 57 ans, fut chevalier de Saint-Michel, chef du canton de Zug, et capitaine au régiment des gardes suisses. Il servit sa patrie et la France comme guerrier et comme négociateur. Il est auteur d'un traité imprimé : *De concordia fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suisses dépend de l'établissement de la seule religion catholique dans leurs cantons. Effectivement, depuis l'introduction des nouvelles sectes, cette république a été plusieurs fois dans les plus grandes agitations, et souvent à un doigt de sa perte. L'on y a vu couler, comme dans le reste de l'Europe où l'antique religion a été ébranlée, des fleuves de sang qu'on ne peut se flatter de ne pas voir couler encore à la première occasion où le fanatisme enflammera les esprits. — Son fils, Béat de ZURLAUBEN, fut comme lui le chef du canton de Zug et capitaine au régiment des gardes suisses sous Louis XIII. Il fut, en 1634, l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services, en accordant, à lui et à sa postérité, le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avaient donné les titres de *père de la patrie* et de *colonne de la religion*. On a de lui le détail de toutes ses négociations depuis 1639 jusqu'en 1659. Il mourut à Zug, en 1663, âgé de 66 ans.— Son fils aîné, Béat-Jacques de ZURLAUBEN, chef du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow, contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton et ses confédérés lui durent, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence.—Il ne faut pas le confondre avec son neveu, nommé aussi Béat-Jacques, qui servit la France avec distinction, reçut sept blessures à la bataille de Hochstet en 1704, et en mourut à Ulm en Souabe, le 21 septembre, à 48 ans.

ZURLAUBEN (François-Dominique ou Placide, de la 7e branche des barons de la Tour-Châtillon de), illustre bénédictin de la congrégation suisse ou de Saint-Gall, et abbé-prince du monastère de Saint-Martin de Muri en Argovie, naquit à Bremgarten le 13 mars 1646. Il fut envoyé, encore enfant, dans ce monastère, où il prit le goût de la retraite, et y embrassa l'état monastique, en 1663 : alors il changea son nom de *François-Dominique* en celui de *Placide*, sous lequel il fut connu depuis. Il professa successivement la philosophie et la théologie dans son monastère, y fut maître des novices, occupa différents autres emplois dans la communauté, devint secrétaire-général de la congrégation, et enfin fut élu abbé de Muri en 1683. Les services qu'il rendit à sa maison lui valurent, de la part de ses religieux, le titre honorable de second fondateur de leur monastère. Sa congrégation l'élut plusieurs fois son visiteur-général, et il ne s'y faisait presque rien

d'important qu'il n'eût été consulté. Enfin, l'empereur Léopold 1er, par un diplôme du 10 décembre 1701, daté de Vienne, érigea, en sa considération, l'abbaye de Muri en principauté de l'empire romain, et assura aux aînés de la maison de Zurlauben le titre de maréchal héréditaire des abbés-princes de Muri. Ce célèbre abbé, après trente-neuf ans et demi d'un gouvernement sage, mourut au château de Landegg, en Thurgovie, le 14 septembre 1723. On a de lui : *Spiritus duplex humilitatis et obedientiæ per varias exhortationes præsentatus*. Ce sont des discours adressés à ses religieux en chapitre. *Conciones panegyrico-morales*, et quelques autres écrits qui n'ont point vu le jour. — ZURLAUBEN (Gerold), frère du précédent, né à Bremgarten le 2 août 1649, embrassa, comme dom Placide, la règle de Saint-Benoît, et fit profession à l'abbaye de Rheinau en Thurgovie, le 15 novembre 1665. C'est alors qu'il changea son nom de *Conrad* en celui de *Gerold*. Il fut élu abbé de Rheinau le 6 février 1597. Il était secrétaire-général de la congrégation bénédictine suisse; il en fut le visiteur à la mort de dom Placide. Il mourut à Rheinau le 18 février 1735, et fut inhumé à côté de dom Placide son frère. — ZURLAUBEN (Gerold II, de la 2e branche des barons de la Tour-Châtillon de), parent des précédents, et abbé de Rheinau, était né à Zugen en 1547. Il était fils de Michel, baron de la Tour-Châtillon-Zurlauben, bailli de Gangolschweil, capitaine dans les troupes suisses du roi de France au service de Charles IX, et tué au siége de la Rochelle en 1628. Gerold avait embrassé l'état monastique dans l'abbaye de Reynau, et en avait été élu abbé en 1598. Son amour pour la discipline régulière lui avait fait entreprendre la réforme de la congrégation suisse, et le succès couronna son entreprise. Il unit sa propre abbaye à cette réforme; une partie de ses sujets ayant embrassé les opinions de Zuingle, et cherchant à se soustraire à son autorité, ses soins furent distraits de l'administration de son monastère par la nécessité de les soumettre. Il s'adressa aux cantons catholiques, qui lui prêtèrent secours, et l'aidèrent à amener les rebelles à leur devoir. Il mourut à Rheinau le 20 février 1607, à 60 ans.

ZURLAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron de la TOUR-CHATILLON de), lieutenant-général des armées françaises, naquit en 1720 à Zug, et fut élevé à Paris. Il entra au service de France, fit les campagnes de Flandre et des bords du Rhin depuis 1742, et se distingua aux batailles de Fontenoy et de Raucoux, ainsi qu'aux siéges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht. Sa valeur lui mérita en 1748 le grade de brigadier des armées du roi, et il obtint en 1758 une compagnie dans le régiment de Zurlauben, en survivance de son oncle, colonel du régiment; en 1762 il se signala à la défense des retranchements de Melsungen sur-la-Fulde. En 1780 il fut mis à la retraite avec le grade de lieutenant-général. Retiré dès lors dans une campagne près de Zug, il se livra à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa patrie. Ses travaux l'avaient fait (1749) associer à l'académie des inscriptions de Paris; il était aussi membre de plusieurs autres sociétés savantes. Il mourut dans sa retraite en 1795, après avoir publié, outre plusieurs *Mémoires* dont quelques-uns ont été couronnés et se trouvent dans les *Recueils de l'académie des inscriptions*, les ouvrages suivants : *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives, dédiées à S. A. R. Mgr. de Dombes, colonel général des Suisses et Grisons*, Paris, 1751-53, 8 vol. in-12; *Code militaire des Suisses pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France*, ibid., 1758-1764, 4 vol. in-12; *Bibliothèque militaire, historique et politique*, ibid., 1760, 3 vol. in-12. *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault*, ibid., 1767, in-12; *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine, et leur alliance avec la maison de France*, ibid., 1778, in-8. *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780-86, 4 vol. gr. in-fol. avec gravures, réimprimé sous le titre de *Tableaux de la Suisse ou Voyage pittoresque fait dans les 13 cantons*, etc., ibid., 1784-88, 12 vol. in-4. Zurlauben a laissé aussi des *manuscrits* importants. *Voy.* les *Notices biographiques de Meister*, Zurich, 1784, tom. 2, et l'*Histoire de la Suisse*, par Jean de Muller. Avec Zurlauben s'est éteinte la descendance mâle de cette illustre famille.

ZUTPHEN (Gérard), mort en 1368, se distingua particulièrement par son zèle pour le maintien et les progrès d'une association pieuse, connue alors sous le nom de *frères de la vie commune*. Elle avait été fondée par Gérard Groot ou le *Grand*, docteur de Paris, et chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht. Cette société était composée d'hommes qui se réunissaient pour suivre les conseils évangéliques, et pratiquer la vie commune, sans toutefois faire des vœux. C'étaient d'abord des écoliers pauvres qui, en faisant leurs études, gagnaient leur vie à transcrire des livres, et mettaient en commun ce qu'ils gagnaient. Par la suite, des gens pieux, qui avaient de la fortune, en firent partie, et cet institut s'était promptement propagé. Un dominicain saxon, nommé Matthieu Grabon, l'attaqua; il prétendit prouver, dans un écrit composé exprès, et qu'il présenta au pape Martin V, que personne ne peut méritoirement accomplir les conseils d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, qu'en faisant vœu dans une religion reconnue par l'Eglise. Martin V chargea le cardinal d'Ailly et le chancelier de Paris, Gerson, pendant le concile de Constance, d'examiner cet écrit, qui, sur leur rapport, fut condamné. Grabon se rétracta, et la société des *frères de la vie commune* continua de prospérer (*voy.* GROOT ou GÉRARD le GRAND). On ne dit pas que Zutphen se soit agrégé dans cette société; mais il la soutint de ses moyens, et composa pour elle divers écrits. On cite, entre autres, un *Traité mystique*, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, qu'on prétend n'être guère inférieur à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est divisé en deux livres : dans le premier, il est question des vices de l'âme et de la réformation intérieure; le second contient des élévations spirituelles.

ZWEINITZ (David de), gentilhomme, né en 1600 à Seifessdorf, ville de Silésie, mort le 27 mars 1667, fit ses études à Heidelberg, et voyagea en-

suite en Angleterre et dans les Pays-Bas. Il appartint plus tard au duc Rodolphe de Lignitz en qualité de gentilhomme de sa chambre, et fut employé dans diverses affaires par ce prince. En 1627, il assista à la diète de Breslaw, en qualité de son plénipotentiaire ordinaire. Il fut ensuite conseiller de régence, et envoyé à l'empereur Ferdinand II, pour des affaires importantes. Le duc le nomma en 1631 capitaine-général de la principauté de Wolau. Il l'envoya en ambassade près d'Uladislas, roi de Pologne, et ensuite près des électeurs de Brandebourg. Il continua d'occuper diverses charges à la cour du duc, sous ce prince, et sous ses successeurs. Malgré les affaires dont il avait été chargé, il avait trouvé du temps pour composer les ouvrages suivants, qui font honneur à ses sentiments religieux : *Soliloques sur l'examen de la conscience*, en latin; *Bouclier contre la mélancolie*, en allemand; *Cantiques spirituels*, en allemand; *Prières tirées des Psaumes de David*, en allemand; *Cent méditations sur la mort*, en allemand; *Abrégé de la Bible*, aussi en allemand.

* ZWIERLEIN (Conrad-Antoine), médecin, né en 1755, à Bruckenau en Franconie, fut médecin des eaux minérales de cette ville, et mourut à Fulde, le 26 avril 1825. Il était membre de plusieurs académies. Outre plusieurs écrits relatifs aux différentes eaux thermales, on a de lui : *Moyen efficace et facile de conserver sa santé et de prolonger sa vie*, Fulde, 1812, réimprimé en 1823, in-8; *L'Usage du lait de chèvre*, Stendal, 1816, réimprimé en 1821, in-8. *Le Chêne d'Allemagne, son fruit et méthode pour l'employer utilement dans la médecine, d'après une expérience de quarante-huit années*, Leipsig, 1824, in-8.

ZWINGER (Théodore), médecin, naquit en 1533, à Bâle, d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur, et selon quelques-uns, à Bischofs-Zell, dans le Thurgau. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique et la médecine. Son nom a été longtemps célèbre par une énorme compilation intitulée : *Le théâtre de la vie humaine*, Bâle, 1556, 8 vol. in-fol., commencée par son beau-père Conrad Lycosthènes (*voy.* ce nom). Il mourut en 1588, à 54 ans. — Théodore ZWINGER, son petit-fils, né en 1597, mort à Bâle en 1651, a donné quelques ouvrages de théologie; et le fils de celui-ci, Jean ZWINGER, professeur et bibliothécaire de Bâle, mort en 1696, a publié : *De monstris eorumque causis ac differentiis*, Bâle, 1660, in-4. — ZWINGER (Théodore), né à Bâle, en 1658, voyagea en France et en Allemagne. Différents souverains lui firent des offres très-avantageuses pour l'attirer auprès d'eux, mais il ne voulut jamais quitter sa patrie, où il mourut en avril 1724. Il a laissé : *Théâtre botanique*, Bâle, 1696, in-fol.; *Specimen physicæ eclectico-experimentalis*, ibid., 1707, in-12; *Theatrum praxeos medicæ*, 1710, in-4; *de Methodo mathematica docendi medicinam*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8, en latin; *Traité des maladies des enfants*, ibid., 1722, 2 vol. in-8; *Fasciculus dissertationum medicorum*, 1710, in-4; *Dictionnaire latin et allemand*; un *Abrégé* de la Médecine d'Etmuller, etc., etc. — Son frère, Jean-Rodolphe ZWINGER, né à Bâle en 1660, et mort en 1708, a laissé aussi quelques ouvrages, parmi lesquels un traité allemand, intitulé *l'Espoir d'Israël*.

ZWINGER (J.-Rodolphe), neveu du précédent, né en 1692 à Bâle, mort vers 1777, occupa successivement les chaires de logique, d'anatomie, de botanique, et après la mort de son père, de médecine théorique et pratique. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Magni Hippocratis aphoristica opuscula*, en grec et en latin, Bâle, 1748, in-8. Il y a joint *Speculum Hippocraticum, de notis et præsagiis morborum*.

ZWINGLI. *Voy.* ZUINGLE.

ZYLIUS (Otho), jésuite, né à Utrecht en 1588, mourut à Malines le 13 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Eglise catholique. Ce père était bon poète et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui : des *Vies* de plusieurs saints qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta sanctorum*. — *Historia miraculorum B. M. Sylvæducensis*, Anvers, 1632, in-4; *Cameracum obsidione liberatum*, poème, Anvers, 1650, in-4, et à la suite des poésies du P. Hoschius, de l'édition de 1656.

ZYPÆUS (Henri), né à Malines en 1577, embrassa la règle de Saint-Benoît, dans le monastère de Saint-Jean, à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1625. Zypæus rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avaient causés. Il y ramena, en 1632, ses religieux, qui s'étaient retirés dans la ville de Bruges pour se soustraire à la fureur des sectaires. Il répara aussi la maison des religieuses de Sainte-Godelève, et y introduisit une réforme salutaire. Sa mort, arrivée en 1659, dans la 83e année de son âge, fut digne d'un chrétien et d'un religieux. Son principal ouvrage est : *Sanctus Gregorius Magnus, ex familia Benedictina oriundus*, Ypres, 1611, in-8. Dans ce livre, il tâche de prouver contre Baronius que saint Grégoire, pape, avait embrassé la vie monastique. Il y a de l'érudition, mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe peut-être un peu trop sur cette question, qui du reste est un point d'histoire dont on peut s'occuper, et qu'on peut travailler à éclaircir comme tant d'autres qui ne sont pas d'une plus grande importance. On a encore de lui la Dissertation sur sainte Scholastique, intitulée : *Examen quæstionis : An magis expediat devotam in mundo quam religiosam in monasterio vitam agere; et an sancta Scholastica fuerit speculum castitatis religiosæ, an vero modernæ devotionis filiarum in sæculo castitatem servantium.* L'opinion de Rosweide sur sainte Scholastique y est combattue.

ZYPÆUS ou VAN DEN ZYPE (François), frère du précédent, naquit à Malines en 1578. Ses succès dans l'étude du droit le firent appeler par Jean le Mire, évêque d'Anvers, qui le fit son secrétaire particulier, ensuite chanoine, official et archidiacre de sa cathédrale. C'était un homme d'esprit, de mœurs douces et très-profond dans la connaissance

du droit civil et canonique. Il mourut en 1650, à 72 ans. Il a composé plusieurs ouvrages latins, entre autres : *Analytica enarratio juris pontificii novi*; *Consultationes canonicæ*; *Notitia juris Belgici*; *De jurisdictione ecclesiastica et civili*; *Judex magistratus, senator*. On peut regarder ces ouvrages comme une réfutation des écrits de du Moulin, de Fevret, de Van-Espen, de Fébronius, etc. Ils sont estimés, et on les a recueillis, Anvers, 1675, 2 vol. in-fol.

* ZYRLIN ou ZIERLIN (George), né en 1592, à Lichsthal en Suisse, où son père était pasteur, commença ses humanités à Rotembourg; puis fut envoyé, aux frais des magistrats de cette ville, à l'université de Wittemberg, et à Strasbourg, pour y étudier la théologie. Rappelé à Rotembourg, en 1617, il y devint successivement diacre de la ville, prédicateur, surintendant et président du Consistoire. Des attaques réitérées d'épilepsie le conduisirent au tombeau, en 1661. Jean-Henri Risius, poète lauréat de Hatzfeld, composa son éloge funèbre dont le premier vers est rétrograde (*versus cancrinus*), c'est-à-dire, qu'il présente les mêmes mots, lorsqu'on le lit à rebours :

Signa subit Cirlin (rosor nil rictibus angis!)
Cœlica : doctores sic velut astra micant.

On a de lui une Explication de la prophétie d'Abdias, en allemand; un Poème latin sur la résurrection de J.-C., qui lui valut le titre de poète lauréat, et un autre poème latin sur Antiochus Epiphanes, tiré du livre des Machabées.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

SUPPLÉMENT.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

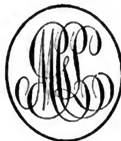
DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

SUPPLÉMENT.





PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET Ce, LIBRAIRES, Rue des Grands-Augustins, 9. | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES, Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—

1850.



PRÉFACE.

En arrivant au terme de leur publication, les éditeurs du *Dictionnaire historique* de Feller ont reconnu qu'un *Supplément* était devenu nécessaire pour donner à l'ouvrage toute l'étendue qu'il comporte, et tout l'intérêt dont il est digne. Quelques articles méritaient d'être complétés; d'autres, qui avaient échappé d'abord à toutes les recherches, ont été signalés par une bienveillante critique; enfin il y avait surtout parmi les savants étrangers des omissions qu'on n'avait pu réparer dans le cours de l'ouvrage, faute de documents suffisants. Les éditeurs n'ont rien négligé pour faire droit à toutes les réclamations et pour en prévenir de nouvelles, s'appliquant avec une attention toute particulière à indiquer au clergé les noms qu'il est le plus intéressé à connaître, et à lui donner une appréciation,

courte mais exacte, des ouvrages dont il a besoin, soit dans ses études, soit dans l'exercice de son ministère.

Ce n'est pas tout, un grand nombre d'hommes illustres sont morts depuis que la publication de ce *Dictionnaire* a été commencée. Leur place était indiquée d'avance dans ce *Supplément*. S'il n'était pas difficile de les connaître, il était souvent très-délicat de les juger. On n'a pas reculé devant cette tâche, en s'autorisant de l'exemple de Feller qui a apprécié les hommes de son siècle, avec tant de modération et de savoir. Celui qui ne prend conseil que de la religion, de la morale, de la justice et du goût, se défend aisément des préventions qu'inspirent les erreurs et les passions humaines, et son jugement devient celui de la postérité.

L'importance de ce *Supplément* est assez indiquée par le nombre et la valeur des noms qu'il renferme. On y trouvera environ mille articles, entre lesquels on distingue : dans l'Eglise, Mgr. AFFRE, l'abbé BALMÈS, FABRIANI, Mgr. FAYET, l'abbé de GENOUDE, Mgr. GIRAUD, le prince ALEXANDRE de HOHENLOHE, l'abbé LABOUDERIE, le cardinal MEZZOFANTI, MORELLI, Mgr. NAUDO, RICCARDI, SCOTTI ; dans l'art militaire, BRÉA, BUGEAUD, CORBINEAU, DAMESME, DUVIVIER, MOLITOR, NÉGRIER ; dans la politique, CHARLES-ALBERT, CHRISTIAN VIII, roi de Danemarck, IBRAHIM-PACHA, MÉHÉMET-ALI, POLK, président des Etats-Unis, RAVEZ, THIBAUDEAU, VALADY, VAUBLANC; dans l'étude de la littérature, de l'histoire et des antiquités, ARTAUD de MONTOR, le géographe BALBI, Charles de BERNARD, BREGHOT du LUT, de FÉLETZ, LADOUCETTE, LESUR, LETRONNE, MONTEIL, ORELLI, Gabriel PEIGNOT, QUATREMÈRE de QUINCY, madame RÉCAMIER, REIFFENBERG, ROUX de ROCHELLE, THIÉBAUD de BERNEAUD, le baron de WAL; dans les sciences, BERZÉLIUS, DIEFFENBACH, DONIZETTI, FRANCOEUR, GALLE, GOLDFUSS, KREUTZER, MARJOLIN, RICHOMME, l'ingénieur WANTZEL, enfin CHATEAUBRIAND, qui appartient tout à la fois à la religion et à la guerre, à la diplomatie et aux lettres; dont la vie commencée dans le siècle dernier semble encore résumer la moitié du nôtre, et dont l'influence se perpétuera, par ses ouvrages, jusque dans les générations à venir. Ainsi complétée, cette *Biographie* ajoutera à l'histoire des âges précédents, tout ce que le XIXe siècle a déjà produit de génie, de science, de crimes et de vertus.

Nous n'avons pas besoin de faire observer combien la nouvelle édition de Feller acquiert de valeur, grâce aux deux savants qui l'ont revue, avec un zèle si consciencieux. Malgré leur modestie, leur nom suffit à leur

éloge. On sait que M. Weiss a mérité, par la sagacité qui préside à ses recherches, et par le goût qui distingue ses appréciations, d'être placé au premier rang des biographes modernes; et nous n'apprenons rien au clergé de France en disant que M. l'abbé Busson est, soit pour la sûreté et l'étendue de ses connaissances en théologie, soit pour la dignité de son caractère, l'un des hommes les plus capables de conserver au *Dictionnaire* de l'abbé de Feller, cet esprit grave, austère, religieux, qui lui a fait une réputation immortelle.

L'exécution typographique devait répondre au reste de l'ouvrage. Les encouragements que nous avons reçus, nous donnent lieu de croire que le public a su apprécier nos soins, et que le succès le plus complet a couronné nos efforts.

Nous terminons en rappelant aux souscripteurs que, si les derniers volumes ont tardé à paraître, ce retard, dont on s'est plaint avec une impatience qui nous honore, a permis d'insérer dans le *Supplément* les noms de plusieurs illustrations contemporaines récemment enlevées à la religion et aux lettres. Ce sera, nous l'espérons, une compensation suffisante pour nous faire bien mériter de l'indulgence de nos lecteurs.

GAUME ET Cie, J. LEROUX, JOUBY ET Cie, L. LEFORT,
OUTHENIN CHALANDRE FILS.

SUPPLÉMENT.

A

ABBÉ (Jean-Louis-Nicolas, baron), né à Trépail, Marne, en 1764, entra au service comme soldat, à l'âge de vingt ans, fut nommé sous-lieutenant en 1793, et prit part à toutes les guerres de la république et de l'empire. S'étant distingué particulièrement au siége de Tarragone, il devint général de division et gouverneur de la Navarre. Il défendit Bayonne en 1814 et Béfort en 1815, fut mis à la retraite sous la restauration, et mourut à Châlons-sur-Marne en 1834. Il était commandeur de la légion-d'honneur et chevalier de St.-Louis.

ABELLI (Antoine), abbé de Livry, né à Paris en 1527, entra dans l'ordre des frères prêcheurs et devint vicaire-général de sa congrégation. La reine Catherine de Médicis, qui l'avait choisi pour directeur, le pourvut d'une abbaye. Il mourut à la fin du XVIe siècle. On a de lui, entre autres ouvrages, *La manière de bien prier avec la vertu et efficace de l'oraison*, Paris, 1564, in-8. Ce livre lui a assigné un rang distingué parmi les auteurs ascétiques.

ACOSTA (Emmanuel), jésuite, né en 1541 à Lisbonne, professa les humanités et la théologie dans différents colléges, devint missionnaire aux îles Açores et mourut dans sa ville natale en 1604. On a de lui, en portugais : l'*Histoire des missions des jésuites en Orient, jusqu'à l'année* 1568.

ADAM DE FULDE, moine de Franconie, né vers 1450, se distingua dans la composition des chants religieux et composa l'un des premiers des morceaux réguliers à quatre parties. Son ouvrage le plus remarquable est un traité sur la musique dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg, et que l'abbé Gerbert a inséré dans ses *Scriptores ecclesiast. de mus. sacr.*, III, 329. L'*Enchiridion* des chants religieux et des psaumes, imprimé à Magdebourg en 1673, donne, p. 50, un morceau allemand, attribué à Adam de Fulde.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique, né en 818, devint religieux de l'abbaye de Fleury et mourut vers 878. Ses principaux ouvrages sont : un traité de l'*Eucharistie*, dirigé contre le fameux Jean Scot et publié par d'Achéry dans le douzième volume de son spicilége; *un Recueil des miracles de saint Benoît*, inséré dans le second siècle des *Acta ordini S. Ben.* Adrevald était très-savant; mais son style est diffus et plein de fautes contre le bon goût.

AFFLITTO (Jean-Marie), dominicain, vivait dans le XVIIe siècle. Il était très-versé dans les sciences mathématiques et il appliqua ses connaissances à l'art de fortifier les places. Il mourut à Naples en 1673. On a de lui : un traité *des Fortifications*, 2 vol. in-4, et des *Mélanges théologiques et philosophiques*.

AFFLITTO (le P. Eustache d'), biographe napolitain, fit profession dans l'ordre de saint Dominique et s'occupa, pendant toute sa vie, de rassembler des matériaux pour composer l'histoire littéraire de sa patrie. Il mourut vers 1790, laissant son ouvrage à peine commencé. On lui doit : *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, 1782, in-4. Ce volume contient seulement la biographie des auteurs napolitains dont le nom commence par la lettre A. Un second volume fut publié en 1794. Le plan trop vaste sur lequel l'ouvrage est conçu ne permet pas d'espérer qu'il soit jamais achevé.

AFFRE (Mgr. Denis-Auguste), archevêque de Paris, naquit à St.-Rome-de-Tarn, dans l'Aveyron, le 27 septembre 1793. Son père, qui possédait la seigneurie de St.-Rome, avait plaidé avec éclat au parlement de Toulouse; sa mère était la sœur d'un sulpicien distingué, M. l'abbé Boyer (*voy.* ce nom). Elevé d'abord dans la maison paternelle, par les soins d'un pieux ecclésiastique, il entra ensuite à l'école centrale de Rhodes et de là au collége de St.-Affrique. A l'âge de 14 ans il fut amené à Paris par Mgr. Frayssinous, son compatriote et son parent, et il commença sa philosophie au séminaire de St.-Sulpice. M. Emery lui témoignait une bienveillance toute particulière. Lorsque ce vénérable supérieur vint à mourir, ce fut M. Affre, à peine âgé de seize ans, qui prononça son oraison funèbre devant la communauté. En 1816 on l'envoya au séminaire de Nantes comme professeur de philosophie. Sa santé s'altéra, il quitta sa chaire, revint à Paris et se prépara à la prêtrise. Ordonné le 16 mai 1820, il entra au noviciat de la société de St.-Sulpice et fut appelé à enseigner la théologie. Mais ses forces trahirent encore ses talents; il sollicita le poste le plus humble et le plus paisible, fut nommé aumônier à l'hospice des enfants trouvés et consacra ses loisirs à la défense de la religion, soit en fondant avec M. Laurentie la *France littéraire*, soit en travaillant, comme collaborateur, aux *Tablettes du clergé*. En 1821, M. Soyer, promu à l'évêché de Luçon, le tira de sa retraite pour l'associer à l'administration de son diocèse. Il quitta Luçon pour Amiens, en 1823, et pendant onze ans qu'il passa dans cette ville en qualité de vicaire-général, il s'occupa très-activement de l'administration ecclésiastique, sous la direction de l'évêque, rétablit les retraites pastorales, les synodes et les conférences, institua, dans l'intérêt de l'instruction primaire, la

société des frères de Saint-Joseph, et celle des dames de la Providence, en faveur des jeunes filles abandonnées. Il composait en même temps son *Traité de l'administration des paroisses*, qui fixa sur lui l'attention du gouvernement. M. Frayssinous eut la pensée de le faire entrer au conseil d'état; M. Feutrier lui offrit la place de secrétaire-général des affaires ecclésiastiques, et M. de Montbel celle de chef de son cabinet. Ces avances ne furent point agréées. Après la révolution de juillet, M. Affre ne négligea rien pour défendre avec autant de zèle que de prudence les intérêts de l'église d'Amiens. En 1834, il résigna ses fonctions de vicaire-général, fut nommé chanoine titulaire et se renferma dans la solitude. Il concourait alors à la rédaction des *Archives universelles de la religion*. Ses affaires l'ayant fait venir à Paris, M. de Quélen (*voy.* ce nom), qui connaissait son mérite, lui offrit des lettres de vicaire-général. Il accepta et prit une grande part à l'administration du diocèse. M. Lepape de Trévern (*voy.* ce nom), évêque de Strasbourg, le demanda pour coadjuteur en 1837; il ne fut nommé à ce poste que le 9 décembre 1839. Quelques jours après, M. de Quélen mourut, et M. Affre fut choisi pour premier vicaire-général capitulaire, pendant la vacance du siége. Ce fut en cette qualité qu'il complimenta Louis-Philippe, le 1er mai 1840. Son discours fit grand bruit; malgré l'esprit évangélique dont il est empreint, on lui reprocha d'avoir voulu flatter la politique du jour, en rappelant que, « si les richesses et l'influence du clergé servirent souvent » à la double gloire de l'Eglise et de l'Etat, elles » contribuèrent aussi fréquemment à paralyser un » ministère qui, pour être exercé avec succès, commande une si grande abnégation. » Le 26 mai suivant, il fut nommé à l'archevêché de Paris. Cette promotion causa quelque étonnement et fut diversement jugée. M. Affre, dès le commencement de son épiscopat, s'occupa sans relâche des besoins de son diocèse. On lui doit un grand nombre d'œuvres de charité, la réorganisation de la faculté de théologie de Paris, l'établissement d'une école de hautes études et d'une communauté de prêtres auxiliaires dans l'ancien couvent des Carmes. Habile à discerner les hommes, il s'entoura de conseillers éclairés, affermit par de nouveaux statuts la discipline ecclésiastique, et s'occupa avec une sollicitude paternelle du sort de ses prêtres. Dans ses discours au roi, il se plaignit de la violation du dimanche et s'unit à ses collègues pour réclamer la liberté d'enseignement. Cette fermeté apostolique lui valut la disgrâce de la cour. Il n'en provoqua pas moins une réunion d'évêques à Saint-Germain et il rédigea avec eux, sur la situation du clergé de France vis-à-vis du gouvernement, un mémoire qui fut envoyé au pape. Quand il fut question de rétablir le chapitre de Saint-Denis, en détachant cette église et ses dépendances de la juridiction de l'ordinaire, M. Affre fit des représentations en cour de Rome, adressa aux chambres un travail sur cette matière et signala au roi les dangers qui pourraient résulter pour l'Eglise de la formation d'un clergé dynastyque. Les événements de février le surprirent au milieu de ses préoccupations. Il accepta la République sans regret, et dans toutes les circonstances où sa voix put se faire entendre, il donna au peuple de sages conseils. La démocratie aussi bien que la royauté le trouva toujours ferme et digne. C'est ainsi qu'il fit le sacrifice de sa popularité en refusant de paraître au milieu des pompes indécentes et payennes par lesquelles on célébra à Paris la *Fête de la fraternité*. Aussitôt que l'insurrection du mois de juin 1848 eut éclaté, il conçut le dessein d'apaiser cette lutte sanglante au péril de sa propre vie. Ayant obtenu du gouvernement la permission de porter aux insurgés des paroles de clémence, il entra dans le faubourg Saint-Antoine où l'émeute avait concentré ses forces et s'avança vers la principale barricade, accompagné de deux de ses vicaires-généraux. Un garde national, déguisé en ouvrier, précédait l'archevêque et agitait en l'air une branche d'arbre, en demandant le silence. M. Affre élevait la main et s'écriait : *Mes amis! mes amis!* En ce moment même il fut frappé d'une balle et tomba dans les bras de ceux qui l'accompagnaient. On le transporta, au milieu des témoignages de la douleur publique, d'abord au presbytère de Saint-Antoine, puis aux Quinze-Vingt et enfin dans sa demeure où il expira le 27 juin 1849. L'histoire a recueilli les dernières paroles de cet illustre martyr : « Seigneur, disait-il, épargnez votre peuple; » que mon sang soit le dernier versé! » Ses obsèques eurent lieu le 7 août dans l'église métropolitaine; M. l'abbé Cœur y prononça son oraison funèbre et le gouvernement y a fait élever un monument à sa mémoire. Si M. Affre n'obtint pas d'abord toutes les sympathies de son diocèse, la fermeté de son administration lui concilia peu à peu l'estime du plus grand nombre, et l'héroïsme de sa mort commanda l'admiration de tous. M. Affre a publié : *Nouveau traité des écoles primaires*, Amiens, 1826, in-18; *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, Paris, 1827, 5e édit., 1845, in-8, qui joint à l'avantage d'être le premier qui parut dans ce genre, le mérite d'une grande érudition et d'une parfaite sagesse; *Essai historique et critique sur la suprématie temporelle du pape et de l'Eglise*, Paris, 1829, in-8, ouvrage destiné principalement à combattre les doctrines de M. de Lamennais; *Traité de la propriété des biens ecclésiastiques*, Paris, 1837, in-8. Protestation courageuse contre l'envahissement du terrain de l'archevêché de Paris et contre la violation des droits de l'Eglise; *Lettres pastorales sur les études*, d'une érudition très-variée et d'un style remarquable; *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, Paris, 1845, in-18, qui eut 4 édit. dans la même année. C'est le chef-d'œuvre du savant archevêque; il est connu de toute l'Europe et traduit dans plusieurs langues. Dans cet ouvrage, l'auteur choisissant comme principe de controverse les lois morales que tous les peuples respectent et défendent, montre qu'elles n'ont été conservées qu'au sein du christianisme et qu'elles sont dépendantes de ses dogmes. On arrive ainsi par la loi naturelle à la foi au Rédempteur et à la pratique de ses commandements. *Traité de l'appel comme d'abus*, Paris, 1845, in-8, écrit dans un temps où plusieurs évê-

ques venaient d'être censurés par le conseil d'Etat; il se divise en deux parties qui présentent l'une l'histoire de ces appellations du pouvoir temporel, et l'autre un examen critique tant des règles suivies autrefois dans cette matière que de celles qui sont contenues dans la loi du 18 germinal an x. M. Affre a laissé des ouvrages qui sont encore inédits : *Traité sur les établissements ecclésiastiques et religieux; Essai historique sur l'ancien clergé de France; Traité de l'indépendance de l'Eglise, de la tolérance civile et religieuse et des rapports de l'Eglise et de l'Etat.* M. l'abbé Cruice, chanoine honoraire de Paris, a publié la vie de M. Affre, Paris, 1849, in-8.

AGILES (Raymond d'), chanoine du Puy, vivait dans le XIe siècle. Il accompagna Adhémar, son évêque, dans la première croisade, devint chapelain du comte de Toulouse et fut admis dans l'intimité de ce prince. De retour en France, il mit en ordre les matériaux qu'il avait recueillis en Orient, et composa l'histoire de l'expédition sous ce titre : *Raimondi de Agiles, canonici Podiensis, historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*, dans le recueil *Gesta Dei per Francos* (*voy.* BONGARS, II, 98). Raymond d'Agiles a servi de guide à Guillaume de Tyr.

AGOSTINI (le P. Jean Degli), biographe savant, né à Venise en 1701, se distingua, dans sa jeunesse, par un goût décidé pour la poésie; mais les conseils d'un de ses oncles le détournèrent de cette carrière et lui firent embrasser la vie monastique. Il entra dans l'ordre de St.-François, fit son noviciat à Corfou et étudia successivement la philosophie à Naples et la théologie à Padoue. Nommé, en 1730, bibliothécaire du couvent de son ordre à Venise, il acquit en peu de temps des connaissances très-variées, se lia avec les savants de son temps et ne négligea rien soit pour enrichir sa bibliothèque, soit pour en dresser le catalogue avec la plus grande exactitude. Il avait entrepris différents ouvrages, entre autres *l'Histoire littéraire de Venise*, pour laquelle il n'épargna ni soins ni recherches. Le temps ne lui permit pas de terminer cette patriotique entreprise. Il mourut en 1755. On a de lui : *Notizie istorico-critiche intorno la vita e le opere degli scrittori veneziani*, Venise, 1752 et 1754, 2 vol. in-4. On a blâmé la négligence de son style, mais on s'accorde à louer l'exactitude de ses recherches.

ALBÉRON, Ier évêque et prince de Liége, en 1123, se rendit recommandable par la pureté de ses mœurs et fit bénir son règne par la suppression du droit de main-morte qu'il abolit dans ses terres. Cet acte, de haute sagesse, consacra sa mémoire parmi les Liégeois. Il mourut en 1128.

ALBERTRANDY (Jean-Chrétien), prélat et historien, né à Varsovie en 1731, entra à l'âge de 16 ans dans la compagnie de Jésus. Après avoir enseigné pendant douze ans dans les principales maisons de l'ordre, il se fit connaître avantageusement à la cour de Stanislas-Auguste, et fut envoyé en Italie par ce prince pour recueillir dans les bibliothèques publiques des documents sur l'histoire de son pays. D'Italie il passa en Suède et travailla dans le même but aux archives de Stockholm et d'Upsal, où, n'ayant pu obtenir la permission de prendre des copies, il passait la journée à lire attentivement et la nuit à mettre sur le papier ce qu'il avait retenu. A son retour en Pologne, il fut nommé bibliothécaire du roi, évêque de Zénopolis et membre de l'ordre de Saint-Stanislas. Ayant fondé à Varsovie une académie connue sous le nom de *Société des amis des sciences*, il en devint le président et mourut en 1808. Nous citerons parmi ses ouvrages : les *Annales de la république romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au temps des Césars d'après Macquer* (en Polonais), Varsovie, 1768, 2 vol. in-8; *Annales du royaume de Pologne* (en Polonais), Varsovie, 1768, in-8; plusieurs *Dissertations* latines, fort remarquables par l'étendue des recherches et par l'élégance de la diction.

ALCALA (Fray Pedro de), religieux hiéronymite, vivait à la fin du XVe siècle. Envoyé à Grenade pour y convertir les Maures après la prise de cette ville, en 1491, il étudia la langue arabe, s'y rendit très-habile et mourut quelques années après. On a de lui : *Arte para saber la lingua araviga ve ocabulista aravigo en lettra castellana*, Grenade, 1505, in-4. Ce volume est de la plus grande rareté.

ALDEGONDE (Sainte), née en 630 dans le Hainault, appartenait, selon quelques écrivains, à la race illustre des rois de Thuringe. Après avoir quitté ses parents pour embrasser la vie religieuse, elle revint auprès d'eux sur leurs instances, les soigna jusqu'à leur mort et se rendit ensuite à l'Abbaye d'Hautemont où elle prit le voile des mains de saint Amand, évêque de Maestricht. Elle fonda ensuite, dans un lieu sauvage baigné par la Sambre, un monastère de filles qui donna naissance au célèbre chapitre des chanoinesses de Maubeuge. Sa mort arriva, selon les bollandistes, en 680, et selon d'autres en 689. On célèbre sa fête le 30 janvier. Le culte rendu dans le Hainault à cette sainte est de la plus haute antiquité. Son histoire a été écrite par le jésuite Binet, Paris, 1625, in-12.

ALÉA (Léonard), né à Paris, dans une famille de finances, et mort vers 1812, a publié : *Antidote de l'athéisme*, ou *Examen critique du dictionnaire des athées*, Paris, 1801, in-8, ouvrage refondu et augmenté sous ce titre : *la Religion triomphant des attentats de l'impiété*, Paris, 1802, 2 vol. in-8, C'est la collection la plus utile que nous connaissions des sentiments des amis de la religion et des aveux de ses adversaires. Le cardinal Gerdil en faisait grand cas, et Portalis, qui l'admirait, proposa à l'auteur d'entrer au conseil-d'état. Cette offre ne fut pas agréée. *Réflexions contre* (sic) *le divorce*, Paris, 1802, in-8.

ALÉNIO (le P. Jules), missionnaire, né à Brescia en 1582, embrassa à 18 ans la règle de saint Ignace, et fut envoyé par ses supérieurs à la mission de Chine. Débarqué en 1610 à Macao, il y professa d'abord les mathématiques, et ayant trouvé une occasion favorable pour entrer dans l'empire chinois, il prêcha l'Evangile avec succès dans la province de Xan-si et de Fo-kien. Il mourut en 1649. Ses ouvrages, tous écrits en chinois, sont peu connus en Europe. Nous citerons une *Vie de Jésus-Christ*, ornée de planches en bois; *le Dialogue de saint Bernard entre l'âme et le corps*, trad. en vers chi-

nois; un grand traité de cosmographie (*Theatrum orbis*) dont on conservait un exemplaire dans la bibliothèque des jésuites à Rome.

ALEXANDRE, dit *Celesinus*, était abbé du monastère de Saint-Sauveur de Ceglio, dans le XIIe siècle. On lui doit l'*Histoire de la vie et du règne de Roger, roi de Sicile*, publiée par Dominique de Portonari en 1578.

ALGRIN ou HALGRIN (Jean), cardinal, archevêque de Besançon, né vers la fin du XIIe siècle, prit le grade de docteur dans l'université de Paris, y professa la théologie, et fut nommé prieur du monastère de Saint-Pierre d'Abbeville, où il fit fleurir les bonnes études. Sa réputation le fit élire d'abord doyen d'Amiens, puis archevêque de Besançon en 1225. Appelé à Rome par le pape Honorius, il reçut de Grégoire IX, son successeur, le titre de cardinal et d'évêque de Sabine. Son éloquence le rendait propre aux missions difficiles. Il prêcha, en 1228, à la cour de Jayme, roi d'Aragon, une croisade contre les Sarrasins, et obtint ensuite de l'empereur Frédéric II qu'il restituât les biens qu'il avait enlevés à l'Eglise. Il mourut en 1237. On a de lui des *Sermons* sur les évangiles et épîtres de l'année, conservés à la bibliothèque royale, et un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, imprimé par Badius, Paris, 1521, in-fol.

ALINARD ou HALYNARD, archevêque de Lyon, vivait dans le XIe siècle. Il avait pris d'abord l'habit de bénédictin à Saint-Bénigne de Dijon, et, devenu abbé de ce monastère, il s'était fait connaître et estimer des rois Robert et Henri Ier, ainsi que des empereurs d'Allemagne, Conrad et Henri III. Elu archevêque de Lyon, il partit pour Rome avec l'empereur Henri, et se fit aimer des Romains dont il parlait la langue comme s'il fût né parmi eux. A la mort de Clément II, il fut obligé de se cacher pour n'être point élevé sur la chaire de saint Pierre. Léon IX ayant été choisi pour pape, le retint auprès de lui et l'employa avec succès dans diverses négociations. Il mourut à Rome en 1052, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Paul.

AMATA (Giuseppe), plus connu dans les missions du pays des Birmans sous le nom de *Padre don José*, né à Naples, fut envoyé par la propagande chez les Birmans où il arriva en 1784. Ses vertus, sa bienfaisance, ses connaissances en botanique et en médecine le rendirent également utile et cher aux peuples qu'il évangélisait. Il avait recueilli des notes précieuses sur l'histoire naturelle du pays; mais elles lui furent dérobées par un soldat après la défaite de l'armée des Birmans dans la dernière guerre avec les Anglais. Il mourut en 1832.

AMATO (Michel d'), savant théologien, né à Naples en 1682, se fit recevoir docteur en droit et en théologie, et fut admis dans la congrégation des missions apostoliques. Il mourut dans sa ville natale en 1729. On a de lui des dissertations curieuses pour le sujet, et pleines d'intérêt pour l'érudition. Nous citerons entre autres : *De opobalsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita*, Naples, 1722, in-8; *De piscium atque avium esûs consuetudine apud quosdam Christi fideles in ante-paschali jejunio*, ibid., 1723, in-12; *De ritu quo in primitiva Ecclesia fideles sanctam eucharistiam percepturi manibus excipiebant*, 1728, in-4.

ANDRÉ (Chrétien-Charles), littérateur allemand, né en 1763 à Hildburghausen, devint secrétaire du prince de Waldek, dirigea plusieurs maisons d'éducation protestante et fournit des articles intéressants à plusieurs journaux d'Allemagne. Il mourut à Stuttgard en 1831. On a de lui : *Bibliothèque amusante*, Darbourg, 1787 à 1789, 2 vol. in-8; *Promenades et voyages des jeunes filles élevées à Schnepfenthal*, Leipsig, 1788, in-8; *Introduction à l'étude de la minéralogie*, Vienne, 1804, in-8, avec figures; *Aperçu de la formation des montagnes et des carrières de la Moravie*, Brum, 1804, in-4.

ANGLADA (Marie-Joseph), médecin, né en 1775, entra dans la carrière de l'enseignement et devint successivement professeur à la faculté de médecine et doyen de la faculté des sciences de Perpignan. Il mourut dans cette ville en 1833. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'Histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales; Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pirénées-Orientales*.

ANSALDI (le P. Casto-Innocente), antiquaire, né à Plaisance en 1710, prit l'habit de Saint-Dominique, et étudia successivement à Milan, à Alexandrie et à Bologne, où il soutint des thèses publiques avec un succès brillant. Il acheva à Rome son cours de théologie, revint à Naples et y occupa une chaire dans l'université. A la suite de quelques démêlés qu'il eut avec ses supérieurs, il quitta son ordre et erra de ville en ville pendant quatre ans. Le cardinal Quirini le fit rentrer en grâce, et Benoît XIV le couvrit de sa protection. Enfin, après avoir enseigné à Brescia, à Ferrare et à Milan, il se fixa à Turin comme professeur de philosophie, remplit cette chaire avec la plus rare distinction, et mourut en 1779. Ses ouvrages sont très-nombreux. On cite parmi les plus remarquables : *De forensi Judæorum buccina commentarius*, Brescia, 1745, in-4; *De Romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium evocatione liber*, Brescia, 1745, in-8; *De authenticis S. Scripturæ apud sanctos Patres lectionibus*, Vérone, 1747, in-4.

ANTHEUNIS (Jacques), nommé aussi Jacques de Middelbourg, du nom de sa ville natale, vivait sur la fin du XVe siècle. Il était docteur en droit canon, chanoine et chantre de la collégiale de Sainte-Gudule à Bruxelles. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Elegans libellus ac nunc primum impressus de præcellentia potestatis imperatoriæ, in quo plurima lecta, vehementer tum utilia, tum amœna, ex variis authoribus, de ortu, gradibus et discrimine dignitatum civilium et ecclesiasticarum*, Anvers, 1502, in-8.

ANTINORI (Louis-Antoine), antiquaire, né vers 1720 à Aquila dans l'Abruzze, embrassa l'état ecclésiastique et devint archevêque de Lanciano. Passionné dès sa jeunesse pour les recherches archéologiques, il se fit connaître et rechercher par Benoît XIV, qui lui offrit la direction d'une nouvelle bibliothèque qui devait être établie à Bologne; mais il refusa cette charge honorable, retourna dans les Abruzzes dont il se proposait d'écrire l'histoire, et

mourut à Aquila en 1780, avant d'avoir pu mettre en ordre les pièces qu'il avait recueillies. Son ouvrage, complété et continué par son frère Gennaro Antinori, fut annoncé en 15 vol. in-4, sous le titre de : *Raccolta di memorie istoriche delle tre provincie degli Abruzzi*. Les 4 premiers ont paru à Naples, de 1781 à 1784.

ARCIMBOLDO (Jean-Angelo), archevêque de Milan, né dans cette ville en 1485, fut attaché, dans sa jeunesse, au duc Maximilien Sforce et ensuite au cardinal de Sion, qui le conduisit à Rome. Accueilli par Léon X, il fut nommé légat en Allemagne, devint ensuite évêque de Novarre et fut transféré, en 1550, sur le siége de Milan où il mourut en 1555. On lui doit le catalogue des hérétiques dont la doctrine et les ouvrages avaient été condamnés. Il a pour titre : *Catalogo ove Arcimboldo archives di Milano, condanna e diffama per heretici la magior parte de' figliuoli di Dio, etc., con una riposta*, 1554, in-8.

ARIOSTI (Attilio), dominicain, né à Bologne vers 1660, s'adonna à l'étude de la musique. Nommé maitre de chapelle de l'électrice de Brandebourg, il se fit rechercher pour ses opéras à Berlin et à Londres. De retour à Bologne, il y mourut dans un état voisin de la misère. On lui doit, entre autres compositions musicales, *Dafné*, en 1 acte, 1696; *la Festa d'Imeneo*, Berlin, 1700; le 1er acte de *Mutius Scevola*, Londres, 1721; *Coriolano*, ib., 1723.

ARNOUX (Jean), jésuite distingué, né à Riom vers le milieu du XVIe siècle, entra à l'âge de 17 ans dans la compagnie de Jésus, prêcha à la cour avec succès et devint le confesseur de Louis XIII. Disgracié en 1627, il se retira à Toulouse, d'où il fut rappelé pour préparer à la mort le duc de Montmorency (*voy.* ce nom). Sa tête s'affaiblit vers la fin de ses jours. Il mourut à Lyon en 1636. On a de lui : *Oraison funèbre sur le déplorable trespas de Henri IV, ditte à Tournon, en la grande église de St.-Julien, le 29 juillet* 1610, imprimée dans cette ville, même année, in-4; *Confession de foi de MM. les ministres, convaincue de nullité par leurs propres bibles*, 1617, in-8. Arnoux était habile controversiste et grand prédicateur, et cependant il n'a laissé en cette double qualité que des ouvrages qui semblent au-dessous de sa réputation.

ARTAUD DE MONTOR (le chevalier Alexis-François), diplomate et historien, né à Paris en 1772, avait à peine achevé ses études qu'il fut obligé d'émigrer avec sa famille. Il fit sous les drapeaux de Condé l'expédition de Champagne, et reçut des princes plusieurs missions près du saint Siége. De retour en France en 1798, il embrassa la carrière diplomatique, fut nommé secrétaire de légation à Rome, et suivit dans cette ville les négociations du concordat sous la direction de Cacault, ministre plénipotentiaire de la république française. Lorsque le cardinal Fesch succéda à Cacault, le chevalier Artaud fut remplacé par Chateaubriand. Il quitta l'Italie, mais son absence dura peu. Réinstallé dans ses fonctions au commencement de l'empire, il se trouvait à Rome au moment où Napoléon faisait les démarches nécessaires pour déterminer le pape à venir le sacrer à Paris. En 1805, il fut envoyé à Florence comme chargé d'affaires; on le rappela deux ans après, et on le nomma censeur impérial. Après avoir exercé le même emploi dans les premiers jours de la restauration, il fut attaché à l'ambassade de Vienne, et une troisième fois à celle de Rome en qualité de premier secrétaire. Rendu à la vie privée en 1830, il fut admis, le 17 décembre de la même année, à l'académie des inscriptions et belles-lettres en qualité de membre libre. Le reste de ses jours fut consacré à l'étude des lettres, et il mourut à Paris, le 12 novembre 1849. Il était membre de la société royale de Gottingue et chevalier de l'ordre de Charles IV d'Espagne. On a de lui : *Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède*, Paris, 1797, in 8; *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël*, Paris, 1808, in-8; *Voyage dans les catacombes de Rome*, Paris, 1810, in-8; *La divine comédie de Dante, traduite de l'italien*, Paris, 1811-1813, 3 vol. in-8. Cette traduction, la meilleure que nous possédions, est précédée de la vie du poète, enrichie de notes curieuses et de faits historiques. *Machiavel, son génie et ses erreurs*, Paris, 1833, 2 vol. in-8, ouvrage rédigé sur les lieux mêmes qu'habita Machiavel. Artaud a loué et admiré dans son sujet ce qui était honnête et noble; il a blâmé et repoussé ce qui était inique et vicieux. D'après M. Quérard, cette vie complète de Machiavel, qui contient incidemment l'histoire de presque toute l'Europe de 1478 à 1527, qui renferme des notes explicatives de mille faits restés obscurs, et qui présente une foule de documents inédits, est si peu conforme à tout ce qu'on a publié jusqu'ici, que sans la gravité du style et la matérialité des faits, on prendrait pour un roman la série des événements de cette existence aventureuse. *L'Italie*, Paris, 1834, in-8; *Histoire du pape Pie VII*, Paris, 1836, 2 vol. in-8. C'est le principal titre de gloire du chevalier Artaud. Son mérite consiste dans le talent avec lequel il a su réunir l'exactitude la plus rigoureuse et l'intérêt le plus dramatique. Ses récits sont mêlés de pièces officielles, tout-à-fait inconnues jusque-là, qui varient sa narration sans la faire languir, et qui lui donnent un caractère grave et élevé, sans la rendre moins attrayante. Cette histoire, qui a été traduite dans plusieurs langues, a pris rang, en France comme en Italie, parmi les ouvrages qui peuvent le plus contribuer à faire connaitre et bénir la religion dans la mémoire d'un de ses plus grands pontifes. *Arioste*, Paris, 1838, in-8; *Histoire de la vie et des travaux politiques du comte d'Hauterive, comprenant une grande partie des actes de la diplomatie française depuis 1784 jusqu'en* 1830, Paris, 1839, in-8; *Histoire du Dante*, Paris, 1841, in-8; *Histoire du pape Léon XII*, Paris, 1843, 2 vol. in-8; *Histoire du pape Pie VIII*, ibid., 1843, in-8. Ces deux ouvrages sont comme l'histoire de Pie VII, aussi consciencieux que bien écrits, mais ils ont eu moins de succès, soit parce que le sujet offrait moins d'intérêt, soit parce que les talents de l'auteur avaient donné au public le droit d'être exi-

geant; *Considérations sur le règne des quinze premiers papes qui ont porté le nom de Grégoire*, ibid., 1844, in-8; *Notice sur le temple et l'hospice du Mont-Carmel*, ibid., 1844, in-8; *Considérations sur Jérusalem et sur le tombeau de J.-C., suivies d'informations sur les frères Mineurs et l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre*, ibid., 1846, trad. en italien par le P. Antonio de Rignano, ibid., 1847, in-8; *Histoire des souverains pontifes Romains*, ibid., 1847, 8 vol. in-8. Cet ouvrage n'est point terminé.

ASIOLI (Boniface), musicien, né à Corrégio en 1769, reçut dès l'âge de cinq ans des leçons de musique et composa à treize ans divers morceaux d'église. En 1787, il se rendit à Turin et y donna des cantates qui assurèrent sa réputation. Après avoir obtenu les mêmes succès à Vienne et à Milan, il vint à Paris et fit pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise plusieurs morceaux remarquables. Il se retira dans sa patrie en 1813 et y mourut en 1832. On a de lui les ouvrages suivants qui sont tous en italien : *Principes élémentaires de musique*, ouvrage traduit sous le titre de *Grammaire musicale*, Lyon, 1819, in-8; *l'Elève au clavecin*, Milan, in-8; *Premiers éléments du chant ; Eléments de contre-basse; Traité d'harmonie et d'accompagnement; Dialogue sur le traité d'harmonie.*

AUBERT DE VITRY, né vers 1765, appartenait par son éducation et par ses principes à la société du XVIIIe siècle. Il embrassa, en 1790, les opinions des girondins, et n'échappa à la mort que par l'exil. Etant entré dans l'administration dès le commencement du consulat, il devint successivement chef de bureau au ministère de l'intérieur, sous-préfet et secrétaire du conseil d'état en Westphalie. Rendu à la vie privée sous la restauration, il concourut à la rédaction de l'*Encyclopédie moderne*, du *Dictionnaire de la conversation* et de la *Revue encyclopédique*. Plusieurs journaux, notamment le *Moniteur*, le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, reçurent de lui une foule d'articles remarquables par leur correction. N'ayant d'autre ressource que sa plume, il tomba, à la fin de ses jours, dans un état voisin de l'indigence et se retira, avec une modique pension du ministère de l'instruction publique, à l'hospice de Sainte-Perrine de Chaillot, où il mourut en 1849. Il a publié : *Campagnes des Français en Saxe*, en 1813, trad. de l'allem.; *Contes nouveaux*, trad. de l'angl.; plusieurs brochures dans lesquelles il a gardé l'anonyme et notamment *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publique, ou de la population et des subsistances, par un ancien administrateur*, Paris, 1815, in-8.

AUBERTIN (Antoine), né à Nancy au commencement du XVIIe siècle, entra dans l'ordre de Prémontré, devint prieur de l'abbaye d'Etival, et mourut en 1678. Il a laissé : *Vie de sainte Richarde, fille d'un roi d'Ecosse*, Nancy, 1655, in-12; *Vie de saint Astier, solitaire dans le Périgord, dédiée aux seigneurs de la très-illustre maison de saint Astier*, Nancy, 1656, in-12.

AUDÉ (Pierre-Antoine), né à Lanslebourg, en Savoie, en 1775, après avoir suivi le roi de Sardaigne comme élève ingénieur, entra dans l'armée d'Italie et prit part soit aux batailles qui précédèrent la reddition de Vérone, soit aux travaux d'ouverture de la route du Mont-Genèvre et de la place d'Alexandrie. Attaché au service de Grenoble en 1815, il déploya l'activité la plus grande pour mettre cette ville en état de défense, y devint chef du génie en 1829 et reçut, comme récompense, le grade de lieutenant-colonel avec la croix d'officier de la légion-d'honneur. Nommé conservateur de la galerie des plans-reliefs des places de guerre, il mourut à l'hôtel des Invalides en 1848.

AUDIFFRET (Jacques-Jean-Baptiste), né à Avignon en 1773, se fit un nom dans l'histoire et dans la biographie. Ses talents lui obtinrent d'être attaché à la bibliothèque du roi, section des manuscrits, et d'être nommé membre de la société asiatique et de plusieurs académies. Il mourut à Paris en 1847. Outre les articles qu'il a donnés au *Dictionnaire de la conversation* et la part qu'il a prise à la *Biographie universelle* où il rédigeait particulièrement les notices sur les principaux personnages de l'orient, on a de lui : *Notice sur Le Sage*, Paris, 1822, in-8; *Généalogie de la maison de France; Analyse du mémoire de M. le comte Fortia d'Urban*, Paris, 1825, in-8. Il a fourni à la *Continuation de l'art de vérifier les dates*, *l'histoire des Maures d'Espagne*, composée d'après les meilleurs manuscrits, et l'*Histoire des règnes de Charles III et de Charles IV.*

AUNILLON (Pierre-Charles Fabiot), né en 1684, prononça en 1715 l'oraison funèbre de Louis XIV dans la cathédrale d'Evreux, devint chanoine et vicaire-général de ce diocèse, et n'en travailla pas moins pour le théâtre. Il mourut en 1760, laissant une comédie intitulée *les amants déguisés*, Paris, 1738, in-8, et deux romans oubliés aujourd'hui, *Azor ou le prince enchanté*, Londres, (Paris), 1750, 2 vol. in-12; *La force de l'éducation*, 1750, in-12.

AURÉLIEN, moine de Réomé au diocèse de Langres, vivait au milieu du IXe siècle. On lui doit un traité de musique divisé en vingt chapitres et dédié à Bernard, abbé de son monastère. Cet ouvrage, dont les bénédictins Martenne et Durand avaient déjà publié les deux épîtres dédicatoires et l'épilogue (*Vet. Script. et mon. hist.*, Paris, 1724, tom. 1, p. 123-125), a été inséré par l'abbé Gerbert dans le 1er vol. de *ses Script. eccles. de Musica.*

AURIFERI (le P. Bernardino), botaniste, né en 1739, en Sicile, ne reçut d'abord aucune éducation; mais s'étant échappé de la maison paternelle, il alla demander asile au couvent des cordeliers de Palerme et y prit l'habit en 1766. Ce fut alors que sa passion pour la botanique se développa et le fit connaître des savants. Il ouvrit un cours public, avec la permission de ses supérieurs, et fut nommé conservateur du jardin royal de Palerme. Il mourut dans cette ville en 1796, après avoir fait quatre fois le tour de la Sicile pour y recueillir des plantes. Il a publié sous le titre de *Hortus Panhormitanus* le catalogue et la description du jardin de cette ville, Palerme, 1789, in-4.

AVANZINI (l'abbé Joseph), mathématicien, né à Gaino dans les états de Venise en 1753, étudia les sciences sous le célèbre Coccoli, et devint professeur

de mathématiques transcendantes à l'université de Padoue. Il mourut en 1827, membre de l'académie de Brescia et de l'institut de Bologne. On a de lui, en italien, *Des réflexions sur la direction des fleuves*, Brescia, 1782. Il s'était occupé de la carte topographique et géologique du lac de Garde, dont on attend encore la publication.

AVELLINO (Fr.-M.), secrétaire de l'académie *Pontaniana* de Naples, né en 1788, mort en février 1850, était aussi distingué par ses connaissances archéologiques que par ses talents d'écrivain. Outre une édition de l'*Italiæ veteris numismata*, 1808, in-4, tom. 1, 2, nous citerons parmi ses nombreux ouvrages les deux suivants : *Opuscoli diversi*, Napoli, 1836, 3 vol. in-8; *Descrizione di una casa Pompeina, con capitelli figurati all' ingresso*, etc., ibid., 1837, in-4, fig.

AVESANI (Joachim), né à Vérone en 1741, étudia chez les jésuites, dont il embrassa la règle, et devint professeur de rhétorique. Après avoir rempli cette chaire avec succès, il se chargea, à la fin de sa vie, de la direction du séminaire, et mourut en 1818. On a de lui, entre autres ouvrages : *Poesie italiane e latine*, Vérone, 1807, in-12; *le Metamorfosi, canti VI*, ibid., 1812, in-12. Enfin on lui doit une édition de l'*Orlando furioso*, Vérone, 1820, 4 vol. in-12, dont il a retranché tous les passages licencieux en les remplaçant par d'autres, dans lesquels il a si bien imité la manière de l'Arioste, qu'il est souvent impossible de les reconnaître.

AVRIL (le P. Philippe), jésuite français, né dans le XVII[e] siècle, professait en 1684 la philosophie et les mathématiques à Paris, au collége de Louis-le-Grand. Envoyé en Chine par la Tartarie pour tenter, comme éclaireur, une route inconnue jusque-là, il s'embarqua à Marseille, s'arrêta à Rome et à Livourne, gagna Alep, et fonda une mission en Arménie. Après avoir traversé la Perse et la Tartarie, il fut obligé de revenir sur ses pas et de s'adresser au gouvernement russe, avec la permission duquel il espérait passer en Chine; mais on l'envoya en Pologne, où le prince Jablonowsky lui facilita les moyens de passer à Constantinople. De là, sa santé l'ayant obligé de rentrer en France, il débarqua à Toulon en 1690, et mourut peu de temps après. On a de lui : *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie*, Paris, 1692, in-4, avec cartes et figures, ouvrage fort intéressant, soit pour la géographie, soit pour l'histoire.

AYOTTE (Pierre), curé de Senaide, dans le diocèse de Saint-Dié, né en 1767, à Fontaine-les-Luxeuil, d'une famille ancienne et laborieuse, fit ses études au collége de Besançon, et entra ensuite au séminaire de cette ville, où il se fit remarquer par son travail et par sa piété. Reçu dans les ordres en 1790, il se retira en Suisse chez un menuisier qui lui avait offert une généreuse hospitalité, et dont il se fit par reconnaissance le premier apprenti. Rentré en France dès que l'ordre et la paix y furent rétablis, il fut nommé à la cure de Senaide, près de Langres. Là, il créa une école gratuite dont il fut longtemps le seul instituteur, et qui devint plus tard une école secondaire ecclésiastique. Les travaux auxquels il se livra pour la soutenir ayant altéré sa santé, il mourut le 22 septembre 1841, avec le titre de chanoine honoraire de Saint-Dié. L'abbé A. Guinot a publié une *Notice historique sur Ayotte*, Paris, 1843, in-8.

AZOPARDI (François), maître de chapelle à Malte vers le milieu du XVIII[e] siècle, a composé beaucoup de musique d'église. On lui doit un traité de composition intitulé : *Il musico pratico*, publié en 1760, et trad. en franç. par Framery, Paris, 1786, 2 vol. in-8, l'un de texte et l'autre d'exemples.

B

BACIO (Henri), jésuite, né à Nancy en 1609, fit profession dans la compagnie de Jésus, enseigna la rhétorique au collége de Dijon et fut ensuite chargé de prêcher sur divers points du royaume. Il mourut préfet des classes à l'université de Pont-à-Mousson en 1681. On a de lui : *Illustrissimi ducis Bellegardii laudatio*, 1647, in-4; *Elogium Henrici Borbonii II*, 1647, in-12.

BACON-TACON (Pierre-Jean-Jacques), archéologue, né en 1738, à Oyonnax dans le Bugey, voyagea dès sa première jeunesse pour satisfaire son goût pour les médailles et pour les antiques. Après avoir visité l'Egypte et la Grèce, il s'établit à Saint-Pétersbourg et y fit pendant quelques années le métier d'instituteur. De retour en France, il embrassa d'abord avec chaleur les principes de la révolution, puis se tourna du côté des royalistes et n'en obtint pas moins une place dans la police du directoire. Condamné à Nantua comme escroc, il revint à Paris en 1815 à la suite de Bonaparte, publia plusieurs pamphlets en sa faveur et mourut en 1817. La plupart de ses ouvrages sont tombés dans l'oubli. Nous citerons seulement : *Manuel du jeune officier*, Paris, 1782, in-8; *Nouvelle histoire numismatique des différents peuples anciens et modernes et de tous les papiers-monnaies de l'Europe*, 1792, in-8; *Recherches sur les origines celtiques et principalement sur celles du Bugey, considérées comme le berceau du Delta celtique*, Paris, 1798, 2 vol. in-8.

BAEZA (Diego de), théologien et prédicateur, né en Galice en 1582, embrassa la règle de saint Ignace, et après avoir professé dans divers colléges, quitta l'enseignement pour la prédication. Ses contemporains l'élevèrent au premier rang; mais ce qui nous reste de lui ne justifie pas la renommée qu'il avait acquise. Il mourut à Valladolid, en 1647. Outre ses recueils de sermons, in-4, on a de lui :

Commentarii morales in historiam evangelicam, Paris et Lyon, in-fol., en onze tomes dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu*, 169.

BAIARDI ou BAIARDO (Octave-Antoine), antiquaire, né à Parme vers 1690, embrassa l'état ecclésiastique et vint se fixer à Rome, où il obtint la dignité de notaire du saint Siége. Appelé à Naples par le roi Charles III pour observer et publier les découvertes faites à Herculanum, il se livra à des travaux préliminaires qui absorbèrent un temps précieux et décidèrent le roi à lui adjoindre d'autres savants. Baiardi, mécontent de se voir ravir une partie de la gloire qu'il se promettait d'acquérir, quitta Naples et mourut après 1760, dans un âge très-avancé. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui est le *Prodromo della antichità d'Ercolano*, Naples, 1752-56, 5 vol. in-4. Il a pris part aux premiers volumes du magnifique ouvrage intitulé : *Le antichità di Ercolano esposte, con qualche spiegazione*, Naples, 1757-1792, 9 vol. in-fol.

BAILLY-BRIET (Jean-Baptiste), avocat, né en 1729, à Besançon, se fit connaître dans cette ville par son habileté et par sa bienfaisance. Inscrit sur la liste des suspects en 1793, il fut conduit au château de Dijon, puis relâché quelques mois après. Il se retira du monde et mourut en 1808. On lui doit : *Le comté de Montbéliard agrandi et enrichi au préjudice de la Franche-Comté*, par l'échange conclu le 21 mai 1786 entre le roi de France et le duc de Wurtemberg, Besançon, 1789, in-8.

BALBI (Adrien), géographe, né en 1782 à Venise, fit ses études au collége des nobles, et devint en 1797 professeur de mathématiques et de géographie à San-Vito del Tagliamento, dans le Frioul. Il enseigna ensuite à Venise et à Fermo, vint en France en 1821, y éprouva de grandes privations, et en sortit en 1832 pour se rendre en Autriche. Accueilli avec honneur par l'empereur, il fut nommé conseiller de sa majesté pour la géographie et la statistique. Rentré dans sa patrie, il y mourut le 13 mars 1848, membre de plusieurs sociétés savantes. Indépendamment d'un *Abrégé du précis de la géographie de* Malte-Brun, Paris, 1831, 2 vol. in-8 et atlas, souvent réimprimé, on a de lui : *Prospetto politico-geografico dello stato del Globo*, Venise, 1808, in-4; *Compendio di Geografia universale*, ib., 1817, in-8; *Elementi di Geografia*, ibid., 1818, in-12; c'est l'abrégé du *Compendio; Variétés politico-statistiques sur la monarchie Portugaise*, Paris, 1822, in-8, avec 7 tabl.; *Essai statistique sur les royaumes de Portugal et d'Algarve*, ib., 1822, 2 vol. in-8, avec 2 tabl.; *Atlas ethnographique du globe, etc.*, ib., 1826, in-fol., auquel se joint une introduction in-8. Cet ouvrage est complet; il offre la première classification générale de tous les peuples connus anciens et modernes d'après leurs langues, en suivant une méthode scientifique et raisonnée; *Abrégé de géographie*, Paris, 1832, 3e édit., 1842, in-8, qui a eu beaucoup de succès; *Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne*, 1835, in-8; *Scritti geografici, statistici e varii*, etc., Turin, 1841-42, 5 vol. in-18. C'est la collection presque complète des articles publiés, depuis 1828, par Balbi, dans divers journaux de France, d'Allemagne et d'Italie; *Elément de géographie générale*, Paris, 1843, in-12.

BALDELLI (le comte Jean-Baptiste), littérateur, né à Cortone en 1766, fit ses études à Florence et prit du service dans les armées françaises. Il émigra en 1791, voyagea dans le nord de l'Europe pendant les guerres d'Italie et revint en 1804 en Toscane, où il fut nommé président de l'académie de la Crusca. Après avoir négocié à Dresde, en 1817, le mariage du fils de Ferdinand III avec la princesse Marie, il jouit de la plus haute considération à la cour du grand duc et mourut gouverneur de Sienne en 1831. On a de lui entre autres ouvrages : *Del Petrarca e delle sue opere libri quattro*, Florence, 1797, in-4; *Vita di Gioc. Boccacio*, ibid., 1806, in-8. On lui doit, en outre, une édition très-remarquable des œuvres de Machiavel.

BALMÈS (Jacques-Lucien), publiciste, né à Vich, en Catalogne, le 28 août 1810, étudia d'abord au séminaire de cette ville et entra ensuite, en qualité de boursier, à l'université de Cervera, où il acquit une grande réputation. Après avoir pris le grade de licencié en théologie, il reçut la prêtrise en 1833, alla occuper à Vich une chaire de mathématiques et consacra ses loisirs à l'étude de la politique, de l'histoire et surtout de la philosophie. Au commencement de 1839, un journal de Madrid mit au concours un mémoire sur le célibat ecclésiastique; Balmès brigua le prix, et obtint, pour récompense, que son travail fût imprimé. Désirant observer de plus près les événements politiques, il vint demeurer à Barcelonne et publia de 1840 à 1843 plusieurs brochures qui attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes et le firent admettre à l'académie de cette ville. Il visita ensuite l'Angleterre et la France, passa six mois à Paris en 1842, et rentra dans sa patrie où il se mit à la tête d'un journal qui avait pour titre : *El Pensamiento de la Nacion*. Son but était de préparer par ses écrits une alliance sincère et durable entre la liberté et le pouvoir, et de concilier les partis en faisant épouser à Isabelle le fils de D. Carlos. Après le mariage de la reine, cette publication cessa de paraître, quoiqu'elle comptât de nombreux lecteurs et qu'elle rapportât à son fondateur un revenu considérable. Sa santé délabrée demandait du repos et des distractions. Il fit un nouveau voyage à Paris, et quitta cette ville d'abord pour Madrid, ensuite pour Barcelonne. Sa maladie empira; on lui conseilla d'aller respirer l'air des montagnes natales, il revint à Vich et y mourut le 9 juillet 1849, laissant la réputation d'un prêtre éminent en talents et en vertus. Outre ses brochures politiques, on lui doit : *Observations politiques et économiques sur les biens du clergé*, Vich, 1840, in-fol., en espagnol; *Le protestantisme comparé au catholicisme*, Paris, 1844, 3 vol. in-8; c'est l'ouvrage principal de Balmès et l'un des écrits les plus remarquables qui aient paru dans notre époque. L'auteur l'avait composé dans le but de prouver, contre M. Guizot et d'autres publicistes, qu'à l'époque où la réforme protestante fut accomplie, l'esprit humain n'était pas plus qu'à une autre époque en droit de s'émanciper. Il se propose d'éta-

blir que dans l'antiquité et pendant le cours du moyen-âge, il a fallu toute la force des institutions catholiques pour briser la résistance des passions, et qu'un système vague, incohérent, fondé sur le libre examen, tel que le protestantisme, aurait succombé dans cette entreprise. Passant ensuite à l'examen de la civilisation depuis le XVI[e] siècle, il veut montrer que partout où elle s'est perfectionnée, c'est au catholicisme qu'on doit ce bienfait, et qu'au contraire, toutes les fois qu'elle s'est ralentie, c'est le protestantisme qu'il faut en accuser. Telle est la pensée qui domine dans ce livre. Les premiers chapitres sont consacrés à déterminer ce qu'il convient d'entendre par *principe catholique* et *principe protestant*. Le reste offre un parallèle historique entre les résultats que les deux cultes ont produits pour l'individu, pour la famille et pour la société; *El criterio, ou logique à l'usage des gens du monde*, Barcelonne, 1848, in-8; *Lettres à un sceptique*, Barcelonne, 1846, in-8; *Ecrits politiques*, Madrid, 1848, in-4; *Philosophie fondamentale*, Barcelonne, 1846, 4 vol. in-8: *Cours élémentaire de philosophie*, Madrid, 1847; Barcelonne, 1849, 4 part., in-8. Tous ses ouvrages sont en espagnol. *Pie IX*, en français et en espagnol, Madrid et Paris, 1848, in-8. Balmès était membre de l'académie royale de Madrid, où D. J.-J. de Mora, son successeur, prononça son éloge le 10 décembre 1848. Le docteur Manuel Martinez, professeur au séminaire de Saragosse, composa son oraison funèbre. Enfin, M. de Blanche-Raffin a publié, *Jacques Balmès, sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1849, in-8.

BALSAMO (l'abbé Paul), écrivain agronomique, né à Termini, en Sicile, en 1763, fit ses études au séminaire de Palerme, obtint au concours la chaire d'agriculture de l'université de cette ville et fut envoyé par son gouvernement en Lombardie, en France et en Angleterre, où il recueillit d'utiles renseignements sur l'art qu'il enseignait. Nommé bibliothécaire du roi, il présenta divers plans de réforme, dans les matières d'agriculture et d'économie politique. Ses services lui valurent une riche abbaye, mais il en jouit peu de temps, étant mort à Palerme en 1818. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Il costante vile prezzo di generi non denota e non cagiona richezza e prosperità nello stato;* — *Sopra la birra, il sidro e l'idromele;* — *La sentenza del villano;* — *Il villano filosofo.*

BAR (François de), né en 1538 à Seizencourt près de Saint-Quentin, embrassa l'état monastique dans l'abbaye d'Anchin, et devint, en 1574, grand-prieur de cette maison, où il mourut en 1606. Ses ouvrages n'ont pas été publiés. On les conservait manuscrits à la bibliothèque d'Anchin d'où ils ont été transportés, à l'époque de la révolution, dans la bibliothèque publique de Douai qui les possède aujourd'hui. Nous citerons seulement : *Epistolæ*, petit in-4; *Cosmographia*, in-12; *Opera varia*, in-4; *Chronicon ab origine mundi ad annum* 1573, in-fol.; *Compendium annalium ecclesiasticarum Cæsaris Baronii*, in-fol.; *Historia episcopatûs Atrebatensis et cœnobiorum Artesiæ*, in-fol.; *De ordinibus monasticis*, in-fol.

BARAT (Nicolas), orientaliste, né à Bourges dans le XVII[e] siècle, étudia à Sens et à Paris, et se contenta, malgré sa science profonde, d'un chétif emploi de sous-maître au collége Mazarin. Adonné à l'étude des langues orientales, il devint l'élève de Richard Simon et le collaborateur du P. Thomassin. Il mourut en 1706. Son éloge fut prononcé par Tallemant à l'académie des inscriptions et belles-lettres, où il était entré, comme élève, sur la recommandation de Despréaux. On lui doit : *Nouvelle bibliothèque choisie, où l'on fait connaître les bons livres en divers genres de littérature et l'usage qu'on en doit faire*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12. Il eut beaucoup de part à la *bibliothèque choisie* de Richard Simon et au *Glossarium universale Hebraïcum* du P. Thomassin.

BARBARIGO (Jean-François), cardinal, né à Venise en 1658, entra dès sa jeunesse dans la carrière diplomatique et fut envoyé deux fois comme ambassadeur à la cour de Louis XIV. Ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il fut fait d'abord primicier de l'église Saint-Marc, puis évêque de Vérone, d'où il passa, en 1714, sur le siége de Brescia et en 1723 sur celui de Padoue. Clément XI le créa cardinal; sa mort arriva en 1730. Ce fut à son invitation que fut entreprise l'histoire ecclésiastique de Vérone. Il fit réimprimer à ses frais les œuvres de saint Zénon, Padoue, 1710, in-4. On lui doit aussi la première édition des œuvres de saint Gaudence.

BARBIERI (Jean-Marie), savant philologue, né à Modène en 1519, se chargea de l'éducation de quelques jeunes seigneurs et accompagna le comte Louis de la Mirandole à la cour de France, où il demeura huit ans. De retour à Modène, il fut choisi pour secrétaire par les magistrats de cette ville, mit en ordre les archives et rédigea sur les pièces qu'il avait choisies une *Chronique* du Modénois qu'il a laissée manuscrite. Il mourut en 1574. On lui doit : *La Guerra d'Attila, Flagello di Dio, tratta dall' archivio di principi d'Este*, Ferrare, 1568, in-4. C'est l'extrait d'un ouvrage supposé traduit du latin de Thomas d'Aquilée, mais écrit en vieux français par Nicolas di Giovanni de Casola et dans lequel Barbieri affecta de donner à son style toutes les formes qui pourraient faire croire que l'ouvrage était plus ancien qu'il ne l'est réellement. Il a laissé un grand nombre de manuscrits sur lesquels on peut consulter la notice exacte et détaillée que lui a consacrée Tiraboschi, dans sa *Bibliot. Modenese*, 1, 158-169.

BARDON DE BRUN (Bernard), ecclésiastique, né dans le XVI[e] siècle à Limoges, donna pendant sa longue vie l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et mourut en 1625. Il est auteur de *Saint-Jacques*, tragédie en 5 actes et en vers, Limoges, 1596, in-8, pièce devenue très-rare et dont on trouve une analyse dans la *Bibliothèque du théâtre français*, 1, 309-11.

BARDOZZI (Jean de), historien hongrois, né vers 1738, d'une famille de magnats, fit ses études à l'université de Vienne et revint dans sa patrie, où, après avoir occupé la place de conservateur de la bibliothèque royale, il mourut en 1819. Ses ouvrages sur l'histoire de Hongrie sont fort estimés.

de ses compatriotes. Outre la continuation des *Analecta* de Ch. Wagner, on cite : *Animadversiones, historico-critico-diplomaticæ in opus de insurrectione nobilium, auctore Joseph Keresturio*, Vienne, 1790; *Observationes in Georg. Berzeviczii libellum de commercio et industriâ Hungaricâ*, Leutschaw, 1797, in-8; *Moldaviensis indagatio*, Presbourg, 1803, in-4.

BARILLON (Henri de), ecclésiastique, né en 1639, d'une illustre famille d'Auvergne, fut d'abord destiné à l'ordre de Malte et entra ensuite dans le sacerdoce. Ses liaisons avec St.-Vincent de Paul, le cardinal Le Camus et l'abbé de Rancé le firent connaître à la cour. Déjà prieur de Boulogne, il fut demandé en 1671 pour évêque de Luçon par Henri Colbert qui venait de se démettre de ce siége. On l'obligea d'accepter, malgré ses répugnances; il se rendit dans son diocèse et ne le quitta plus, employant son temps en visites pastorales, son patrimoine en établissements utiles, et son talent en conférences ecclésiastiques. Il mourut à Paris en 1699. L'abbé Dubos, archidiacre de Luçon, publia la *Vie* de ce prélat, Rouen, 1700, in-12; *son Oraison funèbre*, composée par Dupin, archidiacre et théologal, fut imprimée à Paris, 1701, in-4. Il a laissé : *Statuts synodaux de Luçon*, 1681, in-4; *Ordonnances synodales*, Paris, 1685, in-8; *Prônes et ordonnances*, Fontenay, 1693, in-4.

BARRAL (André-Horace-François, vicomte de), né à Grenoble en 1743, embrassa l'état militaire et fit ses premières armes dans la guerre de sept-ans. Nommé major dans les dragons de Noailles, il figura en 1782 dans l'armée qui s'assemblait à Cadix, devint maréchal de camp en 1791 et passa en Italie pour ne point servir dans la Vendée contre ses compatriotes. Après le 18 brumaire il fut rétabli dans son grade de général et nommé préfet du Cher. Mis à la retraite en 1812, il quitta en 1815 sa campagne de Voiron, pour défendre contre les Autrichiens le passage important des Echelles; mais il fut obligé de céder au nombre et se replia sur Grenoble. Il mourut en 1826. On a de lui : *Mémoire sur les usines employées à la fabrication du fer dans le département du Cher*, Paris, 1805, in-8; *Lettre à Eloi Johanneau en réponse à un Mémoire de Monge sur les signaux chez les Gaulois*, Mém. de l'acad. celtique, tom. II.

BARTHÉLEMY (Régis-François), historien, né à Grenoble en 1739, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat à la cathédrale et consacra dès lors tous ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la littérature. Admis, lors de sa formation, dans la société littéraire de Grenoble, il y lut des dissertations intéressantes. Privé de son bénéfice en 1791, il se retira à Saint-Martin-de-Clelle (dans le Trièves), revint à Grenoble après la terreur, et y mourut en 1812. Par son testament, il légua son *Histoire de Grenoble et des Dauphins*, à son neveu qui possède le manuscrit en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est écrit d'un style simple et facile, mais l'esprit du XVIIIe siècle s'y laisse apercevoir. On connait encore de Barthélemy : *Oraison funèbre de Louis XV*, Grenoble, in-8; *Éloge historique de Marguerite de Bourgogne*, imprimé dans les mémoires de la société littéraire de Grenoble, tom. Ier, 1787, in-8.

BARTHÉLEMY (l'abbé Louis), grammairien, né à Grenoble vers 1750, quitta de bonne heure sa patrie et habita Genève ou le pays de Vaud, autant qu'on peut le conjecturer d'après ses ouvrages. Il était à Paris en 1785, et il y vivait dans la société des gens de lettres. Il se déclara partisan des principes de la révolution, essaya de justifier le divorce et n'en fut pas moins obligé de se cacher pour échapper aux persécutions. Il vivait encore en 1812; mais on ignore la date de son décès. Ses ouvrages principaux sont : *Grammaire des dames*, ou nouveau Traité d'orthographe française, 6e édit., Lyon, 1806, in-8; *La cantatrice grammairienne*, ou l'art d'apprendre l'orthographe française, sans le secours d'aucun maitre, par le moyen de chansons, Genève et Lyon, 1787, in-8; le *Destin de la France*, Paris, 1790, in-8 et in-12; *Vie privée de Mably*, Paris, 1791, in-8.

BARTHOLDI (Charles), le doyen des savants de l'Alsace, né en 1762 à Urweiler, après avoir fait ses études, dirigea une pharmacie à Colmar, et fut nommé en 1786 professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'école centrale. En 1808, il se rendit à Munster, où il fut chargé pendant douze ans de l'emploi de chimiste-coloriste dans une maison de commerce; mais en 1820, choisi pour administrer cette ville, il remplit ses nouvelles fonctions avec autant de zèle que d'intelligence. Dès 1832, il cessa de prendre part aux affaires publiques, et vécut en savant et surtout en naturaliste. Il faisait de la géologie son étude favorite, sans négliger pourtant les autres sciences physiques. Il mourut à Munster, le 26 juillet 1849, à 87 ans, laissant une collection minéralogique et une bibliothèque composée d'ouvrages sur l'histoire naturelle, aussi complètes que peuvent être celles d'un particulier.

BARUFFALDI (Jérôme), bibliographe, né en 1740, à Ferrare, y fit ses études sous les jésuites, embrassa leur règle et enseigna la rhétorique à Parme, puis à Brescia. A la suppression de la société, il revint dans sa patrie, où il fut nommé bibliothécaire, secrétaire perpétuel de l'académie et inspecteur des études. Il mourut en 1817. Ses principaux ouvrages sont : *Saggio della typografia ferrarese*, Ferrare, 1777, in-8. C'est le catalogue des ouvrages imprimés dans cette ville de 1471 à 1500; *Commentario storico della bibliotheca ferrarese*, ibid., 1782, in-8; *Notizie delle accademie letterarie Ferraresi*, ibid., 1787, in-8.

BARUTEL (le P. Thomas-Bernard), prédicateur, né à Toulouse en 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique et se fit connaître par son talent pour la chaire. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il fut enfermé dans la Chartreuse de Saix avec plusieurs religieux de son ordre et y mourut en 1792. On a de lui : *Sermons, panégyriques et discours*, Toulouse, 1788, 3 vol. in-12.

BARZENA (le P. Alphonse), surnommé l'apôtre du Pérou, naquit en 1528 à Cordoue, et entra en 1565 dans la compagnie de Jésus. Ayant obtenu la permission de se consacrer au service des missions étrangères, il passa au Pérou et évangélisa les

provinces du Tucuman et du Paraguay. Frappé de paralysie dans une de ses courses apostoliques, il fut transporté à Cusco, où il mourut en 1598. Outre des Catéchismes et quelques opuscules ascétiques, on lui doit : *Lexica et præcepta grammatica*, *item liber confessionis et precum*, *in quinque Indorum linguis, quarum usus per Americam Australem, nempè per Puguinica*, *Tonocotica*, *Catamareana*, *Guaranica*, *Natixana sive Moguazana*, Lima, 1590, in-fol.; livre très-rare et qu'on regarde comme le premier qui ait été imprimé au Pérou.

BARZONI (Victor), né à Lunato, dans les états de Venise, en 1764, fit ses études à Brescia, et attaqua, dès le commencement, la révolution française. Non moins hostile à l'expédition d'Italie, il conçut pour la France une haine profonde et l'exhala dans un phamphet intitulé les *Romains en Grèce*, et publié sous le nom de *Flaminius*. Bonaparte en fut vivement blessé; l'ouvrage fut saisi, et son auteur obligé de s'enfuir à Venise. Après que les Français eurent été expulsés de la Péninsule, Barzoni se rendit à Milan et continua ses publications. Mais la bataille de Marengo ayant changé encore une fois la fortune de sa patrie, il se sauva à Vienne, et de là dans l'île de Malte, sous la protection de l'Angleterre. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à Naples, où il mourut en 1829. Outre ses *Romains en Grèce*, 1797, in-8, on lui doit, entre autres ouvrages, la *République Française*, Venise, 1799, in-8; *Motif de la rupture du traité d'Amiens*, Malte, 1804, 3e édit. Milan, 1815, in-12; *Descrizioni*, n° XIV, *presso Baret*, *à Milano*, Milan, 1815, in-12.

BASINIO DE BASANII, l'un des plus grands poètes du XVe siècle, né à Parme vers 1425, se rendit habile, dès sa première jeunesse, dans la littérature, dans la philosophie et dans les mathématiques. Nommé en 1448 professeur d'éloquence latine à l'académie de Ferrare, il fut disgracié plus tard par Lionel d'Este, son ancien protecteur, et passa à la cour de Rimini où Sigismond Mélatyte le combla de bienfaits. Il mourut à l'âge de 32 ans. On a de Basinio dix-huit ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Scritt. Parmigiani* du P. Affò. Son poëme le plus remarquable, *Hesperidos libri XIII*, contient l'histoire des guerres de Sigismond contre Alphonse d'Aragon. L'auteur le regardait comme son chef-d'œuvre; on en trouve l'analyse dans le *Conservateur*, ann. 1757, III, 199-358.

BASSÉE (le P. Bonaventure de la), capucin, né en Artois vers la fin du XVIe siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-François, et fut pourvu de la chaire de philosophie au collége de Douai. Il remplit plus tard dans son ordre les fonctions de gardien et de provincial, et mourut en 1650, à Soignies, dans le Hainaut. Le P. Bonaventure est auteur du *Parochianus obediens*, *seu de duplici debito parochianorum audiendi verbi et missæ parochialis*, Douai, 1633, in-12. Cet ouvrage fut traduit en français, ibid., 1634, in-12. On trouve un bon article sur le P. de la Bassée dans les mémoires littéraires de Paquot, 1763-70, 3 vol. in-fol.

BASZKO (Godislas), chanoine de Posen, qui vivait vers la fin du XIIIe siècle, a laissé des *Annales de la grande Pologne*, qui commencent à l'année 1227. Sa chronique a été imprimée dans la collection de Sommersberg.

BAUDOT (Pierre-Louis), archéologue, né à Dijon en 1760, succéda à son père dans la charge de substitut du procureur-général au parlement de cette ville. Désirant perfectionner ses connaissances, il vint à Paris et s'y fit inscrire sur le tableau des avocats; mais la révolution le fit rentrer en Bourgogne et il se retira dans son domaine de Pagny où il mourut en 1816. Il était membre correspondant de l'académie de Dijon. Outre de nombreux mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique*, Baudot n'a publié que des ouvrages d'un intérêt purement local. Nous citerons, entre autres : *Recherches sur les monnaies et médailles anciennes trouvées dans le département de la Côte-d'Or*, Dijon, 1809, in-8; *Lettre à Girault pour servir de supplément à ses essais historiques et biographiques sur Dijon*, ibid., 1815, in-12.

BAUDRAND (Marie-Etienne-François-Henri, comte), né à Besançon en 1774, fut d'abord destiné au barreau; mais compris dans les réquisitions de 1793, il partit comme soldat dans le 2e bataillon du Doubs, et entra ensuite à l'école du génie militaire, avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir pris part aux batailles de Marengo et d'Austerlitz, il se distingua particulièrement au siége de Gaëte, gagna à Corfou le grade de colonel, et ayant été fait prisonnier par les Anglais, fut détenu en Sicile et à Malte jusqu'en 1814. Secrétaire de la commission de défense pendant les cent jours, chef d'état-major du génie à la bataille de Waterloo, il dirigea ensuite les fortifications de Cambrai, et fut envoyé d'abord en Espagne, puis en Amérique comme inspecteur du génie. A son retour, il fut attaché comme aide-de-camp au duc de Chartres et reçut, après 1830, la croix de grand officier de la légion-d'honneur et le grade de lieutenant-général. Nommé pair de France en 1832, il devint en 1846 gouverneur du comte de Paris, protégea le jeune prince durant le pillage des Tuileries, et rentra ensuite dans la vie privée, où il mourut en 1848. M. Charles Dupin a prononcé son éloge sur sa tombe.

BAUHUIS (le P. Bernard), jésuite, né à Anvers en 1575, professa d'abord les humanités à Bruges, et s'étant ensuite adonné à la prédication, évangélisa avec succès les principales villes des Pays-Bas. Il mourut à Anvers en 1629. Outre un recueil de *Cantiques flamands*, on a de lui : *Epigrammatum libri IX*, Anvers, 1615-1620, in-12.

BAUSSONNET (Jean-Baptiste), né à Reims en 1700, fit profession à l'abbaye de Saint-Remi et professa les humanités au collége de Pontlevoy. Il travailla avec D. Charles Taillandier à l'histoire générale de Champagne et de Brie, et en fit imprimer le plan à Reims en 1738. Toute sa vie se passa à recueillir des matériaux; il mourut vers 1775, sans avoir pu mettre au jour le fruit de ses longues recherches.

BAYER de BAPPART (Conrad), évêque de Metz, qui florissait dans le XVe siècle, fit ses études dans cette ville, y reçut les ordres, et y devint succes-

sivement chanoine, primicier et évêque. L'objet de ses premiers soins fut de ménager un accommodement entre les Messins et le duc de Lorraine, depuis longtemps divisés. Il administra les deux duchés pendant la guerre de René d'Anjou en Italie; mais les tailles qu'il imposa à la Lorraine le rendirent odieux à ce pays. On le surprit, on l'emmena prisonnier, et il ne put sortir de sa captivité qu'aux plus rudes conditions. Les Messins indignés le reçurent en triomphe et s'unirent à lui pour tirer vengeance du duc de Lorraine. Vers la fin de sa vie, il s'occupa de son diocèse avec plus de zèle, tourna ses vues vers les arts, embellit et fortifia ses domaines et appela auprès de lui plusieurs artistes renommés. Il mourut à Metz en 1459, avec la réputation d'une capacité peu commune et d'un beau caractère.

BAZINGHEN (François-André Abot de), savant nummographe, né en 1711 dans le Boulonnais, se fit recevoir avocat au parlement et fut pourvu de la charge de conseiller commissaire à la cour des monnaies. S'étant démis de sa charge, il se retira à Boulogne, contribua à créer dans cette ville une société d'agriculture et mourut en 1791. On a de lui : *Traité des monnaies et de la juridiction de la cour des monnaies en forme de Dictionnaire*, Paris, 1764, 2 vol. in-4; *Tables des monnaies courantes dans les quatre parties du monde*, ibid., 1776, in-16; *Recherches historiques concernant la ville de Boulogne-sur-mer*, ibid., 1822, in-8; *Les Aventures du comte de Vineville et d'Ardelise, sa fille*, ibid., 1822, in-8.

BEAUGEARD, conventionnel, né à Vitré vers 1760, embrassa avec chaleur les principes de la révolution et contribua beaucoup à organiser des clubs dans la Bretagne. Elu député par le département d'Ile-et-Vilaine, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Elu, en 1798, membre du conseil des cinq-cents, il cessa d'en faire partie au 18 brumaire, reparut en 1815 sur la scène politique comme député de son département, se retira dans les Pays-Bas en 1816, et ne rentra en France qu'après la révolution de juillet. Il mourut à Vitré en 1832. On lui attribue : *Résumé général des principaux écrits sur la prochaine convocation des états-généraux*, 1788, in-8; *Les frontières de la France, considérées sous un point de vue politique et militaire*, Rennes, 1795, in-8.

BEAUPUIS (Charles-Walon de), pieux ecclésiastique, né à Beauvais en 1621, vint à Paris étudier la philosophie sous le docteur Ant. Arnauld, et dirigea les petites écoles que Port-Royal avait établies à Paris. De retour à Beauvais, il se retira dans le sein de sa famille et y mourut en 1709. Outre quelques *Opuscules ascétiques*, encore inédits, on a de lui : *Maximes chrétiennes*, tirées des lettres de l'abbé de Saint-Cyran, Paris, 1678, in-12; *Nouveaux essais de morale*, ibid., 1699, in-12.

BEAUSSET-ROQUEFORT (Pierre-François-Gabriel-Raymond-Ferdinand de), né à Béziers en 1757, fut vicaire-général d'abord de l'archevêque d'Aix et ensuite de l'évêque d'Orléans. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il passa en Angleterre et de là en Italie, d'où il revint après le concordat. Il fut nommé évêque de Vannes en 1808 et archevêque d'Aix en 1817. Ses vertus le rendirent cher à ses diocésains qui le pleurèrent comme un père, lorsqu'il mourut dans sa ville métropolitaine, le 29 janvier 1829.

BEAUVOLLIER (Pierre-Louis Valot de), né en 1770, près de Loudun, fut d'abord placé en qualité de page dans la maison de Louis XVI. Dénoncé comme royaliste, à l'époque de la révolution, il alla rejoindre l'armée vendéenne, se battit bravement dans toutes les rencontres et ne se soumit à Bonaparte qu'en 1801. Ayant obtenu, en 1811, une place dans l'administration de l'armée, il fit la campagne de Russie, reçut à la seconde restauration le grade de maréchal-de-camp, prit le titre de comte, et mourut vers 1826. On a de lui : *Essai sur la Vendée*, 1816, in-4; *Mémoires sur la campagne de Russie*, publiés en 1825 par Alp. de Beauchamp.

BECCUCI (Dominique-Marie), littérateur, né à Florence vers 1730, fut nommé professeur de littérature grecque au séminaire, obtint la dignité de prévôt du chapitre de Saint-Félix et partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Ars metrica, seu de Græcorum prosodiâ tractatus, cum additamentis, observationibus et regulis nunc primum latino carmine expositis ad usum studiosæ in græca poesi juventutis*, Colle, 1782, in-4.

BECKER (Guillaume-Gottlieb), archéologue, né en Saxe en 1753, étudia dans l'université de Leipzig, et se livra de bonne heure à l'étude de l'antiquité. Ses voyages et ses recherches le rendirent célèbre. A son retour en Allemagne, il fut nommé successivement professeur de morale et d'histoire à l'académie des chevaliers de Dresde, conservateur de la galerie des monuments antiques, et conseiller à la cour électorale de Saxe. Il mourut à Dresde en 1813. Ses ouvrages les plus remarquables sont : l'*Almanach du plaisir social*, qu'il fonda en 1794 et qui fut continué après sa mort jusqu'en 1815; *Augusteum*, ou *description des monuments antiques qui se trouvent à Dresde*, Dresde et Leipzig, 1805-1812, 3 vol. in-fol. C'est un des plus beaux monuments de la science archéologique. « On y remarque, dit Villoison, des explications neuves, ingénieuses, savantes, bien écrites, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire de l'art, sur la mythologie, sur l'antiquité égyptienne et grecque. »

BÉGAULT (Gilles), chanoine et archidiacre de Nîmes, né en 1660, se forma aux exercices de la chaire par les leçons et par les exemples de Fléchier, prêcha avec succès à Paris et à Montpellier, et prononça le 25 août 1695, devant le roi et la reine d'Angleterre, à Saint-Germain, le panégyrique de saint Louis. Reçu à l'académie de Nîmes en 1688, il en fut un des membres les plus actifs et les plus dévoués. Il mourut en 1725. On a de lui : *Panégyriques et sermons*, Paris, 1711-1725, 4 vol. in-12.

BÉLA (le chevalier de), était en 1748 colonel du régiment de Royal-Cantabre. On ignore les détails de sa vie, le genre, la date et le lieu de sa mort. Son titre au souvenir de la postérité est une *Histoire des Basques* qui contient tout ce que nous

possédons de plus complet sur l'histoire de la Basse-Navarre, de la Soule et de Labour. Cet ouvrage est encore inédit. On en trouve l'analyse et l'éloge dans la biographie de Michaud, tom. LVII, 470-72.

BELAIR (A.-P. Julienne de), général français, né à Paris vers 1740, étudia d'abord les mathématiques et s'y rendit fort habile. Il embrassa ensuite l'état militaire, prit du service en Hollande, passa en Prusse et revint à Paris en 1788. Nommé quatre ans après ingénieur en chef de cette ville, il s'occupa à la mettre en état de défense, puis fut employé, en qualité de général, dans l'armée du Nord, d'abord sous les ordres de Dumouriez, et ensuite sous ceux de Jourdan. Mis à la retraite l'année suivante, il s'occupa de questions économiques, perdit sa fortune et mourut en 1819. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Défense d'un système de guerre nationale*, Amsterdam, 1779, in-8; *Défense de Paris et de tout l'empire*, Paris, 1792, in-8; *Eléments de fortification*, ibid., 1792, in-8.

BELIGATTI (Cassius), capucin, né à Macerata, dans les états du saint Siége, en 1708, fut envoyé comme missionnaire au Tibet et dans le royaume du Grand-Mongol, où il séjourna dix-huit ans. De retour à Rome, il s'occupa à composer des ouvrages utiles à ceux qui se vouent à la conversion des infidèles, et mérita, par ses travaux et par ses vertus, les bonnes grâces de Pie VI. Il mourut à Rome en 1791. On lui doit : un *Alphabet Tibétain*, Rome, 1773, in-8; et deux grammaires, l'une de la langue indoustani, l'autre de l'idiome samscrit, en caractères malabares, traduits du portugais.

BELLI (Charles), littérateur, né à Venise en 1742, entra dans l'institut de Saint-Ignace, et enseigna la rhétorique avec succès. A la suppression de sa compagnie, il revint dans sa ville natale, y trouva une place de précepteur dans une famille patricienne et mourut en 1816. Il a traduit en vers *sciolti* le premier chant de la *Messiade* de Klopstock, Venise, 1771, in-8, et les *quatre parties du jour*, poème de Zacharie, ibid., 1778. Parmi ses autres ouvrages, on cite : *Il ventaglitto*, Venise, 1782, poème en douze chants, dont les critiques italiens ont loué le style pour sa grâce et sa facilité.

BELTRAMELLI (Joseph), littérateur, né à Bergame en 1734, fut envoyé à Bologne dès sa jeunesse, y cultiva les lettres et les sciences sous la direction des jésuites, et se fit initier à la connaissance des règles et de la pratique des beaux arts. Après avoir recueilli des tableaux, des livres et des médailles, il revint à Bergame et mit sa collection au service de ses compatriotes. D'utiles voyages en France et en Angleterre l'occupèrent ensuite pendant cinq ou six ans. A son retour, il sollicita, pour vivre, la chaire d'éloquence au lycée de sa ville natale, la remplit avec succès et mourut en 1816. Ses principaux ouvrages sont : *Lettere sulle belle arti*, Bergame, 1797; *Elogio del caval. Tiraboschi*, ibid., 1809, in-8.

BENING (François), jésuite, prédicateur du XVIIe siècle, né à Avignon, devint recteur du collége de cette ville. Il est connu par l'ouvrage suivant : *Bouclier d'honneur où sont représentés les beaux faits du très-généreux et puissant seigneur feu messire Louis de Bertons, seigneur de Crillon*, Avignon, 1616, in-8, et Lyon, 1616, in-4; production bizarre où le sérieux est mêlé au burlesque, selon le mauvais goût du temps.

BENOIT (Vincent-Vernier), publiciste, né à Dole en 1769, termina ses études à Paris au séminaire de Saint-Lazare. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il s'en dégoûta après avoir lu les philosophes du jour et entra dans les bureaux de la secrétairerie d'état où il mérita la confiance de Maret. Après la bataille de Waterloo, ayant reçu la direction des bureaux du gouvernement provisoire, il ne quitta pas les Tuileries sans avoir anéanti toutes les pièces qui pouvaient compromettre quelques personnes. Il se retira à Genève; mais la police l'y suivit, le ramena en France et l'interna à Orléans. Quand il put revenir à Paris, il travailla à la publication de la *Bibliothèque historique* et y inséra contre le clergé plusieurs articles très-violents. Il mourut en 1832. On a de lui : *De la liberté des cultes et des concordats*, Paris, 1818, in-8; *De la liberté religieuse*, ibid., 1819, 1825, in-8; trad. en espagnol par Marchena, Montpellier, 1820, in-8. Ces ouvrages, d'un mauvais style et d'un esprit plus mauvais encore, sont heureusement tombés dans l'oubli.

BERARDI (Angelo), musicien, né à Sant-Agata, vers le milieu du XVIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Viterbe et consacra ses loisirs à la culture de la musique. On a de lui : *Ragionamenti musicali*, Bologne, 1681; *Documenti armonici*, ibid., 1687; *Miscellane musicali*, ibid., 1689; *Arcani musicali*, ibid., 1690; *Il Perchè musicale, ovvero Stafetta armonica*, ibid., 1693.

BERGEAT (Nicolas), chanoine de Reims, né dans cette ville en 1732, se distingua par ses connaissances en physique et dans les beaux-arts, par des poésies spirituelles et par des épigrammes qui ne le cèdent point en causticité à celles de J.-B. Rousseau. Nommé, après la révolution, conservateur du musée de Reims, il mourut en 1815. Son caractère satirique lui attira plus d'une fois des désagréments. On doit lui reprocher aussi d'avoir traduit dans les poètes anciens ce qu'ils ont fait de plus libre. Ses *Poésies anacréontiques* ont été imprimées; ses *Fables*, *épîtres et épigrammes* sont conservées à la bibliothèque de Reims.

BERGER (Jean-Eric), né en Danemarck vers 1775, enseigna successivement à l'université de Kiel l'astronomie et la philosophie, et mourut en 1833. Ses principaux ouvrages sont : *Philosoph. Dar. Sttellung des Weltalls* (Exposé philosophique de l'univers), Altona, 1808, tom. Ier; *Allgemeine grund-setze der Wissenschaft der natur und des Menschen* (Principes généraux de la science de la nature et de l'homme), Altona, 1817-27.

BERGIER (Claude-François), avocat au parlement de Paris, né à Darnay en Lorraine vers 1720, fut d'abord secrétaire de Dujard, fermier-général; puis encouragé par l'exemple du savant abbé Bergier (*voy.* ce nom), son frère, il cultiva les lettres et publia plusieurs ouvrages. Il mourut à Darnay, en 1784. Nous citerons sa *Dissertation sur les mœurs, les usages, le langage, la religion et la philosophie des Hindous*, Londres (Paris), 1769, in-12, ouvrage abrégé plutôt que traduit de l'*Histoire de*

l'Hindoustan, par Dow (*voy.* ce nom, III, 276), dont Bergier a fait une traduction complète restée inédite.

BERINGER (Jean-Barthélemy-Adam), médecin, vivait au commencement du XVIIIe siècle. Il devint professeur à l'université de Wirtzbourg, et s'étant passionné pour les curiosités naturelles, en fit une collection, où dominait un goût prononcé pour les choses bizarres. On a de lui plusieurs dissertations sur des sujets scientifiques, un manuel de chimie en latin (Wirtzbourg, 1736, in-4), et une description en langue allemande des eaux minérales de Kissingen, ibid., 1738, in-8.

BERKELIUS ou BERKEL (Abraham), philologue, né à Leyde vers 1630, débuta d'abord dans la médecine, puis quitta l'étude de cet art pour celle des lettres. Il devint professeur et recteur de l'académie de Delft, s'occupa avec succès de recherches philologiques et mourut en 1688. On lui doit, entres autres ouvrages, une édition du *Manuel d'Epictète*, Leyde, 1670, in-8; une édition des *Métamorphoses d'Antonius Liberalis*, ibid., 1674, in-12. Son principal titre à l'estime des savants est une édition d'*Etienne de Bysance*, géographe ancien, dont il s'efforça de rétablir l'ouvrage d'après le plan primitif de son auteur. Il a pour titre : *Genuina Stephani Bysantini de urbibus et populis fragmenta, cum Hannonis periplo*, gr. lat., Leyde, 1674, in-8.

BERLENDIS (Angelo), jésuite, né à Vicence en 1733, après avoir enseigné les humanités dans différents colléges, fut envoyé par ses supérieurs en Sardaigne où il contribua à ranimer le goût des bonnes études. Il mourut à Cagliari en 1793. On a de lui : *Delle poesi*, Turin, 1784, 3 vol. in-12. Médiocre dans le genre dramatique, ce poète mérite dans le genre lyrique la haute réputation dont il jouit. Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions. — BERLENDIS (François), frère du précédent, mourut curé de Vicence en 1803. Ses contemporains ont vanté les succès qu'il obtint dans la chaire. Il a laissé des *Poésies Bernesques*, Vicence, 1789, in-8.

BERNARD DE PAVIE, célèbre canoniste, né dans cette ville au milieu du XIIe siècle, y devint d'abord prévôt du chapitre, puis évêque, après avoir gouverné quelque temps le siége de Faenza. Dévoué tout entier à l'administration de son diocèse, il y fit fleurir les bonnes études par son exemple et ses conseils, et mourut à Pavie en 1213. Il est principalement connu par sa collection des *Décrétales*, imprimée en 1567 à Ilerda (Lérida), par les soins du savant Ant. Augustin. Il les divisa en cinq livres, à l'instar des institutes de Justinien, et ajouta sur la matière une glose intitulée : *Summa super capitula extravagantium*.

BERNARD DE VARENNES (dom), historien, né vers le milieu du XVIIe siècle, embrassa la vie religieuse chez les théatins et devint supérieur de leur communauté à Paris. S'étant démis de sa charge, il fut choisi pour confesseur par le maréchal de Catinat, vécut dans l'intimité de ce célèbre capitaine et mourut en 1730. Ses principaux ouvrages sont : *Vie de S. Gaëtan*, Paris, 1698, in-12; *Traité de la reconnaissance chrétienne*, in-12; *Histoire de Constantin-le-Grand*, Paris, 1728, in-4. Cet ouvrage, fruit d'un travail consciencieux, n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être.

BERNARD D'HÉRY (Pierre), littérateur, né près d'Auxerre en 1756, vint à Paris après avoir fait d'excellentes études, et acquit une charge dans la maison du comte d'Artois. Nommé par le département de l'Yonne à l'assemblée législative, il se distingua par la modération de ses opinions. On le dénonça et on le poursuivit comme royaliste sous le régime de la terreur. Il fut nommé, en 1800, membre du conseil de la préfecture de l'Yonne, perdit sa place en 1830 et mourut en 1833. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Préludes poétiques*, Paris, 1786, in-18; *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Prevost*; l'*Histoire naturelle de Buffon, réduite à ce qu'elle contient de plus instructif et de plus intéressant*, Paris, 1791-1801, 11 vol. in-8. Le discours préliminaire de l'éditeur est un morceau de littérature très-remarquable.

BERNARD-DUGRAIL (Pierre-Charles-Marie), littérateur, né à Besançon en 1804, fit ses études au collége de cette ville, et débuta, dès sa première jeunesse, dans la carrière des lettres. Son talent se révéla d'abord à l'académie de Besançon. En 1829, cette compagnie avait mis au concours pour sujet de poésie : *Le dévouement de Desèze*, et pour sujet d'éloquence la question : *De l'influence que doit exercer sur notre littérature le gouvernement constitutionnel*. Charles Bernard brigua les deux prix, obtint le second et partagea le premier avec M. Pautbier de Censey. En 1830, il envoya à l'académie des *Jeux floraux* une ode intitulée : une *Fête Romaine*, dans laquelle le rapporteur signala à côté des beautés les plus lyriques, de certains passages que les convenances ne permettaient pas d'imprimer. Ce fut le seul motif qui empêcha sa pièce d'être couronnée. Après la révolution de juillet, il prit une part active à la rédaction de la *Gazette de Franche-Comté*; continuait aussi à s'occuper de poésie, et il adressait aux princes exilés l'hommage de ses plus belles odes. Mais ayant quitté Besançon pour s'établir à Paris, il renonça aux vers pour la prose, et devint un des romanciers français les plus distingués. *La revue des deux mondes* obtint de lui quelques articles qui furent très-goûtés. Il mourut, le 6 mars 1850, après avoir demandé les secours de la religion. Il était, depuis 1840, membre correspondant de l'académie de Besançon. On a de lui : *Plus de deuil que joie*, Paris, 1832, in-8. C'est un recueil de poésies qui ne contient que trente deux pièces et qui est fort recherché des amateurs. On y remarque la *Fête Romaine*, le *Dévouement de Desèze*, et surtout la *Messe de l'incrédule*, où l'auteur a parfaitement décrit les émotions diverses d'un homme qui, après avoir abjuré la foi, la regrette encore en la raillant, et souhaite aux autres d'être plus sages et plus heureux que lui; le *Nœud gordien*, ibid., 1838, 2 vol. in-8; *Gerfaut*, ibid., 1838, 2 vol. in-8; *Le paravent*, ibid., 1839, 2 vol. in-18; *Les ailes d'Icare*, ibid., 1840, 2 vol. in-8; *La peau du lion et la chasse aux amants*, ibid., 1841, 2 vol. in-8; l'*Ecueil*, ibid., 1842, 2 vol. in-8; *Un homme sérieux*, 1844, 2 vol. in-8; *Un beau-père*, ibid., 1845, 3 vol. in-8; *Le*

gentilhomme campagnard, ibid., 1846, 6 vol. in-8; le *Veau-d'or*, ibid., 1847, 4 vol. in-8. Presque tous ces romans ont des qualités littéraires devenues fort rares de nos jours. La donnée en est naturelle, le plan bien tracé, et le style d'une excellente facture. Ils se recommandent d'ailleurs par des observations pleines de finesse, par des détails charmants, par une connaissance très-approfondie de l'homme et de la société. On doit ajouter que l'on n'y trouve rien d'hostile aux mystères de la religion, les mœurs y sont peu respectées, surtout dans *Gerfaut*, où l'adultère est excusé et embelli. La mort de l'auteur répare le déplorable usage qu'il a fait de ses talents; mais la plupart de ses ouvrages, quoique moins mauvais que beaucoup d'autres, blessent trop la morale pour pouvoir être lus sans danger.

BERNIER (le P. François), dominicain, né vers 1580, à Pont-sur-Yonne, embrassa la vie religieuse à Sens, fut reçu docteur en Sorbonne et devint à Nevers prieur de la maison de son ordre. On lui doit : *De hominum primâ ratione vivendi*, Sens, 1610, in-12, ouvrage dans lequel il prouve que la sobriété était la principale cause de la longévité des premiers hommes.

BERTA (l'abbé François), bibliographe, né en 1709, à Turin, acheva ses études à l'université de cette ville et y devint, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, l'un des conservateurs de la bibliothèque royale. Cet établissement lui dut un accroissement notable et une riche collection de médailles. Il mourut en 1787. Il a eu part à la rédaction du *Catalogue des manuscrits* de la bibliothèque de Turin, 1749, 2 vol. in-fol., et à la publication du *Cartulaire de l'abbaye d'Oulx*, 1753, in-4.

BERTAUD (Léonard), historien, né Autun au commencement du XVIIe siècle, entra chez les minimes, embrassa leur règle et consacra ses loisirs à l'histoire du duché de Bourgogne. Il mourut à Châlons en 1662. On lui doit : *La très-ancienne et très-auguste ville d'Autun, couronnée de joie, d'honneur et de félicité par la promotion de monseigneur Louis Doni d'Attichi, dans son siége épiscopal*, Châlons, 1653, in-4; l'*Illustre Orbandale ou l'histoire ancienne ou moderne de la ville et cité de Châlons-sur-Saône*, Châlons, 1662, 2 vol. in-4, fig.

BERTHELOT (Claude-François), ingénieur mécanicien, né en 1718 à Château-Châlons, en Franche-Comté, vint de bonne heure à Paris, où il travailla quelque temps dans divers ateliers de charpenterie et de serrurerie, en s'occupant de mécanique dans ses loisirs. Il fit ensuite divers essais, se rendit en Angleterre pour examiner l'état de l'industrie, et obtint, à son retour, une chaire de mathématiques à l'école militaire. On lui doit plusieurs machines nouvelles, notamment, un affût qu'on emploie dans les batteries pour la défense des côtes, et un moulin à blé qui pourrait être mis en mouvement par deux hommes. A l'époque de la révolution, il perdit sa place et tomba dans une profonde misère. Le lycée des arts lui décerna, en 1797, une couronne et une médaille en le recommandant au ministre; mais celui-ci, après trois ans d'attente, se contenta de lui envoyer cinquante francs. Berthelot mourut à Noailles en 1800. On a de lui : *Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre*, Paris, 1782, 2 vol. in-4.

BERTHOLD, célèbre prédicateur du XIIIe siècle, était de l'ordre des Frères mineurs et de la maison de Ratisbonne. Il commença à prêcher en 1250, évangélisa l'Autriche, la Moravie, la Thuringe et la Bohême, et obtint, d'après les chroniques du temps, autant d'influence sur son siècle que saint Bernard en avait eu dans le sien. Il prononçait ses discours dans les champs et dans les forêts; on assure que l'on vit jusqu'à cent mille fidèles rassemblés pour l'entendre et qu'il signala ses missions par des conversions miraculeuses. Il mourut en 1272, et fut enterré à Ratisbonne. Ses sermons publiés à Berlin en 1824, avec des détails sur sa vie, étaient déjà connus à Paris où ils furent édités en partie sous ce titre : *Fratris Bertholdi Teutonis horologium devotionis, circà vitam Christi*, Paris, Jean Gourmont, sans date.

BERTI (Pierre), littérateur, né à Venise en 1741, entra chez les jésuites et professa la rhétorique à Parme et ensuite à Reggio. Après la dissolution de la compagnie, il revint dans sa ville natale et se chargea de l'éducation de quelques jeunes patriciens. Il mourut à Padoue en 1813. On lui doit une bonne édition de l'*Esopo Volgarizzato per uno da Siena*, Padoue, 1811, in-8. Outre l'*Oraison funèbre*, en latin, *du Doge Louis Mocenigo*, Venise, 1779, on cite encore de Berti un petit poème publié après sa mort par un de ses élèves, *La Pesca di Commacchio, stanze*, Padoue, 1814, in-8.

BERTRAND (Philippe), géologue et ingénieur, né près de Sens vers 1730, entra dans le génie civil et fut employé successivement dans l'Auvergne, les Alpes et les Pyrénées. Nommé en 1769 ingénieur en chef de la province de Franche-Comté, il fut chargé de la direction des travaux du canal de Dole à Saint-Jean de Lône; mais il fut appelé à Paris comme inspecteur général des ponts et chaussées avant d'avoir pu achever cette entreprise. Il s'occupa dans ses loisirs d'un projet de jonction du Rhône au Rhin, par la Saône et le Doubs, et présenta un mémoire à l'assemblée nationale sur ce sujet dont l'idée appartenait d'ailleurs à Lachiche, officier du génie. Bertrand mourut à Paris en 1811. Il était membre de l'académie de Besançon et correspondant de la société d'agriculture du département du Doubs. Outre ses *Mémoires* sur les projets dont nous venons de parler, et de nombreux articles insérés dans le *Journal des Mines*, VII-IX, on a de lui : *Système de navigation fluviale*, Paris, 1793, in-4; *Nouveau système sur les granits, les schistes, les mollaces et autres pierres vitreuses*, ibid., 1794, in-8; *Nouveaux principes de géologie*, ibid., 1798, 2e édit., 1804, in-8, ouvrage dans lequel on s'applique particulièrement à combattre la théorie géologique de la Mettrie, alors la plus accréditée.

BERTRAND (l'abbé), astronome, né à Autun vers 1755, se fit recevoir à Paris bachelier en théologie, et après avoir exercé diverses fonctions ecclésiastiques, obtint la chaire de physique du collége

de Dijon. S'étant mis en relations avec Lalande, il fut compris, sur sa demande, dans la liste des voyageurs qui devaient accompagner d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de la Peyrouse. Arrivé au cap de Bonne-Espérance, le mauvais état de sa santé l'obligea à donner sa démission; cependant il voulut encore gravir la montagne de la Table pour en mesurer la hauteur et faire des observations météorologiques. Pendant qu'il s'occupait de ses calculs, sa maladie empira et il mourut au cap en 1792. Outre des *Rapports* et des *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie de Dijon, il a publié : *Table astronomique à l'usage de l'observatoire de Dijon*, 1786, in-8.

BERZÉLIUS (J.-Jacob), chimiste suédois, né en 1779 au village de Vafressunda, commença ses études à Upsal, et les termina en 1804 en recevant le titre de docteur en médecine. L'année suivante, s'étant rendu à Stockholm, il y remplaça en 1806 Andrew Spaurnau comme professeur de chimie, et acquit bientôt une immense réputation. Nommé en 1810 assesseur du collége médical, il devint en même temps membre du conseil royal sanitaire. Il visita en 1812 l'Angleterre, et en 1818 la France et l'Allemagne. Il était mieux apprécié dans ces deux pays qu'en Angleterre, la plupart de ses rapports et de ses ouvrages y ayant été publiés. En 1831, il quitta la chaire, et conserva seulement le titre de professeur honoraire. Depuis cette époque, il ne cessa de recevoir des honneurs et des récompenses. Les sociétés scientifiques d'Europe et d'Amérique se disputèrent la gloire d'inscrire son nom parmi ceux de leurs membres, et il était associé à 88 de ces corps, lorsqu'il mourut à Stockholm, le 9 août 1848. Son nom est intimement lié à l'histoire de la chimie durant les quarante dernières années, mais il est impossible, dans une aussi courte notice, de donner une idée de l'influence que ses découvertes et ses généralisations ont exercée sur la science. Indépendamment d'un grand nombre de *Mémoires* dans les *Annales de chimie*, ou dans les *Journaux* étrangers, on a de lui : *Essai sur la théorie des proportions chimiques, et sur l'influence chimique de l'électricité*; trad. en franç., Paris, 1819, in-8; *Nouveau système de minéralogie*; trad. en franç., ib., 1819, in-8; *De l'emploi du chalumeau dans les analyses chimiques*, trad. par F. Fresnel, ibid., 1821, in-8, avec 4 pl.; *Chimie du fer*, trad. par Hervé, Strasbourg, 1826, in-8; *Traité de chimie*, trad. par Jourdan et Esslinger, Paris, 1829-33, 8 vol. in-8.

BESCHI (Constantin-Joseph), jésuite italien, se rendit à Goa en 1700, et de là dans le royaume de Madoura où il prit part à l'administration du pays sous le règne de Tchenda-Sahib. Initié dans la science et les préjugés des Hindous, il travailla avec succès à la conversion de ce peuple et s'en fit chérir pour sa piété, sa bienveillance et son savoir. Il fut obligé de quitter le pays, en 1740, après la défaite de Tchenda-Sahib, se sauva dans les possessions hollandaises, et y mourut en 1742. Entre autres ouvrages qu'il a laissés nous citerons : *Grammatica latino-tamulica*, Tranquebar, 1738, in-8; une grammaire du haut dialecte du Tamoul, composée en latin par Beschi et qui parut en anglais sous ce titre : *A grammar of the high dialect*, etc., Madras, 1822, in-4.

BESNIER (Pierre), jésuite, né à Tours en 1648, passa la plus grande partie de sa vie dans les pays étrangers et mourut à Constantinople en 1705. On a de lui : *La réunion des langues ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, Paris, 1674, in-4; *Discours sur la science des étymologies*, Paris, 1694, in-12. Besnier a travaillé, avec les PP. Bouhours et Letellier, à la traduction du *Nouveau testament* suivant la Vulgate, Paris, 1697 et 1705, 2 vol. in-12.

BÉVY (Dom Charles-Joseph), bénédictin, né à Saint-Hilaire, près d'Orléans, en 1738, quitta la France à l'époque de la révolution et se retira en Angleterre, où il fut chargé en 1797 de mettre en ordre les papiers d'état. Rentré en France en 1802, il fut poursuivi et mis en prison pour ses opinions royalistes, puis relâché et exilé. Enfin il obtint quatre mois après de rentrer à Paris, y vécut dans la retraite et dans l'étude et y mourut en 1830. Il était membre de la société royale de Londres, de l'académie de Bruxelles et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Histoire des inaugurations des rois, des empereurs et des autres souverains de l'univers*, avec gravures, Paris, 1776, in-8; *Histoire de la noblesse héréditaire et successive des Gaulois, des Français et des autres peuples de l'Europe*, Londres, 1791, in-4; l'auteur en avait envoyé 400 exemplaires en France et le gouvernement les fit brûler en 1797.

BEZARD (François-Simon), né en 1760, fut envoyé par le département de l'Oise à la convention. Il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, proposa ou appuya toutes les mesures de rigueur décrétées contre le clergé, et devint ensuite commissaire en Vendée. Membre du conseil des cinq-cents, il y remplit à plusieurs reprises la charge de secrétaire, entra au tribunat en 1799, et en sortit en 1802 pour exercer près le tribunal civil de Fontainebleau les fonctions de procureur impérial. Nommé, en 1811, conseiller à la cour d'appel d'Amiens, il perdit cet emploi en 1814, fut banni comme régicide en 1816, rentra en France après la révolution de juillet et mourut à Amiens en 1849 avec le titre de conseiller honoraire.

BIANCHI (le P. Isidore), historien et archéologue, né à Crémone en 1733, embrassa, jeune encore, la règle des camaldules. Ayant été relégué par ses supérieurs au monastère de l'Avellana, il chercha une distraction dans l'étude, et se fit connaître par ses ouvrages à l'archevêque de Mont-Réal en Sicile, qui l'appela à enseigner la philosophie dans sa ville épiscopale. Le prince Raffadale, envoyé en Danemarck, par la cour de Naples, l'emmena comme secrétaire. De là il revint avec lui en France et en Espagne et reprit la route de l'Italie où le comte Firmian le retint pour faire un cours de philosophie à Milan. Il avait demandé d'être secrétaire, il ne put l'obtenir; mais le couvent de Crémone ayant été supprimé en 1775, il s'applaudit d'avoir recouvré sa liberté, se livra avec plus d'ardeur encore à ses recherches historiques,

et mourut en 1807. On lui doit, entre autres ouvrages, *Meditazioni su vari punti di felicità pubblica e privata*, Palerme, 1774, in-12; *Discours sur le commerce de la Sicile*, ibid., 1774, in-12; *Lettre sur l'état des sciences et des lettres en Danemarck*, Crémone, 1779, in-8; *Delle vicende della coltura de' Cremonesi*; c'est l'histoire civile et littéraire du Crémonais; cet ouvrage est encore inédit.

BIANCHI (Pietro), architecte, né en 1787 à Lugano, dans le Tessin en Suisse, après avoir visité l'Italie se fixa en Sicile, où il mourut le 28 décembre 1849. Il fut l'ami de Canova et de Piazzi. Parmi ses nombreuses constructions, on remarque l'église de Saint-François de Paule à Naples, vœu du roi Ferdinand Ier, qui a le caractère le plus noble et le plus religieux.

BIANCONI (Jean-Baptiste), philologue, né à Bologne en 1698, fit ses études à Padoue et devint curé d'une des paroisses de sa ville natale. En 1741, il résigna ce bénéfice pour professer le grec et l'hébreu à l'académie, et joignit plus tard à ces fonctions celles de conservateur des antiques de l'institut. Il mourut en 1781. Il avait découvert à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne, un manuscrit d'une ancienne chronique ecclésiastique, qu'il publia, avec une version latine, sous ce titre : *Anonymi scriptores historiæ sacræ ab orbe condito ad Valentinianum et Valentem, imp.*, Bologne, 1779, in-fol. On a encore de lui : *De antiquis litteris Hebræorum et Græcorum*, Bologne, 1748 et 1763, in-4.

BIBRON (Gabriel), né en 1805 à Paris, fut d'abord professeur d'histoire naturelle à l'une des écoles primaires supérieures, puis aide-naturaliste au muséum d'histoire naturelle. Voué particulièrement au progrès de l'erpétologie qu'il connaissait mieux que personne, il travailla, avec Duméril, pendant près de 15 ans à cette importante branche de la science; mais victime de son zèle, ce savant et consciencieux zoologiste n'a pu terminer son ouvrage qui devait avoir 45 vol. et servir de suite à Buffon. Il mourut le 27 mars 1848 à Saint-Alban (Loire). En outre de sa coopération à l'*Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba*, par Ramon de Sagra, on a de lui : *Erpétologie générale, ou histoire naturelle des reptiles*, Paris, 1834-1844, in-8, fig. tom. 1-6.

BIENAYMÉ (Pierre-François) d'abord chanoine de Montbard, sa ville natale, devint ensuite chanoine d'Evreux et prieur commendataire du prieuré de Dolus en Touraine. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit contracter des liaisons étroites avec Buffon et Daubenton. S'étant retiré à Paris pendant les troubles de la révolution, il y connut Bonaparte qui lui offrit, en 1802, l'évêché de Metz. Il accepta et mourut dans cette ville en 1806. On a de lui : *Mémoire sur les abeilles : nouvelle méthode de construire les ruches en paille, la façon de gouverner les abeilles*, Metz et Paris, 1804, in-8.

BIET (Antoine), né vers 1620 dans le diocèse de Senlis, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Sainte-Geneviève à Senlis qu'il quitta pour prendre part aux travaux de la mission de Cayenne. Cette île, abandonnée depuis la mort de Bretigny, venait d'être cédée à une compagnie qui se proposait de la cultiver. L'entreprise fut éprouvée par des tribulations sans nombre au milieu desquelles le pieux missionnaire ne cessa de prodiguer aux colons les soins les plus touchants. Obligé de quitter ce pays, faute de secours et de ressources, il revint en France en 1654. On ignore l'époque de sa mort. Les notes qu'il rapportait, furent publiées sous le titre de : *Voyage de la France équinoxiale, ou l'île de Cayenne, entrepris par les Français* en 1652, Paris, 1664, in-4. Cet ouvrage offre une lecture attachante; mais l'auteur n'avait pas fait à Cayenne un séjour assez long pour parler de cette île avec exactitude. Plusieurs de ses assertions ont été réfutées.

BIGEOT (Claude-Etienne), publiciste, remplissait, avant 1646, la charge de lieutenant-général au bailliage de Pontarlier. La cour d'Espagne l'employa ensuite dans diverses missions, puis il se retira dans les Pays-Bas et y mourut en 1675. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages anonymes qui étaient destinés à combattre les projets de conquête que Louis XIV avait sur la Franche-Comté. Le plus connu est *Le Bourguignon intéressé*, Cologne, 1668, in-12.

BIGONNET (Jean-Adrien), né en 1755, était président de l'administration municipale de Mâcon en 1798. Nommé par son département membre du conseil des 500, il se montra constamment dans cette assemblée favorable au parti le plus extrême, et, le 18 brumaire, s'opposa de toutes ses forces au projet de Bonaparte qui demeura interdit un instant devant la tenue et la parole de Bigonnet. Après le triomphe du premier consul, il se retira dans son département, vécut ignoré sous l'empire, devint maire de Mâcon pendant les cent-jours, et fit partie à cette époque de la nouvelle chambre des représentants de la nation. Il rentra dans la vie privée sous la seconde Restauration, et mourut en 1832. On a de lui : *Coup d'Etat du 18 brumaire*, Paris, 1819, in-8; *Napoléon Bonaparte considéré sous le rapport de son influence sur la révolution*, Paris, 1821, in-8.

BILISTEIN (Charles-Léonard Andreu, baron de), né en Lorraine en 1724, fit à Nancy un séjour de dix années et l'utilisa au profit du commerce et de l'industrie en publiant des observations utiles sur ces matières. Etant allé en Russie, il y épousa la fille d'un prince Moldave et y devint conseiller de commerce. Sa femme, après avoir tenté vainement de le faire changer de religion, le fit périr victime de son attachement aux croyances catholiques. On lui doit : *Essai sur la ville de Nancy, capitale du duché de Lorraine*, Amsterdam, 1762, in-8; *Essai sur les duchés de Lorraine et de Bar*, ibid., 1762, in-8; *Essai sur la navigation lorraine*, ibid., 1764, in-8; *Institutions militaires de la France, ou le Végèce Français*, ibid., 1762, 2 vol. in-8.

BILLARD (Charles-Michel), médecin, né en 1800 à Pelouaille près d'Angers, termina ses études dans cette ville et y obtint une place dans le service de l'hôpital. Après avoir complété à Paris son éducation scientifique, il voyagea en Angleterre et en Ecosse et vint enfin se fixer à Angers, où il

mourut prématurément en 1832. On lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels nous devons citer : *Traité des maladies des enfants nouveau-nés*, Paris, 1828, in-8 ; *Dissertation médico-légale sur la viabilité*, Paris, 1828, in-4. Il traduisit de l'anglais les *Principes de chimie* de Thompson, Paris, 1825, 2 vol. in-8., et les *Leçons sur les maladies des yeux* de Lawrence, Paris, 1830, in-8.

BILLEMAZ (François), né vers 1750 à Belley, acheta à Lyon la charge de greffier civil et criminel qu'il exerçait encore à l'époque de la révolution. Ayant vu à Paris les principaux chefs des Jacobins, il embrassa leur cause avec chaleur, et de retour à Lyon, s'empressa d'y organiser un club. Devenu juge de paix en 1791, il poursuivit tous les prêtres insermentés, les calomnia, les dénonça et périt lui-même à son tour sur l'échafaud, comme un agent des girondins, en 1793. Il a laissé quelques phamphlets sur les événements révolutionnaires.

BINET (François-Isidore), né à Niort en 1620, entra dans l'ordre des capucins et devint célèbre dans la Touraine et dans le Poitou, comme prédicateur. Il mourut à Poitiers vers la fin du XVIIe siècle, laissant : *Le missionnaire controversiste*, ou *Cours entier de controverse*, Poitiers, 1686. — BINET (Isidore), neveu du précédent, entra dans le même ordre et se rendit à Rome comme prédicateur du chapitre général. Il avait écrit son voyage en Italie; mais il brûla le manuscrit avant sa mort qui arriva à Poitiers en 1674.

BISSE (Thomas), prédicateur célèbre de la communion anglicane, prit ses degrés à Oxford et devint successivement prébendier de la cathédrale, recteur de Crudley et de Weston, et chapelain ordinaire du roi. Il mourut en 1731. Plusieurs de ses sermons ont été imprimés, notamment la *Défense de l'épiscopat*, 1711, et l'*Usage chrétien du monde*, 1717.

BISSEL ou BISSELIUS (le P. Jean), jésuite, né en 1601, à Babenhausen, en Souabe, embrassa la règle de Saint-Ignace, se voua à la prédication et remplit pendant trente ans les principales chaires de l'Allemagne. Sur la fin de sa vie il rentra dans l'enseignement et mourut avec la réputation d'un poète agréable et d'un prosateur élégant. Indépendamment de quelques livres ascétiques, ses principaux ouvrages sont : *Icaria*, Ingolstadt, 1636, in-16; *Vernalia seu de laudibus veris*, ibid., 1638, in-16; *Deliciæ æstatis*, ibid., 1644, in-16; *Illustrium ab orbe condito ruinarum decades IV*, Amberg et Dillingen, 1656-1664, 9 part. in-8; *Medulla historica*, Amberg, 1675, 3 vol. in-8.

BIVERO (Pierre de), jésuite, né en 1572 à Madrid, enseigna d'abord dans divers colléges de son institut, et fut envoyé ensuite à Bruxelles pour y remplir les fonctions de prédicateur auprès des infants Albert et Isabelle. Nommé recteur du collége de Madrid, après la mort de ces princes, il mourut dans cette ville en 1656. On a de lui plusieurs sermons en espagnol et des ouvrages ascétiques en latin, entre lesquels nous citerons : *Emblemata in psalmum Miserere*, in-8; *Sacrum sanctuarium crucis*, Anvers, 1634, in-4; *Sacrum oratorium piarum imaginum immaculatæ Mariæ*, ibid., 1634, in-4.

BIZZARI (Pierre), historien, né vers 1530 à Sassoferato, donna à Venise des leçons de littérature, passa ensuite en Angleterre, où ses talents furent mal appréciés, revint en Italie et se rendit enfin dans les Pays-Bas, où il fixa sa demeure. On croit qu'il y embrassa la réforme, car l'électeur de Saxe se déclara son protecteur et lui donna un traitement. Il vivait encore en 1585; mais on n'a pu découvrir ni le lieu, ni le genre, ni la date de sa mort. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Varia opuscula*, Venise, 1565, in-8; *Delle guerre fatte in Ungheria dall' imperatore de' Cristiani contro quello de' Turchi*, Lyon, 1569, in-8; traduite en latin par l'auteur, Bâle, 1573, in-8; *Historia rerum persicarum*, Anvers, 1583, in-fol. Cette histoire, qui commence à Cyrus, finit en 1581.

BLANPAIN (Jean), religieux prémontré, né au Vignot près de Commercy, en 1704, fit profession dans l'abbaye de Pont-à-Mousson, devint prieur d'Estival, puis, n'ayant pu obtenir la coadjutorerie de ce monastère, se retira à Nancy où il s'occupa d'études sérieuses dans l'intérêt de son ordre, et de petits pamphlets destinés à venger son amour-propre. Il fut ensuite curé et official à Estival, et y mourut vers 1763. Il a fourni pour la *Bibliothèque de Lorraine* de D. Calmet des mémoires sur la vie et les écrits des religieux de Prémontré, et la *Vie du B. Louis comte d'Arnstein* pour la bibliothèque des Prémontrés du P. Pagi. Il avait travaillé au recueil intitulé : *Sacræ antiquitatis monumenta*, 2 vol. in-fol., publié par le savant Hugo; mais après s'être brouillé avec son collaborateur, il l'attaqua dans une critique qui parut sous le titre de : *Jugement des écrits de M. Hugo, évêque de Ptolémaïde*, etc., Nancy, 1736, in-8.

BLANQUI (Jean-Dominique), né à Nice en 1759, embrassa les principes de la révolution avec ardeur, et fut envoyé à la Convention par le département des Alpes-Maritimes. Il figura dans l'assemblée parmi les girondins, fut emprisonné avec eux et sortit de prison après le 9 thermidor. Membre du conseil des cinq cents, il fut nommé sous-préfet de Paget-Thénières dans le comté de Nice, y exerça ses fonctions jusqu'en 1814, devint sous-préfet de Marmande en 1815, et, ayant été destitué l'année suivante, se retira à Paris, où il mourut en 1832. Pendant sa captivité sous le règne de la terreur, il composa une brochure intitulée : *Mon agonie de dix mois ou histoire des traitements essuyés par les déportés détenus*, etc., Paris, 1794, in-8.

BLEDA (le P. Jaime), historien espagnol, né vers 1550, dans le royaume de Valence, contribua beaucoup par ses instances à l'expulsion prononcée contre les Maures en 1609. Il vivait encore en 1622; on ignore l'époque de son décès. Outre quelques écrits ascétiques, on a de lui : *Defensio fidei in causa neophytorum sive Moriscorum regni Valentini*, Valence, 1610, in-4; *Tractatus de justa Moriscorum ab Hispania expulsione*, ibid., 1610, in-4; *Coronica de los Moros de Espana*, Valence, 1618, in-fol. Cet ouvrage, selon Lenglet-Dufresnoy, est très-utile pour l'histoire d'Espagne.

BLIN (Pierre), ancien membre de l'assemblée constituante, né à Rennes en 1758, était médecin à Nantes quand la révolution éclata. S'étant montré

d'abord zélé patriote constitutionnel, il appuya dans l'assemblée des états-généraux toutes les mesures de réforme; mais ses opinions se modifièrent, il se prononça contre l'établissement de la république, et sous le régime de la terreur ne dut son salut qu'à la fuite. Partisan de la restauration, il fut nommé, en 1815, conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, et conserva cette place jusqu'en 1830. Vers la fin de sa vie, il renonça à la médecine et se retira à la campagne. Sa mort arriva en 1834. On lui doit: *Opinion sur les réclamations adressées à l'assemblée nationale par les députés extraordinaires du commerce et des manufactures de France relativement aux colonies*, Paris, 1790, in-4.

BLIN (Joseph), législateur, frère du précédent, né à Rennes en 1763, s'enrôla à l'âge de seize ans et servit dans les Antilles. S'étant montré l'un des premiers défenseurs de la révolution, il fit contre les Prussiens la campagne de 1792, et de retour dans ses foyers fut nommé directeur de la poste par les assemblées populaires. Député au conseil des cinq cents en 1798, il combattit le directoire et s'opposa au 18 brumaire. Rentré à cette époque dans la vie privée, il n'en sortit qu'en 1815, reçut pendant les cent jours la croix de la légion-d'honneur, la perdit sous la seconde restauration et la recouvra en 1830. Il mourut à Rennes en 1834.

BLISTERSWICK de Moncley (Antoine-François de), d'une maison originaire de Gueldres, né vers 1660, fut élu chanoine de Besançon en 1687, et devint vicaire-général du diocèse sous l'administration de François-Joseph de Grammont. Nommé à l'évêché d'Autun en 1721, il fut transféré de ce siége sur celui de Besançon en 1732, qu'il cumula avec les abbayes de Cherlieu et de Fontenoi, de l'ordre de Citeaux. Il mourut en 1734, après avoir institué pour héritière la maison du refuge de Besançon.

BLITTERSWYCK (Guillaume de), originaire de Gueldres, fut d'abord échevin de cette ville, puis conseiller du conseil supérieur de Gueldres et vice-chancelier de la même province. Il siégea plus tard au grand conseil de Malines et mourut dans cette ville en 1680. On a de lui: *Dissertatio de rebus publicis et Ruremunda vigens, ardens, renascens*, Bruxelles, 1666, in-fol. — BLITTERSWYCK (Jean de), de la même famille, sacristain chez les chartreux en 1605, administra, soit comme prieur soit comme visiteur, les biens de son ordre, et mena jusqu'à sa mort une vie austère et pauvre. On ignore la date de son décès. Il a composé ou traduit plusieurs ouvrages ascétiques, entre lesquels nous citerons: *Soupirs spirituels vers Dieu*, Bruges, 1629, in-12; *Trésor de prieres à la Vierge avant et après la confession; Oraison à l'usage des personnes qui visitent les saintes images de la Vierge exposées à Bruxelles à la vénération publique*, Bruxelles, 1623, in-16.

BOARETTI (l'abbé François), littérateur, né près de Padoue en 1748, devint professeur d'éloquence sacrée au gymnase ecclésiastique de Venise, et mourut dans cette ville en 1799, par suite des regrets que lui inspira la suppression de cette école. Il a publié de nombreux ouvrages, qui décèlent un véritable talent, quoiqu'ils soient écrits avec précipitation. Nous citerons les *Trachiniennes* de Sophocle, l'*Electre*, l'*Hécube*, l'*Iphigénie en Tauride* et *la Médée d'Euripide*, trad. in versi sciolti, publiés séparément, in-8; sa version des *Psaumes de David*, Venise, 1788, 2 vol. in-8; l'*Ecclésiaste* de Salomon, traduit en prose, ibid., 1792, in-8.

BOCHAT (Charles-Guillaume-Loys de), né à Lausanne en 1695, fit d'abord sa théologie à Bâle, puis quitta la carrière ecclésiastique pour l'étude du droit, obtint une chaire de jurisprudence et la quitta en 1740, pour exercer les fonctions de lieutenant baillival du canton de Lausanne. Il consacra ses loisirs à l'histoire de son pays et mourut, sans avoir pu terminer ses recherches, en 1753. On lui doit, entre autres ouvrages: *Mémoire pour servir à l'histoire des différends entre le pape et le canton de Lucerne*, Lausanne, 1727, in-8; *Mémoires critiques sur divers points d'histoire de la Suisse*, Lausanne, 1747-49, 3 vol. in-4.

BOISJOLIN (Jacques-François-Marie VIEILH de), homme de lettres, né à Alençon en 1760, s'adonna jeune encore à l'étude de la poésie, et devint un des élèves les plus distingués de l'abbé Delille. Ses premiers essais, vantés dans les journaux, applaudis dans les cercles et cités avec éloges par La Harpe, lui donnèrent une certaine célébrité dans la société parisienne. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes sans en approuver les excès. Nommé, en 1792, chef de division au ministère des affaires intérieures, il perdit cette place, comme suspect, en 1793, mais il fut appelé deux ans après à l'école centrale du panthéon, en qualité de professeur d'histoire universelle. Devenu membre du tribunat, il en sortit en 1802 par la voie du sort, et refusa la place de conseiller de l'université, que lui offrait Fontanes, son ami intime. S'étant retiré en Normandie, il fut nommé, en 1805, sous-préfet de Louviers, et occupa ce poste jusqu'en 1832. Il mourut à Auteuil en 1841. On a de lui: *L'amitié et l'amour, ermites*, comédie pastorale, en 3 actes et en vers, qui n'a jamais été représentée, Paris, 1778, in-8; *La Forêt de Windsor*, traduit de Pope, Paris, 1798, in-8; ouvrage remarqué pour sa pureté et son élégance. Il est l'auteur d'un poème intitulé *Les Paysages*, auquel il n'a jamais mis la dernière main: La Harpe en vantait beaucoup certains morceaux, comme *les fleurs, la pêche, le lever du soleil*. On en trouve quelques fragments dans la correspondance littéraire de Grimm.

BOISJOLIN (Claude-Augustin VIEILH de), né à Paris en 1788, se livra à l'étude des sciences, entra dans l'arme du génie et assista au siége de Saragosse. Ayant quitté la carrière militaire, il entra, sous la restauration, dans la maison du roi, fut signalé et réformé comme mal pensant. Devenu directeur de la *Biographie portative des contemporains*, il se consacra tout entier au supplément de cet ouvrage, salua avec enthousiasme la révolution de 1830, mais passa promptement dans l'opposition et mourut en 1832. On a de lui, outre des *Notices biographiques* écrites dans l'esprit libéral qui régnait sur la fin de la restauration: *Sur l'éducation des femmes*, Paris, 1818, in-4; la *Préface du Dictionnaire de médecine d'Auboni*, et quelques autres articles littéraires.



BOISVILLE (Jean-François-Martin de), évêque de Dijon, naquit à Rouen en 1755. Après avoir pris des grades en Sorbonne, il devint chanoine dans l'église métropolitaine de sa ville natale, refusa le serment, se condamna à l'exil et fut nommé, après le concordat, vicaire-général du nouvel archevêque de Rouen. Contraint, en 1822, d'accepter l'évêché de Dijon, il mourut dans cette ville en 1829, après avoir montré beaucoup de zèle et de fermeté dans l'administration de son diocèse. Ce prélat est auteur d'une traduction en vers de l'*Imitation de J.-C.*, Paris, 1818, in-8.

BOLOT (Claude-Antoine), né vers 1740 à Gy, en Franche-Comté, fit ses études à l'université de Besançon, devint avocat, et après avoir passé sa jeunesse dans les divertissements du monde, s'établit à Vesoul en 1770. Elu procureur de la commune à l'époque de la révolution, il fut envoyé en 1792 à la convention nationale, vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple, mais avec sursis, entra ensuite au conseil des anciens et fut nommé juge au tribunal de Vesoul. A la réorganisation de la justice, il fut écarté ou oublié et se retira à La Chapelle-Saint-Quillain, où il mourut en 1812.

BONCERF (Claude-Joseph), littérateur, né à Chasot, dans les montagnes du Doubs, en 1724, embrassa l'état ecclésiastique et vint se fixer à Paris. La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne, l'emmena dans son diocèse et le nomma chanoine et archidiacre de sa métropole. A la révolution, il se retira à Etampes, chez un de ses neveux, et y mourut en 1811. On connaît de lui quelques ouvrages, entre autres : *Le Citoyen zélé*, Londres (Paris), 1757, in-8; *Le vrai philosophe*, Paris, 1762, in-12; *La poétique ou Epître à un poète sur la poésie*, ibid., 1767, in-8.

BONI (le P. Mauro), né à Gênes en 1746, entra d'abord chez les jésuites, fut nommé, à la suppression de l'ordre, professeur de littérature au séminaire de Crémone, devint ensuite précepteur à Venise, et reprit en 1814 l'habit de saint Ignace. Il mourut en 1817 à Reggio, où il occupait les doubles fonctions de bibliothécaire et de maître des novices. Boni fut l'un des collaborateurs de l'édition italienne du Dictionnaire des hommes illustres de D. Chaudon. Il traduisit plusieurs ouvrages.

BONO (l'abbé Jean-Baptiste-Augustin), né en 1738 à Verzuolo, près de Saluces, fit sa philosophie dans cette ville et devint répétiteur de droit à l'académie royale des nobles. Ayant pris part aux affaires politiques d'Italie, il fut nommé en 1798, par le général Joubert, l'un des quinze membres du gouvernement provisoire qui demanda la réunion du Piémont à la France. Il mourut en 1799, après avoir publié : *De potestate Ecclesiæ tum principis, seu de jurisdictione*, et plusieurs autres thèses sur des questions moitié politiques, moitié religieuses; l'esprit novateur qui y règne fut signalé dans une brochure, par le vicaire du saint-office.

BONSI (le comte François), né à Rimini en 1720, cultiva dans sa jeunesse la médecine et l'histoire naturelle, et finit par s'attacher plus particulièrement à l'étude du cheval. Il fit un cours sur cette matière dans le palais du prince de Francavilla à Naples. Il vivait en 1792, mais nous ignorons la date de sa mort. On distingue parmi ses principaux écrits : *Istituzione di marecalcia, conducenti..... ad esercitare con so di fondamenti la medicina de' cavalli*, Naples, 1780, in-8. C'est un très-bon ouvrage de maréchallerie.

BORELLI (Jean-Marie), né en Provence en 1723, entra dans la compagnie de Jésus et obtint à Avignon, après la suppression de l'institut, un canonical qu'il perdit par la réunion du comtat à la France. Appelé au lycée de Marseille comme professeur de belles-lettres, il mourut dans cette ville en 1808. On a de lui, entre autres ouvrages, un poème latin sur l'architecture, qui a fondé sa réputation : *Architectura, carmen*, Lyon, 1746, in-8. La diction en est élégante et facile, mais on y reconnaît un trop grand nombre de réminiscences des poètes classiques; l'architecture du moyen-âge y est dépréciée, au profit de l'architecture ancienne.

BORELLI (Jean-Alexis), né, en 1738, à Salernes, en Provence, fit de bonnes études dans sa patrie et se rendit en Prusse où il fut accueilli par Frédéric II. Devenu professeur et membre de l'académie de Berlin, il mourut dans cette ville vers 1810. Nous citerons, parmi ses écrits : *Système de la législation ou Moyen que la bonne politique peut employer pour former à l'état des sujets utiles*, Berlin, 1768, in-12; *Monument national pour l'encouragement des talents et des vertus patriotiques*, ou *Galerie prussienne de sculpture, de peinture et de gravure*, consacrée à la gloire des hommes illustres, 1788, in-4; *Introduction à l'étude des beaux-arts*, 1789, in-8. Tous ces ouvrages sont empreints de l'esprit qui régnait dans le XVIIIe siècle. Borelli possédait des renseignements sur la vie de Frédéric II et il a édité quelques-unes de ses œuvres posthumes.

BORGO (le P. Charles), né à Vicence en 1731, enseigna la théologie à Modène, jusqu'à la suppression de la compagnie de Jésus à laquelle il appartenait, rentra ensuite dans la vie privée, s'adonna à la culture des sciences et des lettres et mourut en 1794. Son principal ouvrage est intitulé : *Analisi ed esame ragionato della difensa e della fortificazione delle piazze*, Venise, 1777, in-4. On lui doit, en outre, un panégyrique de saint Ignace, fort estimé en Italie : *Orazione in lode di sant' Ignazio de Loyola*, 3e édit. Turin, 1787, in-8.

BOSC (L.-C.-P.), historien, né dans le Rouergue vers 1740, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur au collége de Rodez. Ses loisirs étaient consacrés à l'histoire de son pays, mais la révolution interrompit ses travaux, et l'auteur, détenu en prison jusqu'au 9 thermidor, les reprit et les publia dès que les circonstances le lui permirent. On ignore la date de son décès. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire du Rouergue*, 1797, 3 vol. in-8.

BOSCHIUS (Pierre-Van-Den Bossche), né à Bruxelles en 1686, fut admis chez les jésuites à dix-neuf ans et acheva sa philosophie à Anvers, où il professa ensuite les humanités. L'étude affaiblit sa santé, mais il n'en continua pas moins ses savantes recherches et mourut en 1736. Ce fut l'un des continuateurs du recueil des *Acta sanctorum*

qui lui doit nombre de dissertations insérées dans les quatre derniers volumes de juillet et dans les trois premiers d'août. Son principal ouvrage est intitulé : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis antiochenis tàm græcis quàm latinis, imò et jacobitis usquè ad sedem à Sarracenis eversum*, Anvers, 1725, in-4. On le trouve au IVe vol. du mois de juillet des *Acta sanctorum*.

BOSSU (Jacques le), théologien, né en 1546, à Paris, se fit recevoir docteur en sorbonne et devint un des plus fameux sectateurs de la *ligue*. Obligé de quitter la France, après l'avénement de Henri IV, il se rendit à Rome, y obtint des bénéfices et y mourut en 1626. On a de lui quelques pamphlets composés pendant la ligue contre l'autorité royale, et des discours en l'honneur de son parti, entre autres : *Sermon funèbre pour l'anniversaire des princes Henri et Louis de Lorraine*, Nantes, 1590, in-8.

BOUCHESEICHE (Jean-Baptiste), né en 1760, à Chaumont, entra d'abord dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne et professa dans un des établissements de l'institut, à Saint-Omer. N'étant pas engagé dans les ordres sacrés, il quitta la vie religieuse en 1784, se maria et vint à Paris où il enseigna jusqu'en 1793. Nommé, en 1798, commissaire du directoire puis de l'administration municipale de Paris, il entra sous le consulat à la préfecture de police, fut mis à la retraite en 1815 et mourut à Chaillot en 1825. On a de lui divers ouvrages d'éducation, entre autres : *Catéchisme de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1793, in-8.

BOUGET (Jean), orientaliste, né à Saumur en 1692, fut emmené à Rome, dès son enfance, par le comte Albani qui le fit instruire et le pourvut de la chaire d'hébreu au collége de la propagande, dès qu'il eut reçu les ordres sacrés. Benoît XIV, qui l'estimait, le nomma son camérier secret et l'honora de sa confiance. Il mourut à Rome en 1775, avec la réputation d'un savant aimable et spirituel. On a de lui : *Grammaticæ hebraicæ rudimenta*, Rome, 1717, in-8; *Lexicon hebraicum et caldaico-biblicum*, ibid., 1737, 3 vol. in-fol.

BOUIN (le P. Jean-Théodose), astronome, né à Paris en 1715, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de la congrégation de France, y connut le célèbre Pingré et partagea avec lui son ardeur pour l'astronomie. Elu prieur de Saint-Lô et membre correspondant de l'académie des sciences, il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie d'observations et de calculs, et mourut vers 1795. On trouve dans les six premiers volumes du recueil des *Savants étrangers*, le résultat de ses recherches sur la marche des planètes, sur les comètes de 1757 et de 1759, le passage de Vénus sur le soleil, etc. La liste de ses mémoires a été donnée dans la *France littéraire* de M. Quérard.

BOULE (Jean-Charles), prédicateur du roi, né à Cannes vers 1720, professa d'abord la rhétorique à Villefranche, entra ensuite chez les cordeliers et se fit recevoir docteur en sorbonne. Après avoir prononcé en 1759 le panégyrique de saint Louis en présence de l'académie française, il prêcha le carême à Versailles en 1765, obtint d'être relevé de ses vœux et s'établit à Paris. On ignore la date de son décès. Aucun de ses sermons n'a été imprimé. On a de lui : *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de saint Bonaventure*, Lyon, 1747, in-8.

BOULLIETTE, grammairien, né vers 1720, en Bourgogne, devint chanoine d'Auxerre et mourut à la fin du XVIIIe siècle. Il s'était occupé des moyens de fixer la prononciation et il publia, avec les encouragements de l'académie française, ses savantes recherches sous le titre de *Traité des sons de la langue française et des caractères qui les représentent*, 2e édit., Paris, 1788, in-8.

BOUVENOT (Pierre), né à Arbois en 1746, exerçait en 1789 la profession d'avocat à Besançon. Député du Doubs à l'assemblée législative, il réprouva par ses votes les excès de la révolution et n'en fut pas moins nommé, à l'expiration de son mandat, membre et président du directoire du département du Doubs. Ayant protesté, en cette qualité, contre les décrets de la convention, il fut destitué, mis en réclusion et acquitté. Après le 18 brumaire, il accepta les fonctions de président au tribunal de première instance d'Arbois, perdit sa place à la restauration et fut nommé, en 1820, président à Lons-le-Saulnier. Son âge et ses infirmités l'ayant obligé de demander sa retraite, il mourut à Vadans près d'Arbois, en 1833.—BOUVENOT (Louis-Pierre), frère du précédent, né à Arbois en 1756, embrassa d'abord la profession des armes et quitta ensuite l'épée pour la soutane. Nommé vicaire de saint Jean-Baptiste de Besançon, il se distinguait comme prédicateur lorsque la révolution arriva. Il prêta le serment constitutionnel, devint vicaire-général de Seguin, métropolitain de l'Est, se démit de sa charge et chercha à se faire oublier pendant le régime de la terreur. Accusé de complot royaliste, il fut arrêté à Besançon, s'évada et se sauva à Paris où Corvisart, son ancien ami, lui enseigna la médecine. A la mort de Corvisart, il se retira à Sens et y mourut en 1830. Plus occupé de la pratique que de la théorie de son art, il n'a laissé, outre sa thèse, que quelques articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

BOUVENS (l'abbé de), né à Bourg en Bresse vers 1750, embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire-général de l'archevêque de Tours, M. de Conzié, son compatriote. Il suivit ce prélat dans l'émigration et prononça en présence des princes émigrés l'oraison funèbre du duc d'Enghien, de l'abbé de Firmont, et de Marie-Joséphine-Louise de Savoie, femme de Louis XVIII. Nommé un des aumôniers du roi en 1814, il demanda sa retraite au bout de quelques années, quitta Paris en 1830 et mourut quelques temps après. Ses discours ont été réunis sous le titre d'*Oraisons funèbres*, Paris, 1824, in-8.

BOUVIER (André-Marie-Joseph), médecin, né à Dole en 1746, fit ses études à l'université de Besançon et y prit le bonnet de docteur. S'étant établi à Versailles, il ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement, traversa la révolution sans péril et fut nommé, au retour des Bourbons, médecin consultant de la maison de Saint-Denis. Les der-

nières années de sa vie furent vouées tout entières à l'étude de l'agriculture. Il mourut à Vaugirard en 1827, léguant à la ville de Dole, ses manuscrits, sa bibliothèque et ses tableaux. Il a laissé une foule d'opuscules sur la médecine, l'agriculture et l'économie domestique.

BRAN (Frédéric-Alexandre), né en 1767 à Rybnitz dans le Mecklembourg, visita dans sa jeunesse une partie de l'Europe et s'établit, en 1800, dans les Pays-Bas, où il prit part à la rédaction de la *Minerve* que Archenholz publiait à Hambourg. Les autorités françaises de cette ville lui témoignèrent d'abord une grande bienveillance; mais ayant appris qu'il était hostile à Bonaparte, elles le persécutèrent et l'obligèrent de quitter le pays. Après avoir séjourné quelque temps à Leipsig et à Prague, il s'établit à Iéna, en 1816, comme libraire, continua ses publications sous le titre d'*archives ethnographiques* et mourut en 1831. L'université d'Iéna lui avait décerné en 1817 le titre de docteur en philosophie.

BRANCATO (Francesco), jésuite sicilien, fut envoyé en Chine en 1637 et y prêcha l'Evangile pendant 32 ans avec autant de succès que de zèle. Il mourut à Canton en 1671. Il a publié entre autres ouvrages chinois : un *Traité sur l'Eucharistie*, avec divers exemples, une *Explication* des dix commandements, et un *Catéchisme* qui est encore aujourd'hui un des principaux livres élémentaires des chrétiens chinois. Il parut pour la première fois en 1661, sous le titre de *Thian chin hoci kho*.

BRANDOLÈSE (Pierre), bibliographe, né en 1754, à la Canda, dans la Polésine, vint à Venise dans sa première jeunesse et entra, en qualité de commis, chez un riche libraire. Ayant acquis en peu de temps des connaissances très-étendues dans la bibliographie et dans l'histoire littéraire, il établit à Padoue un magasin de librairie, gagna l'estime générale par ses talents et par sa probité et fut adjoint au chevalier Luzara comme inspecteur des beaux-arts du Padouan. Il mourut à Venise en 1809. On a de lui quelques traductions et quelques opuscules parmi lesquels nous citerons : *Pitture, sculture, architetture ed altre cose notabili di Padova monumente descritte*, Padoue, 1795, in-8. On regarde cet ouvrage comme un des meilleurs *Guides* de toute l'Italie, et Lanzi s'en est beaucoup servi pour son histoire de la peinture.

BRANDOLINI (Aurelio), surnommé LE LIPPO, né à Florence dans le XVe siècle, était encore enfant lorsqu'il eut le malheur de perdre la vue et une partie de sa fortune. Sa mémoire suppléa ses yeux : il fit dans les lettres de rapides progrès et enseigna à Florence et à Rome, où l'on remarqua surtout la facilité avec laquelle il improvisait, en vers latins, sur les sujets les plus difficiles. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'attira dans ses états, l'accueillit de la manière la plus flatteuse et lui donna une chaire d'éloquence dans l'université de Bude. Après la mort de Corvin dont il prononça l'oraison funèbre en 1490, il revint à Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Augustin et se consacra à la prédication. Il mourut à Parme en 1497. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : *Paradoxorum christianorum libri duo*, Rome, 1531, in-4; *De ratione scribendi libri tres*, Bâle, sans date, in-8; *De vitæ humanæ conditione et toleranda corporis ægritudine dialogus ad Math. Corvinum*, Vienne, 1541, in-8; *Oratio de virtutibus D. N. Jesu-Christi, nobis in ejus passione ostensis, Romæ ad Alexandrum VI, P. Max. in paresceve habita*, sans date, in-4. La latinité de Brandolini est d'une pureté et d'une précision qui la firent goûter beaucoup par les savants de son temps.

BRASSEUR (Philippe), né à Mons vers 1597, fit ses humanités dans cette ville et étudia ensuite la philosophie et la théologie à Douai. Après y avoir été ordonné prêtre, il retourna à Mons, partagea son temps entre la prédication et la culture des lettres, et mourut vers 1650. Il a laissé quelques opuscules, en vers latins, dans lesquels il célèbre les antiquités religieuses du Hainaut, particulièrement les légendes et les miracles.

BRAULT (Charles), archevêque d'Albi, né à Poitiers en 1752, avait à peine terminé ses études qu'il fut chargé d'enseigner la philosophie au séminaire de la Rochelle. Nommé chanoine de Sainte-Radegonde de Poitiers, il devint ensuite dans ce diocèse archidiacre, théologal et vicaire-général. Obligé de quitter la France à l'époque de la révolution, il rentra après la terreur et fut pourvu, en 1802, de l'évêché de Bayeux. Cette église lui dut, en peu de temps, des séminaires, des missions et des établissements de charité. Transféré en 1823 sur le siége archiépiscopal d'Albi, il sut, comme à Bayeux, se concilier tous les esprits, fut créé pair de France en 1827 et mourut en 1833. Il a laissé des *Mandements* et des *Lettres pastorales* écrits avec une onction qui formait le trait principal de son éloquence.

BRAZIER (Claude-Joseph), né en 1739, à la Grande-Rivière, bailliage de Saint-Claude, fit ses études à l'école vétérinaire de Lyon et, après y avoir lui-même enseigné, fut nommé garde-haras à Baume-les-Dames. Il se retira à Besançon à l'époque de la révolution, et y mourut en 1808. Membre correspondant de l'académie royale de médecine depuis 1780, il entretenait une correspondance active avec l'abbé Rozier, célèbre agronome dont il avait fait la connaissance pendant son séjour à Lyon. On a de lui différents opuscules sur son art et des articles publiés dans le *Dictionnaire d'agriculture*.

BRÉA (Jean-Baptiste-Fidèle), né en 1790, à Menton, dans la principauté de Monaco, entra à l'école militaire en 1806 et fit les campagnes de Naples dans le 22e léger d'où il sortit en 1812 avec le grade de chef d'escadron d'état-major. Blessé de deux coups de feu et fait prisonnier à la bataille de Leipsig, il se distingua aux Quatre-Bras en 1815 et en 1816 à la prise de la redoute suédoise de Holfausen. Dans la même année, se trouvant à Toulouse en qualité d'aide-de-camp du général Partouneaux, son beau-frère, il contribua à la répression d'une émeute causée dans la ville par la rareté des subsistances. Lieutenant-colonel en 1831, colonel d'état-major en 1836, maréchal-de-camp en 1845,

il commandait le département de la Loire-Inférieure lorsque la révolution de février éclata ; mais on lui retira son commandement par suite de la mesure qui supprimait les maréchaux-de-camp dans tous les chefs-lieux de division militaire, et il vint à Paris solliciter du service. Pendant les journées de juin 1848, le général Damesme ayant été blessé mortellement vers la place du Panthéon, Bréa reçut l'ordre de le remplacer et de combattre les insurgés à la barrière de Fontainebleau. Le souvenir du succès qu'il avait obtenu à Toulouse, lui fit croire peut-être qu'il parviendrait à calmer l'émeute. Sa confiance et sa loyauté furent cause de sa perte. Il s'engagea dans les barricades en qualité de parlementaire, et dès qu'il fut hors d'état d'être secouru, on le retint prisonnier dans un corps-de-garde, où il fut fusillé et assommé, avec le capitaine de Mangin, son aide-de-camp, le 25 juin 1848. La ville de Nantes lui fit de magnifiques obsèques, et éleva un monument à sa mémoire.

BREGHOT DU LUT (Claude), magistrat et littérateur, naquit à Montluel en 1784, de Joseph-Antoine Breghot et de Suzanne Péricaud. Il fit avec succès ses études à Lyon, et publia, à l'âge de seize ans, dans les journaux et dans divers recueils périodiques, des imitations de Martial et de l'*Anthologie grecque*. En 1806, il entra au barreau et fut inscrit sur le tableau des avocats ; mais avant de se livrer à la plaidoirie, il se rendit à Paris pour étudier les grands modèles. Clavier, Boissonade et Dugas-Montbel, avec lesquels il se lia, achevèrent de l'initier dans tout ce que la langue grecque avait de plus difficile. A son retour à Lyon, il fit ses débuts au barreau, et fut un des fondateurs de la société littéraire de cette ville. En 1812, il publia le *Ciceroniana* en société avec M. A. Péricaud aîné, auquel il était attaché encore plus par une conformité de goûts et d'études que par les doubles liens de parenté qui les unissaient. En 1815, il épousa M[lle] Falsan, et la même année, il entra dans la magistrature. D'abord substitut du procureur du roi, il devint plus tard président du tribunal civil, puis enfin conseiller à la cour d'appel. En 1821, il fut appelé à faire partie de l'académie de Lyon, et la présida en 1825. L'année précédente il avait perdu sa femme, et quoique bien jeune encore, il crut que sa qualité de père lui défendait de former de nouveaux nœuds. Tout son temps, tous ses soins se partagèrent entre ses enfants, ses devoirs de magistrat et ses goûts littéraires. Martial était particulièrement l'objet de ses études ; il a revu la traduction qui fait partie de la collection de M. Nisard, et on lui doit les notes des six premiers livres. En 1839, il publia, avec M. Péricaud, un *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, destiné aux membres de la société littéraire, qui se proposaient de faire une *Biographie lyonnaise*. La plume de Breghot n'était jamais oisive ; on eût dit qu'il avait pris pour devise : *Nulla dies sine pagina*. L'*anthologie grecque* et le poète de Bilbilis n'étaient pas les seuls objets de sa prédilection ; dans les dernières années de sa vie il s'occupait activement d'un commentaire sur les *Poésies* d'André Chénier, et sur les *Essais* de Montaigne. La révolution de février l'avait vivement affecté, et sa santé en avait été altérée, sans toutefois que son état dût donner la moindre inquiétude à sa famille et à ses amis. Lui seul ne s'y était pas trompé, il vit s'approcher la mort sans la désirer ni la craindre, et le 30 novembre 1849, il s'éteignit doucement entre les bras de ses enfants, auxquels il a laissé pour héritage un nom illustré par la science et la vertu. Indépendamment de nombreux articles dans la *Biographie universelle*, dans la *Biographie des contemporains* et dans la *France littéraire* de Quérard, et d'éditions enrichies de notes et de glossaires, des *Œuvres* de Louise Labé, des *Poésies* de Pernette de Guillet, de la traduction de l'*Apologétique* de Minucius-Félix, par M. Péricaud, des *Œuvres* de du Cerceau (Lyon, 1828, 2 vol. in-8), et d'*Apollinaris Sidonius*, trad. par M. Grégoire et Collombet (Lyon, 1836, 3 vol. in-8), on a de lui : *Archives historiques et statistiques du Rhône*, Lyon, 1821-31, 14 vol. in-8 (avec MM. Péricaud, J.-B. Dumas, et autres) ; *Lettres lyonnaises, ou correspondance sur divers points d'histoire et de littérature*, ib., 1826, in-8 ; *Mélanges biographiques et littéraires pour servir à l'histoire de Lyon*, ib., 1828-31, 2 vol. in-8 ; *Notice topographique sur la ville de Lyon*, ib., 1830, 3[e] édit., 1838, in-8 ; *Dictionnaire des rues, places, passages, quais, etc., de Lyon, avec l'origine de leurs noms*, 1838, in-8. L'*éloge* de Breghot du Lut a été prononcé le 6 février 1850 à la société littéraire de Lyon, par l'un des membres M. d'Aigueperse ; et l'on trouve dans l'*Histoire de l'académie de Lyon*, par M. Dumas, II, 78-83, une notice à peu près complète de ses importants travaux littéraires.

BRÈS (Jean-Pierre), né à Issoire, vers 1760, fit ses études à Limoges et s'adonna d'abord à la physique. Renonçant ensuite aux sciences exactes, il ne s'occupa plus que de littérature, publia plusieurs romans ou opuscules, et mourut à Paris en 1817. — BRÈS (Jean-Pierre), neveu du précédent, né à Limoges en 1785, quitta l'étude de la médecine qu'il avait embrassée dans sa jeunesse, pour s'adonner aux lettres et aux arts, et mourut à Paris en 1832, après avoir été attaché à l'administration départementale de la Seine. On lui doit, entre autres ouvrages : *Musée des paysagistes*, Paris, 1826, in-8 ; *Tableau historique de la Grèce*, ibid., 1826, 2 vol. in-18, fig.

BRESSON (Jean-Baptiste-Marie-François), conventionnel, né à Darney dans les Vosges, en 1760, fit ses études à Paris et exerça ensuite dans sa ville natale la profession d'avocat. Nommé, en 1790, l'un des administrateurs du district, il fut envoyé en 1792, par les mêmes électeurs, à la convention nationale où il se prononça, avec autant de courage que de raison, contre le supplice de Louis XVI. Devenu par-là odieux aux montagnards, il n'échappa à la mort que par la fuite et se cacha à Contréxeville. Après le 9 thermidor, il rentra à la convention, et passa ensuite au conseil des cinq-cents. Chef de division de la comptabilité au ministère des affaires étrangères, il donna en 1815 asile au comte Lavallette qui s'était échappé de sa prison après avoir été condamné à mort. Mis à la retraite quelque temps après, il se retira près de

Meudon dans une maison de campagne, et mourut en 1832. On a de lui : *Réflexions sur les bases d'une Constitution*, Paris, 1795, in-8.

BRIDGE (Bewick), né à Linton, vers 1766, étudia dans l'université de Cambridge, et devint professeur de mathématiques au collége de la compagnie des Indes orientales à Hertford. Il obtint en 1816 le vicariat de Cherry-Hinton, et mourut dans cette ville en 1833. On a de lui : *Leçons de mathématiques*, 1810-1811, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude des principes mathématiques et de la philosophie naturelle*, 1813, 2 vol. in-8.

BROCCHI (Jean-Baptiste), géologue, né à Bassano en 1772, fut envoyé à Padoue par son père pour étudier la jurisprudence ; mais ses goûts l'entraînant vers les sciences naturelles, il employa en voyages l'argent qui devait servir à payer ses grades, se fit connaître des savants et obtint en 1802 la chaire d'histoire naturelle fondée à Brescia. Il quitta cette ville pour s'établir à Milan qui lui offrait plus de ressources, et, après avoir exploré toute l'Italie méridionale, se voyant seul, sans fortune, sans soutien, il se laissa séduire par l'idée de se rendre utile en Egypte. Très-bien accueilli par le vice-roi, il rechercha pendant quatre ans les mines du pays, en commença l'exploitation et mourut en 1826, à Charthum, sans avoir retiré autre chose de son dévouement et de ses connaissances que la réputation d'un homme savant et courageux. La liste complète de ses ouvrages, qui sont au nombre de cinquante, se trouve dans la *Biographie universelle, supplément*, LIX, 279-81.

BROCQ (dom Théodore TALON de), né à Châlons-sur-Marne, vers 1680, fit profession à l'abbaye de Saint-Arnould de Metz, et mourut dans cette ville en 1762. Il a laissé sur les monuments antiques de la province, un manuscrit auquel il avait travaillé pandant quinze ans et dont voici le titre : *Recueil historique de ce qui est arrivé de plus remarquable dans la ville de Metz, depuis le temps de Jules-César, jusqu'à présent.*

BROSSARD (David) était religieux bénédictin à l'abbaye de Saint-Vincent, près du Mans, vers le milieu du XVIe siècle. On lui doit un ouvrage très-remarquable sur la culture des arbres fruitiers, qui parut pour la première fois en 1552, sous ce titre : *La manière de semer et de faire pépinière d'arbres saurageons entre toutes sortes d'arbres.* Il a été reproduit en 1560, in-8, par le libraire Langelier, qui le réunit à trois autres sous ce titre : *Quatre traités utiles et délectables de l'agriculture*, et en 1607, par le libraire Robert Fouet, sous le titre de *Maison champêtre*, etc.

BRUGMANS (Sebald-Justin), né à Franeker en Frise en 1763, fit ses études à l'université de Groningue et composa, jeune encore, des mémoires sur la botanique et sur la médecine, qui furent couronnés par les académies de Dijon, de Bordeaux et de Berlin. Nommé en 1786 professeur de botanique à Leyde, il occupa en même temps, dans cette université, les chaires d'histoire naturelle et de chimie. Depuis la révolution de 1795, réunissant à ses travaux scientifiques des fonctions administratives, il organisa le service de santé des armées hollandaises, obtint la faveur de Louis Bonaparte, de Napoléon et de Guillaume de Nassau, et après avoir déployé pendant la bataille de Waterloo une grande activité, mourut à Leyde en 1819. On trouve son éloge dans les *Annales générales des sciences physiques*, que Bory de Saint-Vincent rédigeait alors à Bruxelles.

BRUGUIÈRE du Gard (J.-T.), né vers 1765 à Sommières près de Nimes, embrassa l'état ecclésiastique et devint secrétaire de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse. Il se maria pour échapper à la terreur, prit part à la rédaction du *Journal des arts*, et devint directeur de l'académie de législation qui parvint sous son administration à un degré de prospérité dont elle n'avait pas encore joui. Après la restauration, il vécut dans la retraite et mourut dans l'oubli en 1834. On a de lui quelques opuscules politiques ou littéraires très-médiocres, entres autres un poëme épique en douze chants et en vers intitulé : *Napoléon en Prusse*, Paris, 1809, in-8.

BRUGUIÈRE (Antoine-André), littérateur, né à Marseille en 1773, fut destiné au commerce par son père et envoyé à la Guadeloupe où les affaires de sa famille nécessitaient un agent dévoué. Après avoir voyagé dans les Antilles et dans la Guyanne française qu'il visita en naturaliste et en poëte, il quitta l'Amérique, rentra en France et s'attacha à la fortune du général Dessole qui le fit connaître à Paris. Lors de la création du royaume de Westphalie, il y fut nommé secrétaire du cabinet et maître des requêtes au conseil d'état. Les événements de 1813 le rendirent à sa patrie et à la liberté, mais il ne recouvra sa place qu'à l'avénement de son ancien protecteur au ministère des affaires étrangères. Nommé alors secrétaire de l'ambassade de France à Londres, il ne put aller prendre possession de son poste à cause de sa mauvaise santé, et mourut à Paris en 1823. On a de lui des *Drames*, des *Romans*, des *Contes*, et quelques poésies. *La Revue encyclopédique*, novembre 1823, et le *Journal asiatique*, tom. III, pag. 252, ont publié sur lui des notices historiques.

BRULLEY DE LA BRUNIÈRE (Claude-Jean-Joseph), évêque de Mende, né à Sezanne en 1760, d'une famille ancienne dans la magistrature, fit ses études au collége de Troyes et entra à dix-huit ans au séminaire de Saint-Sulpice. Après avoir pris le grade de docteur en théologie, il fut choisi pour vicaire-général par M. de Béthisy, évêque d'Uzès. Protégé par l'estime publique et par sa prudence, il put d'abord garder son poste, quoiqu'il eût refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé : mais sur les dénonciations des constitutionnels, il fut arrêté en 1792, mis en prison et condamné par le tribunal de Nimes à une détention perpétuelle. Le tribunal de la Drôme cassa cet arrêt, et l'abbé de la Brunière, obligé de s'exiler, se retira en Italie et s'établit à Rome. Il y rendit d'importants services aux évêques émigrés, et s'employa spécialement à obtenir d'eux qu'ils renonçassent à leurs siéges pour favoriser la mise à exécution du concordat. Rentré en France en 1802, il fut nommé vicaire-général d'Evreux, où il eut une

grande part dans l'administration de ce diocèse. Le roi le désigna pour l'évêché de Pamiers en 1817; mais l'érection de ce siége ayant souffert des difficultés, il fut appelé à celui de Mende en 1821. Son zèle, sa bienveillance et sa charité lui méritèrent l'affection de ses diocésains. Il mourut le 16 décembre 1848. On a de lui : *Mandements, circulaires et ordonnances*, précédés d'une *Notice* sur sa vie par M. Commandré, son premier vicaire-général, Toulouse, 1849, in-8.

BRUSATI (le P. Jules-César), littérateur, né vers 1693 à Belinzago dans le Novarèse, voyagea dans sa jeunesse et se rendit familières les langues et les littératures des principales contrées de l'Europe. De retour en Italie, il entra dans la compagnie de Jésus, enseigna la logique à Pavie et mourut en 1743, par suite du travail excessif auquel il s'était livré. Il a traduit les mémoires du marquis de Saint-Philippe sous ce titre : *De fœderatorum contra Philippum V, Hispaniarum regem, bello Commentaria*, Gênes, 1725. Il a laissé différents *Traités élémentaires*; des *Observations météorologiques*; un recueil de *Lettres familières*. Enfin on lui doit les préfaces et dissertations publiées à la tête des huit volumes des *Monumenti della famiglia del Verme*.

BRUSTHEM (Jean de), né à Saint-Trond, entra dans l'ordre de Saint-François et écrivit sous le règne du prince évêque de Liége, Georges d'Autriche, à qui il dédia son ouvrage, une histoire encore inédite des évêques de Liége et des ducs de Brabant, depuis saint Materne jusqu'à 1505 : *Res gestæ episcoporum leodiensium et ducum Brabantiæ à temporibus S. Materni ad annum* 1505.

BUCHET (Jacques-Bonaventure), maréchal-de-camp, né à Gy (Haute-Saône), en 1749, entra, en qualité d'aspirant, à l'école d'artillerie de Toul. Capitaine d'artillerie en 1778, colonel en 1794, il fit partie des armées du Nord et de la Moselle, devint prisonnier de guerre en Prusse, et commanda, à son retour, les écoles d'artillerie de Châlons et de Besançon. Créé maréchal-de-camp en 1804, il exerça sous les ordres du prince Eugène Beauharnais, les fonctions de chef d'état-major général dans l'armée d'Italie. S'étant retiré à Gy en 1809, il fut nommé maire en 1812, et préserva cette ville du pillage pendant le passage des alliés. Le conseil général de la Haute-Saône, auquel il appartenait depuis sa création, le choisit pour président en 1818. Annobli par Charles X, en 1825. Il mourut en 1831. Il était chevalier de St.-Louis, et officier de la légion-d'honneur.

BUCHETTI (Louis-Marie), littérateur, né à Milan en 1747, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, et après la suppression de cette société, s'étant chargé de l'éducation de quelques jeunes patriciens, voyagea avec eux en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France. Il était à Paris en 1793. L'indignation qu'il témoigna à la vue de nos malheurs publics, le rendit suspect et il fut obligé de se sauver à Venise, où il mourut en 1804. On a de lui : *Idilli di Mosco, Bione e Teocrito*, Milan, 1784, in-8; *Le supplici, tragedia di Euripide*, Venise, 1799, in-8; *De vitâ et scriptis Julii Cæsaris Cordaræ ex soc. Jesu Commentarius*, ibid., 1804, in-8; *Lettera al citad. Bolgeni, sul parere da lui publicato intorno al giuramento a tutti i publici funzionarii*, ibid., 1804, in-8.

BUÉE (Adrien-Quentin), né à Paris en 1748, embrassa l'état ecclésiastique et fut d'abord organiste de St.-Martin de Tours, puis secrétaire du chapitre de Notre-Dame dans sa ville natale. Après la journée du 10 août, il se réfugia en Angleterre où il resta jusqu'à la première restauration. Rentré en France en 1814, il s'occupa de mathématiques et de musique, fut nommé chanoine honoraire de Paris, et mourut en 1826. On a de lui un grand nombre d'opuscules sur la politique, la littérature et les sciences exactes.

BUGANZA (le P. Gaétan), jésuite, né à Mantoue en 1732, professa la rhétorique dans divers colléges, et, après la suppression de l'institut, revint dans sa patrie, où il mourut en 1812. On a de lui : *De modo conscribendi inscriptiones*, Mantoue, 1779, in-8; *La poesia in aiuto alla prosa*, ibid., 1781, in-8; *Carmina*, Florence, 1786, in-8; *L'eloquenza ridotta alla pratica*, Mantoue, 1812, in-8. Tous ces ouvrages montrent que le P. Buganza était tout à la fois un érudit ingénieux, un poëte plein de facilité et un rhéteur agréable.

BUGEAUD (Thomas-Robert), maréchal de France, duc d'Isly, naquit à Limoges, le 15 octobre 1784, de Jean-Baptiste-Ambroise Bugeaud, chevalier, seigneur de la Piconnerie, et de Françoise de Sutton de Clonard, d'une famille illustre d'Irlande. Il put, grâce à son jeune âge, échapper aux persécutions de la terreur, sans suivre dans l'exil ses deux frères aînés; mais ses études classiques demeurèrent incomplètes. Dès les premiers jours de l'empire, il embrassa la carrière des armes. Etant entré, en 1804, comme volontaire dans la garde impériale, il fit partie de la grande armée l'année suivante, gagna à Austerlitz ses galons de caporal et un an après, l'épaulette de sous-lieutenant au 64e de ligne. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, et reçu une grave blessure à Pultusk, il partit pour l'Espagne, où il servit jusqu'en 1814, d'abord comme lieutenant-adjudant-major, puis comme capitaine. Il se distingua surtout à Lérida, à Tarragone et à Burgos, et mérita souvent par son courage et par son intelligence d'être mis à l'ordre de l'armée. L'étude de l'état militaire remplissait tous ses loisirs. Dans l'hiver de 1813 à 1814, lorsqu'il commandait les avant-postes de l'armée sur le Lobrégat, il sut, au moyen d'une combinaison stratégique dont la conception lui appartenait, défendre sa position menacée, enlever plusieurs détachements et repousser avec une poignée d'hommes le choc de l'ennemi. Ce brillant exploit lui valut le grade de colonel et le commandement du 14e de ligne, à la tête duquel il se trouvait à Narbonne, pendant les événements de 1814. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, lui offrit le titre de général de brigade; mais Bugeaud le refusa, sous prétexte qu'il ne l'avait pas encore mérité. Envoyé à l'armée des Alpes, sous les ordres du maréchal Suchet, qui lui remit le commandement de l'avant-garde, il se signalait dans l'Isère, par de beaux faits d'armes

contre les troupes piémontaises et autrichiennes, lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo et la marche de l'ennemi. A cette nouvelle, il fit prêter à ses soldats serment de fidélité, et quoiqu'il n'eût que 1700 hommes, il livra bataille aux Autrichiens qui étaient au nombre de 10,000, et les défit complétement. Ne voulant pas servir la restauration, il se retira à Excideuil, dans la Dordogne. Depuis 1815 jusqu'en 1831, il cultiva les champs, apprit l'agriculture et l'enseigna autour de ses domaines. Après la révolution de juillet, il fut promu au grade de maréchal-de-camp et envoyé à la chambre par le deuxième arrondissement de Périgueux. Député ministériel, il essuya beaucoup de critiques dans toutes les discussions auxquelles il prit part; mais on ne put s'empêcher de reconnaitre que sa parole, souvent rude et incorrecte, était pleine de sens, de franchise et de hardiesse. Ayant reçu un commandement dans les journées de juin 1832, il écrasa les insurgés dans la rue Transnonain et devint de plus en plus odieux aux partisans de l'insurrection. On doit lui reprocher avec plus de raison d'avoir consenti à garder, dans la citadelle de Blaie, madame la duchesse de Berry, vendue à Louis-Philippe par la trahison de Deutz. Débarqué en Afrique en 1836, il vainquit plusieurs fois Abd-el-Kader et ses arabes, sur les bords de la Tafna, sur la route d'Oran, aux environs de Tlemcen, et gagna, par ce succès, le grade de lieutenant-général. M. Molé le renvoya en Algérie, l'année suivante, pour conclure avec Abd-el-Kader le traité de la Tafna, qui souleva en France, surtout dans les rangs de l'opposition, des réclamations si vives. Nommé en 1840 gouverneur-général de la colonie, il s'y distingua par de brillantes expéditions, en même temps que par une grande intelligence des intérêts agricoles et industriels du pays. Après avoir été élevé, en 1843, à la dignité de maréchal, il rentra en France pour se présenter de nouveau aux suffrages de ses électeurs, obtint la continuation de son mandat et repartit pour l'Algérie où il remporta, en 1845, sur les troupes de l'empereur de Maroc, bien supérieures en nombre, la célèbre bataille d'Isly. Créé duc à la suite de ce fait d'armes, il céda le commandement du pays au duc d'Aumale, et vint exposer devant la chambre des députés la situation de notre colonie. Ses vues parurent très-justes et ses paroles obtinrent l'approbation générale. Lorsque la révolution de février éclata, il fut placé un moment à la tête des troupes et de la garde nationale de Paris. Si ses conseils eussent prévalu, la royauté de juillet aurait peut-être été sauvée; mais Louis-Philippe lui retira son commandement, et le plan d'attaque qu'il avait organisée contre l'émeute ne fut pas mis à l'exécution. Le gouvernement provisoire le laissa à l'écart et les électeurs de la Dordogne ne l'envoyèrent pas à l'assemblée constituante. Elu membre de la législative par le département de la Charente-Inférieure, il fut nommé par le président de la République général en chef de l'armée des Alpes. A peine était-il arrivé à ce poste, qu'on le manda à Paris à la fin de mai 1849, pour prendre son avis sur la marche du gouvernement; il s'y rendit, fut saisi du choléra, mourut le 10 juin, à l'âge de 64 ans, et fut enterré aux Invalides. Ses qualités privées étaient au niveau de son courage et de son génie militaire. Il avait le cœur aussi droit que l'esprit, et sa mort fut celle d'un bon chrétien. On lui doit quelques opuscules, parmi lesquels nous mentionnerons : *Réflexions sur quelques questions fondamentales de notre établissement en Afrique*; *Aperçu sur quelques détails de la guerre, avec des planches explicatives*, Paris, 1846, in-32; *Les Socialistes et le travail en commun*; *Les Soirées du village*, qui ont été publiées par l'*Univers* et reproduites par la plupart des journaux. Il a donné aussi quelques articles à la *Revue des deux mondes*. Le style du maréchal Bugeaud est clair, simple et quelquefois pittoresque. Ses écrits sont, comme ses discours, remarquables par le bon sens qui les a dictés, et par le ton de franchise et de conviction qui y règne.

BUHON (le P. Louis), né à Quingey vers 1640, prit l'habit de saint Dominique au couvent de Besançon, se distingua par ses talents oratoires et fut pourvu en 1772 de l'office d'inquisiteur-général du diocèse. Cette institution fut supprimée deux ans après par la réunion de la province à la France; mais le roi permit que le P. Buhon continuât de jouir du prieuré de Rosey, qui était attaché à l'office d'inquisiteur. Il le posséda jusqu'en 1720 et mourut quelque temps après.

BURCHARD, abbé de Balerne, dans le comté de Bourgogne, florissait au XII[e] siècle. Disciple de saint Bernard à Clairvaux, il apporta dans la Haute-Bourgogne les règles de ce grand saint, fonda l'abbaye de Billon et devint le premier abbé de celle de Balerne. Il fit fleurir dans son monastère les vertus religieuses et les bonnes études, forma une bibliothèque précieuse, et mourut à l'abbaye de Bellevaux en 1162. On connait de lui deux opuscules : une *lettre* à Nicolas, moine de Clairvaux, dans la *Biblioth. Maxima Patrum*, XXI, 523; et un *Appendice* à la vie de saint Bernard, publiée par Mabillon dans l'édition qu'il a donnée des œuvres de ce saint docteur, II, 1090.

C

CABALLERO (Raymond-Diosdada), bibliographe, né à Maiorque en 1740, entra chez les jésuites, et, après la suppression de la compagnie, se retira à Berne où il partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il eut le plaisir de voir son institut rétabli en 1814, et mou-

rut vers 1820. On a de lui entre autres ouvrages: *De primâ typographiæ Hispanicæ ætate specimen*, Rome, 1793, in-4; *Commentariola critica : primum de disciplina arcani ; secundum de lingua evangelica*, Rome, 1798, in-8; *Bibliothecæ scriptorum societatis Jesu supplementa duo*, ibid., 1814-1816, 2 part. in-4.

CAFFARELLI (Charles-Ambroise), né en 1758 au Falga-Villefranche, Haute-Garonne, était chanoine de Toul à l'époque de la révolution. Emprisonné pendant la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Bonaparte, qui protégeait sa famille, le nomma successivement préfet de l'Ardèche, du Calvados et de l'Aube; mais il le destitua en 1814 pour avoir mal secondé les vues de son gouvernement. Sous la restauration, Caffarelli reprit l'habit et les pratiques de son premier état, devint membre et secrétaire du conseil-général de la Haute-Garonne, et mourut en 1826. Il joignait au goût des lettres celui de l'agriculture, et publia une bonne traduction abrégée des géoponiques grecs, sous ce titre : *Abrégé des géoponiques, extrait d'un ouvrage grec, fait sur l'édition donnée par Jean-Nicolas Niclas, à Leipsig en* 1781, *par un amateur*, Paris, 1812, in-8.

CAFFARELLI (Marie-François-Auguste), frère du précédent, né au Falga, Haute-Garonne, en 1766, servit d'abord dans les troupes Sardes et les quitta à l'époque de la révolution pour s'engager comme simple dragon dans le 15e régiment de cette arme. Il gagna successivement tous ses grades sur les champs de bataille, et s'étant attaché à la fortune du Ier consul, devint en 1800 chef d'état-major de sa garde, et en 1802 général de brigade. Après avoir été chargé de porter au pape l'invitation officielle de se rendre à Paris pour le sacre de l'empereur, il fut promu en 1805 au grade de général de division et nommé gouverneur des Tuileries. Il eut une grande part au succès de la bataille d'Austerlitz, devint ensuite ministre de la guerre et de la marine du royaume d'Italie, et commandant en chef de l'armée du nord de l'Espagne. De retour en France en 1813, il reçut le dépôt et la garde de la famille impériale et accompagna Marie-Louise dans les voyages qu'elle fit à cette époque, soit à Mayence, soit à Cherbourg. Après l'abdication de Fontainebleau, il reconduisit la princesse à Vienne avec son fils, reçut sous la première restauration le commandement de la 13e division militaire, servit Bonaparte pendant les cent-jours, et fut d'abord porté, à la rentrée des Bourbons, sur la liste des proscrits. On l'en effaça ensuite et il rentra dans la vie privée jusqu'en 1830. Nommé membre de la chambre des pairs après la révolution de juillet, il mourut à Leschelle (Aisne) en 1849. Il était comte de l'empire, grand croix de la légion-d'honneur, commandeur de la couronne de fer, et membre du conseil-général du département de l'Aisne.

CAGNOLO (Jérôme), jurisconsulte italien, né à Verceil en 1492, reçut le bonnet de docteur dans l'université de Turin, y occupa ensuite la chaire de droit romain et passa de là à l'université de Padone. Il mourut dans cette ville en 1551, laissant la réputation d'un jurisconsulte aussi savant que discret. On a de lui, entre autres ouvrages : *De vita et regimine boni principis ; Exercitationes in constitutiones et leges primi, secundi, quinti et duodecimi Pandectarum aurear., etc.*, Venise, 1549; *Commentaria in titulum digesti de regulis juris*, ibid., 1546; *Oratio habita Patavii in initio studiorum.* Tous les ouvrages de ce célèbre professeur ont été réunis, Lyon, 1579, 3 vol. in-fol.

CALANDRELLI (l'abbé Joseph), astronome, né à Zagarola en 1749, fut élevé à Rome et entra comme professeur au séminaire de Magliano dans la Sabine. Après la suppression des jésuites, il retourna dans la capitale de la chrétienté, y obtint une chaire de mathématiques et y devint directeur de l'observatoire. Pie VII augmenta ses appointements, et Léon XII, qui ne l'estimait pas moins, le nomma chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Il mourut à Rome en 1827, membre de l'académie des sciences de Turin, de l'institut de Bologne, de Naples et de Modène. Il a publié différentes dissertations, entre autres : *Opuscoli astronomici*, Rome, 1812, in-fol., une formule analytique; *Della Pasqua*, ibid., 1822, in-8.

CALÉCA (Manuel), moine grec, de l'ordre des Dominicains, vivait vers le milieu du XIVe siècle. Il adopta sur la procession du Saint-Esprit les opinions de l'Eglise latine, abjura les erreurs de sa secte et ne négligea rien pour déterminer les Grecs à consommer leur réunion. On a de lui : *Quatre livres contre les erreurs des Grecs touchant la procession du Saint-Esprit*, traduits par Ambroise le Camaldule, sur l'ordre du pape Martin V, et publiés par le P. Stevart, Ingolstadt, 1616, in-4.

CALÈS (Jean-Marie), conventionnel, était médecin à Toulouse à l'époque de la révolution. D'abord colonel de la garde nationale de Saint-Béat, ensuite député à la législative et à la convention, il vota la mort de Louis XVI. Après le 9 thermidor, on l'envoya dans le département de la Côte-d'Or en qualité de commissaire. Il passa au conseil des cinq-cents, en sortit par la voie du sort et rentra à Toulouse où il fut élu, pendant les cent-jours, membre de la chambre des représentants. Exilé sous la seconde restauration, il se retira à Liége et y mourut en 1834.

CALVET (Esprit-Claude-François), médecin, né en 1728 à Avignon, prit ses degrés à Montpellier et à Paris et rentra dans sa patrie où il exerça sa profession en consacrant ses loisirs à l'histoire naturelle et à l'archéologie. Jeté dans une prison en 1792, il en sortit parce qu'on jugea ses soins nécessaires pour arrêter le cours d'une maladie contagieuse qui s'était déclarée dans les hôpitaux militaires. Il mourut en 1810. On a de lui, indépendamment de ses *Thèses*: *Dissertation sur un monument singulier des utriculaires de Cavaillon*, Avignon, 1766, in-8; *Deux lettres à M. de la Tourette, sur la jambe du cheval de bronze trouvée dans la Saône en* 1766, insérées dans les *Archives du Rhône*, IV, 486-490; *Mémoires sur deux inscriptions grecques* dans le genre érotique; *Magasin encyclopédique*, 1802, I, 154.

CAMINER (Dominique), historien, né à Venise en 1731, fonda dans cette ville un journal intitulé : l'*Europa letteraria* dont il a donné 58 vol. de 1768 à 1774. A cette époque il en changea le plan, le fit

paraître sous le titre de *Giornale enciclopedico* et en abandonna la direction à sa fille. Il mourut à Sant-Angiolo en 1796. On a lui : *Storia della guerra, trà la Prussia e la Porta ottomana; Storia della guerra per la sucessione degli stati di Baviera; Vita di Federico II; Storia del regno di Corsica.*

CAMPHARI (Jacques), théologien, né à Gênes vers 1440, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, et obtint à l'université d'Oxford le grade de licencié en théologie. De retour dans sa patrie, il publia : *De immortalitate animæ opusculum in modum dialogi*, Rome, 1472, in-fol.

CAMPOLONGO (Emmanuel), poète et archéologue, naquit à Naples en 1732. Après avoir fait de brillantes études en littérature, il revint à Rome, y contracta d'illustres amitiés, et, de retour dans sa patrie, accepta, pour réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune, la chaire d'humanités du collége de Naples. Il mourut dans cette ville en 1801. On connait de lui, entre autres ouvrages : *La Polifemeide, sonetti*, Naples, 1759, in-8; *La Mergellina, opera pescatoria*, ibid., 1761, in-8; *La Galleide*, ibid., 1766, in-8; *Il Peccatore convinto; Quaresimale*, ibid., 1778, 3 vol. in-12.

CANTERZANI (Sébastien), mathématicien, né à Bologne en 1734, fit ses études chez les jésuites et obtint, en 1760, à l'université la chaire de mathématiques. Sa réputation lui valut des relations utiles avec les principaux savants de l'Europe, et le titre honorable de correspondant de presque toutes les sociétés scientifiques. A l'époque de l'occupation de Bologne par les armées françaises, ayant refusé de prêter serment aux nouvelles autorités, il perdit sa chaire; mais on la lui rendit quatre ans après, en le désignant l'un des premiers parmi les membres de l'institut italien qui devaient recevoir une dotation. Secrétaire de l'institut de Bologne depuis 1766, il en devint président en 1817, et mourut en 1819. Il venait d'être décoré des ordres de France, d'Autriche et des Deux-Siciles. Nous citerons de lui : *Prima geometrica elementa*, 1776, 1804, in-8; *Arithmetica rudimenta*, 1777, in-8; *Istruzione intorno al calcolo de frazioni decimali*, Bologne, 1803, in-8 : ouvrage composé par ordre du gouvernement et imprimé à ses frais; *Discorso sopra l'eliminazione d' una incognita da due equazioni*, ibid., 1817, in-4.

CARNOT (Joseph-François-Claude), jurisconsulte, né à Nolai en 1752, passa en 1801, de la présidence du tribunal criminel de Dijon à la cour de cassation, adhéra en 1814 à la déchéance de Bonaparte, et mourut en 1835. Il était de l'académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *De l'instruction criminelle considérée dans ses rapports généraux et particuliers avec les lois nouvelles et la jurisprudence de la cour de cassation*, Paris, 1812-1817, 3 vol. in-4; *Examen des lois relatives à la répression des abus de la liberté de la presse*, Paris, 1820, in-8; *Commentaire sur le code pénal*, etc., ibid., 1823-24, 2 vol. in-4. Ce commentaire, justement estimé, est le complément nécessaire de son ouvrage sur l'instruction criminelle.

CARRÉ (Jean-Baptiste-Louis), né à Varennes en 1749, fit ses études à Reims et à Paris, et entra d'abord dans la gendarmerie avec le grade d'enseigne. Dégoûté d'une carrière qui ne lui offrait pas de chances d'avancement, il se fit avocat et devint successivement lieutenant particulier au bailliage de Varennes, maître des eaux et forêts du Clermontois, commandant de la garde nationale et enfin juge de paix. Il mourut à Varennes en 1835. On a de lui : *Panoplie ou réunion de tout ce qui a trait à la guerre depuis l'origine de la nation française jusqu'à nos jours*, Châlons-sur-Marne, 1795, in-4 avec atlas. Cet ouvrage, fruit de nombreuses recherches, contient un *Discours* sur les armes des Français, un vocabulaire des termes et description détaillée des armes antiques et modernes. On y trouve un grand nombre d'anecdotes intéressantes tirées des romans de la chevalerie, des chroniques et des mémoires contemporains.

CARRÉ (Pierre), né à Reims en 1749, fit ses études dans l'université de cette ville, et après avoir reçu la prêtrise, professa la rhétorique à Charleville. Il prêta le serment civique, le retracta ensuite et mourut à Reims en 1823. On lui doit : la *Constitution et la religion parfaitement d'accord, par un curé de campagne*, Charleville, 1790, in-8; *Réponse des catholiques à la lettre prétendue pastorale du citoyen Nicolas Diot*, in-4.

CARTIGNY (Jean). *Voy.* CARTENI (Pierre de), II, 420.

CASBOIS (Dom Nicolas), mathématicien, né dans les Ardennes, fut successivement prieur de l'abbaye de Beaulieu en Argonne, prieur de l'abbaye de Saint-Symphorien de Metz, et président de la congrégation de Saint-Vanne en 1789. Il concourut à former l'académie royale de Metz, et fit partie de la société académique de Châlon-sur-Marne. Il mourut en émigration ; mais on ignore la date de son décès. Il est l'auteur de plusieurs dissertations dont les principales sont : *Mémoire sur un hygromètre*, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, tom. XVII, p. 942; *Mémoire sur les principes physiques des affinités chimiques*, dans le *Journal encyclop.*, 1765; *Mémoire sur un nouvel aéromètre ou pèse-liqueur à godet*, ibid., 1777; *Opuscula elementaria e probatissimis scriptoribus latinis excerpta*, Metz, 1779, 2 vol. in-8; *Cours de mathématiques à l'usage du collége de Metz*, 1774, 2 vol. in-8. Ce traité est le plus important de ses ouvrages.

CASCALES (François), historien espagnol, né dans le XVI[e] siècle à Murcie, prit le grade de licencié, ouvrit une école de littérature et mourut vers 1640. On lui doit entre autres ouvrages : *Discurso historico de la ciutad de Cartagena*, Valence, 1598, in-8; *Tablas poeticas*, Murcie, 1617, nouv., édit., Madrid, 1779, 2 vol. in-8; *Discursos historicos de la muy noble y muy leal ciudad de Murcia y su reyno*, Murcia, 1624, in-fol. Cette histoire, dont on loue l'exactitude, a été reimprimée, ibid., 1775, in-fol., fig.

CASSIANI (Julien), poète, né à Modène en 1712, acheva ses études sous les jésuites et perfectionna dans la retraite ses dispositions naturelles. Pourvu de la chaire de poésie au collége des nobles, il y joignit en 1773 celle d'éloquence à l'université, et mourut en 1778. Ses vers, malgré leur beauté, seraient oubliés aujourd'hui à cause de sa modestie,

si le marquis de Lucchesini, un de ses élèves, n'avait pris soin de les réunir et de les publier sous ce titre : *Saggio di rime*, Lucques, 1770, in-4. L'élégance du style et la pureté du goût forment le principal mérite de ce poète.

CASTILLO ou CASTILLEJO (le P. Antoine de), missionnaire, né à Malaga vers la fin du xvi[e] siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des franciscains. Ses supérieurs ayant reconnu en lui un grand talent pour la chaire, l'envoyèrent en Terre-Sainte où il parcourut tous les lieux célèbres par les événements qui s'y sont accomplis. Son seul désir était de terminer ses jours dans le couvent du Saint-Sépulture ; mais les intérêts de son ordre l'obligèrent de se rendre à Rome en 1639. Il retourna encore à Jérusalem, puis revint à Madrid, où il mourut en 1669, avec le titre de confesseur et de prédicateur du roi et des infants. On a de lui : *El devoto peregrino, viage de Tierra Santa*, Madrid, 1654, in-4, fig. et cartes. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, traite des établissements religieux de la Terre-Sainte et des environs, et offre la description de tous les lieux qui intéressent la foi catholique. Il est écrit agréablement, et offre une foule d'anecdotes et de détails sur les usages des Turcs.

CAUCHY (Louis-François), né à Rouen, en 1760, avait remporté, à 17 ans, le prix d'honneur au concours général de l'ancienne université. Bientôt après, par d'heureux débuts comme avocat au parlement de sa ville natale, il s'était ouvert l'accès des fonctions publiques. De 1783 à 1789, il exerça successivement celles de secrétaire-général de l'intendance de Normandie, puis de secrétaire-général de la lieutenance de police à Paris. Sa campagne d'Arcueil lui servit de retraite pendant la terreur. Il en sortit sous le directoire pour rentrer dans l'administration comme chef de division des sciences et des arts au ministère de l'intérieur, et fut élu secrétaire-général du Sénat. En 1814, la chambre des Pairs lui continua les mêmes fonctions, en lui remettant la garde des archives et la rédaction du procès-verbal des séances. Mis à la retraite en 1830, il se retira à Arcueil, où il mourut le 25 décembre 1848, avec la résignation d'un chrétien, fortifié des sacrements de l'église. Les grands événements accomplis sous le consulat et sous l'empire, lui avaient fourni le sujet de plusieurs pièces de poésies latines dans lesquelles la verve de l'expression le dispute souvent à la vigueur de la pensée, et dont la facture savante révèle une connaissance approfondie de l'art rhythmique, puisée aux meilleures sources de l'antiquité. On a remarqué surtout l'*Ode sur le rétablissement du culte catholique*, le *Dithyrambe sur la bataille d'Austerlitz*, et la pièce intitulée : *Violation des tombes royales de Saint-Denis*. Il a en outre laissé des ouvrages manuscrits, qui, on l'espère, ne seront pas perdus pour la science.

CAVACCI (Jacques), historien, né en 1567 à Padoue, embrassa la règle de St.-Benoit dans la congrégation du Mont-Cassin et passa la plus grande partie de sa vie dans le couvent de Sainte-Justine de Padoue. Il fut enlevé à Venise par une mort prématurée en 1612. On a de lui : *Historiæ Cœnobii D. Justinæ patavinæ libri VI, quibus casinensis congregationis origo et plurima ad urbem Pataviam ac finitimas attinentia interseruntur*, Padoue, 1656, in-4 ; *Illustrium Anachoretarum elogia*, Venise, 1625, in-4, fig.

CAVALCA (le P. Dominique), écrivain ascétique, contemporain du célèbre Dante, naquit en Toscane, embrassa la vie religieuse chez les Dominicains et se distingua par son talent pour la prédication. Il mourut vers 1342. On connaît de lui, entre autres ouvrages, *El tractato dicto, pongie lingua*, Rome, 1472, in-fol.; *Specchio di Croce*, etc., Milan, 1480, in-4, Rome, 1738, in-8; *Frutti della lingua*, Florence, 1493, in-fol., Rome, 1754, in-8 ; *Disciplina degli spirituali*, ibid., 1487, in-4 ; *Esposizione del simbolo degli apostoli*, Venise, 1489, in-4, Rome, 1763, in-8.

CÉA (Didier de), franciscain, commissaire-général de son ordre à la cour de Rome, mourut au monastère d'Ara-Cœli en 1640. On a de lui : *Archeologia sacra principum apostolorum Petri et Pauli*, Rome, 1636, in-4 ; *Thesaurus terræ sanctæ, quem Seraphica Minorum religio de observantia inter infideles, per trecentos et amplius annos, religiosè custodit et fideliter administrat*, Rome, 1639, in-4. On voit, dans ce livre curieux, quel a été pendant plus de trois siècles l'état des Franciscains dans la Palestine, où ils étaient chargés de la garde du Saint-Sépulcre.

CELESTINO (le P.), historien, né vers 1550 à Bergame, embrassa la règle de Saint-François et cultiva les lettres sans négliger les devoirs de son état. On a de lui : *Istoria quadripartita di Bergamo e suo territorio*, Bergame, 1617, Brescia, 1618, 3 tom. in-4. Il a composé en outre une *Vie de saint Patrice* et quelques autres ouvrages moins importants dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. scriptor. ordinis capucinorum*, 65.

CELLIERES (Laurent de), né en 1630 à Saint-Didier en Velay, entra dans la société de Jésus et professa à Lyon la rhétorique, la philosophie et les mathématiques. On a de lui : *Ars metrica, id est, ars condendorum eleganter versuum*, Lyon, 1673, in-12 ; *Musæ avenionenses*, Avignon, 1665, in-fol ; une *Interprétation latine, avec des notes exactes sur les odes d'Anacréon et sur les fables d'Esope* ; un *Commentaire du premier livre de Lucain*. Ces deux derniers opuscules ne sont connus que par la mention qu'en a faite le P. de Colonia dans son *Histoire littéraire de Lyon*, II, p. 722.

CERISIER (Antoine-Marie), né en 1749 à Châtillon-les-Dombes, fit ses études à Paris, et fut d'abord attaché comme secrétaire à l'ambassade de France à la Haye. A son retour, il revint habiter son pays natal, fut nommé en 1789 député suppléant aux états généraux, et devint un des fondateurs de la *Gazette universelle*. Poursuivi et emprisonné par les agents de la terreur, il ne sortit du cachot qu'après le 9 thermidor, et mourut à Châtillon en 1828. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tableau de l'histoire générale des provinces-unies*, Utrecht, 1777-84, 10 vol. in-8. Cette histoire, qui va jusqu'à l'année 1751, est la meilleure que nous possédions sur cette matière. Elle a été traduite en hollandais par B. Wildt, Utrecht, 1787, 10 vol. in-8.



CESARI (le P. Antonio), philologue, né vers 1750 à Vérone, embrassa dans sa ville natale, la règle de saint Philippe de Néri, et cultiva les lettres jusque dans un âge très-avancé. Il mourut à Ravenne en 1828. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie. Outre la part qu'il prit à une bonne édition du *Vocabolario della Crusca*, Vérone, 1806, 6 vol. in-8, on lui doit des traductions des *Odes* d'Horace, des *Comédies* de Térence, Vérone, 1816, 2 vol. in-8, et des *Lettres* de Cicéron, Milan, 1826 et années suiv.

CÉSARIS (l'abbé Angelo), né vers 1750, devint directeur de l'observatoire de Milan et de l'institut impérial et royal des sciences, lettres et beaux-arts. Il mourut à Milan en 1832. On a de lui dans plusieurs recueils, notamment dans les *Éphémérides astronomiques de Milan*, qu'il rédigea depuis 1775, d'importants mémoires sur *la Conjonction inférieure de Vénus avec le soleil*, le 20 mars 1782, *sur la réfraction de la lune*, etc.

CETTI (François), naturaliste, né à Come en 1726, embrassa la règle de saint Ignace, et fut envoyé par sa compagnie en Sardaigne, où il remplit avec succès la chaire de philosophie au collége de Sassari. Ce fut lui qui étudia et qui fit connaître le premier l'histoire naturelle de Sardaigne. On lui doit : *Quadrupedi di Sardegna*, Sassari, 1774, in-8 ; *Gli ucelli di Sardegna*, ibid., 1776, in-8, avec 6 pl.; *Anfibi e pesci di Sardegna*, ibid., 1777, in-8, avec 5 pl.; *Appendice alla storia dei quadrupedi di Sardegna*, ibid., 1777, in-8.

CHABANEL (Jean), né à Toulouse vers 1560, embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie et devint curé de la Daurade dans sa ville natale. Sa mort arriva vers 1615. On a de lui : *De l'antiquité des églises paroissiales et de l'institution des recteurs et vicaires perpétuels*, Toulouse, 1608, in-8; *Les sources de l'élégance française, ou du droit et naïf usage des principales parties du parler français; De l'antiquité de Notre-Dame de la Daurade à Toulouse, et autres antiquités de cette ville, illustrées de diverses observations et singularités remarquables*, ibid., 1621, in-8 ; *De l'état et police de la même église*, ibid., 1625, in-8; *Opuscula varia de rebus ecclesiasticis et moralibus*, Bordeaux, 1620, in-8.

CHALLAN (Antoine-Didier-Jean-Baptiste), né à Meulan en 1754, étudia d'abord les mathématiques et le dessin. Nommé commandant de la garde nationale, puis maire de Meulan et enfin procureur général syndic du département de Seine-et-Oise, il mérita dans ces différents postes l'inimitié des factieux, et fut enfermé comme suspect en 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il entra au conseil des cinq-cents, et y fit rendre la loi qui règle l'échéance des lettres de change. Délégué dans les provinces de l'Ouest, il contribua à les pacifier, devint ensuite membre du tribunat et prit une part active à toutes les mesures réparatrices proposées par le gouvernement. Elu membre du corps législatif en 1807, il rédigea l'acte du 3 avril 1814, par lequel le corps legislatif prononça la déchéance de Bonaparte, et demeura dès lors fidèle à la cause des Bourbons. Les dernières années de sa vie se passèrent à Meulan; il y mourut en 1831. On a de lui quelques opuscules sur la politique et un grand nombre de *Rapports* et de *Mémoires* imprimés dans les recueils de la société d'agriculture de Paris et de celle du département de Seine-et-Oise.

CHALMEL (Jean-Louis), historien, né à Tours en 1756, acheva ses études à Paris et se fit recevoir avocat. Elu en 1792 secrétaire-général de son département, il mérita par sa conduite l'honneur d'être destitué sous le règne de la terreur. Chef du bureau de l'instruction après la chute de Robespierre, il entra au conseil des cinq-cents, protesta contre les événements du 18 brumaire et se retira à Tours d'où il ne sortit qu'en 1816 pour entrer dans l'administration des droits réunis. Nommé sous-préfet de Loches pendant les cent-jours, il fut envoyé par son département à la chambre des représentants, puis rentra dans la vie privée et mourut à Tours en 1829. Il était correspondant de l'académie celtique, et membre de plusieurs autres sociétés littéraires. On lui doit : *Tablettes chronologiques de l'histoire civile et ecclésiastique de Touraine*, Paris, 1818, in-12 ; *Histoire de Touraine depuis la conquête des Gaules par les Romains jusqu'à l'année* 1790, ibid., 1828, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, d'un style correct, mais un peu froid, n'a pas obtenu un grand succès. Il a coûté à son auteur de nombreuses recherches; On lui a reproché de n'avoir pas traité avec assez de soin la partie ecclésiastique.

CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne, naquit le 2 octobre 1798, de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan et de Marie-Christine, fille de Charles, duc de Saxe et de Courlande. Il succéda, en 1800, à son père dans le gouvernement des possessions piémontaises et françaises de sa maison, sous la tutelle de sa mère qui épousa en secondes noces le prince de Montléart. Conduit à Dresde dès son enfance, il y reçut une éducation distinguée et épousa, en 1817, l'archiduchesse d'Autriche Marie-Thérèse, fille de Ferdinand, grand-duc de Toscane. De retour dans ses domaines, il y vécut dans la retraite jusqu'en 1821 où les nobles et les officiers, auteurs de l'insurrection qui éclata à cette époque, eurent le dessein de le placer à la tête du gouvernement. Victor-Emmanuel ayant abdiqué, son successeur Charles-Félix (*voy.* ce nom), qui n'avait pas d'enfants, nomma pour régent Charles-Albert, en attendant son arrivée. Le prince de Carignan déclara alors qu'il adoptait la constitution des Cortès d'Espagne, jura de l'observer et institua une junte provisoire. Sur ces entrefaites, une armée autrichienne s'étant mise en marche contre le Piémont, les actes du nouveau gouvernement furent déclarés nuls par Charles-Félix. Ainsi disgracié, Charles-Albert résigna la régence, et se retira à Florence. En 1823, il servit comme volontaire dans l'armée du duc d'Angoulême en Espagne, rentra l'année suivante à Turin et fut nommé en 1829 vice-roi de Sardaigne. Après la mort de Charles-Félix qui arriva le 27 avril 1831, il monta sur le trône en vertu de son droit de succession qui avait été reconnu par le congrès de Vienne. Ses anciennes relations avec le parti libéral faisaient concevoir, dès le commencement de son règne, de grandes espérances aux patriotes de la

Suisse et de l'Italie. Il les trompa d'abord en réglant sa politique sur celle de l'Autriche, et réprima sévèrement un coup de main tenté dans la nuit du 2 au 3 février 1834, par une troupe de réfugiés italiens, polonais et allemands sous les ordres du général Ramorino. Parmi les conjurés impliqués dans ces événements, les uns se dispersèrent, d'autres furent pris, jetés dans des cachots et fusillés. Le gouvernement ordonna en même temps la fermeture de l'université de Turin. La protection que Charles-Albert devait au commerce génois, lui fit prendre plusieurs fois une attitude hostile vis-à-vis des états barbaresques. En 1836, il arma contre le Maroc; et en 1844 un nouveau différend avec le Bey de Tunis détermina l'envoi d'une escadre pour appuyer ses réclamations auprès de la régence. Le contre-coup de la révolution du 24 février se fit promptement sentir en Sardaigne. Dès le 8 mars 1848, Charles-Albert changea son ministère et annonça le 16 une loi électorale, une loi municipale et d'autres réformes constitutionnelles. A peine eut-il fait ces premières concessions qu'il se sentit entraîné par les circonstances loin de ses prévisions et de ses désirs. Les partisans de l'émancipation exaltèrent les améliorations qu'il avait introduites dans ses états, et lui persuadèrent aisément que les habitants de la haute Italie attendaient de lui leur délivrance. Le 23 mars, il adressa une proclamation aux peuples de la Lombardie pour les exhorter à secouer le joug de l'Autriche et à venir prêter leur concours à ses armes. En même temps il entrait en campagne avec une armée nombreuse, et après de brillants avantages remportés sur les Autrichiens, il entrait à Milan où l'union de la Lombardie au Piémont, sous la dynastie de Savoie, fut proclamée le 31 mai. La fortune des combats changea bientôt. En quelques mois, Charles-Albert perdit toutes ses conquêtes et fut réduit à entrer en pourparler avec le général Radetzki. Milan rentra le 2 août sous la domination autrichienne; le roi abandonna la Lombardie et la Vénétie et rentra à Turin où il fut accusé de trahison par les démagogues les plus exaltés. L'armistice conclu d'abord pour cinquante jours et tacitement prolongé ensuite, dura plus de sept mois. Ce long retard acheva de préparer la ruine de Charles-Albert. Pendant ce temps-là, le maréchal Radetzki déployait à Milan une grande fermeté, comprimait par des exécutions militaires les tentatives de soulèvement qui se produisaient sur divers points de la Lombardie et serrait étroitement le blocus de Venise. A mesure que la domination autrichienne s'affermissait par ces mesures, l'influence de Charles-Albert diminuait tout à la fois et en Italie et en Sardaigne. Plusieurs combinaisons ministérielles, rapidement formées, plus rapidement dissoutes, avaient graduellement amené au timon des affaires des légistes et des journalistes démocrates qui servaient dans la royauté une sorte de transition politique et non point un principe de gouvernement. Sur ces entrefaites, la chute de Pie IX, et celle du grand-duc de Toscane firent voir clairement à Charles-Albert, à quel but tendait la révolution italienne. Voulant tenter l'effet d'un dernier prestige sur les amis raisonnables et modérés de la liberté, il congédia ses ministres et plaça l'abbé Gioberti à la tête du conseil; mais ce changement déplut également aux royalistes et aux radicaux. Le besoin d'argent décida le gouvernement à prélever des impôts extraordinaires sur les propriétés ecclésiastiques; quelques évêques furent inquiétés et les colléges des jésuites fermés. Ces mesures, ces faiblesses ne purent satisfaire les partisans de la démagogie. Charles-Albert, s'abandonnant encore une fois à leurs conseils, dénonça l'armistice à Radetzki et se prépara à une nouvelle campagne. Elle se termina en quelques jours à Novarre par la défaite des Piémontais. Le combat commencé le 23 mars fut d'abord favorable à Charles-Albert; mais il perdit bientôt ses positions, vit ses régiments forcés de céder le terrain, et les Autrichiens presque aux portes de Novarre. Le roi s'exposait au feu là où le danger était le plus grand et entendait sans pâlir les balles siffler autour de sa tête. Enfin voyant la situation désespérée de l'armée, il demanda une suspension d'hostilités, réunit son état-major et abdiqua en faveur de son fils, après avoir remercié toutes les personnes présentes des services qu'elles avaient rendus à l'état et à sa personne. Il partit aussitôt, accompagné seulement de deux domestiques, traversa rapidement la France et l'Espagne, et ne s'arrêta qu'en Portugal dans la petite ville d'Oporto où il fixa sa résidence, sous le nom de comte de Barge. Il avait emporté dans cette retraite le germe de la maladie qui le minait depuis le désastre de Novarre, et à laquelle il succomba le 28 juillet 1849, après avoir reçu les secours de la religion. Charles-Albert avait un esprit élevé, un caractère noble et une générosité de sentiments qui firent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. On peut le louer d'avoir établi et consolidé dans ses états les formes du gouvernement constitutionnel; mais son tort fut d'avoir contribué à allumer dans l'Italie une guerre d'indépendance qui parait encore injuste à plusieurs et que chacun s'accorde à reconnaître comme inopportune. En se mettant à la tête des révolutionnaires il céda au mouvement plutôt qu'il ne le dirigea, et parut moins entraîné par ses convictions ou par des vues d'ambition personnelle, que dominé par l'influence des radicaux. Son règne fut favorable aux lettres et aux sciences. Il les encouragea par ses exemples et par ses bienfaits, et publia à ses frais un ouvrage fort important pour l'histoire du Piémont. Il est intitulé : *Monumenta historiæ Patriæ,* Augustæ Taurinorum, 1838 et seq., in-fol., dont il a déjà paru 4 vol. L'éloge funèbre de Charles-Albert a été prononcé le 5 octobre 1849 dans la cathédrale de Saint-Laurent à Gênes, par M. Mamiani qui tenait cette mission de la municipalité.

CHARLES-FÉLIX Ier (Joseph-Marie), roi de Sardaigne, né le 6 avril 1765 à Turin, quatrième fils de Victor-Amédée III, reçut en naissant le titre de duc de Génevois. D'un caractère simple et modeste, il se croyait placé trop loin du trône pour prendre beaucoup de part aux affaires. Après avoir subi pendant plus de deux ans la dure captivité où furent tenus tous les siens, il les suivit en Sardaigne et

fut fait vice-roi de cette île en 1799. Il épousa, en 1807, Marie-Christine de Naples, et rentra dans le Piémont, en 1814, quand son frère Victor-Emmanuel eut recouvré son trône. En 1821, ce prince abdiqua à la suite d'une révolte, et Charles-Félix qui se trouvait alors à Modène fut appelé à lui succéder. Il n'accepta cette charge qu'après s'être assuré que son frère s'en était démis sans contrainte et qu'il persistait dans sa résolution. Il prit des mesures énergiques contre les fauteurs des troubles révolutionnaires, reprit sur les insurgés la place d'Alexandrie avec le secours des troupes autrichiennes et vint prendre possession de son royaume. Son règne fut aussi heureux que paisible. Clément envers les rebelles, il rétablit l'ordre dans toutes les parties de l'administration, fit préparer par une commission de jurisconsultes des codes civils et criminels, et publia, en 1822, un code militaire fondé sur les véritables principes de la justice et de la discipline. On lui doit aussi d'utiles règlements sur les monnaies et sur les matières commerciales. Il mourut à Turin, le 27 avril 1831, après une longue et douloureuse maladie. Il avait composé lui-même son épitaphe et choisi sa sépulture dans l'église des bénédictins d'Hautecombe, en Savoie, où il allait chaque année faire une retraite de quinze jours. En lui s'éteignit la branche aînée de la maison de Savoie. Ses états furent transmis au prince de Carignan qui lui succéda sous le nom de Charles-Albert, dont l'article précède.

CHARLET (Jean-Baptiste), né à Langres vers la fin du XVIIe siècle, devint chanoine de Grancey, puis curé d'Ahuy près de Dijon. Il avait consacré ses loisirs et son talent à l'histoire du pays, sous la direction de D. Mabillon qui l'estimait, et avec lequel il fut longtemps en correspondance. Malheureusement presque tous ses ouvrages sont perdus. Il ne reste que son *Abrégé des vies des évêques de Langres*, dédié à l'évêque Clermont-Tonnerre vers 1712. On la conserve dans la bibliothèque de cette ville.

CHARLOTTE-JOACHINE de Bourbon, reine de Portugal, née à Madrid le 25 août 1775, du roi d'Espagne Charles IV et de Marie-Louise de Parme, montra dès sa plus tendre jeunesse une capacité au-dessus de son âge et acquit une instruction au-dessus de son sexe. Fiancée au prince Jean de Portugal, elle l'épousa en 1790, eut neuf enfants, et ne put toutefois vivre avec lui dans une parfaite union. Son mari étant devenu régent de Portugal sous le nom de Jean VI, elle fut accusée d'avoir voulu se faire déférer l'administration du royaume qui languissait à cause de l'incapacité du prince. Lorsque les Français eurent envahi la Péninsule en 1807, elle s'embarqua pour le Brésil, s'y établit et devint, après la mort de Marie sa belle-mère, reine du Portugal et impératrice du Brésil. De retour à Lisbonne avec son époux en 1821, elle fut déclarée déchue de ses droits et détenue au château de Ramalhão pour avoir cherché à brouiller le roi avec les partisans de la nouvelle constitution que les Cortès venaient d'obtenir. Loin d'être accablée de ce coup, ses menées n'en devinrent que plus ténébreuses et plus coupables. Elle mit dans ses intérêts le comte d'Amarante et fit éclater, en 1823, une insurrection à Villaréal, sous prétexte de délivrer le pays et le roi du joug des Cortès et du fléau des révolutions. Pendant l'insurrection d'Espagne, elle ne négligea rien pour mettre la France dans ses intérêts, espérant qu'elle pourrait, par la médiation de cette puissance, réunir sous son sceptre l'Espagne et le Portugal. Pendant ce temps-là elle se servait de D. Miguel, l'un de ses fils, pour renverser les Cortès. Elle réussit, se fit réintégrer dans ses droits civils et politiques, et aspira dès-lors à détrôner son mari pour régner à sa place en qualité de régente. Le pouvoir lui échappa cependant à la mort de Jean VI. Elle se vit préférer sa troisième fille, l'infante Isabelle-Marie qui fit proclamer, en 1826, reine de Portugal sa nièce Dona Maria da Gloria. Les royalistes, ralliés au nom de Charlotte-Joachine, s'insurgèrent sur plusieurs points en faveur de D. Miguel. Le parti constitutionnel se décida alors à offrir la régence à ce prince, pour concilier tous les intérêts. Il l'accepta, et sa mère devint plus puissante que jamais. Elle le décida facilement à renverser la constitution et à prendre pour lui-même le titre de roi. Contente de son ouvrage, elle se retira ensuite au château de Quélus où elle mourut le 7 janvier 1830, munie des sacrements de l'Eglise. Cette princesse, qui a agité le Portugal pendant trente ans, a été diversement jugée par les partis. Les écrivains royalistes l'ont vantée sans restriction; les libéraux au contraire lui ont reproché amèrement d'avoir travaillé à ruiner le gouvernement de son mari. On doit convenir qu'elle était douée d'un caractère ferme et viril, et qu'elle a lutté avec persévérance contre l'influence des Anglais. Sa plus grande faute fut d'avoir voulu subordonner le Portugal à l'Espagne. C'était trahir le peuple sur lequel elle régnait au profit de celui chez qui elle avait reçu le jour.

CHAS, né à Nîmes vers 1750, fut admis chez les jésuites à la fin de ses études; mais il ne prononça pas de vœux et quitta la compagnie pour se rendre à Paris. Changeant d'opinion toutes les fois que le gouvernement changeait, il flatta successivement Bonaparte et les Bourbons, dans des brochures imprimées pour l'événement du jour et mourut en 1830, complétement oublié. On a de lui trente-un *Opuscules* ou *Compilations*, dont on peut voir les titres dans la *Biographie universelle*, T. LX, *supplément*.

CHASTEL (Pierre-Louis-Aimé), général français, né en 1774 à Vergi, dans le Chablais, s'enrôla dans la légion des Allobroges, et après avoir pris part aux campagnes de 1796 et 1797, fit partie, l'année suivante, de l'expédition d'Egypte, où il combattit vaillamment sous les ordres de Dessaix. Chef d'escadron à la bataille d'Austerlitz, général de brigade après l'affaire de Burgos, il mérita dans la campagne d'Autriche, en 1809, le grade de général de division, prit part à l'expédition de Russie et fit sa soumission au roi pendant la première restauration. Ayant servi dans la grande armée pendant les cent-jours, il fut mis à la retraite après le second retour du roi, et mourut à Genève en

1826. Il a laissé des mémoires manuscrits qui ne peuvent manquer d'être intéressants pour l'histoire des guerres de la république et de l'empire.

CHATEAUBRIAND (René-François-Auguste, vicomte de), naquit à Saint-Malo le 4 septembre 1768, de René-Auguste, comte de Châteaubriand-Combourg et d'Apolline-Jeanne-Suzanne, comtesse de Bédée. Sa famille paternelle, une des plus anciennes de la Bretagne, remontait par les barons de Châteaubriand jusqu'à Thierri, petit-fils d'Alain III, comte souverain de la péninsule armoricaine. Il était presque mort quand il vint au monde, et sa nourrice le voua à Notre-Dame de Nazareth. Son enfance fut d'abord un peu livrée à elle-même. Cependant on lui fit commencer ses études au collège de Dol; il les continua à Rennes où il eut Moreau pour émule, et les acheva à Dinan, avec Broussais. Fier et sensible aux réprimandes, il se distinguait par une intelligence très-précoce et par une mémoire extraordinaire. Son père, qui le destinait à la marine, l'envoya à Brest pour passer un examen de capacité; mais après y avoir attendu en vain son brevet d'aspirant, il revint à Combourg et manifesta l'intention d'entrer dans l'état ecclésiastique. Quelques lectures téméraires le firent renoncer à ce projet, il passa de la ferveur à l'incrédulité, et s'abandonna à tous les rêves d'une imagination exaltée par la solitude et par les passions. Fatigué de la vie, il était même obligé de lutter contre la tentation du suicide, lorsque le crédit du comte de Combourg, son frère aîné, lui fit obtenir une sous-lieutenance au régiment de Navarre. Après la mort de son père, arrivée en 1786, il quitta la garnison de Cambrai pour recueillir en Bretagne sa part de succession, et vint s'établir à Paris avec sa famille. Son frère qui avait épousé Mademoiselle de Rosambo, petite-fille de Malesherbes, le présenta dans le monde et lui procura ses entrées à la cour, ce qui lui valut le rang de capitaine de cavalerie. On voulait l'agréger à l'ordre de Malte; ce fut dans cette intention qu'il reçut la tonsure des mains de Mgr. Cortois de Pressigny, alors évêque de St.-Malo, depuis archevêque de Besançon. Mais le jeune Châteaubriand commençait à tourner ses vues vers la carrière des lettres. Il fréquentait Ginguené, Lebrun, Chamfort, Delisle de Salles et s'estimait heureux d'avoir pu, par leur entremise, faire insérer dans l'*Almanach des muses*, une *Idylle* intitulée l'*Amour de la campagne*, qu'il avait composée dans les bois de Combourg. En 1789, il assista aux états de Bretagne et mit l'épée à la main pour repousser le peuple qui assiégeait la salle où se tenait l'assemblée. De retour à Paris, après l'ouverture des états-généraux, il fut témoin des premières scènes de la révolution et quitta le service en 1790, par suite d'une révolte qui éclata dans le régiment de Navarre. Effrayé des excès populaires et tourmenté du désir de voyager, il s'embarqua au mois de janvier 1791 pour l'Amérique septentrionale. Il espérait, grâce aux conseils et à l'appui de Malesherbes, découvrir par terre le passage au nord-ouest, en retrouvant la mer polaire déjà entrevue par Héarn en 1772. Il toucha aux Açores et à Terre-Neuve, et faillit périr dans la traversée. Wasington l'accueillit à Philadelphie avec une noble et cordiale simplicité. Il visita New-Yorck, Boston et les principales villes des Etats-Unis, où il s'étonnait de trouver les mœurs des sociétés modernes au lieu des mœurs antiques qu'il avait rêvées. Bientôt il s'enfonça de forêt en forêt et de peuplade en peuplade, étudiant, au profit de la poésie, une nature vierge et des nations encore jeunes, exposant deux fois sa vie pour contempler de plus près la cataracte du Niagara, et écrivant déjà les premières pages d'*Atala* et de *René*. Sur ces entrefaites, il apprit par un journal anglais la fuite de Varennes, l'arrestation de Louis XVI et les progrès de l'émigration. Son retour fut décidé aussitôt. Il débarqua au Hâvre en 1792, retrouva sa mère à Saint-Malo, s'y maria et, après une courte apparition à Paris, partit avec son frère pour rejoindre, sous les drapeaux de Condé, les serviteurs de la monarchie. Arrivé à Coblentz, il entra en qualité de garde noble dans la 7e compagnie bretonne. Dans ses heures de loisir, il corrigeait son *Voyage en Amérique* et son *Atala*. Ce manuscrit qu'il portait dans son sac lui sauva la vie en amortissant une balle qui vint le frapper. Blessé à la cuisse au siége de Thionville, il fut atteint en même temps de la petite vérole et laissé pour mort dans un fossé. Des gens du prince de Ligne le mirent dans un fourgon, et le déposèrent au pied des remparts de Namur. Il traversa cette ville, en se traînant sur ses genoux et sur ses mains. Quelques femmes du peuple prirent pitié de lui et l'aidèrent à marcher. Enfin il arriva à Bruxelles, où son frère le reconnut, et le confia aux mains d'un médecin. De là, il gagna Ostende, et ayant obtenu une place dans la barque d'un pêcheur qui faisait voile vers Jersey, il fut accueilli dans cette île par la famille de sa mère. A peine guéri, il partit pour Londres et y vécut d'abord dans le plus grand dénuement. Trop fier pour demander des secours au gouvernement anglais, il ne voulut rien devoir qu'à son travail. C'est pourquoi il passait le jour à traduire des livres anglais ou latins, et la nuit à composer son *Essai sur les révolutions*, dont le succès pouvait seul le tirer de la misère. Un travail si opiniâtre mit de nouveau sa vie en danger. Pour comble de disgrace, les traductions manquèrent et le malheureux émigré connut pendant quelques jours les douleurs de la faim. On demanda alors sa collaboration pour l'histoire du comté de Sulfolx à laquelle travaillaient plusieurs savants sous la direction du pasteur de Beccles. Il alla s'établir dans cette ville et se chargea de déchiffrer quelques manuscrits français du XIIe siècle, dont la connaissance était nécessaire aux auteurs de l'entreprise. De retour à Londres, il acheva et fit paraître en 1797, son *Essai sur les révolutions*. Cet ouvrage fit du bruit, lui valut beaucoup d'éloges et de sympathie dans la noblesse émigrée, et le mit en rapport avec Montlosier, Delille et Fontanes. Les malheurs domestiques ne cessaient de l'éprouver. Il avait appris la mort de son frère et de sa belle-sœur, guillotinés avec Malesherbes. Sa femme et sa sœur avaient été jetées dans les prisons de Rennes, et sa mère dans celles de Paris. Cette pieuse femme, après avoir subi une longue détention, mourut en 1798, en demandant à Dieu la conversion de son fils. Le jeune incrédule fut touché

de cette prière. Il fit de sérieuses réflexions, résolut dès lors de consacrer sa plume à la défense de la foi, et traça le plan du *Génie du christianisme.* Aussitôt que Bonaparte eut été nommé premier consul, il rentra en France sous un nom supposé, s'associa avec Fontanes pour la rédaction du *Mercure,* et publia *Atala* en 1801. Ce roman, attaqué par les uns, reçu avec enthousiasme par le plus grand nombre, eut un immense succès et valut à son auteur d'illustres amitiés. Madame Bacciochi et Lucien Bonaparte se déclarèrent ses protecteurs; Joubert, de Bonald, La Harpe, Chénedollé, Mesdames Récamier et de Beaumont se lièrent avec lui. Il avait voulu, en débutant par *Atala*, attirer sur lui l'attention publique et préparer les esprits à accueillir le *Génie du christianisme* qui parut en 1802. Les disciples de Voltaire crièrent à la superstition; dans leurs brochures et dans leurs journaux, ils traitèrent l'auteur et le livre avec un superbe mépris; mais tous ceux qui restaient attachés à la religion, et qui comprenaient la poésie, applaudirent aux intentions et au talent de l'écrivain. Bonaparte, qui s'occupait alors du concordat, témoigna le désir de voir un homme qui secondait si bien ses vues, et, dans l'espoir de l'attacher à sa fortune, le nomma premier secrétaire du cardinal Fesch, ambassadeur à Rome. Lorsque le nouveau diplomate fut présenté à Pie VII, ce vénérable pontife lisait le *Génie du christianisme.* Le cardinal apprécia peu son secrétaire, le desservit et l'obligea de le quitter. Revenu à Paris, après avoir visité l'Italie, Châteaubriand reçut le titre de ministre plénipotentiaire dans le Valais. C'était la veille du jour où le duc d'Enghein, enlevé, au mépris du droit des gens, sur un territoire étranger, tomba fusillé dans les fossés de Vincennes. Le même soir, alors que chacun se taisait par l'effet de l'étonnement ou de la crainte, Châteaubriand envoya sa démission; cette protestation, d'autant plus méritoire qu'elle était seule, irrita le premier consul; il se contint néanmoins et n'inquiéta pas d'abord le courageux écrivain en qui il commençait à voir un ennemi. Rapproché de Madame de Staël par une communauté d'opinions et de disgrace, Châteaubriand alla la visiter en 1805, dans son exil, à Coppet. L'année suivante, il mit à exécution son projet de pèlerinage aux saints lieux. Il revit l'Italie, s'embarqua pour la Grèce, retrouva les ruines de Sparte, étudia ce qui restait des monuments d'Athènes, toucha à Smyrne, passa à Chypre, visita le Carmel et entra enfin à Jérusalem. Après avoir chaussé l'éperon d'or de Godefroy de Bouillon, reçu l'accolade de sa large épée et le brevet de chevalier du Saint-Sépulcre, il fit voile pour l'Egypte, passa en Afrique, parcourut les champs où fut Carthage, s'embarqua pour l'Espagne et écrivit, au milieu de l'Alhambra, *le dernier des Abencérages.* Rentré en France le 5 mai 1807, il inséra dans le *Mercure*, dont il était devenu co-propriétaire, un article qui acheva d'irriter le gouvernement contre lui. L'empereur parlait de le faire sabrer sur les marches des Tuileries; mais après avoir donné l'ordre de l'arrêter, il se contenta de lui retirer le privilége du *Mercure.* Châteaubriand prit le parti de se retirer dans son petit domaine de la vallée aux Loups, près d'Aulnay, où il écrivit l'*Itinéraire*, *Moïse* et les *Martyrs.* Bonaparte, qui cherchait à le ramener à lui, le fit nommer à l'académie française en 1812, comme successeur de Chénier, et voulut lui donner la surintendance générale des bibliothèques de l'empire, avec les appointements attachés aux ambassades de première classe. Mais le discours du récipiendaire, protestation éloquente contre les doctrines et les actes de la révolution et contre les tendances despotiques du gouvernement, blessa si vivement l'empereur, que la réception fut indéfiniment ajournée. Dès que les alliés eurent envahi la France, Châteaubriand se déclara hautement en faveur des descendants de nos rois. Son opinion fut exprimée dans une brochure qui parut en 1814 sous le titre de *Buonaparte et les Bourbons*, et dont Louis XVIII disait qu'elle lui avait valu une armée. Cependant l'auteur n'eut pas à se louer de la première restauration. Peu agréable au roi, il se crut négligé et songeait même à se retirer en Suisse, lorsqu'on lui offrit l'ambassade de Suède. Ayant appris au milieu de ses préparatifs de départ le retour de Bonaparte, il conseilla au roi d'attendre son compétiteur à Paris. Cet avis ne prévalut point, et Châteaubriand suivit Louis XVIII à Gand où il fit partie du conseil, en qualité de ministre de l'intérieur, et où il rédigea, sur l'état de la France, un *rapport* qui fut considéré comme un manifeste politique. Il conserva son titre sous la seconde restauration, mais refusa d'accepter un portefeuille en compagnie de Fouché et de Talleyrand. Membre de la chambre des pairs dès 1815, il y prononça des discours fort remarquables sur l'inamovibilité et sur la loi des élections en 1816, contre l'esclavage en 1817. Non moins dévoué aux Bourbons qu'attaché aux libertés garanties par la charte, il essayait de concilier les droits du trône avec ceux de la nation, et s'indignait de voir, soit dans les conseils du roi, soit dans les différents services administratifs, des hommes qui avaient trop marqué au milieu des troubles révolutionnaires. Ce sentiment lui dicta sa brochure intitulée la *Monarchie selon la Charte.* M. de Cazes, président du conseil, la fit saisir; l'auteur protesta devant notaire. Rayé de la liste des ministres d'Etat sous le duc de Richelieu et privé de sa pension, il fut obligé, pour vivre, de vendre sa bibliothèque. Il fonda alors le *Conservateur* en opposition à la *Minerve* qui défendait les actes du ministère, et fit avec la collaboration des Montmorency, des Lévis et des de Villèle, la guerre la plus opiniâtre au ministre favori. Le cabinet de Cazes chancelait sous les coups que le *Conservateur* lui portait chaque jour; l'assassinat du duc de Berry détermina sa chute. Châteaubriand, sur les instances du comte d'Artois, rédigea les *Mémoires sur la vie et sur la mort de monseigneur le duc de Berry* : un exemplaire de cet ouvrage fut enfermé dans le tombeau du prince. Lorsque M. de Villèle entra au ministère, Châteaubriand accepta l'ambassade de Berlin. Là, il sut se concilier l'affection de la famille royale, la confiance des ministres prussiens, et l'amitié de la duchesse de Cumberland qui l'admit dans son intimité. Il revint à Paris en 1821 pour assister au

baptême de M. le duc de Bordeaux, et Richelieu lui rendit son titre de ministre d'Etat. En 1822, il succéda à M. de Cazes dans l'ambassade de Londres, et passa les Alpes bientôt après pour représenter la France au congrès de Vérone. Après avoir plaidé éloquemment dans cette assemblée la cause des Grecs et les intérêts de la France au sujet de la guerre d'Espagne, il vint remplacer de Montmorency aux affaires étrangères. C'est pendant son ministère que, malgré le congrès, malgré M. de Villèle, il fit décider l'intervention en faveur de Ferdinand VII. En étouffant la révolution espagnole, il avait moins en vue un intérêt dynastique que la gloire et la prospérité de la France. L'établissement de deux ou trois monarchies bourbonniennes en Amérique, faisant, au profit de la France, le contrepoids de l'influence de l'Angleterre et des Etats-Unis; le cabinet des Tuileries devenu puissant au point de pouvoir exiger une modification dans les traités de Vienne; nos anciennes frontières recouvrées du côté du Rhin et étendues jusque dans les Pays-Bas, tels étaient les avantages que Châteaubriand se promettait de la guerre d'Espagne. Mais huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la reddition de Cadix, qu'il fut obligé de sortir du cabinet, après avoir lutté inutilement contre l'antipathie de Louis XVIII, et contre la jalousie de Corbière et de M. de Villèle. Il refusait de soutenir la conversion des rentes, et ne voulait du renouvellement septennal qu'avec le changement d'âge. Destitué en 1824 avec des formes brutales, il rentra dans les rangs de l'opposition libérale dont il ne tarda pas à devenir le chef. Sa plume, dans le Journal des Débats, ne laissa pas un moment de trêve au ministère : réduction des rentes, droit d'aînesse, censure, loi du sacrilége, dissolution de la garde nationale; il attaqua toutes les mesures du cabinet avec une vigueur et une constance qui amenèrent la chute de M. de Villèle. Sur ces entrefaites, Louis XVIII mourut, et Châteaubriand séparant soigneusement la cause de la dynastie de celle des ministres qui, selon lui, la servaient mal, donna dans une brochure intitulée : *Le roi est mort : Vive le roi!* un nouveau gage de son dévouement à la royauté des Bourbons. Il assista au sacre de Charles X, et reçut dans cette circonstance le collier des ordres. Le ministère Martignac le fit sortir en 1828 de l'opposition; mais on ne put le déterminer à accepter un portefeuille, il se contenta de l'ambassade de Rome. Ce fut pendant sa mission que Léon XII vint à mourir et que Pie VIII fut élu. A l'avénement du prince de Polignac aux affaires étrangères, fidèle à sa ligne politique, il envoya sa démission, recommença la lutte qu'il avait déjà dirigée deux fois et ne fut que trop tôt vengé. Il était à Dieppe lorsqu'il apprit les fatales ordonnances; il accourut à Paris, mais il était trop tard. Charles X reprenait le chemin de l'exil, et ceux mêmes qui venaient de le proscrire, portèrent en triomphe son loyal ami. Châteaubriand ne remonta à la tribune de la chambre des pairs que pour soutenir, dans un discours éloquent, les intérêts et les droits de M. le duc de Bordeaux. « Vous » proclamez la souveraineté de la force, disait-il en » terminant, gardez-la soigneusement, car si un jour » elle vous échappe, vous serez mal venus à vous » plaindre. Telle est la nature humaine. Les esprits » les plus éclairés et les plus justes ne s'élèvent pas » toujours au-dessus d'un succès. Ils étaient les pre- » miers à invoquer le droit contre la violence, ils » appuyaient ce droit de toute la supériorité de leurs » talents, et au moment où la vérité de ce qu'ils di- » saient est démontrée par l'abus le plus abominable » de la force, les vainqueurs s'emparent de l'arme » qu'ils ont brisée. Dangereux tronçons qui blesse- » ront leur main sans les servir! Inutile Cassandre, » j'ai assez fatigué le trône et ma patrie de mes » avertissements dédaignés. Il ne me reste plus qu'à » m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant » de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les » sortes de puissance, excepté celle de me délier de » mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma » vie uniforme. Après tout ce que j'ai fait, dit et » écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des » misérables si je les reniais au moment où, pour la » troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers » l'exil.... Si j'avais la conviction intime qu'un en- » fant doit être laissé dans les rangs obscurs et heu- » reux de la vie pour assurer le repos de trente-trois » millions d'hommes, j'aurais regardé comme un » crime toute parole en contradiction avec le besoin » des temps; je n'ai pas cette conviction. Si j'avais » le droit de disposer d'une couronne, je la mettrais » volontiers aux pieds de Mgr. le duc d'Orléans. Mais » je ne vois de vacant qu'un tombeau à St.-Denis, et » non pas un trône. » Ses nobles efforts furent inutiles. Il refusa de prêter serment à la dynastie de juillet, renonça à la dignité de pair, à ses honneurs et à ses pensions et rentra pauvre dans la vie privée. Après avoir donné asile dans sa maison aux missionnaires de France, dont les jours étaient menacés par la populace, il partit pour la Suisse, revint quelques mois après et descendit encore une fois dans l'arène politique. Il publia en 1831 une brochure intitulée de la *Nouvelle restauration*. En 1832 parut un *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry*, qu'il avait visitée dans sa prison, suivi, en 1833, d'une troisième brochure qui a pour titre : les *Conclusions*. Le ministère public fit saisir ce dernier pamphlet, et la cour royale de la Seine prononça la mise en accusation de l'auteur. Châteaubriand, assis sur les bancs de la justice criminelle, fut acquitté par le jury. Il visita encore l'Italie et le midi de la France, s'arrêta à Nîmes où il s'entretint avec M. Reboul, le poète Boulanger, à Toulouse qui lui décerna des lettres de maître ès-jeux floraux, et porta à Prague ses hommages à la famille exilée. De retour à Paris, il vécut étranger aux affaires, ne quittant sa retraite que pour se rendre à l'Abbaye aux-bois, auprès de Madame Récamier (*voy.* ce nom), qui réunissait dans sa maison l'élite de la vieille société française. L'étude de la littérature anglaise, la *Vie de l'abbé de Rancé* et les soins qu'il donna à ses *Mémoires d'outre-tombe*, l'occupèrent jusqu'à la fin de sa vie. La révolution de février ne le surprit pas, car il l'avait annoncée dès 1830. Touchant à ses derniers moments, lorsque l'insurrection de juin éclata, il parla encore avec admiration de la mort

héroïque de l'archevêque de Paris, reçut avec une grande piété les secours de la religion et mourut le 4 juillet 1848. Son corps, déposé d'abord dans l'église des missions étrangères, fut conduit à Saint-Malo, où la ville, selon ses désirs, lui avait préparé un tombeau sous un rocher qui s'avance dans la mer. M. Ampère, au nom de l'académie française, fit un discours sur sa tombe, et M. le duc de Noailles, que cette compagnie lui donna pour successeur, prononça son éloge dans la séance publique du 6 décembre 1849. Châteaubriand avait une tenue fière et parlait peu. Il aimait les louanges et les prodiguait aux autres, non sans se moquer souvent de lui-même et d'autrui. Républicain par goût, il était monarchiste par raison, et bourbonnien par honneur. Ses convictions politiques ne changèrent jamais; ses convictions religieuses une fois arrêtées, il les défendit par ses écrits et les honora par ses actions. Il disait de lui-même « qu'il était le plus » incrédule des hommes, et le plus entêté des » catholiques. » Son désintéressement égalait son génie, et sa bienfaisance fut constamment secondée par celle de sa femme. C'est à eux que l'on doit l'hospice de Marie-Thérèse, fondé à Paris en faveur des prêtres infirmes. Châteaubriand a publié : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leur rapport avec la révolution française*, Londres, 1797, in-8, tome 1er. Dans cet ouvrage, l'auteur expose la suite des annales des peuples et s'efforce de retrouver chez les anciens les personnages et les événements de la révolution française. Cette donnée est fausse et ne peut aboutir qu'à des paradoxes. Aussi y reconnait-on l'œuvre d'un jeune homme qui a plus d'imagination et de génie que de réflexion et d'expérience. Tous les sujets y sont abordés, tous les styles mêlés : les barbarismes, les anglicismes abondent dans la première partie. En complétant cet *Essai* en 1814, Châteaubriand fit observer que ses opinions politiques n'avaient pas changé. En effet, comprenant déjà la liberté comme il la défendit plus tard, il posait dans son livre les bases de la monarchie constitutionnelle, et établissait les principes qui l'ont depuis constamment dirigé dans sa vie publique. La religion au contraire est souvent méconnue et insultée dans l'*Essai*. L'auteur n'a pas voulu supprimer les passages où son incrédulité se révèle, mais il y ajouta des notes dans lesquelles il se condamne lui-même avec la plus rigoureuse sévérité. *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert*, Paris, 1801, in-18. Ce petit roman a été traduit dans toutes les langues. Tout y est nouveau, mœurs, pays, langage. Les descriptions les plus riches, mêlées aux passions les plus vives, le rendent singulièrement attrayant. La critique y a blâmé avec raison l'épisode de Chactas à la cour de Louis XIV, certaines situations forcées, certaines expressions ambitieuses ou vides de sens; mais la religion s'est alarmée avec plus de raison encore de quelques peintures trop voluptueuses pour être mises sans danger sous les yeux de la jeunesse. *Le Génie du christianisme*, ou les beautés de la religion chrétienne, Paris, 1802, 5 vol. in-8. C'est de tous ses ouvrages celui qui eut l'influence la plus heureuse sur notre siècle. Voltaire et son école avaient représenté notre religion comme absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, incompatible avec le progrès des lumières. Châteaubriand, pour lui ramener les hommages de la France, la montra vénérable par son antiquité, divine dans sa morale, riche et touchante dans ses pompes. S'adressant surtout à l'imagination et au cœur, il compare dans de belles études littéraires le merveilleux payen au merveilleux chrétien, et montre que nos croyances, loin de gêner l'inspiration, l'élèvent et l'agrandissent en imposant un frein aux passions et en les mettant aux prises avec la conscience. Il oppose nos poètes, nos philosophes, nos historiens, nos orateurs, nos artistes, à ce que l'antiquité nous offre de plus grand dans la poésie, la philosophie, l'histoire, l'éloquence et les arts : la victoire reste au christianisme. Ses chapitres sur la poétique et sur les missions sont ce qu'il y a de plus achevé. A l'apparition du livre, la critique releva, dans la partie qui traite du dogme, des idées fausses, des données incomplètes et des expressions inexactes. Ces taches ont disparu dans les éditions suivantes. *René*, épisode du génie du christianisme, Paris, 1807, in-12, dans lequel il démontre l'utilité des couvents, en peignant le malheur d'un homme qui se soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries dans une solitude où il ne vit pas avec Dieu. Le but de l'auteur est excellent, mais la vie de son héros a quelque chose de grandiose qui est peut-être plus capable de séduire l'inexpérience que de l'éclairer. *Les Martyrs* ou le *Triomphe de la religion chrétienne*, Paris, 1810, 3 vol. in-8. Le sujet et les personnages de ce poème sont tirés de l'antiquité profane et sacrée. L'auteur a voulu prouver ce qu'il avait avancé dans *le Génie du christianisme*, que la religion, mieux encore que la fable, pouvait inspirer le poète. Il peint la civilisation payenne expirante, et le christianisme sortant des catacombes, les mœurs des premiers chrétiens et celles des barbares dans les forêts de la Germanie. Sa pureté et l'harmonie de son langage ne le cèdent point à la vérité de ses tableaux. On admire la coupe savante, nombreuse et variée de ses phrases, ses comparaisons brillantes, ses expressions pittoresques, ses images sublimes. On remarque surtout le récit d'Eudor, le combat des Gaulois et des Francs, l'hymne de Cymodocé et l'épisode de Velléda. Malgré leur mérite éminent, les *Martyrs* furent attaqués avec acharnement dans les *Débats* par le spirituel Hoffman; Mgr. Clausel de Montals, depuis évêque de Chartres, crut devoir se ranger du côté des critiques, au nom de la religion. Châteaubriand pensa s'être trompé. Fontanes, qui lui adressa à ce sujet des strophes charmantes, lui prédit que son épopée aurait le sort d'Athalie et qu'elle compterait un jour parmi les plus beaux ouvrages de la littérature française. *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne*, Paris, 1811, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, un des plus goûtés de l'illustre écrivain, n'est autre chose

que le recueil des notes qui lui restèrent de son pèlerinage aux saints lieux, après la publication des *Martyrs*. On y remarque la beauté et la fidélité des pescriptions, la grandeur et la poésie des souvenirs, le charme des rapprochements, l'heureux choix des détails anecdotiques, une saine érudition et une connaissance parfaite de l'antiquité. Le style, plein de variété et de souplesse, est toujours proportionné à la nature des sujets. *De Buonaparte, des Bourbons, de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et de l'Europe*, Paris, 1814, in-8; *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*, ibid., 1814, in-8; *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique, suivis de morceaux inédits de morale et de littérature*, Londres, 1815, 2 part. in-8; *Le vingt-et-un janvier*, Paris, 1815, in-8; *Mélanges de politique*, 1816, 2 part. in-8. On y trouve le *Rapport sur l'état de la France, fait au roi en son conseil*, et imprimé d'abord dans le *Moniteur* de Gand en 1815; *De la monarchie selon la Charte*, Paris, 1816, in-8. Cet ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, le publiciste, après avoir rompu définitivement avec le passé, pose nettement les principes du gouvernement représentatif: la liberté de la pensée et de la presse; la royauté irresponsable, laissant aux mains des ministres la direction du gouvernement; enfin l'initiative des lois appartenant aux chambres. Dans la seconde partie, effrayé des concessions que l'on avait faites aux intérêts créés par la révolution, il veut que l'on procède par voie d'exclusion absolue contre les hommes de la république; il demande pour le clergé une dotation foncière, la tenue des registres de l'état civil et le monopole de l'instruction à tous les degrés. Ce livre peut être considéré comme le programme politique que l'auteur s'était tracé, et auquel il est demeuré fidèle pendant toute sa vie. *Proposition faite à la chambre des pairs, dans la séance du 23 novembre*, etc., relative aux élections précédentes, ibid., 1816, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif aux journaux*, ibid., 1817, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif aux finances*, ibid., 1817, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse*, discours prononcé dans la chambre des pairs dans la séance du 10 janvier 1818, ibid., 1818, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif au recrutement de l'armée*, ibid., 1818, in-8; *Du système politique suivi par le ministère*, ibid., 1818, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif à la suspension de la liberté individuelle*, ibid., 1820, in-8; *Mémoires, lettres et pièces authentiques, concernant la vie et la mort du duc de Berry*, ibid., 1820, in-8; *De l'Espagne*, Montpellier, 1820, in-8; *Discours prononcé à la chambre des députés le 25 février 1823 sur la loi relative à l'emprunt de 100 millions*, ibid., 1823, in-8; *Discours prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 30 avril 1823*, ibid., 1823, in-8; *Du renouvellement intégral*, ibid., 1823, in-8; *De la censure que l'on vient de rétablir en vertu de l'article 4 de la loi du 17 mars 1822*, ibid., 1824, in-8; *De l'abolition de la censure*, ibid., 1824, in-8; *Le Roi est mort : Vive le Roi*, ibid., 1824, in-8; *Lettres à un pair de France*, ibid., 1824, in-8; *Aux électeurs, opinion de M. le vicomte de Châteaubriand sur les élections*, ibid., 1824, in-8; *Maison de France, ou recueil de pièces relatives à la légitimité et à la famille royale*, ibid., 1825, 2 vol. in-8; *Discurso (parte de) sobre a lei contra o sacrilegio, camara dos pares, sessao de fevereiro de 1825*, ibid., 1825, in-8; *Note sur la Grèce*, ibid., 1825, in-8; *Discours servant d'introduction à l'histoire de France, lu dans la séance tenue par l'académie française pour la réception de M. le duc Mathieu de Montmorency, le 9 février* 1826, ibid., 1826, in-4; *Les Natchez*, ibid., 1826, 2 vol. in-8, ouvrage moitié poème, moitié roman, réminiscence un peu affaiblie du voyage de l'auteur en Amérique; *Etudes historiques*, ibid., 1826, 2 vol. in-8. Dans ce livre il signale d'abord trois vérités comme le fondement de tout ordre social : la vérité religieuse qui ne se rencontre que dans la foi chrétienne; la vérité philosophique, c'est-à-dire l'indépendance de l'esprit humain tendant à découvrir et à perfectionner la science intellectuelle, la science naturelle et la science morale; la vérité politique, qui n'est pas autre chose que l'ordre uni à la liberté. C'est de la séparation, du choc ou de l'alliance de ces trois principes qu'il fait naître tous les faits de l'histoire. Puis partageant le monde en trois peuples divers, les payens, les chrétiens et les barbares, il les montre coexistant confusément pendant les premiers siècles de notre ère, se mêlant ensuite dans le commencement du moyen-âge et formant enfin la société qui couvre aujourd'hui une partie du globe. Il se proposait d'arriver ainsi, par une succession de discours, jusqu'aux premiers Valois, et là de donner, sous forme d'histoire, les annales détaillées de nos pères. Le livre est resté incomplet. On peut juger de ce qu'il aurait été par les beaux fragments que nous en avons. Cependant l'élévation des pensées n'est pas toujours égale à la grandeur des événements, et le style entaché de néologisme descend parfois jusqu'à l'expression triviale. Les *Aventures du dernier des Abencérages*, ibid., 1826, in-8; ce petit roman que l'on a imprimé depuis avec Atala et René, n'a pas moins de charmes que les deux autres, et il n'offre pas les mêmes dangers; *Moïse*, tragédie, *poésie et littérature*, ibid., 1826, in-8; *Dernier avis aux électeurs*, ibid., 1827, in-8; *Marche et effet de la censure*, ibid., 1827, in-8; *Opinion sur le projet de loi relatif à la police de la presse*, ibid., 1827, in-4; *De la nouvelle restauration*, ibid., 1831, in-8; *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry*, ibid., 1832, in-8; *Conclusion*, ibid., 1833, in-8; *Essai sur la littérature anglaise, et considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*, ibid., 1836, 2 vol. in-8; le *Paradis perdu de Milton, trad. nouv.*, ibid., 1836, 2 vol. in-8; plus remarquable par sa fidélité que par son élégance; *Le congrès de Vérone*, ibid., 1838, 2 vol. in-8; la *Vie de l'abbé de Rancé*, ibid., 1844, in-8. C'est moins la vie du restaurateur de la Trappe que le tableau, beaucoup trop nu, des mœurs de la cour au XVII[e] siècle. On y admire encore la verve, la vigueur et le coloris de l'immortel écrivain qui semblait presque ne pas vieillir; mais les peintures dont l'ouvrage est semé et certaines réflexions que

l'on peut interpréter dans un mauvais sens, excitèrent des critiques assez vives dans une partie de la presse religieuse. *Mémoires d'outre-tombe*, ouvrage posthume qui doit former dix volumes et dont huit ont déjà paru, ibid., 1848-1850. L'auteur y trace à grands traits le tableau de sa vie entière, assemblage de rêverie et d'action, de traverses et de combats, d'honneurs et de disgraces. Il groupe autour de lui les plus grands événements de l'histoire contemporaine, les explique, les éclaircit et rectifie souvent l'appréciation qu'on en a faite. Il règne dans ce livre une grande variété de sujets et de tons. Les peintures les plus riantes et les plus magnifiques de la nature s'y rencontrent à côté des satires les plus vives de la société, les plus hautes considérations de philosophie et de morale à côté des récits les plus naïfs. On y reconnait toute la vanité des choses humaines, et la tristesse qu'elles inspirent devient plus dramatique encore, à cause de l'éloquence passionnée qui les raconte. Souvent aussi Châteaubriand, avec un style et une manière qu'on ne lui connaissait pas, ressuscite la fine plaisanterie, la prose nette, vive et si éminemment française de Voltaire. La lecture de ces *Mémoires* offre quelque danger dans le premier volume. Le tableau que l'auteur y fait des passions et des rêves de son adolescence, peut porter le trouble dans les jeunes imaginations et compromettre quelquefois la pureté de la pensée et du cœur. Les critiques reprochent à l'auteur d'affecter parfois une fausse simplicité, d'abuser du néologisme et de mettre à parler de lui-même, soit qu'il se vante soit qu'il s'accuse, une sorte de puérile vanité. On a remarqué aussi qu'il changeait plus d'une fois de manière d'écrire. Cela est vrai, et la lecture de ses mémoires en offre la preuve. Tous ses chapitres portent dans leur style aussi bien que dans leur date la marque du temps où ils ont été composés. Ceux qu'il a faits en 1811 sont bien supérieurs aux autres. Le reste date de 1822 et de 1837. A partir de cette dernière époque, ses coups de pinceau deviennent plus heurtés. Il y a de la recherche, des surcharges, des contradictions. On démêle dans la même page les diverses impressions auxquelles l'auteur a cédé successivement en composant et en revoyant son ouvrage. Après avoir fait la part de l'éloge et celle de la critique, on doit convenir que Châteaubriand n'en demeure pas moins le premier littérateur de son siècle. C'est de lui que viennent, comme de leur source, les beautés et les défauts que l'on retrouve dans tous les écrivains qui l'ont suivi. On lui doit d'utiles réformes, d'heureuses innovations et des exemples souvent dangereux. En bannissant de la littérature française les fictions du paganisme, il a attaché son nom à une réforme que la raison réclamait depuis longtemps. En faisant apprécier les beautés poétiques du christianisme, il a agrandi le domaine de l'intelligence et procuré au cœur une source pure et féconde d'émotions nouvelles. Mais ces peintures, qui manquent quelquefois de goût, de mesure et de vérité, ont contribué à donner à la littérature moderne quelque chose de guindé, d'exagéré et de faux. Les *Œuvres complètes de Châteaubriand* ont été imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1830-31, 20 vol. in-8.

CHAUDON (le P. Esprit-Joseph), né en 1738 à Valenssoles, professa les humanités dans divers colléges de l'Oratoire, rentra ensuite dans le monde et se livra tout entier à la culture des lettres. Il mourut avant 1800. On lui doit : *Les imposteurs démasqués et les usurpateurs punis*, Paris, 1776, in-12; *Dictionnaire-interprète-manuel des noms latins de la géographie ancienne et moderne*, ibid., 1778, in-8; *Les flèches d'Apollon ou nouveau Recueil d'épigrammes*, Londres (Paris), 1787, 2 vol. in-18.

CHESSÉ (Robert), gardien des cordeliers au temps de la ligue, se déclara contre Henri IV et anima contre lui les habitants de Vendôme par ses prédications forcenées. Cette ville fut prise par Biron, et Chessé, saisi dans la chaire même de Saint-Martin, fut pendu à un des ormeaux qui étaient plantés devant l'église de la paroisse.

CHIERICATO (Jean-Marie), théologien, né à Padoue en 1633, embrassa l'état ecclésiastique et devint successivement secrétaire et vicaire-général de son évêque. S'étant démis de ses fonctions, il partagea le reste de sa vie entre la prière et l'étude, et mourut à Padoue en 1717. Ses principaux ouvrages sont : *Decisiones sacramentales*, Venise, 1757, 3 vol. in-fol.; *Discordiæ forenses*, ibid., 1787, 3 vol. in-fol.; *Erotomata ecclesiastica*; *Via lactea sive institutiones juris canonici.*

CHIFFLET (Etienne-Joseph-François-Xavier), né à Besançon en 1717, d'une famille illustre dans la magistrature et dans les lettres (*voy.* ce nom, II, 599-601), fut pourvu en 1740 d'un office de conseiller au parlement, et devint l'un des premiers membres de l'académie qui fut créée en 1752 dans sa ville natale. Sa conduite ferme et modérée dans les débats qui s'élevèrent entre la cour et la magistrature lui valut, sous le chancelier Maupeou, en 1771, la place de premier président du parlement de Besançon. Il dut quitter ce poste en 1775, quand les anciens magistrats furent rappelés; mais l'estime dont il jouissait était telle, qu'il fut nommé aussitôt premier président du parlement de Metz. Il mourut en 1782 dans sa terre d'Esbarres, près de Saint-Jean-de-Lône. On a de lui dans les recueils de l'académie de Besançon, les ouvrages suivants qui sont encore inédits : *Dissertation sur l'origine du nom de Franche-comté*; *Examen d'une dissertation de M. Droz, sur le douaire des femmes nobles en Franche-Comté*; *Note sur un aqueduc romain*; *Observations sur les lois des Bourguignons.*

CHILLEAU (Jean-Baptiste du), né en 1735, en Poitou, embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire-général de Metz. Nommé aumônier de la reine Marie Leczinska, il continua les mêmes fonctions auprès de Marie-Antoinette, obtint plusieurs abbayes, et fut sacré en 1781 évêque de Châlons-sur-Saône. Après avoir combattu la constitution civile du clergé, il fut obligé de sortir du royaume et se retira en Allemagne. Il souscrivit aux *réclamations* du 4 avril 1803 contre le concordat, ne rentra en France qu'avec Louis XVIII, et, sur la demande de ce prince, donna enfin la démission de son siége. Nommé en 1817 à l'archevêché de

Tours, il en prit possession deux ans plus tard, fut créé pair de France en 1822, et mourut en 1824, doyen de l'épiscopat français.

CHLUMCZANSKY (Wenzel-Léopold), né en 1759 à Prachin, en Bohême, fit ses études à Prague, reçut les ordres en 1772 et devint dans cette ville chancelier du chapitre métropolitain, puis évêque suffragant. Nommé en 1802 au siége de Leitmeritz, il donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, répandit beaucoup d'aumônes et régénéra l'enseignement ecclésiastique. Transféré à l'archevêché de Prague en 1814, il continua d'offrir le spectacle des mêmes vertus, entretenant par ses bienfaits les frères de la Pitié, les Ursulines et les Elisabéthines, soutenant les étudiants pauvres, fondant à Rakonitz et à Reichenberg des écoles pour le commerce et les arts et métiers. Il mourut en 1830, laissant par testament un fonds de seize mille florins pour les pauvres, et dix mille pour le séminaire de Prague, avec sa bibliothèque, qui était nombreuse.

CHOFFIN (David-Etienne), philologue, né à Héricourt, dans la Franche-Comté, en 1703, fit ses études à Stuttgard, obtint la place de professeur de langues modernes à l'université de Halle, et contribua par ses écrits à répandre dans la Saxe l'usage du français. Il s'était attaché à la suite des Frères moraves et il publia quelques brochures à leur usage. Il mourut au mois de janvier 1773. On a de lui, entre autres ouvrages : *Abrégé de la vie de divers hommes illustres et des grands capitaines*, Halle, 1748, 2 vol. in-8; *Amusements philologiques*, ibid., 1749, 3 vol. in-8; *Grammaire élémentaire*, ibid., 1753, in-8; *Dictionnaire* français-allemand et allemand-français, 1759, 2 vol. in-8, réimprimé en 1780 sous le titre de *Nouveau dictionnaire des voyages*.

CHOPARD (Pierre-Marie-Joseph), missionnaire, né en 1816 à la Grand'Combe de Morteau, dans les montagnes du Doubs, commença ses études au séminaire d'Ornans, les acheva dans celui de Consolation et reçut à Besançon les ordres sacrés. Nommé aumônier du collége de Pontarlier, il s'y fit chérir par sa douceur et estimer par sa science. Ayant obtenu en 1840 la permission de se consacrer au service des missions étrangères, il partit pour Paris, d'où il fut dirigé sur les établissements de Pondichéry. Il y apprit la langue des Indiens, et dès qu'on le jugea suffisamment préparé, ses supérieurs lui assignèrent pour partage les îles Nicobar. Après avoir évangélisé cette contrée sauvage avec le zèle d'un apôtre, il mourut de la fièvre à Mergery en 1845. On a publié : *Vie de M. l'abbé Chopard, missionnaire apostolique, apôtre des îles Nicobar, par un prêtre du diocese de Besançon* (M. l'abbé Jacquenet, professeur de théologie au séminaire), Besançon, 1846, in-12. Cet ouvrage, auquel on a reproché quelques longueurs, renferme un grand nombre de lettres de l'abbé Chopard, qui intéressent le lecteur par les détails curieux dont elles sont remplies, et par le ton simple et naturel qui y règne.

CHRISTIAN VIII, roi de Danemarck, né le 18 septembre 1786, épousa d'abord Charlotte de Mecklembourg-Schwerin avec laquelle il divorça, puis Caroline-Amélie, fille du duc Frédéric-Chrétien de Sleswig-Sonderbourg. Gouverneur de Norvège en 1813, il fit jurer à ses sujets qu'ils défendraient leur indépendance jusqu'à la mort, plutôt que d'accepter les conditions de la paix de Kiel qui garantissait à la Suède la possession de la Norvège. Les états du royaume se réunirent à Eidswald, et la majorité des représentants y signa une loi fondamentale qui assurait la liberté du pays et déférait la couronne à Christian. Cette résolution amena une guerre dans laquelle la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, prirent le parti de la Suède. Le prétendant vit Frédéric VI, roi de Danemarck, dont il était l'héritier présomptif, se tourner contre lui. Après avoir essayé un moment de soutenir une lutte inégale, il renonça à la couronne de Norvège et se retira en Danemarck. Dans les années suivantes, il parcourut l'Europe avec sa famille et visita dans l'été de 1824 l'île de Bornholm dans la mer Baltique. A son retour, il prit quelque part aux affaires, devint gouverneur général de la Fionie et en même temps colonel d'un régiment d'infanterie. En 1832, on le fit membre du conseil d'état et président de l'académie des beaux-arts. Il monta sur le trône le 3 novembre 1835, et signala son règne par le zèle éclairé avec lequel il encouragea les lettres et les sciences. Très-versé dans l'étude des antiquités, il possédait de superbes collections d'objets d'arts qui font encore l'admiration des voyageurs. Il mourut à Copenhague le 19 janvier 1848, à 62 ans.

CLARKE (Adam), ministre méthodiste, né en 1760 près de Londonderry, en Irlande, répandit les doctrines de sa secte dans plusieurs provinces et vint ensuite à Londres, où il entra dans la société des antiquaires, après s'être distingué par des travaux littéraires et bibliographiques. Nommé en 1807 un des sous-commissaires des archives publiques, il rédigea plusieurs rapports sur l'utilité et les moyens de donner une continuation des *Fœdera*, de Rymer, et travailla lui-même à cet important ouvrage, en continuant à propager l'esprit de sa communion. Il mourut en 1832. Le livre sur lequel repose sa réputation est le commentaire intitulé *les saintes Ecritures*, avec les leçons marginales, un recueil de textes parallèles, de longs sommaires à chaque chapitre, un commentaire et des notes critiques, 1810-1826, 8 vol. in-4. On lui doit encore quelques autres ouvrages de controverse et d'histoire.

CLÉMENT (Hugues-Joseph), prêtre, né en 1757 à l'Isle-sur-le-Doubs, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Flangebouche, en remplacement du savant Bergier. Nommé à l'époque de la révolution membre de l'administration centrale du Doubs, il prêta serment à la constitution civile du clergé, se rétracta dès l'année suivante, et, protégé par l'opinion, continua à exercer le ministère dans sa paroisse en dépit des autorités constitutionnelles. Après le 10 août 1792, il fut obligé de se retirer en Suisse, mais il ne cessa de correspondre avec ses paroissiens qui sollicitèrent son retour en 1802. Ses supérieurs le nommèrent à la cure de Pierrefontaine, il s'en démit bientôt et



se retira à Besançon, où il mourut en 1828, avec la réputation d'un prêtre très-versé dans l'étude de la théologie et du droit canon. On a de lui : *Correspondance avec M. Seguin, évêque constitutionnel du département du Doubs*, Paris, 1791, 2 part., in-8.

CLEMENTINI (César), historien, né à Rimini vers la fin du XVIe siècle, consacra sa vie à l'étude de l'histoire de son pays, et mourut en 1624, après avoir rempli plusieurs charges publiques. Son ouvrage est intitulé : *Raconto istorico della fondazione di Rimino, dell'origine et vite de' Malatesti, libri XV*, Rimini, 1617-27, 2 vol. in-4.

CLÉRY (Jean-Pierre-Louis HANET, surnommé), né à Jardy en 1762, était valet de chambre de Madame, fille de Louis XVI. Il rendit de grands services à la cause des Bourbons pendant l'émigration, fut nommé, en 1814, inspecteur des forêts en Corse et chevalier de la légion-d'honneur, et mourut à Paris en 1834. Il était le frère de Cléry (*voy.* ce nom, II, 665), valet de chambre de Louis XVI, et il a publié, comme lui, des *Mémoires*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

CLIFFORD (Arthur), né en 1778, étudia le droit, et après plusieurs années passées sur le continent revint en Angleterre, où il partagea sa vie entre les loisirs du grand seigneur et les travaux de l'homme de lettres. Il mourut à Winchester, le 16 janvier 1830. De tous les ouvrages qu'il a publiés, le plus important est le *porte-feuille et correspondance officielle* de sir Ralph Sadler (*State Papers and letters official, etc.*), Londres, 1809, 4 vol. in-4. Sir Ralph Sadler avait été ministre d'état sous Elisabeth, et toute sa correspondance roule sur les affaires qui se passèrent alors entre l'Angleterre et l'Ecosse.

CLUTTERBUCK (Robert), historien anglais, né à Watford en 1772, entra d'abord dans la carrière des lois, la quitta ensuite pour étudier la chimie et la peinture, et finit par s'attacher à l'histoire. Après avoir beaucoup voyagé et beaucoup recueilli, il mourut prématurément en 1831. On lui doit l'*Histoire du comté de Hertford*, 1817-1827, 3 vol. in-fol., enrichie de gravures faites sur les dessins originaux qu'il avait exécutés lui-même.

COCCIUS (Jodocus ou Josse), jésuite, né à Trèves en 1581, professa la philosophie au collége de Molsheim, et après avoir rempli à la cour de Vienne plusieurs missions secrètes que l'archiduc Léopold lui avait confiées, mourut à Rouffach en 1622. Il a laissé des dissertations théologiques qui sont sans intérêt aujourd'hui, et des ouvrages historiques sur l'Alsace, dont le plus important est intitulé : *Dagobertus rex, argentinensis episcopatûs fundator prævius, notis illustratus*, Molsheim, 1623, in-4.

COCHARD (Nicolas-François), littérateur, né en 1763 à Villeurbanne, acquit en 1785 la charge de procureur du roi au bailliage de Vienne. Nommé sous le directoire président de l'administration municipale et ensuite juge de paix du canton de Sainte-Colombe, il fut mis en 1798 à la tête du département du Rhône, entra après le 18 brumaire dans le conseil de la préfecture, et prit une part active aux travaux de l'académie et de la société de l'agriculture de Lyon, qui, dès leur origine, se l'étaient associé. Il mourut à Sainte-Colombe en 1834. On a de lui, entre autres ouvrages : *Description historique de la ville de Lyon*, 1817, in-12; *Séjour d'Henri IV à Lyon*, 1817, in-18; *Voyage a Oullins et au Perron*, 1826, in-8. M. Dumas, son ami, secrétaire perpétuel de l'académie de Lyon, a composé son éloge, in-8.

CODRET (le P. Annibal), grammairien, né en 1525 à Sallanche, quitta l'étude de la médecine pour entrer dans la compagnie de Jésus, professa dans plusieurs colléges, et après avoir accompagné le fameux P. Lainez au colloque de Poissy, fut nommé provincial d'Aquitaine. Il assista en 1581 à la quatrième congrégation générale de l'ordre, et mourut à Avignon en 1599. On a de lui : *Grammaticæ latinæ institutiones, seu brevia quædam grammaticæ rudimenta*, Turin, 1570, in-8.

COHEN (Anne-Jean-Philippe-Louis), né en 1781 à Amersfoort, était destiné au commerce; mais son goût l'entraîna vers la littérature. Il se lia bientôt avec les hommes les plus distingués de la Hollande, et devint membre de la société des arts et belles-lettres. En 1809, il se rendit à Paris, et obtint, deux ans après, la place de censeur pour les langues étrangères. Vers la fin de 1813, il fit paraître un recueil de *Poésies*, qui furent accueillies favorablement. Nommé, en 1824, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, il ne cessa de consacrer à l'étude tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions, et mourut à Paris, le 16 août 1848, à 67 ans. Savant et laborieux, il a publié des ouvrages aussi remarquables par la solidité des principes que par la pureté du style. Outre des traductions du *Théâtre hollandais*; de la *Symbolique populaire* de Buchmann; de la *Patrologie* de Mœhler; du *Tableau des institutions et des mœurs de l'Eglise au moyen-âge*, de Fréd. Hurter; et de l'*Histoire des institutions d'éducation ecclésiastique*, d'Aug. Theiner, on a de lui : *Voyage à Erménonville*, poème, Paris, 1813, in-18; *Jacqueline de Bavière, dauphine de France*, 1821, 4 vol. in-12; *Herminie de Civray, ou l'Ermite de la forêt*, 1823, 4 vol. in-12; *Précis historique sur Pie VII*, 1823, in-8; *Histoire de Pierre Terrail, dit le ch. Bayard*, 1823, 2e édit., 1826, in-12; *Collection des meilleures dissertations relatives à l'histoire de France*, 1826 et ann. suiv., 18 vol. in-8 (avec Salgues et Leber); *Réflexions historiques et philosophiques sur les révolutions dans les bases fondamentales de la constitution des états*, Paris, 1846, in-8. Pendant les dernières années de sa vie, il s'occupait d'une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il n'a point terminée.

COIFFIER DE MORET (Simon), littérateur, né dans le Bourbonnais en 1764, obtint à seize ans un brevet d'officier dans un régiment de dragon, sortit de France à l'époque de la révolution et n'y rentra qu'après l'établissement du consulat. Elu député de l'Allier en 1815, il fut nommé quelque temps après recteur de l'académie d'Amiens, et mourut dans cette ville en 1826. Son principal ouvrage est l'*Histoire du Bourbonnais et des Bourbons qui l'ont possédé*, Paris, 1814-16, 2 vol. in-8.

COMPAGNONI (l'abbé Pierre), né à Saint-Laurent, près de Lugo, en 1802, reçut dans cette ville

sa première éducation, prit les ordres sacrés et fut nommé professeur de rhétorique et de géographie au lycée. Il mourut prématurément en 1835, des suites du travail auquel il s'était livré. Il avait publié avec son collègue et ami, Jean Nuvoli : *I sette salmi penitenziali di Davide ed il salmo CIII, parafrasati e di utilissime note corredati da due chierici Lughesi*, Lugo, 1821, in-8. On lui doit des *Poésies* et quelques *Opuscules* d'éloquence et de controverse.

COMPAIN (Mathieu), jésuite, né à Lyon vers le commencement du XVIIe siècle, y mourut en 1678. Il avait fait construire une fort belle bibliothèque dans la maison dite de Saint-Joseph, que les jésuites possédaient à Lyon, et il constitua, pour l'accroître, une rente annuelle et perpétuelle qui, d'après ses intentions, ne devait jamais être employée à un autre usage.

COMPAN (l'abbé), né à Arles vers 1730, étudia à Paris la théologie et la jurisprudence, se fit recevoir avocat au parlement et fut admis dans la congrégation des prêtres habitués de la paroisse Saint-André-des-Arcs. Il publia : l'*Esprit de la religion chrétienne opposé aux mœurs des chrétiens de nos jours*, Paris, 1763, in-12; *Le temple de la piété suivi d'œuvres diverses*, ibid., 1765, in-12; *Nouvelle méthode de géographie, précédée d'un traité de la sphère*, ibid., 1770, 2 vol. in-12. Cette méthode prétendue nouvelle était tirée en partie des *géographies* de Lenglet-Dufresnoy et de Nicolle de Lacroix.

CONRY (Florent), ayant fait profession dans l'étroite observance de Saint-François, se distingua dans ses études en Espagne, et après avoir brillé à l'université de Louvain, fut nommé archevêque de Toam en Irlande en 1608. Il quitta son siége après la bataille de Kinsale, et mourut à Madrid en 1629. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Augustini sensu circà B. Mariæ conceptionem*, Anvers, 1659; *Tractatus de statu parvulorum sine baptismo decedentium juxta sensum B. Augustini*, Louvain, 1624; *Le miroir de la vie chrétienne*, Louvain, 1626, in-8. C'est un catéchisme en irlandais.

CONTUCCI (le P. Archange Cintuccio), philosophe et antiquaire, né en 1688 à Montepulciano, embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir rempli trente ans la chaire de rhétorique au collége romain, fut ensuite nommé conservateur du musée fondé par Kircher. Il mourut en 1768. On lui doit une *Vie de l'impératrice Pulchérie*, en italien, Rome, 1754; mais son ouvrage le plus important est le *Musæi Kircheriani ærea notis illustrata*, Rome, 1763-65, 2 tom. in-fol., fig.

CONZIÉ (Louis-François-Marc-Hilaire de), né à Poncin en Bugey en 1732, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, sous la direction de l'abbé Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, à Paris. Après avoir été vicaire-général de Senlis, il fut nommé à l'évêché de Saint-Omer en 1766, et transféré sur le siége d'Arras en 1769. Ses vertus et ses talents lui méritèrent une grande considération dans sa province. Il obtint la confiance du comte d'Artois, le suivit en émigration et refusa d'adhérer au concordat. Il mourut à Londres en 1805. — CONZIÉ (François de), archevêque de Tours, frère cadet du précédent, né en 1736, fut d'abord vicaire-général de son frère à Saint-Omer, devint, en 1769, son successeur dans le gouvernement de cette église et la quitta pour l'archevêché de Tours, en 1774. Député de son clergé aux états-généraux, il y vota constamment avec la droite. Il émigra en 1790, se retira en Hollande et mourut à Amsterdam en 1795.

COPINEAU (l'abbé) vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il joignit l'étude des langues à celle de la physique et publia sous le voile de l'anonyme : *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues*, Paris, 1774, in-8; un *Mémoire sur l'hygromètre*, inséré dans le journal de physique de l'abbé Rosier, I, 384.

COQUELIN ou COCQUELIN (Nicolas), docteur en Sorbonne, chancelier de l'église de Paris, ancien curé de Saint-Merry et censeur royal, mourut en 1693. On a de lui : *Interprétation des psaumes de David et des cantiques qui se disent tous les jours de la semaine dans l'office de l'Eglise, avec le latin à côté et un abrégé des vérités et des mystères de la religion chrétienne*, Paris, 1686, in-12; *Manuel d'Epictète avec des réflexions tirées de la morale de l'Evangile*, ibid., 1688, in-12; *Traité de ce qui est dû aux puissances et de la manière de s'acquitter de ce devoir*, ibid., 1690, in-12.

CORBINEAU (Jean-Baptiste, comte), né en 1776 à Marchiennes (Nord), était, au commencement de la révolution, sous-lieutenant dans le Berry-cavalerie. Nommé chef d'escadron à la suite de la bataille d'Eylau, il se distingua en 1808 à Burgos, et l'année suivante à Wagram, où il fut blessé. Devenu général de brigade en 1811, il fit la campagne de Russie. Ce fut lui qui trouva à la Bérésina un passage pour Bonaparte; cet important service le fit choisir pour aide-de-camp de l'empereur. En 1813, il commandait la cavalerie sous Vandamme, lorsque ce général fut surpris à Kulm dans les gorges de la Bohème, par Kleist; mais attaquant ce dernier avec vigueur, il parvint à délivrer le corps d'armée. Elevé au grade de général de division, il se fit remarquer en 1814 en plusieurs rencontres, notamment à Montmirail, où il sauva encore une fois la vie à Napoléon, et à l'affaire de Reims, dont il s'empara après en avoir chassé l'ennemi. Nommé par le roi chevalier de Saint-Louis et grand officier de la légion-d'honneur en 1815, après le 20 mars, il reprit son service d'aide-de-camp auprès de Bonaparte, et fut envoyé à Lyon pour arrêter la marche du duc d'Angoulême, qui voulait passer l'Isère. Il fit ce prince prisonnier au Pont-Saint-Esprit; mais il le remit bientôt en liberté. Il se rendit ensuite dans la Vendée, puis à Waterloo. Depuis cette époque il vécut dans la retraite, et ne reprit du service qu'en 1830. Chargé du commandement de la 16e division militaire à Lille, il exerça ces fonctions jusqu'en 1844. En 1835, il avait été nommé pair de France, et, en 1838, grand-croix de la légion-d'honneur. Il mourut à Paris, en 1848, à 72 ans.

CORDES (le P. Eutyche de), savant bénédictin, né vers 1520 à Anvers, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Sainte-Justine, devint abbé de

Saint-Fortunat près de Bassano, et député de son ordre au concile de Trente. Il s'y fit admirer par l'étendue de ses connaissances et fut l'un des commissaires chargés de dresser le catalogue des livres contenant des doctrines erronées. Il mourut dans l'abbaye de Sainte-Justine en 1582. On y conserve ses ouvrages encore inédits, entre autres un *Dictionnaire de la Bible*; des *Commentaires sur le Symbole des apôtres et sur les Epîtres de saint Paul*, et *des traités de controverse.*

COUCY (Jean-Charles, comte de), archevêque de Reims, né en 1745 à Escordal dans le Rhetélois, obtint, en 1773, un canonicat à Reims, en 1776 le brevet d'aumônier de la reine, et l'année suivante l'abbaye d'Igny. Nommé évêque de la Rochelle en 1789, il refusa le serment constitutionnel, s'expatria et ne voulut point d'abord adhérer au concordat. De retour en France en 1814, il donna sa démission du siége de la Rochelle et fut élevé sur celui de Reims en 1817. Il en prit possession en 1821 et mourut en 1824. En lui s'éteignit le nom de Coucy, un des plus célèbres de notre histoire.

COURCELLES (Jean-Baptiste-Pierre-Julien de), né à Orléans en 1759, était notaire dans cette ville avant la révolution. Venu à Paris, il acheta en 1820 le cabinet de titres nobiliaires, formé par M. de Saint-Allais, ainsi que le fonds de ses éditions de l'*Art de vérifier les dates*. Il continua cet ouvrage et le céda ensuite au marquis de Fortia qui l'a terminé. Il mourut à Saint-Brieux en 1834. On a de lui : *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, Paris, 1820, 5 vol. in-8; *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands dignitaires de la couronne, des principales familles nobles du royaume et des maisons princières de l'Europe*, Paris, 1821-1830, 12 vol. in-4; *Armorial général de la chambre des pairs*, 1822, in-4, ouvrage gravé.

COURCIER (Pierre), né à Troyes en 1604, jésuite en 1624, fut successivement professeur de théologie et de mathématiques, recteur de plusieurs colléges, provincial de Champagne, et mourut à Auxerre en 1692. On a de lui : *Astronomia practica*, Nancy, 1633, in-8; *Supplementum sphærometriæ*, Pont-à-Mousson, 1675, in-4; *Negotium sæculorum Maria, sive rerum ad matrem Dei spectantium, chronologica epitome ab anno mundi primo ad annum Christi* 1660, Dijon, 1662, in-fol.

CRISTINI (Bernardin), moine franciscain, naquit en Corse dans le XVIIe siècle. Après avoir reçu les ordres et fait profession, il se livra à l'étude de la chirurgie, et alla s'établir à Venise, où il pratiqua et enseigna son art avec le plus grand succès. Il mourut dans cette ville, dans un âge très-avancé. On a de lui : *Arcana Riverii cum institutionibus, consultationibus et observationibus Fr. Bernardini Cristini*, etc., Venise, 1676; *Practica medicinalis in omni specie morborum*, ibid., 1678.

CRIVELLI (Leodrisio), historien, né à Milan vers 1420, fut banni de sa ville natale on ne sait pour quel motif, vint à Rome et y obtint la protection du cardinal Æneas Sylvius, qui fut élu pape sous le nom de Pie II. Nommé secrétaire des brefs, il mourut après son bienfaiteur, dont il défendit courageusement la mémoire contre ceux qui l'attaquaient. On a de lui, outre une traduction latine de l'*Epître* de saint Chrysostome à l'évêque Cyriaque : *Trois panégyriques* de François Sforza, duc de Milan, 1450 et 1458; *De vita et rebus gestis Franc. Sfortiæ, vice-comitis, ducis Mediolan.*, dans les *Scriptor. rerum italicar.* XIX, 625; *De expeditione Pii papæ secundi, in Turcos libri duo*, dans le même *recueil*, XXIII, 21.

CROCE (le P. Irénée della), historien, né à Trieste vers le milieu du XVIIe siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Carmes, s'occupa à recueillir pendant toute sa vie les matériaux de l'histoire de sa ville natale, les mit en ordre et les publia sous ce titre : *Istoria antica e moderna, sacra e profana della città di Trieste, celebre colonia de cittadini romani*, Venise, 1698, in-fol.

CROME (Henri-Frédéric-Théophile), homme d'état, né en 1753 à Sengwarden, d'une famille pauvre, étudia la théologie protestante dans l'université de Halle, et professa d'abord la géographie et la statistique dans une maison d'éducation de Dessau. Appelé en 1787 à Giessen, il s'occupa non sans succès des élections de l'empire, après s'être fait admettre dans les légations qui traitaient cette affaire à Francfort. L'empereur François II, à l'élévation duquel il avait concouru, lui donna un bénéfice pour récompense. Lors des invasions françaises, il rendit de grands services à l'Allemagne en s'interposant comme interprète et comme diplomate entre les parties belligérantes. La cour de Darmstadt lui donna, en 1804, le titre de conseiller d'état. Accusé plus tard d'être favorable à Napoléon, il quitta sa chaire et fut obligé de se sauver en Suisse. Ses cours recommencèrent en 1814, la faveur publique l'indemnisa de l'ennui passager qu'il avait éprouvé, et après avoir reçu beaucoup de décorations d'honneur et de titres scientifiques, il donna sa démission et se retira dans sa maison de Roedelheim, près de Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1833. On peut voir dans la *Biographie universelle*, tom. LXI, 361, *Supplément*, la liste complète de ses ouvrages. Le plus remarquable de tous est intitulé : *Produits de l'Europe*, Dessau, 1782, in-8, avec une carte, trad. en anglais et en français.

CUGNET de MONTARLOT (Claude-François), né en Franche-Comté en 1778, près du village d'où il tira son nom, fit les campagnes de la révolution et vint vers 1815 à Paris où il se distingua dans les complots qui s'ourdissaient alors contre la restauration. Après plusieurs condamnations politiques, il se rendit en Espagne, y tomba entre les mains des royalistes, et convaincu d'avoir excité des troubles contre le gouvernement, fut fusillé à Almeria en 1824. Il avait publié plusieurs brochures, et on lui attribuait une part dans la rédaction de l'*Homme gris, almanach français, orné d'une victoire par jour*, Paris, 1820, in-8.

D

DABELOW (Christophe-Chrétien, baron de), jurisconsulte allemand, né en 1767 dans le duché de Mecklembourg-Schwerin, termina ses études à Iéna et enseigna le droit à l'université de Halle. Ses cours ayant été suspendus par Bonaparte, il profita des loisirs que lui faisait le conquérant pour voyager en Allemagne, en France et en Italie. A son retour, il refusa, en haine de la domination française, d'être réintégré par le roi Jérôme, entra au service du duc d'Anhalt-Kœthen, et alla s'établir en 1819, à Derpt, en Livonie, où l'éclat de son enseignement lui mérita des applaudissements flatteurs et une position brillante. Il mourut dans cette ville en 1830. On a de ce laborieux et savant professeur un grand nombre de livres sur toutes les parties de la jurisprudence. Nous citerons : *Meletematum juris feudalis collectio prima*, Halle, 1791 ; *Bases de la jurisprudence générale du mariage chez les chrétiens d'Allemagne*, ibid., 1792 ; *Introduction à la jurisprudence allemande positive*, ibid., 1793 ; *Encyclopédie et méthodologie de la jurisprudence allemande*, ibid., 1793 ; *Système de la jurisprudence civile actuelle*, ibid., 1793 et 1794 ; *Manuel du droit public et du droit des gens en Allemagne*, ibid., 1795 ; *Histoire des sources du droit positif de l'Allemagne*, ibid., 1797, 2 vol.; *De la prescription*, ibid., 1805 et 1807, 2 vol.; *Manuel du droit pénal allemand*, ibid., 1807 ; *Commentaire détaillé, théorique et pratique sur le code Napoléon*, Leipsig, 1810, 2 vol.; *Répertoire complet du droit français*, ibid., 1811, 2 parties ; *Pensées sur l'obstacle opposé par la paix de Paris du 30 mai 1814 à la fusion des états allemands, avec un appendice sur les plans de Napoléon relativement à l'Allemagne, si la guerre contre la Russie eut été heureuse*, Gœtting., 1814 ; *Canevas de lectures sur les pandectes*, Derpt, 1819 ; *Jus antiquum Romanorum*, ibid., 1821. On trouve aussi divers articles de lui dans les journaux de jurisprudence qui se publient en Allemagne.

DAGUERRE (Jean), né en 1705, à Larressore au pied des Pyrénées, étudia la théologie à Bordeaux, et après avoir reçu les ordres sacrés, fut nommé vicaire du bourg d'Anglet près de Bayonne. Ce diocèse, dépourvu de prêtres, était alors dans une profonde ignorance. Daguerre, frappé de ce mal, résolut d'y remédier en travaillant à établir un séminaire. Il le fonda à Larressore en 1733, et l'administra pendant cinquante-deux ans avec une prudence et un zèle qui lui attirèrent l'estime et la reconnaissance du pays. En même temps il institua à Hasparren un couvent de filles, de l'observance de Saint-François de Sales. Il mourut, en odeur de sainteté, en 1785. On a de lui : *Un abrégé des principes de morale et des règles de conduite qu'un prêtre doit suivre pour bien administrer les Sacrements*, Poitiers, 1733, in-12. Cet ouvrage excellent mérita, dès son apparition, les éloges de l'évêque de Dax. Il a été augmenté en 1819 et en 1823, par M. Lambert, vicaire-général de Poitiers, et plusieurs évêques l'ont adopté dans leurs séminaires.

DAHL (Jean-Conrad), savant allemand, né à Mayence en 1762, entra dans l'état ecclésiastique. Prêtre en 1786, il fut successivement chapelain d'Oberursel, curé de Saint-Jean à Mayence et administrateur de Saint-Victor dans la même ville. Il devint ensuite aumônier du chapitre de la Bergstrasse, membre de la commission d'instruction du grand-duché de Hesse, conseiller des affaires ecclésiastiques et curé de la paroisse catholique à Darmstadt. Rappelé à Mayence en qualité de chanoine, il y mourut en 1833, membre des principales académies d'Allemagne. On a de lui, outre de nombreux articles publiés dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, dans les *Archives du Rhin*, et dans d'autres revues allemandes, beaucoup d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Description historique, géographique et statistique du district et de la ville de Gernsheim*, Darmstadt, 1807 ; *Le cours du Necker dans la Bergstrasse et la principauté de Starkenburg, à l'époque des Romains et des anciens Allemands*, ibid., 1807 ; *Histoire et topographie de l'ancienne seigneurie de Kligenberg et de Procelden-sur-le-Mein*, ibid., 1811 ; *Description historique, topographique et statistique de la principauté de Lorsch*, ibid., 1812 ; *V. P. Schoeffer de Gernsheim, un des inventeurs de l'imprimerie, esquisse historique*, ibid., 1815 ; *Statistique et topographie des pays de la rive gauche du Rhin unis au grand duché de Hesse ; Histoire et description de la ville d'Aschaffenbourg*, Darmstadt, 1818 ; *Panorama du cours du Rhin de Bingen à Coblentz*, Heidelberg, 1820 ; *La vie et les écrits de l'archevêque de Mayence, Rabanus Maurus*, Fulde, 1828 ; *Tableau synoptique-statistique de la Hesse Grand-Ducale*, Darmstadt, 1829.

DALBERG (Emmerick-Joseph-Frank-Keinrich-Félix-Dismas Kamerer de Worms, baron et duc de), né à Mayence le 30 mai 1773, d'une famille très-ancienne, mais déjà appauvrie (*voy.* ce nom, III, 129), après avoir joui dans son enfance d'un canonicat du chapitre noble de sa ville natale, résilia cette prébende en 1787 et acheva ses études dans l'université de Gœttingue. Il se rendit ensuite à Ratisbonne où siégeait la diète germanique, et fut attaché aux bureaux du baron de Hügel, ministre de l'empereur. Rappelé dans sa famille à plusieurs reprises, il ne rentra définitivement qu'en 1799 dans la pratique des affaires publiques, se fit connaître par des publications intéressantes sur les événements du jour et obtint du grand-duc de Bade

le poste de ministre plénipotentiaire à Paris. Il assista en cette qualité au couronnement de l'empereur, et sans quitter son titre, revint à Carlsruhe en 1808 pour y administrer les finances par intérim. De retour à Paris, l'année suivante, il s'attacha à Bonaparte, entra au conseil d'état et régla, en qualité de commissaire, plusieurs affaires épineuses concernant les relations internationales. A l'avénement de la première restauration, l'amitié qu'il avait pour Vitrolles (*voy.* ce nom), lui fit prendre une part active dans les arrangements conclus, soit avec Louis XVIII, soit avec les puissances. Nommé ministre d'état, le 13 mai 1814, il prit séance au conseil privé et contribua à faire insérer dans la Charte quelques-unes des garanties constitutionnelles qui étaient le plus propres à réconcilier les partis. Lorsque le congrès se réunit à Vienne, il fut l'un des quatre plénipotentiaires chargés d'y assister au nom de la France. Il se trouvait à Munich lorsque la seconde invasion fut décidée, et on l'envoya, dix jours après la bataille de Waterloo, au quartier général des trois souverains, avec des pouvoirs extraordinaires. Compris, le 17 août 1815, dans la liste des nouveaux pairs de France, il fut pourvu, l'année suivante, de l'ambassade de Turin et fut créé grand-croix de la légion-d'honneur. On le destitua en 1820, et il cessa dès-lors de prendre part à l'administration. Sa place à la chambre des pairs était dans le parti constitutionnel modéré. Il vota contre les restrictions imposées à la liberté de la presse et contre la loi sur le droit d'ainesse. On le comptait, en 1824, parmi les membres les plus zélés du comité grec. A l'époque du sacre de Charles X, auquel il fut invité, on le nomma chevalier des ordres du roi. Au moment de la révolution de juillet, il se trouvait en Italie et ne fut de retour qu'un peu avant le procès des ministres. Il refusa l'ambassade de Rome qui lui était offerte avec instances pour le nouveau gouvernement, et s'étant retiré dans ses terres sur les bords du Rhin, il s'y occupa d'améliorations agricoles et industrielles. Il mourut le 27 avril 1833 dans son château de Herrnsheim et fut inhumé dans une chapelle de sa famille. Sa bienfaisance l'avait rendu cher à toute la contrée, où sa mémoire est encore bénie aujourd'hui par tous ceux qui l'ont connu. Outre une brochure, en langue allemande, en faveur du droit d'asile à accorder aux émigrés et qui porte pour titre : *Remarques sur les émigrés et leurs droits à l'occasion de leur bannissement de nos provinces*, Dalberg a fourni à la collection des mémoires sur la révolution une brochure intitulée : *Documents historiques sur la mort du duc d'Enghien*. C'est une justification de la conduite qu'il tint dans cette affaire, en qualité de ministre plénipotentiaire du grand-duc de Bade. Plusieurs autres ouvrages de Dalberg sont restés manuscrits. Tels sont : *Considérations sur le projet d'une alliance entre l'Autriche et la Suisse ; Mémoires sur le Palatinat.*

DAMBRAY (Charles-Henri), chancelier de France, né à Rouen en 1760, d'une famille parlementaire, se fixa en 1779 à Paris, où la protection de son parent, le garde des sceaux Miroménil, lui procura la charge d'avocat-général à la cour des aides. Il passa au parlement en 1788, s'y fit remarquer par la méthode, la clarté et l'exactitude qu'il déployait en donnant ses conclusions, et montra toujours une impartialité si grande, que l'on disait de lui : « Dans toutes les causes où il a parlé, » il n'y a plus rien à dire dans quelque sens que » ce soit. » Après la destruction du parlement, il rejoignit en Italie le chancelier Barentin dont il avait épousé la fille, et revint s'établir ensuite aux environs de Rouen. Nommé, après le 9 thermidor, au conseil des cinq-cents, il refusa d'y siéger, parce qu'il fallait jurer haine à la royauté. Les offres de Bonaparte, renouvelées plusieurs fois, ne furent pas mieux agréées. Il n'accepta que la décoration de la légion-d'honneur, et le titre de membre du conseil-général de son département. Quand Louis XVIII fit sa rentrée en France, il remit à Dambray les sceaux du royaume et le chargea d'arrêter avec les commissions du sénat et du corps législatif les bases de la charte constitutionnelle. Le nouveau chancelier venait de donner l'institution royale à la cour de cassation et à la cour des comptes quand arriva le débarquement de Cannes. Il donna au roi les plus énergiques conseils, ne quitta Paris qu'après les autres ministres et rejoignit Louis XVIII à Gand, où il fut bien accueilli, sans prendre toutefois aucune part aux affaires. Nommé en 1816 ministre de la justice par intérim, on le vit également en butte aux calomnies des ennemis de la royauté et aux censures des royalistes exaltés. Cependant l'impartialité avec laquelle il présidait la chambre des pairs lui valut l'affection et les égards de tous ses collègues. Il mourut dans sa terre de Montigny, le 13 décembre 1827. Il était officier de la légion-d'honneur, commandant de l'ordre du Saint-Esprit, chancelier garde-des-sceaux de l'ordre de Saint-Louis et du mérite militaire, et associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

DAMESME (Édouard-Adolphe-Déodat-Marie), né à Fontainebleau en 1807, fut élevé à l'école de la Flèche, entra à Saint-Cyr en 1824 et en sortit, trois ans après, en qualité de sous-lieutenant. Après avoir assisté en 1832 au siége d'Anvers, il demanda à passer en Afrique, et y fit partie des principales expéditions qui illustrèrent nos armées dans cette colonie. Blessé d'un coup de feu dans une rencontre avec les Arabes, il fut obligé de revenir en France pour y compléter sa guérison et reçut le titre de lieutenant-colonel dans le 11e léger. On le détacha à Saint-Omer en 1846 pour lui confier le commandement de l'école du tir. Colonel en 1847 et maréchal-de-camp l'année suivante. il fut chargé, après la révolution de février, d'organiser la garde mobile. Le zèle, l'intelligence et le tact qu'il montra dans cette difficile mission le rendirent cher à ses jeunes soldats, si étrangers encore aux habitudes de la discipline militaire. Pendant les journées de juin 1848, il dirigea pendant deux jours la défense du quartier Saint-Jacques, et fut frappé, le 24, d'un coup de feu qui lui brisa la cuisse gauche. Transporté d'abord au Luxembourg, puis à l'hôpital du Val-de-Grâce, il se soumit avec courage aux opérations cruelles que l'ont exigeait de lui, mais elles ne purent le sauver, et il mourut

le 26 juillet après avoir reçu, avec une résignation édifiante, les secours de la religion.

DARLUC (Michel), médecin et naturaliste, né en 1707 à Grimaud dans le diocèse de Fréjus, fut d'abord attaché, en qualité de secrétaire, à la personne d'un prince allemand avec qui il visita les différentes parties de l'Europe. Il s'établit ensuite à Barcelonne, puis à Aix et enfin à Paris où il compléta ses études. Monclar, procureur général au parlement de Provence, qui avait entendu parler de son mérite, lui fit accorder, pour le fixer à Aix, la chaire de botanique de l'université de cette ville. Il la remplit avec beaucoup de zèle sans rien diminuer des soins qu'il prodiguait à ses malades. Il devint aveugle vers la fin de sa vie et mourut en 1783. Outre un poëme sur l'*Inoculation* dont il était un partisan zélé, on a de lui : *Traité des eaux minérales de Gréoulx en Provence*, Aix, 1777, in-8; *Histoire naturelle de la Provence contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les règnes végétal, minéral, animal et dans la partie géonique*, Avignon et Marseille, 1782-86, 3 vol. in-8. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au talent et au patriotisme de son auteur.

DAUDE (le P. Adrien), historien, né dans la Franconie au commencement du XVIIIe siècle, embrassa la règle de Saint-Ignace, se fit recevoir docteur en théologie et fut pourvu de la chaire d'histoire à l'académie de Wurtzbourg. Mécontent des différents ouvrages qu'il avait consultés pour ses cours, il s'occupa de composer une histoire qui tiendrait lieu de toutes les autres. Une fin prématurée l'empêcha d'achever son entreprise. Il mourut en 1755. Son histoire universelle est intitulée : *Historia universalis et pragmatica romani imperii et regnorum, provinciarum, una cum insignioribus monumentis hierarchiæ ecclesiasticæ ex probatis scriptoribus congesta, observationibus criticis aucta*, Wurtzbourg, 1748-58, 11 tom. en 4 vol. in-4. Il avait divisé son travail en quatre parties, dont la première s'arrêterait au règne d'Auguste, la seconde à Charlemagne, la troisième à Rodolphe de Hapsbourg et la quatrième enfin à l'avènement de la maison de Lorraine au trône impérial. La moitié de l'ouvrage est demeurée inachevée. Le P. Grebner l'a abrégé et continué sous le titre de : *Compendium historiæ universalis romani imperii et ecclesiæ christianæ*, 1757-64, 3 vol. in-8.

DAUXION-LAVAISSE (Jean-François), né à Saint-Araille, près d'Auch, vers 1770, se rendit fort jeune dans les colonies où ses parents avaient des propriétés, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine au massacre de Saint-Domingue. De retour à Paris, il fut envoyé en 1814 comme commissaire du roi auprès des nègres. Il échoua dans ses négociations, prit du service pendant les cent-jours, et ayant perdu son emploi sous la seconde restauration, fut dénoncé et condamné comme bigame. Il obtint la commutation de la peine des travaux forcés en celle du bannissement et se retira en Bavière, où il mourut en 1826. On a de lui : *Voyages aux îles de la Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et dans diverses parties de l'Amérique méridionale*, Paris, 1813, 2 vol. in-8; *Les princes rivaux, ou mémoires de mistriss Marie-Anne Clarke*, favorite du duc d'York, écrits par elle-même, ibid., 1813, in-8. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. Dauxion a composé quelques articles pour les premiers volumes de la *Biographie universelle*.

DEBOURGES (Jean), conventionnel, né dans la Marche vers 1760, fut envoyé à la convention par le département de la Creuse, où il exerçait la profession d'avocat. Il se prononça, dans le procès de de Louis XVI, contre la compétence de l'assemblée et s'abstint de voter, lors de l'appel nominal sur la peine à infliger. Tous ses efforts tendirent à adoucir les mesures rigoureuses proposées contre les émigrés, ou les décrets lancés contre les suspects. Réélu par son département au conseil des anciens, il y fut chargé de divers rapports, y exerca les fonctions de secrétaire, et cessa de faire partie de la législature en 1799. Il fut nommé l'année suivante président du tribunal de Chambon, remplit ces fonctions jusqu'en 1815 et mourut en 1834 dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme modéré, honnête et courageux.

DECREMPS (Henri), né à Beduer dans le Quercy, en 1746, commença sa théologie à Cahors; mais ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il vint à Paris, où il s'occupa de sciences occultes. Ses expériences et des livres firent du bruit à l'époque de la révolution. Tombé ensuite dans l'obscurité la plus complète, il mourut vers 1826. On a de lui un certain nombre d'ouvrages de physique amusante, oubliés aujourd'hui. Celui qui avait établi sa réputation a pour titre : *La Magie blanche dévoilée*, Paris, 1785, in-8.

DEFERMON (le comte Joseph), né à Rennes en 1756, devint procureur au parlement de Bretagne, et fut envoyé aux états-généraux en qualité de député du tiers-état. Nommé président de l'assemblée en 1791, il montra de la dignité et de la modération, déploya les mêmes sentiments à la convention nationale et, dans le procès de Louis XVI, vota pour le bannissement, le sursis et l'appel au peuple. Ses principes l'obligèrent bientôt de prendre la fuite pour se soustraire à la terreur; il rentra à la convention après le 9 thermidor, fit partie du conseil des cinq-cents et favorisa de tout son pouvoir la révolution du 18 brumaire. Nommé conseiller d'état en 1799, il devint ministre en 1807 et fut créé plus tard comte de l'empire et grand officier de la légion-d'honneur. Elu sénateur en 1811, pour les services qu'il avait rendus aux finances impériales, il rentra dans la vie privée en 1814, reparut pendant les cent-jours dans le conseil de Bonaparte et fut banni par l'ordonnance du 17 janvier 1816. Après avoir vécu quelque temps à Bruxelles, il rentra en France en 1822 et mourut en 1831, n'ayant pris, depuis son retour, aucune part aux affaires publiques.

DEFRANCE (le comte Jean-Marie-Antoine), né à Vassy en 1771, fit ses études à l'école militaire de Rebais, et, dans un voyage à Saint-Domingue, s'enrôla dans les dragons du Cap, lors de l'insurrection des noirs. De retour en France en 1792, il fut nommé sous-lieutenant de cavalerie, servit avec éclat dans les armées du Nord, des Ardennes, de

Sambre-et-Meuse, de l'intérieur et de l'Helvétie, et ayant été nommé colonel du 11e de chasseurs, se distingua à la tête de ce régiment en Suisse, en Italie et en Allemagne. Elevé en 1804 au grade de général de brigade, il prit une part honorable à la bataille de Wagram et se signala en 1814 au combat de Montmirail. Louis XVIII le nomma comte et inspecteur-général de cavalerie; mais ayant servi Bonaparte pendant les cent-jours, il fut compris dans le licenciement de l'armée de la Loire, puis réintégré dans ses fonctions en 1816. En 1819 le roi lui confia le commandement de la 1re division militaire; il le perdit en 1822, en conservant toutefois auprès de Louis XVIII sa place d'écuyer cavalcadour. Il mourut à Epinay en 1833, grand-croix de la légion-d'honneur et commandeur de Saint-Louis.

DEGRANGES (Michel), plus connu sous le nom de P. Archange, né à Lyon en 1736, y devint gardien des capucins du petit Foreys et s'y fit un nom comme théologien et comme prédicateur. Obligé de prendre la fuite à l'époque de la révolution, il revint à Lyon après le 9 thermidor et y exerça les fonctions du saint ministère dans un oratoire particulier. En 1819, il reprit l'habit de capucin et se rendit au couvent de Chambéry. Son projet était de fonder dans le Dauphiné uue maison destinée à former des missionnaires pour le Levant. Des obstacles nombreux s'opposèrent à ce dessein. Sa vue s'affaiblit; il rentra à Lyon comme pensionnaire dans l'hospice de la charité et y mourut en 1822. On a de lui : *Discours adressé aux juifs et utile aux chrétiens dans leur foi*, Lyon, 1788, in-8; *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, ibid., 1814, in-8; *Réflexions intéressantes sur l'ouvrage qui a pour titre Génie du christianisme*, 1815, in-8; *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avouées par l'Eglise de France*, ibid., 1817, in-8; *Explication de la lettre encyclique de Benoît XIV sur les usures, suivie de quelques réflexions*, ibid., 1822, in-8; *Dissertations philosophiques, historiques et théologiques sur la religion catholique*, ibid., 1836, 2 vol. in-8.

DEGRAVE (Charles-Joseph), né à Ursel en Flandre en 1736, étudia à Louvain la philosophie et le droit, et devint d'abord avocat puis magistrat au conseil de Flandre. La réunion de la Belgique à la France l'éloigna pendant quelque temps des fonctions publiques; mais il fut élu en 1797 au conseil des anciens, vint à Paris, et de retour au sein de sa famille ne voulut accepter d'autre place que celle de membre du conseil-général de l'Escaut. Il mourut près de Gand en 1805. Il n'est connu dans les lettres que par un ouvrage posthume intitulé : *La république des Champs-Elysées ou le monde ancien*, Gand, 1806, 3 vol. in-8. L'auteur place en Flandre le berceau du monde, et cherche à justifier son opinion. A part cette bizarrerie, le livre est rempli de recherches et de faits curieux.

DELACROIX (Jacques-Vincent), né à Paris en 1743, fut élevé à Troyes chez les Oratoriens et embrassa d'abord la carrière du barreau. Il plaida avec succès dans plusieurs affaires devant le parlement de Paris, composa des mémoires fort goûtés, et accepta en 1790 une chaire de droit public dans le lycée que l'on venait de créer. Dévoué à la cause royaliste, il protesta contre la mise en jugement de l'infortuné Louis XVI et se déclara, soit dans le *Spectateur français*, soit dans la *Gazette universelle*, franchement hostile à la terreur. On l'emprisonna et il ne dut sa vie qu'à la longueur de sa captivité. Délivré après le 9 thermidor, il continua de faire la guerre aux abus et s'adonna principalement à la littérature. Il mourut en 1832. Ses ouvrages sont en très-grand nombre. Nous citerons seulement : *Tableau des constitutions de l'Europe*, Paris, 1790-1793, 6 vol. in-8; traduit en anglais et en allemand; *Dangers des souvenirs*, ibid., 1804, 2 vol. in-8; *Réflexions morales sur les délits publics et privés*, ibid., 1807, in-8; l'*Instituteur français*, ibid., 1809, in-8; *Tableau moral et politique de l'histoire de France depuis Clovis jusqu'au siècle de Louis XIV*, Paris, 1813, 3 vol. in-8.

DELAMARRE (Louis-Gervais), agronome, né en 1766 à Mello dans le Beauvoisis, entra à 12 ans chez un procureur et vint à Paris où il fut reçu en 1785, maître-clerc de Bourgeois, l'un des procureurs les plus accrédités du Châtelet. Son patron lui céda sa charge en 1791, mais les événements l'empêchèrent de l'exercer avec tout le succès que sa probité et son talent lui auraient mérité. Après le 9 thermidor, il redoubla de zèle pour arracher à la confiscation les biens de ceux qui lui avaient donné leur confiance. Sa santé s'étant affaiblie, il quitta ses fonctions, acheta en 1802 la belle terre d'Harcourt dans l'arrondissement de Bernay et s'occupa de l'agriculture. Il mourut à Paris en 1827. On a de lui : *Traité de la culture des pins à grande dimension*, Paris, 1826, in-8; *Historique de la création d'une richesse millionnaire par la culture des pins*, 1826; *Supplément*, 1827, in-8. Il y a bien, dit M. le baron Silvestre, un peu d'exagération dans les résultats donnés par Delamarre; mais qui ne serait tenté de les pardonner à son zèle pour le bien public? M. Silvestre a prononcé son éloge en 1828, devant la société d'agriculture de Paris.

DELANO (Amasa), né à Duxbury, dans les Etats-Unis, le 21 février 1763, s'arma en 1777 pour la défense de son pays et s'occupa activement de constructions navales. Ses entreprises ne purent le conduire à la fortune. Il mourut pauvre en 1817. Il a publié ses voyages sous le titre de : *A narrative of voyages*, etc... Boston, 1817, in-8. Ce livre est rare et estimé. C'est un véritable *Vade mecum*, pour les marins des Etats-Unis. Le style en est un peu trivial, mais on y trouve en compensation une foule de détails sur les pays que l'auteur a visités, des vues éclairées sur la marine, des préceptes de conduite, et une grande variété de matière.

DELAUNAY (Louis), minéralogiste, né dans les Pays-Bas vers 1740, se fit recevoir avocat à la cour de Bruxelles, et employa ses loisirs à la culture des sciences. Admis en 1776 à l'académie de cette ville, il fut nommé en 1784 greffier du conseil des domaines et finances des Pays-Bas. Il vivait encore en 1805; on ignore la date de sa mort. L'ancien recueil de l'académie de Bruxelles contient de ce sa-

vant minéralogiste les ouvrages suivants : *Sur l'origine des fossiles accidentels des provinces belgiques*, Bruxelles, 1779, in-4; *Sur l'orichalque des anciens*, etc... Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Essai sur l'histoire naturelle des roches*, Pétersbourg, 1786, in-4; *Minéralogie des anciens*, ou exposé des substances du règne minéral connues dans l'antiquité, Bruxelles, 1803, 2 vol. in-8. Dans ce livre, Delaunay a rassemblé toutes les observations et recherches de Théophraste, de Pline et des autres auteurs grecs ou latins qui ont parlé des pierres et des métaux. Il a été traduit en allemand et publié par Œchy, Prague, 1797.

DELBRUCK (Jean-Frédéric-Théophile), savant allemand, né à Magdebourg en 1768, prit à l'université de Halle le double grade de docteur en philosophie et en théologie, et fut nommé recteur du gymnase de cette ville. Le roi de Prusse lui confia en 1800 la première éducation de ses deux fils ainés, et quand elle fut terminée, Delbruck se mit à voyager. A son retour en Prusse, il reçut le titre de conseiller aulique, et mourut à Zeiz en 1836. On a de lui : *Esquisse des Ethiques à Nicomaque*, Halle, 1790; Plusieurs *articles* dans l'*almanach de l'instruction* de Rotger; d'autres dans les *Archives patriotiques du duché de Magdebourg*.

DELESTANG (Louis-Charles-Nicolas), né à Mortagne en 1756, fut administrateur du district de cette ville, puis du département de l'Orne et enfin sous-préfet de sa ville natale. Mis à la retraite en 1813, il mourut vers 1830. On a de lui : *Chorographie de l'arrondissement de Mortagne*, Mortagne, 1803, in-8; *Notice statistique de la sous-préfecture de Mortagne*, ibid., 1810, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits dont le plus important est une *Histoire civile et littéraire du Perche*.

DELESTRE (François), né vers 1766 à Neufchâtel en Normandie, était en 1791 principal du collége de sa ville natale. Il refusa de prêter le serment constitutionnel, se retira en Angleterre et revint en France après le 9 thermidor. Mais la persécution s'étant rallumée en 1797, il fut conduit à Cayenne et y mourut de la fièvre. Il avait ridigé des notes assez étendues sur son séjour en Angleterre; son neveu, M. Delestre-Boulage, libraire à Paris, les a publiées sous le titre de : *Six années de la révolution française, ou précis des principaux événements correspondants à la durée de ma déportation, de 1792 à 1797 inclusivement*, Paris, 1819, in-8.

DELMAS (le P.), né en 1733 dans un village du Rouergue, entra dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne, et professa la rhétorique au collége de l'Esquille à Toulouse. Nommé curé de Saint-Orem à Montauban en 1772, ils s'appliqua à faire régner la paix entre les catholiques et les protestants, et mourut en 1790. On a de lui : *Ars artium, seu de pastorali officio*, Montauban, 1786, in-8, poëme en quatre chants dans lequel l'auteur a reproduit avec un talent de versification très-remarquable les principales maximes du *Pastoral* de saint Grégoire. On doit encore au P. Delmas une *Traduction en vers de l'imitation de Jésus-Christ*, Montauban, 1791, in-12.

DEMANDRE (Claude-François), mécanicien, né à Amance près de Vesoul en 1728, embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir été aumônier des pages du roi Stanislas, fut pourvu de la cure de Donnelay. Dans les loisirs que lui laissait le saint ministère, il s'appliquait particulièrement à la mécanique. Sa principale invention fut celle d'un *moteur* au moyen duquel il espérait faire faire à l'homme un meilleur usage de ses forces. L'auteur tenta, pour mettre sa découverte en lumière, tous les moyens imaginables; il dépensa 200,000 francs, fit plusieurs voyages en France et en Italie et, malgré les secours qu'on lui promettait, n'obtint jamais que de très-faibles dédommagements et un intérêt de pure curiosité. Il mourut de chagrin en 1803. Il avait composé un *traité de mécanique*, qui, sur la demande de Bureau de Puzy, devait être imprimé aux frais de la nation. On ignore ce que le manuscrit est devenu.

DENATTES (François), né à Ligny en Barrois en 1696, fit ses cours de philosophie chez les jésuites de Dijon, et perfectionna ses études dans la communauté de Sainte-Barbe. Exilé en 1730 pour avoir participé à l'appel des quatre évêques, il vint à Auxerre, où il reçut la prêtrise des mains de Caylus, évêque de cette ville. Il fut nommé à la cure de Saint-Pierre au château, et après la mort de Caylus prit part au soulèvement du clergé appelant contre son successeur. Il mourut en 1765. On a de lui : *l'Idée de la conversion du pécheur*, traduite d'Opstraet, 1732, 2 vol. in-12.

DENYS (Guillaume), né à Dieppe au commencement du XVIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique et occupa longtemps la chaire d'hydrographie qui était fondée dans sa ville natale. Il reçut les félicitations du duc de Vendôme et de Colbert, fit adopter sa chaire par l'état, et forma des élèves pour enseigner les sciences nautiques dans les principaux ports du royaume. Il mourut vers 1686, laissant : l'*Art de naviguer, perfectionné par la connaissance de la variation de l'aimant*, ou *Traité de la variation de l'aiguille aimantée*, Dieppe, 1666, in-4; l'*Art de naviguer, dans ses plus hautes perfections*, ou *Traité des latitudes*, Dieppe, 1673, in-4.

DEPONTHON (Charles-François), général de division, né à Eclaron (Haute-Marne), en 1777, entra à l'école de Metz, et après avoir été attaché comme lieutenant du génie à la défense de cette ville, fit la campagne d'Egypte, et gagna sur le champ de bataille le grade de capitaine. De retour en France, il servit sur le Rhin, fut nommé chef de bataillon et attaché à l'empereur en qualité d'officier d'ordonnance. En 1808 ayant été envoyé en mission près de l'empereur Alexandre, il rédigea un projet de défense des côtes de la Baltique dont le czar fut si satisfait, qu'il le décora de la croix de Saint-Wladimir. Colonel en 1810, il suivit la grande armée en Russie et devint en 1814 général de brigade. Il dirigea pendant les cent-jours les travaux pour lesquels on fortifia Paris contre les alliés, remplit de 1816 à 1826 les fonctions d'inspecteur permanent de la direction du génie et fut élevé, en 1838, au grade de lieutenant-général. Nommé pair de France en 1847, il fut mis à la retraite par

le gouvernement provisoire et mourut en 1849.

DERIC (Gilles), né au commencement du XVIIIe siècle dans les environs de Saint-Malo, embrassa l'état ecclésiastique, devint docteur en théologie, puis prieur de Notre-Dame de Fougères, et enfin chanoine et vicaire-général de Dol, sous M. de Hercé. Fidèle aux règles de la foi, il refusa le serment constitutionnel et passa en Angleterre, où il mourut en 1796. On a de lui : *Histoire ecclésiastique de Bretagne, dédiée aux seigneurs évêques de cette province*, 1777-1788, 6 vol. in-12. Cet ouvrage, fort recherché aujourd'hui, est écrit avec beaucoup de soin. Malheureusement il n'est point achevé, et ne contient que les dix premiers siècles. Le seul reproche qu'on ait fait à l'auteur, c'est d'avoir ignoré la langue bretonne et poussé trop loin la manie d'expliquer par le celtique les étymologies de tous les noms de lieux ou de personnes.

DERT (Gilbert), traducteur français, était de Bourges et vivait au milieu du XVIe siècle. On croit qu'il embrassa la vie religieuse; mais on n'a pu découvrir l'ordre auquel il appartenait. On cite de lui : *Le Soulas du cours naturel de l'homme, contenant sept dialogues, qui est un traité touchant la foi chrétienne à l'encontre des juifs*, trad. de l'italien, Lyon, 1558, in-16; *Traité de l'humilité*, ibid., même année, in-16; *La somme et fin de toute la sainte Ecriture, du nouveau Testament, avec une Epître de saint Jean Chrysostôme : De la manière de prier Dieu*, ibid., 1558, in-16.

DESCHARRIÈRES (Jean-Joseph CLAUDE, connu sous le nom de), né à Fougerolles en 1744, embrassa l'état ecclésiastique et obtint d'abord la place d'aumônier d'un régiment d'artillerie. En 1783, il fut pourvu de la cure de Saint-Loup, et ne tarda pas à se mettre en correspondance avec les bénédictins de Luxeuil et de Faverney. Ayant refusé le serment, il alla chercher un asile en Suisse, revint à Belfort après la terreur, et y occupa une chaire à l'école secondaire. Après la restauration, il devint aumônier du collége royal de Strasbourg, quitta ce poste pour les modestes fonctions de vicaire de la paroisse Saint-Jean, et mourut en 1831. On a de lui : *Essai sur l'histoire militaire du bourg de Saint-Loup*, Vesoul, 1790, in-8; *Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et de son voisinage*, Belfort, 1808, in-12; *Histoire de la vie de Franc.-Julien Pierron, chanoine curé de Belfort*, mort en odeur de sainteté, Strasbourg, 1826, in-12; *Observations sur les anciennes fortifications de Strasbourg et sur les écoles d'artillerie en France*, ibid., 1818, in-8.

DESCOURVIERES (Jean-Joseph), missionnaire, né vers 1740 à Goux-les-Usies, bailliage de Pontarlier, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé vicaire à Belfort. Désirant se vouer à l'œuvre des missions étrangères, il vint à Paris, se prépara par la prière et par l'étude à la carrière dans laquelle il devait entrer, et fut envoyé sur les côtes de l'Afrique, où il s'établit dans le royaume de Kakongo. Nommé préfet de cette mission en 1770, il perdit ses compagnons sous l'influence du climat, et se vit obligé de revenir cinq ans après. Envoyé ensuite dans la Chine avec le titre de procureur-général des missions françaises, il s'établit à Macao où il resta jusqu'en 1786. La persécution l'en chassa et il revint en France une seconde fois; mais bientôt ayant été expulsé de sa patrie en 1793, comme il l'avait été de la Chine quelques années auparavant, il se retira à Rome où il continua d'y travailler de tout son pouvoir à encourager les missions. Il mourut en 1804. Indépendamment d'une *Grammaire* et d'un *Dictionnaire Kakongais*, qui doivent être conservés au collége de la Propagande, il a fourni par ses *Mémoires* les documents dont l'abbé Proyart s'est servi pour rédiger l'*Histoire des royaumes de Loango, Kakongo*, etc., et par sa correspondance les *Matériaux de l'histoire de la persécution de Chine*, 1785-86, insérée dans le *Recueil des nouvelles lettres édifiantes*, Paris, 1818, 8 vol. in-12.

DESCROCHETS (D. Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Verdun au commencement du XVIIe siècle, parvint aux premières charges de son ordre, et mourut à Metz le 14 juin 1672. Il avait composé l'*Histoire* encore inédite des monastères de Metz et fourni pour la *Gallia christiana* beaucoup de mémoires qui sont imprimés au tom. IV de cet ouvrage.—DESCROCHETS (D. Charles), né dans la même ville, fit profession et mourut dans la congrégation de Cluny, après avoir appartenu à celle de Saint-Vannes. On a de lui : *Ethica, seu philosophia moralis, christiana, religiosa*, Paris, 1646, in-12. On lui attribue le livre intitulé : *Instance contre la manière d'expliquer la présence réelle du R. P. Desgabets*. Il a laissé en manuscrits : *Quadruplex demonstratio christianismi credendi*.

DESGUERROIS (Marie-Nicolas), né à Arcis-sur-Aube, vers 1580, fit ses études à Paris et vint ensuite à Troyes, où il fut pourvu de quelques bénéfices. Tous ses loisirs furent consacrés à l'histoire du pays. En 1660, on le nomma chanoine de la cathédrale. Il remplit, malgré son grand âge, les devoirs de sa charge avec une scrupuleuse exactitude, et mourut en 1776. On a de lui : *La sainteté chrétienne, contenant les vies, morts et miracles de plusieurs saints de France, avec l'histoire ecclésiastique du diocèse de Troyes*, 1637, in-4; *Les vérités de Saint-Aventin*, 1644, in-12; *Sancti Lupus et Memorius cum Attila rege*, 1645, in-8; *Ephemeris sanctorum insignis ecclesiæ Trecencis*, Troyes, 1648, in-12. Desguerrois fait preuve dans tous ces ouvrages d'un grand fond d'érudition; mais on y désirerait un peu plus de critique.

DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), docteur en Sorbonne et vicaire-général de Paris, né en 1753 à Messas près Meung, fut envoyé de bonne heure à Paris où il étudia la théologie et où il prit ses grades. D'abord vicaire-général de Bayeux, puis doyen de la collégiale de Meung, il fut forcé d'émigrer en 1792, passa en Angleterre, et y obtint une mission du gouvernement pour le Canada où il se fit aimer par les heureuses qualités qui le distinguaient. De retour en France en 1802, il fut nommé curé des missions étrangères dans le faubourg Saint-Germain. Devenu suspect à Bonaparte, à cause des relations qu'il avait avec l'Angleterre, on l'arrêta et on l'interna au séminaire de Verceil en Piémont. La restauration le rendit à sa paroisse en 1814. Nommé en 1819 vicaire-général de Paris, il fut

en outre membre du conseil des prisons, supérieur de plusieurs communautés religieuses, et archidiacre de Sainte-Geneviève. Il refusa en 1817 l'évêché de Blois et celui de Châlons en 1823. Chassé de son appartement, après le pillage de l'archevêché de Paris en 1831, il se réfugia dans la maison des sœurs de Saint-Michel, et y mourut le 21 octobre 1833, laissant une grande réputation de science, de zèle et de modestie. L'archevêque de Paris, qui devait beaucoup à ses bons conseils, annonça cette perte à son diocèse par une lettre pastorale et fit graver sur sa tombe une épitaphe latine. M. l'abbé Olivier prononça son *Oraison funèbre*, Paris, 1834, in-8.

DESPUIG Y DANETO (D. Antonio), cardinal, né en 1745 à Palma dans l'île de Majorque, remplit d'abord à Rome la place d'auditeur de Rote pour le royaume d'Aragon. Nommé en 1791 évêque d'Orihuela, et en 1795 archevêque de Tolède, il vint ensuite à Madrid où il fut mêlé, non sans ennuis, aux intrigues de la cour. Exilé à Rome pour avoir voulu faire de l'opposition au prince de la Paix, il y resta jusqu'à l'enlèvement de Pie VI, qu'il suivit à Sienne. Après le départ du pontife pour la France, il rentra en Espagne, se démit de son archevêché et reçut en dédommagement de riches bénéfices avec le titre de patriarche d'Antioche, *in partibus*. Nommé ministre d'Espagne près du saint Siége, il assista, en cette qualité, au conclave tenu à Venise en 1800, pour l'élection de Pie VII, fut créé en 1803 cardinal-prêtre, pro-préfet de la congrégation des évêques et protecteur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont il était grand-croix. En 1810, il accompagna le pape à Paris et il y resta jusqu'en 1812. Sa santé l'ayant obligé d'aller prendre les bains à Lucques, il mourut dans cette ville, le 30 mai 1813.

DEVÉRITÉ (Louis-Alexandre), conventionnel, né à Abbeville en 1746, se fit recevoir avocat au parlement et se distingua dans sa province par son talent, son zèle pour les sages réformes et la popularité dont il y jouit au commencement de la révolution. Député à la convention en 1792, il se prononça dans le procès de Louis XVI pour le bannissement, le sursis et l'appel au peuple. La terreur l'obligea de se cacher. Il reparut après le 9 thermidor, entra au conseil des anciens et fut nommé, après le 28 brumaire, juge au tribunal d'Abbeville. Il mourut dans cette ville en 1818. On lui doit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Histoire du comté de Ponthieu et de la ville d'Abbeville, sa capitale*, 1767, 2 vol. in-12. C'est la meilleure de ses productions ; *Essai sur l'histoire générale de la Picardie, ses mœurs, ses usages, le commerce et l'esprit de ses habitants*, 1770, 2 vol. in-12, livre mal écrit, très-superficiel, et qui fut vivement attaqué par les érudits du pays.

DEVISME (Jacques-François-Laurent), né à Laon en 1749, fut envoyé aux états-généraux par ses compatriotes chez qui il exerçait avec distinction la profession d'avocat. Il vota avec la majorité, entra au corps législatif en 1800, présida cette assemblée et fut nommé en 1806 procureur-général près la cour d'assises de l'Aisne. Membre de la chambre des représentants en 1815, il fut mis à la retraite sous la seconde restauration, et mourut à Laon en 1830, après avoir doté sa ville natale d'une bibliothèque considérable formée des dons de ses concitoyens ou des débris des bibliothèques des monastères. On a de lui : une traduction des *Odes d'Horace*, Paris, 1811, 2 vol. in-8, remarquable par l'élégance du style et par l'exactitude de l'expression ; *Histoire de la ville de Laon*, 1822, 2 vol. in-8, suivi du *Manuel historique*, Laon, 1826, in-8, qui en est en quelque sorte le complément.

DIEFFENBACH (Jean-Frédéric), chirurgien, né en 1795 à Kœnigsberg (Prusse), avait commencé en 1812 des études théologiques ; mais l'année suivante il s'engagea dans un corps Mecklenbourgeois de chasseurs à cheval, avec lequel il fit les campagnes de 1813 et 1814. En 1815, il reprit ses études théologiques, et ne tarda pas à les abandonner pour se vouer à la médecine et surtout à la chirurgie. Après avoir fréquenté les écoles de Vienne et de Paris, il fut reçu docteur à Wurtzbourg en 1822, et soutint à cette occasion de la manière la plus remarquable une thèse intitulée : *Non nulla de regeneratione et transplantatione*, où abondent les observations les plus ingénieuses. Il s'établit ensuite à Berlin, où son rare talent comme opérateur fut bientôt apprécié. Nommé en 1830 chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de cette ville, il fut appelé en 1840 à la direction de la clinique chirurgicale, et mourut en 1848. Indépendamment de son habileté comme chirurgien, Dieffenbach a prouvé qu'il possédait le vrai génie de son art, soit en inventant des instruments, soit en en perfectionnant une foule d'autres depuis longtemps connus, ou bien en introduisant l'usage de nouveaux procédés opératoires. C'est ainsi qu'on lui doit une méthode nouvelle pour former artificiellement des nez, des lèvres, des paupières, des joues, etc., pour guérir le strabisme et le bégayement. Parmi ses nombreux ouvrages, auxquels des occupations multiples l'empêchèrent trop souvent de donner une forme littéraire satisfaisante, nous citerons ses *Expériences chirurgicales*, Berlin, 1829-34, 4 vol. in-8, et sa continuation de l'ouvrage de Scheel *sur la transfusion du sang et l'injection des médicaments dans les veines*.

DIERICX (Charles-Louis-Maximilien, chevalier), conseiller pensionnaire de la ville de Gand et membre de l'institut des Pays-Bas, né à Gand en 1756, mourut à Froidmond, près de Tournai, le 1er avril 1823. On lui doit : *Topographie de l'ancienne ville de Gand*, Gand, 1808, in-8 ; *Mémoires sur la ville de Gand*, ibid., 1814, 1815, 2 tom. en 3 vol. in-8, ouvrage curieux et substantiel, rempli de pièces originales, suivi d'un *Appendice*, ibid., 1816, in-8 ; *Mémoire sur les lois, les coutumes et les priviléges des Gantois jusqu'à la révolution de l'an 1540*, ibid., 1817-1818, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont indispensables aux personnes qui veulent étudier sérieusement la Flandre.

DIETZ (Henri-Frédéric de), né à Bernbourg en 1751, étudia les langues orientales et obtint de la Prusse la place de chargé d'affaires à Constantinople. Nommé en 1786 ambassadeur extraordinaire près la Porte ottomane, il fut mis à la retraite en 1790 et



habita alternativement Berlin et Postdam, avec le titre de conseiller de légation. Il mourut le 8 avril 1817. On a de lui : *De la tolérance et de la liberté de la presse*, Dessau, 1781 ; *Spinosa jugé d'après sa vie et ses doctrines*, ibid., 1783; *De la langue et du style allemand*, ibid., 1783; *Considérations sur la guerre entre les Russes et les Ottomans de 1768 à 1774; Note sur l'objet, le style, l'origine et le sort du livre royal*, Berlin, 1811 ; *Curiosités de l'Asie*, ibid., 1813 et 1815, 2 vol.

DIEUDONNÉ (Christophe), né dans les Vosges en 1757, fut nommé par son département membre de l'assemblée législative. Il siégea au conseil des cinq-cents jusqu'au 18 brumaire, devint ensuite membre du tribunat et en 1801 préfet du département du Nord, où il se fit estimer pour la sagesse de son administration. Il mourut à Lille en 1805. On a de lui : *Statistique du département du Nord*, Douai, 1804, 3 vol. in-8, continuée jusqu'en 1815 par M. Bottin qui avait été son collaborateur.

DILLON (l'abbé Roger-Henri de), né à Bordeaux en 1762, était avant la révolution grand-vicaire de Dijon. S'étant prononcé contre le schisme constitutionnel, il fut forcé d'émigrer, rentra en France en 1801, devint en 1814 un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine, et mourut à Paris en 1829. On a de lui plusieurs ouvrages et brochures, entre autres : *Guide des études historiques, ou chronologie appliquée à l'histoire*, Dijon, 1812, in-8; *Lettre à M. Dumolard sur la liberté de la presse*, Paris, 1814, in-8; du *Concordat de* 1817, ibid., 1817, in-8, avec les *Réponses à M. l'abbé de Clausel*, ibid., 1818, in-8; *Histoire universelle contenant le synchronisme des histoires de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes, et la succession chronologique des empires, divisée en grandes périodes, en époques principales et secondaires*, Paris, 1814-1822, 10 vol. in-8. — L'abbé Arthur de DILLON, mort vers 1810, était frère du précédent. Il a publié : *Projet d'un atelier de charité*, 1802, in-8; *Utilité, possibilité, facilité de construire des trottoirs dans les rues de Paris*, 1802, 1805, in-8.

DIODATI (Dominique), archéologue, né à Naples en 1736, s'occupa de l'étude des médailles, de la diplomatique, des inscriptions et de l'histoire, et mourut vers 1801, membre de l'académie de la Crusca. Nous citerons parmi ses ouvrages : *De Christo græce loquente exercitatio, qua ostenditur græcam linguam cum Judæis tum ipsi Christo et apostolis nativam ac vernaculam fuisse*, Naples, 1767, in-8. Cette opinion paradoxale, appuyée de toutes les raisons spécieuses que peut fournir une immense érudition, fit le plus grand plaisir à l'impératrice Catherine II qui fit remettre à Diodati un magnifique exemplaire du *Code* de la Russie avec une médaille d'or du plus grand module. *Illustrazioni delle monete nominate nelle nostre costituzioni*, Naples, 1788, in-4; *La vie de Martorelli*; un *traité sur le prêt à intérêt*, qui sert aujourd'hui de règle en Italie à tous les hommes éclairés.

DOCHIER (Jean-Baptiste), né à Romans en 1742, acheva ses cours à Paris, s'y fit recevoir avocat et rentra dans sa ville natale, où il se fit remarquer soit comme historien, soit comme avocat. Député à la législative, il fut nommé, après la session, juge au tribunal de cassation; mais il cessa d'en faire partie en 1795, revint à Romans et y exerça les fonctions de maire avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 18 décembre 1828. On a de lui : *Recherches historiques sur la taille en Dauphiné*, Romans, 1783, in-8; *Mémoires sur les corvées en Dauphiné*, 1787, in-8; *Eloge de Bayard*, 1789, in-8; *Mémoires sur la ville de Romans*, 1812, in-8; *Dissertation sur l'origine et la population de Romans*, Valence, 1813, in-8; *Essai historique sur le monastère et l'ancien chapitre de Saint-Bernard*, ibid., 1817, in-8; *Recherches sur l'impôt foncier en Dauphiné*, ibid., 1817, in-8; *Un cri d'humanité en faveur des Grecs*, ibid., 1824, in-8.

DOLCI (le P. Sébastien), littérateur, né à Raguse en 1699, embrassa à quatorze ans la règle de Saint-François, et se distingua par son talent pour la chaire aussi bien que par son érudition. Il mourut vers 1770. On a de lui : *Maximus Hieronymus vitæ suæ scriptor, sive de moribus, doctrina et rebus gestis D. Hieronymi*, Ancône, 1750, in-4; *De illyricæ linguæ vetustate et amplitudine*, etc., Venise, 1754; *Ragusini archiepiscopatûs antiquitas, eorumque antistitum chronologia*, Ancône, 1761 ; *Fasti litterario-ragusini usque ad annum* 1766, Venise, 1767.

DOMENICHI (Domenico de), né à Venise en 1416, prit l'habit ecclésiastique, se fit recevoir docteur en théologie, et après avoir enseigné cette science à Rome, fut fait évêque de Torcello, puis de Brescia. Il accompagna Pie II au concile de Mantoue, et fut envoyé avec le titre de nonce en Allemagne, où il gagna les bonnes grâces de l'empereur Frédéric III qui demanda pour lui à Sixte IV le chapeau de cardinal. Le pape n'accorda pas cette grâce à son nonce, mais il le choisit pour gouverneur général de Rome. Les Romains, dont il mérita l'affection, inscrivirent son nom sur le tableau des citoyens. Il mourut en 1478. Nous citerons parmi ses ouvrages qui sont pour la plupart demeurés inédits : *Tractatus de reformationibus romanæ curiæ per advisamenta, sive considerationes, cum allegationibus ad S. S. D. Pium papam II*, Brescia, 1495, in-4; *De sanguine Christi tractatus*, Venise, 1557, in-8; *Tractatus de dignitate episcopali*, Rome, 1757. C'est la première édition de cet ouvrage savant, mais diffus.

DONDI DALL' OROLOGIO (le marquis Charles-Antoine), né vers 1750, fit ses études à Modène et s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle. Il visita le royaume de Naples dans l'intérêt de cette science, et mourut en 1801. On connaît de lui : *Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei*, Padoue, 1780, in-8; *Saggi di osservazioni fisiche fatte alle terme de monti Euganei*, ibid., 1782, in-8; *Saggio di litologia Euganea*, etc., dans les mémoires de l'académie de Padoue, 1789, II, 164-84.

DONDI DALL' OROLOGIO (François-Scipion), frère puîné du précédent, né en 1756, fit ses études à Modène au collége des nobles, et embrassa l'état ecclésiastique. Devenu chanoine de la cathédrale, il se distingua dans ce poste par son goût pour les sciences et pour l'érudition. On souhaitait l'avoir pour évêque; les vœux de ses compatriotes

ne furent accomplis qu'en 1807; mais il justifia pleinement la haute idée qu'on avait conçue de son caractère. Il encouragea les bonnes études au séminaire de Padoue, augmenta la bibliothèque de cette maison, et enrichit d'instruments précieux les cabinets de physique et de chimie. Quoique Bonaparte l'eût comblé de marques d'estime, il n'hésita pas, lors de l'invasion des états ecclésiastiques, à prendre énergiquement la défense des droits de l'Eglise, dans une lettre adressée à tous les prêtres de son diocèse. S'étant rendu, en 1811, au concile de Paris, il prononça dans l'église de Notre-Dame l'éloge funèbre de l'évêque de Feltre. Sa charité pour les pauvres éclata en 1817, et il n'y eut pas, grâce à lui, un seul malheureux de son diocèse qui ne fût secouru. Il mourut à Padoue en 1829. On a de lui, entre autres ouvrages : *Discorso sopra i doveri delle claustrali*, Padoue, 1780, in-12; *Memoria sopra Jacopo e Giovanni Dondi*, dans le tom. 2 des Actes de l'académie des sciences de Padoue; *due lettere sopra la fabbrica delle cattedrale di Padova*, 1774, in-12; *Dissertazioni sopra l'istoria ecclesiastica di Padova*, 1802-1817, in-4. L'abbé Fortunato Federici lui a consacré un article dans la *Biografia universale*.

DONIZETTI (Gaetano), compositeur, né en 1797 à Bergame, après avoir étudié à Bologne sous d'habiles maîtres, se fit connaître par divers morceaux de musique. Engagé malgré lui au service militaire, il obtint bientôt son congé. Libre désormais, il donna successivement, à Venise, *Enrico, conte di Borgogna, la Follia, le Nozze in ville, il Falegname di Livonia*; à Rome, *Zoraïde di Granata*; à Naples, *la Zingara*; *la Lettera anonima*. En 1822, il fit représenter au théâtre de la *Scala*, à Milan, *Chiarac Serafina*. Il s'élevait ainsi peu à peu au style sérieux d'*Anna Bolena*, d'*Elisabeth à Kenilworth*, et de l'*Esule di Roma*. Il n'a pas moins bien réussi dans le genre bouffe. Les opéras de l'*Elisire* d'*Amore*, *il Nuovo Pourceaugnac*, *i Pazzi per projetto*, *don Pasquale*, étincellent de verve, de traits spirituels et fins, et sont pleins de mélodies élégantes et gracieuses. *Lucia* est celui de ses ouvrages où l'auteur a mis peut-être le plus de sensibilité et de pathétique. Donizetti a écrit aussi pour le grand-opéra à Paris, *les Martyrs*, *la Favorite*, *don Sébastien*. La musique religieuse lui doit également un *Miserere*. Dans plusieurs de ses opéras, il s'est élevé à des beautés de premier ordre. Malheureusement, il a abusé trop souvent de sa prodigieuse facilité. Professeur de contre-point au conservatoire de Naples, il reçut, en 1842, de l'empereur d'Autriche le titre de compositeur de la chambre et de maître de la chapelle impériale, et mourut à Bergame, le 8 avril 1848, à 51 ans.

DORIVAL (Claude-François), jurisconsulte, né à Besançon en 1656, fit ses études à l'université de Dole, devint avocat au parlement, et après avoir renoncé à cette charge, fut nommé conseiller à l'Hôtel-de-Ville de Besançon. Il mourut en 1735. Ses talents l'avaient fait surnommer la *plume d'or*. On lui doit : *Usages et coutumes de Besançon*, avec un *Commentaire*, Besançon, 1721, in-4. Cet ouvrage a longtemps fait règle pour les tribunaux.

DOUBDAN (Jean), voyageur français, était prêtre et chanoine de Saint-Denis. Il s'embarqua pour la Terre-Sainte en 1651, et consacra deux ans à ce pieux pèlerinage. Il mourut vers 1670. On a de lui : *Le voyage de la Terre-Sainte*, Paris, 1661, in-4. Cet ouvrage est également dépourvu de critique et d'intérêt.

DOVER (Georges-Jacques-Welbore-Agar Ellis, baron et lord), né en 1797, fit ses études à Oxford et siégea de bonne heure à la chambre des communes. Il s'y distingua dans toutes les questions qui touchaient aux beaux-arts, à l'industrie, à l'instruction, aux établissements de charité. Il mourut en 1833, avec la réputation d'un homme aimable, instruit, et amateur zélé de tout ce qui est utile et beau. Son principal ouvrage est l'*Histoire véritable du prisonnier d'état nommé communément le masque de fer, faite sur des documents tirés des archives françaises*. D'après ce livre, le prisonnier n'est autre que le comte Hercule-Antoine-Giralmo Mattioli, ancien ministre d'état du duc de Mantoue. On a encore de lord Dover : *Recherches historiques sur le caractère d'Edouard Hyde, comte de Clarendon, lord chancelier d'Angleterre*, 1828; *Vie de Frédéric-le-Grand*, 2 vol. in-8; *Catalogue raisonné des principaux tableaux en Flandre et en Hollande*, imprimé, mais non publié; *Vies des souverains les plus célèbres de l'Europe moderne*; *la Correspondance d'Ellis et les lettres d'Hor. Walpole à sir Hor. Mann*.

DOYEN (Guillaume), historien, né à Chartres vers 1740, embrassa la profession d'avocat qu'il exerça concurremment avec celle d'arpenteur. Zélé pour l'illustration de sa ville, il fit de longues recherches dans les archives et en tira des documents inconnus. On a de lui : *Géométrie des arpenteurs*, Paris, 1767, in-8, ouvrage utile, mais surpassé par celui de Dupain-Montesson; *Recherches et observations sur les lois féodales, sur les conditions des habitants des villes et des campagnes, leurs possessions et leurs droits*, ibid., 1780, in-8. Ce travail, qui a plus d'un rapport avec celui du savant Perreciot, lui est bien inférieur pour la science et pour la critique; *Histoire de la ville de Chartres, du pays Chartrain et de la Beauce*, ibid., 1786, 2 vol. in-8, que l'on peut mettre au nombre des bonnes histoires de provinces.

DREW (Samuel), historien, né en 1765, aux environs de Saint-Austell, apprit d'abord divers métiers; mais le désir d'étudier suppléa au défaut de son éducation et en fit peu à peu un homme de lettres. Devenu en 1819 rédacteur en chef de l'*Impérial magazine*, il vint se fixer à Londres et mourut en 1833, après avoir tenu un rang dans la littérature anglaise. On lui doit : *Remarques sur la première partie du siècle des lumières de Thomas Payne*, 1799; *Observations sur les anecdotes du méthodisme de Polwhele*, 1800; *Essai sur l'immortalité de l'âme*, 1802; *Essai sur l'identité et sur la résurrection générale du corps humain*, 1809, in-8; *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, 1820, 2 vol. in-8; *Vie du docteur Coke*, 1816, in-8; *Histoire du comté de Cornouailles*, 1820-1824, 2 vol. in-4.

DREYSSIG (Guillaume-Frédéric), né en 1771, fut médecin de la garnison de Konigstein en Saxe, puis professeur à l'université de Charkow en Russie, où il mourut en 1819. On a de lui, en allemand : *Manuel de pathologie des maladies chroniques*, Leipsig, 1797-99, 2 vol. in-8; *Manuel du diagnostic médical*, Erfurt, 1801-1803, 2 vol. in-8; *Dictionnaire manuel de clinique ou de médecine pratique*, 1806-1824, 4 vol. in-8.

DROZ (l'abbé Antoine-Désiré), né en 1770 à Provenchère (Doubs), embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Lorsque la révolution éclata, fidèle aux traditions de l'Eglise, il émigra et passa les mauvais jours en Allemagne et en Hongrie. Accueilli avec bienveillance par le haut clergé du pays, il devint secrétaire de l'évêque de Témesvar, homme de science et de talent, qui avait su l'apprécier. Versé dans les langues latine et allemande, dans la théologie et dans le droit canon, il soutint sa thèse de théologie en 1798, au lycée épiscopal d'Agria. Cette thèse intitulée : *Positiones ex universâ theologiâ*, passa pour un modèle de bonne latinité. Pendant son séjour en Hongrie il fut utile à ses compatriotes devenus prisonniers de guerre. Rentré en France, il fut nommé, en 1806, aumônier de l'hospice Saint-Jacques à Besançon, fut attaché deux ans après à la maison des orphelins de Dole, et ne tarda pas à obtenir la chaire de rhétorique au lycée de cette ville. Ses cours furent brillants et bien suivis. Le retour des Bourbons combla son cœur de joie, car il ne séparait pas la légitimité de la religion. Sous le ministère du duc de Cazes il fut destitué; mais les délibérations du conseil municipal, qui déplorèrent cette disgrace inattendue, sont une preuve de la considération dont il jouissait. Appelé, en 1827, à la cure de Moissey, il quitta cette paroisse à la suite de quelques démêlés qu'il eut avec l'évêque de Saint-Claude. Droz vint alors se fixer à Dole, où il vécut dans la pauvreté, et mourut le 31 janvier 1850, à 80 ans. Indépendamment de brochures politiques oubliées aujourd'hui, et d'écrits en latin et en français, pour sa défense contre son évêque, il a laissé manuscrits : un *Cours de rhétorique*; des *Analyses d'auteurs anciens*; des *Etudes littéraires sur les sermonnaires*; des *notes sur la théologie*, *le droit canon*, *les conciles et les Pères de l'Eglise*.

DRUMMOND (sir Guillaume), débuta dans le monde politique par son apparition à la chambre des communes en 1795. Sa fidélité à la cause du ministère le fit nommer, en 1799, envoyé extraordinaire près la cour de Naples. Il devint ensuite ambassadeur à Constantinople, et mourut à Rome en 1823. Il était membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg. On a de lui : *Revue du gouvernement de Sparte et d'Athènes*, 1794, in-8; *Satires de Perse*, trad., 1798, in-8; *Questions académiques*, 1805, in-4; *Herculanensia, ou Dissertations historiques et philologiques, contenant un manuscrit trouvé dans les ruines d'Herculanum*, 1810, in-4; *Essai sur une inscription punique trouvée dans l'île de Malte*, 1811, gr. in-4; *Odin*, poème, 1818, in-4; *Origines ou remarques sur l'origine de divers empires, états et villes*, 2 vol. in-8; *Œdipus Judaïcus*, où il essaie de prouver que certaines histoires de l'ancien Testament ne doivent être prises qu'allégoriquement, et que plusieurs de ces allégories sont astronomiques.

DUBOIS (l'abbé Jean-Antoine), né en 1765 à Saint-Remèze (Ardèche), fut envoyé encore jeune dans le Maissour (Mysore) comme missionnaire. Ses qualités, sa grande charité surtout, lui gagnèrent l'affection des populations qu'il évangélisait dans leur propre langue (le Tamoul); aussi, son départ pour l'Europe en 1823 fut-il pour elles un véritable deuil. De retour à Paris, il fut nommé l'un des directeurs du séminaire des missions étrangères, où il mourut le 17 février 1848, à 83 ans. Sa conversation était fort instructive, et l'on aimait à lui entendre raconter ses aventures lointaines avec sa spirituelle naïveté, où se déployaient la franchise et la bonté de son caractère. L'abbé Dubois était membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Lettres sur l'état du christianisme dans l'Inde, etc.*, Londres, 1823, in-8; *Exposé de quelques-uns des principaux articles de la théogonie des Brahmes, etc.*, Paris, 1825, in-8; *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, ibid., 1825, 2 vol. in-8. Ce curieux ouvrage, son principal titre littéraire, fut en Angleterre l'objet d'une polémique religieuse assez vive, à cause des idées qu'il y émet sur les grandes difficultés qu'offre la conversion des Indiens au christianisme. *Le Pantchatantra*, ou *les cinq ruses*, par Bidpay, trad. en franç. d'après une version Tamoule, ibid., 1826, in-8, et une *Notice* sur l'*Asvamedha*, ou le sacrifice du cheval.

DUBUISSON (Claude-Charles-François), né en 1750 à Vauvillers (Haute-Saône), avait à peine achevé ses études, lorsqu'il entra dans les gendarmes de Lunéville. Le métier des armes n'était pas de son goût; il le quitta bientôt, et vint étudier le droit à Besançon, où il fut reçu avocat en 1775. Après avoir plaidé pendant quelque temps à Jussey et à Vauvillers, il devint membre de l'administration centrale de son département, et de l'assemblée constituante. De retour à Vauvillers, il y acheta une étude de notaire, vécut entièrement retiré des affaires publiques, et mourut en 1829 après avoir reçu les secours de la religion.

DUCHAND, général de division, né à Grenoble en 1780, entra à l'école Polytechnique et conquit rapidement sur les champs de bataille de la république et de l'empire les grades inférieurs de l'armée. Lieutenant-colonel en 1813, il se distingua à Bautzen et à Leipsig et rentra dans la vie privée sous la restauration. Lors de la conspiration de Grenoble, il devint l'objet de la surveillance de la police, et ses amis se plaignirent de la défiance que l'autorité témoignait envers lui. Nommé en 1830 au commandement de l'école d'artillerie de Metz, et placé six ans plus tard à l'école de Vincennes, il fut élevé en 1840 au grade de général de division. Mis à la retraite en 1848, il mourut à Paris au commencement de l'année suivante.

DUFRAISSE (Jean), né en 1628 à Clermont, chanoine de la cathédrale, mort en 1715, a laissé : l'*Origine des églises de France, prouvée par la succession de leurs évêques, avec la vie de saint Austremoine, premier apôtre et primat des Aquitaines*, Paris, 1688, in-8.

DULAURENS (Louis), né en 1589 à Montpellier,

fut ministre de l'église réformée de cette ville. Après avoir abjuré le calvinisme et reçu le sacerdoce, il se rendit à Paris, où il se fit une réputation par son talent pour la chaire. Le cardinal de Richelieu l'employa à son grand projet de la réunion des protestants; mais après la mort de ce ministre, il entra en 1649 dans la congrégation de l'oratoire, et se fixa dans la maison de Saint-Honoré, où il mourut le 1er juillet 1671. On a de lui : *Réponse au livre de Pierre du Moulin*, intitulé : *Opposition de la parole de Dieu à la doctrine de l'église romaine*, Paris, 1625, in-8; *Dispute touchant le schisme et la séparation que Luther et Calvin ont faite de l'église romaine*, ibid., 1655, in-fol. Cet ouvrage était le fruit des conférences qui se tenaient aux Grands-Augustins de Paris, entre les plus habiles théologiens. *Le triomphe de l'église romaine contre ceux de la religion prétendue réformée*, etc., ibid., 1667, in-12; *Trente journées de retraite en mémoire et à l'honneur de trente années de la vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, touchant les diverses misères de l'homme*, ibid., 1649, in-4; *Quatre sermons pour le Vendredi-Saint*, etc., ibid., 1651, in-8; *Huit sermons sur l'Eucharistie*, etc., ibid., 1662, in-8. Les sermons du P. Dulaurens et ses livres de dévotion offrent plus de cette imagination qui parle à l'esprit, que de l'onction qui va au cœur.

DUMAS (le P. Henri-Bonaventure), né en 1698 à Lyon, fit ses études au collége des jésuites, et entra chez les cordeliers en 1714. Ces religieux ayant construit sur le quai du Rhône une salle pour y placer une bibliothèque, il en fut nommé directeur en 1735, et, grâce à son zèle, cette collection s'accrut d'un assez grand nombre de livres précieux. Il mourut en 1773 ou 1774, ayant composé avec le P. Boule, également cordelier, une *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de saint Bonaventure*, etc., Lyon, 1747, in-8, fig. Cet ouvrage ne manque pas d'exactitude; il est fort rare.

DUMAS (Philippe), né à Issoudun en 1738, s'étant fait agréger à la faculté des arts, fut chargé d'enseigner les humanités à la Flèche, à Metz, puis à Toulouse, où il mourut en 1782. Outre des éditions des *Rudiments de la langue latine*, mis dans un nouvel ordre, Paris, 1762; de la *Grammaire grecque* de Clénard, 1763, et du *Manuel des grammairiens* de Nic. Mercier, 1763, in-12, on a de lui : les *Colloques choisis* d'Erasme, trad. en franç., avec le texte en regard, Paris, 1762, in-12; l'*Economique* de Xénophon, et le *projet de finances* du même, trad. en franç., avec des notes, ibid., 1768, in-12. Les *Psaumes de David*, trad. en vers latins, Toulouse, 1780, in-12.

DUMERSAN (Théophile Marion), numismate et auteur dramatique, né en 1780 au Château de Castelnau, en Berry, montra dès son enfance un goût prononcé pour le théâtre et pour la poésie. Cependant, la révolution ayant ruiné sa famille, il fut forcé de se livrer à d'autres études. En 1795, Millin, qui venait d'être nommé conservateur du cabinet des médailles, l'appela auprès de lui et l'appliqua à l'archéologie et à la numismatique. Dumersan justifia dans ce genre les espérances de son maître, mais il ne renonça pas pour cela à l'art dramatique vers lequel il se sentait entraîné par un penchant irrésistible. En 1798, il fit jouer sa première pièce intitulée : *Arlequin perruquier* ou *les têtes à la Titus*, obtint beaucoup de succès, et ne cessa dès-lors de composer chaque année des drames, des vaudevilles ou des comédies, le plus souvent inspirés par l'esprit du temps ou par les événements politiques du jour. Lors de la spoliation de nos musées par les alliés, il fut assez habile pour conserver à la collection du cabinet un grand nombre d'objets du plus haut intérêt. Nommé chevalier de la légion-d'honneur en 1833, il garda jusqu'à la fin de sa vie, soit parmi les artistes soit parmi les savants, la réputation d'un homme aimable, également distingué pour ses connaissances et pour son esprit. Il mourut à Paris, le 13 avril 1849. On lui doit plus de deux cent quatre-vingt pièces de théâtre, dont cent sont de lui seul, et dont le reste a été fait avec la collaboration de MM. Desaugiers, Scribe, Dupaty, etc. Il a donné des articles remarquables sur la numismatique, sur l'archéologie et sur l'histoire dans les principales revues de Paris. Ses ouvrages d'érudition se font remarquer par une clarté et une élégance de style qui ne sont pas toujours le partage des savants. Ce qui caractérise son *Théâtre*, c'est le talent d'observer les mœurs et les habitudes des différentes classes du peuple, et de les peindre de la manière la plus vraie et la plus plaisante. On doit lui reprocher comme à presque tous les auteurs dramatiques de n'avoir pas toujours assez respecté la décence.

DUMONTET DE LA TERRADE (François-Marie-Augustin), né en 1748 à Scey-sur-Saône, en terminant ses cours à l'université de Besançon, se fit, suivant l'usage, inscrire au tableau des avocats, et peu de temps après, acquit un office municipal à Vesoul. Maire de cette ville en 1785, il fit divers règlements de police locale qui sont restés en vigueur. A l'époque de la révolution, il se retira dans son village, et, s'étant mis à la tête de l'exploitation de ses domaines, contribua, par son exemple et par ses conseils, à faire abandonner les anciennes méthodes de culture pour leur en substituer de plus rationnelles. En 1797, nommé au conseil des cinq-cents, il n'y siégea pas, son élection ayant été annulée par suite du 18 fructidor. Sous le consulat, il fut fait maire de sa commune, et en 1811, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, il devint conseiller à la cour impériale de Besançon. Elevé, en 1815, à la dignité de premier président, il reçut peu de temps après la croix d'honneur, et le titre de baron. Il mourut le 13 novembre 1821, membre des sociétés d'agriculture de la Haute-Saône et du Doubs, et de l'académie de Besançon. Indépendamment de *Discours* et *Mémoires* sur les différentes branches de l'économie rurale, on a de lui : *Analyse de titres et quelques recherches sur la ville de Vesoul*, Besançon, 1807, in-8; *Elements d'agriculture*, Vesoul, 1810, in-8; *Abrégé de l'instruction de Tessier sur les bêtes à laine*, ibid., 1812, in-8. Dumontet a laissé manuscrits : des *Recherches sur la ville de Vesoul*, et l'*Histoire* de l'ancienne province de Franche-Comté; un *Essai sur les person-*

nages illustres, qui se sont montrés les protecteurs de l'agriculture, etc.

DUNOD de CHARNAGE (Edouard), était de la même famille que le célèbre jurisconsulte de ce nom (*voy.* DUNOD, III, 316). Né à Besançon en 1783, après avoir terminé ses études de droit, il entra dans la gendarmerie d'honneur, et fit la campagne de Prusse. Ayant quitté le service pour embrasser la carrière administrative, il devint auditeur au conseil d'état, et fut fait, en 1811, intendant de la Haute-Carinthie. Dans ce poste important, il sut se concilier, par sa douceur et sa franchise, l'estime des habitants. Rentré en France, il fut attaché à l'état-major-général avec le titre d'aide-de-camp civil. Au retour de Napoléon de l'Ile-d'Elbe, il fut nommé préfet de la Lozère. Après la perte de la bataille de Waterloo, il se rendit à Paris, renonçant à rentrer dans l'administration, et pour se consacrer à la culture des lettres. Il y mourut, le 1er avril 1826, à 43 ans. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Situation de la France avec les souverains de l'Europe*, Paris, 1818, in-8; *De la monarchie en France*, ibid., 1822, in-8; *Revue politique de l'Europe*, ibid., 1825, in-8.

DUPONCET (le P.), né vers 1660 en Lorraine, embrassa la règle de Saint-Ignace. Après avoir régenté les basses classes, il professa à l'université de Pont-à-Mousson. Le 25 avril 1700, il prononça, dans l'église primatiale de Nancy, l'*Oraison funèbre* de Charles V. Cette pièce imprimée in-8 commença sa réputation. Ses supérieurs le destinèrent dès-lors à la chaire évangélique. On ne connait pas l'époque de la mort du P. Duponcet. On a de lui : l'*Histoire de Scanderbeg*, Paris, 1705, in-8, et celle de *Gonzalve de Cordoue, surnommé le Grand*, ibid., 1714, 2 vol. in-12. Ces deux ouvrages, bien accueillis du public, n'ont pas cessé d'être appréciés par les hommes de goût.

DUSSERRE-FIGON (Joseph-Bernard), né en 1728 à Avignon, entra chez les jésuites, et après la suppression de la société, fut attaché à l'Eglise Saint-Roch, à Paris. A la révolution il émigra, et passa en Toscane, où il mourut le 22 mai 1800. Il s'était fait une réputation par son talent pour la chaire. Les *Panégyriques* et autres *Discours* qu'il a publiés, avec des notes, se distinguent par un style pur et élégant : *Panégyrique de madame de Chantal*, Paris, 1780, in-8; — *de sainte Thérèse*, ibid., 1785, in-8; *Discours pour la fête séculaire de la maison de Saint-Cyr*, 1786, in-8; *Oraison funèbre de Louise-Marie de France*, 1788, in-8; *Discours pour la fête de la Rosière, prononcé dans l'Eglise de Surène*, Paris, 1789, in-8.

DUVERDIER (Pierre Peineau), oratorien, né en 1721 à Tonneins, fut supérieur du collége de Vendôme de 1768 à 1774, et plus tard assistant du général de sa congrégation. Ses connaissances étendues lui valurent d'être nommé en 1782 évêque de Mariana, en Corse, où il mourut en 1789. Duverdier eut une grande part à l'ouvrage publié par Jacques Gaudin (*voy.* ce nom, IV, 53), et qui a pour titre : *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781, in-12.

DUVIVIER (Francia-Fleurus), général de division, naquit à Rouen, le 7 juillet 1794. Après de bonnes études, il fut admis, en 1812, à l'école polytechique, où il se distingua dans la défense de Paris contre les alliés. D'abord lieutenant du génie, puis capitaine dans cette arme, il prit part, en cette qualité, à l'expédition d'Afrique et accepta, après la prise d'Alger, de commander un bataillon de Zouaves. Cette tâche difficile fit connaître les talents de Duvivier. Il se distingua également à Bone, où il commandait un régiment de Spahis, et à Alger, où il remplit les fonctions d'Aga des Arabes. Nommé colonel après la première expédition de Constantine, il prit part au second siége de cette ville, occupa le camp de Blidah pendant les années 1838 et 1839, et devint général de brigade. Il se fit surtout remarquer dans la guerre proclamée sainte par Abd-el-Kader, où, entre autres exploits, il défendit, pendant six mois, contre des forces bien supérieures aux siennes, la ville de Médéah dont il était gouverneur. En 1841, le général Duvivier rentra en France et consacra ses loisirs à l'étude, exempt d'ambition, ennemi de l'intrigue et mécontent de la cour dont il se tint constamment éloigné. Après la révolution de février, il offrit le secours de son épée au gouvernement provisoire qui l'éleva au garde de général de division. Il forma la garde mobile, et la population parisienne l'élut représentant à l'assemblée nationale. Frappé d'une balle au commencement de l'insurrection de juin, il mourut des suites de cette blessure le 8 juillet 1849. On a du général Duvivier : *Observations sur la guerre de la succession d'Espagne; essai sur la défense des états* (1826); *Solution de la question d'Afrique; l'état des ports en Algérie; recherches géographiques sur l'Algérie*. Il a laissé des mémoires, dont les journaux ont publié quelques fragments.

E

EBEL (Jean-Godefroi), né en 1768 à Zullichau en Prusse, étudia la médecine et l'histoire naturelle avec beaucoup d'ardeur. Reçu docteur en 1789, pour continuer ses études et se perfectionner dans son art, il se mit à voyager. Il vint en Suisse, la parcourut dans tous les sens, plus particulièrement les contrées alpestres, et observa avec soin les mœurs et les usages des montagnards. Après avoir exercé

de 1795 à 1796, la médecine à Francfort-sur-le-Mein, il se rendit à Zurich, d'où il passa en France, séjourna à Paris jusqu'en 1801, et se lia avec les hommes les plus remarquables de cette époque. En 1805, inscrit sur le registre des bourgeois du canton de Zurich, en 1820, le grand conseil lui accorda les droits de bourgeoisie. Il mourut le 7 octobre 1830. On lui doit : *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, 1805 et 1818, 3 vol. in-8, fig. Ce livre, traduit dans plusieurs langues vivantes, copié, imité, contrefait dans toute l'Europe où il se trouve généralement répandu, a mérité son succès par l'intérêt qu'il inspire, par la peinture animée et vraie de la nature et des habitants de la Suisse, et par une description physique et statistique des cantons, aussi complète qu'intéressante. *Tableau des montagnards de la Suisse* (en allem.), Leipsig, 1802, 2 part. in-8. Ce tableau moral et politique, présenté avec art et fidélité, est borné aux cantons d'Appenzel et de Glaris. *Idées sur l'organisation du globe terrestre et sur les changements violents qu'a subis sa surface*, Vienne, 1811, in-8; *Voyage pittoresque dans le canton des Grisons en Suisse, vers le lac majeur et le lac de Côme, à travers les cols de Splugen et de Saint-Bernard*, Zurich, 1827, in-fol. obl., fig. On peut consulter sur la vie et les ouvrages d'Ebel, la *Notice* publiée par la bibliothèque de la ville de Zurich, 1833, in-4, et le *nouveau Nécrologue des Allemands*, 8e année, 1832, in-8.

ECQUEVILLY (Armand-François marquis d'), né en Champagne en 1747, embrassa la profession des armes et fut fait maréchal de camp en 1788. Il émigra en 1791, se distingua dans l'armée de Condé par sa fidélité et par sa valeur et, après la dislocation de ce corps, se retira chez un de ses parents dans la Hongrie. De retour en France en 1814, il fut créé lieutenant-général et pair de France, présida en 1816 plusieurs commissions militaires et porta plusieurs fois la parole à la chambre, soit pour défendre le gouvernement, soit pour venger l'armée de Condé des attaques dont elle était l'objet de la part de la presse libérale. Créé marquis en 1820, il obtint l'année suivante la Grand'Croix de Saint-Louis, et mourut le 19 septembre 1836. Il a publié : *Campagnes du corps sous les ordres de son A. S. monseigneur le prince de Condé*, Paris, 1818, 3 vol. in-8, fig. C'est un journal qu'il avait rédigé secrètement et qu'il ne destinait point à l'impression. Les libéraux eux-mêmes reconnurent qu'il était écrit avec plus d'impartialité que ne pouvait le faire espérer la position de l'auteur.

EICHHORN (Jean-Godefroi), orientaliste, né en 1752 à Dœrrenzimmen dans la principauté de Hohenlohe-Œhringen, professa en 1775 à Iéna, et fut pendant quelques années recteur de l'école d'Ohrdeuf. Entré, en 1778, à l'université de Gœttingue, pour y enseigner la philosophie, il y obtint, en 1811, la chaire de théologie, et mourut le 25 juin 1827. On a de lui : *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, Gotha, 1775, in-8; *De rei nummariæ apud Arabos initiis*, ibid., 1776, in-4; *Histoire du commerce des Indes-Orientales, avant Mahomet*, ibid., 1775, in-2; *Introduction à l'Ancien-Testament*, 3e édit. 5 vol. in-8. Dans cet ouvrage l'auteur a porté plus loin que personne les conséquences de ce système d'interprétation privée qui multiplie les plus dangereux paradoxes, et qui tend à ébranler les fondements sur lesquels repose l'origine de la révélation chrétienne. Dépassant les idées les plus généralement reçues dans sa secte, il a montré par son exemple que le principe posé par Luther et développé par ses disciples, conduisait du protestantisme au déisme, et qu'en dehors de l'autorité de l'Eglise, il ne restait plus ni texte, ni fait qui fût inaccessible à la critique. On peut le considérer comme un des savants qui ont le plus contribué à accréditer le rationalisme en Allemagne. *Commentarius in Apocalypsim Joannis*, Gœttingue, 1791, 2 vol. in-8. Eichhorn voit dans ce livre divin un drame, un poème. *La révolution Française, coup d'œil historique*, 1797, 2 vol. in-8; *Histoire générale de la civilisation et de la littérature*, Gœttingue, 1796-99, 2 vol. in-8; *Antiqua historia, ex ipsis veterum scriptorum græcorum et latinorum narrationibus contexta*, Lipsiæ, 1811, 6 vol. in-8; *Histoire de la littérature*, Gœttingue, 1805-10, 6 vol. in-8; *Histoire universelle*, ibid., 1818-20, 5 vol. in-8; les *Prophètes hébreux*, ibid., 1816-20, 3 vol. in-8.

ELSNER (Christophe-Frédéric), né en 1749 à Kœnisberg, mort le 19 avril 1820, était professeur de médecine en 1785, et devint plus tard conseiller du roi de Prusse. On lui doit : *Dissertatio de magnesia Edimburgensi*, 1775, in-4; *Mémoires sur la doctrine des fièvres*, 1782-89, in-8; *Bibliothèque médico-legale*, 1784-89, 2 vol. in-8; *Sur les rapports entre le médecin, le malade et ses parents*, 1794, in-8; *Opuscula academica*, 1800, in-8; *Oratio de novæ Pestis americanæ ortu*, 1804, in-8.

ENARD (Jean-Baptiste), religieux bénédictin, né en 1749 à Stenay, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques et mathématiques, et les enseigna pendant vingt-quatre ans au collége de Metz. En 1792, ayant refusé de prêter le serment prescrit par la constitution, il émigra. De retour à Stenay, en 1802, il fut attaché comme vicaire à la paroisse de cette ville; mais quelques contrariétés avec le curé, le forcèrent à se retirer. Nommé censeur des études au lycée de Nancy, par Fontanes, il fut obligé de renoncer à cette place, après l'avoir remplie peu de temps. Il était aumônier de la chambre des députés, lorsqu'il mourut à Paris, en 1829. On a de lui : *l'Abbé Grégoire jugé par lui-même*, Paris, 1814, in-8; *Le grand travail de l'abbé de Pradt, sur les quatre concordats, corrigé et amendé*, ibid., 1819, in-8.

ENCKEVOIRT (Guillaume Van), originaire de Maestricht, né dans le Brabant vers le milieu du xve siècle, fut d'abord chanoine d'Anvers, puis doyen de Saint-Jean-Baptiste à Bois-le-Duc, et enfin prévôt de Saint-Sauveur à Utrecht. Le cardinal Florisz, étant devenu pape sous le nom d'Adrien VI, l'appela auprès de lui et lui donna d'abord l'évêché de Tortose et ensuite la pourpre romaine, avec le titre de cardinal-prêtre des SS. Jean et Paul. Il mourut à Rome en 1534. L'université de Louvain le regarde et l'honore comme un de ses bienfaiteurs. On lui attribue un discours prononcé devant

ce corps savant sous le titre de : *Oratio ad facultatem S. Theologiæ Lovaniensis.*

EPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon, né en 1540 au château d'Epinac en Forez, fut admis, à l'âge de dix ans, au nombre des chanoines-comtes de Lyon, qui l'élurent pour doyen en 1566 et qui l'élevèrent en 1574 sur le siége primatial. Il présida le clergé aux premiers états de Blois, et le discours qu'il y prononça passa pour un chef-d'œuvre de logique et de style. Admis d'abord dans les conseils d'Henri III, il fut bientôt renvoyé par suite de la jalousie qu'il inspirait à d'Epernon et s'attacha au parti des Guises. Le duc de Mayenne lui donna le titre de garde des sceaux. Député par la ligue aux conférences de Surène, relatives à la conversion de Henri IV, il fut nommé ensuite gouverneur de Lyon et tenta de s'opposer à la réduction de cette ville sous l'obéissance du roi. Il paraît cependant qu'il fit sa paix avec lui, et qu'Henri le traita avec bienveillance. Il mourut en 1599. On a de lui : *Des statuts synodaux*, publiés en 1577; une *Exhortation* à son peuple avec le formulaire des prières qui se font tous les jours de la semaine; un *Bréviaire* à l'usage de son diocèse.

ERASO (Don Benito), général espagnol, né en 1789 à Bareznim en Navarre, fit la guerre de l'indépendance depuis 1809 jusqu'en 1814, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1821, où il fut élu par les Cortès du royaume membre de la junte de Navarre. En 1830, il combattit et repoussa Mina dans la tentative qu'il fit sur la Navarre, rentra ensuite dans la retraite et n'en sortit qu'à la mort de Ferdinand VII. Aussitôt qu'il apprit cet événement, il proclama Charles V roi d'Espagne, et commença à soulever la province en faveur de ce prétendant. Arrêté sur le territoire français, il fut conduit devant le préfet des Basses-Pyrénées qui le fit diriger sur Angoulême; mais arrivé à Bordeaux, il trompa la vigilance de ses gardes, se déguisa et parvint à rentrer en Navarre, où il fut investi par Don Carlos du commandement général de ce pays. Il conduisit avec habileté plusieurs expéditions; mais ayant été forcé de se retirer, par suite de ses fatigues et de ses blessures, après la bataille de Mendigorria, il fit partie des conseils de guerre et fut encore extrêmement utile à la cause du prétendant. Sa mort arriva en 1835.

ERCOLANI (Joseph-Marie), né vers 1690 à Sinigaglia, ayant embrassé l'état ecclésiastique, parvint rapidement aux honneurs de la prélature, et consacra sa vie à la culture des lettres. Il mourut à Rome vers 1760. Il était membre de l'académie des Arcadiens. On a de lui : *Maria, rime*, Padoue, 1725-28, 2 vol. in-8, fig.; *La Sulamitide, boschereccia sacra*, Rome, 1731, in-8. Ce poème est regardé comme un chef-d'œuvre. *I tre ordini della architettura dorico, ionico e corintio, presi dalle fabbriche più celebri dell' anticha Roma e posti in uso con nuovo esatissimo metodo*, Rome, 1744, in-fol., fig. Ouvrage rare et estimé; *Le quattro parti del mondo geograficamente descritte*, ibid., 1756, in-8, avec une carte. *Voy.* sur ce prélat les *Annali letterar. d'Italia*, III, 1er part. 37.

ERTHAL (François-Louis baron d'), né en 1730 à Lohr, près de Mayence, s'acquit une grande réputation en remplissant diverses missions que lui confia l'empereur Joseph II. Elevé à la dignité de prince-évêque de Wurtzbourg et de Bamberg, il mourut dans la première de ces villes, le 14 février 1795. On lui doit (en allemand) : *Sur l'esprit du temps et sur les devoirs des Chrétiens*, Wurtzbourg, 1793, in-8. Cet ouvrage était destiné à réfuter les doctrines révolutionnaires. *Sermons adressés au peuple de la campagne*, Bamberg, 1797, in-8.

ESCHASSERIAUX (Joseph), conventionnel, né en 1757 à Saintes, adopta avec trop d'enthousiasme les principes de la révolution. Nommé administrateur de la Charente-Inférieure, et député à l'assemblée législative, il fut ensuite envoyé à la convention, où il vota la mort du roi, sans appel ni sursis. Ennemi des émigrés, il appuya toutes les mesures dirigées contre eux. On le vit s'opposer à la rentrée des prêtres, à la liberté du culte, et défendre les clubs contre le parti modéré. Il fit partie du conseil des cinq-cents, et s'y montra le défenseur des mêmes doctrines. Toutefois ce républicain farouche ne fut pas opposé au 18 brumaire, comme tant d'autres, il sut faire fléchir ses sentiments politiques devant ses affections et ses convenances privées. Devenu membre du tribunat en 1799, il en sortit trois ans après, et obtint la croix de la légion-d'honneur. Envoyé, comme chargé d'affaires, dans le Valais en 1804, plus tard il reçut la même destination pour Lucques, et conserva assez longtemps cette place. En 1814, il quitta la scène politique, et demeuré sans fonctions pendant les cent-jours, il n'eut point à signer l'acte additionnel et ne fut pas compris dans les dispositions de la loi de 1816 contre les régicides. Dès ce moment il vécut dans la retraite, et mourut vers 1829. On a de lui : *Tableau politique de l'Europe au commencement du XIXe siècle, et moyens d'assurer la paix générale*, Paris, 1802, in-8; l'*Homme d'état*, Paris, 1803, in-8; *Lettres sur le Valais et les mœurs de ses habitants, avec les tableaux les plus pittoresques de ce pays*, ibid., 1806, in-8. Cet opuscule un peu superficiel est écrit avec intérêt et sensibilité.

ESCHINARDI (le P. François), né en 1623 à Rome, embrassa jeune la règle de Saint-Ignace, et après avoir professé la philosophie et la rhétorique, fut chargé d'enseigner les mathématiques à Florence, à Pérouse, puis au collége Romain. Il mourut vers 1699. Il était membre de l'académie physico-mathématique, fondée en 1677, à Rome, et y lut un grand nombre de *Mémoires* sur des questions curieuses. On doit à ce savant jésuite : *Appendix ad exodium de tympano*, Rome, 1648, et 1650, in-4. C'est un traité de l'horloge hydraulique; *Microcosmus physico-mathematicus*, Pérouse, 1658, in-fol.; *Simulacrum ex chisiis montibus*, Rome, 1661, in-fol. C'est un court abrégé de philosophie; *Dialogus opticus*, ibid., 1666, in-4. Ce volume fut suivi de *Deux centuries* de problèmes d'optique, ib., 1666-68, in-4; *Architettura civile ridotta a metodo facile e breve*, Terni, 1675, in-fol.; *Architettura militari ridotta*, etc, Rome, 1684, in-fol.; *Lettera nella quale contengono alcuni discorsi fisico-matematici*, Rome, 1681, in-4; *Cursus physico-mathematicus*,

1689, in-4; *Lettera familiare sopra monte testaccio e via ostiense*, 1697, in-4.

ESCLAVONIE (Georges d'), écrivain ascétique, né vers le milieu du xve siècle, acheva ses études à l'université de Paris, et y reçut le grade de maitre-ès-arts. Elu théologien du chapitre de Tours, il fut créé pénitencier par l'archevêque, et chargé de la surveillance des maisons religieuses du diocèse. On a de lui : *Le Château de Virginité*, Paris, 1505, in-4, ouvrage curieux et fort rare.

ESCOIQUITZ (Don Juan), homme d'état, né en 1762 dans la province de Navarre, devint chanoine de Saragosse, et précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. S'étant attaché à ce prince, il le servit avec une fidélité à toute épreuve, et crut lui être utile en le décidant à faire le voyage de Bayonne qui fut si funeste à l'Espagne. Ayant enfin ouvert les yeux sur les projets de Bonaparte, il dissuada son royal élève de faire l'acte d'abdication qu'on lui demandait et ne cessa de défendre ses intérêts, sinon avec intelligence, du moins avec zèle. Rentré en Espagne en 1814, il continua auprès du roi les fonctions de conseiller d'état, et fut nommé patriarche des Indes, sans toutefois pouvoir obtenir des bulles d'institution. Disgracié ensuite, on l'abandonna, comme l'auteur de tous les maux de l'Espagne, aux clameurs de l'opinion publique. Il fut relégué à Ronda en Andalousie, et y mourut le 19 novembre 1820. On a de lui : *Mexico conquise*, poème épique, Madrid, 1802, in-8; *Exposé des motifs* qui ont engagé, en 1808, S. M. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, traduit en français par D. J.-M. de Carnérero, Toulouse, 1814, in-8; *Réfutation d'un mémoire contre l'inquisition*, Madrid, 1814, in-8. Il a traduit en vers espagnols *les nuits d'Young*, 1797, 2 vol. in-8, et *Le Paradis perdu* de Milton, Bourges, 1812, 3 vol. in-8.

ESQUIEU (l'abbé), né vers la fin du xviie siècle, et mort à Paris vers 1740, devint un des plus fervents disciples du diacre Pâris, et tomba dans tous les excès des convulsionnaires. Outre une *Critique de la tragédie de Pyrrhus*, en forme de lettre adressée à Crébillon, Paris, 1726, in-8, on a de lui une traduction de l'*Apoloquintose*, ou de l'Apothéose de l'empereur Claude, par Sénèque, insérée dans la *Continuation des Mémoires de littérature*, du P. Desmolets, et dans les *Œuvres* de Sénèque, traduites par La Grange.

ESS (Charles Van), né en 1770 à Wartburg, dans l'évêché de Paderborn, entra à 18 ans à l'abbaye des bénédictins de Hugsburg. Nommé recteur, sa réputation attira bientôt sur lui l'attention du ministre des affaires ecclésiastiques à Berlin, qui lui fit offrir, en 1801, une chaire à l'université de Francfort-sur-l'Oder, qu'il ne put accepter, ses confrères lui ayant accordé la dignité de prieur. En 1804, à la suppression de son abbaye, il rentra dans la vie séculière, comme simple curé de la paroisse catholique d'Hugsburg, et mourut dans cette ville, le 22 octobre 1824. Van Ess a su se distinguer comme controversiste et traducteur. On a de lui : une *Traduction du nouveau Testament*, Brunswick, 1807; *Premier jet d'un abrégé de l'histoire de la religion*, Dresde, 1817. Dans cet ouvrage l'auteur s'est montré très-sévère, soit contre Luther, soit contre les amis du réformateur; *Exposition de la doctrine religieuse de l'Eglise universelle de Jésus-Christ*, Halberstadt, 1822; *Exposé des principes du christianisme catholique, par demandes et par réponses* (sans date, mais aussi de 1822). Cette espèce de catéchisme fut accueilli avec froideur par les catholiques mêmes. Il a laissé manuscrite une traduction complète de l'ancien Testament.

EUSTASE (Saint), abbé de Luxeuil, né vers 560, entra dans le monastère qui florissait alors sous la discipline de saint Colomban. Elu pour lui succéder, il mérita par ses lumières et sa piété le respect des seigneurs Austrasiens, et plus tard la confiance de Clotaire II. Il entreprit de ramener à la foi le pays des Varasques qui vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, et poussa jusqu'en Bavière ses pacifiques conquêtes. Il assista en 624 au concile de Mâcon, où il fit condamner Agreste, un de ses disciples, qui s'était permis d'attaquer la mémoire de saint Colomban. Sa mort arriva le 29 mars 625, jour où l'église honore sa mémoire d'un culte particulier. La vie de saint Eustase, écrite par Jonas, moine de Luxeuil, a été publiée dans les Bollandistes au 29 mars, et par D. Mabillon dans les *Acta Sanct. ordinis S. Benedicti*, tom. 11.

EVANS (John), littérateur anglais, mort à Bristol en 1832, a laissé : *Voyage dans le nord du pays de Galles, en 1798, et à d'autres époques*, 1800, in-8; *Lettres écrites durant un voyage dans le sud du pays de Galles*, 1804, in-8; *La Guerre n'est pas en contradiction avec le christianisme*, 1804, in-8; *Considérations sur la doctrine de la nécessité philosophique, relativement à sa tendance*, 1807, in-8; *Le Peseur*, suite d'*Essais*, 1812, in-12; *Ce qui reste de feu William Reed, de Thornbury*, comprenant ses excursions en Irlande, sa correspondance, ses poésies, avec des *Mémoires sur sa Vie*, 1816, in-8; *Précis historique sur Bristol.*

EWERS (Joseph-Philippe-Gustave), né en 1781 dans l'évêché de Corvey, devint en 1810 professeur de géographie, de statistique et d'histoire de Russie. En 1826, après avoir été revêtu de diverses fonctions honorifiques dans le corps enseignant, il obtint la chaire de législation, de droit des gens et de politique, et mourut le 8 novembre 1830. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et correspondant de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Ses principaux ouvrages sont : une traduction en allemand du *Manuel de l'histoire de dogmes dans l'Eglise primitive*, par Münter, Gœttingue, 1804, 1806, 2 vol. in-8; *De l'état des paysans en Livonie et en Esthonie*, Derpt, 1806; *Exposition abrégée de l'état des paysans en Esthonie*, Saint-Pétersbourg, 1806; *De l'origine de l'empire russe*, Riga et Leipsig, 1808; *Etudes critiques préparatoires pour une histoire de Russie*, livr. 1 et 2, Derpt, 1814.

F

FABRE (Jean), né à Tarascon, au XIVe siècle, entra dans l'ordre des Carmes, et se livra avec succès à la prédication. Envoyé à Rome, pour les affaires de son ordre, il fut apprécié du pape Martin V, qui lui donna l'archevêché de Cagliari, en Sardaigne. Après avoir gouverné avec sagesse pendant dix-sept ans son diocèse, il fut nommé patriarche de Césarée, et mourut vers 1442. Outre quelques *Sermons*, on a de ce vertueux prélat : *Homiliæ sacræ*, 2 vol. in-8. Ce sont des discours dans le goût du temps.

FABRIANI (Séverin), né à Spilamberto, dans le duché de Modène, le 7 janvier 1792, perdit de bonne heure son père, médecin expérimenté, puis sa mère, et fut élevé par un oncle paternel. Le curé de sa paroisse lui enseigna les belles-lettres. En 1806, se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il fut admis au séminaire de Modène, pour y faire ses cours de philosophie et de théologie. L'émulation pour la piété autant que pour la science distinguait cette maison; et le jeune Fabriani, pénétré de la sainteté et de l'importance de sa vocation, correspondit avec une volonté énergique au zèle de ses maîtres. Promu au sacerdoce au mois de décembre 1814, il continua de demeurer au séminaire, comme préfet d'une des classes des jeunes élèves, et on lui confia l'enseignement de la physique. Le temps qu'il y passa fut sans doute le plus heureux de sa vie, souvent troublée par sa mauvaise santé. En 1821 atteint subitement d'une totale extinction de voix, il fut réduit durant plusieurs années à ne pouvoir proférer une syllabe, et sa santé se dérangea de telle sorte, qu'il ne put dès-lors consacrer à l'étude que de très-courts intervalles, et tout au plus une heure de suite. Ce fut pendant les premières années de cette pénible infirmité, que l'abbé Baraldi (*voy.* ce nom, I, 420), ayant commencé à Modène la publication des *Mémoires de religion, de littérature et de morale*, Fabriani, empêché par son état de souffrance habituelle de s'employer au saint ministère, voulut du moins aider son ami dans les travaux de ce recueil, et mettre à profit pour la gloire de Dieu les connaissances variées dont son esprit était orné. Il donna donc une série d'articles, *sur les services rendus aux sciences par les divers ordres du clergé*; articles plusieurs fois réimprimés en corps d'ouvrage, et qu'on souhaiterait voir traduits en notre langue. C'était la première partie d'un travail qu'il méditait : la deuxième fut un mémoire *sur l'immortel service rendu par les ecclésiastiques à la littérature, en la conservant dans le moyen-âge*. Il se proposait d'y joindre une troisième partie, *sur les avantages procurés à la littérature et aux beaux arts;* mais il ne put qu'en rassembler les matériaux; sa débile santé l'empêcha de mener à fin ce labeur. Cependant il ne restait point oisif. Il s'unit, en 1824, à l'abbé Baraldi, pour instruire quelques sourdes-muettes, élevées par de pieuses filles; et bientôt il se consacra tout entier à cette œuvre. Le duc de Modène seconda son zèle, en érigeant cette école en institut public, qu'il dota des fonds nécessaires à son établissement. Fabriani conçut alors l'idée, qu'il réalisa peu de temps après, d'établir une congrégation de filles dévouées, qui aurait pour but principal l'éducation des sourdes-muettes, à laquelle elles se consacreraient par un vœu spécial. Cet institut fut approuvé, en 1845, par le pape Grégoire XVI, sous le nom de *Filles de la Providence*. Pour seconder ces filles, il s'appliqua à des études grammaticales, afin de rendre facile aux élèves l'intelligence de la langue parlée, et publia le résultat de ses travaux dans une série de *Lettres logiques sur la grammaire italienne*, dont la XVe, datée du mois d'octobre 1847, a paru dans le tome VI, 3e série, des *Mémoires de Religion*, p. 205. En 1848, il donna dans le même recueil (tom. VII, pag. 411), la *Statistique des sourds-muets dans l'état de Modène*; travail qu'un professeur de l'institution des sourds-muets de Paris estime si important, qu'il le juge « digne d'être traduit en français, et communiqué dans son entier à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la science. » Tout en continuant ses études, Fabriani s'occupait à consolider pour l'avenir la dotation des *Filles de la Providence*, lorsqu'un incendie qui éclata près de sa demeure, donna à sa frêle machine une secousse si violente, qu'il succomba à une attaque d'apoplexie nerveuse, le 27 août 1849. Voici la liste de ses écrits, dans laquelle nous omettons ceux que nous venons de mentionner, et quelques autres moins importants. *Sur l'ouvrage de Ballerini, touchant la primauté du pape*, 1822; *Défense de l'opinion de Tiraboschi sur l'état de la littérature italienne au temps des Lombards*, 1826; *Sur le bienfait qu'a procuré aux hommes la religion chrétienne, par l'instruction des sourds-muets*, 1826; *La religion chrétienne démontrée par la nature de ses mystères*, 1828-37, in-8. Laissant de côté les questions de curieuse spéculation et d'une importance accessoire, il s'attache aux questions pratiques, et qui regardent la substance de la religion. Il n'en a publié que quatre livraisons; 1° *sur l'existence de Dieu*; 2° *sur l'être parfait en lui-même, et sur sa providence à l'égard de ses créatures*; 3° *sur la vie future*; 4° *sur la religion*. *Vie de Mgr. J. Baraldi, présentée comme un modèle aux jeunes ecclésiastiques*, 1834, in-8; *Vie de Joseph Rinaldi*, 1835, in-16. Cette vie d'un séminariste, mort saintement à 23 ans, offre de beaux exemples de régularité, d'ardeur

pour l'étude, et surtout de résignation et de patience dans les plus cruelles souffrances. On l'a traduite en français, Paris, 1841, in-18; *Vie de deux jeunes sourdes-muettes, Rose Zanasi*, 1837, et *Célestine Baraldi*, 1839, in-8, toutes deux pleines d'intérêt; *Vie de la comtesse Marie Isolani-Boschetti*, 1848, in-8.

FABRO-BREMUNDANO (François FAIVRE ou FEBVRE DE BREMONDANS, plus connu sous le nom de), né à Besançon vers 1620, fut envoyé fort jeune à Madrid, et, ses études terminées, attaché comme secrétaire au comte de Fuentes, qu'il accompagna dans les Pays-Bas. Il remplit ensuite divers emplois. S'étant retiré en Italie vers 1650, il ne rentra en Espagne que pour être placé près de don Juan d'Autriche, qu'il suivit en Catalogne. Après la mort de ce prince, il revint à Madrid occuper un emploi de confiance dans les bureaux du ministère. Fabro vivait encore en 1693, mais on ignore la date de sa mort. Il était membre de l'académie des *Faticosi* de Milan, où il lut un grand nombre de morceaux de sa composition qui furent bien accueillis. Indépendamment des éditions de l'*Ars poetica* du P. Alex. Donato; de la *Recreazione del savio*, du P. Bartoli, on a de lui : *L'Eroe trionfante, istoria delle gloriose azioni di Mocenigo II, procuratore di San-Marco e capitano generale del mare*, Venise, 1651, in-4; *Delle lettere scritte in varie lingue ed in diversi argomenti, libr. III*, Milan, 1661, in-8; *Historia de los hechos de Don Juan d'Austria en el principado de Cataluna*, Saragosse, 1673, 4 tom. in-fol.; *Viage del rey Don Carlos II, al regno de Aragon el ano de 1677*, Madrid, 1680, in-4; *Floro historico de la guerra de Ungria*, Madrid, 1684, 1693, 3 vol. in-4. C'est une traduction de l'italien; elle est très-rare.

FABROT (le chevalier de), né en Provence vers 1740, servait comme officier dans un régiment d'infanterie, lorsque la révolution arriva. Il émigra en 1791, et se trouva à la désastreuse affaire de Quiberon. Rentré en France en 1814, il obtint la croix de Saint-Louis avec le grade de colonel, défendit la restauration par ses écrits, et mourut à Paris vers 1830. C'était un latiniste fort distingué, et il a publié, soit en France, soit à l'étranger, divers morceaux de poésie latine, très-goûtés des connaisseurs. On connaît de lui : *Réfutation des rapports au roi du ministre Fouché; Genethliacum carmen in ortum principis regii, Burdigalæ ducis*, Paris, 1820, in-8; *Au roi en son conseil d'état*, 1822, in-8; *Le zodiaque du royaume, épître à S. M. Louis XVIII*, Paris, 1822; *Les voies du bonheur*, poème français et latin, Paris, 1824, in-12.

FALK (Jean-Daniel), écrivain et philanthrope, né à Dantzig en 1770, avait déjà seize ans lorsqu'il obtint de son père la permission d'étudier. Après avoir suivi les cours de l'université de Halle, il vint s'établir à Weimar, où la connaissance qu'il possédait de la langue française lui fournit l'occasion de rendre au pays de véritables services, lorsque les Français y rentrèrent en 1806. Le Grand-Duc le récompensa par le titre de conseiller de légation. Il fonda une école pour les orphelins, et mourut en 1826. Ses premiers essais, comme écrivain, eurent lieu dans la satire. Il publia plus tard les *Océanides*, Amsterdam, 1812, in-8; *Un théâtre classique* des Anglais et des Français, ibid., 1812, in-8. Les *Œuvres choisies de Falk* ont été publiées en 1818, Leipsig, 3 vol. in-8.

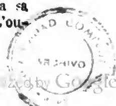
FAMIN (Pierre-Noël), né à Paris en 1740, se fit Génovéfain, et obtint à ce titre la cure de Sanois près de Fontainebleau, où il resta jusqu'en 1780. Par la protection de madame de Genlis, il devint lecteur du duc de Chartres, s'établit au Palais-Royal et y forma un superbe cabinet de physique. Il traversa la révolution sans être inquiété, et mourut en 1830. On a de lui entre autres ouvrages peu connus : *Cours abrégé de physique expérimentale à la portée de tout le monde*, 1793, in-8; *Carmen pacis, le chant de la paix, ode latine et française*, 1801, in-8; *Mes opuscules et amusements littéraires*, 1820, in-8.

FANUCCI (Jean-Baptiste), historien, né à Pise en 1756, se fit remarquer au barreau de sa ville natale par une rare sagacité. Ses loisirs, d'abord consacrés à la poésie, appartinrent bientôt à l'histoire dans laquelle il réussit beaucoup mieux. Il se déclara pour les Français lors de leur invasion en Italie, se retira à Gênes en 1814, rentra à Pise vers la fin de sa vie, et y mourut en 1834. Ses écrits sont : *Orazione accademica sull' istoria militare Pisana*, Pise, 1788, in-4; *Storia Dei tre celebri popoli maritimi dell' Italia, Veneziani, Genovesi e Pisani, e delle loro navigazioni e commerci nei bassi secoli*, Pise, 1817-1822, 4 vol. in-8. Cet ouvrage qui renferme l'histoire des trois peuples maritimes les plus renommés de l'Italie, depuis le VIe siècle jusqu'à la chute ou à la décadence de leurs républiques, est plein de renseignements rares et curieux, de remarques profondes, de détails pleins d'intérêt. Il laisse à désirer quelque chose sous le rapport du style, dépourvu d'harmonie, sec, tronqué à dessein, chargé de locutions bizarres, incorrectes et prétentieuses.

FARIN (Nicolas), né à Rouen dans le XVIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique et partagea sa vie entre l'accomplissement de ses devoirs et la recherche des antiquités de sa ville natale. Il mourut en 1675. On a de lui : *Histoire de la ville de Rouen*, 1668, 3 vol. in-12, écrite d'un style simple et clair, pleine de détails curieux; *La Normandie chrétienne ou l'Histoire chrétienne, première partie, contenant l'histoire des évêques qui sont au nombre des saints*, Rouen, 1669, in-4.

FARINATOR (Mathias), religieux carme, était de Vienne en Autriche et vivait à la fin du XVe siècle. L'ouvrage qui a sauvé son nom de l'oubli est un vaste recueil de lieux communs, de morale, trouvé dans une bibliothèque d'Allemagne, qu'il divisa en chapitres et qu'il publia sous ce titre : *Liber moralitatum elegantissimus, magnarum rerum naturalium, lumen animæ dictus*, Augsbourg, 1477, in-fol.

FARINI (Jean), mathématicien, né à Ruffi près de Ravenne en 1778, fut attaché comme ingénieur à l'arsenal de Venise et passa ensuite à l'université de Padoue où il fut chargé de l'enseignement des mathématiques transcendantes. L'étude altéra sa santé, et il mourut prématurément en 1822. L'ou-



vrage qui le fit connaître des savants fut un mémoire dans lequel il démontre que le *Bélier hydraulique* de Béthencourt ne pouvait remplir les promesses de l'inventeur. Ce mémoire fut imprimé dans le recueil de la société d'encouragement de Milan, tom. III. Celui de l'académie des sciences de Padoue renferme un mémoire du même auteur sur la *Théorie* du tour à plusieurs cylindres ayant un seul axe.

FAURE (Pierre-Joseph-Denis-Guillaume), conventionnel, né au Hâvre en 1726, fut d'abord officier de marine, puis avocat au parlement de Normandie. Nommé juge au Hâvre en 1791, son département l'envoya l'année suivante à la convention nationale où, après avoir protesté contre la mise en jugement de Louis XVI, il vota pour la détention, le sursis et l'appel au peuple. Proscrit par la Montagne, il rentra à la Convention après la chute de Robespierre, et retourna au Hâvre où il continua d'exercer les fonctions du juge. Il fut anobli en 1814, et mourut en 1818. On a de lui : *Parallèle de la France et de l'Angleterre*, relativement à leur marine, Paris, 1779, in-8; *Consultation sur une question importante, relative à l'article premier du rapport du comité ecclésiastique*, 1790, in-8. Barbier lui attribue dans son dictionnaire des anonymes, *Réflexions d'un citoyen sur la marine*, 1759, in-12.

FAYET (Mgr. Jean-Jacques), évêque d'Orléans, né à Mende, le 26 juillet 1787, quitta cette ville, à l'âge de dix ans, pour entrer à Lyon chez un instituteur habile où il obtint, dans le cours de ses études, les plus brillants succès. Sa famille le destinait au barreau; quant à lui, il préférait l'état ecclésiastique. Cependant il fréquenta l'école de droit à Paris, obtint le diplome de licencié et débuta même comme stagiaire. Sa vocation sacerdotale devenant chaque jour plus évidente, il entra à Saint-Sulpice et y compta bientôt parmi les élèves les plus distingués. Ordonné prêtre en 1811, il fut successivement vicaire à Quézac, professeur de théologie à Mende, et principal du collége de cette ville. En 1815, le vœu de ses concitoyens l'appela à la tête du département de la Lozère, en qualité de président du comité royal. Sa conduite lui mérita l'estime publique, la décoration de la légion-d'honneur et une lettre flatteuse du duc d'Angoulême. M. de Rauzan (*voy.* ce nom), qui venait de fonder l'œuvre des missions de France, cherchait, pour la soutenir, des collaborateurs éloquents. Il jeta les yeux sur M. Fayet, et l'ayant agrégé à sa congrégation naissante, il l'employa dans les stations les plus difficiles, notamment à Bordeaux, à Clermont et à Grenoble. M. Fayet excita partout au plus haut degré l'attention publique. Sa santé l'obligea de revenir à Paris où, sans cesser d'avoir de bonnes relations avec les missionnaires de France, il brilla dans le monde et prit une part active à la rédaction du *Conservateur*. Après avoir prêché, en 1820, le panégyrique de Saint-Louis devant l'académie française, il accepta de M. de Bernis la charge de professeur de morale au séminaire de Rouen et le titre de vicaire-général. Bientôt M. de Frayssinous le rappela auprès de lui et le nomma inspecteur-général de l'université. En 1827, l'opposition le choisit pour candidat à la députation de la Lozère; mais après deux tours de scrutin, il se désista en faveur de M. Brun de Villeret. Les ordonnances de 1828 trouvèrent en lui un habile défenseur. Cependant l'université lui sut peu de gré des services qu'il avait rendus à M. Feutrier, car elle le destitua, en 1830, des fonctions d'inspecteur-général. Deux ans après, M. Fayet fut invité par M. de Croï, archevêque de Rouen, à venir administrer, sous ses ordres, un diocèse dans lequel il avait laissé de beaux souvenirs et de nombreux amis. Il accepta cette charge, et la cumula plus tard avec les titres de professeur et de doyen dans la faculté de théologie de Rouen. On lui attribue tous les mandements qui parurent alors sous le nom de M. de Croï; ils font le plus grand honneur au talent de celui qui les a composés. L'administration du diocèse de Rouen ne fit pas moins d'honneur à M. Fayet. Il s'occupa, sous la direction de l'archevêque, de l'organisation des fabriques, de l'établissement d'un asile pour les prêtres infirmes et surtout des études élémentaires et théologiques dans les séminaires. En 1840, ayant décidé M. de Croï à assister au baptême du comte de Paris, il accompagna le prélat à la cérémonie et reçut de Louis-Philippe l'accueil le plus flatteur. L'influence qu'il avait exercée dans cette circonstance déplut à la famille de l'archevêque; M. Fayet songea dès lors à s'éloigner de Rouen. Il résigna ses fonctions de vicaire-général, en 1842, pour remplacer, comme curé de Saint-Roch, M. l'abbé Olivier nommé à l'évêché d'Evreux. Appelé lui-même, l'année suivante, au siége d'Orléans, il s'appliqua, avec une sollicitude toute pastorale, soit à l'œuvre des séminaires, soit au soulagement des nombreuses victimes de l'inondation de la Loire. Dans les trois mandements qu'il publia *Sur l'état présent de l'Eglise*, on remarqua la plus haute philosophie unie aux charmes de l'éloquence et animée de toute la vivacité de la foi. Lorsqu'il s'éleva, au sujet des jésuites et de la liberté d'enseignement, de graves difficultés entre la cour de Rome et le gouvernement français, M. Fayet passa pour avoir été chargé par Louis-Philippe de remplir auprès du pape une mission peu favorable aux intérêts de l'Eglise. Ces bruits encore accrédités aujourd'hui n'ont aucun fondement. L'évêque d'Orléans ne s'était proposé, en partant pour l'Italie, que d'accomplir un pèlerinage de dévotion à N.-D. de Lorette, en vue de recouvrer la santé. Il obtint cette grâce, et dès qu'il fut de retour il se renferma dans l'administration de son diocèse. On lui doit le petit séminaire de La Chapelle qu'il éleva à ses frais sur les bords de la Loire et où il se retirait souvent pour y vivre en communauté. En 1848, le département de la Lozère l'envoya à l'assemblée constituante, où il porta plusieurs fois la parole, soit dans les séances, soit dans les bureaux. Vif, spirituel, incisif, il intéressait dans les sujets les plus arides et excitait le rire dans les plus graves. Malheureusement la tournure de son esprit et la mobilité de son caractère n'étaient pas propres à lui concilier le respect qui est dû à un évêque, ni à lui faire acquérir l'as-

cendant que donne le talent au service de la vérité. Dans la question de l'impôt du sel, il fit, en faveur de la réduction, un discours qui fut fort applaudi par la gauche, et, par une contradiction singulière, il vota ensuite contre cette mesure. Il s'était attaché au général Cavaignac, dont il recommanda la candidature à la présidence par une lettre écrite au nom de tous les ecclésiastiques qui étaient membres de la constituante. Plusieurs d'entre eux la contredirent et la désavouèrent. Les assiduités de M. Fayet auprès du général Cavaignac, ses votes, ses bons mots, le firent remarquer dans l'assemblée et dans la presse. Il succomba, au mois de janvier 1849, à une attaque de choléra. Le clergé de France n'eut pas, dans ces derniers temps, d'orateur plus distingué ni d'écrivain plus accompli que M. Fayet. Sa foi et ses mœurs sont à l'abri de tout reproche, mais la verve intarissable de sa conversation le compromit quelquefois, en paralysant l'influence de ses vertus. Outre ses mandements et les articles qu'il a fournis au *Conservateur*, on a de lui : *Examen du rapport du conseil d'état sur une lettre pastorale de M. de Clermont-Tonnerre ; examen de la loi sur le sacrilége; lettres à D. Guéranger, abbé de Solesmes, sur les institutions liturgiques*, in-8. Ce livre est le seul ouvrage de longue haleine qui soit sorti de la plume de M. Fayet. C'est une défense aussi spirituelle que savante des liturgies gallicanes.

FEDERICI (le P. Dominique-Marie), écrivain savant, mais paradoxal, né à Vérone en 1739, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, et occupa pendant plusieurs années les chaires de théologie d'Udine, de Padoue et de Trévise. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de se fixer dans cette dernière ville, il y mourut en 1808. On a de lui : *Storia di cavalieri Gaudenti*, Venise, 1787, 2 vol. in-4 ; c'est l'histoire des *Frères joyeux* ou *chevaliers de la glorieuse Vierge Marie*, espèce d'ordre qui s'établit en Italie au XIIIe siècle, mais qui dégénéra bientôt de sa première ferveur; *Memorie trevigiane sulle opere di disegno*, ibid., 1803, 2 vol. in-4, où l'on trouve des recherches curieuses sur l'origine et les progrès des arts dans le Trévisan, mêlées à quelques idées singulières ; *Memorie trevigiane sulla tipografia del secolo XV*, ibid., 1805, in-4, dans lequel il cherche à prouver que la petite ville de Feltre est le véritable berceau de l'imprimerie; *Esame critico apologetico della letteratura trevigiana del secolo XVIII*, etc., ibid., 1807, in-8.

FEDERICI (Jean-Baptiste-Camille-Frédéric Viassolo), né à Garessio en 1751, montra dès sa jeunesse une grande passion pour le théâtre, et composa beaucoup de pièces dramatiques qu'il jouait lui-même. Il mourut à Padoue en 1802. Les amateurs de la scène lui ont reproché l'invraisemblance de ses caractères; mais on reconnaît qu'il a été peu surpassé dans l'art de concevoir ses plans et de les distribuer avec une sage économie. Voulant toujours instruire, même lorsque ses drames n'avaient pas une fin morale, il y suppléait par des maximes et par des préceptes dont on critique l'emploi trop fréquent. Sa facilité nuisit d'ailleurs à la perfection de ses pièces ; et son style, plus châtié peut-être que celui de Goldoni, n'est pas à l'abri de tout reproche. Le nombre de ses comédies s'élève à cinquante-six. Plusieurs ont été traduites en français et en espagnol. Celle qui est intitulée la *Bugia vive poco* a été transportée sur la scène française par MM. Roger et Creuzé de Lesser, sous le titre de *la Revanche*.

FÉLETZ (l'abbé Charles-Marie DORIMOND de), littérateur, naquit le 3 janvier 1767, aux environs de Brives-la-Gaillarde. Son père, qui le destinait au sacerdoce, l'envoya au collége de Sainte-Barbe, où il devint, après y avoir fait de bonnes études, maître des conférences en philosophie et en théologie. Il reçut les ordres sacrés et fut agrégé au chapitre noble de Lyon, dont les membres portaient le titre de comte. A l'époque de la révolution, il refusa d'adhérer à la constitution civile du clergé, se cacha, fut découvert et condamné à être déporté. Après onze mois d'une cruelle captivité passés sur les bâtiments qui étaient en rade à Rochefort, il fut relâché, repris ensuite à Orléans et parvint enfin à échapper aux gendarmes lorsqu'ils dressaient déjà le procès-verbal de son arrestation. Etant venu à Paris après le 18 brumaire, il ne voulut pas reprendre les fonctions du ministère ecclésiastique pour lesquelles il se sentait peu de goût, et ne pouvant se rouvrir la carrière de l'enseignement, il songea à se créer des ressources. Le *Journal des Débats*, alors *Journal de l'Empire*, lui offrit une place dans sa rédaction à côté de Geoffroy, de Dussaulx et d'Hoffmann. Il accepta et fut chargé de la critique littéraire. Ses articles signés A. furent extrêmement goûtés du public. Moins mordant que Geoffroy, il se distinguait par une instruction profonde, par la pureté de son style et par un excellent ton de plaisanterie. Comme ses censures étaient toujours accompagnées d'une rare urbanité, ses adversaires eux-mêmes ne purent s'empêcher de rendre justice à son mérite. En 1809, il devint collaborateur du *Mercure* sans cesser de travailler au *Journal de l'Empire*, et fut nommé par Bonaparte conservateur de la bibliothèque mazarine. Fontanes, qui l'estimait particulièrement, le fit entrer en 1812 dans la commission des livres classiques. Il accueillit la restauration avec les sentiments que pouvait inspirer une fidélité éprouvée, et combattit les conseils hautains que Carnot voulait donner au nouveau gouvernement. Devenu ministre de l'intérieur pendant les cent-jours, Carnot le destitua pour se venger de ses critiques ; mais Louis XVIII lui rendit sa place dès le commencement de la seconde restauration. A la chute du ministère de Cazes, il fut appelé aux fonctions d'inspecteur des études dans l'académie de Paris. Enfin en 1827 il remplaça Villars à l'académie française. Outre son discours de réception, il porta plusieurs fois la parole au nom de cette illustre compagnie. En 1828, il apporta le tribut de l'éloge académique aux obsèques de François de Neufchâteau et du baron Fourier, et répondit, en qualité de directeur, à M. Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*. En 1830, il harangua Charles X et le roi de Naples. Les événements de juillet le contris-

tèrent, parce qu'il était sincèrement attaché à la dynastie des Bourbons. Il continua ses fonctions à la bibliothèque mazarine, les honorant par sa renommée littéraire, s'attirant naturellement le respect par son caractère droit et pur, et se faisant aimer par les qualités de son cœur et par la politesse exquise de ses manières. Parvenu à une extrême vieillesse, il perdit la vue et supporta cette infirmité avec beaucoup de courage et de gaieté. Ses derniers moments furent adoucis par les secours de la religion. Il les reçut avec une grande piété, et mourut le 11 février 1850. M. de Saint-Marc Girardin, au nom de l'académie française et M. Sylvestre de Sacy, au nom des employés de la bibliothèque mazarine, ont prononcé des discours sur sa tombe. Quoique l'abbé de Féletz ne portât plus le costume ecclésiastique, il n'en demeura pas moins attaché aux enseignements de la foi et aux devoirs essentiels du sacerdoce. Son influence dans le *Journal des Débats* donna à cette feuille le caractère religieux qui la distingua longtemps. On a de lui : une *Notice* sur Fénélon et des *Réflexions* placées en tête de Télémaque, Paris, 1810 ; dans ce morceau, un des meilleurs qui soient sortis de sa plume il est si bien inspiré par son sujet, qu'en le lisant on croirait presque lire Fénélon lui-même ; *Mélanges de philosophie, d'Histoire et de littérature*, Paris, 1828-1830, 6 vol. in-8. C'est le recueil des principaux articles qu'il a publiés dans les *Débats*. On y remarque la solidité et la finesse des jugements littéraires. On y admire les ressources d'un esprit délicat, incisif, plein de grâce, rappelant par la sûreté exquise de son goût ce qu'il y avait de plus grave dans le XVIIe siècle, et par l'atticisme de ses plaisanteries ce qu'il y avait de plus caustique et de plus élégant dans le XVIIIe. L'auteur est de l'école de Laharpe. On lui a reproché d'être exclusif dans sa critique. Les excès de la littérature moderne ont malheureusement un peu justifié ses rigueurs. Son recueil doit être consulté par tous ceux qui désirent connaître à fond l'histoire littéraire de l'empire et de la restauration ; *Jugements historiques et littéraires sur quelques écrivains et quelques écrits du temps*, Paris, 1840, in-8. C'est la suite du recueil précédent ; mais il n'offre pas à beaucoup près le même intérêt. L'abbé de Féletz a fourni un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle*.

FELTZ (Guillaume-Antoine-François, baron de), né à Luxembourg en 1744, entra de bonne heure dans la carrière administrative et devint conseiller à la chambre des comptes. A l'époque des troubles des Pays-Bas, il se retira en Hollande, puis à Vienne où sa fidélité lui valut de la part de la maison d'Autriche un accueil bienveillant. Après avoir été employé aux affaires étrangères et au conseil aulique, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre plénipotentiaire et y résida jusqu'à la réunion de ce pays à la France. En 1814, il rentra dans sa patrie et fut nommé conseiller d'état, commandant de l'ordre du Lion-Belgique, membre de la première chambre des Etats-Généraux et l'un des curateurs de l'université de Louvain. L'académie de Bruxelles à laquelle il appartenait depuis 1790 ayant été rétablie en 1816, il fut désigné pour la présider et composa à ce sujet un discours qui fut inséré dans le tome 11 des *Nouveaux mémoires*, journal des séances, pag. 4-6. Son grand âge ne lui permit pas de prendre une part plus active aux travaux de la campagne. Il mourut en 1840.

FENOLLAR (Bernard), chanoine de Valence, se signala dans le XVe siècle par son goût pour la littérature. Le chapitre ayant mis au concours en 1474 une pièce de vers sur le mystère de la conception, il fut nommé secrétaire et publia les pièces qui s'étaient disputé le prix, sous le titre de : *Certamen poetiche en lohor de la Concecio*, Valence, 1474, in-4 ; c'est le premier livre imprimé en Espagne qui ait une date certaine. On a encore de lui : *Istoria de la passio de nostro segor Jesu Christ*, Valence, 1493, in-4 ; *Lo processo de los olives e disputa dels Jovens y dels viegos*, ibid., 1497, in-4.

FERLUS (François), né en 1748 à Castelnaudary, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et, après avoir prêté le serment constitutionnel, rouvrit à l'abbaye de Sorèze une école qui acquit dans le midi de la France une grande réputation. Nommé correspondant de l'institut pour la classe des sciences morales, il mourut à Sorèze en 1812. On lui doit : *Projet d'éducation nationale*, présenté le 10 juin 1791, à l'assemblée constituante ; *Casseno et Zamé, ou l'affranchissement des Nègres*, drame en trois actes et en prose, Revel, in-8.

FÉROUX (Christophe-Léon), né à Frévent en 1730, se voua à l'état ecclésiastique et entra dans l'ordre des Bernardins, où il devint supérieur de plusieurs maisons considérables. Occupé surtout d'économie rurale, ses connaissances et ses services le sauvèrent pendant la terreur. Il mourut à Paris en 1803. Ses amis n'ont pas contribué à mettre sa mémoire en vénération en disant de lui « qu'il » n'avait de moine que l'habit, et qu'il était en » réalité un philanthrope éclairé, prudent et judi- » cieux. » (Biographie littéraire, 1835). L'ouvrage auquel il dut sa réputation est intitulé : *Vues d'un solitaire patriote*, Paris, 1784, 2 vol. in-12. Il demandait qu'on diminuât graduellement l'inégalité des fortunes en augmentant le nombre des petites propriétés et en divisant les grandes. Du reste, il défend l'utilité politique des ordres religieux, alors fort contestée, et il combat ses adversaires par des faits et des raisonnements très-concluants.

FERRERO (Guido), né en 1537, à Bielle en Piémont, fit ses études à Bologne, et, après avoir reçu le bonnet de docteur, succéda sur le siége épiscopal de Verceil au cardinal Pierre-François Borromée, son oncle. Nommé nonce de Venise en 1565, créé cardinal par Pie IV, et préposé par Grégoire XIII à la légation de la Romagne, il mourut à Rome en 1585. On a de lui : *Sommario di decreti conciliari e diocesani spettanti al culto divino*, 1572 ; *Synodus in qua multa pro cleri et populi reformatione decreta sunt*, 1567 et 1572 ; *Decretum Gratiani emendatum*, Rome, 1582, publié par l'ordre du pape Grégoire XIII.

FERRI *de Saint-Constant* (le comte Jean-Louis), littérateur, né en 1755, à Fano dans les états romains, vint en France, s'y maria et, après avoir passé en Angleterre les mauvais jours de la révolution, re-

vint dans sa patrie adoptive, où il fut nommé en 1807 proviseur du lycée d'Angers. Il avait reçu en 1811 la mission de se rendre à Rome pour y organiser l'instruction publique selon les intentions du gouvernement français; mais les événements de 1814 mirent fin à ses fonctions. Il se retira à Fano, et y mourut en 1830. On a de lui : le *Génie de Buffon*, Paris, 1778, in-8; *Les portraits, caractères et mœurs du* XVIIIe *siècle*, ibid., 1780, in-12; *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789, in-8; *Londres et les Anglais*, Paris, 1804, 4 vol. in-8, ouvrage intéressant et écrit avec une grande impartialité; *Les rudiments de la traduction, ou l'art de traduire le latin en français*, Paris, 1808, 2e édit. 1811, 2 vol. in-12; *Lo spettatore italiano*, Milan, 1824, 4 vol. in-8, revue de publications nouvelles qui contient des articles aussi piquants que variés, d'un critique sage et judicieux.

FERRIER (Paul de), né à Castres en 1639, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé prieur de Saint-Vivant-sous-Vergy. Il était en correspondance avec plusieurs hommes de lettres, notamment avec Pellisson dont il obtint les papiers, et dont il voulait publier les œuvres complètes. Cette entreprise qu'il commença seulement fut confiée ensuite à La Rivière, et terminée par les soins des abbés Souchay et du Terrail. Lié avec le président Bouhier, il composa pour lui un ouvrage intitulé : *Eclaircissement aux articles proposés par le président Bouhier, et où l'on a joint plusieurs faits particuliers qu'on a cru pouvoir servir à celui qui veut écrire la vie de M. Pellisson*. L'abbé de Ferrier mourut dans son prieuré en 1725.

FERRO (Barthélemi), né vers le milieu du XVIIe siècle à Comacchio, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des théatins. On a de lui : *La storia delle missioni de' cherici regolari teatini*, Rome, 1704, 2 vol. in-fol., qui n'est pas sans mérite, et où l'on trouve de précieux renseignements sur la congrégation des théatins.

FERRON (Dom Anselme), bénédictin, né à Ainvelle, bailliage de Vesoul, en 1751, embrassa la vie monastique et enseigna la rhétorique dans les noviciats de Luxeuil et de Faverney. Il remporta trois fois le prix d'histoire à l'académie de Besançon et assista comme secrétaire au dernier chapitre général de son ordre, tenu en 1789. Après la suppression des ordres religieux, il se retira à Buffigneycourt-les-Conflans, et mourut en 1816, maire de cette commune. Ses *Mémoires* sont conservés dans les archives de l'académie de Besançon. Ils ont pour titre : *Quelle est l'origine de l'autorité concurrente des évêques et des comtes dans les cités des Gaules*, 1776; *Chronologie des premiers évêques de Besançon*, 1779, ouvrage imprimé dans les *Documents inédits publiés par l'académie de cette ville*, Besançon, 1839, tom. II; *Eloge historique du parlement de Franche-Comté*, 1784.

FERROUX (Etienne-Joseph), conventionnel, né en 1751 à Besançon, obtint, fort jeune encore, un emploi dans les finances. Envoyé en 1792 à la convention par le département du Jura, il y vota, sous l'influence de la peur, la mort de Louis XVI, avec le sursis et l'appel au peuple pour obéir à ses remords. Decrété d'accusation après la journée du 31 mai, il fut emprisonné au Luxembourg, où il resta détenu jusqu'au 9 thermidor. De retour dans le Jura, il tâcha d'y réparer les maux occasionnés par la terreur. Il montra à Lyon, où il fut envoyé en qualité de commissaire, la même sagesse, fut élu membre du conseil des anciens et y vota constamment avec le parti modéré. Ses liaisons avec les députés royalistes motivèrent au 18 fructidor son inscription sur la liste des condamnés à la déportation; mais ses amis parvinrent à l'en faire rayer à force d'instances. Après le 18 brumaire, nommé directeur des contributions à Lons-le-Saulnier, puis à Besançon, il fut mis à la retraite en 1815, et obligé de s'expatrier, comme régicide, en 1816. Il passa le temps de son exil à Nyon, rentra à Salins en 1830, et y mourut en 1834. Il avait publié en 1829 : *Testament politique de M. Ferroux ex-conventionnel*, br. in-8.

FETH-ALY-SCHAH, roi de Perse, né vers 1762, était originaire de la tribu turque des Kadjars. A la suite des divisions intestines qui éclatèrent en Perse, il s'empara de ce royaume en 1799, et le gouverna pendant trente-cinq ans. Son règne fut surtout remarquable par l'importance politique qu'il donna à ses états vis-à-vis des nations européennes. Jusque-là, cet empire ne s'était trouvé en rapport qu'avec des peuples orientaux, mais dès lors il fut mis en contact, pour des intérêts de commerce ou de territoire, avec la Russie et l'Angleterre. Feth-Aly-Schah, habile et ferme dans son administration, se fit respecter de ces deux nations et éleva la Perse au rang d'une véritable puissance. Les voyageurs qui l'ont approché, le représentent comme un homme affable, généreux, mais sévère à l'excès et implacable dans sa colère, aimant les sciences, la littérature, et surtout les plaisirs. La bibliothèque royale possède un manuscrit rapporté de Perse par M. Jouannin, et qui renferme des *Odes* et des chansons composées par le royal poète. Il mourut à Ispahan sur la fin de 1834.

FINETTI (le P. Boniface), né vers 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique, et consacra tous ses loisirs à l'étude des langues. On a de lui : *Trattato della lingua ebraïca e dei sui affini*, Venise, 1756, in-8. C'est l'essai d'un ouvrage dans lequel le P. Finetti se proposait de montrer les caractères distinctifs de chaque langue, en indiquant leur origine et leur filiation. *Voy.* LOMBARDI, *Storia della letter. ital. nel. secolo XVIII*. III, 153.

FINOTTO (Christophe), religieux somasque, né à Venise vers 1570, embrassa jeune encore la vie monastique et cultiva dans le cloître son goût pour la littérature. Il prononça l'oraison funèbre de plusieurs doges de la république, et devint professeur de belles-lettres. Ses vers ont été recueillis sous ce titre : *Parnassi violæ; odarum, distichorum et anagrammatum, libri tres*, Venise, 1617, in-8. Un choix de ses discours (*orationes*) a été publié à Venise, 1647, in-8. On distingue dans le nombre celui qui est intitulé : *De laudibus Aristotelis*.

FIORE (le P. Jean), historien, né en 1622 à Cropani dans la Calabre, embrassa la règle de Saint-François dans l'ordre des capucins, et mourut

dans sa ville natale, en 1683, laissant la réputation d'un prédicateur distingué. De tous ses ouvrages, un seul a été imprimé par les soins de quelques-uns de ses confrères sous ce titre : *Della Calabria illustrata*, *opera varia istorica*, Naples, 1691 et 1743, 2 vol. in-fol., un 3e vol. est resté manuscrit. Ce grand ouvrage est moins un choix qu'un amas confus de matériaux parmi lesquels les historiens de la Calabre trouveront des documents importants qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

FLEUREAU (Dom Basile), né vers 1620 à Etampes, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Barnabites de la congrégation de Saint-Paul, et s'occupa avec autant de zèle que de talent de l'histoire de sa ville natale. Il mourut en 1680, avant d'avoir pu publier son ouvrage. Un de ses confrères, D. Remi de Montmerlier, le fit imprimer sous ce titre : *Les antiquités de la ville et du duché d'Etampes*, Paris, 1683, in-4. Ce volume, divisé en trois parties, offre dans les deux premières l'histoire civile et ecclésiastique d'Etampes, et dans la troisième l'histoire de l'abbaye de Morigny. Il est fort rare aujourd'hui, et il mérite d'être consulté par tous ceux qui font une étude spéciale de l'histoire de France.

FLURL (Mathias de), savant bavarois, mort aux eaux de Kissingen, le 27 juillet 1823, a laissé : *Description des montagnes de la Bavière*, Munich, 1792, gr. in-8, fig., ouvrage important, et resté longtemps classique; *De l'influence que les sciences exercent sur la civilisation d'un peuple*, ibid., 1798, in-8; *Linéaments premiers de l'histoire naturelle*, ib., 1805-20, in-8, tom. 1-4; *De la formation des montagnes de la Bavière*, ibid., 1806, gr. in-8.

FONTANELLA (François), né à Venise en 1768, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur de grammaire à Venise, où il se fit remarquer en même temps parmi les orateurs les plus distingués. Nommé à la chaire d'éloquence du lycée d'Urbin, lors de la réunion de Venise au royaume d'Italie, il témoigna une telle admiration pour le génie et les conquêtes de Bonaparte, qu'en 1814 il fut obligé de se sauver pour éviter la mort. Il devint correcteur d'imprimerie à Venise, et mourut en 1827. Nous citerons parmi ses ouvrages : *L'ortografia del nome Johannes*, Venise, 1790, in-8; *Prosodia che serve d'appendice alle regole generali della sintassi latina*, ibid., 1812, in-8; *Lo stampare non è per tutti*, 1814, in-8, comédie burlesque dans laquelle il attaquait plusieurs célébrités contemporaines; *Addenda ad græcam grammaticen*, Venise, 1819, in-8; *La paleortoepia della lettera greca η*, ibid., 1819, in-8; *Limen grammaticum, sive prima græcæ linguæ rudimenta*, Venise, 1819, in-8.

FORMALEONI (Vincent), historien, né à Venise vers 1740, embrassa d'abord le commerce de la librairie, et dans les loisirs que lui laissait sa profession, acquit par ses travaux la réputation d'un savant. On lui doit : *Descrizione topografica e storica del dogado di Venezia*, 1777, in-8, avec une carte; *Storia curiosa delle aventure di Caterino Zeno*, Venise, 1783, in-8; *Saggio sulla nautica antica de' Veneziani*, ibid., 1783, in-8; *Storia filosofica e politica della navigazione*, ibid., 1788, 2 vol. in-8. De quatre volumes qui devaient composer cet ouvrage, les deux premiers seulement ont été imprimés. L'un contient l'histoire de la mer noire depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement de Soliman II à l'empire, et le second l'hydrographie ancienne du Pont-Euxin. Ces deux volumes ont été traduits en français par le chevalier d'Hénin de Cuvillers, alors chargé d'affaires de France à Venise, Venise, 1789, 2 vol. in-8.

FORTIN (le P. François), né à Tours vers la fin du XVIe siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Grandmont, et s'occupa particulièrement d'ornithologie. Il mourut en 1661. On lui doit : *Les ruses innocentes, dans lesquelles on voit comment on prend les oiseaux passagers et les non passagers, et plusieurs sortes de bêtes à quatre pieds, avec les plus beaux secrets de la pêche*, etc., Paris, 1660, in-4, avec fig. Cet ouvrage, fort recherché des curieux, a été réimprimé plusieurs fois. Il est divisé en cinq livres. Le premier enseigne à faire les filets; les deux suivants traitent de l'art de prendre les oiseaux, le quatrième de la chasse du lièvre, du lapin, du renard, etc., et enfin le cinquième de la pêche.

FOURCAUD (le P. Jean-Baptiste), ornithologiste, né en 1719 à Fontaine-Française, embrassa la vie religieuse chez les minimes et fut envoyé par ses supérieurs à Macon, où il composa un cabinet ornithologique fort renommé. L'académie de Lyon en fit l'acquisition en 1761, et admit l'auteur dans son sein. Appelé à Parme par l'infant Don Philippe, il forma pour ce prince une collection nouvelle, non moins remarquable que la première. Pie VI voulut le voir, et lui donna des marques de sa haute estime. Il mourut en 1775 à Florence, où il avait été retenu par le Grand-Duc. Il était membre de l'académie de Dijon, de l'institut de Bologne et associé des Arcadiens de Rome. X. Girault a publié dans le *journal de la Côte-d'Or* du 20 décembre 1818 une notice sur ce naturaliste.

FOURNIER DE LA CONTAMINE (Marie-Nicolas), évêque de Montpellier, né à Gex le 27 décembre 1760, fit à Saint-Sulpice son cours de théologie, et sortit en 1785 le premier de sa licence. Appelé à Auch en qualité de vicaire-général, il quitta ce poste pour entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice, et professa en 1789 la théologie morale au séminaire d'Orléans. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il quitta sa chaire, et se retira chez un riche propriétaire de cette ville qui le mit, par une généreuse hospitalité, à l'abri de toutes les persécutions. Il vint à Paris au commencement du consulat et se mit à prêcher. Son éloquence attira la foule à Saint-Roch; mais certains morceaux dans lesquels il déplorait les crimes de la révolution déplurent à la police de Bonaparte. On arrêta le prédicateur et on le mit à Bicêtre, en le traitant comme un fou. Ses amis obtinrent au bout de six semaines un adoucissement à sa captivité. Il fut transféré dans la citadelle de Turin, puis appelé à Lyon, où il lui fut permis de prêcher, grâce à l'entremise du cardinal Fesch. L'ancien archevêque d'Auch, la Tour-du-Pin, devenu évêque de Troyes, réclama et, en 1803, obtint l'abbé Fournier à titre de vicaire-général. L'année suivante on le retrouve à Paris, où ses prédications lui firent le même

honneur que la première fois, avec moins de périls. Les sentiments de Bonaparte avaient changé. Non-seulement il n'inquiéta plus l'orateur, mais il le nomma en 1806 à l'évêché de Montpellier et aumônier de sa chapelle. Son service auprès de l'empereur l'appelait de temps en temps à Paris. Il siégea au concile de 1811, et fut un des secrétaires de cette assemblée. Nommé en 1817 à l'archevêché de Narbonne qu'il était question de rétablir, il n'obtint pas la confirmation de son titre, parce que le concordat de 1817 ne reçut pas son exécution. Appelé à Paris en 1825, comme membre d'une commission d'évêques créée pour le rétablissement de la Sorbonne, il signa l'année suivante la déclaration qui condamnait les doctrines dangereuses répandues dans les ouvrages de Lamennais. De retour dans son diocèse, il s'appliqua à le gouverner avec autant de sagesse que de zèle, s'y fit aimer par ses libéralités et y fonda plusieurs établissements utiles. Bon, simple, affectueux, sa conversation était enjouée, son commerce sûr, sa candeur parfaite. Il mourut le 29 décembre 1834. Ses *Conférences* et ses *Mandements*, dans lesquels il développe les grandes preuves du christianisme, ont été réunis et publiés in-8. L'abbé Dupéry publia une notice sur ce prélat, et l'abbé Genouilhac prononça son oraison funèbre dans la cathédrale de Montpellier, le 19 janvier 1835.

FOURNIER de Pescay (François), médecin, né à Bordeaux en 1771, entra dans l'armée comme aide-major. En 1806, il vint s'établir à Paris, d'où il ne tarda pas à être envoyé à Valençay, comme médecin de Ferdinand VII, qui plus tard lui fit une pension. Elu, en 1814, secrétaire du conseil de santé des armées, il partit pour Saint-Domingue en 1823, avec une mission politique, revint en 1828 fort mécontent des nègres et du gouvernement, et mourut à Pau vers 1833. On a de lui, entre autres ouvrages : *Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine*, Bruxelles, 1802, in-8; *Du Tétanos traumatique*, ibid., 1803, in-8; *Le vieux troubadour* ou *les amours*, poème en cinq chants de Hugues de Xentralès, traduit dans la langue romane, Paris, 1812, in-12; *Notice biographique sur François de Pescay, cultivateur à Saint-Domingue*, Paris, 1822, in-8. Ce mémoire, où Fournier retraçait les travaux de son père, fut couronné en 1825 par la société royale d'agriculture.

FRANCŒUR (Louis-Benjamin), né en 1773 à Paris, fit ses études au collége d'Harcourt, d'où il sortit pour étudier les mathématiques, qu'il aimait passionnément. Admis à l'école centrale nouvellement créée, il devint chef de sa brigade et répétiteur. Ces succès dus à son talent le firent remarquer, et il fut nommé ingénieur géographe, employé au trésor public, officier d'artillerie, puis enfin instituteur de Jérôme Bonaparte. En 1803, il professa les mathématiques élémentaires au collége Charlemagne. En 1805, il devint examinateur à l'école polytechnique, et en 1809, il entra comme professeur à la faculté des sciences. Ayant perdu ses diverses places en 1815, il profita de l'inaction à laquelle on le réduisait, pour se livrer à la propagation des sciences parmi les classes pauvres, et publia plusieurs traités élémentaires. En 1824, il fut décoré de la croix de la légion-d'honneur. Presque toutes les académies de l'Europe l'admirent dans leur sein, et l'institut lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris, le 17 décembre 1849, à 76 ans. On a de lui : *Traité de mécanique*, Paris, 1800, 5e édit., 1825, in-8, avec 9 pl.; *Flore Parisienne*, ibid., 1801, in-18; *Cours complet de mathématiques pures*, ibid., 1809, 4e éd., 1837, 2 vol. in-8; *Eléments de statique*, ibid., 1810, in-8, avec 3 pl.; *Uranographie, ou Traité élémentaire d'astronomie*, ib., 1812, 5e édit., 1837, in-8, fig. L'auteur y fait remonter l'antiquité du monde à trois ou quatre mille ans avant notre ère, système en contradiction avec la Genèse et le fait du déluge universel; *Le dessin linéaire, d'après la méthode de l'enseignement mutuel*, ibid., 1819, in-8; avec 6 pl.; *Astronomie pratique : usage et composition de la connaissance du temps*, ibid., 1840, in-8. (la 1re édit., sous le titre de *Problèmes d'astronomie pratique*, est de 1830); *Géodésie, ou Traité de la figure de la terre et de ses parties, comprenant la topographie, l'arpentage et le nivellement*, ibid., 1840, in-8, fig. Ce savant mathématicien a coopéré à la *Revue encyclopédique*, au *Dictionnaire technologique des arts et métiers*, et à l'*Encyclopédie moderne*.

FRANÇOIS Ier (plus exactement François-Janvier-Joseph), roi des Deux-Siciles, né à Naples en 1777, de Ferdinand IV, roi de Naples, et de l'archiduchesse Caroline d'Autriche, sa femme. Devenu, par la mort de son frère aîné, héritier présomptif de la couronne, il épousa en 1797 l'archiduchesse Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II, qui lui donna, l'année suivante, Caroline, depuis duchesse de Berry. Veuf en 1801, il se remaria à l'infante Isabelle, fille de Charles IV. Il portait, du vivant de son père, le titre de duc de Calabre, et représentait, par ses tendances, le parti constitutionnel. Nommé gouverneur de Sicile, il se rendit d'abord cher à cette province par des réformes libérales; mais obligé de reculer quand on voulut l'entraîner trop loin, il se joignit à son père et aux Autrichiens pour remettre les Siciliens rebelles sous le joug de l'obéissance. Parvenu au trône en 1825, il assura la cour de Vienne de sa persévérance à suivre la même ligne que son père, et fit preuve d'un zèle au moins égal à celui de Ferdinand pour le maintien de la prérogative royale et de l'ordre établi. Il obtint en 1827 que les troupes autrichiennes évacuassent la Sicile, et institua deux juntes d'état, l'une à Naples, l'autre à Palerme, pour rendre la justice contre les ennemis de l'autorité. Ces mesures provoquèrent un soulèvement en Sicile en 1828. Il fut réprimé avec autant de promptitude que de succès. Le roi essaya ensuite de remettre de l'ordre dans ses finances, et fit bombarder Tripoli, en réponse à la demande d'une redevance que le Bey de ce petit état réclamait du gouvernement napolitain. On attendait de François des réformes plus grandes encore; mais les événements de 1830 furent pour lui un avertissement dont il eut profité sans doute, si la mort n'eût prévenu ses desseins. Il venait de faire un voyage en France, où il avait été reçu avec une magnificence extraordinaire. De toutes les fêtes qu'on lui avait données, la plus belle était sans

contredit celle du duc d'Orléans, et de toutes les paroles qu'on y avait prononcées, la plus juste était celle-ci : « C'est bien véritablement une fête » napolitaine, nous dansons sur un volcan. » François, de retour dans son royaume, mourut à Naples, le 8 novembre 1830.

FRESNE (François Ebaudy de), économiste, né à Langres en 1743, fit ses études à Paris et s'occupa dès sa jeunesse des moyens de favoriser l'agriculture et l'industrie. La révolution française dissipa un peu les utopies généreuses qu'il avait conçues. Heureux d'avoir échappé aux proscriptions de la terreur, il devint l'admirateur et le disciple de Saint-Martin, consacra les dernières années de sa vie à la poésie et à la culture des fleurs, et mourut à Vesoul en 1815. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité d'agriculture considérée tant en elle-même que sous les rapports d'économie politique*, Paris, 1788, 3 vol. in-8; *Plan de restauration et de libération, fondé sur les principes de la législation et de l'économie politique, proposé aux états-généraux*, 1789, in-8; *Nouveau plan de culture, de finances et d'économie*, 1791, in-8. Ebaudy de Fresne demandait la création de banques territoriales, la suppression de la loterie et l'établissement des caisses d'épargne. Les impôts devaient être augmentés, mais répartis d'une manière plus égale. Ces idées, dont plusieurs ont reçu leur application, sont mêlées à des systèmes dont la singularité a fait oublier depuis longtemps ce qu'il y avait de raisonnable dans l'auteur et d'utile dans ses livres.

FRIZZI (Antoine), né à Ferrare en 1736, reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit de cette ville, et après avoir rempli avec beaucoup de zèle, jusqu'en 1796, la place de secrétaire en chef de l'administration municipale, se retira des affaires à l'époque de l'invasion française, et mourut en 1800. On a de lui entre autres ouvrages : *La Salameide*, poème badin en quatre chants, Venise, 1773, in-8. C'est l'éloge des salmis qui sont en grande réputation à Ferrare et l'art de les préparer. Ce poème est, au jugement des Italiens, un des chefs-d'œuvre de leur littérature en ce genre; *Memorie per la storia di Ferrara*, 1791-1809, 5 vol. in-4, dont le dernier a été publié par le fils de l'auteur. Cette histoire, la meilleure et la plus complète que nous ayons de Ferrare et des princes d'Est, finit en 1796.

FROISSARD-BROISSIA (Jean-Ignace de), né vers 1620 à Dole, embrassa l'état ecclésiastique et devint abbé commendataire de Cherlieu. Membre du chapitre de Besançon, il fut député à Rome par ses confrères pour y défendre leurs priviléges, et mérita l'estime d'Innocent XI, qui le nomma son camérier. De retour à Besançon, il fut revêtu de la dignité de grand-chantre et mourut en 1694. Il est le fondateur de la maison des orphelins, établie à Dôle, en 1689.—Charles Froissard de Broissia, neveu du précédent, embrassa la règle de Saint-Ignace et se consacra aux missions de la Chine. Il mourut près de Pékin en 1704. On trouve des détails intéressants sur ses travaux dans le *Recueil des lettres édifiantes*, XVIII, 56.

FUESSLI (Hans-Henri), historien et littérateur, né à Zurich en 1745, devint membre du grand-conseil de cette ville et sénateur de la république helvétique en 1802. Lié avec tous les hommes distingués de son pays, il participa à la rédaction des journaux qui s'y publièrent. On lui doit d'avoir dirigé vers l'histoire nationale l'attention de Jean de Müller. Il mourut à Zurich en 1832. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Lettres à ma patrie*, 1762; *Lettres sur Rome*; *Lettres d'une dame de Zurich*, 1770. Il est l'éditeur de beaucoup d'ouvrages, notamment de l'*Anthologie générale des Allemands*, Zurich, 1782, 6 vol. in-8.

FURNALETTO (Bonaventure), musicien, né à Venise en 1738, fut appelé à diriger la chapelle de Saint-Marc, où il acquit une grande réputation. Appelé à Vienne par Léopold, empereur d'Autriche, il obtint les mêmes succès, et mourut à Venise en 1817. On distingue parmi ses oratorios : *La chute des murs de Jéricho*, l'*Epouse des cantiques* et un *Dies iræ*. Il sortit de son école une foule de chanteurs, d'organistes et de compositeurs, pour lesquels il publiait un *Traité de musique*.

G

GAAB (Jean-Frédéric de), né à Gœppingen en 1761, prit le grade de maître en philosophie et enseigna au séminaire de Tubingue. Il devint ensuite bibliothécaire de l'université de cette ville, et mourut en 1832. La plupart de ses nombreux écrits roulent sur la critique et l'exégèse de l'ancien Testament; les autres ont pour objet l'histoire ecclésiastique et le dogme. Nous citerons : *Premiers linéaments d'une histoire de la dogmatique*, 1787; *Observationes ad historiam judaicam*, 1787; *Apologie du pape Grégoire VII*, Tubingue, 1792; *Sur les partis que les chrétiens avaient à combattre au troisième siècle de l'ère chrétienne*, ibid., 1801; *Versio quorumdam carminum arabicorum*, ibid., 1810; *Programma de Judæo immortali*, ibid., 1815; *Manuel de l'art d'apprécier philosophiquement les ouvrages apocryphes de l'Ancien Testament*, ibid., 1818 et 1819. Tous ces ouvrages sont en allemand, excepté ceux dont nous avons conservé l'intitulé en latin. Gaab fut, de 1793 à 1808, l'éditeur des *Annonces savantes de Tubingue*.

GABALÉONE (Charles-Antoine-Jean-Pierre-Louis), né à Turin en 1755, fit ses études dans cette ville, et servit d'abord dans les troupes de l'électeur de Saxe

qui l'envoya auprès du directoire en qualité de ministre plénipotentiaire. S'étant attaché au gouvernement de Napoléon, il fut nommé en 1812 député du corps législatif pour le département du Pô. Il adhéra, en 1814, à la déchéance et retourna dans sa patrie, où il servit la cause royale, en qualité de gouverneur-général du duché de Savoie. Les circonstances difficiles dans lesquelles il se trouva placé en 1821, firent ressortir les hautes qualités qui le distinguaient, le dévouement qu'il avait pour la couronne et l'affection qu'il avait su inspirer à ses administrés. Remplacé dans ses fonctions en 1830 pour raison de santé, il se rendit en Piémont et de là à Rome, où il mourut en 1831.

GACHI (frère Jean), cordelier au couvent de Cluses, dans le Faucigny, vivait au commencement du XVIe siècle. On lui doit un livre aussi rare que singulier, intitulé : *Trialogue nouveau, contenant l'expérience des erreurs de Martin Luther, les doléances de Hiérarchie ecclésiastique et les triomphes de Vérité invincible*, 1524, in-4, Goth. Les interlocuteurs sont *Zèle divin*, *Hiérarchie ecclésiastique* et *Zèle invincible*. Ces trois personnages s'expriment en des vers qui ne sont ni meilleurs ni plus mauvais que ceux de l'époque, et la prose dans laquelle l'auteur fait le commentaire de ce dialogue est tout hérissée de grec et de latin, selon le goût du temps.

GAETE (Etienne de), *Stephanus Cajetanus*, célèbre canoniste, ainsi nommé du lieu de sa naissance, vivait dans le XIIIe siècle. Il embrassa la règle de saint Dominique, reçut le laurier doctoral, et fut chargé d'enseigner le droit dans les principales maisons de son ordre. Ses talents le firent connaître de l'archevêque de Naples, qui le prit pour vicaire-général. Etienne vivait encore en 1470; mais on ignore la date de son décès. On a de lui : *Sacramentale neapolitanum perutile*, Naples, 1475, in-fol. Cet ouvrage, qui le fit mettre au rang des premiers canonistes de son siècle, n'est plus recherché maintenant que comme une rareté bibliographique.

GALANTI (Louis-Marie), né en 1765 à Santa-Croce del Sannio, au royaume de Naples, d'une famille distinguée, était frère de Joseph-Marie GALANTI (*voy.* ce nom, IV, 13). Il fit à Rome ses études de philosophie, de mathématiques et de théologie, et embrassa l'état ecclésiastique. Appelé à enseigner dans l'école polytechnique que Murat fonda à Naples, il y donna des leçons d'histoire, d'éloquence et de géographie avec une méthode et une clarté toutes particulières. Il mourut dans sa maison de campagne de Capadichino, près de Naples, en 1836. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Instituzioni di geografia fisica et politica*, Naples, 1806, 2 vol. in-8; *La geografia elementare ad uso della gioventu*, dont la quatorzième édition a paru en 1837; *La geografia politica*, Naples, 1819, 3 vol. in-8; c'est la meilleure de ses productions. Le quatrième volume était sous presse, quand la révolution de 1820 détourna l'auteur de ses études et l'empêcha d'en continuer la publication.

GALEAZZI (François), né à Turin vers 1760, s'établit dans les états romains et s'occupa beaucoup de l'art de la musique. Il mourut à Rome en 1819. On lui doit : *Eléments théorico-pratiques de musique*, suivis d'un *Essai* sur la manière de jouer du violon, Rome, 1791 et 1796, 2 vol. in-8; *Leçons sur la sphère armillaire pour servir d'introduction à l'étude de la géographie*, avec un abrégé par ordre alphabétique des termes les plus usités dans cette science, Macerata, 1807, in-8.

GALLAND (André), théologien, né à Venise en 1709, embrassa l'état ecclésiastique et entra dans la congrégation des oratoriens, où il se distingua par une ardeur infatigable pour l'étude. Toute sa vie se passa dans les travaux immenses qu'il n'eut pas le bonheur de terminer. Il mourut à Venise en 1779. On a de lui : *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum, antiquorumque scriptorum ecclesiasticorum*, Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol.; *De vetustis canonum collectionibus*, Venise, 1778, in-4. Galland a dirigé, du moins en partie, l'édition des œuvres de Bossuet imprimées à Venise. Il en avait préparé une des ouvrages de Baronius dans laquelle les annales ne devaient pas entrer, parce qu'elles sont suffisamment connues.

GALLE (André), né à Saint-Etienne en 1761, fut d'abord simple ouvrier dans une fabrique de boutons, puis travailla chez un orfèvre de Lyon. C'est là qu'il sentit s'éveiller en lui le génie du médailliste. Il se forma sans maître, et ses commencements furent très-remarquables. Dans les premières années de la révolution, il se rendit à Paris, où sa médaille de la *Conquête de la Haute-Egypte*, restée l'une de ses plus belles productions, le fit remarquer. Il exécuta ensuite celle du *Retour d'Egypte*, *l'arrivée de Bonaparte à Fréjus*, la *bataille de Friedland*, le *Couronnement de Napoléon*, etc. En 1810, il remporta le premier prix du concours que l'académie des beaux-arts avait ouvert aux meilleurs ouvrages de gravure. Nommé membre de l'institut en 1819, son activité ne se reposa pas un seul jour, et chaque événement glorieux de notre histoire trouva en lui un interprète adroit et inspiré. Il exposa en 1824 au salon, un intéressant cadre de médailles, où figuraient l'*Entrée du roi à Paris*, la *duchesse d'Angoulême quittant la France*, et enfin les effigies de Descartes et de Malesherbes. En 1839, il exécuta la médaille de la *Conquête d'Alger*, et plus récemment la *Translation des cendres de Napoléon*. Ses œuvres sont des modèles de précision, de netteté et de science. Galle mourut à Paris, le 21 décembre 1844, à 83 ans. Son existence, à part les courtes épreuves qui avaient exercé sa jeunesse, fut aussi douce et aussi paisible qu'elle fut active et laborieuse. M. Raoul-Rochette a lu à l'institut, dans la séance du 14 octobre 1848, une intéressante *Notice historique sur la vie et les ouvrages* de cet honnête artiste.

GALLI (Jean-Antoine), né à Bologne en 1708, obtint une chaire de chirurgie dans sa ville natale, et se distingua surtout par le soin qu'il prit pour instruire les sages-femmes qui, dans l'exercice de leur profession difficile, n'avaient été guidées jusqu'alors que par une routine meurtrière. Dans ce but, il fit exécuter en terre cuite toutes les parties qui concourent à l'accouchement, avec les instru-

ments qui servent à en assurer le succès. Ce musée fut acheté en 1758 par le pape Benoît XIV, et donné à la ville de Bologne. Galli mourut en 1784, laissant encore incomplet un *Cours* d'accouchements auquel il travaillait depuis vingt ans.

GALLONDE (Philippe-Charles), né à La Fère en 1710, entra chez les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève et y mourut en 1787, avec la réputation d'un calligraphe très-distingué. Les ouvrages qu'il a laissés sont des chefs-d'œuvre d'écriture. On cite l'*Imitation de Jésus-Christ*, à l'usage de Louise-Elisabeth d'Orléans, reine d'Espagne; un livre de *Chant* à l'usage du chapitre de Sainte-Geneviève; *Matines et laudes de Noël*, selon le bréviaire romain, écrites en 1741, in-12.

GALMICHE (Nicolas), né à Vesoul en 1761, fit ses études à l'université de Besançon et devint avocat au parlement. De retour dans sa ville natale, il y mérita la réputation d'un habile jurisconsulte, fut nommé professeur de législation à l'école centrale de Vesoul, et en 1814, vice-président du tribunal de ce chef-lieu. Elu en 1822 par ses concitoyens membre de la chambre des députés, il signala son zèle dans les bureaux et dans les commissions dont il fut plusieurs fois rapporteur. Ayant renoncé pour cause de santé au mandat législatif, il revint à Vesoul et y mourut en 1833. Il a laissé un *Cours complet de droit* qui est encore inédit.

GAMBA (Jacques-François), voyageur français, né à Dunkerque en 1763, fit ses études à Juilly et suivit la carrière du commerce. Après les traités de 1815, il voulut visiter la Russie et toutes les contrées soumises au czar, pour observer par lui-même quels avantages la France pourrait tirer, en établissant avec ces pays lointains des relations directes. Nommé consul de France à Tiflis, il revint à Paris en 1824, puis retourna à son poste et y mourut en 1833. On a de lui : *Voyage dans la Russie méridionale, et particulièrement dans les provinces situées au delà du Caucase, fait depuis* 1820 *jusqu'en* 1824, Paris, 2 vol. in-8, avec cartes et un atlas; *Coup d'œil sur les colonies de la Russie méridionale, par un voyageur français qui les a visitées en* 1818, inséré dans les *Nouvelles annales des voyageurs*, tom. II.

GANDOLFI (le P. Barthélemy), physicien, né à Torria en 1753, fut reçu en 1772 au collége des prêtres des écoles pieuses à Ancône. Après avoir enseigné dans plusieurs colléges, il fut appelé à Rome, où il donna une grande impulsion aux études de la physique et de la chimie, en faisant connaitre les découvertes de Bergman, de Lavoisier et de Rumford. Il mourut à Rome en 1824, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Italie. On lui doit : *Memoria sulla cagione del terremoto*, Rome, 1787, in-8; *Lettera al signor principe Doria sulla falsa Ardesia*, ibid., 1789, in-8; *Trattato sopra gl' olivi*, ibid., 1793, in-8; *Memoria sulla maniera di costruire cammini*, Rome, 1807, in-8; *Sulle acque termali del bagno di Canino*, ibid., 1810, in-8.

GARNIER (Athanase), littérateur, né en 1767 à Véron près de Sens, vint jeune à Paris où il fut employé dans l'administration des domaines. Après avoir rempli sa carrière tant en France qu'en Hollande, il fut admis à la retraite en 1825, se fixa à Paris et y prit part à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition. Il mourut en 1837. Ses principaux écrits sont : *L'appréciateur du mobilier, ou moyen de faire l'estimation et la vérification du mobilier le plus étendu*, Paris, 1821, in-8; *Vingt ans de folie*, ibid., 1823, 3 vol. in-12; *Mémoire sur la cour de Louis Bonaparte et sur la Hollande*, ibid., 1828, in-8.

GAST (Jean), théologien, né à Brisach dans la Souabe, vers le commencement du XVIe siècle, embrassa la réforme et fut nommé pasteur de l'Eglise allemande de Bâle. Il y mourut en 1553. Ses principaux ouvrages sont : *Parabolarum sive similitudinum ac dissimilitudinum liber*, Bâle, 1550, in-fol.; *Ex D. Augustini, Hippon. episc., operibus in utrumque Testamentum commentaria*, ibid., 1542, in-fol.; *Epigrammatum libri duo ex christianis poetis collecti*, ibid., 1545, in-8.

GASTINE (Civique de), né en 1794, se fit connaître par plusieurs écrits pour l'abolition de l'esclavage et pour l'indépendance d'Haïti. Il obtint un emploi dans cette île, mais sa santé l'obligea de la quitter. Il mourut au Port-au-Prince en 1822. Son meilleur ouvrage a pour titre : *Histoire de la république d'Haïti, ou Saint-Dominique, l'esclave et le colon*, Paris, 1819, in-8.

GATTOLA (D. Erasme), bénédictin, né à Gaëte en 1662, fut chargé des archives du Mont-Cassin qu'il remit dans un meilleur ordre. Il était en correspondance avec les érudits les plus distingués de son temps, tel que Ruinart, Mabillon, Montfauçon. Il mourut en 1734, comme il venait de mettre la dernière main à un ouvrage intitulé : *Historia abbatiæ Casinensis per sæculorum seriem distributa*, Venise, 1733-34, 4 tom. in-fol. C'est l'histoire de l'ancienne ville de Casino et de l'abbaye qui l'a remplacée.

GAUCHET (Claude), aumônier du roi sous les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, est l'auteur d'un poème intitulé : *Plaisir des champs, divisé en quatre livres selon les quatre saisons de l'année*, Paris, 1583, in-4; ouvrage médiocre, où l'on regrette de trouver des passages licencieux qui ne témoignent guère de la moralité de leur auteur. Il était l'ami de Ronsard et de Desportes, et se livrait avec eux aux plaisirs de la chasse et de la table.

GAUDIN (Dom Alexis), chartreux, mort vers 1707, publia sous le voile de l'anonyme : *La distinction et la nature du bien et du mal, traité où l'on combat l'erreur des Manichéens, les sentiments de Montaigne et de Charron et ceux de M. Bayle, etc.*, Paris, 1704, in-12; *Un traité sur l'éternité du bonheur et du malheur après la mort, et la nécessité de la religion*, dans le tome 1er du *Recueil de pieces fugitives*, publié par l'abbé Archimbauld.

GAULMIER (Antoine-Eugène), né dans le Berri en 1795, après avoir obtenu plusieurs succès aux jeux-floraux, remporta, en 1821, le prix de poésie promis par l'académie française à l'auteur des meilleurs vers sur le dévouement de Malesherbes. Il devint professeur de rhétorique au collége de Bourges; mais sa santé s'usa rapidement, et la mort

l'enleva en 1829. On a publié ses *Œuvres posthumes*, Paris, 1830, 3 vol. in-18.

GAUTHIER de BRECY (Charles-Edme), né à Paris en 1753, fut destiné dans sa jeunesse à la carrière des finances. Après le siége de Toulon, où il favorisa les Anglais, croyant en cela servir la cause royale, il se retira en Italie, puis en Angleterre, où il vécut dans les privations de l'exil. Revenu en France après la paix d'Amiens, il devint sous la restauration lecteur du roi et chevalier de plusieurs ordres français et étrangers. Les événements de juillet le privèrent de sa place. Dès lors il vécut dans la retraite, et mourut à Paris en 1836. On lui doit : *Révolution royaliste de Toulon en* 1793, *pour le rétablissement de la monarchie*, Paris, 1816, in-8 ; *Le vingt-quatre août* 1793, ibid., 1816, in-8 ; *Mémoires véridiques et ingénus de la vie privée, morale et politique d'un homme de bien, écrit par lui-même dans la quatre-vingt-unième année de son âge*, ibid., 1830, in-8.

GEILHOVEN ou GHEYLOVEN (Arnould), théologien, né à Rotterdam, vivait à la fin du xve siècle. Devenu docteur en droit canon, il embrassa la règle des chanoines de Saint-Augustin. On lui doit un traité de morale intitulé : *Speculum conscientiæ quod Gnotosolitos dicitur,* Bruxelles, 1476, in-fol., fort rare et fort recherché des curieux. L'auteur a dédié son livre aux secrétaires, scribes et clercs de la ville de Bruxelles. Il est divisé en deux livres : le premier traite des péchés capitaux, des commandements de Dieu, etc. ; le second des censures ecclésiastiques.

GELL (Sire William), archéologue anglais, né en 1777 à Hopton, prit à Cambridge le grade de docteur et fut chargé par le gouvernement d'une mission aux îles Ioniennes. Le désir d'étudier les ruines de Pompéia lui fit abandonner l'Angleterre pour l'Italie, où la reine Caroline l'attacha à sa personne en qualité de chambellan. Il mourut à Naples en 1836. Il était membre de plusieurs académies, notamment de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, de la société des arts et de celle des Dilettanti. On lui doit : *La topographie de Troie,* Londres, 1804, in-fol., avec pl. ; *La géographie et les antiquités d'Ithaque*, ibid., 1807, in-4, fig. ; *Itinéraire de la Grèce, avec un commentaire sur Pausanias et Strabon, etc.*, Londres, 1810, in-4, fig. ; *Itinéraire de la Morée*, ibid., 1816, in-8, fig. et cartes ; *Pompeïana, ou Observation sur la topographie, les édifices ou objets d'art de Pompéïa*, ibid., 1817 et 1818, in-8, ouvrage très-recherché et très-cher à cause des gravures dont l'auteur l'a enrichi ; trad. en français sous le titre de vue des ruines de Pompéïa, Paris, 1828, in-4, fig. ; *Topographie de Rome et de ses environs*, ibid., 1834, 2 vol. in-8. C'est la meilleure de ses productions qui d'ailleurs se recommandent toutes par l'exactitude et l'importance des faits et des travaux géographiques qu'elles renferment.

GÉMELLI (Ludovic), capucin, né à Olivadi en Calabre en 1757, entra à quinze ans dans l'ordre de Saint-François et s'y fit remarquer par l'enthousiasme avec lequel il embrassa les doctrines de Condillac en abandonnant celle d'Aristote. Après avoir enseigné dans plusieurs couvents, il fut nommé provincial de son ordre pour le royaume de Naples. Il mourut dans cette ville en 1833. Il est l'auteur des ouvrages suivants tous écrits en italien : *Eléments de géographie pour les jeunes gens*, Naples, 1785, in-8 ; *Eléments d'histoire philosophique*, ibid., 1793, in-8 ; *Panégyrique de Judas Thadée*, ibid., 1793, in-8 ; *Essai sur la philosophie morale*, ibid., 1801, in-8, le 2e vol. de cet ouvrage est resté inédit.

GENNARI (Joseph), littérateur, né à Padoue en 1721, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir obtenu un modeste bénéfice, consacra ses loisirs aux lettres et aux sciences. Nommé secrétaire perpétuel de l'académie des Ricovrati, il songea à rédiger l'histoire de Padoue pour laquelle il n'avait cessé de recueillir des matériaux, et mourut en 1800 avant d'avoir pu la publier. On lui doit, outre des *Lettres* et des *Dissertations* et quelques *Traductions*, *Dell' antico corso de' fiumi in Padova*, 1776, in-4 ; *Annali della città di Padova*, Bassano, 1804, in-4, ouvrage posthume publié par Floriano Caldani, qui l'a enrichi de la vie de l'auteur et d'une notice détaillée de ses diffrents écrits, imprimés ou inédits.

GENOUDE (Antoine-Eugène de), né à Montélimart, en Dauphiné, le 13 février 1792, se fit remarquer dès son enfance par une ardente passion pour l'étude. Il commença son cours de droit ; mais, après avoir pris une première inscription, il renonça à la carrière du barreau pour suivre celle des lettres, et se rendit à Paris à peine âgé de dix-sept ans. Fontanes l'accueillit avec bienveillance et le pourvut d'une chaire de sixième. Il quitta cette modeste position pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice ; le mauvais état de sa santé l'obligea ensuite d'en sortir. Ayant choisi le parti des armes en 1815, il alla rejoindre, en qualité de capitaine, le duc d'Angoulême dans les provinces méridionales, et devint aide-de-camp du prince de Polignac. En 1818, il fit une seconde tentative pour embrasser l'état ecclésiastique ; mais forcé d'y renoncer encore pour des raisons de santé, il se maria et consacra son temps soit à la politique, soit à l'étude des livres saints. Après avoir écrit dans le *Conservateur,* il créa, en 1820, le *Défenseur* avec la collaboration de M. de Lamennais. Il s'en sépara ensuite pour s'attacher à M. de Villèle, et reçut le titre de maître des requêtes. Sa Version de la bible à laquelle il avait préludé dès 1814, en traduisant Isaïe, parut en 1822 aux frais de l'état et lui fit une grande réputation. Il obtint une pension et des lettres de noblesse. Ce fut dans la même année qu'il prit la direction de la *Gazette de France*, où il eut pour principaux collaborateurs, Colnet, de Courchamp, MM. de Lourdoueix et Alfred Nettement. Ce journal, qui est l'œuvre capitale de l'abbé de Genoude, défendit constamment le principe de la légitimité, en matière d'autorité politique ; mais il ne fut pas toujours d'accord avec les autres feuilles périodiques de la même couleur, sur les points secondaires de la question. La *Gazette de France* a été souvent poursuivie ; quatre fois son directeur a subi l'emprisonnement, sous le gouvernement de juillet. Devenu veuf en 1834, il reçut, dès l'année sui-

vante, les ordres sacrés. Après avoir fait un voyage à Rome pour obtenir l'autorisation de rétablir les Oratoriens en France, il renonça à ce projet et continua ses luttes politiques. En même temps il s'exerçait à la prédication et paraissait, non sans honneur, dans les chaires des principales églises de Paris. A la suite des condamnations politiques qu'il encourut, l'autorité diocésaine lui donna à choisir entre le ministère de la parole sainte et la responsabilité d'un journal. Il préféra le second parti; mais ses doctrines parurent dangereuses, et firent interdire la *Gazette de France* dans plusieurs contrées, notamment dans les états romains. Les amis de M. Guizot lui offrirent l'épiscopat en 1838, dans l'espérance de le rattacher à la politique de Louis-Philippe. Il refusa cette offre avec une noble indépendance. Elu député de la Haute-Garonne en 1846, il prit plusieurs fois la parole sans pouvoir se faire écouter. Pratiquant jusque dans ses dernières conséquences le système d'opposition qu'il avait embrassé, il conseilla le refus de l'impôt et en donna l'exemple pendant plusieurs années, parce que, disait-il, il n'avait pas été consenti par le peuple et que la chambre qui le décrétait n'était que l'expression d'un petit nombre de citoyens. Dans la séance du 24 février 1848, il parla avec aussi peu de succès que de coutume. Ceux qui venaient de proclamer la république ne pouvaient accorder une grande attention à l'orateur qui demandait à porter devant le peuple la question de la légitimité. Il était partisan du suffrage universel, et le demandait depuis longtemps. Il mourut à Marseille le 21 avril 1849. Il était chevalier de la légion-d'honneur, commandeur de l'ordre de Charles III et d'Isabelle la Catholique. Tout en rendant justice aux bonnes intentions de l'abbé de Genoude, la plupart des légitimistes n'approuvèrent pas sans réserve ses opinions politiques, et en écrivant à ses fils une lettre de condoléance, M. le duc de Bordeaux sépara avec soin le dévouement inébranlable que leur père avait professé pour sa cause, des moyens par lesquels il voulait la défendre. Sa vie privée était fort édifiante. Il célébrait régulièrement la messe, et ne quittait jamais l'habit ecclésiastique. Sa charité était sans bornes. Il pourvut aux frais d'éducation d'un grand nombre de jeunes gens, vendit plusieurs fois son équipage pour en distribuer le prix en aumônes et se fit chérir pour sa bienfaisance dans sa magnifique terre de Plessis aux Tournelles qu'il avait achetée avec le fruit de ses veilles et la dot de sa femme. On lui doit, entre autres ouvrages : *Réflexions sur quelques questions politiques*, Paris, 1814, in-8; *Voyage dans la Vendée et dans le midi de la France, suivi d'un voyage pittoresque en Suisse*, ib., 1820, in-8; *Considérations sur les Grecs et les Turcs, suivies de mélanges religieux, politiques et littéraires*, ibid., 1821, in-8; *Des Grecs et des Turcs*, ib., 1824, in-8; *La Sainte-Bible traduite d'après les textes sacrés, avec la vulgate*, ib., 1821-24, 23 vol. in-8, y compris la table, IVe édit. ib., 1839-40, 5 vol. in-4. Louis XVIII trouvait cette traduction admirable; M. de Lamartine, qui lui donne les plus grands éloges, en a fait le sujet d'une de ses plus belles *Méditations*. Mais des juges plus compétents y ont signalé, dit-on, des passages qui prêteraient à la critique. La diction brillante de cette version n'a point fait oublier aux hommes de goût et aux savants la noble simplicité de celle de Sacy; *La vie de Jésus-Christ, et des apôtres*, ib., 1836, 2 vol. in-8; *La Raison du christianisme, ou preuves de la vérité de la religion*, 2e édit., Paris, 1836, 3 vol. in-4, 3e édit., 1841, 2 vol. in-8; *Les Pères de l'Eglise, trad. franç.*, ibid., 1837-43, 7 vol. in-8; *Leçons et modèles de littérature sacrée*, ib., 1837, in-8; *Biographie catholique, ou l'histoire de l'ancien et du nouveau testament*, ibid., 1839, 2 vol. in-8 avec 100 figures; *Exposition du dogme catholique*, ib., 1840, in-8; *Nouv. exposition*, ibid., 1842, in-12; *l'Imitation de Jésus-Christ*, ibid., 1840, in-8, nouv., édit., 1845, in-12; *Sermons et conférences*, ib., 1841, in-8; *La divinité de Jésus-Christ annoncée par les prophètes, etc.*, ibid., 1842, 2 vol. in-12; *Lettre sur l'Angleterre*, ibid., 1842, in-8; *Histoire de France*, 1re série, ibid., 1844-47, 16 vol. in-8, 2e série, *Révolution française*, ibid., 1846-48, 7 vol. in-8. M. de Genoude a donné une édition des *Œuvres* de Malebranche; il a traduit *Le précepteur chrétien, ou œuvres chosies de saint Clément d'Alexandrie*, ib., 1846, in-12, et il a publié la *Défense de l'église gallicane*, par Bossuet, ibid., 1845, in-12; les *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, de Nic. Wiseman, évêque de Melipotamos, etc., IVe éd., ibid., 1845, in-12. L'abbé de Genoude était savant et laborieux. Il défendit constamment et avec énergie la religion et tout ce qui lui parut le vrai en morale et en politique. Son style est noble, simple, et presque toujours élégant.

GEORGES (le P. François), en latin *Georgius*, théologien, né à Venise en 1460, enseigna la théologie dans plusieurs couvents de l'ordre des Cordeliers auquel il appartenait, prêcha avec succès, remplit les principales charges de sa province et mourut à Azolo en 1540. On cite de lui : *De harmonia mundi totius cantica tria*, Venise, 1525, in-fol., dans lequel il s'était proposé, par une bizarre témérité, de concilier le texte des livres saints avec les principes du platonisme et les rêveries des rabbins. Cet ouvrage fut mis à l'*Index* et corrigé; mais les savants recherchent encore avec curiosité la première édition, la seule qui n'ait point subi d'altération.

GEORGII (Eberhard-Frédéric de), savant Würtembergeois, né en 1757, étudia à l'université de Tubingue et y reçut à vingt ans le bonnet de docteur. Il visita la France, fit quelque séjour à Montbéliard, où il avait des parents, et s'y familiarisa avec l'étude de la langue française. De retour dans sa patrie, il enseigna le droit au collége de Suttgard et devint en 1817 président du haut collége de justice. Il mourut en 1830. On lui doit : *Réponse à cette question* : les lois sévères sont-elles tolérables? Stuttgard, 1797; l'*Anti-Léviathan ou du rapport de la morale avec le droit extérieur et la politique*, Gœttingue, 1807; *Réflexions sur la doctrine de l'application rétroactive des lois récentes*, 1813; *sur la révision du droit civil*, Stuttgard et Tubingue, 1821; *les biens d'Eglise sont-ils propriété de l'église protestante de Würtemberg ou propriété de l'état*,

1821; *Esquisse d'une organisation d'administration hypothécaire pour le royaume de Würtemberg*, 1823; *est-il à propos de rétablir une administration à part des biens ecclésiastiques du vieux Würtemberg, et sur quelles bases la rétablir?* 1830.

GÉRAUD (Edmond), littérateur bordelais, né vers 1780, se fit remarquer par son antipathie pour les principes révolutionnaires. Sous la restauration, il donna à la *Quotidienne* des articles fort remarquables. Il mourut en 1831. On a de lui : *Poésies diverses*, Paris, 1818 et 1822, in-8; *Le voyage de Marie Stuart*, élégie, 1823, in-32. Il est encore l'auteur du texte de deux recueils de gravure publiés par le peintre Galard, l'un sous le titre d'*Album bordelais*, 1823, l'autre sous le titre de *Recueil de divers costumes des environs de Bordeaux*, 1818.

GERMANOS, archevêque de Patras, fut l'un des principaux auteurs de la révolution qui éclata en Grèce en 1821. Né vers 1780 dans le Péloponèse, il entra dans l'état ecclésiastique, et y porta une haine profonde pour la tyrannie musulmane. Ayant excité l'insurrection parmi ses compatriotes, il eut le plaisir de la voir triompher, et lorsque le gouvernement grec s'établit pour la première fois, il fut nommé ministre des cultes. Il mourut en 1826.

GERSTNER (François-Joseph de), savant Autrichien, né en 1756 à Kommotau, en Bohême, s'adonna aux mathématiques et devint ingénieur civil. Nommé professeur à l'université de Prague, il fut chargé d'organiser dans cette ville une *école technologique*, à l'instar de l'école polytechnique qui fait la gloire de la France. Devenu directeur du nouvel institut, il mourut en 1832 avec la double réputation d'un mathématicien distingué et d'un homme de bien. On a de lui, outre divers articles publiés dans les principales revues de l'Allemagne : *Introduction à l'art de bâtir*, Prague, 1789; *Théorie des ondes*, ibid., 1801; *Traité des roues hydrauliques*, ibid., 1809; *De la spirale des machines à pulsion*, ibid., 1818; *Manuel de mécanique*, ibid., 1831 et 32, etc.

GÉRUZEZ (Jean-Baptiste-François), né à Reims en 1764, embrassa l'état ecclésiastique et entra chez les chanoines réguliers de Saint-Denis. Chassé de son couvent par la révolution, il fut obligé de quitter l'habit de son ordre et devint d'abord commis au ministère de l'instruction publique, professeur de grammaire à l'école centrale de Beauvais et enfin professeur de seconde au collége de Reims. Admis à la retraite en 1822, il mourut en 1830. Son principal onvrage a pour titre : *Description historique et statistique de la ville de Reims*, Châlons, 1817, 2 vol. in-8. Il valut à son auteur une médaille d'or de la part de la société académique de Châlons-sur-Marne, dont il était un des membres correspondants. La critique y a relevé beaucoup d'inexactitudes; mais le style en est facile, clair et correct.

GHERLI (le P. Odoardo), mathématicien, né à Guastalla en 1730, embrassa la règle des dominicains, et après avoir enseigné la théologie à Modène, obtint de s'appliquer aux mathématiques dans lesquelles il eut les plus brillants succès. Appelé, en 1778, à professer cette science au collége royal de Parme, il fut enlevé par une mort prématurée en 1780. Il a laissé : *Gli elementi teorico-pratici delle matematici pure*, Modène, 1770-1777, 7 vol. in-4; c'était le traité le plus complet qu'on eût vu jusqu'alors, et c'est encore l'un des plus estimés qui existent en Italie.

GIAMPAOLO (Paul-Nicolas), agriculteur, né en 1751 à Ripalimosani, dans le royaume de Naples, prit le grade de docteur en théologie et fut nommé en 1779 chanoine, puis vicaire-général à Sessa. De retour à Naples en 1807, il fut appelé au conseil-d'état par le roi Joseph Bonaparte. Il mourut en 1832, après avoir été décoré de l'ordre des Deux-Siciles. Il était membre de l'académie des sciences, de la société des géorgophiles de Florence et de l'académie de Livourne. On a de lui, entre autres ouvrages; *Memoria sulla riproduzione degli alberi*, 1806; *Lezioni e catechismo d'agricoltura per le scuole secondarie del regno*, Naples, 1808, 3 vol. in-8; *Sugli difetti di agricoltura della più parte delle provincie del regno*, ibid., 1829; *Elogio di Saverio Poli*, ibid., 1825, in-8. La plus intéressante de ses productions est peut-être *Dialoghi sulla religione*, 1815-1822, 4 vol. in-8, où il démontre que la religion est naturelle à l'homme, et qu'elle est un des premiers besoins de son âme.

GIL (le P. V.), né en 1745 à Aracena, en Andalousie, entra dans l'ordre de Saint-François et y acquit une grande réputation de prédicateur. Lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne, il se mit à prêcher la révolte contre l'usurpation de Bonaparte. Déjà plus que sexagénaire, on le voyait parcourir les campagnes en criant aux armes et en répandant des proclamations écrites d'un style plein de vigueur et de feu. Sa popularité le rendit suspect aux autres chefs de l'insurrection qui réussirent à l'éloigner momentanément en le nommant ambassadeur d'Espagne à la cour de Sicile. A son retour, il rentra dans son couvent et n'en sortit pas même lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône. Il mourut peu de temps après cette restauration, à laquelle il avait concouru, et qui parut avoir tout-à-fait oublié ses services.

GIOBERT (le chevalier Jean-Antoine), chimiste, né en 1761 à Maugardino dans le Piémont, se consacra dès sa jeunesse à des travaux chimiques avec tant d'ardeur qu'il dépassa bientôt tous ses contemporains. Membre de l'académie de Turin en 1789, il fut nommé professeur à l'université de cette ville, se mêla en 1798 aux affaires politiques et y renonça quelques années après pour dévouer à la science le reste de sa vie. Le principal service qu'il rendit à son pays fut d'améliorer en Piémont l'art de la teinture pour y mettre les manufactures en état de rivaliser avec celles de Lyon. Il mourut en 1834, dans sa terre de Mille-Fleurs, près de Turin. Il appartenait à presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Recherches sur l'action que le fluide galvanique exerce sur différents fluides aériformes*, Turin, 1803, in-8; *Notice sur la magnésie de Castelamonte*, insérée dans le journal des Mines, tom. xxe; *Traité sur le pastel et sur l'extraction de l'indigo*, Paris, 1813, in-8; *Del soverscio di segale e nuovo sistema di cultura fertilizzante senza dispendio di concio*, Turin et Milan,

1819, in-8; *Lettere dilucidative e commenti con la riposta del conte Carlo Verri, fascicoli,* Turin, 1819, in-8.

GIOVENAZZI (le P. Vito-Maria), archéologue, né en 1727 à Casteloneta dans la Pouille, embrassa la règle de Saint-Ignace, et enseigna la théologie et la littérature dans plusieurs colléges. Après la suppression de sa compagnie, il se rendit à Rome où il fut pourvu aussitôt d'une des principales chaires de l'université. Il mourut dans cette ville en 1815. On a de lui : *Titi-Livii historiarum libri XCI fragmentum anecdoton, descriptum et recognitum,* Rome, 1773, in-4. Ce fragment est relatif à la guerre de Sertorius; Giovenazzi l'avait découvert dans la bibliothèque du Vatican. Paul-Jacques Brun, philologue allemand, y a ajouté des notes et on lui a fait partager l'honneur de la découverte; *Dissertatione sulla città di Aveja ne' Vestini*, ibid., 1773, in-4; *Poematum libellus,* Naples, 1786, in-8. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on cite des commentaires sur Phèdre, sur Catulle et sur tous les poètes chrétiens dont il préparait une édition.

GIOVENE (Joseph-Marie), né à Molfetta dans la Pouille en 1753, se proposait d'entrer chez les jésuites lorsque cette société savante fut supprimée. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé chanoine à Molfetta, puis grand-vicaire. L'étude des sciences naturelles ne cessa pas de l'occuper malgré ses fonctions. En 1806, il fut chargé, par Pie VII, de l'administration de l'église d'Otrante en qualité de vicaire-apostolique, décoré de l'ordre du mérite des Deux-Siciles et nommé surintendant des études dans les provinces de Lecco et Basilicata. Les commotions politiques de 1820 l'obligèrent de se rendre à Naples comme député au parlement; mais à la dissolution de l'assemblée, il retourna dans sa patrie pour n'en plus sortir et y mourut, en 1837. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lettera al signor abbate Fortis, intorno alla nitrosita naturale della Puglia; Memoria sulla rogna degl' olivi,* Naples, 1789, in-8; *Lettera al chiaro consigliere Mattei,* ibid., 1790, in-8; *Instruzione sulla cultura del cotone a colore di Camoscio,* Milan, 1792, in-8; *La Mia Villegiatura,* Parme, 1804, in-12; *Notizie geologiche sulle due Puglie,* Modène, 1824; *Examen de l'ouvrage de Mastrofini sur l'usure; Kalendaria vetera, manuscripta, aliaque monumenta ecclesiarum Apuliæ et Japygiæ,* Naples, 1824, in-4.

GIOVIO (le comte Jean-Baptiste), littérateur, né à Côme en 1748, fut élevé chez les jésuites et, son éducation terminée, voyagea avec le célèbre Volta dans les montagnes des Alpes. Député à Milan en 1796 pour complimenter Bonaparte, il fut accusé ensuite d'avoir trahi la cause des Français; on l'emprisonna, mais la liberté lui fut rendue quelque temps après. Il mourut à Côme en 1814. Il avait publié une foule de petits ouvrages intéressants sur ses voyages et quelques essais de littérature et de poésie. Nous citerons : *Pensieri vari,* Côme, 1777; *Elogio di Monsignor Paolo Giovio lo storico,* Modène, 1778; *Lettera sul comercio comasco,* Lugano, 1787, in-8; *Alcuni opuscoli patri,* Côme, 1804, in-4.

GIRARD (le P. Grégoire), né en 1759 à Fribourg, entra dans l'ordre des cordeliers. Nommé professeur au collége de Saint-Michel, il devint chanoine de Saint-Nicolas et recteur d'Avry. Plus tard, il enseigna la philosophie à Lucerne, et mourut dans sa ville natale, le 6 mars 1850. Les radicaux, qui avaient obtenu de lui, dans les dernières années de sa vie, quelques paroles peu favorables à l'autorité épiscopale, exaltèrent sa science et son caractère outre mesure. Mais, après les excès par lesquels ils signalèrent leur pouvoir, le P. Girard les désavoua, et ils s'efforcèrent de faire croire que son moral s'était affaibli, de peur qu'on n'attribuât au repentir ce changement d'opinion et de langage. En 1841, l'académie française avait décerné au P. Girard un prix pour ses travaux en matière d'éducation et d'enseignement. Outre une édition de l'*Histoire des Helvétiens* de Alt, et une *Description de Fribourg,* in-12, avec un plan de la ville in-4, on a de lui : *Nobiliaire militaire Suisse, contenant la généalogie, l'Histoire et la chronologie des familles nobles de la Suisse, avec des preuves,* Bâle, 1776-87, 2 vol. in-8; *Histoire abrégée des officiers Suisses qui se sont distingués aux services étrangers dans les grades supérieurs,* etc., Fribourg, 1781-83, 3 vol. in-8; *Le chemin du bonheur tracé aux jeunes gens,* Hambourg, 1791, in-8; *Emploi des tableaux de lecture et d'orthographe dans les écoles d'enseignement mutuel,* Fribourg, 1818, in-8; *Mémoire sur l'enseignement religieux de l'école française de Fribourg,* ibid., 1818, in-8; *De la nécessité de cultiver l'intelligence des enfants pour en faire des chrétiens,* Toulouse, 1822, in-12.

GIRAUD (Mgr. Pierre), cardinal-archevêque de Cambrai, naquit à Clermont-Ferrand le 11 août 1791. Après avoir fait de très-bonnes études dans sa ville natale, il entra dans l'état ecclésiastique et se recommanda pendant ses années de cléricature par l'élévation de ses talents autant que par l'éclat de ses vertus. Etudiant tout à la fois l'antiquité profane et l'antiquité sacrée, il fut distingué de bonne heure par son évêque qui lui accorda une grande confiance. Après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il devint curé de la cathédrale de Clermont, et il ouvrit, en cette qualité, par un discours fort remarquable, le jubilé de 1826. En même temps, il avait le titre de vicaire-général et prenait une part active aux affaires du diocèse. Montlosier, qui se rendait alors si tristement célèbre par des pamphlets contre les jésuites, trouva en lui un contradicteur aussi spirituel que savant. En 1829, il fut appelé à prêcher le carême à la cour et il obtint un succès complet. M. Frayssinous, qui l'estimait particulièrement, le désigna au ministère comme un des hommes les plus capables de porter le fardeau de l'épiscopat. Nommé à l'évêché de Rhodez par une ordonnance du 9 janvier 1830, il ne fut sacré que le 30 novembre à cause des événements politiques qui retardèrent sa prise de possession. Les circonstances difficiles au milieu desquelles il se trouvait firent remarquer sa prudence. Il était plein de talent pour l'administration de son diocèse et il en réglait les moindres détails avec beaucoup de zèle. On lui doit plusieurs établissements utiles et

de sages ordonnances pour la direction des paroisses. On distingue parmi les principaux objets de sa sollicitude pastorale, les cimetières, les bibliothèques paroissiales, les presbytères, les catéchismes, sur lesquels il attira, par ses beaux *Mandements*, l'attention du clergé et dont il assura la fondation ou l'entretien par des règlements d'une haute sagesse. Lorsque l'archevêché de Paris devint vacant par le décès de Mgr. de Quélen, plusieurs personnages éminents pensèrent à lui donner l'évêque de Rhodez pour successeur, des négociations furent entamées à ce sujet, mais elles ne purent aboutir, à cause de la répugnance qu'avait témoignée le prélat pour accepter cette charge. Après la mort de M. Belmas, évêque de Cambrai, ce siége fut érigé en archevêché et M. Giraud fut appelé à le remplir en 1842. Ce diocèse, dont la population est composée d'industriels et d'ouvriers, était loin d'offrir, comme celui de Rhodez, des exemples de foi et de pratiques religieuses. Le nouvel archevêque s'appliqua à y faire comprendre, par ses instructions pastorales, la loi du travail, l'observation du dimanche et la sainteté des alliances chrétiennes. Son éloquence et sa douceur le firent comparer plusieurs fois à Fénélon, dont il occupait le siége et dont il retraçait les vertus. Sa bienfaisance lui inspira quelquefois des démarches qui témoignent d'une sainte hardiesse et d'une charité toute évangélique. En 1846, ayant épuisé toutes ses ressources, il se présenta dans une fête où son arrivée inattendue déconcerta un instant les danseurs. Mais après avoir rassuré l'assemblée, il invita une dame à faire la quête avec lui, en disant : « Où le plaisir moissonne, la charité peut glaner. » Il s'associa à ses collègues pour réclamer la liberté d'enseignement. Cette protestation n'empêcha pas le gouvernement français de demander pour lui la pourpre romaine. Le pape le créa, en 1847, cardinal-prêtre du titre de Notre-Dame de la paix. Quand il fut question de rétablir le chapitre de Saint-Denis, on offrit à M. Giraud le titre de primicier. Il refusa et témoigna le désir de consacrer le reste de sa vie au bien de son diocèse. Atteint depuis longtemps d'une cruelle maladie, il y succomba le 17 avril 1850, après avoir reçu avec une grande piété les sacrements de l'Eglise. Il ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. On a de lui : *Instruction sur le jubilé*, prononcée dans l'église cathédrale de Clermont le lundi 26 juin 1826, Clermont-Ferrand, 1826, in-8; *Traité du destin*, traduit du latin avec des notes, 1816, in-12, dans lequel l'auteur eut le mérite de ne s'inspirer que de lui-même, puisque c'était la première fois que ce traité de Cicéron était traduit en français; *Mandements et instructions pastorales*, Lille, 1842 et 1846, 3 vol. in-8. C'est le recueil de ses meilleures écrits et des principaux actes de sa vie. Il est fort recherché et fort goûté; il y a peu de livres qui se lisent avec plus de charmes. On y trouve une grande connaissance de l'Ecriture sainte et des applications heureuses du texte sacré. Le ton qui y règne est toujours élevé sans cesser d'être à la portée des plus simples. L'onction qui y coule rend cet ouvrage très-propre à faire aimer et bénir la religion. On a remarqué surtout avec quel art l'auteur excellait à traiter les sujets qui semblent le moins prêter à l'éloquence. Ses mandements sur *les Cloches*, sur *les Cabarets*, sur les *Cimetières*, ont eu un succès populaire. La convenance du ton, l'élégance des détails, des vues ingénieuses, des rapprochements inattendus, l'art de fertiliser les sujets les plus arides et de relever par des considérations de l'ordre le plus élevé les intérêts les plus matériels, telles sont les qualités qui dominent dans ces *Mandements*.

GIUSTINIANI (Nicolas-Antoine), né à Venise en 1712, prit en 1730 l'habit de Saint-Benoît à Padoue, et après avoir enseigné la théologie avec succès, fut nommé à l'évêché de Torcello. Transféré cinq ans après sur le siége de Vérone, il donna tous ses soins à son diocèse sans cesser de s'appliquer à l'étude. Clément XIV lui donna l'évêché de Padoue en 1772. Il y mourut en 1796, après avoir fait bénir son nom par la charité compatissante qui le distinguait. Il avait donné une traduction italienne des *Opuscules* du B. Laurent Giustiniani, l'un de ses ancêtres; préparé une édition nouvelle des *Œuvres de saint Athanase*, Padoue, 1777, 4 vol. in-fol., et publié l'histoire chronologique des évêques de Padoue : *Serie cronologica de' vescovi*, etc., ib., 1786, in-4.— Giustiniani (Ange), de la même famille, était provéditeur à Trévise lorsque Bonaparte s'avança contre Venise en 1797. Il déploya un grand caractère, osa résister au conquérant et sut mériter son estime en refusant ses offres brillantes. Obligé de quitter Trévise, il ne survécut pas longtemps à la ruine de sa patrie.

GNEDITSCH (Nicolas), né à Pultawa en 1784, étudia à l'université de Moskou, fut nommé en 1817 conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg et s'occupa de littérature et de poésie. Il mourut dans cette ville en 1833, conseiller d'état et membre de l'académie impériale. Outre une traduction en prose du *roi Léar* de Shakspeare et une traduction en vers du *Tancrède* de Voltaire, on lui doit *La naissance d'Homère*, poème en deux chants, qui lui fit une grande réputation. Son principal titre de gloire est sa traduction de l'*Iliade* en vers russes, dans laquelle il a rendu le texte homérique presque vers pour vers et même mot pour mot en conservant à peu près partout la force, la grâce et l'harmonie de l'original. Enfin il a composé aussi quelques *idylles* qui présentent un tableau pittoresque et fidèle de la vie champêtre dans les climats du Nord.

GOERTZ (le comte Jean-Eustache de), homme d'état prussien, né en 1737 en Franconie, étudia au collége de Brunswick et à l'université de Leyde. Etant entré dans l'administration publique, il se fit connaître à la cour de Weimar où il éleva les deux fils de la duchesse douairière. Il passa ensuite au service du roi de Prusse qui le nomma en 1779 son ministre plénipotentiaire à la cour de Saint-Pétersbourg. Il occupa le même poste en Hollande et auprès de la diète de Ratisbonne. Ce fut dans cette ville qu'il fixa sa demeure; il y mourut en 1821. On le représente comme un homme d'une imagination trop ardente, mais négociateur expérimenté,

irréprochable dans ses mœurs, noble dans son caractère et scrupuleusement attaché à ses devoirs. Nous citerons parmi ses écrits : *Lettres d'un gouverneur de princes, sur l'éducation*, Heilbronn, 1771, in-8 (en allemand); *Mémoires et actes authentiques relatifs aux négociations qui ont précédé le partage de la Pologne, tirés du porte-feuille d'un ancien ministre du* XVIII*e siècle*, Weimar, 1810, in-8; *Mémoire historique de la négociation, en* 1778, *pour la succession de la Bavière*, Francfort et Paris, 1812, in-8. En 1827 et 1828 parurent à Stuttgard des *Mémoires historiques et politiques*, tirés de ses papiers d'état. Ils ne contiennent guère que ce que l'on connaissait déjà par ses autres ouvrages.

GOFFAUX (François-Joseph), né en 1755 dans les environs d'Angers, fit ses études au collége de Louis-le-Grand et, après avoir adopté avec modération les principes de la révolution française, fut nommé d'abord administrateur du département de Maine-et-Loire, puis membre de l'assemblée législative. Les excès qui signalèrent la fin de la session le dégoûtèrent de la vie politique. Il passa en Angleterre et ne revint en France qu'après le rétablissement de l'ordre. Nommé professeur au collége de Louis-le-Grand, il obtint sa retraite en 1815 et mourut en 1836. On lui doit, entre autres ouvrages, *Tableau chronométrique des époques principales de l'histoire depuis la prise de Troie jusqu'à nos jours*, Paris, 1803, in-fol.; *Robinson Crusoëus*, 1807, in-8, d'une latinité simple et élégante; *Narrationes servato temporum ordine dispositæ*, Paris, 1804, in-8; *Conseils pour faire une version*, 1811, in-8; *Devoirs d'humanités*, ibid., 1826, in-8. Goffaux avait pris une part considérable à la traduction de l'*Histoire universelle* anglaise.

GOLDFUSS (George-Auguste), né en 1782, termina de bonne heure ses études. Nommé professeur de géologie et de minéralogie à l'université de Bonn, il se fit remarquer pour son savoir, et mérita d'être admis dans les principales académies d'Allemagne. Il mourut au mois d'octobre 1848, à 66 ans, avec la réputation d'un minéralogiste distingué. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Naturhistorischer atlas*, Dusseldorf, 1824 et ann. suiv., 25 livr. in-fol., fig.; *Petrefacta musei universitatis Bonnensis, necnon Hœninghusiani Crefeldensis, iconibus et descriptionibus illustrata*, Dusseldorf, 1826-44, 3 vol. in-fol., avec le texte en latin et en allemand.

GOMICOURRT (Augustin-Pierre DAMIENS de), littérateur, né à Amiens en 1725, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des langues et de l'histoire. Admis à l'académie de sa ville natale, il s'y fit remarquer par des lectures intéressantes. On n'a pu découvrir la date de sa mort; mais il paraît qu'il ne vivait plus en 1789. Tous ses ouvrages sont anonymes ou pseudonymes. Nous citerons : *Mélanges historiques et critiques*, Amsterdam et Paris, 1768, 2 vol. in-12; l'*Observateur français à Londres ou lettres sur l'état présent de l'Angleterre*, 1769-72, 32 vol. in-12; *Essai sur la poésie lyri-comique*, 1771, in-8; *Traité analytique, etymologique et raisonné de l'accent et de la prononciation de la langue anglaise*, 1778, in-8.

GONOD (B.), né en 1793 à Artemare (Ain), après avoir fait ses études au collége de Belley et s'y être voué à l'enseignement, fut envoyé, en 1815, à Clermont, où il professa successivement toutes les classes jusques et y compris la rhétorique. Appelé en même temps aux fonctions de bibliothécaire de la ville, il rétablit l'ordre qui manquait dans le dépôt confié à ses soins, en dressa le *Catalogue*, et sut mettre à profit les trésors littéraires qu'il sauvait de l'oubli. Il mourut, le 16 février 1849, à 56 ans, avec la réputation d'un savant bibliographe, et d'un homme de bien. On a de lui : un *Traité de la quantité grecque, etc.* Clermont-Ferrand, 1816, in-8; Trois *Odes* au roi sur le discours prononcé par S. M. à l'ouverture de la session de 1816, ibid., 1817, in-8. Il a en outre publié les *Mémoires* de Fléchier *sur les grands jours tenus à Clermont en* 1665-1666, ibid., 1844, in-8, et des *Lettres inédites de l'abbé de Rancé*, ib., 1846, in-8, qui ont obtenu un très-grand succès.

GOSSELLIN (Pascal-François-Joseph), né à Lille en 1751, voyagea de bonne heure dans l'intérêt du commerce et de la géographie. Ses travaux le firent admettre à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1791, deux ans après que cette société l'eut couronné pour un mémoire fort remarquable qui était intitulé : *Géographie des Grecs analysée*. Nommé en 1799 conservateur du cabinet des antiques, il travailla sous l'empire à la traduction de Strabon et fut nommé, sous la restauration, l'un des quatre assistants du *Journal des savants*, c'est-à-dire un de ceux qui, en l'absence du garde des sceaux, président les conférences des auteurs de ce journal. Il mourut en 1830, laissant la réputation d'un géographe fort distingué et d'un homme très-recommandable par sa loyauté, sa prudence et sa franchise. Nous mentionnerons parmi ses ouvrages : *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798, in-4; *Recherches sur les connaissances des anciens dans le Golfe persique*, mémoire lu à l'institut en 1801; *Mémoire sur l'évaluation et l'emploi des mesures itinéraires*, lu à l'institut en 1804; *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales et septentrionales de l'Europe*, 1811, etc.

GOVONA (la sœur Rose), née à Mondovi en 1716, conçut le projet d'établir un refuge pour y recueillir les filles de treize à vingt ans, et les soustraire aux dangers de la société. Elle vint à Turin en 1755, y obtint un modeste logement et le transforma en maison de travail et d'éducation. C'est aujourd'hui un célèbre et utile hospice connu sous le nom *Delle Rosine*. La fondatrice mourut à Turin en 1775.

GOYERS (Jacques), né à Malines en 1719, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé dans son diocèse. Nommé censeur des livres en 1793, il fut obligé de quitter sa patrie pendant l'invasion française, se retira à Bruxelles en 1798, et y mourut en 1809. Il a publié : *Instructio practica confessarii circà errores confitentium*, Bruxelles, 1780, in-8; *Questio theologico-pratica*, Malines, 1781, in-12; *Discussio, quo ordine in missa, coràm SS. sacramento exposito, dicenda sit oratio pro pace*, Bruxelles, 1784, in-4; *Continuatio historiæ ducatûs Geldriæ*, ibid., 1806, in-4. On trouve à la bibliothèque royale

(de Belgique), Fonds Van Hultem, la *Correspondance* et les notes de Goyers, relatives à la *Bibliothèque belgique*, ainsi que d'autres manuscrits parmi lesquels nous citerons : *Additamenta ad Cornelii Van Gestel historiam sacram et profanam archiepiscopatus Mechliniensis*; *Document concernant l'histoire ecclésiastique des Pays Bas*; *Clari Mechliniensis*.

GRAETER (Frédéric-David), savant Prussien, né en 1768, consacra sa vie à enseigner, et mourut à Schorndorf en Wurtemberg, le 2 décembre 1830. On a de lui : *Fleurs du Nord*, Leipsig, 1789; *Bragour, magasin littéraire des temps passés, tant en Allemagne que dans le Nord*, ibid., 1791-1812, 8 vol.; *Poésies lyriques*, Heidelberg, 1809; *Almanach des Bardes pour l'Allemagne*, Nouveau-Strelitz, 1812; *Idunna et Hermode*, gazette d'antiquités. Breslau, 1812-16; une traduction en allemand de l'*Histoire des Danois* de Suhm; beaucoup d'articles dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc.

GRAMMONT (Antoine-Pierre Ier de), archevêque de Besançon, d'une illustre maison du comté de Bourgogne qui subsiste encore aujourd'hui, naquit en 1615 et étudia d'abord dans l'abbaye de Luxeuil. Sa santé l'ayant empêché d'embrasser la vie religieuse, il entra dans l'état ecclésiastique et devint membre du chapitre métropolitain dè Besançon. Nommé par le pape Alexandre VII haut-doyen de cette compagnie, il ne crut pas devoir accepter une dignité dont la collation avait toujours appartenu aux chanoines; ceux-ci, par reconnaissance, l'élurent archevêque; mais la cour de Rome, qui leur disputait ce droit, refusa de confirmer leur choix et voulut en prendre l'initiative en offrant au nouveau prélat des bulles de nomination. M. de Grammont les ayant acceptées sous toute réserve, se fit sacrer dans une chapelle souterraine de l'abbaye de Saint-Vincent et fut mis en possession de son siége. En 1664, pendant la première invasion des armées françaises, il s'enferma dans la ville de Besançon dont il était le prince aussi bien que le pasteur. Sa résistance fut longue et opiniâtre. Il ne voulut pas que les ecclésiastiques fussent exempts du service militaire et on le vit souvent visiter lui-même les citoyens sur les remparts, en les exhortant à se sacrifier pour leur patrie. La conquête de 1674 trouva en lui moins d'opposition, sans doute par ce qu'il voyait que le sort de la province était irrévocablement fixé. Il reçut Louis XIV à la porte de la métropole et lui dit : « Nous allons rendre » grâces à Dieu de ce que si sa providence nous à » destinés à vivre sous la domination de votre ma- » jesté, elle nous a donnés au plus grand des rois. » Les guerres étant terminées, M. de Grammont s'occupa de ranimer le goût de la piété et des études dans son diocèse. On l'a surnommé le Borromée de la Franche-Comté. On lui doit en effet la restauration de la discipline ecclésiastique. Il fonda le séminaire de Besançon, la maison des missionnaires de Beaupré, destinés à seconder les curés dans l'administration spirituelle de leur paroisse, et contribua pour une forte somme à la reconstruction de l'hôpital Saint-Jacques. Les nouveaux statuts qu'il établit contribuèrent à épurer les mœurs du clergé, un peu affaiblies par cinquante ans de guerre et de désastres. Les conférences qu'il institua pour les ecclésiastiques firent refleurir la théologie et le droit canon. Il était simple, de mœurs douces, pieux, charitable, et inspirait par son extérieur un profond respect. Il mourut le 1er mai 1698, laissant une mémoire à jamais vénérée dans son diocèse. On a publié par ses ordres, dans le cours de son épiscopat : *Breviarium bisuntinum*, Besançon, 1673, 4 vol. in-12; *Missale bisuntinum de novo recognitum*, ibid., 1694, in-fol.; *Graduale bisuntinum*, ibid., 1682, in-fol.; *Passiones quatuor in majori hebdomada cantari solitæ*, ibid., 1685, in-fol.; *Antiphonarium bisuntinum*, ib., 1681, in-fol.; *Manuale seu sacerdotale diœcesis bisuntinæ*, etc., ib., 1674, 2 vol. in-4; *Cérémonial du diocèse de Besançon*, ibid., 1682, in-12; *Catéchisme du diocèse* qui a servi de modèle à tous les ouvrages du même genre et qui passe encore pour un petit chef-d'œuvre.

GRAMMONT (François-Joseph de), neveu du précédent et son coadjuteur sous le titre d'évêque de Philadelphie, lui succéda sur le siége de Besançon. Il reconstruisit le palais archiépiscopal tel qu'on le voit aujourd'hui, donna de nouvelles éditions du *Bréviaire et du Rituel*, publia un recueil de *Statuts synodaux* et mourut en 1715, après avoir essuyé beaucoup d'ennuis à cause des efforts que faisaient les jansénistes pour introduire dans le diocèse leurs livres et leur doctrine.

GRAMMONT (Antoine-Pierre II de), neveu du précédent, né en 1685, fit ses études à Paris. Il embrassa d'abord la parti des armes. Blessé gravement devant Spire, dans la compagne de 1702, il fut fait prisonnier, puis rejoignit l'armée après son échange et continua de donner des preuves de sa valeur. Après la paix de Ryswick, il revint dans sa province et quitta la carrière des armes pour entrer dans l'Eglise. Nommé chanoine de la métropole de Besançon et prieur de Morteau, il fut élevé en 1735 à la dignité d'archevêque. A l'exemple de ses oncles, il administra, avec zèle et avec sagesse, le diocèse dans lequel ils avaient laissé de si beaux souvenirs. Il portégea les lettres, fonda plusieurs établissements utiles et mourut en 1754, directeur de l'académie de Besançon où son éloge fut prononcé par Courbouzon, secrétaire perpétuel de la compagnie.

GRASER (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1718 à Roveredo dans le Tyrol, enseigna dans la ville natale la rhétorique, la philosophie et la théologie. La réputation qu'il acquit bientôt lui mérita d'être appelé à Insprück, pour y être conservateur de la bibliothèque dite *Teresiana*, et professeur de morale. Il remplit encore dans cette ville les chaires d'histoire universelle et de patrilogie, c'est-à-dire de la doctrine des saints Pères, et y fut grand-recteur de l'université. Sa santé s'étant affaiblie, il revint dans sa patrie, et y mourut en 1786. Il était membre de l'académie des *Agiati* de Roveredo. On a de lui : *De philosophiæ moralis ad jurisprudentiam, necessitate*; *De historici studii amœnitate*; *De præsbyterio et in eo sedendi jure*, dédié au cardinal Garampi. Les ouvrages de Graser sont estimés, et lui avaient mérité la bienveillance de l'impératrice Marie-Thérèse et du pape Pie VI.

GREBENKA (Eugène), littérateur russe, né en

1815, mort à Saint-Pétersbourg, le 15 décembre 1849, à 34 ans, est connu avantageusement par ses spirituels *Tableaux de mœurs de la Petite-Russie*.

GREGORY (Charles-Emmanuel de), né en 1713 à Crescentino, fut reçu, à l'âge de 16 ans, dans l'ordre des frères mineurs de Saint-François. Après avoir étudié à Turin, il devint lecteur de théologie à Fano, puis fut nommé vicaire-général de tous les couvents du Piémont, et en 1781 consulteur du Saint-Office et directeur de la bibliothèque de son couvent à Turin, où il mourut le 14 janvier 1789. On a de lui : l'*Antichità di Crescentino*, Turin, 1770, in-8; *La vie du très-glorieux apôtre saint Thomas*, ibid., 1781, in-4; et il a laissé manuscrits des *Mémoires historiques sur l'ancien couvent de Saint-François à Crescentino*, et des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'origine de la maison de Savoie*.

GRENET (l'abbé), né vers 1750, embrassa l'état ecclésiastique, suivit la carrière de l'enseignement, et fut nommé professeur de géographie à Paris au collége de Lisieux. Il remplit avec zèle ces fonctions, et mourut dans les premières années de la révolution, au moment où il venait d'entreprendre son grand traité de géographie. On a de ce savant modeste : un *Atlas pour servir à l'intelligence des auteurs classiques*, 1781, in-4, qui le fit connaître d'une manière très-avantageuse, et fut réimprimé plusieurs fois ; *Abrégé de géographie ancienne et moderne*, Paris, 1782, in-12; *Traité de la sphère*, ib., 1784, in-12; *Géographie ancienne et moderne, historique, physique, civile et politique des quatre parties du monde*, ibid., 1789, in-12. Cet ouvrage devait avoir six ou sept volumes; il n'en a paru que deux, écrits d'une manière intéressante, et renfermant un tableau fidèle et complet de la France en 1789.

GRESSET (Félix), né en 1795 à Pontarlier, fut, à dix-huit ans, nommé régent au collége de Vesoul. Admis, en 1816, à l'école normale, il en sortit professeur de rhétorique au collége d'Auch, d'où il passa à celui de Toulouse, et devint plus tard inspecteur de l'académie de Grenoble. Destitué en 1830, il se retira chez un de ses amis à Saint-Germain-en-Laye, et mourut de chagrin, en 1831, à 36 ans. Il était membre de l'académie de Toulouse, pour laquelle il rédigea plusieurs *Dissertations* philologiques fort remarquables. On a de lui : *Essai sur la langue grecque, ou précis de sa formation, de sa grammaire et de sa Prosodie*, etc., Paris, 1825, in-8. Il a laissé manuscrit un *Dictionnaire polyglotte*, incomplet, des chapitres d'un ouvrage sur la *Formation des langues*, des *Recherches étymologiques*, etc.

GRIFFI (Léonard), né en 1437 à Milan, embrassa l'état ecclésiastique, et fut honoré de divers emplois dans sa patrie. Sur sa réputation Sixte IV le fit venir à Rome, le nomma en 1478 son secrétaire, et lui donna l'évêché de Gubio, d'où il fut transféré, en 1482, sur le siége de Bénévent. Ce prélat, l'un des meilleurs poètes de son temps, mourut à Rome en 1485. Ses *Poésies*, restées inédites, sont conservées à Milan dans la bibliothèque Ambrosienne; mais Muratori a inséré dans ses *Scriptor. rerum italicarum*, tom. XXV, un *Poëme* en vers hexamètres intitulé : *Conflictus Aquilani quo Braccius Perusinus profligatus est libellus*, qui, pour l'élégance et l'harmonie, égale les compositions les plus estimées du XVe siècle.

GRILLO-CATTANEO (Nicolas), né en 1759 à Gênes, d'une famille patricienne, était doué d'une imagination très-vive, et d'une grande pénétration. Quelques poésies qu'il publia dans sa jeunesse lui ouvrirent les portes de plusieurs sociétés littéraires, et il fut, en 1786, un des fondateurs de la *Società patria*, dont le but était d'encourager l'agriculture et les arts. Nommé l'un des procurateurs de la banque nationale de Saint-Georges, il remplit cette place avec bonheur. En 1806, Lebrun, envoyé du gouvernement français, le fit recteur de l'académie impériale; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Attaché aux anciennes institutions, Grillo désapprouva le régime nouveau, et s'opposa à quelques projets sur les études. Il fut d'abord privé de sa place de recteur, et plus tard reçut ordre de se rendre à Paris. Ce ne fut qu'en 1811 qu'il put revenir à Gênes. Inquiété de nouveau, il se retira dans une maison de campagne en Savoie. En 1814, chargé par le gouvernement provisoire du ministère de l'instruction publique, il eut, après la réunion de Gênes au royaume Sarde, la direction des études, et garda cette place jusqu'en 1821. Admis à la retraite, il se fixa dans ses terres, et y mourut le 22 juillet 1834. On a de lui : une traduction en vers italiens des *Poésies de Pope*, Finale, 1779, in-8; *Poésies diverses*, dans la collection de poèmes choisis des auteurs génois, Gênes, 1789, in-8; *Psaumes de David*, ibid., 1803, 2 vol. in-4, réimprimés sous le titre de *Paraphrase poétique des psaumes de David*, ibid., 1823, 3 vol. in-8; *Paraphrase poétique des cantiques des prophètes*, ibid., 1825, in-8; *Proverbes de Salomon*, paraphrase en vers blancs avec des notes, ibid., 1827, in-8; *Lamentation de Jérémie*, paraphrase poétique en vers lyriques avec des notes, ibid., 1828, in-8.

GRIMALDI (Joseph-Marie), né en 1754 à Moncallieri en Piémont, après avoir fait ses études au collége royal des nobles à Turin, embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en théologie, il se rendit à Verceil en 1779, fut nommé chanoine de la cathédrale, puis sacré évêque de Pignerol en 1797. Lors de la réunion du Piémont à la France, il donna sa démission ; mais en 1803 il fut pourvu du siége d'Ivrée, et assista au concile assemblé à Paris en 1811, où il soutint avec un rare talent les droits du souverain Pontife. En 1817, il devint archevêque de Verceil, et occupa ce siége jusqu'à sa mort, arrivée le 1er janvier 1830. Grimaldi fit beaucoup de bien dans son diocèse; il établit à ses frais un couvent de religieuses, et légua, par son testament, vingt mille francs aux pauvres.

GRISEL (l'abbé Joseph), né en 1703 à Cherbourg, après avoir terminé ses études philosophiques et théologiques, entra en 1738 à la métropole de Paris, comme vicaire perpétuel de Saint-Germain-l'Auxerrois, y passa 49 ans, n'ayant jamais possédé que ce seul bénéfice, et mourut le 21 janvier 1787. L'abbé Grisel s'est fait connaître par son zèle et son dévouement au saint Ministère, et surtout comme supérieur de la maison de Sainte-Aure, où il réta-

blit en 1751 l'adoration perpétuelle du sacré Cœur de Jésus. On doit à ce pieux ecclésiastique : *Le chemin de l'amour divin, description de son palais et beautés qui y sont renfermées*, Paris, 1746, in-12; *Lettres d'une religieuse du calvaire*, ibid., 1755, in-12; *L'année religieuse, ou occupation intérieure pendant les divins offices*, ibid., 1766, 8 vol. in-18. Ouvrage qui mérite peut-être plus d'estime qu'on ne lui en accorde communément; *Adoration perpétuelle du sacré Cœur de Jésus*, ibid., 1784, in-12; *Constitution des religieuses de Sainte-Aure, suivant la règle de Saint-Augustin*, ibid., 1786, in-18.

GRIZIO (Annibal), prélat romain, né en 1550 à Iesi, dans la Marche d'Ancone, mort le 5 avril 1612, fut en grande faveur près du pape Paul V, et remplit diverses fonctions honorables. Il avait du talent pour la poésie; mais la plupart de ses compositions sont restées inédites. On ne connaît de lui que quelques *Rime* à la louange de Sixte V dans la *Raccolta* d'Ant. Costantini, Mantoue, 1611, in-4.

GROSEZ (Jean-Etienne), jésuite, né à Arbois au commencement du XVIIe siècle, après avoir enseigné dans différents colléges, se consacra aux missions, et mourut à Lyon vers 1695. On a de lui : *Le Journal des saints, ou méditations pour tous les jours de l'année, avec un abrégé de la vie de chaque saint*, Lyon, 1675, 3 vol. in-12, nouvelle édition augmentée de méditations sur tous les évangiles des dimanches de l'année, ibid., 1681, 1696, 1709, 1725, 1765, Liége, 1689, 1700, Paris, 1697, 3 vol. in-12, Nancy, 1740, 2 vol. in-12, Toulouse, 1746, 3 vol. in-12, Lyon, 1822, 1828, 2 vol. in-12; *Vie de la mère Anne de Xaintonge, fondatrice de la compagnie de Sainte-Ursule, au comté de Bourgogne*, Lyon, 1681, 1691 et 1697, in-8; *Vie de la mère Marie-Madeleine de la Trinité, fondatrice de l'ordre de N.-D. de la miséricorde*, ibid., 1690 et 1696, in-8. Ces ouvrages sont écrits avec simplicité et onction; ils ont joui longtemps d'un succès mérité.

GUALFREDUCCI (Bandino), jésuite, né en 1565 à Pistoie, professa quelque temps la rhétorique, fut ensuite secrétaire des lettres latines, et mourut à Rome, le 5 mars 1627. On a de lui : *Hieromenia seu sacri menses*, Rome, 1622, 1625, in-12. C'est un recueil de vers à la louange de chaque saint dont l'église célèbre particulièrement la fête dans le cours de l'année. *Variorum carminum libr. VI*, ibid., 1622, in-12; *Sigeris, tragédie*, ibid., 1627, in-12; *Oratio de Passione Domini*, ibid., 1641, in-12, sermon prononcé en 1606 en présence du pape Paul V.

GUDME (Andréas-Christophe), né en 1771 à Ærœskjœbing, petite île d'Œroe, près la côte du Schleswig, était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais après avoir fait ses études théologiques à Copenhague, où il fut deux ans prédicateur, il changea de carrière, et obtint l'emploi d'inspecteur des terres dans les duchés de Schleswig et de Holstein. En 1829, il visita l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, et de retour à Kiel, il s'occupa de plusieurs ouvrages importants, et mourut aux bains de Wisbaden, en juin 1833. On a de lui : *Description statistique, géographique et topographique des deux duchés de Schleswig et Holstein, etc.*, Kiel, 1833, in-8, 1re part., avec 26 tableaux; *Population des duchés de Schleswig et de Holstein dans les temps anciens et modernes*, Altona, 1819, in-4; *Manuel hydrostatique et hydraulique, ou science et art de se servir des machines et constructions y relatives*, Berlin, 1826, 1828, 1829, avec 64 gravures ou plans.

GUILLON (Marie-Nicolas-Sylvestre). (Nous avons déjà donné sur ce savant prélat un article dans le tom. IV, p. 267; mais comme il n'est pas complet, nous y ajouterons ce qui suit). Le curé de la paroisse sur laquelle habitait l'évêque constitutionnel Grégoire, s'étant présenté chez lui, lors de sa dernière maladie, n'en avait pu tirer aucun désaveu des erreurs qu'il avait soutenues opiniâtrément, au sujet de la constitution civile du clergé. Le gouvernement craignit que les amis de Grégoire n'excitassent des troubles à son enterrement, si, comme cela était probable, la sépulture ecclésiastique lui était refusée, à cause de sa résistance schismatique à l'Eglise. Il engagea donc l'abbé Guillon à visiter le malade et à lui donner les derniers sacrements. S'étant contenté d'une profession de foi conçue en termes généraux, l'abbé Guillon passa outre et administra le moribond. Repris par Mgr. de Quélen, il eut le tort de vouloir se justifier et par la publication d'une brochure, *Exposé de ma conduite, etc.* 43 pages in-8, et par des articles apologétiques insérés dans les journaux. Il y eut alors une réclamation universelle du clergé du diocèse de Beauvais; l'affaire retentit à Rome, et le saint Siége lui refusa ses bulles pour l'évêché de Beauvais. Averti par la rumeur publique, l'abbé Guillon reconnut son erreur, et désavoua tous ses actes irréguliers en présence des membres du conseil archiépiscopal. Mgr. de Quélen publia cette rétractation, et l'envoya à tous les curés du diocèse de Paris. Quelque temps après, sur les instances de Louis-Philippe, l'abbé Guillon fut institué évêque de Maroc *in partibus*. Mais le pape déclare expressément dans sa bulle, qu'il ne lui accorde cette grâce qu'en considération de son repentir, et de la satisfaction qu'il a faite au saint Siége et à l'archevêque de Paris pour sa conduite dans l'affaire de Grégoire. L'abbé Guillon avait passé la plus grande partie de sa vie dans des travaux d'érudition; il n'était familier qu'avec les livres; il ne connaissait ni les affaires ni les hommes, et il se livrait avec trop d'abandon peut-être à ceux qui cherchaient à s'insinuer dans sa confiance. La *Collection des brefs et instructions de N. S. P. le pape Pie VI, relatifs à la révolution française*, n'a été entièrement donnée au public qu'en 1800. Cet ouvrage s'imprimait en 1799, lorsqu'arriva la journée du 18 fructidor. Les circonstances empêchèrent de le mettre au jour. On en délivra seulement quelques exemplaires aux souscripteurs plus pressés, sous le titre de *Recueil des décisions du Saint-Siége apostolique*. Mais le *Discours péliminaire* et l'*Appendice* n'y furent joints et ne parurent qu'en 1800, avec un *Supplément* dont la dernière pièce est un *Bref aux évêques de France réfugiés en Angleterre*, daté de la Chartreuse de Florence, le 10 novembre 1798. L'abbé Guillon avait fait un autre ouvrage; *Témoignages de l'E-*

glise romaine, ou *Opinions de MMgrs. les cardinaux*, etc. Ce recueil n'a jamais été publié. Il contenait la traduction des *Votes* des cardinaux consultés par le pape Pie VI, sur la *Constitution civile du clergé*. Les originaux de ces *Votes*, enlevés de Rome, lors de l'invasion des palais pontificaux, furent prêtés à l'abbé Guillon, qui, voyant une suite naturelle de la *Collection des Brefs*, se mit à les traduire. On en avait commencé l'impression en 1801, lorsque Mgr. Spina, depuis cardinal, alors un des négociateurs du concordat, en eut connaissance. Il crut que la publication de ces *Votes* était inutile, qu'elle pourrait même avoir des inconvénients, et il en fit suspendre l'impression. Les 96 pages déjà imprimées furent détruites. La traduction entière resta entre les mains de l'auteur, et le manuscrit est porté dans le catalogue de sa bibliothèque. Outre les ouvrages cités dans cet article, on a de l'abbé Guillon : *Entretiens sur le suicide*, Paris, 1803, in-18, réimprimés en 1836, in-8. La réputation de la *Bibliothèque choisie des Pères* ne s'est pas soutenue. On a reproché à l'auteur de manquer de naturel dans ses traductions, et de traduire du même style Tertullien, saint Augustin, saint Chrysostome, etc. L'abbé Guillon a laissé beaucoup de manuscrits. Les principaux sont, une nouvelle édition de la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise*, entièrement refaite et augmentée de 6 volumes; *Traité du sacerdoce par saint Jean-Chrysostome*, pouvant former 2 vol. in-8; *Cours d'éloquence sacrée*, 8 ou 10 vol.; *Essai sur l'Apologue*; *Histoire universelle de l'Apologue*, etc., 3 ou 4 vol. Il y a quelques inexactitudes dans la Notice sur l'évêque de Maroc, publiée dans l'*Ami de la Religion*, tom. 139, pag. 109, 121 et 145.

GUINCHARD (François-Marie), né en 1754 à Arpajon, fit ses classes au collége de Sainte-Barbe, et fut ordonné prêtre à Saint-Sulpice. Vicaire à Saint-Jean-en-Grève pendant quelques années, il devint ensuite curé d'Arpajon. Ayant refusé le serment exigé par la constitution civile du clergé, il fut obligé d'abandonner sa paroisse, et se retira à Paris. Mais bientôt il fut forcé de passer en Angleterre, où il se livra à l'enseignement. De retour à Paris, il établit un pensionnat, d'où sont sortis des sujets distingués, et mourut le 6 juin 1836. Il avait été le bienfaiteur de la maison royale des Quinze-Vingts, dont il était chapelain honoraire. On a de ce pieux ecclésiastique : *Supplément au catéchisme de l'empire français*, Paris, 1807, in-8; *Extraits poétiques et morceaux choisis dans les meilleurs poètes anglais*, ibid., 1807, in-18. Ce recueil est excellent; *Selecti e sacris scripturis versiculi*, *ad usum studiosæ juventutis*, ibid., 2 part. in-12. Ces divers opuscules n'étaient destinés qu'à l'éducation de ses élèves.

GUMILLA (le P. Joseph), né vers 1690, embrassa la règle de Saint-Ignace. Destiné aux missions de l'Amérique, il s'embarqua pour la Nouvelle-Grenade. Nommé supérieur des missions de l'Orénoque, il remonta les bords de ce fleuve, et visita tous les établissements tant indiens qu'espagnols situés dans cette province. Il était recteur du collége de Carthagène, lorsqu'il repassa en Espagne en 1738. Ce fut à Madrid qu'il rédigea l'ouvrage intitulé : *El Orenoco illustrado y defendido : historia natural, civil y geographica de las naciones situadas en las riveras de esto gran Rio*. Le succès qu'obtint ce livre engagea l'auteur à le revoir avec soin, et il en donna une 2ᵉ édit., Madrid, 1745, 2 vol. in-4, fig.; Eidous en a publié une traduction française, Paris, 1758, 3 vol. in-12, mais ayant subi de nombreux retranchements, elle ne peut pas tenir lieu de l'original. On ne connait pas l'époque de la mort du P. Gumilla.

GYROWETZ (Adalbert), né en 1763 à Brunn en Moravie, fut l'un des plus féconds et des plus populaires compositeurs de musique de l'Allemagne. Nommé, en 1796, maître de chapelle de la cour d'Autriche, il remplit avec distinction cette place jusqu'en 1838, et mourut à Vienne au mois d'août 1849, à 84 ans, jouissant depuis sa retraite d'une forte pension. Cet habile artiste s'est essayé dans tous les genres de la musique vocale et instrumentale, et ses nombreuses compositions ont obtenu dans tous les pays des succès. Il a laissé manuscrit des *Mémoires* contenant une *Histoire* détaillée de l'art musical durant sa longue carrière.

H

HACHETTE DES PORTES (Henri), né en 1712, dans le diocèse de Reims, devint chanoine de cette ville où il obtint la confiance des évêques qui s'y succédèrent. Devenu archidiacre et vicaire-général, il se signala par le respect avec lequel il accueillit la bulle *Unigenitus* et par les efforts qu'il fit pour obtenir qu'on se soumit à ce décret. Nommé évêque de Sidon, *in partibus*, il fut élevé ensuite sur le siége de Glandèves et travailla à répandre la dévotion au sacré Cœur de Marie, soit dans son diocèse, soit dans les établissements des Carmélites où il exerçait la charge de visiteur. Arraché de son siége en 1791, il se retira à Bologne et y mourut en 1795. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dévotion au Cœur de Marie*, 1825, in-12, nouv. édit. considérablement augmentée.

HÆDUS (Pierre CAPRETTO, plus connu sous le nom de), vivait dans le Frioul à la fin du XVᵉ siècle. Il partagea sa vie entre les modestes fonctions du sacerdoce et la culture des lettres, et composa un ouvrage intitulé : *De amoris generibus, sive anterotiricorum libri tres*, Trévise, 1492, in-4. Dans le

premier livre, il traite des peines et des dangers qui suivent l'amour; dans le second il indique les moyens qu'il croit les plus propres à se garantir de cette passion, et dans le troisième il établit, suivant la doctrine du christianisme, la supériorité de l'amour de Dieu sur toutes les affections périssables.

HÆFNER (Jean-Reinard), historien allemand, né en 1764 à Drusen, remplit les fonctions de précepteur, et mourut le 15 mai 1830. On a de lui une *Histoire de la seigneurie de Schmalkalden*, 1808-1826, 4 vol. in-8, ouvrage important.

HÆLLSTRŒM (Charles-Pierre), géographe, né en Finlande en 1774, prit ses degrés à l'université d'Abo. Après avoir été attaché au collége royal des Mines, il passa quelques années après au bureau du cadastre en qualité de premier ingénieur, et devint enfin chef du bureau des archives des cartes de la marine. Il mourut en 1836, membre de l'académie royale de Stockholm et chevalier de l'ordre de Wasa. Il a publié, outre un grand nombre de *Mémoires* et de *Cartes* : *Notice sur la détermination géographique de la position des lieux dans la Westrobothnie*, Stockholm, 1804, in-4; *Discours sur les progrès de la géographie suédoise dans les cinquante dernières années*, ibid., 1813, in-4; *Notice sur la position géographique des lieux en Suède*, ibid., 1813, in-8; *Considérations sur le projet de détourner les eaux surabondantes du lac Hjelmar*, ibid., 1812, in-4. Berzélius a donné une notice sur ce savant laborieux dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences de Stockholm*, pour l'année 1836.

HALLENBERG (Jonas), né en 1748, étudia à l'université d'Upsal et fut nommé d'abord vice-chancelier des archives du royaume. Auditeur à la cour royale de Suède en 1781, aide-conservateur à la bibliothèque en 1785, historiographe du royaume l'année suivante, il fut chargé de composer l'histoire du règne de Gustave II. En 1812, on le décora de l'étoile polaire, et Bernadotte, à l'occasion de son couronnement, en 1818, lui accorda des lettres de noblesse. Peu après, ayant résigné ses différentes charges, il se retira à la campagne et y mourut en 1834. Il était membre des deux académies de Stockholm, correspondant de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg, et de la société archéologique de Copenhague. On lui doit, soit en latin, soit en suédois, plus de vingt-cinq ouvrages sur l'histoire ou la numismatique. Le plus remarquable est l'*Histoire du royaume de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe-le-Grand*, Stockholm, 1790-1796, 5 vol. in-8. La scrupuleuse exactitude des détails et l'impartialité des jugements rendent ce livre très-recommandable; mais il pèche par le style qui est lourd, prétentieux et souvent obscur.

HAMAKER (Henri-Arent), orientaliste, né à Amsterdam en 1789, fut d'abord destiné à la profession de marchand. Il entra ensuite dans une étude de notaire, et la quitta pour cultiver la langue arabe. Nommé professeur à l'athénée de Franeker, il s'y fit connaître soit par ses cours soit par ses ouvrages. On l'appela à Leyde en 1818, pour enseigner dans l'université. Il s'y fixa, et y mourut en 1835, membre de l'institut royal des Pays-Bas, correspondant des académies de Gœttingue et de Berlin et des sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta. On peut voir dans la *Biographie universelle*, la liste de ses principaux ouvrages, tom. LXVI, *Supplément*.

HAMPER (William), né en 1776 à Birmingham, mort, le 3 mai 1831, était membre de la société des antiquaires de Newcastle, pour laquelle il composa plusieurs *Mémoires* sur les inscriptions runiques et l'architecture gothique. Ses deux principaux ouvrages sont : *Observations sur les colonnes de Hoastones*, 1820, in-4; *Vie, Journal, et correspondance de sir William Dugdale*, 1827, in-4.

HARDOUIN (Henri), né à Grandpré vers 1724, vint à Reims où il reçut la prêtrise et la direction du chœur de la métropole avec le titre de chanoine. Il composa plus de cinquante messes à quatre et cinq parties vocales avec accompagnement d'orcheste, et un grand nombre de motets, corrigea et embellit le chant grégorien, mit en musique plusieurs offices des fêtes patronales et écrivit une méthode de plain-chant. La révolution interrompit ses fonctions, mais il les reprit en 1802 et se retira quelque temps après à Grandpré, où il mourut en 1808. On lui doit la *Messe* du sacre de Louis XVI, et des *Messes de morts* d'un rare mérite. On cite parmi ses morceaux un *Dies iræ* et un *De profondis*, qui sont au-dessus de tout éloge.

HARPSFIELD (Nicolas), historien et controversiste, fut élevé à Oxford et promu en 1544, à la place de principal de l'école de droit. Deux ans après on le nomma professeur de grec dans l'université. Sous la reine Marie il se fit recevoir archidiacre de Cantorbéry. Au commencement du règne d'Elizabeth, on le choisit conjointement avec d'autres théologiens catholiques pour entrer en conférence contre ceux de la nouvelle église. Il refusa d'embrasser le schisme, fut privé de ses bénéfices et enfermé dans la tour de Londres, où il mourut en 1583. On lui doit : *Dialogi sex contra summi pontificatûs, monasticæ vitæ, sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudo-martyres*, Anvers, 1566, in-4; *Historia anglicana ecclesiastica à primis gentis susceptæ fidei incunabulis ad nostra fere tempora deducta*, publiée par le P. Richard Gibbon, Douai, 1622, in-fol.; *Historia hæresis Wicklefianæ; Chronicon à diluvio Noë ad annum 1555*, en vers latins; *Impugnatio contra bullam Honorii papæ primi ad Cantabrigenses; Traité sur le mariage, composé à l'occasion du prétendu divorce entre le roi Henri VIII et la reine Catherine*, en 3 livres.

HARPSFIELD (Jean), frère du précédent, fut successivement chapelain de l'évêque Bonner, archidiacre de Saint-Paul de Londres et doyen de Norwich. Enfermé comme son frère pour la cause de la foi, il sortit de sa prison au bout d'un an et mourut en 1588. Ses ouvrages sont : *Concio ad clerum in ecclesia S.-Pauli, 16 octobre 1553*; *Homélies* pour être lues dans les églises du diocèse de Londres, imprimées à la fin du catéchisme de Bonner en 1554; *Des disputes*, des *Discussions* et des *Lettres* imprimées dans le recueil des actes et des monuments de Jean Fox.

HAUGTON (sir graves CHAMNEY), né en 1788,



passa une partie de sa vie dans l'Inde, et mourut à Saint-Cloud, le 28 août 1849, à 61 ans. Il était associé étranger de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et membre de plusieurs autres sociétés savantes. On lui doit une édition des *Lois de Manou*, en sanscrit, avec une traduction revue sur celle de sir William Jones. Il a également publié : *Rudiments of bengali grammar*, London, 1821; in-4; *Bengali selectious, with translations and a vocabulary*, ibid., 1822, in-4; *A Glossary bengali and english*, ibid., 1825, in-4; *A Dictionary bengali and sanscrit, explained in english, and adapted for students of either language*, ibid., 1833, gr. in-4; mais son esprit éminemment philosophique était loin de se borner aux travaux spéciaux de lexicographie; il avait sur les langues et sur le langage en général des aperçus plein de sagacité qu'il comptait exposer en détail dans un ouvrage, dont la composition l'occupait sans cesse. Comme introduction, il a donné en 1837 un prodromus intitulé : *Inquiry on the nature of language*.

HAUTPOUL (Mgr. d'), évêque de Cahors, né en 1764, au château de la Salette dans le Tarn, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Obligé de s'expatrier durant les orages de la première révolution, il se retira à Coblentz en 1792. Il rentra en France en 1817, et fut fait aumônier de la duchesse d'Angoulême. Elevé à l'évêché de Cahors en 1828, ses infirmités le forcèrent à donner sa démission en 1842. Il fut nommé chanoine de Saint-Denis et se retira à Toulouse où sa charité lui mérita l'affection des pauvres, et où il mourut en 1849, dans sa 86e année.

HAWEIS (Thomas), né à Truro dans le comté de Cornouailles, entra dans l'église anglicane et acquit un renom populaire par quelques sermons éloquents. Nommé chapelain à l'hôpital Lock à Londres, il concourut à la fondation des missions protestantes et obtint le riche rectorat d'Aldwinkle au comté de Northampton. Il mourut en 1820. On a de lui : *Le chrétien qui expose l'Evangile*, 2 vol. in-fol.; *Réfutation biblique des arguments en faveur de la polygamie*, Londres, 1781, in-8; *Essai sur l'évidence, les doctrines et l'influence du christianisme*, 1791, in-12; *Instructions pour les missionnaires*, 1795, in-8; *et Mémoire sur une mission en Afrique*, 1795, in-8; *Histoire de l'église chrétienne depuis la naissance du Sauveur*, Londres, 1800, 3 vol. in-8.

HAYNE (Frédéric-Gottlob), botaniste, né en 1763, exerça la profession de pharmacien, et après s'être fait remarquer par des expériences de botanique et de technologie, obtint une chaire à l'université de Berlin. Il la remplit avec éclat, recueillant, décrivant et classant tout à la fois avec une rare aptitude. Il mourut en 1832. On lui doit : *Livre pittoresque du botaniste à l'usage de la jeunesse*, Leipsig, 1798-1819, 5 vol. Il en a publié un extrait en français, sous le titre de *Choix de plantes d'Europe*, Leipsig, 1802, 4 livraisons; *Termini botanici iconibus illustrati*, Berlin, 1799-1817, 2 vol. en 15 livraisons; *Description et représentation fidèle des plantes en usage dans l'art médical*, ibid., 1802 à 1831, 11 vol. in-4, 600 pl., ouvrage vraiment monumental qui atteste la science de l'auteur comme phytographe, son talent comme dessinateur, sa surveillance comme chef d'une entreprise où il avait tant d'artistes à conduire; *De coloribus corporum naturalium commentatio physiographica*, Berlin, 1814; *Flore dendrologique*, ibid., 1822; divers Mémoires dans les *Annales de chimie* de Crell, dans les *Annales de botanique* d'Usseri, dans le *Journal de botanique* de Schrader.

HAYNER (Chrétien), né en 1775, après avoir étudié la médecine dans les universités d'Allemagne, vint à Paris, où il suivit les leçons de Pinel. Nommé, en 1806, médecin de l'hospice de Waldheim en Saxe, il remplit cette fonction avec zèle et intelligence, et mourut, le 10 mai 1837. Indépendamment de nombreux articles dans le *Journal de médecine mentale*, publié par F. Nasse, on a de lui en allemand : *Appel aux gouvernements, aux magistrats et aux directeurs des maisons d'aliénés, pour obtenir l'abolition de divers abus qui se commettent dans le traitement des fous*, Leipsig, 1818, in-8; *De la translation des aliénés de la maison de Waldheim dans le château de Colditz*, Dresde, 1829, in-8.

HECART (Gabriel-Antoine-Joseph), né à Valenciennes en 1755, débuta dans la littérature par des mémoires d'économie politique, par des lettres ou des vers adressés aux journaux du temps. Greffier de sa commune, il y devint secrétaire de la mairie; changeant ainsi de titre sans changer de fonctions, et garda cet emploi jusqu'à la révolution de 1830. Il mourut en 1838, membre correspondant de l'académie celtique, de la société royale des antiquaires de France et des sociétés de Lille, Douai, Arras et Cambrai. Nous citerons parmi ses innombrables productions : *Recherches sur le théâtre de Valenciennes*, 1816, in-8; *Coup d'œil sur les usages particuliers à la ville de Valenciennes*, 1825, in-8; *Notice sur les traductions françaises, d'Epictète*, ibid., 1826, in-16; *Serventois et sottes chansons, couronnées à Valenciennes*, tirées des manus. de la bibliothèque du roi, 2e édition, ibid., 1833, in-8; *Dictionnaire rouchi-français*, dont la 3e édition, publiée à Valenciennes en 1834, prouve l'intérêt et le succès. C'est le seul ouvrage complet sur le patois du Hainaut.

HECKEWELDER (Jean), missionnaire, né en Angleterre en 1743, passa en Amérique, et s'efforça d'y répandre la doctrine des frères moraves. Après avoir vécu quarante ans parmi les indigènes, il vint se reposer de ses fatigues à Bethléem, qui est le principal établissement de sa secte, à dix-neuf lieues au nord de Philadelphie. Il mourut en 1826. On a de lui : *Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les états voisins*. Cet ouvrage, écrit avec simplicité et avec candeur, réunit toutes les traditions de ces peuples et leur histoire tant avant que depuis l'arrivée des Européens dans ce vaste continent. Il a donné la narration d'anecdotes nombreuses aussi intéressantes qu'instructives. Le chevalier du Ponceau traduisit ce livre en français et l'enrichit de notes explicatives, Paris, 1822, in-8.

HENRY (Jean), écrivain ascétique, mort en 1483, était chantre de l'Eglise Notre-Dame de Paris, et pré-

sident en la chambre des enquêtes du Palais. On lui attribue : *Le pèlerinage de Notre-Dame et de Joseph de Nazareth en Bethléem*; *la nativité de Notre-Seigneur*; *la venue des pastoureaux et des roys, etc.*, Paris (1506), pet. in-8, goth.; *C'est le livre du jardin de contemplation*, auquel l'âme dévote contemple le mystère de la passion de Jésus-Christ représenté en l'arbre de la croix, plantée au milieu d'iceluy Jardin, Paris, sans date, pet. in-8, goth.; *Le livre de la réformation utile à toutes religieuses*, Paris, in-8; *Le livre d'instruction* pour novices et professes, ibid., in-8.

HENRY (Gabriel), né en 1753 à Nancy, fut d'abord vicaire de la paroisse Saint-Benoît à Paris, puis curé de Laneuveville. En 1791, forcé de quitter la France, il se retira en Allemagne. Il était, en 1806, à Iéna, lors de la fameuse bataille de ce nom. Mandé au quartier-général, il y fut si bien accueilli, qu'un bruit très-fâcheux se répandit; c'est qu'il avait servi les Français en leur indiquant des passages sûrs. Deux ans après, à la suite des conférences d'Erfurt, Napoléon le nomma chanoine de cette ville, et chevalier de la légion-d'honneur. En 1813, les Prussiens, convaincus du service qu'il avait rendu à leurs adversaires, le firent enlever et transférer à Siébelbézy en Silésie, en l'accablant d'outrages qu'il supporta avec courage. Les événements de 1814 lui rendirent la liberté. Obligé de quitter Iéna, il obtint au lycée d'Aschaffembourg une chaire de professeur de langue française, et, en 1831, une pension du roi de Bavière. Il mourut en 1835, à 82 ans. On a de lui : *Correspondance de deux ecclésiastiques catholiques, sur la question* : Est-il temps d'abroger la loi du célibat des prêtres? Paris, 1807, in-12; *Histoire de la langue française*, ibid., 1812, 2 vol. in-8. (Avec l'abbé Mozin, *voy.* ce nom, VI, 139), *Petite bibliothèque française et allemande*, Stuttgard et Tubinge, 1828, 12 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Henry, mort proviseur au lycée de Nancy, qui a publié des leçons sur la grammaire française, Nancy, 1807, in-12; *Et un abrégé de géographie*, ib., 1808, in-12.

HENRY (Pierre-François), littérateur, né en 1759 à Nancy, se fit recevoir avocat, remplit, au commencement de la révolution, quelques fonctions administratives, et mourut à Paris, le 12 août 1833. Outre un grand nombre de traductions d'ouvrages anglais, et d'articles fournis à la *Biographie universelle*, on lui doit : *Histoire du directoire exécutif de la république française*, depuis son installation de l'an IV jusqu'au 18 brumaire an VIII, Paris, 1801, 2 vol. in-8. C'est une censure fort amère et fort juste de la politique du gouvernement directorial, et en général de l'esprit révolutionnaire que l'auteur a combattu dans tous ses ouvrages; *Histoire de Napoléon Bonaparte, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, offrant un tableau complet de ses opérations militaires, politiques et civiles, de son élévation et de sa chute*, etc., Paris, 1826, 4 vol. in-8, écrite avec beaucoup d'impartialité et de vérité. Henry a aussi concouru au recueil de *Géographie universelle*, publié par Mentelle et Malte-Brun, dont il a fait environ trois volumes comprenant l'Italie, la Hollande, la Perse, l'Inde et l'Amérique.

HERBART (Jean-Frédéric), né à Oldenbourg en 1776, fit ses études au gymnase de sa ville natale et se rendit dans sa dix-huitième année à l'université d'Iéna. Son père le destinait à la jurisprudence, mais les relations qu'il eut avec Fichte lui firent préférer bientôt les études philosophiques à la science du droit. Après avoir exercé les fonctions de précepteur dans une maison de Berne, il revint en Allemagne, s'établit ensuite à Gœttingue et se fixa enfin à Kœnisberg, comme professeur de philosophie et de pédagogique. Cependant le désir d'appartenir à une université qui participât plus que celle de Kœnisberg au mouvement intellectuel, le décida à accepter, en 1833, une chaire à Gœttingue. Les dernières années de sa vie furent troublées par les événements politiques du Hanovre. Il mourut en 1841. Outre un nombre considérable de discours et de dissertations, nous citerons parmi ses ouvrages les plus étendus : *Manuel pour l'introduction à la philosophie*, Kœnisberg, 1813, in-8; *Manuel de psycologie*, ibid., 1816, in-8; *La psycologie établie comme science sur l'expérience*, *la métaphysique et les mathématiques*, ibid., 1824-25, 2 vol. in-8; *Métaphysique générale avec les principes de l'étude philosophique de la nature*, ibid., 1828-29, 2 vol. in-8; *Encyclopédie de la philosophie au point de vue pratique*, Halle, 1831, in-8. Herbart ne croit pas que l'on puisse acquérir spéculativement une idée rigoureuse de Dieu et des choses divines, parce que, selon lui, l'expérience générale de l'humanité manque de données certaines pour atteindre une connaissance d'un ordre si élevé; mais il insiste sur l'étude de la nature, pour faire prévaloir de nouveau l'idée de ses fins, comme œuvre d'une intelligence ordonnatrice. Telle est sa pensée sur les questions religieuses. Quoiqu'il n'ait pas abordé la révélation, on le compte, à cause de ses principes, parmi les rationalistes de l'Allemagne, et plusieurs critiques l'ont accusé d'athéisme. Le vague de ses idées, l'obscurité de ses expressions ont expliqué sinon justifié ce reproche.

HERBST (Jean-Georges), né en 1787 à Rottweil, entra dans la maison des bénédictins de Schwarzwalde, qu'il fut forcé de quitter, en 1806, lors de la suppression de l'établissement. Il était au séminaire de Meersburg, en 1811, et l'année suivante ayant reçu les ordres, il obtint la cure de Wiere près de Fribourg. Peu de temps après, il passa au séminaire d'Elwangen comme répétiteur, et fut chargé de faire à l'université de cette ville des lectures sur l'arabe et l'hébreu. En 1814, il obtint la chaire des langues orientales, et après la translation de l'université à Tubingue, devint en 1832 bibliothécaire en chef. Il mourut quatre ans après, le 31 juillet 1836. Parmi ses nombreuses productions, nous citerons : *De Pentateuchi quatuor librorum posteriorum auctore et editore commentatio*, Gamund, 1817; *Les conciles d'Elvire*, *d'Ancyre*, *de Néocésarée*, *d'Arles*, ibid., 1821; *Le concile universel de Nicée*, ibid., 1822; *Le concile de Laodicée, en Phrygie et de Gangre*, ibid., 1823; *Le concile de Sardique*, ib., 1825; *Histoire de l'Eglise catholique d'Utrecht*, ibid., 1826; *Les conciles de Valence et de*

Turin, ibid., 1827; *Les conciles d'Afrique*, ib., 1828; *Des chroniques, ou livres trois et quatre des Rois, de leur rapport avec les livres de Samuel, du degré de confiance qu'ils méritent et de l'époque à laquelle ils ont été rédigés*, ibid., 1831.

HERMAN de Sainte-Barbe (Guillaume Héris, plus connu sous le nom de P.), né en 1657 à Liége, ayant embrassé la règle du Carmel, partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Il mourut dans sa ville natale vers 1707. On a de lui : *Carmelus triumphans, seu sacræ panegyres sanctorum carmelitarum ordine alphabetico compositæ*, Louvain, 1688, in-8; *Recueil de dizains en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liége*, 1691, in-4; *Méditations sur l'oraison dominicale*, tirées des *Œuvres* de sainte Thérèse, Liége, 1705, in-8.

HERMANN (Jean-Godefroy-Jacques), né en 1772 à Leipsig, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. Après avoir étudié le droit à Iéna, il revint dans sa patrie, où il fut nommé, en 1796, professeur d'éloquence et de poésie. Il remplit avec le plus grand zèle ces fonctions, et ne tarda pas à être regardé comme l'un des savants les plus distingués de l'Allemagne. En 1819, il contribua puissamment à créer la société grecque, qui, comme on le sait, est devenue une pépinière d'excellents hellénistes. Membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, en 1835, l'institut de France l'admit au nombre de ses associés étrangers. Il mourut, le 30 décembre 1848, à 76 ans. On a de lui : *De metris poetarum græcorum et romanorum libr. III*, Lipsiæ, 1796, in-8; *De emendanda ratione græcæ grammaticæ pars prima, accedunt Herodiani aliorumque libelli nunc primum editi*, ibid., 1801, in-8; *Elementa doctrinæ metricæ*, ibid., 1816; glascow, 1817, in-8; *Opuscula*, Lipsiæ, 1827-39, 7 vol. in-8. Cette collection réunit nombre de morceaux sur la métrique, les poètes tragiques grecs, etc., qui, pour la plupart, avaient paru ou séparément ou dans des recueils académiques.

HERMBSTÆDT (Sigismond-Frédéric), chimiste, né en 1760 à Erfurth, après avoir terminé ses études, fit des cours particuliers de physique, de chimie et de technologie. Nommé, en 1791, membre de l'académie des sciences de Berlin, professeur de physique, de chimie, pharmacien de la cour et conseiller du commerce et des manufactures, il ne s'occupa dès lors que du perfectionnement des arts par les nombreuses applications de la chimie, qui, depuis un demi-siècle, ont tant contribué aux progrès de l'industrie, et mourut le 23 octobre 1833. On a de lui : *Expériences et observations sur la chimie et la physique*, 1786-89, 2 vol. in-8; *Bibliothèque des ouvrages modernes sur la physique, la chimie, la métallurgie, et la pharmacie*, Berlin, 1787-1802, in-8; *Plan systématique de chimie expérimentale*, ibid., 1791-1803; Bâle, 1812-13, 3 vol. in-8; *Discours sur le but de la chimie*, Berlin, 1792, in-8; *Eléments de pharmacie expérimentale*, ibid., 1792-93, 2 vol. in-8; *Principes de l'art de la peinture*, ibid., 1802, 2 vol. in-8; *Magasin pour les teinturiers, les peintres sur étoffes et les blanchisseurs*, etc., ibid., 1802-1810, 3ᵉ édit., 1824, 7 vol. in-8; *Archives de chimie agricole, etc.*, ibid., 1803-15, 6 vol. in-8; *Principes chimico-technologiques de toutes les parties de l'art du tanneur*, ibid., 1805-07, 2 vol. in-8; *Eléments de chimie expérimentale*, ibid., 1808, in-8; *Bulletin des nouvelles scientifiques*, continué sous le titre de *Museum des nouvelles*, ib., 1809-18, 20 vol. in-8, avec planches; *Guide utile pour le bourgeois et l'habitant de la campagne*, ibid., 1815-22, 6 vol. in-8, avec planches; *Eléments de chimie théorique et pratique à l'usage des militaires et surtout des officiers du génie et de l'artillerie*, ib., 1822, 3 vol. in-8, avec planches.

HERMIDA (Benito y Porras-Bermudez-Maldonado), né à Saint-Jacques en Galice en 1736, entra dans le barreau et fut investi en 1768 des fonctions de juge criminel de la chancellerie de Grenade. Nommé en 1786 président de l'académie de Séville, il y laissa comme dans son premier poste les souvenirs les plus honorables et fut appelé à la chambre du roi en 1799 en qualité de conseiller. Il venait d'obtenir sa retraite, quand les événements de 1808 mirent sa fidélité à l'épreuve. Malgré son âge avancé, il fut un des espagnols qui contribuèrent le plus efficacement à la défense de leur pays, soit par ses conseils, soit par ses actions. Après avoir voulu demeurer à Saragosse pendant le siége de cette ville, il fut nommé par la justice centrale ministre de grâce et de justice, dirigea en partie les affaires de la régence jusqu'à la restauration du trône. Il mourut en 1814, ne laissant à sa famille, après une carrière si longue et si laborieuse, que sa réputation de savoir et de vertus. Il ne reste que trois de ses ouvrages : *Réflexions militaires d'un bourgeois*, Séville, 1809, in-12; *Exposé abrégé des Cortès, gouvernement ou constitution du royaume de Navarre, publié en l'honneur des Cortès générales et extraordinaires réunies à Cadix, avec diverses réflexions*, Cadix, 1811, in-8; *Le paradis perdu de Milton, trad. de l'anglais*, Madrid, 1814, 2 vol. in-12. Les journaux anglais ont fait l'éloge de cette traduction pour sa grande exactitude.

HERRADE, abbesse du monastère de Hohenbourg, ou de Sainte-Odille en Alsace, au XIIᵉ siècle, pratiqua dans le cloître la réforme de Saint-Augustin et fonda à côté un hospice desservi par douze chanoines réguliers du même ordre. Aimant les lettres et les arts, elle ne négligea rien pour en entretenir le goût parmi ses religieuses. C'est dans ce but qu'elle composa son *Hortus deliciarum*, qu'elle exécuta elle-même avec un grand soin sur parchemin.

HESE (Jean de), était prêtre du diocèse d'Utrecth au XIVᵉ siècle. Il voyagea en Orient et publia le récit de ses pérégrinations dans un volume intitulé : *Itinerarium Joannis de Hese*, etc., in-4, sans date ni lieu d'impression, dont la rareté fait tous le mérite.

HESSELBACH (François-Gaspard), né en 1739 à Hemmelbourg, fit ses études médicales à l'université de Wurzbourg, et fut nommé, en 1807, chirurgien en chef et professeur d'opérations de l'hôpital de cette ville. Il mourut le 24 juillet 1816. On a de lui : *Introduction à l'anatomie du corps humain*, Rudolstadt, 1805-10, 2 vol. in-4, fig.; *Traité anatomico-chirurgical sur l'origine des hernies*, Wurz-

bourg, 1806, in-4; *Nouvelles recherches anatomico-pathologiques sur l'origine et les progrès des hernies*, ibid., 1814, in-4 avec 17 pl.; *Description et peinture d'un instrument pour découvrir et arrêter sûrement les hémorrhagies dans l'opération de la hernie*, ibid., 1815, in-4, avec 1 pl. Ces ouvrages, tous écrits en allemand, sont estimés.

HEYSE (Jean-Chrétien-Auguste), né en 1764 à Nordhausen, enseigna pendant sa vie entière, et mourut le 27 juillet 1829. On a de lui : *Essai critique sur l'éducation et l'instruction*, etc., 1810, in-8; *Idées sur les langues en général, et sur la langue allemande en particulier*, 1811, in-8; *Dictionnaire abrégé des expressions étrangères importées et naturalisées en Allemagne*, 4e édit., 1825, in-8; *Grammaire allemande*, 6e édit., 1826, in-8; *Abrégé de versification allemande*, Hanovre, 1820, gr. in-8; *Manuel théorique et pratique de tous les genres de poésie*, Magdebourg, 1821, gr. in-8; l'*Entomologie et l'Elmintologie du manuel d'histoire naturelle à l'usage des gens de la campagne*, Hanovre, 1817, gr. in-8; *Remarques sur l'écrit de Schlæger*, intitulé: *Du haut mérite et de l'influence de l'éducation sur le sort de la femme*, Quedlinbourg, 1826, in-8.

HIRET (Jean), historien, né à Chazé dans l'Anjou vers le milieu du XVIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique. Il était déjà sur le retour de l'âge quand il publia les *Antiquités de l'Anjou*, Angers, 1605, in-12, qui sont à proprement parler les annales abrégées de cette province depuis le déluge, car l'auteur remonte jusque-là. Historien crédule mais naïf, on peut le consulter avec fruit pour tout ce qui regarde le XVIe siècle.

HIRNHAYM (Jérôme), abbé du Mont-Sion, de l'ordre de Prémontré, était né à Troppau en Silésie en 1635. Il est renommé pour son éminent savoir autant que pour ses vertus religieuses. Il était docteur en théologie et en droit civil et canonique. La médecine et les belles-lettres ne lui étaient pas étrangères. Il mourut en 1679. On a de lui : un *Commentaire* sur le discours de saint Norbert à ses frères; *Recta vitæ via ou Méditations tirées de l'Écriture sainte, et distribuées pour tous les jours de l'année*, dont la première édition fut mise à l'index pour quelques endroits d'une spiritualité trop raffinée; *De typho generis humani*, qui contient plusieurs propositions qui semblent tendre au scepticisme. Il fut défendu.

HIRZEL (Henri), né en 1766 à Weiningen près de Zurich, après avoir terminé sa théologie et reçu les ordres, passa plusieurs années en Italie. De retour dans sa patrie, il enseigna la logique et les mathématiques, et fut pourvu de la chaire d'histoire ecclésiastique et de théologie. En 1809, il obtint un canonicat, et une place de conseiller au conseil académique. Il mourut le 7 février 1833. On a de lui : *Les lettres d'Eugénie*, Zurich, 1809, 3e édit., 1820, 3 vol. in-8; *Vues de l'Italie d'après diverses relations de voyages, étrangères et toutes récentes*, Leipsig, 1823-24, 2 vol. in-8.

HOFF (Charles-Ernest-Adolphe de), savant et homme d'état, né à Gotha en 1771, acheva ses études dans les universités d'Iéna et de Gœttingue, et de retour dans sa ville natale y devint secrétaire de légation à la chancellerie secrète. Après avoir fait partie de plusieurs commissions chargées des plus graves affaires, il fut nommé conseiller de chancellerie et plus tard co-directeur des collections de sciences et d'arts. Ses connaissances profondes en minéralogie et en géologie le rendaient éminemment propre à cette place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1837. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Description du Thuringerwald sous tous ses rapports*, Gotha, 1807-1812, 2 vol. en 4 parties; *Histoire des changements que la tradition ou les écrivains nous attestent être survenus à la surface de la terre*, 1822-1834, 3 vol.; *Magasin pour la minéralogie, la géognosie et la géographie minérale*, Leipsig, 1800; l'*Empire germanique avant la révolution française et la paix de Lunéville*, Gotha, 1801 et 1805, 2 vol. : compilation parfaitement rédigée, qui est certainement l'une des plus substantielles et des plus commodes qu'on puisse avoir sur une époque si remarquable; *Description statistique et topographique des pays Saxons*, Weimar, 1820. On regrette qu'aucun de ces ouvrages n'ait été traduit en français.

HOHENLOHE (le prince Alexandre de), illustre thaumaturge du XIXe siècle, naquit en 1796 et embrassa l'état ecclésiastique. Dès sa jeunesse il posséda un canonicat à Bamberg au milieu des possessions de sa famille qui était l'une des plus anciennes de l'Allemagne. Nommé évêque de Groswarden, il mourut dans les environs de Vienne au mois de novembre 1849, à 53 ans. Sa piété, ses vertus et surtout les prodiges qu'il opéra, le rendirent très-célèbre dans ces derniers temps. Puissant en œuvres aussi bien que distingué par sa science, il intercédait pour les malades qui lui étaient recommandés et il obtenait ainsi des guérisons inattendues qui dépassaient évidemment les forces de la nature et les ressources de l'art. Un grand nombre de ces prodiges ont été constatés par des procès-verbaux authentiques, ou racontés dans des ouvrages destinés à entretenir la ferveur parmi les fidèles. La réputation de ce pieux thaumaturge s'est répandue dans les deux mondes. On lui écrivait des pays les plus lointains pour solliciter son intercession auprès de Dieu. A la réception de la lettre, il fixait le jour où il prierait pour le malade et l'invitait à s'unir à lui. Il n'était pas rare qu'une amélioration sensible ou même un rétablissement complet eût lieu au jour et à l'heure indiqués par le prince. Nous citerons parmi ses ouvrages : le *Fidèle au pied de la croix, ou Méditations en forme de prières sur les principaux sujets de piété*; ouvrage traduit en latin, Paris, 1824, in-12; *Méditations, prières et exercices pour tous les jours de l'année*, trad. de l'allem. par M. Lowengard, Paris, 1827, 2 vol. in-18; *Méditations sur les quatre fins dernières et litanies des principales vertus*, avec un abrégé de la vie du Pr. Alex. de Hohenlohe et une notice sur ses principaux miracles, par l'abbé R...., supérieur des missions de Nancy, Paris, 1827, in-18; *Le missionnaire des familles chrétiennes, méditations extraites des heures catholiques*, Paris, 1827, in-18; *Sacerdos catholicus in oratione positus*, etc., Vesuntione, 1827, in-32.

HORBORCH (Guillaume de), canoniste, né vers le milieu du XIVe siècle, se rendit à Rome et y fut attaché longtemps comme avocat au tribunal de la Rote dont il a recueilli les décisions. Cette compilation a été publiée sous le titre de *Decisiones novæ Rotæ Romanæ*, Rome, vers 1470, in-fol.

HOTTINGER (Jean-Jacques), professeur et chanoine à Zurich, né dans cette ville en 1750, y mourut en 1819. On lui doit de bonnes traductions notamment de la *Divination* et du *de Officiis* de Cicéron, des *Caractères de Théophraste* et des *dits mémorables de Socrate*. Ses autres ouvrages sont : *Bibliothèque de littérature, de philosophie et de théologie moderne*, Zurich, 1784-1786, 3 vol. in-8; l'*Essai d'un parallèle entre les poètes allemands et ceux de la Grèce et de Rome*, Manheim, 1789; *Opuscula oratoria*, Zurich, 1816.

HOURELLE (Pierre-François), médecin, né en 1758 à Reims, où il mourut le 15 mai 1832, a publié : *Dissertation sur l'empyème et les différentes espèces d'épanchements qui peuvent se faire dans la capacité de l'estomac*, Strasbourg, 1808, in-4; *Remarques topographiques, médicales et politiques sur la ville de Reims et son territoire*, Reims, 1810, in-4.

HOYER (le P. Michel), poète latin, né en 1593 à Hesdin, petite ville de l'Artois, embrassa l'état ecclésiastique et suivit la carrière de l'enseignement avec un grand succès. Il mourut en 1650, après avoir pris l'habit des ermites de Saint-Augustin au couvent d'Ypres. On a de lui : *Flammulæ amoris S. P. Augustini versibus et iconibus exornatæ*, Anvers, 1629, in-12. C'est un choix des maximes de l'évêque d'Hippone, paraphrasées en vers latins; *Theatrum castitatis, sive Susanna et Gamma, tragœdiæ*, Tournai, 1631, in-12; *Sancta Theodora, tragœdia*, Anvers, 1641, in-12; *Historiæ tragicæ sacræ et profanæ decades duæ*, Cologne, 1647, in-12.

HROSVITA, quatrième abbesse de Gandersheim, couvent de l'ordre de Saint-Benoît dans la Basse-Saxe, qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre Rosvita, auteur de *Drames* chrétiens, qui annoncent un talent de style fort rare à cette époque, et une connaissance du monde plus grande qu'on ne devrait l'attendre d'une simple religieuse (*voy.* ROSVITA, VII, 331). L'abbesse de Gandersheim vivait à la fin du IXe siècle; on ignore le nom de sa famille, mais sa naissance était illustre, car ce monastère n'avait jusqu'alors compté que des princesses pour ses supérieures. Plusieurs chroniqueurs disent qu'elle appartenait à la famille ducale de Saxe. Elle excellait en plusieurs sciences, particulièrement dans la logique et la rhétorique, comme le prouvent ses livres et ses manuscrits. Elle a composé en effet, un *Traité de logique*, très-célèbre dans le temps, mais qui ne nous est point parvenu. Hrovsita ne gouverna que pendant trois années le monastère de Gandersheim. Elle mourut en grand renom de sainteté l'an 906 ou 926. On lui attribue : *La vie en prose de saint Willibald et de saint Wunibald*, imprimée dans Canisius, (*Lect. antiq.* tom. IV), dans Mabillon (*Sæcul.* III, *Sanct. sancti Bened.* tom. II, p. 176), et dans Surius (*Act. Sanct.*).

HUSCHKE (Emmanuel-Théophile), né en 1761, était depuis 1811 professeur et bibliothécaire à l'université de Rostock, lorsqu'il mourut à Greussen en Thuringe en 1828. On lui doit plusieurs morceaux pleins d'érudition, entre autres : *Commentatio de inscriptione vasculi Locris in Italia reperti*, Rostock, 1813, in-fol.; *Albii Tibulli carmina*, Leipsig, 1819, 2 vol. in-8; *Epistolæ virorum doctorum ineditæ*; *Commentatio de Cannio Cimbro Lysidici filio*, Rostock, 1824, in-4.

HUSKISSON (Guillaume), homme d'état, né en 1770 dans le comté de Worcester, devint en 1792 secrétaire particulier de lord Gower, ambassadeur d'Angleterre en France. A son retour, il fut remarqué de Canning et de Pitt, entra au parlement et à dater de 1807 parut fréquemment à la tribune, où il se fit une réputation d'orateur et d'économiste. Après avoir été tantôt ministre, tantôt fonctionnaire en rapports intimes avec le cabinet, il se jeta dans l'opposition à la fin de sa carrière parlementaire et n'appuya en 1829, parmi les mesures gouvernementales, que le bill d'émancipation catholique : il croyait devoir cette manifestation à la mémoire de Canning. Il mourut en 1830, broyé par une voiture à vapeur sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester.

I

IBRAHIM-PACHA naquit en 1789, à la Cavole, dans la Roumélie, ancienne Macédoine. Son père, Méhémet-Ali (*voy.* ce nom), faisait alors le trafic des tabacs. Lorsque Méhémet, après avoir trahi tour-à-tour les Turcs et les Mameluks, eut obtenu, en promettant à la Porte de lui payer quatre mille bourses, l'investiture du pachalick d'Egypte, Ibrahim, âgé de dix-sept ans, dut partir pour Constantinople où son père l'envoyait en otage, comme garant de sa promesse, 12 octobre 1806. Les Wahabites, sorte de protestants dans l'Islamisme, désolaient depuis quelques années l'Arabie et, maîtres des villes Saintes qu'ils opprimaient, en défendaient l'entrée aux caravanes de pèlerins. Le divan, pour affaiblir le pacha d'Egypte, l'avait chargé de soumettre les rebelles et de délivrer la Mecque et Médine. Deux expéditions conduites, l'une par Toussoun, frère cadet d'Ibrahim, l'autre, par Méhémet lui-même, n'avaient pas réussi. Ibrahim, revenu de Constantinople, fut envoyé dans l'Hedyaz. Le

3 septembre 1816, il partit du Caire, âgé de 26 ans. Il se rendit d'abord à Médine, pour faire ses dévotions au tombeau du prophète. Là, il jura de ne remettre le sabre dans le fourreau, qu'après l'entière extermination du wahabisme et fit vœu de sacrifier, après la victoire, trois mille moutons sur le mont Arafât. Il débuta par un échec sous les murs d'El-Rass, ville frontière du Nedged, province où Wahab avait donné naissance à sa secte. Il s'empara ensuite de Boureydeh, El-Masnab, Châkra, Dorâma, au cœur même du pays, et s'avança, en battant toujours l'ennemi, jusqu'à Dérayeh où s'était enfermé le chef wahabite, Abdallah. Il forma le siége de cette capitale sous la direction de M. Waissière, officier français. Deux mois s'étaient écoulés; le feu prit à la tente qui contenait toutes les munitions de l'armée et la fit sauter. Ibrahim se trouva donc, à cinq cent lieues de l'Egypte, au milieu des déserts de l'Arabie en présence d'un ennemi bien supérieur en nombre, sans autres munitions que quelques gargousses et les cartouches conservées par les soldats dans leur giberne. La position était on ne peut plus critique. Le jeune prince, loin de se décourager, ordonna un assaut général, déclarant aux troupes qu'il fallait ou mourir ou prendre Dérayeh. Abdallah, battu sur tous les points, fut obligé de se rendre. Ibrahim l'envoya à Méhémet; celui-ci fit partir le wahabite pour Constantinople où il eut la tête tranchée. Après la prise de Dérayeh, toute résistance cessa dans le Nedged. La guerre ne fut plus qu'un long massacre. Ibrahim, décoré par la Porte du titre de Pacha des villes saintes, le premier pachalik de l'empire, fit une entrée triomphale au Caire, 11 décembre 1819. Méhémet organisait alors son armée à l'Européenne, et Ibrahim, tout vainqueur de l'Hedyaz qu'il était, vint, malgré ses répugnances, prendre place à la queue du bataillon, à son rang de taille, pour apprendre la charge en douze temps. Lorsqu'il fallut faire accueillir aux Turcs l'admission des Fellahs ou Arabes au grade même le plus subalterne dans l'armée, le vice-roi rencontra de fortes résistances: Ibrahim en triompha par une plaisanterie. Nous avons besoin de caporaux, dit-il un jour : le grade de caporal à celui qui courra le mieux, Turc ou Arabe. Les Turcs se prêtèrent à cette proposition originale: mais les Arabes avaient plus d'agilité et aujourd'hui le Fellah peut aspirer même au rang de capitaine. Méhémet dut aider le sultan contre la Grèce révoltée. Au mois d'août 1825, Ibrahim envahit la Morée à la tête des troupes régulières du vice-roi. Il pacifia Candie, promena ses armes triomphantes dans tout le Péloponnèse et ne se retira qu'après Navarin et devant l'expédition française. Méhémet convoitait ardemment la Syrie, sans la possession de laquelle l'Egypte ne saurait former un état fort et indépendant. Le sultan, qui redoutait l'ambition de son redoutable vassal, n'avait jamais voulu la lui céder. Le vice-roi résolut de la conquérir. Ibrahim entra en Syrie à la tête de quarante mille hommes, 1831. Il s'empara de Saint-Jean d'Acre et déclara qu'il irait aussi loin qu'il pourrait se faire comprendre, en parlant l'arabe. Le 17 juillet 1832, il remporta la victoire de Hom, quelques jours après, celle de Beylau, et enfin le 21 décembre même année, celle de Konieh qui lui ouvrait les portes de Constantinople. L'hésitation de Méhémet lui fit perdre l'occasion de remplacer par la sienne la dynastie d'Othman. Ibrahim dut s'arrêter à Vatahieh; la diplomatie intervint et un traité conclu entre Mahmoud et Méhémet, donna à celui-ci la possession de la Syrie jusqu'à Adana. Le sultan, que cette cession humiliait, rompit le traité et recommença la lutte. Ibrahim rentra en Syrie et remporta, le 24 juin 1839, l'éclatante victoire de Nézib. Tout semblait alors favoriser les vues ambitieuses de l'Egyptien. Mahmoud mourut et sa flotte se donna à Méhémet-Ali. Mais tout-à-coup, sous prétexte de conserver l'intégrité de l'empire Ottoman, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse intervinrent. Les flottes anglaises et autrichiennes bombardèrent Beyrout. Ibrahim et son père, trop faiblement appuyés par la France, durent céder devant les forces combinées des quatre grandes puissances et le traité du 15 juillet 1840, en ruinant les projets du vice-roi, ne laissa à Méhémet-Ali que le Pachalich héréditaire de l'Egypte. Ibrahim, après ce fatal traité, visita la France, l'Angleterre, où on lui fit une brillante réception. Il mourut avant son père en 1848.

ICHON (Pierre-Louis), conventionnel, né en Gascogne, vers le milieu du XVIIIe siècle, était supérieur de la maison de l'oratoire de Condom en 1789. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution et fut nommé par le département de l'Oise d'abord à l'assemblée législative, puis à la convention nationale. Comme tous les transfuges du sacerdoce, il se distingua par la violence de sa haine contre l'Eglise et la monarchie. Après avoir voté la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, il fut envoyé en mission en Gascogne pour faire exécuter avec toute la rigueur les lois portées contre les ecclésiastiques insermentés. Dartigoeyte l'accompagnait (*voy.* ce nom, III, 152). Les deux représentants soulevèrent contre eux la population de Bordeaux et ne durent leur salut qu'à l'intervention des magistrats. Revenu à la convention, Ichon garda le silence et sortit ensuite de la vie politique, pour remplir à Senlis les fonctions d'inspecteur de la loterie. En 1815, ayant été obligé de quitter la France, comme régicide, il y rentra après la révolution de 1830, et mourut à Thouars en 1839.

IMBERT (Nicolas). *Voy.* JOUBERT, surnommé ANGOULEVENT.

IRICO (l'abbé Jean-André), né en 1704 à Trino près de Verceil, après avoir terminé ses études théologiques, fut ordonné prêtre. Il étudia ensuite le droit civil et canonique à l'université de Turin, et en 1725, reçut le grade de docteur. Un canonicat étant devenu vacant dans l'Eglise collégiale du bourg de Livorno, près de Crescentino, il y fut promu. Dans cette solitude, il s'adonna à des études consciencieuses, et s'appliqua à méditer les ouvrages des Pères de l'Eglise. Plus tard, il s'établit à Milan, où il devint membre de l'académie palatine fondée par le comte d'Archinto. En 1748, ce dernier le fit

directeur de sa bibliothèque et de l'établissement typographique qu'il avait dans son palais. La même année, Irico fut reçu docteur au collége de la bibliothèque Ambrosienne, et nommé l'un des préfets de ce riche dépôt de manuscrits. Revêtu, en 1764, de la dignité de prévôt et de curé du chapitre collégial en l'Eglise paroissiale de Trino, il se livra dès lors exclusivement aux fonctions de son ministère, et mourut le 2 mars 1782. On a de lui : *Dialoghi sopra la descrizione di Milano del Latuada*, Milan, 1738, in-8; *Rerum patriæ libr. III ab anno urbis æternæ 154, ad annum Christi 1672, ubi Montisferrati principum, episcoporum, aliorumque virorum gesta ex monumentis plurimis nunc primum editis recensentur; accedit dissertatio de sancto Oglerio, Locediensis monasterii abbate, cum figuris et indicibus*, Milan, 1745, in-fol. Cette histoire fort remarquable a été rédigée sur de nombreux documents. *De Sancto Evasio, Astentium primo episcopo et martyre, Casalensis urbis patrono, dissertatio historico-critica*, Milan, 1748, in-4; *Codex Evangeliorum S. Eusebii magni episcopi et martyris manu exaratus, ex autographo basilicæ Vercellensis ad unguem exhibitus, nunc primum in lucem proditus*, ibid., 1748, 2 vol. in-4 (*Voy.* sur cet ouvrage Eusebe de Verceil, III, 447); *Dissertazione sul fine primario del matrimonio a confutazione del conte Rubini*, 1751, in-8; *Oratio habita in laudem Dominici Leonardi*, Milan, 1751, in-8; *Controreplica al signor conte Rubini sul fine primario del matrimonio*, ibid., 1753, in-8, *Vita dei SS. martiri Vitale ed Agricola*, ib., 1759, in-8; *Memorie degli atti e translazione di S. Cajo, papa e martire venerato nella chiesa di Palazzuolo presso à Trino, con notizie del frate Bonaventura Relli, francescano reformato, che portò alla sua patria quel sacro tesoro*, Casal, 1768, in-8. L'abbé Irico a en outre laissé de nombreux manuscrits; la plupart se rapportent aux antiquités ecclésiastiques, et plusieurs mériteraient d'être publiés.

ISIDORE, archevêque de Thessalonique, était très-versé dans les lettres grecques et latines. Il vint à Rome vers 1435 et concourut avec Bessarion à la réunion de l'Eglise grecque qui fut prononcée au concile de Ferrare en 1438. Il reçut en récompense le chapeau de cardinal et le titre de légat apostolique pour parcourir la Russie et publier partout le décret d'union. Mais le grand duc Wassili, poussé par son clergé, condamna ce décret et retint le légat prisonnier. A peine échappé de sa captivité, il se rendit à Constantinople auprès de Constantin paléologue et y demeura jusqu'à la prise de cette capitale. On présume qu'il put échapper au massacre et qu'il regagna Rome où il mourut.

ISNARD (Maximin), né à Grasse vers 1755, faisait dans cette ville le commerce de parfumerie, lorsque la révolution éclata. Député à la législative et à la convention, il y déclama contre les prêtres et les émigrants avec une incroyable férocité. En 1791, après une tirade dans laquelle il maltraitait les réfractaires, il s'oublia jusqu'à dire : « La loi, » voilà mon Dieu, je n'en connais point d'autre : » profession d'athéisme qui souleva dans l'assemblée et dans la presse les plus violents murmures. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. Etant revenu à des sentiments plus humains, il quitta la convention en 1794, devint l'année suivante membre du conseil des cinq-cents et obtint en 1797 une place dans les tribunaux du Var. Ce fut alors qu'on le vit rentrer dans le sein de cette religion qu'il avait si violemment outragée. Sa conduite ne cessa dès lors d'édifier ses concitoyens et il mourut vers 1830, dans les sentiments d'un repentir et d'une piété tout-à-fait exemplaires.

ISOLANIS (Isidore de), théologien, né dans le xve siècle à Milan, embrassa la règle de Saint-Dominique et fut nommé lecteur à Bologne, où il expliqua le livre des sentences de P. Lombard. Il combattit l'un des premiers les doctrines de Luther et mourut au milieu du xvie siècle. Nous citerons parmi ses ouvrages les plus recherchés : *De regum principumque institutis*, Milan, sans date, in-fol.; *Explicatio immortalitatis humani animi, secundum philosophos*, ibid., 1509, in-4; *Disputationes catholicæ*, ibid., 1517, in-fol.; *De imperio militantis animæ libri quatuor*, ibid., 1717, in-fol.

J

JABALOT (le P. François-Ferdinand), prédicateur, né à Parme en 1780, fut admis comme novice à l'âge de dix-huit ans dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir fait son cours de théologie à Rome, il se voua à la prédication et obtint de grands succès dans ce genre. Dans les chapitres de son ordre, il fut revêtu des premières dignités, nommé maitre-général et consulteur de la congrégation de l'index, et enfin examinateur des évêques. Il mourut à Rome en 1834. On a de lui : *Degli Ebrei nel loro rapporto colle nazioni cristiane*, Rome, 1825, in-12; *Orazione funebre in morte del conte Antonio Cerati, detta in Parma nel* 1816, in-4.

JACOB-KOLB (Gérard), littérateur, né à Reims en 1775, commença ses études dans sa ville natale et les acheva en Allemagne. Après de longs voyages, il s'appliqua successivement à l'histoire naturelle, à la numismatique et à la géologie. Sa mort arriva en 1830. On a de lui : *Recherches historiques sur les antiquités d'Augst, ancienne colonie romaine située près de Bâle en Suisse*, Reims, 1823, in-8; *Description historique de la ville de Reims*, ib., 1825, in-8;

Traité élémentaire de la numismatique ancienne, grecque et romaine, Paris, 1825, 2 vol. in-8; *Notice sur la rareté des médailles antiques*, ib., 1828, in-8; *Recherches historiques sur les croisades et les Templiers*, ibid., 1828, in-8; *Voyage philosophique dans l'Amérique méridionale*, ibid., 1829, in-12; *Le frondeur ou observations sur les mœurs de Paris et de la province au commencement du* XIXe *siècle*, ib., 1829, in-12. Jacob était un des collaborateurs de la *Biographie univervelle*.

JACQUEMART (l'abbé Nicolas-Thierri), né à Sedan vers 1730, après avoir été novice chez les chartreux, puis chez les bénédictins, occupa successivement plusieurs cures, où il s'occupa beaucoup moins de son ministère que de plaisirs indignes de lui et peu propres à le faire estimer. Il mourut en 1803 à Villers-Cernay. Il a publié : *Voyage en vers à l'abbaye de Lavaldieu*, Liége, 1756, in-8, ouvrage burlesque où l'on trouve des vers fort gracieux.

JACQUEMIN (Jacques-Alexis), évêque de Saint-Dié, né à Nancy en 1750, entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique. Il était professeur de théologie à l'université de Nancy, quand la révolution éclata. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il se retira en Allemagne, où M. de la Fare, évêque de Nancy, le prit pour vicaire-général. Au retour de l'émigration il professa la philosophie au lycée de sa ville natale, reçut en 1823 la croix de la légion-d'honneur et fut nommé à l'évêché de Saint-Dié. Ses infirmités l'ayant obligé de se demettre de son siége, il reçut les titres de chanoine évêque de Saint-Denis, et mourut en 1832. Outre un traité de *Incarnatione Verbi divini*, on a de lui : *Abrégé des mémoires de l'abbé Barruel pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Hambourg (Nancy), 1801, 2 vol. in-12. Jacquemin fut l'un des collaborateurs du Journal intitulé : *Le catholique de Nancy*.

JACQUINOT de PAMPELUNE (Claude-François-Joseph-Catherine), né à Dijon en 1771, exerça de 1790 à 1811 la profession d'avocat dans sa ville natale. Nommé avocat-général à Dijon en 1811, puis procureur-général à la Haye, il fut rappelé en France par les désastres de 1813. Au second retour des Bourbons, il présida le collége électoral de l'Yonne et fut porté à la députation. La confiance de ses concitoyens lui continua le mandat, presque sans interruption, jusqu'à sa mort. Il fut revêtu en 1826 des fonctions de procureur-général, près la cour royale de Paris et près la cour des pairs, perdit cette place en 1830 et mourut en 1835, avec une grande réputation de modération et de fermeté, soit comme homme politique soit comme magistrat.

JANET (Jean-Jacques), humaniste distingué, né en 1790 à Savigny, dans le département de Saône-et-Loire, entra dans l'instruction publique et enseigna successivement à Saint-Amour, à Luxeuil et à Saint-Claude. En 1828, il fut appelé à la chaire de rhétorique du collége de Dôle, comme un des professeurs de l'université, les plus capables de succéder aux jésuites. Nommé en 1834 principal du collége de Baume-les-Dames, il s'y fit estimer pour la douceur et la facilité de son commerce, aussi bien que pour le goût et le bon esprit qui présidaient à ses leçons. Il mourut en 1840. On lui doit, outre quelques opuscules, *Rudiment de la langue latine*, Dole, 1832, in-12, ouvrage remarquable, supérieur à celui de Lhomond pour le plan, mais moins simple dans les détails. Il a été mis par l'université au rang des livres classiques et il a eu trois éditions.

JANIN (le P. Joseph), religieux des Grands-Augustins de Lyon, naquit dans cette ville vers 1715. Il devint bibliothécaire de son couvent et vicaire provincial de son ordre. Lors de la suppression des cloîtres, il refusa d'adhérer au schisme et de quitter sa ville natale, où son ministère pouvait encore être utile aux fidèles. Dénoncé dans l'exercice de ses courageuses fonctions, il fut emprisonné, condamné et mis à mort en 1794. On lui doit un abrégé des *Annales de la Chine*, sur la version française du Fong-Ping-Tchin, qui formait 12 vol. in-4. Ch. de Montazet, à qui l'auteur en avait fait hommage, le déposa dans la bibliothèque de la ville, où il est resté inédit.

JARRIC (Pierre du), jésuite, né en 1565 à Toulouse, enseigna pendant quinze ans la théologie morale au collége de Bordeaux, et mourut à Saintes en 1616. On a de lui : *l'Histoire des choses mémorables advenues tant ès Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais*, etc., Bordeaux, 1608-1610-1614, 3 vol. in-4. Cet ouvrage, d'un mérite incontestable pour son exactitude, a été traduit en latin par le P. Math. Martinez, Cologne, 1615, 3 vol. in-8.

JARS (François de ROCHECHOUART, plus connu sous le nom du chevalier de), joignit à beaucoup d'esprit et d'amabilité, une fermeté d'âme peu commune. Né dans les premières années du XVIIe siècle, il fut admit dans l'intimité de la reine Anne d'Autriche, qui avait en lui une confiance particulière. Devenu pour ce motif suspect au cardinal de Richelieu, il fut, après la fameuse journée connue sous le nom des *Dupes*, exilé en Angleterre. Rappelé en 1631, il recommença bientôt à prendre part aux intrigues de la cour; mais, l'année suivante, il fut enfermé à la Bastille, puis transféré à Troyes, où son procès fut instruit par Laffémas, surnommé le *Bourreau du cardinal*. Interrogé 80 fois, condamné à mort, conduit à l'échafaud, il refusa constamment de rien révéler qui pût compromettre la reine mère ou ses amis. Au moment où il plaçait sa tête sur le fatal billot, on vint lui annoncer sa grâce, et il obtint même quelque temps après sa liberté ; mais il reçut l'ordre de partir pour l'Italie, d'où il ne revint qu'après la mort de Richelieu. Dans la suite on lui donna la commanderie de Lagny-le-Sec et l'abbaye de Saint-Satur. Il avait joué un rôle dans les premiers troubles de la fronde, et contribué à les apaiser. Il mourut vers 1670.

JERPHANION (Gabriel-Joseph baron de), né au Puy en 1758, était syndic du Velay avant la révolution, et siégea à ce titre aux états de Languedoc. Arrêté pendant la terreur, il resta dix-huit mois en prison. Il remplit sous l'empire plusieurs préfectures, fut créé baron par Louis XVIII, et mourut

dans la retraite en 1832. On a de lui : *Mémoire sur la surcharge qu'éprouve le département de la Haute-Loire dans la répartition générale des contributions directes*, le Puy, 1797, in-8 ; *Statistique du département de la Lozère*, Mende, 1801, in-8.

JOLY-CLERC (Nicolas), naturaliste, né à Lyon, se consacra fort jeune encore à l'état ecclésiastique et entra dans la congrégation de Saint-Maur. A l'époque de la révolution, il quitta sans regret la vie religieuse, se cacha sous la terreur et obtint plus tard la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Oise. Rendu à l'état laïque en 1802, par un bref du saint Siége, il mourut en 1817 à Sainte-Périne de Chaillot. On a de lui : *Cours complet et suivi de botanique*, 1795, in-8; *Principes de la philosophie du botaniste*, etc., 1798, in-8; *Phytologie universelle ou Histoire naturelle et méthodique des plantes, de leurs propriétés, de leurs vertus et de leur culture*, 1799, 5 vol. in-8; *Cours de minéralogie rapporté au tableau méthodique des minéraux donnés par Daubenton*, 1802, in-8; *Dictionnaire raisonné et abrégé d'histoire naturelle par d'anciens professeurs*, Paris, 1806, 2 vol. in-8.

JONAS, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né vers 599 à Suse dans la Ligurie, embrassa la vie monastique en 618 dans l'abbaye de Bobio fondée par saint Colomban. Saint Attale, qui gouvernait alors ce monastère, le choisit pour secrétaire et lui fit faire différents voyages. On conjecture qu'il devint abbé d'Elnone. Il vivait encore en 665; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui : les *Vies* de saint Colomban ; de ses disciples saint Attale et saint Bertulfe, abbés de Bobio; d'Eustase, abbé de Luxeuil et de sainte Fare, abbesse d'Evoriac. Elles se trouvent dans les *Act. Sanct.* de D. Mabillon, II, 5-449. Elles sont assez exactes, mais le style en est défiguré par des expressions emphatiques qui le rendent souvent obscur.

JOUBERT (Nicolas), que par erreur on a appelé Imbert, et connu sous le nom d'Angoulevent, avait sous Henri IV le titre de *Prince des sots ou Prince de la sotie*, c'est-à-dire des fous. Il ne parait pas qu'il fût attaché particulièrement à la cour, quoique cependant il fût pensionné. On n'a aucun renseignement sur la patrie et la mort de ce grotesque personnage.

JOUFFROY (François-Gaspard de), évêque du Mans, né en 1723 au château de Gonsans près Besançon, acheva ses études théologiques d'une manière brillante, entra dans les ordres et fut pourvu d'un canonicat au chapitre noble de Saint-Claude. Nommé en 1774 à l'évêché de Gap, il fut transféré en 1778 à celui du Mans où il fit beaucoup de bien en travaillant à répandre dans le clergé le goût de la piété et des bonnes études. Député aux états-généraux de 1789, il protesta contre les décrets de l'assemblée constituante et se retira en 1792 à Paderborn en Westphalie où il fut reçu avec tous les égards dus à ses vertus et à son rang. Il mourut en 1797. M. Renouard lui a consacré une notice à la fin du 2e vol. de ses *Essais historiques sur le Maine*.

JOUFFROY D'ABBANS (Claude-François-Dorothée, marquis de), de la même famille que le précédent, né en Franche-Comté vers 1751, étudia les sciences exactes tout en se destinant à l'état militaire. Possédant à un haut degré le génie de la mécanique, il inventa les bateaux à vapeur et s'occupa, pendant l'émigration, de faire valoir sa découverte dont il avait déjà fait l'expérience sur la Saône en 1783. Après beaucoup d'ennuis et de découragements, il obtint en 1816 un brevet, de l'argent et des protecteurs; mais les tâtonnements qui sont inévitables au commencement d'une pareille entreprise, absorbèrent en peu d'années les fonds des actionnaires, et les spéculateurs, venus plus tard, réalisèrent à leur profit les bénéfices. Jouffroy retomba dans l'oubli, n'ayant pour vivre qu'une médiocre pension. Il mourut aux invalides en 1832. L'académie des sciences, sur un rapport rédigé par M. Cauchy, a constaté, le 1er novembre 1840, la découverte que Jouffroy avait faite et l'ingratitude dont on avait payé ses services.

JOURDAIN, d'origine allemande, fut le deuxième général de l'ordre des frères prêcheurs. Né en Palestine vers l'an 1200, il fut baptisé dans les eaux du Jourdain, reçut le nom de ce fleuve, et revint en Allemagne d'où il se rendit à Paris pour y achever ses études. Ayant pris l'habit monastique en 1220, il fut choisi l'année suivante pour succéder à saint Dominique. Il travailla quinze ans à étendre et à gouverner son ordre et alla mourir en vue de Saint-Jean-d'Acre, lorsqu'il se rendait en Palestine pour y visiter le tombeau du Sauveur. On lui doit une histoire des dominicains intitulée : *De initiis ordinis prædicatorum*.

JUÉNIN (Pierre), né à Bourg-en-Bresse en 1668, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu en 1691 d'un canonicat à la collégiale de Saint-Philibert de Tournus. Il profita de sa position pour faire une étude approfondie des chartes de cette abbaye que Pierre de Saint-Julien et Chifflet n'avaient examinées que superficiellement. Successivement chantre et doyen du chapitre, il mourut en 1747. On lui doit : *Nouvelle histoire de l'Abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert et de la ville de Tournus*, Dijon, 1730 et 1733, 2 vol. in-4, dans laquelle le savant auteur a donné à son sujet une étendue justifiée par ses laborieuses recherches. On y a relevé quelques négligences de style et des détails un peu minutieux. Le second volume comprend les titres, les actes et les autorités qui servent de pièces justificatives au corps de l'histoire.

JULLIEN de PARIS (Marc-Antoine), né en 1775 dans la ville dont il a pris le nom, obtint de grands succès dans le cours de ses études, et après avoir voyagé en Angleterre, revint dans sa patrie où il accepta la commission de capitaine-adjoint dans l'état-major d'une légion italienne. Bonaparte, qui apprécia ses talents, lui confia des travaux particuliers, notamment la rédaction du *Courrier de l'armée d'Italie*, bulletin politique semi-officiel destiné à présenter tour à tour à l'armée la situation intérieure de la France, et à la France, les sentiments et les vœux de l'armée. Attaché ensuite comme membre du corps d'inspection aux revues de la 2e division militaire, il devint suspect à la police de l'empereur et fut dépouillé de ses papiers où toutefois l'on

ne trouva rien qui fût de nature à le compromettre. Disgracié sous la première restauration comme Bonapartiste, tenu dans l'éloignement, comme royaliste, pendant les cents-jours, il fonda, au retour des Bourbons, le journal l'*Indépendant* qui est devenu le *Constitutionnel*. En 1817, Fouché l'obligea de quitter Paris. Il y revint en 1819 et s'y occupa surtout de la *Revue encyclopédique*, dont il fut le fondateur avec la collaboration de Lanjuinais. Il fit plusieurs voyages en Ecosse, en Angleterre, en Hollande, pour étendre les relations scientifiques et littéraires de sa *Revue*, et mourut à Paris en 1848. On lui doit, outre beaucoup d'*Articles* de Journaux, *de la Méthode d'éducation de Pestalozzi, suivie et pratiquée dans l'institut d'Iverdun en Suisse*, Milan, 1812, 2 vol. in-8; *Introduction au cours de physiologie du cerveau ou Discours prononcé par M. le docteur Gall, et précis analytique de la marche suivie par ce docteur dans ses recherches*, Paris, 1808, in-8; *Essai général d'éducation physique, morale et intellectuelle, suivi d'un plan d'éducation pratique pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse*, Paris, 1808, in-4; *Esquisse d'un plan de lectures historiques, rapporté spécialement à l'influence des femmes considérée dans les différentes nations*, Paris, 1821, in-8; *La France en 1825 ou mes regrets et mes espérances, discours en vers*, Paris, 1825, in-8.

JUMEL (Jean-Charles), né vers 1750 à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et s'adonna à la prédication. Pourvu d'un canonicat au chapitre de Saint-Marcel, il devint ensuite chanoine du Mans, puis curé de Houilles près de Versailles, et mourut en 1824, dans les environs d'Avallon. On lui doit : *Eloge de Suger*, Paris, 1779, in-8; *Eloge de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, etc.*, ibid., 1781, nouv. édit., 1816, in-18; *Petit carême* prêché en 1782, in-8; *Eloge de Charlemagne*, 1810, in-8; *Introduction à l'éloquence, ou élément de rhétorique*, Paris, 1812, in-12; *Galerie des enfants, ou les motifs d'une noble émulation*, ibid., 1813; 4e édit., 1825, in-12, fig.; *Galerie des jeunes personnes, ou les qualités du cœur et de l'esprit*, ibid., 1813; 3e édit., 1826, in-12, fig.; *Ornements du cœur humain, ou variétés morales et historiques*, ib., 1815, in-18, fig.

JUNTERBUCK (Jacques), écrivain ascétique, né en Pologne en 1385, entra dans la congrégation de Citeaux et fut fait abbé de Parade dans le diocèse de Posen. Ayant résigné cette dignité pour embrasser la règle des chartreux, il alla professer la théologie à Erfurt et mourut en 1465. Le nombre des ouvrages qu'il a laissés est très-considérable. Nous citerons, entre autres : *Sermones dominicales, notabiles et formales*, Ulm, 1474, in-fol.; *De valore et utilitate missarum pro defunctis*, 1474, in-fol.; *Tractatus de apparitionibus animarum post exitum earum à corporibus, de earumdem receptaculis*, Burgdorf, 1475, in-fol.; *De arte curandi vitia*, Leipsig, sans date, in-4.

JUSSY (Jacques-Philippe), chirurgien, né à Besançon vers 1716, fit ses études classiques avec succès, et après avoir étudié la médecine à Paris, revint exercer sa profession dans sa ville natale, où il ne tarda pas à avoir une clientelle nombreuse. En 1760, il avait le titre de lieutenant du premier chirurgien du roi à Besançon; plus tard il fut nommé professeur au collége de chirurgie de cette ville. Il remplit cette place jusqu'à sa suppression, et mourut en 1798. Outre quelques opuscules, on connaît de lui deux dissertations importantes publiées dans le journal de médecine, l'une sur l'*Ouverture d'une artère guérie sans ligature*, (nov. 1774, tom. XLII.); l'autre, *Sur les plaies pénétrantes du bas-ventre*, (août 1777, t. XLVIII).

K

KALKBRENNER (Frédéric), fils de Christian (*voy.* KALKBRENNER, v, 2-3), né à Berlin en 1788, mort à Enghien près de Paris, le 10 juin 1849, a composé plus de deux cents ouvrages pour le piano, qui sont estimés des amateurs. Il a en outre terminé la musique de l'opéra d'*Œnone*, que son père avait laissée imparfaite.

KAMPTZ (Charles-Albert-Christophe-Henri), né en 1768 à Schwerin en Mecklembourg, fut nommé, à l'âge de vingt-trois ans, assesseur à la cour suprême de l'empire d'Allemagne, à Wetzlar, dont il devint juge en 1804. Le roi de Prusse lui accorda, en 1810, la clef de chambellan et le titre de conseiller intime de légation, et le nomma membre du sénat d'appel de la chambre de justice. Appelé en 1812 au département de la haute police, comme conseiller rapporteur, il devint cinq ans après directeur au ministère de la police et conseiller d'état. En 1824, il entra au ministère de l'intérieur, comme directeur des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Plus tard il accepta une place de directeur au ministère de la justice, et mourut à Berlin, le 7 novembre 1849, à 81 ans. Malgré les hautes charges judiciaires et administratives qu'il a remplies, ce savant publiciste a encore trouvé le temps de publier de grands et importants ouvrages, au nombre desquels figurent au premier rang les suivants : *Sur les lois féodales des Lombards*, 2 vol.; *Le Droit politique et international*, 3 vol.; *Recherches sur le droit d'intervention politique*, 1 vol.; *Annales de l'administration politique intérieure de la Prusse*, 10 vol.; *Annales de la législation prussienne*, 42 vol.

KARNKOWSKI (Stanislas), prélat polonais, né vers 1520, était évêque de Cujavie depuis 1563, quand, la postérité mâle des Jagellons s'étant éteinte, la couronne devint élective. Il prit part à

toutes les assemblées à la suite desquelles le trône fut offert à Henri de Valois, et ce fut lui qui harangua ce prince lors de son entrée en Pologne. Après l'abdication de ce monarque, le rôle du prélat devint plus important encore. Il contribua à l'élection d'Etienne Battori et fut placé, sous son règne, à la tête du clergé polonais avec le titre d'évêque-primat de Cracovie. Il présida en cette qualité les états du royaume, s'occupa de la fusion des églises grecque et latine, éleva deux séminaires et bâtit à Kalisz un collége pour les jésuites. Il mourut en 1603. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Historia interregni post discessum è Polonia Henrici Andegavensis*; *De modo et ordine electionis novi regis apud Varsoviam habitæ*, *anno* 1573, Cologne, 1589, in-fol.; *Epistolæ familiares illustrium virorum*, Cracovie, 1578, in-4; *Sermones ad parochos*, Paris, 1574, in-8.

KEMPH (Nicolas), né à Strasbourg en 1397, fut reçu maître ès arts à Vienne, entra dans l'ordre des chartreux, et après avoir exercé les fonctions de prieur, mourut en 1497. Nous citerons parmi ses écrits : *Regulæ grammaticales*; *Disputata super libris posteriorum Aristotelis*; *Tractatus de modo perveniendi ad perfectam Dei et proximi dilectionem.* (Voir la biblioth. ascét. du P. Bernard Pez, imprimée à Ratisbonne en 1724, in-8.)

KENNEDY (Ildefonse), bénédictin, né en 1721 à Muthel en Ecosse, passa de bonne heure en Allemagne, et fit ses vœux comme profès dans l'ordre de Saint-Benoit au couvent de Ratisbonne. Membre de la société économique de Burghausen en 1759, puis secrétaire de l'académie des sciences de Munich et correspondant de celle de Bologne, il fut nommé par l'électeur de Bavière, son souverain, conseiller au département des affaires religieuses et membre du comité de censure. Il mourut en 1804. Ses écrits sont disséminés dans les recueils scientifiques. En voici les principaux : *Exposé sommaire des recherches de physique soumises à l'académie des sciences de Munich*, Munich, 1763, in-8; *Traité sur les marais* (dans les *Transactions* de l'académie électorale des sciences de Munich, tom. 1er, 2e partie, 1765, p. 127-160); *Recherches sur le fer* (même recueil); *De la parenté du renard et du chien*, ib., tom. VI, pag. 217-242; *Remarques sur le chant des oiseaux*, ibid., tom. VII, p. 170-206.

KERCKOVE (Jean-Baptiste Van), né à Oost-Ecloo en Belgique en 1790, étudia d'abord au collége de Gand, puis au séminaire de cette ville. Dans ce temps là il fut exilé pour n'avoir pas voulu reconnaître l'administrateur ecclésiastique que Napoléon envoya dans le diocèse pendant l'absence de M. de Broglie. Rendu à ses études en 1814, il fut élevé au sacerdoce, nommé vicaire à Sinay, puis curé de Rupelmonde. Après la révolution Belge de 1830, il fut élu au congrès national où il siégea dans les rangs de l'opposition. Il mourut à Stekène en 1832.

KERESSTURY (Aloys-Joseph de), savant hongrois, né en 1765, fut successivement professeur d'histoire universelle et d'histoire politique à l'académie de Grand-Varadin, puis à Pesth où il passa seize ans. L'empereur François Ier, pour lui témoigner son estime particulière, lui conféra des lettres de noblesse et la décoration du mérite civil. Il mourut en 1825. Son ouvrage le plus considérable est le *Compendium historiæ universalis*, Pesth, 1817-19, 3 vol. Mais les plus remarquables sont : *Dissertatio de Hungarorum origine atque primis incunabulis*, Pesth, 1819, in-8; *Dissertationes historico-criticæ occasione tentaminum publicorum vulgatæ, queis Belæ regis notarii ætas atque de origine, sedibus asiaticis ac migratione aliisque gestis Magyarorum traditiones adversus novatorum calumnias et figmenta vindicantur*, Pesth, 1814, in-8.

KETT (Henri), homme de lettres, né à Norwich en 1761, passa des écoles de cette ville au collége de la Trinité dans l'université d'Oxford, où il prit le grade de maître ès arts et devint membre du corps enseignant. Il se maria richement, accumula sur sa tête plusieurs bénéfices et mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire interprete des prophéties, ou Coup d'œil sur les prophéties de la Bible et leur accomplissement*, Oxford, 1798-99, 3 vol. in-12; *Eléments généraux des connaissances, ou Introduction aux livres utiles dans les principales branches de la littérature et des arts*, 1802, 2 vol. in-8; *La logique rendue aisée, ou Vue succincte de la manière de raisonner* d'Aristote, 1809, in-12; *Poésies de jeunesse*, 1793; une traduction *Du Génie du christianisme de Châteaubriand*, sous le titre de *Beautés du christianisme avec préface et notes*, 1812, 3 vol. in-8; *Beautés de la poésie anglaise* de Wadlew, 1810, 2 vol. in-12, avec une notice sur l'auteur.

KHELL (le P. Joseph), numismate, né en 1714 à Lintz, dans la Haute-Autriche, embrassa la règle de Saint-Ignace, et enseigna dans les colléges de la société, l'hébreu, la philosophie, l'histoire et la critique des textes sacrés. Chargé de la conservation du cabinet de médailles de l'académie thérésienne, il mourut à Vienne le 4 novembre 1772, laissant la réputation d'un homme aussi instruit que laborieux. On a de lui : *Auctoritas utriusque libri Machabæorum canonico-historica adjuta, et Frœlichiani annales asserti*, Vienne, 1749, in-4; *Physica ex recentiorum observationibus*, ibid., 1752-53, 2 vol. in-4; *Ecloga observationum in novi Testamenti libris*, ibid., 1756, in-8. Cet ouvrage est très-estimé; *De epocha historiæ Ruth*, ibid., in-12; *Epistolæ duæ de totidem numis æreis numophylacii Haveriani*, ibid., 1761, in-4; *De numismate Augusti aureo formæ maximæ ex ruderibus Herculani eruto libellus*, in-4. La traduction latine du *Tesoro britannico* de Haym, Vienne, 1762-65, 2 vol. in-4, enrichie de notes qui la rendent bien supérieure à l'original. *Numismata imperatorum romanorum*, ibid., 1767, in-4, bon supplément d'après les médailles du cabinet thérésien, à l'ouvrage de Vaillant (*voy.* ce nom, VIII, 240).

KIDDERMYSTER (Richard), bénédictin, né dans le Worcestershire, fit son cours académique à Oxford, y prit ses degrés et entra à l'abbaye de Winchcombe où il fut élevé à la dignité d'abbé. Appelé à Rome en 1501, pour les affaires de son ordre, il s'occupa surtout de tout ce qui pouvait tendre à la perfection monastique. Son talent pour

la prédication lui avait donné une grande renommée à la cour de Henri VIII. Il mourut en 1531. On a de lui : *Tractatus contrà doctrinam Lutheri*, 1521 ; *Historia fundationis monasterii de Winchcombe*; *Catalogus, vel historia abbatum monasterii de Winchcombe* ; *Renovatio privilegiorum, chartarum et aliorum monumentorum monasterii de Winchcombe*.

KIEFFER (Jean-Daniel), né à Strasbourg en 1767, s'étant distingué par la connaissance qu'il avait acquise des langues orientales, fut nommé en 1796, secrétaire interprète de l'ambassade de France près la Porte-Ottomane. Ruffin qui le connut en Orient lui donna des leçons, et le choisit en 1805 pour suppléant de la chaire qu'il occupait lui-même au collége de France. Devenu titulaire en 1818, il fut nommé l'année suivante premier secrétaire interprète au ministère des affaires étrangères, et chargé de la direction de l'école des élèves interprètes qui était amenée au collége de Louis-le-Grand. Elu en 1831 vice-président de la société asiatique, il mourut en 1833. Il appartenait à la religion réformée et il était l'un des membres les plus actifs de la société biblique pour laquelle il a donné la première traduction de la Bible en langue turque.

KORNREUTHER (Jean), prieur d'un couvent de l'ordre de Saint-Augustin, a laissé manuscrit un livre fort curieux intitulé : *Magia, id est Ordo artium et scientiarum abstrusarum*. Il florissait dans les premières années du XVIe siècle.

KREUTZER (Conradin), compositeur, né en 1782 à Dresde, après avoir reçu, pendant quelques années, des leçons du célèbre Weber (*voy.* ce nom), fut appelé en qualité de maître de chapelle à Stuttgard. Au bout d'un an il donna sa démission, et entreprit un voyage en Allemagne. De retour dans sa patrie, il accepta la place de directeur de la musique du prince de Furstemberg, à Donaueschingen dans le duché de Bade. Pendant son séjour dans cette dernière ville et à Stuttgard, il composa des opéras qui obtinrent un succès éclatant. En 1823, il se rendit à Vienne, où sa renommée l'avait précédé. Il fit exécuter, au théâtre de la cour, quelques-uns de ses opéras, qui lui valurent le brevet de maître de chapelle de l'empereur. Kreutzer mourut à Riga, le 14 décembre 1849, à 67 ans. Ses partitions se distinguent par des mélodies tour-à-tour suaves, naïves et piquantes, et par une habile instrumentation; elles ont encore le mérite, si rare dans la musique allemande, que le chant y domine l'accompagnement. En outre de ses *Opéras* on a de ce compositeur un assez grand nombre de *Concertos, Sonates, Variations et Solos* pour le piano, qui sont appréciés.

KREYSIG (Frédéric-Louis), né en 1770 à Eilenbourg, en Saxe, fut nommé en 1796 professeur suppléant de pathologie et de chirurgie à l'université de Wittenberg. En 1801, il obtint la chaire d'anatomie et de botanique, et se livra avec succès à la médecine pratique. Deux ans plus tard, attaché, en qualité de premier médecin, à Fréderic-Auguste, roi de Saxe, ce ne fut qu'après la mort de ce prince, en 1829, qu'il cessa presque entièrement d'exercer la médecine pour s'occuper plus exclusivement de travaux scientifiques. Il fit un voyage en Angleterre et en Irlande pour compléter ses études; mais à son retour il mourut le 4 juin 1839. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en latin et en allemand parmi lesquels nous citerons : *Nouvelle exposition des principes physiologiques et pathologiques*, Leipsig, 1798-1800, 2 vol. in-8 ; *Traité de la fièvre scarlatine, etc.*, ibid., 1802, in-8 ; *Traité des maladies du cœur*, Berlin, 1814-17, 5 vol. in-8; traduit en italien par Bellarini, Pavie, 1820, 5 vol. in-12 ; *Système de médecine pratique*, Leipsig, 1818-19, in-8. L'auteur s'occupait de continuer cet ouvrage lorsqu'il mourut; *De l'usage des eaux minérales naturelles et artificielles de Karlsbad, Ems, Marienbad, Eger, Pyrmont et Spa*, ibid., 1825; 2e édit., 1828, in-8, trad. en français, ibid., 1829, in-8 ; *Essai d'une instruction sur le choléra*, Dresde, 1831, in-8.

KUEHN (Charles-Gottlob), né en 1754 à Spergau, en Saxe, fit ses études littéraires à Leipsig. Reçu docteur en philosophie en 1779, il prit en 1783 le grade de docteur en médecine, et soutint une thèse intitulée : *De forcipibus obstetriciis recens inventis*, Leipsig, 1783, in-8. Professeur agrégé en 1785, il devint en 1802 professeur ordinaire, et enseigna la physiologie et la pathologie. Il mourut à Leipsig, le 19 juin 1840, à 86 ans. On lui doit : *Æliani varia historia, græcè, cum commentar. Perizonii, etc.*, Leipsig, 1780, 2 vol. in-8 ; *De philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus*, ibid., 1781, in-8; *Histoire de l'électricité médicale et physique* (en allem.), ibid., 1783-97, 3 vol. in-8 ; *Bibliothèque médico-chirurgicale italienne* (en allem.), ibid., 1793-97, 4 vol. in-8; *Répertoire des nouvelles expériences des savants anglais en physique, en médecine et en chirurgie* (en allem.), 1803, 6 vol. in-8; *Collection des lois médicales de la Saxe*, (allem.), 1809, in-8; cet ouvrage a été continué par Rosenmüller en 1820; *Medicorum græcorum opera quæ exstant, græcè et latinè, editionem curavit*, 1821-33, 26 vol. in-8. Kuehn a cherché à réunir dans cette vaste collection les écrits de tous les médecins grecs; mais malheureusement il n'a pu terminer sa vaste entreprise. *Opuscula academica, medica et philologica, collecta, aucta et emendata*, Leipsig, 1827-28, 2 vol. in-8. Ces deux volumes contiennent 85 dissertations ou programmes académiques que l'auteur avait publiés précédemment. Le plus grand nombre de ses petits écrits roule sur des sujets d'érudition ou sur l'histoire de la médecine ancienne. Ce savant médecin a encore publié en 1832 une nouvelle édition du *Lexicon-Medicum* de Blancardi.

L

LABET (Jean-François), né en 1720 aux Grangettes, sur les bords du lac de Saint-Point, fit sa théologie au séminaire de Besançon, et y reçut les ordres sacrés. D'abord vicaire à Bannans, il ne tarda pas à être appelé au séminaire, en qualité de directeur. Cette charge, toute de confiance, supposait dans le jeune prêtre une capacité et une piété non communes. Sa mission était belle; il s'agissait de former le clergé d'un grand diocèse, de conserver le dépôt des traditions sacerdotales, de la science évangélique. Il s'en acquitta, pendant près de cinquante ans, avec un grand zèle et un rare talent. Professeur de théologie, il acquit une certaine célébrité, au point que des théologiens romains lui écrivirent plus d'une fois pour avoir son avis sur des matières controversées. Il fit fleurir la piété dans l'établissement, y conserva l'esprit ecclésiastique, inculqua à plusieurs générations de prêtres ce goût de simplicité et de régularité, ce respect pour les supérieurs, cet amour de l'étude, qui ont élevé si haut la gloire du clergé Franc-Comtois. Quand la révolution éclata, Labet fut forcé de quitter le séminaire et vint dans sa famille, où il resta peu de temps. N'étant point sujet à la déportation, à cause de son grand âge, il revint à Besançon, où il mourut pauvre et presque délaissé, en 1804, à 84 ans.

LA BISSACHÈRE (Pierre-Jacques LEMONNIER de), missionnaire, né à Bourgueil en Touraine vers 1764, entra dans l'état ecclésiastique et se voua aux missions étrangères. Arrivé à Macao en 1790, il se rendit immédiatement au Tong-King où, après de rudes travaux, il souffrit d'abord la persécution et fut ensuite élevé au rang de mandarin. Ayant quitté la mission en 1807, il s'embarqua pour l'Angleterre et y vécut jusqu'en 1817. De retour en France, il entra au séminaire des missions étrangères, où il mourut en 1830. On lui doit : *Exposé statistique du Tunkin, de la Cochinchine, du Camboge, etc.*, (par M. de Montyon), *sur la relation de la Bissachère*, Londres, 1811, 2 vol. in-8. La rédaction de cet ouvrage avait été confiée par l'auteur à M. de Monthyon, son compatriote, qui vivait alors en Angleterre. On regrette, pour la réputation de ce philanthrope, qu'il ait conservé le prix intégral du livre et surtout qu'en mettant en ordre les matériaux qu'on lui avait confiés, il y ait inséré des réflexions philosophiques opposées à la véritable doctrine de l'Evangile et aux sentiments du missionnaire dont la croyance fut toujours pure.

LABOUDERIE (Jean), littérateur et prédicateur, né en 1776 à Chalinargues, diocèse de Saint-Flour, étudia les langues anciennes au collége de France et s'engagea dans les ordres sacrés après la restauration du culte catholique. Devenu vicaire de Notre-Dame de Paris, il refusa pendant les cent-jours de prêter serment à Bonaparte. Destitué après la seconde restauration, il n'en continua pas moins de prêcher avec succès dans les principales églises de Paris, et s'occupa de travaux littéraires. Il mourut en 1849, chanoine honoraire d'Angers et de Saint-Flour, vicaire-général d'Avignon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et membre de plusieurs sociétés savantes. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Fragment d'un discours prononcé à Notre-Dame le jour de l'Assomption*, 1815; *Discours pour le baptême d'un juif converti*, 1815; *Discours prononcé dans la chapelle du collége royal des Ecossais, le 11 mai 1817, pour l'abjuration d'un luthérien*; *Oraison funèbre de M. de la Roue, archiprêtre de Notre-Dame*, 15 octobre 1815; *Précis historique du méthodisme, suivi d'un discours pour l'abjuration d'un jeune homme de cette secte*, 1818, in-8; *Notice historique sur l'abbé de Dienne, missionnaire apostolique au Tong-King*, 1823, in-8; *Panégyrique de Saint-Louis*, prononcé devant l'académie française, 1824, in-8; *Règle générale de la foi catholique*, séparée de toutes les opinions de la théologie scolastique et des autres sentiments particuliers et abus, par Fr. Veron, nouv. édit., 1825, in-8; *Sermon de F. Olivier Maillard, prêché à Burgos en 1500, et autres pièces du même auteur avec une notice par Jean Labouderie président de la société des bibliophiles*, 1826, in-8. L'abbé Labouderie a coopéré à la rédaction de plusieurs publications importantes, telles que la *Biographie universelle*, qui lui doit plus de cinq cents articles et la troisième partie de l'*Art de vérifier les dates*, dans laquelle on remarque surtout l'histoire des papes Clément XIV et Pie VI. Il s'y prononce en faveur des doctrines gallicanes et approuve la suppression des jésuites. La *Gazette des cultes* l'a eu pour principal rédacteur depuis le mois de juillet 1829, jusqu'au mois de mars 1830, et le *Journal des paroisses* n'a guère de numéros où l'on ne trouve au moins une dissertation de l'abbé Labouderie sur *les Cérémonies religieuses*.

LACHÈZE (René de), né à Reims dans le XVI[e] siècle, mort le 15 juin 1637, était échevin du ban de Saint-Remi. On a de lui des poésies morales qui ne sont pas sans mérite : *Pompes funèbres et cérémonies observées aux obsèques et funérailles de Loys de Lorraine, cardinal de Guise, etc.*, Reims, 1621, in-8; *Œuvres, contenant les Larmes de Sion, ou Paraphrase sur les Lamentations de Jérémie*; les *Tableaux raccourcis de la vie humaine*; les *Leçons du sage Théotime, etc.*, ibid., 1630, in-18; *Le Roi triomphant, ou la statue équestre de Louis XIII posée sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville de Reims, etc.*, ibid., 1637, in-4; *L'Olympe rémois, etc.*, ib., 1637, in-4; *Reims Gaulois*.

LACHICHE (Claude-Quentin), né à Dole en 1719, entra d'abord chez les jésuites, puis quitta le cloître pour embrasser l'état militaire. Il assista en 1744 au siége de Fribourg et fut attaché ensuite comme officier du génie à la direction de Besançon. Il passa de là à celle de Strasbourg et compléta les études du projet de canal qu'il avait imaginé pour joindre le Rhône au Rhin. Après avoir fait partie de l'expédition de la Corse, il fut présenté au ministre de la guerre qui l'envoya à Marseille avec le titre de brigadier des mines. Mis à la retraite en 1783, il mourut à Paris en 1802, laissant à peine de quoi payer ses modestes obsèques. Il avait eu la douleur de voir l'ingénieur Bertrand (*voy.* ce nom au supplément) lui ravir une partie de sa gloire, en reproduisant le projet du canal de Dole à Saint-Jean-de-Losne. Lorsque le corps des ponts et chaussées obtint la direction de ces grands travaux dont Lachiche avait donné l'idée, il avait réclamé et demandé inutilement que l'exécution du canal fût confiée au génie militaire. Parmi les opuscules qu'il a publiés sur les canaux de navigation, les principaux sont : *Prospectus d'un canal de vingt-cinq lieues de longueur,* qui en liant la jonction du Rhône et de la Saône à la Loire, puis celle du Rhin au Danube, et autres fleuves intermédiaires, ferait communiquer par les frontières de l'Alsace et de la Franche-Comté toutes les mers qui environnent l'Europe, Paris, 1790, in-4; *Observations sur le mémoire imprimé que M. Bertrand a remis à l'assemblée nationale*, Dole, 1790, in-4; *Mémoire sur la navigation des rivières et des fleuves en général*, et en particulier sur celle du Doubs et de l'Ill, relativement à la jonction du Rhône au Rhin, Dole, 1791, in-4; *Notes sur le rapport de M. Regnaud d'Epercy*, concernant la jonction du Rhône au Rhin, Paris, 1791, in-4.

LACOURT (Jean), historiographe, né à Reims à la fin du XVIIe siècle, entra dans l'état ecclésiastique et devint chanoine de sa ville natale, puis recteur de l'université. Attaché aux doctrines jansénistes, il devint suspect à l'Ordinaire, M. de Mailly, et quelques épigrammes qu'on lui attribua le firent enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit que pour être exilé à Rouen comme appelant de bulle. Il obtint de revenir à Paris en 1726, et y mourut en 1730, laissant à l'Hôtel-Dieu de Reims tout son mobilier qui consistait spécialement en un cabinet de livres choisis parmi lesquels se trouvaient la plus grande partie de ses manuscrits. Il avait composé une *Histoire de Reims,* 5 vol. in-8, qui fut enlevée après sa mort. On suppose, non sans raison, qu'Anquetil en eut connaissance pour composer la sienne.

LACROIX (Pierre-Firmin), prêtre de la doctrine chrétienne, enseigna la philosophie à l'université de Toulouse, et mourut en 1786. On a de lui : *Traité de morale, ou Devoirs de l'homme envers Dieu, envers la société et envers lui-même,* Carcassonne, 1767, in-12; 2e édit., Paris, 1775, 2 vol. in-12; *Connaissance analytique de l'homme, de la matière et de Dieu*, Paris, 1772, in-12.

LADORE (Jacques), né en Touraine vers 1600, se fit recevoir docteur en théologie, et entra dans l'ordre des Minimes, dont il fut le procureur-général. Ces fonctions l'ayant appelé à Rome, il était encore dans cette ville en 1664. De retour en France, il se noya en passant l'Yonne à Joigny; on ignore à quelle époque. On a de lui : *Le vol de l'Ame sur les autels*, Paris, 1656, in-8; *Le Bonheur de la fréquente communion*, ibid., 1658, in-8; *Digestum sapientiæ minimitanæ, sive de jure Minimorum,* Rome, 1660, in-4; *Horatii Christiani tripartitus in B. Francisci Salesii canonisationis inauguratione, fidei scilicet, spei et charitatis triumphus*, ibid., 1662, in-4. Ce recueil d'odes et d'hymnes comparées à celles d'Horace, et ayant pour but d'exalter les vertus de François de Sales, dont on préparait la canonisation, est fort curieux, et les vers ne sont pas sans mérite pour le temps.

LADOUCETTE (Jean-Charles-François, baron de), né à Nancy en 1772, commençait à étudier le droit dans cette ville lorsque la révolution éclata. Il fit partie de la garde nationale, et s'y distingua par l'influence de sa parole et par la sagesse de ses opinions. On l'accusa de modérantisme et il fut obligé de se retirer en Suisse, pour échapper à la terreur. Il vint ensuite à Paris, où il vécut dans l'intimité des hommes de lettres, en cultivant lui-même la littérature. Après le 18 brumaire, il fut présenté au Ier consul pour remplir une place au conseil général du département de la Seine, mais Bonaparte préféra l'envoyer dans les Hautes-Alpes, en qualité de préfet. Ladoucette y signala son administration par les plus utiles services. Il fit ouvrir une route par le mont Genève, pour rendre les communications plus faciles entre la France et le Piémont, multiplia les écoles, fonda un musée, une société académique et un *Journal de l'agriculture et des arts.* Appelé, en 1809, à la préfecture de la Roër, il ne la quitta qu'en 1814, rentra dans la retraite sous la première restauration, et accepta, pendant les cent-jours, la préfecture de la Moselle. La seconde restauration le rendit encore une fois à la vie privée et à l'étude des lettres. Député de la Moselle depuis 1834 jusqu'en 1848, il prit place au centre gauche et s'occupa moins de discussions politiques que de questions administratives. La révolution de février le frappa douloureusement; il languit encore quelques jours et mourut le 19 mars 1848. M. Ladoucette était officier de la légion-d'honneur, secrétaire perpétuel de la société philotechnique, membre de la société centrale d'agriculture et associé de l'académie royale de Belgique. M. le baron de Stassart a publié une notice sur sa vie et ses ouvrages. On a de lui : *Philoclès*, imité de l'Agathon de Wieland, 3e édit., Paris, 1820, 2 vol. in-8; *Voyage entre Meuse et Rhin,* ibid., 1818, in-8; *Histoire, antiquités, usages et dialectes des Hautes-Alpes,* ibid., 1820, in-8, ouvrage dans lequel l'érudition et la statistique revêtent les formes les plus attrayantes; *Le troubadour,* ibid., 1824, in-12, fig., tableau des mœurs de la Provence au XIIe siècle; *Nouvelles, Contes, Apologues et Mélanges*, Paris, 1822, 3 vol. in-12, dont plusieurs parties furent réimprimées en 1827 et en 1842. On remarque surtout les apologues qui ne manquent ni de grâce, ni de naturel.

LAFOLIE (Charles-Jean), né à Paris en 1780,

fut employé dès l'âge de quinze ans au département de la Seine dans la partie de l'instruction publique. Appelé à Milan en 1805 par Méjan pour y être chef de ses bureaux, il fut envoyé ensuite à Trévise comme secrétaire général de la préfecture, puis à Ravenne en qualité de sous-préfet. De retour en France en 1814, il y fut nommé aussitôt conservateur des monuments de Paris. Il mourut dans cette ville en 1824. On a de lui : une édition revue du *Janua linguæ latinæ reserata*, *de* J. Amos Comenius, 1802, in-12; *Grammaire italienne de Port-Royal*, 5e édit., Paris, 1803, in-8; *l'Angleterre jugée par elle-même, ou Aperçus moraux et politiques sur la Grande-Bretagne*, Paris, 1808, in-12; *Mémoires historiques relatifs à la fonte et à l'élévation de la statue équestre de Henri IV sur le terre-plein du Pont-Neuf*, Paris, 1819, in-8; *Notice des monuments publics, palais, édifices*, etc., ibid., 1820, in-12; *Histoire de l'administration du royaume d'Italie, pendant la domination française*, trad. de l'italien de Fr. Corradini, Paris, 1823, in-8.

LAFONT (Pierre de), né à Avignon vers 1650, fut prieur de Valabrègue et official de l'évêché d'Uzès, où il mourut au commencement du XVIIIe siècle. Il avait fondé dans cette ville un séminaire, dont il fut le premier supérieur. On a de lui : un recueil d'*Entretiens ecclésiastiques*, Paris, 5 vol. in-12, et un recueil de *Prônes*, 4 vol. in-12. Ces deux publications ont joui dès leur apparition d'une vogue méritée.

LAINÉ (P.-Louis), né à Paris en 1790, succéda à Viton de Saint-Allais dans la place de généalogiste des rois Louis XVIII et Charles X. Il s'occupa toute sa vie de recherches historiques, et mourut dans sa ville natale, le 26 août 1849, à 59 ans. On a de lui : *Dictionnaire véridique des origines des maisons nobles ou anoblies du royaume de France, contenant aussi les vrais ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons*, Paris, 1818-30, in-8, tom. 1, 2; *Archives généalogiques et historiques de la noblesse de France, ou Recueil de preuves, mémoires et notices généalogiques*, ibid., 1828-47, in-8, tom. 1-10. Ces deux ouvrages n'ont point été terminés. Lainé a en outre été le rédacteur principal de l'*Histoire généalogique des pairs de France, et du Dictionnaire des généraux français*.

LAMARE (Guillaume de), né en 1664 à Paris, où il mourut en 1747, fut curé de Saint-Benoît et ensuite chanoine de Notre-Dame. On a de lui : *Epîtres et Evangiles des dimanches et fêtes de l'année, avec de courtes réflexions*, Paris, 1714, in-8, ouvrage fort estimé, qui a eu plus de cinquante édit.; la dernière est de 1824; *Explication du psaume* 118, *Beati immaculati*, etc., tirée de saint Augustin, ibid., 1729, in-12; *Epîtres et Evangiles, avec de courtes réflexions, des explications sur tous les mystères, etc.*, ibid., 1732, 3 vol. in-12.

LAMBERT (Jacques), né en 1603 à Macon, fut admis à 17 ans dans la société de Jésus, où il professa la rhétorique et la philosophie. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint des succès. Nommé plus tard recteur du collége de Carpentras, puis de celui de Vienne, il mourut dans cette dernière ville, le 31 décembre 1670. On a de lui : *La Philosophie des gens de cour*, imprimée d'abord in-4; et avec des additions, Lyon, 1656, 4 vol. in-8; *La Science morale des Saints*, ib., 1662, 4 vol. in-8; *La Science d'une âme consacrée en l'honneur de la Sainte Vierge*, ibid., 1669, in-4; *La Science de la raison chrétienne, ou Logique chrétienne*, ibid., 1669, in-8; *De la maternité divine et de ses prérogatives*, Vienne, 1670, in-12. Tous ces ouvrages, presque entièrement oubliés, sont cependant écrits avec autant d'onction que de simplicité. — JACQUES LAMBERT, autre jésuite, né à Paris en 1614, mort le 24 mai 1670, est auteur du *Trésor de la communion générale*, et du *Bon Pasteur*, imprimés en 1663, in-12.

LAMBERT (Pierre-Thomas), ecclésiastique, né à Lons-le-Saulnier en 1751, fit ses études au séminaire de Nantua et entra dans la congrégation des missionnaires de Saint-Joseph à Lyon, d'où il passa bientôt dans celle du Mont-Valérien. S'étant fait connaître avantageusement de plusieurs évêques, il fut indiqué pour confesseur au duc de Penthièvre, après la mort duquel il demeura comme aumônier dans la maison de la duchesse d'Orléans. Il émigra d'abord à Fribourg, puis à Constance où il rencontra l'abbé Jacques, son ancien professeur de théologie, qui lui donna des leçons d'allemand. Ayant obtenu en 1797 la permission de revenir à Paris, il quitta encore la France après la journée du 18 fructidor, et se rendit auprès de la princesse de Conti dont il devint l'aumônier. Il mourut en 1802. On publia après sa mort *ses Mémoires historiques, littéraires et religieux*, Paris, 1822, in-8. Il avait entrepris, d'après les conseils et les vues de l'abbé de Beauvais, la rédaction d'un ouvrage intitulé : *Orator sacer*, qui était destiné à former les jeunes orateurs de la chaire. La publication en avait été commencée en 1787; mais les événements l'ayant interrompue, elle n'a jamais été continuée.

LAMBERT (Louis-Amable-Victor), né à Cherbourg en 1766, fit de très-bonnes études dans cette ville et vint ensuite à Paris, où il fut le précepteur des fils de M. de Juigné, frère de l'archevêque. Ayant émigré dès le commencement de la révolution, il entra chez les Pères de la Foi en Allemagne, et obtint beaucoup de succès dans différentes chaires. De retour en France vers 1802, il s'attacha au diocèse de Poitiers, où il fut successivement missionnaire, chanoine et enfin vicaire-général en 1820. Il prêcha devant Louis XVIII qui lui donna le titre de prédicateur ordinaire du roi. Il mourut en 1831. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis XVIII prononcée* dans l'Eglise cathédrale de Poitiers, le 24 septembre 1824, Poitiers, 1824, in-8; *Oraison funèbre de Ch.-François d'Aviau du Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux*, Poitiers, 1827, in-8; *Oraison funèbre de MM. de Larochejacquelein, généraux en chef de l'armée vendéenne*, ibid., 1828, in-8; *La Providence*, discours prononcé dans l'Eglise métropolitaine de Saint-Etienne, Toulouse, 1828, in-8; *Puissance de la Croix*, prononcé à Migné le jour anniversaire de l'apparition de la croix, Poitiers, 1828, in-8.

LAMBERTI (le P. Archange), né dans le XVIIe siècle à Aversa, près de Naples, entra dans la congré-

gation des Théatins, fut envoyé, comme missionnaire, dans la Mingrélie (*Russie d'Asie*), et y évangélisa avec beaucoup de succès. On ne connait point l'époque de sa mort. On a de lui : *Relazione della Colchide, oggi detta Mengrellia*, Naples, 1654, in-4. Cet ouvrage curieux et rare a été traduit en français dans le *Recueil de voyages*, par Melchisédech Thévenot, I, 31-52 (*voy.* THÉVENOT, VIII, 124).

LAMPREDI (Urbain), né à Naples en 1761, étudia d'abord les belles-lettres, la poésie et les mathématiques et entra dans les ordres sacrés. Ayant embrassé la cause des Français en 1799, il fut obligé de se retirer avec eux et se rendit en France où il obtint une place au collége de Sorèze. A son retour en Italie, il fut nommé professeur de mathématiques des pages du vice-roi Eugène Beauharnais. L'inconstance de son caractère lui fit quitter cette place pour accepter celle de chapelain et de précepteur chez Ricciardi, ministre de la justice. Il mourut à Naples en 1836. On a de lui : *Osservazioni sopra il giudizio pronunciato in Firenze intorno ad alcune opere italiane*, Milan, 1811, in-12; plusieurs lettres *Critiques*, fort piquantes, sur les ouvrages de Monti, historiographe du royaume d'Italie, et particulièrement sur son poëme en l'honneur de Bonaparte et sur sa traduction de l'Iliade.

LANCASTER (Joseph), né en 1771, s'efforça de répandre la méthode de l'enseignement mutuel à laquelle il donna son nom. Ayant obtenu, en 1805, la protection de la famille royale, il parcourut l'Angleterre en donnant des leçons; mais il n'y trouva ni la fortune ni le bonheur, et mourut à Manchester dans l'indigence et dans l'oubli. On ignore l'époque de son décès. On lui doit, entre autres ouvrages : *Amélioration dans l'éducation*, 1803, in-8; *Notice sur les progrès du plan de Joseph Lancaster pour l'éducation des enfants*, 1810, in-8; *Substance d'une leçon prononcée à la taverne des francs-maçons*, 1812, in-8. La méthode Lancastrienne a été, en France comme en Angleterre, l'objet des plus vifs débats. Les libéraux la protégèrent et la répandirent, tandis qu'ils accusaient le clergé de la dénigrer. Ces querelles, qui remplirent une partie de la restauration, sont à peu près oubliées aujourd'hui. On convient que si ce mode d'instruction semble, au premier abord, le plus facile, le plus rapide et le moins dispendieux, il est loin d'être aussi solide que l'ancienne méthode. Les résultats merveilleux qu'on s'était promis d'obtenir, n'ont pas rempli l'attente du public, et dans les écoles mêmes où Lancaster a eu le plus de vogue, sa manière a été tempérée depuis par toutes sortes d'autres procédés. Il faut reconnaitre aussi qu'on y a trouvé bien plutôt un prétexte qu'un motif véritable pour attaquer le clergé. On s'efforçait de le représenter comme partisan de l'ignorance, parce qu'il ne partageait pas l'engouement général et qu'il s'en remettait sagement à l'expérience de l'avenir. Cette conduite est suffisamment justifiée aujourd'hui.

LANDI (Costanzo), littérateur et numismate, né en 1521 à Plaisance, d'une famille patricienne, acheva ses études à Bologne et étudia le droit à Ferrare sous Alciat. Ayant été député vers le pape Paul III par les habitants de sa ville natale, il sentit le goût de l'antiquité s'éveiller en lui à la vue des monuments de Rome. Le désir d'accroître ses connaissances lui fit entreprendre plusieurs fois le même voyage et fréquenter, jusque dans l'âge mûr, les cours des principales académies. Il mourut prématurément en 1564. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Lusuum puerilium libellus*, Ferrare, 1545, in-8; *Carmina*, Pavie, 1550, in-4; *In epithalamium Catulli annotationes*, ibid., 1550, in-8; *Methodus de bona valetudine tuenda*, Lyon, 1557, in-12; *In veterum numismatum romanorum miscellan. explicationes*, ibid., 1559 ou 1560, in-4.

LANDI (le comte Jules), littérateur, né à Plaisance dans les premières années du XVIe siècle, acheva ses études à Rome, et après avoir fait une campagne contre les Turcs parcourut une partie de l'Europe afin de satisfaire sa curiosité. De retour à Plaisance, il fut honoré successivement de divers emplois et chargé de commissions importantes dans lesquelles il donna des preuves d'habileté. Le reste de sa vie est assez obscur. On sait qu'en 1536 il était dans les prisons de Rome, mais on ignore le motif ainsi que la durée de sa détention. Il vivait encore en 1578. L'époque de sa mort n'est pas connue. Ses principaux ouvrages sont : *Formagiata di ser Stentato al serenissimo re della virtute*, Plaisance, 1542, in-8; *La Vita di Esopo tradotta*, Venise, 1545, in-8; *La Vita di Cleopatra, reina d'Egitto*; *con una orazione in lode dell' ignoranza*, Venise, 1551, in-8; *Le azioni morali nelle quali si discorse intorno al duello*, etc., Venise, 1564-1575, 2 vol. in-8; *La descrizione dell' isola della Madera*, Plaisance, 1574, in-12.

LANGOUEZNOU (Dom Jean), bénédictin, et abbé du monastère de Landévennec, vivait dans le XIVe siècle. Témoin des miracles arrivés au Folgoat, après la mort du bienheureux Salaun en 1350, il écrivit en bon latin : l'*Histoire miraculeuse contenant le mystère de Notre-Dame du Folgoet ou Foulgoat, au fond de la Basse-Bretagne, advenu environ l'an 1350, et solemnisé au premier jour de novembre fetes de Tous-Saints, ou à la my oust, en mémoire de sainct Salaun, extraite du trésor de l'église du païs mesme où il est révéré.*

LANGUEDOC (Michel), né en 1670 à Rennes, entra dans la société de Jésus, s'y fit remarquer pour son savoir et pour ses vertus, et mourut le 28 mai 1752. On a de lui : *des Notes sur les sept premiers tomes du Nouveau-Testament du P. Lallemant* (*voy.* ce nom, V, 100), édition de 1713 à 1716; *Dissertation sur les trirèmes ou vaisseaux de guerre des anciens*, Paris, 1721, in-4.

LANSSELIUS (Pierre), né en 1580 à Gravelines, s'agrégea à la compagnie de Jésus. S'étant adonné à l'étude des langues anciennes, il voyagea en Allemagne pour y visiter les principales bibliothèques. Bientôt il se fit une réputation méritée, qui lui valut d'être appelé par le roi Philippe IV, pour professer l'hébreu à Madrid, où il mourut, le 16 août 1632, à 52 ans. On a de lui : *S. Dionysii Areopagitæ opera*. Il a retouché la version de Périon, ajouté au texte d'anciennes scolies grecques traduites par lui, et enfin *Disputatio apologetica de vita scriptisque Dionysii*, Paris, 1615, in-fol., et

dans le tom. 1er de la *Bibliotheca Patrum*. Un supplément aux scolies de Jean Mariana et d'Emmanuel Sa, sur la Bible Sixtine, édition d'Anvers, 1624, 2 vol. in-fol.; *Brevis omnium qua notarum, qua calumniarum, quæ ab Isaaco Casaubono, in exercitationibus suis adversus ill. card. Baronium, Justino martyri inuruntur dispunctio*, à la suite de *Justini martyris opera*, Paris, 1636, in-fol.

LANUZA (Vincent Blasco de), né vers 1570 à Sallent, en Aragon, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut nommé théologal des chapitres de Jaën, puis de Saragosse, et mourut vers 1630. On a de lui : *Historias ecclesiasticas y seculares de Aragon*, Saragosse, 1622, 2 vol. in-fol. C'est la continuation des *Annales* de Surita (*voy.* ce nom, VIII, 55). Elle est très-estimée. *Peristephanon, seu de coronis sanctorum Aragonensium, vita, morte, miraculis Petri Arbuesii, canonici Cæsaraugustani et primi inquisitoris, libr. V*, Saragosse, 1623, in-8 (en vers).

LARIVIÈRE (Pierre-François-Toussaint), né à Seéz en 1762, était vicaire-général dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, se livra à l'enseignement et fut l'un des professeurs de l'école centrale du Calvados. Appelé en 1818 à la chaire de philosophie de Clermont, il suppléa plus tard le savant Laromiguière, et il s'acquit par la publication du précis de son cours l'estime de Royer-Collard qui le nomma professeur au collége d'Orléans. Nommé en 1827 inspecteur de l'académie de Strasbourg, il mourut à Montargis en 1829. Il avait été pendant quinze ans secrétaire perpétuel de l'académie de Caen. On a de lui : *Grammaire élémentaire latine-française; Nouvelle logique classique.*

LARRAMENDI (le P. Manuel de), né vers 1690 dans le Guipuscoa, embrassa la règle de Saint-Ignace, et enseigna les langues anciennes et la rhétorique. Dans la suite, il professa la théologie au collége de Salamanque, et fut choisi par la reine Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, pour son confesseur. Retiré dans sa province natale, il y mourut vers 1750. Il s'était occupé presque toute sa vie de la langue basque, dont il a fait connaître les règles fondamentales et les ressources. On a de lui : *La antiquedad y universalidad del Bascuence en Espagna*, Salamanque, 1728, in-8; *El impossible vencido. Arte dela lengua bascongada*, ibid., 1729, in-8. Cette grammaire est fort remarquable; *Discorso historico sobre la antiqua famosa Cantabria*, Madrid, 1736, in-8; *Diccionario trilengue del castellano, bascuence y latin.* Saint-Sébastien, 1745, 2 vol. in-fol.

LASALLE (Antoine de), métaphysicien, né à Paris en 1754, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique et porta l'habit violet; mais lorsqu'il eut terminé sa philosophie, ayant montré beaucoup de répugnance pour le sacerdoce, il alla à Saint-Malo étudier l'hydrographie et fit un voyage dans l'Inde. De retour à Paris, il s'occupa de philosophie et se mit en rapport avec les libres penseurs de l'époque. Il émigra en 1790, se retira à Rome, et contraint de quitter cette ville revint en France au fort de la terreur. Quelques amis lui donnèrent asile. Il vécut sous la restauration dans la plus profonde misère, et quoiqu'il eût reçu de Louis XVIII une pension de 600 francs en 1821, il fut obligé de chercher un asile à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il mourut en 1829. Outre quelques opuscules et des articles imprimés dans les revues du temps, on lui doit : *La balance naturelle*, Londres (Paris), 1788, 2 vol. in-8, qui paraît avoir fourni à M. Azaïs sa loi des compensations; *La mécanique morale*, Genève (Auxerre), 1789, 2 vol. in-8; *Examen critique de la constitution de* 1791; *J.-J. Rousseau à l'assemblée nationale; Dialogues des vivants; Défense contre les légistes, publicistes et autres juristes;* traduction des *Œuvres de Bacon*, Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8, d'abord entreprise et abandonnée, puis reprise et enfin achevée au milieu des plus grandes difficultés. C'est à ce titre seul que Lasalle est encore connu aujourd'hui, quoiqu'il soit le commentateur de Bacon autant que son traducteur.

LASALLE (Henri), né à Versailles vers 1765, fit de bonnes études à Paris, et se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Les événements changèrent la direction de ses idées. Il entra dans la carrière du barreau, se fit avocat et embrassa avec zèle la cause de la révolution. Nommé après le 18 brumaire commissaire-général de police à Brest, il se mit en opposition avec les autorités locales, fut rappelé et demeura sans fonctions. N'ayant d'autres ressources que sa plume, il concourut alors à la rédaction de plusieurs feuilles périodiques, entre autres du *Journal des Débats*, où ses articles étaient signés S. Employé pendant les cent-jours par la police impériale, il rentra dans la vie privée sous la seconde restauration, et mourut en 1833. On a de lui, entre autres ouvrages : *Sur l'arrêté des consuls du 24 thermidor, relatif aux lois des prévenus d'émigration*, Paris, 1801, in-8, ouvrage dans lequel l'auteur provoquait généreusement la restitution des biens que l'Etat avait encore à sa disposition; *Sur le commerce de l'Inde*, 1802, in-4; *Des finances de l'Angleterre*, Paris, 1803, in-8; *Sur le concordat de* 1817, ibid., 1818, in-8; *Du prix du pain à Paris; moyen d'en arrêter le renchérissement*, ibid., 1829, in-4.

LASSERÉ (Louis), né vers 1485 à Tours, se fit prêtre, fut pourvu d'un canonicat au chapitre de Saint-Martin, et employa ses loisirs à la culture des lettres. Appelé, en 1540, à Paris, il échangea son canonicat contre un de Notre-Dame, obtint le provisorat du collége de Navarre, et mourut le 6 septembre 1546. On lui doit : *Explication de l'oraison dominicale, de la salutation angélique et du symbole des apôtres*, Paris, 1532, in-12; *Traité du sacrement de l'autel; Les cérémonies de la messe*, à l'usage des religieuses de Fontevrault; un recueil d'*Epîtres latines*; *La vie de saint Hierosme*, trad. du latin, Paris, 1529, 2e édit., 1530, in-4, avec les *Vies de madame de Sainte Paule et de monseigneur Saint Loys.*

LASTEYRIE-DUSAILLANT (le comte Charles-Philibert de), né à Brives-la-Gaillarde en 1759, fit ses études à Limoges et vint les perfectionner à Paris. Après avoir visité une partie de l'Europe, il

fut contraint de revenir en France par suite des événements de la guerre de Russie. Il ramena de Bavière des ouvriers lithographes et forma en 1815, dans sa patrie, le premier et le plus bel établissement que nous ayons dans ce genre. Fécond en projets utiles, il avait formé un cabinet et une bibliothèque renfermant tous les objets et les ouvrages élémentaires sur l'économie rurale. Il offrit plusieurs fois ce cabinet au gouvernement sous la seule condition qu'il deviendrait un établissement public; ces offres généreuses ne furent pas agréées. Son libéralisme lui fit embrasser avec enthousiasme la cause de la Grèce. Il fut l'un des fondateurs du comité grec qui, par son action sur l'opinion publique, contribua puissamment à l'heureuse issue d'une insurrection si légitime. Ayant pris rang dans l'opposition vers la fin du règne de Louis-Philippe, il s'associa aux travaux des électeurs de la Seine et présida en 1847 le banquet du Château-Rouge. Après la proclamation de la république, il vécut dans la retraite et mourut en 1849, à 90 ans. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Traité sur les bêtes à laine d'Espagne*, Paris, 1790, in-8; *Du colonnier et de sa culture*, ibid., 1808, in-8; *Du pastel, de l'indigotier et des autres végétaux dont on peut extraire une couleur bleue*, ibid., 1811, in-8; *Constitution de la monarchie espagnole*, ibid., 1815, in-8; *Nouveau système d'éducation pour les écoles primaires*, ibid., 1815, in-8; *Méthode naturelle de l'enseignement des langues, instruction pour les maîtres et les élèves*, Paris, 1826, in-18. Le comte de Lasteyrie a travaillé au *Dictionnaire d'agriculture*.

LATREILLE (Bernard de), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Nîmes vers 1240, professa la théologie aux collèges de Montpellier et d'Avignon, puis à Paris, et se fit une grande réputation par son savoir et par ses écrits. Il avait composé sur diverses parties de l'Ecriture sainte des commentaires qui furent conservés à Avignon, dans un couvent de son ordre jusqu'à la révolution. Latreille encourut la disgrace du pape Nicolas IV, en défendant un peu trop vivement le général des Dominicains contre ce pontife. Il mourut à Avignon en 1292.

LAUBESPIN (le comte Emmanuel de), né à Orgelet en 1780, d'une des familles les plus illustres de Franche-Comté, vint de bonne heure à Paris, où il participa en 1804 à la rédaction du *Moniteur* par des articles de littérature. Il devint membre du conseil-général des manufactures, se distingua par son amour pour les lettres et forma, dans la retraite studieuse où il vivait, une riche collection de pièces historiques. Il mourut en 1848. On a de lui une traduction des *Antiquités romaines d'Adam*, 1818, 2 vol. in-12; une autre de la *Vie de Poggio Bracciolini*, par Wil. Shepherd, 1819, in-8, ouvrages traduits l'un et l'autre de l'angl. et qui ne portent pas le nom du traducteur. Mais ses deux principaux titres de gloire sont : *Mémorial portatif de chronologie, d'histoire industrielle, d'économie politique, de biographie*, Paris, 1812; nouv. édit., 1830-31, 2 vol. in-12, avec atlas de six tableaux; *Revue de l'histoire universelle moderne, ou Tableau sommaire et chronologique des principaux événements arrivés depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, etc.*, Paris, 1825, 2 vol. in-12. L'auteur a été aidé dans ces deux ouvrages par M. Batelle qui a eu part aussi à sa traduction des *Antiquités romaines*.

LAUBRY (Maurice), né en 1745 à Reims, fut reçu docteur en théologie en 1770. D'abord vicaire de Saint-Martin de sa ville natale, il obtint en 1782 un canonicat, fut l'année suivante vice-gérant de l'officialité diocésaine, et en 1786 promoteur métropolitain et diocésain. Il mourut le 22 mars 1803. On a de lui : *Traité des unions de bénéfices*, Paris, 1778, in-12; *Traité des érections de bénéfices*, ibid., 1782, in-12. Il a en outre laissé en manuscrit une version latine des *Psaumes de David*, avec des sommaires et de courtes notes; ainsi qu'un traité volumineux intitulé : *Accord de la religion avec la politique*, qui offre de l'intérêt et mériterait d'être imprimé en partie.

LAURELIUS (Olaus), évêque luthérien de Vesteras en Suède, était né en 1585 dans la province de Vestro-Gothie, où son père était paysan. Aidé par le gouvernement, il fit de bonnes études dans son pays et visita ensuite les universités d'Allemagne. Après avoir professé la philosophie à Upsal, il parvint en 1647 à l'évêché de Vesteras, où il mourut en 1670. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en suédois, dont les plus remarquables sont : *Compendium theologicum*, Stockholm, 1640; *Systema theologicum in thesi et antithesi adornatum*, Upsal, 1641; *Articulorum fidei Synopsis Biblica in usum scholasticæ juventutis*, Lindkoping, 1666, en latin et en suédois; *Le miroir de la vraie religion; des traités en faveur du luthéranisme; des Sermons* et des *Oraisons funèbres* en suédois.

LAVAL (Ant.-J. de), jésuite, né à Lyon vers 1686, fut professeur de mathématiques et d'hydrographie de la marine à Toulon, et travailla longtemps à dresser les cartes marines des côtes de Provence. Il mourut en 1758. Outre une *Description* élégante et un très-bon plan des salines de la Saintonge, dans les *Mémoires* de l'académie de La Rochelle, dont il était membre, on a de lui : *Voyage de la Louisiane en 1720, dans lequel on traite de plusieurs matières de physique, astronomie, géographie et marine*, 1728, in-4.

LAVALETTE (le P. Antoine de), de la compagnie de Jésus, né le 21 octobre 1707, fit son noviciat à Tournon et commença ensuite son cours de régence. Après avoir enseigné la rhétorique à Rhodez et la théologie au collége de Louis-le-Grand, il fut ordonné prêtre en 1740 et envoyé l'année suivante dans la Martinique. Nommé supérieur de toutes les missions de l'Amérique méridionale, il commit la faute d'acheter, à l'insu du P. Laurent Ricci, général de la compagnie, des terres considérables, où il fit travailler deux mille esclaves. Une épidémie meurtrière interrompit les travaux, et emporta une partie des noirs. Cependant le terme de remboursement d'un million emprunté à Lyon et à Marseille allait arriver : le P. Lavalette contracta un second emprunt, plus onéreux encore que le premier, et entreprit un commerce considérable qui le mettait en relation

avec la plupart des états européens. Sur ces entrefaites, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, un grand nombre de bâtiments français furent pris par les corsaires de la Grande-Bretagne, et le P. Lavalette perdit ainsi la plupart de ses navires. Ce malheur le conduisit à une ruine immédiate et complète. Le général envoya une commission pour examiner ses affaires, et prononcer sur les faits qui lui étaient imputés. Condamné et interdit par ce tribunal en 1762, il reconnut sa faute en déclarant que, s'il avait entrepris ce commerce, il n'avait été ni autorisé, ni conseillé en cela par la compagnie. Il se retira ensuite en Angleterre, où le général lui fit signifier son expulsion. Après avoir quitté la vie religieuse, il déposa encore l'habit ecclésiastique et vécut dans l'aisance. Cette déplorable affaire, envenimée par les ennemis des jésuites, ne contribua pas peu à déterminer leur ruine. Malgré la condamnation prononcée contre le coupable, on accusa l'ordre tout entier de l'indignité d'un de ses membres. On ne sait pas la date de la mort du P. Lavalette, ni le lieu où il termina une existence désormais toute remplie des douleurs, des dégoûts que répandent sur la vie les erreurs et les mécomptes de l'orgueil, les parjures, le repentir mal achevé, et l'oubli du respect dû à un ordre dans lequel on s'est volontairement engagé.

LAVARDE (Jacques-Philippe de), né en 1693 à Paris, mort le 24 novembre 1760, fut chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital. Il avait du talent pour les lettres, et a publié dans les feuilles périodiques de son temps de petites pièces de vers latins, et des éloges en style lapidaire. On lui doit une édition des *Œuvres* du P. Gaichies (*voy.* ce nom, IV, 10); une *Lettre critique et historique au P. Bougerel, sur la vie de Gassendi*, Paris, 1737, in-12, et une *Réponse* sage et judicieuse à une *Lettre* de l'abbé Dinouart (*voy.* ce nom, III, 241), au sujet des hymnes de Santeul, adoptées dans quelques nouveaux bréviaires, 1748, in-8.

LAVIGNY (Pierre), né vers 1490 à Langres, entra dans l'ordre des Dominicains, et se fit connaître avantageusement comme prédicateur et comme poète. On ne connait point l'époque de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *P. Ovidii Metamorphoseos libri moralisati cum pulcherrimis fabularum præcipuarum figuris*, per P. Lavinium, Lyon, 1510; *Officium B. Rochi nocturnum diuturnumque*, 1510, in-16; *J. Marii Belgæ elucidationes Gallicanæ Trojanæque*, Paris, 1521. C'est la traduction des rêveries de Lemaire de Belges.

LAZERI (le P. Pierre), de la société de Jésus, né en 1710 à Sienne, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il professa l'histoire ecclésiastique, et devint bibliothécaire du collége romain. A la suppression de son ordre, il fut conservé dans tous ses emplois; mais il s'en démit volontairement pour accepter la place de théologien et de conservateur de la bibliothèque du cardinal Zelada. Il mourut à Rome, au mois de mars 1789, à 70 ans. On lui doit la *Notice* publiée en tête des *Œuvres complètes de Perpiniano*. Il a été l'éditeur de la collection intitulée : *Miscellanea ex mss. libris bibliothecæ collegii romani soc. Jesus*, Rome, 1754-57, 2 vol. gr. in-8. On a de lui : *Theses selectæ ex historia ecclesiastica: de persecutionibus in Ecclesiam excitatis ævo apostolico*, Rome, 1749, in-4; *De factis sæculi V*, ibid., 1751; *De arte critica et generalibus ejus regulis ad historiam ecclesiasticam relatis*, ib., 1754; *De conciliis romanis prioribus quatuor Ecclesiæ sæculis*, ibid., 1755; *De vera et falsa traditione historica*, ibid., 1755; *De hæresi Marcionitarum*, ibid., 1775; *De falsa veterum christianorum rituum a ritibus ethnicorum origine*, ibid., 1777. Le P. Lazeri a laissé manuscrits de nombreux matériaux sur l'histoire ecclésiastique, dont on annonçait en 1790 la publication.

LAZZARINI (Dominique), né en 1668, d'une famille noble, dans la marche d'Ancône, perdit son père dès son bas âge, et dut à sa mère une éducation si distinguée qu'à dix-neuf ans il obtint le bonnet de docteur en théologie et en jurisprudence. S'étant consacré à l'enseignement, il fut nommé professeur de droit civil à l'université de Macerata et y obtint, en 1691, la chaire de droit canonique. Appelé en 1711 à l'université de Padoue, il y occupa avec un succès plus grand encore la chaire de littérature grecque et latine, et mourut dans cette ville en 1734. On lui doit, outre d'excellents morceaux de critiques, *La Sanese* (la Siennoise) comédie en prose et en vers, Venise, 1734; *Rime*, 1736, in-8; *l'Elettra di Sofocle*, Bologne, 1737, in-8; *Osservazioni sopra la Merope del Maffei*, Rome, 1743, in-4; *Tre lettre nelle quali si prova che Verona apparteni ai Cenomani*, Brescia, 1745, in-4; *Note ed osservazioni al Lucrezio Caro di Alessandro Marchetti*, Londres (Venise), 1764, 2 vol. in-4.

LEBAILLY (Antoine-François), fabuliste, né à Caen en 1756, y fit ses études et son droit, puis y exerça la profession d'avocat qu'il quitta bientôt pour venir à Paris, où il fit son début dans la littérature. Après avoir occupé un emploi dans l'administration des droits réunis, il le perdit en 1814. Il entra alors dans les affaires de la liquidation de la maison d'Orléans, et y resta soit comme titulaire soit comme pensionnaire jusqu'à sa mort qui arriva en 1832. Il était membre de la société académique des sciences de Paris, et des académies de Caen et de Vaucluse. On lui doit, entre autres ouvrages littéraires : *Fables nouvelles, suivies de poésies fugitives*, Paris, 1784, in-12; réimprimées en 1811 et augmentées en 1814 dans la troisième édition qu'il en donna. Ces fables se distinguent par le goût, l'esprit, l'imagination, la justesse des moralités, la variété de tons et surtout par la bonhomie et la simplicité, qualités fort rares qui assurent à Lebailly un rang honorable parmi les auteurs qui ont le plus approché de Lafontaine.

LEBLANC (Guillaume), né vers 1520 à Alby, fut nommé vicaire-général par l'archevêque de Toulouse, qui se reposa sur lui de l'administration de son vaste diocèse. En 1565, conseiller-clerc au parlement et chancelier de l'université, il fut pourvu, en 1571, de l'évêché de Toulon. Vice-légat d'Avignon, en 1575, il assista aux états de Blois de l'année suivante, et mourut en 1588. Ce prélat cultivait les lettres, et protégeait les savants. Il a tra-

duit en latin l'*Histoire de Xiphilin*, publié des vers latins dans les *Musæ pontificiæ*, et composé : *Recherches et discours sur les points principaux de la religion qui sont aujourd'hui en controverse entre les chrétiens*, Paris, 1579, in-8 ; *Discours des sacrements de l'Eglise en général*, ibid., 1585, in-8.

LEBLANC (Guillaume), neveu du précédent, né à Alby en 1561, fut envoyé à Rome, où son talent pour la poésie ne tarda pas à lui frayer le chemin des honneurs. Le pape Sixte V le créa son camérier secret. Nommé en 1588 à l'évêché de Vence, il obtint en 1591 une bulle du pape Clément VIII qui réunissait à ce siége celui de Grasse. Cette réunion, quoique ratifiée par Henri IV, fut attaquée devant le parlement d'Aix qui en prononça la nullité. Leblanc mourut de regret en 1601. On a de lui : des poésies latines recueillies sous le titre de : *Guill. Blanci Poemata*, Paris, 1588, in-8 ; *Discours sur le déloyal assassinat entrepris sur la personne de Guillaume Leblanc et inopinément découvert le 27 septembre* 1576, in-8 ; *Discours à ses diocésains touchant l'affliction qu'ils endurent des loups en leurs personnes et des vermisseaux en leurs figuiers*, Lyon, 1598, in-8.

LEBRASSEUR (Pierre), né vers 1680 à Evreux, embrassa l'état ecclésiastique et vint à Paris, où il fut chargé de surveiller l'éducation du fils de d'Aguesseau. Aumônier du conseil, en 1722, il remplit en même temps les fonctions de bibliothécaire du chancelier. On ne connaît point l'époque de sa mort. Son *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux*, Paris, 1722, in-4, suivie d'une *Dissertation sur la charge de connétable de Normandie*, est pleine de recherches intéressantes, et accompagnée de preuves et de documents authentiques tirés des archives du diocèse.

LEBRETON (Jean-Pierre), né en Bretagne en 1752, était bénédictin. Député du clergé de Vannes à l'assemblée constituante, il passa les mauvais jours de la révolution à Paris sans être inquiété, et fut ensuite nommé bibliothécaire de la cour de cassation. Il mourut le 21 avril 1829. Il était membre de la société royale des antiquaires de France. Il a publié le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de la cour de cassation, deuxième partie* (Jurisprudence), Paris, 1819, in-8.

LEBRIS (Charles), Théologien bas-breton, né dans la dernière moitié du XVIIe siècle, et mort dans un âge avancé, fut recteur de la paroisse de Cléder, près Morlaix. On n'a du reste aucun détail sur sa vie. Ses productions les plus connues sont : *Réflexions utiles sur les fins dernières de l'homme, trad. du franç. du P. Crasset*, sous ce titre : *Réflexionou profitabl var an finvezon diveza*, Saint-Pol de Léon, 1722, 2e édit., Quimper, 1771, in-12 ; *Instruction var an excellanc, au fræz an indulgeançon bras hac an deveryon ar Vrenriez ur Rosera*, Castel (Saint-Pol de Léon, 1722, 2 part. in-8 ; *L'Horloge de la Passion de notre Sauveur, avec des prières dévotes pendant la messe pour les jours de la communion ; — La Vie de sainte Barbe et celle de saint Conogan, évêque de Quimper*, en bas-breton, ib., 1725, in-4 ; *Les Stations de notre Sauveur pendant la Passion, trad. du P. Adrien Pavilliers*, ibid., 1725, 2e édit., 1784, in-16 ; *Le Bouquet spirituel de la mission et de la retraite, ou Abrégé des Heures bretonnes et des cantiques sur ce qui est requis et nécessaire à un Breton pour son salut*, Brest, 1726, in-8 ; *Colloque du Calvaire et des Stations de N. S. J.-C. dans le cours de sa passion*, Quimper, 1737, 2e édit., 1784, in-8 ; *Introduction d'ar vuez devot*, trad. de l'*Introduction à la vie dévote de Saint François-de-Sales*, Saint-Pol de Léon, 1755 ; 8e édit., 1780, in-12 ; *Heuryon brezonec ha latin* (*Heures bretonnes et latines*), Quimper, 1760 ; 9e édit., Saint-Brieuc, 1808, in-12. Les ouvrages de Lebris, écrits avec onction, dans une langue qui prête aux images les plus vives, font encore, de nos jours, le charme des veillées bas-bretonnes.

LECHARRON (le baron André-Louis-Lambert), d'une famille noble du Gâtinais, né dans cette province en 1759, fut élevé à l'école militaire et entra en 1776, dans le régiment de Limousin en qualité de sous-lieutenant. Devenu capitaine, il obtint en 1792 une compagnie dans la garde constitutionelle de Louis XVI et resta à Paris après la suppression de ce corps. Ayant partagé, dans la journée du 10 août, les dangers des défenseurs de la monarchie, il trouva ensuite les moyens de rejoindre l'armée des princes en campagne. Il fit partie de l'expédition de Quiberon, fut arrêté et comparut devant la sanglante commission établie par Tallien. Sa présence d'esprit lui sauva la vie. Il s'évada ensuite de la prison de Vannes, et ne revint en France que sous le gouvernement impérial. La restauration lui donna la croix de Saint-Louis et le grade de colonel. Il mourut à Montfort-l'Amaury, en 1837. On a de lui une relation curieuse sous ce titre : *Expédition de Quiberon, suivie de l'évasion des prisons de Vannes, avec une carte de la presqu'île*, Paris, 1826, in-8.

LECLERCQ (Chrétien), missionnaire récollet, né en Artois vers 1630, fut désigné en 1655 pour la mission du Canada. Il prit terre sur la côte de la baie de Gaspé, apprit la langue des Indiens et les instruisit. Après avoir obtenu de fonder à Montréal une maison de récollets, il revint en France et y mourut gardien du couvent de Sens. On a de lui : *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages gaspésiens, porte-croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada*, Paris, 1691, in-12 ; *Etablissement de la foi dans la Nouvelle-France, contenant l'histoire des colonies françaises et des découvertes qui s'y sont faites jusqu'à présent, avec une relation exacte des expéditions et voyages entrepris pour la découverte du fleuve Mississipi, jusqu'au golfe du Mexique, par ordre du roi, sous la conduite du sieur de la Salle, et de ses diverses aventures jusqu'à sa mort*, Paris, 1691, 2 vol. in-12.

LECOMTE (Nicolas), Célestin, né en 1620 à Paris, où il mourut le 10 février 1689, charma les loisirs que lui laissait la retraite, par une étude approfondie de la langue italienne. On a de lui : *Voyages de Pietro della Valle dans la Turquie, l'Egypte, etc.*, trad. de l'ital., Paris, 1662, 4 vol. in-4, et 1745, 8 vol. in-12 ; *Histoire nouvelle et curieuse des royaumes de Tonquin et de Lao*, trad.



de l'ital. du P. de Marini, Paris, 1666, in-4. Ces traductions sont fort estimées. Le P. Lecomte a en outre eu part à l'*Histoire des Juifs*, de l'abbé Coulon, dont il suivit l'impression du 3e volume.

LECONTAT (Jérôme-Joachim), né en 1607 à Eclaron, en Champagne, fit profession dans l'abbaye des Bénédictins de Saint-Remi de Reims, occupa des emplois supérieurs dans son ordre, et mourut à Bourgueil, le 14 novembre 1690, à 83 ans. On a de lui : *Méditations pour la retraite de dix jours, pour les supérieurs*, Rennes, 1653, in-4; Paris, 1658, in-8; *l'Image du supérieur accompli dans la personne de saint Benoît*, Tours, 1656, in-4; *Méditations pour la retraite de dix jours, pour les religieux*, Rennes, 1662, in-4; réimprimées sous le titre d'*Exercices spirituels, propres aux religieux*, Paris, 1664, et 1704, in-8; *Conférences ou exhortations monastiques, pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, ibid., 1671, in-4. Ces divers ouvrages de piété furent estimés dans les cloîtres.

LECONTE (Gabriel), né en 1617 à Alençon, recteur de l'université de Reims, entra en 1636 chez les Carmes déchaussés de Paris, et prit le nom de frère Gabriel de la Croix. Prieur de la maison de Rouen, il en fonda une nouvelle à la Garde-Châtel, dans le diocèse d'Avranches, et mourut le 9 mars 1697, provincial définiteur de son ordre. Nous citerons de lui : Une traduc. franç. de la *Tabula Evangelica* du P. Maurice de la Croix ; *Histoire générale des Carmes déchaussés de la congrégation d'Espagne*, trad. de l'espagnol du P. François de Sainte-Marie, Paris, 1655, 1660, 2 vol. in-fol.; *Maximes pernicieuses qui contredisent la perfection de l'état religieux*, trad. du P. Alphonse de Jésus; *Exposition du Cantique des Cantiques, avec son application à l'ordre de la vierge Marie du Mont-Carmel*, trad. de l'espagnol.

LEDRU (André-Pierre), né à Chantenay dans le Maine en 1761, était vicaire au commencement de la révolution. Ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, il fut nommé en 1791 curé de la paroisse du Pré, au Mans. En 1793, il se retira au sein de sa famille, puis vint à Paris où il obtint du directoire d'être associé, comme botaniste, à l'expédition du capitaine Baudin aux Canaries et aux Antilles. De retour en France en 1798, il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de la Sarthe. Il perdit sa chaire en 1816 et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort qui arriva vers 1830. Il était membre de la société royale des arts du Mans, de celle des antiquaires de France, du Musée de Tours et de la société littéraire de Nantes. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Essai sur l'établissement d'une bibliothèque publique dans la ville du Mans*, 1791, in-8; *Discours contre le célibat ecclésiastique*, 1793, in-8; *Histoire de la prise du Mans par les calvinistes en 1562*, an x, in-8; *Observations sur l'histoire du Maine, et catalogue des meilleurs ouvrages, imprimés ou manuscrits, à consulter pour écrire l'histoire de cette province, dans les annuaires de la Sarthe*, ans XI et XII, in-8; *Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas*, etc., Paris, 1810, 2 vol. in-8; *Recherches sur les statues mérovingiennes et sur quelques autres monuments de l'Eglise cathédrale du Mans*, ibid., 1813, in-8; *Notices historiques sur la vie et les ouvrages de quelques hommes célèbres de la province du Maine*, au Mans, 1817 et 1819, in-8; *Analyse des travaux de la société royale des arts du Mans, depuis l'époque de sa fondation en 1798 jusqu'à la fin de* 1819, 1re partie : Sciences physiques et mathématiques, au Mans, 1820, in-8. Ledru fut un des collaborateurs de la *Biographie universelle*.

LEFEVRE ou LEFEBVRE (Faber) (le P. François-Antoine), né vers 1670 à Clairvaux (Jura), ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, fut appelé pour professer les humanités, au collége de Louis-le-Grand, à Paris, où il mourut en 1737. On a de lui : *Commirius in Parnassum receptus*, Paris, 1705, in-12; *Aurum, carmen*, 1703, in-12; *Terræ motus, carmen*, 1704, in-12. Ces trois poëmes, qui ne sont pas sans mérite, ont été réimprimés par l'abbé d'Olivet, dans les *Poemata didascalia*, tom. I.

LEFEVRE (Antoine-Martial), bachelier en théologie, prêtre du diocèse de Paris, vivait dans le milieu du XVIIIe siècle. On lui doit des recherches archéologiques qui sont encore utiles. *Calendrier historique de l'Université de Paris*, 1755, in-24. *Description des curiosités des églises de Paris et des environs*, 1759, in-12.

LEFIOT (Jean-Alban), conventionnel, exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé en 1790 procureur syndic du district de Saint-Pierre-le-Moûtier, dans le Nivernais. Député de la Nièvre à la convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Accusé d'avoir commis plusieurs actes de cruauté et de tyrannie dans les départements où il avait été en mission, il fut décrété d'accusation en 1795, fut emprisonné et se retira à Nevers après avoir fait agréer sa justification. Nommé en 1798 membre du tribunal de cassation, il fut obligé de quitter la France par suite de la loi qui atteignait tous les régicides. Il se réfugia en Suisse; mais il fut bientôt rappelé par une des exceptions que le ministère de ce temps-là fit prononcer à Louis XVIII. Il vint habiter Paris et y mourut en 1839.

LEGGE (l'abbé de), de l'ancienne maison de ce nom en Angleterre, qui compte, entre autres, parmi ses membres le chancelier Legge, l'ami et le collègue de Pitt sous George II, naquit dans les environs de Vitré en 1738. La critique de *Bélisaire*, imprimée chez de Hausy, en 1768, lui valut les éloges de la Sorbonne, une pension du roi et la haine des encyclopédistes. La force de la dialectique, le sel d'une plaisanterie vive et soutenue distinguent cette œuvre dans laquelle il met aux prises, pour les distinguer les unes par les autres, les erreurs de Boulanger, de Freret, de Voltaire, de Rousseau, de Marmontel et de tous les philosophes et *sous-philosophes* du temps, comme il les appelait. Il s'était occupé d'un ouvrage important sur la religion. La forme en était neuve et intéressante. Chaque objection renfermée dans une octave de vers, se trouvait réfutée dans une autre octave. La révolution vint interrompre ses travaux. Réfugié avec ses livres et ses manuscrits dans les

profondeurs de la forêt du Pertre sur les limites de la Bretagne et du Maine, il parvint à se soustraire à la mort ; mais sa bibliothèque et ses manuscrits ne résistèrent pas à l'air humide des cavernes, où ils avaient été enfouis. L'abbé de Legge mourut à Vitré, en 1818.

LEGONIDEC (Jean-François-Marie-Maurice-Agathe), antiquaire, né en 1775, au Conquet dans le Finistère, émigra au commencement de la révolution, puis rentra en France en 1794 et prit une part active aux guerres civiles du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Ayant profité de l'amnistie qui suivit le 18 brumaire, il obtint en 1804 un emploi dans l'administration des forêts et en devint le directeur à Hambourg en 1812. Mis à la retraite en 1834, il vint à Paris et y vécut dans la gêne jusqu'à sa mort qui arriva en 1838. Il fut l'un des premiers membres de l'académie celtique. On a de lui : *Grammaire celto-bretonne, contenant les principes de l'orthographe, de la prononciation, de la construction des phrases selon le génie de la langue celto-bretonne*, Paris, 1807, in-8. Cet ouvrage, bien supérieur à tous ceux qui ont été publiés sur cette matière, ne laisse rien à désirer, comme rudiment. La syntaxe en est bien établie ; l'alphabet rend tous les sens des mots, laisse voir leur formation et se prête logiquement aux mutations des lettres ; *Dictionnaire celto-breton ou breton-français*, Angoulême, 1821, in-8, triage complet des précédents vocabulaires et glossaires, exécuté avec la critique la plus prudente et la plus sûre ; *Une traduction en langue bretonne du catéchisme historique de Fleury*, 1826, in-8 ; plusieurs dissertations insérées dans *les Mémoires de l'Académie celtique*, etc.

LEGOUVERNEUR (Guillaume), né à Saint-Malo, fut doyen de la cathédrale de cette ville, et en devint évêque en 1610. Il assista en 1614 aux états de Bretagne en qualité de député du clergé, et mourut à Saint-Malo en 1630, laissant la réputation d'un prélat aussi savant que vertueux. On lui doit : *Statuts synodaux pour le diocèse de Saint-Malo*, Saint-Malo, 1612 et 1619, in-8.

LEGRAND (le P. Albert), né à Brest au XVIe siècle, entra dans l'ordre de Saint-Dominique et y acquit une grande réputation, soit comme écrivain, soit comme prédicateur. Il habita les monastères de Nantes et de Morlaix. Ce fut dans ce dernier couvent qu'il reçut, en 1626, l'ordre de travailler à la vie des saints de Bretagne. Après dix ans de recherches et de soins, il publia : *La vie, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne armorique ; ensemble un ample catalogue chronologique et historique des évêques des neuf évêchés d'Icelle, accompagné d'un bref-récit des plus remarquables événements arrivés de leur temps*, ouvrage immense et regardé encore aujourd'hui comme précieux et utile. On en aime la lecture, il conserve l'originalité, l'imagination et surtout la piété des Bretons. Il retrace les usages de la plus haute antiquité. Les récits fabuleux dont il est mêlé n'ont pu en affaiblir l'intérêt.

LEGRAS du VILLARD (Pierre), né en 1700, mort en 1785, était chanoine de Saint-André de Grenoble et supérieur de la maison de Parménie. On a de lui : *Sanctoral, ou Légende des Saints du diocèse de Grenoble*, 1730, in-8, 2e édit. 1740, in-12. *Discours sur la vie et la mort du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble*, Lausanne (Grenoble), 1748, in-12 ; *Lettre sur la procession des fous et autres extravagances en diverses églises*, 1757, in-12 ; *Dissertation sur l'origine des noms de famille*, 1758, in-12 ; *Les agréments de la solitude*, 1758, in-12.

LELARGE (Alain), né à Saint-Malo en 1639, devint chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Geneviève et professa avec éclat la théologie à Paris. Il fut ensuite successivement prieur de Châge, à Meaux, où il connut le grand Bossuet, de Saint-Jacques de Monfort, en Bretagne, de Beaulieu-lès-le-Mans, de Blois et de Sainte-Geneviève, à Paris. Après avoir été revêtu de la dignité d'abbé à Notre-Dame-du-Val-des-Ecoliers de Liège, il mourut en 1705, par suite des fatigues de son emploi. On lui doit : *De Canonicorum ordine disquisitiones*, Paris, 1697, in-4, ou recherches sur les différences qui existaient entre l'institution des chanoines réguliers et celle des moines. Le P. Lelarge avait travaillé à une histoire ecclésiastique du diocèse de Saint-Malo. Ses cahiers furent recueillis et mis en ordre par le P. Deshayes, procureur-général de la congrégation de Sainte-Geneviève, sous le titre de : *Histoire des évêques de Saint-Malo, par Pierre Deshayes, chanoine régulier de la congrégation de France, sur les mémoires recueillis d'Alain Lelarge, de la même congrégation.*

LELEVEL (Henri), né en 1665 à Alençon, entra en 1677, dans la congrégation de l'oratoire, d'où il sortit au bout de quelques années pour être gouverneur du duc de Saint-Simon. Disciple de Malebranche, il publia plusieurs ouvrages pour défendre et propager la doctrine de son maître. Nous citerons, entre autres : *La vraie et la fausse métaphysique*, Rotterdam, 1694, in-12 ; *Le discernement de la vraie et de la fausse morale*, où l'on fait voir ce qu'il y a d'erronné dans les offices de Cicéron, Paris, 1695, in-12 ; *Conférences sur l'ordre naturel et sur l'histoire*, ibid., 1698, in-12 ; *Entretiens sur l'histoire de l'univers jusqu'à Charlemagne*, 1690, in-12 ; *Les sources de la vraie et de la fausse dévotion où l'on découvre le fond de la nouvelle spiritualité et son opposition à Saint-François de Sales*, ouvrage manuscrit.

LEMOINE (Louis), général français, né à Saumur en 1764, reçut dans sa ville natale une éducation fort incomplète et s'engagea en 1783 dans le régiment de Brie. Sous-officier à l'époque de la révolution, il prit part comme chef d'état-major à la campagne de 1792, et assista en cette qualité aux batailles de Jemmapes et de Nerwinde. Envoyé aux armées de l'Ouest, commandées par Hoche, il reçut l'ordre d'agir contre les émigrés qui venaient de débarquer à Quiberon, les mitrailla et consomma leur ruine en jugeant avec rigueur ceux qui tombèrent entre ses mains. Le directoire lui envoya, en récompense, une lettre de félicitation et le titre de général de division. Il concourut au succès de la journée du 18 fructidor, combattit en Italie et rentra dans la retraite après le 18 brumaire. Cependant en 1812 on lui confia le commandement de la place de Wesel, et en 1813 celui d'une division qui



tint la campagne dans les environs de Magdebourg. En 1814, il défendit Mézières, au nom du roi, contre les troupes saxonnes, pendant deux mois, au milieu d'attaques continuelles et très-vives. De retour à Paris, il y fit régler sa pension et y mourut en 1842.

LENHOSSEK (Michel de), médecin hongrois, né à Presbourg en 1773, étudia les sciences médicales à Vienne, puis à Pesth, où il fut promu au doctorat en 1799. Nommé médecin ordinaire du comté de Gran, il donna des preuves d'un grand talent et d'un dévouement sans bornes qui le firent appeler en 1809 à la chaire de physiologie et d'anatomie de Pesth. Il enseigna ensuite à Vienne avec non moins d'éclat et de succès, puis rappelé en Hongrie, il vint se fixer à Bude, où il mourut en 1840. Il avait reçu des lettres de noblesse avec les titres de conseiller de régence, de référendaire de santé et de premier médecin de Hongrie. Nous citerons parmi ses ouvrages qui sont tous remarquables par la clarté, par l'impartialité et par l'esprit d'ordre et de méthode qui y règne : *Recherches sur les passions et affections de l'âme considérées comme causes des maladies et moyens de les guérir* (en allemand), Pesth, 1804, in-8; *Introductio in methodologiam physiologiæ corporis humani*, Pesth, 1808, in-8; *Exposition de l'entendement humain dans ses rapports avec la vie intellectuelle et corporelle* (en allemand), Vienne, 1824-1825, 2 vol. in-8, ouvrage écrit autant pour les hommes instruits de toutes les professions que pour les médecins, et qui se distingue par un esprit très-religieux.

LENOBLETZ ou **NOBLETZ** (Michel), missionnaire, né en 1577 au château de Kerodern, dans l'évêché de Léon, fit ses études chez les jésuites à Agen et les acheva à Paris, où il reçut la prêtrise. Désirant abolir en Bretagne les dernières superstitions qui s'y étaient conservées aux milieu des pratiques du christianisme, il entra chez les Dominicains de Morlaix, prit l'habit de l'ordre et parcourut en prêchant presque tout le littoral de l'Armorique. Les conversions éclatantes qu'il y opéra, ne le mirent pas à l'abri des persécutions. Obligé, par suite des dénonciations injustes dont il fut accablé, de rentrer dans l'évêché de Léon, il souscrivit à cet ordre sans murmurer. Ses fatigues et ses austérités l'avaient beaucoup vieilli. Frappé d'une paralysie, il demeura pendant sept mois privé de l'usage de ses membres et mourut en 1652. Il avait écrit le journal de ses missions dont on lit quelques fragments dans sa vie publiée sous ce titre : *La vie de Michel Lenobletz, prêtre et missionnaire en Bretagne, par le sieur de Saint-André* (*Antoine de Verjus, jésuite*), Paris, 1666 et 1668, in-8. M. Miorcec de Kerdanet, avocat, a fait imprimer un fragment des *Œuvres théologiques de Lenobletz*, sous le titre de : *De l'union de la volonté humaine avec la volonté divine*, Brest, 1841, in-8.

LENOIR (Augustin-Nicolas), né en 1776 à Paris, partit comme volontaire en 1793, et fit toutes les campagnes de la république et de l'empire, sans obtenir d'autre grade que celui de colonel. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp, et en 1815 eut le commandement de Dunkerque, dans lequel il se fit remarquer pour sa fidélité au roi. Mis à la retraite en 1816, il fut ensuite chargé de la direction du bureau de l'infanterie au ministère de la guerre, et reçut, en 1821, le titre de vicomte. Appelé, en 1830, à rétablir l'ordre dans l'école militaire de Saint-Cyr, troublée par suite des événements du dehors, il passa, l'année suivante, au commandement de l'hôtel des Invalides d'Avignon, et mourut à Bourges, le 7 janvier 1850. Il avait mérité plusieurs décorations. Dans les loisirs que lui fit la paix, il devint homme de lettres. Il écrivit en italien des *fragments d'histoire de France*, et traduisit en vers français une partie des *Odes* d'Horace, le poète de tous les guerriers lettrés, Paris, 1822, in-12.

LEPELLETIER (Dom Louis), né en 1665 au Mans, fit profession chez les Bénédictins de Saint-Maur, et consacra toute sa vie à l'étude des antiquités philologiques. Il mourut en 1733, à l'abbaye de Landévenec, en Bretagne. On a de lui : *Dictionnaire de la langue bretonne, etc.*, Paris, 1752, in-fol, fruit de recherches aussi consciencieuses que savantes. Lepelletier a travaillé à la nouvelle édition du *Glossaire* de Ducange, et a composé des notes sur l'édition de saint Jérôme de dom Jean Martianay.

LE PENNEC (le P. Cyrille), né dans le diocèse de Léon, fit profession, en 1611, au couvent des Carmes de Saint-Pol. Nommé prieur d'Hennebon en 1618, il gouverna cette maison avec beaucoup de sagesse. Rentré vers 1630, au couvent de Léon, il y mourut le 1er mai 1649. On a de lui : *Le dévot pèlerinage du Folgoët, etc.*, Morlaix, 1634, in-18; *De la Salutation Angélique, etc.*, ibid., 1634, in-18; *Calendrier des Fêtes de la Vierge, etc.*, ibid., 1647, in-32. Il a en outre laissé manuscrits : *Viridarium Carmeli, etc.*; *Le sacré fleuron du Mont-Carmel*; *Le sacré bocage de Notre-Dame de Berven*; *Gymnasium Carmelitarum, etc.*

LEPILEUR (Henri-Augustin), né à Paris en 1765, était capitaine de frégate et chevalier de Saint-Louis avant la révolution. Plus tard il se fit recevoir docteur en droit, philosophie et belles-lettres, devint membre correspondant de l'académie des sciences, et mourut à Charenton en 1828. On a de lui : *Traductions interlinéaires du hollandais en français*, Paris, 1805, in-8; *Elément de la langue hollandaise*, Leyde et Paris, 1807, in-8; *Mélanges d'histoire, de littérature, de géographie et de morale*, Leyde et Paris, 1808-1809, 3 vol. in-8; *Tableaux synoptiques* des mots similaires qui se trouvent dans les langues persane, sanskrite, grecque, latine, etc., ibid., 1802, in-8.

LEPREVOST D'IRAY (le vicomte Chrétien-Siméon), membre de l'institut, né à Iray, département de l'Orne, en 1768, fut dépossédé par la révolution de l'héritage de ses pères. Il chercha alors un refuge et des ressources dans les lettres qu'il avait jusque-là cultivées par goût. D'abord professeur aux écoles centrales de Paris, il devint ensuite censeur au lycée impérial et inspecteur-général des études. Destitué en 1816, il fut attaché plus tard à la cour de Charles X en qualité de gentilhomme ordinaire. Elu membre de l'académie des

inscriptions et belles-lettres en 1819, il ne cessa de prendre part aux travaux de l'institut et fit aussi quelques lectures à l'académie française. Il mourut dans sa famille le 16 septembre 1849. On lui doit : *Tableau comparatif de l'Histoire ancienne, à l'usage des écoles publiques*, 1802, 2 gr. feuilles; *Histoire de l'Egypte sous le gouvernement des Romains, considérée principalement dans les différentes branches et les changements successifs de son administration, depuis la conquête de ce pays par Auguste, jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Arabes*, ouvrage qui a remporté le prix décerné par la troisième classe de l'institut dans la séance publique du 3 juillet 1807, 1816, in-8, tom. 1er; *La Vendée, poème en six chants*, 1824, in-8; *Vision d'Ezéchiel*, 1825, in-8; *Chant sacré appliqué aux malheurs des Grecs, ou paraphrase du Psaume* XLIII, 1826, in-8; *Paraphrase du livre de Job*, 1826, in-8; *Ode sur la mort du duc d'Enghien*, 1827, in-8; *La guerre sacrée*, ou *hommage à l'héroïsme des Grecs*, 1827, in-8. On a encore de Leprévost d'Iray *Manlius Torquatus*, tragédie représentée au théâtre de l'Odéon, et des chansons imprimées dans quelques recueils.

LEPROUST (le P. Pierre), né à Poitiers en 1624, entra à dix-sept ans dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Après avoir prononcé ses vœux en 1642, il prêcha avec un zèle apostolique en Berry, en Bretagne et à Paris. Ses vertus et sa capacité le firent nommer en 1659 prieur du couvent de Lamballe. Ce fut dans cette ville qu'il établit en 1662 la société des hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, qui s'étendit bientôt dans plusieurs villes de Bretagne, et à laquelle il donna des constitutions pleines de sagesse. Il mourut en 1697. La vie de ce religieux est conservée manuscrite chez les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve de Paris.

LEQUINIO (Joseph-Marie), conventionnel, né à Sarzeau, près de Vannes, vers 1740, était un très-minime avocat de Bretagne lorsque la révolution commença. Il en adopta les principes et réussit à se faire nommer maire de Rennes, puis juge au tribunal de Vannes et enfin député à l'assemblée législative et à la convention. Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et se rendit fameux par la barbarie avec laquelle il fit exécuter en Bretagne et en Vendée les ordres du comité de salut public. Décrété d'accusation en 1795, il fut compris dans l'amnistie qui fut publiée sur la proposition de Camus. Après le 18 brumaire, il obtint une place d'inspecteur forestier et mourut dans les dernières années de l'empire, laissant une mémoire justement abhorrée. Les *Opuscules* qu'il a publiés sont tombés dans l'oubli; mais on consulte encore son *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*, 1801, 2 vol. in-8.

LERAY (Théodore-Constant), né à Brest en 1795, se destina de bonne heure à la marine et fit, dans ce dessein, ses études au collége de Rennes, d'où il sortit en 1812 avec le grade d'aspirant de 2e classe. Nommé lieutenant de vaisseau en 1823, il fut choisi, en 1825, pour chef d'état-major par l'amiral Rigny et fit partie de l'expédition de la Grèce. Après avoir rempli plusieurs missions diplomatiques importantes dans les mers du Levant de 1829 à 1831, il fut nommé au commandement de plusieurs frégates et partit en 1838 pour le Mexique, d'où il rapporta en France le traité conclu avec cette puissance, après la prise de Saint-Jean-d'Ulloa. Elevé en 1841 au grade de contre-amiral, il fut enlevé à son pays en 1849, laissant la réputation d'un marin distingué. Il avait été membre du conseil-général de la Loire-Inférieure, et appartenu, de 1836 à 1846, à la chambre des députés en qualité de représentant du collége électoral de Paimbœuf.

LESLIE (John), physicien, né en 1766 à Coates, partit vers la fin du siècle dernier pour les Etats-Unis en qualité de gouverneur d'un des enfants de la famille de Randolph. A son retour, il voyagea en Europe, et se mit en relation avec les savants de France et d'Angleterre. En 1819, il remplaça Playfair dans la chaire de physique à Edimbourg, et mourut en 1832. Outre une bonne traduction de l'*Histoire naturelle des oiseaux, par Buffon*, qu'il publia en 1793, 9 vol. in-8, on lui doit un *Thermomètre différentiel*, dont on trouve la description dans le journal philosophique de Nicholson pour l'année 1800; *Essai sur la nature et la propagation de la chaleur*, 1804, ouvrage qui a mérité la médaille de Rumford; *Discours sur les sciences physiques et mathématiques dans le* XVIIIe *siècle*, annexé à la septième édition de l'*Encyclopædia Britannica*. C'est la dernière et la plus intéressante des productions de Leslie.

LESUR (Charles-Louis), né en 1770 à Guise, vint à Paris au commencement de la révolution, et se fit connaître par plusieurs ouvrages dramatiques pour le Théâtre-Français. Appelé aux frontières par la réquisition, il obtint de rester dans la capitale, et fut employé en qualité de chef dans un des comités de gouvernement. Sous le Directoire, attaché au ministère des relations extérieures, il devint ensuite un des inspecteurs de la loterie de Paris, place qu'il conserva jusqu'en 1825. Peu de temps après il se retira à Guise, où il ne s'occupa guère que des intérêts de cette ville, dont il fut longtemps le maire, et où il mourut le 10 octobre 1849, à 79 ans. On a de lui : *Apothéose de Beaurepaire, pièce nouvelle en un acte et en vers*, Paris, 1792, in-8; *La Veuve du Républicain*, ou le *Calomniateur, comédie en 3 actes et en vers*, ibid., 1794, in-8; *Les Francs, poème héroïque en X chants*, ibid., 1797, in-8; *Réponse au manifeste du roi de Prusse*, ibid., 1806, in-8; *Que veut l'Autriche?* ibid., 1809, in-8; *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*, ibid., 1810, in-8; *Tableau historique de la politique de la cour de Rome, depuis l'origine de sa puissance temporelle*, ibid., 1810, in-8; *De la Politique et des progrès de la puissance russe*, ibid., 1811, in-8; *Histoire des Kosaques*, etc., ibid., 1814, 2 vol. in-8; *La France et les Français en* 1817, etc., ibid., 1818, in-8; *Annuaire historique universel*, etc., ibid., 1818-47, 30 vol. in-8. Conçu et rédigé à l'instar de l'*Annual register* des Anglais, ce recueil est généralement reconnu pour le plus complet des faits politiques, littéraires, scientifiques, etc., qui se sont passés depuis trente ans. Cet ouvrage, auquel

Lesur ne travaillait plus dans les dernières années de sa vie, continue de porter son nom et de fournir de précieux matériaux aux écrivains qui se proposent d'écrire l'histoire.

LETBERT, abbé des chanoines réguliers de Saint-Ruf, vivait dans le cours du XIe siècle. Il signa sous ce titre, en 1099, un accord entre l'évêque de Nîmes et l'abbé de la Chaise-Dieu. En 1110, il était encore à la tête de son monastère. On ignore l'époque de sa mort. Le principal ouvrage qui nous reste de lui est intitulé : *Flores Psalmorum*, qui se recommande beaucoup plus pour le fond que pour la forme, et sur lequel on peut consulter l'*Histoire littéraire de France*, tom. IX.

LETRONNE (Jean-Antoine), né à Paris le 25 janvier 1787, se livra d'abord aux mathématiques, apprit ensuite la peinture à l'école de David, et s'étant appliqué enfin à l'étude de la géographie et de la langue grecque, résolut de consacrer sa vie à ce genre de travaux. Ses premiers ouvrages, qui révélaient en lui un rare mérite, lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il fut admis en 1816, dans la section des inscriptions et belles-lettres. Nommé en 1819 inspecteur-général de l'université et des écoles militaires, il devint successivement professeur au collége de France en 1831, conservateur et administrateur de la bibliothèque nationale en 1835, garde général des archives du royaume en 1840 et directeur de l'école de Nantes en 1847. Partout il signala son passage par des améliorations importantes. Il savait rendre la science attrayante pour tous, et il possédait à un haut degré la rectitude du jugement et la sévérité de la méthode jointes à une profonde érudition. Il mourut, le 14 décembre 1848, décoré de plusieurs ordres français et étrangers, commandeur de la légion-d'honneur et membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. On a de lui : *Essai critique sur la topographie de Syracuse, au commencement du Ve siècle*, Paris, 1813, in-8; *Recherches géographiques et critiques sur le livre de la mesure de la terre, de Dicuil, suivi du texte restitué*, ibid., 1814, in-8; *Système métrique des Egyptiens*, couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres; *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines, et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, ibid., 1817, in-4; *Edition de Rollin avec notes et éclaircissements*, ibid., 1821, et ann. suiv., 30 vol. in-8 et atlas in-4; *Mémoire sur le tombeau d'Osymandias de Thèbes, décrit par Diodore de Sicile*, ibid., 1822, in-4; *Recherches pour servir à l'histoire d'Egypte, pendant la domination des Grecs et des Romains*, ibid., 1823, in-8; *Observations critiques et archéologiques sur les Zodiaques*, ibid., 1824, in-8, ouvrage plein d'une saine critique dans lequel l'auteur établit que les zodiaques d'Egypte ne remontent pas à une haute antiquité; que les Chaldéens, puis les Grecs d'Alexandrie ont imaginé la division dodécadaire du zodiaque; que cette découverte passa de là dans l'intérieur de l'Egypte et presque en même temps dans toute l'Asie orientale; *Examen du texte de Clément d'Alexandrie, relatif aux divers modes d'écriture chez les Egyptiens*, 1827, in-8; *Matériaux pour l'histoire du christianisme*, Paris, 1833, in-4, où l'auteur fait voir que les traces de la religion égyptienne se sont conservées longtemps encore après le décret de l'empereur Théodose qui défendit l'exercice de ce culte; *Dissertation sur la statue vocale de Memnon considérée dans ses rapports avec l'Egypte et la Grece; Etude historique, faisant suite aux recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, ibid., 1833, in-4, véritable modèle du genre dans lequel l'auteur explique avec clarté ce curieux phénomène que l'antiquité payenne attribuait à des causes surnaturelles. Il montre qu'il est dû à la naïve superstition des voyageurs anciens et à l'habileté des prêtres de l'Egypte. L'interprétation des inscriptions tracées sur la statue et sur le socle est très-remarquable d'érudition; *Récompense promise à qui découvrira ou ramènera deux esclaves échappés d'Alexandrie; Annonce contenue dans un papyrus grec*, traduit et expliqué, ibid., 1833, in-4; *Essai sur les idées cosmologiques qui se rattachent au nom d'Atlas, considérées dans leurs rapports avec les représentations antiques de ce personnage fabuleux*, dans les *Annali del instituto di correspondanza archeolog.* Tom. II, pag. 161 et 1740, 1830; *Fragments des poemes de Scymnus de Chio et du faux Dicéarque*, qui forment un supplément à l'édition de Gail des petits géographes grecs, 1835; *Lettres à M. James Millingen sur une statue votive d'Apollon, en bronze, exposée au musée royal du Louvre et sur d'autres figures du même genre*, Paris, 1835, in-8; *Lettre sur la peinture historique murale dans la décoration des temples et autres édices publics ou particuliers chez les Grecs et chez les Romains*, ibid., 1840; *Sur l'origine du zodiaque grec et sur plusieurs points de l'astronomie et de la chronologie des Chaldéens, à l'occasion d'un mémoire de M. L. Ideler*, ibid., 1840, in-4; *Inscription grecque de Rosette, texte et traduction littérale, accompagné d'un commentaire critique, historique et archéologique*, ibid., 1840, gr. in-8; *Rapport sur la découverte faite à la Sainte-Chapelle, d'un cœur placé au centre de l'abside de la chapelle haute*, ibid., 1843, in-8, dans lequel l'auteur conclut que le cœur n'est pas celui de Saint-Louis comme quelques critiques l'avaient avancé; *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, Paris, 1842-48, 2 vol. in-4 et atlas, in-fol. Cet important ouvrage doit avoir un 3e vol. dont l'auteur a laissé les matériaux prêts à être livrés à l'impression; *Explication d'une inscription grecque trouvée dans l'intérieur d'une statue antique de bronze, avec des observations sur quelques points de l'art chez les anciens*, ibid., 1844; *Cours élémentaire de géographie ancienne et moderne, rédigé sur un nouveau plan*, ibid., 1844, in-12, 25e édit., ouvrage devenu classique et adopté dans toutes les écoles; *Table d'Abydos, spécimen d'une reproduction typographique des hiéroglyphes égyptiens*, ibid., 1845, in-4; *Observations philologiques et archéologiques sur l'étude des noms propres grecs*, ibid., 1846, in-4; *Diplômes et chartes de l'époque mérovingienne sur papyrus et vélin, conservés aux archives du royaume.* Cinq livraisons ont paru du vivant de l'auteur.

LEUDUGER (Jean), missionnaire, né en 1649 dans le diocèse de Saint-Brieuc, entra dans les Prémontrés et fut ordonné prêtre à Tréguier. Les missions qu'il prêcha avec succès dans la Bretagne attirèrent sur lui l'attention de son évêque. Nommé théologal de l'église de Saint-Brieuc en 1690, il ne profita des loisirs que lui laissait son bénéfice que pour se livrer avec plus de facilité à la prédication. Il institua des conférences ecclésiastiques dans lesquelles il exposait avec clarté la doctrine et la discipline de l'Eglise, et établit la congrégation des *filles du Saint-Esprit*. Il mourut en 1722. Sa mémoire est révérée dans le pays à l'égal de celle d'un saint. On lui doit : *Bouquet de la mission, composé en faveur des peuples de la campagne*, Rennes, 1710, in-8. Leuduger fut aussi le rédacteur du catéchisme de Saint-Brieuc, qui a été en usage dans le diocèse jusqu'en 1820. M. l'abbé Tresvaux lui a consacré une notice remarquable dans sa réédition *des Vies des saints de Bretagne de D. Lobineau*, Paris, 1837-1838, 5 vol. in-8.

LEURECHON (le P. Jean), né vers 1591, dans le duché de Bar, ayant embrassé la règle de saint-Ignace, enseigna la philosophie et les mathématiques, devint recteur du collége de Bar, et fut nommé confesseur du duc de Lorraine Charles III. Il mourut à Pont-à-Mousson, le 17 janvier 1670. On a de lui : des *Thèses*, des *Observations sur la comète de 1618*, un petit traité sur la *Gnomonique*, ou l'art de tracer les cadrans solaires, etc.; mais ces ouvrages sont oubliés. Le seul que l'on recherche encore est : La *Récréation mathématique, ou Entretien facétieux sur plusieurs plaisants problèmes, en fait d'arithmétique, de géométrie*, etc., Pont-à-Mousson, 1624, in-8, fig., réimprimé plusieurs fois.

LÉVEILLÉ (Jean-Baptiste-François), médecin, né à Ouzouer, commune d'Azy, dans la Nièvre, en 1769, fut un des élèves les plus distingués de Desault. Chirurgien de première classe à l'armée d'Italie, il quitta le service militaire en 1801, s'établit à Paris et mourut en 1829, après avoir partagé son temps entre la pratique de la médecine et les travaux du cabinet. Il était médecin des prisons et de l'Hôtel-Dieu, membre de l'académie royale de médecine et chevalier de la légion-d'honneur. On lui doit, outre un grand nombre de mémoires : *Traité élémentaire d'anatomie et de physiologie*, Paris, 1810, 2 vol. in-8; *Nouvelle doctrine chirurgicale, ou Traité complet de pathologie*, Paris, 1811-12, 4 vol. in-8; *Hippocrate interprété par lui-même, ou Commentaire sur les aphorismes vrais ou supposés d'Hippocrate*, Paris, 1818, in-8.

LEVIS (l'abbé Jacques-Eugène de), né en 1737 à Crescentino, fut envoyé au séminaire de Verceil, puis ordonné prêtre. De retour dans sa famille, il obtint la place de directeur de l'hôpital. Dès lors, il se livra avec ardeur aux études historiques, et mourut à Turin en 1810. On a de lui : *Lettere didattiche*, in-8; *De sanctæ Priscillæ senioris cœmeterii urbani commento, etc*, Turin, 1779, in-4; *Collection des anciennes inscriptions trouvées dans les états du roi de Sardaigne*, ibid., 1781, 2 part. in-4; *Anecdota sacra, sive Collectio omnis generis Opusculorum veterum sanctorum Patrum, etc.*, ibid., 1789, in-4; *Sancti Willelmi Divionensis abbatis, et Fructuariæ pedemontanæ fundatoris opera, etc.*, ibid., 1797, in-4; *Antiqua Cisalpinæ Reipublicæ historica monumenta*, ibid., 1801, in-4; *Veri fasti del glorioso santo Emidio, primo vescovo d'Ascoli e martire, protettore nei terremoti*, etc., ibid., 1809, in-8.

LEVIS (le P. Jean-Augustin de), né en 1740 à Crescentino, était frère du précédent. Reçu novice chez les Augustins, de la congrégation lombarde, à Casal de Montferrat, il ne tarda pas à être promu au sacerdoce, et nommé professeur, puis définiteur général. Lors de la suppression des ordres religieux en Piémont, en 1802, il était prieur du couvent de Casal. Il mourut en 1805, membre des académies de Turin et de Mantoue. On a de lui : *Expositio Eucharistici cantici Te Deum quem publice defendendum proposuit in ædibus Sanctæ-Crucis Casalis die 13 martii 1771*, Verceil, in-4; *Orazione funebre in lode del re Carlo-Emanuele III*, Asti, 1773; *Lettere diverse sopra la Nebbia, del 1783, che nell' estate danneggio l'Italia*, ouvrage intéressant, inséré dans les *Actes* de l'académie des sciences de Turin, tom. x; *Riforma degli studj dedicata al conte Graneri ministro dell' interno*, 1793; *La Pirenta di Murifengo*. En 1793, on découvrit dans ce village des eaux thermales, que le P. de Levis a rendues utiles. *Difesa del re Vittorio e del cardinale Costa d'Ariguano per la interpresa guerra contro la Francia in seguito della pastorale, pubblicata* 12 giugno 1792.

LICQUET (François-Théodore), né en 1787 à Caudebec (Seine-Inférieure), remplit quelque temps les fonctions de secrétaire-adjoint de la mairie de Rouen, puis en 1825, fut nommé bibliothécaire de la ville. Dès lors il s'occupa, avec une rare intelligence, de l'important établissement confié à ses soins, et mourut le 1er novembre 1832, à 45 ans. Il était membre des académies de Rouen, de la Société des Antiquaires de Normandie, et de celle d'Ecosse. Indépendamment de plusieurs tragédies (*Thémistocle*; *Philippe II*; *Rutilius*; *Brutus à Philippe* et les *Chevaliers de Rhodes*), qui ne sont pas sans mérite, on a de lui : *Recherches sur l'histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon*, Rouen, 1826, in-8; *Rouen : Précis de son histoire, de son commerce, etc.*, ibid., 1826, in-8; 2e édit., 1831, in-12 et in-4; *Catalogue de la bibliothèque de Rouen (belles-lettres)*, 1830, in-8; *Histoire de Normandie, jusqu'à la conquête de l'Angleterre en 1066*, ib., 1835, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fort remarquable devait avoir une continuation. Enfin Licquet a traduit de l'italien de Ch. Botta (*voy.* ce nom, II, 135), l'*Histoire de l'Italie de 1789 à 1814*, Paris, 1824, 5 vol. in-8, et de l'anglais de Dibdin (*voy.* ce nom, III, 230), le *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*, ibid., 1825, 4 vol. in-8, fig.

LIDONNE (Nicolas-Joseph), né en 1757 à Périgueux, était professeur de mathématiques avant la révolution, dont il adopta les principes avec beaucoup trop de chaleur. Nommé, sous la terreur, chef de division au ministère de la justice, il s'y montra plus humain qu'on n'aurait pu l'espérer. Admis, en 1825, à l'Athénée des Arts, il reprit avec

une nouvelle ardeur ses études scientifiques, et mourut à Paris en février 1830. On a de lui : *Tables de tous les diviseurs des nombres, calculés depuis un jusqu'à cent mille, suivies d'une dissertation sur une question de stéréométrie, extraite de quelques auteurs du siècle dernier*, Paris, 1808, in-8 ; *Tableau analytique propre à diriger les jeunes gens qui étudient les mathématiques*, ibid., 1828, in-8.

LIÈRE (Auguste PRUNELLE de), né à Grenoble en 1740, acquit des connaissances dans l'économie politique et industrielle. Devenu maire de sa ville natale à l'époque de la révolution, il arrêta l'effervescence populaire après le pillage d'un magasin public, et présenta courageusement sa tête aux meneurs de l'émeute. Elu membre de la convention, il vota dans cette assemblée pour l'exil de Louis XVI. Rentré dans la vie privée, il se livra à des spéculations commerciales jusqu'à la chute de l'empire. Les derniers jours de sa vie furent entièrement consacrés à la religion. Il mourut à Paris en 1828. On a de lui : une traduction française des *Psaumes*, dans le sens spirituel, appliqués principalement à Jésus-Christ, d'après saint Augustin et l'hébreu, avec de savantes notes, 1821, in-12 ; *Considérations sur les quatre évangiles*, 1822, in-8 ; *Prophéties d'Isaïe*, traduites en français avec des notes, 1823, in-8 ; *Pensées et considérations morales et religieuses*, 2e édit., 1824 et 1826 ; *Les quatorze épîtres de saint Paul et les sept épîtres catholiques*, trad. en français avec des notes, 1825, in-8.

LINGLOIS (Pierre-François), né vers 1580 à Besançon, exerça avec distinction la profession d'avocat, et mourut à Bruxelles en 1629. On a de lui : *Quinquaginta decisiones imperatoris Justiniani quæ à II libro codicis usque ad IX diffusæ sunt*, Anvers, 1622, in-fol., ouvrage qui lui avait coûté vingt ans de travail.

LINGOIS (l'abbé), né vers 1740 à Elbeuf, professa la philosophie au collége du Plessis, où il était principal en 1791 ; mais après la révolution, il ne rentra point dans l'enseignement, et mourut à Paris en mai 1814. On a de lui : *Leçons élémentaires de mathématiques, pour servir d'introduction à l'étude de la physique*, 1779, in-8 avec 18 planch. Cet ouvrage renferme, d'une manière élémentaire, mais claire et précise, l'arithmétique, les éléments de géométrie, les principes du calcul différentiel et du calcul intégral, les sections coniques et l'application des mathématiques à la physique.

LINOIS (Charles-Alexandre-Léon de), marin, né à Brest en 1761, s'embarqua à quinze ans, et devint lieutenant de port en 1789. Nommé lieutenant de vaisseau en 1791, il prit part à toutes les expéditions par lesquelles la marine française se signala contre l'Angleterre jusqu'à la paix d'Amiens. Après avoir reçu un sabre d'honneur en récompense de sa belle conduite dans le combat d'Algésiras, il fut envoyé dans les colonies et y dirigea successivement trois croisières à la suite desquelles il fut pris, malgré son courage, et emmené prisonnier en Angleterre. Il ne rentra en France qu'en 1814, fut nommé gouverneur de la Guadeloupe et admis à la retraite en 1816. Il reçut en 1825 le titre de vice-amiral honoraire, et en 1831 le cordon de grand-officier de la légion-d'honneur. Il mourut en 1849.

LIRELLI (Salvador), né en 1751 à Agona, dans le Milanais-Savoyard, après avoir terminé sa théologie au séminaire de Novare, fut promu aux ordres sacrés. Un goût prononcé pour l'étude de la géographie et de l'astronomie le fit bientôt remarquer. En 1791, il fut nommé directeur de l'observatoire de Turin, qu'il sut diriger avec une rare intelligence. Pour prix de son zèle, il reçut le titre de géographe du roi. Chargé de dresser la carte topographique de la Sardaigne, il passa quatre années dans cette île. A son retour, il obtint le bénéfice ecclésiastique de Saint-Sauveur, et mourut le 11 février 1811. On a de lui : *Analyse géographique des 29e et 30e feuilles d'un nouvel atlas de l'Europe*, etc., Turin, 1789 ; in-4 ; *Carta degli stati del Piemonte*, etc., 1791 ; *Carta astronomica di due emisferi, col polo al centro*, 1790 ; *Due carte geografiche delle valli della Stura et di Aosta*, dans le tom. IX. des mémoires de l'Académie de Turin ; *Dizzionario geografico*, 2 vol. in-8.

LOLLINO (Louis), né en 1557 dans l'île de Candie, vint fort jeune à Venise, et, après avoir terminé ses études à Padoue, fut ordonné prêtre. En 1595, il accompagna à Rome le cardinal Augustin Valiero, et fut nommé, par Clément VIII, à l'évêché de Bellune. Lollino administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1625. On a de lui : *Vita Andreæ Mauroceni*, imprimée à la tête de l'*Histoire de Venise*, de Morosini (*voy.* ce nom, VI, 121) ; *Præfatio iambico carmini Noctua inscripto destinata*, Venise, 1625, in-4 ; *Episcopalium curarum characteres*, Bellune, 1629, in-4 ; *Epistolæ miscellaneæ*, ibid., 1642, in-4 ; *Carminum libr. IV*, Venise, 1655, in-8.

LOMBARD (Théodore), né en 1699 à Annonay, entra dans la compagnie de Jésus, et enseigna la rhétorique à Toulouse. Il cultivait avec succès la poésie, et remporta un grand nombre de prix académiques. Il mourut vers 1770. On lui doit : un poëme *sur la peste de Marseille*, 1722 ; *Les combats de saint Augustin*, autre poëme bien versifié ; *Leçons aux enfants des souverains*, pastorale très-gracieuse ; *Vie du P. Vanière*, 1739, in-8 ; *Réflexions sur l'impiété prise du côté littéraire*, 1749, in-8 ; *Réponse* à un libelle intitulé : *Idée générale des vices principaux de l'institut des Jésuites*, Avignon, 1761, in-12.

LOMBARD (Vincent), né vers 1765 à Langres, adopta les principes de la révolution, et devint président de la société populaire de Villeneuve-sur-Yonne. Il adhéra par une lettre adressée à la Convention, à la condamnation de la reine Marie-Antoinette. S'étant fixé à Paris, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et en 1798, envoyé extraordinaire de France près de la république Batave. Rappelé l'année suivante, le 18 brumaire l'écarta pour toujours des fonctions publiques. Il mourut à Paris en 1830. On a de lui : *Ecole des enfants, ou Choix d'historiettes instructives et amusantes, etc.*, Paris, 1795, 3 vol. in-18 ; *Le dix-huit brumaire, ou Tableau des événements qui ont amené cette journée*, 1799, in-8 ; *Les souvenirs, ou Recueil de*

faits particuliers et d'anecdotes secrètes, *pour servir à l'histoire de la révolution*, 1818, in-8 ; *Mémoires anecdotiques, pour servir à l'histoire de la révolution*, Paris, 1825, 2 vol. in-8; *Décaméron français, nouvelles historiques et contes moraux*, 1828, 2 vol. in-8; *Mémoires de l'exécuteur des hautes œuvres, pour servir à l'histoire de Paris, pendant le règne de la terreur*, ibid., 1830, in-8.

LOMENI (Ignace), né en 1779 à Milan, fut reçu docteur en médecine à l'université de Padoue. Nommé en 1801 médecin de l'hôpital de sa ville natale, il s'occupa en même temps d'agriculture et des sciences qui s'y rattachent. Il mourut à Magenta, le 10 novembre 1838, membre de l'institut des sciences et lettres du royaume Lombard-Vénitien, et d'autres sociétés savantes. Outre sa coopération aux *Annales de l'agriculture italienne*, on a de lui : *Traité de la fabrication du vin*, Milan, 1829; l'*Ecole du Magnonier*, ibid., 1832; *Mélanges d'agriculture et d'économie rurale et industrielle*, etc., ibid., 1834-35; *Notions historiques et instructives sur le mûrier des îles Philippines*, ibid., 1837. Son dernier travail fut la traduction italienne de l'*Histoire naturelle, agricole et économique du maïs*, par Bonafous.

LOSANA (l'abbé Matthieu), né en 1758 en Piémont, fit ses premières études à Pignerol, et après avoir reçu les ordres sacrés, prit à Turin le bonnet de docteur en théologie. Devenu curé de Lombriasco, il s'occupa dans ce bénéfice de travaux agricoles et se fit recevoir à la société royale d'agriculture de Turin, où il lut plusieurs mémoires très-utiles. Partisan de la domination française, il fut inquiété et emprisonné pour ses opinions; mais la bataille de Marengo lui rendit la liberté et il obtint la chaire de dogme à l'université de Turin. Cette chaire ayant été supprimée en 1805, il se retira dans sa paroisse avec le titre de professeur honoraire, et y mourut en 1833, après y avoir établi des écoles communales. Nous citerons parmi ses ouvrages : un grand nombre de *Mémoires* sur l'agriculture qui se trouvent parmi les *Actes de la société* de Turin; *Delle malattie del grano in erba non curate o bene conosciute*, 1811, in-8; *Breviario del fedele*, 1816, in-12, à l'usage de ses paroissiens. Il traduisit aussi en italien les cantiques latins de l'Eglise, avec le même mètre prosodique, ce qui lui valut de Léon XII une médaille en or avec le portrait du pontife.

LOUBENS-VERDALE (Hugues de), né vers 1540, entra fort jeune dans l'ordre de Malte, et se fit remarquer au siége de l'île de Zoane, en sauvant l'étendard de la religion. Il se trouvait à Rome, lorsque mourut le grand-maître de Lacassière. Il fut choisi pour le remplacer, et en 1587, Sixte-Quint le décora de la pourpre romaine. Après avoir fait fortifier l'île de Gozo, et punir les chevaliers qui abusaient de leurs droits, il bâtit le couvent des Capucins et le château du Mont-Bosquet (depuis le Mont-Verdale), et mourut à Rome, en 1595. Il avait fait écrire l'*Histoire* de son ordre, par Bosio (*voy.* ce nom, II, 128).

LOUYER-VILLERMAY (Jean-Baptiste), né en 1776 à Rennes, où il fut employé comme chirurgien à l'hôpital militaire, eut l'occasion de soigner plusieurs combattants des armées royales pris à Quiberon et dans la Vendée, et favorisa leur évasion. Arrêté pour ce fait, il ne tarda pas à être remis en liberté, et reprit ses fonctions d'officier de santé. En 1797 il vint à Paris, fut reçu docteur en 1802, et continua d'exercer avec succès l'art de guérir. Membre de l'académie royale de médecine, il fut décoré en 1830, et mourut en décembre 1837. Indépendamment de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans la continuation de l'*Encyclopédie méthodique*, on a de lui : *Recherches historiques et médicales sur l'hypocondrie, etc.*, Paris, 1802, in-8; *Traité des maladies nerveuses* ou *vapeurs, etc.*, ibid., 1816; 2e éd., 1832, 2 vol. in-8, ouvrage qui a obtenu quelques succès.

LOZERAN du Fesch, jésuite, né vers 1685, enseigna avec succès les mathématiques à l'université de Perpignan, et mourut en 1755. Il était membre de l'académie de Bordeaux. Outre un *Discours sur la propagation du feu*, inséré dans le tom. IV. des *Prix décernés* par l'Académie des sciences de Paris, on a de lui : *Dissertation sur la cause et la nature du tonnerre et des éclairs, avec l'exposition de divers phénomènes qui en dépendent*, etc., Bordeaux, 1726, in-8; Paris, 1727, in-12; *Dissertation sur la nature de l'air*, Bordeaux, 1733, in-12; *Dissertation sur la mollesse, la dureté et la fluidité des corps*, ibid., 1735, in-12.

LUBERSAC (Jean-Baptiste-Joseph de), évêque de Chartres, né à Limoges en 1740, fut choisi, après sa promotion au sacerdoce, par M. de Jumilhac, son parent, archevêque d'Arles, pour un des grands vicaires de la métropole. Nommé à l'évêché de Tréguier en 1775, il fut transféré à Chartres en 1780 et gouverna ce diocèse avec tant de piété, de zèle et d'édification, qu'il se concilia bientôt le respect et la confiance de tout le monde. Député aux états-généraux, il adhéra à l'invitation qui était faite au clergé de se réunir au tiers-état. Sa popularité diminua lorsqu'il fit observer le 4 août « qu'il y avait un écueil à éviter dans la déclaration » des droits, celui d'éveiller l'égoïsme et l'orgueil; » que le terme de *devoirs* était corrélatif de celui de » *droits* et qu'il convenait de placer à la tête de cet » ouvrage quelques idées religieuses noblement ex» primées, pour témoigner que, si la religion ne » doit pas dominer la politique, elle ne saurait pour» tant y rester étrangère. » Sa conscience repoussant la constitution civile du clergé, il quitta la France, se rendit en Angleterre et de là en Belgique et en Allemagne. Ayant donné sa démission en 1801, il fut nommé membre-évêque du chapitre de Saint-Denis, en devint le doyen d'âge, et mourut en 1822.

LUCAS (Jean), jésuite, né vers 1650 à Paris, enseigna la rhétorique et la théologie au collége de Louis-le-Grand, et cultiva en même temps avec succès la poésie latine. On ne connaît point l'époque de sa mort. Il a laissé : *Actio oratoris, seu de gestu et voce libr. II*, Paris, 1675, in-12. Ce poëme estimé est réimprimé dans les *Poemata didascalica*; *Oratio de monumentis publicis latine inscribendis*, Paris, 1677, in-12. Le P. Lucas a en outre donné une édition des *Poésies latines* du P. Vavasseur (*voy.* ce nom, VIII, 282).

LUGO (le P. Bernard de), né dans la Galice vers 1590, embrassa la règle de Saint-Dominique, et fut envoyé dans l'Amérique espagnole pour y évangéliser. Il s'instruisit de la langue des indigènes, et en publia les règles sous ce titre : *Grammatica en la lingua general del nuovo regno de Grenada, llamerda mosca*, Madrid, 1629, in-8. Il s'était retiré dans les dernières années de sa vie à Santa-Fé, au Nouveau-Mexique ; mais on ne connait point l'époque de sa mort.

LYCOMÈDE (Joseph-Marie Arrighi, connu sous le nom de), né en 1768 à Speloncato, en Corse, après avoir achevé sa première éducation, partit pour Rome, où il suivit les cours de l'université. De retour dans sa patrie, en 1795, il entra dans la magistrature, et se fit remarquer pour son zèle et pour son intelligence. En 1808, il fut appelé à Naples comme directeur-général de la police. Il s'acquitta de cette tâche avec une rare sagacité ; mais les événements de 1814 le ramenèrent en Corse, où il mourut le 13 juillet 1834. On a de lui : un *Essai sur la religion*, Rome, 1793, in-8, qui lui valut les éloges les plus mérités ; *Voyage en Corse*, Paris, 1805, 2 vol. in-8 ; *Saggio storico sulle rivoluzioni civili e politiche del regno di Napoli*, Naples, 1812, 3 vol. in-8, écrit avec élégance et précision ; *Dello spirito pubblico dei Corsi verso il re e la nazione francese*, Bastia, 1815, in-8.

M

MABILLE (Pierre-Louis), né à Paris en 1752, se rendit en Italie dès son enfance et se fixa avec sa famille à Cologne, près de Vérone. Après avoir fait son droit à Padoue, il alla travailler à Venise dans le cabinet d'un avocat et se distingua surtout dans les salons littéraires qu'il commençait à fréquenter. Après le traité de Campo-Formio, il fut secrétaire-général de l'administration départementale de l'Adige et appelé en 1805 à la chaire d'éloquence latine de l'université de Padoue. Destitué après les événements de 1814, on ne tarda pas à lui rendre sa place, et il fut chargé en 1816 de prononcer l'oraison funèbre de l'impératrice d'Autriche Marie-Louise d'Este. Il enseigna jusqu'en 1825, accepta alors une retraite honorable et mourut en 1836, laissant la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit et d'une vaste érudition. On a de lui, entre autres ouvrages : *Istruzione ai coltivatori della canapa nazionale*, Padoue, 1785, in-8 ; *Teorica dell' arte dei giardini*, Bassano, 1801, in-8 ; *Lettere stelliniane*, Milan, 1811, in-8, livre excellent dans lequel Mabille a resumé les leçons de philosophie de l'abbé Stellini, dont il avait suivi le cours à Padoue ; *Dell' utilità delle amene lettere nella solitudine*, Padoue, 1816, in-8 ; *Memoriette ai miei figli*, Noventa, 1827, in-8.

MABLINI (l'abbé Louis), né en 1770 à Savigliano en Piémont, étudia à Turin, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu en 1792 docteur en théologie. Pendant le cours de la domination française, le siége épiscopal d'Alexandrie ayant été transféré à Casal, l'évêque Villaret le choisit pour secrétaire et l'emmena à Paris, où il fut nommé professeur de grec à l'école normale. Exclu en 1814, rappelé plus tard, puis enveloppé dans une nouvelle disgrace par la dissolution de l'école, il reprit sa chaire en 1830, et mourut subitement en 1834, laissant la réputation du professeur le plus savant, le plus dévoué et surtout le plus affectueux pour la jeunesse. On lui doit d'avoir fait refleurir en France l'étude de la langue grecque et d'avoir formé nos meilleurs hellénistes. Il n'a laissé que des manuscrits.

MACKENZIE (sir Alexander), voyageur anglais, né vers le milieu du XVIIIe siècle, passa jeune encore au Canada et entra, en qualité de commis, dans une maison de commerce qui avait le siége de ses affaires à Montréal. S'étant engagé, en 1784, dans une société de négociant formée sous le nom de *Compagnie du Nord-Ouest*, il se persuada qu'un voyage dans les régions boréales de l'Amérique, non encore visitées, ne pouvait être qu'avantageux à l'association. Il l'entreprit hardiment après beaucoup d'obstacles et d'ennuis, et parvint à un lieu situé sur un des côtés du canal de la cascade de Vancouver, sous 52° 21′ de latitude et 128° 21′ de longitude. Il délaya du vermillon avec de la graisse fondue et inscrivit sur un rocher ces mots : *Alexander Mackenzie est venu du Canada ici par terre, le 22 juillet* 1793. Il revit l'Angleterre en 1801, fut créé chevalier et jouit de la considération que lui méritaient ses travaux. Il mourut dans un âge avancé. On a de lui, en anglais : *Voyages de Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent, à travers le continent de l'Amérique septentrionale, aux Océans Glacé et Pacifique, faits dans les années* 1789 *et* 1793, *précédés d'un Traité sur l'origine, les progrès et l'état actuel du commerce des pelleteries de cette contrée, avec des notes originales et un supplément de M. de Bougainville, membre du sénat de France*, Londres, 1801, in-4. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues.

MACLEOD (Jean), chirurgien et voyageur, né en 1782 à Bunhill, comté de Dumbarton, fit son éducation à Pesth et s'embarqua comme aide-chirurgien en 1801. Après la paix d'Amiens il prit du service sur un vaisseau marchand, fit plusieurs voyages sur l'Océan, visita des îles lointaines et peu connues, et obtint à son retour, pour récompense de ses travaux, la place de chirurgien royal. Il mourut en 1820. On a de lui en anglais : *Voyage en Afrique, contenant des particularités non-*

velles sur les mœurs et les usages des habitants du Dahomey, Londres, 1820, in-12, fig.; *Voyage de l'Alceste, vaisseau du roi, le long de la côte de Corée, à l'île de Liéou-Kiéou, avec la relation de son naufrage*, Londres, 1818, in-8, fig. Ces deux ouvrages ont été traduits en français.

MACMICHAEL (Guillaume), voyageur, né en 1784 à Bridgenorth, fit ses études à Oxford, et ayant obtenu une des bourses fondées par Radcliffe pour faire des voyages, parcourut en 1812 la Méditerranée et l'Archipel. Il quitta sa patrie une seconde fois en 1816 pour visiter le Nord de l'Europe. De retour en 1818, il exerça à Londres la profession de médecin. Son talent lui valut de devenir membre de la société royale. Il renonça en 1837 à la vie active, et mourut en 1839. On a de lui en anglais : *Nouvelles considérations sur la contagion de la fièvre scarlatine, éclaircies par des remarques sur d'autres maladies contagieuses*, ibid., 1802, in-8; *La canne à pomme d'or*, ibid., 1808, in-8; *Voyage de Moscou à Constantinople, fait dans les années* 1817-1818, Londres, 1819, in-4, fig.; *Le choléra spasmodique de l'Inde est-il une maladie contagieuse? Question discutée dans une lettre adressée à sir Henri Halford*, Londres, 1821, in-8.

MAGNIEZ (l'abbé Louis-François), lexicographe, mort en 1749, est l'auteur du *Novitius, seu Dictionarium magnum latino-gallicum*, Paris, 1721, 2 vol. in-4. Ce dictionnaire, fort estimé de son temps, et qui conserve encore aujourd'hui quelque réputation, contient non-seulement les différentes acceptions des mots latins, d'après les auteurs classiques, mais encore celles qu'ils ont dans la traduction vulgate de la Bible, dans le Bréviaire et dans les écrivains ecclésiastiques. Les détails où l'auteur est entré sur la description et la vertu des plantes prouvent qu'il était très-versé dans la botanique.

MAHYEUC ou MAYEUC (le P. Yves), né en 1462, dans la paroisse de Plouvorn, près Morlaix, fut envoyé de bonne heure par ses parents au collége de Saint-Pol de Léon. Ayant reçu en 1483 l'habit de Saint-Dominique, il se rendit à Nantes, où il étudia la théologie. Confesseur de la duchesse Anne, il obtint bientôt la confiance du roi Charles VIII, son époux, et fut presenté par eux au chapitre de Rennes pour remplir le siége de cette ville qui était vacant. Elu et sacré malgré son refus, il se distingua par sa piété autant que par sa science, réforma son clergé tout entier et posa, le 15 septembre 1541, la première pierre de la cathédrale de Rennes, à la construction de laquelle il contribua libéralement. Il mourut le 20 du même mois, vénéré dans son diocèse à l'égal d'un saint. On peut consulter sur ce personnage l'histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, par le P. Touron, Paris, 1743-1749, 6 vol. in-4, et l'ouvrage intitulé : *La vie et actions mémorables des trois plus signalés religieux en sainteté et en vertu de l'ordre des frères-prêcheurs de la province de Bretagne, du P. Mahyeuc, d'Alain de la Roche et du P. Quintin*, Paris, 1644, in-12.

MAIGNET (Etienne-Christophe), conventionnel, né en Auvergne en 1758, fut reçu au parlement de Paris en 1782. Député du Puy-de-Dôme à l'assemblée législative, il figura parmi les plus fougueux démocrates, et ayant été réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Envoyé en mission dans les départements des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, il se signala par la ruine de la malheureuse ville de Bédouin, dont les habitants furent égorgés et les maisons dévorées par un incendie. Accusé et traduit devant la convention, il fut compris dans l'amnistie de 1796, devint sous le gouvernement impérial maire d'Ambert, et membre de la chambre des représentants en 1815. Obligé de s'expatrier l'année suivante par suite de la loi contre les régicides, il rentra en France en 1830, reparut au barreau et continua d'y figurer jusqu'à sa mort qui arriva en 1834.

MAILHE (Jean-Baptiste), conventionnel, né en 1754, était avocat à Toulouse à l'époque de la révolution. Député à l'assemblée législative, il y appuya les mesures les plus violentes. Devenu membre de la convention, il acquit une triste célébrité dans le procès de Louis XVI, en se prononçant au nom du comité de législation dont il était le rapporteur, sur la compétence de l'assemblée. La marche qu'il indiqua fut celle même que l'on suivit dans les débats de l'affaire. Il vota pour la mort, mais avec le sursis et l'appel au peuple, ce qui fait croire que malgré son désir de sauver le roi, il se laissa dominer par la peur et oublia son devoir pour son intérêt. Membre du conseil des cinq-cents, il se prononça en faveur des mesures les plus modérées, fut enveloppé dans la proscription du 18 fructidor, puis rappelé par les consuls, qui le nommèrent en 1800, secrétaire-général de la préfecture des Hautes-Pyrénées. Nommé en 1806 avocat à la cour de cassation et au conseil d'état, il fut forcé de sortir de France en 1816, comme régicide, et se réfugia à Liége où il exerça la profession d'avocat. De retour en France en 1830, il mourut à Paris en 1834.

MALASPINA di Sannazaro (le marquis Louis), né à Pavie en 1754, montra dès son enfance une mémoire prodigieuse et une intelligence d'élite. Pour compléter ses connaissances, il voyagea en France, en Angleterre et en Allemagne, et fut chargé à son retour de l'administration des établissements de charité dans sa ville natale. Député de sa patrie au congrès de Vienne, il fut ensuite choisi pour la représenter auprès de la congrégation centrale, où il déploya pendant plusieurs années une rare intelligence des affaires publiques. Il avait formé une magnifique collection de gravures de tout siècle et de toute école dont il publia le catalogue. Passionné pour l'architecture, il traça lui-même le plan d'un lycée des beaux arts et le fit exécuter à ses frais. On lui doit aussi un projet de restauration du dôme de Pavie. Il mourut dans cette ville en 1834. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Osservazioni sugli spedali*, Pavie, 1793, in-8; *Memorie storiche della fabbrica della cattedrale di Pavia*, Milan, 1816, in-fol.; *Guida di Pavia*, Pavie, 1819, in-8; *Inscrizioni lapidarie*, Milan, 1830, 2 vol. in-fol.; *Lettera intorno alla cattedrale di Pavia*, ibid., 1832, in-8; *Elenco di Idoli egizi*, ibid., in-8.



MALIDE (Joseph-François de), évêque de Montpellier, né à Paris en 1730, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. A la mort du pape Benoît XIV, il se rendit en Italie et assista comme conclaviste au conclave où Clément XIII fut élu. Vicaire-général de Laon, il prit part en cette qualité à l'assemblée tenue par le clergé de France en 1765, et y fut chargé des fonctions de promoteur. Nommé évêque d'Avranches l'année suivante, il passa en 1774 sur le siége de Montpellier, où il se fit estimer pour l'abondance de ses aumônes et la douceur de son administration. Après avoir essayé inutilement de défendre les intérêts de la religion et de l'Etat dans l'assemblée nationale, il émigra en 1791 et se retira en Angleterre. A l'époque du concordat, il refusa sa démission, sans contrarier toutefois le prélat qu'on lui donna pour successeur. Cette détermination le fixa sur la terre d'exil, où il mourut en 1812.

MALLET (Antoine), dominicain, né en 1593 à Rennes, devint prieur de Saint-Jacques, et mourut à Blois en 1663. On a de lui : *Histoire des saints papes, cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, docteurs de toutes les facultés de l'université de Paris, et autres hommes illustres qui furent supérieurs ou religieux du couvent de Saint-Jacques, de l'ordre des frères-prêcheurs*, Paris, 1634, in-8; *Discours sur le Rosaire perpétuel*, ibid., 1664, in-24.

MALMY (Pierre-François-de-Paule), fondateur de la Trappe d'Aiguebelle, connu en religion sous le nom de P. Etienne, naquit à Reims en 1744. Après avoir fait de bonnes études, il fut ordonné prêtre et obtint un petit bénéfice. Chassé de son poste par la révolution, il se réfugia en Belgique et prit l'habit de novice dans le couvent de la Trappe du Sacré-Cœur établi en Brabant. Après une vie très-agitée mêlée de plusieurs voyages en Westphalie, en Suisse et en Pologne, il rentra en France en 1816, et prit la direction du monastère d'Aiguebelle dont il fut d'abord prieur, puis abbé depuis 1834. Cette maison lui doit l'état florissant dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Il se démit de sa charge à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et mourut en 1840, après avoir donné jusqu'à la fin l'exemple du travail, de l'humilité et de l'obéissance.

MANGLARD (Daniel-Victor), évêque de Saint-Dié, né à Paris en 1792, fit ses études avec distinction au petit séminaire de Saint-Merry et au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1817, il exerça successivement le saint ministère à l'école de Saint-Cyr, comme prieur chapelain, et au collége de Louis-le-Grand, comme premier aumônier. M. de Quélen l'appela, en 1831, à la cure de Saint-Leu et, en 1836, à celle de Saint-Eustache. Partout il mérita l'estime et la confiance de ses administrés. Nommé à l'évêché de Saint-Dié en 1844, il y mourut en 1849, universellement regretté par les fidèles et le clergé. Simple dans ses goûts, affectueux dans ses rapports avec ses diocésains, son administration épiscopale lui gagna l'affection de tous les cœurs.

MANNAY (Charles), né en 1745 à Champeix, commença au séminaire de Saint-Sulpice ses études ecclésiastiques qu'il termina à la Sorbonne. Ayant pris son grade de docteur en théologie, il fut fait chanoine de Reims, quitta la France à l'époque de la révolution et passa d'abord en Angleterre, ensuite en Ecosse. Nommé évêque de Trèves en 1802, il fut transféré en 1807 sur le siége de Constance, mais ce décret ne reçut aucune exécution. Membre, en 1809, du conseil ecclésiastique formé à Paris, lors de l'arrestation du souverain pontife, il se lia avec Duvoisin et passa pour obtempérer trop facilement aux volontés de l'empereur qui l'avait nommé baron, conseiller d'état et officier de la légion-d'honneur. Les événements de 1814 l'obligèrent de se démettre de son siége. Il fut élevé, en 1820, sur celui de Rennes et s'y concilia promptement l'affection de ses diocésains par sa charité, sa douceur et sa prudence. Cette ville fonda l'établissement d'une mission et d'un petit séminaire. Il y mourut en 1824.

MARAFIOTI (le P. Jérôme), cordelier calabrais, né dans le XVIe siècle, à Polistena, mort vers 1630, partagea sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des sciences et de l'histoire. On a de lui : *Le chroniche e antichità di Calabria conformi all' ordine de' testi greco e latino, raccolte da' più famosi scrittori*, Padoue, 1601, in-4. Cette histoire renferme une foule de traits évidemment fabuleux. *De arte reminiscentiæ per loca et imagines ac per notas et figuras in manibus positas*, Venise, 1605, in-8. C'est un traité de mécanique fort curieux.

MARC (le P.), né en 1735, en Carniole, entra fort jeune chez les moines Augustins de Laybach, passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Saint-Antoine de Padoue, et mourut près de Vienne le 5 février 1801. Il s'était constamment occupé d'étudier les langues slaves du Midi, et il a laissé plusieurs ouvrages fort bien faits, parmi lesquels on citera : *Grammaire de la langue carniolienne*, Laybach, 1768, in-8; *Parvum dictionarium trilingue* (en carniolien, en allemand et en latin), ibid., 1782, in-4; *Glossarium slavicum*, Vienne, 1792, in-4; *Adjumentum poeseos carniolicæ*, ibid., 1798, in 8; c'est une espece de manuel de versification. Le P. Marc a en outre composé une *Chronique de Carniole*, et une *Histoire des savants carnioliens*, ou *Bibliotheca Carnioliæ*, qui se trouvent manuscrites au collége Theresianum de Vienne.

MARCHINI (Jean-François), né en 1713 à Verceil, embrassa l'état ecclésiastique, et étudia la théologie à Turin. Reçu docteur en 1735, il fut nommé, en 1745, professeur de théologie dans sa ville natale, où il remplit en même temps les fonctions de préfet des études. Plus tard, le roi Victor-Amédée lui fit confier l'importante chaire d'Ecriture-Sainte et de langues orientales à l'université de Turin, où il ne cessa de professer, et mourut le 9 septembre 1774. On a de lui : *Essais de poésie hébraïque*, Turin, 1755, in-8; *Prælectio ad studia sacræ scripturæ habita in regio athenæo*, ibid., 1756, in-4; *Tractatus de divinitate et canonicitate sacrorum librorum sive in communi, sive in particulari de diversis scripturarum editionibus ac versionibus*, avec un appendice des *Institutiones linguæ hebraicæ*, ibid., 1762, in-4; *De chronologia*

sacra et de nonnullis apparenter sibi contradicentibus ac frequentioribus in ea occurrentibus idiotismis, ibid., 1763, in-4; *Tractatus in loca difficiliora Novi Testamenti*, ibid., 1767, in-8; *Dissertationes in loca difficiliora sacræ scripturæ*, manuscrit que l'auteur a laissé tout prêt pour l'impression.

MARCONNAY (Louis-Olivier de), né en 1733 à Berlin, où il mourut le 28 juin 1800, entra dans la carrière diplomatique, et remplit plusieurs fonctions importantes. On a de lui sous le voile de l'anonyme : cinq *Lettres d'un ami de Leyde à un ami d'Amsterdam, sur divers événements ou questions politiques*, Berlin, 1757-60, 5 vol. in-8; *Lettre d'un voyageur actuellement à Dantzig à un ami de Stralsund, sur la guerre qui vient de s'allumer dans l'Empire, etc.*, ibid., 1756, in-8; *Lettre sur le Diogène décent et la cause bizarre de M. de Prémontval*, ibid., 1756, in-8; *Remerciment de Candide à M. de Voltaire*, Amsterdam, 1760, in-8. De Marconnay a été un des rédacteurs de la *Bibliothèque Germanique* de Formey, et de la *Gazette Littéraire* de Francheville.

MARÉCHAL (Dom Bernard), né en 1705 à Réthel, prononça ses vœux à l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, et s'appliqua dès-lors à l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères. Nommé, en 1755, prieur de l'abbaye de Beaulieu-en-Argonne, il se concilia l'estime de ses confrères, et mourut à Saint-Vincent-de-Metz, le 19 juillet 1770. On a de lui : *Concordance des saints Pères de l'Eglise, grecs et latins, où l'on se propose de montrer leurs sentiments sur le dogme, la morale et la discipline; de faciliter l'intelligence de leurs écrits par des remarques fréquentes, et d'éclaircir les difficultés qui peuvent s'y montrer*, Paris, 1737, 2e édit., 1748, 2 vol. in-4; et trad. en latin sous ce titre : *Concordantia SS PP. Ecclesiæ græcæ atque latinæ, fidei, morum et disciplinæ difficultates in ipsorum scriptis accurate dilucidans*, Aug., 1769, 2 vol. in-fol. Ces deux volumes renferment les Pères des trois premiers siècles.

MARJOLIN (Jean-Nicolas), né à Ray-sur-Saône, en Franche-Comté, en 1780, passa sa jeunesse à Commercy et y reçut une éducation brillante. Ayant embrassé la médecine, il se distingua à l'école de Paris au concours de 1801 et y remporta les premiers prix. Il obtint, en 1818, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, qu'il ne tarda pas à quitter pour celle de l'hospice Beaujon. Lorsque l'académie royale de médecine fut créée, il en devint un des premiers membres. Vers la fin de sa vie il négligea la chirurgie pour l'horticulture, et mourut en 1850. Il appartenait à l'ordre de la légion-d'honneur et à un grand nombre de sociétés savantes. On a de lui : *Propositions de chirurgie et de médecine*, 1808, in-4; *Traité de l'opération de la hernie inguinale étranglée*, 1812, in-4; *Manuel d'anatomie*, 1814, 2 vol. in-8. Il prenait, en outre, une part active à la rédaction du *Journal des sciences médicales* et coopérait à celle du *Nouveau journal de médecine*.

MARQUER (Louis), né en 1653 à Vannes, entra dans la société de Jésus, professa les mathématiques à Nantes, et la philosophie à Eu, à Orléans et à Rouen. Plus tard, il fut chargé de la chaire de philosophie scolastique dans divers collèges, et mourut à La Flèche le 8 avril 1725. Indépendamment de sa collaboration aux *Mémoires de Trévoux*, on lui doit l'arrangement et la publication des *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1717 et ann. suiv., 7 vol. in-12.

MARQUEZ (Jean), né en 1564 à Madrid, entra chez les religieux Augustins, professa la théologie à l'université de Salamanque, parvint aux premières dignités de son ordre, et mourut le 17 février 1621. Aussi savant que laborieux, il a publié : *Les deux situations de la Jérusalem spirituelle, sur les Psaumes CXXV et CXXXVI*, Medina del Campo, 1603, in-4; *Le Gouverneur chrétien, tiré des Vies de Moïse et de Josué, princes du peuple de Dieu*, Salamanque, 1612 et 1619, in-fol. Cet ouvrage, le meilleur de l'auteur, a été traduit en français et en italien. *Origine de l'ordre de Saint-Augustin*, ibid., 1618, in-fol.

MARQUIS (Alexandre-Louis), né en 1777 à Dreux, étudia dès sa jeunesse les sciences naturelles, et obtint le doctorat en médecine. Nommé, en 1811, pour professer la botanique au Jardin des plantes de Rouen, il ne cessa d'enseigner avec succès, et mourut le 17 septembre 1828. Il était membre de l'académie de cette ville. En outre de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans divers recueils périodiques, on citera de lui : *Essai sur l'histoire naturelle et médicale des gentianes*, Paris, 1810, in-4; *Recherches historiques sur le chêne*, Rouen, 1812, in-8; *Esquisse du règne végétal, ou Tableau caractéristique des familles des plantes*, etc., Paris, 1820, in-8; *Fragments de philosophie botanique*, etc., Rouen, 1821, in-8. Cet ouvrage est un des plus remarquables qui aient été faits sur cette matière. *Du caractère distinctif de la poésie*, ibid., 1827, in-8; *Considérations sur l'art d'écrire*, ibid., 1827, in-8.

MARSDEN (Guillaume), orientaliste, né en 1755 à Verval, en Irlande, après avoir achevé ses études, obtint un emploi dans les Indes-Orientales, et fut envoyé comme résident à Bencoulen près de Sumatra. En 1781, il revint en Angleterre, et fut nommé vers 1795 second secrétaire de l'amirauté; mais en 1807, il se retira des affaires, pour se livrer entièrement à l'étude, et mourut à Edgegrove, dans le comté de Hartford, le 6 octobre 1837, à 82 ans. On a de lui, en anglais : *Histoire de Sumatra, etc.*, Londres, 1783; 3e édit., 1812, in-4, cartes; traduite en français par J. Parraud, Paris, 1787, 2 vol. in-8, cartes; *Grammaire de la langue malaïe*, Londres, 1812, in-4; *Dictionnaire de la langue malaïe*, ibid., 1812, 2 vol. in-4; traduit en hollandais et en français, par C.-P.-J. Elout, Harlem, 1825, 2 vol. in-4. Ces deux ouvrages sont fort remarquables, ils font connaître la nature et l'essence du Malaï, et expliquent comment ses différents dialectes se sont formés. *Voyage de Marco-Polo, trad. en angl., et accompagné d'un commentaire* (*voy.* PAUL (Marc), VI, 405); *Numismata orientalia illustrata*, Londres, 1823-25, 3 vol. in-4. C'est l'explication des médailles orien-

tales, anciennes et modernes, de sa collection. *Mémoires d'une famille malaïe, écrits par elle-même*, et trad. de l'original, ibid., 1830, in-8. Les aventures racontées dans ce volume présentent une peinture exacte des mœurs et du caractère des Malais. *Catalogue de dictionnaires, vocabulaires, grammaires et alphabets*, ibid., 1797, in-4; *Bibliotheca marsdeniana philologica. Catalogue de livres et de manuscrits recueillis, afin d'établir une comparaison générale des langues, et de contribuer à l'étude de la littérature orientale*, ibid., 1827, in-4. Ces deux livres ne furent pas mis dans le commerce. Marsden a en outre publié de nombreux et intéressants articles dans les *Transactions* de la société royale, et dans les *Transactions* de la société Asiatique de Londres.

MARTIN (le P. François), né en 1640 à Caen, fit profession dans le couvent des Cordeliers de cette ville, en fut nommé gardien, et y forma une bibliothèque bien choisie. Passionné pour les livres, il s'occupa toute sa vie de recherches bibliographiques, et mourut en 1721. Voici la liste de ses travaux : Une pièce de vers latins sur la mort de Huet, évêque d'Avranches; *Ode* latine adressée à M. de Montholon, Caen, 1699, in-4; *Reflexiones ad nuperrimam declarationem doctoris Hennebel*, Louvain, 1701, in-4; *Virorum aliquot Cadomensium doctrina illustrium syllabus carmine recensitus*, Caen, 1717, in-8; *Notes* manuscrites pour une 3e édit. des *Origines de Caen*, par Huet (*voy.* ce nom, IV, 461-62); *Traité des bibliothèques anciennes et modernes*, resté manuscrit; *Athenæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriendi e Normannia*, mss. gr. in-fol.

MARTIN (le P. Grégoire), né en 1712 à Cuisery, dans la Bresse Châlonaise, entra chez les Minimes et devint lecteur de théologie, puis principal et professeur du collége de la Côte Saint-André en Dauphiné, où il mourut vers 1780. Il était membre des académies de Villefranche et d'Auxerre. Indépendamment d'un assez grand nombre d'articles dans le *Journal ecclésiastique*, de l'abbé Dinonart (*voy.* ce nom, III, 241), et dans le *Journal d'Education*, de Leroux, il a publié : *Observations sur les particules*; *Panégyrique de S. Benoît*, 1758, in-12; *Traité sur l'âme des bêtes*, trad. du latin de Dagoumer, 1758, in-12; *Proscription des verges des écoles, etc.*, 1759, in-12; *Lettres instructives et curieuses sur l'éducation de la jeunesse*, 1760, in-12. Le P. Martin a laissé plusieurs manuscrits restés inédits.

MARTINENGO (Dom Tite-Prosper), né dans le XVIe siècle à Brescia, fut savant philologue, et bon poète grec et latin. Ayant embrassé la règle de Saint-Benoît dans la congrégation du Mont-Cassin, il se livra à l'étude des langues, et y devint très-habile. Prieur d'un monastère près de Bologne, il ne tarda pas à être appelé à Rome, pour y réviser les *Œuvres* de saint Jérôme, dont on préparait une édition, qui parut en 1565. Depuis, il s'occupa de revoir le texte des *Œuvres* de saint Jean-Chrysostome et de Théophylacte, et il eut part à l'édition grecque de la *Bible sixtine*. Retiré, après tant de travaux, à Brescia, il y mourut le 6 octobre 1595. On a de lui : *Le Bellezze dell' huomo, conoscitor di se stesso*. Ce sont des discours philosophiques. *Un panégyrique, grec et latin, du pape Sixte V*, Rome, 1587, in-4. Un recueil de vers (*Poemata diversa*), Rome, 1582; 2e édit. 1589, 3 part. in-4. Les deux premières parties contiennent les vers latins, et la troisième les vers grecs, tous sur des sujets pieux.

MARTORELLI (Jacques), né en 1699 à Naples, est connu avantageusement comme grammairien et archéologue. Initié de bonne heure à la connaissance des langues anciennes, il fut choisi pour en donner des leçons au séminaire archiépiscopal. Ayant obtenu, en 1747, la chaire de grec à l'université, il sut attirer à ses leçons un grand nombre d'élèves. Il venait d'être pourvu de la chaire d'antiquités grecques, lorsqu'il mourut le 20 novembre 1777. Outre une traduction italienne de la *Méthode grecque* de Port-Royal (*voy.* Cl. Lancelot, V, 122), et un recueil d'*Opuscules* sur les divers dialectes grecs, accompagnés d'une version littérale, on a de lui : *De regia theca calamaria*, Naples, 1756, 2 vol. in-4, fig. C'est la description d'un vase antique conservé au Musée royal. *Dell' antiche colonie venute in Napoli*, ibid., 1764-73, 2 vol. in-4. Cet ouvrage savant n'a point été terminé.

MARZARI Pencati (le comte Joseph), géologue, né en 1777 à Vicence, s'occupa toute sa vie de botanique et de minéralogie. Il fit plusieurs voyages dans différentes contrées de l'Europe pour augmenter ses connaissances, fut nommé, en 1812, inspecteur du conseil des mines de Milan, et mourut dans sa patrie le 30 juin 1836. Les principaux ouvrages qu'il a publiés sont : *Elenco delle piante spontanee fino ad ora osservate nel territorio di Vicenza*, Milan, 1802, in-8; *Corsa pel bacino del Rodano et per la Liguria d'occidente, e orittografia del monte Coiron*, Vicence, 1806, in-8; *Descrizione del tachigonimetro, nuovo strumento geodetico*, Milan, 1811, in-4; *Cenni geologici e litologici sulle provincie venete e sul Tirolo*, Vicence, 1819, in-8; *Lettera geologica e framenti geologici*, ibid., 1823-24, in-8; *Quadro delle formazioni del barone di Humboldt in diversa maniera disposto e comentato, et Idea di una doppia dimostrazione geognostica*, ibid., 1825, in-fol. Les travaux les plus importants de Marzari, tels que sa description géologique de presque tout le Tyrol méridional; les observations sur les montagnes de Recoaro, les monts Euganéens, le Vicentin, le Bergamasque, etc., sont encore inédits.

MASSARD (Raphael-Urbain), fils de Jean Massard (*voy.* ce nom, V, 547), naquit à Paris en 1775. Destiné à la gravure, qu'il aimait de passion, il étudia le dessin à l'école de David. Après avoir orné de charmantes estampes plusieurs éditions de nos poètes, il ne tarda pas à s'élever au grand genre de la gravure, en reproduisant au burin la *Sainte Cécile* de Raphaël; le *Saint Paul prêchant* d'Eustache Le Sueur; les *Sabines* de David; les *Funérailles d'Atala* et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerces*, d'après Girodet. Toutes ces planches eurent un succès complet. Ayant dédié son Hippocrate à la faculté de médecine, il reçut de ce corps savant une médaille d'or. Dans la suite, il fut nommé

chevalier de la légion-d'honneur, à l'occasion de son beau portrait en pied de *Louis XVIII*, d'après le tableau original de Gérard. Mais éprouvant alors et prématurément le besoin de repos, il se retira dans sa maison de campagne de Viry-Châtillon, où il mourut le 27 septembre 1849.

MAZZUCONI (Mgr. Leonardo), né vers 1770, mort à Rome, le 4 janvier 1850, camérier d'honneur de S. S. Pie IX, a publié l'*Histoire de la Scala santa* (l'escalier de la maison de Pilate) apporté de Jérusalem à Saint-Jean-de-Latran, dont il était gardien.

MÉHÉMET-ALI, vice-roi d'Egypte, naquit à Cavale, dans la Roumélie, ancienne Macédoine, en 1769. Ce grand homme, conquérant et réformateur, à qui était destinée la souveraineté de l'Egypte et qui faillit monter sur le trône des Sultans, eut les commencements les plus humbles. Son père, officier dans la police turque, était pauvre et chargé de seize enfants que sa mort laissa bientôt orphelins. Le jeune Méhémet fut encore privé de son oncle que le Divan fit décapiter. Heureusement le gouverneur de Cavale était un vieil ami de la famille; il le recueillit et le fit élever. M. Lion, négociant de Marseille, établi alors au Caire, témoigna aussi à l'orphelin une affection dont le Pacha d'Egypte s'est montré reconnaissant. Un trait d'astuce et d'audace caractéristique, fit dès-lors connaître Méhémet. Les habitants d'un village près de Cavale refusaient de payer l'impôt, et le gouverneur qui ne pouvait les y contraindre par la force des armes, était très-embarrassé. Méhémet lui demande six soldats, lui promettant de soumettre les rebelles. Arrivé dans le village, il entre dans la mosquée avec sa petite escorte et, tout en faisant sa prière, envoie chercher les quatre principaux habitants sous prétexte d'une affaire importante. Ceux-ci se rendent à la mosquée; alors il les fait garrotter et les emmène à Cavale, malgré les efforts de la population qu'il contient, en menaçant de poignarder les prisonniers, si on essayait de les lui arracher. Le gouverneur, pour le récompenser, lui fit épouser une de ses parentes: c'est de cette femme qu'il eut l'illustre Ibrahim-Pacha. Jusqu'au jour où Bonaparte envahit l'Egypte, Méhémet resta paisiblement en Roumélie, occupé au commerce du tabac. Mais lorsque la Porte eut résolu de secourir les Mameluks contre les conquérants Européens, la position de Méhémet changea et ses grandes destinées commencèrent. Le gouverneur de Cavale envoya 300 hommes à l'armée de Zia-Jousoux que la flotte turque devait débarquer près d'Aboukir. Il mit à la tête de ce contingent son fils Aly-Aya, et lui adjoignit comme second Méhémet-Ali. Le général Friant, chargé d'empêcher le débarquement, reçut si chaudement l'armée ottomane, qu'Aly-Aya, dégoûté du métier des armes, s'enfuit vers son père, laissant à Méhémet le commandement des hommes de Cavale. Celui-ci, devenu colonel, se distingua dans plusieurs combats et s'empara du fort d'Aboukir. Les Français ayant évacué l'Egypte en 1801, Méhémet, à la tête de ces trois cents soldats de Cavale, conçut l'ambitieuse pensée de disputer la souveraineté de ce beau pays aux Mameluks qui l'exploitaient depuis si longtemps à titre de seigneurs féodaux, aux pachas turcs que la Porte expédiait à Alexandrie et au Caire, enfin aux Anglais qui désiraient occuper les ports de l'Egypte, ouverts sur la route des Indes. La conduite de Méhémet fut on ne peut plus habile. Faible et obscur au milieu de ses puissants compétiteurs, il déploya avec une supériorité marquée toute l'astuce de la dyplomatie orientale. Kohsrew, depuis grand-visir, était alors pacha du Kaire. Méhémet parvient à s'insinuer dans ses bonnes grâces, se fait donner le commandement de 4000 Albanais, troupe indisciplinée, mais indomptable sur le champ de bataille, et travaille à se les attacher par les preuves qu'il donne de ses grandes qualités et d'un dévouement apparent à leurs intérêts. Bientôt Osman Bardissy, chef des Mameluks et Kourschyd-Pacha, général des troupes ottomanes, en viennent aux mains. Méhémet-Ali qui servait sous Kourschyd, avec ses Albanais, s'abstient de prendre part au combat: Kourschyd, vaincu, attribue sa défaite à Méhémet et le dénonce au Divan et à Kohsrew. Méhémet, sommé par le pacha de comparaître devant lui, lève le masque, se joint aux Mameluks, attaque Kohsrew, le fait prisonnier et le jette hors de l'Egypte. Il n'avait plus qu'à écarter les Anglais et les Mameluks. L'Egypte jusqu'en 1806 fut le théâtre d'affreux désordres. Elle était en proie à la plus complète anarchie. Les villes et les villages, occupées successivement par toutes les bandes qui se chassaient l'une l'autre, étaient mis à sac périodiquement. Ibrahim-Bey et Osman Bardissy, chefs du gouvernement, avaient à repousser l'Elfy, autre émir Mameluk qui arrivait de Londres fort de l'appui des Anglais. La guerre éclate; l'Elfy est vaincu. Pendant que les chefs Mameluks s'entre-détruisent, Méhémet affectant les dehors d'une piété fervente, se concilie la faveur du peuple et des Ulémas. Tout-à-coup il fait soulever ses Albanais et force les deux émirs régnants Bardissy et Ibrahim, à prendre la fuite. Il laisse les dehors de l'autorité à un pacha turc et lui prête son appui pour achever de réduire les Mameluks; puis, quand il croit que le moment est venu, il s'empare du pouvoir suprême. La Porte qu'il avait gagnée en lui offrant 4000 bourses (6,000,000 fr.), le confirma dans son pachalick. Méhémet-Ali eut d'abord à lutter contre les Anglais. L'amiral Lewis s'était en 1807 emparé d'Alexandrie par la trahison d'Amyn-Aga. Faiblement soutenu par les Mameluks, et plusieurs fois battu par le nouveau pacha, l'amiral fut obligé d'abandonner sa conquête si précaire, quatre mois après son débarquement. L'année suivante, Méhémet-Ali, pour obéir au Divan qui ne le voulait pas trop puissant, fut forcé de porter la guerre dans les déserts de l'Arabie contre la secte fanatique des Wahabites qui avaient pris la Mecque et Médine. Cette guerre ne fut achevée qu'en 1818 par les efforts d'Ibrahim-Pacha, dont elle révéla les grandes qualités militaires. Pendant les préparatifs de cette expédition qui durèrent deux ans, les chefs Mameluks attirés au Caire par d'adroites séductions, furent massacrés dans la citadelle; les gouverneurs des provinces firent égorger dans toute l'Egypte ce qui restait de cette belle et turbulente milice. Les Albanais, décimés dans la rude campagne d'Arabie,

ne pouvaient plus entraver les projets du vice-roi. Méhémet, pendant un pèlerinage à la Mecque, envoya ordre au gouverneur du Caire de s'emparer de toutes les propriétés foncières. Les possesseurs reçurent comme dédommagement une pension viagère. La destruction des Mameluks et l'affaiblissement des Albanais laissaient l'Egypte sans armée. Méhémet sut s'en créer une ; il sut aussi se procurer une flotte. Il admit au service militaire les Fellahs ou paysans égyptiens qu'on en avait tenus éloignés jusque-là et introduisit dans ses troupes l'organisation des armées occidentales. Les Albanais et les Turcs indignés de manœuvrer à côté de misérables Fellahs voulurent se révolter. Une insurrection qui éclata dans la Haute-Egypte et le soulèvement de la Grèce fournirent à Méhémet un prétexte pour éloigner les Albanais. Le baton lui fit justice de la répugnance des Fellahs qu'il admit du reste à remplir le grade de sous-officiers. Le capitaine Sève, célèbre sous le nom de Solyman-Pacha, créé major-général de l'armée égyptienne, contribua puissamment par son courage et par ses connaissances, au succès de l'œuvre entreprise par Méhémet. Ibrahim-Pacha, déjà illustre, fut forcé, comme les autres, de marcher au pas et de faire l'exercice. Le vice-roi eut ainsi une excellente armée ; sa flotte, détruite à Navarin, avait été promptement reconstruite et mise en état de tenir la mer. Le vice-roi, après s'être emparé de la propriété foncière, substitua la culture en grand aux cultures partielles. Il fit construire des canaux pour transporter au loin le limon fécondant du Nil et fit venir plus de quinze cents jardiniers, dont les travaux dirigés par d'excellentes méthodes changèrent l'aspect de l'Egypte. Non content d'être le seul propriétaire dans son empire, Méhémet s'attribua aussi le monopole de l'industrie. Il créa une foule de manufactures pour mettre en œuvre ses produits. C'était du socialisme appliqué; ce qu'il y a d'incontestable, c'est que ce développement de l'agriculture et de l'industrie au profit d'un seul, n'a pas enrichi la population de l'Egypte. Méhémet voulut aussi organiser l'instruction. Il établit des écoles de toute espèce et envoya les enfants des plus illustres familles étudier à Paris. Il fit ce qu'il put, mais à sa manière, en un mot, pour faire fructifier les germes de civilisation que Bonaparte avait déposés en Egypte, durant le cours de son expédition. Méhémet était trop puissant pour ne pas essayer de lutter contre son suzerain, le sultan Mahmoud. Sous prétexte que le Pacha d'Acre avait refusé de lui rendre 6000 Fellahs émigrés, il jeta, en 1831, trente mille hommes en Syrie sous le commandement d'Ibrahim-Pacha. Il convoitait depuis longtemps la possession de cette province qui était pour lui la clef de Constantinople. Le sultan donna l'ordre aux deux pachas de suspendre les hostilités. Ibrahim n'en continua pas moins le siége de Saint-Jean d'Acre. Mahmoud furieux excommunia le vice-roi et chargea Hussein qu'il nomma pacha d'Egypte, de punir Méhémet. Ibrahim défit complétement Hussein dans le défilé de Beylan, 1832, et ne s'arrêta qu'à Adanah, pour attendre l'issue de négocations entamées. Reschid-Méhémet lui fut opposé avec une armée de 60 mille hommes, la dernière qu'eut le sultan. Alors le général égyptien franchit le Taurus, et par la victoire de Konieh, 1832, anéantit les troupes de Reschid. Il n'avait plus qu'à marcher contre Constantinople : mais la Russie qui redoutait de voir Méhémet à la tête de l'Islamisme, intervint et termina le différend, en faisant adjuger au vice-roi les 4 pachalis de la Syrie. Mahmoud recommença les hostilités en 1839 : Ibrahim remporta sur Kaliz-Pacha la victoire de Nézib et il ne fut arrêté que par la voix de la France. Alors l'Autriche et l'Angleterre prirent parti pour le sultan ; leurs flottes dévastèrent les villes du littoral de la Syrie; le port d'Alexandrie fut bloqué et Ibrahim fit une retraite désastreuse. Le traité de 1840 mit fin à cette guerre. Le vice-roi n'obtint que l'hérédité de l'Egypte pour lui et sa famille. Méhémet ne prenait plus part au gouvernement depuis plus d'une année, par suite du dérangement de sa santé, lorsqu'il mourut à Alexandrie le 2 août 1849, à 80 ans.

MELLING (Antoine-Ignace), peintre, né en 1763 à Carlsrühe, partit à peine âge de dix-neuf ans pour l'Italie, qu'il parcourut en artiste; puis son goût voyageur l'entraina en Egypte, à Smyrne, et enfin à Constantinople, où il fut nommé, en 1795, architecte de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim III. Cinq ans après il vint en France, et reçut le titre de peintre paysagiste de l'impératrice Joséphine. Quelques tableaux qu'il exposa au Louvre lui obtinrent une médaille d'or. En 1814, attaché au cabinet du roi, il reçut la croix de la légion-d'honneur, et mourut à Paris, le 5 juillet 1831. On a de lui; *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, Paris, 1807-24, in-fol. Le texte est de M. Lacretelle; *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et les départements adjacents*, ibid., 1825-30, in-fol. oblong. Melling a composé deux tableaux représentant, l'un l'*Entrée de Louis XVIII dans Paris*, l'autre la *Distribution des drapeaux de la garde nationale*.

MELLO (Guillaume de), prêtre et chanoine de l'Eglise collégiale de Notre-Dame, à Nantes, où il naquit dans le XVII[e] siècle, n'est connu que par ses ouvrages. Ce sont : *Les élévations de l'âme à Dieu par les degrés des créatures, tirées du latin de Bellarmin, et réduites en forme de paraphrase*, Nantes, 1666, in-4; *Le devoir des pasteurs, extrait des sentiments des Pères de l'Eglise, traduit du latin de D. Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1672, in-12; *Les divines opérations de Jésus dans le cœur d'une âme fidèle*, ibid., 1673, in-12; *Le prédicateur évangélique*, ibid., 1785, 7 vol. in-12. On lui attribue encore : *La vie des Saints pour tous les jours de l'année, et idée de la vie chrétienne.*

MENNEVAL (Claude-François, baron), né à Paris en 1777, fut d'abord secrétaire de Joseph Bonaparte pendant les négociations de Lunéville et d'Amiens. Devenu secrétaire du portefeuille sous le consulat, il conserva cette qualité sous l'empire et servit d'intermédiaire pour transmettre les bienfaits de l'empereur aux hommes de lettres qui se recommandaient à la cour. Nommé maître des requêtes au conseil-d'Etat, il reçut le titre de baron

et on le plaça ensuite auprès de l'impératrice quand elle fut nommée régente. Il la suivit à Vienne, y demeura jusqu'à la fin de mai 1815, revint en France et y mourut en 1850.

MEREZ (Guillaume-Ignace de), né en 1653 à Nimes, au sortir du séminaire de Saint-Sulpice, fut pourvu d'un canonicat. Envoyé dans les Cévennes pour y convertir les protestants, il y obtint d'importants succès. Devenu vicaire-général du diocèse d'Alais, en 1694, on lui offrit plus tard le siége épiscopal; mais il le refusa et opta pour l'abbaye de Sauve. Il mourut à Nimes, le 3 janvier 1721, membre de l'académie de cette ville. Il a composé : *Entretiens d'Arquée et Néolère sur les divers sujets qui regardent la religion*, Lyon, 1706, 2 vol. in-12; il fit aussi imprimer *Trois lettres spirituelles*, l'une sur la *Vérité de la religion*; l'autre *sur les moyens de concilier les devoirs religieux avec ceux de la société civile*; la troisième, *sur les pratiques de dévotion pendant l'office*, etc. Il a laissé inédit un traité sur la vérité de la religion chrétienne, intitulé : *Entretien de Théodule et Cormophile.* De Merez a cultivé la poésie avec succès.

MERMET (Louis-François-Emmanuel), né en 1763 dans la paroisse des Bouchoux, près Saint-Claude, après avoir terminé ses études, obtint une chaire de philosophie, qu'il remplit d'une manière brillante. Peu de temps après, ayant pris les ordres, il fut pourvu d'une cure. Quoiqu'il eût prêté le serment à la constitution civile du clergé, il fut jeté en 1793 dans les prisons de Bourg, d'où il ne put sortir qu'en se mariant. Cette union n'eut aucune suite, et il fut rétabli, par ses supérieurs, dans ses fonctions sacerdotales. Bientôt il rentra dans l'enseignement, et après avoir professé les belles-lettres aux écoles centrales de l'Ain et de l'Allier, il fut nommé censeur des études à Moulins. Il se démit de cette place, en 1809, et revint dans sa famille. En 1814, nommé chanoine honoraire à Versailles, il ne tarda pas à se retirer dans les montagnes du Jura, et mourut à Saint-Claude, le 27 août 1825, à 62 ans. On a de lui : *Leçons de belles-lettres*, Paris, 1802, 4 vol. in-12. C'est un ouvrage utile destiné à servir de supplément aux *Principes de littérature* de l'abbé Batteux (*voy.* ce nom, I, 474); *Nouvelles observations sur Boileau*, ibid., 1809, in-12; *Eloge de Louis XVI*, ibid., 1825, in-8. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Examen critique des Œuvres de madame de Staël-Holstein.*

MÉTRAL (Antoine-Marie-Thérèse), né en 1778 à la Motte, près de Chambéry, fit son droit à Grenoble, et plaida avec distinction. En 1814, ayant renoncé au barreau, pour se livrer à la littérature, il se fixa à Paris, où il mourut le 31 août 1839. Outre une active coopération à divers journaux ou recueils, tels que le *Moniteur*, le *Magasin encyclopédique*; le *Bulletin universel des sciences* de Férussac, et la *Revue encyclopédique*, on lui doit : *Cantates de Métastase*, trad. de l'ital., Grenoble, 1807, in-12; *Conjectures sur les livres qui passeront à la postérité*, Paris, 1818, in-8; *Histoire de l'insurrection des esclaves dans le nord de Saint-Domingue*, ibid., 1818, in-8; *Plan d'un dictionnaire des idées*; ibid., 1818, in-8; *Conjuration contre Attila dans l'ambassade des Romains, en 449*, ibid., 1821, in-8; *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue, sous le consulat, etc.*, ibid., 1825, in-8.

MEZZOFANTI (le cardinal Joseph), naquit à Bologne le 19 septembre 1774. Il était d'une condition fort obscure, et ne pouvant subvenir aux frais de son éducation, il s'instruisit dès son enfance sans maîtres et presque sans livres. Un étranger auquel il servait de cicerone dans la ville, fut frappé de l'érudition précoce qu'il annonçait. Il prit soin de lui et lui fournit les moyens de compléter ses études. Après avoir obtenu ses degrés dans l'université de Bologne, il y devint professeur et commença à attirer sur lui l'attention publique. Sa haute piété l'avait fait remarquer de ses compatriotes qui, selon l'habitude des Italiens, exprimèrent par un jeu de mots l'opinion qu'ils avaient de son caractère. Ils disaient de lui en travestissant son nom : *Mezzo angelo*, une moitié d'ange, au lieu de *Mezzofante* qui signifie : une moitié de serviteur. Le jeune érudit embrassa bientôt l'état ecclésiastique et devint plus cher encore aux habitants de Bologne en se faisant autant estimer par ses vertus qu'il se rendait recommandable par sa science. Pendant les invasions des armées françaises, Bologne fut, à cause de son hôpital, le dépôt de presque tous les militaires qui tombaient malades. L'abbé Mezzofanti se dévoua à les servir avec un zèle admirable. Pendant qu'on louait sa charité, il s'en croyait lui-même suffisamment récompensé en profitant de cette occasion pour apprendre les principaux idiomes de l'Europe. La facilité extraordinaire dont il était doué lui permit de comprendre bientôt, chacun dans sa langue maternelle, les soldats anglais, français, allemands, espagnols, portugais, et de s'entretenir avec eux comme s'il eût été leur compatriote. A la fin des guerres, il possédait trente-deux langues y compris les dialectes. Ces vastes connaissances lui firent donner le nom de *Pentecôte vivante.* Au commencement du pontificat de Grégoire XVI, les Bolonais s'étant révoltés contre l'autorité de ce pontife, les rebelles furent réduits, emprisonnés et condamnés, pour la plupart, à l'exil ou à la mort. Bologne envoya une députation au pape pour obtenir la grâce des coupables. Ce fut l'abbé Mezzofanti qui porta la parole et qui gagna la cause de sa ville natale. Sa réputation l'avait précédé à Rome. Il y fut accueilli par le cardinal Maï qui le retint auprès de lui. On le nomma d'abord sous-bibliothécaire du Vatican, puis bibliothécaire, et après avoir rempli diverses prélatures d'un ordre inférieur, il fut déclaré cardinal dans le consistoire du 12 février 1838, et chargé de la haute direction du collége de la Propagande. Ce titre le mit en rapport avec les missions les plus lointaines. Il se perfectionna dans la connaissance des langues orientales et ne cessa d'exciter jusqu'à la fin de sa vie l'admiration des voyageurs qui avaient eu le bonheur de le voir et de l'entendre. Il mourut à Naples le 14 mai 1849. Un homme célèbre dont le témoignage n'est pas suspect, Lord Byron, parle de lui, à la fin de ses mé-

moires, dans les termes suivants : « Je ne me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un monstre de linguistique, le Briarée des parties du discours, un polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel; véritable merveille et sans prétentions encore! Je l'ai tâté sur toutes les langues desquelles je savais seulement un juron ou imprécation contre postillons, sauvages, tartares, bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, voituriers, maîtres de poste, chevaux de poste, relais de poste, toute chose de poste; eh bien! il m'a confondu dans mon propre idiome. »

MILLET (Simon-Germain), né en 1575 à Venizy, en Champagne, embrassa la règle de Saint-Benoît, puis entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1632, et mourut à l'abbaye de Saint-Denys, le 28 janvier 1647. On lui doit : *Les dialogues de saint Grégoire, traduits du latin et illustrés d'observations*, etc., Paris, 1624 et 1644, in-8; *Le Trésor sacré, ou Inventaire des saintes reliques et autres précieux joyaux de l'église et du trésor de l'abbaye de Saint-Denys en France*, etc., ibid., 1638; 4ᵉ édit., 1646, in-12; *Vindicata Ecclesiæ gallicanæ de suo Areopagita Dionysio gloria*, ibid., 1638, in-8.

MOLINA (Alphonse de), né en 1496 à Escalona, dans la Castille nouvelle, ayant embrassé la règle de Saint-François dans l'ordre des Frères-Mineurs, fut envoyé, en 1526, dans les missions de l'Amérique. Après y avoir évangélisé pendant cinquante ans, il mourut à Mexico en 1584. Outre ses *Sermons*, une *Vie de saint François*, et divers *Opuscules ascétiques*, on a de lui : *Catecismo mayor y menor*, Mexico, 1546; *Confessionario mayor y minor*, ibid., 1565; *Arte de la langua mexicana y castillana*, ibid., 1571, in-8. C'est la première grammaire mexicaine, elle est fort rare; *Vocabulario en langua castellana y mexicana*, ibid., 1571, in-fol.

MOLINA (Jean-Ignace), né en 1740 à Talca, au Chili, entra dans la compagnie de Jésus, et devint bibliothécaire de son ordre à Sant-Yago. Après la suppression des Jésuites, il passa en Europe, et se fixa à Bologne, où il mourut le 12 septembre 1829. On a de lui : *Saggio sulla storia naturale del Chili*, Bologne, 1782, in-8, carte; trad. en allemand et en français, par Gruvel, Paris, 1788, in-8; *Saggio della storia del Chili*, Bologne, 1787, in-8; 2ᵉ édit., ibid., 1810, in-4. Cet ouvrage, justement estimé, traite des indigènes du Chili, raconte l'invasion de ce pays par les Espagnols, les guerres de ceux-ci contre les Araucaniens qui ont jusqu'à nos jours conservé leur indépendance, et expose l'état de ces contrées jusqu'en 1787. Le tableau des mœurs te des usages des Araucaniens est du plus vif intérêt.

MOLITOR (Gabriel-Jean-Joseph), maréchal de France, né en 1770 à Huningue, parti comme volontaire au commencement de la révolution, fut nommé à l'élection en 1791 capitaine. Deux ans après adjudant-général à l'armée du Rhin et de la Moselle, il fit ses premières campagnes, et reçut ses premières blessures. Il commandait, sous le général Hoche, une brigade à la bataille de Kaiserslautern, où il s'empara de la position d'Erleberg, à la droite de l'armée prussienne. Il servit, avec Massena, à l'armée d'Helvétie en 1799, et se distingua par la prise et l'occupation de Glaris. Il était à l'armée du Rhin avec Moreau et Lecourbe; c'est lui qui commandait le passage du fleuve, le 1ᵉʳ mai 1800. Il mérita dans cette campagne le grade de général de division, qu'il honora sous l'empire par les plus brillants services. En 1823, il fit la campagne d'Espagne, comme commandant en chef du 2ᵉ corps de l'armée des Pyrénées, et se distingua dans cette guerre par des qualités capables de triompher des plus grandes difficultés. C'est au retour de cette campagne, qu'il fut promu en même temps au maréchalat et à la pairie. En 1842, nommé gouverneur des invalides, il obtint en 1849 la charge de grand chancelier de l'ordre de la légion-d'honneur, et mourut à Paris, le 28 juillet de la même année, à 79 ans.

MOLLET (Joseph), né en 1758 à Aix, en Provence, fut professeur de physique au collége de l'Oratoire de cette ville, où il mourut le 30 janvier 1829. Il avait aussi enseigné quelque temps à l'école centrale de Lyon. On lui doit : *Etude du Ciel, ou Connaissance des phénomènes astronomiques*, Paris, 1803, in-8; *Mécanique physique, etc.*, Avignon, 1818, in-8; *Cours élémentaire de physique expérimentale*, Lyon, 1822, in-8; *Gnomonique graphique, ou Méthode simple et facile pour tracer les cadrans solaires sur toute sorte de plans, etc.*, Paris, 1827, in-8.

MONGEZ (Antoine), archéologue, né en 1747 à Lyon, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève à Paris, et obtint la garde du cabinet d'antiques possédé par les religieux de son ordre. En 1785, il fut nommé membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Lorsque la révolution éclata, il s'en montra un des plus dévoués partisans, et renonça alors à ses fonctions ecclésiastiques. En 1799, il entra au Tribunat, mais il n'y resta que peu de temps. En 1804, il remplaça Dibarrat dans l'administration des monnaies, et conserva cette place jusqu'en 1827. Destitué à cette époque, il ne fut réintégré dans ses fonctions qu'après la révolution de 1830, et mourut à Paris le 30 juillet 1835. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Histoire de la reine Marguerite de Valois, 1ʳᵉ femme de Henri IV*, Paris, 1777, in-8; *Mémoires sur différents sujets de littérature*, ibid., 1780, in-8; *Dictionnaire d'antiquités, mythologie, diplomatique, des chartes, et chronologie*, ibid., 1786-94, 3 vol. in-4. Les planches avec leurs explications n'ont été publiées qu'en 1824, Paris, 3 vol. in-4. Ce dictionnaire fait partie de l'encyclopédie méthodique; *Considérations générales sur les monnaies*, ibid., 1796, in-8; *Iconographie romaine*, ibid., 1812-29, 3 vol. in-4, avec un atlas et des planches. Le 1ᵉʳ vol. est de Visconti (*voy.* ce nom), dont Mongez fut le continuateur.

MONNOT-ARBILLEUR (Marie-Victor-Bruno), magistrat, né à Besançon en 1780, d'une famille ancienne et honorable, acheva à l'école centrale ses études qui avaient été interrompues par la ré-

volution. Après avoir étudié le droit et exercé pendant quelques années la profession d'avocat, il fut nommé en 1810 juge suppléant à la cour de justice criminelle, et en 1811, substitut du procureur général près la cour impériale de Besançon. Avocat-général en 1816, il devint conseiller l'année suivante et président de chambre en 1821. D'un jugement droit, d'un commerce aimable, d'une obligeance sans bornes, son caractère et ses lumières lui méritèrent la confiance de l'administration qui le nomma membre de la commission des hospices, et celle de ses compatriotes qui le firent entrer au conseil municipal de Besançon et au conseil-général du Doubs. Habile à découvrir le mérite naissant, il encouragea, soit de sa bourse soit de ses conseils, plusieurs jeunes gens dont les succès lui firent beaucoup d'honneur. La société d'agriculture, qui le comptait parmi ses fondateurs, l'éleva en 1837 aux fonctions de président. Il mourut en 1849, laissant une grande réputation de probité et de délicatesse. Il était chevalier de la légion-d'honneur depuis 1834, et membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de sa ville natale où il prononça en 1827, *l'Eloge du conseiller Genod*, et en 1831, un discours sur la *Fondation de l'hôpital de Besançon*. Ceux deux ouvrages se trouvent dans les *Recueils* de cette académie.

MONTAGIOLI (dom Cassiodore), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né en 1698 à Modène, fit profession en 1717, dans le monastère de Saint-Benoit de Polirone, enseigna la philosophie et remplit quelques places honorables de sa congrégation. En 1756, il alla habiter la maison de son ordre à Modène, et mourut en 1789. Il a publié beaucoup d'ouvrages de spiritualité, où règne une piété éclairée et solide. Les principaux sont : *Esercizi di celesti affetti tratti dal libro de' Salmi*, etc., Rome, 1742; *Maniera facile di meditare con frutto in ciascun giorno dell' anno le massime christiane*, Bologne, 1759, 2 vol. in-12; *Il divino sermone del figliuol di Dio nel monte, tirato del Vangelo di San Matteo, etc.*, Rome, 1779. Montagioli s'est surpassé dans cette œuvre, où tout est tiré de l'Ecriture et de la tradition des Pères.

MONTANI (Jean-Joseph), né vers 1685, à Pesaro, entra dans la société de Jésus à Rome, et l'honora par ses vertus et son profond savoir. Chargé d'enseigner la morale au collége romain, il remplit cet emploi avec succès pendant plusieurs années, et mourut en 1760. Il a publié, avec de nombreuses corrections, l'ouvrage du P. Pellizari intitulé : *Tractatus de monialibus*, etc., Rome, 1755, in-4, et redressé ce qu'avaient de trop relâché certaines maximes éparses dans ce livre.

MONTBEL (Guillaume-Isidore baron de), né à Toulouse en 1786, d'une famille ancienne et considérée, fit ses études dans sa ville natale et n'entra dans la vie politique qu'au commencement de la seconde restauration. Ayant pris les armes en 1815 contre les volontaires royaux, il se fit tellement remarquer qu'il fut mis sous la surveillance de la haute police impériale. Successeur de M. de Villèle dans les fonctions de maire de Toulouse, il donna quelque éclat à son administration par son dévouement aux intérêts de cette importante cité, et par le crédit dont il jouissait auprès du ministère. Nommé président du collége électoral de la Haute-Garonne, il fut élu député en 1827, et se distingua à la chambre en prêtant à la monarchie le double appui d'une conviction sincère et d'un talent remarquable. Le ministère de M. de Villèle trouva en lui un apologiste qui n'hésitait pas à sacrifier la popularité à l'amitié. Rendu à ses fonctions municipales en 1829, il fut appelé, le 8 août, à faire partie, en qualité de ministre de l'instruction publique, du cabinet que présida le prince de Polignac. Le 18 novembre, il quitta ce portefeuille pour accepter celui de l'intérieur. Quand MM. de Chabrol et Courvoisier sortirent du cabinet, un nouveau remaniement devint nécessaire, et Montbel s'y prêta encore avec le même dévouement en acceptant le portefeuille des finances, malgré ses répugnances et ses prévisions. On n'ignorait pas qu'il lui en coûtait beaucoup de rester aux affaires, puisque les caricatures du temps le représentaient comme gardé à vue par des gendarmes pour l'empêcher de s'évader du ministère. Réélu le 24 juin par le collége de Toulouse, il signa les fatales ordonnances du 25 juillet, non, comme il le dit plus tard, par condescendance pour la volonté du roi, mais avec conviction et connaissance de cause. A ses yeux, le droit de la couronne n'était pas moins évident que la nécessité. Après la révolution, il expédia, le 1er août, l'ordonnance par laquelle Charles X nommait le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, prit congé du roi et, plus heureux que quatre de ses collègues, gagna rapidement la frontière d'où il se retira en Autriche. Condamné par contumace, le 11 avril 1831, il fixa sa résidence à Vienne et mourut en 1850.

MONTEIL (Armand-Alexis), historien, né à Rhodez en 1769, s'occupa de bonne heure d'études historiques. Employé à l'âge de vingt-trois ans dans l'administration d'un district révolutionnaire, il devint ensuite professeur d'histoire aux écoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Germain et de Saint-Cyr, bibliothécaire, paléographe, et mourut à Céli (Seine-et-Marne), le 2 mars 1850. La noble fierté de son caractère, son indépendance et son désintéressement l'ont rendu recommandable auprès de tous ceux qui l'ont connu. On lui doit : *Description du département de l'Aveyron*, Rhodez, an x (1802), 2 vol. in-8, fig.; *Histoire des Français des divers états*, Paris, 1828-44, 10 vol. in-8. Ce livre fut récompensé par l'Institut qui décerna à l'auteur le prix Monthyon et le 2e prix Gobert. Il eut plusieurs éditions, des traductions en langues étrangères et des contrefaçons. Monteil a donné encore sous le titre de : *Traité des matériaux manuscrits*, Paris, 1832, 2 vol. in-8, un livre qui est à la fois une petite histoire des divers états, une nouvelle diplomatique et une exposition de son système. C'est un catalogue bien différent des autres ouvrages de ce genre, il est amusant, varié, méthodique et bien écrit.

MONTFIQUET (Raoul de), théologien ascétique, né vers 1450, dans le diocèse de Bayeux, au village dont il porte le nom, partagea sa vie entre la prière et l'étude, et mourut vers 1510. On a de lui plusieurs ouvrages aussi curieux que rares, parmi lesquels

nous citerons : *Tractatus de vera, reali atque mirabili existentia totius Christi in SS. altaris sacramento, completus anno* 1481, Paris, in-fol., trad. en français, sous ce titre : *Le livre, ou Traité du Saint Sacrement de l'autel et de ses effets et valeur*, ibid., 1505, pet. in-4, goth.; *Exposition de l'Oraison Dominicale :* PATER NOSTER, ibid, 1485, in-4, goth.; *Exposition de l'Ave Maria*, in-4, goth.; *Le Guidon et gouvernement des gens mariés*, Paris, sans date, in-4, goth.

MONTI (Pietro da), célèbre canoniste, né vers 1407 à Venise, après avoir terminé ses études classiques, se rendit à Paris pour y faire son cours de philosophie, et obtint le grade de maître-ès-arts. Il alla ensuite à Padoue, où il fut reçu en 1433, docteur en droit. Son dessein était de se livrer à l'enseignement; mais Eugène IV, l'ayant nommé notaire apostolique, et l'un de ses légats au concile de Bâle, il y renonça. Envoyé en Angleterre, pour y recevoir les impôts établis au profit du saint Siége, il remplit cette charge avec une rare intelligence pendant cinq ans. De retour à Rome, en 1439, il fut chargé des affaires les plus délicates. Elu, en 1442, évêque de Brescia, et la même année légat en France, il mourut à Rome, le 12 janvier 1457, à peine âgé de 50 ans. On a de lui : *Repertorium utriusque juris*, Bologne, 1475, 3 part., in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. *De potestate romani Pontificis et generalis concilii*, Rome, 1496, gr. in-4. Pour des détails plus grands sur Pietro da Monti, on peut consulter les *Scrittori Veneziani* du P. Degli Agostini, I, 346.

MORANGE (Bedieu), théologien, né à Paris dans le XVIIe siècle, était docteur de Sorbonne, et fut nommé chanoine de Lyon en 1660, puis devint chantre de cette église, en 1682. Il mourut en 1703. On a de lui : *Primatûs Lugdunensis Apologeticon, sive ad querelam ecclesiæ Senonensis prior responsio*, Lyon, 1658, in-8; c'est une apologie de l'église de Lyon contre celle de Sens; *Summa universæ theologiæ catechistæ*, ibid., 1670, 3 tom. en 4 vol. in-8.

MOREAU (Joseph), né à Morlaix vers 1770, étudia le droit à Rennes avec son frère qui fut la gloire de sa famille (*voy.* ce nom, VI, 107). Membre du tribunat, il rentra dans la vie privée après les événements qui coutèrent la vie au général. Sous la restauration, il devint administrateur des postes et Préfet de divers départements. Révoqué de ses fonctions en 1830, il retourna à Morlaix où il cultiva les lettres dans la solitude. Il mourut en 1849.

MORELLI (Vincent-Marie), né en 1741, à Lecce, ville de la Pouille, dans le royaume de Naples, de parents aussi illustres par leur naissance que par leur piété, montra dès son enfance que le Seigneur l'avait prévenu de ses bénédictions. A l'âge de dix ans, son éducation fut confiée aux PP. Théatins, dont il embrassa depuis l'institut; et ses progrès dans la vertu et dans les sciences ne firent que croître avec les années. Parvenu à sa vingt-deuxième année, ses supérieurs l'envoyèrent professer l'astronomie et les mathématiques à Vérone, où il obtint un grand succès, et forma des élèves distingués. Il devint successivement professeur de philosophie et de théologie, sciences dans lesquelles il fit paraître la profondeur de ses connaissances. La lecture assidue des livres saints et des Pères de l'Eglise le forma aussi au ministère de la chaire, et il ravit bientôt ses auditeurs par son éloquence qui joignait à une grande étendue de doctrine, la lucidité et la clarté. Nommé archevêque d'Otrante, dans des temps difficiles, il n'interrompit pas ses prédications, et chaque jour de fête, il annonçait à son peuple la divine parole. Tous les samedis, il faisait dans son séminaire des instructions d'un genre plus relevé, auxquelles se rendaient nombre de personnes éclairées, et même des officiers et des généraux français, qui étaient en garnison dans cette ville. Un jour qu'il expliquait avec une grande profondeur de doctrine quelque passage de l'Ecriture, un de ces officiers l'interrompit en s'écriant : « De tels hommes devraient ou ne jamais » naître, ou ne jamais mourir. » Il possédait à un haut degré toutes les vertus chrétiennes et ecclésiastiques. Il se dépouillait des choses les plus nécessaires pour secourir les pauvres; il vendit même son carrosse pour avoir plus à donner, et il faisait à pied ou à cheval la visite de son diocèse. Sa charité sans bornes le portait à faire chaque dimanche, à l'exemple de saint François de Sales, le catéchisme aux enfants; sa charité pour le prochain prenait sa source dans celle dont il brûlait pour son Dieu. Il lui était tellement uni dans la prière, qu'il semblait avoir perdu l'usage de ses sens. Zélé pour le culte divin, il s'abaissait jusqu'à exercer quelquefois dans l'église des fonctions réputées infimes. Il s'attacha surtout à former dans son séminaire des prêtres instruits et exemplaires, en mettant à leur tête des maîtres pieux et capables, qu'il suppléait lui-même, lorsqu'ils étaient empêchés. Dieu le favorisa plus d'une fois de lumières surnaturelles, pour éloigner du sanctuaire des sujets sans vocation, ou pour différer l'ordination de ceux qui n'avaient point encore les dispositions requises. Assidu à faire chaque année la visite de son diocèse, il y joignait un cours d'exercices spirituels, dans lesquels il était tour-à-tour catéchiste et prédicateur. Sa fermeté éclata surtout pendant l'occupation française; et souvent tracassé par des officiers sans urbanité, qui allèrent jusqu'à changer en écurie son palais épiscopal, la sérénité de son âme n'en fut pas troublée. Dans ce même temps, il repoussa courageusement les innovations tentées par le ministère napolitain. Ni la chair, ni le sang, ni la crainte des hommes ne pouvaient ébranler sa constance; il n'écoutait que sa conscience. Aussi le pape Pie VII, en apprenant la mort du généreux prélat, lui donna hautement cet éloge : « J'ai perdu le défenseur de la foi dans » le royaume de Naples. » Dans ses dernières années le pieux prélat fut éprouvé par la perte de la vue, et par de cruelles douleurs d'entrailles, auxquelles se joignit la dissenterie qui l'emporta le 22 août 1812, dans la soixante-onzième année de son âge, et la vingtième de son épiscopat. Le Seigneur qui l'avait orné, durant sa vie, de dons surnaturels, se plut à glorifier sa mémoire, et plusieurs grâces signalées ont été obtenues par son intercession. Les Théatins firent, en 1834, des démarches pour introduire la cause de sa béatification, et elles ont réussi. Les *Mémoires de religion*, etc., publiés à Modène, lui

ont consacré une notice assez étendue, tom. XVI, pag. 481, 1829.

MORET (le P. Joseph), historien espagnol, né en 1615 à Pampelune, entra chez les Jésuites, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie, et devint recteur du collége de Palencia. Les Etats de Navarre l'ayant nommé historiographe de ce royaume, il revint dans sa ville natale, y consacra le reste de sa vie à l'étude de l'histoire, et mourut vers 1705. On a de lui : *Histoire du siége de Fontarabie, par les Français, en* 1638, Lyon, 1656, in-24; *Investigaciones historicas de las antiquedades del reyno de Navarra*, Pampelune, 1665, in-fol., ouvrage rempli de recherches curieuses, mais dans lequel l'auteur s'est trop attaché à relever les priviléges et l'antiquité de ses compatriotes; *Annales del reyno de Navarra*, ibid., 1684-1709, et Viana, 1715, 5 vol. in-fol. Cette histoire, peu connue en France, est la meilleure qui existe de la Navarre. Les deux derniers volumes sont dus au P. de Aleson.

MORILLON (Dom Jules-Gatien de), né en 1631 à Tours, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et remplit pendant vingt-cinq ans la charge de procureur-syndic de son ordre au Parlement de Bretagne. Il mourut dans l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes, le 14 janvier 1694. Il avait cultivé la poésie avec quelques succès. On a de lui : *Joseph, ou l'Esclave fidèle*, poème, Turin (Tours), 1679, in-12; *Paraphrase du livre de Job*, Paris, 1668, in-8; *Paraphrase du livre de l'Ecclésiaste*, ibid., 1670, in-8; *Paraphrase du livre de Tobie*, Orléans, 1674, in-8; *Recueil de poésies* (sacrées et badines), Turin (Tours), 1696, in-8.

MUNIER (Jean), historien, est auteur des *Recherches et mémoires servant à l'histoire de l'ancienne cité d'Autun*, Dijon, 1660, in-4. Cet ouvrage, plein d'érudition, a été revu par Cl. Thiroux.

MUSELLI (le marquis Jacques), né en 1697 à Venise, où il mourut en 1768, consacra sa vie et sa fortune à former un des plus beaux cabinets d'antiquités qu'on ait vus en Italie. On lui doit : *Numismata antiqua collecta et edita*, Vérone, 1750, 3 vol. in-fol., avec 315 pl ; *Antiquitatis reliquiæ collectæ, tabulis incisæ et explicationibus illustratæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol., avec 183 pl.

MUSSET (Louis-Alexandre-Marie de), marquis de *Cogners*, né en 1753, dans le Vendômois, fit partie de l'assemblée provinciale du Maine, en 1787. Appelé, en 1801, au conseil-général de la Sarthe, il fut élu en 1809, membre du Corps législatif. N'ayant pas été réélu en 1814, il se retira dans sa terre de Cogners, où il mourut vers 1838. Outre plusieurs mémoires, dans les recueils de la société des antiquaires, dont il était membre, il a publié un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Mémoire sur la confrérie de Saint-Georges, en Franche-Comté*, 1773, in-8; *De la Religion et du Clergé catholique en France*, 1797, in-8.

N

NALDI (Antoine), né à Faenza, mort à Rome en 1645, se fit remarquer, dans l'ordre des Théatins, par sa piété et son savoir. On a de lui : *Questiones practicæ in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1610; *Resolutiones practicæ casuum conscientiæ, in quibus præcipue de justitia contractûs, livelli vulgo nuncupati, et de cambiis agitur*, Brescia, 1621; *Adnotationes practicæ ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632; *Summa theologiæ moralis, seu resolutiones practicæ notabiliores casuum fere omnium conscientiæ*, Brescia, 1623; Bologne, 1625. Voyez sur Naldi, l'ouvrage du P. Mittarelli, intitulé : *De litteratura faventina*, pag. 124.

NAUDENOT (l'abbé), né vers 1730, en Franche-Comté, entra chez les Jésuites, et enseigna la philosophie dans différents colléges. A la suppression de la société, il se fit agréger à l'ordre de Malte, se retira au village de Cintrey, près de Vesoul, où il se livra à l'étude des mathématiques, et mourut le 17 janvier 1781. Il était associé à l'académie de Besançon. On trouve dans les recueils de cette compagnie un mémoire de Naudenot, intitulé : *Principe direct de la géométrie des différences, où l'on fait voir comment on peut traiter les nouveaux calculs sans admettre les infiniment-petits de Leibnitz, et sans recourir à la dernière raison de Newton*, etc. Ce travail annonçait chez son auteur une étude approfondie des mathématiques.

NAUDO (Paul), archevêque d'Avignon, né en 1794, aux Angles dans le Roussillon, appartenait à une famille noble originaire d'Espagne. Il étudia d'abord au collége de Carcassonne, puis au séminaire de cette ville, où il fut ordonné prêtre en 1818 et nommé aussitôt professeur de théologie. L'évêque de Perpignan, dont il était le diocésain, le rappela pour lui faire exercer la même fonction dans son diocèse. Il fut ensuite successivement chanoine titulaire et vicaire-général de Perpignan, et nommé en 1834 à l'évêché de Nevers. Doux, charitable, conciliant, M. Naudo intervint plusieurs fois avec succès dans les luttes politiques qui affligèrent son diocèse. Placé sur le siége d'Avignon en 1842, il soutint avec énergie les sœurs de Saint-Joseph, qui desservaient l'hospice, contre les accusations de l'administration de cet établissement soutenue de toutes les autorités civiles supérieures. Il plaida leur cause, leur ouvrit un asile dans sa demeure, et publia sur cette affaire une lettre pastorale, digne et courageuse. M. Naudo s'associa, avec la même énergie, aux réclamations de l'épiscopat en faveur de la liberté d'enseignement. Il mourut frappé d'une apoplexie foudroyante, le jour de

pâques 23 avril 1848, en célébrant pontificalement les saints Mystères.

NENNICHEN (Mathias), né en 1590 à Allenstein, dans la Prusse, embrassa la règle de Saint-Ignace, évangélisa avec succès en Autriche et en Bohême, et mourut à Brunn, en Moravie, le 4 décembre 1656. On a de lui : *Manuale theologiæ dogmaticæ*, etc. C'est une défense des traditions de l'Eglise contre les attaques des novateurs; elle a été imprimée plusieurs fois. *Gratulatio de inauguratione Ferdinandi II, in regem Romanorum*, Widmanstadt, 1619. C'est une composition en prose, en vers et en emblèmes. *Tractatus de communione sub utraque specie*, Glogau, 1626.

NESTOR DENIS (le P.), savant lexicographe, était de Novare. Ayant embrassé la règle des frères mineurs ou cordeliers, il partagea sa vie entre l'étude et les exercices de piété. Son Dictionnaire (*Onomasticon*), Milan, 1483, in-fol., a eu cinq éditions; mais il a été remplacé par celui de Calepin (*voy.* ce nom, II, 335). On attribue encore au P. Nestor un abrégé de physique (*Compendium physicum*), Paris, 1486, in-8.

NIGER (Pierre SCHWARTZ, en latin), célèbre théologien du XVe siècle, ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, enseigna la théologie à Wurtzbourg, et mourut à Bade, vers 1481, jouissant de la réputation d'un savant. Plusieurs de ses ouvrages sont perdus, les deux seuls qui restent de lui sont : *Tractatus ad Judæorum perfidiam extirpandam confectus*, Essling, 1475, in-fol; *Clypeus thomistarum adversus omnes doctoris angelici obtrectatores*, Venise, 1482, in-fol.

NIGRONI (Jules), jésuite, né en 1553 à Gênes, après avoir professé avec distinction dans les divers colléges de la société, fut nommé supérieur de la maison de Milan, où il mourut le 17 janvier 1625. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Orationes XXV*, ibid., 1608, in-4; *Sur la manière de bien gouverner l'Etat*, Milan, 1610, in-4; *Regulæ communes Societatis Jesu, commentariis asceticis illustratæ*, ibid., 1613; Cologne, 1617, in-4; *Dissertatio subcesiva de Caliga veterum*, Dillingen, 1621, in-8. On trouve dans cette dissertation des détails curieux sur la chaussure que les anciens appelaient *Caliga*, et d'où l'empereur Caïus prit son surnom de *Caligula*. *Tractatus ascetici*, Cologne, 1624, in-4.

NOBILIBUS (Robert NOBILI, ou de), né en 1577 à Montepulciano, dans la Toscane, fit profession chez les Jésuites. Après avoir fait des études convenables, tant à Naples qu'à Rome, ses supérieurs le désignèrent pour la mission des Indes-Orientales. A son arrivée dans cette contrée, il fut envoyé dans le royaume de Maduré, où il s'appliqua d'abord à connaître les langues le plus en usage chez les habitants. Ses progrès furent rapides, et il écrivit et parla le tamoul, le badaga et le malabare, avec une rare élégance. Ensuite il évangélisa, et fut assez heureux pour obtenir de nombreuses conversions. Plusieurs brahmanes embrassèrent le christianisme, et il espérait obtenir de plus importants résultats, lorsque succombant à la fatigue de ses longs travaux, il fut obligé de se retirer à Meliapour, ville de la côte de Coromandel, où il mourut le 16 janvier 1656, regretté et vénéré de tous. Un juste hommage a été rendu à cet intelligent missionnaire dans les *Lettres édifiantes*, tom. X, 72, édit. de 1781. On a de lui divers ouvrages d'instruction chrétienne, composés dans les langues du pays où il avait prêché l'Evangile : *Catechismus ad Gentilium conversionem in partes V divisus; Scientia animæ, liber in quo, præter catholicæ fidei veritates ad animam pertinentes, omnes Orientes errores, circa fatum et transmigrationem animarum, confutantur; Liber de signis veræ legis utilissimus; Dialogus de vita æterna; Compendium catechismi; Regulæ perfectionis; Conciones variæ:* Southwell, dans la *Bibliotheca Societatis Jesu*, a consacré au P. Robert de Nobilibus un article très-curieux. On pense que ce missionnaire est encore l'auteur de l'*Ezour-védam*.

NORTHCOTE (James), peintre, né en 1746 à Plymouth, se rendit de bonne heure à Londres pour y suivre les leçons du célèbre peintre Josué Reynolds (*voy.* ce nom, VII, 218). Après cinq années d'études, il quitta son maître, et se fit bientôt remarquer comme peintre habile, et comme auteur. Il mourut à Londres, le 13 janvier 1837. Il a publié divers morceaux dans le journal l'*Artiste*, tels que l'*Originalité dans la peinture*; *Lettre d'un génie désappointé; Sur l'imitation du théâtre en peignant; Histoire de la beauté légère*, allégorie, etc., et les *Mémoires de sir Jos. Reynolds*, renfermant des anecdotes sur plusieurs personnages distingués, etc., auxquels il ajouta des *Variétés sur l'art de la peinture*, 1813, in-4, avec un supplément en 1815, même format.

NYERUP (Erasme), historien danois, né en 1759, dans l'île de Fionie, après avoir terminé ses études, vint à Copenhague, où il fut nommé successivement maître ès-arts, professeur d'histoire littéraire, bibliothécaire-adjoint de l'université, et inspecteur des archives. Il mourut dans cette ville, le 28 juin 1829, ayant bien mérité de sa patrie par ses nombreux ouvrages, qui tous eurent en vue l'utilité de ses contemporains; nous citerons les principaux : *Symbolæ ad litteraturam teutonicam*, Copenhague, 1787, in-4; *Nouveaux recueils de mémoires pour servir à l'histoire de Danemark*, ibid., 1792, 4 vol. in-4; *Recueil de portraits des Danois qui se sont distingués, avec des notices biographiques*, ibid., 1797, 3 vol. in-4; *Essai sur l'histoire de la poésie danoise*, ibid., 1800-08, 4 vol. in-8; *Histoire de la culture intellectuelle en Danemarck et en Norvège, notamment pour ce qui concerne la bourgeoisie et les paysans*, ibid., 1805, 4 vol. in-8; *Choix de chansons danoises du moyen âge*, ibid., 1811-14, 3 vol. in-4; *Dictionnaire de la mythologie scandinave*, ibid., 1816, in-8; *Dictionnaire littéraire du Danemarck, de la Norvege et de l'Islande*, ibid., 1819, 2 vol. in-4. C'est une nomenclature très-détaillée et fort bien faite des auteurs de ces pays et de leurs ouvrages.

O

OEHLENSCHLÆGER (Adam), célèbre et fécond poète dramatique, né en 1779, à la résidence royale de Frédériksborg, près de Copenhague, dont son père était intendant général, fut le fondateur de l'école romantique en Danemark. Il a fait revivre dans ses ouvrages les mœurs, les faits et gestes des temps héroïques du Nord, et a par là répandu le goût des recherches sur l'histoire scandinave qui, avant lui, était entièrement négligée. Chargé, depuis 1827, de la chaire d'esthétique à l'université royale de Copenhague, il était conseiller intime des conférences, grand-croix de l'ordre du Danebrog, chevalier de l'ordre de Saint-Olaüs, de l'Etoile-Polaire, etc., lorsqu'il mourut le 21 janvier 1850. Il a donné au théâtre danois environ trente *tragédies*, dont les principales sont : *Hakon Jarl*, *Palnatoke*, *Staerkodder*, *Axel et Valborg*, *les Frères de lait*, *Haybart et Signe*, *Hugo de Rheinsberg et le Corrège*. Il a publié de plus un poème dramatique intitulé *Aladin*, en 2 vol. in-8; un poème épique ayant pour titre *Rholf Krake*, et un autre poème épique, les *Dieux du Nord*, dans lequel, tout en restant scrupuleusement fidèle aux traditions des Eddas, il a retracé les actions des dieux d'une manière qui fait ressortir le caractère et les mœurs de chacun d'eux, en sorte qu'on peut suivre sans peine le fil des idées qui forment la base de ces antiques allégories. Œhlenschlæger est aussi auteur d'un très-grand nombre de pièces fugitives qui, aussi bien que ses autres ouvrages, ont obtenu un immense succès.

OGINSKI (Michel-Cléophas), né dans les environs de Varsovie en 1765, fut d'abord nonce représentant à la diète, puis membre de la chambre des finances. Après avoir été chargé d'une mission diplomatique en Hollande et en Angleterre, il rentra dans sa patrie qu'il trouva livrée à l'anarchie et persécutée par les Russes. Il ne négligea rien pour la sauver d'un ruine complète, mais ses efforts échouèrent, et il ne put échapper qu'avec peine aux poursuites du vainqueur. Retiré à Constantinople en 1796, il tenta vainement d'entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie; tout se borna de la part du Divan à des témoignages de bienveillance. Après le traité de Campo-Formio, regardant la cause polonaise comme indéfiniment ajournée, il se rendit à Hambourg, puis à Berlin, et fit enfin sa paix avec l'empereur Alexandre, qui le nomma en 1810 sénateur et conseiller privé. Des motifs de santé l'obligèrent de se retirer à Florence. Il y mourut en 1833. Outre des productions musicales fort estimées, on a de lui : *Mémoires sur la Pologne et les Polonais, publiés depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815*, Paris et Genève, 1826-27, 4 vol. in-8; *Observations sur la Pologne et les Polonais pour servir d'introduction aux mémoires de Michel Oginski*, Paris, 1827, in-8.

OLBERS (Henri-Guillaume-Mathias), astronome, né en 1758 à Arbergen près de Brême, étudia d'abord la médecine à Gœttingue et y commença ses observations astronomiques. Après avoir pris son grade de docteur, il s'appliqua à l'étude des astres et se fit une réputation européenne. En 1829, l'académie des sciences l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers. Il était déjà membre ou correspondant de presques toutes les sociétés savantes de l'Europe, chevalier de l'ordre de Danebrog et de celui de l'Aigle-Rouge de Prusse. Ses concitoyens ne restèrent point en arrière. Ils savent apprécier le médecin dévoué et l'illustre savant qui faisait tant d'honneur à leur cité. Le sénat fit placer son buste dans la bibliothèque de la ville, et ordonna une fête publique à l'occasion de cette cérémonie. Olbers mourut à Brême le 2 mars 1840. Pour connaître l'importance de ses travaux, il faut consulter la *Correspondance mensuelle* de M. le baron de Zach, le *Journal d'astronomie* de MM. de Lindenau et Bohnenberger, *La connaissance des temps*, les *Ephémérides de Berlin*, les *Nouvelles astronomiques* de M. Schumacher. De tous ses travaux, celui qui lui fit le plus d'honneur, fut la découverte de deux planètes de la famille des astéroïdes, *Junon et Vesta*. La dernière dont il poursuivit la recherche depuis 1804 jusqu'en 1807, mit le comble à sa réputation, parce qu'elle n'était due ni au hasard, ni à l'adresse, mais au génie soutenu et fécondé par le travail.

OLLIÈRES (François-Dieudonné-Marie d'), jésuite, missionnaire en Chine, né en 1722 à Longuyon, dans le duché de Bar, d'une famille honorable, fit ses études au collége de Luxembourg et entra dans la compagnie de Jésus. En 1758, il obtint de ses supérieurs la permission de passer en Chine, s'établit à Pékin et passa le jour à évangéliser, la nuit à étudier. Malheureusement ses forces physiques ne répondaient pas à l'ardeur de son zèle. Consumé par l'excès du travail, il mourut en 1780, après avoir été frappé d'apoplexie. Les éditeurs des *Lettres édifiantes* ont recueilli la relation intéressante qu'il a donnée de son voyage, et l'ont insérée en grande partie dans le tom. XIV de la collection publiée à Lyon en 1819. On trouve dans le même ouvrage, tom. XIII, p. 306-311, une lettre du P. d'Ollières, datée de Pékin le 8 octobre 1769, où il rend compte des difficultés qu'il eut à surmonter pour apprendre à parler la langue chinoise.

OLMO (Joseph-Vincent del), né en 1611 à Valence, en Espagne, cultiva les sciences, et devint un très-bon mathématicien. Il fut quelque temps

secrétaire du tribunal de l'inquisition, remplit plusieurs autres emploi, et mourut le 11 août 1696. On lui doit : *Lithologia, o explicacion de las piedras y otras antiguedades halladas en las zanjas que se abrieron para los fundamentos de la capilla de Nuestra Senora de la Desemparados*, Valence, 1655, in-4, ouvrage plein de recherches fort curieuses, *Neuva descripcion del orbe de la tierra*, ibid., 1681, in-fol.

OONSELL (Guillaume Van), né en 1571 à Anvers, se rendit en Espagne pour y faire sa philosophie, et embrassa, en 1593, la règle de Saint-Dominique. De retour dans sa patrie, il prit à Louvain le degré de licencié, et reçut le bonnet de docteur. Appelé à gouverner les couvents de Gand et de Bruges, il se fit remarquer pour sa piété et son talent de prédicateur, et mourut, le 3 septembre 1630. Parmi ses ouvrages nous citerons les suivants : *Consolatorium animæ migrantis, sive brevis ac succincta methodus visitandi ac consolandi ægrotos*, etc., Gand, 1617, in-16; *Syntaxis instructissima ad expeditam divini verbi tractationem*, etc., Anvers, 1622, in-12, plusieurs fois réimprimé; *Libellus precum ex intimis ad Deum soliloquiis sacræ scripturæ* (en flamand), Gand, 1625, in-8; *Hieroglyphica sacra*, etc., Anvers, 1627, in-12; *Tuba Dei*, etc., Gand, 1629, in-8; *Concionum moralium breve ac succinctum compendium*, Douai, 1630, in-8.

ORELLI (Jean-Gaspard), philologue et historien, né en 1787 à Zurich, après avoir terminé ses études, accepta la place de pasteur réformé à Bergame, qu'il échangea, en 1814, contre une chaire à Coire. En 1819, il fut appelé à Zurich, en qualité de professeur d'éloquence et d'herméneutique; mais, étant devenu suspect d'hétérodoxie, il renonça à sa place, après avoir publié un écrit intitulé *Rationalisme* et *supranaturalisme* (1822), en forme d'apologie. Dès lors il se consacra tout entier à la philologie, et mourut dans sa ville natale, le 8 janvier 1849, à 62 ans. Sans nous arrêter aux écrits qu'il publia dans sa jeunesse, à son *Histoire de la poésie italienne* (Zurich, 1810), à son *Vittorin de Feltre* (1812), à son *Exposition historique de la réformation en Suisse et chez les Grisons* (Coire, 1819), etc., nous mentionnerons plus spécialement son édition de la harangue d'Isocrate *sur l'échange* (Zurich, 1814), et surtout celle des *Œuvres* de Cicéron (1826-38, 8 tom. en 12 vol. in-8), avec une histoire critique des manuscrits de cet auteur : cet ouvrage lui a valu une place marquée parmi les premiers humanistes de notre époque. On lui doit, en outre, une édition des *Fables* de Phèdre (1832); *Opuscula græcorum veterum sententiosa et moralia, gr. et lat.*, Lipsiæ, 1819-21, 2 vol. in-8. Collection sur laquelle Schoell a donné des détails dans l'introduction de son *Histoire de la littérature grecque*, tom. 1, et une *Collectio inscriptionum latinarum selectarum*, etc., Turici, 1828, 2 vol. in-8, très-estimée, et préférable à tout ce qui avait paru précédemment.

OSANN (Emile), né en 1787 à Weimar, reçut le grade de docteur en médecine à Iéna, et se rendit à Berlin pour exercer son art. En 1810, il devint assistant d'Hufeland (*voy.* ce nom, IV, 462), dans l'institut polyclinique de cette ville, et fut plus tard directeur de cet utile établissement. Nommé en 1814 professeur à l'académie militaire, il n'obtint une chaire à la faculté qu'en 1826, et mourut le 11 janvier 1842. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et avait été l'un des principaux collaborateurs du *Journal* et de la *Bibliothèque de médecine pratique*. Il a publié en allemand d'importants ouvrages; les principaux sont : *Idées d'une histoire de la physiologie, etc.*, Berlin, 1815, in-8; *Histoire des principales eaux minérales de l'Europe*, ibid., 1829-32; nouv. édition, 1839, 2 vol. in-8; *Diététique pour les gens de campagne*, ibid., 1831, in-8; *Chronique des sources minérales les plus importantes du royaume de Prusse*, ibid., 1834, in-8.

OSTOLOPOFF (Nicolas), littérateur russe, né en 1783, mort à Astracan, le 18 mars 1833, avait été conseiller d'état. Il s'est fait connaître par plusieurs publications fort remarquables, dont nous citerons seulement celle qui a fondé sa réputation : *Dictionnaire raisonné de la poésie ancienne et moderne*, Saint-Pétersbourg, 1821, 3 vol. in-8; l'exactitude des préceptes, le choix judicieux des exemples ont placé ce dictionnaire au rang des classiques de la Russie.

OSTROWSKI (Théodore), né en 1750 dans le Palatinat de Lublin, entra dans la congrégation des Piaristes, et enseigna dans leur collége des nobles, le droit qu'il avait étudié à fond. Il mourut en 1802 à Léopold, dans la Gallicie, jouissant de la réputation d'un homme fort instruit. On a de lui : *Nouvel inventaire des lois, des traités et des constitutions de la Pologne, de* 1764-80, Varsovie, 1782, in-fol.; *Droit civil de la nation polonaise*, ibid., 1784, 2 vol. in-8. C'est un ouvrage important, dans lequel l'auteur met en parallèle le droit romain et le droit polonais; mais il n'est pas toujours d'accord avec les autres publicistes de son pays. *Les droits et l'histoire de l'église en Pologne*, ibid., 1793, 3 vol. in-8; Ostrowski a traduit en Polonais, avec des notes, le fameux livre de Guill. Blackstone sur *le droit criminel de l'Angleterre*, (*voy.* BLACKSTONE, II, 26).

OTTONELLI (Jules), né en 1550 dans les environs de Fano, fut attaché au duc de Modène, Alphonse II, et chargé de négociations importantes. De retour dans sa patrie, il y mourut le 3 août 1620. On cite de lui : *Discorso sopra l'abuso del dire* sua Santità, sua Maestà, sua Altezza, *senza nominare il Papa, l'Imperadore, il Principe*; *con la difesa della* Gerusalemme liberata *dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586, in-8; *Annotazioni* di Alessandro Tassoni *sopra il Vocabolario degli accademica della Crusca*, Venise, 1698, in-fol. Ces annotations, publiées par Apost. Zeno, comme étant d'Alexandre Tassoni, sont incontestablement de Jules Ottonelli, ainsi que l'a reconnu Muratori, dans la vie de Tassoni.

OTTONELLI (Jean-Dominique), neveu du précédent, né en 1584 à Fano, entra dans la compagnie de Jésus, à Rome, en 1602. Après avoir enseigné, suivant l'usage de l'institut, il fut recteur des colléges de Recanati et de Fermo, et mourut à

Florence, le 14 mars 1670. Ce pieux jésuite a composé d'utiles ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Della cristiana moderazione del teatro*, Florence, 1646-52, 4 vol. in-4 ; *Floriferium de multiplici conversationum genere ex sancta Scriptura SS. PP. etc., collectum*, ib., 1652 ; *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro*, ibid., 1652. On trouve dans la *Biblioteca Modenese* de Tiraboschi, tom. III, 565, une *Notice* sur la vie du P. Ottonelli, et la nomenclature de ses ouvrages.

OZANAM (J.-A.-F.), médecin, né en 1772 dans un village de la principauté de Dombes, fit ses études au collége de Bourg-en-Bresse. Il se trouvait à Lyon en 1793, à l'époque du siége que cette ville soutint contre l'oppression conventionnelle, et il prit les armes dans les rangs des assiégés. Après s'être livré à des opérations commerciales, il se rendit en Italie vers 1809, s'établit à Milan et y pratiqua la médecine avec un grand succès. Devenu docteur de l'université de Pavie, il rentra en France en 1814. Ayant fixé sa résidence à Lyon, il fut nommé en 1823 médecin de l'Hôtel-Dieu et conserva cet emploi jusqu'à sa mort qui arriva en 1836. On lui doit : *Conseils aux bonnes mères sur la grossesse, les couches, l'allaitement et l'époque critique, et les maladies des enfants*, Lyon, 1817, in-8 ; *Histoire médicale, générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont regné en Europe depuis les temps les plus reculés et notamment depuis le* XIVe *siècle jusqu'à nos jours*, ibid., 1817-23, 5 vol. in-8 ; *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, ib., 1831, in-8 ; *Conseils sur les moyens de se garantir du choléra et sur les premiers soins à donner à ceux qui en sont attaqués*, ibid., 1832, in-8.

P

PACCARD (Jean-Edme), littérateur, né à Paris en 1777, fréquenta d'abord les écoles de la paroisse Saint-Roch, et entra d'abord comme sacristain chez les Feuillants. Forcé par la suppression des communautés religieuses de chercher un autre emploi, il prit du goût pour le spectacle et débuta sur les théâtres du boulevart. On le vit ensuite directeur d'une troupe dramatique, vaudevilliste, compositeur de romans, libraire et enfin employé au ministère des finances. Mis à la retraite en 1841, il mourut en 1844. La liste de ses ouvrages consiste en pièces de théâtre et en romans médiocres, qu'il vendait à des libraires pour les besoins de sa nombreuse famille. Nous citerons seulement : *les Scènes de la vie malheureuse à Paris, vallée de larmes*, 1833, in-8. C'est une esquisse de mœurs qui a quelque rapport avec le *Tableau de Paris*, par Mercier. L'auteur y donne des aperçus assez vrais et naïfs de ce qui se passe dans les diverses classes de la société.

PACCIUS ou PACTIUS (Thomas) était prieur de la collégiale de Loches, dans la dernière moitié du XIIe siècle, ce qui fait qu'on l'a souvent appelé *Thomas Loches*. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort ; mais on sait qu'il vivait en 1180, car il fit construire, cette année, l'église de sa collégiale qui tombait en ruines. On lui doit : *Gesta comitum Andegavensium ab anno 843 ad annum* 1169. Cette chronique était conservée dans l'abbaye de Saint-Victor.

PAOLI (Paul-Antoine), antiquaire, neveu du P. Sébastien Paoli (*voy.* ce nom, VII, 559), né à Lucques vers 1720, fit ses cours d'humanités et de philosophie d'une manière brillante et entra dans la congrégation des clercs réguliers de la mère de Dieu. Le désir d'accroître ses connaissances le conduisit à Naples, où il s'arrêta plusieurs années pour examiner les précieux monuments tirés des fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Appelé à Rome par le pape Pie VI, il y fut nommé président de l'académie ecclésiastique qui était chargée de l'éducation de la jeune noblesse. On ignore la date de sa mort. On a de lui : *Antiquitatum Puteolis, Cumis, Baiis existentium reliquiæ*, 1768, in-fol., atlas. Ce volume se compose de 68 pl., très-bien exécutées, gravées en grande partie par J. Volpato, représentant divers monuments de Pouzzoles, de Cumes et de Baïa, encore inédits, avec leurs explications en latin et en italien ; *Della religione de gentili per riguardo ad alcuni animali e specialmente a topi*, Naples, 1771, in-4, dissertation très-curieuse sur le culte des rats et des souris ; *Dissertaz. dell' origine ed instituto del sacro militar ordine di S. Gio-Battista Gerosolimitano, di poi di Rodi, oggi di Malta*, Rome, 1781, in-4 ; *Pæsti quod Possidoniam etiam dixere rudera ; cum dissertationibus lat. et ital.*, ibid., 1784, in-fol., atlas. Cet ouvrage, le plus complet et le meilleur que l'on ait sur les antiquités de Pestum, se compose de 64 pl. dont 41 représentent les monuments et les 23 autres des médailles. Le comte Galoza, grand-maître de l'artillerie napolitaine, participa d'abord à ce beau travail ; mais sa mort laissa au P. Paoli le soin de le terminer.

PAOLI-CHAGNY (le comte de), né en Bourgogne vers 1750, d'une famille noble, émigra au commencement de la révolution. Il se rendit d'abord en Angleterre, puis en Allemagne, et s'établit à Hambourg, où il composa contre Bonaparte de nombreux pamphlets qui lui valurent du ministère de Pitt une pension de 6,000 fr. Il attaqua cependant les Bourbons lorsqu'ils furent rétablis sur le trône, et fut obligé, pour ce motif, de cesser son journal. Il mourut à Hambourg en 1830. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Histoire de la politique des puissances depuis le commencement de la révolution*

jusqu'au congrès de Vienne, Hambourg et Paris; 1817, 4 vol. in-8; *Le faux ami de cour*, comédie en trois actes et en vers, Paris, 1818, in-8; *La Napoléonade, ou la Providence et les hommes*, poème héroïque en vingt-quatre chants contenant l'*Histoire exacte et impartiale de la vie militaire et politique de Napoléon*, en vers libres, ibid., 1825, in-8. Le journal que le comte de Paoli rédigea longtemps à Hambourg était intitulé : *Annales politiques du* XIX*e siècle*.

PAPÉTY (Dominique), peintre, né à Marseille en 1815, s'appliqua à la peinture dès sa jeunesse. Son remarquable tableau de *Moïse frappant le rocher* lui valut en 1835 le grand prix de Rome. Il voyagea en Grèce et en Asie en 1846, fit sur les lieux mêmes une savante restauration du fronton mutilé du Parthénon, et secondé par la bienveillance éclairée de M. Piscatory et de M. l'amiral Turpin, il explora le premier les couvents du mont Athos. Il était parvenu ainsi à réunir les éléments d'une histoire complète de la peinture bysantine du troisième au onzième siècle. Son voyage, raconté dans la *Revue des deux mondes*, n'était qu'un extrait de ses nombreux travaux qui devaient intéresser tout à la fois l'archéologie et la peinture. Mais le temps ne lui permit pas de les achever. De retour à Paris, il avait obtenu de fouiller les combles du Louvre, et déjà il y avait découvert de précieux morceaux de peinture antique dont on ne soupçonnait pas l'existence, quand il fut enlevé prématurément en 1849.

PAQUOT (Etienne-Charles), ecclésiastique, né à Reims en 1732, fit des études dans l'université de cette ville et y reçut en 1760 le bonnet de docteur en théologie. Nommé curé de Saint-Jean, il se faisait aimer dans cette paroisse pour l'abondance de ses aumônes, quand la révolution éclata. Il refusa de prêtre serment à la constitution civile du clergé, fut arraché violemment de sa demeure le 4 septembre 1792, traîné sur la place et tué d'un coup de sabre. Ses restes mortels, recueillis par quelques personnes pieuses, furent inhumés en 1817 et déposés dans un hospice de Reims.

PARAT (Philibert), médecin, né à Lyon en 1765, fut admis, après avoir fait ses études classiques, comme chirurgien interne dans les hôpitaux de sa ville natale. Reçu docteur à Montpellier en 1790, il vint à Lyon pour se livrer à l'exercice de sa profession. Pendant le siége mémorable que soutint cette cité, il se distingua par son zèle et par son courage, fut nommé chef d'une des ambulances destinées à secourir les blessés, et eut le bonheur de s'échapper, quand les assiégeants entrèrent dans la ville. Après avoir fait partie de l'armée des Alpes, il rentra à Lyon, où il obtint une clientèle nombreuse, devint médecin de l'Hôtel-Dieu et de l'école vétérinaire, puis membre de l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts. Il fut aussi l'un des fondateurs de la société de médecine, et mourut en 1838. Nous citerons parmi les écrits qu'il a laissés : *Animadversiones quædam circa generales epispasticorum effectus et usum*, Montpellier, 1790, in-4; *Mémoire sur les moyens de perfectionner les études de l'art de guérir*, Lyon, 1791, in-8; *Eloge historique de Marc-Antoine Petit*, ibid., 1812, in-4; *Eloge historique du professeur Charles-Louis Dumas*, 1821, in-4; *Quelques réflexions sur l'obligation où se trouvent les académies de publier leurs travaux*, Lyon, 1824, in-8. *L'Eloge historique de Philibert Parat* a été prononcé à l'académie de Lyon dans la séance publique du 5 septembre 1839.

PATERN (Saint). Trois saints de ce nom ont occupé le siége de Vannes. Le premier, né vers le milieu du IV*e* siècle, se consacra d'abord à la vie solitaire, puis fut appelé à gouverner l'église de Vannes par Conan-Mériadec, roi de l'Armorique; mais les persécuteurs que lui suscita son élévation le décidèrent à quitter le fardeau de l'épiscopat; il se retira dans son ermitage où il mourut accablé de vieillesse et d'infirmités vers l'an 448. — PATERN II, digne successeur du précédent, fut ordonné évêque dans sa propre église par saint Perpétue, archevêque de Tours. Il mourut vers la fin du V*e* siècle. — PATERN III fut d'abord religieux dans le pays de Galles et y fonda deux monastères. Sollicité par les habitants de Vannes, il revint en Bretagne sous le règne d'Alain I*er* et ne tarda pas à être nommé évêque. C'était un des meilleurs poètes de son temps. Saint Fortunat, évêque de Poitiers, en lui envoyant ses polis vers, le priait d'en corriger les fautes. Baronius le met au nombre des prélats les plus savants du VI*e* siècle.

PEIGNOT (Etienne-Gabriel), célèbre bibliophile, né à Arc-en-Barrois le 15 mai 1767, était fils d'un avocat qui occupait la charge de lieutenant au bailliage ducal de cette ville. Destiné au barreau, après avoir fait d'excellentes études, il fut reçu avocat au parlement de Besançon en 1790 et vint se fixer à Vesoul. Ce fut là qu'on lui confia, en qualité de commissaire du département, un précieux amas de livres et des manuscrits provenant des monastères du pays et particulièrement de ceux de Luxeuil et de Faverney. Il en forma pour la ville une magnifique bibliothèque, en dressa le catalogue et y établit l'ordre admirable qui y règne encore aujourd'hui. En 1803, nommé directeur de l'école secondaire de Vesoul, il cumula ces fonctions avec celles de bibliothécaire, et échangea en 1810 son titre de directeur contre celui de principal du collége. En 1813, il fut appelé à Dijon en qualité d'inspecteur de l'imprimerie et de la librairie, et devint ensuite proviseur du collége de cette ville et inspecteur de l'académie. Il fut mis à la retraite en 1838, avec le titre d'inspecteur honoraire. Malgré son grand âge, il ne cessa d'entretenir un commerce suivi avec les savants les plus distingués de France, d'Allemagne et d'Italie qui lui rendaient visite, ou qui lui écrivaient dans les termes les plus honorables. Affable et simple dans ses manières, c'était pour lui un besoin de se rendre utile; sa cordialité lui fit autant d'amis qu'il avait eu d'élèves. Sincèrement attaché à la religion, il ne cessa d'en pratiquer les devoirs pendant toute sa vie, et reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la plus vive reconnaissance. Il mourut à Dijon le 14 août 1849, laissant la réputation d'un savant aussi spirituel que laborieux, et d'un homme de bien aussi estimé que digne de l'être. Il avait été

nommé membre de la société des antiquaires de Paris en 1803, de l'académie de Besançon en 1806, et de la société de statistique universelle de Paris en 1834. Il appartenait aussi à l'académie de Dijon qui l'éleva en 1831 aux honneurs de la présidence annuelle. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Manuel bibliographique*, 1800, in-8; *Dictionnaire raisonné de bibliologie*; cette publication fut celle qui mit l'auteur en relation avec les principaux savants de la France et de l'étranger, 1802, 3 vol. in-8; *Essai de curiosités bibliographiques*, 1804, 2 vol. in-8; *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés et censurés*, 1806, 2 vol. in-8, ouvrage aussi rare qu'il est curieux, et qui est encore fort recherché des amateurs; *Amusements philologiques*, 1808, augmenté et réimprimé en 1842, in-8; *Répertoire des bibliographies spéciales, curieuses et instructives*, 1810, in-8; *Répertoire bibliographique universel*, 1812, in-8; *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin*, 1812, in-8; *De la maison royale de France*, 1815, in-8; *Traité du choix des livres*, 1817, 2ᵉ édit., 1823, in-8; *Précis historique et analytique des pragmatiques, concordats, etc., depuis saint Louis jusqu'à Louis XVIII*, 1817, in-8; *Variétés, notices et raretés bibliographiques*, etc., 1822, in-8; *Recherches historiques et littéraires sur les danses des morts et sur les cartes à jouer*, 1826, in-8; *Choix des testaments anciens et modernes*, 1829, 2 vol. in-8; *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie*, etc., 1829, in-8; *De l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne de la 2ᵉ race*, 1830, in-8; *Prædicatoriana, ou Révélations singulières et amusantes sur les prédicateurs*, 1841, in-8; *Le livre des singularités*, 1841, in-8. Peignot a été l'un des principaux collaborateurs de la *biographie universelle*.

PELLINI (Pompée), historien, né à Pérouse vers le milieu du XVIᵉ siècle, partagea sa vie entre la culture des lettres et l'étude des monuments historiques. Entre autres ouvrages, on lui doit l'histoire de Pérouse (*Historia di Perugia*), qui n'a été publiée que longtemps après la mort de l'auteur, Venise, 1664, 3 vol. in-4. Les deux premiers contiennent les annales de cette ville depuis sa fondation jusqu'à la fin du XVᵉ siècle. Le troisième, qui renferme la partie généalogique, a été supprimé par les familles dont Pellini blessait les prétentions, avec un zèle si actif et si heureux que ce volume est devenu presque introuvable.

PENHOUET (Armand-Louis-Bon Maudet, comte de), né en 1764 au château de ce nom, dans la Loire-Inférieure, entra au service en qualité de garde de la marine. Il comptait déjà douze campagnes quand la marche des affaires politiques le détermina à s'éloigner de son pays. Après avoir servi la cause des princes, il rentra en France sous le gouvernement consulaire, dont il ne voulut accepter d'autres fonctions que celles de membre du conseil-général du département du Morbihan. Réintegré dans la marine en 1814, il fut presque aussitôt admis à faire valoir ses droits à la retraite; mais sous la seconde restauration, il fut nommé colonel de gendarmerie, commanda par intérim plusieurs départements, et enfin rentra dans le cadre de non activité en 1829, avec le grade et la pension de maréchal-de-camp. Il mourut à Rennes en 1839, chevalier de Saint-Louis et de la légion-d'honneur, membre de l'académie celtique, de la société des antiquaires de Londres, de la société des sciences et arts de Rennes, etc. Il était aussi fortement attaché au culte catholique qu'à la royauté des Bourbons, et ses convictions à ce sujet étaient pleines et complètes. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages: *Essai sur des monuments armoricains qui se voient sur la côte méridionale du département du Morbihan, proche Quiberon*, Nantes, 1805, in-4; *Antiquités Égyptiennes dans le département du Morbihan, ou Recherches historiques sur la ci-devant Bretagne*, Vannes, 1812, pet. in-fol.; *Recherches historiques sur la Bretagne, dans les monuments anciens et modernes (en forme de lettres)*, Nantes et Paris, 1814, in-4. De huit livraisons qui devaient composer l'ouvrage, il n'a paru que la première; *Lettres sur l'histoire ancienne de Lyon*, Besançon et Paris, 1818, in-4; *Esquisses sur la Bretagne, ou Collection de vues, de châteaux historiques, Abbayes et monuments anciens, dessinés sur les lieux, avec notices formant texte pour chaque vue*, Rennes, 1830, gr. in-4.

PEREZ (le P. André), théologien espagnol, né vers 1570 dans le royaume de Léon, embrassa la règle de Saint-Dominique, et se fit remarquer par son talent pour la chaire. Il parvint à la dignité de supérieur de son couvent à Madrid, et mourut vers 1630. Outre deux volumes in-4 de *Sermons*, et une *Vie de saint Raymond de Pénafort*, on lui attribue le roman de *la Picara Justina*, Bruxelles, 1608, in-8. C'est le récit des ruses et des friponneries d'une émule de Guzman d'Alfarache, et en même temps un tableau naïf des mœurs de la populace espagnole, au commencement du XVIIᵉ siècle. Ce roman a été trad. en français par l'abbé de Boisrobert sous ce titre : *La Narquoise Justine, lecture pleine de récréatives aventures*, etc., Paris, 1635, in-8.

PETAGNA (Vincent), né en 1734 à Naples, fit de très-bonnes études chez les Jésuites, et se livra aussitôt après à son goût naturel pour la médecine, la botanique et l'entomologie. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie et en Sicile, pour y étudier la nature; ce fut ainsi qu'il parvint à former des collections précieuses de plantes et d'insectes. De retour dans sa patrie, il y fut nommé professeur de botanique à l'université, et mourut le 6 octobre 1810. Il était membre de diverses académies, notamment de la Société royale de Londres et de celle de Florence. On a de lui : *Institutiones botanicæ*, Naples, 1785, 3 vol. in-8; *Specimen insectorum Calabriæ Ulterioris*, ibid., 1786, in-4, fig.; *Institutiones entomologicæ*, ibid., 1790, 2 vol. in-8, fig. C'est une description des insectes de toute l'Europe; *Delle facoltà delle piante*, ibid., 1797, 3 vol. in-8. Traité fort utile, où sont indiquées toutes les qualités des plantes pour l'usage médical et domestique.

PEZZOLI (Louis), né en 1771 à Venise, où il mourut le 28 mars 1834, est connu comme un bon littérateur et un poète distingué. Ses œuvres ont été réunies et publiées sous le titre de *Prose e poesie*

edite et inedite, Venise, 1836, 2 vol. in-8. Peu de temps avant sa mort, il avait fait imprimer : *Considerazioni sulla memoria del Giov. Finazzi intorno alla eloquenza delle prediche quaresimali di Paolo Segneri*, Venise, 1833, in-8. Ce livre, destiné à défendre les doctrines du P. Paul Segneri contre les attaques injustes de Finazzi, eut un plein succès.

PIAT (Nicolas), littérateur, né en 1690 à Chatonrupt, près de Joinville, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, à Paris, prit le grade de maître ès-arts et fut nommé professeur de rhétorique au collége du Plessis. Suppléant de Rollin en 1736, il se montra digne de remplacer un si grand maître dans la chaire d'éloquence latine du collége royal, se retira en 1754 et mourut en 1756 après avoir présenté Lebeau pour son successeur. A la connaissance approfondie des langues grecque et latine, il joignait un goût pur, de l'esprit et de l'imagination. On trouve quelques-unes de ses pièces dans les *Selecta carmina quorumdum Universitatis professorum*. Il avait formé le projet de continuer l'*Histoire de l'université de Paris*, par César du Boulay ; il ne l'a pas exécutée.

PIC (François-Antoine), conseiller à la cour royale de Lyon, membre de l'académie de cette ville, né à Saint-Laurent-les-Macon, en 1791, mourut à Lyon en 1837. On a de lui : *Code des imprimeurs, libraires, écrivains et artistes*, Paris, 1826, 2 vol. in-8 ; *Dissertation sur la propriété littéraire et la librairie chez les anciens*, Lyon, 1828, in-8 ; *Sur l'emplacement où fut livrée la bataille entre Sévère et Albin*, ibid., 1835, in-8.

PIEL (Louis-Alexandre), architecte et religieux dominicain, né à Lizieux en 1808, commença ses études au collége de sa ville natale ; mais ayant été obligé de les interrompre par suite des malheurs de sa famille, il entra dans le commerce et devint commis de magasin. Dégoûté de ce métier, il finit par se vouer à l'architecture et se mit en 1832 au nombre des élèves de M. Debret. L'art gothique attira particulièrement son attention. Après avoir fait bâtir plusieurs églises, il se lia avec le P. Lacordaire et partit pour Rome, où il reçut l'habit de dominicain en 1841. Les austérités auxquelles il se condamna abrégèrent sa vie ; il mourut le 19 décembre de la même année. Un de ses amis, M. Teyssier, lui a consacré une notice bibliographique à la suite de laquelle on trouve réunis sous le titre de *L. A. Piel reliquiæ : 1° Fragment d'un voyage architectural en Allemagne* ; *2° Salon de 1837* ; *3° Revue des nouvelles églises de Paris* ; *la Madeleine* ; *4° Déclamation contre l'art païen* ; *5° Lettre à M. Trebutien*, conservateur-adjoint de la bibliothèque de Caen. Ces fragments publiés déjà dans plusieurs revues avaient mérité à Piel d'être signalé comme un des amis les plus intelligents de l'art catholique.

PIERRE LE CHANTRE (Petrus Cantor), ainsi appelé à cause des fonctions qu'il exerça, était élève de l'église de Reims dans le XIIe siècle. Après avoir enseigné à Paris, il devint chanoine régulier de Saint-Victor et grand-chantre de la cathédrale. Élu évêque de Tournay en 1189, il ne put pas obtenir la confirmation de son titre, à cause des nullités qui s'étaient glissées dans l'élection. On croit qu'il prit l'habit religieux à l'abbaye de Longpont, au diocèse de Cîteaux, et qu'il y mourut vers 1197. Il avait laissé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart restèrent manuscrits. Nous citerons seulement sa *Somme de Sigillatione vitiorum et commendatione virtutum*, appelée aussi *Verbum abbreviatum*, Mons, 1639, in-4. Quoique habile théologien, Pierre le Chantre était tombé dans une grave erreur. Il croyait que la consécration des deux espèces eucharistiques était indivisible et que le pain n'est changé au corps de Jésus-Christ qu'après la consécration du vin. D'après Fleury, ce fut pour prémunir les fidèles contre cette erreur, que l'on introduisit l'usage d'élever et d'adorer la sainte hostie avant la consécration du calice.

PIERRE DE CELLES (Petrus Cellensis), né à Troyes, fit ses études dans cette ville, embrassa la règle de Saint-Benoit et fut élu en 1150 abbé de Celles. En 1182 il succéda dans l'évêché de Chartres à Jean de Salisbury avec lequel il était en relation, ainsi qu'avec plusieurs personnages célèbres de cette époque, entre autres le pape Alexandre III et saint Bernard. Il mourut en 1187. *Ses œuvres* qui consistent en *Sermons* sur les fêtes de l'année, en *Traités de morale* et en un grand nombre de *Lettres*, ont été recueillies et publiées avec une préface de D. Mabillon, par D. Janvier, de la congrégation de Saint-Maur, Paris, 1671, in-4.

PIETRA-SANTA, en latin *a Petra Sancta* (Sylvestre), né à Rome en 1590, entra en 1608 dans la compagnie de Jésus. Après avoir exercé dans plusieurs colléges les fonctions de professeur, il fut choisi pour aumônier par Pierre-Louis Carafa qui l'emmena avec lui à Cologne, où il allait remplir la charge de nonce apostolique. De retour en Italie, il devint recteur du collége de Lorette et se fixa à Rome, où il mourut en 1647. Outre quelques écrits de controverse, on a de lui : *Sacræ bibliorum metaphoræ, et ex iis documenta morum centuria I*, Cologne, 1631, in-4 ; *De symbolis heroïcis, libri IX*, Anvers, 1634, in-4, fig. ; *Tesseræ gentilitiæ, ex legibus fecialium descriptæ*, Rome, 1638, in-fol. Ces deux derniers ouvrages qui traitent de l'art héraldique sont fort curieux. On regarde Pietra-Santa comme l'inventeur de l'ingénieuse méthode de désigner dans la gravure, par des points et par des lignes, les couleurs de l'écusson.

PINCHON (Guillaume), né à Saint-Alban, près Lamballe, vers 1175, reçut la prêtrise à Saint-Brieuc et devint chanoine de Saint-Gratien de Tours. Elevé en 1220 sur le siége de Saint-Brieuc, il y défendit avec zèle la cause de son église, restaura sa cathédrale, et mourut en odeur de sainteté en 1234. Il fut canonisé en 1247, sous le vocable de saint Guillaume par le pape Innocent IV. On a publié sa vie sous ce titre : *Vie et miracles de saint Brieux* (sic) *et de saint Guillaume (ensemble la translation des reliques du dit saint Brieux et la canonisation du dit saint Guillaume par le pape Innocent IV), avec des remarques et des observations par L.-G. de la Devison, chanoine de Saint-Brieux*, Saint-Brieuc, 1627, in-8.

PLANC DU TIMEUR (François-Hyacinthe de),

né en 1662 d'une ancienne et noble famille de Bretagne, reçut les ordres à Paris et revint ensuite à Quimper, où il fut élevé sur le siége de cette ville en 1707. C'est lui qui fit construire la belle église du séminaire de cette ville. Il mourut en 1739; la discipline et la liturgie de son église lui doivent : *Statuts et réglements synodaux de Quimper*, Quimper, 1710, in-12; *Proprium sanctorum diœcesis Leonensis*, Saint-Pol-de-Léon, 1736, in-12. C'est aussi par les soins et sous la direction de ce vénérable prélat que fut publié le *Recueil des actes de Nosseigneurs les cardinaux, archevêques de France, pour l'acceptation de la constitution avec le mandement de Monseigneur l'évêque de Quimper*, Quimper, 1714, in-12.

PLANCHE (Louis-Antoine), pharmacien, né à Paris vers la fin du XVIIIe siècle, se livra dès sa jeunesse à l'étude de la chimie. En 1809, il fut l'un des fondateurs du *Journal de pharmacie* et il y inséra un grand nombre d'articles. Chargé dans plusieurs occasions de constater la falsification des vins, il s'occupa beaucoup de cette partie de la chimie, et obtint, en 1811, un brevet d'invention pour un procédé propre à en opérer le mutage et le soufrage. Il mourut à Paris en 1840. Outre plusieurs mémoires remarquables, on lui doit une traduction de la *Pharmacopée* italienne de Brugnatelli, 1811, 2 vol. in-8; et du *Manuel de chimie* de l'anglais Th. Brande, 1820, 2 vol. in-8.

POGGI (le chevalier Joseph de), archéologue et littérateur, né en 1761 à Piozzano, près de Plaisance, d'une famille noble, étudia à Rome, y prit ses degrés en théologie et y reçut les ordres sacrés. L'indépendance de ses opinions le rendit bientôt suspect. Il adopta avec ardeur les principes de la révolution française, ne négligea rien pour les répandre en Italie, et obtint du pape Pie VI l'annulation de ses vœux sacerdotaux. Ses sympathies pour Bonaparte lui valurent en 1811 d'être nommé membre du corps législatif, et en 1815 d'être appelé auprès de l'impératrice Marie-Louise pour liquider avec le gouvernement français les créances et les dettes des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Chargé d'affaires de la princesse auprès du cabinet des Tuileries, il vint habiter la vallée de Montmorency, et y mourut en 1842. Il faisait une profession ouverte de matérialisme et il avait donné ordre qu'on l'enterrât dans son jardin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons seulement : *De Ecclesia tractatus*, 1788, in-8, où il développe les principes des libertés gallicanes, en s'appuyant des autorités de Febronio, de Pereira, de Giannone, etc.; une traduction en vers italiens de la guerre des dieux, de Parny, Paris, 1830, in-8; *Della natura delle cose*, ibid., 1843, in-8, poëme en cinq chants qui rappelerait celui de Lucrèce, si le mérite littéraire de cet ouvrage en égalait l'impiété.

POGGIALI (Christophe), biographe italien, né à Plaisance en 1721, d'une famille honorable, embrassa l'état ecclésiastique, et professa les belles-lettres au séminaire épiscopal. Nommé en 1754 prévôt du chapitre de Saint-Agathe et conservateur de la bibliothèque ducale, il s'appliqua particulièrement à l'histoire de son pays, conserva jusque dans un âge avancé le goût de la littérature et le pouvoir de s'y livrer, et mourut en 1811. Le plus remarquable de ses ouvrages est intitulé : *Memorie Storiche di Piacenza*, 1757-1766, 12 vol. in 4, écrit d'un style agréable et rempli d'une bonne critique; cependant on y a signalé quelques inexactitudes.

POIRET (Jean-Louis-Marie), naturaliste et voyageur, né à Saint-Quentin en 1755, embrassa d'abord l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût pour la botanique, il se mit à voyager, parcourut la France, les Alpes et une partie de l'Italie. De là il passa en Afrique, rencontra à Rome le savant Desfontaines, et visita avec lui les plaines situées au-delà d'Hippone, vers la rivière de Seybouse. De retour en France, il profita de la révolution pour se marier, quoiqu'il fût dans les ordres. Nommé en 1795 professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Aisne, il perdit cette place à la création de l'université, revint à Paris, et y mourut en 1834. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Voyage en Barbarie, ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie, pendant les années* 1785 *et* 1786, *sur la religion, les coutumes, les mœurs des Maures et des Arabes, avec un essai sur l'histoire naturelle du pays*, 1789, 2 vol. in-8, traduit en allemand et en anglais. C'est un des meilleurs ouvrages qui existent sur l'Afrique; *Coquilles fluviatiles et terrestres observées dans le département de l'Aisne et aux environs de Paris*, 1801, in-12; *Leçons de Flore; cours de botanique, explication des principaux systèmes, introduction à l'étude des plantes, suivies d'une iconographie végétale, en* 68 *planches coloriées, offrant plus de mille objets*, Paris, 1819-21, 3 vol. in-8; *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes usuelles de l'Europe*, ibid., 1825-29, 7 vol. in-8. Poiret fut un des auteurs du *Dictionnaire des sciences naturelles*, du *Journal de physique* et de la réimpression du *Cours d'agriculture* de Rozier.

POIRSON (Jean-Baptiste), né à Vrécourt, en Lorraine, en 1760, étudia les mathématiques, la géographie et suivit la carrière d'ingénieur. Il mourut à Valence en 1831. On lui doit les *Cartes* qui accompagnent les ouvrages de Mentelle et Barbié du Bocage, ainsi que celles qui sont annexées aux *Voyages* de M. de Humboldt. Il a publié en outre : *Carte nouvelle, politique, physique, hydrographique, et itinéraire de la partie la plus intéressante de l'Europe dans son état actuel*, Paris, 1809, in-plano; *Nouvel atlas portatif de toutes les parties du monde connu, particulièrement à l'usage des navigateurs, avec un dictionnaire des termes de marine; — Atlas des* 83 *départements de la France, ou Petits médaillons enluminés*, etc.; — *Atlas de géographie universelle pour le précis* de Malte-Brun, 1812 et années suivantes.

POLK (James), ancien président des États-Unis, né en 1795, fut d'abord un simple ouvrier sellier. Son intelligence distinguée, le fit bientôt remarquer de ses compatriotes. Après avoir rempli plusieurs fonctions auxquelles il fut appelé par les suffrages populaires, on le nomma en 1845 président de l'Union. Son administration s'ouvrit par un traité qui amena les Turcs aux États-Unis. Il termina par

un accommodement les difficultés relatives à l'Orégon, et entreprit contre le Mexique une guerre qui fut couronnée d'un succès complet. Partisan décidé de la politique de non intervention, il s'appliqua particulièrement à chercher des débouchés pour les produits de l'Amérique, et à faciliter, ou à étendre les relations du nouveau continent avec toutes les puissances du monde. En quatre ans, il fit des traités de commerce avec sept gouvernements d'Europe et huit gouvernements d'Amérique. Ses fonctions cessèrent le 5 mars 1849. Il quitta Washington pour se retirer à Nashville dans le Tennessée: mais les sollicitudes du pouvoir avaient abrégé ses jours; il mourut le 15 juin de la même année. L'Union tout entière, sans distinction de parti, prit le deuil à cette nouvelle. Chacun s'accorda à louer dans Polk autant de netteté d'esprit que de solidité de jugement et d'énergie de caractère.

PORTE de Saint-Martin (Antoine de la), né en Bretagne vers 1590, fit profession, en 1611, chez les Carmes de l'étroite observance de Rennes, et enseigna successivement la philosophie et la théologie aux novices de son ordre. Nommé en 1623, prieur du couvent de Poitiers, puis de celui de Loudun, et enfin de celui d'Angers en 1626, il vint à Paris en 1631, où il prêcha dans les premières églises, et mourut, le 20 septembre 1650. On lui doit : *La présence de J.-C. dans les hôpitaux et prisons*, Paris, 1640, in-12; *Conversation avec J.-C., dans le Très-Saint-Sacrement de l'autel*, ibid., 1644, in-12; *Le Trésor des richesses dans le sein des pauvres*, ibid., 1644, in-12; *Les Conduites de la grâce*, ibid., 1645-48, in-4; *La Vie de madame la conseillère de Ferrant-Beaufort*, ibid., 1650, in-8.

POULPIQUET de Brescanvel (Jean-Marie-Dominique de), né en 1759 au château de Lesmel dans le Finistère, fit au séminaire de Paris de fortes études ecclésiastiques et fut reçu docteur en Sorbonne. Ayant émigré en Angleterre en 1790, il se trouva en 1795 au nombre des prêtres qui prêtèrent leur ministère aux troupes faisant partie de l'expédition de Quiberon. Après la défaite des émigrés, il ne dut son salut qu'au bonheur qu'il eut de se sauver à la nage. Revenu en France sous le consulat, il fut d'abord curé de sa commune natale, puis vicaire-général et enfin évêque de Quimper depuis 1824. Il mourut en 1840, avec la réputation d'un prélat d'une foi vive et d'une grande expérience. Son successeur, Mgr. Graveran, a rendu hommage à sa mémoire en publiant son *Oraison funèbre*, 1840, in-8.

POZZO (Ferdinand, comte dal), né à Montcalvo, en Piémont, en 1768, fit ses études à Turin et entra ensuite dans la magistrature. S'étant prononcé en faveur des Français, il fut envoyé, en 1801, au corps législatif où il se fit remarquer par sa profonde connaissance du droit romain. Nommé en 1809 premier président de la cour impériale de Gênes, il perdit cette place en 1814, revint à Turin et y acquit en peu de temps une nombreuse clientèle. Après la révolution de 1821, le prince de Carignan, nommé régent du royaume, l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur. Il les accepta à contre-cœur, prévoyant bien le peu de durée du gouvernement. Quand la réaction éclata, il quitta le Piémont, voyagea en Italie et en Angleterre, et vint se fixer à Paris après la révolution de juillet. Cependant il rentra à Turin en 1837 et y mourut le 29 décembre 1843. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Opuscoli d'un avvocato milanese, originario piemontese*, dans lequel, en gardant l'anonyme, il traitait avec une grande puissance de logique les parties les plus graves de la législation et signalait les vices et les lacunes des lois établies en Piémont; *Observations sur le régime hypothécaire établi dans le royaume de Sardaigne par l'édit promulgué le 16 juillet 1822*, Paris, 1823, in-8; *Catholicism in Austria*, etc., exposé du droit ecclésiastique autrichien d'où il fit ressortir les droits et les devoirs du gouvernement anglais envers les catholiques d'Irlande; *Della felicità che gl' Italiani possono e debbono dal governo austriaco procacciarsi*, Paris, 1833, in-8. Son but est de prouver aux Italiens que loin de chercher à secouer le joug de l'Autriche, ils doivent se réunir sous l'étendard protecteur de cette puissance, et attendre d'elle seule l'avenir et l'unité de l'Italie. Cette thèse, que l'avenir a justifiée aux yeux de beaucoup de gens, attira à son auteur des désagréments de la part de ses compatriotes.

PRICE (Guillaume), orientaliste anglais, né en 1780, entra fort jeune au service de la Compagnie des Indes, et fut attaché, en 1810, à l'ambassade de sir Gore Ouseley, en Perse. Pendant son long séjour en Asie, il étudia les langues orientales, et réunit de nombreux matériaux qui le mirent à même de composer plusieurs ouvrages importants. De retour dans sa patrie, il s'en occupa, et mourut dans sa maison de campagne de Meng-Man's-Hill, près de Worcester, le 5 juin 1830. Il était membre de la Société royale de Londres, de celle de Calcutta, etc. Il a publié : *Dialogues et grammaire de la langue Persane*, Worcester, 1822, in-4; *Grammaire des trois principales langues de l'Orient, l'Hindoustani, le Persan et l'Arabe, etc.*, Londres, 1823, in-4; *Voyage de l'ambassade anglaise en Perse*, 1825, 2 vol. in-4, fig.; *Eléments de la langue sanskrite, ou Guide facile des langues de l'Inde*, Londres, 1827, in-4; *Nouvelle grammaire de la langue hindoustani*, etc., ibid., 1828, in-4.

PRICE (David), écuyer et major au service de la Compagnie anglaise dans les Indes-Orientales, mort vers 1835, s'adonna à l'étude de l'histoire et des langues de l'Orient, et a laissé des ouvrages estimés : *Tableau chronologique, ou Mémoires sur les principaux événements de l'Histoire mahométane*, etc., Londres, 1811-21, 3 tom. en 4 part., in-4; *Essai sur l'histoire d'Arabie avant Mahomet, etc.*, ibid., 1824, in-4; *Mémoires de Djihanghir, empereur de l'Indoustan*, ibid., 1828, in-4.

PRIE (René de), né en Touraine en 1451, d'Antoine, seigneur de Busançais, et de Marguerite d'Amboise, entra dans l'état ecclésiastique, posséda plusieurs abbayes et devint évêque de Lectoure, de Bayeux et de Limoges. En 1507, il fut créé cardinal du titre de Sainte-Sabine, assista au concile de Pise et fut pour cela déposé de sa dignité et excommunié par Jules II. A la mort de ce pape, il re-

couvra le chapeau, et mourut en 1519 près d'Issoudun, en Berri.

PRINSEP (James), savant anglais, né en 1800, fut envoyé dès l'âge de vingt ans dans le Bengale et obtint un emploi à l'hôtel des monnaies de Benarès. Appelé à Calcutta, il y remplaça, en 1831, comme maître de la monnaie, M. Wilson qui venait de retourner en Europe et lui succéda comme secrétaire de la société asiatique de Calcutta. Forcé par une maladie grave d'interrompre ses travaux, il tomba en 1839 dans un état de langueur qui lui fit souhaiter de revenir dans sa patrie; mais il fut frappé de paralysie dans le vaisseau, et mourut en 1840. Il a publié les *Illustrations de Benarès*; une revue intitulée : *Journal de la société asiatique du Bengale*; *Les tables du journal de la société asiatique de Calcutta*, contenant les monnaies, poids et mesures de l'Inde britannique, avec la chronologie et les généalogies de toutes les dynasties de l'Inde ancienne et moderne, 1834-1836, 2 vol. in-8.

PUGNET (Jean-François-Xavier), médecin, né à Lyon en 1765, prit du service et fut attaché aux ambulances de l'armée d'Egypte. De retour en France, il obtint en 1804 la direction de l'hôpital de Dunkerque, et conserva cet emploi jusqu'en 1821. Il fut alors admis à une retraite rendue nécessaire par de longs services, et par les exigences d'une constitution délicate. Il mourut vers 1830. Il a laissé : *Mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant, avec un aperçu physique et médical du Sayd*, Lyon et Paris, 1802, in-8; *Topographie de Sainte-Lucie*, Paris, 1804, in-8. Ces deux ouvrages portent à un haut degré l'empreinte d'un esprit observateur. Ils tiendront toujours une place distinguée parmi ceux des médecins qui ont le mieux observé et décrit les maladies du Levant et des Antilles.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (François-Marie), né à Mâcon en 1757, entra d'abord dans la gendarmerie du roi; mais après quelques années de service, il se retira pour se livrer exclusivement à l'étude. Son nom se recommande surtout par les efforts qu'il fit en 1789, pour démontrer la nécessité de conserver et de décrire les monuments des arts que la suppression des monastères et d'un grand nombre d'églises pouvait exposer à des chances de destruction. La pétition qu'il présenta à ce sujet à l'assemblée nationale détermina le choix d'une commission dont il fit partie avec Bréquigny, Dacier, Barthélemy, les peintres David et Doyen, les sculpteurs Boizot et Pajou. Pendant trois années, ces commissaires rendirent les plus grands services. Retiré dans sa ville natale après les orages de la révolution, il fit partie du conseil municipal, et fut nommé sous la restauration héraut d'armes honoraire. Il mourut en 1820. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Mémoire sur l'examen et la conservation des monuments destinés à un usage public*, Paris, 1791, in-8; *Géographie de nos villages ou Dictionnaire mâconnais*, Mâcon et Paris, 1800, in-12.

PUYMAURIN (Jean-Pierre-Casimir de MARCASSUS, baron de), né à Toulouse en 1757, reçut son éducation au collége de cette ville. Ayant vécu dans la retraite pendant la révolution, il ne parut sur la scène politique qu'après l'établissement du gouvernement consulaire, devint membre du conseil général de la Haute-Garonne et du corps législatif. Appelé à la chambre des députés sous la seconde restauration, il y brilla par l'élévation des sentiments et par la justesse de l'esprit. Royaliste de cœur, son affabilité lui avait même concilié l'amitié de plusieurs membres de l'opposition. En 1830, il se retira dans sa ville natale, et y mourut le 14 février 1841. Il était commandeur de l'ordre de la légion-d'honneur, et membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui, entr'autres ouvrages : *Mémoires sur différents sujets relatifs aux sciences et aux arts*, 1811, in-8; *Opinion sur le budget des dépenses du ministère de la marine*, Paris, 1819, in-8; *Notice historique sur la piraterie, extraite de plusieurs auteurs*, ibid., 1819, 1825, in-8. On trouve dans la collection de l'académie de Toulouse plusieurs mémoires dus à la plume de Puymaurin.

PYCKE (Léonard), né en 1781 à Meulebeke, en Flandre, fit ses études de droit à Paris et à Bruxelles, et s'établit à Courtrai comme avocat. Il fut aussi mêlé aux affaires publiques, et après la création du royaume des Pays-Bas, il devint membre des états-généraux. Nommé maire de Courtrai en 1817, il fut en butte aux tracasseries de la police, dénoncé et traduit devant la cour de Bruges, et acquitté sur tous les chefs d'accusation. Après la révolution de 1830, il renonça à la carrière politique, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort qui arriva en 1842. Il était depuis 1829 membre de l'académie de Bruxelles qui avait couronné deux de ses ouvrages, l'un *sur l'état de la législation et des tribunaux, ou Cours de justice dans les Pays-Bas autrichiens, avant l'invasion des armées françaises, et sur les changements que la révolution française et la réunion de ces provinces à la France, pendant près de vingt ans, ont opéré dans la législation et l'administration de la police civile et criminelle*, 1822; l'autre, en réponse à cette question : *En quel temps les corporations connues sous le nom de métiers sont-elles établies dans les provinces des Pays-Bas? Quels étaient les droits, priviléges et attributions de ces corporations? Par quels moyens pouvait-on y être reçu et en devenir membre effectif?* 1827.



Q

QUARESIMA (Valens), prêtre sicilien dans le XVI[e] siècle, se fit remarquer par ses connaissances littéraires autant que par son érudition dans les sciences sacrées et profanes. On a de lui : *Convivium quadragesimale*, Naples, 1572, in-8; *Discorsi de' significati delle vesti, atti, gesti ed altre cerimonie della messa*, ibid., 1572, in-8.

QUATREMÈRE DE QUINCY (Antoine-Chrysostôme), naquit à Paris en 1754, d'une famille très-ancienne et très-honorable qui avait donné à la capitale plusieurs échevins. Il avait déjà une certaine réputation dans les lettres et dans les arts lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec modération et prononça en 1790 à l'assemblée des représentants de la commune dont il était membre, un discours sur *la liberté des théâtres*, dans lequel il s'élevait contre les rigueurs de la censure. Nommé par les électeurs de Paris membre de l'assemblée législative, il y fit partie de la minorité royaliste, et combattit presque toutes les propositions qui avaient pour objet d'abaisser la couronne ou d'exciter des défiances dans le pays. Sous le régime conventionnel, il subit une détention de treize mois, s'échappa ensuite, et fut condamné à mort par contumace. Il reparut en 1796, fut élu l'année suivante au conseil des cinq cents et se prononça dans les débats contre le gouvernement directorial. Porté sur la liste de déportation au 19 fructidor, il fut rappelé en 1799 par le gouvernement consulaire, et nommé membre du conseil-général de la Seine, qui le choisit pour secrétaire. Censeur royal en 1814, intendant des arts et monuments publics en 1815, membre du conseil d'instruction publique dans la même année, il fut présenté en 1818 par l'académie des inscriptions et belles-lettres pour remplir au ministère de l'intérieur la chaire d'archéologie vacante par la mort de Millin. Il n'accepta cette place que dans l'intention de la faire occuper par M. Raoul-Rochette, son suppléant, en faveur duquel il donna bientôt sa démission. Le département de la Seine l'envoya en 1820 à la chambre des députés; mais après avoir rempli son mandat, il manifesta le désir de ne plus prendre part aux affaires publiques. Ce fut dans les mêmes vues qu'il donna en 1826 sa démission de membre du conseil municipal de Paris; le gouvernement ne voulut pas l'accepter. Depuis 1816, il exerçait les fonctions de secrétaire perpétuel à l'académie des beaux-arts; en 1839, sa santé l'obligea de s'en démettre; il mourut en 1849, doyen d'âge et d'élection de tout l'institut de France. Il appartenait tout à la fois à la section des beaux-arts et à celle des inscriptions et belles-lettres. Les travaux auxquels il a attaché son nom l'ont placé au premier rang des savants modernes. On a de lui, entre autres ouvrages : *Considérations sur les arts du dessin en France*, Paris, 1791, in-8; *De l'architecture égyptienne*, ibid., 1804, in-4; *Le Jupiter Olympien, ou l'art de la sculpture antique considéré sous un nouveau point de vue, etc.*, ibid., 1815, gr. in-fol., ouvrage curieux et d'une exécution magnifique; *Lettres à Canova, sur les marbres d'Elgin*, Rome et Paris, 1818, in-8; *Recueil de dissertations sur différents sujets d'antiquité*, Paris, 1819, gr. in-4, fig.; *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts*, ibid., 1823, in-8; *Monuments et ouvrages d'art antiques, restitués d'après les descriptions des écrivains grecs et latins*, etc., ibid., 1829, 2 vol. gr. in-4, avec 13 pl.; *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes, du XV[e] au XVIII[e] siècle*, etc., ibid., 1830, 2 vol. gr. in-8, avec 47 pl.; *Dictionnaire historique d'architecture contenant, dans son plan, les notions historiques, descriptives, etc., de cet art*, ibid., 1833, 2 vol. in-4; *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, ibid., 1833, in-8; *Canova et ses ouvrages, ou Mémoires historiques sur la vie et les travaux de ce célèbre artiste*, ibid., 1834, gr. in-8; *Recueil de notices historiques, lues dans les séances publiques de l'académie roy. des beaux-arts*, ibid., 1834-37, 2 vol. gr. in-8; *Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Bonarroti*, ibid., 1835, gr. in-8; *Essai sur l'idéal dans ses applications pratiques aux œuvres de l'imitation propre des arts du dessin*, ibid., 1837, in-8.

QUINCARNON (le S[r] de), commissaire de l'artillerie, vivait dans le XVII[e] siècle. Il est connu par deux opuscules fort curieux sur des églises de Lyon. Le premier a pour titre : *les Antiquités et la fondation de la métropole des Gaules*, etc., Lyon, 1673, in-12; et le second : *la Fondation et les antiquités de la basilique collégiale et curiale de Saint-Paul*, (Lyon, 1682), in-12.

QUINOT (Hugues-Philippe), né à Dole en Franche-Comté en 1666, étudia chez les jésuites et entra d'abord dans l'état militaire. Après avoir servi Louis XIV pendant les guerres de Flandre, il se dégoûta du monde, revint dans sa ville natale et commença ses études ecclésiastiques. De chapelain il devint doyen rural du décanat de Dole, et directeur de plusieurs couvents et hôpitaux; il mourut en 1745, avec la réputation d'un saint. Une excellente notice sur *le bienheureux Quinot de Dole* a été lue dans une séance publique de l'académie de Besançon, le 24 août 1844, par M. Léon Dusillet.

QUINTIN (Pierre), né en 1589 à Ploujan dans le diocèse de Tréguier, embrassa d'abord la profession des armes et devint lieutenant d'une com-

pagnie de gendarmes. Ayant renoncé au monde, il reprit le cours de ses études chez les jésuites d'Agen et essaya pendant quelques mois la vie du noviciat; mais sa santé épuisée par la pénitence l'obligea de quitter la compagnie. Après avoir enseigné les lettres dans plusieurs villes de Basse-Bretagne, il reçut la prêtrise et prit l'habit de dominicain au couvent de Morlaix. Ce second noviciat ne lui réussit pas mieux que le premier. Il résolut alors de se faire missionnaire et évangélisa les pays avec l'abbé Le Nobletz. L'union parfaite qui régna entre ces deux missionnaires, jointe à l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, eut dans ces contrées les plus heureux résultats. On leur attribue plusieurs miracles. Après avoir réformé le monastère de Morlaix, le P. Quintin mourut à Vitré en 1629, à 70 ans. On trouve sa *Vie* abrégée dans les *Vies des saints de Bretagne*, du P. Albert Legrand, dans celles de dom Guy Lobineau, dans l'*Année dominicaine* du P. Sonèges, et dans les Vie *Vies des saints de Bretagne* de M. l'abbé Tresvaux.

R

RACHETTI ou RACCHETTI (Vincent), médecin, né à Créma en 1777, d'une famille aisée, étudia la philosophie et les matématiques à Lodi, puis le droit à l'université de Pavie. Reçu docteur en 1798, il abandonna cette carrière pour s'appliquer à la médecine et prit ses degrés à Padoue. Nommé en 1807 premier médecin de l'hôpital de Créma, il fut appelé à Pavie trois ans plus tard pour y occuper la chaire de pathologie, de médecine légale et de police médicale. L'excès de travail abrégea ses jours; il mourut en 1819. On a de lui : *Teorica della prosperità fisica delle nazioni, nei rapporti d'economica publica, ossia esposizione dei principi politici che servono di base a tutta l'opera*, Milan, 1802, in-8, tom. 1er. Cet ouvrage n'a pas été continué; *Trattato della milizia dei Greci antichi colla versione del libro di Tattica d'Arriano*, ibid., 2 vol. in-8; *Della struttura, delle funzioni e delle malattie della midolla spinale*, ibid., 1816, in-8. M. G. del Chiappa lui a consacré une notice dans la *Biographie des Italiens illustres*, publiée à Venise par M. le professeur Tipaldo.

RADDI (Joseph), botaniste, né à Florence en 1770, montra dès son enfance une passion extraordinaire pour l'histoire naturelle. Il parcourut plus de la moitié de la Toscane, et forma un herbier très-complet de cette contrée. Chargé d'une mission scientifique dans le Brésil, il en rapporta une riche collection de plantes et d'animaux. Le grand-duc de Toscane ayant formé une commission pour suivre en Egypte les savants français qui allaient y étudier les inscriptions hiéroglyphiques, Raddi en fit partie en qualité de naturaliste. Après plusieurs mois de travaux et de courses pénibles, il s'était embarqué à Alexandrie pour revenir en Europe; mais la mort le surprit à Rhodes en 1829. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Sulle specie nuove di funghi ritrovate ne' contorni di Firenze e non registrate nella 13 edizione del sistema di Linneo*, Florence, 1807; *l'Iungermanografia etrusca*, ibid., 1818; *Le Crittogame Brasiliane*, ibid., 1822; *Plantarum Brasiliensium nova genera et species novæ vel minus cognitæ*, ibid., 1825, 1re partie. Cet ouvrage, le plus important de Raddi, est encore inachevé.

RAFFAELLI (Joseph), jurisconsulte, né en 1750 en Calabre, embrassa la carrière du barreau et se fixa à Naples. Compromis dans les événements politiques, il fut condamné à l'exil en 1799, alla se fixer à Milan, et y fut nommé en 1801 professeur de droit public, puis en 1805 membre des commissions legislatives du royaume. Rappelé à Naples en 1808, il entra au conseil d'état et fut chargé de traduire en italien le code français. Au retour des Bourbons, il passa au conseil des grâces; mais il renonça en 1819 à tous ses emplois et se retira dans sa maison de campagne, où il mourut en 1826. On lui doit : *Nomotesia penale*, Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8, qui, comme le titre l'indique, enseigne la science de faire de bonnes lois sur les délits et les peines. A défaut d'idées nouvelles, il porta dans son livre beaucoup d'ordre, de clarté, sut éviter et rectifia même les principales erreurs de ses devanciers.

RAGUSA (Joseph), né en 1560 à Giuliano, en Sicile, entra fort jeune chez les jésuites, et enseigna la philosophie à Paris et la théologie à Padoue, à Messine, à Palerme, où il mourut le 25 septembre 1624. Il avait été recteur dans divers colléges, et gouverné les études pendant plusieurs années. Il a laissé : *Commentaria ac Disquisitiones in tertiam divi Thomæ partem*, Lyon, 1619-20, 2 vol. Dans le 1er il traite du mystère de l'incarnation; dans le second, de N.-S.-J.-C., *per se*, c'est-à-dire, *de ejus unitate et officio.— De justificatione et pœnitentia*, 2 vol.— *De baptismo et eucharistia commentarium in primam secundæ.— De natura et gratia*, etc.

RAIMOND dit de CLUNY, moine de cet ordre, né à Toulouse dans les premières années du XIIe siècle, se consacra à l'Eglise, jeune encore, en revêtant l'habit monastique. Il s'appliqua particulièrement à la poésie latine et tourna son génie, comme nous l'apprend Pierre de Vaulx-Cernay, page 25 du liv. IV de sa *Chronique*, vers les grandeurs de Dieu, les perfections de la Vierge et les mérites des Saints. Sa réputation lui valut de grand éloges de la part des poètes et des historiens de son temps. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, lui adressa une épître

en vers pour le remercier d'une pièce pareille qu'il en avait reçue. Il mourut vers 1150. Ses ouvrages sont perdus; mais sa réputation leur a survécu dans l'histoire littéraire.

RAINSSANT (Dom Jean-Firmin), né en 1596 à Suippe, en Champagne, embrassa la règle de Saint-Benoît, à Verdun, et se fit remarquer pour sa piété et pour son savoir. Il fut appelé aux premiers emplois de l'ordre. Prieur de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1645, il devint définiteur au chapitre de 1648. Nommé plus tard visiteur de Bretagne, il s'acquitta de cette fonction avec zèle, et mourut au couvent de Lehon, près Dinan, le 8 novembre 1651. Il a laissé : *Lettre pour l'éclaircissement du différend mû entre les RR. pères Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe*, 1630, in-8; *Les merveilles de Notre-Dame de Bethléem en l'abbaye de Ferrières en Gâtinois*, Paris, 1635, in-24; *Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des évangiles qui se lisent à la messe, et pour les principales fêtes des Saints, avec leurs octaves*, ibid., 1633, in-12; 1699, in-4.

RAMONDINI (Vincent), naturaliste, né à Messine en 1758, étudia la médecine à Naples et se fit recevoir docteur. Envoyé, en 1789, en Hongrie pour étudier les procédés employés dans l'exploitation des minéraux, il ne fut de retour à Naples qu'en 1796, visita la Calabre dans le même dessein et obtint ensuite une chaire à l'université napolitaine, avec le titre de directeur du musée d'archéologie. Il mourut en 1811. On a de lui : *Lettera sulla nitriera naturale del Pulo di Molfetta, nella terra di Bari in Puglia*, Naples, 1788, in-8; *Memoria sulla preparazione della canapa* (dans les actes de l'institut royal d'encouragement, Naples, 1811). Il a de plus laissé en manuscrit un *Traité élémentaire de minéralogie*.

RAMPEGOLO (Antonio), religieux Augustin, né à Gênes, fut choisi en 1412, au concile de Constance, pour disputer contre les partisans de Jean Hus. Il remplit cette mission de manière à augmenter sa réputation déjà fort étendue. On croit qu'il était au concile de Bâle en 1433; mais on ignore en quel temps il mourut. Il est auteur d'un livre intitulé : *Liber manualis ac introductorius in bibliæ historias figurasque veteris ac novi Testamenti peroptimus aurea biblia vocitatus*, Ulmæ, 1475, in-fol., réimprimé plusieurs fois dans le xve siècle, et en 1628 avec d'importantes corrections. Dans cet ouvrage, l'auteur a cherché à faciliter aux prédicateurs leur travail, en réunissant un grand nombre de textes de l'Ecriture sainte et en indiquant le sens moral.

RASMUSSEN (Janus-Lassen), orientaliste, né en Danemarck vers 1790, étudia l'arabe dans plusieurs universités d'Allemagne, et voulant se perfectionner vint à Paris suivre les cours de Silvestre de Sacy. De retour à Copenhague vers 1814, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de cette ville, et il y mourut en 1829, membre de l'académie royale. On a de lui : *Essai historique et géographique sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie durant le moyen-âge*, ouvrage publié en Danois dans le tom. II, du *Journal Athène*, 1814, et trad. en français dans le *Journal Asiatique* de Paris en 1824 et 1825; *Historia præcipuum Arabum regnorum, rerumque ab eis gestarum ante islamismum*, Copenhague, 1817, in-4; *Histoire de la compagnie africaine du commerce* (de Copenhague), 1818, in-8; *Additamenta ad historiam Arabum, etc.*, Copenhague, 1821, in-4.

RATTI (Nicolas), archéologue, né à Rome en 1759, se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, mais ayant renoncé ensuite à ce projet, il entra dans les nonciatures et fut nommé en 1787 secrétaire du collége des avocats consistoriaux. Léon XII ayant établi la nouvelle chancellerie de l'université romaine, le nomma directeur de son propre mouvement. Ce savant mourut à Rome en 1833. Il avait publié, entre autres ouvrages : *Della famiglia Sforza*, Rome, 1794-1795, 2 vol. in-8; *Istoria di Genzano con note e documenti*, ibid., 1797, la première dont la ville de Genzano ait été l'objet; *Notizia della chiesa interna del romano archiginnasio*, ibid., 1833. Il avait fourni en outre plusieurs dissertations aux actes de l'*Académie d'archéologie*.

RAVEZ (Simon), législateur, né à Rive-de-Gier, en 1770, exerçait en 1791 la profession d'avocat à Lyon, et montra autant de courage que de talent dans la défense des prêtres insermentés. Il se distingua, en 1793, pendant le siége de cette ville, et n'échappa aux vengeances des conventionnels qu'en se retirant à Bordeaux, où il occupa bientôt un rang éminent parmi les avocats. N'ayant voulu accepter aucune fonction sous le gouvernement impérial, il fit hautement profession de royalisme dès la première restauration, fit partie de la chambre et y vota avec la minorité ministérielle. Nommé en 1817 conseiller d'état en service extraordinaire et sous-secrétaire au département de la justice, il devint en 1818 vice-président de la chambre et fut porté à la présidence l'année suivante. Ses fonctions qu'il garda jusqu'en 1828, révélèrent les qualités qui le distinguaient : beaucoup d'esprit et de tact, une grande facilité à suivre et à résumer les discussions, et une rare habileté dans le commerce des hommes. Du reste il était hostile au parti libéral, et il ne cessa de le combattre, soit par ses discours, soit par son influence. Royer-Colard le remplaça en 1828, et Ravez passa alors du côté de l'opposition jusqu'à la chute du cabinet Martignac. Nommé président de la cour royale de Bordeaux en 1824, il donna sa démission en 1830, et vécut dans la retraite jusqu'en 1849. Les électeurs de la Gironde l'envoyèrent alors à l'assemblée législative, où il ne fit que paraître. Il mourut à Bordeaux le 2 septembre 1849. Cet événement fut pour la ville l'objet d'un deuil public.

RAYMOND (Georges-Marie), littérateur, né à Chambéry en 1769, devint secrétaire-général du département du Mont-Blanc à l'époque où la Savoie fut incorporée à la république française. En 1803, il devint directeur de l'école secondaire de sa ville natale, et depuis 1815 jusqu'à sa mort il y professa la géographie et les mathématiques, avec le titre de préfet honoraire, sous l'administration des jésuites. Il mourut en 1839, membre de plusieurs académies et chevalier de l'ordre royal du mérite

civil. Il était secrétaire-perpétuel de la société académique de Savoie depuis sa fondation. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Manuel métrologique du département du Mont-Blanc*, Chambéry, 1803; *Lettre à M. de Châteaubriand sur deux chapitres du génie du christianisme*, Genève, 1806; *Eléments de géographie moderne*, Annecy, 1821, 2 vol. in-8; *Eloge historique du comte Joseph de Maistre*, inséré dans le tom. XXVII des *Mémoires de l'académie de Turin; Eloge de Blaise Pascal*, couronné en 1816 par l'académie des jeux-floraux.

RÉCAMIER (madame Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard), née à Lyon en 1780, se maria le 24 avril 1793 et vint habiter Clichy-la-Garenne, où son mari avait une propriété magnifique. Ce fut bientôt le lieu de réunion des beaux esprits et des hommes les plus distingués de l'époque, entre lesquels on remarquait Lucien Bonaparte, Moreau, Châteaubriand, et Mathieu de Montmorency. Quand madame de Staël fut exilée à Coppet, elle alla visiter cette femme célèbre, en bravant les rigueurs de la police impériale qui lui interdit pour cela de rentrer à Paris. Elle habita Lyon pendant quelque temps, y connut Balanche et se décida à partir pour l'Italie, où elle satisfit à Rome et à Naples son goût exquis pour les beaux-arts. Rentrée en France avec les Bourbons, elle ne tarda pas à se retirer à l'Abbaye-aux-Bois. Là, recherchée du monde qu'elle avait fui, elle entretint d'illustres amitiés qui lui permirent d'être utile plus d'une fois aux victimes des factions et des partis, car son crédit ne fut jamais employé qu'à protéger le malheur, et sa fortune à soulager la misère. Pasquier, de Bonald, Doudeauville, se rencontrèrent dans ses salons avec MM. Victor Hugo, Mérimée, de Barante et de Vigny. Sa conversation avait autant d'intérêt que sa figure avait de charmes. Elle excellait également à causer et à écrire sur tous les sujets. La littérature, la poésie, l'histoire, la politique n'avaient pas de secrets pour elle. La plupart des célébrités étrangères se mirent en correspondance avec elle ou vinrent la visiter dans sa retraite. Dans les derniers jours de sa vie, le cercle de sa société se resserra; mais Châteaubriand ne cessa d'en être l'ornement. Elle survécut à peine à ce grand homme et mourut à l'Abbaye-aux-Bois, le 12 mai 1849, après avoir reçu avec une grande piété les secours de la religion.

RECOING (Jean-Baptiste-Antoine), né en 1770 près de Joigny, fut d'abord oratorien; mais atteint par la réquisition, il devint soldat en 1793. Admis à l'Ecole polytechnique, en 1795, il obtint à sa sortie le titre d'ingénieur des ponts-et-chaussées, et mourut en 1831. On a de lui : *Dissertation sur les puits artésiens; Méthode pour apprendre à lire; Syllabaire dactylologique*, 1823, in-4; *Nouvel essai de sténographie*, 1826, in-8; *Le Sourd-muet entendant par les yeux*, 1829, in-4.

REGOURD (Alexandre), jésuite, né en 1585 à Castelnaudari, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges, et se livra, non sans succès, à la prédication. Après avoir été recteur à Cahors, il mourut à Toulouse, le 26 mars 1635. On lui doit des *Démonstrations catholiques, ou l'Art de ramener les hérétiques à la foi orthodoxe*, Paris, 1635, in-8, et un Recueil d'*Œuvres* théologiques sur des matières de controverse, 3 vol.

REIFFENBERG (le baron Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas de), polygraphe, né à Mons le 14 novembre 1795, d'une ancienne famille originaire de Franconie, fut l'un des premiers élèves de l'école normale de Paris. Etant rentré dans sa patrie, il devint officier d'état-major, puis professeur de philosophie à l'université de Louvain et d'histoire à celle de Liége. Il mourut à Paris le 19 avril 1850, correspondant de l'institut de France, secrétaire de la commission d'histoire de la Belgique et membre des principales académies de l'Europe. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, de dissertations et de critiques, répandus dans divers recueils scientifiques et périodiques du temps. Il a fourni de nombreuses corrections à la *Biographie universelle* et pris une part active au *Dictionnaire de la Conversation et de la lecture*. Nous citerons seulement parmi ses productions les plus importantes : *Fastes belgiques, ou Galerie lithographiée des principaux actes d'héroïsme civil et militaire, et des faits mémorables qui appartiennent à la nation Belge, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Bruxelles, 1823, in-fol.; *Poésies diverses, suivies d'épîtres et de discours en vers*, Paris, 1825, 2 vol. in-8; *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or, depuis son institution jusqu'à la cessation des chapitres généraux, tirée des archives de cet ordre, et des écrivains qui en ont traité*, Bruxelles, 1830, in-4; *De la peinture sur verre aux Pays-Bas, suivie d'un mémoire sur les tentatives faites au sein de l'académie* (de Bruxelles), *pour la publication des monuments inédits de l'histoire belgique*, ibid., 1832, in-4.

RICCARDI (Antoine), né d'une famille honnête, à Ardesio, diocèse de Bergame en Italie, le 30 juillet 1778, fut élevé, dès ses premières années, dans la pratique de la religion et de la vertu. Le curé de sa paroisse lui trouvant de l'esprit, confia son éducation à un ecclésiastique du pays. Entré au séminaire diocésain, par la protection de l'archiprêtre de la cathédrale, il était sur le point de terminer son cours de philosophie, lorsque éclata la révolution de 1797. Le séminaire fut fermé, et Riccardi se retira à Vérone, avec un de ses compatriotes, pour y étudier la théologie. Le calme étant revenu, le séminaire se rouvrit, et le jeune homme rentra dans sa patrie pour y achever ses études théologiques. L'estime de ses supérieurs lui fut toujours acquise et ils lui en donnèrent des marques, en l'élevant aux premiers emplois de la maison. N'ayant point encore l'âge requis pour le sacerdoce, on le chargea de professer la rhétorique, à Bergame d'abord, puis à Merate dans la province de Milan, où il fut ordonné prêtre. Dans ces entrefaites sa mère devint infirme, et il se hâta d'aller lui donner ses soins : cela ne l'empêchait point d'enseigner la grammaire à quelques jeunes gens, ni de remplir les fonctions du saint ministère. En 1808, il ouvrit à Clasone une maison d'éducation, qui jeta un grand éclat, tant qu'il en fut recteur. Le sage gouvernement qu'il y établit, fit porter les yeux sur lui, pour le

mettre à la tête d'un nouveau gymnase épiscopal qu'on allait ouvrir; mais la cure de son pays natal étant devenue vacante, il fut arraché à la jeunesse qu'il dirigeait, pour aller prendre la conduite de ses compatriotes, qui l'accueillirent avec des démonstrations d'estime et d'amour. Là il se dévoua tout entier au ministère sacré, instruisant ses paroissiens par des prédications assidues, donnant des retraites auxquelles on se rendait en foule. Dans les années de disette, 1815 et suivantes, il dépouilla sa maison, vendit ses meubles, se réduisit à un peu de pain, qu'il partageait avec l'indigent, et qu'il arrosait de ses larmes. Après avoir frappé à toutes les portes, pour obtenir de quoi nourrir ses ouailles, et la pénurie croissant toujours, il proposa aux députés de la commune, d'aliéner une partie des biens communaux, pour subvenir aux nécessités publiques. Mais des meneurs demandèrent et obtinrent la vente de tous ces biens: ce qui excita une clameur universelle contre Riccardi, à qui l'on attribuait cette spoliation. En 1824, l'évêque de Brescia, Gabrio Nava, prélat zélé et vigilant, le plaça à la tête de la paroisse d'Iseo. Riccardi y déploya son ardeur accoutumée; il restaura l'Eglise de fond en comble, procura des missions, établit des congrégations de jeunes gens et de jeunes filles. Toutefois, au milieu des fatigues de son ministère, il n'oubliait pas ses études de prédilection; et ce fut là qu'il publia, en 1825, son livre, *Des devoirs et de l'esprit des ecclésiastiques*, qui fut suivi de beaucoup d'autres. Mais en 1831, le nouvel évêque de Bergame, ne voulant pas que son diocèse demeurât privé d'un si excellent prêtre, le rappela pour lui confier la cure de Colognola près Bergame, et le nomma un des examinateurs synodaux du diocèse. Notre zélé pasteur n'interrompit point ses travaux littéraires; mais en les continuant, il était constamment assidu à l'administration des sacrements, à la prédication, à la visite des pauvres et des malades. Jamais il ne rebuta aucun de ceux qui venaient lui demander conseil, et il les renvoyait consolés et fortifiés. Cependant son évêque voyant ses années s'accumuler et sa santé se délabrer, lui permit de quitter le ministère pastoral, pour consacrer le reste de ses jours à ses études ecclésiastiques. Son repos ne fut pas infructueux, et il publia alors beaucoup d'écrits importants, auxquels les *Journaux* et *Revues* catholiques d'Italie accordèrent des éloges mérités. Il puisait ses lumières dans de longues et saintes méditations, dans de pieuses et solides lectures. Il purifiait son âme par de fréquents examens, augmentait sa piété par des visites au saint Sacrement, devant lequel il demeurait immobile des heures entières, les yeux souvent baignés de larmes. C'est ainsi qu'il se préparait au dernier passage. Une lente hydropisie consuma peu à peu ses forces, et l'emporta subitement le 3 décembre 1844. Un éloge funèbre prononcé à ses obsèques solennelles retraça ses mérites et ses vertus. Voici la liste de ses écrits, selon l'ordre dans lequel ils furent publiés: *Des devoirs et de l'esprit des ecclésiastiques*, 1825; *Des moyens d'encourager l'éducation religieuse*, 1831; *La pratique des bonnes études*, 1833; *Des missions*, publié en 1827, mais refait sous ce titre: *De la prédication la plus efficace*, 1833; *Introduction aux études ecclésiastiques*, 1833; *L'ami de la Religion* l'appelle un ouvrage plein d'érudition et de sages conseils; *Manuel de littérature ancienne et moderne*, 2ᵉ édit.; *Relation de l'extatique de Caldaro en Tyrol*, 1836; *Comptes faits sur le progrès au* XIXᵉ *siècle*, 1836. Il y dévoile les illusions des progressistes, qui, se voyant démasqués, jetèrent les hauts cris; *Les fléaux de Dieu*; *La providence divine*; *Discours à la jeunesse sur l'étude de la philosophie*. Ces trois opuscules parurent en 1838; *La Genèse et la Géologie*, 1839; écrit auquel le cardinal patriarche de Venise donna de grands éloges; *La fin du monde*, 1839. Cet opuscule excita une grande rumeur, plus à cause du titre que du contenu; *Histoire des sanctuaires les plus célèbres de la très-sainte Vierge Marie*, 1840, 4 vol. L'ouvrage fut brusquement interrompu au milieu du tome III; mais le tome IV, qui le complète, parut en 1844. L'auteur, dans un assez long *Discours préliminaire*, établit l'antiquité et l'universalité du culte de Marie; et à l'occasion des miracles qui l'autorisent, il donne les notions les plus exactes que fournit la théologie sur les apparitions et les prodiges, en cette matière, rapportés par les auteurs ecclésiastiques. Il décrit cinq sanctuaires d'Orient, soixante-quinze d'Italie, onze de l'empire d'Autriche, cinq de Pologne, six d'Allemagne, un de Suisse (Einsieldeln), cinq de Belgique, un d'Angleterre, dix-huit de France, trois d'Espagne, un d'Afrique. Il avait préparé une nouvelle édition, dans laquelle il devait ajouter plusieurs sanctuaires, entre autres un de Madrid, et deux d'Amérique. Les *Notices* en ont été insérées dans les *Mémoires de Religion*, de Modène, tom. V et VI de la troisième série. *Critique polémique sur l'histoire de la sainte maison de Lorette, en réponse aux* discussions critiques *du comte* Léopardi, insérées dans le *Catholique de Lugano*, Rome, 1841, dans les *Annales des sciences relig.* tom. XII, pag. 345; *Allons à la foi par la raison*. *Les prodiges de la sainte Eucharistie*, vers 1842; écrit où éclatent la piété de l'auteur, autant que son érudition et sa doctrine; *Les Gémissements de l'Eglise d'Espagne*, ou *Conversations intéressantes sur les affaires ecclésiastiques de notre temps*, Imola, 1843, et Modène, 1844. Cet écrit qu'on annonçait comme traduit de l'Espagnol, eut une grande vogue, et fut lu avec avidité. Riccardi a publié quelques autres opuscules, et donné des articles aux *Mémoires de Modene*, aux *Annales des sciences religieuses*, au *Catholique de Lugano*, etc. Tous ses ouvrages sont en italien, et ont été plus d'une fois réimprimés.

RICEPUTI (Philippe), jésuite, né dans la dernière moitié du XVIIᵉ siècle, et mort à Rome vers 1735, s'est rendu célèbre par ses travaux sur les antiquités et l'histoire de l'Illyrie. Il a laissé près de 300 volumes manuscrits sur ce pays, et il a publié le plan de son histoire ecclésiastique dans l'ouvrage suivant: *Prospectus Illyrici sacri*, Padoue, 1720, in-fol.

RICHOMME (Joseph-Théodore), graveur, né en 1785, étudia sous d'habiles maîtres et remporta le

grand prix au concours de 1806. Envoyé à Rome, il consacra son temps à exécuter des dessins qui devinrent plus tard les belles gravures auxquelles il dut sa gloire. Rentré à Paris en 1812, il publia, un an après, la *Vierge de Lorette*; en 1814, *Adam et Eve*; puis les *Cinq Saints*, et enfin la *Grande Sainte Famille*. Ces quatre sujets appartiennent à Raphael. *Neptune et Amphitrite*, d'après Jules Romain, vint ensuite; et en 1820, la fresque de Raphael : le *Triomphe de Galatée* mit le comble à sa réputation. Reçu à l'institut en 1826, l'année suivante l'académie de Berlin lui ouvrit ses portes, et, peu après, la renommée de son talent reçut une consécration nouvelle dans le titre de membre de l'académie de Saint-Pétersbourg. Richomme mourut à Paris le 22 septembre 1849. Nous citerons encore parmi ses productions : *Thétis portant les armes d'Achille*; *Daphnis et Chloé*, d'après Gérard; l'*Andromaque* de Guérin, *Henri IV et ses enfants*, d'après Ingres, etc. Tous ces ouvrages ont obtenu, à juste titre, le suffrage unanime des connaisseurs; ce qui les distingue, c'est la finesse et la suavité des touches.

RIOJA (François de), né vers 1595 à Séville, après avoir étudié la théologie, entra dans l'état ecclésiastique et devint chanoine. Nommé historiographe de Castille, bibliothécaire, historiographe et avocat consultant du roi, et membre du conseil suprême du saint-office, il fut en outre député par le clergé de sa ville natale auprès du roi, à Madrid, où il mourut le 8 août 1659. Outre un recueil de *Poésies* estimées, on a de lui : l'*Aristarque*, ou *Censure de la proclamation catholique des Catalans*; *Le Tarquin espagnol, ou l'Antre de Meliso*. C'est une piquante satire des mœurs de l'époque. *Ildefonse, ou traité de la conception de Notre-Dame*; *Lettre sur l'inscription de la Croix*; *Réponse aux observations publiées sous le nom du duc d'Alcala contre cette lettre*; *Avis aux prédicateurs*. Tous ces ouvrages sont en espagnol.

ROBERT, religieux bénédictin, fut nommé en 1095 abbé de Saint-Remi de Reims, sa ville natale. Il assista au concile de Clermont, passa en Palestine et se trouva au siége de Jérusalem. A son retour, il fut obligé de quitter la crosse, et mourut simple religieux à Sénuc en 1121. On a de lui : *Lettre à Lambert*, évêque d'Arras, qui se trouve dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. v, p. 315; *Historia Hierosolimitana libris octo explicata*, imprimé à Cologne en 1470, et réimprimé, sous le titre de *De christianorum principum in Syriam profectione*, Bâle, 1533, in-fol. Robert était très-versé dans la connaissance des saintes Ecritures, et les écrivains ecclésiastiques lui donnent de grands éloges pour l'élégance de son style.

ROCHE (le P. Alain de La), religieux dominicain, né en 1428, montra de bonne heure de grandes dispositions oratoires. Envoyé par ses supérieurs à Spire, en Allemagne, pour y prêcher, il sut captiver l'attention du peuple à l'aide des histoires merveilleuses dont il entremêlait ses sermons. De retour en France, il se fit entendre à Paris en 1460, et enseigna pendant plusieurs années la théologie à Douai. Il se rendit ensuite à Zwoll, en Hollande, où l'on avait fondé un couvent de son ordre; il parcourut successivement la Saxe, la Basse-Allemagne, la Picardie, etc., établissant partout la confrérie du Rosaire, instituée par saint Dominique, et mourut à Zwoll en 1475, à 47 ans. Les divers ouvrages de ce religieux, tous publiés après sa mort, sont : *Compendipm psalterii beatissimæ Trinitatis*, Cologne, 1479, in-4; *De immensa et ineffabili dignitate psalterii virginis Mariæ*, Stockholm, 1498, in-4; *De Psalterio virginis Mariæ in Suecia*, Anvers, 1498, in-4.

ROGNIAT (Jean-Baptiste), né à Saint-Priest en 1771, fit ses études chez les oratoriens de Tournon et entra en 1811 dans l'administration. D'abord sous-préfet à Bonneville et à Vienne, puis préfet du Puy-de-Dôme en 1815, de la Vendée en 1819, et de l'Ain en 1820, il fut mis à la retraite en 1832, emportant les regrets de tous ses administrés. Les derniers jours de sa vie furent sanctifiés par la religion. Il mourut en 1845. On a de lui : *Inductions philosophiques d'après les faits*, Paris, 1836, in-8; *Essai d'une philosophie sans système*, ibid., 1841, 2 vol. in-8; une traduction en vers du 6e livre de l'*Enéide* et un grand nombre d'*Opuscules* inédits sur divers sujets de religion et d'économie politique.

ROMEY (Jean-François-Joseph-Chalcédoine), né à Palerme en 1759, de parents français, fut successivement attaché au consulat de France à Palma, secrétaire de la légation à Gênes, puis maire de Nice, où il a laissé d'honorables souvenirs. Président du tribunal ordinaire des douanes du département des Alpes-Maritimes, en 1809, il fut nommé, en 1814, président de la cour royale de l'île Bourbon; mais le 20 mars l'empêcha de s'y rendre. Rentré dans la vie privée à la seconde restauration, il habita d'abord Antibes, et mourut à Nice, le 12 août 1835. On a de lui : *Relation de la révolution de Gênes*, Gênes, 1797; *Plan d'études pour la composition d'une histoire de l'avènement, du gouvernement et de la chute de la maison de Bourbon en Espagne*, Nice, 1811; *Voyage dans le département des Alpes-Maritimes*, précédé d'un *Essai d'archéologie subalpine*, Nice, 1815; *Homère et Virgile, géographes*, Marseille, 1832, in-8.

ROQUETTE (Gabriel de), évêque d'Autun, né à Toulouse en 1626, entra d'abord dans la maison de Condé, et devint tristement célèbre à la cour de Louis XIV par les intrigues et les scandales de sa vie. Les *Mémoires* du temps s'accordent à le représenter comme un homme d'un caractère bas et hypocrite, qui servit de modèle à Molière pour composer son *Tartuffe*. Il avait une réputation de prédicateur; mais on se divertissait à ses dépens sur la manière dont il composait ses discours. On connait cette épigramme attribuée à Boileau :

> On dit que l'abbé Roquette
> Prêche les sermons d'autrui;
> Moi qui sais qu'il les achète,
> Je soutiens qu'ils sont à lui.

Il résida peu dans son diocèse et mourut en 1707. Les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce prélat sont : *Oraison funèbre d'Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conty*, Paris, 1692, in-4; *Ordonnances de l'évêque d'Autun, pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique*, Autun, 1669 et 1678, in-8;

Réponse pour Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, au factum des chanoines de Verclay, 1668, in-4.

ROQUETTE (Henri-Emmanuel de), neveu du précédent, ne lui ressembla pas, et joignit, à une doctrine saine et à des mœurs sans reproche, un caractère vrai et une conduite simple. Né vers 1660, il était docteur de Sorbonne et abbé de Saint-Gildas-de-Ruis. Membre des Etats de Bourgogne, il y déploya des talents oratoires qui le firent choisir plusieurs fois pour haranguer le roi. En 1705, il fut secrétaire de l'assemblée du clergé. Son mérite attira sur lui l'attention de l'académie française, qui l'élut, en 1721, pour succéder à Renandot; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur littéraire, et mourut à Paris le 4 mars 1725. Outre son *Discours* de réception, on a de lui : *Oraison funèbre de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne*, Paris, 1702, in-4; *Procès-verbal de l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris*, l'an 1705, Paris, 1706, in-fol.

ROSSI (Jean-Bernard de), orientaliste, né à Castel-Nuovo, en Piémont, en 1742, étudia à l'université de Turin et embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en 1766, il fut appelé à remplir à Parme la chaire de langues orientales qu'il occupa jusqu'en 1821. Admis alors à la retraite, il reçut les insignes de chevalier de l'ordre de Constantin, et mourut à Parme en 1831. Nous citerons parmi ses ouvrages? *Annales hebræo-typographici sec. XV*, Parme, 1795, 2 vol. in-4; *Bibliotheca judaica antichristiana qua editi et inediti Judæorum adversus christianam religionem libri recensentur*, ibid., 1800, in-8; *Dictionnaire historique des auteurs juifs et de leurs époques*, ibid., 1802, 2 vol. in-8.

ROSSO (Joseph del), architecte, né à Rome en 1760, fut initié de bonne heure aux secrets de son art. Conduit par son père à Florence, il y exécuta dès l'âge de 24 ans différents travaux pour le grand-duc de Toscane. Nommé architecte de la ville à l'époque de l'invasion française, il restaura le vieux palais, les aqueducs, le théâtre, les deux tours de Sainte-Marie-Nouvelle, construisit plusieurs fontaines, un dépôt de mendicité et un lycée. Nommé professeur d'architecture à l'académie des beaux-arts, il mourut en 1831, léguant une partie de sa bibliothèque à celui qui, dans cinq ans, publierait la meilleure histoire de l'architecture Florentine. On peut voir dans la *Biographie universelle*, tom. LXXIX, p. 484, la liste complète des ouvrages de Rosso.

ROTALIER (Charles-Edouard-Joseph de), né en 1804, à Villerpoz, Haute-Saône, d'une famille qui avait produit plusieurs officiers distingués (*voy.* ce nom), fit ses études au collége de Besançon, entra à l'école polytechnique en 1823, en sortit le 14e et choisit la carrière des armes. Lieutenant d'artillerie en 1829, il partit pour l'Afrique après la conquête d'Alger, donna sa démission en 1832 et revint en Franche-Comté où il s'appliqua tout à la fois, avec un égal succès, à l'étude des lettres, de l'agriculture et de l'économie politique. Son esprit distingué, son caractère loyal, ses manières affables, lui firent des amis dans tous les partis. Sincèrement attaché à la religion, il en pratiquait les devoirs sans ostentation comme sans respect humain. Il mourut à Besançon le 21 juillet 1849. Il était membre de l'académie de cette ville et président de la société d'agriculture du Doubs. On a de lui : *la Captive de Barberousse*, roman publié sous le nom de Charles de Bermont, Paris, 1839, in-8; *La fille du Dey*, encore inédit; *Histoire d'Alger*, Paris, 1841, 2 vol. in-8, qui, malgré quelques longueurs, est encore, pour l'exactitude des faits et pour la convenance du style, le meilleur ouvrage que nous possédions sur cette matière; *De la France, de ses rapports avec l'Europe et du rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde*, Paris, 1846, in-8; ouvrage dans lequel l'auteur apprécie d'une manière remarquable les ressources des principales puissances de l'Europe, et les conditions auquelles la France peut contracter une alliance avec elles. Les mémoires de l'académie de Besançon renferment plusieurs morceaux de critique et d'histoire dus à la plume de Charles de Rotalier. M. l'abbé Besson a prononcé son éloge devant cette compagnie dans la séance du 28 janvier 1850.

ROUX DE ROCHELLE (Jean-Baptiste-Gaspard), diplomate et littérateur, né à Lons-le-Saunier en 1768, fit ses études dans cette ville et se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Sa vocation lui paraissant peu solide, il songea à la carrière des armes. Nommé sous-lieutenant en 1784, il quitta le service en 1792, fut jeté en prison et ne dut son salut qu'à la fuite. Privé de ressources, obligé de chercher en Suisse des moyens d'existence, il s'appliqua aux arts et donna des leçons de dessin. De retour dans sa patrie en 1795, il obtint une modique place à l'administration du Jura; une année après il la perdit, mais il fut nommé presque aussitôt bibliothécaire du département. S'étant fait admettre en 1796 comme employé au ministère des relations extérieures, il parcourut rapidement les degrés de la hiérarchie et devint secrétaire des commandements du prince de Talleyrand. Directeur de l'une des divisions les plus importantes du ministère jusqu'en 1825, il fut nommé à cette époque ministre plénipotentiaire à Hambourg, et en 1819 il passa avec le même titre aux Etats-Unis. Mis à la retraite en 1831, il mourut à Paris en 1849. Il était membre de la société de géographie, de la société philotechnique, des académies de Besançon, de Turin et de Valence, et de l'institut colombien en Amérique. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : une *Notice sur La Tour d'Auvergne*, 1800; le poème des *Trois âges*, 1816, qui eut une nouvelle édition en 1838, in-8. C'est une peinture brillante des jeux olympiques, des combats des gladiateurs, et de ceux de la chevalerie, formant ainsi un parallèle de la civilisation grecque, de la civilisation romaine et des mœurs françaises au moyen-âge; *la Bysanciade*, poème, 1822, in-8; *l'Histoire et la description des Etats-Unis*, qu'il fit paraître en 1837 dans la collection de l'univers pittoresque; *Fernand Cortes*, poème épique, 1838, in-8, que l'on regarde comme son plus bel ouvrage poétique; *Histoire du régiment de Champagne*, 1839, in-8, écrite par l'auteur en mémoire de ses anciens compagnons d'armes et des premières années de sa jeunesse. On y trouve

des renseignements curieux sur l'ancienne organisation militaire en France et sur la formation des premiers régiments; l'*Histoire des villes anséatiques*, 1844, in-8, terminées par un dictionnaire géographique des villes et des comptoirs anséatiques qui existaient vers la fin du xve siècle; *Histoire de l'Italie*, 1847, 2 vol. in-8. L'auteur commence à la chute de l'empire romain et continue son sujet jusqu'en 1815. Malgré son âge avancé, on reconnait encore dans cet ouvrage, le dernier qui soit sorti de sa plume, un style aisé, pittoresque, semé de traits philosophiques et animé des sentiments qui font l'homme de bien. M. Cortambert a composé une notice biographique sur M. Roux de Rochelle, Paris, 1849, in-8.

ROVIER, en latin *Roverius* (Pierre), jésuite, né en 1573 à Avignon, enseigna dans sa ville natale la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte. Nommé préfet des études à Paris, il remplit avec zèle cette fonction pendant vingt-cinq ans, et mourut le 8 juillet 1649. On a de lui : *Henrico IV, Franciæ et Navarræ regi, in instauratione Godranii soc. Jesu collegii panegyricus, dictus Divione, etc.*, Paris, 1604, in-4, Anvers, 1610, in-8; *Reomaus, seu Historia monasterii S.-Joannis Reomaensis in tractu Lingonensi*, Paris, 1637, in-4; *De vita et rebus gestis Francisci de La Rochefoucauld S. R. E. cardinalis, libr. III*, Paris, 1645, in-8; *De vita patris Petri Cotoni e soc. Jes., libr. III*, Lyon, 1660, in-8. C'est un ouvrage méthodique et d'une fort bonne latinité.

RUDOLPHI (Charles-Armand), né en 1771 à Stockholm, obtint, en 1794, le doctorat en médecine, et fut nommé, deux ans après, professeur adjoint à la faculté de Greifswald. Il se livra en même temps à l'étude de la botanique, de l'anatomie, de l'histoire naturelle et de l'art vétérinaire. Bientôt il entreprit un voyage scientifique en Allemagne, en Hollande, en France, et publia, en 1804, une relation pleine d'intérêt sur ce qu'il y avait observé de plus remarquable. De retour à Greifswald, il obtint, en 1808, la chaire de médecine, et en 1810, celle d'anatomie et de physiologie à l'université de Berlin, où il acquit beaucoup d'influence, rendit de grands services à la science, et mourut le 20 novembre 1832. Il était membre de l'académie des sciences de cette ville, et les académies de Pétersbourg, de Stockholm et de Naples l'avaient associé à leur travaux. Les ouvrages de Rudolphi roulent sur les sciences naturelles, sur l'anatomie générale, pathologique et comparée, sur la physiologie; il a aussi publié des *Poésies*, (Greifswald, 1798, in-8.) Voici l'indication des principaux; ils sont pour la plupart écrits en allemand : *Annales suédoises de médecine et d'histoire naturelle*, Berlin, 1799-1800, in-8; *Archives du Nord pour l'histoire naturelle, la médecine et la chirurgie*, 1799-1801, 4 vol. in-8; *Remarques sur l'histoire naturelle, la médecine et l'art vétérinaire*, etc., 1804-05, 2 vol. in-8; *Entozoorum sive vermium intestinalium historia naturalis*, Amsterdam, 1800, 3 vol. in-8; *Mémoires sur l'anthropologie et l'histoire naturelle*, Berlin, 1812, in-8; *Anatomie des plantes*, 1817, in-8, fig.; *Principes de physiologie*, ibid., 1821-28, 3 vol. in-8. Il est à regretter que cet ouvrage, dans lequel l'auteur se montre ardent adversaire de Gall (*voy.* ce nom, IV, 22), n'ait pas été achevé. *Index numismatum in virorum de rebus medicis aut physicis meritorum memoriam percussorum*, ibid., 1823, in-8; *Index numismatum, etc.*, ibid., 1825, in-8; *Recentioris ævi numismata virorum de rebus medicis, etc.*, ibid., 1829, in-8.

RUFFELET (Christophe-Michel), né en 1725 à Saint-Brieuc, fut ordonné prêtre en 1749, et devint chanoine de la collégiale de Saint-Guillaume, puis de la cathédrale. Ayant perdu son canonicat à la révolution, il ne le recouvra qu'après le concordat, et mourut dans sa ville natale, le 21 août 1806. L'abbé Ruffelet avait fait une étude spéciale de l'histoire et des antiquités de son pays, et il a publié sur Saint-Brieuc, un opuscule intitulé : *Annales Briochines, ou Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique, civile et littéraire du diocese, etc.*, Saint-Brieuc, 1771, in-24, qui peut être consulté avec fruit. On lui doit encore un *Propre de Saint-Brieuc*, et des *Réflexions critiques* sur le Précis de l'histoire de Carhaix, par La Tour d'Auvergne, insérées dans le *Dictionnaire histor. et géograph.* d'Ogée (*voy.* ce nom, VI, 275), tom. 1er.

RUMOHR (Charles-Frédéric-Louis-Félix de), historien, antiquaire et poète allemand, issu d'une famille ancienne, naquit près de Dresde en 1785. Après avoir fait ses études à l'université de Gœttingue, il visita l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, forma des collections d'art et d'antiquités, et mourut à Dresde en 1844. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Explications de quelques assertions artistiques qui se trouvent dans la dissertation de M. Jacobs sur la richesse des Grecs en objets d'art plastique*, 1811; *Sur le groupe antique de Castor et Pollux, ou de l'idéalité dans les objets d'art*, 1812; *Recueil pour l'art et pour l'histoire*, Hambourg, 1816, 2 vol. in-8; *Recherches italiennes*, Berlin, 1826-1831, 3 vol. in-8; *Trois voyages en Italie*, Leipsig, 1832; *Recueil de nouvelles*, Munich, 1832-35, 2 vol. in-8; *Kynalopekomachie*, ou *Combat des chiens et des renards*, poème en vers burlesques. Son dernier travail fut une introduction pour la traduction de l'ouvrage du professeur Meyer à Bruxelles, intitulé : *Lutte des principes démocratiques et aristocratiques au commencement du* XVIe *siècle*.

RUSAND (Matthieu-Placide), imprimeur, né à Lyon en 1767, étudia au collége de Bourg-en Bresse, et au séminaire de Lyon, où il eut pour condisciples Camille Jordan, Ravez et Gérando. A l'époque du siége de sa ville natale, il se distingua par son courage et par son habileté, émigra ensuite et rentra en France après la terreur. Sa mère faisait un commerce de librairie; il se décida à le suivre et le continua bientôt sur une grande échelle. Dès que le culte fut rétabli, il ne négligea rien pour assurer le triomphe de la religion en réimprimant à bas prix les meilleurs livres de morale, de piété et de lithurgie. Il prit une grande part à l'établissement des frères de la doctrine chrétienne, des dames trappistes et à beaucoup d'autres fondations de charité qu'il aidait de sa bourse

et qu'il encourageait de toute l'activité de son zèle. Tous les gens pieux favorisèrent ses spéculations. Le pape Pie VII, lorsqu'il se rendit à Paris en 1805, lui donna hautement des témoignages d'estime, le nomma son banquier spécial à Lyon, et le décora de l'ordre de l'éperon d'or. Sincèrement attaché aux Bourbons, il vit leur retour avec une grande joie. On lui offrit en récompense de son zèle des lettres de noblesse et la croix d'honneur. Il les refusa et se contenta pour toute faveur du titre d'imprimeur du roi, dans l'intérêt de sa famille. Retiré du commerce depuis 1830, il mourut à Lyon en 1839, laissant la réputation d'un des hommes les plus vertueux de son siècle.

RUYR (Jean), antiquaire, né en 1560, à Charmes-sur-Moselle, fut successivement secrétaire, chanoine et chantre du chapitre de Saint-Dié. Il mourut vers 1645. On a de lui : *Les triomphes de Pétrarque, mis en vers français par forme de dialogue, avec autres meslanges de diverses inventions*, Troyes, 1588, in-8; *La vie et histoire de Saint-Dié, évêque de Nevers*, traduite du latin, ibid., 1594, in-8; *Première partie (seconde et troisième) de la recherche des sainctes antiquités de la Vosge, province de Lorraine*, 1625, 3 part. in-4, fig. Cet ouvrage manque de critique; les légendes y abondent; mais on y trouve des renseignements très-curieux sur l'origine et les progrès des institutions religieuses qui contribuèrent à civiliser cette contrée sauvage. Dom Calmet fait observer que cet auteur était diligent et de bonne foi, et qu'il avait en main bon nombre de manuscrits et de pièces qui ont été perdues depuis ce temps-là pendant le malheur des guerres (*Histoire de Lorraine*, I, pag. XCVIII).

S

SAINT-AUBIN (Jean de), jésuite, né dans le Bourbonnais en 1587, entra dans la société en 1606, enseigna la rhétorique au collége de la Trinité à Lyon, prêcha pendant huit ans et fut recteur du noviciat dans la même ville, où il mourut en 1660. On a de lui : *Histoire de la ville de Lyon ancienne et moderne*, Lyon, 1666, in-fol.; *Histoire ecclésiastique de la ville de Lyon, ancienne et moderne*, ibid., 1666, in-fol. Ces ouvrages sont plutôt un éloge qu'un récit historique; cependant ils jouissent encore de quelque estime, soit à cause des figures dont ils sont ornés, soit parce qu'ils contiennent un grand nombre de faits qu'on chercherait vainement ailleurs; *Paraphrase de l'Eccélsiaste* de Salomon en vers français, Lyon, 1658, in-12. Ce poëme est devenu fort rare aujourd'hui.

SAINT-HILAIRE (Jean-Henri), né à Grasse en 1772, servit de 1793 à 1800. Aussitôt qu'il put quitter les armées, il vint à Paris et se livra à l'étude de la botanique. Il mourut pauvre en 1845. On a de lui : *Exposition des familles naturelles et de la germination des plantes*, 1805, 2 vol. in-4; *Les plantes de la France*, Paris, 1805, 10 vol. in-8; *Flore et Pomone françaises; Flore parisienne*, ibid., 1835, in-4, resté à la 7e livraison. Il appartenait depuis 1831 à la société royale et centrale d'agriculture, où M. Méra a lu une *Notice* sur lui dans la séance du 19 février 1845.

SAINT-MARTIN (le P. Jean-Baptiste PASINATO, plus connu sous le nom de), physicien et agronome, né en 1738 à Saint-Martin de Lupari, dans la province de Trévise, entra chez les capucins de Bassano, où il prononça ses vœux. Envoyé par ses supérieurs, en qualité d'aumônier, à l'hospice de Vicence, il se mit en relation avec les médecins de l'établissement et se livra avec ardeur aux sciences naturelles. Il obtint des prix dans plusieurs sociétés savantes d'Italie, demeura, après la dispersion de son ordre, fidèle à la règle de Saint-François, et mourut en 1800, dans l'exercice des modestes fonctions de maître d'école. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Œuvres*, Venise, 1791, 3 vol. in-8, composées des articles qu'il avait fournis auparavant au *Journal encyclopédique*; *Méthode pour substituer le miel au sucre, confirmée par de nouvelles expériences*, août, 1792; *Lettre sur l'usage de sonner les cloches pendant les orages*, 1794; *De la construction d'un thermomètre*, dans le tom. VI des *Actes de la Société italienne; De l'origine du carbone qui entre dans les plantes*, ibid., tom. VIII; *Essai sur un nouvel eudiomètre*, ibid., XXIII; *La théorie de l'éventail*, ibid., XXIV; *Des causes qui rendent l'huile rance et des moyens de les neutraliser*, article trad. de la *Bibliothèque physico-économique* de Paris, avec des notes, ibid.

SALA Y BERART (Gaspar), prédicateur et écrivain espagnol, né à Saragosse dans le XVIe siècle, entra chez les augustins de cette ville et devint en 1635 docteur en théologie à l'université de Barcelonne. S'étant déclaré le partisan des Français lorsqu'ils entrèrent en Catalogne en 1642, il fut choisi par Louis XIII pour son prédicateur et son historiographe, sur la recommandation du comte d'Harcourt. Il obtint l'année suivante l'abbaye de San-Cugnat del Valles, où il mourut en 1770. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Govern politich de la ciutat de Barcelona pera sustentar los pobres y evitar vagamundos*, Barcelonne, 1636; *Noticia universal de Cataluna en amor*, ibid., 1639; *Proclamacion catholica*, ibid., 1640, in-fol., publié pour justifier la conduite des Espagnols qui s'étaient prononcés comme l'auteur en faveur de la domination française.

SALAGNY (Geoffroy de), jurisconsulte, né en 1316, reçut le doctorat à l'université d'Orléans et se retira ensuite à Macon, où il fut nommé chanoine, puis doyen de l'église de Saint-Vincent. Plus

tard il fut vicaire-général de l'archevêque d'Arles, entreprit différents voyages et parut à la cour d'Avignon, où il fut employé par le pape Urbain V. Nommé évêque de Châlons-sur-Saône avant 1372, il mourut en 1374. Il avait composé un commentaire sur l'*Infortiat*, dont le manuscrit, déposé à la bibliothèque de l'université d'Avignon, fut publié par Jacques Novarini, professeur en droit, sous ce titre : *Goffredi Salignaci celeberrimi nec non perspicacissimi legum professoris*, etc.; *Commentarii in Infortiatum*, Lyon, 1552, 9 vol. in-fol.

SALGUES (Jacques-Barthélemy), littérateur et journaliste, né à Sens vers 1760, entra dans l'état ecclésiastique et enseigna d'abord la rhétorique au collége de cette ville. Après avoir rempli quelques fonctions municipales dans les commencements de la révolution, il devint suspect de royalisme, fut décrété d'accusation au 18 fructidor, et condamné par contumace à la déportation. Au bout de dix-huit mois, il obtint un verdict d'acquittement, se rendit à Paris et s'y consacra tout entier à la carrière des lettres. Durant tout l'empire, il travailla à différents journaux et à des recueils littéraires. En 1814, il se montra partisan zélé des Bourbons et, en qualité de rédacteur du *Journal de Paris*, lança contre Bonaparte des articles violents à la première nouvelle du débarquement de Cannes; mais dès que l'heureux conquérant fut rentré aux Tuileries, le *Journal de Paris* changea de ton, et la louange remplaça l'injure. Sous la seconde restauration, Salgues se mêla, par plusieurs brochures, à la question des jésuites, et se montra l'ardent adversaire de la compagnie. Il mourut en 1830. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte et pendant l'absence de la maison de Bourbon, contenant des anecdotes particulières sur les principaux personnages de ce temps*, Paris, 1814-1828, 9 vol. in-8. Ce livre laisse beaucoup à désirer; mais comme il était le premier ouvrage complet qu'on publiât sur la révolution et sur l'empire, il trouva un grand nombre de lecteurs; *Mélanges inédits de littérature, de Laharpe*, ibid., 1810, in-8, composés d'articles extraits du *Mercure*; *Deuxième partie de la correspondance de Grimm et de Diderot de* 1770 *à* 1782, 1812; *Des erreurs et des préjugés répandus dans le XVIII*e *et le XIX*e *siècle*. Paris, 1828, 2 vol. in-8; *Collection des meilleures dissertations; Notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (en société avec MM. Cohen et Leber), Paris, 1826-1838, 20 vol. in-8.

SALMON (l'abbé), né vers 1720, mort en 1782, est connu par des *Poésies sacrées, avec les Distiques moraux de Caton, traduits en vers français*, Paris, 1751, in-12, réimprimés l'année suivante sous le titre de *Préceptes de la vie civile*, etc. On lui doit en outre une édition des *Œuvres d'Horace, traduites en vers français avec des extraits des auteurs qui ont travaillé sur cette matière, et des notes pour l'éclaircissement du texte*, Paris, 1752, 5 vol. in-12.

SALUCES (Dieudonnée de), comtesse de Revel, née à Turin en 1774, d'une famille illustre où le savoir et le goût sont en quelque sorte héréditaires, cultiva les lettres dès sa jeunesse et se plaça bientôt parmi les meilleurs poètes contemporains de l'Italie. Elle épousa en 1799 le comte Maximilien de Revel, et devenue veuve au bout de trois ans, elle rentra dans sa famille pour ne plus la quitter, partageant son temps entre ses études littéraires et des voyages d'agrément, soit à Florence, soit à Rome. Elle mourut dans sa ville natale en 1840, membre de l'académie de Fossan, de celle des Arcades à Rome, et de l'académie des sciences de Turin. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Poésies di Diodata Saluzzo, surnommée par l'académie des Arcades Glaucilla Eurotea*, Turin, 1796, in-8; *Ippazia* ou des *philosophies*, poème en vingt chants, ibid., 1817, 2 vol. in-8, dans lequel l'auteur s'est efforcé de faire ressortir la grandeur des dogmes du christianisme, la noblesse et la pureté de sa morale, en l'opposant aux doctrines des principales écoles philosophiques. La scène se passe à Alexandrie et l'héroïne principale est Ippazia, jeune vierge chrétienne qui donne son nom au poème, et qui aimant un païen éprouve en elle cette lutte intérieure entre les passions et le devoir, lutte dont on prévoit bien qu'elle doit sortir triomphante; *Nouvelles*, Milan, 1830, in-8; *Poésies posthumes*, Turin, 1843, in-8, précédées d'un éloge historique, et suivies d'un recueil de lettres écrites à l'auteur par les hommes les plus distingués du monde littéraire.

SAURI ou SAURY (l'abbé), né aux environs de Rhodez en 1741, fut professeur de philosophie à l'université de Montpellier et correspondant de l'académie des sciences de cette ville. Il mourut au Bengale en 1785. On a de lui un grand nombre d'ouvrages scientifiques dont le premier et le plus remarquable est intitulé : *Institutions mathématiques*, servant d'introduction à un cours de philosophie, à l'usage des universités de France, dans lequel on a renfermé l'arithmétique, l'algèbre, les fractions ordinaires, etc., Paris, 1770, 6e édit., 1834, in-8. On a réuni plusieurs de ses ouvrages sous le titre de *Cours complet de philosophie*, en français, à l'usage des jeunes gens du monde, contenant la logique, la métaphysique, la morale et la physique, ibid., 1797, 8 vol. in-12.

SAUVAGE (le P.), jésuite de Lorraine, est regardé comme le véritable auteur de l'ouvrage anonyme intitulé : *La Réalité du projet de Bourg-Fontaine, démontrée par l'exécution*, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Ce livre, qui se rattache aux querelles du jansénisme, fut lacéré et brûlé par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758. A l'époque où la compagnie fut proscrite, le P. Sauvage, de concert avec le P. Grou et d'autres membres de la société, fit paraître une *réponse au livre intitulé :* Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses, etc., 1763-65, 4 vol. in-4.

SCHADOW (Jean-Godefroy), statuaire, né en 1764 à Berlin, reçut à Rome son éducation artistique. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de l'académie des beaux-arts, et en 1822, directeur. Ce fut dans ce poste élevé qu'il rendit d'immenses services, et contribua puissamment à former les sculpteurs allemands contemporains les plus distingués. Schadow mourut à Berlin, le 28 janvier

1830, à 86 ans. On lui doit entre autres ouvrages : le *Monument funèbre* du comte de Vander-Mark, dans l'église de Sainte-Dorothée ; les *Statues équestres* de Frédéric-le-Grand, à Stettin ; du général Ziethen ; du feld-maréchal Blucher, à Rostock ; du général Tauentzien et du duc Léopold de Dessau, à Berlin ; un groupe colossal en marbre représentant la reine Louise de Prusse et sa sœur, la duchesse de Cumberland, à Londres, etc.

SCHIOPPALALBA (Jean-Baptiste), né à Venise en 1721, fut d'abord attaché en qualité d'aumônier à l'école de Sainte-Marie de la charité, et fut ensuite l'un des deux présidents des grands séminaires fondés par le sénat à Venise. On le regardait comme un des hellénistes les plus distingués de son siècle. Il mourut à Venise en 1797, laissant, entre autres ouvrages, une dissertation qui a pour titre : *In perantiquam sacram tabulam græcam, insigni sodalitio Sanctæ Mariæ Charitatis Venetiarum, à cardinale Bessarione dono datam*, Venise, 1777, in-4. Elle est divisée en dix chapitres ; le premier contient des éclaircissements sur l'origine de ces monuments chez les premiers chrétiens qui s'en servaient pour y enfermer des reliques.

SCHNEIDER (Joseph-Xavier), né à Lucerne en 1750, devint curé de Scheipfer et employa ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la statistique de sa patrie. D'un caractère aimable et complaisant, il fut en relations amicales et scientifiques avec la plupart des hommes lettrés de la Suisse. Il mourut en 1784. On lui doit : *Histoire du pays de l'Entlebuch* (Lucerne, 2 vol. in-8, en allemand), où l'on trouve des documents inédits et des détails topographiques pleins d'intérêt. Le *musée Helvétique* et le *Magasin d'histoire naturelle de la Suisse*, contiennent aussi plusieurs de ses mémoires.

SCOTTI (Ange-Antoine), né à Procéda, dans le royaume de Naples, le 18 février 1786, fut élevé à l'ombre du sanctuaire, au service duquel il se consacra de bonne heure. Formé par d'excellents maîtres, il fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, qu'il étudia à fond, et y joignit la connaissance de la langue sainte. Il avait reçu de la nature un esprit pénétrant, une prodigieuse mémoire et une facilité de pénétration, qui lui permirent d'aborder dès son jeune âge l'étude des questions les plus abstraites des sciences et des lettres. Il parcourut avec une vive ardeur les vastes champs de la philosophie, de la théologie, de la science biblique, de la paléographie, du calcul, du droit canon, de l'histoire sacrée et profane, de la poésie, et y joignit même quelque teinture de l'art médical. Les connaissances variées qui ornaient son esprit, le firent juger capable d'interpréter les manuscrits d'Herculanum, de commenter les chartes des archives royales et d'enseigner la diplomatique aux jeunes gens qui cultivaient cette science. Quand les troubles politiques du royaume eurent cessé, il travailla à remettre de l'ordre dans l'instruction publique, et devint préfet de la bibliothèque royale. Bientôt il fut choisi pour précepteur des princes, et le roi actuel Ferdinand II a été son élève. Etant à la cour, il avait reçu le titre d'archevêque de Thessalonique ; mais ennemi de l'adulation et des manéges de la prudence humaine, il se borna à ses fonctions, et ne se servit de la confiance du prince que pour le bien de la religion, pour le soulagement des malheureux et la défense de la vérité. Toutefois, ces occupations ne forment que la partie de sa vie la moins intéressante. Répondant aux vues de la providence qui l'avait favorisé de dons si variés, il ne se borna point aux travaux scientifiques et littéraires, mais il entreprit, dans nos temps fâcheux, un apostolat difficile, en travaillant à cultiver l'esprit et à former le cœur des jeunes étudiants. Le séminaire, où il avait reçu sa première instruction littéraire, trois congrégations de piété, deux colléges de la capitale, deux congrégations de prêtres missionnaires, un oratoire, où les gens du peuple venaient le soir apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, les hôpitaux, les prisons et les plus vils réduits, furent le vaste champ où cet homme vraiment apostolique exerça son zèle. Il étendait sa sollicitude et son inépuisable charité à toute espèce de besoins ; mais ses soins particuliers s'adressaient surtout aux jeunes gens qu'il s'efforça de retirer du vice et de faire entrer dans les sentiers de la vertu. Ses belles qualités lui avaient acquis la considération universelle. Les rois de Naples l'honorèrent de leur attachement et de leur estime. Les pontifes romains, Grégoire XVI en particulier, l'invitèrent à se fixer à Rome, pour employer ses talents au service du saint Siége. Mais Dieu avait réglé qu'il finirait sa vie dans le lieu où il avait tant travaillé pour sa gloire. Victime de son ardente charité, il fut atteint, en visitant les prisons, d'une fièvre typhoïde, qui l'emporta le 6 mai 1845, après qu'il eut reçu avec une piété exemplaire les sacrements de l'Église. Outre beaucoup de *Mémoires* qu'il a insérés dans des collections littéraires et dans des journaux, il a publié les ouvrages suivants : *Illustration d'un vase italo-grec*, Naples, 1811 ; *Réponse à une critique de cet écrit*, 1813 ; *Dissertation sur un demi-buste faussement attribué à Annibal le Carthaginois*, 1815 ; *Extraits des Amphiloques de Photius*, traduits en latin avec de courtes notes, 1817 ; *Eloge historique du P. Jean Andres*, 1817 ; *Oraison funèbre d'Emmanuel Parisi*, *ministre de l'intérieur*, Aversa, 1818 ; *Eloge funèbre de Thomas Caravita, prince de Lirignalo*, Naples, 1820 ; *Catéchisme médical, ou développement des doctrines qui concilient la religion avec la médecine*, 1821 ; *Eloge historique du chevalier Dominique Cotregno*, 1823 ; *Théorèmes de politique chrétienne*, 1830, 2 vol. ; *Eloge funèbre de François Ier, roi des deux Siciles*. Les tom. IV et VI des *Livres retrouvés à Herculanum*, 1832, etc. ; *Homélie aux jeunes étudiants*, 1835, 2 vol. ; *Eloge funèbre de Marie-Clémentine de Savoie, reine des deux Siciles*, 1836 ; *Vie de D. Mariano Arcieri*, 1838 ; *Méditations à l'usage du clergé, pour tous les jours de l'année, tirées des évangiles des dimanches*, 1842, 4 vol. in-12. On voit dans ce livre combien l'auteur s'était nourri de l'Ecriture sainte. Ces ouvrages sont en italien.

SCROFANI (Xavier), historien et économiste, né en 1756 à Modica en Sicile, prit les ordres sacrés, mais n'exerça jamais aucune fonction du saint ministère et cessa même dans la suite de porter l'habit

ecclésiastique. Etant venu à Paris, il se lia avce Raynal et Rozier dont il avait étudié les ouvrages. A son retour, il fut appelé à Venise, où il fut d'abord nommé professeur d'agriculture, puis surintendant général de l'agriculture et du commerce avec le Levant, fonctions qui l'obligèrent de faire un long voyage pour recueillir sur les lieux mêmes les renseignements nécessaires à ses travaux. En 1809, il rentra dans le royaume de Naples; mais tant que Murat resta sur le trône, il n'obtint aucun emploi. Nommé en 1814, par le roi Ferdinand, directeur de la statistique et du recensement, il fut mis à la retraite en 1822, et mourut en 1835. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tous ont tort*, Florence, 1791, in-8. C'est une histoire et un appréciation des événements survenus en France de 1789 à 1790. Les faits y sont racontés avec une scrupuleuse vérité et jugés avec la sagacité d'un homme qui voit les choses d'en haut et qui ne se passionne pour aucun parti; *Essai sur le commerce en général des nations de l'Europe, avec un aperçu sur le commerce de la Sicile, en particulier,* Venise, 1792, in-8, trad. en français, Paris, 1802, in-8; *Voyage en Grèce*, Londres, 1799-1800, 3 vol. in-8; *Mémoires sur les beaux-arts*, 1800, 2 vol. in-8; *La guerre des esclaves en Sicile du temps des Romains, suivie de la guerre des trois mois*, Paris, 1806, trad. en français par Naudet, 1807, in-8, ouvrage dans lequel l'auteur a rassemblé, classé, analysé et éclairci par la confrontation tous les passages qu'il a pu trouver sur ce sujet jusqu'alors trop peu étudié. Avec ces matériaux, il est parvenu à former une histoire pleine de clarté et d'intérêt.

SERRE, comte de SAINT-ROMAN (Alexis-Jacques de), né en 1770, d'une ancienne famille originaire des Cévennes, se destinait d'abord à la magistrature, puis à la diplomatie; mais la révolution ayant éclaté, il émigra et fit sous les drapeaux de Condé la campagne de 1792. De retour en France, il ne sollicita aucun emploi ni sous le consulat, ni sous l'empire. Malgré son éloignement pour Bonaparte, il défendit Paris contre les étrangers en 1814 et fut fait pair de France en 1815, sous la seconde restauration. Après s'être distingué à la chambre par son attachement à la royauté, en votant toutes les mesures qui lui semblaient nécessaires pour assurer le maintien du trône, il cessa de siéger dès 1830, refusa de prêter serment au gouvernement de juillet, et rentré dans la vie privée, s'occupa de politique et de droit social jusqu'à sa mort qui arriva en 1843. Il laissa la réputation d'un homme de cœur et de capacité. On a de lui, entre autres ouvrages : *Réfutation de Montesquieu sur la balance des pouvoirs et aperçus divers sur plusieurs questions de droit public*, 1817, in-8; *Poésies dramatiques d'un émigré*, Paris, 1823, in-8; *Lettres de MM. de Saint-Roman et de Cormenin sur la souveraineté du peuple*, ibid., 1832, in-8; *Lettres sur la patrie, la légitimité et la souveraineté du peuple*, ibid., 1835, in-8.

SERVANT (Nicolas), prêtre, né à Fismes en Champagne, fut curé de Nanteuil-la-Fosse depuis 1773 jusqu'en 1791. A cette époque, il prêta serment à la constitution civile du clergé, devint vicaire-général de l'évêque constitutionnel de la Marne, et mandataire de ce prélat au concile national de 1797. Homme d'esprit, mais d'un caractère opiniâtre et ergoleur, il mourut dans le schisme constitutionnel en 1805. On a de lui quelques *Brochures* en faveur des prêtres assermentés.

SERVOIS (l'abbé Jean-Pierre), né à Cosne-sur-Loire, dans le Nivernais, en 1764, commença ses études à Bourges et vint les terminer au collége Mazarin. Ayant reçu la prêtrise en 1788, il prêta serment à la constitution civile du clergé et assista en 1797 et 1801 aux conciles nationaux tenus à Paris par les constitutionnels. Belmas, promu à l'évêché de Cambrai, le nomma chanoine de sa cathédrale, puis vicaire-général du diocèse. Il mourut en 1831, après avoir manifesté des sentiments d'obéissance envers l'Eglise. Il était membre de la société des antiquaires de France, et de celle de géographie de Paris; il avait été l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai. On a de lui : *Observations sur le Soleil d'or offert par Fénelon à l'église métropolitaine de Cambrai*, 1817, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages du docteur Samuel Johnson*, Cambrai, 1823, in-8; *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration de Notre-Seigneur*, ibid., 1830, in-8. Suivant l'auteur, c'est sur le Liban et non sur le Thabor. Servois a traduit de l'anglais un grand nombre d'opuscules de Samuel Johnson.

SEVEROLI (Antoine-Gabriel), cardinal, né à Faënza dans les Etats-Romains en 1757, suivit d'abord la carrière administrative, puis la carrière politique. A l'époque des négociations pour le mariage de Bonaparte et de Marie-Louise, il résidait à Vienne comme nonce de sa sainteté. Devenu cardinal depuis 1816, il résida habituellement dans son évêché de Viterbe, où il se fit chérir des pauvres à cause de l'abondance de ses aumônes. A la mort de Pie VII, quand les cardinaux s'assemblèrent en conclave, un parti considérable se prononça dès les premiers jours pour Severoli; mais l'Autriche, usant d'un droit que lui reconnaissait la cour de Rome, prononça l'exclusion contre lui. Le cardinal della Genga fut élu et prit le nom de Léon XII. Severoli dirigea une partie des affaires sous le nom de ce pontife; mais sa santé s'altéra bientôt, et il mourut le 8 septembre 1824.

SEVIN (Pierre), moine de l'ordre des Augustins, est l'auteur de la *Légende des onze mille vierges avec plusieurs autres saints et saintes*, Paris, sans date, 28 feuillets. Cette légende est une des plus célèbres du moyen-âge. Elle se trouve dans les anciens agiographes, et elle est l'objet de plusieurs écrits imprimés dès les débuts de la typographie. Quant à son authencité, elle ne saurait plus guère trouver de défenseurs. On attribue l'erreur des chroniques à la manière fautive dont on avait lu une inscription placée à Cologne : VRSVLA. ET. XI. M. M. V. V. Au lieu de *undecim martyres virgines*, sens réel des six dernières lettres, on lisait : *undecim millia Virgines*.

SIBLOT (Claude-François-Bruno), médecin, membre de la convention nationale, né à Lure en 1752, est mort dans cette ville le 21 octobre 1801. C'était un praticien habile, un homme de mœurs

douces et d'une bonté si parfaite, que son nom est resté en vénération dans le pays. La plus grande partie de son temps était consacrée aux malades pauvres; il les visitait avec une bienveillance particulière, les encourageait par de consolantes paroles, et les aidait le plus souvent de sa propre bourse. Député à la convention, il vota la mort de Louis XVI, sans sursis ni appel au peuple, et resta malheureusement fidèle jusqu'à sa dernière heure à ses principes politiques.

SIMON DE LA VIERGE (le P.), né vers 1658, en Touraine, entra dans l'ordre des Carmes, où il se fit une réputation comme prédicateur, et mourut à Paris, dans le couvent du Saint-Sacrement, le 26 décembre 1728. Il a publié: *Actions chrétiennes, ou Discours de panégyriques et de morale sur différents sujets*, Paris, 1695, in-12; *Actions chrétiennes, ou Discours de morale pour le temps de l'Avent*, Paris, 1703, Lyon, 1718, 2 vol. in-12;—*Pour tous les jours de Carême*, Lyon, 1719, 6 vol. in-12. Tous les sermons du P. Simon, remarquables par la piété et la doctrine, autant que par la clarté et la pureté du style, ont été réunis sous le titre d'*Actions chrétiennes, ou Discours*, etc., Liége, 1755, 15 vol. in-12.

SIMON (l'abbé), né vers 1712, dans le Vendômois, obtint un canonicat à la collégiale de Saint-Georges à Vendôme, et mourut dans cette ville le 7 mars 1781. Il avait laissé manuscrit une *Histoire de Vendôme et de ses environs*, qui vient d'être imprimée, Paris, 1834-35, 3 vol. in-8. Elle contient des pièces intéressantes, et de curieux détails qui doivent la faire rechercher de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de ce pays.

SMARAGDE, quatrième abbé de Saint-Mihiel ou Saint-Michel, au diocèse de Verdun, succéda vers 805 à Ermingaud dans le gouvernement de cette abbaye. Il prit une part active à la renaissance des lettres qui marqua le règne de Charlemagne. Ce prince l'appela au concile tenu en 809 à Aix-la-Chapelle. Il figura encore en 817 dans une assemblée réunie au même lieu pour discuter les principaux points de la règle de Saint-Benoit. Le crédit qu'il avait auprès de Louis-le-Débonnaire fut très-profitable aux religieux de Saint-Mihiel. Il obtint pour eux des priviléges, franchises et immunités sans nombre avec le beau prieuré de Salone. Le dernier acte de sa vie fut de rebâtir son monastère dans une situation plus riante. Il mourut vers 823. On a de lui: *Commentarius (seu postilla) in Evangelia et epistolas in divinis officiis per anni circulum legenda, ex S. S. Patribus collectus*, Strasbourg, 1536, in-fol. C'est un recueil abrégé de ce que les Pères ont dit de meilleur sur le texte que Smaragde entreprend d'expliquer; *Diadema monachorum ex sententiis contentum*, Paris, 1532, in-8; le plus célèbre et le plus charmant de ses écrits; *Commentarius in regulam sancti Benedicti*, imprimé dans l'édition de la règle de saint Benoît, Cologne, 1575, avec les commentaires du cardinal Jean de Turrecremata et d'autres auteurs.

SOMAGLIA (Jules-Marie della), cardinal, né à Plaisance le 9 juillet 1744, étudia chez les jésuites, et entra ensuite à la cour romaine où il remplit quelques emplois subalternes. Distingué par Pie VI, il fut nommé d'abord préfet du cérémonial, puis rédacteur des brefs et enfin cardinal le 1er juin 1795. Emprisonné sous la domination des Français, il s'échappa et put se rendre à Venise, où il assista au conclave ouvert dans cette ville le 1er décembre 1799. Le pape Pie VII, qui fut élu dans cette assemblée, donna à Somaglia la charge de cardinal-vicaire. Ayant accompagné son maître à Fontainebleau, il s'y fit remarquer par une opposition ferme et modérée aux vues ambitieuses de Bonaparte, et passa pour être le chef des *cardinaux noirs*, c'est-à-dire de ceux à qui il était interdit de porter en public les insignes de leur dignité. Envoyé en exil à Mézières, il rejoignit Pie VII en 1814, contribua courageusement au rétablissement de la compagnie de Jésus et devint, en 1820, évêque d'Ostie et de Velletri et doyen du sacré collége. Après avoir contribué à l'élection de Léon XII, il prit une grande part, sous son règne, à l'administration en qualité de secrétaire d'État, et entretint avec les ambassadeurs de toutes les puissances des relations pleines de dignité et de bonne politique. Il mourut le 2 avril 1830, ayant également bien mérité de la religion et de la cour romaine, de l'érudition et de la littérature italienne.

SORET (Nicolas), prêtre et poète, né près de Reims dans le XVIe siècle, était vers 1610 maître de grammaire des enfants de chœur de la cathédrale de Paris. Il est connu par plusieurs pièces fort rares. *La Céciliade, ou le Martyre sanglant de sainte Cécile, patrone des musiciens*, Paris, 1606, in-8, tragédie en 5 actes et en vers; *Eglogues royales sur l'heureuse naissance de l'Achille français d'Orléans*, (le 2e fils de Henri IV, et de Marie de Médicis), Paris, 1607, in-12. Outre les églogues au nombre de cinq, ce volume contient d'autres morceaux, tant latins que français, de Soret et de ses amis. *L'Election divine de saint Nicolas à l'archevêché de Myre, avec un sommaire de sa vie en poème dramatique sententieux et moral*, Reims, 1624, in-8. On a encore de Soret des *Stances* et le *Reminiscaris des Rochelois*, Reims, 1628; un *Poème* champêtre sur la naissance du Dauphin, etc.

SPALDING (Charles-Auguste-Guillaume), né en 1760, en Poméranie, fut nommé référendaire, puis conseiller de justice à Berlin. Ayant obtenu sa retraite, il se livra dès lors exclusivement à des travaux littéraires, qui lui ont fait une grande réputation, et mourut le 3 septembre 1830. On lui doit: *Précis historique sur Pierre-le-Grand, roi de Castille*, Berlin, 1797; *Histoire des rois chrétiens de Jérusalem*, 1803, 2 vol. in-8; *Guerre du Canada*, 1821; *Conquête de Naples par Conradin*, etc.

STASSART (Henri-Ignace-Philippe de), né en 1640 à Gand, entra dans la société de Jésus, et enseigna la rhétorique dans un collége de son ordre. Ayant obtenu, pour cause de santé, de revenir, vers 1685, dans sa patrie, il y mourut le 21 juillet 1691. Il avait composé plusieurs ouvrages de dévotion; celui qui a pour titre: *Réflexions sur le saint Sacrifice de la Messe*, est le seul qu'on ait imprimé. La dernière édition est de Bruxelles, 1[illegible], in-12, avec une *Notice* intéressante sur l'auteur, par l'abbé Grizar.

STELLINI (Jacques), né en 1699 à Cividal del Friuli, entra dans l'ordre des Somasques, enseigna la rhétorique au collége des nobles à Venise, et fut appelé en 1739 à la chaire de morale de l'université de Padoue, où il mourut en 1770. Il a publié plusieurs ouvrages, presque oubliés aujourd'hui, quoiqu'ils ne méritent pas de l'être. Ils ont été recueillis par les soins de ses confrères les PP. Barbarigo et Evangeli sous le titre de : *Opera omnia*, 1778-79, 4 vol. in-4.

T

TAILLEFER (Henri-Fr.-Ath. Wilgrin, comte de), né dans le Périgord en 1761, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'étude des antiquités. Il forma une collection d'objets précieux, en fit don à la ville de Périgueux qui en forma un musée dont il fut le premier conservateur. Il mourut en 1833. On a de lui : *l'Architecture soumise aux principes de la nature et des arts*, 1804, in-4, fig.; livre dans lequel il recherche les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique; *Antiquités de Vésone*, Périgueux, 1821-26, 2 vol. in-4, fig., ouvrage précédé d'une dissertation sur les Gaulois et qui contient la description de la cité de Vésone et de son territoire.

TAMBRONI (Joseph), littérateur, né à Bologne en 1773, fit ses études à l'université, et en 1794 obtint au concours la place d'inspecteur aux archives. Sitôt que la guerre éclata en 1799 entre la France et l'Autriche, il fut nommé sous-secrétaire du Directoire à Milan, et après la bataille de Marengo fut attaché à la légation italienne à Paris. Consul à Livourne en 1809, il rentra dans la vie privée en 1814, et mourut à Rome en 1824. Il était membre de l'académie de Saint-Luc, de la société archéologique, de la Tibérine de Rome, et de l'académie impériale et royale des beaux-arts de Vienne. Il appartenait aussi à l'ordre de la couronne de fer et, depuis 1804, à l'institut de France en qualité d'associé étranger. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Compendio delle storie di Polonia*, Milan, 1807, 2 vol. in-8; un grand nombre de *Pièces de vers*; plusieurs *Lettres* sur des sujets d'archéologie et d'histoire; enfin *Di Cennino Cennini, trattato di pittura, messo in luce la prima volta, con prefazione ed annotazioni*, Rome, 1822, in-8. Ce traité est resté inédit parmi les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Les chapitres les plus remarquables sont ceux où l'auteur parle de l'art de peindre à l'huile, d'enluminer et de dorer les manuscrits. Il parait que les italiens employaient les couleurs à l'huile avant 1410, époque à laquelle on prétend que Jean de Bruges en fit pour la première fois la découverte.

TCHAMTCHIAN (Michel), historien arménien, né à Constantinople en 1738, fut destiné dans sa jeunesse à la profession de joaillier. Il entra à vingt-trois ans dans l'état ecclésiastique, fut admis dans la congrégation des religieux Mickitaristes de Venise et chargé d'enseigner l'arménien aux élèves de la compagnie. Ayant eu des démêlés avec les religieux de son ordre, il revint à Constantinople, où il mourut en 1823. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4; *Histoire d'Arménie*, ibid., 1784-1786, 3 vol. in-4; écrite en arménien littéral, d'un style simple et correct, mais dépourvue de critique dans plusieurs parties.

TÉDENAT, mathématicien, membre correspondant de l'Institut, habitait Saint-Geniez, dans l'Aveyron. Il mourut en 1832, dans un âge assez avancé. On lui doit plusieurs ouvrages sur les sciences mathématiques et physiques.

TEISSIER (Guillaume-Ferdinand), magistrat, né à Versailles en 1779, fut successivement conseiller de préfecture de la Moselle en 1813, sous-préfet de Thionville en 1819, et préfet de l'Aube après 1830. Il mourut à Carcassonne, en 1834, membre ou correspondant de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Histoire de Thionville*, Metz, 1828, in-8; *Essai sur l'imprimerie Messine*, 1828, in-8. Il avait fourni des mémoires à la société des antiquaires de France.

TERSAN (Charles-Philippe-Campion de), antiquaire, né à Marseille en 1736, embrassa l'état ecclésiastique et commença dès sa jeunesse à recueillir des objets d'art. La collection qu'il forma était composée d'antiquités appartenant aux divers peuples de l'Europe et de l'Asie. Il se servait de ces objets pour éclaircir des passages d'auteurs anciens ou de voyageurs modernes. Il mourut en 1819, sans avoir publié autre chose que le *Catalogue des médailles* de d'Ennery, avec la collaboration Gosselin et de Romé Dellile. Grivaud de Vincelle a mis une courte notice sur Tersan à la tête du *Catalogue des objets d'antiquités et de curiosité* qui formaient le cabinet de ce savant et qui ont été vendus l'année même de sa mort.

TESSANECK (le P. Jean), mathématicien, né vers 1720 dans la Bohême, embrassa la règle de Saint-Ignace et après avoir professé les humanités et la philosophie dans différents colléges, se livra, avec la permission de ses supérieurs, à son goût pour les mathématiques. Nommé professeur à l'université de Prague, après la suppression de sa compagnie, il enseigna d'une manière brillante et mourut après 1780. On a de lui : *Expositio sectionis secundæ et tertiæ libri primi principiorum mathematicorum philosophiæ naturalis à Newtono inventorum*, Vieux-Prague, 1766, in-8; *Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentationibus illustrata*, lib. I. 1768, in-8; *Per-*

tractatio quorumdam modorum quæstiones geometricas persolvendi, ibid, 1770, in-8; *Pertractatio elementorum calculi integralis*, ibid., 1771, in-8. On lui doit en outre plusieurs dissertations insérées soit dans les mémoires d'une société de savants établie à Prague et publiés par Ign. Born (*voy.* ce nom, v, 190), soit dans le recueil de Jos. Stepling qui a pour titre : *Commercium litterarium*.

TETZEL ou TEZEL (Jean), dominicain, né vers 1470 à Pirna, dans la Misnie, acheva ses études à Leipsig, et ayant embrassé la vie monastique ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la prédication. Ayant obtenu le titre d'inquisiteur de la foi et la commission de publier les indulgences que le pape Léon X avait accordées pour se procurer les fonds nécessaires à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, il parcourut la Saxe et les provinces voisines en exagérant, dit Fleury, le pouvoir des indulgences dont il faisait un scandaleux trafic (*Hist. ecclés. liv.* 125). Les moines augustins, jaloux de la préférence que les dominicains avaient obtenue sur eux, attaquèrent Tetzel et ses prédications. Tel fut le commencement du protestantisme. Luther, qui professait alors la théologie à Wittemberg, reçut de Jean Staupitz, son supérieur, l'autorisation de combattre dans des thèses publiques le commerce des indulgences; mais il ne s'en tint pas là : après en avoir flétri l'abus, il en condamna l'usage et il en nia le principe. C'est que Tetzel lui fit voir dans un ouvrage intitulé : *Propositiones centum et sex Lutheranis adversæ, quibus catholicum de indulgentiis dogma propugnabat*. Malheureusement la vie de Tetzel était peu conforme à la sainteté de son état, et les calomnies de ses ennemis accrurent encore le scandale de ses mœurs. Miltitz, légat apostolique en Allemagne, le manda près de lui et lui reprocha si vivement sa conduite, que celui-ci en mourut de chagrin à Leipsig, dans les premiers jours de l'année 1519.

THÉVENOT (Magloire), instituteur, né en 1764 à Dampierre près d'Arcis-sur-Aube, tint d'abord un pensionnat à Brinon, puis le transféra à Troyes où il fut nommé régent de quatrième au collége, lors de la réorganisation de l'université. Il mourut dans cette ville en 1821. On a de lui : *Cours de septième*, Troyes, in-12; *Eléments des langues française et latine*, ibid., 1783, in-12, ouvrage estimable; *Principes de grammaire française*, ibid., 1801, in-12; *Questions sur les principes généraux de la langue française*, ibid., 13e édit. en 1810, in-8; *Anthologia practica latina*, Paris, 1811, 2 vol. in-8. Il est l'éditeur de la traduction anonyme en vers latins du *Vert Vert* de Gresset, avec le texte en regard, suivie de la *Traduction* en vers français du *Psaume* 8, paraphrasé en vers latins par Théod. de Bèze, in-8.

THIBAUDEAU (Antoine-Claire), conventionnel, né à Poitiers en 1765, fut d'abord avocat dans sa ville natale, puis procureur-syndic de la commune. Nommé en 1792 député à la convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Après le 9 thermidor, il devint un des chefs du parti qui tenait un juste milieu entre la gauche et la droite, et se distingua dans l'assemblée soit comme président soit comme rapporteur. Le 15 février 1795, il fit décréter la révision des lois révolutionnaires, comme seul moyen de ramener la paix. Il appuya les mesures favorables aux émigrés et déjoua les projets de Tallien et de Fréron qui s'efforçaient de maintenir la terreur. Passé au conseil des cinq-cents, il continua à se distinguer ordinairement par la modération de sa conduite, fut porté sur la liste de proscription du 18 fructidor et trouva des protecteurs assez puissants pour s'en faire effacer. Devenu conseiller d'état après le 18 brumaire, il fut nommé préfet de la Gironde en 1803 et comte de l'empire en 1808. La première restauration le priva de tous ses emplois; mais il reçut pendant les cent-jours le titre de pair de France et le rang de conseiller-d'état. Proscrit en 1816 en vertu de la loi qui atteignait les régicides, il parcourut la Suisse et l'Allemagne, se fixa à Prague et rentra en France après 1830. Sa mort arriva vers 1840. On a de lui : *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 1824, 2 vol. in-8; *sur le Consulat et l'Empire*, 1835, 10 vol. in-8; ouvrages intéressants, pleins de documents utiles, mais écrits d'un style ampoulé.

THIÉBAUD DE BERNEAUD (Arsenne), né à Sedan en 1777, d'une famille ancienne, épousa les principes de la révolution et s'engagea en 1792 pour défendre la France contre les étrangers. Mis, par suite de ses blessures, hors de service, il rentra dans sa famille avec le grade de capitaine de hussards et fut chargé par le directoire de plusieurs missions administratives. Il entreprit ensuite un voyage scientifique en Asie, dans l'intérêt de l'histoire naturelle et des antiquités de tout genre. Décoré de la légion-d'honneur en 1807, il refusa la croix pour demeurer fidèle à la sévérité de ses principes républicains. Cependant il accepta des fonctions au ministère de l'intérieur et devint conservateur adjoint de la bibliothèque mazarine. Il mourut en 1830, membre de la société d'encouragement pour l'industrie nationale, secrétaire perpétuel de la société linnéenne de Paris, correspondant de plusieurs académies nationales et étrangères. On a de lui, entre autres ouvrages; *Traité du père de famille*, Paris, 1799, in-12; *Voyage à l'île d'Elbe et autres îles de la mer tyrrhénienne*, ibid., 1808, in-8; *Traité du genêt et de l'orme*, ibid., 1810 et 1811, 2 vol. in-8; *Préjugés particuliers à l'agriculture*, ibid., 1812, in-8; *Traité de l'éducation des animaux domestiques*, ibid., 1820 et 1823, 2 vol. in-12. Il a coopéré activement au *Cours pratique d'agriculture;* à la *Bibliothèque des propriétaires ruraux;* aux *Annales de voyages* et à la *Biographie universelle*. Les dernières années de sa vie ont été employées à revoir une *Traduction française des œuvres de Théophraste*, avec des notes et mémoires explicatifs, précédée du texte grec, de la vie de l'auteur et de l'analyse raisonnée des ouvrages du célèbre philosophe. Cet ouvrage, annoncé dès 1813, n'a pas encore paru.

THOMAN (Maurice), né à Leutkirch en Souabe en 1722, entra chez les jésuites. Par suite de la suppression de cette compagnie, ayant été trans-

porté de Goa à Lisbonne, il fut jeté, ainsi que ses confrères, dans les cachots de la citadelle de Saint-Julien, sur les bords du Tage, où il n'eut, pendant seize ans, de communication qu'avec ses geoliers. En 1777, l'ambassadeur d'Autriche réclama enfin les jésuites allemands, et Thoman put retourner dans sa patrie. Il se retira à Botzen dans le Tyrol, où il mourut en 1790, après avoir publié : *Vie et voyage de Maurice Thoman, ex-jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même*, Augsbourg, 1788, in-8, ouvrage doublement intéressant pour la géographie des contrées que l'auteur a parcourues, et par le récit des maux qu'il a soufferts lui-même.

TISSIER (le P. Bertrand), bernardin, introduisit, en 1664, la réforme dans l'abbaye de Bonnefontaine, près de Reims, dont il était prieur, et mourut vers 1670. Il a publié le recueil intitulé : *Bibliotheca Patrum cistercensium*, etc., Bonnefontaine, 1660-69, 8 tom. en 4 vol. in-fol., très-rare.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), né en 1705 à Avignon, entra dans la société de Jésus, et enseigna les belles-lettres au collége de la Trinité à Lyon, où il mourut en 1765. Il était membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Dissertation sur l'hyène*, 1755, in-12; *Dissertation sur le café*, 1757, in-12. Il en conseille l'usage aux personnes studieuses. *Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1760, in-8, et un assez grand nombre de mémoires et de dissertations manuscrites, entre lesquels nous citerons : *De l'architecture des Egyptiens*; *De l'art de fortifier la mémoire*, etc.

TOLOSANI (Antoine), né en 1555 à Toulouse, prit, en 1596, l'habit des chanoines réguliers, dont il devint le réformateur, dans l'abbaye chef d'ordre en Dauphiné. Il joignait une profonde érudition à une grande piété, et fut un des plus habiles prédicateurs de son temps. Il mourut en odeur de sainteté, le 12 juillet 1615. Il a composé : *Démonstration que ce que l'Eglise enseigne de la présence réelle n'est que la parole de Dieu*, etc., Lyon, 1608, in-8; *L'adresse du salut éternel, et antidote de la corruption qui règne dans ce siècle*, etc., Lyon, 1612, in-8; *Prétextes de la religion prétendue réformée*, etc., ibid., 1614, in-12. Ces trois ouvrages sont écrits contre les calvinistes, dont ils relèvent avec succès les erreurs. Jean de Loyac a publié la *Vie* de Tolosani, Paris, 1645, in-8.

TRENTA (Philippe), né en 1731 à Ascoli, embrassa l'état ecclésiastique, obtint la place d'auditeur à Lucques, à Macerata, et fut nommé évêque de Foligno, où il mourut en mars 1795. On a de lui un recueil de six tragédies (*Giulio Sabino*; *Teone*; *Oreste*; *Annibale*; *Vidacilio*; *Gionata*), Foligno, 1757; Lucques, 1766, in-4. *L'Ange*, tragédie, qui remporta le deuxième prix au concours dramatique de Parme, a été imprimée à part, 1774, in-4. *Limon, sive urbanarum quæstionum libr. tres*, Rome, 1782, in-4. C'est un recueil de *Dissertations* sur différents sujets d'antiquités.

TRIPIER (Jean), avocat, né en 1765 à Autun, vint achever ses études à Paris, au collége de Montaigu, où, dès la première année, il obtint au concours général le grand prix de sa classe. Sans fortune et sans patron, il ne dut sa réputation qu'à lui-même. Il débuta au barreau en 1790, devant des tribunaux de district, dans des causes d'un intérêt privé qui peuvent fournir au jurisconsulte l'occasion de faire preuve de savoir, mais qui ne prêtent point à l'éloquence. Ce fut là qu'il contracta l'habitude de n'employer dans ses plaidoiries que les ressources de la dialectique. Esprit froid, juste et logique, très-laborieux, doué d'un excellent jugement, il se plaça par ses qualités au rang des premiers avocats de Paris. Quoiqu'il ne fût nullement orateur, il ne crut pas devoir refuser son ministère à des accusés politiques. Ce fut lui qui défendit Lavalette sous la seconde restauration, et plus tard Gévaudan dans l'affaire de la souscription nationale. Membre de la chambre des députés en 1822, il ne s'y fit point remarquer. Le soin de sa santé l'ayant forcé de renoncer à la plaidoirie, il accepta la place de conseiller à la cour royale de Paris. Nommé en 1831 conseiller à la cour de cassation, deux ans plus tard il fut élevé à la pairie, et mourut en 1840.

TUET (Jean-Charles-François), né en 1742 à Ham, professa au collége de Sens de 1764 à 1782. Deux ans auparavant, il avait été nommé chanoine de la cathédrale de cette ville. La révolution le priva de ce bénéfice, et il mourut misérable le 26 décembre 1797. On a de lui : *Eléments de poésie latine*, Sens, 1778-87, in-12, réimprimés plusieurs fois; *Le Guide des humanistes*, etc., ibid., 1780, in-12; *Matinées senonaises, ou proverbes français*, ibid., 1789, in-8; *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*, Paris, 1790, in-8, et plusieurs ouvrages manuscrits qui ne sont pas sans intérêt.

TUET (Esprit-Claude), frère du précédent, né vers 1743, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard, à Paris, où il mourut vers 1787. On a de lui : *Moyens d'arriver à la perfection chrétienne*, 1778, in-12; *Moyens convenables aux personnes chrétiennes pour passer facilement le temps de l'avent*, 1780, in-12; *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*, 1785; 2e édition augmentée des *Empêchements dirimants*, 1786, in-8.

V

VALADON (le P. Zacharie), religieux capucin, né vers 1680 à Auxonne, embrassa la règle de Saint-François, et se consacra avec un grand zèle au service des malades pendant la peste de Marseille.

Quand ce fléau eut cessé ses ravages, il partit pour l'Orient, parcourut la Syrie et la Palestine en annonçant l'Evangile, et revint en France, épuisé de fatigues. Il se retira à Dijon dans un couvent de son ordre et y mourut en 1746. Il avait composé sur ses voyages en Orient une *Relation* qui est restée manuscrite et dont on conserve une copie à Dijon.

VALADY (Jacques-Godefroy IZARN de), né à Villefranche, dans le Rouergue, était en 1789 officier dans les gardes françaises. Il se montra favorable à toutes les réformes, sans prévoir les terribles conséquences de la révolution, et favorisa l'insurrection de ses soldats. Dès qu'il vit le trône en danger, il changea de langage, et, député de l'Aveyron à la convention nationale, il n'attendit pas le jugement de Louis XVI pour manifester son opinion en faveur de ce malheureux prince. Lorsqu'il s'agit de prononcer sur la peine à lui appliquer, il demanda que le roi fût conduit au château de Saumur avec la reine et ses enfants jusqu'à ce que l'empereur et le roi d'Espagne eussent reconnu la république française; que Madame Elisabeth fût libre de se retirer partout où elle le voudrait; et enfin que les fils du duc d'Orléans (dont l'aîné, Louis-Philippe (1), venait d'être nommé lieutenant-général), fussent bannis à perpétuité. Il avait voté pour l'appel au peuple, il vota pour le sursis. Le 15 avril, dénoncé par les sections de Paris, avec les principaux membres de la Gironde, au 31 mai il fut mis hors la loi. Il parvint à s'évader, mais après avoir erré quelque temps dans le Calvados, il cherchait à regagner son département, lorsque ayant été reconnu par son collègue Roux-Fazillac (*voy.* ce nom, VII, 350), il fut livré au tribunal criminel de Périgueux, et condamné à mort le 15 frimaire an II (5 décembre (1793).

VALIERO (Augustin), cardinal et littérateur, né à Venise en 1531, s'appliqua avec un soin particulier à la langue latine et aux études ecclésiastiques. Nommé à l'évêché de Vérone, il devint en 1583 membre du sacré collége et fut appelé à Rome pour y présider diverses congrégations. L'interdit lancé par Paul V, contre les Vénitiens, l'affecta au point qu'il en mourut de chagrin en 1606. On a de lui, entre autres ouvrages : *De cautione adhibenda in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4; *Rhetorica ecclesiastica*, traduit en français par l'abbé Dinouart, 1750, in-12. Il eut sept éditions du vivant de l'auteur.

VASBOURG ou VASSEBOURG (Richard), archidiacre de l'église de Verdun, né à Saint-Mihiel, fit ses études au collége de la Marche à Paris, où il fût successivement boursier, régent, procureur et principal. Il fit imprimer à Verdun en 1549, *les antiquités de la Gaule-Belgique depuis Jules-César jusqu'à son temps*, ouvrage écrit avec bonne foi, mais où la crédulité de l'auteur se révèle à chaque page.

VASSALI-EANDI (Antoine-Marie), neveu du célèbre prédicateur Eandi (*voy.* ce nom, III, 341), né en 1761 à Turin, embrassa la carrière ecclésiastique, et enseigna la philosophie et la physique à Tortone et à Turin. Nommé, en 1805, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences du Piémont, il devint peu de temps après directeur du muséum d'histoire naturelle et de l'observatoire de Turin. Mis à la retraite en 1814 avec le titre de professeur honoraire, il mourut dans sa ville natale, le 5 juillet 1825. Il était correspondant de l'institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Conjectures sur l'art d'établir des Paratonnerres chez les anciens Romains*, 1791, in-8; *Physicæ elementa et Geometriæ*, Turin, 1793, 3 vol. in-8. C'est à tort que l'on a attribué ces éléments à son oncle; *Lettres sur le galvanisme*, 1799, in-8; *La Meteorologia Torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del 1757 al 1817*, Turin, 1819, in-4.

(1) « Je lui reconnais des services, je lui crois des vertus, je les » honore, mais je les crains. »

VAUBLANC (J.-B.-Bernard VIENNOT, chevalier de), frère cadet du ministre (*voy.* VAUBLANC, VIII, 277), né vers 1760 à Saint-Domingue, où son père remplissait un emploi supérieur, fit ses études à Paris à l'école militaire, débuta à 16 ans par une campagne sur mer, et se signala devant Savannah. Il fit ensuite la guerre des Etats-Unis dans l'armée commandée par Lafayette, et reçut, en récompense de ses services, des concessions de terre. Revenu en France au commencement de la révolution, il fut employé à l'état-major de l'armée du Rhin en qualité d'adjudant-général, et mérita l'estime de Custine (*voy.* ce nom, III, 112). Lorsque ce malheureux général fut traîné à l'échafaud révolutionnaire, Vaublanc, justement suspect de désapprouver la marche des événements, crut devoir se retirer en Suisse. Après le 9 thermidor, il rentra en France, et vint à Besançon, où il passa quelque temps uniquement occupé de la culture des lettres. Sous le directoire, il fut rétabli dans son grade; le premier consul le nomma général de brigade. En 1808, il fut employé à l'armée d'Espagne en qualité d'inspecteur général aux revues, suivit Junot en Portugal, et pendant l'occupation de la Péninsule rendit d'importants services. Il fit ensuite la désastreuse campagne de Russie, et mourut dans la retraite à Gunbinau, près de Wilna, le 19 décembre 1812. Vaublanc préparait un grand ouvrage sur l'administration militaire; mais les précieux matériaux qu'il avait recueillis ont été perdus en Russie.

VAULCHIER (Matthieu), traducteur, né dans le XVIe siècle à Arlay près de Lons-le-Saulnier, d'une famille ancienne qui subsiste encore dans le pays, mérita la bienveillance de Charles-Quint et reçut de ce prince la charge d'un de ses rois d'armes avec le surnom de *Franche-Comté*. Il se signala dans les guerres contre les protestants d'Allemagne, et ne quitta Charles-Quint qu'après son abdication. On ignore l'époque de sa mort. Il a traduit le *Commentaire* de don Louis d'Avila, *de la guerre d'Allemagne*, Anvers, 1550, in-8.

VENEGAS (Michel), jésuite, fut missionnaire au Mexique et en Californie. Il recueillit de précieux documents sur l'histoire de cette dernière contrée. Après sa mort, un religieux de sa compagnie les mit en ordre et les publia sous le titre de : *Noticia de la California y de su conquista*, Madrid, 1757, 3 vol. in-4, trad. en français par Eidous, Paris, 1767, 3 vol. in-12.

VERAU (Augustin), dominicain, né à l'Ile de Ténériffe, était un des humanistes les plus célèbres de son temps. Il devint lecteur de philosophie au couvent des bénédictins d'Orotara, et se distingua particulièrement par le zèle qu'il mit à améliorer les méthodes d'enseignement. Il mourut vers la fin du XVIIIe siècle. On a de lui : une grammaire latine (*El arte pequeno de gramatica latina*), une prosodie latine (*Arte metrica o poetica latina*); *Le Cicérone* espagnol et latin; l'*Alectoromachie*, poème héroï-comique en vers latins, dans lesquel le P. Verau rappelle le style d'Ovide par sa facilité et par son esprit.

VERGY (Antoine de), archevêque de Besançon, né en 1488, d'une des familles les plus illustres du comté de Bourgogne, fut postulé pour archevêque dès l'âge de quatorze ans par le chapitre métropolitain et reçut l'onction épiscopale en 1517. Dès qu'il eut pris possession de son siége, il s'occupa de défendre les priviléges de son église soit contre les entreprises du parlement de Dole, soit contre celles des bourgeois de Besançon. De concert avec Pierre de la Baume qu'il s'était choisi pour coadjuteur en 1529, il réussit à arrêter les progrès de l'hérésie dans son diocèse. Il mourut en 1541, avec la réputation d'un prélat plein de zèle et de charité. Son épitaphe que l'on voyait dans l'église Saint-Etienne le qualifie : *Remedium pauperum.*

VIANI (Georges), numismate, né en 1762, cultiva d'abord les belles-lettres et la poésie, et abandonna ensuite la littérature pour s'appliquer à la numismatique du moyen-âge. Cette partie, beaucoup plus intéressante que l'ancienne, offre de grandes difficultés quand il s'agit de déterminer la valeur des monnaies. Viani était parfaitement instruit de tout cela et il fut souvent consulté par les ministres des finances des divers gouvernements, par les négociants et les directeurs des monnaies. L'académie de Lucques ayant formé le projet de recueillir des mémoires pour une histoire universelle de l'état Lucquois, il fut chargé de ce qui regardait la numismatique. La mort interrompit ses travaux le 2 décembre 1816. On a de lui : *Saggio poetico*, Londres, 1784, in-4; *Glicera*, Berlin (Lucques), 1785, in-8; *Memorie della famiglia Cibo e delle Monete di Massa di Lunigiana*, Pise, 1808, in-4; *Memorie d'una Moneta inedita della Republica di Pisa*, Pise, 1809, fig.; *Lettera intorno alle Monete, ed alla Zecca di Pistoja*, Pise, 1815, in-8; *Ristratto d'un Opera Numismatica di S. E. il Sign. Conte Gian-Francesco Galeani Napione*, Florence, 1815, in-8.

VIGIER (Gérard), carme déchaussé, mort en 1638, se nommait dans le cloître Dominique de Jésus. Il est auteur de la *Monarchie sainte et historique de France*, trad. du latin en français par le P. Modeste de Saint-Amable, du même ordre, Paris, 1670, 2 vol. in-8. Cet ouvrage contient les vies des saints de la 1re race de nos rois, au nombre de quatre-vingts. Le P. Vigier est encore auteur de l'*Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la Haute-Auvergne, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de cette Province*, Paris, 1636, in-8.

VILLIERS (Pierre), né en 1759, ayant embrassé la carrière militaire, était parvenu au grade de capitaine de dragons, lorsqu'il quitta le service pour se livrer à l'étude des lettres. Pendant la révolution, il se fit remarquer par la publication des *Rapsodies du jour*, journal en vaudevilles, dans lequel la satire des révolutionnaires était tempérée par une inépuisable gaîté. Condamné à la déportation au 18 fructidor, il trouva le moyen de se soustraire à cette proscription; mais ce ne fut qu'après le 18 brumaire qu'il put reparaître en public. Depuis cette époque, entièrement occupé de travaux littéraires, il ne se mêla plus d'affaires politiques, et mourut à Paris, le 21 juillet 1849. Outre plusieurs pièces de théâtre, entre autres : le *Médecin turc; l'Enfant et le Grenadier; le Bouffe et le Tailleur, etc.* On a de lui : *Manuel du voyageur aux environs de Paris*, 1802-06, 2 vol. in-18; *Souvenirs d'un déporté, etc.*, Paris, 1802, in-8; *Les braves anciens et modernes, etc.*, 1806, in-12; *Itinéraire descriptif de Paris à Beaucaire*, 1816, in-8; *La France militaire, ou Abrégé de l'histoire de la monarchie française*, 1824, 2 vol. in-12.

VIRDOU (le P.), religieux carme, né à Saumur, mort à Paris en 1674, publia sous le nom de *Litanies de sainte Scolastique*, divers écrits contre les jansénistes. On cite, parmi ses autres ouvrages : *De scientiis acquirendis tam divinis quam humanis*, Paris, 1644; *Vie du P. Philippe Thibault*, auteur de la réforme des carmes de l'observance de Rennes, ibid., 1673.

VISDOMINI (François), prédicateur, né à Ferrare en 1514, entra dans l'ordre des cordeliers, y fut chargé de l'enseignement des novices et mourut à Bologne en 1553. On a de lui : plusieurs volumes d'*Homélies et de Sermons*, en latin et en italien, oubliés depuis longtemps.

VISETTI (Jacques), né à Padoue en 1736, mérita par ses talents précoces la protection du cardinal Rezzonico, depuis pape sous le nom de Clément XIII, qui l'admit parmi les élèves boursiers de son séminaire. Après avoir enseigné la philosophie et l'histoire ecclésiastique, il fut nommé à la cure de Sainte-Lucie en 1778. Il vivait encore en 1812, vénéré et chéri de tous ses paroissiens. Il publia en 1775 le premier volume d'un poème épico-heroïque, intitulé le *Triomphe de l'Eglise*, qui eut beaucoup de vogue en Italie, mais qui est resté tout-à-fait inconnu en France.

VITRY (le P. Edouard de), philologue et numismate, né vers 1670, embrassa la règle de Saint-Ignace et professa à Caen les mathématiques et la théologie. Appelé à Rome en 1724, il profita de son séjour dans cette ville pour perfectionner ses connaissances, et on lui aurait dû sans doute des ouvrages importants sur les antiquités romaines, s'il eut assez vécu pour accomplir ses projets. Il mourut en 1730. On connaît de lui un grand nombre de *Dissertations critiques*, insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, de 1716 à 1722. Elles sont remarquables par la profondeur des recherches et par la sagacité du jugement; le P. de Vitry nous apprend qu'il les composait en latin et qu'en les traduisant pour les envoyer au journal, il

s'attachait à ne présenter que la substance de son premier travail.

VOEL (le P. Jean), né en 1541 à Vaux-le-Moncelot, bailliage de Gray, entra chez les jésuites et professa les humanités dans différents colléges, notamment à Lyon et à Dole, où il remplit la place de recteur. Envoyé à Tournon en 1591, il y enseigna le grec et la rhétorique et y mourut en 1610 avec la réputation d'un religieux aussi distingué pour sa piété que pour sa science. On a de lui : *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, Dole, 1586, in-12; *Artificium generale texendæ seu componendæ orationis*, Dole, 1589, in-8; *Explanationes artificiosæ aliquot epistolarum familiarum Ciceronis*, Tournon, 1606, in-8; *De horologiis sciothericis*, ibid., 1608, in-4; *Index in breviarium romanum ad conciones formandas aptissimus*, ibid., 1609, in-16; *De oratore libri IV ex Cicerone potissimùm collecti*, Lyon, 1610, in-8.

W

WAEL DE VRONESTEIN (Guillaume), jésuite, né en 1582 à Utrecht, professa les quatre vœux de la société à Rome, et remplit longtemps, dans cette ville, les fonctions de prédicateur. De retour dans sa patrie, il fut promu à plusieurs dignités de son ordre. Recteur à Utrecht, puis à Louvain, et enfin à Bruxelles, il fut deux fois nommé provincial, et assista, en cette qualité, à deux assemblées générales de l'ordre à Rome. Sa capacité pour les affaires et sa piété égalaient son éloquence et ses talents pour la prédication. La Belgique dut à ce religieux d'importantes réformes et des institutions utiles. Il mourut à Bruxelles, le 31 août 1659. On lui doit : *Corona sacratissimorum Christi vulnerum XXXV considerationibus illustrata*, Anvers, 1649, in-8; *Abrégé de l'histoire de la croix* (en flamand), Anvers, 1649, in-8; *Lettre aux jeunes dames qui travaillent à instruire chrétiennement dans les églises*, Bruxelles, 1656, in-8.

WAGA (Théodore), né en 1739, dans la province de Mazovie, entra chez les Piaristes, et occupa avec distinction la chaire de littérature, d'histoire et de droit dans les colléges des Ecoles-Pies. Il mourut à Varsovie en 1801. Son principal ouvrage est une *Histoire abrégée des princes et rois de Pologne, etc.*, Varsovie, 1770, in-8, qui a eu un très-grand nombre d'éditions, et mérite le succès qu'elle a obtenu. On a aussi de Waga des poésies polonaises et latines, fort répandues. Mais il paraissait faire peu de cas de sa réputation littéraire. Plein de l'esprit dans lequel son ordre a été institué, il ne pensait qu'à élever chrétiennement la jeunesse, à former son cœur à l'étude des lettres, à l'amour de la patrie et de la religion.

WAL (Guillaume-Eugène-Joseph, baron de), naquit le 29 janvier 1736, au château d'Anthisnes, village de la province de Liége. Son père descendait d'une ancienne maison de Lorraine; il appartenait par sa mère à l'illustre famille des comtes d'Aspremont-Lynden. Il acheva au collége de Louis-le-Grand à Paris, ses études qu'il avait commencées chez les jésuites de Pont-à-Mousson. Au sortir du collége, il entra comme sous-lieutenant dans Royal-Allemand, cavalerie. Il fit la guerre de sept ans; aide-de-camp du maréchal prince de Soubise, il se distingua par son intelligente bravoure à la bataille de Johannisberg, 1762. Saisissant un drapeau, il rallia un corps de cavalerie qui se débandait, et contribua ainsi au succès de la journée. Il donna sa démission, malgré Soubise, à la paix de Hubertsbourg. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude du droit public et devint un des membres influents de la noblesse des états de Liége. On le chargea de plusieurs missions à Vienne, dont il s'acquitta heureusement. L'an 1773, cédant son droit d'aînesse à son frère Alexandre, il entra dans l'ordre teutonique; après son noviciat, il se rendit à Vienne, auprès de son oncle, le lieutenant Feld-Maréchal d'Aspremont-Lynden et se mit en rapport avec les hommes les plus éminents. Il fit plusieurs voyages à Paris, et, grâce à son notaire, le célèbre bibliophile Boulard, y connut les littérateurs et les savants les plus distingués. En 1793, il obtint la commanderie de Ramersdorf. Chassé de là par l'armée française, il reçut comme dédommagement de l'archiduc Maximilien, grand-maître de l'ordre teutonique, la commanderie de Münnerstadt, dans le bailliage de Franconie et le conserva jusqu'en 1806. Il mourut en 1818, âgé de 82 ans, dans la petite ville d'Andennes sur les bords de la Meuse. Le commandeur de Wal a publié : *les Annales de l'ordre teutonique*, 8 vol., in-12, imprimés à Paris chez la veuve Valade, les trois premiers en 1784, le 4e en 1786, le 5e et le 6e en 1788, le 7e et le 8e en 1790. Cet ouvrage, qui valut à l'auteur un bref flatteur de Pie VII, est écrit d'un style inégal et d'après un plan vulgaire. — Cette histoire est dédiée à l'archiduc Maximilien. Deux volumes de supplément, in-8, sous ce titre : *Recherches sur l'ancienne constitution de l'ordre teutonique et sur ses usages comparés avec ceux des templiers; suivis de quelques éclaircissements sur l'histoire de l'ordre et de réflexions sur l'abolition de celui du temple*, Jean-George Thomm, imprimeur à Mergentheim, 1807. Pie VII écrivit un bref à l'auteur pour le féliciter de ce nouvel ouvrage. Il y a de l'érudition dans ce travail et l'on y trouve des documents curieux et inédits.

WANTZEL (Pierre-Laurent), ingénieur des Ponts-et-Chaussées, naquit à Paris, le 5 juin 1814.

Il appartenait par son père à une famille de banquiers de Francfort-sur-le-Mein. Placé d'abord chez l'instituteur d'Ecouen, il montra une aptitude si merveilleuse pour les mathématiques, qu'à peine âgé de neuf ans, il tirait d'embarras son régent, lorsque celui-ci avait à faire quelque arpentage difficile. Entré à l'école des arts et métiers de Châlons en 1826, il la quitta en 1828, pour se livrer plus exclusivement aux mathématiques, dans la pension de M. Hévyns, dont plus tard il épousa la fille. Cet honorable instituteur lui enseigna lui-même le grec et le latin, pendant que M. Blanchet lui faisait faire de rapides progrès dans les sciences. Elève du collége Charlemagne, il y obtint les succès les plus éclatants. En 1829, M. Raynaud le priait, lui écolier encore, de revoir les épreuves de son traité d'arithmétique, et Wantzel y insérait la démonstration d'un lemme inconnu jusqu'alors. A 18 ans, il se fit recevoir le 1er à l'école polytechnique, et le 1er à l'école normale. Il sortit en 1834 dans les Ponts-et-Chaussées. En 1837, il demanda un congé indéfini, préférant à la plus brillante position l'enseignement des mathématiques. Il fut nommé en 1838 répétiteur d'analyse à l'école polytechnique, et de mécanique appliquée à l'école des Ponts-et-Chaussées. En 1844, il fut chargé des examens d'admissions. Son enseignement se recommandait par la netteté, la fermeté, la lucidité, l'agrément. Il se faisait chérir et vénérer de tous ses élèves. Il se livrait au travail avec un tel acharnement que sa forte constitution ne put y résister. Il mourut le 21 mai 1848, avec la patience d'un sage et la sérénité d'un vrai chrétien, car sa foi qui avait souffert quelques éclipses, s'était ranimée depuis son mariage. Il a publié des articles remarquables dans le 25 et 27e cahier du journal de l'école polytechnique; — dans les tomes 2 et 4 du journal de mathématiques pures; — dans les années 1842-4-7-8 il adressa à l'académie des comptes rendus et des mémoires dignes d'attention. Le bulletin de la société philomatique dont il était membre, 1843, 45, 47 et les nouvelles Annales de mathématiques, tome II, III, IV, s'enrichirent aussi de ses travaux. On remarque que Wantzel improvise et n'élabore pas, et que ses productions, quelque distinguées qu'elles soient, ne répondent pas entièrement à ce que l'on était en droit d'attendre de lui. Wantzel avait aussi étudié avec ardeur les philosophes allemands, écossais et les éclectiques français du XIXe siècle. Il n'était pas étranger aux lettres contemporaines.

WEITENAVER (Ignace), né en 1705 à Ingolstadt, entra dans la société de Jésus, et s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes et modernes. Il enseigna à Vienne, pendant vingt ans, et lors de la suppression de son ordre, se retira à Deux-Ponts, où il mourut le 1er février 1783. Ses principaux ouvrages sont : *Corona mariana linguis XII exornata; cum dissertationibus de linguâ sinicâ*, Cologne, 1751, in-8; *Miscellanea litterarum humaniorum ex orationibus, elegiis, lyricis, symbolis criticis*, Augsbourg, 1752-53, 2 vol. in-8; *Hexaglotton sive modus addiscendi intrà brevissimum tempus linguas gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*, Francfort, 1756-76, 2 vol. in-4; *Carmina selecta*, Augsbourg, 1757, in-8; *Hierolexicon linguarum orientalium*, ibid., 1759, in-4. Ce lexique hébreu, chaldaïque et syriaque, est précédé des principes de grammaire pour les trois langues. *Subsidia eloquentiæ sacræ, etc.*, ibid., 1764-69, 19 vol. in-12. C'est une compilation dans le genre de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry (*voy.* ce nom, IV, 453); *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*, ibid., 1767, 2 vol. in-8; *Lexicon in quo explicantur vocabula et phrases linguæ gr. et hebr.*, ibid., 1780, in-8. On lui doit en outre une édition de la *Bible vulgate*, accompagnée d'un commentaire en forme de paraphrase, Augsbourg et Fribourg, 1769-73, 6 vol. in-8; et une traduction allemande de l'*Ancien et du Nouveau Testament*, avec des notes, ib., 1781-83, 14 vol. in-8.

WENRICH (Jean-Georges), orientaliste, né en 1787 à Schaszbourg, dans la Transylvanie, vint en 1809 à Vienne, perfectionner ses études. Après avoir professé quelque temps les langues sémitiques à Hermanstadt, il revint, en 1821, à Vienne remplir la chaire de littérature biblique à la faculté de théologie. Sans parler de ses travaux qui s'adressent exclusivement aux Orientalistes, il publia deux ouvrages d'un intérêt plus général, l'un sur les traductions des auteurs grecs en syriaque, en arabe, en persan, et en arménien, couronné par l'académie de Gœttingue; l'autre sur la poésie des Hébreux comparée à la poésie arabe, ouvrage couronné en 1834 par l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Wenrich mourut à Vienne, le 18 mai 1847.

WIKES ou WICCIUS (Thomas), était, vers 1290, chanoine régulier de Saint-Augustin, dans le monastère d'Exéter. S'étant adonné de bonne heure à l'étude des lettres, il acquit une grande réputation de science et d'érudition. Il a laissé, entre autres écrits, une chronique de son monastère, publiée par Th. Gale (*voy.* ce nom, IV, 15) dans les *Historiæ britannicæ scriptores, etc.* Elle s'étend jusqu'à l'an 1304, et contient de curieux détails sur les trois premières croisades.

WISNIEWSKI (Antoine), né en 1718 à Lenszyce, fit profession chez les Piaristes. Choisi par ses supérieurs pour accompagner quelques jeunes seigneurs dans leurs voyages, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre et la Hollande, et prit dans ces pays des leçons de physique et de mathématiques sous les professeurs les plus célèbres. De retour en Pologne, il fut chargé des chaires de philosophie et de mathématiques au collége des Nobles à Varsovie, et mourut dans cette ville en 1774. On cite de lui : *Histoire de Pologne et de son droit public*, Varsovie, 1759, in-8; *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, par Montesquieu, trad. en polonais, ibid., 1762, in-8; *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum Piarum*, ibid., 1775, in-8.

WOLTERUS (Henri), chanoine de Saint-Anschaire, à Brême, vivait vers 1450. On a de lui dans le tom. 2 des *Scriptores rerum germanicarum* de H. Meibomius (*voy.* ce nom, V, 592), une *Chronique*

de Brême, qui finit en 1463. Elle contient des faits importants de l'histoire générale, tant ecclésiastique que politique du temps, principalement touchant la croisade de 1111.

WYDRA (Stanislas), né en 1741 à Koënigsgraetz, entra chez les jésuites, et enseigna les mathématiques à l'université de Prague, où il mourut le 3 décembre 1804. Outre quelques *Oraisons funebres*, on a de lui : *Elementa calculi differentialis et integralis*, etc., Prague, 1773, in-8; *Annotationes in regulas arithmeticorum, etc.*, ibid., 1773, in-8; *Supplementum tractatûs de sectionibus conicis*, ib., 1775, in-8; *Historia matheseos in Bohemiâ et Moraviâ cultæ*, ibid., 1778, in-8; *Tentamina ex mathesi purâ et applicatâ*, Prague, 1773-1804, in-8.

WYRWICZ (Charles), jésuite, né en 1716, en Pologne, devint recteur du collége des Nobles à Varsovie, où il mourut en 1793, abbé commendataire de Habdow. Il a publié de savants ouvrages sur la géographie et l'histoire des peuples de Nord. Nous citerons : *Histoire des révolutions russes, par Lacombe, trad. en polonais avec des observations; Chronologie des monarques russes, de* 879 à 1762, Varsovie, 1766; *Abrégé raisonné de l'histoire universelle sacrée et profane*, ibid., 1766-71, 2 vol. in-8; *Géographie des états actuellement existants, avec la description de leur gouvernement, de leurs lois, etc.*, ibid., 1768, 2e édit., 1773, in-8. Cet ouvrage classique se recommande par son exactitude, aussi bien que par la clarté et l'élégance du style.

Y

YDELEZ (Etienne), religieux de l'institut des frères de la charité, naquit vers 1540, à Port-Lesné, près de Quingey. Dévoué au service des pauvres malades, il remplit les fonctions de chapelain ordinaire des pestiférés à Besançon, et en 1581 celles de serviteur des affligés à l'hôpital Saint-Laurent de Lyon. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Il a publié : *Des secrets souverains et vrais remèdes contre la peste, livres deux*, Lyon, 1581, in-8. Cet opuscule très-rare renferme des recettes vulgaires contre les épidémies. Ces remèdes, quoique simples, n'en peuvent pas moins être fort utiles.

YEBRA (Melchior de), mort vers 1595, était religieux de l'ordre des frères mineurs de Castille. On lui doit un ouvrage de morale religieuse fort estimé, qui n'a paru qu'après sa mort, il est intitulé : *Refugium infirmorum; en el qual se contienen muchos avisos espirituales para socorro de los afligidos enfermos, y para ajudar a bien morir a los que estan a lo ultimo de su vida*, Madrid, 1596, in-8.

YON (Saint), en latin *Jonius* ou *Æonius*, suivant le brévaire de Paris, fut un des disciples de saint Denis qui l'éleva au sacerdoce. On croit que le centre de ses prédications était la ville de Châtres, aujourd'hui Arpajon, sur la rivière d'Orge. Condamné à mort pour la foi, il fut décapité l'an 200, le jour des nones du mois d'août. C'est au 5 août que sa fête est célébrée et que les hagiographes ont placé l'histoire de sa vie.

YVES (Saint), évêque de Chartres, né dans le Beauvoisis de parents nobles, forma en 1078 à Beauvais un monastère de chanoines réguliers, où il enseigna les sciences humaines et sacrées. Il gouverna cette maison avec tant de succès pendant quatorze ans, que l'on venait de tous côtés lui demander des conseils et des disciples pour fonder de nouveaux chapitres ou pour réformer les anciens. Elevé sur le siége de Chartres en 1091, il subit beaucoup de persécutions de la part de la cour de France, et n'en mit pas moins de zèle à faire fleurir dans son diocèse la science et la vertu. Il mourut en 1115. Le pape Pie V permit aux chanoines réguliers de l'Eglise de Latran de célébrer le 20 mai la fête de saint Ives. Les avocats l'ont choisi pour patron à cause de la réputation qu'il a laissée pour ses connaissances dans le droit canon. Sa *Vie* écrite par le P. Fronteau, génovéfain, parut à la tête de ses *Œuvres*, Paris, 1647. On remarque dans la collection des œuvres de saint Ives : le *Decret* ou *recueil des règles ecclésiastiques*; la *Panormie* qui est une collection de canons et de décret divisée en huit parties; les *Lettres*; Vingt-quatre *Sermons* sur les principaux mystères de la foi; le *Micrologue ou observations sur les rites et offices ecclésiastiques*.

Z

ZACHARYASZEWICZ (Grégoire), né vers 1720, mort à Varsovie en 1812, était évêque métropolitain de Gnesne. On a de lui, en polonais, un *Recueil des anciens moralistes*, Lowicz, à l'imprimerie du primat, 1784-87, 3 vol. in-8.

ZALLINGER (Jean-Baptiste de Thurn), jésuite, né

à Botzen, dans le Tyrol en 1731, s'appliqua particulièrement à l'étude des sciences naturelles. Après avoir rempli la chaire de physique au collége de Deux-Ponts, et celle de philosophie au lycée d'Inspruck, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1785. On a de lui : *Conspectus assertionum ex universa philosophia tam theoretica quàm practica*, Trente, 1766, in-4; *De ortu frugum ex mechanismo plantarum*, Deux-Ponts, 1769, in-4; *De viribus corporum*, Inspruck, 1769, in-4; *De incremento frugum*, ibid., 1771, in-4; *De morbis plantarum cognoscendis et curandis dissertatio ex phænomenis deducta*, ibid., 1773, in-4; *Sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces d'améliorer dans le Tyrol l'état de l'agriculture* (en allem.), Inspruck, 1769, in-8.

ZALLINGER (Jacques-Antoine), de la même famille et du même institut que le précédent, né à Botzen en 1735, professa le droit-canon et la physique à l'université de Dillingen, et fut ensuite recteur du lycée Saint-Sauveur à Augsbourg, où il mourut vers 1802. Nous citerons parmi ses ouvrages : *De lege gravitatis universalis; cum breviusculâ theoriâ de sectione coni, potissimum elliptica*, Munich, 1769, in-4 : *Institutiones Juris naturalis et ecclesiastici publici*, Augsbourg, 1784, in-8 ; *Institutionum Juris ecclesiastici publici et privati liber subsidiarius et isagogicus*, ibid., 1791, in-8.

ZAMBONI (Balthasar), littérateur, né vers 1730 à Brescia, reçut le laurier doctoral après avoir terminé ses cours à l'académie de sa ville natale. Il embrassa l'état ecclésiastique, partagea son temps entre ses devoirs et l'étude, et mourut en 1797. On lui doit : *La libreria di Leop. Martinengo*, Brescia, 1778, in-8, ou l'histoire de la fameuse bibliothèque formée dans le XVIe siècle à Brescia par les savants de Martinengo; *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche più insigni della città di Brescia*, ibid., 1779, in-fol., ouvrage plein d'érudition et de recherches curieuses.

ZAMPI (Joseph-Marie), missionnaire, était du nombre des religieux théatins qui furent désignés en 1632 par Urbain VIII pour ramener les Mingréliens à l'unité de l'Eglise. On a de lui : *Relation de la Colchide et de la Mingrélie*, insérée dans le tom. VII du *Recueil des voyages au Nord*. On y trouve des détails intéressants sur les mœurs de ce pays, et elle a fourni des renseignements aux autres qui ont écrit récemment sur ces contrées.

ZAMPI (le P. Félix-Marie), prédicateur, né vers la fin du XVIIe siècle, à Ascoli dans les marches d'Ancône, embrassa la règle du carmel et ne tarda pas à se distinguer dans la chaire évangélique. Il mourut en 1774, après avoir été revêtu des principaux emplois de son ordre. Ses sermons sont restés manuscrits ; mais on a de lui : *Il vizio sgridato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa*, Venise, 1754, in-8 ; *Parafrasi delli treni di Geremia, tradotti in versi volgari con l'annotazioni cavate dà sagri spositori e santi Padri*, ibid., 1756, in-8.

ZANETTI (Bernardin), historien, né en 1690 à Castelfranco dans le Trévisan, reçut le laurier doctoral dans la faculté de théologie. Pourvu de la cure de Postuoma près de Trévise, il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la chronologie, et mourut en 1762. On lui doit une histoire des Lombards intitulée : *Del regno de' Longobardi in Italia memorie storico-critico-cronologiche*, Venise, 1753, 2 vol. in-4.

ZAPATA (Antoine), cardinal, né à Madrid vers 1550, fit ses études aux académies d'Alcala et de Salamanque, et fut nommé d'abord chanoine de Tolède. Pourvu d'abord de l'évêché de Cadix, il fut transféré ensuite sur le siége de Pampelune et devint archevêque de Burgos, puis cardinal en 1605 et vice-roi de Naples en 1620. De retour à Madrid en 1626, il fut revêtu de la dignité de grand inquisiteur. S'étant démis de toutes ses fonctions en 1632, il se retira dans son diocèse et mourut en 1635. Il fit publier une nouvelle édition de l'*Index librorum prohibitorum*, Séville, 1631, in-fol.; et on lui attribue un opuscule sur les bénéfices intitulé : *De obligatione conscientiæ*. Il se montra le protecteur zélé des savants. Plusieurs ouvrages furent composés à sa demande et imprimés à ses frais.

ZAPATA (Antoine ou Lupian), historien, né à Segorbe, dans le royaume de Valence, dans le cours du XVIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique et s'enferma dans une abbaye de bénédictins où il resta plusieurs années, occupé à dépouiller les archives de la bibliothèque et à transcrire toutes les pièces qu'il jugeait important de publier. Ses talents lui méritèrent le titre d'historiographe du roi d'Espagne. On a de lui : *Epitome de la vida y muerte de la Reyna dona Berenguela, primogenita del rey don Alonzo de Castilla, aclamado el noble*, Madrid, 1665, in-8.

ZAPATA (François), prédicateur, florissait dans le XVIIe siècle. Il avait pris d'abord l'habit de Saint-Ignace ; mais l'indépendance de son caractère s'accommandant mal avec la règle, il ne tarda pas à rentrer dans le monde. On l'entendit dans les cours de Vienne, de Rome et de Florence. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le retint auprès de lui en lui donnant un canonicat dans l'église de Saint-Laurent. Il mourut en 1672. Ses *Sermons* furent publiés à Venise en 1691, in-4.

ZARAGOZA (Joseph de), mathématicien et astronome, né à Alcala en 1627, embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir professé la théologie à Majorque, à Barcelonne et à Valence, obtint la chaire de mathématiques du collége de Madrid, qu'il occupa avec une grande distinction. Il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : *Arithmetica universalis et algebra vulgaris*, Valence, 1669, in-4 ; *Geometrica practica Euclidis problemata continens*, Madrid, 1672, in-4 ; *Euclides nova methodo illustratus*, Valence, 1673, in-4 ; *Geometria magna de minimis*, Tolède, 1674, 3 vol. in-4.

ZECCADORO (François), prélat italien, né en 1660 à Gubio, dans les états de l'Eglise, fit ses cours de philosophie et de théologie à Rome avec distinction, et fut pourvu de plusieurs bénéfices. Nommé camérier d'honneur du pape Innocent XII, on le regardait comme destiné aux plus hautes dignités, quand il mourut assassiné en 1703. On a de lui : *Problemata arithmetica*, Rome, 1677,

in-4; *Pro eligendo pontifice oratio*, c'est le discours d'ouverture du conclave dans lequel fut élu le pape Clément XI; *Oratio in funere Caroli II, Hispaniar. regis, habita in sacello pontificio*, ibid., 1701, in-4.

ZELADA (Francois-Xavier), cardinal, né vers 1717 d'une famille d'origine espagnole, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique et se distingua à Rome par le goût qu'il avait pour les arts et pour les lettres. Nommé bibliothécaire du Vatican, il eut beaucoup de part à l'élection de Pie VI qui le revêtit de la dignité de secrétaire d'état. Il se démit de ses charges en 1796, et trop âgé pour accompagner son maitre dans l'exil, il se retira aux environs de Rome, où il vécut oublié. Cependant il put encore assister au conclave tenu à Venise en 1799 pour l'élection de Pie VII, et rentra à Rome à la suite de ce pontife. Il mourut en 1801. On a de lui: *De nummis aliquot æreis uncialibus epistola*, Rome, 1778, in-4, fig. Cet opuscule est très-rare.

ZENOB (Clag), évêque arménien, était syrien d'origine et devint au commencement du IVe siècle secrétaire de Saint-Grégoire, premier patriarche de ce pays, auquel il succéda. On a de lui: *Histoire de la province de Daron*, réimprimée à Constantinople en 1719, in-12; un grand nombre d'*Homélies* dont plusieurs se trouvent dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque royale de Paris.

ZICHEN (le P. Eustache de), controversiste, né en 1482 dans la ville dont il porte le nom, embrassa la règle de Saint-Dominique à Louvain, et après avoir professé la théologie dans les écoles de son ordre, fut élu définiteur de la province de Flandre. Il attaqua le luthéranisme l'un des premiers, et mourut à Louvain en 1538. On a de lui: *Errorum Mart. Lutheri brevis confutatio, eorum potissimùm quos Lovaniensis ac Coloniensis damnavit facultas*, Anvers, 1523, in-4; *Sacramentorum brevis elucidatio*, ibid., 1523, in-4; *Apologia pro pietate in Erasmi Roterodami enchiridii canonem quintum*, ibid., 1531, in-12.

ZIPPE (Augustin), abbé des Bénédictins de Braunau, né en 1746 en Bohème, fut nommé en 1783 supérieur du séminaire général de Prague, et en 1785 directeur des études théologiques dans les états d'Autriche, puis doyen à Kamnitz, chanoine de Prague, enfin président et directeur de la faculté théologique de Vienne. Il mourut à la fin du XVIIIe siècle. On a de lui, outre des *Discours* de circonstance: *Instruction de la jeunesse dans la morale et dans la foi*, Prague, 1778, in-8; *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (en allem.), ibid., 1784, in-8.

ZONDADARI (Marc-Antoine), grand-maître de l'ordre de Malte, était par sa mère petit-neveu du pape Alexandre VIII. Né à Sienne en 1658, il étudia au collége des Nobles de Parme, et de là passa à Naples, où il fit ses premières armes dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Après avoir rempli les principales dignités de la compagnie, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du pape Clément XI et obtint le magistère en 1720. Il resserra les liens de la discipline qui depuis longtemps s'étaient relâchés, répara les fortifications et s'appliqua à faire fleurir le commerce. Son gouvernement fut béni par tous ses administrés qui faisaient des vœux pour qu'il restât longtemps encore à la tête des affaires, quand il mourut en 1722. On a de lui: *Courte instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Rome, 1719, in-12, en italien.

ZUCCHELLI (Antoine), de Gradisca, s'embarqua en 1697 pour les missions du royaume de Congo et ne rentra dans son couvent qu'en 1704. Il a publié ses voyages sous le titre de: *Relazioni del viaggio e missione di Congo*, Venise, 1712, in-4. Cet ouvrage est divisé en vingt-trois relations distinctes. C'est une des plus curieuses et des plus riches en documents que nous connaissions. Elle n'avait jamais été traduite ni analysée en français; mais M. Walckenaer vient de la donner dans le XIIIe volume de l'*Histoire générale des voyages*.

ZUCCONI (le P. Joseph), poète et bibliographe, né à Venise en 1721, entra dans l'ordre des mineurs conventuels et y fut chargé des fonctions de censeur, place qu'il remplit avec beaucoup de fermeté, refusant courageusement son approbation aux ouvrages qui lui paraissaient indignes de l'estime publique. On lui confia le soin de rédiger le catalogue de la célèbre bibliothèque *del Santo* à Padoue; mais une mort prématurée l'enleva au milieu de ses travaux en 1754. Il a laissé manuscrits: des *Rime piacevoli*, deux *Capitoli*, l'un à la louange de la paresse, l'autre en l'honneur de la folie; l'*Arrosto*, dithyrambe, et des *Rime varie*. On lui doit la publication dans les *Memorie letterarie del Valvasense* de deux discours latins d'André Zuliani, découverts dans la bibliothèque *del Santo*.

ZUZZERI (Bernard), jésuite, né à Raguse en 1683, évangélisa d'abord la Croatie. Rappelé à Rome par ses supérieurs, il y remplit pendant quelque temps les fonctions d'adjoint au maître des novices, puis se retira au collége romain, où il mourut en 1762. On a de lui: une *Histoire des missions de la Croatie*, en latin, restée inédite.

FIN DU SUPPLÉMENT.





